Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti501pari

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

PARIS. — A. DAVY IMP. DE LA REVUE BLEUE ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
52, rue Madame, 52

Fr. Lit.
R.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

Fondée en 1863

50e ANNÉE — 2me SEMESTRE

Du 1er Juillet au 31 Décembre 1912

197229
9. 7. 25

PARIS

BUREAUX DE LA *REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE* (*REVUE BLEUE*)
ET DE LA *REVUE SCIENTIFIQUE*

41 bis, RUE DE CHATEAUDUN, 41 bis

—

1912

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 1 - 2e SEM. 50e ANNÉE 6 JUILLET 1912

LA SITUATION FINANCIÈRE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

I

La situation financière de nos chemins de fer a une importance considérable, non pas seulement pour les actionnaires et les obligataires de celles des lignes qui n'ont pas encore été rachetées par l'État, mais aussi pour notre budget. Des liens étroits existent, en effet, entre lui et les Compagnies : des relations intimes se sont établies dès l'origine, et ont donné lieu à de nombreuses conventions, dont les plus célèbres sont celles de 1859 et celles de 1883. Pendant une première période, le système d'exploitation par des sociétés concessionnaires a prévalu sans exception. En 1878, un réseau d'État a été constitué; malgré la médiocrité des résultats qu'il a donnés, il a reçu, en 1908, un accroissement soudain par l'incorporation de celui de l'Ouest, racheté à ce moment. Ce rachat bouleverse nos finances publiques, au point que ceux qui furent les partisans les plus farouches de cette mesure malencontreuse sont obligés de reconnaître le mal qu'elle nous a causé, et les périls auxquels elle nous expose. Il est d'ailleurs nécessaire de rappeler ici les conditions dans lesquelles le rachat fut voté, afin de montrer comment, dans un régime parlementaire faussé comme l'est le nôtre, les mesures les plus graves sont acceptées par des hommes qui les blâment, mais qui sacrifient tout aux considérations soi-disant politiques. On sait que la majorité sénatoriale qui fit passer la loi n'était que de quelques voix. Parmi celles-ci figurait celle d'un sénateur connu pour la justesse de son esprit et la modération de ses idées. Or, s'entretenant avec le signataire du présent article, il lui déclara que, bien qu'étant l'adversaire résolu des exploitations d'État, il voterait le projet « parce qu'il ne pouvait prendre sur lui la responsabilité de renverser le cabinet Clémenceau ». Ce dernier, qui était alors président du Conseil, avait, en effet, posé la question de confiance. Que doivent penser les électeurs en voyant ainsi sacrifier leurs intérêts les plus évidents à une combinaison ministérielle !

L'heure semble venue de remettre sous les yeux du public, juge du Parlement, mais victime de ses erreurs, les éléments du problème, c'est-à-dire de lui montrer quels sont les engagements réciproques des Compagnies et de l'État, les résultats des exploitations actuelles, enfin ce que l'on doit attendre de l'avenir. Les Chambres, instruites par les événements récents, laisseront-elles les concessionnaires accomplir leur tâche jusqu'à la date fixée par les contrats, ou bien, dédaigneuses des leçons pourtant si cruelles du présent, achèveront-elles de détruire le régime institué il y a un demi-siècle, et qui était destiné à faire entrer dans le patrimoine de l'État, entre 1950 et 1960, plus de 40.000 kilomètres de voies ferrées libres de toute charge ? A cette époque, en effet, les actions et les obligations auront été remboursées, et les revenus bruts du réseau français constitueront pour le budget une recette nette, qui suffira, peut-être, à couvrir les charges de la dette publique, si, d'ici là, des législateurs téméraires n'ont pas mis la main sur cette pré-

cieuse réserve et entamé à l'excès la ressource que nous ménageait la sagesse de nos pères.

Il semble, en vérité, que l'histoire soit un perpétuel recommencement. On a discuté les questions d'exploitation par l'État ou les Compagnies dans les temps récents, comme si jamais le problème ne s'était posé devant nous. Mais la fin du règne de Louis-Philippe et les commencements du second Empire, ont été remplis par les débats qui se sont élevés à ce sujet à la Chambre des députés et à celle des pairs. Il y a plus d'un demi-siècle, des paroles, qui méritent d'être citées comme définitives, étaient prononcées à la tribune. En mars 1851, Berryer, dans la discussion relative aux chemins de fer, déclarait que : « La Commission du budget est convaincue qu'il ne faut pas engager l'argent de l'Etat pour entreprendre des travaux sur certains points du territoire, qu'il y a plus de véritable économie, plus d'intelligence, plus d'activité commerciale, industrielle, dans les Compagnies que dans l'État. Elle croit que les intérêts si importants de nos transpórts seraient mal servis par une administration qui a ses lois, qui a ses règles, qui doit s'assujétir à une certaine hiérarchie, hiérarchie très lente, très précautionneuse, très méticuleuse, très compliquée dans son organisation, dans sa comptabilité, et qu'au contraire le génie intelligent des Compagnies industrielles va au-devant des véritables besoins et peut résoudre, dans de grandes proportions, toutes ces questions de transport, qui sont des questions vitales pour la France; car de leur solution dépend le développement de la propriété, de la richesse de notre sol; c'est le développement naturel du sol par l'industrie, c'est la solution de la question de la concurrence de notre commerce avec les autres pays. Avec les Compagnies, il y a activité, intelligence dans le maniement des capitaux et dans l'établissement des moyens de transport (1). »

C'est ainsi qu'il y a soixante ans le grand orateur, avec une vue prophétique de l'avenir, jugeait la question. Son opinion contribua à amener la solution qui prévalut alors, c'est-à-dire la généralisation du système des concessions à des sociétés particulières. Ce système n'est pas né d'une improvisation hâtive, mais il a été au contraire le fruit d'études approfondies, d'expériences multiples et diverses, qui ont amené l'organisation dont nous allons rappeler les résultats financiers : nous passerons en revue successivement les six grands réseaux qui se partagent notre territoire.

La marche générale de l'industrie des chemins de fer a été à peu près la même pour toutes les Compagnies, avec les différences que comportait la productivité du réseau de chacune d'elles, plus ou moins favorisées sous ce rapport. Les premières lignes concédées étaient en général les meilleures, c'est-à-dire les plus faciles à construire, et celles qui étaient destinées à avoir le trafic le plus actif, parce que les centres les plus importants, soit à l'intérieur des terres, soit au bord de la mer, étaient ceux que l'on mit tout d'abord en communication les uns avec les autres. Aussi les revenus des actionnaires auraient-ils rapidement atteint des chiffres très élevés, si l'Etat n'était venu leur imposer la construction d'autres lignes, moins avantageuses que les premières. Les Compagnies s'en chargèrent, mais en demandant au Trésor de garantir l'intérêt et l'amortissement des capitaux qu'elles allaient consacrer aux constructions. Le gouvernement à son tour répliqua qu'il donnerait cette garantie si les Compagnies consentaient à appliquer une partie des bénéfices procurés par les anciennes lignes aux charges des nouvelles. Ce fut le système resté célèbre sous le nom du déversoir. Après qu'un certain dividende, dont le taux variait suivant les Compagnies, avait été payé aux actions, l'excédent était appliqué au service des obligations émises pour la construction du second réseau; la garantie de l'État n'intervenait que si la somme ainsi déversée était insuffisante.

Lorsqu'en 1883, le gouvernement voulut réaliser la construction d'un troisième réseau, il traita de nouveau à cet effet avec les Compagnies. Mais, cette fois, au lieu de se borner à garantir, comme il l'avait fait un quart de siècle plus tôt, le service des titres émis par les Compagnies pour la construction des lignes nouvelles, il prit à son compte la presque totalité du coût de ces dernières. Toutefois, voulant éviter de débourser les sommes correspondantes, il s'en fit faire l'avance par les Compagnies, qui émirent dans ce but leurs propres obligations. En même temps, les arrangements relatifs aux dividendes des actions furent révisés; le point de départ du partage des bénéfices modifié dans certains cas; la durée de la garantie d'intérêt étendue pour quatre des Compagnies. Ce régime, inauguré par les conventions de 1883, est encore en vigueur aujourd'hui : les conséquences en auraient été heureuses à la fois pour le Trésor et les concessionnaires, si l'intervention du Parlement dans les relations entre les Compagnies et leur personnel, d'abord au sujet des heures de travail et du repos hebdomadaire, ensuite sur le domaine des retraites, n'avait, dans les dernières années, bouleversé encore une fois la situation financière des chemins de fer, et ne reculait fort loin, au moins pour certains d'entre eux, l'époque où ils commenceront à fournir au budget un appoint intéressant, sous forme de par-

1. Cité par Picard, *Les Chemins de fer*, t. I, p. 777.

tage de bénéfices. Ces effets ont été nettement ressentis dans les étapes successives par lesquelles ont passé les finances des grandes Compagnies : nous allons le constater pour chacune d'elles. Nous verrons notamment comment l'essor si remarquable, dans certaines régions, de l'industrie et du commerce, a augmenté considérablement les recettes brutes, sans que le revenu des actionnaires ait été accru d'un centime.

II

Paris-Lyon-Méditerranée.

Au 31 décembre 1911, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée exploitait 9.611 kilomètres. Elle est, au point de vue financier, soumise, depuis 1884, au régime organisé par la convention du 26 mai 1883, qui fixe au 31 décembre 1958 l'expiration de la concession pour toutes les lignes, aussi bien celles qui avaient été concédées antérieurement à cette date que les 2.600 kilomètres qui forment l'objet de la nouvelle convention. Depuis lors, toutes les recettes et dépenses d'exploitation figurent dans un compte unique. Sur le produit net résultant de ce compte, il est prélevé les charges effectives, intérêt, amortissement et frais accessoires, des sommes dépensées par la Compagnie pour le premier établissement; une somme de 44 millions de francs représentant un dividende de 55 francs pour chacune des 800.000 actions; puis les sommes nécessaires pour rembourser à l'Etat les avances faites antérieurement par lui en vertu de la garantie. Une fois ce remboursement opéré, le dividende pouvait être porté à 75 francs par action, après quoi l'excédent se partageait à raison de deux tiers pour l'Etat et un tiers pour la Compagnie.

Au 31 décembre 1896, la Compagnie devait à l'Etat 133 millions en capital, du chef d'avances au titre de la garantie, auxquels s'ajoutaient 17 millions, pour intérêts à 4 pour 100 sur les mêmes avances, au total 150 millions. Mais, à la même date, la Compagnie était créancière de l'Etat de 243 millions, qu'elle avait avancés pour construction de lignes concédées en 1883, et dont le coût devait être supporté par le Trésor. En 1897, un arrangement intervint entre la Compagnie et l'Etat, par lequel une compensation était établie entre leurs dettes et créances respectives. La Compagnie s'obligeait à rembourser par anticipation ce qu'elle devait du chef des avances au titre de garantie, bien qu'elle ne fût tenue de les rembourser qu'au fur et à mesure qu'elle aurait des excédents; elle l'a fait au moyen d'une annuité de 6 millions, qu'elle a promis de verser au Trésor jusqu'à la fin de sa concession, et qui vient en déduction de celle de 10 millions que le Trésor lui verse de son côté en vertu de la dette que nous avons rappelée. En même temps, le point de départ du partage des bénéfices entre l'Etat et la Compagnie a été abaissé à 67 francs 50 de dividende.

La garantie de l'Etat cesse d'ailleurs en 1915, de sorte qu'à partir de cette date les actionnaires ne pourront recevoir de dividende que sur les sommes disponibles après acquittement de toutes les charges. En 1901 la Compagnie dut faire appel à la garantie, mais les 11 millions qu'elle devait de ce chef furent remboursés dès 1904. En 1906 et 1907, il y eut au contraire partage de bénéfices avec l'Etat, qui reçut de ce chef 10 millions de francs. Depuis lors, plus rien n'a été versé au Trésor. La loi sur les retraites, votée par le Parlement, oblige la Compagnie à prélever tous les ans sur ses bénéfices une somme d'environ 8 millions de francs, qu'elle affecte, à titre d'allocation spéciale, à la Caisse des retraites de 1864; la loi dite de rétroactivité entraîne une charge en capital de 57 millions, que la Compagnie devra emprunter en obligations au fur et à mesure de la naissance des pensions complémentaires. L'annuité additionnelle totale du chef du régime de pensions imposé par l'Etat serait donc de 10 millions par an environ. D'autre part, il y aura lieu, d'ici à 1915, de dépenser environ 300 millions au compte de premier établissement; le service des obligations émises de ce chef coûtera environ 12 millions. C'est donc une charge nouvelle totale de 22 millions qu'il faut prévoir pour l'époque où cessera la garantie d'intérêt. Le coefficient actuel d'exploitation étant de 55 pour 100, cela correspond à 49 millions de recettes brutes, soit environ 3 p. 100 d'augmentation annuelle sur les recettes de 1911, qui ont été de 557 millions. Le produit net a été de 249 millions de francs, desquels il a été déduit 165 millions, représentant les charges des sommes dépensées pour l'intérêt, la construction de l'ancien réseau et du réseau de 1883, et 44 millions pour le dividende, soit ensemble 209 millions. L'excédent de 38 millions est à déverser en atténuation des charges du nouveau réseau garanties par l'Etat et qui s'élèvent, pour 1911, à 31 millions. Les 7 millions d'excédent étaient à la disposition des actionnaires. Ceux-ci ont décidé de les attribuer à la Caisse des retraites du personnel, et n'ont par conséquent touché que 56 francs de dividende, composé de 55 francs de revenu réservé et de 1 franc, prélevé sur les produits de leur patrimoine particulier, comprenant la réserve statutaire et une réserve spéciale.

On voit que l'augmentation des bénéfices ne profite pas aux actionnaires, mais est employé à constituer les capitaux supplémentaires d'une caisse de

retraites organisée sur des bases différentes de celles que la Compagnie avait adoptées. Si ces charges, qui n'étaient point prévues dans les actes de concessions ni dans les conventions successives, ne leur avaient pas été imposées, les résultats auraient été tout différents pour les propriétaires du capital et pour l'État cointéressé.

Paris-Orléans.

Pour la Compagnie d'Orléans comme pour les autres, le point de départ du régime financier actuel est la convention de 1883. Il n'y a, depuis 1884, qu'un compte unique de recettes et de dépenses de l'exploitation. La Compagnie ne peut avoir recours à la garantie de l'État que dans le cas où le produit net, résultant du compte unique d'exploitation, est insuffisant pour couvrir : 1° Les charges effectives, intérêts, amortissement et frais accessoires, déduction faite des annuités reçues de l'État à titre de subvention des sommes dépensées par la Compagnie; 2° l'intérêt et l'amortissement des sommes affectées par la Compagnie au remboursement de sa dette envers l'État au titre de la garantie; 3° l'intérêt statutaire de 3 p. 100 et l'amortissement des actions; 4° une somme de 24.600.000 francs, qui représente, pour chacune des 600.000 actions, un dividende de 41 francs, lesquels, joints à l'intérêt statutaire de 15 francs, forment une répartition totale de 56 francs. Le remboursement des avances faites par l'État au titre de la garantie commence à partir du moment où le produit net de l'exploitation dépasse, de 9 millions de francs, la somme nécessaire pour faire face aux affectations ci-dessus. Ces 9 millions permettraient d'attribuer aux actions un revenu additionnel de 15 francs. En cas de rachat, l'annuité à payer par l'État à la Compagnie, en vertu de l'article 37 du cahier des charges, ne pourra être inférieure au minimum de produit net garanti par l'État, qui assure un dividende de 56 francs par action.

Si l'on jette un coup d'œil sur le développement de la Compagnie depuis 1898 jusqu'en 1911, on voit que les recettes brutes ont passé de 205 à 281 millions, tandis que le produit net ne s'est élevé que de 110 à 123 millions; le coefficient d'exploitation a passé de 45 à près de 57 p. cent. Les dépenses ont augmenté plus vite que les recettes. Celles-ci sont en progression constante, très ralentie toutefois depuis plusieurs années, au point qu'elle n'a pas suffi à maintenir le produit net à la hauteur de ce qu'il était en 1905, époque à laquelle il atteignait 131 millions, c'est-à-dire 8 millions de francs de plus qu'aujourd'hui. La recette kilométrique brute est d'ailleurs beaucoup plus faible qu'en 1882 : en trente ans, elle est tombée de 43.000 à 37.000 francs, et la recette kilométrique nette a baissé, dans une proportion bien plus forte encore, de 23.000 à 16.000 francs. C'est là l'effet de l'adjonction au réseau des lignes nouvelles imposées par les conventions de 1883. En ce qui concerne l'Orléans, celles-ci avaient arrêté la dette vis-à-vis de l'État, y compris les intérêts jusqu'au 1er janvier 1884, à 205 millions. De nouvelles lignes étaient concédées à la Compagnie, qui participait au coût d'établissement de ces lignes :

1° En y affectant les 205 millions, montant de ladite dette;

2° En contribuant pour 46 millions aux dépenses restant à faire sur la ligne Limoges-Montauban;

3° En contribuant aux dépenses de susperstructure des autres lignes à raison de 25.000 francs le kilomètre;

4° En fournissant à ses frais le matériel roulant, le mobilier, l'outillage et les approvisionnements de toutes les lignes nouvelles.

La Compagnie exécute les travaux pour compte de l'État, à qui elle en avance le montant; elle est remboursée au moyen d'annuités que lui verse le Trésor et dont le chiffre est arrêté, pour chaque exercice, d'après le prix moyen des obligations vendues. L'État garantit l'intérêt et l'amortissement des sommes consacrées à la construction de ce réseau. Mais la Compagnie d'Orléans ne peut avoir recours à cette garantie que dans le cas où le produit net résultant du compte d'exploitation est insuffisant pour faire face aux affectations que nous avons énumérées plus haut. Après remboursement de la dette vis-à-vis de l'État, les excédents disponibles serviraient à parfaire un dividende de 72 francs par action. Au delà, deux tiers du surplus seraient versés au Trésor.

Pendant les quatorze années qui ont suivi la la signature de cette convention, c'est-à-dire jusqu'en 1897, l'Orléans a dû régulièrement faire appel à la garantie; le chiffre maximum a été de 19 millions en 1886. En 1898, la Compagnie put rembourser 4 millions au Trésor; en 1899, elle remboursa encore 3 millions, bien que cet exercice eût à supporter, pour la première fois, les insuffisances de 540 kilomètres de lignes neuves, dont les résultats, portés pendant les quinze premières années au compte d'établissement, figuraient désormais au compte d'exploitation. Les remboursements continuèrent jusqu'en 1909 : mais, après avoir atteint près de 10 millions en 1906, ils ont diminué; et, en 1910, la Compagnie dut de nouveau faire appel à la garantie. La majeure partie de ces remboursements a été imputée, conformément aux conventions, sur les intérêts, en sorte que la Compagnie doit encore aujourd'hui à l'État plus de 150 millions en prin-

cipal : ce n'est que si le remboursement annuel dépasse 6 millions, que le capital de la dette diminuera. Les intérêts arriérés s'élèvent à 80 millions. Le remboursement paraît éloigné : pendant longtemps les actionnaires ne peuvent pas espérer recevoir un dividende de plus de 56 francs, augmentés de leur part dans les revenus du domaine privé.

Une question qui vient de se présenter d'une façon inattendue pour l'Orléans est celle de la durée de la garantie. A vrai dire, il semble qu'elle soit tranchée par l'arrêt du Conseil d'État de 1895, qui a jugé que cette garantie s'étend jusqu'au terme de la concession, alors que le ministre soutenait qu'elle expire en 1914. En dépit de cet arrêt, deux membres du gouvernement affirmèrent, en février et en mars 1911, que la garantie prendra fin le 31 décembre 1914. La Compagnie a fait alors savoir au ministre des Travaux publics que, se fondant sur la convention de 1883 et l'arrêt de 1895, elle se proposait de faire figurer dorénavant sur les obligations qu'elle émettra la mention que ces titres jouissent de la garantie de l'État jusqu'au 31 décembre 1956. Le ministre ayant répondu qu'il ne jugeait pas cette inscription opportune, la Compagnie s'est pourvue devant le Conseil d'État.

Des charges très lourdes résultent de la législation sur les retraites, à un double point de vue. D'abord, la loi de 1909 a imposé aux Compagnies un énorme surcroît de charges, en modifiant les bases d'après lesquelles les retraites des agents étaient constituées jusque-là. Ensuite, un autre acte législatif, en date du 28 décembre 1911, a ordonné de leur appliquer le principe de la rétroactivité. Les nouveaux règlements ont dû être soumis à l'homologation ministérielle dans les deux mois suivant la promulgation de la loi. Cette loi accorde au personnel, pour la période antérieure à l'année 1911, des pensions que les anciens règlements n'avaient pas prévues, et pour lesquelles aucune provision n'a pu être constituée ni aucune contribution demandée aux agents intéressés. Les Compagnies, tout en exécutant les prescriptions légales, ont jugé que ces dépenses ne pouvaient pas rester à la charge des actionnaires, puisqu'elles ne découlent pas du cahier des charges qui a réglé, pour toute la durée de la concession, les rapports aussi bien financiers que techniques entre le concessionnaire et l'État. La question a été déférée au Conseil de préfecture, avec recours au Conseil d'Etat. D'autre part, l'accroissement des dépenses résultant de l'application de la loi sur le repos hebdomadaire n'est pas inférieur à 3 millions par an. La loi du 17 mars 1905, sur la responsabilité des transporteurs, a augmenté dans une très forte proportion les indemnités payées pour pertes, retours et avaries.

En résumé, de 1865 à 1910, les recettes brutes du trafic de l'Orléans ont passé de 85 à 279 millions de francs, sans que les actionnaires aient vu leur dividende augmenter. Toute la plus-value a profité au public et au personnel : des lignes nouvelles ont été ouvertes, des trains plus fréquents, plus rapides, plus confortables créés, les tarifs réduits; les salaires ont été élevés, des institutions patronales de tout genre organisées, des allocations spéciales, des indemnités de résidence, des gratifications et secours de diverse nature attribués aux agents de tout ordre. En fin de compte, les actionnaires doivent 233 millions à l'État, qui, au jour de l'expiration de la concession, se paierait de sa créance, si elle n'avait pu lui être remboursée, par la reprise du matériel roulant, c'est-à-dire du seul actif à peu près qui appartiendra alors aux actionnaires.

Cette somme vient de s'augmenter encore : la liquidation de l'exercice 1911 a forcé la Compagnie d'Orléans à recourir à la garantie, de l'Etat pour 14 millions. Elle a exploité, en cette année, 7.520 kilomètres au compte de la garantie et 270 au compte de l'établissement. L'ensemble des affectations imputables au produit net s'élevait à 140 millions, tandis que ce produit n'a été que de 126 millions. L'augmentation des dépenses est due en totalité au nouveau régime des retraites. Au cours de la même année, la Compagnie a dû emprunter 64 millions de francs pour subvenir à l'augmentation du matériel roulant, aux travaux complémentaires sur l'ensemble du réseau, aux avances à l'État pour la part incombant à celui-ci dans les constructions, et aux contributions de la Compagnie elle-même à l'établissement de ses lignes nouvelles. D'autre part, il a été amorti pour 36 millions de francs d'obligations et 3 millions d'actions.

A suivre. RAPHAEL-GEORGES LÉVY.

X. DOUDAN

LETTRES DE JEUNESSE (1824-1828) (1)

Je ne reviens pas de mon étonnement, mon bon ami. Je me creusais la tête depuis huit jours pour trouver moyen de m'excuser auprès de vous d'un silence un peu long, et qui ne s'explique bien que par mon incroyable paresse, et voici que je reçois votre humble lettre. J'allais me mettre à vos genoux,

(1) Voir la *Revue Bleue* des 22 et 29 juin 1912.

mais en recevant votre requête fort inattendue, je me redresse fièrement, et vous donne une orgueilleuse absolution, telle à peu près que le chef des missions d'Amiens aura pu la donner à M. Dupin, supposé que M. Dupin se soit confessé. Je vous pardonne donc, mais sous l'expresse condition que vous m'écrirez à l'avenir au moins tous les quinze jours. Je vous passerai, soyez-en sûr, les termes de garnison qui pourront vous échapper. Je ris d'avance de l'air que nous allons vous retrouver. Pauvre Vert-Vert, les souvenirs du séminaire, nos anciennes conversations, mélange assez impur de mysticisme et de cynisme élégant, la gravité du professorat, la grâce d'un homme de bonne compagnie, les propos plus que lestes d'un officier de province, enfin la tonsure, la pipe, le sabre, la férule, Platon, l'Arétin, Virgile, l'école du fantassin, *la Nouvelle Héloïse*, effroyable chaos, malgré lequel vous serez tout aussi aimable que jamais. *Cereus flecti*. N'aurais-je pas mieux fait de dire tout simplement : *Cereus in vitium flecti*. J'aurais dit tout aussi vrai. Tout *Cereus flecti* que vous êtes, gardez-vous bien de vous laisser fléchir par les renards qui sont dans votre voisinage. Ne pourriez-vous pas enfoncer leur terrier ? Les misérables font bien plus que m'indigner, ils m'ennuyent ; ils rendent ennuyeux jusqu'aux gens qu'ils attaquent. Voyez donc M. de Montlosier qui veut vous tran cher à la fois du Pascal et du gentilhomme. Fat ! Voyez M. Dupin qui vous fait dans sa noble personne une belle distinction entre l'homme et l'avocat. Sot ! Oh ! mon ami, convenez que nous sommes dans un drôle de temps.

Vous êtes vous-même dans une drôle de position, au milieu d'une société moitié prêtre et moitié soldat. N'est-ce pas les gentilshommes polonais qui tiraient le sabre à la messe, à la lecture de l'Evangile ? On en fait autant aujourd'hui par d'autre raison. La tribu des pontifes et la tribu des guerriers a fait alliance. C'est une chose vraiment fabuleuse que de voir tant d'audace et de constance à soutenir des idées auxquelles personne ne croit, et qui tomberont de honte et de vétusté devant la génération qui s'avance. Cette génération, est-ce nous ? Je ne le crois pas.

Quand je vois ici une population si florissante et si fière avec tant de raison de l'être, une religion si noble et si simple, si bien dégagée de toutes les prétentions de ce monde, les bras me tombent en songeant que de l'autre côté des montagnes, à droite comme à gauche, chez des peuples mieux doués que ceux-ci, des prêtres aussi nombreux que les sauterelles d'Egypte souillent, dévorent tout. Vous avez raison de m'arrêter ; mon cher ami, j'allais tomber dans les déclamations du *Constitutionnel*, et Dieu m'en préserve. J'aimerais mieux encore vous faire une belle amplification sur cette magnifique nature que j'ai devant les yeux. Mais je l'admire trop pour la gâter. Comment les rhéteurs ont-ils eu le courage de ternir ce spectacle par leurs énormes bêtises? O monsieur Raoul Rochette, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ? Avez-vous vraiment vu les Alpes quand vous en avez parlé de la sorte ? Au reste, mon cher Daure, il me semble depuis quelque temps, surtout depuis mon arrivée ici, que le genre descriptif est le plus faux du monde. On ne montre jamais ce qu'on décrit avec tant de soin. L'air du Ranz des vaches que vous avez entendu mille fois en dit plus sur la Suisse que tous les itinéraires du monde. Quand on veut faire comprendre en littérature l'aspect d'un pays, il ne faut pas chercher à reproduire cet aspect trait pour trait ; il faut tâcher de rendre les sensations qu'on y éprouve, les idées qu'il vous suggère. L'âme violente et rêveuse du Tasse fait mieux comprendre l'Italie que les lettres de M. Dupaty. Il me semble que si j'étais compositeur, je rendrais assez bien à l'aide de la musique l'aspect des différentes contrées de ce monde. A la vue des Alpes si hautes, si solennelles, si imposantes, à la vue de leurs neiges éternelles, ma première idée, ç'a été la conjuration du Rutli. Les Alpes semblent la raconter dans une langue hiéroglyphique. L'homme a besoin de dignité dans sa vie pour passer ses jours à l'ombre de ces masses immenses sans se sentir écrasé de leur poids. Ce qu'elles inspirent, c'est un sentiment grave et triste ; mais il y a quelque chose de trop âpre dans cette nature pour inspirer l'enthousiasme confiant que les peuples du midi ont parfois pour la liberté. Ces trois vieillards, qui jurent paisiblement de ne souffrir que Dieu et la loi pour maître de leurs familles, qui sont là dans les vallées, vous donnent le tableau des petits Catons de la Suisse, et du vent qui siffle sur la montagne, et du torrent qui coule dans la vallée, et de ces notes languissantes qui rappellent les troupeaux, et des eaux paisibles du lac qui réfléchissent les flancs noirs et escarpés des montagnes. Il a fallu une gaieté diabolique à Voltaire pour la conserver à la vue du Mont-Blanc. Ce polichinelle si vif, si spirituel, qui danse à la face de cette sorte d'éternité reproduite dans l'espace cause une singulière sensation.

Je vous prouve bien malheureusement, mon cher ami, que le pays que j'habite ne met pas en gaieté. Je viens de barbouiller je ne sais quel galimatias pindarique qui vous paraîtra bien étrange surtout s'il vous trouve à table entre un jeune colonel et quelque jolie provinciale. Mais puisque telle était ma disposition je m'y suis laissé aller. Mieux vaut encore cela que de l'affectation, dussiez-vous dire

en achevant un verre de champagne : Il est devenu bien bête.

Quand vous me parlez de duel, j'espère bien que c'est pour compléter le tableau d'une vie de garnison, et que cela n'a rien de réel. N'allez pas prendre le genre ferrailleur : c'est le plus mauvais et le plus dangereux. Songez à la mansarde, et réservez-vous pour cet heureux temps où nous partirons ensemble à pied pour parcourir les ruines de Rome et d'Athènes, *pays de forte et d'ingénieuse mémoire* comme dit votre patron. Avez-vous lu son *Dernier Abencerrage?* Vous y avez trouvé une charmante description de l'Alhambra et une danse délicieuse, le reste pitoyable. Mais je l'aime mieux que la longue monotonie de nos génies modernes.

Adieu, écrivez-moi. Saint-Marc est allé en Flandre. Comment peut-il tomber dans la tête d'un homme de sens de changer Douai contre Lausanne! Adieu donc ; revenez-nous bien portant, sain et sauf, et ne prenez pas trop l'habitude des f... et des b..., ou qui pis est des cantiques de saint Joseph.

Votre lettre est charmante, mon cher Jacques, et je vous en remercie. Vous y êtes vivant, avec la soudaineté et l'originalité gasconnes que vous rendez plus piquantes encore parce que vous êtes *vous*. Vous savez, vous savez peut-être par expérience qu'il arrive aux amants de craindre d'avoir oublié les traits de leur maîtresse. A moi, il me vient quelquefois la peur d'avoir oublié le ton, l'accent, le geste de mes amis. J'ai bondi de joie dans mes montagnes parce qu'en recevant votre aimable griffonnage j'ai retrouvé tout cela. Je vous tiens là dans mon secrétaire ; quand je voudrai vous voir, vous êtes à mes ordres. Savez-vous que vous m'avez successivement fait mourir de rire et mourir de peur dans vos huit pages qui sont encore trop courtes. Mourir de rire, avec le tableau de votre vie ; il n'y manquait que le portrait de l'homme : l'air noble d'un grand seigneur espagnol (quand il a l'air noble), avec un mélange heureux du renard, du singe, du spadassin, le tout avec un léger vernis imperceptible du xve siècle (siècle si calomnié et si ignoré), sentant l'ambre et un peu la poussière de l'antiquité, le tout drapé avec fierté dans un manteau un peu déchiré. Mais qu'importe ? Si j'avais mille écus à dépenser, je le ferais faire par Gérard, ce portrait; je le montrerais à chacun, et je leur dirais: Quel est cet homme-là? C'est un chef vendéen, dirait l'un.

Mais, mon cher ami, j'ai honte de plaisanter. Voici des musiciens allemands qui jouent le Ranz des vaches sous mes fenêtres. Le soleil se couche doucement derrière le rempart du Jura. Ces sons lents et prolongés se marient admirablement à la solitude fière et tranquille de ce pays. Je rêve à ces jeunes filles de la Suisse dont le cœur bondit de joie en dansant sur la montagne au bruit tout à la fois guerrier et mélancolique de cette musique. Faut-il que les enfants d'un pareil pays aillent faire sentinelle à la porte des rois de l'Europe?

J'ai vu la Liberté
Descendre [illegible] habit de [illegible]

Les chants ont cessé, et par bonheur pour vous, mon élan poétique finit avec eux. S'ils eussent duré, vous en aviez pour longtemps. Car enfin la musique me touche surtout quand elle est comme l'interprète de circonstances réelles. J'ai toujours eu du goût pour les fanfares militaires. Pourquoi ? Parce que dans une revue militaire tout est en harmonie avec ce bruit des trompettes, ces drapeaux qui flottent, ces aigrettes qui se balancent ; tout parle noblement de la mort affrontée pour une noble cause, comme le rétablissement de Ferdinand-Néron-Caracalla-Tibère sur le trône d'Espagne, afin qu'il pût brûler un juif dans Valence au nom du père et du fils. Que le diable l'emporte et avec lui ma dissertation sur la musique !

Je vous disais donc, messieurs, quel est cet homme dont voici le portrait. Un chef vendéen. Oh! non, ce serait plutôt un bleu, je vous assure. — Un maître d'armes retiré ! — Eh ! il y a bien quelque chose de cela (voyez plutôt l'aventure de Paris à minuit en descendant de voiture) mais ce n'est pas tout. Sous le masque du maître d'armes il y a bien autre chose. Il y a tout à la fois, ah ! mille choses que je n'ai pas le temps de vous dire, et que vous, mon cher Jacques, vous brûlez d'entendre parce qu'au fond il y a de l'amour-propre sous le manteau du philosophe. Mais un amour-propre si bon enfant qu'il ne faut pas le gâter.

Mourir de peur ! car enfin, en dépit de la philosophie, vous voilà, deux pistolets d'arçon à la main, tout prêt à faire feu sur un pauvre jeune homme un peu bavard ; je ne vous dirai pas: « Que veux-tu faire de ce sang, bête féroce? parce qu'au fond vous n'êtes pas bête du tout et pas bien féroce. Je crois que vous vous seriez contenté de lui casser bras ou jambe. S'imagine-t on pourtant qu'un honnête homme ferme tranquillement Platon et Cousin, prenne deux fleurets derrière les rayons de sa bibliothèque, et aille faire tapage en poste à cent lieues de distance, pourquoi? *Et fuit ante Helenam cunctis terrima belli causa*. Mais alors, je vous le répète, on n'était pas philosophe. Il y a un endroit de *Phédon*, je crois, où Socrate dit à Criton qui vient lui proposer une action contraire à tout ce qu'il a professé jusqu'alors : « Etait-ce donc un jeu, ô Criton, que ce que nous avons dit autrefois?»

O Jacques, est-ce donc un jeu que cette philosophie dont tu te vantes? « Savez-vous ce que c'est que la vie d'un homme? » disait Cousin. Savez-vous ce que c'est que le bras, que la jambe d'un homme? vous dis-je. *Quid inter unius hominis vitam et Helenæ cunnum?*

Voilà pour vous, mon bel ami; vous auriez pu penser à tout cela et un peu moins oublier Kant, pour ne songer qu'à la gloire assez vulgaire d'essuyer à quinze pas le feu d'un adversaire dont la main tremble la moitié du temps. Mais vos amis songeaient à autre chose.

Et du plomb dans un tube entassé par un sot...

Vous savez... Alors adieu la mansarde, et nos voyages en Italie, et Luther, et nos conversations. Il y a toujours de mauvaises chances dans la balance du sort, sans y jeter encore le poids de votre mauvaise tête.

N'allez pas, mon capitaine, prendre la mouche au reçu de cette lettre, me demander des excuses d'une voix rude et impérieuse, charger M. le major et M. l'abbé tel ou tel de me faire passer un petit cartel rédigé selon les us et coutumes, et arriver ici à minuit tout couvert de poussière et écumant de colère me crier tout à coup : En garde ! Je rirais trop pour avoir peur. Si pourtant, mon ami, c'était une manière de vous déterminer à venir ici me voir, je voudrais presque vous avoir fâché. *Hic gelidi fontes hic mollia prata.* — Le pré, dites-vous ! c'est ce qu'il me faut, marchons. — Voyez donc, mon cher Jacques, ce que c'est que la préoccupation d'un bon militaire. Voilà comme vous entendez Virgile. On m'assure que malgré vos déclamations sur l'état militaire, vous vous êtes fait recevoir chevalier, et que vous avez pris pour devise le vers si touchant et si nouveau :

Tout pour la gloire et pour l'amour;

et que vous avez fait graver ladite devise sur votre bras, autour du nom de votre maîtresse, avec de la poudre à canon, tatouage usité, je crois, dans les régiments. « Qui vous a dit cela? » me dites-vous, en fronçant le sourcil. — Peste, n'allez-vous pas vouloir le tuer aussi? On ne peut plus vous dire un mot que vous ne mettiez la main sur votre bancal. Vous êtes un terrible homme,

Quantum mutatus ab illo
Hectore

qui entendait la plaisanterie, qui était honnête, doux, paisible, philosophant tranquillement avec ses amis et n'en tuant que le moins possible. Ce que c'est qu'un simple déménagement des jardins de l'Académie à la caserne. *Amicus Plato, sed magis amica gloria, domina, vinum*, etc., etc. Ajax, Ajax furieux, ne vous acharnez pas sur les moutons, quand vous avez des jésuites sous la main.

Pardieu, j'y songe; ne me dites-vous pas comme justification de votre escapade que vous regardez le duel comme aussi nécessaire que la prostitution. Voyez ce que c'est que la corruption. Vous raisonnez à votre aise, vous posez vos goûts en principes, et, de conséquence en conséquence, vous en venez à des abominations. Si vous n'aviez pas tant d'esprit, vous raisonneriez comme on fait à Saint-Acheul. Vous allez même plus loin qu'eux, on ne leur a jamais reproché d'aller chez les filles, au contraire. En voilà bien assez sur ce sujet, parlons raison, mon cher Daure; promettez-moi seulement de vous ménager, de ne vous battre que trois fois la semaine, et de ne céder aux autres nécesités de la civilisation qu'une fois par jour. *Cela suffit pour la gloire et pour l'amour.*

Saint-Marc a donc le diable au corps. Il court, il court. Je le croyais à Bruxelles, et le voilà à Amiens, puis à Boulogne. Pourquoi pas à Genève, puisqu'il va si vite? Vous avez donc visité la Trappe? Je suis tranquille; Saint Marc n'a pas eu l'idée d'y rester. A Saint-Acheul, c'est autre chose : quelques bonbons, quelques confitures auraient fait la conversion bien mieux que les homélies de Rohan, Rauzan, et autres soutiens du Dieu vivant. Mais vous, mon cher, qui avez l'âme ferme, et qui n'êtes pas gourmand, pourquoi allez-vous dans de pareils lieux? Puisqu'on les voit partout, pourquoi les aller chercher chez eux? Quand nous allions ensemble voir les singes au Jardin des Plantes, c'est qu'on ne les trouvait pas ailleurs. Ces misérables singes, je me souviens qu'ils bravaient l'honnêteté en présence de toutes les pauvres filles qui venaient innocemment passer leur dimanche au Jardin du roi. Est-ce que vos Jésuites en ont fait autant en votre présence ? Vous habitez aux bords du lac Asphaltite, ô ange, n'avez-vous pas peur ? Ne dit-on pas que Frayssinous travaille à faire tomber le feu céleste sur ces cités coupables ? Il relève, dit-on, l'Ecole normale sous l'habit d'école préparatoire. Autel contre autel, *pila minantia pilis.* Je ne voudrais pas choisir entre deux. Je ne veux pas que Frayssinous sauve la France. Ce que je veux encore moins, c'est que Ferdinand brûle un juif à Saint-Acheul, un autre à Metternich, un autre à Joseph de Villèle? Qu'aurait dit Dupin si on lui avait servi un pareil déjeûner? Approuvez-vous Dupin? Ne trouvez-vous pas que *le Globe* l'a traité convenablement? J'aime *le Globe*; il a tout en même temps une amertume et une impartialité qui me font grand plaisir. Mais il n'arrive peut-être pas aux bords de la Somme. Votre cathéchisme d'un habitant d'Amiens est drôle au possible. — Deux et deux? — Quatre — Combien de vertus théologales? — Vous

ne me dites pas s'il y a dans tout Persépolis un seul sage qui puisse faire épargner le reste. Ne pourrait-on pas au moyen d'un jugement préparatoire brûler le tout, sauf à Dieu, bon juge naturel, à récompenser ou punir (Bonald, page 33).

Vous n'êtes pas de mon avis sur le genre descriptif, et vous avez tort. Vous me dites qu'il ne faut pas juger d'après les descriptions que font les sots. Qui vous parle des sots? Non; je mets de côté Buffon, l'abbé Delille, Charles Nodier, Victor Hugo. Je parle des hommes de talent, des hommes de génie, de lord Byron, de Rousseau. Tous les deux ont décrit le pays que j'habite, et leurs tableaux ne m'avaient rien appris. Quand ils ont décrit les impressions qu'on y éprouve, à la bonne heure, ils sont dans leurs droits. Lisez dans l'*Héloïse* la peinture du Valais, puis venez-y voir et vous jugerez alors. Si vous voulez me montrer les bords de la Durance, faites-moi entendre le son du tambourin, montrez-moi le pas léger des jeunes provençales, avec leur teint un peu brun, leurs beaux yeux noirs, leurs sourcils arqués, et ne me parlez pas *des bords riants que baigne*, etc. Un petit Savoyard qu'on rencontre dans les rues de Paris, l'air éveillé et hardi, l'accent un peu italien, et faisant danser la marmotte née comme lui dans les montagnes, en voilà plus sur la Savoie que n'en peut dire Raoul Rochette.

Si donc vous voulez, Jacques, que j'aie une idée exacte de votre nouvelle patrie, dites-moi l'ordre des pensées qui vous occupe quand vous vous promenez sur les remparts, dans les champs. C'est ce que je vous demande. Vous avez l'air découragé, je sais déjà que vous êtes dans un pays plat, un pays de plaine, je veux dire, un ciel sombre, un horizon borné. *Super flumina Babylonis suspendimus organa nostra.* Voyez-vous s'étendre à l'infini les plaines de la Mésopotamie, tristes, uniformes? *Sedimus ad flumina et flevimus.* Voyez-vous couler l'Euphrate et ses flots limoneux, et ses rivages couverts de roseaux? Je développerai ma théorie en meilleurs termes et je la donnerai au public. Je ferai voir encore plus clairement que Lessing les limites de la peinture et de la poésie, et après mon ouvrage publié, il n'y aura qu'un sot qui pourra répéter : *ut pictura poesis erit.*

Travaillez donc, paresseux. Vous vous ennuyez, raison de plus. Luther, Luther. Tant que j'aurai une plume et du papier, je ne vous parlerai que de Luther. Ne voyez-vous pas que la Providence vous a élevé pour faire ce livre? Elle vous a conduit comme par la main de l'ombre d'un séminaire dans la poussière des collèges. Elle vous a dit comme à Cyrus : « A ton approche, je briserai les portes des couvents. » Vous comprenez tout ce qu'il y a dans ce sujet : la subtilité théologique, la souplesse de l'église romaine, l'enthousiasme violent des réformateurs, la turbulence grossière de ces moines échappés de leurs prisons, que sais-je? Vous comprenez tout cela, vous dis-je. Et quand je dis *comprendre*, c'est tout à la fois juger et sympathiser. Cherchez bien dans mes autres lettres, si vous ne les avez pas brûlées : vous y trouverez quatre ou cinq fois la même chose. Je me répéterai encore si vous vous obstinez *à ne pas faire votre ouvrage, à cacher la lumière sous le boisseau.* Faites poser un jésuite, et vous aurez l'esprit des cardinaux que vous voulez peindre. Moins la souplesse ardente des Italiens. Mais cherchez bien au fond de vous-même, vous la trouverez. Vous autres méridionaux, vous êtes tous un tant soit peu Italiens. Vous avez de l'Alexandre VI, du Machiavel, du Rienzi, du lazzaroni, de l'Othello (il était Africain, dites-vous). Mais il m'est revenu dans l'esprit malgré moi, en me souvenant que vous avez menacé la pauvre Virginie de la tuer si... Fi donc! ne savez-vous pas que ce *si* est une des nécessités de la civilisation, et que tuer pour un pareil *si* n'est exigé ni par le monde ni par la philosophie.

Assez causé. Bonsoir, camarade.

Soyez aussi exact que moi. *Do you speak english?* Pour moi, je ne lis plus que de l'anglais. Je suis fatigué de ce français que parlent Lamennais tant bien que mal, et l'abbé Guyon, et Nonotte, et l'avocat Dupin. Quant à Ustazade et Saint-Marc, je ne sais s'ils parlent français ou anglais, mais je ne vois rien d'eux. A quoi sert d'avoir des amis? Il est vrai que : *although friedship is certainly productive of utility, yet utility is not the primary motive of friendship. — Good morning, my dear.*

Je ne suis pas Mme de Sévigné, et j'en suis fâché, car c'était une aimable femme; mais j'ai comme elle à vous annoncer la nouvelle la plus étonnante, la plus merveilleuse. Ce n'est pas que Mlle de Dombes épouse M. de Lauzun, mais c'est que Saint-Marc est nommé professeur de seconde au collège royal de Louis-le-Grand.

Etes-vous suffisamment attéré de cette nouvelle? Comprenez-vous quelque chose aux caprices de cette vieille fille, notre mère l'Université? Est-ce qu'hier encore elle ne jetait pas le mouchoir à tous les animaux qu'elle pouvait recruter? et voilà qu'aujourd'hui Frayssinous signe un beau brevet qu'il envoie à Saint-Marc! Ne se serait-on pas trompé d'adresse? Est-ce que le règne des gens d'esprit va revenir? Si Saint Marc entre à Louis-le-Grand, j'espère qu'on va en chasser Durozoir à coups de bâton; il ne faut pas que ce vilain reptile répande son sale et fade venin sur tout ce qui est honnête dans la même salle où parlera notre ami. Je n'en reviens pas. Ne voyez-vous pas cet aigle avec son bec et ses serres s'abattant au milieu de cette nichée de chats-huants! Il y

a de quoi rire pendant l'éternité. Voilà pourtant ce que Donné m'écrit, car de Saint-Marc pas un mot : il faut que la faveur lui ait déjà tourné la tête, et c'est bien tôt.

Vous aurez donc l'île que vous demandez à cor et à cri. Saint-Marc va vous la faire donner. Son grand cousin va sentir pour lui un respect trois fois plus tendre qu'auparavant. Notre illustre ami deviendra notre patron à nous tous. Quand je dis à nous, je m'en excepte, s'il vous plaît, car je ne veux rien d'un homme qui m'oublie depuis trois mois. Quant à vous, mon cher Daure, je ne vois pas bien clairement vos projets. Retournez-vous à Paris, avec ou sans votre élève? Il me semble qu'il n'est pas bien prudent de quitter le vaisseau avant de savoir au juste où est l'île en question, et quand vous pourrez y aborder. Si vous alliez rester deux ou trois mois en pleine mer, nageant toujours, je craindrais que le pauvre Sancho n'allât au fond avant d'atteindre sa principauté. Songez-y, et dites m'en deux mots dans votre prochaine lettre, qui n'a qu'à ressembler à celle que je reçois pour être charmante. Je ne vous dirai pas ce que vous m'avez répété tant de fois, savoir que vous déclinez. Au contraire, la province paraît vous inspirer; vous êtes en verve. Vous vous dédommagez en m'écrivant de l'ennui des propos d'une petite ville. La présence des sots aiguise encore votre esprit; vous êtes comme Jean-Jacques, que vous traitez si injustement, et qui ne décrivait jamais si bien le printemps que quand il voyait la neige autour de lui.

Vous me décrivez avec une vivacité charmante les efforts de votre entourage pour vous faire descendre de cette sublime étincelle où vous êtes monté sur les pas de Kant et de Cousin, son hérault. Vous voilà comme le jeune Osbaldiston, dans *Rob-Roy*, avec ses nobles cousins ivrognes, chasseurs, blasphémateurs, joueurs, etc. Votre Diana Vernon, c'est la philosophie. Tenez vous y, mon ami; celle-là donne tout ce qu'elle promet ou à peu près, et on ne court pas grand risque à lui prodiguer ses caresses. Il n'en résultera jamais les inconvénients que certain janséniste de notre connaissance redoute avec sa maîtresse. Je ne sache pas du moins que la chose soit jamais arrivée. Seulement, si vous m'en croyez, mon cher Icare, vous n'irez pas trop haut, et vous jetterez de temps en temps un regard ici-bas. Quand j'y songe, il me semble que tout ce que dit Dédale à son polisson de fils s'applique merveilleusement à la philosophie. A force de se perdre dans les hautes spéculations, on dédaigne tant le pauvre monde que la conduite morale du spéculateur s'en ressent; il ne saisit plus les rapports de la terre avec le ciel, et c'est en cela pourtant, j'imagine, que consiste la morale. De là, les pensées sublimes et une conduite un peu déréglée; on met Platon sous son chevet et Virginie dans son lit. Le feu du soleil a fondu la cire de tes ailes, et te voilà retombé de tout ton poids sur la terre que tu fuyais.

C'est là mon premier point, mon frère, et vous trouverez sans doute que je n'ai pas trop mal pris le ton de la chaire. Mais, suivant ma maxime, je reviens à terre. M. Boyer se marie donc, j'en suis charmé vraiment; je le trouve excellent enfant, et surtout plein d'esprit. Vous êtes bien heureux que déjà la jeune fiancée vous envoie des *post-scriptums* délicieux, comme vous les appelez. Mais si j'étais de M. Boyer, je ne permettrais pas à ma future d'entrer en correspondance avec un philosophe pour les raisons déduites plus haut, et auxquelles je tiens, dussiez-vous vous en fâcher et me provoquer en duel pour confirmer mes remarques. Ainsi chacun prend tout doucement sa place dans ce monde-ci et se prépare du bonheur pour quelques années. Nous deux, nous regardons faire en spectateurs désintéressés, comme si la vie ne nous concernait pas, et que nous ne fussions venus ici-bas que par curiosité. Cela va bien à présent, cela va bien si ça dure, mais bientôt nous sentirons les inconvénients de notre position. Nous finirons par avoir l'air de deux badauds qui arrivent trop tard à dîner : tout le monde est à table, il n'y a plus de place pour d'autres couverts, et nous restons là debout, entendant le cliquetis des verres, voyant mousser le champagne, l'air gauche et embarrassé au milieu de joyeux convives. Quelque impertinent boira peut-être à notre santé d'un air railleur, et nous reviendrons nous consoler avec Kant, Fichte et Zénon en haut de la sublime échelle.

Il est vrai que, d'après vos prédictions, je ne souffrirai pas longtemps, et que j'aurai le plaisir de vous entendre incessamment prononcer mon oraison funèbre. L'échantillon que vous m'en envoyez me donne presque envie de mourir, ne serait-ce que par vanité. Finissez-la, cette oraison funèbre, et quand vous en serez content, dites-la moi; je ne vous ferai point attendre, et j'irai de mon pied léger rejoindre sur votre parole Pic de la Mirandole, Pascal et Malfilâtre. Malfilâtre surtout me convient assez.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

J'aurai donc plus d'un point de ressemblance avec Malfilâtre; seulement si je m'étais mêlé de traduire Virgile, j'aurais voulu mieux faire, ou j'aurais brûlé mon manuscrit avant de mourir, supposé que j'aie eu du feu dans ma cheminée.

J'ai reçu votre lettre au milieu des vignes, voyant faire les vendanges, et songeant à cette Héloïse que vous traitez cavalièrement. Et pourquoi? Parce que, dites-vous, l'amour y est mal décrit. Est-ce que par

hasard, mon bon ami, Esther vous aurait appris en quoi Rousseau manquait de délicatesse et de vérité? — Attendez, pourtant, ne demandez pas des chevaux de poste et une épée. — Je dis seulement qu'il y a plus d'une sorte d'amour. Dans l'extrême jeunesse, quand les sens et les idées bouillonnent à la fois, l'amour prend je ne sais quoi de plus exalté. Il y a alors dans l'âme une sorte de tumulte qui donne aux paroles quelque chose de déclamatoire. Mais cela même est l'expression de la vérité, et Rousseau n'a voulu peindre que cela. Plus tard, la vie fait moins de bruit à nos oreilles, les sentiments prennent plus de douceur et de calme, et celui qui les éprouve est toujours tenté de crier à l'exagération quand on lui peint des passions qu'il a oubliées. Aussi, mon cher, est-ce une belle parole que celle du comte de Posa dans *Don Carlos : Respecte les rêves de ta jeunesse.* Et moi je vous dis : Souvenez-vous des rêves de votre jeunesse. — Si vous pouvez. — Mais c'est là le difficile. Vous êtes comme Ulysse qui *mores hominum*, etc. Avec tant d'expérience il est difficile de conserver le souvenir de ses premières impressions. En rentrant dans Ithaque Ulysse la reconnait à peine; mais le pauvre chien d'Eumène qui n'a jamais quitté le coin du feu reconnaît bien vite son maître. Je suis, moi, comme le chien d'Eumène, et c'est un assez triste mérite.

J'ai enfin reçu une lettre d'Ustazade, qui s'engraisse tout doucement à Noyon. Il va retourner à Paris et vous y serez bientôt; pour moi je me prépare une tente dans la montagne pour y passer une partie de l'hiver sous la neige le plus chaudement possible. Je suis comme M. de Chateaubriand, je ne lis plus qu'Homère, que je ne comprends pas toujours. Il y joignait la Bible, que je ne lis guère, en quoi j'ai tort. Je devrais lire Job, car je suis toujours à peu près aussi malade qu'à Paris, et il n'est pas démontré que je ne finirai pas ma vie sur un fumier, comme l'ancien ses jours. Si vous venez causer un peu avec moi autour de ce fumier, je me consolerai, et nous tâcherons d'être plus clairs dans nos dialogues que ne l'est parfois Job dans les siens. Quant à l'Évangile, je ne suis point de votre avis : je le comprends mieux depuis que j'ai vécu auprès des protestants. J'aime à voir comme il gouverne paisiblement les populations et les individus. Il est vrai que les Jésuites ont aussi un évangile sous le bras, mais c'est pour le vendre; ils en font commerce sans se soucier de ce qu'il y a dedans. Voilà, dites-vous, les paroles d'un converti! A cela je réponds que vous êtes un sot, et qu'on peut respecter les stoïcisme tout en disant comme Cousin que le stoïcisme est une doctrine étroite.

Buona sera.

(*A suivre.*)

LE PATÉ DE PAQUES

Les bras nus, Mme Mesgrigny, de ses belles mains, remuait une pure farine ; et il semblait qu'un peu de cette farine eût jailli dans la masse de la chevelure encore sombre, sur une certaine mèche qui était d'une éclatante blancheur.

Court et large, le poil à peine grisonnant, son mari pénétra dans la cuisine ; il tenait, de la main gauche, une lettre ouverte.

— Eh ! Que diable fabriques-tu là? demande-t-il.

— Le Pâté de Pâques, voyons ! Quelle est l'année où, le samedi saint, je n'ai point fait le Pâté de Pâques ?

Elle s'y employait avec un zèle minutieux : la bonne, réduite au rôle de manœuvre, disposait les ingrédients nécessaires, mais seule Mme Mesgrigny procédait aux touchers délicats et aux dosages savants ; dans chaque famille du Poitou, le jour de Pâques, on mange un semblable pâté : l'intérieur est fait de viandes où s'enchâssent des œufs entiers; quelques fins aromates en rehaussent le goût, et la croûte, qui doit être à la fois robuste et légère, le revêt d'une belle houppelande dorée.

Malgré l'importance exceptionnelle de ses travaux, Mme Mesgrigny interrogea :

— Et toi, mon ami, par quel hasard quittes-tu le bureau de l'usine à une heure où tes ouvriers sont là? Qu'y a-t-il? Tu as quelque chose à me dire ?

Un clin d'œil lui fit comprendre qu'il fallait éloigner la servante ; elle l'expédia donc chez l'épicier. Aussitôt, M. Mesgrigny prononça, en agitant sa lettre :

— Il y a que ton frère arrive demain...

— Stéphen ?

— Ton frère Stéphen arrive demain; il vient pour le règlement...

La bonne dame releva son buste courbé; elle rougit, et les deux époux demeurèrent l'un en face de l'autre, silencieux et embarrassés.

Ce Stéphen — l'oncle Stéphen, comme on disait à l'exemple des enfants — était un pauvre homme incapable et paresseux; sa vie se jalonnait de fautes qu'il avait commises, et dont il rendait l'univers responsable : c'est un des signes les plus sûrs d'indigence morale que de prendre facilement la position d'une victime. Reçu bachelier après plusieurs échecs, et comme il ne désirait nullement poursuivre ses études, on l'avait installé à la ville, puis à la campagne, dans différentes places; mais aucune d'elles ne le retenait : il se plaignait d'un chef qui se montrait brutal, ou de la besogne, qui le rebutait; ou bien il ne discernait point, là où il se trouvait, de « chances d'avenir » ; il avait même refusé de

demeurer auprès de M. Mesgrigny qui s'efforçait de l'utiliser dans son usine; à trente-cinq ans, grâce à l'excellent renom de sa famille — auquel lui-même n'accordait que peu d'importance, — il épousa une jeune fille, honnête et douce, convenablement dotée; mais ayant vécu deux années tranquille, un jour, subitement, il abandonnait sa femme, et partait pour Paris. Alors, il tomba très vite : M. Mesgrigny, qui prenait soin de la délaissée, sut qu'il vivait parmi une basse plèbe d'hommes d'affaires. Un scandale bruyant atteignit l'un de ses compagnons, — peut-être l'un de ses complices —. Quelque temps après, pour éviter une plainte dans une affaire mystérieuse, il fallut, par mandat télégraphique, envoyer quinze cents francs.

Et l'on vivait dans une angoisse cruelle : la femme du fugitif, peu énergique, semblait annihilée par sa douleur; Mme Mesgrigny souffrait à cause de l'affection qu'elle gardait à ce frère indigne; et son mari connaissait une crainte plus égoïste, quoique légitime : il redoutait sans cesse qu'un pire scandale n'écrasât le malheureux, projetant de la honte sur lui-même et sur ses enfants. Cette crainte ne paraissait point vaine : un jeudi, le petit Pierre, allant, selon une coutume bien établie, inviter Maurice Davrène, compagnon ordinaire de ses jeux, s'était vu répondre que Maurice n'était point libre; deux autres fois, on opposait le même refus; et l'enfant, au collège, avouait la vérité à son ami : ses parents lui interdisaient, maintenant, d'aller chez Pierre. On n'en voulait point à Pierre, ni à M. Mesgrigny, mais il y avait, disait M. Davrène, une certaine « brebis galeuse » dont il fallait se méfier, et qui empêchait les relations des deux amis. Ceux-ci firent le serment solennel de rester liés par leur affection malgré une si méchante bête, et Pierre, tout gonflé d'importance, alla conter l'incident à son père.

Il ne prévoyait pas les émotions qui agitèrent aussitôt le pauvre homme. Stupéfait, puis furieux, M. Mesgrigny demeura infiniment triste. Il n'osa pas présenter à M. Davrène la moindre observation; et il ne trouvait point de remède au terrible mal qui menaçait les siens. Comment peut-on rendre un individu responsable d'êtres sur lesquels son autorité ne s'étend pas? L'honneur n'est-il pas personnel? Qu'elle est injuste et lourde la solidarité familiale! Un remède... Il en existait bien un, cependant: si Stéphen renonçait à la bohême, consentait à vivre auprès de sa femme... Mais il n'y consentirait jamais...

Depuis quinze années, on n'avait vu que trois fois l'oncle Stéphen; il venait — comme ce jour — pour des règlements de comptes, donner sa signature et recevoir un peu d'argent.

Alors, on tentait de le séduire par l'offre de quelque besogne facile; insensible aux promesses comme aux blâmes, possédé par sa manie, il repartait avec sérénité. Et c'était chaque fois une tristesse et une crainte plus lourdes.

— Qu'allons-nous encore apprendre? dit M. Mesgrigny.

Toujours se posait la même question angoissante: quel échelon nouveau l'homme misérable avait-il descendu? Quelle révélation dernière ferait cet inconscient? Ne l'aurait-il pas franchi, le point après lequel l'indulgence la plus généreuse n'ose pas interroger?

... A cet instant, dans l'air léger de la matinée d'avril, les cloches, depuis deux jours muettes, sonnèrent en volées; et les enfants qui, au fond du jardin, attendaient ce réveil, répondirent, par leurs cris d'allégresse, aux voix aériennes que le silence rompu solennisait, aux voix qui clamaient, par l'air transparent, au-dessus des arbres blancs et roses, une joie renouvelée.

Et tandis que M. Mesgrigny, heurté par l'inquiétude, hochait tristement la tête, sa femme, pénétrée de la joie éparse, lui tapota doucement le visage d'un doigt que blanchissait un reste de farine, et elle lui dit en souriant :

— Bah! ne te tourmente pas, mon ami... Stephen vient demain? Eh bien! ça fait qu'il mangera du Pâté de Pâques!

*
* *

On avait décidé que, le dimanche matin, M. Mesgrigny recevrait son beau-frère, pour essayer, une fois encore, de persuader le bohême.

Dès l'abord, d'un geste un peu théâtral, il lui tendit la main; l'oncle Stéphen s'avança, dans ses vêtement râpés et sans couleur. Bien que le printemps commençât d'être tiède, il portait un lourd pardessus que dépassaient, vers le haut, les mailles d'un gilet de laine; et un foulard soigneusement croisé dissimulait l'absence de linge; l'homme était grand; une belle barbe blanche, récemment taillée, eût réussi à donner au visage un certain air de noblesse, si ce pauvre visage n'eût été marqué de tares irrémédiables : enluminé par l'alcool, durci par le pli haineux des lèvres qu'on distinguait derrière les moustaches jaunies, il recevait son expression inquiétante des yeux gris jamais clairement fixés, chargés toujours de sentiments insincères, employés à des besognes de défense et de duplicité.

Quand l'oncle Stéphen pénétra dans le bureau de l'usine, on eût dit que, de ces yeux, allait jaillir un flot de larmes; ils cherchaient le regard de M. Mesgrigny, si vaincus, si humblement implorants,

qu'ils forçaient la pitié. Mais lorsque le visiteur, ayant serré la main offerte, eût entendu son hôte lui annoncer « qu'ils avaient à causer tous les deux » le regard, perdant son humilité première, devint impénétrable et sournois.

M. Mesgrigny recommençait le discours qu'il tenait à chaque voyage de ce pèlerin de la misère : usant de réticences et d'euphémismes maladroits, il parlait du danger de « certaines situations », du bonheur de la vie paisible; et il questionnait discrètement, au sujet des plus récentes aventures.

L'oncle Stéphen détourna son regard, qu'il dirigea vers le parquet, et, haineux, il expliqua :

— Voilà ce que c'est : comme toujours, je n'ai pas eu de chance! Plusieurs fois, j'ai été à deux doigts de la fortune : mais naturellement j'ai fini par être roulé...

— Roulé.... Peut-être t'imagines-tu .. L'univers n'est pas peuplé de canailles...

— Oh! interrompit l'autre, je sais que tu me prends pour un imbécile! C'est ce qui arrive aux gens qui n'ont pas de chance! Si j'étais revenu ici les poches bourrées de billets de banque, le ton aurait changé! Je n'aurais plus été un imbécile!

— Stéphen! Je n'ai jamais dit ni pensé...

— Je m'entends .. Ah! si seulement l'affaire des œufs avait réussi!

— L'affaire des œufs?

— Une affaire admirable : il s'agissait d'une fabrique d'œufs artificiels. Plusieurs députés avaient promis de nous faire avoir une fourniture pour la troupe. Et puis, au dernier moment, ils n'ont pas marché... Tu comprends, c'est toujours la même chose : les petits sont sacrifiés...

M. Mesgrigny se taisait, jugeant inutile de formuler son opinion.

L'oncle Stéphen, mis en train, le regard bas et la voix rude, continuait d'exposer les griefs qu'il avait contre la Société.

— Après, dit-il, j'ai travaillé avec un avocat : un garçon plein de talent. Eh bien...

— Avec un avocat? dit M. Mesgrigny, intéressé. Tu lui servais de secrétaire?

— Oh! fit l'oncle Stéphen : c est-à-dire, pas précisément : mon rôle était d'aller dans les cabarets où fréquentent les malandrins, de me mettre bien avec eux, et de leur dire gentiment, entre deux verres : « Tu sais, si jamais tu as une histoire, n'oublie pas de demander Me Un tel comme défenseur... » Le métier n'était guère pénible, et comme les camarades faisaient parler d'eux plus souvent qu'à leur tour, nous gagnions ce que nous voulions. Eh bien! mon avocat, ils l'ont flanqué à la porte : parfaitement, rayé du Barreau... un garçon d'avenir... Ah! Oui! Voilà ce que c'est que le monde! Il n'y a pas de justice...

— Laissons ton avocat, mon pauvre Stéphen, dit M. Mesgrigny qui ne pouvait plus se contenir. Mais toi, comment es-tu descendu à de semblables métiers!

L'autre jeta, de côté, sur son beau-frère, un regard durci :

— Des reproches?

— Non! pas des reproches; tu sais bien que je ne t'en fais en aucun cas; mais enfin, pourquoi ne vis-tu pas comme nous, avec nous? Ta vie actuelle est dangereuse...

Le regard, plus acéré, frappa au visage le bourgeois débonnaire, tandis qu'une voix tremblante de révolte répondait :

— Ma vie ne te regarde pas! Je te dispense de tes conseils...

— Pourtant, Stéphen, songe à ton intérêt, à celui de ta femme, à celui de mes enfants! Sait-on, dans ce grand Paris, et dans ce monde... dans ce monde... que tu fréquentes... ce qui peut arriver? Reste ici, cela vaudra mieux pour nous tous...

— Je suis assez grand pour me conduire, fit l'oncle Stéphen, ne t'occupe pas de moi ; parce que je n'ai pas eu de chance, on se permet de me blâmer, de me donner des avis! Si c'est là tout ce que tu as à me dire, bonjour... Salue bien...

Il se levait, prenait son chapeau.

— Comme tu voudras, reprit M. Mesgrigny, que ne troublait guère cet échec habituel. Tu ne m'écoutes pas, soit : à tout à l'heure. Tu déjeuneras avec nous, bien entendu.

L'oncle Stéphen, sans regarder, fit un petit geste des bras pour expliquer qu'il ne pouvait refuser, et il sortit du bureau.

*
* *

Dans le jardin, Pierre et Michette — huit et six ans — observaient de loin ce vieux Monsieur mal vêtu qui marchait à pas lents et remuait les lèvres comme s'il parlait, bien qu'il fût seul : il s'arrêta, tira d'une poche de son gilet un petit bout de cigare, l'alluma, le laissa éteindre, frappa du pied, l'alluma de nouveau, et put enfin le fumer.

— Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur-là? demanda Pierre, en riant sans pitié des mines bizarres du personnage.

— C'est peut-être l'oncle Stéphen, proposa Michette.

Car ni l'un ni l'autre n'avaient encore vu cet oncle lointain.

— L'oncle Stéphen? Tu ne voudrais pas que nous

ayons un oncle aussi mal habillé ! dit Pierre avec assurance.

Le promeneur mystérieux, parvenu près du massif de lilas, jeta, autour de lui, un regard prudent, crut que personne ne le voyait, et cueillit une grappe; puis il reprit sa marche lente, approchant de ses narines, de temps à autre, les fleurs parfumées qu'il avait le soin de dissimuler.

Pierre fut indigné.

— Il faudrait tout de même savoir qui est ce bonhomme ! déclara-t-il. Si c'est notre oncle, ça va bien ! Mais si ce n'est pas notre oncle, il faut l'empêcher de cueillir notre lilas !

— Attends ! Je vas te le dire, fit Michette.

Et allant se camper devant l'homme étonné, elle lui posa cette question :

— Est-ce que tu es l'oncle Stéphen ?

— Oui, dit l'autre.

Et il sourit.

— Arrive, Pierre ! cria Michette : c'est l'oncle Stéphen !

Puis aussitôt elle demanda :

— Est-ce que tu as défait ta malle ?

C'était la phrase par quoi elle accueillait les parents qui, arrivant en Poitou, ne manquaient jamais de lui faire don de quelque jouet. Naguère, « quand elle était petite », elle s'enquérait bonnement, dans son impatience, de « ce qu'on lui avait apporté ». Sa mère lui ayant fait remarquer que cette question était indiscrète, indigne d'une petite fille bien élevée, elle avait changé sa formule, et demandait maintenant : « Est-ce que tu as défait ta malle ? ». Car elle savait que l'offre du cadeau suivait de près, ordinairement, l'ouverture de la malle.

— Je n'ai pas de malle, répondit l'oncle Stéphen; et il ne souriait plus.

Alors Michette s'écarta de deux pas, regardant avec curiosité ce phénomène, un oncle qui voyageait sans malle, et qui n'apportait rien à sa nièce.

Pierre s'était avancé et disait, tête nue :

— Bonjour, mon oncle !

Il levait son front. Mais ce malheureux ne savait pas embrasser les enfants. Sa main inexperte se posa seulement sur la petite tête tondue. Et Pierre proposa :

— Voulez-vous que nous vous fassions visiter le jardin ?

— On te montrera le poulailler, ajouta Michette, qui n'avait pas de rancune.

L'oncle Stéphen hésita quelques instants, puis il répondit :

— Vous êtes bien gentils : mais il faut que je travaille...

Alors il tira de son pardessus un petit carnet où il sembla écrire des chiffres : il faisait deux ou trois pas, s'arrêtait et repartait encore. Les enfants ne le suivaient point, mais ils ne cessaient de le regarder, tant ils demeuraient intrigués. Et il arrivait que lui aussi, d'un coup d'œil rapide, les regardât. On eût dit qu'il n'osait point rester près d'eux.

*
* *

Mme Mesgrigny, qui avait elle-même ordonné le repas, veillait à ce qu'il fût délicat et parfait jusque dans ses moindres détails : les huîtres avaient été choisies par elle, ainsi que le vin, couleur de paille, qui en était le nécessaire complément; le beurre, d'une rare pureté, serait un mets délicieux ; quant aux viandes, un artifice culinaire maintenait leur fraîcheur saignante sous une vive grillade superficielle. Cependant Mme Mesgrigny était éloignée de toute gourmandise : elle ne buvait que de l'eau, et se nourrissait d'œufs et de légumes : mais elle participait en quelque sorte aux faiblesses des siens, dans le but de manifester sa tendresse; ainsi, mangeant à peine, et dédaigneusement, elle accordait au soin de sa table une touchante attention, — plus vigilante encore, ce jour, que de coutume.

Espérait-elle, par la douceur de ce simple don, arrêter son frère sur la mauvaise route? Une âme d'habitudes tendres raisonne moins : elle ne donne pas pour obtenir.

D'ailleurs, l'oncle Stéphen paraissait insensible non à l'excellence des plats, mais à la grâce qui les offrait. Tandis que sa femme, sombre et effarée, considérait ce bohème qui était son mari, et dont elle ne venait de recevoir que quelques paroles indifférentes, lui, mangeait fortement, buvait de même, et acceptait comme choses dues les mille prévenances de Mme Mesgrigny.

A un moment, elle avait dit : « Ce serait bon, tout de même, de vivre ensemble, de ne pas se quitter ! » Alors Stéphen, haussant les épaules, l'avait frappé de son regard haineux.

La bonté, pas plus que la raison, ne le touchait.

Et on apporta le pâté de Pâques.

Il entra, triomphalement levé au bout des bras de la servante robuste qui, parmi les applaudissements des enfants, posa, au milieu de la table, le bel édifice de croûte dorée. Mme Mesgrigny l'attaqua, et les rondelles des œufs durs tranchés demeurant fermes dans leur savoureuse armature, les larges parts ocellées circulèrent.

L'attention s'élevait jusqu'au recueillement : on goûtait le pâté de Pâques; on accomplissait un acte fait, chaque année, une seule fois, et qu'avant l'autre année on ne referait point.

Chacun donna son opinion.

— Il est plus épicé que le dernier, dit Mme Mesgrigny.

— Moi, remarqua l'un des enfants, je trouve que la croûte est moins tendre.

— Je ne sais pas, fit à son tour M. Mesgnigny, je ne sais pas quelle est la différence; il me semble qu'il n'a plus le même goût que dans le temps... Quand je dis : dans le temps, je veux parler de quinze à vingt années, quand nous étions jeunes, quoi...

— Crois-tu? dit Mme Mesgrigny. Je ne sais pas... Crois-tu vraiment?

Mais une voix qu'on n'avait pas encore entendue — car elle n'était plus la voix d'un révolté — une voix toute mouillée de larmes prononça timidement :

— Oh! Si! Oh! Si! Il a bien le même goût qu'autrefois...

Et le regard de l'oncle Stéphen, non plus obséquieux, ni sournois, ni dur, se posa, droit, enfin, et sincèrement ému sur les yeux de Mme Mesgrigny. Et ce regard semblait dire encore : « Il a bien le même goût qu'autrefois; et parce que j'ai retrouvé ce goût-là, cet émouvant goût familial, ce goût de mon enfance que j'avais oublié, quelque chose en moi recommence de vivre; des choses de jadis, qui nous sont communes, et que je ne connaissais plus, déjà réapparaissent. La grâce de vos enfants m'avait ému, mais il me fallait, à moi, ce moyen un peu grossier, cet aliment traditionnel... Et je me sens redevenir l'un des vôtres : peut-être que je ne m'en irai plus... »

Il y eut un instant de silence. Puis, comme la nature de l'oncle Stéphen n'était point encline aux longs attendrissements, qu'il avait subi beaucoup de privations, et que cette belle croûte dorée, outre une puissance mystique, enfermait des viandes savoureuses, il ajouta :

— J'en prendrais bien une seconde tranche.

LOUIS LEFEBVRE.

LA CULTURE MORALE DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

L'organisation pédagogique est réglée en France par l'arrêté du 27 juillet 1882. D'après cet arrêté, l'enseignement comprend trois cours, qui conduisent l'enfant de 7 à 13 ans. Comment l'éducation morale doit-elle être conduite dans cet intervalle de temps?

Un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la marche doit être progressive et correspondre exactement à l'évolution des facultés, évolution qui se fait avec cette lenteur propre au développement de tout être vivant. C'est là une vérité généralement admise, et sur laquelle il est, par suite, inutile d'insister. L'essentiel est d'en faire toujours une judicieuse application.

Un autre principe, moins connu, et qui cependant mérité d'être proclamé et suivi, c'est que chaque période de la vie a sa valeur propre, et n'est pas un simple passage pour arriver à une fin supérieure, fin si fuyante que, suivant les théologiens, il faudrait, pour l'atteindre, aller au delà de la mort. Chacune a un bien à réaliser, et comme le bien ne peut être séparé du devoir, chacune a aussi des devoirs à accomplir. Ainsi, l'enfance ne doit pas être sacrifiée en vue d'un avenir lointain, toujours hypothétique, et dont on ajournerait la venue jusqu'à la vieillesse. L'activité que l'enfant doit exercer a son prix par elle-même, et, si elle est bien dirigée, elle servira à un bien actuel, sans compter les conséquences heureuses qui pourront se réaliser dans l'avenir. D'ailleurs, par une génération naturelle, le bien engendre le bien, de sorte que chacune des phases de la vie, heureusement traversée, est la meilleure préparation aux phases suivantes.

Quel est donc le véritable bien de l'enfant, pendant cette période de vie qui s'étend de 7 à 13 ans? Ce n'est pas de suivre les impulsions aveugles de la sensibilité, de lâcher la bride à tous les caprices, et, par son inexpérience, de tomber, à chaque pas, dans les erreurs les plus grossières et dans les fautes les plus irréparables. Son bien essentiel est de profiter de l'expérience lentement acquise par les générations antérieures, et dont le dépôt se trouve dans la famille, mais surtout à l'école, entre les mains du maître qui a précisément, pour rôle social, le devoir de transmettre aux jeunes générations ce trésor de sagesse.

C'est à dessein que, pour cette fonction éducatrice, nous mettons l'école au-dessus de la famille. Non pas qu'il y ait nécessaire opposition entre les deux. Loin de là. Puisque toutes deux visent à un même but, le bien de l'enfant, leur action doit s'accorder et se prêter un mutuel appui. Mais, si un conflit vient à se produire, le dernier mot appartient à l'école et à ses maîtres. Car ce sont les interprètes les plus autorisés du bien de l'enfant, bien qui ne peut se réaliser qu'à la condition de rester en harmonie avec le bien social, ou plutôt de lui être toujours subordonné.

On objecte la liberté et la puissance paternelles, qui se trouvent lésées par ce qu'on appelle le despotisme de l'Etat. — Mais l'enfant n'est pas la chose du père. L'antique conception qui accordait au père un pouvoir absolu sur ses enfants, est depuis longtemps périmée. Elle l'est à bon droit. D'abord, tous les parents n'ont pas, au même degré, conscience de leurs obligations à l'égard des êtres qu'ils ont appelés à la vie. A ceux-là est bon de les

rappeler et, au besoin, de les imposer par la contrainte. De là, la légitimité de l'obligation scolaire. D'autres parents ont de bonnes intentions. Mais leurs vues sont étroites, plus ou moins inconsciemment tournées vers l'égoïsme familial ou les intérêts bornés d'une classe. Parfois même, la vivacité de leur affection, que ne vient point modérer une vue assez nette des réalités prochaines, les porte à une déplorable faiblesse. C'est donc encore l'école, émanation de la Société tout entière, qui doit se constituer la gardienne des intérêts généraux, et faire prévaloir, sur l'égoïsme des individus et des groupes, la justice, c'est-à-dire, l'ensemble des droits qui appartiennent à tous. Et enfin, c'est à l'école qu'a le plus de chance de se rencontrer cette affection éclairée et ferme, dont l'enfant jouira dans le présent comme dans l'avenir.

Il en jouira, à la condition de pratiquer cette vertu cardinale du premier âge, l'obéissance, non pas l'obéissance servile qui est dictée par la crainte du châtiment, mais la soumission consentie et joyeuse à une volonté extérieure, celle du maître qui doit passer pour un guide infaillible.

C'est tout d'abord vers la *production de cette qualité* que l'instituteur dirigera ses efforts. Pour les élèves (de 7 à 9 ans) du cours élémentaire, il lui faudra, s'il veut avoir le plus de chances de l'obtenir, continuer l'application de la méthode suivie dans les classes enfantines. Être très sobre d'explications, n'avoir pas la prétention de faire découvrir à l'enfant ce qu'il ne sait pas et ce que son âge ne lui permet pas de savoir, mais user franchement de l'autorité, sans en dissimuler l'emploi sous des apparences, dont le moindre inconvénient est de n'illusionner aucun pédagogue, capable de voir les choses sans parti pris. Un inconvénient plus sérieux d'une maïeutique prématurée est de donner une fâcheuse présomption à l'enfant qui se croit, d'après les dires mêmes de son maître, l'inventeur des idées qu'on lui a adroitement soufflées. Cependant, le mal ne serait pas encore très grand, s'il devait toujours les conserver dans l'état où elles lui ont été communiquées. Mais, puisqu'il est encouragé à se considérer comme l'inventeur ou même comme le créateur de ces idées, rien ne l'empêchera de les modifier, lorsque son intelligence, sollicitée par des influences diverses, inclinera vers d'autres conclusions. Par un appel indiscret à la discussion, on risquerait de former ces précoces raisonneurs qui fatiguent leur entourage de leurs incessants pourquoi, et dont il faut, en fin de compte, arrêter le bavardage inutile par un recours à l'autorité; recours tardif, dont l'enfant aperçoit l'inconséquence, et dont il est tout prêt à se plaindre comme de la violation d'un droit acquis. Donc, donner des ordres qui puissent toujours se justifier aux yeux d'une raison éclairée, mais sans les accompagner d'explications, dont l'enfant ne saisirait pas la justesse, et qui serviraient seulement à développer en lui la manie interrogante, première ébauche du scepticisme.

Les premiers ordres se rapportent aux actions extérieures. Car c'est tout d'abord le corps qu'il faut plier, dans tous ses organes, aux habitudes régulières. Quand l'heure de l'entrée approche, les jambes de l'écolier doivent se hâter vers l'école, sans se laisser retarder par les petits incidents, semés toujours sur la route de ceux qui ne pratiquent pas l'exactitude. Les oreilles se fermeront à la voix enchanteresse des amuseurs qui proposent de recommencer bien vite une partie de billes. Les yeux ne se fixeront pas trop longtemps sur un étalage tentateur, ou sur quelqu'un de ces spectacles de la rue toujours si intéressants. L'image de son maître se dressera devant lui, et dans sa mémoire résonnera l'écho de cette parole répétée si souvent avec fermeté : « Personne ne doit arriver après le coup de cloche ! »

A plus forte raison, pas d'absence *non motivée*. Dans le cas où elle se produirait, le maître informerait aussitôt les parents, et, soutenu par eux, apprendrait à l'enfant, coupable d'une vraie désertion, que sa faute doit être punie. Car le châtiment, de quelque nature qu'il soit, est la seule manière de faire comprendre à un enfant de neuf ans que son action était mauvaise.

Dans l'intérieur de l'école, le jeune écolier exécutera ponctuellement toutes les besognes prescrites. Il ira prendre sa place sans bruit, sans précipitation, sans désordre. Au signal convenu, il prendra son porte-plume, et, le corps bien droit, il exercera sa main à tracer avec précision et fermeté les lettres de l'alphabet, à mouler les caractères dans la beauté de leur forme typique ! De ce travail presque artistique, il passera à un autre, l'art de la lecture. Le maître doit être bien persuadé que la lecture est la meilleure leçon de patriotisme à donner aux enfants. C'est par elle qu'une langue uniforme se répand sur toutes les parties du territoire, sans être déformée par des patois locaux incompréhensibles au delà de limites étroites; patois qui menacent de diviser une société en une poussière de petits groupes, indifférents entre eux ou même hostiles. C'est par elle que l'enfant participe à une vie élargie dans le temps et dans l'espace. De sa petite bourgade cachée dans le creux d'une vallée ou perdue au milieu de la forêt, il entend la voix des plus sages, des plus intelligents, des plus habiles. Il devient leur interprète, et le voilà qui, de sa voix enfantine, énonce des maximes où se trouve condensée l'expérience des

siècles, qui fait de beaux récits, ou bien qui, sous la conduite d'un poète, se met à agencer les mots dans un rythme harmonieux. C'est aussi par la lecture que son petit esprit entre en communication avec l'âme de son pays, l'âme ancienne, vénérable, de cette grande personnalité qu'est la Patrie, et que, par cette communication, il se façonne, inconsciemment mais sûrement, à la vie sociale. S'il en est ainsi, le maître comprendra qu'il doit donner tous ses soins à la lecture. Pour les élèves du Cours élémentaire, il s'attachera avant tout à la technique proprement dite. Car il faut tout d'abord assouplir les organes de la parole, veiller à ce que l'articulation des consonnes soit nette et dépourvue des défectuosités propres à certaines contrées; prendre garde que l'émission des voyelles soit pure et mesurée, sans altération ni sans trop de lenteur ou de rapidité, que la prononciation des mots et des syllabes soit distincte, sans bredouillement ni sans trop d'éclat. En résumé, la pratique de la parole, du verbe, de la raison (car tous ces termes sont synonymes), est la meilleure préparation à la morale individuelle et sociale; préparation qui se fait par l'exercice même, et qui ne réclame pas de commentaires.

Un art non moins précieux à acquérir est celui de savoir garder, au besoin, l'immobilité et le silence. Certes, il ne s'agit pas de faire de l'écolier une souche inerte et muette. Mais il ne faut pas non plus que son activité se dissipe en mouvements inutiles et en un vain bavardage. La tête ne doit pas être une girouette qui tourne à tous les vents de la curiosité, mais, quand le maître parle, elle doit rester invariablement dirigée vers celui qui prend la peine d'y faire pénétrer quelque connaissance nouvelle. Cette immobilité du corps est la meilleure façon d'obtenir une attention active, soutenue, pénétrante. Elle est aussi une politesse et une marque de gratitude à l'égard du maître, puisque, par l'effort même qu'elle exige, elle montre le prix qu'on attache à l'enseignement donné et que, d'autre part, par les progrès réalisés grâce à elle, elle donne au maître sa plus douce récompense.

Quant à la langue, il faut, suivant le mot du vieux Corneille, s'habituer à la « tenir captive ». Savoir se taire est une qualité qu'il importe d'acquérir de bonne heure. En particulier à l'école, où la parole n'est employée que pour des fins utiles, le silence est obligatoire, toutes les fois qu'il ne pourrait être rompu que par un bavardage inutile, ou plutôt irrespectueux à l'égard du maître et nuisible à la classe par la dissipation qu'il provoque.

Cette discipline du corps doit s'appliquer même aux organes qui semblent le plus rebelles à la contrainte, et qui cependant, sous l'empire d'habitudes maintenues avec quelque vigilance, se plient à une activité régulière. Les seules exceptions à admettre seraient faites en faveur de ceux qui seraient atteints d'une indisposition accidentelle ou qui, par suite d'une faiblesse organique bien constatée, auraient besoin de sorties plus fréquentes.

Quelles sont les conditions les plus favorables au développement de ces qualités d'ordre extérieur? La première réside dans la bonne influence qu'exercent les camarades plus âgés. Si l'esprit de l'école est bon, si *les grands* montrent, par leur tenue, par leurs mouvements réglés, leurs sentiments de politesse et de respect à l'égard du maître, les nouveaux se porteront d'eux-mêmes à suivre ces bons exemples. Si au contraire des habitudes de dissipation et de turbulence se sont répandues dans la classe, elles gagneront, par une inévitable contagion, les derniers venus, qui mettront leur fierté « à faire comme les grands ». Les exhortations les plus éloquentes frapperont inutilement les oreilles, et les menaces elles-mêmes, forcées de rester le plus souvent sans effet, seront accueillies avec des sourires moqueurs ou avec des mines qui jouent l'indignation. La partie est alors perdue pour le maître. Son autorité, et avec elle la discipline, ne se rétabliront que par des prodiges d'habileté persévérante. Il vaut mieux que, par un changement de résidence, aussi utile à lui qu'à ses élèves, il aille se corriger ailleurs des défauts dus à son inexpérience.

Pourquoi l'esprit de l'école a-t-il une si grande puissance? C'est là un fait souvent constaté, mais dont il importe de donner la raison pour en mieux établir la réalité. La majorité des élèves n'a point, supposons, les sentiments de crainte respectueuse, nécessaires au maintien de l'ordre dans l'école. Alors tout est prétexte à la dissipation, au bruit, aux rires. Ces manifestations extérieures ne passent pas inaperçues. Elles impriment, dans l'esprit des nouveaux, des images d'autant plus nettes et fortes que les signes d'indiscipline sont plus nombreux et plus souvent répétés. Or, d'après une loi psychologique bien connue, les images de mouvements ne sont pas des représentations inertes, mais elles tendent à se réaliser en sollicitant les nerfs moteurs qui leur sont associés. De là, par exemple, cette contagion de rires qui, nés de causes futiles, se répandent, se multiplient, s'accroissent, s'amplifient par leurs répercussions mutuelles, et finissent en éclats bruyants, suivant un crescendo analogue à celui dont parle Beaumarchais au sujet de la calomnie. Mais, à leur tour, les signes d'un sentiment tendent à engendrer le sentiment lui-même, de sorte que l'enfant qui, malgré la figure

courroucée du maître continue à rire, n'a plus pour lui le même respect. Il n'attachera plus le même prix à ses éloges, et il redoutera moins de lui déplaire, quand il sera tenté de se mal conformer aux ordres reçus. Deux choses pourraient faire obstacle à ce mauvais état d'esprit : 1° l'idée que cette dissipation sera nuisible à celui qui s'y livre ; 2° la crainte d'une punition. Or, l'idée d'un avantage futur n'a pas de prise sur un enfant de sept ans. Quant à la crainte d'une punition, elle serait, à coup sûr, plus efficace si elle n'était pas tenue en échec par la crainte opposée qui naît de ses rapports avec le groupe redoutable des insubordonnés. Car s'il ne suit pas l'exemple de la majorité, il s'expose aux moqueries de ses camarades, à leurs taquineries, et même à des vexations, qui se montrent sous des formes variées, et pas toujours exemptes de brutalité. C'est le poids qui le plus souvent emporte la balance. Et voilà comment le nouveau venu, pour peu qu'il apporte des dispositions à la dissipation, va bientôt grossir le groupe des insubordonnés.

Le succès de l'éducation dépend ainsi de l'esprit de l'école. Mais, à son tour, le bon esprit de l'école dépend de l'autorité du maître. Reste à savoir comment cette autorité peut s'acquérir et se conserver.

Le premier contact avec les élèves a une importance capitale. Un nouvel instituteur est arrivé. Que sera-t-il ? C'est là un problème qui éveille la curiosité de la gent scolaire, et qui surexcite au plus haut point toutes leurs facultés perceptives. Tous les yeux sont braqués sur cet inconnu qui va tenir désormais une si grande place dans la vie des jeunes écoliers. Ils se repaissent avidement de son image, et ils enregistrent avec la fidélité d'empreintes neuves, tous les détails du costume, de la tenue, de l'attitude, de la physionomie, et surtout du regard, qui est l'indice le plus sûr et le plus manifeste du caractère. Les oreilles aussi sont tendues, prêtes à recevoir les premières paroles et à sentir, par la nature seule de l'intonation, les qualités de force ou de faiblesse. L'occasion est donc des plus favorables pour produire une impression profonde, durable et, peut-on ajouter, avantageuse. Car « tout nouveau, tout beau », dit un proverbe. Et cette vérité se vérifie plus spécialement chez les enfants qui voient les choses et les êtres à travers l'optimisme naturel à leur âge.

C'est à l'instituteur de profiter de ces bonnes dispositions. Il s'attachera par la dignité de son maintien, par la fermeté du regard, par le sérieux de ses paroles, à faire naître, dans l'esprit des écoliers, l'idée qu'ils sont en présence d'un maître, d'un maître pourvu de toutes les qualités qui inspirent le respect.

Cependant une impression première, si vivace qu'elle soit, ne peut durer que si elle est entretenue et sans cesse revivifiée par des impressions de même nature. Les qualités du maître ne doivent pas être que de simples apparences; elles doivent être des réalités, dont les effets se feront sentir par une action continuelle.

L'éducateur vise à former la volonté et à l'assujettir à une règle. Pour cela, il donne des conseils et il impose des ordres. Or, ses conseils ne seront pas suivis, si sa propre conduite dément ses paroles. Et ses ordres passeront pour des abus de pouvoir, s'il s'affranchit lui-même des obligations qu'il prescrit, et dont il vante les avantages. Donc, si l'on ne veut point seulement du dressage, auquel l'enfant se soustrait dès que la contrainte cesse, il faut convaincre, persuader, faire accepter la règle comme le plus sûr moyen d'arriver au bien. Cela n'est possible qu'à la condition de prêcher d'exemple et de ne prescrire aux autres que ce que l'on est disposé à faire soi-même. L'instituteur donnera donc l'exemple de l'exactitude et de la ponctualité; il apportera une grande régularité dans l'emploi du temps; il ne montrera aucune négligence dans son costume, ni dans sa tenue ; il évitera les plaisanteries, qui obtiennent, auprès des enfants avides de distractions et de rires, des succès faciles, mais qui provoquent bientôt le bruit et le désordre; il mettra de l'intérêt dans son enseignement par l'intérêt qu'il y prendra lui-même, intérêt entretenu en lui par l'idée toujours présente du devoir professionnel et, par suite, capable de mettre en jeu toute son ingéniosité éducatrice et toute son activité intellectuelle. En un mot, il sera un modèle vivant que les élèves n'auront qu'à copier presque inconsciemment pour arriver sans effort à la pratique de cette règle fondamentale : obéissance à une règle.

Cependant, ce serait s'exposer à de graves mécomptes de croire que le bon exemple a, par lui seul, une efficacité souveraine. Le bien ne produit point, par une sorte de génération nécessaire, toujours le bien chez les autres. Il rayonne ses bienfaisants effluves chez ceux qui sont disposés à les recevoir, mais il est des natures réfractaires qui ne se laissent point pénétrer de ses rayons. Les tendances naturelles sont chez quelques-uns, trop éloignées du bien pour se plier d'elles-mêmes à l'imitation. Un regard, un geste, un avertissement, qui suffisent pour ramener les autres dans la bonne voie, restent sur eux sans effet, alors que le maître les multiplie et les accentue. Que faire ? A une autre époque, la réponse n'aurait pas été douteuse. La grande majorité des éducateurs se seraient accordés pour dire : il faut dompter par la punition ces natures rebelles. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Le vent qui

soufflait naguère était la bise cinglante; maintenant de tous les points de l'horizon pédagogique accourent, comme une bande de danseuses légères, les brises les plus tièdes, les plus douces, les plus caressantes. Et ces modernes esprits de l'air murmurent toujours les mêmes mots de pardon et d'indulgence. Comme il arrive souvent, surtout en France où les réactions les mieux justifiées franchissent les bornes, on est tombé d'un excès dans un autre. Autrefois, la discipline était trop rigoureuse; maintenant elle est tellement atténuée qu'elle tend à disparaître. Or, elle ne doit pas disparaître. Car elle sert à protéger l'individu contre lui-même et à l'empêcher d'exercer sa malveillance à l'égard des autres.

On peut donc considérer la nécessité de la discipline comme un principe, ou, tout au moins comme un postulat généralement admis.

Les divergences se manifestent seulement dans l'application. Comment arriver à concilier les deux tendances opposées, l'une qui incline vers l'indulgence, l'autre qui fait plus volontiers appel à la répression? C'est en attribuant à chacune sa part légitime par un discernement judicieux des fautes. Le maître ne doit pas se conduire à la façon d'un tyran ombrageux, qui considère toute faute comme un attentat de lèse-majesté, et qui, pour la moindre peccadille, arme son bras de la férule vengeresse. Ses élèves ne sont pas des esclaves. Quand il les punit, ce ne doit pas être par caprice de despote, pour faire étalage de sa force et de sa supériorité; c'est que la punition est nécessaire pour le bien du coupable, et surtout pour le bien général de la classe. Semblable au magistrat, dont la fonction est de protéger la Société contre les violateurs des lois, l'instituteur a aussi pour rôle d'empêcher quelques mauvais élèves de troubler l'ordre, et de nuire ainsi à leurs camarades. La discipline ne doit donc pas être capricieuse, tracassière, toujours en quête de nouvelles occasions de s'exercer. Elle doit être bienveillante, amicale, si l'on veut, c'est-à-dire animée du sincère désir de réaliser le bien de tous. Mais cette bienveillance doit rester toujours alliée à la fermeté.

Un éducateur intelligent est très sobre de punitions. Il attache peu de gravité aux fautes accidentelles, à celles qui viennent d'un concours de circonstances peu habituel et qui n'indiquent pas, chez celui qui les commet, de mauvaises dispositions. Le plus souvent, il feint de ne pas apercevoir ces petits manquements involontaires à la règle; quelquefois, il garde un silence énigmatique, qui met le coupable dans l'inquiétude, à la pensée de toutes les punitions possibles que la peur évoque en son esprit et lui exagère. Pour l'étourderie, la dissipation, le bavardage, le maître usera encore de quelque indulgence, mais il montrera déjà un peu plus de sévérité, quand ces actes seront plus souvent renouvelés. Si un regard sévère, un signe de la main, sont insuffisants, il faudra recourir à la parole, donner un ordre bref et adresser une courte réprimande, mais sans l'accompagner d'injures, qui blessent, irritent et font naître des sentiments de haine et des idées de rébellion. D'autre part, faire appel au cœur de l'élève est dangereux. Car si le maître n'a pas l'habileté voulue pour toucher la corde sensible, il compromet son prestige aux yeux de tous ceux qui sont témoins de son insuccès. Au lieu de risquer cet échec public, il vaut mieux parler à l'enfant en particulier. Lorsqu'il n'a plus à soutenir, vis-à-vis de ses camarades, sa réputation de forte tête, il est rare qu'il reste inaccessible aux sentiments qu'éveille une parole amicale mais ferme.

Ces procédés de discipline adoucie, quand ils sont employés par un maître expérimenté et sérieux, produisent d'heureux résultats sur la majorité des élèves. Mais ils risquent d'échouer, quand ils viennent se heurter contre des natures particulièrement réfractaires.

L'école est une petite société qui ressemble a la grande, et ni dans l'une ni dans l'autre ne manquent les éléments de désordre. Des humanitaires, par une sorte d'hallucination optimiste, projettent en dehors leurs qualités de sensibilité et d'intelligence, et pétrissent indifféremment tous les hommes de la même pâte supérieure. Habitués ainsi à vivre dans un monde de rêve, ils aperçoivent à peine les attentats les plus criminels, et, toujours disposés à la pitié pour les coupables, ils ne tendent qu'à désarmer la loi, sans songer qu'une répression rigoureuse est la suprême sauvegarde des innocents. Ces optimistes, qui font inconsciemment tant de mal dans la société, se retrouvent à l'école. Enveloppés par cette atmosphère d'indulgence qui règne à notre époque, quelques-uns des maîtres les plus éminents de l'éducation publique, ceux qui n'ont plus de rapports immédiats et journaliers avec les élèves, semblent ignorer l'existence de ces natures ingrates sur lesquelles la douceur n'a point d'action, et, par suite, ils se refusent à admettre la nécessité de punitions effectives.

Les faits viennent déchirer brutalement la toile délicate et brillante de ces rêves. Que faire d'un élève qui, malgré les avertissements répétés et les réprimandes paternelles, continue à troubler la classe de ses bavardages, de ses espièglerie, de ses rires, de ses mouvements tapageurs? Les menaces ne suffisent plus. Répétées tant de fois sans être suivies d'effets, elles ne servent maintenant qu'à provoquer ses rires, ses bravades, ses protestations,

ses répliques insolentes. Non seulement le temps est perdu, mais la classe est troublée, et, chose plus grave, l'autorité du maître sera à jamais compromise aux yeux de tous les témoins de cette scène, si, dans ce duel avec un pareil mauvais sujet, ce dernier n'a pas nettement le dessous.

Pour cela, il faut que la faute soit suivie d'une peine assez forte pour qu'elle serve en même temps d'exemple aux autres et de frein aux mauvaises tendances du coupable. Alors, les paroles ne sont plus de mise. Il faut des actes. Les premières punitions à employer sont la retenue, qui est une privation partielle de liberté, et le piquet dans un coin, qui impose le silence, l'immobilité et l'isolement, et qui a de plus l'avantage d'humilier l'enfant rebelle et d'indiquer aux autres sa défaite. Les maîtres anglais emploient le fouet, et les jésuites y avaient autrefois recours d'une façon régulière. C'est là un mode de correction expéditif, efficace et moins nuisible à la santé que les retenues et que les tâches supplémentaires, nom nouveau sous lequel se dissimule l'antique pensum. Il pourrait donc être recommandé, s'il était toujours appliqué à propos et avec mesure. Mais la liberté des châtiments corporels donne naissance à trop d'abus pour que son rétablissement officiel soit désirable. De jeunes maîtres, emportés par la fougue de l'âge et du tempérament, distribueraient les coups de baguette avec beaucoup trop de libéralité, et parfois, devenus furieux en présence d'une résistance, se livreraient, comme cela se produisait trop souvent autrefois, à des actes de vraie brutalité. Les règlements ont donc sagement fait d'interdire aux instituteurs les corrections manuelles. Mais cette défense ne s'applique pas aux parents. Dans les cas d'insubordination grave, l'instituteur pourrait faire appel au père de famille, qui viendrait lui-même, à l'issue de la classe, et en présence du maître, cingler les mollets du jeune récalcitrant, et établir à demeure dans son esprit, sous la forme de souvenirs humiliants et douloureux, des gardiens vigilants de la discipline.

A défaut de ce moyen, il faut recourir à l'exclusion temporaire, et si la mauvaise conduite persiste, il faut ne pas hésiter à prononcer l'exclusion définitive. Ces deux mesures, précisément à cause de leur gravité, ne peuvent être laissées complètement à la discrétion du maître, qui, dans un moment d'irritation, serait exposé à les prononcer trop vite, et qui ensuite, par amour-propre, ne voudrait point revenir sur sa décision, alors même qu'après réflexion il la trouverait peu motivée. Pour éviter ces inconvénients, il semble qu'il serait utile d'instituer, à côté de l'instituteur, une sorte de Conseil de l'École, composé du Maire, d'un Conseiller et d'un père de famille, ces deux derniers étant désignés par l'instituteur lui-même. C'est ce Conseil qui aurait à se prononcer sur les cas d'exclusion temporaire. Pour les cas d'exclusion définitive, l'intervention de l'inspecteur primaire serait nécessaire.

Mais au sujet de ce renvoi de l'école, une objection se présente aussitôt à l'esprit. Le législateur a décrété que l'instruction serait obligatoire pour tous, et, d'autre part, dans l'application, il serait permis de priver certains enfants des bienfaits de l'instruction, bienfaits jugés indispensables à tous, et peut-on dire, plus particulièrement nécessaires à des natures frustes et grossières. N'y a-t-il pas là une contradiction manifeste? N'y aurait-il pas là, en outre, une nouvelle cause de désertion de l'école, qui, cette fois, ne pourrait être combattue par les sanctions légales, puisque les absences ne seraient plus volontaires, mais imposées. Que faire pour résoudre cette difficulté? La solution du problème consisterait à faire peser sur les parents une responsabilité réelle, et à les obliger à prendre plus au sérieux des menaces qui, aujourd'hui, sont illusoires et ridicules. Quant aux enfants qui seraient reconnus réfractaires à la discipline commune, ils seraient envoyés dans des maisons départementales, où les règles solaires seraient appliquées avec plus de sévérité. Cette contrainte serait juste. Car la perversité du caractère ne saurait constituer un droit pour s'affranchir d'une obligation qui pèse sur de meilleurs. L'isolement dans ces maisons spéciales serait utile aux coupables qui, soumis à un régime plus sévère, arriveraient plus facilement à se corriger. Du moins, ils ne risqueraient pas de vicier la volonté plus saine de leurs camarades, par une sorte de contagion morale, aussi réelle et non moins redoutable que la contagion physique. « Qui aime bien, châtie bien » ! dit l'Écriture ; et, à l'autre pôle, l'antichrétien Nietzsche répète : « Soyez durs, mes amis ! »

A suivre. ARTHUR BAUER.

UNE CROISADE CONTRE L'INDIGENCE

La Croisade, la Nouvelle Croisade, c'est le nom que donnent ses promoteurs à la lutte entreprise en Angleterre contre l'indigence. Et, en effet, c'est une croisade qui s'organise, à l'heure présente, sur cette terre de la tradition, toute remuée d'une fièvre réformatrice. Sous la prédication incessante et pressante d'éloquents missionnaires, les foules sont appelées à se rassembler, à s'entendre et à agir contre le pire fléau du monde moderne. L'enthou-

siasme des conducteurs veut guider tous les hommes de bonne volonté à la conquête d'une société plus saine et plus juste. Une élite est unie dans une pensée commune de libération et de progrès. La science économique, la science politique, et la science administrative, représentées par un état-major de savants, de publicistes et d'hommes d'action, marchent en tête de l'armée des nouveaux croisés.

L'origine de ce mouvement doit être cherchée dans les travaux de la Commission royale pour la réforme de l'Assistance publique, qui, de 1905 à 1909, a tenu séance, a poursuivi des enquêtes, a élaboré et discuté des projets. Ses résolutions ont été publiées dans un long rapport, auquel la minorité de la Commission, estimant insuffisante et peut-être dangereuse la réforme proposée, a répondu dans un autre rapport, qui renferme le plan de la Croisade (1). Ce rapport de la minorité a été, lui aussi, publié sous des formes diverses, pour les savants, pour les spécialistes et pour le grand public, décomposé, résumé, vulgarisé à plusieurs reprises par deux éminents promoteurs de la Croisade et de la réforme intégrale, Sidney et Béatrice Webb (2). Une Commission nationale pour la Prévention de l'indigence s'est constituée (3), et son action s'est déjà manifestée par une campagne de publications (4), de conférences et de meetings. Une œuvre immense d'agitation, d'organisation, de réformation est entreprise. L'activité d'un groupe important d'économistes, de sociologues et de réformateurs y est intéressée. Les plus grands problèmes d'administration et de politique sont mis à l'étude, proposés à la spéculation, jetés aux débats publics. Des expériences capitales ont commencé, et vont se poursuivre sous nos yeux. Le moment est venu de donner toute notre attention.

Essayons de comprendre les idées directrices de ce grand mouvement.

---

(1) Les deux rapports ont paru dans la collection officielle des publications éditées par Wyman and Sons, en 1 vol. in-fol. ou en 3 vol. in-8°.

(2) Les deux parties du Rapport de la minorité ont été publiées en 1909 en 2 vol. in-8° sous les titres de *The breakup of the Poor law*, et *The public organization of the labour market*; puis ont suivi, en 1910, *English Poor law policy*, in-8°, œuvre d'histoire, d'analyse et de théorie, et *The state and the doctor* (et, en 1911, *The prevention of destitution*, in-8°).

(3) The National Committee for the Prevention of Destitution.

(4) *The Crusade*, revue mensuelle; des brochures : *The case of children*, *The treatment of the sick*, *Birth and infancy*, *The recovery of cost*, *The disease of unemployment*, *The scheme of reform*, *Supervision and control by the national government*, *Grants in aid*, des tracts : *The failure of the Poor law*, *The reports on the Poor law*, *The new character of the poor*, *Seven reasons for supporting the Minority report*, etc.

* * *

Des millions d'êtres humains, dans chaque nation, condamnés à une condition abjecte, où les besoins les plus impérieux de la vie ne peuvent être satisfaits; des milliers d'entre eux condamnés à une mort prématurée, après toutes les souffrances de la maladie et de la misère; des millions de bras enlevés à l'œuvre de la production utile, du travail fécond; des millions de francs soustraits à la communauté, à l'œuvre de son développement et de son progrès, et d'autres millions perdus pour l'entretien sans espoir de foules parasitaires : telle est, à l'heure actuelle, dans notre civilisation, le bilan du paupérisme. Dégradation matérielle, dégradation morale. Une sorte de malaria s'étend sur le monde moderne, et mine la vitalité physique et mentale des générations. L'humanité, rongée par l'indigence, tombe dans la bestialité, l'apathie, dans une sorte de scepticisme cynique. Tous les symptômes apparaissent d'une maladie sociale, dont il est temps de faire le diagnostic et de tenter la médication.

Certains théoriciens s'obstinent à voir dans toute indigence un facteur moral commun, auquel ils attribuent une valeur déterminante. Pour eux, le cortège de vilenies et de dégradations qui marquent l'apparition du paupérisme vient toujours d'un vice individuel, d'une tare mentale, d'une faiblesse ou d'une lacune de la moralité. Admettons-le ; le paupérisme n'en existera-t-il pas moins lui-même, comme un mal défini, qui réclame instamment des soins appropriés ? Et avant d'engager ou de poursuivre des controverses sur les symptômes, les effets, l'étendue du mal moral qu'on déclare hardiment commun à tous les indigents, sans pouvoir en donner la preuve, n'est-il pas urgent de chercher, de déterminer, et d'analyser les causes réelles que l'observation peut révéler ?

Regardons autour de nous, dans la commune, dans la cité. Nous ne voyons jamais l'indigence venir, sous des formes identiques, réclamer des soins uniformes : les demandes et les secours sont aussi divers que les besoins. Voici d'abord les malades qui s'entassent dans les hôpitaux, les vieux qu'on admet à l'asile, les veuves qui reçoivent l'assistance de la commune. Voici les ivrognes ramassés par la police, les demi-fous recueillis et isolés, les anormaux soustraits pour quelque temps au vagabondage. Voici les enfants pauvres, reconnus à l'école pour être malades, mal nourris ou abandonnés. Voici enfin le troupeau lamentable des chômeurs déguenillés, qui se pressent à la porte des bureaux de bienfaisance, autour des marmites mu-

nicipales ou charitables. Tels sont les groupes distincts qui assiègent de leurs plaintes la commune ou l'État, et qui font porter sur les budgets de la commune ou de l'État la charge toujours plus lourde de l'assistance.

Or, l'assistance a démontré son inefficacité. Non seulement les secours qu'elle accorde sont insuffisants et dérisoires, mais ils dégradent encore et avilissent ceux qu'il faudrait relever. L'assistance publique imprime sur tous les indigents la commune flétrissure du paupérisme, et, par ses mesures administratives et vexatoires, elle décourage ceux qu'il faudrait régénérer. L'assistance n'intervient dans le traitement de l'indigence que lorsque l'indigence est installée au foyer du pauvre, lorsqu'elle a commencé à porter dans la condition et dans le caractère moral des malheureux des ravages qu'il aurait fallu prévenir.

Prévenir, voilà toute la solution de l'énorme problème. Prévenir, c'est-à-dire appliquer des moyens de science et de technique perfectionnée à des maux connaissables, souvent bien connus, et presque toujours curables s'ils sont pris à temps. Prévenir, c'est-à-dire assurer aux indigents, ou plutôt aux candidats à l'indigence, un traitement spécifique et curatif; étendre à tous les cas prévisibles l'universelle prévoyance de la collectivité, intéressée à se sauver elle-même ; soumettre tous les individus à la règle de l'obligation imposée pour le salut commun; en un mot reconnaître entre l'individu et la communauté l'existence d'une association qui implique des responsabilités mutuelles pour le maintien d'un minimum déterminé de civilisation. Tels sont les principes, tous d'expérience et de science positive, au nom desquels la Nouvelle Croisade réclame la suppression radicale de l'Assistance publique et son remplacement par des services techniques et spécialisés.

Ces services existent déjà. L'hygiène publique, avec ses hôpitaux, ses asiles, ses maisons de santé, l'éducation publique, avec ses écoles, ses cantines et ses mutualités scolaires, les retraites de vieillesse, les pensions d'invalidité, le placement municipal, tout cela s'est développé sur d'anciennes institutions, pour une œuvre nouvelle de traitement, de prévoyance, de régénération humaine. Cette organisation ne cesse de progresser, et à mesure s'accroissent les dépenses imposées à la communauté. Si bien qu'aujourd'hui la coexistence de ces services avec ceux de l'Assistance publique a pour effet une superfétation d'emplois, une duplicité de fonctions, une accumulation de charges budgétaires qui, pour tous les esprits non prévenus, font éclater la nécessité et l'urgence de la réforme.

Il est temps de s'y résoudre et de s'y appliquer. Le problème est aujourd'hui défini. Nous voyons s'ouvrir devant nous les larges routes de misère et de deuil qui conduisent à l'indigence. D'un côté passent la maladie, l'infirmité, l'invalidité, et, quand la mort a frappé, le veuvage de la mère et l'abandon des enfants. De l'autre côté, c'est la vieillesse, la débilité mentale. Enfin, c'est le chômage. Voilà les maux que nous connaissons bien, et qu'il faut prévenir. Comment prévenir l'indigence qui résulte de la maladie ou de l'infirmité ou du chômage?

*
* *

Laissons de côté la question des retraites, à laquelle des solutions d'ensemble, d'ailleurs révisibles et perfectibles, ont été apportées par la législation des plus grandes nations. Considérons seulement la maladie et le chômage, en pensant à l'énormité des forces humaines, forces de santé, de travail et d'argent, qui sont aujourd'hui perdues par ces deux voies.

Nous sommes trop portés aujourd'hui à oublier ou à méconnaître l'importance de la maladie comme cause de l'indigence. Nous sommes un peu aveuglés par les progrès généraux de l'hygiène, qui, pour bien des hommes, ont changé les conditions de la vie. Mais de ces progrès mêmes les classes les plus pauvres sont exclues. Pour elles, l'hygiène de l'alimentation, de l'aération, du logement, du vêtement, de la propreté est un idéal inaccessible, ou même un mystère inconcevable. Des amas de population indigente ou pauvre vivent encore aujourd'hui en plein moyen-âge, dans l'horreur des quartiers réprouvés. Là dessus la maladie, avec ses formes les plus aigues, les plus accablantes, s'abat et sévit. Les épidémies, les maladies chroniques et héréditaires, les tares physiques et mentales, la mortalité, qui s'élève à mesure que les conditions du travail deviennent plus incertaines et plus dures, la perte du salaire, d'autant plus fréquente et plus redoutable que les travailleurs sont plus faibles et plus menacés, la diminution progressive des forces intellectuelles et morales, la déchéance de la personne humaine à des milliers et des milliers d'exemplaires, voilà jusqu'où s'étend l'œuvre de dévastation.

Or, la maladie ne nous apparaît plus aujourd'hui comme un fléau divin, auquel il faut humblement se soumettre : la maladie est un mal évitable, et que sur bien des points déjà la science et l'hygiène ont vaincu ou fait reculer. Déjà le typhus a été éliminé, la tuberculose circonscrite, la mortalité infantile enrayée. La maladie, nous en sommes certains, peut être prévenue. Cette assurance nous guidera dans une œuvre de restauration humaine : mais cette œuvre ne sera efficace et réelle que si

résolument, sans nous contenter de prescriptions générales, dont souvent les riches profitent seuls, et qui sont vaines pour les pauvres, nous nous proposons de relever le niveau général de la santé et d'entreprendre pour chaque individu, riche ou pauvre, et surtout s'il est pauvre, l'éducation de l'hygiène.

Aujourd'hui les services médicaux de l'assistance, de l'hygiène et des administrations concurrentes présentent le plus haut degré de complication, d'incohérence et d'anarchie : perte d'argent, perte de temps, perte d'hommes. Les visiteurs à domicile, les gouttes de lait, les œuvres d'assistance aux malades, et, pour les enfants d'âge scolaire, les écoles mêmes ont déjà beaucoup fait : mais leur action commence quand le mal aussi a commencé son œuvre, quand la maladie est installée, et souvent quand le malade est perdu. Sur le principe nouveau de la prévention, une nouvelle administration s'élèvera, aux organes déliés, multipliés et disséminés dans toutes les communes, sous une direction centralisée, chargée de stimuler et de coordonner les initiatives locales, et en même temps de garantir au nom de l'État les dépenses faites. Ce sera l'administration de la Santé publique, qui rassemblera entre ses mains tous les moyens de la lutte sociale contre la maladie. Prévenir la maladie, définie et connue par la technique de la science et de l'administration, transformer les milieux où elle se développe, dépister les cas à la période initiale pendant laquelle ils sont curables, les traiter le plus tôt possible, édicter et faire appliquer des règlements d'hygiène bien déterminés qui engagent la responsabilité personnelle des individus compris dans le cercle de la défense, telle serait la tâche à laquelle cette administration emploierait son activité. Il n'est pas douteux qu'elle arriverait assez vite à faire baisser la mortalité, à diminuer la morbidité, à réduire l'alcoolisme et les maladies vénériennes, et, conséquemment, l'indigence.

Cette œuvre serait complétée par celle de l'Éducation, qui, étendant son action, comme elle a commencé à le faire, à tout ce qui concerne l'entretien de l'enfant au-dessus d'un minimum national de vie, pourrait soustraire à l'indigence toutes les recrues que lui fournit l'abandon de l'enfance. La politique de l'enseignement obligatoire, des cantines scolaires, des fournitures gratuites se développerait en un service social d'une extrême généralité pour la défense, la subsistance et la culture de l'enfant.

*
* *

Mais supposons l'enfant protégé et sauvé, la maladie écartée : le travailleur adulte demeure exposé à tous les risques qui résultent du chômage involontaire ou de la dégradation du travail insuffisamment rémunéré. L'exploitation, le sweating, le salaire de famine, tout cela c'est un mal ancien, mais qui n'est point guéri. L'assistance s'y est montrée impuissante : au contraire, la législation qui protège et défend le salaire, dans son développement peu à peu étendu jusqu'à l'institution d'un minimum local ou national, a prouvé que l'exploitation ouvrière n'est pas une fatalité, un abus nécessaire, et que, si l'existence du mal est certaine, il dépend de nous qu'il soit supprimé. S'il doit encore durer, nous saurons que nous en sommes responsables, et que nous avons négligé les moyens scientifiques de le prévenir.

Admettons donc que l'extension et la pratique régulière de la législation protectrice du travail soient poussées à leur terme, à l'abolition de l'exploitation ouvrière : le problème du chômage restera posé, puisque, si le chômage dépend pour une part de causes relatives à la rémunération du travail, il dépend pour une autre part des variations du marché et des déplacements de la main-d'œuvre.

Il est bien difficile qu'une personne appartenant aux classes supérieures de la société se fasse une idée exacte de ce qu'est pour les chômeurs et pour la société elle-même la réalité du chômage. Le chômage, pour l'ouvrier sans emploi, c'est le mal aveugle et fatal qui frappe inévitablement, à un moment ou à l'autre, le salarié de l'industrie; qui frappe inévitablement, mais au hasard, sans considération d'âge, d'état civil, de validité physique ou de valeur morale. Le chômage, c'est l'insécurité chronique, qui roule sur le marché du travail, au gré des fluctuations industrielles et commerciales, des changements de la mode, des inventions, des migrations de la population, l'ouvrier et ceux qu'il doit nourrir. C'est la misère périodique, l'accablement de la femme et des enfants, le désœuvrement de l'homme, le découragement, les tentations, l'alcool, le désespoir. Le chômage, pour la communauté, c'est la déperdition et la dévastation des forces laborieuses, c'est la dégradation progressive des générations, la déchéance de la race. Comment concevoir qu'un pareil fléau soit resté jusqu'à présent sans traitement spécifique?

Voyons ce qu'on a fait ou imaginé contre lui. Si le chômeur, qui n'a commis d'autre faute que de tomber en chômage, s'adresse à l'Assistance publique, elle s'applique à le décourager de s'adresser à elle : ce qu'elle lui offre est inacceptable pour lui, s'il a conscience de sa valeur et de sa dignité. Inversement, l'Assistance contribue par ses subsides à entretenir la plus basse catégorie de travailleurs accidentels, employés par sursauts. La charité pri-

vée n'a pas d'autres procédés, et ses effets sont les mêmes. A-t-on recours aux travaux de chômage? Ces travaux, qui emploient à des besognes ingrates et indistinctes des individus mal préparés à les accomplir, conduisent inévitablement aux malfaçons, et imposent aux travailleurs le sentiment démoralisant de l'œuvre inutile et des forces gâchées.

Que faire donc, ou que tenter? Comment prévenir le mal, comment appliquer ici le mot d'ordre de la Croisade? Positivement, scientifiquement, expérimentalement. On n'imaginera point de panacée, on ne cherchera pas à dépasser le stade des expériences partielles, mais précises; on s'efforcera d'organiser la technique compliquée, variée, difficile de la lutte contre le chômage, c'est-à-dire de la lutte contre ses causes diverses.

Le chômage résulte d'abord des fluctuations industrielles, qui se succèdent et se reproduisent par phases et par cycles. Il appartient au gouvernement, qui est sur le marché un très gros employeur et un très gros client, de prendre tous les arrangements concevables pour prévenir les dépressions du marché, et pour les corriger dès qu'elles commencent à se produire. Le principe de ces arrangements est le suivant : les travaux de l'État étant considérés en bloc par périodes de dix ans, il est possible de laisser la répartition annuelle indéterminée, de manière que, par des commandes et par des ordres appropriés aux moments de crises, le gouvernement puisse jeter sur le marché, à l'heure décisive, le contrepoids des travaux réservés. Ces réserves de travaux, conçus dans l'ordre général de la production industrielle, n'ont rien de commun avec les travaux de secours : elles ne peuvent que stimuler l'activité industrielle et l'embauchage des ouvriers les plus qualifiés. Il ne s'agit pas non plus de différer les travaux urgents votés par le Parlement, mais seulement de hâter, en temps de crise, l'exécution d'une partie de travaux supérieure à la moyenne annuelle fixée pour le décennat. Par exemple, la construction de nouveaux bureaux de poste, l'extension du réseau téléphonique, la fabrication de vêtements ou de fournitures pour l'armée, l'impression de certaines publications officielles, de caractère scientifique ou historique, la construction de nouvelles écoles pourraient se prêter, dans la prévision décennale des dépenses budgétaires, à l'accélération momentanée des commandes. Par là ne serait engagée aucune dépense nouvelle ; au contraire, une certaine économie résulterait de l'exécution de travaux plus nombreux en période de dépression, où le coût de la production, même à égalité de salaire, subit une baisse.

Cette politique de prévoyance et de réserve n'aurait point pour effet d'augmenter le chômage pendant les bonnes années : elle y réduirait seulement le surtravail sous toutes ses formes, et pourrait ainsi réduire par avance les chances de crise. D'autre part, comme elle agirait sur l'ensemble de la production, elle n'atteindrait pas directement certaines industries dont le développement est tout à fait indépendant des commandes de l'État : cependant, par un phénomène connu de « réverbération » et de propagation d'effets, elle tendrait indirectement à relever les forces d'achat dans la masse et à diminuer le chômage même dans ces industries.

Supposons réduites les fluctuations du marché : il demeurera exposé aux variations saisonnières, déterminées par des causes physiques ou sociales. Mais ces variations ne coïncident pas pour les différentes industries : il sera donc possible de chercher la solution du problème, au moins pour les manœuvres et pour les ouvriers non spécialisés, dans la généralisation et le perfectionnement des services de placement. Le but essentiel à atteindre, c'est de rendre le placement, lui aussi, en quelque sorte préventif, surtout en habituant les employeurs à s'adresser à temps aux services, locaux ou nationaux, pour les informer des congés, des mises à pied, des renvois rendus nécessaires par la diminution des commandes et la restriction de la production. Resteront les ouvriers qualifiés : pour les préserver du chômage concourront toutes les mesures déjà prises ou soumises à l'expérience en vue d'organiser le marché du travail, les règles déjà appliquées dans certaines industries pour réduire la durée du travail en temps de crise, enfin l'assurance contre le chômage.

Mais à l'autre bout de l'échelle, au dernier degré du salariat, nous apercevons les travailleurs casuels, sur lesquels sévit un chômage chronique plus meurtrier que la phtisie, et ruineux pour la famille et la moralité. Cette plaie s'étend surtout sur les travailleurs des docks et des ports, dont la masse, en chaque localité, est constamment supérieure aux besoins locaux. Mais ici la cause du mal est connue, et le remède peut être appliqué d'emblée. Cette forme particulière de chômage résulte uniquement de la volonté de chaque employeur de garder en tout temps à sa disposition une réserve de travailleurs au moins égale au maximum qu'il peut employer; or il n'y a jamais synchronisme dans l'emploi de ces réserves, dont la somme est bien supérieure au maximum susceptible d'embauchage. Le seul remède est de constituer une réserve commune, enregistrée par les services de placement, qui, en respectant la liberté de choix des employeurs et en accélérant l'embauchage, répartiraient autant que possible les chômeurs entre les maisons pour lesquelles ils auraient déjà travaillé.

Les différentes mesures qui viennent d'être exposées, en organisant le marché et en « décasualisant » le travail, auront pour effet d'exclure du marché de travail un certain nombre de travailleurs : leur chômage devra-t-il être la rançon des améliorations réalisées ? Comment absorber ce surplus ? A cette fin trois réformes s'imposent : la diminution de la durée du travail dans les chemins de fer, dans les transports ; l'augmentation de la durée de l'écolage, dont les cours complémentaires, poussés jusqu'à la dix-huitième année, retiendront toute une masse de travailleurs juvéniles ; l'hospitalisation des veuves indigentes, qui, incapables de nourrir leur famille, encombrent le marché tout en grevant lourdement les budgets d'assistance.

*
* *

Admettons que toutes ces réformes soient achevées et qu'elles portent leurs fruits : il restera encore des causes de chômage inévitables, telles que les banqueroutes, les décès des employeurs, ou les inventions de tout ordre, dont la puissance de bouleversement peut être énorme, mais est indispensable à la continuité et à l'accélération du progrès. Comment alors, puisqu'on ne peut prévenir ces causes de chômage, est-il possible d'en réparer les effets ? La méthode sera la suivante. Sur un marché de travail rationnellement organisé, les services de placement, généralisés et perfectionnés, pourront offrir au chômeur une place convenable. Mais qui sera juge de la convenance ? Supposons pour le moment que le chômeur estime la place inacceptable, et qu'il soit en droit de l'estimer ainsi : il est inadmissible que la communauté, représentée par les services de placement, le condamne à une déchéance professionnelle, intellectuelle, morale ; il est nécessaire qu'elle puisse lui fournir, en attendant une offre plus adéquate à sa valeur propre, une position valable.

C'est ici qu'on peut imaginer une œuvre nouvelle, rendue nécessaire par le développement des institutions économiques et sociales de la société contemporaine, et dont la nouveauté même ne peut empêcher l'adhésion des esprits positifs, habitués ou accessibles aux transformations les plus étonnantes, pourvu qu'elles soient dans l'ordre des nécessités et dans la logique des faits. Le travailleur qu'il s'agit de soustraire au chômage et à toutes ses funestes conséquences est une valeur humaine, une valeur technique, une valeur économique : il faut conserver cette valeur, pour lui-même et pour la communauté, et, sans préjudice pour le mécanisme social, la développer et l'accroître s'il est possible.

Nous supposerons donc fondés par le ministère du Travail, et en liaison étroite avec les services locaux et municipaux du placement, des établissements d'éducation professionnelle pour adultes. Seront admis dans ces établissements, à leur choix, les chômeurs qui ne trouveront point de place à leur convenance, ou qui seront assurés contre le chômage par eux-mêmes ou par leurs syndicats. Situés en ville pour le travail de jour ou à la campagne pour la résidence complète, ces établissements, après examen de capacité, occuperont leurs pensionnaires à des exercices variés, sans aucune considération de productivité, car les produits ne seront ni vendus ni destinés à d'autres usages que les usages internes, sans autre souci que celui de l'éducation professionnelle et du perfectionnement technique, sans rémunération du travail, car les travailleurs seront nourris, et l'entretien de leur famille assuré sur les fonds publics : ici la communauté, qui aujourd'hui se laisse ruiner par les dépenses inefficaces de l'Assistance, ne paiera en somme que contre la garantie d'un accroissement certain de la valeur de l'ouvrier.

A ce système on peut objecter qu'il n'est pas préventif. En effet, il ne l'est pas nécessairement. Mais il est très important pour la communauté de se préparer, par un travail en commun, parfaitement organisé, une réserve d'hommes exercés et moralement supérieurs, d'autant plus qu'ils peuvent être exposés au chômage. Peut-on craindre, d'autre part, que ces établissements d'éducation professionnelle ne soient ou ne deviennent en réalité des colonies de détention à régime très sévère ? Non, puisque l'admission y est le résultat d'une option, et que, de l'entrée à la sortie, le régime diffère d'un régime d'emprisonnement, de contrainte et de châtiment. Mais alors la vie n'y sera-t-elle pas trop riante, et les ouvriers ne se laisseront-ils pas doucement conduire au chômage habituel pour jouir des avantages qu'on y trouvera ? Non, car toute l'expérience des colonies de travail et des instituts techniques prouve que l'ouvrier préfère généralement n'importe quel emploi, pourvu qu'il soit normal et à sa guise, à la discipline régulière des établissements de ce genre. Si, inversement, il arrive à préférer cette discipline de travail, de culture et de progrès au chômage ruineux et dégradant, ce sera tant mieux, car nous aurons atteint notre but, et pour l'atteindre nous n'estimerons aucun sacrifice trop dur.

N'y aura-t-il donc point de paresseux et d'anormaux pour préférer la vie de pensionnaire, sans salaire et sans caprice, mais sans péril et sans charge, à l'occupation régulière du salarié ? Au contraire, il y en aura certainement. Mais, en prévision de ces défaillances ou de ces résistances, le séjour à l'établissement d'éducation professionnelle sera limité

à trois mois au maximum. Ce temps révolu, l'individu qui ne voudra ou ne pourra pas accepter la place offerte, sera soumis à un examen médical. Si la conclusion de l'examen est qu'il a une tare mentale ou une incapacité physique, il sera mis à la charge des institutions spécialisées pour le traitement des aliénés, des invalides ou des malades. Si la conclusion est qu'il se refuse, quoique valide et sain d'esprit, à s'entretenir, lui et les siens, à des conditions de travail garanties par les tarifs locaux, par la législation ouvrière, par les règles relatives au minimum de salaire, il sera alors, comme coupable d'infraction aux lois qui déterminent sa responsabilité envers sa famille et envers la communauté, condamné, non pas à un emprisonnement pénal, mais à un séjour dans une colonie de détention et de réforme. Et si même l'effet curatif et régénérateur de cette détention ne doit pas être décisif, elle vaudra toujours mieux que le séjour démoralisant de la prison commune.

*
* *

Par cette seule analyse d'un immense problème, si complexe et si difficile, on voit que la réforme, plongeant en tous sens dans la réalité sociale, suppose des ajustements multiples avec les institutions existantes, et la réforme profonde de ces institutions. Elle suppose toute une adaptation des systèmes d'assurance, mutualistes ou obligatoires, qui actuellement fonctionnent ou s'organisent. Elle suppose la codification et l'unification des règles relatives à la protection du travail et au placement des travailleurs. Elle suppose l'organisation ou la réorganisation des services spécialisés, ou qui doivent l'être, pour le traitement des différentes catégories à sauver de l'indigence et à défendre contre les causes qui la produisent.

La conception de tout ce vaste effort n'apporte pas avec elle la menace d'un système rigide et autoritaire, d'une administration caporalisée et mesquine, uniformisant les services locaux, et tuant les initiatives. Tout au contraire. La Croisade, qui fait appel à tous les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, veut se servir de tout ce qui existe actuellement, de tout ce qui peut être utilisé dans la lutte entreprise, où il faut vaincre. Loin de restreindre le rôle des agents volontaires de la bienfaisance et de la charité privée, elle l'étend et le généralise. Mais elle le transforme. Aujourd'hui, la charité privée ne consent à s'occuper que des pauvres « méritants » ou « bien pensants », et elle abandonne à l'Assistance publique les brebis galeuses, les incurables, les cas désespérés ou sans intérêt. Cette affreuse distinction a fait son temps, et elle n'aura plus même aucun prétexte à durer quand les services publics spécialisés, ayant pour objet de prévenir le mal, rechercheront avec un zèle égal, pour les traiter, les individus atteints ou menacés. Mais précisément comment les services publics pourront-ils connaître, saisir, dépister les cas, sans le concours constant de ces sociétés, de ces groupes, de ces agents locaux que leurs spécialités techniques, leurs loisirs, leurs goûts, leur vocation poussent à la pratique de la bienfaisance, disons-mieux, à l'accomplissement d'un devoir supérieur d'humanité ? Visiteurs des pauvres, écoles des mères, sociétés de convalescence, de colonies de vacances, toutes et tous auront leur emploi dans l'œuvre immense de la découverte, de l'enregistrement et du traitement spécifique des indigents et des candidats à l'indigence.

C'est à la haute moralité de l'élite que la Croisade s'adresse, comme c'est la moralité commune qu'elle veut intéresser à son œuvre, comme c'est le caractère moral qu'elle veut défendre et restaurer dans l'indigent, dans le pauvre, actuellement réprouvé. Elle veut relever l'individu en lui donnant à la fois le sentiment de la solidarité qui assurera son salut, et le sentiment de sa responsabilité propre à l'égard de ceux qui dépendent de lui et de sa conduite. C'est une humanité plus forte, plus saine et plus morale, une humanité d'hommes libres qui s'élèvera sur l'indigence vaincue. Quel qu'en soit le prix, ce sera la rançon de l'esclavage, de la misère, et redisons-le encore, de toutes les dévastations qu'entraînent la maladie, le chômage, et l'assistance elle-même, l'inutile dévoratrice. Et si, pour une telle œuvre, nos connaissances en matière économique et sociale, et notre technique même sont insuffisantes, elles se développeront et se perfectionneront par l'expérience et dans l'action. Mais il est temps d'agir, dès aujourd'hui et partout, en prenant pour guides la science, même imparfaite, et la technique peu à peu créée par les hommes de bonne volonté.

HUBERT BOURGIN.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Un Roman.

LÉON BARRY. *Au delà du Bonheur*. A. Lemerre.

Marguerite Ruelle et Pierre Dalvagne se sont aimés dès l'enfance; ils ont grandi en une petite ville de ce Vivarais, « terre sauvage et douce, gracieuse et noble » qu'enserre l'horizon des Cévennes;

Marguerite Ruelle est une adolescente vive et gaie, frondeuse sans méchanceté, ardente, loyale, quand Pierre Dalvagne est un jeune homme pensif, gravement préoccupé de vie intellectuelle et de noble perfection. Pierre Dalvagne s'exile, contraint d'aller achever à Paris ses études juridiques. Vers ce temps-là Marguerite Ruelle l'aimait déjà d'amour : comme elle l'aimait! une affection quasiment fraternelle, une confiance éprouvée, cette sécurité douce qui naît d'une découverte simultanée de la vie et du monde se sont mués tout à coup en une tendresse passionnée. O floraison soudaine d'un cœur de jeune fille! Un soir, Marguerite Ruelle avait troublé par une arrivée impétueuse l'entretien quasiment quotidien de son père et de Pierre Dalvagne; impatience légère de cet ami accoutumé à la franchise; petite fureur et brusque départ de Marguerite; rappelée par le docteur Ruelle, elle avait aussitôt oublié sa colère, avait pris sa part de l'entretien familier; Pierre Dalvagne ayant pris congé, elle avait embrassé son père, était remontée dans sa chambre :

Elle se déshabilla lentement, s'arrêtant parfois, les yeux fixes... La maison était tranquille; au dehors la nuit s'étendait, sereine et taciturne... Ce vaste silence oppressait la jeune fille : elle entendait son cœur battre à grands coups... Enfin un sanglot puissant souleva sa poitrine; elle s'assit, défaillante, inondée de bonheur, cachant son visage et les larmes tièdes qui ruisselaient entre ses doigts.

Marguerite Ruelle aimait Pierre Dalvagne. Comme elle l'aimait!

Son premier souci fut d'enfouir au fond de son cœur ce merveilleux trésor d'amour. Il était si doux de le garder pour elle seule, de le contempler à tout instant, d'y blottir toute sa pensée! Elle s'offensait des allusions moqueuses, un peu aigres parfois, de ses amies. Elle évitait les yeux gentiment interrogateurs de son père. Par quels mots aurait-elle confié ce qu'elle ne pouvait s'exprimer à elle-même que par des soupirs? « Je l'aime! mon Dieu! je l'aime... » murmurait-elle le soir, la bouche collée sur les dentelles de son oreiller, les mains jointes comme pour une suppliante prière... Et le sommeil prenait peu à peu son âme extasiée, qui se rouvrait, fraîche et joyeuse, à la clarté du matin...

Marguerite Ruelle garde pour elle son secret, que tout le monde devine : et d'abord cet excellent docteur Ruelle, honnête homme, résigné à l'humilité de sa tâche après une jeunesse ambitieuse, cœur chaleureux, infiniment troublé par les inquiétudes, les premiers émois, et les espoirs de sa fille unique; voire Mme Ruelle, mère cependant peu clairvoyante, à peu près étrangère à la vie intellectuelle et sentimentale du docteur et de Marguerite; et enfin Mme Dalvagne, Mme Dalvagne que le docteur Ruelle avait aimée naguère, en silence, et sans oser le lui dire, et qui n'avait guère été heureuse aux bras d'un mari peu digne d'elle; veuve, mère tremblante devant les soucis d'un fils trop ardemment mystique, mère adorante, et si aisément perspicace, Mme Dalvagne pénètre le beau secret de Marguerite Ruelle; elle déchiffre la confidence de ces yeux rieurs, l'aveu de ces brèves mélancolies, de ce contentement et de cette joie profonde; elle encourage de ses vœux cette tendresse, qui garderait son fils des périlleuses exaltations, et créerait sous ses yeux, à portée de sa main et de sa vigilance, un joli bonheur régulier, normal et sûr.

L'amour de Marguerite grandit ainsi sous l'aile de deux dévouements complices; les circonstances, le milieu, et, semble-t-il, jusqu'à la beauté d'un paysage émouvant, et qui insinue les mêmes conseils dans les âmes frémissantes de deux jeunes gens sensibles et passionnés, tout, en vérité, tout favorise le doux espoir de Marguerite, du docteur Ruelle et de Mme Dalvagne, et enfin et, sans doute, de Pierre Dalvagne lui-même... Et voilà un premier roman, aimable en sa fraîcheur sincère, tout parfumé de senteurs rustiques et de vertu bourgeoise, le roman de l'amour heureux, tout simple, tout droit, qui nous étonne et nous charme comme l'événement le plus rare en sa banalité précieuse.

*
* *

Mais voici la péripétie. Pierre Dalvagne fuira ce bonheur, cet amour, cette calme sécurité. Et voici bien un autre roman, qui surgit du premier, et le dépasse, et le complique énormément, le roman d'une jeunesse virile, inquiète, et que des scrupules, des curiosités intellectuelles, et peut-être je ne sais quelle crainte du bonheur, je ne sais quelle pudeur devant la joie qui s'offre, un intransigeant idéalisme, une soif terrible de l'absolu, tous les instincts torrentueux d'une âme vigoureuse et désordonnée emportent, soulèvent, et condamnent aux plus douloureuses épreuves.

Marguerite Ruelle apprend un jour avec terreur que Pierre Dalvagne a résolu de devenir bénédictin. Son roman, le roman de son amour si tendre et si dominateur, n'est point interrompu : il se développe, ou mieux s'insinue parmi le dédale d'un obscur drame de conscience. Les deux intrigues alternent, et nous voyons bien qu'elles sont liées l'une à l'autre, et peut-être inséparables. Notre curiosité toutefois se brise à cette alternance, et bien vite nous soupçonnons l'auteur de n'avoir point su en régler le rythme avec une minutie assez savante : Marguerite, la jeune fille qu'une première blessure atteint profondément, qui tout à coup s'arrête, interroge avec

anxiété la vie, redoute les surprises cruelles et les réserves de douleur de la destinée; Pierre, les enthousiasmes, les lassitudes, les remords, les affres de la lutte intellectuelle, et de cette âpre bataille où se précipitent les plus généreux d'entre les jeunes hommes... lequel de ces deux personnages retiendra surtout notre attention? lequel commanda l'effort d'analyse de l'auteur? Nous hésitons; l'auteur hésite; la double avenue d'un double sujet nous ouvre sur les lointains du livre des aperçus divergents. Bientôt toutefois Marguerite disparaîtra; nous ne cheminerons plus qu'en la seule compagnie de Pierre; voilà donc enfin le vrai sujet du livre; Marguerite ne fut qu'une expérience, un chapitre important de la vie de Pierre Dalvagne — mieux, un chapitre essentiel, puisque ce premier et grand amour éclaire secrètement la vie subconsciente de ce héros pathétique, et rejaillira beaucoup plus tard en une flamme haute et pure... J'eusse préféré toutefois une plus parfaite unité de plan, une composition moins hachée, une orientation moins longuement indécise du récit; le livre souffre par là d'un manque d'harmonie assez grave; on dirait d'un ébranlement qui en dissocia l'ordonnance, et d'ailleurs se répercute tout au long de la narration pour en troubler jusque dans le détail le précaire équilibre.

Peut-être qu'une plus subtible habileté fût parvenue à tout approfondir sans heurt ni lacunes; insuffisamment « mise au point », l'étude de M. Léon Barry, qui nous inquiète par un certain mépris des proportions, nous donne fréquemment l'impression de sacrifices où la complexité de son dessein contraignit l'auteur; voici, mais il ne nous est point révélé tout entier, le roman de la jeune fille trahie par son bonheur, qui toutefois n'entend point devenir une vieille fille, et qui pleure, et qui ose un quelconque mariage; voici, mais un pareil sujet eût aisément rempli sans digressions tout un livre, le roman de la jeunesse intellectuelle, mystique, encore frissonnante peut-être des ultimes fièvres romantiques. Que Léon Barry nous eût donc plus aisément satisfaits en choisissant, en délimitant avec une plus jalouse décision son sujet, en concentrant sur l'essentiel d'un drame unique tout le faisceau de lumière dont il était capable d'assembler les rayons!

Marguerite Ruelle n'entend point devenir une vieille fille; voilà un drame qu'il eût fallu plus étroitement subordonner à l'autre si l'on voulait donner au livre toute sa puissance par une meilleure économie de la vérité dramatique. Tel est toutefois le privilège d'un écrivain sincère, et qui prête son émotion à tous ses personnages, que cette Marguerite Ruelle, épisodique, et en quelque mesure secondaire, nous touche par plus d'un trait délicat et exact : la simple, la banale, l'émotionnante aventure que celle de la jeune fille aux prises avec les promesses et les embûches du mariage! N'est-il point ordinaire que les pires vulgarités, les niais bavardages, les jalousies, et enfin, hélas! les fâcheuses bonnes volontés — et l'on ne dit rien des sordides intérêts — n'est-il point ordinaire que la vilenie hypocrite des mœurs, et la sottise des officieux, et jusqu'à l'aveuglement des coutumières affections entourent du plus triste cortège la jeune fille à marier? Plaignons la jeune fille à marier... Marguerite Ruelle épouse, au petit bonheur, Marc Rocherolles, un joli garçon qui ne la rendra guère heureuse. Après quelles agonies cependant! quels froissements de ses plus tendres instincts! quel renoncement à ce qu'il y avait en elle de plus noblement généreux et désinteressé! Hélas! les gronderies de sa mère ne lui furent point épargnées :

— Ecoute, ma chère, il ne faut pas te marier : il faut te faire sœur de charité, c'est ta vocation. Tu seras délicieuse sous la cornette blanche. Et l'on racontera que tu as quitté le monde par désespoir d'amour... Cela ne te tente pas?... Vraiment?

Frémissante, Marguerite examinait sa mère sans pouvoir lui répondre. Sœur de charité! s'oublier tout entière, ne plus s'inquiéter de rien, de son bonheur, donner aux misérables tout ce que l'on a d'amour, pendant le peu qui nous reste de vie!... Mais non... non, elle n'était pas une héroïne... Et puis, faire comme l'autre, ce serait si niaisement romanesque, si ridicule!

Elle subit la plainte et la sagesse douloureusement acquise de Mlle Marin, vieille dévote, aux yeux de qui son amer chagrin éclaire la vie :

« Croyez-moi, ma chère Marguerite, mariez-vous bien vite... Dans la vie on ne se rencontre pas, ou l'on s'éloigne l'un de l'autre, sans se comprendre... Et puis, les jours et les années passent; la jeunesse s'en va, on ne sait comment, et avec elle toutes nos chances de bonheur. Et le monde est bien méchant pour ceux qui n'ont pas eu de bonheur...

Mariez-vous, ma chère Marguerite, sans trop réfléchir, sans avoir trop de peur. Il ne faut pas avoir peur d'être quelquefois malheureuse; c'est le lot de tous. Ce dont il faut surtout avoir peur c'est d'être... comme moi, malheureuse toujours...

Fort heureusement Marguerite rencontre auprès d'elle l'intelligente bonté d'un père prudent et sage, et qui lui tint, j'imagine, maints discours réconfortants, courageux et persuasifs; n'est-ce point ce docteur Ruelle qui consolera Pierre Dalvagne meurtri et hésitant?

Aimer, murmura-t-il, c'est la chose nécessaire, et notre unique vérité... Aimer nos bonheurs éphémères, et, quand ils viennent à nous manquer, aimer le travail, la souffrance, aimer la vie... aimer jusqu'à nos pauvres espoirs!...

Marguerite Ruelle choisit de vivre.

*
* *

Pierre Dalvagne choisit le renoncement; et cela est si peu fréquent, l'héroïsme est si éloigné des routes où se bouscule la commune humanité que nous manifestons une grande avidité de savoir, de voir et de comprendre. Certes, cela est infiniment grave, et non pas, sans doute, du point de vue individuel, plus grave que la résolution courageuse d'une petite fille accueillant un époux, mais d'une gravité plus significative, et en quelque sorte plus générale; car l'humanité tout entière est intéressée à la définition d'un aussi exceptionnel idéal. Voici donc le centre du récit; encore une fois rapprocher en un même livre ceci et cela, assembler deux problèmes d'ordres aussi différents, c'était proclamer la règle d'une sévère coordination, c'était se contraindre à accorder tous ses soins au plus complexe, au plus opulent, au plus abstrait de ces problèmes, j'entends celui que formule et tente de résoudre Pierre Dalvagne. Accepter cette nécessité inévitable, c'était en déduire le thème d'une rigoureuse analyse, exacte, impitoyable, le plan d'un livre homogène, d'une tragédie spirituelle émouvante ou puissante, édifiée tout entière sur les profonds éléments dramatiques du sujet...

Ce livre-là, nous savons déjà que Léon Barry n'a pas voulu l'écrire; de quoi je ne lui ferais point un grief si, en écrivant un autre, il n'eût point trop fréquemment sacrifié l'essentiel à l'accessoire, et mêlé aux plus suggestives constatations les plus oiseuses.

Car ce qui importait, c'etait d'abord de profondément éclairer la crise religieuse par où la carrière de Pierre Dalvagne est déterminée — Est-ce bien d'ailleurs une crise proprement religieuse? Certes cette religion paraîtra sommaire; qu'elle est éphémère la vocation de cet apprenti-moine! son séjour au monastère ressemble à une fugue. Tant d'événements se pressent en ce récit que tout ce drame intime semble souvent décrit surtout par ses effets extérieurs : Pierre Dalvagne, que l'on nous donne pour une âme profonde et un haut esprit, a l'air parfois d'un agité, et nous hésitons sur le genre d'intérêt qu'il convient de prendre à ses successives expériences. Moine, il ne peut s'accoutumer à la règle, il subit douloureusement la vulgarité de ses compagnons; il tombe gravement malade, regagne le foyer où l'attend sa mère; il jette le froc aux orties, voyage, s'éprend assez sottement en Suisse d'une passante, une Hongroise morphinomane, opiomane...; grande passion, flambée rapide. Pierre Dalvagne vit ensuite à Paris, et nous connaissons mal sa vie d'écrivain et d'érudit, mais nous voyons que son cœur troublé ne le laisse point en paix; sa mère, qui l'a rejoint, meurt; et voici que reparaît, consolatrice, Marguerite, la Marguerite des premiers rêves, jamais oubliée, et dont le souvenir hanta toujours ce Pierre Dalvagne indécis, tourmenté, et parfois étrangement romanesque; elle refuse de fuir avec lui; Pierre Dalvagne sera malgré lui fidèle à sa devise; par delà le bonheur il continuera de poursuivre un idéal d'orageux ascétisme.

Il y a dans ce livre tant de délicates observations, de si jolies nuances, on y découvre un auteur si sensible à la vie du cœur, que l'on s'irrite un peu de ne point jouir avec plus de sécurité de tant et de si précieuses qualités; et l'on insiste plus lourdement peut-être qu'il ne serait équitable sur les imperfections d'une œuvre en dépit de tout attachante et digne d'une haute estime; on voudrait l'élaguer, supprimer ces descriptions superflues, et qui prennent entre des pages vibrantes je ne sais quelle apparence de morne banalité; on voudrait élaguer ce livre, et en extraire, avec de fins tableaux de vie provinciale, et de justes considérations sur l'évolution religieuse de notre temps, un bouquet de fleurs vivantes, et qui exhalent un pénétrant parfum d'idéalisme et d'héroïsme sentimental.

LUCIEN MAURY.

Chronique de l'Étranger

—

LES DÉBUTS DU THÉATRE ALLEMAND

Les acteurs de métiers ne paraissent pas en Allemagne avant le seizième siècle, époque où commence aussi l'histoire du Théâtre allemand; les représentations théâtrales étant organisées au moyen âge par les soins de l'église, à l'occasion des grandes fêtes, les acteurs étaient des dilettantes. Quant aux comédies — assez grossières — jouées pendant le Carnaval, elles se trouvaient interprétées par les membres des corporations. Peu à peu ces dilettantes prirent goût au théâtre, et se formèrent en sociétés qui s'occupèrent uniquement de donner des divertissements. Ainsi se formèrent, croit-on, les premières troupes d'acteurs. Mais il ne faut pas oublier le rôle des acteurs errants qui, chanteurs, jongleurs, danseurs ou musiciens, allaient de ville en ville, et représentaient souvent des embryons de pièces. C'est ce que rappelle M. Berthold Litzmann dans un article de la « Deutsche Rundschau » sur les *années d'apprentissage et de voyage du Théâtre allemand* auquel nous empruntons les détails suivants.

Il rappelle que les acteurs étrangers découragèrent

longtemps ceux de l'Allemagne, tant ils l'emportaient sur ces derniers par l'originalité de leur répertoire et la supériorité de leur jeu. Toute rivalité était impossible avec les « comédiens anglais », au point que les Allemands empruntaient ce titre de « comédiens anglais » pour faire recette, et ils s'efforçaient de reproduire le plus fidèlement possible la traduction et la technique de leurs habiles rivaux.

« Les véritables écrivains abandonnaient le théâtre à lui-même, et peu à peu se développait le genre des « Haupt und Staats aktion », où Arlequin avait une grande place. Il faut arriver à Gottsched pour trouver une tentative sérieuse de réforme, une initiative suivie de succès; de bons esprits voient en lui le fondateur du théâtre allemand, bien que Lessing ait nié ses mérites:

« Personne, écrit l'auteur de la Dramaturgie de Hambourg, personne ne voudra nier que la scène allemande est en grande partie redevable de son amélioration à M. le professeur Gottsched. « Je suis ce « personne »; je le nie absolument. Il serait à souhaiter que M. Gottsched ne se soit jamais occupé du théâtre allemand. Ses soi-disant améliorations ou bien concernent des particularités insignifiantes, ou bien ce sont des progrès à rebours.

« Lorsque florissait la Neuherin, et que plus d'un se sentait le désir de la servir et de servir la scène, notre poésie dramatique se trouvait évidemment dans un état pitoyable. Il n'était pas nécessaire, pour s'apercevoir de cet état, d'être l'esprit le plus fin et le plus grand du monde. D'ailleurs M. Gottsched ne fut pas le premier à voir ce mal, il ne fut que le premier qui eut assez de confiance en ses propres forces pour y porter remède. »

En dépit de ce jugement, la figure de Gottsched restera toujours vivante dans l'histoire du théâtre allemand. « Il ne s'est pas contenté, comme d'autres, de lever les épaules, en voyant le désordre; il a brisé hardiment les barrières qui séparaient la littérature du Théâtre, et il a mis lui-même la main à la pâte pour transformer le théâtre de son pays en un important facteur de civilisation. »

Comment Gottsched fut-il amené à s'occuper de la scène, et comment il se prépara à son rôle de réformateur, c'est ce que l'auteur de l'article nous explique:

Ce Prussien de l'Est, né avec le siècle, et qui jusqu'à sa vingt-quatrième année ne sortit pas de sa petite patrie, que savait-il, que connaissait-il du drame et du Théâtre allemand? Peu de chose du premier, rien du dernier. Il s'était adonné jusqu'alors à la théologie puis à la philosophie. Lui-même raconte qu'ayant lu, à l'âge de seize ou dix-sept ans les drames de Lohenstein, il « s'était fait une étrange conception de la tragédie... je laissai donc de côté cette sorte de poésie, parce que je n'osai pas formuler un jugement sur elle. »

C'est seulement quelques années plus tard, quand il connaît Boileau et sa critique de différentes pièces, qu'il est un peu réveillé « de sa complète indifférence et ignorance »; il ressent le désir de connaître d'une façon plus précise les pièces mentionnées par Boileau, mais le « désir extrême » de voir *jouer* une comédie ou une tragédie ne peut être satisfait dans la Prusse orientale. Ce n'est qu'à Leipzig où le jeune privat-docent de philosophie, fuyant les racoleurs du roi-soldat, s'est réfugié en 1724, ce n'est qu'à Leipzig que le réformateur de vingt-quatre ans apprend à connaître le théâtre lui-même dans les représentations des comédiens de la cour de Dresde, qui viennent régulièrement pendant les foires; et dès l'abord, comme il faut s'y attendre, il est effrayé : « rien que des *haupt und staats aktionen* ampoulées et pleines d'arlequinades, rien que d'artificiels morceaux des romans et intrigues d'amours, rien que de grossières grimaces. »

Mais au lieu de se retirer entre ses quatre murs, en homme de lettres bien élevé et fier de sa culture supérieure, à l'instar des savants et poètes du siècle passé, ce jeune homme se rend sur le plateau, se présente au directeur, et commence à lui parler d' « une meilleure disposition de la scène ». Comme il n'y comprenait alors rien lui-même, de son propre aveu, il ne pouvait pas sortir grand'chose de ce premier contact entre théorie et pratique; le résultat fut une mauvaise pièce, une bergerie en vers qu'écrivit le théoricien ami des réformes, et que le directeur conservateur ne représenta pas.

Le poète repoussé vit alors soudain que sa pièce ne valait rien, et qu'il comprenait trop mal les besoins du théâtre pour pouvoir se mêler de les discuter. Et il commence avec un zèle ardent à étudier la théorie du drame; il trouve dans un vieux livre allemand la poétique d'Aristote citée, et apprend à la connaître dans la traduction de Dacier et, « cette boisson dans le corps », il aborde les théoriciens français, et soumet à une étude méthodique Corneille, Racine, Molière, Voltaire; plus il connait, par la lecture de toutes ces œuvres, les théâtres étrangers, plus il ressent vivement la douleur de voir le théâtre allemand dans un tel désordre. Avec ses connaissances encore confuses de l'art dramatique, son énergie brûlante, et son indéniable don d'organisation, il se sent l'homme capable de relever le théâtre de son pays. Et, en effet, il y réussit. Non seulement il prend réellement contact avec la scène, mais il exerce sur elle une influence chaque jour plus profonde et plus large, et au bout d'une dizaine d'années il en est véritablement le souverain. Il dut ce souci autant à ses défauts qu'à ses qualités et peut-être même plus encore à ses défauts. Avec une vue plus nette et plus perçante, il aurait vu l'immensité de la tâche entreprise, et aurait reculé devant un pareil labeur, ayant le sentiment de son impuissance. Les bornes mêmes qui limitaient ainsi son horizon intellectuel lui permirent de garder le courage et la force; grâce à la confiance qu'il avait ainsi dans le succès de son œuvre, il put créer rapidement un répertoire qui, au point de vue moral et artistique, marquait un progrès considérable sur les « *Haupt und staatsaktionen* » et les pièces imitées du théâtre italien. Il ne se rendit pas compte d'ailleurs qu'on était encore loin du drame et du théâtre *national*. Et c'est pour cela qu'il ne put pas comprendre plus tard pourquoi la nouvelle génération, qui s'était donnée ce but, ne voulait pas entendre parler de lui, et le traitait

de « bousilleur ». Seulement ce « bousilleur » avait rendu les plus réels services à l'art véritable, grâce à son don général d'organisation, qui lui permit d'accomplir son travail de nettoyage.

Des images militaires vous viennent involontairement à l'esprit. Il y a dans tout ce travail de réforme un trait de raideur militaire qui rappelle souvent la garde montante de Potsdam, qu'il n'avait pu éviter qu'en fuyant sa patrie. Il mobilisait comme un général, ses élèves, par un ordre et, coûte que coûte, les forçait à traduire, les forçait à composer. Il faut que tout marche en bon alignement, et se soumette à la canne de caporal de la raison. L'ennui ne nuit pas, non plus que la platitude; cela donne plus d'unité, et fournit en quelque sorte l'uniforme. C'est dans cet esprit qu'il travaille lui-même et que travaille sa femme, spirituelle et savante; il la plie à sa dure discipline; dans ce sens travaillent ses élèves, studieusement, docilement, sans esprit mais d'une façon ferme : ils traduisent Molière et Corneille, Racine et Voltaire, mettent en allemand les comédies de Destouches et Regnard, les tragédies en vers, les comédies en prose. Il n'est pas question de production personnelle. C'est une fabrique de marchandises à bon marché.

... Après dix ans de ces exercices, les anciennes pièces ont disparu sans laisser de trace, et à leur place règnent les drames classiques des Français, en traduction moderne, et pour la comédie à côté de Molière, Destouches, Regnard, le Danois Holberg et « last not least », les œuvres originales allemandes, le « Caton mourant » de Gottsched en tête...

Le mérite toutefois n'en revient pas à Gottsched seul, mais pour une partie à ses collaborateurs parmi lesquels il faut citer en première ligne Caroline Neuber.

C'était la fille de l'avocat Weixendorn, née en 1697 à Reichenbach, elle révéla toute jeune un tempérament en conflit avec l'ordre établi par la société bourgeoise; à quinze ans, quittant la maison de son père, elle se fit enlever par un étudiant en droit. On la retrouva, et après sept mois de captivité on la rendit à son père : cette expérience ne l'effraya pas, et cinq années après elle se sauvait une seconde fois de la maison paternelle dont le séjour était sans doute peu agréable sous la férule d'un père plein de fougue; elle partait cette fois en compagnie d'un autre étudiant en droit, Jean Neuber : ils cherchèrent un refuge parmi les comédiens. Au début de 1718 ils appartiennent à la troupe du Grand Electeur de Brunschwig-Lunebourg — sans doute la troupe de Haack-Hoffmann — et ils se marient au mois de février de la même année.

S'ils furent poussés au théâtre moins par une vocation invincible que par leur amour des aventures, la femme devint du moins rapidement une personnalité artistique. Forte d'une excellente éducation, la jeune actrice, belle, ardente, ambitieuse sait, avec l'aide de son mari, éveiller de la routine l'ambition artistique de ses collègues.

Gottsched trouva en elle et son mari des alliés naturels, qui, lorsqu'ils prirent en 1738 la direction extérieure de la troupe, avaient déjà envisagé un plan de réforme fondamental. Il sut apprécier, dès le début, la nature d'artiste de la jeune femme, au seuil de la trentaine. Il ne pouvait pas souhaiter, pour répandre ses idées, mieux que cette figure piquante qui consacra tous les efforts de sa personnalité à faire du théâtre en Allemagne un facteur de civilisation.

Elle éloigne de la troupe les oisifs et les beautés féminines uniquement décoratives. Elle-même suit avec une énergie virile toutes les indications de Gottsched. Elle prend même la plume pour développer son programme artistique devant le public dans un prologue ou un épilogue symbolique, ou bien elle fait imprimer des préfaces ou elle harangue résolument le public et cherche à le secouer de son apathie. Elle est elle-même, par son jeu, la meilleure avocate de la nouvelle tendance artistique. Ses contemporains l'admirent à l'unanimité, aussi bien dans ses rôles tragiques que dans ses rôles comiques. Un portrait que nous avons d'elle nous montre une femme au regard hardi, aux traits énergiques et réguliers; pour mettre en relief sa beauté, elle aimait jouer les travestis.

Elle prit sérieusement sa tâche de directrice, donnant toute son attention à la mimique et à la déclamation jusqu'alors négligée. Presque tous les acteurs et actrices importants des années qui suivent sont ses élèves ou bien ont suivi l'influence de son école. Elle a elle-même formé ses plus dangereux concurrents : Jean Frédéric Schönemann et Gottfried Henry Koch.

La seconde partie de sa vie et de sa carrière artistique présente un tout autre caractère. Elle devient irritable avec les années et les succès croissants de la direction; les froissements se multiplient entre elle et Gosttched plus célèbre, plus entêté, plus exigeant : leur amitié se refroidit jusqu'au jour où se produit la rupture. Gottsched accorde sa faveur à une concurrente plus jeune; on en arrive à un éclat et l'actrice, irritée, aigrie par la mauvaise fortune, n'hésite plus à livrer au rire, à Leipzig même son ancien ami sous le masque du « Censeur. »

Les dix dernières années de sa carrière artistique se résument en un combat désespéré contre l'âge et la concurrence. Le public détourne sa faveur de la femme vieillie pour la donner à ses élèves. Un seul public lui reste fidèle : celui des étudiants; ils voyaient en cette femme, chassée de lieu en lieu, dépossédée de la scène, la représentante énergique d'un idéal principe d'art.

Au milieu de cette désolante misère une seule joie, celle d'avoir ouvert le chemin de la scène au fils du pasteur de Kamenz, encore inconnu, et qui sera le créateur du théâtre national.

L'IMPÉRATRICE TSUSI

On ne comptait guère jusqu'à nos jours de femmes de lettres parmi les princesses chinoises. Le *Fremden Blatt* nous apprend que l'une d'elles vient de publier un volume de souvenirs :

Qu'une princesse chinoise prenne la plume et publie un livre, voilà quelque chose de peu ordinaire. A Londres paraît actuellement le livre de la première dame d'honneur de la défunte impératrice chinoise Tsusi; l'auteur, la princesse Der-Ling, nous y donne des détails intéressants sur cette femme remarquable qui régna si longtemps sur un peuple de quatre cents millions d'hommes, et qui s'attira l'estime de ses adversaires même et de ses critiques. En Tsusi se trouvait un mélange singulier de bonté et d'impatiente cruauté, de ruse innée et de prudence, et en même temps d'une ignorance, due à sa haute situation et à sa vie retirée. Sa vie entière n'eut qu'une ambition, qu'un but : élever la Chine au rang d'une puissante nation; ne sachant par quelle voie y arriver, elle souffrit constamment du sentiment de son impuissance. Elle se plaignait souvent d'avoir à supporter sur ses épaules tout le poids du gouvernement, et de ne pouvoir pourtant rien faire, parce que les hommes de son entourage annulaient tout le fruit de ses efforts. Elle avouait par exemple franchement qu'il existait des ordres impériaux pour les attaques des Européens à Pékin par les boxers; mais elle nia toujours avoir donné elle-même ces ordres. Elle n'avait pas d'aversion prononcée contre les étrangers, mais elle les redoutait, eux et leur religion. Elle voulait que la Chine restât ce qu'elle était, et confia à sa dame d'honneur, qu'elle avait souvent pensé d'elle-même « qu'elle était la femme la plus sensée qui ait jamais existé ». « Quoique j'ai beaucoup entendu parler de la reine Victoria, disait-elle, et que j'ai lu également une traduction d'une de ses biographies, sa vie ne me paraît pas à moitié aussi intéressante, ni aussi riche en événements que la mienne ». L'impératrice avait en outre une extraordinaire connaissance des hommes et un jugement très sûr...

On avait un jour invité à une garden-party dans le palais royal, entre autres, une dame anglaise qui se présenta dans un grossier manteau de laine, et se mit à se promener les mains dans les poches de son manteau comme s'il faisait terriblement froid ; l'Anglaise portait en outre une casquette de laine. L'impératrice fut blessée de cette attitude, et demanda à sa dame d'honneur si elle avait vu cette dame, « habillée d'un sac », et s'il n'était pas extraordinaire de se présenter à la cour en cette tenue. Je m'aperçois aussitôt, ajoutait la souveraine, si les gens sont décidés à me témoigner le respect qu'ils me doivent, ou s'ils ne le jugent pas nécessaire. Les étrangers pensent que les Chinois sont sots et ignorants, et qu'en conséquence l'on n'a pas besoin de se comporter vis-à-vis d'eux avec autant de soin que dans une société européenne ».

La dame d'honneur mentionne le souci que l'impératrice prenait de son extérieur et de sa toilette; « mais, écrit-elle, si femme qu'elle se montrât en matière de parure, elle aimait à être traitée en homme. Elle était, d'après son tempérament, beaucoup plus virile et énergique que son fils l'empereur, qui était toujours animé des meilleures intentions, et qui n'avait jamais la force de réaliser quelque chose.

Dans la vie entière de l'impératrice, on retrouve le tragique contraste entre son vœu ardent « aider » la Chine, et la touchante impuissance de trouver pour cela la véritable voie.

« Je reçois constamment de gros mémoires et rapports dans lesquels on me propose telle ou telle réforme, disait un jour l'impératrice mi-souriante, mi-désespérée, mais il semble que nous n'avancions jamais d'un seul pas. »

CONGRÈS D'ÉDUCATION MORALE

Du 22 au 27 août prochain doit se tenir, à La Haye, le second Congrès international d'Education morale.

Il a pour but d'assurer la confrontation pacifique et amicale de tous les principes, — confessionnels ou laïques, rationnels ou sentimentaux, — dont peuvent s'inspirer les éducateurs dans leur effort pour élever le niveau moral des générations nouvelles. Le succès du premier Congrès, qui s'est tenu à Londres en 1908, montre à quel point une telle confrontation est jugée nécessaire par des hommes de toutes races, de toutes nations, de toutes religions et de tous partis.

« Nous voudrions — déclare le Comité français, présidé par M. Boutroux — que toutes les doctrines et toutes les croyances, philosophiques ou religieuses, puissent se rencontrer dans la délégation française à La Haye ; nous voudrions prouver aux autres, et nous prouver à nous-mêmes que, quelle que soit la divergence des idées, nous sommes capables de nous unir dans un respect mutuel, dans un commun amour de l'enfance, dans un égal souci de l'avenir moral de l'humanité. »

La réalisation d'un tel programme ne semble pas impossible lorsqu'on constate la présence dans le Comité des esprits les plus différents : MM. Léon Bourgeois, Raymond Poincaré, Paul Adam, Jules Claretie, Alfred Croiset, Durkheim, Fonsegrive, Fouillée, Charles Gide, Israël Lévi, Alfred Mézières, Henri Poincaré, Charles Richet... Parmi les mémoires proposés à la discussion, on remarque les titres suivants : *Em. Boutroux* : Morale et Enseignement de la Morale. — *P. Bureau* : Les expériences poursuivies en France depuis 40 ans, en matière d'éducation morale. — *F. Buisson* : l'Enseignement de la Morale dans les Ecoles primaires françaises. — *G. Séailles* : l'Idéal laïque. — *J. de Narfon* : Education morale et religion. — *Chanoine Dumont* : Une morale d'attente. — *Em. Hinzelin* : l'Idée de patrie dans l'Education.

Les adhésions sont recueillies par M. Poloko, 125, rue du Ranelagh (Paris 16e).

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 2. — 2e SEM. 50e ANNÉE 13 JUILLET 1912

X. DOUDAN

LETTRES DE JEUNESSE (1824-1828) (1)

Octobre 1826.

Quand j'ai reçu votre lettre, mon cher ami, je lisais dans *le Globe* un mot de Buonaparte sur le suicide. *Moi me tuer*, disait-il à Fontainebleau au moment de son abdication, *un perruquier amoureux en ferait autant*. Quoique cette parole soit énergique, je n'aime pas ce qu'il y a de trivial : il y a dans cette trivialité du mépris pour la race humaine, mais tout au fond pourtant il y a du vrai. J'en tire toujours cette conséquence que le suicide nous trompe souvent par un caractère de grandeur, et que cependant il ne demande pas une grande force, puisqu'après tout il est à la portée de tant de gens. Quand on se tue, même dans un accès de désespoir bien violent, il y a toujours dans l'âme une secrète espérance que le coup qu'on va frapper produira une vive impression sur ce qui nous entoure; à plus forte raison quand on s'y détermine de sang-froid, on est intérieurement flatté, sans trop s'en rendre compte, par ce que présente de hardi cet abandon de la vie. Cherchez dans les annales du suicide combien peu se sont tués sans vouloir qu'on le sût. Et dans ceux qui ont cherché à cacher leur mort volontaire, combien, croyez-vous, ne se sont pas dit à eux-mêmes : Que j'ai l'âme forte! Vous le voyez, mon ami, il y a de l'orgueil dans le suicide. Cette parole est dure, mais elle est vraie. N'allez pas dire que je déclame comme un prêtre catholique; je vous dis mes raisons et je les crois bonnes: je ne vous dis pas qu'il y a de la lâcheté à se tuer, parce que cette antithèse morale m'a toujours fait rire, mais je dis qu'il y a du besoin de faire effet. Croyez m'en, mon ami, la fantaisie m'en est passée aussi deux ou trois fois dans la vie, et quand j'y songe, il me semble bien que l'espoir d'épouvanter, d'attendrir les spectateurs du dénouement de ma tragédie était pour quelque chose dans ma résolution.

Pour que je puisse finir tranquillement ma lettre j'exige, mon cher ami, et je crois avoir le droit d'exiger que vous ne passiez outre à votre arrêt que quand nous aurons causé ensemble une heure tête à tête; j'exige par votre prochaine lettre votre parole d'honneur qu'il en sera ainsi : n'allez pas vous donner le plaisir assez froid de me mettre au désespoir... Jusque-là je mets mon *veto* à vos projets, et j'imagine que l'amitié au moins a bien ce droit. Cela dit, je reprends plus tranquillement le cours de mes raisonnements ou de mes déraisonnements.

Il me paraît qu'un des plus grands progrès que nous puissions faire dans la vie, c'est d'apprendre à mettre de la simplicité dans nos actions et dans nos pensées; je veux dire à chasser des derniers recoins de notre esprit ce faste orgueilleux par lequel nous éblouissons et nous-mêmes et les autres. Être simple, voilà qui me paraît le sublime de la philosophie, et aussi le point le plus difficile à atteindre. Socrate est mort simplement. Je n'en voudrais pas dire autant de Brutus; je n'en voudrais pas dire autant de mille autres qui se sont tués héroïque-

(1) Voir la *Revue Bleue* des 22, 29 juin et 7 juillet 1912.

ment. Ils ont acheté la gloire au prix d'un coup de poignard; je ne dispute pas sur le prix : la gloire peut bien valoir cela, et il y a certes du courage à l'acheter ainsi; mais ce n'était pas le but qu'ils annonçaient en se frappant, et j'aime mieux celui qui va tout franchement la chercher au front d'une batterie, sans déguiser qu'il serait bien aise d'en revenir vivant. J'aime mieux Jacques vivant un peu tristement, au jour le jour, dans une mansarde, l'âme libre et fière, avouant qu'il n'est pas content de son sort et luttant contre lui, que Jacques se faisant sauter la tête pour le plaisir de se dire à lui-même qu'il a du courage et qu'une vie précaire est indigne de lui. — Vis, qu'as-tu à te plaindre? Ne te reste-t-il pas des amis?

Je ne suis ni missionnaire ni chrétien, mais je vous vantais l'Evangile, et voici qu'aujourd'hui j'en viens à la preuve. Une des grandes beautés de ce livre, c'est d'enseigner à être simple; quand il dit : Si vous jeûnez, ne vous en lavez pas moins le visage, n'en parfumez pas moins vos cheveux; il a reproduit sous une image naïve ce que l'homme sage se doit à lui-même. Cette sagesse sans pompe me séduit bien plus que toutes ces vertus de tréteaux qui s'étonnent d'elles-mêmes; comme Narcisse au bord du ruisseau, ces vertus-là périssent à force de se contempler. Le suicide est donc aussi quelquefois une vertu, mais une vertu de théâtre; on se tue un peu pour le plaisir de s'applaudir en tombant : on dit à voix basse comme criaient les gladiateurs à César : *Morituri te salutant.*

Laissons cela. Je compte sur votre parole. Où que je sois vous viendrez à pied, un pistolet dans la poche, me dire *Causons*, et nous causerons; et si vous ne voulez pas venir à moi j'irai à vous.

Je veux chasser de ma tête toutes les idées noires que vous y avez mises, et j'en viens pourtant à une autre idée assez triste : Talma est mort. Où est allée cette âme si poétique et si sombre? Je me rappelle aussi l'avoir vu dans *Hamlet* disant : *To be or not to be.* Et voilà qu'il a résolu le terrible problème. Il semble qu'en lui meure plus d'un homme. Je l'ai vu dans Achille si beau, si jeune, si fier.

Venez vous réposer sous les tentes d'Achille,

disait-il. Et cet homme-là est dans un linceul au fond de son cercueil : c'est dans la vie d'un acteur surtout que sont bien tranchées ces deux parties de notre existence : l'une toute exaltée, toute rayonnante de poésie, l'autre toute souillée des tristes réalités de ce monde. Nous tous aussi nous sommes sublimes une heure par jour.

Je reviens de Ferney, mon cher ami, j'ai donc vu l'ombre de Voltaire. En face du château est la petite église abandonnée sur laquelle il écrivit un peu insolemment : *Deo erexit Voltaire.* Les Jésuites en ont fait bâtir une plus grande un peu plus loin, mais ils n'ont pas de quoi la payer, et ils commencent ainsi le culte du vrai Dieu par la banqueroute. Ne pourriez-vous pas souscrire pour aider un peu les bons pères? Le parc de Ferney est joli; le mont Blanc s'élève en face dans toute sa pompe; on dirait que l'œuvre de Dieu est là en face du génie de l'homme. Il reste bien peu de Voltaire dans sa maison; tous les appartements sont occupés par un ménage bien vivant et bien prosaïque; l'illustre mort n'a conservé que son salon et sa chambre à coucher. En voyant tous les meubles gothiques qui s'y trouvent, et les couleurs ternies, et les bois vermoulus, je les comparais à cette jeunesse éternelle du génie, à Zaïre toujours belle, à Tancrède toujours fier : les siècles n'effaceront pas la devise de son bouclier. Il y a quelque part un passage de Cicéron qui dit que l'arbre planté par le poète vivra plus longtemps que celui qu'a planté le laboureur. L'idée m'en est revenue là. C'est un beau triomphe de l'esprit sur la matière. Après tout il n'y a de réel que l'arbre planté par le poète. L'évêque Bercley ou Barclay (tant mon ignorance est grande) a donc raison.

M. Boyer ne ressemble pas au *Bachelier de Salamanque*, car je n'aime pas le *Bachelier de Salamanque*, qui est un fripon et un sot; mais ses aventures y ressemblent. Précepteur, intendant, que sais-je? Voilà qui est fabuleux, et je m'en réjouis. Faites-lui mes compliments. Quant à vous, vous aurez votre île; Saint-Marc ne me refuserait rien quand même il ne vous aurait rien promis, et le Cousin patagon ne refuse rien à Saint-Marc.

Allons donc, réveillez-vous, sophiste; vous êtes de ces philosophes dont parle Elie de Beaumont dans son sot mandement contre Jean-Jacques : tout pleins de l'orgueil de leurs pensées. J'ai bien peur d'avoir offensé cet orgueil ou bien de l'abattre. Quoi qu'il en soit, gardez-vous de croire que vos plaintes m'ennuient; je m'attriste avec vous, et puis, comme vous voyez, je vous console en vous disant des injures. Vous me consolez aussi sur ma santé. Apprenez, monsieur, que je ne suis pas malade. J'en ai pour garantie des attestations signées par les meilleurs médecins de Genève. Il est vrai que je souffre un peu. Mais j'ai trop de respect pour la faculté pour m'en sentir beaucoup. Avez-vous lu un roman de Cooper, *le Dernier des Mohicans*? Il y a une peinture curieuse de la vie des sauvages du Canada. Lisez-le, il vous distraira. On a toujours la ressource d'aller vivre dans les bois. Ces gens vous enlèvent sans cérémonie la chevelure de leurs ennemis et s'en font un trophée. Envoyez-moi donc

la chevelure d'une demi-douzaine de Jésuites. Un coup de scalpel en cercle autour du front, et tout est fini.

Robert au 15 décembre et j'y pourvoirai.

Mon cher ami, je suis vraiment scandalisé de la vie que nous menons. Nous voilà à Paris pour peu de temps, et nous commençons par rester un mois sans nous voir. Il n'y a guère de notre faute, mais pourtant il faut y mettre ordre. Quels jours êtes-vous chez vous le soir ? Nous causerons *de omnibus et quibusdam aliis*. On me dit que vous vous mariez. Alors il faut dire adieu aux *quibusdam aliis*. Tous les rêves s'envolent quand le mariage arrive; il y a peu de mariages où l'on retrouve les *quibusdamaliis*. Une femme et des enfants vous font mettre pied à terre. Et pourtant la terre ne vaut pas grand chose, il me semble au moins.

Spernit humum
Fugiente pennâ.

J'ai oublié la mesure des vers d'Horace, ou plutôt je ne l'ai jamais sue. Je cite toujours comme vous voyez.

Mille amitiés, X. D.

Suscription : M. Daure, île Saint-Louis, quai Bourbon, n° 19. *Timbre de la poste* : 8 mars 1827.

A ces lettres de Doudan à Daure nous ajoutons ici deux lettres qui sont jointes au même dossier, et qui fournissent quelques détails intéressants sur les besognes plus ou moins littéraires qui occupaient ces jeunes gens, dans leurs années de misère. A vrai dire, ces lettres auraient dû paraître avant les précédentes, étant antérieures par la date. Elles ont été écrites par un universitaire, Adrien Jarry de Mancy, ancien élève de l'École normale supérieure, et qui professa l'histoire à l'École des beaux-arts et dans divers collèges de Paris. Jarry de Mancy fut un polygraphe fécond, qui publia des travaux assez divers, depuis un *Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes* jusqu'à un *Livre d'honneur de l'Université*. Pour le moment, comme on va le voir, il songeait à une collection de mémoires qui n'eut pas de suite, mais à laquelle Daure et Doudan devaient collaborer.

Paris, 9 septembre 1824.

Monsieur et cher collaborateur, votre lettre, sans date, en réponse à ma dernière, me fait craindre que vous n'ayez pas trouvé, dans l'exposé que je vous ai présenté, toute la clarté que je voulais y mettre.

Il faut que j'aie mal posé la question à résoudre, puisque vous ne m'en avez pas envoyé la solution. Je l'attendais avec d'autant plus d'impatience qu'il n'était pas en mon pouvoir d'arrêter la marche des choses, et que je me suis trouvé dans l'obligation de prendre un parti, après avoir stipulé, en votre faveur, les réserves dont je vous ai parlé, et au sujet desquelles vous m'avez répondu des choses fort obligeantes, mais non décisives.

La question réduite à son expression la plus simple est celle-ci : les libraires Lecointe et Durey n'entendent point traiter de l'abrégé des historiens de France, ou du résumé de MM. Guizot, Buchon, Petitot, etc., etc., tel qu'il devait être composé par la société de MM. L... travaillant chacun à part, prenant son historien, y mettant son nom, etc., etc.

L'avis de Thierry, ses observations, sont, à la vérité, la cause de ce changement. Vient ensuite la proposition du même Thierry, offrant de se charger de la composition d'un ouvrage formant un tout, lié dans toutes ses parties, et non plus divisé en parties isolées, etc., etc., ouvrage nécessitant par conséquent une *concentration* du travail général de composition, et ensuite un travail subsidiaire pour la confection des parties; traductions des morceaux, après le choix qui en aura été fait; notices sur les historiens dont ils sont extraits, etc., etc.; en un mot une histoire de France ayant forme nouvelle, qui est une entreprise toute différente de notre projet, et surtout pour l'exécution, et pour le genre de travail à répartir entre les collaborateurs.

Dans le premier cas, on aurait offert à M. Thierry une part dans la collaboration. Dans le second, c'est lui qui en offre une, avec le regret, cependant, de ne pouvoir admettre une société au travail de composition de l'ouvrage, d'après la nature même de l'ouvrage.

Dans cet état de chose, que devais-je faire ?

J'ai consulté M. Labathe. Le nouveau plan ne lui convient pas et, de prime abord, il s'est retiré. L'absence de Doudan et de M. Saint-Marc m'ont empêché de m'assurer d'une chose qui me paraît fort probable. C'est que leur avis ressemblerait beaucoup à celui de M. Labathe. Le premier projet leur paraissait agréable parce que chacun aurait eu son petit domaine historique séparé, etc.

M. Lami s'était rangé de l'avis de M. Thierry, et relevait un des défauts les plus saillants du projet d'abrégé, c'est-à-dire l'imitation par trop forte et le plagiat apparent envers MM. Guizot, Buchon, etc., si l'on conservait le plan suivi par ces messieurs.

Vous pouvez vous figurer qu'il n'y avait pas moyen, dans un tel état de choses, d'opposer le *projet* au plan tout tracé; l'*idée* de la société au prospectus de la nouvelle entreprise, qui pouvait être rédigé dans les vingt-quatre heures. — Une opposition formelle et personnelle, tant de ma part que de la

vôtre, au plan du nouvel ouvrage, aurait été, à mon avis, une chose assez insignifiante. — Car, au bout du compte, il aurait été question pour le libraire de choisir entre ces deux choses, et son choix était fait. — Il ne restait à leur société que deux partis à prendre : se réunir au nouveau travail, ou soutenir la concurrence. Comme la seconde ressource m'a paru présenter peu de chances de succès, je n'ai fait à cet égard aucunes démarches. — Pour ce qui concerne la réunion, vous voyez qu'il n'y a d'exclusion pour personne; que seulement la nature de l'ouvrage exige une distribution particulière des travaux de collaboration, et une division, en deux parties, des collaborateurs qui *composeront* l'ouvrage et ceux qui exécuteront les parties. Les noms apposés aux notices ont été regardés comme une compensation de l'ennui des traductions. Les avantages attachés à la confection de celles-ci seront les mêmes que pour les collaborateurs de M. Guizot, etc. — Voilà pour les intérêts de la société en général. — Pour ce qui vous concerne personnellement, j'ai fait stipuler que, dans le cas où il vous sera agréable de participer à l'entreprise, indépendamment du produit des traductions, qui se trouveront également réparties entre nous, vous aurez une part dans la propriété de l'ouvrage et dans les bénéfices à partager, suivant les conventions arrêtées avec les libraires, qui prélèvent *mille* exemplaires, pour tous les frais de l'entreprise, y compris les frais d'auteurs. En supposant le débit de 1.500 exemplaires après les *mille*, le bénéfice à partager serait d'environ 18.000 francs.

J'entre dans ces détails, par l'extrême désir que j'ai de vous voir réuni à l'entreprise qui se forme, à côté de notre première idée. J'ai lieu de croire que Doudan ne refusera pas d'en être. Peut-être les occupations de Saint-Marc ne lui laisseront-elles pas le temps de se livrer à ces petits travaux morcelés. M. Labathe accepterait un travail sur l'histoire ancienne de cette autre société des *résumés*.

Soyez assez aimable, monsieur et cher collaborateur, pour me faire connaître le plus tôt qu'il vous sera possible vos intentions.

Salut et amitié dans tout état de choses.

A.-J. DE MANCY.

Suscription : Monsieur, monsieur Daure, au château du Bignon, près et par Egreville (Seine-et-Marne).

Aimable et cher collaborateur, si vous obtenez le consentement de M. de Lasteyrie, c'est une affaire comme faite.

Voici *provisoirement* le titre : Collection des Chroniques et mémoires des Historiens de France, mis à la portée des gens du monde, traduits, résumés et accompagnés de courtes notices, et publiés par M*** et une société de gens de Lettres. In-8° de trente-six volumes, etc.

Les libraires, en attendant la discussion des intérêts, feraient tous les frais, et assurent aux collaborateurs, s'ils le désirent, une somme de. Les susdits regardent le succès comme infaillible.

Cette publication est toute *philanthropique* et *nationale*, devant insinuer aux gens du monde l'histoire de France *originale*, etc.

Vous *le père*, trouvez un *parrain*, et s'il faut, je me ferai un plaisir de me transporter à *Lagrange*.

Prompte réponse. Salut et amitiés.

A.-J. DE MANCY.

Suscription : Monsieur, monsieur Daure, au château du Bignon, par Aigreville, département de Seine-et-Marne.

Pour achever de faire connaître ce que nous avons pu recueillir de Doudan, nous terminerons cette publication en y ajoutant quelques lettres éparses qui ne sont pas sans intérêt.

Les cinq premiers billets sont adressés à l'académicien Pierre Lebrun, alors directeur de l'Imprimerie royale, et écrits par Doudan comme chef de cabinet du duc de Broglie.

Les deux dernières lettres sont conservées à la Bibliothèque nationale, et adressées à je ne sais qui. On y retrouve Doudan tout entier, et, dans la dernière, écrite au lendemain de la mort de la duchesse de Broglie, il perce un sentiment d'affection attendrie, qui fait comprendre pourquoi Doudan ne voulut plus quitter la maison en deuil qu'il avait connue si joyeuse.

A Paris, 14 octobre.

Cher Monsieur Lebrun, voulez-vous bien donner l'ordre d'envoyer à M. de Broglie deux exemplaires *complets* du *Bulletin des lois* de 1832. M. de Broglie voudrait les avoir distribués et arrangés bien exactement suivant l'instruction que vous avez fait faire. Aurez-vous la bonté de charger quelqu'un de vos administrés de cette petite affaire, et de lui demander qu'il place les titres et tables dans l'ordre voulu, de façon qu'un relieur intelligent ou non puisse n'avoir pas occasion de faire des sottises.

Je suis tout embarrassé de vous occuper de ces détails. Avez-vous reçu un petit mot de moi hier? Voulez-vous être assez bon pour me rappeler au souvenir de Mme Lebrun? Mme de Broglie sera demain établie à Paris. Aujourd'hui elle est souffrante d'une assez forte migraine.

Bien des tendres amitiés.

X. DOUDAN.

Novembre 1833.

Il résulte des renseignements que j'ai pris à la direction des fonds que le traitement d'attaché payé à Nauplie sera de 3.000 francs ; que les frais de voyage seront de Paris à Marseille ou Toulon, 7 fr. 50 par poste, et le trajet par mer aux frais de l'Etat sur un bâtiment de l'Etat.

Vous m'avez demandé hier soir d'être bref dans ma réponse : j'obéis, comme vous voyez.

Bien des amitiés empressées.

X. DOUDAN.

La nomination de M. le comte Ney a dû être expédiée hier.

Dearest sir, voulez-vous bien faire tirer *mille* exemplaires du discours ci-joint. On en a un assez pressant besoin au ministère pour compléter les distributions aux préfectures.

C'est bien mal à vous de n'être pas libre demain. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'aurais été heureux de faire la route avec vous, et de revenir avec vous.

Je vous avertis que je vous annoncerai pour samedi matin.

Pardon. Il me semble que l'on me doit encore *dix sols* d'hier. J'ai envoyé déjà réclamer chez M. de Saint-Aulaire.

Adieu, mille sentiments dévoués.

X. DOUDAN.

Me permettez-vous, monsieur, de vous adresser une requête? Serait-il possible d'avoir bientôt (et ce bientôt serait dans deux ou trois jours) une rame des imprimés ci-joints (*Direction politique*) et une autre rame (*Direction commerciale*).

Pardon de vous ennuyer directement de ce détail.

Comment se porte Mme Lebrun ? A Auteuil tout le monde est assez bien. Mlle Randall se remet des suites de sa grippe.

Bien des respects à Mme Lebrun, je vous prie. — Mille sentiments dévoués.

X. DOUDAN.

Vendredi.

Il va sans dire, monsieur, que ç'a été un grand sujet de regrets que la visite que vous avez bien voulu faire à Auteuil lundi. Quoique cela aille sans dire, je suis chargé de vous le dire. J'ai peur aussi que vous ne preniez la peine de venir soit mercredi, soit jeudi où toute la maison sera à Paris pour le mariage d'Alphonse. J'espère bien de mon côté pouvoir tourner de l'Hôtel de Ville à l'Imprimerie royale un de ces deux jours, et aller présenter mes respects à Mme Lebrun.

Mille compliments et mille amitiés dévouées.

X. DOUDAN.

Auteuil, mardi soir.

A Paris, le 21 mars 1834.

Vous êtes bon, mon cher ami. Ce n'est pas une phrase en l'air. Vous êtes bon. Je vous suis reconnaissant de votre lettre. Je voudrais bien que ce Turin fût un peu plus animé pour vous. Vous méritez qu'il vous arrive du bien. Vous méritez de vous amuser. Je vous vois là solitaire comme *le Lépreux de la cité d'Aoste*. Turin n'est amusant, à ce qui paraît, ni pour ceux qui l'habitent, ni pour ceux même qui ne font qu'y passer. C'est un parallélogramme ennuyeux. Moi qui n'ai vu Turin que dans *le Voyage autour de ma chambre*, dans un chant du *Don Juan* de lord Byron, je crois, et enfin dans *le Lépreux*, je trouve le pays charmant. C'est toujours et pour presque tous les pays la grande raison pour rester chez soi. Je vois toutefois que l'on n'est guère mieux chez soi qu'à l'étranger. Chugaray parle avec peu d'admiration de la société d'Orléans. Il fait une image comique de ce qu'est un salon dans le département du Loiret. M. le Procureur Général n'aime pas les rivages du Loiret. Je ne trouve pas à mon tour Paris fort séduisant à cette heure. Il y fait un beau soleil depuis trois jours. Voilà tout. Je sors de la Chambre où l'on agite de nouveau la question des rentes. Quand je dis qu'on l'agite, je devrais dire qu'on la traite. Vous voyez du reste par les journaux mêmes que la situation de tous les partis dans la Chambre est bien plus que singulière. Elle est ridicule. On fait chaque jour un échange pacifique de petites taquineries sans portée et la Chambre est là dans la situation d'une personne qui aurait perpétuellement envie d'éternuer sans l'oser ou sans le pouvoir. Je crois qu'à force de contrainte on tombera dans un sommeil paralytique. Le gouvernement représentatif ressemblera au château de la Belle au bois dormant. Pendant ce temps-là les mauvaises passions disent : « Dormez, dormez, — pour vous je veillerai toujours. » Dans cette discussion de la rente, M. de Lamartine a parlé honnêtement, mais sans mesure et sans succès. Berryer n'a poussé que quelques rugissements qui n'ont point trouvé d'échos. D'ailleurs, dans ces silences de la Chambre, lui-même semblait avoir perdu de sa voix.

Sortez de la politique et lisez *Jocelyn*, qui n'est pas bon, ou du moins qui n'est pas excellent, quoi qu'en pense l'auteur. Mais on respire un air nouveau. Ces vallées des Alpes sont belles — *mugi-*

tusque boum mollesque sub arbore somni. — Il y a dans ce livre l'intérêt vulgaire d'un roman, et aussi des beautés poétiques de premier ordre, et aussi des ridicules énormes. Comment le ridicule va-t-il se nicher si haut sur les Alpes! — Première critique. Il y a plus d'air et d'espace dans la nature que dans les descriptions de *Jocelyn*. On étouffe dans cette abondance de détails. Figurez-vous donc un dessin où il y aurait tant de coups de crayon qu'il ne resterait pas de blanc. Le dessin disparaîtrait dans la multitude des accessoires. On ne distingue des lignes qu'à la condition qu'elles soient séparées. C'est une précaution que M. de Lamartine n'a pas prise dans *Jocelyn*.

Mais la mort de Laurence est touchante; mais les jeux des jeunes bergères au fond d'une vallée forment un tableau moins pur, mais plus coloré que les plus belles pages de *Paul et Virginie*. La tête de M. de Lamartine est un mélange un peu confus du *Génie du christianisme*, des *Martyrs*, de Bernardin de Saint-Pierre, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, de Madame Sand et de lord Byron ; et pardessus tout cela quelque chose de lui-même, gracieux et élevé, mais monotone et faible, comme le feuillage élégant d'un beau peuplier sur un ciel bleu mais froid.

Voilà de la littérature uniquement. Je cultive mes légumes comme vous voyez, ainsi que Dioclétien à Salone.

Ecrivez-moi quelquefois ; je vous écrirai souvent, cher ami. De Langsdorff point de nouvelles depuis le milieu de janvier. J'espère qu'il vous écrit plus souvent. Je ne me plains pourtant pas de lui ; je sais qu'on peut aimer ses amis sans leur écrire. Je sais la paresse par cœur.

M. des Guérards, que vous connaissez, va se marier. Il épouse Mlle Dufresne, que je n'ai jamais vue, mais que l'on dit assez jolie et fort riche. J'ai vu monsieur votre frère à son dernier voyage ici, bien portant et aimable et en train de conversation.

Adieu, vos lettres me sont un grand plaisir. Ne comptez plus sur ma négligence maintenant que j'ai plus de temps. Je veux vous ennuyer souvent.

X. DOUDAN.

A Paris, le 27 octobre 1838.

Mon cher ami, j'aurais voulu répondre plus tôt à votre lettre et vous remercier de ce que j'y ai trouvé de tendre amitié. Qui m'eût dit que je dusse vivre assez pour voir un tel malheur. Voilà bientôt quinze années de ma vie consacrées à cette famille et il ne reste plus à tous que de douloureux regrets après une vie si tranquille et si animée. Depuis ces années, j'avais déjà vu de tristes preuves de la cruelle fragilité de la vie, mais qui pouvait être traversé de l'idée que cette existence si précieuse allait aussi s'éteindre tout à coup ? Nous demeurons ici dans une affreuse consternation, découvrant tous les jours et à chaque pas ce que cette perte entraîne avec elle. M. de Broglie a été bien souffrant après son retour à Paris. Sa santé se rétablit un peu. Il me demande de vous dire combien il a été sensible à la part que vous prenez à son malheur. Il vous le dira lui-même quand il pourra sortir de cet abattement qui a suivi tant et tant d'impressions violentes. J'ai reçu des lettres de Vienne profondément tristes et pleines de pitié pour toutes ces souffrances auxquelles il n'y a point de remèdes.

Parlez-moi de vous aussi, cher ami; dites-moi que vous êtes heureux de votre nouvelle existence. On m'a dit de partout que vous deviez être bien heureux.

Adieu. Je vous suis bien tendrement attaché. M. Guizot revient à Paris le 6. Mme Guizot cruellement ébranlée de ce coup. Sa santé a souffert. Bien qu'elle soit mieux, elle n'est pas tout à fait rétablie. Passé une certaine heure, les jours deviennent de plus en plus sombres, et l'isolement de plus en plus profond.

Adieu encore, X. DOUDAN.

LA SITUATION FINANCIÈRE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS (1)

NORD.

La Compagnie du Nord exploite un réseau de 3.816 kilomètres; au point de vue du rendement kilométrique, c'est elle qui tient la tête : en 1911, elle a transporté près de 17 millions de tonnes de houille. Elle exploite en Belgique un réseau de 170 kilomètres, dont les bénéfices forment un apport considérable dans le compte de ses profits. Elle reçoit du gouvernement français une subvention pour le service maritime postal qu'elle assure avec l'Angleterre. Le résultat de ce service est compris dans le compte annuel d'exploitation, établi en vue de la garantie d'intérêt et du partage des bénéfices.

Les rapports financiers avec l'État sont régis par la convention de 1883, qui a fixé au 31 décembre 1950 l'expiration de la concession. Sur le pro-

(1) V. la *Revue Bleue* du 7 juillet 1912.

duit net résultant du compte d'exploitation, la Compagnie prélève :

1° Les diverses charges de l'ancien réseau;

2° L'amortissement des actions et leur intérêt statutaire à 4 p. 100, soit 16 francs par titre;

3° Une somme de 20 millions, qui représente 38 francs 10 pour chacune des 525.000 actions.

Dans le cas où l'excédent des recettes sur les dépenses ne permettrait pas la distribution de ces 54 francs 10 par action, l'État avancerait la différence à la Compagnie, tenue de lui rembourser ce prêt avec l'intérêt à 4 pour 100. Le partage des bénéfices avec l'État commence après prélèvement de toutes les charges d'emprunt, de l'amortissement des actions, d'un dividende total de 88 francs 50 provenant des lignes françaises, sans tenir compte du bénéfice fourni par le Nord belge. Pour arriver à cette limite, il faut que le produit net, toutes charges déduites, atteigne 38 millions de francs; il s'en est approché en 1906. Mais les charges nouvelles imposées par l'État, notamment du chef des retraites, l'ont fait redescendre considérablement.

Comme les autres Compagnies, celle du Nord fait figurer les résultats de son exploitation dans deux comptes, l'un comprenant le résultat des lignes terminées avant l'ouverture de l'exercice, le second celui des lignes nouvelles exploitées partiellement ou depuis trop peu de temps pour que les recettes puissent être considérées comme normales. C'est le réseau à la constitution duquel l'État a le moins contribué; il n'a donné en tout que 78 millions, alors que la Compagnie a fourni par ses propres moyens 2 milliards. Elle est la seule qui n'ait jamais fait appel à la garantie de l'État : ses administrateurs n'ont épargné aucun effort pour marquer ainsi le souci qu'ils ont de prouver à la fois la vitalité de l'entreprise et la solidité de leur gestion.

Est.

La Compagnie de l'Est exploite aujourd'hui, soit pour son propre compte comme concessionnaire, soit pour le compte d'autrui, 5.000 kilomètres de voie. Le progrès exceptionnel de ce réseau est dû, en grande partie, à la merveilleuse activité industrielle dont la région de Nancy est le théâtre depuis la mise en exploitation de ses gisements sidérurgiques. Une loi du 17 juin 1873 a attribué à la Compagnie un titre de 20.500.000 francs de rente inaliénable et inconvertible, dont les arrérages doivent lui être servis jusqu'à l'expiration de sa concession en 1954. Cette rente est destinée à l'indemniser de la perte de la portion de son réseau cédée à l'Allemagne en même temps que l'Alsace et une partie de la Lorraine.

Les rapports entre l'État et la Compagnie, tels qu'ils ont été réglés par la convention de 1883, autorisent cette dernière à prélever un dividende de 35 francs 50 pour chacune de ses 584.000 actions. Dans le cas où l'excédent des recettes sur les dépenses n'en permettrait pas la distribution, l'État intervient et fournit les avances nécessaires. Jusque vers la fin du XIXe siècle, les appels à cette garantie, qui est en vigueur juqu'au 31 décembre 1934, ont été considérables : de 1889 à 1898, ils avaient atteint 115 millions. Depuis 1899, au contraire, le développement du trafic a été tel que la Compagnie a effectué à l'État d'importants remboursements, dont le total atteignit une centaine de millions. Au 31 décembre 1911, la dette de la Compagnie s'élevait encore à 168 millions en principal et 28 millions en intérêts. Une convention, approuvée par la loi du 24 janvier 1912, est intervenue entre le Trésor et la Compagnie, qui lui a remboursé dès maintenant la totalité de sa dette, capital et intérêts. Elle s'est procuré les fonds en empruntant elle-même, au taux de 3 francs 75 pour 100, la somme nécessaire à la Caisse des dépôts et consignations : cet emprunt devra être remboursé entièrement d'ici au 31 décembre 1934, date d'expiration de la garantie. La même convention autorise la Compagnie à comprendre cette annuité dans les charges à prélever sur les produits nets. Comme cette disposition a pour effet de reculer d'autant la limite de partage des bénéfices avec l'État, que la convention de 1883 fixait à 29 millions et demi, le chiffre au delà duquel le Trésor touchera désormais les deux tiers des bénéfices, a été abaissé à 20.750.000 francs.

En 1911 les recettes se sont élevées à	275 millions
et les dépenses à	162 »
ce qui laisse un produit net de . .	113 millions
A ce chiffre s'ajoute le montant des annuités reçues de l'Etat en remboursement des travaux exécutés pour son compte, en compensation de la perte des lignes d'Alsace-Lorraine, et en remplacement de subventions converties en annuités, ensemble	36 »
Au total.	149 millions,
Les charges d'emprunt atteignant	107 millions,
il reste un produit net de	42 millions,

sur lequel il y a lieu de prélever 20.750.000 francs pour le revenu réservé aux actionnaires. L'excédent de 21.750.000 francs doit être versé à l'État en paiement des intérêts de ses avances de garantie. Le résultat de l'exercice 1911 est le plus brillant que

la Compagnie de l'Est ait obtenu depuis la convention de 1883 : il est probable que celui de 1912 lui permettra de régler définitivement envers l'État la solde de sa dette, bien qu'elle ait à payer cette année, pour la première fois, l'annuité de 10.093.000 francs afférant à l'emprunt spécial contracté pour le remboursement du capital de cette dette.

Le Conseil d'administration s'est fait autoriser à emprunter jusqu'à concurrence d'une somme de 300 millions de francs : il y a lieu d'achever les lignes concédées en 1883, de créer ou d'agrandir les gares de triage pour trains de marchandises, d'établir des voies nouvelles sur les sections les plus chargées; de construire, reconstruire ou étendre un grand nombre de bâtiments, d'augmenter et perfectionner le matériel de traction, les voitures, wagons, signaux et appareils de sécurité. Une entreprise de chemin de fer, par sa nature même, est appelée à faire sans cesse de nouvelles dépenses, d'autant plus considérables que le trafic se développe davantage. Le compte de premier établissement reste toujours ouvert : c'est une des nombreuses raisons qui militent en faveur de l'exploitation par les compagnies, car il ne convient pas que l'État emprunte à jet continu.

Midi.

La concession des chemins de fer du Midi prend fin le 31 décembre 1960. La Compagnie exploitait d'abord les lignes de Bordeaux à Cette, de Bordeaux à Bayonne, de Narbonne à Perpignan. Elle a reçu en outre un millier de kilomètres par la convention de 1883 ; au 31 décembre 1911, elle exploitait 3.977 kilomètres. Des concessions de deux lignes transpyréennes, qui vont mettre le réseau en communication avec Barcelone et Saragosse, amèneront vraisemblablement une augmentation de trafic. La Compagnie du Midi est en outre intéressée à l'exploitation de certains chemins de fer secondaires. Elle était concessionnaire, en vertu de la loi du 8 juillet 1852, de l'exploitation du canal latéral à la Garonne, de 208 kilomètres, construit par l'État; elle avait également pris à bail le canal du Midi, de 286 kilomètres de longueur. Le bail d'affermage du canal du Midi ayant pris fin le 30 juin 1898, l'État en a effectué le rachat à la société qui en était propriétaire, et a racheté également, de la Compagnie du Midi, le canal latéral à la Garonne. Il a supprimé tout péage sur les voies d'eau, et créé ainsi une concurrence sérieuse au chemin de fer. En compensation à ce préjudice, et à titre d'indemnité pour le rachat du canal latéral, la Compagnie du Midi a obtenu que le taux des sommes qu'elle doit à l'État, du chef des avances qu'il lui a faites au titre de la garantie, fût abaissé de 4 à 3 pour 100. Elle est la seule à qui cette réduction ait été accordée.

En 1883, au moment de la signature de la convention, la situation semblait prospère; mais diverses circonstances, notamment la crise viticole résultant du phylloxera, modifièrent profondément cet état de choses, et firent que la Compagnie dut avoir recours à la garantie pour des sommes considérables, dont le total, en principal, s'élève aujourd'hui à 200 millions. Depuis quelques années, la situation s'est améliorée, et à diverses reprises la Compagnie, non seulement n'a rien demandé au Trésor, mais lui a effectué des remboursements.

Le Conseil d'administration, dans le rapport présenté aux actionnaires à l'assemblée du 22 avril 1912, déclare que les résultats obtenus en 1911, déjà supérieurs à ceux de 1910, permettent d'espérer un nouveau progrès. Le coefficient d'exploitation s'est abaissé, et la direction s'efforce de réduire les dépenses improductives, telles qu'indemnités pour pertes, retards et avances, qui ont diminué de près de 2 millions en trois ans.

Pour cette Compagnie également, l'Administration conteste la portée de l'arrêt du Conseil d'État du 12 janvier 1895, et prétend remettre en discussion la durée de la garantie. La Compagnie, agissant de concert avec l'Orléans, a soumis, le 21 avril 1911, à l'approbation du ministre des travaux publics un nouveau type d'obligations mentionnant expressément que les emprunts sont garantis jusqu'à la fin de la concession, par application de l'article 13 de la convention du 9 juin 1883, qui assure un minimum de dividende aux actions. Le ministre ayant répondu qu'il ne jugeait pas opportun d'autoriser l'inscription proposée, la Compagnie, par un recours déposé le 24 août 1911, a déféré au Conseil d'État la décision du ministre. Il paraît bien probable que ce grand corps, à dix-sept ans d'intervalle, maintiendra son arrêt de 1895.

Le Midi, comme les autres Compagnies, a vu ses charges s'accroître dans une forte proportion par les dispositions nouvelles relatives aux retraites et les autres interventions administratives et législatives extra-contractuelles. Celles-ci alourdissent considérablement la situation financière de la société, et retardent, jusqu'à une époque qui ne saurait encore être fixée, le moment où elle aura pu rembourser à l'État les avances qu'elle a reçues de lui du chef de la garantie d'intérêts.

État.

L'Ouest n'existe plus comme compagnie exploi

tante ; ce n'est plus qu'une société financière en liquidation. Le réseau dont la Compagnie était concessionnaire a été racheté par l'État, qui en a pris possession à la date du 1er janvier 1909, et qui l'exploite conjointement avec l'ancien réseau d'État constitué en 1878. Au moment du rachat de l'Ouest, la créance du Trésor contre la Compagnie s'élevait à 326 millions en capital et 153 millions en intérêt, bien que la convention de 1883 eût déjà consenti une réduction de dette en faveur de la Compagnie. Mais celle-ci était concessionnaire d'un grand nombre de lignes improductives, qui avaient accumulé dans ses comptes les déficits, et la forçaient à recourir à la garantie de l'État pour compléter la somme nécessaire au service de ses emprunts et du dividende de 38 fr. 50, garanti à chacune des 300.000 actions.

En vertu de la convention de rachat, la Compagnie a remis à l'État le réseau ferré, les immeubles qui en dépendent, les objets mobiliers, tels que le matériel roulant, les approvisionnements, l'outillage, les réserves statutaires pour incendies, pour le réseau à voie étroite, les fonds de la caisse des retraites. En échange, l'État s'est engagé à payer à la Compagnie, pour chacune des années 1909-1956 :

1° Une somme de 11.500.000 francs, qui sera réduite à 6.300.000 francs pour les cinq dernières années, parce que les actions de capital seront toutes amorties dès la fin de 1952 ;

2° Une somme égale aux charges effectives, tant principales qu'accessoires, de tous les emprunts réalisés par la Compagnie.

Sur les sommes ainsi payées, la Compagnie ne pourra être assujettie à aucun impôt ultérieurement établi. Elle s'est engagée à maintenir intact jusqu'au 31 décembre 1956 le capital de la réserve spéciale des actionnaires existant au 31 décembre 1908. Cette convention, qui a couvert la Compagnie de toutes ses charges, y compris le dividende garanti aux actionnaires, a été particulièrement favorable à ces derniers, puisqu'ils ne jouissaient que jusqu'en 1936 de la garantie qui a été ainsi virtuellement prolongée de vingt ans.

L'article 3 de la loi du 19 décembre 1908 ordonne que les recettes et les dépenses de l'exploitation provisoire du réseau racheté du chemin de fer de l'Ouest feront l'objet d'un budget annexe, rattaché par ordre au budget général de l'État. Seront également inscrites en dépense à ce budget annexe les provisions à verser à la Compagnie de l'Ouest à valoir sur l'annuité définitive de rachat.

III

Il ressort de l'exposé qui précède que les finances publiques et celles des chemins de fer sont étroitement mêlées : mais, si l'exploitation directe par l'État a eu pour effet d'apporter le désordre dans le budget du pays, les conventions diverses qui sont intervenues entre les Compagnies fermières et le Trésor ont au contraire sauvegardé l'intérêt général. Elles avaient empêché pendant longtemps toute confusion entre le budget annuel de la France et les comptes d'exploitation des voies ferrées. Cet état de choses a commencé à être modifié en 1878, lors de la constitution du premier réseau d'État : elle a eu pour conséquence l'introduction dans notre budget d'un élément d'incertitude et d'obscurité, résultant du fait que les ressources générales du Trésor étaient dorénavant à la disposition d'une administration dépensière par excellence. Le programme de travaux publics, auquel le nom de M. de Freycinet est resté attaché et qui comprenait des milliards de crédits pour les voies ferrées, a nécessité l'émission de la rente 3 0 0 amortissable, dont les intérêts et le remboursement, dans une période de soixante-quinze ans, incombent au budget général de l'État : aucun lien n'est établi entre cette dépense et les recettes nettes des lignes qui, logiquement, devraient lui servir de gage. Les conventions intervenues en 1883 entre l'État et les grandes Compagnies de chemins de fer furent conclues sous la pression de l'opinion publique, qui s'inquiétait de voir les nouvelles lignes absorber des sommes de plus en plus considérables et menacer l'équilibre du budget. Le Trésor dut conserver à sa charge la majeure partie du coût de la construction : mais les Compagnies, à qui le soin de l'exécution demeura confié, s'engagèrent à avancer les fonds : elles se les procurèrent en émettant leurs propres obligations. Le service de ces titres était garanti par l'État, qui inscrivait au budget une annuité égale au service de l'intérêt et de l'amortissement. C'était une lourde charge, puisqu'il s'agissait de construire plusieurs milliers de kilomètres de lignes coûteuses. Mais elle était limitée : une fois la construction achevée, la somme des engagements de l'État était connue, arrêtée *ne varietur*. Il demeurait étranger à l'exploitation. Les Compagnies avaient bien le droit, pendant les quinze années qui suivaient l'ouverture des nouvelles lignes, d'en porter les insuffisances éventuelles au compte du premier établissement, dont les charges sont garanties par l'État : mais ici encore il s'agissait d'un engagement temporaire, non susceptible de s'accroître indéfiniment.

Tout a changé depuis le rachat du réseau de l'Ouest. Tout d'abord, le Trésor s'est engagé à verser à l'ancienne Compagnie une annuité qui représente le service de ses obligations et assure un di-

vidende à ses actions ; ensuite il a assumé les charges de l'exploitation, et, de ce chef, la situation n'a cessé d'empirer. D'une part, les dépenses du personnel ont augmenté dans une proportion extravagante : non seulement les salaires ont été relevés sans que la nécessité, dans bien des cas, en fût démontrée ; mais le nombre des employés de tout grade a grossi d'une façon démesurée. En second lieu, les dépenses d'exploitation et de premier établissement n'ont pas cessé de croître. Voici les résultats depuis le rachat :

Années	Millions de francs		
	Recettes de l'exploitation	Dépenses	Produit net
—	—	—	—
1909	219	157	62
1910	229	174	55
1911	233	171	62
1912 (prévision)	244	207	37

Le produit net de l'exploitation, en diminution constante, ne représente plus aujourd'hui que le tiers environ de l'annuité que le Trésor doit à l'ancienne Compagnie ; le service des obligations à émettre par l'Etat pour couvrir les dépenses de premier établissement s'élève déjà à 5 millions et va croître rapidement : il doublera du seul fait des dépenses prévues pour 1912. Au mois de mars dernier, l'État a procédé à l'émission d'une première tranche d'obligations, dont le produit doit être appliqué aux dépenses du réseau : le montant de l'emprunt s'élevait à 300 millions de francs, représentés par 600.000 obligations de 500 francs chacune, rapportant 4 0 0 d'intérêt annuel, soit 20 francs, amortissables au plus tard en 1962 et au plus tôt en 1913. Ainsi non seulement il a fallu rouvrir le Grand Livre de la dette publique, mais le taux de l'emprunt a dû être fixé à 4 pour 100, c'est-à-dire à 1 pour 100 au-dessus de celui qui, depuis le commencement du xxe siècle, mesurait le crédit français. Il est vrai que, afin d'essayer d'établir une distinction artificielle entre les rentes d'État antérieurement émises et le nouveau titre, on a allégué que ce dernier n'était pas une « dette générale » mais une « dette spéciale » : on a soumis les coupons de ces obligations dites « de chemin de fer » aux impôts qui frappent les valeurs mobilières françaises autres que les fonds d'État. En réalité elles ne sont des titres de chemins de fer que de nom ; elles n'ont aucune hypothèque sur les lignes pour les dépenses desquelles elles sont émises ; elles n'ont aucun droit particulier sur les revenus du réseau ; si ce réseau, dans une hypothèse qui n'a rien d'absurde, finissait par ne plus fournir un centime de revenu net, le Trésor public n'en resterait pas moins tenu de faire le service intégral du revenu et de l'amortissement des « obligations des chemins de fer de l'État. » La quantité de ces dernières est destinée à s'accroître indéfiniment ; elles pèsent d'un poids singulier sur le marché de nos fonds ; dès leur apparition, elles ont déterminé un déplacement sensible dans la cote du crédit public ; elles continueront de le faire ; elles empêcheront vraisemblablement, pour une période indéfinie, la conversion de la rente perpétuelle 3 pour 100, qui aurait pu être envisagée si le Grand Livre était demeuré fermé et si une politique financière raisonnable avait permis à nos budgets de se solder en équilibre, sans recourir à d'ingénieux expédients qui sauvent le présent aux dépens de l'avenir.

Il est fâcheux d'avoir ajouté à tous les autres motifs d'emprunt qui se présentent dans la gestion de nos finances celui d'une exploitation destinée, par sa nature même, à provoquer des dépenses incessantes, d'autant plus fortes que l'industrie est plus prospère. Cette nécessité sera une cause permanente de détérioration du crédit public, et elle aura en même temps son contrecoup sur celui des grandes Compagnies. Le crédit de celles-ci, en effet, tout en étant distinct de celui de l'État, ne peut pas ne pas se ressentir de ses fluctuations. Il a, depuis le commencement du siècle, subi une dépréciation sensible. La Compagnie de Lyon obtenait, en 1899, pour ses obligations 3 pour 100 un prix moyen de 460 francs, et de 420 francs pour ses obligations 2 1/2 pour 100 ; en 1912, les cours de ces titres sont tombés à 410 et 374 francs, c'est-à-dire qu'ils ont baissé d'environ 11 pour 100 ; et encore convient-il d'observer que la valeur de la prime d'amortissement est aujourd'hui bien plus élevée qu'il y a douze ans, par la double raison que l'écart entre le cours actuel et le pair est plus grand, et que la période de remboursement est plus courte. La valeur actuelle des 500 francs, chiffre auquel l'obligation est remboursable d'ici à la fin de la concession, est d'autant plus forte que la période est plus brève, et l'écart entre le prix de vente du titre et cette valeur actuelle représente pour l'acheteur un avantage d'autant plus grand, et pour la société venderesse une charge d'autant plus lourde. C'est en réalité une baisse d'un huitième environ qui a frappé les obligations de nos grandes Compagnies. Nous ne prétendons pas qu'elle soit due uniquement à l'affaiblissement du crédit public ; le renchérissement général des capitaux dans le monde y entre pour une bonne part : mais le changement de capitalisation de nos fonds publics n'est pas resté sans influence, et ce changement, à son tour, est dû en partie aux émissions nouvelles d'obligations d'État.

Nous avons volontairement laissé de côté la question technique de l'exploitation des voies ferrées. La discussion à cet égard est d'ailleurs superflue.

Aucun des partisans les plus convaincus de l'excellence des services d'État n'oserait prétendre qu'ils soient supérieurs à ceux des compagnies particulières. Mais nous insistons avec d'autant plus d'énergie sur le côté financier du problème, que notre étude a eu pour but de mettre en évidence. Bien que le rapport de la dépense à la recette, c'est-à-dire le coefficient d'exploitation, soit de plus en plus difficile à dégager pour le réseau d'État, les chiffres de ses produits nets que nous avons fournis sont éloquents : ils montrent l'abîme qui les sépare, sous ce rapport, de ceux des cinq grandes Compagnies qui se partagent le reste du réseau français d'intérêt général. Pour 1912, le coefficient, d'après les prévisions budgétaires, serait de 84 p. 100, tandis qu'en 1911, il était :

Au Nord de.....	61,41 p. 100
A l'Orléans de.....	50,80 p. 100
Au Midi de.....	54,61 p. 100
A l'Est de.....	57,46 p. 100
Au Paris-Lyon de.....	55,18 p. 100

D'autre part, les Compagnies particulières rendent à l'État une foule de services gratuits et lui paient une série de taxes qui représentent pour le budget des rentrées considérables. Le tableau ci-après, divisé en deux parties, récapitule d'abord les sommes effectivement versées au Trésor, ensuite celles

IMPÔTS PAYÉS ET ÉCONOMIES RÉALISÉES	MILLIONS DE FRANCS				
	P.-L.-M.	Orléans	Nord	Est	Midi
Impôts acquittés par les Compagnies					
Impôt de la grande vitesse.....	22	18	31	25	9
Timbre des récépissés.....	12				
Droits de licence et d'estampille sur les voitures.....	0[1]				
Abonnement au timbre (actions et obligations).....	4	10			5
Droits de transmission.....	6				
Impôt sur le revenu des valeurs mobilières.....	9				
Impôt sur la propriété bâtie, non bâtie, portes et fenêtres.....	1	3			1
Patente.....	1				
Droits de douane sur houille, coke, acier, fer, etc.	3				
Économies résultant des immunités stipulées par le cahier des charges.					
Administration des postes.....	18	24	14	25	5
Administration des télégraphes.	3				4
Militaires et marins.....	13				
Agents des contributions indirectes et douanes.....	0[1]				0
Transports de la guerre.....	0[2]				0
	93	55	45	50	25

[1] L'État a en contribué pour 704 millions de francs à l'établissement du réseau, recevant aussi un intérêt de plus de 7 p. 100 sur les sommes ainsi versées pour lui à cet objet.

que le Trésor aurait eu à débourser pour le transport de ses services postaux, des soldats et marins, d'un certain nombre de fonctionnaires, si les Compagnies n'étaient tenues, en vertu de leurs cahiers des charges, d'effectuer ces transports gratuitement ou à prix réduit. Certaines d'entre elles donnent le détail de ces sommes; d'autres les réunissent en groupes; nous reproduisons les indications que fournissent les rapports soumis aux assemblées de 1912.

Le total général est de 268 millions de francs, qui sont bien une ressource effective pour le budget. Le jour où le réseau français serait tout entier exploité par l'État, le Trésor cesserait de percevoir les impôts énumérés ci-dessus, et ne réaliserait plus les économies de transport qui lui sont actuellement assurées. Le revenu net, déjà si faible, de ses lignes serait diminué d'autant.

IV

De quelque côté que nous examinions la question, nous arrivons toujours à la même conclusion, c'est que les chemins de fer doivent rester ou revenir aux mains de sociétés particulières. Nous ne voulons en aucune manière prétendre qu'ils constituent une industrie privée, au même titre qu'une fabrique de fer ou une filature de coton : c'est un service d'intérêt général que celui des transports de voyageurs et de marchandises, et, à ce titre, le gouvernement ne saurait s'en désintéresser. Il est bon que la nue propriété des lignes lui appartienne, comme cela est le cas chez nous; il est bon que des droits de contrôle financier, de surveillance administrative et technique, d'homologation des tarifs, lui soient expressément reconnus et maintenus. Un partage des bénéfices, après qu'une rémunération raisonnable a été réservée aux capitaux constitutifs de l'entreprise, doit être stipulé en faveur du Trésor. Mais, une fois ces points bien établis, le service sera mieux assuré et les intérêts du public mieux sauvegardés par un fermier privé que par des fonctionnaires, et cela pour des raisons qu'il est aisé de comprendre : le fermier, stimulé par le désir du gain, tenu sans cesse en haleine par la crainte de donner lieu à une intervention administrative dès qu'il s'écarterait de son cahier de charges, s'efforcera à la fois de donner satisfaction à sa clientèle et de gérer économiquement. Le public, lorsqu'il aura à se plaindre du service, trouvera un appui auprès de l'autorité : celle-ci sera dans son rôle en le protégeant contre des abus possibles. D'autre part, l'expérience a prouvé qu'une société particulière, tout en traitant bien son personnel, a plus d'autorité sur lui qu'un ministre n'en a vis-à-vis de fonctionnaires, dont l'esprit est devenu

d'autant plus mauvais que le nombre en a augmenté dans le monde moderne.

Enfin, et c'est là peut-être l'argument le plus fort contre l'exploitation d'Etat sous un régime parlementaire, la confusion des comptes d'un réseau de chemin de fer avec le budget général amène des conséquences funestes. Dès aujourd'hui, moins de quatre ans après le rachat du réseau de l'Ouest, il est impossible de voir clair dans ses finances. Les comptes de l'ancienne Compagnie montraient les résultats de chaque exercice, la position respective du Trésor et de la société, les dettes de celle-ci envers le premier, les dépenses de premier établissement. Depuis 1909, la situation est de plus en plus obscure, et le danger grandit en raison de l'ignorance où demeurent ceux qui devraient être responsables, c'est à-dire les membres du Parlement. Le prix de revient dans les exploitations d'Etat est hors de proportion avec celui de l'industrie privée : « La vérité », disait récemment un haut fonctionnaire belge, « c'est que, dans le chemin de fer de l'Etat, il y a toujours deux hommes là où il en faudrait un, et que les deux font le travail d'un demi ».

M. Colson, en citant ce mot dans son récent ouvrage *Organisation économique et désordre social*, signale avec raison la gravité du péril qu'entraîne cette détestable utilisation du personnel de l'État. L'amélioration du sort de l'humanité a pour condition primordiale la productivité du travail de chacun. En assurant des salaires, en général élevés, à de nombreux individus qui ne fournissent pas en retour un travail équivalent, l'État appauvrit la société. Plus ces bras et ces travaux mal utilisés sont nombreux, plus la force économique de la nation est compromise, et plus il faut que les particuliers et les groupements qui agissent en dehors des fonctionnaires fassent d'efforts pour contrebalancer l'influence pernicieuse d'une semblable organisation, ou plutôt désorganisation ; plus aussi le fisc leur demande d'impôts : c'est le travailleur, sobre, énergique, appliqué, qui paie pour le paresseux, l'incapable, l'insuffisant.

Les chemins de fer d'Etat ne valent pas mieux que les arsenaux d'Etat. Ils compromettent comme eux la fortune publique, en engloutissant chaque année des sommes incalculables dans les ténèbres budgétaires. Le souci de nos finances exige le maintien, en principe, du régime actuel de nos cinq grands réseaux ; il conviendra d'ailleurs bientôt d'y apporter certaines modifications, notamment en vue de l'approche de la fin des concessions, et d'allonger la période d'amortissement des obligations. Mais si d'une part nous ne voulons pas ajouter chaque année une charge nouvelle à celles qui écrasent déjà le contribuable français, si d'autre part nous désirons conserver le magnifique domaine que constituent pour les budgets de la prochaine génération les cinq réseaux non encore rachetés, si, sans attendre une époque qui peut paraître lointaine aux impatiences contemporaines, nous voulons retirer du partage des bénéfices une ressource pour de prochains budgets, ou procurer au Trésor, par des conventions analogues à celle qui a été signée en 1911 avec la Compagnie de l'Est, des aubaines précieuses, nous rayerons une fois pour toutes du programme des soi-disant réformes le rachat des chemins de fer. Nous irons plus loin : nous rechercherons si le réseau actuel de l'Etat ne pourrait pas être donné à bail à une Compagnie fermière, avec laquelle pourraient être passées des conventions modèles en quelque sorte : on profiterait à cet effet de l'expérience acquise depuis un demi-siècle, de façon à assurer au public la meilleure exploitation possible, et à l'Etat le maximum des avantages financiers qu'il est en droit de réclamer. Après avoir vu fonctionner ce nouveau régime pendant un certain nombre d'années, on le prendrait à son tour comme base pour les renouvellements éventuels de traités avec les grandes Compagnies.

Tel est le programme qu'il faut avoir le courage d'envisager si on veut assainir nos finances. Tant d'autres dangers les menacent déjà qu'il est urgent de les délivrer au moins de ce réseau d'Etat, qui va, si l'on n'y met bon ordre, réclamer chaque année des centaines de millions au budget, et rouvrir, pour une période indéfinie, le Grand Livre de la dette publique.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

LES MARIAGES DU DUC DE GUISE

I

Le 29 juin 1637, à l'heure de matines, deux cavaliers sortaient de Nevers et galopaient côte à côte sur le chemin d'Autun. Quelques serviteurs dûment armés et les pages porteurs de valises suivaient de leur mieux, à distance respectueuse.

L'aîné de ces voyageurs avait vingt-trois ans. Il passait pour un des plus beaux gentilhommes de son temps. Son nom valait sa haute mine, car c'était Henri de Guise, cadet de Lorraine, celui-là même que Mme de Motteville a qualifié de « véritable portrait de nos anciens paladins ». L'autre cavalier, plus jeune de quatre années, aurait excité la même admiration s'il eût consenti à relever les

bords de son large feutre, mais la jalouse coiffure rendait le visage invisible, et force était de s'en tenir à la finesse aristocratique des lignes et à la grâce exquise des gestes pour pressentir un travestissement et reconnaître sous le satin du pourpoint la non-pareille Anne de Gonzague-Mantoue, fille du duc de Nevers, la propre sœur, et la rivale en beauté de la célèbre Marie, qui, avant d'être reine de Pologne, fut tant aimée du grand écuyer Cinq-Mars.

Que signifiait cette matinale chevauchée? Cette chose — peu extraordinaire sous le règne de Louis XIII — que le jeune homme était fort galant, la jeune fille très romanesque, et que le premier enlevait la seconde.

Le but de leur équipée était Besançon, où un hôtel princier était préparé pour les recevoir. Les valets de bagages, partis en avant, devaient tenir un carrosse à leurs ordres, et leur assurer sur la route la commodité nécessaire des changements de toilette. Nulle inquiétude ne les talonnait du côté de Nevers, car monsieur le duc — qui seul se fût permis de les poursuivre — était suivant son habitude à la Cour, entièrement dégagé de tout souci paternel.

Après le quart d'heure de galop qu'ils avaient soutenu, moins par prudence que pour donner du piquant à leur aventure, les deux compagnons mirent au pas leurs montures, et engagèrent la conversation. Que de choses en effet n'a-t-on pas à se dire en pareille occurrence! Il est vrai qu'au lieu de marquer du trouble, et de parler à voix basse suivant l'usage, l'un et l'autre se dépensaient en gais propos et caquetages mondains. Demoiselle Anne s'admirait de voir pour la première fois se lever l'aurore, Henri trouvait amusant d'avoir chargé ses gardes de mousquets inutiles; ensemble ils se demandaient ce qu'on penserait à Paris de leur jolie fugue; et de rire. Tant et si bien que M. de Guise ayant pris le ton sérieux pour dépeindre quelque peu sa passion, la fille de M. de Nevers cessa de l'écouter, et devint pensive. Non que le spectacle de la belle nature la fît rêver; les arbres majestueux et les frais vallons ne fixaient guère ses regards; une autre préoccupation la hantait : pourquoi courir ainsi dans la rosée au lieu de se marier à midi au milieu des fêtes?

Comme c'était une personne de résolution, elle soumit sans ambages son idée au beau cavalier. Les objections de celui-ci ne se firent pas attendre. Il n'était qu'un pauvre cadet, M. de Nevers eût à coup sûr refusé son consentement. L'amazone ne se paya pas de cette défaite et devint pressante, à tel point qu'il dut avouer que sa qualité d'archevêque de Reims était un obstacle de nature grave.

Ici une digression est nécessaire. Henri de Guise, l'amoureux de Mlle de Gonzague, n'était qu'un obscur descendant des Balafrés qui ébranlèrent le trône des Valois. On évitera toute confusion en établissant ici d'une façon sommaire la filiation des membres de cette illustre famille. Le premier fut Claude, comte de Guise, chef de la branche cadette des ducs de Lorraine. Il commandait les lansquenets à la bataille de Marignan, où il perdit ses deux frères, et reçut pour sa part vingt-deux blessures. Le reste de sa vie fut employé à fonder la grandeur de sa maison. Il obtint de faire ériger son comté en duché-pairie, et devint si puissant que pendant la captivité de François Ier, il fit partie du Conseil de Régence.

Le second duc de Guise fut François, le grand Balafré, qui reprit Calais aux Anglais, défendit victorieusement Metz contre Charles-Quint, se fit le protecteur des catholiques, et tomba près d'Orléans sous le coup de pistolet de Poltrot de Méré.

Son fils Henri, le troisième duc, marqué d'une balafre comme son père, eut la gloire de fonder la Ligue, toucha du doigt la couronne de France, et fut assassiné aux États de Blois par les Quarante cinq.

Le quatrième duc, fils du précédent, ne fut qu'une ombre des Guise. Henri III l'avait fait enfermer tout jeune au château de Blois. Il s'évada avec un rare courage, ce fut son unique exploit. Depuis lors, il s'efforça de jouer un rôle sans y parvenir, prêta tour à tour son nom à tous les mécontents, jusqu'au jour où le terrible Richelieu fronça les sourcils. Aussitôt il se souvint fort à propos que quarante ans plus tôt, lors de son évasion, il avait fait vœu d'aller nu-pieds à Rome, passa la frontière, et se fixa définitivement en Italie.

Celui-là vivait encore en 1637. Il avait plusieurs fils : l'aîné, prince de Joinville en attendant mieux, et le second destiné à l'église, abbé de Saint-Denis, et pourvu à quatorze ans de l'archevêché de Reims, héréditaire dans sa famille. C'était le bel Henri que nous venons de voir à cheval sur la route d'Autun.

Le troisième fils était simplement chevalier de Guise. Inutile d'en parler ici.

Quant aux titres d'archevêque de Reims et d'abbé de Saint-Denis attribués à Henri de Guise, voyons quelle en était la valeur. Il en percevait les émoluments sans qu'aucun lien le rattachât à l'Eglise. Le costume même lui était interdit, à plus forte raison la fonction. Cette situation purement honorifique s'appelait alors un bénéfice. Toutefois cette quasi-prélature ne se pouvait concilier avec le mariage, et un acte de renonciation était nécessaire pour recouvrer la liberté.

Or les revenus étaient considérables, et notre cadet, fastueux, dissipateur, et criblé de dettes comme tous ceux de sa race, se sentait peu disposé à renoncer à son opulence, voire même pour les

beaux yeux de la précieuse Anne; et son désir le plus vif était de concilier ses intérêts et son escapade. La jeune fille, douée d'un esprit sagace, démêla chez lui quelque arrière-pensée, ne prit pas au sérieux la prétendue qualité d'archevêque, et se demanda s'il serait sage de se laisser conduire à Besançon. L'un s'efforçait de rester dans le vague, l'autre voulait prendre ses sûretés; tous les deux comptaient sur la continuation du voyage pour obtenir gain de cause, Il en résulta que chacun joua au plus fin; la discussion s'adoucit pour prendre un tour badin; ce fut à qui vanterait le mieux les charmes printaniers de l'école buissonnière.

Le repas du matin avait été préparé dans l'hôtellerie d'une bourgade où l'arrivée des nobles personnages causa une forte émotion. Les convives se montrèrent d'abord pleins d'enjouement. Mais lorsqu'on en fut au fruit, Guise ne parlant que de Besançon, Mlle de Gonzague se remit à parler mariage, et pour appuyer son dire commanda à l'hôtelier de brider son cheval.

— Orante, ma chère Orante! s'écria le gentilhomme alarmé. (C'était le nom de roman dont il l'avait gratifiée pour obéir au goût du jour). A quoi songez-vous donc?

On s'expliqua posément. Mademoiselle annonça qu'elle retournait à Nevers, s'estimant trompée. Monsieur, trop épris pour perdre une si adorable amie, fut en proie aux hésitations les plus poignantes. Il la pria, temps perdu; lui prodigua les serments, tarare. Un engagement devenait indispensable : il offrit d'écrire avec son sang une promesse de mariage des plus solennelles. Un geste d'adhésion lui servit de réponse, et le digne hôte finit par découvrir dans la maison du bailli une plume et du papier.

Alors M. de Guise tira son poignard, s'égratigna le bras juste assez pour faire couler quelques gouttes de sang, et traça les lignes suivantes, que par un hasard heureux les historiens ont conservées :

« A l'incomparable et adorable princesse Orante. Moi soussigné, Henri de Lorraine, dans l'extrême passion que j'ai d'honorer et servir la généreuse et très vertueuse princesse Anne de Gonzague, jure et proteste de n'aimer ni épouser jamais autre personne qu'elle. Et pour plus grande sûreté, je lui écris la présente promesse, signée de mon sang.

« Henri de Lorraine Guise ».

29 juin 1637.

Mlle de Nevers, sans s'émouvoir de l'innocent coup de poignard, avait lu par-dessus l'épaule de son chevalier. Lorsque la signature fut apposée, elle plia le papier, le glissa dans son corsage, s'assit sur un des escabeaux, le coude sur un genou et le menton appuyé sur sa blanche main. Il attendait. Elle réfléchit en petite personne destinée à devenir une profonde politique. Que valait cet écrit? La promesse de n'en pas épouser une autre, c'était fort bien; mais l'engagement de l'épouser ne s'y trouvait pas. M. de Guise était-il sincère? Et même s'il l'était, quel fonds faire sur la parole d'un gentilhomme aussi volage? Sans doute il importait de ne pas rompre, car ce cadet de Lorraine occupait une place dans le cœur d'Anne, et pas un seigneur de la Cour ne serait digne de le remplacer. Le parti, en outre, paraissait enviable, car Lorraine valait bien Gonzague, les Guise passaient pour les plus riches terriens du royaume, et à la mort du duc, qui ne pouvait tarder, Henri deviendrait prince de Joinville. Se voir femme d'un prince, qui est en même temps le prince charmant, quel beau rêve pour une jeune ambitieuse!

En conséquence, décision fut prise par la jouvencelle d'obtenir mieux que le billet d'Orante et de ne pas faire le voyage de Besançon.

Elle se leva et rajusta son feutre. Son cheval, tenu en main par un page, piaffait à l'ombre d'un orme. — J'ai votre promesse, qui m'est chère, lança-t-elle d'un air mutin; il s'agit maintenant de la tenir, à quand le mariage? — Bientôt, assurément; mais vous savez bien que cet archevêché...

Anne répliqua qu'il lui suffirait de résigner son titre; le cardinal Richelieu, ami de son père, s'y prêterait de bonne grâce. C'est pourquoi l'on ne devait pas se l'aliéner en donnant suite à la cavalcade trop hardie de cette délicieuse matinée. — Qu'allez-vous faire? interrogea le gentilhomme tout perplexe. — Bel ami, je retourne chez mon père, pour penser à celui que j'aime, et l'attendre avec une tendre impatience.

Elle lui donna sa main à baiser, sauta en selle, et le saluant de la cravache, disparut au détour du chemin qui ne mène pas à Besançon.

Henri de Guise, grandement déconfit, la suivit des yeux avec une involontaire admiration, et lorsque l'image se fut effacée, il écouta le bruit cadencé des sabots du cheval.

Un merle sifflait dans la haie voisine. — Il se moque de moi, pensa le cadet de Lorraine.

Les négociations reprirent à distance. Anne de Gonzague, inquiète à son tour, entra dans la voie des compromis, et se résigna à imiter d'autres grandes dames de son siècle. Aussi deux mois plus tard, M. de Guise entra mystérieusement à Nevers, accompagné d'un chanoine de Reims qui unit les jeunes gens, par un mariage secret, dans la chapelle du château. Anne de Gonzague consentit cette fois à faire le voyage de Besançon.

Cette bénédiction nuptiale avait, d'après leurs conventions formelles, un caractère tout provisoire,

et le mariage devait être célébré en grande pompe, avec l'assentiment du roi et des deux familles, aussitôt que M. de Guise aurait fait accepter sa renonciation aux bénéfices ecclésiastiques. C'était d'autant plus facile qu'à l'âge de dix-sept ans il avait opté pour le monde en portant les armes dans une guerre contre le Turc. Mais ce beau-fils avait, tout autant que son épouse, des dispositions pour la diplomatie, et il se garda bien d'abandonner la source de son opulence, tout en feignant d'y travailler avec ardeur. Loin de vaincre les difficultés, il les faisait naître, et n'apportait jamais à Madame que le récit de ses déconvenues. Elle finit par perdre patience, se montra défiante, et Monsieur en vint à déclarer qu'il lui paraissait nécessaire de solliciter en personne à la Cour de Rome pour se délier de ses engagements envers l'Église. Aussitôt, pris d'un beau zèle, Guise passa les monts. Le changement de pays altéra sans doute sa mémoire, car au lieu de gagner la Ville Eternelle, il prit asile chez son père, dans le Milanais. De là, son humeur mobile le conduisit dans l'armée des Impériaux, où il se battit bravement. Toujours épris du nouveau, il aurait sans doute cherché d'autres aventures, si deux événements de haute importance ne l'eussent arrêté en route : en 1639 son frère aîné passa de vie à trépas, et l'année suivante mourut le père de famille. Voilà donc Henri devenu cinquième duc de Guise, chef de l'une des plus puissantes maisons du royaume de France. D'archevêché, plus question; le duc et pair cessait de plein droit d'appartenir à l'Église.

Heureux et fier, il arriva à Paris le 30 septembre (1640), et prit rang à la Cour. Anne de Gonzague-Nevers, son aimable femme, eut de la sorte de ses nouvelles, car il ne s'était plus souvenu d'elle au delà des Alpes. L'histoire ne nous apprend pas s'ils se revirent en ce moment, ni ce qu'ils purent se dire en se revoyant.

Toujours est-il que le nouveau duc le prit de haut dès le débotté, et compta sur son nom illustre pour jouer à la Cour un rôle dominant. C'est le contraire qui se produisit. Richelieu n'aimait pas les grands seigneurs d'allures féodales, et le descendant des téméraires Balafrés convenait moins que tous autres au créateur de l'unité royale. Henri fut donc tenu à distance par la main rude du soupçonneux cardinal. Se plaindre eût été inutile, se soumettre n'était pas dans les goûts de M. de Guise. Avec son caractère entreprenant et léger, il jugea préférable de renverser le terrible ministre, et se mêla aux conspirations de M. de Soissons et autres, qui préparaient une levée de boucliers. Souris qui voulaient jouer avec le chat.

Après trois mois de présence à la Cour, le duc en partit avec visage de conjuré.

Partait-il seul ? Non pas. Pour la seconde fois il enlevait Anne de Gonzague. Un renouveau de passion les avait, paraît-il, rapprochés. On n'a jamais pu connaître l'époque ni les motifs de leur réconciliation, mais ce qui est certain, c'est qu'en janvier 1641 ils recommençaient la chevauchée entreprise quatre ans plus tôt, madame déguisée, comme devant, en cavalier. Il est permis de supposer que le duc s'était engagé à faire célébrer alors un mariage public, car il faisait appeler en tous lieux sa compagne « Madame la duchesse de Guise ». Ils parcoururent de la sorte la Brie et la Champagne. Les populations ébahies regardaient passer nos galants époux, qui leur jetaient en souriant des poignées d'écus ; on eût dit d'une apparition de conte de fées. La duchesse pensait que ce voyage bruyant n'était entrepris qu'afin de braver le cardinal à la veille du mariage public, ce qui la rendait confiante et joyeuse. M. de Guise nourrissait d'autres desseins. C'est ainsi qu'un beau matin il se déroba sans prendre congé, gagna Sedan, livra bataille à la Marfée avec ses complices, et le comte de Soissons ayant perdu la vie, passa dans les Pays-Bas où il s'engagea au service du roi d'Espagne contre la France, et d'un cœur léger consomma la séparation.

Anne de Gonzague était jouée malgré sa finesse. Son orgueil la rendit philosophe. Elle fit contre fortune bon cœur, et subit l'abandon avec une rare désinvolture. Sa bourse étant peu garnie, elle licencia les gens de sa suite, remonta à cheval, tourna bride, et se dirigea à petites journées vers la capitale. Allait-elle vivre quelque temps dans la retraite, pour laisser passer le flot des malicieux commentaires? Qui l'eût supposé l'eût mal connue. Elle reparut immédiatement à la Cour, avec une superbe assurance. Mlle de Montpensier a écrit dans ses Mémoires : « La Gonzague se montra soudain parmi nous comme si de rien n'eût été ».

Plus tard, lorsqu'elle apprit que M. de Guise en avait épousé une autre sans vergogne, elle lui rendit la pareille en acceptant la main d'un prince de Bavière, toujours « comme si de rien n'eût été ».

C'est alors qu'elle devint cette fameuse Palatine, véritable inspiratrice de la Fronde, plus forte en intrigues que le cardinal de Retz, et tenant d'une main sûre les fils qui faisaient mouvoir Mme de Longueville et le grand Condé.

A suivre. JULES DE GLOUVET.

LA CULTURE MORALE DANS L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

L'œuvre de l'éducateur serait bien incomplète, si elle se bornait à former le corps aux habitudes régulières, et à renfermer, dans de justes bornes, l'activité turbulente des enfants. Sa tâche n'est pas seulement répressive. Elle consiste, aussi et surtout, dans le développement des qualités physiques et des énergies mentales.

Pour l'acquisition des qualités proprement corporelles, l'école peut encore servir d'heureux correctif à l'éducation familiale, qui est exposée à tomber dans deux excès contraires, mais également funestes. Certains enfants, qui appartiennent surtout aux classes les plus pauvres, sont, en dehors de l'école, privés de toute surveillance, et jouissent, par suite, d'une liberté pleine de périls. D'autres, au contraire, sont l'objet de la part de leurs parents et surtout de leur mère, d'une affection si timorée que, sous prétexte de dangers souvent imaginaires, ils sont condamnés presque à l'immobilité et à la réclusion. De là ces petits enfants trop sages, qui ont peur de tout, et qui, habitués à voir toutes leurs velléités de mouvement réprimées, finissent par prendre leur parti de cette immobilité, et deviendraient de petits êtres craintifs et faibles, si une aide extérieure ne les tirait point de leur langueur engourdissante.

Autrefois, l'éducateur des enfants était appelé *ludi magister*, le maître de jeu. Et, en effet, une de ses principales occupations était, par des exercices réguliers, d'assouplir les membres des éphèbes, de [illegible] r leurs muscles, de donner au corps plus de souplesse, d'accroître les réserves d'énergie, parce que, sans la force, les qualités morales dont l'homme a surtout besoin, ne peuvent ni se maintenir ni s'exercer. Les mêmes nécessités se font sentir à notre époque. Sur les bancs de l'école, l'activité physique est suspendue, comprimée, tandis que le système nerveux est soumis à des efforts continus. Les programmes de l'enseignement primaire ont donc sagement fait de couper les exercices proprement scolaires par des récréations.

Mais ces récréations ne doivent pas être un simple repos pour l'esprit. Il faut aussi, d'une façon discrète, les faire servir au développement des qualités morales. Une des premières à acquérir, c'est l'énergie physique, qui réside dans la puissance des organes, puissance qui s'obtient, suivant la loi de l'habitude, par la répétition des mouvements appropriés. Le maître n'a pas à imposer ces mouvements dans les leçons trop méthodiques d'une gymnastique ennuyeuse. Mais il encourage les jeux, les sports, les exercices physiques où, stimulé par l'attrait du plaisir, le corps se porte de lui-même à une activité variée et bienfaisante. La fatigue alors n'est plus sentie, et par suite d'efforts plus longtemps soutenus, l'organisme se fait à l'endurance.

Dans ces jeux, qui se passent en présence du maître, les graves dangers sont écartés, mais non les menus accidents : une éraflure de la peau, un genou écorché dans une génuflexion involontaire, un nez aplati dans une chute, et qui verse quelques gouttelettes de sang. Si ces petites mésaventures s'étaient produites devant sa mère, l'enfant, assuré que ses pleurs provoqueraient sans aucun doute des effusions de tendresse et un débordement de cajoleries, n'aurait pas manqué de pousser ses cris accoutumés, et de croire qu'il était perdu. Mais il est en présence de ses camarades qui, dans de semblables occasions, se gardent bien de pleurer et sont les premiers à rire d'un bobo insignifiant. Leur petite âme courageuse passe en lui et le porte à imiter leur calme. Il apprend ainsi, par l'application inconsciente d'une loi psychologique, à atténuer la douleur en réprimant toute manifestation inutile.

Cette leçon de courage est, d'ailleurs, complétée par le maître, qui s'est approché de l'enfant, et qui, après avoir constaté que le cas ne présente aucune gravité, dit d'une voix calme, et avec un demi-sourire : « Ce n'est rien, allez vous laver à la fontaine. » De pareilles leçons, directes, appropriées aux circonstances, par suite essentiellement pratiques, servent plus, pour la formation des caractères, que la lecture ou le récit d'actions héroïques, dont la portée échappe à des enfants sans expérience en ces matières, et dont l'application reste lointaine et très problématique.

Les jeux sont aussi très précieux pour acquérir les qualités d'ordre librement voulu, de discipline et de hiérarchie consenties, d'entraide mutuelle, de solidarité reconnue, de concours de volontés tendant spontanément à un but commun. Ces qualités se développent surtout dans les jeux organisés, où se pratique une sorte de division du travail par l'attribution à chacun d'un rôle déterminé. Tels sont les différents sports anglais, qui se sont introduits en France, et dont il serait puéril de restreindre l'extension, sous prétexte qu'ils sont d'importation étrangère. Le *foot-ball* est sous ce rapport un des meilleurs. L'autorité du capitaine est reconnue ; ses ordres sont exécutés avec prestesse, avec entrain, avec le désir non pas seulement d'un succès personnel et égoïste, mais du triomphe

1. Voir la *Revue Bleue* du 7 juillet 1912.

de l'équipe dont on fait partie. Par des mouvements rapides, et que l'habitude rend automatiques, chacun accourt là où son aide est utile : il prend ainsi une leçon de solidarité d'autant plus efficace qu'elle s'est glissée en lui sans qu'il s'en doute. D'autre part, la division en deux camps est très utile pour exciter l'émulation, qui donne aux facultés tout leur élan, et à l'énergie toute son intensité d'action. Mais précisément la grandeur du désir pourrait faire dégénérer l'émulation en jalousie, et développer l'esprit de chicane, fertile en contestations, en injustices, en disputes. D'où l'utilité de l'arbitre qui tranche les difficultés, et dont chacun s'habitue à respecter les décisions, malgré les tendances contraires de l'amour-propre. Cette subordination du jugement individuel à la décision de l'arbitre, qui juge les cas particuliers d'après la règle du jeu, et qui les juge avec impartialité, est le meilleur apprentissage de la justice. Dans tout ceci, le rôle actif appartient à un écolier plus âgé et plus expérimenté. Mais l'influence du maître, bien qu'elle se dissimule d'ordinaire, et qu'elle n'apparaisse que dans de rares occasions, n'en doit pas moins rester dominante. Quand il ne commande pas ouvertement, c'est encore lui qui, d'une façon indirecte et cachée, met en jeu les ressorts de l'action : il joue alors le rôle de l'Éminence grise.

Dans la culture intellectuelle, il y a tout un ensemble de qualités morales à faire acquérir. Qualités morales, cela veut dire qu'il ne faut pas confier à la mémoire un amas de connaissances dont l'emploi futur, pour beaucoup du moins, reste fort hypothétique, et qui se dissipent bien vite, quand elles ne sont pas d'un usage courant. Le but est de cultiver avec intelligence *les facultés elles-mêmes*, en leur imprimant une bonne direction, et en leur conférant toute la puissance possible. Car les progrès ainsi réalisés s'incorporent, pour ainsi dire, à la constitution mentale, et trouvent leur emploi dans toutes les circonstances de la vie. La valeur véritable de l'être s'en trouve accrue, et, par suite, l'enfant s'achemine vers ce bien moral que nous avons jugé supérieur à tous les autres.

Quelles sont donc ces qualités qui se recommandent par leur double valeur, intellectuelle et morale ?

Celle qu'il faut s'attacher tout d'abord à développer, c'est *l'exactitude dans l'observation*. Pour cela, le maître prendra soin de tenir les sens des élèves toujours en éveil, de les stimuler, de les habituer à s'exercer d'une façon méthodique. Pas de descriptions purement verbales, qui ont le grave inconvénient de loger dans la mémoire des mots vidés de toute signification, ou associés à des représentations confuses et fausses. Des choses que l'enfant puisse goûter, odorer, palper, peser, presser, frapper, entendre, voir, et voir dans tous les détails, avec leur forme, leur structure interne, leur couleur : des choses dont les images pénètrent dans les esprits avec tout le cortège de leurs qualités réelles. Quand les choses sont bien connues, les *comparaisons* deviennent plus difficiles et plus sûres. A ce sujet, le maître habituera l'enfant à ne pas se fier à ses souvenirs, que le temps défigure si vite, et que la paresse et le désir risquent si souvent d'altérer. Mais il l'obligera à mettre les choses elles-mêmes en présence pour mieux distinguer les similitudes et les dissemblances, alors même qu'elles se déroberaient à un examen superficiel. C'est ainsi que se forme un *jugement solide*, qui ne se laisse pas décevoir par les apparences des choses, ni piper par les illusions de rêveries trop complaisamment entretenues.

Ces progrès ne se réaliseront pas en un jour. L'écolier, même le mieux doué et le plus attentif, ne sera pas sans commettre des erreurs, erreurs qui, suivant le judicieux précepte de Descartes, viennent d'ordinaire « de la précipitation et de la prévention ». A propos de ces erreurs, le maître ne manquera pas de signaler les règles propres à en éviter le retour. Elles résident essentiellement dans ce précepte : en toute matière, avant de se prononcer et de formuler un jugement, il faut attendre qu'une évidence pleine et entière se soit produite. Or, pour cela, il faut *réfléchir*, éveiller toutes les idées qui se rapportent à la question, en scrutant consciencieusement tous les coins de sa mémoire. Il convient surtout de s'habituer à faire surgir, au premier appel, les idées directrices, qui trouvent partout leur application, et sans lesquelles il ne peut y avoir que confusion et erreur. Parmi tous ces principes, une place prépondérante devra être réservée au principe de raison suffisante, sous sa double forme, théorique et pratique. Il ne sera jamais trop tôt pour montrer aux enfants, par des exemples empruntés à la vie journalière, que rien ne se produit au hasard, mais que tout fait dépend d'un ensemble de conditions qui l'ont amené et l'amèneront toujours à l'existence. Soucieux de ne pas s'en tenir à la théorie, le maître s'attachera à signaler, au nombre de ces conditions, et parmi les plus importantes, celles qui tiennent à la volonté humaine. Il montrera que par là l'homme est cause, et que, par suite, il est, en partie du moins, l'ouvrier de sa destinée.

Il ne suffit pas d'exercer, dans l'école, les facultés intellectuelles, et de contribuer ainsi à leur développement, il faut de plus assurer la durée des acquisitions réalisées, et préparer des progrès futurs. Cet important résultat sera obtenu par la

stimulation des tendances naturelles qui portent l'enfant à considérer les choses nouvelles et à tâcher de les assimiler à d'autres mieux connues.

En un mot, il faut tenir en éveil la curiosité. Une précaution, cependant, est à prendre à ce sujet. C'est de ne pas aiguillonner au hasard cette curiosité native, mais de la diriger avec discrétion vers des connaissances qui servent moins à l'utilité pratique qu'à la formation des premiers linéaments d'un caractère moral.

Le bien d'un être, disait Aristote, est d'accomplir son œuvre propre. Le travail scolaire est l'œuvre propre de l'écolier. C'est donc à l'occasion de ce travail qu'il faut mettre en jeu toutes les tendances de l'activité et toutes les inclinations de la sensibilité.

Les Hébreux, fuyant l'Egypte, avaient, sous la conduite de Moïse, traversé le désert, et supporté, sans trop d'impatience, leurs peines et leurs privations, parce qu'ils avaient confiance dans leur guide, et qu'ils jouissaient d'avance, par la pensée, des joies de la Terre promise. Il en est de même des écoliers. D'eux-mêmes, ils ne se livreraient pas à des travaux réguliers, méthodiques, prolongés, pour recueillir plus tard des avantages dont ils ne soupçonnent pas l'importance. Pour leur faire traverser d'un pas allègre les landes arides et semées de buissons épineux qui constituent les premières provinces de l'enseignement primaire, il faut que le maître inspire une pleine confiance. C'est par elle que ses conseils seront suivis, que ses paroles prendront toute leur valeur, et qu'elles imprimeront à l'activité intellectuelle un élan capable de surmonter tous les obstacles. La peine inhérente à l'effort ne sera plus sentie. Ainsi, avec la charmante ingénuité qui caractérise son âge, l'enfant, pour l'avoir entendu dire d'un maître aimé, trouvera du plaisir à fixer ses yeux sur les lettres de l'alphabet, à les combiner et à faire sonner d'une voix joyeuse les « ba, be, bi, bo, bu » ! Il en serait tout autrement, si l'enfant n'avait pas foi dans la parole du maître. « Comment voulez-vous que je lui apprenne quelque chose? Il ne m'aime pas », disait Diderot en parlant d'un disciple qui avait échappé au charme de son caractère.

Pour se faire aimer, le meilleur secret est d'aimer soi-même, non de cette affection aveugle qui gâte plus qu'elle n'est utile, mais de cette affection éclairée qui veut le véritable bien de l'être aimé, et qui en poursuit la réalisation avec fermeté et intelligence. Avec un tact fort sûr, les élèves reconnaissent la valeur d'une pareille amitié et se montrent pleins de zèle pour en recueillir les bienfaits. Le Maître devient alors une sorte de conscience objective qui règle toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les actions. Le maître enseigne? Donc, ce qu'il dit est vrai, intéressant, utile. L'enfant écoutera sans distraction toutes ses paroles, et tâchera de les loger fidèlement dans sa mémoire. Si on le lui commande, il alignera des chiffres sur le tableau noir, et, dans ses additions ou multiplications, mettra autant de soin à obtenir des résultats exacts qu'un général à préparer le plan d'une bataille. Pourquoi ces efforts, cet intérêt et même ces fortes émotions qui le font tour à tour pâlir de crainte, pleurer de honte ou s'épanouir de joie, ces émotions qui sont les indices sûrs d'une grande activité intérieure, et qui en sont aussi les stimulants? C'est que l'arbitre, le juge infaillible du bien et du mal, est présent; c'est qu'il suit avec intérêt le travail de l'esprit, et que l'élève le sent toujours prêt à louer le succès, à encourager les progrès, mais, aussi, attentif aux fautes, et n'hésitant pas à piquer de l'aiguillon d'un avertissement ou d'un reproche une pensée paresseuse ou distraite.

Mais, louer le succès est immoral, disent des pédagogues qui ne sont pas fâchés d'être loués pour cette belle maxime. L'élève doit s'habituer à trouver la récompense dans la satisfaction du devoir accompli. D'ailleurs dans une société démocratique, la supériorité dans les diverses formes du talent constitue, aux yeux des Cléons modernes, une atteinte au principe d'égalité. Et il ne convient pas au maître d'aggraver, par ses louanges, cette injustice naturelle (1), injustice d'autant plus réelle que les qualités de l'esprit — forme actuelle de la noblesse héréditaire — s'obtiennent, comme celle-ci, par un être « qui s'est donné la peine de naître ».

A ces prédicateurs laïques de la doctrine du pur amour, on pourrait d'abord répondre par un argument *ad hominem*, en leur recommandant d'être moins sensibles aux louanges, et de pratiquer, eux-mêmes, cette moralité transcendante qu'ils prescrivent à des enfants de moins de 10 ans. Mais il y a mieux à faire. Pour rassurer leur conscience sur le désir, aussi vif que secret, de respirer l'encens de la louange, on peut montrer que la louange, quand elle se distingue de la flatterie intéressée et servile, est légitime, c'est-à-dire, qu'elle est juste et utile à la réalisation du bien.

Dans une société démocratique, comme dans toutes les autres, il est juste de distinguer le mérite, là où il existe. Car l'égalité n'est pas le nivelage. En outre, ce serait une sorte de mensonge de mettre sur le même pied des esprits dont les dif-

(1) Nous récompensons toujours le succès, c'est-à-dire justement ceux qui sont déjà récompensés par leurs facultés naturelles, de par leur intelligence supérieure à celle de leurs camarades. J. Payot, la solidarité à l'école primaire dans *Congrès international de l'Education sociale*. F. Alcan 1901.

férences éclatent en traits si manifestes, un mensonge qui choquerait même les élèves intéressés à l'admettre, et qui diminuerait d'autant l'autorité du maître. Par son rôle même d'éducateur, il ne peut se dispenser de prononcer des jugements de valeur, d'approuver ou de blâmer, c'est-à-dire d'attribuer à l'auteur les mérites ou les défectuosités de son travail. Voilà pour la justice. Quant à l'utilité de la louange, elle n'est pas moins hors de doute. Elle forme, avec l'action supposée bonne, une sorte de couple où les deux éléments associés développent comme dans une pile, un courant d'énergie. Stimulée par l'idée de la louange, l'activité se porte, d'un élan plus vif et plus soutenu, à la réalisation des actes qui seront suivis d'un regard approbateur ou d'une parole encourageante. Par un effet bien connu de la loi d'association des idées, les deux choses, action et plaisir de la louange, seront tellement unies qu'elles ne pourront plus être distinguées. Comme un vase qui a conteuu quelque essence précieuse en conserve le parfum, l'acte, tout pénétré des bonnes senteurs de l'éloge, se fait aimer pour lui-même et garde tout son prix, alors même qu'il doit se produire sans témoin. Soumis à cette éducation tutélaire, l'enfant, fortifié moralement, appréciera le succès en lui-même, le succès privé de toute autre approbation que celle de la concience. Mais ne l'oublions pas. La conscience personnelle n'est alors que l'écho lointain et oublié de la conscience collective, dont le maître a été autrefois l'interprète. L'esprit social est logé en nous, et c'est lui qui nous juge.

L'éloge a sa contre-partie, le blâme. Or, si le blâme est justifié à l'égard du distrait, de l'indolent, du pareseux, dont les facultés somnolentes ont besoin d'être réveillées par l'aiguillon, ne serait-il pas injuste de l'employer à l'égard de ces élèves dociles, qui semblent attentifs, pleins de bonne volonté, mais dont les efforts restent stériles? Avant de s'abstenir du blâme, il faut tout d'abord s'assurer que l'effort est bien réel, et que l'attention est plus qu'une apparence. Les yeux sont ouverts, mais souvent devant eux flottent de vagues images qui recouvrent et déforment les choses; les oreilles résonnent d'un bourdonnement confus de paroles, mais aucune idée, aucune image distincte n'arrive jusqu'à l'esprit, tout entier occupé de visions imaginaires. Des questions précises, posées à l'improviste, révéleront souvent la présence de ces fantômes de l'esprit et montreront que, sous une apparence d'attention, l'élève ne se livre à aucune dépense effective d'activité. Le reproche ne sera pas alors déplacé.

Supposons cependant que l'effort sincère n'aboutisse pas. Que faire? Dans ce cas, le maître ne ferait pas mal de s'examiner lui-même, et de soumettre à une critique impartiale ses procédés d'enseignement. Par cet examen de conscience pédagogique, il reconnaîtrait qu'un insuccès complet vient souvent d'un vice de méthode, ou du moins d'une méthode mal appropriée à un élève d'une intelligence plus lente. Il tâchera, alors, d'être plus clair, et le désir de favoriser cette bonne volonté, si méritoire dans son impuissance, lui donnera de l'ingéniosité pour faciliter ses progrès. La conviction d'avoir affaire à une énergie qui se dépense presque sans résultat, lui inspirera de la sympathie, et lui dictera des paroles encourageantes. En tout cas, elle lui donnera une grande patience, et éloignera de lui les reproches aussi inutiles qu'injustes. D'autre part, l'effort, ainsi reconnu et apprécié, conservera chez l'élève toute sa valeur, et, plus tard, il pourra, lorsqu'il sera appliqué à d'autres choses, produire ses résultats ordinaires.

Un auteur contemporain (1) a dit : « L'éducation n'est complète que lorsque le conscient est passé dans l'inconscient. » Et encore : « On ne développe les qualités du caractère qu'en les exerçant. » Ces maximes renferment une très grande part de vérité. Et c'est d'après des principes analogues que nous avons recommandé, pour les premières périodes de l'enfance, l'emploi d'une méthode essentiellement pratique. Cette méthode est encore ici d'un grand usage. La vie scolaire fournit, à chaque instant et en foule, des occasions qu'un maître, habile ou simplement attentif, saura utiliser pour la création de bonnes habitudes. Et ces habitudes seront d'autant plus solides, tenaces et actives, qu'elles se seront élaborées plus lentement, par une longue accumulation de petites impressions, inaperçues, mais sans cesse renouvelées. C'est bien de cette façon que l'habitude devient, suivant le mot de Pascal : « Une seconde nature qui se substitue à la première. »

Cependant, l'automatisme moral, qui ne serait en définitive qu'une sorte de dressage, ne suffit pas. Une activité normale, qui ne serait point protégée par des idées, serait menacée de destruction, dès qu'elle serait exposée au choc d'influences contraires. La volonté et le sentiment, pour conserver toute leur force, doivent donc prendre leur point d'appui dans l'intelligence. D'où nécessité d'un enseignement moral proprement dit, un enseignement qui serve, d'une façon directe et explicite, à la formation d'une conscience réfléchie, c'est-à-dire, capable d'apprécier la valeur des actes, et de porter la volonté à l'accomplissement du bien par autre

1. G. Lebon, *Psychologie de l'Éducation*, p. [illegible].

chose que par l'impulsion aveugle d'une courte routine.

Cet enseignement ne doit, à notre avis, se donner ni de trop bonne heure, ni sous ce mode familier que préconisent les programmes universitaires. Donné de trop bonne heure, il ne serait point compris. De plus, il aurait le grave inconvénient de déflorer ces matières et d'émousser l'intérêt qu'elles pourraient présenter plus tard. La familiarité des entretiens est surtout à craindre. Elle est si proche de la vulgarité! Or, il ne faut pas que, sous prétexte de rendre la morale accessible aux enfants, on l'abaisse et on la fasse descendre jusqu'à la puérilité et à la platitude. C'est l'enfant qu'il faut grandir et élever dans les sphères supérieures, jusqu'à ces vérités sublimes. Aussi jamais on ne donnera à l'enseignement moral trop de dignité, trop de noblesse. Car c'est par là qu'il gagnera en respect et en autorité.

Pour auréoler la morale de toute sa majesté, il ne faudra pas s'adresser à l'intelligence toute nue, mais frapper les sens, intéresser l'imagination, émouvoir le cœur, user en un mot de tous les prestiges qui ont fait le succès des grandes choses, et qui deviennent légitimes, lorsqu'ils sont les serviteurs du vrai et du bien. Pour mieux se pénétrer de l'importance de son sujet, et pour se rappeler que sa plume ne devait rien écrire de vulgaire, Buffon ajustait à ses poignets des manchettes de la plus fine dentelle. C'est pour des raisons analogues que le magistrat revêt la robe, et qu'il donne aux arrêts de la justice le plus de solennité possible. Est-il besoin d'ajouter que la force des impressions religieuses tient, et a toujours tenu au costume, aux gestes, à la physionomie, aux chants, au caractère imposant des cérémonies extérieures? Eh! bien, quelque chose de semblable devrait être tenté à l'école. Pour le maître comme pour les élèves, la leçon de morale aurait besoin de se détacher nettement des autres exercices scolaires. Il faudrait que le maître ne passât point, sans transition, d'une leçon de géographie ou de grammaire à cet enseignement qui, pour n'être pas trop indigne du but supérieur auquel on vise, réclame une préparation spéciale et l'emploi de forces intellectuelles, non épuisées en partie par un travail antérieur. D'autre part, les élèves devraient être préparés, par tout un ensemble de circonstances appropriées, à entendre quelque chose de nouveau, de superieur, de particulièrement important.

C'est pour ces raisons qu'il me semble opportun de placer le cours de morale un des deux jours de congé, soit le jeudi, soit le dimanche. Ce jour-là, la salle d'école, bien propre et même un peu parée, tâcherait, en se dépouillant de son austérité purement scolastique, de prendre un peu du caractère, à la fois gracieux et imposant, des édifices consacrés au culte. Les enfants du cours supérieur, dont la tenue serait aussi plus soignée que d'ordinaire, viendraient sans autre livre que leurs livres de chant. Le maître, on pourrait presque dire l'officiant, exempt de toute préoccupation étrangère, bien pénétré de l'importance de son rôle, s'efforcerait de mettre en relief cette importance par un peu plus de solennité dans le costume, dans la démarche, dans l'attitude, dans la physionomie, dans le son même de la voix. Des chants, capables d'éveiller et de fortifier les grands sentiments, des chants étudiés à l'avance et bien sus, serviraient de prélude. Puis, après ces élans lyriques consacrés surtout à la glorification des héros en tous genres, viendrait le cours même de morale. Le mieux pour l'instituteur serait de lire, dans un des manuels autorisés par l'autorité académique, le développement des questions désignées dans le programme universitaire. Il ferait cette lecture avec le plus de conviction et d'intelligence possible, mais sans vouloir se livrer lui-même à une exposition personnelle. Car, privé de la longue préparation nécessaire pour se rendre maître de ces matières particulièrement délicates, il pourrait, s'il voulait parler de son propre fonds, ressembler à ces mauvais prédicateurs, qui par la faiblesse ou même la puérilité de leurs sermons, produisent un effet diamétralement opposé à celui que leur ignorante présomption leur faisait attendre.

Ce livre renfermerait non seulement une exposition didactique, mais aussi des récits, où les vices et les vertus, présentés sous une forme concrète, seraient mis vigoureusement en relief. Certains contes d'Alphonse Daudet, par exemple, seraient particulièrement capables d'impressionner de jeunes esprits et d'y laisser des traces durables (1).

Le rôle du maître se réduirait ainsi à des lectures, et à de courts commentaires, destinés surtout à attirer l'attention des élèves sur les points dont ils ne saisiraient peut-être point d'eux-mêmes l'importance. Ce rôle en aurait-il moins de valeur et d'efficacité? Loin de là. Il semble qu'il inspirerait plus de confiance. Tant que le maître parle en son nom personnel, il n'a qu'une autorité en rapport avec le mérite intellectuel et moral qu'on lui reconnaît. Or cette autorité est affaiblie par un contact journalier, contact qui révèle nécessairement, même chez les meilleurs, des défaillances et des imperfections. Il n'en est plus de même, s'il parle au

1 Voir en particulier dans les *Contes du Lundi* : La dernière classe ; La partie de billard ; Le mauvais zouave ; L'enfant espion.

nom de cette sagesse humaine, fruit de l'expérience et de la réflexion des sages de tous les temps. L'individu est toujours exposé à la faute et sujet à l'erreur. La raison collective, composée de ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité, se rapproche sans cesse de la perfection. A ce titre, elle peut être un guide sûr. Aussi, c'est derrière elle que le maître s'attachera à marcher, honoré de se trouver toujours en pareille compagnie, grandi d'être le porte-parole des sages de tous les temps. Plein de modestie, il se plaira à répéter : « Ce n'est pas moi qui ai trouvé ces belles maximes, je les ai reçues de mes maîtres. Et eux-mêmes, ils les avaient reçues d'autres penseurs, qui en avaient senti d'autant plus la justesse qu'ils avaient plus d'expérience et une plus grande force de réflexion. Je vous transmets à mon tour, le trésor de vérités qui m'a été confié, des vérités les plus précieuses de toutes, puisque, plus que toutes les autres, elles peuvent contribuer à la valeur individuelle et à la grandeur sociale. »

Et cette modestie, qui ne sera pas exposée à la critique et à l'envie, inspirera mieux sans doute la foi, l'espérance et la force : foi dans l'enseignement du maître, espérance du mieux, force pour l'accomplir.

ARTHUR BAUER.

ROUSSEAU ET L'HYGIÈNE DE LA PREMIÈRE ENFANCE (1)

Le livre I de l'*Emile* est un traité d'hygiène que ne désavoueraient pas les maîtres d'aujourd'hui. Où Rousseau puisa-t-il les inspirations qui lui permirent d'aborder avec une telle sûreté, avec tant de clairvoyance un sujet aussi spécial? Il nous a semblé qu'un médecin curieux du passé, fervent spectateur de la lutte des grands esprits de tous les temps contre l'erreur et le préjugé pouvait tenter cette recherche.

Dans une lettre touchante adressée à la Maréchale de Luxembourg, Rousseau écrit que le remords d'avoir abandonné son fils fut pour quelque chose dans le dessein qu'il forma de publier un « traité d'éducation ». En réalité, dans l'œuvre de Rousseau, l'*Emile* trouve sa place naturelle, prévue, inévitable. Il serait surprenant, qu'après avoir montré dans son premier « Discours » tout le mal qu'il pensait de la société moderne; que formant le projet de dessiner ce que devaient être à ses yeux les hommes et les Etats, il eût négligé l'un des points essentiels : l'éducation de l'enfant.

Rousseau *devait* écrire ce livre ; or, traitant de l'enfant dès sa naissance, il ne pouvait dire autre chose que ce que nous trouvons au livre I de l'*Emile*. L'apôtre du retour à la nature *devait* prêcher l'allaitement maternel, devait réclamer pour l'enfant le droit de se mouvoir sans douloureuse contrainte. C'est là une vérité si évidente qu'elle ne comporte pas de développement.

La source des conceptions de Rousseau sur les soins qu'il faut donner au nouveau-né, c'est dans Rousseau lui-même, dans l'ensemble de ses théories qu'il faut d'abord la chercher. De là naquit l'idée, et par là elle est sienne.

Qu'il se soit, en l'exprimant, inspiré des œuvres écrites avant lui sur le même sujet, c'est incontestable : nous y arrivons.

*
* *

Les auteurs sont nombreux qui depuis l'antiquité s'occupèrent d'hygiène infantile. Parmi les livres des anciens que Rousseau « dévorait » tout jeune encore, parmi les ouvrages de toutes sortes qu'il rencontrait dans le désordre de la maison de Mme de Warens, il s'en trouvait plus d'un qui traitaient de l'alimentation et du vêtement de l'enfant nouveau-né. Nous passerons rapidement en revue les œuvres anciennes et modernes où sont envisagées ces questions; nous nous arrêterons à celles qui paraissent avoir plus directement ou d'une façon plus certaine inspiré l'auteur de l'*Emile*.

*
* *

Dans l'antiquité, l'allaitement maternel était habituel. Les anciens pensaient que l'enfant devenu adulte garde de celle qui l'a nourri, en hérite, en quelque sorte, les traits dominants du caractère. L'École d'Alexandrie admettait cette doctrine qui mériterait d'être discutée, au moins au point de vue purement physiologique, à la lumière des connaissances modernes sur les propriétés curieuses des liquides organiques. Mithridate disait les Romains cruels, parce que Remus et Romulus avaient sucé le lait d'une louve. Caligula aurait eu une nourrice qui se frottait les seins de sang (1), Néron suça, dit-

1. Nous nous bornons aux deux points essentiels : alimentation, vêtemen

1. Plus tard, les deux philosophes qui vantèrent les bienfaits d'une Providence uniquement occupée à tout établir sur terre pour la plus grande commodité de l'homme, [illegible] craient Dieu d'avoir fait le lait blanc et non pas [illegible] qu'il avait eu la couleur du sang. L'homme serait [illegible] C'était l'opinion notamment de Scevole de Sainte-Marthe dont nous parlons plus loin.

on, le lait d'une ivrognesse. Virgile faisait nourrir par des lionnes ou des tigresses les héros au cœur indomptable.

Cette croyance contribua certainement à engager les mères à allaiter.

Plutarque dit (1) : « Meâ sententiâ matres ipsæ nutrire et lactare debent pueros », ce Plutarque que Rousseau savait par cœur à force de l'avoir lu. Phavorinus, philosophe gaulois établi à Athènes, engage les nouvelles accouchées à ne pas éluder l'impérieux devoir de l'allaitement; Aulu-Gelle, dans ses « Nuits attiques », nous rapporte son éloquent discours.

La coutume de comprimer le corps des enfants dans des vêtements trop serrés rencontre déjà d'avisés détracteurs : c'est Plutarque encore qu'il nous faut citer (2). D'après lui les nourrices de Lacédémone évitent avec raison d'envelopper les enfants de langes étroitement liés.

On le voit, par ces quelques lignes, Rousseau tout jeune a pu trouver dans ces modèles antiques qu'il admirait tant (3) le germe des idées qu'il devait plus tard développer.

Les pères de l'Église, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Ambroise, saint Grégoire, s'élèvent contre l'emploi de nourrices étrangères. Le pape Nicolas Ier, consulté par les Bulgares, dit que c'est par esprit de débauche que les femmes ne nourrissent pas. Pourtant, les documents les plus anciens que nous offre la littérature française montrent que l'allaitement maternel fut abandonné de très bonne heure.

Le roman de Robert le Diable (4), qui date du XIIIe siècle, nous conte que le jeune héros eut une nourrice étrangère. Blanche de Castille, quoi qu'on en ait dit, n'allaita pas son enfant, qui fut nourri par Marie la Picarde (5). Tous les enfants royaux eurent des nourrices à gages. Marie-Antoinette, dernière reine de France, fut la première qui donna le sein à ses enfants.

L'enfant ainsi délaissé par sa mère connaît aussi la torture de l'emmaillotement étroit. Vers 1350 le moine Franciscain Barthelémy l'anglais écrit (6) : « Les membres de l'enfant sont moult tendres et prennent, de légier, diverses figures. Et pour ce les doit-on lyer de plusieurs lyens afin qu'ils ne se tordent ». Plus tard Guillemeau, François Mauriceau décrivent en détail les bandes et leur barbare application.

Cet aperçu rapide des mœurs de l'ancienne France est nécessaire, il nous fait connaître le mal avant de voir à l'œuvre ceux qui vont chercher à porter le remède. Au XVIe siècle commence à se manifester la réaction contre ces pratiques malsaines. Ecoutons les précurseurs, assistons à leurs efforts.

La voix qui s'élève, semble-t-il, la première, est celle d'Erasme (1); il plaide pour l'allaitement maternel et montre ses bienfaits. Jean Bouchet (2) rappelle aux mères que si Dieu leur a donné du lait, c'est dans le dessein qu'elles nourrissent. Henri Estienne (3) trouve les mères qui laissent leurs petits boire un lait étranger semblables « aux payens et payennes qui exposaient leurs enfans ». Laurent Joubert (4) est plus véhément encore.

Mais voici Montaigne, Montaigne cité près de dix fois au livre I de l'*Emile* (5). Sur les points spéciaux qui nous occupent, il n'est pas précis, et l'on ne peut guère lui reconnaître l'influence que les traités généraux lui attribuent; citons pourtant ces lignes : « Tout ce qui veit se treuve naturellement équippé de suffisante couverture pour se défendre de l'iniure du temps. » Plus loin il dit que les Perses ont la tête fragile parce que « ceux-ci portent leurs testes tousiours couvertes de béguins et puis de turbans. »

Quelques années plus tard, en 1584, paraît la « Pœdotrophie, ou la manière de nourrir des Enfans à la mammelle » par Scevole de Sainte-Marthe. Arrêtons-nous; ce livre fut imprimé dix fois pendant la vie de l'auteur, « et plus de dix fois après sa mort (6) »; il eut une nouvelle édition en 1749, treize ans avant l'apparition de l'*Emile*. Il est donc très possible, malgré l'opinion de M. Gaspard Vallette (7), que Rousseau ait pu connaître et lire cet ouvrage.

Nous allons en extraire quelques passages qu'il est intéressant de comparer à l'œuvre de Rousseau (8). Dès la page 11, nous lisons à propos de

(1) PLUTARQUE. *De liber. educand.*

(2) *Vie de Lycurgue.*

(3) *Confessions*, L. I.

(4) Nous nous sommes fréquemment servis pour ce paragraphe du très précieux ouvrage de M. A. FRANKLIN. *La vie privée d'autrefois* (*l'Enfant*). (Paris. E. Plon-Nourrit et Cie), 1896, et des *Accouchements à la Cour*, de WITKOWSKI.

(5) Recherches de M. Tardif. Invent. des monum. histor. conserv. aux Arch. nationales.

(6) Trad. par JEAN CORBICHON, religieux augustin, dans son *Grand propriétaire de toutes choses*, dédié à Charles V

(1) *Colloquia*. 1534.

(2) *Epitres morales et familières* : 1545.

(3) *Apologie pour Hérodote*, 1566.

(4) *Erreurs et préjuges vulgaires touchant la médecine*. 1578.

(5) Cf. PIERRE VILLEY. *L'influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau*. Paris, Hachette et Cie, 1911.

(6) PERRAULT. *Vies des hommes illustres*.

(7) J.-J. *Rousseau gènevois*. Paris. Plon Nourrit et Cie, et Genève. A. Jullien, 1911.

(8) Nous renvoyons à la traduction française du poème latin de Scevole de Sainte-Marthe, par Messire Abel de Sainte-Marthe, Chevalier, Seigneur de Corbeville, Conseiller du Roy en ses conseils, Doyen de la Cour des aydes, etc... à Paris, chez Guillaume de Luyne, libraire juré en l'Université de Paris, au Palais, dans la salle des merciers, à la Justice

l'allaitement. « Car l'enfant était déjà accoutumé à ce doux breuvage alors que privé de la lumière, il était encore enfermé dans le ventre de sa mère... la couleur seulement en est différente, car aussitôt que le sang quittant sa première place va se mêler dans la poitrine... de rouge qu'il était il devient blanc et prend le nom et la couleur de lait. » Et plus loin ces lignes d'une grâce charmante au début, d'une chaleureuse véhémence ensuite : « Qui est-ce qui aura le plaisir d'entendre ses premiers ris et le doux murmure des premières paroles qu'il prononcera d'une langue bégayante? Insensée que vous êtes, pourrez-vous souffrir qu'une autre que vous jouisse de ce contentement, et l'embonpoint, la fraîcheur et les agréments de votre gorge, sont-ils préférables à ce point? » « Gardez-vous bien d'être si fort dépourvue de jugement, si ce n'est que vous ayez entièrement renoncé à toute affection naturelle, que de confier la nourriture de votre enfant à une étrangère, et de croire qu'il reçoive d'elle par un vil intérêt ce que vous, qui êtes sa mère, vous lui refusez. » — Faut-il l'attribuer à ces éloquents appels? Toujours est-il qu'au début du XVIIe siècle, en province (1) les mères consentent à nourrir. En tous cas Paris ne suit pas l'exemple ; à la Cour les nourrices se succèdent, de très grands princes envoient leurs enfants en nourrice; la mortalité infantile est atroce.

Vers 1690, l'influence de Locke et de l'Angleterre commence à se faire sentir. Rousseau cite Locke huit fois, et devait avoir en composant l'*Emile* son traité (2) sous les yeux. Voici ce qu'il pouvait y lire : « Les habits des enfans ne doivent jamais être étroits et surtout autour de la poitrine. Laissons à la nature le soin de façonner le corps comme elle le juge à propos. Elle agit avec trop d'exactitude pour que nous puissions la diriger. » Dans la préface du traducteur nous trouvons ces lignes empruntées à de la Loubère; (3) nous les rapportons afin que le lecteur les rapproche du livre de Buffon dont nous parlerons plus loin; et du livre I de l'*Emile* : « Les Siamois ont le corps bien fait, ce que j'attribue à ce qu'on ne les emmaillote pas dès l'enfance. »

Mme de Maintenon, au début du XVIIIe siècle, parle dans une lettre à la Princesse des Ursins de la méthode anglaise sans bandes.

En 1708, un livre très curieux de Ph. Hecquet (4 plaide avec chaleur la cause de l'allaitement maternel. Son chap. VII : « Que les familles et les États souffrent de ce que les mères ne nourrissent pas leurs enfants » montre, comme Rousseau le fera, combien l'usage de nourrices mercenaires nuit à l'esprit de famille.

Malgré la conviction de l'avocat, les arguments ne portent pas. Ils sont parfois faux, souvent naïfs. En 1718 Dionis (1) peut écrire : « Aujourd'hui, non seulement les dames de qualité, mais même les bourgeoises et les femmes des moindres artisans ont perdu l'habitude de nourrir leurs enfants. »

*
* *

Les grands esprits du XVIIIe siècle ne pouvaient manquer, après ceux du XVIe, de s'élever contre ces déplorables mœurs. Rousseau fut l'un d'entre eux ; son expression fut la plus éloquente, et surtout, qualité primordiale en pareille matière, lui seul sut se faire écouter.

Buffon, dans son histoire naturelle (2), s'étend longuement sur les dangers qu'il y a à livrer l'enfant à des mains mercenaires; il use d'arguments que nous avons vu employer déjà, et que Rousseau invoquera encore, dix ans plus tard : « Il n'y a que la tendresse maternelle qui soit capable de cette vigilance continuelle, de ces petites attentions si nécessaires; peut-on l'espérer de nourrices mercenaires et grossières?.. » Il vante la coutume des Siamois, des Japonais, des nègres, des sauvages qui laissent leurs enfants mouvoir librement leurs membres. Un passage de l' « histoire naturelle » est cité par Rousseau au livre I de l'*Emile*; il est bien connu, c'est celui qui commence par ces mots : « A peine l'enfant est-il sorti du sein de la nature, à peine jouit-il de la liberté de mouvoir et d'étendre les membres qu'on lui donne de nouveaux liens... » Rousseau rappelle avec scrupule le nom de l'auteur, donne l'indication bibliographique précise de l'ouvrage.

Plus loin, Buffon revient sur l'utilité du lait maternel : « Si les mères nourrissaient leurs enfants, il y a apparence qu'ils en seraient plus forts et plus vigoureux. Le lait de la mère doit leur convenir mieux que le lait d'une autre femme, car le fœtus se nourrit dans la matrice d'une liqueur laiteuse qui est fort semblable au lait qui se forme dans les mamelles... » Ceci est écrit en 1749; rappelons, en passant, que la

---

Claude Barbin, au Palais, sur le perron de la Sainte-Chapelle; Et Laurent d'Houry, rue Saint-Jacques, devant la Fontaine Saint-Severin au Saint-Esprit. 1698.

1. ANTOINE LOISEL, *Mémoires des pays de Beauvais et du Beauvaisis*, cités par A. Franklin, *loc. cit.*

2. *De l'éducation des enfans*, traduit par Coste. Chez Hermann Vatwerfert. Amsterdam, 5e éd., 1737.

3. *Du Royaume de Siam*, t. I, p. 80, de l'édition de Hollande.

4. *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux [illegible]* [illegible] De l'imprimerie de S. A. S. [illegible] Paris [illegible] Jacques Etienne, libraire, rue Saint-Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie, « A l'Olivier ».

1. *Traité général des accouchements*.

2. *Histoire de l'homme*.

Pedotrophie de Scevole de Sainte-Marthe eut, en cette même année, une nouvelle et dernière édition.

Ouvrons encore un livre bien oublié aujourd'hui, l'*Œthologie* (1), du chevalier Pierre-Aug. de Cramezel, officier de marine, et notons seulement ce passage, dont le style révèle bien l'époque, et qui ne manque pas d'intérêt au point de vue qui nous occupe étant écrit quatre ans avant l'*Emile* : « Mères qui cessez de l'être par une coquéterie ridicule ou par une criminelle complaisance pour vos maris sensuels... à combien de suites fâcheuses ne vous exposez-vous pas en forçant la nature d'ouvrir à votre lait d'autres voies que celles qu'elle a pratiquées elle-même... Vos enfants; oui, ce sont les vôtres lorsque les nourrices les reçoivent de vos mains, mais ce sont les leurs quand elles vous les rapportent. »

Ainsi les écrits deviennent plus nombreux, qui font appel au sentiment maternel; d'autres signes annoncent son réveil prochain, et font dire à M. G. Valette, dans son remarquable livre, que nous avons déjà cité : Les théories d'Émile sur l'hygiène et l'éducation de la première enfance sont dans l'air aussi bien à Paris qu'à Genève. »

Le célèbre Dr Tronchin (2) vient à Paris en 1756 pour « inoculer » les enfants du duc d'Orléans. C'était un apôtre convaincu de l'allaitement maternel, dont il plaidait la cause aussi bien à Genève qu'à Paris, auprès des élégantes, auprès des belles vaporeuses qu'il soignait avec ses fameuses pilules à la mie de pain. — Il ne paraît pas avoir été écouté par les mères dont il voulait faire des nourrices; il conseille de mettre aux enfants « un corps de cuir de veau, avec deux baleines seulement » pour remplacer le maillot étroit. La postérité médicale a envoyé ce « corps » rejoindre les bandes. Toujours est-il que vers 1755, il est à Paris un « bon » médecin, mieux que cela un « médecin à la mode », qui vante l'allaitement maternel. On sait que Rousseau eut commerce avec Tronchin. Celui-ci lui avait écrit le 12 décembre 1755 pour lui offrir ses soins, refusés d'ailleurs, mais acceptés pour Mme d'Épinay. Lors de son voyage à Paris, le médecin va voir Rousseau, puis le rencontre fréquemment à l'Ermitage; ils sont assez intimes pour que Tronchin entreprenne des démarches afin de débarrasser Rousseau de la mère de Thérèse Levasseur (3). Comme il arrivait inévitablement avec Rousseau, ils rompirent toutes relations vers 1759. M. H. Tronchin (1) pense que c'est « certainement dans ses entretiens avec Tronchin, alors son ami et son confident, que Rousseau a puisé tous ces détails minutieux de l'hygiène du premier âge ». Il put au moins en tirer profit.

En 1760 paraît le livre du Dr Desessartz sur l'éducation corporelle des enfants en bas âge (2). Nous arrivons à un point délicat de notre étude, obscur, discuté, et sur lequel nous croyons pouvoir apporter quelque précision.

Le livre de Desessartz, paru deux ans avant l'*Emile*, s'en rapproche beaucoup, en ce qui concerne l'hygiène de l'enfance. L'accusation de plagiat a été portée contre Rousseau dans un livre pamphlétaire paru en 1766, sans signature, et dû au bénédictin Dom Cajot (3), Il n'est pas question, pour nous, de discuter si Rousseau fut un plagiaire; cet accolement de mots nous semble un non-sens. Nous avons dit, d'autre part au début, pour quelle raison Rousseau devait être logiquement amené à écrire ce qu'il écrivit.

Ce qu'il nous importe de savoir, c'est ceci : « Rousseau a-t-il connu le livre de Desessartz? » Si la réponse est affirmative, le mérite de Rousseau n'en est nullement diminué; au contraire, au moment d'écrire sur un sujet spécial, c'est la manifestation d'un esprit scrupuleux que de s'entourer de toute la documentation possible.

Or, voyons ceux qui accusèrent; puis ceux qui défendirent, cherchons ensuite à tirer une conclusion de l'observation des faits et des dates.

Dom Cajot admet que Rousseau s'est inspiré largement de Desessartz; son livre est violent, injuste (il se garde, par exemple, de parler de Buffon, qui est une source certaine de Rousseau, parce que Rousseau le cite lui-même, et que tomberait de ce fait l'accusation de plagiat!); voici les lignes de Desessartz, celles dont Dom Cajot prend texte pour fulminer contre Rousseau. « La contrainte du maillot est la cause la plus ordinaire de ces difformités... qu'on lise ce que les voyageurs disent de la structure droite et régulière du corps des sauvages... la différence vient sans doute de ce que leur faible corps n'est point estropié par les entraves du maillot. » Evidemment Rousseau développe la même idée, mais Buffon aussi, mais Locke, Scevole de Sainte-Marthe et combien d'autres. Dom Cajot est emporté par la passion; il faut dire à sa défense

(1) *Œthologie, ou le Cœur de l'homme*, par le chevalier P.-Aug. de Cramezel, officier de marine. Rennes, Vatar, 1756. 2 vol. in-12.

(2) *Un médecin du XVIIIe siècle : Théodore Tronchin (1709-1781)*, par Henry Tronchin. Paris, Plon, Nourrit et Cie; Genève, Librairie Kundig. Librairie de l'Institut, 11, Corraterie, 1906.

Cf. encore *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. I, 1905. Genève, chez Jullien.

(3) Lettre au duc de la Rochefoucauld, 21 février 1757.

(1) *Loc. cit.*

(2) *Traité de l'éducation corporelle des enfants en bas âge* à Paris, chez Thomas Herissant, 1760

(3) *Les plagiats de M. J.-J. Rousseau de Genève sur l'éducation*, par D. J. C. B., à la Haye, et se trouve à Paris, chez Durand, libraire, [illegible] Saint-Jacques « A la Sagesse », 1766.

qu'il ne savait pas que l'*Emile* était composé depuis 1760; il ne connaissait que la première édition dont la date est: 1762. C'est là le nœud de la question; nous y revenons un peu plus loin. Desessartz lui-même, au début de sa seconde édition (1) accuse Rousseau de l'avoir pillé; mais avec discrétion sinon sans amertume. Il ajoute que c'est Piron qui indiqua son livre à Rousseau au moment de la composition d'*Emile*. Petitain (1829), Beaudoin (1891) admettent cette intervention de Piron.

C'est de la fausseté de ce dernier détail que part M. d'Espine pour soutenir l'opinion adverse. Sa communication récente (2) a pour but de démontrer que Rousseau n'a pu s'inspirer du livre de Desessarts, parce que l'*Emile* aurait été terminé, remis à Mme de Luxembourg au moment où parut le livre.

Or, les Annales typographiques, qui donnaient mois par mois depuis 1759 la liste de tous les nouveaux ouvrages parus, analysent celui de Desessartz en janvier 1760 (3). D'autre part la lecture du livre X des Confessions permet de penser que Rousseau avait certainement encore son manuscrit en mai 1760; la lettre à la Mlle de Luxembourg du 12 décembre 1760 semble même montrer qu'à cette date il ne s'en était pas encore dessaisi. Le livre de Desessartz est alors paru depuis presque un an. Rousseau a donc pu le lire, il est probable qu'il l'a lu, car il recherchait les ouvrages sur l'éducation (4); quant à dire qu'il l'a plagié, nous avons déjà fait connaître ce qu'on doit penser d'une pareille accusation. (5)

De 1761 à 1762 Rousseau demande encore plusieurs fois au libraire Duchesne de lui envoyer les livres, qu'il pourra trouver, concernant l'éducation des enfants. Le 12 mars 1762, il prie le même Duchesne de lui faire connaître le prix de « l'Education corporelle que vous m'avez envoyée ci-devant. » Mais les lectures que Rousseau put faire après 1760, ne l'engagèrent nullement à modifier son *Emile*. Le manuscrit qui fut remis à Madame du Luxembourg, celui qui d'après Th. Dufour (1) servit à l'impression, est presque sans ratures, et ne comporte que d'insignifiantes additions. Notre recherche doit s'arrêter aux livres parus dans le courant de 1760.

*
* *

On le voit, les sources furent nombreuses où Rousseau put aller étayer son opinion, fortifier sa conviction, puiser sa documentation. Il a pu lire Scevole de Sainte-Marthe, il a probablement connu le traité de Desessartz. Peut-on lui faire un crime, ou même seulement un grief, de ne les avoir point cités? Sans doute ne les avait-il pas sous les yeux au moment où il écrivait; car il ne se cache nullement pour citer Locke, pour nommer Montaigne, pour invoquer Buffon, dont il avait certainement les œuvres entre les mains alors qu'il composait l'*Emile*.

Ces ouvrages sont les sources indiscutables du traité de Rousseau; les livres dont il ne dit rien contribuèrent sans doute à confirmer son avis, mais ne le guidèrent point à l'instant d'écrire; il est naturel qu'il ne les ait pas rappelés; s'en souvenait-il distinctement lui-même?

*
* *

Rousseau vint donc après beaucoup d'autres.

Son mérite en est-il diminué?

En pareille matière, c'est le succès qui importe; Rousseau le premier parvint à l'obtenir. D'autres, avant lui, avaient lancé de pressants, parfois d'éloquents appels. Lui seul sut faire entendre sa voix. Son Héloïse avait conquis le cœur des femmes; elles l'écoutèrent quand il montra le devoir; il réveilla le sentiment maternel d'un engourdissement multiséculaire.

Les causes de ce succès sortent du cadre restreint de notre étude; nous devons le rappeler seulement pour montrer que par là son œuvre se distingue de toutes celles, plus ou moins analogues, qui la précédèrent.

Il vint après beaucoup d'autres, et qui donc peut dire à coup sûr: « Je suis le premier, personne n'eut cette idée avant moi »?

Buffon s'inspira de Sainte-Marthe, les modernes des anciens, on remonte, on remonte indéfiniment et l'on se perd.

Seul Rousseau révolutionna les mœurs; des progrès aujourd'hui obtenus, il est le premier auteur. L'opinion courante est juste, qui attribue à l'*Emile* la renaissance de l'allaitement maternel.

Dr Julien Roshem.

---

1. Paris, chez Croullebois, an VII (1799).
2. 2 juin 1908.
3. Van typog., ou Notice du progrès des connaissances humaines pour l'année 1760, dédiées à Mgr le Duc de Bourgogne par une Société de gens de lettres. Janvier, t. I, à Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire de Mgr le Duc de Bourgogne, rue Saint-Séverin. — L'analyse du livre de Desessartz contient ces lignes « . . . nous sçavons cependant que M. le Comte de Bachy, actuellement ambassadeur à Venise, a exigé de son plus jeune des ses enfans les entraves du maillot et les bottures du corps de bedaine. »
4. Lettre à Monsieur le chevalier de Lorenzy, du 3 nov. 1760. Voir les *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau, citoyen de Genève*. Paris 1826. Santelot et Cie Pl. de l'Ecole. Verdure, Q. des Augustins; Dupont et Poret, rue Vivienne.
5. Voir encore lettre à M. Jacob Vernet (29 nov. 1760), à M. Guérin, libraire (21 déc. 1760).

(1) Cf. la communication de M. d'Espine. *Bull. et mém.*, t. LIX, 605.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

HENRI FRANCK. *La Danse devant l'Arche.* Préface de Mme DE NOAILLES (Ed. de la « Nouvelle Revue Française »).

Discours prononcés sur la tombe de Henri Franck, le 27 février 1912.

LOUIS LE CARDONNEL. *Carmina sacra.* (« Mercure »).

FERNAND LAME. *Toiles et Bronzes.* (Edition de la « Revue des Poètes ». Jouve).

Certes, la plupart des hommes acceptent de vivre avec un cœur subalterne et une intelligence humiliée. La vie n'est pour un grand nombre d'hommes qu'une école d'avilissement. Combien, même parmi les meilleurs, ne savent point résister à ce dur apprentissage! Une soumission totale assure le succès. Ah! comme nous redoutons, pour nos maîtres, le succès! n'en est-il point qu'un commencement de gloire suffit à déconsidérer à jamais?

L'homme fait qui veut vivre, et ne pas déchoir, mais bien plutôt grandir, s'immobilise dans la constance de l'effort; je ne sais quelle raideur, et comme une immuable contrainte le distinguent entre tous. La noblesse d'âme ne se pare d'une grâce égale à sa beauté que chez certains vieillards, et quelques très jeunes gens.

Une jeunesse pensive et généreuse est sans doute l'un des spectacles les plus émouvants et les plus parfaits qui se puissent concevoir; quelle spontanéité! une force qui n'est point encore très assurée, et pourtant si confiante! une alacrité naturelle, une promptitude aisée, un élan joyeux, une joie inquiète, mais souverainement légère, impalpable et enveloppante comme la lumière; et sans doute le sentiment de la douleur — à quoi se mesure la profondeur d'une âme — le sentiment bien plus que l'expérience : cette jeunesse-là mesure toute la richesse de la souffrance, mais n'en a pas porté le poids; guerriers sans cicatrices, ils ignorent le prix des victoires chèrement achetées; nous les aimons; nous célébrons en eux la beauté du triomphe.

Tel fut, tel dut être, tel apparut à ces amis Henri Franck; le témoignagne de ces amis ne nous est pas moins utile pour découvrir son fin visage que son œuvre trop brève; lui-même, bien loin de nous en détourner, nous eût encouragés à cette constatation: il eût aimé devoir à l'amitié ce dernier bienfait... Pour nous, comment ne serions-nous pas frappés du ton de ces témoins affectueux, de leur nombre, de leur qualité, de la précision chaleureuse de leur langage! comment ne serions-nous pas curieux du lien insolite qui unissait à des arts, à des pensées éprouvées, voire illustres, la pensée, l'art de cet adolescent?

« Une âme qui se plaisait aux choses de l'âme », écrit M. Henri Bergson; voilà la parole essentielle, et qui résume tout ce que l'on pourrait dire sur Henri Franck. Avec une étonnante certitude, avec une résolution qui témoigne d'autant de caractère que de pénétration, il avait du premier coup déterminé le plan où il entendait se mouvoir, entendez le plus élevé qu'il soit donné aux hommes de bonne volonté d'atteindre; la seule pensée qu'il en pût être précipité l'épouvante; ne pas comprendre lui semble la plus effroyable disgrâce; comme il redoute de ne pas comprendre! et comme il craint l'assaut des toutes-puissantes vulgarités qui nous entourent! Tout ce qu'il écrit révèle un parti pris de hauteur, un mépris des vaines contingences, des façons basses de penser, de sentir et de s'exprimer, un dédain de l'accessoire, une passion de l'essentiel et du sublime que l'on rencontre chez bien peu de nos contemporains. En un temps de démocratisme intellectuel, il est un authentique aristorate d'esprit et de langage. A ce titre, son exemple est d'une infinie bienfaisance, et l'on souhaiterait que nul de nos jeunes gens de France ne l'ignorât.

A l'âge des hésitations, il choisit; il choisit la plus grande opulence; tant de jeunes hommes méritent que l'on s'apitoie sur leur dénuement! car la jeunesse dissimule souvent sous un voile de promesses et d'espoirs la plus lamentable pauvreté. Henri Franck choisit, il va droit aux profondeurs; un jaillissement magnifique le récompense; les sources du lyrisme et de l'idée l'envahissent; et certes, il n'eut pas le temps d'ordonner ses trésors; tout au moins dut-il en jouir avec ivresse; et sans doute, rien n'approche la volupté d'une telle existence.

Seuls quelques fragments dont l'ensemble — prose et vers — compose à peine un volume, nous révèlent sa pensée et ses joies; mais avec quelle éclatante netteté!

Ce qu'il y a de beau, chez Nietzsche, ce n'est pas, bien entendu, la doctrine de la surhumanité, surtout comprise comme on le fait généralement, c'est le don qu'il a eu de transporter dans l'intelligence les passions de la vie réelle, de faire, au sens chrétien du mot, de l'exercice de l'activité intellectuelle une *passion*. Il a le premier compris que la vie de l'intelligence pure est une vie qui a ses joies et ses chagrins, ses risques et ses aventures, ses voyages et ses stagnations, ses amours et ses haines, comme l'autre; qu'un conflit intérieur est exactement aussi dramatique qu'une rixe; qu'une amitié intellectuelle est une étreinte aussi forte que l'étreinte physique; qu'une haine intellectuelle peut être aussi mortelle, un dégoût intellectuel aussi violent, que la haine et que le dégoût physiques...

Ou encore :

L'idéalisme est incomplet et défiant de soi-même, qui demande aux idées de se *réaliser*, qui prétend dé-

montrer que les conflits matériels sont commandés par les conflits d'idées ; le véritable idéalisme n'admet pas qu'une idée gagne quelque chose à être réalisée : elle est vivante par elle-même ; le véritable idéalisme n'admet pas qu'une idée ne puisse être efficace que si elle entre en lutte ou en commerce avec une réalité extra-spirituelle : elle est par elle-même efficace. L'idéaliste dit plutôt : « Mon royaume n'est pas de ce monde » qu'il ne dit : « Ton règne advienne dans le ciel et sur la terre ». Il sait que l'idée ne pourrait que déchoir à se réaliser sur la terre, il se demande même en quoi pourrait consister cette réalisation. C'est ce qui le distingue de l'utopiste, qui, pour penser a besoin d'espérer : l'idéaliste se contente de la pensée toute nue, et ne croit pas ainsi mener une vie moins concrète, moins riche, moins pleine que celle des autres hommes.

Une vie concrète, riche et pleine, une activité omniprésente, ailée en quelque sorte, et qui eût encerclé de son vol rapide, et pénétré du plus perçant regard l'univers sensible et intelligible, voilà quelle fut l'ambition de Henri Franck. Comment évaluer ce que nous fit perdre l'interruption prématurée d'un tel programme ? Du moins ce qui nous fut donné avive-t-il nos regrets. Une subtilité déliée, une aisance qui s'affirme jusque dans les plus abstraites spéculations, une compréhension frémissante, voilà ce qu'annoncent, et parfois nous contraignent d'admirer, ces fragments critiques : entre toutes, quelques pages consacrées à Maurice Barrès sont dignes d'être méditées : un certain dom Pastourel ayant, au sujet de l'évolution des idées de Maurice Barrès, évoqué l'écrasante mémoire de Pascal, Henri Franck nous met en garde contre d'imprudents rapprochements : en vérité distinguons : « ce que Barrès entend par cœur, Pascal l'eût appelé fantaisie... Le moi auquel tient Barrès, ce n'est pas celui auquel Pascal attachait tant de prix. C'est au contraire celui qu'il jugeait *haïssable*.. Bref, Pascal cherche le salut de son âme, et veut lui éviter des péchés ; Barrès cherche à sauvegarder sa sensibilité et veut lui épargner des heurts... » Barrès est bien plutôt de la famille de Chateaubriand : « si refusant de mettre Barrès sur le même plan que Pascal, parce que Pascal « est un autre ordre, et infiniment plus élevé », on compare Barrès à Chateaubriand, ce n'est pas lui faire la part petite. » Toute cette démonstration est à lire : tout cela est incisif, et tranche dans le vif ; certes cela est d'un inoubliable critique, s'il faut découvrir ici, formulé pour la première fois, et avec une force irrésistible, un jugement sans appel.

Telle est la prédilection dont Henri Franck honore les pures idées que l'on peut se demander si la philosophie ne l'eût point quelque jour éloigné du lyrisme ; mais sa jeunesse est naturellement lyrique, sa pensée s'élance et fleurit d'abord en un poème ample et divers, inégal de forme, avec de surprenantes beautés, avec des négligences qu'il eût aisément effacées, mais emporté tout entier par l'élan sans défaillance d'une ardeur métaphysique.

Avec quelle violence héritée des prophètes de sa race, ne célèbre-t-il point son besoin de croire, son atavisme religieux, son instinct d'un Dieu présent et agissant !

Dieu vivant, Dieu jaloux, Dieu des vents, Dieu des eaux
. . . . . .
Qu'il est doux pour l'enfant qui vit dans ta démence,
De confesser ton existence sur la harpe,
De célébrer ton nom sur le psalterion,
De célébrer ta bienveillance le matin,
Et le soir, au son des cymbales,
Eternel tout-puissant, de célébrer ta gloire,
Eternel tout puissant dans les hauteurs des cieux

Foi naïve, que démentent bientôt les doutes ; point de départ d'une longue randonnée que je n'irai point résumer : chemin faisant, le poète rencontre l'amitié : peut-être les plus ingénieusement touchants de tous ses vers sont-ils ceux que lui inspire le souvenir de ses amis très chers :

Mais tu sais que je vais vers tout ce qui vit et dure,
Vers ce qui connaît Dieu et lui peut ressembler :
Je ne suis pas pareil à ce chasseur d'images
Qui se laisse amuser par les formes du monde.
Sans chercher ce qui doit l'expliquer et l'unir.
Je vais où la tendresse appelle la tendresse.
Où l'esprit sait se joindre et s'ouvrir à l'esprit ;
Dieu ne peut habiter que là où sont les hommes ;
C'est vers eux que je vais pour aller jusqu'à lui,
Et je m'en suis d'emblée fort approché peut-être,
Puisque sur mon chemin j'ai trouvé des amis.

Aussi bien, pas un instant ne se laisse-t-il détourner de sa route, ni distraire de sa recherche passionnée :

Je ne suis pas pareil aux garçons romantiques ;
Je suis plein de désir, mais non pas plein d'ennui,
La vie n'est pas pour moi un bâillement stérile.
Un rêve qu'il faut rendre autant qu'on peut plaisant
Par le fantasque exil et le plaisir nomade.
La vie est vraie, solide, et vaut qu'on s'y attache,
Elle est le seul réel, et toute joie en sort,
Elle est tout à la fois le champ et la moisson.

Après ces paroles auxquelles nous accordons d'abord le sens qu'elles doivent avoir, la conclusion du poème, si implacable et sommaire, n'a-t-elle point un peu l'air d'une contradiction ?

La vérité, c'est l'enthousiasme sans espoir,
La ferveur que rien n'asservit,
La joie montant sans se courber dans le ciel noir,
Le plaisir absolu du feu sans récompense.
. . . . . .
Si l'arche est vide où tu pensais trouver la loi,
Rien n'est réel que ta danse ;
Puisqu'elle n'a pas d'objet, elle est impérissable,
Danse pour le désert et danse pour l'espace
Comme un prophète dans le sable,
Danse dans l'éternel silence
Avec la gravité d'un roi.

Présagera-t-on, devant une telle conclusion, que Henri Franck était né pour la critique impitoyable des idées et des dogmes, ou qu'au contraire la pente séduisante de l'esthétisme l'eût ramené au pur jeu poétique? fallait-il voir là une faillite, ou une aurore? Question désormais oiseuse : mais il est opportun de louer le génie naissant, déjà si fort et émouvant de ce jeune homme, et de s'arrêter un instant avec recueillement devant cette tombe trop tôt ouverte.

*
* *

Et voici des aînés de qui l'ardente maturité demeure pleine d'espoir.

M. Louis le Cardonnel est prêtre; il habite l'Italie; il fut l'ami de Stéphane Mallarmé :

Stéphane Mallarmé, pacifique aux doux yeux,
Transmutait toute chose en or mystérieux,

et de Paul Verlaine :

D'un compagnon d'antan, reçois ici l'Absoute...
Oui, que la paix céleste en toi pénètre toute,
Et que tu puisses, clair, et tes vains désirs morts,
Aimer du grand Amour, sans terme et sans remords.

Il aima, sans le jamais rencontrer, Charles Guérin :

Tous les deux nous allions, presque du même pas,
Entre la Muse antique et la Muse chrétienne.

A peine devine-t-on la rumeur affaiblie d'orages lointains, en ces vers d'un poète rasséréné; une fugitive mélancolie colore çà et là quelques poèmes, brume infiniment légère, et que dissipe le rayonnement puissant d'une Foi. Louis le Cardonnel chante les *Chants d'Ombrie et de Toscane*; ni l'inquiétude ni le drame ne font frissonner sa voix; une douceur apaisée, une confiante adoration, une piété familière, une dévotion tendre mais modérée; car ce croyant redouterait de témoigner à l'art et à la nature cette suprême révérence qu'il n'accorde qu'au Créateur. La croyance impose un ordre à nos enthousiasmes, et hiérarchise le beau. Voici le poème de l'âme pacifiée, qui goûte avec sécurité de terrestres délices, sans terreur tragique devant la mort, ni révolte, ni hâte fébrile.

C'est ta victoire un peu tardive que j'attends,
Printemps d'Assise, pur entre tous les printemps,
Lève-toi dans ta grâce : unis à l'air limpide
Le chant de ta clarté, frémissante et candide.
Bien que l'hiver encore lutte avant de mourir,
Voici, pour t'admirer, les étrangers venir.
Sois-leur hospitalier : fais au seuil des églises,
Autour d'eux se jouer tes rayons et tes brises.
Que les verts oliviers, le ciel, la terre, l'eau,
Tout leur parle à la fois du grand *Poverello!*
Dis-leur ces mots charmants d'espoir que tu sais dire
A l'âme, en lui versant ton lumineux sourire,
Ravis-les; et pour eux, si leur cœur tourmenté
Cherche la Vérité divine et sa Beauté,
Parmi l'enchantement de ta beauté qui passe,
Sois, ô printemps d'Assise, un printemps de la Grâce.

Que si cette sensibilité de poète est effleurée par l'un de ces obscurs messages dont nous accueillons si aisément le trouble indistinct, il proteste aussitôt, et s'affirme heureux et volontaire :

O vent mélancolique, ô vent plein de mystère,
Qui troubles cette nuit le silence étoilé,
Laisse-moi, laisse-moi, car c'est ici la terre,
Où je veux longtemps vivre, et mourir consolé.

Puis ce sont des Epigrammes, des Orphica, des Elégies chrétiennes, des Méditations et Cantiques. Louis Le Cardonnel exalte l'amitié; aux mythes héllèniques il surajoute un sens chrétien; maître — un peu complaisant peut-être à soi-même — il rassemble autour de sa parole harmonieuse de chers disciples... Et tous ses poèmes, édifiés avec grâce et solidité, semblent autant de monuments — stèles, humbles demeures, ou palais éclatants — qu'une même lumière entoure, pénètre et glorifie; et toute cette ville lumineuse retentit d'inlassables louanges...

M. Fernand Lame est universitaire; ses poèmes nous le révéleraient si même nous l'ignorions; seule l'Université sait mettre en ses poèmes cette sobre exactitude, cette justesse de l'expression, cet arrière-goût d'antiquité latine, et ce parfum de classicisme XVIIe siècle qui ajoutent à des vers modernes je ne sais quel piquant ragoût: Fernand Lame ne connut point les grandes passions — du moins lui déplairait-il d'en clamer l'aveu; une discrétion semblable, érigée en loi imprescriptible, fit que Leconte de Lisle, et avec lui les Parnassiens, gagnèrent la durable amitié des Universitaires — Fernand Lame n'avoue qu'une passion, et qui a pour objet la langue française: en vérité, cela mérite considération, car cet amant de notre langue manifeste le zèle le plus ardent; il a des attentions charmantes, d'infinies prudences, et des délicatesses dont seul s'avise un pur amour; il est prévenant avec élégance, tendrement familier, et pourtant sûr de ne jamais offenser le goût le plus sévère. En vérité ce poète est un maître-écrivain.

Cette maîtrise se remarque surtout en ces poèmes descriptifs qu'il dédie à la gloire des monts Pyrénéens ; car voici le second amour de Fernand Lame — non point passion brûlante, mais amour raisonné, clairvoyant, heureux, mêlé de gratitude — ce poète aime la montagne: tel Michelet, il lui plaît d'en dénombrer les beautés : et voici des tableaux d'une précision vigoureuse, dessinés et peints avec une diligence infatigable : sources, gaves, lacs et cascades, a-t-on jamais surpris plus heureusement les allures, les couleurs, les rumeurs, tous les secrets des eaux pyrénéennes?

Le Gave! Etreint dans un abîme
Immesurable, il jette au ciel
Son rugissement éternel
Répercuté de cime en cime.

Dans un ténébreux laminoir
Il rampe, et se tord invisible,
Et, seule, sa clameur terrible
Témoigne de son désespoir.

De la gorge où sa force étouffe
S'exhalent de puissants parfums,
Évaporés de chaque touffe
De fleurs pendue aux rochers bruns.

La narine s'enfle et se grise
A humer l'agreste bouquet
Dont le gouffre, horrible et coquet,
A paré sa muraille grise.

La vanille du tendre œillet,
Le poivre de la chaude menthe,
De leur âme, en l'air bleu fumante,
Pénètrent la nuit de juillet.

. . . . . .

Et voici, épandue en des *Symboles et Rêveries*, la sagesse un peu froide, et indécise, où prédispose la longue pratique des vertus universitaires — une grande loyauté d'esprit, le goût du labeur ordonné et utile, la familiarité des philosophies antiques ; du stoïcisme au panthéisme vaguement mystique, bien des stations jalonnent une longue route que se plurent à parcourir les pèlerins universitaires; entre tous, Fernand Lame se distingue par la solidité de son verbe, la netteté de son allure, le timbre clair et bien français de son éloquence.

Et j'espérais inviter mes lecteurs à se pencher sur la source limpide de ces *Ballades françaises* que nous devons à Paul Fort. L'instant serait mal choisi : ô Muses du Valois! nymphes et naïades de cette si douce Ile de France! ombre de Gérard de Nerval... images légères et fugitives! avec quel épouvantement n'avez-vous point considéré le bas tumulte de ces comices soi-disant poétiques! L'élection, les bulletins, le mastroquet, le boniment et la triste comédie... Oublions d'abord tout cela pour parler dignement d'un poète et de sa poésie.

LUCIEN MAURY.

P. S. — Un Comité dont l'initiative recueillera partout les plus chaleureuses et les plus actives sympathies, vient de se former sous la présidence d'honneur de MM. Léon Bourgeois, Guist'hau et Bérard, et la présidence effective de M. Léon Hennique; il s'agit d'élever un monument modeste à la mémoire de Léon Dierx, prince des poètes, honnête homme, fier, et digne de tous les respects. Quiconque a l'amour des lettres ne manquera pas d'envoyer sa souscription à M. Alfred Vallette (directeur du *Mercure de France*, 26, rue de Condé), trésorier du Comité.

LA VIE EN BLEU

Taille et Barbe.

Les barbiers donnent leur aspect extérieur aux générations, et les hommes d'une époque copient volontiers un type auquel ils se tiennent.

Je songeais à cela en regardant une photographie de l'empereur allemand aux manœuvres.

Bien qu'il tranche toujours dans les groupes et les états-majors militaires où il se complaît, j'ai eu quelque peine à le reconnaître au milieu de ses officiers.

Tous les généraux lui ressemblaient. Sous le casque à pointe, même visage lourd, même attitude guerrière, même moustache belliqueuse.

Oui, il y a une tête par génération et par pays. Sans remonter aux perruques du grand siècle, qui font qu'on peut malaisément distinguer Louis XIV de Jean Racine, de Vauban ou du maréchal de Villars, regardez dans un album de la Restauration.

Le plus bénin des notaires, le plus benoît des hommes semblait vivre alors dans la tempête, et ses cheveux avaient reçu le *coup de vent* tout comme ceux de M. de Chateaubriand, l'orageux vicomte.

Et les barbes républicaines! la barbe de Blanqui, et celles de Raspail et de Victor Hugo! Barbes dures et drues d'avoir été rasées pendant quarante ans.

On en trouve encore de ces barbes blanches, dans les villages, et les vieux qui les portent, et qui se chauffent au soleil, j'ai envie de les saluer sans les connaître, car il me semble voir le père Hugo, sur un banc rustique, remuant du bout de son bâton, les feuilles tombées.

Et l'impériale que coupa la République?

Est-ce qu'elle n'a point décoré tous les mentons du second Empire?

Taille et barbe, les ciseaux crissent, les rasoirs travaillent, et les barbiers bavards sculptent le visage des générations.

∴

Ne pas confondre.

« M. Anatole X..., rue Y..., nous prie de dire qu'il n'a rien de commun avec Anatole X..., le sinistre bandit que la sûreté arrêta hier... » Un homme d'une soixantaine d'années, gros, rouge et réjoui, lit ces trois lignes de journal à haute voix.

Il est satisfait de l'article.

C'est lui qu'il ne faut pas confondre.

Il est tranquille à présent. Aucune méprise n'est possible, l'acte est là, dressé, bref, définitif, authentique comme un parchemin sous le sceau royal.

La minuscule salle à manger est propre et claire. Le soleil de la belle matinée touche une carafe, fourbit une panse de métal sur le buffet, et deux bols de café au lait fument ainsi que des cassolettes vers le dôme de porcelaine bleue de la suspension.

Sur la cheminée, dans des cadres de peluche, quelques photographies de premières communions, de mariés ou de soldats.

Tout l'invisible chœur des vertus domestiques : épargne, travail, calme, dignité, flotte dans l'atmosphère de cette salle, sous ce plafond. En vérité, il serait difficile de confondre...

Le Monsieur avale une gorge de café, puis il reprend la feuille déployée, et il appelle : « Bobonne, viens voir. »

En négligé du matin, l'épouse qui avait peut-être oublié, parce que moins directement intéressée, entre, un plumeau sous le bras.

— « Tiens, lis, j'ai mon article. »

Le lorgnon de Bobonne saute de son corsage sur son nez, comme un espiègle insecte de cristal.

Elle cherche, elle sourit, elle a trouvé.

On n'égarera pas ce numéro.

Il demeure longtemps sur la cheminée, entre le vase bleu et la pendule, et si la femme de ménage, le voyant gris de poussière, s'en sert quelque matin pour allumer le feu, elle s'entendra traiter comme un garçon de bibliothèque qui aurait fait des papillotes avec les plus rares, les plus anciens manuscrits du catalogue.

*
* *

Troupiers.

Lorsque j'ai l'occasion de parler de la caserne à quelque jeune soldat, je crois comprendre devant son étonnement, qu'il me prend pour un homme d'un autre âge, pour un de ces anciens militaires qui mangeaient à la même gamelle, et montaient la garde, les soirs de gala, aux portes des palais impériaux, lorsqu'ils ne chargeaient pas contre les carrés hérissés de froides baïonnettes étrangères

La caserne devient une sorte de gymnase collectiviste.

Il n'y a pas bien longtemps de cela, on ne connaissait guère les menus tirés sur vélin, et lorsque l'homme de chambre daignait apporter la cruche au réfectoire, cela semblait du luxe.

On ne prenait aucun souci de notre pensée, et la culture morale de Pitou importait peu à l'adjudant; mais, au retour de la manœuvre ou de la marche, nous étions libres, et on ne nous traînait pas dans des musées.

Je ne défends pas l'ignorance de mes camarades de chambrée, mais à quoi cela eût-il pu leur être utile ?

J'en revois quelques-uns, au pays, de loin en loin. Ils labourent, sèment, travaillent, et n'auront jamais de leur vie une semaine entière de loisirs. Leurs enfants poussent comme eux, naturellement, et l'art ne les intéresse guère.

Qu'auraient-ils tiré des leçons du régiment si on leur eût fait visiter les chefs-d'œuvre de la peinture italienne ou flamande ?

J'ai rencontré une fois une escouade en tournée à travers les salles splendides du Louvre.

Ils étaient là, ai-je dit, ici même, une dizaine de Bretons mélancoliques, de Normands rougeauds, et de gars bourguignons futés, ébranlant les parquets royaux de leurs godillots réglementaires; comme les invités de *Coupeau*, dans l'*Assommoir*, des *siècles d'art défilaient devant leur ignorance ahurie*, et je les laissai devant le divin *Embarquement pour Cythère* que leur expliquait à sa façon un caporal !

Des marches, des alertes, des manœuvres, voilà qui convient à des guerriers; mais qu'on laisse Pitou et Dumanet tranquilles, ils se moquent de l'influence du bleu dans les arts.

LÉO LARGUIER.

CHRONIQUE DES LIVRES

PAUL LOUIS. **Le Travail dans le Monde Romain.** Lib. F. Alcan Collection universelle du Travail, publiée sous la direction de M. Georges Renard, professeur au Collège de France).

Cet ouvrage, qui résume avec une parfaite limpidité douze siècles d'histoire, étudie l'évolution économique de la société romaine. En dépit de la pénurie des textes, et des contradictions qui se rencontrent dans les témoignages des écrivains latins, M. Paul Louis réussit à nous donner une reconstitution vivante d'un passé qui fut assez mal étudié jusqu'alors à ce point de vue particulier : le Travail.

Il nous montre les dures conditions du labeur servile, qui, dans la Rome de l'Empire, comme dans l'Urbs de la République et la cité des Rois, joue un rôle prédominant. A la fin de l'empire cependant le colonat tend à prendre la place de la servitude, et de tout temps il subsiste à Rome un certain artisanat; l'ouvrier libre, qui se consacre surtout aux articles de luxe, ne saurait résister seul à la concurrence des esclaves; il cherche à se grouper; dès Numa Pompilius, second roi de Rome, des corporations de métier se fondent; et nous les verrons tour à tour combattues par les lois et protégées par les empereurs, qui leur réservent finalement de véritables privilèges, non dépourvus toutefois d'obligations.

L'antiquité n'a guère connu les fortes concentra-

tions d'ouvriers libres, ni la surproduction industrielle, ni le chômage; aussi la grève, considérée comme un crime social, est-elle rare dans le monde romain; avec l'esclavage elle prend forcément la forme de la révolte.

M. Paul Louis nous fait saisir la complexité des problèmes sociaux qui agitaient Rome : sa population formée de tant de peuples divers, la lutte des classes, le luxe inouï des aristocrates, la misère d'une armée de sans travail, l'oisiveté d'une plèbe nourrie aux frais de l'État. Il envisage les différentes formes de l'activité agricole, commerciale et industrielle, et met en relief l'action des lois réglementant de façon de plus en plus tyrannique l'organisation du travail.

Étude d'autant plus attachante qu'en nous révélant sous son vrai jour la vie quotidienne du peuple romain, elle nous permet de mieux comprendre la Rome guerrière et conquérante, les raisons de sa grandeur, et l'inéluctable nécessité de sa décadence.

Ernest Seillière. **Arthur Schopenhauer.** Collection des grands écrivains étrangers.) Bloud et Cie.

Tâche peu facile en vérité que de donner dans le cadre restreint de 200 pages — dont une partie est consacrée à la biographie — un exposé suffisamment complet de la philosophie d'un Schopenhauer. M. Ernest Seillière l'a tenté. Et ce n'est point là son seul mérite. Après les travaux des Challemel-Lacour, des Ribot, des Bossert, des S. Rzewuski, il a su écrire un livre personnel, que nul ne devra négliger, s'il étudie le grand penseur pessimiste.

Cette philosophie schopenhauerienne, M. Seillière ne se contente pas de l'analyser et de la disséquer pour nous en donner ensuite la synthèse ; il se plaît encore à en montrer les faiblesses, à en signaler les ambiguïtés, voire les contradictions. Si l'homme a mené une vie assez égoïste, s'il s'est aliéné par sa conduite sa mère, sa sœur, et nombre de ses amis personnels, s'il a fait preuve d'un orgueil immense, qui, pour être justifié, n'en est pas moins déplaisant, son œuvre non plus n'est pas sans défaut.

Le premier grief que l'on pourrait adresser à sa doctrine est d'être non le résultat de patientes investigations, observations et expériences, mais au contraire une « rêverie mystique », écrite sous la flamme de l'inspiration ; ce que nous explique sa vie même.

De tempérament romantique, le jeune Schopenhauer dut sa formation à deux grands maîtres : Platon et Kant. L'orientaliste Mayer, dont il fit la rencontre en 1813, lui révéla la littérature de l'Inde antique, qui devint la troisième étoile de son firmament ; il apprit à la connaître dans la fameuse traduction française de l'Oupnekhat, d'Anquetil-Duperron. C'est de l'étude et de la méditation de ces trois doctrines : l'indienne (brahamanique et bouddhique), la platonicienne, et la kantienne, que sortira, tout armé de son cerveau, son système philosophique, qui s'est en quelque sorte « déposé et cristallisé dans sa pensée sans intervention volontaire et consciente de sa part. » Ses rentes lui permettant de se consacrer uniquement à son travail, il passa quatre ans et demi à Dresde, dans une laborieuse contemplation ; il écrivit même, comme sous « une dictée divine « divers chapitres de « Le Monde comme volonté et représentation. » De là, des affirmations juvéniles, des hypothèses trop hasardées que, plus tard, le philosophe mûri et expérimenté tâchera d'atténuer dans une certaine mesure.

On sait la place prépondérante que Schopenhauer attribue à la Volonté, la Volonté-instinct, base de tous les phénomènes sensibles, et qui remplit le rôle d'un Dieu, quoique le philosophe se soit toujours réclamé de l'athéisme ; le monde n'est qu'une manifestation éternelle de ce Dieu-Volonté. Le développement de cette théorie l'entraîne à nier le libre arbitre, à nier le progrès humain, à proclamer le néant de l'histoire, toutes assertions qu'il rectifiera à la fin de sa carrière.

En des exposés clairs et bien enchaînés, où M. Seillière met en relief les principales assertions du système, qui lui semble relever d'un mysticisme exagéré, il nous montre ensuite, comment cet admirateur passionné des Védas est en réalité « un mystique chrétien qui a rejeté les entraves du dogme ».

La Volonté Dieu, parfaitement unie et bonne au début, ne devint mauvaise que par une sorte d'*erreur de chute originelle* qui nous rappelle le premier livre de l'Ancien Testament. Cette erreur explique le mal ; la lutte et la souffrance universelles légitiment le pessimisme du théoricien qui n'hésitait pas à écrire : « Un homme doit être considéré comme capable d'en tuer un autre uniquement pour enduire ses bottes avec la graisse de sa victime. » Toutefois une rédemption est possible, et l'ascète, qui a reçu *la grâce* et a « nié la volonté de vivre », ne sera plus condamné à revenir sur terre pour une autre existence ; il connaîtra l'apaisement du « Nirwana, qui n'est pas le « néant » que ce nom indique, mais bien une sorte de Paradis.

L'Ethique, puis l'esthétique de Schopenhauer nous sont résumées ; ainsi que sa théorie fameuse de l'amour sexuel et du génie de l'espèce, et sa théorie des races qui, selon lui, furent originairement noires. Nous voyons quelles concessions fait à la raison, à l'expérience, l'auteur vieillissant des *Parerga et Paralipomena* dont le dernier chapitre, *Aphorismes sur la sage conduite de la vie*, contribua grandement à son succès.

M. E. Seillière note de curieux points de ressemblance entre l'auteur allemand et Stendhal et Charles Fourier ; il nous signale son antisémitisme philosophique. Il fait encore d'autres réserves ; il n'en conçoit pas moins la grandeur du monument élevé par le penseur de Francfort et son puissant intérêt.

Sans doute, pas plus que les autres philosophes, Schopenhauer ne nous apporte la « vérité », la solution de l'énigme de l'univers. Mais son œuvre ne forme-t-elle pas un véritable trésor où viennent puiser, outre les affamés de métaphysique, les amateurs de jouissances intellectuelles? n'est-elle pas le fait « d'une méditation géniale sur une matière plastique d'ordre particulier, sur les concepts de l'intelligence humaine » et, en ce sens, n'est-elle pas comme il le disait lui-même, une magnifique « œuvre d'art » ?

Emile Lauvrière. **Edgar Poe.** Collection des grands Ecrivains étrangers. (Bloud et Cie, éditeurs.)

« Les hommes m'ont appelé fou ; mais la science n'a pas encore décidé si la folie n'est pas le sublime de l'intelligence, si tout ce qui est profondeur ne vient pas d'une maladie de la pensée, de modes de l'âme exaltée aux dépens de l'intellect général. . Ce que le monde appelle génie est une maladie mentale, qui résulte de la prédominance excessive de quelques facultés. »

Voici ce qu'Edgar Poe écrivait, prévoyant les sournoises attaques de ses futurs détracteurs, sachant bien que sa vie ne prêtait que trop à ces attaques.

Une vie où se succèdent les périodes d'extrême misère et de richesse, les revers et les succès, le désespoir et l'extase, le bonheur et la souffrance. Une existence pleine de luttes, de rêves immenses et de crises dipsomaniaques ; un drame du génie et de la folie.

Enfant de parents phtisiques et alcooliques, il porte jusqu'à ses derniers jours le poids de cette cruelle hérédité. Quand, à force d'activité laborieuse, il peut atteindre une situation rémunératrice, des excès de boissons ne tardent pas à la lui faire perdre. Les fumées de l'opium comme les ivresses de l'alcool entraînent pour l'artiste de douloureux accès d'impuissance.

Les chefs-d'œuvre qu'il écrit en ses périodes de sobriété sont insuffisants à lui assurer son pain; il ne reçoit pour l'immortel poème du « Corbeau » que dix dollars, alors que, après sa mort, son manuscrit d'Eulalie est vendu 225 dollars, et celui des Cloches 2.100 dollars. Parfois même ses amis doivent recourir à la charité publique pour lui venir en aide.

Sa bibliographie nous explique le caractère morbide de son inspiration ; mieux que tout autre M. Emile Lauvrière, l'auteur d'une étude de psychologie pathologique sur Edgar Poe, étude couronnée par l'Académie française et l'Académie de médecine, était désigné pour retracer cette douloureuse destinée.

Jean Mélia. **Stendhal et ses Commentateurs** *Mercure de France*.

Après avoir étudié l'auteur de la « Chartreuse de Parme » dans la *Vie amoureuse de Stendhal* et les *Idées de Stendhal*, M. Jean Mélia publie un troisième volume qu'il est utile de signaler aux Beylistes aussi bien qu'aux Antibeylistes.

Il est curieux, en effet, de constater combien les avis des écrivains et critiques sur le merveilleux psychologue se départagent et se contredisent et comment, à l'admiration outrée des uns, s'oppose l'incompréhension absolue des autres, quand ce ne sont pas les mêmes auteurs qui brûlent le dieu qu'ils ont adoré dans leur jeunesse.

M. Jean Mélia détruit enfin la légende qui veut que Stendhal eût été de son vivant ignoré et méconnu, et s'attache à nous « montrer la vérité toute nue » en nous retraçant les relations du maître avec Prosper Mérimée, Balzac et Sainte-Beuve. Il nous expose l'influence de l'œuvre stendhalienne sur l'Ecole Normale et ses plus fameux élèves : Taine, Paul Albert, Francisque Sarcey, influence due en grande partie à l'action de leur professeur, Paul Jacquinet. Cette vivante étude littéraire se poursuit jusqu'aux commentaires de nos contemporains et jusqu'au Stendhal-Club.

Cunisset Carnot. **La vie à la Campagne.** (Librairie Pierre Roger).

Vous souvient-il de ce qu'écrit M. de Buffon sur le lapin, dans son *Histoire Naturelle* ?

« Le lapin vit en société, et sa vie de famille est à l'image de la vieille famille patriarcale, les jeunes étant tenus à l'obéissance au père et même au grand-père. »

Rapprochez de cette opinion autorisée ce que Kropotkine dans l'*Entraide* dit du lièvre :

« Nos lièvres, qui ne sont pourtant pas doués de sentiments de famille bien vifs, ne peuvent pas vivre sans se réunir pour jouer ensemble, tant ils sont passionnés par le plaisir. »

La supériorité du lapin sur le lièvre, au point de vue social, éclate aux yeux de tous. Le lièvre est un petit passionné, qui « fait tout avec emportement, la guerre, l'amour, le jeu », et nous paraît ainsi quelque peu écervelé. Que de tours pourtant il sait jouer au chasseur !

On relira avec plaisir les aimables chroniques que M. Cunisset-Carnot a publiées dans le *Temps* ; car elles nous font connaître les mœurs du gibier, poil ou plume, et nous familiarisent avec les choses de la vraie campagne, de cette campagne que nous connaissons si mal pour la voir à travers les descriptions des romanciers.

C. Meillac. **Les Promenades à pied aux environs de Paris.** Guide édité par le *Petit Journal*, 1re et 2e séries.

C'est une charmante idée que d'avoir écrit pour les Parisiens ces deux séries de promenades. L'auteur s'est avisé que les environs de Paris sont ignorés des habitants de la capitale, qui recommencent éternellement une dizaine d'excursions familières.

Et c'est dommage vraiment, tant il y a de jolies choses à voir. Connaissez-vous les grottes de Rougeau, la Pierre Turquoise de la forêt de Carnelle, les dolmens et menhirs du bois de Meudon, les vergers de Montevrain, le cimetière mérovingien d'Andrésy, et les canaux de la « Venise Briarde » ?

Vous seriez impardonnable en vérité de les ignorer plus longtemps, puisque le *Petit Journal* a édité exprès pour vous un guide joliment illustré, bon marché, et d'une conception toute nouvelle. Vous apprendrez ainsi à aimer mieux cette Ile de France, si riche en sites harmonieux, et que peuplent tant de souvenirs d'un passé glorieux.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 3. — 2e SEM. 50e ANNEE 20 JUILLET 1912

LES SATYRES LIMIERS (1)

Le drame satyrique, cette variété si originale du théâtre grec, qui tient, en quelque sorte, le milieu entre la tragédie et la comédie, n'était représenté pour nous, jusqu'à présent, que par un seul spécimen, le *Cyclope* d'Euripide. Les papyrus d'Égypte, auxquels toutes les branches de la littérature hellénique sont depuis vingt-cinq ans redevables de tant d'apports précieux, n'avaient encore fourni à celle-ci que des contributions assez insignifiantes. Cette lacune est aujourd'hui comblée. C'est encore des bords du Nil que nous arrive la nouveauté considérable qui a justement ému le monde des hellénistes et mérite d'intéresser le monde des lettrés. Il ne s'agit plus de quelques douzaines de vers mutilés, il s'agit de la moitié ou des trois cinquièmes d'un drame satyrique de Sophocle, entièrement inconnu, qui nous fait entrevoir sous un aspect nouveau le souple génie du tragique poète d'*Œdipe* et d'*Antigone*.

Le papyrus, qui renferme l'inappréciable document, a été recueilli en 1907 dans l'immense champ de fouilles d'Oxyrhynchus, dont l'exploration, commencée il y a quinze ans, a fait la gloire de deux professeurs d'Oxford, MM. Grenfell et Hunt. Depuis quelques années, en raison de la maladie prolongée de son collègue, M. Hunt se trouve désormais seul chargé, non seulement de la continuation des fouilles, mais encore de l'énorme labeur qui consiste à trier, à déchiffrer et à publier l'ample récolte de documents de tous genres dus à leurs communs efforts. Cette tâche, il s'en est acquitté, dans le cas présent, avec sa maîtrise habituelle.

La trouvaille, outre une poussière de menus fragments, se compose de quinze colonnes d'envion 26 ou 27 vers chacune, soit un total de 402 vers. Ces colonnes elles-mêmes étaient brisées en de nombreux tronçons qu'il a fallu d'abord rapprocher comme les pièces d'un jeu de patience. Le texte, d'une assez belle écriture, qui appartient à la fin du IIe siècle de notre ère, apparaît comme relativement correct; pourtant, même une fois rapiécé, il reste en fort mauvais état. La plupart des colonnes, rongées ou mutilées, présentent de larges et longues brèches, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt au milieu. Les parties lyriques notamment, alignées en retrait, ont cruellement souffert. Ni les mots ne sont séparés, ni, le plus souvent, les noms des interlocuteurs indiqués. Pour transcrire exactement ce qui subsiste, pour boucher avec certitude ou vraisemblance des centaines de menues lacunes, pour éclaircir par des rapprochements topiques les passages difficiles, il fallait les qualités de savoir, de sagacité et de prudence auxquelles les précédents travaux de M. Hunt nous ont accoutumés.

Et pourtant, malgré ses efforts persévérants, et ceux de ses collaborateurs, au premier rang desquels il faut mentionner l'éminent helléniste de Berlin, Ulrich de Wilamowitz, nul doute que cette édition princeps soit encore loin d'offrir un texte définitif. Il faudra l'émulation de beaucoup d'érudits, rivalisant dans un tournoi de critique conjecturale, pour achever de le rendre peu à peu complètement intelligible.

(1) Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 21 juin 1912.

*
* *

Le style de Sophocle a une allure trop personnelle, des particularités trop caractéristiques pour qu'on puisse s'y tromper. Par surcroît, l'identification de notre drame résulte avec certitude d'un fragment, cité par le grammairien Athénée, et qui se retrouve textuellement dans le manuscrit. Il s'agit donc bien du drame satyrique intitulé Ἰχνευταί, c'est-à-dire « Les chercheurs de piste », les « dépisteurs », ou si l'on veut éviter ce néologisme « les satyres limiers. » (1).

Trois courtes citations que nous possédions de ce drame n'avaient pas permis d'en déterminer le sujet. Les conjectures des savants n'avaient d'autre base qu'un titre équivoque. Welcker avait pensé aux vagabondages d'Europe, Ahrens à l'histoire du devin Polyidos qui découvrit et ressuscita le fils de Minos enfermé dans un tonneau de miel. Aucune de ces hypothèses n'est confirmée par la découverte d'Oxyrhynchus. Nous voyons maintenant que le sujet des « Dépisteurs » était emprunté au mythe célèbre des « Enfances d'Hermès », et en particulier aux deux premiers exploits de l'enfant divin qui font l'objet de l'hymne homérique : le vol des bœufs d'Apollon et l'invention de la lyre.

Ce joli conte de fées, dont on a retrouvé les analogues dans le folklore universel, et jusque chez les Zoulous, plaisait à la subtilité hellénique; elle aimait à se reconnaître dans le petit dieu espiègle et rusé, qui ment et vole avec tant de virtuosité presque avant de savoir marcher. Beaucoup de poètes avaient traité ce thème depuis Hésiode et Alcée jusqu'à Nicandre et Ovide. Toutes leurs versions se rattachent plus ou moins étroitement à l'hymne homérique; celle de Sophocle ne fait pas exception à la règle; elle s'en écarte cependant sur plusieurs points. Quelques-unes de ces divergences s'expliquent par les exigences de la mise en scène. C'est ainsi que, d'après la légende, les bœufs volés avaient été cachés dans la caverne de Pylos, tandis que le jeune dieu lui-même était nourri dans la grotte de Kyllène : Sophocle, pour simplifier, identifie les deux cavernes; comme me l'a fait observer mon ami M. Edmond Pottier, cette synthèse se constate déjà, et pour les mêmes raisons pratiques, sur une peinture de vases à figures noires du musée du Louvre (1).

D'autre part, dans l'hymne homérique, l'invention de la lyre se place avant le vol des bœufs. Sophocle intervertit l'ordre des deux exploits et établit entre eux un lien de causalité : la peau de deux des bœufs volés puis immolés fournit au jeune dieu la « table d'harmonie » de son instrument. Quelque chose de très analogue se lit dans le manuel de mythologie connu sous le nom de « Bibliothèque d'Apollodore » ; or, comme le récit d'Apollodore suit pas à pas celui de l'Hymne, et s'accorde sur les autres circonstances très exactement avec lui, on est fondé à croire qu'il existait dans l'antiquité plusieurs rédactions du poème prétendu homérique, et qui différaient entre elles sur ce point particulier.

Quant à l'intervention, dans la fable, des satyres et de leur père, elle est sûrement de l'invention de Sophocle lui-même, et c'est un trait de génie de sa part d'avoir deviné combien le vieux conte imaginé à la gloire du dieu des fripons se prêtait à la collaboration de ces démons rusés, folâtres et poltrons, espèce intermédiaire entre l'homme et le singe.

*
* *

Voici maintenant une brève esquisse de la marche de la pièce, je n'ose pas dire de l'intrigue.

La scène est dans un site agreste et boisé des montagnes d'Arcadie; dans le fond, des rochers et, à demi cachée par les buissons où le chardon foisonne, l'entrée murée de la grotte de Kyllène. Apollon s'avance, pose sur un tertre un monceau d'or, et raconte au public l'audacieux larcin dont il vient d'être victime. Un inconnu lui a détourné ses bœufs ou plutôt ses vaches, avec leurs veaux et leurs génisses, et a su si bien s'y prendre que toute trace en est perdue. Le dieu s'est lancé à la poursuite de son voleur, il a parcouru dans une course folle la Thrace, la Thessalie, la Béotie et sans doute l'Attique, toujours en vain. Le voici maintenant en Arcadie. En désespoir de cause, il vient, comme un crieur public, promettre une récompense honnête à quiconque, berger, laboureur, charbonnier ou satyre, saisira son voleur et le lui amènera.

Cette annonce alléchante ne reste pas longtemps sans écho. Voici le vieux Silène qui s'amène, rouge, empressé, essoufflé « avec toute la hâte qu'on peut

(1) Le journal *Excelsior* a publié dans son numéro du 26 juin une note due à M. Edouard Desvignes, se disant professeur au « Collège général indépendant », d'après laquelle les *Dépisteurs* ne seraient pas l'œuvre de Sophocle, mais d'un auteur plus ancien, Phéodos ou Honakrès, dont des fragments auraient été publiés il y a deux ans par le professeur Von Hartonghel d'Amsterdam. Il est inutile d'avertir les lecteurs instruits de la *Revue Bleue* que tous les personnages mentionnés dans cette note, y compris M. Edouard Desvignes, sont entièrement imaginaires. L'auteur de cette mystification d'un goût douteux s'en est accusé et excusé dans une lettre qu'il m'a adressée. La bonne foi d'*Excelsior* a été surprise, mais cette même bonne foi lui faisait un devoir d'insérer la rectification qui lui a été communiquée. On ne saurait trop regretter qu'il ne l'ait pas compris.

(1) Il va sans dire qu'il n'est jamais venu à l'esprit de M. Pottier de prétendre que Sophocle s'était inspiré de cette obscure peinture de vase.

attendre d'un vieillard ». Il fait à Apollon ses offres de service. Si le dieu veut se montrer généreux, lui et ses enfants, les satyres, se mettront aussitôt en campagne, ou plutôt en chasse, pour retrouver le larron et son butin. Apollon accepte sans hésiter ces propositions. Un traité solennel est conclu entre les deux divinités. La récompense promise comporte deux choses : d'abord le monceau d'or, ensuite la liberté pour Silène et ses enfants. Ce dernier point ne laisse pas d'être énigmatique. Sans doute plusieurs récits légendaires nous font connaître les servitudes passagères subies soit par Silène, soit par les satyres, tantôt chez le roi Midas, tantôt chez le cyclope Polyphème; mais il ne peut être ici question d'aucun de ces épisodes. D'autre part l'attachement permanent des satyres à la personne de Bacchus constituait pour eux un compagnonnage joyeux et non une pesante servitude, dont ils pussent souhaiter d'être affranchis. Il y a donc là un petit problème que le déchiffrement plus complet du texte permettra peut-être d'éclaircir.

Apollon se retire. Les satyres, restés seuls sur le théâtre avec leur père, s'excitent mutuellement à l'entreprise que doit couronner un si magnifique salaire. Silène invoque sur leur chasse la protection des dieux, de la Fortune, et du « démon qui guide les recherches » et, se tournant vers les spectateurs, il les invite plaisamment, s'ils possèdent *de visu* ou *de auditu*, quelque renseignement utile, à lui en faire part. Alors commence la scène de chasse qui a donné son nom à la pièce, et devait en constituer le « clou » pour le grand public, par le joyeux tumulte des mouvements et l'originalité de la mise en scène. Lancés à la recherche de ce gibier d'un nouveau genre, les satyres, déjà désignés comme des demi-bêtes par l'accoutrement que nous font connaître les peintures de vases, se jettent à terre et s'égaillent dans le maquis, grattant le sol, reniflant la brise, fouillant les buissons, tantôt plongeant comme des hérissons, tantôt perchés comme des singes. Bientôt une piste apparaît. Ce sont des empreintes de sabots de bovidés. Un cri de joie s'échappe de la meute : « un dieu conduit notre colonie en marche. » La piste se continue pendant quelque temps. Mais tout à coup les vestiges de pas se brouillent, s'entrecroisent, semblent aller à reculons. Le spectateur, qui connaît son hymne homérique, sait qu'il n'y a là que l'effet de l'artifice d'Hermès. Mais les satyres en sont tout ébaubis. « Quel bouvier affolé a conduit ce troupeau ? »

Le Vieux Silène a d'abord observé, avec une curiosité amusée, les grimaces et les contorsions de ses rejetons. Mais voici que soudain, il entend un grand cri, suivi d'un profond silence. Conduits par les traces de pas jusqu'à l'entrée de la caverne, les satyres se sont arrêtés, comme pétrifiés, devant le seuil. Pourquoi ces éternels bavards sont-ils tout à coup devenus muets ? Silène, inquiet, interroge. Ses fils tout tremblants lui répondent qu'ils ont entendu sortir du fond de la caverne, au lieu du mugissement espéré, une mélodie étrange, inconnue, un son qu'aucune oreille mortelle n'a jamais perçu, et de fait, une indication scénique — par une exception unique dans notre manuscrit — annonce ici un « bruit retentissant ».

Silène, dans une vigoureuse et savoureuse tirade, gourmande la poltronnerie — traditionnelle — de ses fils. « Êtres impurs, pétris dans une cire molle », qui s'épouvantent au moindre bruit, et croient voir un danger dans toute ombre qui passe. Oublient-ils de quel sang, de quel père ils sont sortis ?

> Un père qui naguère, au temps de son jeune âge
> Dans les grottes des bois où séjournent les nymphes
> Laissa maint document de sa virilité.
> Ah! lui ne fuyait pas, ne tremblait point de peur,
> Lui ne s'affolait pas en entendant au loin
> Le sourd mugissement des bœufs dans la montagne
> Mais fort, il entassait prouesse sur prouesse... »

Le chœur proteste de sa bonne volonté ; que Silène juge par lui-même de l' « effrayante chose » qui les tient rivés sur place. Et voilà le vieil anthropoïde qui prend effectivement la conduite de la meute, la dirige, l'excite au son de son sifflet. La chasse recommence avec ses « hu ! hu ! hu ! », avec ses « pst ! pst ! pst ! », ses appels de langue, ses exhortations à bien faire, entrecoupées de gestes de terreur. Mais soudain le chant mystérieux retentit de nouveau au fond de la grotte. Nouvelle panique de nos dépisteurs. Décidément ils en ont assez. Que Silène seul, si le cœur lui en dit, tente l'aventure et en recueille le prix. Une dernière fois le vieillard cherche à ranimer leur courage et leur fait entonner un couplet pour inviter l'hôte muré à se faire connaître. Point de réponse. Alors il recourt aux grands moyens. C'est une folle sarabande de soubresauts et de ruades qui retentissent contre la dalle sonore des rochers. « Il m'entendra, si sourd qu'il soit ! » Et, en effet, la porte de la caverne tourne lentement sur ses gonds. Une figure « vénérable » paraît sur le seuil ; c'est la nymphe Kyllène, la reine de ces vallons.

En apercevant les « brutes » ameutées devant sa demeure, elle les apostrophe vivement. Pourquoi venir ainsi troubler la paix de ces verts sommets, giboyeux et boisés ? Pourquoi échanger, contre ce nouveau et singulier métier de chiens de chasse, l'existence joyeuse qu'ils menaient jadis dans le cortège de Bacchus ? Que leur a fait une nymphe innocente ? Le chœur la rassure sur ses intentions bienveillantes. Tout ce qu'il demande c'est la clé de

ce mystère, c'est le nom de l'inconnu qui, de sous terre, fait résonner de si puissants, de si étranges accords. La nymphe se décide, non sans peine, à parler. Mais ce sera sous le sceau du secret. Malheur à eux s'ils divulguent un récit qui doit rester soigneusement caché aux oreilles de la reine des dieux!

Et alors elle raconte l'origine mystérieuse de l'enfant divin né, dans cette grotte solitaire, des amours clandestins de Zeus et de la nymphe fille d'Atlas. A la place de la mère malade, c'est elle, Kyllène, qui a reçu la charge de nourrir le nouveau-né et de veiller auprès de son berceau. Mais quel enfant prodige! Il n'a pas six jours, et déjà sa taille est celle d'un éphèbe, « sa sève monte en tige et jamais ne s'arrête ». Quant à cette mélodie merveilleuse, sortie d'un gosier invisible, c'est encore une invention de l'enfant. En un jour, une caisse retournée, un instrument façonné avec la dépouille d'un animal mort, lui a fourni ce divertissement. Le chœur ne peut réprimer un mouvement d'incrédulité.

« La nymphe. — Ne sois pas incrédule. La vérité te rit par ma bouche divine.

« Le chœur. — Et comment croirais-je que la voix d'un animal mort puisse résonner ainsi?

« La nymphe. — C'est pourtant vrai. Vivante, la bête était sans voix; morte, elle a appris à parler.

« Le chœur. — Mais quelle était la figure de cette bête? Longue, recoquillée, courte?

« La nymphe. — Courte, en forme de marmite, le dos voûté et bigarré.

« Le chœur. — L'aspect d'un chat, d'une panthère?

« La nymphe. — Quelque chose entre les deux. Un corps arrondi avec de petites pattes.

. . . . . .

« Le chœur. — Mais quelle partie de son corps émet le son? Est-ce le dehors ou le dedans?

« La nymphe. — C'est l'enveloppe qui lui sert de peau et dont la nature rappelle celle des coquillages.

« Le chœur. — Et de quel nom la nomme-t-on?

« La nymphe. — L'enfant appelle l'animal « tortue », et « lyre » la partie qui résonne. »

L'éditeur anglais a signalé justement l'analogie de ce dialogue avec un passage de l'*Antiope* du poète latin Pacuvius, cité par Cicéron. Amphion y définit son instrument, nouvellement inventé, en termes énigmatiques très voisins du langage imagé et enveloppé de Sophocle. Nous savons que l'*Antiope* de Pacuvius était traduite presque mot pour mot de l'*Antiope* d'Euripide, jouée vers 410 avant Jésus-Christ. Il est raisonnable d'en conclure que déjà Euripide s'était inspiré de l'ingénieuse idée de son aîné; son esprit subtil ne pouvait manquer d'apprécier la saveur de cette énigme dialoguée, et les poètes anciens, on le sait, n'ont jamais marqué grand respect pour la propriété littéraire.

Après quelques vers qui décrivaient la structure de la lyre, avec sa table d'harmonie en cuir, ses cordes et ses chevilles, la nymphe concluait ainsi :

« Voilà le seul jouet qui calme son ennui,
Et console son cœur. Pris d'un joyeux délire,
Il chante, et sa chanson s'accorde avec la lyre
Qui verse sa douceur sur lui.
Oui, l'enfant dieu que son génie emporte
A fait naître la voix dans une bête morte ».

En lisant ces jolis vers, que je traduis presque littéralement du texte, ne songe-t-on pas à la parole si profondément sentie du testament de l'Alboni? « Le chant, cet art consolateur par excellence? » A vingt-quatre siècles de distance, deux cœurs, sincèrement épris du langage magique des rythmes et des accords, se font ainsi un écho imprévu.

La nymphe vient à peine de terminer, lorsque du fond de la grotte la voix enchanteresse de la lyre se fait de nouveau entendre. Wilamowitz suppose ingénieusement que le rôle important, quoique muet, du citharistе était tenu dans la coulisse par Sophocle lui-même. On sait, en effet, par sa biographie, quel était son talent sur la lyre, et comment dans le *Thamyris* il parut en scène pour jouer de cet instrument.

Quoi qu'il en soit, la lumière s'est vite faite dans l'esprit des satyres. Le rusé inventeur de ce subtil jouet et le rusé larron des bœufs d'Apollon ne font qu'un. La nymphe s'indigne d'une pareille accusation ou plutôt d'une si mauvaise plaisanterie. Elle cherche à la réfuter dans un plaidoyer qui sent à plein nez l'influence naissante de la rhétorique de Gorgias : « Tout voleur, dit-elle, a de qui tenir. Or, prétendra-t-on que Zeus, père de l'enfant, ou ses parent maternels soient des voleurs? D'autre part, tout voleur est un pauvre hère. Or l'enfant est élevé dans l'opulence ». Elle repousse donc avec colère et, semble-t-il, de très bonne foi, les soupçons du chœur : « Tu ne seras jamais qu'un gamin, tu as beau avoir l'âge d'homme et la barbe au menton, tu te plais comme un bouc à folâtrer dans les chardons. » Et comme les satyres continuent « à secouer de rire leur crâne chauve », elle les menace de les faire bientôt pleurer.

Cependant le chœur n'en veut pas démordre. La lyre a été montée avec du cuir. Mais quel autre cuir a pu servir à l'enfant sinon celui des vaches dérobées à Phébus? Ces vaches, il faut que la déesse les restitue. Et là-dessus s'engage un nouveau et vif duel à vers alternés, dont le dernier, placé dans la bouche de la nymphe, peut se traduire ainsi : « Vous m'assommez enfin, tes vaches et toi-même. »

*
* *

Ici s'arrête la partie tant soi peu lisible de notre manuscrit. Nous avons le « Prologue » et deux « épisodes »; le reste, qu'on peut évaluer à trois cents vers, formait sans doute un troisième « épisode » et l' « exode » ou finale. Les rares mots qui surnagent dans le naufrage du texte laissent apercevoir que les satyres faisaient constater à la nymphe les traces du fumier des vaches qui conduisaient sûrement à leur gîte. Apollon, invoqué par eux, reparaissait alors pour clore le débat et confirmer à ses fidèles auxiliaires la récompense promise. Le dénouement devait s'inspirer de l'hymne homérique avec les modifications requises par la règle des unités théâtrales. Probablement Apollon pénétrait dans la caverne; il découvrait Hermès blotti dans son berceau et l'en arrachait de force. Le petit dieu niait d'abord, puis, convaincu par l'évidence, et peut-être par l'intervention de Zeus finissait par avouer son larcin et en offrir la restitution. Mais sa gentillesse et le don de sa lyre apaisaient son grand frère qui, en échange, consentait à lui faire cadeau de son troupeau. La fin du drame voyait l'harmonie rétablie parmi les dieux, et les satyres célébrant par de joyeuses cabrioles l'or gagné et la liberté reconquise.

*
* *

L'heure n'est pas venue, on le conçoit, de porter un jugement définitif sur un poème qui, pour se présenter dans sa beauté intégrale, exige encore des soins prolongés. N'oublions pas d'ailleurs qu'il devait emprunter une partie notable de son agrément à des éléments perdus sans retour, la musique et les jeux de scène. Dès à présent toutefois on peut affirmer que les « Satyres limiers » étaient une œuvre de gaîté franche et saine, ne visant pas aux effets de bouffonnerie énorme chers à Aristophane, exempte des crudités dont abonde le *Cyclope* d'Euripide, et que Sophocle lui-même n'avait pas toujours évitées; il y régnait, sinon une *vis comica* bien remarquable, du moins, un humour sans fiel, une verve sans défaillance, une poésie toute parfumée de thym et de marjolaine. On y retrouve l'âme heureuse, sereine et ingénue, de ce brave Athénien qu'était Sophocle, et à qui l'on pourrait appliquer le mot même qu'il adresse à ses satyres : « Tu es un éternel enfant. »

On a vu combien le sujet était habilement choisi pour justifier l'intervention traditionnelle du chœur satyrique. L'affabulation n'est pas moins ingénieusement accommodée à l'unité de temps et de lieu. Elle s'achemine sans heurt, sans invraisemblance, à travers des épisodes variés, qui n'ont aucune prétention à l'intrigue, vers l'heureux dénouement qu'on pressent dès le début, et qui était une des lois du genre. Un crayon ferme, mais léger, a dessiné les caractères; à côté du vieux Silène, joyeux drille, vantard, fanfaron et grondeur, nous voyons, comme chez Euripide, ses enfants à la fois pétulants et poltrons, demi-hommes et demi-bêtes, « tout bavardage et toute paillardise » : ainsi les définit leur père. Rien de charmant comme la silhouette fine et fière de la nymphe, si tendrement éprise de son divin nourrisson jusqu'à fermer les yeux à l'évidence de ses méfaits; poule qui a couvé un aiglon.

Le dialogue offre une succession d'amples tirades poétiques et oratoires, dont on a pu apprécier le charme subtil, et d'alertes et cinglantes *stichomythies* où, comme chez notre Corneille, attaque et riposte se succèdent, vers contre vers, avec un cliquetis d'épées qui s'entrecroisent. Quant aux parties lyriques, étroitement liées à l'action, elles sont, comme dans le *Cyclope*, peu développées. Mais ces couplets isolés, ou ces paires composées d'une strophe et d'une antistrophe, séparées par une longue partie dialoguée et dont la symétrie ne se révélait à l'oreille que par le retour de la même formule musicale, laissent entrevoir, par la franchise et la variété de leur structure, un art musical qui visait moins au raffinement mélodique qu'à la souplesse expressive de la rythmopée.

Le style, sans démentir les qualités bien connues de Sophocle, revêt ici une couleur un peu particulière, et qui varie même légèrement suivant les scènes et les interlocuteurs. La noblesse, l'expression concise et imagée, les néologismes hardis et nombreux propres au langage tragique, côtoient le laisser-aller, les onomatopées, les locutions proverbiales et les termes bas de la langue familière. Çà et là on rencontre même des négligences, des répétitions choquantes de mots, des tournures forcées, obscures ou impropres, légères taches communes à tous les trois tragiques, et qui sont comme la rançon de leur admirable fécondité.

Tout bien considéré, l'œuvre porte la griffe du maître, et constitue un précieux enrichissement de la littérature hellénique. C'est un nouveau titre, après tant d'autres, que s'est acquis à la reconnaissance des lettrés cette terre d'Egypte, gardienne fidèle des dieux, non pas morts, mais simplement endormis, que la destinée, il y a quinze ou vingt siècles, confia à son sein discret et incorruptible.

Théodore Reinach,
de l'Institut.

LE PARTI OUVRIER BELGE

Les élections générales du 2 juin 1912 ont provoqué une profonde émotion dans les milieux politiques Belges. Les libéraux et socialistes coalisés, ou mieux cartelisés, comme l'on dit là-bas, s'étaient flattés de renverser du pouvoir le parti catholique qui l'a conquis — et retenu — depuis 1884. La campagne électorale s'était signalée par une véhémence de discussion sans précédent, et le bruit avait couru dans tout le pays, et spécialement dans la région Wallonne, de Bruxelles à Arlon, et de Mons à Liége et à Verviers, que si la droite restait au gouvernement, la révolution éclaterait. Ce qui prouve que le cabinet conservateur de Brocqueville appréhendait un mouvement sérieux, et même un soulèvement de la rue, c'est qu'il avait accumulé les troupes dans Bruxelles, et qu'il avait mis en quelque sorte cette ville en état de siège.

Lorsqu'on dépouilla le scrutin, on s'aperçut que les positions respectives des partis, à l'encontre de ce que l'on avait cru, espéré, redouté — généralement — étaient demeurées à peu près intactes. Le ministère continuait d'appartenir aux catholiques, et leur majorité montait de 6 à 18 voix. Les nouveaux sièges, créés dans les grands centres pour tenir compte de l'accroissement de la population, n'avaient valu aucun avantage nouveau aux gauches associées. La droite ne fut qu'à demi satisfaite de son succès, car elle sentait gronder l'émeute; les libéraux furent fort irrités que le pouvoir leur échappât une fois de plus, et les socialistes, qui attendaient l'établissement du suffrage pur et simple, ne dissimulèrent point leur exaspération. Il est vraisemblable que cette colère, momentanément réfrénée après quelques échauffourées sanglantes, s'exprimera avant longtemps avec une vigueur nouvelle.

Le parti ouvrier tient, à l'heure actuelle, une place prépondérante sur l'échiquier politique Belge. Il mène la lutte contre les catholiques, mais il entraîne, à la fois, plus ou moins à sa remorque les libéraux. Une « jeune » droite, qui affecte de s'intéresser aux œuvres sociales, s'est formée dans le parti gouvernemental, afin d'enlever aux socialistes quelques-uns de leurs arguments contre le régime : c'est d'ailleurs une pure chimère que de prétendre de la sorte briser ou amortir leur élan. Les libéraux se sont passionnés pour le suffrage universel pur et simple que leurs doctrinaires combattaient jadis, parce qu'ils craignent les remontrances et les attaques de leurs alliés d'extrême gauche. Il se peut cependant que, dans l'avenir, libéraux et catholiques se rapprochent et se liguent contre le socialisme, et pareil spectacle nous fut déjà offert, à certains moments par l'Allemagne et même par la France. Partout où un puissant parti ouvrier surgit, il engendre directement ou indirectement les plus extraordinaires déclassements politiques.

Le socialisme belge, qui est adhérent à l'Internationale ouvrière, défend le même programme que le socialisme autrichien, anglais, hollandais ou suisse. Mais chaque fraction nationale de l'Intertionale ajoute, à ces revendications générales, des revendications particulières suggérées par les conditions de la lutte locale. Le parti ouvrier belge réclame, avant toutes choses, le suffrage universel pur et simple; il a la haine du suffrage plural que la droite a instauré jadis, il y a seize ans, quand elle fut obligée de renoncer au cens, — qui constituait un pays légal de quelques dizaines de milliers d'individus. En Angleterre, certains propriétaires fonciers, qui ont les moyens de se déplacer, et des loisirs suffisants, votent jusqu'à 15 fois (1); en Belgique, on distingue les électeurs à 1, à 2, et à 3 voix, la qualité de citoyen donnant un premier suffrage, celle de diplômé, de fonctionnaire ou de prêtre en comportant un second, celle de père de famille payant un certain impôt, ou de détenteur d'un bien-fonds, ou de rentier sur l'État pour une certaine somme, en attribuant un troisième. Or, si les 1.700.000 votants disposent au total de plus de 2 millions 600.000 voix, il est évident que les électeurs à 2 ou à 3 voix sont fort exceptionnellement des socialistes : les libéraux vous diront même, et ils méritent créance, que les catholiques sont de beaucoup les plus favorisés par cette répartition.

La revendication du suffrage universel pur et simple, dans une contrée où l'antiparlementarisme, en sa forme extrême, n'a guère pénétré jusqu'ici, a prodigieusement servi la diffusion des idées socialistes. Mais le socialisme ne lui emprunte pas toute sa force; il la doit surtout à la contexture économique même de la Belgique, — et l'on peut dire que rares sont les contrées qui, sur notre Continent, lui offrent de telles facilités d'expansion.

On a assimilé parfois la Belgique à un bloc de houille : la comparaison est forcée, parce qu'une large portion du territoire ne possède aucun gisement de combustible, mais il n'en reste pas moins que l'activité manufacturière est intense dans les Flandres comme dans les districts wallons, et que l'élément rural, malgré l'importance qu'il garde dans la Campine et dans les hautes vallées ardennaises, décroît rapidement pour l'ensemble. Une moitié de la population se consacre à l'agriculture en France, un tiers et même davantage en Alle-

(1) Un projet de loi, déposé par M. Asquith, va supprimer cette anomalie.

magne; un quart en Angleterre; ici la proportion rétrograde au cinquième. La densité apparaît extraordinaire dans les agglomérations usinières — si l'on songe qu'elle est en moyenne de 253 habitants au kilomètre carré pour tout le royaume, alors qu'elle ne dépasse pas 72 en France. On ne s'étonne point qu'un Belge, Verhaeren, ait lancé la fameuse expression : villes tentaculaires, quand on apprécie à sa valeur le développement disproportionné acquis par les cités. Bruxelles avec ses faubourgs d'Ixelles, de Schaerbaek, de Saint Joost Ten Node, de Molenbeek, etc., rassemble 770.000 habitants sur un total de 7 millions et demi; Anvers en compte 320.000; Liége 177.000; Gand 165.000; Verviers 50.000, et tout le long de la Sambre, dans le Borinage, les gros bourgs se pénètrent si bien les uns les autres, et forment une chaîne si continue, qu'on s'imagine, en 20 ou 30 kilomètres de voie ferrée, traverser toujours une même et unique localité.

La concentration prolétarienne est poussée très loin. Les mines, les verreries, les glaceries, les aciéries, les hauts fourneaux prennent d'énormes parties de la population, et leur prélèvement va croissant, tandis que le contingent des entreprises tend plutôt à diminuer. Les phénomènes que Karl Marx a décrits se vérifient en cette contrée avec une étonnante netteté. Le chiffre des mines en exploitation descendait — entre 1870 et 1900 — de 169 à 118, mais le chiffre des salariés, qui y étaient occupés, montait, dans le même laps de temps, de 92.000 à 133.000 : l'effectif des aciéries déclinait de 121 à 69, mais l'effectif de leurs travailleurs triplait. Les 56 verreries de 1870 embauchaient 7.000 personnes, mais les 55 verreries de 1900 en employaient 23.000, et il n'est pas douteux que de 1900 à 1910, dans une des phases de grande activité que le monde a connues, ces caractéristiques ne se soient encore accentuées. La main d'œuvre manque si manifestement dans les vallées de la Sambre et de la Meuse, que la grande industrie a été recruter des ouvriers jusque dans la Flandre, autour de Bruges, de Roulers, de Tournay, et que des trains à prix exceptionnellement réduits en amènent chaque matin et y remportent chaque soir des milliers de gens, dont le sommeil réel se réduit à quelques heures.

La condition de ce prolétariat Belge a été et reste, malgré les progrès conquis, déplorable. Les salaires sont infimes à côté de ceux de l'Angleterre : ils demeurent beaucoup plus bas que ceux de France, d'Allemagne, de Suisse. Un quart des travailleurs Belges touche moins de 2 fr. par jour; un autre quart reçoit de 2 à 3; un cinquième seulement dépasse 4 francs.

Quant aux journées, elles sont lamentablement longues. Elles peuvent durer jusqu'à 12 heures pour les femmes de moins de 21 ans et les adolescents de moins de 16 ans, — ce qui implique que dans la majeure partie des entreprises, les adultes hommes ne bénéficient d'aucune protection; seuls les houilleurs, sous la menace d'une grève générale, et au lendemain d'une crise ministérielle, ont obtenu récemment les 9 heures, mais ils font une heure de plus que les Français, que les Anglais, et que 100.000 Allemands. La loi sur les accidents du travail est intervenue beaucoup plus tard qu'ailleurs, et refuse, du reste, aux salariés de la petite industrie, l'avantage du « risque professionnel. » La loi sur les retraites subsidiées, ne s'adresse qu'à la petite bourgeoisie. Ajoutons que l'inspection du travail est à peu près inexistante. La grande industrie Belge, qui produit surtout pour l'exportation, s'est montrée essentiellement réfractaire à la législation sociale — et elle n'a pas été uniquement soutenue dans sa résistance par les catholiques : beaucoup de libéraux modérés répugnent à l'interventionnisme. Tel est le milieu économique où évolue le parti ouvrier, qui a su adroitement se servir de toutes ces particularités, et faire toucher du doigt leur misère aux 800.000 ou 900.000 travailleurs, qui se distribuent entre les usines de toute classe et de toute catégorie.

Les premières organisations prolétariennes de Belgique remontent à une date lointaine : la Flandre a toujours été le pays des groupements corporatifs. Le droit d'association avait été inscrit dans la Constitution de 1831, mais le Code pénal — c'était notre Code de 1810 — traitait fort sévèrement les coalitions. Le droit de grève ne fut arraché qu'en 1866, deux ans après la promulgation de la loi française sur le même objet, et ce fut la Fédération gantoise, concentrant des syndicats déjà antérieurement formés, qui eut, en grande part, l'honneur de cette victoire. Lorsque la première Internationale se créa, elle trouva des adhésions multiples dans le Borinage, à Bruxelles, à Gand, et aussi à Verviers où les tisseurs montrèrent toujours une vive fierté. Mais on sait que cette première Internationale née dans une crise d'enthousiasme, et qui apparut un moment comme un péril colossal aux gouvernements de l'Europe occidentale et méridionale, dura moins de deux ans. En 1874, il n'en subsistait plus que quelques rares vestiges en Belgique : il fallait reprendre par la base l'œuvre d'organisation ouvrière. En 1879, les Bruxellois proclament la fondation d'un parti socialiste; l'année suivante, le Vooruit, la coopérative de Gand, ouvre ses portes. En 1885, le parti socialiste se transforme en parti ouvrier, afin d'attirer à lui les groupements prolétariens de toute espèce, mais ce changement de termes ne signifie nullement qu'il répudie le socialisme : au contraire, ce parti ouvrier Belge méritera

si bien la confiance de la seconde Internationale qu'il recevra mandat, en 1891, d'aménager le deuxième Congrès du socialisme universel, et qu'il abrite aujourd'hui le bureau International, comité exécutif suprême du prolétariat politiquement organisé.

L'histoire du parti ouvrier Belge est jalonnée d'abord par la grande grève de Charleroi (1886), qui aboutit à la condamnation des deux leaders Anseele et Defuisseaux, qui engendre un stupéfiant mouvement de propagande, déchaîne les craintes de la grande industrie, et force celle-ci aux premières concessions législatives : la loi sur le paiement des salaires est de 1887, et celle sur le travail des femmes et des enfants, de 1889. En même temps commence la campagne pour le Suffrage universel, car le parti ouvrier entend faire pénétrer les siens dans l'enceinte parlementaire, et arracher la puissance publique à la classe possédante. Deux grèves sinon générales — du moins généralisées, dont la première englobe 100.000 et la seconde 300.000 salariés, brisent les résistances des catholiques et des libéraux doctrinaires. Le principe de la revision constitutionnelle est voté en 1892, au lendemain de la première grève. Le régime électoral anglais, fondé sur l'occupation ou l'habitation, et qui exclut le suffrage universel, est abandonné, en 1894, après la seconde. Mais le principe du suffrage universel est faussé dans son application par la création du suffrage plural, et c'est contre ce tempérament ruineux pour l'action ouvrière, que la lutte est alors ouverte par les socialistes; elle se prolonge encore.

Le parti ouvrier Belge rassemble du reste, dès le premier jour, un effectif considérable d'électeurs, et, par là, il mesure toute l'ampleur du cheminement qu'il a accompli de 1885 à 1894. Au lendemain de la mise en vigueur de la loi électorale nouvelle, il enlève déjà 28 sièges sur 152, soit près du cinquième, en sorte qu'il obtient, à la Chambre, une représentation plus forte que celle dont disposent aujourd'hui les socialistes Français au Palais Bourbon; dans les assemblées, qui se sont succédé de 1894 à 1910, et qui se renouvelaient par moitié, il s'est approprié de 30 à 35 mandats; dans celle de 1912, il en compte 39 sur un total de 187. C'est-à-dire que son rôle, dont le jeu de la R. P. a limité l'élargissement, est très considérable.

Sa puissance électorale l'emporte sur sa puissance parlementaire, ce qui n'est point surprenant, puisque les citoyens à 2 et à 3 voix ne se rencontrent guère dans ses rangs. On peut affirmer qu'il rassemble, sur son programme, sur les candidatures qu'il pose, beaucoup plus du quart de l'armée des électeurs. Il réunissait en effet 446.000 voix en 1900, 469.000 en 1904-1906, 483.000 en 1906-1908; par contre on ne saurait établir à quel effectif il est monté en 1912, ses candidats ayant fait bloc avec les libéraux dans un très grand nombre de circonscriptions; et cette impuissance des partis à apprécier leur progrès ou leur recul n'est pas le moindre inconvénient du système des cartels.

Si l'on se réfère aux élections de 1908-1910, où chacune des fractions de gauche lutta sous son propre drapeau, on s'aperçoit que le parti ouvrier a ses bases les plus solides à Bruxelles (68.000 voix), à Gand (23.000), à Charleroi (84.000), à Thuin (18.000), à Mons (50.000), à Verviers (19.000), à Liége (77.000). Le long de la Sambre et de la Meuse, il bat les libéreaux et catholiques; mais dans la partie Flamande du royaume, sa poussée demeure extrêmement lente. A Anvers, ville de plus de 300.000 âmes, où la population ouvrière est fort dense, il accuse avec peine 16.000 voix, contre 65.000 aux libéraux et 82.000 aux catholiques. A Gand aussi son pourcentage se révèle assez médiocre : ailleurs, à Saint-Nicolas, à Bruges, à Alost, à Furnes, il n'engage même pas le combat.

L'antagonisme de tempérament entre la Belgique wallonne et la Belgique flamande ne saurait se révéler par des indices plus nets. La Flandre est la terre des associations, mais ces associations sont surtout catholiques, et Gand à peu près seule nous offre le type du syndicat à tendance socialiste.

Les hommes représentatifs du socialisme Belge sont empruntés moitié à l'intellectualisme bourgeois et moitié au prolétariat militant. Anseele, Volders, Vandervelde, Furnémont, Demblon, Destrée, Troclet, Hector Denis appartiennent aux milieux les plus divers, mais même lorsque les leaders reconnus venaient en majorité de la classe dirigeante, dont ils étaient les transfuges, ce « parti ouvrier » continuait à mériter son nom. Aucune branche de l'Internationale n'est même davantage pénétrée d'esprit prolétarien, et cette caractéristique trouve son explication toute naturelle dans la contexture, dans le mode de recrutement, dans la charte constitutive de cette puissante association.

Le parti socialiste français, dans sa formule présente, ne comprend que des groupements politiques; ni les syndicats, ni les coopératives n'y sont admis, en tant qu'éléments composants, et du reste le mouvement syndical et le mouvement coopératif en France demeurent strictement autonomes : leur autonomie, qui a revêtu parfois un aspect offensif, est une condition sûre de leur développement, et point n'est besoin d'évoquer ici les rapports, — ils sont nuls en pratique pour l'instant, — de la Confédération générale du travail et du parti.

Le parti socialiste allemand se compose également d'associations politiques réparties dans tout le ter-

ritoire : parallèlement à lui, fonctionne une commission générale des Syndicats, mais si les relations sont fréquentes et cordiales entre les deux organisations, elles n'ont jamais songé à se confondre.

Le parti ouvrier Belge embrasse à la fois des groupes politiques, des Syndicats et des Coopératives. Il n'y a donc point lieu d'être surpris, lorsqu'il accuse un effectif de 900 sections et de 185.000 adhérents. Ces adhésions sont pour la plupart des adhésions collectives — et ce sont surtout les membres des Syndicats et des Coopératives qui ont contribué à grossir le contingent, — de 15.000 entre 1906 et 1907, et de 24.000 entre 1907 et 1909.

La force de ce parti ouvrier, si différent du parti socialiste Français et de la Social Démocratie, réside donc surtout dans les éléments purement prolétariens que sont les Syndicats, et dans les éléments essentiellement prolétariens que sont les Coopératives. Mais cette double notation n'implique point que l'organisation socialiste Belge soit plus intransigeante, plus révolutionnaire dans ses tendances que les organisations française ou allemande.

D'après le dernier rapport publié par le Secrétariat International des Syndicats, 138.000 syndiqués en Belgique acceptaient le principe de la lutte des classes, que répudient les ouvriers catholiques ou libéraux : 102.000 adhéraient à la Commission syndicale qui a été créée en 1898, au Congrès socialiste de Verviers, et qui forme une des sections du Conseil général du parti. Les mineurs, qui se sont dotés d'une cohésion nouvelle dans les dernières années, figurent en ce chiffre pour 55.000, mais les métallurgistes ne comptent que pour 7.000, les tisseurs pour 6.000, et les verriers pour pure mémoire, car ils gardent une indépendance jalouse. Les pourcentages de syndiqués apparaissent dans le royaume — il faut l'ajouter — tout aussi faibles qu'en France, en certaines corporations du moins : c'est ainsi que 100.000 ouvriers relevant de l'industrie métallurgique, 7 p. 100 seulement versent une cotisation à la Fédération; à Liége, où les hauts fourneaux, aciéries, etc. occupent 38.000 salariés, 500 environ ont rompu avec le pur individualisme. Disons encore que les exigences pécuniaires des Syndicats sont, comme chez nous, réduites au minimum Il se pourrait que, dans l'avenir, les collectivités corporatives fussent peu à peu excitées à sortir du parti ouvrier, tout en défendant la conception de l'antagonisme des classes. Une orientation en ce sens se dessine depuis quelque temps, à Anvers, à Charleroi, à Liège, et si elle s'accentuait, la structure de l'organisme socialiste Belge serait appelée à se transformer. Il ne saurait évidemment, le jour où le syndicalisme aurait proclamé son autonomie, et où l'action économique se détacherait de l'action politique, continuer à recueillir l'adhésion des Coopératives. Celles-ci pourtant, dans l'état actuel, lui fournissent le plus sûr et le plus clair de ses ressources.

Il existe en Belgique, d'après les statistiques les plus récentes, 174 coopératives socialistes, qui rassemblent 140.000 membres. Dans les cinq dernières années, l'effectif des sociétés a fléchi de 59, par suite de fusions, et celui des sociétaires s'est accru de 37.000.

Le coopératisme belge est, dans son ensemble l'un des plus florissants du monde, mais les coopératives socialistes se différencient des autres, en ce qu'elles exigent de leurs affiliés une adhésion au principe socialiste, et contribuent, pour une mesure d'ordinaire importante, à la propagande du parti ouvrier. Il est à remarquer que cette double condition n'a nullement contrarié leur expansion, et que, toutes proportions gardées, elles se sont même développées plus rapidement que les coopératives neutres. La plus célèbre d'entre elles est le Vooruit de Gand, que Van Beveren et Anseele créèrent, il y a trente ans, avec un capital initial de 67 fr. 50, et qui, en 1905, possédait déjà 7.000 adhérents, et vendait pour 2.650.000 francs de pain, d'épicerie, de pharmacie, de chassures, etc.; tout récemment, il installait un tissage à lui, où les ouvriers étaient rétribués à des taux supérieurs à la normale, et achetait un château pour en faire un domaine à l'usage des travailleurs. Le Progrès de Jolimont, bien qu'il ait fait ses débuts avec un simple avoir de 3.000 francs, n'en est pas moins devenu un grand foyer d'activité économique et de rayonnement socialiste. La Maison du Peuple de Bruxelles qui, en 1881, se contentait d'un four de boulanger loué 30 francs, et qui, en 1899, acquérait un immeuble de 1.200.000 francs, a érigé ses succursales dans les faubourgs de l'agglomération, où elles attestent la puissance de l'organisation prolétarienne, et déterminent, par leur seule présence, un permanent courant d'idées. La Ruche de Verviers, le Werker d'Anvers et la Justice de Waremmes, entre beaucoup d'autres, jouent le même rôle dans les diverses régions du royaume. Toutes ces sociétés relèvent de la Fédération socialiste des coopératives belges, qui est assimilable aux magasins de gros de l'Angleterre et de la France. Elles ont fait, en 1910, un chiffre d'affaires de 40 millions, et réalisé un bénéfice de près de 4 millions, ce bénéfice étant consacré partiellement, répétons-le, à la propagande socialiste.

La structure du parti ouvrier apparaît relativement complexe, on dirait même hétérogène, et l'on conçoit que des influences assez diverses s'y rencontrent, et parfois s'y contrarient. En principe, les groupements politiques n'envisagent pas les choses du même point de vue que les syndicats et

que les coopératives ; mais il est vrai que cette juxtaposition d'éléments est née des circonstances mêmes, et que d'autre part, en période de crise, et une décision collective arrêtée, elle peut réaliser un maximum de force offensive et défensive.

Le socialisme Belge, comme le socialisme Français, Allemand, ou Anglais, est divisé entre les deux tendances réformiste et intransigeante. Lorsque l'Internationale fut appelée à examiner, au congrès de Paris en 1900, et au congrès de Copenhague, en 1904, la participation ministérielle et la formation « des blocs » démocratiques, les Belges se trouvèrent quelque peu gênés pour émettre leur opinion, car ils risquaient de connaître, du jour au lendemain la situation qui s'était posée devant l'organisation Française, et par suite le conflit qui avait brisé cette dernière en deux tronçons. Si dans les élections qui ont précédé celle du 2 juin 1912, le cartel libéral socialiste s'était beaucoup moins généralisé, si dans les grandes villes tout au moins, il était écarté, le principe en avait été déjà admis. Libéraux et socialistes, que leurs théories économiques devaient dresser les uns contre les autres, s'étaient concertés, pour renverser la domination catholique, sur un programme restreint qui comportait en première ligne l'établissement du suffrage universel pur et simple, et la refonte totale du système scolaire : les résistances à l'accord étaient même venues beaucoup plus d'une des ailes du parti libéral que du parti ouvrier. A la Chambre, les deux partis avaient été amenés par des conjonctures pressantes, à confondre leurs votes dans la plupart des grands scrutins politiques. De cette entente, électorale et parlementaire, à une entente plus large qui se serait appliquée à la gestion de l'État, au lendemain d'une victoire des gauches unies, il n'y avait qu'un pas. Serait-il franchi ? En d'autres termes, si les catholiques avaient été vaincus le 2 juin dernier, libéraux et socialistes auraient-ils partagé entre leurs leaders reconnus, les portefeuilles ministériels, et aurait-on vu des socialistes participer, à Bruxelles, à l'exercice de la puissance publique, avec l'agrément exprès de leur parti? Les Congrès, que ce parti avait tenus dans ces dernières années, les assemblées du conseil général aussi, avaient envisagé cette éventualité critique, mais aucune résolution définitive n'avait été adoptée. Nombreux étaient les membres qui redoutaient, pour l'avenir du socialisme, cette collaboration gouvernementale, et qui dénonçaient, en elle, une déviation, — bien mieux une trahison. Le socialisme allait-il assumer contre le prolétariat militant, la défense de la société capitaliste, et en échange de quelques réformes plus ou moins anodines, jeter à l'abîme et sa vigueur de combat et son idéal suprême? N'avait-il pas grandi par son opposition même à la structure sociale présente, et n'avait-il pas promis à la masse ouvrière une transformation intégrale, qu'un pacte durable avec le libéralisme bourgeois eût bénévolement sacrifiée. Le problème s'évoquait urgent et grave, et même hors de Belgique, les socialistes attendaient avec anxiété les délibérations qui devaient s'ouvrir.

Pour diverses raisons, et spécialement, par la faute du suffrage plural, et par la défection des libéraux modérés, qu'une alliance avec le socialisme terrorisait, les gauches ont été vaincues le 2 juin. Le parti ouvrier échappe aux difficultés immédiates. Il retrouvera une force de propagande, une unité, une volonté de conquête accrues, dans la grande bataille qu'il va engager maintenant pour l'institution du suffrage universel sans tempérament, et dont nul ne peut prévoir encore — je ne dis pas l'issue — mais les épisodes.

PAUL LOUIS.

LES MARIAGES DU DUC DE GUISE [1]

II

Le cinquième duc de Guise commandait les troupes ennemies en vertu d'un traité du 10 mars (1641) qui lui assurait quinze mille livres par mois. Il avait provoqué le redoutable Richelieu, la riposte de celui-ci ne se fit pas attendre. Dès le 6 septembre l'arrêt suivant fut rendu contre lui :

« Henri duc de Guise, atteint et convaincu de rébellion et crime de lèse-majesté, est privé, pour réparation des dits, de tous honneurs, offices et dignités; dit qu'il aura la tête tranchée sur un échafaud à ce destiné; ses biens confisqués et acquis au Roi... »

Une semaine plus tard, cet arrêt fut exécuté en effigie.

Loin de prendre l'événement au tragique, l'aventureux gentilhomme passait gaîment son temps à Bruxelles. Si gaîment qu'il oubliait la promesse signée de son sang et le mariage secret de l'hôtel de Nevers pour demander la main d'une jeune Brabançonne. Il s'agissait, comme bien on pense, d'un mariage d'inclination.

La seconde fiancée était aussi bien choisie que la première. Renommée pour sa beauté, veuve à vingt-deux ans du comte de Bossu (de la maison des princes de Chimay), madame Honorée de Bar-

(1) V. la *Revue Bleue* du 13 juillet 1912.

ghes de Grimberghe était fille du comte de ce nom et d'une demoiselle de Horn. Elle descendait des ducs de Brabant. Cette famille de Berghes avait une situation si considérable qu'à la fin du siècle elle fut déclarée princière.

Honorée habitait avec sa mère l'hôtel patrimonial, qui était le centre de tous les gens de qualité de la ville. Ces dames, très scrupuleuses, n'ouvraient qu'à bon escient leur porte aux étrangers. Mais pour un Guise, général des troupes de Sa Majesté Catholique, les maisons les plus rigides se faisaient hospitalières, aussi notre duc put-il entrer sans peine, conquérir sa place parmi les familiers et se faire distinguer par un discret empressement. Ce brillant soleil de Lorraine fit tort à l'ombre du comte de Bossu; il parla tant d'avenir, qu'à l'écouter Madame oublia le passé. Le fameux « coup de foudre » d'aujourd'hui n'était pas encore inventé; mais à défaut du mot, M. de Guise éprouva la chose. C'était au surplus sur ce sujet un spécialiste, et nous ne saurions mieux faire que de citer l'appréciation épique de son admirateur le duc de Saint-Aignan : « On n'a jamais blâmé le cinquième duc de Guise que d'une faiblesse : il aimait, dit-on, avec un peu trop d'ardeur. Si la dureté est une tache à la beauté d'une âme, la tendresse en doit augmenter l'éclat et le prix ». A ce compte-là M. de Guise est une bien belle âme.

Le mariage fut arrêté. L'heureux condamné à mort ne pouvait cette fois prétexter d'un archevêché pour retarder la cérémonie. Rendons-lui d'ailleurs cette justice qu'il ne réclama pas même le secret. Un contrat des plus authentiques régla la situation matérielle des époux; le douaire de Madame fut fixé, son apport évalué; la description des meubles et pierreries figura dans l'acte; Monsieur le duc se montra généreux avec chiffres à l'appui, comme un honnête bourgeois.

Il ne restait plus qu'à allumer le flambeau de l'hymen. C'était chose ardue pour un contumax mis hors la loi; force fut donc de sortir quelque peu des règles afin de simplifier les formes. Le curé de Sainte-Gudule de Bruxelles donna une dispense des bans, et délégua pour procéder à la bénédiction nuptiale un abbé du nom de Mansfeld, commissaire délégué du Saint-Siège près des armées du roi d'Espagne. Ce dernier célébra le mariage dans la chapelle de l'hôtel Grimberghe, et le duc de Guise présenta à tout Bruxelles la jeune veuve comme son épouse devant Dieu et devant les hommes.

Le bruit s'en répandit bien vite au delà du Brabant, et même jusqu'à Rome, car le cardinal Barberini s'en émut. Son Eminence, en effet, avait eu connaissance du mariage secret contracté avec Anne de Gonzague, et craignit justement un cas de bigamie. L'Internonce fut interrogé et reçut l'ordre de procéder sévèrement contre l'abbé Mansfeld soupçonné de complaisance coupable. En même temps M. de Guise était invité à reprendre sa première femme, c'est-à-dire la vraie. L'aimable duc para le coup hardiment par une réponse ainsi conçue : « Il est vrai que je promis jadis à Mlle de Nevers de n'épouser autre femme qu'elle, mais mon engagement n'alla pas plus outre, et il était sans valeur, vu notre degré de parenté ».

Ce billet délivré à l'Internonce ne valait guère mieux que celui de la Châtre. La parenté, d'une part, était fort éloignée, et il fallait d'autre part avoir la mémoire courte pour oublier la messe de mariage du chanoine de Reims,

L'aumônier militaire Mansfeld se justifia sans peine en produisant le serment que M. Guise avait fait à Bruxelles d'être libre, une heure avant d'épouser Mme de Bossu.

L'affaire n'eut pas d'autre suite, par ce motif qu'Anne de Gonzague refusa d'intervenir. C'est en vain qu'un chroniqueur fantaisiste nommé Saval écrivit cent ans plus tard un récit de la querelle des deux femmes; il n'y eut, en réalité, ni scandale ni bataille de dames, l'enquête fut close, et le duc resta en possession paisible de son nouveau bonheur

Possession paisible, c'est trop dire, car l'arrière petit-fils du Balafré, s'il n'avait été exécuté qu'en effigie pour trahison, était chaque jour exécuté d'une autre façon par une armée de créanciers. Les 180.000 livres que lui payait annuellement le Gouvernement des Pays-Bas fondaient entre les doigts de ce transfuge habitué à soutenir un train de prince. C'est vainement que son panégyriste Saint-Aignan le dépeint comme « libéral sans profusion »; jamais homme ne se chargea mieux de prouver le contraire. En moins de trois années, il dévora la fortune de sa femme et celle de sa belle-mère. Lorsque ces dames furent à court d'argent, la comtesse de Grimberghe se trouva réduite à mettre ses parures au Mont-de-Piété de Bruxelles pour éviter au duc la mortification d'une saisie. Celui-ci descendit jusqu'à attaquer les héritiers de Bossu sous prétexte de restitutions de dot assez mal fondées; et les Bossu, pour éviter une lutte inégale contre un chef d'armée, rapportèrent des diamants, des pendants d'oreilles, jusqu'à une boîte enrichie de pierres précieuses. Guise n'en fit, comme on dit, qu'une bouchée. Ce général en chef du roi d'Espagne n'accomplit guère, aux Pays-Bas, que des exploits de ce genre. Telle fut sa seconde lune de miel.

En 1644, la duchesse n'avait plus à donner que sa tendresse, ce que le mari trouvait insuffisant, lorsque, par une rare fortune, Richelieu et Louis XIII disparurent presque simultanément de la scène du

monde. M. de Guise demanda aussitôt des Lettres d'abolition, les obtint, et arriva tout souriant à la Cour de France. Ses biens lui étaient rendus, il s'en donna à cœur joie.

Qu'avait-il fait de sa femme? Il l'avait laissée à Bruxelles, en proie à ses créanciers.

Elle fit preuve d'autant de constance dans l'abandon que de dignité dans l'infortune. Les écrivains du temps lui ont accordé de l'esprit et de la beauté, ils ont trop oublié de rendre hommage à son caractère. Honorée de Grimberghe ne possédait ni le brillant, ni l'élégante duplicité d'Anne de Gonzague. C'était une nature douce et tendre, un peu passive, plus faite pour les joies domestiques que pour les manèges du monde.

Cette noble dame qui, même trahie, ne savait que pardonner, vint en suppliante à Paris pour demander sa place d'épouse au foyer conjugal. Le duc l'avait quittée sans motifs, il la reçut sans remords, la traita en simple visiteuse, évita de la présenter à la Cour, et après lui avoir parcimonieusement accordé la triste faveur de *l'incognito*, ce Guise dégénéré mit fin à l'entrevue à l'aide de vagues promesses.

On ne pouvait vraiment attendre davantage de lui, car il était amoureux et songeait à se marier. La fiancée du jour avait, outre ses charmes personnels, cet immense avantage de ne ressembler ni à l'héritière des Nevers-Mantoue, ni à la descendante des ducs de Brabant. D'où l'attrait irrésistible de la nouveauté. Un duc et pair n'y pouvait trouver à redire, car Mlle de Pons appartenait à l'antique maison de Guyenne. Avec elle pas de ruses politiques ni de langueur sentimentale; cette tapageuse personne, qu'un hasard ironique avait dotée du prénom de Suzanne, a été dépeinte d'un mot par Mme de Motteville : « elle était gloutonne de plaisir ».

Mlle de Pons était fille d'honneur de la Reine Mère. Anne d'Autriche en avait communément six autour d'elle, et n'admettait dans ce poste envié que les plus belles filles du royaume. C'était ce qu'on appelait « l'escadron volant ». Or Suzanne, de l'aveu de tous, surpassait en éclat ses compagnes, et occupait le premier rang. Les seigneurs les plus qualifiés lui faisaient la cour à l'envi. M. de Guise, à peine revenu d'exil, partagea l'admiration générale, s'abandonna à sa nature incandescente, et bientôt de soupirant s'éleva au rôle de candidat. Mlle de Pons, accueillante envers tous, ne le traita d'abord ni mieux, ni plus mal que les autres, suivant les lois de la coquetterie; ce n'était qu'un comparse; mais quand il parla mariage, on prêta plus attentivement l'oreille; et comme il était Guise, on lui accorda la préférence.

Un cri d'étonnement s'éleva; les moins rigides s'émurent. Nul en effet n'ignorait l'existence d'une duchesse de Guise, pour ne pas dire de deux. Henri ne s'en préoccupa mie. Ecoutons encore Mme de Motteville : « On parlait de ce mariage aussi bien que si M. de Guise n'eût pas été marié ».

La duchesse douairière, qui voyait son fils sur le point de devenir trigame, et dont la perspective d'un scandale avivait les orgueilleux scrupules, condamna d'un même coup l'épouse de Bruxelles — qui s'était mariée sans attendre son consentement — et la pétulante Suzanne qui se préparait joyeusement à s'en passer. Elle adjura la Reine Mère d'interdire à la première l'entrée du royaume et de chasser la seconde loin de la Cour. Anne d'Autriche ne s'occupa pas de l'exil d'Honorée, le mari s'en était chargé; mais elle accueillit l'autre demande en retirant à Mlle Pons sa qualité de fille d'honneur, avec ordre d'entrer au couvent de la Visitation. Il est vrai qu'on lui accorda l'autorisation d'y séjourner en qualité de pensionnaire, ce qui rendait illusoire son internement.

Henri de Guise ne se tint pas pour battu. Il traita la Pons en épouse injustement disgraciée, la visita chaque jour, l'entoura de pages et de chambrières, lui créa une somptueuse existence. Ce fut l'événement du jour. Bientôt la supérieure se plaignit d'un pareil tapage; Suzanne fut congédiée et se retira dans un asile moins sévère, à Melun, où deux gentilshommes d'honneur et un carrosse complétèrent son train.

Il paraît certain qu'à ce moment le duc de Guise épousa Mlle de Pons, bien qu'aucune trace écrite du mariage n'ait été retrouvée. Nous savons par Mme de Motteville que son projet était avoué et connu de toute la cour; avec un pareil récidiviste on peut conclure sans témérité de l'intention à la réalisation. Au surplus les lettres qu'il a, plus tard, adressées de Naples à la Reine Mère et à Mazarin contiennent les allusions les plus transparentes à son union avec Mlle de Pons. Enfin celle-ci ne se serait jamais affichée de la sorte sans posséder quelque solide garantie, et le duc ne l'eût pas mise sur le pied des reines lorsqu'il se crut roi, ainsi qu'on le verra par la suite.

Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons qu'il ne lui fit pas porter le titre de duchesse de Guise, ni à la Visitation ni à Melun. Mais pouvait-il en être autrement? Pourvu d'une femme légitime, l'ancien condamné à mort en était réduit plus que jamais au mariage secret. Non qu'il s'y résignât volontiers, comme il l'avait fait pour Anne de Gonzague, puisqu'il fit le voyage de Rome afin de faire annuler par le Pape son mariage avec Honorée de Berghes-Grimberghe. Son dessein évident était de recouvrer sa

liberté à l'effet d'épouser publiquement la Pons. C'est lui-même qui l'a expliqué dans ses *Mémoires*, lesquels furent rédigés après sa mort sur le vu de ses notes, par son secrétaire nommé Saint-Yon. Ecoutons : « Une malheureuse affaire (le mariage de Bruxelles) qui n'a que trop éclaté malgré moi dans toute l'Europe, m'obligea à demander permission à la Reine Mère de m'en aller à Rome pour me tirer de l'embarras qu'elle me causait, aussi préjudiciable à ma réputation qu'à l'établissement de ma fortune. »

On se demande vraiment en quoi il avait un si pressant besoin de « se tirer d'embarras », si ce n'est pour rendre régulière une situation matrimoniale « préjudiciable à sa réputation ».

Faisons remarquer en passant que le commencement de la phrase en révèle bien l'authenticité, car il fallait être M. de Guise pour déclarer, après tant de mariages, que le mariage est une « malheureuse affaire ».

Le voilà donc à Rome — au commencement de l'année 1645. Il présente une supplique au Grand camérier d'Innocent X. Son mariage de Bruxelles doit être annulé pour cause de captation, ce qui signifie en langage vulgaire que la veuve de vingt-deux ans a abusé de son inexpérience et de sa candeur. En dépit de ses conclusions touchantes, le Saint-Père refuse de le recevoir. On le connaît au Vatican. Rien n'y est ignoré de son histoire ou plutôt de ses histoires. Mais pour pousser l'esprit de justice et de bonté jusqu'à ses dernières limites, on délègue l'auditeur Conadus afin d'entendre l'épouse incriminée et procéder à une enquête.

Le temps se passe. Aucune solution n'intervient. M. de Guise ne veut pas comprendre; il assiège les cardinaux, réclame l'intervention de l'Ambassadeur, s'agite avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Il retourne à Suzanne, revient à Rome. Tout à coup, au bout de deux années, il s'arrête, son esprit mobile caresse une autre chimère; une saute de vent va l'emporter dans une nouvelle direction.

III

Certain gentilhomme français des plus distingués, le comte de Modène, était fort dévoué au duc de Guise, et ne le quittait jamais. Son maître l'en récompensa plus tard par l'abandon, tout comme s'il eût été demoiselle à marier; mais tant que les démarches se poursuivirent près du Saint-Siège, l'intimité fut sans nuages.

Or un beau matin M. de Modène rencontra, près du Corso, des mariniers de Procida qui avaient amené une barque chargée de fruits. Ils lui racontèrent, en vendant leurs oranges, la révolte de Thomas Aniello (Mazaniello), en ajoutant que si un prince des anciennes familles régnantes venait en ce moment à Naples pour repousser les Espagnols et rétablir l'ordre, la population se donnerait à lui avec enthousiasme.

Modène recueillit ces propos avec une profonde attention. Le duc de Guise, il le savait depuis longtemps, avait la prétention, d'ailleurs mal fondée, de représenter la descendance de René d'Anjou. D'autre part, l'honnête serviteur se désolait de l'inaction de son maître, de ses démarches stériles ainsi que de l'amour tenace qui l'attachait à une coquette. Il résolut d'éveiller son ambition et de la lancer vers la politique. Pris d'un beau zèle, Modène conduisit vers Guise les bateliers de Procida, qui renouvelèrent leur récit avec une faconde enflammée de Napolitains. Aussitôt le petit-fils efféminé des Balafrés sentit bouillonner dans ses veines le sang des grands ancêtres; l'ardeur guerrière s'empara de tout son être. Naples m'appelle, Naples m'aura. Je suis l'héritier de vos rois Angevins. Bataille. Soyons roi!

Modène fut saisi d'effroi. Il avait voulu diriger sagement Guise vers l'action, et voilà que celui-ci, au premier mot, se jetait tête baissée, dans une hasardeuse aventure! Le but était dépassé. En vain essaya-t-il de l'apaiser, lui démontra qu'un plan était à mûrir, que la situation d'une cité révoltée exigeait une étude approfondie avant toute entrée en campagne. Le duc l'écouta avec impatience. Son imagination avait en peu de minutes supprimé tous les obstacles. Escalader les marches d'un trône, n'était-ce pas le rêve héréditaire des Guise? Il mesura l'événement à travers le prisme de ses désirs, et s'estima prêt.

Les mariniers de Procida eurent lieu d'être satisfaits. Le prétendu chef de la maison d'Anjou les combla de caresses et de présents afin de séduire en eux les lazzaroni de Naples, et jura de débarquer sans retard à leur suite, en dépit de la flotte espagnole.

Cette fois il tint sa promesse. Mazarin, qui n'avait nulle confiance en lui, refusa tout secours d'hommes et d'argent; le Pape, sollicité à son tour, le fit éconduire. A leur défaut, Guise trouva d'audacieux prêteurs, forma une armée de vingt hommes déterminés, et sur un frêle esquif passa nuitamment au milieu des navires qui bloquaient Naples. Son entrée dans sa future capitale, l'épée nue en main et la plume au vent, excita jusqu'au délire l'admiration de la plèbe insurgée; cet acte de beau courage lui valut plus que le gain d'une bataille; le charme incomparable dont la nature l'avait doué fit le reste.

L'abbé Arnaud qui, vivant à Rome, connut tous les détails de l'expédition, accuse dans ses écrits le

duc de Guise d'avoir menti comme d'habitude un vrai Gascon, mais reconnaît qu'il a dit la vérité pour ce jour-là.

La Fortune favorisa sa témérité, à tel point qu'il put se maintenir à Naples pendant deux mois. On le proclama « duc de la République »; et tout en déclarant à Mazarin, par ses émissaires, qu'il travaillait pour la France, le peu loyal personnage s'efforça d'obtenir pour lui-même le rang suprême. C'est si vrai qu'on a découvert une de ses Ordonnances dans laquelle il se qualifie de « Henri Ier, roi de Naples par la grâce de Dieu ». D'ailleurs, aucune autorité ne fut plus précaire. Condamné à se débattre au milieu des intrigues et des défections, il ne ménagea à ses administrés ni la question extraordinaire ni la pendaison. Il reconnaît même dans ses *Mémoires* avoir perfectionné les rappels à l'ordre, en faisant accrocher ses adversaires par un pied à la potence. Les choses assurément se fussent gâtées plus tôt, si le fidèle comte de Modène, qui joignait au coup d'œil d'un capitaine l'habileté d'un politique, n'eût su repousser l'assiégeant et apaiser à propos les séditions. Par malheur, M. de Guise en devint jaloux, et le révoqua un beau jour, par caprice. Ce fut le signal de sa chute.

Modène, lui aussi, a laissé des *Mémoires*. Il y parle de son ancien maître sans amertume, mais sans illusions. « M. de Guise (a-t-il écrit) était très séduisant et très vaillant. Son imprudente conduite détruisit les effets de son intrépidité. Il accordait sa faveur aux personnes même indignes, qui pouvaient lui procurer de l'argent. Ses succès étonnants du début l'avaient rendu présompteux, et il était la proie des flatteurs, bien qu'il se défiât de tout le monde. Il flottait au gré du vent. »

En résumé, cette entreprise fut dénommée en tous lieux « la folie de Naples ». Cela ressemble par plus d'un trait à l'enlèvement fantaisiste d'Anne de Gonzague.

Cette « folie » pourtant a trouvé deux admirateurs. D'abord Henri de Guise lui-même, qui a écrit avec une satisfaction visible : « A la veille de quitter Rome pour Naples, je communiquai mon projet aux cardinaux. Ils m'assurèrent que par là j'effacerais tous les héros de l'antiquité, et me placerais au-dessus de ceux de la vieille Rome». Le second apologiste de la Folie est le passionné duc de Saint-Aignan, toujours prêt à accorder sa lyre lorsqu'il s'agit de son cher ami. Voici comment il s'exprima : « L'histoire vante les actions d'Alexandre et de César... Tout ce qu'ils ont fait me semble égalé par le duc de Guise... Il a été, aussi bien que Titus, les délices du genre humain ».

On se demande si les nombreux Napolitains qu'il avait fait pendre par un pied auraient parlé en ces termes de leurs « délices ».

M. de Guise, nous l'avons vu tout à l'heure, aimait beaucoup ceux de ses sujets qui lui procuraient de l'argent. Ce dissipateur insatiable ne s'adressait pas qu'à eux, et se tournait fréquemment vers la France pour en obtenir. Voici à cet égard une lettre très curieuse qu'il écrivit à son jeune frère, le chevalier de Guise. Elle peint l'homme au complet. « Mon frère, ne négligez rien pour me prêter aide. Vous aurez part au gâteau si vous avez le soin de me faire parvenir bien de l'argent, car j'en ai le plus pressant besoin. Volez ce que vous pourrez attraper, et, s'il est possible, les gros diamants du bonhomme Chevreuse. Ne laissez rien à l'hôtel de Guise. Enfin, qu'il n'y ait ni serrures ni cassettes à l'épreuve de vos mains ».

On ignore si le jeune chevalier se conforma aux leçons édifiantes de son aîné ; toujours est-il que le Pactole coula dans les caisses du pseudo-roi, car la sémillante Suzanne de Pons vit s'accroître singulièrement son opulence. Par un miracle inattendu, Naples ne l'avait pas fait oublier. Modène le raconte et le déplore tout au long dans ses *Mémoires* ; Guise en fournit la preuve par sa correspondance ; la ville de Melun, séjour de l'ex-fille d'honneur, aurait pu l'attester en assistant aux pompes et à la magnificence de la vie nouvelle de cette reine in partibus. Elle avait une véritable cour, et, plus heureuse qu'Anne d'Autriche, une cour sans Fronde. Un brillant gentilhomme du Maine, M. de Malicorne, commandait les gardes du corps ; les laquais et les suivantes ne se comptaient plus; ainsi du reste ; et les courtisans, grisés par les fausses nouvelles venues de Naples, se disputaient un sourire de la gracieuse majesté prête à rejoindre son auguste époux. Le faste de Suzanne ébloüissait; on parla, jusque chez la reine de France, des fameux pendants d'oreilles que Guise avait envoyés de Naples, et qui valaient cinquante mille écus.

A l'heure même où l'on prophétisait à la Pons un long règne, le duc était à Naples l'objet d'une prophétie bien différente. Le grand astrologue Sicilien Cucurulle, étroitement attaché à la fortune de celui-ci, vint certain matin lui demander un passeport. — Et pourquoi ? — Je dois quitter cette ville aujourd'hui même afin d'aller vivre en paix dans d'autres Etats. — Bah ! Rien ne presse. — Au contraire, Monseigneur, il est grand temps. — Que me contez-vous là? — La vérité. Je viens de consulter les astres. La réponse a été claire: vous n'en avez pas pour huit jours. — Tarare! C'est ce que nous verrons. — C'est tout vu : avant la fin de la semaine vous serez prisonnier des Espagnols.

Le duc ajouta : Cela me fit beaucoup rire, et pourtant je fus pris trois jours après.

Tombé au pouvoir de don Carlos, notre candidat malheureux à la royauté accepta gaiement sa chûte, et fit ses compagnons de plaisir des officiers chargés de sa surveillance. Sans hésitation et sans remords il mit son épée à la disposition du roi d'Espagne pour aider à l'invasion de la France. Exagérant d'une façon étrange son influence, il signa un traité d'alliance dans lequel il se portait fort pour une foule de gentilshommes Français dont aucun ne l'avait autorisé. On y lit avec stupeur que ce duc et pair, en trahissant son pays pour la deuxième fois, accusait le cardinal Mazarin de trahison.

Retenu quelque temps à Madrid, Guise dut sa délivrance au grand Condé, qui dirigeait alors la Fronde à Bordeaux, de concert avec les Espagnols. A peine arrivé de ce côté des Pyrénées, il lança un manifeste en faveur du prince et contre la Cour, ne sortit pas le glaive du fourreau, et peu après gagna Paris où il fit sa paix avec Mazarin et condamna Condé au Parlement.

Lorsque cette jolie manœuvre fut accomplie, l'habile homme se sentit rassuré sur le sort de ses apanages, et tourna les yeux du côté de Melun. Entouré de nombreux cadets de famille qu'il avait enrubannés pour la circonstance, M. de Guise célébra sa réunion avec la belle Suzanne de Pons, dont la perte d'une couronne n'avait point abattu la superbe. La cour de madame, bien qu'un peu diminuée, conservait encore un éclat imposant. Les fêtes données à cette occasion furent splendides, et durèrent plusieurs semaines. On oublia Naples et la prison de Madrid au son des violons ; la variété des amusements en doubla le charme. Mais, tout Pons et tout Guise que l'on soit, l'humaine nature veut qu'à force de s'amuser on se lasse, et qu'une fois las, on cesse d'être frivole pour penser un peu. Le phénomène se produisit comme toujours. Aussi M. le duc s'aperçut que sa compagne n'avait plus vingt ans, et madame constata que le compagnon approchait fort de la quarantaine. Le premier, infatué de son aventure italienne, visait maintenant au majestueux; il reprochait à Suzanne de toujours rire; tandis que Suzanne lui en voulait de rire trop peu. Insensiblement ils virent l'un et l'autre des taches dans le soleil; ce qui les avaient séduits naguère prit à leurs yeux la forme de travers, et ces travers, qui sont comme une grâce de plus quand on aime, leur sembla défauts qu'on ne pardonne pas.

Allons jusqu'au bout avec franchise : M. Henri de Guise se détachait de sa troisieme femme par cet excellent motif que le désir lui venait d'en épouser une quatrième. Naples l'avait gâté : ce qu'il lui fallait désormais, c'était une reine, non une quasi-reine, mais une reine en exercice. De ce côté-là le choix était restreint ; aussi ses vœux s'adressaient-ils à la plus laide, la plus bizarre, la plus insupportable des femmes, couronnées ou non, à Christine de Suède, qui portait les cheveux en brosse, chaussait des bottes fortes, jurait comme un reitre, devait abdiquer par originalité, et se faire chasser de France pour assassinat.

Tel était l'objet des rêves de M. de Guise à Melun. Il y pensait si bien qu'il demanda la main de Christine.

Les liens conjugaux n'étant pour ce seigneur qu'un fil ténu, facile à rompre, il s'éloigna entre deux ripailles, sans en demander la permission. L'exquise Suzanne ne pouvait pas le poursuivre à la Cour, puisqu'on l'en avait chassée; en conséquence elle voyagea dans une autre direction, sous la conduite de l'aimable Malicorne, son capitaine des gardes ; et quand celui-ci, un peu plus tard, eût donné sa démission, la Pons s'arrangea du mieux qu'elle put, sans cesser de rire.

IV

Cependant Honorée de Berghes, la seconde épouse, n'était jamais restée insensible aux aventures de son infidèle. Pendant la tentative de Naples, elle ne cessa de former des vœux pour son triomphe. C'est alors qu'elle supplia le roi d'Espagne de payer les dettes contractées par Guise à Bruxelles, en prenant l'engagement de ne rien demander pour elle-même et d'entrer en religion. En apprenant la défaite et la captivité de son mari, l'honnête femme résolut d'aller à Madrid afin de solliciter la mise en liberté. Son dévouement constant excita l'admiration générale. Personne ne lui contesta ses droits. Le duc de Lorraine, chef de la famille, lui envoya une lettre de recommandation pour le monarque espagnol, en la qualifiant de duchesse et de respectée parente ; d'autre part, le gouverneur général des Pays-Bas lui délivra un passe-port, à son nom de duchesse de Guise.

C'est munie de ces pièces qu'elle vint en France, et se présenta à la Cour. Madame, belle-sœur de Louis XIV, qui était de la maison de Lorraine, la reçut en qualité de « chère et bien-aimée cousine ». Anne d'Autriche se la fit présenter, et lui accorda le tabouret de femme de duc et pair. Son voyage au surplus s'arrêta là, car l'Ambassadeur d'Espagne eut mission de l'avertir que ses démarches à Madrid seraient vaines ; et après un séjour de courte durée, elle retourna à Bruxelles.

Plus tard, lors de la rentrée en France de Henri de Guise, Mme Honorée montra que ses sentiments

n'avaient pas changé. Elle resta naturellement à l'écart tandis que M. de Guise tenait à grand bruit cour plénière avec Suzanne de Pons, mais du fond de sa retraite écrivit à la grande Mademoiselle pour réclamer ses bons offices lorsque le feu de paille de Melun serait éteint. La princesse du sang lui répondit : « Ma chère Tante, votre affaire est si juste, que vous ne devez pas douter que je vous serve en tout auprès de monsieur votre mari ». Madame promit également son appui, « en qualité de parente ».

Henri de Guise fut l'objet d'un siège en règle, mais il n'était pas en humeur d'écouter les gens, appartinssent-ils à la famille royale. Le souvenir de sa troisième femme l'obsédait. Non que la perte de cette précieuse personne le désolât; ce qu'il regrettait, c'étaient les pendants d'oreilles de cinquante mille écus qu'il lui avait offerts à d'autres époques. Il les lui fit réclamer, ce à quoi elle répliqua par un éclat de rire. Ne riait-elle pas toujours? Inconsolable du refus, le grand seigneur se métamorphosa en robin, et mit les sergents en campagne. Au nom de la loi, rendez-moi les pendants d'oreilles! M. le lieutenant civil écouta avec componction le plaidoyer, ne trouvant pas dans la loi d'article condamnant les dames à restituer les cadeaux qu'on a bien voulu leur faire, et le descendant du généreux Balafré fut débouté de sa demande, suivant l'expression brutale des chicanous.

On s'amusa fort, à la Cour, de ce démêlé peu chevaleresque; et c'est à peine si les éclats de rire avaient cessé, qu'une nouvelle, apportée des frontières, provoqua un redoublement de gaité : Suzanne de Pons, très embarrassée de son personnage, avait quitté la France en compagnie de ses pendants d'oreilles, et s'était réfugiée à Bruxelles. A Bruxelles, la ville qu'habitait Honorée de Berghes! Les beaux esprits s'en donnèrent à cœur joie. Celui-ci composa un sonnet pour expliquer la réunion des deux Ariane qui mêlaient leurs larmes et passaient leurs jours ensemble afin de parler de *Lui*... Celui-là tourna un rondeau dans lequel il célébrait le héros qui, après avoir conquis le royaume de Naples, peuplait le Brabant de duchesses de Guise. A les citer tous on n'en finirait point.

Ces coups d'épingle impitoyables déconcertèrent à la fin celui qui en était l'objet, et le conduisirent à entrer en composition. Sa sœur aînée, abbesse de Montmartre, vint déclarer à Madame et à la Grande Mademoiselle que le « cher et malheureux Henri » consentait à se rapprocher de sa femme Honorée de Berghes. Quel succès inespéré pour les deux princesses, et quelle satisfaction! Le duc vint lui-même confirmer les dires de l'abbesse. Était-il sincère? On le verra tout à l'heure. Un messager fut vite expédié aux Pays-Bas. L'abandonnée, toujours prête à tout pardonner, accourut à Paris, le cœur inondé de joie. Elle fut reçue, non à l'hôtel Guise, mais au couvent de Montmartre, chez celle qu'elle appelait avec tendresse sa belle-sœur. Consultons maintenant les *Mémoires* de Mlle de Montpensier, nous y trouverons le récit détaillé de ce qui se passa.

« J'avais beaucoup de curiosité de voir la comtesse de Bossu. J'allai un matin chez les religieuses et la trouvai au lit. Elle me parut fort agréable, et elle a de l'esprit. Elle me conta ses misères, son mariage, et tout ce qu'elle avait souffert pour M. de Guise, avec des larmes en abondance. Elle m'attendrit, je lui promis de la servir. Je la fis lever pour voir sa taille; elle l'a assez belle. J'en parlai l'après-dîner à Madame qui dit : On les fera venir céans, et il faudra qu'elle se jette aux pieds de M. de Guise. J'exécutai la proposition ».

Plus loin, la princesse raconte l'entrevue, dont elle fut témoin. La scène va se passer dans le petit appartement, Madame et Mademoiselle seront seules avec les époux. Lisons :

« Elle arriva la dernière, fort ajustée; elle était très à son avantage ce jour-là. Elle se jeta aux pieds de M. de Guise, et lui dit : Ayez pitié de moi! Voyez en quel état je suis. Songez à l'amitié que vous avez eue pour moi. Et elle ajouta tout ce qu'on peut dire en pareille occasion ».

Le duc Henri se montra-t il ému devant cette affection qui avait résisté au temps, à la distance et à la trahison? Mademoiselle va nous l'apprendre :

« Il répliqua fort civilement, d'un air fort froid, et peu attendri : Relevez-vous, Madame, je suis votre serviteur. Que voulez-vous de moi? »

Honorée, cependant, retenait à grand'peine ses sanglots, et essayait de toucher Guise par ses prières au lieu de réclamer ses droits.

« Ce que je veux (reprit-elle)? C'est retourner avec vous, dussé-je mourir à vos pieds. Vous m'avez aimée, vous m'avez trouvée belle... »

Le duc de Guise répliqua sèchement :

« Il est vrai; mais je ne vous aime plus parce que vous êtes changée. »

Un auteur anonyme de vieilles *Causes Célèbres* a écrit avec ingénuité en commentant cette scène : « Il me semble qu'un gentilhomme, quand sa passion pour une dame s'est éteinte, devrait le lui faire connaître avec un tour plus galant ». Impossible à un brave homme de faire une réflexion plus juste et moins sévère. Mais revenons aux Mémoires de Mlle de Montpensier :

« M. de Guise joignit à cette riposte assez de duretés, et l'entretien en resta là. Quand elle fut partie, je parlai assez longtemps à M. de Guise en sa faveur et contre la demoiselle de Pons. Je vis que mes propos lui déplaisaient. »

Le duc Henri avait-il fait venir sa femme à Paris pour l'offenser et faire couler ses larmes? En aucune façon; son but avait été de l'attirer dans un piège. La preuve en est qu'il la revit, cette fois, à son couvent, et, à la suite de discours plus aimables, lui présenta crûment un parchemin sur lequel elle déclarait n'être pas mariée. Il ne restait plus qu'à apposer sa signature. Voyons, chère Madame; de grâce, rien qu'une toute petite signature!

La pauvre femme cessa de pleurer. Celui qui avait eu tout son cœur lui demandait, avec le sacrifice de sa dernière espérance, l'aveu mensonger de son déshonneur. Elle le vit tel qu'il était, le jugea, jeta le parchemin sous ses pieds et s'éloigna, avec la conscience de sa vie perdue.

Un dernier trait, et le tableau sera achevé. Le duc de Guise, n'ayant pu briser par persuasion le lien conjugal, accusa sa femme de légèretés de conduite afin d'obtenir l'annulation du mariage par cette triste voie: mais les quatre laquais dont il avait acheté la complaisance ne persistèrent pas dans leurs calomnies.

Guise fut supporté parce qu'il était Guise, mais à dater de cette époque la noblesse le tint à distance ou lui tourna le dos.

Son frère, le chevalier de Guise, protesta lui-même contre sa conduite; des affaires personnelles l'ayant appelé à Bruxelles, il visita plusieurs fois la pauvre Honorée en lui donnant publiquement le titre de belle-sœur. En même temps, le roi d'Espagne ordonnait à son Gouverneur général de rendre à cette infortunée les honneurs dus aux femmes des Grands.

Guise fut-il sensible à ces châtiments? Nul le sait, mais un affront d'autre nature le piqua au vif : Christine de Suède renouvela sans politesse son refus de l'épouser. Ce fut le terme de ses entreprises conjugales; ce gentilhomme, qui avait trois femmes vivantes, se décida à mourir célibataire.

Dévoré d'ennui, il ébaucha un retour offensif sur Naples; mais personne ne s'y souvenait de lui, et il fut forcé d'en revenir piteusement au lendemain d'une simple escarmouche. Que faire, alors? Il se remit à plaider. Rome le revit, plus que jamais acharné contre Honorée. Il réclamait, suivant sa vieille habitude, l'annulation du mariage; le Saint-Siège répondit en le condamnant à payer une pension à sa femme. Inutile d'ajouter qu'il ne paya rien. On le vit, à partir de là, perdu dans la foule des courtisans, vieilli, dédaigné, insupportable à lui-même comme aux autres. D'Ormesson raconte qu'il faisait encore des efforts pour se distinguer par la mise en scène; il avait douze Maures et trente pages pour le servir. La dernière fois qu'il sortit de l'ombre crépusculaire, ce fut lors du fameux carrousel où le grand Condé commandait un quadrille. Il fit face au prince, en tenue magnifique. Un contemporain a écrit qu'un seigneur de la Cour, voyant galoper côte à côte le vainqueur de Rocroy et l'aventurier de la Folie de Naples, s'écria au milieu des rires : « Voilà le héros de l'histoire et celui de la Fable. »

Ce fut le chant du cygne. Peu de temps après, il mourut, âgé de cinquante ans, « à l'état de ruine et de débris », suivant Forneron.

Mme de Berghes de Grimberghe, veuve de Bossu, veuve de Guise, se retira dans le monastère des religieuses hospitalières de Malines où elle s'éteignit en 1679. Cette femme n'avait pas encore épuisé l'injustice des hommes. En effet, à la suite du décès des deux époux, les héritiers de Madame réclamèrent son domaine, et les héritiers de Monsieur, pour se libérer, reprirent la demande en nullité de mariage. Après avoir traité Honorée de parente tant qu'elle avait vécu, ils soutinrent énergiquement qu'elle ne l'était pas. La procédure, embrouillée comme à plaisir, passa du tribunal ecclésiastique de Rome au Parlement de Paris. Ce fut interminable. Les plaideurs mouraient l'un après l'autre, ils étaient remplacés par la génération suivante; les juges avaient le temps, ou de mourir aussi, ou tout au moins de dormir. En fin de compte le débat avait mis en présence les princes du sang de France contre de simples gentilshommes étrangers, et la question était de savoir si des biens relevant de la Couronne passeraient aux mains de nos ennemis des Pays-Bas. La raison d'Etat l'emporta. Le mariage de 1641 fut déclaré nul en 1700, par ce motif, ou mieux sous ce prétexte que la mère du futur n'avait pas donné son consentement. Or, on se souvient qu'à cette époque le duc n'avait pu communiquer avec Paris, vu sa qualité de condamné à mort. Ce fut donc bien un prétexte.

Ainsi la défunte duchesse de Guise redevint comtesse de Bossu au bout d'un demi-siècle, et Henri de Guise gagna son procès trente-six ans après sa mort. Jamais, au dire de la chronique, homme n'avait été tant marié; jamais, au dire de la justice, homme ne l'avait été moins. Quant à Honorée, si bien mariée et si digne de l'être, on attendit qu'elle fût enterrée depuis vingt-deux ans pour la démarier. L'ironie du destin ne fut jamais poussée plus loin.

JULES DE GLOUVET.

DE BONNE SOUCHE

Le domaine des Leiredo de la Campa était distant de la petite ville de Rañeces, et pourtant Nazario Leiredo aimait à résider en celle-ci, captivé par sa petitesse même, car ainsi, de toutes parts, ses regards rencontraient, pour s'étendre, l'espace sans bornes, l'immensité infinie de l'Océan Cantabrique. Rañeces était une agglomération de maisonnettes semblables à des coquillages blancs ou rougeâtres adhérents au roc, qui, placées en lignes ondulées, formaient tant bien que mal des rues étroites et tortueuses. A chaque tournant, une échappée de mer apparaissait, envoyant le long des goulets, le bon vent frais et salé, comme un souffle de santé à travers la ville minable. Les demeures paraissaient grimper à l'assaut les unes des autres, pour mieux jouir du régal de la mer, de cette haleine chargée de sel qui rafraîchissait les murs moisis, pénétrait par les portes et les fenêtres, et parvenait ainsi à aérer les entrailles de la ville.

Le tracé confus de Rañeces lui donnait des apparences trompeuses : trois rues, quelques ruelles, deux places, de nombreux angles et encoignures la faisaient vaguement ressembler à une ville côtière.

La maison où habitait Don Nazario appartenait par héritage à sa femme, Clémentine Orrea, et se trouvait dans la partie la plus basse de la ville, ayant ses fondations fortement scellées dans les rochers du Cantabrique. C'était une demeure vaste et commode, à large portail surmonté d'un linteau blasonné, aux murs en pierre de taille noircis et amenuisés par le temps, avec des fenêtres vertes et un balcon en saillie qui donnait sur la place et face à l'église.

Ses capricieuses assises en bordure de la mer, avaient séduit Nazario Leiredo au point de lui faire abandonner son terroir natal, la métairie de la Campa, décidé qu'il était à passer le reste de ses jours sur le sol maritime de Rañeces.

Les Leiredo étaient de race marine. Il y avait deux siècles que, de père en fils, ils héritaient du fervent amour de la mer. Ils allaient de génération en génération, conduisant les navires dans les combats, ou les sauvant à temps de la fureur des éléments. Seul l'âge put faire que Nazario Leiredo quittât le pont de sa frégate « La Sagunto »; car ils étaient faux, les bruits qui circulaient dans la ville, laissant entendre qu'il y avait incompatibilité d'humeur entre Leiredo et les nouveaux navires sans voilure ni apparaux. Bien avant que les modernes cuirassés n'envahissent la mer, le vétéran avait pris contact pour toujours avec le sol ferme. L'âge et les maladies l'accablèrent, et dès lors, pour ne pas *se terrer*, il s'installa avec Clémentine dans le bien familial de celle-ci, choisissant pour sa propre demeure la maison la plus exposée, la plus ouverte à la mer et à sa brise cinglante.

Une fois par an, les chevaux ragots d'une carriole faisaient tinter leurs grelots à la porte du vestibule, appelant le ménage Leiredo pour le conduire au domaine de la Campa, où ils allaient avec leur fils Zario, grand garçon robuste et beau, au regard vif, au caractère franc, avec déjà des airs d'homme rompu à la vie, sérieux et posé.

Dès les premiers jours de cette retraite bruyante Nazario goûtait le plaisir de la vie champêtre; le brave homme formulait des promesses de long séjour dans la maison branlante de ses aînés. Plus d'Océan! assez de navigateurs et de marins, hommes courageux, c'est vrai, mais pointilleux et fanfarons! assez de toujours sentir la saumure et la salure! — Et ses narines se dilataient pour recueillir avidement les ondes balsamiques de la montagne et des bois, le souffle vivifiant de la nature en delà des terres.

Coiffé d'un grand chapeau de paille, portant une canne-crosse qu'il maniait gauchement par manque d'habitude, le marin parcourait son domaine, s'imprégnant de l'illusion, de la joie profonde du seigneur terrien, se répétant à voix basse, comme pour mieux savourer la délicieuse idée de la propriété :

— Ce bois est à moi; ce champ est à moi; miens aussi ces prés là-haut : à moi, bien à moi.

Mais tout-à-coup le souvenir du Cantabrique l'assaillait; le souvenir de la mer immense qui est à tous et qui n'est à personne, où nul ne peut chicaner : ceci est à moi, ceci est à toi... Ah! la mer, la mer, la belle, la grande chose, plus grande et plus libre que la terre misérable et servile, mise en esclavage par l'homme qui la blesse farouchement du fer de sa charrue pour la forcer à travailler et à produire sans arrêt; servante de ses goûts, esclave de ses velléités et de ses caprices... Nazario s'arrêtait. Il étendait par terre son mouchoir à ramages, et s'asseyait à l'ombre d'un châtaignier touffu, pour laisser passer par son cerveau ce tourbillon d'idées dont lui-même ignorait d'où elles venaient, ni comment il les avait acquises.

Elles passaient. Et de la terrasse, Clémentine le voyait arriver lentement, se récréant dans la contemplation de la verdure, s'arrêtant devant un arbrisseau tendre, sentant les fleurs, écartant les colimaçons...

— Cette fois il s'y habitue, se disait-elle, il y prend goût, il apprécie l'avantage de la propriété, il s'y attache. Oui, oui, il s'y fait très bien, cette fois.

Les illusions de Clémentine germaient dans le

sol montagneux appartenant aux Leiredo, tandis que celles du marin étaient racinées dans le terrain côtier, propriété de la famille Orrea.

Et en réalité Nazario ne s'accoutuma pas plus cette fois que les précédentes. Sa ferveur de rusticité s'évanouissait vite ; les parfums des jardins finissaient par l'écœurer comme une odeur factice ; le murmure des arbres résonnait à ses oreilles comme une chanson mièvre ; et n'était-ce pas une veulerie bien ridicule pour un gaillard endurci par la mer, que de passer son temps à couper des fleurettes ou à cueillir des jeunes pousses dans les champs ?

La nostalgie de la mer s'emparait de lui, il devenait si terne, si morose, que Clémentine, malgré tout le charme qu'elle éprouvait à vivre là, transigeait avec le retour à la maison, après avoir cueilli les poires les plus juteuses et les coings les plus odorants, pour en faire des compotes et des marmelades, qui adouciraient, en hiver, le caractère âpre de son héros.

Et dès que la carriole aux trois quarts disloquée arrivait à Rañeces, sans même secouer la poussière, ni se reposer des cahots du chemin, le marin s'en allait directement au môle pour voir tout ce qui était entré dans la baie pendant son absence.

A son passage par les ruelles, tous sortaient à sa rencontre pour le saluer ; le gérant de la pharmacie, celui de l'établissement d'agrès, ceux de la fabrique de salaisons ; les femmes de leurs portes, le juge municipal de la fenêtre du tribunal, le coadjuteur de Sainte-Marie de la fenêtre basse où tous les jours il priait, le bréviaire appuyé sur le rebord ; tous lui répétaient la même cantilène, expression monotone de l'affection locale :

— Vous voilà par ici Don Nazario ! Nous vous croyions dans vos terres. Et le gars ? Et dame Clémentine ?

Le marin, maintenant sans canne ni chapeau de paille, la casquette à visière enfoncée jusqu'aux yeux, grand, sec, taquinant sa barbiche courte et drue, gravissait à belle allure les côtes caillouteuses qui menaient au port.

En y débouchant, il allait droit à la cabine du carabinier, sûr d'y trouver le quartier-maître qui le saluait militairement. L'homme à la jaquette bleue galonnée de jaune, au teint rouge sous la casquette de piqué à visière de toile cirée, se carrait devant lui : c'était comme si le fort de Rañeces eût donné la bienvenue au Seigneur de Leiredo ; c'était la place entière qui saluait le vétéran ; si un vieux canon se fût trouvé là, il aurait exécuté un feu de salve ; mais il n'y avait point de canon, malgré les nombreuses démarches que Don Nazario avait faites pour que le gouvernement en plaçât un à la pointe du Serron.

Le quartier-maître le renseignait sur le mouvement des bateaux ; puis, sa curiosité professionnelle de plus en plus aiguillonnée, Don Nazario s'adressait au premier pilote qu'il voyait sur le tillac d'une embarcation, et entamait avec lui une conversation et un interrogatoire auquel l'interpellé se soumettait docilement, connaissant au moins par ouï dire, le caractère du fameux vétéran.

— D'où venons-nous ? — commençait-il toujours, comme se parlant à soi-même. Nous n'avons pas de vent, dites-vous ? Mais parce qu'on ne sait pas les aller chercher, tonnerre ! Ils ne doivent pas être bien loin, allez, et de frais encore !... Cette patache, savez-vous ce qu'elle attend là ? Un vent sud-est qui l'entraîne ?... Mais tonnerre ! nous risquons de la voir pourrir sur place si nous attendons de telles choses dans ces eaux-ci... Et dites-moi, ce brick, savez-vous ?... pas, celui-là, tonnerre ! l'autre celui à coque blanche ? Norvégien, hein ? matricule de Bergen, et avec pont de planches, ah ! ah ! parfait, parfait, cela laisse bien supposer quelque chose... Et savez-vous s'il a eu un brin de gros temps, en arrivant dans le canal ?... Pourquoi, diable est-il ancré si en-deça ? Une forte marée pour entrer, il l'a bien eue, mais quand il s'agira de sortir... voilà ! Nous nous imaginons que les eaux d'ici sont aussi profondes que là-bas, dans ces mers malveillantes et endiablées, et nous avançons, nous avançons... Et il continuait ainsi son bavardage jusqu'à passer en revue toutes les embarcations récemment ancrées dans le port.

Et de là, à la tombée du jour, il partait prendre part à la réunion habituelle de la jetée. Il y avait là à l'extrémité un banc de pierre, où tous les soirs venaient se reposer, le remplissant d'un bout à l'autre, les personnages de la ville : le capitaine du port, le consignataire anglais, le gérant de la fabrique de salaisons, le coadjuteur, le consul, le douanier, et, comme président de l'assemblée, l'invincible Nazario Leiredo, reçu avec effusion le jour de son retour du domaine de la Campa.

Ces hommes aux têtes graves, au parler lent, toujours calmes et discrets, dont les visages honnêtes et sains se détachaient sur la pierre du gros mur où ils s'adossaient, réunis là le soir, en été, au plein soleil en hiver, pour respirer l'air salubre et causer des grandes choses de la mer, évoquaient à la pensée, par la vigueur du contraste, les causeries maladives des casinos où l'on ne débat que les petitesses de la terre.

Le fanal du Serron était un signal fixe pour ces hommes ; dès que le gardien allumait la lanterne

rouge dont la lumière s'épandait en ruisselets de sang sur la mer, ceux du banc défilaient un à un, et regagnaient mollement les ruelles déjà assombries par le crépuscule.

II

De la galerie ouverte sur le Cantabrique, Clémentine voyait le fanal du Serron. Cette lumière semblait lui dire : « Voilà Don Nazario en quête du souper ». Et en effet, la femme du marin se levait, partait à la cuisine, ouvrait les armoires, donnait des ordres. Ce triste phare de quatrième classe, qui semblait n'avoir d'autre mission que d'orienter les navires, intervenait ainsi, avec son foyer rouge, dans certains détails du ménage.

Mais vint un temps où Nazario Leiredo n'apparut plus aux réunions du môle ; de fortes douleurs rhumatismales, et d'autres plus cuisantes encore, le tinrent enfermé. Avec le rhumatisme il transigeait encore bien, tonnerre ! il était de taille à souffrir ; mais les autres, les souffrances de l'âme... Il n'en pouvait plus. Et il allait ainsi, l'esprit tout chaviré, encore plus maigre que ne l'était d'ordinaire son corps nerveux et vigoureux.

Sa peine était profonde. Zario, ce beau gaillard solide et bien bâti, dernier rejeton de la lignée des Leiredo, était à la guerre. Des mois et des mois passaient, et les parents ignoraient si l'enfant était mort ou vivant. Zario était marin. Pouvait-il en être autrement d'un Leiredo ? Sans lui une brèche se fût ouverte dans l'échelonnement du corps. Le jeune homme commandait une cannonière, en des mers lointaines où se livrait le combat. Chaque fois que Nazario apprenait par les journaux des nouvelles de la guerre, hors de lui, les yeux flamboyants, le menton tremblant, radieux de joie saine, juvénile, le vétéran appelait à grands cris sa femme : « Clémentine, Clémentine, tout revient ! Ils reviennent, les temps héroïques, *mes temps*, ceux de la *Sagunto*, et de la *Lepanta*... t'en souviens-tu, femme ? Ils reviennent ces vieux temps. Jusqu'ici nous n'avons eu que des escarmouches, mais sois calme, femme, sois calme ; des revers, moi aussi j'en ai essuyé, toutefois le vent change, et tu verras, comme tout tourne bien. Seulement, voilà !... pas d'enfantillages, pas de jérémiades : ici, le devoir c'est le devoir, et le devoir avant tout ! Si on nous tue notre enfant, eh bien, qu'on l'enterre !... mais que dis-je, ceux d'entre nous qui meurent en mer, on ne les enterre pas ! »

Le vétéran se maintenait ainsi ferme ; un regain de jeunesse s'emparait de son âme hautaine et farouchement brave ; il oubliait presque le dernier descendant des Leiredo, son propre fils, sans qu'aucune autre corde que celle du patriotisme vibrât dans son corps usé, hâlé, épuisé au service du pays.

Mais un jour la nouvelle arriva à Rañeces d'un combat naval si formidable que tous frémirent dans la petite ville côtière. Sur la maison des Leiredo un silence d'épouvante régna ; Nazario lui-même n'osa plus crier : « Clémentine, Clémentine, tout revient... »

Dans la galerie vitrée, fouettée par le vent rude, le vétéran commença d'aller et venir avec un lent balancement, comme un pilote de garde sur le pont ; de temps en temps, il s'arrêtait, et, se faisant une visière de sa main, il fouillait l'immensité de la mer d'un regard indifférent, par un mouvement automatique, puis il continuait à arpenter la galerie d'un bout à l'autre. Ses pas résonnaient avec une monotonie de pendule. Sa femme, assise dans la salle à manger qui communiquait avec la galerie, vérifiait le linge placé devant elle en piles blanches, et examinait à la dérobée la figure errante du marin chaque fois que l'ombre de celui-ci se projetait fuyante sur les vitres de la porte. Les regards de la malheureuse mère étaient gros d'inquiétudes et d'interrogations douloureuses. Le va-et-vient silencieux du vétéran présageait quelque chose de sombre, comme une mer houlouse au fond de son cœur. Personne ne risquait plus un mot sur les événements ; mais les allées et les venues, les regards humides, les petits soupirs furtifs étaient des signes visibles de la douleur paternelle dans le vieux ménage.

Le jour déclina, le fanal du Serron s'éclaira, la femme de Nazario vaqua aux soins de l'intérieur, donna des ordres ; entre eux deux pas un mot n'avait été échangé. Le repas fut sobre, silencieux, triste : à la fin Clémentine se décida à parler :

— Dis-moi Nazario, crois-tu que « ceux d'en haut » sachent quelque chose ? Si j'envoyais demander ?

— Pourquoi « ceux d'en haut » sauraient-ils ce que « ceux d'en bas » ignorent ?

Un coup de sonnette vibra dans le silence de cette demeure lugubre ; on descendit ouvrir, et du portail des voix retentirent.

— C'est de la « maison d'en haut » ; on vient demander si on sait *quelque chose* « en bas ».

Dans cette « maison d'en haut » demeuraient les Acuña, les plus riches habitants du pays, avec leur fille Rosarito qui, précisément était la mieux informée dans tout Rañeces des faits et des gestes de Zario.

Pendant l'insomnie de cette nuit, la femme de Nazario se pénétra du rôle qui lui revenait dans ce drame long, sombre. Avec l'intrépidité d'un esprit bien trempé par une existence de tourments, elle prit la résolution, ferme et vaillante, de tenir ce rôle

dès cet instant, de le maintenir et de le poursuivre sans défaillances, ni lassitude. Et entre les méditations et les prières, élevant son âme vers des régions sereines, apaisantes, calmée elle-même au milieu du silence de l'énorme bâtisse, n'entendant même plus les rumeurs de la mer, toute de mansuétude et de sérénité à ces heures, elle murmura dans un balbutiement fervent : « Seigneur, Seigneur, faites qu'*il n'y pense pas*; faites qu'*il ne s'en doute pas*! Seigneur, Seigneur, si Zario est mort, si on nous a tué notre enfant, faites que je sois la première à le savoir, moi qui suis la mère, mais pitié, pitié pour mon pauvre Nazario ! »

Le lendemain matin, dès l'aube elle partit pour assister à la première messe, afin d'être de retour avant le réveil de Nazario. En traversant la petite place, elle vit venir la fille des Acuña, le visage rosé par la fraîcheur matinale. La mère de Zario appliqua deux baisers longs et sonores sur les joues de la jeune fille, et avant de pénéter dans l'église, elle la mit au courant de la résolution qu'elle avait prise, exhortant l'enfant, avec un impérieux empressement, à la seconder dans cette tâche.

Depuis ce jour, Nazario passait les heures immobile dans un fauteuil sans que personne parvînt à lui arracher une parole.

Vers le soir, les habitués de la jetée arrivaient chez lui; leur conversation seule égayait un peu le marin et dissipait la torpeur de sa pensée.

— Parce qu'en vérité, — disait Clémentine après le départ des visiteurs — ces messieurs ont raison : avec toi j'ai vécu dans des transes autrement dures que celles-ci, et cependant tu es bel et bien là avec ton caractère grincheux. Te rappelles-tu, mon ami, l'année 43 ? Si tu es revenu sain et sauf, ce fut par un miracle de la Vierge, à qui je promis de porter pendant cinq ans l'habit de religieuse ; et l'année 58, et 60 donc ? Sans le pèlerinage que j'entrepris à pied au sanctuaire de Toraño, je suis sûre que je ne t'aurais plus revu; et en 64, si tu t'en es tiré avec seulement une balle dans la jambe, c'est grâce à la promesse que je fis, et que je tins, de monter à la chapelle du Christ, à genoux et baisant marche après marche; et si en 70 tu n'as pas péri, c'est encore grâce aux cinquante messes que je commandai à Don Maximino, sans compter celles que mon frère célébra à ton intention ; et en... mais en voilà assez, mon ami, endors-toi, maintenant, oui, dors ; un beau matin à ton réveil je t'apporterai la bonne nouvelle, ah ! la jolie nouvelle : Zario vit, Zario s'est conduit en héros, encore un de la race; dame ! mon ami, tel bois, telle écharde !

Et bercé par ces paroles douces et encourageantes le marin abaissait les paupières et semblait s'assoupir doucement dans une langueur de confiance; mais il ne s'endormait pas; au fond de son esprit mille conjectures, mille suppositions s'entrechoquaient, jusqu'à ce que, pris du vertige de ses pensées tumultueuses et fatigantes, il se redressât, subitement, et s'écriât devant sa femme :

— Clémentine, tu as bien dit « un héros », n'est-ce pas?... Oui, oui, c'est cela,... c'est ce que je pensais aussi : notre Zario ne peut être qu'un héros, un héros !

III

La vie de Clémentine s'écoulait doucement, sans éclat, sans ostentation, au milieu des tracas et des sursauts quotidiens. Son esprit, fortifié par une droiture inébranlable, semblait puiser les éléments propres à sa fermeté dans ce milieu sinistre et angoissant. Par sa seule présence, la digne femme gouvernait la maison entière ; elle s'imposait à tous sans qu'on entendît sa voix douce; elle allait et venait affairée, sans bruit, travaillant comme en sourdine, ferme et calme, sévère et silencieuse, afin de communiquer la tranquillité et la quiétude à tous ceux qui l'entouraient, uniquement préoccupée de créer une atmosphère de paix et de santé, pour que son héros y vécût en confiance.

Les angoisses de Clémentine redoublèrent le jour où des rumeurs inquiétantes coururent dans Rañeces apportant des détails alarmants du combat. Les nouvelles se répandirent sans que personne en connût la provenance. Les uns parlaient de lettres reçues par le consul; d'autres les attribuaient à des dépêches arrivées chez le consignataire anglais; ceux « d'en haut » n'en savaient pas plus que ceux « d'en bas »; mais les rumeurs de la rue pénétraient dans les intérieurs subtilement, comme des miasmes, et le travail de Clémentine allait atteindre des proportions héroïques pour maintenir le marin dans son état salutaire et placide. Elle veillait à tout, l'épouse du héros : à ceux qui arrivaient, défense absolue de le voir ou de lui parler des évènements; surveillance étroite sur les journaux, particulièrement sur ceux venant de la ville; s'ils contenaient des nouvelles inquiétantes, elle les confisquait et accusait le service postal de mauvais fonctionnement; enquête minutieuse sur la correspondance que son mari échangeait avec d'autres vétérans, ses compagnons de prouesses; étude attentive de toutes les conversations qu'elle faisait dévier habilement. Ainsi surmenée, la malheureuse femme n'avait plus de repos; Rosarito elle-même ne devait entrer là que le visage souriant et avec un air de fête; ensuite, seule avec la mère, la jeune fille pourrait pleurer et gémir à son aise; c'était son droit de fiancée dont les épousailles devaient se célébrer lorsque se terminerait la

guerre; mais sur le pont, à la maison, dans la galerie, rien que des paroles douces et des propos de paix.

— Vous a-t-on dit, Don Nazario, que *la Rosario*, ma « sosie », est entrée dans le port? D'après ce que j'ai entendu dire au curé de Sainte-Marie, cette année la pêche aux maquereaux se présente très bien. Savez-vous combien on vendait les sardines au marché? A dix centimes, oui, à dix centimes, c'est scandaleux! Et pourtant la barque du père Mellin en a embarqué hier deux mille.

La fiancée de Zario parlait au vieillard de ces petits faits, les yeux secs, la bouche fraîche et souriante comme si elle mettait toute son âme dans le récit de ces banalités.

Le vieux marin les écoutait parler tous sans répondre à aucun. Mais tout devint inutile : les rumeurs, comme un ferment d'épidémie impalpable et invisible, vinrent jusqu'à lui. Un soir, après avoir vu les feux du phare s'estomper dans le brouillard épais et poisseux, Leiredo se campa devant sa femme, l'air grave, la voix rauque, les bras étendus, et s'écria fièrement :

— Clémentine, je suppose que, dès que la nouvelle arrivera ici, tu voudras bien me la communiquer pour que je sache si notre enfant est parmi les vaincus, ou parmi les morts!... tu entends, femme?... Parmi les vaincus ou parmi les morts!

L'épouse voulut répliquer, mais il lui coupa la parole, jetant furieusement ces paroles détonnantes et sèches, qui résonnaient dans la galerie vitrée où roulait la voix de tonnerre du marin, habitué à déchaîner ses colères sur le pont, au milieu de la mer immense :

— J'en ai assez de toutes ces ruses de femme, je suis las de me sentir garroté par vos manigances, je suis écœuré de tant de cachotteries!... Je veux savoir, je veux savoir!

Et il se retournait vers la mer, et il répétait impérieusement comme si, en face d'un gros danger, il dût sur le pont de la frégate, commander une manœuvre :

— Je veux savoir si mon fils Zario est parmi les vivants ou parmi les morts. Toi, femme, qu'en dis-tu?

— Je ne sais rien; mais je te dis que Zario vit, que notre Zario va revenir, qu'il nous reviendra.

— Eh bien, qu'il revienne! Mais dès que je le verrai virer de bord pour entrer dans ce port... tiens, regarde ici, en bas, vois-tu comme la mer bouillonne joliment entre les roches!... Et en disant cela d'une voix rude, le geste courroucé, il saisissait par le bras la pauvre femme, la forçant à regarder au fond, là où les flots roulaient en tourbillons écumeux, parmi les rochers élevés qui recevaient le soufflet de la mer avec une résistance séculaire, méprisant superbement ce fouettement quotidien, certains de voir toute cette sauvagerie convertie, peu d'heures après, en mansuétude, lorsque les vagues viendraient, longues et rampantes, lécher les fondations rocheuses de la maison.

En voyant l'attitude irritée de son mari, Clémentine eut peur; tout son être frêle trembla, et de ses yeux de grosses larmes jaillirent silencieuses.

— Allons, femme, je ne veux pas que tu pleurniches!... Lorsque mon corps était celui d'un gaillard solide et vigoureux, je ne craignais pas de le fourrer sans ménagements, pour le mieux racornir, en plein feu, en pleine fumée; or, si en ce temps, — où la seule pensée de la beauté suffisait à m'incendier — si en ce temps-là je n'ai pas joué à cache-cache avec la mort, serait-il raisonnable que maintenant, à soixante-dix ans révolus, j'agisse de ruse avec elle?... je te le répète, Clémentine, il est urgent de savoir si Zario est parmi les vivants ou parmi les morts; parce que comprends bien, que tel que tu me vois, tout patraque, sans remède possible, avec un pied en ce monde et le second dans l'autre, il est juste qu'un père sache dans quelles eaux navigue son enfant.

— Mais ton fils n'est pas mort, pas plus que tu n'es près de mourir.

— En ce qui me concerne, je sais bien ce qui m'attend, mais pour ce qui est de notre enfant, nous verrons si ta supposition a quelque fondement.

— Clémentine, Clémentine, — s'écria le héros, le visage rayonnant, la voix hautaine — jamais même dans les plus effroyables périls, je n'ai eu de ces pressentiments qui nous viennent du cœur; mais cette fois, je sens la vérité! tonnerre, je la sens toute entière! Ecoute!... on a tué ton fils, il est mort comme meurent ceux de sa race, et non comme mourra son père, sur un lit de plumes, entre des draps de toile fine...

Il voulut ajouter quelque chose encore, mais l'élan oratoire l'avait anéanti; il s'affaissa dans un fauteuil, exténué, asphyxié; sa respiration pénible se mêlait au brisement des lames contre les rochers.

Clémentine s'accouda à la fenêtre de la galerie, et dans le silence, ses regards allaient vers le phare qui, en pleine nuit, trouait le brouillard et l'enflammait de sa lumière rouge dont le foyer se réverbérait dans la noirceur de l'espace, comme le disque d'un soleil mourant qui décline et s'éteint dans une atmosphère de cendres.

FRANCISCO ACEBAL.

(*Traduit et adapté par* MARIE C. DE LATOUR).

(*A suivre*).

LA QUESTION CUBAINE

SON ÉTAT ACTUEL. — SES ORIGINES.

Le mois de janvier dernier a vu se produire à Cuba ce que des créoles avisés nous signalent comme les prodromes d'un nouveau mouvement révolutionnaire ; d'autres, au contraire, comme une simple manœuvre électorale.

Une société politique ayant à sa tête le général Emilio Nuñez, l'« Association des Vétérans de l'Indépendance », a réclamé au gouvernement cubain la destitution d'un certain nombre de hauts fonctionnaires qu'elle considère comme traîtres, parce qu'ils sont restés au service de l'Espagne pendant la *Guerra Ultima*, ou guerre de l'Indépendance.

Le gouvernement conservateur, qui détient actuellement le pouvoir à Cuba (1), s'est refusé à faire droit à la réclamation des « Vétérans », la considérant comme anticonstitutionnelle.

M. Taft, président des Etats Unis, a envoyé au président Gomez une note visiblement destinée à soutenir le gouvernement cubain dans sa résistance contre les « Vétérans ». Dans ce communiqué, M. Taft fait ressortir que « les lois qui assurent un gouvernement républicain doivent être observées et non bravées ; que le maintien de l'ordre et de la légalité sont indispensables au statut actuel de la République cubaine dans le bien-être et la stabilité de laquelle les Etats-Unis ont un intérêt vital. »

En même temps qu'il transmettait cette note à La Havane, le gouvernement de Washington faisait des préparatifs pour intervenir rapidement et effectivement à Cuba en cas de troubles. Le général Wood aurait 8.000 hommes prêts pour un débarquement, et la flotte américaine réunie à Guantanamo serait en état de prendre la mer au premier signal.

Le langage comminatoire de M. Taft et ses préparatifs en vue d'une nouvelle intervention américaine *manu militari*, qui serait sans doute — on le sent bien à Cuba — décisive et définitive, a calmé, pour le moment du moins, l'ardeur des « Vétérans de l'Indépendance » ; et, à la suite d'une conférence du président Gomez avec les chefs des partis politiques cubains, on serait tombé d'accord sur la nécessité d'une politique qui écartât tout prétexte à intervention de la part des Etats-Unis.

On craint néanmoins, à Cuba, que les prochaines élections présidentielles, qui doivent avoir lieu cette année, ne donnent le signal d'une recrudescence d'agitation politique dans l'île.

On prête au général Gomez l'intention de se retirer de la vie politique ; dans ce cas les candidats à la présidence seraient sans doute : pour les conservateurs, M. Menocal, qui s'était déjà présenté aux dernières élections ; pour les libéraux (avec lesquels voteraient probablement la majorité des gens de couleur, M. Zayas (vice-président actuel) ; enfin, contre la candidature de M. Asbert, gouverneur de La Havane, le parti militaire mettrait en avant celle du général Emilio Nuñez, ancien gouverneur de La Havane, et leader des « Vétérans de l'Indépendance. »

Le succès des libéraux, appuyés par les noirs, ou celui d'un parti militaire favorable aux *pronunciamientos*, nécessiterait, à brève échéance, une nouvelle intervention des Etats-Unis, quelque réel désir que l'on puisse avoir, à Washington, de prolonger à Cuba l'état politico-économique actuel, tout en faveur de l'Union où des intérêts sérieux s'opposent encore à l'annexion de l'île (1).

Pour pouvoir juger en connaissance de cause la situation actuelle de Cuba vis-à-vis de la grande république américaine, et les complications politiques, tant intérieures qu'extérieures, dont se trouve menacée la Perle des Antilles, il faut que le lecteur veuille bien remonter avec nous jusqu'à cette phase de l'histoire cubaine, la *Ultima Guerra*, qui mit fin à la domination espagnole pour la remplacer par l'hégémonie américaine !

*
* *

On sait que le maréchal Martinez Campos, aussi bon négociateur que général distingué, mit fin à la guerre de Dix Ans (1868-1878) en négociant avec les principaux insurgés urbains d'abord, puis avec le *Comite del Centro* (qui avait succédé, le 8 février 1878, à la « Chambre des Représentants », laquelle tint la plupart de ses réunions dans la brousse), la « Convention » — d'aucuns ont dit la « Capitulation » — de Zanjon, qui fut signée le 10 du même mois.

Cet acte politique, qui fait honneur à Martinez Campos, ne fut jamais, que nous sachions, ratifié officiellement à Madrid, pas plus que les clauses n'en furent consciencieusement exécutées à Cuba.

Il accordait aux insurgés une amnistie générale exonérait les « capitulants » (*capitulados*) de tous services de guerre ; prenait l'engagement de leur

(1) Le général Gomez, président ; M. Zayas (sénateur), vice-président ; le premier est conservateur ; le second, libéral ; mais l'élément conservateur domine dans le gouvernement.

(1) Voir sur ce point *Cuba. Etude de géographie économique* dans la *Revue Annuelle de Géographie*, mars 1912, par P. MAISTRE.

fournir, au besoin, les moyens de quitter l'île, et ratifiait l'émancipation des esclaves et des colons de race asiatique qui avaient pris part à la révolution.

La Convention de Zanjon ne ramena pas immédiatement la paix dans l'intérieur de l'île où un « gouvernement provisoire », hostile à tout compromis, s'était constitué, et où des bandes armées continuèrent, jusqu'en août 1880, la guerre d'escarmouches connue sous le nom de *Guerra chiquita*. Ce fut le général Polavieja, successeur de Martinez Campos, qui y mit fin.

A la résistance armée succèdent néanmoins les revendications politiques formulées par un nouveau groupement des partis cubains : le parti libéral, ou *Republicano* (organisé à La Havane le 3 août 1878), qui ne visait à rien moins qu'à l'autonomie cubaine, ou, selon sa formule, à « la plus grande décentralisation possible dans l'unité nationale » (1), dont l'organe était *El Triunfo*, et le parti conservateur espagnol, ou *Moderado*, qui prit le nom de « Parti de l'Union Constitutionnelle », dont le programme représentait le *statu quo*, le piétinement sur place. Il semblait que les dix ou douze années de guerres passées n'eussent servi qu'à creuser plus profondément la ligne de démarcation qui séparait les insulaires, les enfants du pays *hijos del pais*, des péninsulaires, des immigrés.

Cuba, qui n'était plus représentée aux Cortès depuis un demi-siècle, y envoya des représentants en 1879.

Seulement la loi électorale en vigueur avait été conçue de telle façon que le parti libéral, de beaucoup le plus fort numériquement, ne réussit à nommer que sept députés, tandis que les conservateurs et les Espagnols — ces derniers étaient tous électeurs de droit et *sin condiciones* — purent envoyer à Madrid dix-sept représentants (2)!

Une fois de plus le gouvernement espagnol, croyant le péril conjuré, revenait à ses anciens errements!

Oublieux du passé, il pense étouffer le sentiment nationaliste cubain en l'empêchant de se faire entendre, et, aveugle, ne voit pas le nouvel orage qu'il suscite surgir menaçant, à l'horizon!

Loin d'accorder aux Cubains — comme l'Angleterre avait eu la sagesse de le faire avec ses colonies après sa dure leçon de 1775 à 1783 — la décentralisation réclamée, c'est-à-dire les franchises compatibles avec la suzeraineté de la Métropole, et, par là même, préservatrices de l'unité nationale, Madrid continue sa politique néfaste d'obstruction, d'arbitraire, d'exactions!

Quos vult perdere!...

La métropole se réserve pour ainsi dire le monopole du commerce de l'île. Elle y accapare toutes les bonnes affaires; elle continue à la pressurer pour en retirer des revenus exorbitants, imposant de lourds sacrifices aux Cubains, en même temps qu'elle leur mesure parcimonieusement et de mauvaise grâce, non seulement les droits politiques, mais les simples libertés municipales!

« Sous la domination espagnole, les revenus de l'île (douanes) étaient d'environ cent trente millions, sur lesquels l'Espagne prélevait : cinquante millions pour l'intérêt de la dette espagnole; trente-cinq pour l'armée et la marine; vingt pour les fonctionnaires civils; dix pour les pensions; trois pour les travaux publics; et *zéro* pour l'instruction (1) ».

Le 5 juin 1893, le ministre Maura soumet aux Cortès des réformes libérales qui apportent quelques lueurs d'espoir aux Autonomistes. Mais Maura est renversé, et le programme de son successeur, Abazurza, mis en vigueur le 17 janvier 1895, enlève aux libéraux cubains leurs dernières illusions, et ne contribue pas peu à augmenter le malaise politique et économique dans l'île.

Cette attitude de la métropole à l'égard des justes revendications cubaines encouragées, soutenues, excitées comme toujours par les Etats-Unis et les foyers de propagande révolutionnaire à l'étranger, menait tout droit le pays à une nouvelle rupture.

La guerre est proclamée, en principe, le 25 février 1895 par le grand patriote cubain José Marti dont on admire aujourd'hui la statue à La Havane (2).

Marti avait préparé la lutte à New-York et dans la Floride, en groupant tous les émigrés cubains en un seul parti, *el partido revolucionario cubano*, lequel soumit au monde civilisé ses doléances et le programme de ses revendications dans le *Manifeste de Montecristi* daté du 25 mars de la même année.

*
* *

Et voici la « Guerre de l'Indépendance » et l'intervention des Etats-Unis : l'explosion du croiseur amé-

(1) La mayor Decentralizacion posible dentro de la Unidad Nacional.

(2) Sur cette période mouvementée, consulter L. Estevez y Romero. *Desde el Zanjon hasta Baire.*

(1) *Six mois à Cuba*, par C. Berchon.

(2) Jose Marti naquit à la Havane le 25 février 1853. Il prit part, dès sa plus tendre jeunesse, aux mouvements révolutionnaires à Cuba. En 1869 il y fait de la prison pour délits politiques. Réfugié au Mexique, puis au Guatémala, il y occupe une chaire de littérature. Il revient dans sa patrie après Zanjon, mais se rend bientôt suspect au gouvernement espagnol, et, en 1879, se voit de nouveau exilé. Il est transporté en Espagne d'où il travaille à l'œuvre révolutionnaire qui l'a immortalisé. (Vidal y Morales. *Jose Marti*.

ricain « Maine » à la Havane; la « Joint Resolution » du 19 avril 1898; le Traité de Paris et l'« Assemblée de la Révolution ».

On sait combien fut néfaste pour les Espagnols cette dernière lutte, la *Ultima Guerra*, où ils usèrent trois armées et trois généraux : Martinez Campos; Weyler, l'homme de la *reconcentración*, déjà bien connu, à Cuba, par les cruautés qu'il y exerça sous Valmaseda (1); et don Ramon Banco.

Sous les ordres d'anciens chefs de la Guerre de Dix ans revenus d'exil, comme Maximo Gomez et Antonio Maceo, et des Serafin Sanchez, Calixto Garcia, Alejandro Rodriguez, Pedro Betancourt, (d'origine française), les insurgés, soutenus par les subsides étrangers, résistent énergiquement et triomphent définitivement, quand les Etats-Unis entrent ouvertement en lice contre l'Espagne.

L'intervention armée des Etats-Unis est bien connue, mais la manière dont on sut, à Washington, la rendre apparemment plausible et inévitable, l'est moins : nous croyons donc devoir en donner un résumé succinct et impartial, reposant sur des documents américains officiels.

On n'ignore pas qu'après l'explosion du croiseur américain *Maine*, dans le port de la Havane, (janvier 1898), où *l'on voulut voir*, à Washington, un attentat espagnol (2), les rapports diplomatiques, déjà très tendus entre les Etats-Unis et l'Espagne, étaient arrivés à un tel degré d'acuité qu'un conflit armé paraissait inévitable.

La fameuse déclaration, votée le 19 avril suivant par les deux Chambres américaines réunies en congrès, et connue sous le nom de *Joint Resolution*, mit le feu aux poudres !

Par cette *Joint Resolution*, les Etats-Unis déclaraient *urbi et orbi* :

1° Que le peuple cubain était, et devait être, de droit, libre et indépendant.

2° Qu'il était du devoir des Etats-Unis d'exiger, et qu'ils exigeaient, que le Gouvernement espagnol renonçât immédiatement à son autorité et à son gouvernement à Cuba, et qu'il retirât ses forces de terre et de mer de Cuba et des eaux cubaines (1).

3° Que le Président des Etats-Unis eût à sa disposition toutes les forces de terre et de mer de la République, y compris les milices des Etats confédérés qu'il jugerait utile de convoquer pour donner effet à ces résolutions.

4° Que les Etats-Unis niaient avoir aucun *désir ou intention d'exercer aucune juridiction, souveraineté ou contrôle* sur la dite île de Cuba, si ce n'est en vue de sa pacification, et qu'*ils affirmaient leur intention de laisser le gouvernement et le contrôle de l'île au peuple cubain*, dès que la pacification serait un fait accompli. » (2)

Cette *Joint Resolution* promulguée le 20 avril, fut transmise à Madrid par M. Woodford, ministre des Etats-Unis en cette ville, lequel reçut immédiatement ses passeports, et, le 25 du même mois, les Chambres américaines déclaraient que l'état de guerre existait entre les Etats-Unis et l'Espagne depuis le 21 avril 1898 (3).

A partir de ce moment, les événements marchent rapidement.

Les Américains s'étaient préparés de longue date à l'action, et on sait de quelles forces l'Espagne pouvait disposer. En moins de quatre mois les deux flottes espagnoles, très inférieures, étaient détruites, les Philippines envahies ; Manille bombardée, et Santiago de Cuba, menacée du même sort, se rendait au général Shafter.

En dépit des nobles efforts de ses vaillantes troupes, malgré les sympathies plus ou moins avouées de l'Europe — et en particulier de l'Allemagne qui avait envoyé une escadre à Manille, — l'Espagne, exténuée, saignée à blanc, menacée sur son propre territoire par une attaque possible des forces de mer des Etats-Unis, se voyait obligée d'accepter une paix onéreuse qui mettait fin à son empire colonial !

Grâce aux bons offices de la France, les préliminaires de la paix furent échangés, dès le 12 août 1898, et le traité définitif, dit *Traité de Paris*, fut signé dans cette ville le 10 décembre de la même année.

L'Espagne cédait aux Etats-Unis l'île de Puerto Rico et dépendances dans les Antilles ; l'île de Guam dans l'archipel des Mariannes ou « Ladrones », et

(1) *Histoire de Cuba : La Ultima Guerra*; par VIDAL MORALES, p. 240 (Habana).

(2) Nous disons *on voulut voir*, et nous soulignons, parce que le gouvernement de Washington ne daigna même pas répondre à celui de Madrid qui lui proposait de soumettre, *sans réserve aucune*, la question des *causes* et des *responsabilités* de cette catastrophe à une commission impartiale d'experts agréés par les deux intéressés. (*Message of the President of the United States to the two Houses of Congress*, II, 2, 1898, *Doc.* n° 205). Or, à la suite des travaux du renflouement du *Maine*, récemment exécuté par les Américains, on a acquis la conviction que cette explosion eut une cause intérieure, et qu'elle ne fut point provoquée par les Espagnols (*Washington Post*, cité par le *Temps* du 21 janvier 1911).

(1) ... The Government of the United States... demand, that the Government of Spain at once relinquish its authority and government in the Island of Cuba, and withdraw its land and naval forces from Cuba and Cuban waters. » (*Je demand*, en anglais, signifie *nous demandons*, *demande* [illegible] *recommend*).

(2) Joint Resolution for the recognition of the Independence of the people of Cuba... (*Approved*, April 20, 1898. *Public Resolution*, n° 21.

(3) An Act declaring that war exists between the United States of America and the Kingdom of Spain. (*Pub. Res.*, n° 29).

tout l'archipel des Philippines ! Elle recevait en échange vingt millions de dollars. Elle abandonnait toute souveraineté sur Cuba. Après avoir été évacuée par les troupes espagnoles, l'île devait être occupée par les Etats-Unis, conformément aux termes de l'instrument diplomatique précité.

Cuba ne devait pas être annexée : de puissants intérêts économiques américains s'y opposaient ; mais Puerto-Rico, Guam et les Philippines l'étaient. Or, et le fait vaut la peine d'être noté, Puerto-Rico, en possession depuis assez longtemps déjà de droits politiques, organiques et administratifs définis, n'avait jamais été, comme Cuba, « une source de troubles, de dépenses et d'ennuis pour les Etats-Unis » ! (1) Ce qui prouve une fois de plus de quelle étonnante élasticité jouissent certains codes de morale... politique !

Nous avons dit que les hostilités avaient pris fin à Cuba par l'armistice du 12 août. Dès le 24 octobre une « Assemblée de la Révolution » (*Assembla de la Revolucion*) se réunissait à Santa Cruz del Sur sous la présidence provisoire du général Calixto Garcia. Elle choisit comme président Mendez Capote et s'ajourne à la Havane.

Là, elle décrète le licenciement des troupes insurrectionnelles, puis elle délègue à Washington, pour y représenter et y défendre les intérêts cubains, une « Commission » à la tête de laquelle elle place Calixto Garcia. (2)

— Nous voici arrivés à l'occupation de Cuba par les Etats-Unis. Nous allons voir comment ils observèrent cette fameuse « Joint Resolution », qui avait servi à justifier leur intervention et à en définir le but humanitaire et désintéressé ; puis nous constaterons, sans parti pris, les effets produit à Cuba, au triple point de vue politique, économique et social, par la tutelle américaine !

A suivre.) P. MAISTRE.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Voltaire — Palissot

FERNAND CAUSSY. *Voltaire, seigneur de village.* (Hachette.)

DANIEL DELAFARGE. *La vie et l'œuvre de Palissot — 1730-1814.* (Hachette.)

Des chiffres, des suppliques, des mémoires et grimoires de justice, une infinité de procès, requêtes et autres tracasseries, de savantes campagnes et des attaques brusquées, des défaites et des victoires parmi le maquis des capitations et vingtièmes, des tailles, dîmes, lods et ventes, coutumes, droits féodaux, ordonnances... que tout cela nous serait donc indifférent si tout l'esprit de M. de Voltaire ne se jetait à la traverse !

L'esprit de M. de Voltaire, n'allons point en faire fi, surtout quand nous sommes sûrs de pénétrer, en le goûtant, les mœurs complexes, et déjà si lointaines, d'un village de l'ancien régime. Car voici le suprême service que le seigneur de Ferney aura rendu à ses vassaux : son souffle de vieillard communiqua une vie durable au roman de leurs humbles aventures ; il suffit qu'un érudit patient et ingénieux s'en avise ; par la grâce de M. de Voltaire — Fernand Caussy adjuvante — il nous plaira de contempler ces procureurs, ces notaires, ces présidents, et la séquelle intimidante des bons Pères, Messieurs du Parlement, et Messieurs de Genève, les curés, les fermiers, les honnêtes cultivateurs, les villageoises candides et les méchants lurons, la maréchaussée, les gardes, les horlogers... M. de Voltaire est le metteur en scène d'un petit monde étrange, hétéroclite, vieillot, bien vivant, divertissant... N'allons point mépriser tant d'esprit parce qu'à la faveur de cette brève et sèche étincelle des paysages, des hommes et des âmes, et toute une société brusquement surgissent et se trémoussent dans le cadre d'un livre d'histoire.

Toute une société... oui vraiment ; Voltaire, faut-il vous le rappeler, résume son siècle ; Ferney est comme un abrégé de la France de ce temps-là ; et sans doute la diversité de la vie provinciale était grande : M. Fernand Caussy se flatte fort justement d'avoir fui le péril des fallacieuses généralisations en s'efforçant de peindre uniquement la vie d'un minuscule canton ; Ferney a une physionomie bien à soi, mais qui reflète l'air du temps, les mœurs, les grandes émotions et les ferveurs intellectuelles du corps social : Ferney-Voltaire, l'un aidant l'autre, nous instruisent prodigieusement ; voici l'administration, la folle administration — la nôtre aujourd'hui, est-elle si sage? — de l'ancien régime, les théories économiques, politiques, l'idylle et la comédie, la sensibilité, la joviale et pleurarde sentimentalité, tous les credos, et tous les travers d'un âge plus crédule et plus instinctif qu'on n'a coutume de l'admettre.

Voltaire innove peu, mais la nouveauté n'effraie pas toujours son esprit de conservateur inquiet, ivre de mouvement et de perpétuelle agitation ; une question bien intéressante pourrait être posée ici : quelle est, dans la création de Ferney, la part d'invention de Voltaire? Question assurément difficile

(1) Déclaration présidentielle au Congrès américain.

(2) Décédé à Washington le 11 décembre de la même année où on lui rendit les honneurs dus à son rang. Ses restes furent transportés à La Havane.

à résoudre, et que je n'irai point trancher à la légère. Pourtant il semble bien que Ferney ait été une sorte de champ d'expérience pour les idées d'autrui ! Voltaire est ici un praticien informé, et qui s'efforce d'appliquer ingénieusement — et non sans profit — les idées à la mode. Voltaire, infiniment docile aux suggestions de son temps, s'en empare, et prétend les réaliser; saurons-nous jamais à quel point il contribue à les faire naître? Encore une fois, son originalité semble médiocre à Ferney : originalité d'emprunt, si l'on s'en tient à son programme; admirons ici beaucoup moins le philosophe que l'homme d'action.

Une seigneurie, un village modèle, voilà Ferney, le Ferney de Voltaire : du moins, ne regrettons-nous pas que cet exemple de la sagesse d'une époque nous soit offert et commenté par l'auteur de Candide; l'intervention de ce prodigieux amuseur ajouterait du piquant à la plus morne histoire; l'histoire de Ferney, ayons le courage de l'avouer, nous intéresserait moins si elle n'était étroitement mêlée à la biographie du père de Micromégas.

Que voulez-vous ? Voltaire dans une étude de chat-fourré, demeure Voltaire, et ses mines et ses mots relèvent singulièrement tel maquignonnage où il joue au plus fin avec un président à mortier du Parlement de Dijon; scène de mœurs, mais d'une qualité supérieure, et que le pinceau de Fernand Caussy caresse agréablement de la lumière la plus favorable.

Imaginez un vieillard chancelant, frileusement serré dans sa pelisse, la main tremblante sur sa canne, avec une mine inquiète, mais futée, et des yeux scrutateurs. Tel était M. de Voltaire les jours de contrat viager, tel il fit son entrée chez M. de Brosses à Tournay, le lundi, 11 décembre 1758. L'autre l'attendait. C'était un petit homme d'une santé insolente, haut en couleur, roulant des yeux dans une grosse figure aux traits saillants. Il reçut Voltaire avec un verbe abondant, un ton nasillard et dur, de grands gestes et un air glacé; et le vieil homme de lettres, sous la facilité jouée, sentit d'abord la morgue irréductible du magistrat. Mais, M. Girod, notaire royal à Gex, était à cette heure à Ferney, prêt à dresser contrat devant témoins. Le président fut prié de monter en carrosse, et c'est chemin faisant que l'acheteur commença de parler bail, réparations, forêt, bestiaux, etc. M. de Brosses alors le prit du plus haut, se jetant à quartier sur les disparates qui fusaient en tous sens de sa tête fertile. La république romaine, les combats du roi de Prusse, Newton, les fossiles de Madagascar crépitèrent dans sa voix aigre, avec citations empruntées à Virgile et à Pope. Incidemment il imposait, dans son tapage, les trois ou quatre idées arrêtées qu'il avait sur l'affaire; mais son compagnon essayait-il de l'y retenir, d'amorcer quelque subtilité, Benoît XIV, le langage samoyède, Mme de Pompadour débouquaient aussitôt, masquant la griffe précise et brutale du chat-fourré. Admirable veine du génie bourguignon; quand la voiture s'arrêta, Voltaire était vaincu.

Ainsi Voltaire à Ferney ne pique point seulement notre curiosité, mais force presque notre sympathie... Ne nous hâtons pas d'ailleurs de le lui accorder; car il se rattrape ailleurs, vous n'en doutez pas, et assez vilainement.

*
* *

Homme d'affaires, Voltaire n'est ni maladroit, ni excessivement scrupuleux; il serait superflu de prétendre prouver une fois de plus son succès et sa ruse; nous acceptons sans déplaisir qu'on nous fasse de ce bonheur un peu vulgaire et de cette diplomatie infatigable une vive peinture, précise et détaillée; à l'égard du pouvoir, ou comme nous dirions aujourd'hui des autorités, Voltaire témoigne de la plus courtoise déloyauté; toutes les tromperies, les habiletés frauduleuses, les gentillesses sournoises, tous les stratagèmes de la prévenance hypocrite et de la dissimulation lui semblent légitimes aussitôt qu'il se trouve en présence d'un fonctionnaire ou d'un défenseur officiel de la loi et de l'usage; attitude explicable, dites-vous, en un temps qui ne connut qu'une autorité tâtillonne, un fisc capicieux, une législation à surprises; contre les risques de spoliation, toutes représailles, même préventives, étaient bonnes... Etat d'esprit qui a survécu, dit-on, aux excès de l'ancien régime, en sorte qu'on en pourrait chercher l'explication ailleurs que dans l'instinct de revanche ou de légitime défense... Voltaire nous fait l'effet d'un abominable chicanous, et quasiment d'un fraudeur. Il prétend ne rien entendre aux affaires; il affecte une complète innocence, une ignorance, un détachement, une légèreté d'homme frivole et désintéressé; quelle malice! lisez telle requête au duc de Choiseul : « ce qui est agréable, dans cette lettre, ce n'est pas tant que Voltaire y joue la pauvreté ni la foi catholique, lui l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs*, riche alors de 150.000 livres de rente, c'est l'art léger, le désordre, la négligence avec lesquels il change la question, fait ressortir des points jusque-là tenus dans l'ombre, introduit par parenthèse, et comme sans prendre garde, des demandes nouvelles... » Il entend du même coup s'affranchir de tous impôts et redevances, et faire confirmer à son profit, des dîmes douteuses; il se dissimule derrière Mme Denis; sous la dictée de l'oncle, la nièce, pecque assez ridicule, écrit des lettres spirituelles et trompeuses, parfaits modèles de simplicité rouée et de candeur perverse. Au reste, ils excellent à parer leurs doléances des couleurs de l'intérêt général. Ce sont fripons d'honneur, et qui s'entendent au bien public.

Avec les particuliers, Voltaire n'est guère moins habile, et à peine plus honnête; on connaît ses rapports avec le président de Brosses, qui composent au total un assez indécent vaudeville judiciaire. Voltaire eut le dessus, puisqu'enfin il ferma l'Académie au président, voire enterra ce robin présomptueux, si sûr d'hériter la vaisselle de son récalcitrant locataire. De Brosses avait bec et ongles ; d'autres adversaires moins armés ne redoutent point d'affronter le seigneur de Ferney ; toutefois il faudrait distinguer : parmi cette nuée de plaideurs, il y a d'assez basses canailles et quelques honnêtes gens probables; Voltaire a le discernement infaillible; il est capable de cette générosité que les gens très intelligents concilient heureusement avec la stricte religion de leur intérêt ; il n'est point ennemi d'une justice distributive, proportionnée au mérite et à l'influence de chacun ; il faudrait considérer chaque espèce... Mais je pense que le plus fin de nos avoués ne refuserait point à Voltaire quelque estime.

Où Voltaire devient admirable, c'est lorsque sa philantrophie ne contrecarre point sa fortune, mais au contraire, la favorise, et stimule à la fois son goût de lucre et sa passion de renommée ; avec quelle ingénieuse ténacité n'encourage-t-il pas la pospérité de Ferney ! La mode est-elle aux physiocrates, Voltaire flatte le docteur Quesnay, si grand ami de la Pompadour, et imite Vincent de Gournay; et de chanter, avec cette magnifique platitude, que tout son esprit ne lui fit jamais prendre en horreur, l'agriculture : telle *Epître sur l'Agriculture* est dédiée à sa nièce Denis :

Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages,...
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à la noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'Etat est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au sabre de Bellone.

Il fait heureusement beaucoup mieux que de mettre en vers les travaux de la « noble industrie » ; il dessèche des marais, défriche des bruyères, engraisse des prés en y parquant, la nuit, ses vaches, qui le jour pâturent chez les voisins; expérience d'où il tire de gigantesques conclusions : « il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait des fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régiments entiers, et on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature ». Encore une fois, il ne s'attarde point à ces spéculations à la Bouvard et Pécuchet; il affectionne des spéculations d'un autre ordre et qui, arrondissant la bourse de ses vassaux, enflent tout spécialement la sienne. Voltaire fut un fameux propriétaire !

Certes, il n'y a guère sur ce point qu'à le louer; il s'applique heureusement à l'économie rurale : il n'a guère de préjugés, ne s'entête point, accueille les leçons de l'expérience; déçu par l'agriculture, il cherche d'autres ressources, revient aux idées de Colbert, fonde une tuilerie, une fabrique de soie et de blondes, attire une colonie ouvrière, offre aux immigrants des « logements à bon marché », participe aux plus diverses entreprises; Ferney connaît une étonnante fortune cependant que fructifient les capitaux de M. de Voltaire.

Ce bon seigneur défend ses vassaux quand il faut, et quand il faut les persécute. L'église, restaurée, arbore l'inscription

Deo erexit
VOLTAIRE
A. MDCCLXI

Ce patriarcal seigneur édifie sa paroisse, s'en allant le dimanche, à son banc, en grand costume, recevoir le plus gravement du monde les hommages et l'encens de l'officiant, commandant à Lyon, le jour de Pâques, six gros cierges, et rendant le pain bénit, avec autant de majesté, assure le prince de Ligne, que « la reine Clairon à Saint-Sulpice ». Quels sermons il eût faits ! Un jour, ayant fort dévotement communié, et d'ailleurs incommodé par le souvenir de quelques larcins dont ses biens avaient souffert, il commence de prêcher contre l'ivrognerie et le vol... Ainsi témoignait-il qu'il concevait l'utilité de l'institution religieuse.

Ses vassaux comprennent à merveille cette tutelle avisée, et se réjouissent en compagnie de leur seigneur; hebdomadairement ils acceptent l'hospitalité du château, dansent dans le parc, reçoivent, après un beau compliment, des boissons fraîches; leur gaillardise échauffe le sang glacé du vieillard; leur bonne mine lui remémore sa lointaine adolescence; la Saint-François et la Saint-Louis sont le prétexte de plus pompeuses solennités; cavalcades où s'excite la jeunesse, formée en compagnies militaires avec uniforme rouge et bleu, concours d'arquebuse, banquet, illumination et feu d'artifice avec d'étincelants *Vive le Roi! Vive M. de Voltaire!*

Entre tant de personnages qu'il joua avec une égale aisance, au cours de sa longue carrière, dites si celui de propriétaire rural n'est pas l'un des plus agréables. N'oublions donc jamais, quand nous parlons de Voltaire, de l'apercevoir parmi ses gazons et ses charmilles, présidant avec tout son esprit, qui ces jours-là fleurait un léger parfum de poésie agreste, une aimable Kermesse, un bal en

plein air, une de ces fêtes où déjà les grâces florianesques annonçaient nos comices agricoles.

Aussi bien Ferney fut-il plus durable que maintes œuvres où triompha le génie de l'écrivain; il nous plaît fort d'apprendre que la bourgade de Voltaire demeure un florissant chef-lieu de canton. Nous ne pouvons oublier qu'au Congrès de Vienne la mémoire de Voltaire seconda efficacement l'effort de Talleyrand, et décida de l'avenir français du pays de Gex. A l'épitaphe agréée par l'Assemblée Nationale :

> Il combattit les athées et les fanatiques.
> Et défendit les droits de l'homme
> Contre la servitude de la féodalité.

Fernand Caussy souhaite que l'on ajoute un post-scriptum :

> Son nom fut tutélaire au sol de la patrie.

Parmi tous ses titres de gloire, celui-ci ne me paraît pas l'un des plus méprisables.

*
* *

Un livre, un gros livre, une thèse imposante sur Palissot, quel honneur! quel excessif hommage à une gloire subalterne, à un médiocre écrivain, à un faux grand homme!

L'honneur toutefois demeure douteux, et l'hommage incertain, car la critique loyale de M. Daniel Delafarge est incapable d'indulgence outrée; non seulement Daniel Delafarge ne réhabilite point Palissot, mais il lui est équitable; et l'on s'aperçoit vite que tant d'équité ne coûte aucun effort à ce scrupuleux historien; et cela est terrible : cela est terrible pour la mémoire de Palissot, que nous pourrons désormais négliger délibérément, tranquillement, avec une sécurité définitivement assise sur le roc inébranlable de ces 554 pages in-8°.

Retenez que Daniel Delafarge ne nie aucun des mérites — des mérites médiocres — aucune des vertus — des vertus moyennes — aucun des talents — quels petits talents, illusoires et décevants! — de Charles Palissot; il les met en lumière, il nous contraint de les reconnaître, hélas, et d'en mesurer la portée. Un tel livre dévoile à merveille le péril où se risquent tant d'honnêtes gens qui ambitionnent d'écrire, et n'ont aucun génie; une complète, une secourable obscurité, voilà ce qui les attend, ce qu'il convient surtout de leur souhaiter; s'ils ont la détestable chance d'échapper à la nuit, si leur nom accroche je ne sais quel reflet de persistante notoriété, de quel châtiment ne sont-ils point assurés! Est-il donc si glorieux de ne vivre que par le souvenir d'un lamentable échec! de n'être plus, dans les livres d'une impitoyable postérité, qu'une humiliante aventure! de mériter, un siècle après sa mort, une thèse écrasante, que les générations se transmettront à la façon d'un jugement sans appel! La voilà, l'éternelle damnation!

Encore invoquerait-on quelque excuse en faveur de Palissot; il eut du talent, ce n'est que trop certain, un de ces talents par où la médiocrité flatte si aisément les préférences peu clairvoyantes des contemporains; il écrivait purement, il savait son métier, il eut du goût, il eut de l'esprit. Son cas est effrayant, n'est-il pas vrai, effrayant comme la médiocrité, ce vice des vices, la plus commune des plaies parmi lesquelles nous vivons, complimenteurs, lâchement complices.

Il eut juste assez de talent pour ne point demeurer inaperçu, et mêler son nom à un procès fameux où la taille de ses partenaires domine de trop haut la sienne. Enfant prodige, à dix ans il avait achevé sa rhétorique au Collège des Pères Jésuites de Nancy; à onze ans, on le recevait « prince de philosophie et maître ès-arts »; adolescent, il éblouit ses maîtres, la province et Paris. Aurore magnifique d'une journée maussade; vous avouerai-je que sa tragédie de Zarès est détestable! « c'est une triste obligation pour l'historien que d'avoir à étudier et à juger des ouvrages aussi dénués de tout intérêt extérieur... » D'intérêt intérieur, n'en parlons pas... Toutes les œuvres de Palissot ne sont point aussi méprisables... et il y a la comédie des *Philosophes*. Rhapsodie moins cruelle que vous ne pensez, et dérisoirement célèbre, car elle inflige à Palissot un renom qu'il ne mérite pas :

> Antiphilosophe, il ne le fut jamais au sens que ce mot a pour nous. Impossible de le confondre avec un Abraham Chaumeix ou un Le Franc de Pompignan. On pourrait voir en lui plutôt un philosophe indépendant, que la fatalité des événements entraîna hors de sa voie. Mais les légendes sont tenaces. Il eut beau dire et redire à ses contemporains que le Crispin de la comédie n'était pas Jean-Jacques Rousseau, et qu'il n'avait pas attaqué cette vraie philosophie qui faisait la gloire de son siècle, beaucoup d'entre eux demeurèrent incrédules. Et cette fausse interprétation, se propageant jusqu'à nous, lui a valu une célébrité spéciale qu'il ne mérite pas. Le hasard de la vie lui avait confié un rôle trop au-dessus de ses forces, et qui eût trop coûté à sa sincérité comme à sa prudence. Il le comprit et revint à sa nature, mais trop tard : l'opinion s'était irrévocablement prononcée. On pourrait presque intituler cet essai : *Palissot ou l'Antiphilosophe malgré lui.*

Palissot eut du talent, un tout petit talent; un quiproquo, une étrange et trop expliquable méprise gardent son nom de mourir; il faudra bien toujours, dans l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle, nommer Palissot; il est de ceux qui jamais, jamais, tant que l'on parlera notre langue,

n'atteindront au suprême refuge du miséricordieux oubli.

Son biographe s'excuse d'une aussi copieuse biographie sur le désir d'éclairer les mœurs de la « secte philosophique »; puisse une aussi légitime ambition ne point déterminer souvent pareil sacrifice; puissent les nécessités de l'histoire littéraire ne point condamner trop souvent à un labeur aussi gravement frivole l'érudition aisée et souple, le limpide talent, et la ferme critique de nos normaliens et de nos « professeurs de première ».

LUCIEN MAURY.

Chronique de l'Étranger

—

UNE INTERVIEW DE STRINDBERG

Mort, Strindberg ne fournit guère moins de prétextes à discussion que de son vivant : les journaux suédois sont encore remplis de polémiques relatives à ses livres et à sa vie ; on sait, en effet, que Strindberg fut prodigue de confessions ; ses récits autobiographiques n'allèrent point sans scandale ; voici du moins quelques confidences qui ne blessent personne : nous les empruntons à la revue *Bonniers Månadshäfte*, qui avait posé quelques questions au grand écrivain à l'occasion de son soixantième anniversaire.

A la question : *Quel est le plus vivant de vos souvenirs d'enfance*? Strindberg répliqua :

Toutes les expériences de ma vie enfantine firent sur moi une impression profonde ; car j'étais extrêmement sensible aux souffrances d'autrui et de moi-même. Par exemple on n'osait pas corriger en ma présence mes petits frères et sœurs, car je me serais précipité pour étrangler les bourreaux. Les affronts et les injustices me blessaient si fort que vers sept ou huit ans je voulus me suicider. Je pleurais pour tout, et reçus en conséquence un vilain surnom ; il m'arrivait de pleurer pour rien, ou parce que je souffrais de vivre, devinant peut-être mon terrible destin. J'étais né véridique et juste ; mais on me disait jaloux si je n'approuvais pas qu'on me préférât un camarade moins méritant que moi ; et l'on me disait vindicatif si je n'oubliais pas sur-le-champ les affronts, tandis que les autres ne me pardonnaient jamais rien. Pour me faire une ligne de conduite, j'avais l'œil ouvert sur les actes de ceux qui m'entouraient. Ce que les autres se permettaient, je croyais pouvoir me le permettre, mais j'avais tort ; on était toujours plus sévère à mon égard. Je n'étais pas assurément sans défauts ; je mentais parfois, par crainte, par lâcheté, ou timidité, mais j'avais de tels remords que je ne recommençais pas volontiers. Mon premier gros mensonge me fut arraché par la torture un jour que je dus prendre sur moi la faute d'un autre. Mais il m'arriva une fois de dire un mensonge par caprice satanique, ou par suite d'une suggestion que je ne puis expliquer. J'avais volé des fruits (toujours le pommier!) mais je fus livré par mon complice ; chose bizarre, je ne l'accusai pas pour me disculper ; pourquoi, je n'en sais rien, car je n'étais pas si magnanime ; peut-être pensai-je que j'avais honte pour lui, car je jugeais son acte extraordinairement vil puisqu'il avait pris part au larcin.

Quand ma mère entreprit de me tancer, et parla de correction et de police, je fus pétrifié de terreur; je m'étonnais aussi qu'on fût aussi strict pour une affaire de quelques prunes. Les circonstances étaient les suivantes : nous habitions une maison de faubourg dont les vastes dépendances étaient entourées par des champs de tabac et des pâturages. Assez loin de la maison, notre voisin avait un un enclos de pruniers qui touchait notre palissade et dont les branches la dépassaient. Ce voisin était un vieux bonhomme sans enfants ; il ne visitait jamais ses pruniers, et laissait les fruits jaunes pourrir sur le sol, peut-être par crainte du choléra, qui avait éclaté en 1854, et fait proscrire les prunes au marché de Munkbro. Quoi qu'il en soit, les branches passaient par-dessus notre clôture, les prunes tombaient chez nous; nous commençâmes par ramasser les fruits tombés, et bientôt nous nous attaquâmes à l'arbre même, ouvertement et sans dissimulation, puisque personne ne s'intéressait aux prunes. Je comprends maintenant la terreur de ma mère, car si nous étions tombés sur un propriétaire regardant, nous risquions la police. Toutefois (aujourd'hui encore, à soixante ans, je m'en souviens) quand, étudiant, âgé de vingt ans, je revins dans cette maison, je constatai que le fatal prunier était desséché, non les autres. Cela fit sur moi une vive mais sinistre impression, car je songeai aussitôt au figuier maudit par le Christ.

Les plus violentes impressions de mon enfance me furent apportées naturellement par la mort de ma mère, et l'arrivée, avant l'expiration de l'année de deuil, d'une belle-mère ; ce fut indescriptible. Ma mère ne m'avait pas aimé, elle avait des favoris parmi nous ; mais je la pleurai ; il me semblait qu'après sa disparition les liens de parenté étaient rompus entre moi et mon père et mes frères et sœurs, et que j'étais devenu étranger à toute la race humaine, je sentais toujours en mon père comme une puissance ennemie : lui-même ne me supportait pas. Ce n'était pas drôle d'être si jeune! — Assez sur ce sujet.

Pourquoi avez-vous choisi pour vos débuts la forme dramatique, demanda-t-on ensuite au poète; il répondit :

Cela est difficile à dire ; mais au cours de ma jeunesse, j'avais vainement tenté de composer des vers; j'allai au théâtre pour me faire acteur; j'échouai à l'examen, pris de l'opium pour me tuer, mais on me trouva vivant sur mon canapé (l'opium ne mordait pas sur moi), et on m'emmena faire la noce. Le lendemain, je fus pris d'une fièvre étrange ; en quelques jours j'écrivis deux actes. Deux ou trois mois plus tard j'avais composé une pièce en trois actes, une autre en cinq actes en vers (Hermione), et commencé un grand drame sur le Christ, qui toutefois fut brûlé avant d'être achevé.

Je trouvais plus facile d'écrire des drames; personnages et événements prenaient forme, se mêlaient; ce travail me procurait une telle jouissance que la vie m'était un paradis tout le temps que durait la composition; il en est encore de même aujourd'hui. Alors seulement je vis.

Puis on demande à Strindberg : *Comment travaillez-vous?*

Le dise qui peut! — Cela commence par une effervescence ou une sorte de fièvre agréable, qui devient de l'extase ou de l'ivresse. Parfois on dirait d'une graine qui croît, tire à soi tout intérêt, consume toute ma vie, mais cependant choisit et efface. Parfois il me semble que je suis une sorte de médium, car cela va si aisément, à demi inconsciemment, avec peu de calcul. Mais cela dure au plus trois heures — de 9 heures à midi ordinairement. Quand c'est fini, l'ennui reparaît... jusqu'à la fois suivante... Mais cela ne revient pas au commandement, ni quand il me plairait. Cela revient quand ça veut. Mais surtout et le plus souvent après les grands désastres.

Comment passez-vous vos journées?

Jusqu'à ces tout derniers temps ma journée était ainsi employée : je me levais à sept heures, je ne puis rester davantage au lit, car j'entends du bruit dans les murs, et le lit me brûle. Je faisais mon café (nul autre que moi ne peut le faire, je suis comme Balzac et Swedenborg). Je sortais me promener. Si la veille je n'avais pas beaucoup bu, j'éprouvai un vrai bien-être à vivre et à marcher. Le matin a quelque chose qui rajeunit l'esprit, on a le sentiment d'une régénération, qui s'évanouit avec la rosée. A midi, le jour est à demi usé; l'après midi (six heures est le pire moment) est fatiguée, mal rasée, sale. S'ils savaient, ceux qui dorment le matin, ce qu'ils perdent!

Au bout d'une heure ou une heure et demie je rentre; je suis chargé. J'ai prévenu mon monde de ne pas me parler alors, car ils pourraient s'en repentir. (Après quelques expériences, ils prennent d'ailleurs l'habitude de courir se cacher.) Je suis tout en sueur, je me décolète jusqu'à la ceinture. Puis je commence, sur papier jaune, non coupé, Lessebo Bikupa, avec une plume Sir Josuah Masons 1001, et de l'encre violette noire Antoine Fils, et je vais d'un trait, sans m'arrêter de fumer, jusqu'à midi.

C'est fini, je m'éteins : je m'étends, dors, me réveille reposé, ouvre ma correspondance, lis, écris des lettres, dors, mais suis trop fatigué pour manger : je jeûne donc jusqu'à trois heures, mais aussi en spéculant sur l'espoir d'un meilleur appétit. Je dîne : des hors-d'œuvres avec un petit verre, soupe, viande (ou poisson), une demi-bouteille de bière. C'est tout, pas de café. Les dimanches, je bois du vin, surtout en l'honneur de l'atmosphère de fête, car je n'aime le vin qu'en société, et à l'occasion d'une circonstance exceptionnelle. Puis je fais une bonne sieste (habitude que j'ai prise dès l'âge de douze ans) : je me relève à six heures; il faut alors résoudre ce terrible problème de tuer le temps, seul, jusqu'à dix heures. Comme je ne soupais pas, il fallait trouver autre chose. Il y avait la boisson. Ici je serai franc. Je n'ai jamais été alcoolique ni buveur, mais j'ai bu; j'ai pris cela comme un don, sans lequel je n'aurais pû supporter la vie. Le livre des Proverbes dit (et je ne veux point encourager l'ivrognerie) : « il ne convient pas aux rois de boire du vin, ni aux princes de rechercher les boissons fortes, de crainte qu'en buvant ils n'oublient la loi, ou pervertissent le droit à l'encontre des enfants de la misère. Non, que l'on donne les boissons fortes aux malheureux, et le vin à ceux qui ont l'âme affligée. Que ceux-là boivent, et oublient leur dénument, et cessent de penser à leur affliction. »

Si la nation était minée par l'ivrognerie comme au temps de feu Wieselgren, d'Anders Retzius, et de Samuel Owen, et s'il fallait que je donne l'exemple, je ferais ce sacrifice. J'ai essayé de l'abstinence, mais n'en suis pas devenu meilleur; j'ai seulement rencontré l'ennui, et le sentiment d'un poids inutile, et le travail n'était pas facilité! Le soir je joue souvent du piano, mais décline tout titre de pianiste, je tapote comme j'ai appris à le faire tout seul.

En fait de musique de piano, je préfère Beethoven, mais pas tout entier; Haydn, Bach; je ne supporte pas les fredons de Mozart (sauf la symphonie en sol mineur, et des fragments du Requiem); la sonate en mi mineur de Grieg. Viennent ensuite Chopin (seulement trois morceaux); Mendelssohn (spécialement le caprice en si mineur, le Songe d'une nuit d'été, et les Hébrides); Weber (l'ouverture d'Obéron, et le Freischütz); Rossini Stabat mater, l'ouverture de Guillaume Tell); Mascagni (introduction de Cavalleria); Boïto (Mephisto); Gounod (Faust et Roméo); David (Lallah Roukh, Sous le feuillage sombre); Ganne (Marche Lorraine); Péterson-Berger (Fleurs de Frösö) etc.

Ce que je lis? J'ai relu dernièrement Walter Scott avec un grand plaisir, Victor Hugo avec un plaisir plus grand, et Dickens avec non moins de joie. Quand, il y a quelques années, j'étais accablé par un excès de culture, j'ai lu tous les romans de Marryat; j'ai eu l'impression que cet homme a dû être très heureux dans sa foi puérile en Dieu, sa foi en une autre vie et ce qui s'ensuit. Je puis lire Balzac en tout temps.

Après que j'ai joué, je m'assoupis, avec ou sans verre de whisky, car je ne bois pas tous les soirs; arrive 10 heures. Alors je patauge dans un tub, bois du lait glacé, me couche, mais ne lis jamais, une fois couché, d'ouvrage d'imagination — seulement un vieux livre de dévotion. Puis c'est la nuit. (Ce régime a été un peu modifié depuis l'été dernier, mais cela ne vaut pas la peine d'en parler).

Je n'ai pas vu de journaux depuis un an et demi; cela donne à la vie une base plus large; tous les détails qui troublent sont écartés; je ne m'expose pas à cette averse d'épingles; gardant mes pensées en paix, je possède le calme que je puis conquérir. C'est une superstition de croire qu'on ne peut vivre sans journaux, et je recommande l'abstention, car elle agit à la façon d'un sanatorium.

Je lis une fois par semaine dans *die Woche* le récit des événements mondiaux, et cela me suffit largement.

Je ne connais pas d'autres plaisirs. et n'ai besoin que d'une soirée de Beethoven chez moi de temps en temps. Aller dans les endroits de plaisir m'est devenu impossible depuis que ma personne est si connue. Je suis né farouche (comme mon père), et l'on m'a effrayé; aussi je me plais mieux chez moi.

Je n'ai pas une très haute opinion des hommes; je ne puis dire précisément que je les aime, et ils ne le souhaitent pas, car nous ne sommes pas si aimables; j'ai souvent pitié d'eux, mais pas toujours; je pardonne volontiers; et à ceux que j'aime, indéfiniment; mais je réagis contre la méchanceté délibérée et gratuite, le mensonge prémédité, et les raffinements de la joie mauvaise, et ce n'est que juste.

UN CURIEUX CAS DE PROPHÉTIE LITTÉRAIRE

On se rappelle que parmi les victimes du naufrage du « Titanic » se trouvait l'un des journalistes anglais les plus éminents, William Thomas Stead; à cette occasion d'ailleurs les organes littéraires retracèrent sa carrière, du magasin de Newcastle, où tout gamin, il était préposé aux courses, jusqu'à la direction de la « *Review of Review* », revue qu'il avait fondée après avoir dirigé la rédaction du *Pall Mall Gazett* et du *Northern Echo*.

Ce que l'on sait moins, c'est le fait suivant, que rapporte l'excellente revue « *Das literarische Echo* », et qui mérite de retenir l'attention.

Stead avait publié en 1893 dans la *Review of Review* une nouvelle dans laquelle non seulement il décrivait d'une façon prophétique sa propre mort, mais notait encore toute une série de particularités, telles qu'il s'en produisit réellement au naufrage du Titanic.

La nouvelle a pour titre : « Entre l'ancien et le nouveau Monde » et l'action se passe précisément dans un navire géant, aux proportions encore inconnues et au luxe extraordinaire, et que l'on désignait comme la plus grande merveille de la technique.

Stead donna au capitaine de ce navire le nom de Smith par sympathie pour un certain capitaine Smith qui deux ans auparavent avait dirigé une de ses traversées, et il en fit le principal héros de la nouvelle. Le second rôle est tenu par l'auteur, W. T. Stead lui-même; il se trouve pour la seconde fois sur un navire, sous la direction de Smith, et ils font ensemble la traversée vers l'Amérique.

En chemin se produit une catastrophe, la rencontre d'un navire avec un iceberg énorme. Le but de la nouvelle était précisément d'attirer l'attention sur le danger de ces glaces flottantes.

On parlait alors déjà beaucoup de la fantaisie de Stead, souvent perdu en des visions, et l'on souriait de la minutie avec laquelle il décrivait les détails saisissants de sa propre mort et de la fin de ses amis.

Dans la nouvelle il attribuait au capitaine Smith une soixantaine d'années, alors que le Smith vivant n'en avait qu'une quarantaine; puis il décrivait la marche du navire monstre dans le brouillard impénétrable. Soudain le brouillard se déchire, et l'équipage découvre avec terreur un iceberg gigantesque. Au même instant se produit un choc formidable, le navire s'entr'ouvre et s'enfonce dans les flots.

CE QUE LES AMÉRICAINS PENSENT DE L'ALLEMAGNE

La *Zukunft* publie les impressions de voyage d'un Allemand qui séjonrna en Amérique. Entre autres notations intéressantes, l'auteur, M. Édouard Goldbeck, fait la constatation suivante :

« Un jeune écrivain, gradué de Harvard, dont le père et la mère sont Allemands, me dit : « Je me réjouirais « si, dans une prochaine guerre, l'Allemagne était battue « par la France. » Il trouve Gœthe « froid », Bismarck « roulait toujours de gros yeux ». — Les grands enfants d'un compositeur arrivé (qui doit sa formation à l'Allemagne, et dont la femme est d'origine allemande), se croiraient déshonorés s'ils parlaient allemand. Les fils de mon cousin, un avocat en vue, ne savent pas un mot d'allemand. Un médecin des plus connus, né en Allemagne, me dit : « La littérature allemande moderne n'est qu'une imitation des histoires d'amour françaises. »

Enfin, un Américain impartial m'écrit :

« Voici l'ordre dans lequel la grande majorité de mes compatriotes apprécient les nations : L'Amérique, qui a battu l'Europe sous tous les rapports, puis l'Angleterre, la France, puis, bien après, l'Allemagne. » Cette opinion, dans une population qui compte, d'après certaines statistiques, 27 p. 100 de sang allemand, ne laisse pas d'être surprenante. »

Nous sommes moins surpris que M. Édouard Goldbeck. La politique de son pays, trop facilement brutale, n'est guère propre à faire aimer l'Allemagne.

LECTURES INTERDITES

La censure a toujours et partout fait la joie des humoristes, car partout et toujours elle a commis des bévues aussi remarquables qu'innombrables. Un journaliste allemand, M. Hirth, donne dans le *Journal de Breslau* un exemple assez curieux d'interdiction de livres en Autriche.

Il s'agit, il est vrai d'un « Index » pour les enfants des écoles; mais sur une longue liste de proscription, M. Hirth a relevé les « Contes de Grimm » et les « Contes d'Andersen », ces ouvrages qui font la joie de tant de petits Allemands et même d'enfants d'autres pays. Comme il n'y a dans ces récits et légendes aucune allusion politique qui puisse blesser la susceptibilité des Autrichiens, on reste rêveur en songeant aux motifs qui ont pu entraîner les rigueurs de MM. les Censeurs.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 4. — 2e SEM. 50e ANNEE 27 JUILLET 1912

AMÉDÉE DE PASTORET

SOUVENIRS INÉDITS DE LA CAMPAGNE DE 1812

Cette année, la Russie célèbre avec solennité le centième anniversaire de 1812, de l'incendie volontaire de Moscou et du désastre de la Grande Armée. Généreusement — trop généreusement peut-être — la République Française, amie maintenant et alliée de la Russie, s'associe à la commémoration de ces souvenirs d'un siècle.

Certes, il est bon que les querelles ne s'éternisent pas entre les peuples, et qu'ils trouvent, dans le rappel même de leurs rivalités, des raisons de fraterniser ensemble. Mais pour que la leçon de l'histoire soit profitable, il faut qu'elle glorifie tous les courages, qu'elle associe dans le même enthousiasme vainqueurs et vaincus, et qu'elle confonde leur héroïsme pour en tirer un exemple unique de vaillance et d'abnégation.

Paraître dédaigner, cent ans plus tard, les actes de ceux à qui la fortune fut contraire serait un oubli coupable, une sorte de sacrilège qu'aucune nation ne saurait permettre. C'est pour rappeler quelques-uns des souvenirs de cette époque si grande et si tragique qu'on publie ici les pages qui vont suivre et qui ont trait à la campagne de 1812.

Ce sont des fragments, des souvenirs d'Amédée-David, d'abord comte, puis marquis de Pastoret, fils d'Emmanuel de Pastoret, qui, révolutionnaire convaincu, ne fut pas moins zélé impérialiste, et, sous la Restauration, devint membre du Conseil privé et chancelier de France, puis refusa de se rallier au gouvernement de Louis Philippe. A bien des égards, la carrière du fils ressemble à celle du père, sauf que le second n'atteignit pas aux suprêmes honneurs qui échurent au premier. Mais la destinée ne fut pas dure à Amédée de Pastoret : elle commença, au contraire, à le bien servir à un âge où, d'ordinaire, elle est moins favorable au commun des mortels.

Né à Paris le 2 janvier 1791, Amédée David de Pastoret était nommé, à dix-huit ans, à peine sorti du lycée Napoléon, secrétaire général du gouvernement provisoire des États romains. Presque en même temps il entrait, comme auditeur, au Conseil d'État, et fut en cette qualité, chargé de diverses missions à l'étranger. Le 6 avril 1812, Napoléon le nommait intendant du gouvernement de Witebsk, et il se trouva de la sorte mêlé assez directement aux événements de la campagne de Russie qu'il va retracer d'une plume complaisante. Confiant en lui-même, le jeune intendant sait bien voir, et raconte à son avantage les faits dont il fut le témoin ou l'auteur. Son style est vif, alerte, son esprit facile, spontané. Il avait l'art de plaire et séduisit même Napoléon, qui, l'année suivante, en parlait à Molé comme d'un « jeune homme d'espérance », ayant « une physionomie et un ton de candeur » très sympathiques.

Il est vrai que tout le monde n'était pas aussi favorable, et le margrave de Bade a laissé de l'intendant de Wistebsk un croquis circonstancié, dans ses mémoires sur la campagne de 1812, traduits récemment par M. Arthur Chuquet.

Un jeune auditeur au Conseil d'État dont j'ai oublié le nom — c'était Amédée de Pastoret, — un tout jeune homme sans expérience dirigeait l'administration civile. Je le priai de faire donner à mes gens, par les magasins de Witebsk, du drap et des chaussures, mais en vain; il me refusa tout, et, dans la retraite qui suivit bientôt, toutes les réserves qu'on avait amenées là, et qui auraient pu sauver la vie à maint brave soldat, furent perdues. Je revis le jeune auditeur sur les bords de la Bérésina parmi les fugitifs, et je ne pus m'empêcher de lui dire qu'il aurait mieux fait de nous délivrer à Witebsk ce que nous lui demandions au lieu de tout

abandonner à l'ennemi. Et pourtant, un ou deux ans plus tard, il recourut à moi, et me pria de lui obtenir un ordre badois; ce qu'en vérité, je trouvai un peu trop naïf. La mauvaise administration du territoire conquis a, du reste, beaucoup contribué à la ruine de l'armée, car la plupart des employés ne cherchaient qu'à s'enrichir aux dépens du pays. » (*Mémoires du margrave de Bade*, p. 77.)

A la réserve de ce dernier trait qui ne paraît pas s'appliquer au jeune Pastoret, le reste de l'appréciation est d'une exactitude manifeste. Comment eût-il pu en être autrement, et comment un homme de cet âge et sans plus d'expérience se fût-il trouvé à la hauteur de semblables circonstances? Ce qu'il dit de son rôle avec une parfaite bonne foi doit donc être mis au point et accepté avec quelque réserve. N'est-ce pas, au surplus, le cas de tous les auteurs de mémoires, résolus d'ordinaire à se mettre en bonne posture devant la postérité? Pastoret, du moins, se met en scène agréablement et sans jactance, comme un galant homme peut le faire, sans excessive satisfaction de soi.

Loin de le desservir, cette épreuve à Witebsk avait au contraire été utile à Pastoret. L'empereur, on l'a vu, gardait bonne impression du jeune intendant et en parlait avec indulgence. Aussi l'année suivante le nommait-il sous-préfet de Corbeil d'abord, le 7 avril 1813, puis, le 22 du même mois, intendant des pays allemands au delà de l'Elbe. Là encore, le fonctionnaire sut faire son devoir et il l'a dit dans des pages qui sont déjà connues.

Dans les premiers jours de janvier 1814, Napoléon désignait Amédée de Pastoret comme sous-préfet de Chalon-sur-Saône, et là, au moment de l'envahissement de la France, une de ses biographies le montre levant des volontaires et marchant à leur tête au devant des ennemis. Une autre biographie moins enthousiaste, il est vrai, remarquait que les preuves de ce brillant fait d'armes manquaient et que, d'ailleurs, fût-il exact, ce n'est pas avec les deux cents hommes qu'il commandait que le sous-préfet de Chalon-sur-Saône eût pu arrêter longtemps l'ennemi.

Ce qui est plus certain, c'est qu'à la restauration définitive des Bourbons, Amédée de Pastoret, comme son père, se rallia aisément au gouvernement nouveau et sut bien vite lui inspirer confiance. Il gagna les bonnes grâces de Louis XVIII et fut admis dans son intimité. Maître des requêtes en 1816, puis commissaire du roi près la Commission du sceau de France, il vit ses titres et ses fonctions augmenter rapidement, et devint gentilhomme titulaire de la Chambre en 1820, conseiller général de la Seine en 1822 et conseiller d'état en service extraordinaire en 1825. En outre, Amédée de Pastoret avait été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1825, et, le 22 mars 1823, l'Académie des Beaux-Arts l'avait élu membre libre.

Imitant encore en cela son père qui avait été versificateur et juriste tout en se livrant à l'administration, Amédée de Pastoret fit paraître des vers, des romans et quelques ouvrages de circonstances sans cesser de poursuivre sa carrière administrative. En 1813, il avait mis au jour, anonymement, un poème en quatre chants sur les *Troubadours*, et, en 1816, il se hâtait d'imprimer un volume sous ce titre : *Des Moyens mis en usage par Henri IV pour assurer la couronne et pacifier la France au sortir des troubles civils.* L'intention était bonne, mais l'exemple venait trop tard, et, sans rappeler autre chose que ce que tout le monde savait, n'avait servi de rien à la monarchie restaurée.

Puis, ce furent, de la part d'Amédée de Pastoret, des élégies, dont une sur le meurtre du duc de Berry, des romans pseudo-historiques sur le *Duc de Guise à Naples*, *Erard de Châtelet*, *Raoul de Pellevé*, que la presse contemporaine accueillit parfois avec quelque sévérité, à moins qu'elle ne dédaignât absolument cette littérature fade et prétentieuse. Il n'en saurait être ainsi des souvenirs qui vont suivre, où l'auteur retraçant ce qu'il a observé, sait trouver une vie réelle et une intensité d'expression qui ne lui sont pas coutumières. Ce sont sans doute les meilleures pages qu'Amédée de Pastoret ait jamais écrites, et celles qui conserveront le mieux son nom, car l'importance des événements l'anime et sait faire trouver à sa plume des mots aussi sincères que vrais.

Sous Louis-Philippe, Amédée de Pastoret abandonna la vie publique. Le comte de Chambord l'avait chargé de l'administration de ses biens en France et il s'y employa. Mais sous le second Empire, le marquis de Pastoret n'éprouvait aucune difficulté à revenir aux idées napoléoniennes et accepta sans scrupule de devenir, le 31 décembre 1853, sénateur impérial, tout en gardant la confiance et les intérêts du dernier des Bourbons.

Ceci n'était pas pour donner à Pastoret beaucoup d'action sur les fidèles royalistes, et le portrait le plus malicieux qui en ait jamais été fait est assurément celui qu'a tracé le comte de Falloux de cet homme d'esprit qui « ne l'avait pas juste », et qui « avait plus d'ambition que de mérite ». « Possesseur d'une galerie de tableaux qui n'était pas sans valeur, ajoute Falloux en parlant toujours d'Amédée de Pastoret, d'une bibliothèque où il puisa le sujet de romans quasi-historiques, il ne croyait pas avoir donné sa vraie mesure, comme il l'écrivait à M. le comte de Chambord dans un moment d'humeur, ce qui le rendait habituellement mécontent de lui-même et des autres. » Toujours est-il que cet homme d'État aux visées plus hautes, ne craignit pas d'employer son temps à composer des cantates destinées à être mises en musique pour le concours du grand prix de composition musicale, distraction qui n'était pas pour calmer les regrets d'une ambition méconnue.

Il est vrai : en dépit de ses hautes situations, de la droiture de son caractère et de la confiance princière dont il était investi, Amédée de Pastoret manquait d'autorité personnelle, et ce défaut lui était d'autant plus sensible que rien n'y peut suppléer. Littérateur médiocre et prétentieux, nul n'avait pris garde à ses vers ou à ses romans si ce n'est pour en sourire ou pour les discuter. Il semble que son témoignage très précis, très probant, encore que présenté avec trop de

présomption et une habileté trop visible, sur les événements de 1812 et la désastreuse campagne de Russie, dont on trouvera ci-après d'amples fragments inédits, il semble, dis-je, que ce témoignage doive enfin donner à celui qui écrivit ces pages émues un peu de cette considération littéraire et de cette puissance morale dont il était si avide, et qui lui viendront de ce qu'à cette heure tragique il sut faire son devoir et qu'il l'a dit comme il l'avait fait.

Avant la Bérésina.

Le titre seul de cette notice indique assez quel en est l'objet : témoin de grands événements, on a voulu que j'en conservasse la mémoire. Je vais essayer de le faire. Quelquefois peut-être on pourra m'accuser de prévention ou d'erreur, et quelquefois peut-être j'aurai mérité l'un de ces reproches. En général, cependant, je prie ceux entre les mains de qui ces mots pourraient tomber, de se rappeler qu'il y a souvent une grande différence entre la manière dont les choses se sont passées et celle dont on les présente ; et de croire que mon intention est de dire ce que j'ai vu comme je l'ai vu, sans y apporter la moindre altération.

Je prie aussi que l'on me pardonne si je suis souvent obligé de parler de moi; au milieu de si grands intérêts, il semble qu'un tel souvenir est au moins déplacé; mais j'écris beaucoup plus pour me conserver, dans un âge avancé, la trace des faits dont les années m'auraient fait perdre la mémoire que pour composer un ouvrage historique, et l'on concevra facilement que j'aie éprouvé le désir de rassembler quelques matériaux pour l'époque où je pourrai me connaître mieux et me juger moi-même.

Les bulletins ont suffisamment indiqué la marche de l'Empereur. Parti de Paris au mois de mai, il se rendit, à Dresde, et se porta ensuite par Posen et Thorn à Gumbinnen, petite ville assez jolie, et siège de l'une des régences de la Prusse Orientale, où le quartier général s'arrêta quelques jours. Ce fut de là que partit M. de Narbonne, envoyé pour tenter un dernier effort auprès de l'Empereur Alexandre, tandis que Prévost, secrétaire de l'ambassade de Russie, venu d'abord à Dresde pour y rendre compte de la situation des affaires, et renvoyé sur-le-champ à Pétersbourg pour y porter de nouveaux ordres, y attendait le résultat des négociations expirantes qui se traînaient encore.

Toute espérance de paix fut bientôt perdue. M. de Narbonne essaya vainement de parvenir jusqu'à l'Empereur : ses tentatives furent infructueuses, et lorsqu'il essaya de s'ouvrir par autorité l'accès qui lui était dû, on lui déclara formellement qu'il ne verrait pas l'Empereur, et que l'Empereur même ignorerait et sa mission et son voyage. Il revint avec cette seule réponse. Au même moment, Prévost arriva à Gumbinnen ; il apportait le refus positivement énoncé de souscrire aux conditions que proposait la France et la guerre fut déclarée.

L'armée se mit en marche ; l'Empereur partit de Gumbinnen, et le 13 juin, il arriva sur les bords du Niémen. Chacun sait comment il alla lui-même reconnaître les lieux, et comment, après une tentative infructueuse, l'armée entière passa le fleuve, s'empara de Kowno et entra sur le territoire ennemi.

L'Empereur Alexandre était au bal à Vilna lorsqu'on vint lui annoncer l'approche des Français. Il fut frappé de cette marche si prompte. Ceux qui l'entouraient n'avaient pas assez de fermeté pour lui donner celle dont il avait besoin, et il partit dans la nuit avec une Polonaise dont il était l'amant.

Je ne saurais dire quel fut le sentiment des Lithuaniens au moment où ils virent l'armée russe s'éloigner pour faire place à la nôtre. Ce peuple, dont la mobilité apparente est le fruit d'une profonde dissimulation, qui calcule sa légèreté et prépare longtemps ses transports, et qui en mettant au-dessus de tout la bravoure froide et le courage physique, se débarrasse de l'obligation des autres vertus que cependant il sait feindre au besoin, ce peuple, dis-je, me paraît fort différent du portrait qu'en a tracé Rulhière.

Faibles par caractère, et livrés à tous les maux que la faiblesse entraîne, avides à la fois d'éclat et de repos, ils sortent par orgueil d'un état tranquille pour rentrer par besoin dans l'esclavage, et leur volonté qui n'a jamais prévu l'obstacle, s'évanouit lorsque l'obstacle se présente à leurs yeux. C'est ainsi qu'ils ont proclamé tour à tour et rejeté Stanislas, suivi et abandonné les confédérés de Bar, adopté et trahi Kosciusko ; c'est ainsi qu'on les verra rompre facilement dans nos malheurs les engagements qu'ils avaient pris naguère avec tant d'enthousiasme.

Peuple misérable, dont les deux tiers composés d'esclaves sont au-dessous de l'intelligence de nos animaux civilisés, et dont le reste vante sa fortune pour arracher des secours, parle d'honneur pour obtenir des décorations, et ne se pare encore de son antique liberté que pour arriver à la mieux vendre.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de jeter quelques regards sur la situation de l'Europe au moment où s'effectua le passage du Niémen. Ce coup d'œil expliquera mieux que je ne saurais le faire quels étaient nos moyens et quelles devaient être nos ressources.

L'Angleterre venait encore de refuser la paix, et ses intrigues, continuées même pendant le cours

des négociations, agitaient déjà quelques-unes des cours d'Europe. Tout cependant était tranquille. L'Autriche, unie à la France par des nœuds récents, était disposée à la seconder; la Prusse, dominée peut-être par un autre sentiment, mais en outre enchaînée par un traité nouveau, s'unissait à nous; la Confédération du Rhin, maîtrisée par son protecteur, envoyait sous nos drapeaux tous les contingents qui lui étaient demandés, et déjà le grand duché de Varsovie, cédant sans peine à une impulsion puissante, choisissait des nonces, élisait des maréchaux et préparait une diète fédérative.

Le Danemark et son souverain tenaient à notre alliance et avaient juré à l'Angleterre une haine que justifiait le bombardement de Copenhague. Ennemie née de la Russie, la Suède, notre ancienne alliée dans le Nord, semblait par le choix du prince qu'elle venait d'appeler à son trône, s'être mise volontairement dans notre dépendance, et la Turquie, gouvernée par un souverain encore mal affermi, inquiétée par la Russie et menacée par les Wahabis, semblait n'avoir d'appui que nous, d'intérêt que celui de la guerre et de moyen d'échapper à sa ruine que de seconder nos victoires.

D'un autre côté, l'Italie, longtemps tourmentée par la fureur des partis, jouissait enfin d'un repos dont elle avait besoin et dont nous tirions avantage, et l'Espagne elle-même allait tomber tout entière en notre pouvoir, par l'effet d'un plan que le Roi, dit-on, avait combiné lui-même.

Ce fut dans ces circonstances que les troupes franchirent le fleuve qui seul séparait les pays soumis à la Russie de ceux qui reconnaissaient l'influence de la France.

Faire ici l'énumération de nos forces serait difficile sans doute et peut-être inutile : quelques mots suffiront pour peindre notre situation. Depuis longtemps nos Français, tout accoutumés qu'ils sont à la victoire, n'avaient marché aux combats avec plus de confiance et d'audace. Quelques officiers généraux seulement et quelques maréchaux, comblés de trop de bienfaits pour qu'il leur restât des vœux à former, avaient paru se refuser à remplir leur devoir, et demandaient un repos que beaucoup de fatigues leur avaient mérité et que beaucoup de richesses devaient leur rendre plus doux; mais tous les autres étaient animés de la même ardeur, tous avaient sollicité la permission d'aller partager les travaux ou plutôt les récompenses de la campagne.

Les administrations militaires calculaient déjà les sacrifices des vaincus, et les administrations civiles méditaient l'organisation des conquêtes. Les officiers marchaient entourés d'un luxe dont on verra bientôt les effets. Vingt mille domestiques, deux ou trois mille voitures, trente ou quarante mille chevaux formaient le cortège inutile d'une armée déjà ralentie par la marche de huit cents pièces de canon, et une foule de gens sans emploi, sans aveu, sans caractère, suivaient encore dans l'espérance de profiter à la fois de la négligence des vainqueurs et des malheurs des vaincus.

Ainsi se trouvèrent consommés avec une rapidité déjà effrayante et un désordre plus redoutable encore les approvisionnements qu'on nous avait préparés. Ainsi nos corps furent souvent arrêtés dans nos mouvements; ainsi l'intérêt général, opposé sans cesse à tant d'intérêts particuliers, devint un prétexte ridicule, un vain mot, une phrase odieuse que l'on invoquait sans raison et que l'on rejetait sans prétexte, et tous ces malheureux qui nous suivaient, racontant sans cesse leur propre impudence d'un ton grossier qu'ils appelaient à tort le langage militaire, finirent par se créer une sorte d'autorité, emportèrent de force ou de gré tout ce qu'ils demandèrent, et trouvèrent moyen d'imposer assez à nos chefs pour nous dévorer impunément.

De Kovno l'armée se porta par Rumschichsky, Thischmory, Sobolschki et Ricouty jusqu'à Vilna. Vingt-huit lieues seulement séparent les deux villes, mais le chemin ouvert à travers des sables amoncelés et asservi à toutes les inégalités d'un terrain montueux que l'on n'avait redressé nulle part, devait être et fut en effet très pénible. Les chaleurs étaient déjà grandes, et déjà nos chevaux inaccoutumés à ces routes difficiles périssaient en grand nombre; l'armée en laissa sept ou huit mille derrière elle, et lorsque trois ou quatre jours après je traversai ce même pays pour aller rejoindre l'Empereur, ces cadavres entassés répandaient au loin une infection dangereuse.

Ce fut au commencement de juillet que je passai le Niémen. J'avais trouvé la Prusse orientale inondée de maraudeurs, qui dans l'espérance d'un pillage plus facile avaient à dessein ralenti leur marche et profitaient de la crainte qu'inspiraient leurs armes et leur nombre pour dévaster les campagnes (1). Des commissions militaires furent créées, des colonnes mobiles furent mises en mouvement, et au bout de quelque temps ce brigandage fut un peu diminué.

Les Russes cependant se retiraient devant nous : ils nous avaient laissé passer le Niémen; ils nous laissèrent établir dans Vilna sans essayer d'autre effort qu'une légère escarmouche dans laquelle

1 *Note de l'auteur.* — J'ai pensé être assassiné par ces mêmes hommes qui portaient nos couleurs, se rallaient à nos étendards et étaient soudoyés par nous. Ils me connaissaient pourtant, ils savaient que j'étais Français, que j'allais rejoindre l'Empereur, et ils me mirent le fusil sur la poitrine. Je ne puis concevoir encore ce qui me sauva et pourquoi ils s'enfuirent devant moi.

Octave de Ségur fut pris. L'Empereur entra des premiers dans Vilna; il s'y alla loger dans une rue assez étroite, derrière l'Université, et fit arriver dans la ville sa garde, le grand quartier général et quelques autres troupes.

Vilna ne fut point pillé, les magistrats municipaux continuèrent leurs fonctions, et tout resta dans l'ordre accoutumé. Le premier soin du duc de Bassano, après avoir pris les ordres de l'Empereur, fut de s'occuper de l'organisation de cette Lithuanie qui paraissait déjà en notre pouvoir. Le roi de Westphalie, suivi du général Regnier, avait marché sur Grodno, et le duc de Tarente vers Memel, en même temps que l'armée du centre se dirigeait sur Vilna. Nous étions maîtres de presque tout le cours du Niémen.

L'Empereur appela les Lithuaniens à la Confédération générale; il les laissa se décider, s'armer et se régir eux-mêmes; il conserva dans leur gouvernement provisoire toutes les formes de la liberté. Quatre intendants furent créés, et ces quatre intendances, administrées par un conseil tout polonais, auquel un seul Français était adjoint comme président, étaient encore soumises à une commission de gouvernement composée de nobles Lithuaniens. On plaça auprès d'eux aussi un commissaire de l'Empereur, dont les fonctions durent être de veiller à nos intérêts, d'être l'organe des demandes qui seraient faites et d'inviter la commission à la connaissance d'une administration toute nouvelle (1).

(*A suivre*).

DE BONNE SOUCHE [2]

IV

En ces jours les habitants de Rañeces oublièrent les désastres de la patrie, attentifs seulement aux malheurs qui s'abattaient sur la ville et les menaçaient tous dans leur petit cercle familial.

Don Nazario était tombé malade : ses souffrances, exacerbées par les afflictions et les inquiétudes de la guerre, l'avaient terrassé; sa nature de chêne se courbait comme le jonc prêt à être tranché, et en le voyant alité pour la première fois, tous pensaient que le vétéran allait mourir.

Personne ne parlait plus du combat naval qui semblait l'évènement d'un âge reculé, petit épisode d'histoire ancienne; maintenant ils voyaient se dérouler devant eux un chapitre triste, une page sombre toute imprégnée d'emotion palpitante.

Le bavardage des habitués de la jetée traînait pendant des heures, languissant et sans intérêt; dans la boutique aux filets tous demandaient des nouvelles du malade; les femmes s'en entretenaient de porte à porte, les équipages s'en enquéraient dès leur entrée dans le port, et au café, dans la taverne, et jusque dans la sacristie de la paroisse, la santé de Leiredo était le thème de toutes les conversations,

— Si la nouvelle du malheur se confirme, ça va l'achever — après le fils, ce sera le père qui s'en ira — il ne survivra pas — il était encore bien solide, mais dame! avec de tels coups de marée, les rochers eux-mêmes n'y résisteraient pas. — Et un gars qui vaut qu'on s'en occupe! — On dit que « ceux d'en haut » non plus n'en mènent pas large; il n'y a que la pauvre mère qui se maintient comme si elle naviguait sur une mer calme; c'est heureux de la voir si ferme, tenant tête à l'orage.

Et c'était vrai : la femme de Leiredo faisait face au malheur, impassible, vaillante, montrant une énergie virile, répétant devant son mari le refrain consolateur : « Zario vit, il vit », auquel le marin répondait, rude et méfiant, malgré son affaissement :

— Non, non, femme, il ne vit plus, il est mort, il est bien mort.

Trois fois par jour Rosarito descendait les ruelles caillouteuses pour se rendre chez les Leiredo. Mais elle ne voyait plus le malade. Sauf le quartier-maître, personne ne pénétrait plus dans sa chambre; c'était le seul habitant de Rañeces qui eût ses entrées franches. Le vétéran le faisait asseoir à son chevet; il lui semblait humer l'air salin dont la vareuse était imprégnée. Il l'interrogeait anxieusement, et le quartier-maître, avec son parler lent, entrecoupé, le renseignait sur le mouvement du port, lui parlait du côtre qui s'apprêtait à partir, du ketch qui devait entrer; il l'apaisait, l'endormait, laissant l'alcôve toute saturée d'une odeur de barque.

Un matin, [illegible] vit entrer [illegible], l'abbé Fulgence Orrea, curé de paroisse d'une ville voisine. Le fait ne devait alarmer personne, parce que le prêtre apparaissait là de temps en temps, en quête de la bonne chaleur du foyer familial réparatrice de sa santé faiblissante. Mais cette fois, lorsque sa sœur l'entendit arriver, l'émotion qu'elle en ressentit fut si violente qu'elle tomba évanouie. En recouvrant ses sens, la malheureuse

1. Note de l'auteur. — M. Bignon, résident de France à Varsovie, fut nommé commissaire impérial. Chassenon fut envoyé à Grodno, Saulnier à Minsk, [illegible] à Bialystock et Nordeck resta à Vilna, tous les quatre en qualité d'intendants. De Nouvel, que l'on avait de même placé dans le Kovno qui formait un des districts de l'intendance de Vilna, conserva, en raison de l'importance de la place, son titre et ses fonctions.

2. Voir la *Revue Bleue* du 20 juillet 1912.

mère était pâle, mais si calme que l'abbé essaya en vain de remédier aux ravages causés par son apparition soudaine. La femme du marin donnait des ordres aux domestiques, sans prendre garde au babillage du nouvel arrivé; et quand tout fut prêt, elle lui dit, en le débarrassant elle-même de sa douillette :

— Déjeune, Fulgence, après tu me diras tout, tu me raconteras tout, mais je t'en supplie, promets-moi de n'en pas dire un mot à Nazario, pas un mot, tu entends?

Le prêtre essaya encore de détourner les pensées de sa sœur pour la conduire, avec l'habileté professionnelle, vers des régions apaisantes; mais, dans son abnégation, Clémentine avait pressenti le message que lui apportait son frère; rien n'échappait à son inspection, jusqu'à l'indifférence de l'abbé devant le déjeuner appétissant. Dès qu'il eût achevé le frugal repas, et après avoir allumé et aspiré un havane qui enveloppait son visage large et coloré de légères fumées, l'abbé Orrea en vint à exalter la force de la mère chrétienne, roche inébranlable qui repousse la douleur — disait-il — immobile et résistante comme la falaise de la côte. — Vois-tu, ma chère sœur, les combats sanglants ne sont pas les seuls à produire des héros; non, non; il y a aussi ces autres batailles sourdes de la vie qui exigent des élans virils, des efforts gigantesques! Dans ma carrière épineuse de médecin des âmes, que de fois n'ai-je pas vu des héroïnes! — Ah! puissance de Dieu! — des héroïnes sublimes parmi les plus faibles de mes humbles paroissiennes. L'éloquent abbé fit une pause; il considéra l'épouse et la vit le visage si serein, le corps si rigide que, sans plus d'oraison, jugeant que toute précaution devenait inutile avec une femme aussi noblement résignée, il sortit de sa poche la lettre que lui avait adressée un ami, de là-bas, des terres lointaines, pour lui annoncer la mort de son neveu, le vaillant Zario... « Mort glorieuse — écrivait-il — dans une attaque folle contre les navires ennemis: ceux-ci, pendant quelques instants, avaient cessé le feu pour laisser un peu de répit à l'intrépide chaloupe. Ce furent des secondes d'épouvante pour nous qui, de terre, voyions le spectacle; nous pensions que le bâtiment amènerait le pavillon. Ah! bien oui! Zario amener le pavillon? Zario se rendre?... Pour toute réponse, le gaillard ordonna de hisser sur toute la mâture de la canonnière autant de haillons nationaux qu'on en trouverait à bord, et ainsi, entièrement pavoisée comme pour un gala, saoûle de feu, il la fit couler... couler à pic... Spectacle grandiose — terminait la lettre — sensation extraordinaire qui nous fit rire et sangloter à la fois. »

Un long silence suivit cette lecture; le prêtre remit la lettre dans sa poche, mâchonna le cigare éteint, le roula entre ses doigts, gratta une allumette qui s'éteignit sans rallumer le cigare, et rien ne venait rompre le silence dans cette salle à manger. Enfin l'abbé se leva, posa une main sur l'épaule de sa sœur, et lui demanda, en la secouant affectueusement :

— Que dis-tu, Clémentine?

— Je te l'ai déjà dit, Fulgence : pas un mot de tout cela à Nazario.

Un coup de sonnette retentit; c'était le héros qui appelait; Clémentine accourut empressée, mais de la porte, elle se retourna vers son frère, le dévisageant impérieuse, les sourcils froncés pour lui répéter :

— Pas un mot, n'est-ce pas, pas un mot!

V

Le marin vit le prêtre debout dans l'encadrement de la porte qu'il remplissait de son gros corps ensoutané. Il le reçut sans alarme, avec l'habituelle expansion de joie, un peu amoindrie par l'affaissement de sa nature. Les deux hommes s'entendaient cordialement; la différence de leurs professions, et même certaines oppositions de caractère, fusionnaient dans les régions hautes d'un idéal serein; l'ecclésiastique et le marin étaient deux navigateurs consommés, experts en l'art de sonder les abîmes, de fouiller d'un regard sagace les espaces francs et les horizons lointains; l'un regardait au large, l'autre vers le ciel; une même condition les assimilait : leur détachement de la terre ferme.

Le prêtre s'installa au chevet de son beau-frère dans la spacieuse chambre sobrement ornée de meubles vieux et seigneuriaux. La lumière qui pénétrait comme une vague clarté effaçait cette patine de vétusté; mais au déclin du jour, l'appartement s'obscurcissait de nouveau et se plongeait dans une atmosphère mélancolique chargée d'une odeur âpre de vieux bois.

Estompés dans cette vapeur dense qui voilait le visage pâli de Don Nazario et renforçait dans l'ombre la belle carrure de son buste, les deux hommes commencèrent à deviser, se lançant l'un l'autre des plaisanteries si forcées, si hors de propos, que les larmes leur brouillèrent les yeux tant que dura cet assaut de mots drôles.

Voyant qu'il ne tirerait rien des plaisanteries, le vétéran entreprit une enquête en règle pour arriver à savoir la vérité que son beau-frère détenait sûrement; mais tous ses efforts furent inutiles. L'abbé Orrea, prudemment, fuyait les réponses directes, glissait, fin et rusé, en homme rompu aux subtilités des questions insidieuses. Le marin jugea le moment venu d'attaquer de front :

— Ecoute, Fulgence, tu es habile à pénétrer l'humanité telle qu'elle est, sans fard, et à voir les hommes tels qu'ils sont, comme ça, du premier coup, sans tricherie; tu as vu et entendu les choses les plus extraordinaires, et pourtant... pourtant, un cas comme le mien tu ne l'as jamais rencontré. Viens ici, mon ami, approche ta chaise, et maintenant que ta sœur ne nous entend pas, que nous sommes seuls, tous les deux, je veux me confesser à toi : « ...Père Fulgence, je m'accuse de n'avoir pas aimé mon fils de tout l'amour qu'un père doit à son enfant; je m'accuse de demander, de souhaiter sa mort pour cette forfanterie audacieuse, pour ce fol orgueil de le voir martyr... oui, s'est cela martyr de la patrie, héros de sa race ».

Le prêtre un peu ému, murmura entre ses dents:

— Je connais ta ruse; tes stratagèmes ne te serviront de rien.

Et Leiredo continuait, se redressant dans le lit :

— Je ne veux pas te mettre dans la situation infernale de te faire mentir. Je sais que tu es le prêtre de la Divine Vérité, que tu l'as épousée, et que jamais tu ne failliras à ta fidélité envers cette divinité si pure.

L'abbé Orrea reprit :

— Tais-toi, mon ami, tais-toi, ou je vais te croire réellement malade si je mesure ton mal à ton délire.

Cette fois Leiredo implacable, son buste maigre adossé aux oreillers, la voix acrimonieuse, gesticulant rageusement avec les poings qui retombaient sur les draps, continuait :

— A toi, je peux t'arracher la vérité toute entière; si en cet instant je t'interrogeais de but en blanc, tu ne pourrais pourtant pas me tromper. Pauvre petit curé de paroisse, qui ne peut pas mentir, à qui il est interdit de mentir! Mais tranquillise-toi, mon frère et confesseur, tranquillise-toi; malgré les douleurs qui me tenaillent le corps, malgré les doutes qui me rongent l'âme, je suis encore assez noble et assez chevaleresque, même lorsqu'il s'agit de mon enfant, pour respecter ce qui doit être respecté.

Le prêtre ne répondit que par monosyllabes, par de faibles exhortations au calme.

De sa voix de tonnerre qui résonnait entre les poutrelles du plafond, le marin redoubla de vivacité en son attaque contre son beau-frère.

— Je ne veux pas de tartuferies, garde-les pour confesser tes nonnes; ne m'écœure pas plus longtemps avec tes sucreries de confessionnal. Elle est tout autre la vérité que je réclame! Je veux savoir si mon Zario est parmi les vaincus ou parmi les morts!

Le prêtre se taisait. Il plongea la main dans sa poitrine, prit dans sa poche un étui, de l'étui il tira une cigarette, la roula et déroula mollement entre ses doigts charnus pendant que l'autre clamait :

— Ah! je sais bien le mal que je te donne; je vois bien la sueur de ton front, et ton visage changer de couleur, et la peur que tu as de m'entendre te poser tout net la *petite* question.

L'abbé Orrea tournant et retournant la cigarette, et chaque fois plus plongé dans la pénombre de la chambre, la tête baissée, murmurait :

— Tu ne me prendras pas dans tes filets, vieux loup de mer.

Il y eut un silence plus angoissant que le bavardage violent du vétéran; celui-ci renversa la tête en arrière, accablé, pour s'écrier ensuite dans une attitude d'abattement, plein d'amertume, mais non sans quelque noblesse!

— Vous vous taisez tous, votre silence m'annonce le déshonneur ou la honte!

— Ceci, — disait à part lui le prêtre — ceci tient du délire ou du piège; mais soit fièvre, soit ruse, nous le perdrons... nous le perdrons dès qu'il saura la vérité, dès que se brisera cette mauvaise amarre de la dissimulation, pour ne pas dire du mensonge. Ah! ma pauvre Clémentine! ton veuvage n'est pas loin; finis les Leiredo, c'est l'extinction de la race, de la race héroïque!

— Qu'est-ce que tu marmottes, mon ami? Est-ce que tu mâchonnes déjà *ton latin*? Mais je ne suis pas mort, mais je ne mourrai pas avant de savoir si Zario est bel et bien parti en avant, s'il m'attend de l'autre côté pour me raconter que ça c'est passé comme ceci... comme cela... Alors je m'en irai, oui; mais il faut d'abord que je sache si les Leiredo se sont éteints sur cette terre, sur cette mer salée. Après, ah! certes oui, je m'en irai, et très à l'aise encore, et sans faire de façons. Je m'en irai dès que vous m'aurez dit : « Allons Nazario, le filon est épuisé : on nous a escamoté le gars, de sorte que t'enterrer toi, c'est comme enterrer la clé de la race! »

L'abbé se leva, et s'écria avec de sévères, inflexions de voix.

— Si vous ne vous calmez pas, je m'en retournerai aujourd'hui même à ma paroisse.

Le malade sans s'intimider de la menace, plutôt aiguillonné, se dressa sur son lit, emporté, débordant de colère, les lèvres écumantes, les yeux révulsés, et lança à son beau-frère ces paroles qui semblaient lui déchirer le gosier en s'en échappant, rauques et précipitées :

— Va-t-en, va-t-en d'ici! Je n'ai que faire de tes fanfaronnades. Va au diable avec tes enjôlements de femmellette, et tes agaceries de bigotes! Ah! Orrea, Orrea, tu ne sais pas encore ce qu'est un Leiredo! Va-t-en!... Bien que pourtant si Zario a livré le navire, ce dont je doute, tonnerre! — mais

il faut qu'un homme sensé envisage toutes les contingences — si Zario s'est rendu à l'ennemi, et que pour cette raison vous vous taisez tous, tu peux rester; tu peux rester ici pour le recevoir en mon nom, et lui dire comment son père s'est donné le souverain plaisir de mourir plutôt que d'avoir un haut-le-cœur en le voyant entrer *vaincu* dans cet honorable port de Rañeces !

Le malheureux s'écroula sur le lit rugissant, convulsé, les regards furieux tournés vers la mer, bredouillant des paroles incohérentes, parmi lesquelles se détachaient ces seuls vocables, clairs et vibrants, lancés par un timbre puissant, avec des sonorités mâles :

— Un héros!... un héros!

Clémentine, qui était dans la salle à manger avec la fiancée de Zario, les entendit se répercuter rudes et obstinées; toute la maison semblait trembler sous la voix rageuse du maître dont l'écho se reproduisait de coin en coin, de chambre en chambre : un héros!... un héros!

VI

En peu d'heures la nouvelle se répandit par tout Rañeces et gagna même la mer, comme entraînée par un coup de vent. Les barques qui sortaient dans la matinée portaient la nouvelle à celles parties dès l'aube, qu'elles croisaient au large, de sorte qu'en rentrant au port, les équipages savaient déja que le fils de Leiredo avait péri. Mais tous ignoraient les détails de la catastrophe. On parla d'abord vaguement d'une attaque effroyable ; dans la maison d'en haut on expliquait quelques incidents; un peu plus tard, on vit la fille des Acuña, traverser la place et se rendre chez Don Nazario. Enfin, à midi, un vacarme inusité emplissait les ruelles avec tout le bouillonnement de la foule inquiète : c'était la nouvelle exacte de l'héroïsme du fils de Leiredo.

Ces marins, que l'accoutumance des malheurs rendait si durs à s'émouvoir, palpitèrent en apprenant cette mort. Ils pressentaient quelque chose de plus grand encore et de plus insolite que le désastre d'une barque brisée à coups de marée contre les écueils du Serron.

De chaque bateau qui rentrait, une clameur s'élevait, et au déclin du jour, les murmures jusqu'alors contenus, éclatèrent en cris d'enthousiasme, mêlés d'imprécations haineuses contre les meurtriers de Zario, le beau gars; maintenant les vociférations dominaient le brouhaha, comme l'écume qui saute entre les vagues pesantes. Mais la cloche de l'église fit entendre un glas monotone, pacificateur des rumeurs populaires, et une exclamation apeurée circula dans l'attroupement, franchit les portes, descendit jusqu'au port, et fut répétée par tous : « On porte le viatique à Don Nazario. »

Et le plus étrange, c'était que le héros, l'irréductible Leiredo ignorait encore ce que tout mortel savait à Rañeces : la mort de son fils.

Dans la salle à manger se trouvaient réunis la femme du marin, le frère de celle-ci, l'abbé Orrea, le médecin, leur ami Acuña, le consignataire anglais... La volonté dure et têtue de Clémentine s'imposait à tous.

— Silence, messieurs, j'ai dit silence! je connais Nazario : c'est un père gâteau, et cela se comprend : Zario, enfant unique, venu tard, quand nous ne l'espérions plus... si on veut l'achever, il n'y a qu'à lui dire : « Zario est mort! » Serait-ce humain, docteur? Ne serait-ce pas méconnaître Dieu, Fulgence? Donc, messieurs, en voilà assez. Vous docteur, allez dire au malade : « Seigneur de Leiredo, vous êtes chrétien, et vous savez qu'il faut un pilote pour entrer dans le port. » — Toi, Fulgence, pars à l'église chercher le viatique; vous Acuña, faites venir Rosarito pour m'aider, et vous, ami Fé, allez prévenir ces messieurs du môle : il faut qu'avant la nuit notre malade soit administré, et après... que la sainte volonté de Dieu soit faite. Mais, vraiment, précipiter sciemment ce malheureux en lui annonçant la nouvelle, cela jamais! Aller dire à ce père agonisant : on a tué ton fils; le pauvre enfant a été mis en lambeaux ; il s'est conduit en homme digne de sa lignée, mais vois donc, il n'en reste plus ça, plus ça, pas même un peu de poussière, ah? messieurs, ce serait atroce, atroce, cela équivaudrait à le poignarder sur le champ !

Tous les hommes partirent s'acquitter de la mission respective confiée par la vaillante femme, pendant que celle-ci préparait la maison pour y recevoir dignement le Saint-Sacrement. Dans la chambre du malade on dressa un petit autel que Rosario orna de nœuds bleus et de grandes branches d'hortensias et de dahlias qui abondaient dans son jardin; la décoration se complétait d'une paire de candélabres dont les bras, couverts de feuillages, comme le branchage d'un orme géant, ne supportaient pas moins de dix cierges, projetant leur lumière et leur fumée sur un crucifix d'ivoire. La maison s'imprégnait d'une odeur âcre et tenace de chambre mortuaire. Rosarito allait et venait selon les ordres et les indications de Clémentine comme mûe par des ressorts surhumains. Et en vérité l'impulsion entraînante de l'épouse du héros les subjuguait tous par l'attraction de la force, et la magie de l'exemple.

— Tu vois, mon enfant — disait-elle à la fiancée de Zario, sans ménagements ni suavité d'accent — tu vois comme il se meurt rien que de soupçonner

le malheur; cette idée le tue, nous allons le perdre. Ayons donc du courage, beaucoup de courage, fasse Dieu qu'il ne lise pas dans nos yeux ce que nos lèvres lui cachent. Nous pleurerons après, ma chérie, nous les pleurerons ensemble, nous les pleurerons tous deux...

Le glas retentit dans la maison. La gent marinière accourut vers l'église, et de porte en porte, à travers la place, une double rangée d'hommes se forma; ils tenaient d'une main un cierge, de l'autre leur béret; le vent éteignit les lumières et emmêla les tignasses de tous ces gaillards qui, sous la fruste enveloppe de leurs corps robustes, sentaient quelque chose vibrer et s'émouvoir en eux quand ils se maintenaient droits et silencieux, un cierge fragile entre leurs doigts gourds. Il était déjà nuit lorsque l'abbé Orrea traversa la place dans la double haie, revêtu de ses habits blancs, et entouré des habitués du port qui pénétrèrent avec lui dans le vestibule et s'engagèrent dans l'escalier. Le bruit des pas traînés, un piétinement inégal résonnaient sur les marches de granit aux larges traces d'usure, et sur les lames du plancher; on percevait aussi les syllabes zézayées des oraisons entrecoupées par la sonnerie de la clochette qui fendait l'air de son tintement argentin.

Une heure après, à la nuit close, dans le silence de cette demeure enténébrée par l'attente anxieuse qui nous domine tous, en ces instants suprêmes, où la douleur éperonne l'affliction obsédante, la femme du héros quittait à de courts intervalles la chambre du malade, et dans la galerie, le buste appuyé contre la fenêtre, elle laissait la fraîcheur de la mer calmer son front ardent et meurtri. Elle ne voulait rien voir, et pourtant une fascination tenace, provocante, la portait à regarder en face le foyer du Serron, le phare rouge et persistant dans l'immensité noire. Ce regard d'une lueur mystérieuse se clouait dans ses yeux; Clémentine en recevait l'éclat avec une délectation froide et sereine, comme si elle eût éprouvé un plaisir intense à le défier et à le soutenir. De nouveau elle pénétrait dans la chambre, puis elle en ressortait et s'accoudait à la fenêtre; elle fermait les yeux, se cachait la figure entre les mains; mais insensiblement les ressorts faiblissaient, les bras tombaient, les yeux s'ouvraient et absorbaient avidement le reflet du phare qui semblait se répandre par tout le corps de la digne femme, et fixer sur son cœur un autre phare à étincellement rouge aussi, sanglant, immobile, perpétuel, au milieu d'une autre nuit très ténébreuse et longue...

VII

Elle était plongée dans une de ces hallucinations, lorsque tout à coup des cris détonnants, des voix discordantes se répercutèrent dans les concavités de la galerie, envahirent les chambres et les escaliers.

Clémentine prêta l'oreille : c'était le vieillard qui vociférait avec une puissance de tonnerre, dans un élan invraisemblable en cette nature écroulée et moribonde.

Sa femme accourut. Les cris de Leiredo continuant assourdissants à travers un débordement de mots heurtés, indistincts. Entre les deux chambranles de la porte se tenait le quartier-maître; son visage écarlate témoignait d'une satisfaction profonde, ses yeux resplendissaient sous la broussaille blanche des sourcils, ses joues luisantes étaient plissées par un rire sourd qui, imprimé sur ce visage rude exprimait plutôt l'étonnement et l'épouvante que la joie sincère; la bouche ouverte ressemblait à une grande cicatrice entre la barbe broussailleuse qui la couvrait,

La femme de Nazario s'arrêta devant lui, impérieuse, irritée; ses yeux plus encore que ses lèvres l'interrogèrent :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qui se passe?...

La grosse tête hérissée du quartier-maître se leva fièrement, ayant un air de triomphe et de crânerie martiale; mais pas un mot n'en sortit; un simple grognement sec et peu perceptible. Clémentine redressa le buste avec une rigidité despotique, et la voix sévère, dure, presque étranglée, elle demanda à l'homme :

— Qu'as-tu fait, brute?

— Que pouvais-je faire?... Puisque Don Nazario ne *le* savait pas encore!

Les yeux de la malheureuse se troublèrent à tel point que l'expression âpre s'en effaça, en même temps qu'arrivaient jusqu'à ses entrailles maternelles pour les déchirer sans pitié les paroles du vétéran :

— Clémentine, Clémentine!... tout revient, tout revient!

Le vieillard donnait à sa voix un souffle triomphant, une vigueur juvénile, les inflexions et les trémolos d'une allégresee affolante et sans bornes.

Tous frémirent en entendant bien clair et pénétrant ce rugissement qui déchirait le calme de la maison, et paraissait l'ébranler sous la dernière exhalaison d'une race héroïque.

La crise du malade fut terrible; haletant, il répétait encore, sur un ton sourd et éteint, la phrase de triomphe.

En voyant son beau-frère, il lui tendit sa pauvre main desséchée en balbutiant maladroitement ces paroles, dites syllabe par syllabe, qui filaient comme de l'eau entre de petits cailloux :

— Tu vois, mon ami, on m'a enfin enlevé le joug qui m'étranglait, et maintenant je peux mourir... oui... oui... je meurs à mon aise, tonnerre! Va,

Fulgence, va vite à la paroisse, et entonne un Te Deum en commémoration d'un aussi héroïque évènement.

La noble tête de Don Nazario tomba sur les oreillers, brisée par le sommeil.

. . . . . .

Le médecin présagea la mort du vétéran pour la marée du matin ; mais la matinée s'écoula sans qu'il mourût. Le lendemain, les bruits couraient dans Rañeces que le vieillard revivait; le surlendemain, d'autres affirmaient que le héros recouvrait sa santé de bronze, et une semaine après, les habitués du môle étaient tous à leur banc, profitant de la douceur du soir, occupés à regarder les barques sardinières qui entraient dans le port, lorsque l'un d'eux vit venir le long de la jetée, se dirigeant vers eux, à grandes enjambées, la figure haute et sèche de Leiredo de la Campa.

Il arrivait essouflé, mais son visage amaigri rayonnait de plaisir, ses yeux brillaient d'une flamme vive, tout son corps ragaillardi palpitait ; il secouait les bras comme des ailes, dans un geste victorieux qui accentuait énergiquement ces paroles sonores :

— Vous savez sans doute la nouvelle, messieurs — disait Leiredo — : un héros ! un héros ! Je ne vous en dirai pas davantage. Je ne suis venu que pour vous l'annoncer, au cas où vous l'ignoreriez encore. Et, maintenant, je m'en vais, je m'en retourne vite à la maison, parce que Clémentine ne va pas, elle n'est pas bien du tout, elle m'inquiète... je n'augure rien de bon... mais Zario, Zario ! Ah ! messieurs n'allez pas l'oublier : Zario, un héros, un héros !

FRANCISCO ACEBAL.

Traduit et adapté par MARIE C. DE LATOUR.

LA QUESTION CUBAINE [1]

LES AMÉRICAINS A CUBA.

Aux termes du Traité de Paris, le dernier délai pour l'évacuation de Cuba par les Espagnols était fixé au 1er janvier 1899. Le maréchal Blanco, gouverneur de l'île, ayant quitté La Havane dès le 26 novembre précédent, la remise de la souveraineté fut faite par le général Castellanos, son remplaçant, au général Wade, président de la Commission américaine.

Le major-général John. R. Brooke prit le gouvernement de l'île, et conclut « avec le général Maximo Gomez, chef de l'armée révolutionnaire cubaine, un accord à la suite duquel celle-ci déposa les armes.

Notons, en passant, ce fait significatif que déjà la discorde avait éclaté entre les Américains et les Cubains !

Le général Calixto Garcia, qui avait pris part, à la tête de cinq mille insurgés, aux combats livrés sous Santiago par les généraux Shafter et Mills (1), et qui avaient amené la reddition de cette ville, s'en était vu refuser l'entrée par Shafter, de crainte, dit-on alors, que les « Mambis » ne se livrassent, par esprit de vengeance, à des représailles contre leurs anciens oppresseurs, les Espagnols.

Cette mesure et ces considérants offensants amenèrent la démission de Calixto Garcia, alors commandant en chef cubain dans la province d'Orient, lequel adressa, le 21 juillet (1898), au général américain, une très digne et très noble lettre de protestation que le journal *El Spectador*, de Santiago de Cuba, reproduisit *in extenso*, le 30 du même mois, sous le titre : *La Carta del General Calixto Garcia* (2).

Le major-général Léonard Woods, nommé gouverneur militaire de Cuba, remplaça Brooke rappelé ; il quitta Santiago (où il a laissé un bon souvenir), et prit possession de son poste à la Havane le 13 décembre 1899.

Ce « gouvernement militaire » prit en mains les fonctions politiques, financières, administratives, et même, dans une certaine mesure, judiciaires.

« Les douanes, où la corruption se donnait libre cours, furent réformées et régies avec une rigoureuse probité. Les services des postes, de la police, des travaux publics, de l'hygiène, de l'enseignement public, tout fut refondu et mis sur pied pendant les trois années d'occupation. » (3)

Le 25 Juin 1900, Wood convoque les électeurs cubains pour nommer une Convention appelée à élaborer et à adopter une constitution pour le peuple de Cuba, « aux fins de mettre à exécution la *Joint Resolution* du 19 avril 1899. »

Cette *Convencion Constituyente*, comme elle s'in-

---

(1) V. la *Revue Bleue* du 20 juillet 1912.

1° Théodore Roosewelt s'y distingua comme lieutenant-colonel des fameux *Rough-Riders*, recrutés parmi les cowboys, les sportsmen et la haute bourgeoisie américaine, et dont les noms sont inscrits sur des plaques en bronze érigées à la *loma de San Juan*, tout près de Santiago. Non loin de là se trouve aussi le fameux *Arbol de la Paz*, à l'ombre duquel fut signée, le 17 juillet, la reddition de la ville.

2. La lettre du général Calixto Garcia au major-général Shafter commandant en chef du 5e corps d'armée des États-Unis.

3. *Cuba sous l'Administration américaine*, par ORTON GUERLAC.

titule, se réunit à La Havane le 5 novembre (1900) sous la présidence de Domingo Mendez Capote, — précédemment désigné par l' « Assemblée de la Révolution » — avec Juan Rius Rivera comme vice-président.

Le 21 février 1901, elle adopte un projet de constitution affirmant l'autonomie et l'indépendance de Cuba sous la forme républicaine (1) ; mais elle se voit obligée d'y joindre les clauses restrictives connues comme « Amendement Platt », du nom de leur auteur, le sénateur Platt, qui les avait fait adopter, le 2 mars précédent, par le Congrès de Washington, lors de la discussion du budget de la guerre des États-Unis.

L'Assemblée Constituante cubaine ne se méprit pas un instant sur la véritable portée de cette mesure que l'on a décrite comme « la formule de la politique extérieure américaine dans ses relations avec Cuba » (2), point que la « Convencion Constituyente » avait *volontairement ignoré !* Elle s'était parfaitement rendu compte que les huit clauses de l'Amendement Platt étaient absolument incompatibles avec les droits d'un « Etat indépendant et souverain » ; mais, après les explications de Mac Kinley, qui promit de sérieuses concessions douanières en faveur des produits cubains, et, surtout, sous l'irrésistible pression des Etats-Unis, elle dut se résigner, et faire contre mauvaise fortune bon visage.

Ne voulant pas, cependant, intercaler le détesté *Enmienda Platt* dans le corps de la Constitution cubaine, elle en fit un « Appendice ».

C'est bien le cas ou jamais de dire : *In cauda venenum !*

C'est ainsi que la République cubaine a vu limiter ses droits de conclure des traités et de gérer ses finances. Elle est devenue responsable, vis-à-vis des Etats-Unis, des mesures destinées à assurer la salubrité aussi bien que la sécurité publique dans l'île. Enfin les Etats-Unis se sont réservé le droit d'exercer toute intervention jugée par eux nécessaire au maintien de l'indépendance cubaine ou de l'ordre intérieur, comme d'acheter ou de louer les terrains dont ils pourraient avoir besoin pour établir à Cuba des dépôts de charbon ou des stations navales (3).

Les clauses de l'amendement Platt devaient être subséquemment incorporées dans un traité permanent avec les Etats-Unis (Clause VIII).

A ce vasselage politique à peine voilé devait s'ajouter une sujétion économique peut-être aussi sensible à l'amour-propre cubain, encore que profitable aux intérêts généraux de l'île.

Le gouvernement de La Havane se vit, en effet, appelé à régler la question des relations commerciales de la République avec les Etats-Unis.

Le président Mac Kinley d'abord, puis son successeur Roosevelt, avaient demandé qu'en conformité de promesses faites antérieurement, les Etats-Unis accordassent aux produits cubains le bénéfice d'une sérieuse réduction des droits de douane à leur entrée sur le territoire de l'Union. Mais le Congrès n'était pas d'humeur à sacrifier les fruits d'une guerre coûteuse entreprise, au fond, dans un but purement économique. Aussi, devant cette opposition, à laquelle il devait bien s'attendre, Roosevelt *transigea*, et Washington négocia avec La Havane un traité de réciprocité commerciale (1902) (1).

Cet instrument ne fut pas non plus accepté sans résistance par la jeune République. Arrêtée à la Havane le 11 décembre 1902, puis amendée par le Sénat, et ratifiée à Washington par les deux parties contractantes le 31 mars 1903, la « Convention commerciale Cubano-Américaine » ne fut promulguée que le 17 décembre de la même année.

Un autre instrument diplomatique tout aussi important, définissant et fixant les futures relations des Etats-Unis avec Cuba (2), et confirmant définitivement les clauses de l'amendement Platt, fut signé à La Havane le 22 mai 1903, ratifié à Washington le 1er juillet 1904, et promulgé le 2 du même mois.

Le Major général Leonard Wood, gouverneur militaire, dont le tact égala les réelles qualités d'organisateur et d'administrateur, avait remis solennellement le gouvernement de l'île, le 20 mai 1902, au Congrès Cubain et à Tomas Estrada Palma, élu premier président de la République conformément à la nouvelle constitution.

Sous le régime d'ordre et les nouvelles conditions économiques imposés par les Américains, les industries naturelles et le commerce de Cuba prirent un essor remarquable.

Malheureusement, l'éducation politique d'un peuple jeune, ardent, enthousiaste, comprenant des

---

1 *El pueblo de Cuba se constituye en Estado independiente y soberano, y adopta, como forma de gobierno, la republicana.* Constitution de la Republica de Cuba, Titulo I, Articulo I.

2 *Coleccion de Articulos y Documentos referentes a la Constitucion Actual de Cuba*, por Aurelio Hevia, Ex-Director del Departamento de Estado. Habana, 1908.

3 Cette protection, si étendue dans ses effets, *dispensait* la République cubaine d'entretenir une armée permanente. Aussi, à un moment donné, le gouvernement cubain, réduit pour toute protection à sa police et à ses « gardes rurales », se trouvera-t-il à peu près désarmé en face d'une révolution, d'où motif à intervention pour les Etats-Unis !

1 *Commercial Convention between the United States and Cuba.* Signed at Habana, december 11, 1902; ratified March 30, 1903; proclaimed, december 1903.

2 *Treaty between the United States and Cuba embodying the Provisions defining the future relations of the United States with Cuba.* Proclaimed July 2, 1904.

éléments ethniques divers et opposés, et laissé soudain maître de ses actes après des siècles d'une écrasante servitude politique, ne pouvait se faire sans dangers et sans heurts : aussi la période de tranquillité que traversait enfin Cuba devait-elle être de bien courte durée! (1)

La Tutelle américaine

Le peuple cubain avait pu se croire un instant en possession réelle de ses libertés politiques : cette illusion fut de courte durée!

Il dut bien se rendre compte, en effet, qu'il n'avait fait que passer de la servitude espagnole sous le vasselage, ou, si l'on préfère, la tutelle des Etats-Unis!

Le gouvernement de Washington exerce sans conteste, aujourd'hui, sur Cuba, une véritable suzeraineté, plus étendue, sinon mieux définie, que celle, par exemple du Royaume-Uni sur la Confédération australienne. Ne s'est-il pas assuré sur cet « Etat souverain et indépendant », de par l'Amendement Platt, un contrôle d'une élasticité telle dans sa portée, que jamais l'on n'eût osé, à Downing Street, en imposer, voire, en proposer un semblable aux Etats australiens fédérés.

En outre, tandis qu'en Australie c'est du gouvernement fédéral que dépend l'orientation économique du pays, la sujétion de Cuba sur ce point vital est à peu près complète vis-à-vis des Etats-Unis.

Washington a imposé à Cuba un tarif douanier qui avantage de 20 à 35 et 40 p. 100 les produits manufacturés américains sur ceux d'origine étrangère (principalement anglais ou allemands) qui auraient pu leur faire concurrence.

Qui ne se rappelle l'attitude hostile de Washington et les commentaires comminatoires de la presse américaine, quand on se montra disposé, à La Havane, à négocier un traité de commerce avec l'Espagne? Il ne fallait pas qu'aucun des intérêts sacro-saints du commerce américain avec l'île pût souffrir d'un rapprochement économique de celle-ci avec l'ancienne mère-patrie, sans quoi on userait immédiatement des représailles contre les produits naturels cubains dont le meilleur débouché est aux États-Unis (2).

Cette emprise économique des Américains sur Cuba se complète, d'ailleurs pratiquement et sans répit, par leur main mise sur les entreprises industrielles et agricoles de l'île, grâce, il faut bien le reconnaître, à cette incurable inertie créole qui fait toujours remettre au lendemain ce que l'on devrait faire le jour même : *Mañana* ! (1).

C'est avec de l'argent, des agents et des matériaux américains que l'on a construit les égouts, et que l'on a pavé les rues de la Havane; que l'on a aménagé le service des eaux et celui des tramways électriques à Santiago de Cuba.

C'est la maison américaine Speyer et C°, qui avait déjà souscrit au gouvernement cubain deux emprunts, l'un de trente-cinq millions, l'autre de seize millions et demi de dollars, (cent-soixante-quinze millions et quatre-vingt-deux millions cinq cent mille francs), qui s'est rendue acquéreur des actions de la « Banque Espagnole de l'île de Cuba », pour une valeur de trois millions et demi de dollars (2).

La maison Speyer pourra se livrer, dorénavant, aux prêts hypothécaires sur immeubles et bien fonciers, opérations des plus profitables à Cuba, faisant ainsi passer peu à peu en des mains américaines, une bonne partie de la propriété foncière de l'île, ce qui est, à n'en point douter, un des buts que poursuit le gouvernement de Washington (3).

Si, à ces avantages, viennent se joindre le monopole des industries minière et sucrière, — presqu complété à ce jour, comme en font foi les statistiques cubaines, — l'accaparement, en bonne voie d'exécution, par des *Trusts*, des tabacs; des chemins de fer; des tramways; des téléphones, etc., que restera-t-il aux Cubains, et quels avantages auront-

---

(1) La *Convención Constituyente* convoquée par Wood, et qui avait adopté le projet de constitution affirmant l'autonomie et l'indépendance de Cuba, conféra le droit de vote à tous les citoyens cubains, sans distinction de race ni de couleur, aux anciens esclaves libérés comme aux créoles. Ce fut la conséquence logique du mouvement du 10 octobre 1868, Carlo Manuel de Cespedes à Demajagua), et l'origine du *pérdiscurso* dont nous allons avoir à parler.

(2) ... Et comme le Congrès américain a décidé de laisser en vigueur le traité de réciprocité qui existe entre Cuba et les Etats-Unis, on nous a donné l'assurance que l'on ne conclurera, sans nous consulter, aucune négociation de nature à affecter préjudiciellement la situation présente. (*Ninguna negociacion que pueda afectar perjudicialmente la situacio presente*. Extrait du Message du Président Taft au Congrès reproduit par la *Independencia* de Cuba du 10 décembre 1909.

(1) *Mañana* (demain), paraît être le mot d'ordre du travail aux Antilles, surtout chez les Créoles!

(2) Ce, paraît-il, après l'échec de négociations entamées préalablement avec le Crédit Lyonnais : *Los grandes Negocios. Acquisicion del Banco Español*. (*El Liberal* du 6-12-1909.)

(3) L'œuvre d'accaparement de la propriété foncière à Cuba par l'Américain du Nord est une menace dans le présent et le principe de futures contingences... Cuba est une factorerie américaine... » (*La Justicia*, de Cuba).

Depuis, on a vu se fonder à Cuba le « Crédit foncier Cubain » qui fonctionne, paraît-il, sous le contrôle effectif du Gouvernement cubain. Cette « institution nationale », au capital de 26 millions de francs, doit jouir du monopole d'émissions d'obligations hypothécaires, cédules, et autres instruments de crédit en représentation de prêts garantis sur première hypothèque. Cette création est excellente, mais elle vient bien tardivement puisque les prêts hypothécaires effectués dans l'île atteignaient déjà, en 1900, 1.235.077.480 francs! (dernier chiffre connu).

ils trouvés à échanger le vasselage espagnol pour celui des yankees ?

N'est-il pas à craindre, en outre, qu'ils aient beaucoup plus de mal à se débarrasser du second — si jamais ils y parviennent? — qu'ils n'en ont eu à secouer le premier?

Il nous semble que poser la question c'est la résoudre!

Qu'ils le veuillent ou non, les Cubains sont bel et bien en tutelle, et sous la dépendance complète dans le fond, sinon dans la forme, d'une nation aussi autoritaire que l'Espagne, mais autrement adroite et forte; d'une nation qui ne voit dans la « Perle des Antilles » qu'un débouché d'autant plus nécessaire à ses industries qu'elle ferme elle-même, peu à peu ses portes à l'immigration, et un réservoir à matières premières que l'on exploitera de façon plus ou moins intense, selon les besoins de la consommation industrielle et l'activité des échanges commerciaux du pays protecteur !

Celui-ci a eu soin d'ailleurs, nous l'avons vu, de rendre possible et plausible, le cas échéant, une intervention militaire de sa part, intervention qui serait décisive, grâce aux forces dont il dispose *at home*, et à la station navale qu'il a établie dans l'île même, (à Caïmanera, dans la baie de Guantanamo), sans oublier celle de Key West, dont la valeur stratégique va encore être augmentée par la voie ferrée de Miami que M. Flager fait construire à coups de millions (1).

DISSENSIONS INTESTINES A CUBA. — INTERVENTION AMÉRICAINE DANS LES AFFAIRES DE LA REPUBLIQUE. — LE PÉRIL NOIR

A partir du jour où les Américains évacuèrent Cuba, deux partis politiques se divisèrent l'île : le parti *Modéré*, ou conservateur, partisan des idées et des institutions américaines; et le *Républicain*, ou libéral, ennemi de l'américanisme, et dont la devise est *Cuba aux Cubains!*

Le Président, Tomas Estrada Palma, après avoir vainement essayé de gouverner avec l'appui de deux partis, se montra de plus en plus favorable aux *Moderados*, sur lesquels il croyait pouvoir compter plus particulièrement. Cette évolution de sa part causa une crise ministérielle qui se termina par la formation d'un nouveau cabinet où dominait entièrement l'élément modéré ou conservateur.

Les tendances opposées des deux partis s'accusent de plus en plus aiguës.

Arrivent les élections parlementaires. Elles ont lieu le 23 septembre 1908. Menées frauduleusement, fut-il dit, tout au moins fortement influencées par le parti au pouvoir, elles donnent une telle majorité aux « modérés » que les « libéraux », renonçant à la lutte pacifique et constitutionnelle, soulèvent les campagnes.

Le général José Miguel Gomez (1), le sénateur Alfredo Zayas, (2) et Juan Gualberto Gomez [illegible] les forces insurrectionnelles jusqu'aux portes de la Havana.

Le gouvernement, surpris, ne veut pas annuler les élections et démissionne; président, vice-président, ministre, Congrès, tout est emporté ! (3).

Les Américains essaient de concilier les deux partis; des tentatives faites dans ce sens par le président Roosevelt n'aboutissent pas.

Se basant alors sur le fameux *Amendement Platt*, les Etats-Unis interviennent directement à La Havane, où M. Taft, alors secrétaire d'État à la Guerre, est envoyé pour mettre fin à l'anarchie qui régnait de nouveau dans l'île.

Le 29 septembre 1906, M. Taft lance, « au nom et par autorité du gouvernement de Washington », une proclamation établissant à Cuba un gouvernement provisoire ayant charge de « rétablir l'ordre, protéger la vie et la propriété », et il décrète la dissolution de toutes les forces irrégulières qui troublaient l'ordre public. »

Le 13 novembre suivant, M. Taft délègue ses pouvoirs à M. Charles E. Magoon, nommé gouverneur provisoire par le président des États Unis.

Des milices, chargées d'assurer la tranquillité et la sécurité publiques, sont organisées par le gouvernement provisoire. Celui-ci est représenté, dans chaque province, par des délégués spéciaux, dont quelques uns, comme l'Hon. A. J. Dougherty (en « Oriente »), savent gagner l'estime et la sympathie d'une population cependant mal disposée à leur égard, mais qui ne peut s'empêcher de reconnaître les avantages et les bienfaits d'une administration forte et honnête : *Memoria de los trabajos realizados en el año fiscal de 1905 a 1906*. Province d'Oriente, p. 18 et suivantes.)

Les élections de 1909 donnent cette fois le pou-

(1) Cette ligne de Miami à Key West (Floride) est le prolongement de celle de Jacksonville à Miami. Quand elle sera [illegible] ce que ne saurait tarder, elle aura 290 kilomètres de long, dont [illegible] à travers des marécages et des îlots, et 30 sur les petits îlots qui les séparent. Le chemin de fer aura [illegible] (Le Temps du 3 mai 1910).

(1) Aujourd'hui président de la République.
(2) Aujourd'hui vice-président.
(3) [illegible] *Cuba*, par M. [illegible] Estrada [illegible] économiste à l'Etat 24 millions de dollars [illegible] mechantes langues prétendent [illegible] des lois à Santiago — que l'appel de cette [illegible] ne personne ne peut [illegible] administration de cet homme intègre [illegible] ...

voir aux libéraux que M. Magoon est accusé d'avoir favorisés par dessous main, en vue, dit-on, de créer ultérieurement de nouvelles dissensions à la faveur desquelles il pourrait revenir gouverner l'île ?

Quoi qu'il en soit, le 28 janvier 1909, gouverneurs provisoires de l'île et des provinces se retiraient et étaient remplacés par les élus du peuple cubain appelé de nouveau à se gouverner lui-même dans la limites prescrites par Washington, et sous l'œil vigilant des États-Unis.

Tel est le résumé, très sec dans sa grande concision, des événements qui amenèrent la chute d'Estrada Palma, et la première intervention des Américains dans la politique intérieure de la jeune République.

Cette phase de l'histoire de Cuba aura, à n'en point douter, une grande influence sur les destinées du peuple cubain. Le lecteur nous saura gré de porter à sa connaissance, sur les faits si brièvement relatés plus haut comme sur leurs conséquences problables, d'intéressants détails et les vues raisonnées d'un témoin oculaire dont les connaissances exceptionnelles, la haute situation et l'entière indépendance de caractère sont de sûrs garants de la valeur comme de la sincérité de ses appréciations !

L'intéressant exposé que l'on va lire nous a été remis en Espagnol. Dans la traduction que nous avons faite de ce travail, nous nous sommes appliqué à en conserver non seulement l'esprit, mais la facture, afin de rester aussi près que possible de l'original dont l'auteur qui réside à Cuba, où il est bien connu, a désiré rester anonyme.

*
* *

C'était en 1906, première année de la seconde période du mandat de Président de la République qui avait été conféré à M. Tomas Estrada Palma (1).

« Les Chambres Législatives avaient été renouvelées en partie par des élections générales. L'île se trouvait, pour cette raison, sous l'influence d'une grande excitation politique. Ce gouvernant, élu par le suffrage du peuple cubain, et avec l'appui du gouvernement américain qui occupa le pays militairement en vertu du droit de conquête, avait vécu retiré aux États-Unis, où il dirigeait son collège de « Central Valley », loin des ardentes luttes des deux partis qui s'étaient formés à la cessation de la domination espagnole. Il monta au pouvoir dans les meilleures circonstances et sans engagements personnels, libre d'élever aux plus hauts emplois, et de s'adjoindre pour le seconder dans l'administration, les membres les plus capables et qui lui inspiraient le plus de confiance de l'élément révolutionnaire qu'il connaissait pour avoir été le délégué central, à New-York, de tous les travaux de conspiration et de la guerre. Homme aux idées pures, judicieux et honnête, il voulut devenir le premier magistrat de la naissante République, au-dessus des partis politiques qui se partageaient l'opinion et les Chambres. »

Il faut dire que ces partis ne se différenciaient pas par des programmmes distincts de gouvernement, mais qu'ils groupaient les membres dirigeants dans les différentes provinces et villes.

Leurs affiliés n'avaient d'autre lien que la sympathie personnelle, et d'autre but que d'obtenir les plus grands avantages dans les emplois publics de toutes les branches de l'Administration !

« Dans le système de gouvernement représentatif implanté à Cuba, imité de celui des États-Unis, il reste peu d'initiative au Président, dont les fonctions sont celles du pouvoir exécutif. M. Estrada Palma se voyait gêné dans ses projets, à défaut d'une majorité dévouée, sûre et docile dans les Chambres, n'étant le chef d'aucun des deux partis existants.

« Cette circonstance, sous l'influence des *leaders* du parti dit *moderado* (1), qui avait le plus de représentants dans les corps législatifs, les municipalités et les hautes charges de l'État, l'induisit à se déclarer publiquement pour ce parti, lequel avait déchu dans l'opinion publique, tandis que l'autre, appelé *republicano* (2), gagnait chaque jour de nouveaux prosélytes.

« Partant de cette base, M. Estrada Palma et ses *ad lateres* s'engagèrent à augmenter la représentation, dans les Chambres et dans les communes, de leurs partisans, en forçant la pression que tout gouvernement peut exercer sur les organismes inférieurs, jusqu'à sortir, dans plusieurs cas, des limites légales !

« Que l'on tienne un peu compte de l'effet que cela devait produire sur un peuple où le principe d'autorité n'existait pour ainsi dire pas. Ajoutez à cela le manque d'habitude des luttes pacifiques pour les idées, spécialement dans les petites villes où les différences d'opinions se convertissent en haines personnelles, en inimitiés de familles entières, emportées par le débordement d'une presse quotidienne que rien n'arrête : il paraît peu probable qu'un homme modeste, arrivé à la Présidence par la volonté des Cubains, eût voulu forcer les ressorts

1 Le 20 mai 1902, le gouverneur militaire américain, Léonard Wood, avait, on se le rappelle, remis le gouvernement de l'île au Congrès cubain qui avait élu président l'Estrada Palma.

1 Ou conservateur.
(2) Ou libéral.

du gouvernement pour se faire réélire, — quoique les douceurs et les charmes du pouvoir changent bien les sentiments! — Aussi est-il certain que l'entourage d'Estrada Palma exerça une pression sur sa conscience en lui représentant sa réélection comme une mesure de salut pour le pays.

« Déjà tous les symptômes de l'équilibre rompu, conséquence d'élections agitées et peu légales qui soulevaient des protestations, faisaient sentir leurs effets. Les Chambres ne faisaient rien d'utile, et l'opposition s'abstenait d'assister aux séances dans le but d'empêcher l'approbation des projets par l'insuffisance du nombre des représentants.

« De temps en temps, de petits groupes armés se soulevaient en Orient et dans « *las Villas* » (comme l'on désigne encore la province de Santa Clara), jusqu'à ce qu'enfin éclatât la révolution du mois d'août (1906), mouvement important, cette fois, mieux organisé, ayant de nombreuses ramifications, et auquel le gouvernement n'avait aucune force armée à opposer. Il ne disposait, en effet, que de la police des grandes villes et de la « garde rurale » disséminée dans les campagnes. Comme, en vertu de l'appendice de la Constitution de la République, le Gouvernement des États-Unis garantit l'indépendance de Cuba contre toute agression du dehors, et est autorisé à intervenir avec des forces armées en cas de troubles intérieurs, il ne paraît pas nécessaire d'entretenir des troupes permanentes, mais seulement des agents de police dans les villes, et, pour la campagne, une « garde » appelée ici rurale.

« N'ayant pu étouffer, dès lors, le soulèvement de quelques groupes armés, ceux-ci se grossirent de toute cette masse populaire toujours prête à vivre dans le désœuvrement aux dépens du pays, en s'emparant des vivres, des chevaux, et en appelant à eux les attroupements armés répandus dans les campagnes.

« M. Estrada Palma craignit, avec raison, le débordement de la populace, car il voyait le pays glisser rapidement à l'anarchie. Sa conscience et sa responsabilité l'induisirent à exposer le péril au gouvernement américain : il considérait, en effet, le moment venu pour l'intervention qu'autorisait l'Appendice de la Constitution, et qui constituait un devoir pour les États-Unis.

Ainsi fut fait!... Il n'était pas possible pour l'honneur de M. Estrada Palma, de continuer à occuper la Présidence comme le lui offrirent alors les Américains : il démissionna. M. Charles Magoon fut appelé à gouverner l'île. Il transigea avec les révolutionnaires en justifiant le soulèvement et en appelant à ses côtés ceux qui en avaient été les promoteurs et les chefs, et qui, depuis ce jour, dominèrent dans l'administration de l'État. Cela constitue un précédent qui sera très pernicieux pour la paix permanente et l'écueil contre lequel se heurteront plus d'une fois l'indépendance et la République.

« La conscience impartiale et sans préjugés ne peut moins faire que de censurer les procédés de gouvernant de ce représentant de l'intervention américaine, spécialement en ce qui a trait à l'administration américaine, en particulier à celle du Trésor Public; à la protection dont il favorisa certaines affaires commerciales de ses compatriotes au détriment de l'argent cubain; au peu de scrupule qu'il montra à l'égard des sentences des tribunaux, en faisant libérer du pénitencier des criminels, protégés de ses *Adlateres*, et en outrepassant les lois pour complaire à ceux-ci, — soit au point de vue économique, soit en distribuant des commissions ou des emplois prodigalement rétribués par l'administration!

« Ayant trouvé le Trésor pléthorique de numéraire, il le rendit à sec (*lo entrego exhausto*) et engagea fortement la responsabilité financière du gouvernement élu en l'autorisant, après l'intervention, à contracter un emprunt de seize millions de dollars : charge accablante, moins pernicieuse, cependant, pour le pays, que le précédent qu'il introduisit, et qui s'est continué depuis, de la dissipation et de la mauvaise administration des fonds de l'État, surchargeant les crédits pour maintenir une bureaucratie inutile qui l'écrase, et ne laissant que bien peu pour les travaux d'utilité publique (1). C'est un budget ruineux, dont les recettes sont d'onéreuses contributions qui augmentent la cherté de la vie matérielle et empêchent l'économie et l'exploitation de la richesse du pays par le manque de capitaux.

« Nous ne pouvons guère louer davantage le gouvernement qui régit aujourd'hui la destinée du pays, et qui continue les mêmes procédés de l'intervention américaine. Alors même qu'un homme judicieux et entendu en droit administratif, prendrait en main les rênes de l'État, le peuple cubain, que le traitement auquel il fut précédement soumis accoutuma à une anarchie douce, politique et économique (*una anarquia mansa, politica y economica*), ne s'accommodera pas à suivre tout bonnement (*buenamente*) le droit chemin! Il y a lieu de craindre de nouvelles

1. Une partie de la presse cubaine s'est fait l'écho de ces scandales financiers. C'est ainsi que *La Discussion* du 29 septembre 1909 et des 8 et 9 février 1910 publiait deux remarquables études intitulées respectivement : *El Presupuesto* [illegible] et *La Republica del Deficit*.

Dans le même ordre d'idées, *La Independencia* a stigmatisé dans un article remarquable et remarqué [illegible] les indélicatesses et les malversations flagrantes que l'on constata à Cuba, lors de l'adjudication et de l'exécution de certains travaux publics (27 novembre 1909

perturbations qui occasionneraient une autre intervention, peut-être définitive : situation extrêmement douloureuse pour un peuple qui a versé tant de son sang dans ses luttes pour l'indépendance, sans compter la perte d'immenses fortunes accumulées par des siècles de travail!

« Nous voudrions nous tromper, à cause de la douleur que fait naître en nous un tel avenir pour un pays qui renferme de grandes richesses naturelles faciles à développer par le travail sous un régime de paix!

« Il est regrettable que ses enfants, après tant de sacrifices, n'aient pas eu la sagesse nécessaire pour prévoir les dangers qui le menacent. Mais nous voyons se confirmer l'opinion émise par le grand penseur cubain, Don José Antonio Saco, — et de beaucoup d'autres de jugement sain, — qui entrevoyaient, à côté de leur ardent désir de liberté, les conditions géographiques et ethniques de cette île, lesquelles présentaient trois grands problèmes à résoudre : le problème espagnol; le problème américain, et enfin, celui de la race!

« Le premier fut solutionné avec la Métropole — bien que d'une manière imparfaite, puisque ce ne fut pas Cuba qui rompit le dernier lien!

« Le second, actuellement sur le tapis, est en voie de résolution avec cette puissante nation qui se considère déjà à l'étroit dans son immense et riche territoire, et qui va, à pas de géants, se remplissant d'idées impérialistes et coloniales pour son hégémonie sur tout le continent!

Enfin l'on entrevoit déjà le conflit ethnique qui, en ce moment historique, a mis la main à l'épée et déployé sa bannière (1). Tout en inspirant peu de craintes en ce moment, grâce à son manque d'organisation et de cerveaux dirigeants, il représente une force brute considérable, difficile à dominer par le seul élément urbain contraire; mais, de toute façon, c'est un facteur perturbateur pour l'avenir aux débats duquel auront à prendre part les États-Unis.

« Ce fut une faute des premiers législateurs de la République, que d'avoir accordé le suffrage universel à une classe populaire sans instruction, sans moralité (*sin condiciones morales*), et sans éducation civique, après une lutte armée par des forces irrégulières dans lesquelles prédominait la race noire, tant par le nombre que par la vigueur physique (2)!

« Les partis politiques, pour renforcer leurs rangs (*añadir sus votos*) aux élections, furent obligés d'accorder dans les Chambres des postes à des hommes illettrés, parfois même tout à fait ignorants (*indoctos, y en algunos casos, analfabetos*), allant même jusqu'à élire un membre de cette race à la présidence du Sénat! Aussi, en sont-ils arrivés à croire que, par leur nombre, ils doivent être l'élément prédominant, croyance fortifiée par les flatteries, voisines de la peur, qu'on leur prodigue : peur mal fondée, car ni le peuple Cubain, ni les États-Unis, ni l'Europe ne pourraient consentir à ce que, dans l'état de sa civilisation actuelle, et en raison des grands intérêts créés, cette île se convertît en une seconde Haïti des Grandes Antilles!

« Ce problème sera plus facile à résoudre en augmentant la population blanche. Il suffira, pour cela, de prendre la bonne voie, de protéger et de bien diriger l'émigration latine d'Europe et des Canaries, par des familles qui s'établiront définitivement dans le pays.

« Avec une paix stable, et en travaillant, il ne faudrait pas longtemps pour avoir un total de 10 à 12 millions d'habitants que le pays peut amplement supporter: on écarterait ainsi pour toujours *le très sérieux danger de l'hégémonie noire à Cuba!* »

*
* *

Conclusion. — L'esprit distingué, avisé et averti qui a écrit ces lignes n'a aucunement exagéré la situation : loin d'être un mythe, le *Péril noir* constitue pour Cuba un angoissant problème dont la solution sera d'autant plus difficile qu'on la reculera davantage!

Malheureusement, celle préconisée plus haut ne paraît pas facile à appliquer.

Remarquons en premier lieu que le gouvernement espagnol, effrayé par la dépopulation ouvrière de l'Espagne (au moment même où ce pays semble s'ouvrir sérieusement aux grandes industries), bien loin de vouloir faciliter l'émigration de la classe agricole déjà attirée par les villes, se dispose à l'arrêter par tous les moyens en son pouvoir!

D'autre part, les agriculteurs et les artisans de race latine qui viennent à Cuba, ne s'y fixent que rarement. Il faudrait, pour les y retenir, leur offrir des avantages palpables, sérieux, en leur permettant d'acquérir, dans des conditions très avantageuses, de bonnes terres de culture. C'est ce que l'on n'a pas fait jusqu'à ce jour, et ce qui deviendra de plus en plus difficile au fur et à mesure que les

(1) Ceci fut écrit vers mars 1910, alors que des soulèvements partiels, sans grande importance et réprimés depuis, éclataient dans la province d'Orient.

(1) Ce sont surtout les « gens de couleur » qui disent à Cuba : l'Américain, voilà l'ennemi!

Les nègres et les métis savent comment on les traite aux États-Unis; ils ont appris à craindre la justice du cousin Jonathan, trop souvent personnifiée par *le Juge Lynch*, et ils savent tout pas que les Américains, républicains ou démocrates, ne visent qu'à annihiler l'influence politique des noirs et à se débarrasser complètement de ceux-ci ensuite.

Américains se rendront possesseurs des grandes propriétés foncières. Ceux-ci, n'ont, en effet, aucun intérêt à voir l'élément espagnol redevenir la majorité et la force dirigeante dans l'île.

Et, cependant, l'avenir de Cuba demande impérieusement que l'on arrive à contrebalancer l'augmentation supérieure de cette population de couleur, aussi inflammable et fanatique qu'ignorante, qui menace de submerger, politiquement et socialement, les créoles divisés entre eux et incapables, jusqu'à ce jour, de se liguer sérieusement contre l'ennemi commun!

Une entente durable, une action commune de la part des blancs paraissent d'autant plus urgentes à Cuba que les noirs et les mulâtres viennent de s'y grouper en un parti distinct, dit des « Indépendants de Couleur », *résolu*, déclarait tout récemment un de ses *leaders*, *à arriver au pouvoir par tous les moyens possibles*. (1)

Un coup de force, une prise d'armes de la part de ces gens, — en majorité dans certaines provinces comme celle d'Orient, — motiverait sûrement une seconde et *décisive* intervention des Etats-Unis dans les affaires de la République Cubaine; or, c'est justement cette éventualité que redoutent les patriotes cubains éclairés et pondérés... !

Comment faire triompher légalement et pacifiquement l'élément blanc sur l'élément de couleur à Cuba ?

Voilà, à notre avis, le problème le plus difficile et le plus pressant, à la solution immédiate duquel devraient travailler de tous leurs efforts, s'ils veulent conserver leur belle patrie à la cause de la civilisation, les Créoles cubains, à quelque parti qu'ils appartiennent ! (2)

Pour nous qui avons été à même d'apprécier les nombreuses qualités des Cubains : leur patriotisme leur courage ; leur esprit chevaleresque, leur courtoisie; leur tempérance, leur caractère hospitalier; leur véritable culte pour les Arts et les belles-lettres, sûr *criterium* de la noblesse d'âme et de l'élévation d'esprit de ces frères latins, nous faisons des vœux sincères pour qu'ils échappent aux multiples dangers qui les menacent dans leur marche vers la véritable indépendance et le progrès! (1)

P. MAISTRE.

1 Déclaration du général noir Evaristo Estenoz, faite publiquement au cours d'une tournée politique, et dont les discours incendiaires motivèrent l'arrestation.

2 Si l'on en croyait les recensements officiels, le nombre des blancs l'emporterait dans l'île sur celui des noirs et des gens de couleur. Mais quelle foi ajouter à un classement, fait dans les conditions décrites par M. C. T. d'Hespel d'Harponville, dans son livre : *La Reine des Antilles*.

« La nuance plus ou moins foncée de la peau ayant été jadis — dit cet auteur — la raison d'être de la liberté ou de l'esclavage, chaque Cubain devait essayer, sinon de blanchir, du moins d'être officiellement classé comme ayant la peau blanche. Grâce aux complaisances du fisc le nombre des prétendus blancs n'a cessé de s'accroître parmi les gens de couleur... Les affranchis qui désiraient se voir inscrits parmi les *Caucasiens*, n'avaient qu'à faire transférer leur acte baptismal du livre paroissial des *pardos* des *sombres* dans celui des blancs moyennant diverses formalités qui leur coûtaient de huit à dix onces d'or, c'est-à-dire, de 1800 à 850 francs, et la statistique leur était désormais favorable.

« Depuis lors, tandis que la population blanche de Cuba passait de [illegible] en 1775, à [illegible] en 1875, celle des noirs libres montait, pendant la même période de [illegible] à [illegible] ».

en chiffre rond, une augmentation de 11 p. 100 pour les blancs et de 80 p. 100 pour les noirs!

On peut donc affirmer sans crainte, que dans les conditions actuelles de liberté, de bien-être et d'hygiène, bien supérieures aujourd'hui, l'élément de couleur est appelé à l'emporter rapidement sur les blancs dans toute l'île.

1 Depuis que ces lignes ont été écrites, le général noir Evaristo Estenoz, mentionné plus haut, dont les discours incendiaires avaient amené l'arrestation, dans les premiers mois de 1910, a profité de sa mise en liberté pour provoquer un mouvement insurrectionnel des nègres, et se faire proclamer Président de la République.

A en croire les nouvelles fort rares, et, en partie contradictoires, reçues de Cuba par la voie de La Havane et de New-York, les Américains auraient dû débarquer des troupes pour protéger leurs planteurs dans l'intérieur de la province d'Oriente, principal foyer de l'insurrection, et envoyer deux navires de guerre à La Havane où l'on [illegible] blancs et nègres n'en vinssent aux mains.

Le 4 juin on annonçait qu'Estenoz, que deux jours auparavant on avait dit battu à Malaya (près de Palma Soriano), avait pris et mis à sac la ville de Lamaya, laquelle est à tout au plus une heure de chemin de fer de Santiago, sur la ligne de Guantanamo!

Enfin, d'après un télégramme de New-York, en date du 30 du même mois, le Ministre de la Marine, « estimant que la situation s'était suffisamment améliorée à Cuba, avait donné l'ordre de rappeler tous les cuirassés américains mouillés dans les eaux cubaines depuis l'insurrection. »

Néanmoins, les soldats d'infanterie de marine débarqués à Guantanamo devaient y rester « pour y protéger le [illegible] échéant, les propriétés des Américains », et les cannonières et navires auxiliaires resteraient également « là où leur présence serait jugée nécessaire. »

Il semble donc bien que le gouvernement cubain ne soit pas encore entièrement maître de la situation? Mais, le fût-il, que son triomphe ne saurait être que momentané : comme nous espérons l'avoir fait comprendre, la grave question ethnique cubaine, le redoutable *péril noir*, ne se résoudra pas par un coup de [illegible]

2 [illegible] p.

A LA LISIÈRE DE LA GERMANIE

Sait-on exactement en France ce que nous sommes? J'ignore s'il est encore des Français qui écrivent bravement sur leurs lettres : Luxembourg (*Allemagne*), ou qui pensent, comme les Goncourt, que nous fournissons Paris de « cochers de coupé et de bonnes de lorettes ». (2) Depuis, l'on a appris que ce petit pays est un des plus pittoresques de l'Eu-

rope ; des milliers de touristes sont venus de France et ont emporté au retour le souvenir ému des semaines passées parmi nous. En s'arrêtant devant les librairies, en entrant à la Chambre et au Barreau, dans les cafés et dans les restaurants, en voyant les toilettes des dames, et même, en écoutant un brin de conversation en patois, ne se sont-ils point crus en province française ? L'illusion eût été complète, si la veille du 14 Juillet ils avaient entendu toute une population chanter la *Marseillaise*: et ce peuple est un peuple germanique de race et de langue, et qui se raccroche à l'idée française de toute l'énergie désespérée des suprêmes efforts. Car nous sommes un bastion perdu et bientôt submergé par la vague qui vient de l'Est. Il y a d'étranges mélancolies dans l'histoire. Et il y a d'impitoyables enchaînements de faits que d'aucuns appellent des lois, contre lesquels il est beau et noble de lutter encore, quand déjà les clairvoyants ont reconnu que tout était en vain. Non, il y a des courants que nul ne remonte, et il y a des fatalités que les petits doivent accepter en courbant la tête. Tous ceux qui pensent chez nous assistent, résignés, à la germanisation (oh ! le mot brutal et si vrai !) envahissante. Certains, il est vrai, intransigeants et exaltés, tentent en vain d'arrêter le déterminisme des faits économiques: puisse l'histoire donner raison à leur généreuse obstination !

En attendant, puisque aussi bien nous sommes à un tournant de notre histoire, et puisque quelque chose semble près de mourir en nous, nous voudrions au moins voir clair en notre âme complexe, telle que les siècles et les hasards de l'histoire l'ont faite. Et surtout, nous voudrions nous rendre compte de notre dualisme linguistique et psychique; peuple frontier et bilingue depuis toujours, depuis toujours nous fûmes placés, j'allais dire étouffés, entre deux grandes nations et deux grandes cultures, ne relevant entièrement ni de l'une, ni de l'autre, mais de tous nos cœurs attachés à celle de l'Ouest, malgré les étiquettes politiques changeantes; toujours sacrifiés, souvent mutilés, nous sommes aujourd'hui 250.000 encore, peuple de paysans et d'industriels, étrange unité politique que les caprices des traités ont créée au cœur de l'Occident.

Depuis longtemps, les intellectuels attendent chez nous le livre définitif qui serait la lumineuse et forte synthèse de notre âme et de notre histoire.

A tous ceux qui, pour expliquer les phénomènes les plus complexes, se contentent des quelques idées faciles qui satisfont leur pauvre besoin de savoir, il semblera que rien n'est plus aisé que d'écrire ce livre. Et pourtant, il faut à la fois de la témérité et de l'abnégation pour l'écrire. Il faut de la témérité, parce que le moment n'est point venu de tenter la périlleuse entreprise, et parce qu'aux gens bien pensants on ne peut ménager des vérités dures parfois; de l'abnégation, parce que l'auteur, dans l'état actuel de nos connaissances, doit se refuser la satisfaction de faire œuvre de science tout à fait.

Et voilà pourquoi beaucoup furent d'avis qu'un ouvrage récent (1) paraissait trop tôt. Ce n'eût point été trop d'une existence entière pour amasser patiemment les matériaux innombrables qu'il faut pour bâtir pareil monument. Mais l'ambition de ce jeune professeur n'était point si démesurée. Il voulait avant tout coordonner en un aperçu méthodique ce qu'il était possible de savoir dès aujourd'hui sur notre physionomie intellectuelle. Jusqu'à quel point sommes-nous *originaux* dans notre âme séculaire ? Voilà ce qu'il nous importerait de connaître. Ce livre ne le dit pas, ou ne le dit pas assez. Il ne différencie pas assez l'âme du petit peuple frontier que nous fûmes toujours de celle de nos voisins immédiats, et souvent, la documentation sûre fait défaut. Et pourtant, malheur à nous si aujourd'hui même ces questions-là ne nous passionnaient plus ! Je sais bien qu'il en est parmi nous qui n'osent parler tout haut d'une psychologie du peuple luxembourgeois, soit qu'en bons Français qu'ils ont souci de paraître, ils aient peur du ridicule, ou qu'ils soient simplement des sceptiques. Encore une fois, le problème est loin d'être résolu ici, et même, il reste à refaire la plupart des chapitres; mais au moins, c'est la première tentative de ramasser en une synthèse provisoire tout ce qui était épars un peu partout. L'âme présente d'un peuple ne saurait être étudiée scientifiquement que sur un fonds historique abondamment établi; et que l'on soit ou non parmi les défenseurs de la culture générale, ici au moins, il importe d'abord de faire cette ingrate et laborieuse besogne de manœuvre qui consiste à apporter une à une les pierres de l'édifice qu'achèveront les travailleurs futurs. Nous sommes las des aperçus brillants de l'histoire imaginative et trop hardiment créatrice; et ni la continuité d'une discipline intellectuelle ou d'une tradition séculaire, ni la persistance d'un même idéal patriotique ne suffisent plus pour expliquer l'âme nombreuse d'un peuple. Encore si nous possédions cette tradition et cet idéal, mais nous ne le savons même pas. Et par exemple, rien que cette seule question d'une longue tradition bilingue, et en un certain sens trilingue, et de sa lente et obscure influence sur la mentalité luxembourgeoise, exige de longs et patients tra-

(1) *Le Peuple Luxembourgeois*. Essai de psychologie, par M. N. Ries, professeur à l'Athenée de Luxembourg. — Diekirch, Schroell, 1921, 3 fr. 50.

vaux encore, dépouillements philologiques de textes, de mémoires et de chartes, recherches dans certaines archives étrangères où dorment de précieux témoins de notre passé.

Mais ce qu'il faudrait, c'est que ces recherches ne fussent plus conduites par vous ou moi, par ces vagues « savants » à culture générale qui pullulent chez nous, mais par de véritables chercheurs armés des méthodes critiques modernes. Si nous n'avons pas dans notre passé d'idéal qui entraîne les foules et dont vivent les imaginations des époques futures, ni de littérature où la race se fût peinte fidèlement, il n'en est pas moins que nous avons une histoire et que cette histoire fut très certainement traversée de cahots et de rudes épreuves; mais sans remonter très loin, que savons-nous de précis sur l'influence de l'occupation française sous Louis XIV? Et la destruction des châteaux-forts par les canons de Boufflers? Ou plus près de nous, sur l'histoire de l'esprit voltairien dans la bourgeoisie, peu nombreuse il y a un siècle, mais très cultivée, et cultivée exclusivement à la française? Ou sur l'histoire des idées de la Révolution dans nos villages et dans nos quelques petites villes? Ou même, sur l'histoire politique du XIXe siècle? Quelques dates et quelques noms, et encore; et c'est tout. Et pourtant, l'exiguïté de notre territoire, la facile et entière concentration des travailleurs et des moyens de travail, tout cela semble devoir faciliter les recherches. Nous avons un seul historien considérable et dont le nom a passé les frontières, M. le professeur Van Werveke, de Luxembourg; son labeur est immense, mais il n'a pas fait école.

Rien, ou presque, n'est fait pour l'examen proprement phonétique des divers parlers locaux, ni pour le dépouillement philologique des textes; l'histoire des noms propres entre autres, si essentielle pourtant dans un pays frontier et bilingue, n'a jamais été entreprise avec des méthodes sérieuses. Et puis, quand donc des monographies documentées sur la vie économique, familiale et religieuse viendront-elles réveiller l'âme lointaine qui dort dans la poésie pénétrante de nos bourgs féodaux, Esch-Le-Trou la désolée, Vianden aimée de Victor Hugo, Echternach l'abbatiale, fondée par saint-Willibrod et hantée, le jour de l'étrange procession dansante, par les sombres superstitions du haut moyen-âge?

Le mal, c'est que nous n'avons pas de centre scientifique. La capitale est bien le centre d'une vie intellectuelle intense, mais n'ayant ni université, ni enseignement supérieur proprement dit, elle ne saurait avoir l'ambition d'être un foyer de *production* scientifique. Depuis toujours, nous sommes allés demander l'hospitalité aux universités de nos grands voisins; mais l'organisation même des études supérieures, qui exige de nos futurs professeurs une culture générale, illusoire elle-même parce que trop étendue en surface et trop peu en profondeur, les porte à suivre les cours généraux, à piocher des manuels et à glaner çà et là des notions toutes faites. La plupart n'ont jamais pris part aux travaux des séminaires de philologie romane ou germanique, et dans l'organisation actuelle des examens, on ne saurait leur en faire un grief. Le mal, d'ailleurs, est à peu près fatal, car ce serait folie de créer une université dans un petit pays de 250.000 âmes, qui n'eut jamais de culture propre et qui ne peut se payer le luxe de nombreux spécialistes. C'est un cercle vicieux; et il est difficile de prévoir en quoi un projet de loi sur la collation des grades académiques qui est préparé depuis longtemps pourrait y apporter un changement notable.

En sortirons-nous jamais, et verrons-nous jamais clair en nous? La question la plus difficile, et la plus importante historiquement, c'est comme partout la *question linguistique*. Car nous avons un parler national. C'est un lieu commun de dire que dans sa langue un peuple a figé son âme changeante et toujours la même. Elle dort sous l'enveloppe formée par des siècles de lente superposition, et il faut un travail de patiente analyse pour la réveiller. Vous tous de France ou d'ailleurs, à qui des siècles de haute culture ont forgé une langue admirable, souvenez vous qu'il y a des patries plus petites, et de pauvres langues déshéritées : vous ne connaissez point les luttes douloureuses pour les moyens d'expression, ni les heures de lassitude et de scepticisme de ceux qui ont appris à penser en trois langues à la fois!

*
* *

Notre humble parler, qui n'est pas nôtre exclusivement, mais qui s'étend, avec des variations nombreuses, sur une bonne partie de l'Eifel, de la province belge du Luxembourg, et jusque dans la vallée de la Sarre, fait partie du groupe linguistique que les Allemands appellent les parlers franco-mosellans. Langue pauvre en termes abstraits, savoureuse et fruste comme l'âpre beauté de nos vallées et de nos collines, elle n'a produit qu'au XIXe siècle une littérature tardive; car avant, dans ce pays de pauvres manants, qu'eût fait la beauté littéraire? Littérature tardive et demeurée modeste, bien qu'en un théâtre populaire se soit réflétée notre âme malicieuse ou sentimentale, et qu'elle ait produit un poète que nous nommons avec respect, Michel Rodange, l'auteur d'une sorte de Roman du Renard, habile caricature d'une période de notre his-

toire et de la génération d'avant-hier ; mais incompris et poursuivi de la haine imbécile du clergé, il mourut comme De Coster, de la mort amère des méconnus.

La dialectologie allemande n'a guère étudié notre langue jusqu'ici. Chose curieuse, c'est de la lointaine Transylvanie, des confins de l'Orient, qu'est parti un mouvement fécond : on y a fait cette découverte surprenante qu'une partie de la Transylvanie fut colonisée, voici sept siècles, par des Luxembourgeois transplantés là-bas. Récemment aussi, on a étudié la phonétique d'un parler local et les emprunts romans (1). Il est à craindre que ces heureux commencements n'aient pas de lendemain. Et pourtant, c'est précisément un parler comme le nôtre qui pourrait, par sa *complexité* même, éclairer les problèmes historiques et psychologiques les plus obscurs. Gaulois, Romains et Germains, Français et Allemands ont contribué à sa formation. A défaut de témoignages directs, il ne reste guère que l'histoire linguistique pour apporter quelque lumière dans notre passé. Si dans l'histoire des noms de lieu les traces gauloises sont nombreuses, nous ignorons quelle influence des restes de latin ont pu avoir sur la formation de notre idiome. Est-il vrai de dire d'une façon absolue, comme le fait M. Ries, « que le latin s'en allait à la suite des légions ? »

Il semble bien que la langue des Francs et celle des Alamans y soient pour des parts à peu près égales. Notre dialecte est constitué vers le xe siècle. Un peu hâtivement, M. Ries énumère les principaux caractères de son évolution phonétique ; pour arriver à des conclusions sûres, il faudrait savoir jusqu'à quel point elle diffère de celle des parlers voisins.

Quoiqu'il en soit, il est certain que depuis le haut moyen-âge, par suite de notre situation géographique, par suite des relations politiques et économiques avec les pays de langue allemande et surtout de langue romane, ce dialecte germanique subit une *longue et lente pénétration*. Et il en est ainsi de nos jours : indistinctement, à travers toutes les classes de la population, nous nous servons de notre patois dans les relations de la vie ordinaire, et tous les Luxembourgeois, les Luxembourgeois cultivés surtout, émaillent volontiers leur conversation de mots allemands souvent, de mots français et de tournures françaises toujours. De là vient que nous parlons parfois un baragouin qui ne laisse pas de nous paraître grotesque à nous mêmes..

(1) Cf. deux travaux hautement scientifiques.

R. Engelmann, *Le vocalisme du parler de Vienden*. Diekirch, 1910.

J. Tockert, *Les emprunts romans dans le dialecte luxembourgeois*. Luxembourg, 1910.

Ce bilinguisme, ou si l'on veut ce trilinguisme, a des causes historiques que nous connaissons en gros. Depuis l'avènement de la dynastie de Namur dans le comté de Luxembourg (1136), les relations suivies avec la Wallonie et la France, qui n'avaient sans doute jamais cessé, devinrent nécessaires et naturelles ; l'ancien comté, puis duché, dépendait de nombreux évêchés, dont Liége, Namur, Toul, Verdun, Metz et Reims. Enfin, le français devint la langue officielle du gouvernement vers le milieu du XIIIe siècle, et peu à peu il remplace le latin. Notre comte Jean l'Aveugle, suivant l'exemple de ses ancêtres, était l'allié et le parent de la cour de France, et alla mourir pour elle dans la folle chevauchée de Crécy ; tel de nos souverains faisait ses études à l'université de Paris ; tel autre, roi d'Allemagne, ne sut probablement pas l'allemand. Et la plupart vont chercher leurs épouses dans des maisons françaises ; 282 chartes de Jean l'Aveugle sont écrites en français, 70 en latin (1).

Dans la partie romane, qui nous fut enlevée — *sit venia verbo!* — par les traités de 1659 et de 1839, le français dominait exclusivement ; ce qui est intéressant à constater, ce sont ses progrès incessants dans la partie germanique, la seule qui nous soit restée (sauf encore le territoire réuni à la Prusse rhénane en 1815).

Il est fort probable, comme le dit M. Martin d'Huart (2), que ce mélange des populations wallonne et germanique rendait la connaissance du français nécessaire pour « tous ceux qui briguaient un emploi public ». Du moins, nous apprenons par un texte de 1480 (3) qu'à Luxembourg le français et l'allemand étaient enseignés pareillement, et que pour cela l'école de l'Abbaye de Munster était recherchée par « les escoliers des lieux circonvoisins, comme du duché de Bar et aultres pays à l'environ ». Bien avant l'avènement de la maison de Namur, nous trouvons des noms de lieu du quartier germanique sous des désinences romanes. Il est vrai que le français subit une éclipse au XIVe siecle, sous le gouvernement de la duchesse de Gœrlitz ; mais depuis l'avènement de la maison de Bourgogne (1443) il reprend le dessus, pour rester la langue officielle par excellence jusqu'à nos jours.

La parité des deux langues étrangères, qui existait en fait depuis des siècles, fut définitivement

1 V. pour l'histoire du français dans le Luxembourg : Godefroid Kurth, *La frontière linguistique en Belgique* ; N. Van Werveke, *Etude sur les chartes luxembourgeoises au moyen âge* ; A. Houdremont, *Histoire du français comme langue administrative dans le Luxembourg* ; et surtout M. d'Huart, *La langue française dans le Grand-Duché. Revue Luxembourgeoise*, 1908.

(2) Article cité, p. 388.

(3) Cité par M. d'Huart, *ibid.*

consacrée par la constitution de 1848. Aujourd'hui, on parle français à la Chambre, au Conseil d'Etat, au Barreau, sauf devant la justice de paix; le français s'emploie dans les relations hiérarchiques des fonctionnaires, à l'exception des administrations communales. Les lois et règlements sont publiés dans les deux langues. Tout Luxembourgeois qui se pique d'être instruit, a la prétention très marquée de savoir le français et d'avoir en toutes choses le goût français. Pour l'homme du peuple, parler français, c'est n'être pas un roturier tout à fait. Parler un français correct et pur, dans la bourgeoisie, c'est une qualité; avoir au surplus l'esprit français, être un causeur, vous pose et vous fait rechercher. Et il est vrai que ceux-là se font de plus en plus rares...

(*A suivre.*) J. ESCH.

AUTOUR DU PONT DES SUFFRAGES

Ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article, l'ardeur des compétitions romaines résultait moins du nombre — généralement important d'ailleurs — des candidats, que de l'équivalence de leurs titres : tous avaient pratiqué la politique des jeux et des banquets ; tous avaient exagéré les démonstrations engageantes et les promesses; tous avaient fait valoir leur entourage de protecteurs et d'amis ; tous enfin avaient à leur solde quelques collègues puissants. Mais ils n'arrêtaient point là cette émulation acharnée. Pour abattre les rivaux avec de plus de certitude, un moyen s'offrait à eux, qu'à la faveur des comités il était facile de mettre en œuvre: les pactes électoraux.

Les Pactes.

Le plus répandu, le plus intéressant de ces pactes, est évidemment la *coitio*. La *coitio* est l'accord de deux candidats, l'union de leurs moyens d'action, pour faire échouer un concurrent : *coire ad dejiciendum alium honore*. Mommsen en fait une conséquence du système de collégialité qui domine la magistrature romaine. Il nous paraît inutile de chercher à la *coitio* une origine juridique. Elle constitue, à notre sens, une manœuvre électorale du premier chef: la concurrence portant naturellement les candidats à se coaliser pour combiner leur effort. Ce qui mérite quelque développement, ce sont les termes de la coalition elle-même.

Chaque candidat dispose, grâce aux comités, d'une influence en puissance sur les tribus. Rien n'est plus facile que de convenir d'un échange avec un compétiteur. Les comités de chacun travailleront pour les deux : Ceux-ci s'occupent de telles tribus ; ceux-là de telles autres. Les candidats « se passent » (1) les tribus, Plotius cède l'Aniensis, Plancius la Terentina (2). Chacun profite de la corruption pratiquée par l'autre. Ainsi, pas de double emploi... Pas de doubles frais !... et un candidat a tant d'occasions d'employer utilement ces économies !

La *coitio* conclue, on peut dire qu'elle est victorieuse. Ceux contre qui elle est dirigée s'écartent d'eux mêmes, se désistent (3), le plus souvent. Maintenir sa candidature, c'est courir à un échec certain, à moins qu'on ne puisse riposter à la coalition par une autre coalition ; et c'est ce qui se produit parfois.

Signalons en outre qu'on voit des accords se conclure entre deux candidats pour assurer la victoire d'un seul. Le second n'est là que pour prêter à l'autre son nom, son influence et sa bourse (4). Il joue en réalité le rôle de commanditaire plutôt que celui de candidat, ne travaillant pas à son succès personnel mais bien à celui de son associé, qui le récompensera de sa collaboration par d'abondantes faveurs pour sa clientèle et pour lui-même.

Si nous examinons l'histoire de la *coitio*, nous remarquons qu'elle servit bientôt à la lutte des partis, et devint l'une des armes préférées de l'aristocratie. Les grands parvinrent ainsi à conserver le pouvoir. Si Valerius, consul, put déclarer fièrement n'avoir dû les honneurs qu'à ses vertus et à son courage, non « à ces pactes chers à la noblesse : *coitiones usitatas nobilibus* », c'est que son cas était rare. Avant lui, Appius Claudius avait écarté les deux Quinctius, Capitolinus, Cincinnatus et son oncle Claudius, tous éminents et illustres, par une *coitio* dont Tite-Live (5), nous a conservé le souvenir. Plus tard, effrayés par la candidature de Porcius Cato, tous les candidats de la noblesse s'unissent contre lui, *ad dejiciendum honore eum*.

C'est contre les coalitions des nobles enfin, que Mœnius, dictateur, établit une commission d'enquête; commission qui dut abandonner ses poursuites car l'aristocratie tout entière eût donné prise à l'accusation (6).

Vers la fin de la République, dans cette fièvre de corruption dont l'histoire, par ailleurs, montre tan

(1) *Tribus conferre, convenire.*
(2) Cic. pro Planc., XXII.
(3) *De petitione desistere.* Cf. Liv. XXXVII, 47.
(4) Suet. Caes. XIX.
(5) III, 35.
(6) Liv. IX, 26.

de signes, chaque élection noue quelque pacte plus ou moins scandaleux entre candidats. L'accord de Crassus et Pompée contre Domitius Ænobarbus, celui d'Ipseus et Scipion contre Milon, nous offrent le type ordinaire de la *coitio*, froidement préparée, et purement agressive. Parfois pourtant elle surgit des circonstances et devient une arme de défense. S'il ne s'était pas coalisé avec Lucceius, César n'aurait pu résister à Bibulus, patronné, subventionné par le Sénat — au moyen d'une contribution de contrebrigue imposée par le vertueux Caton — et peut-être n'eût-il jamais été consul. Qu'eussent fait Antoine et Catilina, isolés, contre le prestige et les protections de Cicéron? Sans doute, leur entreprise échoua-t-elle; mais Cicéron lui-même avoue que la lutte fut chaude et le succès longtemps incertain. Nous l'en croyons aisément. Nous le croyons moins par exemple, quand il affirme que cette *coitio* fut plus éhontée qu'aucune autre. Ce n'est là que jactance de candidat heureux. Cicéron, d'ailleurs, mieux que personne, connaît la valeur morale des *coitiones*, lui qui faillit en conclure une avec le même Catilina, et ne devint son adversaire et son ennemi qu'à la suite — et peut-être par suite — de l'échec de la combinaison (1).

Puissantes déjà par elles-mêmes, les coalitions étaient parfois renforcées par l'autorité de hauts magistrats en charge ou même par l'appui du Sénat. C'est ainsi, nous apprend Cicéron, que les consuls scellent et protègent *la coitio* de Memmius et Domitius contre Messala, qui, devant un pareil obstacle, hésite, et, finalement, se retire (2).

C'est à la même élection, et aux mêmes personnages que se rattache un pacte d'une autre nature, mais d'autant plus intéressant que nous croyons y trouver les raisons secrètes de la haute intervention des deux consuls : « C. Memmius, candidat, écrit Cicéron, lit en plein Sénat l'accord conclu entre lui et son compétiteur Domitius, d'une part, et les consuls, d'autre part. Memmius et Domitius s'engagent, sous la condition d'être nommés consuls pour l'année prochaine, à payer aux consuls 400.000 sesterces chacun, s'ils ne leur procuraient trois augures affirmant avoir assisté à la promulgation de la loi curiate — qui n'a pas été promulguée, — et deux consulaires déclarant avoir pris part à la séance de règlement d'État des provinces consulaires — séance qui n'a jamais eu lieu (1). » Memmius, ajoute Cicéron, a beaucoup perdu en rompant ainsi le marché.

Le même document nous donne, d'autre part, un renseignement précieux. L'accord des candidats et des consuls était constaté par un acte, inscrit sur les livres, et revêtu de toutes les formes du contrat : *Nominibus et perscriptionibus multorum tabulis facta.* Nous pensons qu'une généralisation s'impose : il en était de même pour tous les pactes électoraux. Les Romains étaient, avant tout, des juristes.

Le Vote.

Mais les jours succèdent aux jours, et voici notre candidat à la veille du scrutin. Sûr de ses comités et de ses agents, servi par un pacte secret, il attend avec confiance le sort des comices. Derrière lui, ce sont les longs et pénibles efforts qu'il a dû faire pour capter la confiance du peuple : campagne de jeux et de banquets, intrigues, corruptions de toutes sortes, promesses, supplications, humiliations même..... Qu'importe la dignité abdiquée ! Devant lui, c'est le cortège prochain des licteurs et l'orgueil du Capitole.

*
* *

C'est au Conseil à fixer l'époque des élections. Mais dans le choix même de la date, il ne laisse pas d'obéir à ce formalisme subtil que les patriciens ont imposé à la Constitution romaine, et dont ils ont plus étroitement entouré la tenue des comices, s'assurant, dans les règles fixes, des avantages précis, et demandant à mille précautions d'ordre religieux ou traditionnel, la faculté de retards propices ou d'interruptions opportunes. La date de la convocation, avons-nous dit, n'est pas déterminée au hasard. Les élections, en effet, ne peuvent avoir lieu ni un jour de marché, ni un jour de fête. C'est que, ces jours-là, les ruraux et la plèbe laborieuse peuvent librement assister aux comices et dominer par le nombre. Toutes choses qu'il importe d'éviter, pour laisser les tribus urbaines, dont nous connaissons la composition, maîtresses du Champ de Mars, déborder dans les autres tribus incomplètes ou absentes; et c'est ainsi qu'on voit des consuls, élus par les seuls patriciens et leurs domestiques (2).

Le calendrier romain n'offre que 182 jours comitiaux. Encore les consuls peuvent-ils indiquer un jour férié supplémentaire; et ne manquent-ils pas d'user de procédé pour empêcher des assemblées où

1) Cicéron écrit à Atticus I, 2 : *Hoc tempore Catilinam, competitorem nostrum, defendere coptamus. Indices habemus quos volumus, summa accusatoris voluntate. Spero si absolutus erit, conjunctorem illum nobis fore in ratione petitionis, sin aliter accederit, humaniter feremus.* Ces cinq derniers mots contiennent en germe — pour ainsi dire — toute l'attitude historique de Cicéron contre Catilina.

2) Cic., *ad Att.*, IV, 15.

1) *Ibid.*, IV, 18.

2) Liv. II, 64.

la liberté du vote est menacée, c'est-à-dire ou leur parti risque d'échouer (1). Ils ont, en outre, le droit d'observer les auspices, — et même d'annoncer à l'avance qu'ils désirent les observer, — ce qui leur permet de créer un jour férié où il n'est pas permis de convoquer le peuple. C'est une tactique en usage de consulter les auspices pendant plusieurs jours comme s'ils ne se prononçaient pas.

Ces moyens, joints à quelques autres, notamment l'*intercessio* d'un tribun de la plèbe, l'opposition d'un magistrat supérieur ou du Sénat, peuvent reculer utilement les comices. Tite-Live nous raconte qu'ils le furent une fois pendant cinq ans (2). Le cas est exceptionnel. Mais un retard de quelques semaines est chose fréquente, et si l'on ne voit pas onze interrois (3) détenir successivement le pouvoir consulaire avant d'avoir pu procéder aux élections, du moins l'ardeur des luttes politiques et les dissensions de classes nécessitent-elles souvent la nomination de plusieurs de ces magistrats.

Dans ces retards, les candidats trouvent leur compte. Ils en profitent, nous dit Cicéron, pour faire répandre l'or dans les tribus... et le dernier qui donne aura toujours raison...

*
* *

Mais tous les délais sont épuisés. Le jour fixé par l'édit est venu, et les électeurs convoqués à son de trompe par un *præco*, se sont dès l'aube assemblés au Champ de Mars. Le président des comices — consul, dictateur ou interroi — revêtu du *paludamentum* écarlate, a gravi les degrés de l'estrade, fait abaisser devant le peuple souverain la majesté des faisceaux; puis les augures consultés, il ordonne aux banquiers de fermer leurs boutiques, adresse aux citoyens les paroles solennelles et s'assied sur la chaise d'ivoire. Flottant sur le Janicule, l'étendard de guerre annonce l'ouverture des comices. Le président lit le nom des candidats, et invite les citoyens à voter (4).

Le Champ de Mars, en temps d'élection, offre l'aspect d'un vaste parc à moutons, *ovile*, divisé, au moyen de barrières, en espaces inégaux où sont enfermés les tribus ou centuries. Chaque *septum* débouche sur la tribune du vote par un pont étroit, et élevé de quelques pieds au-dessus du sol, et sur lequel les électeurs ne peuvent passer qu'un par un. Au bout du pont est l'urne, *cista*, gardée par un surveillant officiel, le *rogator* (1), et beaucoup de surveillants officieux, les *custodes*, amis ou agents des candidats (2). Chaque tribu, après avoir voté, ne peut rentrer dans les *septa*; elle se retire dans la *villa publica* d'où elle assiste à la suite des opérations électorales.

Pendant toute la durée du scrutin, les candidats se placent sur la petite hauteur d'où les augures observent le vol des oiseaux, d'où son nom *templum* (3). Ils restent là bien en vue, affectant l'indifférence, mais cherchant surtout à donner par leur maintien l'impression de la confiance et de la sécurité.

Dès que la centurie désignée première par le sort, la prérogative, a voté, les *diribitores* vident les corbeilles, procèdent au dépouillement, et le président prononce : « La prérogative fait un tel consul ». Puis les autres centuries sont appelées à tour de rôle jusqu'à ce que la majorité soit réunie par un ou plusieurs candidats, suivant l'élection. Le vote de chacune est au fur et à mesure annoncé. Dès qu'il n'est plus utile d'en consulter, le président proclame les résultats définitifs, prie les dieux d'agréer le choix du peuple : *felix faustum que sit*, et fait enlever le drapeau blanc planté le matin sur le Janicule. Les opérations électorales sont terminées.

Tel est, théoriquement, le type de l'élection romaine. En pratique, il est tout autre; et il faut entrer dans le détail des manœuvres et des intrigues de dernière heure pour rendre aux comices leur véritable physionomie.

« Quel Océan, nous dit Cicéron, quel Euripe orageux est sujet à des agitations aussi violentes, aussi variées, à des tempêtes aussi fréquentes, que celles

(1) Dion. Cass., XXXVIII, 6.

(2) Liv. VI, 35.

(3) Liv. VII, 21. Rappelons que si les fonctions des consuls sortants expirent avant qu'ils aient pu réunir les comices pour faire élire leurs successeurs, le Sénat nomme un *interroi*, chargé de procéder aux élections et dont les pouvoirs durent cinq jours.

(4) Pour les détails de la tenue des Comices, voir Varron, *De ling. lat.*, VI, 86 à 91, et Dion, XXXVII, 28. Au temps où Rome disposait chaque jour d'être assiégée ou envahie, une troupe en armes montait la garde sur le Janicule pendant la durée des comices qui se poursuivaient tant que le *vexillum* flottait, mais se dissolvaient d'eux-mêmes dès qu'on ne l'apercevait plus, ce qui était signe de danger. Plus tard, la troupe devenue inutile, le drapeau subsista seul. Il servit à marquer le début et la fin des opérations de vote, qui s'interrompaient dès que, pour une cause quelconque, il disparaissait. Cf. *infra*.

(1) A l'origine, le vote était oral, et c'était en réponse à la question du *rogator* que chaque électeur désignait le candidat de son choix. Le *rogator* pointait les votes sur des tablettes où figuraient les noms des divers candidats. Le vote secret fut établi par une *lex gabinia* de 139 av. J.-C. (Cic. De leg. III).

(2) Les personnages les plus distingués étaient recherchés par les candidats pour la *custodia cistæ* (Q. Cicero, *De pet. cons.*). Il nous apprend qu'Antoine se disculpait en partie pour n'avoir trouvé que des individus de rang inférieur à qui confier la surveillance des urnes.

(3) Il ne s'agit d'aucun *templum* et le mot doit être pris dans son sens étymologique : l'espace que l'augure dessine dans le ciel avec sa bagnette pour inspecter le vol des oiseaux.

des comices? Rien de plus incertain que la multitude; rien de plus obscur que la volonté des hommes; rien de plus trompeur que les élections! » Tel candidat, la veille du scrutin, sûr du succès, voit tomber tout à coup ses espérances. Tel autre, considéré comme peu sérieux, remporte une victoire inattendue. Un brusque courant s'est déterminé en sa faveur dans l'assemblée, et il a suffi d'un instant pour « changer les dispositions du peuple, confondre toutes les prévisions. » C'est que, jusqu'au dernier moment, la brigue a travaillé les tribus, et ses interventions les plus récentes sont souvent les plus efficaces.

De grand matin, avant l'arrivée du consul, les agents du candidat et ses amis se sont rendus au Champ de Mars. Il s'agit de faire l'effort décisif : les voilà, courant de centurie et centurie (1), qui s'agitent, se multiplient. C'est l'heure des dernières promesses, des dernières corruptions tant que les banques sont encore ouvertes. C'est aussi l'heure des dernières calomnies, répandues contre le concurrent, et qui auront fait leur œuvre avant qu'il ait pu y répondre. Mais le vote commence... C'est autour des urnes qu'on retrouve ces propagandistes à gage, envahissant les ponts (2), distribuant des bulletins aux uns, regardant et contrôlant ceux des autres en dépit des lois (3), et faisant alterner les supplications et les menaces. Aussi obligeants qu'Aristide, sinon aussi consciencieux, ils s'empressent autour des illettrés et préparent leurs tablettes. Enfin, quand le vote est achevé, quand on dépouille le scrutin, il ne leur reste plus qu'un moyen de favoriser leur candidat; ils l'emploient, et jettent dans les urnes des bulletins préparés (4)...

La Pression officielle et religieuse. — L'Émeute.

Mais le candidat peut compter parfois sur un concours plus puissant. Nous voulons parler du président des comices. Avant l'élection nous l'avons vu jouir du droit sans contrôle de refuser la déclaration de candidature de tel personnage qui ne lui plaît pas. Le jour du vote, ses pouvoirs sont discrétionnaires : aussi, sait-il, lorsqu'un ami est en cause, soit diminuer le hasard des comices, *sors comitiorum*, soit le diriger. Plusieurs moyens s'offrent à lui : avant l'ouverture du scrutin, tantôt il annonce qu'il ne tiendra pas compte des voix qui se porteront sur tel candidat, et l'oblige, de cette manière, à se retirer; tantôt il recommande directement l'un des compétiteurs et invite les électeurs à le désigner (1). Après le vote, si l'élu ne lui convient pas, il déclare que la majorité n'est pas atteinte et ajourne l'assemblée, pour un deuxième tour de scrutin. Plutarque nous conte que C. Gracchus, élu par le peuple, ne fut pas proclamé : le président et les membres du bureau de vote, hostiles à sa cause, et liés au parti contraire, lui enlevèrent l'élection par un faux calcul des voix obtenues. Mieux encore : le *praeses* peut à son gré suspendre les comices et rappeler aux urnes, séance tenante, les centuries dont le vote l'a mécontenté.

C'est ainsi, nous dit Tite-Live (2) que l'*aniensis juniorum* prérogative, ayant porté T. Otacilius et M. Æmilius Regillus, comme consuls, Q. Fabius Maximus, président, suspendit les opérations et prononça un discours : la gravité des circonstances faisait un devoir au peuple de choisir des citoyens éminents : Regillus était sans valeur; quant à Otacilius, s'il était élu, il faudrait nommer un dictateur, ce que Fabius ne manquerait pas d'exiger; à côté de cela, des hommes comme M. Marcellus s'imposaient : le peuple devait savoir ce qui lui restait à faire : « *Praeco, aniensem juniorum in suffragium revoca!* » Les centuries revotèrent; elles avaient si bien compris que Q. Fabius Maximus lui-même et M. Marcellus furent élus.

Mais si de tels moyens pouvaient réussir auprès d'assemblées incertaines et dociles, sur d'autres, cependant, ils n'eussent pas eu de prise, et, vers la fin de la République, devant les comices préparés par les Pompée, les Catilina, les Milon, les Clodius ou les César, un président eût hésité à jouer les Fabius. Ses pouvoirs se complétaient alors de ceux des augures. Le Romain, toujours superstitieux, s'inclinait sans protester devant la menace des présages, et il suffisait pour rompre les comices qu'un augure, déclarant apercevoir au ciel des signes hostiles, ou entendre le tonnerre, prononçât ces mots : « A un autre jour » : *Alio die* (3) !

« Quel droit plus important et plus grave, dit Cicéron, quelle plus haute prérogative que de pou-

(1) Cic. ad. Att., *Concursabant... et populum rogabant*. Cf. Liv. *volitant*.

(2) Cic. ad Att., 14. *Opera clodianae pontes occuparant : tabellae ministrabantur ita ut nulla daretur u. r.*

(3) Le secret du vote était assuré à Rome par une loi : *ne quis tabellam inspiciat* et par une *lex Maria* qui avait rendu plus étroits les ponts du suffrage, faisant ainsi plus difficile la présence de ces contrôleurs peu désintéressés.

(4) Varro, *de re rustic*, III, V. Les *custodes* devaient pratiquer assez volontiers ce genre de fraude, puisque Auguste lui obligea de confier la surveillance des urnes à 90 membres de l'ordre équestre, d'une honorabilité au-dessus de tout soupçon. Plin., XXXIII, 2.

(1) Val. Max, III, 8, 3. C. Pison déclare qu'il ne proclamera pas Palicanus s'il est élu : Palicanus ne se présente pas Tite-Live nous cite de même (X, 21) le cas d'un *praeses* recommandant au peuple un candidat.

(2) Liv. XXIX, 7, 8, 9.

(3) Macrob. Saturn., I, 16. Cf. Liv. XXX, 35. *Lex tamesta, fulguran e. cum et populi habere nefas*. et Cic. *loc. cit.*, de leg., II, 12 et III, 4.

voir dissoudre ou annuler les assemblées et les comices : quoi de plus souverain que d'arrêter toutes les choses entreprises par cette seule parole : *Alio die?* »

Le droit d'augure devint une arme puissante aux mains des riches : réservé, soit à des magistrats sortis de leurs rangs, soit à des fonctionnaires sacerdotaux, accessibles aux présents, son exercice donna souvent lieu à des abus pittoresques. Caton demandait la préture pour poursuivre les coalitions et les brigues de Crassus, Pompée et César. Son succès était certain. Le jour des comices, au milieu du vote, Pompée prétendit avoir aperçu des présages menaçants (1); l'augure complaisant confirma la supercherie; les comices furent ajournés. L'intervalle suffit à Crassus et à Pompée pour acheter les tribus. A la deuxième élection Antias et Vatinius furent nommés; ainsi déclare Valère-Maxime : « *Non Catone tuo prætura sed prætura Cato negatus est.* » L'ingéniosité d'Antoine ne mérite pas moins d'éloges que celle de Pompée. Il avait annoncé, en plein Sénat, qu'il se chargeait d'empêcher par les auspices l'élection de Dolabella. Le peuple est convoqué; les tribus votent. Soudain Antoine imagine un léger coup de tonnerre : *Alio die!* s'exclame-t-il. Le brave augure, qui sait son rôle de répéter : *Alio die!* Les comices sont levés : « Oh! impudence sans exemple! dit Cicéron, qu'avais-tu vu, entendu ou remarqué?... Avoue, quand tu crias : *Alio die*, que tu n'étais pas à jeun (2). »

A côté de ces moyens — en quelque sorte officiels — les lois en offraient au candidat de plus personnels pour rompre les assemblées populaires. Il pouvait notamment, feindre une attaque d'épilepsie (*morbus comitialis*), ou charger un ami de ce soin. Certains candidats s'efforçaient de combattre par là les redoutables pouvoirs du *præses*. Mais celui-ci disposait d'un argument énergique pour convaincre les simulateurs : il envoyait les licteurs les menacer des faisceaux (3). Signalons enfin le procédé dont usa Metellus : désespérant d'être élu, il courut au Janicule, en arracha le drapeau sacré et provoqua ainsi la rupture des comices (4).

De toutes les manœuvres de dernière heure, la plus terrible, la plus fréquente, c'était l'émeute, ressource suprême d'un candidat aux abois. De bonne heure, suivant le mot de Lucain, les luttes de parti armèrent les citoyens les uns contre les autres. Les nobles, les premiers, donnèrent l'exemple, quand ils assassinèrent, en pleins comices, Tiberius Gracchus, au moment où le peuple allait le proroger dans le tribunat. De ce jour, le crime était entré dans les mœurs électorales. C'est dans les comices, qu'Apuleius Saturninus, pour venger les Gracches, fait égorger Annius, son compétiteur. C'est dans les comices qu'il fait tuer Memmius, pour élever au consulat Glaucia, ministre de ses fureurs : *satellitem furens.*

Il serait trop long d'énumérer toutes les violences sanguinaires qui souillent sans interruption le Champ de Mars aux derniers temps de la République. Avec Pompée, Metellus, Catilina, Clodius, Milon et César, on voit de véritables armées enrôlées dans ces *collèges des carrefours* (1) où se réfugiait la lie du peuple, envahir le Champ de Mars, troubler les comices, s'emparer des urnes, disperser de force les électeurs. Il s'agit de nécessiter un ajournement; il s'agit de fournir au candidat un délai complémentaire pour exercer ses manœuvres : d'une prorogation dépend le succès. Malheur à ceux qui s'opposent aux desseins de l'ambitieux! Domitius voit ses amis et ses esclaves tomber sous les coups des sicaires de Pompée, auxquels il n'échappe lui-même qu'au prix de graves blessures. Mais aussi, que n'a-t-il tenu compte des menaces de Pompée? Cicéron, pour se protéger de Catilina, doit se rendre aux comices entouré d'une escorte et revêtu d'une cuirasse. Mais aussi pourquoi a-t-il dirigé contre Catilina les dispositions de la loi Tullienne?

Parfois les Crassus ou les César, soutenus par des bandes armées, s'emparent du bureau de vote; expulsent les Catons qui protestent; poursuivent, frappent, tuent les citoyens qui résistent; et arrachent au peuple terrorisé la prorogation de leurs charges ou le gouvernement des provinces (2). Les Clodius et les Milon troublent régulièrement les assemblées, empêchent Cicéron, trois fois élu, d'être proclamé avant la troisième fois : *ter prætor primus propter dilationem comitionum.* « Nous venons d'échapper au massacre, écrit-il, mais nous devons nous attendre tous les jours à voir le sang couler. » La place publique est devenue un champ de bataille (3). « Les troupes stipendiées ne se contentent plus d'y descendre pour donner leur voix à ceux qui les ont achetées, elles viennent soutenir sa brigue à coups d'épée, de traits et de fronde. On ne sort guère de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre, et la ville, tombée dans l'anarchie, ressemble à un vaisseau sans gouvernail battu par la tempête (4) »...

Mais qu'importe au candidat!... Il atteint au but

1. Plut. *Caton min.*, XLII, et *Pomp.*, LI.
(2) Cic. *Philip.*, II.
(3) Liv. XXIV, 9.
4. Flor. III, 15 et Plut. *Tib. Grac.*, XIX-XX.

1. *Collegia compitalicia.* Cic. in Pison. IV.
2) Plut. *Crass.*, XV.
3. Lucan. *Phars.*, I, 184. *Lucri causa.*
4. Plut. *Caes.*, XXVIII.

suprême. Et tandis que son nom proclamé par le consul vole de bouche en bouche et résonne dans toute la ville, déjà, se séparant par la pensée de cette foule qui le porte en triomphe, il s'isole dans le mystère de ses projets audacieux, et si viennent à passer quelques-uns de ces hommes devant qui naguère encore il s'humiliait le plus, c'est de loin et d'une main distraite qu'il leur rend maintenant leur salut (1)...

GEORGES CHAIGNE.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

L'ALCOOLISME

SES CAUSES ET SES REMÈDES (2)

L'alcoolisme est une manie ou, plus exactement, une maladie tout récente, principalement chez nous. « La France compte beaucoup d'ivrognes, écrivait en 1852 l'auteur d'un rapport à l'Académie française. sur les travaux du médecin suédois Magnus Huss; on n'y rencontre heureusement pas d'alcooliques. » En 1873, le *Dictionnaire de l'Académie* ignore encore le mot. Quant à Littré, après l'avoir défini, il constate qu'on observe la chose « surtout dans les pays froids. » Cependant, c'est à partir le 1860 que l'alcool commença d'exercer ses ravages dans notre pays. De 1861 à 1869, sa consommation ne monta-t-elle pas de 600.000 hectolitres à plus d'un million?

*
* *

L'alcoolisme est dû, tout d'abord, à la multiplication des distilleries de substances farineuses, de mélasses et de betteraves, qui suivit l'envahissement de nos vignes par l'oïdium aux environs de 1854. L'alcool de vin, qui était déjà connu au XIIIe siècle, ayant alors manqué, fut remplacé par l'alcool d'industrie, dont la fabrication, pour n'être pas aussi ancienne que celle du « vin ardent » n'en remonte pas moins au VIe siècle. « Tous les habitants des contrées du Nord, écrit Angélius Salz, qui mourut en 1640, savent faire l'eau-de-vie avec le fruit des céréales. » Dans quelles proportions cette nouvelle industrie, qui végétait en France, depuis quelques trente ans prospéra, on le sait de reste. C'était l'alcool à bon marché, l'alcool pour tous. Les alcools d'industrie n'ont jamais dépassé, en fait, 76 francs l'hectolitre et ils sont tombés, parfois, jusqu'à 44. Aussi leur consommation s'élève-t-elle de 1 litre 46, en 1850, à 2 litres 27, en 1860, par tête d'habitant. « L'ouvrier se grise moins qu'il y a vingt ans, écrit en 1869 Denis Poulot dans *Le Sublime* où Zola puisa la première idée de *L'Assommoir*; par contre il s'empoisonne et se tue plus vite. Le marchand de vins s'est laissé remplacer par le distillateur ou *chimiste populaire*. L'absinthe a le pas sur la mixture qu'on décore du nom de vin. Le travailleur glisse sur cette pente fatale sans faire le moindre effort pour se retenir... » (1) M. Joseph Reinach a pleinement raison : avec l'alcool industriel commence, à proprement parler, la crise de l'alcoolisme que nous traversons aujourd'hui.

La production chaque jour croissante de l'alcool devait conduire, en effet, les fabricants à multiplier les débits de boissons, qui sont, pour l'ouvrier, autant d'invitations à consommer.

Effectivement, l'année d'après l'abrogation, en 1880, du décret de 1851 qui soumettait l'ouverture des cabarets à l'autorisation préalable, il s'ouvre en France plus de 10.000 débits, Paris non compris; l'année suivante, Paris toujours excepté, il s'en ouvre plus de 22.000, contre 14.000 pendant les vingt années de l'Empire. Trente ans après la loi, on compte cent mille débits de plus, dont 92.654 hors Paris. Et le nombre en augmente sans cesse à raison de 6 nouveaux par jour. Tant et si bien, eu égard au chiffre de la population, qu'au lieu d'un débit pour 112 habitants comme en 1894, nous en trouvons aujourd'hui un pour 82. Encore, ainsi que le fait observer M. Joseph Reinach, n'est-ce là qu'une moyenne! Il y a mieux : le Calvados, par exemple, compte un débit pour 67 habitants, la ville de Rouen pour 60, le Nord pour 38. Défalcation faite des femmes et des enfants, nous obtenons ainsi un débit pour 22 adultes dans la Seine-Inférieure, pour 15 dans le Nord et pour 11 dans l'Eure. « On peut citer une rue de Rouen, écrit le Dr Brunon, où, sur 150 maisons, on trouve plus de 75 débits » (2). A Paris, dans certaines rues, on rencontre un « marchand de vins » par trois maisons. Alors qu'en moyenne, il existe un débit pour 246 habitants en Allemagne, pour 380 aux Etats-Unis, pour 430 en Angleterre et pour 5.000 en Suède!

Et ne sont pas compris dans la moyenne française d'un comptoir par 82 habitants, les débits clandestins qu'alimente le privilège des bouilleurs de crû. Celui-ci leur permet, en effet, non seulement

1 Cic., *pro Mur.* XXXVI : *Posteaquam es designatus, multo salutas negligentius.*

(2 JOSEPH REINACH. *Contre l'Alcoolisme* Fasquelle.

1 DENIS POULOT. *Le Sublime.*

(2) Congrès international contre l'abus des boissons alcooliques. Rapport du Dr Brunon.

de s'alcooliser en famille, mais d'alcooliser les autres à meilleur compte que chez le mastroquet. Car les bouilleurs fraudent, on n'en peut douter. Dans les campagnes normandes ou bretonnes, par exemple, ceux-ci, — c'est-à-dire presque tous les paysans propriétaires — ne distillent-ils pas dix et vingt fois plus d'alcool qu'ils n'en pourraient absorber au foyer? Ayant, de par la loi, le droit de garder leurs eaux-de-vie sans payer de taxe et sans être surveillés par la régie, ils ne se font pas faute, on le pense bien, d'en vendre. La preuve n'en est pas uniquement le nombre sans cesse croissant des bouilleurs de crû, passé en quarante ans de 300.000 à plus d'un million, ni même les condamnations de plus en plus fréquentes contre les fraudeurs, mais qu'à toute plus-value de la récolte moyenne des cidres et des vins correspond, l'année suivante, une baisse du prix des alcools industriels et, en conséquence, un fléchissement dans le rendement de l'impôt, qui, pour l'ensemble des départements à bouilleurs, a atteint jusqu'à 18 millions. M. Joseph Reinach n'évalue-t-il pas à 100 millions de francs la perte annuelle qui résulte pour le Trésor de ce fameux privilège! On voit, par suite, dans quelles proportions il favorise l'alcoolisme.

Le cabaret, cependant, ne crée pas à lui seul le désir de boire. S'il l'éveille et l'exaspère par l'occasion qu'il offre, il n'en reste pas moins que, pour se développer, il doit, quelque factice qu'il puisse être dans son objet, correspondre à un besoin, à une exigence, si j'ose dire, de la classe ouvrière. Sinon, cette habitude ne se serait pas répandue aussi rapidement. Par le fait, ce qui pousse l'homme du peuple à absorber de l'alcool, ce n'est pas autre chose que l'envie de se soustraire à lui-même. Ce qu'il cherche au fond du petit verre, c'est l'illusion qu'il dispense, le mensonge dont il l'ensorcelle, l'oubli des chagrins coutumiers, et pour tout dire, un instant d'exaltation et de bonheur, l'impression, hélas! trompeuse, d'être plus léger et plus fort, plus heureux et plus gai. Et comme, pour ces quelques minutes de répit, il faut toujours augmenter les doses, celle de la veille ne suffisant plus, par l'effet de l'habitude, à produire le résultat attendu, l'alcoolisme chronique, avec toutes ses conséquences, guette infailliblement le malheureux qui demande aux spiritueux des consolations.

C'est dire que la misère est son plus assidu pourvoyeur. Le bouge, la mansarde obscure et froide, la maison humide et sale chassent l'homme au cabaret. Au lieu de rentrer chez lui pour y retrouver une femme maussade, des enfants hâves et déguenillés, l'ouvrier préfère s'enfermer dans un débit. Il n'a pas d'autre moyen d'échapper à la triste réalité qui l'enserre. « L'alcool, a dit Taine, est la littérature du peuple. » Ce n'est que trop vrai. Condamné à une vie monotone, incertaine, à une trop grande fatigue, l'ouvrier éprouve l'impérieux besoin de se distraire. Mal aéré et mal nourri, il, a par surcroît, besoin d'un stimulant. « Le travailleur, lorsqu'il est surmené, écrit Vandervelde, mal alimenté, hanté par la crainte du chômage, privé de jouissances intellectuelles, dépourvu d'idéal, se livre à la boisson, parce qu'il n'a pas d'autres plaisirs et parce que l'alcool lui offre le moyen de se soustraire, pendant quelques instants ou quelques heures, suivant la dose, aux sensations pénibles qui lui viennent de ses mauvaises conditions de salaire, de travail, de logement ou d'habitation. » En effet, tandis que sur 100 prévenus appartenant aux professions libérales, propriétaires et rentiers, domestiques, employés, négociants, la proportion des alcooliques va de 1 à 10, elle monte de 15 à 29 chez les travailleurs manuels qui gagnent beaucoup moins. Par contre, s'il est des ouvriers point malheureux qui boivent seulement par goût, par désœuvrement ou par habitude, comme font les bourgeois, l'alcool a, en général, d'autant moins de prise que s'élève le taux des salaires, non pas, sans doute, d'une façon brusque et transitoire — car, ayant plus d'argent en poche l'ouvrier en profitera pour boire davantage — mais normale et permanente, et que, par conséquent, s'améliorent le logement et la nourriture, l'hygiène et le confort. Effectivement, les *minima* d'alcoolisme se trouvent, — tout de même que, faute d'argent, dans les pays, comme la Russie, où la condition du prolétariat est la pire, — dans ceux, tels les États-Unis et l'Angleterre, où les salaires sont les plus hauts. La raison en est, aussi, — ne l'oublions pas, — qu'à des salaires plus élevés correspondent, dans ces pays, une meilleure organisation de la vie ouvrière et la possibilité pour les travailleurs de se procurer des jouissances plus nobles, disons même de se retrouver ailleurs que dans ces palais de l'alcool qui constituent, chez nous, l'unique salon du peuple, son seul endroit de divertissement. Aussi bien, un manque d'organisation social laisse-t-il, faute d'un intérêt supérieur à leur opposer, l'individu des classes laborieuses isolé en face de ses passions.

Encore faut-il ajouter que si l'alcoolisme fait de tels progrès cela tient à une défaillance à peu près générale de la moralité. Il manque au peuple la résistance morale qui lui permettrait d'échapper au fléau. Et elle lui manque par défaut d'idéal, de sentiment religieux et, aussi, d'exemple. Emportées dans un tourbillon de jouissances immédiates, et à tout prix, les hautes classes, au lieu de donner le spectacle d'une belle tenue de mœurs, se montrent affolées de plaisir. Quoi d'étonnant, alors, à

ce qu'un tel vertige gagne le peuple? Exaspéré dans ses appétits, qu'il ne peut assouvir, il se rue sur la seule volupté qui lui soit permise : l'alcool.

*
* *

L'alcoolisme a, en définitive, comme tous les phénomènes sociaux, de nombreuses causes. Nombreux, par suite, sont les remèdes qu'on doit lui appliquer. Ils sont de trois sortes : légaux, matériels et moraux.

Ils serait oiseux de se le dissimuler: au point où nous en sommes, il est impossible de déraciner l'alcoolisme sans le secours des lois. Les bonnes paroles sont précieuses, mais insuffisantes; elles peuvent convertir quelques rares buveurs, mais elles valent surtout par leur action sur l'esprit public en faveur d'une législation anti alcoolique.

La première, je veux dire la plus urgente, des mesures législatives — celle dont, depuis quinze ans, M. Joseph Reinach s'est fait le diligent apôtre auprès de l'inertie intéressée de Chambres élues par le marchand de vins! — concerne la limitation des débits de boisson. Tant qu'on ne se sera pas résolu à cette mesure, qui est le commencement de la lutte contre l'alcoolisme, rien à faire. Le cabaret, voilà l'ennemi. Si l'on ne capte pas, avant tout, la source qui corrompt le pays, comment en pourrait-on régler ou même surveiller le cours? Le cabaret libre, c'est le poison à la portée de tous, — que dis-je! — c'est presque le poison forcé. Les Suédois et les Norvégiens l'ont bien compris. Il y a cinquante ans, les pays scandinaves étaient les plus alcoolisés de la terre. C'est alors que le système, dit de Gothenbourg, ayant permis aux municipalités, non seulement de fixer le nombre des débits et d'accorder licence d'en ouvrir, mais d'exproprier contre indemnité ceux qui existaient déjà, elles en usèrent si bien que, contre un débit pour 100 habitants en Norvège, et 200 en Suède, il n'y en a plus qu'un aujourd'hui pour 5.000 habitants en Suède et pour 9.000 en Norvège. Le résultat ne se fit pas attendre. Dans le premier de ces deux pays la consommation de l'alcool, qui était de 28 litres 56 par tête descendit à 13 litres 10 en 1876, à 6 litres 8 en 1892, à 4 litres 97 en 1900, à 3 litres 53 en 1905 et, dans le second, de 16 litres à 4 litres 8, 3 litres 3, 2 litres 60 et 1 litre 33. De même aux Etats-Unis, où les communes ont le droit tantôt d'interdire toute concession de débit, tantôt de prohiber tout débit de boissons spiritueuses, le taux moyen de la consommation alcoolique est à Chicago et à Philadelphie de 3 litres d'alcool pur alors qu'il est de 12 à Rouen et au Hâvre. A défaut d'une réduction des cabarets, qui est à souhaiter mais non à espérer dans notre pays tant que le système électif des députés ne sera pas changé, leur limitation, que demande M. Joseph Reinach, s'impose. Elle ne diminuerait pas considérablement, il est vrai, la consommation de l'alcool ; du moins, en arrêterait-elle l'accroissement, pour le contraindre, finalement, à fléchir au bout d'une certaine période. On le vit bien, en France, au lendemain du décret-loi du 29 décembre 1851, qui interdit d'ouvrir à l'avenir aucun café, cabaret ou autre débit de boissons à consommer sur place, sans permission préalable de l'autorité administrative! Pareillement, aux Pays-Bas, la consommation de l'alcool est tombée de 4 litres 71, par habitant, à 3 litres 75 depuis la loi de 1871 qui restreint le nombre des débits à un par 500 habitants dans les villes de 50.000 âmes et par 250 dans les villages. Il y a, enfin, l'exemple de l'Algérie, où, malgré l'énorme accroissement de la population, la consommation de l'alcool a fléchi de 44.000 à 42.000 hectolitres à la suite du décret du 25 mars 1901 qui rétablit le régime de l'autorisation préalable, d'une part, et limite, de l'autre, le nombre des débits à un pour 300 habitants européens agglomérés.

Toutefois, cela n'est qu'un préambule qui ne saurait, à aucun titre, tenir lieu de mesures plus radicales. Parmi ces dernières, l'une des plus importantes est la suppression du privilège des bouilleurs de cru et, par là même, non seulement de l'alcoolisme au foyer, mais de ce puissant adjuvant que la fraude apporte au fléau. « Qui dit bouilleur dit fraudeur. Ne protestez pas. Je suis bouilleur (1) », disait un jour à son Conseil des ministres, dans un accès de sincérité, un Président de la République. Ce privilège, qui est une faveur, n'est il pas, d'ailleurs, pertinemment contraire au principe de l'égalité devant la loi? « Quand à tort ou à raison, dit excellemment M. Joseph Reinach, le législateur établit une taxe générale de consommation sur un produit, cela veut dire qu'il soumet à un droit commun tous les consommateurs de ces produits, ou il faut dire que l'égalité des citoyens devant l'impôt n'est qu'un mot ». Le privilège des bouilleurs de cru, parce qu'il affranchit du droit de consommation sur les eaux-de-vie une certaine quantité de celles que le cultivateur, propriétaire de vignes ou de pommiers, fabrique lui-même, est donc un double scandale.

Ce qui ne l'est pas moins, c'est la liberté dont jouissent les fabricants d'absinthe de répandre leur redoutable mixture dans la population. Que penser d'un État qui laisserait les pharmaciens vendre à tout venant, et autant qu'il en voudrait, du cyanure de potassium? Pour être d'un effet moins prompt,

1 Cité par Joseph Reinach, *Contre l'Alcoolisme*, p. 34.

l'absinthe n'en est pas moins sûrement meurtrière. Cette liqueur, dont la consommation s'élevait, en 1911, à 230.000 hectolitres pour la France, est un épileptisant de premier ordre : elle attaque sans rémission ni exception le système nerveux. C'est au bagne qu'on devrait envoyer ceux qui le fabriquent, car ils s'enrichissent avec du crime et de la folie. A tout le moins, l'obligation nationale s'impose d'interdire leur commerce. Certains demandent qu'on se borne à leur défendre — mais ce devrait être, alors, sous peine de travaux forcés — d'introduire dans leur produit les essences de plantes, telles que l'absinthe, l'hysope, la sauge et la tanaisie, qui contiennent de la thuyone, seul principe nocif, paraît-il, de ce breuvage, que composent, par ailleurs, l'anis, la badiane et le fenouil, inoffensifs, dit-on.

Ensuite, en attendant le monopole de l'alcool — qui serait, hélas ! pour le gouvernement une tentation trop pressante de pousser à la consommation, — il faudrait augmenter encore les surtaxes qu'on a eu le bon esprit d'établir sur les boissons spiritueuses. Cela donne d'excellents résultats en Angleterre, où l'on cherche manifestement à ruiner par l'impôt les entrepreneurs de ces immenses « palais de l'alcool » qui permettent au peuple de venir s'intoxiquer en masse. La loi du 15 mars 1904 n'autorise-t-elle pas les magistrats à mettre comme condition à la délivrance de toute nouvelle licence, demandée par un cabaretier en veine d'agrandissement, la prestation d'une somme égale à la plus-value qui doit en résulter pour son établissement? De fait, nombre de ces licences dépassent 50.000 fr., tandis que plusieurs s'élèvent à 100, 200 et 250.000. C'est le tarissement, à bref délai, d'une aussi scandaleuse source de fortune. Et qu'on n'invoque pas ici le droit des propriétaires de cabaret ! Le droit, en l'espèce, est du côté de la collectivité : il s'appelle droit de légitime défense.

Enfin, il conviendrait d'appliqner les lois sur l'ivresse, aujourd'hui à peu près tombées en désuétude, toujours par crainte de l'électeur et, principalement, du grand électeur qu'est le marchand de vins. « Personne ne songe à sévir contre un cabaretier qui ne laisse les clients tranquilles que lorsqu'ils sont tombés ivres-morts », écrit un instituteur. Bien plus, « ces cabaretiers sans scrupules dépensent leur influence contre le maître sobre qui cherche à soustraire les jeunes gens à son action néfaste » (1). « Les maires des communes rurales, écrit un autre, ne permettent pas à leur garde-champêtre de surveiller les cafés ; il n'est pas permis au garde de verbaliser contre un ivrogne qui fait du bruit et qui insulte des honnêtes gens » (2). Le besoin se fait sentir que les préfets et les parquets donnent des ordres, mais de ces ordres à l'exécution desquels on veille. Tout de même, l'ivresse ne devrait jamais compter comme une circonstance atténuante devant les tribunaux. Peine intégrale ou acquittement avec internement, — si on les estime irresponsables, — il ne devrait pas y avoir de milieu en faveur des alcooliques. De leur côté, les cabaretiers devraient être sévèrement punis, ainsi que le propose M. Joseph Reinach, non seulement pour fraude ou pour contravention aux lois sur l'ivresse, mais pour avoir excité ou favorisé, — comme cela arrive souvent, — la débauche dans leurs établissements et avoir vendu des boissons alcooliques à des mineurs de moins de seize ans. Ils devraient être frappés dans leurs biens à l'endroit sensible. Après l'amende pour une première infraction, la deuxième devrait entraîner de plein droit l'incapacité d'exploiter à l'avenir un cabaret. Ne pourrait on pas, en outre, ainsi que le propose encore M. Joseph Reinach, interdire l'adjonction d'un commerce quelconque à celui des boissons et, qui plus est, assimiler aux dettes de jeu, dont l'action n'est pas recevable en justice, les dettes contractées sur le zinc?

A côté de ces moyens légaux, il en est d'autres, en outre, plus généraux, qui, quoique insuffisants par eux-mêmes, n'en sont pas moins indispensables pour une guérison complète. Eux seuls sont capables de supprimer tout à fait le mal que les mesures législatives énumérées plus haut, doivent, au préalable, circonscrire.

Parmi ces moyens, le principal consiste à lutter contre la misère sous toutes ses formes. La participation aux bénéfices notamment, en même temps qu'elle améliore sa situation, donne à l'ouvrier un intérêt direct à son travail. Elle lui fait aimer sa besogne, lui inculque, avec le souci de l'avenir, le goût de l'économie, et, pour autant, le détourne d'aller chez le « bistro » boire la presque totalité de son salaire. Ajoutez-y de clairs et salubres logements à bon marché, et il sera davantage enclin à rentrer chez lui au sortir de l'atelier. La tentation de l'alcool diminuera en proportion, cependant que son hygiène deviendra meilleure, sa nourriture plus substantielle, grâce aux coopératives de consommation qui, au lieu de mets frelatés, telle la charcuterie de faubourg, mettront à sa disposition pour un prix abordable des aliments sains et réconfortants. De là, un moindre besoin d'oublier, une tendance moins pressante à s'évader de la réalité pour gagner des paradis artificiels et mensongers.

1 et 2. *Lettres d'un instituteur du Jura* [illegible]

Pay. de D. [illegible] dans le Rapport [illegible] M. Aubert, [illegible] magne [illegible]

Pour les mêmes raisons, tout ce qui assure aux travailleurs manuels d'honnêtes distractions les dispute au mastroquet. A cet effet, on ne saurait assez encourager les associations de tous genres qu'ils peuvent former, de tourisme, de musique, de gymnastique, d'athlétisme, de préparation militaire, de cyclisme, de pêche. Ceux-là qui en font partie sont, en effet, à peu près sauvés. En foi de quoi, tous les gros patrons devraient-ils promouvoir de toutes leurs forces, par des primes, des subventions, des honneurs, ces diverses sociétés, et les petits se coaliser pour atteindre un pareil résultat. Ils y gagneraient, soyez-en persuadés, sur la qualité et la quantité du travail. L'œuvre des jardins ouvriers, dont il faut faire honneur à M. l'abbé Lemire, par exemple, est précieuse. Non seulement elle fournit à l'ouvrier l'occasion de respirer, elle lui procure, en outre, un coin de terre, lui ménage la joie de posséder un champ, de manger ses légumes, d'admirer et de sentir ses fleurs. Elle le sort, à la lettre, de l'atmosphère empuantie du café. A l'instar d'une si noble initiative, il conviendrait de créer des universités, des bibliothèques, des théâtres populaires, des cercles où les ouvriers pourraient se reposer, s'instruire, discuter, s'amuser. Et que l'on ne croie pas, à la suite de quelques essais malheureux, que le peuple est incapable de prendre goût aux choses de l'esprit! A condition de les lui bien présenter, de ne pas lui faire étalage d'une vaine érudition ou de les convertir en prétextes politiques, il ne demande pas mieux que de s'y intéresser. Seulement, outre qu'il importe de procéder par initiation progressive, il est nécessaire d'offrir à sa curiosité un aliment qui la puisse contenter.

Mais surtout, il sied de dispenser au peuple un enseignement moral, de lui ouvrir les voies par des exemples, des conseils opportuns et désintéressés, de lui donner les raisons des règles de conduite qui peuvent lui paraître les plus conventionnelles, de lui expliquer le comment et le pourquoi de nos devoirs, d'élever son idéal, de faire sourdre en son cœur le véritable sentiment religieux. En un mot, pour déraciner l'alcoolisme, l'urgence s'impose non seulement de montrer à ceux qui, par suite de leur condition et de leur ignorance, sont plus que d'autres exposés sa terrible malfaisance, mais encore de travailler à leur formation morale.

C'est à ce relèvement des caractères, en somme, que doivent aboutir, parce qu'ils y aident, tous les moyens légaux, matériels et moraux, qu'il est requis, à cause de la gravité du mal, de mettre en œuvre tous à la fois. Ils en forment la nécessaire préface, par le soulagement qu'ils sont capables d'apporter à cette maladie et par les directions qu'ils peuvent imprimer, tant il est vrai que cette plaie hideuse et, indéniablement, mortelle, pour l'individu et pour la collectivité, qu'est l'alcoolisme, ne peut être tout à fait guérie que par un *sursum corda* qui, en le fixant sur un idéal, ravisse à son horrible fascination le regard de ceux qu'elle ronge.

PAUL GAULTIER.

CHRONIQUE DES LIVRES

Anthologies et Morceaux choisis.

Les « morceaux choisis », les recueils d' « œuvres choisies », les anthologies sont à la mode ; de tels livres sant utiles en un temps qui n'a guère le loisir de méditer les œuvres complètes, et d'approfondir une littérature de plus en plus abondante; ils sont d'ailleurs séduisants; leurs éditeurs s'appliquent à les enrichir de notes bibliographiques, de tout un appareil d'informations précieuses : quelques-uns sont des modèles de science ingénieuse, mise à la portée du profane, de discernement et de goût.

Tels sont les deux volumes où M. Léopold-Lacour a rassemblé un grand nombre de pages maîtresses de Victor Hugo (1) : « tâche lourde, délicate et périlleuse », écrit M. Gustave Simon dans une lettre préface qui est un hommage à la piété littéraire, au zèle et à l'érudition de M. Léopold Lacour. Tâche opportune, car il faut bien l'avouer, le public, et surtout les jeunes générations demeurent quelque peu interdits devant l'immensité de l'œuvre de Hugo; nul n'ose plus s'aventurer parmi cette forêt touffue, et comme illimitée, s'il ne s'est assuré le secours d'un guide patient et informé. M. Léopold Lacour offre les conseils les plus pertinents; « ceux qui connaissent ou croient connaître l'œuvre de Victor Hugo, écrit encore M. Gustave Simon, retrouveront là les morceaux qui les ont charmés et conquis, et aussi des morceaux qu'ils ignorent. Ceux qui ne l'ont pas lue, ou qui l'ont lue incomplètement admireront, en une mosaïque fort adroitement présentée, toutes les formes de son génie. »

Un essai bibliographique, d'abondantes notices, qui précèdent les extraits de chaque volume selon l'ordre de leur apparition, rappellent les circonstances de la publication et résument l'argument ou l'intrigue et le plan, une bibliographie, des illustrations fournies souvent par les dessins de Victor Hugo lui-même, ou empruntées aux toiles de maîtres célèbres, telle est cette anthologie où il semble bien que rien d'essentiel n'ait été omis. Tous les livres de Victor Hugo sont ici représentés, et, quand il le faut, commentés avec toutes les ressources de l'érudition contemporaine; c'est ainsi que l'on saura gré à M. Léopold Lacour d'avoir

(1) VICTOR HUGO. *Œuvres choisies illustrées*, par LÉOPOLD LACOUR, agrégé de l'Université, Préface de GUSTAVE SIMON : Poésie — Prose. 2 vol. Librairie Larousse.

avec une grande netteté exposé la question de la Préface de Cromwell, et rappelé ce que nous savons aujourd'hui des controverses auxquelles donnèrent lieu tant d'écrits et de gestes du grand poète. Voici les plus beaux fragments d'un théâtre qui demeurera parmi les productions les plus originales de notre scène. Le volume de prose est d'une variété et d'une richesse qui donnent l'idée la plus juste et la plus complète de la prodigieuse fécondité de Hugo. Nul ouvrage n'est plus propre à faire vivre parmi nous l'œuvre et la mémoire du plus puissant de nos génies lyriques.

*
* *

Et l'on serait tenté d'en dire autant de cette anthologie balzacienne que publie M. Joachim Merlant (1); anthologie scolaire d'intention, mais où l'on retrouve çà et là les traces de recherches originales, en sorte que les notices répandues à profusion dans ce volume sont souvent d'utiles mises au point, et que l'on chercherait vainement ailleurs : l'auteur, cela va sans dire, utilise les *Essais sur Balzac*, de M. Paul Flat, l'ouvrage très informé et précis de M. A. Le Breton : *Balzac, l'homme et l'œuvre*, et le livre de Brunetière, « qui est plutôt une fresque magistrale » qu'une œuvre de documentation balzacienne ; mais il lui arrive fréquemment de rectifier et de compléter ses devanciers ; sa *Notice biographique et littéraire*, par son ampleur, sa précision méthodique, son intérêt historique et psychologique, a une valeur originale.

Destiné à figurer dans une *Collection moderne de Classiques* publiée sous la direction de M. Paul Crouzet, ce volume comporte des gloses abondantes ; signe des temps, la littérature n'est est point absente : M. Paul Crouzet et ses collaborateurs entendent reprendre « une vieille tradition, dont on a dit trop de mal, la tradition des notes d'appréciation littéraire. Sans tomber dans l'admiration verbeuse, et sans empiéter sur les impressions personnelles du maître et des élèves, il est possible, en quelques mots précis, d'exciter discrètement les élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. En tous cas, la méthode contraire a fait ses preuves, et depuis que les notes d'érudition ont remplacé les notes littéraires, on a des élèves beaucoup moins sensibles à la valeur artistique des œuvres. Or, cette valeur artistique étant ce qui rend les œuvres éternelles, et par suite actuelles, c'est encore être moderne que d'y insister ». Voilà qui est excellent ; il est certes réconfortant d'entendre un professeur parler un tel langage. L'Université, un instant distraite par des méthodes peu favorables à la formation des esprits, revient à sa tâche véritable ; elle élargit sa définition de la littérature classique ; elle « explique », élucide, et met à la portée de toutes les curiosités l'œuvre de Balzac avec une largeur de vue, un libéralisme, et une intelligence critique infiniment remarquables. Il convient de remercier et de féliciter MM. Paul Crouzet et Joachim Merlant, qui donnent un si heureux exemple.

*
* *

C'est à un autre public — public de curieux, avertis déjà des grandes lignes de l'histoire littéraire — que s'adressent les extraits de Chateaubriand et de Stendhal publiés par MM. Georges Pierredon et Alphonse Séché (1).

Le premier a pris soin de rechercher dans l'œuvre de Chateaubriand non point tout ce qui a trait à l'amour, mais les pages où le grand vicomte s'est plu à nous renseigner sur ses passions et ses aventures de cœur : ce petit ouvrage est comme une histoire, par lui-même, de la vie sentimentale de Chateaubriand ; il éclaire la biographie de l'écrivain, et nous livre en quelque sorte sa philosophie de l'amour.

La tâche que s'est imposée M. Alphonse Séché est plus complexe, et non point peut-être plus difficile, mais plus arbitraire ; qu'est-ce que le bonheur ? qu'était le bonheur aux yeux de Stendhal ? qu'eût répondu Henri Beyle à l'interwiever assez indiscret pour lui poser une semblable question ? M. Alphonse Séché semble avoir été assez embarrassé pour extraire de l'œuvre de Stendhal les éléments d'une réponse à une question mal posée. Il s'en est tiré, de son propre aveu, en composant à bâtons rompus un recueil d'aphorismes de conseils, d'aveux, d'imprécations, de railleries, d'anecdotes ouvertement disparate, où il est question de tout et même du bonheur. Au reste ce désordre et cette incohérence ne nuisent pas trop à l'intérêt du volume, qui sera consulté avec agrément par les non initiés, avec fruit par les amateurs de beylisme.

M. Jules Bertaut (2) a réuni des pensées, de brèves formules, des maximes, et quelques-uns de ces fragments caractéristiques où Napoléon aimait résumer de façon saisissante sa conception du monde et de la vie : il groupe ces extraits sous les titres suivants : Pour réussir, Psychologie et Morale, Amour et mariage, la Politique, les Beaux-Arts, l'Administration, la Religion, la Guerre, Sociologie. Le plus grave reproche que l'on puisse faire à cette ingénieuse anthologie est sans doute que la source n'est jamais indiquée ; beaucoup de ces maximes eurent sans doute, dans la pensée de Napoléon, une valeur absolue... dans l'instant où il les formulait ; d'autres prendraient une signification particulière si l'on connaissait le contexte. Tel est en effet le péril d'une méthode qui vise surtout à nous étonner par la concision frappante des citations ; nous craignons d'être dupes ; on nous eût aisément rassurés, on eût prévenu et désarmé une semblable critique en nous mettant à même de contrôler.

Quoi qu'il en soit, étant admis une fois pour toutes

(1) HONORÉ DE BALZAC. *Morceaux choisis*. Avec une introduction et des notes par JOACHIM MERLANT, professeur adjoint de Littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier. (1 vol., Henri Didier, éditeur.)

(1) CHATEAUBRIAND. *Amours*. Avec une introduction et des parenthèses, par GEORGES PIERREDON. (E. Sansot, éditeur.) — *En chasse au Bonheur*. Maximes, anecdotes, conseils et paradoxes. Avec une introduction par A. SÉCHÉ. (E. Sansot.)

(2) NAPOLÉON BONAPARTE. *Pensées, Maximes et Pensées*. Avec une introduction, par JULES BERTAUT. (E. Sansot.)

qu'on ne saurait consulter ce recueil sans quelque prudence, ni en tirer à la hâte des conclusions historiques, on n'en contestera pas le puissant intérêt. L'extraordinaire génie de Napoléon nous offre ici maints sujets de méditation. M. Jules Bertaut a recherché et classé ces pensées avec l'impartialité qu'il convenait; à cet égard nul n'accusera son zèle actif d'avoir trahi la pensée napoléonienne.

*
* *

Suzanne Turgis. **La Reine Mathilde. — La Tapisserie-Broderie de Bayeux.** (H. Champion, Paris; Tostain, Bayeux.)

La fameuse tapisserie-broderie de Bayeux est l'un des monuments figurés les plus intéressants que nous ait légués le moyen âge; maints érudits tentèrent d'en découvrir l'histoire; après eux Mme Suzanne Turgis entend les révéler cette merveille d'un art primitif et savoureux; la légende et l'érudition se mêlent agréablement en son livre; donc voici les aventures de la reine Mathilde, les mœurs de son temps, le costume et les occupations des femmes, les amours de cette orgueilleuse princesse; voici une narration rapide des grands événements, la conquête de l'Angleterre, le triomphe des Normands, qu'immortalise un fragile et durable ouvrage féminin... Et voici une description détaillée des scènes inscrites au long de la célèbre tapisserie; ignorez-vous qu'on y compte 623 personnages, 202 chevaux ou mulets, 55 chiens, 505 autres animaux, 37 habitations, 41 vaisseaux et barques, 49 arbres... au total 1512 figures bariolées de bleu pâle et foncé, de jaune, de rouge, de vert foncé et clair, de noir, d'isabelle? Toutefois, le noir, le jaune et le vert pâle pourraient bien avoir été ajoutés assez tard, en sorte que la tapisserie primitive se contentait de tons bleu, rouge, vert et isabelle... Des légendes latines accompagnent ces scènes historiques; Mme Suzanne Turgis les commente avec une intrépidité informée. — Et ce n'est point diminuer l'intérêt ni la valeur de ce livre que d'affirmer ceci : Mme Suzanne Turgis disserte fort congrument de broderie et de tapisserie; délicate et charmante compétence, par où elle l'emporte, n'en doutez pas, sur la plupart des chartistes qui la devancèrent dans l'étude de la célèbre frise de Bayeux.

*
* *

Octave Uzanne. **Sottisiers des mœurs.** (Lib. Emile Paul).

Un livre qui semble un recueil d'articles, une succession de chroniques réunies par des liens assez lâches; voilà qui n'est point pour nous plaire. Des articles, nous en lisons tous les jours; nous en lisons trop; nous en écrivons trop; c'est une nourriture, le plus souvent indigeste, dont nous sommes gavés.

Ce milieu parisien auquel il est consacré, les revues, magazines et feuilles de toute nature, nous le mettent chaque jour sous les yeux; il nous est familier comme la rivière qui longe notre maison de campagne; le théâtre et le roman achèvent de nous le servir par tranches; aucune de ses manifestations ne nous est étrangère. Qu'écrire encore sur ce sujet que l'on n'ait déjà écrit?

On ouvre ce livre au hasard; on aborde assez maussadement la lecture d'un quelconque chapitre; notre front se déride... on sourit... on lit quelques pages, un second chapitre, un troisième; on va jusqu'au dernier, et l'on reprend depuis le début ceux qu'on avait sautés, en se répétant : c'est charmant.

C'est charmant, ces spirituels tableaux des ridicules parisiens. Les travers de ses contemporains, leurs préjugés, leurs snobismes, leurs erreurs, Octave Uzanne s'en amuse ou s'en attriste; plus souvent, il s'en moque. Les mœurs du théâtre et du monde, les mœurs littéraires, les Modes, les faits de la vie sociale, sa moquerie délicate nous les expose avec une sincérité qui ne va pas sans courage.

Le champ est vaste; la moisson des « sottises » abondante; c'est ainsi que guerroyaient dans notre bonne ville de Paris les Guêpes d'Alphonse Karr pour la terreur des sots et le régal des gens de goût.

*
* *

Michel Augé-Laribé. **L'évolution de la France agricole.**

Alors que le commerce et l'industrie se sont transformés depuis une cinquantaine d'années, l'agriculture ne pouvait rester stationnaire; elle a évolué d'une façon lente mais profonde.

Cette évolution se manifeste d'abord dans l'amélioration des procédés de culture, le développement de la machinerie agricole, l'emploi des engrais chimiques, la suppression des jachères etc., qui permettent d'obtenir de la terre un rendement supérieur.

D'autre part nos paysans, éduqués par l'Ecole et la Caserne, en contact plus fréquent avec la ville, les courtiers et représentants des grands magasins, ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. Si l'agriculture tend à s'industrialiser et se commercialiser, on ne rencontre plus guère dans nos campagnes le paysan de Georges Sand; il a changé au physique comme au moral.

Au physique, car il n'a pas échappé aux ravages de de l'alcoolisme; au moral, parce que, soustrait en partie à l'action de la religion, il n'aime plus la terre de cet amour que louait chez lui Michelet; si le socialisme agraire n'entraîne encore que les ouvriers agricoles, les paysans se groupent déjà en associations rurales et en coopératives de production.

Toutes ces questions d'un intérêt vital pour la France sont traitées sans parti pris d'optimime par M. Augé-Laribé qui s'est efforcé d'exposer la situation agricole contemporaine telle qu'elle est en réalité.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 5. — 2e SEM. 50e ANNÉE 3 AOUT 1912

AMÉDÉE DE PASTORET (1)

SOUVENIRS INÉDITS DE LA CAMPAGNE DE 1812

Ce fut à Vilna, le 14 juillet de cette année 1812, que la Lithuanie accéda à la Confédération du grand duché de Varsovie. Des députés en avaient apporté l'acte, le roi de Saxe l'avait autorisé, l'Empereur y consentit et la cérémonie eut lieu dans la cathédrale même.

J'emprunterai ici les expressions d'une lettre que j'écrivis le lendemain, et qui peint peut-être avec fidélité les sentiments que l'on éprouvait alors.

« J'étais curieux de voir comment ce même peuple, qui quinze jours avant avait fêté l'Empereur Alexandre, recevrait la nouvelle de son affranchissement. A midi donc je me suis rendu à la cathédrale de Vilna où l'on devait célébrer la messe. Là était réunie déjà une grande partie de la noblesse du pays, les hommes avec le sabre au côté et les femmes avec leurs robes blanches et leurs cocardes violettes et rouges, aux couleurs nationales.

« Un moment après sont entrés les députés de la Confédération de Varsovie et les membres de la junte de Vilna; quelques-uns d'eux étaient en habit de cérémonie, le plus grand nombre portait l'ancien costume polonais, la tête rasée ou frisée, le cafetan de tafetas boutonné, le large sabre tombant par devant, et la ceinture, marque distinctive de la noblesse, tissue d'étoffe d'or et garnie de pierreries. L'évêque grec et l'évêque latin de Vilna les ont reçus, la garde des districts qui les suivait a planté ses bannières devant le portique et la messe a commencé.

« La cathédrale de Vilna est assez belle : trois nefs la composent, et rien ne distingue le chœur. A l'entrée intérieure un portique imité de celui du Panthéon de Rome supporte un orgue considérable, et au fond quatre colonnes d'ordre toscan couvrent un autel d'assez mauvais goût, à la gauche duquel s'élève le dais épiscopal. Ce dais était entouré de jeunes officiers de la garde d'honneur polonaise. Vis-à-vis eux l'archimandrite et les prêtres de son rite suivaient la cérémonie que célébrait l'évêque latin, et ce moment semblait avoir éteint les querelles de religion aussi bien que les dissensions politiques. Des deux côtés les gentilshommes étaient rangés près l'un de l'autre, fiers et vains de leur ancien costume et des souvenirs qu'il leur rappelait, et ce peuple léger et peu révérencieux, quoique dévot, assistait avec une attention profonde à la cérémonie qui allait consacrer sa liberté.

« La messe achevée, un des députés de Varsovie se leva, et après s'être incliné devant l'autel, il lut à haute voix et l'adresse de la confédération dont il était l'organe et l'acte dont il proposait l'adoption. Le peuple qui aime toujours les impressions nouvelles, et qui sans comprendre le mot de liberté, savait au moins qu'il s'agissait d'un changement, les femmes qui trouvaient une occasion de parler de patrie, d'honneur et de dévouement, les gentilshommes que flattait d'avance l'espoir des intrigues électorales, l'ambition d'une carrière nouvellement ouverte, la perspective de plus d'indépendance et

(1) V. la *Revue Bleue* du 27 juillet 1912

le retour de l'ancien pouvoir féodal, tous en un un mot applaudirent avec une sorte de transport; tous, après le discours du comte Sierakowski, se précipitèrent au banc des députés pour inscrire leur nom, et lorsqu'après le chant de joie et de reconnaissance, ils sortirent en ordre de la salle pour aller porter au duc de Bassano l'acte d'adhésion, ils semblaient tous, quel que fût le sentiment intérieur qui les enivrait, dire avec plus de vanité que d'émotion : Et nous aussi nous avons une patrie! »

Pendant ce temps, nos troupes suivaient leur marche prudente et cachée. De Vilna l'on pouvait se porter sur Saint-Pétersbourg ou sur Moscou, et personne ne savait quelle direction on devait prendre. Deux routes conduisent de Vilna à Vitebsk, et personne non plus n'était instruit de celle qu'on allait suivre. L'avant garde, encore peu éloignée de Vilna, exécuta enfin le mardi son premier mouvement, mais le secret en était gardé pour nous.

Aucune nouvelle ne revenait à la ville, et dans le moment même où une légère escarmouche s'engageait à nos avant-postes, nous étions tous au bal que le comte Pac donnait pour célébrer l'adhésion de la Lithuanie à la fédération générale. L'Empereur voulut y venir; il y resta longtemps avec les femmes, leur parla de patriotisme, leur répéta que l'amour qui les inspirait devait éveiller l'honneur, leur fit compliment sur les couleurs nationales dont elles s'étaient parées et sur les danses polonaises qui occupèrent seules la soirée, parut se plaire à retrouver dans leurs cœurs un enthousiasme qu'il louait avec adresse, et les laissa dans l'enchantement.

Le lendemain, Pac fut fait général de brigade : il était d'une très grande famille de Lithuanie; ses aïeux avaient été grands chanceliers et grands généraux de la province et du royaume, et lui avaient laissé une immense fortune. Brave et loyal, il avait pris parti pour nous depuis la campagne de Pologne, avait fait dans notre armée une partie de la guerre d'Espagne, et servait alors à l'état-major avec le rang de colonel. L'Empereur voulut donner aux Lithuaniens une preuve d'estime, et son choix tomba heureusement sur un homme à qui sa naissance, ses qualités personnelles et sa fortune donnaient une grande considération.

L'Empereur quitta Vilna dans la nuit du 15 au 16 juillet, et le lendemain le petit quartier généra eut ordre de partir aussi.

« Où va-t-on? disions-nous tous au milieu de la nuit.

— Suivez, messieurs, répondait-on; c'est la route qu'a prise l'Empereur.

— Mais encore, marchons-nous sur Saint-Pétersbourg ou sur Moscou, allons-nous à Witebsk et à Polobsk par la route du nord ou par celle du midi?

— Suivez, messieurs », était la seule réponse que nous pussions obtenir.

Le jour vint et ne nous apprit rien. Au bout de cinq à six lieues enfin, nous sûmes de quelques officiers de génie que nous nous dirigions sur Witebsk : c'était un secret bien gardé. La brigade de Colbert s'en allait en même temps prendre la route de Minsk, de Bobr et d'Orsza, qu'elle traversa non sans peine et sans danger, et pour mieux tromper l'ennemi un autre détachement suivait la route méridionale de Witebsk par Lawarischky et Lasowka, tandis que nous nous avancions par Sweuziany et Postawy.

De ces deux routes, celle du sud était incomparablement la meilleure et la plus fréquentée; mais c'était aussi celle que tenait l'ennemi. On lui donna le change : on l'évita d'abord, mais on ne put éviter la misère qu'il nous avait préparée en brûlant et détruisant tout par avance, et l'on eut dès lors un peu à souffrir. Les chemins, qui dans ce pays ne sont composés que de terre ou de bois, étaient ou défoncés par les pluies ou détruits par les Russes. L'infanterie bivouaquait dans l'eau, et la cavalerie manquait de fourrages. Ce fut ainsi que nous fîmes en douze jours le trajet de Vilna à Witebsk.

L'ennemi nous avait rejoint non loin de Glubokoe où l'Empereur avait passé deux jours. Il se retirait devant nous, mais lentement. L'empereur Alexandre avait publié une proclamation dans laquelle il avouait l'abandon de la Lithuanie et promettait que les Français ne passeraient point la Dwina. En effet, à peine le général Sébastiani qui suivait l'avant-garde ennemie était-il arrivé à Drissa, vis-à-vis du camp retranché situé sur les bords de ce fleuve, qu'il avait été attaqué pendant la nuit : il se gardait mal, il fut reconduit d'abord quelques moments, mais des troupes qui se présentèrent rétablirent l'avantage : nous restâmes maîtres de la place.

Le roi de Naples se porta sur Drissa, passa le fleuve et jeta sa cavalerie sur la rive droite. Le duc de Trévise et le duc d'Istrie établirent le centre à Uschatsack, le vice-roi s'appuya sur Kamen et envoya devant le comte de Grouchy, lieutenant général, qui poussa des partis sur Sienno. L'Empereur vint à Beschenkowitzcky, petit bourg sur la Dwina, et les Russes évacuant à la fois le camp retranché de Drissa et la position de Beschenkowitscky, mis en fuite une première fois auprès d'Ostrowno, s'allèrent poster à une demi-lieue en arrière de ce même village d'Ostrowno.

Ils jetèrent leur infanterie de droite et de gauche

dans un bois qui borde le chemin, établirent une batterie sur une petite colline où passe la route et qui, située au détour du bois, a le double avantage d'être couverte et de découvrir l'ennemi de loin, placèrent leur cavalerie sur les flancs de manière à protéger la retraite en cas de revers et à donner facilement si la victoire se déclarait pour eux, et disposèrent le reste de leurs troupes en échelons.

Cette position était bonne, mais elle ne fut pas satisfaisante. Le vice-roi d'Italie l'attaqua avec son corps, et Piré, gentilhomme breton, ancien aide de camp du prince de Neufchâtel et général de brigade, l'emporta avec les deux régiments qu'il commandait. L'ennemi se replia dans la plaine, où il s'appuyait d'un côté à la Dwina, de l'autre à un bois voisin. Il en fut chassé de nouveau, et reculant toujours, se jeta d'abord devant, puis derrière Witebsk qu'il évacua le 27 au soir et le 28 à la pointe du jour.

Ce fut à cette dernière affaire que deux cents voltigeurs qui s'étaient portés en avant avec trop de rapidité soutinrent pendant plus d'une heure l'effort de la cavalerie russe et donnèrent aux autres régiments le temps d'arriver. L'Empereur leur fit demander à quel régiment ils appartenaient. « Au 9e, répondirent-ils, et nous sommes les trois quarts enfants de Paris. »

Les Russes, tout en se retirant, ne cessaient pas de nous inquiéter. La veille de notre entrée à Witebsk, nous bivouaquions sur les bords de la Dwina, et les cosaques venaient jusqu'au milieu du fleuve nous insulter impunément. Ils firent plus : ils passèrent pendant la nuit et enlevèrent un ou deux hommes à côté de la grange où M. Daru et moi étions couchés avec quelques officiers de la maison de l'Empereur.

Aussitôt que le jour parut, nous nous remîmes en route : à mesure que nous avancions nous entendions plus fortement le canon qui grondait encore et surtout la fusillade qui était assez vive. Nous arrivâmes enfin à un peu moins d'une demi-lieue de Witebsk : l'Empereur était assis et déjeûnait dans un fossé aussi paisiblement que partout ailleurs, tandis que quelques cosaques, par audace ou par curiosité, venaient à portée de fusil l'examiner et nous braver ensemble. Ce fut la première fois que nous eûmes occasion de les voir.

Cependant le trouble était grand à Witebsk. Le gouverneur général s'était enfui à cheval et le peu d'officiers russes qui y restaient encore l'avaient suivi. Les habitants, qui pendant deux jours n'avaient entendu autour d'eux que le bruit des armes, et qui avaient espéré vainement être défendus par ceux qui venaient de les abandonner, étaient tourmentés des plus mortelles inquiétudes et se réunissaient tous dans les mêmes maisons, comme si rassemblés ils eussent dû y être plus en sûreté, lorsque le général Caulaincourt entra dans la ville, fit convoquer la noblesse, demanda qui était chargé d'administrer la ville, et fit nommer une députation qui alla présenter les clefs à l'Empereur au moment où il arriva. (1)

Witebsk n'avait presque pas été pillée. Elle renfermait par conséquent des ressources assez considérables, et l'on en profita pour rafraîchir l'armée. La situation de cette ville en faisait un point important. Placée à une distance égale de Pétersbourg et de Moscou, communication habituelle de l'Estonie et de l'Ingrie avec la Lithuanie, et de la Livonie avec l'Ukraine, elle était devenue par la volonté de Catherine II et par l'avantage de la situation une place de commerce fort fréquentée dont Dombrowno, Lepel, Nevel et Schklo étaient les entrepôts réels et qui, envoyant ses propres bâtiments sur la Baltique par la Dwina, sur la Mer noire par la Bérésina et le Dnieper, étendait ses relations d'Archangel à Odessa et de Leipsig à Moscou.

Cette nouvelle conquête n'était plus du même genre que celles qui l'avaient précédée : réunie depuis beaucoup plus longtemps à l'Empire des Czars, et devenue la capitale du Gouvernement de la Russie blanche, elle avait pris le caractère, l'esprit de servitude des autres provinces; cependant l'Empereur qui avait intérêt de reculer aussi loin qu'il se pourrait les limites de la Pologne, affecta d'y comprendre encore ces contrées, et changea pour elles le mot de conquête en celui de délivrance.

Pendant que l'armée se rafraîchissait et reprenait sa route, l'Empereur s'occupa de donner un gouvernement à cette province et à celle de Mohilow (2).

---

1. *Note de l'auteur* : Le comte Chzapowicki, brigadier, autrefois amant de Catherine, et alors retiré du service, était le chef de cette députation. L'effroi qu'il ressentait, l'impression qu'il éprouva en voyant l'Empereur au milieu de ses troupes, et la fatigue que lui causèrent les embarras multipliés de l'administration municipale dans de pareils moments, le rendirent fou trois jours après, et sa femme, personne aimable et spirituelle, fut de son côté tellement saisie par la crainte qu'elle passa la journée sur le seuil de sa porte à offrir du vin à tous les soldats qui arrivaient, et qu'elle pensa ainsi occasionner le pillage de sa maison qu'elle avait cru sauver.

2. *Note de l'auteur* : Le plan que l'on avait adopté pour Vilna ne fut pas suivi à Witebsk. En Lithuanie, ainsi que nous l'avons vu, l'autorité de la commission générale était la première, les intendants recevaient ses ordres et les transmettaient aux sous-préfets. A Mohilow, l'intendant fut mis en correspondance avec des commissions d'arrondissement qui pouvaient lui faire des représentations. A Witebsk, la commission du Gouvernement, auprès de laquelle on avait proposé d'abord de placer un commissaire impérial, fut considérée par l'intendant, et celui-ci dut entrer en correspondance directe avec les douze sous-préfets qui lui furent immédiatement subordonnés. Je ne saurais dire quelle [illegible] de ces variations, et comme la chose en elle-même est de peu d'importance, il suffit de la rappeler sans en chercher la raison.

Il voulait donner à la régénération de la Pologne une sorte d'éclat, et pour y réussir, il employa le prestige ordinairement heureux des grands noms; un des princes Sapieha, le prince Oguisko, le comte Prseziecki, le comte Tyssenhausen, le comte Kosakowski avaient été appelés d'abord à concourir en Lithuanie aux créations nouvelles : à Witebsk les choix furent dirigés par le même sentiment : le prince Paul Sapieha, le prince Radziwill, le comte de Borela, livonien d'une famille considérable par ses richesses, Shadurski et Weissenhof, dont le nom était révéré dans les districts septentrionaux, Saylt, simple gentilhomme mais dont la famille nombreuse et respectée jouissait d'un grand crédit, furent appelés à faire partie de la commission du Gouvernement. Je fus nommé intendant de la province, et le prince de Neufchatel y plaça comme gouverneur le comte Charpentier (1).

Deux obstacles assez grands entravaient alors toutes les opérations que l'on pouvait essayer de faire; l'un était le désordre extrême que répandait dans les campagnes le soulèvement des paysans à qui les agents secrets de la révolution avaient persuadé que cette liberté dont on leur parlait n'était autre chose que la licence la plus effrénée, et le second était le dénuement absolu de moyens pécuniaires et la difficulté de s'en procurer. La puissance du souverain pouvait détruire le premier, et il fut détruit. Je dirai tout à l'heure ce qui arriva pour le second.

La noblesse du Gouvernement de Witebsk s'adressa d'elle-même à l'Empereur pour obtenir de lui la répression de ces désordres dont elle s'indignait enfin, parce qu'ils attentaient à ses droits. L'Empereur accueillit sa demande. Il me donna ordre de publier avec la commission et en son nom une proclamation qu'il corrigea lui-même, et dont il dicta quelques lignes, et le gouverneur fut chargé d'envoyer dans la province les colonnes mobiles destinées à la fois à réprimer les paysans et à rassembler les maraudeurs : l'effroi que ces détachements inspirèrent partout, la rigueur que déployèrent quelques gentilshommes à qui l'injonction en avait presque été faite, étouffèrent bientôt ce soulèvement passager dont les ennemis ne surent pas profiter, après l'avoir fait naître.

On ne fut pas aussi heureux lorsqu'on vint à s'occuper de la situation financière du pays. Le Gouvernement russe avait adopté un système que beaucoup d'exemples semblaient justifier : il avait appelé une monnaie idéale au secours de la monnaie courante; il avait remédié au manque de numéraire par l'émission de billets de la banque de Pétersbourg d'une valeur de 5, 10, 20, 50 et 100 roubles et par une combinaison peut-être moins juste et moins généreuse, en favorisant de tout son pouvoir l'envoi de ces billets dans les provinces réunies, il avait attiré à lui les espèces réelles. Ce n'aurait été encore qu'un mal supportable, si la quantité de billets émise n'eût pas excédé la valeur de l'argent en circulation, mais en usant avec toute liberté du droit que quelques Gouvernements croient avoir de forcer la confiance du peuple à accepter un signe représentatif dont rien ne garantit plus la valeur, il avait été la victime de cette erreur volontaire, et avait vu ses billets perdre presque aussitôt 50, puis 60, puis 65, puis 75, puis enfin, lorsque l'arrivée des Français inspira de nouvelles craintes, 78 à 82 p. 100.

Le nouveau Gouvernement de la Russie Blanche n'avait la possibilité de rendre au papier aucune valeur légale, puisque la fixer ç'aurait été l'anéantir tout à fait. Et cependant il fallait prévoir, et que l'Empereur, dans ses comptes avec la province, donnerait ces banksnotes pour leur valeur nominale, et que le peuple ne les recevrait que pour leur valeur réelle : on obtint à la vérité que l'Empereur les acceptât au taux courant le plus ordinaire, et comme il l'avait fait en Lithuanie, c'est-à-dire à 75 p. 100 de perte légitime et dans la proportion de 4 roubles de papier pour un rouble d'argent. Mais ce n'était pas assez : le commerce ne voulait pas les recevoir sur ce pied, et d'ailleurs dans la supposition de cette régénération de la Pologne qui était alors le but de toutes les espérances, il fallait songer à donner à ces provinces le moyen de retrouver leur ancienne richesse.

Je proposai un système imité du système de Law, avec quelques modifications que nécessitaient les circonstances, et je demandai la permission de l'exécuter progressivement en rattachant cette opération à celle de la vente des sels qui se trouvaient à Witebsk en grande quantité. Mais mon plan péchait dans la base. L'Empereur qui ne l'approuva pas, me fit donner l'ordre de suivre la marche accoutumée, et de ramener, s'il se pouvait, le cours à la proportion approuvée de 75 p. 100. Cet ordre fut exécuté, malgré quelques difficultés, et assez heureusement pour que le papier revînt jusques à 73 ou 72 p. 100 lorsque les choses parurent un peu consolidées.

L'intention de l'Empereur était alors de s'établir à Witebsk pour y passer l'hiver, d'y faire rafraîchir les troupes, de former des magasins, de concentrer sur la Dwina sa ligne d'opérations, et de s'occuper

(1) (*Note de l'auteur*) : Deux jours après l'organisation et l'installation de la commission, l'Empereur voulut qu'elle lui fut présentée. Il en vit arriver les membres dans leur costume, moitié cérémonieux, moitié bizarre, avec des dentelles et des bottes, avec un frac et une épée, s'entretint assez gracieusement avec eux, et les exhorta à faire de communs efforts pour relever leur patrie.

soit à Witebsk soit à Vilna de la formation et de la constitution du royaume de Pologne. Pendant dix jours les ordres furent donnés en conséquence, et nous pûmes croire que cette campagne d'un mois amènerait de grands et de véritables résultats, mais notre mauvais destin l'emporta; les jactances du roi de Naples triomphèrent de la volonté de l'Empereur et de conseils dont la sagesse n'était pas douteuse : on abandonna Witebsk, l'armée se remit en marche et se porta sur Smolensk. L'Empereur quitta Witebsk, le 12 août, et prit la route qu'il avait indiquée; le quartier général suivit le lendemain.

Depuis ce moment jusqu'à celui où l'armée revint à Smolensk à son second passage, je ne pourrai plus parler de ses opérations comme témoin oculaire; je vais donc cesser de suivre sa marche, et m'arrêter un peu sur le pays que j'ai mieux connu et sur les choses que j'ai pu mieux voir.

Witebsk était couvert des approches de l'ennemi par le 1er et 6e corps qui étaient alors postés sur la Dwina. Le duc de Reggio qui les commandait, blessé pour la seizième ou dix-septième fois, fut obligé d'en remettre le commandement à M. le comte de Gouvion, colonel général des cuirassiers, que l'armée regardait comme un des chefs les plus distingués. Le 18 août, il attaqua l'ennemi sur plusieurs points à la fois, le culbuta, le chassa de sa position, et lui prit vingt pièces de canon. Cette victoire décida du sort de Polotsk et d'une partie de la province qui se trouva libre un moment, et M. de Gouvion en eut le bâton de maréchal de France. Alors délivré des cosaques qui m'avaient tenu jusque là presque assiégé dans Witebsk, je pus prendre quelques autres mesures, et chercher à donner à l'administration de la province une forme plus régulière.

Cette tranquillité ne fut pourtant pas de longue durée : tantôt les cosaques que le comte de Wittgenstein jetait sur sa gauche, venaient infester les districts septentrionaux; tantôt ceux que l'armée russe envoyait sur la droite descendaient des environs de Porjatsche et venaient intercepter la communication entre Witebsk et Smolensk. Ceux-ci disparaissaient peu à peu, à mesure que l'armée française en s'avançant forçait les Russes à s'éloigner davantage; mais presque dans le même temps l'armée de M. de Wittgenstein, rafraîchie et accrue par de nouveaux renforts, recommença des opérations que pendant plus d'un mois elle avait semblé totalement suspendre, et au bout de quelque temps par l'effet progressif de l'augmentation de ses forces et de la diminution des nôtres, par la négligence et la mauvaise volonté du duc de Bellune, qui refusa de marcher au secours du 2e corps, par la précipitation de M. de Gouvion qui, au moment où le duc de Bellune arrivait, ne voulut plus l'attendre, enfin par l'habileté de son général, elle reprit l'avantage, occupa Siebey, Ryezitrea, Lucyn, Dinabourg et Druva, rentra dans Polotsk, força l'armée française à battre en retraite sur Sienno, et étendant ses ailes de Ula à Suray, s'empara enfin de Witebsk dans les premiers jours de novembre (7 novembre).

Pendant cette alternative de bons et de mauvais succès, l'administration avait dû être et avait été en effet assez difficile. Placé dans un pays totalement nouveau, chez des habitants dont la langue m'était inconnue et les mœurs étrangères, et abandonné de tous les membres de cette commission qui auraient dû me seconder ou me diriger, j'y trouvai de grands embarras et des obstacles sans cesse renaissants.

Obligé d'abord de pourvoir à la subsistance de 12.000 hommes de garnison et de 3.000 malades dans une ville dont il était impossible de sortir, mal servi par les habitants du pays, arrivé au moment même où l'ancienne récolte était épuisée et où l'on n'avait pas encore commencé la nouvelle, je rencontrai quelquefois des difficultés très grandes, et je n'ai dû le plus souvent qu'à ma bonne fortune la possibilité de les surmonter.

De tous ces obstacles le plus grand sans contredit fut la mauvaise volonté des Polonais. Peut être lorsqu'un peu plus haut j'ai tracé d'eux une espèce de portrait, ai-je été dominé par le sentiment que j'en avais conservé; mais ce sentiment ils me l'avaient inspiré seuls, et ils l'avaient bien justifié. Je ne saurais trop dire quelle était leur secrète pensée, parce qu'il est très difficile de la pénétrer chez des hommes dont la dissimulation est le principal caractère; mais au dehors, on ne pouvait s'empêcher de remarquer une contradiction choquante entre leurs discours et leurs actions.

Leur parlait-on des causes et des événements de la guerre? Les mots de victoire, de régénération, de liberté, de dévouement volaient sur leurs lèvres. S'agissait-il de faire quelques sacrifices? Ces mêmes hommes si ardents naguère étaient sourds aux demandes ou n'y répondaient que par des excuses, car ils n'avaient pas même le courage de refuser. La nécessité absolue nous contraignait-elle enfin à régler les sacrifices qu'ils avaient à faire? Ils s'armaient d'une force d'inertie désespérante, accumulaient lenteurs sur lenteurs, répondaient à chaque raisonnement par un mensonge, à chaque menace par une plainte, et ne faisaient enfin ce que d'abord ils auraient dû faire que lorsque la puissance des armes les y contraignait (1).

(*A suivre*).

(1) Plusieurs des lettres de Pastoret furent alors sans doute, interceptées par les Russes. On les connaîtra bientôt, puisque ces reliques vont être mises au jour par la Société

LE SONNET XLII

(Chronique du temps d'Élisabeth.)

That thou hast her, it is not all my grief.

W. SHAKESPEARE.

I

Tandis qu'elle promettait à Henri de France de le soutenir contre la Ligue et les Espagnols, la reine Elisabeth menaçait le roi d'Espagne de lui enlever les trésors des Indes occidentales, source de puissance qui rendait Philippe redoutable à ses voisins. Plusieurs mois avant l'incident que nous allons raconter, elle avait fait partir, à cet effet, une escadre de sept vaisseaux, commandée par Thomas Howard. L'entreprise ayant été malheureuse, l'Angleterre voulut une revanche. De nouveaux armements se firent, sous la surveillance de sir Walter Raleigh, et avec le concours d'un grand nombre de personnes. Sir Walter Raleigh échoua également. Sir Martin Frobisher, qui lui succéda, ne put prendre à l'ennemi, près de l'île de Flores, qu'une caraque médiocrement chargée. L'Angleterre, désespérait, lorsque Thomas White, citoyen de Londres, parti derrière Frobisher, eut la bonne fortune de s'emparer de deux vaisseaux espagnols qui, indépendamment de quatorze cents caisses de mercure, portaient deux millions de bulles accordant des indulgences. Marchandises inutiles aux Anglais, mais qui coûtaient trois cent mille florins au roi d'Espagne, et dont ce prince aurait tiré cinq millions dans les Indes.

Telle est la nouvelle qui, en mai 1593, mettait en joie la ville de Londres, persuadée que les exploits de Thomas White continueraient longtemps. Les réjouissances à venir prédisposaient aux divertissements immédiats.

Le peuple traduisait ses liesses par des cortèges, des *pageants*, des danses en plein air; la noblesse par des représentations, des masques, des réunions improvisées dans la fameuse Maison de Porcelaine, servant de rendez-vous aux fashionables des deux sexes.

Le jour où se passe ce récit, la Maison de Porcelaine regorgeait de dames et de seigneurs, buvant du thé, échangeant des propos galants, ou s'amusant au *découpage*, un nouveau jeu qui fait fureur. Découper une robe dans un morceau d'étoffe assortie, un profil dans un parchemin, c'est prouver son éducation et démontrer combien l'on s'intéresse aux passe-temps de bon ton.

— Découpez! Découpez! s'exclament volontiers, les petits marquis du temps, découpez ma plume, découpez mon épée, mais, par Cupidon, ne découpez pas mon cœur!

Les conversations se croisent bruyantes. Les femmes s'entretiennent de la récente décision de la reine, recommandant qu'on s'habille à l'italienne; du dernier prêche de l'évêque Pilkington qui fulmine contre la coquetterie; des pâtés que l'on mange à Woolsack, des bouillies que l'on déguste chez Daggar. Les hommes parlent théâtre, escrime, car tout cavalier qui se respecte doit fréquenter les assauts officiels, organisés mensuellement, tantôt dans Holborn, tantôt près d'Ely-Palace ou de Ludgate-Hill, tantôt à la *Cloche sauvage* ou au *Curtain*. Ils commentent la classification qui vient d'être faite des courtisans, affirment la nécessité de porter un pourpoint flamboyant orné de ganses d'or, aux manches pourpres et profondément tailladées; de se chausser de bottes d'où s'échappe des flots de dentelles, de serrer la ceinture de l'épée, d'ajuster

---

tache. En attendant, voici une lettre du 26 octobre 1812, écrite par Pastorel à un des intendants de Vilna, qui a été insérée dans les papiers du comte de Nesselrode (IV, 113), et que nous reproduisons ici parce qu'elle complète heureusement ce qui est dit dans les souvenirs.

« Vous êtes donc tourmenté aussi quelquefois par les approvisionnements. Cela me prouve que la mauvaise fortune est commune à tous les intendants; mais de tous ceux que je connais, je suis encore, je crois, le plus malheureux.

« L'Empereur de France m'a donné douze districts à gouverner, mais l'Empereur de Russie a jugé à propos d'en administrer huit par lui-même, ou par ses généraux, et, qui pis est, il ne me laisse pas même tranquille dans les autres. M. de Wittgenstein, que bien vous connaissez, a des avant-postes à six lieues de moi, et l'autre jour des cosaques sont venus déjeuner pour la troisième fois dans les faubourgs de Witebsk. Il est bien vrai qu'assez près de moi j'ai deux maréchaux de France et trois corps d'armée; mais jugez un peu ce que tout ce monde-là doit consommer en toute espèce de choses. Mes braves sujets ne voudraient point se battre ; ils n'aiment pas à fournir leurs denrées, et se soucient peu de donner leur argent. J'ai donc peu de secours à en attendre. D'un autre côté, la Commission administrative que l'Empereur avait mise sous ma présidence, et qui était richement composée de princes et de comtes, a disparu comme l'ombre vaine, qui passe et ne revient plus. Supposez un pauvre homme tout seul, dans un pays à peu près inconnu pour lui : mettez-lui les ennemis en tête, et rien à dos; supposez qu'il n'ait ni argent, ni forces militaires, qu'il ne trouve autour de lui ni zèle, ni bonne volonté, et vous aurez une petite idée de notre position. Je ne l'exagère pas, sur ma foi, mais j'ai bien de la peine à la supporter, et je lie tous les jours, l'un après l'autre, comme de véritables fardeaux.

« Vous, au contraire, vous êtes des heureux du siècle d'après votre propre aveu : vous dansez, vous riez, vous jouez la comédie ; le ciel en soit loué. *Gaudeant bene nati!* Je voudrais bien que vous me prissiez pour secrétaire, et que vous me permettiez d'aller apprendre avec vous à mener si bien ensemble les plaisirs et les affaires. En attendant ce fortuné moment, continuez à jouir de votre heureuse position, tant que le ciel vous la conservera. Rappelez-moi de grâce au souvenir de M. le duc de Bassano; et, en recevant de nouveau tous mes remerciements pour le passé et le présent, veuillez croire, mon cher collègue, que personne ne vous est plus sincèrement attaché que moi et ne désire plus une petite place dans votre mémoire. »

le poignard sur la cuisse, de se coiffer d'un chapeau pointu, surmonté d'un panache de dix couleurs, et d'épingler à ce chapeau le gant de sa maîtresse. Pourvu que les bavardages se confondent, l'amour en fera les frais.

— Si mon cœur n'était pas pris comme un oiseau en cage, *o my beauty*, je pourvoirais à vos besoins. Vos bains seraient un mélange d'eau et d'essence de giroflée, d'esprit de violette, de lait de licorne, de souffle de panthère, renfermés dans un sachet. Votre boisson se composerait d'ambre et d'or, et vous la videriez tandis que mon bouffon vous régalerait de scènes grotesques. Enfin, les curieux ne pourraient compter nos baisers, et si jamais ils en apprenaient le nombre, ce serait pour en mourir de chagrin!

Tout à coup le bruit s'apaise, l'assemblée se tourne vers une jeune femme dont la beauté est vraiment surprenante. Jamais plus pur oval ne fut encadré de cheveux plus noirs. Ses yeux sombres comme le corbeau jettent des éclats fulgurants. Sa bouche de corail esquisse un sourire qui captive. Sur ses joues s'étalent les tons des roses de Damas, rouges et blanches. On dirait qu'une aube matinale a jeté sur son front sa triomphante splendeur. Vêtue d'une robe écarlate brochée d'or, elle s'avance avec la grâce d'une reine, illuminant son passage.

— Mrs Barbill! murmure l'assistance.

Qui est cette Mrs Barbill dont le nom voltige sur toutes les lèvres? Nul ne le sait, bien que tous la connaissent. Suivant quelques uns, elle appartiendrait à une honorable famille du comté de Kent; mais cette famille demeure problématique. D'autres la supposent veuve, mais aucun ne peut se vanter d'avoir connu le mari. Elle habite Londres depuis plusieurs années, se montre partout, et demeure impénétrable. Sa vie a-t-elle été bouleversée par quelque drame mystérieux? Faut-il la compter parmi les aventurières de l'époque? Autant de problèmes. Elle est jeune et belle, cela doit suffire à une société éclectique et frivole. Ajoutons de suite que la postérité ne sera pas plus heureuse que les contemporains de Mrs Barbill. Les chroniqueurs du XVIe siècle anglais se sont livrés à son endroit à beaucoup de recherches qui n'ont jamais abouti qu'à des commentaires.

Elle s'assied, demande une tasse de thé, feint de demeurer indifférente à la curiosité qu'elle provoque, et les conversations vont reprendre quand la porte de la Maison de Porcelaine se rouvre sur un cavalier au-devant duquel se précipitent les gentilhommes. Le nouveau venu n'est rien moins que le très honorable Henry Wriothesly, comte de Southampton et baron de Tichfield.

Wriothesly, âgé de vingt ans, jouit à Londres d'une réputation que lui valent sa distinction, son esprit et sa richesse. Fils d'un ancien partisan de Marie Stuart, il représente le type accompli de la noblesse. Ce n'était pas quatre laquais qui le suivaient, raconte Markham, mais une troupe de cent gentilshommes et vassaux. Douze huissiers à chaîne d'or le précédaient. Tant de luxe n'a pas influencé son caractère. Elevé au collège de Saint-John, maître ès-arts à seize ans, il pratique le culte des lettres, au point de s'entourer presque exclusivement d'écrivains dont il se plaît à être le Mécène. Le pamphlétaire Nash, le poète Markham, Cambden, Sir John Beaumont, Florio qui lui dédiera son *Monde des mots*, nous en fournissent des preuves. « C'est à vous, dit ce dernier dans sa dédicace, que je dois toute ma science, tout ce que je suis et plus encore, sur moi, comme sur beaucoup d'autres, le glorieux et gracieux rayon de votre honneur a répandu la vie avec la lumière ».

Wriothesly porte un juste-au-corps de satin gris, des hauts de chausses rassortis, sur lesquels retombe un manteau de velours bleu assez artistement relevé pour laisser voir à la ceinture une dague italienne, au côté la riche poignée d'une épée de Grenade. Aux talons sonnent des éperons d'or. Le regard, le sourire, la mobilité des traits, cet intraduisible qu'on nomme l'expression, reflètent une âme joyeuse et franche. Le moindre de ses mouvements décèle l'homme de cour, comme on se plaît à l'imaginer, depuis que la galanterie italienne a poli l'ancienne rudesse saxonne. Ajoutons que la voix pénétrante prête à chacune de ses paroles un charme particulier dont chacun ressent l'effet sans s'en rendre compte.

Il répond à nombre de questions. N'est-il pas l'arbitre de la mode? Ne jouit-il pas de ses grandes entrées chez la reine, de faveurs particulières auprès des politiques? Un fait se passe-t-il à Londres sans qu'il en soit le premier informé, ou le témoin ou le juge? Il y répond en cavalier habitué à ce genre de succès, plaisant avec les hommes, empressé auprès des femmes, semblant ne pas ajouter plus d'importance à ses réponses qu'aux interrogations, et, calculée ou non, sa désinvolture est un attrait encore.

Tandis que Wriothesly tient tête aux compliments et aux avances, Mrs Barbill ne le quitte pas des yeux. A son arrivée une subite rougeur a coloré son visage. Des observateurs plus sérieux que les étourneaux qui l'entourent, remarqueraient avec quelle curiosité elle constate les hommages dont il est l'objet, et la jalousie que trahit son regard aussitôt que, de la part des femmes, ces hommages prennent des allures provocantes.

Ce fut seulement au bout d'un long quart d'heure

que le comte s'aperçut de la présence de Mrs Barbill. Il s'avança vers elle le chapeau à la main.

— Par le pied de Pharaon ! C'est bien à côté de vous que je me trouvais l'autre jour chez Pimlico?

— En effet, répondit Mrs Barbill, se mettant en cet état de défense particulier aux femmes qui ne demandent qu'à être vaincues. Je remercie Votre Seigneurie de bien vouloir s'en souvenir.

— Moi, je me féliciterais de votre mémoire, si je ne devais ma réputation à ma frivolité.

— Votre Seigneurie se calomnie. Vous la devez encore à la façon dont vous avez su mériter l'amitié de notre reine et la reconnaissance des poètes.

— Sa Majesté vous ferait-elle des confidences?

— Je ne fréquente pas la Cour, mais je me tiens au courant de l'opinion.

— Et les poètes?

— Je me contente de les lire.

Durant ce court dialogue, Wriothesly dévisageait à nouveau la jeune femme qui, de son côté, fixait sur lui des regards dont le charme puissant l'enveloppait. Il comprit bientôt qu'elle cherchait à provoquer une de ces passe-d'armes où, à défaut de l'esprit, la beauté triomphe. Mais, pour ces sortes de combats, le comte de Southampton était armé de toutes pièces, aussi subit-il l'assaut, comme Leicester les charges irlandaises, avec une tranquillité souriante.

— Notre entrevue chez Pimlico, poursuivit Wriothesly, en prenant place près d'elle, m'a laissé un tel souvenir, qu'après votre départ, je me suis informé de vous. Je sais qu'on vous nomme Mrs Barbill, que vous vous plaisez à dissimuler votre personne sous un voile mystérieux. Dieu me garde d'y toucher! Je croirais froisser la tunique d'une de ces déesses que les Grecs inventaient sans les dénommer pour n'être point jaloux de leurs fidèles. Je solliciterai donc l'unique faveur de vous servir sans vous connaître.

Mrs Barbill, sachant déjà la valeur des propos légers, connaissait suffisamment le comte pour ne pas ignorer l'aisance avec laquelle il entretenait les badinages. Néanmoins le début lui sembla encourageant. Elle était en progrès sur la première escarmouche et si mince que fut l'avantage, il pouvait permettre à une coquette d'anticiper sur la victoire,

Le comte de Southampton entretint avec Mrs Barbill ce qu'on appelait alors à Londres un *chat*, et ce qui, en France, s'intitulera plus tard un marivaudage. Il développa ses grâces, mit en œuvre les ressources de son langage, tandis que sa partenaire dépensait sans compter les trésors de sa beauté savante et les habiletés de sa tactique féminine. A les voir discuter, se rapprocher, sourire, les habitués de la Maison de Porcelaine soupçonnèrent bientôt le sujet de la conversation, et l'influence de Mrs Barbill qui, d'ailleurs, ne dissimulait pas sa satisfaction.

Les femmes en était réduites à se demander quel hasard romprait l'entretien, quand parut un homme d'une trentaine d'années, au front large, aux yeux d'une mélancolique douceur, à la bouche un peu épaisse, entourée d'une barbe taillée en pointe. Il portait un pourpoint sombre rehaussé d'une collerette blanche, des chausses noires, et des souliers à boucles d'argent. Un manteau dissimulait la sveltesse de sa taille; il n'avait pas d'épée. Le nom de William Shakespeare circula. Pour n'être pas retentissants, ses succès lui consacraient déjà une réputation.

Wriothesly courut à lui, et après l'avoir embrassé :

— Venez, William, je veux vous présenter à qui me faisait oublier votre retard.

— Votre Seigneurie m'excusera, murmura Shakespeare, en se laissant conduire par le comte, le théâtre a ses exigences, et j'étais en conférence avec le Maître des Divertissements de sa Majesté.

La présentation eut lieu durant laquelle Shakespeare ne sut pas réprimer un geste de surprise tandis que Mrs Barbill trahissait un sentiment de malaise.

— Vous vous connaissez? interrogea Wriothesly.

— J'ai vu souvent, madame, au théâtre des Blackfriars, où nous nous sommes demandé à plusieurs reprises s'il fallait attribuer son assiduité à un amour exagéré des lettres ou à une inclination plus profane.

La réponse faite sur un ton léger, frisant l'impertinence, provoqua un sourire chez le comte qui regarda Mrs Barbill d'une façon voulant dire : « Vous seriez-vous moqué de moi? »

La jeune femme, prise au dépourvu, dissimula sa gêne sous un air de hauteur, et regardant Shakespeare comme une princesse à laquelle aurait manqué son page :

— Les comédiens de lord Chambellan ont, paraît-il, du temps à perdre, et je ne crois pas les avoir jamais autorisés à s'occuper de ma personne.

— Madame, répliqua Shakespeare, vous auriez tort de nous en vouloir. Je ne sache pas qu'une jolie femme ait à se plaindre d'occuper des artistes.

— Pendant que vous y êtes, continua-t-elle en accentuant son dédain, dites comme votre prince de Danemark, que mieux vaudrait pour moi une méchante épitaphe après ma mort que leur blâme pendant ma vie.

— Peut-être.

— Vous êtes tous autant de Bottoms qui s'imaginent pouvoir jouer indifféremment Pyrame, Thisbé, le lion... et le reste.

— Par Jupiter! vous connaissez mon répertoire?

— Assez pour constater l'inconséquence dont vous avez fait preuve en vantant dans *Hamlet* les histrions que vous ridiculisez dans *Le Songe*.

— Plaise au ciel, Madame, que votre cœur ne se contredise jamais!

Wriothesly comptait les répliques et s'en amusait. Mais cet amusement, — et Mrs Barbill était trop fine pour ne pas s'en apercevoir, — prouvait qu'un mot de Shakespeare avait suffi pour changer brusquement l'attitude du comte dont la légèreté s'accommodait mal d'un sérieux trop continu. Comprenant aussi que l'amitié unissant le gentilhomme et le poète la mettait en assez mauvaise posture, elle décida que le plus sage serait de céder la place. Mrs Barbill prétexta un rendez-vous oublié et s'esquiva en bravant les sourires indiscrets de l'entourage.

— Maintenant, mon cher William, donnez-moi des détails sur cette femme.

— Portez-vous son gant?

— Ma foi non. Je la trouve jolie et j'estime qu'elle vaut la perte de quelques heures. Voilà tout.

— En ce cas, c'est une coquette dont l'orgueil se plaît à dompter les gens en vue. Elle a cherché à s'emparer de Ben Jonson qui, heureusement pour lui, a préféré le vin de Canaries aux manœuvres d'une désœuvrée. Elle a longtemps roucoulé avec Dowland, son maître de musique, jusqu'au jour où il s'est aperçu du danger qu'il courait. Elle a mendié les bonnes grâces du duc de Leicester que les Espagnols ont accaparé à temps. Il y a quelques années, sans le désastre de l'Armada, elle jetait son dévolu sur le Roi Philippe. Mrs Barbill, monseigneur, appartient à la catégorie de ces femmes dont l'unique souci est de refléter les soleils levants. Si vous avez des vues sur elles, tenez-vous donc en éveil. Dominatrice de contrebande, elle ferait de vous son aide de camp, et vous porteriez ses couleurs comme un saltimbanque un cerceau enrubanné.

— Bah! répondit Wriothesly, qui prit Shakespeare sous le bras et sortit en chantonnant :

Ça se cueille, mon berger,
Ça se fane et ça se jette.

Vieille chanson qui atteignait l'âge de femme, quand la reine Geneviève d'Angleterre, l'épouse infidèle du roi Arthur n'était qu'une enfant.

II

Shakespeare ne disait pas toute la vérité.

Si les comédiens du théâtre des Blackfriars remarquèrent l'assiduité de Mrs Barbill, il n'y demeura pas indifférent, ainsi qu'en témoignent les renseignements pris sur elle. Il tenta plusieurs fois de l'approcher, la réputation de la belle ne pouvant désillusionner un homme à l'existence vagabonde et qui, pour nous servir des expressions qu'il emploiera plus tard : « faisait volontiers bon marché de tout, et commettait de vieux péchés avec de nouvelles affections ». Mrs Barbill, déjà énamourée du comte de Southampton, ne répondit pas aux avances. Son indifférence alla même jusqu'à piquer l'amour-propre de Shakespeare, pour laisser ensuite au fond de son cœur l'amertume d'un regret. Voilà pourquoi, la retrouvant chez Pimlico, en conversation avec Wriothesly qu'il aimait d'une amitié jalouse, il ne sut réprimer un mouvement, encouragé par l'attitude agressive de la dame.

Shakespeare, trop doux pour une longue rancune et rassuré, d'ailleurs, par le peu d'importance que le comte semblait attacher à l'aventure, l'eût peut-être oubliée. Il ne devait pas en être de même de Mrs Barbill. Quelques jours après, désireuse de savoir à quoi s'en tenir sur Wriothesly, elle se rendit dans tous les endroits où elle risquait de le retrouver. Elle fréquenta les théâtres, les combats d'ours, les assauts, les courses, et poussa ses investigations jusqu'à Saint-Paul.

En ce temps-là, la cathédrale de Saint-Paul abritait les rendez-vous des élégants, heureux d'y faire sonner leurs éperons, si fort qu'on dut créer des bedeaux, chargés de prélever sur ce nouveau tapage un impôt appelé *spurmoney* (l'argent des éperons) dont s'engraissèrent longtemps les chanoines. Elle y rencontra Wriothesly qui, adossé à la chaire, s'amusait au spectacle. Le comte se laissa aborder, mais ne s'inclina pas. Il répondit même aux questions de Mrs Barbill sur un ton cavalier. La jeune femme n'hésita pas à attribuer le changement à des propos qu'après la scène chez Pimlico, Shakespeare aurait tenus sur elle, et décida de s'en venger. Il lui vint aussitôt une idée diabolique : se faire aimer de Shakespeare en dépit de tout, de tous et au besoin de lui-même; l'affoler au point qu'il en souffrit, et quand il ploierait sous le joug lui infliger la pire des humiliations, l'abattre sous le poids de la plus cruelle des douleurs.

Elle écrivit un billet à Shakespeare, le priant de passer chez elle sous prétexte d'une communication de la part d'un éditeur de ses amis, en des termes laissant déjà supposer une capitulation. Shakespeare trouva Mrs Barbill assise devant son clavecin. Elle lui demanda la permission de terminer le déchiffrage d'un nouveau motet. Musicienne consommée, et sachant le poète sensible à la musique, elle y mit toute son âme. L'expérience transporta l'ami de Wriothesly qui se demanda si un cœur à ce

point accessible à la mélodie pouvait renfermer les mauvais sentiments soupçonnés. Trop attentive pour ne point constater l'effet produit, Mrs Barbill joua un autre morceau. Cette fois, le poète ressentit une admiration qu'il paraphrasera plus tard en s'avouant « jaloux des touches qui, dans leurs bonds agiles, battaient le tendre creux de la main de Mrs Barbill, tandis que ses pauvres lèvres à lui, avides de recueillir cette récolte, restaient toutes rouges de la hardiesse du bois (1) ».

Lorsque Mrs Barbill, eut terminé, Shakespeare se demanda, puisque la musique et la poésie s'accordent comme deux sœurs, pourquoi ils n'arriveraient pas à s'aimer. Il risqua même à ce propos une allusion qu'elle feignit de ne pas comprendre. Experte en amour, elle jugeait prudent de traiter son poète comme les fauconniers les oiseaux qu'ils n'apprivoisent pas en les rassasiant le premier jour. Elle le congédia après avoir obtenu la promesse d'une autre visite durant laquelle elle réciterait des vers de Spencer mis par elle en musique. Il n'y manqua pas. La jeune femme déploya de nouvelles séductions. Elle avoua n'être pas encore remise du soupçon pesant sur elle de fréquenter le théâtre des Blackfriars pour y chercher fortune, quand seule l'y attirait la beauté des œuvres ; regretta le hasard d'une rencontre chez Pimlico avec le comte de Southampton, plus apte à compromettre une femme qu'à l'aimer sérieusement; laissa entendre que son attitude un peu hautaine provenait d'un sentiment de jalousie, voyant l'auteur d'*Hamlet* l'objet de toutes les curiosités. Enfin, elle s'abandonna avec la rouerie d'une coquette, sachant graduer cet abandon de sorte qu'un amant satisfait fût réduit à espérer davantage.

Lorsque Shakespeare la quitta, Mrs Barbill put observer qu'il ne s'appartenait plus. En effet, sa modestie demeurait troublée; la naïveté de son cœur cherchait vainement à s'y reconnaître; l'amour le harassait (2).

Alors commença pour lui le supplice des belles âmes aux prises avec la passion que l'on désespère en la faisant attendre. Prisonnier dans des lacets de soie, il traduisit sa douleur en strophes imitées de Pétrarque chantant Laure, c'est-à-dire en sonnets, oubliant qu'ils portaient malheur. Il célébra la cruelle, la suppliant de le regarder, fut-ce comme un rien; d'user puissamment de sa puissance, mais de ne pas mettre d'art à le tuer; de ne pas accabler sa patience, jusqu'ici muette, de trop de dédains, de peur que le désespoir ne lui prêtât des paroles et que ces paroles n'exprimassent le ressentiment d'une douleur méprisée. Il essaya de la raillerie : « Les yeux de ma maîtresse n'ont rien de l'éclat du soleil » ; mais tremblant, de son audace mensongère, ne craignant pas de se démentir, il racheta cette raillerie par des aveux capables d'attendrir un monstre : « Mon amour est une fièvre altérée de ce qui l'alimente, se nourrissant de ce qui perpétue sa souffrance ! » (1

Et tandis que Mrs Barbill suivait la progression de cette douleur avec la satisfaction que doit éprouver le Diable à voir s'accumuler les péchés sur une jeune conscience; qu'elle s'amusait avec son patient comme une panthère avec sa proie, sûre de la discrétion de Shakespeare, elle retournait au comte de Southampton facile à rejoindre et plus que jamais décidé à la traiter comme une aventurière. Mrs Barbill contint la révolte de sa vanité blessée, et consentit à jouer auprès du gentilhomme le rôle d'une femme ne demandant qu'à satisfaire un caprice, sa durée fut-elle éphémère. Il lui promit de profiter aux besoin de l'occasion. La promesse, jetée en aumône, porta une dernière atteinte à l'orgueil de la jeune femme. Elle reçut la blessure sans sourciller, sachant quel baume lui réservait la vengeance.

Quelques jours après, on inaugurait à Londres une institution intitulée « le Nid d'Amour », sorte d'académie de femmes qui, dédaignant les fadaises du monde, décidaient de se réunir pour protester contre la vanité des choses et sacrifier exclusivement aux belles-lettres. Un siècle plus tard nous les appellerons des Précieuses ou des Femmes savantes. Sans demeurer étrangères à ce qui se passait, soit à Bath, soit à Salisbury, elles se vantaient de descendre dans les profondeurs de la politique, au point de distribuer des brevets aux ministres, et de s'élever jusqu'aux plus hauts sommets de l'art, ce qu'elles avaient déjà fait en consacrant quinze soirées à la critique de la *Mort d'Arthur*. Elles disputaient aussi sur la Divinité, ne reculaient pas devant les mathématiques, se heurtaient même à la philosophie.

Il est facile de s'imaginer le bruit que fit l'ouverture de ce Nid, et le monde qui y courut parmi les gens de la haute société londonnienne. Mrs Barbill ne manqua pas de s'y rendre. La première personne qu'elle aperçut fut le comte de Southampton qui y attendait l'occasion promise, et auprès duquel elle fit semblant d'être poussée par la foule. A ce moment, au discours d'une académicienne représentant les femmes de la Cité comme des ogresses passant leur vie à dévorer des chapons et à boire des vins généreux, répondait la femme d'un marchand de Ludgate, dépeignant les fidèles du Nid d'Amour sous les traits de vieilles coquettes affublées

(1) Sonnet 128.
(2) Sonnet 36.

(1) Sonnets 36, 39, 40.

de perruques confectionnées avec des attaches de souliers, mâchant à l'aide de râteliers fabriqués dans le quartier des Blackfriars, et roulant des yeux maquillés dans Silverstreet. L'assistance s'amusait. Wriothesly riait autant qu'il était permis. Mrs Barbill partagea son hilarité et de leurs deux rires résulta un serrement de mains qui les mit d'accord. Le soir même, Mrs Barbill attendait chez elle le comte de Southampton et, tenant sa vengeance, écrivait à Shakespeare : « Venez après minuit ».

Ce fut pour notre poète une éclaircie dans son ciel. Prince des penseurs, pauvre d'argent, il voulu payer d'avance les joies que lui réservait sa maîtresse d'une immortalité de gloire et passa le reste de la journée à écrire un nouveau sonnet renfermant le trop plein d'un cœur enivré. A l'heure convenue, il courut chez la belle, frappa à la porte. Ce fut elle qui vint lui ouvrir.

— Qui est là ?

— William Shakespeare.

— Trop tard ! Le comte de Southampton a pris la place.

III.

Mrs Barbill visait au cœur.

Le coup porta.

Shakespeare, étourdi, revint à lui pour mesurer l'étendue de sa douleur. La misérable lui opposait un rival, et ce rival était Wriothesly, son ami, son frère, son autre lui-même, le lord de son cœur ! Etait-il au courant de la situation ? S'était-il sciemment improvisé le complice d'une aussi cruelle déception ? Il repoussa le soupçon. Victime de la duplicité d'une coquette et d'une méchante, Wriothesly avait certainement trahi l'amitié sans le savoir. Et, dans la bonté de son âme, convaincu de la peine qu'éprouverait son ami quand il saurait avoir été un aveugle instrument de souffrance, Shakespeare ne songea plus qu'à cette peine.

— O femme ! se dit-il, maudite sois-tu pour la double blessure que tu auras faite à mon ami et à moi ! N'était-ce pas assez de me torturer sans qu'il fût encore asservi à ta servitude ? Tes yeux m'avaient enlevé à moi-même, et voilà que tu accapares mon autre moi-même. Il fallait continuer de m'empoisonner dans le cachot de ton cœur d'acier, mon pauvre cœur aurait servi de caution à celui de mon ami !

Et quand il eut blasphémé contre Mrs Barbill, il s'arrêta, épouvanté de sentir qu'il l'aimait encore au point de se demander comme Troïlus si la Cressida qu'il surprenait dans les bras de Diomède, était bien Cressida. Il lui restait au cœur une croyance, une espérance si obstinément forte qu'elle infirmait la déposition de la vérité, comme si cette vérité n'avait que des fonctions décevantes créées seulement pour calomnier.

— Etait-ce bien Mrs Barbill ? Qu'on ne le croie pas pour l'honneur des femmes ! Songeons que nous avons eu des mères. Ne donnons pas à ces critiques obstinés, déjà enclins à la diffamation, un prétexte pour mesurer le sexe entier sur la règle de Mrs Barbill. Croyons plutôt que Mrs Barbill n'était pas là !

Et continuant de paraphraser son éternelle comédie dont il vivait plus que jamais les personnages :

— Ce n'était que la Cressida de Diomède ! Si la beauté a une âme, ce n'était pas elle ! Si les âmes commandent aux serments, si les serments sont des actes sacrés, si les actes sacrés réjouissent les dieux, ce n'était pas elle ! O folie du raisonnement qui plaide le pour et le contre ! Autorité contradictoire devant laquelle la raison peut se révolter, sans s'anéantir, et la folie passer pour la raison sans révolte ! Cressida est et n'est pas ! Mrs Barbill est et n'est pas ! En moi se livre un combat d'une nature étrange. Une chose inséparable se séparer contre le ciel et la terre ! Et dans la spacieuse brèche de cette division, ne pas trouver un orifice pour une pointe aussi subtile que le fil rompu d'Arachné ! Evidence aussi forte que les portes de Pluton. Les liens célestes sont dispersés, rompus ! Et c'est par un simple nœud que les morceaux de sa fidélité, les débris de son amour, les restes dégoûtants de sa constance rouillée sont attachés à Diomède !

Mais, en reprenant instinctivement le chemin de son logis, il se disait encore que ce Diomède là, il ne pouvait pas le haïr, publier sa trahison involontaire en « caractères aussi rouges que le cœur de Mars enflammé par Vénus ». Puisque ce Diomède-là, était Wriothesly !

Un mois après, Wriothesly rendait visite à Shakespeare.

— Ah ! ça, Will, que se passe-t-il ? Que devenez-vous ? Votre muse est-elle si jalouse qu'elle vous fasse oublier vos amis ? A moins qu'il s'agisse de quelque amourette ? Hein ? Grande dame ou Jeanneton ?

— Votre Honneur veut apparemment plaisanter. C'est peut-être moi qui serais autorisé à la soupçonner de quelque infidélité à mon égard.

— J'en conviens et je m'en accuse, répondit le comte d'un ton dégagé. Vous souvenez-vous, *mio caro*, de cette Mrs Barbill que nous rencontrâmes à la Maison de Porcelaine, et avec laquelle, Dieu me pardonne, vous engageâtes une escarmouche ? Un poulet de printemps dont l'été a fait pousser les plumes. Habituée aux secrets amou-

reux, ça vous transporte en un clin d'œil dans les jardins d'Adonis et les vallons de Tempé. A certains moments, possédant l'expérience des hommes, sachant qu'on les nourrit mieux picotin par picotin qu'à mangeoire pleine, ça ira jusqu'à vous donner des indigestions de tendresse. J'en mourais le mois dernier, si au moment où l'indigestion menaçait, un rival n'était venu à propos frapper à sa porte. Le ciel l'en récompense! Je lui dois d'être encore très gaillard aujourd'hui!

Une immense joie se serait emparé de Shakespeare, qui ne pouvait plus soupçonner le comte de complicité; mais du même coup, son amour se sentit atteint si douloureusement qu'il en pâlit.

— Qu'avez-vous ? demanda Wriothesly, en posant familièrement la main sur l'épaule du poète.

Shakespeare le conduisit vers sa table, et lui montrant des feuillets épars.

— Lisez ! murmura-t-il.

Le comte lut les *Sonnets*. A mesure qu'il avançait, une vive agitation se peignait sur sa physionomie. Des larmes arrosèrent son visage.

— Ah! Will! que tu as dû souffrir! Et maintenant, tu vas me détester!

— Votre Seigneurie, répondit tristement Shakespeare, en désignant à nouveau les sonnets, a oublié de parcourir le quarante-deuxième.

Wriothesly lut à haute voix :

Non, qu'elle soit a toi ne fait pas ma douleur.
(Ma blessure pourtant ne s'est pas refermée)
Ma souffrance est de voir que sa main d'oiseleur
M'a pris ton amitié, toute ma renommée !

Je ne vous en veux pas de mon double malheur.
Tu l'aimes, ton ami l'ayant beaucoup aimée,
Elle me trompe afin, ô doux ensorceleur,
Que tu saches pourquoi mon âme en fut charmée.

S'il faut que je te perde, elle en fera profit.
Si je la perds, c'est toi qui gagnes à l'échange.
Si je vous perds tous deux, Dieu fit bien ce qu'il fit.

Et ce qui vous absout me console et me venge.
C'est que ne faisant qu'un avec toi dans ce jeu,
En t'aimant, elle doit m'aimer encore un peu.

— O poète ! s'écria le comte de Southampton, pourquoi geindre comme des mendiants à la Toussaint ! Mrs Barbill nous trompait tous deux avec un laquais. Autant en emporte le vent, et viens chanter avec moi sous le houx vert !

Ce jour-là, Shakespeare but déraisonnablement, mais par la suite, il écrivit d'autres sonnets, sans se douter que sa consolation servirait à sa gloire.

GEORGES DUVAL.

AUTOUR DE PAUL ARÈNE

—

LA PROVENCE — LES PROVENÇAUX SISTERON ET SES HABITANTS

LA PROVENCE.

Des rochers nus se découpant avec trop de netteté sur un ciel de lumière éblouissante, des champs caillouteux et arides, du soleil, du vent, des orages, — des insectes et des parfums, voilà la Provence, toute la Provence montagneuse des Alpes (1).

Ce n'est plus la côte pittoresque dont le reflet traîne dans l'eau tiède et bleue, ni la vallée où bondit le Rhône, mais une région desséchée et ardente, faite de violences et de contrastes.

Elle est soumise à la magie toute-puissante du soleil. Ici il règne en maître; le sol craquelé se tend encore vers sa morsure, il roussit et brûle les feuilles qui vont mourir au pied des arbres, tapis somptueux et épais, sous lequel on sent frémir toute une vie mystérieuse d'insectes invisibles; — il fleurit les rocs les plus arides de plantes odorantes, genêts d'or, lavandes pâlies, mignons œillets roses, dont l'arome, violent comme le bleu du ciel, grise et étourdit. Ses rayons vêtent les montagnes, l'eau des torrents et les cailloux secs de leur lit trop large d'azur, de pourpre et d'or, tandis que vibre dans l'air alourdi de parfums le crissement exaspéré des cigales, ivres de chaleur et de lumière.

Et dans les défilés étroits se rue, plus furieux, le mistral déchaîné, qui tord et déracine les arbres, fait trembler les murs croulants des vieux villages haut perchés, pour venir se briser toujours au pied des roches impassibles.

Ici, la terre connaît la beauté tragique des orages grandioses, les roulements prolongés du tonnerre qui se répercute d'écho en écho, tandis que les éclairs illuminent d'une clarté livide la montagne sombre et menaçante, la campagne noyée.

Au creux des rocs et au sommet des crêtes s'amoncellent l'hiver neiges et glaçons, qui bientôt changés en torrents boueux, dévaleront les pentes rapides.

Là, des aspects très divers se trouvent réunis, et les impressions qu'ils laissent sont doublées par leur opposition. Ailleurs, on trouve des printemps plus doux, des montagnes plus hautes, des glaciers plus étendus, nulle part peut-être, davantage de

(1) Celle qu'Arène désigne et limite ainsi : « Cette partie du terroir provençal... qui s'en va, remontant la Durance en pleine montagne, de Mirabeau à la frontière du Dauphiné ».

sensations que n'en donne la Provence. Sa nature toujours mobile, émeut, grise ou accable, mais jamais ne laisse indifférent. Ardente et impétueuse, elle se saisit des êtres, leur enlevant jusqu'à la faculté de penser, ne laissant plus que celle de sentir; et fait de nous des choses vibrantes au milieu de la fascination des choses.

Pays à la fois méridional et montagneux, il sait être l'un et l'autre intensément. A l'exagération de ses caractères et à leur contraste tient toute sa beauté.

Les Provençaux.

Sur cette terre sont venues vivre des races différentes, mais toutes méridionales, sous lesquelles l'antique élément celtique ou gaulois a presque disparu.

Des Hellènes d'abord, puis les Latins qui ont laissé de nombreuses traces, débris de panthéons ou d'arcs de triomphe, inscriptions gravées sur des rochers, dans quelque coin de montagne.

Et plus récemment encore, en plein moyen âge, des Maures répandus bien au delà de la montagne qui porte leur nom, s'établirent dans le pays et arrivèrent à se fondre dans la population, malgré la guerre acharnée que les gens du pays firent à ces infidèles.

De ces races est issu le Provençal des Alpes, non pas simple résultat d'un mélange de peuples, mais en quelque manière fondu et recréé par la nature. Nulle part plus qu'ici, le pays n'a agi sur l'habitant, celui-ci est en quelque sorte né de son sol; comme la cigale, il aurait quelque droit à se dire autochtone.

Aussi une harmonie étroite existe-t-elle entre la Provence et l'homme créé par elle et pour elle; hors de chez eux les méridionaux des Alpes sont dépaysés; les étrangers qui, sur la foi des guides visitent la région, n'y comprennent rien.

Généralement, les qualités de ce montagnard sont celles que l'on peut attendre d'un méridional. Il a la gaieté de son pays joyeux, du soleil plein le cœur et la tête, une grande chaleur d'âme et d'imagination. Il prend la vie comme elle est, sans chercher au delà, volontiers et ingénument philosophe; railleur et guoguenard, il s'amuse de tout et de lui-même. Mais, vivant sur un sol rude et ingrat, il a acquis, par sa lutte incessante pour la vie de chaque jour, beaucoup de sens pratique et une grande énergie. Indolent s'il le peut, il sait, quand il le faut, devenir travailleur, et qu'il vise un but, il y parviendra.

Mais sur des éléments si divers, la Provence ne pouvait agir de même. Aussi deux types se sont-ils formés, possédant quelques traits communs, au demeurant assez dissemblables.

L'un, c'est celui que je viens de décrire, celui que Jean Aicard peignit sous le nom de Maurin des Maures (1) car l'Estérel, c'est encore les Alpes; l'autre, eh bien! l'autre, ce serait Jean des Figues (2) si le délicat analyste que fut Arène avait bien voulu assurer et préciser les traits un peu flottants de ce personnage, son propre portrait.

Il est plus intéressant peut-être, ce Provençal-là, presque inconnu, et qui prête moins à la raillerie que l'autre, celui dans lequel il y a toujours un peu de Tartarin. Il s'est volontiers soumis à la nature, la laissant le pénétrer délicieusement de sensations sans cesse renouvelées. Ardent et enthousiaste, à ces deux qualités il en joint une autre, il est poète. Ne lui demandez pas comment ce don lui est venu, il vous répondrait comme Arène : « en écoutant chanter la cigale »; et ce serait vrai; de naissance il possède le don de l'harmonie et sait, avec des mots, faire de la musique.

De nerfs plus affinés, il sent mieux son pays, n'en reste pas à l'impression générale de large gaieté, mais sait pénétrer jusqu'à la tristesse vague qui se dégage parfois des midis accablants ou des lourdes soirées d'été, lorsque les oiseaux et les cigales s'étant tus, le silence immense et parfumé n'est plus traversé que par l'appel lugubre de la chouette et le croassement lointain et navré des grenouilles. Pour celui qui a senti cela, un peu d'ombre voile le grand jour; les vieux murs écroulés sont autre chose que prétexte à des jeux de lumière : les vestiges d'un passé mort qui fut peut-être beau; pour celui-là encore, le soleil n'est pas seulement le mûrisseur de fruits, mais le créateur de mirages qui embellissent un instant la réalité.

Paul Arène fut ainsi. Il demeure le Provençal parfois joyeux jusqu'à une gaieté assez grosse, mais qui, mélancolique un peu et poète souvent, sait aussi vers le soir comprendre et chanter comme il le fit un jour, la mort en beauté des cigales (3).

Sisteron.

De très loin, suspendue au flanc d'un rocher qu'isole un cirque de montagnes, on aperçoit la petite ville. Tout au sommet, perché comme un nid d'aigles, son fort se dresse hardiment, puis les toits irréguliers dégringolent le versant, s'étagent jusqu'à la Durance. Celle-ci, rongeant peu à peu la

1) Cf. Jean Aicard, *Maurin des Maures et* [illegible] *Maure*.
2) Cf. Paul Arène, *La Guerre* [illegible]
3) Cf. *La Mort des Cigales*.

pierre, a fini par creuser un lit profond qui sépare de la citadelle l'étroit faubourg de la Beaume, quelques maisons groupées autour de l'ancien château de la reine Jeanne.

Situé à la limite extrême de la Provence, par une de ses portes Sisteron ouvre sur le Dauphiné : à cette position sans doute, la ville doit d'avoir été jadis un point stratégique, forteresse aujourd'hui déclassée, montrant encore avec orgueil quelques vieilles tours massives que reliaient des remparts, maintenant disparus ou en ruines.

Singulière physionomie, celle de ce petit pays. Une rue tortueuse appelée (probablement par antithèse) rue Droite, le traverse dans toute sa longueur. Là et sur les deux grandes places, marquées l'une par la mairie et l'autre par l'église, sont construites les maisons bourgeoises, les boutiques florissantes. Puis, à droite et à gauche, grimpant vers le fort d'un côté, descendant sur la Durance de l'autre, voici les deux quartiers paysans, la Coste, Bourg-Reynaud.

Avec leurs andrônes (1) étroites, avec leurs étables où fraternisent l'âne et le cochon, ces deux richesses traditionnelles des Sisteronais, avec souvent encore devant la porte le classique tas de fumier où picorent les poules, c'est eux qu'il faut voir et non pas la longue rue banale bordée d'hôtels, de garages et de cafés « à l'instar de Paris ». Là s'est réfugié le peu de pittoresque et de couleur locale que possède encore une bourgade située sur la route nationale de Grenoble à Nice, étape obligatoire des automobilistes sillonnant la région,

Site historique d'ailleurs, où l'on montre encore la lourde porte du Dauphiné au fronton crénelé, qui s'ouvrit un jour devant Napoléon revenu de l'île d'Elbe. Et d'autres souvenirs plus anciens et souvent légendaires abondent. Ce sont les trois visites célèbres que François Ier fit à Sisteron; au fort, la chambre où fut enfermé au XVIIe siècle un certain prince Jean Casimir de Pologne, avant son transfert au donjon de Vincennes; à la Beaume, c'est le château de la reine Jeanne qui aimait, dit-on, Sisteron et y vécut; il n'est pas une pierre, pas une touffe d'herbe qui n'ait son histoire ou son conte dans les champs environnants. Ouvrez l'œuvre d'Arène, et sous des noms divers, dans tous ses récits provençaux, sinistres ou joyeux, vous retrouverez Sisteron, sa campagne et ses habitants.

Ceux-ci se divisent encore très nettement en plusieurs classes qui se jalousent, se dédaignent et fusionnent rarement. Ce sont les bourgeois, les artisans et les paysans.

Les premiers sont, en plus des fonctionnaires, tous ceux qui vivent de professions libérales, médecins, avoués, notaires... : généralement du pays et propriétaires de terres affermées qu'ils habitent une partie de l'année, visitent souvent; donnant volontiers un coup d'épaule au fermier, s'il s'agit de rentrer le foin quand la pluie menace ou de vanner tout le blé épandu sur l'aire avant le soir.

Les artisans sont les petits boutiquiers, les petits industriels du pays. Les hommes ne portent plus la blouse, mais le veston, ils sont bijoutier, libraire, épicier, voire même aubergiste ou cafetier; les femmes exercent les professions de couturière, modiste..., ou simplement s'occupent du ménage et le soir, réunies à cinq ou six sur le seuil des portes, bavardent en ravaudant leurs hardes.

Quant aux paysans, qui forment le gros de la population, ce sont les plus intéressants. Ils habitent dans la ville des endroits réservés, ceux que j'ai nommés, La Coste et Bourg-Reynaud. Levés dès l'aube, ils s'en vont aux champs, tirant la chèvre enchaînée, outils et vivres chargés sur le dos de l'âne, car tout Sisteronais qui se respecte possède un de ces ânons d'Afrique, bruns ou gris, aux longs yeux doux, comme voilés de larmes, et qui à l'automne traversent la ville en troupeaux.

Tout le jour le paysan travaille, non comme journalier, mais à son petit bien, car il est propriétaire et sait tirer un parti merveilleux du moindre lopin de terre, y faisant pousser de beaux légumes et des fruits savoureux, que la femme vendra sur la place du marché, chaque samedi matin.

Tel est l'aspect du pays que Paul Arène connut tout enfant, tels sont ses habitants.

De ceux-ci, ses parents, ses premiers compagnons ne diffèrent point; dans celui-là l'écrivain devait trouver son milieu prédestiné. Et la vie qu'il y mena était bien faite pour qu'un tempérament d'artiste et de poète puisse se développer librement et retirer de sa terre natale tout l'enseignement qu'elle contenait.

LA FAMILLE ET LA NAISSANCE DE PAUL ARÈNE

Si l'on veut essayer de déterminer l'origine ancienne des ancêtres de Paul Arène, leur race primitive, plusieurs hypothèses se présentent.

L'ayant tenté, j'ai obtenu les renseignements suivants :

Le nom d'Arène, comme d'autres chez nous, indiquerait une origine Latine.

D'autre part on retrouvait m'a-t-on dit, sur le visage de son père, les traits du masque Grec; et

1 Rues taillées en escaliers et à demi couvertes par de grands arceaux en ogive maintenant les murs des vieilles maisons, et parfois supportant eux-mêmes une autre demeure, ce qui transforme la rue en tunnel. (Voir PAUL ARÈNE, *Jean des Figues*. Chapitre III.)

l'écrivain lui-même aurait conservé tout au moins un cerveau d'Hellène. Peut-être, plus simplement, avait-il fait de bonnes humanités.

Mais son portrait, avec les yeux sombres, la barbe fine et crêpée, le teint très brun, évoque plutôt une physionomie de bel Arabe, au type très pur.

Du reste, lui-même se reconnaissait volontiers des origines barbaresques; et toujours il eut un faible pour ces ancêtres possibles et les traces que leur civilisation plus raffinée, leur art plus original, leurs légendes plus poétiques, imprimèrent sur la Provence du xe et xie siècle (1).

*
* *

Ses parents étaient de braves gens, dès longtemps établis dans le pays.

Originaires, dit-on, de la Corse, c'est en passant par le Var, que ses ancêtres paternels vinrent à Sisteron où ils s'arrêtèrent.

Quant aux aïeux de la mère d'Arène, les Garoute-Lagrange, ils avaient toujours vécu là, et des légendes sanglantes, remontant à la Révolution, des récits de meurtres et de trahisons entre républicains et royalistes apparentés, sombres histoires oubliées aujourd'hui, circulaient encore sur eux au temps de l'enfance d'Arène, qui les entendit conter et s'en souvint (2).

Un peu plus tard en 1815, l'un d'eux eut, paraît-il, l'honneur d'offrir une hospitalité de quelques instants à Napoléon. La maison a changé de mains depuis, est devenue une simple auberge, où l'on loge les voyageurs d'importance dans : « La chambre de l'Empereur ».

Et, dernier souvenir historique, l'un des contes d'Arène relate l'arrestation authentique, en 1851, d'un de ses grands oncles, que ses opinions trop ardemment républicaines avaient rendu suspect (3).

Tout prosaïquement, la dernière descendante de la famille Lagrange, morte depuis, exerça jusque vers 1896 ou 1898, le métier paisible de marchande de vaisselle sur la Grand'Place.

*
* *

Lors de la naissance du petit Paul, son père, Adolphe Arène, cumulait plusieurs professions.

La principale était celle d'horloger-bijoutier. Il avait à ce titre la grave responsabilité de remonter et d'entretenir l'horloge de la Grand'Place.

Innombrables sont les mésaventures que lui valut cette fonction. Plus d'une fois notamment, ayant oublié dans sa serrure la clef de la porte qui donnait accès dans la tour de l'horloge, il se trouva emprisonné par les soins de quelque gamin facétieux.

Peut-être fût-il aussi le fantaisiste éleveur dont parle Arène (1) qui pour utiliser la tour de l'horloge y logeait ses pigeons.

Un moment peut-être, Adolphe Arène entretint avec l'aide de sa femme, Reine Lagrange, elle-même modiste de son état, une guinguette au nom prétentieux de Café du Commerce, mais ce n'est pas certain, et a peu d'importance.

Les parents d'Arène appartenaient donc tous deux à la classe dite « des artisans » dans le langage du pays. Mais, comme tout bon Sisteronais, ils possédaient un âne et un coin de terre, les Oulettes, champ caillouteux, qu'Arène décrivit dans *Jean des Figues*, et qu'ils cultivaient à moments perdus.

Quant à ce fameux cousin Mitre, dont la malle reléguée au grenier devait exercer sur ce même *Jean des Figues* une telle influence, je n'ai pu recueillir aucun renseignement sur son existence, probablement fictive.

Arène, interrogé à ce sujet par des amis, assura que ses parents possédaient bien une malle dont le mystère hanta son imagination d'enfant, seulement, elle était l'héritage non pas d'un cousin ayant vécu à Paris, mais d'un oncle d'Amérique, espèce fréquente dans le pays, l'humeur aventureuse des Sisteronais ayant poussé beaucoup d'entre eux, à tenter la fortune dans un lointain exil.

Paul Arène ne naquit point auprès d'une source, au pied d'un figuier, comme son héros (2), mais ainsi que lui, c'est par un beau jour de soleil qu'il vint au monde, le 26 juin 1843.

La maison qui abrita ses premiers jours et toute sa jeunesse existe encore. Etroite et haute, elle se dresse dans une des ruelles en pente qui descendent vers la Grand'Place, dans un des quartiers « aristocratiques » de la petite ville.

Pendant longtemps rien ne distingua de ses voisines la façade derrière laquelle vécut Arène. Puis un jour les Sisteronais s'avisèrent que ce compatriote « qui avait écrit dans les journaux » était une gloire locale. Une plaque bleue, assez semblable à celles du Touring-Club, fut commandée qui portait ces mots :

LE POÈTE PAUL ARÈNE
EST NÉ DANS CETTE MAISON
LE 26 JUIN 1843

(1) Cf. *La Chèvre d'Or*, chap. II.
(2) Cf. *L'arrestation du trésor*.
(3) Cf. *Les pigeons au sang*.

(1) Cf. *Les Cent-Jours*.
(2) Cf. *Jean des Figues*, chapitre I.

On l'apposa sur le mur. M. Joseph Reinach, alors député de la région, prononça un discours en l'honneur du poète, et depuis, les concitoyens de celui-ci possèdent leur « maison célèbre ». Ils n'ont pas encore songé à la transformer en Musée.

Plus tard, l'écrivain acquit un autre logis plus clair et plus vaste, qu'habitèrent avec lui son frère et sa sœur. Les discussions auxquelles donnaient sans cesse lieu les servitudes inaliénables et bizarres pesant sur cet immeuble comme sur maintes propriétés Sisteronaises, sont encore dans la mémoire des voisins.

Dans la *Chèvre d'Or* (1), Paul Arène fait allusion à un droit de passage qui existait réellement chez lui, et je ne suis pas bien sûre que, plus observateur que respectueux, il n'ait pas pris comme original de la bougeonne Saladine, sa sœur Isabelle, d'humeur peu endurante et volontiers querelleuse, à en croire la chronique.

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE D'UN PETIT SISTERONAIS

Paul Arène eut le bon goût de ne pas être un enfant remarquable, une manière de petit prodige. Il ne se trouva nul maître d'école, nul vieux lettré indigène, pour lui prédire de nobles destinées; on ne rapporte sur son compte aucune anecdote digne d'exciter l'admiration de la postérité. Mais fils d'artisans Sisteronais et semblable aux gamins de son âge, il vécut comme eux tous.

Ils s'élèvent à peu près seuls, courant tout le jour au grand soleil des champs ou dans les ruelles sombres des vieux quartiers. Les cheveux bouclés, avec de beaux yeux sombres, brillant dans un visage bruni et mal débarbouillé, ils ressemblent davantage à de petits romanichels qu'une troupe de bohémiens aurait oubliés en passant, qu'à des enfants Français.

Vagabonds dans l'âme, abandonnés à eux-mêmes et à la Providence, ils mènent une vie exquise.

Sisteron, d'ailleurs, est le véritable paradis des gamins, avec ses vieux remparts croulants, habités de lézards, où l'on trouve de si bonnes cachettes dans les pierres et les broussailles; avec son pré de foire en pente raide, bien agréable, pour faire, l'hiver, des glissades sur la neige gelée; avec ses andrônes voutées, qu'on dirait couvertes tout exprès pour servir d'abris, les jours de pluie.

Il y a maintes distractions intéressantes pour les petits dans ce bienheureux village; il suffit de le parcourir pour avoir une idée de ses attractions, plus abondantes que celles de n'importe quelle Kermesse Flamande.

Les bohémiens d'abord : Sous cette étiquette dédaigneuse, les braves Sisteronais englobent les ambulants de tous métiers et de toutes races qui parcourent la région, au hasard des foires et des fêtes locales. Sur une grande place ombragée de platanes, entre l'église et les vieilles tours, campent avec leurs roulottes, les nomades, vanneurs, rétameurs et surtout maraudeurs.

C'est probablement parmi eux qu'Arène trouva le modèle de Roset, la jolie et sauvage fillette qu'aima Jean des Figues (1).

Ces bohémiens, que d'intérêt ils excitent!.. On les suit lorsqu'ils vont de porte en porte offrir leurs corbeilles d'osier tressé, on vient les regarder tandis qu'ils cuisent la soupe, sur un foyer improvisé, entre deux grosses pierres; mais il faut se tenir très loin, car il paraît qu'ils volent les petits enfants pour les vendre à des saltimbanques.

Tout de même! ça doit être bien amusant de courir les grandes routes avec une maison roulante qui vous suit!... C'est comme les petits colporteurs qu'on croise dans la rue Droite, et qui vont de village en hameau, poussant devant eux une petite voiture où se trouvent tant de choses de prix : des sifflets, des aiguilles, des savons parfumés!... en voilà encore qui sont heureux!

Et devant tous ces vagabonds, l'âme des Arabes nomades, sommeillant chez maint petit Sisteronais, se réveille.

Alors, pour se donner des impressions de voyage un matin de printemps, on cherche la maraîchère qui parcourt les campagnes, échangeant des articles d'épicerie contre les primeurs qu'elle revendra le lendemain sur la place du marché, et quand on est un petit garçon audacieux, on demande à la brave femme de vous prendre sur sa voiture à bâche — on se fera tout petit, on l'aidera à porter ses paniers... — Quelle joie si elle consent! Toute une journée à se promener, traîné par un âne, voire même un cheval quelquefois, qui trotte, mais qui trotte si vite... il y a de quoi rendre les camarades envieux pendant des mois.

Les vieux quartiers aussi sont intéressants. D'abord le Bourg-Reynaud où les savants locaux prétendent retrouver les procédés de construction, familiers aux Arabes : fenêtres en ogives, voûtes à plein cintre, blasons peints sur les murs décrépits. Ce n'est du reste pas l'intérêt historique de ces ruelles en pente qui séduit les gamins, mais celui plus immédiat, et surtout plus à leur portée, des habitants.

(1) Cf. *La Chèvre d'Or*, chapitre XIV. — *Le passage d'âne*.

(1) Cf. *Jean des Figues*, chapitres IX et suivants.

C'est là, dans un coin bien abrité, d'où sans doute son nom de Fons-Chaude, qu'on est sûr de trouver le vieux fileur de chanvre, le père Moulet, plus communément nommé, on ne sait trop pourquoi, si ce n'est que tout le monde a son sobriquet à Sisteron, l'ermite de Champ-Blanquin. En voilà un brave homme! paresseux comme un lézard d'ailleurs. Quand il fait soleil, « ce serait péché de rester assis derrière un métier », aussi les jours de beau temps, il ne travaille point, et pas davantage quand il pleut, « vu que, comme chacun sait, l'humidité raidit le chanvre et les cordes »; en revanche, il est toujours prêt à bavarder et à raconter des histoires; il en sait de si belles! personne ne connaît comme lui les vieilles légendes du pays.

Un peu plus loin, entre la Valaye et la Longue-Andrône, près du café de la « Perle », on rencontre souvent le viel Anseaume, le bon ivrogne qui se grise de vin nouveau (1). Et qu'il est drôle quand il a « son coup de trop », chantant, titubant et roulant des yeux furibonds à l'adresse des enfants qui se moquent de lui.

Puis, au pied des maisons bâties en contre-bas, appuyées à des pentes rapides, en levant le nez vers un troisième étage, comme c'est amusant de voir à la fenêtre Cadichon ou Blanquet, noms invariables des ânes de Sisteron, qui, philosophe inaccessible au vertige, contemple le paysage.

Quand on a suffisamment exploré Bourg-Reynaud, dédaignant les quartiers bourgeois où l'on ne voit guère autre chose que des commères bavardes qui médisent du prochain en ravaudant sur le seuil de leur porte, on grimpe à la Coste.

Ici, les maisons sont couvertes de terrasses, — « comme à Alger » — affirment les gens instruits; mais de terrasses, qui du toit de l'habitation adossée au rocher, se prolongent, taillées à même dans la pierre.

En grimpant toujours, on trouve le fort. Après avoir admiré comme il convient les soldats faisant l'exercice, on gagne, un peu plus loin sur le plateau, des champs de culture abandonnés; — et pour cause, car rien ne pousse dans ces pierres que le soleil brûle de mai à novembre, sur une hauteur où le mistral souffle assez fort pour tout arracher; — mais avec la belle confiance de leur six ou sept ans les agronomes en herbe sèment à chaque printemps haricots et lentilles, qui jamais ne germeront.

(*A suivre.*) PAULE BASSAC.

(1) Cf. *Le Bon ivrogne*.

LE SENS POLITIQUE CHEZ LES JEUNES TURCS

La loi contre la politique dans l'armée dont s'est occupée un moment la Chambre ottomane semble être le signe d'un esprit nouveau parmi les dirigeants de la Jeune-Turquie. On comprend qu'en raison du rôle prépondérant que jouèrent les officiers dans le rétablissement de la Constitution, un certain nombre d'entre eux aient brigué des postes administratifs ou le mandat de député. Les conditions exceptionnelles où s'est trouvée la Turquie expliquaient leurs incursions sur le terrain politique, sans diminuer pour cela le danger qu'elles constituaient pour l'armée comme pour le pays ; la preuve en est dans la mutinerie du Monastir. L'empressement qu'a mis la Chambre à remédier une fois pour toutes à un dangereux état de choses indiquerait que les députés Jeunes-Turcs ont acquis un sens plus précis des réalités politiques.

Il ne faut pas oublier que, suivant l'ancienne tradition de la Turquie, la puissance ottomane reposait exclusivement sur l'armée. Tradition de conquérants bien malaisée sinon impossible à déraciner. Les budgets de la guerre depuis la révolution prouvent qu'aucune conception nouvelle de la grandeur de la nation n'a remplacé encore, chez les maîtres de Constantinople, celle qui, de tout temps, s'est confondue dans l'esprit des Turcs avec la puissance de l'armée. Sans doute le nouveau régime a besoin d'une armée bien organisée, mais la force de cette armée ne doit pas être accrue au préjudice des autres éléments constitutifs de l'Etat, ce que les réformateurs n'ont pas considéré. « Ils semblent avoir fait, comme on l'a dit, de l'art pour l'art ; ils ont envisagé la force militaire comme un organisme indépendant existant par lui-même et pour lui-même. » (1

Cependant certains ont voulu faire croire au sens politique des Jeunes-Turcs, et ont cité, pour exemple, la façon dont ceux-ci ont accueilli les représentations de la Russie et de l'Autriche, au printemps de 1911, ou encore leur conduite en Macédoine.

Un examen impartial de ces faits nous fixera sur la valeur d'une pareille opinion.

*
* *

On se rappelle le bruit que fit au mois de mai de l'année dernière, la démarche de M. Tcharykoff

(1) *La réforme militaire ottomane*. (*Questions diplomatiques et coloniales*, n° du 16 mars).

auprès de la Porte, quand Torghoud pacha menaça de s'en prendre au roi de Monténégro de ce que les Albanais-Malissores s'étaient réfugiés sur son territoire. Déjà pareille menace à un moment où la Russie soulevait des difficultés du côté de l'Orient était maladroite au premier chef, mais, si le gouvernement de Constantinople avait su mieux deviner le caractère de l'ambassadeur de Russie et son goût pour les rôles en vedette, il se fut hâté certainement de modérer l'ardeur juvénile du vainqueur des Malissores. Il faut avouer que le semblant de désintéressement de la Russie pour son protégé de Cettigné pouvait, à cette époque, tromper des hommes politiques même plus habiles ; à plus forte raison ceux de Constantinople devaient-ils s'y laisser prendre et voir dans cette quasi indifférence un encouragement à pousser en avant, au-delà de la frontière monténégrine, leurs troupes victorieuses. Ce ne fut alors qu'un immense cri de guerre dans tout le Monténégro. Comme au temps du pouvoir théocratique des *vladikas* ou princes-évêques, le peuple voulut courir sus aux infidèles et, deux siècles après que Pierre le Grand accordait au vladika Danilo Petrovitch sa puissante protection. Nicolas II intervenait encore en faveur de la Tsernagora.

Aux représentations de la Russie, le gouvernement ottoman et la Chambre, après s'être assuré réciproquement que la démarche courtoise de l'ambassadeur ne ressemblait en rien à une immixtion dans les affaires intérieures de l'Empire, protestèrent que la Turquie ne nourrissait aucune intention hostile à l'égard du petit royaume. « Que ferions-nous de ces rochers ? » répétaient les Turcs. Ils oubliaient que pendant cinq siècles, depuis la bataille de Kossovo en 1389, jusqu'en 1878 ils avaient tenté en vain de s'en emparer.

C'est à cette reculade que certains ont vu l'indice d'un sens politique avisé, alors qu'il n'y fallait *revoir* que la retraite prudente du conquérant qui se garde de prendre contact avec des forces trop supérieures aux siennes, tout en cherchant à s'illusionner, soi et les autres, suivant une coutume dont ne se départiront jamais les orientaux. Le fait d'hommes politiques avisés eût été de ne pas se mettre dans le cas d'être obligés de céder, mais, ici comme ailleurs, les jeunes Turcs s'étaient engagés dans une impasse dont ils ne pouvaient sortir qu'en revenant sur leurs pas.

Si l'on pouvait dénier à la démarche russe en faveur des Monténégrins tout caractère d'immixtion étrangère dans les affaires intérieures de l'Empire, il était difficile de contester ce caractère à celle de l'Autriche en faveur des Albanais sujets turcs. Le succès légitima pourtant la hardiesse du marquis Pallavicini.

Je me rappelle encore l'émoi d'un diplomate turc, ami intime des membres influents de l'Union et Progrès, lorsqu'on vit l'Autriche et la Russie exprimer leur volonté presque au même moment. Ce personnage redoutait une entente, voyait l'étau se resserrer et s'y sentait déjà pris; moins pittoresque, que l'image employée récemment par un ministre ottoman, « du fumeur turc assis sur un tonneau de poudre et qui songe impassible à l'heure où il ne lui restera rien de mieux à faire que de vider le contenu de sa pipe dans le tonneau », mais non moins expressives, sont les paroles qu'il me dit alors : « S'il faut en finir, soit! mais l'Europe s'en souviendra. Nous mourrons le couteau à la main. » Paroles fatalistes et qui ne manquent pas d'une certaine noblesse barbare, mais qui surtout montrent l'extrême inquiétude des Turcs à ce moment. Quelques jours après la démarche de l'ambassadeur autrichien, le Sultan accordait aux Albanais une amnistie générale. On se rappelle que cette amnistie fut proclamée dans le décor grandiose de la plaine de Kossovo, devant le tombeau du sultan Mourad, et que Mehemed V donna en même temps aux Albanais 30.000 livres turques pour payer les dettes de sang, 20.000 pour les œuvres de bienfaisance et les écoles. Là encore, plus avisé que le politicien qui n'avait pas su prévoir, le combattant cédait, mais par un beau geste cherchait une fois de plus à donner le change.

Voyons si l'autre exemple choisi par les apologistes de la Jeune-Turquie prouve mieux que le premier les qualités professionnelles de ses hommes politiques.

*
* *

D'après certaines personnes, les Jeunes-Turcs ont eu l'esprit d'abandonner en Macédoine l'absurde politique de leurs devanciers, qui consistait à favoriser les dissensions intestines des chrétiens, à les exciter à s'entretuer pour le plus grand bénéfice de l'Islam, et qui, dès lors, favorisait tantôt les bandes bulgares, tantôt les bandes grecques, suivant l'état des relations de Constantinople avec Sofia et Athènes. Aucune politique ne pouvait être plus néfaste au pays que celle-là, et il faut féliciter les gouvernants d'aujourd'hui de ce qu'un rapprochement s'est opéré sous leur règne entre les éléments grec et bulgare de Macédoine.

Voilà qui est fort bien, et les Jeunes-Turcs ne mériteraient, en effet, que des éloges s'ils étaient les auteurs conscients d'un tel état de choses; mais si l'on regarde de près, on s'aperçoit que le rapprochement en question fut favorisé par une commune infortune due précisément aux procédés des Turcs, et que c'est en ce sens seulement qu'on le doit à ces

derniers. Le *Temps* du 14 février écrivait à ce sujet : « En présence des défiances du nouveau régime à l'égard des nationalités non musulmanes et de ses tendances à restreindre les droits des Églises et la liberté de leur enseignement, Grecs et Bulgares sentirent le besoin de s'entendre pour l'organisation d'une défense commune... Les négociateurs écartèrent toute discussion sur les litiges proprement ecclésiastiques et scellèrent l'entente sur la base de la défense de deux nationalités orthodoxes contre les empiètements du nouveau régime et la théorie de l'ottomanisation des diverses races de l'Empire... Les prochaines élections pour le Parlement ottoman donneront à l'entente gréco-bulgare en Macédoine une nouvelle occasion de s'affirmer. Les Jeunes-Turcs font actuellement de grands efforts pour briser l'entente. Hadji Adil bey et Talaat bey, les deux ministres récemment nommés, ont promis au patriarche œcuménique un traitement de faveur s'il pouvait amener les Grecs à rompre l'union électorale récemment conclue avec les Bulgares et à voter pour les candidats du comité Union et Progrès. De son côté, le ministre des Affaires étrangères, Assim bey, eut avec le ministre de Bulgarie à Constantinople plusieurs entretiens, au cours desquels il a promis aux Bulgares six sièges à la Chambre, s'ils soutenaient les candidats Jeunes-Turcs dans certaines circonscriptions. Mais ni les Grecs ni les Bulgares n'ont accepté ces offres de rompre un accord qui seul peut leur assurer une existence possible dans l'Empire. »

Des informations aussi précises n'ont pas besoin de commentaires. Cependant, les apologistes ne se tiennent pas pour battus et proclament que contrairement à l'ancien régime, le nouveau, « afin de pacifier le pays, s'est employé à pourchasser les bandes et à désarmer les habitants. »

J'ai dit ici même (1) la façon dont j'avais vu, l'an dernier, « pacifier » l'Albanie. Un de mes confrères dont la compétence et la sincérité ne peuvent être mises en doute, M. Bourchier, depuis vingt ans représentant du *Times* dans la péninsule balkanique, télégraphiait à son journal, au mois de novembre 1910 : « Les sévices et les abus commis par le gouvernement ottoman, sur la population chrétienne, en Macédoine, pendant le désarmement, étant connus par les rapports détaillés des consuls étrangers, les révélations du député d'Uskub, M. Pavloff, faites à la Chambre des députés, au sujet des cruautés appliquées en Macédoine, n'ont nullement étonné les cercles politiques. M. Pavloff a déclaré que le nombre des personnes battues, en Macédoine, s'élevait à plus de 4.970. Suivant ma vérification personnelle, ce chiffre n'est pas éloigné de la réalité. C'est de cette manière que les Jeunes Turcs persécutent les chrétiens, tout comme le régime hamidien, et, afin de mieux tromper l'Europe, ils ont pris un masque constitutionnel ».

Après cela, peut-on sérieusement prétendre que l'application de la loi sur les bandes dont se glorifiait tant le nouveau régime, s'inspire uniquement d'un juste sens politique? Mais ce n'est pas tout. En même temps que sévissaient la bastonnade et les infâmes traitements à l'égard de tout ce qui n'était pas musulman, les Jeunes-Turcs, croyant avoir trouvé un moyen simple et ingénieux de résoudre la question Macédonienne, installaient en Macédoine les musulmans de Bosnie, d'Herzégovine, de Bulgarie, de Roumanie, et créaient la question « mouhadjire » qui fut jugée si dangereuse même par certains députés ottomans. L'installation de familles musulmanes à la place des chrétiens chassés de leurs demeures augmenta les mécontents ; en outre l'élément social généralement taré qui revenait ainsi dans le pays ajouta à l'insécurité et suscita des protestations et des vengeances de la part de la population, à tel point que le gouvernement, convaincu de sa maladresse, dut restreindre les avantages accordés aux *mouhadjiri* (1). Le baron Benko de Boinik, gouverneur civil de Bosnie-Herzégovine, me confirma, l'été dernier, à Sarajévo, l'exactitude de ces faits.

*
* *

La vérité, on le voit, est plutôt que les Jeunes-Turcs ont manqué jusqu'ici de sens politique. Dans d'autres cas encore que ceux que nous venons d'examiner, ce défaut est manifeste. Ainsi la faute primordiale causée par le désir inavoué, mais trop évident, « d'ottomaniser » purement et simplement les divers éléments ethniques qui composent l'Empire, fut l'application d'une centralisation administrative qu'aucune nécessité ne justifiait et vers laquelle aucun effort de populations ne tendait. Il est probable que tout citoyen de l'empire ottoman, quelle que soit sa race, se dirait volontiers ottoman, à la condition de pouvoir garder intactes sa religion, sa langue maternelle et sa nationalité d'origine. Il est également probable que toutes les provinces de l'empire obéiraient au gouvernement, à la condition de jouir dans leur administration intérieure d'une autonomie raisonnable ; mais trop enclins à copier servilement ce qui les séduit en dehors de chez eux, les Jeunes-Turcs n'ont pas songé « qu'un peuple ne choisit pas ses institutions

(1) Voir la *Revue Bleue* du 22 juin.

(1) Émigrés musulmans qui reviennent en Europe.

à son gré... Les institutions n'ont aucune vertu intrinsèque; elles ne sont ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes. Celles qui sont bonnes, à un moment donné pour un peuple donné, peuvent être détestable pour un autre. » (1) Que les vrais amis de la Turquie souhaitent à ses dirigeants beaucoup de tact, de réflexion, de bienveillance dans l'importation des réformes, afin que même les meilleures d'entre elles ne soient pas gâtées par une application défectueuse et maladroite.

*
* *

Si pessimiste que puisse être la conclusion à laquelle nous mène cette étude, il n'en est pas moins vrai que l'idée d'une loi contre la politique dans l'armée est, comme je le disais en commençant, le signe d'un esprit nouveau. Quoi qu'il arrive, le fait d'avoir songé à prendre cette mesure législative à l'occasion de la mutinerie de Monastir, dénote de la part des hommes politiques ottomans une conception plus exacte du pouvoir, l'intelligence et l'acceptation des responsabilités, enfin le sentiment que les incursions des militaires sur le terrain politique ne doivent pas infiniment durer. En un mot, il semble que les Jeunes-Turcs viennent de faire preuve pour la première fois de sens politique. L'an dernier encore ils se fussent sans doute contentés de faire châtier les mutins par les troupes restées fidèles. Aujourd'hui une loi leur a paru indispensable pour prévenir, dans l'intérêt général, le retour d'un grave événement, quitte à froisser des intérêts particuliers souvent influents. Souhaitons que le progrès qu'ils viennent d'accomplir dans le gouvernement intérieur s'étende à leur façon de mener les affaires extérieures de l'empire; qu'ils acquièrent la vision nette des réalités politiques, qu'ils aient le courage de les regarder en face et l'habileté de les aborder avant d'y être contraints.

André Duboscq.

A LA LISIÈRE DE LA GERMANIE (2)

Dans l'*enseignement*, même dualisme. Si de tout temps le français formait l'élément principal et souvent exclusif dans l'éducation de la noblesse et de la bourgeoisie, aujourd'hui encore, on voue une sollicitude particulière à l'enseignement du français. Depuis que la partie wallonne est séparée de l'ancien duché (1815), la situation du français est devenue difficile; et si, heureusement, les relations du Luxembourg avec la Belgique et la France ne cessèrent point depuis 1839, certains faits d'ordre économique ont orienté l'évolution du Grand-Duché vers l'Est. L'entrée du pays dans l'union douanière allemande (1843), la cession des principales lignes de chemin de fer à une Société allemande (1871), l'établissement de nombreux commercants allemands à Luxembourg, la conquête lente mais sûre du pays par le capital allemand, ce sont autant de phénomènes inquiétants pour tous ceux qui estiment que pour l'avenir intellectuel, inséparable de l'évolution matérielle, il importe que l'idée française ne perde aucune parcelle de son influence.

Et voilà comment l'enseignement du français devient une véritable question d'intérêt national, question de culture supérieure, inséparable de tout un ensemble d'idées et de goûts qui sont une des traditions les plus anciennes et les plus précieuses de notre vie intellectuelle. Elle est modeste, notre vie intellectuelle, nous le sentons assez, mais nombre d'entre nous se raccrochent à l'idée française comme à l'unique salut.

En ce moment donc, l'enseignement du français est à l'ordre du jour dans les journaux, dans les conférences des professeurs, et jusqu'à la tribune de la Chambre, où dernièrement des voix autorisées se sont élevées, non pas pour le défendre, car nul ne songeait à l'amoindrir, mais pour en réclamer une culture plus intense encore et plus efficace. Ce serait chose plaisante qu'une crise du français n'existât qu'en France! Chez nous comme en France, quoique dans un sens différent, c'est la question des méthodes qui préoccupe surtout les esprits avertis, car c'est la discipline intellectuelle qui crée la culture. Les programmes se gonflent, les exigences croissantes de la vie exigent brutalement qu'on y introduise chaque jour des enseignements nouveaux, et il semble bien que le moment soit venu où l'esprit réaliste doit triompher dans l'enseignement des langues vivantes. Au point de vue pratique autant qu'intellectuel, le français est pour nous également important et nécessaire.

Car aux raisons historiques évidentes qui expliquent et justifient notre bilinguisme, il s'en ajoute d'autres plus actuelles : l'exiguité de notre territoire et l'insuffisance de notre idiome national pour l'expression de la pensée. Notre esprit ne saurait vivre sans s'alimenter et se retremper sans cesse dans la civilisation française : sans parler ici de cet amour de France qui est pour nous un atavisme précieux, nos goûts littéraires et esthétiques, le besoin de clarté, le sens critique aigu et volontiers

(1) Gustave Le Bon, *Psychologie des Foules*. Alcan, 1908, p. 75.
(2) Voir la *Revue Bleue* du 27 juillet 1912.

sceptique, nous les devons sans aucun doute à l'influence française. Nous fûmes de tout temps des éclectiques, et si nous n'avons point de culture autochtone au sens rigoureux du mot, au moins nous nous sommes efforcés toujours de nous assimiler ce qu'il y a de meilleur chez nos voisins, et c'est là notre rôle et notre originalité historiques. En face des prétentions de certains pangermanistes criailleurs, prétentions qui s'enflent en raison des progrès de la conquête pacifique, nous n'avons d'autre ressource que de demeurer attachés de toutes nos forces à notre tradition bilingue. Non que nous pensions en français, ce serait trop dire et trop demander; mais malgré de fréquents germanismes et de non moins fréquents gallicismes, nous démêlons assez bien dans toutes les manifestations des deux langues ce qui est du génie allemand et du génie français. Et il est évident qu'il y a dans ce bilinguisme conscient des possibilités de jouissances littéraires qu'ignorent et les Allemands et les Français. Ce qui revient à dire que pratiquement « l'*enseignement* est le moyen le plus efficace de conserver au pays la connaissance d'une langue qui reste d'un usage courant dans la partie la plus cultivée de la population (1) ». Ce qu'il faudrait savoir, et ce que M. Ries ne dit pas, c'est jusqu'à quel point ce bilinguisme de la pensée est devenu inconscient au cours des siècles.

Tout comme des milliers de nos compatriotes doivent à leur origine luxembourgeoise les situations honorables qu'ils occupent à l'étranger, c'est elle aussi qui fait de nous le trait d'union entre les civilisations française et allemande. Grâce à cette même situation bilingue, outre que l'étude du français nous rend plus logiques et plus capables de penser clairement, nous prenons part naturellement au mouvement intellectuel de France et d'Allemagne; sans le français et sans l'allemand, mais sans le français surtout, nous serions moins de notre temps.

Mais il convient d'insister enfin sur les difficultés toutes particulières d'un enseignement simultané des deux langues dans nos écoles.

L'allemand étant la langue des journaux, à l'exception d'un seul, et qui va mourir, la langue de l'Église surtout, la langue de la correspondance chez tous les non-intellectuels, notre parler étant au surplus un parler germanique, il est évident que pour nos enfants l'allemand est tout autrement facile que le français. Aussi tout le monde le parle et l'écrit passablement, sans plus; il n'en est plus ainsi, hélas! du français. L'école primaire l'enseigne à partir de la troisième année, c'est-à-dire dès l'âge de 8 ans; et au sortir de l'école primaire, tous ceux qui ne poursuivent pas leurs études, ou qui n'ont pas l'occasion de faire un séjour en France ou en Belgique, et c'est la plupart, ont tôt fait d'oublier le peu qu'ils en savaient. Sans doute, il est difficile de « dégermaniser » des têtes germaniques, comme s'exprimait voici près d'un siècle un directeur de l'Athénée de Luxembourg; sans doute, nous ne saurions nourrir de trop vastes espoirs, et le pur accent autant que l'esprit français seront toujours chez nous une exception et une distinction. Mais encore qu'il y ait beaucoup d'exagération dans les plaintes de ceux qui s'en vont gémissant sur la prétendue décadence des études françaises, et qu'il faudrait, pour comparer ce qu'elles furent jadis à ce quelles sont aujourd'hui, disposer d'une statistique qu'il est impossible d'établir, il est incontestable que la connaissance générale du français a diminué depuis plusieurs générations. Il y a à cela plusieurs raisons. Il y a que nos artisans et nos ouvriers ne font plus guère le tour de France qu'ils faisaient tous autrefois; que dans la bourgeoisie éclairée, où jadis on parlait français, on le parle de moins en moins, et qu'ainsi l'habitude et le tour d'esprit du français s'en vont de plus en plus. Et vraiment, en s'y faisant plus rare, on ne saurait dire qu'il ait gagné en qualité. Qui nous dira un jour ce qu'ainsi nous avons perdu en vieille et fine culture!

Dans l'*enseignement secondaire*, le professeur de français dispose de tous les moyens désirables pour pousser avec vigueur les études françaises; de plus, et ça été une longue querelle qui dure encore, le français est employé comme *langue véhiculaire* dans les classes supérieures de nos lycées et écoles industrielles pour les branches suivantes : Mathématiques (dès le début), Grec, Latin, Anglais, Histoire, Géographie, Physique et Chimie, Sciences commerciales, Economie politique, Merciologie, Sténographie, Dactylographie.

Mais dans l'*enseignement primaire*, malgré le dévouement des instituteurs, malgré la vigilante sollicitude des autorités, qui ici n'a jamais fait défaut, les résultats ne sont pas en rapport avec la somme de travail et de temps qui est consacrée à l'étude du français. Et il n'y a à cela probablement aucun remède radical. On pourrait faire beaucoup en réformant l'École Normale, en envoyant les instituteurs faire des séjours plus fréquents en France, et surtout, en améliorant les méthodes. Et quant aux méthodes, il ne suffit pas de réclamer des procédés plus rationnels, de renoncer au système exclusivement grammatical, et de bannir de nos écoles primaires la traduction toute-puissante; encore faudrait-il s'aviser enfin que notre situation bilingue réclame des méthodes et des manuels spéciaux. Car les deux langues étrangères, tout en l'étant d'une manière fort iné-

(1) M. G'Heart, *Revue Luxembourgeoise*, 1908, p. 501.

gale, se sont superposées et emmêlées dans nos esprits depuis des siècles, et nous ont donné un tour d'esprit particulier qui exige des méthodes originales.

*
* *

Mais est-il possible d'apprendre à parler et et à écrire convenablement deux langues étrangères, sans que les études élémentaires en souffrent? C'est évidemment une grave et angoissante question pour les amis de la France. Les programmes se remplissent davantage de jour en jour; et sans parler des infiltrations d'une langue à l'autre, dont M. Ries fait grand cas, quoique ce soit là un mal moindre et en tout cas inévitable, n'est-il pas à craindre qu'à la longue nos écoles ne soient surchargées? Tout peuple bilingue, résignons nous, sera toujours dans une certaine *infériorité forcée*, puisque ses enfants et ses maîtres emploient un temps précieux à l'enseignement purement verbal, ce qu'ils ne sauraient faire qu'au détriment des connaissances générales.

De plus, « un système consolidé de conceptions et d'idées », condition essentielle de la clarté, se forme difficilement dans des têtes ainsi meublées. Fatalement, il se produira une certaine perturbation, car le manque d'exactitude dans l'expression, « influence la formation des idées ».

De là au scepticisme, il n'y a pas loin. Et au dualisme linguistique correspond un certain *dualisme psychique*. Seulement, ici surtout, il convient de faire d'importantes réserves. Les travaux de détail sur la psychologie des peuples bilingues sont trop rares encore pour qu'ils permettent des conclusions aussi nettes que celles de M. Ries.

Le développement naturel de la vie affective, dit-il, est entravé par l'étude simultanée de deux langues étrangères, dans lesquelles nous nous efforçons de penser également. Nous n'avons guère de tempérament, cela est vrai. Est-ce uniquement « le mélange séculaire des langues sur notre territoire » qui est la cause de ce manque d'impressionnabilité? Il faudrait distinguer : la masse de la population, rurale presque exclusivement il y a un demi-siècle encore, est certes moins exposée à l'influence psychique du bilinguisme; et pourtant, elle est sinon « somnolente et stagnante », ce qui est trop dire, aussi peu impressionnable et aussi incapable d'enthousiasme que les intellectuels. Nous n'avons point d'idéal, sinon une certaine passion jalouse de la liberté et un sens très vif de l'égalité démocratique, et encore s'agirait-il de savoir si nous l'eûmes toujours. Ce qui semble probable, c'est que nos sentiments étant intellectualisés, ou réfléchis, perdent par là même de leur force spontanée. Aussi sommes-nous lents à nous communiquer comme à nous échauffer; et si nous sentons bien que le fond de notre nature est germanique, cette teinte toute particulière du sentiment que les Allemands appellent « Gemüt » nous paraît ridicule et grotesque.

Et si c'est être Français que d'avoir le sentiment du ridicule, nous sommes en effet très Français. Notre vie psychique est double pour ainsi dire; de là notre irrésolution et notre défiance; de là aussi l'habitude, très prononcée, de voir le petit côté des choses, de nous dénigrer nous-mêmes ainsi que les autres, mais nous-mêmes surtout.

Nous sommes peu lyriques, étant peu instinctifs et trop réfléchis. Les admirables paysages que renferme notre minuscule patrie n'ont guère inspiré de poète. Nous jugeons plutôt que nous ne jouissons, nous avons moins de sensibilité que d'esprit critique. C'est dire que nous sommes doués plutôt pour l'analyse; les branches où nous réussissons le mieux, ce sont les mathématiques et les sciences naturelles, de même que nos nationaux ont été de tout temps des administrateurs intelligents. Nous arrivons difficilement à nous faire du monde et de la vie une conception unie; et tout comme l'habitude de penser en deux langues à la fois et d'avoir en quelque sorte deux concepts, ou du moins un concept trouble, fait facilement de nos intellectuels des oisifs et des sceptiques; l'affinement de l'esprit critique et réceptif « arrête l'action et la productivité ».

De là aussi ce fait qui est peut-être le plus saillant de notre histoire psychique, et la constatation la plus décourageante, notre *stérilité intellectuelle*. Sans doute, il y a d'autres causes : la petitesse de la vie et l'étroitesse de l'horizon, l'absence du journalisme et l'impossibilité matérielle de toute carrière littéraire, et la raison dernière de tout cela est l'éternelle raison économique que l'on trouve toujours à la base des phénomènes intellectuels; mais il n'en est pas moins certain que la productivité littéraire et artistique est déterminée par la culture, et comme elle, par le génie particulier d'un peuple. Et sans même admettre dès aujourd'hui, comme le fait M. Ries, que le dualisme linguistique détermine d'une manière *absolue* le dualisme psychique, on ne saurait douter que d'abord nous n'arrivions à posséder parfaitement ni l'allemand ni le français, ni que l'absence de talents productifs et créateurs ne soit fondée pour une bonne part sur la formation et la composition hétérogènes de nos âmes. Pour arriver, autant que pour créer, nos jeunes talents doivent s'arracher au milieu hostile, et déchirer les liens qui les retiennent dans la terre natale. C'est ce qu'a fait un jeune écrivain de grand ave-

nir, M. Norbert Jacques, que seule sa fugue vers l'Allemagne a pu sauver; d'un autre côté, un poète du talent de M. Nicolas Welter (1), que les nécessités de la vie ont attaché à la carrière de professeur luxembourgeois, lutte encore à quarante ans pour l'originalité du style et le libre développement de sa personnalité artistique. Il faut s'y résigner : nous pouvons être des intelligences affinées; nous pouvons tout comprendre et tout nous assimiler, et faire ainsi de nos âmes des âmes innombrables : mais il est dit que nous ne serons point des créateurs. Il y a des moments vers la trentaine où certains en souffrent, où la conscience de l'infériorité fatale nous pèse et nous remplit d'amertume; et pourtant, combien parmi nous voudraient dire à la chère petite patrie qui abrite nos destinées : Tu es une terre ingrate?

Et nous continuerons à être des cosmopolites et à regarder avec des yeux curieux par delà les frontières, à comprendre et à goûter également la gravité allemande et la grâce française. Mais aujourd'hui plus que jamais, car l'heure est critique, il importe de rester fidèles à ceux qui furent avant nous; comme eux, nous nous tournons vers la grande patrie spirituelle. Notre appel sera-t-il entendu? L'avenir le dira.

M. Esch.

LES ROMANS DE L'AVIATION (2)

Ce n'est pas d'hier que le rêve des ailes a tenté les hommes de toute latitude, et fait naître dans les cerveaux les mieux organisés des conceptions scientifiques souvent ingénieuses, qui toutes ont été maintes fois rappelées depuis que l'aviation est passée de la région du rêve dans le domaine des réalisations d'aujourd'hui, et surtout de demain.

Ce qui a été moins étudié jusqu'à ce jour, bien que le champ soit fertile en découvertes curieuses, c'est le romanesque de la conquête de l'air, c'est-à-dire cette floraison d'œuvres d'imagination, qui, liées au rêve des ailes, se sont développées à la faveur des découvertes scientifiques, et ont bénéficié même des progrès de l'aéronautique et de l'aviation.

Que dis-je, certains de ces auteurs d'imagination ont pu même paraître doués d'un vrai pouvoir de divination.

On sait en particulier que Jules Verne dans plusieurs de ses romans célèbres semble avoir devancé son temps, et qu'il nous a donné même la description d'engins scientifiques, dont l'exactitude a frappé après coup ceux qui n'avaient d'abord aperçu dans son œuvre que la fantaisie d'une imagination féconde.

Bien plus encore pour un Cyrano de Bergerac, si l'on considère l'éloignement des temps, et le peu d'avancement scientifique de son époque. Celui-ci mérite bien à coup sûr d'être considéré comme un précurseur, puisque dès le XVIIe siècle il essaie de mettre en pratique les principes qui serviront de base à plusieurs grandes découvertes des temps modernes, notamment à la découverte fameuse de Montgolfier.

Toutes les œuvres dont je fais état n'ont à coup sûr ni la même envergure scientifique, ni la même sûreté à pronostiquer les inventions de l'avenir; certaines même à vrai dire ne s'en soucient pas outre mesure.

Il leur suffit souvent d'une modification plus ou moins ingénieuse au mythe du Pégase antique pour franchir les espaces interplanétaires, et aborder sans encombre — magnifique pouvoir de l'imagination — aux régions opalines de la Lune, ou aux plaines flamboyantes du Soleil, régions merveilleuses qui, on le voit, n'ont point attendu Jules Verne ou M. Wells pour fournir à de hardis explorateurs le thème d'aventures aussi fantastiques que détaillées.

Car il est digne de remarque que la plupart de ces œuvres anciennes dédaignent d'appliquer le rêve des ailes à des aventures vulgaires ou même à des conceptions pratiques, et par conséquent plus proches de notre humanité fort imparfaite.

Exception cependant doit être faite pour quelques curieux romans du XVIIIe siècle, notamment *Le Homme volant* de l'évêque Wilkins, ou *l'Homme ailée* de Reinser.

Dans la première de ces œuvres, les héros, pourvus dès leur naissance d'un appareil naturel de vol, demeurent cependant des hommes par la forme générale de leur existence, et par de notables traits de mœurs, notamment par l'ardeur qu'ils mettent à se livrer bataille dans les airs, à quelques centaines de toises de notre globe.

C'est donc ici, malgré l'addition des ailes, un drame essentiellement humain qui se joue, et la première ébauche de cette mêlée sauvage et grandiose que tout récemment le grand peintre qu'est M. Wells nous a détaillée, avec quelle richesse de palette, dans sa guerre dans les airs!

1. Le commentateur et le traducteur des Fêlibres, auteur de drames, de plusieurs recueils de poésies très remarquées en Allemagne, etc.

2. Ce chapitre est le premier d'un curieux livre que M. Maurice Wolff publiera sous ce titre en octobre prochain.

Dans le livre de Reinser, au contraire, et bien que l'action se passe aussi sur la terre, c'est un idéal pacifique et fort souhaitable d'ailleurs, qui s'affirme avec un grand luxe de détails, et dont la venue est liée tout entière à l'invention d'un appareil à voler dont tous les hommes futurs seront pourvus dès l'âge le plus tendre, et ceci doit amener une radicale transformation dans le régime de l'humanité. Il est vrai que le rêve de Reinser est daté de 1788, à l'aurore même de la grande propagande révolutionnaire, et que l'auteur est fort imbu des idées de Rousseau et des grands philosophes du XVIIIe siècle.

La même observation d'ailleurs pourrait s'appliquer à certaines comédies curieuses de la même époque, inspirées par le même sujet, et pour lesquelles l'invention du vol humain serait aussi le point de départ de coutumes nouvelles qui modifieraient l'humanité dans un sens parfois très profitable au bien-être général. Mais pour en revenir à nos vieux romans, la plupart, après quelques préambules destinés à justifier plus ou moins leur hypothèse, nous transportent presque aussitôt dans ces régions infinies, que notre imagination a souvent peuplées, et dont la science moderne semble déclarer aujourd'hui certaines parties habitables, sinon habitées.

Et à travers des aventures multiples nous voyons s'agiter sous nos yeux des Lunians, des Solaires, des Martiens, plus rarement, mais dans le *Micromégas* de Voltaire, et dans les *Dialogues sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, qui marquent bien eux aussi leur place dans les hypothèses scientifiques modernes.

Tous ces êtres sublunaires ne se font pas faute de nous raconter leur vie, et de nous initier à leurs mœurs, qui diffèrent sensiblement parfois d'œuvre à œuvre et d'auteur à auteur. Parfois, au contraire, ce sont des habitants des autres planètes qui désirent faire un tour sur notre globe, et sur ce point le *Micromégas* de Voltaire a de nombreux précurseurs. D'aucuns même parmi nos auteurs supposent ingénieusement qu'en agissant ainsi ces voyageurs aériens veulent retourner vers leur patrie d'origine, car ils seraient eux-mêmes de très primitifs habitants de notre planète, ayant atteint d'évolutions en évolutions des mondes indiscutablement meilleurs et plus parfaits, et nous avons presque le germe ici de la théorie des théosophes et de l'épuration de l'âme.

A vrai dire, certains de ces êtres étaient presque parfaits dès l'origine, et ont justement quitté notre terre qui ne leur paraissait plus un séjour assez désirable. Et là même encore je trouve un curieux point de contact avec la philosophie que j'évoquais à l'instant, et qui admet à l'origine l'existence de génies ou demi-dieux, chargés d'apporter aux hommes les grandes lignes de la civilisation, et de reparaître de temps en temps pour aider à l'enfantement de nouveaux cycles d'humanité.

On peut, comme vous le voyez, et l'imagination aidant, puisque nous sommes dans son domaine, trouver bien des concepts originaux dans ces ces vieux romans de l'aviation.

Règle générale, ces habitants des autres planètes ne se distinguent de notre humanité que par une organisation plus parfaite, et par des vertus plus nombreuses; ce qui pour la première partie de l'affirmation semble tout au moins controuvé par la science, puisque les habitants de la Lune, s'il en existe, seraient, d'après nos modernes savants, réduits à marcher à quatre pattes, ce qui ne me semble pas au premier abord indiquer un état de perfection plus avancé que celui que nous possédons.

Mais les aptitudes physiques plus grandes ne sont pour nos auteurs qu'un symbole du perfectionnement moral auquel ces êtres sont arrivés. Et c'est ainsi que s'affirme la tendance accusée par la plupart de ces romans, qui prétendent donner une leçon aux hommes de leur temps, et c'est en effet par des visées philosophiques très nettes et souvent même fort bien justifiées, que ces romans, à travers une intrigue parfois ténue, prétendent fixer et retenir notre attention.

C'est presque un axiôme d'affirmer que l'on est en général peu satisfait du temps dans lequel on vit, et cette disposition d'esprit est encore plus affirmée chez les âmes d'élite, qui sentent plus vivement que les autres cette éternelle disproportion entre le rêve qu'elles ont construit dans le royaume de l'absolu, et la réalité qui s'offre à elles dans le domaine pratique.

Quoi de plus tentant alors que de s'envoler vers des contrées chimériques, de se construire dans des régions inaccessibles au commun des mortels une forteresse inexpugnable, d'où même il sera loisible de leur jeter, en guise de projectiles, des blocs de dures vérités, dont la force pourra sembler amortie par les longs espaces interplanétaires qu'elles auront dû parcourir.

C'est dire que la plupart de ces œuvres curieuses, philosophiques ou critiques, surtout à une certaine époque, ont remis en honneur le procédé cher à notre vieux Rabelais, et qui consiste à cacher sous des allégories parfois très lointaines, des vérités très proches de nous, mais qu'il serait tout de même dangereux de vouloir faire accepter directement aux hommes.

Et d'ailleurs, pour atteindre ce même but, on pourrait reconnaître dans ces productions deux manières très distinctes, et qui pourtant doivent

atteindre au même résultat, car les vérités peuvent prendre deux sortes d'habillement : l'habit de cérémonie ou le costume d'arlequin, entendez par cette dernière image la forme ironique ou humouristique, laquelle est très ancienne, on le sait, au pays de France, et a produit chez nous des œuvres d'une malignité souvent redoutable, et par lesquelles il n'est pouvoir si grand, qui ne se soit parfois senti menacé.

Cette remarque trouve plus d'une fois ici sa vérification. Dès la naissance des aérostats, la découverte des Montgolfier, si elle inspire des panégyristes sincères, fait naître aussi des incrédules et des railleurs, qui exercent sur ce grand sujet leur verve facile et bien peu profonde.

C'est l'époque des couplets nés au hasard des premières expériences, et d'essais qui ne furent pas toujours heureux; car en France, on peut le dire, tout finit, mais tout commence aussi par des chansons, et d'être chansonné marque chez nous, en dépit de l'envie, le commencement de la gloire.

*
* *

Mais plus nombreux bientôt, et à cette époque même, sont ceux qui, prenant thème de la glorieuse découverte, en déduisent, non sans esprit, des conséquences curieuses, et tracent des croquis amusants d'une humanité nouvelle transformée par la conquête de l'air.

Et sur ce terrain voisinent dans un curieux rapprochement les chansonniers du Caveau, ce sanctuaire de la saine gaieté française du XVIIIe siècle, et certains des plus grands noms de la littérature de l'époque, un Voltaire, un Fontenelle, un Rousseau même, si tant est qu'on puisse attribuer à l'auteur de l'*Émile* le curieux petit opuscule qui a nom le *Débale français*.

Vient le long règne de l'aérostat, et du Ballon libre, et il va sans dire que toute une littérature se développe et flotte au vent de ces aérostats, littérature plus réaliste, si je puis employer ce mot, et qui du fait que la conquête de l'air est entrée dans les faits, laisse de côté les développements philosophiques, destinés naguère à masquer le vide de la vraie matière scientifique.

Cette floraison d'œuvres plus modernes exalte au contraire la vertu réelle de la découverte appliquée aux besoins de l'homme : les espaces vaincus par la rapidité du vol, les épopées merveilleuses et pourtant vraisemblables des aéronautes modernes, franchissant d'immenses espaces par la voie aérienne, découvrant de nouvelles terres, vivant des aventures extraordinaires chez des peuples sauvages, ou d'une civilisation bien différente de la leur propre, en un mot réalisant une vie pleine et glorieuse que leurs plus audacieux ancêtres des XVIIe et XVIIIe siècles n'auraient pas même osé entrevoir!

Cette féconde époque marque le règne presque incontesté de Jules Verne, non que nous ne puissions citer à ses côtés quelques noms et quelques œuvres intéressantes, mais le grand homme, mort d'hier, était à coup sûr l'écrivain le plus représentatif de cette littérature *ballonesque*, qui a bercé l'adolescence heureuse, et parfois glorieuse, de multiples générations de petits Français.

Mais déjà Jules Verne, avec cette merveilleuse souplesse d'imagination, qui voisine avec le génie, et cette faculté toute spéciale à amalgamer si intimement le fictif et le réel, que ses plus fantaisistes imaginations apparaissent bientôt comme des plus vraisemblables, Jules Verne avait bien devancé son temps, et annoncé le règne de l'aéroplane. Son *Robur le Conquérant*, qui date de 1886, est inspiré très certainement d'un projet de navire aérien, très célèbre en son temps, le vaisseau de la Landelle. Mais tandis que le vaisseau aérien, construit d'après les meilleures données scientifiques de l'époque, ne put jamais tenir l'air, on sait au contraire à quelles extraordinaires randonnées aériennes se livre notre Robur sur son croiseur muni d'hélices, et marchant à l'électricité, et par quels moyens, violents peut-être, mais à coup sûr péremptoires, il parvient à convaincre les membres obstinés du Weldon Institute que l'avenir de la navigation aérienne réside dans le plus lourd que l'air, qui en appliquant à la solution du problème toutes les ressources du machinisme moderne, ne doit pas oublier l'imitation de l'oiseau, ce type admirable de la locomotion aérienne.

Cette conclusion de Robur le Conquérant est elle aussi presque prophétique, devançant de très peu d'années les premiers essais du capitaine Ferber, de Chanute, enfin le coup de foudre des vols de Wright au camp d'Auvour, suivi bientôt de l'entrée en lice, et des exploits désormais fameux de tous les héros de l'air. L'aviation hâtée, semble-t-il, par tant de ferventes recherches, venait d'aborder la voie triomphale.

Et c'est dès ce moment aussi que naît et se développe, grâce à elle, et autour d'elle, toute une flore littéraire nouvelle qui, pour emprunter l'expression de M. Rostand, entonne le cantique de l'aile, dont son aînée avait noté les premiers balbutiements.

(*A suivre.*) MAURICE WOLFF.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Une romancière américaine : Mme E. Wharton.

EDITH WHARTON. — *Sous la neige.* (Plon.)

Nous connaissions de Mme Edith Wharton un livre puissant, une vaste fresque, évocation inoubliable de la société opulente de New-York : *Chez les Heureux du Monde.* Son traducteur — excellent — nous offre un simple récit, une de ces humbles histoires dont au village le hasard des conversations vous livre parfois quelques épisodes étrangement déformés par l'indifférence et l'incompréhension; fragments épars, pauvre matière; l'intuition, l'émotion clairvoyante d'un artiste s'en emparent; de ces ruines surgit de la vie; nous frémissons là où rien n'avait fait tressaillir le passant distrait, si convaincu, hélas ! de la banalité du monde... Voilà de l'art, voilà le miracle des lettres ; s'il convient d'accorder au premier livre de Mme Edith Wharton une curiosité enthousiaste, je crois bien qu'on ne refusera point au second une particulière tendresse, et peut-être cette prédilection que détermine si aisément le sortilège d'une vivante simplicité.

Cette histoire est toute simple, en effet, — et si simplement racontée ! — Comme tant de simples histoires incontestablement véridiques, elle enveloppe un fond de romanesque sain, terriblement émouvant — n'appelons-nous point souvent romanesque, selon la timidité de la langue familière, une certaine vérité profonde du sentiment et de la passion? Peut-être, si j'esquisse un abrégé du récit de Mme Edith Wharton, ce romanesque apparaîtra-t-il d'abord, avec trop de relief, avec cette exagération que nous n'avons point l'habitude de constater dans les spectacles de la vie. Que l'on n'aille pas là-dessus incriminer l'auteur. Le romanesque, Mme Edith Wharton sait bien qu'il importe de nous le révéler dans une lumière suffisante, mais discrète; elle l'éclaire et s'efforce toujours de nous le faire toucher du doigt; rien ne l'intéresse davantage; tel est le secret de ses enquêtes passionnées, et c'est par là qu'elle se distingue, patiente observatrice de nos strictes réalistes... Mais elle entend ne point nous surprendre, elle ne veut point nous déconcerter, elle respecte l'enchaînement apparent des événements, et reconstitue la trame grise des jours qui dissimule à presque tous les yeux la lampe merveilleuse. La délicate besogne ! la jolie dextérité ! quelle heureuse association du cœur et de l'esprit en cette modestie si vigoureuse et si pleine de sens !

*
* *

Nous sommes dans un district montagneux du Massachusetts : un pauvre village, isolé dane une quiétude morose où il semble que viennent mourir, à peine perceptibles, les pulsations de la vie civilisée; le voisinage d'un chemin de fer fait que les habitants de Starkfield ont cessé d'être absolument sans communication avec le reste du monde, mais naguère encore ils semblaient l'avant-garde perdue de la colonisation américaine. A peine songeaient-ils que la belle saison leur était douce, tant l'hiver les faisait durement souffrir : l'hiver ! cela commence par l'éblouissement des premières neiges, une joie soudaine, un hosannah de lumière après les demi-ténèbres de l'automne; mais ensuite !

Après quelque temps de séjour, quand j'eus vu succéder à cette période de clarté cristalline de longs intervalles d'un froid sans soleil, quand les rafales de février eurent dressé leurs tentes blanches autour du village perdu, et que la tumultueuse cavalerie des vents de mars fut venue à leur rescousse, je commençai à comprendre pourquoi Starkfield émergeait de ce siège comme une garnison affamée qui se rend sans conditions. Vingt ans plus tôt, en effet, les moyens de résistance avaient dû être bien moindres encore, l'ennemi maître de presque toutes les lignes entre les villages investis.

Accablé par ces interminables frimas, Starkfield semble à demi engourdi ; on y vit péniblement, sans espoir; Harmon Gow le voiturier vous le dira : « les malins, eux, s'en vont. » Quiconque se sent des ailes s'évade, et le poids de la commune misère s'aggrave de cette constante émigration des forts et des audacieux.

Sentez-vous sur vos épaules l'appesantissement de cette lourde atmospère ? réalisez-vous le lent écrasement de l'être humain, la détresse morale où sombrent les âmes ? Avec une extraordinaire simplicité de moyens, Mme Edith Wharton nous fait pour ainsi dire éprouver la double sensation de cette paix inexorable et de cette éternelle déroute; elle excelle à découvrir le tragique jusque parmi les plus mornes apparences : on dirait d'un frémissement indéfini et partout répandu dont elle nous contraint à percevoir les vibrations ; admirable préparation au drame concret et imagé ; une onde sonore nous enveloppe et nous ébranle avant que n'éclate sur nous le déchirant tumulte...

Ethan Frome est comme le point sensible de ce triste Starkfield, la conscience où se rassemblent les terreurs éparses et les fatalités douloureuses qui dévastent ce canton déshérité. Ethan Frome, vieilli avant l'âge, perclus, à demi impotent, est une étrange figure d'homme taciturne et fier; il a suffi que Mme Edith Wharten aperçût cette haute stature, ce visage fermé, cet air brisé, entendît cette parole brève, cet accent à la fois stoïque et dolent...

comment s'y serait-elle trompée ? — Nous assistons aux premiers efforts de sa curiosité : mener une enquête au village n'est point aisé ; parmi les réticences des uns, les sottises des autres, et l'ignorance de tous, quelle piste suivre ?... Celle que suivait la bonne romancière, et dont elle abrège pour nous les multiples détours, était heureuse : voici l'aventure de Ethan Frome.

S'évader ! Ethan Frome avait bien cru y réussir quand jeune, ardent et beau, il avait tâté de l'existence des villes, manifesté en des laboratoires une sorte de génie pratique, lucide et inventif, voire accompli jusque dans le sud lointain je ne sais quel voyage d'affaires. Hélas ! un accident survenu à son père le rappela tôt à la ferme natale ; le vieux Frome, atteint d'un coup de pied de cheval à la tête, déraisonnait, tombait en enfance ; contre ses caprices et ses ruineuses fantaisies, il fallut que Ethan luttât, toujours présent, seul capable de prévenir un complet désastre. Le père mort, la mère déclina vite, perdit son bon sens ; une jeune parente, Zeena, convoquée, s'installa dans la maison, remplissant le double office de ménagère et de garde-malade... La vigoureuse jeunesse de Ethan subissait avec une résignation attristée ces coups du sort ; les deuils, les maux physiques l'entouraient, l'enchaînement au sol ingrat et pauvre.

Sa mère étant morte, Ethan épouse Zeena ; il faut qu'Ethan épouse Zeena, et d'autant plus qu'aucune raison décisive, ni même un motif clair ne l'y détermine ; le destin se glisse ainsi dans la vie des hommes, avec une nonchalance irrésistible, et s'y fait agréer tacitement... Epouser Zeena, vendre la ferme à demi ruinée, fuir enfin cette ruine, cette torpeur, fuir, encore qu'Ethan fasse d'étranges réflexions devant le petit cimetière où la voix des ancêtres exaltait si fort l'amour du foyer centenaire ! Certes, épouser Zeena, s'installer à la ville, tenter la fortune, vivre enfin, tout cela se pouvait concilier... si précisément par son mariage Ethan n'accordait au sort contraire de tout puissants atouts... Cette forte Zeena est une épouse languissante, impropre à l'activité laborieuse des cités ; Zeena, si forte en apparence, garde-malade excellente, accordait à autrui des soins expérimentés sur elle-même ; mariée, elle avoue, elle exagère sa faiblesse : la voilà, quelques années seulement plus tard, uniquement occupée de sa santé, de ses maux réels et de ses souffrances imaginaires, indolente, acariâtre, âme défaillante d'un foyer en perdition... D'Ethan tout le monde dit ce que proclame et répète Harmon Gow : « Au fond, voyez-vous, la maladie et le souci, ce sont les seules choses dont Ethan ait toujours eu son assiette pleine. »

*
* *

Une seconde fois le destin pénètre dans la vie d'Ethan Frome, et s'y fait accueillir joyeusement, car il emprunte le gracieux visage, le charme, la séduction candide de la jeunesse féminine. Mattie Silver, orpheline, abandonnée de tous, est venue, appelée par sa cousine Zeena qu'elle suppléera dans les travaux du ménage ; Mattie est frêle, jolie, loyale ; son sourire et sa bonté allègent les ténèbres où s'épuisent Ethan et Zeena.

Et voici le roman ; car je n'en ai jusqu'ici résumé que les préliminaires ; — c'est le privilège d'un art sobre et infiniment expressif de nous faire entendre tant de choses sans que l'on puisse dénoncer aucune disproportion entre la « préparation » et le récit même — voici le roman, fleur délicate, brusquement surgie sur un fond d'obscure inquiétude, mince aventure, qui tient en quelques scènes, mais qui suffisent à nous transporter dans le royaume étincelant et terrifiant du pathétique, et à nous en faire explorer jusqu'aux limites extrêmes.

Ethan, quand il découvre qu'il aime Mattie — bien entendu, il l'aime, il l'aime dès leur première rencontre, et voilà bien les affreux stratagèmes du malheur — Ethan, quand il commence de s'avouer son amour, est sur le point de perdre Mattie. Qu'un amoureux est donc longtemps aveugle ! Ethan accompagne Mattie aux rares bals où s'assemble la jeunesse de Starkfield ; il la conduit au bal, car Zeena, si peu soucieuse du bien-être de sa cousine, craindrait de lui refuser un minimum de plaisir ; il la ramène à la ferme lointaine ; jeunes, ils causent ; au long des routes ils admirent ensemble le vaste ciel et la beauté des nuits ; un soir, Ethan est comme poignardé d'une jalousie subite en découvrant l'insistance galante de l'Irlandais Denis Eady auprès de Mattie, qui d'ailleurs se dérobe. Ethan pourtant ignore son amour ; nous ne nous apercevons point ordinairement qu'une grande passion nous envahit, tant elle s'incorpore doucement et s'identifie peu à peu à notre vie ; submergés, nous nous croyons libres... Ethan n'a point reconnu l'assaut d'une marée qu'aucune houle ne décèle ; porté, bercé, il jouit de cette force prodigieuse à laquelle il participe naturellement.

Zeena — bien entendu elle a ressenti les premières menaces de la passion, et sans retard elle a mesuré l'imminence du péril — Zeena dissimule sa clairvoyance ; son silence a tout l'air d'une douloureuse énigme ; mystérieuse, ses réticences, et tout-à-coup ses allusions imprévues épouvantent Ethan, et l'éclaireraient sur lui-même si d'abord sa sollicitude n'allait à Mattie.

Brusquement, Zeena entreprend un court voyage sous prétexte de consulter son médecin; n'est-elle pas sous le coup de « complications » qui la distinguent entre les nombreux malades de Starkfield, et lui valent une sorte de considération dont elle sait le prix?

Et voici Ethan et Mattie en tête à tête; le souper, la soirée sous la lampe, Mme Édith Wharton peint avec une discrétion émouvante cette intimité, cette image d'un bonheur qui pourrait être, cette illusion si pressante que par instant Ethan s'abandonne au rêve de la croire réalité : comme il rassure Mattie désolée par la chute fatale du beau plat de verre rouge, ce plat précieux relégué par Zeena dans le coin le plus inaccessible de l'armoire, et qui ce soir-là, couvert de pickles, devait parer la table d'un exceptionnel éclat! Comme il la rassure! et comme il s'enorgueillit de la voir soumise et confiante! « Jamais, sauf lorsqu'il dirigeait la descente d'un grand tronc d'arbre du haut de la montagne, il n'avait éprouvé aussi pleinement la sensation d'être le maître. » La veillée s'écoule, active, auprès du poêle; ils causent, ils s'entretiennent de choses quotidiennes, et la banalité même des propos exhale comme une douce ivresse; ils s'entretiennent du temps, des menus événements de Starkfield, et de cette partie de luge qu'il lui promit naguère, et qui ne va pas sans quelque danger; car un gros orme s'élève au milieu de la pente de Corbury, et sur son tronc les lugeurs maladroits s'écrasent infailliblement... La soirée s'écoule, et je ne vois rien de plus chastement passionné que le dialogue timide de ce jeune homme et de cette jeune fille respectueux de l'amour et comme tremblants devant leur commune certitude. Mattie l'interrompt enfin, non sans avoir pris les dernières dispositions auxquelles doit veiller avant la nuit une maîtresse de maison : le feu couvert, les géraniums éloignés de la fenêtre givrée, le chat installé dans son refuge coutumier, elle tend un bougeoir à Ethan, et sort de la cuisine en le précédant :

... Ses cheveux sombres, vus ainsi contre la lumière, rappelaient une traînée de brume flottant devant la lune.

— Bonne nuit, Mattie, dit Frome, au moment où elle posait le pied sur la première marche de l'escalier.

Elle se retourna et le regarda un instant.

— Bonne nuit, Ethan, répondit-elle. Puis elle monta.

Lorsqu'elle fut rentrée dans sa chambre, Frome se rappela qu'il ne lui avait pas même touché a main.

Enfin éclate le drame : Zeena, de retour, annonce l'arrivée toute prochaine d'une servante; Mattie, trop faible, cédera la place à une vigoureuse auxiliaire; ainsi Zeena se venge froidement, n'ignorant point le dénument de cette cousine qu'elle chasse sans phrases ni explications : vainement Ethan objecte-t-il leur pauvreté, l'indignité de cette exécution... Mais alors leur douleur arrache à Ethan et à Mattie un double aveu; ils s'étreignent avec une joie désespérée.

Une pauvre fille, un fermier, une femme jalouse et implacable, une situation d'une brutale simplicité, quelques heures occupées d'humbles besognes, tels sont les éléments dont Mme Edith Wharton compose la plus angoissante tragédie... Ethan se ronge, esquisse un projet d'évasion; un ami lui refuse une indispensable avance; comment d'ailleurs abandonnerait-il une femme malade, incapable de liquider des intérêts gravement embrouillés? Du moins accompagnera-t-il lui-même Mattie à la gare; sa volonté triomphe ici des pièges et des ruses de Zeena.

En route, la pente de Corbury évoque un projet jamais réalisé; une luge est là à la nuit tombante : Ethan offre, Mattie accepte la diversion d'un instant de vertige : terrifiant vertige : ils s'élancent, évitent l'orme; ils remontent, tremblants de cette course folle, vibrants des paroles qu'ils échangèrent depuis le départ de la ferme, et où les lamentations de l'amour mêlèrent des souhaits de mort... Et voici la tentation :

— Ethan! Ethan : il faut que vous me fassiez descendre une fois encore!

— Descendre où?

— Au bas de la côte... tout de suite... reprit-elle. De façon à ce que nous ne la remontions plus jamais...

— Mattie, au nom du Ciel!... qu'est-ce que vous voulez dire?

Elle mit ses lèvres contre l'oreille du jeune homme.

— Droit sur le gros orme... Vous avez dit que vous le pouviez... Ainsi nous n'aurons plus à nous séparer jamais...

— Que dites-vous? Vous êtes folle!

— Je ne suis pas folle, mais je le deviendrai si je dois vous quitter.

— Oh! Mattie... Mattie... gémit-il.

Elle se cramponna à lui d'une étreinte plus serrée, son visage tout contre le sien.

— Ethan, où irai-je si je vous quitte?... Je ne sais pas me débrouiller toute seule : c'est vous-même qui me le disiez tout à l'heure. Il n'y a que vous qui m'ayez prodigué de la bonté... Et cette étrangère qui va coucher dans mon lit, où je passais toutes mes nuits à guetter l'instant où vous remonteriez...

Ainsi s'exaltent les amants qui vont mourir; les paroles, les sanglots, les baisers ont raison des dernières résistances d'Ethan; il a encore la force de commander et de se faire obéir, et se place à l'avant de la luge.

*
* *

Tel est le récit de Mme Édithe Wharton.

Et voici qu'avec elle nous pénétrons dans la maison du vieil Ethan Frome; deux femmes y échangent d'aigres propos; l'une a la maigreur d'un spectre; l'autre est immobilisée par une maladie de la moëlle épinière. La première soigne la seconde, sans jamais en obtenir un signe de gratitude; Mattie, la gracieuse Mattie n'est plus qu'amertume souffrances et imprécations. Zeena la soigne; dès le lendemain de l' « accident », inexplicable et incompris de tout le village, Zeena a repris ses fonctions de fermière affairée, et revendiqué la charge de Mattie; elle n'a point de servante... Et cet interversion de rôle a quelque chose de lamentable et d'héroïque...

Ethan Frome traine une vie misérable, désespéré de tant de douleur, inconsolable d'avoir vécu. Et sans doute est-il le plus malheureux des trois, car la désolation de Mattie s'épanche en querelles incessantes et puériles: quant à Zeena, à peine sait-on ce qu'elle éprouve... et elle n'a guère le loisir de se plaindre.

Une ancienne amie de Mattie tire la morale de cette histoire: que n'est-elle morte, cette enfant si cruellement martyrisée! « Je répète que si elle était morte, Ethan, lui, eût pu vivre; tandis que maintenant, je ne vois guère de différence entre les Frome de la ferme et ceux qui sont couchés dans le cimetière... sauf que ces derniers sont en paix, et qu'il faut bien que leurs femmes se taisent. »

Ce trait d'humour terrible achève le livre, et en caractérise le ton; ce livre si poignant est virilement fort; il laisse, si j'ose dire, une impression d'allègre accablement; on le jugera haletant à la fois et pondéré. D'autres y eussent inscrit un sombre poème de mort, Mme Edith Wharton, avec l'intérêt admirable de sa race, est incapable d'humilier ni d'offenser ce sens de la vie qui triomphe dans les romans de langue anglaise: grande est sa pitié: plus grand son amour des vertus qui affermissent un caractère... Et voici au total l'étrange antinomie qu'elle nous propose; elle trouve un réconfort jusque dans le spectacle des larmes les plus amères; et ce récit désespéré est bien un fragment — lumineux et inoubliable — de cet évangile de la vie que développent et amplifient avec une fécondité magnifique les littératures britanniques.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Apéritifs.

Les moines du moyen-âge redoutaient la fin du jour, l'heure incertaine *où ils languissaient*, comme le dit Michelet, l'instant vague du crépuscule, en toute saison, en hiver, alors que le soir tombe brusquement dans une détresse glacée; au printemps, plein de désirs et de douceurs nouvelles; en été, lorsque le couchant fume, riche, tiède et doré comme une orange; en automne, quand la belle vendangeuse passe dans la campagne, pareille à Vénus vigneronne.

Leur pauvre âme se sentait moins forte, et le Malin rôdait, s'aidant pour troubler les ascètes, de la tristesse hivernale, des caprices aprilins ou de la molle volupté des chaudes saisons.

Ils se réunissaient alors à la chapelle et ils oubliaient l'heure dans la prière.

Comme les vieux moines, les hommes modernes semblent craindre aussi, chaque soir, de vagues dangers.

Fuyant la rue, ceux qui ont du temps et de l'argent entrent dans un café.

Moyennant quelque monnaie, on a là de la compagnie, un peu de repos et des boissons, et pourtant, sauf de rares habitués, aucun de ces buveurs ne se connaît, et chacun est hostile à l'autre.

Regardez l'œil du monsieur qui attend le journal illustré que détient depuis longtemps son voisin!

Regardez-les tous, ces ennemis.

Un jeune homme écrit fiévreusement. On a dû le trahir cet après-midi, et il expédie la lettre de rupture dont on rira peut-être; des étrangers mangent des brioches, graves, sourds, ne comprenant rien, pareils à des êtres d'une autre planète...

Et toujours, la porte tournante dépose un nouvel arrivant au seuil de la vaste salle. Que viennent-ils chercher ici? Et comme ils sont heureux ceux à qui un gérant serre la main!

Tristesses vagues, craintes, doutes, angoisses, vous serez donc toujours le lot des crépuscules!

*
* *

La Pétition.

Suivant une escouade d'Anglais et de Moldovalaques, j'ai visité les caveaux funèbres du Panthéon.

En vérité, ces sépultures ne sont guère funèbres, et même lorsqu'elle s'empare de la mort, l'administration en fait une chose claire, sèche, ordonnée et numérotée.

L'ancien gendarme qui guide les visiteurs m'a réjoui, et j'ai goûté comme il convenait son discours.

Il n'oublia rien, ni l'épaisseur des piliers, ni la hauteur des voûtes, ni le poids des coupoles et des couronnes, et il nous apprit, en baissant la voix, qu'un décret rendu sous le ministère de M. Clémenceau, interdisait aux guides d'éveiller l'écho qui vivait sous ces voûtes sonores.

C'est après cette révélation que j'écrivis la pétition que l'on va lire, et que j'ai jugé inutile d'envoyer à l'ancien président du Conseil :

« Monsieur le Président,

« Avec votre grand don d'écriture, vous avez raconté jadis la mort de Pan, le divin chèvre-pieds du mont Ménale, et j'apprends que c'est sous votre proconsulat et par votre ordre que le ministre de l'Instruction Publique a défendu d'éveiller l'écho qui dormait au Panthéon.

« Il se produisait, en effet, un miracle à chacune des promenades souterraines que le guide faisait en compagnie d'étrangers et de provinciaux respectueux.

« Cet homme criait quelque chose, et une voix mystérieuse répétait le cri sous les voûtes sonores du vieux temple.

« La nymphe Echo se manifestait ainsi. Le paganisme n'était pas mort tout à fait; mais c'est fini, votre ministre, comme Constantin a ruiné le dernier autel, et vous n'avez pas élevé la voix pour défendre la nymphe sur qui, depuis des siècles, pesait la royale colère de Junon aux bras blancs, vous qui, avant la pourpre et les licteurs, gémissiez harmonieusement sur le sort d'un demi-dieu sylvestre.

« Je me souviens de vos phrases à propos du grand Pan.

« Elles sont nombreuses, touffues, balancées et graves comme un bois de lauriers arcadiens sous un vent grec; j'en sais une, au bas d'une page, qui se détache ainsi qu'un promontoire vaporisé sous le ciel du soir.

« Nous n'étions, monsieur, que quelques-uns à regretter ces dieux.

« Un poète, M. Henri de Régnier, commandait, lui, à toute une cavalerie de centaures. Ils défilaient au galop, un à un, devant lui, couronnés de rudes feuillages, dans de fauves odeurs d'étalons; il les passait en revue, et la nuit, les étoiles montaient à travers les hampes des lances qu'ils élevaient.

« La modestie m'empêche de vous dire plus longuement comment j'ai élevé moi-même plusieurs jeunes faunes.

« Mieux que moi, monsieur le Président, vous connaissez l'histoire des divins exilés.

« Henri Heine a raconté ce qu'il savait à leur sujet. Zeus, prétendait-il, vieux et misérable, s'était fait, pour vivre, marchand de peaux de lapins; Neptune, en surroît de cuir, était pêcheur quelque part, en Norvège, et Vénus se galvaudait dans des villes de garnison.

« Après avoir cité ce maître, j'ose à peine vous avouer que moi-même ai cru voir une fois Mercure à Montparnasse avec un tablier de garçon épicier, et une autre fois, mais celle-là, je jure que je ne me suis pas trompé, j'ai vu une ægipan se faisant raser chez le barbier de mon village.

« C'était un vieux. Je l'ai appelé en grec ancien. Il m'a regardé, a cligné de l'œil, et s'est en allé en sautillant, les pieds dans des bottes dont le bout se pliait comme si vraiment il n'eût pas eu d'orteils.

« Les Immortels de l'Olympe ne peuvent pas mourir. Ils traversent les âges sous une défroque. Je connais toutes les transformations de Mars et d'Apollon, je sais quel poste occupe en ce moment Jupiter, et tenez, je puis vous confier que Prométhée existe toujours, et que Tantale est garçon de recettes.

« Son vieux supplice est terrible. Ce n'est plus l'eau qui fuit sa lèvre altérée, mais il voit passer devant lui des millions et des millions de pièces d'or, et il gagne cent-cinquante francs par mois!

« Donc, tous les dieux étaient partis, sauf quelques Muses, que l'on finira bien par chasser, et une petite divinité qui habitait le Panthéon : *Echo*.

« Elle dormait comme une grisette du quartier et ne s'éveillait qu'à la voix de son concierge.

« Elle répondait de son lit invisible. Personne ne la voyait, mais elle existait, et c'est elle qu'un de vos ministres a persécutée.

« Plus cruel que Junon aux beaux bras, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, a exilé une nymphe, sous votre proconsulat.

« Au nom de l'antiquité que vous aimez, Monsieur le Président, je demande grâce pour elle. »

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Étranger

—

L'AUBE DE L'INFLUENCE DES FEMMES EN ALLEMAGNE

Tel est le titre d'un curieux article que M. Ed. Bernstein, membre du Reichstag, publie dans *The Academy* à propos d'un livre de Miss Mary Hargrave (1); M. Ed.

(1) Some German Women and Their Salons T. Werner Laurie.

Bernstein nous invite à ne point confondre l'influence des femmes en un pays, et cette tendre considération qu'elles inspirent, mères à leurs enfants, épouses à leure maris; ces rapports d'affection ont existé de tout temps; ils ne correspondent point à une action sur la pensée d'une partie de la nation, ou de la nation tout entière.

Et d'abord, distinguons les pays où les femmes ont de bonne heure et fréquemment joué un rôle en politique et en littérature, et ceux où elles n'ont que tardivement, et exceptionnellement dépassé leur mission primordiale, qui est de garder et d'embellir le foyer domestique. L'Allemagne doit être rangée parmi les seconds. Pendant des siècles à peine aperçoit-on une poignée de femmes ayant d'une façon ou d'une autre marqué leur passage dans la vie de la nation allemande. Au temps de la Réforme nulle femme n'inspire les grands chefs du mouvement; il faut arriver à la fin du XVIIe siècle pour rencontrer en Allemagne une femme comparable aux grandes et savantes dames des cours françaises et italiennes des XVe et XVIe siècles. Sophie Charlotte de Prusse, l'amie du grand philosophe Leibnitz, semble une étoile solitaire dans un ciel ténébreux. La première moitié du XVIIIe siècle produit en Louise Gottsched une femme extraordinairement douée, et qui contribua grandement à l'éducation littéraire de la nation; la période classique des grands penseurs et poètes compte un certain nombre de femmes qui furent les Egéries ou les Cornélies des principaux génies. Mais leur influence fut toute individuelle : on n'aperçoit que très peu de cercles autour d'elles; la cour de Weimar au temps de la duchesse Amalia était plutôt celle d'une protectrice que d'une instigatrice de la création littéraire; la plupart des femmes que l'on y rencontrait n'était que des médiocrités réceptives.

Bientôt toutefois l'influence des lumières accumulées à Weimar et à Iéna, ces centres de l'Olympe allemand, l'élan libérateur de la littérature du XVIIIe siècle, le mouvement politique né en Angleterre et en France, et dirigé contre les puissances traditionnelles de l'Etat et de la société, font surgir vers le début du nouveau siècle un nouveau type de femmes; pour elles la littérature n'est pas seulement un aliment intellectuel mais un aiguillon qui les pousse à étendre leur action sociale; Rahel Varnhagen-Levin fut la plus séduisante de ces femmes nouvelles, Caroline Schlegel-Boehmer la plus isolée.

Leur modernisme ne signifiait d'ailleurs pas ambition politique. Quelques unes ne s'intéressèrent que très modérément, et occasionnellement, à la politique, d'autres se seraient volontiers tenues par principe à l'écart de tout mouvement politique. En un temps où les hommes luttaient vainement en Allemagne en faveur des institutions représentatives, le désir du pouvoir politique ne pouvait que tenir un rang subalterne dans les préoccupations des plus audacieux penseurs de l'autre sexe. Si nous voulons connaître les figures féminines qui exercèrent alors une influence sur la politique du pays, il faut les chercher dans le cercle étroit des têtes couronnées, c'est-à-dire en des sphères où une position exceptionnelle rendait possible une activité exceptionnelle, et parfois la nécessitait. D'une façon générale, le rôle social des femmes était trop inférieur pour leur permettre de participer directement à la conduite de la nation. La revendication la plus urgente aux yeux des femmes de grande intelligence ne visait point le pouvoir politique, mais l'affranchissement social. Et consciemment ou inconsciemment, toutes les femmes marquantes du début du XIXe siècle, en Allemagne, combattirent pour l'émancipation de leur sexe.

Selon l'expression de Miss Mary Hargrave, « les esprits des femmes intellectuelles avaient été mis en branle, elles devenaient plus conscientes, plus philosophiques, plus indépendantes. » Miss Mary Hargrave intitule son livre : « Quelques femmes allemandes : leurs salons », et consacre à chacune des femmes qu'elle étudie un chapitre spécial. Mais ses héroïnes, sauf une, appartiennent à la même génération ; sauf une autre, elles ont vécu sous l'empire du même courant intellectuel, qu'elles ont envisagé différemment, selon leur tempérament et leur éducation.

Les deux exceptions sont Elisabeth Gœthe, l'heureuse et joyeuse mère du Jupiter de la littérature allemande, et la reine Louise de Prusse, la noble épouse de l'un des plus parfaits philistins couronnés de son temps. Le fait d'avoir introduit en ce livre la mère de Gœthe est aisément défendable. Si elle n'était pas de l'étoffe des Rahel et des Bettina, elle était du moins en relation avec elles par l'intermédiaire de son fils que les unes et les autres considéraient comme leur maître préféré. En outre, elle était aussi instruite et aussi libérale qu'il était loisible de l'être à l'épouse d'un patricien de la fière cité de Francfort. A certains égards, on peut la considérer comme l'ancêtre des Rahel, sinon des Caroline Schlegel.

Il n'en est pas de même pour la reine Louise. Elle n'eut presque rien de commun avec ces intellectuelles et son influence sur la pensée de son temps fut nulle. Ses malheurs de reine, une certaine bravoure exaltèrent le sentiment populaire, mais elle ne fut pas le centre d'un salon : elle n'était pas intellectuellement capable d'en former un. Beaucoup d'autres femmes de ce temps eussent mérité de prendre rang dans ce livre avant cette royale *ingénue* (en français); en l'y faisant entrer, Miss Hargrave a fait à la frivolité — pour ne pas dire au snobisme — une concession qus l'on ne peut que regretter.

*
* *

Cela dit, le livre n'est pas sans mérite. Il est basé sur l'étude de quelques-uns des meilleurs ouvrages allemands relatifs à la question; il est agréablement écrit. Ce n'est pas un travail scientifique. Miss Hargrave n'indique que très superficiellement les conditions économiques, politiques et intellectuelles de la vie alle- au commencement du XIXe siècle; le milieu où agirent ces précurseurs du mouvement féministe n'est pas suffisamment dépeint pour que le lecteur puisse le bien

juger. Ces deux remarquables Juives, Rahel Lewin et Henriette Herz étaient berlinoises, et filles d'une race qui aspirait à l'émancipation politique; aussi ne saurait-on les comprendre si l'on n'est pas très informé de l'esprit des classes moyennes berlinoises à l'époque de leur développement intellectuel. D'excellents livres débordants de renseignements, tel l'histoire de la vie intellectuelle de la capitale prussienne par Ludwig Geiger semblent avoir échappé à Miss Hagrave. Heureusement les auteurs qu'elle utilise les ont connus; ainsi le lecteur a-t-il indirectement quelques indices de cette vie qui entoura la jeunesse des Rahel et des Henriette et grâce à laquelle leurs salons furent possibles.

C'était un temps de scepticisme religieux et moral, avec, dans les meilleures têtes, le désir d'un nouveau monde moral et de nouveaux dieux. Berlin était, à un haut degré, une ville d'incroyants; on n'y apercevait aucun élan favorable à la recherche de vérités nouvelles, mais seulement ce nihilisme cynique et léger qui fit dire un jour à Bettina von Arnim, cette femme au cœur d'enfant et à l'enthousiame de croyante : « In Berlin wird Alles ruppig » (à Berlin, tout devient grossier). On découvre donc en Rahel quelque chose de l'esprit négatif des Berlinois, mais relevé par sa chaleur de sentiment, sa foi en l'évolution, et son profond intérêt pour la réforme sociale et politique. Quand elle proclame : « Je tue le pédantisme (on ne voit pas pourquoi Miss Hargrave traduit *suffisance*) à trente milles autour de moi », on croit surprendre le ton de la blague de Berlin. Mais on croit entendre l'un de nos révolutionnaires avancés de la morale quand on lit ceci : « Je n'ai jamais rien regretté de ce que j'ai fait joyeusement, j'ai regretté uniquement et toujours ce que j'ai fait avec répugnance. » Et combien n'y a-t il pas de sens en cette proposition? « Pour moi, la différence entre les gens se marque par leur façon d'interroger; tous répondent de la même façon. »

Rahel est certainement, de par la largeur de son intelligence, le sens des proportions et le charme personnel, la plus fascinante des femmes étudiées par Miss Hargrave. Mais toutes furent remarquables et intéressantes. Toutes, la reine Louise elle-même, supportent heureusement d'être comparées à leurs maris. Leur étaient-elles inférieures en savoir, elles les surpassaient en force intellectuelle. Elles n'étaient pas toutes semblables à Charlotte Stieglitz, qui ne put supporter l'inactivité mentale de son époux, et se suicida pour l'affranchir en vue d'un travail créateur; mais elles partageaient cet amour de l'activité intellectuelle. Dans la mesure où elles furent pénétrées par le romantisme, elles en représentent les meilleurs aspects, et d'abord la haine de la convention, de l'étroitesse et du scepticisme nihiliste. Elles sont dignes d'être mieux connues, et si Miss Hargrave a négligé de nous révéler leur temps, elle trace de vivants portraits de leurs personnalités, et de quelques hommes éminents qu'elles surent attirer et parfois guider. Ce livre, très élégamment illustré, mérite donc d'être lu.

UNE VISITE A GŒTHE

La Revue *Stunden mit Gœthe* reproduit les impressions d'un Français qui rendit visite à Gœthe en 1827. Une traduction en avait paru dans les « Blätter für literarische Unterhaltung » en février 1825; comme ces impressions se recommandent par leur caractère de sincérité, et qu'elles sont de nos jours bien oubliées, nous en donnons quelques passages :

La demeure de Goethe est vraiment digne d'un honneur si remarquable. Elle est située derrière le parc grand-ducal. Un gentil vestibule précède une vaste antichambre. Un large escalier de quelques marches mène à l'appartement occupé par l'auteur de Werther.

On traverse un cabinet orné d'une masse de bustes et d'antiques. Suit un couloir assez long, et l'on arrive enfin à la bibliothèque, à côté de la chambre à coucher du grand homme. Il aime travailler dans cette bibliothèque. C'est là qu'il nous reçut avec l'amabilité allemande; peu démonstrative, mais cordiale et bienveillante. Gœthe parla successivement de plusieurs de nos écrivains les plus importants. Il loua surtout l'ermite de la « Chaussée d'Antin », « dont l'ermitage ne comportait nullement la solitude, puisque l'Europe entière la connaissait et lui rendait visite ».

Il parla aussi des imitations françaises de ses propres œuvres. A propos de Duval, il fit la remarque qu'il ne comprenait pas comment il avait pu mettre le *Tasso* au théâtre. Il nous assura n'avoir nullement destiné la pièce à la scène, car il n'y voyait aucun effet dramatique; on ne l'avait représenté en Allemagne que parce que l'on attribuait une trop grande valeur à ses travaux. Goethe mentionne ensuite avec éloge Casimir Delavigne et Scribe; il parla surtout favorablement du vaudeville *La mère au bal et la fille à la maison.*

Goethe paraît soixante ans (il en a, en réalité, 78). Il irait assez volontiers en France. Il lit avec un intérêt particulier le *Globe* et en a très bonne opinion. Ce journal le renseigne sur tout ce qui paraît de nouveau en France dans le domaine littéraire. Il parle du *Globe* lui-même en ces termes : « On dit que cette feuille est un peu lourde; c'est peut-être pour cela que nous l'aimons particulièrement en Allemagne : car on nous accuse de n'être pas trop légers. » Ce sont surtout les articles du critique musical du *Globe* qui lui plaisent.

Goethe parle le français avec quelque difficulté, mais correctement. Il détache nettement chaque mot, et l'on remarque ainsi qu'il a de la peine à parler notre langue. Cette façon de parler a cependant son charme et donne plus de poids à ce qu'il dit.

Goethe est de taille moyenne, mais plutôt grand que petit. Son visage a une expression sérieuse et noble. Il a le nez fort, la bouche n'a presque plus de dents : mais il paraît vigoureux et robuste. »

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 6. — 2e SEM. 50e ANNÉE 10 AOUT 1912

AMÉDÉE DE PASTORET (1)

SOUVENIRS INÉDITS DE LA CAMPAGNE DE 1812

III

Tels ils étaient lorsque les Russes s'éloignaient, mais lorsque l'ennemi venait à reparaître, tout changeait de face. Dominés par la frayeur et tremblants à la moindre nouvelle, ils revenaient se jeter auprès de moi, demandaient un appui, imploraient notre protection, faisaient un pompeux étalage de tout ce qu'ils pouvaient mettre à notre disposition, juraient de donner tout ce qu'ils possédaient à leurs défenseurs, et passaient toutes les bornes avec un empressement dont quelques agents avides ne manquaient pas d'abuser. Le péril passé, ils oubliaient leurs promesses ou s'accusaient hautement de lâcheté pour justifier leur avare mauvaise foi.

Joindrai-je à ce tableau quelques autres circonstances? Dirai-je que ces mêmes hommes dont nous avions assuré le commerce, rétabli la tranquillité et et garanti les biens, se montraient prêts à la sédition dès qu'ils nous croyaient les plus faibles, et par de secrets avis que toute la vigilance de la police ne pouvait arrêter, se livraient, pour nous livrer nous-mêmes, à des ennemis qu'ils redoutaient, dont ils avaient tout à craindre, mais qui, plus éloignés, leur semblaient aussi moins redoutables? « Traitez la Russie Blanche en alliée et non pas en sujette, m'avait dit l'Empereur, et du reste faites pour le mieux. » Jamais plus grande latitude ne fut donnée et jamais instructions ne furent plus difficiles à remplir (1).

Ce n'est pas que les Polonais manquent de courage. J'aurais tort de le dire, car je n'ai aucune raison de le penser. Ils se présentent au combat avec le flegme inébranlable des Russes et quelquefois avec la valeur brillante des Français. Un jour de bataille est pour eux un jour de triomphe, et si l'on veut les considérer sous le point de vue le plus favorable, c'est à ce moment surtout qu'il faut les voir. Mais chez eux le courage, qui a quelquefois de la fureur, n'a jamais d'impétuosité : ils combattent avec un grand abandon d'eux-mêmes, mais ils ont auparavant calculé pour qui il était plus avantageux de combattre.

Leur caractère actuel, sur lequel on me permettra peut-être de revenir, est le fruit de plusieurs circonstances locales. Depuis le prince le plus riche jusqu'au serf le plus obscur, tout est esclave dans la Lithuanie et dans la Russie Blanche ; un gouvernement aussi despotique que ceux de l'Asie fait trembler tous ceux qui lui sont soumis, et ces mêmes seigneurs qui comptent leur fortune par huit ou dix mille paysans, luttent entre eux de bassesse et

(1) V. la *Revue Bleue* des 27 juillet et 3 août 1912

(1) *Note de l'auteur.* — J'avais cherché à ménager la province, à fixer les limites de l'autorité militaire et j'avais établi un juste milieu entre les demandes faites et les besoins réels. La tranquillité était revenue dans la ville, et deux fois peut-être je l'avais sauvée en arrêtant l'évacuation prête à se faire, et en restant seul au milieu de ce peuple turbulent et ombrageux. Les Russes me crurent une grande autorité dans le pays et ils mirent ma tête à prix. Les Polonais me devaient peut-être quelque reconnaissance, et pas un d'eux n'eut la pensée que l'on put songer à me défendre.

d'avilissement pour ne point porter ombrage à la Cour qui les redoute et les opprime. Autour d'eux s'empressent une foule d'autres gentilshommes d'une moindre noblesse (que les Polonais désignent par le nom de *Schlacta Ocolizna*) qui, parasites avides et flatteurs intéressés, vivent aux dépens de l'homme qu'ils entourent à l'église, qu'ils entretiennent au jeu, et avec lequel ils fument et passent toute la journée.

La volonté du gouvernement, qui concentrant tout le pouvoir dans les mains de deux ou trois de ses agents russes, ne laisse aux Polonais que de vains titres, contribue beaucoup à les retenir dans cet état honteux. La plupart de ces petits gentilshommes possèdent quelques terres ou plutôt quelques paysans, car c'est par les esclaves que l'on calcule la fortune, et l'on dit d'un homme qu'il a soixante, cent, mille, dix mille âmes pour exprimer six cents, mille, dix mille, cent mille roubles de papier de revenu : dans ce nombre ne sont jamais comprises les femmes qui ne comptent pour rien dans ce pays.

Après la *Schlacta Okolizna* viennent les bourgeois ou marchands; mais ces marchands sont tous Juifs ou Russes. Ils n'entrent non plus dans le dénombrement que par un compte séparé, et ne font en aucune manière partie de la nation. Le noble qui les emploie les regarde comme fort au dessous de lui, les trompe sur les traités qu'il leur passe, les dépouille de leur bénéfice en ne payant point ses achats, les fait chasser à coups de bâton quand ils l'importunent de leurs justes demandes, et tout en prenant le café, en admirant l'habit ou en écoutant l'instrument qu'ils lui ont procuré, ne peut concevoir qu'on soit marchand et qu'il existe une profession appelée commerce.

Après ceux-ci viennent les paysans. Je n'ai pas besoin de dépeindre leur situation. Il suffit, je crois, de dire que tout ce dont on a accusé les colons sous le ciel de l'Amérique, on pourrait l'appliquer aux seigneurs polonais : l'esclavage de la glèbe, l'obligation de consacrer au maître une partie de son temps, la nécessité d'obtenir son consentement pour se marier, la défense de s'unir à une femme d'une autre terre parce qu'elle porterait son enfant à son propre maître, et que les enfants sont considérés comme le croît des animaux, les punitions laissées à la disposition du seigneur, les châtiments corporels infligés par son ordre sans appel et sans grâce, la destination nouvelle donnée à des hommes qui ont vieilli dans un métier et que l'on arrache à leur famille et à leur cabane pour les faire soldats ou matelots, tout cela se retrouve dans le climat glacé de la Russie Blanche.

Il est juste de dire cependant que, soit par un sentiment naturel, soit plutôt par l'effet du calcul et de l'intérêt, une partie des seigneurs prend quelque soin de ses paysans : l'usage a établi entre eux une sorte de convention tacite. J'ai dit que dans ce pays la fortune se comptait par le nombre des esclaves et non par l'étendue des terres; chaque paysan évalué à peu près à dix francs de rentes ne peut cultiver qu'une certaine quantité de terrain; pour le faire, il faut qu'il soit muni de tels ou tels instruments, qu'il ait une charrue, des bœufs, une cabane, un ou deux chevaux et quelques *padiwods* (voitures de transport).

C'est au seigneur à lui fournir tout cela. S'il ne le fait pas, le paysan reste tranquille, ne travaille point, ne fait point d'enfants, et se laisse froidement mourir: la vie ne lui est pas un bienfait assez grand pour y tenir beaucoup, et il sait très bien que sa mort cause une perte à son seigneur. La vengeance est entre ses mains, il veut se venger et il se venge.

Cette hiérarchie d'esclaves, cette dégradation de l'ordre social est affligeante à considérer. Ce qui est le plus affligeant peut-être est la dégradation de l'espèce; l'absence de courage moral et d'énergie chez les gentilshommes, d'honneur et de probité chez les Juifs marchands et chez les bourgeois, d'intelligence et d'affections naturelles chez les paysans. Sans doute, on retrouve fréquemment des exceptions parmi eux, mais ces exceptions ne servent qu'à mieux faire sentir l'extrême différence de la plupart de ces hommes du Nord avec les hommes des climats tempérés.

Les mœurs sont à la fois la cause et l'effet de ces grands changements; aussi les mœurs de ces contrées sont-elles assez remarquables. Voulez-vous savoir la vie d'un riche gentilhomme de ce pays? Dans la ville, il reçoit à son tour quelques-uns de ses paysans, qui, le front en terre et les genoux pliés, viennent lui soumettre de tristes plaintes, ou lui offrir d'humbles présents. Il fume, déjeûne, se fait habiller, et suivi de ses gens en livrée, va d'abord occuper son ennui à l'église, puis le promène dans les rues; à une heure, il revient dîner, s'il est marié; s'il ne l'est pas, va dîner chez ses amis, car c'est encore un usage.

Un célibataire n'a point de maison : il demeure invité né chez toutes les personnes qui le reçoivent, et quelquefois au moment du repas, on voit cinq ou six personnes sur lesquelles on n'avait pas compté, venir s'asseoir à une table que l'on ne couvre pas davantage pour cela, et dont une soupe aigre et faite de bière et de fromage, une oie farcie de pommes cuites, du mouton bouilli, des choux fermentés et surtout des pommes apprêtées de cent manières, font tous les honneurs et tous les apprêts. A 2 heures environ, tous se reposent de leur journée, et vers

4 heures on se fait des visites réciproques. Un homme entre, baise la main de la maîtresse de la maison, embrasse l'avant-bras du maître, et s'asseoit; on lui apporte aussitôt des pommes et des amandes douces dont tous les assistants prennent leur part et dont ils jettent les restes au milieu de la chambre.

Les femmes causent entre elles, pendant que les hommes jouent un jeu énorme. A 6 heures environ, on apporte le thé, l'on mange et l'on recommence à jouer. A 9 heures, le souper est servi; les gens qui sont venus depuis 4 ou 5 heures y restent d'ordinaire, et le souper fini, chacun se retire. Alors commence une autre scène qui n'est pas moins piquante : les familles vivent en général dans la même maison, et tous, excepté les maîtres de la maison, couchent pêle-mêle par terre, sur des chaises, sur des sophas, et reposent ainsi jusqu'au lendemain (1).

A la campagne, la chasse occupe toute la journée des hommes, et le soin de se délasser, de conter leurs aventures, l'obligation de jeter quelques regards sur leur propriété remplit leur courte soirée. Ce ne sont pas là les hommes qui peuvent secouer un joug odieux ni briser une chaîne honteuse. Parlez à un d'eux de gloire, il parlera de fortune. Rappelez-lui ce grand mot de liberté, il vous répondra repos.

Les Juifs, qui forment réellement la seconde classe de l'état, puisqu'ils exercent seuls le commerce et l'industrie, les Juifs fidèles à leur religion errante et minutieuse, offrent moins de traits particuliers à l'observateur qui voudrait les saisir. Un usage toléré dans leurs sectes du nord les autorise à marier leur fils à la mamelle à une fille nubile et à vivre avec cette fille comme si elle était leur propre femme. Voilà peut-être la seule différence qui doive être remarquée.

Du reste, ils offrent le même caractère que les autres Juifs allemands : sales par goût et par avarice, avides par intérêt, fourbes par nature, ils sont partout les plus actifs, les plus adroits et les moins délicats des citoyens. Dans la Russie Blanche tout est tombé entre leurs mains : le cordonnier qui vous chausse et le médecin qui vous guérit, le maquignon qui vous loue un cheval et le banquier qui escompte vos lettres de change sont Juifs, et le gouvernement qui les opprime toujours, et qui a toujours besoin d'eux, les conserve et les protège comme une mine dont il tire à son gré des sommes énormes.

Passerons-nous maintenant à la dernière classe ? la triste et lourde existence des paysans excite plus de pitié que de curiosité, et plus de dégoût que de pitié. Plus d'une fois j'ai été forcé de passer ou le jour ou la nuit dans leurs cabanes, de suivre leurs mœurs et d'essayer leur langue. Ce n'est donc pas d'après des témoignages étrangers que je tâcherai d'en parler.

Chez cette classe d'hommes, les besoins en général sont en très petit nombre. La maison d'un paysan riche est un bâtiment plus large que long et composé de trois pièces. L'une, placée à droite ordinairement, renferme peu de provisions d'hiver que l'on conserve sans les cacher sous terre; une seconde, dans laquelle donne la porte d'entrée, et qui ne reçoit aucun autre jour, est destinée à recevoir dans les mauvais temps, les animaux domestiques ou les animaux qu'on élève; et couvre une cave, ou plutôt une fosse creusée en terre, dans laquelle sont enfouis les légumes d'hiver et les tonneaux de liqueurs fortes.

La troisième chambre enfin, qui occupe la gauche de la maison, est le séjour habituel de la famille : une table, un banc de bois qui s'étend tout autour, deux armoires grossières suspendues aux deux angles et sur lesquelles sont placées les chapelles portatives de cuivre qui servent de manitou à ces espèces de sauvages, un faisceau de branches de sapin coupées et amincies pour tenir lieu de lampes, quelques vases de terre, et enfin un immense poêle aussi haut que la cabane qui sert à la fois de four, de lit, de cuisine, et dont toute la fumée, repoussée dans l'intérieur de la chambre, forme un nuage épais, et ne s'échappe que par trois ou quatre ouvertures d'environ un pied de large pratiquées exprès à cette hauteur dans les parois de la chambre, voilà tous les meubles d'une famille quelquefois considérable. La cabane qui les renferme est construite en troncs d'arbres non équarris, superposés l'un à l'autre et réunis par un enduit de terre et de mousse qui bou-

1. *Note de l'auteur.* — Une nuit, je venais d'une reconnaissance que j'avais faite hors la ville, et je voulais donner quelques ordres à l'un des fonctionnaires principaux. J'attache mon cheval dans sa cour et je monte. Dans une première antichambre, d'environ neuf ou dix pieds en carré, étaient couchés deux femmes du service sur deux tables et deux paysans dessous. Dans la salle à manger qui suivait, quatre ou cinq domestiques à moitié nus dormaient sur des peaux de moutons. Dans le salon, la nièce du maître de la maison et deux de ses amies étaient accroupies sur un sopha qui n'avait guère plus de dix pieds. J'entre dans la chambre à coucher : là étaient les deux frères enveloppés de peaux de cerfs, à côté de leurs femmes couchées dans des lits immenses. Au pied de chaque lit une autre femme de chambre, un troisième frère par terre contre le poêle, et dans un cabinet qui suivait, cinq enfants dont deux à la mamelle étaient entassés avec leurs nourrices et leurs bonnes. Qu'on se figure en outre le désordre le plus complet : un clavecin couvert de plats et des restes du souper, un salon plein des habits que les hommes et les femmes venaient de quitter, une chambre où les papiers, les odeurs, les livres, les provisions de table, les robes de parure étaient jetés, tout pêle-mêle, et l'on aura peut-être idée du spectacle que m'offrit la maison d'un riche seigneur polonais, et de l'impression que dut produire un semblable spectacle sur un homme accoutumé à des mœurs plus douces et à de plus nobles usages.

che trop imparfaitement les fentes pour empêcher le froid de pénétrer.

L'homme qui habite dans ces cabanes est petit, laid, mais d'une constitution forte. Il porte dans l'été une chemise, une culotte et une espèce de sarreau de toile lié par une corde; en hiver, une serge blanchâtre que l'on fabrique en Livonie, et en Ukraine remplace la toile pour quelque temps, et se cache sous une peau de mouton à demi préparée. Sa femme est vêtue à peu près de même et ne se distingue de lui que par sa faiblesse et par un autre genre de laideur plus rebutant peut-être encore.

Tous deux ont la tête cachée sous un bonnet rond et pareil au reste de leur habillement. Tous deux, si ce n'est aux grands jours où les femmes ont quelquefois des bottes, portent des souliers d'écorces d'arbres tissées ensemble comme les sacs d'osier dans lesquels on enveloppe nos ballots de roulage, et tous deux ont les jambes enveloppées de larges bandes de toile fixées par une corde serrée, qui, depuis le genou jusqu'à la cheville, donne partout la même épaisseur et, par conséquent, la même difformité. C'est ainsi qu'ils vont travailler aux champs, c'est ainsi qu'ils vivent dans leur cabane, et qu'ils dorment sur le poêle commun. Rarement ils quittent leur habit avant qu'il ne tombe en lambeaux, et cette excessive saleté est une des causes de la maladie contagieuse qui est si fréquente parmi eux.

On conçoit que chez de pareils êtres les idées ne peuvent être qu'en très petit nombre. Aussi sont-elles très fortes et comme innées. Ils n'ont point de sentiments affectueux ou tendres, mais l'instinct de l'intérêt et le besoin de la superstition se retrouvent toujours et parlent chez eux. Ce même homme à qui l'on ne pourrait faire comprendre le plus léger changement dans la manière d'élever ses bestiaux sait très bien donner un prix beaucoup plus haut à la denrée qu'il vend, en altérer la quantité, ou en apporter une quantité moindre à la fois, pour profiter du besoin qu'on éprouve, et leurs marchés ressemblent à tous ceux de l'Europe.

Leurs églises sont toutes différentes. Je ne parle pas seulement de celles de notre secte, mais de ces églises grecques où l'autel est caché aux fidèles par des portes qui ne s'ouvrent qu'à de certains moments et où cette quantité innombrable de peintures qui donne peut-être à la foi tiède plus de distraction et à la foi vive plus d'enthousiasme ajoute certainement au culte une magnificence qui justifie les ambassadeurs du czar. Dans les temples de l'une ou de l'autre croyance, on voit sans cesse à côté de personnes plus modérées, une foule de paysans se précipiter à terre à vingt reprises différentes pour se frapper la poitrine et la tête contre le pavé du temple.

Les femmes, plus superstitieuses encore, restent souvent pendant les plus grands froids étendues tout du long sur le carreau, le visage appuyé contre terre et les bras en croix, jusqu'au moment où finit l'office divin. Cette superstition s'allie, au reste, à des pratiques plus sages et meilleures. Nulle part je n'ai vu la communion aussi fréquente que dans ce pays. La communion suppose au moins le dessein et le désir de remplir ses devoirs d'homme et de membre de la société. Je ne crois pas que la religion console ces hommes à demi-sauvages. Ils ne la comprennent pas assez; mais elle les occupe, mais au moins elle les met dans une sorte de rapport avec un être qui renferme les deux principes, et sans le connaître, ils le prient, pour invoquer un autre pouvoir que celui de leurs seigneurs ; car dans leur pensée, si on peut donner ce nom à la combinaison grossière de leur existence et de leurs sensations, vivre c'est être esclaves, et la liberté ou la servitude ne sont autre chose pour eux que l'alternative d'un maître facile ou cruel.

A ces détails déjà trop étendus peut-être il ne sera pourtant pas inutile, je pense, de joindre un léger aperçu sur la forme du gouvernement de ces contrées.

Dans chaque grande province comme celles de Twer, de Pskow, de Novogorod, de Witebsk, un gouverneur général représente le souverain, et retient entre ses mains une grande partie de son pouvoir: il approuve ou suspend les sentences de mort, accorde des grâces, nomme à plusieurs emplois et tient une espèce de cour. Après lui, le gouverneur civil, qui a le rang de général major ou de conseiller d'Etat intime, est chargé de toute l'administration; mais obligé qu'il est d'en référer au gouverneur général, il possède beaucoup plutôt de l'influence que du pouvoir. Le vice-gouverneur, qui suit dans cette hiérarchie, est directeur des finances ; il préside la chambre, surveille la perception de l'impôt.

Un procureur du gouvernement est chargé de soutenir les intérêts du prince et ceux du fisc auprès de cette chambre de finance, ou *Kasiennapatata* comme l'appellent les Polonais, qui juge toutes les affaires d'impôt, connaît des réclamations y relatives, et réunit dans ses mains toute l'administration des finances. Un trésorier du gouvernement, un maître de police et le gouverneur militaire du chef-lieu sont les derniers fonctionnaires nommés par l'Empereur ; tous les autres sont choisis par les habitants ; car on a voulu, surtout dans la Lithuanie et dans la Russie Blanche, laisser au peuple des formes de liberté d'autant plus grandes que son esclavage était plus réel.

Tous les trois ans la noblesse s'assemblait dans le chef-lieu du gouvernement, et là elle élisait dans

son sein le maréchal du gouvernement, représentant de la province, qui était chargé de défendr ses intérêts à la cour, de porter ses représentations ou ses adresses au pied du trône, et de remplir constamment auprès du gouverneur général le rôle d'avocat et de procureur fondé de toute la noblesse.

Il faut rappeler encore une autre assemblée qui n'est pas moins remarquable peut-être et par sa régularité et son objet. Chaque année, au mois de mars, tous les propriétaires et tous les marchands se réunissent au chef-lieu du district ou du gouvernement, et c'est à cet instant que se traitent toutes les affaires d'intérêt. Les baux sont passés, les marchés conclus, les actes signés, les créances établies, les paiements effectués dans l'espace d'environ trois semaines, et la chose du monde la plus difficile serait de faire entendre à un Polonais qu'il peut s'occuper d'affaires de ce genre à un autre moment qu'aux contrats de Mars : c'est ainsi qu'ils désignent cette époque. Peut-être bien, comme les Juifs dominent en Pologne, est-ce à eux que l'on a emprunté cet usage.

Les maréchaux de district, qui exerçaient dans chaque cercle des fonctions à peu près pareilles à celles des maréchaux de gouvernement, veillaient aux intérêts de leur arrondissement, répartissaient et dirigeaient les levées d'hommes et d'argent, passaient les marchés, faisaient entretenir les routes par les riverains, selon l'usage.

Les Podkomorgis, magistrats chargés d'abord de la seule délimitation des propriétés, et depuis appelés par l'usage à une sorte de judicature arbitrale.

Les Korongis, suppléants des maréchaux du district.

Les députés à la chambre de noblesse, qui dans ses assemblées annuelles était en quelque sorte le corps législatif de la province, examinaient la conduite du maréchal du gouvernement et lui prescrivaient celle qu'il avait à tenir.

Le président, les conseillers et les assesseurs des tribunaux civils et criminels et des chambres territoriales; ces chambres étaient réparties dans chaque district et tenaient la place des tribunaux de 1re instance. Le département civil et le département criminel, pour me servir de l'expression même du pays, étaient la cour d'appel.

Toutes ces fonctions, dont la plupart étaient gratuites, étaient cependant fort désirées parce qu'elles donnaient un peu d'influence, une sorte de considération et un titre que l'on conservait même lorsque l'on ne conservait plus la place; mais l'usage y avait établi une véritable hiérarchie : on commençait par être membre de l'un des départements ou député à la chambre de noblesse, on devenait ensuite président d'un des tribunaux, ou Korongy, ou podkomorgy, puis maréchal de district, puis maréchal du gouvernement; et lorsque l'on avait passé vingt et un ans au service dans une ou plusieurs de ces fonctions, on recevait de droit la croix de l'ordre de Saint-Vladimir de la 3e classe.

Les hommes mettaient une assez haute importance à toutes ces places, les femmes en mettaient bien plus encore : Pani Marskin Kowa (madame la maréchale), Pani Kodkomorgina (madame la Podkomorgy), Pani Porongina (madame la Chorongy) sont pour elles des titres précieux dont elles sont fières et qu'on leur répète à chaque phrase. Le domestique qui les accompagne à la messe, le demi gentilhomme qui les suit à la promenade, le cocher qui mène la voiture à une place (appelée Drouski) dont elles font usage, ne leur adresse jamais la parole, et leurs maris même dans l'intérieur de leur maison, ne leur parlent pas le plus souvent, sans leur donner ce nom continuellement répété et qui établit une différence entre celle qui le porte et celle qui n'a pas le bonheur de le porter.

Cette forme de gouvernement, telle que je viens de la peindre, était établie et reconnue dans la Russie blanche lorsque nous y arrivâmes, et nous eûmes quelques difficultés à la changer. Toujours inquiétés par un ennemi redoutable qui ne s'était jamais éloigné de plus de quinze lieues, souvent attaqués et n'ayant de secours à espérer de personne, oubliés de la grande armée et n'en recevant aucune nouvelle, nous eûmes à lutter contre des obstacles de plus d'un genre. M. Wittgenstein se disposait à reprendre Polotsk et recevait chaque jour par Newel et Wéliki Luki de nouveaux renforts tandis que le comte de Gouvion s'affaiblissait par degrés. Une sorte de maladie épidémique s'était mise parmi les troupes allemandes, et elles périssaient en grand nombre.

Je serais embarrassé d'exprimer la nature du sentiment qu'elles éprouvaient; il y avait à la fois de la lassitude et de l'amour de la patrie, de la faiblesse contre les dangers, et de la force contre la mort; mais ce sentiment existait réellement, et à mesure qu'il était plus partagé propageait une maladie dans laquelle les affections morales étaient très puissantes. *Wo ist die Hause wo sterbt man* (où est la maison où l'on meurt) se demandaient les uns aux autres les soldats bavarois qui savaient déjà que beaucoup de leurs camarades avaient fini leur vie dans un même lieu. On le leur apprenait, ils se dirigeaient vers cette maison, entraient, s'asseyaient à côté de leurs compagnons expirés dans un alignement parfait, restaient là, et puis mouraient avec la même indifférence et la même froideur. D'autres, oubliant toute considération et toute crainte, cédaient tout simplement au désir du retour dans leur

patrie. Six mille de ces mêmes Bavarois passèrent le Meinen l'un après l'autre avec leurs armes et leur havresac :

« Où allez-vous, leur disait-on à plusieurs postes ?

— Je vais en Bavière.

— Mais vous désertez.

— Non, je vais en Bavière », et ils y allaient ; et la police, toujours mal faite sur les derrières de l'armée parce qu'elle est toujours trop faible, ne put arrêter leur marche.

Les Russes, au contraire, à qui l'habitude de l'esclavage le plus pesant semble avoir ôté jusqu'à l'intérêt de la vie en leur en ôtant la propriété, les Russes, excités d'ailleurs par les nouvelles fausses ou vraies qu'ils recevaient de Pétersbourg, prenaient chaque jour plus d'audace. Les troupes légères dont leur armée de Polotsk s'était accrue leur donnaient le moyen de faire de nombreuses et utiles excursions dans le pays, et ils en profitaient habilement. Six fois nous fûmes obligés de nous garder dans nos faubourgs comme aux avant-postes. Après une longue immobilité qui paraissait tenir de la crainte, et qui n'était au fait que la sage lenteur d'un général qui appelle à son secours des renforts nouveaux et traîne ses ennemis jusques au moment où ils doivent être victimes de l'inclémence des saisons, M. de Wittgenstein porta sa droite de Kosiany sur Koloduja et Peratina, rapprocha son centre par Romtschino et s'avança sur Polotsk.

M. le maréchal de Gouvion avait replié ses avant-postes sur la ville et fait toutes ses dispositions pour la défendre. Le combat fut terrible : vainqueurs en avant des murs, les Russes se flattaient déjà d'être maîtres de Polotsk, et on leur permit de s'y jeter ; mais à peine entrés le combat recommença avec une nouvelle violence; chaque rue était un champ de bataille, chaque maison devenait une citadelle imprenable du moment où quelques Français s'y étaient jetés.

Les Russes menaçaient cependant : tout à coup les rues se dégagent, la route semble libre, l'ennemi se reforme en front de bataille et marche vers la grande place, qui, régulière dans sa construction, ornée d'un côté de la grande église des jésuites, de l'autre de l'ancien Palais du gouvernement, environnée de maisons assez belles, et correspondant par une grande rue avec le pont de la Dwina, devenait une position importante : les Russes arrivent par les rues latérales, et comme pour prendre une position tranquille ; au moment où ils débouchent, la grande rue du pont retentit de coups précipités, et trois batteries les foudroyent ensemble ; du couvent et du palais une grêle de balles vient éclaircir leurs rangs ; des compagnies jetées sur les côtés les attaquent avec fureur, et ils reculent un moment.

Bientôt cependant ils reviennent à la charge ; le général, avare du sang de ses vieux soldats, place à la tête de l'attaque les nouvelles recrues ; une fusillade très vive est bientôt suivie d'une espèce de mêlée. Tout à coup le feu se déclare, plusieurs maisons deviennent la proie des flammes, une partie du couvent des jésuites saute en l'air, le combat continue sur ses débris, se porte enfin dans la grande rue ; là les Français se replient sur leurs batteries ; et un feu horrible de mitraille détruit continuellement tout ce qui ose avancer : trois fois la milice Russe qui formait le front de l'attaque se précipite sur les pièces. Trois fois elle fut repoussée, la fureur s'épuise, elle s'arrête et refuse de marcher : un de leurs généraux accourt indigné de leur résistance, il fait placer derrière elle sa propre artillerie et ordonne de tirer.

Placés entre la mort et la mort, battus d'un côté par leurs pièces mêmes, foudroyés de l'autre par cette double ligne de canons, les Russes tentent par désespoir un nouvel effort, leurs vieilles troupes s'élancent à côté des nouvelles, ils l'emportent, déjà ils ont saisi quelques-unes de nos pièces, le feu prend au pont et une détonation épouvantable porte encore le désordre parmi eux. Mais c'en est fait, ils sont vainqueurs ; nos soldats sont épuisés de fatigue ou de besoin, et couverts de blessures se retirent, mais sans fuite, et M. de Gouvion, qui prend position derrière la Dwina, menace encore, jette quelques troupes fraîches aux avant postes, réunit tout ce qui lui reste de soldats entre Semenez et Radischky, et montre encore à l'ennemi une apparence redoutable.

Tel fut ce combat de Polotsk qui dura trois jours et coûta si cher aux deux partis. Je ne puis dire quelle fut notre perte, mais je sais que M. de Wittgenstein avait reçu trois jours auparavant quinze mille hommes de milice nouvelle ; le lendemain de la bataille douze milles hommes étaient morts devant ou dans Polotsk, et je ne parle point ici des pertes que les autres corps eurent à souffrir.

Après ce long détail, je dois rappeler que je n'étais point présent à cette sanglante affaire. Je la rapporte sur ce que plusieurs officiers m'en ont conté, et simplement d'après leur récit.

A suivre.

AU MUSÉE DU LUXEMBOURG

Une institution assez récente, charmante et déjà vénérable, car elle compte trois quarts de siècle de gloire, l'asile où, par la couleur ou le marbre, ont brillé de tout leur éclat la pensée et la sensibilité françaises depuis quatre-vingts ans, tel est notre Musée du Luxembourg. Il a contenu presque tout l'art français en son temps le plus riche et le plus tourmenté, celui où des peintres illustres ont découvert successivement l'Orient d'abord et puis Barbizon, l'histoire moderne et la nature; deux fois glorieux, il conserve la mémoire des grandes œuvres et l'écho des longues batailles; sans cesse renouvelé, il garde comme une grâce illustre et le double charme de la jeunesse et des souvenirs.

Qu'allons-nous faire de tout cela? Où allons nous porter tant de richesses et de traditions? Car les collections toujours plus précieuses et plus nombreuses menacent de faire éclater ces frêles murailles, et des années sans doute prochaines, peut-être celle-ci, verront le divorce souriant du Musée du Luxembourg et du Palais sénatorial.

L'Administration des Beaux-Arts vient de dévoiler ses desseins, patiemment préparés, qui sont de transporter le Musée dans l'immeuble désaffecté de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice; nos deux surintendants, celui des Finances et celui des Beaux-Arts ont déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi qui demande, pour cette résolution, l'approbation négligeable du Parlement, et la somme moins négligeable de 1.800.000 francs environ. Peu de chose, il est vrai, auprès de ce que nous pouvions justement redouter.

Le changement était décidé depuis l'inauguration même de l'actuel musée du Luxembourg en 1886. On reconnut alors solennellement le caractère provisoire à cette installation. On ne pouvait songer à ce moment à Saint-Sulpice, où les séminaristes priaient sous l'abri plein de tumultes du Concordat; mais pendant vingt années le Musée, locataire congédié, chercha sans hâte sa demeure dans ce quartier du Luxembourg, ce qui était louable, et même parfois dans le jardin, ce qui était terrifiant.

Si les propositions du gouvernement sont adoptées, il restera dans son quartier, s'installant dans « l'immeuble en face. » On trouve à cette fidélité des raisons de convenance sentimentale. Le Musée du Luxembourg est une fondation pieuse de Louis XVIII, faite en l'honneur du Sénat, que l'on vénérait à cette époque sous le nom gothique de Chambre des Pairs. Le doux monarque, en qui les tribulations n'avaient pas abattu l'ironie, institua le Musée des Artistes vivants, l'offrit à sa Chambre des Pairs, et le logea dans le palais de celle-ci « pour contribuer à son importance et vivifier le quartier du Luxembourg. » Ainsi, c'est, en quelque manière rester fidèle à la pensée de Louis XVIII que de maintenir le Musée dans ce séminaire désaffecté de Saint-Sulpice au lieu de l'exiler sur la rive droite. Cette remarque ne va pas sans quelque satanique impiété.

Depuis ce moment, la Haute Assemblée et son Musée sont unis par la plus touchante affection, et c'est toujours avec les regrets les plus polis que le Sénat a chassé successivement le Musée des salles qu'il occupait dans le palais, jusqu'à le loger dans son orangerie, où il est présentement.

C'est aujourd'hui une tradition aimable, et quelques-uns aperçoivent de longues et secrètes concordances entre ce Musée des Artistes vivants et ce quartier, qui est en même temps celui de la jeunesse et celui du Sénat. Le Luxembourg a vu croître sous ses ombrages la gloire charmante de ce Musée : à vouloir le transporter ailleurs, ne heurterait-on pas les problèmes les plus délicats de topographie psychologique? Tant il est vrai qu'à Paris les querelles d'arrondissement elles-mêmes se parent de grâce et d'esprit! Et quel arrondissement? Celui-là même de M. Charles Benoist!

Des personnes qui ne redoutent pas les déménagements conçoivent d'autres projets, et indiquent le moyen de purger le Louvre de toutes les impuretés, étrangères à l'art, qui l'encombrent encore. Il suffirait de transporter à Saint-Sulpice le Ministère des Finances, qui céderait ses locaux du Louvre au Musée du Luxembourg. C'est vers cette préférence qu'a paru d'abord pencher la commission des Beaux-Arts de la Chambre des Députés.

Que la rencontre soit lamentable, et parfois terrifiante — mais non pas peut-être autant qu'on le croit — qui a donné comme voisin, dans le même palais, à notre richesse la plus noble et la plus précieuse, le plus volumineux amas de paperasses que l'administration française soit parvenu à sécréter, nul n'y contredit, et tout le monde la déplore. Que le Ministère des Finances doive un jour abandonner le Louvre pour un moins illustre palais, chacun l'y condamne. Mais le déménagement du Luxembourg est-il l'occasion la plus convenable? On en peut douter.

Un ministre des Finances, préoccupé des frais de changement, a voulu savoir : il est venu, il a vu, il a dédaigné Saint-Sulpice. Les Finances de la République, clefs de toutes ses administrations, veulent, pour y tenir à l'aise, des palais babyloniens; et le modeste cube de maçonnerie de la place Saint-Sulpice suffirait à peine, croit-on, à contenir l'une des directions générales du ministère géant. C'est là

une difficulté, qui semble décisive, de contenance matérielle, et, si l'on peut dire, une impossibilité cubique. Mais alors même qu'une intervention personnelle et miraculeuse de la Providence édifierait ailleurs le palais qni réunirait dans une harmonie exprimée par l'architecture, les Douanes et l'Enregistrement, les « Indirectes » et la Dette inscrite, alors même que le Louvre serait rendu tout entier aux arts pour qui il n'a pas été fait, faudrait-il loger rue de Rivoli le Musée des Artistes vivants? Je ne le pense pas : je craindrais qu'il ne disparût dans ce grand Louvre, qu'il ne fût comme noyé dans cette gloire immense et souveraine. Le Luxembourg a son histoire, sa gloire à lui, sa tradition, son autonomie; je voudrais qu'on lui conservât tout cela, et sa figure, qui est charmante. De plus en plus il attire à lui les amitiés et les dons : au Louvre il aurait toujours un peu l'air d'un personnage secondaire et annexé. Ce serait comme un petit temple ionique, élégant et discret, dans le prodigieux édifice des arts, noble, grandiose, fastueux, écrasant. Le Musée du Luxembourg dans le Louvre, n'avez-vous pas l'impression que cela ne serait pas « à l'échelle »?

*
* *

Si nous écartons le Louvre, retournons à Sai nt-Sulpice. Le ministre des finances repousse le séminaire, le conservateur du Luxembourg le convoite. M. Léonce Bénédite, qui fut jadis importateur au Luxembourg du legs Caillebotte, est un homme du goût le plus souriant, mais aussi habile et tenace. Depuis la dévolution des biens ecclésiastiques, il règne avec vigilance sur son nouvel et sombre domaine, faisant dans ce désert poudreux à trois étages des actes d'occupation successifs et prudents : un jour, il y envoie un marbre qui attend; le lendemain, il y installe une salle de cours.

Le futur Musée a connu, ces dernières années, les plus rudes épreuves : deux invasions, celle des inondés qu'on y secourait, et des occupations militaires durant les grandes grèves. M. Bénédite a tout surmonté. Il contemple « l'adaptation toute providentielle des constructions de Saint-Sulpice aux destinations d'un musée »; les plus somptueux palais, et le Louvre même, lui seraient une dérisoire compensation.

En son état actuel, le séminaire est un carré de bâtiments enfermant avec une symétrie parfaite une cour de belle proportions. Les façades intérieures, percées de fenêtres régulières, des anciennes cellules semblent se regarder deux à deux, comme affligées de leur sévérité monastique, devenue si inutile.

Au rez-de-chaussée, une galerie en arcade règne tout autour. Renan, qui habita le séminaire, comme on sait, écrivait à sa mère, dans une lettre vraiment illuminée par la pitié filiale, que cette galerie « rassemblait assez au cloître de Tréguier ». Mais le gothique, même quand il poursuit la régularité, garde la grâce de la fantaisie : elle sourit encore à travers les ornements qui décorent les arceaux du cloître déserté de Tréguier. A Saint-Sulpice, ce n'est qu'une noblesse glacée et un peu pauvre. Il faudrait en tous cas, transformer tout cela.

A vrai dire, le grand tort du séminaire, abandonné depuis cinq ans, c'est sa mauvaise mine. Voyez sa façade sur la place : elle semble ruisseler de crasse et de suie. Des œuvres d'art là-dedans, dieux du Parnasse!

Sous le ciel noir de Londres, le British Museum dresse sa façade basse, aux colonnes ternies par le brouillard. Là, sont prisonniers dans des sortes de caves le fronton et la frise du Parthénon, et la Cariatide ravie à ses sœurs de l'Erechtéion. C'est vraiment l'exil des dieux, et il a parfois tant de tristesse qu'on ne peut se défendre de saisir une ombre de mélancolie jusque sur leur sublime et vivante sérénité.

Toute révérence gardée, on ne pourrait guère non plus se défendre d'une impression voisine en entrant au nouveau Luxembourg. Il est vrai qu'on nous promet que plus tard, quand nous aurons avalé les immédiats 1.800.000 francs, un architecte referait la façade. Mais cette consolation même ne serait-elle pas plutôt un sujet d'effroi?

*
* *

La commodité, la convenance des aménagements intérieurs corrigeront-ils l'effet de ce vilain accueil? Si, contemplant Saint-Sulpice du dehors, de la place, on a quelque peine à approuver le dessein de la Providence, pénétré par M. Bénédite, et qui aurait destiné le séminaire à cette fin d'abriter le Musée du Luxembourg, du dedans, ce projet paraît plus raisonnable.

On se rend compte aisément qu'en supprimant les trois rangs de ces alvéoles superposées que font les cellules régulières autour de la cour, on aurait au premier étage une suite de belles salles, éclairées d'en haut, pour la peinture. Le grand défaut du musée actuel, même pour les tableaux, dont l'exposition est fort bonne, c'est son exiguité. On ne peut montrer même le tiers des collections. Le nouveau au contraire serait spacieux sans être trop vaste ; — autre danger redoutable, car vous verriez que le nombre des artistes qui voudraient loger leurs œuvres au Luxembourg augmenterait sans faute avec l'étendue même du Musée : il est des portes qu'il vaut mieux tenir seulement entr'ouvertes.

La disposition des bâtiments de Saint-Sulpice, qui est un carré parfait, permettrait si j'ose dire, la visite circulaire des salles de peinture. J'entends par cette barbarie géométrique que le visiteur, marchant devant lui, et pénétrant dans des salles de même largeur, pourrait parcourir, sans jamais revenir sur ses pas, toute l'histoire du récent art français qu'une disposition juste et savante présenterait par écoles, par tendances, et dans sa suite chronologique. La pédagogie du nouveau musée serait ainsi aisée et saisissante.

Si dans l'actuel Musée la peinture est bien présentée dans des salles seulement trop exiguës, la sculpture y est très mal logée. On en a mis partout, dans la grande salle, sur le perron, dehors, dans les coins. Sans la grande grille du jardin qui les retient, il y en aurait sans doute au beau milieu de la rue de Vaugirard : de nobles œuvres, sur les marches ou devant la porte, semblent glisser comme d'une belle corbeille trop pleine. Le spectacle de la grande salle, de cet amoncellement prodigieux de marbres qui se touchent ou se menacent, a quelque chose de titanesque et, si j'ose dire, de géologique. Qu'on me pardonne cette comparaison impie : cette salle m'a rappelé parfois ces jeux de la nature recommandés aux touristes, où l'on voit, dans le lit d'une rivière, un chaos d'énormes blocs écroulés qui semblent conserver la trace d'un combat de géants.

Par une juste compensation, la sculpture, maltraitée dans l'ancien, sera la reine du nouveau Musée. Elle règnera dans la grande cour centrale, dans la chapelle aux nobles proportions, qui deviendra comme une sorte de « Tribune » de notre sculpture. Vous confierai-je tout bas de tremblantes espérances ? Pour la dresser devant le mur du fond, M. Rodin aurait promis d'edifier, complète, la Porte de l'Enfer, et même de peindre une grande fresque qui en serait le fonds, à la place du tableau d'autel.

Enfin, la parure charmante de cet édifice, jusqu'à nos jours consacré à la sévérité, c'est une belle allée de marronniers taillés qui longe la rue Bonaparte. Ces arbres, qui ont protégé les graves méditations sulpiciennes, abriteront encore quelques bronzes ou quelques marbres dont l'hygiène s'accomode du grand air.

Les collections du Musée sont riches pour les arts mineurs et les arts décoratifs. On ne peut pas les exposer faute de place ; seule la collection des médailles brille d'un admirable éclat dans les vitrines qu'on a pu introduire et aménager entre les marbres, par un miracle qui confond l'imagination spatiale. Toutes ces belles choses, notamment les estampes, trouveront des logements commodes au rez-de-chaussée des bâtiments de Saint-Sulpice.

Il y aura encore bie nd'autres choses. Car la conservation des Musées est aujourd'hui bien plus complexe qu'autrefois. On ne conçoit plus un musée comme une série de salles d'expositions, isolée et sans dépendances. Tandis que les collections étaient parfois appauvries par de condamnables larcins, la science de la conservation s'enrichissait de mille exigences légitimes. Il faut à un musée des ateliers d'encadrements, de dorure, de moulages, des dépôts, et enfin, pensée bienfaisante, quelques commodités même pour le public. Le public veut des salles de repos, il veut feuilleter à l'aise des albums, et choisir des photographies. On pourra mettre tout cela dans les nouveaux bâtiments. On y mettrait même, je crois, une petite salle de restaurant, que je vois, pour ma part, assez semblable à ce petit réfectoire, d'aspect monastique et charmant, de la Bibliothèque Nationale, propre et frugal dans son apparence même, et où les ascètes des travaux de l'esprit accordent aux nécessités corporelles de rapides et dédaigneuses sustentations.

Voilà, outre les œuvres d'art, ce que l'on verra dans le nouveau musée, si les projets de l'administration des Beaux-Arts sont approuvés par le Parlement. L'intérieur de cette prison sera enchanté.

Nous savons bien qu'un musée est toujours un peu une prison, où de belles pensées sont retenues captives. Cette maxime de philosophie artistique sera illustrée par l'aspect très maussade du nouveau « Palais de l'Art vivant ». Mais, à l'intérieur, cette prison, avec sa vaste cour, sa haute chapelle, ses petits jardins, la grâce souriante et simple de son allée de marronniers, peut devenir pour nos gloires vivantes une aimable demeure.

ÉTIENNE FOURNOL.

AUTOUR DE PAUL ARÈNE

—

LA PROVENCE — LES PROVENÇAUX
SISTERON ET SES HABITANTS [1]

De ces excursions à travers les ruelles escarpées, Arène garda une vision exacte, et il leur dut de rendre avec leur physionomie pittoresque les quartiers de Sisteron devenu Rochegude (2) ou Canteperdrix (3).

Entre la ville et son faubourg la Beaume, dans leur lit encaissé, coulent les eaux vertes du Buech

1 Voir la *Revue Bleue* du 3 août 1912.
2 Cf. *Domnine*.
3 Cf. *Jean des Figues*.

et bleues de la Durance. Leurs rives les enserrent si étroitement qu'on trouve à s'y baigner, même en juillet; — on barbotte si volontiers quand la chaleur tombe, lourde, d'un ciel éblouissant, — quitte à se sécher ensuite au soleil, faute de linge.

Et à la Beaume, il y a, — ce qu'on retrouve à de nombreux exemplaires dans les montagnes de Provence — la maison du trésor! C'est en l'occurrence une grosse métairie, ancien château de la reine Jeanne. Et ils n'étaient pas trop mal avisés, les enfants qui cherchaient vers 1850 à découvrir la fortune en remuant ces pierres, puisque le propriétaire actuel, avant de louer la bâtisse, fit pratiquer des fouilles, qui, si elles ne mirent pas au jour de fabuleux trésors, enrichirent du moins sa collection de médailles et de poteries antiques.

A courir ainsi la ville et ses environs se passe l'enfance des petits Sisteronais. Et c'est pendant ces longues heures de vagabondage que parfois un mistral malicieux souffle pour la transformer en foyer de poésie sur l'étincelle qu'un rayon de soleil alluma un jour d'été dans la tête de quelque Jean des Figues (1).

*
* *

Un beau matin d'octobre, il avait alors six ou sept ans, on vêtit le petit Arène d'une culotte bien rapiécée et d'une blouse propre, puis, muni d'un « quignon » de pain au fond d'un panier et d'un beau cahier de deux sous tout neuf, il s'en fut au collège.

Le collège! Nom pompeux d'un antique bâtiment sentant légèrement le moisi, où les plus petits apprenaient à lire, tandis que les grands traduisaient Horace et Virgile, pas plus mal qu'ailleurs, ma foi!

C'est très amusant d'aller au collège quand on est petit. Les autres gamins vous respectent. Songez-donc! on a un cartable, les doigts tachés d'encre, et des billes plein sa poche.

Cela vaut bien un titre de noblesse, et on est fier de cette haute situation, malgré les ennuis qu'elle comporte : se laisser coiffer tous les matins et se débarbouiller même en hiver, par exemple.

Du reste la vie du petit Arène fut à peine modifiée par cette innovation. Il connut seulement quelques arts nouveaux : l'élevage des vers à soie et des couleuvres au fond d'un pupitre, le dressage des hannetons qu'on libère pendant les classes, au grand scandale du vieux maître, qui tonne du haut de sa chaire, en cherchant le coupable.

Il apprit à aimer la liberté dont il avait joui avant d'en connaître le charme, et savoura les longues flâneries au sortir des classes. A faire vers midi, tandis que la mère « trempait la soupe », le tour de la Grand-Place, où les paysannes viennent le samedi vendre les œufs pondus et les melons mûris dans la semaine, il goûta un plaisir inconnu au temps où il évoluait de même, entre choux et salades, sans un cartable au bras.

Il s'accoutuma, ainsi qu'il est d'usage chez les collégiens, à gouailler les petites ouvrières rencontrées à la sortie de cinq heures, lorsqu'elles vont en cheveux, le ciseau au côté, bras-dessus, bras-dessous, et bavardant comme des pies « prendre le frais » le long du Cours ou de la route de Provence.

L'apparition des crinolines parmi ces élégantes, lui inspira même vers sa douzième année une chanson où chaque fille avait son couplet, et que les vieilles femmes qui en furent les héroïnes fredonnent encore. Trop mauvaise d'ailleurs pour être reproduite, elle ne faisait guère prévoir le poète que Paul Arène devait devenir.

Il apprit le soir sous la lampe fumeuse à goûter la beauté du style grec, dont il devait plus tard transposer le charme simple et la clarté harmonieuse en langue française.

*
* *

Le plus grand plaisir du collège, c'est encore l'école buissonnière. Bien qu'il ne faille pas prendre à la lettre tout ce qu'Arène raconte touchant ses escapades (1), on peut croire qu'il l'apprécia.

Quel plaisir, les jours d'été, après s'être débarrassé dans quelque coin du cartable compromettant, de partir à l'aventure, les mains dans les poches et le nez au vent.

A la rigueur on pourrait réserver cela au jeudi, mais c'est bien plus amusant les jours de classe, quand on songe qu'à la même heure, les camarades moins malins, enfermés entre quatre murs, s'initient aux beautés du système métrique ou aux mystères de la règle de trois. Puis l'attrait du fruit défendu, le danger toujours possible de voir surgir au détour du chemin quelque voisin bavard, qui le soir interrogera indiscrètement : « Té lou pairé Arenos, manda donc plus avou lou pitchounet à l'escole? » tandis que le coupable se sentant rougir, souhaitera que la terre l'engloutisse. Cette crainte qui fait battre le cœur plus vite à chaque pas entendu, rend aussi le soleil plus tentant.

On a quelque fierté à manquer le collège. Violer la règle! s'affirmer libre! c'est toujours beau, et cela suppose un certain courage, de la décision.

1 Cf. *Les des Figues*, chap. II.

1 Cf. *Le cahier scolaire* (poésie). — *Une heureuse journée*, etc.

Aussi prend-on rarement la résolution ferme et bien arrêtée de faire l'école buissonnière. Non, on procède par degrés, sans trop de franchise vis-à-vis de soi-même. Paul Arène nous dit lui-même comment (1).

Le grand art est d'arriver au collège en retard, sans le faire exprès, sous quelque prétexte honorable, facile à trouver. La porte est fermée! Alors, n'est-ce pas, il est bien inutile de rester dans la cour jusqu'à la leçon suivante? on va promener.

Promener! où donc? Quand le soleil chauffe « à durcir des œufs ». Peu importe, pourvu qu'on s'éloigne des endroits fréquentés, des champs où les paysans tannés bêchent ou arrosent, courbés vers le sol rude; on suit le premier venu des sentiers poudreux qui escaladent la montagne; l'essentiel est de parcourir quelques kilomètres. Après quoi « assis à l'ombre de quelque « bastidon » (2) qu'inonde la lumière, on goûte un repos bien gagné, en écoutant crisser éperdument les cigales; on suce quelques prunes volées dans un champ voisin; puis rafraîchi, délassé, on repart, pour grimper plus haut et plus haut encore, en suivant en guise de chemin le lit desséché des torrents.

Et bientôt, quand il s'enfonce dans quelque bois solitaire, tout un monde disparu ressuscite pour le petit écolier qui connaît ses classiques et a de l'imagination.

Il n'est plus en Provence, mais dans les forêts de l'Hymette; ce rocher nu, c'est l'Acropole; on y voit encore quelques vieux murs croulants, derniers vestiges d'un village abandonné, se découpant dans l'air bleu; Athènes, le Parthénon; et tombant sur tout, de la lumière, une lumière éblouissante, digne d'un ciel Grec.

Puis en passant le long des ruches que les paysans dressent sur les versants pierreux, recouverts au temps des genêts d'un manteau d'or parfumé, on songe au miel que goûta Pindare.

Les anciens camarades de Paul Arène se souviennent des courses interminables où les entraînait l'enfant, à la découverte des vieilles chapelles, qu'on retrouve dans tous les coins des bois Provençaux. Partout où régnait autrefois une des innombrables divinités païennes, nymphe, satyre, hamadryade, le christianisme conciliant a creusé une niche dans un tronc d'arbre élevé, un modeste temple dédié à quelque saint rustique, quelque vierge en bois; — et nos écoliers, grisés de souvenirs classiques, allaient, évoquant les dieux déchus et mal résignés à leurs fonctions de saints catholiques, leur restituant leurs anciens titres, les saluant d'hymnes improvisés en un latin plus ou moins pur.

De ces pèlerinages impies, en l'honneur du vieux paganisme, l'écrivain se souvient pour nous conter mainte anecdote (1) comme la mort de Pan (2) : catholisation définitive et maladroite du culte de saint Pansi, l'un des innombrables noms dont est revêtu en Provence le dieu des troupeaux.

C'est dans ces courses à travers champs, bois et villages à demi-désertés que Paul Arène trouva nombre de ces types de paysans et bergers qu'il nous a peints; c'est pendant ces promenades qui devaient devenir pour lui plus utiles que les leçons esquivées, qu'il rencontra le ménétrier Jean Mian (3), Anseaume, le chasseur bavard (4), et tant d'autres qui devaient devenir les héros de quelque conte.

Quand le soleil tombait et que le soir commençait à descendre, à l'heure où les troupeaux sortent lentement des bergeries pour brouter pendant la nuit moins chaude les herbes rares, mais parfumées et savoureuses, qui poussent entre les pierres, au flanc des montagnes, l'enfant vagabondant très tard vit les vieux bergers aux sobriquets pittoresques, Peu-Parle (5) par exemple. Ils s'en vont, drapés dans leur manteau couleur d'amadou, avec une dignité d'empereur romain, leurs cheveux en broussailles couverts d'un large feutre d'allure Espagnole, le bâton à la main et la pipe à la bouche, souverains incontestés de la montagne et de la nuit.

En savent-ils de ces belles légendes qui se transmettent les soirs d'hiver, pendant les veillées, ou que d'autres pâtres plus anciens leur racontèrent, alors que tout petits garçons ils faisaient leurs premières armes et, peu habitués à ce dur métier, gardaient difficilement les yeux ouverts toute une longue nuit.

Poètes inconscients, ils embellissent ces récits déjà merveilleux de toutes leurs visions nocturnes, rêves de l'heure où les rochers prennent des formes mystérieuses, se revêtent d'ombres mouvantes, sous la lumière pâle et fantasmagorique de la lune blonde.

Ce sont ces aèdes inconnus, et dont l'aspect rappelle celui des pasteurs antiques, ou plutôt l'image que nous nous en faisons, qui donnèrent à Arène le sujet de plusieurs de ses contes. C'est de l'un d'eux qu'il tint l'histoire merveilleuse et presque tragique de la Chèvre d'Or, légende dont il fit un roman parfumé de lavande et de brise marine, où traîne un peu de la poésie des *Mille et une Nuits*.

Enfant, Paul Arène fut heureux dans cette Pro-

(1) Cf. *Une heureuse journée*.
(2) Cf. *Bastidon*, petite maisonnette inhabitable, qui sert à mettre à l'abri les récoltes et les outils.

(1) Cf. *Histoire d'exodes*.
(2) Cf. *La mort de Pan*.
(3) Cf. *Jean Mian*.
(4) Cf. *Un chasseur bavard*.
(5) Cf. *La Chèvre d'Or*, chap. XIII.

vence bienveillante et participa à sa vie. Tout petit, les jours de beau temps où l'on ferme boutique pour aller faucher le pré ou vendanger la treille, ses parents l'emmenaient aux champs, le laissant dormir, comme il nous le conte, à l'ombre de l'oreille de l'âne (1), âne provençal sans doute, car il n'y a que dans le Midi que l'ombre d'une oreille, fût-ce celle d'un âne, peut suffire à couvrir un enfant. Plus tard, il explora la montagne, écolier paresseux, en compagnie de gamins de son âge, ou, ce qui est plus méritoire, en qualité d'enfant de chœur, précédant avec sa sonnette le vieux prêtre qui allait administrer les mourants, ou faire communier à Pâques les vieux trop cassés pour descendre au village.

Adolescent, Arène continua ses vagabondages, les prolongeant, et goûta mieux le charme des printemps un peu rudes, l'accablement et la mélancolie des étés trop lourds, la gaîté particulière des automnes ensoleillés de Provence. Ce n'est pas dans la mansarde romantique ou perché sur les tours de Notre-Dame qu'il eut ses premiers songes d'amour et de gloire, commença à rimer ses vers si peu connus et pourtant si jolis. Mais d'avoir été promenés sous les pins, parmi genêts et lavandes, dans le soleil et la lumière, ses rêves et ses poèmes de jeunesse furent joyeux et parfumés.

EN FEUILLETANT L'ŒUVRE D'ARÈNE

Paul Arène demeura à Sisteron jusqu'à ce qu'il devint, vers l'âge de seize ou dix-sept ans, répétiteur à Marseille (2); c'est-à-dire qu'il y vécut son enfance et sa jeunesse, ses années d'apprentissage.

Ainsi le pays natal présida et concourut plus qu'aucune autre influence à la formation et au développement de l'homme et de l'écrivain. Au moment où il débute à Paris, Arène a plus de vingt ans, sa nouvelle vie va s'ajouter à l'ancienne, mais elle n'effacera ni ne modifiera l'empreinte que l'éducation provinciale a laissé sur lui. Sa personnalité se dégagera de plus en plus et s'affirmera nettement telle que le pays l'a créée ; c'est parce qu'Arène est un Provençal, élevé en Provence, et dans une certaine partie de cette Provence, que l'écrivain et l'œuvre devaient être ce qu'ils furent et pas autre chose.

Le seul avantage littéraire de la vie parisienne d'Arène fut de lui fournir quelques sujets. Plusieurs pages sont consacrées à peindre des coins de Paris et des environs, à narrer des aventures traversées ou observées par l'auteur. Mais si ces nouvelles ont le charme d'œuvrettes bien écrites, elles ne sont pas très neuves, pas très originales d'inspiration. Le monde qu'y décrit Paul Arène, c'est, vu avec la sensibilité et traduit de la manière qui lui sont propres, bien entendu, à peu près la même bohême de littérateurs, d'étudiants et de grisettes qui avait déjà inspiré Mürger.

Aussi les livres, beaucoup plus nombreux d'ailleurs, que le Provençal consacre à son pays, sont-ils infiniment plus intéressants.

Dans les contes et les romans provençaux de Paul Arène, la part d'invention est médiocre. Le fond est puisé dans une légende, un récit, un souvenir; c'est tout ce qu'il a vu, senti, deviné lors qu'il n'était qu'un enfant ou un adolescent, et encore ce qu'il a recueilli plus sciemment depuis (1), qui revit dans ses lignes.

C'est la Provence pittoresque avec ses paysannes au costume gracieux; corselet de velours, lacé sur la chemise de grosse toile et la jupe aux rayures bleues ou rouges, coiffe étroite qui couvre les cheveux et serre les tempes, le pied petit et cambré demeurant élégant dans les gros bas de laine et les lourdes chaussures; avec ses hommes au béret bleu crânement relevé sur l'oreille.

C'est la Provence catholique et superstitieuse qui ne croit pas toujours en Dieu, mais ne manque pas d'honorer tel ou tel saint, inconnu du calendrier romain, dont la chapelle enguirlandée de lierre et revêtue de mousse, avec les oiseaux pour chantres, et pour encens le parfum des genêts, desservie par un vieil ermite barbu et bon vivant s'élève dans quelque clairière.

C'est la Provence aux institutions immémoriales comme cette confrérie des « pénitents », un souvenir peut-être des pleureuses antiques, qui veut que revêtus de longues cagoules bleues ou blanches, tous ses membres, les principaux habitants du pays, escortent les convois funèbres avec des psalmodies de moines.

C'est la Provence accueillante où les maisons

1) Cf. *Jean des Figues*, chap. II. *L'Oreille gauche de Blanquet.*

2) Nous ne pouvons entrer ici dans des détails sur la vie entière d'Arène. Notre but est plus modeste. Quelques mots, cependant.

Il fut répétiteur au lycée de Marseille d'abord, puis au collège de Vanves. En 1865, l'Odéon reçut et joua sa première œuvre : *Pierrot héritier*. Il vint alors se fixer à Paris, où il vécut en donnant des leçons de latin et de français jusqu'à ce qu'il lui fut possible de se consacrer uniquement à la littérature.

Capitaine des mobiles, il se battit bravement en 1870.

Toujours ce Méridional, égaré sous le ciel gris du Nord, garda la nostalgie du pays natal où il retournait chaque année, et c'est au soleil d'Antibes qu'il alla mourir, tout jeune encore, en 1896.

(1) Le grand plaisir d'Arène pendant ses séjours annuels à Sisteron, était de causer avec les paysans bavards, et volontiers, les soirs de « foire », reconduisait-il sur les chemins les villageois d'alentour, afin de les faire parler tout en les observant à son aise.

prêtent leurs corniches aux hirondelles porte-bonheur, où l'on ne distribue pas le gâteau des rois sans réserver d'abord la part du pauvre, où jamais le vagabond assoiffé ne se vit refuser le verre de vin réconfortant.

La Provence joyeuse qui tient en grand honneur ses joueurs de tambourin, ses musiciens préférés, qui s'en furent à Aix étudier l'art du tambourinaire, comme d'autres vont apprendre le droit dans la vieille capitale méridionale.

Pour nous conserver tous ces aspects de la vieille Provence originale que son cercle de montagnes protégea longtemps contre la civilisation barbare des villes, pour donner au cadre, au décor, leur grand charme de couleur et d'exactitude, il fallait comme Arène sentir et aimer en bon Provençal les mœurs, les traditions et la nature de son pays, le connaître assez bien pour en voir nettement les caractères essentiels. Là où un autre se serait complu dans d'interminables et mornes descriptions, quelques coups de crayon lui suffisent pour évoquer l'image des champs, des villages, des montagnes.

Mais ce qu'il y a surtout de très remarquable dans ses récits, c'est la vérité et la vie des héros. Ce sont des gens simples : des bergers, des paysans volontiers paresseux et des vieilles femmes que le labeur quotidien a nouées ou courbées comme des arbres sauvages tordus par l'ouragan. Des vieux curés de campagne, cultivateurs en soutane, plus souvent occupés au potager du presbytère qu'au pied de l'autel, toute la population d'une petite ville, d'une région déterminée.

Et sans accorder aucune place aux analyses psychologiques, aux dissections minutieuses d'individualités, rien que par la façon dont il les fait agir et parler, Arène montre ses compatriotes avec leurs traits caractéristiques, leurs habitudes d'esprit, des mœurs, un tempérament, une silhouette bien définis.

Pour camper ces personnages comme il le fait, il fallait être un des leurs, un Provençal, un Sisteronais, habitué à leurs attitudes, façonné par les mêmes atavismes, le même milieu; sachant sentir et agir comme eux. Sa naissance, son éducation l'en rendaient capable.

Jamais d'ailleurs Paul Arène n'inventa ses héros. Avant de les peindre, il voulait les voir. Ayant entendu raconter par un de ses amis, Me Laborde, les aventures fabuleuses, les exploits dignes de Tartarin d'un paysan dénommé le Corso, l'histoire le tenta, mais il refusa de se mettre à l'œuvre sans faire auparavant la connaissance du Corso ; celui-ci ayant par imprudence mit le feu à sa bicoque périt dans l'incendie, avant que l'écrivain eût mis son projet à exécution, et le Corso ne figura jamais dans sa galerie de portraits.

∴

Le mérite d'Arène fut de saisir et de fixer avec son aspect, ses traditions, ses habitants, la physionomie d'un petit coin de France, de rendre sa province avec toute l'originalité qu'elle possédait encore, mais perd un peu tous les jours, grâce aux heureux effets du progrès.

Il nous a conservé l'image d'une Provence qui s'en va. Plus poétique que ne la montre Aicard, aussi savoureuse que la chante Mistral, elle est tout entière dans les livres d'Arène avec son soleil, ses parfums grisants, ses couleurs lumineuses, et en fait tous les frais.

L'œuvre d'Arène est multiple. Il a débuté au théâtre, à l'Odéon, par un acte en vers; il écrivit encore de petits ouvrages dramatiques, à-propos ou prologues surtout, et même, de véritables comédies.

Des vers aussi, disséminés un peu partout ; chansons composées au gré de sa fantaisie, petits poèmes insérés dans des journaux quelconques ou demeurés inédits.

La plupart sont pleins de fraîcheur et de grâce. Ils ne furent réunis en volume qu'après la mort d'Arène par les soins de Me Mariani, dans une édition malheureusement trop rare, tirée seulement à deux cents exemplaires réservés à quelques intimes.

Un véritable roman *Domnine*, le seul digne de ce titre d'ailleurs, car la *Chèvre d'Or* n'est qu'un beau conte merveilleux, *Jean des Figues* une historiette alerte et savoureuse.

Mais Paul Arène, contant joliment, parce qu'il aime cela, demeure, en bon méridional, trop nonchalant pour s'attaquer à des œuvres de longue haleine; par goût, il s'en tient généralement à des contes en cent lignes, des nouvelles en quelques pages; mais dans ce genre il a donné de véritables merveilles.

Consciencieux, et ayant surtout le respect et l'amour de son art, Paul Arène ne livre rien au public qui ne soit parfait. Dans les journaux à un sou qui les recueillent, ses récits, autant de petit chefs-d'œuvre, brillent comme de purs joyaux enchâssés dans une grossière monture de fer, perles égarées parmi de banales et laides verroteries.

Arène travaillait assez irrégulièrement et sans beaucoup d'assiduité. Ne produisant souvent qu'un conte par semaine, il lui consacrait vingt-quatre heures, le réécrivant trois fois.

Au début de l'après-midi généralement, ayant choisi un sujet, il jetait sur son papier, au courant

de la plume, ce que lui inspirait sa matière. Puis le soir, à la fraîcheur, après sa promenade coutumière au grand air, reprenant son ébauche, il l'épurait, la corrigeait, la refaisant toute. Enfin le matin suivant, à l'heure où l'on a la tête fraîche et les idées nettes, venait la transcription définitive; non pas une simple copie, mais une nouvelle et plus parfaite rédaction, qui parvenait enfin à satisfaire le goût littéraire, très pur, d'Arène.

Les amis de l'écrivain se souviennent d'une phrase qu'il répétait volontiers : « Il y a trois Arène en moi, disait-il; celui du matin, et je vous assure qu'il est quelquefois charmant, celui de l'après-midi, déjà un peu alourdi par la boisson (1) enfin celui du soir, auquel il ne faut rien dire. »

Ceux qui l'ont bien connu ajoutent qu'en revanche, ce noctambule susceptible, causeur spirituel, devenait des plus expansifs. Il devait probablement à ces heures, lorsqu'il restait en tête-à-tête avec son papier, s'épancher en verve gauloise, parfois un peu excessive; quelques exemples en demeurent dans le recueil intitulé : Le Midi bouge; mais le plus souvent, l'Arène délicat, plein de bon sens et de mesure, du matin venait corriger ce que son compagnon de la veille avait laissé passer de par trop endiablé.

La forme d'Arène est absolument personnelle. On peut le remarquer en passant, peut-être le jeune écrivain qui débutait en 1865 et devait écrire jusqu'en 1896, jusqu'à sa mort, dût-il à son éducation provinciale et terrienne d'échapper à toutes les coteries littéraires, de ne devenir ni parnassien, ni symboliste, ni autre chose, de ne s'enrôler sous aucun drapeau, d'être lui-même, et non pas le représentant d'une doctrine, le disciple d'Un tel; — ce qui lui permit de railler toutes les écoles.

Il a un langage très pur, emploie des tours très simples, et cela est délicat, gracieux, élégant, parfois d'une saveur piquante. On ne trouve pas dans ses livres, pas même dans ses vers, de grands élans lyriques, des accents pathétiques, mais tout est très naturel, très sincère, et rien ne choque ni ne heurte, il n'y a pas un mot rébarbatif ou hérissé, pas une phrase au sens douteux. Son style fait songer aux montagnes de son pays, dont les arêtes aiguës, les contours précis, se découpent sur le ciel bleu, nettement, mais sans dureté, car un halo lumineux les entoure.

Son grand art est de n'en point avoir; deux adjectifs suffisent à caractériser son talent littéraire : il est simple et spontané.

(1) On sait qu'Arène manquait parfois un peu de sobriété, et professait notamment pour la bière et l'absinthe une sympathie immodérée.

On peut imiter d'autres écrivains; le plus grave défaut des meilleurs est d'avoir servi de modèle à toute une pléïade de médiocres; on n'imite pas Paul Arène. Il écrit, ainsi que chante la cigale de son pays, selon l'inspiration, sans règles ni principes; et si l'on n'a pu, comme le constatait dans un discours M. J. Reinach, découvrir « son procédé » c'est qu'il n'en avait pas.

Le seul auteur dont la manière se rapproche un peu de la sienne, dans leurs premières œuvres du moins, est cet autre Provençal, Alphonse Daudet. On sait qu'ils collaborèrent quelquefois (1), mais peut-être ne le devinerait-on pas.

Une note pittoresque est donnée au langage d'Arène par ses souvenirs d'enfance. Il émaille son langage d'expressions locales, et pour désigner les choses, emploie le terme dont on use dans son pays, qu'il connut d'abord. Et c'est le chevreau qui devient « biquet », la repasseuse qui reprend le nom « d'estireuse », etc...

Puis des locutions provençales interviennent : « Le blé de lune » — ainsi les maraudeurs désignent leurs récoltes faites furtivement, sous la lune — ou « la mère des jours n'est pas perdue », manière imagée de dire que demain permettra d'achever ce qu'on laisse aujourd'hui; pensée qui revient souvent à l'esprit des bons paysans nonchalants.

Je ne sais pas l'impression que ces termes produisent aux étrangers; peut-être considèrent-ils leur emploi comme un artifice commode, mais pour nous autres Sisteronais, c'est tout le pays qui vibre dans le son des syllabes familières, retrouvées au hasard d'une lecture.

APRÈS SA MORT

C'est à Sisteron que Paul Arène naquit, et c'est là aussi qu'on devait le ramener après sa mort, survenue brusquement à Antibes, en décembre 1896.

Il voulut reposer sous cette terre provençale

(1) Divers bruits ont couru au sujet de la collaboration d'Arène aux « Lettres de mon moulin » : on accusa Daudet d'avoir volé son camarade et profité même des idées que celui-ci livrait dans des conversations. D'après Han Ryner, qui le tient d'Arène lui-même, voici quelle serait la vérité.

Tous deux auraient participé à des contes en cent lignes parus dans le *Figaro* entre 1865 et 1868, et signés Jean Mauri : trois au moins seraient d'Arène : Le sous-préfet aux champs — La liqueur du Révérend Père — Le Moulin : peut-être aussi le Curé de Cucugnan. Puis Daudet, voulant les faire paraître en volume et sous son nom, demanda à son ami s'il préférait une restitution ou un échange. « J'ai ce *Jean des Figues* dont je ne sors plus » répondit Arène. Et Daudet acheva Jean des Figues « Je peux le dire sans remords, déclarait-il modestement, car tout le charme de *Jean des Figues* est dans la première partie à laquelle je n'ai pas collaboré ».

qu'il avait chantée, auprès des siens, et l'on trouve sa sépulture dans le petit cimetière de Sisteron.

En Provence, sous le soleil réchauffant, la lumière claire et presque trop crue, tout appelle à la vie, à la vie active. Rien n'invite à la rêverie, ne parle à l'âme de regrets et de souvenirs, ne fait songer à ceux qui ne sont plus. On les abandonne pour le présent; le culte du passé n'existe pas.

Mais les tombes que nul ne visite ne sont pas tristes. La terre leur est douce, la nature clémente. Autour des chapelles ou de simples croix, pousse toute une végétation d'herbes folles et de fleurs; des roses et des iris surtout, consacrant leur parfum et leur beauté aux morts solitaires.

Et c'est ainsi qu'autour de la pierre d'Arène, et jusque sur le sentier, s'élèvent de grands iris violets, faisant au poète l'offrande embaumée de leur calice sombre.

Nulle part, Arène ne pourrait être mieux à sa place que parmi ces plantes que nul ne cultive, mais qui s'épanouissent librement, au hasard; les ornements fragiles dus à un destin bienveillant sont bien ceux qui conviennent au doux philosophe que les problèmes de l'au-delà préoccupèrent peu, et qui sans convictions métaphysiques bien nettes, mourut confiant et paisible ; car croyant à l'infini mansuétude de Dieu, il ne cherchait pas plus loin.

Il serait peut-être téméraire et pas très orthodoxe d'en faire un chrétien. Seulement, même « à l'heure où l'on ne croit plus guère » (l'expression est sienne), il se souvient d'avoir été l'enfant de chœur qui, par les matins de printemps, suivait, à travers les sentiers fleuris d'aubépines, le prêtre visitant ses ouailles. Dieu est mêlé à ses plus jolies et plus délicates impressions d'enfant, et il garde des originaux saints de Provence un souvenir poétique, à peine teinté d'ironie.

Et dans sa religiosité inconsciente, on retrouve la confiance du petit garçon, qui rêvant la belle miséricorde divine, un soir qu'il s'endormait « en état de péché mortel », vit Dieu descendre aux enfers, fleurir le séjour exécrable, et malgré les objurgations de saint Pierre scandalisé, faire grâce aux damnés (1).

Sur sa tombe on lit cette épitaphe qu'il composa lui-même, ainsi que le prouve la signature.

« Dieu m'envoie, l'âme ravie,
D'avoir bien pantoui ma vie.
PAUL ARÈNE » (2).

1. Cf. *Impressions de semaine sainte*.
2. « Mort, je m'en vais l'âme ravie
D'avoir bien réjoui ma vie.
PAUL ARÈNE »

Cette traduction n'est qu'approximative : le mot « pantoui » est trop riche de sens en sa brièveté, pour être exactement traduisible.

Dans ces mots, on retrouve toute la philosophie ingénue, faite surtout d'insouciance des bons Provençaux, qui fut celle d'Arène, cigale peu préoccupée du lendemain, pourvu que le présent soit joyeux, et comptant vaguement sur quelque Providence mystérieuse qui la nourrira l'hiver venu.

Sous ces lignes d'Arène on lit ces vers signés simplement des initiales A. S.

« Hôte du paysage où ton esprit courait
D'Avignon aux cent tours au pont bleu de Mistral,
De la ruelle obscure où Domnine pleurait,
Au jardin paternel où rêvait Jean des Figues. »

Ce quatrain est extrait d'un poème qu'Armand Silvestre composa sur la mort et à la gloire de son ami Paul Arène.

Puis sur une petite pierre verticale, au-dessous de l'indication « Famille A. Arène », s'étend l'inscription suivante : « Ici repose auprès de son père Adolphe et de sa mère Marie-Louise-Reine Lagrange, le poète et écrivain Paul Arène, né à Sisteron en 1843, mort à Antibes en 1896.

On n'a point, comme le conseillait Stiégler, mis sur la tombe une cigale, mais un petit coq en pierre, dressé sur ses ergots, porte fièrement en collier une couronne d'immortelles artificielles et de violettes fanées.

*
* *

Au lendemain de la mort d'Arène, tous les journaux, dont plusieurs l'avaient eu comme collaborateur, publièrent de brefs articles nécrologiques, unanimement élogieux. L'un d'eux, le *Journal*, se fit même représenter aux obsèques.

Et tout de suite, quelques amis de l'écrivain, songèrent à élever en son honneur un modeste monument dans sa ville natale. Un groupement fut vite constitué, sous le patronage de quelques félibres : Sextius Michel, Benjamin Constant, Félix Gras et Maurice Faure. Le maire de Sisteron et le président du Comité des fêtes de la ville s'y joignirent, et quelques mois après, le 8 août 1897, un buste d'Arène, ébauché déjà par Injalbert, du vivant du modèle, fut érigé sur la Place de l'Église avec l'accompagnement de discours et de fanfares obligatoire.

Une fois encore on parla d'Arène; on transporta même son buste à une extrémité du cours, qui prit le nom de cours Paul Arène. Ce fut pendant les fêtes du félibrige dont la réunion annuelle eut lieu à Sisteron en 1908, les 12, 13, 14 et 15 septembre. Arène avait été félibre; on lui devait au moins un souvenir; et si les jeux floraux et la cour d'amour eurent surtout pour résultat de satisfaire le désir de gloriole des poètes, poètesses et poètereaux de la région, plus d'un ancien ami de l'écrivain se rappela peut-

être d'autres réunions jadis aux environs de Paris, auxquelles il avait pris part.

Trop fin pour être goûté du grand public, c'est-à-dire de la majorité des médiocres, qui avait parcouru ceux de ses contes donnés par leur journal, Arène ne pouvait demeurer que pour les lettrés. Quelques-uns, qui, généralement l'ont connu et fréquenté, le lisent encore. Les jeunes gens l'ignorent.

A Sisteron, où l'on aurait dû, mieux qu'ailleurs, garder sa mémoire, il a été plus vite et plus complètement oublié encore. Ceux qui n'appartiennent pas à sa génération connaissent son nom, c'est celui d'une promenade publique. Et les petits garçons qui jouent aux billes ou au chat-perché autour du buste d'Arène, si quelque passant, curieux de leur savoir, les interroge à son sujet, ne peuvent que mettre un doigt dans leur bouche en prenant un air méditatif et secouer la tête d'un geste exprimant leur ignorance.

PAULE BASSAC.

LES NURAGHES (1)

Presque partout dans l'Ile de Sardaigne, et même dans les basses vallées et les plaines du littoral aujourd'hui envahies par la fièvre, se dressent de mystérieuses tours en forme de cônes; on les rencontre le plus souvent là où s'étendent de grands pâturages, et plus rarement dans le voisinage de la mer. On les aperçoit de loin; elles semblent surgir de terre, et elles sont en partie enfoncées dans le sol — ce sont les Nuraghes. Ces édifices sont formés, selon les régions, de blocs de lave ou de pierres calcaires, aujourd'hui désagrégées, et qui étaient superposées sans aucun ciment. Si frustes, qu'ils sont presque un morceau de la nature; il doit y en avoir plus de trois mille. Beaucoup sont en ruines; d'autres, et surtout les petits, ont entièrement disparu; on les a détruits, utilisant leurs pierres pour construire des cabanes ou enclore les champs.

Nul doute que ces monuments uniques dans leur genre remontent à un passé antérieur à tout document écrit; c'est un passé qui, entouré d'obscurité, ne nous parle que par la pierre, le bronze ou les ossements, un passé à qui l'on a donné le nom de « civilisation des Nuraghes » pour indiquer qu'ici, dans la Méditerranée occidentale, un centre de culture indépendant s'est développé en face de la culture orientale de la mer Egée, sans d'ailleurs échapper entièrement à l'influence de cette dernière.

Pourtant où se trouve le point de départ de cette civilisation de l'Ouest dont on croit retrouver des traces en Afrique, dans l'Espagne méridionale, dans les Baléares, en Sardaigne et les îles semées entre l'Afrique et la Sicile? Quel peuple a élevé les Nuraghes? Quels étaient ces autochtones que mentionne Pausanias avant l'immigration libyenne? Appartenaient-ils aux peuplades étrusques-pélasgiennes? Venaient-ils de l'Italie septentrionale? Par la Corse? Mais précisément les Nuraghes sont plus rares tout au nord de l'île et sur la côte orientale. Ici s'élèvent de la mer des rochers inhospitaliers. La relation s'établit mieux avec les Ibères de l'ouest ou avec l'Afrique. Peut-être aussi la Sardaigne a-t elle connu la domination de l'un de ces mystérieux peuples maritimes qui émergent dans l'antiquité la plus reculée, et par lesquels nous nous faisons du moins une idée de l'histoire et du croisement des peuples aux plus anciennes époques de l'humanité : guerre, commerce et piraterie, voilà ce qu'ils pratiquaient tout ensemble.

Le mythe d'après lequel les primitives divinités sardes, Jolaos et Sardus le père, viendraient de l'Afrique située en face de l'île, témoigne, prétendent les uns, en faveur de la Libye; c'est là qu'étaient ces tombeaux de pierres grossièrement travaillées, et qui affectaient la forme de tours; c'est là que s'élevaient près de l'eau ces tours de Diodore dans lesquelles les princes gardaient leur butin; c'est là que se trouvait Jol; c'est là qu'était le centre et le point de départ de la civilisation des Nuraghes.

Le développement de cette civilisation avait été interrompu par les Phéniciens, les Carthaginois ayant commencé cette destruction systématique et les Romains l'ayant terminée. Ainsi les « Sési » de Pantelleria, les Nuraghes de Sardaigne et les Talayots des Baléares pourraient devoir leur existence à l'immigration d'un peuple d'origine libyenne; immigration qui se serait effectuée à différentes époques, et de différents points du nord de l'Afrique; et qui ne se serait pas seulement étendue aux îles de la Méditerranée, mais encore dans le sud du reste de l'Europe. Mais à cela on répond : La Libye n'est certainement pas la patrie d'une culture développée.

D'après une autre légende, Jolaos, le frère d'armes d'Hercule, le protecteur des Héraclides, est venu de l'Est, où il possédait à Thèbes tombeau, culte et fête — et le mythique Dédale de Crète l'accompagnait en Sardaigne où il élevait de grands monu-

(1) M. Léopold de Schlozer, le neveu de Kurt de Schlozer, le « petit Bismarck » qui représenta si brillamment la Prusse auprès du Vatican, est un écrivain allemand distingué. D'un voyage en Sardaigne il a rapporté un livre remarque *Parmi les bergers sardes*; il nous donne ici son opinion sur ces curieux « nuraghes » de Sardaigne, dont l'origine est restée longtemps mystérieuse, et qui est encore très controversée de nos jours.

ments, Δαιδαλεῖα ἔργα; on peut voir dans cette tradition le souvenir de très anciens rapports entre l'ouest et la civilisation égeique. Car dans l'Est on sut de bonne heure tailler des quartiers de pierres et les disposer en piles méthodiques, et l'on pouvait ainsi exécuter le puissant édifice des tombeaux à coupoles en superposant des blocs autour de l'espace intérieur. Dans les autres contrées, par contre, autant du moins qu'elles n'ont pas été influencées comme dans la Méditerranée occidentale, par la culture mycénienne, on entasse, en Europe ainsi que dans l'Afrique du Nord, les gros blocs de granit dispersés dans les champs pour en faire de vastes salles; ou bien on fait sauter par le feu des morceaux de rochers que l'on aplatit grossièrement. Mais on n'a pas été plus loin; on ne remarque aucun essai de les transformer en pierres de taille, aucune trace d'un assemblage soigneux, rien en un mot qui témoigne d'un développement d'une architecture de la pierre.

Comme à travers les déchirures d'un brouillard se découvrent des fragments du plus lointain passé. Une infinité de choses encore demandent à être étudiées, à être confirmées.

En essayant de réunir en un tout harmonieux ce qu'on a trouvé, on ne semble pas encore s'être mis d'accord sur l'unité d'une civilisation occidentale; et si l'historien moderne des Carthaginois dit des autochtones de l'île : « une population primitive apparentée de très près aux Ibères et qui se présente à nous dès le début avec ses caractères bien particuliers dans ses constructions, ses antiquités religieuses comme dans ses voyages maritimes », l'historien qui embrasse toute l'antiquité s'exprime dans la dernière édition de ses œuvres, avec plus de prudence encore : « quant aux habitants de la Sardaigne, c'est à peine, si on peut arriver, à leur égard, à une conclusion positive ».

Et aussi continue la vieille querelle des savants du XVIIIe siècle sur le but de ces Nuraghes dont le nom n'est pas encore éclairci.

Les uns disaient que c'étaient d'antiques monuments du culte; le feu sacré était allumé et le sacrifice consommé en pleine lumière sur leurs hautes terrasses, visibles au loin de tous côtés. Près de là se trouvait l'eau d'une source qui purifiait, guérissait, fortifiait. La ressemblance avec les Talayots des Baléares, qui ont servi à un but religieux, parle en faveur de cette thèse. De même les traces d'autels que l'on y découvrit et les statuettes de bronze considérées comme ex voto. En outre le peuple donne encore aujourd'hui à certains Nuraghes le nom d'anciennes divinités. D'autres, tel le jésuite Pinto, vivant au XVIIe siècle, et beaucoup après lui, soutenaient la théorie du tombeau, voyaient dans les Nuraghes des édifices consacrés au culte des morts et, en fin de compte, les voulaient destinés à ce double usage. Un temple n'était-il pas joint au tombeau de Jolaos d'après la tradition de Solinius? Et d'autres encore prétendaient, avec une conception d'homme moderne, que c'étaient des monuments commémoratifs de victoires — environ trois mille!

Ceux qui trouvèrent le moins de partisans étaient ceux qui, suivant l'opinion du grand auteur indigène Spano, ne parlaient pas de mort, mais de vie. D'après eux les Nuraghes servaient, à peu d'exception près, aux vivants; car autrement le souvenir d'un culte des morts se serait certainement conservé. Les tombeaux de géants, « Tumbas de gigantes », et les tombeaux de rochers, « Domos de Janas », que l'on rencontre dans l'île sont bien reconnus comme tels.

A l'encontre de ce qui s'est produit pour ces derniers, on n'a trouvé que rarement dans les Nuraghes des ossements humains. Et tandis que les anciens avaient l'habitude de placer la demeure de leurs morts dans quelques solitaires contrées rocheuses ou dans le désert, au contraire les Nuraghes furent construits sur des terrains servant aux besoins de la vie. C'étaient des habitations! Comme les solides maisons de bergers dont nous parle le livre des Rois, comme les « Casedde » ou « Truddi », que les paysans de l'Apulie bâtissent sans bois ni chaux, ils sont construits en pierre sur un sol pierreux.

Sans insister sur cette idée d'habitations privées, mais en mettant en évidence le caractère de forteresse qu'ils présentent, on en arrive à voir en eux des refuges fortifiés. On indique de nouveau dans cette thèse, les rapports avec le nord de l'Afrique, avec les documents Libyens, que mentionne Diodore, avec les tours de Rhadamès qui, comme Gerhard, Rohlfs le tient pour vraisemblable, remplissaient le double but, d'une part de servir de refuge et de trésor, et d'autre part de permettre de repousser les attaques de l'ennemi.

L'histoire de l'antiquité considère dans leur ensemble les monuments funéraires mégalithiques, qui, en pleine période de l'âge de pierre, environ vers le milieu du XXXe siècle av. J.-C., et souvent jusque dans l'âge de bronze, se trouvent sur tout le littoral européen. On les rencontre en effet de la Scandinavie, des Iles Britanniques, du nord de l'Allemagne, en passant par la France et l'Espagne, jusque dans le nord de l'Italie et les Iles de la Méditerranée. Et en outre en Bulgarie, en Crimée, sur les côtes Maures-Libyennes, de l'Afrique du Nord-Ouest, dans la Syrie, la Palestine, les Indes Méridionales, ailleurs encore. Ils sont proches parents des tombeaux à coupoles répandus en Crète, et dans les contrées de la mer Egée, et qui ont atteint leur plus haut degré de per-

fectionnement à l'époque Mycénienne. Dans les Baléares et à Malte ils se sont transformés en tours funéraires isolées; et, présentant les mêmes caractères, les Nuraghes de Sardaigne s'y rattachent aussi. Dans ces régions, l'antique coutume s'est maintenue jusqu'à des époques beaucoup plus avancées, et a dû sans aucun doute subir l'influence de la culture Mycénienne. Jusqu'à quel point il faut admettre une origine indigène pour les plus anciens édifices et l'idée du grand tombeau de pierre, — s'il faut voir ici une action du Sud, de l'Egypte et du monde de la mer Egée sur le Nord, ou, au contraire, du Nord, par exemple de la Scandinavie sur le Sud — ou bien si nous devons admettre des développements indépendants et parallèles, ce sont là des questions très discutées, et pour lesquelles aucune solution quelque peu sûre n'est encore trouvée. Chacune de ces hypothèses se heurte aux plus grandes difficultés; aucune ne permet d'expliquer avec quelque vraisemblance soit l'immense diffusion de cet usage, jusqu'en Syrie, en Palestine et en Crimée, soit d'autre part le fait qu'il est restreint au littoral, et que ces monuments funéraires font défaut dans l'Europe centrale et orientale. Et les tombeaux des Indes méridionales, de Madagascar et d'autres pays présentant les mêmes caractères et correspondant exactement aux Dolmens, prouvent que nous ne constatons pas, partout où se rencontrent les mêmes formes, un emprunt ni une transmission historique. Déjà Lubbock n'attribuait pas une grande importance à la ressemblance qui existe entre les monuments mégalithiques des différentes parties de la terre. L'enfant dans les mains duquel on met un jeu de construction bâtit bien aussitôt des dolmens, des cromlechs, des trilithes, comme ceux de Skoneheuge.

A l'opposé des théories qui admettent une même destination pour tous les Nuraghes, Ettore Pais dans un ouvrage fondamental : « La Sardaigne avant la domination romaine », pose cette question : « Pourquoi les Nuraghes n'auraient-ils pas servi à différents usages? » et il part de là pour montrer que ces tours n'étaient pas l'œuvre d'une courte période de temps; mais que, au contraire, leurs développements, à partir des premiers et grossiers essais, avaient duré des siècles; il rappelle ainsi la remarque de Spano, disant que les œuvres du début de l'âge de pierre, semblables aux monuments des Cyclopes, étaient en nombre dominant dans le voisinage des côtes, tandis que les Nuraghes de l'intérieur et des montagnes se distinguant par une plus grande régularité et un meilleur travail avaient dû surgir à une période plus avancée de l'âge de bronze, et Pais arrive à cette conclusion : « Le Nuraghe, né probablement du tas de pierres, que l'on jetait sur les tombeaux et auxquels on donna plus tard une forme méthodique, prend l'aspect d'un temple de morts. Consacré à quelque ancêtre célèbre, il pouvait dans la suite être facilement transformé en forteresse pour toute la descendance. Plusieurs Nuraghes restèrent au premier degré de leur évolution et formèrent le centre religieux de la famille ou de plusieurs familles ensemble. D'autres, par contre, plus considérables, et réunis par des murs, constituèrent la citadelle de la race, répondant à un triple but. »

Pourtant, après des études sur place, Pais abandonna plus tard la théorie du tombeau, et écrivit : Les Nuraghes furent élevés pour la vie et non pour la mort. « Nuraghi furono indubiamente eretti per uso dei vivi non per memoria dei morti — furono innalzati per i vivi e non per i defunti ».

Quand ces solides « Tours-demeures », ou ces « Forteresses-refuges » se rattachent les unes aux autres, elles semblent indiquer un système de défense étendu. A peu près comme à l'époque moderne le système offensif des « Blokhaus » dans l'Afrique du Sud qui, munis d'une citerne et en état de communiquer entre eux, jouent les rôles de soutiens et doivent protéger une attaque sérieuse.

*
* *

Quand l'on erre à cheval à travers le pays, et qu'on apprend à connaître ce peuple de bergers, plein de tempérament, on constate la puissance des liens du sang dans ces familles qui vivent dans un rude contact; chez elles, et surtout dans les régions où ne subsiste que la garde sauvage du bétail, il suffit de la moindre occasion, et soudain s'élance d'un brin de paille la flamme de l'inimitié et de la haine; ce sont alors la rapine, le meurtre et des luttes infinies. Si l'on considère ces hommes barbus, résistants, insensibles aux intempéries, si on les voit, fiers de l'honneur familial, obéissant à la manière patriarcale au chef de la race, le protecteur de la vie et du droit, et qui, il y a seulement encore une génération, à la fois Roi et Prêtre, réunissait, les jours de fêtes, sa descendance sous l'image de Marie, dans quelque solitude profonde de la montagne, et, lorsqu'un torrent écumeux lui barrait le passage, célébrait les baptêmes et les mariages, alors toutes les forteresses semblent produites par les forces de la nature.

Semblables aux châteaux féodaux du moyen âge, pareils aux édifices en forme de tours du Caucase, dans la vallée supérieure de l'Ingur, dans le pays montagneux de Tschetschna, où chaque maison fut transformée en citadelles, autour desquelles flottaient des légendes de combats et de guerre, les

Nuraghes répondaient aux exigences de ces clans énergiques et batailleurs qui luttaient pour le bétail et le pâturage et ne déposaient jamais les armes à cause d'une ancienne vengeance. Ainsi, il n'y a pas encore très longtemps, dans le Nuorèse, les habitants d'Orune et Bissi, d'Onani et de Tula, se livrèrent de sanglants combats, jusqu'au moment où, en présence de l'évêque et des autorités, ils prêtèrent le serment de renoncer à leur vengeance. Quand, dans les vastes steppes de l'Asie centrale, les troupeaux ont brouté toute l'herbe d'un endroit, le Mongol plie sa tente et tourne ses pas vers d'autres régions. L'horizon infini, le bétail continuant sa marche en paissant, et les colères des éléments ont les dominantes de la vie rude et simple du pâtre errant. Une année ressemble à l'autre. Et s'il lève les yeux au ciel, il voit les astres étincelants suivre la même voie immuable, chaque jour, éternellement (1).

L'existence nomade prend un autre aspect dans le cadre étroit d'une île; là vie est peu sûre pendant le jour, moins sûre encore la nuit. Non seulement à cause des combats entre familles, entre races; des ennemis lointains débarquent soudain de la mer, pillant, volant des esclaves; on cherche à garantir ce qu'on possède; il s'agit de protéger femme et enfant, et de cacher ses trésors; il s'agit d'assurer la sécurité du bétail et des pâturages.

Les Nuraghes diffèrent les uns des autres; on n'en a examiné à fond, jusqu'ici, qu'une petite minorité. Ils s'élèvent tantôt au milieu d'une grande plaine, tantôt sur les pentes d'une montagne — tantôt en cercle, tantôt sur une ligne, — ici au bord d'un plateau, là sur une colline isolée, mais toujours dans une situation dominante, près d'une de ces sources dispensatrices de vie, autour desquelles, aujourd'hui encore, les habitants gardent leurs troupeaux.

Ils sont la plupart du temps, comme Spano l'a démontré le premier, réunis en groupe de vingt à trente, et n'étant souvent séparés les uns des autres que de trois à quatre cents mètres. Il existe même des groupements de cent à deux cents Nuraghes comme à Bolotona. Il sont parfois reliés entre eux à l'instar d'un village par des remblais et des murs, pouvant contenir parfois jusqu'à mille âmes. Les plus petits, appelés aujourd'hui encore par les habitants d'alentour « Le Petit Village » — « sa biddazza » — entourent le « Burg » du chef de la tribu; ce « Burg » s'élève jusqu'à quinze et vingt mètres, renferme quelquefois à l'intérieur une source ou un puits, possède à l'extérieur une cour avec porte et enceinte de murs, enfin une seconde ceinture de murailles ou clôture de pierres assez vaste pour contenir des centaines de défenseurs, ou le bétail s'y réfugiant devant l'ennemi. En ce pays, en effet, il n'existe de nos jours encore ni étable, ni grange — « on n'enferme pas les bestiaux dans des hangars protecteurs ». Vaches, brebis et chèvres sont réunies pour la nuit en des parcs, cernés par des haies de broussailles ou des pierres. Usage qui se retrouve en Asie Mineure.

Quand il s'agissait d'assurer la sécurité d'un « *taccu* », ce plateau où paît le bétail, si caractéristique de la Sardaigne, on croit reconnaître un système complet de défense. Des Nuraghes détachés sur des éminences naturelles dominent les sentiers conduisant au taccu. Pénètre-t-on plus avant à travers un chaos de pierres et un enchevêtrement de broussailles épineuses, on se heurte à la plus étroite ceinture de défense; des tours, à mi-hauteur de l'arête de la colline et dominent les pentes et gardent hautainement les derniers passages de la source.

On a dit que l'entrée dans un Nuraghe était trop basse, et que l'intérieur sans cheminée était trop étroit et trop sombre pour servir de séjour à des hommes. Objection qui n'est exacte que si l'on songe aux exigences de l'homme moderne. Car dans une Pinetta, ou Capanna aussi, la cabane en pierre des pâtres d'aujourd'hui, on tâtonne autour de soi au début. La fumée du foyer cherche une issue par la porte et filtre à travers le toit, à travers les parois, partout où elle trouve une fissure.

En Libye, chaque tour renferme à hauteur du sol une salle le plus souvent bien entretenue, dont la voûte se termine en pointe, et parfois au-dessus de celle-ci une seconde salle semblable, à laquelle conduisent des marches de pierres à l'extérieur. En Sardaigne aussi se rencontre fréquemment, au-dessus de l'espace inférieur, large de quatre à cinq mètres de diamètre et haute de six à sept mètres, une seconde pièce plus claire et assez souvent une troisième; un escalier en spirale ou une rampe portant les traces d'un fréquent usage s'enroule à l'intérieur du mur. Parfois des ouvertures y sont pratiquées, semblables à des meurtrières, plus étroites à l'extérieur. Si l'escalier monte jusqu'au toit, on débouche sur une sorte de plate-forme offrant une vue étendue, — alors que d'autres Nuraghes ont une forme de coupole. De là on guettait au loin, et on pouvait avertir à temps par des signaux et des cris d'alarmes le Nuraghe voisin et le berger dans le pâturage; là il y avait place pour les défenseurs. Tout en haut se dressait le Sarde, en fourrure, sur la tête le casque couronné de cornes, le bouclier rond suspendu aux épaules, avec l'arc et le court glaive — comme le représentent les anciennes statuettes de bronze.

L. DE SCHLÖZER.

Traduit par J. DE REY

(1) Cf. L. VON SCHLÖZER, *L'Armée turque*, 1900.

LES ROMANS DE L'AVIATION (1)

Cette production, quoique s'étendant sur une très courte période dans le temps, compte cependant déjà des œuvres nombreuses, et très diverses de forme et de pensée, puisqu'elle va de *Paris au* XXe *siècle* de Robida, à la récente *Ville inconnue* de Paul Adam, en passant par l'*Aviateur du Pacifique*, du capitaine Danrit, ou l'*Aéropolis* de M. Kistemackers, sans oublier l'admirable *Forse che si* de M. d'Annunzio, *l'Aile* de Richepin, *Un aviateur* de M. Mandelstam, ou les géniales utopies du sombre humoriste qu'est M. Wells.

La nomenclature seule de tant de noms célèbres, mais si différents de caractère, littérairement parlant, nous indique aussi la variété de thèmes qui se dérouleront sous nos yeux dans les modernes romans de l'aviation. Car si nous nous attendons bien que les héros du capitaine Danrit vivent, dans des pays encore peu explorés, des aventures qui les rapprocheront des personnages de Jules Verne, nous savons au contraire que la fine ironie de Robida ou de M. Kistemackers, ou le sens plus aigu de M. Wells nous ménageront des surprises d'un autre ordre, et qu'avec eux, de même qu'aussi avec M. Paul Adam, nous soulèverons le voile du futur, et pénétrerons le mystère d'une civilisation nouvelle. Celle-ci, pour le premier, revêtira des aspects relativement aimables et gracieux, tandis que la palette de M. Wells, et pour ce même tableau, se chargera de tonalités grisâtres, si ce n'est même de couleurs franchement sombres et tragiques.

Et cette différence de vision, si elle tient à la personnalité propre de chacun des deux écrivains, porte cependant plus haut et plus loin ; elle pose, à l'aurore même de la conquête de l'air, un problème qu'avaient entr'aperçu, quoique avec moins de netteté, nos vieux romanciers des XVIIe et XVIIIe siècles, mais qui, du jour où l'aéroplane est entré dans notre vie de tout instant, se précise avec une particulière acuité, et mérite de susciter les réflexions de tous les penseurs.

Il semblerait d'abord que la question pût être oiseuse, et que l'homme, conquérant de l'empire des oiseaux, dût puiser dans la région des hautes sphères en même temps que de l'air plus pur pour ses poumons, des idées plus nobles pour son cerveau, et par le contact des sommets dépouiller tout sentiment bas pour n'aspirer qu'à la beauté pure.

C'est du moins là le rêve des poètes, celui déjà de V. Hugo dans *Plein Ciel*, de ce V. Hugo, qui fut aussi prophète en aviation — mais tous les grands porteurs de lyre ne le sont-ils pas en quelque façon? — et qui baptisant du nom fort suggestif d'Aéroscaphe le vaisseau aérien de l'avenir, nous décrit son trajet radieux et civilisateur dans les immensités nouvellement conquises.

« Nef magique et suprême, elle a rien qu'en marchant
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Etabli l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'ellè a supprimé les patries ! »

N'est-elle pas, en effet, cette paix universelle entre les hommes, le plus souhaitable des idéals, le même d'ailleurs qu'avec moins de puissance, mais avec autant de précision, le doux rêveur qui s'appelait Reinser avait, dès 1788, développé dans son *Humanité ailée*.

Mais combien il faut déchanter de ces beaux rêves, si nous en arrivons à M. Wells, et si nous descendons, des hauteurs sereines où nous avait élevés le poète, aux réalités brutales où nous fait descendre l'analyste impitoyable. Car ici règne au contraire l'aéroplane dévastateur, image redoutable et maudite d'une civilisation, où les hommes asservissent leur nouveau domaine à leurs ambitions destructives, associent l'empire des airs à la plus formidable mêlée qui se soit vue dans l'histoire du monde, et où de formidables escadres de monstres aériens détruisent en quelques instants, avec une barbarie consciente, tous les plus beaux vestiges de notre civilisation millénaire.

Est-ce vraiment ceci qui tuera cela, et le rêve du poète doit-il succomber sous l'analyse aiguë du prosateur? Passionnante énigme, qui mériterait aussi de provoquer une vaste enquête dans le monde de l'aviation. Il semble bien que de ce côté les réponses seraient plus rassurantes, et plus optimiste la vision de tous ceux, savants ingénieurs et audacieux aviateurs, grâce auxquels la conquête de l'air est chose dès maintenant réalisée.

*
* *

Un autre problème maintenant s'apparente avec le premier, et sa solution, si elle est moins redoutable, intéresse le bonheur, sinon la sécurité même de l'humanité future.

La vie morale et sociale sera-t-elle sensiblement modifiée par le triomphe de l'aéroplane? Certains l'affirment, qui prétendent que son règne transformera presque absolument notre caractère actuel, en exaltant les facultés viriles au détriment de la sensibilité, vertu plus modeste, mais qui ne laissa pas d'embellir l'existence de tous les temps par son parfum et sa beauté. C'est ce qui parait ressortir du

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 août 1912.

roman de M. d'Annunzio, lequel semble aussi vouloir prouver qu'un corps-à-corps de chaque jour avec le danger et avec la mort — ce qui, nous voulons l'espérer, n'est pour la conquête de l'air qu'un état transitoire, — affermit l'âme, mais à la façon de l'acier, lequel est d'autant mieux trempé, qu'il a moins de rapports avec sa matière d'origine.

Et tel est le cas, si je ne me trompe, des deux aviateurs représentés dans *Forse-che-si*. Ils sont unis par la plus solide, mais aussi la plus virile des amitiés. Hors de là, ils apportent dans leur commerce avec le reste de l'humanité, même dans leur conception de l'amour, car tous deux aiment et sont aimés, la plus parfaite, et parfois même la plus révoltante des insensibilités.

Chez M. Wells encore, et cela n'est point pour nous surprendre, puisque nous connaissons déjà sa thèse, les exemplaires d'hommes qui nous sont offerts dans ces immenses escadres aériennes qui croisent au-dessus de notre globe, ne sauraient pas non plus nous faire augurer grand chose de réjouissant pour le bonheur de l'humanité future.

Le plus représentatif de cette souche d'hommes nouveaux est le prince allemand Karl Albert, produit monstrueux du droit du plus fort cher à M. de Bismark, et du faux amoralisme si sottement attribué à Nietzsche. On verra dans les développements du roman de Wells, quels effroyables bouleversements de toutes nos institutions, ou même de tous nos concepts modernes, peuvent méditer ces néfastes héros, qui n'ont pas même leur équivalent dans les destructeurs les plus tristement notés dans le souvenir des hommes: un Nabuchodonosor ou un Attila.

A vrai dire, dans le même roman et par un contraste bien trouvé, une voix douce et plaintive se fait entendre en écho au formidable tonnerre du prince Karl Albert, et cette voix pleure, avec sa mort prochaine, la mort même du vieux monde qui va lui aussi disparaître à jamais. Mais c'est la voix d'un pauvre petit lieutenant, arraché au foyer natal, où l'attend une fiancée qu'il aime, et qu'il ne doit point revoir, et à qui la vue d'une humble fleurette arrachée comme par miracle à la destruction totale rappelle tout ce qui donnait du prix à la pauvre vie humaine: l'affection et le souvenir.

*
* *

Par bonheur tous nos romans de l'aviation ne nous présentent pas comme héros de leur action des caractères aussi insensibles que ceux de M. d'Annunzio, ou aussi monstrueux que ceux de M. Wells. La note agréable et douce ne manque point non plus ici, et c'est justice. Les aimables personnages qui vivent dans les romans de M. Robida et de M. Kistemackers ne s'embarrassent pas d'ailleurs de si grandes pensées ou d'ambitions si démesurées. Ils se contentent, en philosophes, de s'accommoder du mieux possible des transformations indispensables, apportées à notre monde par le règne de l'aéroplane, et surtout des avantages multiples et fort pratiques de la locomotion aérienne de l'avenir. Et comme ce sont de braves gens, ils ne cherchent pas à profiter de cette nouvelle arme pour faire prévaloir leur force, et ils admettent très bien que leurs voisins puissent bénéficier des mêmes avantages qu'eux-mêmes. Cette conception, très préférable à la première, cela va sans dire, est tout aussi réalisable après tout, lorsque tous les hommes posséderont la faculté de parcourir les espaces.

Mieux encore, voici un roman : *Un Aviateur*, de M. Mandelstam, qui semble vouloir nous démontrer que dans ce temps, comme dans le nôtre, il se rencontrera des natures sensibles et sentimentales, capables, comme aux beaux jours du romantisme, de ne point vouloir survivre à la mort d'une femme aimée.

Et ceci est d'autant plus intéressant que nous avons affaire ici à un roman qui mérite son titre, et dans lequel l'auteur a délibérément voulu décrire la psychologie d'un moderne conquérant de l'air, pris dès l'enfance, et notamment très bien étudié, dès qu'apparaissent dans ce jeune cerveau les premiers linéaments d'une vocation qui, dès le début, se manifeste irrésistible.

Voilà d'heureux exemples à opposer aux sombres peintures de M. Wells. J'ajoute enfin que les jeunes et sympathiques aviateurs, rassemblés par M. Michel Corday dans *Les casseurs de bois* sont eux aussi la meilleure réplique qui soit à la conception des héros de d'Annunzio.

La rencontre quotidienne avec le danger et avec la mort n'a point tué en eux les qualités de grâce, de galanterie et de bonne humeur, qui sont l'honneur de notre race. Tout au contraire, le frôlement parfois senti de la camarde, ne les incite-t-il qu'à plus d'insouciance, et à un désir plus grand de profiter gaiement de tous les avantages d'une existence qui pourrait leur être ravie demain.

Concluons donc, d'après ces exemples, que c'est encore aux aviateurs, les plus populaires d'aujourd'hui, qu'il serait bon par voie d'enquête de demander leur conception du caractère des hommes de demain tel qu'il apparaîtra, modifié en bon ou en mauvais, par la conquête de l'immense territoire aérien, ouvert à l'activité des hommes de demain.

*
* *

Et le théâtre, me direz-vous, quelle place tient-t'il

dans cette littérature de l'air? Très restreinte à coup sûr pour le moment, tout au moins en ce qui concerne le théâtre psychologique. Car il y a bel âge que la *Revue*, ce genre très parisien à l'affût des actualités, même celles d'un jour, a transporté sur la scène les plus célèbres conquérants de l'air, et saisi au vol, c'est le cas de le dire, quelques-uns de leurs travers les plus innocents.

Le théâtre sérieux, au contraire, attend et se réserve. En quoi il agit avec prudence. Car la psychologie de l'aviateur, nous l'avons vu par cette enquête, est loin d'être nettement déterminée.

Attendons-nous au contraire lorsqu'elle sera fixée, à voir le type de l'aviateur se multiplier au théâtre. Et ce jour-là, peut-être devrons-nous à son entrée en scène un rajeunissement forcé d'un certain nombre de thèmes surannés, qui nous sont cependant encore quotidiennement servis sur les plus grands théâtres de la capitale.

Son audace, son esprit d'aventure, sa façon nouvelle en tous cas de concevoir la vie et les choses, modifieront sensiblement le point de vue moral et social de l'humanité, et créeront par là même de nouveaux ressorts dramatiques. Ajoutons en outre cette considération que les femmes, avides dès maintenant du nouveau sport aérien, feront, elles aussi, beaucoup pour en hâter l'avènement, et pour presser l'évolution des mœurs dans un sens favorable à leur plus grande indépendance. Le règne de l'aéroplane marquera donc, si je ne me trompe, une étape décisive dans la victoire du féminisme. Et ce type de femme nouvelle, très différente de celles d'aujourd'hui, ne saurait qu'intéresser les dramaturges de l'avenir, et toutes ces modifications profondes de mœurs et de caractère tant du côté masculin que féminin auront à coup sûr leur retentissement sur le théâtre.

Enfin, il va sans dire que l'unité de lieu chère aux classiques et déjà fort entamée, subira du fait même de l'aviation un formidable assaut. La facilité de se transporter en quelques heures de Paris à Rome ou à Berlin, en moins d'une journée peut-être au centre de l'Afrique, rendra vraisemblables et indispensables dans ce théâtre de l'avenir, ces changements à vue, et ces gigantesques déplacements de scène, que de nos jours l'on tolère tout au plus dans la féerie, genre considéré encore comme inférieur, et digne de servir à l'amusement des enfants et des natures primitives.

Ici, au contraire, les changements à vue deviendront une nécessité de l'action; car il est fort probable que les auteurs dramatiques de ce temps, qui seront probablement des aviateurs eux-mêmes, se conformeront au goût et aux habitudes d'un public, pour lequel nos vieilles notions d'espace et de distance n'auront qu'une très relative valeur. Ils continueront vraisemblablement à Pékin une action commencée à Paris, et qui pourrait bien se terminer dans une région perdue de l'Amérique du Sud, du Groenland, ou du pôle Nord, devenus peut-être à ce moment des centres de villégiature estivale, excessivement recherchés de la meilleure société.

Enfin, pour ne point s'arrêter en si beau chemin, peut-être qu'un jour viendra, — on me comprendra de ne point en préciser la date, — où l'homme définitivement adapté à son milieu aérien, pourra affronter sans péril, grâce à des organes nouveaux, la pression de plus hautes atmosphères.

Et qui sait si, ce jour-là, l'audacieux fils de Prométhée ne réalisera pas le symbole de la légende, et si, mettant le sceau à ses conquêtes, il ne rendra pas réel le rêve ingénieux des Cyrano et des Micromégas. Qui sait s'il n'ira point aborder à l'improviste chez ses frères inconnus de la planète Mars, de Saturne, ou d'autres mondes que sa curiosité avide désire depuis si longtemps connaître. Je laisse à penser quelle mine nouvelle et presque inépuisable nos dramaturges, et aussi nos romanciers de l'avenir trouveraient dans l'étude de ces civilisations à coup sûr totalement différentes des nôtres, et dont aucun type de notre globe ne saurait représenter l'image.

Mais je m'arrête sur le bord de ces hypothèses formidables, et qui rappellent encore de très près, dans l'état actuel de la conquête de l'air, les anticipations audacieuses de Wells!

*
* *

Telle qu'elle est, d'ailleurs, dès maintenant, cette littérature de l'air mérite notre intérêt par son importance et sa variété. Contemporaine presque, nous l'avons vu, du rêve même des ailes, elle trace ses arabesques légères, gracieuses ou puissantes autour de cette conquête de l'air, dont elle accompagne, commente, précède même parfois les plus importantes et les plus difficiles étapes.

Et de même que les Tyrtées antiques menaient les guerriers à la victoire, ne peut-elle pas revendiquer sa part dans le triomphe définitif de l'homme sur la matière pesante, qui l'enchaînait à la terre, puisqu'elle a son rôle dans la longue gestation de l'idée et de la conception scientifique même du vol.

Elle prend facilement tous les tons; tour à tour enjouée, malicieuse, ironique, grave, pathétique, sombre ou terrible, elle ne craint pas d'aborder parfois quelques-uns des problèmes les plus élevés, voire les plus redoutables qui puissent se poser à la conscience moderne, et de ceux même, nous l'avons vu, auxquels on ne peut songer sans un frémissement d'angoisse.

Elle forme, en un mot, cortège à toutes les aspirations de l'homme vers cet infini qui le tente, non pourtant sans l'épouvanter. Parfois même, elle lui montre du doigt cet idéal réalisé, et l'incite à le poursuivre avec une ardeur plus inlassable.

Et pour terminer enfin sur une image qui soit bien dans notre sujet, ne pourrait on pas dire qu'elle évoque tantôt la légèreté des avions que nous voyons décrire dans le ciel des courbes gracieuses, tantôt la gravité de ces grandes et puissantes machines volantes, qui s'essayent déjà pour les randonnées aériennes du futur, et que nous apercevrons dans un avenir prochain sillonnant l'espace en tous sens? Et comme nos transatlantiques d'aujourd'hui, ce seront ces vaisseaux qui transporteront des milliers et des milliers de voyageurs à la conquête de nouveaux mondes, que l'infatigable génie humain aura découverts enfin, et dans lesquels il fondera, suivant le rêve orgueilleux de Nietszche, une nouvelle race de surhumains.

MAURICE WOLFF.

VILLES D'ALGÉRIE

Parmi les circonstances d'ordre différent qui mettent au premier plan de l'actualité l'Afrique Méditerranéenne, le fait qui présente selon nous l'intérêt le plus durable et le moins décevant est celui de la prospérité croissante et, qui plus est, de la volonté de croissance que manifeste présentement notre province algérienne. Devenue depuis quelques années un des pays classiques du tourisme, ce qui est parfois le cas de pays seulement riches de pittoresque et de souvenirs, l'Algérie possédait d'autre part, et est en train de développer magnifiquement cette richesse plus effective qui vient de la terre, du sous-sol, du travail et de l'esprit d'initiative. Elle reste d'ailleurs attirante pour le peintre et le poète par ce qu'elle recèle de vie orientale, et même par ce qu'elle conserve dans les mœurs, dans les costumes, monuments historiques mis à part, des civilisations Méditerranéennes de jadis. S'il ne lui est point né encore un art et une littérature autochtones, elle n'a pas, depuis Fromentin, cessé d'inspirer nos peintres et nos écrivains. Au gré de certaines personnes, il y aurait peut-être trop de dilettantisme à insister sur ce point. Cependant l'œuvre déjà longue d'un Dinet, les écrits de Jean Pommerol, d'autres études encore, contiennent une compréhension sympathique de l'âme et de la vie indigènes, qui dépasse la notation tout extérieure du détail pittoresque, et à laquelle il appartient peut-être de devancer des initiatives de l'ordre pratique, la fonction de l'œuvre littéraire ou artistique étant ici encore d'amorcer ou d'annoncer, à défaut d'une fusion moins possible, cette communication et cette entente entre des tempéraments sociaux adverses qui reste le problème de notre domination Africaine.

Ce ne serait pas non plus pure occupation de dilettante que de noter le changement survenu dans les aspects extérieurs des villes algériennes depuis un quart de siècle. L'accroissement et la prédominance de l'élément Européen devait naturellement y déterminer un certain recul du pittoresque, et en même temps le voyageur et le curieux de couleur locale devaient se trouver de plus en plus attirés vers un hinterland plus intact à cet égard, mais devenu plus accessible et mieux aménagé. Toutefois à certains jours de fêtes musulmanes, l'œil du coloriste trouve à se récréer dans le bariolage des foules indigènes où les vestes jaune-serin, amarante ou turquoise des enfants mettent une note amusante; spectacle qui a sa contre-partie réaliste dans l'inexprimable théorie de burnous haillonneux qui se presse vers l'escalier de la mosquée pour la distribution de vivres dont certaines solennités sont l'occasion. Mais en matière d'exotisme, des impressions d'un caractère moins contraste et moins précaire nous proviennent de la renaissance actuellement visible des arts mauresques, et particulièrement de l'art achitectural. Faïences aux tons doux d'eau courante et de ciel, plâtres vermiculés, patios frais, arcs outrepassés, coupoles et colonnettes, reparaissent dans les édifices publics élevés depuis peu, le nouvel hôtel des Postes d'Alger, la Médersah de Constantine, et dans quelques luxueuses habitations privées de Mustapha.

Un écrivain qui a souvent montré un sens très fin de l'Orient Barbaresque, M. L. Bertrand, a vu dans ce retour aux formes de l'art Mauresque comme une emprise subie, et une concession dangereuse à la mentalité de nos sujets. J'y verrais plutôt une harmonisation de l'habitation humaine au climat, au paysage, aux productions naturelles, quelque chose de comparable à ce mouvement de décentralisation en matière d'histoire, de sites, et d'art local, qui s'essaie à vivifier notre vie provinciale Française. Les yuccas, les palmiers, les lataniers des squares et du Jardin d'Essai, la ligne inégale des cyprés élancés comme des minarets, la fourrure somptueuse des Bougainvilléas, appellent d'autres formes architecturales que ces immeubles-casernes bâtis sur le modèle de la rue de Rivoli, dont furent dotées uniformément toutes les villes algériennes avant 1870, et dont les arcades présentent d'ailleurs un avantage appréciable. L'exclusi-

visme de l'auteur du *Sang des races* et de l'*Invasion* s'explique. Certes, lorsqu'une fois devenu moins sensible à ce dépaysement imaginatif et superficiel que procure la couleur locale, on discerne la variété des types ethniques Européens qui se coudoient en quelque Cosmopolis algérienne, un problème apparaît comme devant primer tous les autres; c'est le problème de la fusion de ces races en une race néo-française. L'idée s'impose d'une synthèse à laquelle on assiste, et qui recommencerait sur cette terre le travail par lequel s'est élaborée une première fois la race Française, et le recommencerait notamment avec une accession d'éléments Latins, Ligures, Ibériques, propres à greffer à nouveau sur le vieux tronc Gaulois les qualités de réalisme averti et même un peu âpre, d'endurance au labeur physique, de prolificité qui risqueraient de s'amoindrir dans une race affinée, sans cet apport de forces un peu frustes. Cette impression, on la ressent en descendant des hauteurs de Bouzareah et de Notre-Dame d'Afrique, sur les terrains vagues qui s'étendent au-dessus du quartier de Saint Eugène. Des enfants nombreux y jouent, de mine saine et prospère, figures à l'ovale régulier rappelant le type de nos paysans Pyrénéens auxquels l'école primaire les fera plus semblables encore. C'est en français de l'accent le plus pur qu'ils se prétendent Espagnols, et je les entends même railler un de leurs petits compagnons de jeux, fraîchement débarqué sans doute, de ne pouvoir répondre qu'en castillan aux interrogations du passant.

Alger a des parties qui sont d'une vieille ville Méditerranéenne du XVIIIe siècle. Non loin de la place d'Aumale, où la grande mosquée étale comme une blancheur de burnous tombé, si bien rendue par Ten Kate, la pêcherie avec son animation d'une tonalité un peu grisâtre, semble un Guardi ou un Canaletto. Constantine a gardé intact son quartier arabe. La population musulmane, proportionnellement plus nombreuse qu'ailleurs, ne laisse pas de retenir l'attention par une réelle activité tournée vers l'enrichissement. Ces figures calculatrices et réfléchies derrière les lunettes sont des commerçants aisés ou des intellectuels indigènes; et les accents criards et gutturaux qui s'échappent de la cabine téléphonique témoignent que l'indigène, d'ailleurs client assidu des banques, acheteur de terre, bâtisseur, ne fait pas fi des facilités offertes par la civilisation pour les transactions commerciales. Comment les intérêts matériels, l'instruction, le travail, puissants pour la fusion des éléments Européens, seraient-ils sans vertu pour nous associer plus étroitement les éléments autochtones? Encore ne parlè-je pas du lien de fraternité guerrière, et de l'emprise si conforme à son tempérament exercée sur l'Arabe et le Kabyle par le métier militaire.

Indépendamment des régiments indigènes, on remarque quelques indigènes qui semblent avoir été incorporés à titre individuel, conducteurs d'artillerie, marins du port, cavaliers de remonte, dans les corps européens. L'impression que donnaient autrefois les troupes indigènes était celle de régiments de vétérans. Elles semblent actuellement composées en partie notable d'éléments plus jeunes, de taille moins élevée, et faisant penser à nos conscrits. Je vois encore, aux environs de Blidah, près d'un bois de très vieux oliviers où luisent de blanches koubas, une section de recrues nouvelles sans doute, se rendant à la manœuvre en ordre libre, figures joyeuses et rondes, avec cette expression enfantine et tôt extasiée de la gaieté arabe que Dinet a donnée à ses personnages dans les *Spectateurs du café de Danses* ou dans le *Printemps des cœurs*. Relativement à la fidélité et à la valeur de ces troupes, l'avenir semble bien être garanti par le passé. Une impression à laquelle je ne puis me soustraire me fait me reporter aux temps de cette guerre du Tonkin qui fut une dure guerre. Je me rappelle le cérémonial simple et émouvant de la rentrée à Constantine des tirailleurs que l'on rapatriait par petits groupes à la fin de la campagne. Au nombre de trois ou quatre, quelquefois plus nombreux, ils traversaient la ville, précédés de la sonnerie de quelques tambours, ou même d'un seul, envoyés au devant d'eux pour leur faire honneur, — sans armes, en uniformes neufs, cortège de fière mine que troublait à peine dans sa martiale ordonnance, l'épisode touchant d'une pauvre femme indigène, qui écartant à peine son voile, se jette au cou du mari ou du fils attendu. Aux soirs des villes africaines, la retraite de la *nouba* évoque la furia belliqueuse de la race. Cette mélodie insistante, d'une douceur féline, avec ses recommencements énervants, dit la mêlée anonyme, la souplesse de fauve des corps à corps, les nouveaux combattants remplaçant ceux qui sont tombés, l'assaut repris sans trêve, et le combat semblable à une fête.

Depuis les temps auxquels je fais allusion, « la cité aérienne » comme l'appellent les Arabes a peu changé d'aspect quant aux édifices particuliers, mais s'est ornée de monuments publics importants; les marbres de son Hôtel de Ville disent la richesse des carrières de la région. Le si curieux village nègre sur lequel débouchait la porte de Juba, s'est nivelé sous les matériaux de Coudiat. Mais vers le même point, un pont élevé en amont de la ville rejoint aux deux rives de la vallée cette Morée rocheuse qu'est la ville indigène ; bel ouvrage d'art, nécessairement un peu massif. Des sentiers pittoresquement aménagés rendent accessibles les gorges du

Rummel et les voûtes d'une ampleur de cathédrale qui se révèlent sous ses ponts naturels. Il est un endroit particulièrement beau où le Rummel quitte les gorges, dominé de part et d'autre par les crêtes de Sidi M'Cid et les escarpements de la ville haute; deux promontoires y encadrent, sur un vaste horizon de plaines, et parmi une mêlée de montagnes bleuâtres aux formes harmonieuses, les plus précieux couchers de soleil qui se puissent voir. Le merveilleux de ce site a plutôt été mis en valeur que diminué par le pont suspendu, d'une légèreté de rêve cette fois, qui joint, telle une liane, les deux collines.

Le rocher de Cirta, réduit naturel, citadelle par destination depuis les lointaines origines, a de multiples attraits qui retiennent le voyageur. Mais c'est au bord de la mer ou du désert que sont les villes d'hivernants sédentaires. Ceux-ci font de Biskra une Cosmopolis où les types septentrionaux abondent. Un couple britannique de haute mine m'évoque l'expression du portrait de Largillière avec sa famille, de la salle La Caze, tant il est vrai que l'Anglais de condition supérieure reste un personnage d'ancien régime. Le tourisme et la couleur locale inhérente aux choses très anciennes produisent ici leurs habituels et parodiques contrastes, ou pour mieux dire fusionnent leurs effets de la façon la plus amusante. Quand tombent dans le silence de l'hôtel ces paroles du guide arabe, chargé de recruter les montures pour la promenade aux dunes : « Messieurs, les chameaux seront là à sept heures », on a le sentiment d'être en plein dans l'opérette ; l'ombre d'Offenbach se réjouirait, et invinciblement ce couplet de la *Petite Femme de Loth* chante dans notre mémoire :

Voici les chameaux, les chameaux bossus,
Ceux qui n'ont qu'un' boss' reçoiv' le nom de dromadaire....
Prenez vos chapeaux, vos grands manteaux, vos cache-pous-
Que ces demoisell' emport' leurs fichus ! sière.
Voici les chameaux, hâtons-nous de monter dessus.

Le divertissement de la chasse, tout indiqué en ces contrées, n'est pas sans y donner lieu parfois à quelque nouvelle incarnation du type éternel de Tartarin. Vraie ou fausse, circule autour des tables de café cette histoire de gens trop imaginatifs, hantés par la prouesse d'une chasse au lion. Un spahi affidé, déguisé en indigène, vient mystérieusement les entretenir de traces relevées sur le sable. On se met à l'affût près du lieu dit. Et tout finit par une débandade de nos chasseurs novices mis en fuite par les rugissements effroyables tirés d'un inoffensif arrosoir.

Venari, lavari, ludere, ridere, occe est vivere, dit un grafitti recueilli en cette autre ville de repos que fut Timgad. Aujourd'hui comme alors, la vie indigène s'épand immobile autour de ces flots d'existence oisive, et leur prête son décor séculaire. Au loin, le profil inchangé de la caravane sur la route, symbole éternel du voyage, silhouettes emmêlées de Bédouins et de chameaux de charge, piétinement humble des petits ânes. Dans la cour intérieure, et comme au creux de la maison secrète, bien défendue du soleil et des indiscrets, les gazelles familières évoquent l'idée d'une vie nomade et cependant enclose. Dans la rue, sur les squares, le pépiement d'enfants en gandourah jaune ou blanche, volée de moineaux amusants et quémandeurs, qui s'interrompent de leurs jeux pour s'attacher aux pas des promeneurs; en leurs figures rondes, ces beaux yeux du désert sur lesquels pèse parfois, hélas, la menace sournoise de la cécité commençante. Mais parcourons-nous la ville sur le soir, toutes baies ouvertes, le café maure regorge d'indigènes attentifs à une lecture à haute voix qui les tient en extase. Le lecteur, avec des gestes, module sa lecture comme un véritable discours. On a l'impression inattendue d'un public d'Université populaire avide d'instruction.

Combien diverse, à la considérer de près, cette vie indigène ! Non loin d'ici, sur ces pentes de l'Aurès où l'altitude ménage un climat tempéré, habitent, adonnées à l'horticulture, les industrieuses et hospitalières tribus Chaouïas. Aux différentes altitudes, en des terrasses bien irriguées, s'étagent des cultures appropriées, arbres fruitiers, poiriers, pêchers, plus bas les céréales, et enfin les dattiers. Dans ces jardins exubérants, où la vigne et le noyer forment des chemins d'ombre, l'imagination évoque quelqu'une de ces scènes idylliques de plein air que Dinet semble avoir conçues d'après les types et les sites de cette région. Ces filles Berbères aux pieds chargés d'anneaux que le peintre s'est plu à nous représenter, nous les retrouverons aux mosaïques romaines de Timgad, nymphes à la coquille, figurantes de quelque scène mythologique ou domestique, ornée des mêmes attributs barbares. Nous n'avons pas inventé l'exotisme, cet exotisme qui dans le cas particulier est une pénétration de l'âme étrangère, une extension et un enrichissement de notre mentalité, profitable à notre domination et à une domination meilleure. Rome transporta dans ses villes d'Afrique l'appareil de sa civilisation, d'une civilisation déjà plus appropriée aux pays chauds ; elle y implanta ses thermes, qui sont restés un élément de la vie indigène. Ses aqueducs, ses citernes encore utilisées, montrent qu'elle a tout fait pour que l'élément fertilisant et civilisateur qu'est l'eau, et dont nous avons à notre tour si bien compris le rôle, portât partout la richesse et la santé. Mais en même temps, elle laisse son art se

ressentir de l'ambiance berbère et adapter le type indigène au concept mythologique de la Naïade; les influences de ce genre sont multiples et nullement en opposition avec son génie de domination; car interpréter, c'est encore dominer, et de nos jours, dans cette lutte d'influences qui se prépare sur le littoral barbaresque, l'âme arabe sera à qui la saura mieux comprendre. Est-il meilleure allégorie du continent Africain que cette déité coiffée d'une tête d'éléphant, trompe et défenses dressées, oreille à l'évent, par laquelle l'art des Anciens a su le symboliser? C'est bien l'Afrique énorme, massive, intacte dans ses profondeurs. L'imagination mythologique de l'antiquité montre ici cette puissance de synthèse qui manque peut-être à l'art moderne pour la création d'entités allégoriques.

J. PÉRÈS.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Trois livres de critique.

ANDRÉ GIDE. *Nouveaux Prétextes.* (« Mercure ».)
HENRI GHÉON. *Nos directions.* (Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)
JACQUES RIVIÈRE. *Etudes.* (Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)

Voici trois livres qu'il sied de ne pas séparer, qu'il convient de goûter dans le même temps, qu'il importe enfin de méditer en les comparant, car ils sont l'un à l'autre le commentaire le plus significatif; commentaire amical; amitié si sincère, si loyale que la franchise de son aveu semble parfois désarmée, équivaut presque à une imperceptible trahison...; et rien ne saurait moins déplaire à André Gide, théoricien des surprises de l'idéologie, à Jacques Rivière, si habile à découvrir entre les contraires de subtiles rapports. Moins instable en ses préférences, moins prodigue de confidences intimes, Henri Ghéon se dérobe davantage aux conséquences de cette involontaire et généreuse perfidie; il ne livre pas à tout propos ses amis, non plus qu'il ne se livre soi-même; sa droiture ignore leur captieuse fantaisie; il est celui qui aurait le plus à se plaindre des deux autres s'il ne lui plaisait de l'emporter sur eux par la précieuse fermeté de ses convictions.

Et je n'entends point infliger à ces trois écrivains d'autre solidarité que celle dont les charge leur périlleuse amitié; ils me renieraient si je prononçais, fût-ce du bout des lèvres, les mots d'école ou de chapelle : leur indépendance d'esprit est flagrante, et constitue l'article premier de leurs séduisants programmes... Mais enfin des indépendances si voisines, et qui s'exaltent de mutuels encouragements, ont en commun certains traits apparents, et comme un air de famille; entre elles les échanges sont fréquents; de l'une à l'autre un commerce d'idées, un courant ininterrompu d'activité cérébrale multiplient les contacts : une association, une communion aussi parfaite ont ceci de remarquable qu'aux ébranlements de l'une de ces sensibilités répondent presque automatiquement les reflexes des deux autres; et parfois le sursaut irréfléchi nous est plus révélateur que l'émotion consciente... En vérité ces amis, si l'on consent à les interroger ensemble, n'auront guère de secrets pour nous.

En même temps que l'on proclame leur absolue liberté, je ne vois pas comment l'on éviterait de parler d'influences où se marquent les triomphes, et si vous préférez, les accords de leurs sympathies réciproques. Ils ne sont point une chapelle, mais un groupe; la force de chacun s'accroît de la vigueur des autres. Alliés, non point pour veiller jalousement sur la lampe vacillante et fumeuse d'une douteuse inspiration, mais pour agir, pour vivre, ils agissent et ils vivent, conformément aux termes d'une confédération intime et libérale.

Ils sont un groupe — une partie de ce groupe plus vaste, audacieux, valeureux, qui se rassemble autour de la *Nouvelle Revue Française*, et paraît bien être la plus brillante avant-garde de la jeune littérature. — Ils agissent, ils vivent; on applaudit à cette vitalité ardente, on souhaite avec une tranquille confiance que s'accroisse leur autorité; on souhaite que parmi les humiliations de la vie littéraire contemporaine ce jeune orgueil ranime au loin les espoirs. On augure bien de leurs efforts conjurés; on est sûr qu'aucun d'eux ne se renoncera soi-même ni ne sacrifiera à l'entreprise commune, urgente et nécessaire, les sollicitations entre toutes précieuses de sa personnalité.

*
* *

L'amour de l'indépendance, qui donc s'en fit avec plus de zèle qu'André Gide le servant, voire le prophète! amour-culte, amour-superstition... amour si violemment embrassé, si ardemment mêlé à tout son être par un adolescent passionné, qu'il échappe au contrôle de la raison, et bientôt se manifeste avec la toute puissance déchaînée d'un instinct: la biographie intellectuelle d'un André Gide est d'abord l'histoire des ravages qu'une semblable tourmente détermine dans une âme. André Gide redoute si fort la sujétion qu'il n'accepte l'hospitalité d'aucune idée; errant, il est l'hôte de toutes celles qui,

sur son chemin, lui offrent l'attrait d'un accueil rare ou difficile ; une paradoxale ubiquité, tel est son premier mérite, le miracle par où il se signale à l'attention surprise des curieux ; la plus fugitive domination l'épouvante ; écrivain merveilleusement intuitif, il tremblerait d'accorder aux plus séduisants concepts ce semblant d'adhésion que paraîtrait accorder un style trop péremptoire ; il est aux antipodes du scepticisme, puisqu'il explore avec une alacrité fiévreuse toutes les demeures de l'esprit — aussi prompt d'ailleurs à les fuir qu'à en solliciter l'accès ; les dogmatiques traitent en ennemi ce perpétuel transfuge, ce frôleur insaisissable qui devance et décourage toutes les poursuites... Cet Ariel de l'idéologie voluptueuse aurait peur de son ombre s'il y découvrait un témoignage trop insistant de sa personnalité ; toute fixité le désespère ; pour que rien de permanent n'alourdît sa démarche folle, il désagrège ses propres forces ; son caractère s'évanouit en même temps que se dissout sa substance ; ce n'est plus un homme qui s'agite devant nous ; nous n'apercevons plus qu'un écran vaporeux où se rencontrent et s'opposent en chatoiments prodigieusement mobiles les reflets des plus délicates pensées.

Tel fut longtemps André Gide. Pourquoi ce libre esprit communiqua-t-il si fréquemment à ceux qui l'approchèrent une impression de contrainte? pourquoi sembla-t-il au profane se mouvoir dans la gêne, en sorte que pénétrer sa secrète nature fut longtemps le privilège d'un petit nombre d'initiés? Serait-ce que d'un tel effort la contention est d'abord visible, et que nul ne se réalise sans étonner par la violence inusitée du geste?

Serait-ce que l'on se méprit aux nouveautés d'un style volontaire, si ouvertement prémédité, si artificieusement savant que l'aisance parut à jamais interdite à ce souple artiste. La volonté de Gide était alors comme concentrée en son style ; les moins prévenus en éprouvèrent, et peut être en redoutèrent la rigide intransigeance ; en sorte qu'il effraya les uns par son abandon, cette espèce de déliement des facultés de l'âme, et déplut aux autres par une roideur abrupte et menaçante : double condamnation dont la foule agréait avec sa coutumière nonchalance la somme contradictoire, satisfaite de proposer à sa paresse d'esprit la vague et dérisoire image d'un dilettante-fanatique.

André Gide cependant, avec timidité d'abord, puis avec une précipitation impérieuse, s'efforçait de se reconquérir lui-même, s'obligeait à des haltes, et certes demeurait incapable de violenter son esprit, mais enfin l'entraînait à choisir, à assumer des responsabilités ; ici encore, l'effort apparaissait si tendu qu'on n'aperçut point l'acquisition corrélative. André Gide s'affranchissait de ses vaines terreurs, s'élevait à une liberté plus haute puisqu'elle impliquait une comparaison dont il était l'arbitre ; en même temps qu'il renonçait à ses hésitations gracieuses, une sève nouvelle gonflait son génie ; il se rapprochait de la vie, qui pénétrait dans son œuvre avec un cortège nouveau d'images et de personnages ; son style se dépouillait, abjurait les pompes de la prétérition et du symbole, visait à une sévère précision pour accueillir ces hôtes attendus ; André Gide donnait ces romans, l'*Immoraliste*, la *Porte étroite*, *Isabelle*, après quoi sa place était fixée dans la littérature contemporaine ; j'entends au tout premier rang, parmi ceux, si rares, que l'on considère avec autant d'espoir que de gratitude.

Instant magnifique, et qui pour tant d'autres fut si bref, où s'assemblent tous les prestiges d'une carrière d'artiste et d'écrivain... La foule résiste encore, — André Gide se berce, peut-être avec trop de complaisance, de ne jamais désarmer complètement maintes flatteuses hostilités — le public discerne mal les traits de cet énigmatique visage ; tant de recherche, une simplicité si chèrement acquise, cette froideur, ce lyrisme tout intellectuel, ce sourire, cette conviction, tout cela compose une grâce inquiétante : une ambiguité plane sur cette œuvre et cette gloire qui s'élève ; on n'a point encore pardonné à André Gide ses scrupules : on juge plus tyrannique sa défiance qu'exigeant son amour ; son art précautionneux semble glacé à quiconque n'en a point percé les apparences d'orgueilleux machiavélisme... Instant heureux, où la nouveauté est encore si neuve qu'elle s'appelle affectation, instant magnifique où l'incompréhension de certains est devenue le gage du pur enthousiasme de quelques-uns.

*
* *

André Gide passe pour avoir été l'inspirateur premier de la *Nouvelle Revue Française*. Peut-être fallait-il rappeler très en hâte quelques-uns des traits de sa physionomie pour que l'on pût comprendre l'éclectisme de son amitié, ce qu'elle sous-entend, ce qu'elle exclut, ce qu'elle appelle et réunit.

Qu'elle tolère, et certainement recherche une fière indépendance d'esprit, les livres dont j'inscris les titres en tête de cette étude le prouveraient, si d'avance nous ne l'avions su prévoir. Cette indépendance, Jacques Rivière la marque dans ses jugements : attitude d'autant plus méritoire, ou si vous voulez plus spontanée, que la nature le fit plus fraternellement ressemblant à André Gide : la nature, et je pense aussi l'amitié ; Jacques Rivière doit beaucoup à André Gide puisqu'André Gide le précéda ;

s

a circonspection enthousiaste, son analyse caressante, les détours et les retours de sa critique, cette insistance, ces répétitions, cette façon d'insinuer et d'amplifier l'idée, en sorte qu'il vous impose une hantise bien plutôt qu'une méditation, autant de procédés ou de démarches mi instinctives, mi calculées par où se révèle un tempérament, certes voisin du Gide des premiers livres. Ce lyrisme lucide, cette subtilité qui s'écoute, et dont le raffinement rejoint si naturellement par instant une sorte de naïveté, cette candeur avertie, cette fraîcheur et cette science, nous en connaissions des exemples, mais moins systématiquement caractéristiques; Jacques Rivière s'en est fait une méthode; ce qu'il ajoute, ce qui lui appartient en propre, ce sont une cohésion, une logique, et pour tout dire une construction d'où découle une ample impression d'harmonie... Et peut-être Jacques Rivière fut-il encouragé à cette conception en quelque sorte musicale de la critique par la fréquentation des plus illustres compositeurs; une partie de son livre est consacrée à l'évolution de la musique, de Rameau à Debussy, Borodine et Moussorgsky. Des musiciens il va aux peintres, (Ingres, Cézanne, Henri Matisse, Georges Rouault, Gauguin)... Il s'attarde autour de Baudelaire, affronte en une importante étude Paul Claudel, et enfin brosse d'André Gide le portrait le plus sensible, le plus nuancé — le plus accusateur aussi en sa vérité poussée à l'extrême — que l'on ait encore donné de l'auteur d'*Isabelle*.

Mais voici un contraste plus fort, une amitié bien différente, et qui impose aux variations d'André Gide le côtoiement de la plus rigide énergie; écrivain trop complexe pour que l'on prétende résumer brièvement son effort : poète, nous retrouverons l'auteur des *Chansons d'Aube*, de la *Solitude de l'Eté*, de l'*Algérie*, romancier le psychologue du *Consolateur*... Critique, et l'on ne veut considérer ici que sa critique, c'est d'abord son audace directe, sa franchise d'allures, la vigueur, la loyauté, la limpidité de sa dialectique qui retiennent l'attention. Artiste infiniment sensible, il renonce, dès qu'il critique, aux séduisants atermoiements; il sait qu'un critique doit parler haut, et ferme, et net; il compare, et pèse, et discute et prouve; il est maître de soi, maître de ses colères, et ce qui sans doute est plus difficile, maître de ses enthousiasmes; il est acerbe, et la justesse de sa polémique est redoutable. J'aperçois d'abord en ce livre quelque chose de sain et de robuste. Par sa force, par sa violence mesurée, par son équité, par sa modération, ce critique — c'est Henri Ghéon que je veux dire — atteint à une autorité singulière.

Il céderait aisément aux attraits de la théorie, s'il ne s'était, par un acte de défiance préalable, mis en garde; il se plaît aux idées générales, aux enchaînements d'idées générales, d'où naissent — avec quelle dangereuse facilité! — les systèmes... De quel ton ne proclame-t-il pas son « souci cartésien de construire », son « horreur du désordre », qui n'a d'égal que son « mépris du poncif »! Il hait si fort le désordre qu'il entreprend de formuler « la discipline du vers libre, hélas, trop souvent anarchique, fils en révolte de la plus profonde nécessité ». Il série les difficultés, et groupe ses essais autour de trois problèmes — du classisisme, d'une renaissance lyrique du théâtre, du rythme dans la poésie — aspects divers d'une unique question d'équilibre : « équilibre entre la forme et la matière, entre l'art et la vie, entre la tradition et l'innovation dans l'art. » Nul n'a plus philosophiquement envisagé l'urgence d'une renaissance classique, ni plus efficacement contribué à définir ce qu'elle doit être. Henri Ghéon, critique, est l'homme d'une discipline qu'il travaille sans cesse à perfectionner; déjà, il offre à ses confrères désemparés « le hâvre d'une tradition mitigée. » Sa critique n'est point négative, elle est secourable...

*
* *

Des *Nouveaux Prétextes* d'André Gide j'aimerais parler longuement; qu'ajouterais-je toutefois, que je n'aie déjà dit implicitement? Car Gide tout entier s'offre au lecteur en ce recueil d'essais disparates et si diversement séduisants, Gide, ses doutes, ses certitudes, sa hauteur, sa grâce un peu cérémonieuse... Sous un titre d'une précision fuyante, voici des notes brèves, deux conférences, quelques éloges de jeunes écrivains, de vives remontrances à des maîtres trop oublieux du retentissement de leur parole, des pages un peu bien tranchantes sur Barbey d'Aurevilly... Le goût, voilà aux yeux de Gide la faculté maîtresse du critique : le goût, autorité suprême, arbitre sans appel, puissance quasiment indéfinissable, d'autant plus souveraine, indiscutable et juste qu'elle s'exile plus loin des redoutables vulgarités, très haut, très au-dessus des complaisances, des modes et des passions banales. Nul ne contestera que Gide ne l'exalte à de belles altitudes; ses avis tombent de haut... Ils viennent à point : tel un ardent partisan, ou un chef d'armée dont la présence importe, il secourt l'originalité battue en brèche, fonce sur les cohortes les plus menaçantes des barbares. Certes les élans — trop rares — de sa victorieuse impétuosité sont opportuns.

Et voilà, il me semble, l'essentiel bienfait où participent ces trois critiques — critiques engagés trop avant dans la bataille littéraire, trop proches peut-

être de leur œuvre passée, trop possédés par leur œuvre future pour que leurs avis aient toujours une portée générale, critiques précieux en raison même de leur perspective particulière, critiques infiniment utiles parcequ'ils ne redoutent point la plus minutieuse technicité... Certes on ne serait point toujours d'accord avec eux, mais découvrir en leurs livres des sujets de querelle est moins urgent que proclamer leur bienfaisante influence. Ils sont, dites-vous, dédaigneux : dites mieux : ils ne cèlent point leurs mépris justifiés; ils ont jaugé le niveau de mainte œuvre trop vantée, et furent fâcheusement impressionnés de leurs constatations ; la stagnante bassesse de notre scène les effraya : ils disent leur dégoût, leur effroi... Ils ont le sens, que notre temps semble avoir perdu, de la vraie grandeur; ils réhabilitent l'ambition littéraire; ils travaillent avec un zèle admirable à rehausser notre goût, notre jugement, notre admiration, et donc à orienter nos lettres vers un réconfortant avenir...

On les rejoint avec sécurité, on s'éloigne d'eux avec la certitude qu'ils ne cèdent ni au hasard ni au caprice; ils sont du très petit nombre de ceux que l'on combattrait avec autant de profit et d'honneur qu'on les seconderait; par ce temps d'éloges à tant la ligne, ils sont des *happy few's* de qui le blâme et la louange ne sont point un brevet de parfait ridicule. Ce sont gens qui comptent.

LUCIEN MAURY.

CHRONIQUE DES LIVRES

Histoire de l'Art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, publiée sous la direction de M. ANDRÉ MICHEL. Tome IV. *La Renaissance*: Seconde partie (A. Colin, Paris).

C'est une entreprise qui mérite pleinement son succès, toujours grandissant, que cette monumentale *Histoire de l'Art* dont vient de paraître le huitième volume : choix excellent des collaborateurs, qui tous sont des autorités dans leur domaine, doublés presque tous de fortes personnalités d'écrivains; disposition très habile et claire du sujet; documentation extrêmement riche et soignée — tout a été réuni pour faire de cette publication française basée sur les derniers résultats de la science une œuvre qui de beaucoup surpasse de nombreux ouvrages étrangers de ce genre. Comme dans les volumes précédents, la main sûre et discrète du directeur se fait sentir une fois de plus, ne fût-ce que dans l'équilibre entre les différentes parties; malgré la diversité des individualités des auteurs, le tout forme un ensemble des plus harmonieux.

Nous quittons cette fois-ci l'Italie dont nous avons entretenu la première partie du quatrième tome — l'Italie des Bramante, des Leonard de Vinci, des Raphael et des Michel-Ange — pour la France, l'Espagne et le Portugal. C'est d'abord, en France, « la verve et l'abondance de l'art gothique qui va, non pas s'éteindre et disparaître de lui-même, mais être brutalement supplanté ou altéré par les nouveautés italiennes introduites dans les dernières années du XVe siècle ». Magistralement M. Paul Vitry nous conduit à travers les étapes successives du développement de l'architecture de la Renaissance en France : pénétration italienne sous Charles VIII et Louis XII, style composite sous François Ier, premiers essais classiques sous le même roi, la Renaissance classique sous Henri II et ses fils. Avec amour M. André Michel narre ensuite l'histoire de la sculpture française depuis Louis XII jusqu'à la fin des Valois, c'est-à-dire jusqu'au moment où avec Germain Pilon, l'art de la Renaissance, « naturalisé » complètement, arrive à son apogée. Non moins savamment M. Jean de Foville et le Cte Paul Durrieu étudient, l'un la médaille et l'art monétaire, l'autre la peinture française de ces temps, tandis que M. Emile Mâle consacre des pages fort belles au vitrail français au XVe et au XVIe siècles. Et, de toutes ces études réunies, le tableau de l'époque se dégage fort nettement, en ses grandes lignes; époque sûrement beaucoup moins puissante que celle qui vit surgir nos grandes cathédrales moyen-âgeuses avec leur floraison incomparable de sculptures, mais où, sous la prédominance d'influences étrangères, subies fréquemment comme à contre-cœur, le génie national garde toute sa souplesse et sa finesse ; époque où déjà s'élaborent lentement ces traditions et ces énergies qui, depuis le commencement du XVIIIe siècle, assureront à l'art français la première place en Europe.

Vu l'intérêt qu'inspire de plus en plus l'art de la péninsule ibérique, si peu et si mal connu jusqu'à ces derniers temps, c'est peut-être la dernière partie du volume — la Renaissance en Espagne et au Portugal — qui sera accueillie le plus chaleureusement. M. Emile Bertaux y apporte, dans l'ensemble et les détails, maintes informations nouvelles sur cet art étonnant où les influences les plus disparates ne cessent de s'entrecroiser et de se mélanger d'une manière parfois fascinante, parfois seulement bizarre, mais toujours empreinte d'un caractère très particulier. De nombreuses illustrations, en grande partie inédites, rehaussent considérablement l'attrait de cette étude, et contribuent à rendre le volume un des plus intéressants de la série qu'il continue brillamment.

MARCEL REYMOND **Les grands artistes : Brunelleschi et l'architecture de la Renaissance italienne au XVe siècle**. (H. Laurens, Paris).

Plus douloureusement que jamais la sculpture et la peinture se ressentent de nos jours du manque de l'appui que jadis — aux époques qui possédaient encore le secret du style — leur prêtait leur sœur aînée et leur éducatrice : l'architecture. Aussi commençons-nous à comprendre de plus en plus que pour étudier l'art des temps passés, la connaissance de l'architecture est

une base indispensable. Cet art, le plus matériel et à la fois le plus abstrait, réglait dans nos cathédrales gothiques les lois de la forme, comme la religion fixait le choix des sujets à représenter; force aux arts individuels, remplissant alors l'humble fonction de décoration, de se soumettre à ces lois. Si la Renaissance, en émancipant la sculpture et la peinture, brisa pour toujours l'admirable unité de l'art gothique, il n'en est pas moins vrai que la regrettable séparation entre les différents domaines des arts plastiques que nous voyons aujourd'hui ne s'est produite que graduellement. Jusqu'au XVIIIe siècle notamment des rapports assez étroits se maintiennent entre ces domaines. Quoique commençant déjà à se relâcher, ils sont encore très vivants dans l'Italie du XVe siècle et il paraît presque impossible de comprendre le style d'un Fra Angelico ou d'un Montegna, d'un Donatello ou d'un Verocchio sans saisir le lien qui, même s'ils travaillent indépendamment de tout but décoratif, les rattache à l'art des Brunelleschi, des Alberti, des Giuliano da San Gallo.

De là l'importance des livres qui comme celui-ci tentent d'éveiller chez le grand public le goût, plutôt rare, de l'architecture, lui apprenant à aimer ses beautés et à s'orienter dans l'évolution historique de ses formes. D'une manière simple et accessible à tout le monde M. Marcel Reymond, dont la compétence en la matière est connue, trace, en quelques traits essentiels, un tableau très vivant de cette merveilleuse architecture du *Quatrocento* qui, pour être à beaucoup d'égards inférieure à celle de l'époque gothique, et porter en elle tous les germes de la décomposition future — devant plus tard aboutir à la mort de l'architecture européenne — n'en est pas moins une des plus radieuses et des plus séduisantes manifestations de l'esprit humain. Le *maynus parens* de toute l'architecture des temps modernes vient, comme de juste, en tête : le maître Brunelleschi, qui — dans sa farouche façade du Palais Pitti et sa célèbre coupole de la cathédrale florentine — fut en même temps le dernier grand architecte gothique de sa ville natale. Et, une fois de plus, l'auteur se plait à démontrer que pour l'architecture, de même que pour la sculpture, c'est Florence, « la ville du lion et du lys », qui fut le berceau de la Renaissance.

Comme brève introduction à l'étude de l'art italien du XVe siècle, on ne peut souhaiter de guide plus utile que ce petit livre.

HENRI HAUVETTE. **Les grands artistes : Le Sodoma** (H. Laurens, Paris).

Peut-on s'immaginer Sienne sans le Sodoma? Au moment où l'art de cette ville, jadis si brillant mais au courant du XVe siècle éclipsé complètement par l'art florentin, sombrait dans l'effémination d'une décadence irrémédiable, un heureux hasard y amena au début du *Cinquecento*, cet étrange Piémontais dont le génie sut si parfaitement s'adapter au caractère âpre et voluptueux de la fière cité toscane. Combien il serait peu intéressant, sans le Sodoma, ce XVIe siècle siennois auquel l'œuvre de ce fils adoptif donna tout son charme; charme inoubliable pour qui a rêvé à la chapelle de *San Domenico*, charme automnal, fait de maturité et de langeur, de mysticisme et de perversité, si cher au cœur désabusé de l'auteur de « Du sang, de la volupté et de la mort » ! Malgré plusieurs bonnes études consacrées les derniers temps à ce peintre, le Sodoma, comme auparavant, reste sous beaucoup de rapports une énigme. Le livre, très renseigné, de M. Hauvette le prouve une fois de plus.

L'interprétation connue du surnom « il Sodoma » qui finit par remplacer le nom de famille de l'artiste (Bazzi) est-elle seulement une insinuation calomnieuse de Vasari ? Peut-on voir dans le Sodoma le plus éminant des représentants de l'école lombarde issue de Léonard ou, au contraire, les œuvres sur lesquelles se basait surtout cette opinion appartiennent-elles à d'autres? Quoiqu'il en soit, il y a peu de peintres italiens de cette époque, fertile pourtant en talents, qui soient plus extraordinairement doués, et dont l'œuvre en même temps soit plus inégale. Un manque de discipline — on dirait volontiers : manque de caractère — fit que les aptitudes générales du peintre des *Noces d'Alexandre et de Roxane*, de l'*Evanouissement de H. Catherine* et de *H. Sébastien* des Offices aboutirent à quelques chefs-d'œuvre, mais aussi à de nombreuses œuvres déconcertantes par leur déséquilibre. Par un sort étrange, cet artiste à l'inspiration plus spontanée que celle de Raphaël, et dont l'idéal de beauté féminine, sans avoir la profondeur de Léonard, est néanmoins un des plus délicieux qu'ait produit la grande époque de l'art classique italien, devient un des précurseurs de l'art baroque. Et pourtant ses premières tentatives se rattachent encore au Pérugin et au Signorelli !

« Il était — conclut M. Hauvette — une « nature » indépendante, indisciplinée et inégale, mais pleine de ressources, et capable d'envolées dignes des maîtres les plus glorieux ; et c'est bien ainsi qu'il faut le voir, dans sa solitude un peu farouche, avec son humeur capricieuse et ses éclairs de génie, si l'on veut comprendre cette figure attachante et énigmatique, qui occupe une place à part dans la série des artistes les plus personnels de la Renaissance. »

GUSTAVE SOLLIER. **Les grands artistes : Le Tintoret.** (H. Laurens, Paris).

Malgré ses dimensions modestes, ce livre du distingué chargé de conférences d'histoire de l'art à l'Institut français de Florence est un apport très sérieux à la connaissance, très imparfaite encore, du plus moderne parmi les grands Vénitiens du XVIe siècle. Le Tintoret, il est vrai, a toujours été vénéré par les grands coloristes de tous les pays, Rubens en tête. La parenté de tendance et de caractère avec notre Delacroix fut déjà remarquée par Taine. Nombreux sont ceux qui, de nos jours, reconnaissent en lui « le précurseur le plus authentique et le plus complet de nos maîtres modernes », de l'époque naturaliste et impressionniste (qu'elle est donc éloquente à cet égard la belle copie due au pinceau d'Edouard Manet, actuellement au musée de Dijon, d'après ce splendide portrait que le Tintoret, aux environs de sa soixante-dixième année, peignit de lui-

même). Mais, pour le grand public, en France surtout, le décorateur magnifique de *S. Maria del Orto* et de la *Scuola di S. Rocco* ne reste-t-il pas toujours une valeur presque ignorée? Déjà au XVIIIe siècle, Charles de Brosses risquait ce jugement : « Je serais fort enclin à juger que le Tintoret est le premier de tous les peintres vénitiens », mais, comme effrayé par sa propre témérité, il se reprenait aussitôt. Il semblerait que, malgré l'enthousiasme d'un Théophile Gautier et d'un Taine, la prudence du brave président envers « le fils du teinturier » (de son vrai nom : Jacopo Robusti) ait fait école.

Avec une connaissance approfondie de l'œuvre immense du maître, M. Soulier esquisse sa longue et brillante carrière et, fort éloquemment, revendique pour lui la place que depuis longtemps lui doit la postérité. Il démontre comment ce « roi des Violents », comme l'appelle Gautier, « apporte dans la peinture vénitienne plus encore qu'il n'y trouvait, en bouscule les tranquilles et voluptueuses ordonnances, et substitue à cette conception contemplative du plaisir et de la beauté toute l'agitation physique d'une constitution robuste et la constante inquiétude de la vie de la pensée. » Elle est excellente l'analyse, donnée ici, des principales œuvres du peintre, nous permettant de suivre pas à pas le développement de ses idées et de ses formes, mettant bien en valeur tout ce que ce développement apporte de neuf et de personnel, et, qualité rare et précieuse dans un livre d'art destiné aux profanes, *nous enseignant à voir*. Mais ce qui assure surtout une valeur durable à ce livre c'est, en outre de recherches très intéressantes sur la chronologie des premières œuvres du Tintoret, une étude de ses méthodes de travail, étude avec laquelle il faudra désormais compter, et qui, une fois pour toutes, rompt avec la légende d'une fièvre hâtive et toute livrée à l'improvisation. Une fougue sans cesse bouillante qu'endiguent pourtant une haute intelligence, toujours en éveil, et un travail acharné, voilà encore, sans insister sur leur penchant commun pour la musique et leur culte pour Michel-Ange, un point où Delacroix se rencontre de près avec le Titan de la peinture vénitienne.

Aujourd'hui où en France on a « découvert » le Greco, il serait peut-être temps de finir de découvrir son maître, auquel le grand peintre tolédan, fusion prodigieuse de traditions byzantines, italiennes et espagnoles, doit le plus solide de son métier. Il faut souhaiter vivement que l'occasion soit donnée à M. Soulier d'un travail où les dimensions ne restreignent pas l'étendue de sa connaissance d'un sujet qui sûrement verra de jour en jour s'accroître sa portée et son actualité. En se servant d'un mot de Gauguin sur Ingres, on peut dire du Tintoret que probablement on a dû mal l'enterrer, puisque le voilà debout, plus vivant que jamais dans les plus beaux efforts de la peinture française du siècle passé, dans tout ce que ces efforts donnent d'espoir et d'essort au siècle présent.

EDMOND PILON. **Watteau et son école.** (G. Van Oest et Cie, Bruxelles et Paris.)

Ce que le Giorgione est pour l'âge d'or vénitien, Watteau l'est, chez nous, pour le siècle de Louis XV. Tous les deux, au seuil d'une nouvelle époque, en une vision géniale, entrevoient cette époque à fond, et d'avance la résument toute entière dans ce qu'elle aura de plus essentiel et de plus profond. En les regardant, on arrive à croire, avec Oscar Wilde que c'est l'art qui devance la vie, que c'est de l'art seulement que la vie prend sa vraie signification. D'autres viendront après eux qui à pleins bras étreindront la beauté nouvelle, mais aucun, fût-il un Titien ou un Fragonard, n'en connaîtra l'*âme* comme ces rêveurs qui à peine purent approcher les lèvres de la coupe. La même fraîcheur matinale chez le Flamand parisianisé que chez le bâtard de Castelfranco échoué dans la cité des lagunes; le même charme nostalgique du rêve que jamais n'égalera la possession palpable de la réalité. Il n'y a pas jusqu'à leur culte passionné de la musique qui ne rapproche ces deux grands poètes-coloristes, jusqu'à leur mort prématurée, partage — d'après Goethe — de ceux qui sont aimés des dieux. Et comme devant Watteau, de même que devant le Giorgione, toute l'insuffisance de la parole se révèle, matériellement impuissante à évoquer tout ce qui dans l'art de pareils magiciens n'est que musique et parfum, lumière et couleur.

C'est peut-être le regretté Virgile Josz qui jusqu'à présent à su trouver le ton le plus approprié pour parler de l'auteur de l'*Embarquement pour Cythère*. Si son livre sur Watteau peut être comparé à un pastel discret et tout vibrant d'une émotion voilée, celui de M. Edmond Pilon ressemble plutôt à une grande fresque, large, aisée et brillante. Ecoutez ce passage de sa préface : « Un génie à part, très élevé, très en dehors, un génie qui ne reçoit du monde pervers que les échos nécessaires à son œuvre ; un merveilleux idéaliste, et pourtant un idéaliste à qui rien du réalisme n'est inconnu; un dessinateur incomparable, un scrupuleux observateur, mais, avant tout, un poète : voilà ce qu'est Antoine Watteau. Par dessus ces pantins, ces corps agités d'hommes et de femmes, il jette à profusion, de sa belle main alanguie de fièvre, des habits de mascarade ; il improvise, inspiré par son seul instinct, une fête galante adorable ; il est un merveilleux de beaux airs, un unique et divin virtuose de fantaisie. Et comme la femme, sous son pinceau, se transfigure et s'embellit ! Comme l'homme prend de l'éloignement, du charme, de quel ton il fait sa cour ! Et dans quel paysage se joue cette idylle unique, cette comédie tendre du plus inouï de nos maîtres français? Mais dans un décor de féerie ! Et comme le réel se prête, sous l'effort de son génie, à l'expression de l'irréel ! Comme tout cela offre du caprice, de la légèreté, de la douceur, de l'accord musical ! Ah ! le beau, le resplendissant magicien ! Le secret dont il dispose est merveilleux. Quel enchantement son pinceau ramène dans les arts ! Quelle surprise ce sera, dans l'avenir, que cette révélation d'un monde d'au delà les mondes, de cette galanterie quintessenciée, affinée, spiritualisée dans le plus beau site ! »

Tout le monde — y compris ceux qui connaissent bien la vie et l'œuvre de Watteau, ceux-là surtout — lira avec le plus vif intérêt ce livre captivant qui,

con amore et sous une agréable forme littéraire, résume ce que la science actuelle sait « du plus sensible et du plus français de nos peintres ». Qu'il est donc joli ce passage sur Gilles et en général le chapitre sur Watteau peintre du théâtre! Ou encore le chapitre sur Watteau peintre de la femme où, comme partout, l'auteur souligne si bien le caractère français par excellence du grand descendant de l'art de Rubens. « Son modèle à lui, d'une fraîcheur toute nuancée, d'une jeunesse toute mignonne et d'une animation faite à la fois de pétulance et de langueur, ce n'est ni la rousse Flamande, ni la blonde Vénitienne; c'est — cela se voit à la vivacité de l'allure, à la mollesse des poses, autant qu'à l'accord des gestes — avant tout et par dessus tout la Française, cette Française que Jean Goujon avait sculptée nonchalamment allongée, et que Perréal, Fouquet, Clouet, la vêtant de riches étoffes, l'ornant de beaux joyaux et la coiffant d'une toque à aigrette, avaient, en leur temps, si heureusement arrangée pour plaire. Cette Française-là, affinée encore, depuis la Renaissance, par toute une culture littéraire, tout un long et fastueux siècle d'adoration et d'élégance, a développé en elle, en dehors du reste, ce petit tour de grâce, cette manière de charme, cette coquetterie exquise qui sont autant d'attraits de plus ajoutés à ceux si naturels de sa beauté ».

Autour de l'astre, ses satellites : Gillot, le précurseur de Watteau, Pater et Lancret, ses disciples. Le tableau se complète, devient une peinture, pleine de couleur et de mouvement, de tout ce courant d'art qui, partant de la fin du règne de Louis XIV, prolonge bien au-delà de la Régence et du XVIIIe siècle — jusqu'à nos jours — une tradition toujours vivante et féconde. Avec ses belles illustrations, ce volume enrichit vraiment la « Bibliothèque de l'art du XVIIIe siècle » bien connue, et dont la Librairie nationale d'art et d'histoire de Van Oest peut s'enorgueillir à juste titre.

La grande inondation de l'Arno en MCCCXXXIII, *anciens poèmes populaires italiens*, édités et traduits en français par les soins de MM. S. Morpurgo et J. Luchaire. (H. Champion, Paris; R. Bemporad, Florence.)

Antonio Pucci, né au début du XIVe siècle, fut de son métier sonneur de cloches, puis crieur communal de la ville de Florence. Il fut aussi poète, et comme ses vers, racontant les principaux événements de la vie publique, étaient ensuite récités au peuple sur les places, il fut en même temps, on le voit, un des premiers journalistes. Quand survint la terrible inondation de l'Arno qui, en l'an de grâce 1333, dévasta Florence au point que cela parut aux contemporains « comme un changement de siècle en notre ville », Pucci, en bon chroniqueur qu'il était, ne manqua pas de décrire cet événement en un poème entremêlé d'exhortations morales et patriotiques. Malgré ses rimes médiocres, ce n'en est pas moins un document fort curieux de l'époque de Pétrarque et de Boccace, apportant de nombreux détails sur l'aspect, les mœurs et la vie politique de la patrie du Dante. Un fragment d'une autre œuvre de Pucci et trois sonnets d'un certain Adriano de Rossi sur le même sujet, ainsi que d'érudits commentaires, complètent ce joli livre où la Bibliothèque nationale florentine et l'Institut français de Florence ont collaboré amicalement. C'est vraiment une idée charmante qu'on a eu aux bords de l'Arno, d'exhumer ces vieux poèmes populaires pour en composer un opuscule destiné au bénéfice des bouquinistes parisiens victimes des inondations de la Seine en 1910. Et puis, cela nous console d'apprendre que les inondations, en des temps si éloignés, ressemblaient si étonnamment aux nôtres!

Ernest Dimet. **Les Sœurs Brontë**. (Bloud et Cie).

Ayant perdu leur mère dès leur première enfance, élevées d'une façon toute spartiate par un père clergyman, les sœurs Brontë vivent dans un milieu tragique, avec un cimetière pour horizon, les « moors » solitaires comme promenades, la Bible comme livre de contes. Leur frère, en qui elles mettent tout leur espoir, ne leur cause que des déceptions, et meurt tout jeune encore.

Les trois sœurs se concertent pour tâcher d'améliorer leur situation; elles écrivaient depuis l'enfance des romans et des poésies, sans se les communiquer jamais, sans même en parler « suivant l'impulsion de leur âme »; il faut désormais concentrer les efforts, essayer de publier les œuvres. Inlassablement l'aînée, Charlotte, enverra leurs manuscrits d'un éditeur à l'autre : « elle biffait le dernier nom écrit sur le papier d'emballage, en mettait un autre, et rendait le paquet au facteur ».

Après bien des vaines démarches et de longs efforts le succès lui vient brusquement, et fait de l'auteur de *Jane Eyre* une femme célèbre, sans changer en rien son caractère ni ses habitudes. Elle restera toute sa vie d'une extrême simplicité, et d'une incroyable timidité.

La même année meurt Emily, laissant un chef-d'œuvre qui sera méconnu pendant vingt ans, *Wathering Heights;* plein d'une magnifique violence de passion.

La plus jeune sœur, Anne, nature douce, mystique, effacée, ne sera pas épargnée par le mal terrible qui décime la famille, malgré les soins dont elle se laisse entourer : « Sa docilité résignée tirait des larmes à Charlotte, comme l'avait fait l'énergie farouched'Emily ».

Après ce nouveau deuil, Charlotte reste seule avec son vieux père à moitié aveugle. Elle a repoussé plusieurs demandes en mariage, n'admettant pas que l'on se marie sans amour; elle se laissera toucher enfin par la constance d'un vicaire de son père, et connaîtra le bonheur, du moins pendant les deux dernières années de sa vie. Elle succombe à trente-huit ans après une existence toute de devoir trop longtemps médiocre et triste.

On ne lira pas sans émotion l'étude que M. Ernest Dimmet a consacrée à Charlotte et à ses sœurs, et qu'il a écrite, sans vain lyrisme, avec une simplicité et une sympathie que l'on souhaiterait rencontrer plus souvent chez les biographes des grands écrivains.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 7. — 2e SEM. 50e ANNÉE 17 AOUT 1912

ÉLOGE DE LA HAINE

On a dit trop de mal de la haine. Il est naturel qu'on en parle avec un certain mépris parce qu'elle est laide et qu'elle rend laid. Les hommes n'aiment pas ce qui les rend laids, et c'est une coquetterie dont on ne saurait leur en vouloir ; mais la haine a une si grande utilité dans la vie du genre humain qu'il n'est que juste que quelqu'un prenne sa défense.

Je m'étonne que Descartes ne l'ait pas prise; car, comme vous le savez, son principe est que toutes les passions ont leur bon et leur mauvais côté, et que de chacune, quelle qu'elle soit, il y a un « bon et un mauvais usage ». Il n'a point, pourtant, que je sache, exposé le bon usage de la haine. Mais cependant, remarquez qu'il a démontré le bon usage de passions qui dérivent directement de la haine, ce qui démontre indirectement l'utilité de la haine elle-même.

Il dit en parlant *de la colère* : « Il y a deux sortes [c'est toujours ainsi qu'il procède] il y a deux sortes de colères : l'une qui est fort prompte et se manifeste fort à l'extérieur; mais néanmoins qui a peu d'effet, et peut facilement être apaisée; l'autre qui ne paraît pas tout d'abord, mais qui ronge le cœur et a des effets dangereux ».

Or, la première est bonne et louable; car elle est un signe de bonté et de générosité d'âme : « Ceux qui ont beaucoup de bonté et beaucoup d'amour sont les plus sujets à la première; car elle vient, non pas d'une profonde haine ; mais d'une prompte aversion qui les surprend, à cause qu'étant portés à imaginer que toutes les choses doivent aller en la façon qu'ils jugent être la meilleure, sitôt qu'il en arrive autrement, ils admirent et s'en offensent, souvent même sans que la chose les touche en particulier, à cause qu'ayant beaucoup d'affection, ils s'intéressent pour ceux qu'ils aiment en même façon que pour eux-mêmes. »

Descartes trace ici d'avance (partiellement) le portrait d'Alceste, et fait en somme l'éloge des *pessimistes par fond optimiste* qui sont possédés de

> ... ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Dans le paragraphe suivant, Descartes parle de la mauvaise colère. Mais on voit qu'il en connaît une qui est de la haine et que, sans la louer, tout au moins il ne blâme point.

Spinoza, ce me semble, trouve la haine *toujours mauvaise*. Son propos maître sur la haine est celui-ci : « *La haine ne peut jamais être bonne* »; ses corollaires sont ceux-ci : « L'envie, la dérision, le mépris, la colère, la vengeance et les autres affections qui ressortissent à la haine ou qui naissent d'elle sont mauvaises... » — « Tout ce que nous désirons parce que nous sommes affectés de haine est honteux et, dans la cité, injuste ». — Aucune restriction, aucune réserve : « *la haine ne peut jamais être bonne* ».

Kant, en un passage que je ne retrouve pas, mais auquel M. Bourdeau fait allusion sans le citer dans sa *Philosophie affective*, estime, paraît-il, que la haine a quelque chose de bon, la nature voulant la discorde, pour, par la lutte de tous contre tous, assurer le progrès des espèces; et c'est là ce qui,

dans Darwin, est devenu la grande bataille universelle, condition du progrès des espèces animales.

J'écarte ceci comme n'étant point du tout de mon sujet, parce que, à mon avis, la lutte des espèces et aussi celle des individus ne procède point du tout de la haine. Ce n'est point par haine, dans le champ de bataille de la terre, que les gros suppriment les petits, et les forts les faibles; c'est pour manger ou c'est par volonté de puissance; mais, ni la faim, ni la volonté de puissance ne sont haine, et les gros n'ont aucune haine pour les petits.

Je n'ai pas même besoin de faire remarquer que c'est plutôt l'inverse. Ce ne sont pas les gros qui haïssent les petits; ce sont les petits qui haïssent les gros, et pour cause. Donc ici, il n'est pas question de haine, mais de tout autre chose.

Mais, voici M. Ribot qui nous fait remarquer que l'antipathie a aussi une très grande utilité sociale. Je le crois comme lui. L'antipathie, en effet, est une forme et une défense de la personnalité; or, il est bon que la personnalité existe et il est bon qu'elle se défende pour continuer d'être.

L'antipathie est une forme de la personnalité. Pourquoi avez-vous de l'aversion, à première vue, pour quelqu'un que vous n'avez jamais vu auparavant? Pourquoi le *dispilcuit nasus?* Parce que cette personnalité est différente de la vôtre, ce que vous sentez au premier contact, et que votre personnalité s'affirme (et commence même à se défendre) en s'opposant à la personnalité d'un autre. Le « différence engendre haine » de Stendhal n'est pas autre chose que deux personnalités différentes qui se rencontrent et qui d'instinct s'opposent l'une à l'autre.

Et l'antipathie est la personnalité qui se défend. Pour rester ce qu'elle est, pour ne pas se laisser altérer, elle pose la personnalité autre qu'elle comme un contraire et elle en souhaite la disparition, l'exclusion, l'éloignement (la locution française : j'ai pour lui de l'éloignement, est excellente). Et c'est là la haine. La haine est la personnalité qui se défend.

Or, est-il bon qu'elle se défende? Oui, s'il est bon qu'elle soit. Or, est-il bon qu'elle soit? Sans doute; car supposez une humanité où il n'y aurait pas de personnalités. Elle serait si veule, si flasque qu'il est douteux qu'elle subsistât. Elle serait une humanité composée d'hommes qui *se laisseraient aller*; l'aplatissement serait général. Supposez la sympathie sans contrepoids, sans correctif d'antipathie; supposez *tous* les hommes aimant tous les hommes. Ils ne s'associeraient pas par groupes sympathiques, ils ne se grouperaient pas; ils ne se craindraient pas les uns les autres ; ils vivraient doucement, platement, insipidement et misérablement. La sympathie étant chez A l'absorption de A par B, l'anéantissement de la personnalité de A sous l'influence amoureusement acceptée de B, si *tous* avaient des sympathies les uns pour les autres et rien que des sympathies les uns pour les autres, *tous* seraient absorbés par tous et sans désirs, sans volonté, sans activité, et ce serait une torpeur générale.

Quand Jésus nous dit : « Aimez-vous les uns les autres », il a parfaitement raison; parce qu'il sait, ce qui est facile à savoir, que ce n'est pas de ce côté là que nous penchons trop, et que jamais il n'y aura grand péril à nous dire de nous entr'aimer et même d'*aimer nos ennemis*. Mais *à l'extrême* cette prescription, si elle était suivie, serait dangereuse, comme sont les meilleures prescriptions des sages.

Si Nietzsche, si souvent, *recommande la méchanceté*, c'est précisément parce que, antichrétien, il craint cette vertu de bêtes de troupeaux qui est la sympathie universelle et banale et l'effacement de la personnalité, l'énervement de la personnalité. Il dit : « Soyez vous-même avec énergie. » On n'est point soi-même avec énergie sans haïr quelqu'un et plus qu'un.

C'est précisément cette conséquence, très bien vue par lui, qu'il accepte, et qui lui fait dire, avec son exagération ordinaire d'ailleurs : « Soyez méchant. »

Et entre Jésus et Nietzsche il y a le réel et le possible où la sympathie est utile et nécessaire, mais où l'antipathie est utile et nécessaire également.

La démocratie, qui, du reste, est pleine de haines, a parfaitement, *au moment où elle était théorique*, compris cela, et c'est pourquoi elle a pris pour une de ses trois devises : *fraternité*. La fraternité c'est précisément cette absence complète de haines qui effacerait les personnalités, ou qui serait la suite et aussi le signe de leur effacement, et qui rendrait possible l'égalité doucement et bonnement acceptée par tous. La démocratie théorique, qui est la faim d'égalité, a très bien compris que de l'égalité la fraternité était non seulement le symbole, mais la condition. La fraternité est le nom moral de l'égalité.

Et voilà bien pourquoi l'aristocratique Nietzsche crie du haut de sa tête : « Mais non! De fraternité il n'en faut pas! »

*
* *

La haine a plusieurs formes qu'il faut distinguer, tout en, sous chacune d'elles, reconnaissant encore la haine et ne s'y trompant point. Il y a l'antipathie, l'aversion, l'indignation, la colère et le mépris. Il y a peut-être d'autres sentiments du même ordre ; pour le moment je n'en vois pas d'autre.

L'antipathie est comme l'avertissement et le précurseur de la haine. On éprouve de l'antipathie

contre quelqu'un que l'on haïra un jour; mais on ne le hait pas encore; on ne sent que le désir qu'il ne soit pas là. C'est dans ce cas que l'on dit, et vraiment avec exactitude : « Je l'aime de loin. »

L'aversion est un peu plus forte, c'est le commencement de la haine. Non seulement on voudrait absent, éloigné, l'être pour lequel on a de l'aversion, mais on commence de lui vouloir du mal, et l'on souhaite obscurément qu'il lui arrive mauvaise aventure.

L'indignation est une révolte vertueuse, ou que l'on croit telle, contre quelqu'un qui a fait quelque chose que nous tenons pour mauvais. Spinoza, à mon avis, la définit mal, c'est-à-dire trop étroitement. Il en dit : « l'indignation est la haine à l'égard de quelqu'un qui a fait du mal à autrui ». Le plus souvent, c'est bien cela; mais c'est aussi la haine à l'égard de quelqu'un qui a fait quelque chose d'indigne, et c'est-à-dire quelque chose que nous ne nous serions pas permis de faire. Le pieux est indigné contre l'impie, qui n'a fait aucun mal à autrui, mais qui a offensé un être que le pieux adore. Le pur est indigné contre un homme qui, par des pratiques vicieuses, n'a fait de mal qu'à lui-même. Bref, l'indignation est la révolte contre quelqu'un qui a fait ce que votre conscience vous interdit de faire; et c'est dans l'indignation que notre personnalité s'affirme, sinon le plus énergiquement, du moins avec l'intervention la plus marquée.

La colère est tantôt un simple degré de l'indignation, une indignation violente; tantôt une excitation, sans indignation proprement dite, contre la personnalité d'autrui qui nous lèse, qui nous blesse ou qui prétend nous envahir. C'est dans la colère que notre personnalité s'affirme avec le plus de violence. Si, selon le proverbe, très juste du reste, « la colère est une courte folie », c'est qu'en effet la folie consiste, souvent du moins, à ne plus tenir compte que de nous et à avoir perdu complètement la mesure, que du reste nous n'avons jamais, des choses comparativement à nous, de nous comparativement aux choses, des autres comparativement à nous, de nous comparativement aux autres. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué qu'*idiot* (*idios*) veut dire personnel. Le comble de la personnalité surexcitée c'est l'idiotisme.

Admirablement, Cicéron appelle la haine « une colère invétérée ». Inversement nous appellerons la colère une crise de haine.

Le mépris est une colère, ou une haine, qui s'est intellectualisée, spiritualisée, épurée et abstraite. Renan s'était fait un système de cette distillation de la colère. Il méprisait tout, et c'est-à-dire qu'il était contre tout *irrité avec calme*. Ce n'était pas nouveau; c'était le *philintisme*. Comme on s'en est aperçu tardivement, il y a deux misanthropes dans le misanthrope, à savoir Alceste et Philinte, et le plus *Misanthrope* des deux n'est pas celui qu'on pense. Alceste et Philinte sont tous les deux irrités contre les hommes. Seulement l'un l'est avec « flegme », et l'autre l'est avec « bile »; Alceste en est à l'éloignement, à l'aversion, à l'indignation et à la colère; Philinte a passé par l'éloignement, l'aversion, l'indignation et la colère, et il en est au mépris tranquille. Il a la colère du désabusé.

C'est non seulement une *colère froide*; mais une colère qui se contient jusqu'à sourire. Renan avait précisément cette colère-là. Soyez sûr que l'homme qui a dit : « la bêtise humaine, la seule chose qui donne une idée de l'infini », est un homme qui a commencé par être irrité contre la bêtise humaine — et qui n'a pas fini; mais qui tient la bride à son irritation. Le mépris universel de Renan est la cendre chaude encore, tiède encore au moins, de la colère de Renan contre l'humanité.

Leibniz disait : « Je ne méprise presque rien ». Voyez-vous l'optimiste! Voyez-vous le créateur, ou au moins le démiurge de l'optimisme! Il ne méprise presque rien, parce qu'il trouve que tout est bien, ou à peu près, que tout est aussi bien qu'il était possible qu'il le fût. Dès lors contre quoi voulez-vous qu'il s'irrite? Contre quoi voulez-vous *qu'il se soit irrité*, et en conséquence pourquoi voulez-vous que, ayant spiritualisé sa colère, il ait du mépris? Il n'a pu s'irriter contre rien ou presque rien. Il dit avec beaucoup d'exactitude : je ne méprise presque rien.

*
* *

Il faut remarquer à ce propos, que, comme il arrive souvent qu'un système d'idées aboutit au contraire même de son principe, de même un sentiment en son évolution peut aboutir au contraire même de sa première forme, et que c'est ici le cas. L'antipathie menée jusqu'à l'aversion, jusqu'à l'indignation, jusqu'à la colère, jusqu'à la haine, et spiritualisée en mépris, devient bonté. Non pas bonté de cœur, je le reconnais, non pas bonté instinctive, je le reconnais; mais bonté cependant, vraie, solide, profonde et efficace.

C'est une bonté intellectuelle et volontaire. Philinte aime les hommes; il est aimable envers tous et serviable envers quelques-uns. Renan, quoi qu'on en ait dit, et je suis là pour en témoigner, était très bon. Le philintisme est un mépris mêlé de pitié (choses voisines : avez-vous remarqué que : « Vous me faites pitié », veut dire : « Je vous méprise »), et qui, sans chaleur de cœur, assurément, *fait tout l'office* de la bonté elle-même.

Il est même la bonté, peut-être, sinon la plus forte, du moins la moins variable, précisément parce

qu'elle est une bonté volontaire, et une bonté volontaire fondée sur une idée, sur un état de l'intelligence, et non sur un instinct qui a toute l'instabilité et tout le transformisme de l'instinct.

C'est ainsi qu'avec beaucoup de raison, M. Jules Lemaître a pu dire de La Rochefoucauld :

> J'y trouve indulgence et raison.
> Sa bonté fût-elle un peu triste,
> Rien n'est meilleur qu'un pessimiste
> Quand il se mêle d'être bon.

Telles sont les différentes formes de la haine, depuis celle où elle est la haine commençante et qui se demande pourquoi elle est, jusqu'à celle où en s'épurant, dans quelques âmes d'élite seulement, elle devient sinon son contraire même, car elle ne devient jamais l'amour, du moins quelque chose qui est comme la bonté sans amour, et qui est aussi efficace que celui-ci et, à coup sûr, plus méritoire.

Mais sous quelque forme qu'elle se manifeste, elle est toujours la personnalité qui s'affirme, et qui *s'oppose*, et qui se défend avec plus ou moins d'âpreté. C'est ce qui fait bien comprendre le passage célèbre si souvent mal entendu et mal interprété de Proudhon, où il interpelle Satan et où il lui dit : « C'est toi qui sauves le monde, tu l'empêches d'être absurde... » Satan, c'est la haine, et c'est le grand inspiratenr de la haine. Il n'empêche pas le monde d'être absurde ; qui pourrait l'en empêcher ? Mais il l'empêche d'être mourant et quasi mort. Il fait, non pas qu'il y ait des invidualités dans le monde, il y en aurait sans lui; mais il fait qu'elles ne se laissent pas effacer et écorcher jusqu'à être comme si elles n'étaient point.

« Quelle consolation que celle de la haine, c'est-à-dire d'une passion naïve et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux ! » Ainsi parle Bossuet. Il a raison : comme *consolation*, la haine est peu efficace ; et il est certain que c'est un tourment; mais il ne faut pas la nier comme raison de vivre. Elle en est une ; très peu aimable, mais elle en est une et, dans une certaine mesure, nécessaire. Michelet disait à certains philosophes : « Qu'on me rende mon moi, j'y tiens. » Or, absolument sans haine, absolument sans antipathie, nous n'aurions pas de *moi* ; il faut le reconnaître, et cela est digne de quelques considération.

J'ai plaidé pour la haine; je dois pourtant confesser que c'est un client que j'aurais quelque répugnanee à loger chez moi. « S'il faut absolument avoir une haine, me dit mon ami, je choisis la haine de la haine. » Il est évangélique.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

A L'ARMÉE DU NORD (1870-1871)

LETTRES DE GEORGES HALPHEN (1)

Parmi les armées organisées au lendemain du désastre de Sedan pour repousser l'envahisseur et dégager Paris, l'armée du Nord fut, on le sait, une de celles qui contribuèrent le mieux à relever l'honneur de la France. Sous le commandement de Bourbaki, puis de Faidherbe, elle réussit, dans plus d'une rencontre, à tenir tête aux Allemands, et, sans parvenir à leur barrer le chemin, elle sut leur donner des preuves décisives de ce que peut la vaillance unie à la discipline.

Il est à peine besoin de rappeler les épisodes principaux de cette lutte : le combat livré à Villers-Bretonneux, le 27 novembre 1870, pour tenter de sauver Amiens, l'héroïque effort de Faidherbe pour percer les lignes allemandes contre lesquelles il vient se heurter à Pont-Noyelles (23 décembre), la victoire de Bapaume (2-3 janvier 1871), qui force l'ennemi à se replier sur Péronne, puis, au lendemain de la capitulation de cette place (9 janvier), la marche de flanc sur Saint-Quentin, la bataille désespérée livrée devant la ville (19 janvier) et, pour finir, après cette terrible rencontre, la retraite en bon ordre sur Cambrai et Lille, où l'armée épuisée se reforme, prête à se jeter à nouveau dans la mêlée.

Il nous a paru intéressant de publier quelques-unes des lettres adressées à sa famille par un jeune officier, Georges Halphen, que ses travaux mathématiques devaient bientôt illustrer, et qui prit à tous ces événements une part active, souvent même glorieuse (2). Agé de vingt-six ans, et lieutenant d'artillerie depuis 1866, Halphen arriva à Mézières le jour même de la capitulation de Sedan (2 septembre 1870). Il y attendit avec une impatience fébrile le moment de payer de sa personne. Sa batterie, laissée par le général Vinoy à la disposition du gouverneur de Mézières, avait enfin reçu l'ordre de rejoindre l'armée du Nord en formation quand il adressa à sa mère la première des lettres dont nous donnons ici le texte.

I. — A sa mère.

Mézières, 1er novembre 1870.

... Je suis toujours à Mézières, mais je n'y serai peut-être plus demain. Depuis cinq jours, ma bat-

(1) Pour la biographie du savant géomètre, mort à quarante-quatre ans en 1889, chef d'escadron au 11e régiment d'artillerie, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences, nous renvoyons nos lecteurs aux notices publiées par M. E. Picard *Institut de France Notice sur G.-H. Halphen*, Paris, Gauthier-Villars, 1890, in-8°); par M. Henri Poincaré dans son volume *Savants et écrivains* (Paris, Flammarion, 1910, in-12); par M. Camille Jordan (*Journal de l'Ecole Polytechnique*, 1889); par M. Brioschi (*Bulletin des sciences mathématiques*, 2e série, t. XIV), etc. Une édition des œuvres complètes d'Halphen, actuellement en préparation, paraîtra par les soins de MM. Picard, Poincaré et Jordan.

(2) Dans son rapport sur la *Campagne de l'armée du Nord* (Paris, Dentu, 1871, in-8°) le général Faidherbe a lui-même (p. 65) signalé la conduite brillante d'Halphen à la bataille de Saint-Quentin.

terie a reçu l'ordre de se tenir prête à partir pour Lille, où elle doit se joindre à l'armée que forme le général Bourbaki. Depuis ce moment, nous avons déjà reçu trois ordres de départ, suivis de trois contre-ordres. Nous sommes donc toujours sur le qui-vive. En attendant, je fais ici un service très fastidieux. Nous avons eu un armistice d'un mois environ, pour le transport des blessés de Sedan d'abord, pour l'entrée des houilles de Belgique à Reims ensuite. Pendant la durée de cet armistice, j'ai eu peu de besogne et me suis terriblement ennuyé. Nous rongions notre frein. Nous, batterie de combat, on nous a retenus dans une place, où nous n'avons servi à rien, où nos chevaux ont dépéri. Nous avons vingt fois réclamé sans succès. Le général qui commande ici a caché notre existence au Gouvernement...

Enfin, on a fini par nous savoir ici, et l'on a donné ordre de nous faire partir. Il n'est point d'obstacles que l'on ait cherché à susciter à notre départ. Et j'ai peur maintenant que l'on nous traîne jusqu'au moment où nous serons cernés, ce qui ne tardera peut-être pas beaucoup en raison des événements de Metz. Si cela nous arrivait, la situation se dénouerait pour nous par une capitulation, et j'irais prisonnier en Allemagne, à moins que je ne m'échappe en route. Si, au contraire, ma batterie peut partir d'ici, elle prendra peut-être part au suprême effort de la France. C'est là mon espérance : dans le deuil terrible de mon pays, j'ai épuisé mes larmes; mais j'ai encore mon sang à verser, mon désir le plus ardent est qu'on me le demande.

Si tu savais, chère mère, si tu savais quel supplice j'endure ici ! Quand partout on lutte, quand partout on tente un effort désespéré, quand le souffle républicain remplit toute mon âme, je suis enfermé dans les murs d'une bicoque, en proie à mille tiraillements de la plus mesquine et de la plus ignorante, de la plus incapable des autorités. Un général sourd, impotent, idiot, tombé en enfance et, après lui, tenant la place, des officiers professeurs pour qui le soldat, pour qui le commandement est inconnu. Aussi suis-je en perpétuelle révolte, en perpétuelle exaspération; je passe de là au désespoir. Hélas! c'est partout de même : voilà le legs de l'Empire à la République! Que pouvons-nous pour notre salut?

... Depuis le 15 septembre... je suis sans nouvelle de toi ni de personne. Je crois que la dernière de tes lettres que j'ai reçues est venue par l'intermédiaire d'un membre d'une ambulance qui l'a portée ici. J'ai fait d'inutiles tentatives pour le retouver, espérant qu'il pourrait faire parvenir une lettre en sens inverse; il avait remis la lettre à un soldat et n'a point reparu.

S'il t'est possible de m'écrire, dis-moi quelle est l'opinion de Paris sur la durée de la résistance. J'ai longtemps espéré que Paris résisterait sans succomber; mais depuis la capitulation de Metz j'ai perdu cet espoir, et presque tous les officiers pensent ici comme moi, que Paris capitulera dans une quinzaine de jours, faute de vivres. Le Gouvernement paraît décidé à se défendre quand même; mais la France? Le bruit court que Paris est en insurrection. Je ne le crois pas. Ma tête se rompt à la pensée de tous les maux qui nous accablent...

II. — A sa sœur.

Douai, le 30 novembre.

... Je ne suis plus à Mézières, heureusement. Voici en peu de mots mon odyssée. Après mon départ de Vincennes... je suis arrivé à Mézières au moment de la capitulation de Sedan. Le corps d'armée dont je faisais partie est parti précipitamment la nuit pour retourner à Paris; et ma batterie a été oubliée dans le départ. Nous avons été retenus ainsi deux mois à Mézières malgré nos protestations énergiques, n'ayant pour distraction que de misérables engagements où cela ne valait guère la peine de tirer le canon. Enfin le général Bourbaki a fini par connaître notre situation et nous a fait venir à Douai pour faire partie de l'armée du Nord. Nous avons eu à constituer deux batteries avec les éléments de la nôtre, ce qui m'a fort occupé. Enfin nous sommes entrés en ligne le 24 de ce mois, il y a six jours. Ma batterie a pris une part très active à la bataille du 27 à Villers-Bretonneux près d'Amiens. Nous nous sommes repliés parce que l'aile droite qui était très loin de nous, à Boves, s'est laissé enfoncer. A l'aile gauche où j'étais, et au centre, nous avons eu constamment le dessus. Le général Farre, qui commande le corps d'armée par intérim, a remarqué la bonne conduite de la demi-batterie que je dirigeais.

Entre nous, je sais que je suis proposé pour capitaine, et que je serai nommé dans peu de jours selon toute apparence. Cela ne me fait qu'un médiocre plaisir, attendu que je crains fort d'avoir à retourner au dépôt organiser encore une autre batterie.

Dans cette bataille du 27, je puis dire que j'ai été fort heureux, et que ma chance a été partagée par les hommes sous mes ordres. Je suis resté pendant trois quarts d'heure en présence de tirailleurs abrités derrière un fort épaulement qui tiraient sur nous à 300 mètres. Les balles sifflaient à profusion, et étaient assez bien dirigées. Mais, par un hasard incroyable, elles nous frôlaient sans nous toucher. Je n'ai perdu là que deux hommes et un cheval, tandis que plus de quinze hommes ont eu au même endroit leurs vêtements traversés dans les parties flottantes.

Pour mon compte, j'ai eu la figure couverte de

terre par une balle tombée à côté de moi, et mon manteau, roulé sur le devant de ma selle, percé par une balle qui a cogné le quartier de ma selle sur mon genou et m'y a fait un léger bleu. C'est là tout le mal que j'ai eu...

Après l'affaire, nous avons fait retraite en excellent ordre. Ma batterie est restée à l'arrière-garde pour tenir l'ennemi en respect. Nous avons couché à une demi-lieue des Prussiens; nous devions reprendre l'offensive le lendemain. Mais les nouvelles, reçues sans doute d'un autre point, ont décidé le Général à nous faire retirer; nous avons marché deux jours, et sommes rentrés à Douai hier soir. Nous allons réparer nos pertes et partir de nouveau dans quatre ou cinq jours...

III. — A la même.

Lille, 10 décembre 1870.

... Depuis une semaine, je suis capitaine... Ce sera avec une joie bien grande que je reprendrai la campagne à la tête d'une batterie organisée entièrement par moi. Car à l'opposé de ce que je tenais de source officielle, ma batterie n'existait pas à mon arrivée à Lille. J'ai eu la satisfaction de mener les choses assez rondement pour ne manquer plus que de bottes, lesquelles j'aurai seulement dimanche matin. Car telle est la négligence et l'incurie de nos services administratifs que les magasins de l'Etat ne peuvent nous fournir de bottes pour nos hommes, et qu'il nous faut, à nous, capitaines, déterrer des bottiers assez bien outillés pour nous en fabriquer rapidement des centaines de paires, et passer des marchés sur lesquels on nous chicanera peut-être un jour. Il en est de même de bien d'autres parties importantes de l'habillement et de l'équipement. Aussi je t'assure que mes occupations en ce moment sont loin d'être agréables; mes soucis de chaque instant sont de ce genre : aurai-je des pantalons, des souliers, etc. en temps utile?...

Ce qui me réjouit fort, c'est de penser que les hommes et les sous-officiers de ma batterie sont presque tous des prisonniers de guerre échappés, prêts à prouver à l'ennemi qu'ils ont été mal gardés...

Faidherbe qui a pris le commandement de l'armée du Nord marche sur le Hâvre qu'il croit menacé. Il se heurte le 23 décembre, aux environs d'Amiens, à Pont-Noyelles à l'armée de Manteuffel. Les Français tiennent bon toute la journée, mais le lendemain Faidherbe ramène son armée épuisée entre Arras et Douai.

IV. — A la même.

Fouilloy, 22 décembre soir.

Je suis éreinté, ahuri, gelé, mais parfaitement bien portant. Nous opérons dans les environs d'Amiens... Manteuffel et nous, nous regardons comme des chiens de faïence. Je pense qu'une affaire importante aura lieu d'ici peu. En attendant, les reconnaissances, les mouvements, les changements de cantonnements abondent, et je ne descends de cheval que pour me coucher. Encore suis-je généralement troublé dans mon sommeil par trois ou quatre dépêches.

V. — A la même.

Brebières, 28 décembre.

Vous avez vu sans doute dans les journaux qu'une grande bataille a eu lieu le 23 entre l'armée du Nord et l'armée prusssienne. Ne croyez pas un mot des dépêches prussiennes. L'armée est intacte, nos positions sont excellentes. Ma batterie a brillé autant qu'il est possible : elle a perdu le quart de son effectif. Je suis proposé pour la croix par ordre du Général Commandant le corps d'armée. Inutile de vous dire que je suis sain et sauf. Le sort me protège.

VI. — A la même.

Henin-sur-Cojeul, le 6 janvier 1871.

...Nous avons eu deux jours de bataille acharnée, le 2 et le 3. C'est, selon nous, la bataille de Bapaume. Quoiqu'en disent ces affreux menteurs de Prussiens, nous avons enlevé leurs positions et la victoire a été complète. Nous nous sommes arrêtés à Bapaume pour ne pas incendier la ville. Deux ou trois jours de repos et nous recommençons. Ma batterie a affreusement souffert, et admirablement donné pendant les deux jours entiers. Les larmes me viennent aux yeux chaque fois que je la rassemble : à peine la reconnais-je! 5 sous-officiers hors de combat sur 9! 48 hommes sur 123! Ma bonne vieille jument est toujours debout; elle a reçu cependant sous moi une légère blessure. Ces deux jours de bataille ont été affreusement meurtriers. Le plus dur à supporter est cependant le froid, qui est extrême.

Le service des postes à l'armée se fait d'une manière si pittoresque que, depuis que je suis en route, je n'ai reçu aucune des lettres que vous m'avez sans doute écrites...

VII. — A la même.

Grévillers, le 12 janvier 1871.

Depuis le 3, point d'engagement avec Messieurs les Prussiens. C'est dire que je suis toujours entier. Nous menons en ce moment une existence assez douce. Les marches sont de trois ou quatre lieues au plus, quand il y en a. En ce moment nous avançons, en enlevant chaque matin des postes prussiens. C'est une ration de trente à quarante prison-

niers par jour. Pour nous, ce sont des succès, car la faiblesse relative de l'Armée du Nord ne lui permet pas de porter de coups décisifs. Evidemment on ne nous demande que de faire le plus de mal possible à l'ennemi. A cet égard nous avons le 2 et le 3, le 3 surtout, joliment joué notre rôle.

Ma santé est excellente. Nous mangeons admirablement. Je possède un cuisinier, qui cuisine par état, et nous fait manger comme des princes.

Nous pensions nous battre aujourd'hui. Je crois qu'il n'en sera rien...

Ma batterie a été citée d'une manière exceptionnelle dans le rapport du Général Commandant le corps d'armée. Elle s'est baptisée du nom de *batterie des hommes sans peur*. Il est certain que nous sommes diablement aguerris. Hélas!...

VIII. — A la même.

Grévillers, le 13 janvier 1871.

... Je vous ai déjà écrit hier soir quelques mots; je profite aujourd'hui de mon inaction inusitée pour vous écrire de nouveau avec plus de détails, en supposant qu'il me soit encore possible de faire de la prose malgré l'habitude perdue. Il va sans dire que je ne puis guère vous parler d'autre chose que de l'armée où je suis; car le caractère distinctif de notre vie est de ne rien savoir de ce qui se passe ailleurs : un journal est une rareté.

Les batailles du 2 et du 3, nommées par nous bataille de Bapaume, ont eu pour résultat de nous rendres maître de la ville de Bapaume et de ses environs, sans souffrance pour la ville même. Voici comment : entièrement vainqueurs, après avoir chassé l'ennemi de tous les villages environnants, nous nous sommes arrêtés le soir devant Bapaume, dont nous nous serions facilement rendus maîtres par une attaque de vive force, dont la ville aurait nécessairement beaucoup souffert. Le général Faidherbe nous a fait le lendemain reculer de quelques kilomètres. Nous nous sommes reposés et refaits pendant quatre ou cinq jours. Dès que nous nous sommes remis en route vers Bapaume, les Prussiens ont jugé prudent de s'en aller. Le village de Grévillers, où je suis, est à deux kilomètres et demi de la ville. Le grand quartier général est dans la ville même. Nul doute qu'avant peu, demain peut-être, il y ait un mouvement en avant. Je sais déjà qu'aujourd'hui une partie du 22e corps vient de se mettre en route. Nous avons pensé être engagés aujourd'hui. Il y a eu quelques coups de canon échangés loin de nous. Nous restons au repos.

Je suis dans une ferme de Grévillers. En ce moment, je suis dans la salle qui nous sert de salon. C'est une sorte de salle à manger de village avec grande cheminée fumante et beaucoup de vaisselle bariolée sur les murs...

IX. — A la même.

Le Sars, 15 janvier.

... Hier matin nous nous sommes mis en route. Cette fois, ma division est en réserve. Je n'en suis pas fâché : dans l'attente d'une bataille, je désire ne pas donner autant que les dernières fois; à chacun son tour. La marche n'a pas été longue. Je suis au Sars, village sur la route de Bapaume à Albert et Amiens. L'ennemi a évacué Albert, dit-on. Nous prenons de plus en plus l'offensive. Ma batterie tout entière occupe un château à une portée de fusil du village. Les maîtres de la maison ont fui devant les Prussiens, qui viennent de me céder la place.

Quelle dévastation! Toutes les armoires enfoncées et vidées! Les robes, les chapeaux de femme déchirés, les couvertures, les draps de lit disparus. J'oubliais : la cave vidée. Néanmoins, je m'y trouve assez bien.

Ma bonne vieille jument, légèrement blessée le 3, va à peu près bien maintenant. J'ai réformé ma seconde monture, et l'ai changée contre un cheval superbe, qui a un trot d'enfer. Distractions : néant. Occupations : néant.

On vient de trouver un jeu de volant et raquettes; nous allons y jouer. Au revoir.

Dans sa marche de flanc à proximité de l'ennemi, Faidherbe vient se cogner contre les avant-gardes allemandes, le 18 janvier (combat de Vermand); il ne peut plus, dès lors, continuer son mouvement vers le sud, et décide de faire tête aux Allemands. Il établit son armée le 19 autour de Saint-Quentin. Les Français résistent toute la journée; mais, à la nuit tombante, l'armée du Nord est enfoncée et obligée de battre en retraite sur Cambrai et Lille.

X. — A la même.

Lille, le 28 janvier 1871.

... La journée du 19 a été bien funeste à notre armée, principalement à ma division, qui a couvert la retraite, et dont une grande partie a été faite prisonnière. Heureusement nos soldats n'ont pas pour habitude de rester longtemps en captivité. Echappés de Sedan, où de Metz, ou de Verdun, etc., pour la plupart, ils se sont sauvés une fois de plus, au grand désespoir des casques à pointes.

Il n'y a qu'une voix dans mon corps d'armée pour convenir que c'est ma batterie qui nous a sauvés d'un désastre. C'est grâce à l'opiniâtreté avec laquelle je suis resté en position et ai fait rester un régiment d'infanterie en soutien, que notre aile droite n'a pas été tournée avant la nuit. Si j'avais

consenti à écouter le colonel de ce régiment, qui voulait battre en retraite deux heures plus tôt, nous aurions sans doute été cernés.

J'ai eu la satisfaction, dans ma journée, de démonter trois pièces ennemies. Je sais de source certaine que les pertes des Prussiens dépassent 8.000 hommes.

Malgré tout, point de récompenses. Gambetta, qui était ici ces jours derniers, est parti furieux parce les gens qu'il a consultés lui ont exprimé le désir de voir finir la guerre. On espérait qu'il nous donnerait enfin quelques croix et quelques médailles. Rien. Chaque jour je reçois des lettres d'une foule de braves gens qui ont été amputés à la suite de blessures reçues dans ma batterie aux diverses batailles. Les malheureux se recommandent à mon souvenir; et je ne puis rien pour eux. A chaque affaire on me fait salir des liasses de papier pour des propositions, et cela n'aboutit à rien...

... Ma batterie a tellement donné et souffert à Saint-Quentin, qu'on ne peut comprendre que je sois sain et sauf. Aussi ai-je passé pour mort pendant quelque temps, ou du moins pour grièvement blessé. Grâce au hasard, les obus se sont contentés de m'envoyer de la boue, et les balles de me faire de la musique aux oreilles. Je suis presque honteux de ma veine.

XI. — A sa mère.

Saint-Omer, 11 février 1871.

... La route que je viens de faire de Lille à Saint-Omer a duré trois jours et n'a guère été agréable. La journée d'hier a été horriblement pluvieuse. J'ai eu de l'eau plein mes bottes. En arrivant au gîte, à Cassel, j'ai changé de tout et il n'y a plus paru. Car nos misères ne sont pas à ce point que nous n'ayons à nous changer. Je suis toujours bien monté quant à la garde-robe.

Qu'allons-nous faire à Saint-Omer? Nous ennuyer beaucoup certainement. C'est un joli trou, autant que j'en ai pu juger depuis tantôt. Que signifie le mouvement qu'on vient de nous faire exécuter quand nous pensions tous rester à Lille jusqu'à la fin de l'armistice, ou jusqu'à la paix suivant le cas? Je l'ignore, et bien d'autres encore.

Il me tarde fort que tout cela soit fini et que nous rentrions dans une vie normale. Quel spectacle écœurant que celui de la chasse aux honneurs et aux galons dans ces misérables corps de mobiles et de mobilisés! Dieu! qu'on en fait accroire aux gens! J'ai vu tout cela à l'œuvre. Comment dire tout ce qu'il peut y avoir de lâcheté, d'ignorance, de manque de vergogne dans des hommes armés qui ne sont rien de plus! Quand toute cette vermine rentrera-t-elle à ses comptoirs, après avoir fait perdre toutes les batailles, avili l'uniforme, déshonoré l'armée, et fatigué nos oreilles et nos yeux de ses jérémiades et de ses oripeaux!

Et, par surcroît de grotesque, ce sont ces gens-là qu'on met à l'ordre du jour, ce sont ces gens-là qu'on décore! Les troupes régulières de notre armée se sont chaque fois fait écharper, là où le reste se débandait; et c'est ce reste seul qu'on exalte! Je t'ai déjà écrit, chère mère, (as-tu reçu mes lettres?) que ma batterie avait réellement fait des prodiges de valeur à chaque affaire. J'en ai pour témoins irrécusables tous les officiers de tous grades de mon corps d'armée. Il n'est pas d'éloges, de preuves d'affection qu'on ne m'ait prodigués; et il m'a fallu faire des démarches inouïes, répugnantes, pour obtenir l'espoir de quelques récompenses pour mes hommes... A quoi bon insister? Nous sommes tous mécontents...

XII. — A la même.

Saint-Omer, le 16 février 1871.

Enfin! Une lettre de toi! J'ai reçu ce matin celle que tu m'as écrite à la date du 16. Le jour même où tu m'écrivais cette lettre, paraissait au *Moniteur* ma nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Je n'ai vu ce journal et n'ai su la chose que longtemps après. Me voilà enrubanné. Si tu veux me faire un grand plaisir, tâche de me procurer une croix du modèle républicain. Hors de Paris on n'en peut trouver que du modèle impérial, ce qui tente peu...

XIII et XIII bis. — A la même (1).

Saint-Omer, 22 février 1871.

... Tu te rappelles comment, dans une bagarre fort singulière, ma batterie d'abord est restée à Mézières, tandis que le corps dont je faisais partie rentrait à Paris; et comment plusieurs démarches ont été inutilement tentées par les officiers de la batterie pour obtenir un ordre de départ. Au nombre de ces démarches, je dois compter une lettre écrite au général Trochu, insérée dans une lettre que je t'ai adressée, mais que tu n'as pu recevoir. Nous avons alors traîné une existence misérable à Mézières, souvent en armistice, surchargés de services inutiles, et nous mangeant le sang.

Enfin l'Armée du Nord s'est formée sous les auspices du général Bourbaki. Mon ami de Montebello, qui était capitaine en second dans la batterie, assez lié avec ce général, lui a adressé une lettre portée

(1) Cette lettre et la suivante résument les évènements déjà exposés dans des lettres précédentes, en y ajoutant quelques détails.

par une personne sûre. C'est à la suite de cette démarche qui, d'ailleurs, a été traversée de toutes manières, qu'après beaucoup d'ordres et de contre-ordres, nous avons obtenu l'ordre de départ. L'investissement de la ville n'était pas complet; seulement nous avions nos amis les Prussiens aux environs. Ils avaient eu vent de notre départ, et sont allés nous attendre en force sur la route, tandis que nous, plus fins, avons filé par les bois, avec une escorte de francs-tireurs. Nous avons gagné ainsi à travers bois le pays ami, et sommes arrivés à Douai sans encombre. Là, notre batterie a subi le sort commun : elle a été dédoublée. J'ai fait alors partie de la batterie *bis*, capitaine de Montebello. C'est avec lui que je suis allé à la bataille de Villers-Bretonneux, connue aussi sous le nom de bataille d'Amiens... C'est là que j'ai fait le douloureux apprentissage des retraites. Je dis douloureux, à cause de la débandade qui s'y mêle dans ces troupes bigarrées dont on a cru faire des soldats. Chez nous, l'ordre le plus parfait a toujours régné, je le dis à la gloire éternelle de l'artillerie.

La retraite nous a ramenés à Douai, où je ne suis resté que quelques jours. Nommé capitaine, je suis allé organiser une batterie à Lille; en dix jours la chose était faite, et je me suis mis en route avec cette batterie, que je commande et dont j'ai eu lieu d'être bien fier. Tous mes sous-officiers et mes brigadiers étaient des échappés de Sedan ou de Metz, ainsi que beaucoup de mes hommes. Les autres étaient d'anciens artilleurs de 35 à 40 ans, rappelés par la nouvelle loi : aussi les médailles de Crimée ne sont pas rares dans ma batterie. Avec de tels hommes, il était facile de faire son devoir. Mais aussi à quel prix! Il m'est arrivé de pleurer le soir du 3 janvier, en récapitulant les noms des braves gens qui avaient été étendus à terre sous mes yeux.

A la première bataille, notre réputation était faite. C'est pour elle que j'ai été décoré... Quel feu nous avons essuyé ce jour-là! Nous n'étions pas encore en batterie que tous mes sous-officiers étaient démontés. Il faut voir pareille chose pour se l'imaginer; les chevaux affolés par la peur se précipitant en entraînant les caissons et les pièces, emportant leurs cavaliers! Je saute à terre, ne pouvant maîtriser le mien, et je mets le sabre à la main pour contenir tout le monde dans le devoir. Enfin, nous sommes en batterie! Chacun alors redevient maître de soi. On tire, sans s'apercevoir des vides affreux qui se font; ou plutôt les braves canonniers redoublent d'activité pour remplacer les camarades qui ne se relèveront plus.

Grâce à ce dévouement, l'action a été relevée de ce côté; et la journée a été presque entièrement une victoire. Nous avons maintenu nos positions : on a couché sur le champ de bataille. En peu de mots, chère mère, voilà pourquoi j'ai été décoré. Ceci se passait le 23 décembre.

De telles choses, chère mère, sont bien affreuses; mais je n'y puis penser sans orgueil. Tant d'hommes restant calmes au milieu du plus effroyable danger, obéissant ponctuellement à ma voix, sans se soucier des obus. Tu as certainement entendu parler du *salut* : on *salue le boulet* qui vient, en baissant la tête. Ce mouvement machinal va dans l'infanterie jusqu'au *plat-ventre*. Dans ma batterie, à mon exemple, on ne salue pas le boulet, sans s'exposer à des moqueries intarissables. Aussi que cette batterie m'était chère! Je dis : m'était, parce que, éprouvée par quatre batailles, où elle a donné sans relâche, elle n'est plus que le souvenir d'elle-même! Les plus braves ont été touchés...

Douai, 24 mars 1871.

... Le 18 janvier nous nous battions à Vermand, le lendemain à Saint-Quentin; et hélas! quelle déconfiture! je n'y pense que la mort dans l'âme : ma batterie s'était surpassée et avait payé cher une résistance opiniâtre, dans laquelle nous avons démonté une batterie ennemie, et arrêté trois heures le flot d'infanterie qui nous tournait. Mais le spectacle de la retraite avait été si triste, j'avais vu tant de braves gens tomber à mes côtés, je voyais si bien la partie entièrement perdue, que j'étais honteux d'être encore debout.

Dans la nuit, pendant que nous cheminions sur la route de Cambrai, le général Paulze d'Ivoy, qui commandait le 23e corps, vint m'embrasser; on lui avait dit que j'étais tué, et il était heureux de me revoir. Les dangers affrontés ensemble créent des amitiés étranges.

Quand on songe à l'horreur de tout ce sang versé, quand on songe qu'il faudra recommencer encore, comment ne pas maudire la folie des peuples, comment ne pas prendre les hommes en abomination? Et il y a des gens qui ont le triste courage de rire aux mots de république universelle, de fraternité des peuples!

Si tristes que soient ces réflexions, chère mère, il te faudra sans doute les entendre encore bien des fois.

XIV. — A sa sœur.

Saint-Omer, 22 février 1871.

J'attends avec une bien vive impatience le dénouement de la comédie qui se joue à l'Assemblée. Fait-on la paix ou la guerre? Il est des gens qui sont encore désireux de nous faire égorger en l'honneur de leur éloquent, mais inactif patriotisme. Qu'à cela ne tienne : mes canons ne sont pas fatigués, et

mes coffres sont pleins. Mais, pour Dieu ! Qu'on se décide. Je sèche sur pied à Saint-Omer, menacé de je ne sais quel embarquement fantastique dont on nous menace depuis une semaine. Je languis dans l'oisiveté comme au beau temps de Mézières. J'ai heureusement la consolation d'être admirablement bien logé chez un riche industriel, que ses affaires appellent toujours hors d'ici, en sorte que je suis maître chez lui, dans une fort belle maison. Consolation légère ! Je n'ai même pas à m'occuper de moi ; je me porte trop bien. Les fatigues de la dernière campagne n'ont point laissé de traces sur moi ; et je n'ai pas la moindre souffrance pour me distraire. Je vis avec mon commandant ; nous mettons notre ennui en commun, et nous bâillons ensemble le soir autour d'une table de thé. Si encore j'avais un adversaire aux échecs ! mais, non. Décidément je suis à plaindre.

Rentré à Douai après la conclusion de la paix, Halphen put espérer un moment n'avoir pas à prendre part à la répression de la Commune.

XV. — *A sa sœur.*

(Sans date.)

Je suis heureusement toujours à Douai. Les affaires de Paris se feront apparemment sans moi. Néanmoins leur bruit lointain, et affreux malgré l'éloignement, leur sempiternelle durée, joints à l'abominable tristesse de Douai, au pitoyable spectacle de la réorganisation d'un régiment, d'après les vieux modèles, par de vieux radoteurs, tout cela agit depuis quelque temps sur mon système nerveux d'une manière si déplorablement efficace que je suis, aux trois quarts, mort de spleen... Le fait est que je suis ahuri, abruti, abasourdi, ennuyé, agacé, énervé, que tout me pèse, le repos et le mouvement, la veille et le sommeil, l'oisiveté et le travail, que mes chevaux me déplaisent, que les cigares me dégoûtent, que le soleil me donne la fièvre, que la pluie me donne le rhume, que je me fais même battre aux échecs, en un mot je suis l'homme du monde le plus malheureux et le plus à plaindre. Que si vous ne le croyez, venez y voir.

Plus de lettres de Paris ! Seulement le *Petit Journal !* Cependant c'en est assez pour nous faire savoir que tous les déclassés, tous les propres à rien sont les fauteurs et les meneurs de cette excellente Commune. Pour beaucoup d'entre nous, ces gens-là ne sont pas des inconnus. Nous les avons souvent vus sortir des cabarets les plus borgnes du quartier latin, pour demander à un ancien condisciple l'aumône d'une pièce de cent sous. Et ce sont ces fesse-mathieu qui, se couvrant aujourd'hui de galons fantaisistes, trônent dans la boue communale ! Ecoutez-les parler : « Vous n'êtes pas devant des enfants mais devant des magistrats ! ». Ainsi parla le citoyen Rigault, général, à l'Archevêque de Paris. Le citoyen Rigault est un pauvre diable de taupin sec, grand buveur d'absinthe à crédit, qui se trouvait jusqu'à présent heureux de gagner péniblement quarante sous à collectionner les questions des examinateurs aux examens publics. « Ab uno disce omnes ! »

Quand tout cela finira-t-il ? Quand nous reverrons-nous ? Pour moi, je suis rivé à une chaîne des plus pesantes ..

A la fin d'avril la batterie Halphen fut incorporée à l'armée de Versailles ; elle campa à Satory, puis prit part au siège de Paris. Du camp de la Bergerie, à Buzenval, Halphen écrit (14 mai) que « Garches est à moitié brûlé par la main des Prussiens, Saint-Cloud entièrement détruit par les coups du Mont Valérien », et que « la fameuse batterie de Montretout... fait un horrible tapage, conjointement avec le Mont Valérien, et n'en est pas moins le rendez-vous journalier du high-life, qui y exhibe des toilettes de fantaisie et des longues-vues à faire envie au montreur d'étoiles de la place de la place de la Concorde ». Quelques jours plus tard, Paris était pris. Le capitaine Halphen allait pouvoir profiter de la paix pour se consacrer à la science.

LE MASSIS [1]

LÉGENDE

I

Le Mont Massis est sombre et sauvage. Son sommet, couvert de neiges éternelles, brave depuis des siècles l'impuissante chaleur du soleil. Un hiver perpétuel y règne. De sa cuirasse de glace, il semble repousser sans cesse les rayons de l'astre du jour, et il paraît sourire, alors, dédaigneusement, sur l'opiniâtreté insensée de l'éclaireur du ciel, qui, voyant depuis des temps immémoriaux son incapacité, n'en continue pas moins à darder ses flèches de feu sur la tête blanche du morne vieillard. Il esssaye de détruire l'empire des frimas qui règne sur la cime du vieux géant ; il veut fondre les neiges en torrents, et les précipiter sur ces flancs rocheux et monstrueux jusqu'au bas où s'étend la plaine altérée.

C'est en vain. Le Massis a fait vœu de garder intact son sommet orgueilleux. Même aux chaleurs les plus torrides de l'été, les efforts les plus ardents

1 Nom arménien du Mont Ararat.

du soleil arrivent à peine à fondre un peu les bords inférieurs de l'épaisse couche de glace, dont ils forment d'insignifiants ruisseaux qui descendent en chuchotant. Mais le vieillard avare et obstiné les engloutit immédiatement. Il aspire ces eaux à l'intérieur dans ses abîmes sans fond et de nouveau, nargue le ciel, se rit de sa faiblesse.

Cependant la lutte ne s'arrête pas là. Plus le Massis se montre inattaquable, plus le soleil est entêté. Pour un temps, il avale l'affront, poursuit sa course, puis, au milieu du jour, il use de toute sa rage contre le front, les flancs et les pieds dénudés du Massis; il brûle, il incendie tout. Les roches crépitent sous la chaleur violente; le sol roussit et brasille; les herbes et les fleurs en boutons se dessèchent et tombent en poussière. La vie meurt, ou bien se cache avec effroi. Les bourdons tardifs sont carbonisés; on n'entend plus le bruissement monotone de leurs ailes. Les fauves se retirent. Il ne reste que des serpents énormes et venimeux qui disparaissent rapidement sous les pierres, où, toute la journée, ils se tiennent, haletant, se tortillant de chaleur et de soif, tandis que pendant la nuit, ils rampent, en groupes, au dehors, dressent en l'air leurs têtes plates et repoussantes, paraissant maudire la force du soleil; ils lèchent, alors, les tiges des herbes sèches, humectées maintenant par la rosée nocturne. Le papillon n'ose pas chercher du nectar sur les versants du Massis. L'oiseau n'y construit pas son nid. Le pâtre n'y mène pas son troupeau. Le soc de la charrue n'y pénètre point, pour sillonner son sol dévasté. Des rocs, silencieux et tristes, semblables à des têtes songeuses, et de gros serpents furieux, le poison et le dénuement, voilà tout ce qui reste au Massis.

Des siècles s'écoulent, et le conflit, incessant, continue entre les deux adversaires. Il y a longtemps que le Massis n'a plus d'histoire. Les lois de l'univers sont gravées sur son front et y demeurent immuables, oubliées par le temps.

Tel n'est pas, cependant, l'intérieur de Massis. Les petits cours d'eau qui descendent de son sommet, se perdent dans son sein géant. On pourrait croire que ce sont des messagers du dehors, qui vont raconter aux génies de l'abîme tout ce qu'ils ont vu et entendu. Et, alors, les abîmes font un bruit monstrueux, grondent sourdement, et la terre tremble, semblable à une feuille de saule. Les grottes de la montagne font écho au tonnerre qui roule au dedans; elles aussi grondent de mille et un bruits, comme si deux armées de diables se battaient. Que se passe-t-il donc dans les entrailles de la montagne? Quelle est cette existence incompréhensible que vit le géant séculaire? Seraient-ce les dieux antiques qui se seraient rassemblés là, et qui exprimeraient ainsi leur rage vaine de tout ce qui se passe sur la terre, d'où ils sont bannis pour toujours? Ou bien est-ce là l'enfer, où les démons, réunis en conseil, avec leurs chefs, tressaillent d'allégresse?... Je sais seulement que les ruisseaux jaseurs qui se précipitaient vers les gouffres, rejaillissent à l'intérieur au pied du mont, en confondant leurs eaux; mais les ondes sont noires, silencieuses et lentes, comme en deuil On les prendrait pour des mortes, sorties, par miracle, de leurs tombeaux. Elles ne se baisent plus tendrement, elles ne caressent plus avec amour leur rivage, ne chantonnent pas, mais murmurent très doucement, comme si elles conspiraient, ou se contaient un secret abominable. Elles s'empressent de fuir les lueurs du jour, de se jeter dans le sein de leur mère Aras (1). Qu'ont vu ces ruisseaux dans les gouffres obscurs? Pourquoi viennent-ils au jour tout noircis? Il est difficile de le savoir. Mais, depuis des âges, les hommes ont pris l'habitude d'appeler Sev-Djour (2) ce bizarre petit fleuve qui jaillit des profondeurs du Massis.

La Sév-Djour a-t-elle jamais coulé en flots limpides? Les flancs du Massis ont-ils jamais été couverts de verdure riante et de fleurs aux aromatiques parfums? Les serpents exceptés, d'autres animaux ont-ils jamais songé à y chercher asile? Les roches formidables gardent le silence. Les reptiles pervers ne disent rien. La Sév-Djour murmure à peine en frottant ses flots contre les roseaux. Les sons continuels qui sortent des cavernes restent incompréhensibles aux mortels. Mais il y a une ancienne, une très ancienne légende qui s'est conservée dans la mémoire des vieillards. Elle s'est transmise de génération en génération et a échappé à la force destructrice du Temps, ce Faucheur tranquille, pour parvenir jusqu'à nous.

II

Le vieux Titan n'a pas toujours été aussi mélancolique, aussi ravagé, dit cette légende. Dans les temps les plus reculés, dont la tradition se perd dans les ténèbres du passé, des forêts touffues couvraient les pentes du Massis. Le gibier y abondait. Des milliers de ruisseaux faisaient couler, du sommet à la base, leur eau cristalline, en arrosant les plateaux immenses et fertiles. L'animation régnait partout, bruit, vie, chants d'oiseaux, murmures d'ondes, bêlement de troupeaux, notes en douces

1) L'Aras ou Araxe [illegible] est toujours [illegible] en Arménie [illegible] sous le nom de [illegible], parce qu'il est le [illegible] de l'Arménie comme le mont Ararat [illegible] est le [illegible] sacré. Elle est le plus important affluent de la [illegible].

2) Eau-Noire.

cascades des flûtes de pasteurs, chants de moissonneurs, danses de pâtres. La Sév-Djour ne coulait pas lugubre et trouble comme aujourd'hui. Elle coulait des flots sereins et gazouillait entre ses bords verdoyants. En ce temps là, au lieu de s'appeler Sév-Djour, elle portait le nom de Spitak-Djour (1).

A cette époque oubliée, un patriarche vivait là, avec sa nombreuse postérité. Il était d'une richesse inouïe, possédait des troupeaux innombrables, des champs de blé illimités, des vergers et des biens de toutes sortes. Ses huit fils, et ses petits-fils en grand nombre, travaillaient sans cesse, et cette prospérité dont jouissait la maison du vieillard était le résultat de leurs nobles efforts. Jamais le prix des larmes de la veuve, des gémissements de l'orpheline, des malédictions du pauvre, ne s'était mêlé à leur honnête gain. Sous ce toit béni et juste, tous vivaient d'une existence paisible. La vertu était la religion de ce foyer, et tout l'univers la personnification suprême de cette vertu. C'est dans la plus merveilleuse harmonie des lois de la nature qu'ils cherchaient l'âme miraculeuse et omnipotente de la matière sans fin et sans commencement. La couleur blanche, emblême de la pureté et de l'innocence, servait alors de symbole à la vertu. Pour cette famille, la vertu et la sainteté étaient représentées par les oiseaux blancs comme neige dont les forêts et les vallées du Massis étaient pleines. La conduite des vierges devait être pure et sans tache comme les ailes éclatantes de ces oiseaux; les pensées des jeunes gens devaient être aussi immaculées, aussi sereines, aussi transparentes que leur innocence.

Des années passèrent, et la demeure du vieillard continuait cette vie sainte dans l'abondance et le bonheur. Les oiseaux blancs encourageaient cette conduite des hommes,, de leur incessant et joyeux gazouillement, et semblaient jouir de la paix qui régnaient autour d'eux. Considérés comme sacrés, personne ne touchait à eux, pas une main d'enfant n'eût osé lancer une pierre vers ces jolis êtres qui incarnaient la vertu. On les ménageait, on les aimait. Ils étaient devenus des oiseaux domestiques, et ils ne s'effarouchaient pas à l'approche des humains.

Mais qu'y a-t-il d'immuable sous le ciel? C'est avec justesse que le philosophe antique a remarqué que les dieux, au commencement voulurent fondre le mal et le bien, la chance et la malchance, pour en faire un seul tout, mais que ce fut impossible. Alors, ils unirent l'une à l'autre ces deux choses contraires, de sorte que l'une suit toujours l'autre, sans que rien puisse les séparer. Et on appela destinées ces deux sœurs qui régissent deux royaumes si différents. Depuis lors, le bien et le mal se succèdent, et il n'est pas permis aux mortels de donner une direction à leur marche, ou de les gêner. De sorte qu'à la suite de la félicité de cette famille patriarcale, le Malheur surgit soudain. Une tribu de brigands vint se nicher dans les cavernes du Massis, et répandit la terreur parmi les alentours. Ils étaient toute une bande, semant partout le feu, la peur et le sang. Le droit et la justice leur étaient inconnus, la faiblesse une honte, la pauvreté un déshonneur, les supplications ne provoquaient chez eux, à la place de miséricorde, qu'un éclat de rire satanique. La puissance du Grand Esprit de l'univers était pour eux un conte propre à consoler les miséreux et les incapables. Le crime avait trouvé chez eux, un refuge et ils le glorifiaient.

Dans la plaine, au pied du Massis, il n'y eut pas un droit qui ne fût violé, rien de sacré qui ne fût souillé. Les hommes abandonnèrent ce pays devenu inhospitalier. Le mal était victorieux, le mal était le maître.

Jour après jour, le vieillard entendait ce qui se passait autour de lui, et demeurait stupéfait de voir, sur la terre, des hommes qui ne différaient en rien des bêtes féroces. Dans sa candeur, il avait pensé, jusque-là, que tout le monde était vertueux comme on l'était chez lui; que le cœur et les actes de tous avaient la pureté des ailes neigeuses de ces oiseaux charmants. La vertu lui paraissait un devoir aussi facile, aussi clair que la méchanceté lui semblait étonnante. Il ne concevait pas que les hommes pussent être autrement que bons. Il ne pouvait pas trouver dans la nature l'explication du mal. Il voyait seulement l'harmonie des phénomènes universels, et, dans cette harmonie, il puisait de l'amour pour tous. Qui la nature a-t-elle jamais lésé? Quel être peut s'en plaindre? Où est la lutte, où est le désordre chez elle? Pourquoi donc l'homme seul doit-il être vicieux? Ainsi songeait-il, et il ne parvenait pas à répondre à ces graves questions.

Et la calamité ne cessait pas.

Un soir ses fils ramenèrent leurs troupeaux, tout consternés et tout tremblants, les larmes aux yeux. Les bandits avaient enlevé la plus grande partie de leurs bêtes. Le père comprit tout sans questionner personne, et demeura d'abord silencieux, puis relevant la tête, il dit :

— Qu'importe, mes enfants? Ne vous découragez pas. Qu'on ravisse tous nos biens, mais que, malgré cela, votre conduite reste la même. N'oubliez pas les conseils de la sagesse, et marchez dans son chemin. Si on vous demande de nouveau quelque chose, laissez-le prendre sans discuter.

— Père, dit l'un des fils, ce n'est pas ainsi que

(1) Eau-Claire.

pense notre frère aîné. Quand les ravisseurs sont venus sur nous, il nous a ordonné de nous défendre, de résister, de ne pas laisser saisir nos moutons, et, parce que nous ne l'écoutions pas, il voulait se battre seul, et nous pûmes à peine contenir sa colère.

Le père jeta un regard de reproche vers l'aîné. C'était un bel homme robuste et musculeux, au visage énergique et aux yeux vifs, dont le regard, en ce moment, était voilé de tristesse.

— Est-ce vrai, mon fils? Qui t'a appris, et quand, à lutter contre le mal?

Le jeune homme écouta ces mots avec respect, mais les rides de son front ne s'effacèrent pas, l'abattement ne disparut pas de son visage.

— Père, dit-il, jamais je ne suis sorti de la route que tu m'as enseignée. Chacune de tes paroles est, pour moi, une parole sainte. Seulement, jusqu'ici, j'ai compris autrement le bien, j'ai lu d'autres préceptes dans le livre de la création. Père, il m'est difficile, après tant d'années, de lire désormais le contraire. Que nous ne devons pas ravir la propriété d'autrui, que la misère ne doit pas frapper en vain à notre porte, voilà la vertu, mais lorsque des gens sans aveu se mettent à dérober le fruit de nos labeurs, à ternir l'honneur de notre foyer, et que nous restons indifférents, je n'appelle plus cela du même nom.

— La querelle et l'effusion du sang sont-elles donc meilleures?

— Jusqu'à ce jour nous n'avons fait que du bien, nous avons été bons, mais si, aujourd'hui, nous permettons aux perfides de s'emparer, sans châtiment, de nos troupeaux, notre vertu ne sera pas complète.

— Ta vertu n'est pas la mienne, je n'en veux pas.

— Qu'il est à plaindre, celui qui est obligé d'aller contre la volonté paternelle! Mais je fais le ciel juge!

— Le ciel a toujours parlé par la bouche des pères! Malheur à celui qui ne suivra pas les conseils tombés des lèvres du vieillard! Si ta sagesse est si différente de la mienne, de celle de ta famille, de tes ancêtres, tu n'as plus de place sous ce toit vénéré. Il vaut mieux que je te perde, plutôt que de voir tous ceux-ci se corrompre. Va prêcher à d'autres les principes de cette nouvelle doctrine, et moi, je remettrai ma douleur entre les mains de l'Esprit Suprême.

Les sanglots et les lamentations s'élevèrent dans la maison. C'était la première fois que, dans cette demeure, on entendait des paroles aussi sévères. C'était la première fois qu'un membre de cette tribu s'insurgeait contre son chef.

Et le fils partit, emmenant avec lui sa femme et son enfant.

III

Des semaines et des mois se succédèrent. Et chaque jour apportait avec lui de nouvelles et de plus lourdes épreuves. Le bétail du patriarche allait au pâturage, comme par le passé, sous la surveillance de ses fils. Mais chaque soir ils rentraient moins nombreux. Les champs étaient ensemencés, comme autrefois, on en prenait le même soin, mais la plupart, avant d'arriver à leur maturité, étaient saccagés sous les sabots des chevaux ennemis. Les pillards devenaient toujours plus audacieux, mais le vieux chef continuait à recommander à ses fils la paix et la résignation : « Si nous sommes frustrés d'une partie de la récompense de notre travail, si on nous prend nos propriétés, nous n'en mourrons pas; » répétait-il souvent, « mais, sans la soumission au devoir, la vie est la mort. Le Tout-Puissant nous aidera! »

Des mois et des années s'écoulèrent encore. Aux déboires matériels se joignit la souffrance morale. Peu à peu, les fils du vieillard devinrent, chacun, comme des esclaves, qui travaillaient, sans rétribution, pour les malfaiteurs. Ce n'était pas assez. La pauvreté se montra à la porte de cette digne famille. Le ciel lui-même semblait s'être armé contre son chef. Des insectes jusque-là inconnus apparurent tout à coup en foules nombreuses. Ils s'abattirent sur tous les environs, et se mirent à dévorer rapidement les cultures. Après avoir détruit un champ de blé, ils s'envolaient, en masses, vers un autre, et le réduisaient au même sort que le précédent. La mort et, plus encore, la mort par la famine, paraissait inévitable aux pauvres gens que la pureté de leur vie était impuissante à sauver. Le vieillard demeurait perplexe. Il voyait la destruction des récoltes, il voyait ces insectes étranges, et ne savait où chercher secours. Les oiseaux blancs, perchés sur les arbres de la forêt, contemplaient ce spectacle affligeant et ne roucoulaient plus. Ils semblaient tristes, eux aussi. On aurait dit que l'innocence était en deuil. Et le vieillard regardait tantôt les insectes, tantôt les champs, tantôt ces oiseaux.

Soudain, un jour, les oiseaux, en même temps et d'une seule voix, poussèrent un cri bizarre, et, tous ensemble, prirent leur vol vers la vallée où s'étendaient les labours dévastés.

Une vue singulière s'offrit au regard étonné du patriarche. Les oiseaux sacrés se précipitèrent sur les insectes et se mirent à les détruire avec rage. Le massacre impitoyable dura longtemps. De nouvelles troupes arrivèrent sur les lieux du combat, et le carnage continuait, avec une intensité croissante. Toute la campagne se trouva bientôt couverte des dépouilles des vaincus, et, vers le soir, le reste des

moissons était sauvé par la destruction complète des voraces petites bêtes.

Les oiseaux, las de cette tuerie, revinrent vers les hauteurs du Massis, aiguisèrent leurs becs contre les arbres, et remplirent les alentours d'un joyeux gazouillis, comme si la tristesse les avait quittés.

Le vieillard avait vu tout cela, et il était tombé dans une rêverie profonde. Quelle chose extraordinaire! Ces êtres instinctifs, ces oiseaux si purs, que l'on regardait comme des attributs de la vertu, avaient fait un vrai massacre. C'est donc que la vertu elle-même sait combattre. Elle venait de sauver ainsi sa maison. C'était là une chose inouie! Il s'assit sur une pierre, et songea longuement. Il se souvint des paroles de son fils. Serait-ce qu'il avait raison? et lui, alors, avait chassé ignominieusement de son foyer et de son héritage son enfant légitime? Cette pensée emplit son cœur d'une affliction insupportable. Bien des printemps avaient passé sur sa tête, mais jamais jusque-le, il ne s'était trouvé dans un état d'âme aussi pénible.

Il songea longuement. Mais, se sentant incapable de résoudre ce dilemme, il versa des larmes d'impuissance et de désespoir, ces larmes du vieillard affligé, qui ont en elles tant d'amertume.

Devant lui, soudain, un étranger passa. On voyait, à sa démarche, qu'il avait fait un long trajet. Il tenait à le main un vieux bâton. Il était jeune, mais paraissait avoir beaucoup vécu, avoir connu bien des aventures. Il avait sûrement beaucoup souffert, et subi bien des malheurs. Ce n'était pas un mendiant, ni un chanteur, puisqu'il n'avait ni besace ni viole. Ses beaux cheveux descendaient sur ses épaules en boucles opulentes. Sa barbe inculte et exubérante ondulait sur sa large poitrine. Ses yeux étaient vifs, expressifs et intelligents. Était-ce à cause de la tristesse profonde de son visage, ou pour une autre raison; mais toute son apparence, si juvénile cependant, portait l'empreinte de je ne sais quoi de saisissant et de majestueux.

L'inconnu, voyant le vieillard qui pleurait, s'arrêta, et dit en soupirant:

— Des larmes! Quand donc les pleurs cesseront-ils de couler sur la terre? Quand donc mon corps fatigué se reposera-t-il? Et quand donc, ô père, ton ombre cessera-t-elle d'errer pour dormir enfin en paix dans ta demeure éternelle?

Le vieillard, étonné, relève la tête, et regarde attentivement le passant.

— Qui es-tu, dit-il, ô étranger? et pourquoi gémis-tu sur mon infortune?

— Je gémis, parce qu'il n'y a pas, dans le monde, une seule douleur qui ne soit la mienne.

— Et comment cela? Quelle main puissante a donc lié ta destiné à la misère humaine?

— C'est la malédiction que m'a transmise mon père, qui, nuit et jour, me poursuit, me chasse d'un pays à l'autre, et, partout, me fait prendre part aux larmes versées. Écoute, vieillard: cesse de pleurer: raconte-moi ton chagrin. Peut-être pourrai-je t'aider. Je suis un être malheureux, errant et sans asile, car je n'ai pas un lieu où reposer ma tête, mais, sur ma route interminable, j'ai laissé par places, un peu de bonheur derrière moi.

Le patriarche essuya ses larmes, raconta sa peine au nouveau venu, lui parla des brigands, lui dit la lutte inconcevable dont il venait d'être témoin. L'homme écouta attentivement, et dit:

— Donne-moi, pendant quelque temps, l'hospitalité sous ton toit.

Le vieillard le conduisit avec empressement dans sa maison.

De nouveau, des jours et des semaines s'enfuirent. Grâce aux sages conseils de l'inconnu, l'aspect de la patriarcale demeure fut complètement transformé. Il apprit aux bergers à s'opposer à l'attaque des voleurs, à ne pas laisser dérober leur propriété, à ne pas s'incliner devant le mal. Le chef de la famille n'était plus contraire à ces moyens. L'exemple des oiseaux, et les récits de son hôte, l'avaient persuadé.

Chaque matin l'étranger allait, avec les [illegible] de la maison, conduire les bêtes aux pâturages, et, le soir, il les faisait rentrer, sans en avoir perdu aucune. Pas un jour ne passait sans qu'une lutte s'engageât, mais, chaque fois, les pasteurs mettaient en fuite les assaillants.

L'époque de la moisson arriva. Les champs de blé couvraient les flancs de la montagne. Pendant la nuit chacun devait prendre la responsabilité d'un de ces champs, jusqu'à ce que la dernière gerbe fût rentrée dans les granges. Chaque gardien préparait un bûcher près de lui, et au moment du danger, y mettait le feu. Les autres, alors, de toutes parts, accouraient à son secours, et ils chassaient les agresseurs. Ceux-ci étaient déconcertés: cette année-là, ils ne trouvaient pas de quoi vivre.

Maintenant, le bonheur régnait sous le toit familial. Les anciens beaux jours revinrent. Les troupeaux prospérèrent. Les greniers se remplirent comme par le passé. La peur et le désespoir disparurent. La période d'action, de labeur, et de récompense arriva. Les hommes travaillaient, luttaient et se réjouissaient.

(*A suivre.*) (AVETISS AHARONIAN
Les Misérables)

Traduction de ELIAS SARKIS ALTIAR.

LE THÉATRE DE SOCIÉTÉ

dans un

VILLAGE DE LA BANLIEUE PARISIENNE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Dès longtemps les Parisiens ont eu le goût de la campagne, inspiré par leur souci de se délasser et de changer d'air. Au XVIIe siècle la banlieue s'essaye à copier la ville avec ses jardins savants aux quinconces ombreux, ornés de cascades, de grottes, avec tout un aspect factice, aimable, galant, propre aux parties fines et aux surprises dont tous, nobles ou bourgeois, étaient également friands. En sorte qu'on peut le dire : la campagne ornée, decorée, découpée en damiers réguliers, se modela sur la ville. De même qu'aux demeures urbaines, vastes, grandioses, d'aimables amphytrions offraient le régal des ballets, des feux d'artifice, des cadeaux, des ambigus, puis de la comédie, les propriétaires de maisons de campagne ne voulurent pas rester en arrière : le noble, le bourgeois, comme ils y avaient importé le décor, y apportèrent aussi leurs mœurs, leurs habitudes. On y joua la comédie qui, de tous les plaisirs, est un des plus vifs. Se mouvoir sur les tréteaux, parader, faire montre de ses talents, de ses grâces, n'est-ce pas l'art des gens du monde ? Nous l'allons observer spécialement aujourd'hui en ce petit village, cher aux grands et à quelques petits classiques, que fut Auteuil.

Un avocat, devenu acteur, puis auteur, conte de la façon suivante comment la parade passa de la galerie parmi les seigneurs et les princes : « En l'année 1711, écrit Gueullette, M. Chevalier, avocat très illustre dans sa profession, et qui après avoir extrêmement brillé dans le barreau était devenu un des premiers de son ordre pour la consultation, avait un fils qu'il destinait à marcher sur ses traces. Pour lui en rendre la route moins pénible, il avait établi chez lui, deux jours de la semaine, une conférence à laquelle il présidait. Entre cinq ou six jeunes gens, amis de son fils, était M. Aubry, qui dès lors promettait d'être ce que nous l'avons vu depuis, c'est à dire un des plus grands orateurs et des plus célèbres avocats du Parlement. Les regrets de tout Paris qui l'a perdu, en 1739, firent assez connaître son mérite supérieur sans que j'entreprenne de faire ici son éloge. Je dirai seulement que dès ce temps-là il joignait à une extrême facilité de s'énoncer et de dialoguer, une raillerie vive, fine, plaisante et tout à fait comique lorsqu'il était avec des amis.

« M. Dumont, fils du célèbre avocat de ce nom, dont la mémoire sera toujours en vénération dans le parlement, tenait fort bien son coin dans ces conférences. Outre le talent et l'esprit qu'il avait reçus de son père, il avait fait d'excellentes études ; il composait des chansons plaisantes, faisait aisément de jolis vers, et est encore aujourd'hui pour la société un des plus aimables hommes que je connaisse.

« M. Faroard, fils d'un avocat au Conseil, beau-frère du fameux M. Gillet, avocat au parlement, n'était pas le moindre de la société ; d'un esprit égal et toujours riant, d'une humeur extrêmement gaie et facétieuse, il portait sur sa physionomie un caractère de jubilation qu'il inspirait à tous ses camarades. Petit-neveu de MM. Chapelain et Desmarets de Saint Sorlin dont il a été héritier en partie, il fait de la prose et des vers comme ils en ont fait, mais les ouvrages que sa modestie lui a fait supprimer sont fort supérieurs à ceux de ces messieurs, si connus dans la république des lettres. Par quelques tirades de vers qu'il veut bien quelquefois nous réciter, l'on soupçonne qu'un poème dramatique, fruit de sa jeunesse, dont la tendre et malheureuse Didon était l'héroïne, pouvait être infiment au-dessus de *Clovis* et de la *Pucelle*, et deux petits ouvrages de société et de campagne intitulés la *Lanterne Magique* et l'*Amour porte balle*, s'il les donne quelque jour au public, feront connaître que sa prose et ses vers lyriques peuvent, avec beaucoup plus de raison, être intitulés les *Délices de l'esprit* que l'ouvrage de M. Desmarets.

« M. Galard (mort l'un des substituts de M. le procureur général de la Cour des Aides) était un des arcs boutants de la parade.

« Enfin M. Sovonier, qui suivait alors la profession d'avocat, était un jeune homme de beaucoup d'esprit, très facétieux, et copiant en perfection ceux qu'il voulait contrefaire, et principalement le sieur Quinville, qui sur la galerie de la foire jouait les rôles du maître et du vieillard. »

Après trois heures de conférence sérieuse et instructive — la Conférence des avocats ne se doute guère que la parade est si proche de ses débuts — les jeunes adversaires, fraternellement unis, passaient dans l'appartement de M. Chevalier et de ses filles pour se livrer à tous les jeux innocents qui convenaient à leur âge, tels que le gage touché, les proverbes, le roman, etc. Ils avaient enfin épuisé toutes sortes de divertissements lorsque, étant allés tous ensemble à la foire Saint-Laurent et y ayant été par hasard spectateurs de la parade du *Chapeau de Fortunatus*, ils se proposèrent de l'exécuter le lendemain. Pour cet effet, s'étant munis de quelques déguisements convenables, ils redisent la pièce avec

un tel brio que ce leur fut un vrai succès. Depuis lors, chaque fois que le bon M. Chevalier ne les retenait pas pour un débat, ils couraient vite à la foire, écoutaient trois ou quatre farces, qu'ils donnaient le lendemain à l'impromptu. Tant et si bien il en alla que l'on termina l'année après avoir représenté trois petits actes de scène italienne, trois parades des plus folles, pour se hausser enfin jusqu'à la grande comédie, jusqu'au *Joueur* de Regnard, qui en marque le début en France.

Or, poursuit Gueullette : « J'étais lié d'étroite amitié avec tous les acteurs que je viens de nommer. Quelques années avant les conférences tenues chez M. Chevalier, M. Dumont, un de ses frères cadets et moi, le premier sous l'habit de Scaramouche, le second sous la figure de Pierrot, et moi sous le masque d'Arlequin, nous avions formé une société fort agréable de gens de notre âge, après avoir fait construire un théâtre très galant à Auteuil dans la maison du sieur Favier, maître à danser du roi, laquelle était contiguë à celle de M. Dumont le père (1). Nous y avions joué à l'impromptu les scènes les plus comiques et les plus brillantes de l'ancien théâtre italien. Il n'y en avait que sept ou huit étudiées ou jouées servilement par rapport à de jeunes demoiselles qui faisaient les rôles de Colombine, de Marinette et d'Isabelle, et à celui de Mezelin, représenté par le sieur Deschamps, depuis auteur de la tragédie de *Caton*, qui ne se sentait pas de disposition alors à jouer sans préparation. Nous dansions entre tous les actes des ballets composés par le sieur Favier père, dont le fils, l'un de nos acteurs, et qui est aujourd'hui maître et ordonnateur des ballets du roi de Pologne, exécutait les principales entrées, et nous donnâmes huit représentations qui durèrent pendant les vacations de cette année.

« Nos divertissements d'Auteuil, toujours nouveaux et variés par les danses et les couplets de chansons composés par MM. Dumont et Deschamps sur tout ce qui se passait à Auteuil et dans les villages voisins, nous attirèrent, outre nos amis priés, un concours étonnant de spectateurs du premier rang. Comme nous n'ouvrions la scène qu'à 11 heures du soir, quantités de seigneurs et de dames partaient en poste de Versailles, après le souper du roi, pour venir prendre part à nos plaisirs et à nos spectacles. Nous donnions le bal ensuite : cela formait des nuits blanches dont on paraissait content, et nos amusements produisirent à *Lagrande*, alors la plus fameuse hôtellerie d'Auteuil, plus de deux cents pistoles. Ce n'est point gasconnade; elle-même nous en assura, et cela est croyable quand on fera attention que presque tous les spectateurs y soupaient, s'y masquaient, et y passaient le reste de la nuit qu'ils n'employaient pas à danser.

« Ce fut à l'occasion de ces pièces italiennes que M. Dumont le fils ménagea de disposer un canevas de trois petits actes pour lui, son frère et moi. Tout y était extrêmement vif, comique et nouveau pour la compagnie qui était ce jour-là très brillante chez M. Chevalier. L'on en parut aussi content que des trois parades qui furent fort bouffonnes, et de la représentation du *Joueur* que je possédais entièrement de mémoire, et dans lequel je jouai sans répétition le rôle du père au défaut de celui qui devait le faire, et qui se trouva incommodé quelques heures auparavant.

« Dès ce moment on me crut capable de figurer avec ces messieurs en cas de besoin, et à l'exception du personnage de *Gille*, on jugea que je pouvais doubler tous les autres.

« C'est aussi que je dois faire connaître quel rôle chacun de nous exécutait : celui de Gille était joué, et l'est encore quelquefois par M. Faroard, et l'on peut dire qu'il le rend d'une manière très naturelle, très comique et des plus originales.

« MM. Aubry et Galard représentaient avec tout l'esprit imaginable, et d'une manière facétieuse, les valets camarades de Gille ou les filous qui, par quelque tour d'adresse, lui escamotent toujours une bourse, un panier de gibier, ou quelque bouteille de vin précieux dont il a été chargé par son maître.

« M. Dumont doublait les rôles ou, déguisé ridiculement en femme, il était Isabelle, Mlle Ampouïsse, ou Gillette, femme de Gille.

« Pour M. Fournier, il copiait si parfaitement le nommé Quinville, acteur forain qui faisait le maître, que l'on s'y était mépris. Il accompagnait son jeu d'un comique charmant et naturel, de rodomontades excellentes et dans le besoin il grimaçait si singulièrement !

« Voilà les cinq acteurs illustres que l'on pouvait avec justice appeler en France les pères de la parade, et qui nombre de fois ont représenté, toujours à l'impromptu et plus pour leur plaisir que pour celui du spectateur, les farces du *Comte de Fortunatus*, du *Comte de Regniabale* ou du *Mort sur le banc*, de la *Querelle de Gille et de Gillette* ou de *Tu feras le ménage*, des *Valets hors de condition*, de la *Conspira-*

(1) Il s'agit de Jean Favier, officier du roi et de Madame la Dauphine, qui était décédé en septembre 1728 (Arch. Nat., S. 1677), dont le fils portant aussi le prénom de Jean, était maître des ballets du roi de Pologne, et vendait une maison ouvrant sur la grande route du village d'Auteuil (S. 1680). M. Chevalier possédait une propriété de campagne presque vis-à-vis la Croix Boisselière de l'esplanade de la Fontaine, à côté des héritiers de Dancourt, à l'endroit à peu près où la rue Michel-Ange débouche sur la rue d'Auteuil (ZZ 29, acte du 30 octobre 1741). Dumont l'avocat et Françoise de la Marre vendaient leur propriété, le 27 août 1712. Nous trouvons à côté d'eux Jean-Louis et Hugues Chapelain (S. 1679). Faroard, dont il a été question, était le petit-fils de Louis Faroard, époux de Catherine Chapelain, sœur de Jean Chapelain.

tion, du *Docteur en tête*, du *Cartel de Guillot*, de la *Pomme de Turquie*, de *Gille garçon tailleur*, de *Gille barbier*, de la *Bouteille au derrière*, des *Métiers*, des *Braves d'Ostende*, de la *Tarentule*, *A laver la tête d'un âne* (1)».

Du modeste et sage théâtre de chez Favier, poussons un peu plus loin, du côté de la villa Montmorency Cette ancienne et belle propriété de la famille de Boufflers recélait une petite scène où les jeunes princes de sang royal s'exerçaient devant un public de courtisans triés sur le volet à faire figure dans le monde.

Dans quelques maisons appartenant à des familles de condition se dressaient aussi des tréteaux sur lesquels des amateurs trompaient la longueur d'une villégiature trop paisible.

Tout à côté de la maison de Favier allait surgir un théâtre dont il reste quelques débris. Il fait suite à un jardin qui, jusqu'à ces derniers temps, avait conservé son ordonnance de Le Nôtre, ses grands vases, dont certains auraient été décorés par Coustou. L'hôtel à l'élégante architecture qui, sur la rue d'Auteuil, porte le numéro 45, avait appartenu à Dumont; il devint ensuite la propriété de Mlle Antier, l'actrice réputée pour ses bons mots, puis fut habité par les demoiselles si connues, trop connues, que furent Marie et Geneviève Rinteau, dites de Verrière, desquelles l'aînée, engagée dans la troupe de Favart, devint la maîtresse du maréchal de Saxe : Aurore de Saxe, leur fille, sera la grand'mère de George Sand. De la Live d'Epinay fut aussi son protecteur. Il achetait cette propriété, en 1755, sous le nom de Geneviève Rinteau, qui devait l'augmenter des deux corps de logis que nous voyons.

Le théâtre édifié au bout du jardin allait connaître de brillants succès (2). La première pièce qui y fut donnée, et avec éclat, fut la *Partie de chasse de Henri-Quatre*. Collé en était l'auteur : le duc d'Orléans l'avait accueillie sur la scène de sa maison de campagne, à Bagnolet, et y tenait le rôle de Michaud. C'était l'époque — sentimentale, sous son apparent scepticisme — où se créait la légende du bon roi. La représentation de la pièce étant interdite sur les théâtres publics, les demoiselles de Verrière décidèrent d'en donner une à Auteuil : le rôle du roi y devait être tenu par le président de Salaberry, vivante image du Béarnais au dire des contemporains. Le public de la première fut enthousiaste à ce point qu'il fallut une seconde représentation, suivie de plusieurs autres.

Le barreau, nous l'avons vu, avait fourni quelques auteurs à la parade. N'est-ce point naturel et, sans en médire, les avocats ne doivent-ils pas être des acteurs? Au XVIIIe siècle il fut sur le point de donner un nouveau Racine au théâtre qui, au siècle précédent, avait reçu de lui un Corneille ? Grimm saluait, comme continuateur du grand poète Charles-Pierre Colardeau, lequel ayant tiré sa révérence à dame Justice, venait de débuter brillamment par quelques pièces de vers, par ses tragédies *Astarté* et *Calixte*. Cet homme d'apparencé chétive, fluet, peu élégant, présenté chez les demoiselles de Verrière, y tiendra vite figure de personnage. Songez donc! Avoir sous la main un poète, un vrai poète, qui vous peut mettre en scène une pièce, en diriger l'exécution, écrire, en se jouant, des petits vers aimables, galants, pour saluer le personnage important qui vous honore de sa présence, n'était-ce point là trop bonne fortune pour la négliger? Rôle d'autant plus séduisant que le cœur de Marie de Verrière, impatient de consolation, était vacant, M. de la Live d'Epinay qui y avait trouvé le placement de fonds plus considérables que ne le comportait sa fortune, étant ruiné, était rayé de la liste des fermiers généraux !

Avec des vues bien diverses, Colardeau se prête aux desseins qu'on pouvait former à son sujet. Le 21 mars 1762 les « Mémoires de Bachaumont » mentionnent ainsi ses débuts: « M. Colardeau chausse le brodequin aujourd'hui; il a fait une petite pièce en deux actes, intitulée *Camille et Constance*. Ce drame a été représenté à Auteuil, chez les demoiselles Verrière; il est tiré de la *Courtisane amoureuse*, conte de la Fontaine. On sent tout le sel que devait avoir cette pièce en pareil lieu. L'auteur veut la resserrer en un acte, et nous en régaler aux Français. » Tel fut le succès de la pièce qu'elle était reprise sous le titre primitif. A la date du 27 avril 1763 Bachaumont écrit : « Les demoiselles Verrière, les Aspasies du siècle, se distinguent par des spectacles agréables qu'elles donnent chez elles ; elles y jouent avec le plus grand succès; elles ont deux théâtres fort ornés et très fameux pour des particuliers, à la ville et à la campagne. M. Colardeau, jeune poète, a consacré ses talents en l'honneur de ces deux divinités. On y joue, entre autres nouveautés de cet auteur, la *Courtisane amoureuse*, drame en deux actes en vers, mêlé d'ariettes, qu'il a fait en faveur faveur de l'aînée, vivement éprise de cet auteur. » Colardeau était le familier de la maison d'Auteuil; il organisait les représentations, les promenades, tout ce qu'on désirait. Dans sa fidélité d'amoureux, il accompagnait ces demoiselles aux offices de la

(1) Bibliothèque de l'Arsenal mss. 3449, p. 44.

(2) Ad. Jullien. *Le Théâtre des demoiselles Verrières*. Paris, A. Detaille, 1873, in 8°. G. Maugras. *Les demoiselles de Verrières*. Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12. C'est à tort qu'on a pris l'habitude d'écrire ce nom avec l's finale qu'il n'a pas dans les actes publics. Voir notamment la vente du 27 avril 1787. (Arch. Nat., S. 1861, f° 211).

paroisse, où, comme de juste et par bon ton, elles avaient droit de banc, mais sa pensée était bien distraite, car, écrit-il :

> J'accompagne à la messe, et j'y rime tout bas
> Du saint du jour le roman ou la vie.

Le 27 avril 1767, Geneviève Claude Rainteau de Verrière vendait sa maison d'Auteuil, avec les meubles, vases et tableaux, à Nicolas-Aleph-Félicité, comte de Rouault (trop souvent appelé Rohaut), un maître de camp de cavalerie, époux de Justine-Josèphe Boucaut, veuve de Brou, intendant de Rouen. Le comte et la comtesse de Rouault aimaient aussi à donner la comédie, et une fois notamment l'auteur fut un avocat. Ne nous étonnons pas : avocats, procureurs, hommes de loi, fréquentaient fort en ce village d'Auteuil, et durant les mois d'été, on les trouvait nombreux à la promenade parisienne du Moulin de Javel, escortant galamment les jeunes beautés en l'absence des grands seigneurs.

Voici que qu'on peut lire dans la Gazette de Bachaumont à la date du 18 juillet 1769 : « (Le sieur Jean-Baptiste Legouvé, avocat célèbre, avait composé dans sa jeunesse une tragédie chrétienne intitulée *Aurélie*; elle fut présentée alors aux comédiens qui la reçurent, mais firent, suivant leur usage, languir l'auteur au désespoir. Dans cette intervalle, il déploya ses talents pour le barreau, se livra à des occupations plus sérieuses. Encouragé par ses succès dans cette carrière, il ne voulut point essuyer le danger d'une chute à la Comédie, et retira sa pièce. La tendresse paternelle s'est réveillée depuis quelque temps, et mettant de côté toutes ses affaires, il s'est uniquement occupé de cette production, et a voulu la faire jouer sur un théâtre de société. Il a choisi celui de M. le comte de Rohault à Auteuil, qui est un magnifique théâtre particulier; il a fait exécuter sa pièce en ce lieu, hier jeudi, et y a joué lui-même un rôle. Quoique ce ne fût pas un jour férié, beaucoup de ses confrères, et même des graves magistrats, se sont rendus à la représentation, ce qui a jeté un grand vide au Palais. L'auteur n'a pas eu la gloire qu'il espérait, on a trouvé sa tragédie très médiocre et son jeu détestable; ses vrais amis lui ont conseillé de faire des plaidoyers préférablement à des pièces de théâtre et de s'en tenir à ses rôles de barreau. »

Si on jouait la comédie à Auteuil, le village prêtait son nom à des pièces : le *Bal d'Auteuil* de Boindin (1702), la *Fête d'Auteuil* ou la *Fausse méprise* de Boissy (1742); Guyot de Merville faisait représenter, le 13 août 1738, par les comédiens du Théâtre Français, le *Consentement forcé*, dont l'action se passe à Auteuil. Enfin, dans les dernières années du XVIIIe siècle, les Parisiens en villégiature pouvaient pousser jusqu'au Ranelagh, où la troupe des Petits Comédiens du Bois de Boulogne leur offrait un spectacle varié.

Comme l'écrivait Du Mersan, dans son *Epître à Passy* :

> Au Ranelagh on change de folie,
> Et Terpsychore y fait place à Thalie.
> Là, s'essayant dans un art enchanteur,
> Vient s'exercer le timide amateur,
> Et débuter, en tremblant, mainte actrice,
> Qui prend le ton et l'air de la coulisse,
> Et qui bientôt peut-être brillera
> Au Vaudeville ou bien à l'Opéra.

LOUIS BATCAVE.

LE ROMAN D'UN JACOBIN SENTIMENTAL

Il y avait une fois une jeune femme malheureuse et un jeune homme au cœur sensible... Mais ceci n'est pas un conte de fée; c'est une histoire très authentique. Elle s'est passée dans la ville de Chartres, en Beauce, vers la fin du XVIIIe siècle. Plus exactement, ce roman d'amour, commencé dans les dernières années de Louis XV, se poursuivit jusqu'au temps de Louis Philippe, et le sentiment qui le fit naître, éclos dans la capitale beauceronne, connut tour à tour les calmes soirées de la ville provinciale, les jours agités du Paris révolutionnaire, et finalement, après plus d'un demi-siècle, le dénouement par la mort, en pays étranger. Les deux héros du reste appartiennent en quelque mesure à l'histoire. Ce sont Marie Desgraviers, la demi-sœur du général Marceau, et Antoine-François Sergent, le graveur, Conventionnel.

En 1766, Sergent était un adolescent timide, mais sentimental comme il sied à l'âge de quinze ans (il était né en 1751), et comme il était tout indiqué au temps de Rousseau, de Diderot et de Greuze. Or, presque tous les jours, de la chambre d'un de ses amis, il voyait, il contemplait, faut-il dire, assise à sa fenêtre, brodant ou cousant, une jeune fille « encore presque enfant par son âge, mais déjà femme par l'épanouissement de sa beauté », comme le dit avec une solennelle bonhomie le consciencieux Noël Parfait. C'était Marie Desgraviers. Il n'en fallut pas davantage. Pendant deux ans le discret amoureux savoura son bonheur secret, uniquement fait de contemplation, car la jeune personne ne s'apercevait de rien; d'ailleurs Sergent, d'une famille plus modeste, n'eût pas osé avouer son amour, et enfin,

en deux ans, il n'avait pu lui parler que deux ou trois fois.

Mais s'il parlait peu, combien il regardait! Aussi ses yeux s'emplissaient de la forme, de toutes les formes, pourrait-on presque dire, de la jeune fille Il nous a laissé, en un livre devenu à peu près introuvable, et que d'ailleurs il ne destinait pas au commerce, les confidences charmantes, indiscrètes, et assez ridicules de son amour, écrites dans sa vieillesse, pour ses amis. C'est le *Fragment de mon Album et Nigrum.* Nul amoureux n'a, avec plus de candeur indécente, révélé à autrui celle qu'il aimait : « Emira (c'est le prénom, anagramme du véritable, que devait prendre Marie Desgraviers pendant la Révolution) d'une taille un peu au-dessous de la moyenne était bien proportionnée; sa tête placée avec grâce sur des épaules qui annonçaient un beau buste, dominait une gorge qui pouvait paraître peut-être un peu forte, mais qui rachetait ce léger défaut par ses formes, autant qu'on pouvait les soupçonner, car elle était soigneuse à les couvrir. Une large poitrine arrondie soutenait deux demi-globes tellement séparés qu'on lui disait que par modestie elle voulait les cacher sous ses bras. » Et il ajoute en note : « O destinée ! mes lèvres ont pu, sans crime, sans faire rougir celle que j'aimais, imprimer plus tard de tendres baisers sur ce sein qu'on voyait repousser le vêtement qui le tenait doucement enfermé ». Nous sommes en pleine vertu. Cela n'empêche pas du reste la description de continuer : « Son dos, parfaitement modelé, s'agençait gracieusement avec ses reins bien équilibrés. Un embonpoint modéré, et des muscles forts ont soutenu jusqu'à ses derniers moments ce corps si bien constitué... » La citation se prolongerait longtemps si nous voulions savoir en détail comment étaient les les bras d'Emira, ses mains dont il se servit souvent comme modèles dans ses dessins, ses pieds dont les doigts étaient « obtus », son visage « plus rond qu'ovale », ses yeux « l'ornement le plus remarquable » de sa figure, et sa bouche qui « appelait les baisers », comme celle de Gabrielle d'Estrées au dire de Zamet. Ce détail d'érudition galante nous est donné par Sergent. Je ne dis rien des cils, des cheveux, du nez et de ses autres charmes; mais lui nous en parle. Toutefois il ne faudrait pas commettre une erreur de date qui tournerait à la confusion d'Emira. Cette description ne fut faite que lorsque l'amoureux fût devenu le mari. Il avait donc le droit de regarder. Il apparaît qu'il en usa. Il nous avertit du reste — est-ce une confidence de sa femme? — qu'Emira jeune fille correspondait à ce portrait. Mais pour ce qui concerne ce temps nous pouvons être rassurés. « A cette époque, s'écrie-t-il, Emira, je ne connaissais pas d'autre bonheur que de te voir tous les jours. C'est ainsi que j'ai vu ta jeunesse s'avancer dans la carrière de ta vie, sans aucune idée ni pressentiment de l'avenir; je te voyais, c'était là tout. « Nous sommes en plein amour platonique.

Cependant, durant quelques années, Sergent va habiter Paris où, dans l'atelier d'Augustin de Saint-Aubin, il étudie, avec succès, l'art de graver en couleurs des scènes galantes. Son amour semble s'endormir. Sommeil trompeur, car il lui suffit de revenir à Chartres et de revoir Emira pour s'engager de plus belle dans la grande passion; grande mais toujours vertueuse. N'oublions pas que *Le Père de Famille* de Diderot vient de paraître, et rappelons-nous les étranges propos qu'y échangent les amoureux de vingt ans. D'ailleurs la situation se complique. La jeune fille est mariée. Mariée! L'amant platonique s'en consolerait, d'autant que cela ne le changerait guère du rôle d'amoureux transi qu'il a tenu jusqu'à ce moment. Mais elle est mal mariée, et voilà ce qui apitoie Sergent, ce qui, pour parler à peu près en son style, va rallumer bien des feux en son cœur.

Parmi les nombreux soupirants que la jolie fille avait séduits, l'un deux, Champion de Cernel, procureur en la ville même, avait été agréé. Le choix paraissait flatteur, et le père n'était pas fâché de se débarrasser de sa fille. Celle-ci dut céder, après avoir fait connaître son peu de goût pour le fiancé proposé. « Elle fut mariée avant sa quinzième année à un homme qu'elle refusait, à qui elle avait déclaré qu'elle ne pourrait l'aimer, et qui persista malheureusement. Cet homme, plus âgé qu'elle de dix ans, était sans esprit, sans culture, incapable de guider, de former une jeune épouse ». A peine marié, il s'amusait à faire rougir sa femme en tenant des propos de corps de garde; puis vinrent des épithètes grossières qu'il lançait avec violence. Sergent, d'une plume pleine de retenue, se contente d'écrire la première et la dernière lettre. Cela vaut mieux. Il y eut souvent des larmes. Il semble même qu'une chose bien grave se passa, dès le début, entre les deux époux. Une scène violente eut lieu entre de Cernel et sa femme dès la troisième nuit de son mariage. Emira se réfugia le lendemain chez son père. Pour en savoir plus long, écoutons Sergent lui-même, qu'une tante avait assez étrangement pris pour confident, et qui va trouver dans la périphrase la plus amusante — pour nous, — l'art de nous laisser tout deviner sans rien nous raconter. « Et ce brutal mari, nous dit-il, eut la preuve que sa jeune épouse n'avait point flétri le bouquet virginal qu'il eut tant de peine à remplacer par les roses de l'hymen ». Pourtant de Cernel, paraît-il, avait laissé entendre « pour hâter l'union », que celle-ci était devenue, pour cause,

indispensable. La pudeur d'Emira n'avait d'ailleurs pas attendu longtemps avant d'être mise à l'épreuve. Sa mère, qui était fort jolie et aussi légère, appréciait les belles formes. Non seulement elle montrait les siennes, mais encore elle faisait à peu près, du moins en partie, les honneurs de celles de sa fille. Dès que celle-ci fut devenue une grande fillette : « ta gorge sera superbe, petite, lui disait-elle souvent; aies en bien soin », et elle la lui couvrait de baisers. Parfois même elle entr'ouvrait le corsage de la jeune fille devant les amis de la maison. « Voyez quelle belle gorge aura la petite », ajoutait-elle. Et Emira, comme il sied « pleurait de honte », car elle restait un personnage à la Greuze, Lorsqu'elle se maria en effet elle n'avait lu « d'autres romans que Clarisse, Paméla et Grandisson ». Et nous savons ce qu'était son mari.

C'est à ce moment que Sergent revient de Paris. Il est mis en rapport, par des amis communs, avec la jeune femme, et — nous devions presque nous y attendre — Champion de Cernel en fait son ami intime. Ce qui est plus inattendu, c'est qu'il n'en profita pas au sens auquel nous pensons volontiers. Il se fit le Mentor de la jeune femme. Celle-ci, jolie et malheureuse en ménage, était fort courtisée. Certes elle résistait, mais à deux on est plus sûr de vaincre. « Mon amitié, dit Sergent, l'aida à se défendre de la séduction. » Il fut même obligé de lutter avec énergie et habileté pour l'aider à se laver des calomnies d'une « infâme » cousine. C'était son guide et son soutien. « Ennobli, nous dit-il dans une phrase assez compliquée, par la confiance d'Emira, jeune et guidée par son cœur et sa raison précoce plus que par l'expérience et la prudence qu'elle eût dû trouver dans un mari, je la préservai par mes conseils, je dirai presque par une surveillance que m'inspirait l'espèce d'amour qu'elle m'inspirait, de se livrer à des entretiens sur cette passion », car c'est toujours dangereux, ajoute-t-il, pour les jeunes femmes. Mais le Mentor ne va pas tarder à laisser définitivement son cœur dans cette aventure. Ce furent des leçons de dessin qui achevèrent les ravages commencés. On ne se douterait pas des attraits qu'elles présentent et des dangers auxquels elles exposent les jeunes gens. Et pourtant « il n'est pas de position plus délicate et plus heureuse que celle d'un maître de dessin près d'une femme. L'amour se place presque toujours en tiers... Que de moments heureux qui ne sont pas sans danger! Aussi dirai-je aux parents : assurez-vous bien des principes et des mœurs du maître de dessin à qui vous confiez votre fille... » Suit une analyse charmante et fine des impressions réciproques de l'élève et du maître. La note sensuelle qui ne fut jamais absente au XVIIIe siècle, même au XVIIIe siècle vertueux, s'y retrouve. Figurez-vous, par exemple, la jeune fille assise, et son maître debout derrière elle pour suivre son travail. L'élève est un peu émue et sa respiration soulève sa gorge. Une guimpe de dentelle ou un léger fichu recouvre celle-ci, mais ce timide vêtement bâille parfois et s'entr'ouvre. Placé comme il l'est, le maître laisse son regard glisser le long de cette gorge et se perdre dans l'ombre mystérieuse. A ce moment il saisit la main de la jeune fille pour corriger un défaut, et la petite main tremble dans la grande, ou bien la grande sur la petite. Nous pouvons, à notre gré, arrêter ici ou continuer la scène muette. Heureusement Sergent, plus vertueux peut-être que la moyenne des professeurs de dessin ou des simples mortels, restait maître de lui. Il n'est d'ailleurs pas peu fier de sa victoire : « Est-il possible, dit-il, à un homme d'échapper à un tel enchantement? Ah! rendez justice à sa délicatesse, à son honneur, s'il a su résister au désir de couvrir ce front, ces yeux, cette bouche qui sont sous ses lèvres, de baisers brûlants... jamais... et j'ai été cet homme-là! » Tel était le professeur de dessin, exceptionnel, que Champion de Cernel avait eu l'idée de donner à sa femme. L'un et l'autre avaient vingt ans environ, lors des premières leçons; celles-ci durèrent dix ans.

Enfin Emira quitta, un jour, en 1782, le domicile conjugal. Inutile de dire qu'elle le quitta seule. Le vertueux Sergent demeura encore trois ans à Chartres, travaillant à son état de graveur-dessinateur. Paris ne tarda pas à l'attirer. Faut-il dire que Mme de Cernel s'était retirée dans un couvent non loin de cette ville ? Enfin le voilà fixé lui-même à Paris en 1785, et il décide son amie à venir y demeurer, dans un autre couvent du reste. Les relations recommencent, et l'ancienne élève de dessin devient élève de gravure. D'autant qu'il fallait maintenant travailler pour vivre. Sergent obtint pour la jeune artiste une part de collaboration dans les collections d'estampes en couleurs dont plusieurs éditeurs, les Blin, les Levachez, les Campion, lui demandent de graver la majorité des pièces. Si l'on ne peut dire que l'élève montra un grand talent et une grande originalité, l'on doit reconnaître qu'elle fut habile à s'assimiler le métier et prompte à saisir le tour de main de son maître.

C'est à ce moment que la Révolution éclate. En continuant ses travaux d'artiste, qui lui réservent une place assez importante dans l'histoire de la gravure en couleurs, Sergent fréquente les assemblées politiques, il se fait affilier aux clubs, il occupe bientôt des fonctions municipales, et enfin, élu député à la Convention, il siège avec les Jacobins, et vote, lui, le sentimental que nous connaissons, la mort de Louis XVI. Parmi ses nombreuses réformes, la Ré-

volution avait institué le divorce. Nos deux amoureux allaient donc pouvoir s'unir. Mais Emira ne voulut pas profiter de cette facilité donnée par la loi. Sergent redoubla d'activité politique. Sans s'y être spécialisé, il s'occupa surtout de questions d'art, faisant voter des mesures de protection en faveur des monuments, organisant avec un grand sens artistique la vente des objets d'art, devenus biens nationaux, dessinant des projets de grandes cérémonies destinées à frapper l'imagination des foules, inspectant églises, châteaux, musées. Mais il a laissé son souvenir attaché à deux œuvres de première importance. C'est grâce à son intervention courageuse et intelligente que les admirables statues de la cathédrale de Chartres, déjà vendues pour être brisées, furent sauvées, et c'est grâce à son activité que le musée du Louvre dont la création, adoptée en principe, était toujours reculée, fut enfin réalisée. Son rôle politique lui avait toutefois attiré des ennemis; son nom avait même paru au bas d'affiches compromettantes, notamment dans la circulaire du 3 septembre 1792, qui justifiait les massacres de septembre. Il semble pourtant que Marat, qui en fut le rédacteur, se soit servi du nom de Sergent sans l'autorisation de celui-ci avec qui il était en mauvais termes. Toujours est-il qu'après Thermidor, Sergent se sent suspect, et que bientôt, le 13 prairial an III, il est l'objet d'un décret d'arrestation. Il quitte secrètement Paris. Ses malheurs commencent, car, après un retour en France, qui l'y fit séjourner cinq ans, banni en 1803 par mesure de sûreté générale, il devait rester en exil (exil volontaire vers la fin) jusqu'à sa mort, en 1847. Émira sentit qu'elle devait une consolation au vaincu de la politique. Presque aussitôt après la fuite de Sergent, elle quittait elle-même Paris, le rejoignait sur le chemin de la Suisse et l'épousait. C'était en 1795 ; ils étaient quadragénaires l'un et l'autre.

Désormais, comme les peuples heureux, ils n'ont plus d'histoire. Leur mariage en fait un couple parfait. Sergent est si bien adopté par la famille de sa femme, surtout par le grand homme de la famille, par le général Marceau que, à la prière de celui-ci, il ajoute ce nom illustre au sien propre. « Mon ami, lui dit un jour, à Trèves, en cette même année 1795 le jeune général, vous que j'aime et respecte comme un père, vous qui m'avez conservé la vie dans ma carrière militaire..., vous qui avez fait toujours le bonheur de ma bien-aimée sœur, ne me refusez pas ce que j'ai à vous demander ; ne m'oubliez jamais... Pour que je sois toujours présent à votre cœur, à votre pensée, ajoutez à votre nom celui de votre jeune ami, celui de votre épouse. Chaque fois que vous les écrirez tous deux, je serai rappelé à votre cœur, cette idée me sera agréable au milieu des dangers. » C'est ainsi que le mari d'Emira s'appela désormais Sergent-Marceau.

Plus de quarante ans devaient passer avant que la mort séparât ce couple si tardivement mais si solidement uni. Dans ses diverses résidences italiennes, à Milan, à Vérone, à Padoue, à Venise, à Brescia, à Nice, Sergent continua à aimer et à admirer sa compagne. Emira continua à se montrer digne de ces sentiments d'amour et d'admiration en soignant sa beauté, surtout ses dents et sa gorge, « celle-ci pour n'en altérer ni la position ni les formes »; en conservant le goût pur, car « elle ne suivait les modes qu'autant qu'elles n'avaient rien de ridicule ni d'indécent »; en demeurant fidèle à la vertu, car il faut dire « pour l'honneur de ses principes de morale et de décence qu'elle n'a jamais valsé »; en un mot, en comblant de délices — sans compter qu'elle donnait des leçons pour augmenter les ressources du ménage —, son vieil amoureux de mari. C'est la vieillesse de Philémon et Baucis. Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir qu'une des dernières œuvres de Sergent, une lithographie, représente celui-ci dans le cimetière de Nice portant une couronne sur la tombe d'Emira, au-dessus de laquelle il a rédigé l'inscription suivante: *L'Eternité nous réunira*. Ce dessin illustre bien la déclaration finale de l'*Album*, cet *Hommage de l'Amour à la Vertu, par un époux*, où il nous fait cette confidence: « J'ai été tous les jours heureux par sa tendresse et ses vertus. »

Nous ne pouvons qu'enregistrer ce satisfecit conjugal. Il porte bien la marque de son temps et, sans que son auteur y ait songé, il peut, dans une certaine mesure, servir de contribution modeste mais savoureuse à la psychologie de la génération qui a fait la Révolution.

ALPHONSE ROUX.

AUTOUR DES SOURCES

Nos ancêtres eurent, jusqu'à la fin du XVIe siècle, une aversion marquée pour l'eau sous toutes ses formes. Volontiers, ils employaient dans leur thérapeutique, soit la « crapaudine » (mélange de cire et de venin de crapaud), soit la « potion d'hirondelles composée » (prenez 20 hirondelles, ouvrez-les toutes vives, joignez une poignée de mélisse, une chopine de vin blanc « deux onces de crâne humain non inhumé provenant d'un homme mort de mort violente », une once de gui de chêne, et agitez avant de vous en servir), soit « le baume de chien » (mé

lange de lavande, de laurier, de vers de terre lavés dans du vin blanc et du bouillon de petits chiens âgés de huits jours), mais ils n'y admettaient pas les bains, et nul, à moins d'être fol, ne se fût avisé de soutenir qu'un demi-verre d'eau chaude peut être, parfois, plus curatif qu'un rouge-bords.

Les sources thermales autour desquelles, jadis, tant de belles dames gallo-romaines avaient flirté, ne donnaient rendez-vous qu'au vil bétail pendant le jour et aux animaux sauvages pendant la nuit. Il fallut, pour réhabiliter leur prestige disparu, que Henri IV leur nommât un surintendant. Les lettres patentes qui créèrent cette surintendance font époque dans nos fastes médicaux, et l'exposé des motifs — comme nous disons — qui les précède, est digne qu'on en rappelle quelques passages :

« Entre plusieurs grâces et bénédictions dont il a pleu à Dieu de favoriser nostre roiaulme par sur tous les aultres, écrit S. M., celle qui regarde les restablissement et conservation de la santé des peuples, ainsy que font les bains, fontaines minéralles, dont il abonde, est l'une des principales que nous avons d'aultant plus en grande recommandation qu'elle est famillière et communiquable à tous nos subjets... »

Des intendants, nommés par le surintendant, avaient charge de visiter les sources, de les analyser, de « faire des traictés pour les divulguer afin que chacung s'en puisse servir », de veiller à l'exécution des travaux de canalisation, de construction d'hôpitaux et autres bâtiments nécessaires « pour ceulx qui y cherchent guarison ».

Le Béarnais était logique avec lui-même : ne faut-il pas avoir bon appétit pour manger la poule au pot? et y a-t-il bon appétit sans bon estomac?

L'ordonnance de 1605 eut un plein succès, et les sources thermales, notamment celles de Vichy, furent promptement à la mode. Elles figurèrent bientôt dans les programmes du snobisme contemporain ; en sorte que malades et non malades, les uns pour se soigner, les autres pour se montrer, renouèrent la vieille tradition du temps des Césars.

Les piscines de la « maison du Roy » et les divers crus bicarbonatés que nous étiquetons aujourd'hui « Grande Grille, Célestin », etc., attiraient déjà beaucoup de monde à Vichy, quand la délégation des grands jours d'Auvergne résolut en masse d'y faire une cure rendue fort opportune après les fatigues d'une tournée où les audiences avaient succédé aux audiences et les banquets aux banquets. Fléchier accompagnait le redoutable tribunal en qualité de précepteur des enfants de M. Caumartin, l'un de ses membres les plus éminents.

Il a laissé, concernant son séjour d'un mois — car il prolongea la cure — aux bords de l'Allier, des notes piquantes et malicieuses.

Voici Mesdemoiselles de Chaume, de Saint-Martin, de la Grange du Bar, à qui leur foie avait joué le vilain tour de les rendre « seiches, exténuées et comme en chartre », et qui, ayant bu, redeviennent, au bout de trois semaines, fraîches, gaies, sémillantes, traînant derrière leurs chars, une élégante cohorte d'adorateurs. Voici un couple de bourgeois enthousiastes : le couple Mareschal. Non seulement Mme Mareschal est guérie, mais son époux, assure qu'elle se dispose à lui « donner lignée », et qu'ainsi, par la vertu animale des puits de jouvence, d'infinies générations de Mareschal cheminéront à travers les siècles.

Voici surtout Mlle de Combes. Elle est arrivée très souffrante ; mais son cœur est encore plus malade que son épigastre.

Et Fléchier conte l'aventure.

Assez jolie, quoique un peu montée en graisse — elle avait vingt-quatre ans, et bien près de vingt-cinq, — Mlle de Combes appartenait à une bonne famille de robes. Ayant eu occasion de danser plusieurs fois pendant l'hiver avec un jeune homme élégant et bien fait, nommé Fayet, elle s'éprit de lui : passion folle et sage en même temps, car M. Fayet était riche, très répandu dans les meilleures compagnies, occupait un emploi financier important, et synthétisait la plupart des avantages matrimoniaux qui, au regard d'une fille de médiocre fortune, constituent le parti excellent, voire brillant. Néanmoins, et contre toute attente raisonnable, lorsque Fayet présenta sa requête nuptiale, M. et Mme de Combes la déclinèrent nettement, soit qu'ils eussent d'autres vues pour leur fille et peut-être fussent liés déjà par d'autres engagements, soit que le nom de Fayet leur parût d'une euphonie trop roturière. Instances, pleurs, supplications, demeurèrent vains. Ce refus si obstiné et si injustifié désola les jeunes gens et exalta au paroxysme leurs sentiments.

Ce que voyant, Mme de Combes faisait bonne garde, épiant actes et paroles, surveillant plumes et crayons. Inutiles précautions, remarque Fléchier : « Pendant que la bonne dame faisoit sa prière dans la ruelle, Mlle de Combes, à la faveur d'un petit rayon de la chandelle et d'une petite ouverture du rideau écrivoit ses compliments amoureux. »

Comme l'art de jeter des billets par la fenêtre et celui de les ramasser dans la rue a toujours existé, bien avant Rosine et Almaviva, les compliments arrivaient à leur adresse. Toutefois, écrire ne pouvait suffire à une jeune personne du tempérament de Mlle de Combes, et une pareille nourriture lui semblait creuse. Aussi ne tarda-t-elle pas à devenir « languissante » et à « perdre tout embonpoint ». On s'inquiéta,

« La mère, note Fléchier, la mena aux eaux de Vichy, qui sont souveraines pour les infirmités de langueur. Elle y recouvra la santé; mais ce ne furent pas tant les eaux que les entretiens secrets qu'elle eut avec son amant qui firent le miracle. Le galant homme étoit venu à Vichy, et y demeuroit caché dans une maison voisine des bains, où, sous prétexte de quelques commodités, une bonne dame la conduisoit et, après quelque conversation, la ramenoit à sa mère. »

Fléchier ne fait, sur le rôle de la bonne dame, aucune réflexion péjorative, et se contente d'ajouter :

« Jamais on n'a bu de ces eaux avec autant de plaisir, jamais on n'a eu plus envie de les aller prendre. Quoi qu'il en soit, elle s'en porte le mieux du monde. »

Enchantés, M. et Mme de Combes conclurent — nous eussions peut-être conclu comme eux — que le cœur et le corps de leur fille avaient été guéri en même temps, les eaux de Vichy ayant fait office de celles du Lethé. Ils jugèrent le moment venu d'exhiber le candidat de leur choix. Quelle scène! Mlle de Combes poussa des cris éperdus, clamant qu'elle était la plus persécutée des victimes. Un beau matin, elle courut « se jeter dans une religion », non sans avoir laissé un ultimatum : elle n'en sortirait qu'au bras de son cher Fayet, ou plus jamais n'en sortirait. On l'accueillit fort bien dans ce monastère, sous réserve qu'elle « romproit commerce avec le monde », réserve de pure style et de pure convenance, observe Fléchier.

« La supérieure, qui est une dame de qualité, qui a infiniment d'esprit, et qui était amie de l'un et de l'autre (Mlle de Combes et Fayet), ne leur causoit pas. La plupart des dames qui venoient voir la solitaire, parloient en faveur du galant et l'introduisoient même secrètement à la grille... »

Bien que le couvent ne fût pas, comme on le voit, fort rébarbatif, et se prêtât de bonne grâce à certains accommodements avec le ciel, Mlle de Combes finit par s'y ennuyer. Une capitulation honorable fut consentie : la jeune fille réintégrerait le domicile familial où l'on ne lui parlerait plus mariage; de son côté, elle ne soufflerait plus mot de ses romanesques billevesées. Le fond de la chose était que ses vingt-cinq ans allaient sonner, et avec eux l'heure de l'émancipation.

« Je serai bientôt à moi, écrivait-elle, et nous n'aurons qu'à nous consulter; je crois que nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous y résoudre... »

Sur ces entrefaites, M. de Fortin, ancien camarade de collège de Fayet, fut nommé intendant de la province d'Auvergne, et reçut ordre de rejoindre son poste sans délai. Heureux événement! On s'empressa de le mettre dans toute la confidence, de solliciter son aide, et de le prier de servir d'intermédiaire bénévole tandis que Fayet se rendait à Paris afin de préparer l'enlèvement qui devait fêter les vingt-cinq ans libérateurs. M. de Fortin accepta cette mission extra-administrative; il y déploya tant de zèle, et de tact, d'agrément, d'éloquence, que Mlle de Combes ne peut se défendre d'en être touchée. Si bien, qu'au lieu de courir vers la berline de Fayet, elle ordonne à celui-ci de lui rendre ses lettres.

Fayet, qui était homme d'esprit, ne perdit point son temps en paroles tragiques ou ridicules, et se contenta de répondre à la trahison par ce que nous appellerions une rosserie. Il chargea candidement Fortin de la restitution, et lui mit entre les mains un paquet non cacheté, entouré de rubans roses aux nœuds un peu lâches, Fortin ne put résister à la curiosité de lire quelques-unes des lettres si mal retenues. Cette lecture lui ouvrit de tels horizons sur le caractère de Mlle de Combes, qu'il abandonna la pauvre demoiselle aux remords de son parjure et au culte de Sainte Catherine.

Ainsi finit la comédie dont Fléchier prit beaucoup de plaisir à suivre l'intrigue légère depuis le premier acte jusqu'à l'épilogue.

*
* *

La saison thermale était fort avancée. Cependant il y avait encore nombreuse société : beaucoup de prêtres, de religieuses, quelques parisiennes attardées, des femmes du monde provinciales.

Les ecclésiastiques semblent avoir exagéré l'empressement vis à vis de leur jeune et déjà célèbre confrère. Notamment deux capucins : l'un « auquel sa barbe seule pouvait donner de l'importance » se présente en cicérone bénévole et agaçant; le second « qui n'avoit pas la barbe si vénérable que les autres, et qui se piquoit d'être un peu plus du monde », l'accable de compliments ridicules, et en le louant d'être bel esprit, veut montrer que lui-même a du goût.

Fléchier s'écrie mélancoliquement : « faire des vers et venir de Paris, ce sont choses qui donnent bien de la réputation dans les lieux éloignés, et c'est le comble de l'honneur d'être un homme d'esprit »

Plusieurs Philamintes du terroir « font les languissantes » en apprenant que Vichy recèle un poète dont le nom est gravé au bas d'élégies réputées. Elles n'ont de cesse qu'elles n'aient fait sa connaissance, persuadées « qu'elles passeroient pour savantes, ajoute Fléchier, quand on les auroit vues avec moi, et que le bel esprit les prenoit ainsi par contagion ».

Fort parées, un peu trop fardées, l'air sucré, les dames vont l'interviewer, et la plus hardie de la bande prend la parole.

— Ayant de si beaux livres que vous avez, et faisant de si beaux vers que vous en faites, comme nous a dit le Révérend Père Raphaël, il est probable, Monsieur, que vous tenez dans Paris un des premiers rangs parmi les beaux esprits, et que vous êtes sur le pied de ne céder à aucun de ces messieurs de l'Académie. C'est, Monsieur, ce qui nous a obligées de venir vous témoigner l'estime que nous faisons de vous. Nous avons si peu de gens polis et bien tournés dans ce pays barbare, que lorsqu'il en vient quelqu'un de la Cour et du grand monde, on ne saurait assez le considérer.

— Pour moi, reprit une autre, quelque indifférent et quelque froide que je paroisse, j'ai toujours aimé l'esprit avec passion et, ayant trouvé que les abbés en ont plus que les autres, j'ai toujours senti une inclinaison particulière à les honorer.

Après avoir débité ces honnêtetés, auxquelles Fléchier répondit courtoisement, elles le supplièrent de leur permettre de butiner un peu dans sa bibliothèque « qui excitoit leur curiosité avec une force invincible et ne pouvoit manquer de contenir des chefs-d'œuvres admirables. » Parmi ces volumes figurait la traduction de *l'art d'aimer* d'Ovide.

« Je ne sçais si le titre leur en plut, et si elles espérèrent en apprendre quelque chose, mais elles me prièrent de leur prêter cet ouvrage qu'elles avoient tant ouï estimer dans l'original. Je leur prêtai donc l'*Art d'aimer*; je leur eusse bien voulu donner encore celui de se rendre aimables. »

A peine débarrassé des ennuis que lui valait sa réputation de poëte, il dut subir les inconvénients de sa réputation d'orateur.

Madame de la Feuillade (1), prieure des carmélites, communiqua à plusieurs de ses religieuses une lettre qu'elle avait reçue de son frère, ou celui-ci lui mandait que l'abbé Fléchier « était prédicateur de son métier », et qu'elle tachât de l'engager à prêcher dans son monastère.

« Cette qualité fut d'abord connue de tout le monde, et j'allais jouir d'une belle réputation; mais une occasion pressante m'obligea de partir dès le lendemain ».

L'occasion pressante fut une fuite rapide, et le carnet se termine par cette phrase :

« Mme de Brion (2) prit d'abord la résolution de partir aussi, et j'eus la satisfaction de m'en retourner avec elle, et de ne rien laisser derrière moi que je pusse regretter ».

Honni soit qui mal y pense! car la parfaite correction de la vie privée de Fléchier est au-dessus du soupçon; Sainte-Beuve, peu suspect, lui rend un éclatant hommage, et les ennemis eux-mêmes du grand orateur l'ont toujours reconnu.

*
* *

Puisque j'ai été amené à parler du séjour de Fléchier aux piscines et aux vasques de la Maison du Roy, je ne saurais passer sous silence la cure que Mme de Sévigné alla y faire quelques années plus tard, en 1676. Elle venait de doubler le cap de la cinquantaine, toujours un peu redoutable pour les femmes. Des douleurs arthritiques dont elle avait subi déjà quelques atteintes prirent la forme de rhumatismes aigüs, ses mains enflèrent, lui refusant tout service. C'était le plus grand malheur qui la put menacer, et en même temps qu'elle notre littérature épistolaire. On essaya des remèdes nombreux, depuis la saignée jusqu'à la poudre inventée par M. de l'Orme, premier médecin du roi; aucun ne réussit. M. de l'Orme déclara lui-même qu'on ne pouvait rien espérer sinon des seules eaux minérales. Il conseilla Bourbon (1), mais la malade opta pour Vichy : « je crois, mande t-elle à Mme de Grignan dans une des lettres qu'elle dictait à son fils, que je l'aimerai mieux que Bourbon par deux raisons : l'une que Mme de Montespan va à Bourbon, et l'autre que Vichy est plus près de vous » (8 avril).

C'était un grand voyage, très fatigant. Mais que n'eût-elle supporté pour pouvoir de nouveau tracer à l'intention de la postérité ses exquises chroniques qui passaient par le château de Grignan!

Elle se met en route le 11 mai, s'arrête à Montargis, à Nevers, à Moulin où elle reçoit l'hospitalité de Mme Fouquet, et où elle fait un pélerinage au couvent de la Visitation, fondé par Mme de Chantal, sa grand'mère. Le 19, elle arrive à Vichy. Tout un groupe d'amis, Mmes de Brissac, de Longueval, de Saint-Herem, MM. de la Fayette, Plancy, l'abbé Dorat, etc., l'attendent à la descente de la chaise. « Ils vinrent me recevoir au bord de la jolie rivière l'Allier; je crois que si l'on y regardait bien, on y trouverait encore des bergers de l'Astrée ». (2) Elle

1. Elisabeth d'Aubusson, sœur de François d'Aubusson duc de la Feuillade. Elle devint abbesse de la Règle de Limoges, et mourut le 12 mars 1704.

2. Femme de Jean de Brion, conseiller au Parlement.

(1) « C'est lui, écrit Tallement des Réaux, qui avait mis ces eaux en réputation. On dit qu'il prétendait que ceux de Bourbon lui érigeassent une statue sur leur puits; il se fit intendant des eaux, et puis vendit cette charge. On l'accusa d'avoir pris pension des habitants pour y faire aller bien du monde ».

(2) Le fameux roman pastoral d'Honoré d'Urfée avait paru en 1810 et les personnages qui y figuraient étaient tous des bergers du Lignon.

s'installa dans une fort belle maison que les Vichyssois conservent avec un soin pieux, mais au sujet de laquelle la correspondance est nulle.

Dès le lendemain, elle commence son traitement et l'annonce à sa fille dans une lettre qui dépeint comment on entendait alors la vie balnéaire.

« J'ai donc pris des eaux le matin, ma très chère; ah, qu'elles sont méchantes ! J'ai été prendre le *Chanoine* (1) qui ne loge point avec Mme de Brissac. On va à six heures à la fontaine: tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend les eaux, on parle confidemment de la manière qu'on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne; après dîner on va chez quelqu'un ; c'était aujourd'hui chez moi; Mme de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Herem et Plancy ; le *Chanoine* et moi lisons l'Avent. Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. » A cinq heures, un peu de footing, à sept heures on soupe légèrement, et on se couche à dix.

Ce qui est curieux, c'est la façon dont on fait de l'hydrothérapie.

« J'ai commencé aujourd'hui la douche chaude; c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu sous terre, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude qu'une femme fait aller où vous voulez. » Le petit lieu sous terre est divisé en deux par un rideau vert. « Derrière le rideau, on met quelqu'un qui vous soutient le courage; c'était pour moi le médecin de Jaunat... un fort honnête garçon, point charlatan ; cet homme m'amuse. Je le retiens, dût-il me coûter mon bonnet. Il a de l'esprit, de l'honnêteté, il connaît le monde, enfin j'en suis contente. »

L'usage auquel fait allusion la marquise paraît avoir été bien établi, si l'on en croit un autre écrivain du temps qui parle d'un moine remplissant l'office du médecin de Jaunat : « Le bon père va de bain en bain et se croit appelé de Dieu pour consoler les dames quand elles prennent les eaux ».

Grâce à la fontaine, aux douches, et peut-être aux discours réconfortants du médecin de Jaunat, Mme de Sévigné reprend très vite la libre disposition de sa plume, et malgré les conseils de ses enfants et les ordres de la faculté (2), elle en profite pour raconter les potins. Elle a rencontré MM. de Champlâtreux, le marquis des Termes, « tout malingre de goutte, et de coliques », le chevalier de Flamarens, les d'Albon, M. de Jussac, M. Vincent, Mmes de Coulanges, de Sourdis, de Ludres etc.; quelques personnes ridicules, entre autres une certaine madame de la Bavoir, « qui bredouille d'une apoplexie », laide, point jeune, et s'habillant du bel air « avec des bonnets à double carillon ». Cette vieille folle rivalise de naiserie avec Mme de Pecquigny (1), qu'on a surnommée la *Sibylle Cumée*. Elle n'a qu'une maladie, mais dont elle est fort incommodée : soixante-seize ans. Elle s'habille en jeune fille, et croit que les eaux, en effaçant ses rides, mettront d'accord son visage et ses velléités galantes; mais, hélas ! elle sera de ceux qui diront :

> Le bain si chaud, tant de fois éprouvé,
> M'a laissé comme il m'a trouvé.

Tel ne fut pas le cas de Mme de Sévigné qui s'en alla heureuse et guérie.

PAUL MIMANDE.

(1) Mme de Longueval, qui était chanoinesse.

(2) Allez vous promener, Madame la Comtesse, de venir me proposer de ne point vous écrire : apprenez que c'est ma joie et le plus grand plaisir que j'aie ici. Si les médecins, dont me moque extrêmement, me défendaient de vous écrire, je leur défendrais de manger et de respirer, pour voir comme ils se trouveraient de ce régime.

(1) Charlotte d'Ailly, mère du duc de Chaulnes.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Histoire et Mémoires.

PIERRE CARON. *La Défense nationale de 1792 à 179.. L'Histoire par les contemporains* (Hachette).

F. BRAESCH. *La Commune du 10 août 1792. Étude sur l'Histoire de Paris, du 20 juin au 2 décembre 1792* (Hachette).

JACQUES BOULENGER. *Le Grand Siècle* (Hachette).

LARREGUY DE CIVRIEUX. *Souvenirs d'un Cadet (1812-1823)* (Hachette).

Un Taine, qui a la vénération du petit fait significatif, parcourt l'immensité des sources, documents et monuments offerts à la sagacité de l'historien; il choisit, opère des prélèvements, ne retient qu'une matière brillante, éclatante, malléable, d'avance conforme aux plans d'une éloquente et claire architecture... Ce sont en effet de séduisants palais qu'il nous invite à considérer, de fallacieux chefs d'œuvres conçus à la façon des romans, poèmes, fresques, et composition décoratives, c'est-à-dire surgis des ressources combinées d'une volonté ordonnatrice et d'une vigoureuse imagination... Et c'est une question de savoir si l'homme est capable, dès qu'il abandonne le domaine des sciences physiques,

et renonce au concours des chiffres et des appareils de mesure, si l'homme, dis-je, est capable de se soustraire en même temps à la tyrannie de l'art ; s'il n'inflige pas nécessairement aux faits qu'il prétend observer des vues préconçues, et pour ainsi dire la forme de son esprit : en sorte que l'impartialité est une chimère, l'exactitude un mot vide de sens, dès que l'on parle d'histoire, l'histoire elle-même, en dépit de ses ambitions, de ses précisions, la plus impertinente duperie et la plus mensongère ; nul chercheur n'est plus que l'historien victime de la réalité insaisissable... Certes voilà une passionnante question, et qui souffrira longtemps encore d'infinies discussion. Sans nous y arrêter aujourd'hui, constatons simplement que ce seul point d'interrogation nous interdit d'être exagérément sévères à Taine...

Taine toutefois exagéra : sa méthode, que l'on pourrait définir la méthode des échantillons, ne nous satisfait plus ; nous ne savons pas s'il sera jamais donné aux historiens de nous offrir une image intégrale du passé ; nous savons qu'ils demeurent fort éloignés d'y parvenir, car une telle œuvre serait une explication du monde, et supposerait un degré d'avancement de la philosophie interdit même à nos rêves les plus audacieux. Longtemps encore l'histoire nous proposera plus de problèmes qu'elle n'en résoudra. Le plus modeste essai de restitution des temps révolus fourmille d'hypothèses invariables. L'histoire n'est qu'un des aspects particuliers de l'universel mystère... Nous savons tout cela ; sans nous laisser décourager toutefois, nous réalisons patiemment un modeste progrès ; nous perfectionnons notre méthode ; déjà nous sommes sûrs d'approcher plus près que ne fit Taine de la décevante vérité.

Un exemple caractéristique de cette investigation que Taine ne sut ni pratiquer ni préparer nous est fourni, il me semble, par l'ouvrage de M. Braesch, *La Commune du 10 Août 1792*. La modestie formidable de M. Braesch nous avertit excellement de ce qu'il convient d'entendre aujourd'hui par exacte utilisation des sources.

Taine choisissait parmi les documents et les faits avec le plus allègre arbitraire ; il consentait à descendre parmi les profondeurs des archives, mais n'en extrayait que les matériaux utiles aux constructions de son idéologie. Nos historiens se font de leur métier une autre conception ; ils multiplient leurs démarches parmi les strates superposées des registres, vieux papiers, chartes et parchemins, explorent tous les points accessibles à leur sonde, et s'efforcent d'abord de nous en rapporter une acceptable topographie. Ils ne sont fiers que de leurs découvertes, et ne vont point au-delà : ils vivent et nous font vivre parmi les documents, ne s'en éloignent jamais, et ne permettent point que nous en perdions de vue ni le sens, ni l'origine, ni même l'aspect. La réalité des faits échappant à leurs prises, ils s'attachent à en ressuciter cette image brisée, fragmentée, pâlie, et jamais sans doute absolument véridique ni complète que recèlent la poussière des morts et l'héritage des générations défuntes.

Et voilà bien la difficulté ; pour parler sans figure, c'est ici que se pose, avec ses nécessités cruelles et ses inconnues en quelque sorte contradictoires, le problème de l'utilisation des sources... J'ai déjà dit que l'ouvrage de F. Braesch illustrait à merveille la solution dont la science contemporaine semble subir l'écrasant, mais inévitable triomphe.

*
* *

L'idéal, en effet, serait que l'on utilisât — mieux, que l'on nous révélât toutes les sources : F. Braesch se rapproche singulièrement de cet idéal. Voyez avec quel soin minutieux il délimite son sujet dans le temps et l'espace ; plusieurs pages de son introduction mettent en lumière cette préalable et délicate opération ; précaution inévitable, quand on entend ne laisser dans l'ombre aucune partie d'un champ méthodiquement aborné. F. Braesch amoncelle infatigablement les témoignages ; il entend qu'aucun document ne nous échappe ; son livre prend parfois l'apparence d'un dénombrement des sources accessibles ; lui-même confesse qu'il a voulu en faire, « en même temps qu'une histoire, un instrument bibliographique complémentaire de ceux qui existent déjà. » L'histoire ne sera bientôt plus qu'une bibliographie commentée. F. Braesch commente le moins possible, et dans la seule mesure où l'intelligence des textes appelle une glose. Son ambition est d'être complet, son mérite d'avoir su assembler, grouper tous les textes selon une ordonnance favorable à leur mutuelle explication ; dès qu'il le peut, il cite :

> J'ai tenu à ce que mon récit ne fît que recouvrir, sans la dissimuler, la trame des documents. A cet effet, j'ai tâché d'en donner tout l'essentiel. Ceux que je jugeais capitaux, et qui n'étaient pas d'une longeur excessive, je les ai insérés *in extenso* (dans le texte même et non à la fin de l'ouvrage comme pièces annexes). Rien ne vaut le document lui-même dans son intégralité. Cependant j'ai restreint le plus possible le nombre de ces citations qui fatiguent à la longue. Le plus souvent je me suis contenté d'une analyse avec citations, soit que le texte considéré ne fût pas d'un intérêt de tout premier ordre, soit que ce texte, quoique très important, ne pût être reproduit, vu ses dimensions, soit qu'il ne fût, en majeure partie — et le cas est fréquent à cette époque — qu'un fatras sans utilité...

La difficulté très réelle de bien faire les citations n'est pas insurmontable. Il est vrai qu'une citation textuelle peut être inexacte en ce que souvent le contexte, passé sous silence, donne à la phrase citée une tout autre signification que celle qu'on lui attribue. J'ai fait de mon mieux pour ne pas trahir les textes et pour ne pas les solliciter. Je me suis efforcé, en toute occasion, de bien pénétrer et de rendre aussi fidèlement et aussi complètement que possible la pensée que j'analysais. Une difficulté d'un autre ordre, en ce qui concerne les analyses et les citations, est celle d'apercevoir au premier coup d'œil, dans la pièce analysée, tout ce qui est important. La compréhension parfaite d'une pièce suppose, en effet, la connaissance parfaite de toutes les autres appartenant à la même époque, ou se rapportant au même sujet. Mais le nombre en est si considérable, et elles sont, pour la plupart, si étendues qu'on ne peut les connaître et les dominer sans des analyses et des résumés préalables. Il y a là un cercle vicieux dont on ne peut sortir qu'en se résignant à faire d'abord un travail provisoire que l'on corrige peu à peu. Que de fois j'ai dû recommencer certains développements dont l'insuffisance ou l'inexactitude m'apparaissaient à la lecture d'autres documents.

Acte de défiance préalable, invocation légèrement prolixe d'un jeune érudit un peu énivré de l'efficacité de sa méthode. J'ai tenu cependant à citer cette page tout entière, parce qu'elle révèle à plein les tendances de l'histoire, les ambitions et les moyens de la recherche historique, et nous introduit jusqu'au cœur de « l'atelier, et du « laboratoire » où prétendent s'enfermer les plus savants historiens de notre temps.

Le trait dominant de cette méthode, n'est-ce point une façon, somme toute assez nouvelle, de traiter les documents, ce désir de n'en oublier aucun, cette habileté à y parvenir, cet espoir et ce besoin d'épuiser un sujet, une époque, en nous contraignant à connaître *tous* les documents, *toutes* les sources, *tout* ce qui a survécu au naufrage des hommes et des sociétés?

J'ai dit et je répète que F. Braesch semble près de réaliser l'idéal ainsi formulé... il n'y parvient, cela va sans dire, qu'au prix d'une extrême longueur : en cette introduction qui fait suivre l'hosannah du critique d'un aveu de sincère contrition, et comme d'un douloureux mea culpa, F. Braesch énumère les liasses et les séries qu'il n'a pu consulter en diverses archives... Il est donc encore des documents que ce tarisseur de sources n'a point vus; or, ce premier volume compte 1.236 pages gr. in-8°!

Je n'irai point rechercher si l'exiguité de la conclusion ne décèle pas le danger d'une aussi considérable enflure; F. Braesch nous répondrait qu'il se soucie peu de conclusions trop vastes, que son seul but est de connaître et de révéler des faits... Il nous révèle beaucoup de faits, parmi lesquels sans doute certains étaient mal connus, et d'autres si faussement interprétés qu'ils étaient comme ignorés. On peut donc affirmer hardiment que ce gros livre renouvelle — c'est bien le moins — le sujet.

Maintenant, qui le lira? — Je souhaiterais qu'il tentât de nombreux lecteurs; l'admirable est, en effet, que ce vaste livre soit clair, et d'aventure passionnant: la tempête révolutionnaire y retentit en clameurs que se renvoient dix mille échos: les documents, les documents tout purs ainsi rapprochés sont d'une puissance extraordinaire; s'ils satisfont l'esprit critique, ils émeuvent l'imagination: à circuler parmi leur foule innombrable le profane éprouve comme la sensation de frôler les sursauts terribles de l'énergie révolutionnaire... Mais qui donc se peut accorder de notre temps le loisir de semblables lectures? Répertoires où s'approvisionneront de faits, de documents et d'idées les historiens, donnerons-nous le nom d'histoires à ces récits démesurés? Où allons-nous? à quelles immensités infranchissables? Ne pourrait-on songer à restreindre l'emploi de ce beau mot d'histoire? et, par exemple, à n'accorder ce titre qu'à des œuvres moins asservies au document d'archives, moins esclaves de la recherche proprement dite, plus soucieuses de perspective, de proportion, de mesure et de concision? On comparerait volontiers l'ouvrage de F. Braesch à ces opulentes séries de préparations anatomiques qui remplissent les musées de certaines sciences; on ne les visite point sans guides; elles sont un « moment », et comme l'élément primaire de la science; elles nécessitent, supposent, et rendent possibles les beaux traités, les ouvrages d'ensemble, et les vues synthétiques où doit tendre toujours le savoir humain.

*
* *

L'histoire qui ne s'élève pas à la synthèse n'est à peine de l'histoire; l'extrême difficulté de l'entreprise ne doit point nous dissuader de nous y hasarder.

Aussi bien la vulgarisation, qui sollicite incessamment les faiseurs de science, les contraint-elle à multiplier les rapides tentatives de synthèse. En histoire de tels essais sont fréquents. Il faut en louer l'agrément et le vif intérêt quand un authentique érudit y déploie un souci égal de vérité et de style, de science et d'art. Tel ce *Grand Siècle*, de M. Jacques Boulenger, excellent exemple d' « histoire racontée à tous ». Un honnête homme, rompu aux disciplines auxiliaires de l'histoire, conte simplement les fastes de la monarchie et de la nation; il ne néglige ni la littérature, ni les arts; il fait marcher de pair la politique et la diplomatie, la guerre,

le négoce, l'industrie, toutes les activités où s'illustra le génie de nos ancêtres. Cela est vif, mouvementé, élégant, attachant; il n'en faut pas moins parler d'histoire, d'histoire solide et véridique, aussi exacte et sûre qu'il est permis de l'être à un récit rétrospectif.

La lecture de tels livres se concilie très bien avec la méditation de recueils plus maniables que les grandes collections scientifiques, mais où reparaît le désir de nous mettre en présence des textes. Tel le très remarquable petit volume que M. Pierre Caron intitule *La Défense Nationale de 1792 à 1795*.

Des documents, rien que des documents, choisis avec le zèle le plus expert, classés, brièvement annotés, un dossier complet, débarrassé des encombrantes superfluités, la matière d'un livre que l'on eût pu écrire, que l'on n'écrivit pas, que l'on eut la modestie charmante de n'écrire point quand il n'y avait plus qu'à le rédiger, un livre où l'auteur s'efface et pousse sur la scène à son gré, à son heure, de nombreux personnages à qui il fait confiance, à qui il s'en remet du soin de nous instruire, de nous intéresser, de mériter notre applaudissement et notre gratitude... Nous écoutons ces voix, avec quelque surprise d'abord tant elles parlent un langage déjà lointain, puis avec un croissant intérêt; lettres et fragments de mémoires, notes contemporaines des événements, pétitions, articles de journaux, actes législatifs, proclamations, arrêtés, circulaires... en parcourant ces écrits encore brûlants de la flamme du temps, il nous semble assister à la formation des armées révolutionnaires, à leurs travaux, à leurs victoires; nous surprenons le secret de leur force, les raisons de leurs enthousiasmes, la psychologie des volontaires, les règles de la discipline... Le sergent Fricasse nous renseigne sur les difficultés de la levée en masse, les hésitations, les défaillances auxquelles se heurtent les recruteurs; et voici le chapitre du matériel de guerre et du ravitaillement des armées. Tout cela est à lire, tout cela est frappant : que le document, ainsi présenté, encadré, habillé par la jeune école historique est donc à lui seul attrayant, suggestif, en vérité plus instructif, avouons-le, que maints récits adroitement combinés.

Parmi ces documents que publie Pierre Caron, il en est qui devraient être classiques, et je pense qu'au double point de vue de l'inspiration et de la pureté romaine de la forme, tel décret de la Convention ornerait utilement les mémoires de tous les écoliers de France :

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité de Salut public, décrète :

Article premier. — Dès ce moment jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées.

Les jeunes gens iront au combat; les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances; les femmes feront des tentes, des habits, et serviront dans les hôpitaux; les enfants mettront le vieux linge en charpie; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois, et l'unité de la République.

Art. 2. — Les maisons nationales seront converties en casernes, les places publiques en ateliers d'armes; le sol des caves sera lessivé pour en extraire le salpêtre...

Et comme la diversité des documents, les différences de langage, de points de vue, de courage et de résolution nous rendent saisissable la complexité de l'événement révolutionnaire! S'agit-il des armées, nous sommes accoutumés à les suivre, une fois formées, dans les camps et sur les champs de bataille; la naissance de ces puissants organismes nous paraît naturelle et toute simple dès que nous avons cité une loi, quelques décrets. Les documents groupés par Pierre Caron nous obligent à pénétrer plus profondément l'obscure et mouvante réalité, et à découvrir par delà les législateurs la coopération efficace des volontés particulières; qui donc en effet avait réglé le détail d'aussi subites créations, transformé en soldats ces paysans, ces rentiers, ces bourgeois?

Qui avait choisi leurs généraux? Qui avait su imposer aux troupes la discipline et exalter en elles l'esprit offensif? Ce sont les hommes énergiques qui, après la chute de la royauté, ont saisi le pouvoir, mis la France en état de siège, et exercé la dictature. Et nous voulons parler non seulement des « montagnards » les plus célèbres de la Convention », mais d'une foule de citoyens obscurs qui, dans les administrations de districts, dans les municipalités, dans les sociétés populaires ont travaillé à faire exécuter les décrets, et même à les voter. On a dit, on a répété que la France a été sauvée grâce aux talents de ses généraux et au courage de ses soldats, grâce aussi à l'indécision et aux lenteurs de ses ennemis. Cette explication n'est pas inexacte, mais elle n'est pas complète; il faut ajouter, et même dire tout d'abord que la France a été sauvée parce qu'à l'intérieur quelques milliers d'hommes, qui confondaient l'intérêt de la Patrie et celui de la Révolution, ont eu la volonté de vaincre. L'histoire de la défense nationale et celle du gouvernement révolutionnaire ont été et demeurent intimement liées.

Tel est le bénéfice dernier d'une intensive et confiante utilisation du document, qu'elle aboutit à mieux instruire le public des difficultés de l'histoire, à accroître en tous sens sa curiosité, à lui communiquer le goût de la profondeur, l'amour de la vérité goûtée presque sans intermédiaire... Une telle cons-

tatation est toute à l'honneur de nos historiens, et nous est un motif — extra-scientifique, mais bien fort cependant — d'applaudir à l'évolution de la science historique.

*
* *

Et voici des *Souvenirs d'un Cadet*, qui sont un document savoureux, non point sans doute comparable aux abondants mémoires dont nos bibliothèques sont pleines, mais toutefois coloré, vivant, très digne de n'être point oublié même après les plus célèbres et les plus précieux.

Souvenirs, simple récit qui n'ambitionne pas le titre de Mémoires, et n'en retient que plus sûrement notre sympathie; bien loin de les grossir d'une surabondance de notes et d'oiseux « papiers de famille », il semble qu'une main prudente les élagua, habile à ne retenir que les pages neuves, topiques et utiles. Certes l'aimable discrétion de ce bref volume n'est pas pour nous déplaire.

Cela commence comme un récit d'aventures; que de jeunes gens Français vécurent au début du XIXe siècle les plus étranges romans! Le roman que voici part de Marseille, où vers 1812 Larreguy de Civrieux achève ses études auprès de sa mère. Ce lycéen appartient à une famille ancienne et fière, mais ruinée par la Révolution; son père est chef de je ne sais plus quelle administration en Espagne; ses frères sont tous attachés aux services de la conquête en cette Espagne de meurtre et de sang que piétinent si vainement nos troupes à demi victorieuses. Il a seize ans; il rejoint son père au hasard des convois, des combats de village, des surprises, et des guet-apens qui sont alors l'ordinaire assaisonnement d'une excursion au delà des Pyrénées; les impressions de cet enfant sont d'une étonnante vivacité. Il rencontre enfin son vieux père. Le joli roman d'aventure, de guerre, de jeunesse, émouvant et tragique!

Larreguy de Civrieux s'engage : la brave, la pitoyable recrue! si frêle, comment résisterait-il aux dures épreuves d'une guerre atroce? D'abord il ne résiste guère; exténué; il est près de périr... Les Souvenirs content cela simplement; nul guerrier plus éloigné de l'odieuse vantardise. Entre tant d'épisodes, il en est un qui s'imposera aux plus oublieuses mémoires : Larreguy de Civrieux a appris tardivement, et sans aucune certitude, la mort de son père, disparu au cours de la lamentable déroute de la garnison française de Saragosse : des années durant, un vague espoir le hante : « en maintes occasions, je fus ému soudain par quelques lueurs de ressemblance dans les allures ou la physionomie d'hommes de son âge. Je les suivais alors tremblant, pour les mieux examiner, apprendre qui ils pouvaient être : puis, quand je les avais perdus de vue, mon incertitude surgissait plus vive, et je me reprochais de n'avoir pas osé aborder la vérité. Ces illusions et cette anxiété ont été communes à tous mes frères... » Après cela, il faut lire le récit de l'entrevue singulière qui anéantit ces émotionnantes illusions : en 1820 — la déroute de Saragosse est de 1813 — Larreguy de Civrieux apprend d'un inconnu rencontré dans un café les circonstances, en vérité cruelles, de la mort de son père, blessé, à bout de force, massacré dans la poussière d'un grand chemin sous les yeux d'une arrière-garde à laquelle il avait fait de stoïques adieux.

Tels sont les drames que vécurent au début du XIXe siècle plus d'une famille française. De tels *Souvenirs* en attestent avec une force irrécusable la saisissante réalité.

Larreguy de Civrieux est à Waterloo; après les Cent-jours, il entre dans la garde royale; il sera en 1823 au siège de Barcelone; ses *Souvenirs*, inégalement concis, et dont on regrette parfois la brièveté élégante, résument sa carrière militaire; ils ne seront point inutiles à qui voudra connaître la vie de l'armée entre 1812 et 1823. Voilà un utile et fort agréable document.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Les Litanies de l'Encre.

— Noir élixir, tu brilles sur la table de l'écrivain, comme une coupe d'ébène puisée à un Styx fabuleux.

— Eau ténébreuse, tu es plus belle que les sources d'argent, et tu attires le bec des plumes diligentes.

— Tu n'es sombre que pour les sots.

— Tu macules leur papier et leurs doigts; et ceux qui te touchent sans en être dignes sont ridicules à jamais et souillés.

— Pareilles à de magiques poissons de cristal endormis dans la vase, les plus claires pensées vivent dans ta lie, et ce ne sera point assez de tous les siècles pour faire monter de ses profondeurs tes grands secrets.

— Celui qui se penche sur toi en garde à jamais un éblouissement, comme le vendageur qui, dans un nuage de moucherons, surveille sa cuvée bouillonnante, au mois vermeil des pressoirs.

— L'écrivain pieux fait sortir du gouffre de l'encrier, non seulement ces formes d'ébène que la sybille Phtax voyait danser sur l'horizon étoilé, mais des corps d'ivoire, de chantantes théories, des nuages roses, des crépuscules exaltés de vols neigeux, des paysages bleuâtres, et des colonnades de marbre, et des frontons étincelants : toute la beauté que nous ne pouvons imaginer autrement, ô magicienne, sur cette planète où nous nous éveillons à peine.

— Tout petit, dans mon rude village bâti au creux d'un abîme, une écolière que je ne reconnaîtrais plus à présent, et qui était peut-être une Muse, me dit, un matin, dans la vieille salle pleine de papillons où nous apprenions à écrire : « Bois cette encre ! »

— Je bus quelques gouttes, et j'ai encore à la bouche ta saveur étrange, ô noire liqueur !

— Depuis, j'oublie facilement ce qui ne vient pas de toi, eau léthéenne, sombre d'avoir coulé sans doute dans les champs de l'Erèbe, amer élixir d'un goût ferrugineux de rouille.

— Il y aura une malédiction sur les œuvres de ceux qui te cachent dans le tube d'un stylographe et qui ne t'aperçoivent jamais.

— Il faut qu'on te voie, que la place d'honneur te soit réservée sur la table du noble écrivain, et on ne devrait te présenter que des pennes de cygne ou d'albatros.

— J'aime tes révoltes et tes colères.

— La plume trace son sillon sur le champ de ma page ainsi qu'un petit soc boueux, mais voici qu'elle bronche, arrêtée par un atome, et tu éclates, et tu étoiles le papier d'une grappe d'astres noirs.

— Les alchimistes, qui décomposent le prisme de l'arc-en-ciel, et savent à quoi s'en tenir sur les nuages et la foudre, ne me feront jamais croire que tu es une vile mixture.

— Il me plait de penser que l'arc-en-ciel est un pont de clartés, une immense bague immatérielle donnée par Dieu au monde, en signe de paix, après l'orage.

— Te recueille-t-on aux branches des cyprès et des arbres noirs, les nuits d'automne ?

— Je ne sais pas... l'obituaire rustique où est inscrit le nom de ma mère n'a que des roses.

— Partout je t'ai trouvée belle.

— Je t'ai vue sous la tente des soldats, dans un humble encrier posé sur un tambour.

— Ces jeunes hommes malhabiles me priaient de tirer de ta nuit les mots naïfs qui font battre les cœurs des vieux parents et des fiancées.

— Tu trônes près des balances, sur le comptoir des marchands sans imagination, qui ne pensent, quand ils écrivent ces mots : *harengs, oranges, épices*, ni à l'eau froide des mers lointaines où passent des migrations de poissons, ni aux jardins de Sicile et de Grenade, ni aux fauves et chaudes solitudes de l'Inde, aux antiques pays où les femmes lèvent leurs bras de bronze et d'ambre sous des arbres inconnus.

— Mais tu es belle surtout lorsque tu deviens, petite flaque noire, une page noire, une strophe ailée où palpite un cœur.

— Encre de Ronsard, encre de Lamartine, de Hugo, de Chateaubriand, de Flaubert et de Gautier, sois bénie !

— Les mots bourdonnent sur les lèvres du poète, comme des abeilles invisibles qui, grâce à toi, prennent une forme et un corps.

— Longtemps, il médite en silence, puis il saisit sa plume, et tu arrives, rosée féconde, et lorsqu'il a bien labouré sa page, le miracle est accompli.

— Grâce à toi, on distingue la foule vivante des mots.

— Tu es pure, sombre, consolatrice.

— Les grands poètes ont trempé dans tes flots leur cœur brisé.

— Mieux que le vin et la débauche tu procures l'oubli.

— Souvent, le rêveur prépare sa cellule pour y recevoir l'infidèle qui le bafoue.

— Il a mis des roses dans les vases, il a allumé toutes les bougies de ses flambeaux.

— Tout cela est pour toi.

— L'heure qu'il attendait a passé avec les autres, et la cire a fondu, et les roses se sont déshabillées feuille à feuille, laissant tomber sur les vieux bouquins les soies légères de leur parure.

— L'infidèle n'est pas venue, mais une page douloureuse, noire, raturée, éclaboussée, étoilée, est écrite.

— Tu es la sœur de la Drogue subtile, de l'Immense Seigneur Opium.

— Jamais je ne te quitterai.

— C'est dans ton eau d'ébène que poussent les vrais lauriers, ceux des triomphes lyriques, de même que les lauriers militaires ont besoin de sang pour nourrir leurs racines et leurs feuilles, lourdes de rapaces et de corbeaux.

— Il est tard. Les Pleïades doivent s'incliner dans l'infini, et minuit est une frontière occulte que l'on ne doit point franchir, au risque d'en porter, le lendemain, le châtiment.

— Dans la clarté défaillante de la lampe que je vais souffler, je remplis l'encrier que cette veillée a tari, pieusement, ainsi qu'un prêtre qui verse de l'huile dans la veilleuse de l'autel.

— Lorsque le jour qu'on vient de vivre fut laborieux, le sommeil est léger et peuplé de rêves calmes.

— La nuit est semblable à toi.

— Celui qui n'en est pas digne et qui ne sait pas la préparer sort de sa couche, las, sinistre, et tout éclaboussé de ténèbres.

— Me voici dans l'ombre. Sans doute, je vais rêver que le troupeau des images et des mots vient boire à mon encrier pendant que je voguerai dans mon lit, comme dans une barque, abordant à des plages merveilleuses, vivant en de féeriques contrées qui sont peut-être les seules réalités, puisque l'homme, selon la parole du vieux Shakespeare est fait de la même étoffe que ses songes.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Étranger

LA " ROYAL SOCIETY "

La Société royale de Londres vient de fêter le deux cent cinquantième anniversaire de sa fondation. A ce propos *The Saturday Review* rappelle en un intéressant article le rôle historique de cette très remarquable institution.

La charte de la « Royal Society » date de 1662, mais il faut faire remonter l'origine de ce groupement aux réunions d'une « Société philosophique » fondée vers 1645, qui elle-même succédait à un Comité dont on retrouve des traces dès 1639. La plupart de ces savants étant royalistes, leurs assemblées ne purent continuer régulièrement, et c'est à Oxford que la Société se reconstitua. Le Dr Spratt, le premier historien de la Société, rapporte que les premières réunions où furent jetées les bases de l'institution eurent lieu peu après la fin de la guerre civile dans l'appartement du Dr Wilkin, à Wadham Collège, refuge des hommes vertueux et savants. Beaucoup de membres de l'Université avaient alors adopté une certaine indépendance d'esprit; elle était fréquentée par des gentlemen d'esprit philosophique fatigués des malheurs de l'État et attirés par le sentiment d'aise et de sécurité dont ils jouissaient parmi les porteurs de robe.

Leur premier dessein n'allait qu'à respirer un air plus pur, à converser entre eux dans le calme, loin des passions et de la démence de cette triste époque. Les principaux, et les plus assidus étaient le Dr Steh Ward, le lord évêque d'Exeter, M. Boyl, le Dr Wilkins, sir William Petty, M. Matthew Wren, les Dr Wallis, Goddard, Willis, Bathurst, Christopher Wren, M. Rood; quelques autres les rejoignaient à l'occasion. Ils continuèrent ainsi assez régulièrement jusque vers 1658. Mais alors, ayant été appelés en divers points du pays, et la plupart d'entre eux se trouvant à Londres, ils prirent l'habitude de se rencontrer au Gresham College, aux conférences du Dr Wren et de M. Rook les mercredis et vendredis : plusieurs personnages éminents de leurs relations se joignirent alors à eux. La *Royal Society* commence réellement en 1660, année « étonnament pacifique ».

Le titre de *Royal Society* est dû à John Evelyn, et date de 1661, mais c'est seulement l'année suivante que le patronage du roi fut accordé par une charte. Quoi que l'on puisse dire contre le roi Charles II, on ne saurait affirmer qu'il manqua d'intelligence ou de goût pour les choses de l'esprit. Il assista à plusieurs des premières réunions, il était assez au courant des choses de la science pour se moquer des expériences, par exemple, lorsqu'il railla sir William Petty, ainsi que le rapporte Pepys, sur l'habitude qu'ont les savants de passer leur temps à peser l'air, sans rien faire autre chose.

Depuis cette époque la Société royale a tranquillement rempli sa mission, et bien que les académies n'aient jamais joui d'une grande estime en Angleterre, il faut reconnaître que celle-ci échappe à la plupart des maux qui guettent ordinairement de tels corps. « Académique » est devenu un terme de reproche; mais la *Royal Society* semble bien s'être soustraite au processus d'ossification et d'admiration des médiocrités officielles dont tant de Sociétés, chargées de fonctions analogues en d'autres départements du savoir, ont donné le fâcheux exemple. On ne constate aucune révolte, aucune formation de Société rivale, et l'histoire de la science dans le Royaume-Uni citerait difficilement le nom d'un seul homme éminent qui n'ait pas été consacré par son admission dans la Société. Donc presque pas d'ostracisme officiel ou d'hostilité contre les prophètes. Aujourd'hui encore, on peut entendre parmi les jeunes savants de vives protestations contre la puissance considérée comme excessive des membres dirigeants de la Société, et surtout leur pouvoir de direction quasi discrétionnaire ; de violents étonnements se font jour parfois à propos des élections; pourtant on admet communément que le titre de F. R. S. (1) est une très honorifique distinction accordée pour un travail accompli. Chaque année cependant la situation de la *Royal Society* comme centre des communications relatives aux découvertes devient plus difficile; les hommes qui s'y rencontrent ne possèdent plus en effet aucune connaissance des sujets qui intéressent leurs collègues. La science s'est si fort spécialisée que le chimiste ne peut plus essayer de suivre le physicien ou le physiologiste. Pour chaque matière il y a maintenant une Société spéciale où sont lues les communications vraiment importantes; en sorte qu'il semblerait désirable de réserver les réunions de la *Royal Society* pour la discussion de ces sujets frontières qui chevauchent les domaines de deux ou plusieurs sciences.

Il est toutefois une autre mission que la *Royal Society* remplit avec le plus complet succès. A maints égards l'Etat moderne requiert le secours de la science, qui, directement ou indirectement, affecte toute notre législation et notre administration : la *Royal Society* est le représentant officiel de la science, et le conseiller du gouvernement dans toutes les occasions où il a besoin d'un avis autorisé. Les fruits de cette alliance

(1) Fellow of the Royal Society, Membre de la Société royale.

entre la science et l'État sont peut-être surtout visibles dans les travaux des commissions de la *Royal Society* chargées d'étudier la malaria, la maladie du sommeil, la fièvre de Malte, et autres maux qui atteignent les travailleurs dans les régions éloignées de notre empire; il faut rappeler aussi que l'on a consulté la société pour constituer l'*Explosives Cammittee* auquel notre marine doit la plus sûre probablement, et la plus puissante des poudres sans fumée, etc.

C'est ce service public qui est appelé sans doute à développer à l'avenir l'action de la *Royal Society*. Le gouvernement sera de plus en plus à la merci des experts : la *Royal Society* devra conseiller, et être capable à l'occasion, de choisir et de critiquer l'expert...

Au cours du siècle dernier l'homme s'est vu doter de moyens nouveaux de commander la nature, réalisant ainsi un progrès qui ne peut même se comparer aux acquisitions de toute la longue période historique antérieure. Inutile de reprendre la banale énumération : chemins de fer, télégraphe, machines volantes etc., il s'en est suivi, chez les nations de l'Occident, un accroissement de population sans précédent dans l'histoire du monde, et une désintégration de la machine sociale. L'âge de l'expansion est probablement clos ; une tâche beaucoup plus considérable nous incombe, celle d'organiser, et de discipliner les lourds eléments en conflit d'un Etat bouleversé et semblable a une machine surmenée, grossièrement dessinée, et que menacent de la ruine ses propres forces internes. C'est ici que la science a à jouer un rôle fondamental, non seulement en produisant les experts capables de guider l'activité nationale, mais en pénétrant toute la machine gouvernemtale de sa méthode, et en lui transmettant son scepticisme raisonné, sa soumission au fait, sa passion d'exactitude. S'il en est ainsi, l'avenir de la *Royal Society* sera plus grand que son passé, et l'État ne saurait trop se servir d'un corps qui représente à un degré aussi exceptionnel la pensée scientifique. Il serait sans doute excessif d'attendre que le public ou les politiciens comprennent à quel point ils dépendront de la science à l'avenir ; autrement nous aurions vu accorder un peu plus d'attention à la célébration d'un évènement si remarquable en soi. La *City* a prêté à la Société le Guildhall pour son banquet, le premier ministre a lu un discours nonchalant, la garden-party royale s'enfla de plusieurs milliers de savants invités ; on imagine que la corporation théâtrale ou cette autre Académie qui loge à Burlington House auraient mieux mis en scène une semblable occurence.

PARMI LES ROUGON-MACQUART

Sous ce titre *The Academy* signale un index des Rougon-Macquart que vient de publier M. Patterson (1).

Notre confrère anglais constate que, depuis sa mort, le succès de Zola a fort décru ; de même, ajoute-t-il, la vente des romans de Balzac diminua beaucoup au cours des vingt années qui suivirent sa disparition; par la suite, cette vente ne tarda pas à se relever considérablement; il en sera peut-être de même pour les livres de Zola.

Quoiqu'il en soit, les livres de Zola intéressent quiconque étudie la littérature parce que, bonne ou mauvaise, leur influence fut grande sur les œuvres d'imagination. Il s'ensuit que la publication de M. Patterson peut avoir quelque utilité ; nous eussions toutefois souhaité qu'elle embrassât un plus vaste domaine, et tînt compte de tous les romans de Zola; M. Patterson n'a pas dépassé les séries bien connues des Rougon-Macquart. En 1901, un an avant la mort de Zola, une compilation analogue avait été publiée par M. F.-C. Ramond sous le titre : « Les Personnages des Rougon-Macquart » ; cet ouvrage est familier à tous les « Zolaïstes » ; M. Ramond a parcouru exactement le terrain que M. Patterson explore à nouveau. Sans doute, l'un de ces livres est écrit en français, l'autre en anglais ; mais qui donc, se servant de l'un, aura besoin de l'autre ? La connaissance du français se répand de plus en plus en Angleterre, et les maisons d'édition savent qu'il n'y a qu'un marché très restreint pour les traductions anglaises d'auteurs français.

M. Patterson, il est vrai, donne une introduction biographique et des tableaux synoptiques des intrigues des romans, ce que n'a point fait M. Ramond ; mais à divers égards l'ouvrage de ce dernier était supérieur. A deux ou trois reprises, nous avons rencontré dans le livre de M. Patterson de brefs articles qui ne se trouvent pas dans celui de M. Ramond ; mais la plupart du temps les articles du livre français sont beaucoup plus complets. M. Patterson a certainement dû connaître l'ouvrage de son prédécesseur, car bien qu'il ne le signale pas avec d'autres dans sa note préliminaire, nous avons constaté qu'il décrit certains personnages dans les mêmes termes que M. Ramond...

Il faut signaler aussi un extraordinaire contre-sens : M. Patterson dit de la Mère Louis, de l'Assommoir qu'elle était célèbre à cause de ses *hen feet* (pieds de poule). Cela nous embarrassa fort ; mais en nous reportant à l'ouvrage de Ramond, nous vîmes que cette femme devait sa réputation à sa façon d'accommoder les « pieds à la poulette ». Ouvrez l'Assommoir à la page 336, vous apprendrez que Coupeau propose à Bec Salé d'aller partager chez la Mère Louis quelques pieds de moutons. Et voilà l'explication des pieds à la poulette, la sauce poulette se composant de beurre et de jaunes d'œufs, avec du poivre, du sel, et une goutte de vinaigre. Mais d'après M. Patterson, la Mère Louis avait des » pieds de poule » ! Peut-être, quand il perpétra cette remarquable bévue, pensait-il non point à Zola, mais à Anatole France et à sa Reine Pédauque (Queen Goosefoot).

Ce volume-ci est beaucoup moins impeccable que les ouvrages déjà consacrés à Dickens, Thackeray, Scott et à quelques autres.

JACQUES LUX.

(1 *A Zola Dictionary: The Characters of the Rougon-Macquart Novels of Emile Zola.* With a Biographical and Critical Introduction, etc. By J.-G. Patterson (G. Routledge and Sons, 8°).

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 8. — 2e SEM. 50e ANNÉE 24 AOUT 1912

AMÉDÉE DE PASTORET (1)

SOUVENIRS INÉDITS DE LA CAMPAGNE DE 1812

La prise de Polotsk était d'une très grande importance : cette place, qui est à cheval sur la Dwina, devenait la clef du fleuve, et une fois prise elle devait faire tomber Disna, Druja, Drijsa, Dinaburg, Wittebsk même. Les deux généraux le sentirent également; M. de Wittgenstein, vainqueur, demanda sur le champ de nouvelles troupes. M. de Gouvion vaincu, en demanda de son côté; mais il ne voulut point de secours. M. le duc de Bellune était à Smolensk; s'il eût marché tout de suite, s'il eût suivi la direction qu'on lui indiquait par Porjetschy, Wiely et Iwanosw, c'en était fait de l'armée russe : attaquée au nord par M. le duc de Tarente, au midi par M. de Gouvion, à l'est par M. le duc de Bellune, arrêtée à l'ouest par la Lithuanie qui était toute en notre pouvoir, elle eût été contrainte de mettre bas les armes.

Mais M. le duc de Tarente ne reçut point d'avis assez prompts, mais M. le duc de Bellune était jaloux de M. de Gouvion, de la gloire qu'il s'était acquis le 18 août et de la victoire qu'il avait alors remportée. Il refusa de lui envoyer des troupes et dit qu'il ne pouvait rien faire sans ordre de l'Empereur. Quinze jours se passèrent de la sorte : enfin les Russes apprirent que Moscou était évacué, et se hâtèrent de nous attaquer de nouveau. Dans ce même moment, M. le duc de Bellune, vivement réprimandé par l'Empereur, se décidait à marcher; mais fidèle à son dessein de secourir M. de Gouvion et non de le soutenir, il prenait la route, disait-il, la plus courte, et s'avançait par Babinowitsch et Sienno. M. de Gouvion l'apprend : dominé par le même sentiment, il craint d'être obligé de remettre à son ancien le commandement, et après quelques dispositions précipitées, il semble se prêter de lui-même au désir qu'avaient les Russes de livrer bataille.

A peine deux brigades de l'armée du duc étaient-elles arrivées, il reçoit le combat, je crois près d'Uschatz. Il est défait. La déroute fut complète et tout le talent du général ne put qu'à peine suffire à se reformer et à se retirer sans trop de désordre, d'abord par Kaman, puis par Lepel, et M. le duc de Bellune plaça son quartier général à Sienno.

Cependant nous étions à peu près tranquilles à Witebsk à la fin d'octobre 1812 (30 octobre). La profonde ignorance où nous étions de toute espèce de nouvelles, en m'inquiétant fort en secret, me donnait le moyen de rassurer les esprits. Le commerce, qui semble toujours mieux instruit, ne répandait que des bruits à notre avantage. La prise de Polotsk, qui d'abord avait eu un effet très grand, paraissait moins importante, parce que je persuadai aux habitants que M. de Gouvion avait fait une manœuvre savante en adossant l'ennemi au fleuve.

De toutes parts on contait les victoires de l'Empereur. Il n'y avait pas longtemps qu'on nous avait assuré que l'avant-garde était entrée à Twer; on nous dit ensuite qu'elle était à Novogorod. Enfin, ce fut de Pétersbourg que l'on parla. Bientôt ce ne fut plus un bruit vague : c'étaient des détails positifs; on savait par où l'attaque avait été faite; on

(1) V. la *Revue Bleue* des 27 juillet, 3 et 10 août 1912

comptait comment les Anglais, en désarmant quelques-uns de leurs vaisseaux, avaient trouvé moyen d'élever une batterie, et comment elle avait été démontée; on nommait la porte par où l'Empereur était entré et l'on citait le jour précis.

D'abord incrédule, quoique je fisse circuler ces bruits, puis étonné, puis incertain, puis enfin dans la situation d'un homme à qui on parle d'un vœu réalisé, j'étais bien près de croire comme un autre, lorsque je vis tout à coup ce papier russe que j'avais eu tant de peine à conserver au taux ordinaire (75 p. 100) monter d'une manière surprenante (87 et 89 p. 100). Il n'en fallait pas tant pour donner des soupçons. Presque en même temps je sus que M. de Gouvion se retirait assez rapidement et que l'ennemi s'avançait par les deux rives de la Dwina.

Je fis prier le maréchal de ne nous point abandonner sans défense, et je fis observer l'ennemi par des espions nombreux, autant que cela me fut possible. Déjà un de ses partis était maître de Gorodek sur la rive droite et le gros de l'armée était établi à Beschenkowiski. L'attaque était inévitable et paraissait très prochaine; nous crûmes devoir redoubler de soins et de vigilance.

Un jour (3 novembre), j'avais été moi-même reconnaître la route et les positions en avant de la ville. Je rentre, je trouve le gouverneur (1).

« Monsieur, me dit-il, voici un ordre d'évacuer la place que m'envoie M. le duc de Bellune.

— Eh! bien, monsieur, lui dis-je, qu'allez-vous faire?

— Mais, répondit-il, un peu troublé, je vais obéir.

— Vous allez sortir de la ville avant qu'elle soit attaquée?

— Il le faut bien. Et vous, ajouta-t-il, ne viendrez-vous pas avec nous?

— Moi, répondis-je, je n'ai heureusement d'ordre à recevoir de personne que de l'Empereur. C'est lui qui m'a placé ici: il m'a confié Witebsk et je ne sortirai de Witebsk que lorsque l'ennemi m'en chassera. »

Nous restâmes tous deux, mais tous deux, l'ennemi ne tarda pas à nous en chasser.

Les espions, que nous payions bien, nous rendaient un compte assez fidèle (2). L'ennemi était à huit lieues de nous, et M. le duc de Bellune en se retirant avait laissé le général de brigade Castex avec deux régiments de cavalerie légère pour éclairer le mouvement des Russes, et l'arrêter, s'il était possible. Il nous en instruisit, et nous prévint que, si le 6 au soir, il n'était point dans Witebsk, ou ne nous avait point écrit, nous devions croire qu'il aurait été forcé de se retirer.

La position était critique: nous n'avions plus que huit cents hommes de garnison, tous du régiment de Berg; l'armée qui devait nous soutenir se retirait; l'ennemi s'avançait de deux côtés; nous avions beaucoup de craintes à concevoir et fort peu d'espérance à garder. Nous attendîmes ainsi le 6 et toute la nuit suivante.

Bientôt tout fut décidé: à 7 heures du matin une fusillade assez vive réveilla ceux d'entre nous qui, fatigués des incertitudes de la veille et des continuelles inquiétudes de la nuit, avaient essayé de prendre un peu de repos. Je montai à cheval, et en sortant je vis accourir la plupart des fonctionnaires polonais dont les craintes étaient assez naturelles en ce moment.

Je les rassurai de mon mieux. Je fis appeler le commandant de la place et le maître de police et je leur demandai compte de ce qui se passait.

« L'ennemi est dans le faubourg de la rive droite, me dirent-ils; les Juifs l'ont introduit cette nuit même; il vient d'emporter la grand-garde de gendarmerie et le poste avancé d'infanterie légère: il s'est logé sur la tête de pont et nous attaque en forme ».

Il disait, et les balles qui sifflaient au-dessus de nous ne confirmaient que trop son triste rapport.

Au même instant le général accourut:

« Vous le voyez, dit-il, vous m'avez empêché d'évacuer la place et l'ennemi va nous forcer à la quitter.

— Il fait ce qu'il doit, en nous attaquant, répondis-je; en restant et en nous défendant nous avons fait ce que nous avons dû ».

Au même moment, je donnai l'ordre de faire

(1) C'était Jean Pierre Pouget (1767-1850), général de brigade 16 novembre 1793 et de division 14 novembre 1794, baron de l'Empire (12 novembre 1811). Il a laissé des souvenirs qui ont été publiés par Mme de Boisdeffre (*Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, 1895, in-12) et qui contiennent nombre de détails sur les événements de Witebsk (p. 201 et suiv.).

(2) Ceci est confirmé par Pouget. « J'étais assez bien informé, dit-il, de ce qui se passait par des espions donnés par le curé, que je voyais souvent. C'était un Polonais qui priait plus pour les succès de Napoléon que pour ceux des Russes. Je communiquais tous mes renseignements à M. Amédée de Pastoret, intendant de la province, qui était aussi inquiet que moi, d'autant plus que la plus grande partie des membres qui composaient l'administration dont il était le chef, avaient abandonné leur poste, connaissant mieux que personne, comme étant du pays, les mouvements de l'ennemi et nos ressources. Parmi ces déserteurs se trouvaient les princes Radziwill et Sapieha. J'ai omis de dire que, de douze districts dont se composait le gouvernement de Witebsk, huit et demi étaient encore entre les mains de l'empereur de Russie, ce qui démontrera combien il eût été difficile d'alimenter les magasins dans le cas où l'armée aurait eu à rétrograder sur la Pologne, comme l'ordre en fut donné sur la fin d'octobre. » (*Souvenirs*, p. 206.)

sortir de la ville le reste de nos équipages : le trésor et une partie des ambulances était parti la veille avec les agents de l'administration militaire. Le convoi se mit en marche et je remontai au galop vers l'hôpital du Gymnase. C'était le point le plus élevé de la ville, sur les bords de la Dwina, et c'était là que l'on avait placé en batterie les deux seules pièces de canon que nous eussions encore.

De la plate-forme je vis l'ennemi qui, rangé sur l'autre rive, tirait sur nous d'autant plus facilement que nous étions à découvert. Nos pièces au contraire étaient pointées trop haut, et ne portaient point sur lui. J'appelai un des canonniers pour lui en faire l'observation ; mais comme il s'avançait vers moi, une balle l'atteignit, il tombe. Le général alors arriva vers nous avec ses aides de camp ; l'idée de la perte de la place l'avait troublé à un point que je ne saurais dire.

« A-t-on brûlé le pont ? lui demandai-je.

— J'en ai donné l'ordre.

— Mais il me semble qu'il n'est point exécuté.

— Il doit l'être. »

Peu rassuré par cette réponse, je descendis pour m'en assurer moi-même. Déjà les obus sifflaient au milieu de la ville. J'arrive au pont : il était tout entier.

« Capitaine, dis-je au commandant du poste, pourquoi n'a-t-on pas mis le feu ? »

Il vient à la botte, et prend mon cheval à la bride pour me répondre :

« C'est à l'officier d'artillerie, me dit-il, et non à moi. »

Et il tombe mort.

Le pont était droit, et l'ennemi, placé à l'autre extrémité, nous tirait au viser. Je me retirai et j'allai rejoindre Pouget. J'aurais bien voulu que nous nous défendissions encore ; mais il n'était plus temps. Nous n'avions que vingt hommes à cheval ; nos pièces n'étaient servies que par des soldats étrangers à la manœuvre : il fallait céder.

La garnison se rassembla sur la place et commença à défiler par le point opposé à celui où l'ennemi nous attaquait. Tout paraissait devoir favoriser notre retraite. Une seule inquiétude me restait encore : nous abandonnions à l'hôpital deux cents malades, et les événements de la guerre nous avaient prouvé que l'on faisait peu de grâce. Je m'étais d'abord décidé à rester avec eux ; mais nos Français et les habitants eux-mêmes m'en détournèrent.

« Votre tête est à prix, me disait un d'eux, et tout le monde vous connaît : le premier coup de sabre ou de pistolet sera pour vous, et vous serez massacré sans avoir été un seul instant utile aux malades. »

La raison était assez bonne. Je le sentis et j'abandonnai mon premier projet.

A l'instant où nous allions déboucher de la grande place, je vis sortir de l'église des Jésuites les principaux habitants de la ville :

« Monsieur l'Intendant, me dirent-ils, nous allons vous quitter. Nous retournons à un Gouvernement que nous aimons ; mais nous venons de prier Dieu pour vous. Dérobez-vous à l'ennemi qui va vous poursuivre et souvenez-vous de nous. Jamais nous ne vous oublierons. Si, un jour, vous êtes forcé de quitter votre France, revenez parmi nous : Witebsk sera heureuse de vous recevoir. »

Je m'adressai au maire :

« Monsieur, lui dis-je, si Witebsk croit me devoir quelque reconnaissance, j'en demande la preuve à l'instant. Je laisse à l'hôpital deux cents malades ; nourrissez-les dans leur misère, défendez-les dans leur abandon. Souvenez-vous qu'ils sont à huit cents lieues de leur pays, qu'ils sont sans appui, sans ressources, et qu'ils ne sont venus s'exposer à tous les dangers que pour vous délivrer et pour vous défendre.

— Je vous jure, me répondit le maire, que tant que je ne serai point arrêté par la force, nous pourvoirons à tous leurs besoins. ».

Je n'en demandai pas davantage, et je les quittai. Plusieurs d'entre eux pleuraient et je pleurais aussi. Je n'aimais pourtant pas beaucoup le séjour de Witebsk : je n'y avais été que malheureux et inquiet ; mais dans cet instant on me donnait une preuve d'affection.

Chavardès (1), commandant de la place, homme brave jusqu'à l'imprudence, et quelquefois emporté par la chaleur de sa tête méridionale, avait voulu rester quelques moments dans la ville, avec le peu de monde que nous avions encore, pour observer le mouvement de l'ennemi et faire brûler le pont. Bien monté qu'il était, il pouvait facilement nous rejoindre.

Nous partîmes donc sans lui, l'infanterie en avant, avec nos deux pièces de canon ; une douzaine d'hommes à cheval suivaient, et Pouget et moi, nous marchions les derniers. Au moment de sortir, j'aperçus quelques hommes qui semblaient se cacher de moi. Je courus à eux. C'étaient les agents et les officiers de santé de l'hôpital, ceux-mêmes que le commissaire des guerres avait désignés pour rester près des malades.

---

1. François Chavardès, né à Béziers en [illegible] 1773, sergent-major en 1787, capitaine [illegible] en 1793, du 1er bataillon des Ve[illegible] en 1794, adjudant commandant à l'état-major [illegible] d'Italie en 1805, employé en Italie et à Naples [illegible] 1806 à 1810, commandant de place à Witebsk, pris par les Russes et admis à la retraite en 1814. [illegible] p. 207, 243. Grivel, *Mémoires* publiés par A. Chuquet. [illegible] qui a donné tous les états de service de Chavardès.

« Vous ici, leur dis-je, et qu'y faites-vous ?

— On abandonne la ville, monsieur l'Intendant, et nous l'abandonnons aussi.

— Mais les malades ?

— Sont à l'hôpital.

— Et qui les soignera ? qui réclamera pour eux ? Vous avez eu l'ordre de rester.

— Non, monsieur.

— Le Commissaire des guerres a dû vous le donner. S'il ne l'a point fait, je vous le donne, moi : vous resterez !

— Nous ne resterons point, s'écrièrent-ils à la fois : notre devoir n'est point de prodiguer notre vie. »

Et mille cris confus se joignirent à ces mots prononcés par le directeur de l'hôpital. Je tirai un pistolet de ma poche, et le lui appuyant sur la poitrine :

— « Un pas de plus, lui dis-je, et je vous tue. Le premier d'entre vous qui tentera de nous suivre sera passé aux armes. Retournez à votre poste. »

Ils y retournèrent, et notre retraite s'effectua.

Nous sortîmes donc de Witebsk en assez bon ordre. A quatre lieues environ devant nous, un corps de deux cents hommes conduisait le convoi que j'avais expédié le matin, et dont nous nous trouvions faire l'arrière-garde ; et nous suivions la route qu'il avait prise, la seule qui restait libre pour nous, celle de Witebsk à Smolensk par Rudnia et Jukowo.

A une lieue environ de la ville, un gendarme échappé arrive au galop. Il nous apprend que tout ce qui y était resté était pris, que le pont n'avait pas été brûlé assez tôt, et que l'ennemi nous poursuit. Quelques minutes après, nous voyons en effet sa cavalerie paraître. Nous nous formons en colonne. Ils approchent, et après nous avoir bien reconnus, font filer leur cavalerie sur la droite pour nous tourner.

« Général, dis-je alors à Pouget, ces gens-ci veulent nous couper le chemin. Il faut les en empêcher.

— Je vais mettre en bataille la tête du convoi.

— Arrêtez-les par ici, je vous promets qu'ils ne vous couperont point par là ».

Il en tombe d'accord.

Je pars avec Rély, mon camarade de collège et mon ami, qui était avec moi (1). A une lieue environ, je trouve un officier du premier détachement. Je lui donne l'ordre, avec injonction de le porter sur le champ, et je descend dans une grange vaste, au bas d'un petit pont où passait la route. Rély sort un moment pour aller derrière et je reste seul auprès de nos chevaux. Tout à coup des cris s'élèvent. Je me retourne : je vois de l'autre côté du pont les cosaques accourant au galop. J'appelle Rély ; il arrive demi-deshabillé ; nous sautons sur nos chevaux et nous partons, la lance ennemie dans la croupe des chevaux.

A cent pas de là se présente un ravin par lequel il fallait nécessairement passer. D'un côté, une colline presque à pic ; de l'autre, un trou profond creusé dans le sable. Et, dans ce chemin creux, un caisson arrêté que des chevaux trop faibles ne pouvaient tirer qu'avec peine ; à côté, un gros arbre abattu et couvert de neige formaient le seul passage libre. Une pensée rapide me fit envisager à la fois l'obstacle et la nécessité de le surmonter, la difficulté et en même temps le péril qui me pressait.

Mon cheval me sauva. Il monte sur l'arbre, s'y cramponne, s'élance par-dessus le caisson et recommence de l'autre côté de la colline sa course rapide. Je fuyais, et ne pouvais concevoir comment nous étions ainsi poursuivis.

Qu'étaient devenues les troupes, l'artillerie, le général Pouget qui devait arrêter l'ennemi par derrière ? Ses aides de camp qui me rejoignirent m'apprirent tout. Les Russes étaient arrivés sur lui : il avait voulu faire rentrer ses pièces dans sa colonne ; la lenteur du mouvement avait laissé aux cosaques le temps de se précipiter dans les rangs, et tous les soldats de Berg s'étaient rendus.

Un de ces aides de camp avait de la bravoure et de la loyauté : deux fois, il essaya de rallier quelques fuyards, mais lorsque nous avions tourné le front et tiré nos épées pour attendre l'ennemi qui nous suivait toujours à portée de fusil, nous nous trouvions seuls ; tous les autres fuyaient derrière nous et nous étions contraints de les suivre.

Nous fîmes ainsi dix lieues. A neuf heures, il était nuit close. Tout mon monde s'était égaré, et je n'avais plus avec moi que quelques employés des régies. Je m'arrêtai dans une cabane pour faire reposer les chevaux ; l'obscurité semblait devoir me dérober aux poursuites ; je me croyais tranquille.

Bientôt, cependant, un des nôtres arrive ; on le suivait de près. Les Juifs, répandus dans les vil-

(1) Suivant Pouget, « le jeune de Rely, ami de M. de Pastoret, avait accompagné ce dernier en Russie comme amateur et fut fait prisonnier ». Il suivit Pouget de Witebsk à Plescow et, souffrit beaucoup du froid ; mais il ne put l'accompagner à Saint-Pétersbourg, où Pouget allait être interné. « Je regrettai particulièrement, dit celui-ci, de me séparer de M. de Rely, qui joignait aux agréments du caractère, de l'éducation et de l'esprit, une rare bonté, qui lui inspira les soins d'un fils : il pansait ma blessure, me frottait le bras luxé avec de l'eau-de-vie camphrée, et me frictionnait l'autre, dans lequel j'éprouvais des douleurs de rhumatisme. Il était lui-même désolé de ne pas me suivre à Saint-Pétersbourg qu'il désirait vivement connaître ; mais je ne le quittai pas sans avoir pris la résolution de solliciter la même grâce pour lui et M Chavardès, grâce que j'obtins plus tard de la bonté de l'Empereur. » (*Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, p. 237, 241 et 243.)

ages, avaient reconnu mon uniforme et désigné ma route; les fuyards l'indiquaient eux-mêmes : nous n'étions pas en sûreté. Je pris un paysan pour guide et nous partîmes. Il était minuit, un froid très vif (de 16 à 18°) resserrait l'atmosphère, un vent glacial roulait des tourbillons de neige, et la terre en était si fort couverte qu'il était impossible de rien distinguer.

Autour de moi, quelques hommes abattus et découragés murmuraient, et passaient quelquefois des plaintes aux reproches. Mon guide sondait la terre avec son bâton, se couchait pour chercher des traces que le jour même on aurait eu peine à retrouver, et paraissait souvent désespérer de la route. Moi-même, fatigué de la privation de sommeil que l'inquiétude m'ôtait depuis plusieurs jours, et de la privation de nourriture que la nécessité m'imposait, poursuivi personnellement, mis à prix par l'ennemi, égaré dans des plaines de neige et presque sans espoir, je conduisais en silence cette troupe fugitive; et mon cœur assailli de tristes souvenirs comparait avec amertume cette situation présente à ma situation passée, et cet avenir de fortune, de bonheur, de prospérité qui avait paru m'attendre, à l'infortune et à la mort même qui semblaient désormais être mon seul partage.

Notre guide nous annonça enfin notre salut. Il avait retrouvé le chemin, et nous allâmes dans un château voisin demander l'asile qui nous fut accordé. Deux heures après nous le quittâmes et les cosaques vinrent nous y chercher. Mais soit qu'on leur eût indiqué une fausse route, soit que les cinq cents ducats promis pour ma tête leur parussent au dessous de tant de fatigues, ils nous abandonnèrent à quinze lieues de Witebsk.

De là nous marchâmes à Smolensk par des chemins qui nous étaient inconnus, vivant à la merci des paysans, tantôt accueillis par eux, tantôt rejetés avec mépris lorsque j'allais humblement solliciter de leur pitié un peu de nourriture pour mon cheval et un peu de pain pour moi, mais concevant enfin l'espérance d'une autre situation et d'un temps plus heureux.

L'ignorance dans laquelle nous vivions à Witebsk était telle que nous croyions encore l'Empereur à Moscou. A quelques heures de Smolensk cependant, les récits des paysans nous mirent sur la voie, et un peu plus loin nous trouvâmes le corps du vice-roi qui prenait sa marche sur Witebsk même. Nous nous hâtâmes d'arriver à Smolensk, nous entrâmes dans ces remparts à demi détruits, nous passâmes devant ces maisons naguère brillantes et qui ne présentaient plus que des ruines et des décombres : nous arrivâmes; le ministre me mena sur le champ chez l'Empereur.

LA BRETAGNE ET MAURICE DE GUÉRIN [1]

J'apporte aux deux nobles mémoires que vous célébrez aujourd'hui le salut de la Bretagne. L'une d'elles, vous le savez, nous appartient presque autant qu'à vous. Il y a dans la vie de Maurice de Guérin une page capitale, une page essentielle, où frémit et palpite, si je puis dire, l'éclosion même de son génie, et c'est une page bretonne. Souffrez que nous la relisions ensemble, brièvement.

Nous sommes à la fin de 1832. Le vendredi soir, 16 décembre, la diligence de Paris dépose sur le pavé de Rennes un jeune homme au teint mat, à la crinière noire, à l'œil vif, encore que voilé, par intervalles, d'une sorte de brume intérieure. On le dit beau d'une beauté mauresque, et tel qu'on l'eût pu prendre pour le dernier Abencérage. Et il arrive, en effet, du Midi, et d'un Midi spécial, n'est-il pas vrai, demeuré comme tout empreint de gravité sarrasine, d'un Midi sérieux, réfléchi, concentré, d'un Midi en dedans qui, au lieu d'épandre son ardeur, se laisse consumer par elle. Notre voyageur ne passe qu'une nuit dans l'antique boulevard des Marches armoricaines. Le lendemain, il reprend sa route vers l'Ouest, vers plus d'Ouest. A Dinan, il descend de la voiture publique pour monter dans un cabriolet de louage qui, à travers un pays accidenté, solitaire, creusé de vallons mystérieux et hérissé de crêtes sauvages où les landes alternent avec les forêts, le conduit au seuil d'une maison de campagne, semi presbytère et semi manoir, située comme dans une oasis au sein de cet immense désert d'arbres. Un quinquagénaire petit, grêle, pâle, avec un nez trop fort dans une figure émaciée, génie étrange et troublant de ce *luogo d'incanto*, s'avance vers lui, vêtu d'une longue souquenille grise, et lui donne le baiser d'accueil. Maurice de Guérin est sous le toit de la Chênaie, chez l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* qui, déjà, roule au fond de sa pensée orageuse les *Paroles d'un Croyant*.

Que vient-il donc faire dans le brouillard breton, ce fils du soleil? A l'entendre, il fuit Paris, le monde; surtout, il se fuit lui-même. « Mon âme, confesse-t-il, la veille du départ, mon âme est frêle au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'est le sentiment de ma faiblesse qui me fait chercher un abri... Or, parmi les asiles ouverts aux âmes qui ont besoin de fuir, nul n'est plus favorable que la maison de M. de Lamennais, pleine de science et de piété ». Comme vous le voyez, c'est l'histoire du roseau

1) Discours prononcé aux fêtes du Cayla, le 18 juillet 1912.

venant se mettre à l'école et sous la protection du chêne. Certes, le bénéfice n'est jamais mince, que l'on retire du commerce d'un grand esprit, et, quelque jugement que l'on porte sur Lamennais, qui oserait lui refuser la grandeur? Mais, au moment où Guérin se réfugie à son ombre, le chêne a déjà sur lui le nuage lourd de la foudre qui va le frapper. Les consciences vacillantes qui ont espéré puiser en lui des leçons de certitude et de force seront tristement contraintes de s'écarter, pour n'être point entraînées dans sa chute.

L'action tutélaire du Titan breton sur le jeune exilé du Cayla devait donc être de courte durée. Même dans le temps qu'elle s'exerça, peut-on dire qu'elle ait été profonde? Il ne semble pas que l'intimité du maître et du disciple ait survécu aux premières effusions de l'arrivée. L'admiration de Guérin pour Lamennais, si confiante au début, ne tarda pas à se nuancer d'une espèce de crainte ombrageuse, et, quant à l'oracle de la Chênaie, comment, au milieu de sa propre tourmente, se fût-il soucié de sonder une âme étrangère, si prompte à se refermer? D'autres, heureusement, étaient là qui, plus rapprochés du nouveau venu par l'âge et par les aspirations, témoignèrent à son égard d'une curiosité plus attentive, plus généreuse et, en donnant au mot son véritable sens, plus sympathique. A quel guérinien ne rendent-ils pas un son familier, les noms et les prénoms de ces confidents de Maurice, si souvent inscrits dans ses lettres ou celles de sa sœur, et qui s'appellent Elie de Kertanguy, Amédée Duquesnel, Paul Quemper, François du Breil de Marzan, Hippolyte de la Morvonnais? Plus ou moins sombrés dans l'oubli, tous ont droit d'être évoqués à cette fête, et méritent qu'un peu de la gloire de votre illustre compatriote rejaillisse sur eux. Ils ne se contentèrent pas de l'entourer, de peupler, en quelque sorte, sa solitude morale, aux jours de la Chênaie; ils lui révélèrent une forme de tendresse délicate, ingénieuse et enveloppante, peu commune, je crois, partout ailleurs, chez les jeunes hommes, mais qui est de rencontre fréquente parmi les Bretons, race toute féminine, et que, pour ce motif, je dénommerais volontiers l'amitié bretonne. Sous leur influence caressante, humide et tiède comme les brises de leur pays, le cœur douloureusement gonflé de Maurice s'amollit, se fondit, s'épancha. Ils l'aidèrent, non plus à se fuir, mais à se retrouver. Par la confiance qu'ils surent lui inspirer, ils l'obligèrent, au moins pour un temps, à reprendre foi en lui-même. Oh! les belles fraternités lyriques! Combien émouvantes et combien douces! Cette dernière épithète revient, si vous vous le rappelez, presque à chaque ligne du *Cahier vert*, durant cette époque. Et les frères bretons du pèlerin d'Occitanie ne lui offrirent pas seulement l'hospitalité toute platonique de l'âme, mais encore celle, plus efficace et plus réconfortante, du foyer. De quelles ferventes actions de grâces n'a-t-il pas salué le château de la Brousse, et surtout « cette demeure bénie » du Val de l'Arguenon qui lui fut, avec quelque chose de plus pénétrant, de plus délicieusement poignant peut-être, un autre Cayla! « Je n'ai jamais goûté avec autant d'intimité et de recueillement le bonheur de la vie de famille, déclare-t-il dans son journal. Jamais ce parfum qui circule dans les appartements d'une maison pieuse et heureuse ne m'a si bien enveloppé. C'est comme un nuage d'encens invisible que je respire sans cesse ». Lorsqu'il s'éloigne de ce « séjour bien-aimé », il a le sentiment que les portes du paradis perdu viennent de se clore à jamais derrière lui.

Et, toutefois, ce n'est point d'avoir ménagé à ses pas inquiets ces haltes apaisantes que je veux louer ses compagnons de la Chênaie, mais de lui avoir, ce faisant, permis d'entrer en une communion plus directe et plus multiple avec la Bretagne. Ah! la Bretagne! Voilà vraiment vers quoi l'acheminait un sûr et secret instinct, plus impérieux que toutes les raisons conscientes auxquelles il croyait obéir. Oui, quand le cygne du Midi s'enfonçait aux marges de l'Occident, ce qu'il venait leur demander, ce n'étaient ni les entretiens magnifiques d'un Lamennais, ni les calmants effluves d'une retraite choisie; c'était, en réalité, et sans qu'il s'en doutât, l'Occident lui-même, cette Hespérie lointaine et crépusculaire, seuil attirant de l'infini, dont il a dit par la suite dans un vers :

Tout ce que nous cherchons n'est il pas au couchant?

Or, ce qu'il cherchait, la Bretagne était la seule contrée, je pense, qui le lui pût fournir. De nos jours encore, et si menacée qu'elle soit d'être atteinte à son tour par la montée incessante de cette banalisation universelle qui a nom la civilisation, elle est restée une terre primitive où la nature, à peu près respectée par l'homme, — j'entends par l'homme qu'elle nourrit et qu'elle abreuve —, n'a pas désaccoutumé d'être la simple, la grande, la virginale et libre nature. Qu'on juge alors quelle devait être sa beauté intacte, sa beauté tout à la fois antique et neuve, dans le temps que Guérin plongeait ses ardentes rêveries au plus épais de ses halliers! Quelque vingt-cinq ans plus tôt, Chateaubriand, cet incomparable magicien breton que Maurice, adolescent, lisait avec larmes, n'avait eu, dans *les Martyrs*, pour peindre l'Armorique des âges barbares, qu'à la surprendre au vif, telle qu'il avait pu la contempler de ses yeux mêmes à Combourg et à Corseul, c'est-à-dire au voisinage immédiat de la Chênaie. « Elle ne m'offrit, dit Eudore, que des bruyères, des bois, des

vallées étroites et profondes, traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes, hérissées de rochers, sont battues d'un océan sauvage ».

Ce fut aussi sous cet aspect peu engageant qu'elle apparut à Maurice. Et tout d'abord, vous vous en souvenez, elle le déconcerte, elle l'attriste par sa rudesse et son inclémence. « Encore de la neige, giboulées, coups de vent, froidure. Pauvre Bretagne, tu as bien besoin d'un peu de verdure pour réjouir ta sombre physionomie ! » Il la voit comme une vieille toute ridée, toute chenue, se traînant sous un ciel bas et tendu de nuages funèbres, qui lui donne, à lui, le regret de la lumière, la nostalgie du soleil. Mais, patience ! Laissons l'initiation se faire et le sortilège s'accomplir. Écoutez comme déjà les lettres changent de ton : « Me voici acclimaté au désert, ma chère Eugénie. Mes habitudes se sont pliées à ma nouvelle vie, et mes yeux se sont familiarisés avec les landes épineuses et les forêts couleur de rouille. Il doit y avoir une forte dose de sympathie chez moi pour m'être lié d'amitié avec des steppes incultes et la sombre ceinture de bois qui nous environne ». Le vrai, c'est que le charme mystérieux de cette terre, asile suprême des fées bannies du reste du monde, commence d'opérer en lui. Il est touché, à son insu, comme tant d'autres l'ont été et le seront, avant et après lui, par les inévitables prestiges de la Viviane celtique, de la lente et souple dompteuse d'âmes dont l'emprise est peut-être d'autant plus entière qu'elle a rencontré plus d'obstacles à vaincre et mis plus de temps à triompher. Ces bois qui, à la Chênaie, le cernent, dit-il, jusqu'à l'étouffement, c'est elle qui, des hauteurs prochaines de Brocéliande, les roule vers lui, en masses printanières et innombrables, afin qu'il s'y ensevelisse, nouveau Merlin, comme dans les flots d'une chevelure embaumée. Et quand, pour la première fois, par delà les collines dinannaises, il découvre à l'horizon la mer, c'est elle encore, c'est du moins une de ses abondantes incarnations qui, resplendissante et déployée comme à nu dans le mouvement harmonieux des vagues, lui arrache ce cri de passion et d'extase où se marque tout l'absolu de la conquête : « Enfin, j'ai vu l'Océan ! »

Les fortunes errantes de Maurice de Guérin n'ignoraient manifestement pas ce qu'elles faisaient, lorsque, par des voies détournées et sous couleur de le confier à Lamennais, elles le confiaient à la Bretagne. Elles savaient, soyons-en certains, de quelle ressource et de quelle inspiration lui serait l'antique esprit du naturalisme druidique, demeuré partout présent et vivant en cette région, aussi bien dans les songes éphémères des hommes que dans le murmure éternel des vents, des eaux et des bois. Non pas sans doute que la Bretagne ait instruit l'auteur du *Centaure* à sentir la nature : il en était de naissance comme le chantre religieux et l'interprète prédestiné, *vates sacer interpresque deorum*. Mais, en la lui dévoilant au naturel, si j'ose dire, dans sa jeunesse quasiment édénique et dans sa fleur, elle l'a, en quelque manière, livrée plus complète à son étreinte, si bien que, pendant les trois ou quatre ans qui suivront, il demeurera penché sur elle, douloureusement abîmé dans ses mystères jusqu'à l'ivresse, jusqu'au vertige. Ne craignons pas de l'affirmer ici : le Guérin des plus admirables pages du *Cahier vert*, le Guérin du *Centaure* et de la *Bacchante*, le Guérin qui a enrichi la poésie française d'une note encore inentendue, ce Guérin-là, le plus original et le plus grand, l'est devenu pour avoir, une année durant, écouté battre le cœur des choses sous les ombrages solennels des vieilles forêts celtiques et sur les grèves retentissantes de l'océan breton.

Croyez, au reste, que si je me plais de la sorte à mettre dans son plein jour ce que votre compatriote doit à mon pays, je ne suis pas moins prêt à proclamer la dette que nous tous, Bretons, nous avons contractée envers le plus glorieux des enfants du Cayla. C'est pour la payer, selon mes humbles moyens, que j'ai franchi les longues distances qui séparent votre Midi albigeois de notre Occident armoricain. En les parcourant, je songeais avec émotion aux lettres du frère et de la sœur qui, à travers ces mêmes espaces, ont jadis, vraies navettes de l'âme, tissé entre nos deux provinces la trame incorruptible d'un lien sacré. Que de fois, en compagnie d'une sœur aimée, bien digne que j'évoque en ce lieu sa mémoire, je les ai lues et relues, ces lettres ! Mais y a-t-il un Breton cultivé qui ne sache par cœur celles où le génie descriptif de Maurice promène au-dessus de nos campagnes mouillées l'animation merveilleuse de notre ciel dramatique et changeant ? Et le *Cahier vert* ne contient-il pas en raccourci toute la verdoyante Bretagne, tantôt épanouie dans la grâce unique de ses printemps, tantôt repliée sur la mélancolie sans égale de ses automnes ? Je veux pousser plus loin et me donner en terminant la satisfaction d'aller jusqu'au bout de ma pensée : si quelqu'un me demandait qui, de tous nos écrivains, y compris Chateaubriand et Renan, à le mieux exprimé la physionomie et le [illegible] du paysage breton, je répondrais, messieurs, en décernant la palme à Maurice de Guérin. Et je ne vous pas quelle autre plus belle, ni qui dise plus éloquemment mon culte aux mânes d'Eugénie comme aux siens, je pourrais déposer devant leur double médaillon, sur leur commun tombeau.

ANATOLE LE BRAZ.

LE MASSIS [1]

IV

Enfin, un jour, l'étranger prit son bâton de voyageur, et dit au père de famille :

— Je pars aujourd'hui. Merci de ton hospitalité. Tu pleurais quand je suis arrivé ; à présent, tous sont heureux sous ton toit. Désormais, tes fils peuvent se passer de moi : je leur ai appris la sagesse de la vie. Maintenant, je m'en vais continuer mon œuvre, je m'en vais sécher d'autres larmes, adoucir d'autres chagrins. Sois en paix !

— Oh ! non, mon enfant ! — répondit le vieillard, — ne fais pas cela ; laisse ce bâton de proscrit, et demeure sous ce toit. Tu fus notre compagnon dans notre misère, aux jours de nos malheurs, reste ici, pour jouir du fruit de tes efforts ; reste, et sois considéré à l'égal de mes fils.

L'inconnu sourit. Un éclair de joie illumina son beau visage. Depuis des années, il n'avait pas souri !

— Qu'entends-je Dieu miséricordieux ? — s'écria-t-il, — mes souffrances doivent-elles vraiment trouver leur fin ici ? Il y a bien des années que j'erre sur la terre, et jamais encore mes oreilles n'ont entendu de telles paroles d'amour et de compassion ! Tous ont ignoré ce qui se passait en moi. Jamais je n'ai trouvé un cœur affectueux à qui conter mes lourds chagrins. Tu es le premier qui ait délié ma langue, et je veux te dire tout le secret de mon âme.

— Dis-le, mon fils ; et, qui que tu sois, sache bien que tu es mon fils désormais.

Et l'exilé commença ainsi :

« Je suis poursuivi par la malédiction de mon père ! O l'anathème paternel ! Ne maudis pas, ô veillard, ne maudis jamais ! Un père ne doit pas réprouver son fils, ce fils fût-il un assassin. Il n'y a pas de crime plus grand que de forfaire à la vertu, il n'y a pas de crime plus terrible que la condamnation sortie des lèvres paternelles.

« J'étais le fils unique d'un père fortuné. Il était bon, et aimait la justice. Il était sage, mais sévère. Il essuyait, de ses propres mains, les larmes des malheureux ; il pansait, de ses mains, les blessures d'autrui ; il approchait, de ses mains, le remède aux lèvres des malades. Mais cet homme, si humble et si dévoué, était terrible pour les scélérats.

« Aux heures de légitime colère, ses yeux si bons lançaient des éclairs, sa voix ressemblait au grondement de la foudre. Aussi, l'iniquité était-elle bannie de notre village, et le nom seul de mon père était suffisant pour mettre en fuite les méchants. Les hommes vivaient dans la paix et dans la joie, bénissant l'existence et la renommée de mon père, jouissant des fruits de sa vertu. Il m'apprenait à suivre ses traces, à faire le bien et à combattre le mal. Afin que ses instructions restent gravées dans mon cœur, il m'encourageait de son exemple, et il m'emmenait avec lui partout où il y avait une lutte à entreprendre contre quelque puissance maléfique.

« Cette année-là, l'hiver était très rigoureux. La neige tombait et couvrait le sol. Le vent furieux hurlait monstrueusement et répandait partout la terreur. Les bêtes sauvages, elles-mêmes, n'osaient pas sortir de leurs tanières. A cette heure d'effroi, mon père me dit :

« — Lève-toi, mon fils ; allons vers les étroits sentiers de nos montagnes ; allons inspecter nos vallées périlleuses. La calamité, tu le sais, choisit toujours les lieux écartés et un temps rude et dangereux comme celui de ce soir. Les voyageurs attardés peuvent tomber, victimes de la rafale rageuse ; les étrangers peuvent s'égarer, se perdre dans la neige, ceux qui sont au dehors à cause de leur pauvreté peuvent être dévorés par les fauves. L'heure est terrible. Les brigands guettent sur les chemins. Par un froid pareil, les loups sortent de leurs repaires. Avec l'épouvante de l'univers, tout devient redoutable dans les environs. A un tel moment, notre devoir consiste à être circonspect et à veiller. Il faut aller à la recherche des endroits où coulent les larmes, où retentissent les appels de secours.

« Je frémis. Comment oser sortir de la bourgade, quand au cœur de la mauvaise saison, l'ouragan gronde sur les neiges ? Mais je savais que les paroles de mon père étaient une loi.

« Et nous partîmes.

« La neige tombait et le vent soufflait. Mon père allait en avant, et je le suivais, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige. On ne percevait d'autre bruit que le sifflement violent de la tempête. Je tremblais de froid ; je tremblais aussi d'angoisse ; j'étais très jeune, et j'avais peur des loups, des ours et des brigands, mais je n'osais pas demander à mon père de rentrer. Après avoir parcouru quelques vallées, nous prîmes le chemin du retour. A peine avions-nous fait quelques pas, que, soudain, un cri humain parvint à nos oreilles, cri déchirant et douloureux, qui tantôt venait jusqu'à nous par la poussée des vents et tantôt s'arrêtait. Mon père cessa de marcher. Il était prêt à retourner sur ses pas, à courir vers cet appel ; mais moi, je n'avais plus la force de continuer : il fallait trouver un moyen pour rentrer à la maison...

« — Ecoute, mon fils, me dit mon père, — as-tu

1 Nom arménien du Mont Ararat.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 17 août 1912.

aussi entendu ce cri? Tu dois mieux entendre que moi?

« — Père, répondis-je, c'est le vent qui gémit ainsi dans les montagnes; il n'y a aucun autre bruit.

« Rassuré, il fit quelques pas; mais, tout à coup, le cri terrifiant se fit entendre de nouveau à travers les mugissements de la tempête, cette fois encore plus fort.

« — Encore ! Oh ! il se passe quelque chose d'affreux, là, dans cette vallée! Ecoute, fils; n'est-ce pas une voix humaine?

« — Non, père, non; c'est un loup affamé qui hurle ainsi, à la recherche d'une proie. Partons vite, père; peut-être les loups sont-ils très nombreux : nous sommes en péril.

« Mon père craignit probablement pour moi : c'était la première fois qu'il m'exposait à un tel danger. En bien des occasions, je l'avais accompagné, mais jamais en des circonstances aussi effrayantes ; sur ma parole, il s'empressait de rentrer chez nous, quand, une fois de plus, il s'arrêta, terrifié : le cri d'épouvante résonnait de nouveau, plus douloureux, plus poignant que jamais. Le sang se glaça dans mes veines, et l'effroi s'empara de moi:

« — Fils, maintenant encore, n'as-tu rien entendu? Cependant, tu as une bonne ouïe!

« — J'entends, père; mais ce n'est pas une voix d'homme. Dans je ne sais quelle grotte un renard est pris de maux de ventre, et gémit lamentablement. N'est-il pas vrai que les renards ont souvent mal au ventre? Hâtons-nous de rentrer, père. C'est le vent qui hurle, ou bien les loups qui rugissent, ou le renard qui se lamente. Il n'y a, là, aucune vie humaine. Rentrons vite, la rafale devient menaçante.

« Et, ainsi, je trompai mon père, et nous rentrâmes à la maison. Le lendemain on apprit que, dans la vallée, un voyageur attardé avait été victime de la rage des loups.

« Cette nouvelle eut sur mon père une action foudroyante; il tomba malade de colère et d'affliction, et dut s'aliter. La maladie traîna longtemps, mais la mort approchait. Il m'appela alors et me dit :

« — Je vais mourir. Ecoute : Bien des printemps ont passé sur ma tête, et jamais encore la voix d'un malheureux appelant au secours n'est restée chez moi sans écho. Puisque, au déclin de ma vie, tu me fis commettre ce grand crime, puisque tu me rendis, involontairement, complice du mal qui devait engloutir une proie innocente, je te maudis. Tu vivras des siècles, s'il est nécessaire, mais tu auras à errer, sans repos, sur la terre, et tu ne trouveras nulle part de refuge. Le monde est sinistre, les larmes sont abondantes; va errer, indéfiniment au milieu des pleurs et de la misère. Quand tu rencontreras un malheureux ou un affligé, reste auprès de lui pour sécher ses larmes; puis, va toujours en avant, secours d'autres misérables, et essuie d'autres pleurs. Et continue ainsi jusqu'à ce que le monde s'apitoie sur ton sort, jusqu'à ce qu'une âme compatissante t'offre un refuge sous son toit. Jusque-là, mon ombre restera sur la terre, errante et inquiète; mes os grelotteront dans ma tombe, et je ne trouverai la paix que lorsque tout ce que je viens de te dire sera accompli.

« Peu de jours après mourut mon père. Depuis lors, j'erre de pays en pays, pour expier ma lourde faute.

« Oh! cher vieillard! La vie est mauvaise. J'ai vu bien des cœurs endoloris, et j'y ai mis un baume. J'ai vu des pleurs, des torrents de larmes, et bien amères, et je les ai séchées de mes mains. J'ai vu des pauvres, des malheureux poursuivis par les puissants du monde, et je leur ai offert la force de mes bras. J'ai vu des veuves sans soutien et des orphelins abandonnés : j'ai travaillé pour eux, et les ai arrachés à la famine. Et que penses-tu? Partout où les hommes n'avaient plus besoin de moi, où ils étaient tirés de leur situation critique, ils se détournaient de moi, et j'étais sans cesse pourchassé, sans pouvoir arriver à trouver asile à un foyer. La malédiction de mon père me suivait partout, personne ne se disait : « partageons avec lui le poids de son fardeau ; prenons part à sa peine; demandons-lui pourquoi son visage est voile de tristesse; pourquoi le sourire et la joie n'effleurent jamais à ses lèvres. Qui est-il? d'où vient-il ? pourquoi a-t-il assumé ce terrible devoir d'essuyer tous les pleurs, de panser toutes les blessures d'autrui? »

« Non, personne, jamais ! partout, au contraire, je trouvais, ou des souffrants à secourir, ou des heureux, insouciants et ingrats. A maintes reprises, après que j'avais enduré tant de peines pour eux, les hommes trouvaient que je mangeais leur pain inutilement. Après tant d'années, c'est la première fois que quelqu'un a pitié de mon destin, et m'offre enfin un refuge. Je puis donc rester ici. Telle a été l'ultime volonté de mon père. Aujourd'hui, son ombre et ses ossements trouveront la paix. Je reste. »

V

Le vieux patriarche s'en réjouit fort. Il appela tous ses fils et leur dit :

— Ecoutez, mes fils : je suis âgé, mes jours sont comptés; je voudrais, avant de mourir, vous dire ma volonté : Cet étranger sera désormais votre frère, votre frère aîné. En récompense des innombrables

services qu'il vous a rendus, vous lui donnerez, après ma mort, une part égale à la vôtre. Suivez ses conseils. Obéissez-lui comme vous auriez obéi à votre frère légitime, à celui qui est perdu pour nous.

Les fils écoutèrent en silence. Mais un mécontentement sourd germa dans leurs cœurs. Ils avaient aimé cet étranger tant qu'ils avaient été persuadés qu'il les quitterait à la longue, mais lorsqu'ils virent que leur père l'adoptait, lorsqu'ils apprirent qu'un nouveau prétendant à leur héritage apparaissait, leur âme se remplit d'une haine furieuse contre l'inconnu. Aucun d'eux ne voulut le reconnaître comme ayant droit à une part égale. Les journées difficiles étaient loin, et ils les avaient oubliées.

La nuit tomba. Aveuglés par les conseils de leur intérêt, ils étouffèrent en eux-mêmes la voix de la raison et de la bonté, et firent preuve d'une noire et abominable ingratitude.

A minuit, chacun assis à côté du champ dont il avait la garde, surveillait les alentours. Tout à coup l'étranger alluma son bûcher en signe de danger : une nombreuse troupe de bandits s'avançait directement vers lui. Les flammes s'élevèrent, illuminant les environs. Mais, cette fois, personne ne bougea. Les ennemis approchaient, mais aucun secours ne venait à celui qui était menacé, et qui, faute de bois, se mit à jeter des gerbes de blé dans son feu. Mais encore personne n'arrivait. Les assaillants étaient déjà tout proches. Alors, désespéré, il mit le feu à une meule toute entière, et l'immense incendie éclaira tout le voisinage. Les lueurs parvinrent jusqu'à la maison où le vieillard, stupéfait, sortit pour mieux voir le sinistre. Mais la flambée elle-même de la grosse meule ne servit à rien. Aucun des frères ne vint au secours.

C'était justement ce qu'il fallait aux brigands. Il y avait longtemps qu'ils s'efforçaient d'écarter de l'arène leur redoutable adversaire, dans l'espoir de redevenir les maîtres du pays. Ils se jetèrent sur lui, le saisirent, le ligotèrent et l'emmenèrent.

Chose étrange, tout de suite après cet événement, les frères comprirent qu'ils venaient de faire une faute grave. Ils sentirent leur isolement et leur faiblesse. Ils conçurent que, désormais, ils ne pourraient plus s'opposer aux méchants. Ils perçurent tout cela, mais il était trop tard. Ne sachant que faire, ils résolurent d'émigrer, sur-le-champ, de s'éloigner, avant d'être complètement dépossédés de leurs richesses, de ces lieux dangereux. Le lendemain, ils communiquèrent cette résolution à leur père en ajoutant que l'étranger avait été victime de sa négligence puisqu'il n'avait pas allumé son bûcher, selon ce qu'ils avaient convenu. Mais le père avait vu le flamboiement des gerbes. Il comprit que ses fils mentaient, et qu'ils venaient d'accomplir un crime horrible. C'est pourquoi il s'écria, avec colère :

— Je n'ai plus de fils ! Misérables traîtres ! C'est vous qui l'avez remis entre les mains des méchants, parce que vous étiez mécontents d'avoir à partager avec lui ! Loin de moi ! Vous voulez partir ? Partez ! Je resterai seul ici, et crierai votre crime jusqu'au ciel, et les roches, alors, frémiront de honte à votre place. Je resterai ici, où ont vécu mes aïeux, où sont leurs sépultures. J'y resterai, même si cette montagne doit s'écrouler sur eux ! Et maintenant, j'irai chercher votre victime. Mort ou vivant, je le chercherai dans le repaire des loups et des bêtes féroces. Peut-être seront-ils plus humains que vous ! J'irai m'agenouiller devant ceux qui le tiennent captif. Je leur demanderai d'avoir pitié de ma vieillesse, de considérer les cheveux blancs que vous avez déshonorés. Soyez maudits ! Soyez mille fois maudits ! Ecroule-toi, ô maison ! car tu es souillée ! et tu es devenue le refuge du mal, de la trahison ! Il m'est donc impossible de vivre sous ton toit.

Et il quitta sa demeure et sa parenté. A pas tremblants, il se dirigea vers les roches et les vallées du Massis. Arrivé au bord de la Spitak-Djour, il s'arrêta et s'écria :

— Dis-moi, rivière, où est mon fils ? Dans quelle caverne se trouve-t-il ? Ne passes-tu pas au-dessous ? Il y a plusieurs années qu'un autre s'en fut de ces côtés. Tu le vis s'éloigner, et tu gardas le silence. Ce jour-là, tu coulais paisible, mystérieuse. La paix soit sur lui ! Mais dis-moi maintenant où est mon fils d'adoption ? Roches et vallées, vous, du moins, parlez-moi. Dites, dites-moi où est mon vaillant enfant, cette proie innocente de la perfidie et de la lâcheté.

La montagne resta silencieuse. Les rocs et les précipices se taisaient aussi. Le ruisseau coulait sans autre bruit, que le doux clapotement de ses eaux transparentes. Le vent soufflait du sommet du mont, et battait les cheveux et la barbe argentée du vieillard. Mais il avançait, il cherchait toujours. La nuit descendit, nuit obscure et lugubre. Chaque pierre, chaque arbre avait l'air d'un monstre, mais il marchait sans cesse, continuant à appeler : « Mon fils ! Mon fils ! », et les mille voix de l'écho répétaient : « Mon fils ! Mon fils ! »

Il gravit la côte abrupte. La montée était raide, mais en haut, il connaissait des cavernes, et c'était là qu'il se dirigeait. Tantôt il grimpait en s'aidant de ses ongles, tantôt il rampait, tantôt il roulait à terre pour se relever bien vite et recommencer. Et toujours, invariablement, il appelait : « Mon fils ! Mon fils ! « Soudain, non loin de lui, une voix répondit :

— Je suis là, père !

Le vieillard avait trouvé celui qu'il cherchait. Cramponné à une roche, l'étranger était devant lui :

— Oh viens ! mon enfant, mon unique enfant, le fils de mon âme ! tu es donc vivant ? Ces sauvages se sont donc montrés moins cruels que mes fils, mes fils dont tu fus pendant longtemps le frère.

Mais, voyant qu'il demeurait immobile, le vieillard s'approcha et le serra dans ses bras :

— Allons-nous-en, mon enfant ; allons-nous-en de ces lieux.

— Je ne puis pas, père, oh ! je ne puis plus ! C'est fini de moi ! Je n'ai plus rien à faire ici-bas ! Je ne suis plus de ce monde !

Le vieux, étonné, écoutait, et ne comprenait rien.

— Tu es fâché, je le comprends. Ne pense plus à ceux qui t'ont trahi...

Mais, maintenant, prends ma main et descendons vite.

— Pauvre père : il fait nuit, et, sans doute, tu ne vois pas à quel prix les bandits ont épargné une vie : je suis aveugle, père ! Les ténèbres éternelles sont descendues sur mes yeux.

— Ciel ! Ils t'ont ôté la vue ! et le Tout-Puissant l'a permis ! Il a contemplé d'en haut un spectacle aussi horrible !

— Ne te révolte pas, père ; c'est inutile. Les brigands n'y sont pour rien. Il y a longtemps que je les poursuis. La vie est une lutte. Tout animal cherche de quoi vivre et subsister. Eux aussi, ils ont à subvenir à leurs besoins. Je suis tombé entre leurs mains par la faute de tes fils, qui m'abandonnèrent. Et le mal est resté victorieux. Ils m'ont pris, et m'ont fait passer en jugement ; tu le sais, les méchants eux-mêmes ont leur justice. Ils me condamnèrent à avoir les yeux crevés. Deux pointes de bois rougies au feu ont suffi pour éteindre à jamais toute lumière pour moi. Mon père, à présent, je sens que le mal restera toujours puissant, tant qu'il trouvera de l'appui parmi ses victimes elles-mêmes.

— Malédiction ! Malédiction sur mes fils ! Dans mes jours de vieillesse, alors que j'aurais moi-même besoin d'un guide, il faut que je sois le conducteur de celui-ci. Prends mon bras, et, désormais, je t'accompagnerai. Si l'anathème de ton père pesait sur toi, tu viens de le racheter par un terrible sacrifice. Mais, sur moi pèse le châtiment du crime que j'ai commis contre mon fils, contre ce fils si noble et si courageux, ce fils si digne de ma tendresse, que j'ai perdu par ma faute, voici plusieurs années. C'est peut-être ce péché que j'expie maintenant. Oui, je l'ai chassé de chez moi, avec sa femme et son petit enfant, parce qu'il était le premier qui exigeât de moi la vertu dans l'action et dans la lutte.

— Pauvre vieillard ! Serre maintenant ton petit-fils sur ton cœur. Ton malheureux fils était mon père. C'est sa malédiction qui a pesé sur moi. Oh ! il m'a raconté, souvent, comment, il y a bien des années de cela, il avait été chassé de la maison paternelle, qui s'élevait au pied de la montagne. Dès le premier jour, mon cœur me disait que je me trouvais, ici, sous le toit familial, mais je me taisais.

— Oh ! devenez sourdes, mes oreilles ! Qu'entends-je ? Mon petit-fils, mon cher enfant ! et il est aveugle, par la faute de mes fils ! Ah ! que mon sort est malheureux ! Je n'ai plus de fils, il ne me reste que celui-ci, et il est aveugle. Prends ma main, cette main tremblante, qui a pourtant assez de force encore, et suis-moi. Nous irons de pays en pays, et nous raconterons, si nous le pouvons, notre peine indicible. Que le malheur, que la noire ingratitude fassent avec nous le tour de la terre, et que, devant leur horreur, le monde tremble et frémisse. La vertu aveuglée par des mains criminelles et injustes, la vieillesse méprisée par ses fils !...

Que le récit de ce drame effroyable soit connu du monde entier !

Partons, éloignons-nous de ces tristes endroits, et que cette montagne devienne un désert aride. Qu'elle soit désormais la retraite des serpents et des fauves, puisque tant de fautes ont été accomplies à son ombre !

— Non, père ; pardonne-moi ; je ne peux plus aller par le monde. Désormais, je suis un être inutile ; je ne peux plus porter remède à aucun mal ici-bas. Les hommes sont pervers, mais ils sont aussi bien à plaindre. Ils sont ingrats, mais ils ont besoin de pitié. Il faut de l'amour et de la miséricorde à ces êtres cruels, — il faut des victimes pour les sauver. Adieu !

Et il se précipita du haut de la montagne, dans les abîmes. Le malheureux vieillard tendit les bras, se jeta en avant pour le retenir, mais il demeura pétrifié d'horreur, les deux mains étendues dans l'espace, la bouche béante. L'expression de la terreur se grava pour toujours sur son front : son petit-fils tournoya au-dessus du gouffre, mais ne roula pas jusqu'au bas. Il se transforma en un petit nuage blanc, qui s'éleva, et vint prendre place au sommet du Massis, un nuage blanc, léger et charmant...

L'aube naissait. Les oiseaux furent témoins de ces choses Tous à la fois il battirent des ailes, s'élancèrent vers les hauteurs, comme s'ils voulaient atteindre la cime de la montagne, le nuage transparent, et l'immensité. Cependant, ils redescendirent peu de temps après, mais ils avaient perdu leur teinte immaculée ; leurs ailes, maintenant, étaient noires comme la nuit sombre ; leur dos et leur poi-

trine étaient couleur de sang, et ils restaient mornes et tristes. Depuis ce jour, ils sont vêtus de deuil.

Les fils du patriarche, qui, de loin, avaient suivi leur père, virent, eux aussi, tout cela. Ils s'en retournèrent, consternés. Abandonnant leurs biens et leur demeure, ils émigrèrent, chacun avec sa famille, et se répandirent par toute la terre.

Le Massis devint tout à coup, comme par l'enchantement d'une baguette magique, un désert où les animaux et les plantes cessèrent d'habiter et de croître. Le gazouillement des eaux se tut. Les ruisseaux se perdirent dans les gouffres de la montagne, en grondant sourdement. Les roches devinrent dénudées et stériles. La chaleur de midi dessécha en peu de jours les feuilles et les fleurs, et la Spitak-Djour, qui coulait tout au bas, s'obscurcit et devint toute noire. C'est à partir de ce jour, qu'on l'appela Sér-Djour.

Depuis ce jour néfaste, des siècles ont passé, et le Massis demeure redoutable et lugubre.

Quand le mal devient trop puissant sur la terre, quand la brûlante sécheresse détruit les semences et menace de la famine, quand des milliers de mains décharnées et rugueuses s'élèvent, suppliantes vers le ciel, pour demander quelques gouttes de pluie, les yeux fatigués regardent vers la cime du Massis comme pour y chercher la trace d'un léger nuage. Alors, le même petit flocon blanc apparaît dans l'éther bleu, et, glissant doucement sur les ailes du vent, vient se poser, délicatement, sur le sommet de la montagne. Il semble jeter un regard de pitié sur la terre souffrante et altérée, et c'est après lui seulement qu'arrivent les gros nuages chargés de pluie pour arroser les champs. Le léger nuage blanc est le messager de la divine miséricorde.

Et quand les sauterelles s'abattent sur les récotes et les détruisent, ce sont des oiseaux de deuil qui descendent de la montagne, pour les massacrer et sauver le monde de l'horreur de la faim.

Les ailes de ces pigeons sont restées noires, leur dos et leur poitrine pourpres : leur deuil continue jusqu'aujourd'hui.

Et, dit-on, tant que le mal régnera sur la terre, ils ne quitteront pas ce deuil, le mont Massis demeurera solitaire, morne et ravagé, et la Sév-Djour continuera à couler noire et trouble...

AVETISS AHARONIAN.

Traduit de l'Arménien par ELIAS SARKIS ALTIAR.
(*Les Misérables*, 1899.)

LA CRISE DU SOCIALISME ITALIEN

L'expulsion prononcée par le Congrès socialiste italien de Reggio contre plusieurs députés du parti, et non des moindres, en juillet dernier, constitue un événement important. Cette décision offre même une valeur primordiale à un triple point de vue : pour le socialisme italien d'abord, pour la politique italienne ensuite, et enfin pour le socialisme international.

Il ne s'agit pas uniquement, en effet, d'une résolution édictée contre des personnalités encombrantes. Ces individualités, en sortant du parti socialiste italien, ont entraîné derrière elles d'autres individualités moins caractérisées et moins connues, et des groupements d'effectif plus ou moins appréciable. L'exclusion proclamée a engendré un schisme, une coupure, et il est même impossible pour l'heure de déterminer exactement toutes les conséquences du vote émis par les congressistes de Reggio. Ce qui est certain, c'est qu'il aura une longue et sérieuse influence sur l'histoire du socialisme dans la Péninsule. Mais comme ce socialisme lui-même est devenu, qu'on le veuille ou non, un facteur essentiel de la politique de l'Italie, cette politique, les relations futures des partis entre eux, les rapports du prolétariat organisé, c'est-à-dire d'une masse compacte déjà avec les pouvoirs publics, se trouveront profondément affectés par la condamnation qui a été rendue, et qui est proprement celle du réformisme. En troisième lieu, le socialisme international ne saurait se désintéresser de la crise qu'a subie une de ses sections et non la plus faible; il doit, au contraire, s'y attacher d'autant plus que le problème, posé hier devant le parti italien, peut surgir demain devant tout autre parti d'Europe ou d'Amérique. Qu'on envisage donc l'exclusion quadruple ordonnée par le Congrès de Reggio, dans l'ordre pratique, ou sous le rapport de la doctrine et des principes, elle mérite plus qu'une brève mention; elle est un fait marquant dans l'évolution du socialisme mondial.

On serait tenté de comparer la scission qui vient de s'accomplir au delà des Alpes à celle qui s'opéra chez nous, en 1899, entre les partisans et les adversaires de la participation ministérielle. Le rapprochement serait erroné. Lorsqu'une fraction du parti socialiste français défendit, justifia l'entrée de M. Millerand dans le cabinet Waldeck-Rousseau, et qu'une autre fraction dénonça cette acceptation d'un portefeuille comme une déviation, les Congrès de l'Internationale n'avaient pas encore arrêté leur jugement. Pas davantage ils ne s'étaient prononcés expressément contre une politique d'alliances démo-

cratiques, je veux dire contre le bloc radical-socialiste. Mais depuis 1904, depuis l'intervention décisive du Congrès d'Amsterdam dans le litige qui avait brisé l'entente des socialistes Français, des règles de conduite ont été tracées. C'est précisément parce qu'ils ne s'étaient pas pliés à ces règles que les réformistes ont été condamnés et expulsés à Reggio d'Emilie. Ces réformistes se trouvaient et se trouvent dans la situation même que les socialistes indépendants, chez nous, se sont créée, après leur rejet de la charte constitutive de l'unité socialiste. Ils ne peuvent en appeler à l'Internationale, puisqu'ils ont de propos délibéré contrevenu aux maximes qu'elle avait émises, et ils sont voués désormais à agir en dehors, à côté, et probablement à l'encontre de cette Internationale.

Pour comprendre le débat qui s'est déroulé à Reggio, et dont nous venons, en quelques mois, de mesurer la portée, il est nécessaire de connaître les conditions de formation et de développement du socialisme italien.

La Péninsule n'est pas une contrée de très grande fabrication industrielle comme l'Allemagne et l'Angleterre; elle possède, à l'égal de la France, un très fort pourcentage de ruraux, et une large partie de son revenu annuel continue à venir de la terre. Non pas qu'elle soit totalement dénuée d'usines : au contraire, ses industries déjà anciennes ont marqué une surprenante vigueur de croissance dans les dix dernières années. Gênes, Turin, Milan, je ne parle ni de Florence ni de Rome, ni de Naples, sont des centres de production et d'échanges, dont l'expansion récente est comparable à celle de certaines cités et de certains ports d'outre Rhin. Mais ces foyers de vie manufacturière intense sont clairsemés, et leur influence ne s'exerce que dans des zônes relativement restreintes. Ils ne peuvent engendrer, dans un pays de grande densité, des courants assez vigoureux pour triompher des routines et des inerties locales. De toute évidence, si une portion de l'Italie, travaillée par la transformation économique, est déjà prête à accueillir les doctrines socialistes et syndicalistes, une autre portion, dont les modes d'existence sont demeurés à peu près invariables, lui oppose un conservatisme tenace, un attachement invétéré aux institutions d'autrefois, fussent-elles féodales ou patriarcales. Et si nous relevons aujourd'hui ces différences de tempéraments, si peu propices aux mouvements d'ensemble, à plus forte raison, s'exerçaient-elles, il y a près de cinquante ans, lorsque la première Internationale tâchait de jeter partout des fondements.

Il nous faut aller vite. Les groupements italiens, qui adhérèrent à l'Internationale à dater de 1864, ne tardèrent pas à être déchirés comme tous ceux de l'Europe Occidentale par les luttes des Marxistes et des Bakounistes. Les premiers prédominaient dans le Nord, les derniers dans le Sud où les lieutenants de Bakounine, Cafiero et Fanelli entre autres, acquirent une autorité incontestée. Après la dislocation de cette première Internationale, les salariés déjà militants de la Péninsule éprouvèrent le besoin de se grouper à nouveau. Le congrès de Bologne, en 1880, proclama la création d'un parti ouvrier, qui fut le noyau du parti socialiste. Cette organisation grandit assez rapidement, dans les dix ou douze années qui suivirent, pour imposer aux cabinets successifs les craintes les plus vives. Alors s'ouvrit vers 1892, et au lendemain du Congrès de Milan, la période de répression : l'insurrection des Fasci de Sicile et les troubles sanglants de Milan qui illustrèrèrent la phase du Crispinisme déclinant, furent des événements de premier ordre. Crispi tombé, ceux qui avaient pris le pouvoir, Giolitti et Zanardelli entre autres, inaugurèrent vis à vis du prolétariat socialiste une autre méthode, celle des compromis, des combinaisons, et à certains égards, de la corruption. Au lieu de refouler le socialisme par la force, ils marquèrent le désir de lui faire sa place, sinon dans les institutions — et comment l'eussent-ils pu? — du moins dans les conseils communaux, à la Chambre, et jusque dans les conseils des Ministres. Le cas Turati a failli précéder le cas Bissolati. Ce nouveau système gouvernemental fut beaucoup plus préjudiciable que le précédent à la section italienne de l'Internationale reconstituée. Le désaccord se mit entre les groupements et entre ceux qui, à un titre quelconque, se croyaient aptes à les diriger. La bataille s'ouvre en 1902, au congrès d'Imola, entre les réformistes, qui veulent rejeter au second plan et même négliger tout à fait le principe de la lutte des classes pour accepter le bloc démocratique, et les révolutionnaires qui réclament l'opposition à outrance. Rien n'est plus confus que les péripéties de cette passe d'armes où syndicalistes intellectuels, révolutionnaires, intégralistes, réformistes de gauche et de droite négocient, à chaque congrès, des alliances momentanées et parfois surprenantes. Les réformistes l'emportent à Imola sur Enrico Ferri, qui était alors le chef des révolutionnaires, et qui devait, dix ans plus tard, devançant l'exclusion, sortir spontanément du parti pour se rallier au monarchisme « social ». Mais en 1904, Ferri, devenu intégraliste, c'est-à-dire « juste milieu », assure la victoire aux révolutionnaires en leur amenant le concours de sa fraction. En 1908, les réformistes ressaisissent l'avantage au congrès de Florence. Ils viennent d'être écrasés à Reggio. Le Parti a donc oscillé d'un pôle à l'autre, et ce qui mesure encore mieux l'am-

pleur de ses variations, il a tantôt provoqué ou soutenu une grève générale — comme celle de 1904, qui sema l'effroi dans la Péninsule, — et tantôt protégé avec un attachement durable un cabinet impérialiste — le cabinet Giolitti de 1912. L'heure du reredressement, de la rectification nécessaire avait vraiment sonné. L'Internationale eût demandé au socialisme italien une affirmation de principes, si avec une remarquable faculté d'intuition, il n'avait compris l'opportunité d'une initiative énergique.

Les flottements qui se sont manifestés dans l'action de ce parti n'ont pas été moins marqués dans le contingent même de ses adhérents. Il a compté jusqu'à 40.000 cotisants; total considérable, toutes choses bien pesées, pour une contrée où la concentration des capitaux et des hommes est loin d'être poussée aussi loin qu'en Allemagne ou en Angleterre, ou même qu'en France ou en Belgique. Mais ce chiffre n'a pas été conservé, et pour des raisons, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister, et qu'il est au surplus malaise de déterminer, un déchet de près du tiers a été constaté dans les dernières années. Il est vrai que si l'effectif des cotisants fléchissait, celui des électeurs augmentait, et que de 108.000 en 1897, le nombre des voix socialistes montait à 165.000 en 1900, et à près de 350.000 au plus récent renouvellement de la Chambre. Ajoutez que jusqu'ici 3 millions d'Italiens avaient le droit de vote, et, que 1.700.000 au plus l'exerçaient : c'est cette année seulement qu'un nouveau régime électoral a été institué, portant à 8 millions le contingent des citoyens aptes à élire leurs représentants, et ce régime sera appliqué pour la première fois, en 1913.

Pour conduire plus avant cette étude du parti socialiste italien, il est indispensable de noter encore deux faits :

1° C'est dans le Nord et dans le Centre — Turin, Milan, Gênes, Côme, Florence, Reggio, Rome — que le parti a presque tous ses électeurs — les neuf dixièmes. L'ancien royaume de Naples ne lui donne que des chiffres dérisoires de bulletins, et les comités qu'il possède à Naples, Tarente, Catane, Palerme, Messine, sont chétifs et éphémères.

2° Dans aucun pays le socialisme ne peut être vigoureux, s'il n'est secondé et contrôlé par une organisation syndicale puissante. Or les groupements corporatifs, qui se sont érigés dans la Péninsule, ont marqué, le plus souvent, une épuisante instabilité. Les ligues agraires du Mantouan, où les fermiers coudoyaient les ouvriers et les domestiques de ferme sont un des exemples typiques en la matière.

L'on ne saurait donc dire que le socialisme italien ait vécu dans des conditions parfaites de sécurité, et que le milieu même où il opérait ait assuré la régularité de son développement. Les luttes intestines, où il s'est attardé et affaibli, et qui viennent enfin de recevoir leur solution, leur dénouement, s'expliquent avant tout par la précarité de son existence.

Ces luttes, nous l'avons déjà énoncé plus haut, se ramènent avant tout, si l'on omet les traits secondaires, à l'opposition du réformisme et du révolutionnarisme.

Le révolutionnarisme procède de la conception initiale, dogmatique, du socialisme. Du moment que la lutte des classes, selon la doctrine Marxiste, est le fondement même de l'histoire, et que l'action socialiste est l'ensemble des efforts tentés par le prolétariat pour se libérer de sa servitude, il ne peut y avoir tractations, accord, alliance durable entre ce prolétariat et une fraction quelconque de la bourgeoisie. La classe ouvrière, qui reste toujours armée contre la classe possédante, ne peut soutenir un gouvernement issu de cette dernière; elle peut encore moins déléguer un ou plusieurs des siens dans ce gouvernement; elle ne saurait, sans forfaire à sa dignité et sans trahir ses intérêts, souscrire aux entreprises impérialistes qui sont la pratique courante de notre époque, et qui découlent elles-mêmes comme une quasi fatalité, avec un évident automatisme, de la structure capitaliste. Le parti socialiste se doit donc de garder en toutes circonstances une attitude d'opposition, une autonomie défensive et offensive, un « splendide isolement ». C'est bien là l'esprit de la motion que le congrès international d'Amsterdam sanctionna en 1904.

Le réformisme critique cette pensée et cette activité « négatives ». Il croit que même dans la société actuelle, les socialistes peuvent faire œuvre positive, soit en utilisant certains conflits secondaires des possédants, soit en prenant l'initiative de réformes précises et en soutenant les ministères qui s'engagent à servir partiellement l'intérêt des salariés, soit encore en acceptant une participation à ces ministères. Il y avait en Italie des réformistes de gauche, nuance Turati, qui consentaient à entrer dans une majorité ministérielle, mais non dans un ministère, et des réformistes de droite, nuance Bissolati, qui acceptaient cette dernière éventualité.

Que le réformisme ait eu des racines profondes dans la Péninsule, qu'il corresponde à l'état d'esprit de beaucoup de cotisants et d'électeurs socialistes, la chose n'est pas douteuse. Il a même retenu, et il possède encore là-bas des chances plus sérieuses qu'en France, en Allemagne ou en Angleterre. L'Italie n'est-elle pas la terre classique des négociations, des politiques tortueuses et ingénieuses, des combinaisons? Giolitti, après Depretis, a pratiqué l'art du transformisme, qui consiste à

appeler au pouvoir tous les partis à tour de rôle, et il n'excluait pas le socialisme. Celui-ci ne pouvait-il songer à édifier sa fortune sur les moyens compliqués, qui avaient si bien réussi à la maison de Savoie, et qui somme toute avaient valu à l'Italie l'affranchissement et l'unité? Mais alors, ripostaient les révolutionnaires, et ils étaient d'accord avec les maximes de l'Internationale, le socialisme n'est plus le socialisme; il n'est plus qu'une vague aspiration au mieux-être social, et pour donner au prolétariat quelques réformes anodines et illusoires, — et quelques satisfactions tangibles et passagères à ceux qui se proclament ses chefs, — il ruine tout espoir d'avenir, il sacrifie la rénovation suprême qu'il rêvait; il capitule devant l'État actuel dont il prolonge indéfiniment la domination et la vie.

L'antagonisme des réformistes et des intransigeants, — car le mot révolutionnaire est à double sens — était ancien. Ce n'est point sur des idées, sur des préceptes généraux que le Congrès de Reggio a eu à statuer : c'est sur des actes précis imputés à des personnalités déterminées.

Quatre députés d'influence diverse étaient cités à sa barre : Bissolati, le véritable leader des réformistes de droite, Cabrini son lieutenant, Bonomi et Podrecca. On reprochait plus spécialement au premier de s'être rendu au Quirinal, lors de la reconstitution du cabinet Giolitti, et d'avoir négocié avec le roi l'acceptation d'un portefeuille : s'il l'avait finalement refusé, c'était pour des motifs de pure étiquette. A tous, on faisait grief d'avoir été, avec la Chambre presque au complet, porter leurs félicitations au souverain, au jour récent où il avait échappé à un attentat, et d'avoir ainsi fait acte de loyalisme monarchique; à tous enfin, on opposait leur attitude équivoque au lendemain de la rupture avec la Turquie.

Il était manifeste, par avance, que le parti socialiste italien voulait, à ses propres yeux, et devant les autres sections de l'Internationale, répudier toute complaisance pour l'entreprise impérialiste de Tripolitaine. Il était avéré aussi que beaucoup de ses membres étaient las des tractations du groupe parlementaire avec le cabinet Giolitti, et qu'ils appréhendaient la méfiance et l'irritation croissante des masses populaires.

La condamnation des quatre députés ne faisait point doute. On se demandait seulement comment Turati se désolidariserait d'avec Bissolati, et comment les réformistes de gauche se détacheraient des réformistes de droite, — leurs auxiliaires, mieux leurs disciples de la veille. L'opération s'est accomplie dans une clarté absolue.

Le socialisme italien qui risquait de sombrer dans un vague démocratisme, qui peu à peu avait abandonné toute allure d'opposition, tout programme de principes, s'est brusquement ressaisi.

C'est là, il le faut répéter, une décision qui ne l'intéresse pas seulement lui-même, qui importe grandement et à la politique italienne, et dans le monde entier, à la politique socialiste.

Le socialisme italien apparaît coupé en deux tronçons : les vainqueurs du congrès de Reggio d'un côté, et de l'autre, les députés exclus, auxquels sont venus s'adjoindre quelques-uns de leurs collègues et un certain nombre de comités électoraux : de fait, le tronçon réformiste n'a réuni jusqu'ici qu'un douzième à peu près de l'effectif représenté à Reggio, et son avenir semble limité : ou il associera si bien son action à celle du parti radical qu'il ne tardera pas, comme les socialistes indépendants de France, à se perdre en lui ; ou il attirera en ses rangs quantité de recrues dérobées au radicalisme, et ces recrues contribueront à effacer chez lui les derniers souvenirs de la doctrine passée. Dans les deux cas, il demeurera en marge du socialisme international.

Il se pourrait que la résolution de Reggio ramenât d'ici peu la Péninsule à la phase des luttes sociales violentes, qui précéda la chute du Crispinisme. Elle aura sûrement pour effet d'abolir ou d'affaiblir les courants réformistes, qui se révélaient dans d'autres sections de l'Internationale.

PAUL LOUIS.

GERALD AUNGIER

GOUVERNEUR DE BOMBAY (1669-1677)

Lorsque le roi George V alla à Delhi prendre possession du trône impérial, offert jadis par un ministre habile à sa gracieuse souveraine, le navire qui le portait aborda dans le port de Bombay ; pronostic heureux, car nul souvenir pénible ne s'y rattachait. L'acquisition, toute pacifique, en avait été faite par un acte de tabellionage, une clause du contrat de mariage passé entre un descendant des Stuarts et une princesse de Bragance. Bombay se trouva ainsi la première emprise de l'Angleterre sur l'Inde, l'un des centres d'où rayonna son influence sur le pays entier. Simple dépendance de la fameuse capitale du Nord, Bassein, la rivale de Goa, qui achève lentement de périr derrière ses murailles croulantes, l'île qui porte Bombay était alors l'apanage d'une grande dame, Doña Iñez de Miranda, qui y exerçait des droits quasi féodaux. Depuis que les Portugais l'avaient enlevée aux Musulmans,

ils n'avaient jamais essayé d'en tirer parti; et il faut croire que ce n'était pas chose facile, car dès qu'elle fut entre les mains des officiers royaux, ceux-ci s'empressèrent de la transmettre à l'honorable Compagnie des Indes. Sous ce régime, mieux approprié sans doute aux besoins nouveaux, elle devint un des ports les plus florissants de l'Orient. Trois hommes illustres ont collaboré à cette tâche immense : Gerald Aungier, Mountstuart Elphinstone, sir Bartle Frere, qui marquent les principales étapes de sa marche ascensionnelle. Ouvrier de la première heure, Gerald Aungier, en dehors d'un cercle restreint d'historiens et de lecteurs érudits, est tombé dans un oubli immérité. Sur l'Esplanade, pas un monument ne rappelle le grand gouverneur; dans le cimetière de Surate, son nom ne se lit sur aucune tombe.

C'est pourtant lui qui créa la ville et qui, en quelques années d'administration laborieuse et intelligente, porta sa population de dix mille âmes à soixante mille, inaugurant la politique d'expansion commerciale, de protection des indigènes et de liberté de conscience à laquelle la Compagnie devait se montrer fidèle, jusqu'au jour où, la tâche accomplie, la Couronne jugea bon de se constituer avec ses nombreux acquêts un empire qui, en étendue, n'a eu de rival que celui des Mogols.

Au lendemain du jour, unique dans l'histoire de l'Inde, où les honneurs, et les titres ont comblé les fonctionnaires heureux d'une administration que le monde entier envie, il n'est pas sans intérêt de rappeler ceux qui ont participé à sa fondation, et les circonstances dans lesquelles ils ont donné leur concours, souvent même sacrifié leur vie; ce qui nous oblige, avant de parler d'Aungier, à jeter un coup d'œil sur les événements mémorables auxquels l'Angleterre doit l'acquisition de Bombay.

*
* *

C'est dans le sombre palais de Whitehall que fut signé, le 23 juin 1661, le *marriage-treaty* (on appelle ainsi le contrat de mariage de Charles II et de l'infante Catherine de Bragance) (1). Il se composait de 20 articles, outre une clause secrète par laquelle le roi d'Angleterre s'engageait à user de tout son pouvoir pour établir une paix durable entre le roi de Portugal et les Pays-Bas, garantissant, en cas de rupture, la défense et la protection des possessions portugaises dans les Indes Orientales et la restitution des colonies que les Hollandais pourraient y acquérir postérieurement au traité.

Le onzième article, — celui qui nous occupe, — cédait au roi d'Angleterre, à ses héritiers et successeurs, le port et l'île de Bombay avec tous ses droits, profits, territoires et dépendances (1); il assurait, en outre, le libre exercice de la religion romaine, et stipulait que, lorsque le roi d'Angleterre enverrait sa flotte prendre possession de ses nouveaux domaines, les Anglais apporteraient des instructions sur la manière de traiter les sujets du roi de Portugal dans les Indes Orientales, et des ordres pour les aider et protéger dans leur commerce et leur navigation.

Les graves diplomates qui avaient procédé à la rédaction du contrat avaient su compter les écus de la dot, — près d'un million; — mais ils ignoraient la valeur de l'apport territorial de la princesse. Lord Clarendon, l'un des signataires, supposait tout au plus que la petite île était située près du Brésil. Quant aux Portugais, s'ils n'avaient pas encore tiré parti des avantages de « cette petite île », ils avaient pleinement conscience de sa valeur, et allaient s'opposer de tout leur pouvoir à sa cession.

Ce mariage était, par le fait, une mesure essentiellement politique (2). C'était le moment où les Portugais perdaient peu à peu leur prestige; aux Indes, les Hollandais et les Anglais leur disputaient la suprématie du commerce; en Europe, toutes les cours, même celle de Rome, leur étaient hostiles. Aussi le roi Don João IV, à peine rétabli sur le trône de ses pères, avait-il songé à l'offrir à un prince français, avec la main de sa fille l'Infante Catherine; mais, bien que Mazarin eût à Lisbonne un excellent agent, le chevalier de Jant, et que la reine Luiza de Gusmao, devenue régente à la mort de son mari, continuât sa politique, la paix des Pyrénées donna à la France une reine espagnole. On attribue en partie l'échec des négociations matrimoniales portugaises au manque de finesse d'un certain dominicain, le frère Domingos do Rozario, confesseur de la reine, qui faisait partie de la mission envoyée à Paris (3). Son séjour à la cour de France ne fut ce-

(1) Pour le traité, cf. J. Gerson da Cunha, *The origin of Bombay*, dans le *J. of. the B. B. of the R. A. Society*, extra number, 1900, pp. 239 et sq; Pheroze B. Malabari, *Bombay in the Making*, with an introduction by Sir George S. Clarke governor of Bombay. London, 1910, ch. III, p. 90 et sq.

(1) L'inventaire des possessions de l'infante est conservé dans la *Torre do tombo*, à Lisbonne.

(2) Cf. Gerson da Cunha, *On the marriage of the Infanta D. Catharina of Portugal with Charles II of great Britain, her medals and portraits*, dans le *J. B. B of the R. A. Society*, vol. XVII, 1887-1889, p. 137 et suivantes; et pour la vie de la reine, Agnes Strickland, *Queens of England*, Lond. 1857, vol. V, pp. 478-703

(3) Originaire d'Irlande, fils de Cornélius O'Daly, officier du régiment du comte de Desmont; il entra dans les ordres, s'établit à Lisbonne où il changea son nom de Daniel O'Daly pour celui de Frey Domingos do Rozario Il mourut en 1662. La part importante prise par ce religieux aux négo-

pendant pas inutile; il y connut le prince Charles Stuart, bientôt rappelé dans sa patrie et replacé sur le trône de ses ancêtres, et malgré la différence de religion et d'habitudes, le mariage du jeune roi et de Catherine fut arrêté. Des malheurs communs ne rapprochaient-ils pas les Bragance et les Stuarts? N'avaient-ils pas subi les mêmes injustices du sort? *Solamen miseris socios habuisse doloris!*

La dot fut celle qui avait été offerte à Louis XIV, avec l'île de Bombay en plus. Nous rencontrerons bientôt la puissance occulte et lointaine qui l'avait réclamée. A Lisbonne, où l'on avait obtenu ce qu'on désirait en échange de la princesse, c'est-à-dire la protection des Anglais, on ne s'attarda pas à regretter la cession de territoire. Pourtant, on ne se pressait guère de part et d'autre de remplir les conditions du traité. Ce fut seulement au printemps de 1662 que Charles envoya pour prendre possession de Bombay une flotte de cinq navires commandés par le comte de Marlborough. On y avait embarqué cinq cents hommes de troupes sous les ordres de Sir Abraham Shipman qui, à terre, fut nommé général, et pris à bord, Antonio de Mello de Castro, vice-roi des Indes, chargé de remettre l'île et ses dépendances. La flotte arriva le 18 septembre, le 25 selon certains, et le comte de Marlborough réclama incontinent l'île de Salcette, qu'il pensait être comprise dans les dépendances stipulées au contrat.

C'est alors que commença la lutte héroïque des hauts fonctionnaires portugais contre les courtisans et les diplomates. On les verra, d'une part, défendre pied à pied le territoire cédé, de l'autre supplier leur roi de revenir sur un abandon qu'ils considéraient comme funeste. Il faut lire la correspondance de Mello de Castro avec son souverain pour comprendre la répugnance qu'avait cet honnête fonctionnaire à se soumettre à des ordres dont il constatait les effets désastreux. Il ne pouvait voir sans douleur, disait-il, le meilleur port que possédait son maître dans l'Inde — un port auquel il ne saurait même pas comparer Lisbonne! — traité par les Portugais comme étant dépourvu de valeur. Il voyait avec non moins de peine le sort qui attendait le grand nombre d'âmes catholiques livrées au prosélytisme anglais. Il faisait valoir d'autres arguments, tant au sujet des entraves apportées au commerce que des difficultés qui surgiraient en temps de guerre du voisinage des Anglais. Il finissait même par proposer au roi de racheter l'île, discutant le prix du rachat, et affirmant que la population ne se refuserait pas à y contribuer pour échapper à la domination étrangère (1).

Il est vrai que Bombay, jusqu'au moment où il fut question de la livrer, avait semblé de peu d'importance aux yeux de ses maîtres. Quand les Portugais avaient commencé leur aventureuse croisière sur la côte occidentale de l'Inde, ils avaient à peine remarqué le groupe des îles, l'*Heptanesia* de Ptolémée, où le règne des princes radjpoutes a laissé si peu de traces (2), mais où l'hindouisme primitif a survécu jusqu'à nos jours dans le nom de la vieille déesse *Mum*, qui s'est transmis à la ville moderne (3). Lorsque Heitor da Silviera donnait la chasse à la flotte d'Ali Shah, il opéra plusieurs descentes dans l'île, et lui donna le surnom de *Ilha da Boa Vida* à cause de la vie facile qu'il y avait menée et de l'abondance de vivres que l'équipage y avait trouvée (4). Peu après les Portugais l'enlevaient aux Musulmans en même temps que Bassein (5), et l'influence de la *Corte do Norte* se répandit bientôt dans l'Heptanesia par ses agents fidèles, les moines, et l'établissement du système féodal qui caractérise l'occupation portugaise. Les couvents et les églises se multiplièrent, et les domaines furent accordés à la noblesse en récompense de ses services. C'est ainsi qu'en 1548, l'*Ilha da Boa Vida* était donnée à Garcia de Orta, médecin et naturaliste fameux (6); sa demeure, située près d'un fortin, était entourée de vastes jardins (7). Mais pour avoir une description de Bombay, il faut attendre jusqu'au XVIIe siècle. Boccaro en laissé une très complète (8) dans laquelle il note soigneusement l'emplacement

ciations anglo-portugaises a été mise en lumière par le vicomte de Sanches de Baena dans les *Notas e documentos inéditos*.

(1) Gerson da Cunha. *The origin of Bombay*, dans le *J. of the B. B. of the R. A. S.* extra number, 1900, p. 244 et suiv. Cette lettre est datée du 28 déc. 1662. Da Cunha a donné des fragments que nous citons, et indique qu'une copie de l'original est conservée aux Archives du Secrétariat de Goa (*Livro das Monções*, n° 28, fol. 457).

(2) Cf. Edwardes, *Census of India* vol. X, 1901, *Bombay town and Island, part I, pag. 1-20.* — Da Cunha, *The origin of Bombay*, dans le *J. of the B.B. of the R. A. Soc.* extra n° 1900, pp. 1-97.

(3) D'après Sir George Birdwood, Bombay, en mahratti *Mumbai*, c'est-à-dire *sœur Mum* emprunte son nom à la déesse titulaire de l'île *Mumba Devi*, dont le temple, jadis sur l'Esplanade, a été transféré au XVIIIe siècle dans la ville indigène.

(4) Cf. *D. João de Castro, Primeiro Roteiro da Costa da India desde Goa à Diu*, écrit en 1538-39 et publié par le capitaine Diego Kopt à Oporto en 1843. Joa de Castro appelle déjà l'île *Bombai*.

(5) Le traité de Bassein est donné in extenso dans le *Tombo de estado da India de Simão Botelho* dans le *J. of the BB., of the R. As. Soc.*, *extra number* 1900.

(6) Comte de Ficalho, *Garcia da Orta e seu tempo*. Lisbonne, 1886.

(7) Cf. Da Cunha, *The origin of Bombay, the portuguese period*, p. 97 et 109.

(8) Antonio Boccaro écrivit son *Livro das plantas* en 1635; il avait été nommé Archiviste de l'Inde (*Torre do Tombo*) et chroniqueur en 1631.

du fort, petit bastion d'une longueur de dix pas, à peine défendu par quelques méchantes pièces d'artillerie; la maison du *Vazadar* ou seigneur de la localité devait se trouver derrière l'hôtel de ville moderne. Il y avait alors onze familles portugaises et des noirs armés, formant un total de soixante-dix soldats porteurs de mousquets, chargés de repousser les pirates et les Hollandais.

Nous connaissons à peine la condition sociale de l'île avant la cession. Bassein, à l'apogée de sa prospérité, dominait les huit divisions soumises à sa juridiction (1) et abritait derrière ses murailles ses orgueilleux *fidalgos*. Pourtant, si l'on regarde la carte, on voit que les Portugais n'avaient pas bien choisi leur port en s'établissant sur l'emplacement de la forteresse des Musulmans. Si Bassein était abrité, il était resserré et d'accès difficile; aussi le vice-roi Linharès avait-il raison de vanter Bombay comme base navale de premier ordre (*Lettre au roi de Portugal du 24 décembre 1650*), et le vice-roi Mello de Castro avait pu justement mettre sa rade au-dessus de celle de Lisbonne. Mais le roi de Portugal ne voulait rien entendre. Il avait à cœur de plaire à son parent et allié, et ordre fut donné de procéder à la remise de Bombay. Il était temps. Pendant ces trois années, les envoyés anglais avaient subi de cruelles épreuves. Abraham Shipman, relégué près de Goa dans l'île malsaine d'Angediva, avait perdu presque tous ses hommes; lui-même était mort à la peine (2). Humphrey Cook, petit tanneur ou épicier de Lisbonne, lui avait succédé; mal vu ou plutôt peu considéré à la fois par le vice-roi portugais et les facteurs anglais de Surate, il eut l'honneur insigne de procéder à la remise de l'île. La cérémonie officielle eut lieu le 14 janvier 1665 dans la maison (*Casas grandes*) de la dame de l'île (*senhora da ilha*) D. Ines de Miranda, veuve de Don Rodrigo de Monçanto; seule propriétaire de l'île (*caçabé*) de Bombay, elle vivait dans son manoir entouré de jardins, de cocotiers et de champs de riz, exerçant dans son domaine le droit de *bandrastal*, c'est-à-dire l'impôt sur la distillation du jus de palme. Le vice-roi était représenté par Luiz Mendes de Vasconcellos et Sebastio Alvares Megos, le roi d'Angleterre par Humphrey Cook. Le 18 février suivant fut signé un nouveau traité, la *Convention*, comme on l'appelle, qui réglait les rapports de l'Angleterre et de ses nouveaux sujets; le texte, qui en a été souvent publié, contenait quatorze articles, et était peu favorable à l'Angleterre. Cook, pressé d'en finir, avait fait toutes les concessions. Il n'était plus question des dépendances de Bombay; la cession ne comportait que l'île; la liberté de conscience était accordée aux Portugais et aux autres habitants; on acceptait tous les déserteurs; les catholiques étaient protégés dans leurs biens, leurs prêtres et leurs églises; la *Dame de l'île* gardait même entre ses mains le pouvoir effectif, d'après ses anciens droits. Mais, malgré tout, l'île avait cessé d'appartenir aux Portugais, et le vice-roi, Antonio de Mello de Castro, la mort dans l'âme, avait obéi aux ordres de son maître : « Je confesse aux pieds de Vofre Majesté, écrivait-il le 5 janvier 1665, à la veille de la prise de possession des Anglais, que, seule, l'obéissance que je lui dois comme vassal a pu me forcer à remettre l'île, parce que je prévois qu'il résultera de ce voisinage (celui des Anglais) de grands ennuis pour les Portugais et que l'Inde sera perdue pour eux le jour où la nation anglaise sera établie à Bombay (1). » Aucune prédiction, comme le disent tous les historiens, n'a été mieux accomplie.

*
* *

Le sort des premiers gouverneurs de Bombay ne fut guère enviable. Humphrey Cook, qui avait succédé à Sir Abraham Shipman, mort misérablement à Angediva, débuta par la *Convention*, à la fois défavorable aux Anglais et peu goûtée des Portugais; mais il répara sa faute, en admettant que cela en fût une, en reprenant une à une les concessions qu'il avait été amené à faire; il se déshonora malheureusement par ses malversations et un honteux trafic des titres des propriétaires portugais. Aussi le premier soin de son successeur, Sir Gervase Lucas, fut-il de le jeter en prison (2). Sir Gervase, au contraire, homme habile, probe, audacieux, sut résister aussi bien aux empiètements des Jésuites qu'aux réclamations des facteurs de la Compagnie des Indes Orientales, établis à Surate. Il mourut bientôt, et le capitaine Gary, qui le remplaça, fut

1 *Saibana* de Baçaim, *caçabé* de Tana, *ilha* de Salcette, *ilha* de Caranja, *ilha* de Bellafor da Sambayo, *praçana* de Manora, *Praçana* de Asseem, *ilha* de Bombaim. Les quatre districts de Sanjan, Dahanu, Tarapur et Mahim étaient placés sous l'autorité de Daman.

2 Cf. Gerson da Cunha, *Historical and Archaeological Sketch of the Island of Angediva*, dans le *J. of the B. B. of the R. A. Society*, vol. XI, pp. 288 et suiv.

3 Cf. Gerson da Cunha, *The original of Bombay*, dans le *J. of the R. A. Soc. extra number*, 1900, pp. 262-263. Malabari, *Bombay in the Making*, p. 99.

(1) La traduction de cette lettre a été donnée pour la première fois par Gerson da Cunha dans *The origin of Bombay*, etc., etc., p. 158.

(2) Douglas a résumé ainsi la carrière de Cook : « Il détourna les deniers publics : il se laissa corrompre; il forgea des titres; il se révolta contre le gouvernement qu'il avait juré de défendre, et le pis, c'est que, quand le pauvre vieux Shipman mourut laissant £ 4.420 après 3 années d'administration, Cook, qui avait été son secrétaire, fit payer à sa veuve 15 p. 100 sur ses terres. » (*Bombay and Western India*, p. 60.

rapidement dépossédé par un acte d'autorité royale, le transfert de Bombay à la Compagnie des Indes (1668). Si l'on en cherche les causes, les auteurs en trouvent de différentes sortes. Fryer, par exemple, met en avant le luxe et l'ostentation de Gary ; tel autre, le désir qu'avait Charles II d'apaiser le mécontentement ressenti par la Compagnie des Indes d'avoir été écartée du traité de Bréda. Le véritable motif fut probablement la complète indifférence du roi, quant à la valeur et à la prospérité de sa nouvelle acquisition, et le désir des membres du Conseil de Surate de mettre fin aux querelles qui s'étaient élevées au sujet des laissez-passer accordés aux navires indigènes. On peut voir y aussi l'intention de remédier aux hostilités avec les natifs à l'occasion des mesures arbitraires des représentants de la Courone dont les indigènes rendaient la Compagnie responsable.

Celle-ci était arrivée à ses fins. Les Anglais établis à Surate connaissaient parfaitement la valeur de la la base navale de Bombay et convoitaient l'île depuis longtemps. C'était pour l'obtenir qu'ils s'étaient battus à Swally (1616), et qu'en 1626 ils avaient débarqué dans *l'Ilha da Boa Vida* ; pourtant, suivant Bruce (*Annals, vol. 1 p. 336*), ce ne fut qu'en 1640 que le Conseil de Surate signala aux Directeurs de Londres la position de Bombay comme le meilleur endroit de la côte occidentale de l'Inde pour établir une station de la Compagnie. Année par année, le même appel va se répéter. En 1652, la Compagnie demande ni plus ni moins que d'acheter Bombay et Bassein. (On voit que les facteurs de Surate avaient la bouche grande !) En 1654, sous le protectorat de Cromwell, elle faisait une démarche pour obtenir l'île ; en 1659, le Conseil réclamait encore aux Directeurs une localité sur la côte occidentale, Danda, Bombay ou Versova ; enfin, dans une lettre qui dût se croiser avec celle du Directeur annonçant la cession de Bombay, le Président de Surate faisait savoir à Londres qu'à moins d'acquérir un endroit qui mît les agents à l'abri des violences du Moghol et des attaques des Mahrattes et les rendît indépendants des Hollandais, il valait mieux plier bagage et rapatrier les fonctionnaires plutôt que de les laisser exposés à des dangers continuels.

La charte octroyée par Charles II, le 27 mars 1668, comblait les désirs de la Compagnie. Elle lui conférait pour le gouvernement de l'île les droits les plus étendus, à la fois l'*imperium* et la *juridictio*, et servit pour ainsi dire de modèle aux institutions dont le pays avait besoin. C'est également sur ses clauses qu'ont été établies certaines fonctions importantes du gouvernement et de l'autorité judicière aussi bien à Bombay que dans l'Inde entière. D'après Sir Courtnay Ilbert, la charte de 1668 marque le passage de la Compagnie de son rôle de société commerciale à celui d'un souverain territorial investi de pouvoirs civils et militaires (1).

Sir G. Oxenden, le président de Surate, devint alors gouverneur de Bombay (20 septembre 1667) et fut créé baronnet ; il avait eu l'honneur de recevoir la *Knighthood* au moment du mariage de Charles II et de Catherine de Bragance.

A suivre. D. MENAN[illegible].

MADAME DE SAINT-AMOUR

Le 8 septembre 1828, le bruit se répandit à Nantes qu'une femme, arrivée de Paris récemment, guérissait des malades par la prière. Elle s'appelait Mme de Saint-Amour et s'était installée rue du vieux Bel-Air, près de l'église Saint-Émilien. Son nom fut bientôt dans toutes les bouches, et sa demeure assiégée par une population enthousiaste. Puis, brusquement, la fortune changea. A part quelques fidèles, la foule inconstante se détourna des autels qu'elle avait encensés, et traita de fables les « miracles » qu'elle avait d'abord acclamés. Episode curieux d'un accès de mysticisme populaire, étrange aventure d'une femme qui fut autre chose qu'une aventurière.

*
* *

Anne-Françoise-Jeanne-Elisabeth de Frémery (2) était née à La Haye, le 11 novembre 1786, d'un avocat du roi en Hollande (3). Elle perdit son père dès l'âge de six mois : sa mère se remaria avec le baron de Plunkett, colonel des gardes de la Porte, qui mourut à Paris en 1815. A la suite de son beau-père, Mlle de Frémery mena la vie errante des émigrés : elle est à l'armée de Condé, elle figure à la cour de Coblentz, elle accompagne les princes en Angleterre. En 1809, elle épousa le capitaine Renaud de Saint-Amour (4) ; elle le suivit, de garnison en garnison, de Bayonne à Arras, jusqu'au jour où, en

(1) *Government of India*, p. 20.

(2) Cf. Edouard Richer, *Des guérisons opérées par Mme de Saint Amour*. Nantes, Forest, 1828, in-8 de 99 pages [illegible]. Voir aussi l'*Ami de la charte* du 17 sept. 1828.

(3) Son oncle, le général Dury, avait commandé pendant vingt ans la ville de La Haye, tant sous le régime [illegible] que sous le règne de Louis Bonaparte. Son cousin, M. Van Maanen, était en 1828 ministre de la justice au Pays-Bas.

(4) M. de Saint-Amour commanda Liège et Aix sous les ordres du général Despinoys, et le chef-lieu d'Angers sous le général Matis. En 1828, il était major du 15e régiment de chasseurs à cheval en garnison à Schlestadt (Bas-Rhin).

octobre 1826, elle vint à Paris pour surveiller l'éducation de son fils.

Elle avait alors quarante ans. Petite, très vive, elle avait des manières simples et affables, avec beaucoup de gaieté et de bonne humeur. Sa physionomie, singulièrement expressive, révélait une âme ardente. Avide de se dépenser et de faire le bien, entraînée par les inspirations de son cœur plutôt que par les calculs de sa raison, elle cherchait l'âme qui montrerait à son âme la voie, la vérité et la vie.

C'est alors qu'elle rencontra un ancien officier, d'origine nantaise, Jacques Bernard, qui avait connu M. de Saint-Amour à Bayonne en 1821. Ce fut la révélation. Tourmenté du besoin de croire et d'espérer, Bernard n'entendait pourtant pas soumettre sa raison à l'autorité de l'Eglise. Il avait étudié les théosophes, Jacob Bœhme, Saint-Martin, et s'était formé un christianisme rationaliste — et quelque peu fantaisiste — à la manière du Suédois Emmanuel Swedenborg. Glanant un peu partout ce qui plaisait à son imagination exaltée, il interprétait la « nouvelle Jérusalem » annoncée par saint Jean dans l'*Apocalypse* comme un renouvellement du christianisme sur des bases plus larges qui le rendraient accessible à tous.

Emporté par la conviction la plus généreuse, il avait fait des disciples à Tarbes, à Blois, à Besançon. La région nantaise n'avait pas échappé à l'ardeur de son prosélytisme : deux hommes remarquables, Edouard Richer (1) et Louis-François de Tollenare (2), avaient adopté ses idées, dans le temps qu'un grand vicaire de Notre-Dame de Paris opérait une conversion retentissante. Mme de Saint-Amour vint à lui et il lui indiqua son chemin de Damas : il donna à cette âme inquiète le calme et la sérénité, il fut le Fénelon qu'attendait cette nouvelle Mme Guyon.

Bernard mourut le 23 février 1828. Mais les vrais mystiques ignorent la douleur et la désespérance, et cet événement fut pour Mme de Saint-Amour l'épreuve décisive dont elle se releva plus forte, plus fervente. Sa piété redoubla, et la prière devint chez elle un besoin, une habitude. Elle lut dans l'Evangile que Dieu accorde à ceux qui croient en lui le don de guérir : elle désira posséder ce don. Un jour — c'était le 14 mai 1828 — elle guérit quelques enfants fiévreux : elle reconnut ainsi que Dieu l'avait exaucée et que le don des miracles était en elle.

Elle fit cette constatation en tremblant d'émotion reconnaissante ; mais elle en reporta, très humble, toute la gloire au disparu. Et, puisque Nantes était la patrie de Bernard, la cité d'élection où l'appelaient des amis tels que Richer et de Tollenare, elle entreprit de venir à Nantes pour en faire le berceau de la nouvelle Église (1).

*
* *

Mme de Saint-Amour ne tarde pas à grouper quelques fidèles, séduits par l'ardeur communicative de sa croyance, par l'attrait d'un esprit cultivé et d'une conversation fort élevée. Elle est invitée dans les plus riches familles, et toutes les classes de la société se rencontrent dans son salon. Mais elle n'est pas venue à Nantes pour tenir un salon ; elle est venue pour guérir... et c'est un défilé ininterrompu de malades.

« Ce spectacle, déclare Richer, m'a laissé une impression que je n'oublierai de ma vie. Dans la conversation, Mme de Saint-Amour attache ; mais dans les actes de son ministère — car c'en est un — elle subjugue. Sa physionomie, mobile d'ordinaire, prend plus de gravité. Avant qu'elle ait parlé, on se sent ému, et ses paroles comme ses gestes viennent ensuite traduire, pour ainsi dire, les sentiments qu'on avait dans l'âme et qu'on ne s'expliquait pas. On se sent comme dans une atmosphère que la prière vient d'épurer. »

Les séances sont courtes, et dépourvues de tout appareil impressionnant. Très simplement elle interroge, moins comme un médecin que comme un confesseur. « Qu'avez-vous ? — Telle infirmité. — Croyez-vous que Dieu, qui nous envoie le mal, puisse nous l'ôter ? — Oui. — Vous savez qu'il est dit dans l'Évangile : Demandez et il vous sera accordé. — Oui. — Demandez donc avec moi, et dans ces sentiments, votre guérison au Seigneur. » Elle impose alors les mains, et dans le silence qui s'établit, transfigurée, elle prie avec ardeur. Chez le malade, d'abord inquiet, la confiance naît peu à peu, puis le calme et l'apaisement, — et c'est enfin une prière de reconnaissance ardente qui sort des lèvres et de l'âme même de Mme de Saint-Amour. « Figurez-vous cette femme que le délire de l'amour maternel précipitait aux pieds du lion qui allait dévorer son fils : telle est souvent Mme de Saint-Amour (2). »

Elle renvoie les malades avec la même simplicité

(1) Edouard Richer, de Noirmoutier (1792-1834). Sur ses idées religieuses, voir sa *Philosophie morale et religieuse*, 1819 ; *la nouvelle Jérusalem* d'après Swedenborg 1832-1835 (en 8 vol.), et plusieurs articles du *Lycée armoricain*. — Cf. F. Piet, *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Edouard Richer*, 1836 ; Lidener (Lubin Impost), *Fables nouvelles*, t. II, *sub fine*, 1840 ; C. Merland, *Biographie d'Edouard Richer*, 1877.

(2) Cf. Notice biographique par Lidener (Lubin Impost) dans la *Revue de l'Ouest*, t. II (année 1854, p. 193 et suiv.)

(1) Cf. Richer, *loc. cit.*, p. 30.

(2) Richer, *loc. cit.*, p. 36-37.

qu'elle avait mise à les accueillir : « Allez, dit-elle, il vous est accordé suivant votre foi, ou suivant la sincérité de votre prière. » Elle refuse toute espèce de rémunération : c'est une mission spirituelle et charitable qu'elle accomplit, elle n'attend point de récompense matérielle et terrestre.

Au moins a-t-elle droit à la reconnaissance de tous. « Un paralytique, qui laisse ses deux béquilles chez Mme de Saint-Amour, va se prosterner au pied de la croix de Saint-Émilien, et s'écrie avec toute l'effusion de la reconnaissance : elle guérit tout! Un enfant, soutenu par sa bonne, s'en retourne seul à la maison, escorté d'une foule qui admire un tel prodige (1). »

Les malades affluent : il en vient d'Angers et de Rennes; il en vient aussi de Tours, de Saumur, de Rochefort. Aussi, quand vient la chute du jour, se met-elle à sa fenêtre et, du balcon, elle étend les mains sur les nombreux clients qu'elle n'a pu examiner et qui, pour recevoir sa bénédiction bienfaisante, s'agenouillent sur les pavés. Quelques-uns même passent la nuit couchés sur le seuil de sa porte.

Des mesures durent être prises par l'administration municipale pour maintenir l'ordre aux alentours de son domicile. Mais la foule, désireuse de la voir, de l'entendre, de toucher ses vêtements, lui témoigne la confiance la plus touchante. Chacun répète : « c'est une sainte! » et beaucoup ne sont pas éloignés de croire qu'ils ont affaire à la Sainte-Vierge déguisée...

*
* *

Mais les jours mauvais ne tardèrent pas à venir, et la « persécution » (2) s'abattit sur Mme de Saint-Amour.

Les premières difficultés vinrent des autorités ecclésiastiques, qui refusaient d'ajouter foi à sa mission. L'évêque de Nantes prit l'initiative de convoquer une assemblée spéciale pour délibérer sur ce cas étrange. On demanda au curé de Saint-Émilien s'il avait donné à sa paroissienne le pouvoir de faire des miracles et, sur sa réponse négative, on rédigea une espèce de protestation dans laquelle il était déclaré que les guérisons ne pouvaient avoir été faites au nom du Christ. Le « parti prêtre » fut effrayé, et les salons royalistes se fermèrent devant Mme de Saint-Amour.

Les « libéraux » ne lui étaient pas moins hostiles. Pour eux il n'y avait là que « jongleries » et que « mômeries », une véritable « mystification. » L'*Ami de la Charte*, à qui nous empruntons ces expressions, et dont le zèle anticlérical s'exerce au même moment contre les Jésuites, publie le 11 septembre un premier article sur celle qu'il désigne peu respectueusement sous le nom — qui fit fortune — de « *la Sorcière du vieux Bel-Air* ».

« Le merveilleux, écrit le rédacteur anonyme — sans doute Victor Mangin — a toujours eu le don de plaire : on lui sacrifie quelquefois même le bon sens. » Il note, sur le mode ironique, la multitude des « borgnes, aveugles, bossus, bancroches, paralytiques, fiévreux, pulmoniques, atrabilaires, hypocondres, aliénés et idiots » qui assiègent la demeure de Mme de Saint-Amour, « établie rue du vieux Bel-Air, en face de l'exécuteur des hautes œuvres de la justice criminelle et non loin de l'abattoir. » Il conclut en engageant ses lecteurs à se défier des « miracles humains. »

A quatre reprises — les 13, 17, 19 et 21 septembre — il revient à la charge, raillant « la prophétesse », « notre pythonisse », « notre mesmérienne », s'élevant contre « ce charlatanisme sans excuse », allant jusqu'à rédiger toute une biographie supposée de Mme de Saint-Amour : fille d'un horloger nantais, elle aurait épousé un bossu dont elle n'a jamais pu — miracle pourtant attendu — redresser la bosse (1).

La Faculté est particulièrement sceptique, elle évoque le souvenir des convulsionnaires de Saint-Médard, et le Dr Dartefeuille consacre une courte étude — que Victor Mangin s'empresse d'insérer dans l'*Ami de la Charte* — aux méfaits du mysticisme, du magnétisme et du spiritualisme!

On constate d'ailleurs que beaucoup de guérisons sont restées sans lendemain. Elles n'ont pu être qualifiées de miracles que par une foule en délire dont l'imagination aveuglait la raison. Mme de Saint-Amour n'a rien fait : c'est une illuminée, et pas autre chose.

> Elle répond à qui l'appelle,
> Son arrêt est l'arrêt du sort.
> Le vivant vit encore près d'elle;
> Le mort, près d'elle, reste mort.
> L'infirme ne qui la visite
> Se montre infirme à son retour.
> Ingrats Nantais, ah! venez vite
> Voir la dame de Saint-Amour! *Bis*

(1. *Ibid.*, p. 3.
(2. C'est le mot de Richer, *loc. cit.*, p. 13

1. La malignité publique a vite fait de constater que Mme de Saint-Amour, très souffrante, devrait bien commencer par se soigner elle-même :

> Cette dame merveilleuse
> Souffre depuis bien longtemps;
> Mais il lui faudrait du temps
> Pour se rendre vigoureuse,
> Et c'est pour l'humanité
> Qu'elle épuise sa santé!...

Chacun admire sa puissance :
Rien ne donne, mais n'ôte rien.
L'aveugle avec son chien s'avance.
Aveugle il sort avec son chien.
Comme il entra, chacun la quitte.
Deux gendarmes forment sa cour.
Ingrats Nantais, ah ! venez vite,
Voir la dame de Saint-Amour ! *Bis*

Cependant son taudis fourmille
De dos voûtés, de pieds tortus :
Le boiteux garde sa béquille,
Les bossus repartent bossus;
« Combien la sainte a de mérite !
Disent les borgnes d'alentour.
« Allons, frères, allons bien vite
« Voir la dame de Saint-Amour ! » *Bis*

Peu à peu l'accusation de mauvaise foi se précise et, dans la foule, — prompte au dénigrement comme à l'enthousiasme, — les racontars les plus absurdes circulent sur le compte de Madame de Saint-Amour. Les uns parlent d'une bague électrique qu'elle porte au doigt, et dont la vertu guérit les malades. D'autres affirment qu'elle répand sur les plaies une poudre propre à les cicatriser. Quelques-uns la traitent de cartomancienne. C'est une simple simulatrice: si les muets ont parlé devant elle, c'est qu'elle est ventriloque.

Ses amis s'indignent de tant d'attaques méchantes. Richer défend énergiquement les guérisons opérées par Madame de Saint-Amour (2): « La prière, voilà, aux yeux de la religion, de la philosophie et du bon sens, la seule explication des guérisons opérées... Les livres saints nous disent que tout est possible à celui qui prie avec ardeur... La prière c'est la dynamique confiée à l'homme. » — Dans une brochure au titre caractéristique — *Point d'effet sans cause* (3) — de Tollenare essaie, en réduisant les faits observés à de justes proportions, d'écarter toute accusation de mauvaise foi : « Je n'ai point vu de miracles. J'ai été témoin de guérisons, ou plutôt de telles améliorations dans l'état des souffrants que rien de semblable ne s'était jamais offert à mes yeux... Je n'ai vu ni morts ressuscités, ni aveugles-nés devenus clairvoyants, ni paralytiques s'en aller en dansant. »

Ces « lumineuses brochures » sont violemment prises à partie par les adversaires de Madame de Saint-Amour décidés d'arrêter à tout prix un pareil « fanatisme (4) ».

Dès lors, la situation de Madame de Saint-Amour devient de plus en plus difficile : les quolibets, parfois même les insultes les plus grossières et les sifflets l'accueillent à chacune de ses sorties. Elle reste calme, acceptant sans colère cette nouvelle épreuve. Mais cette attitude même est tournée en ridicule et, parodiant les vers célèbres de Lefranc de Pompignan, l'*Ami de la Charte* écrit :

Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussent d'insolentes clameurs,
De Saint-Amour, d'un air candide,
Verse des torrents de *fluide*
Sur ses obscurs blasphémateurs !

Car tout allait finir par des chansons. Un *cantique* (1) raille la « sottise » du « peuple niais », dont la nouvelle Église,

De fous peuplée, est la fable du jour.

Madame de Saint-Amour dut quitter Nantes sous les huées, et, tandis que Richer prépare, pour la défendre, un long article sur *la Médecine nouvelle* qui fut peu lu (2), tout le monde répète, à la fin de 1828, la « complainte historique sur la sorcière du vieux Bel-Air lors de son séjour à Nantes » (3) :

Je veux bien croire, Madame,
A votre illustre renom,
Et célébrer votre nom
Qui seul ébranle mon âme !
Mais, avec un *saint amour*,
Fuyez, fuyez sans retour !

*
* *

Ce fut son oraison funèbre. Désormais on n'entend plus parler de Madame de Saint-Amour ! Faut-il voir en elle une aventurière ? Il ne le semble pas. Mystique et sincère, elle eut — à n'en pas douter — une foi ardente et désintéressée, et d'incomparables amitiés l'en récompensèrent. Elle reste représentative de cette époque inquiète, un peu trouble, qui produisit le romantisme : pareille à Elisa Mercœur, dont une chanson populaire (4) signale les « traits de flammes » et le « désordre » poétique, elle a manifesté, d'une indéniable façon,

Le romantique de son âme.

LOUIS VILLAT.

1. *Les miracles de Madame de Saint-Amour*, chanson signée Ch. M. (Nantes, Hérault, s. d. (1828), in-8°, 4 p.)
(2) C'est le titre même de sa brochure.
(3) Nantes, Forest, 1828 in-8°, 36 p.
(4) Cf. *Histoire véridique des miracles d'une sainte, fidèlement extraite d'un livre intitulé: des guérisons opérées par Madame de Saint Amour, pour servir de commentaire à cette lumineuse brochure: suivie de quelques réflexions sur un nouvel écrit intitulé: Point d'effet sans cause.* A Nantes, chez Hérault, s. d. (1828), in-8, 39 p
(1) *Cantique en l'honneur de la dame de Saint-Amour*, par un obscurantin (Nantes, Hérault, s. d. (1828), in-8°, 4 p.)
(2) Il parut dans le *Lycée armoricain*, au début de 1829).
(3) Nantes, Hérault, in-4°, s. d. (1828), 2 p.
(4) *Madame de Saint-Amour à l'Académie*, Nantes, Forest, s. d. (1828), in-8° de 39 p. en prose, et 7 p. en vers (potpourri en 16 couplets intitulé : *Procès-verbal de la séance Académique pour la réception de Madame de Saint-Amour.*

LES ASPECTS DU NIRVANA HINDOU

Une idée domine toutes les spéculations philosophiques et religieuses de l'Inde : c'est l'idée de transmigration, de métempsycose. Déjà dans les plus anciens documents, les hymnes védiques, on en trouve le germe. Et ce qui, dans ces vieux textes, n'est qu'un embryon, ira s'épanouissant à travers les siècles, pour devenir la pensée large et peut-être féconde qu'adopteront les sectes diverses, et que codifieront les systèmes.

Un fait hors de question pour les Hindous, c'est l'existence de l'âme. Il faut voir là sans doute une de ces notions élémentaires, de ces primitives croyances de la race, qui avaient cours aux temps reculés de la préhistoire, et qu'il n'est possible de restituer que par conjecture. Quoi qu'il en soit, dans les plus anciens textes accessibles, l'âme individuelle apparaît comme le support de toutes les fonctions vitales de l'homme. L'âme, l'*âtman*, c'est le « souffle » par excellence, sur lequel reposent les autres souffles vitaux. L'âme, c'est aussi le moi, principe des opérations psychiques, et dont l'essence est de connaître. Elle réside dans le corps qu'elle pénètre tout entier, encore qu'elle se localise de préférence dans le cœur. Elle est étendue, matérielle. Elle est substance en un mot, et il faudra l'effort de la réflexion bouddhique pour la réduire à n'être plus qu'une succession sans substrat de phénomènes internes.

L'âme est d'essence supérieure, infinie. Son individualisation, c'est-à-dire son existence dans un corps donné, est pour elle une limitation. En s'unissant à la matière, elle tombe dans les limites du fini. Liée au corps, elle est assujettie au désir, *kâma*, et à l'action, *karman*. C'est le désir et ce sont les œuvres qui enchaînent l'âme à la matière. Le désir et les actes, n'est-ce pas en effet la même chose sous deux noms divers ? Le désir engendre les œuvres, et les œuvres font renaître le désir. Ainsi le *karman* est pour l'âme cause et condition d'esclavage. Sans cesse il renouvelle et resserre les liens qui unissent l'âme à la matière. Il est la raison de l'existence actuelle. C'est ce qu'un livre célèbre, le *Brâhmana aux cents voies*, exprime en ces termes : « Tel est le désir de l'homme, telle est sa volonté ; telle est sa volonté, telles sont ses œuvres ; telles sont ses œuvres, telle est l'existence qui lui échoit. »

Le *karman* d'ailleurs ne règle pas seulement l'existence actuelle ; il détermine aussi le cours des migrations de l'âme. La vie présente n'est que l'association momentanée de l'âme à un corps déterminé. Mais déjà cette vie est grosse des renaissances à venir. Dans un avatar prochain l'âme sera revêtue d'un nouveau corps, qui sera ce que l'auront fait les actes antérieurs. Le trépas n'est donc point une extinction définitive ; c'est le passage d'une condition à une autre, l'aurore d'une vie nouvelle. La mort est une renaissance, une reviviscence. Et telle est la source même de la doctrine de la transmigration. La survivance de l'âme, c'est, pour les Hindous, au même titre que l'existence de cette âme, non une simple croyance, mais un fait, un fait réel, indubitable. Dès les âges les plus lointains, cette foi est manifeste. Avec la suite des temps elle s'est progressivement élaborée pour devenir la doctrine du *samsâra*, c'est-à-dire du « tourbillonnement » des existences.

Mais cette transmigration est douleur. Car, nous le savons, c'est le *karman*, les œuvres, qui provoquent les existences nouvelles. Et le *karman* est pour l'âme une condition de douleur. Sous quelque forme que ce soit, la vie est douleur ; et puisque la vie est dans un perpétuel recommencement, la douleur est constante. Autant de fois renaît l'âme, autant de fois elle souffre d'être limitée, d'être liée au monde de la douleur et de l'ignorance. C'est ainsi que les conceptions religieuses de l'Inde se sont colorées de cette nuance pessimiste si intense et si attirante qui a fait, en particulier, le succès du bouddhisme dans le monde occidental.

La transmigration est douleur. Il faut donc y échapper. Comment parvient-on à la délivrance ? En vérité, nulle œuvre ne saurait libérer l'âme des liens qui l'enserrent. Acte et libération sont deux termes contradictoires, puisque l'acte est la cause qui rend l'âme esclave de la matière. Donc, pour arriver à la délivrance, il faut se détacher du monde, il faut supprimer l'activité, tuer le désir. Quand le *karman* cessera de se reformer, quand l'acte ne produira plus ses fruits, l'âme sera affranchie de la matière et s'épanouira dans l'absolu : elle sera délivrée. Le renoncement, l'ascétisme, tel est donc le chemin de la délivrance. L'ascétisme, on le sait, fut et reste en honneur dans l'Inde. Les mortifications y sont volontiers appliquées : elles anéantissent les passions, refrènent les instincts, détruisent l'acte et ses conséquences.

L'ascète deviendra le délivré, car l'ascète est le sage. Pour tuer le désir et abolir l'action, n'est-il pas nécessaire en effet de savoir que l'un et l'autre sont les racines du mal et de la douleur ? Pour mesurer la vanité des choses, il faut sonder l'existence, en connaître les raisons et les causes profondes. Atteindre à la délivrance, c'est savoir. C'est par la science que le sage s'affranchit des liens de la matière, qu'il obtient l'assurance d'avoir à jamais échappé au tourbillon des existences, au flot mou-

vant des renaissances successives, qu'il parvient à la fin dernière, au repos.

Cet état de parfaite béatitude d'où l'on ne renaît plus à la vie douloureuse, les Hindous l'appellent *mokcha* ou *moukti*, c'est-à-dire « délivrance ». Il est plus ordinairement connu sous le nom de *nirvâna*, qui est le terme par lequel le désignent les Bouddhistes, et qui signifie « extinction, anéantissement ». Mais cette conception négative de la délivrance est particulière au bouddhisme. Elle n'est qu'une des solutions auxquelles pouvait aboutir une doctrine qui par ailleurs se présente sous un aspect positif.

*
* *

La pensée brahmanique a traversé une assez longue période de tâtonnements et d'hésitations avant d'arriver aux systématisations des philosophies connues sous les noms de Vedânta, Sâmkhya et Yoga. C'est dans une série de textes anciens, appelés Oupanichads, que nous en trouvons, épars et diffus, les premiers éléments.

Le brahmanisme primitif pose en principe l'âme universelle, Brahman ou l'Atman suprême. C'est l'essence dernière des choses, la réalité des réalités. C'est l'Être dans l'absolue conception du terme : l'être unique, indéterminé, infini, inintelligible, ineffable, qui jouit de la souveraine félicité. Mais à côté de l'Être, il y a les êtres. Brahman s'unit à la matière, il s'individualise. L'âme humaine est donc de même essence que l'âme universelle ; elle lui est identique. Que peut être alors la délivrance, sinon le retour de l'âme individuelle au sein de Brahman ? Unie au corps, emprisonnée dans la matière qui la limite et l'obscurcit, l'âme est dans l'état de souffrance et de douleur qui caractérise tous les êtres entraînés par les tourbillons du *samsâra*. « Hors de l'Atman absolu, tout est souffrance », disent les livres sacrés. La félicité parfaite et définitive, c'est au sein de l'Atman qu'on la trouve. « Cet état de béate tranquillité qui se réalise après la sortie du corps et l'entrée dans la souveraine lumière, lisons-nous encore, cet état où l'âme apparaît avec sa forme pure, c'est l'Atman, c'est l'être immortel, exempt de crainte, c'est Brahman, et son nom est réalité. »

Mais comment l'âme individuelle s'affranchit-elle de la matière, pour se réunir à l'absolu d'où elle émane ? Quel est le chemin de la délivrance ? Il fut un temps dans l'Inde, où le sacrifice était considéré comme possédant la souveraine puissance, subjuguant les dieux, maîtrisant le destin. A l'époque des Oupanichads, les sages n'ont plus pareille confiance dans les œuvres rituelles. Le salut n'est pas un fruit liturgique. L'ascétisme même n'est pas le plus sûr moyen d'obtenir l'apaisement. C'est la science qui conduit à la délivrance. Car savoir, c'est devenir identique à l'objet de la connaissance. Par la méditation, le sage saisit la vérité, la réalité de l'Être. Il découvre l'âme unique, immanente en tous les êtres, qui ne sont pour elle que des formes passagères.

Savoir : telle est donc la condition du salut. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de connaissance sensible. Celle-ci est nuisible, elle distrait l'âme et la trouble. C'est par intuition que l'on connaît Brahman. Pour le rejoindre, entrer en communication avec lui, se fondre en lui, il faut concentrer son esprit, se plonger dans l'extase. L'extase est en effet, selon les Oupanichads, la voie de la délivrance. Et les moyens sont déjà ceux que bientôt systématisera le Yoga : discipline de la respiration par le ralentissement progressif du souffle, immobilité du corps, fixité du regard, et surtout méditation intense sur la syllabe *Om*, cet informe cri rituel, promu en dignité, et devenu l'expression verbale de l'Atman. Par l'intuition ainsi réalisée, le sage reconnaît son identité avec Brahman. Alors, pour lui, plus de désir ni de crainte, plus de péché ni de douleur. Sa conscience individuelle s'évanouit, sa personnalité s'anéanit. Il s'unit à Brahman. Il goûte l'ineffable et suprême félicité. « En vérité, est-il écrit, pour celui qui connaît le mystère de Brahman, le soleil ne se lève ni ne se couche, et le jour dure éternellement. Celui qui connaît le Brahman suprême, celui-là certes devient Brahman. »

*
* *

Le panthéisme qui émerge des Oupanichads reçoit sa complète expression dans la philosophie Vedânta. Pour les Vedântins, comme pour les penseurs qui les précédèrent, toute réalité consiste dans l'Être un, absolu, infini, homogène et indivisible, immuable, pur et sans qualification, toujours et partout identique à lui-même. L'Être est pensée, béatitude. Il conserve le nom de Brahman et reçoit aussi celui d'âme suprême, *paramâtman*. Par rapport à cette réalité, le monde et les individus n'existent que d'une existence relative et illusoire. Le moi, l'âme individuelle, est une émanation de l'Ame suprême. Mais chez l'homme elle est obscurcie et réduite en esclavage par le *karman*. Et dans la philosophie Vedânta plus que dans toute autre peut être, s'affirme la notion du *karman* et de ses conséquences funestes. Les actes accomplis sont comme quelque chose de matériel. Ils s'attachent à l'âme et déterminent sa destinée future d'une façon nécessaire, irrévocable.

Pour s'affranchir, l'âme doit donc non seulement abolir les passions et tuer le désir, mais surtout

détruire la source commune des unes et de l'autre : l'ignorance. Ici encore la science est la voie du salut et de la délivrance. Il faut connaître Brahman, et le connaître par la certitude intérieure. Nous savons quels moyens conduisent à ce résultat : c'est la méditation, la concentration de l'esprit.

Quand l'acte ne se reproduit plus, quand le désir est anéanti, quand l'âme, extasiée, contemple sa propre nature, alors elle est absorbée en Brahman, elle est délivrée.

*
* *

Avec le Sâmkhya et le Yoga, la pensée brahmanique fait volte face, au moins quant à la façon de concevoir l'Être.

La réalité, la substance porte encore quelquefois le nom d'*âtman ;* mais elle s'appelle plutôt le *pouroucha*. Elle est éternellement immuable, indifférente, sans qualités ; elle est inactive et improductive. Elle est simple de nature, mais non plus une : elle est diversifiée, répartie en une quantité de points indépendants qui sont comme autant de foyers de réalité.

Au *pouroucha* qui est l'Être, s'oppose la *prakriti* qui est la matière et le devenir. La *prakriti*, en effet, naît, grandit et meurt ; elle est ce qui change et se transforme, ce qui agit ou subit l'action.

Ces deux principes ne restent cependant pas étrangers l'un à l'autre. Un « lien » s'établit entre eux. C'est le *bandha*. Il individualise la matière, la façonne, lui donne une forme particulière en la groupant autour de chaque *pouroucha*. Ainsi prennent naissance les individus vivants, les *jivas*.

Mais nous retrouvons ici la pensée familière à l'Inde. Le *bandha* est cause de douleur et de souffrance. C'est une maladie dont il faut se guérir. Il faut briser le lien qui unit la matière à l'âme. Cette relation détruite, l'âme recouvre l'indépendance et la plénitude de l'être : elle devient « pure lumière », dit un texte.

Les moyens préconisés par le Sâmkhya pour atteindre à ce but ressemblent à ceux que nous connaissons déjà. La délivrance s'obtient moins par les œuvres, moins par l'ascétisme que par la méditation et la concentration de l'esprit. Il faut que l'âme s'isole et se contemple elle-même. C'est quand le *pouroucha* retrouve sa propre nature et se ressaisit d'une façon absolue qu'il est à jamais affranchi.

Avec le Yoga, au contraire, la discipline extatique devient un art d'un apprentissage pénible et lent. C'est un ascétisme calculé, progressif, aux stades nettement déterminés. Depuis les « interdictions » qui ne sont que l'application des préceptes moraux à peu près universels, jusqu'à la méditation qui provoque la concentration absolue de l'esprit, l'adepte du Yoga met en pratique divers procédés par lesquels il détache ses sens du monde extérieur et fixe sa pensée. Il se soumet à des purifications et des mortifications renouvelées. Il règle sa respiration dont il restreint l'amplitude et le débit. Il se plonge dans l'hypnose en maintenant ses regards sur un point uniforme, en relation avec le moi intérieur, et qui d'ordinaire est le nombril. Il s'astreint enfin à un régime invariable et à des attitudes fixes. Ces attitudes sont les fameuses « postures » du *yogin*, au sujet desquelles on s'est laissé aller à des débauches d'imagination. En principe elles sont au nombre de 8.400.000 ; mais en fait elles se réduisent à 84. La plus pratiquée est la posture dite en fleur de lotus : l'ascète est assis, les jambes croisées, de sorte que le pied droit est ramené sous la cuisse gauche, et réciproquement ; les mains, pareillement croisées, tiennent chacune un orteil ; le menton est abaissé sur la poitrine et les yeux sont fixés sur le bout du nez ou sur le nombril.

Cette rigide discipline conduit à de merveilleux résultats. D'abord l'ascète, à jamais détaché du monde des illusions douloureuses, obtient la sérénité de l'âme ; il acquiert l'impassibilité, cet état où tout ce qui dépend de la *prakriti* n'existe plus, et dans lequel le *pouroucha*, affranchi et délivré, retrouve son essence d'esprit pur. Par surcroît, le *yogin* entre en possession des « perfections », ces pouvoirs souverains qui le rendent victorieux des êtres et des éléments et par lesquels rien ne lui est désormais impossible : il devient le suprême mage.

*
* *

Au VIe siècle avant l'ère chrétienne, l'Inde fut agitée de profonds mouvements religieux. Le brahmanisme était tombé dans un formalisme outrancier qui provoquait l'hétérodoxie. Bien des sectes prirent naissance. Celles des Jainas et des Bouddhistes s'organisèrent avec assez de force et recrutèrent assez d'adhérents pour survivre jusqu'à nos jours.

Le Jainisme présente d'étroits rapports avec le Sâmkhya et le Yoga. A la façon de ces philosophies, il conçoit la réalité comme disséminée en un nombre incalculable de substances vivantes, appelées *jivas*, et dont l'attribut fondamental est la connaissance. Les êtres sont ces âmes unies à la matière. Ils parcourent les étapes de la transmigration sous une forme tantôt supérieure, tantôt inférieure, suivant la qualité du *karman* qui « s'attache » au principe qui les anime. Car, pour les Jainas, les actes sont quelque chose de matériel qui obscurcit l'intelligence de l'âme et retient celle-ci dans des condi-

tions qui sont pour elle souffrance et douleur.

Comme dans le Yoga, le chemin de la délivrance consiste dans l'ascétisme. Le sage sait que Mahâvîra « le grand héros », fondateur du jainisme, obtint la qualité de Jina, de « victorieux », lorsqu'il eut anéanti ses passions, détruit le *karman*, et rompu la chaîne des existences. Son enseignement est donc fécond. Qui l'entend et pratique une discipline appropriée marche dans la voie du salut. Quand l'âme, illuminée, a saisi la réalité qu'elle représente, le suicide par inanition est souvent la dernière étape de la route. C'est la mort du saint. Le *jîva* quitte la forme matérielle qui l'enveloppait; il devient pure connaissance et perfection suprême : il entre dans l'éternel nirvâna.

« Il est une place, dit en termes poétiques un des traités canoniques de la secte, il est une place sûre, mais difficile à atteindre, où il n'y a ni vieillesse, ni mort, ni peine, ni maladie.

« C'est ce qui est appelé nirvâna, ou libération de la peine, ou perfection; c'est la place sûre, heureuse et paisible qu'atteignent les grands sages.

« C'est la place éternelle, mais difficile à atteindre. Les sages qui l'atteignent sont libérés des chagrins; ils ont mis un terme au cours des existences. »

Ce lieu de béatitude est en forme de parasol. Il est pur par nature, et fait d'or blanc. Il est situé aux confins supérieurs du monde, au delà du ciel des dieux.

*
* *

Plus que toute autre doctrine hindoue, le bouddhisme est une philosophie de la douleur. A juste titre les livres sacrés mettent dans la bouche du maître les paroles suivantes : « Ce qu'est la douleur, quelle est l'origine de la douleur; ce qu'est l'abolition de la douleur, quelle est la voie qui mène à l'abolition de la douleur : voilà, ô disciples! ce que je vous ai annoncé. »

Dans le sermon de Bénarès par lequel il inaugura sa prédication, le Bouddha précisa la vérité sainte qu'il venait de découvrir : Toute vie est douleur, dit-il, car la vieillesse, la maladie et la mort sont douleur. L'origine de la douleur, c'est la soif de l'existence qu'accompagne le désir et qui conduit de renaissance en renaissance. L'abolition de la douleur, c'est l'extinction de cette soif par l'anéantissement du désir. Et la voie enfin qui mène à l'abolition de la douleur, c'est la pureté sous ses huit formes, entre autres la foi, la volonté, le langage, l'action, l'application et la méditation.

Un mot peut caractériser le bouddhisme : renoncement. Le renoncement est le but, et le moyen c'est la sagesse. « Le chemin de la délivrance, enseignent les écritures, c'est la droiture, c'est la méditation, c'est la sagesse. Par la droiture, la méditation est féconde; par la méditation, la sagesse est féconde; pénétrée par la sagesse, l'âme est à jamais affranchie de tout attachement. »

L'éthique bouddhique apparaît ainsi comme une doctrine du juste milieu : nul excès en rien; l'ascétisme rigide est condamnable. Aussi les Jainas, partisans de la discipline sévère, ne se faisaient-ils point faute de reprocher aux sectateurs du Bouddha leurs doctrines moyennes, éloignées de toute extrémité. Dans un document assez tardif il est vrai, puisqu'il date du XIIe siècle, ils usent d'ironie à l'égard de leurs émules sur le chemin de la délivrance et les raillent dans des stances comme celle-ci, que Victor Henry, l'indianiste de vénérée mémoire, traduisait de si jolie façon :

La nuit, un lit douillet; au réveil, la chopine :
A midi, fort repas; le soir, boire d'autant;
S'endormir en suçant une grosse praline :
Et vers la délivrance ainsi l'on s'achemine.
En doutez-vous? Bouddha vous en est bon garant.

La sagesse montre la vanité de tout et pousse au renoncement. Mais où conduit à son tour le renoncement? « Le nirvâna, répondent les textes, voilà où va s'abîmer la vie sainte : le nirvâna est son but, le nirvâna est son terme. »

Ce fut, et c'est encore, une question fort discutée de savoir comment les Bouddhistes conçoivent le nirvâna. Dans divers traités, les disciples témoignent d'un certain mécontentement parce que le Bouddha les laissait dans l'ignorance à cet égard. L'un d'eux dit : « Le Bienheureux ne m'explique pas si le nirvâna est existence ou non-existence »; un autre s'exprime en ces termes : « Le Bienheureux n'a pas révélé si le parfait existe ou n'existe pas au delà de la mort »; et, selon un troisième, « le Bouddha n'a pas enseigné si le saint continue ou non à vivre après la mort ».

Le maître semble donc avoir récusé la question : il n'a rien révélé sur l'état de délivrance. C'est pourquoi tant d'hypothèses ont été émises à propos du nirvana bouddhique. Entre toutes, une seule doit être considérée comme vraisemblable, car elle est seule en conformité logique avec les doctrines psychologiques qui lui servent de base : le nirvâna, c'est le néant.

Le bouddhisme, en effet, se refuse à considérer l'âme comme une entité substantielle. Le moi n'existe pas en tant que substrat. L'âme, par là semblable au corps et au reste des choses, est une collection sans cesse renouvelée de phénomènes qui naissent et disparaissent. L'être est le changement; il ne persiste pas; il se crée pour s'anéantir aussitôt. Dans l'homme, aussi bien que dans chaque chose,

il n'est rien de stable, rien de permanent. Des états de conscience qui se succèdent, réunis par un lien éphémère, telle est l'essence de l'homme. Et quand le dernier de ces états s'est évanoui, c'est le vide et c'est le néant : telle est l'ultime fin, le nirvâna.

*
* *

Malgré la variété des aspects un principe commun est à la base de toutes les religions de l'Inde : c'est la notion du mal radical de l'existence. Toute existence est douleur : la claire intelligence de ce fait est la première et fondamentale étape sur la route de la délivrance. Ici encore les systèmes sont d'accord, comme ils le sont aussi sur les moyens pratiques qui libèrent l'âme des liens de la matière. La divergence s'accuse seulement quand il s'agit de préciser ce qu'est la délivrance même, le nirvâna. Pour le bouddhisme, c'est le néant. Pour le jainisme, au contraire, ainsi que pour les philosophies Sâmkhya et Yoga, c'est l'épanouissement total de l'être. Et selon le brahmanisme ancien, dont le Vedânta est l'expression entière et définitive, c'est l'absorption en Brahman, l'unique réalité.

Ainsi le bouddhisme sombre dans le nihilisme; le jainisme adoucit la misère de la vie d'une consolante vision d'immortalité impersonnelle; et le brahmanisme aboutit au panthéisme. Cette conception brahmanique de l'être et de la délivrance est la première en date; à travers les siècles elle est restée aussi la plus familière à la pensée hindoue.

A. Guérinot.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Deux Romans Algériens.

Louis Bertrand. — *La Concession de Madame Petitgand* (Fayard).

Jérôme et Jean Tharaud. — *La Fête arabe* (Émile-Paul).

Savez-vous quelles épreuves attendent un colon français en Algérie? au-devant de quelles tribulations se précipite le brave Français qui rêve impétueusement d'obéir aux superbes conseils de la politique coloniale, de servir par delà les mers notre civilisation, notre renom, notre puissance, ou plus simplement de fonder, loin de notre vieux sol surpeuplé, un foyer nouveau, d'y vivre et d'y faire vivre les siens?

Les ennemis du colon sont nombreux partout; leur armée campe aussi redoutable dans toutes les parties de notre empire exotique. Un professeur de rhétorique eut naguère l'excentricité d'aller s'installer avec sa famille quelque part, en une Océanie prometteuse, sous la protection, et comme on dit, à l'ombre de notre drapeau. Le journal de ses désillusions, tout rempli de souvenirs vaudevillesques, nous renseigna sur les qualités, tactiques et stratagèmes de la gent professionnellement hostile à la colonisation; je ne sais si le hasard seul voulut qu'en cette Océanie lointaine notre professeur désignât d'abord à notre animadversion deux bons gendarmes.

Or, nos colons sont nombreux en Algérie; nombreux sont dans leurs rangs ceux qui ont fait fortune... Ils ont vaincu leurs éternels ennemis; ils prouvent de par leur prospérité les vertus expansives de notre race; grâce à eux la nocivité du gendarme nous semble moins redoutable... Ces colons d'Algérie seraient notre orgueil et notre espoir si justement ils n'avouaient de nouvelles alarmes, s'ils ne confiaient à qui veut les entendre les craintes les plus justifiées, et qui parfois trahissent un accent de colère désespérée.

Ces clameurs émeuvent la littérature; il est significatif que d'excellents écrivains les aient entendues en même temps, et se soient efforcés presque simultanément de nous en transmettre l'écho; les romans algériens se multiplient; j'en ai signalé ici plusieurs; M. Louis Bertrand nous donne *La Concession de Madame Petitgand*, les frères Tharaud *La Fête arabe*; voici deux livres qui précisent, avec la force la plus pressante, l'angoisse de nos colons et le péril de la colonisation algérienne.

*
* *

Le sujet étant le même, les deux auteurs se rencontrent jusque dans les termes par où ils le définissent. Pourtant leurs livres sont bien différents.

Louis Bertrand, le magnifique écrivain du *Sang des Races*, de la *Cina* ..... de ce cycle romanesque si fort, si vivant, tout entier consacré à la gloire de l'Afrique française et aux fastes méditerranéens, Louis Bertrand demeure ici au cœur de son domaine. *La Concession de Madame Petitgand* pourrait être un épisode de l'un de ces romans, s'il ne fallait découvrir en ce bref récit un ton nouveau, et peut-être le témoignage d'un art en évolution. Le fond même de l'aventure, les paysages, les personnages, sont de ce monde algérien que Louis Bertrand a peint à maintes reprises : il est ici chez lui.

Familiarisé de longue date avec son sujet, il s'en empare avec la plus prompte vivacité; il va droit à la question; il saisit la question; avec une vigueur

sincère et la franchise la plus spontanée, il en élimine tout l'accessoire; même il ne permet pas que nous nous laissions séduire aux prolongements de rêve et d'émouvante sentimentalité qu'elle nous laisse deviner. Il se prive délibérément de ces prestiges, et tient la gageure de nous intéresser au fait, au fait dépouillé, simple, et nu en sa brutalité violente.

Voici donc le fait brutal dont l'Algérie contemporaine est si fort incommodée, voici le fait brutal illustré par une assez banale aventure, sans commentaire, ni théorie, ni plaidoirie, ni réquisitoire... Banalité éloquente de l'événement, indifférence apparente et voulue du conteur, grâce à quoi le poids de ses constatations nous semble plus lourd... nous voilà dans la grande tradition du réalisme tel qui Flaubert en développa la définition, il y a un demi-siècle. Un tel art ne compromet, que je sache, ne l'originalité de l'écrivain, ni le relief de ses peintures; difficile, il demeure interdit à quiconque s'avoue incapable observation exacte; il nous plaît par sa difficulté, sa vérité, sa probité. Louis Bertrand l'incline de plus en plus, semble-t-il, à une grande simplicité; simplicité presque austère en ce roman, *Mademoiselle de Jessincourt*, que l'on n'attendait point de l'auteur de *Pépète le Bien-Aimé*, parce qu'on avait négligé d'apercevoir les solides appuis de sa virtuosité, beau roman, grisaille lorraine, aiguë et fine, aussi juste en sa tonalité sourde que les flambantes évocations d'une Algérie épique...; simplicité très frappante en cette *Concession de Madame Petitgand*, qui esquive l'épopée pour nous mettre en présence d'un incident banal — décisif en sa banalité — de la vie algérienne.

Pélissier, ce Pélissier qui prend à bail la concession de Mme Petitgand, est un cousin fort peu éloigné de l'avantageux Pépète, un très proche parent de ces rouliers, de ces mauvais ou bons garçons, de tous ces gaillards dont Louis Bertrand étudia longuement les mœurs à demi nomades, le fier langage et la morale aventureuse. Nulle truculence toutefois en son histoire; sa faconde, que l'on nous signale, car c'est un trait de son caractère, est comme escamotée; et si Pélissier se proclame, par manière de hâblerie, et pour ne point déroger à de vieilles habitudes, le roi de l'alfa, s'il ne se défend point de quelque nostalgie du désert, en conduisant au long des routes brûlantes, son dernier convoi, c'est qu'il faut bien marquer la transition, et nous faire toucher du doigt le passage de la fantaisie à la triviale réalité; Pélissier s'évade en effet de cette sorte de pittoresque bohême que constituent les voituriers des hauts plateaux et du Tell pour entrer dans la respectabilité des professions sédentaires; petit entrepreneur de roulage qui devient colon, il choit de la poésie dans la prose.

Pélissier prend à bail cette concession de Mme Petitgand, inculte depuis dix années, toujours néfaste aux fermiers assez audacieux pour tenter d'en faire renaître la problématique fécondité; plusieurs de ces infortunés périrent de façon assez mystérieuse — crimes insaisissables, attribués par l'opinion publique, apeurée et complaisante, aux *bicots*, entendez à ces Arabes énigmatiques et malheureux que la colonisation exproprie, affame et redoute... Pélissier signe allègrement son bail; il a quarante ans; il est tout de même un peu las de la longueur des grands chemins; il lui faut plus d'argent pour élever ses enfants : il vient justement de réaliser une fructueuse opération; transportant pour un bon juif quarante futailles d'huile, et comme le coulage en route est inévitable, il allégea sa charge au bénéfice de divers épiciers — et au profit de son propre pécule soudain considérablement grossi. Donc l'ingénieux Pélissier signe allègrement; nous comprenons aussitôt que son cas est grave; nous attendons avec inquiétude le coup qui le frappera! nous scrutons un récit rapide, qui prépare sans annoncer, marque la menace, et comme le progrès du péril, enregistre les péripéties d'une lutte sournoise et terrible où Pélissier reçoit toutes les blessures.

Cette lutte d'un homme courageux contre un ennemi secret, et donc invulnérable, contre un ennemi qu'il hésite longtemps à soupçonner, que tout lui interdit de soupçonner, qu'il surprend enfin sans comprendre les raisons d'une aussi noire méchanceté, qu'il tente de désarmer à force de prudence et d'humilité, et d'apaiser à force de prévenance, qu'il essaie d'intimider, qu'il défie en une rencontre judiciaire dérisoire et inefficace, qu'il ne désarme, ni n'apaise, ni même n'inquiète un seul instant... voilà le drame où nous nous attachons, et dont rien ne doit nous distraire... A peine Louis Bertrand s'accorde-t-il le loisir de croquer ça et là de grimaçantes silhouettes; le milieu, le milieu humain, on sait qu'il excelle à en rendre la confuse et divertissante animation... On découvre la joie d'une sensualité satisfaite en cette description du banquet familial qui célèbre l'installation de Pélissier à la Concession; Louis Bertrand ne peut en effet se retenir de nous montrer, en pleine lumière, en pleine pâte, cette abondante famille; il est expert aux cousinages, à toutes les complexités du parentage; il est un maître en généalogie populaire... Aussi bien lui plait-il que Carmela, femme de Pélissier, — Mélie pour les siens — ait à Malte un oncle curé, à Alger un frère cafetier...; ce sont pour lui de vieilles connaissances; et l'on voit bien qu'il traite à peine en étrangers les Matarès, l'importante Mme Garcia des Bancs-de-Sable, Mme Bigour-

dan, de Djelfa, et cette Mme Casimir, de Sidi-Maklouf, que les « joyeux » de ces parages dénomment couramment « vieux serpent à lunette »...

Une simple halte, ce banquet, une halte brève dans la course au malheur ; je ne vous conterai pas comment Pélissier se voit voler son bétail, couper ses ceps de vigne, incendier ses récoltes, comment il échappe par grand hasard à diverses tentatives d'assassinat, mais non point à la ruine, que couronne l'anéantissement de ses attelages... Bien avant que Pélissier ne flairât l'occulte hostilité du maire, nous nous sommes défiés de ce Nondédéo insolent, hypocrite, et rapace, que la nationalité française, tardivement acquise, semble avoir absous du plus douteux passé ; nous nous sommes défiés du maire, et de sa « cuadrilla », c'est-à-dire du groupe de ses ordinaires acolytes, le maréchal-ferrant Marty, le bourrelier, Espagnol naturalisé, le perruquier, qui ne jure qu'en castillan, et l'épicier Llorca, à peine plus capable de s'expliquer en français baroque... Unis dans la complicité du crime, ces cinq « notables » règnent par la terreur : les mœurs de la maffia épouvantent et rendent muet ce canton d'Algérie française : la France y est bafouée, les Français à la merci d'indignes accapareurs ; notre administration est aveugle, ou dupe, ou impuissante... Pélissier, lui, du moins se venge en brûlant la cervelle à cet odieux Nondédéo.

Et voilà... Cette histoire, dites-vous, ne prouve rien. Certes Louis Bertrand n'entendit rien prouver. Telle est toutefois la puissance d'un simple récit, d'un petit roman où se divertit, entre deux grandes œuvres, la verve heureusement ordonnée d'un excellent écrivain, que nous sommes pris d'une inquiétude; serait-il donc vrai qu'une plaie nouvelle menace notre Algérie, et déjà la ronge? plaie comparable à celles dont souffrait l'antique Egypte, puisqu'il s'agit encore de nuées de sauterelles descendues de cieux étrangers.

*
* *

A cette question les frères Tharaud répondent sans ambages ; ces écrivains artistes, et qui s'en allèrent demander à l'Afrique française la matière d'un livre précieusement écrit et délicatement orné, dévoilent sans hésiter des ambitions sociales:

Le proverbe arabe a raison, l'Afrique du Nord n'est plus à nous : c'est une vache que le Français maintient solidement par les cornes, tandis que l'Italien, le Maltais, l'Espagnol la traient inépuisablement. Est-ce donc pour installer chez nous quatre cent mille étrangers que nous avons dépensé des milliards, et lutté cinquante ans contre la nature et contre les hommes? Partout s'établit ici, à la place de notre civilisation généreuse, la barbarie des ruffians de la Calabre et de l'Andalousie, qui au nom de notre loi, habilement exploitée, dépouillent le Français et l'indigène, comme ils dévalisaient autrefois le voyageur sur les grandes routes, une espingole à la main. Bientôt, si cela continue, nous ne serons plus qu'une poignée de fonctionnaires et de capitalistes perdus dans une masse italo-espagnole, et c'est nous qui serons forcés de nous assimiler à tous ces étrangers si nous voulons demeurer sur cette terre que nous avons conquise, et où nous sommes déjà des vaincus. Nous faudra-t-il subir, dans notre empire d'Afrique, le sort que nous avons connu tant de fois, et sur tant de points du monde, au Canada, aux Indes, en Egypte? Une fois de plus aurons-nous travaillé pour les autres? L'aiguille habille tout le monde et reste toujours nue! Et pourtant, l'aiguille française avait cousu ici un merveilleux vêtement ; des intrus s'en sont emparés pour s'en vêtir, mais le costume craque de toutes parts : nous le réparons encore. Quand les barbares auront cassé l'aiguille, on les verra dépenaillés et nus comme ils étaient autrefois.

Ainsi parle le Khalife, médecin militaire épris de l'Algérie, et qui en connaît toutes les misères. — Et sans doute les frères Tharaud n'ignorent point la riposte des optimistes : qu'eussions-nous fait sans la main d'œuvre étrangère? Ces étrangers sont-ils si coupables, qui défrichent notre empire, peuplent nos écoles, recherchent nos alliances, apprennent notre langue, précipitent dans ce creuset des races méditerranéennes un flot de populations ardemment désireuses de porter notre nom? « Et c'est l'image de la France qu'on trouve au fond du creuset »... Les frères Tharaud n'entendent point départager ces avis opposés; passants infiniment attentifs aux spectacles de la vie, ils ont recueilli un témoignage et nous l'offrent. Quelle grâce passionnée, toutefois, en ce récit! quelle insistance émue! quelle pitié! et qu'elle abondance d'arguments saisissants!

Les frères Tharaud ont bien vu l'aspect social de la question, et l'éclairent d'une implacable lumière; j'ai idée toutefois que le péril de nos colons les eût moins attirés si dans ce vaste procès la défense de la beauté n'eût sollicité leur talent. Car ces *Calabrias* — Siciliens, Calabrais, Mahonnais, gens de Valence et d'Alicante, confondus par les Arabes sous cette appellation dédaigneuse — si redoutables à nos colons, sont de terribles gâcheurs de beauté; ils inquiètent nos politiques et nos sociologues; combien ne doivent-ils pas épouvanter nos artistes et généralement les âmes sensibles, respectueuses de toutes les formes délicates de civilisation et de poésie! Barbares dans toute la force du terme, ils ne s'élèvent point au dussus de la sphère des plus bas intérêts matériels : toute vie morale leur est suspecte, odieuse; ils avilissent tout ce qu'ils approchent, et d'abord anéantissent les derniers restes de

la civilisation arabe... Voilà, si je ne me trompe, leur crime essentiel aux yeux des frères Tharaud; ces Calabrias ne se contentent point de nous discréditer, et presque de nous disqualifier, et peut-être de compromettre notre sécurité future, ils nous appauvrissent de toute cette beauté qu'ils piétinent, de tout cet inestimable trésor qu'ils galvaudent, et que nous eussions si aisément incorporé à notre capital de civilisation... et cela est intolérable.

Admirez ici le goût prestigieux de ces deux artistes : avec quelle finesse, quelle discrétion pénétrante ne convenait-il point de plaider une telle cause! car c'est bien d'un plaidoyer qu'il s'agit ici — et non point d'un éloge, qui n'est plus à faire, de la grande civilisation arabe, mais d'une évocation, infiniment moins aisée, de l'esprit de cette civilisation, qui sommeille parmi nos sujets algériens, et suffit à enchanter leur misérable existence... On sait assez de quelle banale grossièreté certaine littérature rend journellement l'Orient responsable, et quelles caricatures de la volupté orientale, et quelles contrefaçons de la plus éclatante poésie nous servent d'insolents et vulgaires enlumineurs... Incapables d'ajouter à la pacotille de notre affreux bazar soi-disant oriental, les frères Tharaud nous éloignent de cet humiliant bric à brac; suivons-les : nous ne risquons point de nous attarder à de sottes photographies en couleur, non plus qu'à un impressionnisme élémentaire et désolant. Il vaut la peine de les suivre : ce qu'ils cherchent, ce qu'ils trouvent, et nous montrent du doigt, est sans prix; tant il est vrai que les richesses de l'âme dépassent tout, et peuvent seules donner aux somptuosités matérielles toute leur valeur. Accompagnez ces pèlerins passionnés au village de Ben Nezouh : parmi ces murs de boue, ces ruelles, ces tentes dressées, parmi cette apparente détresse, quelle subtile lumière tout-à-coup, quel affranchissement de l'esprit, quelle fête où participent l'intelligence et les sens! Quelle ardeur, et quelle paix! Quelle émerveillement dans la sagesse voluptueuse!... Comment ces magiciens s'y sont-ils pris? Ah! quelques traits leur ont suffi pour nous révéler la signification des choses, et comme leur résonance dans les palais mystiques et la féerie de l'Islam... Je ne vous résumerai pas ce livre, qu'il faut lire; certes l'argument vous instruirait fort peu; l'histoire de ce médecin qui vit à l'arabe, et tente de sauver un village indigène en associant à la fantaisie musulmane l'activité précise et la volonté de ses compatriotes chrétiens s'achève sur un désastre; les Calabrias jouent ici le rôle de la fatalité; leur inévitable triomphe humilie du même coup les Français généreux, et ces infortunés *bicots*. Le médecin s'enfuit, et rejoint par delà les impénétrables déserts une tribu amie... Ce schéma n'est rien : les frères Tharaud l'ont enrichi et orné avec une grâce minutieuse : ils côtoient sans cesse, ils évitent toujours les thèmes usuels de la déclamation poétique et du lyrisme descriptif; ils nous restituent dans leur fraîcheur les délices de la vie orientale — parfum de l'oasis, splendeur de la lumière, beauté des voiles, des soies légères et des mousselines flottantes, amours et sensualité ardentes... ils nous font deviner, comme à travers un mirage, le fantôme diamanté de l'Islam ; mieux encore, ils accueillent fraternellement la confidence secrète de ces Arabes tour à tour méprisés et redoutés, toujours incompris; ils font que nous ne songerons plus sans mélancolie à « cette vie primitive, si ancienne et si charmante, si lointaine et si proche de nous... » Là est leur véritable originalité; telle est la nouveauté de cette élégante et suggestive *Fête arabe*.

LUCIEN MAURY.

CHRONIQUE DES LIVRES

E. ABRY, C. AUDIC, P. CROUZET. — **Histoire illustrée de la littérature française** (H. Didier).

Voici l'un des premiers précis classiques de littérature française scientifiquement illustrés, qui soit offert au public de nos écoles; rassembler sous une forme claire le plus grand nombre possible de faits, vulgariser les derniers résultats de la recherche érudite, résumer les biographies essentielles, esquisser une analyse des œuvres, évoquer la société, les mœurs, montrer toujours la place des lettres dans cette société, le rapport des idées et de l'histoire, enfin s'aider, pour mener à bien cette tâche complexe, d'un choix très varié de documents illustrés, voilà ce qu'on voulu faire MM. E. Abry C. Audic, P. Crouzet. L'illustration est en effet d'un grand secours pour solliciter les imaginations, retenir l'attention, communiquer enfin l'intelligence du passé ; plusieurs pays étrangers possèdent d'excellentes histoires de leur littérature ainsi comprises, qui sont dans toutes les mains; il est surprenant qu'en France on ait été généralement moins prompt à utiliser les immenses ressources de nos monuments figurés.

Les auteurs de ce volume redoutent pour leurs élèves la tentation des jugements tout faits : « Il faut, pour les préserver de cette sorte de prittacisme critique, et faire d'eux des esprits solides et des lecteurs intelligents, leur offrir avant tout des réalités concrètes. Notre effort tient dans cette formule : *minimum d'appréciations critiques : maximum de documentation.* » Voilà qui est sainement pensé : un précis est un recueil de faits, un guide et un aide-mémoire, et qui donne la la clef d'une littérature, mais ne dispense pas d'en méditer soi-même, et d'en goûter, et d'en juger par un

effort personnel les chefs-d'œuvre. Nous acceptons avec d'autant plus de sécurité cette abstention critique qu'elle est tout le contraire d'une invitation à la paresse d'esprit; nous la comprenons d'autant mieux que M. P. Crouzet, on ne l'a point oublié, est partisan des appréciations littéraires, et ne craint point dans ses éditions d'auteurs de protester contre la sécheresse des « explications » purement grammaticales ou philologiques. Accoutumons notre jeunesse à la précision, mais ne craignons pas d'exercer son discernement littéraire, et, pour reprendre une vieille expression que fait revivre une mode heureuse, de former son goût.

A ce double point de vue, le livre de MM. E. Abry, C. Audic, et P. Crouzet apporte aux maîtres de lettres le plus utile concours; il vaut par la solidité de l'information — qui s'accompagne de conseils de lecture, mais ne vise point à l'érudition — et par la limpidité du plan. C'est un livre excellent parce qu'il répond très exactement à son objet; les soins attentifs et l'expérience pédagogique des auteurs en ont fait l'un des meilleurs instruments de travail que l'on puisse recommander à la jeunesse studieuse, et un très précieux aide-mémoire pour quiconque entend garder le privilège d'une éducation littéraire.

Il va sans dire que les opinions des auteurs ne prétendent point à l'originalité; une sorte de consentement universel, ou au moins l'accord des autorités reconnues, tel est, en de semblables ouvrages, le critérium où se reconnaissent les avis licites. On s'insurgerait à tort contre une règle du genre, et qui d'ailleurs n'interdit point la contradiction, et d'aventure la fait naître. Pour les temps classiques d'ailleurs ces contradictions ne seront formulées que rarement, et par des esprits singulièrement avertis et personnels. Pour les périodes récentes, et surtout l'époque contemporaine, nos auteurs risquent davantage, en cherchant une vérité moyenne, encore fort contestable. C'est ainsi que dans le désir — très respectable et légitime — de rendre hommage à l'excellente influence du savant M. Lanson, MM. E. Abry, C. Audic et P. Crouzet semblent annexer un peu légèrement la critique à l'histoire littéraire : nous croyons très sincèrement qu'une semblable confusion n'est utile ni à l'histoire littéraire, remarquablement servie de nos jours par une équipe d'éminents érudits, ni à la critique, associée bien plus que ne paraissent le croire nos trois auteurs, à la vie littéraire... De même on souhaiterait, mais on ne croit pas que soient justifiées les louanges dont MM. E. Abry, C. Audic et P. Crouzet font honneur au théâtre du XIXe siècle en général, et au théâtre contemporain en particulier. Le public, éduqué par nos gens de théâtre, prend souvent pour des triomphes littéraires ou artistiques les succès d'une florissante industrie. L'opinion moyenne est ici presque toujours dans l'erreur.

*
* *

Anthologies de littératures étrangères.

Nous signalions récemment ici la multiplication des « morceaux choisis » et des anthologies. Voici trois nouveaux recueils fort utiles, et qui ont le mérite de mettre à la portée du public français des œuvres ou des littératures peu accessibles, et pourtant dignes du plus attentif intérêt (1).

La littérature anglaise est si vaste, et d'une luxuriance si rebelle aux classifications et aux vues générales, que bien peu de Français en ont une connaissance un peu approfondie; c'est donc avec gratitude que l'on accueillera l'ouvrage de M. A. Koszul : ce premier volume ne dépasse pas la fin de la période classique; c'est dire que le second, dont il faut souhaiter l'apparition prochaine, accordera une place suffisante à la magnifique floraison du XIXe siècle et de l'ère contemporaine.

Désirant nous faire connaître les auteurs anglais anciens ou classiques, M. A. Koszul a eu l'idée d'utiliser fréquemment les traductions françaises contemporaines : « Les traductions anciennes, plus ou moins fidèles, plus ou moins heureuses, ont en tout cas cet indéniable avantage de porter avec elles, comme les nôtres ne sauraient le faire aujourd'hui, l'air et l'allure du temps passé »; à peine M. A. Koszul, dut-il ça et là, corriger les trop grandes libertés, mettre au point les belles infidèles », besogne délicate qu'il accomplit avec goût; ses corrections étant signalées au lecteur par la typographie, lire ce livre, c'est surprendre la méthode des traducteurs d'autrefois, et constater de quels ajustements la mode française exigeait que fussent ornés les chefs-d'œuvres étrangers introduits en France. Les traductions modernes — M. A. Koszul en emprunte à divers traducteurs — plus exactes peut-être, n'ont point toujours le charme de leurs devancières; il en est de vigoureuses et de charmantes; l'aimable liberté de M. Maurice Bouchor ne trahit pas tel poème où se divertit la verve frivole de Shakespeare; lisez par exemple *la Chanson de Balthazar* :

> Belles dames, plus de soupirs :
> L'homme fut toujours un être volage,
> Un pied sur la mer, un autre sur la plage,
> Il fut de désirs en désirs.
> Si l'amour s'envole
> Point de plainte folle !
> Mais le visage clair et gai,
> Changez-moi sur l'heure
> La chanson qui pleure
> En un fatra, fabrette, ô gai
> . . . . . .

La littérature anglo-saxonne, le moyen âge la Renaissance, le XVIIe siècle et l'âge classique fournissent à M. A. Koszul de nombreux fragments de prose ou de poèmes; ce livre offre au grand public une entière nouveauté; les lecteurs familiers des lettres anglaises lui devront l'occasion de véritables découvertes. Avec ses abondantes notices, et la très remarquable introduction

(1) Anthologie de la littérature anglaise, I, des Origines au XVIIe siècle, par *A. Koszul*. — Anthologie des Hommes de lettres anglais et américains du XVIIe siècle à nos jours, par *Michel Epuy*. — Anthologie de la littérature espagnole, des Origines au XXe siècle, par *Michel Bataillon*. (Paris, Librairie Ch. Delagrave, éditeur.)

qui le précède, il est très digne d'une heureuse fortune.

On en dirait volontiers autant du volume que M. Michel Epuy consacre aux *Humoristes anglais et américains* (du XVIIe siècle à nos jours). Qu'est-ce donc que l'humour ? M. Michel Epuy nous assure en une piquante préface que les meilleurs critiques français ont renoncé à en trouver une bonne définition. Et rien ne serait plus humiliant pour nos critiques si leur confrères anglais n'étaient logés à la même enseigne : « dans son *Essai sur l'Humour vrai ou faux*, comme dans ses *dix articles sur l'Esprit*, Addison n'a nullement abouti à une conclusion claire, et dans quelques gros traités que d'intrépides écrivains anglais ont consacré à la théorie de l'humour, il n'y a pas moins d'incertitude... »

Sur quoi, M. Michel Epuy s'empresse de nous soumettre quelques réflexions sur l'humour ; il en esquisse diverses définitions, qui ne le satisfont point, et qu'il abandonne ou dément pour nous avertir qu'au total une formule heureuse, miraculeusement heureuse, serait peut-être bien superflue ; contentons-nous de ceci : « c'est une sorte d'épice dont on retrouve le goût particulier, *sui generis*, dans *toutes* les œuvres anglo-saxonnes. Il peut y en avoir imperceptiblement, mais il y en a. Depuis les féroces pamplets de Swift jusqu'aux pages d'ironie tour à tour caustique et sentimentale de Dickens, depuis les essais d'Addison jusqu'aux souriantes pages de la comtesse Von Arnim, depuis les contes de Fielding, jusqu'aux histoires de Zangwill, Whiteing, Anstey, Jacobs... partout et toujours cette disposition d'esprit, cette *humeur* à la fois enjouée et sarcastique se décèle, et ne saurait s'appeler ni esprit, ni ironie, ni jeu de mots, ni verve comique, mais bien de son vrai nom original et irremplacable, l'humour ».

Et certes M. Michel Epuy nous montre les types les plus divers d'humour ; et si les noms — les noms plus que les œuvres — d'un Swift, d'un Addison, d'un Sterne sont connus de tous les lettrés, il est moins certain que Burton ou Sterne aient eu, et surtout comptent aujourd'hui beaucoup de lecteurs en France. De même nous n'ignorons ni G. K. Chesterton, ni Zangwill, ni Kipling, ni W-W. Jacobs, ni Mark Twain, mais J. M. Barrie, W. Pett Ridge, Stockton, Burgess... sont loin d'être populaires en France ; ils méritent cependant d'être connus ; leurs œuvres recèlent des trésors de sagesse ironique, de sagesse joyeuse, et d'émotion voilée mais vibrante et profonde ; il faut remercier M. Michel Epuy de les mettre à la portée de tout le monde.

Et voici des fragments d'une littérature que l'on peut bien dire inaccessible, tant la langue en est lointaine et inconnue aux peuples occidentaux. L'auteur de ce recueil de morceaux choisis japonais, tenant compte de notre ignorance de l'histoire et des mœurs du Japon, a multiplié les notices, et fait en sorte que son livre pût tenir lieu d' « une sorte d'histoire littéraire en raccourci. » Une préface annonce les grandes lignes et les traits essentiels de cette littérature. Tout cet appareil, un peu sec et scolaire, nous renseignerait assez mal sur la beauté japonaise, l'âme japonaise, les nuances infiniment délicates et souvent surprenantes de l'art du Japon. Mais il est fort utile, et en vérité nécessaire. Au reste, le lecteur aimera surprendre lui-même les grâces fuyantes et les raffinements de l'impressionnisme japonais. Enfin on n'oublie pas que l'heureuse intuition d'écrivains européens a, sur bien des points, commencé d'initier le public aux secrets de la sensibilité et de l'imagination japonaises ; il n'est besoin que de rappeler l'œuvre si curieuse de Lafcadio Hearn, et les beaux livres, vigoureux et colorés, de M. André Bellessort.

Grâce à ce livre, le lecteur pourra acquérir quelques idées assez nettes sur la période archaïque, le siècle de Nara (710-784), l'époque de Héian (794-1186), la période de Kamakoura (1186-1332), les périodes de Nammbokoutchô et de Mouromatchi (1332-1603), l'époque des Tokougawa (1603-1868), et enfin l'ère de Méiji (depuis 1868). Immense déroulement d'une littérature infiniment riche en œuvres et en talents singuliers, d'autant plus originaux à nos yeux que nous avons tout à apprendre de leur vie, de leurs œuvres, et des sujets même dont ils traitent : on ne saurait en tenter ici fût-ce une brève analyse ; ne pouvant en quelques lignes résumer une si longue et complexe évolution, qu'on nous permette du moins une citation ; nos lecteurs apprendront de M. Revon la vie de ce Bashô, qui fut au XVIIe siècle un sage épris d'humilité, de pauvreté, un mystique, un doux poète errant et un glorieux artiste ; prince de l'épigramme, il sut enclore en de minuscules poèmes un monde irrisé de sensations et d'émotions ; en voici quelques-uns dont on aimera la charme indécis et précieux, le balbutiement parfois un peu puéril, la mélancolie insaisissable et pénétrante à la façon d'un parfum :

Ah ! les herbes du printemps !
Traces du rêve
Des nombreux guerriers (1)

Par les nuages de fleurs,
La cloche : est-ce celle d'Ouéno,
Ou celle d'Açakrouça ?

La nuit de printemps,
Les cerisiers ! Aux cerisiers
L'aurore est venue !

Moineau, mon ami !
Ne mange pas l'abeille
Qui se joue sur les fleurs !

Réveille-toi, réveille-toi !
Je ferai de toi mon ami,
O papillon qui dors !

A un piment
Ajoutez des ailes :
Une libellule rouge !

Ah ! le vieil étang !
Et le bruit de l'eau
Où saute la grenouille !

Oh ! l'alouette
Qui ne cesse de chanter
Toute la longue journée

. . . . . .

JACQUES LUX.

(1) Bashô composa ces vers, nous dit M. Revon, devant une plaine qui avait été un champ de bataille fameux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 9 — 2e SEM. 50e ANNEE 31 AOUT 1912

CHARLES LAMB

Il n'y a pas de raison d'en parler aujourd'hui plutôt qu'un autre jour. J'en parle aujourd'hui parce que je viens de le relire.

Il y a plaisir en somme, nonobstant la jalousie inévitable, à parler d'un homme honorable. Il y a plaisir surtout à parler d'un homme qui a été heureux dans une destinée très médiocre, parce que l'on se dit qu'on pourrait très facilement être aussi heureux que lui. Ce n'est pas vrai du tout, et rien n'est plus difficile, et rien n'est plus le privilège des hommes supérieurs que d'être heureux dans une condition médiocre ; mais on s'imagine ainsi. Charles Lamb fut très heureux.

Il naquit dans une famille très pauvre et qui avait une lourde hérédité physiologique, en plein Londres, le 10 février 1775. Il fut élevé pauvrement, humblement et avec humiliations, à Christ's Hospital, un collège pour déshérités dont il a tracé un tableau sinistre. Il y apprit surtout à avoir faim et à se blaser sur cette habitude désagréable. Mais il prit le goût des livres. Il en eut toujours, de fatigués, d'éreintés, de pas très propres, mais toujours, et en quantité sinon effrayante, du moins respectable.

Dès seize ans ou dix-sept ans, décidé à faire de la littérature, il entra comme petit commis de comptabilité à la Compagnie des Indes. Il y resta jusqu'à la neuvième année avant sa mort. Voyez-vous l'homme du bon sens? Voulant faire de la littérature et spécialement, comme ses aptitudes l'y poussaient, de la littérature de journaux et de revues, il sait qu'on ne peut se livrer à ce sport, pour garder son indépendance et son franc parler, pour ne pas être le jouet misérable des caprices des directeurs ou des rédacteurs influents et des gros actionnaires, que si l'on est riche; et, si l'on est pauvre, qu'en ayant de dix heures du matin à quatre heures du soir un petit métier très bête qui vous mette au dessus du besoin. Je dis très bête, parce qu'à le faire, les méninges ne se fatiguent point; je dis qu'il faut en avoir un et j'ai donné les raisons pourquoi. Voilà l'homme de bon sens inconcussible.

Et voici l'homme de grande âme. Sa sœur avait le cerveau faible. Ayant le cerveau faible, elle fit en septembre 1796, Charles ayant vingt-et-un ans, un acte de magnifique énergie, dans le sens que ce mot a pour Stendhal. Elle tua sa mère d'un coup de couteau et blessa son père à la tête, de la même arme. On la plaça dans une maison de santé. Il l'en retira au bout de quelques mois et se chargea d'elle. Il la guérit, incomplètement, car elle eut d'assez fréquents retours de son mal. Enfin il la garda, sans grave accident, jusqu'à sa mort à lui, et elle lui survécut onze ans. La chose est d'autant plus méritoire de la part de Charles Lamb que lui-même, quelques mois avant le drame de famille, avait souffert d'un dérangement cérébral dont il pouvait très rationnellement prévoir et craindre le retour.

Sa vie, depuis 1796 jusqu'à sa mort, fut la plus unie du monde. Pouvant peu se déplacer à cause de sa sœur, il ne quittait presque jamais Londres que, du reste, il adorait. Tous les matins il vivait avec les chiffres de la Compagnie des Indes orientales, toutes ses soirées il les passait, sauf jours de théâtre, avec ses livres, ses journaux et ses amis. Il avait pour grands amis Southey, Ticknorr quand il

passait par Londres, surtout Hazlitt et Coleridge, Hazlitt, l'idéaliste, le généreux, le libéral, l'excentrique, l'adorateur de Napoléon à ce point qu'il détestait Wellington et, qu'apprenant que Wellington n'aimait pas Raphaël, il s'écriait : « O Raphaël ! quel bonheur de savoir que tu ne plais pas à un pareil imbécile ! » Coleridge, le poète, le publiciste, le philosophe, l'esprit élevé, aimant et agité aux multiples aptitudes et aux multiples métamorphoses. Ce dernier fut le premier ami de Lamb, et resta uni jusqu'à la fin avec lui de la plus intime affection. Il mourut quelques semaines avant Lamb, et sa disparition fut peut-être pour quelque chose dans celle de celui-ci. Dans les quelques semaines qui séparèrent les deux décès, Charles Lamb interrompait à chaque instant les propos de ses visiteurs ou les siens mêmes par ces mots : « Coleridge est mort. »

Il était petit, maigre, sec, avec des traits extrêmement fins et fort mobiles, de beaux yeux vifs, un remuement, sinon une agitation, continuel. Il était bègue, ce qui l'avait détourné, comme il le dit lui-même, non seulement de la chaire, mais d'une profession qu'il aurait bien davantage souhaité prendre, celle de comédien. Il avait cette opinion que l'art dramatique est le plus beau des arts et que les comédiens sont les meilleurs de tous les hommes. Il était bègue et cependant causeur exquis, et les points de suspension que son bégaiement mettait dans ses phrases ne pouvait que faire valoir le mot qui venait ensuite. Il en souffrait cependant, je crois, et je vois un peu de jalousie dans son mot à Coleridge : « M'avez-vous jamais entendu prêcher? lui demandait celui-ci. — Mais, mon cher ami, lui répondit Charles Lamb, je ne vous ai jamais entendu faire autre chose. »

Sa sensibilité, dominée, heureusement, par son bon sens, était extrême, comme celle de tous ceux qui ont pâti dans leur enfance. Il dira de lui (il parle beaucoup de lui-même) : « Que l'auteur de *Religio mundi*, exercé à chasser l'abstraction, versé dans l'essence des conjonctures et des notions et qui, dans ses catégories de l'être donne au possible la supériorité sur l'actuel; que cet homme ait dédaigné les impertinentes individualités de ces pauvres assemblages qui constituent l'espèce humaine, cela n'est pas bien surprenant. Ce qui l'est davantage, c'est que dans le genre animal il ait daigné condescendre à distinguer le moins du monde cette espèce humaine. Quant à moi, lié à la terre... j'avoue que je ressens jusqu'à son excès maladif les différences nationales ou individuelles de l'humanité. Je ne saurais jeter un regard indifférent sur les choses ou sur les personnes. Tout, sans exception, est pour moi sujet de penchant ou d'éloignement. Aussitôt que quelque chose me devient indifférent, il encourt ma répulsion. En termes plus simples [c'est le contraire] je suis un paquet de préjugés, fait de préférences et de dégoûts, le type de l'esclave de tout ce qui s'appelle sympathies, apathies, antipathies... » Et comme il ne laisse pas de rester très bon, il finit par retirer ce dernier mot et par le remplacer spirituellement par celui de « *sympathies imparfaites* » euphémisme qui, comme on sait, a fait fortune.

Ailleurs (il excelle aux portraits et il n'a pas mal réussi à celui de lui-même) il se peint à très peu près comme La Fontaine s'est peint dans les merveilleux vers que vous connaissez : « Lorsque je me sens agité ou troublé par un événement, l'aspect et la voix tranquilles d'un quaker agit sur moi comme un ventilateur qui rend l'air plus léger et qui soulève un fardeau de ma poitrine. Mais, comme parle Desdémona, je n'aime pas les quakers « pour vivre avec eux ». Je suis du haut en bas sophistiqué d'hommes, de fantaisies, de sympathies changeant d'heure en heure. Il me faut des livres, des tableaux, du bavardage, des scandales, des plaisanteries, de l'ambigu, et mille bagatelles dont se passe leur simplicité... »

Il était très cultivé, mais peu savant à l'en croire et, soit que ce fût vérité, soit que ce fût désir secret de se donner comme ressemblant à Montaigne, il avoue des lacunes dans son savoir qui passent un peu l'honnête mesure : « Mes lectures ont été déplorablement vagabondes et privées de méthode [je pense bien; un humoriste qui aurait de la méthode, ne le serait point du tout et n'en aurait que le nom usurpé ou cesserait de l'être avant la trentaine]. De vieilles comédies anglaises [cela se voit assez en lisant ses œuvres], divers traités, bouquins dépareillés et à l'écart du mouvement, m'ont fourni la plupart de mes notions et de mes manières de sentir. Dans tout ce qui regarde la science je suis en arrière du reste du monde de toute une longueur d'encyclopédie... Je sais moins de géographie qu'un garçon ordinaire qui a six semaines d'école. Je ne sais pas sur quel point de l'Afrique se plonge l'Asie, ni si l'Ethiopie se trouve dans l'une ou dans l'autre de ces parties du monde... Je n'ai aucune astronomie. J'ignore où m'adresser pour trouver l'Ours ou le Chariot de Charles. Je devine Vénus seulement grâce à son éclat, et si d'aventure le Soleil, par quelque matin, s'avisait de faire son apparition par l'Ouest, je crois, en vérité que, tandis que tout le monde autour de moi serait haletant de terreur, moi seul je resterais sans effroi par pur manque d'observation et de curiosité... Je n'ai pas la moindre teinture des langues modernes... Je n'affecte point l'ignorance; mais c'est le vrai que ma tête a peu de cases et qu'elles ne sont guère spacieuses et que j'ai

été obligé de les remplir de ces curiosités de cabinet, si l'on peut dire, que seules elle peut loger sans souffrir. Il m'arrive quelquefois de me demander comment j'ai pu pousser sans trop de déshonneur mon *examen devant le monde* avec un stock si maigre. Le fait est qu'un homme peut très bien s'en tirer avec très peu de savoir et sans qu'aucun s'en aperçoive dans une société mélangée, tout le monde y étant beaucoup plus disposé à étaler son propre savoir qu'à provoquer l'étalage du vôtre. Mais dans le tête à tête pas moyen de réussir. La vérité doit éclater. Il n'est rien que je redoute si fort que de me voir seul un quart d'heure avec un homme instruit qui ne me connaît pas. C'est ce qui m'est arrivé dernièrement... »

Il vécut ainsi, doucement en somme, quoique « dangereusement » à cause de sa sœur, ce qui l'honore, très sensible à l'amitié et en tirant ses plus grandes joies, étranger, je crois, complètement aux passions de l'amour, observant les hommes tout le temps, dans ses promenades, à pied, en bateau, en omnibus, exactement comme Stendhal, s'observant lui-même minutieusement, bref vivant la vie du moraliste ; écrivant dans les journaux et les revues les plus diverses, ce qu'il pouvait faire, puisqu'il ne se mêlait pas de politique, très patriote cependant, patriote étroit même, car il ne pouvait pas souffrir les Écossais et les considérait comme les Béotiens de la Grande-Bretagne ; très flatté que ses compatriotes reconnussent en lui le représentant de l'esprit national, à savoir de *l'humour*, s'en contentant un peu trop et se tournant bien rarement du côté des études vraiment viriles, histoire, philosophie, etc., très goûté et très honoré du reste, et jouissant d'une réputation qui, quoique ne dépassant guère le détroit, pouvait faire, ce qui est d'un grand prix pour un auteur, un nombre considérable de jaloux.

Ce sage, cet homme d'esprit, eut encore cette récompense qu'il ne connut pas la vieillesse. Quelques semaines, comme je l'ai dit, après la mort de Coleridge, quelques jours avant la Christmas de 1834 il fit une chute, se fit une blessure ; l'érisipèle se déclara et (il était probablement diabétique) la mort suivit très promptement. Il fut loué et pleuré unanimement en Angleterre, dans tout le pays qui lit. Il est resté pour les Anglais presque écrivain classique.

*
* *

Il a été un peu poète et fort agréable, sans rien qui puisse, même avec complaisance, s'appeler génie. Il a été critique et il a été moraliste.

Sa critique est d'un psychologue plutôt que d'un théoricien dramatique, de quoi, du reste, je ne songe pas à le blâmer. Dans ses études dramatiques, singulièrement dans sa grande étude sur Shakespeare, il va droit aux *caractères* et il les analyse avec pénétration, parfois avec profondeur. Il en voit avec une admirable netteté les dessous et les racines. Personne ne saura vous expliquer mieux *pourquoi* Hamlet insulte Polonius et maltraite Ophelia, et ici il se montre presque physiologue en même temps que moraliste très averti. Il a une manière curieuse de, sans les rapetisser, mettre à notre portée et comme de plain-pied avec nous les inventions les plus rares et les plus extraordinaires du génie, et cela tient à ce qu'il a le sens précis et délicat de *ce qui est humain*. C'est ainsi qu'un critique anglais a pu dire de lui, joliment, justement aussi, quoique un peu en style de Lyly : « il vous fait paraître familières les majestés de l'imagination ».

Quoique critique dramatique assez assidu, il n'aimait pas beaucoup le théâtre Il l'aimait pour le *tout-aller* et le *tous les jours*. Mais il aimait trop les grands dramatistes pour aimer les voir jouer. Il souffrait cruellement à voir jouer Shakespeare. Comme Ernest Dupuy, chez nous, il a soutenu cette idée, paradoxale seulement en apparence, que Shakespeare n'est pas fait pour la scène. Il est trop grand pour n'être pas, non seulement dégradé, mais rendu inintelligible par ceci que les acteurs le coulent dans leurs moules ordinaires, où il est comme étouffé, étranglé, au moins diminué et altéré. Au bout du compte, étant joué comme du Lillo et ne pouvant être joué autrement, Shakespeare au théâtre paraît au spectateur ordinaire du Lillo et au spectateur raffiné du Shakespeare ramené aux proportions d'un Lillo, ce qui est très douloureux.

Rien de plus juste, et l'observation s'applique parfaitement à Corneille, à Racine, même au Molière des parties plus élevées : Don Juan, Tartuffe et Alceste sont toujours *médiocrisés* par les auteurs et cela est rude.

Du reste la *vulgarisation rend vulgaire* l'auteur le plus divin : « Jusqu'à quel point l'habitude d'entendre un passage *chauffé* (et réchauffé) peut diminuer, flétrir, éteindre le plus beau morceau, tout le monde l'a pu voir par ces discours d'Henri V, courant dans la bouche des écoliers depuis qu'on les trouve dans les *Morceaux choisis* à l'usage des classes. Je m'avoue profondément incapable d'apprécier le célèbre monologue d'Hamlet qui commence ainsi : *Être ou ne pas être* et de dire s'il est bon, mauvais ou médiocre, tellement une tribu déclamatoire d'hommes faits et de collégiens l'a foulé des mains et des pattes. D'autre part (par ces récitations fragmentaires), on a si barbarement séparé ce morceau de son siège de vie et de sa continuité avec sa

pièce qu'il est devenu pour moi comme un membre parfaitement mort. »

A côté de cela, il y a comme une sorte de prostitution; la représentation est une sorte de prostitution des œuvres géniales, tout au moins de certaines parties de ces œuvres : « ... Par un vice inhérent au théâtre toutes ces choses sont forcément souillées et dénaturées par le fait de leur exhibition devant une nombreuse assemblée, lorsque par exemple, de tels discours que ceux qu'Imogène adresse à son seigneur se traînent hors de la bouche d'une actrice payée, dont l'hommage amoureux, quoique nominalement adressé à la personne de Pastumas, vise manifestement les spectateurs venus là pour juger de ses tendresses... » — Et l'on dira que ce n'est un peu raffiné; mais j'avoue que je n'ai jamais entendu la prière d'Esther : « O mon souverain roi, me voici donc tremblante devant toi... » récitée par une grue de théâtre, sans éprouver une certaine gêne.

*
* *

Mais ce que j'aime encore le plus dans Charles Lamb, c'est le moraliste ; ce sont ses *portraits* et ses *réflexions*, si vraies souvent sous leur jolie forme de paradoxes. Nous allons être maintenant en plein La Bruyère. Savez-vous de quoi se compose — après qu'on en a écarté ces quantités négligeables : rois, princes, seigneurs, prêtres, soldats — savez-vous de quoi se compose l'espèce humaine? « L'espèce humaine, d'après la meilleure théorie que je suis parvenu à en établir, se compose de *deux races* distinctes : les emprunteurs et les prêteurs... » Or, les emprunteurs sont les surhommes, comme nous dirions maintenant, et les prêteurs sont les bêtes du troupeau. Les emprunteurs prennent une mine assouvie et triomphale; les prêteurs conservent éternellement la contenance modeste, humble et solliciteuse. « Mon ami Ralph était né immensément riche. Vite débarrassé de cet important bagage, il se mit en route comme un autre Alexandre. Dans sa marche triomphale à travers notre île, on a estimé qu'il soumît à ses impôts un dixième de la population. Je crois ce chiffre exagéré. Cependant, ayant eu l'honneur de l'accompagner plusieurs fois dans ses promenades à travers Londres, j'avoue que je fus frappé du nombre extraordinaire de personnes qui, se trouvant sur notre passage, semblaient revendiquer avec toutes sortes de mines respectueuses l'honneur de nous connaître. Ralph eut un jour l'extrême bonté de m'expliquer ce phénomène. Ce monde là représentait ses tributaires, les pourvoyeurs de son aisance, tous gentlemen de ses bons amis, ainsi qu'il avait la bonne grâce de les appeler, et chez lesquels il s'était présenté à l'occasion de légers emprunts. Leur multitude paraissait ne le déconcerter en rien. Il ressentait un certain orgueil à les compter, et même il semblait ravi de posséder un si beau troupeau. »

Son portrait de l'Écossais est bien amusant. Entendez-bien que par Écossais, toutes exceptions réservées, il faut comprendre le personnage, qui est du reste de tous les pays, sensé, d'esprit droit, intelligent même, mais à qui tout ce qui est ironie, humour, esprit, *divertissement intellectuel*, est absolument étranger et complètement inintelligible. A ce personnage, que vous coudoyez tous les jours, à quelque fraction du genre humain que vous appartenez, l'esprit, même élémentaire, même populaire, paraît une stupidité, puisqu'il n'est pas du bon sens, de l'exactitude et de la logique. Ce personnage, non seulement peut être intelligent, mais même homme de génie. Voyez, par exemple, Tolstoï avisant cette phrase de Renan : « La beauté, après tout, vaut la vertu », et s'exclamant sur cette « monstrueuse idiotie » ; ne s'apercevant pas que Renan joue de la flûte, et du reste incapable de comprendre un homme jouant de la flûte, ni qu'un homme puisse en jouer. Sur ce personnage là, qui est son antipode, Charles Lamb ne tarit pas en cruautés : « ... Mais, par-dessus tout, vous devez vous abstenir de termes indirects devant un Calédonien. Mettez l'éteignoir sur votre ironie si vous avez le malheur d'en posséder quelque peu. N'oubliez pas que vous êtes ici toujours à engager votre parole. J'ai la gravure d'une charmante femme d'après Léonard de Vinci ; j'étais en train de la montrer à M... Après qu'il l'eût examinée minutieusement, je m'aventurai à lui demander comment il trouvait « ma beauté ». Il me répondit très gravement qu'il avait la plus haute considération pour mon caractère et mes talents, mais qu'il ne s'était guère arrêté jusque-là à juger de mes agréments physiques... Les gens de cette nation sont surtout portés à affirmer les vérités que personne ne met en doute. J'assistais, il y a quelque temps, à une réunion de Bretons du Nord où l'on attendait un fils de Burns. Il m'arriva, avec mes façons de Breton du Sud, de laisser échapper cette bêtise que j'aimerais mieux que ce fût le père, qui dût venir. Aussitôt quatre individus présents se dressèrent comme un seul homme pour me faire cette leçon que cela était impossible, puisqu'il était mort. » Il est évident qu'à cette minute Charles Lamb parut aux quatre Calédoniens le plus stupide des hommes. Mon Dieu, quand on réfléchit, le bon sens, quelle horrible chose ! C'est pourtant de cela que vivent les sociétés humaines, mais que c'est dommage !

Charmant encore, et fait de petits traits vifs, prompts et courts, qui sont délicieux et très applicables, par parenthèse à nous-mêmes, le diptyque

du professeur d'autrefois et du professeur d'aujourd'hui. Le professeur d'autrefois, tout confiné dans les deux langues antiques qu'il avait à enseigner, le professeur d'aujourd'hui sommé par ses programmes d'être encyclopédique, et en conséquence type d'une encyclopédique ignorance; tous deux, l'un par son racornissement, l'autre par sa dilatation, parfaitement incapables d'enseigner quelque chose à quelqu'un :

« Paix aux âmes de ces deux braves vieux pédagogues, race depuis longtemps éteinte, des Lilys et des Linacre : belles âmes qui croyaient toute science contenue dans les langues qu'ils enseignaient et, méprisant toute autre étude comme superflue et inutile, se rendaient à leur classe comme à un sport ! Ils passaient de l'enfance à la vieillesse sommeillant, rêvant tous les jours dans une classe de grammaire, évoluant dans un cycle perpétuel de déclinaisons, de conjugaisons, de syntaxes et de prosodies, sans cesse recommençant les occupations qui avaient charmé leur studieuse enfance... »

Oh ! que le professeur moderne est d'autre sorte ! On ne lui demande rien que de savoir tout et de l'enseigner, peut-être d'une façon superficielle, mais de manière que l'élève ait des avenues obscures sur toutes choses et ne comprenne rien à rien, mais ait entendu parler de tout, ce qui est singulièrement utile dans la vie.

« Le dernier des soucis d'un maître d'aujourd'hui est d'inculquer à ses élèves les règles de la grammaire. On attend du maître d'école moderne qu'il sache un peu de toutes choses, parce que l'on désire de son élève qu'il soit omniscient d'une manière superficielle. Il doit savoir (le maître et l'élève, autant l'un que l'autre) quelque chose de la machine pneumatique, de la chimie, de l'histoire naturelle, de la mécanique, de la statistique, de la botanique, de la nature des terrains, de la constitution du pays, *cum multis aliis...* » Rien de plus, du reste. Particularité du nouvel enseignement : ces notions de physique, chimie, histoire naturelle, mécanique, statistique, astronomie, science administrative et puériculture doivent être données surtout par *leçons de choses* et en dehors de la classe, pour faire le charme des récréations.

« Le professeur doit insinuer la science durant les *mollia tempora fandi*. Il lui est ordonné de saisir toute occasion, la saison de l'année, l'heure du jour, le nuage qui passe, l'arc-en-ciel, un chariot de foin, un régiment en promenade. Défense de recevoir aucun plaisir d'un aspect de la nature. Il ne doit s'arrêter à cela qu'en tant que matière à instruction. La nature doit être littéralement pour lui un livre... »

Il résulte de tout cela que quand on rencontre un professeur moderne, il ne cause pas avec vous ; il vous *colle* sur la dernière exposition des bestiaux, sur les cours et la hausse des cotons, sur le paupérisme chez les anciens et chez les modernes, sur la courbe des épidémies et sur les conditions d'une bonne expédition dans les mers du Nord. Et cet homme est de compagnie aussi agréable qu'un Larousse.

Quel joli portrait encore (et combien vrai ; l'original en est tiré à mille exemplaires) que celui de l'homme qui, sans la moindre hypocrisie et sans effort et tout à fait naturellement, conseille, recommande et prescrit toutes les qualités qu'il n'a pas, et propose sans cesse comme modèle l'*envers de lui :*

« Tandis que l'on a observé que les hommes, en général, accommodent leurs théories et leur caractère, lui, au contraire, nous offre le spectacle de doctrines diamétralement opposées à sa complexion. D'instinct, il est courageux comme Charles de Suède ; par principe, il se donne comme aussi ménager de sa personne qu'un quaker en voyage. Toute ma vie il m'a prêché la doctrine de la déférence envers les grands, de la nécessité des formes et des bonnes manières pour un homme qui veut faire son chemin dans le monde. Mais lui-même ne vise à rien de cela et sa fierté ne s'abaisserait pas d'un pouce, fût-ce en présence du Khan de Tartarie. Il est plaisant de l'entendre disserter sur la patience, exaltant cette vertu comme la sagesse même — et de l'observer pendant les sept minutes où l'on prépare son dîner. Jamais la nature, dans un jour de hâte, n'a fabriqué un type de mobilité plus parfait que lorsqu'elle modela cet homme impétueux, et jamais l'art n'exécuta un orateur plus accompli que lui lorsqu'il se lance sur les avantages de la tranquillité et de la résignation. Il s'espace avec ravissement sur ce thème quand, avec vous dans la diligence, il attend le départ de celle-ci : « Où pourrions-nous être mieux qu'où nous sommes, bien assis et devisant ? » Pour sa part, il préfère bien l'état de repos à la locomotion. Sur quoi, en raison de votre impatience à vous, il éclate en invectives à l'adresse du cocher, et déclare que le gentleman qui est dans l'intérieur est décidé à s'en aller tout de suite si l'on ne part pas sur le champ. »

Je crois tenir l'explication de ce caractère si répandu. Elle est assez simple ; c'est qu'on ne se connaît pas soi-même. *On ne connaît de soi-même que ce qu'on est le moins.* On connaît de soi *ce qu'on est*, mais ce qu'on est le moins. Mme de Rémusat disait bien spirituellement : « On n'est jamais exclusivement ce qu'on est le plus », mais on est aussi ce que l'on est un peu, quelquefois, accidentellement. Or ce que vous êtes un peu, quelquefois, accidentellement, c'est ce que vous croyez qui est votre fond. Pailleron a fort joliment remarqué que *au fond*

veut dire accidentellement. Tel homme est insupportable; il a un moment d'amabilité et de bonne grâce; tout le monde dira : « *au fond* il est très aimable ». Tel homme est d'un caractère délicieux; un jour il entre dans une colère terrible; le monde, déçu, dira : « au fond il n'est pas bon du tout ».

Or, c'est tout à fait de même que nous nous voyons nous-mêmes. Je suis très poltron; je ne m'en aperçois pas parce que c'est que je le suis sans cesse, c'est ma nature même; c'est là dedans que je vis; mais un jour, parce qu'on n'est pas uniquement ce qu'on est le plus, je fais un petit acte de courage. Je me dis immédiatement : « au fond, je suis très courageux. » — Je suis avare et je ne m'en aperçois pas, tout au plus je me crois économe; bien plutôt je ne songe pas à cela et tout simplement je me crois comme tout le monde. Un jour, parce qu'on n'est pas exclusivement ce qu'on est surtout, je donne vingt sous à un pauvre; immédiatement je me dis : « *au fond* je suis prodigue », et c'est l'idée que je garde de moi, parce que ce que je suis habituellement ne me frappe pas, ne me donne aucun renseignement sur moi-même, et parce que ce que j'ai fait ce jour-là, étant exceptionnel, me frappe et reste gravé en mon esprit comme un document sur moi. — Inversement, je suis brave; un jour je me laisse aller à un acte de prudence. Cela me frappe; tout aussitôt je me dis : « Je suis un pleutre ». — Je suis prodigue; un jour je refuse de prêter de l'argent à un *tapeur*, ou je prend les secondes classes en chemin de fer; incontinent je me dis : « décidément je suis avare. »

Il est presque forcé (et l'homme supérieur n'échappe à cela que par une méditation sur tout son passé, en se forçant à la réflexion objective, et encore je crois bien qu'il n'y échappe guère) il est presque forcé que nous connaissions de nous ce que nous sommes, oui, mais ce que nous sommes accidentellement, de temps en temps, exceptionnellement, en un mot ce que nous sommes, mais ce que nous sommes le moins.

Et par conséquent le caractère que nous croyons avoir est le plus souvent le contraire de celui que nous avons. L'homme que vient de nous peindre Charles Lamb est un homme qui, *comme tout le monde*, érige en règle de conduite son caractère; seulement il érige en règle de conduite, non pas le caractère qu'il a, mais le caractère qu'il croit avoir.

*
* *

Et c'est encore comme moraliste fantaisiste, comme successeur (adouci et attendri) de Swift, comme héritier d'Addison, que Charles Lamb me ravit davantage. Il a une manière qui vraiment n'est qu'à lui d'associer le bon sens au paradoxe, d'assaisonner la vérité d'une pointe de mystification. Cela est d'une légèreté de touche incomparable. On commence par se dire : « Il s'amuse », et l'on finit par dire : « Et c'est qu'il a raison! » Savez-vous bien, nous fera-t-il observer, que l'on est *rabougri* sans doute, par le commerce habituel des sots; mais qu'on ne l'est pas moins par la fréquentation des hommes supérieurs? Certainement : « Je ne voudrais pas être domicilié toute ma vie avec un être de capacités beaucoup plus hautes que les miennes, et cela non point par un sentiment de jalousie, attendu que mes relations *accidentelles* avec des hommes de cette sorte sont tenues par moi pour être la grande bonne fortune de ma vie; mais j'estime que le commerce trop fréquent avec des esprits trop supérieurs à nous, au lieu de nous élever, nous entretient dans l'abaissement. La pression sur nous, trop répétée, de la pensée originale des autres restreint encore la petite dose d'originalité que nous pouvons posséder en propre. Peu à peu vous vous trouvez égaré dans l'esprit du voisin de la même façon que vous vous perdriez dans le vaste domaine d'un ami qui serait chatelain. Vous cheminez avec un coquin de haute stature dont le pas avance sur le vôtre jusqu'à vous accabler de lassitude. Une si active manœuvre me réduirait, moi, j'en suis sûr, à l'imbécilité. On peut emprunter des pensées à autrui; mais le moule intérieur de votre intelligence doit rester vôtre. »

Variations sur le serment, à propos des Quakers qui se font une loi de ne jamais le prêter. « Cette coutume de recourir aux serments, toute sanctifiée qu'elle est par toute l'antiquité religieuse, risque d'introduire dans les âmes relâchées la notion de deux sortes de vérités : l'une applicable aux solennités de la justice, l'autre aux affaires communes de notre commerce de chaque jour... Et cela amène à se contenter dans les relations courantes de quelque chose de moins que la vérité. Il est très ordinaire de s'entendre dire : « Vous n'attendez pas que je parle comme si j'avais prêté serment » L'on accepte ainsi une sorte de vérité secondaire et subalterne, et il y a une vérité dominicale qui met en liberté et très à son aise la vérité de tous les jours. »

Quand il considère les superstitions humaines, le bon Charles Lamb, car il est très bon et très tendre, s'étonne surtout qu'elles *ne fassent pas plus de mal* et qu'elles soient, relativement, faciles à porter, et cela lui donne, avec raison, une très haute idée de l'humanité : » J'ai quelquefois pensé que je n'aurais pas pu vivre aux jours de sorcellerie déclarée; il m'aurait été impossible de dormir dans un village où auraient séjourné une ou deux sorcières réputées. Nos ancêtres étaient plus hardis ou plus obtus. Alors que régnait la croyance universelle que ces

misérables étaient liqués avec l'auteur de tout le mal et qu'ils tenaient l'enfer à leur disposition, attaché à un marmottement de leurs lèvres, on ne voit pas qu'un simple juge de paix ait jamais hésité à lancer, ni le plus nigaud des commissaires à exécuter, un mandat d'arrêt contre eux. Et c'était pourtant comme s'ils avaient assigné Satan. »

Ils le faisaient. Il est certain qu'ils étaient héroïques — ou que, malgré tout, ils n'étaient pas très convaincus. Et la vérité n'est peut-être pas *ou* mais *et*. A la fois ils étaient très courageux et ils étaient soutenus dans leur courage par cette pensée diffuse qu'après tout il n'était jamais arrivé de très grands malheurs aux juges de paix qui avaient assigné Satan. Une des faiblesses à la fois et une des forces de l'homme, c'est qu'il s'habitue à vivre assez tranquille tout près de l'objet même de ses terreurs.

Une observation charmante sur la façon dont il faut dispenser aux enfants l'enseignement religieux, et sur les dangers, étant donnés certains enfants, de le leur dispenser d'une façon trop loyale ou si vous voulez trop naïve. Enfant, Charles Lamb faisait ses délices d'une Bible où il y avait en note des *objections* et des *solvuntur objecta*. Les objections c'étaient les raisons que pouvait avoir un sceptique de trouver les récits invraisemblables. Les *solvuntur objecta* étaient, bien entendu, des réponses à l'objection qui la réduisaient en poudre vile. Seulement, ce qui est arrivé à Renan en présence des *solvuntur objecta*, aussi, de ses cahiers de Saint-Sulpice, est arrivé à Lamb dès son enfance : « L'habitude de rencontrer des *objections* à chaque passage me fit en lancer de supplémentaires pour la gloire de trouver des *solutions* de mon propre. Dès lors je devins perplexe et ébranlé : un sceptique en culottes courtes. Les jolies histoires de la Bible que j'avais lues ou entendu lire à l'église perdirent leur pureté et leur sincérité d'impression et se transformèrent en autant de thèses historiques à défendre contre des assaillants. Je ne devais pas n'y pas croire; mais, ce qui s'en rapproche un peu, je devais être assuré que tel et tel n'y avait pas cru ou n'y croirait pas. Rien ne ressemble davantage à faire un enfant infidèle que de lui laisser apprendre qu'il existe quelque chose qui est l'infidélité. La crédulité, qui est la faiblesse de l'homme, est la force de l'enfant... »

Qu'arriva-t-il du jeune scepticisme de Lamb? Qu'il creva une page de la belle bible d'un coup de pouce maladroit et que la Bible lui fut retirée. Son scepticisme sur elle et sur les *solvuntur objecta* disparut.

Un portrait, qui est en même temps une étude morale, et prise de près, c'est celui de l'ami des bêtes : « ... Il a pris la gent animale sous sa protection spéciale. Tout cheval poussif ou blessé par l'éperon est assuré de trouver en lui un avocat. Un baudet surchargé est éternellement son client. La vue d'un homard occupé à bouillir ou d'une anguille écorchée vive le torture au point de l'empêcher de manger et de dormir. Avec la sensibilité intense de Clarkson il lui a manqué seulement la constance d'efforts et l'unité de projets de cet apôtre, pour rendre autant de services à l'espèce animale que Clarkson à l'espèce nègre... »

Evidemment Lamb est très touché de l'exquise sensibilité de l'ami des bêtes. Il a bien raison. Pourquoi précisément? Parce que, à mon avis du moins, l'amour des bêtes est le seul qui soit désintéressé. Y avez-vous bien songé ? L'amour des bêtes c'est « l'amour pur », tel que l'ont conçu Saint-François de Sales, Mme Guyon et Fénelon. Tout amour, hors celui des bêtes, est intéressé ou *peut l'être*. L'amour sans épithète c'est le désir d'être aimé; l'amitié est un commerce, comme a dit La Rochefoucauld où l'on se promet toujours quelque chose à gagner; la philanthropie est le désir de la gloire ou le désir de la reconnaissance; aimer Dieu, sauf dans le cas du « pur amour » dont je parlais tout à l'heure et qui est le seul véritable amour de Dieu, aimer Dieu comme tout le monde l'aime, c'est espérer une bonne place au bienheureux séjour. A aimer les animaux on ne peut espérer aucun retour, tout au plus une gratitude sourde et quasi-inconsciente qui ne peut pas compter pour une véritable rémunération. L'amour des animaux est l'amour véritable. Il est la marque incontestable de la pure et simple sensibilité du cœur.

Vous ne vous étonnerez pas que Lamb, puisqu'il est moraliste, aime quelquefois à poser un petit cas de conscience. En voici un qui est surtout une anecdote amusante, mais qui ne laisse pas de faire réfléchir une demi minute. Un citoyen, que nous appellerons Edmund, voyage en compagnie de quatre quakers. A une station de la diligence ils descendent à une auberge qui borde la route. Ils demandent un thé. L'officieuse aubergiste apporte un thé, plus un lunch complet (jambon, viandes froides). Les quakers ne prennent que leur thé; Edmund prend son thé et quelque peu du lunch. La diligence est sur le point de partir; règlement des comptes. Les quakers mettent sur la table le prix du thé, Edmund le prix du thé et du lunch. L'aubergiste réclame. Elle prétend exiger des quakers le prix du thé et le prix du lunch. Les quakers ne discutent pas, ne disent pas un mot, rempochent toute leur monnaie, se lèvent et sortent et remontent dans la diligence. Et Edmund, par imitation, en fait autant. La diligence part, poursuivie par les imprécations de Camille, à supposer que l'aubergiste s'appelle ainsi Edmund,

cependant a des remords. Il est curieux de savoir si les quakers, personnages si purs et si vénérables, en ont. Il guette leurs premières paroles. Les premières paroles des quakers furent : « Et les cotons. — Ils sont en baisse; mais il faut se hâter; la baisse ne durera pas ». Les quakers n'avaient pas de remords. Edmond n'en eut plus non plus.

Votre avis? En l'attendant voici le mien. Les Quakers avaient raison de n'avoir pas de remords. Mais Edmund aurait dû en avoir. Edmund avait prit thé et lunch et devait payer l'un et l'autre; il a volé.

— Mais les quakers, eux aussi, ayant pris du moins le thé, et n'ayant rien payé du tout, ont volé.

— Pardon les quakers ayant pris 1 et étant sommés de payer 3, et ne payant pas du tout, ont fait *quelque chose qu'il est bon de faire et qu'il serait bon qu'on fît toujours* (ce qui est la règle morale elle même) ils ont repoussé l'injustice par l'injustice. Ils n'ont pas à avoir de remords. Edmund, ayant pris au moins 2 et sommé de payer 3 n'a pas le droit de payer zéro. Il n'est pas en face d'une injustice qui doive être repoussée par l'injustice. Son cas est très différent de celui des quakers, et il manque de sens moral en croyant ou en voulant croire qu'il est le même. J'incline à penser qu'après réflexion, il aura désintéressé l'aubergiste.

Ce Charles Lamb était un moraliste, ou tout au moins un essayiste, ou tout au moins un chroniqueur bien distingué. C'était un sage, c'était un homme bon et il avait beaucoup d'esprit. Il était rare.

EMILE FAGUET,
de l'Académie Française.

LE JOURNAL D'UN VIEIL HOMME

I

Il y a, en Russie, un professeur éminent, Nicolas Stépanovitch un tel, conseiller intime et titulaire de nombreuses décorations. Il en possède tellement, de ces plaques et de ces crachats, russes et étrangers, que, lorsqu'il lui arrive de les mettre tous, les étudiants, par manière de plaisanterie, l'appellent une châsse.

Ses relations sont parmi les plus choisies. Du moins, dans ces trente dernières années, il n'y eut guère en Russie un savant un peu célèbre avec qui il n'entretînt des rapports sympathiques. D'intimes, il n'en a plus actuellement; mais, dans le temps, les savants, les hommes publics et les poètes les plus illustres l'ont honoré de leur amitié la plus sincère et la plus chaude.

Il est, en outre, membre honoraire de toutes les universités russes et de plusieurs universités étrangères.

Et cœtera.

Tout cela et bien d'autres choses encore que l'on pourrait énumérer composent ce qu'on appelle mon nom.

Ce nom jouit d'une considérable renommée. En Russie, il est connu de quiconque sait lire. A l'étranger, on ne le cite du haut des chaires universitaires qu'en l'accompagnant de l'épithète d' « honorable » ou de « bien connu ». Il appartient à la catégorie de ces noms privilégiés qui sont hors de toute atteinte et que l'on évite même, dans la presse notamment, d'imprimer à tort et à travers, car le faire est considéré comme de très mauvais genre.

Aussi bien on y rattache, à mon nom, l'idée d'un homme célèbre, très richement doué et, sans conteste aucune, utile à son pays et à l'humanité. Je suis, d'ailleurs, laborieux, résistant comme un dromadaire, ce qui est déjà important, et réellement doué, ce qui l'est encore davantage. Pendant que j'y suis, je dirai, en outre, que je suis un garçon pas mal élevé, modeste et honnête. Je n'ai jamais fourré mon nez dans la littérature ni dans la politique, ni cherché une popularité de mauvais aloi dans des polémiques avec des ignorants; je n'ai jamais prononcé de discours à des banquets ni à des enterrements.

Bref, il n'y a aucune ombre à mon nom de savant, et il n'a aucune raison de se plaindre de quoi que ce soit. C'est un nom heureux.

Celui qui le porte — moi — est un homme de soixante-deux ans, à la tête chauve, avec des dents fausses et affligé d'une maladie nerveuse incurable qui se traduit plus ou moins souvent par des accès douloureux.

Autant mon nom est éclatant et beau, autant moi-même je suis terne et laid. Ma tête et mes mains tremblent de faiblesse, mon cou, comme celui d'une héroïne de Tourguénev, rappelle le manche d'une contre-basse, ma poitrine est cave, mon dos étroit. Lorsque je parle, ma bouche se tord; quand je souris, tout mon visage se couvre de rides séniles, mortuaires. Rien d'imposant dans ma silhouette piteuse, et lorsque je souffre de mon tic, ma figure prend une expression particulière qui doit provoquer, chez ceux qui me regardent en ces moments-là, cette pensée sévère et grave :

« Cet homme, sans doute, mourra bientôt ».

Mais, comme par le passé, je fais mon cours d'une façon satisfaisante. Je parviens toujours sans effort à retenir l'attention de mes auditeurs pendant deux heures de suite. La vivacité de mon débit, mon style soigné et mon humour rendent presque

insaisissables les défauts de ma voix, qui est sèche, coupante et ânonnante comme celle d'une vieille bigote.

En revanche, je commence à écrire plutôt mal. Ce petit compartiment de mon cerveau qui régit la faculté littéraire, commence à refuser le service. Ma mémoire faiblit, mes idées n'ont plus de suite et, quand je les expose sur du papier, j'ai toujours comme la sensation d'en avoir perdu le lien organique. Le style est uni, monotone, la phrase pauvre et timide. Souvent, j'écris autre chose que ce que je voulais écrire; lorsque j'arrive à la fin de mon article, j'en ai oublié le début; souvent, les mots les plus ordinaires échappent tout à coup à ma mémoire et il me faut toujours dépenser beaucoup d'énergie pour éviter des phrases inutiles, des incidentes superflues. Tout cela indique clairement un abaissement de l'activité intellectuelle. Et, chose remarquable, plus le sujet est simple, plus ma tension cérébrale est douloureuse. A écrire un article scientifique, je me sens bien plus à mon aise, bien plus en possession de mon intelligence que lorsque je suis obligé de faire une lettre de congratulations ou de rédiger un rapport de service. Encore un détail: je ne sais pourquoi il m'est plus facile d'écrire en allemand ou en anglais qu'en russe.

En ce qui concerne mon existence actuelle, j'y dois noter avant tout l'insomnie, dont je souffre depuis quelque temps. Si on me demandait : « Quel est le trait principal, fondamental de votre vie, aujourd'hui? » Je répondrais : « C'est mon insomnie ».

Comme avant, selon mon habitude déjà vieille, juste à minuit je me déshabille et je me mets au lit. Je m'endors vite, mais après quelque cinq quarts d'heure de sommeil, je me réveille avec la sensation de ne pas avoir dormi du tout. Alors, je suis obligé de me lever et de rallumer la lampe.

Pendant une heure, pendant deux heures, je vais et viens dans ma chambre et je regarde les tableaux et les photographies que je connais depuis si longtemps. Quand je suis las de marcher, je m'assieds à mon bureau. Je reste immobile, sans penser à rien, sans éprouver aucun désir. S'il se trouve un livre devant moi, je le prends et le lis sans aucun intérêt. C'est ainsi que, il n'y a pas longtemps, je lus machinalement, en une nuit, un roman portant ce titre bizarre : *Que chanta l'hirondelle ?*

Ou bien, pour occuper à quelque chose mon esprit, je me force à compter jusqu'à mille, ou encore je me figure le visage de quelque collègue et je cherche à me rappeler exactement en quelle année et dans quelles circonstances précises il a commencé son professorat. J'aime aussi à écouter tous les sons nocturnes. Tantôt, c'est ma fille Lisa qui, dans sa chambre, murmure quelque chose dans son sommeil; tantôt c'est ma femme qui traverse le salon, la bougie à la main et faisant chaque fois, infailliblement, tomber la boîte d'allumettes : tantôt c'est le craquement de quelque meuble dont le bois travaille; tantôt c'est le bec de ma lampe qui se met à bourdonner. Et tous ces bruits m'émeuvent étrangement, j'ignore pourquoi.

Ne pas dormir la nuit, c'est se sentir, à tout instant, un homme anormal. Aussi attends-je avec impatience le matin, la lumière, le moment où j'aurai des raisons plausibles de ne pas dormir.

Mais de longues heures se passent avant que, dehors, le coq ait chanté. C'est pour moi l'annonciateur de la bonne nouvelle. Aussitôt que son chant a retenti, je sais que, une heure après, le concierge se réveillera et, avec des toussotements coléreux, montera l'escalier, commençant son service. Ensuite, derrière les fenêtres, l'air commencera à devenir peu à peu de plus en plus blanc; dans la rue, des voix se feront entendre...

Mon jour commence par la venue de ma femme. Elle pénètre dans ma chambre, en jupons, non peignée encore, mais déjà débarbouillée et sentant l'eau de Cologne. Elle a toujours l'air d'être entrée par hasard et toujours elle me dit la même chose :

— Pardon, j'entre pour un instant. Tu n'as pas pu dormir encore cette nuit?

Puis, elle souffle la lampe, s'assied près de la table et commence à parler. Je ne suis pas prophète, mais je sais d'avance de quoi elle va parler, car tous les matins c'est la même chose. Ordinairement, après quelques questions inquiètes sur ma santé, elle se rappelle tout à coup notre fils, officier en garnison à Varsovie. Chaque mois, après que j'ai touché mes appointements, nous lui envoyons cinquante roubles, et c'est ce qui forme le sujet de notre conversation.

— Sans doute cela nous gêne un peu, dit ma femme avec un soupir; mais tant qu'il n'est pas encore tout à fait d'aplomb sur ses deux pieds, notre devoir est de l'aider. Le petit est presque en pays étranger, sa solde est insignifiante. Du reste, si tu veux, à partir du mois prochain, nous ne lui enverrons que quarante roubles, au lieu de cinquante. Qu'en penses-tu?

L'expérience quotidienne aurait pu convaincre ma femme que nos dépenses ne diminuent pas parce nous en causons souvent, mais elle se soucie peu de l'expérience, et chaque matin, ponctuellement, elle me parle de notre fils, puis elle m'apprend que le pain, Dieu merci, diminue de prix, mais qu'en revanche le sucre a encore augmenté de deux kopeks par livre. Tout cela du ton dont on annonce quelque nouvelle intéressante.

J'écoute, je dis « oui » machinalement, mais, sans

doute parce que je n'ai pas dormi de la nuit, d'étranges idées envahissent mon cerveau. Je regarde ma femme et je m'étonne comme un enfant. Perplexe, je me demande : « Est-il possible que cette dame vieille, grosse, lourde, l'air abruti par les soucis mesquins de la vie et par l'inquiétude du morceau de pain quotidien, le regard voilé constamment par la pensée des dettes et de la gêne, et qui ne sait parler que de dépenses, et qui ne sait sourire qu'à l'idée du bon marché, est-il possible que cette dame ait été autrefois cette même Varia si fine dont je devins passionnément amoureux à cause de sa claire intelligence, de son âme pure, de sa beauté, de l'intérêt qu'elle portait à ma science? Est-il possible que ce soit la même Varia, ma femme, qui, un jour, m'a donné un fils? »

Je regarde fixement la figure de la vieille grosse dame, j'y cherche ma Varia de jadis, mais ma Varia de jadis n'a gardé du passé que le souci de ma santé et cette habitude d'appeler mes appointements « nos appointements », mon chapeau « notre chapeau ». Cela me fait de la peine de la regarder ainsi, et pour la consoler un peu, je la laisse dire ce qu'elle veut, me taisant alors même qu'elle porte des jugements injustes sur tel ou tel, ou qu'elle me gronde de ne pas exercer en ville ou de ne pas composer des manuels.

Notre entretien se termine toujours de la même façon. Ma femme se rappelle tout à coup que je n'ai pas encore pris mon thé, et elle s'en effarouche.

— Et moi qui reste ici à bavarder ! s'écrie-t-elle. Le samovar est depuis longtemps servi ! Mon Dieu, je perds complètement la tête !

Elle se dirige vivement vers la porte, mais s'arrête pour me dire :

— Nous devons à Yégor cinq mois, le savais-tu? Il ne faudrait plus laisser s'accumuler ainsi les dettes des domestiques, que de fois ne l'ai-je pas dit ! Payer dix roubles pour un mois est plus facile que payer cinquante roubles pour cinq mois !

Derrière la porte, elle s'arrête de nouveau et ajoute :

— C'est notre pauvre Lisa qui me fait le plus pitié. La petite va au Conservatoire, elle est toujours en si bonne compagnie ; et elle est habillée Dieu sait comme ! Son manteau n'est plus mettable... Encore si elle était fille de n'importe qui ! Mais tout le monde sait que son père est un savant célèbre et un conseiller intime !

Et, m'ayant ainsi reproché un peu mon nom et mon rang, elle s'en va enfin.

Tel est le début de ma journée. La suite en est à l'avenant.

Au moment où je prends mon thé, ma fille entre pour me dire bonjour. Elle a son manteau, sa toque, ses notes, elle est toute prête à partir pour le Conservatoire. Lisa a vingt-deux ans, mais elle a l'air plus jeune. Elle est fort jolie et ressemble un peu à sa mère telle que celle-ci était dans sa jeunesse. Lisa m'embrasse tendrement à la tempe et à la main, et me dit :

— Bonjour, papa ? Tu vas bien ?

Quand elle était petite, elle aimait beaucoup les glaces, et je devais la conduire souvent dans les pâtisseries. Les glaces, c'était pour elle la mesure de tout ce qui était bon ou beau à ses yeux. Pour me louer, elle me disait :

— Tu es, papa, à la vanille !...

L'un des doigts de sa menotte était « à la pistache », l'autre, « à la crême », l'autre, « à la framboise » etc. Lorsque, le matin, elle entrait chez moi pour me dire bonjour, je la prenais sur mes genoux, et baisant l'un après l'autre ses doigts, je disais :

— Pistache... crême... citron...

Et quelquefois, aujourd'hui encore, en évoquant ce souvenir, j'embrasse les doigts de ma fille en murmurant :

— Pistache... vanille... citron...

Mais ce n'est plus la même chose qu'autrefois. Car je suis froid maintenant, je suis moi-même comme de glace, et j'en suis honteux.

Quand ma fille entre chez moi et que ses lèvres touchent ma tempe, je frissonne comme piqué par une abeille, je commence à sourire d'un sourire faux et je détourne mon visage.

C'est que, depuis que je souffre de mon insomnie, cette question s'enfonce, comme un clou, dans mon cerveau : ma fille me voit souvent, moi, un vieillard, un homme célèbre, rougir affreusement d'être réduit à devoir de l'argent à mon domestique ; elle voit souvent que le souci de mes dettes mesquines me force d'abandonner tout à coup mon travail, et, en marchant de long en large dans mon cabinet, de me creuser la tête pour trouver le moyen de boucher ces trous béants : eh bien ! comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue une seule fois, en cachette de sa mère, murmurer à mon oreille :

— Père, voici ma montre, mes bracelets, mes boucles d'oreille, mes robes... Porte tout cela au Mont-de-Piété, puisque tu as besoin d'argent !

Et pourquoi, — tout en nous voyant, sa mère et moi, nous efforcer, par un respect humain faussement compris, du reste, de cacher aux gens notre pauvreté, — n'a-t-elle pas songé une seule fois à renoncer à ce plaisir trop coûteux d'apprendre la musique au Conservatoire?

Eh ! sans doute, je n'aurais accepté ni sa montre, ni ses bijoux, ni aucun autre sacrifice ! Dieu m'en garde !... Ce n'est pas cela que j'attendais de ma fille.

Par la même occasion, je me rappelle aussi mon fils, l'officier de Varsovie. C'est un homme intelligent, loyal, rangé. Mais cela ne me suffit pas, à moi. Je songe que si j'avais un père vieux, et si j'apprenais qu'il traverse des moments où il a honte de sa pauvreté, je céderais ma place d'officier à un autre et je me ferais ouvrier.

Ces pensées au sujet de mes enfants m'empoisonnent. A quoi bon les ressasser? Nourrir de l'animosité contre des êtres ordinaires parce qu'ils ne sont pas des héros, c'est le fait d'un homme à l'esprit étroit ou au cœur ulcéré... Mais en voilà assez sur ce sujet!

II

A dix heures moins un quart, il faut que je m'en aille à la Faculté faire mon cours à mes chers élèves.

Je m'habille, et je m'en vais par le chemin que je connais depuis trente ans déjà et qui, pour moi, a son histoire.

Voici une grande maison grise où il y a une pharmacie : à sa place, il y avait une petite maison avec une brasserie. C'est dans cette brasserie-là que je méditai sur ma thèse et que j'écrivis à Varia ma première lettre d'amour. Je l'écrivis au crayon sur une feuille de papier portant cet en-tête : *Historia morbi*.

Voici l'épicerie où, étudiant, j'achetais des cigarettes à une espèce de petit juif qui en était le patron. Celui-ci fut remplacé par une grosse matrone qui aimait les étudiants « parce que chacun d'eux avait sa mère ». Maintenant j'y vois trôner un marchand roux, indifférent à tout, sauf, semble-t-il à son thé qu'il fait chauffer dans une théière en cuivre...

Et voici la vieille porte cochère, lugubre et délabrée de la Faculté, et auprès, le concierge vêtu d'un *touloup* (1), son balai et les tas de neige.

Au moment où je m'approche du perron, la porte d'entrée s'ouvre toute grande et je suis accueilli par mon vieil ami, le suisse Nicolas, qui porte le même prénom que moi.

Aussitôt que j'ai franchi le seuil, Nicolas pousse quelque chose comme un grognement de salut et me dit :

— Excellence, il fait très froid !

Ou, si mon manteau est mouillé :

— Excellence, il tombe de l'eau !

Ensuite il court devant moi et ouvre toutes les portes sur mon chemin. Une fois dans mon cabinet, il me débarrasse avec précaution de mon manteau, tout en me mettant au courant de quelque nouvelle ayant trait à la vie de l'Université. Grâce aux relations très étroites qui existent entre les suisses et les gardiens de toutes les Facultés, Nicolas est rapidement et exactement informé de ce qui s'y passe.

Perché au-dessus d'un volume ou d'une « préparation » je trouve mon aide, Pierre Ignatiévich, un homme très laborieux, modeste, mais dépourvu de tous dons. Il a trente-cinq ans à peine, mais il est déjà chauve et possède un gros ventre. Cet homme travaille littéralement du matin à la nuit, il lit énormément et retient très bien ce qu'il a lu. Avec tout cela, c'est, en somme, une médiocrité savante, un abatteur de besogne, un cheval de renfort.

Ses horizons sont étroits et limités par sa spécialité, en dehors de laquelle il est naïf comme un enfant. Que la Patti vienne chanter à son oreille, que des hordes de Chinois s'abattent sur la Russie, qu'un tremblement de terre se produise, je suis persuadé qu'il ne bougera pas un membre et qu'il continuera à regarder de son œil attentif à travers son microscope. Je donnerais beaucoup pour voir comment cet homme sec couche avec sa femme !

Au surplus, il a une confiance fanatique en l'infaillibilité de la science et un respect particulier envers la science allemande. Il est sûr de lui-même, de ses préparations, du but de sa vie : il ignore complètement le doute, le désenchantement, par quoi les hommes de talent vieillissent et grisonnent prématurément. Il est à plat ventre devant les autorités scientifiques, et n'éprouve aucun besoin de penser par lui-même.

Son avenir, je le vois clairement. Pierre Ignatiévitch, au cours de sa vie, confectionnera plusieurs centaines de préparations d'une netteté extraordinaire; il écrira beaucoup d'articles secs et convenables, fera une dizaine de consciencieuses traductions, mais n'inventera pas la poudre. Pour inventer la poudre, il faut de l'imagination, il faut un don de divination, un esprit inventif, bref un tas de choses que Pierre Ignatiévitch n'a pas. Ce n'est pas un maître dans la science, ce n'est qu'un ouvrier.

Tous les trois, Pierre Ignatiévitch, Nicolas et moi, nous nous entretenons à mi-voix. Je ne me sens pas tout à fait dans mon assiette, j'éprouve quelque chose de particulier en entendant, de l'autre côté de la porte de mon cabinet, l'amphithéâtre mugir comme une mer. Cette sensation-là, je n'ai pu m'y habituer dans les trente ans de mon professorat, et je l'éprouve encore tous les matins. Nerveusement, je boutonne ma redingote, je pose à Nicolas des questions inutiles, je me fâche... On dirait que j'ai la « frousse »; mais non, ce n'est pas de la poltron-

(1) Vareuse ou manteau en peau de mouton.

nerie, c'est quelque chose que je ne saurais ni nommer ni même décrire.

Sans nécessité, machinalement, je regarde ma montre et je dis :

— Eh bien ! Entrons !

Et nous pénétrons dans l'amphithéâtre dans l'ordre que voici : Nicolas marche devant, portant les préparations ou les atlas ; moi, je le suis, et mon cheval de renfort, la tête modestement penchée, ferme la marche. Ou bien, les jours où l'on a besoin d'un cadavre, la litière qui le porte ouvre la procession, puis vient Nicolas, etc.

A mon apparition dans l'amphithéâtre, les étudiants se lèvent, puis se rasseyent. Le bruit de la mer s'apaise. Un calme profond s'établit.

Je sais ce que je vais dire, mais j'ignore comment je le dirai, par où je commencerai et par quoi je terminerai. Il n'y a pas une seule phrase de préparée dans ma tête. Mais il me suffit d'embrasser d'un regard l'amphithéâtre et de prononcer : « Nous avons vu à notre dernière leçon... » pour qu'aussitôt les phrases, à la volée, s'élancent de mon âme. Et alors, cela va tout seul ! Je parle d'un élan irrésistible, passionné, et il me semble alors qu'il n'y a point de force capable d'interrompre le cours de ma parole.

Pour bien faire son cours, c'est-à-dire, pour l'exposer non seulement sans ennui, mais encore avec profit pour les auditeurs, il faut avoir, talent de parole à part, encore un certain savoir-faire et de l'expérience ; il faut avoir une notion claire de ses propres forces, du public devant lequel on parle et de la matière que l'on enseigne. Il faut même être assez malin et surveiller attentivement son auditoire, sans le lâcher un instant du regard.

Un bon chef d'orchestre, exécutant une œuvre musicale, fait vingt choses à la fois : il lit la partition, il fait marcher sa baguette, il surveille le chanteur, il se penche tantôt vers la grosse-caisse, tantôt vers le trombone, etc. De même moi, quand je suis en chaire. J'ai devant moi cent cinquante figures dont pas une ne ressemble à l'autre, et trois cents yeux qui me regardent tout droit dans la figure. Mon but, dès lors, est de subjuguer cette hydre à cent cinquante têtes. Si, à chaque moment de ma leçon, j'ai une notion nette du degré de son attention et de sa compréhension, elle est alors en mon pouvoir. Mais j'ai encore un autre adversaire, qui est en moi-même. C'est l'infinie variété des phénomènes, des formes, des lois auxquel j'ai affaire, et l'énorme quantité d'idées que j'ai conçues là-dessus moi-même ou que d'autres ont conçues avant moi. Je dois avoir l'habileté, à chaque instant, de ne prendre dans cette formidable réserve que le plus important et le plus utile pour chaque instant et, en outre, avec la même rapidité qu'a ma parole, revêtir mes idées d'une forme qui ne soit pas seulement accessible à mon hydre, mais qui, en outre, tienne en éveil son attention. Je cherche encore à donner à ma leçon une forme littéraire, à rendre mes définitions concises et exactes, ma phrase simple et belle. Bref, j'ai beaucoup à faire. En même temps, je dois être et savant, et pédagogue, et orateur, tout en ayant le plus grand soin que l'orateur ne prenne le dessus sur le pédagogue et que le savant ne fasse tort à l'orateur.

Au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure de leçon, je m'aperçois que mes étudiants commencent à regarder, qui le plafond, qui Pierre Ignatièvitch. L'un sort, tire son mouchoir, l'autre se cale mieux sur son banc, l'autre sourit à ses pensées... Cela veut dire que leur attention commence à se lasser. Il faut un coup d'aiguillon. Profitant de la première occasion, je lance un calembour. Les cent cinquante visages sourient largement, les trois cents yeux brillent de gaîté, et pour un certain temps une houle passe sur la mer... Je ris, moi aussi. C'est fait. L'attention a été rafraîchie, je puis continuer.

Nul sport, nulle distraction, nul jeu ne m'ont jamais procuré la jouissance que me donnait mon cours. Là seulement je pouvais m'abandonner tout entier à ma passion, et comprendre que l'inspiration n'était pas une chose imaginée par les poètes, mais bien une chose réelle. Et je crois bien qu'Hercule, après son exploit même le plus agréable, n'a jamais ressenti cette exquise lassitude que j'éprouvais, moi, après chacune de mes leçons.

(*A suivre*). ANTON TCHÉKHOV.

Traduit du russe par G. SAVITCH et E. JALBERT

COMMENT IL FAUT LIRE MOLIÈRE

Molière est le plus grand poète comique de tous les temps. Il surpasse Térence, il égale Plaute, et *Tartuffe* et le *Misanthrope* sont des œuvres supérieures à tout ce que les anciens nous ont laissé. Tout le monde n'est pas capable d'aimer Molière. Il y a des écrivains, comme Théophile Gautier, à qui ce sens a manqué. Mais quand on possède vraiment le sens de Molière, aucun écrivain ne captive plus profondément : on passe sa vie à le relire.

Avec Molière, c'est la fin des comédies romanesques, burlesques ou d'intrigue. Même ses farces, comme les *Fourberies de Scapin* et le *Malade Imaginaire*, sont encore de vraies pièces d'observa-

tion (1). Nous trouvons avant Molière quelques-uns de ses procédés de dialogue, de beaux vers de comédie, de jolies scènes naturelles, d'excellents sujets, des caractères et des mœurs, dans les œuvres de Bois-Robert, Desmarets de Saint-Sorlin, Scarron, Gillet de la Tessonnière, Cyrano de Bergerac et surtout Larivey. Seulement Molière a tout unifié. Ce qui était exception chez les autres est devenu habitude chez lui, et il en a fait le fond même de son théâtre. Loin de s'être créé tout seul, Molière s'est tout assimilé, et nul n'a plus largement pratiqué l'imitation et le plagiat. Tout Molière est dans Plaute.

On a accusé Molière d'immoralité, et Fénelon lui reproche « d'avoir donné un ton gracieux au vice et une austérité ridicule à la vertu ». Il est très vrai que Molière a plaisanté le mariage et a raillé les maris trompés, et que son théâtre abonde en galanteries et en adultères. Mais ce n'est là qu'un côté de Molière. Il ne reste pas moins que cet homme, qui a tant ridiculisé le mariage, a fait du mariage l'unique but de ses pièces, le dénouement attendu, honnête, idéalisé, j'allais presque dire divinisé. Voyez avec quel respect les amoureux traitent leurs fiancées, et relisez la première scène de l'*Avare*. Il ne s'agit dans Molière que de position sociale, testaments, mariage, dot, notaire, contrat. C'est, on l'a dit, l'avènement du bourgeoisisme et du pot-au-feu au théâtre.

Ce n'est pas tout. Les principales pièces de Molière sont de vrais ménages. Il y a dans *Tartuffe* toute une famille. L'*Avare* est encore une famille. Les *Femmes Savantes*, le *Malade Imaginaire*, le *Bourgeois gentilhomme* sont des intérieurs domestiques, avec père, mère, frères, sœurs, enfants, belles-mères, et même une petite fille dans le *Malade Imaginaire*. Transporter ainsi au théâtre la famille et le mariage, c'est avoir déjà une certaine conception morale des choses. En tous cas, Molière est immoral comme la vie, où il y a des adultères et des crimes. Mais qu'il ait créé des personnages comme Eliante, pour contraster avec l'abominable Arsinoë; qu'il ait conçu et réalisé un type comme Alceste, et que le mariage reste chez lui l'idéal de l'amour, tout cela est évidemment très moral, et c'est encore de la vie (2).

J.-J. Weiss reproche à Molière de n'avoir fait que des femmes perverses, rusées et trompeuses. Il en veut surtout à ses jeunes filles. Il dénonce « leur assurance, leur promptitude, leur hardiesse, leur aplomb, leurs luttes contre leurs pères ». Il va jusqu'à prétendre que Molière a manqué pour les femmes de délicatesse et de finesse ! (1). C'est du parti-pris.

Il suffit de lire Molière pour voir que toutes ses jeunes filles sont exquises de pudeur et de sensibilité. Elles souffrent de tromper leur famille ; elles brûlent de voir couronner honnêtement leur flamme; leur amour est toujours sincère ; elles ne sont jamais romanesques. Relisez dans l'*Avare* (I, 2) la profession de foi de Cléante à sa sœur Elise. Peut-on rêver un sentiment filial plus délicat ? Voyez dans *Tartuffe* l'honnêteté de Valère et de Marianne et le respect de Marianne pour son père. Nommerai-je les autres? Henriette, Agnès, Angélique? Il n'y a guère qu'Angélique qui soit peut-être un peu osée (2).

On reproche encore à Molière de n'avoir jamais su faire une pièce. Ni l'action, ni le dénouement ne l'ont, en effet, jamais beaucoup préoccupé. La donnée scénique de l'*Ecole des femmes* est puérile (invention des deux logements, supposition des deux noms, le mari survenant à point nommé, etc.). L'*Ecole des maris* n'est pas moins invraisemblable. Les dénouements de l'*Avare* et de *Tartuffe* sont une chose pitoyable. L'intrigue du *Dépit amoureux* est tout ce qu'il y a de plus artificiel (même substitution que dans *Bajazet*), et l'intrigue des *Fourberies de Scapin* absolument incompréhensible. Toutes les œuvres de Molière sont pleines de trucs, quiproquos, impossibilités, lettres, confidences voulues, contrats d'imbroglios, même dans les *Femmes Savantes*. *Tartuffe*, le *Misanthrope*, les *Femmes Savantes* ne sont que des suites de tableaux. L'insouciance et l'exagération de Molière dépassent les bornes. L'aveuglement de Tartuffe et la crédulité du Bourgeois gentilhomme frisent la caricature On a dit que la façon dont se conduisent les personnages du *Misanthrope* à l'égard de Célimène les ferait mettre aujourd'hui à la porte de tous les salons; et une coquette comme Célimène ne se laisse pas « pincer » si grossièrement, en écrivant des moqueries sur chacun de ses amoureux, etc., etc.

Tout cela est très juste, et pourtant tout cela

1. Relisez la 2e scène du *Mariage forcé* : c'est une scène de grande comédie. On ne fait pas assez attention à cela. Rien n'est inférieur dans Molière.

2. On a dit cependant que les personnages de Molière n'ont pas d'état civil. On ne sait rien d'eux, en effet, ils s'appellent vaguement Oronte, Géronte, Argante, et servent seulement de prétexte à dégager la seule chose importante le fond de l'humanité.

1. J.-J. Weiss. *Molière*, p. 74, 81, etc.

2. Quant à la Julie de *Monsieur de Pourceaugnac*, la seule qui soit impudique, on peut dire qu'elle n'existe pas comme personnage. J.-J. Weiss accuse Henriette [illegible] de grossièreté, parce qu'elle déclare aimer le mariage dans toutes ses réalités vulgaires. Weiss n'a pas vu que la pauvre Henriette, qu'on méprise comme une ignorante et une prosaïque, se venge, au contraire, en exagérant ironiquement contre sa sœur le prosaïsme et le m[illegible] qu'on lui reproche.

n'empêche pas Molière d'être essentiellement un homme de théâtre, et le plus fidèle, le plus exact, le plus prodigieux observateur du cœur humain qui ait jamais paru. Il voit les choses à travers une lentille grossissante; mais sa mise au point est admirable et la transposition scénique fait tout oublier. Molière néglige les conditions secondaires de la vérité (1). Il se moque des détails et peint l'humanité de plein pied. Il nous a dit dans l'*Impromptu* (scène III) ce qu'il voulait faire et ce qui lui restait encore à faire, et on voit là l'immense portée de son génie (2).

Parmi les supériorités qui rachètent ces faiblesses inaperçues, il faut surtout remarquer chez Molière la *permanence* et la fidélité de ses caractères. Chez lui un jaloux au premier acte est encore jaloux au cinquième acte. On a beau démasquer Célimène, elle a beau reconnaître ses torts, elle est incapable, au dernier acte, de renoncer au monde et de n'être plus coquette. A la dernière scène de l'*Avare*, Harpagon fait lui-même appeler le commissaire pour verbaliser et, lorsqu'on s'est expliqué et que le commissaire demande : « Et moi qui me paiera mes écritures ? » Harpagon lui répond tranquillement : « Nous n'avons que faire de vos écritures ». C'est bien toujours l'Avare. A la fin des *Femmes Savantes*, le faible Chrysale recule encore devant son épouse. Et tous les caractères de Molière sont ainsi constants et fidèles à eux-mêmes. Ceci est le propre de la vie, et c'est en cela (entr'autres choses) que Molière surpasse Plaute. Dans l'*Aullullaire* de Plaute, l'Avare finit par faire cadeau de sa cassette pleine d'or à son gendre !! Dans Molière le caractère d'Harpagon ne dévie pas. La pièce se termine par ce mot : « Et moi, allons voir ma chère cassette ! » Voilà le vrai avare... Si un personnage de Molière semble un instant se démentir, c'est toujours par une plus forte affirmation de son *caractère dominant*. Trompé par une coquette qui trahit tout le monde, Alceste est le seul qui pardonne, lui, l'honnête homme inflexible, qui a horreur du mensonge : l'amoureux a vaincu le misanthrope.

Remarquez encore que tous les personnages de Molière, comme les trois quarts des gens dans la vie, sont des types à idées fixes, des maniaques et des entêtés, qui croient toujours avoir raison et qui, au lieu de vous répondre, ne vous parlent jamais que de ce qui les préoccupe. Orgon est toqué de Tartuffe; Arnolphe est entiché de séquestration; M. Jourdain, de belles manières; Alceste, de misanthropie; Philaminte, de science; Argan, de maladies; Harpagon, d'avarice et d'amour; et tous sont caractérisés, poussés à l'extrême...

Et tous les personnages de Molière ont leur repoussoir, c'est-à-dire qu'il y a toujours un autre personnage à rebours, qui soutient avec le même entêtement les idées contraires. Alceste a Philinte; Argan a son frère Béralde; Orgon a son beau-frère Cléanthe; M. Jourdain a sa femme; Arnolphe a son ami Chrysalde. Sganarelle de l'*École des Maris* a son frère Ariste; Philaminte a Chrysale et Henriette etc.

On trouve ainsi perpétuellement, dans le théâtre de Molière, le *pour* et le *contre*, et l'on aurait tort de croire que, dans telle ou telle pièce, Molière est plutôt pour le *pour* que pour le *contre*, ou réciproquement, et que sa sympathie va vers tel personnage plutôt que vers tel autre. Quoi qu'en dise Rousseau, si Molière était réellement contre le Misanthrope, il ne lui prêterait pas tant de belles et nobles maximes; et s'il était ouvertement pour Philinte, il ne mettrait pas dans sa bouche des flagorneries et des bassesses qui, notamment dans la scène du sonnet, le rendent beaucoup plus odieux qu'Alceste (1). Oui, sans doute, dans l'*École des Femmes*, Molière est contre Arnolphe, qui est abominablement ridicule avec sa peur du mariage et des trahisons conjugales; mais Molière n'est pas non plus pour cela du côté de Chrysale, puisqu'il nous le montre aussi grotesque en lui faisant souhaiter comme un bonheur l'état de mari trompé! Sous prétexte qu'il critique dans les *Femmes Savantes* la prétention du sexe faible à la science, on ne peut pas dire que Molière soit partisan des idées de Chrysale, qui est tout aussi ridicule que sa femme, lorsqu'il pousse l'imbécilité jusqu'à faire l'apologie brutale de l'ignorance. Le frère du Malade imaginaire est certainement aussi outré et aussi absurde dans ses négations de la médecine qu'Argan dans sa superstition. Et vous pouvez faire la même constatation dans toutes les pièces de Molière, même dans cet audacieux *Don Juan*, qui meurt puni et foudroyé et qui a, lui aussi, comme contraste, son domestique.

Il faut donc conclure que Molière n'est, *en général*, le partisan d'aucun de ses personnages, en particulier. Il est, au fond et avant tout, pour le bon sens, pour l'équilibre des sentiments et des opinions. Il disparaît derrière ses personnages ; il se contente de les montrer ridicules ou extrêmes, et ne se préoccupe que de leur faire dire ce qu'ils doivent dire, et c'est le comble de l'art.

Non seulement Molière est le plus grand observateur des sentiments humains; mais, ce qu'il y a

1) C'est ainsi qu'il donne un intendant à un avare comme Harpagon.

(2) On connaît son mot : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence ; je n'ai qu'à étudier le monde ».

(1) Cet optimiste va jusqu'à traiter les hommes de « loups malfaisants et pleins de rage ». Il est plus féroce qu'Alceste.

d'extraordinaire, il est aussi le traducteur le plus exact, le plus impérissable de leur expression parlée, et de leur expression parlée éternelle, *de tous les temps*. Pour comprendre la force de Molière, il faut voir de près son genre de dialogue, qui est toujours le même et toujours très simple. Prenez un peu la peine d'observer autour de vous dans la vie, vous constaterez que le phénomène de la conversation se réduit, à peu près chez tout le monde, a cinq ou six procédés : ne pas écouter les gens qui vous parlent; les interrompre pour suivre son idée; approuver ironiquement par monosyllabes; ne pas entendre ce qu'on vous dit; recommencer les mêmes raisonnements; affirmer ce qu'on ne vous conteste pas; être à côté de la question, faire des concessions pour mieux riposter, dire les mêmes choses sous une autre forme, empêcher les autres de parler, etc.

C'est, en deux mots, tout le dialogue des personnages de Molière. Ils n'en ont pas d'autres. Cela n'a l'air de rien, mais on ne trouve cela que dans Molière.

Voulez-vous des interruptions et des empêchement de parler chez des gens qui font semblant de ne pas entendre ? Voyez l'inénarrable scène VII de la *Critique de l'École des femmes* : la scène VI acte III, de *Tartuffe*, quand Orgon se refuse à voir la tromperie de Tartuffe; les amusantes interruptions de l'*Impromptu de Versailles*, (scène II); *L'Amour médecin* (I, 2; I, 5-6 et I, 4 ; le *Médecin malgré lui*, (III, 6 et 8, et II, 9) « Tous vos discours ne serviront de rien.., — Je... — C'est une chose où je suis déterminé... — Mais... » etc.; la fameuse scène de M. Purgon et les supplications monosyllabiques d'Argan (*Malade Imaginaire*, III, 6); la scène classique de M. Dimanche, (*Don Juan*, IV, 3 et 4 ; et II, 5); presque tout le *Mariage forcé* (scène XIV) : « Non, je... Mon Dieu je... Eh non ! je... » ; l'entêtement malicieux de Scapin, à la dernière scène des *Fourberies* : « Les malheureux coups de bâton... Vraiment ces coups de bâton... » Il y a même des interruptions par éclats de rire, uniquement pour empêcher quelqu'un de parler (*Bourgeois gentilhomme*, Nicole, III, 1).

Ou bien c'est le procédé d'approbation, de concession, par un mot toujours le même ou une expression synonyme. Ceci est continuel dans Molière : « D'accord... — Il est vrai... — Sans doute... — Mon Dieu oui... — Oui... — Cela s'entend... (*Ecole des Maris* I, 2; *Mariage forcé*, I, 2 et 3) « Mêlez-vous de vos affaires. — Je ne dis plus mot... — Il me plaît d'être battue... — D'accord... — Ce n'est pas à vos dépens... — Il est vrai... »

Le *parallélisme* (répéter à peu près les mêmes phrases que son interlocuteur, soit pour dire la même chose, soit pour dire le contraire ou pour se moquer) est encore un des procédés les plus constants de Molière, et celui, en effet, remarquez-le, qu'on emploie le plus fréquemment dans les moments de colère, de préoccupation ou de dépit. Ce procédé constitue à lui seul presque tout le dialogue des *Fourberies de Scapin*. Il faudrait tout citer : « Ah ! seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrâce... — Vous me voyez aussi dans un accablement horrible... — Le pendard de Scapin par une fourberie m'a attrapé cinq cents écus... — Le même pendard de Scapin par une fourberie m'a aussi attrapé deux cents pistoles... — Je prétends faire de lui une vengeance, etc... — Je prétends qu'il me fasse raison, etc. » (III, 7). Dans l'*Avare*, Harpagon rencontre son fils dans un tripot d'usurier : « Comment, pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces extrémités... — Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions !... — C'est toi qui veux te ruiner par... — C'est vous qui cherchez à vous enrichir par... etc... — Oses-tu bien après cela... etc... — Osez-vous bien après cela... etc... » Il y a, dans le *Dépit amoureux*, de *longues scènes* sur ce ton entre Polidore et Albert, qui parlent par phrases parallèles : « — Vous me fendez le cœur avec cette bonté... — Vous me rendez confus de tant d'humilité... etc... (III, 4) et toute la jolie scène entre Mascarille et Albert : « Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?... — Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ? etc., » (III, 11). L'exemple de ce genre de dialogue éclate dans les scènes 3 et 4 de l'acte IV de la même pièce. Il y a là près de 200 vers où les interlocuteurs répètent leurs raisons ou se renvoient leur rancune presque dans les mêmes termes. On trouve également un modèle de ce ton dans l'admirable scène de fausse rupture du *Tartuffe* (II, 4) ; et les compliments réciproques de Trissotin et Vadius, *Femmes savantes*, III, 5). Presque tout le premier acte de *Mélicerte* est écrit dans ce procédé : « Pourquoi me chasses-tu ? — Pourquoi fuis-tu mes pas ? — Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ? — Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ? etc., etc. » Les personnages se répètent les mêmes choses et se font les mêmes reproches : « — N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ? — N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée ? — Pourquoi me donnez-vous un semblable conseil ? — Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil ? » etc., etc. (*Tartuffe* II, 4 ;) tout le *Dépit amoureux*, comme les *Fourberies de Scapin*, est traité sur ce ton, maîtres et valets, *rôle contre rôle*. Voyez aussi, sur la façon d'interrompre et de ne pas entendre, un exemple typique dans le *Bourgeois gentilhomme* (III, 9 et 10).

Et aussi, dans cet ordre d'idées, les gens qui con-

tinuent à affirmer ce qu'on ne leur conteste pas : « — Plût à Dieu que j'eusse de l'argent... — Je ne crois pas... — Ce serait une bonne affaire pour moi... — Ce sont des choses... — J'en aurais bien besoin — Je pense que... — Cela m'accomoderait fort. — Vous êtes... — Et je ne m'en plaindrais pas » (*Avare*. I, 5). Et dans les *Fâcheux* (II, 5) toute la scène où l'on plaide en antithèse le pour et le contre de la jalousie. Notez encore le dialogue parallèle ironique : « Tu penses donc, marquis, être fort bien ici ? — « J'ai quelque lieu, marquis, de le penser ainsi... » (*Misanthrope* III, 1, toute la scène) ; le grand dialogue en ripostes parallèles entre Célimène et Arsinoë, qui se renvoient les mêmes persiflages (*Misanthrope* III, 6) ; enfin le dialogue qui consiste à faire dire aux personnages absolument la même chose, chacun suivant toujours son idée, comme dans la jolie scène d'Oronte et Alceste devant Célimène : « Si votre amour au mien lui semble préférable... — Si du moindre penchant elle est pour vous capable... — Je jure de n'y rien prétendre désormais... — Je jure hautement de ne la voir jamais... — Madame, c'est à vous de parler sans contrainte... — Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte. — Vous n'avez qu'à nous dire etc. — Vous n'avez qu'à trancher » etc. (*Misanthrope*, IV, 2 et 3) (1).

Dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, un chef-d'œuvre d'expression parlée et de vérité humaine, ce procédé de répétition parallèle revient à chaque instant. Ils sont trois qui approuvent d'abord, puis qui désapprouvent. « La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, etc... — *Cela est vrai*. — *Assurément*. — *Il a raison*. — Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace, etc... — *La remarque est encore bonne*. — *Admirable*. — *Merveilleuse*. — Le sermon et les maximes ne sont-ils pas des choses ridicules, etc... — *C'est bien dit*. — *Voilà parlé comme il faut*. — *Il ne se peut rien de mieux* ». Puis c'est le revers de la médaille. Dorante réfute Lysidas. — Pour moi, je trouve que la beauté du sujet, etc, etc... — *Bagatelle*. — *Faible réponse*. — *Mauvaises raisons*. — Pour ce qui est des enfants, etc., ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe, etc, etc. — *C'est mal répondre*. — *Cela ne satisfait point*. — *C'est ne rien dire* ». Sc. VII, etc., etc. (1).

Il y a des passages où le dialogue piétine sur place, si on peut-dire, et où les interlocuteurs se parlent en se répétant leurs propres mots, nez à nez, comme dans les *Fourberies de Scapin* : (I, 4) : « Rompre ce mariage ? — Oui. — Vous ne le romprez point. — Je ne le romprai point ? — Non. — Quoi ! je n'aurais pas pour moi les droits... — Il n'en demeurera pas d'accord. — Il n'en demeurera pas d'accord ? — Non. — Mon fils ? — Votre fils... Voulez-vous que... — Je l'y forcerai bien. — Il ne le fera pas, vous dis-je. — Il le fera ou je le déshériterai. — Vous ? — Moi. — Bon. — Comment, bon ? — Vous ne le deshériterez point. — Non. — Non ? — Non » etc., etc. Et cela continue sur ce ton. Molière reproduit ailleurs la même scène, notamment dans le *Malade imaginaire* (I. 5).

Ou bien encore c'est la répétition par ironie : « Je ne veux point me marier, mon père — Et moi, ma fille, je veux que vous vous mariiez. — Je vous demande pardon, mon père. — Je vous demande pardon, ma fille. — Cela ne sera pas, mon père. — Cela sera, ma fille. » etc., etc. (*L'Avare*, I, 6).

Ou bien la répétition embarrassée, hésitante, toute bête : « — Et cette cassette, comment est-elle faite ? — *Comment elle est faite* ? — Oui... — Et de quelle couleur est-elle ? — *De quelle couleur* ? — Oui... — Et sur quoi le crois-tu ? — *Sur quoi* ? — Oui... (L'*Avare*, V, 2).

Quand quelqu'un dans Molière trouve une bonne raison, il la répète à satiété et répond toujours le même mot. C'est le fameux : « Sans dot ! » de *L'Avare*, « Un mari ! » de *L'Amour médecin*, le « Pauvre homme ! » du *Tartuffe*, le : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » des *Fourberies*, et tant d'autres : « Le Poumon ! » de « M. Purgon ! » du *Malade imaginaire*, et le mot inoubliable : « Et Tartuffe ? »

Ces procédés et ces formules, dont nous ne pouvons donner que de courts exemples, forment la manière et le fond du dialogue de Molière, comme ils formeront éternellement le fond et la manière de toutes les conversations, tant qu'il existera des hommes. Molière n'est donc pas seulement un grand peintre du cœur humain ; il est le seul qui ait traduit la *vraie physionomie parlée* des sentiments. On pourrait presque dire qu'il n'a pas de dialogue : il a

1. Le dialogue parallèle, les répliques à côté, les renchérissements, les ironies, les gens qui parlent en affectant de ne pas entendre ou de ne pas voir ceux qu'ils cherchent, les concessions : « Mon Dieu, oui... Sans doute .. D'accord... Il est vrai ... pendant que l'autre interlocuteur abuse et exagère, tout cela est en germe dans Plaute (voir, entr'autres son *Asinaire*). Plaute est le grand initiateur de Molière comme inspiration et surtout comme ton. Presque toutes les scènes de l'*Avare* sont dans Plaute. Les *Fourberies de Scapin* se trouvent en germe dans les *Bacchis* : il y a même des rapprochements curieux (*Bacchis*, IV, 9) Molière a transporté tel quel dans son théâtre, (*ton*, sujet et dialogue), l'*Amphytrion* de Plaute, etc...

(1) Nous ne pouvons donner ici que des commencements de citations. Si le lecteur veut bien se reporter au texte et continuer la lecture des passages indiqués, il constatera que *toutes* les situations du théâtre de Molière sont traitées sur les mêmes modes de dialogue — Ces procédés d'ironie, de contrariété et d'entêtement, Molière les a parfois jusque dans ses intermèdes. (Scène des violons après le premier acte du *Malade imaginaire*).

une *langue éternelle*, qui garde sa signification dans n'importe quel idiome. Il n'y a pas d'autre façon de parler, parce qu'il n'y a pas d'autre façon de penser.

Nous sommes aussi loin, on le voit, du dialogue d'esprit (Molière n'a pas d'esprit) que du dialogue photographique à la façon Goncourt ou Henri Monnier, qui ne sera jamais qu'un facile pastiche de la trivialité sans profondeur (1). Chez Molière, c'est tout autre chose. Son dialogue suit le mouvement et, si j'ose dire, le *modelé* des sentiments; il se confond avec eux; c'est une empreinte, un *gaufrier psychologique*, et c'est pour cela qu'il ne vieillira jamais. Les personnages ne disent pas autre chose que ce qu'ils pensent; ils se parlent à eux-mêmes, ils ne sortent pas d'eux-mêmes. Une pareille impersonnalité, une telle absence d'auteur ne se retrouvent que dans Cervantès.

Littéralement, le dialogue en prose de Molière est un miracle de vérité; mais son dialogue en vers, quoi qu'en ait dit Fénelon, est plus étonnant encore. Relisez la première scène du *Misanthrope*: On ne s'exprimerait pas autrement en prose, dans la conversation ordinaire (2), et pourtant ce sont des vers, et de très beaux vers, durs quelquefois, négligés, hâtifs, incorrects, pleins de *qui* et de *que*, le métal sonne, le muscle apparaît, oui, sans doute, et l'on a dit beaucoup de mal du style de Molière, et Vauvenargues surtout a été injuste; mais, ne l'oubliez pas, Molière écrivait en improvisateur, dans une continuelle bousculade, et il écrivait pour le théâtre, et cela ne paraît pas à la scène. Racine seul eut cette facilité et cette ressource d'inspiration (3). Racine a mis plus d'harmonie dans ses vers; il n'en a pas fait de plus forts ni de plus inexplicablement heureux. Molière et Racine sont les deux plus grands poètes et les deux plus profonds observateurs psychologues de la littérature française. L'un a vu le côté ridicule et comique des sentiments humains; l'autre en a vu le côté sérieux et tragique. On ne peut plus les séparer.

ANTOINE ALBALAT.

1. Molière a employé aussi quelquefois ce genre de pastiche. Il a de longues tirades en langue paysanne. Voyez, notamment, le rôle de Pierrot dans *Don Juan*.

2. Acte I, sc. 1 : « — Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? — Laissez-moi, je vous prie. — Mais encore, dites-moi quelle bizarrerie... — Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher. — Mais on entend les gens au moins sans se fâcher. — Moi je veux me fâcher et ne veux rien entendre », etc., etc. Et encore le *Misanthrope*, acte IV, sc. 3; et la première scène du premier acte de *Tartuffe*, les reproches de Mme Pernelle. On se demande comment on peut faire de pareils vers rien qu'avec ce que tout le monde peut dire. Et c'est partout ainsi dans Molière.

3. Comme exemples de Molière grand poète, on peut lire la déclaration de *Tartuffe* (III, 3), la scène du *Misanthrope* entre Arsinoé et Célimène (III, 5) et la grande scène de douleur entre Alceste et Célimène (IV, 3).

STOCKHOLM MODERNE

Oscar Levertin, critique et poète, qui eut du passé de Stockholm une délicate intuition et s'efforçait d'apercevoir la vieille ville sous le texte de la ville contemporaine « comme on déchiffre le secret d'un palimpseste », s'est plaint quelque part de ne point rencontrer dans la capitale, un coin où l'on put, « en fermant les yeux, entendre les saintes cloches éveiller la ville au son argentin des matines, ou les chants nocturnes des nonnes l'inviter au repos sur le sein de la mère céleste ». Ce n'est pas seulement le moyen-âge catholique, mais le passé le plus récent dont il est aujourd'hui souvent difficile de retrouver le visage : un extraordinaire renouvellement des quartiers anciens, une énorme croissance, la multiplication, en ces vingt dernières années, des grands travaux d'édilité et des entreprises architecturales ont profondément modifié l'aspect et le caractère de la ville historique : artiste infiniment sensible, Oscar Levertin s'effrayait de cette fièvre d'enrichissement : « Stockholm a l'air d'un rentier nouvellement enrichi qui, pour la première fois, attend des étrangers de marque, et ne peut s'assurer assez d'espace, assez d'élégance dernier-cri, de peluche et de cuivre poli ». Si vite qu'ait grandi le nouveau Stockholm, il bénéficie toutefois des obstacles quasi invincibles qu'une prévoyante nature accumula sous les pas d'une voierie niveleuse : Stockholm éprouvera de sérieuses difficultés à devenir une ville banale; grande cité moderne, et comme un peu embarrassée de sa trop rapide croissance, grande cité trop peu fière d'un glorieux passé, elle demeure plus que jamais la « reine du Mälar ». Reine marine, reine sylvestre; la civilisation continentale qu'elle s'assimile, et parfois dépasse avec un zèle quasi américain, s'imprégnera toujours entre ses murs d'une odeur d'embrun et de résine.

Comment imaginer, lorsqu'on parcourt ces avenues, ces boulevards et ces quais, la simplicité bourgeoise par où Stockholm sembla naguère si séduisant? Il apparaît patriarcal et doucement somnolent en cette précieuse série de toiles du paysagiste Säfvenbom, que possède la municipalité : élève de Joseph Vernet, Säfvenbom évoque des rades placides, des carrefours à demi déserts, des jardins, de proches horizons de forêts; de même ses élèves Johan Filip Korn et Anders Holm. Vers la fin du XVIIIe siècle, les frères Martin peignent avec une minutie patiente un Stockholm animé de scènes populaires : l'aîné surtout, Elias Martin a laissé un grand nombre de charmantes aquarelles, dont la couleur légère et le dessin exact fixent le souvenir d'une ville aimable, familièrement accueillante, encore

parée de grâces mystiques. Tel est en effet le Stockholm qu'affectionne et ne se lasse pas de célébrer le poète Bellman : l'activité mercantile demeure concentrée dans les ruelles de la *Cité*, pavoisées d'une infinité de pittoresques enseignes, flanquées d'innombrables cabarets et vide-bouteilles ; jusque parmi leur brouhaha Bellman ne cesse d'entendre le bruit du flot et le murmure du vent dans les feuillages, double mélodie aux variations indéfinies qui semble le leit-motiv de son art.

Un autre poète nous avertit que dès le premier tiers du XIXe siècle, un nouveau rythme s'installe dans la vie stockholmienne; pour Almqvist, romantique génial, poète et romancier, le cœur de la capitale n'est plus la Cité : Stockholm n'est plus « l'île des îles, sans pareille dans le passé ni dans le présent, attirante comme un puissant aimant » que chantait dès le XVIIe siècle un poète enthousiaste. Stockholm, c'est Norrmalm, ville non plus insulaire, mais vigoureusement agrippée au sol illimité, et qui pousse au-devant des campagnes ses barrières et ses actives banlieues. Déjà, le culte de la ville grandissante requiert des historiographes professionnels, chroniqueurs, romanciers épris des modes et des aspects éphémères; un Orvar Odd (Sturzen-Becker), un Auguste Blanche nous révèlent la persistante bonhomie de la capitale de Bernadotte : le premier commence d'écrire au lendemain de 1830; la Cité dépérit, les héros de Bellman sont morts; « leurs menuets et leurs sérénades sont remplacés par les cavatines sentimentales de l'orgue de Barbarie; » les passants, vêtus à la mode française, se hâtent vers Drottninggatan, « cette rue de la noblesse, du patchouli, des décorations et des châles de cachemire », devenue l'artère élégante et vivante. Haga est oublié; Bernadotte a mis Djurgården à la mode; Djurgården où dès 1808 Jean-Baptiste Le Maire attirait la foule élégante à l'Auberge Française, tandis que son compatriote Pierre Bichard préludait au succès du cabaret fameux aujourd'hui encore de Hasselbacken; Djurgården où Auguste Blanche, feuilletoniste intempérant, conduit les héros et les héroïnes de ses intrigues mélodramatiques, et de ses récits de mœurs populaires et bourgeoises à la façon d'Eugène Sue.

Longtemps Stockholm grandit sans que cette sève nouvelle favorise la beauté ; les « casernes de louage » alignent sans grâce des appartements entassés avec l'unique souci de proportionner au « rapport » le nombre des locataires ; et sans doute la ville inaugure une hygiène : le balayage des rues, longtemps bi-hebdomadaire, et confié au soin des habitants, ne devient quotidien qu'en 1869; mais dès 1845 des équipes allemandes commencent la substitution dans les grandes voies d'un pavage régulier aux capricieux empierrements; en 1844 la maison qui porte le n° 5 Jakobsgatan, reconstruite, s'adorne d'un trottoir; nouveauté que l'on imite bientôt, qu'il sera toutefois difficile d'imposer à tous les propriétaires; la première, Regeringsgatan offrira deux trottoirs ininterrompus, où la foule disciplinée des passants défilera (et défile encore) en deux courants parallèles et contraires. Kungsträdgården débarrassé sur trois côtés de son mur d'enceinte en 1820, voit tomber son mur septentrional en 1850; l'incendie du vieux palais Makalös dégage l'horizon sur le Norrström : une élégante promenade demeure ouverte au cœur de la ville, ornée de deux statues symétriquement disposées, Charles XII et Charles XIII; des mortiers béants entourent le socle de l'une, des lions de bronze le piédestal de l'autre; d'où le dicton stockholmien : « un lion entre des cruches, une cruche entre des lions ». L'enclos agreste de Humlegård, où le XVIIIe siècle avait connu un théâtre achalandé, où des danseurs de corde, des charlatans et des baladins s'ébattaient parmi des vergers et de paisibles vacheries, devient un beau parc. Partout on s'efforce d'aplanir une surface raboteuse et inégale; on rétrécit la rade de Nybroviken, on comble des anses ; des terrassements soudent au sol ferme maints îlôts; on multiplie les ponts, les ascenseurs; la dynamite de Nobel permet d'accélérer ces travaux; un tunnel s'ouvre aux piétons... Rude entreprise, qui dure, prend de nos jours une ampleur nouvelle et triomphe de formidables obstacles; Stockholm est en lutte perpétuelle avec son sol; les quartiers suburbains ont ici un caractère bien particulier : collines éventrées, parois de granit bleu ou noir que l'on entame à coups d'explosifs, chantiers rocheux où les maisons se bousculent parmi les maigres pins ; aspects tragiques de conquête ou de jeune colonisation.

Parcourir les quartiers du XIXe siècle, c'est constater les méfaits de l'ère, heureusement close, des lourds crépis multicolores et des affreux plâtrages — et la vigoureuse renaissance de l'architecture suédoise contemporaine. Aux environs de 1870, sous l'influence de Scholander, artiste sincère, mais qui ne s'éleva point à la conception d'un art national, les architectes n'étudient que l'antique et la haute Renaissance; Hugo Zettervall s'émancipe à peine d'un excessif académisme. L'architecture religieuse fournit un ample sujet de discussion ; on cherche un type d'église protestante ; en conséquence on restreint le chœur des églises catholiques ; on affectionne les temples à autel central; aussi bien la chaire importe-t-elle beaucoup plus que l'autel ; tout le monde doit voir et entendre le prêtre. Entre 1880 et 1890 l'architecte E.-V. Langlet développe ses raisons sans imposer sa théorie. En

réaction contre les « anti-catholiques » s'élève cette église Johannes, haute et claire nef gothique, correcte et froide, selon l'école du berlinois Otzen. En même temps l'architecture civile cherche des formes nouvelles; les protestations se font plus vives contre la platitude ruineuse des façades en trompe-l'œil; de jeunes architectes étudient les maisons des vieilles ruelles de la cité, les anciens édifices de Gotland, Vadstena, Kalmar... ; ils sont avides de traditions autochtones; le professeur A.-T. Gellerstedt les encourage; I.-A. Clason construit l'un des premiers sur le Strandvägen une vaste maison en pierre de taille, donnant le double exemple d'une belle matière judicieusement employée et d'une sévère sobriété décorative. Désormais disparaîtront les plâtres, les enduits et les badigeons. Stockholm n'entend plus édifier qu'avec des matériaux honnêtes de spacieux et solides immeubles. Réforme qui favorise les recherches d'une pléïade de talents: privés de la ressource des moulages, les architectes sont contraints de limiter la décoration ; ils la concentrent sur quelques points, l'entourent de vastes surfaces nues, retrouvent ainsi l'élégance et la force des anciens styles : « peut-être, écrivait en 1896 le professeur Clason, nos rues ne sont-elles pas plus belles; elles sont plus sages; la beauté viendra ensuite ». Prophétie que réalisent çà et là les œuvres de Clason lui-même, de Ferdinand Boberg, de Érik Lallerstedt, de Fred. Liljeqvist, d'Axel Lindegren, de Carl Westman et de Ragnar Œstberg; du premier, il faut goûter cet hôtel von Hallwyl où se mêlent des souvenirs d'Espagne et des réminiscences vénitiennes. Résolument original, Ferdinand Boberg manifeste une fantaisie souple et variée; ses murailles massives et fières offrent des plans lumineux, délicatement encadrés de guirlandes florales, relevés çà et là d'un motif profondément fouillé et habilement placé, blason, balustrade, haut relief; voyez le palais des Postes, le palais Rosenbad, la Banque de crédit nordique, l'installation de la Compagnie électrique, les villas du prince Eugène, et de Boberg lui-même... Carl Westman fait apprécier l'austérité de lignes calmes et simples en cet hôtel de la Société médicale qui s'encadre discrètement parmi les ombrages de l'ancien cimetière de Klara; les reliefs de granit que Christian Eriksson inscrivit au portail, la loggia demi-circulaire, la grille d'entrée, due à un forgeron rustique du Vermland, Petter Anderson, accentuent la volonté d'adapter l'architecture à la destination de l'édifice, au climat, aux traditions locales. Un goût d'archaïsme hollando-scandinave s'affirme dans les créations de Ragnar Œstberg, notamment en ce lycée d'Œstermalm, imposant à force de simplicité rude et d'harmonie puissante; ni les couloirs aux formes trapues, ni la chapelle, ni « l'aula », ni les salles de musique, de gymnastique, etc., de ce lycée-modèle ne démentent cette impression. Même puissance en cette maison Trygg, construite par Erik Lallerstedt pour une société d'assurances, et qui semble dresser au fond de Birgerjarlsgatan la menace d'une rigide étrave... Banques, grands hôtels, restaurants, et cafés sollicitent en effet l'ambition des architectes, et parfois la secondent efficacement; le Grand hôtel royal notamment et son jardin d'hiver témoignent de la fantaisie et du solide savoir de Ernst Stenhammar.

Bien peu de villes européennes de notre temps fournirent aux architectes pareille abondance de projets à réaliser; besoins nouveaux que révèle une crise de croissance, services publics qu'il importe d'hospitaliser plus au large, appels simultanés de presque toutes les Administrations de l'Etat; exigences d'une jeune industrie, d'une bourgeoisie désireuse de luxe, dépensière et optimiste, tout cela n'enfante point à coup sûr des chefs-d'œuvre, mais développe une belle émulation ; on construit trop, et trop ambitieusement, pour ne pas multiplier les regrettables erreurs; un colossal palais de la Police désole jusqu'aux plus chauvins des amateurs d'art stockolmiens. L'outrance dans la laideur semble la rançon d'un aussi vaste effort; pourtant la science, le talent, le zèle novateur, la foi ardente qui inspirent les meilleurs des jeunes architectes stockolmiens ne peuvent manquer de frapper l'étranger; l'architecture semble ici vraiment revivre.

Non point toutefois au détriment d'un éclectisme qui caractérisa toujours un pays aisément accessible aux influences étrangères; le nouveau Riksdag, si malheureusement posé en travers d'une perspective ouverte par la nature du Mœlar à la Baltique, se pare de puissants appareils de granit et de pierres rustiquées, d'une colonnade et d'un fronton classiques. Le musée du Nord (I. G. Clason) renouvelle avec autant d'ingéniosité que de bonheur et de liberté les formes préférées de la Renaissance hollandaise, hautes fenêtres, pignons élevés, tourelles à flèches... Aux granits, aux pierres grises et rouges de ces monuments, le Théâtre dramatique oppose la blancheur de ses marbres; un luxe excessif et mal discipliné prive d'une nécessaire harmonie ce théâtre, où il semble que l'on se soit plu à concentrer et à mettre en valeur les ressources de l'art suédois contemporain : colonnes ventrues, enguirlandées de groupes dansants par Karl Millès, bas-reliefs de Christian Eriksson qui déroulent sur la façade une folle procession dyonisiaque et le cortège de la *Comedia dell' arte* ; vestibule et escaliers où il faut saluer les peintres Oscar Björck et Reinhold Norstedt ; salle de spectacle judicieuse et

confortable, fort belle, encore que le plafond peint par le professeur Kronberg manque un peu d'éclat ; foyer rutilant, avec des paysages de Bergström et de Kallstenius, un plafond au coloris passionné de Larsson; buffet où Pauli évoque avec grâce l'histoire du théâtre suédois au XVIIIe siècle... Puisse la patine du temps adoucir et en quelque sorte marier tant d'ors et de contrastes...

Même diversité si l'on considère les nombreuses églises de l'ère contemporaine, Johannes, Gustaf Adolf, Oscar, Sofia, Mathaeus, Petri, Roslag, Gustaf Vasa, etc ; en cette dernière Agi Lindegren semble avoir voulu réaliser un pastiche des temps carolins — coupole, colonnes, frontons triangulaires... — ailleurs les plus neuves combinaisons ont été tentées pour adjoindre au temple proprement dit des locaux de destinations diverses, et adapter de très modernes églises à leur mission sociale ; il n'est pas rare notamment de rencontrer aux abords de Stockholm de ces « complexes » où une charmante inspiration a su utiliser des ressources modestes et surajouter je ne sais quelle grâce vieillotte à des formes inédites et parfois audacieuses. (V. notamment la chapelle de Hjorthagen).

Diversité plus grande encore s'il s'agit de ces villas qui essaiment par troupes aux environs de Stockholm ; non point que la plupart d'entre elles l'emportent par le goût et la discrétion sur les architectures compliquées et puériles de nos Suresnes et de nos Bougival; mais çà et là d'heureuses conceptions attirent le regard ; aimables résidences où les réminiscences de notre XVIIe et de notre XVIIIe siècle trahissent la simplicité accueillante de l'ancien « herregård », constructions modernes où s'appliqua l'invention d'artistes épris de la beauté des sites suédois : à Djurgården notamment, cette Suède en miniature, le « milieu » a suggéré de fort agréables réussites; une grande élégance s'allie ici à une agreste fantaisie, telles les villas Thorsten Laurin (par Œstberg), la maison de l'éditeur Bonnier, les villas Akerman (par Clason), Ström (par Boberg), etc.

L'art moderne travaille ainsi, avec quelque fièvre, à renouveler l'aspect de Stockholm ; une période d'intense transformation s'est ouverte qui ne semble pas devoir prochainement s'achever ; que seront les futurs palais municipaux (un *Rådhus* par Ragnar Œstberg), quel effet décoratif produiront les arrangements projetés pour faciliter l'accès de Söder, la nouvelle ordonnance de la place Gustave Adolphe ? Telle est l'activité des architectes et des ingénieurs que pendant longtemps encore on ne saurait fixer du Stockholm moderne que des traits fugitifs.

Et sans doute, cet art apparaît parfois tyrannique, et d'aventure encombrant ou regrettablement destructeur ; mais on lui sait gré de vouloir pénétrer la nation, et en quelque sorte s'enraciner dans l'âme populaire où il n'ignore pas que sommeillent des forces cachées ; rien de plus significatif à cet égard que cet enseignement par les formes, par l'architecture, le dessin, la peinture, tenté selon des proportions diverses dans les écoles, les lieux de réunion, les hôpitaux et refuges, voire les établissements industriels ; partout en Suède se répand le goût d'embellir le décor de la vie journalière et de susciter ainsi jusque dans les plus humbles âmes la joie et les instincts esthétiques ; à Stockholm, l'exemple est libéralement donné par cette Société de l'Art à l'Ecole fondée en 1897 par le délicat critique Carl G. Laurin : grâce à ses efforts, quelques-unes des œuvres les plus émouvantes de l'art suédois contemporain sont les compagnes de la jeunesse studieuse ; le lycée de Norra latin à lui seul possède — et non point enfermés en quelque salle close et inaccessible, mais en bonne place sur les murailles que caressent quotidiennement les regards de tous — de vastes compositions de Pauli et de Larsson, un paysage du prince Eugène, un panneau magnifique où Liljefors exalte l'envol puissant d'une bande de cygnes sauvages. Au lycée d'Œstermalm, le sculpteur Eldh creusa curieusement les granits de l'entrée ; dès le vestibule une claire peinture du prince Eugène ouvre sur un Stockholm ensoleillé des horizons lumineux ; des fillettes dansent aux murailles de la salle de musique, allègrement peintes par Pauli ; ailleurs Thörneman évoque la mythologie scandinave... Mêmes tendances en ces vastes écoles primaires qui sont l'orgueil des villes suédoises ; ici encore on ne se contente pas d'introduire dans les salles de classes des collections de gravures ; à l'école d'Engelbrektsgatan, deux toiles de Nils Kreuger, offertes par Mlle Eva Bonnier, montrent avec quelle force singulière ce peintre sait marquer l'ossature d'un paysage, dresser entre des rocs et des marais, des chevaux à demi sauvages, ou parmi les ruines de Borgholm un troupeau de vaches en pâture ; à l'école Mathieu, le même célèbre la Saint-Jean à Stockholm ; des voitures passent, traînées par des chevaux caparaçonnés de fleurs et de branches de bouleau : la lumière de l'été resplendit sur des rudes visages populaires, un premier plan de vie et de mouvement intense, un fond d'eau que domine la silhouette de Söder...

Aux plus sombres jours de l'hiver, la population enfantine retrouve ainsi à l'école quelques-uns des plus ravissants et des plus frappants aspects de la capitale ; la lumière en effet joue magnifiquement parmi ce relief accidenté, ces monuments et ces surfaces marines ; les soleils couchants de l'été et de l'automne commençant, tissent à la ville comme un

vêtement féérique. Les romanciers et les poètes ne se lassent point d'observer et d'exalter le spectacle de la « ville qui nage sur l'eau » — ainsi Fin Duvet l'une des oies dont Selma Lagerlöf surprit le langage au cours du mirifique voyage de Nils Holgersson, dénomme-t-elle fort justement Stockholm. Poètes et romanciers rivalisent, en effet, avec les peintres : l'un des plus puissants fut Strindberg ; il étudia Stockholm en géologue, en botaniste, en historien ; peintre de mœurs, il connut surtout l'époque qui précéda l'expansion contemporaine, un Stockholm qui gravitait autour de la place Charles XIII et du parc de Berzélius ; n'est-ce point sur ce parc qu'épand ses flons-flons le *Bern-Salong*, vaste café — les brasseries sont à peu près inconnues en ce pays buveur de *punsch* — qui naguère inaugura autour de ses tables et de ses orchestres une sorte de fraternité démocratique également agréable à la bohême et à la sage bourgeoisie? *Bern-Salong* abrita les hebitués de cette fameuse *Chambre rouge* qui donna un titre au premier grand roman de Strindberg... Au reste Strindberg n'isola jamais Stockholm de cet archipel baltique (skärgård) qui fut sans doute à ses yeux la plus étonnante région de l'univers, et sûrement celle qu'il décrivit avec le plus d'amour et de pénétrant génie. Conception pleine de sens d'un grand poète, car Stockholm doit sûrement à ce merveilleux voisinage sa plus surprenante beauté.

Et peut-être conviendrait-il de parcourir quelque littérature pour apprendre à déchiffrer Stockholm : des trop rares poèmes de Snoilsky, parnassien scandinave, aux délicates études d'Oscar Levertin, aux croquis acérés de Hjalmar Söderberg, aux larges esquisses colorées et sonores de Henning Berger, que de traits singuliers, attrayants, dignes de mémoire! Quiconque n'en aura pas le loisir devra vivre la chronique de la ville, ou tout au moins surprendre quelques-uns de ses moments caractéristiques : une fête populaire avec danses et chants à Djurgården, et par exemple la célébration de l'anniversaire de Bellman, ou la fête du 1er Mai, inauguration joyeuse et immémoriale, et aujourd'hui encore gracieusement païenne de la saison fleurie — préparatifs de Noël, marché aux sapins lumineux et tintinnabulants parmi les longues nuits de décembre — un bal de patineurs à Nybroviken — l'heure élégante de la promenade à Strandvägen — le défilé quotidien de la garde montante (Vaktparad — le départ en bateau d'une excursion de l'armée du Salut — une séance au Riksdag où la fierté des députés paysans fait triompher tant de dignité calme — un bal à la cour ; le bal de l'amaranthe est le plus admiré — la distribution des prix Nobel... L'étranger devra assister à l'un de ces solennels banquets qu'affectionnent les Stockholmiens, traverser les restaurants somptueux, les magasins corrects, considérer le flot humain qui anime Drottninggaten ou Götgatan à la sortie des bureaux et des ateliers, connaître la serviabilité bourrue des agents de police et des conducteurs de tramways, la froideur distinguée et comme indifférente des boutiquiers, et tant d'apparences qui semblent d'abord révéler un orgueil assez roide : puisse-t-il ensuite ne point ignorer la science et l'infinie complaisance des bibliothécaires et des conservateurs de musées, et surtout le charme grave et comme l'austérité gaie de la vie d'une famille de la bourgeoisie laborieuse. Peut-être alors découvrira-t-il que la capitale suédoise se modèle selon les directions d'une âme vivante et agissante, qu'elle est l'expression saisissable des ambitions, des espoirs, des faibles et des vertus de la nation suédoise contemporaine, que l'art, si longtemps affaire d'importation, se nourrit désormais ici du sang le plus suédois, et collabore dignement au décor social... Tout cela ne l'empêchera nullement d'admirer le décor naturel, ce site incomparable à quoi il faut toujours revenir, et que l'on désirerait laisser dans les yeux du lecteur.

LUCIEN MAURY.

GERALD AUNGIER (1)

GOUVERNEUR DE BOMBAY (1669-1677)

Le Président de la Compagnie des Indes à Surate avait une position considérable. A cette époque, il était à la fois juge, commandant en chef, et remplissait diverses autres fonctions qui découlaient de sa charge ; par le fait, il était plus puissant que ne l'est maintenant le gouverneur de Bombay. En sa qualité de juge, il rendait la justice sans appel en matière civile et, au criminel, il était investi des pouvoirs les plus étendus. D'après Mills (*Hist. de l'Inde. III p. 13*), il pouvait s'emparer de la personne de ses compatriotes, même de ceux qui n'étaient pas au service de la Compagnie, les garder en prison ou les renvoyer en Angleterre. Quels étaient donc les hommes dont le chef était revêtu d'une autorité pareille ?

Dès 1608 un navire anglais avait paru dans les eaux de la Tapti, et, à partir de ce moment, la puissance de l'Angleterre s'établit dans Surate. La ville était à l'aurore du grand développement commer-

(1) Voir la *Revue Bleue* du 24 août 1912.

cial qui devait en faire le premier marché de l'Extrême Orient. C'était le principal port d'embarquement des pèlerins de la Mecque, bientôt le lieu où allaient se réunir les nations européennes. On y venait de toutes parts. L'intolérance de l'Inquisition, et les entraves apportées au négoce en territoire portugais obligeaient les trafiquants à se réfugier dans les États du Mogol. On a de nombreuses descriptions de Surate. Les voyageurs, dans leurs naïfs récits, nous montrent le pittoresque assemblage de cette foule orientale au milieu de laquelle les représentants de l'Occident avaient à sauvegarder leur dignité et à affirmer leurs droits. La factorerie anglaise ne tarda pas à acquérir une grande importance. En 1614, il n'y avait que deux Anglais à Surate ; en 1618, il leur fut permis de bâtir une maison : en 1630, le président reçut le titre de « Chef de l'honorable Compagnie des marchands anglais trafiquant en Orient » et jouissant des privilèges octroyés par la charte (1). Si nous cherchons à découvrir l'emplacement de la « loge » anglaise au milieu de la désolation et de l'abandon des vieux quartiers de Mulla Chaklo, nous le retrouvons au bord de la rivière ; mais ce qui en reste ne peut être qu'une partie de l'établissement primitif (2). Mandelslo, Fryeret, Ovington en ont laissé des descriptions avec des détails curieux sur le genre de vie des habitants. Là se trouvait tout un monde de facteurs, de courtiers, de subordonnés, astreints à une discipline sévère, et soumis à leur président, grand personnage, menant à l'instar des hauts dignitaires portugais ce train indispensable pour impressionner les populations orientales. Tout comme le *fidalgo* de Bassein, il ne sortait qu'à cheval, entouré d'une garde ; comme suite, il entretenait un personnel nombreux de chapelains, de médecins et d'interprètes. Pendant ses repas, on faisait de la musique, et quand il quittait ses appartements, il était précédé d'huissiers porteurs de masses d'argent.

Mais la vie était dure pour les facteurs ; ils avaient à lutter contre le climat, les exigences des gouverneurs moghols, les attaques des ennemis extérieurs, la concurrence des autres marchands européens, portugais, français, hollandais, arméniens, etc. En général, c'étaient des hommes honnêtes, ne s'occupant que de leur commerce, souvent religieux, tout au moins vivant sous des règlements où la morale et la religion étaient inscrites en première ligne (1). Anderson, bien à tort selon nous, dit qu'il n'y a pas grand chose à admirer chez les pionniers de l'empire britannique dans l'Inde, jugement dur et injuste, car il en est parmi eux qui peuvent être mis au nombre des plus nobles, de ces hommes qui entretinrent l'esprit de justice, d'endurance, de tolérance, et par-dessus tout celui de liberté et de franchise qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres.

La liste des présidents de la factorerie était déjà longue depuis Kerridge ; Oxenden était le douzième (2). Il ne garda pas longtemps le pouvoir. Il vint prendre possession de l'île le 21 septembre 1667 et s'empressa de nommer un *Deputy-governor*. Le 14 juillet 1669, il mourait à Surate à peine âgé de cinquante ans. Pendant sa courte visite à Bombay, il publia un certain nombre de règlements concernant l'administration civile et militaire, qui ne sont malheureusement pas parvenus à notre connaissance. Il laissait tout à faire à son successeur. Selon une ancienne chronique, « il était probe et avait des talents ; ce qui permit à la présidence (de Surate de soutenir les droits et le commerce de la Compagnie.

Il sut joindre à l'estime de ses agents le respect des Hollandais et des Français ainsi que du Gouvernement indigène et des marchands de Surate ». Sa carrière lui avait permis de déployer ses capacités et ses vertus. Troisième fils d'un des Directeurs. Sir James Oxenden de Dene, il vint fort jeune à Surate, et fut appelé en 1662 à la tête de la Compagnie. Obligé de se soumettre aux caprices du Grand Moghol, de vivre en paix avec les Portugais et les Hollandais, il avait eu en plus à combattre le fameux rebelle du Dehkan, Sivaji ; quand celui-ci avait assiégé Surate, les Musulmans ayant pris la fuite, ce furent les facteurs qui soutinrent le choc. Le gouverneur du château fut tellement frappé de la conduite de leur chef qu'il voulut lui faire accepter une tunique, un cheval et un sabre. Oxenden refusa, trouvant que ces honneurs revenaient à des soldats et non à des marchands. Il ne se rendait pas justice ! Issu d'une famille de gens d'épée, ses ancêtres avaient combattu à Poitiers, il savait commander et se battre. Le Grand Moghol, mis au courant des faits, voulut également lui offrir le *Serpaw* (robe d'honneur) ; mais Oxenden refusa encore, et reçut à la place des privilèges douaniers pour ses facteurs. Il reste de lui deux souvenirs pré-

1 Pour la teneur de la Charte, cf. Birdwood et Foster, *First Letterbook of the East India Company 1600-1619*.

2 Jadis hôpital, maintenant habitation privée. Il se peut que les facteurs aient changé l'emplacement de leur résidence : celle qu'ils défendirent si courageusement contre Shivaji a dû être un bâtiment différent de la grande maison où ils vécurent à la fin du XVIIe siècle. D'après Ovington, Aurengzeb était leur propriétaire en 1690.

1) Ovington nous a conservé des règlements empêchant les jurons, l'inconduite et autres vices dans les factoreries ; en cas de récidive, le coupable était renvoyé en Angleterre. *Voyage to Surath*, p. 407.

2 Cf. Ph. Malabari, *op. cit.* pages 23, 76-87, 95, 96, 104-105, 113-114, 119, 120, 139, 206, 218, 242, 392-293.

cieux. On possède son portrait au château des Oxenden, à Bronne's Park, dans le Comté de Kent; il y est représenté se détachant sur un paysage indien, avec sa perruque blanche, portant l'uniforme de la Compagnie, de drap bleu à boutons de cuivre, le bâton de commandant à la main. Quant à sa tombe, elle rivalise dans le cimetière de Surate avec celles des facteurs hollandais. C'est un grand monument de quarante pieds de haut, à deux étages, recouvert d'un vaste dôme. A l'intérieur courent des galeries auxquelles on accède par des escaliers. Une inscription à l'étage supérieur commémore la gloire du Président *Anglorum in Indiâ, Persiâ, Arabiâ Praeses*) (1).

*
* *

En 1669, Gerald Aungier succédait à Oxenden. On s'explique difficilement l'obscurité dans laquelle est tombé de nos jours ce grand administrateur. Tous les auteurs compétents ont au contraire célébré à l'envi les mérites de « cet homme chevaleresque et intrépide ». Le capitaine Hamilton (2), le fameux corsaire qui navigua pendant vingt-cinq ans dans la mer des Indes, par conséquent peu suspect de partialité envers la Compagnie, le loue sans réserve quarante-six ans après sa mort, « d'après les *on-dit* des vieilles gens (ancient people) de Surate et de Bombay ». Le Dr Fryer, qui séjourna à Bombay pendant son administration, n'est pas moins enthousiaste (3). Anderson ne lui reproche que trop de zèle religieux (4). Les modernes, Gerson da Cunha (5), Douglas (6), M. Edwardes (7) n'ont eu garde de l'oublier. Douglas vante à la fois ses qualités de cœur et d'esprit, sa sagesse et sa prévoyance, sa tolérance, son intégrité, son indépendance, son désintéressement, et par-dessus tout, l'œuvre admirable qu'il a accomplie en fusionnant les éléments hétérogènes des nationalités asiatiques, et en parvenant à faire vivre en paix, — à l'intérieur en bon accord, à l'extérieur sans luttes, — une multitude de gens appartenant à des religions et à des races différentes. Enfin, dans son excellent travail sur Bombay, M. P. Malabari lui a consacré un long chapitre dans lequel il a mis en lumière la partie administrative de son œuvre qui rentre dans le plan de son beau travail sur l'origine et le développement des institutions judiciaires de la Présidence de Bombay (1). Dans cette œuvre de formation, Aungier occupe la première place. « Sa personnalité, selon Douglas, se détache en haut relief dans l'histoire. Le premier, dans l'Inde, il a enseigné aux Anglais l'art de gouverner et la manière de se conduire à l'égard de ses voisins : sage dans le conseil, hardi dans l'action. »

On est assez mal renseigné sur l'enfance et la jeunesse d'Aungier. Son nom permet de croire avec Douglas qu'il était originaire d'Angers; ses ancêtres, probablement des Huguenots, se seraient réfugiés en Angleterre après la Saint-Barthélemy. Il fut élevé, selon toute apparence, à la rude école de Cromwell, et reçut une certaine instruction, si l'on en juge par sa correspondance avec ses supérieurs en Angleterre et ses subordonnés à Surate. La fréquence des citations bibliques dénote une âme puritaine. Il entra fort jeune au service de la Compagnie, et parvint hiérarchiquement aux grades les plus élevés. En 1663 (on ne sait pas l'âge qu'il pouvait avoir, la date de sa naissance étant inconnue), il était *ware-house keeper* (garde-magasin), poste jadis très considérable. Dès cette époque, il était fort bien noté, et Oxenden le « recommandait » en haut lieu. Dix ans avant de devenir gouverneur de Bombay, il y était venu en qualité de délégué de la factorerie de Surate pour recevoir le comte de Marlborough. Il avait été peu charmé des Portugais; mais le site lui plut; et ce fut peut-être pendant cette courte visite que, frappé des avantages de l'île, s'éveilla en lui l'espoir d'un grand avenir pour cette ville « qu'avec l'aide de Dieu, on avait le projet de bâtir. »

Il passa sans doute à Surate les années qui s'écoulèrent jusqu'à la mort de Sir George Oxenden. Il devint alors président de la factorerie, poste qui entraînait celui de gouverneur du port et de la ville de Bombay, et c'est à ce moment-là que commence la véritable carrière de Gerald Aungier, carrière courte, mais combien remplie ! Le premier devoir du nouveau gouverneur était d'aller prendre possession de son poste. L'intérim était rempli par le capitaine Henry Young, ivrogne et contempteur déclaré de la religion chrétienne (Anderson) ; mais à cette époque il n'était pas facile pour le Président de Surate de quitter la factorerie à cause de l'humiliante dépendance dans laquelle le tenait le gouverneur moghol. Aungier parvint enfin à s'embarquer le 11

1 Les tombes des facteurs sont encore une des curiosités de Surate. En 1690, Ovington, parlant des sépultures des Anglais et des Hollandais, les décrit comme des monuments d'architecture importante, qu'on voyait de loin avant d'arriver en ville.

2 *A new account of the East Indies*, I, p. 188-189.

3 *East Indies and Persia*, p. 66.

4 *The English in Western Asia* etc. etc.

5 *The origin of Bombay*, dans le *J. of the B. B. of the Royal Asiatic Society, extra Number 1900*.

6 *Bombay and Western India* etc. etc.

7 *Bombay, town and Island* dans le *Census of India, vol. X. Bombay, 1901*.

1 *Bombay in the Making*, [illegible] by Sir George S. Clarke, governor [illegible] London 1910.

janvier 1670, et, peu de jours après, il était à Bombay. Selon Campbell, on ne trouve pas de traces de ce premier séjour dans les archives du Secrétariat; à leur défaut il existe une volumineuse correspondance et dans les *Surat diaries* de nombreuses mentions qui comblent cette lacune.

Il était urgent de pourvoir à l'organisation de l'administration civile et militaire. Toutefois son premier soin fut de faire instruire le procès du capitaine Young (1). Vingt charges différentes étaient relevées contre l'inculpé. La première était sa tyrannie à l'égard des fonctionnaires et l'emprisonnement illégal de ses subordonnés; la seconde, son mépris pour la religion qu'il considérait comme un simple moyen de gouverner les hommes. Les autres étaient basées sur son ivrognerie, des actes d'irrévérence envers la religion et ses ministres, des paroles intempestives, telles que sa menace de faire pendre le gouverneur, etc. (2). Les détails du procès ne nous sont malheureusement pas parvenus. Tout ce qu'on sait, c'est que Young fut renvoyé en Angleterre et embarqué à bord d'un bâtiment de la Compagnie où l'on recommanda de le traiter avec égards. On imagine l'intérêt qu'excita à cette époque le procès d'un *Deputy Governor*, le premier en date dans les annales judiciaires de Bombay, et le plus important, vu la haute situation de l'accusé.

Le passage de Young aux affaires avait mal impressionné les habitants. Aungier comprit qu'avant de tenter des innovations, il fallait les rassurer en leur garantissant la sécurité de leurs biens et de leurs transactions.

Aucun document ne renseigne sur la manière dont la justice était rendue sous les Portugais. Gerson da Cunha, dans son histoire de l'*Origine de Bombay* n'en parle pas. M. P. Malabari (3) lui a consacré douze pages en produisant des documents portugais qui montrent la dépendance de Bombay vis-à-vis de Bassein, sans en préciser autrement la nature. Aungier avait, par le fait, les coudées franches; il en profita pour lever le voile qui cachait « la face de la justice ».

Le 2 février 1670, il promulguait une « résolution » par laquelle il divisait l'île de Bombay en deux ressorts, l'un comprenant Bombay, Mazagon, Girgaon, l'autre Mahim, Parel, Sion, Varli et les villages qui en dépendaient. Dans chacun de ces ressorts, il devait y avoir cinq juges choisis parmi les résidents anglais qui, outre les cas définis par la loi, avaient le pouvoir de recevoir et de juger les plaintes, requêtes, pétitions et actions à concurrence de 5 xeraphims (3 rs 3 1/2). Ceux du premier ressort devaient se réunir à la douane de Bombay, le vendredi matin à 8 heures, et ceux du second à la douane de Mahim, le mercredi à la même heure. Aungier connaissant la valeur morale de ces fonctionnaires avait réservé au *Deputy-Governor* et à son Conseil la faculté de juger en appel les procès au-dessus de 200 xeraphims et ceux qui avaient trait aux affaires de trahison et de félonie, capitales ou criminelles. Les procès en appel étaient soumis au jury. Dès le 31 janvier 1670, une « consultation » de Bombay se reportant à un ordre de l'honorable Compagnie avait décidé que tous les procès entre Anglais et Portugais seraient jugés par un jury mixte. La même « resolution » nommait dans chaque paroisse des *Prahbus* (commis) et un *constable* qui, comme insigne de sa fonction, porterait une masse à bout d'argent aux armes de la Compagnie et assisterait aux audiences quand sa présence serait requise. Ce système donna de si bons résultats qu'en 1675 on dut nommer un juge aux appointements de £ 20 par an avec certains privilèges tels qu'un cheval et un palanquin, un porteur de parasol et une robe neuve tous les ans. Des instructions furent envoyées de Surate à ce nouveau fonctionnaire (8 février 1676). Il lui était strictement enjoint de décourager les procès et les manœuvres des hommes de loi de nature à troubler les honnêtes gens. Ces hommes de loi sont qualifiés de *vermines* dont Bombay était alors, paraît-il, fort incommodé.

Pour en finir avec ce sujet, anticipons encore : une des belles innovations du gouverneur fut la construction d'un « Common House » pour y loger les tribunaux, les magasins et les prisons. Les restes de ces bâtiments subsistent encore derrière l'Elphinstone Circle sous le nom de *Mapla Por*, le quartier des Maplas ou Musulmans à moitié arabes de la côte Malabare (2). Ce local fut occupé jusqu'en 1820. Les matériaux en étaient si résistants que ses ruines sont, à l'heure actuelle, un des plus anciens monuments de la domination anglaise à Bombay.

Aungier retourna à Surate en janvier 1670 ; il avait eu le temps d'établir les cours de justice, de réparer les fortifications et de faire lever le plan de l'île en vue de la répartition de l'impôt foncier. Il laissait derrière lui en qualité de *Deputy-Governor* M. Matthew Gray, assisté d'un Conseil et de quatre facteurs.

Une fois rentré à Surate, il lui devint très difficile

1 Cf. Malabari, *op. cit.*, pp. 120, 290-291.
2 Cf. Anderson, *op. cit.*, pp. 97-97.
3) *Op. cit.*, ch. I, pp. 23-35.

(1 Pour l'administration de la justice, cf. Malabari, *op. cit* ch. IV p. 121 et sq. et ch. V. pp 146 et sq. Les détails sont donnés en partie d'après l'admirable recueil des *Selections from records in the Bombay Secretariat*, publié par M Forrest.
2) *Rise of Bombay*, p. 2.

de retourner à Bombay; en 1671, au moment où il allait s'embarquer, le gouverneur moghol s'opposa à son départ; un mois plus tard, un nouveau raid de Shivaji le retint à la factorerie. C'est vers cette époque que, dégouté des obstacles que l'autorité musulmane mettait sans cesse à ses projets, il sollicita des Directeurs la faveur de transférer le siège du gouvernement à Bombay (9 février 1671); mais seize ans allaient s'écouler avant que cette translation pût s'effectuer. (1)

C'est dans la lettre où Aungier exposait la nécessité du changement de résidence du gouverneur qu'on retrouve l'indication de divers projets de loi qui font ressortir sa grande prévoyance et sa rectitude de jugement. Ainsi, pour couvrir les frais de l'administration de l'île, il proposa de lever un impôt qui ne pèserait pas trop lourdement sur la population et n'empêcherait pas les habitants de s'établir; mais la Compagnie le trouvait souvent trop large, notamment dans les dépenses qu'exigea la construction des bâtiments du *Common House*, si bien qu'Aungier, froissé des explications qu'on lui demandait, offrit de solder les dépenses, à condition que la Compagnie lui en payât le loyer tant que le *Common House* serait utilisé par le Gouvernement.

Il convient de mentionner, à côté de l'institution des cours de justice, l'organisation des Panchayets qui y est intimement liée. Aungier estima que les Européens auxquels il avait commis le soin de rendre la justice étaient trop éloignés de l'indigent pour que celui-ci osât s'y adresser. Qui ne connaît pas l'Inde ne peut se rendre compte de la distance qui séparait naguère le timide et simple indigène de l'Européen, quel qu'il fût!

Au début de l'administration d'Aungier, la population ne représentait que dix mille âmes, — le nombre devait s'en accroître rapidement — appartenant à diverses communautés, classées suivant leurs occupations et leurs croyances. La grande difficulté était d'arriver à les gouverner sans s'aliéner leurs sympathies, délicat problème qui fut résolu par l'adoption du système du *Panchayet*, alors en vogue dans le pays. Pour remédier à la confusion qui pouvait résulter de la réunion de nations (*order or tribes*) si diverses, Aungier groupa chacune sous un chef ou conseil, dont le choix était soumis au gouverneur et au Conseil. Ce chef élu tous les ans ou tous les trois ans prêtait serment de fidélité dans les termes dictés par l'Honorable Compagnie, et en retour celle-ci promettait de reconnaître ses bons offices. Il revenait à ce chef d'exposer au gouvernement les griefs de sa nation et de servir d'arbitre dans les différends qui pouvaient s'élever avec les autres communautés et entre les membres de la sienne propre (1) Enfin pour assurer le bon fonctionnement de l'administration, faire observer les lois et payer les amendes, Aungier institua un *recorder* qui devait tenir des registres envoyés tous les ans à la Compagnie, et qui joignait à ses attributions celles d'*escheater*, lui permettant de condamner et de saisir les terres, maisons et propriétés qui, par le décès du possesseur ou toute autre cause, revenaient à la Compagnie. Quoique confiné à Surate, Aungier surveillait les progrès de la ville naissante, et malgré les bruits alarmants qui lui parvenaient sur le mauvais esprit qui régnait à Bombay, il ne parvenait point à s'affranchir de l'odieuse dépendance du Moghol. Enfin, vers le milieu de mai 1672, malgré les signes précurseurs de la mousson et les remontrances affectueuses de son entourage, il quitta le port de Swally et arriva à Bombay. Ce second séjour allait être marqué par une des mesures les plus importantes de son administration : le règlement des droits de la Compagnie et des propriétaires portugais sur les terres situées dans la ville et l'île de Bombay (2). Depuis la Charte de 1668 bien des difficultés s'étaient élevées à ce sujet. La propriété foncière était alors dans un désordre absolu. On ne savait si telle parcelle de terre appartenait à la Compagnie ou à des particuliers, et en ce qui touchait ces derniers, si le possesseur avait entre les mains un titre authentique. La faute en revenait à Humphrey Cook dont les habitudes de concussion avaient compliqué la situation. « On se servait, dit encore Douglas, avec un empressement surprenant, pour soutenir les intérêts des nouveaux propriétaires désireux d'imposer leurs prétentions aux Anglais, d'une liasse de titres fictifs, et de documents falsifiés dont la fabrication était due à Cook lui-même, et pour laquelle il avait été suborné. » Il en résultait que les Portugais réclamaient des terres sur lesquelles ils n'avaient aucun droit et, de leur côté, les Anglais refusaient de leur en reconnaître sous le prétexte qu'ils ne produisaient pas de titres authentiques.

La Cour des Directeurs avait envoyé des ordres pour qu'on rendît les biens aux propriétaires légitimes qui, après examen des pièces, pouvaient justifier de leurs droits; mais de nombreuses difficultés s'élevaient sur la validité de ces pièces, et le *Deputy-*

1 Cf. les *Sélections* de M. Forrest I *p.* 50.

1 Cf. *Sélections* de M. Forrest. I. *p.* [illegible]. — Le système des Panchayets est le plus propre à contenter les populations indigènes, et sur la motion du regretté P. Malabari, on a dernièrement essayé de le faire revivre parmi les populations rurales.

2 *Malabari, op. cit.* ch. IV pp. 132 et sq. et ch. XV : 391 et sq.

Governor et les membres du Conseil sentaient leur impuissance à les trancher. Aungier vit d'un coup d'œil la situation. Il écouta les réclamation des parties et comprit — sa manière de procéder le prouve — que la population désirait voir fixer les titres de propriété par un règlement plutôt que de les exposer à être amoindris par l'enquête qu'avait d'abord ordonnée le Conseil des Directeurs. Les propriétaires, en général trop pauvres pour supporter les frais de cette enquête, étaient disposés à une transaction qui leur assurât la jouissance de leurs biens. Aungier s'empressa de les suivre sur ce terrain. Le 1er octobre 1672, il convoqua au Château une assemblée générale des principaux notables de Bombay. On lui soumit un projet de transaction et un mois plus tard, ce projet était présenté à tous les intéressés. C'est à cette seconde réunion que fut conclue la fameuse « Convention », c'est-à-dire l'accord entre l'Honorable Compagnie des Indes Orientales et les habitants de l'île de Bombay et de Mahim, sujets de ladite Compagnie, et ceux qui, ayant des terres dont ils auraient hérité dans cette île, vivaient en d'autres lieux. A la présence du gouverneur et des cinq membres du Conseil, au nombre desquels figure James Adams, l'*Attorney general* (avocat général) de l'Honorable Compagnie, se joignit celle des habitants de Bombay, représentés par plusieurs propriétaires portugais et anglais. Il est assez curieux que ni Bruce ni Fryer, quoiqu'ils s'étendent complaisamment sur des événements beaucoup moins importants, n'aient pas parlé de cette *convention*. On doit sa production à M. F. Warden (1814). « A cette époque primitive, dit-il, les habitants furent assurés de leurs biens ; tous ceux qui ont à présent des propriétés assujéties au paiement de ce qu'on appelle pension (*pensao*) les possèdent en vertu d'une tenure dont le gouvernement ne peut les priver, à moins que celui-ci ne réclame la terrain pour bâtir des villes ou des fortifications, et, dans ce cas, une indemnité raisonnable est due aux propriétaires (1). »

Deux ans après, quelques mécontents, des Anglais, chose surprenante, essayèrent de prouver que la convention était injuste. Le gouverneur convoqua sur le champ une nouvelle assemblée (16 juin 1674) priant le *Povo*, peuple, de donner son avis pour accepter ou rejeter l'arrangement. La réponse fut un acquiescement unanime à tout ce que le gouvernement avait fait. Le jugement le plus équitable porté sur ce grand acte de l'administration d'Aungier se trouve encore sous la plume de Douglas qui démontra qu'au lieu d'une mauvaise affaire pour les Anglais, la Convention fut au contraire une mesure sage et politique. Elle ne fut pas seulement la base sur laquelle repose la propriété foncière; elle contribua aussi à la richesse de la population et à la prospérité commerciale de la ville. Dans son omnipotence Aungier aurait pu, d'un trait de plume, supprimer les titres des propriétaires, sous prétexte qu'ils étaient falsifiés, et imposer les conditions qu'il lui aurait plu; mais aucune suggestion de la passion humaine ou de l'ambition ne put le détourner du chemin du devoir. En un mot, on ne peut accuser les Anglais d'avoir abusé de leur autorité. C'est la phrase qui clôt victorieusement le récit de Douglas. Par Anglais, comprenons le représentant que la Providence leur avait donné à une heure éminemment critique.

La troisième grande fondation d'Aungier est l'établissement de la Monnaie (1676) (1) pour la frappe des *roupies*, *pies* et *bujruks* ; ces pièces, quoique appréciées des indigènes, n'avaient pas cours hors du territoire anglais. Tavernier, en parlant de la création du port de Bombay, explique l'utilité de cette mesure : « Cet argent, dit-il, n'aura pas cours à Surate ni dans aucune partie des Etats du Grand Moghol et des territoires des rois indiens; il circule seulement parmi les Anglais dans le Fort et dans un rayon de deux ou trois lieues aux alentours et dans les villages de la côte; les gens de la campagne qui apportent en ville leurs marchandises l'acceptent volontiers. »

On peut se demander si Aungier se montrait original dans l'admirable travail d'organisation auquel il se livrait, ou s'il suivait un plan déjà élaboré? Sans diminuer son mérite, qui est de tout premier ordre — la décadence de Bombay qui suivit sa mort montre que, s'il a obéi à un programme, lui seul était capable de le remplir — il faut reconnaître que les principes qu'il a appliqués sont ceux-là mêmes que, étant données les circonstances, la Compagnie des Indes avait posés. D'une part elle avait convoité Bombay comme base navale et voulait en faire un port d'exportation et d'importation pour le trafic avec la Perse, Moka et autres lieux. De l'autre son but était d'encourager la venue des colons que Cook avait déjà commencé à attirer au grand déplaisir du Moghol. La sagesse et la tenacité d'Aungier réalisèrent ce programme : fondation de Bombay et expansion du commerce par l'immigration des populations environnantes.

1 Cf. son admirable *Report on Landed Tenures in Bombay*. — Le paiement annuel de 20.000 xeraphins comme *foras* (quittance) fixé par le contrat qui continue sous le nom de *pension* est la meilleure preuve de la valeur qu'on ne cessa d'attacher à la « Convention » d'Aungier.

(1) Des lettres patentes du 5 octobre 1676 furent octroyées à cet effet. En 1681 M. Smith fut envoyé d'Angleterre comme directeur de la Monnaie avec un traitement de 60 livres.

Pour encourager ceux qui voulaient s'établir dans l'île, dès sa première visite il avait réparé les fortifications (1), et il n'était que temps ; car, peu après, une flotte hollandaise parut en vue de Bombay. L'ennemi avait à bord six mille hommes de troupes de débarquement ; le gouverneur disposait à peine d'un millier d'individus pouvant porter les armes ; mais il sut les manœuvrer si habilement, même les *Bhandaris* que l'ennemi, effrayé d'une résistance sur laquelle il ne comptait pas, regagna la haute mer. « Dans cette circonstance, dit Orme, Aungier montra le calme d'un philosophe et le courage d'un centurion. » Il avait d'ailleurs fait ses preuves lors du pillage de Surate par les soldats de Sivaji en protégeant la vie des Anglais et les biens de la Compagnie. A l'égard des Européens, Hollandais, Français, Portugais, il savait les tenir en respect, et n'avait pas craint de refuser au Sidi, l'Amiral qui commandait la flotte du Moghol, de le laisser débarquer lorsqu'il s'était présenté en rade de Bombay.

On pouvait risquer de se placer sous la protection d'un homme de cette trempe ; aussi, peu à peu, une ville s'élevait dans l'enceinte même des fortifications. Dès 1668, un certain nombre de tisserands, venus de Chaul, avaient rendu nécessaire l'ouverture d'une rue, et, à partir de cette époque, grâce au soin qu'on prenait de bien approvisionner les nouveaux venus, le nombre en avait toujours été en augmentant.

Les étrangers qui fréquentaient ces parages, notaient les travaux qui s'accomplissaient et l'esprit qui les inspirait. Dellon, le malheureux médecin français, victime de l'inquisition, remarquait « le très beau fort » où résidait le gouverneur, et les fondations d'une « ville » où l'on accordait la liberté aux gens de toute religion, de toute nation qui s'y établissaient et qui, pendant vingt ans, étaient exemptés de tout impôt.

Fryer a laissé de cette « ville » une longue description qui donne une idée exacte du mélange des populations qui caractérise la première époque de Bombay sous les Anglais. L'attrait principal de l'île était la jolie maison de Doña Inez de Miranda où avait été signée la cession et qui était, selon toute apparence, celle-là même de Don Garcia de Orta ; elle était entourée de jardins « les plus agréables de toute l'Inde. » A la place de l'Esplanade s'élevait l'église des Franciscains ; puis des vergers de cocotiers, des « hortas » s'étendaient jusqu'à la colline de Malabar ; du côté de Girgaum, on remarquait quelques maisons de Portugais aisés et des plantations de palmiers qui abritaient des huttes d'aborigènes. La plus grande dépendance de l'île était Mazagon ; à Parel, il y avait le couvent des Jésuites, à Worli un petit fort et une agglomération de pêcheurs. Les habitants étaient divisés en sept classes. Au moment de la cession, il n'y avait que onze familles de marque, des Indo-Portugais ou Topazes, des chrétiens convertis pris surtout parmi les Kolis et les Kunbis, enfin les Bhandaris, ceux qui s'occupaient de l'extraction du vin de palme. Aungier allait y appeler des colons de toute sorte et imposer des règles à cette société naissante.

L'œil ouvert à tout, il règle les dépenses, condamne le luxe (excess of apparel), exige que les étoffes des vêtements des chrétiens soient de provenance indigène ou importées par des vaisseaux anglais. Les soldats devaient porter des habits d'une certaine coupe. D'un autre côté, la vie souvent irrégulière de ses compatriotes l'affligeait profondément. Les premiers colons étaient pour la plupart des vagabonds ou des réfractaires adonnés au jeu, à la boisson et à toutes sortes de vices, et il fallait les tenir en main. Aungier était surtout attristé de voir ses compatriotes protestants épouser des Portugaises des classes inférieures et élever leurs enfants dans la religion catholique. Il fit alors venir des femmes d'Angleterre et édicta que les rejetons nés de pères protestants seraient élevés dans la religion protestante, la mère fût-elle catholique, et que les *Padris* qui baptisaient ces enfants seraient passibles de certaines peines (1). On voit que Mello de Castro avait raison de redouter le prosélytisme anglais ! Mais les femmes qui acceptèrent de venir fonder des familles à Bombay, ne se montrèrent pas telles que le désirait l'austère gouverneur, et il dut écrire de Surate (1675) que si elles causaient du scandale, il fallait les mettre en prison au pain sec et à l'eau jusqu'à ce qu'on pût les renvoyer en Angleterre (2). C'est au sujet de ce passage qu'An-

1 Le capitaine Shanton fut placé à la tête des troupes. Les fortifications de Bombay étaient à cette époque sans importance. Les bastions et les courtines du fort, du côté de la terre, furent élevés de 9 pieds ; mais de celui de la mer on ne construisit que des batteries. Il y avait vingt et une pièces de canon et deux canonniers ; les autres soldats faisaient au besoin le service. Les petits forts de Warli, Sion etc. étaient également pourvus de canons. Le noyau de la garnison se composait des survivants de l'expédition de Sir A. Shipman qui formèrent le premier régiment européen de la Compagnie, *Bombay Fusiliers*, plus tard le 103e régiment d'Infanterie.

1 Cf. *Selections de M. Forrest*, I, p. 5[illegible].

2 Les Européennes étaient rares. Les premiers facteurs établis à Surate étaient mariés, mais Sir Thomas Roe [illegible] les pria de renvoyer leurs femmes en Europe [illegible] car Della Valle (1623) ne put descendre avec sa charmante compagne à la factorerie anglaise, parce qu'il n'y avait pas de « dames ». Aungier, au contraire, encourageait les fonctionnaires de la Compagnie à se marier, et quand Fryer (1673) et Ovington (1690) étaient à Surate, plusieurs facteurs avaient leurs femmes avec eux.

derson s'écriait : « O Gerald Aungier, dans toute cette affaire vous avez montré beaucoup de zèle protestant, mais peu de charité chrétienne ! » Ce zèle le portait à n'employer que des ouvriers protestants et à obliger les hommes mariés à vivre à Bombay pendant dix ans, sept ans au moins, sous peine d'une amende considérable, s'ils ne se conduisaient pas bien.

Voyons maintenant Aungier dans son rôle d'économiste. A l'égard des commerçants, anglais et indigènes, il se montrait très accommodant, et leur facilitait les moyens de s'établir dans l'île par des prêts, système qui fut continué longtemps après, comme en témoignent les registres de la Mayor's Court. Et il citait à l'appui la politique suivie jadis par les ducs de Florence, politique qui contribua à enrichir le port de Livourne en accroissant les revenus de ses douanes. Il attirait dans le même but les artisans de toutes sortes, charpentiers, tisserands, armuriers, serruriers et autres tels que boulangers, cuisiniers, cordonniers, teinturiers, bouchers etc. La plus grande liberté était accordée aux immigrants; leurs croyances, même leurs superstitions, étaient respectées. En un mot, Aungier reconnaissait l'égalité de toutes les religions devant la loi. Ainsi quand le *Mahajan*, c'est-à-dire l'assemblée des notables de la caste des Banians de Surate, demanda certains privilèges (1671), il persuada à ses supérieurs de les lui accorder; plus tard lorsqu'un fameux marchand de Diu, Nima Parakh, également de la Caste des Banians, voulut s'établir à Bombay, il lui promit que lui et les siens pourraient exercer librement leur culte dans leurs maisons sans être molestés par n'importe qui, Anglais, Portugais, chrétiens ou musulmans, que nul ne serait autorisé à habiter dans leur enclos ni à y tuer une créature vivante et qu'ils pourraient brûler leurs morts, célébrer les mariages selon leurs rites, sans qu'on les obligeât jamais à se faire chrétiens (1).

Les Arméniens, arrivés avant les Banians, avaient formé un groupe compact: quant aux Parsis, qui ont si largement contribué à la grandeur de Bombay, ils figurent aussi parmi les premiers colons. Dès 1664, un nommé Kharshedji Pochaji, de Broach, fut chargé des travaux des fortifications, et l'on sait par le témoignage de Fryer qu'une tour du Silence existait à Malabar Hill lors de son séjour à Bombay; en 1671, il y avait un *agyari* dans le fort. Des familles de Brahmanes, chassées du territoire portugais, accouraient dans l'île qui devenait ainsi un lieu de refuge. A la mort d'Aungier, la ville comptait 60.000 âmes, population composée de réfractaires et de vagabonds (Fryer), le plus étrange « Colluvies gentium » qu'on puisse imaginer, amenés en ces parages en partie par le désir du gain ou pour s'affranchir de la tyrannie, avec une forte couche de colons quasi préhistoriques. Cette masse hétérogène était répandue sur toute l'*Heptanesia*, depuis la petite île basse et stérile qui ne servait qu'à garder les antilopes et les animaux rares de la Compagnie jusqu'à Sion, cultivé par les Kumbis, et Mahim avec sa jolie douane et la tombe vénérable d'un *Pir* Musulman. Le principal centre du « Settlement », qui avait un mille de long, était situé à une petite distance du fort, avec des maisons basses aux toits de roseaux; tout au bout un assez bon bazar faisait face à la campagne où paissaient des vaches et des buffles. Et pour diriger ces races différentes, il n'y avait que quelques Anglais qui possédaient seulement un cimetière appelé Mendham's Point (Cooperage), d'après le nom de celui qui y fut enterré le premier et où se trouvent quelques tombes qui font un joli effet à l'entrée du port. (Edwardes)

Peu à peu Aungier s'affaiblissait sous l'influence du climat; vers 1675, il dut retourner à Surate, car on constate à Noël sa présence à la factorie. Avant de quitter Bombay, il avait fait un long rapport sur la situation et l'avenir de la ville, admirable exposé où sont énumérées les divisions des districts de Bombay et de Mahim, avec une statistique des habitants, les moyens de défense et la force de la garnison (1). Il ne survécut que deux ans à son retour à Surate; atteint de dysenterie, souvent saigné suivant la coutume barbare de l'époque, il avait fini par perdre l'usage de ses membres. Toutefois, il avait conservé ses brillantes facultés, et son esprit était toujours tourné vers la ville qu'il avait fondée.

C'est à Surate que ce grand homme de bien rendit le dernier soupir et non à Bombay, comme le donne à entendre le « Monthly Miscellany ». Une lettre du Conseil de Surate annonce, en effet, la perte de son digne Président, Gerald Aungier, entre quatre et cinq heures du matin, le 13 juin 1677. De plus, il ressort de cette lettre qu'il fut inhumé dans le cimetière européen de Surate : « Nos pensées, disent les facteurs, sont occupées à donner des ordres pour les funérailles du défunt que, si Dieu veut, nous comptons enterrer mardi prochain, suivant que le temps et la place le permettront (2). »

Ovington mentionne cette tombe comme voisine de celle d'Oxenden dans le cimetière de Surate (3). On nous y a montré un monument qu'on dit être celui du grand gouverneur, isolé au milieu des sé-

1 Cf. *Selections* de M. Forrest, I, p. 112.

(1) Ce rapport est souvent comparé au grand travail du Portugais Simao Botelho, *vedor da Fazenda* ou contrôleur des Finances de Bassein, intitulé : *Tombo do Estado da India.*

(2) Cf. *Edwardes, op. cit.*, p.

3 *Voyage to Surat*, p. 405.

pultures des autres fonctionnaires de l'*East India Company*. Il ne se recommande par aucun signe extérieur. L'unique souvenir de Gerald Aungier est le calice qu'on conserve à la cathédrale de Bombay!

Tel est le sort de l'homme que Douglas estime avoir été de ceux qui ne se présentent pas deux fois dans une génération; il aurait pu dire un siècle! La suite de l'histoire de Bombay le prouve. La ville subit les pires vicissitudes, et il lui fallut du temps pour regagner les 77.000 habitants que Niebuhr enregistre en 1733. Quoique d'origine française, Aungier se montra fidèle à sa patrie d'adoption et fut le plus zélé serviteur d'une Compagnie anglaise. Il n'eut de son vivant d'autre récompense que l'estime de ses contemporains; mais les honneurs qui lui furent refusés n'auraient peut-être pas touché son âme si haute. Devant sa tombe sans nom, on a l'impression qu'il est un de ces grands méconnus qui n'attendent que « du juste juge la couronne de justice! »

D. MENANT.

LA VIE EN BLEU

Le Bouquet du Commissaire.

Cette histoire, comme disent les conteurs, est vraie. Il y a quelques jours, une jeune fille visitait le cimetière Montmartre qui est bien l'endroit le plus charmant du monde, quand on le regarde d'en haut, sur le viaduc de la rue Caulaincourt,

L'œil plonge alors sur des masses de frondaisons, des marbres brillent, çà et là, dans les verdures, et on a l'impression d'avoir sous ses pieds une petite ville, propre, nette et endormie, tandis que le lourd charroi du quartier ébranle le pont de fer.

La vision est mélancolique et belle. C'est une autre ville, en effet, et fort bien habitée. Stendhal loge exactement sous le pont; avenue de la Cloche, habite ce délicieux Henri Heine qui était né Allemand, mais qui avait tant d'esprit qu'il fut obligé de devenir Français.

MM. de Goncourt sont avenue de Montmorency, et il y a là Théophile Gautier, Léon Gozlan, cent autres personnages aussi illustres.

On ne les voit pas. Je ne veux pas dire qu'ils sont morts, ce mot ne signifie rien. Ils en ont fini avec les choses d'ici, ils ont vécu leurs jours humains, et c'est dans ces petites maisons de pierres blanches que leurs grandes âmes ont laissé leur défroque...

Mais voici que j'ai perdu la jeune fille qui s'engageait tout à l'heure dans les rues de la nécropole.

La voici. Elle tient un livre à la main. Elle s'arrête au-dessous du pont; elle est devant le médaillon de Stendhal. Elle regarde ce gros visage robuste qui sort d'un collier de barbe auvergnate, et elle cueille une rose.

Avenue de la Cloche, il y a des fuschias autour du buste d'Henri Heine. Elle prend un fuschia. Elle dérobe un peu de verdure au tombeau des Goncourt, et quelques violettes fanées à la porte funèbre de Théophile Gautier.

Le bouquet du souvenir se compose fleur à fleur, lorsqu'un garde surgit!

Les anciens gendarmes sont peu sensibles à l'admiration littéraire, et après quelques vigoureuses paroles, après de timides supplications, la jeune fille doit suivre le gardien chez le commissaire qui interroge la coupable et qui garde les fleurs *volées* sous *scellé*.

***

A quelle peine va-t-on pouvoir condamner la *délinquante* ? (je demande pardon de ce mot à la cueilleuse de Souvenirs) car elle a volé, elle a dérobé une rose au tombeau

d'ARIGO BEYLE
MILANESE,

un fuschia près du buste d'Henri Heine, quelques brins d'herbes et des violettes mortes sur les tombes des Goncourt et de Gautier.

Un seul magistrat pouvait trancher ce différent; je l'ai beaucoup connu, et il est mort l'an passé.

C'était un humble juge de paix de village, un vieillard beau comme un prophète arabe, avec une barbe fourchue d'émir ou de chemineau.

Je le voyais à l'époque des vacances, et nous allions boire ensemble, à l'heure où l'angelus bénit les blés et les vignes, un verre de vin blanc devant la porte d'un rustique cabaret.

Il était poète, ou plus exactement *félibre*, c'est-à-dire qu'il rythmait ses émotions dans la langue de sa province natale, dans cette langue que l'on méprise de ce côté-ci de la Loire, mais qui est pleine d'abeilles et de murmures d'or comme les vers que Virgile composait sous sa treille.

Il fallait voir avec quelle ironique élégance il expédiait les plaideurs, les bonnes femmes qui venaient le samedi essayer de le troubler à l'audience, à propos d'une fontaine captée ou d'une poule échappée! La belle chambre de justice que la salle de sa justice de paix! Il y avait bien au mur un buste de la République, mais une hirondelle avait fait son nid sur son chignon, et, par les carreaux brisés, entraient parfois des papillons.

Un soir, devant la porte du cabaret où nous devi-

sions comme deux sages, il me raconta une merveilleuse histoire de jugement.

Un âne passait, escorté par des mouches qui assaillaient, avant d'aller dormir, son cuir pelé. Un vieillard suivait avec une baguette d'osier, et l'âne portait un faix de ramée qui balayait la place.

Mon ami sourit et dit :

— « Voilà le forçat. »

Puis, il frappa aux carreaux de l'auberge, et la servante qui nouait son chignon devant le miroir, nous apporta un flacon qu'elle pressait contre ses jeunes seins.

— « Oui, reprit le juge, cet âne est un forçat, et c'est moi qui l'ai condamné aux travaux forcés.

« Apprenez que cette humble bête paisible a tué un homme. Parfaitement.

« Cet âne appartenait au vieux Mabraille que vous avez connu. Mabraille était célibataire, nous étions même, lui et moi, les deux seuls célibataires de la commune. Il était célibataire, et il buvait. Un jour, l'âne qu'il rossait sans raison lui envoya un coup de pied, au hasard, et Mabraille en trépassa.

« Il eut le temps d'accuser formellement son meurtrier, avant de mourir, et comme il ne possédait aucun parent, et qu'il n'avait pas songé à faire son testament, je fus chargé de décider du sort de l'âne.

« Le défunt possédait une cabane dans une vigne, une vigne qu'il soignait admirablement et qu'il aimait tant que je crois, par tous les dieux, que c'est à cause d'elle qu'il n'avait jamais voulu se marier.

« Un âne au tribunal, une bête en justice? d'abord cela me parut drôle. Si ces Messieurs de Paris allaient apprendre la chose ! Puis, à force d'y penser, je trouvai des exemples.

« Est-ce qu'au moyen âge, les sergents à verge ne sommaient-ils point les charançons et les courtillières de comparaître devant l'official pour y répondre de la dévastation des champs ? est-ce qu'on ne pendait pas haut et court, lorsqu'elles avaient endommagé quelque marmot, et après un jugement en bonne forme, les truies revêtues d'un cotillon et d'une camisole ?

J'avais la tradition pour moi ; d'ailleurs Michelet assure que l'âne était conduit à l'église le jour de Noël. Je sais sa phrase par cœur :

« — *Humblement, mais assurément, il allait droit à la crèche. Il y écoutait l'office, et, comme un chrétien baptisé, s'agenouillait dévotement. On lui chantait alors, pour lui, partie en langue d'église, partie en gaulois, afin qu'il comprît, son antienne, bouffonne et sublime :*

A genoux ! et dis amen !
Assez mangé d'herbe et de foin.
Amen ! encore une fois.
Laisse les vieilles choses, et va !

« Donc, un matin de dimanche, je grimpai jusqu'à la vigne de Mabraille en fumant ma pipe, et je fus salué par les hi-han joyeux de l'âne qu'on avait enfermé, et qui devait s'ennuyer, le malheureux.

« Bientôt, mes assesseurs arrivèrent : le maire, le garde champêtre, mon greffier, un propriétaire.

« Le tribunal s'installa au milieu des ceps, sous un laurier, et le garde carressait le museau du prévenu qui broutait des chardons. Ce fut vite fini.

« La vigne fut allouée à la commune ; l'âne, qui n'était plus à personne, serait désormais à tout le monde.

« Les gens du village qui n'avaient pas de bête s'en serviraient, et il devait être nourri et soigné par ses maîtres successifs.

« Vous l'avez vu tantôt ; il charriait un fagot de ramée, le voici maintenant avec une nouvelle charge. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité... ne riez pas... »

Je vis, en effet, l'âne qui remontait du lavoir avec un faix de linge, et conduit par une vieille femme qui ressemblait terriblement au Dante. Elle pestait contre lui, elle semblait vouloir cracher sur la route sa dernière dent.

*
* *

C'est à ce bon juge que j'ai songé.

Lui seul était désigné pour juger le vol du cimetière Montmartre.

La pieuse jeune fille eût été sans doute condamnée à cueillir toutes les roses de son jardin et à écouter une page de vers provençaux que mon vieil ami lisait d'une voix grave et chantante, debout, sous un laurier tordu, avec sa belle tête d'émir et de pirate.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Etranger

—

LE PROCÈS DES TEMPLIERS

Bien que le procès et la condamnation des Templiers eussent donné lieu à de nombreuses recherches et à de savantes controverses, bien des points, concernant l'ordre célèbre, étaient restés obscurs. Dans un intéressant article de l'*Historisches Jahrbuch* (III Heft. Munich), M. Gottfried Buschbell rend compte d'un important ouvrage qui apporte quelque lumière sur ces questions. On verra par nos extraits et notre résumé de ce compte-rendu que l'historien allemand prend nettement parti pour les persécutés, à la faveur de documents nouveaux : « Le sort tragique des Templiers a toujours attiré l'at-

tention des historiens. C'était le plus puissant et le plus considéré de tous les ordres de chevaliers du moyen âge, et il rendit à la civilisation le grand service d'opposer une digue inébranlable en Orient et en Espagne à la poussée victorieuse de l'Islam.

C'est sur le modèle des Templiers que s'organisent tous les ordres chevaleresques, et même les Hospitaliers, dont l'origine est plus ancienne. Peu après la fondation de l'ordre des Templiers, ses membres paraissent en Aragon, Castille, et Portugal, France, Provence et Flandre, en Angleterre, en Allemagne et en Italie. Avec l'extension de l'ordre croît sa richesse en argent et en biens, en châteaux et en champs sur tout le territoire de l'Occident. Si les chevaliers luttant contre les infidèles étaient ainsi protégés contre le besoin, des centaines de lettres papales leur garantissaient la possession de ces biens. L'ordre fut enfin placé par la bulle de 1163 de son bienfaiteur Alexandre III dans une situation si favorable qu'il devait exciter la jalousie des autres. Pendant encore plus de cent ans se continue l'évolution de l'ordre des Templiers dans les voies ordinaires : combats au pays saint, extension de sa richesse — « touzjors achetoient sans vendre » —, nouveaux privilèges religieux. « Comment d'une pareille splendeur sont-ils tombés dans la vallée d'infinie misère, qui les retient depuis 1307, c'est ce que les historiens se sont demandés. Après les recherches de Dupuy au XVIIe siècle, Wilkins au XVIIIe, Raynouard, Michelet et Schottmuller au XIXe, on peut encore se poser la question de savoir si l'ordre fut ou non coupable. »

L'ouvrage de M. Henri Finke sur l'ordre des Templiers résout définitivement cette question et constitue sur ce sujet une œuvre de tout premier ordre, qui s'appuie en partie sur des documents jusqu'alors inconnus.

Lorsque les Templiers connurent des échecs et que le sultan Bihars eût pris leur forteresse de Safed en 1260, on leur adressa le reproche de lâcheté; reproche qui n'épargna ni le Grand Maître Guillaume de Beaujeu, en dépit de sa mort héroïque, ni son successeur Thibaud Gaudin. Le Grand Maître qui succéda à ce dernier en 1293 ou 1294, Jacques de Morlay, n'est nullement le héros que l'on a voulu voir en lui.

Il ne peut être question d'une politique européenne indépendante, qui eût opposé l'ordre au pape et aux rois. Les papes ont jusqu'à la fin considéré les Templiers comme faisant partie de l'Eglise.

Quoique Philippe III et après lui Philippe le Bel eussent pris des mesures contre le grand accroissement de leurs biens, une dernière faveur leur fut accordée par Philippe le Bel en 1303 ou 1304.

La décadence de cet ordre n'est rien moins que prouvée; on ne peut tenir compte des aveux arrachés par la torture, et aucune autre pièce n'établit la réalité du scandale dont on les a accusés alors qu'il en existe de semblables pour l'ordre des Hospitaliers. L'importante correspondance des Templiers de l'Aragon, étudiée par M. Finke, prouve que la règle était sévèrement maintenue dans ce pays.

D'autre part, ils rendaient service au royaume de France, en lui apportant l'aide de leur fortune; et les deux mille Templiers répandus sur le territoire français n'étaient pas un danger pour le trône. Quant aux biens, ils étaient moins considérables que ceux des Hospitaliers, et leur revenu n'atteignait pas le tiers du revenu des Cisterciens.

Comment, dans ces conditions, Philippe le Bel arriva-t-il à les persécuter? Il y fut amené par un traître à la cause des Templiers, le français Esquin de Floyran, dont la dénonciation est signalée pour la première fois dans l'ouvrage de M. Finke.

M. Finke trace un parallèle saisissant entre Philippe le Bel, un calculateur froid et volontaire, une nature énergique, et le pape Clément V (Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux), créature du roi, maladif, faible et avide de biens, et qui recula devant la volonté de Philippe comme aucun pape ne l'avait fait jusqu'alors devant un souverain temporel.

Esquin de Floyran parut, sans doute au printemps de 1905, devant Jayme II d'Aragon, et lui confia un grand secret: le factum Templariorum; il comporte une double accusation : reniement du Christ, crachement sur le crucifix, relation avec le diable et, d'autre part, pratique d'un répugnant vice oriental. Jayme n'ajouta pas foi d'abord à ces accusations, mais promit à Esquin, si ces accusations se révélaient exactes, une rente annuelle de 1.000 livres et le paiement d'une somme de 3.000 livres pris sur les biens des Templiers espagnols.

Si Jacques d'Aragon, qui avait eu pour précepteurs des Templiers, et avait d'autres motifs encore de les garder de tout mal, est accessible au désir de s'emparer de leurs biens, l'accusation devait trouver dans le souverain français un accueil bien plus favorable. Depuis qu'Esquin a fait sa communication à Philippe, c'est-à-dire depuis l'automne de 1305, celui-ci prit ses mesures pour perdre les Templiers. Il fit entrer douze espions dans les ordres, pour utiliser plus tard leurs déclarations, et dans son entrevue avec le pape, en mai 1307, il lui fit part de ces incriminations.

Le pape les considéra d'abord comme des bruits sans fondement, mais céda peu à peu sous l'influence du roi. Il écrivit enfin en août 1307 au roi, qu'il voulait organiser une enquête sur les Templiers. Philippe ordonna aussitôt d'emprisonner tous les Templiers : ce qui eut lieu sur l'initiative de l'Inquisiteur Général, Guillaume de Paris, qui — ce qu'on n'avait pas fait jusqu'alors ressortir assez nettement — était en même temps *le confesseur du roi*.

L'Etat, qui désirait les biens de cet ordre, avait donc complètement la haute main sur l'inquisition. On ne chercha pas dans le procès à prouver les faits allégués, mais uniquement à obtenir des aveux, et cela par la prison et la torture; particulièrement terrible fut le martyre de l'ecclésiastique Bernard de Vado, dont on fit griller les membres au feu jusqu'à ce que les os tombassent des jointures.

Le pape, craignant que les autres souverains, à l'exemple de Philippe, ne s'emparassent des biens de l'ordre, engagea en novembre 1307, les autres puissances à poursuivre en son nom les Templiers, dans l'es-

pérance de voir remettre ces biens dans la possession de l'Eglise.

M. Finke montre le rôle prépondérant du roi dans l'organisation de la persécution, son action sur les commissions papales et épiscopales.

Molay qui, dans sa lettre — fixée par Finke pour la première fois exactement au 25 octobre 1307 — a avoué avoir renié le Christ à son entrée dans l'ordre, ne reprendra quelque grandeur que devant les flammes du bûcher. Philippe empêcha toujours une entrevue entre Clément V et ce Grand Maître de l'ordre.

M. Finke, constatant que le problème des Templiers n'eût pas existé si l'on n'eût considéré que les pays autres que la France, tous pays où leur innocence fut établie, se semande si l'histoire doit tenir compte du témoignage des deux commissions d'enquête qui bravèrent tout sentiment équitable du droit; et il répond nettement : Non ! Les déclarations des témoins entendus ne concordent pas d'ordinaire, et encore ces témoins ont-ils été soigneusement choisis par les agents du roi parmi ceux qui, par peur du supplice, avaient déjà reconnu leur culpabilité.

La condamnation définitive de l'œuvre par le Concile général de Vienne, eut lieu le 3 avril 1312. L'héritage de leurs biens fut accordé aux Hospitaliers, héritage qui les appauvrit, plutôt qu'il ne les enrichit, car Philippe s'était emparé de ces biens et fit payer par les héritiers de grosses sommes, dont 60.000 livres pour frais d'entretien et de torture des prisonniers.

Les personnalités les plus intéressantes parmi les Templiers avaient succombé au bûcher, à la torture, à la prison ou au désespoir; le sort de ceux qui restaient fut très variable; ils vécurent comme moines ou dans le monde; on peut envisager sans compassion le sort des dévoyés.

Si l'on veut à toute force accuser, il ne faut pas seulement considérer le fait que la situation était changée pour les Ordres, et qu'ils abandonnèrent le combat en Palestine, mais avant tout il faut envisager l'avidité et le désir de puissance des cercles dirigeants au moyen-âge; ce sont eux qui accomplirent l'œuvre de destruction projetée depuis plusieurs années, et ils trouvèrent pour cette œuvre, un appui dans la faiblesse même de l'autorité de l'Eglise à cette époque.

UNE LETTRE DE MANZONI

La *Vossische Zeitung* emprunte au quatrième livre des œuvres complètes d'Alessandro Manzoni, que publie l'éditeur Hœpli, la lettre ci-dessous. Manzoni écrit à Gœthe, le 23 janvier 1821 :

Monsieur,

Quel que soit le discrédit dans lequel sont tombés les compliments et actions de grâce, vous ne trouverez pas mauvaise, je l'espère, la simple expression d'un cœur reconnaissant. Si l'on m'avait prédit, lorsque je travaillais à ma tragédie *Carmagnola*, qu'elle serait lu par Gœthe, ç'aurait été pour moi le meilleur encouragement et la promesse d'une récompense inattendue. Vous pouvez maintenant vous représenter ce que j'ai ressenti, lorsque j'ai vu que vous aviez condescendu à considérer si aimablement mon travail et à le juger si favorablement en public. En dehors de la valeur que possède pour tous un pareil jugement, des circonstances particulières m'en ont rendu le prix inestimable, et je prends la liberté d'en donner brièvement l'explication pour montrer les raisons de ma double reconnaissance.

Je ne veux pas parler de ceux qui ont accepté mon œuvre avec une raillerie déclarée. Et ces critiques aussi qui en ont parlé plus favorablement en Italie ou à l'étranger ont vu presque tout sous un autre jour que je ne me l'étais imaginé. Ils ont loué des détails, auxquels je n'attribuais aucune sorte d'importance, et ils ont blâmé comme défauts, en opposition d'ailleurs avec les règles les plus connues du drame, telles de ses parties que je n'avais écrites qu'après une longue et très attentive réflexion. On attribua le succès que lui fit le public au chœur et au cinquième acte. Aucun n'a paru trouver dans ma tragédie ce que j'avais voulu y mettre. Finalement j'en était réduit à croire que mes intentions n'avaient été qu'illusions ou que je n'avais pas su exprimer mes idées avec clarté. Les assurances d'amis zélés ne me suffisaient pas ; car si j'estimais leur jugement, il perdait pourtant en valeur de ce fait même qu'ils se trouvaient en contact quotidien avec moi et que l'égalité des points de vue était naturelle.

Un avis étranger, spontané et inespéré, possède une toute autre signification. Dans cette fâcheuse incertitude rien ne pouvait me réconforter autant que la voix du Maître, qui disait que mes efforts n'étaient pas indignes d'être envisagés par lui.

J'ai trouvé la formule primitive de mes intentions dans ses mots purs et magnifiques. Cette voie m'encourage à poursuivre joyeusement mon effort, et me fortifie dans l'opinion que pour achever une œuvre le meilleur moyen était d'en considérer avec calme la matière, et de ne pas suivre les règles conventionnelles et les désirs des contemporains et lecteurs.

— Je dois pourtant avouer qne la distinction entre personnages historiques et idéaux est une faute de ma part, elle a été causée par ma trop grande conscience vis-à-vis de la vérité historique. Celle-ci m'amena à distinguer les hommes de la réalité de ceux que ma fantaisie avait crées pour représenter une classe, une opinion ou un intérêt. Dans un nouveau travail que j'ai commencé tout dernièrement, j'ai renoncé à cette distinction, et je me réjouis d'avoir suivi d'avance votre conseil.

Un homme habitué à l'admiration de l'Europe n'a nullement besoin de recevoir de moi des louanges qui résonnent depuis si longtemps à ses oreilles. Mais je veux utiliser l'occasion qui se présente pour lui transmettre les vœux les plus vifs que je forme pour sa santé et son bonheur...

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 10. — 2e SEM. 50e ANNÉE 7 SEPTEMBRE 1912

LA LUTTE POUR LA CIVILISATION EN FINLANDE

I

Lorsque en 1909, après avoir fait partie de la Suède pendant sept cents ans, la Finlande fut unie à la Russie, le peuple finlandais se trouva à un tournant décisif de sa vie intellectuelle. Jusqu'alors c'est à la Suède qu'il avait emprunté sa civilisation, et le suédois était la langue des classes cultivées.

Comme la Suède, et en même temps qu'elle, la Finlande avait traversé différentes phases de développement. En 1640 l'Université d'Abo fut fondée sur le modèle des universités allemandes; son enseignement se ressentit longtemps de l'influence de ces vastes courants libéraux que provoqua dans les pays du Nord l'œuvre des réformateurs. Cependant les influences furent diverses, et dans ce petit monde spirituel dont l'université était le foyer on vit tour à tour prévaloir la conception du monde cartésienne, la philosophie anglaise et celle des grands penseurs du XVIIIe siècle français. A la fin de ce siècle, sous l'impulsion de Henrik Gabriel Porthan, les savants commencèrent à se tourner vers l'étude des questions historiques finlandaises, de la langue finnoise et de la poésie populaire. La Finlande hérita de la Suède non seulement les bases de sa culture mais encore ses lois; voilà le fond sur lequel le peuple finlandais put construire lorsqu'il fut laissé à ses seules ressources.

Car le fait que le conquérant russe assurait au pays son autonomie politique signifiait en réalité que le peuple avait le droit et le devoir de veiller lui-même à son développement intellectuel, personne ne l'aidant plus dans cette tâche.

« Nous ne sommes plus Suédois, jamais nous ne serons Russes, soyons donc Finlandais ». Ces mots d'un patriote finlandais devinrent bientôt la devise de la nation. Nous ne sommes plus Suédois : sans vouloir méconnaître la valeur des dons que l'on avait reçus, sans oublier l'importance de la langue des classes cultivées, il ne pouvait plus être question de cette dépendance intellectuelle où l'on avait été jusqu'alors. « Jamais nous ne serons Russes » : c'est la vieille hostilité, l'hostilité héréditaire, c'est la profonde différence de race, de façon de voir et de juger qui ont dicté ce mot-là. « Soyons donc Finlandais »; il ne restait plus à la nation qu'à chercher en elle-même son appui pour les jours à venir, à recueillir et à développer ce qu'elle possédait.

Le mot que nous venons de citer résume un raisonnement fréquemment tenu dans des conditions analogues à celles de la Finlande en 1809. Combien de fois n'a-t-on pas vu qu'une catastrophe, guerre, dévastation ou conquête, oblige un peuple à se recueillir, à concentrer ses forces! que de fois cela n'a-t-il pas été pour lui une véritable renaissance! Mais il peut se passer des années avant que le calme ne se rétablisse et, ce fut le cas en Finlande. Ce nouvel état de choses amena le désordre et la confusion. On ne savait comment on s'organiserait, une partie des représentants de la haute culture hésitait encore entre le désir de rester dans leur pays et celui de passer en Suède; rien n'était stable. La vie à l'université d'Abo avait à peine repris son cours que la plus grande partie de la ville est détruite par

un incendie, et vingt ans après la conclusion de la paix, l'Université est transférée dans la nouvelle capitale du pays, Helsingfors. Basée sur un sentiment national, une activité intellectuelle nouvelle s'y développa vers des horizons nouveaux.

Dans cette crise, comme en tant d'autres circonstances, ce fut la littérature qui refléta et enregistra l'intensité de la vie intellectuelle du peuple. A ce moment de brusque réveil et d'incertitude on ne discerne dans la production littéraire aucune tendance définie. Chez les seuls poètes des derniers jours de l'Académie d'Abo, on aperçoit un pâle reflet de la flamme romantique. Mais tout va changer. Avec Runeberg, dont l'esprit simple et sain préfère la vie primitive du peuple dont le goût littéraire s'oriente vers l'antiquité et vers Gœthe, le peuple finnois paraît pour la première fois dans la poésie suédoise. Il se révèle aux lettrés, qui jusqu'alors ne savaient presque rien de lui, et l'on prend vivement conscience de ne former qu'*une* nation, qu'*un* peuple quand bien même on parle deux langues. Le besoin qu'avait la population sans culture de l'aide des hautes classes, son droit à l'égalité, à l'instruction, au développement, devint un programme, et l'est encore aujourd'hui, tour à tour défendu et attaqué avec une égale violence. Cependant on a marché de victoire en victoire et en une période relativement courte d'étonnants progrès ont été réalisés.

A peu près au même moment où Runeberg publiait ses premiers poèmes populaires, Lönnrot fit paraître la célèbre épopée des Finnois, le Kalevala. L'œuvre entreprise pour l'élévation de la population purement finnoise trouva dans cette coïncidence un précieux appui. Ce fut une révélation. L'importance n'en était pas limitée aux seuls Finlandais. A l'étranger, après les traductions de Schiefner en allemand et de Léouzon le Duc en français, on s'intéressa à l'originale civilisation que reflète ce poème ainsi qu'à la faculté d'invention d'un peuple jusqu'alors inconnu. Cependant il a fallu longtemps avant que le Kalevala occupe dans la littérature la place qui lui revient. Si les commentateurs n'ont pu voir dans ce poème l'artistique unité épique que crurent y découvrir les contemporains de Lönnrot, s'il doivent reconnaître que cette unité est en grande partie l'œuvre de Lönnrot lui même, si l'on est obligé de faire de nombreuses réserves sur l'originalité des motifs et sur l'ancienneté du poème, il n'en reste pas moins que les chants du Kalevala sont une des conceptions les plus étranges et les plus caractéristiques qu'ait enfantées la fantaisie épique d'un peuple. Leur originalité réside non seulement dans leur forme mais aussi dans la composition et dans la création des types tirés de différentes « sagas ». L'âme même du peuple y chante, sa conception de l'existence se révèle à nous; enfin quantité de détails de sa vie quotidienne apparaissent en des descriptions nombreuses et détaillées.

Le peuple finlandais sera toujours profondément reconnaissant à Lönnrot d'avoir été chercher ce trésor, ce miroir du peuple dans les chaumières perdues où se transmettent les vieux rythmes. Quelques dizaines d'années plus tard, il eût été perdu pour jamais.

L'enthousiasme que souleva cette découverte fut unanime et prodigieux; il remplit d'ardeur les amis de la culture finnoise, et partout l'intérêt s'éveilla. Une des personnalités les plus fortes, les plus intelligentes et les plus énergiques qu'ait produites notre pays, J. V. Snellmann, se fit le champion de cette cause. Par ses nombreux travaux, il avait préparé à la langue finnoise une situation égale à celle du suédois, et ouvert le chemin de la culture aux classes populaires finnoises. Son activité ne se borna pas là : d'une situation très modeste, il gagna peu à peu en influence, devint enfin membre du gouvernement et, comme tel, un des conseillers écoutés d'Alexandre II dans les questions politiques finlandaises les plus importantes.

Mais revenons à notre époque, le milieu du siècle. Malgré cette vague d'enthousiasme l'œuvre ne progressait que lentement. Sous Nicolas II notre pays eut à supporter une période de réaction politique dont les effets se répercutèrent dans tous les domaines de la vie sociale. Pourtant il y eut une chose à laquelle on ne toucha point — il est étrange de penser qu'en Finlande aujourd'hui, après les expériences des dernières années, le despote que fut Nicolas II paraît éclairé par comparaison d'une lumière relativement flatteuse — l'empereur ne viola pas la constitution que son frère Alexandre avait garantie à la Finlande et que lui-même, malgré sa tournure d'esprit nettement anticonstitutionnelle, avait jurée par respect pour la loi. Ce fut une époque pénible et longue. Il n'était pas question de réunir la Diète, toute manifestation de vie individuelle était combattue et toute trace d'esprit libéral poursuivie; le pouvoir de la censure était illimité, et causait un mal incalculable; enfin toutes tentatives d'éducation du peuple étaient entravées. En 1850 par exemple, on décréta que seuls les ouvrages religieux ou d'économie domestique pourraient être publiés en finnois ! Malgré tout on ne perdait pas courage. On était décidé, résolu — ce n'était, pensait-on, qu'une manifestation exceptionnelle de l'esprit bureaucratique — on espérait en des temps meilleurs. Et le plus curieux c'est que ni la bureaucratie, ni la censure ne réussirent à étouffer les sentiments patriotiques qui se faisaient jour de toutes parts. Rien ne put empêcher Runeberg de pu-

blier en 1848 la première partie de ses « Contes de l'Enseigne Stål », tableaux de la guerre de 1808-1809, véritable monument à la patrie, glorifiant le courage des soldats finlandais, ces chants qui ont fait passer dans toutes les générations postérieures le même frisson de fierté et le même souffle de courage. Très mal vu des gouvernants, en lutte continuelle avec une censure soupçonneuse et tracassière, Snellman n'en continuait pas moins son œuvre avec ardeur. De nouveaux poètes surgirent, qui chantèrent le peuple de Finlande, sa nature et ses souvenirs, et les savants cherchèrent à honorer le nom finlandais dans les sciences. Avec Lönnrot, M. A. Castrén avait visité les tribus finnoises à l'est et au Nord. Il avait ensuite poussé ses voyages jusque dans l'extrême Russie et étudié à fond l'histoire de la langue et de la mythologie finnoises. Ce travail lui coûta la vie, car l'état primitif des contrées parcourues, des difficultés qu'il eut à supporter dans des climats rigoureux, tout contribua à ruiner sa santé. Mais, en haut lieu même l'admiration pour son œuvre était si grande que l'on autorisa la création d'une chaire de langue finnoise, et que le premier titulaire nommé fut Castrén lui-même. Cette marque d'estime lui fut accordée par l'entremise du prince héritier, Alexandre, qui lors d'une visite à Helsingfors remit à Castrén son titre de professeur. Mais celui-ci mourut l'année suivante. Déjà Nicolas Ier alors qu'il était prince héritier avait été chancelier de l'Université. Il nomma à ce même poste son fils Alexandre et grâce à lui l'Université fut à l'abri de la persécution, bien que parmi les étudiants il y eut quelquefois des désordres et que d'un certain côté on réclama de sévères mesures répressives.

Ainsi donc ce premier souffle de réaction hostile à l'œuvre civilisatrice ne put éteindre cette petite flamme de vie nouvelle. L'ancienne culture, héritage de la Suède, n'avait pas été touchée par l'esprit bureaucratique, et celle qui venait de naître avec l'avènement de la langue finnoise avançait lentement mais sûrement dans la voie que l'histoire lui avait tracée.

II.

Le pouvoir suprême russe reconnut lui-même cette défaite; lorsqu'en l'année qui suivit son avènement Alexandre II vint à Helsingfors, il adressa au gouvernement finlandais un discours dans lequel, entre autres choses, il lui recommanda de donner tous ses soins à l'instruction populaire. En 1863, le gouvernement désavoue l'ancien régime de bien plus éclatante façon encore : l'institution de la Diète est ressuscitée. Une aube nouvelle se lève alors pour le peuple finlandais ; protégé par sa liberté politique, il se met ardemment à l'œuvre et dans tous les domaines l'activité est intense. Elle durera trente-cinq ans presque sans interruption et donnera à la Finlande la position matérielle et la force intellectuelle grâce auxquelles le pays pourra résister plus tard à de terribles attaques. C'est à ce moment que pour la première fois la nation prend véritablement conscience de ses devoirs envers elle-même et apprend à connaître l'importance de pouvoir régler son développement d'après ses forces. L'indépendance intérieure que les actes de 1809 avaient garantie au pays devenait une réalité. Qu'au point de vue international la Finlande fût sous la dépendance de la Russie, la nation n'en ressentait pas d'impatience puisqu'elle ne poursuivait pas d'autre conquête que celles du droit et de la culture. On se berçait du rêve que cet état durerait toujours, et toute la vie de l'époque porte la marque d'un bel optimisme.

Les efforts consacrés à l'enseignement populaire sont un des traits caractéristiques de cette période. Jusqu'alors, comme dans tous les pays protestants, l'instruction du peuple était l'affaire du clergé, et l'on peut dire qu'en somme il s'en acquittait bien. Dans plusieurs contrées du pays une secte religieuse, les piétistes, s'était appliquée à enseigner aux paysans les éléments des connaissances. Ce mouvement, qui se rattache naturellement aux mouvements analogues en Allemagne, et qui prit en Scandinavie différentes formes, s'étendit au nord et à l'est du pays et tendit à donner plus d'intensité à la vie religieuse. Les piétistes condamnaient les plaisirs profanes, même les plus innocents comme la danse, et dirigeaient les volontés vers le développement de la personnalité et du bien national. Avec des vues étroites que l'on peut blâmer, ce piétisme a cependant joué un rôle incontestable dans notre lutte pour la culture, et les sévères exigences de ses membres quant à la pureté des mœurs et à la noblesse du caractère n'ont pas été sans importance pour l'éducation morale du peuple. Je me souviens à ce propos d'un épisode que raconte un de nos écrivains finnois, Juhani Aho, dont les piétistes sont le sujet de prédilection. Il assistait à une de leur réunion, et comme il s'étonnait de l'extrême affabilité témoignée à tous, et de la large hospitalité offerte aux très nombreux participants sans le moindre souci de compensation, un des membres lui expliqua : « Nous y sommes habitués, jamais nous ne nous faisons payer quoi que ce soit pour la nourriture ou le transport de ceux qui voyagent pour avancer la cause de la vie spirituelle et parfaite. » Lorsque l'écrivain les quitta, un autre lui indiqua un cheval et une charrette en disant : « Prenez les rênes, transportez vos effets à la gare, attachez ensuite le cheval au

mur du presbytère, nous irons le chercher. » Ainsi fut fait; il y avait quinze kilomètres de route. Aho ne savait même pas le nom de l'homme qui lui avait remis le cheval, et celui-ci ignorait à qui il avait à faire. Tout entre ces gens était basé sur la confiance. On trouve d'ailleurs des traits semblables dans notre peuple indépendamment de l'influence de ce mouvement.

Ces efforts privés furent remplacés par une nouvelle et complète organisation des écoles populaires, non sans que l'Eglise y fit une opposition assez vive. Cette œuvre fut accomplie par un homme aux vues larges et modernes Uno Cygnaeus. Les écoles populaires furent rendues absolument indépendantes du clergé et devinrent les écoles dites supérieures; elles furent incorporées aux communes et soutenues par l'Etat; des inspecteurs communaux devaient surveiller leur activité. Ces écoles populaires à la campagne ont si rapidement augmenté qu'en 1908 elles étaient 2788, comptant 121 000 élèves. Nous ne comprenons pas dans ce nombre les écoles des villes qui ont ensemble 36 000 élèves. En cette année-là le budget de l'Etat se montait pour leur entretien à 8 millions et demi de francs environ, dans lesquels entre aussi l'entretien des cours complémentaires destinés à donner aux élèves qui quittent l'école un enseignement supérieur dans certaines branches. Cette réforme empruntée au Danemark a eu un très grand succès chez nous; jusqu'à ce qu'elle soit officiellement reconnue on l'a soutenue par des ressources privées. L'instruction n'est pas obligatoire en Finlande, mais d'après la loi de 1898 les communes sont obligées de se diviser en un certain nombre de districts dits scolaires, de façon que les enfants puissent suivre une école sans avoir à faire plus de cinq kilomètres de marche. Toutefois la moitié à peu près de la population enfantine des campagnes ne possède que l'instruction la plus élémentaire. La Diète a adopté une loi sur l'instruction obligatoire, mais par suite du régime politique actuel cette loi n'a pas encore reçu la sanction du souverain. Il ne faudrait pas croire cependant que tous ces enfants ne sachent ni lire ni écrire, lire au moins; on le leur enseigne dans des écoles enfantines ambulantes ou fixes, et il n'y a pas en réalité en Finlande un habitant sur cent qui manque de toute instruction. La plupart des analphabètes appartiennent à la population grecque orthodoxe du sud-est du pays. Il va sans dire que les écoles populaires ont indirectement propagé l'instruction dans le pays, mais ce sont ces cours complémentaires dont nous avons parlé qui ont encore bien mieux atteint ce but. Les élèves communiquent aux populations campagnardes l'intérêt pour les questions générales, pour le chant, la lecture etc. Ils contribuent au progrès matériel par les connaissances acquises à l'école sur de nombreux sujets, l'agriculture rationnelle et les industries domestiques entre autres. Dans tous les villages de Finlande il y a aujourd'hui des associations de jeunesse, des sociétés d'abstinence, des bibliothèques populaires etc, etc. toutes issues de ces mouvements pour la culture et s'y rattachant directement. La littérature finnoise s'est répandue partout dans les campagnes et une grande encyclopédie moderne en finnois, la première que nous possédions, se trouve jusque dans les contrées les plus reculées dans beaucoup de pauvres familles qui ne peuvent s'accorder d'autre luxe. Pendant les longs hivers, alors que la lumière ne dure que quelques heures, que les travaux en plein air sont interrompus, on lit volontiers, on lit et on relit jusqu'à les savoir par cœur les livres que l'on possède.

Une preuve curieuse de l'intérêt du peuple pour la littérature, c'est le fait que des jeunes gens sans éducation préalable se mettent à décrire leur entourage et ses conditions d'existence. Ils révèlent souvent des capacités d'observation très particulières et une profonde psychologie du peuple qu'ils savent fort bien exprimer. Dans les années 1870-1880, ces écrivains populaires formèrent tout un groupe. Ils étaient en partie des précurseurs, en partie des imitateurs de l'école réaliste; quelques-uns ayant lu les descriptions de la vie du peuple écrites par des lettrés, avaient été pris de l'envie de faire de même. Par exemple, dans un presbytère de la campagne, un jeune étudiant, qui devint plus tard notre premier conteur en langue finnoise, s'était mis à écrire. Un valet qui lisait avec ravissement et jalousie les livres de son jeune maître, suivit son exemple, et conquit une place en vue dans le genre de la nouvelle réaliste.

Pour la haute culture aussi, pour les écoles « savantes » et pour l'université cette période fut extrêmement fructueuse. Mais à ce moment, ceux qui avaient pris radicalement parti pour le finnois se heurtèrent à ceux qui craignaient que la culture et la langue suédoises ne souffrissent du développement si rapide de l'élément purement finnois. Ces derniers s'opposèrent donc vivement aux concessions que l'on réclamait dans l'intérêt du finnois, et à plus d'une reprise le différend dégénéra en querelle. Ce conflit donna un caractère particulier à tout le développement intellectuel en Finlande pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Il continue aujourd'hui encore, interrompu de temps en temps lorsque les grands dangers politiques unissent tous les partis. Cette lutte a, d'ailleurs, grandement contribué à la diffusion de l'instruction dans toutes les

classes ; le finnois occupe aujourd'hui la place qui lui revient en sa qualité de langue prédominante (7/8 de la population parlent finnois). Toute une littérature moderne a surgi en cette langue, les chefs-d'œuvre étrangers sont traduits, la langue elle-même a été l'objet d'études scientifiques, si bien que trois professeurs sont chargés d'enseigner à l'université le finnois et sa littérature. Un théâtre finnois existe depuis quarante ans, les établissements d'instruction supérieure où l'on professe en finnois, les journaux, les cours et conférences en finnois augmentent tous les jours. Si, à plusieurs points de vue, ce conflit est regrettable, il n'en reste pas moins que, comme toute concurrence, la concurrence entre les deux partis a produit d'heureux effets. Le fait est que les deux partis linguistiques marchent la main dans la main non seulement lorsqu'il s'agit de politique extérieure, mais aussi dans les questions d'entreprises économiques générales; le même profond amour de la patrie anime l'un et l'autre. Chacun sait ici que notre culture dépend tout entière de notre indépendance politique.

Aujourd'hui, le haut enseignement est assuré par 140 écoles; l'Etat possède les unes et subventionne les autres. Les écoles mixtes forment le tiers de ce nombre; l'idée de l'éducation en commun a fait de très rapides progrès chez nous, elle a donné de bons résultats pour notre jeunesse. L'installation des écoles répond aux exigences modernes, et l'on cherche à suivre dans les méthodes d'enseignement ce qu'à l'étranger on trouve de mieux en l'appliquant à nos circonstances. Comme chacun de nous doit connaître au moins relativement bien les deux langues du pays, et que de plus il faut apprendre le russe et une, sinon deux langues étrangères, on comprend facilement que l'enseignement des langues occupe une place beaucoup trop grande dans les programmes scolaires sans cependant amener toujours les résultats désirés. L'Université s'est développée proportionnellement au reste du pays : on y comptait au printemps 1912, 3.200 étudiants inscrits, dont près de 800 femmes, les trois quarts à peu près ont le finnois pour langue maternelle. L'enseignement est assuré par une cinquantaine de professeurs ordinaires et nombre d'autres. Avec l'Université une haute école technique est chargée de l'instruction de la jeunesse.

III

Pour ce qui concerne le développement matériel, on y a travaillé de toutes façons. Le commerce et l'industrie fleurissent, une marine très bien organisée, très moderne, entretient les relations avec l'étranger, et à l'intérieur du pays, on ne cesse de créer de nouvelles voies de communications. Depuis quarante ans nous sommes reliés à Saint-Pétersbourg par le chemin de fer, et sur notre vaste pays s'étend tout un réseau de voies ferrées, 3.600 kilomètres de lignes à peu près. Les bateaux à vapeur sillonent en tous sens nos immenses cours d'eau et partout à côté des lacs on trouve la grande route. Le téléphone est installé dans tout le pays, reliant entre eux les villages les plus éloignés. On a fait de son mieux pour améliorer l'hygiène populaire ; de toutes ses forces on a combattu deux terribles ennemis, le choléra qui nous menace sans cesse de l'est et la tuberculose qui fait chaque année des milliers de victimes. Dans les contrés très peu peuplées du nord, ce travail de culture rencontre d'énormes difficultés. Dernièrement, un jeune médecin qui avait passé trois ans dans un district du nord (mais non pas cependant en Laponie) me racontait qu'une fois pour une seule visite il lui avait fallu sept jours — il avait voyagé en bateau, à cheval et parcouru 170 kilomètres à pied. On comprend qu'en des conditions pareilles il ne soit pas très facile de subvenir aux besoins même les plus indispensables des populations.

Comme nous l'avons dit, les circonstances furent très longtemps favorables au point de vue politique à ce travail de développement. D'autres facteurs ne le furent pas au même degré. A cette époque nous n'avions pas le bien-être matériel qui est la condition indispensable de la culture intellectuelle. Pouce à pouce le peuple a dû conquérir cette terre ingrate et ses maigres ressources; chaque été avec angoisse on épie les changements de température, et il n'est pas rare qu'une nuit de gel anéantisse les espoirs de nombreux cultivateurs. A plusieurs reprises de mauvaises récoltes ont durement éprouvé le pays. Mais grâce à un travail acharné, l'agriculture a toujours progressé et les cultures ont gagné en résistance. Pendant ces dernières années l'industrie a pris un réjouissant essor, elle a grandement contribué à former cette somme de bien-être qui est nécessaire pour que notre peuple puisse remplir son devoir de gardien de la civilisation aux confins des pays habités et des déserts du nord.

IV

Quand donc en 1899 la Russie attenta pour la première fois à l'indépendance politique du peuple finlandais, elle se heurta à un sentiment très ancien du droit et à un sens politique développé. Par contre la culture était relativement jeune, en train de se former et en grand besoin de calme afin de pouvoir affermir ses racines dans un terrain encore fort peu travaillé. Ce furent de rudes épreuves mais

aussi quel grand enthousiasme! Des politiciens en vue, des chefs du mouvement intellectuel durent s'exiler; des fonctionnaires fidèles à la loi qui refusaient de se conformer aux ukases arbitraires furent destitués, on les remplaça par des incapables, des gens faibles de caractère, d'un très mauvais exemple pour le peuple. Un beau jour on rendit obligatoire l'enseignement du russe dans les écoles, et en de telles proportions que les autres branches en pâtissaient. On élabora des projets de toutes sortes pour introduire les méthodes russes et arrêter le développement de l'esprit national. Mais les Finlandais se ressaisirent, l'œuvre d'éducation populaire prit un essor inconnu jusqu'à ce moment, la conscience politique s'affermit, et bien que parmi la nation il y eût différents avis sur la tactique à adopter dans cette lutte, la russification ne fit aucun progrès. Puis après cinq ans il y eut un revirement: le gouverneur général Bobrikof, qui s'était donné pour tâche le nivellement du pays, tomba, frappé par la main indignée d'Eugène Schauman. Peu après, Plehve fut assassiné à Pétersbourg, il était le meilleur soutien du parti nationaliste russe et notre ennemi le plus acharné auprès du trône. La grande grève de Russie s'étendit à nous, les suppôts de la réaction russe furent renvoyés et la situation redevint normale.

Ainsi donc la seconde période réactionnaire dans l'histoire de la culture finlandaise n'a pas eu d'autres résultats que la défaite de la politique bureaucratique russe. Un nouveau courage emplit la nation : il y avait tant à réparer, tant à regagner, et le régime démocratique qui n'était pas autrement représenté chez nous que par une certaine tournure d'esprit — très générale d'ailleurs — s'imposa irrésistiblement. Avant tout on modifia le système représentatif, la Diète des quatre États qu'en 1866 déjà la Suède avait transformée, fit place au parlement le plus démocratique qu'on puisse imaginer : une Chambre élue par les deux sexes également suivant la méthode proportionnelle. Des réformes urgentes apparaissent, l'opposition augmente à la Diète entre les classes bourgeoises et les démocrates sociaux; les socialistes présentent un contingent auquel on ne s'attend pas. Tout ceci n'était pas fait pour faciliter les choses. Les nationalistes russes profitent de cette période de transition pour recommencer leurs attaques contre la Finlande; ils ne peuvent lui pardonner sa liberté reconquise. Lorsqu'après les deux premières Douma la réaction fleurit de plus belle en Russie, lorsque Stolypine d'une main ferme « rétablit le calme », c'est-à-dire qu'il fait pendre et bannir, il nous fait sentir à nous ce que ses mots signifiaient: « l'activité créatrice d'un grand peuple » et « le droit prime la force ». Alors commence pour la Finlande un régime qui par tous les détails rappelle l'ère de Bobrikof. Stolypine remplace le gouverneur général Gerhard, esprit civilisé libéral, européen, par un officier qui avait longtemps servi en Finlande et qui n'avait d'autre but à son existence que de mater le pays. Il rendit les places de fonctionnaires intenables pour les citoyens, et les remplit de gens élevés en Russie, sachant à peine leur langue, n'ayant de finlandais que le nom. Avec l'aide de ces gens-là on fit prévaloir la politique des « intérêts de l'empire » en Finlande. Au moment où Stolypine faisait accepter à la Douma et au Conseil d'empire — non sans opposition dans l'un et dans l'autre — les lois dites d'empire qui en retirant à la Diète le droit de légiférer sur nombre de cas, suivant la constitution finlandaise, le gouverneur général et le Sénat faisaient leur possible pour que dans tous les domaines nous nous souvenions qu'il n'était pas permis à la Finlande de s'élever à un niveau supérieur à celui du grand empire. La culture et ses diverses manifestations furent les premières atteintes par cette campagne, et cela bien plus profondément encore qu'auparavant.

Sous prétexte que la Diète ne voulait pas accorder de compensation pour le licenciement des troupes finlandaises arbitrairement décrété — la Diète s'est toujours montrée prête à faire les sacrifices nécessaires pour la défense, pourvu que l'ordre prescrit dans la loi soit suivi — le gouvernement a employé une grande partie des ressources ordinaires de l'Etat au détriment des œuvres d'éducation et d'instruction. Les écoles populaires et les autres établissements créés en vue de hausser le niveau général de la culture, en souffrirent le plus. Puis les institutions scientifiques et artistiques, habituées à compter sur de généreuses subventions de l'Etat, sans lesquelles elles ne peuvent exister dans un pays où le public restreint n'est guère fortuné. Les orchestres et les théâtres eux aussi ont été placés dans une position difficile, quelques-uns d'entre eux ont même dû cesser d'exister. L'hygiène publique est sur le point de rétrograder, la construction d'hôpitaux prévus est renvoyée, les subventions pour la lutte contre la tuberculose font défaut, et au moment où le corps médical finlandais réussit à établir un cordon sanitaire si parfait que même lorsque le choléra fait rage d'un côté de la frontière il ne le dépasse cependant pas, le chef de l'administration médicale qui a accompli ce remarquable travail est destitué. Tandis que l'argent manque pour les besoins les plus élémentaires et les plus nécessaires, il s'en trouve assez pour pensionner aux frais de l'Etat finlandais une quantité de fonctionnaires parasites russes qui, au mépris de la loi sont installés dans des charges de fonctionnaires finlandais; ils rem-

plissent les journaux russes de récits mensongers sur la situation en Finlande et mettent à contribution la caisse de l'Etat pour des œuvres russes. Le gouvernement russe a cependant son propre organe en Finlande ; entretenu par les finances de l'Etat, il a pour tâche de s'attaquer à tous les droits de la Finlande et de décrire aussi tendancieusement que possible notre vie sociale. Les histoires les plus étranges se répandent sur notre façon d'agir et notre manière de voir; on attribue à des particuliers des actions qu'ils n'ont jamais eu l'idée d'accomplir, et chaque fois qu'en Russie on prépare un nouvel ukase pour la Finlande ces notices augmentent en nombre et en violence. Ainsi dernièrement, lorsque fut décidée la dernière grande mesure de russification, la transformation du corps des pilotes finlandais en institution russe. Ceci porte atteinte en outre à nos rapports avec l'étranger : la plus grande partie des pilotes finlandais ayant donné sa démission à ce moment, la navigation dans nos eaux dépend de pilotes russes incapables. Notre commerce avec l'Angleterre surtout en souffrira énormément, car il sera fort dangereux d'approcher des côtes de la Finlande par des passages encombrés d'écueils. Ajoutons que cette décision fait passer pour 8 millions environ de biens, propriété de l'Etat finlandais, à l'administration russe.

Il n'est peut-être pas nécessaire de parler ici de la mutilation de la Finlande, décidée en principe, mais dont la réalisation se fait attendre. Cependant comme ce projet est caractéristique des efforts du régime russe, il en faut dire deux mots. Deux grandes paroisses du sud-est de la Finlande seraient incorporées à la Russie. Le motif officiel est de nature stratégique. La frontière finlandaise est, dit-on, beaucoup trop près de Saint-Pétersbourg, il faut donc la reculer et russifier le territoire annexé. Mais si l'on arrache brutalement trente mille citoyens de langue finnoise à la nation à laquelle ils appartiennent, et qu'on les place sous l'administration russe, on n'aura pas pour cela conquis leur attachement. La politique russe à l'égard de la Finlande ne se fait pas remarquer par l'habileté. Avec un peu de perspicacité on verrait qu'il n'y a pas grand avantage à faire d'un peuple loyal qui travaille à progresser une nation mécontente et inquiète. On comprendrait peut-être aussi qu'il n'y a aucun avantage à nous obliger à tomber au niveau russe. Les expériences faites en Russie dans le domaine de l'instruction populaire, de la vie universitaire, des habitudes du monde des fonctionnaires sont à elles seules assez alarmantes pour qu'il ne semble pas nécessaire de les recommencer en Finlande. Il vaudrait mieux au contraire suivre l'exemple de cette partie du grand empire où le calme s'est maintenu, où les progrès se sont suivis tant que la Russie a respecté sa constitution.

Nous savons ce qui nous attend si notre vie intellectuelle est abaissée au niveau de celle de la Russie. C'est pourquoi, silencieux mais entêtés, nous continuons notre lutte en maintenant notre conception constitutionnelle du droit, notre union spirituelle avec les peuples de l'occident et notre confiance. Ce qu'au service du bien nous avons conquis avec tant de peine ne peut être condamné à disparaître.

Lorsqu'au moment de l'union de la Finlande à la Russie, Alexandre Ier décréta que la constitution valable précédemment pour la Suède et la Finlande resterait celle du grand-duché, il pouvait dire avec raison que par là la Finlande était « élevée au nombre des nations » ; nous ne nous en laisserons pas rayer, sachant bien que, quelque modeste que puisse être notre mission dans l'histoire du monde, il nous faut l'accomplir.

WERNER SODERHJELM.

LE JOURNAL D'UN VIEIL HOMME (1)

C'était ainsi auparavant. Aujourd'hui, de mes leçons, je n'éprouve plus que des tortures. Une demi-heure ne s'est pas encore écoulée, que je ressens une invincible faiblesse aux jambes et aux épaules. Je m'assieds alors dans mon fauteuil, mais parler dans l'attitude assise m'est impossible; je n'y suis pas habitué. Une minute après, je me lève donc de nouveau et je continue debout, puis je me rassieds encore. Ma bouche devient sèche, ma voix, rauque et la tête commence à me tourner... Pour dissimuler mon état à mon auditoire, je bois de l'eau à chaque instant, je toussotte, je me mouche, comme si je souffrais simplement d'un rhume, je fais des calembours à tort et à travers, et finalement, je termine plus tôt qu'il ne l'aurait fallu. Et j'ai honte.

Ma conscience et mon intelligence me répètent que le mieux à présent, pour moi, serait de faire à mes élèves ma dernière leçon, ma leçon d'adieu, de les bénir et de céder, ma place à un autre, plus jeune et plus robuste que moi. Mais que Dieu me juge! je n'ai pas le courage d'agir selon ma conscience.

Malheureusement, je ne suis ni philosophe, ni théologien ; je sais parfaitement bien, je sais pertinemment qu'il ne me reste plus à vivre qu'environ six mois; et ce serait précisément à cette heure, ce

(1) Voir la *Revue Bleue* du 31 août 1912.

semble, que les questions des ténèbres d'outre-tombe et des visions qui pourraient hanter mon dernier sommeil devraient m'occuper. Eh bien, je ne sais pourquoi, mon âme ne veut rien savoir de ces questions, quoique mon esprit en comprenne toute l'importance. Comme il y a vingt et trente années de cela, aujourd'hui encore, sur le point de mourir, ce qui m'intéresse, c'est la science, la science seule. En exhalant mon dernier soupir, je continuerai à croire quand même que ce qu'il y a de plus beau dans la vie, de plus nécessaire pour l'homme, c'est la science, la science qui a été et qui est la manifestation la plus sublime de l'amour et qui est la seule arme par quoi l'homme arrivera à vaincre la nature et soi-même. Peut-être cette foi est-elle naïve, peut-être même est-elle sans fondement : je n'en ai pas d'autre, moi, et cette foi est invincible en mon âme.

Mais là n'est plus la question. Ce que je demande, c'est un peu d'indulgence, et que l'on veuille bien comprendre qu'arracher à sa chaire et à ses élèves un homme que la moëlle des os intéresse davantage que le destin final de l'univers, cela équivaudrait à le mettre dans un cercueil et l'y clouer sans attendre qu'il fût mort.

A cause de mon insomnie et de ma lutte obstinée contre ma faiblesse grandissante, il se passe en moi quelque chose d'étrange. Au beau milieu de ma leçon, tout à coup, l'émotion me prend à la gorge, mes yeux commencent à me démanger, et j'éprouve une envie folle, maladive, de tendre mes bras devant moi et de me plaindre tout haut. J'ai envie de crier d'une voix très forte que moi, homme célèbre, le destin m'a condamné à la mort et que, d'ici quelques six mois, dans ce même amphithéâtre, un autre sera à ma place ! Je veux crier que je suis empoisonné, empoisonné par de nouvelles idées que j'ignorais auparavant, qui sont venues corrompre les derniers jours de ma vie, et qui continuent à piquer mon cerveau, tels des moustiques venimeux. Et à ces moments si effrayante m'apparaît ma situation, je voudrais que tous mes auditeurs en soient épouvantés, qu'ils se dressent à leurs places en proie à une terreur panique et que, avec des hurlements de désespoir, ils se ruent vers la sortie !...

Oh ! qu'il est douloureux de vivre de pareils instants !...

III

Après mon cours, je reste chez moi et je travaille. Je lis les revues, les thèses, ou bien je prépare ma prochaine leçon. Parfois j'écris quelque chose. Je travaille avec des intervalles, dans lesquels je suis obligé de recevoir des visiteurs.

Le timbre retentit. C'est un collègue qui vient m'entretenir de quelque affaire universitaire. Il entre, son chapeau à la main, sa canne dans l'autre, et tendant vers moi chapeau et canne :

— Ne vous dérangez pas ! dit-il. Je ne viens que pour un instant ! Deux mots seulement ! Restez donc assis, mon cher collègue !..

Et nous commençons avant tout à nous montrer l'un à l'autre que nous sommes tous les deux extrêmement polis et extrêmement contents de nous voir. Je le fais asseoir dans un fauteuil, et à son tour il insiste pour que je me rasseoie. Ce faisant, nous nous touchons légèrement l'un l'autre à la taille ou aux boutons de nos vêtements, et nous avons ainsi l'air de nous tâter, avec la crainte de nous brûler l'un l'autre. Tous les deux nous rions, quoique nous ne disions rien de risible. Assis enfin tous les deux, nous nous penchons l'un vers l'autre et commençons à causer. Si sincères que nous soyons disposés à nous montrer l'un pour l'autre, il nous est impossible de ne pas émailler nos répliques de chinoiseries de toutes sortes, comme, par exemple : « Ainsi que vous avez bien voulu le faire observer, avec infiniment de raison, du reste... » ou bien : « Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire... » Pas plus que nous ne pouvons nous empêcher de rire aux éclats quand l'un de nous fait un mot d'esprit, fût-il manqué.

L'entretien fini, mon collègue se lève vivement et, avec des gestes de protestation du côté de mon travail, il prend congé de moi. De nouveau nous nous palpons mutuellement, en riant. Je le reconduis dans l'antichambre où je l'aide à remettre sa pelisse, mais il cherche de toute façon à décliner ce grand honneur. Puis, quand Yégor a ouvert la porte, mon collègue m'adjure de rentrer, car je prendrais froid, et moi, je fais semblant d'être tout prêt à l'accompagner jusque dans la rue. Et finalement, quand je retourne dans mon cabinet, ma figure persiste encore à sourire, par inertie sans doute.

Quelque temps après, le timbre vibre à nouveau. Quelqu'un entre, quitte lentement son manteau et toussote. Yégor m'annonce la visite d'un étudiant. Je dis qu'on fasse entrer.

Entre un jeune homme d'aspect agréable. Voici une année que, lui et moi, nous avons des rapports plutôt tendus : lui, il me répond abominablement mal aux examens, et moi, je lui donne de mauvaises notes. Des gaillards comme lui, j'en ai, chaque année, sept ou huit. Ceux d'entre eux qui échouent aux épreuves, soit par manque de capacités, soit à la suite d'une maladie, subissent patiemment mes rigueurs, et je suis plutôt porté à l'indulgence envers eux ; mais il en est que ces retards dans leurs

études ennuient, les empêchant de bien manger et d'aller au théâtre : ceux-là cherchent à obtenir de moi, par leurs prières, des notes un peu meilleures : mais moi, je les renvoie sans pitié à leurs bouquins.

— Asseyez-vous, dis-je à mon visiteur. Quel bon vent ?

— Je m'excuse beaucoup, mon cher maître, du dérangement que... qui... — commence l'étudiant, en bégayant et sans oser me regarder en face... — Je ne me serais jamais permis de vous déranger, si... j'ai été... recalé... refusé... Je viens donc vous prier d'avoir la bonté de me donner un « passable », parce que...

L'argument que ces messieurs font toujours valoir en leur faveur est invariablement le même : ils ont très bien passé chez les autres professeurs et n'ont échoué que chez moi, ce qui les surprend d'autant plus que c'est justement mon cours qu'ils ont le mieux travaillé, et ils le connaissent, d'ailleurs, à merveille, c'est une pure malchance qu'ils n'aient pu répondre aux questions par moi posées.

— Pardon, mon ami, lui dis-je, je ne puis vous donner un « passable ». Relisez votre cours et revenez me trouver. Je vous ferai subir une nouvelle épreuve, et nous verrons.

Une pause. L'envie me prend de torturer un peu cet étudiant qui préfère la bière et l'opéra à la science. Je reprends, avec un soupir :

— Et puis, voulez-vous que je vous dise ? Ce que, pour moi, vous auriez de mieux à faire, ce serait de lâcher complètement la médecine. Si, intelligent comme vous êtes, vous n'arrivez pas à passer votre examen, c'est donc que vous n'avez ni le désir, ni la vocation d'être un médecin.

La figure de mon hôte s'allonge.

— Excusez-moi, mon cher maître, me répond-il avec un sourire furtif, mais ce serait de ma part un acte à tout le moins étrange. Avoir dépensé cinq années à apprendre la médecine et la lâcher tout d'un coup...

— Eh bien, oui ! Il vaut mieux avoir perdu cinq années inutilement que de faire, toute sa vie, un métier qu'on n'aime pas !

Mais tout aussitôt, il m'inspire de la pitié, et je m'empresse de conclure :

— Allons, relisez votre cours et revenez me voir...

— Quand ? demande le paresseux d'une voix sourde.

— Quand vous voudrez ! Demain, si vous voulez !

Et je lis alors dans les bons yeux de l'étudiant :

» — Revenir, je le pourrai, certes, cela n'est pas difficile. Mais toi, sale bête, tu me feras recaler, sans doute, une fois de plus ».

— Certes, dis-je, vous ne deviendrez pas plus savant que vous ne l'êtes, parce que vous aurez subi encore quinze fois le même examen, mais enfin...

Un silence s'établit. Je me lève et attends qu'il parte. Lui se lève aussi, mais ne s'en va pas. Tiraillant sa barbiche, il réfléchit.

Sa voix est agréable, savoureuse, ses yeux sont intelligents, moqueurs, sa figure est bonne, quoique un peu chiffonnée par un usage exagéré de la bière et par de longues siestes sur son canapé. Il aurait pu, sans doute, me raconter beaucoup de choses intéressantes sur l'opéra, sur ses aventures amoureuses, sur ses camarades, Malheureusement, on ne cause pas de ces choses-là, de professeur à élève. Pourtant, je l'aurais écouté avec plaisir.

— Monsieur le professeur, je vous donne ma parole d'honneur que si vous me mettez « passable »...

Dès qu'on me donne sa « parole d'honneur », je fais un geste d'intransigeance et je me rassieds à mon bureau. L'étudiant réfléchit encore un instant, puis dit tristement, en prenant congé :

— Veuillez bien m'excuser encore...

— Au revoir, mon ami. Portez-vous bien !

Il sort lentement.

Un nouveau coup de timbre.

Entre un jeune médecin que je ne connais pas. Il est vêtu d'une redingote noire neuve, et, naturellement, en cravate blanche. Il se nomme. Je le prie de prendre un siège et de me dire ce qu'il désire de moi. Non sans émotion, le jeune prêtre de la science, en lunettes d'or, m'expose qu'il a passé cette année son examen d'agrégation. Maintenant, il ne lui reste qu'à écrire sa thèse d'agrégé. Il voudrait l'écrire sous mon glorieux patronage et sous ma haute direction; je l'obligerais infiniment en lui indiquant un sujet pour sa thèse.

— Mon cher collègue, lui dis-je, je serais heureux de vous être utile, mais entendons-nous d'abord, si vous le voulez bien, sur ce qu'est une thèse d'agrégé. C'est, avant tout, si je ne me trompe, le produit d'un effort intellectuel indépendant du savant, un fruit de sa propre faculté créatrice. Or, vous venez me demander, à moi, votre sujet; vous voulez que je surveille, que je dirige votre travail... Alors, ce n'est plus une thèse d'agrégé, cela !...

L'aspirant agrégé se tait. Alors, je bondis et me fâche pour de bon.

— Qu'avez-vous tous à venir chez moi ? m'écriai-je en colère. Est-ce que je fais commerce de thèses, moi ? Je n'en vends pas, une fois pour toutes ! Et j'ai déjà prié mille fois messieurs les aspirants de me fiche la paix ! Vous excuserez mon manque de politesse, mais, vraiment, on abuse, à la fin !

L'aspirant continue à garder le silence, mais ses pommettes ont rougi légèrement. Sa figure exprime un respect profond à l'endroit de mon nom illustre et de ma grande science, cependant que ses yeux

reflètent le mépris que lui inspirent et ma voix, et ma silhouette piteuse, et ma gesticulation neurasthénique. Et, dans ma colère, je dois lui faire l'impression d'un drôle de corps.

— Encore un coup, messieurs, poursuis-je, je ne tiens pas commerce de sujets de thèse. Et, chose étonnante! Pourquoi ne voulez-vous pas, vous tous, faire preuve d'initiative? Pourquoi la liberté vous rebute-t-elle à ce point?...

Je parle beaucoup, longtemps, et lui se tait toujours. Finalement, je me calme, bien entendu, et je cède à ses instances. Il aura de moi son sujet de thèse, qui ne vaudra pas un sou, il écrira sous ma surveillance un volume dont nul ne tirera aucune utilité et, avec dignité, il soutiendra une discussion ennuyeuse, au bout de laquelle il obtiendra son grade.

Les coups de timbre se succèdent ainsi. Mais il en est un qui me cause toujours un vif plaisir, car il est suivi de pas et d'un frou-frou de robe que je connais bien, d'une voix chère que j'aime...

IV

Il y a dix-huit ans, un de mes amis et collègues mourait en laisant une petite fille de sept ans et une soixantaine de mille roubles. Dans son testament, il m'avait désigné comme tuteur de la petite Catherine.

Celle-ci était restée dans ma famille jusqu'à l'âge de dix ans, puis on l'avait placée dans un internat et elle ne passait plus chez nous que ses vacances d'été. Je n'avais pas le temps de veiller à son éducation, je ne pouvais l'observer que par-ci, par-là, de loin en loin, et c'est pourquoi je ne saurais dire grand'chose sur ce que fut son enfance.

Ce que je me rappelle, et ce que j'aime surtout d'elle, c'est la merveilleuse confiance avec laquelle elle entra dans ma maison, avec laquelle elle se laissait soigner par les médecins quand elle était malade, et qui, en général, brillait toujours sur son petit minois. Je la revois, assise quelque part à l'écart, la joue bandée, en train d'examiner quelque chose avec attention. Qu'elle me vît écrire ou compulser des volumes, qu'elle vît ma femme occupée de son ménage, ou la cuisinière pelant des pommes de terre, ou un chien gambadant dans la rue, ses yeux exprimaient invariablement la même idée inconsciente : « Tout ce qui se fait dans ce monde est excellent et plein de raison. »

Elle était très curieuse, d'ailleurs, et aimait beaucoup causer avec moi. Souvent, assise à mon bureau en face de moi, elle suivait mes gestes et me posait des questions. Cela l'intéressait de savoir ce qui se passait à la Faculté, ce que j'enseignais, et si je n'avais pas peur des cadavres, et ce que je faisais de l'argent que je touchais.

— Les étudiants, est-ce qu'ils se battent à la Faculté? demandait-elle.

— Mais oui, ma chérie, les étudiants, ça se bat tout le temps.

— Et vous les mettez à genoux?

— Parfaitement.

Et cela lui paraissait drôle que les étudiants se battissent et que je les obligeasse à se mettre à genoux. Elle riait.

C'était une enfant toute de douceur et de patience. Souvent il m'arrivait d'être là quand on lui prenait quelque chose, ou quand on la punissait injustement, ou quand on dédaignait de répondre à sa curiosité : alors, à son expression habituelle de confiance s'ajoutait un peu de tristesse, et c'était tout. Je ne savais pas la protéger et, toutes les fois que je la voyais triste, j'avais seulement le désir de l'attirer à moi et de la plaindre sur le ton d'une vieille nounou :

— « Ma pauvre petite chérie! »

Je me rappelle aussi qu'elle aimait à se bien habiller et à s'asperger de bons parfums. En ceci, elle me ressemblait. Moi aussi, j'aime les beaux habits et les fins parfums.

Que je regrette de ne pas avoir eu le temps ni l'idée de suivre le développement de la passion qui déjà possédait entièrement Catherine dès sa quinzième année! Je veux parler de son amour fanatique du théâtre.

Lorsqu'elle venait chez nous de son institution en été, pendant les vacances, elle ne parlait de rien avec autant de plaisir et de feu que de pièces de théâtre et d'acteurs, et elle finissait par nous en fatiguer. Ma femme et les enfants ne l'écoutaient plus. Moi, je ne trouvais pas le courage de lui refuser un peu d'attention. Quand elle éprouvait le besoin de faire partager à quelqu'un ses enthousiasmes, elle entrait dans mon cabinet et me disait d'une voix suppliante :

— Permettez-moi de causer un peu théâtre avec vous!

Je lui montrais la pendule et lui répondais :

— Je te donne une demi-heure. Vas-y!

Plus tard, elle apportait avec elle des quantités de photos d'acteurs et d'actrices qu'elle adorait à l'égal de dieux. Elle s'essaya ensuite dans plusieurs spectacles de salons et, une fois ses études à son institution terminées, elle me déclara qu'elle était née pour être actrice.

Je n'ai jamais partagé l'entraînement de Catherine pour le théâtre. J'estime que, si telle pièce est vraiment bonne, il est inutile de déranger des acteurs pour la jouer, car, lue, elle produira son effet

toute seule. Et si la pièce est mauvaise, il n'y a pas de jeu susceptible d'en faire une bonne pièce.

Dans ma jeunesse, j'allais souvent au théâtre. Actuellement encore, deux ou trois fois par an, les miens louent une loge et m'emmènent au spectacle pour me « distraire », disent-ils. Ce n'est, certes, pas suffisant pour formuler et énoncer un jugement général sur le théâtre. Aussi je n'en dirai que quelques mots.

Il ne me semble pas que depuis trente à quarante ans le théâtre ait changé. Comme par le passé, il m'est impossible aujourd'hui de me procurer soit dans les couloirs, soit au foyer un verre d'eau pure. Comme par le passé, les *Kappeldieners* (1) m'infligent une amende de vingt kopeks quand je pénètre dans la salle. Comme par le passé, les hommes vont, aux entr'actes, boire des boissons alcooliques au buffet. Et si, dans ces menus détails, je ne constate aucun progrès, je n'en constate pas davantage dans les choses plus importantes. Lorsque tel acteur, tout pénétré de fausses traditions et de préjugés, s'efforce de dire le *Être ou ne pas être* ? qui est une chose si simple, de la manière la plus extravagante, avec des sifflements furieux et des contorsions de tout son corps, je me dis que la scène est demeurée la même qu'il y a quarante ans, alors que j'assistais aux hurlements classiques et aux coups de poings forcenés que s'assénaient dans la poitrine les acteurs de ce temps-là.

L'on peut persuader facilement aux foules sentimentales et simplistes que le théâtre tel qu'il est aujourd'hui est une école. Mais ceux qui savent ce qu'est une école dans le vrai sens du mot ne s'y trompent pas. J'ignore ce qu'il en sera dans cinquante ou dans cent ans, mais actuellement le théâtre n'est qu'une distraction, une distraction de luxe, qui coûte très cher, trop cher, puisqu'il enlève aux pays des milliers d'êtres jeunes, robustes et bien doués qui, s'ils ne s'étaient consacrés au théâtre, auraient pu faire de bons médecins, de bonnes institutrices, des agriculteurs, des officiers. Elle prive aussi le public des heures du soir, les meilleures pour le travail et les entretiens amicaux. Et je ne parle pas des pertes en argent et de celles, plus importantes, que le spectateur subit au point de vue moral, lorsqu'il voit sur la scène des assassinats, des adultères, des calomnies, présentés sous un jour tendancieux par les auteurs.

Catherine, elle, avait, sur le théâtre, de tout autres idées. Elle m'assurait que, même dans son état actuel, le théâtre était supérieur, de beaucoup! aux Facultés, aux livres, à tout au monde! Le théâtre, pour elle, c'était une puissance où se confondaient tous les arts ; les acteurs, c'étaient ses missionnaires. Aucun art, aucune science, pris séparément, n'étaient capables d'agir aussi fortement et aussi directement sur l'âme humaine que le théâtre, et ce n'était pas en vain que tel acteur de qualité moyenne jouissait dans son pays d'une popularité bien plus grande que tel savant ou tel peintre de tout premier ordre. Aucune carrière d'ailleurs ne pouvait procurer autant de joies et de satisfactions que la carrière théâtrale.

Donc, un beau jour, Catherine s'engagea dans une troupe et partit pour une ville de l'Est, je crois, en emportant avec elle beaucoup d'argent et encore plus d'espoirs éclatants.

Ses premières lettres, écrites en voyage, étaient tout simplement merveilleuses. En les lisant, je m'étonnais que ces petits bouts de papiers pussent contenir en eux tant de jeunesse, tant de pureté d'âme, d'exquise naïveté, et en même temps d'observations fines et profondes, qui auraient fait honneur au meilleur cerveau masculin. La Volga, la nature, les villes où elle s'arrêtait, ses camarades, ses succès, ses échecs, elle ne les décrivait pas, elle les chantait! Chaque ligne respirait cette belle confiance en la vie que j'étais habitué à voir sur son visage. Et tout cela était plein de fautes d'orthographe, tandis que les signes de ponctuation se distinguaient par une absence presque complète.

Une demi-année ne s'était pas écoulée que je recevais de Catherine une lettre extrêmement poétique et très enthousiaste, commençant par ces mots : « J'aime ». Une photographie annexée à cette lettre représentait un jeune homme glabre, coiffé d'un chapeau à larges bords.

Les lettres qui suivirent étaient tout aussi magnifiques, mais les signes de ponctuation y étaient plus nombreux et les fautes d'orthographe plus rares.

Cela sentait fortement l'homme.

Dès lors Catherine m'entretint fréquemment dans ses lettres, d'une idée : construire un grand théâtre, avec le concours de riches négociants, et où les acteurs joueraient en camarades, avec des droits égaux, sur la base des principes de la coopération. Elle prévoyait d'énormes recettes dans un théâtre semblable. L'idée peut-être n'était pas mauvaise, mais elle n'avait pu naître que dans une tête masculine.

Quoi qu'il en fût, pendant un an et demi ou deux ans, tout avait l'air de bien marcher, Catherine aimait, elle avait foi en son art et elle était heureuse. Ensuite, je commençai à démêler dans ses lettres des signes certains de fatigue. Cela commença par des

1. Préposés de sexe masculin qui, dans les théâtres russes, font l'office des ouvreuses dans les nôtres.

plaintes contre ses camarades : mauvais symptôme! Si un jeune savant ou un jeune littérateur se plaint, dès ses débuts, de ses camarades, c'est qu'il est faible lui-même et n'est pas bon pour la carrière qu'il a choisie.

Catherine m'écrivait que ses camarades ne venaient pas aux répétions, qu'ils ne travaillaient pas leurs rôles, que les pièces qu'on montait étaient idiotes, que les acteurs ne se souciaient que de la recette, que, pour gagner le plus d'argent possible, des actrices dramatiques n'hésitaient pas à débiter des chansonnettes, que les tragédiens chantaient des sottises, où l'on raillait des maris porteurs de cornes et la grossesse d'épouses infidèles, etc. Et Catherine s'étonnait que, dans ces conditions, l'art théâtral n'eût pas encore complètement périclité en province.

Je lui répondis par une lettre longue et, je l'avoue, ennuyeuse, où je lui disais, entre autres, ceci : « Il m'est souvent arrivé de causer avec de vieux acteurs, des gens à l'âme très noble, qui m'honoraient de leur sympathie. Il m'est resté des conversations avec eux cette impression qu'ils sont guidés dans leur activité moins par leur propre entendement et par leur choix que par la mode et le goût du public. Les meilleurs d'entre eux ont dû jouer la tragédie, et l'opérette, et la farce, et la féerie. Pourtant, ils ont toujours été convaincus qu'ils étaient dans le droit chemin et qu'ils étaient des êtres utiles, chacun dans la mesure de ses forces. Tu vois, par conséquent, que s'il y a quelque mal, ce n'est pas dans les acteurs qu'il en faut chercher la cause, c'est dans l'art lui même et dans la manière dont le public se comporte vis-à-vis de l'art théâtral ».

Ma lettre ne fit qu'ajouter à l'irritation de Catherine.

« Nous parlons, vous et moi, de choses différentes, m'écrivit-elle en réponse. Je ne vous parlais pas des gens à l'âme très noble qui vous ont honoré de leur sympathie, mais d'une bande de misérables qui n'ont rien de commun avec la noblesse. C'est là une horde de sauvages qui ont choisi la scène parce qu'on n'aurait voulu d'eux nulle part ailleurs, et qui s'intitulent artistes, par un excès d'impudence. Pas un homme de talent parmi eux, mais beaucoup d'ivrognes, d'intrigants et de bavards. Je ne saurais vous dire à quel point je souffre en voyant l'art que j'adore tant profané par des individus aussi exécrables », etc...

Quelque temps se passa encore, et voici la lettre que je reçus un jour de Catherine :

« Je suis affreusement trahie. Je ne puis vivre plus longtemps. Faites de mon argent ce que vous jugerez bon d'en faire. Je vous ai aimé comme un père et comme mon unique ami, adieu! »

Il s'était trouvé que *lui* appartenait aussi à cette « horde de sauvages ». Plus tard, en causant avec Catherine, je pus comprendre à certaines de ses allusions, qu'elle avait tenté de s'empoisonner. Elle dut être, ensuite, sérieusement malade, puisqu'elle m'envoya sa nouvelle lettre d'Yalta où, sans doute, les médecins l'avaient envoyée faire une cure. La lettre contenait une demande d'argent et se terminait par cette phrase : « Excusez le ton morne de cette missive : hier, j'ai conduit mon enfant au cimetière ». En Crimée, elle resta près d'une année, puis elle revint ici.

Son absence avait duré quatre ans environ, et, au cours de tout ce temps, mon attitude envers elle avait été assez étrange et pas du tout brillante. Quand elle m'avait déclaré qu'elle allait se faire actrice, et qu'elle m'écrivit ensuite au sujet de son amour, quand prise, tout à coup, d'un accès de prodigalité, elle m'avait demandé tantôt mille roubles, tantôt deux mille, et quand, plus tard, elle m'annonça son intention de mourir et la mort de son enfant, je me sentis chaque fois comme éperdu et impuissant, et toute ma compassion, toute la part que je prenais à ses joies et à ses chagrins se traduisait uniquement par des lettres longues et ennuyeuses que j'aurais tout aussi bien pu m'abstenir de lui adresser. Et pourtant, je remplaçais auprès d'elle son père! Et pourtant, j'aimais Catherine comme si elle eût été ma propre fille !

A présent, Catherine habite à quelque cinq cents mètres de chez moi.

Elle a un appartement confortable qu'elle a meublé avec son goût habituel. La note prédominante de son logis, c'est la paresse. Pour le corps paresseux, il y a des chaises-longues, molles, des tabourets mous ; pour les pieds paresseux, de moelleux tapis ; pour la vue paresseuse, des teintes faibles, dépolies ; pour l'âme paresseuse, une quantité d'éventails et de tableautins sur les murs, dans lesquels l'originalité de l'exécution prime l'idée, beaucoup de petites tables et d'étagères, garnies de bibelots sans utilité et sans valeur ; au lieu de rideaux, des morceaux d'étoffes sans forme. Tout cela, ajouté à la crainte des couleurs vives, de l'espace et de la symétrie, témoigne, en outre, d'une certaine corruption du goût naturel.

Catherine passe tout son temps à lire des romans et des nouvelles, étendue sur une chaise-longue. Elle ne sort qu'une fois par jour, dans l'après-midi, pour venir me voir.

Elle me trouve en train de travailler, et elle s'assied non loin de moi sur le canapé. Elle se pelotonne dans son châle, comme si elle avait froid, et elle garde le silence. Soit parce qu'elle m'est sympathique, soit que je me sois habitué à ses fréquentes visites, du temps où elle était encore petite fille,

sa présence ne m'empêche pas de concentrer mon esprit sur mon travail. Par intervalles, je lui pose une question, elle me répond brièvement. Ou bien, pour me reposer un instant, je me retourne et la regarde feuilleter, pensivement, quelque revue médicale ou un journal.

Et j'observe alors que sa figure n'a plus cette expression de merveilleuse confiance dont, jadis, elle était illuminée. Sa physionomie est maintenant froide, indifférente, distraite, comme celle des voyageurs qui attendent un train depuis longtemps.

Catherine est, comme par le passé, habillée avec goût et simplicité, mais aussi avec un peu de négligence, sa robe et sa coiffure se ressentant visiblement des chaises-longues et des rocking-chairs où elle passe toutes ses journées.

Et elle n'est plus aussi curieuse qu'autrefois. Elle ne me pose plus de questions, comme si elle avait déjà tout éprouvé dans la vie et ne s'attendait plus à apprendre quoi que ce soit de nouveau.

Vers quatre heures, des mouvements se produisent dans le salon. C'est Lisa qui est rentrée du Conservatoire, amenant des amies. On joue du piano, on essaie sa voix, on rit.

Dans la salle à manger, Yégor met le couvert et fait du bruit avec la vaisselle.

— Au revoir, me dit Catherine, je ne verrai pas ce soir vos dames, vous m'excuserez auprès d'elles. je n'ai pas le temps. Venez me voir, vous.

Comme je la reconduis jusqu'à l'entrée, elle me dévisage sévèrement des pieds à la tête, et me dit :

— Et vous, vous maigrissez toujours ! Pourquoi ne vous soignez-vous pas ? Je vous enverrai mon médecin, il vous examinera !

— Non, Catherine, c'est inutile !

— Votre femme et votre fille n'ont pas l'air de s'occuper beaucoup de vous ! Elles sont bonnes !

D'un geste rapide et saccadé, elle enfile son manteau, ce qui fait tomber de sa coiffure deux ou trois épingles. Pas le temps d'arranger les cheveux défaits et pas la peine ! Elle cache ses boucles dérangées sous sa toque et s'en va.

Quand je pénètre dans la salle à manger, ma femme me demande :

— C'est Catherine qui vient de partir ? Pourquoi n'est-elle donc pas entrée au salon nous dire bonjour, à nous autres ? C'est bien drôle !...

— Maman, intervient Lisa d'un ton de reproche, elle n'est pas entrée, elle n'est pas entrée, et voilà tout ! Nous ne pouvons pourtant pas nous mettre à genoux devant elle pour la supplier de venir nous voir...

— Tu diras ce que tu voudras, c'est là du dédain envers nous ! Rester ici pendant tout l'après-midi et ne pas seulement penser que nous sommes là... Du reste, comme il lui plaira !...

Ma femme et ma fille haïssent Catherine. Et je ne comprends pas, moi, leur haine. Sans doute, pour la comprendre, faut-il être femme. Je donnerais ma tête à couper, si, parmi ces cent cinquante jeunes hommes que je vois presque quotidiennement dans mon amphithéâtre et cette centaine d'hommes d'âge mûr que je rencontre à la Faculté ou en ville, il s'en trouve un seul qui soit capable de comprendre cette haine pour le passé de Catherine, c'est-à-dire pour sa grossesse extra-matrimoniale et son enfant né hors mariage. Et en même temps, je ne puis me rappeler une seule femme ou jeune fille qui, consciemment ou non, ne nourrisse point en elle de tels sentiments.

A mon sens, cela ne provient pas du tout de ce que la femme est soi-disant plus vertueuse et plus pure que l'homme : la vertu et la pureté ne diffèrent pas beaucoup du vice, si elles ne sont point exemptes de méchanceté. Pour moi, la chose s'explique simplement par le fait que les femmes sont des êtres arriérés. Le triste sentiment de compassion et cette douleur d'une conscience blessée qu'éprouve l'homme moderne en présence d'un malheur pareil à celui de Catherine, montrent à mes yeux un degré de civilisation et même de moralité bien supérieur à celui que dénotent la haine et l'aversion de la femme. La femme contemporaine a les larmes aussi faciles et le cœur aussi grossier que la femme du moyen âge. Et je suis absolument de l'avis de ceux qui conseillent pour la femme la même éducation que pour l'homme.

Ma femme n'aime pas Catherine encore parce que celle-ci a été actrice, parce qu'elle la trouve ingrate, orgueilleuse, excentrique, et pourvue d'une quantité d'autres défauts qu'une femme sait toujours découvrir chez une autre femme.

V

Outre les miens et moi, nous avons encore à dîner deux ou trois amies de ma fille et un certain Alexandre Adolphovitch Gnecker, qui est un prétendant à la main de Lisa.

C'est un jeune homme paraissant avoir trente ans, blond, de taille moyenne, fort replet, à la carrure large, avec de petits favoris roux près des oreilles et des moustaches astiquées qui donne à sa figure pleine et lisse quelque chose d'un jouet. Il est vêtu d'un veston court, d'un gilet de couleur, d'un pantalon à gros carreaux, large en haut et très étroit en bas ; il est chaussé de souliers jaunes, sans talons. Ses yeux sont à fleur de tête, des yeux d'écrevisse,

sa cravate est couleur écrevisse et même, me semble-t-il, tout ce jeune homme dégage l'odeur d'un potage aux écrevisses.

Il vient à la maison tous les jours, mais personne dans ma famille ne sait qui il est, quelles sont ses origines, où il a étudié, de quoi il vit. Il ne joue d'aucun instrument ni ne chante, mais il a quelques rapports avec la musique et le chant, vendant des pianos, paraît-il. Il va souvent au Conservatoire, connaît toutes les célébrités musicales et figure parmi les administrateurs, aux concerts. Il émet des jugements sur la musique avec autorité, et j'ai remarqué que tout le monde se range volontiers à son opinion.

Les gens riches ont, auprès d'eux, des parasites; les sciences et les arts, aussi. Il ne semble pas qu'il y ait une science ou un art sans « corps étranger » dans le genre de ce M. Gnecker. Je ne suis pas musicien, et il se peut fort bien que je me trompe sur le compte de Gnecker, que je ne connais pas, au surplus. Mais son autorité et cette manière digne de se tenir près du piano lorsque quelqu'un y joue ou chante, me paraissent tout à fait suspectes.

Vous avez beau être cent fois un homme célèbre et un homme comme il faut, si vous avez une fille, vous n'êtes jamais garanti contre l'irruption de cette plate et grossière banalité qu'introduisent dans votre maison la cour du futur, les préliminaires du mariage et le mariage. En ce qui me concerne, du moins, je ne puis me faire à cette solennelle expression qu'a la figure de ma femme, quand Gnecker est chez nous, pas plus que je ne puis me faire à ces bouteilles de porto et de xérès que l'on ne met sur table qu'à son intention, afin qu'il se convainque, *de visu*, quelle large aisance est la nôtre.

ANTON TCHÉKHOV.

Texte du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT.

(*A suivre*).

NOTRE NOUVEAU VOISINAGE AU NORD DE L'AFRIQUE

Il faut s'attendre à ce que l'installation des Italiens en Tripolitaine modifie la situation commerciale aux confins de ce pays et de la Tunisie et l'état du commerce transsaharien en général. Les personnes compétentes avec lesquelles j'eus l'occasion de m'entretenir de ce sujet professent unanimement cette opinion.

La raison principale de ce changement est la religion des nouveaux maîtres de Tripoli. On sait que depuis l'établissement du protectorat français en Tunisie, le trafic par caravanes entre le Soudan et la Régence avait sensiblement diminué d'importance. Du reste, dès 1846, époque à laquelle le Bey, sur nos conseils, avait interdit la vente des noirs, le marché de Sfax avait beaucoup perdu de sa prospérité. Les musulmans délaissèrent les marchés désormais réglementés par des chrétiens, pour ceux de leurs coreligionnaires, et portèrent à Tripoli les produits soudanais. Mais une nation chrétienne est en train de s'établir dans cette ville; la raison, pour les musulmans, d'y porter leurs marchandises n'existera donc plus. La traite des esclaves que le gouvernement turc était censé empêcher, mais qui se faisait néanmoins nuitamment, sera certainement là comme en Tunisie sévèrement réprimée. Dans ces conditions qu'adviendra-t-il?

Il est à peu près certain que le nouvel état de choses précipitera le déclin du commerce transsaharien. Déjà les nouvelles portes que Français, Anglais et Allemands ont ouvertes dans le Soudan par le versant de l'Atlantique ont eu pour résultat de ralentir le trafic à travers le continent africain. Par voies fluviales, bientôt par voies ferrées, l'Afrique centrale communique avec le golfe de Guinée, et de là par bateaux avec l'Europe, en moins de temps qu'il n'en faut à une caravane pour atteindre Tripoli. Cette ville a été un des deux ou trois marchés du monde où se fixaient les prix des produits exportés par le Soudan, et où se débarquaient les articles européens à y introduire. Actuellement le marché de Tripoli est réduit à fort peu de chose. Les caravanes y prennent des échevaux de soie pour les broderies indigènes, des perles pour colliers ou bracelets de femmes; des cotonnades, du savon, des bougies, du sucre, du thé, du papier. Elles y rapportent du Soudan des plumes d'autruches, en petite quantité depuis la création des autrucheries du Cap, de la vannerie, des armes, des fillali (maroquins) bruts et travaillés, très peu d'ivoire, les comptoirs anglais et allemands du Niger et du Cameroun l'accaparant presque totalement.

Cependant tout le commerce transsaharien ne se fait pas par la Tripolitaine, et tant qu'il subsistera, nous ne devrons pas négliger les intérêts, même médiocres, que nous y avons.

Nous protégeons les caravanes sur la voie transsaharienne Kano, Aïr, Rhat et Ghadamès qui a son débouché naturel vers le sud de la Tunisie. De Ghadamès au Sud tunisien la route est d'un quart plus courte que celle de Tripoli. Ghadamès et Rhat sont occupés par les Turcs, mais les territoires environnants sont aux Touareg qui sont indépendants du

gouvernement turc, et même les droits que nous reconnaissons aux Turcs sur ces deux villes sont des droits « personnels et incessibles ». « Si un jour la succession des Turcs en Tripolitaine venait à s'ouvrir, écrivait en 1895 le commandant Rebillet dans un rapport à notre résident général de Tunisie, nous seuls pourrions hériter de ces droits, qui portent sur des points compris, sans discussion possible dans l'hinterland tunisien et algérien. » Quelques années plus tard, M. René Pinon écrivait dans « *L'Empire de la Méditerranée* » (page 309) : « Le jour où la Porte viendrait à cesser d'exercer son autorité dans l'Afrique du Nord, nous aurions le droit strict, en vertu du principe des *hinterland* et de l'ancienneté de nos relations avec les chefs Touareg, de revendiquer les deux oasis (Ghadamès et Rhat); et si nous consentions à les abandonner aux successeurs des Turcs, ce ne pourrait être que moyennant des compensations, en tout cas à la condition expresse que nous y conserverions le droit de passage... » Et plus loin (page 327) : « Sans doute la domination du Sahara tout entier n'enrichira probablement jamais personne, mais enfin il faut savoir ce que nous voulons et avoir une politique suivie; nous nous sommes fait reconnaître par divers traités la possession du Désert, nous y avons dépensé du sang et de l'argent, nous commençons à y faire la police et pour ainsi dire à l'organiser, nous réussissons à attirer dans nos postes du sud quelques caravanes de Ghadamès qui avaient désappris le chemin de la Tunisie, et c'est à ce moment que l'introduction dans l'Afrique du Nord de rivaux européens viendrait, d'un coup, compromettre toute notre œuvre !... »

De telles paroles sont pour le moins un avertissement.

En dépit de l'abandon que fit ultérieurement un de nos ministres de toute ambition sur l'arrière-pays tripolitain, on peut craindre que l'absence de frontières bien définies aux confins de la Tunisie et de la Tripolitaine ne suscite des difficultés entre nous et nos nouveaux voisins. Rien ne prête autant aux provocations, aux froissements entre deux peuples voisins qu'une frontière mal délimitée. La concurrence commerciale pourrait être ici l'occasion de querelles qui passeraient vite du terrain économique sur celui de la politique.

Il est en effet à prévoir que, dans le but de maintenir sur la route de Tripoli les caravanes transsahariennes, les Italiens établiront un certain nombre de postes aux confins ouest de leur colonie et la situation qui pourrait en résulter, si la frontière, ou faute de mieux la zône d'influence, n'était pas strictement définie, est soigneusement à éviter.

C'est pourquoi les deux nations qu'on a coutume d'appeler « nations sœurs », doivent loyalement préluder à leurs relations de voisinage par cette utile formalité. Certaines oasis, certains points d'eau si importants dans ces contrées constituent actuellement autant de questions délicates qui exigent une prompte solution.

*
* *

Certaines personnes pensent que l'installation des Italiens en Tripolitaine expose la Tunisie à recevoir un contingent excessif d'émigrants italiens, en raison d'abord de l'attirance qu'exercera sur les sujets de Victor-Emmanuel le mirage d'une colonie nouvelle à exploiter, et ensuite des déceptions qu'ils y rencontreront. La proximité de notre protectorat les inciterait alors à s'y rendre et à s'y fixer.

A notre avis, cette crainte est au moins prématurée.

Rappelons-nous que l'opinion publique en Italie jusque dans les premiers mois de 1911, ne s'était jamais prononcée en faveur de l'annexion de la Tripolitaine. L'effort qui avait été fait dans ce sens avait été « nettement capitaliste et gouvernemental ». La population italienne en Tripolitaine ne dépassait pas l'an dernier un millier de personnes établies dans les villes du littoral, c'est-à-dire sur une longueur de 1.500 kilomètres; la quasi-impossibilité où sont aujourd'hui les troupes de s'avancer dans l'intérieur, les risques qu'elles courront quand elle s'y décideront, et qui font craindre pour elles aux gens compétents les pires épreuves, retiendront longtemps encore l'émigration. Tripoli et les oasis côtières voisines ne sont, comme on l'a très bien dit, que « des morceaux d'une façade méditerranéenne du Sahara. » Quant à la Cyrénaïque, un des greniers de l'ancienne Rome, on peut dire que c'est à force de travaux gigantesques, dont on retrouve sans cesse les traces, que les Romains étaient parvenus à en vaincre le sol et le climat. Toutefois c'est très certainement de ce côté que commenceront à s'établir les colons italiens.

Ainsi, sans parler de l'hostilité des indigènes qui nécessitera, outre la permanence de troupes exercées à la guerre coloniale, une rare habileté des fonctionnaires de tous grades, le pays même offrira à ses nouveaux occupants des obstacles longtemps insurmontables. Quand on songe au champ de labeur qu'est pour nous depuis trente ans la Tunisie, pays pourtant de tous points préférable à la Tripolitaine, on s'imagine ce que sera celle-ci pour les Italiens. Certes nos voisins bénéficieront, s'ils s'y appliquent, de notre expérience ; nos procédés de colonisation pourront probablement être employés par eux avec profit; malgré tout, ce qui paraît

devoir manquer le plus à cette colonisation, ce sont les colons. Il est même à présumer que la Tripolitaine n'ouvrira jamais de larges horizons à l'émigration transalpine. Un tel pays attirera de jeunes fonctionnaires tentés précisément par les difficultés qui rebutent généralement les colons; des employés de banque qui continueront l'œuvre entreprise, et des commis d'armateurs compléteront ce maigre convoi d'émigrés, car « c'est moins le désir de trouver en Tripolitaine place pour des paysans des Pouilles et de la Calabre qui pousse l'Italie vers cette contrée, que l'acheminement à la domination de la Méditerranée. »

Bref la Tripolitaine ne paraît pas quant à présent, devoir détourner de l'Amérique, où elle trouve largement à s'employer, l'émigration transalpine, et par conséquent devoir constituer de si tôt pour la Tunisie le danger dont nous parlions; mais il n'en reste pas moins vrai que le voisinage d'une puissance de la Triplice est pour nous un fâcheux voisinage; aussi la plus élémentaire prudence nous défend-elle de laisser sciemment la porte ouverte à des contestations de frontières dont l'écho se répercuterait immédiatement en Europe. C'est ce contre-coup immédiat et fatal qui constitue le principal inconvénient de notre nouveau voisinage. Nos hommes politiques, nos diplomates ne l'ignorent pas. Ils parlent à mots couverts des difficultés qui peuvent surgir demain aux confins tuniso-tripolitains. Nous leur demandons quel moyen ils préfèrent, pour les écarter, à un loyal examen fait en commun des droits respectifs des deux nations, dès que l'Italie sera en état d'y prendre part.

André Dubosqq.

COMMENT IL FAUT LIRE BOSSUET.

Il est surprenant qu'il y ait encore des gens qui, non seulement ne pardonnent pas à Bossuet le caractère essentiellement religieux de ses ouvrages, mais qui le déclarent suranné, rétrograde, vieilli de forme et sans intérêt.

Sans doute, Bossuet n'a parlé et n'a écrit que pour défendre la religion. Docteur de l'Église, orateur, polémiste, historien, philosophe, il est partout apologiste et rien qu'apologiste. Bossuet était de son temps, comme nous sommes du nôtre; il avait les idées de son siècle, comme nous avons les idées du nôtre. Un chrétien et un évêque de 1660 avait bien le droit de croire à la Providence dans l'histoire du monde, et pouvait trouver naturel qu'on exilât les protestants, comme un homme de 1912 peut naïvement admettre le péril clérical et l'exil des moines. Il ne s'agit donc pas, pour admirer Bossuet, d'avoir les mêmes croyances que lui. Catholiques et libres-penseurs doivent lui rendre justice et l'aimer, avec cette différence que vous l'aimerez certainement un peu plus, si vous êtes catholique... En deux mots, il faut considérer Bossuet comme appartenant surtout à la littérature, et bien se dire que son vrai titre de gloire, c'est d'être tout simplement un des plus grands écrivains qui aient existé, un prosateur et un poète qui a mis ses facultés littéraires au service de la religion, comme on la comprenait et comme on la défendait de son temps. Voilà le vrai point de vue.

Ce qui est remarquable, c'est que personne ne s'est cru moins artiste que Bossuet et ne fut plus indifférent à la littérature. Homme de tradition, de discipline et de lutte, apôtre, prédicateur et théologien, l'évêque de Meaux n'a jamais vu dans le talent littéraire qu'un moyen de convaincre ses adversaires et de convertir les incrédules. La littérature en soi l'a toujours laissé dédaigneux. Il ne tenait même pas à publier ses *Oraisons funèbres*, et l'on n'imprima les brouillons de ses *Sermons* que soixante-dix ans après sa mort. Il déclarait qu'il « ne fallait pas regarder la prédication comme un divertissement de l'esprit, et ne pas exiger des prédicateurs les arguments de la rhétorique ». (1) Il ne voulait pas « qu'on adoucisse les vérités chrétiennes pour les rendre agréables (2) ». Or, c'est précisément cet « agrément » littéraire, cet attrait, ce mérite d'art qui font l'immortalité de Bossuet.

Quand on dit que Bossuet est le plus grand orateur de la France et le plus grand écrivain de notre littérature, cela signifie qu'il est et qu'il sera toujours le plus jeune, le plus vivant, le plus moderne de tous les prosateurs français. Nous avons ici un cas d'assimilation authentique. Le génie de Bossuet est à peu près contenu tout entier dans la Bible, les Pères de l'Église, Saint-Augustin, Tertullien, Saint-Jean Chrysostome. A force d'étude et de lecture, le grand évêque s'est si bien assimilé la Bible qu'on n'arrive plus à la séparer de son style. Dans un livre de curieuse analyse, M. de la Broise a montré jusqu'à l'évidence cette complète transfusion, dont il a essayé de distinguer les éléments par le rapprochement et le minutieux examen des textes (3). Image ou expres-

(1) *Sermon sur la parole de Dieu*. Premier point.

(2) *Sermon sur la parole de Dieu*. Premier point. — Il disait à son secrétaire : « Je ne comprends pas comment un homme d'esprit a la patience de faire un livre pour le seul plaisir de l'écrire ».

(3) *Bossuet et la Bible d'après les documents originaux*, par le P. De la Broise, 1 vol, in-8°. Excellente étude sur le

sion, les plus belles phrases de Bossuet ont presque toujours quelque chose de la Bible, de Tertullien ou des Pères de l'Eglise. L'évêque de Meaux était d'ailleurs un traducteur admirable. On a réuni en volume les passages qu'il traduisait à son usage ou pour l'emploi de ses Sermons ; réalisme, audace, littéralité, résument sa méthode.

Comme proportion et mise au point grandiose, les *Oraisons funèbres* passent pour le chef-d'œuvre de Bossuet. L'oraison d'Henriette d'Angleterre, d'Henriette de France et du Prince de Condé sont le dernier mot de la magnificence oratoire et de la rhétorique pompeusement classique. Jamais le néant humain et les terribles leçons de la mort n'inspirèrent un pareil langage. Les autres *Oraisons funèbres* sont simplement des sermons soigneusement écrits, des enseignements d'édification tirés de la vie et des exemples d'un défunt illustre, où la prose de Bossuet prend un ton d'intimité pénétrante (*Oraison funèbre de Marie-Thérèse*), les allures pressantes d'un sermon sur la pénitence (*Princesse Palatine*), ou d'un sermon sur la justice (*Michel Le Tellier*), etc. En lisant cette prose retentissante et dominatrice, faites bien attention que cette plénitude de forme, cette science de périodes, cette élévation verbale ne sont jamais tout à fait artificielles, mais d'une aisance, d'une facilité incomparables. La noblesse y est familière, et la véhémence sans prétention. Un pareil souffle est la respiration naturelle de ce style (1).

Voilà ce qu'il faut étudier dans les *Oraisons funèbres*, sans oublier le relief des mots, des expressions et des images, qui sont des surprises perpétuelles...

Malgré sa réputation, le *Discours sur l'histoire universelle* n'est pas une œuvre bien passionnante. Faire de la nation juive le centre du monde, et voir dans l'histoire de tous les peuples une préparation providentielle au triomphe du Christianisme, c'est une thèse qui ne s'accorde peut-être plus très exactement avec ce que nous savons aujourd'hui sur les Assyriens, les Egyptiens, les Babyloniens et les Perses. Malgré l'insuffisance d'une documentation que rien ne pouvait suppléer, ce *Discours* demeure néanmoins le premier essai de philosophie de l'histoire qui soit éloquent et qui compte. Même si tout y était faux, ce serait encore intéressant de voir comment Bossuet a pu donner une apparence de démonstration à ce merveilleux groupement de faits. Il a très bien vu, entre autres choses, les causes de la grandeur morale, politique et sociale des Romains, et Montesquieu ne fera que développer ce thème (1).

On pourra lire, sans nécessité d'y revenir, la première et deuxième partie, qui sont plutôt des abrégés de nomenclature et de chronologie. Tout ce qui concerne la *Suite de la Religion* (Révélation, Messie, Ecritures...) présente un caractère apologétique utile à rapprocher du plan des *Pensées* de Pascal. La partie véritablement classique du *Discours* est celle qui traite des *Empires*. C'est là que se trouvent les plus beaux morceaux, notamment le tableau des Grecs et des Romains, et l'attrayant chapitre sur les Egyptiens, cet ancien peuple que Bossuet ne connaissait que par Hérodote et Diodore. Lamartine appelle ce *Discours* « une systématisation de l'histoire au profit d'un peuple », un « catalogue de noms d'hommes et d'événements où l'on voit tout et où l'on ne distingue rien ». Il reproche à Bossuet d'avoir « inventé le plan de Dieu », au lieu d'avouer notre ignorance devant le mystère de nos destinées (2). Pour Alfred de Vigny, c'est « Dieu jouant une partie d'échecs avec les rois et les peuples ». Evêque, catholique, précepteur royal, Bossuet ne pouvait pas écrire autre chose. Si jamais œuvre fut sincère, c'est celle-là.

Vaste tableau d'ensemble, œuvre théologico-historique, le *Discours sur l'histoire universelle* n'apprendra l'histoire à personne. C'est une énumération froide, sans éclat, peu attirante, remarquable seulement par la rapidité synthétique du récit.

Si l'on peut, à la rigueur, se dispenser de lire le *Discours sur l'histoire universelle*, en revanche, les *Panégyriques* et les *Sermons* sont à lire avant toute chose, comme la production de Bossuet la plus savoureuse et la plus vivante. Sans doute, ce sont des sermons ; mais ce sont surtout des considérations, des paraphrases, de très beaux développements, traités par un grand poète prosateur. Le fond de cette éloquence est proprement ce qu'on appelait autrefois le *lieu commun littéraire*, c'est-à-dire un ensemble de sujets directement humains. Quoi de plus humain que la pénitence, l'ambition, la mort, la richesse, les souffrances, l'orgueil, la mortification, l'amour des plaisirs?

C'est surtout dans les *Sermons* que Bossuet est artiste. Ses *Sermons* sont des œuvres de style où il invente non seulement les images, la langue et les mots, mais les idées, les raisons et les développements religieux. Bossuet nous propose comme des

---

style de Bossuet. V. notamment, pour les exemples typiques, p. 79, 92, 104, etc.

1 Bossuet avoue avoir pris dans Guez de Balzac « l'idée des phrases très nobles ».

1 On a voulu rapprocher *Machiavel et Bossuet* (Revue, par Victor Wauille). C'est une illusion. Ils n'ont en commun qu'un ensemble d'idées et de traditions [illegible] le fond de l'enseignement du XVIIe siècle en matière politique.

2 Bossuet (Revue, p. 14). Voir aussi *L'Esprit des Mœurs*, de Voltaire.

réalités dogmatiques les commentaires improvisés par son imagination de poète; ses divisions sont purement fantaisistes; il découvre les significations les plus inattendues et les plus subtiles. Bref, c'est son talent littéraire qui fait tous les frais de son éloquence. Le sermon sur l'*Assomption de la Vierge* et celui sur la *Compassion de la Vierge* sont, à cet égard, de curieux modèles. Malgré la sûreté de sa doctrine et son perpétuel effort de démonstration, on est frappé par la qualité artificielle des commentaires, distinctions, allégories et symboles dont le grand orateur a pris l'habitude dans la lecture de la *Bible* et des Pères de l'Eglise. Cette inspiration uniquement artiste de Bossuet, si visible dans ses premiers *Sermons* (voir surtout le Panégyrique réaliste de saint Orgon) se modère et s'équilibre avec le temps, mais persiste chez lui, malgré l'influence classique du siècle de Louis XIV. Qu'est-ce que le *Panégyrique de sainte Thérèse*, sinon un chant d'imagination et d'amour? Ses plus beaux discours sont toujours ceux qui ne relèvent que de la littérature, comme les trois *Sermons* sur la pénitence, sur la mort, la Passion et le Vendredi saint, que l'on peut compter parmi ses chefs-d'œuvre. (1)

Les *Sermons* sont la production la plus personnelle de Bossuet. Avant d'en commencer la lecture, dites-vous bien que vous êtes en présence d'un auteur consacré par trois siècles d'admiration qui n'a, en apparence, du moins, ni votre tournure d'esprit, ni nos habitudes d'écrire. L'aspect extérieur de ce style vous semblera d'abord un peu suranné. Mais ne vous rebutez pas, persistez; vous ne tarderez pas à entrevoir un champ infini de découvertes. Les idées vous paraîtront indifférentes; ou plutôt aucune ne vous sera indifférente; vous les aimerez toutes, parce que, à chaque page vous rencontrerez des magnificences, des surprises de style, le don de la vie, la familiarité, la personnalité d'un artiste qui ne recule jamais devant le réalisme et l'audace de ton, d'expression et de phrases. Vous apercevrez très vite que ce style est aussi neuf, aussi vivant, aussi moderne qu'un style de notre époque. Vos préjugés tomberont. Vous serez séduit par l'originalité incessante de cette façon d'écrire, et d'écrire quoi que ce soit, même les choses les plus simples. Vous goûterez ce style tout en étendue, en ondes, ruisselant et torrentiel; et Bossuet vous apparaîtra comme le plus grand créateur de mots et d'images qui ait jamais existé.

Je crois qu'il est inutile, pour savourer l'harmonie de cette prose, d'en compter les rythmes métriques, comme on le conseille à tort. C'est une chose à laquelle Bossuet ne songeait guère. Mais vous aurez certainement un plaisir incomparable à constater le retour de certains procédés, l'antithèse, par exemple, si fréquente chez lui (1).

Les épithètes imprévues (j'entends la qualité rare des adjectifs) et l'emploi des substantifs (tant au singulier qu'au pluriel) sont encore deux caractères très distinctifs du style de Bossuet, qu'il est intéressant de rechercher et de noter au passage. « Convoitises indociles... joies pernicieuses... glorieuses bassesses... tendresses dissolues... ce siècle délicieux... douleur tuante et crucifiante... nos cœurs déliés de l'amour du monde... etc. » ; voilà ses épithètes.

Pour les substantifs, on le voit par cet exemple, Bossuet tire de beaux effets de leur pluriel : « Les obscurcissements de la raison... nos méconnaissances... nos épanchements... les empressements de la charité... nos égarements... nos complaisances... nos immolations... (2) » etc.

Ce que nous disons des sermons s'applique également aux *Panégyriques*, qui sont des sermons *supérieurs*.

La meilleure façon de lire les *Sermons* de Bossuet serait de les lire dans l'édition de l'abbé Lebarq, qui en a établi le texte définitif en les classant d'après leur ordre de composition. Mais ces gros volumes sont coûteux et encombrants. Une édition ordinaire suffit pour connaître les principaux. Ce n'est pas une lecture qui s'impose comme un roman. Le mieux est d'en lire un ou deux par jour, soit dans les éditions courantes (Hachette, Char-

(1) Sur les procédés de travail de Bossuet, consulter les *Mémoires et le journal* de l'abbé Ledieu, le volume de l'abbé Lebarq, *Etude critique sur la prédication de Bossuet*, préface; le *Bossuet* de Lanson (1 vol.), *Bossuet orateur* de l'abbé Gandar, la *préface* des Sermons de Bossuet, de Brunetière, les *Prédicateurs au XVIIe siècle* de Jacquinet, et notre volume, le *Travail du style* sur les *corrections* et *ratures manuscrites* de Bossuet, p. 103.

(1) Nous avons montré par des exemples, dans notre ouvrage : *La formation du style par l'assimilation des auteurs* (p. 244 et ss.) que l'antithèse est le procédé constant de Bossuet. (Relire le *Panégyrique de saint Paul*).

(2) Nous avons donné, dans notre *Art d'écrire* (p. 191) un choix d'expressions tirées des *Sermons*. Nous avions cité des emplois d'épithètes curieuses et de substantifs. Chacun peut continuer pour son compte ce catalogue, qui serait amusant à faire et éminemment profitable. On trouverait à chaque instant des phrases comme celles-ci : « Jésus a *couvert la face du monde* de toute *l'horreur de sa croix*, de toute l'ignominie de son supplice (*Panég. de St Sulpice*)... « Il se *durcit le front* contre cette molle et lâche pudeur du siècle »... (*Panég. de St François d'Assise*). « La *lumière d'immortalité* qui *rejaillira de ses plaies* et se répandra sur son corps... » (*Sermon sur la nécessité des souffrances*) « Les anges eux-mêmes se sont *endormis dans la complaisance de leur beauté* ». (Sur les *démons*). Il faut avoir le cœur *droit devant Dieu* et *marcher en simplicité devant sa face*. » (*Panég. de St Joseph*.) « Jésus en mourant *met en crainte* toute la nature » (*Sur la Nativité*.) « Elle dormira dans la poussière, avec ces rois et ces *princes enfantis*. » (*Henriette d'Angleterre*). « Nous allons *errant* de vanité en vanité... » etc., etc.

pentier et Garnier), soit même, pour commencer, dans les volumes de morceaux choisis de Bossuet.

Il y a encore un livre de Bossuet qu'il faut avoir lu. C'est l'*Histoire des Variations des Eglises protestantes*, chef-d'œuvre de controverse, de dialectique, de polémique, d'érudition et de style, qui a gardé son autorité et sa valeur (1). Renonçant cette fois à l'éloquence oratoire, Bossuet a donné une séduction irrésistible à des matières difficiles et spéciales. On ne peut se figurer à quel point cette œuvre d'aride discussion théologique est claire, facile, pittoresque, originale et, par-dessus tout, vivante. C'est un des plus curieux spectacles que puisse offrir la littérature. Ce livre d'idées est aussi un livre d'histoire où l'on apprend à aimer les grandes disputes de doctrine sur les Sacrements, le Libre arbitre, la Justification, l'Eucharistie, qui ont passionné l'Europe du XVIIe siècle, comme aujourd'hui les idées politiques et la lutte des partis.

Si vous n'avez pas beaucoup de goût pour ces matières, il faudra d'abord vous habituer à lire une dizaine de pages par jour, et ensuite davantage si l'inclination arrive. Bossuet a ici changé sa manière : son style est bref, serré, merveilleux de raccourci et de concision. Il n'est pas possible que vous ne soyez pas conquis par une lecture aussi *amusante*, en prenant ce mot dans le sens du plus noble divertissement intellectuel. Vous serez étonné d'aimer un genre de polémique dont vous ne soupçonniez ni la variété ni l'attrait. Récits, narrations, portraits, psychologie, science, vues historiques, tout y est admirable, et d'un grand écrivain qui triomphe par constatation, sans jamais insister.

En résumé, il est indispensable de lire les *Oraisons funèbres* que nous avons indiquées, tous les *Panégyriques*, et le plus qu'on pourra des *Sermons*. La lecture des *Variations* doit être considérée comme une initiation historique. Tout ceci, bien entendu, est le moins qu'on puisse lire de Bossuet. Il reste encore bien des œuvres : le *Traité de la Connaissance de Dieu*, pour la partie philosophique; la *Relation sur le Quiétisme*, un chef d'œuvre classique; les *Elévations sur les mystères* et les *Méditations sur l'Evangile*, rêveries religieuses, sortes d'oraisons écrites sur un ton d'intimité et de familiarité exquises.

La conclusion (j'y insiste), c'est que Bossuet est non seulement un grand théologien et un grand chrétien, mais surtout un grand poète et un grand artiste. Depuis ses débuts à Metz, son style réaliste a constamment évolué vers la noblesse classique et la belle ordonnance oratoire dont les *Oraisons funèbres* restent le modèle un peu froid; mais le fond de son talent n'a jamais changé : c'est partout et toujours l'indépendance, la verve, la création du style, le jaillissement de l'image, la surprise de l'idée et des mots. Les manuscrits des *Sermons*, qui forment trois gros volumes in-8, nous montrent l'artiste en pleine composition.

Le grand orateur s'en servait comme d'une immense préparation, qu'il complétait ou modifiait ensuite de vive voix. Bossuet était si profondément écrivain que cela ne l'empêchait pas de corriger ces diverses rédactions, nous dit l'abbé Ledieu, « comme s'il avait dû les apprendre par cœur ». Ses manuscrits sont noirs de ratures. Il hésite entre les mots, il tâtonne, il note les équivalents, il essaie les verbes et les épithètes; il cherche l'harmonie, il évite les répétitions. Ceux qui prétendent que ces ratures ne visent que la précision théologique n'ont évidemment jamais jeté les yeux sur les manuscrits des *Sermons*. Presque toutes les corrections sont uniquement littéraires. L'artiste domine partout.

Malgré les convictions dogmatiques qui ont dirigé et dominé sa vie, Bossuet a inconsciemment et malgré lui travaillé et pensé en écrivain. C'est donc en écrivain qu'il faut le juger et l'apprécier, si nous voulons mettre d'accord nos unanimes admirations. Celui qui n'aime pas Bossuet n'aimera jamais la littérature et le style.

ANTOINE MEALAY.

1. Voir les conclusions du livre de M. Richelieu : *Bossuet historien du protestantisme*. Non seulement Bossuet se documentait aux sources, mais, sur bien des points, notamment sur les Albigeois et les Vaudois, il a devancé les découvertes modernes.

L'HOTEL DU CHANCELIER DE FRANCE

La Chancellerie de France abandonnera peut-être bientôt sa séculaire résidence de la Place Vendôme pour transporter à l'Hôtel Biron les services réunis de la Justice et de l'administration pénitentiaire. C'est un simple transfert de bureaux, mais il ne saurait laisser indifférents les amis du passé : voici près de deux cents ans que le Chancelier, tenant les sceaux du souverain, y siégeait, et c'est assurément le seul ministère que l'ancien régime nous ait légué intact.

La Chancellerie s'était installée place Vendôme à l'époque même où Mansard en avait conçu le dessin harmonieux, dans un plan général du quartier nouveau. « Le quartier Saint-Honoré où est le Louvre, et qui est la route des Maisons royales de Saint-Germain et de Versailles, par où passent les Ambassadeurs pour aller à leurs audiences, était privé de cet avantage d'une place publique. Le Roy voulant

achever les embellissements de sa Ville capitale par cet ornement, acheta en 1685 l'Hôtel de Vendôme et le fit abattre en 1687 (1). »

Ce fut l'une des plus heureuses opérations de voirie du grand siècle. Mansard avait projeté tout d'abord une place *carrée*, encadrée par les Académies, la Bibliothèque du Roi, l'Hôtel des Ambassadeurs extraordinaires et la Monnaie (2). Dans cette intention le Roi avait acquis l'*Hostel de Vandosme*, élevé par Philippe de Lorraine, duc de Mercœur, sur l'emplacement de l'Hôtel de Retz, et donné en dot à sa fille lors de son mariage avec Vendôme, fils légitime de Henri IV et et de Gabrielle d'Estrées, que l'on appelait *César Monsieur*. A la fin du XVIIe siècle, l'Hostel de Vandosme est à l'extrémité de la Ville : il est séparé du boulevard des fortifications par le Marché aux chevaux « des Samedys » (3). La rue Neuve des Petits-Champs, qui le relie à la Butte Saint-Roch dominée par deux moulins, est bordée de quelques masures éparses (4). L'entrée principale est rue Saint-Honoré, entre les Jacobins et les Capucines, face aux Feuillants, à peu près sur l'emplacement de la rue de Castiglione.

Le prix d'acquisition du Roi, en 1685, est de 633.625 livres, plus 66.000 « pour gratification » — indemnité bénévole de délaissement.

La mort subite de Louvois, en 1691, permet une modification au plan d'abord choisi; on adopte la façade actuelle, octogonale à pans coupés, qui exige plus de place. Et l'on négocie, en 1698, l'acquisition du couvent des Capucines.

Les Religieuses de la Passion occupent une part des terrains de l'ancien Hôtel de Retz, que Mme de Mercœur leur a concédés. Elles ont vue sur la rue Saint-Honoré, entre l'Hôtel de Vendôme à gauche et l'Hôtel de Luxembourg — sur la droite — au delà de l'actuelle rue Cambon. Elles consentent au délaissement de leur ancien domaine par un acte capitulaire du 19 avril 1698, date où elles se transportent dans le nouveau couvent que le roi leur a fait bâtir entre la nouvelle place et le rempart, à l'extrémité de la rue neuve des Petits-Champs: la rue prend alors — à partir de la rue Louis-le-Grand — le nom de rue des Capucines. L'ancien monastère féminin a eu pour bienfaitrices Louise de Lorraine, veuve de Henri III et Marie de Luxembourg, duchesse de Mercœur, sa belle-sœur. C'est un ordre sévère : on y va pieds-nus, sans soques ni sandales, sauf à la cuisine et au jardin. Les Dames de la Passion sont fort en faveur : Louvois, le maréchal de Créqui, Mme de Pompadour y auront leur mausolée.

*
* *

La façade conçue par Mansard sortit de terre avant que les maisons mêmes fussent bâties. On éleva ainsi un gigantesque paravent octogonal d'ordre corinthien, pour servir de cadre à la statue de Louis XIV qu'on y installa solennellement le 13 août 1699. Et l'on pourrait encore aujourd'hui démolir les maisons sans que la façade en fût ébranlée. C'est bien ce qu'avait voulu Louis XIV — ou Mansard « considérant que, si ceux qui achètent des places aux environs de ladite grande Place, pour y construire des maisons, étaient obligés d'édifier les façades, cela les constitueraient en une dépense considérable; ou si l'on laissait la liberté de les faire construire à leur fantaisie, ils les feraient bâtir peu solidement et même inégalement, par les différents goûts et sentiments des propriétaires.» (1)

La place s'ornait, au centre, de la statue du Roi. Statue *équestre* : Louvois avait entendu dépasser la flatterie du maréchal de La Feuillade qui avait élevé à la gloire de Louis XIV, en 1686, sur la Place des Victoires, une statue pédestre (2). Mais il n'en vit point l'effet, étant mort peu de mois avant que Keller, de Zurich, excellent fondeur, l'eût jetée au moule, d'après le dessin de Girardon. « La figure du Roy et celle du cheval sont toutes deux d'un même jet et ont ensemble vingt pied de hauteur... La figure fut posée au milieu de la place le 13 août 1699 par le duc de Gesvres et le Corps de Ville avec beaucoup d'éclat et de cérémonies qui ne s'étaient pas encore pratiquées » (3).

La statue revint à 101.398 livres, dont Girardon reçut 14.750 (4). Le piédestal, exécuté par Coustou le jeune de 1699 à 1727, revint à 65.000 livres : il portait les armes de France, face à la rue de Castiglione et, face à la rue de la Paix, celles de la Ville.

---

1 DELAMARE. *Traité de Police*. 1722.

2 L'idée fut reprise plus tard par le Dauphin, fils de Louis XV, qui avait projeté d'établir Place Vendôme les quatre secrétaires d'État, le contrôleur général s'installant en face du Chancelier. (Mémoires du duc d'Aiguillon.)

(3) Plan de Jounin de Rochefort AN.O^1 1576-1640, et Plan de Gambon, 1652. C'est à peu près la rue d'Antin.

(4) SAINTE FOIX, *Essais historiques sur Paris*, 1766. Tome I, p. 272. C'est là que Beaufort et Nemours se battirent en duel le 30 juillet 1652.

(1) Registre du Conseil d'État du Roy, 2 mai 1686.

(2) GASTEL, abbé de Saint-Pierre. *Annales politiques*. Londres, 1758. Elle était de Gilles Guérin et représentait le roi drapé dans le manteau du sacre foulant aux pieds la Discorde. Elle fut remplacée, au cours du siècle, par une statue de Coysevox, figurant le roi en Romain à perruque — et celle de M. de la Feuillade fut expédiée par M. de Fourcy, prévôt des Marchands, dans sa maison de campagne.

(3) FÉLIBIEN et LOBINEAU. Tome II. Le Roi avait ordonné, par lettres patentes, dès avril 1698, que la Place Vendôme s'appelerait *Place des Conquêtes*. La Ville de Paris, en 1699, la désigna officiellement sous le nom de *Louis-le-Grand*.

(4) Archives Nationale, O^1 1576.

Les côtés étaient ornés de deux grands cartels avec inscriptions à l'or moulu (1). A l'estime des contemporains — et l'œuvre de Girardon demeura en place jusqu'en 1793 — l'effet était considérable. Sainte-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, 1776, rapporte que « vingt hommes assis le long d'une table et rangés des deux côtés, seraient à l'aise dans le corps du cheval ».

Au total les travaux de la Place Vendôme montaient à 2.187.839 livres.

*
* *

Devenue propriétaire à la place du souverain, la Ville de Paris vend, le 22 septembre 1699, 1.364 mètres de terrain à M. et Mme de La Vieuville : c'est là que va s'élever, en 1702, l'hôtel où s'installera bientôt — par un retour imprévu au domaine du Roi — la Chancellerie de France.

Jusqu'au XVIIIe siècle, le Chancelier n'avait pas eu de résidence fixe. Il suivait le monarque, et, à Paris, conservait le logis habité avant son élévation à la charge : les Évêques de Paris ou les Abbés de Saint-Germain-des-Près continuaient de demeurer en leurs cloîtres; Pierre de Grâce en une grande maison, au coin de la rue de Joui et de la rue Percée, qui avait appartenu à Hugues Aubriot, Prévôt, et qu'habitèrent plus tard les ducs d'Orléans et de Berri et le Connétable de Richemont.

Le Chancelier Pierre d'Orgemont avait deux hôtels à Paris, l'un rue Saint-Antoine près de la rue Percée, l'autre vis-à-vis l'Hôtel Saint-Pol. Arnauld de Corbie demeurait rue des Deux-Portes (2), près la rue des Mauvais-Garçons; Jean le Clerc — que le Roi d'Angleterre, ayant usurpé la couronne, déchargea, en 1414, de la dignité de Chancelier de France — rue du Roi-de-Sicile; Louis de Luxembourg à l'Hôtel d'Arras, rue Saint-André-des-Arts; Juvénal des Ursins logeait dans la maison d'Arnauld de Corbie et Antoine du Prat à l'Hôtel d'Hercules, au coin de la rue des Augustins : Louis XII lui en avait fait présent en 1514, et François Ier y saisit, en 1536, cent mille écus « celés dans des coffres bandés de fer ».

René de Birague, « Surintendant de la Justice » sous François Ier, Garde des Sceaux puis Chancelier sous Charles IX, habitait l'Hôtel Saint-Paul, au bout de la rue du Roi-de-Sicile; François de Montholon, Garde des Sceaux en 1542, logeait avec toute sa famille au coin de la rue Saint-André-des-Arts et de la rue Gît-le-Cœur « dans une maison où il n'y avait qu'une salle et une petite cusine au rez-de-chaussée; deux chambres au premier étage; deux au second et un grenier au troisième. » (1) Bruslart de Sillery, Chancelier d'Henri IV — dont le comte de Genlis sera le descendant — occupait devant le Palais Cardinal un immeuble qu'on ruina pour établir la place. Etienne d'Aligre, Garde des Sceaux en 1624, et aussi Chancelier à la mort de Sillery, demeurait 8 et 10, rue de Bailleul (rue de Rivoli en face la rue du Louvre), et Pierre Séguier, qui lui succèda en 1633, rue de Grenelle-Saint-Honoré, « dans une des maisons les plus logeables et les plus agréables de Paris » (2): c'est l'ancien Hôtel des Fermes, au coin de la rue Coquillière et de la rue Jean-Jacques-Rousseau. Le Chancelier Séguier avait mis son hôtel à la disposition de ses collègues de l'Académie française : Louis XIV y suivit quelques-unes de leurs séances et Christine de Suède, en 1656, le visita.

*
* *

Joseph Guillaume de La Vieuville, premier acquéreur du terrain, gendre du fermier général Luillier, était secrétaire des commandements de la duchesse de Bourgogne. Il meurt subitement à Meudon, le le 21 août 1700, « au sortir d'un entretien avec le Roy ». C'est son beau-père Luillier qui fait construire, pour 243.000 livres, le futur hôtel de la Chancellerie et le revend, le 22 mai 1706, à Guyon de Bruslon, second président de l'Election de Paris (3).

Mlle Guyon de Bruslon, en épousant Poisson de Bourvallais — un laquais enrichi dans les traités de travaux publics — lui apporte le domaine. Bourvallais a une réputation détestable : la Chambre de Justice réunie en 1716, après la mort de Louis XIV, le frappe l'un des premiers. Il est chassé de son hôtel, dont les meubles précieux sont confisqués avec trois charrettes d'argenterie et ses chevaux anglais. On l'arrête en mars 1717, mais il obtient, en Juin, sa libération par l'abandon de ses biens. L'immeuble de la Place Vendôme rentre ainsi dans le domaine, augmenté de 617 mètres de terrain que Mme Poisson de Bourvallais avait, en 1708, acquis de la succession du Maréchal de Luxembourg.

L'hôtel, demandé par la maréchale d'Estrées, fut attribué d'abord par le Régent au duc et à la duchesse d'Albret-Bouillon. Mais dès Juillet 1717, un arrêt du Conseil déclare que le roi acquittera toutes les charges réelles « pour la dite grande maison servir à perpétuité au logement des Chanceliers de France (4) » C'est donc de 1717 que date une affecta-

1 Archives Nationales, q 1140.
2 Rue de Rivoli, près de l'Hôtel de Ville.

1 Sainte Foix, *Essais historiques sur Paris*, IV. [illegible] en 1724, était scindé en deux et loué par un [illegible] et un autre artisan.
(2) Sauval, *Antiquité de Paris*, II.
(3) Arch. nat., V 7, 41.
4 Direction des Domaines de la Seine. Archives [illegible].

tion domaniale au « Ministère de la Justice » : les dessins conservés aux Estampes montrent que la première inscription fut « *L'Hqstel du Chancelier de France.* » sur le cartouche de la porte principale.

D'Aguesseau occupe le premier, en 1718, la Chancellerie. Elle comprend en façade, outre l'hôtel Bourvallais, celui du comte de Simiane — gendre de Madame de Grignan — acquis la même année. Le duc d'Antin, surintendant des bâtiments, et le duc de Noailles, chargé des Finances, y font, pour plaire au nouveau Chancelier, des dépenses considérables (1): on trouve la trace des aménagements dans les cartons des Estampes où l'alcôve, dans la chambre du Chancelier, s'orne de boiseries à volutes du plus heureux effet. Rien ne signale, par contre, à l'attention la salle à manger où M. de Peyronnet fera plus tard d'illustres prodigalités.

A la même époque, Law s'installe au numéro 12 de la place, et les agioteurs, chassés de la rue Quincampoix après le crime du comte de Horn, viennent monter leurs baraques autour même de la statue du Roi et devant les fenêtres du chancelier. D'Aguesseau leur enjoint de partir, mais il ne parvient à les chasser, après deux ordonnances vaines, qu'à coups de fouet.

*
* *

Le domaine de la Chancellerie s'augmenta largement lors du partage de la succession du Maréchal de Luxembourg.

François-Henri de Montmorency-Bouteville, duc de Luxembourg, Maréchal de France, « le tapissier de Notre-Dame », était mort à Versailles en 1695. Son hôtel de Paris donnait rue Saint Honoré, entre l'ancien couvent des Capucines de la Passion et celui des religieuses Cordelières de la Conception : c'est sur son terrain qu'on ouvre, en 1722, la rue de Luxembourg, plus tard rue Cambon (2). La propriété a été vendue, en bloc par les héritiers à l'architecte Le Duc (3), moyennant 548.000 livres. Le Duc a loti les terrains, de 1719 à 1726, vendant une partie à la Ville pour amener la nouvelle rue sur la rue Saint-Honoré, le reste à des particuliers — avec la faculté de bâtir, mais sous servitude de ne pas élever de construction de plus de 3 m. 50 sur une bande de terrains parallèle à la nouvelle rue et mesurant 74 mètres de long sur 17 mètres. C'est un espace de 1.300 mètres carrés que l'on réserve pour l'air et la perspective; c'est à cette servitude de 1719 que nous devons les beaux jardins compris entre la Place Vendôme et la rue Cambon.

L'hôtel du Chancelier s'étend jusqu'à cette bande de terrain et, en 1749, prend sortie sur la future rue Cambon. Dès 1747 (1), Gabriel, premier architecte, fait l'estimation du terrain qui appartient au Président de Tugy (392 toises) — dont l'hôtel occupe l'emplacement du Ritz — et à Castanier, directeur de la Compagnie des Indes (171 toises) : l'espace alors acquis est actuellement occupé par la direction du Personnel, celle des Affaires criminelles et le jardin qui borde la rue Cambon. La vente est faite le 3 septembre 1749 moyennant 91.950 livres, ce qui représente pour chaque mètre de terrain une valeur d'environ cent francs : il en vaut trois mille aujourd'hui.

D'Aguesseau prend volontairement sa retraite en 1750, à quatre-vingt ans. Mais il continue d'habiter l'hôtel de la Chancellerie : son nom figure dans un mémoire de réparation à la suite d'un petit incendie qui endommagea le mur de sa bibliothèque.

Lamoignon est chancelier de 1750 à 1768, et les Archives contiennent peu de détails sur les aménagements de l'hôtel pendant cette période. Un jardinier, Gabriel Gendarme, en entretient les pelouses pour un traitement de 600 livres ; Lamarre de la Morinière abandonne, en 1758, la conciergerie (2) et un Sr Roux, avocat au Parlement et intendant du chancelier, en obtient la survivance. Nous le retrouvons en 1784, élevé au rang de *Le Roux* et valet de chambre du comte d'Artois.

Le terrain en profondeur, occupé aujourd'hui par le jardin du Ritz, appartient alors à M. de Lautrec, et est habité par M. de Villette, Trésorier de l'Extraordinaire des Guerres.

Le soir, les hôtes de ces belles demeures descendent volontiers faire le tour de la place. Mme d'Epinay s'y aventure par une belle soirée d'avril, accompagnée de son mari et de l'exquis Francueil. *M. de Francueil nous donna le bras ; il me serra la main plusieurs fois, mais toujours dans des occasions où je pouvais m'y méprendre, et comme pour me garantir d'un faux-pas*

(1) SAINT-SIMON, *Parallèle des trois premiers Rois Bourbon*.

(2) LEFEUVE, *Les rues de Paris*, III, 396.

(3) Archives de Me Baptete, notaire, 7 juillet 1719. Guillaume Le Duc, Escuyer, sous lieutenant de la Grande Venerie du Roi, architecte et entrepreneur des bâtiments de S. M. L'acte porte mention d'une tribune dominant la chapelle des Religieuses et dépendant de l'hôtel. « La tribune n'est que de souffrance et doit être bouchée et la porte murée. Ce que l'acquéreur sera tenu de faire en prenant possession, moyennant que l'escalier pour y monter et gallerie pour y conduire appartiendront audit acquéreur. Il laissera aux Religieuses, parquet, menuiserie, porte, fenêtre et grille de la tribune. »

(1) Direction des Domaines. Procès verbal et plans du 26 avril 1748. La vente est faite à 163 livres la toise (A. Nat., O1 1576). Le roi achète aussi 144 toises à M. de Tugny, *à charge de ne pas construire*, à 90 livres la toise. La servitude subsiste.

(2) On sait que la *Conciergerie* des maisons royales et des grands personnages était une charge d'importance : elle comportait une véritable gérance de la propriété royale.

ou de quelque danger. Et l'on voit bien ici, outre l'esprit de M. de Francueil, combien la Place était mal pavée...

Lamoignon de Malesherbes est chancelier jusqu'en 1768 où Maupeou, son vice-chancelier, parvient à le supplanter, en obtenant sa démission. La correspondance de Soufflot (1) montre de quelle dignité traditionnelle il s'inspire dans l'exercice de sa charge; il exige d'exécuter « à ses frais », toutes les réparations qu'il a jugées lui-même « ne devoir pas être aux dépens du Roy ». Retiré au château de Malesherbes en 1768, Lamoignon est rappelé à la Chancellerie en 1774 avec le droit de jouir de la résidence sa vie durant. « Je ne sais s'il se déterminera promptement à en profiter, écrit son fils le 18 septembre, ni si sa santé le lui permettra. Nous pensons tous qu'il est important qu'il y aille dès qu'il le pourra pour être cet hiver à portée des secours qui lui sont très nécessaires ». Lamoignon quitte de nouveau le pouvoir en 1776 — avec Turgot. Et il ne semble pas qu'il soit venu, dans cet intervalle, se réinstaller place Vendôme.

Dès son premier départ, en 1768, les Maupeou s'y sont solidement installés. Le père, chancelier en 1768, a passé la charge vingt quatre heures plus tard, à son fils Nicolas. Quand, à la mort de Louis XV, le crédit des Maupeou s'écroule, Nicolas de Maupeou se retire en Normandie, mais en laissant à son tour un fils dans la place — et celui-ci continuera d'habiter la résidence où son père a conservé ses droits en même temps que le titre inamovible de chancelier.

Le jeune marquis de Maupeou se montre même exigeant. Des réparations générales ont été faites à la Chancellerie en 1771 et en 1777, mais il paraît qu'on a négligé le chauffage : M. de Maupeou, tenu au lit par la fièvre en janvier 1780, gèle dans sa chambre somptueuse qui donne sur la Place Vendôme, — et demande à M. d'Angevilliers, directeur des bâtiments, de faire percer le mur de la façade pour un tuyau de poêle qu'il désire y mettre « afin de parvenir à l'échauffer ». Coustou, inspecteur de l'hôtel depuis vingt-quatre ans, délégué par Angevilliers, proteste contre ce vandalisme qui déshonorerait les pilastres de la place, et conseille au marquis « d'échauffer sa chambre, qui est effectivement très grande et très froide, en mettant un poêle à la place de la cheminée. » M. de Maupeou prétend ne rien débourser, même point une plaque de tôle, et Coustou est obligé de lui dire que cette dépense, très-minime, ne doit pas être « sur le compte du Roi. » M. de Maupeou n'en continuera pas moins de quémander, jusqu'à des réparations de mangeoires « de fort petite conséquence, et il déclare, les ayant obtenues, en garder une reconnaissance considérable. Quand, en 1784, Auguié, receveur général des Finances, mitoyen sur la rue neuve du Luxembourg, demande l'élagage des arbres de la Chancellerie qui envahissent son jardin, le marquis consulte, au fond de la province normande, le chancelier son père, dont la retraite est devenu un exil (1). Il en obtient cette réponse. « L'Hôtel du Chancelier de France, Monsieur, appartient au Roy. C'est le Roy qui élaguera ».

M. de Maupeou continue de figurer sur les almanachs jusqu'à la Révolution, mais les services sont assurés de 1774 à 1787 par le garde des Sceaux Hue de Miromesnil qui habite rue de Richelieu, vis-à-vis la bibliothèque. Miromesnil démissionne avec Calonne, en avril 1787, est remplacé par François de Lamoignon.

Barantin, Champion de Cicé, Duport-Dutertre sont les derniers gardes des sceaux de l'ancien régime : Duport-Dutertre, titulaire du portefeuille depuis le 20 novembre 1790, prend, à partir du 27 avril 1791, le titre de *Ministre de la Justice*. Il entre dans le ministère girondin de Roland, le 15 mars 1792, mais ses attaches avec la cour l'obligent presque aussitôt à laisser la place à Duranthon, en avril, puis à Hector de Joly en juillet. L'envahissement des Tuileries au 10 août, la suspension du Roi amènent Danton, substitut du procureur de la commune, au ministère, en pleine nuit : Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine sont venus le réveiller, dans son logis de la rue des Cordeliers, et Louis Blanc, qui n'est point suspect, raconte de façon charmante cet entretien en sursaut. « Il faut, lui dit Fabre, que tu me fasses secrétaire du Sceau. — Et moi, ajouta Camille, un de tes secrétaires. » Danton, à moitié endormi, leur répondit. « Mais, êtes-vous bien sûrs que je sois nommé Ministre ! — Oui — » Et en effet, il avait été élu, dans l'Assemblée, par 222 voix sur 284 votants.

Fabre ni Camille n'eurent, hélas, l'avancement qu'ils escomptaient. Mais le nouveau Ministre amena dans l'ex-Chancellerie, son secrétaire, Nicolas Dupont — et l'y laissa en démissionnant un mois plus tard dans un poste confortable de chef de division. Ainsi le puritanisme révolutionnaire renouait, sans tarder, la tradition des menues faveurs.

Et les bureaux de l'ancienne Monarchie allaient paisiblement continuer pendant la tourmente, sous le manteau d'institutions nouvelles, « d'assurer le service. »

EDMOND CLERAY.

1. Arch. Nat., O¹ 1576. Lettre du 17 août 1762.

(1) A Thaut, près des Andelys. Il a mourut âgé de près, et d'opinions fort avancées. Le 29 juillet 1792, laissant [illegible] livres « à la Nation ».

UN PAÏEN MYSTIQUE : WALTER PATER (1839-1894)

« Chaste et passionné, mystique et sensuel... »
LOUIS MÉNARD.

Aux environs de l'année 1850, sous les beaux ormes et les tilleuls de Cantorbéry, à l'ombre de la cathédrale de Saint-Thomas Becket, vers qui chevauchèrent, devisant poétiquement, les pèlerins de Chaucer, à la manécanterie du Roi, « King School », un jeune garçon habitait précocement des songes. Walter Pater descendait-il authentiquement du disciple de Watteau, Pater, peintre des Fêtes galantes? En ce cas un des plus fervents esthètes de l'Angleterre devrait à l'un de nos peintres son impressionisme visuel morbide à force d'acuité. C'était un enfant prédisposé à cueillir des fleurs d'ennui et de rêve, à cultiver une sensibilité prématurément inquiète. Pater, que nous retrouverons sous les déguisements multiples d'Ethel Otwart, de Gaston de Latouret, de Marius l'Epicurien, s'appelle Florian dans le récit qu'il nous a laissé de ses enfances (1).

*
* *

Florian naquit dans une vaste demeure de brique rouge, telle qu'on en trouve en Surrey ou en Kent, éclairée par un tiède soleil, parmi beaucoup de verdure, avec des échappées sur des lointains de vallées riantes à travers leur voile gris bleu de pluie et sur le grand ciel fluide du Nord. Florian aimait le brouillard « à cause des taches de vermillon qu'il laissait tomber parfois sur les cheminées et les taches blanches qui, par les éclaircies des matins d'été, illuminaient la tourelle ou le pavé ». L'enfant s'éprend de la giroflée au creux du mur, des dents-de-lion au bord des routes. Il aimera les autels chargés de fleurs. Il y avait par-dessus le mur du parc un aubépin rose vers lequel l'entraînait une véritable passion. Florian en rêve. Il retrouve l'aubépin rose dans les tons les plus chauds des peintres de Venise et sur les tapisseries flamandes. A l'intérieur du logis habite la Mélancolie qui trame à l'écart du silence. L'enfant est gagné par le sens de l'enclos, du renfermé, qui fait de lui une âme toute tournée en rêves. Fidèle à ce penchant de l'enfance, Pater rétrécira un jour l'univers aux dimensions de sa cellule, cellule de scholar anglais sinon peinte *a fresco*, du moins décorée de livres et d'objet d'art composant l'illusion d'un monde factice. La sensibilité anormale de l'enfant se trahit par des larmes. Florian a conscience de l'inéluctable « misère du monde, de la misère des grandes personnes, des enfants et des animaux », une pitié maladive au spectacle de la souffrance. L'esquisse que fit David de la reine Marie-Antoinette sur la charrette qui la menait à l'échafaud suffit pour rendre Florian à tout jamais incapable de cruauté. Il se rappellera avec un frisson de pitié l'agonie d'un bel angora « à la fourrure d'hermine et au visage de fleur » et ses gémissements presque humains. La sensibilité à ce degré ne peut faire qu'un malade, un voluptueux ou un esthète. Florian est la victime de ses sensations. Il en jouit dans leurs plus fines nuances, « la croissance et la décroissance des jours, jusqu'aux changements que l'ombre trace sur la nudité d'un plafond ou d'un mur ». Anticipant d'ailleurs sur ces plaisirs, les hâtant « par crainte de la mort intensifiée par le désir de la beauté ».

*
* *

Heureusement pour l'enfant qu'était Walter Pater, cette sensibilité maladive est de bonne heure religieuse. Ce voluptueux en rêve est un enfant de chœur anglican, un élève de la manécanterie du Roi près le tombeau de Saint-Thomas de Cantorbéry. Pater grandit à l'ombre de la cathédrale. Sur lui descend du haut des tours l'influence pacifiante des jours passés, l'influence d'un « idéal incarné ». Il escorte en surplis blanc le cycle de la liturgie. Il gardera toute sa vie une âme de prêtre, le goût du linge d'autel, des vases sacrés, des fonts d'eau pure. Pater sera un prêtre jusque dans le célibat, dont, petit écolier de King School, il célèbre la beauté en un poème sur Sainte Elisabeth de Hongrie. Quand il se fera une âme païenne, il se mettra sous le vocable de Diane et d'Hippolyte.

La religion de l'écolier de Cantorbéry est une religion d'esthète. Symboliste né, Florian vante dans le rituel anglican ce qui ravira Marius l'Epicurien dans la religion de Numa, l'antique religion latine : l'idéal rendu sensible par l'art, la conciliation, visible sous des formes artistiques, de l'humain et du divin, le pouvoir d'incantation qui met Dieu, comme autrefois les dieux, sous chaque pierre dans la nature, sous chaque geste de notre existence. La religion de Florian consiste dès lors dans le sentiment très profond d'une Présence qui sollicite de la part de celui qu'elle enveloppe » la révérence, l'onction effusive à l'égard du tout ». Florian saluerait sans aucune surprise « la présence des anges sous l'orme et le bouleau d'Angleterre ». Il aura pour la même raison la religion du saint panthéiste Wordsworth, dont il suffisait de prononcer le nom pour que le regard de Pater s'enflammât.

1. *The Child in the house.*

*
* *

C'est en entendant ses petits compagnons de King School réciter les poèmes d'Horace « à l'ombre des clochers médiévaux », dans le monastère des anciens prieurs de Cantorbéry que Pater s'accoutuma à rapprocher en esprit, pour les concilier, les deux antiquités, chrétienne et païenne, moyen âge et Renaissance. L'Apollon hyperboréen de sa légende, Dieu de la poésie hellénique sous un froc médiéval, nul doute que ce soit Florian, image de Pater, passant sous les porches gothiques de la primatiale anglaise ses livres sous le bras, en cape et en toge, et faisant s'écrier aux passants : « Voici le jeune Apollon scholar aux cheveux d'or ». « Rien ne pouvait mieux harmoniser le présent et le passé, nous dit Pater, que la vue de ces enfants criant au jeu ou récitant leurs leçons dominés par l'œuvre des prieurs du moyen âge, et de les voir dévotement à l'église prier dans les stalles occupées par les jeunes moines d'autrefois. »

Une telle éducation développe le sens inné et très anglais de la tradition, de l'autorité, « une large autorité intellectuelle », le sens de l'ordre et des manières, l'amour des règles et de la discipline, le « self-control », une gravité précoce, quelque chose de calme et de sûr qui laisse une impression jusque sur le visage. « King School de Cantorbéry fait des prêtres, des officiers, des scholars. Le dolman rouge, le surplis et la toge fraternisent aux grands jours de la cathédrale anglicane. Pater songe un instant à endosser le bel uniforme. Ce scholar aura le goût de la force ; il mettra un buste d'Hercule dans son « study », et dans *Ethel Utwart* « portrait imaginaire », Pater se donnera une destinée et une mort militaires. Pater sera scholar. Il est de ces enfants qui « découvrent seuls la force de la bonne littérature », et pour qui la découverte d'un beau livre est comme la séduction du premier amour. A « King School » Pater a senti « l'éveil des ailes » qui l'emportent vers Oxford, l'Oxford de Matthew Arnold, « cité de rêve, étalant au clair de lune ses jardins et murmurant du haut de ses tours les dernières incantations du moyen âge ».

*
* *

Quand Pater arrive à Oxford, dix-sept années se sont écoulées depuis la publication des *Tracts*, treize depuis le départ de Newman pour Rome. Le mouvement ritualiste n'a point ralenti. Pusey est toujours là. Il prêche « en surplis sale sur des pantalons frippés ». Kebble a soixante-six ans. Walter Pater sait par cœur ses hymnes. Le ritualisme a des chapelles à Oxford. Il est « fashionable » d'en faire profession. Il y a à Oxford un groupe d'étudiants qui font brûler de l'encens en dalmatique et soutane bleue. A Oxford, Pater va traverser une crise d'agnosticisme. Au contact des livres antiques, il prend en horreur « sa vie hypocrite de Cantorbéry ». Il brûle ses poésies religieuses, il veut se défaire de ses livres de piété. Pater se plonge dans l'étude des philosophes grecs et des métaphysiciens allemands. Il passe des nuits à méditer sur l'Être. En lisant Platon, il se prend à haïr le gothique. Pater, dès lors, est un païen mystique; on dirait parfois qu'il a deux âmes. Il ne regarde plus la religion que comme une branche des beaux-arts. Cela encore est du ritualisme. En attendant de franchir le seuil du prieuré très « high church » de Saint Austin, dont les membres, des scholars en habit ecclésiastique, font le chemin de croix sur un pavé antique dans une bibliothèque meublée d'objets d'art, Pater, quoique agnostique, fréquente les chapelles les plus « ornées ». Il a la nostalgie du catholicisme. Vient-on à attaquer en sa présence un converti de marque qui suit l'exemple de Newman, il prend sa défense. La vue d'un calice lui révèle le génie de l'Église de Rome, en laquelle il voit la plus sûre des institutions sociales. Un jour, cet incrédule dont l'athéisme effraie ses amis, annonce son dessein d'entrer dans les ordres anglicans sans croire. Pater va se faire ordonner par l'évêque de Londres. Il faut une dénonciation en règle pour qu'il renonce à son projet. Il se venge en composant un hymne à la louange de « l'Absolu ». En lisant Coleridge, Pater rêvera de devenir ministre unitaire. Il a le goût des déguisements d'âme. Pater se voue corps et âme aux lettres. Au culte de Wordsworth il joint celui de Senancour et de Gœthe. Il fait sa lecture spirituelle dans les plus beaux livres anciens et modernes. Flaubert est son maître de style. A l'exemple de Montaigne dans la tour des Essais et de Ronsard dans son prieuré, Pater va se cloîtrer pour le reste de son existence dans le « quadrangle » gothique du collège de Brasenose dont il est nommé « fellow ».

Quand Pater quittera son study, ce sera pour pérégriner au pays de la Beauté. Sa patrie d'élection, c'est la Beauce dominée par les clochers de Chartres, que par une de ses transpositions d'art familières il donnera pour asile, au lieu de Cantorbéry, à son double Gaston de Latour, les antiques cités de l'Ile-de-France dont il ressuscite le pittoresque dans sa légende de *Denys l'Auxerrois*, la vallée de la Somme, scène d'*Apollon en Picardie*, les salles de la *National Gallery* avec leurs énigmatiques et si païens Botticelli et les voluptueux Titiens, le *British Museum*, où les marbres de Lord

(1) *Apollo in Picardy.*

Elgin servent de cadre à ses rêveries helléniques, et l'Italie.

Suivant sa méthode favorite de se mirer en d'autres vies conformes à celle qu'il rêve, Pater nous a tracé son portrait de scholar dans celui de Winckelmann, professeur assoiffé de beauté qui, après avoir enseigné tout le jour, passe encore la nuit sur ses livres, fanatique d'art pour qui « le sens moral se perd dans le sens artistique ». Pater est désormais le type parfait du « scholar », ce frère puiné des grands humanistes de la Renaissance qui dévoue sa vie à l'acquisition enthousiaste de la culture pour la culture. Il peut faire sa devise de cette phrase de Sainte-Beuve qu'il insère dans la préface d'un de ses livres : « Se borner à connaître de près les belles choses et à s'en nourrir en exquis amateurs, en humanistes accomplis. » Ce sera la vie de Walter Pater.

*
* *

Le XIXe siècle anglais est riche en esthètes : Ruskin, les Browning, les membres de la confrérie préraphaélite. Ils gardent tous un caractère profondément religieux et mystique. Ils transportent en art le piétisme panthéiste de Wordsworth. Grâce à eux, il y a désormais en art une façon non seulement anglaise mais anglicane de sentir. Il y avait un disciple de Ruskin et des préraphaélites en Walter Pater, sous le romantisme et la *morbidezza* les franchement ruskinien le programme d'éducation esthétique que trace à Marius l'Épicurien l'oracle d'Esculape. Pas d'esthétique sans une hygiène voisine de l'ascèse : « Veux-tu qu'autour de toi tout ressemble au coloris d'un tableau peint de frais, dans une claire lumière?... Sois tempérant dans tes émotions religieuses, dans l'amour, dans le vin, en toutes choses, et sois avec tes semblables d'un cœur pacifique. Garder l'œil clair par une sorte d'alacrité, de propreté personnelle s'étendant jusqu'à notre habitation, discerner de plus en plus exactement la forme et la couleur choisies de celles qui le sont moins; méditer sur la vue des beaux objets, surtout des objets se rapportant à la période de la jeunesse — les enfants au jeu le matin, les arbres au début du printemps, les jeunes animaux, les goûts et les amusements des jeunes hommes ; conserver près de soi ne fût-ce qu'une fleur de choix, un animal gracieux, un coquillage, comme le gage et le représentant du règne entier des choses ; éviter jalousement, dans notre pèlérinage sur terre, tout ce qui répugne à la vue « et nous en défaire à tout prix », tels étaient, en résumé, les devoirs et les droits de ce nouveau code de vie.

Walter Pater écrira encore : « C'est la fonction capitale de toute haute éducation de faire valoir les traits idéaux ou poétiques, les éléments de distinction dans notre existence de tous les jours, pour vivre en eux si exclusivement que le résidu sans beauté, les déchets de la vie soient comme s'ils n'existaient pas. »

Sous cette inspiration, quand il pouvait se soustraire aux langoureuses madones de Botticelli et aux sphinges de Vinci trop bien en sympathie avec son romantisme, Pater nous donnait des impressions d'art d'une limpidité et d'une spontanéité parfaites, sa page sur les Luca della Robbia par exemple :

« Rien ne rappelle mieux l'air véritable d'une ville de Toscane que ces pièces de poterie bleu pâle et blanc, pareilles à des fragments du ciel laiteux tombés dans les rues fraîches et pénétrant dans la pénombre des églises. »

Mais la *morbidezza* l'emportait, Pater se vouait à l'autre esthétique. Il fut l'esthète pour qui « la seule vie passionnée est celle qui se passe parmi les formes et les couleurs (1) », et pour qui le but unique de l'existence consiste « à faire marquer à la vie le plus de pulsations possible dans un temps donné. » Pater se reconnaissait dans le portrait légèrement ironique que faisaient ses amis d'Oxford, de l'homme uniquement préoccupé de cueillir la plus haute joie du moment : touche de couleur sur la montagne ou la mer, rosée matinale dans l'ombre empourprée de la rose, éclat des membres féminins sous l'eau glauque, amateur de crépuscules, de pâles et languides beautés, qui ne lit pas de gazettes passé le temps d'Addison, qui voudrait Londres peuplée d'architectes attiques et de parfums syriens, l'esthète précurseur d'Oscar Wilde qui descendra tout à l'heure dans la rue en habit sombre, doublé de velours cramoisi et à parements verts, un lys à la main. Nous verrions volontiers dans Pater et son disciple Marius des annonciateurs du culte artistique du moi selon la trilogie barrésienne s'ils n'étaient d'une autre race, peu encline à l'exaltation du moi au-delà de certaines puissances. La critique d'art pour Pater consiste à décrire les causes de son plaisir au contact du beau. Mais le plaisir que Pater recherche est dans la ligne de sa sensibilité, une sensibilité du Nord éminemment religieuse. Ce dilettante n'a rien d'un Byron, c'est un virtuose en chambre, un contemplatif épris de dérouler de belles fresques sur les murs du cloître qui enclôt sa vie.

*
* *

Ce qui fait l'unité de l'œuvre de Walter Pater, d'ailleurs dispersée et fragmentaire, c'est le reflet qu'on y trouve de sa personnalité. Pater a passé son

(1) Phrase du Romola de George Eliot que Pater aimait à citer.

existence artistique à réconcilier en lui l'enfant de chœur de Cantorbéry et le scholar d'Oxford: l'âme médiévale et l'âme païenne. De là aussi l'originalité de son œuvre. Pater a voulu fondre dans ses proses d'art deux sensibilités différentes, anglo-saxonne et latine, le moyen âge et la Renaissance, le Nord et le Sud. Il a composé sur cette opposition ses plus beaux « portraits imaginaires »: Ethel Utwart, Marius l'Epicurien, le Duke Carl de Rosenmold, Gaston de Latour, et sa légende d'*Apollon en Picardie*, qui symbolise parfaitement le problème des deux âmes. Heine nous racontait avant Pater l'histoire des dieux en exil aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et comment, s'étant fait bûcheron dans les forêts d'Allemagne, où il s'abreuvait de plus de bière que de nectar, Apollon fut découvert par un moine à la beauté surhumaine de son chant. Déféré au tribunal d'Église, Apollon fut condamné à mort. Il chanta si divinement pendant son supplice que les femmes se pâmèrent. Plus tard, quand on ouvrit son tombeau pour composer un électuaire avec ses restes, on trouva le tombeau vide.

Pater retrouva le dieu de la beauté hellénique dans un monastère, sur les confins de Picardie et de Normandie. Un serf mystérieux, accompagné d'une harpe, dort dans les combles d'un moustier. Trouvère errant et gardeur de troupeaux, doué d'une perpétuelle jeunesse, depuis qu'Apollyon habite l'abbaye picarde, d'étranges perturbations atmosphériques marquent le cycle de l'an. Le cours des saisons n'est plus le même. En novembre tonnerre et grêle, les vents grondent dans les nuits sereines, les ruisseaux roulent avec le bruit des torrents, le laurier et l'ilex fleurissent sous le ciel du Nord, les vols d'oiseaux migrateurs s'arrêtent pour nicher au monastère, les cygnes sauvages y volent attirés par la musique du harpeur. La présence d'Apollyon guérit la fièvre. Qui donc est-il? Les paysans l'accusent de semer la mort noire. Un jour on a trouvé Apollyon en larmes auprès de sa harpe brisée et gisant dans une mare de sang. Au son de cette harpe les pierres qui servent à la construction du monastère venaient harmonieusement se ranger. Le prieur Saint Jean, qui a pris Apollyon pour scribe, se sent troublé en sa présence. Le prieur compose un système du monde où doit tenir toute la science cosmographique de son temps. Voici qu'aux abstractions de la mathématique médiévale, au contact d'Apollyon se mêlent d'étranges intuitions. Parmi ses arides calculs le prieur Saint Jean entend la musique des sphères, il voit se mouvoir le système des mondes, mais il est incapable d'exposer par écrit ses visions, dans lesquelles deux univers, deux intelligences se brouillent. Le prieur Saint Jean n'achèvera point sa cosmographie. Apollyon a provoqué au jeu des disques le disciple favori du vieux moine, le jeune Hyacinthe, héros du mythe hellénique déguisé par Pater sous le froc monacal (1). Enlevé par un tourbillon vertigineux, [illegible] dans le palet volé et frappe mortellement Hyacinthe. L'herbe du val baigné par le sang du jeune homme se couvre d'une moisson de fleurs d'azur « pareilles à des morceaux de ciel chus dans les bois » — les jacinthes. Atteré par le meurtre, Apollyon s'enfuit dans la direction du septentrion.

Apollyon, c'est Apollon hyperboréen, le dieu « maussade et boudeur », dieu en exil. Dans les contrées pâles où il erre « soufflant doucement sur les touffes de violettes », il dispense aux peuples du Nord un éphémère été et tempère à contre-cœur la rigueur des hivers, « dieu malin, ironique et révolté, mal réconcilié avec sa destinée, et qui est en réalité un démon, exigeant parfois pour ses faveurs un prix redoutable ». Apollyon, c'est l'âme antique exilée aux brumes de Thulé, mal exorcisée par les gens d'Église et sommeillant pendant des siècles sous le secret des palimpsestes, l'âme hellénique telle que Byron, Keats et Shelley la réveilleront un jour, mais qui gardera, dans leurs strophes les plus brillantes, un reflet de lueur boréale, un nimbe de mélancolie.

*
* *

Le même attrait pousse le duc Carl de Rosenmold (2) à s'exiler de son duché d'Allemagne. Le duc Carl a lu l'ode de Conrad Celte « à Apollon pour qu'il vienne avec sa lyre d'Italie chez les Allemands », premier désir de la Renaissance. Il a une âme d'esthète, l'âme même de Walter Pater, ce duc de Rosenmold qui, dans l'Allemagne du XVIIIe siècle, aspire vers l'Italie. Après avoir cherché l'âme latine dans les livres et les arts de la France, et le soleil latin sur les toiles de Rubens, un Raphaël envoyé d'outre-mont décide le duc de Carl. Il s'évade un beau jour. La nostalgie du Midi est trop forte. « Il lui semblait parfois qu'il devait appartenir à une race méridionale et que son mal du pays devait provenir de la réminiscence d'une existence antérieure... C'était en France, en Italie, et par-dessus tout en Grèce qu'il fallait chercher la lumière parmi les incomparables trésors d'art, de poésie, et de vie même qui s'y cachent ». Carl de Rosenmold s'en va vers l'Italie par le Rhin, mais il emporte une âme allemande et médiévale. Les rues pittoresques du Strasbourg gothique, où Wolfang Goethe étudiant vien-

(1) La légende d'Apollon en Picardie [illegible] Walter Pater par un tableau du Dominiquin qui [illegible] National Gallery.

(2) Imaginary Portraits.

dra tout à l'heure découvrir la prêtresse de Tauride, rappellent à chaque pas le duc Carl au passé national. L'Italie est toute proche, et Carl de Rosenmold n'en franchit pas le seuil. Dans un chalet du Grinderwald il sentit que « c'est par le cœur de l'homme, à travers la vie et la nature » que passe la route d'Hellas. Carl de Rosenmald retourne dans sa petite ville allemande, pour y être, comme bientôt Gœthe à Weimar, l'âme d'une Renaissance.

*
* *

Gaston de Latour, histoire de la Renaissance française, essaye de concilier la religion et l'humanisme. C'est un nouveau « portrait imaginaire » de Walter Pater à peine déguisé. Gaston de Latour, c'est le ritualiste Pater gagné par Platon à l'hellénisme dans son « study » de Brasenose, Pater en clerc tonsuré de Notre-Dame de Chartres. Il y a du Huysmans plus rêveur dans ce panégyriste de la Cathédrale que Pater nous montre « pareille au loin à un vaisseau à la voile », et au coucher du soleil « dominant les champs d'automne de ses flèches lointaines », faisant « une impression telle sur l'imagination de Gaston qu'il avait peine à savoir si c'était l'œil de l'esprit ou celui du corps qui les contemplait ». Il a l'âme de Durtal, ce clerc du XVIe siècle qui se laisse prendre à la pénombre de l'église, « ce crépuscule perpétuel en étroite communion avec quelque chose de correspondant en nous, objet des préférences de cette partie de notre âme qui aime le demi-jour et ne se trouve jamais en repos en dehors de lui ». C'est bien Walter Pater à Oxford, Gaston de Latour qui s'enthousiasme pour les classiques dans un décor de moyen âge, à l'aube de la Renaissance. Il pouvait trouver un symbole de son état d'âme dans la cathédrale même où le clocher renaissant de Jean de Bauce voisine avec la tour gothique. Comme Carl de Rosenmold, Gaston de Latour s'échappe vers les terres du Sud, entrevues du haut des tours de Chartres, vers le pays de la vigne et des pêchers en fleurs où pindarise le Prince de la Renaissance française, Ronsard, que Gaston a lu et aimé à l'ombre des clochers gothiques.

Il est d'un excellent intimiste le récit « tout chargé d'atmosphère » de la visite de Gaston de Latour au prieuré de Ronsard. Le poète au profil romain, au visage tout en muscles, tel un Romain des médailles, bêche son potager, simple comme Cincinnatus, quand les pèlerins de Chartres arrivent. La cloche sonne pour complies. Le prieur Ronsard emmène ses amis au chœur. Ils le voient assister pieusement son confidentiaire, sous la chappe de pourpre, en barrette voyante, allégorie vivante de l'union de l'humanisme et de la foi. On se retrouve au souper, un souper de carême égayé d'un petit vin vendômois. Il neige, un bon feu pétille dans l'âtre. Ronsard montre à ses jeunes admirateurs ses trophées : la Minerve des Jeux Floraux où il fut proclamé Prince des Poètes, ses livres aux merveilleuses reliures et, joyaux entre tous insignes, le portrait de Marie, d'Hélène et de Cassandre, l'effigie de Ronsard lui-même « cuirassé d'or, en manteau fleuri, la couronne de laurier du triomphateur romain sur le front ». Après sa visite à Ronsard, la beauté et le devoir se disputent le cœur de Gaston. Qui écouter? que faire? Gaston de Latour déserte de nouveau Chartres et s'achemine vers Montaigne pour exposer ses doutes au Prince des sceptiques. Michel de Montaigne dans la tour des *Essais* expose à son disciple la philosophie du « que sais-je ». Nous ignorons malheureusement quel profit définitif Gaston de Latour retira de cette visite. Ce disciple de la Renaissance française a une âme incurablement médiévale et romantique. Nous le retrouvons s'abandonnant, après les horreurs de la Saint-Barthélémy, au panthéisme de Giordano Bruno, puis nous le perdons de vue. Le roman est inachevé.

Marius l'Épicurien est la synthèse de l'esthétique, de la philosophie et de la religion de Pater, le plus harmonieux et le plus complet de ses livres. Pater y fonde en raison le dilettantisme. Il opère ce prodige d'établir son christianisme sur une base épicurienne : l'effort est des plus curieux, le paradoxe fort habilement présenté. L'égotisme de Pater est dans Marius comme il était dans Gaston de Latour. On y trouve aussi l'art de créer des milieux factices avec des fragments de civilisations disparues. *Marius l'Épicurien* est un *Fabiola*, un *Quo Vadis* philosophique.

Il est bien anglais, ce Marius qui professe dans la religion de Numa un naturalisme calqué sur celui de Wordsworth : adorant dans les éléments la présence des puissances divines. Nous reconnaissons Florian, l'enfant splénétique, dans le jeune Romain qui joint « à un sentiment très vif du home » « une vague crainte du mal », dont la jeunesse adonnée aux observances rituelles « se passe toute plutôt dans la contemplation que dans l'action ». Est-ce Pater ou Marius à qui l'oracle d'Esculape recommande de « développer ses facultés visuelles, étant de ceux qui doivent atteindre à la perfection par l'amour de la beauté sensible? L'originalité du livre est dans la reconstruction idéale et toute personnelle de la Rome stoïcienne qui devient un vaste symbole des tendances religieuses de Pater, tableau d'histoire trop mêlé des préférences secrètes de notre esthète pour être objectif. C'est Rome vue par un disciple des métaphysiciens allemands.

« Marius, nous dit Pater, à la suite des philosophes

illusionnistes, remplaçait le monde extérieur par son monde intérieur à lui tel qu'il lui plaisait de l'aimer ». Marius se meut dans l'univers des formes sensibles en lui faisant l'honneur de le croire vrai, pour le plaisir qu'il y trouve. La vie s'écoule, l'instant nous échappe suivant le vieil Héraclite. L'épicurien est d'accord avec l'Ecclésiaste pour dire la vanité du temps, l'inanité de la vie. Mais l'esthète tire de l'illusionnisme des conclusions différentes, les conclusions d'Horace: qu'il faut se hâter de jouir aujourd'hui puisque demain n'est pas sûr. Faisons donc de la vie sa fin à elle-même. A force d'intuition exprimons de l'instant fugitif tout ce qu'il peut donner. Épuisons les phénomènes, grâce à une culture intense de nos facultés esthétiques. Au lieu d'un système Marius se fait ainsi un art de vivre. De l'esthétisme personnel il va par le même principe s'élever à l'esthétisme transcendant et rejoindre l'idée de l'Église. Marius s'aperçoit en effet que sa passion pour le beau n'est qu'une forme du désir chrétien pour la perfection. Le même désir qui tourmente le saint travaille l'esthète : le désir de faire de la vie réelle le gage d'une vie plus haute, la croyance à la valeur de la vie prise dans un sens idéal, l'exaltation des puissances supérieures. Esthétique et sainteté ne sont qu'un. Marius cherche dans l'union de ces deux éléments la marque de la véritable Église. Il la trouve dans les Catacombes où il accompagne son ami le chrétien Cornelius. La liturgie des Catacombes émeut le ritualiste Marius, déjà chrétien de désir. Il reste cependant bien du scepticisme dans son adhésion à l'Église. C'est par hasard, et comme inconsciemment, pour sauver son ami Cornélius, que Marius l'Épicurien se laisse arrêter par les soldats qui ont envahi l'hypogée. C'est malgré lui qu'il meurt de fatigue, prisonnier parmi les chrétiens. L'un d'eux? Qui le dira? Marius ne fut-il point jusque dans la mort un disciple des philosophes de Cyrène renseigné sur le peu de valeur absolu de la vie et s'acquittant de ses devoirs en la donnant toute dans un beau geste? On l'enterra parmi les martyrs. On pouvait graver sur le loculus qui contient ses restes une inscription de ce genre: « Ci-gît Marius l'Épicurien, le plus chrétien des sceptiques, le plus païen des martyrs ». Marius ressemblait comme un frère à Walter Pater, le païen mystique d'Oxford.

*
* *

Il y avait du nihilisme dans ce Cyrénéen, un fond d'ennui s'écoutant et de rêverie romantique. Le spleen tenait au cœur ce disciple de Platon, hyperboréen comme son Apollon en Picardie dans ses pages les plus hélléniques, un mal du pays indéfinissable, qui n'était peut-être chez Pater qu'une conséquence de sa théorie de la réminiscence et de la préexistence des âmes; il y avait du Pétrone également dans ce fervent ritualiste, un fond de narcissisme, l'adoration du moi, l'art des déguisements raffinés, le goût de se regarder vivre et mourir dans les autres, d'assister à sa propre vie artistement parée. Ce romantisme s'est interposé souvent entre Pater et la réalité. Dans ses plus belles impressions d'art nous retrouvons sa *morbidezza*. Elle inspire les fameuses « variations » sur la Joconde, que Pater enlève au Vinci pour la charger de son état d'âme et de sa culture d'esthète un peu décadent du XIXe siècle, « de tous les désirs des hommes depuis des millénaires ». Sphinge « en qui l'âme avec toutes ses maladies a passé », dans « la figure qui se dresse au bord des eaux « Pater » retrouvait « la luxure de Rome, le mysticisme du moyen âge, les péchés des Borgia... Comme Léda elle a été la mère d'Hellène de Troie, comme sainte Anne la mère de Marie... Pareille au vampire elle a connu plusieurs morts; elle sait les secrets de la tombe. »

Par sa tendance surtout à chercher dans les musées d'Europe un reflet embelli de son moi, à les fréquenter comme des stations de « psychothérapie », Pater est un type fort ressemblant d'esthète moderne. Il existe peu d'exemples d'une confusion aussi radicale et, pour le commun des hommes aussi dangereuse, de l'art et de la vie. Tandis que pour nos esthètes, Flaubert par exemple dont Pater se proclamait le disciple, l'art pour l'art n'est qu'un motif d'action, de création artistique incessante — et cela encore est une morale — c'était pour Pater le moyen de caresser en rêve de belles formes, de beaux sentiments, de belles idées. La vie « objet d'art » n'avait pas d'adorateur plus convaincu. Il y avait, dans l'auteur de Marius l'Epicurien, un des Esseintes de l'idéal.

Pater reste dans la littérature anglaise un admirable artiste. Il est né, peut-on dire, avec Shelley et Keats au pays du Songe d'une Nuit d'été, en compagnie de Titania et de Puck. C'est dans cette contrée de songe que doit se manufacturer la prose poétique si aérienne et si fluide dont Pater nous a donné l'exemple dans son mythe de Psyché (1). Il y a dans Walter Pater, comme dans les plus purs des poètes anglais, des moments uniques où les mots frôlent de si haut et de si près l'idéal qu'ils s'évaporent, se diluent, nous laissant en quelque sorte le style à l'état de rosée, un style tout irisé de rayons chatoyants et d'une diaphanéité parfaite. Nous retrouvons en Pater le ritualisme de Huysmans, la mélancolie de Loti, l'égotisme artistique de Barrès (le culte du moi sans le culte de l'éner-

(1) *Marius the Epicurean*, I.

gie), le mystère et l'intimisme de Maeterlink. Comme Anatole France, Walter Pater transporte en art le problème de l'âme païenne », problème qui hante l'art moderne depuis la Divine Comédie et le Décaméron de Boccace, qui rend si mystérieuses certaines toiles de Botticelli et de Mantegna, que l'on retrouve en plein Rabelais, et qui semble hanter le maître de *Thaïs*, de *l'Etui de Nacre* et du *Puits de Sainte Claire*.

Pater, très anglican par son médiévalisme, reste un véritable esthète anglais par sa façon de ne point séparer l'art de la rêverie et du mysticisme, par son parti pris de n'habiter en réalité ou en rêve que « les endroits exquis du monde ».

Walter Pater a sa stèle funéraire dans la chapelle de Brasenose à Oxford. On y voit le médaillon de l'auteur de Marius l'Epicurien entouré de celui de Michel-Ange, de Dante, de Léonard de Vinci et du divin Platon, apothéose bien faite pour réjouir son « double » (1).

RÉGIS MICHAUD.

CHRONIQUE DES LIVRES

J. CHURTON COLLINS. **Voltaire. Montesquieu et Rousseau en Angleterre.** Traduit de l'anglais par PHILAE DESEILLE. (Hachette et Cie, Paris.)

« Je pense qu'un Anglais qui connaît bien la France, et un Français qui connaît bien l'Angleterre, n'en valent que mieux tous les deux. » M. J. Churton Collins paraît partager cette opinion de Voltaire. Il croit, lui aussi, que l'humeur et le caractère essentiellement originaux du peuple français et du peuple anglais sont faits pour se corriger mutuellement, et il a raison de penser que c'est surtout l'étude des relations anciennes et étroites, entre la culture de ces deux nations, qui est appelée à encourager ces sentiments dont l'*entente cordiale* est aujourd'hui l'expression ; mais s'il connaît l'attrait de pareilles études, il en sait en même temps le danger. Aussi, pour son compte, évitant des généralisations abstraites, s'en tient-il à la recherche minutieuse des faits, ce qui n'empêche pas que la manière dont il choisit et éclaire ces faits donne à son livre, complément heureux à la biographie de nos trois philosophes, une portée plus générale. Dans le contact de ces trois intelligences françaises avec le milieu anglais, la différence des races et des civilisations apparaît éloquemment et la méthode rigoureuse de l'auteur ne donne que plus de vie au tableau qu'en mosaïste prudent, il trace des rapports littéraires franco-anglais au XVIIIe siècle.

Des trois grands remueurs d'idées que le hasard, au courant de ce siècle, força de traverser la Manche et de demander, pour quelque temps, l'hospitalité au sol britannique, c'est Voltaire qui sans aucun doute connut le mieux le pays et ses habitants. Il a sur Montesquieu et Rousseau la supériorité incontestable de bien connaître la langue anglaise. Il est fier, et à juste titre, assure M. Collins, de la façon dont il écrit en anglais, en vers et en prose. Son ardeur à apprendre systématiquement cette langue, aussi bien qu'à étudier la vie anglaise, les mœurs, le gouvernement, la science, l'histoire et la littérature, est vraiment admirable ! Il est trop volage et mobile, trop décevant et trop sans gêne à la fois, trop... Voltaire en un mot, pour que maintes de ses amitiés anglaises ne tournent pas à l'aigre ; mais en ce qui concerne le pays, ce pays où « la raison est libre et suit son propre chemin », ses sentiments ne varieront jamais. Rarement peut-être l'auteur de *Zaïre* est aussi sincère que lorsqu'il écrit :

> « Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,
> C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
> Celui de la patrie et de la liberté ».

A quatre-vingt-treize ans, à Ferney, où son jardin, comme celui de Montesquieu à la Brède, est ordonné à l'anglaise, il est entouré de classiques anglais, et encore plein de souvenirs de son séjour en Angleterre.

Sur ce séjour qui, du propre aveu de Voltaire, décida de l'orientation de sa carrière, et qui jusqu'à présent était un chapitre presque encore inédit de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle — il dure depuis le 17 juin 1726 jusqu'aux environs du 20 mars 1729 — le livre de M. Collins apporte de nombreux renseignements ; ces faits sont d'autant plus précieux qu'ils échappèrent même au plus consciencieux des biographes de Voltaire, à Desnoireterres dont le chapitre sur « Voltaire et la société anglaise » ne fut complété, par Parton dans sa *Life of Voltaire*, parue en 1881, que par des documents de peu d'importance. Il faut lire ces pages pour comprendre tous les éléments qui achevèrent de mûrir l'esprit d'un des précurseurs intellectuels de la Révolution et lui firent sentir définitivement qu'il était « appelé à détruire les préjugés de toute espèce dont son pays était esclave. (Condorcet) » N'oublions pas qu'en Angleterre Voltaire a non seulement publié la *Henriade*, mais qu'il y a aussi terminé le travail de documentation de ses *Lettres philosophiques* et réuni les matériaux du *Siècle de Louis* XIV et de l'*Histoire de Charles* XII. « On peut dire sans exagération, conclut M. Collins, que la visite de Voltaire en Angleterre eut la même influence sur la Révolution française que les guerres d'Italie sur la Renaissance en Europe. C'est alors que furent abattues les cloisons qui séparaient jusque-là la culture anglaise de la culture française, et que pénétrèrent en France les idées qui allaient bientôt faire de la France de l'ancien régime la France du XIXe siècle ».

Après Voltaire, Montesquieu (du 23 octobre 1729 au printemps ou à l'été 1731). On connaît l'aphorisme qui lui fut attribué : « On voyage en Allemagne, on séjourne en Italie, et on *pense* en Angleterre. » Et de fait, si le

1 La librairie Macmillan (Londres New York) vient de rééditer Walter Pater dans les douze volumes d'une « Library Edition » qui atteste le persistant succès de l'œuvre du parfait esthète parmi l'élite d'outre-Manche et d'outre-mer.

contact avec la vie anglaise ne fut pas pour lui aussi intime que pour Voltaire, si ses études eurent pour but surtout la politique, la vie sociale et la science, si ses relations de société se limitèrent presque exclusivement à l'aristocratique cercle de Chesterfield et à la Royal Society, les paroles que d'Alembert prononça dans son *Eloge de Montesquieu* n'en sont pas moins vraies : « Il se lia (en Angleterre) d'intime amitié avec des hommes accoutumés à penser et à se préparer à de grandes actions par des études approfondies ; ce furent eux qui lui enseignèrent la nature du gouvernement, et lui permirent de la comprendre parfaitement ». C'est aussi sur ces relations qu'insiste, en dernier lieu, M. Collins, et quoique, en général, il n'ait pu recueillir sur le séjour de Montesquieu en Angleterre d'aussi nombreux documents que sur celui de Voltaire, son étude confirme une fois de plus l'opinion de Villemain : « Après deux ans de séjour à Londres, Montesquieu revint enrichi, comme Voltaire, de tout un ordre d'idées nouvelles pour procéder immédiatement à la composition de la *Grandeur et decadence des Romains* et ensuite de l'*Esprit des lois*. » Si l'Angleterre n'inspira peut-être pas toutes les idées qu'il a développées dans ses deux chefs-d'œuvre, c'est en Angleterre du moins qu'ils ont pris leur forme définitive.

Combien différente de celle de Voltaire et de Montesquieu, l'attitude de Jean-Jacques! Il y a sûrement une grande différence entre des hommes de vingt-cinq à trente ans et un homme de cinquante à soixante ans ; l'apathie et l'indifférence de Rousseau à l'égard du pays de son exil sont néanmoins inconcevables ! Il essaie d'abord d'apprendre l'anglais en comparant une traduction anglaise avec le texte français d'*Emile*, mais il s'en lasse aussitôt ; les quelques mots qu'il apprend, il les oublie à Wooton — « tant leur terrible baragouin est indéchiffrable à mon oreille » ; dans ses lettres de l'époque une seule remarque sur la littérature anglaise, mais pas un mot sur les hommes rencontrés, les événements publics, le pays... C'est qu'à cette époque, comme dit M. Collins, « Rousseau ne tenait plus ensemble. » Décidément l'Angleterre n'a jamais eu un hôte plus difficile à satisfaire, et elle est vraiment navrante l'histoire, de son séjour en ce pays (13 janvier 1766 au 21 mai 1767), depuis son arrivée à Londres avec Hume (le même Hume dont bientôt il devait si mal récompenser la protection et le dévouement) jusqu'à sa fuite de Wooton. Combien il fait comprendre, ce récit de M. Collins, le portrait que Wright a peint de Rousseau en 1766, au printemps, « ce portrait presque aussi effrayant dans son réalisme que les sombres abîmes qui s'ouvrent sous les yeux du lecteur des *Confessions* » (Morley). Par un hasard étrange tout ce que Rousseau devait à l'Angleterre, il l'avait acquis longtemps avant de mettre le pied sur le sol anglais, et, par contre, c'est pendant sa visite dans ce pays que « le généreux enthousiaste d'*Emile* et du *Contrat Social*, le vigoureux polémiste de la *Lettre à Christophe de Beaumont* et des *Lettres de la Montagne* fit place à un être égoïste, morbide, hystérique et sentimental » et qui devint même pis que cela, « l'image la plus lamentable de l'*Acolaste* d'Aristote. »

•

Comte D'ANTIOCHE. **Chateaubriand ambassadeur à Londres.** (Perrin et Cie, Paris.)

Est-il nécessaire d'insister sur l'intérêt de ce livre ? Cinquante-huit dépêches diplomatiques adressées au vicomte de Montmorency, ministre des Affaires Etrangères de Louis XVIII, et dont quelques-unes à peine sont contenues en fragments dans les *Mémoires d'outre-tombe*, voilà un complément à l'œuvre de Chateaubriand que lettrés et historiens sauront apprécier. Chateaubriand ambassadeur, voilà un aspect sous lequel le grand vicomte a été peu étudié, ou plutôt sous lequel il n'a pas encore été étudié directement ; grâce au travail de M. d'Antioche, ses faits et gestes comme ambassadeur de S. M. très Chrétienne à Londres (du 5 avril au 8 septembre 1822) nous sont désormais connus dans tous les détails.

« La première partie de ma vie est à la poésie, la seconde à l'histoire », ainsi, d'après Sainte-Beuve, aurait pensé Chateaubriand aux environs de 1813. Dans l'introduction de son livre, M. d'Antioche explique par quelles voies s'est opérée cette évolution et comment, avec le temps, le poète était devenu, avait été forcé de devenir historien, puis homme politique, et enfin comment, malgré « les habitudes contradictoires de son cœur », il est toujours resté fidèle à lui-même et a pu dire à bon droit : « Les grandes lignes de mon existence n'ont point fléchi ». De fait la façon dont Chateaubriand comprit et joua son rôle d'ambassadeur le confirme, comme d'autre part, et plus encore, elle confirme la fidélité du portrait que le poète a tracé de lui-même : « ... aventureux et ordonné, passionné et méthodique, il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi, de plus ardent et de plus glacé ». « Les dépêches de Chateaubriand — il les rédige toutes en personne, et possède à un haut degré ce que l'auteur appelle « l'amour de la dépêche », ses rapports qui, si on les compare à ceux de ses prédécesseurs, accusent une supériorité très marquée, nous le montrent « les rênes dans les mains, accélérant volontiers la marche, tenant toujours étroitement le contact avec les hommes et les questions ; son attitude exprime la ténacité persistante à ne pas céder et à dominer. Quand il quitte un entretien, il ne doute pas non pas qu'il annonce qu'il a ville prise, mais il mène persévéramment le siège, sans assaut ; avec une certaine flexibilité dans son attaque, il enveloppe la place, il compte pour la réduire autant sur la force de son droit et de son argumentation que sur l'enchantement de sa voix. Il vise à convaincre et à éblouir à la fois par une action hors de la portée de la diplomatie habituelle. Il veut imprimer à la fonction un caractère qui ne saurait pas retrouver d'imitation. » — « J'ai conçu la diplomatie sur un nouveau plan, je parle tout haut » disait-il plus tard.

Chateaubriand fut-il bon diplomate ? L'auteur nous l'affirme, malgré que le vicomte de Montmorency ne paraisse pas toujours partager cet avis ; moins encore

le prince de Metternich. Un jour qu'il venait de faire un éloge très vif du prince de Talleyrand, rapporte la duchesse du Dino : « M. de Metternich s'est tout autrement exprimé sur M. de Chateaubriand dont il a fait un portrait affreux, et qui m'a paru parfaitement ressemblant ». Ce qui est certain, c'est que malgré toutes les qualités brillantes que Chateaubriand a pu avoir comme diplomate, c'est toute autre chose qui surtout nous intéresse en lui, même en ce livre, et c'est l'un des attraits de ces pages que de nous permettre de goûter, à travers les froideurs du style officiel de l'ambassadeur, la sensibilité, les envolées, jusqu'aux caprices et coquetteries du poète. « Voyageur ou ambassadeur, écrit Sainte-Beuve, il s'ennuie... il arrive, il repart, il harasse ses gens. » Au fond, dans la vie de Chateaubriand, son second séjour à Londres n'a été qu'un de ces voyages.

Pour ne rien ajouter d'essentiel à la physionomie du penseur et de l'écrivain, le beau livre de M. le comte d'Antioche précise néanmoins quelques traits saillants de la physionomie de l'homme. Comme l'auteur a fait précéder son récit d'un exposé historique des relations de la France et de l'Angleterre depuis le début de la Restauration, son étude, en même temps qu'elle complète la biographie du grand romantique, est aussi une histoire détaillée des rapports diplomatiques franco-anglais de 1814 à 1822. Le développement de la politique anglaise y apparaît à une époque fort difficile, forçant l'admiration par la continuité des vues et de la méthode.

Ernest Lebon. **Savants du jour : Henri Poincaré.** *Biographie, biobliographie analytique des écrits.* (Gauthier-Villars, Paris.)

Cet opuscule est la seconde édition, entièrement refondue, du premier volume d'une série qui sera de la plus grande utilité pour les chercheurs et pour les historiens de la science. Il contient la liste des ouvrages et mémoires du maître répartis en six sections : analyse mathématique, mécanique analytique et mécanique céleste, physique mathématique, philosophie scientifique, histoire des sciences, publications diverses. La valeur de cette bibliographie, qui par elle-même constitue déjà un document précieux, est considérablement rehaussée par un court résumé joint aux titres de la plupart des travaux mentionnés, et par l'indication des analyses dont ils ont fait l'objet. Le tout est précédé du discours prononcé par M. Frédéric Masson, le 28 janvier 1909 lors de la réception de Henri Poincaré à l'Académie française, et d'une liste des grades, fonctions, titres honorifiques, prix et décorations du grand savant, ainsi que des principaux écrits publiés sur lui. Parmi les textes précédant chacune des « sections » on trouve, entre autres, une analyse de *Science et Méthode* par Emile Faguet. Dans sa simplicité et sa sécheresse inévitable, le livre de M. Lebon, est un monument éloquent élevé à la mémoire d'une des plus glorieuses intelligences françaises de notre époque. A parcourir ces 488 titres on est pris de vertige devant l'immensité et la diversité de cette œuvre, devant laquelle, comme dit M. Masson « les plus précieuses idoles de la religion primaire s'en vont, dans des cieux dépeuplés, rejoindre les astres éteints. »

Paul Lacombe. **L'appropriation du sol.** *Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée.* (Librairie Armand Colin.)

Quelle a été la forme primitive de la propriété du sol? Les sociologues affirment que tous les peuples connurent au début la propriété collective. Les érudits qui étudient les peuples classiques le nient, et parmi eux des esprits comme Fustel de Coulanges.

M. Lacombe expose les arguments des deux partis adverses et conclut en faveur de la communauté agraire; il nous montre la formation du village-type primitif dont les habitants vivent d'abord de la chasse et de la pêche, puis commencent timidement à cultiver une partie du territoire commun. Le chef de village ne travaille pas lui-même car l'oisiveté parut noble dès qu'il exista des travailleurs et on lui réserve la plus grande part du butin; c'est là qu'il faut voir le germe de la fortune seigneuriale avec la corvée, puis l'impôt; c'est au chef qu'est réservée la première propriété privée. Comment l'appropriation du sol devint peu à peu une nécessité dans l'antiquité, quel en fut le régime dans la société grecque, dans la société romaine, puis sous la féodalité, tels sont les problèmes que M. Paul Lacombe aborde avec une compétence que nul ne saurait lui contester.

Frédéric Loliée. **Le roman d'une Favorite : La comtesse de Castiglione.** (Emile Paul, éditeur).

On n'avait pas encore écrit l'histoire de « la plus belle femme du siècle », de « la Divine ». Il eût été dommage qu'elle ne le fût point. Trop de légendes s'étaient formées sur le compte de la belle favorite, qui seront dissipées par l'étude de M. Frédéric Loliée.

Le public, qui aime l'histoire, quand elle ressemble à un roman, fera bon accueil à cet ouvrage, écrit avec avec goût par l'évocateur des femmes et des fêtes du second Empire. Il se plaira au récit des sensationnelles apparitions de la comtesse de Castiglione à la cour des Tuileries, lors des plus beaux jours de l'Empire. Aux fêtes se mêlent les intrigues; ambassadrice secrète de Cavour, la belle Italienne plaide auprès de Napoléon la cause de son pays.

Et quand l'Empire a disparu, elle ne renonce pas à jouer son rôle; au contraire elle redouble d'activité, et de 1871 à 1877, apparaît comme l'Egérie, assez mal écoutée d'ailleurs, des princes de la Maison d'Orléans.

Enfin, les dernières années, dans son salon poussiéreux de la place Vendôme ou son appartement de la rue Cambon, seront tristes, d'une double tristesse : la solitude et le déclin de sa merveilleuse beauté.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 11. — 2e SEM. 50e ANNÉE 14 SEPTEMBRE 1912

AMÉDÉE DE PASTORET [1]

SOUVENIRS INÉDITS DE LA CAMPAGNE DE 1812

Maintenant c'est la débacle, le désastre le plus épouvantable qui peut-être fut jamais. Pastoret va le retracer avec cette netteté de détail qui le caractérise. Il était à la Bérésina, dont il dit peu de chose. Il n'était pas à Moscou, dont il parle abondamment. Mais, quand il eut pris sa place dans la débandade de l'armée, il redevient le témoin averti des événements comme il l'a toujours été. Sous sa plume ce lamentable exode retrouve toute son horreur, et le tableau qu'il en donne mérite pour sa précision et pour sa vigueur de figurer à côté de ceux qui en parlèrent avec le plus d'éloquence et de vérité.

Nous étions allés le 30 à Plescztjezenizy. En le quittant, nous abandonnâmes cette route, et nous nous dirigeâmes par des chemins de traverse au milieu de ces plaines inconnues. Pendant ce temps, M. de Wittgeinstein, instruit de notre marche, se hâtait de nous suivre, et cherchait encore à nous couper. Un parti de son avant-garde se jeta dans un village où le duc de Reggio, blessé, venait d'arriver avec ses aides de camp, ses gens et quelques soldats qui précédaient l'armée. Ils voulurent l'enlever et trouvèrent de la résistance.

Le combat s'engagea : ils avaient deux pièces de canon qui ne firent point d'effet. Le maréchal soutint le siège dans la maison qu'il occupait, et se défendit courageusement jusqu'au moment où l'arrivée de nos soldats contraignit les Russes à se retirer. Cette fois encore il fut blessé d'un éclat de poutre; mais cette fois encore il vint à bout de ce qu'il voulait faire et repoussa l'ennemi. Cette escarmouche fut à peu près la seule, et nous entrâmes assez tranquillement le 3 décembre à Molodetchno, après une marche de quatorze lieues, et une journée de seize heures pour lesquelles l'espoir d'arriver nous avait donné des forces.

Le vice-roi y était encore et on attendait l'Empereur. Nous nous y logeâmes, et le lendemain matin, sur l'assurance du général qui y commandait, nous nous mîmes en route pleins de confiance et de sécurité. Le convoi des équipages était parti une demi-heure environ avant nous. Nous hâtions le pas pour le rejoindre, et déjà, réunis à environ cinquante dragons de la garde qui allaient à pied sur la chaussée, nous approchions des voitures, lorsqu'à un cri soudain la petite colline au pied de laquelle nous allions passer se couvre de cosaques.

Ils descendent en foule. Une partie se jette entre le convoi et nous et nous coupe le chemin. Une autre court au galop sur les voitures, disperse l'escorte, perce quelques soldats, met en fuite tout le reste et emmène quelques voitures de M. Daru et du prince de Neufchatel et un des fourgons de l'Empereur. Le général Dumas, malade et couché dans sa berline, n'a que le temps de monter à cheval.

Un de ses aides de camp est blessé à pied, à côté de lui, et nous voyons aussitôt partir au galop sa berline et celle dans laquelle étaient le reste des papiers du ministère, les couvertures des traités et les sceaux dans leurs boîtes de vermeil, tout préparés pour la paix. Combien il fallut m'applaudir en ce

1 V. la *Revue bleue* des 27 juillet, 3 et 10 août 1912

moment de la sage précaution de M. Daru, qui, le lendemain du combat de Krasnoé, me fit brûler les livres et les papiers qui pouvaient donner à l'ennemi quelques notions précises sur l'état véritable du trésor, de l'empire ou de l'armée.

Cette opération avait duré trois heures, et pendant ce temps, lisant et brûlant alternativement, j'ai pris connaissance de choses que personne ne saura probablement jamais, et que je ne veux pas même écrire. Dans le nombre de ces documents étaient : le livre secret des finances, qui contenait depuis plusieurs années la situation réelle des ressources et des besoins, des recettes et des dépenses ; le rôle des troupes où était expliquée et résumée notre force effective; le registre d'ordre destiné à renfermer une multitude de dispositions qui ne sont ni décrets ni lois, etc.

Cependant qu'un parti de cosaques dispersait et enlevait ce convoi, les autres s'étaient portés devant nous et s'apprêtaient à nous envelopper. Nous nous serrâmes en colonne. Un capitaine de cuirassiers qui était là en prit le commandement. Nous descendîmes dans un ravin, nous nous appuyâmes à un petit bouquet de bois, en un mot, nous fîmes si bonne contenance que l'ennemi se consulta, et qu'il laissa à un détachement envoyé par le vice-roi le temps d'arriver et de nous délivrer.

Le reste de la journée fut assez heureux. Nous arrivâmes le soir à Soczkewitszy, et par la plus grande fortune du monde, un de mes camarades et moi, en arrivant à la poste, nous y retrouvâmes encore deux chevaux (1). A Smorgony, nous obtînmes non sans peine un traineau, et nous continuâmes notre route serrés l'un contre l'autre, parce que le traineau était trop petit, partageant une seule pelisse que nous avions pour nous garantir d'un froid de 27 degrés, tantôt courant rapidement lorsque les chevaux étaient bons, tantôt prêts à nous engloutir dans une rivière, lorsque, à défaut de postillon, nous étions obligés de conduire nous-mêmes au milieu de la nuit, disputant à chaque poste pour avoir des chevaux, prenant tout ce qui se présentait lorsqu'on nous faisait attendre; mais étonnés, heureux, transportés de joie de faire en trois heures ces six ou huit lieues qui occupaient d'ordinaire une journée, de n'avoir à craindre que des cosaques dont nous bravions l'approche, et de trouver enfin dans la ville où nous allions arriver, l'occasion de nous reposer, le moyen de nous garantir du froid et l'assurance de ne pas mourir de faim.

Anatole Montesquiou, Emmanuel Le Coulteux et Talhouet faisaient la même route en même temps que nous. Les deux derniers étaient blessés. Le premier, chargé depuis Smolensk de porter en France des dépêches, avait saisi le premier instant favorable pour passer, et partait avec de nouvelles instructions et l'ordre d'annoncer l'arrivée de l'Empereur.

Dans les deux postes qui précèdent Wilna, nous rencontrâmes sur la route les plus belles troupes du monde : c'était une division de 12.000 hommes toute fraiche qui arrivait d'Italie. Dès qu'elle eut joint l'armée, on la mit d'arrière-garde; mais le mauvais exemple et la crainte eurent un tel effet qu'au bout de cinq jours il ne restait pas trois cents hommes sous les drapaux : tout le reste, pour me servir de l'expression du temps, était entièrement démoralisé, et s'était abandonné soi-même.

Nous arrivâmes tous ensemble à Wilna. Nicolaï, qui en était intendant, nous reçut avec une bonté tout aimable.

Je pensais comme toute l'armée que nous y prendrions quelque repos; mais l'Empereur venait de déclarer à Molodetchno qu'il laissait le commandement au roi de Naples. Il partit, traversa à une heure du matin Oszmjana, où les cosaques, avertis par leurs espions, firent deux hourahs à minuit trois quarts, et à une heure un quart arriva à Wilna dans le plus strict incognito le 6 décembre, en repartit sous l'escorte des chevau-légers de la garde napolitaine, qui, répartis par l'ordre du duc de Bassano sur la route de Kowno, croyaient conduire un courrier de cabinet, et revint à Paris par Varsovie et Leipsig.

Le roi de Naples, déjà démoralisé lui-même, arriva sans ordre à Wilna (1), y resta trois jours inutiles, fit consommer toutes les provisions des habitants sans toucher aux magasins, refusa, l'on ne sait pourquoi, d'autoriser la distribution de 140.000 habits et des riches approvisionnements qui étaient conservés en dépôt, et fit enfin donner l'ordre d'abandonner la ville, sans qu'il y eût de motif puissant ou même de raison apparente qui pût justifier une telle démarche.

Le 10 décembre même, j'étais allé demander à M. Daru s'il savait quelles seraient les dispositions

(1) *Note de l'auteur.* — Et une charrette que nous fit donner le capitaine qui y commandait. Nous partîmes aussitôt, laissant même nos autres vêtements derrière nous, brisés par les cahots de la route, à demi étouffés par un pain de trois livres, un pot de beurre et une demi-bouteille d'eau-de-vie que nous avions dévorés chez ce capitaine, et dont le froid et le mouvement empêchaient la digestion; mais plus joyeux que je ne puis dire.

(1) *Note de l'auteur.* — Je puis citer ici un seul fait qui donnera l'idée de la rigueur du froid. Le jour où le roi de Naples dut arriver, on mit, à huit heures du matin, deux cents soldats des chevau-légers de sa garde en bataille sur la place. Il n'arriva qu'à cinq heures du soir. Près de trente hommes étaient morts avec leurs chevaux et le lendemain il n'en restait pas soixante vivants de cet escadron. Je crois me rappeler que le froid était ce jour-là de 28°1/2.

du lendemain et s'il y avait quelque fondement aux bruits que l'on répandait. Il m'assura que non, et déjà j'étais tranquillement rentré chez Nicolaï, lorsque tout à coup le tambour se fait entendre, la générale bat dans toutes les rues, le tumulte augmente de tous côtés. Nous courons. M. Daru partait.

« — Eh! monseigneur, lui dis-je, qu'est ceci?

— On part, me répondit-il; les cosaques sont entrés déjà dans la ville. On ne peut se défendre ici. Le roi est allé se loger à l'extrémité du faubourg, pendant que l'armée défile, et nous allons le rejoindre ».

Nous nous rendîmes près du roi.

La maison qu'il occupait n'était composée que de deux chambres. Il était seul dans l'une avec le prince de Neufchatel et M. Daru; nous étions tous dans l'autre, couchés par terre sur le côté, autour d'une seule chaise sur laquelle on avait assis le duc de Dantzig. Au bout d'une heure nous partîmes. Nous passâmes avec quelque peine cette terrible montagne où furent perdus les restes de nos équipages et où déjà tous les convois, arrêtés par l'embarras des routes et la difficulté du chemin, offraient un assez triste spectacle. Et nous continuâmes à une heure du matin notre route incertaine et mal assurée, au milieu de la neige qui ne laisse guère de traces certaines, et par une nuit si noire que nous ne pouvions distinguer devant nous.

A trois ou quatre heures, nous entrâmes, M. de M... et moi, dans une cabane misérable, ouverte déjà de deux côtés, mais où la lueur de la flamme nous attirait. Pour y pénétrer, il fallut franchir les corps glacés de cinq à six soldats morts en dedans près de la porte. Le feu qu'ils avaient allumé s'était éteint; avec lui avait disparu le reste de chaleur et de vie qui les soutenait encore; ils avaient expiré et leurs cadavres inanimés conservaient encore l'attitude du besoin auprès du brasier, dernier aliment de leur vie.

Plus loin étaient rangés quelques hommes assis sur une poutre autour d'un feu dont la chaleur était presque consommée dans un air rare et dense avant d'arriver à nous. Je m'assis au dernier rang à côté de deux soldats, dont l'un attisait la flamme et dont l'autre semblait céder à une espèce de sommeil. J'allais m'assoupir lorsqu'un bruit léger rappelle mon attention. Je me tourne. Je vois ce même homme étendu par terre.

« — Bon Dieu! m'écriai-je, qu'est-ce donc?

— Rien, rien, reprend tranquillement mon voisin; c'est celui-là qui a eu trop froid ».

Et en disant ces mots, il soulève le cadavre, le rejette par derrière et s'asseoit à sa place. Il faut le dire : nous étions arrivés à un tel degré d'abrutissement que cet horrible spectacle me fit peu d'impression. J'essayai de me rendormir et j'oubliai ce malheureux pour penser à moi.

Le jour vint. Nous étions entrés environ trente dans cette cabane, nous en sortîmes vingt-quatre, et ce qui est affreux à dire, c'est que ce fut à peu près là la proportion commune des pertes de nuit pendant la retraite, Chaque soir voyait réunies autour du même feu, ou sous le même arbre, cinq personnes dont une avait, le lendemain matin, été victime du besoin, du froid et de la souffrance, et ceux qui restaient pouvaient calculer comme nous l'avons fait jusques à quel jour environ leurs forces pouvaient les conduire, quel jour ils auraient moins de forces que de courage et quel jour ils abandonneraient la vie.

Oh! qu'il était triste, ce sentiment secret et profond qui nous avertissait du terme, qui nous le montrait plus rapproché par chaque peine ou par chaque privation, et combien de fois nous avons porté de tristes regards sur cette terre étrangère en pensant que nos derniers adieux ne seraient pas entendus, que notre mort serait isolée, et que nous n'aurions pas même ce dernier regard, ce dernier signe de la main qui console encore le cœur lorsque la bouche ne peut plus rien exprimer.

Le jour vint. Nous reprimes notre route; et dans l'espoir de devancer à Kowno le corps d'armée, je doublai l'étape. Je passai le village où l'on s'arrêtait et j'essayai de gagner Soboliczki. Le crépuscule du matin m'avait vu partir : le crépuscule du soir arriva que je marchais encore. J'étais excédé de fatigue et de besoin. Un traîneau passe à côté de moi attelé d'un seul cheval. Je crois reconnaître l'uniforme d'un soldat et je demande humblement une place que je promets de bien payer. Ce soldat était un officier de cuirassiers. Il me répondit à demi et m'accorda par pitié la permission de me tenir à peu près debout sur le derrière du traîneau. Le lendemain j'eus un peu plus de place pour recommencer le voyage.

Nous gagnâmes enfin Kowno le 14 décembre au matin. Déjà l'armée y était arrivée, et déjà l'on se préparait à lui faire franchir le Niémen (1).

---

(1) *Note de l'auteur.* — Quelle différence, [illegible] jour au 14 juin précédent! Le 14 juin, l'armée la plus [illegible] la plus forte, la plus redoutable que l'Europe ait [illegible] jamais vue, arrivait brillante d'espérance et déjà riche de succès. Tous ses pas semblaient devoir être des victoires; toutes ses marches des triomphes. Un état-major superbe, une artillerie immense, des convois multipliés dirigeaient, protégeaient, facilitaient sa route. Les soldats du Nord et du Midi, ceux des rives de l'Océan et des îles de la Méditerranée marchaient sous les mêmes étendards. L'[illegible] la cavalerie portugaise, les régiments d'Espagne et d'Illyrie, les compagnies hanséates et les escadrons napolitains, les Suisses et les Corcyréens, les armées de l'Italie, de la Bavière, de l'Autriche, de la Saxe, du Wurtemberg et de la

En sortant de Kowno, l'armée se dirigea sur Tilsitt : ce mouvement était naturel et sagement calculé. Il offrait le double avantage d'éviter le retour par Prenn, où l'ennemi devait être déjà, et de se rapprocher du duc de Tarente, qui, instruit à temps, pouvait, sinon faire l'arrière-garde, au moins se rapprocher et protéger notre retraite. J'étais parti seul de Kowno, et en voyant du pont que l'armée prenait la direction de droite, je me décidai à prendre la direction de gauche. Je courais bien quelques dangers, mais j'évitais l'embarras de ces marches tumultueuses et je croyais trouver plus facilement les moyens de vivre.

La route, d'ailleurs, m'était connue et je la suivis. Au bout d'une heure, un traîneau conduit par des Polonais [passa] près de moi. J'y achetai une place, je montai et je m'endormis avec la joie de continuer doucement mon voyage. Quelques moments se passent, je m'éveille : nous avions quitté le grand chemin, nous courions en nous rapprochant du Niémen au milieu d'une vaste plaine de neige où quelques bouquets d'arbres s'élevaient de distance en distance, et nul indice ne s'offrait plus aux yeux qui pût me ramener vers la route ordinaire. Je veux arrêter, on continuer à marcher. Je parle, on feint de ne pas m'entendre, et bientôt le traîneau arrive vers une cabane assez considérable.

On ouvre, on me fait entrer et je me trouve au milieu d'une douzaine d'hommes vêtus de l'uniforme russe, et causant dans cette langue que je ne comprenais pas. Je demande aussitôt à sortir. Mes Polonais qui, pour cette fois, m'entendent très bien m'engagent à rester. J'insiste, on refuse. Je tire mon épée, seule arme qui me fut restée, et avant qu'ils aient eu le temps de prendre les leurs, je passe au milieu d'eux et je m'élance dans la campagne.

J'étais libre; mais que faire? que devenir? La nuit approchait; j'étais seul au milieu de cette neige éternelle et je ne savais où diriger mes pas. Je marchai d'abord au hasard, et par un bonheur inespéré, j'aperçus enfin quelques hommes qui passaient non loin de moi. Je leur demandai en polonais où était la grande route; ils me l'indiquèrent, et en suivant la direction qu'ils m'avaient donnée, j'arrivai au bout de deux heures non loin de Prenn, dans un village que je suppose devoir être celui de Kozla.

Il était tard. Le village était déjà occupé par quelques hommes de l'armée et par quelques soldats des régiments suisses qui venaient de leurs dépôts. Un de ces derniers, logé dans la même cabane que moi, menait avec lui sa femme, jeune encore, et qui, trois jours avant, était accouchée d'un fils. Elle souffrait beaucoup, et son estomac

---

Westphalie, de la Prusse et de la Pologne étaient réunies sous un seul chef, et ce chef avait depuis dix-huit ans trouvé la victoire fidèle. Ce chef, vainqueur dans quarante-cinq combats, mais ignorant encore des revers, marchait à l'accomplissement du plus gigantesque projet qu'un homme eût conçu peut-être, du plus admiré, s'il pouvait réussir. L'Europe entière obéissante à sa voix avait juré la ruine de l'Angleterre, et la Russie allait expier la liberté de son commerce et l'infidélité de son ministère. Alors le passage du Niémen était le premier coup porté à sa puissance, le premier signal de sa ruine Les ennemis fuyaient en désordre, un commencement de révolte se préparait dans leur propre pays, et la délivrance de la Lithuanie, la résurrection de la Pologne et l'affaiblissement de la Russie allaient mettre le comble à la puissance du chef, à la gloire de l'armée, à la grandeur du peuple français.

Trois mois sont passés, et déjà tout ce que l'imagination la plus tendue avait pu concevoir, tout ce qu'avait pu prétendre la vanité la plus exaltée ne sont plus de faibles chimères. Les batailles d'Ostrowno, de Smolensk, de Mojaïsk ont justifié l'imprudence et font de l'ambition une vertu. Le 14 septembre voit entrer dans Moscou cette armée redoutable et ce chef non moins redoutable peut-être dont la volonté seule a conduit sur les bords de la Moskowa des hommes à qui le nom même de ces contrées était inconnu. Alexandre est retourné à Pétersbourg et va chercher à raffermir sur sa tête une couronne qui paraît chancelante Le Sénat murmure ; les princes même du sang permettent au soupçon d'accuser leur fidélité au prince et à la patrie ; le peuple s'accoutume à de nouveaux maîtres ; les armées chargées de le défendre s'éloignent et semblent se disperser. De Riga à Pinsk, de Byalistock à Moscou, les étendards français se déploient librement. Les regards se tournent vers la Perse et vers le chemin de l'Asie qui nous semble ouvert. Oh ! que de pensées, que de desseins germent en ce moment dans l'esprit du monarque vainqueur: que de gloire à répartir, que de jouissance à exercer, que d'ordres à répandre sur l'Europe soumise! Où sont les bornes d'une espérance que le succès à surpassée ? Où sont les limites d'une volonté devant laquelle tout a disparu?

Le temps marche, et trois mois ont passé. Portez de nouveau vos regards aux plaines de Russie : quel spectacle va s'offrir à vos yeux ? Moscou est un vaste amas de cendres où de malheureux Français condamnés aux plus durs travaux expient le malheur de la captivité et la politique d'un homme. Ghiat et Wiarma ne sont plus; Smolensk n'offre qu'un monceau de ruines, et cette route qui vient y aboutir est couverte de cadavres et de débris. Où sont donc ces armées victorieuses ? Où sont ces peuples réunis qui venaient apporter la terreur et la honte? Voici le 14 décembre. Regardez sur les bords du Niémen. Voyez ces hommes découragés, pâles, abattus par la faim et par le froid. Voyez ces guerriers naguère si braves fuir devant un cosaque de l'Oural ou de l'Ukraine. Voyez ces pièces d'artillerie à demi abandonnées, ces soldats qui les environnent et ces officiers qui disputent avec leurs soldats d'indiscipline et de misère. Ce sont là les vainqueurs de la Russie. Voilà cette élite de toutes les nations, cette armée envoyée par l'Europe aux ordres de la France. Cent cinquante mille de ses guerriers sont tombés dans les mains de l'ennemi, cinquante mille autres ont trouvé la mort au milieu des combats, le reste revient avec peine et pense à son salut au lieu de penser à la victoire Ils ont encore du courage, ils n'ont plus de chef Cet homme à qui depuis dix-huit ans la fortune aurait rougi de manquer un seul jour a connu le malheur et les revers. Il les supporte. Sera-ce pour les venger? Et déjà dans les murs de Dresde il va tenter de nouveaux efforts. Oh ! puisse le ciel ménager la France, et si nos regards effrayés doivent encore, après une année révolue, venir chercher le triste spectacle de la continuation du combat, puissent-ils, lorsque la treizième année de ce siècle aura ramené le 14 décembre, ne pas trouver au sein de notre belle patrie les mêmes malheurs et moins d'espérance !

affaibli ne pouvait digérer le pain d'avoine qui composait la nourriture de ses compatriotes. Il me restait un morceau de pain blanc. C'était ma seule ressource, il est vrai, mais je ne souffrais pas beaucoup et elle souffrait. Je lui donnai mon pain blanc. Les remerciements eurent sans doute de la vertu, car, un moment après, le paysan qui habitait cette cabane m'offrit des pommes de terre. J'en achetai, je les fis cuire et, après souper, je me couchai, joyeux, sur la botte de paille que ces bons Suisses me donnèrent auprès du feu du poêle.

De Kozla, j'allai par Pylwick et Wilkowiczki à Gumbinen et à Kœnigsberg. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'éprouvai dans ces premiers villages lorsque mes oreilles furent frappées du son des mots allemands, lorsque je pus employer cette langue et que je ne fus plus obligé de recourir au polonais, que je savais trop mal pour me faire entendre généralement. Il me semblait que je retrouvais des amis, des alliés, que je renaissais enfin à un avenir et à une espérance; et je croyais voir déjà la terre de France puisque j'avais quitté celle de Russie.

Que les temps sont changés, hélas! et que le sentiment de nos malheureux compagnons envoyés au fond de la Prusse est aujourd'hui différent de celui que nous éprouvions dans les mêmes lieux! Aujourd'hui, nos plus grands ennemis sont ces mêmes Allemands qui nous recevaient alors comme leurs maîtres; ceux que nous avons défendus nous attaquent de toutes parts; nous croyions avoir détruit leurs forces en augmentant les nôtres, et ce sont eux qui inondent de leurs soldats nos frontières presque sans défense.

Tous leurs trésors avaient passé dans nos mains, et c'est avec notre or qu'ils paient maintenant toutes les dépenses de cette guerre fatale, tandis que nous cherchons de toute part des ressources nécessaires. Une année a vu ces changement; un homme les a produits. Ce Dieu qui a créé tant de choses ne posera-t-il donc jamais la limite des droits et des devoirs des souverains, des devoirs et des droits des peuples?

Cependant, l'armée avait continué sa route vers Tilsitt. Attaquée sur quelques points, mais marchant toujours, elle arriva enfin à Kœnigsberg, où elle resta jusqu'aux premiers jours du mois de janvier 1813. Elle avait alors pris position sur trois lignes, du Niémen à la Vistule, et de Lublin à Dantzig, le quartier général à Kœnigsberg, le duc de Tarente à Tilsitt, et la division fraîche qu'avait amené le général Heudelet sur la Pregel depuis Tapiau jusques à Interbourg. Le prince de Swarzenberg à Byalistock et le général Rivière à Brzesc tenaient le Bug et couvraient le duché de Varsovie.

Le Ier corps à Thorn, le IIe à Marienwerder, le IIIe à Elbing et le IVe à Marienbourg occupaient la Prusse orientale en arrière de la Pregel. Le Ve à Varsovie, le VIe à Plock s'étendaient en seconde ligne derrière le VIIe et derrière l'armée autrichienne. Le duc de Castiglione commandait le XIe dans Berlin et le comte Rapp le IXe à Dantzick. Par l'effet de ces mouvements, l'Allemagne était couverte au nord et à l'orient, et l'on devait penser qu'elle serait inattaquable tant qu'elle voudrait contribuer à sa propre défense.

Le roi de Naples se promettait et affirmait à La Moussaye, résident de France à Dantzig, qui s'était rendu auprès de lui, qu'il ne quitterait point sa position sans combattre, et qu'il y attendrait que l'armée se fût reformée en entier, comme elle commençait à le faire. Mais, le 30 décembre, le général Yorck traita avec le comte de Wittgenstein et passa à l'ennemi, suivi de son corps d'armée. Le duc de Tarente, réduit à 6.000 hommes pour tous moyens de défense, revint en toute hâte à Kœnigsberg. Les Russes l'y suivirent. Le quartier général se porta sur Elbing, où on l'attaqua.

Vainqueur dans une affaire sanglante, le roi de Naples se trouva cependant trop faible pour se soutenir sur ce point. Il abandonna la Prusse orientale, descendit à Marienwerder, puis à Bromberg, et vint à Posen. Le duc de Tarente conduisit à Dantzick les restes de son corps, et les y enferma après avoir garni l'île de Nogat. Le général Rapp eut alors 25.000 hommes environ; la place contenait des vivres pour un an et était couverte par des fortifications savantes. Il se prépara au siège.

Le prince d'Eckmuhl prit position à Bromberg, les troupes saxonnes s'avancèrent à Glogau, et la ligne de l'armée s'établit encore une fois au midi. Le général Riquier et le prince de Schwarzemberg se placèrent entre Pultusck et Ostrolonska. La confédération de Varsovie appela tous les citoyens aux armes et l'on put croire que la Pologne était à couvert des invasions de l'ennemi et que les forces rassemblées par l'empereur d'Autriche, du côté de la Galicie, opéreraient à temps les mouvements de jonction.

Dans ces entrefaites, le vice-roi avait pris le commandement de l'armée; mais son habileté ni son courage ne purent suffire à défendre avec des troupes affaiblies et découragées un pays qui ne voulait point se défendre. La défection du général Yorck et la retraite du duc de Tarente qui en avait été la suite avaient permis aux armées russes de Courlande, de la Dwina et de Moscou de se réunir, de pénétrer en Prusse et de porter tous leurs efforts sur le même point, tandis que l'armée de Wolhynie entrait dans le grand-duché.

Le vice-roi renforça la garnison de Thorn et de

Modlieu pour occuper le cours de la Vistule, dont Dantzick nous assurait les embouchures, rappela sa droite en plaçant le prince de Schwarzemberg et le prince Poniatowski sur la Pelica et sous Cracovie et le général Rivière derrière eux, de manière à couvrir Dresde, abandonna la ligne de la Vistule que l'occupation de Varsovie ne lui permettait plus de tenir librement, prit celle de l'Oder, et vint à Posen, à Francfort, et de Francfort à Berlin.

Les Russes profitaient avec ardeur de tous leurs avantages ; ils étaient déjà sûrs des Prussiens, et ils tirèrent parti de cette défection, cachée encore, et plus redoutable mille fois par cela même qu'elle n'était pas connue. Ils passèrent en plusieurs endroits l'Oder sur la glace et attaquèrent nos troupes, à qui le défaut de cavalerie et d'artillerie laissait peu de moyens d'attaque ou de défense. Pour leur résister avec succès, il fallait s'appuyer sur des places plus fortes que Berlin ou Francfort et se joindre aux corps qui arrivaient de France.

On abandonna l'Oder après avoir jeté de fortes garnisons dans Spandau, Stettin, Custrin et Glogau. Le vice-roi quitta Berlin qui fut occupé deux heures après par les troupes ennemies, se porta sur Leipzick où il soutint un combat sanglant, plaça sur l'Elbe les Ier, IIe, VIIe et XIe corps, et s'appuya par ses derrières sur Magdebourg, où le général Lauriston avait réuni des forces considérables. Là, il se soutint avec des succès variés et des fortunes diverses, mais toujours avec le même courage et la même habileté, jusqu'à ce moment où son arrivée décida la victoire et acheva la bataille de Lutzen.

Il mérita dans ces deux mois la reconnaissance et l'affection des soldats, l'estime des officiers, l'admiration des ennemis. Cette campagne sans succès lui valut plus de gloire et d'amour que dix années de triomphes ordinaires, et il justifia bien les paroles de l'Empereur qui, dans la retraite de Moscou, disait : « Le voyez-vous ? C'est l'autre prince Eugène. Nous avons tous commis des fautes ; il n'y a que lui qui n'en ait point fait. » C'est avec de pareils titres qu'on est heureux d'appartenir tout entier à l'histoire.

Ici s'arrêtent les souvenirs que j'ai pu conserver de cette campagne mémorable. Envoyé d'abord à Dantzick avec une mission nouvelle, puis à Berlin, j'avais dû prévoir en traversant la Prusse et en arrivant dans la capitale de ce royaume la défection qui allait éclater. De tous côtés la haine et le désir de la vengeance se montraient ouvertement ; les menaces se déguisaient mal, et le terrible *Væ victis* était partout prononcé. Les paysans des campagnes, le peuple de Berlin, les seigneurs et le prince royal lui-même demandaient hautement vengeance de leur longue servitude (1).

A ce même moment nous abandonnâmes Berlin pour revenir en France. Déjà les corps d'observation avaient franchi le Rhin et se portaient en avant. Bamberg, Wurtzbourg, Francfort étaient des quartiers généraux ; une grande armée nouvelle se préparait. L'Empereur avait appelé des conscriptions, formé des gardes d'honneur, fait marcher des gardes nationales. La guerre se préparait avec une nouvelle fureur sur le Rhin pendant que la rigueur du froid la suspendait sur l'Elbe, et cependant la Prusse, l'Autriche, la Suède s'apprêtaient à tourner leurs armes contre nous.

Ces Lithuaniens pour la délivrance de qui nous avions été braver tant de dangers cherchaient, à force de bassesse, à faire oublier l'éclair de liberté dont ils n'avaient pu soutenir la vue. Peuple malheureux et lâche qui n'a su venir qu'au secours des vainqueurs, et qui n'a pas même le courage de pardonner le malheur à ceux qu'il a naguère adorés ! Plus de courage de la part des Lithuaniens, plus de fidélité de la part du général Yorck eussent arrêté tous nos désastres. Le désir d'une vengeance peut-être légitime, mais imprudente, et la politique faible des États d'Allemagne a fait le reste. Ils ont appelé les habitants du nord au sein de leurs campagnes, au milieu de leurs villes.

Un jour peut-être, et ce jour n'est pas éloigné, ils sentiront combien est pesant le joug de ces nouveaux maîtres, ils tenteront de le secouer, et c'est à nous qu'ils auront recours ; c'est à nous qu'ils viendront demander un appui nécessaire. Alors, si de fausses idées n'égaraient point aussi notre cabinet, nous devrons oublier que ces mêmes princes deve-

1 *Note de l'auteur.* — Personne ne l'ignorait, et cependant le ministre de France, M. de Saint-Marsan, refusait d'ajouter foi aux mauvaises dispositions de la Prusse. Il pensait que la bonne intelligence et l'union devaient subsister toujours et il entretenait M. de Bassano dans cette funeste confiance En vain on le pressait d'instances, on l'accablait d'avis : il ne croyait ou ne voulait rien croire et se reposait dans cette tranquillité. Enfin le prince royal se déclara hautement, et lorsque la nouvelle de la défection du général Yorck arriva, il dit en pleine cour qu'il approuvait cette conduite, qu'il la trouvait raisonnable et juste, et que s'il eût été roi, il eût donné à M. d'Yorck le cordon de l'aigle noir. — Ce discours avait été trop public pour être ignoré. Pendant plusieurs jours, M de Saint-Marsan feignit de n'en rien savoir. Il fallut bien cependant se résoudre à se plaindre. Le roi ordonna les arrêts au prince royal pour quinze jours, et le surlendemain, il sortit et il alla seul en grande loge à l'Opéra, où il fut reçu avec une fureur d'applaudissements dont nous savions trop bien la cause et dont nous nous fussions peut-être offensés si nous eussions été assez en force pour imposer encore à ce peuple irrité. M. de Saint-Marsan l'ignora comme il avait ignoré le reste, et alla dans Breslau assister à la conclusion du traité que le Roi signa peu de temps après avec la Russie.

nus suppliants ont été nos ennemis, qu'ils ont détruit notre puissance et qu'ils ont essayé d'envahir notre territoire. Nous dédaignerons la vengeance parce qu'elle nous serait funeste, et si l'expérience de ces deux années n'a point appris aux habitants de l'Ingrie, de l'Ukraine ou de la Sibérie que le chemin est court du Rhin au Borysthène, et qu'ils peuvent facilement le franchir, nous rétablirons ces barrières naturelles qui doivent séparer des hommes et des pays si différents et l'Europe, après cette effroyable crise, se reposera de sa gloire dans son épuisement.

ALFRED DE MUSSET CONTRE THIERS

LA LOI SUR LA PRESSE (1835)

Un horrible attentat avait ensanglanté, le 28 juillet 1835, le cinquième anniversaire des « trois glorieuses ». Au cours d'une revue de la garde nationale, Louis-Philippe passait boulevard du Temple devant les rangs de la huitième légion, quand tout à coup éclata le fracas d'une machine infernale. Une grêle de balles s'était abattue autour du roi des Français, tuant le maréchal Mortier, duc de Trévise, et plusieurs gardes, frappant mortellement au front le général de Lachasse de Vérigny. Jusque parmi les spectateurs la mitraille avait semé les blessures et la mort.

Les coups étaient partis du second étage d'une maison construite à quelques pas de l'établissement appelé Jardin Turc. La terrible machine, patiemment et solidement montée, se composait de vingt-cinq canons de fusil chargés jusqu'à la gueule.

L'assassin, blessé par l'éclatement d'un des canons, avait vainement tenté de s'échapper. Bientôt appréhendé, ce soi-disant Girard — de son vrai nom Fieschi, — devait expier son forfait — en même temps que ses complices Pépin et Morey — sur l'échafaud, le 16 février 1836. Le 14 avril 1842, V. Hugo, lors de la démolition de la « Maison Fieschi », consignait sur l'auteur principal de l'attentat de curieux détails qu'il tenait du chancelier Pasquier. On retrouvera ces quelques pages en feuilletant *Choses vues*. Fieschi était un bravo, un condottiere, qui « mêlait à son crime je ne sais quelles idées militaires », un exalté, qui s'acharna à la perte de ses complices, quand il sut que l'un d'eux avait dit : « Quel malheur que l'explosion ne l'ait pas tué ! »

Sous le coup de ce formidable attentat politique, auquel le roi et ses fils n'avaient échappé que par un hasard heureux, les ministres rendirent responsables du crime les excès de la presse. Jugeant insuffisantes et presque inefficaces les mesures *répressives* dont la loi les armait, ils préconisèrent sans retard la censure qui *supprime*, et un ensemble de mesures, qui firent parler de loi de bâillon.

La monarchie de juillet allait-elle rétablir une mesure si impopulaire que la Restauration avait dû l'abolir, en juillet 1828, et que seule, l'aberration du ministre Polignac avait pu prétendre l'imposer par les ordonnances du 25 juillet 1830 ?

Le 5 août 1835, M. de Broglie, ministre des affaires étrangères et président du conseil, déposait sur le bureau de la Chambre des députés un projet de loi tendant à réprimer tous crimes, délits et contraventions de la parole, des journaux, dessins, gravures, lithographies, comme aussi du théâtre. La liberté de la presse allait se trouver sévèrement restreinte.

Déjà, pour préparer l'opinion, *Le Moniteur universel* citait, le 3 août, un extrait du *Journal des Débats* : « Un journal prétend que c'est violer la Charte que d'interdire la discussion du principe du gouvernement. Nous prétendons au contraire que c'est violer la Charte que de tolérer cette discussion..,» Ainsi, loin de voir dans l'attentat de Fieschi le crime de quelques fanatiques égarés, on y prétendait trouver la conséquence fatale des « prédications républicaines et légitimistes ». Et l'on rappelait une loi votée jadis : « La loi de novembre 1830 défend formellement d'attaquer par voie de publication la *dignité royale, l'ordre de successibilité au trône*, les droits que le roi tient du vœu de la nation française, exprimé dans la déclaration du 7 août 1830, et de la Charte constitutionnelle par lui acceptée et jurée dans la séance du 9 août de la même année, son autorité constitutionnelle, l'inviolabilité de sa personne, les droits ou l'autorité des Chambres. Voilà la discussion du principe de gouvernement interdite expressément ».

Quelles étaient donc les principales dispositions du projet de loi du 5 août 1835, qui venait renchérir sur les sévérités des lois du 8 octobre et du 29 novembre 1830, et du 8 avril 1831 ?

On enlevait au jury la connaissance des délits de la presse. « Les offenses au Roi, l'attaque contre le prince et la forme du gouvernement », classées au rang des attentats contre la sûreté de l'Etat, devaient être déférées, comme tels, à la Chambre des pairs, en vertu de l'article 28 de la Charte, dont voici le texte : « La Chambre des pairs connaît des crimes de haute trahison, et des attentats à la sûreté de l'Etat qui seront définis par la loi. »

Or, d'après l'article 7 du projet, on tombait sous le coup de la loi « en prenant la qualification de républicain... » en « exprimant le vœu, l'espoir ou la

menace de la destruction de l'ordre monarchique constitutionnel ou de la royauté de la monarchie déchue ».

Les gérants de journaux et d'écrits périodiques étaient rendus responsables, passibles non seulement d'amendes écrasantes, qui entraîneraient presque à coup sûr la disparition de leur feuille, mais même de la déportation.

La censure préalable allait être rétablie, etc., etc.

Bref, pour employer une expression des libéraux, la presse allait être « bâillonnée par une pénalité effrayante ». Des pétitions circulèrent aussitôt à Paris et en province. Partout on s'élevait avec véhémence contre cette loi, qui semblait l'aboutissement logique de la politique du ministère. En effet le 15 juin 1835 — bien avant l'attentat de Fieschi — on pouvait lire dans la *Revue des Deux Mondes* une protestation contre les mesures appliquées à Michel de Bourges et à Trélat et contre la comparution de ces gérants de journaux devant la Chambre des pairs. Déjà l'on s'étonnait de voir Thiers, l'ancien fondateur du *National* de 1830, l'ancien compagnon de lutte de Mignet et d'Armand Carrel, jeter un tel démenti à son passé, et s'ériger, maintenant qu'il était ministre de l'intérieur, — de l'autre côté de la barricade, — en persécuteur, en fléau de la presse. Lui au pouvoir, les gérants de journaux étaient « traités comme des forçats », puis soustraits au verdict du jury. La juridiction des pairs ne paraissait pas offrir à l'organe des libéraux, à la revue de Buloz, des garanties suffisantes.

« La juridiction des pairs est une Chambre étoilée qui réunit deux ou trois mandats, applique la loi, la restreint ou la rejette à son gré, qui venge ses offenses, celles de la société, celles de ses membres en particulier, et de ses membres comme corps constitué, qui se fait solidaire de l'ancienne Chambre des pairs, élaguée par la révolution de juillet, et de la nouvelle, augmentée par cette même révolution, qui tient à la fois de la chambre viagère et de la chambre héréditaire, qu'on blesse en attaquant et le Conseil des anciens et le Sénat, qu'on trouve sur sa route quand on flétrit l'an VI, quand on blâme 1815, quand on méprise 1820, et quand on loue 1830... »

L'heure était venue où le sort de la presse française allait se décider, pour de longues années peut-être. Le ministère, qui groupait, autour de Broglie, Thiers et Guizot, allait défendre son projet de loi contre les attaques des libéraux et des partisans de la liberté d'opinion et de parole. L'écho de ce grand débat retentissait dans le pays, réveillant les plus indifférents de leur nonchalance.

Alfred de Musset écrivait alors le roman autobiographique, parfois déclamatoire et convulsif, souvent émouvant de sincérité naïve ou brutale, qu'il devait appeler *La Confession d'un Enfant du siècle*. « Il y travaillait avec ardeur, nous dit son frère Paul, lorsqu'il lut, un matin, dans un journal, le texte du fameux projet de loi qui créait, en matière de presse, un nouveau genre de délit, celui des *intentions* et tendances. La pénalité lui en parut énorme... » L'indignation dicta au poète de *Lucie* et de la *Nuit de Mai* ces vers de circonstance qu'il intitula *La loi sur la presse*.

Puisque le temps a fait de Musset un classique, puisque son œuvre constitue une précieuse part du patrimoine à nous légué par le siècle dernier, il ne paraîtra point inutile de rechercher sous la pression de quels sentiments, sous le coup de quelles menaces adressées au journal et au théâtre, cette pièce de vers a été conçue et écrite. L'exégèse patiente et minutieuse donne souvent la joie de mieux comprendre; et c'est user agréablement son temps que de s'attarder en compagnie de Musset.

Si notre poète s'en prend surtout à M. Thiers, dans son épître étincelante de verve et parfois âprement ironique, c'est qu'il avait sur le cœur le discours prononcé, le samedi 29 août 1835, à la Chambre des députés par le ministre de l'Intérieur. Quel réquisitoire le ministre n'y lançait-il pas contre la littérature actuelle !

« Nous avons eu, disait-il, une époque de censure et une de liberté; eh bien ! consultez vos souvenirs et l'opinion publique : a-t-il paru depuis cinq ans des chefs-d'œuvre, — et vous voyez que je me sers d'une expression qui ne peut blesser aucun des talents consacrés au théâtre, — a-t-il paru des ouvrages supérieurs à ceux que la Restauration a vus naître, à ceux qui ont paru de 1815 à 1830 ? Là est la question. Il est évident que la liberté, la licence et la censure, tout cela n'intéresse pas l'art. Après tout, les plus beaux chefs-d'œuvre, ceux qui sont la gloire de la nation, n'ont pas paru dans un temps où l'art fut libre. Je crois même que la licence tue le talent. Je suis convaincu, avec beaucoup de gens de lettres fort éclairés de ce temps-ci, que lorsque le talent se permet tout aussi sous le rapport littéraire, il méprise la langue, les règles de l'art, et se livre à tous les désordres auxquels vous l'avez vu s'abandonner.

« Je ne veux pas transformer cette assemblée en Académie; mais je puis lui dire qu'à mon avis, dans ma conviction, cette licence a singulièrement nui à la langue, au beau langage français qu'aujourd'hui nous cherchons en vain.

« Je suis convaincu que lorsqu'on est obligé de se soumettre à des règles, quelles qu'elles soient, on travaille davantage. L'horreur des règles n'est autre chose que le désir de faire vite, de profiter vite de son travail; et on appelle cela l'industrie littéraire,

voilà la vérité. » (*Le Moniteur universel* notait ici des marques d'adhésion.) « Mais je suis sincèrement convaincu que vous ne gênerez pas l'art, et que vous ne nuirez pas à la gloire de la nation... »

« J'ai toujours tâché d'apporter la plus grande bienveillance, la plus grande *amicalité*, permettez-moi le mot, avec les gens de lettres, quand j'ai eu à traiter avec eux. Eh bien ! je n'ai pas réussi à éviter que beaucoup d'entre eux ne concussent de l'humeur. Je suis homme de lettres, Messieurs, et je suis très disposé à comprendre et à pardonner cette humeur... »

Musset n'avait-il pas bondi en trouvant dans la bouche de cet homme de lettres, si sévère pour les autres, le barbarisme d' « *amicalité* » !

Les gens de lettres avaient beau être chatouilleux, continuait Thiers, le tribunal de censure était indispensable, tout désagréable qu'il pût leur paraître. N'était-ce pas pour leur bien ? On allait donc être réduit au « désagrément de déplaire à quelques hommes de lettres auxquels on interdira le désordre affligeant, scandaleux, non seulement pour la société, mais pour la littérature elle-même... »

L'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*, du *Spectacle dans un fauteuil*, fut tellement outré de cette diatribe, qu'il rendit son auteur responsable des attaques des autres ministres, et qu'il s'en prit à Thiers d'une tirade sévère de M. Broglie, prononcée le 24 août 1835, également devant la Chambre des députés :

« La France est un pays civilisé, la nation française est une nation policée, elle tient le premier rang en Europe depuis deux siècles pour l'élégance de ses mœurs, pour la *délicatesse de son goût*, pour son urbanité. Elle en était fière, elle en était vaine. Il faut convenir que depuis trois ans la Providence a cruellement châtié cette vanité-là... »

« L'enfant du siècle » releva l'injure faite à sa génération littéraire ; piqué au vif, il riposta sur-le-champ.

Il se défendait d'abord de se mêler de politique et de rêver utopies, comme d'être « né de sang républicain », ou de compter parmi ces pamphlétaires

> ... qui font mentir leur faim
> Et dans tous les égouts vont s'enfournant du pain.

Il se targuait de son indépendance :

> Pour être d'un parti j'aime trop la paresse.
> Et dans aucun haras je ne suis étalon.

A la nouvelle de l'attentat auquel le roi et sa famille avaient échappé par bonheur, il avait joint, lui « fils d'un siècle impie », sa prière aux actions de grâces solennelles.

C'était prendre ses précautions pour n'être point confondu avec les publicistes qui essayaient d'excuser Fieschi et ses complices.

Il n'entrait pas davantage dans ses vues de nier les excès évidents de certaine presse : on payait pour cette « liberté sainte » une lourde rançon, et la médaille brillante avait un revers assez laid. Il s'en indignait tout le premier :

> La Muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
> Mais bacchante ; et le monde a dégradé ses dieux.
> . . . . . .
> Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
> La Parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
> Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.
>
> Oui c'est la vérité, la France déraisonne ;
> Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
> Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.

Loin de nier le mal, il se piquait de faire de larges concessions aux champions de la loi nouvelle : mais il n'éclatait pas moins de colère et d'indignation contre « messieurs les députés », et contre « le peuple gobe-mouche » qui ne disait rien devant cette loi qui supprime, non contente de réprimer, devant cette loi qui permettrait de juger les intentions et d'intenter des procès de tendances. Pas plus que l'auteur de la Chronique de la *Revue des Deux-Mondes* il n'augure beaucoup de bien du jugement des pairs. Avec inquiétude il se demande ce que deviendra la liberté d'opinion, une fois la presse bâillonnée.

Ramassant le fouet de la satire, il se tourne alors vers le ministre dont les critiques l'ont jeté hors de ses gonds.

> Mais monsieur le ministre a dit à la tribune
> Que l'art était perdu, que le goût s'en allait ;
> Que sa loi, pour la scène, était ce qu'il fallait ;
> Qu'autrefois l'éloquence était chose commune,
> Mais qu'en France, aujourd'hui l'on n'en voyait aucune,
> Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

Il voudrait bien d'abord qu'on lui dît « ce que c'est que ce goût dont on nous parle tant. » Puis il proteste avec violence, au nom des siècles qu'on sacrifie au seul grand, au « siècle de malheur » où régnait « Louis, quatorzième du nom. »

Tout grisé encore encore d'une lecture d'Aristophane (1), Musset invite M. Thiers à lire ce rude génie, qui avait « peu de grâce » — ce qui pourrait bien être une hérésie — « et de goût nullement. » Bien mieux, il évoqua l'ombre du grand poète comique du siècle de Périclès, pour lui prêter une vive prosopopée.

---

1 Voir sur ce point nos *[illegible]* d'Alfred de Musset, p. 90 (Hachette et Cie).

« Etourdis habitants de la vieille Lutèce,
Dirait-il, qu'avez-vous, et quelle étrange ivresse
Vous fait dormir debout? Faut-il prendre un bâton?
Si vous êtes vivants, à quoi pensez-vous donc?
Pendant que vous dormez, on baillonne la presse,
Et la Chambre en travail enfante une prison. »

Le libéralisme que le fils de Musset-Pathay avait sucé avec le lait s'enflamme à l'idée que bientôt peut-être on déporterait, pour de simples délits d'opinion, écrivains et gérants de journaux, à Pondichéry, à Miquelon, à Cayenne ou sur la côte d'Afrique. Il se fait l'écho des protestations indignées qu'avaient élevées le député Salverte et M. Glais-Bizoin.

Le premier de ces orateurs rappelait, le 14 août, à la Chambre des députés, le sort des déportés de Fructidor an V. Le Directoire s'était montré, disait-il, humain et miséricordieux : « Ces hommes... sont morts respirant un air libre; des fers ne chargeaient pas leurs membres affaiblis; leurs yeux apercevaient encore le soleil; ils avaient autour d'eux leurs compagnons d'infortune... » Aussi votait-il contre le projet barbare de déportation dans un cachot.

Le 20 août suivant, M. Glais-Bizoin soutenait avec force — non sans quelque étalage d'érudition — la même cause d'humanité.

« La déportation est de la plus haute antiquité; on la trouve dans l'histoire la plus reculée. Rome envoyait dans les déserts de la Thrace ses écrivains, ses orateurs politiques; le czar peuple les glaces de la Sibérie de ses sujets qui ont poussé le cri de liberté; 93 jeta ses meilleurs patriotes dans les marais de Sinnamary.

« Mais ni Rome, ni 93, ni les princes moscovites, n'ont fait subir, n'ont même imaginé d'envoyer périr sur un sol étranger le geôlier et la victime; il était réservé au système qui pèse sur le pays d'offrir un tel spectacle. » Le Code Napoléon de 1810 prévoyait sans doute la déportation, mais cette mesure était restée en suspens. Quel retour esquissait-on donc vers la barbarie!

Le poète frémissait lui aussi à l'idée d'un pareil supplice.

On bannissait jadis, au temps de barbarie,
Si l'exil était pire ou mieux que l'échafaud.
Je ne sais; mais du moins, sur les mers de la vie
On laissait l'exilé devenir matelot.
Cela semblait assez de perdre sa patrie.
Maintenant avec l'homme on bannit le cachot.

Son imagination lui représentait l'étonnement des habitants du Nouveau-Monde, voyant sortir d'un vaisseau français une cargaison de condamnés :

Voyez-vous ces forçats que de cette machine
On tire deux à deux pour les descendre à bord?
Les voyez-vous, fiévreux, et le fouet sur l'échine,
Glisser sur leur boulet dans les sables du port?
Suivez-les, suivez-les, le monde est en ruine;
Car le génie humain a fait pis que la mort.

Qu'ont-ils fait, direz-vous, pour un pareil supplice?
Ont-ils tué leurs rois, ou renversé leurs dieux?
Non. Ils ont comparé deux esclaves entre eux,
Ils ont dit que Solon comprenait la justice
Autrement qu'à Paris les préfets de police,
Et qu'autrefois en Grèce il fut un peuple heureux.

Si sévère pour les journalistes, dans la IIIe des *Lettres de Dupuis et Cotonet* (15 mars 1837), pour les utopistes Saint-Simôniens ou humanitaires, dans *Dupont et Durand*, si méprisant, dans la *Confession d'un Enfant du siècle*, pour les pamphlétaires, ces « modernes sycophantes, à qui on devrait défendre, par simple mesure de salubrité publique, de dépecer et de philosophailler », Musset se sent pris de compassion pour les « pâles rêveurs au langage inconstant », pour ces pauvres gens dont le crime est « d'aimer leur pensée », et qui paieront bientôt d'une mort lente, sous le ciel meurtrier de la Guyane, si l'opinion publique ne proteste pas contre la loi proposée par de Broglie, Thiers et Guizot, leur amour pour les chimères ou simplement leurs rêves d'amélioration sociale.

Sans doute l'épître où Alfred de Musset, s'élevant contre les projets et les opinions soutenus à la tribune par M. Thiers, montre le danger des procès de tendances et du rétablissement de la censure, et stigmatise la cruauté barbare de la « déportation un cachot », sans doute la *Loi sur la presse* n'est point comptée d'ordinaire au nombre des chefs-d'œuvre incontestés du poète. On doit pourtant aimer à relire cette protestation courageuse d'un esprit libéral et d'un cœur accessible à la pitié.

Le vendredi 21 août 1835, Lamartine se dressait en défenseur de la presse menacée, et prononçait à la Chambre des députés un admirable discours, d'une singulière largeur de pensée et d'une grande clairvoyance politique. Ce discours, comme les vers publiés dix jours plus tard par Musset, qui se faisait l'écho des plus généreuses protestations, nous garderont d'oublier qu'à l'heure critique où les ministres du roi populaire profitaient d'un terrible attentat pour bâillonner la presse, ces deux grands poètes furent de bons soldats de la liberté.

JEAN GIRAUD.

LE JOURNAL D'UN VIEIL HOMME [1]

Je ne digère pas non plus le rire saccadé de Lisa qu'elle a appris au Conservatoire, ni sa manière d'entrefermer les yeux, quand il y a des hommes dans le salon. Mais ce que je ne parviens pas à comprendre, surtout, c'est de voir arriver chez moi tous les jours, et s'asseoir à ma table quotidiennement, un être tout à fait étranger à toutes mes habitudes, à ma science, à toute ma vie, un être tout à fait dissemblable de ceux que j'aime. Ma femme et mes domestiques chuchottent mystérieusement :

— C'est le futur.

Je n'en comprends pas davantage pour cela sa présence chez moi ; elle me cause autant d'étonnement que si on avait fait asseoir à ma table un Zoulou. Ce qui me paraît bizarre, aussi, c'est que ma fille, que je suis habitué à regarder comme une enfant, aime cette cravate-là, ces yeux-là, ces joues-là...

Avant, le dîner ou me plaisait, ou me laissait indifférent ; maintenant, il m'ennuie et m'énerve. Depuis que je suis « Excellence » et doyen de ma Faculté, les miens ont trouvé nécessaire, j'ignore pourquoi, de modifier complètement notre menu et nos anciennes habitudes. Des plats compliqués et exotiques, tels que rognons sautés dans du madère, par exemple, ont remplacé ces mets simples et bons auxquels j'étais habitué depuis longtemps. Mon rang d'Excellence et ma célébrité m'ont enlevé pour toujours et la bonne soupe aux choux, et les pâtés, et l'oie aux pommes et le poisson farci de gruau. Ils m'ont enlevé aussi ma vieille bonne Agathe, une petite vieille babillarde et rieuse, remplacée maintenant par ce Yégor, un larbin borné et gonflé, avec, à sa main droite, un gant blanc, quand il sert à table.

Entre les plats, les intervalles sont courts, et ils semblent longs, cependant, parce qu'il n'y a pas de quoi les remplir. Plus de cette gaîté d'antan, de ces conversations aisées, intimes, de ces plaisanteries gentilles, de ce rire, de ces caresses et de cette joie qui nous animaient tous, autrefois, ma femme, les enfants et moi, lorsque nous nous réunissions dans notre salle à manger ! Pour moi, qui étais occupé pendant toute la journée, le dîner était le moment de repos et de réunion avec les miens ; pour ma femme et les enfants c'était une fête, brève, mais joyeuse, où ils savaient que, pendant une demi-heure, je n'appartiendrais plus à ma Faculté ni à mes étudiants, que je n'appartiendrais qu'à eux, à eux seuls... C'en est fait de cette aptitude à me griser avec un seul petit verre, de cette charmante petite vieille d'Agathe, des brêmes farcies de gruau, de ce bruit général qui, pendant le dîner, accueillait les petits scandales, tels qu'une bataille entre le chien et le chat sous la table, ou la chute du bandeau de Catherine dans son assiette remplie de potage !...

Décrire notre dîner d'aujourd'hui serait aussi peu agréable qu'il est peu agréable de le manger. Ma femme a son expression solennelle des moments importants, mêlée à celle, habituelle, du souci. Les jeunes filles et Gnecker parlent de fugues, de contrepoint, de chanteurs, de pianistes, de Bach, de Brahms. Ma femme, pour ne pas être soupçonnée d'ignorance en matière de musique, leur sourit agréablement et profère.

— Oh ! c'est charmant !

— Vraiment ?

— C'est si beau ! Etc.

Gnecker mange avec un air solide ; il fait, du même air, des jeux d'esprit, et écoute avec bienveillance les observations de ces demoiselles sur la musique et les musiciens.

Moi, je reste morne. Visiblement, je les gêne tous, mais eux aussi me gênent. Jamais, auparavant, je n'avais su ce que c'était que l'antagonisme de corps ou de castes ; maintenant, je suis travaillé par quelque chose qui est comme cet antagonisme. Je cherche à trouver dans Gnecker des traits défavorables uniquement ; je les trouve vite, et je me tourmente alors à la pensée que le fiancé de ma fille est un homme qui n'est pas de mon bord. Sa présence influe encore fâcheusement sur moi en ce sens que, fort peu infatué de mes mérites lorsque je me trouve avec des personnes qui me sont sympathiques, je commence à les considérer, en présence de Gnecker, comme une formidable montagne dont le sommet se perd dans les nuages, tandis que, au pied, se meurent des Gneckers à peine perceptibles à l'œil.

Après le dîner, je retourne à mon cabinet où j'allume ma pipe, la seule que je fume de la journée, dernier vestige de la mauvaise habitude que j'avais autrefois de fumer dès le matin jusqu'au moment de me coucher. Alors, ma femme entre chez moi et s'assied pour causer. Comme le matin, je sais par avance de quoi elle me parlera.

— Il faudra que nous en causions sérieusement, commence-t-elle. Je veux parler de Lisa... Tu as l'air de ne pas t'y intéresser du tout !

— A quoi ?

— Tu fais semblant de ne t'apercevoir de rien. Ce n'est pas bien, cela. Il ne faut pas être si insouciant. Gnecker a des vues sur Lisa. Qu'en dis-tu ?

— Je ne peux pas dire qu'il soit un mauvais

[1] Voir la *Revue Bleue* des 31 août et 7 septembre 1912.

homme, car je ne le connais pas. Mais il me déplaît, et cela, je te l'ai répété mille fois.

— Oui... mais !... Oui... mais !

Elle se lève et commence à marcher dans la pièce, avec agitation.

— C'est une chose grave, reprend-elle, qu'on ne doit pas traiter aussi superficiellement. Quand il s'agit du bonheur de sa fille, on doit faire abstraction de ses antipathies purement personnelles. Que Gnecker te déplaise, je le sais... Bien... Mais si nous repoussons sa demande, qui te dit que notre fille ne nous en voudra pas toute sa vie ?... Ils ne sont pas si nombreux, par le temps qui court, les prétendants, et il est possible que Lisa ne rencontre pas une autre occasion de se marier... Il aime Lisa, et il lui plaît ; sans doute, il n'a pas de situation stable, mais qu'y faire ? Peut-être, plus tard, en trouvera-t-il une... Il est d'une bonne famille et riche...

— D'où le sais-tu ?

— C'est lui qui l'affirme. Son père possède une grande maison à Kkarhov, et aussi une propriété près de Karkhov. Tu devrais y aller un de ces jours, absolument...

— Pourquoi faire ?

— Mais pour prendre des renseignements. Tu as là-bas des professeurs de tes amis qui t'aideraient à te renseigner...

— Je n'irai pas à Karkov ! dis-je l'air morne.

Ma femme s'effraie aussitôt, et sa figure devient douloureuse.

— Pour Dieu ! me supplie-t-elle, avec des larmes dans la voix, pour Dieu ! il faut que tu y ailles ! Enlève-moi ce poids ! Je souffre !...

Elle me fait de la peine, à la voir ainsi.

— Bien, lui dis-je avec douceur, si tu y tiens absolument, j'irai à Kharkov et je ferai tout ce que tu voudras !

Elle serre son mouchoir contre ses yeux et s'en va dans sa chambre pleurer. Je reste seul.

Un peu après, on m'apporte de la lumière. Des fauteuils et de l'abat-jour de ma lampe tombent sur le sol des ombres depuis longtemps connues jusqu'à l'écœurement. A les voir, il me semble que c'est déjà la nuit qui me ramène ma maudite insomnie. Je m'étends sur mon lit, puis je me lève, je marche dans ma chambre, et je me couche à nouveau... Généralement vers le soir, après le dîner, mon excitation nerveuse atteint son plus haut point... Je commence à pleurer sans aucune raison apparente, et j'enfouis ma tête dans mon oreiller. En ce moment j'ai peur que quelqu'un n'entre, j'ai peur de mourir subitement, et j'ai honte de mes larmes. Au total, j'éprouve quelque chose d'intolérable. Je sens que je ne puis voir plus longtemps ni ma lampe, ni mes livres, ni ces ombres sur le parquet, et que je ne puis entendre plus longtemps ces voix qui arrivent jusqu'à moi du salon.

Quelque force invisible et incompréhensible me pousse brutalement hors de mon logis. Je me lève vivement, j'endosse mon manteau et, furtivement, pour que personne ne me voie, je me glisse au dehors.

Où aller ? La réponse à cette question est depuis longtemps toute prête dans mon esprit : chez Catherine !...

IV

Comme d'habitude, elle est allongée sur un divan turc ou sur une chaise-longue, en train de lire. A ma vue, elle lève nonchalamment la tête, se met sur son séant et me tend la main.

— Tu es toujours couchée, toi, dis-je après m'être reposé un peu. Ce n'est pas sain. Tu devrais faire quelque chose !

— Comment ?

— Je dis que tu devrais t'occuper à quelque chose...

— Oui, mais à quoi ? La femme ne peut guère être qu'ouvrière ou actrice.

— Eh bien, si tu ne peux pas te faire ouvrière, sois actrice.

Elle se tait.

— Pourquoi ne te maries-tu pas ! reprends-je, sur le ton d'une demi-plaisanterie.

— Avec qui ? Et à quoi bon ?

— On ne peut pas vivre comme tu le fais...

— C'est-à-dire sans mari ? Avec cela ! Les hommes manquent pas, allez ! Pourvu qu'on en ait envie !...

— Ce n'est pas joli, Catherine...

— Quoi donc ?...

— Ce que tu viens de dire là...

Voyant qu'elle m'a fait de la peine, et voulant effacer ma mauvaise impression, Catherine me dit :

— Venez donc par ici ! Regardez !

Elle me conduit dans une petite pièce, très intime, et, me montrant un bureau de travail :

— C'est à votre attention que j'ai arrangé cette pièce. Vous travaillerez ici !... Venez tous les jours et apportez votre besogne... Chez vous on ne fait que vous déranger... Vous viendrez ? Vous voulez bien ?

Pour ne pas la chagriner par un refus, je lui réponds que je viendrai travailler chez elle. Puis, nous nous installons tous les deux dans cette petite pièce intime, et nous causons.

La bonne chaleur, l'arrangement intime de la pièce et la présence d'un être qui m'est très sym-

pathique, provoquent en moi, non plus une sensation de plaisir, comme auparavant, mais une forte envie de me plaindre. Il me semble que si je geignais un peu, cela me soulagerait.

— Ça va mal, ma petite Catherine, dis-je en soupirant, ça va très mal.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ce qu'il y a ? Ceci. La prérogative la plus belle et la plus sacrée des rois, vois-tu, c'est le droit de grâce. En ceci, je me suis toujours senti roi, car j'ai toujours largement exercé cette prérogative. Je ne jugeais pas les gens, j'étais toujours indulgent pour eux, j'ai pardonné à tout le monde, à droite et à gauche. Toute ma vie, je me suis efforcé de rendre ma société supportable à ma famille, à mes élèves, à mes collègues, à mes serviteurs. Et je sais que cette manière d'être avec les gens influait d'une manière bienfaisante sur ceux qui vivaient auprès ou autour de moi.

« Et voici que maintenant je ne suis plus ce roi ! Il se passe en moi quelque chose qui ne sied qu'à des esclaves. Ma tête est traversée, jour et nuit, par des pensées méchantes, et mon âme abrite des sentiments que j'ignorais jusqu'à présent. Je hais, je méprise, je m'indigne, j'ai peur. Je suis devenu exagérément sévère, exigeant, irritable, soupçonneux, presque impoli. Il n'est pas jusqu'à ma logique qui n'ait subi un changement radical. Avant, je méprisais l'argent, aujourd'hui j'exècre ceux qui en possèdent, les riches, comme si c'était leur faute à eux ; avant, je haïssais la violence et l'injustice, à présent je déteste ceux qui les exercent, comme si eux seuls étaient les coupables, et non pas nous tous, qui ne savons pas nous éduquer les uns les autres ?

« Que veut dire tout cela ? D'où vient ce changement ? Le monde serait-il devenu pire et moi meilleur ? Ou étais-je avant aveugle et indifférent ? Peut-être ce changement est-il dû à l'abaissement général de mes forces physiques et intellectuelles, car je suis malade et, chaque jour, le poids de mon corps diminue ? S'il en est ainsi, ma situation est bien lamentable, et mes nouvelles idées, mes nouveaux sentiments sont anormaux et malsains, je dois en avoir honte et les considérer comme des idées et sentiments misérables.

— Votre maladie n'y est pour rien ! m'interrompt Catherine. Vos yeux se sont dessillés, et voilà tout ! Vous avez vu ce que vous ne vouliez pas voir auparavant !... Voulez-vous que je vous dise ? vous devriez quitter votre famille et vous en aller !...

— Tu dis des absurdités !

— Pourquoi ne voulez-vous pas être sincère avec vous-même ? Vous n'aimez plus votre famille ! Et puis, est-ce une famille, cela ? des créatures nulles ! Qu'elles disparaissent aujourd'hui, qui s'apercevrait demain de leur absence ?

Catherine méprise ma femme et ma fille aussi fort que toutes deux la haïssent, elle. Et il faut bien reconnaître que, à son point de vue, elle a le même droit de les mépriser que les autres de la haïr.

— Catherine, dis-je sévèrement, je te prie de te taire !

— Si vous croyez peut-être que cela m'amuse de parler d'elles ! Comme j'aimerais mieux ne pas les avoir connues ! Ecoutez-moi, mon bien cher ami, quittez tout, et partez ! Partez pour l'étranger. Et plus tôt vous le ferez, mieux cela vaudra !

— Des sornettes ! Et ma Faculté ?

— Et bien ! quoi, votre Faculté ! Quelle satisfaction vous donne-t-elle ? Voilà trente ans que vous professez : où sont vos disciples ? Combien sont-ils, les savants célèbres que vous avez créés ? Comptez-les un peu ! Pour propager cette race de morticoles qui exploitent l'ignorance et s'édifient là-dessus des fortunes, les hommes de talent et de bonté tels que vous ne sont pas nécessaires : les autres suffiront à la tâche !

— Quelle véhémence de langage ! dis-je, effaré. Tais-toi ou je m'en vais ! je ne sais pas répondre à ces violences !

Entre la bonne pour nous dire que le thé est servi. Près du samovar, notre conversation change de ton et de sujet, heureusement. Puisque je me suis déjà plaint, je veux maintenant satisfaire mon autre faiblesse de vieil homme, je veux m'abandonner à mes souvenirs. Je raconte à Catherine mon passé, et, à mon grand étonnement, je me rappelle tout à coup des détails que je ne soupçonnais même pas d'être restés dans ma mémoire.

Et Catherine m'écoute avec délice, avec douceur, avec orgueil, retenant son souffle...

Mais un coup de sonnette retentit à l'entrée. Catherine et moi, nous le reconnaissons aussitôt.

— Ce doit être Michel Fédorovitch, disons-nous.

En effet, un moment après, entre Michel Fédorovitch, un collègue. C'est un homme de grande taille, bien fait, âgé d'une cinquantaine d'années, aux cheveux drus et gris, aux sourcils noirs, au menton rasé. C'est un bon cœur et un excellent collègue. Issu d'une vieille famille noble, assez heureuse et assez douée, et qui a même joué un certain rôle dans l'histoire de notre littérature et de notre progrès, il est lui-même fort intelligent, très instruit et doué ; mais il a aussi ses bizarreries, suffisamment prononcées même pour que certains s'y trompent et ne voient point à cause d'elles ses multiples et réelles qualités.

Dès qu'il est entré, Michel Fédorovitch, tout en ôtant lentement ses gants, nous dit, de sa voix de velours :

— Bonsoir. Vous buvez du thé? Ça se trouve bien. Il fait un froid du diable dehors!

Il s'assied, prend son verre, et ausitôt il se met à parler. Il a une manière particulière de causer, surtout en ce qui concerne son ton, qui est un constant mélange badin de philosophie et de raillerie, rappelant un peu celui des fossoyeurs shakespeariens. Il parle toujours de choses sérieuses, mais jamais d'une façon sérieuse. Ses jugements, ses opinions sont cassants et comme injurieux; mais son ton est en même temps si doux, si égal, si plaisant que l'oreille n'est pas blessée par la violence des choses qu'il dit et que l'on s'y habitue vite. Chaque soir, il apporte cinq ou six anecdotes de la vie universitaire, et c'est par elles qu'il commence habituellement, aussitôt installé à table.

— Ce matin, comme je descendais l'escalier, après mon cours, voilà que j'aperçois ce vieil idiot de X... qui s'apprête à monter. Avançant, comme toujours, son menton de cheval, il cherche quelqu'un à qui se plaindre de ses migraines, de sa femme et des étudiants qui ne veulent pas fréquenter son cours. « Ah! me dis-je, il va me voir, et alors je suis un homme perdu!... »

Et ainsi de suite, dans le même genre.

Lorsqu'il parle, seuls sourient, dans sa figure, — comme c'est généralement le cas chez les railleurs — les yeux et les sourcils. Dans son regard il n'y a point, à ces moments, de haine ni de méchanceté, mais beaucoup de finesse et cette malice de renard que l'on ne trouve que chez les gens très observateurs. J'ai constaté encore une particularité dans les yeux de Michel Fédorovitch : lorsqu'il prend des mains de Catherine son verre de thé, ou qu'il l'écoute parler, ou qu'il la suit du regard quand elle sort de la pièce, je vois, dans ses yeux, quelque chose de doux, de fervent comme une prière, et de pur...

La bonne emporte le samovar et met sur la table un gros morceau de fromage, des fruits et une bouteille de vin mousseux de Crimée. Michel Fédorovitch prend deux jeux de cartes et fait des patiences. Catherine le regarde faire, attentivement, et l'aide même un peu, mais plutôt par sa mimique que par des conseils. Au cours de toute la soirée, elle boit deux petits verres de vin au plus; moi, j'en absorbe le quart d'un verre ordinaire. Le reste de la bouteille est consommé par Michel Fédorovitch qui peut boire beaucoup et n'est jamais gris.

Pendant sa patience, nous discutons des questions graves. Ce que nous aimons le plus au monde, la science, passe à cette occasion un mauvais quart d'heure.

— Heureusement, dit Michel Fédorovitch, que la science touche à la fin de sa carrière. Elle est finie, la science, finie, finie! L'humanité commence à éprouver le besoin de la remplacer par autre chose. Elle a grandi sur un sol de préjugés, elle s'est nourrie de préjugés, et elle n'est actuellement qu'une quintessence de préjugés, comme ses aïeules défuntes, l'alchimie, la métaphysique et la philosophie. Qu'a donné la science aux hommes? Rien. La différence entre les Européens savants et les Chinois qui ne possèdent aucune science est infime et purement apparente. Les Chinois n'ont pas connu de sciences : s'en sont-ils trouvés plus mal?

— Les mouches aussi ne possèdent pas de sciences, répliquai-je. Qu'est-ce que cela prouve?

— Vous avez tort de vous fâcher, Nicolas Stépanytch. Je le dis, ici, entre nous, je ne le crierai pas sur les toits, Dieu m'en garde! Il est enraciné dans des masses, ce préjugé que les sciences et les arts sont supérieurs à l'agriculture, au commerce, aux métiers. Notre caste vit de ce préjugé, et je n'ai guère l'intention de la détruire, Dieu m'en préserve!

La jeunesse universitaire n'est pas plus ménagée que la science.

Michel Fédorovitch débite ses petites méchancetés, Catherine l'écoute, et ils ne voient ni l'un ni l'autre dans quel abîme profond les entraîne peu à peu ce passe-temps, innocent en apparence, qu'est la médisance; ils ne s'aperçoivent pas que leur conversation, commencée sur un ton simple, dégénère en moqueries triviales, de mauvais aloi, voire en calomnies.

— Ah! la jeunesse! dit Michel Fédorovitch. Hier, j'ai rencontré chez quelqu'un un étudiant en médecine de troisième année. Le bonhomme a le front philosophique. Nous causons : « Monsieur, savez-vous, lui dis-je, qu'un Allemand, dont j'oublie le nom en ce moment, a réussi récemment à extraire du cerveau humain un nouvel alcaloïde dénommé *idiotine*? » Hé bien! Vous ne m'en croirez pas, mais le jeune imbécile a coupé dans le pont, et il s'est même rengorgé comme pour dire : « Rien ne m'étonne de la part d'un des nôtres, d'un savant! »

« Autre exemple. Il y a quelques jours, je vais au théâtre. J'entre dans la salle, et je m'assieds à ma place. Devant moi, je vois deux étudiants : un sémite, probablement un étudiant en droit, et puis un autre, avec une chevelure épaisse et ébouriffée, un étudiant en médecine, sans doute. Celui-ci est ivre comme un cordonnier. La scène, il n'y jette pas seulement un regard, occupé qu'il est à dormir et

couper l'air de son nez. Mais dès que l'acteur commence à réciter un monologue ou qu'il élève simplement un peu la voix, voilà mon carabin qui sursaute et, heurtant du coude le flanc de son camarade : « Qu'est-ce qu'y dit là? demande-t-il. C'est-y nob', au moins? » — « Oui, répond le sémite, c'est noble. » Alors l'autre de hurler : « Bravo! C'est nob', ça! Bravo! » Il était venu au théâtre, voyez-vous, ce crétin ivre, chercher non pas de l'art, mais de la noblesse. C'est de la noblesse qu'il lui faut!

Catherine écoute et rit. Elle a un rire étrange; on dirait que seules ses narines rient. Moi, je perds courage, je ne sais que dire. Et brusquement irrité, je me dresse de ma chaise et je leur crie :

— Mais taisez-vous donc, à la fin! Qu'avez-vous à rester là comme des crapauds qui empoisonnent l'air par leur respiration? En voilà assez!

Et, sans attendre qu'ils aient fini leur conversation cancanière, je m'apprête à retourner chez moi. Il est temps, du reste, il est dix heures.

— Moi, je resterai encore un peu, dit Michel Fédorovitch. Vous permettez?

— Mais certainement, répond Catherine.

— *Bene*. Dans ce cas, faites apporter encore une bouteille de votre petit vin.

Ils me reconduisent tous les deux jusqu'à l'entrée, et pendant que je passe mon manteau, Michel Fédorovitch me dit :

— Vous avez beaucoup maigri, ces derniers temps, et vieilli. Qu'avez-vous donc? Vous vous sentez malade?

— Oui, un peu.

— Et il ne se soigne pas! fait observer Catherine d'un ton mécontent.

— Oh! Pourquoi? Il faut vous soigner. La prudence est toujours de mise... Dites bien des choses à votre femme et à votre fille... Je compte aller leur présenter mes hommages un de ces jours, avant mon départ pour l'étranger... Vous savez que dans le courant de la semaine prochaine, je pars pour l'étranger?...

Je sors de chez Catherine, irrité, inquiet de ce que l'on vient de me dire au sujet de ma maladie et mécontent de moi-même. Je me demande si je ne ferais pas bien, en effet, de consulter un de mes collègues. Mais aussitôt, je me figure celui-ci, après m'avoir ausculté, s'éloignant de moi en silence, et réfléchissant; puis tournant vers moi sa figure et s'efforcant de me dissimuler la vérité, il me dira d'un ton d'indifférence feinte :

— Jusqu'à présent, je ne vois rien de particulier, mais vous feriez peut-être tout de même bien, mon cher collègue, de prendre du repos...

Et cela m'enlèvera mon dernier espoir...

Car j'espère encore. Qui n'espère pas? Maintenant, en faisant moi-même mon propre diagnostic, et en me soignant moi-même, je me dis de temps en temps que peut-être mon ignorance m'abuse, que je me trompe sur l'albumine et le sucre que je trouve dans mon organisme, et sur mon cœur, et sur cet œdème que deux fois déjà j'ai constaté le matin. Et lorsque, avec l'application d'un hypocondriaque, je relis les manuels de thérapeutique et que je change chaque jour de médicaments, il me semble toujours que je finirai par tomber sur quelque chose de consolant. Comme tout cela est mesquin!

Que le temps soit couvert, qu'il fasse un clair de lune ou que les étoiles brillent au ciel, chaque fois que je retourne à la maison, je regarde le firmament, et je songe que bientôt la mort me prendra. Il semblerait qu'en ces moments-là mes pensées devraient être profondes comme ce ciel lui-même, et belles et graves. Il n'en est rien! Je ne pense qu'à moi-même, à ma femme, à Lisa, à Gnecker, aux étudiants, enfin aux gens en général. Et mes pensées sont mauvaises, étroites, mesquines, et peuvent se résumer dans cette conclusion :

— Tout est vilain, la vie n'a pas de sens, et ces soixante-deux années que j'ai déjà vécues sont des années inutilement perdues...

En tirant la sonnette de ma porte, et ensuite en montant mon escalier, je sens aussi que je n'ai plus de famille, et je n'éprouve pas l'envie de la reconquérir : les pensées mauvaises ne sont pas quelque chose d'accidentel, de passager en moi, comme je voudrais encore le croire; elles se sont emparées définitivement de mon être, elles l'ont pénétré et le dominent. La conscience douloureuse, indolent, triste, remuant à peine mes membres, comme si le poids de mon corps se fût augmenté de mille kilos, je m'étends sur mon lit et je m'endors.

Après viendra mon insomnie...

VII

Arrive l'été, et mon existence change un peu.

Un beau matin, Lisa entre chez moi et me dit, sur un ton de plaisanterie :

— Venez, Excellence! Nous partons!

On conduit mon « Excellence » dehors et on la la hisse dans un fiacre. La voiture s'ébranle, se met en mouvement et m'emporte à travers une plaine, puis le long d'un cimetière qui ne fait sur mo aucun effet quoique je doive y reposer bientôt, moi aussi, ensuite à travers une forêt et, finalement, une autre plaine.

Après un trajet d'environ deux heures, on introduit mon « Excellence » dans une maison de campagne où, au rez-de-chaussée, on l'installe dans

une petite chambre très gaie tapissée de bleu.

La nuit, je continue à ne pas pouvoir dormir, mais le matin, je ne veille plus et n'écoute plus parler ma femme. Je reste au lit à somnoler, de cette somnolence qui n'est pas du sommeil, mais où pourtant, on fait des rêves.

A midi, je me lève, et, par habitude, je m'assieds à mon bureau. Mais je ne travaille plus, je me distrais en lisant des livres français aux couvertures jaunes que m'envoie Catherine.

De ma place, par la fenêtre ouverte, je puis apercevoir ma palissade, deux ou trois arbres minces et, plus loin, la route, les champs, puis à l'horizon, la large bande d'une forêt de pins. Souvent, je vois, avec beaucoup de plaisir, grimper sur une palissade un petit garçon et une petite fille, blonds comme le miel, aux habits déchirés. Du haut de la palissade, ils raillent ma calvitie et je puis lire dans leurs petits yeux brillants quelque chose comme :

« Il est chauve tel une bille, celui-là ! »

Ces deux êtres sont peut-être les seuls qui se moquent un peu de ma gloire et de ma haute situation.

Ici, je n'ai plus de visites quotidiennes.

Le dimanche, arrive Nicolas, le portier de la Faculté. Il vient soi-disant pour affaires, mais, en réalité, pour me voir. Il arrive fortement éméché, dans un état où on ne le voit jamais en hiver.

Je sors dans le vestibule où il m'attend.

— Qu'y a-t-il ? lui dis-je. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Votre Excellence ! dit-il, en serrant ses mains contre son cœur et en me regardant avec des yeux d'amoureux fou. Votre Excellence ! Dieu m'est témoin... Que le tonnerre me tue si... Gaudeamus igitur *juvenestus* !...

Et avidement, il embrasse mes épaules, mes manches, mes boutons...

— Tout va bien ?

— Votre Excellence, devant Dieu tout-puissant...

Il continue à jurer ainsi sans rime ni raison et bientôt, il me lasse. Je lui dis d'aller à la cuisine où on le fera manger.

Le dimanche, vient aussi me voir et causer avec moi Pierre Ignatievitch. Il s'assied près de ma table, modeste, propret, sage, n'osant pas s'accouder ni mettre une jambe sur l'autre. D'une voix douce et unie, d'une manière correcte et livresque, il me raconte les nouvelles, à son sens intéressantes ou curieuses, qu'il a lues dans les revues ou les ouvrages spéciaux.

Toutes ces nouvelles, d'ailleurs, se ressemblent et peuvent être réduites au type que voici : Un certain Français avait fait une découverte; mais un Allemand, là-dessus, déclara que cette découverte avait déjà été faite, en 1870 par un Américain. Alors un autre Allemand vint les mettre d'accord, en démontrant, que tous les deux, ils s'étaient mis le doigt dans l œil, ayant pris des globules d'air pour du pigment, sous le microscope. Pierre Ignatievitch, alors même qu'il a l'intention de m'égayer, fait longuement le récit de ses anecdotes, il est circonstancié, il cite exactement les noms, les dates, les titres des volumes, les numéros des revues. Parfois, il reste chez nous à dîner. Alors, à table, il nous distrait avec les mêmes histoires passionnantes qui dégagent un morne ennui et assomment tous les convives. Si Gnecker et Lisa commencent alors à parler fugues et contre-point, Brahms et Bach, lui baisse pudiquement les yeux, scandalisé que l'on puisse, en présence d'hommes aussi sérieux que moi et lui, parler de choses aussi futiles et stupides.

Dans ma disposition d'esprit actuelle, il me suffit de l'écouter cinq minutes, pour que je croie l'écouter depuis une éternité, tellement il m'ennuie. Je hais alors le pauvre diable. Sa voix douce et égale, son langage livresque me font dépérir, ses histoires m'abrutissent... Lui nourrit à mon égard les sentiments les meilleurs, et ne cause avec moi que pour me faire plaisir; moi, je l'en récompense en le regardant fixement, droit dans les yeux, comme si je voulais l'hypnotiser et je pense :

— « Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'en ! » Mais il ne se laisse pas influencer par la suggestion et il reste, il reste, il reste...

Tant qu'il est là, devant moi, je ne puis me défaire de cette pensée :

— Il est possible, me dis-je, que lorsque je serai mort, ce sera lui que l'on nommera à ma place ».

ANTON TCHÉKHOV.

(*Traduit du russe par* G. SAVITCH et E. JAUBERT).

(*A suivre*).

LES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS ET L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

En 1896, après une conversation avec M. Michel Bréal, esprit très ouvert et fort au courant des nécessités universitaires, un professeur de l'Université de Grenoble, M. Hauvette, attristé de l'abandon presque lamentable où étaient condamnés, par la nature d'un enseignement aux rares issues pratiques, les cours de la Faculté des Lettres, émit l'idée d'y inviter les étudiants étrangers.

Une quinzaine d Orientaux suivaient en ce temps-

là les leçons de la Faculté de droit. Les besoins linguistiques et littéraires n'étaient-ils point aussi concevables chez les étrangers venant résider en France que leur empressement à venir prendre dans nos Universités les grades juridiques ?

Le recteur de l'Académie, M. Zeller, convoqua le 3 juillet 1896 quelques personnes de la ville et des Facultés et les entretint d'un projet de patronage encore très vague. Un comité, incertain du but, mais doué des intentions les mieux enracinées, avec M. Marcel Reymond pour président, se mit à l'œuvre.

Les premiers pas furent peu encourageants. Tous autres gens que ces Dauphinois eussent sur-le-champ renoncé à l'entreprise. On répandit 4.000 circulaires en Europe et en Amérique : un seul étudiant répondit à l'appel des lettrés grenoblois et des montagnes du Grésivaudan ; encore n'avait-il point lu la circulaire, il en avait entendu parler à Genève. Très modestement et avec un souci de la vérité qui ne trahissait que de la bonne humeur et de l'espoir, M. Marcel Reymond s'intitulait : Président du Comité de patronage de l'Etudiant étranger ! C'est ainsi qu'agissent ceux qui ont foi dans l'avenir de l'idée française et que les petits commencements fouettent d'intrépidité.

L'année suivante (1897-1898) cinq adhésions dirent assez que le succès serait lent. On ne crut pas devoir créer des institutions spéciales qui auraient offert le curieux contraste d'un personnel enseignant plus nombreux que l'auditoire.

Enfin surgit le motif de prospérité. Un professeur américain suggéra que le meilleur moyen d'attirer les étrangers était d'organiser à leur intention des cours spéciaux pendant les vacances. Le premier cours, qui s'ouvrit en juillet 1898, dura trois mois ; il réunit 35 auditeurs. L'année suivante, on institua deux cours spéciaux : traductions allemande et italienne, exercices de grammaire pratique. Ils durèrent du 1er juillet au 1er novembre, deux heures par jour, et s'adressèrent à 110 auditeurs. Il semblait que l'avenir de l'institution était assuré, tellement la progression numérique constatée était pleine d'encouragements et de promesses.

En 1899-1900 fut créé le *Certificat d'études françaises* attestant que le candidat sait écrire correctement deux ou trois pages de français, traduire un texte de sa langue maternelle en français, lire, causer et expliquer un texte français moderne. En 1902, un nouvel examen fut institué, avec, comme sanction, le *Diplôme de hautes études de langue et de littérature françaises*. On organise un enseignement juridique pour les étudiants allemands, lesquels ont la faculté d'obtenir l'équivalence pour les semestres de leur propre pays. Le chiffre de ceux qui l'ont suivi s'est élevé de 13 en 1901 à 64 en 1902, à 100 en 1906, à 137 en 1909.

La renommée des laboratoires de recherches et celle de l'Institut électrotechnique attirent, à leur tour, les étudiants de l'ordre scientifique ; de 10 en 1903 et 1904, ils passent à 31 en 1906, 50 en 1908, 62 en 1909.

La population totale annuelle des étudiants étrangers à l'Université de Grenoble, s'est élevée de 154 en 1899 à 290, puis 970 et enfin 1.104 en 1909. Depuis lors, la progression s'affirme et consacre avec éclat le succès d'une entreprise qui fait de Grenoble un intense foyer de culture française expansive.

Il faut savoir descendre aux détails minutieux de la linguistique et de la prononciation. La langue française est le vêtement de l'esprit français. Quel étranger ne serait jaloux de se l'assimiler dans ses finesses, ses douces inflexions, son charme auditif, toute sa grâce ?

C'est pourquoi, signalons avec une particulière insistance, la création d'une maîtrise de conférences pour l'enseignement de la philologie aux étrangers, création qui a obtenu un si vif succès que l'établissement d'un amphithéâtre à 800 places a été jugé nécessaire.

Un cycle complet d'études phonétiques va depuis l'enseignement pratique de la prononciation aux débutants, jusqu'à l'étude scientifique de la parole, pour les futurs professeurs.

La haute utilité d'un tel enseignement n'est pas douteuse. L'étranger, quand il possède notre langue, ne la sait pas encore tout à fait, car soit à cause d'une prononciation défectueuse, soit à cause d'une prononciation imparfaite, il a une certaine difficulté à se faire comprendre. Les exercices de phonétique parachèvent l'apprentissage du français.

Le Comité de patronage, voulant offrir toutes sortes de facilités à ses protégés, a installé une salle de travail de 100 places où l'on peut accéder de 8 heures du matin à 7 heures du soir. A côté, une salle de lecture offre aux étrangers, chaque jour, des journaux et des revues du monde entier. Un spacieux jardin, des jeux en plein air, des tennis ouverts dès la première heure du jour, fournissent des motifs de récréation très bienvenus. Deux fois par mois, le soir, on réunit les étudiants dans les salons de quelque hôtel : chants et danses forment l'essentiel du programme.

Comment loger le nombre grandissant de ceux qu'attire si légitimement un ensemble d'œuvres si bien organisées ? Les hôtels parurent trop chers et les garnis peu attirants. On tâcha d'amener les Grenoblois à créer des pensions. En 1900, 30 fa-

milles furent convaincues, qui offrirent 90 chambres.

« Aujourd'hui, écrivait récemment M. Rosset, un des collaborateurs les plus dévoués de cette grande œuvre, il y a 1.200 chambres pour les étrangers ; mais les 90 premières ont coûté plus de pas et de paroles que les 1.000 autres. »

On ne saurait hésiter à accorder aux hommes d'initiative qui ont institué ce champ de propagande française, à M. Marcel Reymond, aux professeurs de l'Université, le témoignage de reconnaissance qui sans doute leur est sensible. Ce qui vaut mieux, ce sont les bons résultats, et c'est la promesse d'un avenir toujours plus prospère et toujours plus digne de leurs valeureux efforts.

La ville de Grenoble est la première à bénéficier de cet apostolat. Peut-être, à l'heure où nous sommes, son Université, absorbée par la puissante attraction lyonnaise, descendrait-elle dans le fatal enlisement des choses dépourvues de ressort ou de point d'appui. Une vie intellectuelle féconde anime la cité et toute la province dauphinoise.

Il aura donc paru fort explicable à ceux qui sympathisent avec ce mouvement que les professeurs de l'Université de Grenoble aient accordé, les premiers, leur éclatante approbation à l'ordre du jour voté à Dijon, à l'effet de provoquer la réunion d'un congrès interuniversitaire en faveur de l'action des Universités françaises à l'extérieur.

Grenoble continue son apostolat et l'élargit, en communiquant à toute la France intellectuelle sa flamme.

ALBERT SAUZÈDE.

COMMENT ON FUME L'OPIUM (1)

Lorsque l'opium a subi les manipulations que nous décrirons par la suite et qu'il a fermenté en boîtes pendant vingt-cinq jours, il est bon à consommer. Cependant, on le conserve encore dans des caves, car l'opium ancien se fume plus aisément que l'opium nouveau; il produit une fumée d'un goût plus agréable, d'une odeur plus aromatique.

Parmi les différents crus, l'opium de Bénarès est le plus estimé pour les opiums indiens; celui du Yunnan pour les opiums de Chine. A Nankin, on préfère l'opium de l'Inde centrale; à Amoy, l'opium persan est d'un rendement en chandoo plus élevé que l'opium indigène : 75 p. 100 au lieu de 60 p. 100.

Les amateurs pratiquent des mélanges dont ils gardent jalousement le secret, ou parfument leurs drogues avec des substances aphrodisiaques ou odoriférantes; la raclure de bois d'aigle, entre autres, dont le prix atteint 400 francs le kilogramme (Dr E. Martin).

Un chandoo de second choix plus chargé en morphine se vend moitié moins cher que l'opium supérieur. On fait de l'opium troisième et quatrième; les plus misérables coolies fument le *dross* (1) (raclure des pipes) de ces qualités inférieures qu'ils malaxent avec de l'huile ou de la salive.

L'odeur de l'opium est caractéristique, et a donné lieu à mille comparaisons : amande ou noisette grillée, encens, caramel. Un romancier comtemporain, Claude Farrère, la qualifie dans *Fumée d'opium*, « l'odeur prodigieuse que jamais aucun parfum ne saura répéter ». Elle est, en effet, toute spéciale; à ceux qu'elle a grisés une fois, l'arome de toutes les autres, fût-ce celui du tabac le plus apprécié, paraît nauséabond et grossier.

Cette expression : fumer l'opium, éveille souvent des images fausses dans l'esprit des Occidentaux.

L'opium se prend à l'aide d'une pipe en général, formée par un tuyau de bambou fermé à l'une des extrémités. Cet aspect habituel de la pipe a fait naître les euphémismes « tirer sur *le bambou*, pratiquer *le bambou* ». Chacun comprend, en Extrême-Orient, ce que ces locutions signifient.

La pipe est donc creusée dans un bambou ou un long morceau d'ivoire. Au milieu se visse un fourneau large et plat, en forme de champignon, et percé au centre d'un petit trou. Du bout d'une aiguille d'argent (objet que les gens du peuple fabriquent économiquement avec les baleines des vieux parapluies), on enlève une goutte dans la boîte à opium, on la porte au-dessus d'une lampe dont le verre en tronc de cône est large et court, la gouttelette se boursoufle, grésille; on en ajoute une autre, une autre encore, en tournant toujours. Une boulette s'est formée que l'aiguille dépose sur le fourneau de la pipe, en la piquant au centre d'un trou qui servira de cheminée. Allongé sur son lit de camp, la tête posée sur un coussin carré, le fumeur, laissant toujours sa pipe au-dessus de la flamme, approche le bambou de ses lèvres, *avale* la fumée (point important) et, au bout d'un instant, la rejette par les narines. La dose d'une pipe ordinaire représente environ 20 à 30 centigrammes d'opium que le fumeur exercé absorbe d'une longue et unique aspiration.

Par ce qui précède, on voit combien dure la préparation de cette boulette qui se dissipe si vite.

(1) Pages extraites d'un ouvrage : *La Fumée Divine*, qui paraîtra prochainement.

(1) « Mot anglais qui signifie *scorie*. C'est proprement le résidu de la combustion de l'opium qu'on retire du fourneau de la pipe. » Dr Millaut.

Couché sur son lit de camp, le fumeur a plusieurs pipes à sa portée : l'une refroidit tandis qu'il se sert d'une autre et qu'un serviteur prompt et exercé en confectionne une troisième; quelque diligence que l'on mette, il faut bien avouer cependant, que l'intervalle entre chaque pipe dure plus que le temps passé à la goûter.

La pipe neuve, à fourneau neuf, est détestable à fumer, et dans celle qui a servi trop longtemps les résidus d'opium s'accumulent au point qu'il est nécessaire de ramoner la pipe à l'aide de « l'aiguille rouge ». C'est un petit ringard façonné pour cet usage. On le chauffe au rouge et on le conduit doucement dans le canal de la pipe qu'il faut laisser reposer ensuite jusqu'à ce qu'elle ait perdu l'odeur de brûlé. Sur le plateau du fumeur, encore des ciseaux, des pinces pour la lampe, un godet de métal pour les débris de la mèche, un vase destiné à recueillir le *dross*; une éponge dont on nettoie le fourneau sur lequel l'opium a laissé des traces, enfin la drogue noire dans une boite ou un pot de matière plus ou moins précieuse, suivant le goût ou l'état de la fortune du fumeur.

Il est de toute importance de ne pas brûler l'opium en le passant au-dessus de la flamme, vous diront les vrais amateurs, parce qu'il dégage alors des vapeurs dangereuses. Faire une pipe demande tout un apprentissage, et la maîtrise ne s'obtient qu'après avoir gâché beaucoup d'opium.

La pipe indienne ne ressemble en rien à la pipe chinoise, et n'exige pas la position couchée. Elle contient et de l'opium et du tabac. L'opium est placé sur un grillage, ainsi qu'un charbon embrasé au-dessus duquel s'adapte un récipient qui renferme le tabac. La fumée des deux narcotiques se mélange, et le but est atteint, qui est de dissimuler la présence de l'opium dont la pratique est jugée mauvaise. Le haschich parfois est mêlé à l'opium.

La première pipe d'opium amène souvent les mêmes conséquences fâcheuses que le premier cigare : l'estomac paralysé, gêné dans son travail, se révolte, et la fumerie se termine sur les plus désagréables conséquences du « mal au cœur ».

Cet arome de l'opium, dont nous notions, tout à l'heure, la subtilité et la puissance, exerce sa domination sur les bêtes elles-mêmes. Le rat y est infiniment sensible; les araignées familières rôdent autour de la petite lampe à l'heure de la fumerie, et le *margouillot*, ce lézard mangeur d'insectes que l'appartement oriental le plus soigné voit apparaître aux premières minutes de fraîcheur, s'approche comme avec joie du plateau à opium. H. Jammes, dans le *Bulletin de la Société des études indo-chinoises*, note l'envahissement des fumeries, au Tonkin, par les chats des environs. L'on raconte qu'un fumeur qui s'était absenté près d'une semaine retrouva son chien, compagnon de ses fumeries, dans un état d'agitation inquiétante; mais la bête rentra dans son état normal au fur et à mesure qu'elle respirait de nouveau l'odeur de l'opium.

Le pauvre hère fume n'importe où : le long d'un talus, sous le ciel étoilé, la dure journée de travail finie; contre une *paillotte* dont la paroi abrite la flamme de sa lampe; dans un de ces repaires, dont la porte louche s'ouvre dans les quartiers misérables, et partout, c'est le *dross*, fait des plus malsains résidus, accablant les malheureux des plus lamentables effets de l'intoxication thébaïque.

Le riche fume chez lui, dans les fumeries riches, dans les maisons de thé ou au cercle.

Le quartier chinois des villes asiatiques contient toujours au moins un cercle. Dans la file des maisons toutes semblables, avec leurs couvertures de briques et leurs auvents où se balancent de grosses lanternes de papier huilé, il tranche par la profusion de ses ornements. Les vérandas sont peintes de bleu céleste, les cloisons faites de pièces de bois rares, sulptées, ajourées, patiemment réunies. Des chimères de porcelaine et le signe du *grand extrême* s'échevèlent sur le toit pointu. Le soir, on joue, les piastres tintent; des fillettes au visage fardé mîment et chantent la souffrance des amants séparés et la beauté des clairs de lune; sur des lits aux nattes multicolores, des corps sont allongés ; l'odeur âcre et spéciale monte avec la fumée blanche par-dessus l'étoile tremblante des lampes.

« Avant que les édits impériaux tentassent de mettre un terme à la coutume de l'opium, nous dit un auteur, les fumeries abondaient dans toutes les villes chinoises : on s'y rendait comme chez nous on se rend au café, pour parler affaires, ou en manière de simple délassement.

« Ces sortes d'endroits ont toujours un aspect identique. Naguère encore, les fumeries chinoises arboraient comme enseigne quelque morceau de papier jauni ayant servi à filtrer la macération sirupeuse d'opium. Aujourd'hui, c'est un petit drapeau de cotonnade blanche mais souillée par la poussière et les intempéries sur lequel sont inscrits les deux caractères chinois : Dâng, Yên : lampe, opium.

« Quant au local, sa disposition est des plus simples : dans un coin, tout auprès de l'entrée, ou mieux dans une sorte de vestibule précédant la fumerie proprement dite, le comptoir sur lequel se trouvent les pots d'opium avec la petite balance qui sert à peser la drogue. Le patron du lieu y reçoit à travers un étroit guichet l'argent des clients, et tout à l'entour de la pièce où sont réunis les fumeurs court un accotoir en bois (kang) placé à cin-

quante centimètres du sol environ, un peu relevé vers le mur suivant un angle de vingt à vingt-cinq degrés, et terminé à l'extrême opposé par un rebord destiné à arrêter les pieds et à soutenir le poids du corps.

« Sur ce lit primitif, des nattes, des oreillers de cuir en forme de billot et des plateaux avec les ustensiles nécessaires. En Indo-Chine et en Amérique, les couchettes sont parfois disposées les unes sur les autres comme des couchettes de paquebot. »

Enfin, dans les plus sordides maisons à opium, il n'y a plus de lits, mais simplement des nattes jetées à même le sol.

C'est au cercle ou dans l'établissement élégant que l'on accompagne la fumerie du « thé d'opium », préparé non avec les feuilles mais avec les boutons de la plante à thé, et que l'on grignote certains gâteaux. Les « boys » font circuler les serviettes humides que les clients se passent sur le visage avant de sortir, à moins que ces fidèles serviteurs n'emportent les fumeurs assoupis pour les coucher fraternellement côte à côte, dans une pièce, à l'écart.

Enfin, l'on fume à domicile, ce qui, entre parenthèses, empêchera toujours une statistique exacte du nombre des fumeurs d'opium. L'intoxiqué cache jalousement son vice, et les séances de fumerie, en partie nocturnes et clandestines, ne sont avouées qu'aux initiés.

Mais le véritable fumeur ne goûte vraiment l'opium que dans une réunion intime ou seul, lorsque rien ne l'enlève au sortilège de la *divine fumée*.

La sensibilité périphérique sera si extraordinairement exaltée pendant la fumerie de l'opium que les causes extérieures entraînent mille impressions désagréables ou pénibles. Un son trop aigu ou trop élevé déchire le tympan du fumeur, les lignes droites et nettes frappent si douloureusement sa rétine qu'on les bannit dans l'ornementation d'une fumerie bien installée.

Des nattes souples et fines, de nombreux coussins attendent la prostration des corps inertes, les murs sont tapissés de panneaux de satin, longs rectangles que décorent les fantaisistes linéaments des caractères chinois ou l'image vénérée du Dragon et du Tigre. Quand la vue aura acquis, sous l'influence de l'opium, son maximum d'intensité, leurs dessins flous et capricieux s'emmêleront en visions changeantes où le fumeur trouvera l'image qu'il poursuit.

En parlant des effets de l'opium, nous insisterons sur les impressions visuelles et auditives, et nous verrons ce qui les aide à naître dans la fumerie. Disons pourtant que les suggestions extérieures, même les plus étranges, ne cessent pas de correspondre à l'état d'âme du fumeur, miroir déformateur, mais miroir de ce qui l'entoure, centre de réceptivité, non pas de création. C'est pourquoi le fumeur averti dispose avec tant d'amour le cadre de sa rêverie ; c'est pourquoi il cherche la solitude. Dans ce sens, fumer l'opium en sampan (1), au large des grands fleuves d'Asie, réalise l'idéal des fumeurs.

Ecoutons l'un d'eux nous l'expliquer :

« Dès notre arrivée à Hanoï, nous avions été séduits par l'exotisme curieux des quartiers indigènes, et, dans une rue étroite, commerçante, mouvementée, nous avions fait choix d'une maison annamite. Façade exiguë, étage unique qui se couronnait d'une terrasse encombrée de poteries chinoises d'une belle teinte verte où vivaient des fleurs. Ce fut dans cette demeure bien tonkinoise qu'une Annamite délicieusement frêle nous initia aux voluptés de l'opium. Mais le bruit impatientant de la rue, les mélopées criardes des marchands ambulants, le grincement éperdu des roues de pousse-pousse lancés à toute allure irritèrent si fort notre congaï (2) qu'elle nous dit un soir d'un ton mystérieux et dans son français si simplifié : « Ici pas moyen fumer. Viens avec moi. » Et elle nous entraîna vers le Fleuve Rouge, large en cet endroit comme un bras de mer, et qui reflétait dans son eau sanglante le rayonnement merveilleusement intense de la lune.

« Elle nous montra sur la rive un sampan, barque très allongée, recouverte à l'avant d'une série de toits de bambous glissant à volonté l'un sur l'autre. Et elle déclara : « Moyen fumer là. » Nous embarquâmes.

« Un indigène détacha le sampan qui gagna le milieu du fleuve. Nous nous étions couchés sur une natte. Et tandis que le rameur, debout à l'arrière, maniait l'aviron et scandait son effort d'une mélopée triste, nous commencions à fumer dans ce décor invraisemblablement beau, irréalisable ailleurs qu'en ces pays du tropique.

« C'est que rien, pas un détail inutile n'accaparait ni ne violentait notre regard. En haut, le ciel merveilleusement pur. Et là-bas, dans la pénombre des rives lointaines, le scintillement des villages qui envoyaient aux promeneurs du fleuve les coups de gong d'abord espacés, précipités ensuite, qui chassent de l'ombre nocturne la troupe rôdante des esprits malheureux et sans gîte.

« C'est dans cette barque que nous avons rencontré le décor merveilleusement vague, imprécis et changeant qui réunissait pour un fumeur toutes

(1) Sampan, barque couverte.
(2). « Congaï », femme annamite.

les qualités requises ; silence absolu où le bruit d'une goutte d'eau qui tombe prend une signification jolie, visions lointaines de rives harmonieuses dont le contour s'amollit au loin. Très peu de choses à voir, beaucoup à deviner.

« Ce fut dans ce sampan que nous prîmes goût à l'opium, qui sut tirer de notre esprit, en ce décor noble et tranquille, toutes les combinaisons d'idées, tous les mélanges de souvenirs, tous les accords de sensations qu'il est susceptible de faire naître dans une cervelle opiacée.

« Cette barque dérivant sans bruit, au fil rapide du courant, et glissant, entre des rives à peine entrevues, vers on ne savait quel hâvre de joie, était, nous le croyons bien, le véhicule idéal d'un rêve savamment conduit. De tous les décors, il est celui qui nous a semblé le plus propice à la volupté de l'opium. »

Sans entrer encore dans le détail des effets produits par l'opium, que nous analyserons tout à l'heure, nous voyons, déjà, quel enthousiasme produit l'opium sur ses adeptes. « Ce qu'on appelle l'âme des choses cesse d'être une expression poétique pour se laisser effectivement surprendre par le fumeur qui peut affirmer désormais que l'opium ne provoque pas d'hallucinations mais évoque, avec une intensité inouïe, la beauté qui sommeille dans la réalité nue... Paroles musicales, gestes harmonieux, décor plastique, tout se fond désormais, tout s'amalgame pour faire retentir à cette table de résonance qu'est la sensibilité humaine le plus parfait des accords. »

« Je m'endormis sans changer de place, écrit J. Boissière (1). Non, cependant, délicieusement anesthésié, impuissant à mouvoir tête et membres, incapable d'une syllabe, et les yeux mi-clos, je voyais à mon côté le brave officier et ses amis, le plateau fleuri de nacres où la flamme de la lampe se brise en facette, les bleus caractères brodés en relief sur la soie jaune des tentures, les tablettes d'ancêtres laquées rouge et or, et dans l'ombre, aux murailles, les fanions multicolores, les larges lames et les fusils.

« J'entendais l'éventail d'un domestique activer à battements pressés le feu d'un minuscule fourneau de terre, et le claquement des sandales sur le sol battu, le vol vibrant des moustiques et la crépitation de l'huile dans la veilleuse.

« Parmi le lourd parfum des bâtonnets qui lentement se consument à l'autel des anciens, je percevais la fleur du thé bouillant et la fraîche exhalaison des frangipaniers foisonnant derrière la maison. Et de tout cela se composait une sensation unique, extrêmement douce, dans laquelle vibraient en accord parfait les impressions de couleur, d'odeur et de bruit, mais plus exquises en cette harmonie, grâce à l'opium qui en les reliant les complétait, assez immatérielles alors pour réjouir l'intelligence comme les sens.

« Concevez, dans quelque univers meilleur, un merveilleux paysage où la lumière, le son et la couleur se confondraient pour des hommes qui pourraient à volonté s'en imprégner par un sens unique. Et sur ce fond d'un paysage de songe passeraient des idées joyeuses et belles, subtilement rattachées par des associations inaperçues mais indubitables.

« J'ai joui de cela de longues heures, sans doute ; puis je glissai sans secousses à un sommeil dénué de rêves, délicieux cependant, dont les clairons archangéliques ne m'eussent pas réveillé. Par quelle analyse exprimer un bonheur non ressenti, toujours réel, m'enlaçant et m'imbibant comme l'atmosphère ? Ainsi, je me figure, les Hindous doivent, non penser, car plus de pensée, non pas imaginer, car plus d'images, non pas rêver, car plus de rêves, mais concevoir (mot encore trop précis, comme tous les mots), le définitif nirvâna des dieux. »

« Combien de pipes fume-t-on ? » demande-t-on souvent. Il est bien difficile de répondre avec précision. Le débutant se contentera de quelques pipes, puis l'accoutumance et la nécessité d'augmenter le nombre des pipes pour éprouver les effets de l'opium l'entraîneront à fumer davantage. Le fumeur raisonnable s'arrêtera à la limite qu'il a lui-même posée et d'autres, « mariés avec leur pipe », atteindront les chiffres prodigieux de 80, 90, 100 pipes pendant les quelques heures de la fumerie. C'est l'abus de l'opium qui est dangereux ; cet abus malheureusement bien difficile à éviter. Nul ne peut connaître à l'avance l'empire que l'opium exercera sur son caractère, et dans quelle mesure il affaiblira sa volonté. Toucher au fatal bambou déchaîne de terribles conséquences, il ne faut pas se le dissimuler.

Sans doute, si l'opium tuait tous ceux qui le fument, la fourmilière jaune dont les colonnes épaisses nous menacent, pensent quelques-uns, serait décimée. Au contraire, le commerçant chinois ou malais qui traite ses affaires allongé sur le lit de camp et le *bambou* en main, le lettré sexagénaire, hérissant les quelques poils raides de sa barbiche blanche au-dessus de sa pipe préférée, fournissent une preuve que l'opium n'enlève pas inévitablement l'intelligence.

Mais pour ceux-là, l'accoutumance de la race, et si l'on peut dire la mithridatisation acquise par des siècles de fumerie les préservent en une certaine

(1) *Fumeurs d'opium*, p. 306.

mesure. Ce sont ceux qui fument « à la chinoise », c'est-à-dire en sachant modérer et régler leur vice. Sur des tempéraments d'Occidentaux, livrés avec fougue à une joie toute nouvelle, enveloppés par la grande franc-maçonnerie de dissimulation et d'appui des fumeurs d'opium, le mal cause d'autres ravages.

II

La contagion dans les autres pays.

Déjà, en 1853, on pouvait lire dans le *Journal des Débats* : « Le funeste usage de fumer de l'opium qui, malheureusement, s'est introduit depuis plusieurs années dans le Royaume-Uni, se répand de jour en jour davantage. Actuellement, il existe à Londres plusieurs fumeries dans le « East End », fréquentées par les Chinois employés au déchargement des transports venus de l'Inde. »

Londres n'est plus, maintenant, la seule capitale sur laquelle s'étende le nuage de « fumée divine ». Les ravages de la pipe à opium dans la marine allemande égalent ceux de la seringue de Pravaz dans l'armée prussienne, et d'Annam et de Cochinchine, des officiers, des fonctionnaires et des marins ont apporté aussi le « funeste usage » en France.

Comment se fait-il que, connaissant les dangers de l'opium, on ose encore l'affronter? En quoi réside cet irrésistible attrait ?

L'opium s'est souvent présenté à ses futurs adeptes sous la forme bienfaisante du remède. Des affections tropicales, dans leur première période, sont efficacement combattues par lui.

Pour l'Européen, toujours sous le coup, en Extrême-Orient, de l'accès pernicieux ou de la perfide dysenterie, pour l'Européen qui a assisté, dans l'espace de quelques mois, au rembarquement de quelques-uns de ses compagnons de traversée, et qui a suivi déjà le convoi funèbre de tant d'autres, ne serait-ce pas d'un courage impossible que de repousser ce secours? Et puis, soulagement au mal physique, l'opium représente souvent le philtre d'oubli pour les peines morales, pour le cœur qui saigne de nostalgie et qui souffre des séparations interminables.

Imaginez le désarroi moral, l'impression de solitude affreuse et peut-être de crainte qu'un habitant de la « brousse » peut éprouver, séparé par tant de pays, tant de coutumes et tant de faits, de sa vie ancienne. La flore exubérante envahit une terre basse, à peine émergée des fleuves immenses qui l'inondent encore périodiquement; partout, une forme ennemie menace; autour de lui, les indigènes fument l'opium; un jour, le boy vante les bienfaits de cet enchanteur, la *con gaï* révèle les rites, installe la fumerie et, désormais, que le déluge des mois pluvieux s'abatte sur le toit de palmes, ou que la symphonie des crapauds-buffles chante la fête de la nuit, l'exilé puise réconfort et joie dans la pipe.

Y renoncera-t-il lorsqu'il mènera, de nouveau, la vie européenne? Oui, en règle générale. Des exceptions ne suffisent pas pour établir une règle. Que de fonctionnaires, et que d'officiers auxquels la traversée de retour fait perdre cette néfaste habitude! Pour beaucoup, heureusement, à la lumière froide de notre ciel, et dans le cadre de la vie occidentale, l'opium redevient la drogue de pharmacie, dépouillée de son merveilleux empire « de plaisir et de peine ».

Quelques-uns, pourtant, ne quittent jamais ce vice contracté en Extrême-Orient. Nous l'avons vu établir en Angleterre où pourtant tout fonctionnaire ou officier fumeur d'opium est cassé de son grade. Jusqu'à ces trente dernières années, on ne le signalait point en France; à l'heure actuelle, nous essayons de nous défendre contre lui.

Toulon et Marseille furent les premiers points contaminés; puis, la contagion se propagea aux ports du littoral et de la Manche : Rochefort, Brest, Cherbourg, pour atteindre, enfin, Paris. Dans les ports, les demi-mondaines furent les propagatrices du mal. La vente de la *confiture* (expression toulonnaise) s'ajoutait à leurs profits.

En mai 1905, le ministre de la Marine prenait des mesures énergiques contre les détenteurs d'opium et les propriétaires de fumerie à Toulon. En 1908, la mort d'une chanteuse de café-concert dans une fumerie de Brest réveilla les alarmes, et une circulaire ministérielle invita les autorités des ports de guerre à prendre contre la vente et l'usage de l'opium les mesures les plus rigoureuses. Des descentes de police et des perquisitions sévères vinrent, au moins pour un temps, troubler la quiétude des trafiquants d'opium. Au moment où l'échouage de la *Nive* (août 1908) était en partie attribué aux fautes d'un état-major fumeur d'opium, et lorsque le traître Ullmo essayait de pallier son crime par son vice d'opiomane, l'opinion publique se souleva violemment, et avec injustice, contre notre corps de la marine tout entier. Cependant ces révélations créèrent un mouvement d'opinion contre l'opiomanie.

Des ports, le goût funeste a passé dans certaines grandes villes. A Lyon, apporté par des étudiants depuis trois ou quatre ans; à Paris où, sans compter les coloniaux, le théâtre, la littérature, la coterie des snobs donnent des adeptes à l'opium. L'opium est contagieux, du reste; autour d'une fumerie,

d'autres fumeries naissent assez vite. C'est ainsi que des foyers d'infection se sont developpés dans le quartier des Ecoles, de Montmartre, de Montparnasse et de l'Étoile; chacun ayant sa clientèle particulière qui répond à la physionomie de ces *régions* de la capitale. Il y a quelques années, le Chinois Tsing Ling avait installé une vraie maison d'opium rue de la Tour, où la première victime du « bambou » fut la propre femme de Tsing Ling, une Française, initiée au fatal secret. En 1906, la police ferma trois ou quatre fumeries autour de l'Arc de Triomphe.

Le dernier décret, du 30 octobre 1908, réglementant sur la demande de la direction de l'hygiène publique au ministère de l'Intérieur, la vente, l'achat et l'emploi de l'opium et de ses extraits, mettra-t-il vraiment des entraves au commerce illicite de l'opium, et partant aux abus qui s'ensuivent?

Les pharmaciens protestent contre cette réglementation qui les lèse dans leurs intérêts, disent-ils, et les fumeries clandestines n'en seront peut-être que partiellement touchées, car la contrebande, dans les ports de guerre précisément, est organisée à merveille. La bande des marchands marrons, affiliée d'une part aux matelots, aux fonctionnaires besogneux ou malhonnêtes, aux Chinois commerçants, pour l'approvisionnement de l'opium, et aux femmes de mœurs légères ou aux fumeurs impénitents, pour la vente, étend des ports de débarquement aux villes consommatrices, un mystérieux et solide réseau. La fraude illicite reste si rémunératrice pour ceux qui la font qu'il semble bien difficile de l'anéantir jamais complètement.

Malgré les droits élevés (droits de statistique, de navigation, taxes accessoires etc.) perçus sur l'opium, nos colonies, autres que l'Indo-Chine, connaissent le mal. Algérie, Tunisie, établissements français de l'Inde et de l'Océanie, Madagascar en souffrent. La main-d'œuvre chinoise y a fait son apparition, et avec les ouvriers chinois arrivent, partout où ils débarquent, l'opium, ses ravages... et la contrebande à laquelle il donne lieu. Dans toutes ces colonies, missionnaires catholiques et protestants luttent contre l'opium.

C'est aux Chinois que l'Amérique, aussi, est redevable de la contagion. Les 30.000 ouvriers jaunes employés à la construction du « Transcontinental rail road » de San Francisco à New-York fumaient l'opium, et ils transmirent dans ce contact de cinq ans le goût à leurs camarades américains. Dès 1873, les journaux signalent l'augmentation considérable de l'usage de l'opium, surtout dans les États de l'Ouest. Aux opiophages, nombreux dans le centre et l'ouest, se joignaient les fumeurs d'opium.

Le Kentucky et Chicago se défendirent les premiers. Cette dernière ville si habilement que de 18.000 à 20.000 fumeurs vers 1890, le nombre se trouvait abaissé à 7.000 ou 8.000 en 1908.

Mais San Francisco, point de concentration de l'immigration chinoise, reste livré aux fumeurs et aux contrebandiers de l'opium. L'opium de Macao, par exemple, destiné à l'Amérique et à l'Australie, se dirige d'abord, frauduleusement, sur San Francisco.

Le nombre décroissant des Chinois au Nouveau-Monde, ces derniers temps, n'a pas fait baisser le goût de l'opium dans ce pays. A New-York, une statistique récente du Dr Wright estimait à 5.800 le nombre des blancs qui pratiquent la drogue. Des fumeries, tenues là aussi par des demi-mondaines, y ont été découvertes et fermées par la police. Le quartier chinois de la ville contient, derrière la facade occupée par le magasin ou le restaurant chinois, la fumerie chère aux Célestes, de tous points organisée comme la plus louche fumerie des villages d'Extrême-Orient.

Le Canada connaît la « fumée divine », et l'on s'y est également préoccupé de couper le mal dans ses racines par des projets de loi sur la vente et l'usage de l'opium. On découvrit, en procédant aux enquêtes préliminaires, que les villes du littoral de la Colombie britannique, Vancouver, Victoria, New-Westminster contenaient sept factoreries recevant directement l'opium de l'Inde, le transformant en chandoo sur place, et en faisant un chiffre de recettes de 600.000 à 650.000 dollars pour la seule année de 1907.

L'Amérique du Sud, l'Afrique du Sud (mines de la colonie anglaise du Cap), l'Australie (Melbourne et Sydney surtout) ont reçu, avec les ouvriers chinois, le goût de l'opium. La phrase du Dr Millaut reste indiscutable : « C'est devenu aujourd'hui un fait d'observation mondiale : partout où apparaît le Chinois, l'opium apparaît avec lui. »

G. MIRAN[illegible]

FAUT-IL APPRENDRE DES LANGUES ÉTRANGÈRES?

UNE OPINION DE NIETSZCHE

« *Apprendre plusieurs langues* », a écrit Nietszche, « *remplit la mémoire de mots au lieu de [illegible] alors que cette faculté ne peut, chez tout homme, [illegible] qu'une quantité déterminée de [illegible]. Le tout d'apprendre des langues est nuisible [illegible] qu'il produit l'illusion d'avoir des capacités, et donne [illegible] certaines apparences de savants. Il est [illegible]*

en ce qu'il s'oppose à l'acquisition de connaissances de fond et à l'intention de mériter l'estime des hommes par des moyens loyaux. Enfin, il est la hache mise à la racine du sentiment, un peu délicat, de la langue maternelle, lequel se trouve incurablement blessé et mené à la ruine. »

Arrière l'irrévérencieuse pensée que cette proposition soit une paraphrase du « Ils sont trop verts » de la fable. Les plus grands esprits pourtant ont leurs petitesses. Mis en termes moins philosophiques, ce paradoxe est volontiers jeté à la face de ceux qui tirent quelque vanité de posséder plusieurs langues par d'autres, satisfaits de connaître uniquement la leur — et ne l'en connaissant pas mieux. Qu'il eût tort ou raison en ceci, Nietszche avait le droit de le prendre de haut. Mais combien, avant de reprocher aux polyglottes de n'être que des perroquets, devraient faire la preuve qu'eux-mêmes sont des aigles.

*
* *

Tout d'abord, n'est-il point téméraire de limiter aussi étroitement les capacités réceptives de la mémoire? Cet appareil merveilleux présente, au contraire, une aptitude caractéristique à emmagasiner d'autant plus de matière qu'il en contient déjà. Quel labeur ne faut-il pas à l'ignorant pour accroître son bagage rudimentaire, en regard du peu d'effort que coûte à l'être cultivé une acquisition nouvelle! Les trois quarts des choses que nous enseignent nos premiers maîtres sont vouées à l'oubli de notre maturité intellectuelle. Est-ce à dire qu'ait été perdu le temps employé à se les assimiler? Non pas, car elles ont constitué une gymnastique assouplissant et fortifiant notre intelligence en vue d'objets élevés ou utiles. Elles ont été la base sur laquelle s'édifie notre éducation véritable; non celle qui prend fin le jour où nous nous levons des bancs de l'école, mais l'éducation féconde qui commence alors: l'éducation par les libres lectures, par l'étude personnelle et réfléchie, par l'observation, par le commerce avec l'humanité. La somme de notions que recèle un cerveau de culture simplement moyenne est déjà prodigieuse, quand on y songe. Considérez celui d'un Littré. Qui aurait su déterminer le degré d'élasticité de sa faculté mémoire?

Sans doute, de tels hercules intellectuels sont peu communs. Et encore que soit impossible la limitation des capacités cérébrales, ces capacités ne sont pas infinies. Chacun, celui même dont l'esprit est le plus vaste, incline vers les unes ou les autres des connaissances humaines dans leurs grandes divisions. Un savant possède plus ou moins de science, un lettré plus ou moins de lettres. Le savant n'est complet qu'avec une teinture de lettres, le lettré qu'avec une teinture de science. Mais aucun savant ne saurait posséder toutes sciences, aucun lettré toutes lettres. Quant à l'être idéal qui posséderait également toutes lettres et toutes sciences, celui-là ne serait plus un homme ni même un surhomme: il serait l'Intelligence suprême, la Sagesse universelle — il serait Dieu.

L'étude des langues est une branche de l'étude des lettres. Est-ce une étude stérile? Nietszche le soutient, à cause, dit-il, qu'elle s'exerce sur les mots, non sur les idées. Cela peut être exact quand il s'agit de ces gens pour qui tout n'est que mots. Le mot cependant est représentatif de l'idée. Or, les idées ne sont nullement identiques d'une race à une autre. Ce n'est pas en seul témoignage d'attachement à leur nationalité perdue, en manifestation de révolte contre leurs vainqueurs que Lorrains et Polonais s'obstinent à parler leur langue maternelle: c'est que les mots allemands, même certifiés équivalents par le dictionnaire, n'éveillent point dans leur âme le même écho. Les Prussiens le savent bien que, la germanisation des provinces conquises ne sera pas consommée avant le jour où elles auront oublié le polonais ou le français. Car ce jour là seulement la culture française, la culture polonaise seront vaincues par la culture allemande. C'est pourquoi ils proscrivent rigoureusement ces deux langues qui entretiennent dans l'empire des foyers de particularisme. On ne pense pas, on ne sent pas en français comme en allemand, ni même, malgré la consanguinité slave, en polonais comme en russe. Ne dit-on pas plaisamment « parler belge »? Cela est véritable que l'idiome qui nous est commun avec les Brabançons n'est pas exactement parlé de même manière chez eux et chez nous. Et je ne fais pas ici allusion au « sais-tu, Monsieur, pour une fois » du vaudeville. J'entends que le français du plus lettré des Belges diffère du nôtre dans son essence. Car une langue n'est pas le résultat du hasard. Elle est forgée par la mentalité de la race. Quand nous en apprenons une qui n'est pas la nôtre, ce n'est pas uniquement des mots différents que nous logeons dans notre mémoire: ce sont des idées, des sentiments différents dont la connaissance nous pénètre.

Il est puéril de répéter que par la meilleure même des traductions on ne comprend, on ne juge qu'imparfaitement une littérature étrangère. Cette vérité rebattue n'a pas trait rien qu'à la forme. Le fond ne nous apparaît dans sa valeur absolue que par la lecture de l'original. Plutôt avoir lu Shakespeare traduit que ne pas l'avoir lu du tout. Celui-là seul, toutefois, qui se l'est assimilé en anglais s'est vraiment nourri de sa moelle. Qui donc affirmerait de

bonne foi avoir mesuré la profondeur de la *Divine Comédie* en un autre idiome que celui, robuste, harmonieux et souple, dans lequel il fut conçu, ou goûté la saveur d'un *Don Quichotte* dénué de l'accent mordant et fier qu'y met l'espagnol ?

De ces altérations de la couleur, de ces déviation de la ligne, de ces déformations de la pensée une expérience personnelle en fournit un exemple qui a son côté comique. Lors d'une visite à la campagne en Angleterre, cherchant avant de m'endormir quelque livre dans la petite bibliothèque dont, en ce pays d'hospitalité parfaite, s'orne toute chambre d'ami, je découvris une traduction de Molière. Cela d'abord m'inspira un accès d'hilarité. Pourquoi ? Bien que parlant l'allemand, j'avoue n'avoir que fort peu lu Goetthe dans le texte — et peut-être est-ce la faute de ses traducteurs si mon admiration pour lui est faite de plus de respect que de conviction. Je regretterais néanmoins d'ignorer *Faust* et *Wilhelm Meister*. Puis j'ouvris le volume — et bientôt le refermai, en proie à la consternation. Voilà donc ce qu'on sait en Albion de ce génie si français !.. Et je m'imaginai le chagrin d'un Anglais qui a eu la curiosité de voir Mounet-Sully dans *Hamlet*.

Ce fut une autre sensation, non moins pénible en son genre, que j'éprouvai le jour où me tomba sous les yeux je ne sais plus quel ouvrage de Zola en anglais. Sans goûter nullement ces obscénités auxquelles se complaît le maître de Médan, dans l'original je les avais tolérées. Dans la traduction elles m'apparurent à tel point immondes que je ne pus feuilleter plus avant. Combien, au contraire, de personnes un peu prudes s'offusquent du libertinage de d'Annunzio lu en français, qui, en italien, n'en sentiraient que l'élégance raffinée et subtile.

*
* *

« *Le fait d'apprendre des langues est nuisible en ce qu'il donne l'illusion d'avoir des capacités...* »

Communément en effet on dit d'une personne : « Elle est très cultivée : elle parle plusieurs langues. » Notre philosophe sévère s'en irrite. Il est certain qu'être polyglotte ne constitue point une distinction intellectuelle d'ordre très supérieur. Encore cela est il mieux que n'en posséder aucune. L'envergure de Nietszche n'est pas donné à tous les mortels. Envergure telle au demeurant, qu'à vouloir planer trop haut il s'est cassé les reins, sombrant dans plus que la folie : dans l'hébétude.

Le mérite qu'on peut avoir à parler plusieurs langues dépend évidemment de ce qu'on dit. Si ce sont des niaiseries, une seule suffirait. Mais il ne s'agit pas uniquement de parler. On lit aussi, on écoute, et l'esprit y gagne une plus large ouverture. Comme on visite plus volontiers les pays où l'on sait se faire entendre, le champ de vision s'élargit. Car ne prétendez point pénétrer l'âme d'une race sans avoir commerce avec elle et chez elle. En ce qui nous concerne, ceci est bientôt dit : partout on parle français. Oui, les portiers d'hôtel toujours, et souvent les gens de la très bonne compagnie. Encore ceux-ci font ils plutôt usage du parisien, et c'est pour deviser de choses parisiennes ou de banalités internationales. Le plus cosmopolite des mondains ne se livre que dans son propre idiome. Ce sont ses mots qui donnent la clé de ses idées. Et puis enfin il y a les classes moyennes et populaires, lesquelles ont bien droit aussi à être étudiées et comprises.

« *L'illusion d'avoir des capacités...* » Non, ce n'est point une illusion. Outre que la connaissance de plusieurs langues amplifie la capacité d'observation, pour les apprendre il faut posséder certaines capacités dont la mémoire n'est que la moindre. Dans son admirable *Jude l'Obscur*, Thomas Hardy montre ce pauvre garçon qui, à peine dégrossi par l'instruction primaire, entreprend d'apprendre le latin. A cet effet il se munit d'une grammaire, à laquelle il n'entend goutte, et d'un dictionnaire devant quoi il demeure saisi d'épouvante, car il s'imagine devoir se mettre dans la tête, les uns après les autres, ces milliers et ces milliers de mots. Etant intelligent, il ne tarde pas à revenir de sa naïveté, et finit même par comprendre qu'une telle étude sans maître ne saurait porter de fruits.

Tout, au surplus, est susceptible d'être appris bêtement. Il y a des docteurs en droit de complète nullité comme juristes : la lettre seule des lois leur est connue, non l'esprit. Leur mémoire a absorbé la matière brute sans que leur raison l'ait œuvrée. De l'histoire ne retenir que les faits, c'est transformer son cerveau en une encyclopédie, rien de plus. Pareillement en va-t-il de la connaissance superficielle des langues : cela sert aux fins de voyage ou de commerce, cela ne constitue point une culture.

Par contre, qui sait vraiment une langue étrangère y a dû consacrer des facultés de compréhension et d'assimilation. Pour s'en approprier le génie — qui est le génie de la race — il faut de la pénétration, et de la subtilité pour en discerner les nuances. Du jugement aussi, car dès que vous vous haussez par-dessus les choses concrètes, l'équivalent des mots n'est qu'un leurre. Le sens objectif est affaire de mémoire : le sens subjectif relève de la raison. Ouvrez un vocabulaire allemand. Vous trouverez *Gemüse*, qui bonnement veut dire « légumes ». Immédiatement à sa suite, c'est *Gemuth*, et vous

lisez : « cœur, âme, esprit, humeur ». Parmi ces sens tellement divers, démêlez celui qui s'ajuste avec votre cas particulier. Et au vrai, ce n'est nul de ces mots, quoique participant de tous, mais dans leur conception figurée. Car, au propre, ils se disent respectivement : *Herz*, *Seele*, *Geist*, *Laune* ou *Stimmung*, selon la nuance). *House* est l'anglais pour « maison » : — c'est simple. Mais *home* signifie « le foyer, l'intérieur, le domicile, la patrie, le but, dans un sens abstrait très spécial. Vous avez vite appris le vocable étranger exprimant « parapluie » ou « champignon ». Mais ce profond *sehnsucht* germanique, ce charmant *simpatico* des Italiens, et toutes abstractions au surplus, on ne peut les traduire que par interprétation. Eh bien! interpréter, raisonner, juger, s'assimiler, pénétrer et comprendre, n'est-ce donc point là, faire œuvre intellectuelle? L'étude qui en exige autant est-elle si méprisable? Ceux qui en ont le goût méritent-ils d'être comparés à l'oiseau stupide qu'une particularité de conformation rend apte à articuler quelque : « As-tu déjeuné, Jacquot? »

*
* *

« *Le fait d'apprendre des langues étrangères est la hache mise à la racine du sentiment un peu délicat de la langue maternelle, lequel se trouve incurablement blessé et mené à la ruine.* »

Ceci est bien gros. Prétendra-t-on que le sentiment national, à ce compte, se trouve lésé du fait de relations internationales? Ce sentiment là ne serait que le chauvinisme, le jingoïsme, ces exagérations, ces rétrécissements du patriotisme qui, en vertu d'une loi psychologique autant que physique, risquent de provoquer dans les esprits libres une réaction funeste. Ne sachant ou ne comprenant rien de ce qui se fait ailleurs, y tenir *a priori* tout pour mal fait, est-ce se manifester véritable patriote? Non, mais à l'inverse, jugeant son pays par comparaison, et en connaissant les fautes, l'aimer par-dessus tout autre, de cet amour intangible que nous portons à notre mère. Sans en tant raisonner, j'en appelle à n'importe quel Français revenant du plus agréable séjour à l'étranger : n'est-il pas remué — quitte à s'en railler lui-même — d'apercevoir la silhouette familière du bon gendarme de planton à la station-frontière ? Si, ce que j'ignore, Nietzsche a jamais quitté le *Vaterland*, je l'estime d'avoir senti de même en revoyant le *pickelhaube*. Et loin que l'accoutumance atténue cette émotion, plus souvent il serait sorti d'Allemagne, plus vive l'aurait-il éprouvée à chaque retour. La pierre de touche du sentiment national, la voilà, et non de dédaigner la patrie du prochain.

En parlant de « blesser à la racine la langue maternelle », redoutait-il cette admission abusive et fréquemment incongrue de vocables étrangers susceptibles d'en altérer le génie? Appréhension vaine. La responsabilité de ces jargons n'incombe point aux polyglottes. Ce n'est pas le savoir qui fait le mal, mais l'ignorance — pour mieux dire, c'est l'ignorance maquillée de demi-savoir. Le *kolossal*, le *friseur*, le *delicatessen*, le *restauration*, le *marchiren*, le *defiliren* et autres barbarismes franco-teutons qui, à juste titre, offensaient sans doute son purisme, ils n'ont certes pas été introduits dans leur langue par des Allemands nourris de lettres françaises. Qui lit dans le texte Byron et Macaulay ne tiendra jamais de propos de ce genre. « A mon *footing* de ce matin, j'ai vu des *tailor made* très *smart*, et à un *five o'clock* tout à fait *select* des *teagowns* extrêmement *stylish*. » L'absurdité de qualifier *shocking* ce qui est inconvenant s'aggrave du fait que cette épithète, signifiant « pénible, terrifiant » (ce qui donne un choc et non ce qui choque), s'applique à une castastrophe, à un crime, et pas du tout à un spectacle, à un livre, desquels l'anglais dit *improper*. Capable de lire le *Times* (que nous devrions appeler LES *Times*), vous ne commettrez pas ce douloureux solécisme : *Times* (au pluriel) *is* (au singulier) *money*. En prenant la peine d'apprendre l'italien, ne vous laissant point égarer par une souvent fallacieuse similitude, vous éviterez l'erreur usuelle : *Si* (au lieu de *se*) *non e vero, bene trovato*.

Pourquoi, à la vérité, ne pas tout bonnement mettre en français ces dictons? Ceux qui savent l'italien et l'anglais n'y verraient nul empêchement. Ce n'est pas eux qui leur ont donné droit de cité chez nous sous leur forme originale, en les défigurant, mais ceux qui de l'anglais et de l'italien savent uniquement cela et le savent tout de travers. Ceux-là aussi « donnent l'illusion d'avoir des capacités. » Mais c'est le cas de tous ceux qui, en toutes matières, se mêlent de parler de ce qu'ils ignorent.

D'autre part, en toute langue, il est des mots intraduisibles, sinon par une courte et plate périphrase, si bien qu'y renonçant, on les transfère bravement dans la sienne, tels quels ou avec une légère allitération. On ne doit le faire qu'à bon escient, avec tact et prudence, mais cela est à peu près inévitable, parce que ces idiotismes, justement, sont expressifs de certaines idiosyncrasies.

D'autre part enfin, tant pour opérer convenablement ce travail de transposition que pour rendre, au contraire, dans son propre idiome les locutions étrangères, n'est-il pas indispensable de connaître celles dont elles proviennent? Ainsi le Français impénitent qui se refuse à dire *garden party* ne traduirait-il point par ce saugrenu « partie de jardin »

analogue à la facétie de collégien : « César vint en Gaule sur l'impériale d'une diligence. »

En réalité, loin que la connaissance des langues étrangères nuise à celle de la science propre, tout au rebours y puise-t-on une maîtrise supérieure de la propriété du terme. Les licences idiomatiques qui déforment la parole exercent trop souvent sur l'écriture une action nocive. Maintenir chaque mot dans sa stricte précision est la préoccupation capitale de qui nourrrit l'amour du beau langage. Que si on veut faire passer ce mot dans une autre langue, ou réciproquement, le sens doit en être serré de très près. Plus est abstraite l'idée qu'il exprime, plus se montre impérieuse l'obligation d'étreindre cette idée fortement. Et vue ainsi, la traduction constitue une manifestation intellectuelle qui, ni dans ses moyens ni dans ses effets, ne mérite l'injurieux dédain de Nietszche.

MARIE-ANNE DE BOVET.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

A propos des Mémoires de Wagner.

RICHARD WAGNER. *Ma vie*, t. III, 1850-1864. Traduction de N. VALENTIN et A. SCHENCK. Plon.

Entre tant de Mémoires dont nous fûmes généreusement gratifiés depuis un demi-siècle, ceux de de Wagner sont assurément dignes d'une très spéciale attention ; et non point seulement parce qu'ils éclairent la psychologie particulière de ce grand homme et nous instruisent sur la genèse et l'histoire de son œuvre ; ses Mémoires sont tout à fait dignes de n'être point médités seulement par les musicologues, musicographes, wagnériens, historiens du drame musical et du lyrisme polyphonique ; ils méritent de n'être point consultés uniquement par les curieux ou les érudits avides de documentation sur une période de l'histoire de l'art et de la société... Et sans doute est-il légitime de les étudier à ces divers points de vue ; ce serait leur faire un tort gratuit que de ne point reconnaître leur utilité très diverse : Wagner entendit bien témoigner pour son temps et pour son art ; son témoignage est précis, d'une minutie capricieuse qui parfois étonne... Cet hommage rendu à l'historiographe, n'allons point négliger ce qui fait l'intérêt supérieur de ce livre : Wagner en se racontant soi-même, — soi-même et son temps dans la mesure où sa forte personnalité absorbe le siècle, en subit ou en contrarie l'entraînement, — Wagner, en esquissant un ample fragment d'autobiographie, nous livre, à son insu peut-être, un roman qui dépasse son époque et sa personnalité : roman terriblement banal, d'une banalité saisissante et toujours émouvante, où ne se haussent que les hommes d'un exceptionnel génie ; banalité précieuse, que nous ne manquons jamais de juger surprenante, puisqu'elle enclôt l'énigme de l'une des fatalités de notre espèce.

Wagner vécut l'éternelle aventure des grands créateurs ; les particularités de temps et de lieu ne sauraient nous empêcher d'en découvrir à travers son récit l'invariable schéma non plus que les irrémédiables conséquences... Cela est terriblement banal, de cette banalité qui doit nous attirer de même que nous attirent, et retiennent avec quelque irritation notre curiosité, les faits les plus patents, les plus simples en apparence, et les moins explicables... Cela est archi-connu ; mais précisément toute démonstration nouvelle d'une vérité fatiguée à force de s'être prouvée inéluctable se pare à nos yeux d'une étrange séduction ; rien de plus miraculeusement neuf que les apparences dont se revêt cette vérité, de plus piquant que les promesses dont elle berce notre inguérissable besoin de savoir et notre folle espérance de percer le mystère. Nos pères ne l'ignoraient point, qui déployaient toute leur sagacité dans le développement et la culture du lieu-commun... Notre frivole complexité, nos goûts et nos méthodes nous éloignent communément de cette sagesse où nous ramène tout effort de réflexion soutenu... Considérée comme l'illustration somptueuse d'un lieu-commun, nul doute que la vie de Richard Wagner ne nous livre ses plus hauts, ses plus humains, ses plus rares enseignements.

* * *

Qu'elles sont donc instructives, et non point seulement symboliques, mais passionnément éloquentes, les vies des grandes artistes ! Heureuses, — mais combien exceptionnel le fastueux épanouissement d'un Rubens ! — ou remplies par la douleur — ainsi Beethoven — et, pour ne parler que de modernes, traversées de luttes — tels Wagner, Ibsen, ou d'amères souffrances — ainsi ce grand, génial, et malheureux Wyspianski, encore inconnu en France, dont s'affirmera quelque jour la gloire posthume d'incomparable dramaturge (1). Entre tous, Wagner se distingue par l'insolite énormité du succès ; mais nous n'avons point à considérer ici cette bruyante renommée ; ses *Mémoires* s'arrêtent à l'année 1864 : discrétion heureuse, car nous voyons bien que ce musicien a tout dit, non point sans doute

(1) La *Revue Blanche* le fera prochainement connaître à ses lecteurs par une étude et une traduction.

sur sa carrière, mais sur ce qui nous importe le plus, et mérite d'être entendu par delà le cercle des amateurs et des fervents de sa musique.

Considérez-le en 1850; il approche de la quarantaine; il porte allégrement la pleine maturité de son génie; il réalise la définition que l'on donnerait volontiers de l'artiste créateur. De tels hommes surprennent par la spontanéité de leurs allures; ils échappent au réseau serré de nos argumentations; ils brisent l'appareil traditionnel de nos raisonnements, de nos coutumes, de nos habiletés, de nos pusillanimités, s'affranchissent, semble-t-il, du poids écrasant de cette armure qui incommode, et plus sûrement, soutient l'ordinaire humanité. D'où leur vient leur force? Dites qu'ils entrent plus aisément que leurs semblables en communication avec la nature, qu'ils puisent aux sources secrètes et intarissables, qu'ils sont l'écho, ou le truchement ou l'organe de l'esprit insaisissable et universel... faites la part de la volonté, du génie, de l'inconscient, toutes entités au même degré obscures, impénétrables, dites et faites ce qui vous conviendra; nous constatons, nous, qu'ils sont plus près que nous de l'essence des choses, qu'ils en tirent des suggestions inattendues, et très réellement de vraies révélations... Où, à quels instants, comment s'opèrent ces rapprochements, ces communions, nous l'ignorons presque toujours; c'est là pourtant que devrait se porter l'attention des biographes des grands hommes, et non point aux grossiers faits divers ou aux pédantes inductions dont se satisfait trop aisément notre badauderie.

Les *Mémoires* de Wagner montrent cela à merveille : on y surprend dans la vérité de sa vie profonde un esprit extraordinairement libre, qui se dérobe à nos servitudes, avec une désinvolture aisée, et comme en se jouant. Que cette autobiographie est donc différente de la plupart des biographies! Les événements que retient la mémoire de Wagner, et qu'il signale avec le plus de force, ne sont point ceux que l'on pourrait croire. Lui-même s'avise de nous en avertir : « il est curieux que ce qui, dans les carnets des autres gens, ne serait noté que comme un simple voyage ou une visite, prend toujours chez moi les proportions d'une aventure... » Les autres gens sont si bien prisonniers d'une mentalité conventionnelle qu'ils passent aveugles, ou insensibles à tout ce qui devrait les frapper, les émouvoir, les inquiéter, les charmer, mettre en branle leurs nerfs et leur intelligence. Les autres gens n'ont que des joies d'emprunt, des admirations de commande, des intuitions où la mémoire a infiniment plus de part que la sensation. Pour l'artiste, au contraire, le monde est jusque dans ses plus humbles manifestations un perpétuel sujet d'émerveillement. Wagner aux bords du lac Majeur s'est, comme tout le monde, enivré de lumière italienne; toutefois un mince tableau l'enchante plus que tout : « une jeune mère, qui se promenait avec son enfant sur les bras, tout en chantonnant et en tournant son fuseau, est demeurée inoubliable dans ma mémoire. »

Wagner, à quarante ans, a gardé une extraordinaire fraîcheur de sensations; à ce degré, nous appelons volontiers une telle vertu ingénuité, sans nous douter que notre dédain prouve seulement notre éloignement de la réalité, notre exil hors de la vie, en un monde figé d'abstractions mortes. Wagner vit intensément; il jouit des spectacles et des harmonies terrestres avec toute la fougue d'un être aux sens neufs, et qui serait pour la première fois mis en présence de notre univers. Durant qu'il séjourne en Suisse, il fait de fréquentes courses à pied : longtemps après, il n'en a point perdu le souvenir; ces excursions furent en effet toujours pour lui des événements d'importance; il note en ses Mémoires ses itinéraires; il sait bien que telles impressions de nature, tels enthousiasmes dont il se sentit brusquement transporté furent les étapes essentielles de son développement intérieur; certes, ce n'est point par détestable entrainement littéraire qu'il écrit : « Moi, j'éprouvai, cette fois encore, et à un dégré supérieur, le sentiment d'auguste sainteté de la solitude, et celui de la quiétude presque engourdissante que les choses inanimées répandent sur la vie bouillonnante de l'organisme humain. » Soyez assurés que des émotions de cet ordre n'étaient point inutiles à qui méditait, et déjà portait en soi les sublimes accords des Niebelungen. Parfois le bénéfice fut immédiat : Wagner cite plusieurs de ces cas d'inspiration subite où le rythme et la mélodie ne furent que la transcription directe d'un magnifique conseil du monde sensible. Mais il faut bien affirmer que de tels conseils, Wagner ne négligea jamais de les entendre, et qu'il dut sa fécondité surhumaine à l'inépuisable réserve de ceux qui lui furent toujours prodigués.

*
* *

Wagner vit ainsi, intensément, naïvement, poétiquement; il communie avec toutes les grandes et profondes réalités; il s'irrite contre les conventions humaines; il ne les comprend pas; ses rapports avec sa femme, son entourage, ses meilleurs amis, ne sont qu'une succession de malentendus souvent irréparables; comment un homme qui vit selon la vérité naturelle s'accommoderait il d'un rôle social? Wagner s'en accommode fort mal; l'irrascibilité de son tempérament fait éclater à tout propos un désaccord de principe. Il ne sait point être gai quand

il faut, triste selon les convenances... Pourtant il n'ignore — à ses heures — ni la joie puissante, ni la gaieté légère, insouciante, irrésistible : se rendant à Venise avec Ritter, il voit son ami, imprudemment penché à la portière du wagon, perdre son chapeau : sur le champ, Wagner lance le sien aux vents de l'Adriatique; il s'esclafle en relatant leur entrée tête nue dans la ville des Doges... Il est gai, ou triste, et suit sa gaieté ou sa mélancolie, et tout à coup demeure surpris du chemin parcouru; cause ordinaire de la brusque interruption de la plupart de ses voyages : voyez-le à la Spezzia, soudain désemparé et comme effaré de sa solitude : « Tout me parut désert et nu, et je me demandai ce que j'étais venu faire là... ». Même surprise, quelques mois plus tard, à Paris : « Très fatigué, très agité, et finalement excité à un point douloureux, je quittai Paris avec Minna à la fin d'octobre 1853, sans avoir compris pourquoi j'étais venu y dépenser tant d'argent ». La logique sociale a de ces revanches auxquelles ne saurait se soustraire nul membre d'une société civilisée; mais comme on voit bien que Wagner est incapable d'abandonner un autre guide — qui n'est point seulement, je vous prie de le croire en dépit de certains jugements grossiers, et c'est bien vite dit, sa fantaisie!

Et voici de ce violent, de ce terrible Wagner un trait qui ne fera sourire que les gens superficiels : il affectionnait son chien et son perroquet avec cette simplicité franche que connaissent seuls les primitifs ou les natures naïvement, supérieurement sensibles et clairvoyantes; écoutez comme il en parle : « Avec l'affection de mes animaux domestiques, j'avais conservé celle de mes amis de Zurich... » Nulle ironie, Wagner en est incapable dès qu'il nous entretient de Peps et de Papo; Peps et Papo manifestent un dévouement plus constant, et surtout moins indiscret que les amis de Zurich, et leur tendresse, qui ne ment pas, est singulièrement troublante. Wagner consacre à la mort de Peps une page caractéristique, et qu'il faudrait citer tout entière :

Ma femme pensait retourner à Seelisberg, sur le lac des Quatre-Cantons, pour sa cure de petit-lait; moi, je croyais que l'air de la montagne serait salutaire aussi à ma santé délabrée; nous décidâmes donc de nous y rendre aussitôt. Mais une maladie mortelle de mon petit chien nous empêcha de partir. L'âge se faisait sentir pour mon pauvre Peps; il avait treize ans. Tout à coup, il devint si faible que nous nous demandions comment nous l'emmènerions à Seelisberg, car, de toute évidence, il ne pourrait plus supporter les fatigues de la montée. Au bout de peu de jours, il entra en agonie. L'intelligence paralysée, il souffrait de convulsions fréquentes; le seul signe de vie qu'il donnât encore, c'était de sortir de sa corbeille placée dans la chambre de ma femme, et de venir en chancelant jusqu'à ma table à écrire à côté de laquelle il tombait épuisé...

Soins, vétérinaire. On se résout à abréger les souffrances de Peps : Wagner se rend en canot chez un docteur du voisinage, rame deux heures, obtient une dose d'acide prussique :

Je ne voulais faire usage de ce dernier remède qu'au cas extrême où le pauvre moribond souffrirait trop. La nuit, il dormit comme d'habitude au pied de mon lit, dans sa corbeille, d'où il se soulevait régulièrement le matin pour me réveiller en grattant de la patte. Soudain j'entends les gémissements que provoquait un de ses violents accès de convulsions; puis, sans un cri, le malade s'affaissa sur son coussin, et ce moment me produisit un effet si étrangement solennel que je regardai ma montre. C'est à une heure dix minutes du matin, le 10 juillet, que trépassa mon petit compagnon dévoué, dont la tendresse pour moi avait été parfois si expansive. Nous l'enterrâmes le lendemain en pleurant amèrement. Notre propriétaire, Mme Stokar-Escher, nous céda un joli coin de son jardin; c'est là que fut enfoui Peps, couché sur son coussin, dans sa corbeille.

Je ne sais guère que Loti, qui ait noté avec un pareil sentiment la solennité d'humbles agonies.

*
* *

Faites bien attention que cette sensibilité s'épanouit parmi les soucis de la vie la plus active, et que cet inspiré, en dépit de ses vœux de solitude, obéit d'autre part à des instincts ardemment combattifs, et s'inquiète de mille affaires; il dirige des concerts, il correspond avec les théâtres et les principicules allemands, aves ses confrères qui l'exaltent et plus encore le jalousent, et démentent sa renommée, et en vérité le calomnient. Il lutte, il aime la lutte, encore qu'il en sorte souvent épuisé; il a des haines terribles, des antipathies subites, et ne sait se défendre par instant d'une sorte de délire de la persécution; Meyerbeer, notamment, prend en ces Mémoires la figure d'un Machiavel antiwagnérien qui serait infiniment puissant, et dont la malfaisance équivaudrait au génie.

Wagner voyage. — En même temps qu'il s'agite dans le siècle, il cherche et trouve l'occasion de profitables romans intellectuels : il découvre Schopenhauer; il proclame, et l'on sait de reste, ce que son art dut à la pensée schopenhauérienne; il se délasse en compagnie de Walter Scott, et tout aussitôt s'enthousiasme pour l'*Introduction à l'histoire du bouddhisme* de Burnouf... Cet exilé, à qui la politique interdit le retour en Allemagne, continue de s'associer aux rêves des esprits avancés de son temps : il a fondé, on ne sait trop pourquoi, de grands espoirs sur l'année 1852; survient le coup d'état : Wagner en recueille avec abattement la désastreuse nouvelle; il hait Napoléon III comme le pourrait faire un simple croque-sol montmartrois; cette haine le

brouille presque avec le plus précieux de ses amis, Liszt. Il entend bien que sa musique soit l'expression d'un monde qui va naître : « j'admettais qu'un grand bouleversement allait s'opérer dans nos aspirations musicales aussi bien que dans notre vie sociale, et qu'il en résulterait de nouveaux besoins auxquels répondraient précisément les œuvres dont je venais d'esquisser le plan audacieux »... Wagner dépense ainsi la plus diverse activité, inlassable, et comme harcelé par une grandiose ambition ; les orages même de la villa Wesendonck ne sauraient le distraire de la grande passion de sa vie; ni les contre-temps, ni les échecs, ni la constatation, plus décourageante, de la bassesse du goût public et de la décadence universelle du théâtre ne le détournent de ses extraordinaires projets : « Je demeurai, écrit-il, inébranlable dans mon dessein de construire mes drames des Niebelungen comme si le théâtre d'alors n'existait pas, et comme si le théâtre idéal de mes rêves devait nécessairement être créé un jour. » Présomption admirable du génie qui ne consent pas à l'humiliation !

Tout cela est bien connu, et je ne souhaite point résumer une fois de plus une biographie qui nous est familière : combien toutefois n'est pas digne d'attention, parmi tout ce tumulte, la vie profonde de l'artiste ! Wagner connaît — avant le triomphe — la carrière du créateur assailli par toutes les puissances de la médiocrité en place; grâce à son tempérament, ce grand combat se développe en une tempête retentissante.... Trop souvent nous ne découvrons que l'éclat dramatique et la diversité des épisodes; nous perdons de vue ce délicieux refuge, cette oasis de fraîche, enivrante, et féconde poésie, ce paradis des forts, des grands voyants, des privilégiés de l'art et de la vie, cette citadelle merveilleuse d'où jaillissent toute pensée généreuse, toute découverte de beauté; j'ai tenté de montrer que les Mémoires de Wagner nous invitaient à plus de clairvoyance; ne va-t-il pas jusqu'à préciser en termes formels cette invitation? Lisez le récit de l'aventure que lui rappelle son séjour à la Spezzia : il est souffrant, fatigué du voyage :

En rentrant, l'après-midi, je m'étendis sur un canapé très dur, attendant le sommeil si désiré. Il ne vint pas. Je tombai seulement dans une sorte de somnolence pendant laquelle il me sembla que soudain j'enfonçais dans un rapide courant d'eau. Le bruissement de cette eau prit bientôt un caractère musical : c'était l'accord de *mi bémol* majeur retentissant et flottant en arpèges ininterrompus; puis ces arpèges se changèrent en figures mélodiques d'un mouvement toujours plus rapide, mais jamais le pur accord de *mi bémol* majeur ne se modifia, et sa persistance semblait donner une signification profonde à l'élément liquide dans lequel je plongeais. Soudain, j'eus la sensation que les ondes se refermaient en cascades sur moi et, épouvanté, je me réveillai en sursaut. Je reconnus immédiatement que le motif du prélude de l'*Or du Rhin* venait de se révéler tel que je le portais en moi sans être parvenu encore à lui donner une forme. En même temps, je compris la singularité de ma nature : c'est en moi-même que je devais chercher la source de vie, et non au dehors.

En lui-même! c'est là seulement qu'il trouvait le contact de l'univers, là seulement qu'il entendait les voix de la nature, et subissait avec ravissement cette initiation prodigieuse où nous reconnaissons le privilège du génie.

LUCIEN MAURY.

Chronique de l'Etranger

—

JOHN KEATS ET LES ANGLAIS A ROME

Sous ce titre, la *Nuova Antologia* publie une étude dont M. H. Nelson Gay donna lecture à la *Keats-Shelley-Literary Association*, en une réunion tenue, à Rome, à l'occasion du quatre-vingt-onzième anniversaire de la mort de Keats, dans l'appartement même où s'éteignit le grand poète anglais (26 Piazza di Spagna); là se trouvent la bibliothèque et les archives du Keats-Shelley Mémorial. Outre des détails inédits sur la mort de l'auteur d'*Hyperion*, on trouve dans cette étude un tableau de ce qu'était, il y a un siècle, la vie de la colonie anglaise dans la Ville éternelle.

Marengo avait fait de Napoléon le maître de l'Italie Mais à peine l'Empereur fut-il interné dans l'île d'Elbe, et les armées françaises se furent-elles retirées du sol italien, que les versants méridionaux des Alpes virent une nouvelle invasion, venant du Nord. Les touristes anglais prenaient possession de l'Italie, et c'est précisément alors que la mode s'établit en Angleterre de passer l'hiver au-delà des Alpes, et même de s'y fixer. Les Anglais étaient en telle majorité parmi les voyageurs qui pendant les premières années de la Restauration venaient en Italie que, pour le peuple italien, les mots *viaggiatore* et *inglese* demeurèrent longtemps synonymes. Ces touristes arrivaient, par le Mont-Cenis ou par le Simplon, dans de grandes et lourdes calèches anglaises; les nombreux bagages contenaient depuis des livres prohibés (par exemple les œuvres de Gibbon ou de Lady Maria Wortley Montagu), jusqu'à des flacons de *whisky* ou... de poudre dentifrice, et généralement tout ce qui était présumé introuvable en pays italien. Ces calèches se dirigaient sur Venise et par Ferrare et Bologne, continuaient leur chemin sur Florence; elles descendaient ensuite la vallée du Tibre et, ayant traversé la campagne Romaine, par le ponte Molle, la piazza del Popolo et la via del Babuino, elles arrivaient sur la place d'Espagne, qui en ce temps était, à Rome, le « ghetto des Anglais ».

Cette partie de la ville tâchait de s'adapter, tant bien que mal, aux goûts et aux habitudes britanniques. De nombreux hôtels y étaient tenus par des « Smiths » et des « Stewards », et d'autres aubergistes venus d'Angleterre, ou au moins par des Italiens portant des noms anglais; les murs des maisons étaient blanchis, les persiennes peintes, et les trottoirs, ainsi que les trous à immondices devant les portes, presque propres. Pourtant ce quartier manquait de remises assez vastes pour laisser entrer les immenses calèches des voyageurs; aussi était-on forcé de les laisser sur la place où, elles restaient en permanence. Quand un Romain voulait se rendre compte du nombre des riches *forestieri*, présents dans la ville, il allait simplement le soir sur la place d'Espagne compter le nombre des véhicules ainsi alignés. En 1818, à une époque où Rome comptait à peine 140.000 habitants, on évaluait à 2.000 le chiffre des Anglais, établis ou de passage dans cette ville. Vu les grandes difficultés que présentait alors un voyage de 1400 milles, ce chiffre était fort respectable. Lord Byron était venu à Rome avec l'avant-garde des touristes anglais, en 1817. L'année d'après il y était suivi par Shelley et, en 1820, par Keats, tandis que Hunt, venu en Italie en 1822, ne dépassa pas la Toscane.

En reconnaissance des services rendus par l'Angleterre à la papauté, ou par égard pour les guinées que ses fils semaient sur leur passage, le Saint-Siège voyait la colonie d'un œil favorable; le mot *inglese* était le meilleur passe-port vis-à-vis des autorités pontificales. Les Anglais trouvaient moins de sympathie chez le peuple romain, et non sans cause. John Bull, au lendemain de Waterloo, était plus infatué que jamais de sa supériorité, et il manifestait trop visiblement qu'il venait en Italie et à Rome dans le seul but d'admirer les ruines du passé. Le présent italien — il est vrai que rien encore ne présageait à cette époque le futur *risorgimento* — lui paraissait complètement méprisable. Shelley n'écrit-il pas à son ami Peacock : « Rome est, pour ainsi dire, une ville *de morts*, ou plutôt de gens qui ne peuvent achever de mourir...; à Rome, du moins dans le premier enthousiasme avec lequel on reconstitue les temps passés, on ne voit rien des Italiens. »

La majeure partie de la colonie anglaise, également insoucieuse du présent et de l'avenir de la nation italienne, était formée par des dilettantes, amateurs de l'antiquité, et, tout comme aujourd'hui, par des *snobs* (le mot n'existait pas, mais bien déjà la chose), qui essayaient de transformer la Rome papale en une station climatérique à la mode. Mais à côté de ce monde bruyant, il y en avait un autre, très calme, un groupe d'invalides, dispersés à travers la cité, et n'ayant ni la force, ni l'envie de prendre part à la vie joyeuse de leurs compatriotes. Car, chose bizarre, Rome, malgré la malaria, jouissait à cette époque, en Angleterre, de la réputation d'un excellent séjour d'hiver pour les malades et les convalescents, surtout pour les poitrinaires. Chaque année envoyés par leurs médecins anglais, ils arrivaient par centaines, pour, en grand nombre, trouver leur dernière demeure dans le cimetière protestant près de la porte Saint-Paul.

Singulièrement beau, ce cimetière situé au pied du Monte Testaccio avec, au fond, le noble profil de la pyramide de Caïus Cestius et auquel l'âme du Nord a su donner, sous le ciel méridional, un charme exquis d'intimité, inconnu de la plupart des cimetières italiens! « On pourrait s'éprendre de la mort, à la pensée qu'on sera enseveli dans un endroit aussi doux, écrivait Shelley. Un sentier que des milliers de pas de visiteurs anglais et américains ont fini par tracer à travers l'herbe fleurie, vous conduit et voici, en face de la pyramide de Cestius, les tombes célèbres de deux amis. Sur la plus ancienne des deux pierres, ornée d'une lyre aux cordes brisées, on lit cette inscription anglaise :

Cette tombe renferme tout ce qu'il y eut en un jeune poète anglais — qui sur son lit de mort, dans l'amertume de son cœur, due à la puissance malveillante de ses ennemis, voulut que ces paroles fussent gravées sur sa pierre tombale, ici gît quelqu'un, dont le nom fut écrit sur l'eau, 24 février 1821 (1). » Et sur l'autre, plus récente, sous une palette et des pinceaux de peintre : « A la mémoire de Joseph Severn — ami dévoué et compagnon jusqu'au lit de mort de John Keats — et qui lui ayant survécu, a pu voir son nom compté parmi ceux des poètes immortels de l'Angleterre... 3 août 1879. »

*
* *

Keats, accompagné de Joseph Severn, était parti pour Rome à la recherche de la santé, en automne 1820. Il avait alors vingt-six ans, et avait déjà publié trois volumes de poésies, fruit d'un travail fébrile de cinq années, petits volumes qui, dans l'avenir, devaient lui assurer l'immortalité, mais qui d'abord n'avaient trouvé que très peu de lecteurs et, sauf un cercle restreint d'amis littéraires, encore moins d'admirateurs. Malgré les paroles gravées sur sa tombe, il est impossible de trouver la cause principale de la maladie qui, en février 1820, se déclarait par un violent vomissement de sang, dans les critiques, défavorables et brutales, suscitées par ses premières œuvres. Son corps plutôt paraît avoir été trop faible pour résister à la flamme intérieure qui le dévorait, et il est presque certain que la phtisie dont il mourut prématurément, et dont auparavant était mort son frère John, minait déjà son frêle organisme bien avant l'apparition d'une série d'articles dans le genre de celui du *Blackwood's Magazine*, où son *Endymion* était qualifié d'idiotie « calme, sereine, imperturbable et baveuse ». La certitude d'une mort prochaine vint à Keats en même temps que l'amour et la gloire. Lui qui, jusqu'alors, avait regardé les femmes « comme des enfants auxquels il préférait offrir des friandises que de leur consacrer son temps », s'éprit de Fanny Bracone, dont l'image ne le quittera plus jusqu'à sa dernière heure; et il vit son amour partagé. Bientôt après, son troisième volume était accueilli favorablement dans l'*Indicator* et l'*Edinburgh Review*, précisément au moment où, en juillet 1820, les médecins, déclarant

1. Date erronée, au lieu du 23 février 1821.

qu'un hiver passé encore dans le Nord lui serait mortel, lui prescrivaient de se rendre en Italie. Le 18 novembre, en compagnie du peintre Severn qui, voyant l'état désespéré de son ami, voulut le suivre à tout prix, il s'embarqua sur un petit navire marchand, la *Maria Crowther*, à destination de Naples.

Admirable d'amitié et de dévouement, Severn ne quitta plus un instant le cher malade qu'un jour il viendra rejoindre à l'ombre des pins et des cyprès du petit cimetière romain. Ses lettres et son journal nous tiennent, depuis ce moment, au courant des péripéties de ce laborieux Calvaire, que Keats lui-même appelle « sa vie posthume ». A cause du mauvais temps et d'autres accidents de voyage, la *Maria Crowther* n'arriva à Naples que le 21 octobre, après une traversée des plus pénibles. A Naples, il fallut encore subir une quarantaine de trente et un jours. C'est durant le séjour forcé dans cette ville que Keats écrivit sa dernière lettre à la mère de Fanny Bracone ; écrire directement à Fanny, il n'en eut plus jamais le courage, après son départ d'Angleterre. « Ah! quelle description je pourrais vous faire du golfe de Naples, si je pouvais de nouveau me sentir citoyen de ce monde. » Et puis ce déchirant post-scriptum : « Adieu, Fanny, ! Dieu vous bénisse. » Le 4 ou le 5 novembre, une petite voiture emportait les deux amis vers Rome et les y déposait, une semaine plus tard. Le temps était beau, et pendant que les chevaux avançaient lentement, Severn, qui put accomplir à pied presque tout le voyage, distrayait son ami en cueillant des fleurs champêtres, et en en remplissant la voiture. A Rome, on se rendit tout droit à la place d'Espagne, où un compatriote des deux jeunes Anglais, le Dr Clark, pour lequel Keats avait des lettres de recommadation, leur avait loué un petit appartement. C'est là que commença la lutte finale pour la vie de John Keats.

Au début, le nouvel entourage ranima un peu le malade. Sa santé commença lentement à se raffermir et Severn crut déjà à une amélioration définitive. On défendit au poète d'aller au Colisée et, en général, de courir le risque des fortes émotions que pourraient lui donner la vue des monuments anciens; on lui permit seulement de se promener sur le Corso et dans la via del Babuino, jusqu'à la Porta del Popolo, et de se tenir sur la terrasse supérieure de l'escalier de la Trinità dei Monti, ou encore dans les parties plus abritées des jardins du Monte Pincio. Il lisait beaucoup, commençait à étudier l'italien, et pensait même à se remettre à écrire. A sa demande, Severn loua un piano, et Keats passait des heures à jouer du Haydn. « Ce Haydn est comme un enfant, disait-il, on ne sait jamais ce qu'il fera dans la suite. » Mais cette accalmie ne devait pas durer longtemps. Le 10 décembre le mal reparut terrible. Quatre jours plus tard, Severn écrivait à Mme Bracone : « Je crains que le pauvre Keats ne soit à l'extrémité. Une attaque inattendue l'a confiné dans son lit, et toutes les probabilités sont contre lui. La chose est venue d'une manière si inattendue, après ce que je prenais pour la convalescence, que je ne puis prévoir un prochain changement. Ma peur est grande, parce que les souffrances sont continuelles et qu'il est à bout de forces. Voici cinq jours que je vois son état s'aggraver ». Et six jours plus tard : « Depuis trois semaines je ne le quitte pas un instant; je suis resté toute la nuit près de lui, je lui ai fait la lecture à haute voix jusqu'à la tombée de la nuit; j'allume le feu; je lui prépare sa collation : quelquefois il me faut faire moi-même la cuisine, — je lui fais son lit et sa chambre. » Severn et le Dr Clark se prodiguent. Rarement un poète mourant eut un médecin plus dévoué et un garde-malade plus tendre.

Le 27 janvier survint une crise affreuse qui devait amener la mort. C'est cette nuit-là que Severn esquissa, à l'encre de Chine, son fameux portrait de Keats endormi, d'une beauté poignante, avec, au bas, cette note : « 28 janvier, trois heures du matin. Dessiné pour me tenir éveillé; une sueur mortelle le baignait toute la nuit ». Keats attendait la mort avec impatience, d'autant plus qu'il savait que le prolongement de sa maladie empêchait Severn de travailler pour le concours de l'Académie dont il espérait obtenir une bourse. Il avait l'habitude de dire : « Ma maudite maladie sera ta ruine ». « Une fois, pendant les derniers jours, raconte Severn, il m'envoya voir l'endroit où il devait être inhumé, et montra du contentement quand je lui décrivis la pyramide de Caïus Cestius, l'herbe, les nombreuses fleurs, spécialement les innombrables violettes, et un troupeau de chèvres et de moutons avec un jeune pâtre. Tout cela l'intéressa vivement. Les violettes étaient ses fleurs préférées, et il se réjouissait d'apprendre que les tombes en étaient toutes couvertes. Il m'assura que déjà il croyait sentir pousser les fleurs au dessus de lui ».

Et voici ce que Severn écrit quatre jours après la mort de Keats : « Il est parti. Il a trépassé le plus tranquillement du monde. On aurait dit qu'il s'endormait. Le 23 (vendredi), à quatre heures et demie, commença l'agonie. — Severn soulève-moi, car je me meurs. Je me meurs doucement. Ne t'épouvante pas. Grâce à Dieu, *elle* est venue ». Je le soulevai dans mes bras; le catarrhe semblait bouillir dans sa gorge. Cela alla en augmentant jusqu'à onze heures du soir où il s'éteignit lentement, et si tranquillement que je croyais qu'il dormait ».

JACQUES LUX.

Erratum. — Quelques erreurs typographiques se sont glissées dans l'article *Autour des Sources* (*Revue Bleue* du 17 août 1912). M. Paul Mimande en décline la responsabilité. Dont acte. P. 214, 2e col., ligne 20, lire : « Assez jolie, quoique un peu montée en *graine*... »; ligne 22 : Mlle de Combes appartenait à une bonne famille de *robe*... » P. 215, 1re col., l. 34 : lire; « la supérieure... ne leur *nuisait* pas. »

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 12 — 2e SEM. 50e ANNÉE 21 SEPTEMBRE 1912

SILHOUETTES ITALIENNES [1]

Grazia recevait beaucoup, à Rome, et sans beaucoup choisir; mais comme ses intimes appartenaient en général au même monde, respiraient la même atmosphère, avaient été façonnés par les mêmes habitudes, cette société formait une harmonie homogène, très différente de celles que Christophe avait entendues jusque-là, en Allemagne et en France. La plupart étaient de vieille race italienne, vivifiée çà et là par des mariages étrangers; il régnait parmi eux un cosmopolitisme de surface, où se mêlaient avec aisance les quatre langues principales et le bagage intellectuel des quatre grandes nations d'Occident. Chaque peuple y apportait son appoint personnel, les Juifs leur inquiétude et les Anglo-Saxons leur flegme; mais le tout, aussitôt fondu dans le creuset italien. Quand des siècles de grands barons pillards ont gravé dans une race tel profil hautain et rapace d'oiseau de proie, le métal peut changer, l'empreinte reste la même. Telles de ces figures qui semblaient le plus italiennes, un sourire de Luini, un regard voluptueux et calme de Titien, fleurs de l'Adriatique ou des plaines lombardes, s'étaient épanouies sur des arbustes du Nord transplantés dans le vieux sol latin. Quelles que soient les couleurs broyées sur la palette de Rome, la couleur qui ressort est toujours le romain.

Ce qui frappait surtout Christophe, sans qu'il pût analyser son impression, c'était le parfum de culture séculaire, de vieille civilisation, que respiraient ces âmes, souvent assez médiocres. Impalpable parfum, qui tenait à des riens : une certaine grâce courtoise, une douceur de manières, qui savait être affectueuse, tout en gardant sa malice et son rang, une finesse élégante de regard, de sourire, d'intelligence alerte et nonchalante, sceptique, diverse et aisée. Rien de raide et de rogue. Rien de livresque. On n'avait pas à craindre de rencontrer ici un de ces psychologues de salons parisiens, embusqué derrière son lorgnon, ou le caporalisme de quelque docteur allemand. Des hommes, tout simplement, et des hommes très humains, tels que l'étaient déjà les amis de Térence et de Scipion l'Emilien...

« *Homo sum...* »

Belle façade. La vie était plus apparente que réelle. Par-dessous, l'incurable frivolité, commune à la société mondaine de tous les pays. Mais ce qui donnait à celle-ci ses caractères de race, c'était son indolence. La frivolité française s'accompagne d'une fièvre nerveuse, un mouvement perpétuel du cerveau, même quand il se meut à vide. Le cerveau italien sait se reposer. Il ne le sait que trop. Il est doux de sommeiller à l'ombre chaude, sur le tiède oreiller d'un mol épicurisme et d'une intelligence ironique, très souple, assez curieuse et prodigieusement indifférente, au fond.

Tous ces hommes manquaient d'opinions décidées. Ils se mêlaient à la politique et à l'art, avec le même dilettantisme. On voyait là des natures charmantes, de ces belles figures italiennes de patriciens aux traits fins, aux yeux intelligents et doux, aux manières tranquilles, qui aimaient d'un goût exquis

(1) Extrait d'un volume qui doit paraître, prochainement, aux *Cahiers de la Quinzaine* et à la librairie Ollendorff. *La Nouvelle journée* (10e et dernier volume de *Jean Christophe*).

et d'un cœur affectueux la nature, les vieux peintres, les fleurs, les femmes, les livres, la bonne chère, la patrie, la musique... Ils aimaient tout. Ils ne préféraient rien. On avait le sentiment parfois qu'ils n'aimaient rien. L'amour tenait pourtant une large place dans leur vie; mais c'était à condition qu'il ne la troublât point. Il était indolent et paresseux comme eux; même dans la passion, il prenait volontiers un caractère familial. Leur intelligence, bien faite et harmonieuse, s'accommodait d'une inertie où les contraires de la pensée se rencontraient, sans heurts, tranquillement associés, souriants, émoussés, rendus inoffensifs. Ils avaient peur des croyances entières, des partis excessifs, et se trouvaient à l'aise dans les demi-solutions et les demi-pensées. Ils étaient d'esprit conservateur-libéral. Il leur fallait une politique et un art à mi-hauteur : telles, ces stations climatiques où l'on ne risque pas d'avoir le souffle coupé et des palpitations. Ils se reconnaissaient dans le théâtre paresseux de Goldoni, ou dans la lumière égale et diffuse de Manzoni. Leur aimable nonchaloir n'en était pas inquiété. Ils n'eussent pas dit, comme leurs grands ancêtres : « *Primum vivere...* », mais plutôt : « *Dapprima quieto vivere.* »

Vivre tranquille. C'était le vœu secret, la volonté de tous, même des plus énergiques, de ceux qui dirigeaient l'action politique. Tel petit Machiavel, maître de soi et des autres, le cœur aussi froid que la tête, l'intelligence lucide et ennuyée, sachant, osant se servir de tous moyens pour ses fins, prêt à sacrifier toutes ses amitiés à son ambition, était capable de sacrifier son ambition à une seule chose : son *quieto vivere*. Ils avaient besoin de longues périodes d'anéantissement. Quand ils sortaient de là ainsi qu'après un bon sommeil, ils étaient frais et dispos; ces hommes graves, ces tranquilles madones, étaient pris brusquement d'une fringale de paroles, de vie sociale, de gaieté expansive; il leur fallait se dépenser en une volubilité de gestes et de mots, de saillies paradoxales, d'humour burlesque : ils jouaient l'*opera buffa*. Dans cette galerie de portraits italiens, on eût trouvé rarement l'usure de la pensée, cet éclat métallique des prunelles, ces visages flétris par le travail perpétuel de l'esprit, comme on en voit au Nord. Pourtant, il ne manquait pas, ici comme partout, d'âmes qui se rongeaient et qui cachaient leurs plaies, de désirs, de soucis qui couvaient sous la cendre tiède et, voluptueusement, s'enveloppaient de torpeur. Sans parler, chez certains, d'étranges échappées, baroques, déconcertantes, indices d'un déséquilibre obscur, propre aux très vieilles races, — comme les failles qui s'ouvrent dans la Campagne Romaine.

Il y avait bien du charme dans l'énigme nonchalante de ces âmes, de ces yeux calmes et railleurs, où dormait un tragique caché. Mais Christophe n'était pas d'humeur à le reconnaître. Il enrageait de voir Grazia entourée de gens du monde, aux belles manières courtoises, spirituels, un peu vides, indifférents à tout. Il leur en voulait, et il lui en voulait. Il la bouda, de même qu'il boudait Rome. Il espaça ses visites, il se promit de repartir.

* * *

Il ne repartit pas. Il commençait déjà de sentir, à son insu, l'attrait de ce monde italien qui l'irritait.

Pour le moment, il s'isola. Il flâna dans Rome, et autour. La lumière romaine, les jardins suspendus, la Campagne, que ceint, comme une écharpe d'or, la mer ensoleillée, lui révélèrent le secret de la terre enchantée. Il s'était juré de ne pas faire un pas pour aller voir ces monuments morts, qu'il affectait de dédaigner; il disait en bougonnant qu'il attendrait qu'ils vinssent le trouver. Ils vinrent; il les rencontra, au hasard de ses promenades dans la Ville au sol onduleux. Il vit, sans l'avoir cherché, le Forum rouge, au soleil couchant, et les arches à demi écroulées du Palatin, au fond desquelles l'azur profond se creuse, gouffre de lumière bleue. Il erra dans la Campagne immense, près du Tibre rougeâtre, gras de boue, comme de la terre qui marche, — et le long des aqueducs ruinés, gigantesques vertèbres de monstres antédiluviens. D'épaisses masses de nuées noires roulaient dans le ciel bleu. Des paysans à cheval poussaient, à coups de gaule, à travers le le désert, des troupeaux de grands bœufs gris perle à longues cornes; et sur la voie antique, droite, poussiéreuse et nue, des pâtres chèvre-pieds, les cuisses recouvertes de peaux velues, cheminaient en silence, avec des théories de petits ânes et d'ânons. Au fond de l'horizon, la chaîne de la Sabine, aux lignes Olympiennes, déroulait ses collines; et sur l'autre rebord de la coupe du ciel, les vieux murs de la Ville, la façade de Saint Jean, surmontée de statues qui dansaient, profilaient leurs noires silhouettes... Silence... Soleil de feu... Le vent passait sur la plaine... Sur une statue sans tête, au bras emmailloté, battue par les flots d'herbe, un lézard, dont le cœur paisible palpitait, s'absorbait, immobile, dans son repas de lumière. Et Christophe, la tête bourdonnante de soleil — et quelquefois aussi de vin des *Castelli*, — près du marbre brisé, assis sur le sol noir, souriant, somnolent et baigné par l'oubli, buvait la force calme et violente de Rome. Jusqu'à la nuit tombante. Alors, le cœur étreint d'une angoisse subite, il fuyait la solitude funèbre où la lumière tragique s'engloutissait... O terre, terre ardente, terre passionnée et muette! Sous ta paix fiévreuse, j'entends sonner encore les trom-

pettes des légions. Quelles fureurs de vie grondent dans ta poitrine! Quel désir du réveil!

Christophe trouva des âmes où brûlaient des tisons du feu séculaire. Sous la poussière des morts, ils s'étaient conservés. On eût pensé que ce feu se fût éteint, avec les yeux de Mazzini. Il revivait. Le même. Bien peu voulaient le voir. Il troublait la quiétude de ceux qui dormaient. C'était une lumière claire et brutale. Ceux qui la portaient, — de jeunes hommes (le plus âgé n'avait pas trente-cinq ans), une élite de tous les partis et de toutes les fois, libres intellectuels, qui différaient entre eux de tempérament, d'éducation, d'opinions, — étaient unis dans le même culte pour cette flamme de la vie nouvelle. Les étiquettes des partis, les systèmes de pensée ne comptaient point pour eux : la grande affaire était de « penser avec courage ». Être francs, être braves, d'esprit et d'action. Ils secouaient rudement le sommeil de leur race. Après la résurrection politique de l'Italie, réveillée de la mort à l'appel des héros, après sa toute récente résurrection économique, ils avaient entrepris d'arracher du tombeau la pensée italienne. Ils souffraient, comme d'une injure, de l'atonie paresseuse et peureuse de l'élite, de sa lâcheté d'esprit, de sa verbolâtrie. Leur voix retentissait dans le brouillard de rhétorique et de servitude morale, accumulé depuis des siècles sur l'âme de la patrie. Ils y soufflaient leur réalisme impitoyable et leur intransigeante loyauté. Ils avaient la passion de l'intelligence claire, que suit l'action énergique. Capables, à l'occasion, de sacrifier les préférences de leur raison personnelle au devoir de discipline que la vie nationale impose à l'individu, ils réservaient pourtant leur autel le plus haut et leurs plus pures ardeurs à la vérité. Ils l'aimaient, d'un cœur fougueux et pieux. Insulté par ses adversaires, diffamé, menacé, un des chefs de ces jeunes hommes répondait, avec une calme grandeur :

« *Respectez la vérité. Je vous parle, à cœur ouvert, libre de toute rancune. J'oublie le mal que j'ai reçu de vous et celui que je puis vous avoir fait. Soyez vrais. Il n'est pas de conscience, il n'est pas de hauteur de vie, il n'est pas de capacité de sacrifice, il n'est pas de noblesse, là où n'existe pas un religieux, rigide et rigoureux respect de la vérité. Exercez-vous dans ce devoir difficile. Le faux corrompt celui qui en use, avant de vaincre celui contre qui on en use. Que vous y gagniez le succès immédiat, qu'importe? Les racines de votre âme seront suspendues dans le vide, sur le sol rongé par le mensonge. Je ne vous parle plus en adversaire. Nous sommes sur un terrain supérieur à nos dissentiments, même si dans votre bouche votre passion se pare du nom de patrie. Il est quelque chose de plus grand que la patrie, c'est la conscience humaine. Il est des lois que vous ne devez pas violer, sous peine d'être de mauvais Italiens. Vous n'avez plus devant vous qu'un homme qui cherche la vérité, et vous devez entendre son cri. Vous n'avez plus devant vous qu'un homme qui désire ardemment vous voir grands et purs, et travailler avec vous. Car, que vous le vouliez ou non, nous travaillons tous en commun avec tous ceux dans le monde qui travaillent avec vérité. Ce qui sortira de nous (et que nous ne pouvons prévoir) portera notre marque commune, si nous avons agi avec vérité. L'essence de l'homme est là : dans sa merveilleuse faculté de chercher la vérité, de la voir, de l'aimer et de s'y sacrifier. — Vérité, qui répands sur ceux qui te possèdent le souffle magique de ta puissante santé!... »*

La première fois que Christophe entendit ces paroles, elles lui semblèrent l'écho de sa propre voix ; et il sentit que ces hommes et lui étaient frères. Les hasards de la lutte des peuples et des idées pouvaient les jeter, un jour, les uns contre les autres, dans la mêlée ; mais amis ou ennemis, ils étaient, ils seraient toujours de la même famille humaine. Ils le savaient, comme lui. Ils le savaient avant lui. Il était connu d'eux, avant qu'il les connût. Car ils étaient déjà les amis d'Olivier. Christophe découvrit que les œuvres de son ami — (quelques volumes de vers, des essais de critique), — qui n'étaient à Paris lues que d'un petit nombre, avaient été traduites par ces Italiens et leur étaient aussi familières qu'à lui-même.

Plus tard, il devait découvrir les distances infranchissables qui séparaient ces âmes de celle d'Olivier. Dans leur façon de juger les autres, ils restaient foncièrement, exclusivement Italiens, incapables d'un effort pour sortir de soi, enracinés dans la pensée de leur race. Au fond, ils ne cherchaient, de bonne foi, dans les œuvres étrangères, que ce que voulait y trouver leur instinct national ; souvent, ils n'en prenaient que ce qu'ils y avaient mis, d'eux-mêmes, à leur insu. Critiques médiocres et piètres psychologues, ils étaient trop entiers, pleins d'eux-mêmes et de leurs passions, même quand ils étaient le plus épris de la vérité. L'idéalisme italien ne sait pas s'oublier ; il ne s'intéresse point aux rêves impersonnels du Nord ; il ramène tout à soi, à ses désirs, à son orgueil de race, qu'il transfigure. Consciemment ou non, il travaille toujours pour la *terza Roma*. Il faut dire que, pendant des siècles, il ne s'est pas donné grand mal pour la réaliser. Ces beaux Italiens, bien taillés pour l'action, n'agissent que par passion, et se lassent vite d'agir ; mais quand la passion souffle, elle les soulève plus haut que tous les autres peuples : on l'a vu par l'exemple de leur *Risorgimento*. — C'était un de ces grands souffles qui commençait à réveiller,

alors, la jeunesse italienne de tous les partis : nationalistes, socialistes, néo-catholiques, libres idéalistes, tous Italiens irréductibles, tous, d'espoir et de vouloir, citoyens de la Rome impériale, reine de l'univers.

Tout d'abord, Christophe ne remarqua que leur généreuse ardeur et les communes antipathies qui l'unissaient à eux. Ils ne pouvaient manquer de s'entendre avec lui, dans le mépris de la société mondaine, à laquelle Christophe gardait rancune des préférences de Grazia. Ils haïssaient plus que lui cet esprit de prudence, cette apathie, ces compromis et ces arlequinades, ces choses dites à moitié, ces pensées amphibies, ce subtil balancement entre toutes les possibilités, sans se décider pour aucune, ces belles phrases, cette douceur. Robustes autodidactes, qui s'étaient faits, de toutes pièces, et qui n'avaient pas eu les moyens ni le loisir de se donner le dernier coup de rabot, ils outraient volontiers leur rudesse naturelle et leur ton un peu âpre de *contadini* mal dégrossis. Ils voulaient être entendus. Ils voulaient être combattus. Tout, plutôt que l'indifférence. Ils eussent, pour réveiller les énergies de leur race, consenti joyeusement à en être les premières victimes.

En attendant, ils n'étaient pas aimés et ils ne faisaient rien pour l'être. Christophe eut peu de succès, quand il voulut parler à Grazia de ses nouveaux amis. Ils étaient déplaisants à cette nature éprise de mesure et de paix. Il fallait bien reconnaître avec elle qu'ils avaient une façon de soutenir les meilleures causes qui donnait envie parfois de s'en déclarer l'ennemi. Ils étaient ironiques et agressifs, d'une dureté de critique qui touchait à l'insulte, même avec des gens qu'ils ne voulaient point blesser. Ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes, trop pressés de généraliser, d'affirmer violemment. Arrivés à l'action publique avant d'être arrivés à la maturité de leur développement, ils passaient d'un engouement à l'autre, avec la même intolérance. Passionnément sincères, se donnant tout entiers, sans rien économiser, ils étaient consumés par leur excès d'intellectualisme, par leur labeur précoce et forcené. Il n'est pas sain pour de jeunes pensées, à peine au sortir de la gousse, de s'exposer au soleil cru. L'âme en reste brûlée. Rien ne se fait de fécond qu'avec le temps et le silence. Le temps et le silence leur avaient manqué. C'est le malheur de trop de talents italiens. L'action violente et hâtive est un alcool. L'intelligence qui y a goûté a bien de la peine ensuite à s'en déshabituer, et sa croissance normale risque d'en rester forcée et faussée pour toujours.

Christophe appréciait la fraîcheur acide de cette verte franchise, par contraste avec la fadeur des gens du juste milieu, des *vie di mezzo*, qui ont une peur éternelle de se compromettre et un subtil talent de ne dire ni oui ni non. Mais il lui arriva bientôt de trouver que ces derniers, avec leur intelligence calme et courtoise, avaient aussi leur prix. L'état de perpétuel combat où vivaient ses amis ne laissait pas d'être lassant. Christophe croyait de son devoir d'aller chez Grazia, afin de les défendre. Il y allait parfois, afin de les oublier. Sans doute, ils lui ressemblaient. Ils lui ressemblaient trop. Ils étaient aujourd'hui ce qu'il avait été, à vingt ans. Et le cours de la vie ne se remonte pas. Au fond, Christophe savait bien qu'il avait dit adieu, pour son compte, à ces violences, et qu'il allait vers la paix, dont les yeux de Grazia semblaient détenir le secret.

ROMAIN ROLLAND.

LE CONGRÈS D'EDUCATION MORALE DE LA HAYE

(Impressions d'un Congressiste)

L'idée d'un Congrès international d'éducation morale appartient, si je ne me trompe, au professeur Félix Adler, de New-York. Elle fut réalisée pour la première fois, à Londres, en 1908, avec le concours de l'Union internationale des Sociétés éthiques en Europe et en Amérique, et grâce à l'activité du secrétaire de cette première réunion, M. Gustave Spiller. Il est possible que les promoteurs de ce Congrès aient songé avant tout aux moyens d'organiser l'éducation morale, sans discuter le fondement même de la morale. Comme le faisait remarquer le regretté Dr J.-Th. Mouton, de la Haye, mort trois semaines avant l'ouverture du deuxième Congrès dont il avait été l'organisateur, on reconnut tout de suite « qu'il était évident que la question préalable allait être posée : Quelle devra être la base de la morale que l'on enseignera ? »

Elle le fut, en effet, de la façon la plus large, la plus indépendante, la plus tolérante, par des catholiques, des protestants, des libres penseurs, non sans peut-être que les déclarations de ces derniers n'aient provoqué quelque étonnement dans une assemblée manifestement pénétrée de cette conviction que la morale ne peut exister qu'avec le soutien d'une idée religieuse, même réduite à un vague sentiment, à une habitude. à un mot. M. Emile Boutroux et M. Ferdinand Buisson y énoncèrent le principe laïque qui forme la base de l'éducation morale de nos écoles publiques, et je ne sais rien de plus

ferme, de plus précis, de plus humain, de plus largement tolérant, et pour tout dire de plus religieusement laïque, que la déclaration lue par M. Buisson dans une séance mémorable.

Le deuxième Congrès vient de se tenir à La Haye. Il avait été question qu'il se réunît à Paris. Lorsque M. Harold Johnson, secrétaire de la *Moral Education League* de Londres, me fit l'honneur de me demander mon avis à ce sujet, il me parut que Paris, à ce moment où l'école laïque était si vivement attaquée, était plutôt un terrain de combat qu'un terrain d'entente, et qu'en dépit des meilleures volontés on n'y trouverait peut-être pas le calme nécessaire à la concorde cherchée. M. Harold Johnson prononça le nom de La Haye. Je vis dans la ville de la Paix un lieu d'élection pour un Congrès dont le but essentiel était d'établir la paix entre les hommes. Il faut croire que mon sentiment fut partagé, car La Haye fut choisie. Je dis tout de suite que nous y avons été reçus avec cette simplicité cordiale, sans phrases et sans apparat, qui caractérise l'hospitalité hollandaise, et qu'aucune intervention officielle n'a gêné la liberté de nos débats. Le Gouvernement hollandais a ignoré le Congrès. Quelques-uns prétendent même qu'il eût préféré nous voir ailleurs.

*
* *

Cinq années ont donc séparé le Congrès de Londres du Congrès de La Haye. Ces cinq années n'ont pas modifié la situation. A La Haye, plus peut-être qu'à Londres, alors qu'on espérait s'occuper beaucoup de questions pratiques, on a été dominé par la question préalable du fondement de la morale. Il y avait là une nécessité à laquelle on ne pouvait échapper. Aussi bien, le Bureau du Congrès avait-il décidé que la première et la troisième séance seraient consacrées à cette question préjudicielle. Il en fut ainsi. Mais lorsqu'après la seconde de ces deux séances, M. Boutroux résuma, en une rapide et émouvante synthèse, moins ce qui avait été dit, que la conclusion morale qui s'en dégageait, on eut la sensation nette que si le Congrès, comme il était annoncé au programme, allait continuer, en fait, il était terminé.

Qu'a-t-on dit dans ces deux séances essentielles? Il est à la fois très difficile et extrêmement simple de l'exposer clairement. Très difficile à cause du nombre de communications que la méthode adoptée par le Bureau du Congrès nous a permis d'entendre; extrêmement simple parce qu'au total ces communications se classent dans des catégories bien connues et très peu nombreuses. — Quand je parle de la méthode adoptée par le Bureau du Congrès, j'emploie un euphémisme. Le Bureau avait craint d'abord, avec une touchante confiance dans la modestie humaine, de manquer de rapports écrits et d'orateurs. Il en fut accablé et l'aimable secrétaire du Comité hollandais, Mlle Dyserinck, put comparer cette stratification de documents à une montagne dont, à certaines heures, elle se sentait « écrasée » et qui, à d'autres, l'élevait « à des cimes qu'elle ne soupçonnait pas ». On eut donc la quantité, et on se persuada qu'on avait la qualité. Au lieu d'instituer deux ou trois rapporteurs, de compétence indiscutable, qui eussent extrait de cette masse la substance utile et l'eussent présentée au Congrès sous une forme assimilable, on essaya de faire des choix caractéristiques, et on voulut laisser au plus grand nombre possible de rapporteurs bénévoles la satisfaction d'exprimer des idées que tout le monde connaissait déjà, pour les avoir lues dans les volumes distribués. D'où nécessité de limiter à sept minutes, puis à quatre, le temps accordé à chaque orateur, et de passer le même niveau sur toutes les communications, quelle qu'en fût la valeur; d'où impossibilité pour qui que ce fût de dire quoi que ce soit qui fût complet et intéressant; d'où bavardage inutile, perte de temps, dépit d'entendre trop certains orateurs, regret de n'entendre pas assez certains autres. On ne saurait trop louer la docilité et l'endurance de l'auditoire. Mais le résultat le plus clair de ce système a été de nous priver de tout ce qu'une discussion, qu'on espérait, qui était annoncée, nous aurait apporté d'aperçus nouveaux, d'élans spontanés, de vie et de chaleur. A la prochaine réunion du Congrès il faudra tenir compte de la leçon qui se dégage de celui-ci.

*
* *

Pourtant, pour qui avait lu, non tous les rapports, — en vérité, ils étaient trop, 1.200 pages grand in-8°! — mais ceux que l'autorité de leurs auteurs imposait à l'attention, il fut aisé de mettre de l'ordre dans cette confusion et de classer les opinions représentées. En fait, il y en eut deux : l'opinion confessionnelle, et dans l'espèce, catholique; — Dieu et le dogme qu'il a dicté, seules bases possibles de la morale; — l'opinion laïque et, dans l'espèce, l'opinion laïque française : — l'homme tirant de sa nature même les raisons et les fins de la morale. — J'accorde que cette classification est simpliste et brutale, qu'elle néglige les nuances, qu'elle écrase sous deux grands noms des variétés de pensées et de sentiments qui mériteraient d'être tirées du silence et, qu'on trouvera dans les procès-verbaux; cependant je la maintiens exacte. On n'a entendu que ces deux voix-là, et, après tout, il appert

qu'on n'était pas venu pour autre chose que pour les entendre.

Elles ont parlé, l'une et l'autre, éloquemment : l'une avec la certitude triomphante, définitive et immuable, par suite dédaigneuse de tout effort libre, qu'elle tire de son origine même; l'autre avec la puissance de conviction, l'élan énergique vers le progrès moral, que lui donne sa foi dans la noblesse essentielle de l'être humain. Je me suis efforcé d'écouter avec impartialité. Il me faut dire, pour être sincère — je rapporte ici mes impressions, — que les défenseurs de la morale laïque, par la solidité de leurs raisons, par la générosité de leur tolérance par l'accent de leur parole, qu'ils fussent Ferdinand Buisson, Gabriel Séailles, Mme Kergomard, ou tel congressiste inconnu, ont fait passer sur l'auditoire un souffle moral plus émouvant et plus fécond que les homélies un peu froides des défenseurs de la morale confessionnelle. Et, si j'en crois certaines confidences, le résultat important acquis pour la morale laïque serait précisément qu'à des hommes fortement attachés à des confessions autres que la confession catholique, mais d'un dogmatisme non moins rigide, la morale laïque, mal connue jusqu'ici, serait apparue comme une nouveauté qui a droit au respect et une force avec laquelle il faut compter. — Ceci dit, a-t-on enregistré des conversions, dans un sens ou dans l'autre? Le lieu s'y prêtait peu. Personne n'en attendait, personne n'en cherchait. Le Congrès s'était d'avance interdit toute conclusion en faveur d'une opinion quelconque, et j'ai dit qu'il n'y avait pas eu de discussion. Alors, à quoi bon ce Congrès? A quoi bon d'autres Congrès?

***

On n'entrerait aucunement dans la pensée des organisateurs et des adhérents des Congrès de Londres et de La Haye si, de ce qui précède, on concluait à un échec pour le passé et à un aveu d'impuissance pour l'avenir. Sans doute on a laissé en présence, chacun sur ses positions, deux principes irréductibles, et la force des choses a voulu qu'en apparence on n'ait pas fait plus. La réalité est autre. On a constaté par surcroît que ces deux principes ont, si je puis dire, un multiple commun, savoir : la recherche fervente des moyens propres à augmenter la moralité humaine au temps où nous sommes, et à maintenir dans l'âme humaine un idéal qui la libère de la tyrannie écrasante des faits matériels. Qu'ils vinssent de France, de Belgique, de Hollande, de Russie, d'Angleterre, de l'Inde, de Turquie, d'Égypte, de n'importe où, il n'est pas un des rapports présentés, pas un des discours prononcés qui n'ait été plein de cette idée.

« Ces questions », écrivait le docteur Th. Mouton « s'imposent en vertu de la force d'évolution. L'évolution entravée se transforme en révolution ; la révolution favorisée se transforme en évolution. » « On a prétendu », a dit en substance, dans son discours d'ouverture, le président du Congrès, M. R.-A. van Sandick, « que ce Congrès était hostile aux croyances chrétiennes; on a dit aussi que c'était un Congrès clérical. Ce Congrès n'est ni l'un ni l'autre. Il a pour objet l'éducation morale et la formation du caractère. L'empressement international qui l'a accueilli prouve que partout, dans les pays où l'éducation a une base religieuse comme dans ceux où elle est indépendante de la religion, il y a une lacune dans l'éducation morale. Dans ce Congrès, il ne s'agit donc pas de convertir, ni d'accorder, mais de constater que chaque principe a échoué et de chercher les moyens de remédier à cet échec. Il faut donc se réjouir de voir tant d'hommes d'idées divergentes réunis néanmoins pour les mettre en commun. » « Ce Congrès se réunit pour un objet propre », a dit M. Ferdinand Buisson. « On a enfin compris que l'éducation morale est un but en soi et que la question intéresse tout le monde. Nous arrivons ici divisés, et cette division même fait la beauté de cette réunion. Les laïques respectent le sentiment religieux. Les représentants des doctrines religieuses qui viennent avec nous mettre la main dans la main, sont des disciples de la doctrine de la tolérance et de l'humanité, qui seules sont de mises ici. » « Un concordat entre les écoles laïques et les écoles religieuses est impossible », a conclu M. Leclère, de l'Université de Berne. « Il y aura donc toujours lutte. Mais cela n'est pas un mal. En effet, il ne faut pas *croire contre les autres*. On peut travailler ensemble. » M. Paul Bureau, professeur à l'Institut catholique de Paris, n'a pas hésité à reconnaître que « les doctrines scientifiques, philosophiques, sociales ou politiques de certains hommes qui font profession de représenter la conception religieuse de la vie sont parfois si injustes, si erronées ou si inacceptables », qu'elles reculent le moment où l'on pourra s'entendre, et il a repris cette solution, qui date de loin, que l'expérience a classée dans les utopies généreuses, mais qui n'est pas moins caratéristique : opérer « la synthèse de l'esprit religieux catholique et de la pensée moderne ». « Les résultats de ce Congrès, » a résumé M. Emile Boutroux, « ne seront pas négatifs; ils seront positifs. Nous avons voulu en commun une même chose. Comme Jules Ferry, nous sommes pour la « pédagogie des résultats ». Il y a entre nous des différences, mais sous les différences, il y a les ressemblances nombreuses, il y a « l'harmonie invisible ». Tous nous voulons créer dans l'homme cette vie intérieure indivi-

duelle qui tend précisément vers l'invisible. Nous n'avons pas songé à réaliser cette unité absolue qui se résume dans l'adhésion à une formule commune, scientifique; nous n'avons pas cherché une uniformité qui ferait de tous les hommes des machines à penser. Nous avons voulu l'union, et nous l'avons faite par notre bonne volonté à tirer parti des divergences constatées entre nous. Nous avons paru divisés. Mais si devant nous s'était dressé l'adversaire commun, celui qui n'admet que le fait matériel, qui nie en bloc la morale et la religion, tous ceux qui croient ensemble à autre chose qu'à l'expérience mathématiquement démontrée se seraient trouvés réunis. »

Je condense tout cela d'après mes notes, mes souvenirs, mes conversations, mes impressions. Il reste dans mon esprit que si quelques-uns, cristallisés dans leurs croyances, sont repartis comme ils étaient venus, l'immense majorité a été profondément remuée par un échange d'idées dont les limites sont marquées, — d'une part par cette conclusion du chanoine belge Van Langendonck, que la doctrine de l'école laïque « constitue un cinglant et humiliant affront pour la raison humaine », — d'autre part par cette déclaration du socialiste hollandais Domela Niervenhuis « que vingt siècles de morale chrétienne affirment la faillite de la morale chrétienne ». On a cherché entre ces deux extrêmes, et on a mis en commun ses découvertes. On se doute que cela ne fut pas sans quelque confusion. Il faudra faire un choix.

*
* *

L'avenir des congrès internationaux d'éducation morale, quel qu'en soit le siège, est dans ce travail de classification; il n'est plus dans l'exposé stérile d'affirmations contradictoires. Il y a une morale à fondement divin; il y a une morale à fondement humain: ce sont là deux faits incontestables. Laquelle l'emportera? Celle-là, je n'en doute pas, qui sera capable de créer ce règne de la justice que l'humanité cherche, et qu'elle n'a pas trouvé. Assurément, quand la première de ces deux morales, qui a eu pour elle le temps, charge la seconde, qui commence à peine à pouvoir agir au grand jour, de tout le poids des défaillances humaines, nous avons le droit de penser qu'elle décline avec aisance une responsabilité que, plus justes, nous lui faisons partager avec des circonstances sociales et économiques que ni l'une ni l'autre n'ont le pouvoir de supprimer. Mais, au point de vue qui nous occupe, la question n'est pas là. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'il n'y a pas conflit entre les deux morales. Lorsqu'on essaie d'élever le conflit, on fait de la politique, et de la mauvaise politique, pas autre chose. En aucun cas on ne fait de la morale.

Le rôle des congrès futurs sera donc, en dehors de toute question de principe dont la discussion ne peut avoir aucun résultat concret, d'étudier les moyens pratiques de développer une éducation morale efficace. C'est l'idée même de cette *Ligue française d'éducation morale*, qui, fondée à Paris en dehors des querelles politiques et des controverses religieuses pour entretenir parmi la jeunesse « la foi dans un idéal moral toujours plus élevé », tenait à la Sorbonne, le 26 juin dernier, sa séance inaugurale sous la présidence d'Henri Poincaré, dont ce fut le dernier acte public. « C'est toujours la même morale que l'on enseigne », y disait-il. « Que vous visiez l'utilité générale, que vous fassiez appel à la pitié et au sentiment de la dignité humaine, vous aboutirez toujours aux mêmes préceptes, à ceux qu'on ne peut oublier sans que les nations périssent, sans qu'en même temps les souffrances se multiplient et que l'homme se mette à déchoir. Pourquoi donc tous ces hommes qui, avec des armes différentes, combattent le même ennemi, se rappellent-ils si rarement qu'ils sont des alliés? Pourquoi les uns se réjouissent-ils parfois des défaites des autres? Oublient-ils que chacune de ces défaites est un triomphe de l'adversaire éternel, une diminution du patrimoine commun? Oh! non, nous avons trop besoin de toutes nos forces pour avoir le droit d'en négliger aucune; aussi, nous ne repoussons personne, nous ne proscrivons que la haine ».

Il semblerait qu'à La Haye on ait eu présentes à l'esprit ces suprêmes conseils d'un sage. On a pu laisser échapper quelques paroles maladroites, d'ailleurs sans autorité, on n'y a pas prononcé un seul mot de haine. Cela nous a reposés des douces injures coutumières à nos polémiques scolaires, et on a pu se séparer sur la formule coranique que nous rappelait Hechmat Pacha, le ministre khédivial de l'Instruction publique : « *El Salam Alaïkom* », « *Que la paix soit sur vous!* »

*
* *

Ce fut ma dernière impression de Congrès. Je m'efforce de la prolonger. Mais hélas! l'idylle des congrès n'est qu'un songe décevant. La réalité de chaque jour, ailleurs aussi bien que chez nous, nous le rappelle assez, et l'histoire ne nous le laisse pas oublier. Isoler de la matière trouble de nos passions et de nos intérêts la pure essence morale qui donnerait du prix à la vie, est, en chimie morale, une expérience de laboratoire. Il y a quelque folie à la tenter en grand. Puisse pourtant cette folie conquérir le monde, ou, soyons modestes, assez de bons citoyens pour que nous puissions quelquefois en France, nous croire à La Haye.

JULES GAUTIER,
Conseiller d'État.

DE LA CRÉDIBILITÉ DES MÉMOIRES

RICHARD WAGNER ET Mme WESENDONCK

La vérité... l'implacable vérité !

Il me souvient qu'aux temps déjà lointains qui furent les temps héroïques du Wagnérisme, quand la colline de Bayreuth était pour les artistes une manière de lieu sacré et comme un sanctuaire d'initiation, il m'arriva bien des fois de me représenter ce que pourrait être, dans l'histoire de l'art contemporain, la publication des Mémoires de Richard Wagner. Dans ma pensée de jeune enthousiaste au début de la vie, faut-il dire que je les voyais auréolés d'un incommensurable prestige : ils ne devaient représenter rien moins que l'histoire d'un esprit... et quel esprit ! celui du plus puissant créateur d'art qui ait paru au XIXe siècle !

Depuis lors, vingt-cinq ans se sont écoulés Une clientèle internationale continue d affluer à Bayreuth. Mais par la force même des choses, et suivant la loi d'évolution qui régit les affaires humaines, Bayreuth est devenu une superbe affaire industrielle où les intéressés n'envisagent plus guère d'autre idéal que le chiffre des recettes. Le troisième et dernier volume des Mémoires vient de paraître, allant jusqu'à l'année 1864, et bien qu'il contienne des détails intéressants sur les petits côtés de la vie d'un grand homme, on s'étonnera justement de n'y pas trouver une meilleure place faite à l'histoire de sa pensée... c'est-à dire à son âme même.

Et sans doute je sais bien — nous savons tous — que chez tout artiste, même chez les plus grands, il y a de l'enfant — n'est-ce pas une des conditions de leur génie d'avoir des yeux toujours neufs au contact de la vie, de marquer une sorte d'étonnement qui semble *puéril* aux gens avertis, dans leurs sensations externes? Cette éternelle fraîcheur d'impression, dont sourient comme d'une faiblesse les froids observateurs de la réalité, qu'est-ce autre chose, en définitive, que le mystérieux secret de leur rajeunissement? N'importe, et quoi qu'on en puisse penser, il y a limite à tout. Ce troisième volume des Mémoires déborde de puérilités. C'est vraiment trop l'histoire d'une vie d'artiste vue par le petit bout de la lorgnette, et à certaines pages on sent comme une irritation que de si petites choses aient pu occuper un si grand cerveau. On s'étonne qu'à l'heure où il rédigea ces pages, où il les dicta à l'attentive Cosima, il n'ait pas écarté de son souvenir, comme indigne d'occuper l'attention de la postérité, tous ce fatras de petits détails qui ne sauraient à aucun titre l'intéresser.

Et je songe — comment ne songerais-je pas, puisqu'aussi bien nous ne jugeons des choses que par association d'images et par comparaison? — à cet autre grand homme, à ce grand artiste, français celui-là, Eugène Delacroix, qui dans la même période de temps (1822 1863) fixait pareillement ses impressions et ses pensées. Dans les fameux agendas qui allaient devenir le *Journal* de Delacroix, et qui, par leur forme extérieure ne différaient aucunement de ceux où, tout enfant, j'avais vu ma mère et ma grand'mère marquer leurs comptes de maison, dans ces agendas du peintre on trouve aussi des comptes de cuisinière. C'est seulement dans la conception romantique que l'état de grand homme s'oppose à celui de bon ménager. Si pourtant on néglige un instant ces chiffres alignés, qui d'ailleurs constituent de bien modestes additions, quelle noblesse et quelle élévation dans les pages qui leur font face! Quel souci constant des règles qui commandent son art et de l'hygiène spirituelle nécessaire à la destinée d'un artiste ! On peut juger Delacroix d'après les feuillets de son *Journal* : il n'en sortira que grandi. Qui donc, sinon ses ennemis, pourrait en dire autant de Wagner !

*
* *

Ce n'est là pourtant qu'une critique accessoire de ce troisième volume des Mémoires de Wagner. Que le maître de Bayreuth se soit trompé, en les dictant, sur l'intérêt que pouvaient offrir aux yeux du public certains détails par trop ténus de sa biographie et qui donneraient raison à l'adage fameux : « Il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre... » ; que l'impérieuse Cosima, devenue impérieuse par la suite, mais à cette époque docile secrétaire du compositeur, ne l'ait point éclairé sur la vanité de certains commérages qui par trop sentent le roman chez la portière... voilà une objection subsidiaire. Le plus grave, c'est qu'en certains points essentiels ce troisième volume des Mémoires altère ou déforme la réalité connue, dont nous tenons par ailleurs des documents certains. Et c'est une occasion de plus qui nous est donnée, dans une circonstance illustre, d'opposer la valeur documentaire du *Journal* aux *Mémoires* et de suspecter un genre littéraire où le premier souci de qui s'y applique sera presque nécessairement de draper son image en vue de la postérité.

On voit où j'en veux venir : c'est au *roman de Tristan*, qu'une précieuse correspondance, publiée ces dernières années, permet d'édifier sur les solides assises de la réalité... ce roman vécu, inspirateur d'une œuvre de génie, née dans des circonstances qui n'avaient pas eu d'analogues depuis les *Amants de*

Venise et les *Nuits* de Musset... exemple d'une œuvre d'art et quelle œuvre ! la plus ardente, la plus passionnée, la plus imprégnée de subtil poison d'amour, jaillie tout entière du cerveau créateur, sous l'influence d'une passion vécue, et devenue ainsi en quelque manière la transposition poétique et musicale des contractions de son cœur ! Je ne sais en effet si c'est à propos de *Tristan* qu'il l'a écrit, mais c'est en épigraphe à *Tristan* que devrait être inscrite la parole de R. Wagner : « A quoi serviraient les œuvres de l'art, si la vie nous donnait ce que nous en attendons ! »

Voici les faits, brièvement exposés, tels qu'ils ressortent de l'authentique correspondance. En 1849, R. Wagner est contraint de fuir son pays sous le coup de l'arrestation qui le menace pour avoir participé aux événements de 1848. Il se réfugie à Zurich, accompagné de sa première femme Minna Planer, cette Minna que nous avons vue la compagne des jours malheureux et de la prodigieuse odyssée du compositeur. A Zurich les Wagner font la connaissance de la famille Wesendonk, comprenant Otto Wesendonk, le mari, gros industriel, puissamment riche, et qui ne dédaigne pas, à ses heures perdues, de se faire le mécène des artistes; la femme, Mathilde, proche de la trentième année, âme méditative, repliée sur elle-même, curieuse d'art et de poésie. Les Wesendonk accueillent le ménage Wagner en toute cordialité, et vont jusqu'à lui offrir l'hospitalité, sous la forme d'un chalet meublé qu'ils lui abandonnent, tout proche de leur somptueuse demeure. Ne pensent-ils pas s'honorer par là, en délivrant d'un cuisant souci celui en qui l'Allemagne salue déja le créatèur de *Tannhaüser* et de *Lohengrin*.

Tel est le prologue... nous allons voir maintenant le nœud du roman. Les Wesendonk et les Wagner se voient fréquemment puisqu'ils sont voisins, puisque d'ailleurs il a été stipulé que le seul loyer du chalet serait un idéal loyer de musique et de poésie. Cependant l'intimité se fait chaque jour plus grande entre Mathilde et le compositeur. La subtile jeune femme ne pouvait manquer de sentir, en dehors de l'éclat du génie, cette mélancolie d'une destinée qui jusqu'alors avait été ballottée aux quatre vents du malheur... et quand la pitié naît dans un cœur de femme, l'amour n'est pas loin qui le guette ! Comment, d'autre part, Wagner n'eût-il pas fait le rapprochement entre l'acariâtre Minna et la sensible Mathilde !

Chaque jour donc, Mathilde Wesendonk et Richard Wagner se voyaient. Il lui apportait des livres, et chaque fois qu'une page était terminée de ses compositions ou de ses écrits théoriques, il venait la lui lire. Jeu dangereux que celui-là, où s'unissent et s'entremêlent toutes les complicités de l'esprit et du cœur, qui doivent un jour presque nécessairement l'emporter sur les arguments de la morale et sur ceux de la gratitude. Oui, c'est un jeu dangereux. Car il est rare que pour ceux qui le jouent, même s'ils n'ont plus vingt ans, cette intimité ne se termine pas comme dans l'épisode fameux de Françoise de Rimini... « *Et ce jour-là ils ne lurent pas plus avant.* »

Mathilde Wesendonk et Richard Wagner se donnèrent-ils l'un à l'autre dans le plein sens de la possession des amants ? Ce qui est certain, d'après les lettres publiées, c'est qu'ils s'aimèrent éperdument, avec toutes les affres de la passion coupable et contrariée. Ce qui est non moins certain, c'est qu'à la même époque le sujet de *Tristan* se formait et jaillissait comme une floraison soudaine, enveloppée de son atmosphère musicale, dans la conscience de Wagner: c'est que la mélodie des *Rêves* : « *O nuit immense, ô nuit d'amour* », celle qui servit de thème au duo du second acte, était composée, puis envoyée à Mathilde, comme gage suprême de cet amour.

Mon éminent confrère Edouard Schuré écrit à ce propos dans sa belle étude : *La Genèse de Tristan* : (1) « Quand Mathilde Wesendonk reçut ces mélodies, elle inscrivit sous l'une d'elles les paroles d'Isolde : « *Elu pour moi, perdu pour moi* ! Tous deux étaient à bout de forces. Ils touchaient à ce point où scrupules, craintes, devoir, toutes les résolutions et toutes les barrières s'évanouissent devant le prodige de l'amour. Inextricablement enchevêtrés dans l'œuvre magique, ils couraient à l'heure fatale. Pour eux aussi, le flambeau qui brûle devant le pavillon d'Isolde devait s'éteindre un jour dans la nuit profonde. »

Nul doute qu'il s'éteignît en effet, si l'on en juge par une des lettres, la plus passionnée, la plus expressive, et qui nous est un document incomparable de ce que peut être la transposition de la vie dans l'art, ou si l'on veut : l'art envisagé comme un reflet de la vie :

« Non, ne les regrette pas, ces caresses, dont tu as paré ma pauvre vie. Je ne les connaissais pas, ces fleurs parfumées, échappées du sol vierge du noble amour. Le rêve du poète devait donc se changer en réalité merveilleuse. Cette rosée de joie confiante devait tomber une fois sur le sol ingrat de ma vie terrestre. Maintenant, j'ai reçu mon titre de chevalier. Sur ton cœur, dans tes yeux, par tes lèvres, j'ai été délivré du monde! Ah, je respire encore le parfum magique de ces fleurs que tu as cueillies pour moi sur ton cœur. Ce n'était pas des germes de vie terrestre : c'est le parfum des fleurs surnaturelles d'une mort divine, d'une

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1894.

vie éternelle. Ces fleurs ornaient jadis le corps des héros, avant qu'il ne fût réduit en cendres par le feu! L'amante se jeta dans ce tombeau de flammes et de parfums, pour réunir sa cendre à celle de l'aimé. Alors ils furent un. Non, ne te repens pas. Ces flammes brulèrent, lumineuses et pures. Aucune sombre ardeur, aucune fumée d'angoisse n'en souilla la clarté. Ces caresses d'amour sont la couronne de ma vie, les roses de joie qui ont fleuri sur ma couronne d'épines. Me voilà fier et heureux. Plus un souhait, plus un désir! Jouissance, conscience suprême et force pour tout, force de braver toutes les tempêtes de la vie! Non, non, ne te repens pas, ne te repens pas! »

En vérité, il n'y manque que la musique surnaturelle du début du second acte... ces accords à la fois mystiques et passionnés qui accompagnent le prodigieux poème, et d'ailleurs ne font qu'un avec lui. Car ici musique et poésie ne sont que le symbole des deux amants qui vont se mêler et se confondre.

« O nuit immense, ô nuit d'amour, descends et, verse l'oubli suprême. Haine au jour implacable et hostile! O jour perfide, anathème! Mais toi, nuit, vie sainte d'amour, auguste création de volupté, désir délicieux de l'éternel sommeil, recueille-nous dans ton sein. Affranchis-moi de l'Univers. »

Ainsi, grâce au témoignage d'une correspondance que nul ne saurait récuser, puisque les héritiers même de Mathilde ne se sont pas crus autorisés à la détruire par égard pour l'histoire de l'art, le nom de Mathilde Wesendonk restera uni à celui de R. Wagner, et elle a mérité la consécration suprême, celle que lui accorde le musicien : « *d'avoir créé Tristan, je te le dois en toute éternité!* »

Tel est le témoignage du document vécu; vous y trouverez la touche de romantisme impénitent qui rattache le compositeur allemand à la grande lignée française des Musset, des Berlioz, des Vigny. Sur un si beau thème, quels allaient être les développements des *Mémoires?*... Il devenait supérieurement intéressant de le savoir, et j'avoue, que mon premier mouvement, en coupant les feuillets du volume, fut de m'y référer. Je me doutais bien que les tons du tableau s'y trouveraient atténués, mais comment soupçonner qu'ils pâliraient à ce degré? Transcrivons le passage des Mémoires qui prendra une valeur d'autant plus expressive qu'on le lira en face de la fameuse lettre précitée :

« Une famille Wesendonk qui venait de se fixer à Zurich parvint à faire ma connaissance par l'entremise de Marshall de Bieberstein, mon ancien ami de la Révolution dresdoise... Alors ma vie entra dans une phase qui, sans être importante en soi, amena pourtant des changements notables dans mon existence, et cela en suite de mes relations avec cette famille amie. Les rencontres journalières que nous valait notre voisinage avaient forcément rendu ces relations plus intimes. Or j'avais remarqué, à plusieurs reprises déjà, que Wesendonk, dans son honnête franchise, manifestait une certaine inquiétude de ce que je devenais si familier dans sa maison... Quelques explications confidentielles devinrent nécessaires : il en résulta une entente plus ou moins tacite qui avec le temps prit une singulière importance aux yeux des autres gens. De sorte que nous dûmes mettre dans nos relations une certaine réserve qui ennuya souvent les deux initiés. Chose remarquable, cette intimité de voisins commença précisément avec la création de *Tristan* ».

Et voilà... Et c'est tout, ou à peu près tout de ce qui touche à une aventure qui prolongea ses conséquences, au degré que l'on sait, sur la production du maître. Etrange pudeur, succédant à un lyrisme si émouvant! Faut-il l'attribuer à un parti pris, qui eût été fort honorable, de ne point raviver, autour d'un nom qui pouvait avoir encore des descendants lors de l'apparition des Mémoires, le souvenir d'émois passionnels! Ecartons la pensée d'un tel scrupule. L'explication se trouve au verso de la page, lorsque Wagner, raconte comment Hans de Bulow, jouait à livre ouvert les deux premiers actes de *Siegfried* qui n'étaient encore notés qu'au crayon! — « Parfois nous avions quelques auditeurs, Mme Wesendonk le plus souvent. *Cosima écoutait, la tête penchée, et ne disait rien ; quand on insistait pour la faire parler, elle se mettait à pleurer* ». A cette date évidemment la fille de Liszt et la femme de Hans de Bulow faisaient son premier acte de candidature à la succession officielle de Minna et à celle de Mathilde dont la présence autour du piano de Wagner ne devait pas être sans l'inquiéter quelque peu.

*
* *

C'est un précieux enseignement, et que nous soupçonnions d'ailleurs, qu'une telle constatation. Il est rare qu'il se présente avec cette richesse d'éléments de contrôle. Mais toujours, dans la mesure du possible il convient de l'exercer, si nous avons quelque souci de la vérité psychologique. Voici longtemps déjà, en 1893, présentant au public le *Journal de Delacroix*, j'en avais une sorte de pressentiment quand j'observais : (1) « Les Mémoires offrent ceci de particulier qu'ils sont composés d'ordinaire vers la fin d'une carrière, ou du moins dans la plénitude des forces intellectuelles, lorsque déjà l'auteur a atteint un âge assez avancé pour pouvoir embrasser une longue période de sa vie passée, et pour avoir acquis, ne fût-ce que vis-à-vis de lui-même, l'autorité nécessaire à ce genre de travail. C'est à la fois leur avantage et leur inconvénient : leur avantage d'abord, parce qu'ils présentent un

(1) Cf. notre Préface au *Journal de Delacroix*.

ensemble soutenu, et comme tout ouvrage subordonné à un plan, se font lire plus facilement, jusqu'au point où la lassitude commence à envahir l'écrivain : leur inconvénient enfin, parce que, ayant été rédigés avec une pensée bien arrêtée de publication, et n'étant en somme la plupart du temps qu'une biographie de leur auteur préparée par lui-même, il y a tout à parier qu'il n'y est point sincère en ce qui le concerne. »

Je demande pardon au lecteur de cette rédaction un peu lourde, et qui sent son débutant. Mais somme toute, elle dit exactement ce qu'elle veut dire, et mon opinion n'a pas varié depuis. L'histoire, désormais fameuse, de la genèse de Tristan vient y ajouter le réconfort de son autorité. Il n'y a donc pas lieu de regretter la publication de ce troisième volume, si insignifiant soit-il en lui-même par sa valeur esthétique, puisqu'il nous confirme une fois de plus dans un sentiment salutaire de défiance à l'endroit du genre littéraire intitulé : *Mémoires* — qu'il s'agisse d'un grand homme ou d'un homme de moindre taille — et qu'il nous inspire l'irrépressible besoin de confronter ses dires à tous les documents authentiques que la réalité nous pourra présenter.

PAUL FLAT.

LE JOURNAL D'UN VIEIL HOMME (1)

Et mon pauvre amphithéâtre me semble alors une oasis dont la source a tari. Alors, je commence à être peu aimable avec Pierre Ignatiévitch, je deviens taciturne, morne, comme si c'était lui, et non moi-même, la cause de cette pensée. Quand, à son habitude, il se met à chanter les louanges des savants allemands, je ne le raille plus doucement, avec bonhomie, comme avant :

— Vos Allemands, lui déclaré-je, l'air morose, ce sont des ânes !

Ce n'est que lorsque Pierre Ignatiévitch, ayant pris congé de moi, s'en va, et que je vois, par la fenêtre son chapeau gris de l'autre côté de ma palissade, que j'éprouve l'envie de le rappeler et de lui dire :

— Pardonnez-moi, mon cher ami !

Nos dîners sont encore plus ennuyeux à présent qu'en hiver. Presque tous les jours ce Gnecker, que maintenant j'exècre et je méprise, vient s'asseoir à ma table. Avant, je le supportais mal, mais en silence ; maintenant je décoche à son adresse des traits qui font rougir ma femme et ma fille de confusion. Me laissant aller à mon antipathie pour lui, je dis souvent de simples bêtises, sans savoir même dans quel but je le fais, ni pourquoi. Ainsi, un jour, après avoir longuement regardé Gnecker, bien en face, et avec l'expression la plus méprisante, je citai tout à coup ces deux vers :

Il arrive aux aigles de descendre plus bas que les poules,
Mais jamais une poule ne montera aux nues !

Le plus fâcheux, c'est que cette poule de Gnecker se trouve être plus sage que cet aigle de savant. Sûr de la sympathie de ma femme et de ma fille, il n'oppose à mes traits que le silence (comme s'il voulait dire : « Le vieux radote, ce n'est pas la peine de lui répondre ! ») Ou bien, il riposte par d'agréables moqueries. Il est étonnant à quel point un homme peut devenir ridiculement mesquin ! Moi, il m'advient maintenant, tout le temps que dure le dîner, de penser que Gnecker pourrait se trouver être une fripouille, que ma femme et ma fille comprendraient enfin leur erreur, et que je les en raillerais doucement ! Avoir des idées aussi saugrenues au moment où l'on a déjà un pied dans la tombe !...

Il m'arrive maintenant des choses que je ne connaissais auparavant que par oui-dire. C'est avec une véritable honte que je note ici l'incident que voici.

Je suis dans ma chambre en train de fumer ma pipe. Entre ma femme et, selon son habitude, elle commence à parler d'un voyage à Karkov, pour se renseigner sur Gnecker.

— Bien, lui dis-je, j'irai...

Elle est contente et se lève pour s'en aller. Mais, au moment de partir, elle me dit :

— A propos, encore une chose. Je sais que tu vas te fâcher, mais c'est mon devoir de te le dire... Tu m'excuseras, mon ami, mais tous nos voisins et toutes nos relations commencent à jaser à propos de tes fréquentes visites chez Catherine. Catherine est une femme intelligente, instruite, je ne le conteste pas, mais à ton âge, et dans ta situation sociale, il paraît bizarre que tu trouves du plaisir dans sa société... d'autant qu'elle a une de ces réputations...

Tout mon sang reflue tout à coup de mon cerveau, des étincelles jaillissent de mes yeux, je me dresse, la tête dans les mains, et tapant le sol des pieds, je hurle d'une voix sauvage :

— Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi ! Laissez-moi !

Ma figure est probablement effroyable, ma voix extraordinaire, car ma femme pâlit tout à coup, pousse un cri également affreux, désespéré. A nos cris, accoururent Lisa, Gnecker, puis Yégor.

(1) Voir la *Revue Bleue* des 31 août, 7 et 14 septembre 1912.

— Laissez-moi! Hors d'ici! Laissez-moi!

Mes jambes s'amollissent, je ne les sens plus, je m'abandonne dans les bras de je ne sais qui, j'entends quelqu'un pleurer, et je tombe dans une syncope qui dure près de trois heures.

Catherine vient tous les jours, avant le soir. Les voisins et les amis le remarquent, naturellement. Elle s'arrête un instant et me prend dans sa voiture pour me promener. Elle a un cheval à elle et un tilbury neuf qu'elle vient d'acheter. Et, en général, elle mène une existence large; elle loue une villa pour elle toute seule, elle a deux femmes de chambre et un cocher. Souvent, je lui demande :

— Comment feras-tu quand tu auras dissipé l'héritage de ton père?

— Nous verrons cela alors, répond-elle.

— Tu devrais, mon amie, avoir un peu plus d'égards pour cet argent gagné par un brave homme, au prix d'un labeur honnête...

— Oui, je sais, vous me l'avez déjà dit!...

Nous longeons des champs, puis nous nous engageons dans cette forêt que l'on voit de ma fenêtre. La nature est belle, mais le démon qui est en moi me souffle, cependant, que tous ces oiseaux, tous ces nuages, dans trois ou quatre mois, quand j'aurai disparu, ne s'apercevront même pas de ma disparition...

Catherine est contente de conduire toute seule, et cela lui fait plaisir que le temps soit si beau et que je sois à côté d'elle. Elle est de bonne humeur, et ne dit plus de ces choses à l'emporte-pièce.

— Vous êtes, me dit-elle, un homme très bon, un homme excellent. Vous êtes même un échantillon rare de la race humaine, et il n'y a pas d'acteur capable de vous *faire*. Moi ou, par exemple, Michel Fédorovitch, un acteur ou une actrice même médiocres pourraient nous faire; vous, personne. Et je vous porte envie à cause de cela, une terrible envie. Car, que suis-je, moi? Rien, n'est-ce pas?

Elle se tait un moment, puis me demande :

— N'est-ce pas que je suis, comment dirai-je, un phénomène d'ordre plutôt négatif? Pas?

— Admettons... dis-je.

— Hem... Que dois-je donc faire?

Que lui répondre? Lui dire : « Travaille! » ou : « Partage ton bien entre les pauvres! » ou : « Connais-toi toi-même. » Choses trop faciles à conseiller, et c'est pourquoi je ne les lui conseille pas.

Mes collègues, les professeurs de thérapeutique, quand ils enseignent l'art de guérir, recommandent d'« individualiser chaque cas donné ». Tel remède, indiqué comme le meilleur pour la généralité des cas, se trouve être inefficace et même mauvais dans tel cas individuel. Ce doit être, sans doute, la même chose pour les souffrances morales.

Cependant, il faut répondre quelque chose à Catherine.

— Tu as, lui dis-je, trop de loisirs... Tu devrais t'occuper à quelque chose. Pourquoi ne rentrerais-tu pas au théâtre, puisque tu en as la vocation?

— Je ne peux pas.

— Tu as le ton et les manières d'une victime. Cela ne me plaît pas beaucoup, mon amie. Il y a eu de ta faute, aussi. Tu t'étais mise en colère contre les gens et leurs errements, mais tu n'as rien fait pour améliorer les uns et les autres. Tu n'as pas lutté contre le mal, et ce n'est donc pas du mal que tu es la victime, mais de ta propre faiblesse. Sans doute, tu n'avais pas encore l'expérience. Tu l'as, maintenant... Écoute-moi, rentre au théâtre. Tu travailleras, tu serviras l'art, l'art sacré!. .

Catherine m'interrompt.

— Ne rusez pas avec moi, dit-elle. Convenons, une fois pour toutes, de laisser l'art tranquille dans nos conversations... Causons d'acteurs, d'actrices, d'écrivains, si vous voulez, mais pas de l'art... Vous êtes un homme admirable, rare, mais vous n'appréciez pas l'art au point de le croire, en toute conscience, sacré!... Vous n'en avez ni le sentiment, ni le goût. D'ailleurs, absorbé toute votre vie par vos occupations, comment auriez-vous pu acquérir ce sentiment?... Et puis, je n'aime pas à entendre parler de l'art, je n'aime pas cela!... ajouta-t-elle nerveusement... On l'a assez galvaudé sans cela!...

— Qui?

— Les ivrognes soi-disant artistes, les journaux, les gens intelligents...

Pour éviter que ses répliques ne prennent une tournure violente, je me hâte de changer de conversation. Puis, nous continuons notre promenade en silence. Ce n'est que lorsque, étant sortis de la forêt, nous nous dirigeons vers la villa de Catherine, que je lui demande de nouveau :

— Mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu ne veux pas rentrer au théâtre?

— Oh! fait-elle avec un cri et en rougissant tout à coup. Oh! c'est cruel, cela, à la fin! vous tenez à ce que je vous le dise? Eh bien! Voici, je n'ai pas de talent, vous comprenez maintenant? Une ambition énorme... et pas de talent!... Là, êtes-vous satisfait? Après cet aveu, elle détourna de moi son visage, et pour dissimuler le tremblement de ces mains, elle tire violemment les rênes.

Comme nous approchons de la villa, nous apercevons, de loin, Michel Fédorovitch qui fait les cent pas devant la porte et nous attend avec impatience.

— Ah! fait Catherine avec dépit. Il est encore venu, celui-là! Débarrassez-m'en, je vous en supplie! Il m'assomme et m'agace... Pourquoi ne s'en va-t-il pas?

Michel Fédorovitch devrait être parti pour l'étranger depuis longtemps déjà, mais il remet son départ de huit jours en huit jours. Dans ces derniers temps, des changements se sont opérés en lui. Il a maigri, il ne supporte plus le vin aussi gaillardement qu'avant, et ses sourcils noirs ont commencé à blanchir.

Lorsque notre tilbury s'arrête près de la porte, il ne cache point sa joie et son impatience. Il s'empresse autour de nous pour nous aider à descendre, nous pose cent questions à la fois, rit, se frotte les mains, et ce quelque chose de doux, de fervent et de pur que je remarquais avant dans son regard, s'épand maintenant sur tout son visage. Il est heureux et en même temps confus de son bonheur, il est confus de venir chez Catherine tous les soirs et, pour donner le change, il invente jusqu'à des absurdités :

— Je passais, dit-il, devant votre villa, ayant une affaire à côté, et alors je me suis arrêté un instant.

Nous entrons tous les trois dans la villa. Nous buvons le thé, puis apparaissent sur la table les deux jeux de cartes, le gros morceau de fromage, les fruits et la bouteille de vin de Crimée, que je connais depuis si longtemps. Nos sujets de conversation sont les mêmes que ceux de l'hiver dernier : l'Université, la littérature, la jeunesse, le théâtre. L'air, saturé de médisance, s'épaissit, devient étouffant. Mais ce ne sont plus deux crapauds qui l'empoisonnent par leur haleine, comme l'hiver dernier; les crapauds sont trois maintenant.

Et, en dehors du rire velouté de baryton, du rire saccadé, rythmique, de femme, la bonne qui nous sert, entend encore un troisième rire, désagréable et fêlé, tremblant comme le rire des généraux dans les vaudevilles :

— Hé! Hé! Hé! Hé!

VIII

Il y a des nuits terribles, pleines de tonnerre, d'éclairs, de pluie et de vent.

J'ai eu une nuit pareille.

Après minuit, je me réveille tout à coup et je bondis hors du lit avec la sensation que je vais mourir, subitement, tout de suite. D'où me vient cela? Dans le corps, aucune sensation qui indique une si brusque fin, mais mon âme est oppressée par une épouvante lourde, comme si j'eusse vu tout à coup un immense et sinistre halo.

Vivement, je fais de la lumière, je bois de l'eau à même la carafe, puis je me hâte vers la fenêtre ouverte. Dehors, il fait un temps magnifique. Cela sent le foin et encore quelque autre chose, très bon. Je distingue ma palissade, les minces arbres endormis, près de ma fenêtre, la route, la bande sombre de la forêt. Dans le ciel, la lune éclatante est tranquille, et pas un nuage. L'atmosphère est très calme, pas une feuille ne bouge sur les arbres. Et il me semble que tout cela me regarde et m'écoute mourir...

Mon cœur se serre d'angoisse, je ferme la fenêtre, et je cours vers mon lit. Je me tâte le pouls à la main et, ne l'y ayant pas trouvé, je le cherche à mes tempes, sur mon menton, puis de nouveau à ma main; ma peau est froide et moite, ma respiration s'accélère de plus en plus, mon corps frissonne, mes entrailles remuent, et sur ma figure, sur mon crâne chauve, j'ai la sensation comme d'une toile d'araignée qui s'étend.

Que faire? Appeler les miens? Non. Je ne vois pas ce que feront ma femme et ma fille quand elles entreront chez moi.

Je fourre ma tête sous mon oreiller, je ferme les yeux, et j'attends, j'attends... J'ai froid au dos, et il me semble que mes reins s'enfoncent dans mes entrailles, et il me semble que la mort va venir me surprendre traitreusement, par derrière...

— Coui! Coui! fait quelque chose, à petit bruit, dans la paix de la nuit. Je ne sais si ce bruit vient du dehors ou s'il a retenti dans ma poitrine.

— Coui! Coui!

Ah! Mon Dieu! Mon Dieu! Que cela est terrible! Je boirais bien encore un peu d'eau, mais j'ai peur d'ouvrir les yeux, j'ai peur de lever la tête. Mon épouvante est irraisonnée, bestiale, et je n'arrive même pas à comprendre ce qui m'effraie à ce point : est-ce l'envie de vivre ou l'attente d'une douleur nouvelle, encore ignorée de moi?

Au-dessus de moi, de l'autre côté du plafond, quelqu'un gémit, puis rit... Je prête l'oreille. Quelques moments après, j'entends des pas sur l'escalier. On descend hâtivement, puis on remonte. Au bout d'une minute j'entends marcher en bas. On s'arrête devant ma porte et on écoute.

— Qui est là?

La porte s'entrebaille. J'ouvre hardiment les yeux et je vois ma femme. Sa figure est pâle et éplorée.

— Tu ne dors pas? demande-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Pour Dieu, monte chez Lisa, et vois ce qu'elle a... Elle n'est pas bien...

— C'est bien, j'y vais... avec plaisir... murmurai-je, très content de n'être plus seul. J'y vais...

Je suis ma femme, j'écoute ce qu'elle me dit et, tout à mon agitation intérieure, je ne comprends rien à ses propos. Sur les marches de l'escalier dansent des taches claires projetées par sa bougie, et tremblottent nos deux ombres longues; mes pieds s'embarrassent dans les pans de ma robe de cham-

bre, je suffoque, et il me semble que quelqu'un me poursuit et va m'empoigner aux reins.

« — Je vais mourir ici, dans cet escalier, tout de suite », me dis-je à part moi.

Mais voici l'escalier franchi. Nous traversons un couloir sombre et nous pénétrons dans la chambre de Lisa. Elle est assise, en chemise, les jambes pendantes, sur son lit et elle gémit.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! murmure-t-elle en éloignant ses yeux à cause de la bougie. Je n'en puis plus, je n'en puis plus...

— Lisa, mon enfant, qu'as-tu? lui dis-je.

A ma vue, elle pousse un cri et se jette à mon cou.

— Papa, mon bon papa... dit-elle en sanglotant, mon papa chéri... Petit père... adoré... Je ne sais ce que j'ai... Je me sens si oppressée!...

Elle m'entoure de ses bras et m'embrasse, et me dit des mots carressants et puérils comme ceux qu'elle me disait jadis, quand elle était petite.

— Calme-toi, mon enfant, lui dis-je. Il ne faut pas pleurer!... Moi-même, je suis oppressé aussi...

Je tâche de lui border ses couvertures, ma femme lui donne à boire, et nous piétinons tous les deux près du lit de notre fille. Je heurte de mon épaule l'épaule de ma femme, et cela me rappelle le temps où, jadis, nous baignions ensemble nos enfants.

— Fais-lui prendre quelque chose! me supplie ma femme. Soulage-la!

Que puis-je lui donner? Comment la soulager? Un poids oppresse la fillette, mais lequel? Je l'ignore, et je ne trouve que ces paroles :

— Ce ne sera rien!... Ça va passer... Dors, ma petite! Dors!...

En ce moment, comme par un fait exprès dans notre cour, un chien commence à hurler, puis un autre... Je n'ai jamais attaché aucune importance à des présages comme le hurlement des chiens ou les cris de chouettes, mais à présent, mon cœur se serre douloureusement, et je m'empresse de m'expliquer ce hurlement.

« — C'est bien simple, me dis-je, ce n'est que l'influence d'un organisme sur d'autres organismes. Mon extrême tension nerveuse s'est communiquée à ma femme, à Lisa, à nos chiens, et voilà tout!... C'est par cette sorte d'influence que l'on explique, notamment, les pressentiments, la prescience, etc..

Lorsque, un peu après, je retourne chez moi, dans ma chambre, afin d'y écrire une ordonnance pour Lisa, je ne pense plus que je vais mourir bientôt, mais je me sens un tel vague à l'âme que je regrette même de n'être pas mort subitement. Je reste debout, immobile, pendant longtemps, au milieu de la pièce, cherchant ce que je pourrais ordonner à Lisa, mais à l'étage au-dessous les gémissements cessent, et je décide de ne lui rien ordonner du tout; mais je continue à demeurer debout et immobile...

Le silence est profond et si complet que, selon l'expression de je ne sais plus quel écrivain, on entend bourdonner ses oreilles. Le temps passe lentement. Les bandes de clarté lunaire sur la fenêtre ne changent pas de position, elles sont comme figées... L'aube est encore loin...

Mais voici que la porte de la palissade crie. Quelqu'un entre, en se glissant, dans la cour et, ayant cassé une petite branche à l'un des arbres, en frappe prudemment la vitre de ma croisée. Et l'on m'appelle par mon nom, à voix basse.

J'ouvre la fenêtre et je crois rêver. Se serrant contre le mur, une femme à robe noire, violemment éclairée par la lune, me regarde avec de grands yeux. Sa figure est pâle, sévère et fantastique, sous les rayons lunaires, comme une figure de marbre; son menton tremble.

— C'est moi, dit-elle. C'est moi, Catherine.

Dans le clair de lune, tous les yeux de femmes semblent grands et noirs, elles-mêmes plus grandes et plus pâles qu'au jour; c'est pourquoi, sans doute, je n'avais pas reconnu Catherine tout de suite.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Excusez-moi, dit-elle. Mais je me suis sentie tout à l'heure, moralement, très mal... une souffrance... intolérable... Alors, n'en pouvant plus, j'ai fait atteler, et je suis venue jusqu'ici. J'ai vu de la lumière à votre fenêtre, et je me suis décidée à frapper... Excusez-moi!... Ah! si vous saviez comme je me sentais mal... Que faites-vous maintenant?

— Rien... Je ne puis dormir...

— J'avais comme un pressentiment... Je ne sais pas ce que c'était...

Ses sourcils se lèvent, des larmes brillent dans ses yeux, et toute sa figure m'apparaît comme illuminée par cette expression de confiance que je lu connaissais si bien jadis et que je ne lui avais plus vue depuis si longtemps...

— Nicolas Stépanytch! dit-elle d'une voix suppliante, en tendant vers moi ses deux bras. Je vous en prie, mon très cher ami, je vous en supplie... Si vous ne dédaignez pas l'amitié et le respect que j'ai pour vous, faites ce que je vous demanderai!...

— Qu'est-ce que tu me demandes?

— Acceptez mon argent!

— Voilà une idée! Que veux-tu que j'en fasse?

— Vous pourrez aller vous soigner quelque part!... Vous avez besoin de vous soigner! Vous l'accepterez? N'est-ce pas? N'est-ce pas? Répondez oui!

Elle regarde avec des yeux avides ma figure et répète :

— Répondez oui! Répondez oui!

— Non, dis-je, mon amie, je n'accepte pas ton argent. Je te remercie!...

Elle se détourne de moi et baisse la tête. Le ton de mon refus a été tel sans doute, qu'il lui est impossible de continuer la conversation sur ce sujet.

— Retourne chez toi, lui dis-je, et couche-toi. Demain, nous nous reverrons...

— Alors, vous ne me considérez pas comme votre amie, fait-elle tristement.

— Je ne dis pas cela. Mais ton argent me serait actuellement inutile.

— Pardon, répond-elle, en baissant la voix. Je vous comprends... Vous ne voulez pas être l'obligé d'une femme comme moi, d'une ex-actrice... C'est bien, au revoir!

Et elle s'en va si rapidement que je n'ai même le temps de lui dire, moi aussi, au revoir.

VIII

Je suis à Kharkov.

Comme j'étais incapable de lutter maintenant avec mon état d'âme continuel et que la lutte serait, je le savais, inutile, j'avais décidé que les derniers jours de ma vie seraient irréprochables en ce qui concerne mes rapports avec les miens, ne fût-ce qu'en apparence. Je ferais tout ce qu'ils voudraient que je fisse. J'irais à Kharkov puisqu'il fallait, paraît-il, que j'y allasse. Du reste, depuis quelque temps, tout m'était à ce point égal qu'aller à Kharkov ou à Paris m'importait peu.

J'arrivai à midi et je descendis dans un hôtel proche la cathédrale. En chemin de fer, les heurts et le balancement des wagons m'avaient étourdi, les courants d'air m'avaient donné mal à la tête : me voici maintenant assis sur mon lit dans l'attente de mon tic.

Entre le garçon, un vieillard, pour s'informer de quelque chose. Je le retiens cinq minutes et lui pose quelques questions sur Gnecker, à cause duquel je suis ici. Il se trouve que le garçon est précisément natif de Kharkov, qu'il connaît la ville comme les cinq doigts de sa main, mais il ne se rappelle aucun propriétaire d'immeuble répondant au nom de Gnecker. Même résultat négatif en ce qui concerne le domaine près de la ville.

Dans un couloir, une pendule sonne une heure. Puis, deux heures. Puis, trois heures... Les derniers mois de ma vie, pendant lesquels j'attends venir la mort, me semblent bien plus longs que le reste de mon existence tout entière. Mais autrefois, je ne savais pas me résigner comme aujourd'hui à la lenteur du temps. Autrefois, quand j'attendais le train dans une gare ou que j'assistais aux examens, un quart d'heure me semblait long comme une éternité. Aujourd'hui, je puis rester assis sur mon lit, immobile, et me dire avec indifférence que, demain, je passerai une autre nuit tout aussi longue et terne, et après-demain aussi...

Dans le couloir, la pendule sonne cinq heures. Puis six. Puis sept... Il commence à faire sombre...

Dans ma joue, je sens des élancements de douleur, c'est mon tic qui commence. Pour occuper mon esprit, je m'efforce de me reporter à ce point de vue ancien, où tout ne m'était pas encore aussi indifférent, et je me demande pourquoi, moi, homme célèbre et conseiller intime, je suis ici, dans cette petite chambre d'hôtel, sur ce lit avec cette couverture grise qui n'est pas à moi? Pourquoi je regarde ce lavabo banal en tôle et j'écoute sonner une méchante pendule, dans le couloir? Est-ce que tout cela est digne de ma gloire et de ma haute situation parmi mes semblables!

A ces questions, je me réponds par un sourire. Elle me paraît amusante, cette naïveté avec laquelle jadis, dans ma jeunesse, je me faisais une idée exagérée de la célébrité et de la position exceptionnelle dont jouissent soi-disant les hommes célèbres. Eh bien, me voilà célèbre, moi! On prononce mon nom avec respect, voire avec recueillement, mes portraits ornent les revues illustrées, mes biographies sont publiées dans les périodiques étrangers. Et je suis, avec tout cela, seul dans une ville que j'ignore, assis sur un lit qui n'est pas à moi, en train de frotter avec la paume de ma main ma joue endolorie...

Les ennuis familiaux ou domestiques, l'âpreté des créanciers, la brutalité des employés des chemins de fer, la nourriture coûteuse et malsaine que l'on vend dans les buffets des gares, l'ignorance universelle, la grossièreté des rapports entre les hommes, toutes ces choses et bien d'autres qu'il serait oiseux d'énumérer, pénètrent ou affectent mon existence au même degré que l'existence de quelque petit épicier qui n'est connu que dans sa petite rue. J'ai beau être mille fois célèbre, être même un héros dont ma patrie est fière; j'ai beau voir dans tous les journaux l'annonce de ma maladie, j'ai beau recevoir, de tous les côtés, de mes collègues, de mes disciples, du public, des lettres de sympathie : cela ne m'empêchera pas de mourir dans cet hôtel, sur ce lit étranger, tout seul, étranglé par l'angoisse...

Eh! certes, la faute n'en est à personne, mais, je l'avoue, je n'aime guère mon nom si réputé. J'ai comme une idée qu'il m'a trompé...

Vers dix heures, je m'endors et, malgré mon tic, je dors profondément et j'aurais dormi longtemps,

si on ne m'avait réveillé. Un peu après une heure du matin, j'entends tout à coup frapper à ma porte.

— Qui est là !

— C'est une dépêche, monsieur !

— On aurait pu me la remettre demain ! dis-je avec mécontentement en prenant le télégramme de la main du garçon. Maintenant, je ne pourrai plus me rendormir.

— Pardon, monsieur, j'ai vu de la lumière chez monsieur, et je croyais que monsieur ne dormait pas.

J'ouvre le télégramme et je regarde avant tout la signature : c'est celle de ma femme. Que me veut-elle encore?

« Hier Lisa s'est mariée secrètement avec Gnecker. Rentre. »

Je lis cette dépêche et, pour un instant, je suis effrayé. Ce n'est pas l'acte de Lisa et de Gnecker qui m'effraie, c'est l'indifférence avec laquelle j'accueille la nouvelle de leur mariage. On prétend que les vrais sages sont indifférents. Mensonge! L'indifférence, c'est la paralysie de l'âme, c'est la mort avant la mort.

Je me recouche et je recommence à chercher à quoi occuper mon esprit. A quoi penser ? Il me semble que j'ai déjà réfléchi à tout et qu'il n'y a plus rien qui soit susceptible d'éveiller ma pensée.

Quand l'aube point, elle me trouve assis dans mon lit, les mains nouées sur mes genoux, en train, faute d'autre occupation, de chercher à me connaître moi-même. « Connais-toi » est un conseil excellent et très utile. C'est dommage seulement que ceux qui l'ont formulé n'aient point indiqué aussi le moyen de le pratiquer.

Lorsque, autrefois, je voulais comprendre, je ne considérais pas les actes, qui sont tous déterminés par les contingences, mais les désirs. Dis-moi ce que tu désires, je te dirai qui tu es.

Employant maintenant cette méthode à l'égard de moi-même, je me demande ce que je désire.

Je désirerais que nos femmes, nos enfants, nos amis, nos élèves aimassent en nous, non pas notre nom, non pas notre « raison sociale », notre enseigne, notre étiquette, mais simplement des hommes, des hommes simples, ordinaires. Et quoi encore ? je désirerais encore avoir des aides et des successeurs. Et quoi encore ? Je désirerais encore ressusciter dans une centaine d'années pour ne voir que durant un bref instant les progrès accomplis par la science. Je désirerais également vivre encore pendant une dizaine d'années... Et ensuite ?

Ensuite, rien. Je réfléchis, je réfléchis pendant longtemps, cherchant à découvrir en moi encore d'autres désirs, mais je ne trouve plus rien.

Je suis vaincu... Dès lors, il devient inutile de réfléchir encore... Je vais rester ainsi et attendre en silence ce qui va arriver.

Le matin, le garçon m'apporte mon thé et les journaux. Machinalement, je parcours les annonces de la première page, l'éditorial, les extraits de la presse, les faits du jour. Dans les faits du jour, je lis entre autres : « Hier est arrivé par le rapide dans notre ville notre illustre savant Nicolas Stépanovitch un Tel. Le célèbre professeur et physiologiste est descendu à l'hôtel de... »

Un léger coup frappé à la porte. Quelqu'un a besoin de moi.

— Qui est là ? Entrez !

La porte s'ouvre et, stupéfait, je recule d'un pas, fermant en hâte ma robe de chambre. Catherine est devant moi.

— Bonjour ! dit-elle, essoufflée d'avoir monté rapidement l'escalier. Vous ne m'attendiez pas ? J'arrive... moi aussi... moi aussi... à Kharkov.

Elle s'assied et poursuit, hésitant et sans me me regarder :

— Pourquoi ne me dites-vous pas bonjour ? J'arrive... moi aussi... ce matin... J'ai appris que vous étiez descendu à cet hôtel... et me voici...

— Je suis très content de te voir, dis-je en haussant les épaules, mais je suis étonné aussi... Tu tombes du ciel... Que viens-tu faire ici ?

— Moi ? Rien... J'ai voulu venir à Kharkov et j'y suis venue, voilà tout !

Un silence. Brusquement, elle se lève et s'avance vers moi.

— Nicolas Stépanovitch ! dit-elle, en pâlissant et en serrant ses mains contre sa poitrine. Nicolas Stépanovitch ! Je n'en puis plus ! Je ne puis plus vivre comme j'ai vécu jusqu'à présent ! Au nom de Dieu, dites-moi ce que je dois faire ? Dites, que dois-je faire?

— Que veux-tu que je te dise ? répliquai-je avec perplexité. Je ne sais pas, moi...

Elle reprend, suffoquant et tremblant de tous ses membres :

— Je vous en supplie, dites-le moi ! Je vous jure que je n'en puis plus... Je suis au bout de mes forces !

Elle s'affale sur une chaise et éclate en sanglots. La tête renversée en arrière, elle se tord les mains, tandis que ses pieds frappent le sol. Son chapeau est tombé, ses cheveux se sont défaits.

— Aidez-moi ! Secourez-moi ! supplie-t-elle. Je n'en puis plus !...

Elle tire de son sac un mouchoir et en fait sortir en même temps des lettres qui glissent de ses genoux et s'éparpillent sur le parquet. Je les ramasse

et je reconnais sur l'une d'elles l'écriture de Michel Fédorovitch. Par hasard, et sans le vouloir, j'y lis ce fragment de mot : « passionné... »

— Secourez-moi ! sanglote Catherine, en saisissant main et en l'embrassant. Vous êtes, vous, mon père, mon seul ami ! Vous êtes intelligent, instruit, et vous avez déjà une longue existence !... Vous avez été un maître... Dites-moi, dites-moi donc ce que je dois faire...

— En toute conscience, ma petite Catherine, je ne le saurais...

Je suis éperdu, confus, ému par les pleurs de Catherine; de faiblesse, je me tiens à peine sur mes jambes.

— Allons, dis-je avec un sourire forcé. Déjeunons ensemble, ma petite Catherine. Assez pleurer !

Et aussitôt j'ajoute d'une voix éteinte :

— Bientôt, ma petite, je ne serai plus !...

— Un mot, un seul mot ! implore Catherine, en tendant vers moi ses mains. Que dois-je devenir ?

— Mais tu es drôle, murmuré-je... Je ne te comprends plus... Toi, si intelligente... et voilà que tu pleures !...

Un silence. Catherine rajuste sa coiffure, remet son chapeau, puis chiffonne ses lettres qu'elle replace dans son sac, — tout cela en silence et sans hâte. Sa figure, sa poitrine, ses gants, sont encore mouillés par ses larmes, mais déjà son visage a pris une expression sévère et sèche. Je la regarde, et j'ai honte d'être encore plus heureux qu'elle. Car mes tourments, mes angoisses ne sont venus m'étreindre que vers la fin de ma vie, tandis que l'âme de cette pauvre créature n'a jamais connu, ne connaîtra jamais plus la paix, le repos.

— Alors, c'est convenu, dis-je, nous allons déjeuner ensemble !

— Non, fait-elle froidement, merci !

Encore une minute de silence.

— Kharkov me déplaît, dis-je. Une ville toute en grisaille...

— Oui, peut-être... Elle n'est pas jolie... Je n'y suis, d'ailleurs, que de passage ! Je repars aujourd'hui même.

— Pour où ?

— Je m'en vais en Crimée.., non, au Caucase !..

— Ah ! Et pour longtemps ?

— Je ne sais pas encore.

Elle se lève et, avec un sourire froid, sans me regarder, elle me tend la main.

J'ai envie de lui demander :

— Alors, tu ne seras pas à mon enterrement ?

Mais elle continue à ne pas me regarder. Sa main est froide comme la main d'une étrangère. Je la reconduis en silence jusqu'à la porte.

Elle quitte ma chambre, s'engage dans le long couloir et marche sans détourner la tête. Elle sait pourtant que je la suis du regard et, sans doute, à l'endroit où le couloir fait un angle, elle se retournera

Non, elle ne s'est pas retournée, sa robe noire a passé devant mes yeux pour la dernière fois. Ses pas se sont amortis, éteints.

Adieu, mon trésor, adieu !

ANTON TCHÉKHOV.

(*Traduit du russe par* G. SAVITCH et E. JAUBERT).

L'ANGLETERRE EN MÉDITERRANÉE

Avant la clôture de la session parlementaire et au cours des débats relatifs à des crédits supplémentaires pour la marine, M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, a expliqué la mesure que le Gouvernement britannique avait prise de rappeler une partie de son escadre de cuirassés méditerranéenne, et de reporter de Malte à Gibraltar le point de stationnement de ceux maintenus. Il a indiqué que cette mesure ne signifiait nullement l'abandon de la Méditerranée. A Gibraltar, en effet, stationneront 8 bâtiments, à effectifs complets. Ces navires pourront renforcer soit les trois escadres des eaux métropolitaines (1), soit l'escadre de croiseurs de la Méditerranée. Cette escadre, dont le siège a été maintenu à Malte, a été complètement transformée et améliorée :

« Le vrai moyen de protéger les intérêts britanniques dans la Méditerranée, a déclaré le ministre, c'est d'employer le plus petit nombre possible de navires modernes aptes à la tâche à laquelle ils sont destinés. Nous avons donc résolu de retirer de Malte les six navires de guerre les plus anciens, et de les remplacer par quatre croiseurs de bataille du type *Invincible* Ces bâtiments se rendront à leur poste cet hiver. Dans l'intervalle, une puissante escadre de croiseurs sera disponible, qui pourra faire des croisières dans la Méditerranée, en attendant que les bâtiments désignés soient complètement en état de service et que des dispositions soient prises pour leur réception. En outre, nous avons l'intention de renforcer l'escadre de croiseurs qui aura pour base Malte, en substituant aux quatre navires qui y sont actuellement quatre autres plus modernes et plus puissamment armés. Tous ces navires auront Malte pour base.

Comme canons, les deux escadres ont actuellement une supériorité sur les navires de guerre remplacés. Ils repré-

(1) L'escadre de cuirassés de la Méditerranée avec base à Malte se composait de 6 bâtiments, dont 4 étaient basés à Gibraltar; 2 nouveaux navires se joindront à eux l'an prochain, et deux autres en 1914. Les 2 autres navires de l'escadre méditerranéenne ont été joints aux 6 navires de la flotte de l'Atlantique, qui stationnait à Gibraltar, et dirigés sur les eaux métropolitaines où ils ont formé une troisième escadre.

sentent en eux-mêmes et par eux-mêmes une force navale formidable, même sans l'aide de l'escadre de Gibraltar. L'escadre des croiseurs qui, à elle seule, disposera d'une bordée de 32 canons de 12 pouces, aura une vitesse dont n'approche aucun des bâtiments de même puissance construits ou en construction ou en projet dans la Méditerranée. »

Malgré ces déclarations très nettes, et l'engagement pris par M. Winston Churchill de renforcer encore l'escadre méditerranéenne dès qu'il serait utile, spécialement si l'Autriche-Hongrie hâtait ou amplifiait son programme naval, certains, en France et en Angleterre, se sont vivement émus de la politique du Cabinet Asquith. Lord Selborne, le chef de l'opposition unioniste à la Chambre des lords, lord Charles Beresford, notamment, ont reproché au gouvernement de compromettre gravement les intérêts méditerranéens de l'Angleterre : ils ont rappelé que la Méditerranée avait pour le Royaume-Uni « tant au point de vue technique que stratégique » une importance particulière : « L'ennemi cherchera à détruire les bâtiments de commerce apportant le blé, et il ne manquera pas d'envoyer une expédition en Egypte, sans parler de ce qu'il pourrait tenter au delà. » Et puis, il y a le prestige britannique à sauvegarder : « Le prestige de l'Angleterre dans la Méditerranée est pour elle aussi important que les réserves d'or de la Banque d'Angleterre et les mines de charbon : il a été acquis par deux siècles d'efforts; son influence se fait sentir jusque dans l'Inde». La disparition du pavillon anglais aurait des conséquences profondes... En France, M. Jules Delafosse a écrit, dans *l'Écho de Paris*, sur le sort de l'Angleterre, un de ces articles pessimistes dont il a le secret. Après avoir parlé du « vice infectieux » dont se meurt la France, « de l'esprit révolutionnaire qui dissocie, corrompt, pourrit les éléments vitaux de notre nationalité et jusqu'aux organes de son action », il s'en est pris au radicalisme anglais qui cependant — et heureusement, du reste — n'est pas en tous points semblable au nôtre, et a prétendu que le peuple d'outre-Manche n'ayant pas connu chez nous de ces sursauts superbes qui sauvent de « l'abjection démagogique », les Petits Anglais conduisaient le pays à l' « ignominieuse condition que tout régime révolutionnaire réserve à ses troupeaux. Et de ce qui fut un grand peuple, ils auront fait une grande ruine... »

Nous croyons, bien au contraire, que ni la France, ni l'Angleterre ne se meurent Certes, les Gouvernements de gauche que l'un et l'autre connaissent ont eu des torts, et commis des fautes, mais c'est ruiner l'énergie nationale que les rappeler sans cesse. Nous avons nous-mêmes à maintes reprises critiqué la politique des Little Englanders et indiqué les dangers qu'elle faisait courir au pays, mais nous aurons toujours confiance dans le sens politique inné du peuple britannique. Et aujourd'hui encore, nous ne croyons pas sa situation irrémédiablement compromise, nous ne croyons pas à sa ruine, parce que l'augmentation des armements navals allemands le contraint à une modification de ses forces méditerranéennes en vue d'un nouvel accroissement de ses escadres métropolitaines. La puissance navale de l'Allemagne est une menace grave pour l'Angleterre : celle-ci doit apporter tous ses soins à l'organisation de sa défense. Mais il est injuste de nier qu'elle néglige les devoirs que sa sécurité lui commande. Ne tient-on nul compte des pourparlers qu'elle a engagés — et fait aboutir — avec ses colonies ? Et pour en rester à la seule question méditerranéenne, ne peut-elle pas légitimement espérer que la flotte qu'elle maintient à Malte et à Gibraltar ne resterait pas, en cas de conflit, isolée ? N'a-t-elle pas déjà entamé des conversations pour lui assurer des secours ?

Avant de parler de ceux-ci, rappelons à nouveau que, malgré le retrait des cuirassés de Malte, l'Angleterre a encore en Méditerranée des forces importantes, et qu'il est absurde de prétendre que son pavillon disparaît. Ces forces s'accroîtraient certainement si l'Autriche-Hongrie modifiait son programme naval actuel. Certes, quelque imposantes qu'elles soient, le principe du « two powers standard » ne pourra pas être respecté. Mais est-il indispensable qu'il le soit ? On ne peut, en effet, comme l'a dit M. Winston Churchill, équitablement prévoir une coalition contre la flotte britannique des forces de l'Autriche et de l'Italie, « deux puissances qui n'ont jamais eu de querelle avec nous, avec lesquelles nous entretenons les rapports les plus cordiaux ». Ce que le ministre n'a pu dire, c'est que l'Angleterre, loin d'avoir à redouter la flotte italienne, pourrait, sans nul doute, en cas de conflit méditerranéen, compter sur elle. Déjà dans sa réponse à lord Selborne, le premier lord de l'Amirauté avait parlé du concours possible de la flotte française : « Avec la flotte de la France, avait-il dit, notre flotte constituera une force supérieure à toutes les combinaisons possibles ». « C'est une grosse parole que celle-là », a répondu M. Jules Delafosse, le ministère anglais dispose de notre flotte comme si elle lui appartenait », et l'honorable député d'ajouter que nous ne devrions prêter notre flotte à l'Angleterre que si celle-ci pouvait nous fournir sur terre un contingent en hommes important : cent mille hommes, « c'est un apport ridicule, indigne d'elle et de nous ». C'est là vérité banale qui ne mérite point d'être dite. Ce qu'il vaut mieux retenir, c'est l'effort militaire considérable qu'a fait et que fait chaque jour l'Angleterre. Nous

avons dit nous-même, il y a environ une année (1), que cet effort n'était pas encore suffisant pour justifier une alliance franco-anglaise, dans laquelle les deux contractants doivent bien évidemment faire des apports équivalents. Mais la situation militaire du Royaume-Uni ne restera pas toujours ce qu'elle était en 1909 et en 1911, et tout prouve qu'elle ira s'améliorant : nous l'indiquerons sans doute ici même prochainement. Il est donc permis de supposer qu'un jour viendra où nous pourrons donner à l'Angleterre l'appui de nos forces méditerranéennes parce qu'elle-même sera capable de déverser sur notre territoire des troupes nombreuses et bien entraînées.

L'appui de la flotte italienne ne ferait pas davantage défaut à l'Angleterre si besoin était. Londres et Rome ont depuis très longtemps entretenu des relations étroites et cordiales. Leur intimité s'est resserrée encore quand nos vieilles querelles se sont apaisées et que nous sommes devenus leur ami. Il existait bien, avant la guerre de Tripolitaine, une entente méditerranéenne franco-anglo-italienne, destinée à assurer à chacune des puissances la sauvegarde de ses possessions, à éviter l'entrée en scène d'un étranger sans droits mais ambitieux, l'Allemagne. La conquête de la Tripolitaine par l'Italie a jeté quelque désordre dans l'ordre qui régnait ; mais, avant même que le conflit avec la Turquie n'ait pris fin, l'entente s'est faite de nouveau. L'intimité a repris entre Paris et Rome ; un comité *France-Italie*, autour duquel se sont groupées les plus importantes personnalités politiques des deux pays, vient de se constituer, et travaillera à développer entre les deux puissances les terrains d'entente. Avec Londres aussi, la Consulta, qu'avait un peu indisposée la stricte neutralité observée par le Foreign-Office, les relations ont recommencé leur cours normal. Bien plus, un nouvel accord méditerranéen, dont nous avons pris l'initiative, a déjà été ébauché, et les cabinets interessés n'attendent pour une entente définitive que la solution de la guerre en cours. Dans ces conditions, l'Angleterre n'est-elle pas en droit, sinon de compter sur l'appui de l'Italie en Méditerranée, au moins d'escompter celui-ci ?

Il y a plus : le bloc méditerranéen, ne serait sans doute pas formé en cas de conflit seulement de l'Angleterre, de la France et de l'Italie. Une quatrième puissance qui entretient avec ces trois États des relations cordiales, que cimente l'intérêt même, la Russie, se joindrait vraisemblablement à eux. La reconstitution de la flotte russe, malgré tout ce que disent les chancelleries, ne peut pas ne pas avoir un effet sur le sort des Dardanelles. Les forces navales de la mer Noire sortiront un jour de la bouteille où elles sont actuellement emprisonnées. Si elles descendent en Méditerranée, ce ne pourra être que pour s'unir aux forces anglo-franco-italiennes. Le revirement qui depuis deux ans s'est produit en Italie en faveur de la Russie, et qui depuis le début de la guerre a inspiré tant d'articles élogieux sur la « grande nation slave », l'ennemie naturelle de la Turquie, est tout à fait caractéristique : les Russes manifestent de leur côté une vive sympathie pour les « héroïques » Italiens.

On arrive ainsi à cette conclusion, qui n'est pas nouvelle, mais doit cependant être souvent rappelée, que France, Angleterre, Italie, Russie ont en Méditerranée un ennemi, ou au moins un danger commun, qui est l'Autriche. Certes, l'Angleterre et nous mêmes entretenons, et devons entretenir avec la monarchie de Vienne des relations amicales ; nous devons faire tous nos efforts pour éviter le morcellement de son territoire. Il y a eu dans l'histoire entre l'Angleterre et l'Autriche si peu de sujets de querelle qu'on les a appelées des « alliés naturels » ; aujourd'hui encore il n'y a pas, à proprement parler, de terrain de friction ; mais demain la Méditerranée ou les Balkans — peut être même les deux — peuvent être le champ clos où les amis de naguère, devenus adversaires, se battront en duel. L'Autriche aspire à de nouvelles conquêtes. Le comte d'Erenthal a dans le comte Berchtold un successeur digne de lui : l'appétit est le même — et ceci dit sans songer à nier les qualités éminentes que cet homme d'État possède. Le danger est que la diplomatie austro-hongroise ne poursuive de trop vastes desseins. Vienne n'est plus seulement le brillant second de Berlin. La monarchie veut jouer dans le monde un rôle propre. Ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de rester étroitement unie à l'Allemagne. Aussi, dans la politique méditerranéenne et orientale qu'elle pratique sent-on tout ensemble son indépendance et sa sujétion vis-à-vis de Berlin. Elle agit pour elle-même, mais d'accord avec son alliée.

C'est contre le bloc austro-allemand qu'en Méditerranée comme ailleurs la Triple entente associée à l'Italie doit se défendre. Les forces anglaises de Gibraltar et de Malte, sont encore suffisantes pour tenir dans un conflit le rôle qui leur écherra. Le gouvernement doit cependant veiller avec soin, ainsi qu'il s'y est engagé, à tout ce qui serait de nature à troubler l'équilibre méditerranéen actuel, et à nécessiter l'envoi par lui de nouvelles unités navales.

ERNEST LÉMONON.

1. V. la seconde édition de notre ouvrage, *l'Europe et la politique britannique* (Alcan).

CASIMIR STRYIENSKI ET STENDHAL

Casimir Stryienski est mort. Un hasard brutal et tragique l'a tué en pleine activité intellectuelle, quand sa verte vieillesse promettait encore aux amateurs d'art, aux curieux du XVIIIe siècle, et aux stendhaliens, mainte savante ou fine étude. Sur sa table de travail, la page commencée n'a pas été finie.

Il est trop tôt pour apprécier dès maintenant sa longue tâche d'érudit, mais ne convient-il pas, en cette revue dont il a été l'un des plus fidèles collaborateurs, de rappeler du moins aujourd'hui son œuvre essentielle?

Stryienski avait trop d'esprit pour connaître les spécialisations étroites et la constance d'un amour exclusif. Les littératures étrangères, la critique, l'histoire, ont tour à tour sollicité cette souple intelligence. Mais peut-être restera-t-il surtout, dans la mémoire des lettrés, l'homme de Stendhal.

A dire vrai, il a proprement inventé Henri Beyle. Jusqu'à Stryienski, on connaissait ses livres; l'œuvre du romancier, du voyageur, du polémiste, du philosophe était entière; elle avait déjà trouvé les illustres admirations qu'elle méritait. Mais l'auteur lui-même restait plein de mystères; quelques biographies fantaisistes, partiales ou inintelligentes, nous apprenaient mal ce qu'avait été la vie d'Henri Beyle, plus mal ce qu'avait été son cœur. Des légendes, des préjugés, et ses propres supercheries, enveloppaient le personnage de travestissements variés. L'intimité de son caractère nous échappait.

Casimir Stryienski nous l'a révélée, il y a quelque vingt ans, lorsqu'il a successivement publié ces trois merveilleuses autobiographies, la *Vie d'Henri Brulard*, le *Journal de Stendhal*, et les *Souvenirs d'Egotisme*. La psychologie d'Henri Beyle en fut renouvelée, ou créée. Et désormais, celui qui voudra écrire le livre, toujours à faire, sur l'âme et la vie d'Henri Beyle, ne pourra étudier son héros sans penser avec reconnaissance, et aujourd'hui avec tristesse, à celui qui déchiffra le premier les indéchiffrables manuscrits de la bibliothèque de Grenoble.

Ce n'était pas là un mince mérite, auquel peut-être ne sauraient rendre pleine justice quelques beylistes amateurs, qui, n'ayant jamais trouvé ni un document ni une idée capables de renouveler les questions stendhaliennes, ne connaissant guère ses livres, et point du tout ses manuscrits, n'en discourent que plus librement sur Stendhal, et ses éditeurs.

Lorsque Casimir Stryienski ouvrit pour la première fois les soixante-dix volumes manuscrits de Grenoble, la plupart des petits faits aujourd'hui familiers au plus ignorant des beylistes étaient tout à fait inconnus. Ce n'était pas assez que de lire cette écriture abominable, il fallait, à mesure, deviner d'incessantes énigmes; le langage secret de Beyle, les abréviations, les allusions, les noms de guerre et les mots de passe, tout encore était nouveau. C'étaient les hiéroglyphes d'une langue inconnue. Les lecteurs d'*Henri Brulard* se doutent à peine de l'audace qu'il fallut au premier éditeur pour entreprendre son œuvre, de l'opiniâtreté, et de l'ingénieuse patience qui lui furent nécessaires pour l'achever.

Mais ce travail délicat n'avait pas été pourtant la première difficulté. Avant tout, en cet immense fatras, presque illisible, encore inexploré, aussi mêlé et confus qu'un jeu de cartes bien battu, il avait fallu choisir une œuvre, et, le choix fait, retrouver les membres épars du livre à publier. Car Stryienski, d'une vue très nette, se décida dès l'abord. Il n'eut jamais l'idée naïve, que l'on voit proposer aujourd'hui par des critiques ignorant trop ce dont ils parlent, ou prêter à des éditeurs, qui ne sauraient être si imprudents ou si mal informés; Stryienski ne songea pas un instant à publier *in extenso* les soixante-dix tomes des manuscrits dauphinois. Ces brouillons, ces éternelles redites, ces notes d'écolier ou d'étudiant, ces ébauches informes, ne méritent point de passer à la postérité. Il fallait glaner, et extraire : œuvre personnelle que chacun entend à sa façon; œuvre difficile, où l'on ne saurait contenter tout le monde, mais qui est ici inévitable. Et il faut admirer Stryienski, si, du premier coup, il sut aller à l'essentiel, et, négligeant ce qui était secondaire, nous donner les grandes œuvres, la confession en trois volumes où se révèle le vrai Stendhal.

Choisir et préparer le livre n'était pas tout encore; il restait à le publier.

On a bien de la peine à concevoir aujourd'hui qu'il fallut à Stryienski presque du courage pour oser offrir aux lecteurs le *Journal de Stendhal*. Il n'y a plus maintenant nul mérite à publier du Stendhal inédit. A part deux ou trois critiques revêches, la presse fait bon accueil à la découverte, et le public lui-même achète l'ouvrage posthume. Mais, quand Stryienski exhuma le *Journal de Stendhal*, les meilleurs juges lui reprochèrent d'avoir indiscrètement mis au jour une œuvre médiocre, puérile, et bonne seulement à diminuer son auteur. Stryienski pourtant s'obstina; il avait compris qu'aucun génie ne gagne à demeurer mal connu; que la tâche de l'historien n'est point au surplus de glorifier, mais d'expliquer; et que des livres d'une psychologie aussi riche, aussi aiguë, aussi franche que les jour-

naux de Stendhal, sont mieux peut-être que des chefs-d'œuvre, pour le philosophe qui sait lire.

Et, après le *Journal de Stendhal*, il publia ce livre profond, délicat, méconnu, celui qui révèle le mieux l'âme fine et secrète de Beyle, la *Vie d'Henri Brulard*. On lui promit qu'il n'aurait pas de lecteurs.

Il continua; il donna les *Souvenirs d'Egotisme*; il donna des fragments et des lettres, qui apportaient chacun leur curieuse nouveauté (1); sans parler de ce roman inédit, *Lamiel*, où les défauts de Stendhal, en s'exaspérant, nous laissent mieux apercevoir le mécanisme de son imagination.

Mais Stryienski, s'il savait négliger les sarcasmes de ces ennemis de Stendhal, qui mettent un acharnement puéril à dénigrer un écrivain qu'il leur est si simple de ne pas lire, Stryienski n'était pas non plus de ces bigots, dont la dévote et mystique pamoison devant le moindre mot échappé à la plume du dieu rendrait Stendhal ridicule, si Stendhal dépendait de ses admirateurs. Il aimait Stendhal d'une amitié spirituelle et libre. Aussi bien, le meilleur moyen de comprendre un auteur, c'est de ne le pas trop adorer. Le fanatisme n'a point coutume de beaucoup développer l'intelligence. Stryienski était un homme de bon sens. Il savourait Stendhal avec mesure, et avec choix. Et c'est peut-être la leçon essentielle qu'il laissera à ses continuateurs.

Car son œuvre, est-il besoin de le dire, n'est ni définitive ni complète. Il n'y a point d'œuvre complète et définitive. Il le savait mieux que personne, et ne fut pas de ceux qui prétendent fermer aux autres le champ qu'ils ont creusé. Il était serviable aux stendhaliens, il leur ouvrait ses cartons, leur communiquait ses manuscrits et ses livres; il les encourageait, ou les aidait. Quel est celui qui ne lui doit rien? Le savant auteur de *Stendhal-Beyle*, dont le beylisme improvisé avait parfois besoin de conseils, vint compléter ses informations chez celui qui vivait depuis tant d'années dans l'intimité du maître. C'est Stryienski encore qui nous donna M. Paupe, précieuse acquisition; et si les stendhaliens ne s'en souviennent peut-être plus, M. Paupe, j'en suis sûr, ne l'a point oublié. Enfin celui qui écrit ses lignes se rappelle toujours qu'il y a quinze ans peut-être, au début de ses études stendhaliennes, c'est auprès de Casimir Stryienski qu'il trouva ces premiers encouragements, nécessaires aux jeunes entreprises. Il devint un jour son collaborateur, et il resta son ami. C'est aujourd'hui pour lui le plus simple, le plus facile et le plus cher des devoirs que de rendre à l'érudit aimable, au patient et heureux chercheur, à l'homme de goût et de fine culture, le juste hommage que lui devrait la plus impartiale critique.

PAUL ARBELET.

1. Stryienski a rassemblé ces fragments, ces lettres et quelques études personnelles, dans les *Soirées du Stendhal-Club*, 1re et 2e séries.

NOTES D'UN PASSANT

L'INDO-CHINE

21 avril 1907. Hué. Le Palais des Rois.

Ce dimanche, sur une jonque, j'ai traversé le « Fleuve des Parfums » qui sépare la ville du Palais où habite aujourd'hui, grâce à l'appui des Français, un fils d'un fils adoptif du roi Tu-Duc, un jeune roi qui nous hait d'une haine annamite, tenace et sournoise.

Quel gentil roi c'était jadis, dans ce costume discret des Annamites : un simple bandeau de soie noire autour de la tête, une blouse de satin noir tombant au dessous du genou, des pantalons et des bas très blancs ; avec surtout cette petite figure modeste aux traits fins, à la peau dorée sous le noir chignon luisant et bien peigné, à l'œil sans éclat, velouté et soumis ; figure un peu équivoque par l'absence de tout poil sur la bouche et au menton, mais charmante, d'une grâce langoureuse et mâle à la fois... Et maintenant il paraît que cet adolescent beau et doux comme une de ces fières bêtes de race qu'on aime avoir près de soi et caresser, est un monstre, et qu'il se passe des horreurs dans ce palais qui avec ses portiques de fer-blanc découpé et colorié, ses bassins, ses petites cours, ses jolies pagodes aux toits bleu tendre, aux piliers rouges, aux tympans fanfreluchés de dorures paraît un palais pour rire, un palais de petit souverain capricieux qu'on a voulu amuser d'une architecture à sa taille.

Et pourtant on avait cru un moment l'avoir civilisé, ce petit Annamite à l'œil doux. On l'avait conduit à Hanoï lors de l'Exposition, parmi les messieurs en habit et en uniforme; on l'avait fait danser, on lui avait appris à se bien tenir, à ne pas montrer du doigt la belle dame avec laquelle il lui plaisait de danser, comme il eût fait dans son palais, pour choisir entre des concubines. Mais une fois rentré à Hué, il a été repris, comme certaines bêtes devenues grandes, d'un instinct de sauvagerie; et le bon petit peuple d'Annam est aujourd'hui dans le scandale et dans la terreur, devant tout ce qu'il voit, et tout ce qu'on lui rapporte de son méchant empereur. La nuit, ce sont soudain, avec des apparitions

de flambeaux et de gens en armes, des chasses aux femmes, qui affolent des villages entiers : le roi fait revivre un ancien droit de pourvoir lui-même son harem. Est-il roi, oui ou non? N'y a-t-il pas eu un compromis avec les Français? et s'il le laisse établir à leur gré les impôts et lever des troupes sur son peuple, ne serait-il pas seulement maître de ses plaisirs?... Cependant des villages entiers émigrent. Et ce peuple souhaite d'être bientôt protégé. Que ne se passe-t-il pas encore à l'intérieur du palais ! Le roi commet journellement l'inceste avec une de ses nièces, — une gracieuse petite fille qui ne paraît pas dix ans, — avec ses belles-sœurs, et, jadis, croit-on, avec la défunte reine mère elle-même. L'extravagance se mêle à sa cruauté. Depuis la victoire du Japon, il ne pense qu'à reconquérir son royaume, et il a équipé ses femmes en Amazones. Elles manœuvrent devant lui, et la plus habile est récompensée par ses faveurs.

On s'émeut depuis quelque temps de ces droits de souveraine justice récupérés par notre protégé. On a fait des remontrances au Conseil des ministres qui prit bonne note, trop bonne note même, à ce que, bientôt, il sembla. Le roi, sans qu'on sût pourquoi, s'était mis à dépérir. Ainsi était mort peu à peu et sans scandale, son prédécesseur, nommé sans l'assentiment français, du jour où on avait signalé cette incorrection aux soins vigilants du Conseil de l'Empire. Les ministres, sans autre amende honorable, défirent ainsi, discrètement, leur propre ouvrage. Sans avoir une extrême sympathie pour leur protégé actuel, les administrateurs d'aujourd'hui tenant qu'il faut un roi pour le peuple, et ne le désirant pas trop bon, ont laissé entendre au Conseil que si le roi mourait, il se pourrait bien que le gouvernement entier fût remplacé, et qu'il n'y eût plus désormais ni roi, ni ministres. Le roi a repris santé comme par miracle. On l'a réprimandé, menacé d'avertir le gouverneur, à Hanoï. Maintenant le jeune monstre est calme, mais il nous boude un peu, et je n'aurai pas l'honneur d'une audience. Mais on me laissera voir le joli palais joujou, les légers chalets dont les combles allongés découpent sur le ciel des carènes de jonques, et portent, à l'extrémité des courbes gracieusement relevées, de symboliques dragons. Dans le fond d'ombre où se détachent les piliers d'abord rouges, puis brun sombre, puis à peine distincts parmi des boiseries relevées d'or, s'entrevoient de grandes tables laquées, couleur acajou, où sont rangés, à la distance que les met en valeur, de précieux objets de jade, de bronze ou d'argent, insignes, tasses, pots, coffrets, brûle-parfums.

Ce hall plus somptueux est une pagode, le tombeau de Tu-Duc. C'est le même mobilier que dans la salle où prennent place, chaque jour, le roi vivant et ses ministres. Seulement, dans ces tasses, c'est l'ombre qui reçoit à boire. Les coffres contiennent ses vêtements, et les tables sont des lits qui invitent le défunt à venir prendre du repos parmi les vivants. Mais qu'est ceci, qui sort soudain de toutes parts, dans ce palais voué à l'ombre? Voilà que s'approchent jusqu'à émerger aux bords indistincts de la lumière des figures pâles et fanées, de petites femmes aux vêtements déteints, d'un violet passé, devenu mauve... Elles erraient çà et là sans qu'on les vît. Maintenant elles se groupent, curieuses. Ce sont les servantes du roi défunt, restées les servantes de l'Ombre. Elles hésitent à aller trop loin. L'obscurité, les protège, les retient. Il y a sur leur visage une crainte, comme un dépaysement en plein jour. La visite des vivants les attire, mais elles craignent de s'approcher, comme si elles devaient s'y engloutir, du monde dont elles ne sont plus.

Tout autour de la pagode principale, d'autres autels sont desservis par les descendants de la famille royale. J'ai serré la main à un des petits-fils de Min-Man qui avait soixante-dix fils. Tous ces fils et petits-fils forment une population considérable, qui vit dans le palais. Ce sont de beaux types de la race. L'œil est noir, un peu félin. Ils ont les pieds nus, par respect. Le vêtement est admirable de simplicité, de propreté. Les manières sont élégantes, déférentes. On a consenti à me faire voir tous les recoins, les archives mêmes, où le roi ne se rend que par un portique couvert. Mais on m'avait donné pour un « lettré » français, et on s'est imaginé que que comme mes savants compatriotes de l'École d'Extrême-Orient, je pouvais prendre quelque intérêt aux hiéroglyphes chinois.

En partant, je passe près d'une dernière pagode, transformée en garage, où halète, bruyamment, une automobile.

Le Camp des Lettrés.

« Bông! Bông! chante une vieille dans une chanson populaire annamite. « Bông! Bông! la maman berce son enfant. Bông! Bông! Quand il sera grand, l'enfant deviendra un savant mandarin. Il servira le roi et illustrera ses parents... »

L'enfant annamite a grandi, et voici qu'aujourd'hui, par un lourd soleil humide, dans de petites paillotes séparées des curieux par un mur, gardé par un soldat armé, il compose. Devant la porte deux grandes pancartes empalées à des bambous et flottant, sont déchiffrées par de vieux annamites, parents de candidats ou candidats eux-mêmes. La première porte le nom des refusés, l'autre, beaucoup plus petite, le programme de l'examen.

Ils composent. Ils sont trois cents, après avoir été quatre mille, et ils se disputent dix places.

L'un d'eux a quarante-quatre ans. Ce n'est pas trop de toute une vie pour préparer le chef-d'œuvre qui, en conférant le « grand doctorat », ouvre les hauts rangs de l'administration. Non seulement les expressions doivent être rares et nouvelles, mais les caractères demandent une virtuosité d'artiste pour être tracés d'un beau pinceau, sans tache, sans reprise, sans rature. Aussi travaille-t-on âprement dans les paillottes où pour plus de sécurité contre la fraude, les candidats sont enfermés.

Très haut, sur de petites plateformes, quatre bambous se réunissent pour porter de minuscules paillottes, où sont juchés les surveillants du concours. Ils veillent dans ces espèces de nids, tout le temps de l'examen, et pour témoigner qu'ils font bien leur tâche, frappent constamment sur des gongs qui se répondent.

Les lettrés composent, enfermés dans les paillottes, par groupes de dix. On permet aux riches d'avoir un serviteur pour préparer les pinceaux et confectionner le thé. De temps en temps un surveillant entre dans la case, vérifie et poinçonne le travail. Peut-être, si on ne contrôlait pas, certains attendraient-ils que leurs camarades plus actifs eussent achevé leur travail, pour le copier et s'approprier leur mérite.

Que restera-t-il bientôt du Camp des Lettrés? Les administrateurs français méprisent ce savoir inutile; et le dernier élève du collège des interprètes a volontiers un haussement d'épaules quand il parle des « chinoiseries » d'antan. Un conseil de perfectionnement a élaboré un plan nouveau d'instruction pour les indigènes. On leur enseignera, avec les sciences, la morale. On les débarrassera de leurs préjugés. Les voici qui déjà ne croient plus les médecins d'Europe bons pour les seuls Européens. Les petits enfants dans les écoles coupent leurs cheveux; et si ce n'est pas pour être propres, c'est pour avoir le prix de propreté. On a demandé aux lettrés des manuels en leur langue, bons à répandre dans les écoles primaires. Mais ils n'ont encore rien produit, et l'on ne sait pas si c'est en raison de leur insuffisance, ou de leur orgueil de Grands Lettrés. On réforme les instituteurs qui volontiers remplaçaient les pensums par des amendes. On va très loin chercher les élèves à civiliser. On pense qu'ils rapporteront ensuite, dans le pays, la bonne parole. On ira en prendre jusque dans ces montagnes reculées où la colonisation annamite a forcé de se réfugier ceux qu'on appelle aujourd'hui les « sauvages », et qui en effet, après avoir été les civilisés de l'Annam, sont retournés à l'état primitif, et ont besoin pour s'exprimer et pour compter de se montrer des bâtons. Un petit bâton, c'est le village qui a été razzié par les habitants du gros village voisin. Et l'on montre un gros bâton contre lequel évidemment le petit bâton ne pouvait se défendre, ni défendre ses buffles qu'on lui a volés. Un autre bâton indique la longueur des cornes du buffle ou des buffles volés, et c'est ainsi qu'on en peut savoir l'âge.

A l'École normale d'Hanoï j'ai vu deux de ces futurs pionniers de la France, deux petits *Thaï*, fils d'un mandarin, confiés à la surveillance d'un homme du pays, le seul qui pût communiquer avec eux, tellement leur langage diffère de celui des autres Annamites. Comme on manque naturellement d'interprètes dans ce pays, on va dresser ceux-ci, aussi doucement que possible car ils sont encore bien farouches, et se trouvent là un peu étonnés, un peu effrayés, leurs petites têtes l'une contre l'autre, encore qu'ils se disent contents. Néanmoins on les garde bien, et on leur épargne les paroles dures. La nostalgie les reprendrait, et rien ne pourrait les empêcher de s'échapper, de retourner à leur montagne, où l'effet, disent les politiques, serait désastreux.

Le Bouddha de la gaîté.

Un soir, près de la tour dite *de Confucius*, je me suis vu accueilli dans une petite pagode par un gros Bouddha de bois doré, aux lèvres élargies par un rire heureux, les yeux tout clignotants, comme dans la joie d'avoir fait une plaisanterie grasse, le ventre épanoui et difforme, l'air d'un bon vivant toujours satisfait, sachant s'amuser seul de ses pensées. Et il me parut que c'était bien là le Bouddha des Annamites.

Tout ici semble se passer, se terminer au moins dans le rire. Après l'enterrement où l'on a sincèrement pleuré son père ou son fils, on se met à table et l'on rit. On refuse de prendre la mort au sérieux. Les « pousse » maigrichons qui me traînent au grand trot, et soufflent, à la pause, comme des chevaux malades, n'ont pas cessé, de tout le trajet, de babiller et de rire. Les petites « congaï », pliant sous leurs fardeaux emballés dans des feuilles de bananier, causent entre elles, et rient, rient encore plus quand le « pousse » en sueur leur lance, au passage, quelque trait piquant. Mais rien n'égale la joie d'un « pousse » qui en rencontre un autre, ni surtout la joie de deux « pousse » qui aperçoivent un de leurs camarades traînant à lui seul un client énorme et pesant. On interpelle familièrement le pauvre « cochon », qui retourne les sarcasmes, autant qu'il peut, tout en essayant de trotter. Si nous passons près d'un troupeau de buffles qu'un bon paysan essaye de mener vers un pré de l'autre côté

de la route, le « pousse » se donne la joie de passer entre le champ et les bêtes, de déconcerter les bœufs, et s'il peut leur faire tourner le dos, les faire courir un bon moment devant lui, apeurés et ahuris, au grand désespoir du propriétaire qui n'ose pas trop protester, ne sachant pas si l'Européen n'est pas complice de cette farce. — Maintenant ils m'ont arrêté à l'entrée d'une petite paillote où toute une famille était couchée — Mise en émoi par ma venue, elle s'empresse, m'offre le thé. Au moment de repartir, je solde la dépense, pour le « pousse » et pour moi. Soudain sort d'un coin un petit vieux, tendant la main. Je me fouille. Pas la moindre monnaie. Quand ma main sort vide du fond de la poche, des rires éclatent à n'en plus finir. Je ne sais si c'est de moi qu'on rit, ou du bon vieux qui a été déçu. Mais le bon vieux lui-même rit tant qu'il peut, et moi-même, je n'y peux tenir.

Maintenant encore j'ai envie de rire devant le gros Bouddha doré au large rire silencieux. Dans l'ombre du soir où les reflets du cierges révèlent vaguement les objets précieux du culte, les traits saillants de la grosse figure joyeuse brillent seuls, soulignés d'ombre noire. Les bonzes allument les brûle-parfums, éclairent les chandeliers et les lampes d'argent. Ils ont l'air joyeux, eux aussi. Et comme l'un d'eux frappe sur un gong, j'ai l'idée saugrenue, je ne sais pourquoi, de frapper à mon tour, et je vois leur face s'éclairer d'un bon rire, de ce rire annamite discret et sournois. Mais le caricatural Bouddha en sa qualité de dieu, se gêne moins encore, et il a l'air de s'amuser avec nous, avec son gros rire rabelaisien, de la plaisanterie de ce culte bouffon.

On fête l'ombre de la Reine.

C'est une petite fête intime. Il ya bien le roi, ses frères, ses nièces et les mandarins du palais, mais leur costume est propre et soigné, sans apparat. Un frère du roi, qui est venu à bicyclette, a les pantalons relevés par des agrafes.

Nous arrivons en avance. Nous attendons, à l'entrée de la pagode, en compagnie du ministre des Rites qui nous fait asseoir, nous offre le thé, des cigarettes, propose même d'avancer la cérémonie, si nous trouvons le temps long. Ces politesses inquiètent mon compagnon qui pense qu'on veut peut-être nous compromettre, en nous accusant ensuite d'avoir bouleversé les rites. Il refuse de causer le moindre dérangement. On accueille ce refus avec le même sourire amical et contraint, on recommence les compliments, les attitudes déférentes. Cette aménité obséquieuse de la part de ces gens qui nous détestent a quelque chose de déplaisant. On dirait qu'ils veulent forcer la confiance, vous attirer dans quelque piège. Dans les romans annamites, on voit l'ennemi tendre avec le sourire le plus aimable une coupe de poison à l'hôte fêté. Dans l'ombre rougeâtre des lanternes, seuls que nous sommes au milieu de toutes ces petites faces jaunes, on s'attend à une transformation subite de ce regard bénin en yeux féroces, de ce sourire faux en ricanement, tandis que dans les petites mains nerveuses brilleront des poignards sans merci.

Mais ce n'est pas pour cette fois. La haine reste en dedans. L'excès des politesses fausses nous enveloppe. Et l'on nous fait place tout près du lieu de la fête, non loin du Résident et des Princes.

Un carré de terrain, sous la lumière des lanternes, se détache en clair entre les pagodes. Au bout d'une perche, un être ailé sinistre, un corbeau géant, se découpe tout noir dans la luminosité rougeâtre qui sort de quatre lanternes énormes marquant les limites aux danseurs. C'est le génie de la mort qu'on tient écarté de la fête.

Entrée des danseurs. Un damier noir et blanc les couvre de la tête aux pieds. Ce maillot leur donne un aspect d'animaux bizarres au corps écaillé. Ils prennent leur élan, s'entrecroisent en cadence, s'arrêtent sur une attitude de combat, s'accroupissent, bondissent, se menacent, s'évitent, retombent, posés un instant. Puis des files entières se déplacent, allant d'une lanterne à l'autre. Celles-ci figurent les saisons. Une qui est verte est le printemps. Le rouge de l'autre représente le feu qu'on est obligé d'allumer en hiver.

Maintenant les danseurs se sont pourvus de flambeaux, de grandes lanternes évasées dont les bords se découpent en formes de fleurs. Ils en ont une dans chaque main. Tantôt ils se mêlent, un des bras passant, avec la lanterne, sous le bras du voisin, l'autre élevant la sienne aussi haut que possible. Tantôt ils courent, les deux lanternes à égale hauteur devant eux, pour soudain s'arrêter en élevant vivement les bras. Et ils restent immobiles, dressés, deux par deux, formant une haie d'honneur dans une buée lumineuse. Quand un flambeau s'éteint, un enfant traverse la danse, pour l'aller rallumer.

Le contraste est saisissant entre ces mouvements pleins de souplesse et les poses sculpturales que prennent subitement les danseurs. Et puis cela se fait en plein air, dans la nuit, dans le silence. Le rouge et brumeux éclat des lanternes se perd comme une légère fumée dans le ciel. On cause, on fume, en regardant. Nul des grands personnages ne joue un rôle dans la cérémonie. Et tout se faisant ainsi, en dehors des assistants, il semble que nous ayons

été amenés là par quelque sorcier évocateur d'ombres, et que c'est une scène de revenants qui est là sous nos yeux, que tous ces danseurs sont des follets qui ne se doutent pas de notre présence et qui, sitôt qu'ils se sentiront gênés, s'évanouiront sous la terre.

(*A suivre*). HENRI JACOUBET.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Littérature féminine.

SELMA LAGERLÖF. *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, Trad. du suédois avec l'autorisation de l'auteur par T. HAMMAR (Perrin.)

LOUISE CRUPPI. *Femmes écrivains d'aujourd'hui. Suède.* (Fayard.)

Mme GEORGES RENARD. *Les Bêtes qui ne le sont pas.* (A. Picard.

Si j'étais féministe — et comment ne pas l'être peu ou prou — il me semble que je vouerais à Mme Louise Cruppi une très sincère gratitude; son livre évoque en effet très opportunément l'un des féminismes les plus actifs et les plus dignes d'étude qui aient encore surgi des sociétés inquiètes du vieux monde; ce livre, ingénieusement conçu, est agréable, il est convaincant.

On n'en parcourt pas sans quelque inquiétude la préface; l'auteur a de grandes ambitions : l'influence sociale des femmes n'est-elle pas, depuis quelques dizaines d'années, puissante dans tous les pays? Serait-il impossible de l'étudier à travers la littérature féminine universelle? Nous sommes invités à ne point tenir pour chimérique une semblable entreprise : « la contribution apportée par la femme dans la littérature se fond-elle dans l'effort général, ou conserve-t-elle des caractères particuliers? A travers les traits spéciaux à chaque race, à chaque pays, pourrait-on trouver un fond commun, des traits *sui generis* s'appliquant à l'ensemble des œuvres féminines? » Des réponses à ces questions nous seront proposées; nous sommes invités à tenter « un très grand voyage, que les Parisiens entreprennent difficilement »; et peut-être n'exigera-t-on point que nous franchissions l'Océan — les femmes américaines sont toutefois dignes du plus grand intérêt — mais nous explorerons jusque dans ses recoins la vieille Europe : Mme Cruppi se propose « de passer en revue les femmes de lettres notables actuellement vivantes en Europe ». Voici donc annoncée une véritable encyclopédie de la littérature féminine européenne...

N'allez point nous reprocher tout de suite nos instincts casaniers si nous avouons quelque émoi : une encyclopédie féminine internationale, c'est bien vite dit; mais à qui donc une tâche aussi vaste est-elle permise? l'assumer, n'est-ce point avouer un parti pris de rapidité superficielle? Sans compter que ces vastes enquêtes sont souvent décevantes; sait-on jamais si l'on en tirera des conclusions claires, ou même une vue d'ensemble?

Ici Mme Cruppi commence de nous rassurer: ayant achevé — avec impartialité et conscience — cette vaste enquête, « je ne sais, écrit-elle, si nous pourrons nous permettre quelques conclusions... prudentes, sur la nature de l'influence féminine dans la littérature et les mœurs, mais nous aurons toujours fait un curieux voyage... » Certes, cette réserve nous est précieuse; nous y découvrons en outre la preuve que Mme Cruppi part sans doctrine arrêtée d'avance, et que ce périple littéraire n'est point, dans sa pensée, une illusoire leçon de choses destinée à nous inculquer une philosophie déjà prête. Laissons nous donc convaincre, et tentons l'aventure.

*
* *

C'est bien d'un curieux voyage qu'il s'agit. Et sans doute on ne trouvera, en ce livre, rassemblées et mises en ordre, que les impressions d'une passante, mais d'une passante singulièrement habile à se renseigner, prompte à comprendre, à noter ce qu'elle a vu et compris, experte, si j'ose dire, à bien administrer le bagage grossissant d'informations et d'idées dont elle accepte allègrement la charge; elle a son plan, ses limites qu'elle ne franchit jamais; cette mobile intelligence pénètre du premier coup ce qui est de son domaine; le reste est comme s'il n'existait pas; nous sommes bien parfois un peu surpris d'une aussi ferme décision; ainsi guidés, nous comprenons très bien, nous comprenons trop bien; nous soupçonnons qu'il y a autre chose qu'on ne nous laisse point entrevoir... ou plutôt, nos soupçons se préciseraient si l'on nous en laissait le temps; mais nous sommes trop vivement entraînés pour les formuler; ainsi nous plairait-il de parcourir à grande vitesse un paysage également éclairé, sans mystère et sans ombre... Au total, ce livre, qui n'est point complet et ne prétend point l'être, ce livre rapide, et qu'il ne faudrait point se hâter de déclarer superficiel, dit fort bien ce qu'il veut dire; qui donc n'approuverait cet effort résolu, cette information nette? qui donc ne saurait gré à cet écrivain d'avoir si scrupuleusement défini sa tâche, si discrètement renoncé aux ampli-

fications littéraires, et généralement à toute parure de vanité? Découvrez en ce style la marque d'un esprit prompt, très pratique, et non point terre à terre, mais préoccupé d'action, et donc en quête uniquement de notions claires, immédiatement utilisables... Tout cela s'accorde très bien, nous laisse l'impression d'une très intelligente activité, de beaucoup de goût, d'un agrément enfin et d'une curiosité d'esprit qui ne se trouvent point unis si fréquemment dans les ouvrages de ce genre. Le féminisme ne rencontrerait point tant d'hostilités s'il n'avait que de pareilles avocates.

Mme Cruppi est allée d'abord en Suède parce qu'il lui a paru que nous étions de plus en plus curieux des mœurs scandinaves : « d'autres Français, à la même heure, subissaient le même charme, et les Suédois, devant notre intérêt subit, s'écriaient avec quelque ironie : — Il paraît que nous sommes à la mode. » A la mode, je ne sais ; ou plutôt je ne crois guère qu'un engouement léger propose jamais à l'admiration du boulevard la sérieuse et poétique Suède ; mais il est bien certain qu une attention réfléchie ne fut point refusée en ces dernières années à nos amis du Nord : on n'a point oublié le très beau livre de M. André Bellessort sur la Suède ; M. Marc Hélys nous a conté une très instructive excursion *A travers le féminisme suédois* ; Mme T. Hammar a publié une brève, mais précieuse *Anthologie* de la littérature suédoise contemporaine ; d'importantes traductions ont paru... Le livre de Mme Louise Cruppi vient à point, et s'adresse à un public averti.

Le public affectionnera plusieurs des figures de femmes que Mme Louise Cruppi considère avec la plus attentive sympathie : voici d'abord Fredrika Bremer, l'initiatrice passionnée du féminisme au siècle dernier ; son nom ne fut point inconnu de nos grand'mères ; ses œuvres, traduites un peu dans toutes les langues, suscitèrent et encouragèrent bien des espoirs ; la voici, ressuscitée en une esquisse aux tons pâlis ; ainsi convenait-il de rendre hommage à la charmante odyssée de cette prophétesse un peu prolixe, mais si vraiment divinatrice, et si généreusement éloquente. Mme Cruppi nous conte ensuite les romans magnifiquement passionnés que vécurent Anne-Charlotte Leffler et Ernst Ahlgren (Victoria Benedictsson) ; leur talent littéraire si réel, si impressionnant, n'était que le reflet de l'extraordinaire flamme que ces deux femmes écrivains portaient en elles : quelle merveilleuse aventure que celle de cette Leffler, exaltée sur le tard par la double révélation de l'amour et de la splendeur italienne, et qui sombre enivrée, et comme brisée, au sommet d'un bonheur lyrique ! Quelle aventure émouvante que celle de cette tragique Ahlgren, si ardente, si clairvoyante, si cruellement blessée par la vie ! quelle angoissante énigme que celle de son suicide, en plein succès, en plein talent !... Ellen Key est la figure la plus originale du féminisme suédois contemporain ; figure admirable, et un peu déconcertante ; sa brûlante éloquence, trop aisément confuse et contradictoire, n'a point rencontré en France l'écho dont l'honorent maints autres pays. Il m'a paru que Mme Louise Cruppi jugeait la femme, sa fierté candide, sa grande bonté, ses élans de cœur, sa philosophie intuitive, et enfin ses qualités de chef politique, avec la plus juste et la plus fine pénétration ; quant à l'œuvre, il ne m'a point semblé que son analyse l'éclairât tout entière ; aussi bien n'est il point aisé d'en embrasser toute la complexe diversité... Les pages les plus neuves du livre sont peut-être celles que Mme Cruppi consacre aux dernières venues parmi les romancières suédoises : écrivains de droite, écrivains de gauche, on est ici en pleine bataille ; une vive peinture de ce conflit, où s'associent tous les intérêts sociaux et toutes les forces politiques du pays, apporte la plus utile contribution à notre conception du monde contemporain. — S'il s'agissait uniquement de littérature, j'aurais aimé que le talent d'Elise Wägner fût ici plus abondamment caractérisé ; les livres de cette jeune romancière, si singulièrement vivants, si débordants de verve et d'esprit, semblent inviter un lecteur français à approfondir les ressources de l'humour.

Il ne s'agit point uniquement, ni même d'abord, de littérature. Et c'est pourquoi l'on aurait tort de formuler des exigences auxquelles ce livre n'est point destiné à répondre. Mme Cruppi se défend de juger littérairement ; ça et là toutefois, comment s'interdirait-elle quelques aperçus littéraires ? Comment se fût-elle privée, notamment, de dire la vive et légitime admiration que lui inspire le génie de Selma Lagerlöf ? Selma Lagerlöf elle-même semble clore ce livre d'un geste de mystérieuse douceur... N'allez point toutefois rendre l'auteur de *Jérusalem* responsable d'une brève conclusion qui n'ajoute rien à cette série d'intéressants chapitres. Mme Cruppi avait raison de se défier des conclusions... Celle-ci ne manquera pas de surprendre les Suédois, en leur révélant une filiation inconnue, et je ne sais quels souvenirs bouddhistes dont il est audacieux de faire honneur au paysan suédois, voire à Selma Lagerlöf... J'aurais préféré une brève philosophie de ce curieux voyage : à travers ce livre en effet on aperçoit la naissance et la rapide croissance du féminisme suédois ; quelles nécessités l'obligent à surgir, à attaquer, à se défendre, quelles circonstances économiques, sociales et religieuses l'obligent à se transformer et à modifier incessamment son programme, voilà ce qu'a très bien vu Mme Cruppi : par

delà d'agréables portraits son jugement ferme et modéré nous contraint de découvrir d'amples réalités sociales ; elle fait comprendre, jusque dans ses outrances, qu'elle condamne très raisonnablement, le mouvement féministe, et requiert pour une ambition de sage et nécessaire progrès humain, la sympathie ; elle l'obtient... On ne se fût point offensé, on eût trouvé très utile qu'elle en prît acte à la dernière page de son volume.

*
* *

Esquisser une fois de plus, dans cette Revue, un portrait de Selma Lagerlöf serait superflu. Comment toutefois ne pas signaler la traduction française de cet étonnant *Nils Holgersson* ? Livre écrit pour les enfants, mais qui demeurera pour les grandes personnes un perpétuel sujet d'émerveillement. Tant de vérité profonde, et de naïveté, une fantaisie si librement bondissante, une si parfaite simplicité, une si vraie, si émouvante poésie, qui donc, si ce n'est Selma Lagerlöf, pouvait nous donner tout cela ? Cette aventure d'un gamin métamorphosé en *tomte* (lutin), et qui traverse toute la Suède en compagnie d'une bande d'oies sauvages, Selma Lagerlöf la hausse à d'épiques proportions ; ce conte devient un vaste poème où la nature scandinave, les provinces, la terre et les eaux, la faune et la flore, les villes, les hommes, les métiers, tous les spectacles infiniment divers de la vie scandinave, s'ordonnent et se confrontent ; décrire une telle œuvre ne sert de rien ; il faut en goûter le frais parfum et l'odeur de nature...

On a reproché à cette traduction de n'être point complète ; reproche singulièrement imprudent ! Faut-il donc redire qu'une traduction complète et littérale de certains auteurs est une pure trahison ? Des répétitions, des négligences que l'on tolère ailleurs, parce qu'elles ne choquent point des étrangers moins soucieux de leur langue que nous de la nôtre, seraient bien inutilement — et dangereusement — infligées au public de France. Une traduction est d'abord une œuvre de goût, et ne relève point seulement, quoi qu'en pensent certains esprits secs et hostiles à l'art, de la lexicographie. Selma Lagerlöf doit son succès en France à l'excellence des traductions que M. André Bellesort nous fit connaître de ses premiers ouvrages. Celle-ci témoigne d'un grand souci d'exactitude, et quiconque l'aura lue s'apercevra vite qu'elle est tout entière sortie d'un patient et délicat travail. Citerai-je un exemple ? Veut-on savoir comment un éclatant morceau perd tout relief sous la plume d'un traducteur inexpert ? Voici le même fragment d'après une citation maladroitement abrégée d'un récent ouvrage (à gauche) et d'après le volume de Nils Holgersson (à droite) que nous apporte Mme T. Hammar.

Mais voici les grues grises, habillées en crépuscule, avec les longues plumes de leurs ailes et leur ornement rouge autour du cou. Les grands oiseaux, avec leurs longues pattes, leurs cous minces et leurs petites têtes, glissent et volent mystérieusement, dansent en formant des cercles avec une inconcevable rapidité. C'est comme si des ombres grises jouaient un jeu que l'œil peut à peine suivre, c'est comme si elles avaient appris cette danse des nuages qui toujours se balancent au-dessus des marais solitaires. Un enchantement est là dedans, une angoisse, cela inspire le désir de quitter les corps lourds, de monter au-dessus des nuages, pour voir ce qui se trouve là-haut, toujours plus haut... Ce désir d'atteindre l'inaccessible, les animaux mêmes l'éprouvent une fois l'an, quand ils voient danser les grues sur le sommet du Kullaberg.

Ils arrivaient en effet, les oiseaux gris, vêtus de crépuscule, aux ailes ornées de longues plumes flottantes, une aigrette rouge sur la nuque. Les grands oiseaux aux longues pattes, aux fins cous déliés, aux petites têtes, descendirent la pente comme en glissant et saisis d'un vertige mystérieux. Tout en glissant en avant, ils tournaient sur eux-mêmes, moitié volant, moitié dansant. Les ailes élégamment relevées, ils se mouvaient avec une rapidité incompréhensible. Leur danse avait quelque chose de singulier et d'étrange. On eût dit des ombres grises jouant un jeu que l'œil suivait difficilement, et ce jeu, il semblait qu'elles l'eussent appris des brouillards qui flottent sur les marécages déserts. Cela tenait du sortilège. Tous ceux qui venaient pour la première fois au mont Kullaberg comprirent enfin pourquoi la réunion était appelée la danse des grues. Il y avait de la sauvagerie dans cette danse, mais le sentiment qu'elle éveillait dans le spectateur n'en était pas moins une douce langueur. Personne ne songeait plus à lutter. Mais tous, ceux qui avaient des ailes et ceux qui n'en avaient pas, aspiraient à s'élever au-dessus des nuages, à chercher ce qu'il y avait derrière, à abandonner le corps pesant qui les entraînait vers la terre, à s'envoler vers le ciel.

Cette nostalgie de l'inaccessible, de ce qui est caché au delà de la vie, les animaux ne la ressentent qu'une fois par an, et c'est en voyant la grande danse des grues.

Voici, pris sur le fait, un assez bon exemple de

ces traductions par lesquelles on ruine en France le crédit des auteurs étrangers, un bon exemple aussi de la précision, du sens des correspondances, des soins enfin qu'il faut pour transposer dans notre langue la couleur et la beauté d'un texte poétique.

*
* *

Et voici, pour les enfants, un livre français. Pourquoi donc l'enfance est-elle chez nous si déshéritée? Pourquoi lui offrons-nous si peu de livres dignes d'elle et de nous-mêmes? Certes les Anglais — et nous venons de le voir, les Suédois — lui témoignent une plus intelligente faveur. La niaiserie de presque toute notre littérature enfantine est stupéfiante. Quand donc s'avisera-t-on qu'il est très difficile d'écrire pour les enfants, et qu'il y faut beaucoup d'attention et de talent? Nos désolants gribouilleurs, bien loin de se hausser jusqu'à l'enfant, si proche de la poésie, l'abaissent jusqu'à eux, et l'avilissent; quelle délicate entente du vrai, du beau, de la logique et de la fantaisie ne devrait point caractériser l'auteur qui parle à des enfants!

Mme Georges Renard leur conte avec beaucoup de grâce un roman rustique; la vie rurale est si riche d'enseignements et d'émerveillements pour les yeux naïfs et sains de l'enfant qu'on ne saurait souhaiter un cadre plus propice. Une grande ferme de Beauce, les travaux des champs, les bucoliques familières de nos campagnes, les fêtes, les coutumes, les deuils, les gens, les choses, les animaux... voilà, n'est-il pas vrai, une magnifique, une inépuisable matière. L'intrigue, si l'on en veut une, il ne sera point malaisé de l'emprunter à quelque légendaire récit, à quelque aventure encore vivante dans la mémoire du vieux berger ou de l'aïeule... Ainsi fit Mme George Renard; et je ne suis pas bien sûr qu'elle n'eût pas préféré une autre intrigue à celle qui lui fut offerte — car enfin un tragique fait-divers n'est point peut-être pour des cervelles enfantines le plus profitable sujet de rêve et de méditation — mais on voit bien que cette histoire lui fut en quelque sorte imposée: évoquant un coin de France, un canton qu'elle décrit avec précision, comment ne nous aurait-elle point conté ce récit, qui hante les veillées bavardes autour des ruines du château de Marolles? Nos campagnes frémissent encore de crimes anciens qu'une longue tradition orale complique de mélodrame; il faut bien prendre l'imagination populaire telle qu'elle est; aussi bien fleurit-elle surtout parmi la terreur.

Donc Mme Georges Renard conduit Sherlock Holmes à la ferme; tout aussitôt les incidents se pressent avec rapidité, s'ordonnent, s'enchaînent de la plus dramatique façon. Admirez l'art de ce récit..... un roman policier en miniature, d'ailleurs purgé de vulgarité puisque la narration est faite par une jeune femme qui en vécut, enfant, toutes les péripéties; et voilà les brutalités de l'existence, qu'il serait vain de dissimuler à l'enfant, mais adoucies, commentées, et comme poétisées par une petite fermière de Beauce à l'imagination vive et au cœur droit... Cette imagination accueille aisément le fantastique, et je vous prie de croire que le chateau de Marolles, truqué, machiné, avec ses souterrains, ses trapes et ses escaliers secrets, et cette famille de Marolles si étrangement divisée, avec ses naissances clandestines, ses rapts d'enfants, les surprises de sa généalogie, et cette forêt voisine du chateau, si redoutable avec ses fourrés, ses labyrinthes, ses brigands, ses bohémiens,..... je vous prie de croire que toute cette histoire, ces héros, ce traitre, cet innocent persécuté, ces décors sont savamment conformes aux caprices et aux lois de l'imagination populaire. J'allais oublier les chiens de police, qui rajeunissent ce drame ancien... Mme Georges Renard s'est plue à construire tout cela avec une parfaite dextérité: elle pouvait offrir hardiment au grand public, qui demeure friand d'aventures, cet extraordinaire roman; elle a préféré l'adapter, ingénieusement, aux vœux de lecteurs plus difficiles; elle s'est attardée chemin faisant aux mœurs et au langage des animaux; le cheval Décidé, le poulain Vif-Argent, la vache Blanchette, le dogue Turc, et surtout le bœuf Gourmandas sont les personnages les plus sympathiques du livre... Le merveilleux est si aisément compris, si impérieusement exigé par les jeunes curiosités que Mme Georges Renard n'a point voulu le bannir tout à fait de son étrange et véridique récit: Manou, la petite fermière, entend le langage des animaux; leurs confidences sont savoureuses, leur obscure tendresse, pour qui les aime, est émouvante...

Qu'une femme de grand cœur et de grand savoir, qu'une conférencière expérimentée, écrivain éprouvé, donne tous ses soins à un livre destiné aux enfants, c'est là une nouveauté qu'il faut accueillir avec applaudissement. Serait-ce un signe des temps?

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

La Gazette et le Collégien.

On s'attendrait à lire une fable, sous ce titre, et pourtant les faits sont là; les collégiens réclament, ils veulent lire les journaux au lycée, ils prétendent que l'Université, l'*Alma Mater* devient caduque, que

ses lois doivent marcher avec le temps, que ce qui était excellent à l'époque de M. de Fontanes, est démodé aujourd'hui.

Ils disent qu'à dix-huit ans, on a le droit, à la veille d'être soldat et électeur, de savoir ce qui se passe autour de soi, et qu'il est stupide de suivre pas à pas César et ses légions, lorsqu'on ignore tout de la campagne du Maroc.

On s'est ému de ces réclamations. On a interwievé des universitaires, et voici quelques sages propos cueillis par M. E. Deflin.

— « Ces jeunes cervaux ne sont pas mûrs pour les graves questions politiques et sociales. Trop enclins à l'ébullition, ils se surexciteraient, s'égareraient sans utilité, et au détriment de leur instruction scolaire. Je suis peut-être vieux jeu, vieux régime; peut-être verrai-je ces jeunes gens triompher dans leurs réclamations, je le regretterai, car ma conviction est faite : ceux qui veulent lire les journaux le peuvent en se cachant, et ceux-là ne s'intéressent pas aux événements du Maroc...

« Ah! sourit mon vieux professeur en développant son ample parapluie sous les premières gouttes de l'averse qui vient, ah! comme ils ont le temps de devenir des hommes, et comme ils ont tort de se hâter de l'être.

« Ils ne savent pas, ils ne savent pas ce qu'ils perdent en abandonnant l'Enéide pour la R. P., le traité de Westphalie pour le traité d'Algésiras, la poésie et l'histoire pour la vie... »

*
* *

Le vieux maître interrogé par le journaliste a raison.

D'ailleurs, que verraient les collégiens dans les journaux, qu'y apprendraient-ils?

Voici une feuille parue ce matin, et que je ne veux pas nommer ; je jure sur l'encre sacrée que je copie scrupuleusement les titres des articles :

— *Une tragédie dans un bureau de poste.*
— *La folie d'un vieillard. — Il tire sur son fils et se fracasse le crâne.*
— *La traite des blanches.*
— *Le duel d'hier.*
— *Vengeance de femme.*
— *Suites tragiques d'un pari.*
— *Mort mystérieuse.*
— *Écrasés!*
— *Rats d'église.*
— *Pilleurs de gares.*
— *Un scandale à Lille.*
— *Un meurtrier se suicide.*
— *Fillette violentée.*
— *Drame de la jalousie*, etc., etc.

Je m'arrête, écœuré. A part les dols, et les vols, et les crimes, et les viols et les vengeances, il n'y a pas cinquante lignes à lire dans cette feuille; rien d'honnête, rien de sain, partout l'assassinat et la folie. On raconte avec d'atroces complaisances, en deux colonnes, l'aventure répugnante qui devrait être enregistrée en une ligne. Julot de Ménilmuche ou le grand Frisé de la Villette ont leurs portraits à côté de ceux du kaiser ou du poète qui meurt; un fleuve de sang détrempe le papier, et il semble qu'en ouvrant le journal on va laisser choir un couteau de chourineur, des débris humains, des *ouistitis* de cambrioleur et de vagues choses rouges.

Jeunes gens, mes amis, vous savez bien que je n'exagère pas, car vous lisez comme moi votre gazette.

*
* *

Oui, vous lisez les journaux... Allons, ne rougissez pas... Songez que nous aussi, nous avons été au collège, et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Vous les lisez, et vous lisez de la même façon que vos aînés, et ce n'est pas le bulletin de politique extérieure du *Temps*, ni la critique dramatique du *Journal des Débats* qui vous intéressent; d'ailleurs, si, à votre âge, vous aviez de telles joies, ce serait sinistre, ce serait aussi laid que si vous économisiez le sou du gâteau de quatre heures; mais, je suis bien tranquille. J'ai passé par là, comme vous.

Ce que vous voulez, — ainsi que le disait votre vieux professeur interrogé par un confrère, — c'est lire les journaux en sécurité, longuement, du nom du directeur à celui du gérant responsable, tel un bon bourgeois qui fume son cigare après déjeuner. Il vous plairait de ne plus lire le feuilleton en cachette derrière les bouquins protecteurs, derrière les Quicherat et les Larousse, ces maîtres du paravent et des fortifications, car si on cherche quelque fois le sens ou l'orthographe d'un mot dans les dictionnaires, ils servent surtout à dissimuler la foule des choses à l'index.

C'est à leur ombre qu'on peut élever des vers à soie ou des hannetons dans une boîte, ils sont le mur à l'abri duquel on roule impunément une cigarette, on râpe du chocolat, on dévore un livre prohibé.

Ah! ce bon rempart de dictionnaires et de grammaires, comme nous le connaissons, si vous saviez! On se sent protégé par lui; sans lui, le pupitre est désert, nu, pelé comme une steppe aride, comme une lande âpre et désolée, comme une de ces plaines de la vieille Asie où les voyageurs sentent la mélancolie des solitudes infinies. Il est le caillou derrière lequel l'autruche cache sa tête, s'imagi-

nant ainsi, parce qu'elle n'aperçoit plus le chasseur, que le chasseur ne la voit pas.

Si vous aviez vu celui qui s'étageait sur ma table de collégien, lorsque j'avais votre âge et que le malin petit génie de la littérature commençait à s'emparer de moi !

Ce rempart défiait tout regard. C'était la muraille de Chine ! Des cosmographies s'empilaient sur des histoires romaines, Virgile supportait le poids des lexiques grecs, et la géométrie était écrasée par tous les classiques français.

Là, à l'heure que le règlement assigne à Corneille, au texte latin ou à la mathématique, je découvrais le monde romantique en fraude, en me cachant. Les murs de l'étude s'écroulèrent sur le bavard Cicéron, sur Tite-Live et sur Quinte-Curce. Rome fut de nouveau saccagée, et le XVIIe siècle disparut dans un incendie de perruques.

A la place des rudes héroïnes corneliennes, de cette sauvage Chimène, il y avait à présent une silhouette légère : Elvire, avec ses jupes larges et ses repentirs, passait au bord d'une eau endormie sous les retombées des saules.

Des rubans noirs attachaient ses petits brodequins sur ses bas blancs ; ses longs doigts sortaient de mitaines grises, et elle allait s'asseoir parmi les chèvrefeuilles qui enguirlandaient les pierres d'une ruine.

C'était le soir, un soir vaporeux, pâli par l'approche d'une lune romantique, et elle effeuillait une rose thé dans l'eau du lac qui reflétait un passage d'hirondelles...

C'est à l'abri de ce rempart que je découvris, toujours en cachette, le père Hugo.

Cela me causa un vertige terrible.

Je vis la vieille place tragique d'Ancône, telle qu'elle apparaît dans la *Légende des Siècles*.

D'un ciel sinistre où couraient des nuages migrateurs, je voyais descendre un crépuscule de fer.

Autour de Ratbert, dans le fauteuil de Henri l'Oiseleur, rôdaient l'exarque Sapaudus ; Sixte Malaspina, l'oblique capischol d'Arles ; l'évêque Afranus en dalmatique d'or soufré ; Alde Aldobrandini ; Gandolfe, gonfalonier du Saint-Siège ; puis, sous son armure d'acier, Eviradnus passait, la visière basse, et les estafiers du baron Madruce formaient la haie, et Gastibelza, l'homme à la carabine, marchait derrière Cid Ruy Diaz de Bivar...

Ah ! ce rempart, sur ma table, ce qu'il a abrité de choses, de paresses fleuries, de bonnes rêveries !

Je me confesse pour vous prouver que je ne suis pas votre ennemi. Si les journaux en valaient vraiment la peine, j'applaudirais de grand cœur et des deux mains, mais si vous saviez, si vous connaissiez la basse cuisine !...

Jeunes gens, écoutez le vieux professeur dont je parle plus haut ; Horace, Virgile, Théocrite, Lucrèce, Ronsard, Corneille, Racine, Chénier, et les vieux grammates diserts, et les astronomes éblouis, et les philosophes prudents, et les grands capitaines, et les historiens et les orateurs du passé sont une meilleure compagnie que celle que vous pourriez rencontrer dans les gazettes où rôdent, entre deux *affaires*, Julot de Ménilmuche et le Frisé du Sébasto.

LÉO LARGUIER.

CHRONIQUE DES LIVRES

ELIE HALÉVY. **Histoire du Peuple anglais au XIXe siècle : l'Angleterre en 1815.** (Librairie Hachette.)

M. Elie Halévy, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques, entreprend la publication d'une histoire de l'Angleterre au XIXe siècle qui, par l'étendue même de l'ouvrage et l'abondance de l'information, ne peut manquer d'attirer l'attention. Il s'agit là d'une œuvre très importante, et dont l'opportunité ne saurait faire de doute. L'histoire du peuple britannique est en effet l'une de celles qu'il nous importe le plus de connaître, et qu'il est de notre intérêt de méditer jusque dans le détail : non seulement le caractère profondément original de la nation anglaise doit retenir notre attention, mais ses institutions, qui à diverses reprises ont été copiées ou imitées de loin par nos législateurs, sont pour nous infiniment précieuses à connaître. Or, si nous n'avons jamais manqué en France de bons livres de détail sur la vie et les institutions de l'Angleterre, nous manquions encore d'une vue d'ensemble, et d'un livre où fussent condensées toutes les connaissances accumulées par les publicistes et les historiens. En Angleterre même un pareil ouvrage fait défaut ; non seulement la profusion des documents semble avoir paralysé les bonnes volontés, mais, sur bien des points, cette documentation demeure éparse, et si divisée qu'elle n'offre presque aucun secours à un auteur de synthèse ! C'est ainsi, observe M. Elie Halévy, que l'absence de bons ouvrages sur les sectes dissidentes, et même sur l'Église anglicane elle-même rend presque impossible une vue complète de la vie religieuse anglaise au XIXe siècle ; de même l'histoire économique ne peut être que très imparfaitement esquissée, car si les recherches ont été multipliées sur la condition des ouvriers et les progrès de la technique, l'organisation industrielle, commerciale et financière de la classe patronale a été par contre fort peu et fort mal étudiée.

On aperçoit, sans qu'il soit besoin d'insister, les difficultés de la tâche entreprise par M. Elie Halévy : le fait qu'il est Français lui crée un surcroît d'obstacles auxquels il n'est point demeuré inattentif ; du moins

espère-t-il atteindre à un jugement plus objectif que ne pourrait le faire un Anglais. — Au total son ouvrage, qui sera un recueil considérable de précisions sûres et de résultats acquis, rendra en outre aux historiens le service d'appeler vivement leur attention sur les lacunes de l'historiographie britannique : « Puisse mon livre, écrit M. Elie Halévy, dans la mesure où il mettra en évidence tant de lacunes, où il rendra manifestes tant d'incertitudes et d'ignorances, contribuer à faire que ces lacunes soient comblées, ces incertitudes et ces ignorances transformées en savoir ! Puissent mes conjectures provoquer de nouveaux travaux de détail, pour compléter, corriger, annuler au besoin ces conjectures elles-mêmes ! »

Ce premier volume riche de faits et d'idées est un tableau d'ensemble de la société britannique en 1815 : l'auteur étudie successivement les Institutions politiques, la Société économique, les Croyances et la culture. M. Elie Halévy consacre fort justement à chacune de ces trois parties de son livre les mêmes soins : très frappé en effet de l'étroitesse d'esprit de maints spécialistes qui, à force de s'enfermer dans un ordre unique de phénomènes, en arrivent à professer une philosophie politique, religieuse ou économique de l'histoire, il s'efforce d'éviter les explications simplistes, et de « faire éprouver la complexité des relations de toute espèce dont l'enchevêtrement constitue le fait historique. » Ayant, en conséquence, analysé avec une scrupuleuse précision les rouages du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire, montré la complexité du régime électoral, défini les libertés politiques, l'activité du Parlement, le rôle de l'opinion, ayant ensuite envisagé la vie agricole, le régime de la propriété, puis l'industrie, ses méthodes et ses résultats, ayant enfin scruté les ressources du crédit et les charges fiscales, il s'efforce de discerner les grands mouvements, les formes essentielles, les ressources de la vie religieuse : le fait religieux, si important en tout pays, présente en Angleterre un intérêt capital, en raison de la puissance sociale des croyances et de la diversité des credos ; voici donc d'excellents chapitres sur l'Église et les Sectes, la Prédication méthodiste, les Influences méthodistes dans l'Église anglicane, les Juifs, Presbytériens d'Écosse et Catholiques, le problème de l'émancipation catholique, et un aperçu dont il faut se hâter de noter la portée : M. Elie Halévy, signalant en effet l'action de méthodisme sur les sectes dissidentes, l'Église établie, les formes laïques de la pensée elle-même, ajoute en effet : « par elle nous essaierons de résoudre le problème dont jusqu'à présent la solution nous échappait. Par elle nous expliquerons la stabilité exceptionnelle dont la société anglaise est destinée à jouir, dans un siècle de révolution et de crises, et ce qu'on peut appeler le miracle de l'Angleterre moderne, anarchiste, et cependant bien ordonnée, positive, industrielle, et cependant religieuse jusqu'au piétisme. »

Toute cette information est indispensable à quiconque veut ensuite se faire une idée précise du mouvement littéraire, de la vie, de la pensée, du progrès de l'art et de la science.

M. Elie Halévy nous offre une vivante peinture de l'Angleterre intellectuelle en 1815 ; cette Angleterre, orgueilleuse de son école de peinture, possède les plus grands poètes du temps, des savants comme Dalton, Davy, Herschell. Sa production livresque est considérable, et favorisée par une organisation particulièrement favorable du commerce de l'édition et de la librairie. Les premiers grands libraires anglais, Jacob Tonson, Bernard Lintot, avaient fondé leurs maisons peu après la Révolution de 1688 ; la maison Longman paraît à Londres dès 1724 : ce sont ensuite Elliot, à Edimbourg, Miller, dans Albermale Street — assez heureux en affaires pour se faire appeler lord Albermale — Joseph Johson... principaux représentants d'une corporation qui ignore la concurrence, et édite presque toujours à frais commun... La fin du XVIIIe siècle révolutionne cette situation en déchainant la concurrence : « le livre, comme le fer et le coton, possède en 1815, ses grands hommes ». Voici, à Edimbourg, Constable, à Londres, Murray : Constable exploite Walter Scott et publie avec le concours du directeur Jeffrey la *Revue d'Edimbourg*, organe du parti libéral avancé. Murray exploite Byron, et publie la *Quarterly Review*, dirigée par Gifford, inspirée par Canning, en opposition à la Revue d'Edimbourg. Murray, conservateur nanti, respectable, d'éducation élégante, est le « prince des libraires » : Constable, aventureux, despotique, et qui a conservé de ses origines démocratiques des allures violemment passionnées, est le « Napoléon de l'édition »... La Revue d'Edimbourg et la Quaterly Review, qui exercèrent sur le public anglais une si grande influence atteignent ensemble un tirage de 20.000 exemplaires, et passent sous les yeux de cent mille lecteurs... Les livres se vendent cher ; un court poème de Byron, *la Fiancée d'Abydos* ou le *Corsaire* est mis en vente au prix de 6 s. 6 d. ; un roman se paie couramment 12 à 18 s. ; de là le succès des premiers cabinets de lecture et *circulating libraries*... Du moins les éditeurs font-ils bénéficier les écrivains de ces hauts prix : Constable, Murray et leurs confrères témoignent aux hommes de lettres une extrême libéralité ; le croiriez-vous, « il est de bon goût, pour un éditeur, de ne pas tenir des comptes trop exacts, de donner plus que la somme promise, quand un ouvrage a réussi au delà des espérances qu'il avait conçues, d'arrondir les totaux, et de payer à l'occasion en guinées, alors qu'il s'était engagé à payer en livres. Constable fait des cadeaux à Walter Scott, meuble son chateau d'Abbotsford : « Dans vos relations avec les hommes de lettres, écrit à Murray l'éditeur Blackwood, vous savez faire en sorte que votre profession soit une profession libérale, et que tout ne se ramène pas à une question de gros sous. Les éditeurs, devenus les patrons véritables de la littérature anglaise, font la fortune des auteurs. » Demandez à M. Elie Halévy les chiffres offerts aux romanciers, et en vérité aux philosophes, et même aux poètes par ces éditeurs princiers ; cela est magnifique, et d'autant plus que ces éditeurs ne connaissent pas tous les terribles avatars d'un Constable, ni les auteurs les retours de fortune d'un Walter Scott...

Théâtre choisi d'Eugène Scribe, précédé d'une notice biographique et littéraire, par MARCEL CHARLOT. (Librairie Delagrave, coll. Pallas.)

Eugène Scribe, dont l'influence fut si considérable sur notre théâtre au XIXe siècle, n'est point tenu en grande faveur par nos contemporains ; il expie durement ses excessifs triomphes; nos auteurs dramatiques eux-mêmes, qui lui doivent tant, ne lui témoignent point toujours une suffisante gratitude. Cet habile homme, qui eut un si prodigieux instinct de la scène et des goûts du public des théâtres, ne doit cependant point être oublié ; qu'on le veuille ou non, il a sa place marquée dans notre histoire littéraire; et certes son œuvre est peu attirante, elle est d'ailleurs trop vaste pour tenter nos brefs loisirs. Les morceaux choisis que publie M. Marcel Charlot seront donc très utiles.

Utile aussi, cette notice biographique qui donnera une idée exacte d'une carrière singulière : Augustin-Eugène Scribe, de même que Molière et Regnard, naquit en plein cœur de Paris, dans le voisinage des Halles; comme eux il montre une vocation précoce : « Autant je voyais de poètes, autant je croyais voir de dieux, disait Ovide en parlant de son enfance; Scribe sentait de même battre son cœur chaque fois que, dans une salle de spectacle, on lui montrait un vaudevilliste ». Dès le collège il compose des pièces de théâtre; dès l'étude d'avoué où la prudence bourgeoise de sa mère l'avait contraint à un stage intermittent, il étonne par sa prescience des stratagèmes comiques et dramatiques; en 1811 il réussit à faire jouer les *Dervis*, écrits en collaboration avec son ami Germain Delavigne, et dès 1812, les *Brigands sans le savoir*; il donne son premier livret d'opéra comique, la *Chambre à coucher*, à un musicien qui bientôt l'abandonne; singulier manque de perspicacité qui ne nuisit guère au futur collaborateur de Boïeldieu, d'Adam, d'Auber, d'Halévy, de Meyerbeer et de Verdi. Travailleur inlassable, Scribe multiplie d'ailleurs les scènes légères entrecoupées d'ariettes, et les comédies où déjà il tente de glisser quelques esquisses de mœurs; il connaît d'extraordinaires succès : bientôt Sainte-Beuve pourra écrire de ce théâtre : « Il a vite fait le tour du monde. On le jouera l'année prochaine à Tombouctou, disait M. Th. Gautier. On le joue dès à présent à l'extrémité de la Russie, aux confins de la Chine. A Tromsœ, dernière petite ville du Nord, en Scandinavie, au milieu des montagnes de glace, chaque hiver on représente la *Marraine* et le *Mariage de raison* »...

Très ingénieusement, M. Marcel Charlot s'efforce de nous révéler tous les aspects de l'industrieux talent de Scribe; voici donc des fragments de ses œuvres les plus caractéristiques, voici le vaudeville-bouffon, le répertoire du gymnase, la comédie de mœurs et la comédie historique; voici, précédés de précieuses notices, *l'Ours et le Pacha*, *le Diplomate*, *Bertrand et Raton ou l'Art de conspirer*, *la Camaraderie ou la Courte-échelle*, *le Verre d'eau ou les Effets et les Causes*, *Adrienne Lecouvreur* — chefs-d'œuvre en leur genre, qu'il faut remercier M. Marcel Charlot d'avoir tirés d'un insipide et effrayant fatras.

E. LEGOUIS. **Chaucer.** (Librairie Bloud).

On n'avait pas encore publié en France d'étude aussi complète sur Chaucer; à vrai dire, c'est le premier ouvrage entièrement consacré à sa vie et à son œuvre.

Depuis quelques années toutefois l'attention des lettrés avait été attirée sur le plus français des poètes anglais par la traduction des *Contes de Canterbury*, due à un groupe de spécialistes; et plus récemment Mme Caroline Spurgeon a publié un ouvrage très documenté : *Chaucer devant la critique en Angleterre et en France.*

Chaucer fut de son temps plus célèbre que ne le fut plus tard Shakespeare de son vivant, et ses contemporains ou successeurs immédiats lui décernaient les épithètes flatteuses de « bouche d'or, céleste trompette, rose des rhétoriciens, horloge et règle de l'éloquence embaumée, canal et cadran, fontaine lactueuse, limpide ruisseau et rose royale de fraîche poésie ». En France même, Eustache Deschamps saluait en lui « le grand translateur » du Roman de la Rose. De nos jours une « Chaucer Society » groupe les admirateurs du père de la littérature anglaise et recueille tous les documents qui intéressent sa mémoire. Si ses poèmes allégoriques sont moins goûtés qu'autrefois, ses *Canterbury Tales* le sont davantage.

M. Legouis, qui est l'un des chaucériens les plus autorisés, retrace la biographie de l'écrivain, recherche les sources de ses poèmes et de ses contes, analyse les lois de son art, nous révèle en un mot la personnalité du grand poète, que les pages de Taine et de Jusserand ne nous avaient pas fait connaître entièrement.

GUSTAVE BABIN. **Au Maroc.** *Par les Camps et par les Villes.* (Librairie Bernard Grasset)

Comme la bonne fortune n'échoit pas à tout le monde de voyager ni de visiter les régions qui nous intéressent le plus, on se contente de lire les études et descriptions de ceux qui en reviennent.

M. Gustave Babin revient du Maroc ; il publie un livre d'impressions et de souvenirs, riche de renseignements. Ses notes, ses interviews, ses enquêtes sont autant d' « instantanés » pris sur le vif. On voit agir nos officiers; on les voit lutter, et souffrir sans se plaindre; on comprend mieux la difficulté de leur tâche, et l'on pénètre un peu cette âme marocaine qui reste encore inquiétante dans son mystère.

Des pages curieuses nous disent la vie des colonnes et des camps, les attaques incessantes des guerilleros, et la tristesse des convois cheminant en des rivières de boue. D'autres nous montrent l'action de l'Espagne qui n'a guère élevé dans sa zone que d'importantes casernes, justifiant ainsi la pensée de Montesquieu.

« C'est pour la félicité des nations commerçantes que Dieu a permis qu'il y ait dans le monde des Turcs et des Espagnols, c'est-à-dire les hommes du monde les plus propres à posséder inutilement un grand empire. »

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 13 — 2e SEM. 50e ANNEE 28 SEPTEMBRE 1912

LETTRES DE GŒTHE A CARLYLE

Les lettres de Gœthe à Carlyle qu'on va lire font partie d'un « Choix » extrait de la correspondance complète de Gœthe, publiée par les soins de Gœthe (Archives de Weimar) et qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette.

L'un des premiers titres de gloire de Carlyle est d'avoir révélé l'Allemagne classique et romantique à l'Angleterre. La traduction de *Wilhelm Meister*, la *Vie de Schiller*, les *Etudes sur la littérature allemande* furent le prélude de ses œuvres maîtresses (*Etude sur Gœthe*, *Sartor Resartus*, *la Révolution française*, *Cromwell*, *le Culte des héros*, etc). Ces premiers travaux, les seuls que Gœthe ait connus, lui valurent l'estime, l'admiration et bientôt l'amitié de Gœthe.

Carlyle avait 29 ans et Gœthe 75 au début de leur correspondance; la première lettre de Gœthe, en réponse à l'envoi de la traduction de *Wilhelm Meister* date de 1824, la dernière date de 1832, l'année même de la mort du poète.

Ce que Gœthe appréciait surtout dans le jeune écrivain, c'était la sûreté de son information, la gravité de son esprit, l'élévation de ses vues. Il a porté sur lui un jugement prophétique : « *Carlyle est une puissance morale de premier ordre. C'est un homme d'un grand avenir; il est impossible de prévoir toute l'étendue et la portée de l'action qu'il aura un jour* ».

Quant à Carlyle, après avoir énuméré les cadeaux de Gœthe contenus dans une cassette arrivée de Weimar, il conclut en disant : « Je crois qu'un ruban avec l'ordre de la Jarretière ne nous aurait pas flattés davantage ».

La correspondance de Gœthe et de Carlyle a paru en 1887 en même temps à Londres et à Berlin. Il nous a semblé que l'intimité de ces deux grands esprits pouvait intéresser le public de France. A. FANTA.

A T. Carlyle.

Weimar, 20 juillet 1827.

Dans ma lettre du 15 mai, partie ce même jour, et que vous avez dû recevoir, je vous disais tout le plaisir que m'avait fait votre envoi (1). Il m'a rejoint à la campagne, où j'ai pu le méditer et le goûter plus à loisir. Aujourd'hui je me vois à même de vous adresser à mon tour un paquet (2) en vous priant de lui réserver un amical accueil.

Permettez-moi, tout d'abord, mon bien cher ami, de vous exprimer mes sentiments les plus chaleureux au sujet de votre biographie de Schiller; elle est remarquable; elle prouve non seulement une étude attentive des éléments de sa vie, mais la connaissance approfondie de ses œuvres et la sympathie vivace que celles-ci vous ont inspirée. Ce qui est admirable, c'est que vous ayez su pénétrer le caractère et le mérite transcendant de cet homme; vous y avez réussi avec une clairvoyance et une exactitude de vision qui étonne, quand on songe à votre éloignement.

Ceci démontre bien la vérité d'un vieil adage : « La bonne volonté mène à la science. »

En qualité d'Écossais, vous avez apporté à l'étude bienveillante de cet Allemand un respect et une sympathie qui vous ont permis de voir ses qualités

1 *La Vie de Schiller*, par CARLYLE, une note sur Gœthe et des traductions de l'allemand.

2 Cinq volumes de l'édition nouvelle de ses œuvres. — avec dédicace. — un fascicule de *Dichtung und Wahrheit* VI avec dédicace, un carnet avec une carte : « Prière à M. Carlyle de me donner quelques détails sur sa vie. » Gœthe. 20 juillet 1827.

éminentes avec une netteté, à laquelle les compatriotes de cet esprit de premier ordre n'avaient pas su atteindre jusqu'ici; car rien n'est aisé comme de se méprendre sur un grand homme auprès de qui l'on vit : les particularités de sa personne troublent notre jugement, la vie quotidienne avec son agitation déplace notre point de vue et nous empêche de connaître et d'apprécier une grande individualité.

Or, la personnalité de Schiller était d'une nature si extraordinaire qu'il a suffi à son biographe de garder devant les yeux l'image de cet homme d'élite, de la montrer au milieu des vicissitudes de sa vie, d'exposer l'histoire de son œuvre pour achever sa tâche.

Les notes sur la vie de Musäus (1), de Hoffmann (2), de Jean Paul, etc., placées, à la tête de *German romance*, méritent de même, à leur manière, une appréciation élogieuse; elles sont collationnées avec soin, présentées sous une forme concise, et donnent sur chaque auteur, sur son caractère, sur l'influence que l'homme a exercée, sur son œuvre, des indications sommaires suffisantes.

Vous suivez la vie poétique et littéraire de l'Allemagne avec une sympathie sereine et lucide; vous demeurez sensible à tout ce qui caractérise les tendances de la nation, vous reconnaissez le mérite de chaque écrivain, tout en lui assignant sa place.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques considérations générales, faites à part moi depuis fort longtemps, et que vos travaux que j'ai sous les yeux m'ont remises en mémoire.

Depuis fort longtemps, il est évident que les plus grands poètes et les écrivains de toutes les nations se préoccupent surtout des questions d'un intérêt humain général. Dans toute œuvre, quel qu'en soit le caractère, qu'elle appartienne à l'histoire, à la mythologie, à la légende, que ce soit une œuvre d'imagination ou non, c'est cet intérêt humain qu'on verra dominer de plus en plus et briller d'un vif éclat à travers l'élément national et le caractère personnel de l'auteur.

Or, une même tendance prévaut dans l'ordre matériel et le cours de la vie; la même préoccupation purement humaine se mêle aux rudesses, à la grossièreté, aux violences, à la cruauté, à l'hypocrisie, à l'intérêt personnel et au mensonge; elle tend à répandre partout un esprit de douceur, et, sans aller jusqu'à espérer le triomphe de la paix universelle, nous pouvons croire que les querelles inévitables perdront peu à peu de leur acuité, que la guerre deviendra moins féroce et le triomphe moins arrogant.

C'est cet intérêt supérieur, tout ce qui s'y rapporte et tout ce qui y tend, que nous devons précisément chercher à nous assimiler dans chacune des littératures étrangères. Il faut en chercher à connaître ce que chacune a de particulier, car les qualités distinctives d'un peuple sont comme sa langue et sa monnaie : elles facilitent le commerce, elles en sont l'élément indispensable.

Excusez, cher monsieur et ami, ces pensées présentées sans lien suffisant, et d'une portée qui échappe tout d'abord; elles sont puisées dans ce flot de considérations dont la marée monte avec les années autour de tout homme qui pense.

Permettez-moi d'ajouter encore quelques réflexions écrites à une autre occasion, et qui ont trait directement à votre travail.

La vraie tolérance est le respect du caractère propre à chaque individu et à chaque peuple, uni toutefois à la conviction que le suprême mérite a pour signe distinctif d'être commun à l'humanité entière. Depuis longtemps les Allemands se sont mis au service de cette idée médiatrice et ils travaillent au triomphe de cette estime réciproque.

Comprendre et étudier la langue allemande, c'est se tenir sur le marché où toutes les nations offrent leurs marchandises; c'est faire l'interprète tout en s'enrichissant soi-même.

Et c'est ainsi qu'il faut considérer chaque traducteur; il est l'intermédiaire de ce commerce intellectuel mondial, et son affaire c'est de favoriser cet échange de biens. Car, quoi qu'on puisse dire de l'insuffisance des traductions, cet art demeure l'un des plus importants et des plus nobles facteurs de la vie universelle.

Le Coran dit : « Dieu a donné à chaque peuple un prophète en sa langue ». C'est dans cet esprit que chaque traducteur est un prophète pour sa nation. La traduction de la Bible par Luther a eu une répercussion prodigieuse, quelles que soient les réserves qu'y fasse la critique encore aujourd'hui. Et quelles fins se propose l'immense entreprise des sociétés bibliques, sinon d'annoncer l'Evangile à chaque peuple en sa langue?

Laissez-moi m'arrêter ici, au point où l'on pourrait continuer à discourir à l'infini; faites-moi le plaisir de me répondre bientôt et de me dire que mon envoi vous est bien arrivé.

Veuillez transmettre mes salutations à Mme Carlyle, à laquelle je me fais un plaisir d'adresser les menus objets ci-joints, en remerciement de ses gracieuses attentions. Je vous souhaite à tous deux une longue et heureuse continuation de votre bonheur.

Pour finir, j'exprime encore un vœu; M. Carlyle puisse-t-il faire bon accueil à tout ce qui précède, et

(1) Musäus, Jean-Charles-Aug. (1735-1787), professeur au gymnase de Weimar, célèbre par ses contes.

(2) Hoffmann, Ernest-Théodore-Amédée (1776-1822).

le lire, en y voyant une manière de causerie toute familière et intime. J'ai à le remercier encore pour toute la peine qu'il a prise d'étudier mes œuvres, et pour la bienveillance avec laquelle il a parlé de ma personne et de ma vie. C'est dans cette pensée qu'il m'est permis d'espérer, quand il connaîtra d'autres de mes écrits, et notamment quand paraîtra ma correspondance avec Schiller, que son opinion sur cet ami et sur moi ne sera pas diminuée, et qu'il y trouvera au contraire des raisons pour le confirmer dans ses jugements bienveillants.

Tous mes vœux et toute ma sympathie.

J. W. DE GOETHE.

A Thomas Carlyle.

Weimar, 1er janvier 1828.

Très cher ami,

Ces jours-ci je vous envoie une nouvelle cargaison de livres par Hambourg; elle comprend la seconde livraison de mes œuvres; vous n'y trouverez rien de nouveau, mais je vous prie de reporter votre faveur d'autrefois sur cette édition nouvelle. J'y joins cinq tomes de *Art et antiquité* que vous n'avez peut-être pas au complet, et la première livraison du tome VI. Vous trouverez sans doute dans cette publication, qui paraît lentement depuis 1818, de quoi vous intéresser, et peut-être de quoi intéresser votre nation. La *Foreign Quarterly Review*, dont deux volumes sont entre mes mains, ouvrira sans doute ses colonnes à l'annonce ci-incluse.

J'ajoute encore quelques considérations morales et littéraires à la petite caisse, et je vous pose ici une question sur un point qui m'intéresse beaucoup; il s'agit de la traduction du Tasse (1) par Des Vœux (2); celle-ci est selon toute vraisemblance déjà entre vos mains. Il a profité de son séjour ici pour travailler avec ardeur une langue qui ne lui était d'abord pas familière, et il a mis tous ses soins à traduire le drame. Il a fait tirer une épreuve de son manuscrit afin de me permettre de le parcourir plus facilement au fur et à mesure; évidemment, je n'ai rien pu faire pour lui sinon de juger dans la mesure où je comprends l'anglais si la traduction était d'accord avec le sens de mon texte. Il m'a paru, je l'avoue, à quelques modifications près, sur lesquelles nous nous sommes entendus, que l'intelligence de mon œuvre dans une langue étrangère ne laissait plus rien à désirer. Mais à présent, c'est à vous que je viens demander dans quelle mesure cette traduction du Tasse peut passer pour « anglaise ». Vous m'obligerez infiniment en me donnant des éclaircissements et des lumières là-dessus; en effet, ce rapport entre le texte et la traduction exprime mieux que quoi que ce soit les relations de peuple à peuple, et c'est ce qu'il faut connaître et juger pour hâter l'avènement d'une littérature mondiale.

Veuillez remettre à Mme Carlyle le paquet qui lui est adressé, avec l'expression de mes salutations les meilleures. De plus voici six médailles (1), trois de Weimar (2) et trois de Genève (3); veuillez en donner deux à M. Walter Scott avec mes meilleurs compliments, et distribuer les autres à des amis.

Je ne veux pas laisser partir ces pages blanches, je termine donc par quelques réflexions sur la *Foreign Quarterly Review*.

Dans cette publication si sérieuse dès ses débuts, je trouve quelques essais sur la littérature allemande : « Ernest Schulze », « Hoffman » et notre « Théâtre »; je crois y reconnaître notre ami d'Édimbourg, car ce serait bien curieux que la vieille Grande-Bretagne eût produit deux Menechmes capables d'étudier, avec la même sérénité, la même profondeur, le même sérieux, la même largeur de vue, la même clarté d'esprit et la même minutie et toutes les qualités de même ordre une civilisation continentale qui diffère de la leur par la langue, le milieu, la race, la nature et le goût. Les autres comptes rendus que j'ai lus témoignent de même d'un esprit patriotique sérieux et d'un jugement large, pénétrant et modéré. Quelque estime que m'inspire par exemple l'œuvre de Dupin (4), les notes du critique (p. 496, vol. I) (5), m'ont semblé cependant très précieuses. J'en dirai autant de ce qui touche les dissensions religieuses en Silésie. Je compte dire un mot de ces échos du dehors dans le prochain fascicule de *Art et antiquité*; je me propose de recommander chaudement cet échange de bons procédés réciproques à mes amis, tant à l'étranger qu'en Allemagne, adoptant pour finir le testament de saint Jean, et le proclamant comme le dernier mot de la sagesse : « Enfants, aimez-vous les uns les autres. » J'espère que cette parole surprendra moins mes contemporains qu'elle n'avait étonné les disciples de l'Évangéliste, qui s'attendaient à entendre d'autres et de bien plus hautes révélations.

La suite avec mon envoi qui doit partir ces jours-ci.

Bien vôtre,

J. W. DE GOETHE.

1 *Torquato Tasso*, la pièce de Goethe.

2 Des Vœux, Charles, attaché d'ambassade en Angleterre, mort en 1832.

1. Six médailles de bronze.

2 De Brandt, Henri-François, médailleur [illegible] 1815.

3 De Bovy, Antoine, médailleur [illegible]

4 *Forces productives* [illegible]

5 Ces notes sont du publiciste anglais le Dr Andrew Dodd Thomson.

Pouvez-vous me confier de qui est l'article intitulé : *State of German Literature* dans l'*Edinburgh Review*, n° XCII, octobre 1827? Ici on croit qu'il est de M. Lockhart (1), le gendre de Walter Scott. Le ton grave et bienveillant en est remarquable (2).

A Carlyle.

(Suite de la lettre envoyée par la poste.)

15 janvier 1828.

Si vous voyez M. Walter Scott, remerciez-le cordialement de ma part pour la lettre si gaie qu'il m'a écrite ; je trouve avec lui que l'intérêt suprême pour l'homme, c'est en définitive l'homme. J'ai reçu également sa Vie de Napoléon, je l'ai lue attentivement d'un bout à l'autre, dans ces longues soirées d'hiver, et jusque fort avant dans la nuit. Jai été très frappé de voir le plus grand narrateur du siècle se charger de la difficile entreprise de déployer devant nous en une suite magistrale les événements écrasants dont nous fûmes les témoins forcés. La division par chapitres, qui groupe tous les détails d'un même épisode, permet de saisir aisément la complexité des faits, et chaque détail ressort avec un relief distinct et vivant. J'ai lu l'œuvre dans le texte et l'impression garde ainsi toute sa saveur.

C'est un Anglais, c'est un patriote qui parle ; il ne lui est pas facile de voir les actions de l'ennemi d'un œil favorable ; son loyalisme et sa conscience demandent à concilier les entreprises de la politique avec les exigences de la loi morale. Au cours même de son audacieuse fortune, il en prédit à son adversaire les suites funestes, et c'est à peine s'il désarme pour le plaindre après sa chute si rude.

Cette œuvre a pris pour moi une grande signification ; d'abord elle m'a rappelé des événements dont j'avais été le témoin ; puis elle m'en a révélé qui avaient passé inaperçus ; elle m'a montré des points de vue nouveaux ; elle m'a fait soumettre à un nouvel examen des questions que je croyais tranchées; elle me permet surtout de juger ceux qui ne manqueront pas d'attaquer cet important ouvrage, et de peser les objections qu'ils y pourraient faire. Voyez d'après cela si la fin de l'année aurait pu m'apporter un don plus précieux. C'est un filet d'or dans lequel je m'amuse à repêcher les ombres chinoises du passé, en les sauvant des flots du Léthé.

C'est à peu près ce que j'ai l'intention de dire dans le prochain fascicule de *Art et antiquité*, où vous trouverez aussi quelques pages sur la *Vie de Schiller* et *German Romance* qui ne vous déplairont pas. Mandez-moi l'arrivée de cet envoi, et dites-moi par la même occasion quelles publications pourraient vous être utiles ; le mouvement d'échange est tel que je n'ai pu m'empêcher de sourire en voyant dans le second volume de la *Foreign Review* l'annonce de trente almanachs allemands pour l'année 1828.

Or si les livres et les revues relient actuellement les peuples en quelque sorte par la malle-poste, les voyageurs intelligents y contribuent également, pour leur bonne part. M. Heavyside (1), qui vous, avait rendu visite, nous a beaucoup parlé de vous et de tout ce qui vous touche, et je pense qu'il n'aura pas manqué de vous parler de nous et de la vie à Weimar. Comme précepteur du jeune Hope il a passé quelques années agréables et fécondes dans notre sphère qui, pour étroite qu'elle est, ne manque ni de mouvement d'esprit ni d'animation ; d'ailleurs, à ce que j'apprends, la famille Hope est satisfaite de la culture que ces jeunes gens ont acquise ici. Il est vrai que bien des conditions se trouvent réunies pour rendre le séjour de Weimar avantageux à des jeunes gens, notamment à des jeunes gens de votre nationalité ; les deux cours, celle de la maison régnante et celle du prince héritier, où ils sont en général bien reçus et traités d'une manière affable, les forcent à une tenue raffinée par la distinction même dont ils sont l'objet aux fêtes nombreuses auxquelles ils sont conviés. Le reste de la bonne société maintient chez eux cette habitude de gaîté retenue, si bien qu'ils perdent peu à peu leur rudesse, leurs mauvaises manières ; et si le commerce de nos jeunes femmes, remarquables par la beauté et la culture, donne une occupation et un aliment à leur cœur, à leur esprit et à leur imagination, il les détourne de tous les excès auxquels la jeunesse se livre par désœuvrement plus que par besoin. Cette servitude volontaire n'est peut-être possible qu'ici ; aussi avons-nous le plaisir de voir quelques-uns de ces jeunes gens, après avoir voulu essayer de Dresde et de Berlin, nous revenir bien vite. Une correspondance active avec l'Angleterre prouve, à en croire nos jeunes dames, que la présence n'est pas indispensable pour entretenir une sympathie sérieuse. Enfin il ne faut pas que j'oublie d'ajouter que de vieux amis reviennent de temps à autre, comme par exemple M. Lawrence (2) le fait en ce moment, heureux de renouer les bonnes relations d'autrefois. M. Parry (3) a couronné un séjour de plusieurs années par un mariage très sortable.

Tous mes souvenirs et bon accueil à mon envoi.

GŒTHE.

(1) Jean Gilson Lockhart, publiciste à Edimbourg 1794-1854.
(2) C'est Carlyle qui en était l'auteur.

(1) Heavyside, John, precepteur du jeune Hope.
(2) Lawrence, James (1773-1840).
(3) Parry, James-Patrick.

A. Carlyle.

Weimar, 15 juin 1828.

Votre lettre si substantielle du 18 avril m'est arrivée exactement et m'a trouvé très diversement occupé. Je me remets de cette période absorbante, en ce moment, en vous annonçant la troisième édition de mes œuvres, à laquelle j'espère que vous ferez aussi bon accueil qu'à la première. Je vous recommande tout particulièrement la partie inédite.

M. Skinner (1) est revenu et il nous parle beaucoup de vous, de votre vie ; il nous faut nous contenter de nous figurer tant bien que mal votre vie nouvelle dans un nouveau (2) milieu jusqu'à ce que quelque ami voyageant de votre côté nous décrive avec précision votre nouvelle résidence.

J'ai sous les yeux quatre fascicules de vos deux *Revues étrangères* (3) et, je le répète, c'est peut-être la première fois qu'on a vu une nation aussi curieuse et aussi informée de tout ce qui touche une autre nation que les Écossais le sont à l'heure actuelle des Allemands. Cette sympathie, aussi documentée que bienveillante, ne fait que gagner du terrain ; j'avoue même que la peinture de certaines personnalités du passé, qui m'ont donné plus d'une fois du fil à retordre dans ma vie, est si vivante que je tremble de les voir ressusciter et recommencer à me jouer des tours de leur façon. Il en est ainsi de ce pauvre Werner, dont les extravagances (4) m'ont bien tracassé, quel que fût d'ailleurs son talent réel, et bien que je cherchasse à le pousser de mon mieux. J'ai commencé par mettre votre *Essai* de côté jusqu'à ce que mon admiration pour votre intuition de cette étrange individualité l'emportât sur la répugnance que m'inspirait jusqu'à son souvenir.

Je n'en ai été que plus sensible à votre manière de comprendre mon fragment d'*Hélène*. Je vous ai retrouvé là encore fidèle à vous-même, et comme j'ai reçu en même temps que le vôtre deux *Essais*, l'un de Paris (5) et l'autre de Moscou (6) sur cette œuvre caressée depuis si longtemps, j'ai résumé mon impression sur ces trois critiques dans l'aphorisme suivant : « Le critique écossais cherche à interpréter l'œuvre, le critique français à la comprendre, le critique russe à se l'assimiler. » Sans s'être donné le mot, tous trois ont donc épuisé toutes les formes de la sympathie que peut inspirer une œuvre d'art ; il va de soi que chacune de ces trois conceptions de la critique ne saurait se passer du secours des deux autres. Comme il ne me siérait pas de me livrer à des considérations de ce genre, quelque utiles et intéressants que soient ces sortes de parallèles, j'ai prié un jeune ami de résumer sur la question ce qui a fait l'objet de nos entretiens.

C'est le Dr Eckermann (1), qui habite Weimar et que je considère comme de mon intimité. Il initie à la littérature allemande les jeunes Anglais venus ici pour faire leurs études, et il s'y prend fort bien ; je souhaite le voir entrer en relations avec vous. Il est tout à fait au courant de mes sentiments, de ma manière de voir ; il rédige et classe les essais que je voudrais faire paraître dans l'édition complète de mes écrits, et il se pourrait bien, s'il ne m'était pas donné d'achever moi-même cette besogne de longue haleine, que ce soit lui qui se chargeât de la mener à bien, étant absolument au courant de mes intentions.

La traduction de *Wallenstein* (2) m'a [illegible] une impression tout à fait particulière, car pendant que Schiller achevait cette œuvre, je ne l'ai pas quitté ; enfin, connaissant à fond la pièce, c'est moi qui l'aidais à la mettre sur la scène ; j'ai assisté à toutes les répétitions qui m'ont donné plus de casse-tête et de peine que de raison ; j'ai continué à suivre les représentations sans en manquer une seule, afin d'affiner de plus en plus le jeu des acteurs dans cette pièce si difficile à rendre ; il est évident que cette pièce admirable avait fini par me sembler banale, et que j'en étais dégoûté ; je ne l'ai d'ailleurs ni vue ni relue depuis vingt ans. Maintenant que je la retrouve à l'improviste dans la langue de Shakespeare, elle se dresse tout à coup à mes yeux comme un tableau qu'on vient de revernir ; j'en goûte tous les détails et les beautés comme autrefois, et il s'y ajoute je ne sais quelle saveur. Veuillez dire cela au traducteur avec mes compliments ; ajoutez, je vous prie, que la préface, avec son esprit de bienveillance, m'a été tout à fait sympathique ; je vous prie de m'en nommer l'auteur, afin que je lui donne une place à part dans le chœur des germanophiles.

Ce qui me frappe [illegible] peut-être guère été faite, qui n'a sans doute jamais été formulée ; le traducteur ne travaille pas seulement pour sa nation : le pays auquel il emprunte un ouvrage bénéficie également de son labeur. Il

1. Skinner, le précepteur d'un jeune Anglais du nom de Michelson, avait demandé à Gœthe une carte d'introduction auprès de Carlyle.

(2) Carlyle venait de s'installer à Craigenputtock, près de Dumfries.

3. *Foreign Review* et *Foreign Quaterly Review*.

(4) Fratzenhaftes Betragen.

(5) Jean-Jacques Ampère, 1800-1869.

(6) Nicolas Borchardt, membre du ministère de l'Instruction publique à Moscou, né en 1798.

1. Jean-Pierre Eckermann, 17[illegible]-1[illegible], les « Entretiens » de Gœthe recueillis par lui ont été traduits par [illegible] (Charpentier 2 vol.

2. Par Georges Mor à Edimbo[illegible]

arrive, en effet, plus souvent qu'on ne le pense, qu'un peuple absorbe toute la sève d'une œuvre et se l'assimile si bien qu'il en est saturé, et n'y trouve plus ni plaisir ni aliment nouveau. C'est le cas surtout en Allemagne, où l'on se jette sur une œuvre nouvelle pour la dévorer; à force de la manier et la remanier on finit par l'annihiler en quelque sorte. Donc, rien n'est plus salutaire pour les Allemands que de voir reparaître leur propre bien sous une forme nouvelle, grâce à une heureuse traduction qui rend à l'œuvre sa fraîcheur et sa vie. Je viens de recevoir la lettre ci-jointe de ce bon Eckermann, avec lequel je voudrais vous mettre en relations, comme je l'ai déjà dit. Il sera heureux de vous donner tous les renseignements que vous voudrez bien lui demander, et il pourra vous tenir au courant des dernières nouveautés littéraires, dans la mesure où elles vous intéressent.

A vous de sympathie sincère.

J. W. DE GOETHE.

Au moment de fermer cette lettre, nous apprenons à notre grande douleur la triste nouvelle de la mort de notre bien-aimé souverain, le grand-duc de Saxe Weimar Eisenach ; il s'est éteint le 14 juin, tout près de Torgau à son retour de Berlin. Je me hâte d'expédier la présente. Je joindrai une note à mon envoi de livres.

Tous les meilleurs souvenirs d'Odile et les miens à Mme Carlyle, et tous nos vœux pour votre nouvelle installation.

A Carlyle.

Weimar, 25 juin 1829.

Si vous entendiez un écho chaque fois que nous pensons à vous ou que nous parlons de vous, vous l'entendriez souvent, et vous prêteriez volontiers l'oreille à cette voie amie au coin de votre foyer hospitalier, à l'heure où vous êtes bloqué par la neige, entre les rocs et les prairies. Bien que notre maison soit au carrefour de grandes routes, nous nous sommes trouvés plus d'une fois entravés par la neige l'hiver dernier.

Cette causerie écrite que j'adresse de mon « fireside » au vôtre portera d'abord à Mme Carlyle l'assurance que sa lettre ainsi que le porteur de cette lettre ont été les bienvenus; il a été reçu très cordialement, comme il vous l'aura peut-être déjà mandé lui-même, et, dès son arrivée, il a été présenté dans des milieux très agréables, voire même chez des compatriotes. Nous avons surtout été enchantés de penser que nos lointains amis auraient ainsi un jour directement de nos nouvelles. Nous n'avons été que plus peinés de la mort de ce bon Skinner (1), qui nous avait rapporté à son retour de bonnes nouvelles de nos amis d'Écosse et qui, peu de temps après, succombait ici.

Surchargé de multiples obligations, je dicte ceci par un soir très silencieux; j'avais l'intention d'abord de vous envoyer la quatrième livraison de mes œuvres, mais j'y renonce, réflexion faite, et je ne l'enverrai qu'avec la suivante, car elle ne contient rien de nouveau. Quand vous recevrez tout cela plus tard, vous aurez peut-être l'idée d'ouvrir l'une ou l'autre de ces pages connues et de vous y mirer après ce long intervalle. Pour ma part, quand il m'arrive après un certain laps de temps de reprendre un livre lu autrefois, ou, pour parler plus exactement, quand il m'arrive de me placer en face de lui, j'éprouve une sensation étrange; c'est comme un examen de moi-même. Ce qui me frappe, c'est que l'œuvre est la même, c'est moi qui ne suis plus le même, ou bien je la vois sous un autre jour, ou sous un autre angle.

Et maintenant je viens vous présenter une requête; j'ai coutume de l'adresser à mes amis lointains; vous voudrez bien l'accueillir avec indulgence. Je n'aime pas, quand je vais leur rendre une visite par la pensée, laisser mon imagination errer à l'aventure; je leur demande donc un dessin, une esquisse de leur appartement et de leurs environs; voici la prière que je vous adresse.

Tant que vous habitiez Édimbourg, je ne me suis pas hasardé à aller vous voir, car comment eussé-je pu espérer vous trouver dans cette ville enchevêtrée, dont j'ai vu souvent les reproductions, mais qui m'est toujours demeurée un mystère! mais depuis votre installation nouvelle, je me suis plu à me figurer de mon mieux la vallée où coule la Nith, et la ville de Dumfries située sur la rive gauche. D'après votre description, je suppose que vous habitez la rive droite du fleuve, et je me figure que vous êtes serré de près par les rocs de granit de l'Est. En étudiant les cartes spéciales que je me suis procurées, j'ai pu, en vieux géologue expert, me rendre un compte approximatif de la situation, mais on ne saurait se rendre compte du détail caractéristique en procédant ainsi. Je vous demanderai donc un plan de votre appartement, puis la vue du côté de la colline; une autre, prise de vos fenêtres vers la vallée, et vers Dumfries. Peut-être pourriez-vous dessiner cela vous-même ou demander à Mme Carlyle de bien vouloir le faire; peut-être un ami voudra-t-il se charger de ces esquisses; il n's'agit que d'une ébauche, et on sait que le don de croquer un paysage est très répandu en Angleterre.

(1) Skinner, David, officier anglais, 1786-1828.

Quant à Burns (1) votre compatriote, qui, s'il vivait, serait maintenant votre voisin, je le connais pas assez pour l'apprécier; la mention que vous faites de lui dans votre lettre m'a fait reprendre ses poésies, et surtout elle m'a fait relire l'histoire de sa vie. Cette vie n'est pas bien gaie, ce qui est le cas de plus d'une vie de poète et d'artiste.

Le don poétique est rarement uni au don d'organiser son existence et d'en régler les conditions avec quelque suite.

J'ai reconnu dans les poésies de Burns un esprit libre, capable de saisir la réalité sur le fait et d'en dégager du même coup le côté souriant. A mon regret, je n'ai pu en juger ainsi que d'après fort peu de ses pièces; le dialecte écossais nous arrête, et nous n'avons ni le temps ni le moyen de chercher l'explication de ces difficultés de texte.

Les lignes qui précèdent étaient là avec d'autres lettres destinées à de chers amis; je les expédie enfin en vous annonçant une petite caisse contenant la 4e et la 5e livraison de mes œuvres. J'espère que cette lettre et l'envoi qui la suit vous trouveront en bonne santé, vous et Mme Carlyle, et j'attends de vos nouvelles. Tout le monde vous envoie ses amitiés, ces dames ajoutent quelques douceurs à l'envoi des livres.

D'un cœur fidèle,

J. W. DE GOETHE.

A Thomas Carlyle.

14 juillet 1829.

Ma lettre du 25 juin doit être depuis longtemps entre vos mains. L'envoi que je vous annonçais ne part qu'aujourd'hui; mais grâce à ce retard, je puis y ajouter la première partie de ma correspondance avec Schiller; vous y verrez deux amis qui, partis des deux bouts de l'horizon, cherchent à se comprendre l'un l'autre et à se former réciproquement. Ce choix de lettres vous intéressera à plus d'un point de vue; vous pourrez mettre le cours de votre propre vie, de votre développement et de votre culture en regard des étapes de notre amitié.

J'ajoute quelques épreuves d'une traduction de votre Vie de Schiller. Si cela m'est possible, je la ferai précéder d'une introduction; mais mes jours sont si surchargés de besogne que je ne puis réaliser tous mes désirs, ni mettre tous mes projets à exécution.

Si cette lettre vous arrive avant le 28 août, je vous prie de célébrer ce jour-là dans la stricte intimité mon 80e anniversaire; souhaitez-moi de tout votre cœur, pour les jours qui me sont accordés, les forces nécessaires; et donnez-moi de temps en temps des nouvelles de votre vie et de vos travaux.

Au fond de la petite caisse vous trouverez un ouvrage de ma belle-fille et de sa sœur; l'objet se suspend au mur, c'est ce qu'on appelle en français une « semainière (1) » et il doit vous rappeler tous les jours de la semaine, et même plusieurs fois par jour, leur affectueux souvenir. Jouissez pleinement du calme et du recueillement où vous vivez; mon existence, quelque peu mouvementée qu'elle paraisse, si vous pouviez en avoir une vision intérieure, vous semblerait une vraie ronde de sorcières en comparaison.

Je ne me souviens pas si je vous ai envoyé ma *Théorie des couleurs*; en dehors de la partie purement scientifique, vous y trouverez, ce me semble, des passages d'une portée générale et d'un intérêt purement humain qui vous plairont sans doute.

Si vous ne possédez pas cet ouvrage, je vous l'enverrai prochainement; veuillez me renseigner sur ce point.

Et toujours de même, en avant!

GOETHE.

Weimar [illegible] juillet 1829.

Un symbole (2):

Récemment j'ai cueilli dans le pré un bouquet de fleurs des champs; pensif, je l'apportai chez moi; la chaleur de ma main avait fait pencher les corolles. Je les mis dans un verre plein d'eau. O merveille! les têtes se relevèrent, et les tiges se redressèrent, les feuilles reprirent leur éclat verdoyant, et les voilà fraîches comme si le sol maternel les portait encore.

Tel fut mon étonnement ravi quand j'entendis ma chanson dans une langue étrangère.

LE FILS D'OLIVIER (3)

Un matin que Christophe était seul chez lui et travaillait, on frappa à sa porte. Il alla ouvrir, en maugréant d'être dérangé. Un jeune garçon de quatorze à quinze ans demanda M. Krafft. Christophe, bourru, le fit entrer. Il était blond, les yeux bleus, les traits fins, pas très grand, la taille souple et droite. Un peu intimidé, il restait debout devant Christophe, sans parler. Très vite, il se remit et il

(1) Robert Burns, poète écossais (1759-1796).

(1) En français dans le texte.

(2) Un postscriptum en vers [illegible]

(3) Extrait d'un volume qui doit paraître [illegible] aux *Cahiers de la Quinzaine*, et [illegible] intitulé [illegible] *Nouvelle journée* (10e et dernier volume de [illegible] *Christophe*).

leva ses yeux limpides qui le considéraient avec curiosité. Christophe sourit, en regardant le charmant visage, et le jeune garçon sourit aussi.

— Eh bien! lui dit Christophe, qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis venu, dit l'enfant...

Il se troubla de nouveau, il rougit et se tut.

— Je vois bien que vous êtes venu, dit Christophe en riant. Mais pourquoi êtes-vous venu ?... Regardez-moi. Est-ce que vous avez peur de moi?

Le jeune garçon retrouva son sourire, secoua la tête et dit :

— Non.

— Bravo! Alors, dites-moi d'abord qui vous êtes.

— Je suis, dit l'enfant...

Il s'arrêta encore. Ses yeux, qui faisaient curieusement tout le tour de la chambre, venaient de découvrir, sur la cheminée de Christophe, une photographie d'Olivier. Christophe suivit machinalement la direction de son regard.

— Allons! fit-il. Courage!

L'enfant dit :

— Je suis son fils.

Christophe tressauta, il se souleva de son siège, saisit le jeune garçon par les deux bras, et l'attira à lui; retombé sur sa chaise, il le tenait, étroitement serré; leurs figures se touchaient presque; et il le regardait, il le regardait, en répétant :

— Mon petit,.. mon pauvre petit...

Brusquement, il lui prit la tête entre ses mains, et il l'embrassa sur le front, sur les yeux, sur les joues, sur le nez, sur les cheveux. Le jeune garçon, effrayé et choqué par la violence de ces démonstrations, se dégagea de ses bras. Christophe le laissa aller. Il se cacha le visage dans ses mains, il appuya son front contre le mur, et il resta ainsi pendant quelques instants. Le petit avait reculé au fond de la chambre. Christophe releva la tête. Sa figure était apaisée; il regarda l'enfant avec un sourire affectueux :

— Je t'ai effrayé, dit-il. Pardon .. Vois-tu, c'est que je l'aimais bien.

Le petit se taisait, encore effarouché.

— Comme tu lui ressembles! dit Christophe... Et pourtant, je ne t'aurais pas reconnu. Qu'y a-t-il de changé?...

Il demanda :

— Comment t'appelles-tu?

— Georges.

— C'est vrai. Je me souviens... Christrophe-Olivier-Georges... Tu as quel âge ?

— Quatorze ans.

— Quatorze ans! Il y a si longtemps déjà?... Cela me paraît hier, — ou dans la nuit des temps... Comme tu lui ressembles! Ce sont les mêmes traits. Le même, et cependant un autre. La même couleur des yeux, et pas les mêmes yeux. Le même sourire, la même bouche, et pas le même son de voix. Tu es plus fort, tu te tiens plus droit. Tu as la figure plus pleine; mais tu rougis comme lui. Viens, assieds-toi, causons : qui t'a envoyé chez moi?

— Personne.

— C'est de toi-même que tu es venu? Comment me connais-tu?

— On m'a parlé de vous.

— Qui?

— Ma mère.

— Ah! dit Christophe. Est-ce qu'elle sait que tu es venu chez moi?

— Non.

Christophe se tut, un moment; puis il demanda :

— Où habitez-vous?

— Près du parc Monceau.

— Tu es venu à pied? Oui? C'est une bonne course. Tu dois être fatigué.

— Je ne suis jamais fatigué.

— A la bonne heure! Montre-moi tes bras.

Il les palpa.

— Tu es un solide petit gars. — Et qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir me voir?

— C'est que papa vous aimait plus que tout.

— C'est elle qui te l'a dit?

Il se reprit :

— C'est ta mère qui te l'a dit?

— Oui.

Christophe sourit, pensif. Il songeait : « Elle aussi!... Comme ils l'aimaient, tous! Pourquoi donc ne le lui ont-ils pas montré? » Il continua :

— Pourquoi as-tu attendu si longtemps pour venir?

— Je voulais venir plus tôt. Mais je croyais que vous ne vouliez pas me voir.

— Moi!

— Il y a quelques semaines, aux concerts Chevillard, je vous ai aperçu; j'étais avec ma mère, à quelques fauteuils de vous; je vous ai salué, vous m'avez regardé de travers, en fronçant le sourcil, et vous ne m'avez pas répondu.

— Moi, je t'ai regardé?... Mon pauvre petit, tu as pu penser?... Je ne t'ai pas vu. J'ai les yeux fatigués. Voilà pourquoi je fronce le sourcil... Tu me crois donc bien méchant?

— Je crois que vous pouvez l'être *aussi*, quand vous voulez.

— Vraiment? dit Christophe. En ce cas, si tu pensais que je ne voulais pas te voir, comment as-tu osé venir?

— Parce que moi, je voulais vous voir.

— Et si je t'avais mis à la porte?

— Je ne me serais pas laissé faire.

Il disait cela, d'un petit air décidé, confus et provocant tout ensemble. Christophe éclata de rire; et Georges fit comme lui.

— C'est moi que tu aurais mis à la porte?... Voyez-vous cela! Quel luron!... Non, décidément, tu ne ressembles pas à ton père.

Le visage mobile du jeune garçon s'assombrit.

— Vous trouvez que je ne lui ressemble pas? Mais vous disiez, tout à l'heure?... Alors, vous croyez qu'il ne m'aurait pas aimé? Alors, vous ne m'aimez pas?

— Et qu'est-ce que cela peut te faire, que je t'aime?

— Cela me fait beaucoup.

— Parce que?

— Parce que je vous aime.

En une minute, ses yeux, sa bouche, tous ses traits se coloraient de dix expressions diverses. Comme en un jour d'avril, l'ombre des nuages qui courent sur les champs, au souffle des vents printaniers. Christophe éprouvait une joie délicieuse à le voir, à l'entendre; il lui semblait être lavé des soucis du passé; ses tristes expériences, ses épreuves, ses souffrances, et celles d'Olivier, tout était effacé: il renaissait tout neuf dans ce jeune surgeon de la vie d'Olivier.

Ils causèrent. Georges ne connaissait rien de la musique de Christophe, avant ces derniers mois; mais, depuis que Christophe était à Paris, il ne manquait pas un concert où l'on jouait de ses œuvres. Il en parlait, le visage animé, les yeux brillants, riants, et les larmes tout proche: tel, un amoureux. Il confia à Christophe qu'il adorait la musique et que, lui aussi, il voulait en faire. Mais Christophe s'aperçut, d'après quelques questions, que le petit en ignorait les éléments. Il s'informa de ses études. Le jeune Jeannin était au lycée; il dit, allègrement, qu'il n'était pas un fameux élève.

— Où es-tu le plus fort? En lettres, ou en sciences?

— C'est à peu près la même chose, partout.

— Mais comment? Mais comment? Est-ce que tu serais un cancre?

Il rit franchement et dit:

— Je crois que oui.

Puis, il ajouta confidentiellement:

— Mais je sais bien que non, tout de même.

Christophe ne put s'empêcher de rire.

— Alors, pourquoi ne travailles-tu pas? Est-ce que rien ne t'intéresse?

— Au contraire! tout m'intéresse.

— Eh bien, alors?

— Tout est intéressant, on n'a pas le temps...

— Tu n'as pas le temps? Et que diable fais-tu?

Il esquissa un geste vague:

— Beaucoup de choses. Je fais de la musique, je fais du sport, je vais voir des expositions, je lis...

— Tu ferais mieux de lire tes livres de classe.

— On ne lit jamais en classe rien de ce qui est intéressant... Et puis, nous voyageons. Le mois dernier j'ai été en Angleterre, pour voir le match entre Oxford et Cambridge.

— Cela doit bien avancer tes études!

— Bah! on apprend plus, ainsi, qu'en restant au lycée.

— Et ta mère, que dit-elle de cela?

— Ma mère est très raisonnable. Elle fait tout ce que je veux.

— Mauvais diable! Tu as de la chance de ne pas m'avoir pour père.

— C'est vous qui n'auriez pas de chance...

Impossible de résister à son air enjôleur.

— Et dis-moi, grand voyageur, fit Christophe, connais-tu mon pays?

— Oui.

— Je suis sûr que tu ne sais pas un mot d'allemand.

— Je sais très bien, au contraire.

— Voyons un peu.

Ils se mirent à causer en allemand. Le petit baragouinait, d'une façon incorrecte, mais avec un aplomb drolatique; très intelligent, d'un esprit éveillé, il devinait plus qu'il ne comprenait; il devinait souvent de travers; il était le premier à rire de ses bévues. Il racontait ses voyages, ses lectures, avec entrain. Il avait beaucoup lu, hâtivement, superficiellement, en passant la moitié des pages, en inventant ce qu'il n'avait pas lu, mais toujours talonné par une curiosité vive et fraîche, qui cherchait partout des raisons d'enthousiasme. Il sautait d'un sujet à l'autre, et sa figure s'animait, en parlant de spectacles ou d'œuvres qui l'avaient ému. Ses connaissances étaient sans aucun ordre. On ne savait pas comment il avait lu un livre de dixième rang, et ignorait tout des œuvres les plus célèbres.

— Tout cela est très gentil, dit Christophe. Mais tu n'arriveras à rien, si tu ne travailles pas.

— Oh! je n'en ai pas besoin. Nous sommes riches.

— Diable! c'est grave, alors. Tu veux être un homme qui n'est bon à rien?

— Au contraire, je voudrais tout faire. C'est stupide de s'enfermer, toute sa vie, dans un métier.

— C'est encore la seule façon qu'on ait trouvée de le faire bien.

— On dit ça!

— Comment! « On dit ça »?... Moi, je dis ça. Voilà quarante ans que j'étudie mon métier. Je commence à peine à le savoir.

— Quarante ans, pour apprendre son métier ! Et quand peut-on le faire, alors ?

Christophe se mit à rire.

— Petit Français raisonneur !

— Je voudrais être musicien, dit Georges.

— Eh bien, il n'est pas trop tôt pour t'y mettre. Veux-tu que je t'apprenne ?

— Oh ! Je serais si heureux !

— Viens demain. Je verrai ce que tu vaux. Si tu ne vaux rien, je te défends de mettre jamais les mains sur un piano. Si tu as des dispositions, nous essaierons de faire de toi quelque chose. Mais je t'avertis : je te ferai travailler.

— Je travaillerai, dit Georges, ravi.

Ils prirent rendez vous, pour le lendemain. Au moment de sortir, Georges se rappela que, le lendemain, il avait d'autres rendez-vous, et aussi le surlendemain. Oui, il n'était pas libre avant la fin de la semaine. On convint du jour et de l'heure.

Mais le jour et l'heure venus, Christophe attendit en vain. Il fut déçu. Il s'était fait une joie enfantine de revoir Georges. Cette visite inattendue avait éclairé sa vie. Il en avait été si heureux et ému qu'il n'en avait pas dormi, de la nuit qui avait suivi. Il songeait, avec une gratitude attendrie, au jeune ami qui était venu le trouver, de la part de l'ami : il souriait, en pensée, à cette charmante figure : son naturel, sa grâce, sa franchise malicieuse et ingénue le ravissaient; il s'abandonnait à cet enivrement muet, ce bourdonnement du bonheur, qui remplissait ses oreilles et son cœur, dans les premiers jours de l'amitié avec Olivier. Il s'y joignait un sentiment plus grave et presque religieux, qui, par delà les vivants, apercevait le sourire du passé. — Il attendit, tout le jour. Il attendit, le lendemain et le surlendemain. Personne. Pas une lettre d'excuses. Christophe, attristé, chercha lui-même des raisons pour excuser l'enfant. Il ne savait où lui écrire, il n'avait pas son adresse. L'aurait-il eue, qu'il n'eût pas osé écrire. Un vieux cœur qui s'éprend d'un jeune être éprouve une pudeur à lui témoigner le besoin qu'il a de lui : il sait bien que celui qui est jeune n'a pas le même besoin : la partie n'est pas égale entre eux ; et l'on ne craint rien tant que de paraître s'imposer à qui ne se soucie point de vous.

Le silence se prolongeait. Bien que Christophe en souffrît, il se contraignit à ne faire aucune démarche pour retrouver les Jeannin. Mais, chaque jour, il attendait celui qui ne venait point. Il ne partit pas pour la Suisse. Il resta, tout l'été, à Paris. Il se jugeait absurde; mais il n'avait plus de goût à voyager. En septembre seulement, il se décida à passer quelques jours à Fontainebleau.

Vers la fin d'octobre, Georges Jeannin revint frapper à la porte. Il s'excusa tranquillement, sans la moindre confusion de son manque de parole.

— Je n'ai pas pu venir, dit-il ; et ensuite, nous sommes partis, nous avons été en Bretagne.

— Tu aurais pu m'écrire, dit Christophe.

— Oui, c'était ce que je voulais faire. Mais je n'avais jamais le temps... Et puis, dit-il en riant, j'ai oublié, j'oublie tout.

— Depuis quand es-tu revenu ?

— Depuis le commencement d'octobre.

— Et tu as mis trois semaines pour te décider à venir ?... Écoute, dis-moi franchement : c'est ta mère qui t'empêche ?... Elle n'aime pas que tu me voies ?

— Mais non ! Tout au contraire. C'est elle qui m'a dit aujourd'hui de venir.

— Comment cela ?

— La dernière fois que je vous ai vu, avant les vacances, je lui ai tout raconté, en rentrant. Elle m'a dit que j'avais bien fait ; elle s'est informée de vous, elle m'a fait beaucoup de questions. Quand nous sommes rentrés de Bretagne, il y a trois semaines, elle m'a engagé à retourner chez vous. Il y a huit jours, elle me l'a rappelé de nouveau. Et ce matin, quand elle a su que je n'étais pas encore venu, elle a été fâchée ; elle a voulu que je vinsse tout de suite après déjeuner, sans plus attendre.

— Et tu n'as pas honte de me raconter cela ? Il faut qu'on te force à venir chez moi ?

— Non, non, ne croyez pas... Oh ! je vous ai fâché ! Pardon... C'est vrai, je suis étourdi... Grondez-moi, mais ne m'en veuillez pas. Je vous aime bien. Si je ne vous aimais pas, je ne serais pas venu. On ne m'a pas forcé. Moi, d'abord, on ne me force jamais à faire que ce que je veux faire.

— Garnement ! dit Christophe, en riant malgré lui. Et tes projets musicaux, qu'est-ce que tu en as fait ?

— Oh ! j'y pense toujours.

— Cela ne t'avance pas beaucoup.

— Je veux m'y mettre à présent. Ces mois derniers, je ne pouvais pas, j'avais tant, tant à faire ! Mais maintenant, vous allez voir comme je vais travailler, si vous voulez encore de moi...

Il avait des yeux câlins.

— Tu es un farceur, dit Christophe.

— Vous ne me prenez pas au sérieux ?

— Ma foi, non.

— C'est dégoûtant ! personne ne me prend au sérieux. Je suis découragé.

— Je te prendrai au sérieux, quand je t'aurai vu au travail.

— Tout de suite, alors !

— Je n'ai pas le temps. Demain.

— Non, c'est trop loin, demain. Je ne peux pas

supporter que vous me méprisiez tout un jour.

— Tu m'ennuies.

— Je vous en prie !...

Christophe, souriant de sa faiblesse, le fit asseoir au piano, et lui parla de musique. Il lui posa des questions, il lui faisait résoudre de petits problèmes d'harmonie. Georges ne savait pas grand'chose; mais son instinct musical suppléait à beaucoup d'ignorance; sans connaître leurs noms, il trouvait les accords que Christophe attendait; et ses erreurs même témoignaient, dans leur gaucherie, d'une curiosité de goût et d'une sensibilité singulièrement aiguisée. Il n'acceptait pas sans discussion les remarques de Christophe; et les intelligentes questions qu'il posait, à son tour, montraient un esprit sincère, qui n'acceptait pas l'art comme un formulaire de dévotion qu'on récite des lèvres, mais qui voulait le vivre, pour son propre compte. — Ils ne s'entretinrent pas seulement de musique. A propos d'harmonies, Georges évoquait des tableaux, des paysages, des âmes. Il était difficile à tenir en bride; il fallait constamment le ramener au milieu du chemin; et Christophe n'en avait pas toujours le courage. Il s'amusait à écouter le joyeux bavardage de ce petit être, plein d'esprit et de vie. Quelle différence de nature avec Olivier !... Chez l'un, la vie était une rivière intérieure qui coulait silencieuse; chez l'autre, elle était tout en dehors : un ruisseau capricieux qui se dépensait à des jeux, au soleil. Et pourtant la même belle eau pure, comme leurs yeux. Christophe, avec un sourire, retrouvait chez Georges certaines antipathies instinctives, des goûts et des dégoûts qu'il reconnaissait bien; et cette intransigeance naïve, cette générosité de cœur qui se donne tout entier à ce qu'on aime... Seulement, Georges aimait tant de choses qu'il n'avait pas le loisir d'aimer longtemps la même.

Il revint le lendemain et les jours qui suivirent. Il s'était pris d'une belle passion juvénile pour Christophe, et il s'appliquait à ses leçons avec enthousiasme... Et puis, l'enthousiasme faiblit, les visites s'espacèrent. Il vint moins souvent... Et puis, il ne vint plus. Il disparut de nouveau, pour des semaines.

Il était léger, oublieux, naïvement égoïste, sincèrement affectueux; il avait un bon cœur et une vive intelligence, qu'il dépensait en menue monnaie, au jour le jour. On lui pardonnait tout, parce qu'on avait plaisir à le voir : — il était heureux.

ROMAIN ROLLAND.

UN GRAND POÈTE TRAGIQUE

—

STANISLAS WYSPIANSKI (1869-1907)

Le nom de Stanislas Wyspianski est inconnu en France. La première traduction d'une de ses œuvres paraîtra dans l'un des prochains numéros de la *Revue Bleue*. Autorisés par les héritiers du grand poète polonais, les traducteurs se proposent avec le temps de faire connaître au public français l'ensemble de son œuvre. Ils pensent démontrer ainsi qu'à l'encontre d'une opinion trop manifestement corroborée par l'état actuel du théâtre européen, notre époque possède un théâtre tragique digne pleinement de ce nom. On « découvre » un talent; un génie ne peut se dévoiler que par lui-même ; précisément Stanislas Wyspianski, ignoré aujourd'hui hors de sa patrie, est un génie, des plus altiers, et qui tôt ou tard saura s'imposer par sa propre force. Il est tout indiqué dans ce cas que le critique laisse d'abord parler le poète. C'est donc seulement comme complément aux traductions, et au fur et à mesure qu'elles paraîtront, que seront fournies toutes les explications nécessaires pour faire comprendre en France l'art merveilleux de ce Shakespeare moderne. En publiant ici la version française d'une de ses tragédies dites grecques, compréhensible indépendamment de la signification nationale de son symbole, il suffira de se borner, pour l'instant, aux informations les plus générales.

*
* *

Stanislas Wyspianski est plus qu'un poète. C'est l'incarnation de l'histoire et de la culture de toute une nation. La fameuse « âme polonaise » dont parfois encore parlent les Français, et que récemment M. Maurice Barrès recommandait aux Polonais de faire connaître et aimer en France (1), elle est là, dans son œuvre, tout entière, et combien, hélas, différente de la légende ! A cette « question polonaise » qui parfois réapparaît en des livres français où la bienveillance envers la plus malheureuse des nations européennes remplace toute documentation sérieuse, Wyspianski apporte une solution cruellement impitoyable, mais — comme le prouve de plus en plus le cours des événements — la seule vraie et définitive. Cet art est simplement le testament de toute une race qui, après mille ans de gloire et de misère, s'effondre, broyée par la fata-

(1) [illegible] *ce et Pologne*, enquête sur les rapp[illegible] [illegible] publiée, en août dernier, par le journal [illegible] de Lemberg (Pologne autrichienne).

lité de l'histoire. La plus latine parmi les cultures slaves, avant sa décomposition définitive, atteint dans ce théâtre à une conscience d'elle-même et à une beauté qui ne sont possibles qu'en face de la mort. D'un de ces « relâchements » dont Nietsche disait qu'ils sont indispensables « pour que la tragédie coure les maisons et les rues » — l'Europe chrétienne n'en a peut-être pas vu d'aussi profond et d'aussi complet — « la flamme de la connaissance monte éclatante vers le ciel » (*Le Gai-Savoir*).

Wyspianski est non seulement le seul grand poète moderne polonais, ce dont conviennent la plupart de ses compatriotes cultivés, il est, n'en déplaise aux critiques de son pays, le plus grand poète de la Pologne; il réunit en lui les traditions du théâtre grec antique et de celui de Shakespeare; il réunit aussi toutes les meilleures traditions de la littérature et de l'art polonais et en réalise l'apogée. Depuis le guignol populaire (jaselka) jusqu'aux puissants essais dramatiques de Mickiewicz et aux rhapsodies tragiques de Slowacki et de Norwid, son théâtre résume tous les efforts les plus beaux que cette littérature ait tentés au cours des siècles; on y retrouve l'écho de la musique de Chopin et le reflet de la peinture de Matejko, dont Wyspianski — poète doué d'extraordinaires aptitudes musicales et en même temps l'un des plus éminents peintres polonais — était le disciple. Continuateur de Kochanowski, « le Ronsard polonais », dont M. Mansuy a jadis entretenu les lecteurs de la *Revue Bleue*, aussi bien que du grand romantisme polonais éclos sur sol français parmi les émigrés de 1831, Wyspianski paraît pourtant appelé à voir son nom uni à un autre nom des lettres polonaises, glorieux et tragique entre tous, à celui de l'abbé Pierre Skarga, dont précisément la Pologne captive fête ces jours-ci le trois-centième anniversaire. Au commencement du XVIIe siècle, devant le roi Sigismond III Waza et les représentants de la noblesse, toute-puissante déjà alors dans le royaume, et de plus en plus anarchique, ce Bossuet polonais, doublé d'un Jérémie, avait prédit la mort politique, le démembrement de la Pologne. Aujourd'hui cette prédiction est accomplie à la lettre depuis plus d'un siècle, la Pologne a subi l'école du plus affreux martyre que jamais nation ait souffert : Wyspianski, la mort dans l'âme, voit que non seulement le caractère de ses compatriotes n'a pas changé depuis les temps de Skarga, mais qu'en outre l'esclavage a fini par leur former une âme d'esclaves. Il voit que toutes les forces qui jadis ont entraîné l'anéantissement de l'État n'ont pas cessé de vivre et d'agir dans la nation démembrée, la poussant fatalement vers l'abîme. Comme Skarga, évoquant de sa chaire l'exemple d'un autre peuple qui, tels les Polonais, se croyait élu par Dieu, les Israëlites, il avertit et essaie de réveiller la conscience nationale ; comme Skarga aussi, il sait d'avance que sa voix — *vox clamantis in deserto* — ne sera pas écoutée. Il n'est pas étonnant que parmi les noms de leurs auteurs dont les Polonais se proposent actuellement de faire connaître des traductions aux Français, jamais n'ait figuré celui de Wyspianski; pourtant le poète était de son vivant devenu une gloire nationale, et il fut enterré solennellement à Cracovie, au panthéon national de l'église Saint-Stanislas « du petit rocher » (la Skalka). Tout le théâtre de Wyspianski — on commence à peine à s'en apercevoir en Pologne — ne fait que répéter à l'adresse de la Pologne contemporaine le même cri de suprême désespoir : comme de vos propres mains vous avez tué jadis votre indépendance, de même, c'est vous qui, à l'instigation et au profit de vos ennemis, achevez à présent de tuer votre nationalité !

*
* *

Pour jeter un pareil cri à la face d'une nation de plus de vingt millions d'âmes, pour dire une pareille vérité à une nation tout entière, à *sa nation*, il ne suffisait plus aujourd'hui d'avoir l'amour et la clairvoyance d'un Skarga. Le prédicateur du XVIIe siècle avait eu pour lui l'autorité de son sacerdoce; le poète moderne n'avait, comme Hamlet, que son intelligence. La vérité qu'entrevit le génie douloureux de Wyspianski — elle est déjà une certitude dans les premières œuvres connues de sa jeunesse — il a fallu qu'il la prouvât, qu'il se la prouvât surtout à lui même. Devant la cour royale d'Elseneur Hamlet fait jouer à des acteurs ambulants l'assassinat de Gonzague. Le roi se lève, on interrompt la représentation. Le meurtrier s'est trahi lui-même. Comme Hamlet devant son beau-père, Wyspianski dresse devant ses compatriotes une scène, la scène de son théâtre. Il la dresse à Cracovie, la capitale intellectuelle de la Pologne, y joue « la tragédie : le dépérissement de l'âme (1) ». Toute l'histoire polonaise y apparaît en de puissants raccourcis symboliques, et toujours — qu'il s'agisse des temps légendaires ou des événements de la révolution de 1831 — comme entité dramatique dont le dénouement fatal se réalise dans le présent, s'achèvera dans un avenir très proche. Plus directement parfois, dans les célèbres « Noces » (*Wesele*), jouées pour la première fois, au théâtre municipal de Cracovie, le 16 mars 1901 — c'est la Pologne contemporaine qui apparaît sur les planches. Personnages vivants connus de tous, évé-

(1) C'est ainsi que, dans une de ses rares poésies lyriques, il a lui-même nommé l'ensemble de son œuvre.

nements, récemment advenus, auxquels tout le monde a assisté, un morceau d'actualité toute récente qui, par la magie d'un art révélateur, se dévoile comme conséquence fatale de tout le passé historique polonais, annonce un avenir plus atroce encore que la réalité présente. Regardez bien, paraît dire le poète, vous tous qui m'écoutez aujourd'hui, vous resterez tels que vous montre ici le miroir de mon art, et jusqu'au bout vous jouerez votre rôle de marionnettes tragiques de ce guignol national que régit une fatalité implacable. Votre conscience nationale se meurt en vous, bercée par de belles phrases patriotiques qu'à chaque instant démentent vos actions. C'est en vain que j'avertis, c'est en vain que j'essaie de réveiller. « Vous devriez me tuer, vous ne ferez que soupirer : c'est bien pénible... ». Le 16 mars 1901, personne n'interrompit, à Cracovie, la représentation des « Noces ». Au contraire ce drame eut un succès retentissant, et grâce surtout aux beaux costumes de paysans cracoviens qui y figurent, il reste encore une des pièces favorites du répertoire des scènes polonaises.

Dans la préface qui précédera la traduction française de ce chef-d'œuvre il sera dit comment quelques années ont suffi pour confirmer pleinement toutes les prédictions de Wyspianski concernant spécialement sa patrie plus étroite : la Pologne autrichienne. Qu'on aille voir ce qui se passe — cinq ans à peine après la mort du grand poète — en Galicie, cette partie de l'ancienne « République » que de secrets espoirs se plaisaient souvent à appeler le Piémont polonais, un Piémont d'où partirait peut être un jour un mouvement pareil à celui du *risorgimento* italien. En quelques mois à peine, au courant de 1911, la situation politique des Polonais y a changé complètement à leur détriment. Hier encore maîtres incontestables de cette grande province, jouissant — seuls parmi leurs infortunés compatriotes — de toutes les libertés constitutionnelles, gouvernés par un gouverneur polonais, et pouvant même, par leurs représentants au *Reichsrat* de Vienne, influencer très sensiblement le sort de la monarchie des Habsbourgs, ils se voient actuellement sacrifiés à la seconde nationalité habitant la Galicie, opprimée jadis par eux, les Ruthènes. On connaît encore peu en France cette politique autrichienne, dirigée contre la Russie, et soutenue tacitement par Berlin... et par le Saint-Siège, qui consiste à favoriser à toute force les Ruthènes de la Galicie Orientale pour, un jour, avec leur aide, détacher de la Russie ses provinces méridionales, habitées par leurs frères, les Petits-Russes. Entreprise chimérique s'il en fut, mais qui, bientôt peut-être, appelée à provoquer de profonds bouleversements internationaux, est faite dès maintenant pour fixer l'attention de tout ce qui peut être intéressé aux événements en préparation dans l'Est européen. Le seul résultat positif de cette entreprise c'est, pour l'instant, la fin du rôle politique important que, pendant près d'un demi-siècle, les Polonais ont joué en Autriche, et la désorganisation la plus complète de leur vie nationale en Galicie, c'est-à-dire sur le seul terrain où jusqu'ici ils pouvaient vivre et se développer à peu près normalement. Ah, les choses n'ont pas changé depuis le temps où, en 1812, Amédée de Pastoret constatait chez ce peuple qu'il ne parlait de son antique liberté que pour mieux la vendre (1). En réalité, la politique polonaise en Galicie n'est aujourd'hui, sans différence de parti, qu'un suicide national.

Ce qui surtout rend désespérée cette grande tragédie de décomposition se jouant simultanément dans les trois parties de la Pologne démembrée, c'est le rôle funeste que, comme depuis le XVIe siècle dans toute l'histoire polonaise, y joue le catholicisme. Croyante fidèle et avant-garde de la chrétienté pendant de longs siècles, la Pologne, patrie de tant de saints et de martyrs, se voit aujourd'hui de plus en plus abandonnée par Rome; en Russie et en Allemagne par égard pour les intérêts des oppresseurs, en Autriche dans l'espoir de conquêtes qu'à l'aide de cette monarchie on se promet au Vatican d'arracher demain à l'église grecque orthodoxe. Devenu poids mort, et transformé en jésuitisme s'accommodant de toutes les concessions envers le maître étranger, le catholicisme achève la dissolution de l'âme polonaise... L'homme qui, simplement par sa connaissance de la psychologie nationale et de la logique de l'histoire, a prévu, jusque dans les moindres détails, tout cet état de choses, et à une époque où aucun événement marquant ne le faisait encore pressentir même aux plus clairvoyants, ne mérite-t-il pas par cela même l'attention? « Ce sont des certitudes scientifiques, que je découvre dans l'art et la poésie », a-t-il dit une fois.

*
* *

Si intéressant que puisse être Wyspianski comme prophète, ou plus simplement comme personnification de la conscience historique de la Pologne captive au début du XXe siècle (il a paru indispensable de préciser ici ce rôle en premier lieu), c'est seulement par son art et par ce que cet art enferme en lui de portée universelle, qu'il peut devenir et qu'il deviendra une valeur internationale. De fait, national par excellence, le théâtre de Wyspianski réalise une beauté appelée à émouvoir partout, et conte-

1. Voir la *Revue Bleue* du 2e [illegible]

nant des vérités qui, pour se rapporter à un cas spécial, n'en sont pas moins de toutes les races et de tous les pays. « La flamme de la connaissance » dont parlait le grand philosophe allemand, désillusionné depuis longtemps par le drame musical de Wagner, et qui s'échappe ici du fond d'un gouffre où sombre toute une société, cette flamme éclaire non seulement un épisode isolé de l'histoire contemporaine, mais bien toute l'histoire. Les forces dont le tragique déséquilibre amène aujourd'hui en Pologne une catastrophe définitive, sont présentes dans toute nationalité, et le même conflit d'éléments contradictoires qui ici aboutit à la mort, tandis qu'ailleurs il ne cesse de renouveler la vie, régit toute existence humaine collective. Dévoiler la logique qui *relie* le sort de l'individu à celui de la collectivité, tel a été, de tous les temps, le problème de la tragédie. C'est dans ce sens — le plus élevé et le plus libre à la fois du mot religion — que le théâtre de Stanislas Wyspianski est de l'art *religieux*.

Gardant le principe de fatalité, base du théâtre antique, il le place non en dehors de l'humanité, mais en elle-même. Il le montre, toujours comme un produit de la conscience historique, à travers les différentes religions que tour à tour se crée cette conscience ; la dominant, elles deviennent par cela même des phénomènes réels et « des instruments du sort », aussi bien que toute autre cristallisation de nos sentiments collectifs, de grands réservoirs d'énergie psychique accumulés, constamment transformés par l'homme, et dont à son tour, en ses actions et par conséquent en son sort, il ne cesse de subir l'influence décisive. Pour Wyspianski Dieu n'est pas mort comme pour Nietsche, il est toujours vivant en nous-mêmes. L'antique conception fataliste de la vie s'élargit chez lui de tout ce que la religion chrétienne a apporté à notre conscience (1), de tout ce qu'à notre pensée apporte la science moderne. C'est l'intelligence de Shakespeare gardant toute son indépendance dans la lutte incessante de l'homme avec l'inconnu, mais apparaissant assujettie *consciemment* à une puissance morale ; puissance supérieure à tout dogme, et qui par cela même que toute transgression, individuelle ou collective, à ses lois porte en soi, fatalement, son châtiment, son « enfer », s'affirme inviolable, témoigne de l'immortalité et de l'évolution constante de l'âme « créatrice de toutes les apparences ».

1 Wyspianski a vécu et est mort en catholique. C'est seulement après sa mort que son œuvre, d'inspiration profondément chrétienne, et où il est impossible de trouver pour que ce soit de contraire aux principes de la foi catholique, est devenue l'objet de violentes attaques de la part de certains écrivains cléricaux polonais.

Théâtre de l'âme, c'est Wyspianski lui-même qui a donné cette définition de son œuvre. Il est impossible d'en trouver de meilleure. Tirés de l'antiquité grecque ou de l'Ancien Testament, de la mythologie slave ou de l'histoire de la Pologne catholique, ses drames, qui tous conservent strictement l'unité de temps, et parfois aussi celle de lieu, ont toujours comme seul et vrai « héros » l'âme collective. Le protagoniste peut être un personnage légendaire ou historique, ou encore, comme dans la « Délivrance », le poète lui-même ; le chœur peut apparaître sur la scène ou bien être supposé représenté par les spectateurs, figurant la Pologne contemporaine, c'est toujours le sort de la collectivité qui se joue à travers le sort des individus, reflété dans le miroir de la conscience du poète, résumé en son âme. Les limites du temps s'abolissent, le moment devient éternité, des vies et des événements du passé sont montrés toujours présents dans leurs conséquences, fantômes du rêve aussi vivants que la réalité quotidienne puisque ne cessant d'agir à travers l'histoire. Théâtre historique, mais combien différent de toute *Haupt-und-Staatsaktion*, observant rigoureusement, et jusqu'aux détails d'apparence les plus insignifiants, les faits établis par « la vérité historique », mais en même temps les transposant en mythologie moderne, les transfigurant en vision symbolique de l'avenir. C'est tout le passé suspendu au-dessus du présent comme énigme vivante. La solution de cette énigme, elle est proche et connue du poète ; toutefois les spectateurs d'aujourd'hui en peuvent encore décider à leur gré — à condition de se délivrer, de délivrer leur âme du poids du passé et du mensonge présent, de regarder en face la vérité. Ah ! le cauchemar, splendide et atroce, que froidement, tandis que le cœur éclate, scrute dans tous ses replis cette intelligence lucide à vous faire frémir comme celle d'un Léonard de Vinci ! Aucun poète du monde n'a peut-être aussi ardemment aimé la vie, tandis que tout autour de lui apparaissaient décombres et pourritures ; aucun certainement n'a aussi magnifiquement chanté la beauté de la mort.

***

Sauf deux séjours prolongés à Paris, la vie brève de Wyspianski s'écoula à Cracovie, l'ancienne capitale des Piastes et des Jagellons qui, étant le siège d'une Université fondée au XIVe siècle, ainsi que d'une Académie des sciences et d'une Ecole des Beaux-Arts, revendique volontiers le titre d'Athènes polonaise. Mi-Nuremberg, mi-Padoue, les deux en plus pauvre et avec une note presque orientale, Cracovie abonde en beaux monuments de l'époque

gothique, de provenance pour la plupart allemande, ainsi que de la renaissance italienne, importée en Pologne au XVIe siècle. Malgré un faux air de faubourg viennois qu'elle adopte ces derniers temps, cette vieille ville triste et bizarre, somnolente et prétentieuse, paraît être un grand cimetière du passé où à chaque pas de glorieux souvenirs narguent la déchéance du présent. Du haut d'une butte voisine un grand tumulus en terre battue domine la ville et la plaine. C'est, entouré d'un fort autrichien, le monument de Kosciuszko, le dernier héros de l'indépendance nationale, le même auquel on prêta le mot fameux de *Finis Poloniae*. Plus bas, sur un rocher au bord de la Vistule, paresseuse et sale, voici — en face de l'église de la Skalka — le Wawel, l'antique château des rois polonais qui, jusqu'à ces dernières années, servit de caserne à l'armée impériale et royale. Accolée à lui, la vieille et fruste cathédrale gothique, remaniée récemment d'une façon barbare, dresse ses tours baroques dont la plus basse contient la célèbre « Sigismond », la grande cloche nationale au cœur fêlé. Dans les caveaux de cette église les sarcophages du prince Joseph Poniatowski, de Kosciuszko et de Mickiewicz voisinent avec ceux des rois polonais, tandis qu'au-dessus, au milieu de la nef centrale, un cercueil en argent, érigé sur le maître-autel, contient le corps dépecé de l'évêque-martyr, St. Stanislas, le grand patron de la Pologne... Si quelque hasard vous conduit dans ce Bruges slave dont les rues mornes ne s'animent vraiment que le jour des grands enterrements nationaux (leur pompe presque joyeuse est une des spécialités locales de Cracovie, et il faut voir le contentement avec lequel ses habitants vous parlent d'un « bel enterrement »), ne croyez pas un mot de ce que vous diront les vivants. Ecoutez plutôt ce que disent les cercueils. C'est ce que fit le pâle enfant né ici, et grandi dans l'atelier de sculpture qu'occupait son père au pied même du Wawel : un jour, comme les héros du dernier drame d'Ibsen, il « s'éveilla parmi les morts ». Dans un de ses cartons pour les vitraux de la cathédrale de Cracovie, Wyspianski, se basant sur des documents authentiques, a représenté le cadavre du roi Casimir le Grand, squelette couronné, revêtu de haillons, fixant de ses orbites creuses le néant, Roi-Esprit de la Pologne, ressuscité pour voir l'agonie imminente de l'âme de son peuple. Ce regard de spectre royal, c'est tout le théâtre de Stanislas Wyspianski.

Mélange unique de force visionnaire et de lucidité de la pensée, cette nouvelle forme de tragédie où la sérénité classique s'échauffe de toute la véhémence shakespearienne, réalise en principe l'idéal suprême du genre, la fusion des arts, et fait appel aussi bien aux arts plastiques qu'à la musique. Wyspianski écrivit ses premières œuvres comme *libretti* destinés à des opéras que devait composer un de ses amis; il se résigna très vite à ne pas trouver un collaborateur à la hauteur de ses visées. Tous ses drames n'en restent pas moins des conceptions musicales. Ils ont parfois seulement pour base un motif emprunté par exemple à la musique populaire; toujours pourtant, même si la musique n'y intervient pas directement, ils apparaissent composés pour ainsi dire symphoniquement. Dans un rythme d'une richesse et d'une souplesse extraordinaires, c'est, parallèlement au progrès de l'action dramatique, le développement de plusieurs thèmes venant se relier les uns les autres, s'entremêlant, puis se séparant pour se refondre de nouveau, et où, à travers l'unité harmonieuse de l'ensemble, chaque voix, comme celle d'un instrument d'orchestre, garde sa couleur bien définie et personnelle. Si malheureusement une très grande partie de ces valeurs musicales de l'œuvre de Wyspianski seront indiscernables à travers la traduction, il n'en est pas de même des valeurs plastiques. Ses idées les plus abstraites et les plus compliquées, Wyspianski sait toujours les traduire en une forme concrète d'une puissance et d'une originalité saisissantes. Toute sa prodigieuse et inépuisable fantaisie s'y révèle d'une manière éclatante, et toute sa science d'architecte, de sculpteur et de peintre y est mise à contribution (il était également versé dans ces trois ordres d'activité, et depuis les décors jusqu'aux plus infimes accessoires, composait lui-même la mise en scène de ses drames). Un grand peintre décorateur doublé d'un éminent archéologue, — mais non dirigé par lui — seconde ici admirablement le dramaturge. Aussi bien est-ce ce côté pittoresque de son théâtre et cette beauté plastique, convaincante pour les sens les plus raffinés autant que pour les plus naïfs, et nullement sa pensée, restée à peu d'exceptions près une énigme, qui, en Pologne, décidèrent de la gloire de Wyspianski ! Ce penseur et ce visionnaire était, en premier lieu, un maître incomparable de l'art scénique. Sa merveilleuse étude sur Hamlet où, entre autres, il réfute le jugement de Goethe sur le héros de Shakespeare (« une grande âme au-dessous de la grande tâche qu'elle se voit imposée »), en même temps qu'elle donne la clef de son propre théâtre, démontre sur quelle immense culture générale et spécialement sur quelle connaissance parfaite des meilleurs traditions du théâtre européen s'appuyait l'inspiration, si profondément nationale, de son génie.

*

La patrie et la scène ont été les deux grands

amours de Stanislas Wyspianski. Si de la seconde il ne lui a pas été donné de faire renaître la première, ressuscitée dans la conscience de ses compatriotes, — « O Pologne, n'est-tu qu'en moi seulement ? » — il aura au moins, sur sa tombe, érigé un monument *ære perennius*. Surgie du fond d'un enfer « pire que celui du Dante, d'un enfer vivant », son œuvre se dresse étonnante de grandeur et d'harmonie: phénomène plus remarquable encore au milieu d'une littérature nationale tendant forcément à se noyer de plus en plus dans ce que le critique polonais Stanislas Brzozowski appelle « musique de la décomposition », un égotisme bavard et larmoyant, dépourvu de tout contact sincère avec la vie. Défiant le démenti de l'histoire, cet art résume et sauve la beauté d'une de ses pages les plus tragiques. Et comme toute beauté, il contient plus de germes de vie que la mort n'en peut étouffer. « Sois fidèle à la mort, est-il dit dans la Bible, et je te donnerai une couronne de vie »... A une époque qui paraît avoir perdu jusqu'au sens même du mot tragédie, c'est un exemple altier, donné au théâtre européen en train de s'avilir irrémédiablement, de ce que peut et doit être le plus élevé des arts du verbe, dont la destination, maintenant comme jadis, « est de servir pour ainsi dire de miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, au vice son image vivante et au monde et à l'esprit du siècle leur figure et empreinte (1). »

ADAM de LADA.

(1) Voici l'énumération des œuvres parues de Wyspianski. Drames : *Protésilas et Laodamie*, *Méléagre*, *L'Achilleide*, *Le Retour d'Ulysse* ; *Daniel* : *La Légende* (en deux versions différentes), *Boleslas le Téméraire*, *La Skalka*, *La Nuit de novembre*, *Lelewel*, *La Varsovienne*, *La Légion* ; *La Malédiction*, *Les Juges* : *Les Noces*, *La Délivrance*, *Akropolis*. — Poèmes : *Boleslas le Téméraire*, *Casimir-le-Grand*. Transcription du *Cid* de Corneille, rédaction scénique des *Aïeux* de Mickiewicz ; nombreux fragments dramatiques et quelques poésies lyriques. Etude sur *Hamlet*. Etudes archéologiques. Le manuscrit d'un travail sur les cathédrales françaises s'est égaré par l'incurie des propriétaires. Quant à ses œuvres de peintre-décorateur, les principales sont : vitraux et polychromie de l'église des Franciscains, et vitrail et ameublement du siège de l'Association des médecins, à Cracovie ; projets de vitraux pour les cathédrales de Cracovie et de Lemberg. En outre il a laissé de très nombreux portraits et paysages, les illustrations pour l'*Iliade*, etc. — Toute cette œuvre accomplie par un homme de trente-sept ans qui, rongé par une maladie atroce, ne cessa pas de produire, et vécut les dernières années de sa vie face à face avec la mort qui pouvait arriver à tout instant.

Dans un des prochains numéros de la *Revue Bleue* paraîtra *Protésilas et Laodamie*, tragédie en un acte, traduite du polonais avec l'autorisation des héritiers de l'auteur par A. de Lada et Lucien Maury.

LA CRISE DU SENTIMENT NATIONAL EN BELGIQUE

On connaît la belle définition de la patrie qu'a donnée Renan :

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis.

. . . . . .

Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager ; dans l'avenir, un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques. Voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. Avoir souffert ensemble ! Oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs ; ils commandent l'effort en commun ».

A ce compte-là je ne suis pas bien sûr que la Belgique soit une nation. (Peut-être était-elle en train d'en devenir une quand la question des langues est venue arrêter cette évolution). Wallons et Flamands ont-ils des souvenirs communs ? Sans doute, mais bien peu, et ce ne sont guère des souvenirs de gloire. Dans sa grande histoire de Belgique, M. Henri Pirenne ayant débrouillé avec beaucoup de talent et de science les événements confus et contradictoires du passé belge, a plutôt établi la permanence d'intérêts similaires subsistant au cours des siècles entre des provinces frontières et bilingues, mi-germaniques, mi-françaises que l'existence d'une âme commune.

Un programme à réaliser. Certes, il ne manquait pas aux Belges, et les quatre-vingt-sept ans d'existence du royaume de Belgique ont démontré les multiples avantages positifs que Flamands et Wallons retirent de leur union. Ce programme, c'était cette expansion commerciale dont Léopold II, profond psychologue et qui connaissait bien son peuple, ou ses deux peuples, avait fait une « idée force », un « mythe social » pour employer la terminologie de M. Georges Sorel, propre à donner à une nation disparate mais avant tout commerçante, une manière d'idéal collectif. Mais, soit qu'un idéal purement économique ne suffise décidément pas à exalter un peuple vers ses destinées, soit que le seul lien national vraiment fort, suivant Renan, des deuils et des regrets com-

muns, ait trop complètement manqué à la Belgique contemporaine, il y a aujourd'hui, dans le sentiment national qui se formait, une crise dont il ne faut pas s'alarmer outre mesure, mais dont il serait puéril de méconnaître les dangers, au cas où certaines circonstances fâcheuses se produiraient.

*
* *

Au premier abord, elle semble ne s'être déclarée qu'au lendemain des récentes élections (2 juin 1912) qui ont permis de constater que, politiquement, le pays était divisé en deux. Sans la représentation proportionnelle, l'opposition libérale et socialiste n'aurait pas eu un député en Flandre, le gouvernement catholique n'aurait pas eu un député en Wallonie (1). C'est à la suite de cette constatation que l'on se mit à parler en Wallonie de séparation administrative sans savoir au juste de quoi il s'agissait, ni ce qu'une mesure aussi grave pouvait comporter de difficultés tant internationales que nationales. « Mauvaise humeur de politiciens déçus dans leurs espérances », déclarèrent aussitôt les journalistes du gouvernement et ces innombrables optimistes qui croient toujours écarter un péril en refusant de le voir. Et le fait est que quelques libéraux et quelques socialistes ont cru un instant pouvoir user du mécontentement wallon pour satisfaire leurs rancunes électorales, et agiter le drapeau séparatiste comme un épouvantail. Mais il suffit d'examiner les faits d'un peu près pour s'apercevoir que le mécontentement wallon est bien plus profond et plus ancien. La division politique du pays selon la frontière linguistique est évidemment un symptôme dangereux, puisqu'elle révèle que l'idéal politique des provinces du Nord est à l'opposé de l'idéal des provinces du Sud, puisqu'en Flandre, on ne comprend pas de la même façon qu'en Wallonie les directions qu'il convient de donner aux affaires publiques, puisqu'elle permet de constater que les mots Justice, Liberté, Patrie, n'ont pas tout à fait le même sens au Nord et au Sud de la frontière linguistique. Mais ce ne fut là que le signe éclatant d'un état d'esprit plus ancien. Il y a quelque dix ans déjà que les exigences constantes des flamingants et les menues vexations qu'ils imposent à la population wallonne depuis qu'ils ont au sein du gouvernement des représentants plus ou moins avoués, ont provoqué en Wallonie une exaspération croissante dont la première manifestation un peu vive fut le cri poussé un jour au Sénat par M. Dupont, vice-président de cette Assemblée : « Vive la séparation administrative ! » Mis hors de lui par de nouvelles exigences flamingantes, ce vieux parlementaire, à qui sa haute situation imposait la modération, avait brusquement formulé le désir le plus hardi des partisans wallons de l'avant-garde.

*
* *

Préparé de longue date, le mouvement flamingant prit corps vers 1850, et d'abord ses revendications n'eurent rien que de légitime. La Révolution de 1830 avait été faite par des Wallons ; un de leurs principaux griefs avait été la prédominance que le gouvernement hollandais avait voulu donner à la langue néerlandaise. Il était donc assez naturel que dans la Belgique nouvelle on méconnût les droits du flamand d'autant plus que le flamand qu'on parlait en Belgique n'était qu'un obscur patois, cette langue ayant été artificiellement refaite sur d'anciens textes par des philologues et des écrivains du XIXe siècle. Le français étant la langue unique des tribunaux, de l'administration et de l'enseignement, il arrivait que des Flamands étaient jugés, administrés, et qu'on tentait même de les instruire dans une langue qu'ils ne comprenaient pas : c'était absurde, et c'était souvent odieux. Aussi tous les esprits généreux, autant Wallons que Flamands, collaborèrent-ils à des réformes que le bon sens autant que le justice réclamaient. Mais ces premières conquêtes faites, les flamingants en entreprirent d'autres, et ils ont marché de victoire en victoire ; il ne poursuivent plus l'égalité des langues, ils poursuivent la suprématie de la langue flamande : ils exigent que l'administration soit bilingue en Wallonie, ils veulent qu'en Flandre, où l'aristocratie et la bourgeoisie parlent le français depuis le XIIIe siècle, notre langue ne soit plus enseignée que comme une langue étrangère, et ils poursuivent avec autant de patience que d'énergie la transformation de l'Université de Gand en Université flamande, c'est-à-dire l'extinction du dernier foyer de la culture française en Flandre.

Longtemps la Wallonie a semblé assez indifférente à ce mouvement. L'intensité de la vie locale en Belgique a fait qu'elle se désintéressait du sort

(1) Voici les chiffres établis par un journal gouvernemental le *Bien public*.

Arrondissements de langue française : Charleroi, Thuin, Mons, Soignies, Tournay, Ath, Liège, Huy, Waremme, Verviers, Nivelles, Arlon, Marche, Bastogne, Neufchâteau, Virton, Namur, Dinant, Philippeville.

Opposition	708,056
Gouvernement	466,927

Arrondissements de langue flamande : Gand, Eecloo, Alost, Audenaerde, Saint Nicolas, Termonde, Tongres, Maeseyck, Hasselt, Saint-Trond, Louvain, Anvers, Malines, Turnhout, Bruges, Courtrai, Ostende, Furnes, Dixmude, Roulers, Thielt, Ypres.

Gouvernement	733,097
Opposition	[illegible]

des Flamands de culture française qui ont été les premiers atteints par la tyrannie flamingante, laquelle ne se faisait guère sentir à Bruxelles, ville où les deux races prennent contact et où les Wallons auraient pu apprendre à la connaître. Mais aujourd'hui, ces derniers se sentent menacés, et M. Jules Destrée, député socialiste de Charleroi, écrivain de valeur, orateur de grand talent et le véritable chef de la Wallonie, vient de publier dans la *Revue de Belgique* une « Lettre ouverte au Roi » où il condense les griefs de son peuple avec autant d'éloquence que de modération.

*
* *

Cette lettre a produit, dans toute la Belgique, une profonde sensation. Accueillie avec transport dans la plupart des journaux de Wallonie, avec colère en Flandre, elle a été commentée à Bruxelles avec beaucoup de réserve et de surprise. Qui s'en étonnerait ? Elle soulève des problèmes qui, dépassant singulièrement le champ de la politique ordinaire, dérangent dans leurs habitudes de pensée tous ceux qui, de près ou de loin, touchent au monde politique.

Elle commence par cette « grande et horrifiante vérité » : « Il n'y a pas de Belges ».

« J'entends par là, poursuit M. Destrée, que la Belgique est un Etat politique, assez artificiellement composé, mais qu'elle n'est pas une nationalité. Elle date de 1830, ce qui est vraiment peu. Je sais qu'on prétend qu'elle existait antérieurement, à l'état latent, et que notamment sous les ducs de Bourgogne, elle faillit se réaliser déja. Mais combien il faut, pour cela, solliciter les faits. De ce que deux fragments, extrêmes tous deux, l'un de l'empire germanique, l'autre de la royauté française, ont pu tous deux chercher pareillement à s'affranchir du pouvoir lointain, de certaines similitudes de leur histoire il est vraiment osé de conclure à la communauté de vie, de mœurs et d'aspirations qui constitue un peuple. Au reste, laissons ces controverses sur le passé aux historiens et aux journalistes, et voyons les faits actuels. »

Ces « faits actuels », ce sont l'opposition irréductible du caractère wallon et du caractère flamand. C'est surtout la mésentente que l'exagération du mouvement flamand a provoquée. M. Destrée fait l'histoire du mouvement flamand; il montre ce qu'il a eu de légitime à ses débuts. Mais il indique que dès ses débuts, il fut gâté par une haine basse et sournoise de la culture française Puis il en vient promptement à l'énoncé des griefs wallons :

« Ce que les Flamands nous ont déjà pris, Sire, dit-il, je vais essayer de vous l'indiquer :

« Ils nous ont pris la Flandre, d'abord. Certes, c'était leur bien. Mais c'était aussi un peu le nôtre Confiants dans l'illusion belge, nous avions appris à considérer comme des expressions de l'âme de nos aïeux la fierté farouche des beffrois et des hôtels de ville, l'élan religieux des églises du beau pays de Flandre. Si les hasards de la vie nous amenaient à nous déplacer, nous nous retrouvions un peu chez nous à Gand ou à Anvers. Hélas ! ces temps ne sont plus et s'éloignent de nous chaque jour. »

Suit la liste des mille petites vexations qu'un Wallon ou un Belge d'origine flamande, mais de culture française, subit en Flandre. « Ils nous ont pris notre passé ». Et en effet dans les histoires officielles de la Belgique, l'histoire des provinces wallonnes est généralement sacrifiée à l'histoire des provinces flamandes. « Ils nous ont pris nos artistes. » Des maîtres wallons, comme Roger de la Pasture, Patenier, Bles de Bouvignes, ne sont-ils pas rangés dans l'école flamande ? « Ils nous ont pris les emplois publics » : pour être fonctionnaire, il faut connaître les deux langues, et les Flamands bilingues l'emportent naturellement sur les Wallons, qui ne connaissent qu'une langue et éprouvent une répugnance marquée à apprendre le flamand. « Ils nous ont pris notre argent » : « Les Wallons payent tribut, ainsi qu'un peuple vaincu ». Ceux qui s'occupent de ces calculs ardus ont maintes fois prétendu que la Wallonie payait plus à l'État qu'elle n'en recevait. Ils ont comparé les dépenses faites par le Trésor public dans le nord et dans le sud du pays. Ils ont dit que la Wallonie était sacrifiée. « Ils nous ont pris notre sécurité » : l'organisation militaire de la Belgique est conçue de telle manière qu'en cas d'invasion c'est la Wallonie d'abord qu'occuperait l'ennemi. « Ils nous ont pris notre liberté » ; la Wallonie anticléricale est gouvernée par la Flandre cléricale. « Ils nous ont pris notre langue ! Plus exactement ils sont occupés à nous la prendre. Nous ne connaissons encore que la menace et l'humiliation. L'œuvre maudite se poursuit lentement, par degrés, sans brusque éclat, avec la patiente opiniâtreté qu'ils apportent en leurs conquêtes. On y distingue trois étapes : d'abord, le flamand se glisse insidieusement, humblement, auprès du français. Il ne s'agit que d'une traduction ; qui pourrait refuser ce service fraternel à nos frères ? Puis, un beau jour, le flamand s'affirme en maître ; il revendique la première place qu'il appelle l'égalité ; le français n'est plus que toléré. »

*
* *

Que tous ces griefs soient légitimes, je n'oserais l'affirmer, et M. Destrée lui-même n'en est pas bien sûr. Mais il constate que la Wallonie les for-

mule ; il constate qu'il y a un sentiment de malaise et de mécontentement et, pour qui a parcouru le pays ces dernières semaines, cela est incontestable. Dernièrement j'ai traversé à bicyclette quelques régions pittoresques du Hainaut et de la province de Namur. Pas une petite ville, pas un village où je n'aie entendu quelque écho de ce malaise.

« La Belgique, me dit un de ces beaux parleurs de cabaret qui ne sont certes pas des types d'humanité supérieurs, mais qui, tout de même, représentent assez exactement l'opinion moyenne d'un village ou d'une petite ville, la Belgique, on s'en fiche ! C'est le pays des *Flamins* ! »

Boutade, évidemment. Mais ces boutades-là sont dangereuses qui traduisent l'état d'esprit de toute une population.

Dans la Wallonie industrielle, le mécontentement est plus vif encore, et M. Destrée que certains tentent à Bruxelles de faire passer pour un énergumène, a beaucoup de peine à retenir ses troupes qui, dès le lendemain des élections souhaitaient qu'on fît grève autant contre les Flamands que contre le gouvernement conservateur. Pour toute cette population, la séparation administrative et le suffrage universel sont les deux termes d'un même idéal politique.

La séparation administrative ! Evidemment ils ne savent pas en quoi cela consiste. Personne ne sait au juste en quoi cela consiste — un Congrès de parlementaires, de Conseillers provinciaux et communaux wallons qui doit se réunir au mois d'octobre à Liége, a pris pour tâche de l'examiner, — mais ils ne l'en appellent pas moins de tous leurs vœux.

Personne ne sait en quoi cela consiste, mais déjà, les dangers d'abord vivement apparents d'une aussi grave réforme, s'atténuent aux yeux de beaucoup de parlementaires et de publicistes. « Au pis aller, dit M. Destrée dans sa lettre au Roi, si c'était la séparation complète, pourquoi ne pourrait-elle pas se réaliser dans la concorde et l'harmonie? Si nous étions des États unis, comme la Suisse ou l'Amérique, si nous avions notre *Home rule* comme l'Irlande, le mal serait-il si grand ! Une Belgique faite de l'union de deux peuples indépendants et libres, accordés précisément à cause de cette indépendance réciproque, ne serait-elle pas un État infiniment plus robuste qu'une Belgique dont la moitié se croirait opprimée par l'autre moitié? Au jour critique des complications internationales, Flamands et Wallons sentiraient battre leur cœur d'un même battement pour leur patrie et leur liberté, tandis que si on laisse croître « l'irritation » et la « désaffection », comment peut-on espérer que les Wallons défendraient avec pareille ardeur, la patrie et la liberté... des Flamands ? »

Oui, évidemment. L'accord des bonnes volontés pourrait peut-être réaliser une telle réforme. Mais que d'intérêts contradictoires, que de passions à apaiser! Et puis la séparation administrative, ne serait-ce pas l'abandon définitif de la culture française en Flandre où elle a formé quelques-uns des représentants les plus illustres de l'art et de la pensée belge : un Maeterlinck, un Verhaeren, un van Lerberghe, un Elskamp, un Grégoire Le Roy, un Albert Giraud? Après la séparation administrative, la Flandre ne se germaniserait-elle pas à outrance? Au lieu de tendre à se fusionner, la culture française et la culture germanique ne se combattraient-elles pas en Belgique avec fureur, et une telle lutte ne permettrait-elle pas à de dangereuses ambitions étrangères de funestes espérances? Grave problème que le Congrès de Liége aura à examiner.

Il faut espérer qu'il y mettra quelque sagesse. Mais cette sagesse, n'est-ce pas du gouvernement, et surtout des Flamands qui appartiennent au gouvernement qu'on serait en droit de l'attendre? Le mécontentement wallon et le mouvement séparatiste qui en est le corollaire s'éteindront d'eux-mêmes si l'on parvient à imposer silence aux flamingants. Mais si la situation actuelle se prolongeait, elle pourrait créer un état d'esprit qui, en cas de compétitions internationales, risquerait de compromettre l'existence même de la Belgique et, par conséquent, la paix de l'Europe.

Comme il manque d'un passé de gloire et de deuil, il est naturel que le sentiment national belge, en pleine évolution, subisse un temps d'arrêt après l'explosion de patriotisme expansionniste qui accompagna les fêtes de 1905; mais il ne faudrait pas que ce temps d'arrêt fût trop long.

L. Dumont-Wilden.

SUR LES CHEMINS D'ASSISE

Dans la chapelle des Bardi, à l'église Sainte-Croix de Florence, là même où le génie de Giotto s'élève comme ces brusques lueurs qui font l'ombre autour d'elles, un jeune clerc nous montra saint François par Cimabué : « Le grand maître de saint François, dit-il, mille deux cent quarante ». Le contraste entre cette figure quelconque et l'émouvante composition où Giotto a représenté la mort du saint, démentait assez l'affirmation de notre guide; mais le souci des sacristains et des custodes, en Italie, trahit leur préférence pour ce qui est ancien. A leurs yeux le mérite des peintres décroît à mesure que leur chro-

nologie se rapproche, et Cimabué aura toujours sur Giotto le mérite de l'antériorité.

Quelques jours plus tard, devant le saint François que Cimabué a peint en arrière d'une vierge entourée d'anges, dans l'église inférieure d'Assise, nous comprîmes tout à coup la dédicace du sacristain. Cette image est plus laide encore que celle de Florence, mais combien plus humaine. Elle nous met dans un désarroi où fuient nos notions les plus raisonnables sur l'œuvre d'art. De longs doigts sans grâce à travers la bure s'enfoncent dans de maigres flancs. Les lèvres ont gardé dans l'amertume une vive expression sensuelle, et toute la douceur est dans les yeux, naïvement allongés. Des tons bruns, l'ombre qui les échauffe et les sanies de la fresque, mouillent cette figure d'une sueur de misère. Au point de dénuement où le peintre l'a avilie, il suffit de l'auréole du saint pour, dans certaines âmes, surexciter jusqu'au délire mystique la compassion où nous jette la vue de ce mendiant.

Des Byzantins eussent poursuivi de parti pris cette laideur sans nous toucher. Cimabué l'élève jusqu'au pathétique. Son œuvre participe au grand acte de foi et d'amour qui, en moins d'un demi-siècle, sur le tombeau de saint François superposa deux églises. La tourmente que traversait l'ordre, loin de l'affaiblir, exaltait la ferveur franciscaine. C'était le temps où les fraticelles, par mépris de Rome et en détestation de frère Elie qui convoitait les biens de la terre, aspiraient à la pauvreté absolue. Et Cimabué, même riche et grand seigneur, ne pouvait pas autrement traduire la figure de saint François qu'à travers ce frémissement du commun.

La perfection ascétique est demeurée pour beaucoup de croyants la plus méritoire peut-être à cause de l'impossibilité où ils sont d'y parvenir. Un abbé, homme intelligent et cultivé, avec qui nous gravissions les sentiers caillouteux du Subasio, vantait les vertus du saint. Il s'étendait sur ses privations avec complaisance : « Nous ne pourrions plus les supporter, dit-il, habitués que nous sommes aux commodités modernes ; mais que chacun, selon ses faibles moyens, s'efforce d'en prendre une petite part et nous aurons fait œuvre de salut. » Il y avait dans ces paroles un accent sincère, mêlé à une grande résignation à bien vivre. Nous nous gardâmes, cependant, d'observer combien, au fond, elles étaient conformes à l'enseignement franciscain où l'amour de la vie se mêle si librement à l'amour de Dieu, car nous sentions bien qu'une telle remarque eût désobligé notre compagnon.

Ce nom de : maître de saint François, dont le sacristain de Sainte-Croix avait salué Cimabué, exprime un sentiment réel. Pour d'aucuns, il restera toujours le peintre franciscain par excellence à cause de cette interprétation d'Assise dont l'émouvante laideur correspond à tout ce que des gens d'une foi vive mais bornée ont imaginé du modèle.

*
* *

A Assise, le premier jour, nous eûmes affaire à un guide pris de vin. Il montra de l'humeur parce que nous refusâmes à la fin ses médailles bénites dont il nous avait déjà amplement pourvu, et aussi d'aller nous rafraîchir dans une fiaschetteria voisine, malgré le sirocco brûlant. Il usa d'un dernier stratagème et nous présenta une vieille pauvresse : « La mia zia, dit-il, elle a faim et demande à manger. » Quelques décimes nous débarrassèrent de la mendiante, mais l'autre continua de nous importuner. Il se vantait de son oisiveté et ajouta qu'à Assise nul ne travaillait de ses mains. Certainement il mentait, sauf pour lui. Nous le rencontrâmes encore le lendemain, en train de jouer au bouchon avec des vauriens de son espèce. Il est vraiment difficile de reconnaître dans cet individu, coiffé d'une casquette dédorée de portier d'hôtel, un petit pauvre de saint François.

Deux choses frappent surtout dans la petite Chiesa Nuova, construite sur l'emplacement de la maison du saint : une affreuse peinture où le Baroche a représenté le pseudo-martyre des premiers moines franciscains, en Flandre, et un saint François habillé de bure et ceint d'une corde. On le voit agenouillé dans l'étroit cachot où le marchand de drap Pietro Bernardone avait coutume de mettre en pénitence un fils si singulièrement indiscipliné. De la peinture, nous reçumes une impression d'horreur identique à celle que nous avions ressentie en pénétrant pour la première fois dans une salle de dissection. C'était le même cadavre dont on avait enlevé la poitrine comme un couvercle, soigneusement vidé et raclé à l'intérieur. Deux autres martyrs apparaissaient à moitié écorchés, et le peintre s'était complu à rendre avec pédanterie les muscles de la cuisse ainsi mis à nu et l'attache des tendons. Quelle déformation étrange avait dû subir la charmante aventure de saint François pour aboutir, même chez un génie fade et tourmenté comme le Baroche, à cet étal de boucherie pauvre ! Sa vue rend insupportable le séjour dans cette basilique dont le poids étouffe un coin de terre où accourent tant d'âmes avides.

A Sainte-Claire on montre le crucifix qui se pencha sur saint François. Il est placé dans un couloir latéral où n'accèdent pas les visiteurs. A la voix du gardien, derrière un guichet vitré, apparut la cornette d'une clarisse. Il se fit aussitôt un grand bruit de volets qu'on repousse et, dans le demi-jour, nous

pûmes apercevoir une manière d'autel. La sœur alluma deux bougies dont la lueur excita les polissures du crâne de sainte Agnès, placé entre les chandeliers, et elle fit s'enrouler un petit store grenat qui masquait l'image miraculeuse. L'indifférence avec quoi nous regardâmes cette antiquaille, un Christ byzantin convulsé d'épouvante, comme on en voit au musée d'Arezzo, ne rebuta point le custode qui voulut encore nous conduire au tombeau de Sainte-Claire. Nous descendîmes dans une crypte où la sainte est couchée sur le fond d'une lourde boite de verre ornée de métal doré. Les énormes cierges qui flambent autour éveillent dans les glaces un miroitement liquide qui rend plus saisissante l'immobilité de cette noire momie. Naïve mise en scène qu'en un moment d'humeur on peut juger indigne des pèlerins d'Assise. Seulement, dans l'Église Supérieure, portée par le génie de Giotto, la grande âme de saint François se délivre de ces amusettes.

*
* *

A Florence, l'Angélique nous a toujours distrait de Giotto. Les Christs baignés des larmes que le Bienheureux versait en les peignant, tel couronnement où la Vierge, en croisant sur sa gorge ses douces mains, a l'air de s'envelopper d'un voile de tendresse, tant de grâce et d'émotion mêlées provoquent le don spontané de votre moi. Ajoutez-y la paix du couvent de Saint-Marc à quoi sa transformation en musée, à certaines heures d'été, n'a rien enlevé de son charme recueilli, et voici un tête-à-tête avec l'âme la plus limpide dont la confession soit venue jusqu'à nous. Parmi tous nos vagabondages à travers ces décors où est visible une empreinte passionnée, celui-ci garde l'aspect d'une oasis dans les déserts arides du souvenir. Souvent un dessin maladroit nous éloigne de Giotto dont l'Angélique semble avoir perfectionné la manière à un si haut degré. Nous ne tenons pas suffisamment compte, en les comparant, du siècle de fiévreuse activité artistique qui les sépare, et ce Giovanni nous attire vraiment comme la source qui marque dans un jardin l'endroit où il est le plus doux de s'arrêter.

Au sortir de l'égarement voluptueux où nous jettent les marbres de la Place de la Seigneurie et les bronzes du Bargello, quand notre conscience semble autour de soi chercher l'appui d'une sereine affirmation de pensée, la grâce méditative de l'Angélique ne peut plus nous contenter. C'est Giotto, alors, que nous voulons pour guide. En lui nous reconnaissons une cérébralité à laquelle n'atteignirent jamais ses disciples, plus adroits dans l'art de composer et de peindre. Que telle médiocre madone de Giotto s'efface comme une triste ombre devant le rayonnement d'une déposition de Croix de l'Angélique, les fresques de la chapelle des Bardi reconquièrent d'emblée l'ascendant d'un génie viril. Assise complétera cette initiation au cycle prodigieux des peintures dédiées par Giotto à saint François. Peut nous chaut maintenant telle imperfection matérielle dans une œuvre sans cesse renouvelée aux sources de l'inspiration la plus abondante. C'est à corriger des fautes que se borne la contribution à l'art des trécentistes florentins. Même les plus illustres des giottesques attardés du quattrocento, comme ce fra Giovanni da Fiesole, qui exerce une si vive séduction, et Benozzo Gozoli, n'iront pas beaucoup plus outre les créations du vieux maître.

Celui-ci s'était fait le peintre de saint François, et l'on peut dire que son génie épuisa la fécondité d'une légende qui avait renouvelé la sensibilité du moyen-âge. Tous ceux qui s'en inspirèrent après lui ne firent que répéter ses émouvantes compositions. Benozzo Gozoli, si charmant au palazzo Riccardi de Florence, si habile et si inventif au Campo Santo de Pise, à San Francesco de Montefalco nous parut inférieur à lui-même. Ces quelques épisodes tirés de la vie de saint François, pour qui revient d'Assise, sont vides de sens. L'inspiration se limite à ce que nous a révélé l'Église Supérieure. Une vue du Subasio, semble-t-il, un coin de la vallée Ombrienne dont le peintre ménage l'issue à ses arrière-plans, n'ajoutent rien à l'invention. Lui qui avait fait s'accomplir tant de progrès à la science du dessin et de la perspective que Giotto ignorait, sent tarir sa veine et il l'imite servilement. Nous retrouvons seulement Benozzo Gozoli, original et simple, dans le beau page blond, à cheval, qui donne son manteau à un pauvre : saint François, oui, mais encore si près du jeune turbulent dont les chevauchées nocturnes indisposaient les bourgeois d'Assise. Et comme on sent bien que c'est à lui que vont toutes les sympathies de ce gracieux peintre.

Giotto, lui, a le don du sublime. Il est simple et il atteint sans effort à la grandeur. Ses fresques, sans rien altérer de leur charme familier, apparaissent comme une transposition épique des récits de la Légende Dorée. C'est pourquoi il ne sembla guère disproportionné de les associer à la Divine Comedie ; mais combien la source d'inspiration et la direction spirituelles sont différentes ! Aussi longtemps qu'on attribua à Giotto les pendentifs de l'Eglise Inférieure, ce parallèle pouvait séduire. Il ne faut pas qu'un penchant naturel au développement littéraire nous empêche de voir. Les peintures de l'Eglise Inférieure et les vingt huit compositions que Giotto exécuta dans l'Eglise Supérieure ne sont pas de la

même main ; elles n'ont surtout pas été conçues par le même cerveau. Dans les unes on reconnait un élan juvénile, l'épanouissement d'une imagination ardente qui font défaut chez les autres. Pour l'esprit le moins prévenu, celles-ci rappellent le Publico de Sienne où les fresques ruinées d'Ambrogio Lorenzetti conservent la même valeur de ton ; le symbolisme est pareil et la scolastique guide l'invention.

(*A suivre.*) CHARLES BERNARD.

NOTES D'UN PASSANT

L'INDO-CHINE (1)

Portraits annamites.

Je les appellerai M. Li et M. Lo. Les Annamites prennent volontiers ce nom de monsieur. Mais je vous avertis que je les appelle ainsi pour la commodité de mon exposé, sans même bien savoir si ce sont de vrais noms d'Annamites; je pourrais aussi bien appeler l'un Jacques Bonhomme et l'autre Figaro. Ce que je puis vous assurer, c'est qu'ils sont ressemblants.

M. Li : M. Li est un Annamite bien élevé. Ses cheveux noirs ne sont pas tordus en chignon, mais coupés assez court, ébouriffés de chaque côté d'une raie bien faite. Le petit nez est à peine de travers, les yeux à peine obliques, et point bridés. Quand, la cigarette à la lèvre, le chapeau de paille incliné sur l'oreille, Li fait un bout de conduite à une « congaï » rieuse, il a l'air effronté et vicieux d'un voyou parisien. Il a étudié à l'Ecole des Pères, et parle assez bien le français. Je crois même qu'il a su un peu le latin, au moins ses prières. Il a postulé en vain une place de chef de gare, a réussi à faire un stage comme interprète, s'est fait remercier pour quelque indélicatesse, est devenu *boy* pendant quelque temps. Je vous disais bien que c'était un Figaro annamite. Que fait-il maintenant? Le sait-on? Peut-être chef des garçons dans quelque café de Saïgon, peut-être comptable dans une société secrète, peut-être les deux à la fois. En tout cas, c'est un beau type de déclassé. Il traite de haut les « boys » et frappe les « pousse » de sa canne, à peine moins fort qu'un Européen.

M. Li a des manières différentes avec les blancs. Sans doute, on n'a pas eu besoin de le remettre brutalement à sa couleur, comme cela est arrivé, il y a quelque temps, à un sien ami, revenu de l'Exposition de Marseille, où certaines dames européennes lui avaient fait un accueil immérité. Il s'est imaginé que ses succès continueraient auprès des blanches d'Hanoï, mais un solide coup de cravache sur la figure qu'il a reçu d'un officier, a rétabli les distances coloniales.

Parlant à un Européen, M. Li ne répond jamais oui ni non d'un façon définitive ou trop nette, compose ses réponses d'après l'air des questionneurs, et sait assez bien le français pour adoucir ses affirmations par des formules dubitatives, expliquer un lapsus bien voulu, et décliner la responsabilité d'une phrase qui a déplu. Mais comme il sait bien, en revanche, se moquer en dedans, au moment où vous le teniez pour un aimable homme annamite ! Comme il excelle à vous faire asseoir sur le bord extrême d'une chaise qu'il ne retire pourtant pas au point de vous exposer à tomber, car il a peur que vos coups de canne ne précèdent ses excuses. S'il vous tend un objet, il le fait d'une seule main, contrairement au bon usage annamite que vous ne connaissez pas, et ainsi il ne se montre pas votre inférieur. Enfin, il grommelle contre vous de piquants propos, et c'est tant pis si vous ne savez pas distinguer la nuance de son qui du titre honorifique qu'on a l'air de vous donner fait le nom injurieux de l'animal le plus malpropre.

Lo est un Annamite mal élevé, un pauvre nha-qué, un paysan qui vit dans sa rizière, avec son buffle, à moitié enfoncé dans l'eau. Il ne connaît que son champ, et la jungle où l'on entend bramer le cerf et gronder le tigre à la tombée de la nuit. Il ne quitte sa paillotte qu'aux jours de fête, mais ce jour-là, il oublie tous les soucis de l'année, l'inondation, la mauvaise récolte, l'impôt, les cadeaux forcés, et il fait des lieues et des lieues, un sac de riz sur le dos, pour aller voir, comme les autres nha-qué, la course aux cochons, lâchés en pleine eau, récompense des nageurs adroits.

Lo est un pauvre nha-qué sans éducation, mais ce n'est pas qu'il ne veuille être et ne soit poli à sa manière. Faites-lui l'honneur d'entrer chez lui, il aura pour vous recevoir son sourire le plus respectueux, étendra vite une natte sous vos pieds, vous fera du thé, approchera, à portée de votre main, des cigarettes. Il veut mieux faire encore. Il essuie, en manière d'honneur, la tasse où vous allez boire, et dont vous suspectez justement la propreté. Avec quoi? Avec le chiffon noir dont il serre depuis plusieurs jours son chignon huileux. N'en doutez pas : il est déjà blessé par l'air dégoûté que vous prenez avant de boire. N'allez pas jusqu'à lui faire l'insulte mortelle de refuser.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 21 septembre 1912.

Lo n'aime guère les Français, qui ne le comprennent pas, et qu'il ne comprend pas. Il a gardé une grande reconnaissance à l'un d'eux qui a vu tomber son enfant dans un *arroyo*, et au lieu de le laisser noyer comme un petit chat, a sauté le chercher, en plein soleil, et lui a ramené son petit. Le soir, le pauvre Lo avait déterré d'un coin de son champ tout son trésor, quatre mille piastres, s'il vous plaît, et le bon sauveteur ayant refusé le cadeau, on l'a invité à venir chez Lo toutes les fois qu'il voudrait, et lorsqu'il lui arrive de passer par ici, il y a une fête en son honneur. On convie la famille entière et l'on tire le bouddha d'un petit autel élevé exprès à à la suite de l'événement.

Ni Li ni Lo n'ont de religion, seulement M. Li raisonne son incroyance. Il a jugé par lui-même qu'il y avait trop de Bons Dieux, celui de « Mon père », celui du Missionnaire évangélique, celui de la Pagode, et ceux qu'il ne connaît pas. Il avait hésité entre celui du Pasteur, parce que « lui donner plus d'argent », et celui de « Mon père » qui lui permettait d'avoir une belle place. Mais les Pères ont de moins en moins d'influence dans l'administration, et l'évangéliste s'est lassé de payer si souvent la même conversion, surtout à un grand diable comme lui. En sorte que, maintenant, il n'est plus rien du tout, à moins qu'il ne soit libre-penseur, comme en France Demandez-lui si, par hasard, il ne serait pas bouddhiste. Un Cinghalais de Ceylan, dressé par les Anglais, aurait vite fait de vous répondre en se rengorgeant : Oh ! moi, je suis civilisé, comme les bêtes de l' « Ile du Dr Moreau » répètent : c'est la loi ! après le missionnaire canaque. Li répond oui, mais avec un sourire dont vous ne savez s'il est niais ou plein de malice, et qui deviendra, sitôt que vous ne serez plus là, un long rire sournois et silencieux.

Lo est fils d'un catholique. Son père avait été converti par un miracle. Il y avait, dans son village, une rizière abandonnée depuis des générations. On contait que jadis, un ancêtre avait vu en songe le dieu de la foudre qui avait fait défense de la travailler jamais, à moins que l'on ne sacrifiât chaque année un buffle. Mais le prix eût excédé le revenu de la meilleure année. Or, les chrétiens, qui se savaient protégés par « Mon père » contre la malice du dieu de la foudre, ont mis leurs buffles à la rizière maudite, et ont récolté. Le père de Lo comprenant la supériorité du Bon Dieu de « Mon père » sur tous les autres dieux s'est converti. Il lui a été pénible de ne plus célébrer certaines fêtes par trop contraires à l'esprit de la croyance nouvelle, et surtout de renoncer à avoir plusieurs femmes. Mais on a toléré qu'il continuât à faire des libations à son champ avec la permission de « Mon père », qui a seulement fait remplacer le vin par l'eau bénite.

Le père de Lo s'est conduit vaillamment au temps de la grande persécution du christianisme. Il a même fait plus que son devoir, et mis son amour-propre à donner asile à un Père. C'est dire s'il aurait été capable de porter la main sur la croix ou d'abjurer, même des lèvres, pour éviter le supplice... Il a fait une bonne fin. Quand il sentit qu'il allait mourir, il s'est entretenu paisiblement de ses affaires, comme étant sans inquiétude de son avenir. On a même trouvé sur lui une petite tablette des ancêtres qui eût fait froncer le sourcil à un missionnaire jeune. Mais « Mon père » a fait comme s'il n'en avait rien vu, et d'ailleurs les gens qui pratiquent avec le plus de foi la meilleure religion d'Europe n'ont-ils pas, eux aussi, dans quelque repli de leur cœur, quelque chère superstition ?

Pourquoi Lo n'est-il pas bon catholique comme son père dont il adore la mémoire, comme sa femme qui va de temps en temps à l'église faire des *lai* devant la communauté rassemblée et se faire pardonner un péché de conséquence? Ses malheurs, que je vous conterai peut-être tout à l'heure, ont-ils ébranlé sa foi? Je sais aussi qu'il trouve à part lui bien mal élevés ces missionnaires qui ordonnent qu'on se mette à genoux devant eux, et qui entrent dans les pagodes le chapeau sur la tête, s'amusant à frapper le Bouddha de leur gros bâton de paysan. Enfin, il y a quelque chose, quelque chose dont je ne sais rien. Mais ce qui est sûr, c'est que Lo ne fréquente pas l'église, et qu'en fait de religion il se contente de vénérer ses ancêtres, et de soigner le tombeau de son père, un de ces tertres comme on en voit dans la campagne annamite, semblables à de grosses taupinières, et autour desquelles manquent quelquefois les fleurs. Puisque j'en suis à ce sujet, sachez que Lo a reçu de son fils aîné le cadeau habituel des héritiers, un cercueil laqué, orné d'arabesques, dont il se fait honneur auprès de ses amis, quand, aux jours de fêtes, ils viennent le voir. On vient le voir assez souvent, en effet, depuis qu'il a un peu d'aisance, et on l'invite beaucoup. Jadis, à l'époque de sa misère, il donnait des fêtes. Vous savez que c'est chez les Annamites un moyen d'avoir des cadeaux. Un ami riche n'aurait pas l'indélicatesse de venir ainsi chez un pauvre les mains vides. Mais lui, de son côté, a tenu un registre fidèle de ces libéralités, et maintenant il les rend. Il sait qu'en cas de malheur, le bienfaiteur a droit à un cadeau d'au moins égale importance

29 avril. De Hué à Tourane par le Col des Nuages.

A partir de Lang-Lo, la route qui va de Hué à Tourane franchit, sous un soleil blanc, plusieurs torrents au lit foisonnant de verdure, d'où jail-

lissent, entremêlés aux lianes et vêtus de frondaisons et de fleurs, de grands arbres poussés obliquement qui se détachent sur la mer d'un bleu magnifique, de ce bleu chaud et pâle en même temps des lacs italiens. Et sur ce fond bleu se découpent encore, au bas de la route, des îles et des presqu'îles qui sont en même temps des montagnes aux formes enveloppées de verdure, et bordées, contre la mer, d'une large et régulière bande de sables blonds. Du haut du col, c'est le rivage tout entier qui de sa belle courbe arrête brusquement la végétation au bandeau sablonneux et doré, éclatant entre le vert puissant et frais des hautes herbes et les bleus intenses de la mer et du ciel.

Contre le soleil, sur la route blanche, les petites maisons annamites offrent leur abri accueillant Sous un hangar au toit de chaume, assis sur des nattes au milieu de sa maisonnée, le chef de la famille vous offre, avec une politesse souriante, le thé, une cigarette, son éventail. Et comme on vous suppose, à vous voir seul ainsi, fort fatigué de la marche, un enfant prend l'éventail et l'agite devant vous.

Un peu au-dessous du col, c'est de l'eau qu'on me donne. Elle est fraîche, et l'intelligent Annamite qui me voit hésitant certifie qu'elle est « beaucoup bon ». Ma soif n'exige pas d'autre garantie. Enfin à une dernière halte, c'est une vieille aux dents affreusement noires, à la bouche ensanglantée par le bétel, qui me propose, après m'avoir servi le thé, de « faire congaï » avec elle... Décidément, c'est un aimable pays que l'Annam... De loin, ma bonne vieille me fait encore des gestes comiques, pose sa tête sur ses mains appliquées à terre, m'appelle, bat des mains, rit aux éclats...

Du Mal et du Bien.

I. — *Histoire d'une pauvre femme annamite.*

Ceci me fut raconté par un homme digne de foi.

Il y avait près d'Hanoï une pauvre femme qui portait au marché un panier de riz fermenté. Elle savait bien que d'après la loi il fallait déclarer ce riz et payer un droit. Mais, pour cela, il fallait aller jusqu'au bureau de la douane, qui était très loin, à une journée de marche. Et elle n'avait que quelques pas à faire pour vendre son riz.

L'imprudente passe son panier en fraude, est prise et condamnée à une amende qui ferait deux cents francs de notre monnaie.

Naturellement elle ne peut payer, on la met en prison.

Elle demande son enfant qu'elle nourrit. On le lui apporte. Un jour on ne voit plus l'enfant. Elle ne veut pas dire où il est. On cherche, on l'interroge, elle finit par avouer qu'elle l'a vendu pour s'acquitter. Le directeur de la prison, un homme, va au bureau de la douane, obtient qu'on diminue l'amende de moitié, s'entend avec les notables du village qui consentent à répondre de la dette. La contrainte par corps a cessé. Mais désormais la femme est devenue l'esclave du village, et vouée aux corvées les plus pénibles, jusqu'à ce qu'elle puisse s'acquitter, autant dire pour le reste de sa vie.

II. — *Au marché.*

Ceci a été vu par moi.

Une dame, toute de blanc vêtue, épouse de quelque digne sous-officier, je pense, fait elle-même son marché. Arrêtée devant l'échoppe d'un boucher, elle fait mine d'acheter un morceau de gigot. L'Annamite voudrait bien vendre son gigot, mais la dame n'en veut qu'une partie, et indique en quel endroit il faut qu'on le coupe. Il y aurait, en effet, deux morceaux, un morceau de choix pour la dame, un morceau de rebut pour le boucher. Refus. La dame prend le gigot. Elle menace l'Annamite, s'empare d'un gros couteau commence à couper elle-même. L'Annamite défend sérieusement son gigot, tout en parant les soufflets. La dame lui donne un coup de gigot sur la figure.

La scène m'amusait beaucoup, mais quand je vois que l'Annamite, tout en se débattant, a un regard inquiet de mon côté, pensant peut-être que « cette dame est à moi », comme ils disent, je m'éloigne un moment, et j'ai le grand plaisir à mon retour de voir que la dame n'a pas emporté le gigot qui a repris sa place à l'étal, intact.

III. — *Justice sommaire.*

Dans le jardin d'une résidence.

On apporte ficelée dans des feuilles de bananier et des rotins une femme que d'abord l'on croirait morte, et qui ne l'est pas, au moins tout à fait. Seulement elle fait nan-vian depuis quatre jours, et refuse de parler, et de prendre de la nourriture.

Quand on a fait une grave injustice à un Annamite, qu'il est à bout de patience, et qu'il ne peut se venger autrement, il fait nan-vian. Sa mort retombe sur celui qui a causé cet acte de désespoir.

La femme en question a été battue par une autre femme envers qui elle avait une dette. Comme elle ne peut l'acquitter, et que cet affront lui fait grand honte, elle s'est condamnée à mourir.

Le mari a accompagné le corps. Il se sent un peu responsable; ne pouvait-il se procurer l'argent? L'a-t-il mangé en fêtes? Il se prosterne à plusieurs reprises, les mains jointes, très effrayé.

Le Code napoléonien ne prévoit pas des cas semblables. Le Résident, nouveau Salomon, envoie la femme à l'hôpital et l'homme en prison. On forcera la femme à manger. Sitôt qu'elle sera mieux on la mettra en prison avec son mari. Et on les laissera là jusqu'à ce que la femme se soit fait une raison, ou que son mari lui ait persuadé de se laisser vivre.

Ils ont été libérés après deux jours.

Suite de l'histoire de Lo et de Li.

M. Li fait de la politique. En sa qualité de « raté », il est de l'opposition. Il se rencontre à l'Université d'Hanoï avec les sommités intellectuelles du pays. Il ne tient pas à lui qu'elle ne devienne un petit club des Jacobins. Il y parle souvent, et beaucoup, commente les journaux et les nouvelles, expose ses idées sur la nécesité de l'instruction, sur ce qui a été fait, sur ce qui reste à faire, et trouve, pour s'exprimer sur tous ces points, les clichés du meilleur style. Il est partisan de la politique d'association. Il se dit que l'Annamite, avec des droits égaux, aura vite fait, par le nombre, d'être maître. Il pense que si l'on accorde à ses compatriotes le droit de voter le budget, ils auront par là même celui d'éliminer les fonctionnaires français, et Li se voit déjà, avec quelques amis, à leur place. Le pays y trouverait-il réellement un avantage? Il ne se pose pas la question. L'Annam doit être aux Annamites.

Une fois rentré chez lui, Li confie à des familiers des pensées plus vastes encore. Il cause du Japon et des Japonais. Il a des nouvelles de la petite colonie annamite qui, accompagnée du prétendant légitimiste, et soutenue par les subsides des sociétés secrètes, prépare à Tokyo l'avènement de l'Annam nouveau, s'instruit des méthodes modernes, et compose des pamphlets qui instruisent le paysan des malheurs du pays et l'excitent à la révolte.

Ces pamphlets, Lo les connaît, et il est, lui aussi, dans l'opposition. Pourtant, au début, il ne détestait pas les Français, et il est l'ami de certains d'entre eux. Il se disait qu'il n'y avait presque plus de pirates, que les mandarins ne pouvaient plus le gruger, qu'il avait bien à lui, sous la protection de lois, non seulement son champ et sa paillote, mais ses buffles, son riz et son pécule. Il avait eu l'honneur de devenir le beau-père d'un médecin français que le Gouvernement avait envoyé s'établir à proximité de son champ, et qui guérissait les indigènes. Lo, accompagné de Mme Lo, est allé lui présenter Mlle Lo numéro trois, qui jolie, douce et caressante, fut agréée aussitôt que vue. Elle s'acquittait du reste on ne peut mieux de ses devoirs, soignant la maison, empêchant le *boy* de voler, fidèle même, moins par affection que par fierté, heureuse qu'elle était de recevoir première la visite de la femme du douanier, et d'offrir le thé à ses parents sous la véranda blanchie à la chaux, toute pleine de meubles venus d'Europe. Mais vite sont venus des malentendus. Le mari, peu fait aux usages du pays, a fait comprendre à la belle-mère qu'elle s'invitait trop souvent. La jeune femme a été blessée de se voir donner à la fin de chaque mois, le même jour que le *boy*, une somme toujours la même, qui ressemblait à un salaire et non à un présent, ce qu'elle était. Elle s'est plainte, la mère a joint sa querelle à la sienne, et le bon Lo, qui est venu reprendre les deux femmes, a reçu coups de pied et soufflets en si grand nombre qu'il a déclaré, une fois chez lui, que les Français seraient toujours les gens les plus mal élevés du monde, et qu'il s'entendrait cent fois mieux même avec un Chinois.

Là-dessus est venu le grand cyclone. La rizière a été dévastée. Cependant le mandarin est venu réclamer l'impôt. Et Lo s'est souvenu que jadis, quand il y avait un désastre, l'Empereur remettait la perception des impôts et faisait même distribuer des semences.

Lo avait un autre bien, une saline. Comme elle ne rapportait pas gros, les Français, quand ils ont établi la régie, ont jugé qu'une si petite exploitation ne valait pas un douanier. Et voilà Lo empêché de récolter le sel, ni autre chose, à la place, le terrain imprégné d'eau de mer étant impropre à la culture.

Aussi, pendant quelque temps, Lo a-t-il été très, très malheureux. Il a emprunté sur ses récoltes futures de quoi s'acheter un *sampan*. Mais la mauvaise chance s'est encore abattue sur lui. Il est revenu un jour avec une barque pleine à sombrer. Il a couru vite chez le douanier demander beaucoup de sel. Mais celui-ci festoyait avec sa « congaï » et l'a laissé camper à sa porte. Lo a attendu là jusqu'à 9 heures du soir. Il a gémi, un peu protesté. Le douanier lui a dit des injures. Et le poisson a été tout gâté, et il a fallu le vendre comme fumier. Lo cette fois a été désespéré; il a failli faire nan-vian, c'est-à-dire se laisser mourir de faim, et devenir ainsi un personnage sacré, néfaste à tous ceux qui ont causé son malheur.

Le chemin de fer devait passer sur sa terre. Il n'a pas fait comme ses amis arriérés qui refusent de vendre leurs champs pour faire place aux monstres à l'œil de flamme, soit qu'ils y possèdent des tombeaux, soit qu'ils aient peur que cet argent, en leurs mains inexpérimentées à l'épargne ne dure pas, qu'il se perde tout de suite au jeu, ou par les femmes. Lo, lui, a eu bien vite fait avec son argent d'acheter le beau champ qu'il possède aujourd'hui. Mais depuis tous ces ennuis, il déteste le Gouvernement des Français. Je ne puis vous dire s'il fait par-

tie d'une société secrète, ni s'il leur donne volontiers de l'argent. Mais il connaît leur but, qui est non pas de se procurer le riz à meilleur compte, mais d'amasser des fonds et de préparer la révolte. Il sait découvrir, au coin du turban, le petit nœud violet ou jaune des affiliés, et il ne s'étonne pas trop quand il voit descendre au fil de l'eau dans les rizières, un cadavre aux grands yeux d'épouvante, portant au cou la cravate bleue dont on étrangle les traîtres.

Bien entendu, s'il y a jamais quelque répression terrible en Annam, M. Li aura déjà pris ses précautions, ou s'il est compromis et saisi saura jouer des Droits de l'homme devant les Français qui les ont proclamés. On aura peur d'une interpellation à Paris, sa tête ne tombera pas.

Lo, lui, paiera pour des amis qu'il mettra son point d'honneur à ne pas compromettre, mais fera au moins une fin digne d'un Annamite. Il sourira une dernière fois à sa femme, à ses enfants, à ses connaissances qui seront venus l'assister et tendra courageusement la nuque, content si seulement les Français veulent bien que Mme Lo puisse recoudre proprement la tête sur le corps, et emporter le supplicié dans le joli tombeau que vous savez, que Lo se plaisait tant à montrer, et qui était le présent de son fils.

22 mai. Un coucher de soleil en baie d'Along.

Maintenant, je voudrais vous faire connaître un des plus beaux paysages de ce pays, afin que vous puissiez comprendre que les Annamites doivent aimer leur patrie autant que nous, et pourquoi leur poésie a su environner de décors si exquis leurs chants de vengeance, d'espoir, de joie, d'amour et de mort. Et ce soir, en baie d'Along, vers cinq heures, je note ceci :

Des roches, taches noirâtres sur l'étendue d'un bleu vert très doux. Le bateau, les contournant de près, fait distinguer sur la robe sombre et humide des touffes d'herbe courte et des coulées fauves de soufre. Découpées, déchiquetées, éparses, elles composent des encadrements aux autres roches, violacées ou jaunâtres, à cause de l'éloignement, surmontées de plus lointaines hauteurs toutes vertes, claires, pâles, dépassées elles-mêmes par d'autres plus lointaines, toutes bleues.

Ces roches portent des noms en rapport avec les formes qu'elles ébauchent. Simples curiosités aujourd'hui, elles assistèrent jadis, en témoins discrets, aux randonnées des pirates. Ceux-ci arrivaient à marée basse, s'enfilaient avec leurs légers *sampans* dans les longs boyaux obscurs qui serpentent en dedans d'elles, et le flux qui venait ensuite couvrir l'entrée de la grotte sous-marine, cachait pour un jour le secret de leur fuite. Maintenant que le soleil illumine ce monde mort, il reste de ce passé quelque chose de sinistre. Les creux des rocs semblent des entrées de cavernes. Et l'œil est tout de suite attiré par la ligne noire et nette qui marque, juste au niveau, l'endroit où l'eau mine le rocher, qui tombe à pic, avec un léger surplomb.

Six heures. Le ciel est bleu pâle. Les nuages s'effilochent en flocons blancs, ou se ramassent en pelotons cotonneux, roussâtres et violacés. Dans ce bleu limpide et pâle, sur ce fond de nuées, la lumière s'étale fine, irréelle et froide. Les rochers longés par le bateau, semblent glisser eux-mêmes, lentement, comme en un défilé funèbre.

Sept heures. Les derniers éclats du soleil, tièdes, unis, très doux. Il rase la surface alanguie de la mer, va fouiller les rochers, remplit d'un filet d'or liquide le long creux noir qui marque la morsure des flots. Les premiers plans deviennent plus verts, les lointains sont d'un beau mauve éclaboussé d'une fine poudre de lumière d'or. Un grand roc, noirâtre et moussu, comme fendu d'une blessure fraîche, montre une fissure jaune qui semble faite au cœur du bois, dans un vieux tronc desséché. Seul reste d'une forêt géante, il semble qu'il baigne dans un immense ruisseau, et les autres rocs deviennent comme des cailloux moussus, rapetissés devant le grand tronc solitaire.

Le soleil cependant s'atténue, s'adoucit encore. Le défilé continue, aussi impressionnant et tragique. Un paysage d'un violet rosâtre vient s'encadrer entre deux masses vertes, avivées de plaques fauves, tandis que la mer est d'un bleu infiniment doux.

Mais cela change encore. Une dernière roche, immense, semble être la borne de ce monde désolé. Et pour la dernière fois je suis ému au contraste de toute cette douceur épandue en vain sur ces rudes Titans haineux, irréductibles, fixés, semble-t-il, dans une dernière attitude de mort.

C'est la fin. Maintenant les roches aux formes gracieuses s'imprègnent de la coloration légère des lointains roses et mauve clair. Le grand tronc de tout à l'heure devient informe, commence à être offusqué par un énorme rocher que nous contournons, et qui gagne de plus en plus sur lui, jusqu'à le masquer soudain,

Tout désormais n'est plus que joie, que douceur lumineuse.

Les montagnes les plus éloignées sont d'un bleu presque transparent sous un ciel d'un rose heureux, et finissent par fondre leurs sommets en une vapeur de lumière. Le bleu d'ardoise de l'eau lutte avec peine contre les tons de chair qui pleuvent du ciel et l'absorbent. La mer est toute pointillée de paillettes de lumière, jaunes, vert très clair, blanc écla-

tant, vert brun, rouge violacé, se combinant par endroits sur de grands emplacements lumineux et lisses.

Les derniers colosses noirs semblent des portiques sombres, les plus lointains d'un noir de charbon tranchent durement sur l'eau illuminée.

Cela est joli comme une fête, comme une décoration que le dieu de la lumière, par fantaisie, embellirait un moment de coloris inconnus, on est environné, baigné, pénétré de tous ces feux de plus en plus scintillants et dorés, pleuvant sur le bleu pâle et chatoyant de la mer immobile. Sur le dessin précis des lointains d'un jaune pâle, impalpable, avivés de rose, à la fois estompés et lumineux, les derniers éclats du jour s'épandent doucement, également. Ces images viennent à vos yeux, tièdes, sensibles comme des caresses. Une fraîche brise expire sur vous, vous transmet le contact éthéré de ces fins et délicieux lointains irréels qui peuvent voler jusqu'à vous, vous frôler de leur splendeur qui s'évanouit. Car maintenant tout s'éteint, de seconde en seconde. La lumière s'enfuit. Un bleu froid, mat, cendreux, marque soudain le règne de la nuit, fige les rochers, le ciel et la mer dans la même immobilité de sommeil ou de mort.

HENRI JACOUBET.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Victor Hugo

ALBERT DE BERSAUCOURT. *Les Pamphlets contre Victor Hugo.* (« Mercure ».)

Puisse ce livre être lu par les nombreux hommes de génie qui s'épanouissent au travers ou à l'encontre de notre littérature contemporaine, par ceux qui croient fermement à leur heureux génie, et par ceux qui en doutent, par ceux que nous connaissons trop, et tous ceux dont nous ignorons le nom et les œuvres, par ceux-là enfin que réconfortera, en les haussant encore à leurs propres yeux, le spectacle d'illustres faiblesses, par tous ceux qui se plaignent de l'incompréhension de la critique, des noires méchancetés de la cabale, de l'hostilité sotte ou indifférente des foules...

A tous ce livre fournira un argument, un nouveau motif d'orgueil et de présomption, un baume pour leurs blessures, des raisons de se prendre au sérieux, et, qui sait? peut-être quelques-uns sauront-ils en tirer le prétexte d'un geste sublime ou d'une généreuse entreprise.

Chacun envisage une vie, un spectacle humain par le biais qui lui est familier; les âmes droites, les artistes, les poètes devront toujours à Victor Hugo de puissants excitants d'émulation; je crains fort que nos incurables « gendelettres » ne lui doivent les plus fâcheux conseils, nos cabotins de lettres un enseignement merveilleusement divers de cabotinage, les bavards un encouragement à leur vice, les sots... Laissons la sottise qui, même ingénieuse, ne mérite point une trop fréquente vitupération...

Victor Hugo, dites-vous, n'est point responsable d'une aussi désolante exégèse.

— Hélas, je n'en suis point sûr ; ou plutôt je suis bien assuré que nous ne pouvons pas, non, nous ne pouvons certainement pas absoudre sans réserve sa mémoire. — L'œuvre et la vie de ce grand homme nous apparaissent comme une école normale de tous les vices qui peuvent germer à l'abri d'une haute et pure poésie, croître dans l'ombre d'une ample carrière de lettres... Nous en parlons sans passion; nous savons trop de quelles opulences il enrichit la littérature, la poésie françaises, la France elle-même et l'humanité, nous savons trop avec quelle glorieuse insistance sa géante stature barre encore les horizons de notre lyrisme, nous savons trop qu'il est entré en nous-mêmes dès notre enfance et s'y est rendu inexpugnable, pour l'accepter tout entier; Victor Hugo n'est pas un bloc; voilà ce dont nous sommes bien sûrs aujourd'hui ; l'intransigeance des « hugolâtres », qui naguère suscita d'amers sarcasmes, nous fait sourire ; quand le dernier aura disparu — déjà on les compte — il sera temps de liquider le procès pendant et les litiges sans nombre que nous légua le père Hugo; par le fer et le feu on purifiera des montagnes de fatras; de ce vaste écobuage surgira la flamme qui ne s'éteindra plus.

Nous en sommes encore aux préliminaires de cette importante opération de police littéraire; mais déjà nous réalisons l'état d'esprit qu'il faut, aussi peu troublés par l'absurde dévotion de certains que par les injustes attaques dont la mort des écrivains semble toujours donner le signal ; équitables, résolus, certes résolus à défendre la gloire de Victor Hugo, non point seulement contre ses détracteurs ou ses amis, mais, ce qui est infiniment plus difficile, et sans doute méritoire, contre lui-même.

M. Albert de Bersaucourt, qui n'est point un détracteur, est-il un ami? Il est un ami prudent, de ceux que nous applaudissons parce qu'ils font une terrible besogne ; quel déblayage! souhaitons encore quelques travaux d'approche de ce genre ; nous ne serons plus très éloignés du Victor Hugo que nous rêvons, que nous créerons, qui doit être une étoile fixe de notre art, un élément d'équilibre de notre pensée.

*
* *

J'ai connu au lycée un vieux professeur de lettres du goût le plus rigide; il avait formé à l'ancienne manière, qui n'était point mauvaise, des générations de bacheliers — Paul Bourget, dont il avait toute une année raturé les copies laborieuses, ne lui devait point, assurait-il avec énergie, le style de ses romans — Que de latin ! voire de grec ! Nous lui dûmes, mes camarades et moi, la révélation de cette discipline qui fortifiait les Français d'autrefois; dernier écho d'un temps qui paraît aujourd'hui prodigieusement lointain. Nous jouissions avec crainte et fierté de cet anachronisme et de cette ardeur romaine... Notre professeur exécrait Victor Hugo... L'Université perpétuait les vieux griefs; combien de ses maîtres moururent sans avoir abdiqué l'amer souvenir du triomphe remporté par Hugo sur une certaine tradition, sans avoir pardonné, ni désarmé !

Beaucoup de Français qui ne sont point encore des vieillards connurent, écoliers, les effets de cette haine inexpiable; ceux-là seulement parcourront sans surprise la longue liste des pamphlets dont une nuée d'adversaires crut écraser l'œuvre et le renom de Victor Hugo. Pamphlets, vers satiriques, parodies, calomnies, tous les genres de littérature injurieuse furent tentés, abondamment exploités. Voulez-vous un réquisitoire aussi grossier que féroce? Lisez Maison Victor Hugo et Cie que signa G.-P. Bic.

... Cet homme — Vanité
N'adora qu'un seul Dieu, sa *personnalité* !
Que ne chanta-t-il pas ! L'Eglise et ses merveilles,
L'Empire et le manteau tout parsemé d'abeilles,
Et les lys et le coq, et Bismarck et le Rhin,
Et le drapeau de sang...

. . . . . .

Qui donc pourrait nombrer toutes tes défaillances,
Tous tes serments trahis et tes extravagances ?
Les Burgraves ? Voleurs !... sur tous nos grands chemins
Nous les voyons *encor* louant leurs parchemins,
Les Misérables ?... Boum !... l'esprit d'Eugène Suë

. . . . . .

Eh ! qu'importe à *Victor* l'entorse à la raison ?
Les moutons sont laineux, il en fait la toison.
Tout se vend à Paris, cette reine des villes ;
Et pour les gens adroits sont nés les imbéciles.

Après l'œuvre, l'homme :

Poète *Durocher*, qui donc t'a fait vicomte ?
N'est-ce point le hasard ?... tes talents?... A ce compte,
Racine serait duc, *Corneille* serait roi.
Devant ces Majestés, découvre-toi !

Si je cite ces lamentables vers, c'est qu'il faut donner une idée du ton de ces pamphlets, c'est aussi qu'ils rassemblent la matière d'innombrables développements et de redites sans fin. Cette littérature ne nous irrite guère moins par sa monotonie que par sa platitude. Elle est rarement gaie, plus rarement spirituelle. Nous ne rions guère qu'aux dépens des assaillants, parmi lesquels se fourvoient maints académiciens; au temps où Victor Hugo se présentait à l'Académie contre Dupaty, Dumolard, de Kératry et le comte Molé, et se faisait battre, l'académicien Lacuée de Cessac témoignait au poète une réjouissante condescendance et le félicitait des *Orientales* : « Savez-vous bien qu'il y a là-dedans des vers que je signerais? ». L'Académie, qui dès cette époque, favorisait le théâtre, élisait Dupaty. Plus tard, un second échec ayant ému la cour, et valu à Victor Hugo la compensation d'une rosette, Viennet proteste, le Viennet qui méprisait aussi Lamartine : « Lamartine! un fat qui se croit le premier homme politique de son temps, et qui n'en est pas même le premier poète! » — « En tout cas, répondait Mme de Girardin, il n'en est pas non plus le dernier, la place est prise »... Et comment oublier Lemercier, Népomucène Lemercier proclamant : « Moi, vivant, Hugo n'entrera jamais à l'Académie » ! il ne mentit point; ironique, l'Académie l'enterra pour donner son fauteuil à Hugo.

Charles Farcy est moins pompeux que Bic : sa *Lettre à M. Victor Hugo suivie d'un projet de charte romantique* est l'un des moins poussiéreux parmi tous ces documents peu dignes de mémoire : il y a là des critiques justes, et Charles Farcy a dénoncé la *camaraderie* de tous les temps :

Adulons-nous, congratulons-nous du matin au soir; mettons-nous à genoux les uns devant les autres, comme Oreste et Pylade dans la spirituelle parodie de Favart, et demandons-nous réciproquement pardon d'avoir tant de génie : cela chatouille l'âme et entretient la paix et le bonheur dont, il faut l'espérer, nous jouirons perpétuellement en famille...

Si nos romans cadavéreux, nos poésies sataniques, nos drames, mélodrames, dilogies, trilogies et cacologies excitent les quolibets des journaux, ou les huées du parterre, nous feindrons d'être sourds et aveugles, nous ferons comme si le bruit d'aucun sifflet ou la pointe d'aucune épigramme n'étaient arrivés jusqu'à nous ; nous enregistrerons effrontément un succès à chaque chute...

Henri de Latouche assurait que les romantiques s'abordaient avec un regard qui voulait dire : « Frère, il faut nous louer ! »

Des poètes *encamaradent* des musiciens ; des musiciens, des peintres ; des peintres, des sculpteurs. On se chante sur la plume et sur la guitare ; on se rend en madrigaux ce qu'on a reçu en vignettes ; on se coule en bronze de part et d'autre ; chacun peut, à l'heure qu'il est, se suspendre à sa cheminée, et se constituer le dieu lare de son foyer.

Lisez, si vous en avez le courage : *Nébulos ou les Don Quichottes romantiques, poème héroi-comique en quatre chants, avec des Notes historiques et littéraires* par L. Castel; ou *Le Chaos, réponse au plus grand des Hugolons*, en trente-sept chants par F. Soubiranne; ou l'*Anti-Hugo*, enflé par L. V. Raoul aux proportions d'un gros volume; ou les écrits de Courtat (*Les Pauvres gens, translatés de baraguoin en français, Discours de M. Nemo (Ignotus) successeur de M. Victor Hugo, prononcé à l'Académie le jour de sa réception. Réponse de M. Oppie, directeur de l'Académie française...*) Il y a des titres plus engageants: *Les Travailleurs dans la mer* par Victor Gogo, *Les Travailleurs de l'Amer*, par A. Vémar, *Les Travailleurs de la mer et les Travailleuses de l'Amour*, opérette en deux actes par Marc le Prévost, *Le Dernier jour d'un Employé*... Perrot de Chazelle, procureur impérial à Châlons-sur-Marne, jugeant Victor Hugo du point de vue de la statistique et du Code, publie un pesant *Examen du livre des Misérables*. Eugène de Mirecourt, témoignant d'un patient labeur, et sans doute de pénétration, et ma foi de quelque conscience, accumule les sept cents pages des *Vrais Misérables*, tandis que F. Tapon-Fougas badine en offrant au public *les Anti-Misérables, petite galerie des misérables, poème héroi-comique*. Tous ces libelles étaient fort oubliés; d'autres sont célèbres, auxquels ne s'attarde point M. A. de Bersaucourt. Quant au théâtre de Victor Hugo, les parodies en sont innombrables...

Toutes ces attaques nous semblent aujourd'hui bien inefficaces, impuissantes ces rages, candides, ces perfidies; ces libellistes furent les plaideurs d'un procès qu'ils perdirent trop complètement pour mériter jamais un retour d'indulgence. Leur exemple nous contraint d'apercevoir combien sont pâles les querelles littéraires de notre temps. Albert de Bersaucourt suppose avec vraisemblance que jamais Maurice Maeterlinck ne reçut poulet semblable à celui-ci dont *Hernani* fut le prétexte: « Si tu ne retires pas ta sale pièce dans les vingt-quatre heures, nous te ferons passer le goût du pain. » Je ne sache pas qu'aucun écrivain contemporain ait vu briser la vitre de son cabinet de travail sous la balle d'un énergumène uniquement guidé par des motifs littéraires, et soucieux de sauver l'honneur des lettres françaises; pareille aventure arriva, si l'on en croit Richard Lesclide, à Victor Hugo... On répondra que Maurice Maeterlinck n'est point Victor Hugo, et que peut-être nul Hugo ne brille parmi nous... L'argument a sa valeur. Toutefois nous ne possédons pas davantage l'homme capable d'opposer à un poème ou à un roman des volumes de bouffonneries ou de réfutations. Le genre satirique ne nourrit plus son homme... De quoi je n'irai point conclure que nos mœurs se soient adoucies, que les haines littéraires soient moins violentes, que la République des Lettres se soit convertie à la fraternité — Jamais la concurrence ne fut plus âpre, ni moins encline à une charitable indulgence la race irritable des écrivains — Mais le public n'encourage plus ces duels de plume où prenait intérêt une société moins complexe, plus homogène, et capable de faire triompher un idéal littéraire : en France, cela dure jusque vers le milieu du XIXe siècle : héritage du XVIIIe siècle, des philosophes et des grammairiens, les guerres entre plumitifs se perpétuent, font grand bruit... Faut-il les regretter? Elles témoignaient d'une belle ardeur et impliquaient le zèle du public; les foules d'aujourd'hui, si distraites, sollicitées par tant d'intérêts, n'ont plus le loisir de manifester aux écrivains une telle ferveur... Les écrivains et les lettres y perdent-ils vraiment? Le cas Victor Hugo nous inciterait à répondre : non; car tous ces libelles et pamphlets sont, avouons-le, d'une désolante médiocrité; et peut-être n'est-il pas de médiocrité plus insupportable que celle de la satire... Tous ces témoins à charge se discréditent eux-mêmes.

Comment les entendrions-nous?

*
* *

Et pourtant!

Pourtant il ne nous appartient point de leur refuser audience, ou s'il ne nous convient point de nous renseigner auprès d'eux, du moins sommes-nous bien obligés de convenir qu'ils eurent souvent raison. Ils eurent raison contre le génie: voilà — avec leur médiocrité — leur tort impardonnable. Il est piquant d'observer qu'ils représentèrent en leur temps le bon sens, la logique, une tradition qu'ils mutilaient, mais enfin dont ils défendaient le principe, qu'ils parlaient le langage de la sagesse bourgeoise, et se faisaient les avocats des dogmes littéraires les plus universellement consacrés: tout cela à l'encontre de la folle audace, des tentatives révolutionnaires, des aventureuses théories d'un poète qui défiait le bon sens... Le bon sens, comme il est naturel, fut battu, ou mieux se trouva être moins raisonnable à l'expérience que l'intuition et l'esprit de chimère... Aujourd'hui, la cause étant entendue, le bon sens ne témoigne plus que froideur à ses anciens servants; associé au vainqueur, il renie les vaincus sans se douter qu'on ne dénonce point si aisément certaines profondes solidarités. La foule ne connaît plus les fâcheux porte-paroles de ses anciens préjugés. Ainsi va-t-elle d'injustice en injustice.

Soyons moins simplistes; distinguons que la victoire ne fut point si complète. Nous voici prêts à

reprendre et à faire triompher tels arguments que brandirent en vain les adversaires d'hier. Nous ne leur en emprunterons point la formule ; nous n'avons pas besoin de leurs avertissements pour nous apercevoir que la rhétorique de Victor Hugo n'est souvent que l'apothéose du vide ; nous voyons bien en effet qu'elle traîne après soi les plus détestables cacophonies, toutes les fausses parures de la verbosité, tous les mensonges de la forme... Ce poète tenta les plus vastes conquêtes ; il connut, lui aussi, ses campagnes de Russie, ses Leipzig et ses retraites de France ; nous mesurons enfin ses annexions durables et ses conquêtes éphémères. Certes, parmi tous ces pamphlets, beaucoup de vérités sont éparses, et si nous ne nous empressons point d'en faire honneur à J.-P. Bic, à Farcy, à S.-V. Raoul, à Chételat, à L. Joseph Van II, à Courtat et autres Soubiranne, nous les reprendrons quelque jour. De même, s'il s'agit du caractère et de la carrière de Victor Hugo, il n'est que trop vrai que ces pamphlétaires signalent maintes faiblesses avérées, dont il faudra bien aussi tenir compte... Le jour du grand jugement, nous n'invoquerons point les dires de ces obscurs libellistes ; d'autres témoins à charge seront moins aisément écartés : Veuillot, Barbey d'Aurevilly, Gœthe lui-même...

L'ouvrage d'Albert de Bersaucourt eût été plus utile s'il eût extrait de ces pamphlets une table des griefs au lieu de multiplier les faciles analyses ; il y a là tous les éléments d'une critique, non point sans doute complète, mais sur bien des points pertinente et instructive, de l'œuvre et du caractère de Victor Hugo. Avec une excessive modestie Albert de Bersaucourt laisse la parole à ces méchants écrivains... Telle est toutefois la puissance de la vérité qu'elle surgit, éclatante, de leurs proses et de leurs vers accusateurs. Et c'est pourquoi ce petit livre, en dépit de ses allures bonnasses, est terrible... Je ne sais pas — je dois à l'auteur la loyauté de cette restriction — si Albert de Bersaucourt avait prévu cela.

LUCIEN MAURY.

Chronique de l'Etranger

—

CHEZ LES LAESTADIENS

Dans *Ord och Bild*, la grande revue littéraire suédoise, M. Karl-Erik Forsslund publie de curieuses notes de voyage relatives aux *Laestadiens*, adhérents d'une curieuse secte répandue dans l'extrême nord de la Scandinavie.

Nous sommes, écrit M. Forsslund, au bord d'une de ces chaînes de lacs que traversent les grands fleuves de Laponie. J'accompagne un camp de Lapons en déplacement vers la montagne. Il y a ici deux autres étrangers, deux prédicants laestadiens, un Suédois et un Lapon, qui se sont rencontrés en route, et remontent, eux aussi, les lacs pour franchir les montagnes, et faire une visite d'été aux Lapons des fjords norvégiens.

Ils sont arrivés par une rayonnante matinée de dimanche ; le soir, après qu'ils se sont reposés, a lieu la réunion de prière, la première de toute une série.

Cela se passe dans la grande tente qui appartient au plus âgé et plus important membre du campement. On l'a nettoyée, vidée des ustensiles de ménage. Les deux prédicants se tiennent en face de l'entrée, à la place qui correspond à la cuisine. Le Suédois a un visage sympathique, complètement rasé, les cheveux bien lissés aux tempes ; le Lapon est d'un type brun accentué, il est aussi tout rasé. L'un d'eux m'adresse la parole pendant qu'on s'assemble autour de nous ; il me demande d'où je suis, ce que je viens faire en ce pays, etc. ; puis tout à coup : « Monsieur est bien croyant? — Oui... comme nous le sommes là-bas, dis-je. — Ah, fait-il, avec hésitation... » Puis tous deux parlent du malheur des temps, du grand nombre des impies, etc. Je me tais.

Tout le monde est enfin rassemblé, les femmes du côté droit, les hommes et les gamins du côté gauche. Suit un prêche avec interprète « puisque toutes les personnes présentes ne comprennent pas le lapon » ; prêche qui m'est surtout destiné, relatif aux diverses sectes, à la seule véritable... C'est un aperçu d'ensemble, concentré, singulièrement original et libre, de l'histoire du christianisme et des sectes, illustré ça et là de menues menaces et évocations de l'enfer et du diable, mais tout de même singulièrement sec et froid. Le thème est la différence entre le christianisme mort et le christianisme vivant ; « nous possédons la foi vivante et véritable telle que l'ont comprise et interprétée Luthérus et Laestadius. »

L'interprète traduit vivement et avec une extrême conscience. Souvent on interpelle les auditeurs : « N'est-ce pas, chrétiens? — qu'en dites-vous les, vieux? et vous, les jeunes? et toi, Nils? » (Nils est un adolescent brun au visage rêveur qui s'est assis derrière les prédicants). Puis, suivant une habile progression, les interpellations se multiplient, deviennent plus directes, la voix commence à trembler, spontanément ou artificieusement, je ne sais. Le *Liikutuksia* approche : l'une après l'autre les femmes éclatent en sanglots qui bientôt montent de ton. Je ne puis comprendre comment ce discours sec et incohérent produit cet effet. Mais le prédicant connaît évidemment son monde, sait qu'il exige peu, et ce qu'il lui faut. Il rappelle avec une croissante insistance aux vieux qu'ils sont au bord de la tombe, et près d'entrer dans l'éternité, aux jeunes qu'entre les « assemblées » ils doutent eux-mêmes de leur christianisme... Sa voix est de plus en plus émue et tremblante.

Alors la plus vieille femme se jette dans ses bras, en sanglotant et criant de plus en plus fort. Il parle maintenant en lapon. Une jeune veuve se lève, puis surgit

l'adolescent brun, hors de lui; ils imitent la vieille. Tous ensuite suivent cet exemple, et l'un après l'autre, les femmes d'abord, les hommes ensuite, se précipitent dans les bras du Suédois puis du Lapon... On ne voit plus qu'un amoncellement de corps qui s'étreignent, et d'où, par instants, émerge le visage de l'un des prédicants, hagard, humide de larmes et de sueur. Et tous débitent avec une fureur croissante des paroles laponnes où je distingue quelques mots de suédois : « sang expiatoire de l'agneau... noces de l'agneau sacrifié... » Ceux qui les premiers ont rejoint les prédicants font maintenant le tour de la tente; ils s'embrassent en sanglottant et en marmonnant, se donnent les uns aux autres l'absolution.

Je m'enfuis dans notre tente et demeure à écouter. Une forte voix psalmodie sans s'arrêter. Une voix de jeune homme sanglote et crie avec la même continuité. Une claire et belle voix de jeune femme pleure un chant de trois notes qu'elle ne se lasse pas de répéter. Ajoutez l'accompagnement des autres voix qui se lamentent, crient, chantent, psalmodient avec une ardeur de plus en plus sauvage, et qui va jusqu'au hurlement.

Je me sauve plus loin, dans la forêt au-dessus du camp. J'ai lu des descriptions de *Liikutuksia*, et pourtant cette scène me paraît incroyable. Ces êtres gais, tranquilles, métamorphosés, cette idylle paisible et bien terrestre changée en une orgie infernale ! Elle décroît à mon oreille comme le vacarme indistinct d'un cabaret. C'est aussi une ivresse. Mais comment expliquer que ces nomades arctiques aient cette constitution si nettement nerveuse et hystérique ?...

Je fais un détour, le vent m'apporte le bruit du camp : ils chantent un psaume; à cette distance leur chant est homogène, fort, harmonieux. Puis, de nouveau, le silence; je n'entends que le bruit du fleuve et quelques chants d'oiseaux, une grive, un geai de Sibérie qui me suit curieux et alerte.

Dans la soirée, les prédicants me rendent visite à notre tente. L'un et l'autre se montrent braves gens, aimables : nous bavardons, en évitant tout sujet brûlant. Ils regardent mes cartes, mon manuel de lapon; ils sont pleins de révérence à l'égard de l'écrivain-professeur, mais critiquent en toute amitié quelques mots. Le Lapon a tout à fait l'air d'un acteur, d'un très bon acteur : il entre d'une allure dramatique, soulève vivement la toile de la porte, se campe un pied sur une bûche, une main à la poitrine dans l'ouverture de sa tunique, reste là comme un roi de théâtre faisant son entrée sur les planches — d'ailleurs décoratif avec son élégant vêtement lapon : tunique, culottes, gilet et bonnet de belle serge verte — Le Suédois a l'air d'un ancien maître d'école, qui serait en même temps un bon vieux père, aimable et propre. On a peine à s'imaginer que ces braves gens d'aspect normal aient organisé l'instant d'avant un tel tumulte ! Et les autres ! maintenant ils sont redevenus eux-mêmes, bavardent et rient comme s'il ne s'était rien passé, grands enfants insouciants...

Nous avons continué notre route, et sommes maintenant au bord d'un des lacs supérieurs, en pleine haute montagne.

C'est dimanche. Les Lapons en grand costume — les femmes en claires blouses fleuries sous la tunique, les hommes en tuniques irréprochablement neuves et jaunes et bonnet bleu — s'assemblent dans la grande tente. Je suis seul dans notre tente avec quatre chiens endormis. Tout le camp est silencieux : parfois seulement un aboiement vite interrompu, la sonnaille d'une chèvre, le mugissement du grand fleuve qui se précipite dans le lac, une bouffée de psaume échappée de la grande tente.

Tandis que je suis là, à jouir de cette paix, entre un jeune homme, un nouveau venu, indépendant, domestique dans une autre tente; il a suivi l'école de Vaikijaure, m'a déjà fait plusieurs visites, m'a pris sous sa protection et donné quelques conseils et renseignements — c'est un aimable protecteur au visage rond, avec un bonnet de sport et une tunique qu'il a évidemment empruntée à quelqu'un de beaucoup plus considérable... le découvre qu'il n'est pas læstadien; nous ne nous en entendons que mieux; il me déclare que c'est une espèce d'ivresse ou de folie; il vient de la prière, mais est parti dès qu'ils ont commencé leurs grimaces; il ne peut supporter ce spectacle. Il a sa croyance, qu'il tient de l'école, dont le maître appartient évidemment à l'Église d'État. Les autres cherchent à le convertir, mais il répond qu'il veut avoir sa foi à lui « comme ils ont la leur, vois-tu »; ils le laissent alors en paix. — « Vois-tu, vois-tu » commence et finit tous ses discours — Le camp est selon lui le seul læstadien du district de Jokkmokk, tandis que tous les Lapons de Gellivara appartiennent à la secte. Ils ont toutefois recours aux pasteurs pour les mariages, les baptêmes et les inhumations, ils vont au temple lors des foires et communient.

Le læstadianisme a naturellement eu aussi de bons effets, que les prédicants ne négligent pas de mettre en lumière. Il a rendu les Lapons tempérants et honnêtes, on ne les entend jamais jurer; l'ivrognerie, les jurons, l'adultère, tels sont les trois plus graves péchés. Il semble que l'on s'entende assez bien dans le camp; pas de rixes ni de désaccords; tous forment comme une seule famille; ils sont toujours prévenants et cordiaux les uns envers les autres.

Voilà ce que me confirme ce jeune homme, mais il résume ainsi son jugement : « Pourtant, c'est dommage. »

Pendant que nous causons, le tapage recommence dans la grande tente : sanglots, chants et hurlements, accompagnement singulier que, par instant, domine le fracas puissant d'une avalanche; souvent, en effet, se propagent des roulements sourds qui durent un long moment et paraissent d'étranges phénomènes de vie; on pense à de mystérieux et invisibles géants qui s'amuseraient à précipiter des blocs énormes le long des pentes.

Un autre jour, nouvelle assemblée de prières...

Je sors. Dehors une atmosphère de serre. Cet air, cette harmonie des choses me fait mieux comprendre cette épidémie spirituelle, comprendre qu'elle peut si aisément se développer dans ces montagnes, parmi cette grande paix. Il y a une puissance élémentaire

irrésistible dans ces accès extatiques comme dans les avalanches de la montagne, la crue des fleuves montagnards, la tempête de neige qui s'empare de l'espace, les grandes chutes d'eau et leurs masses tourbillonnantes, au chant monotone. Il y a un certain rythme dans le tumulte de ces voix nombreuses, le même, il me semble, que dans le ronflement ininterrompu d'une grande chute ou le mugissement perpétuel d'un grand fleuve.

Peut-être aussi faut-il parler des moustiques. Ils surexcitent la nervosité. On dirait parfois qu'ils ont empoisonné tout votre sang.

Et enfin cet éternel temps d'avril, énervant, instable jusqu'en plein été ! Voici une belle soirée : les bourdons grésillent parmi les touffes d'herbe, des femmes appellent leurs chèvres, ici ! ici ! des oisillons jouent, les mouettes naviguent sur le lac ; rapide, un plongeon glisse le long du rivage, une bande d'hirondelles sillonne l'air, fêtant évidemment leur récente arrivée, un lagopède mâle s'enlève, gloussant et magnifique, d'un buisson, des bruants de Laponie animent tous les arbustes, s'enfuient à tire d'aile dès qu'on approche, papillonnent un instant en sifflant leur tiuti-tiuiii, une tierce en montant, puis ensuite en gamme chromatique descendante ; ... Les sommets sont enveloppés de nuages au-dessous la montagne plonge dans une obscurité profonde avec ici un glacier vert à pic, et là un autre d'une étincelante blancheur, rayé d'étroites bandes de lumineux rayons solaires. Plus loin s'élève la longue muraille dentelée des fjells de la frontière dans un clair brouillard d'or.

Avec la nuit survient la pluie, qui crépite et fouette violemment la toile des tentes ; c'est la tempête, la toile arrachée s'envole et flotte... en sorte qu'apparait le paysage environnant. D'épais nuages roulent le long des pentes ; en dessous se répand un sinistre bleu sombre. C'est seulement au matin que le soleil fait quelques réapparitions...

Le temps se rassérène enfin ; je me repose dans notre tente, les yeux fixés sur le trou à fumée : les nuages voguent là-haut, mais quand j'attache mon regard à l'extrémité supérieure des mâts de la tente, on dirait que le nuage est immobile, et que ce sont la tente et la terre elle-même qui rapidement, mais avec une célérité calme et régulière, glissent à travers l'immensité rayonnante de la mi-été.

UNE ANECDOTE SUR LENAU

Marie de Bunsen a reçu de la bouche de « M. le conseiller aulique » Theobald Kerner, des confidences que l'auteur de *la Maison de Kerner et ses hôtes*, n'avait pas voulu confier à l'imprimerie ; confidences auxquelles on ajouterait difficilement foi, si l'écrivain qui les a notées ne méritait notre confiance, et si d'ailleurs elles n'étaient pas reproduites dans la *Deutsche Rundschau*. Marie de Bunsen écrit :

« Il était impossible à Kerner de donner en toute liberté dans son livre un jugement sur Lenau... Lenau était capricieux au delà de toute mesure, gâté par l'adoration et les flatteries des femmes. Toujours amoureux et toujours flottant de l'une à l'autre. Puis il perdait sa santé en buvant constamment du café et en fumant des cigares. Il était hystérique, très nerveux, et ne faisait pas une impression normale ; pourtant Théobald n'aurait jamais cru qu'il deviendrait fou. Il était musicien, mais il ne jouait pas du violon d'une façon aussi admirable que le prétendaient les dames qui faisaient de lui un dieu. Quand il était dans ses bons jours, il pouvait paraître sympathique et agréable ; mais, s'il était mélancolique, son aspect était fait plutôt pour repousser que pour attirer.

Sa dernière visite dans la maison de Kerner finit mal. Il annonça sa venue en hiver pour un temps assez long. La mère prépara pour lui la chambre dans laquelle nous sommes actuellement assis, en y consacrant le plus grand soin ; le sofa fut réparé à neuf, la commode et la la table revernies. Lenau laissant traîner son cigare brûlant, ma mère présenta un cendrier et pria son mari de le faire remarquer à Lenau. Justinus le fit en hésitant et avec précaution.

Alors, poursuit Théobald, Lenau éleva la voix et dit : « Fais attention, Kerner, à ce que je vais te raconter : Un bourgeois viennois s'installait. Un gentilhomme hongrois qui lui rendit visite cracha sur le parquet, et comme le Viennois lui montrait un crachoir, le Hongrois s'emporta et s'écria : « Quand un gentilhomme hongrois fait à un bourgeois l'honneur de lui rendre visite, il ne crache pas sur le sol, mais là », et il lui cracha au visage. As-tu compris ? »

Mon père était blême de colère. Je pris alors la parole : L'histoire n'est pas terminée. — Si ! — Non ! car le bourgeois avait un fils qui sauta à la gorge du Hongrois et l'étrangla ». — Et là-dessus je m'élançai sur Lenau — comme je vais maintenant t'étrangler.

Puis je courus hors de la maison et j'errai jusqu'au soir dans le village. A la nuit je rentrai, ouvris prudemment les volets de cette chambre ; tout était sombre Lenau était parti dans l'après-midi. Ce fut sa dernière visite. Lorsque mon père lui rendit plus tard visite dans la maison de santé, le poète s'enquit de moi ; il m'avait donc pardonné ».

JACQUES LUX.

ERRATUM

—

Nos lecteurs ont corrigé d'eux-mêmes les erreurs typographiques qui se sont glissées dans l'article de M. Söderhjelm sur la Finlande (*Revue Bleue* du 7 septembre 1912) : « Lorsque en *1809*... la Finlande fut unie à la Russie » (p. 289, l. 1) ; — « sous Nicolas *Ier*, notre pays... » (p. 290, col. 2, l. 27) ... « le despote que fut Nicolas *Ier*... » (*ibid.*, l. 34).

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 14. — 2e SEM. 50e ANNÉE 5 OCTOBRE 1912

LES ADVERSAIRES DE L'ITALIE EN TRIPOLITAINE

(Un document)

Les Italiens ont devant eux, en Tripolitaine, de nombreux contingents accourus du Sahara et du Soudan. Ces mobilisations lointaines sont provoquées par une propagande très active, dont un Appel à la guerre sainte contre l'Italie, expédié de Berlin en Afrique, fournit un exemple significatif. Ce document arabe est arrivé jusqu'au Sénégal, où les chefs musulmans l'ont reçu sous timbres allemands. En voici la traduction d'après un exemplaire adressé au principal personnage d'une grande tribu du Sahara Occidental.

Au nom d'Allah Ar-Rahmân le Miséricordieux !

La louange soit à Allah, pour nous avoir accordé le bienfait de l'Islam ! La prière et le salut soient sur le meilleur des humains Mohammed ! Ensuite nous vous saluons comme on salue ceux de l'Islam, et nous demandons à Allah, pour nous et pour vous, la bonne direction et une bonne fin, et nous portons à votre connaissance ce qui suit.

Vous savez que le Gouvernement ottoman, qui possède le Grand Khalifat et qui protège les deux Villes Saintes, les Nobles, a excité les convoitises du Gouvernement oppresseur de l'Italie, qui lui fait la guerre dans la province de Tripoli d'Afrique, voisine de l'Egypte. La nation musulmane formant une nation unique, ainsi que le montre Sa Parole (qu'il soit exalté) : « Certes votre Nation ne forme qu'une seule Nation », et les Musulmans étant frères, il est d'obligation pour eux de se porter mutuellement secours, ainsi que l'indique Sa Parole (qu'il soit exalté !) : « Seuls les croyants sont frères ! », et Sa Parole (de Mohammed), sur lui soient la prière et le salut ! « Les croyants sont comme un édifice solide (dont les parties) se renforcent les unes les autres. »

Etant donné qu'Allah (gloire et honneur à lui !) nous a ordonné dans son noble Livre de repousser les embûches de nos ennemis, comme l'indique sa parole (qu'il soit exalté !) : « Quiconque agira hostilement envers vous, vous agirez hostilement envers lui, et vous lui rendrez la pareille », il est d'obligation stricte pour tout Musulman ou Musulmane croyant à Allah, au jour du jugement dernier, aux anges d'Allah, à ses Livres et à ses envoyés, de repousser cet ennemi qui a pénétré chez nos frères en religion, de payer de sa personne et de ses biens, ainsi que le montre Sa Parole (qu'il soit exalté !) : « Montrez du zèle dans le chemin d'Allah, avec vos personnes et vos biens. » Or, le chemin d'Allah le plus direct et le meilleur de tous, c'est la lutte énergique pour repousser l'ennemi, le Gouvernement italien, avide et oppresseur à l'égard de nos frères les Musulmans.

En conséquence, nous vous invitons à aider le Gouvernement de votre Khalifat dans sa guerre, en payant de vos biens et de vos personnes dans la mesure de ce que vous pouvez faire, puisqu'en cela consiste l'assistance à vos frères, les vaillants guerriers de Tripoli, et de cesser tous rapports de commerce et toutes relations avec les Italiens voyageant chez vous ou y habitant, d'une manière absolue.

Cette invitation que nous vous adressons, nous l'avons écrite avec le sang de nos cœurs. Nous vous

demandons de la faire circuler parmi nos frères, les Musulmans de votre région; nous vous demandons aussi de distribuer les exemplaires ci-joints à nos frères, pour qu'on en donne lecture dans les mosquées, ou qu'on leur donne une autre publicité efficace. Nous vous faisons savoir que cette invitation a été envoyée sur tous les points du monde musulman. Et nous prions humblement le Seigneur puissant et très haut de vous inspirer la droiture et de vous récompenser magnifiquement, suivant ce qui vous est dû d'après la religion (1).

Vos frères en religion,
les Musulmans habitant l'Allemagne.
(*Cachet illisible*).

Mohammed.
(*Cachet illisible*)

Adresse : Dr Moharrem,
155, Uhlandstr,
Berlin W,
Allemagne.

En recevant, de la poste allemande, cet appel à la guerre sainte contre l'Italie, les destinataires africains ne pouvaient manquer de considérer la puissance germanique comme appuyant le Khalifat contre les Italiens. L'emploi du français pour les adresses, enveloppes et texte, devait, en même temps, donner à croire aux musulmans du territoire français que la France sympathisait avec les Turcs de Tripoli. Adroitement combiné pour produire un maximum d'effet, le document est particulièrement instructif comme exemple de l'activité déployée contre l'Italie, dans les milieux musulmans de dépendance allemande.

Il est instructif aussi comme spécimen des intrigues panislamiques, d'attaches pangermaniques, qui s'en prennent à toutes les puissances européennes de l'Afrique du Nord.

Pour l'Italie, c'est net. On ne discute pas les cachets de la poste.

En ce qui concerne l'Angleterre, il est permis de supposer que Lord Kitchener n'aurait pas réprimé aussi durement la dernière conspiration nationaliste du Caire, cet été, s'il n'avait su de bonne source que les conspirateurs, pauvres diables détraqués et maladroits, figuraient les réflexes extrêmes d'un mouvement plus consistant.

Quant à la France et à l'Espagne, elles ont eu déjà à s'occuper en commun du sieur Rifâat-Bey et du journal arabe francophobe de Tanger. Leurs conseils de guerre marocains auront sans doute à connaître, quelque autre jour, des opérations de la « Société de bienfaisance musulmane » qui devient à Tanger l'instar marocain du Comité panislamique égyptien.

L'histoire du promoteur de l'organisation de Tanger ne manque pas d'intérêt par elle-même. D'origine algérienne, cet indigène, d'abord musulman, avait été recueilli à Tanger, il y a une vingtaine d'années, par un juif allemand devenu protestant américain, qui le baptisa, puis l'expédia en Allemagne. Après une absence de plusieurs années, notre Algérien revint au Maroc, encore protestant, marié avec une Allemande, et client de la famille Mokri, qui, depuis, l'a fait entrer dans l'administration de la Société internationale de la Régie cointéressée des Tabacs.

Tous les habitants de Tanger ont été enrolés dans la Société de Bienfaisance musulmane, fondée sur l'initiative de ce rénégat de l'Islam. Beaucoup cependant ne partagent pas les sentiments dont les leaders musulmans de la Société ont témoigné trop publiquement, en célébrant avec empressement le triomphe futur d'Al-Heïba, avant l'arrivée de la colonne Mangin à Marrakech.

La France se trouve en butte, au Maroc, aux mêmes propagandes, intrigues, et conspirations que l'Angleterre en Égypte, et l'Italie en Tripolitaine. L'Espagne, qui ne s'en doute pas assez, a déjà eu son tour au Rif. En fait, les quatre puissances européennes de l'Afrique du Nord ont les mêmes raisons de se méfier des menées panislamiques, d'inspiration plus ou moins étrangère à l'Islam, qui sont devenues comme une carrière politique pour ses déracinés. Il importe d'autant plus de les signaler que les diplomaties européennes ne se rendent pas toujours exactement compte de ce qui se passe à l'abri de leurs complaisances ou de leur crédulité.

Ces considérations n'atténuent d'ailleurs pas la portée pratique du document de la Uhlandstrasse. Sa lecture incite, quoi qu'on en ait, à songer à l'extraordinaire mobilisation des contingents de provenances si variées et si lointaines, mis en déroute par l'armée italienne au combat de Zerzour.

A. Le Chatelier.

(1) Traduction L. Bouvat.

LETTRES DE HECTOR BERLIOZ

La *Revue Bleue* a publié récemment (1) un certain nombre de lettres inédites de Berlioz, provenant, pour la plupart, de la célèbre collection de M. Charles Malherbe qui préparait, au moment de sa mort, avec la collaboration de MM. Prod'homme et Frankenstein, une édition définitive de la *Correspondance* et des *Ecrits* du grand musicien français.

(1) Voir les numéros des 11 et 18 mai 1912.

Le plan pour l'organisation d'un festival, à Londres et les lettres, de collections diverses, que nous publions aujourd'hui, complètent heureusement notre précédente publication. Elles s'échelonnent sur toute la période active de la vie de Berlioz, depuis les années de lutte qui suivent les échecs répétés du *Requiem* et de *Benvenuto Cellini* et le demi-succès de *Roméo et Juliette*, jusqu'à l'époque des *Troyens à Carthage*, joués vingt et une fois au Théâtre-Lyrique de Carvalho, à la fin de 1863.

Les principaux correspondants qui figurent dans cette série sont Duchesne, un ancien chef du premier bureau du Ministère de l'Intérieur sous Louis-Philippe et rédacteur des *Débats* qui s'était retiré à Vervins vers 1848; Fiorentino, le célèbre critique musical du *Constitutionnel*; Lecourt, l'avocat mélomane de Marseille; Bennet, père du jeune pianiste Théodore Ritter, élève de Liszt, déjà connu par la *Correspondance inédite*.

Plan pour l'Organisation d'un grand Festival dans le Cristal Palace (1).

1851

Ce festival organisé dans le but de couronner, par une manifestation grandiose et presque religieuse de l'art musical, le succès de l'Exposition universelle de Londres, devrait être confié *pour l'exécution* aux artistes et amateurs anglais; cependant pour conserver le caractère de Cosmopolitisme que l'on se plaît à remarquer dans tout ce qui touche à la fête que le peuple anglais donne en ce moment à l'industrie du monde entier, il serait beau et utile que des artistes des nations voisines fussent appelés à y prendre part.

Voici comment on pourrait procéder :

1° Un amphithéâtre en gradins droits (non circulaire) serait élevé au fond de la galerie de l'Est, quartier des Etats-Unis, capable de contenir quinze cents exécutants;

2° Sur cette masse harmonique, il faudrait compter mille choristes au moins, et cinq cents instrumentistes;

Ces mille choristes seraient pris dans les diverses institutions musicales de Londres, de Liverpool et de Manchester. Les deux Sacred Harmony Societys fourniraient d'abord 500 chanteurs, Her Majesty's Theater en donnerait 50, Covent-Garden 80, Liverpool et Manchester 200, et un appel fait au zèle de tous les amateurs connus pour savoir la musique et à quelques artistes du Continent complèterait le nombre de 1000;

3° Les orchestres réunis des deux grands théâtres lyriques, du concert Jullien et du Vaux-Hall produiraient un total de 250 musiciens au plus. Il faudrait donc adresser une invitation à tous les virtuoses étrangers de passage à Londres, et demander des députations de Paris, de Manchester, de Bruxelles, de Cologne, de Francfort et même de Lille;

3° (*sic*). Un grand orgue serait établi tout en haut de l'amphithéâtre, au centre de la masse des chœurs et de l'orchestre;

4° Un mois entier serait consacré aux préparatifs et répétitions de ce concert gigantesque qui devrait se reproduire chaque semaine *le samedi à 11 heures du matin* pendant un mois au moins;

5° Le directeur organisateur de ce concert serait M. Hector Berlioz, qui en 1844 organisa, seul et sans appui du gouvernement ni d'une société quelconque, le Festival de l'Industrie à Paris, à la fin de l'Exposition;

6° M. Berlioz serait laissé entièrement libre de choisir les membres du Comité exécutif nécessaire pour l'aider à la réalisation de son plan;

7° Il devrait avoir à sa disposition, pour les études préparatoires du chœur à Londres, les salles de concert du Princess's Theatre, des Willi's Rooms, Hanovre Square Room, et trois autres salles pour *quatre jours*, et ensuite Hanovre Square Room pour deux demi journées;

8° Les répétitions du chœur étant très importantes et ayant pour objet de bien apprendre un ouvrage nouveau et difficile, seraient ainsi réglées : les *Soprani* répéteraient SEULS quatre fois dans Willi's Room à 8 heures du matin.

Les *Contralti* SEULS dans le Concert Room du Princess's Theatre à 8 heures du matin.

Les 1ers *Ténors* SEULS dans Hanovre Square Room à 8 heures du matin.

Les 2es *Ténors* SEULS dans une autre salle à 8 heures du matin.

Les 1res *Basses* SEULES dans une autre salle à 8 heures du matin.

Les 2es *Basses* SEULES dans une autre salle à 8 heures du matin.

Quand chacune des six parties du chœur aurait été ainsi exercée QUATRE FOIS isolément dans divers locaux, on réunirait une première fois tous les choristes de Londres à Hanovre Square.

Les choristes étrangers, ayant dû faire chez eux le même travail avant de venir à Londres, seraient enfin réunis à ceux de la capitale, dans une répétition générale des chœurs à Hanovre Square, toujours à 8 heures du matin pour ne pas entraver les études des théâtres lyriques.

9° L'orchestre aurait à faire une répétition pour lui seul d'abord, dans *Hanovre Square Room*; puis deux répétitions générales avec le chœur dans le palais de l'Exposition;

(1) Ce projet dut être rédigé à Londres, en mai 1851. Berlioz faisait partie du jury international de la classe X. Au retour, il rédigea un rapport de 8 pages. Imprimerie impériale, 1855. Cf. sa lettre de Londres, 21 juin, à d'Ortigue.

10° Le prix du billet pour chaque concert ne pourrait pas être moindre qu'une demi-guinée ou une *demi-Livre*.

A la dernière répétition générale on admettrait des auditeurs payant *deux guinées*.

11° Les frais présumés du premier concert seraient de : 3.700 L. st. (92.500 fr.)

Ceux de chacun des trois autres concerts seraient de : 1.500 L. st. (37.500.)

(Les 1.500 exécutants ne coutant qu'une guinée par concert après le premier).

Somme totale pour les 4 concerts en tout : *8.200 L. st.* (*205.000 fr.*).

10° La place destinée au public *assis* devrait contenir, en bas et dans les galeries latérales supérieures, *20.000 personnes*.

Chaque recette pourrait ainsi s'élever à *10.000 L. st.* (250.000 fr.), ce qui, si l'on en faisait quatre semblables, donnerait 40.000 L. st. ou 1 million de francs.

En supposant que les recettes ne s'élevassent qu'à la moitié de cette somme, il y aurait encore *397.500 fr.* de bénéfice; sans compter le produit de la répétition générale.

Détail des frais présumés pour le premier Concert :

1.000 choristes à 2 L. st. chacun	2.000 L. st.
500 musiciens à 2 L. st. chacun	1.000 —
Frais de gravure et de copie de musique	200 —
Construction d'un amphithéâtre, pupitres, réflecteurs et instruments	400 —
Frais de voyage et de séjour des étrangers	800 —
Annonces dans les journaux, affiches, billets, etc.	200 —
Le Directeur organisateur du Festival et auteur du *Te Deum*	200 —

(Ce dernier demanderait, en outre de cette somme, un intérêt dans les bénéfices.)

Détail des frais pour chacun des trois autres concerts :

1.500 musiciens *à moins* d'une L. st. chacun et le Directeur ayant 100 L. assurées	1.500 L. st.

Le Programme serait ainsi composé :

1° Grand *Te Deum*, à deux chœurs, avec orchestre et orgue obligé composé par M. H. Berlioz et exécuté pour la première fois;

2° Fragmens de l'*Armide*, de Gluck (chœurs et airs de danse);

3° Air chanté par Mario :

4° Fragment instrumental (*La Fête chez Capulet*) de la Symphonie de *Roméo et Juliette*, de M. H. Berlioz (exécuté par l'orchestre et *40 harpes*);

5° Air chanté par Mlle Cruvelli;

6° *Prière* de *Moïse* de Rossini (les solos chantés par 80 voix). (Accompagnée de l'orchestre et de 40 harpes);

7° *Marche hongroise* de M. Berlioz (orchestre seul);

8° *Le Chant des Chérubins*, de Bortnianski (le chœur seul);

9° Chœur du Triomphe de *Judas Macchabée*, de Hændel.

Le Directeur demanderait *un mois* pour faire graver et copier la musique et correspondre avec les artistes du Continent et prendre ses arrangements avec ceux de Londres *avant le mois consacré aux études*. Ce qui remettrait au mois d'août l'exécution du Festival.

Il lui faudrait aussi une avance de fonds pour les premiers frais.

A Lecourt.

Paris, 22 juin 1852,
19, rue de Boursault.

Mon cher Lecourt,

Il n'y a pas moyen d'avoir à Paris les livres de Lenz et d'Oulibicheff (1). Mais je crois que Janin possède celui de Lenz et qu'il ne tient guère à le garder. Je le lui demanderai comme pour moi et je vous l'enverrai. Cet ouvrage est admirablement fait *musicalement* parlant, Beethoven y est on ne peut mieux apprécié, mais c'est écrit d'une horrible manière, en français de Finlande. L'auteur ne sait pas même l'orthographe, et son livre à chaque instant vous fait penser aux notes des blanchisseuses de gros. Il dit : l'harpe — l'hautbois, etc. etc. L'ouvrage d'Oulibicheff est moins mal écrit, mais avec un fanatisme pour Mozart et une injustice pour Beethoven dont on ne peut qu'être révolté.

Je reviens de Londres où j'ai obtenu un succès tout à fait extraordinaire et qui dépasse de beaucoup ceux que j'ai eus en Russie et en Allemagne. J'ai monté en outre et fait exécuter 2 fois la *Symphonie avec chœurs* de Beethoven, laquelle était encore, dans l'esprit de la plupart des amateurs et artistes, une sorte de logogriphe fort désagréable. Elle a soulevé des tempêtes d'enthousiasme. A vrai dire, son exécution par notre immense orchestre, notre grand chœur, et dans la vaste salle d'Exeter Hall, avait une bien autre tournure que celle du Conservatoire de Paris si fidèle qu'elle soit. Nous avions d'ailleurs d'excellentes voix de soprano et d'alto qui faisaient merveille dans le grand final. On n'a pas d'idée à Paris de ces voix de femmes anglaises; et encore moins de l'intelligence de ces choristes qui en trois séances apprennent *par cœur* les œuvres les plus compliquées. Quant à l'orchestre, il était de première force, mais il contenait beaucoup d'artistes

(1) *Beethoven et ses trois styles*, de W. von Lenz, paru en 1855; *Beethoven, ses critiques et ses glossateurs*, d'Alexandre Oulibicheff, paru deux ans plus tard, en réponse au précédent.

français, italiens, allemands et belges. Tels que : Barret, Rousselot, Rémusat, Roget, Picaert, Sivori, Piatti, Bottesini, Chioffi, Jansat, Arban, les frères Molinauer, etc.

En somme j'ai fait une saison magnifique sous tous les rapports, et nous avons rudement secoué les vieux, ces gens qui s'aiment entre eux, comme les gueux de Béranger.

Maintenant écrivez-moi clairement sur deux points :

1° Je ne sais ce que vous voulez dire par . *Ne faites pas pour le quatuor de Morel* (1) *comme pour son ouverture où vous vous êtes mis dedans, et de quelle façon!*

2° Je ne sais pas de quelles *trois symphonies* vous me chargez de vous faire *un ballotin*. Expliquez-vous; je deviens de moins en moins Œdipe, et si vous êtes un Sphinx, il n'est pas probable que par suite de ma pénétration vous vous jetiez jamais dans la mer. La phrase sur Morel surtout m'intrigue violemment.

J'ai à vous envoyer, ou du moins j'aurais dans quelques jours à vous envoyer trois partitions nouvelles qui vont paraître chez Richaut; cet envoi sera fait sur mes exemplaires d'auteur; si vous parvenez à me faire comprendre quelles symphonies *à facture*, comme vous dites, il faut vous adresser, vous recevrez le tout ensemble.

J'ai entendu à votre intention M. Millaut; une de ses romances m'a paru belle, il joue bien ; en somme rien d'extraordinaire.

Je suis bien heureux d'apprendre que Morel va revenir à Paris; je suis inquiet sur sa santé; sa dernière lettre m'avait péniblement affecté. Il paraissait profondément triste. J'ai pour lui, vous le savez, une vive et sincère affection, indépendante de toute influence musicale. Dites-lui mille choses de ma part.

Non, malheureusement je ne suis pas allé à Weimar; je ne pouvais quitter Londres, mais j'ai bien relu ma partition de *Benvenuto* avant de l'envoyer à Liszt et je suis de votre avis.

Liszt m'a fait lui promettre d'aller à Weimar à la fin de cette année; il veut que j'entende cela et que je monte dans un concert *Roméo et Juliette* : oh! comme cette symphonie a marché à Londres! Quelle impression l'adagio a produite! Vous n'étiez pas là; et pourtant je vous prie instamment, brave Crillon, de ne pas vous pendre.

Tout à vous, H. Berlioz.

(1) Sur Morel, voir la *Revue Bleue* du 18 mai dernier.

Au même.

Mon cher Lecourt,

J'ai vu l'autre jour M. Millaut; il m'a parlé d'une lettre que vous avez écrite à d'Ortigue — qui ne me l'a point communiquée. Dans cette lettre, m'a dit M. Millaut, il était expliqué que les symphonies dont vous m'avez parlé sont *Harold*, *la Fantastique*, *Roméo*. En conséquence, je suis allé prendre chez Brandus ces trois partitions; je les ai soigneusement corrigées (les fautes de gravures y étaient encore nombreuses), et le paquet a dû vous être expédié avec la facture par le susdit Brandus, samedi dernier.

Une autre fois, soyez plus explicite. Les partitions que je vous destine et dont je vous ai parlées (*sic*) dernièrement ne sont pas encore imprimées; je multiplie les épreuves afin de n'avoir pas le crève-cœur d'y trouver, après le tirage, des bêtises comme celles que l'on admire dans mes symphonies.

Je n'ai toujours pas l'explication du mot sur l'ouverture de Morel... Qu'est-ce que cela vous ferait de m'écrire une fois, comme écrit un bourgeois gros-sang?... de me dire tout uniment : « J'ai reçu votre honorée du 7 ou du 8 courant, envoyez-moi par la diligence quarante exemplaires du livre de Berlioz : les *Soirées de l'Orchestre* que vient de publier Michel Lévy (rue Vivienne). Cet ouvrage est beaucoup demandé sur la place de Marseille. Joignez-y six douzaines de romances d'Etienne Arnaud qui obtiennent sur ladite place encore plus de succès, etc. »... Je vous comprendrais alors.

Plaisanterie à part, le livre en question paraîtra dans un mois ou six semaines. J'espère qu'il vous divertira peu ou prou. En tout cas il contient des vérités sérieusement et même durement exprimées.

Quand vous l'aurez lu, vous me direz si vous êtes de mon avis.

Adieu, mille amitiés à Morel.

Votre tout dévoué, H. Berlioz.

(4 juillet 1852).

A Fiorentino.

(21 octobre 1852).

Mon cher Fiorentino,

Viendrez-vous demain à la cérémonie du baron de Trémont? (1) En tout cas, je crois qu'on vous a envoyé deux places réservées, et en voilà encore une. Si vous venez, et si vous parlez de la chose,

1. A l'église Saint-Eustache on exécuta à cette occasion le *Requiem* de Berlioz.

soyez assez bon pour *remarquer* la présence parmi les choristes de Mmes Revilly, Sainte-Foix, Felix Melotte, Mayer, Favel; et celle de MM. Couderc, Sainte-Foix, Jourdan, Palianti. Mlle Dobré n'a manqué aucune répétition. L'Opéra-comique, comme vous le voyez, s'est montré plein de zèle. L'Opéra a envoyé M. *Merly* seul. Le directeur a voulu empêcher tout le chœur de prendre part à cette exécution; les instances de Taylor ont été inutiles. Mais à quatre heures de cet après-midi, *un ordre est venu* du ministère de l'Intérieur, qui a obligé M. Roqueplan à révoquer son veto et à remplacer son affiche prohibitive par un autre placard rédigé en sens contraire.

Vous ne pourrez probablement pas vous amuser à ce sujet dans votre feuilleton, mais sachez le fait, et *qu'on se le dise*.

La naïveté de Roqueplan, qui a dit à Taylor qu'il voulait m'interdire l'eau et le feu, *m'éteindre*, m'a fait passer un moment de gaieté, de félicité, de ravissement inexprimables. Je ne le croyais pas aussi provincial.

Si je pouvais vous voir demain, avant l'*apparition* de votre feuilleton, que je ne regarde pourtant pas comme un épouvantail, j'aurais à vous parler d'une affaire.

Jetez-moi un mot à la poste pour me faire savoir où et quand je puis vous trouver.

Il ne s'agit pas du *Requiem*.

Requiescat in pace !

Tout à vous, H. BERLIOZ.

19, rue de Boursault.
Jeudi soir.

A Duchesne (1).

Mon cher monsieur Duchesne,

J'arrive de Weimar où je suis allé entendre deux représentations de mon opéra de *Benvenuto Cellini* ressuscité, et je trouve votre article sur le *Requiem*. Mille fois merci. Je vous dirai que c'est admirablement écrit et compris, vous me louez trop pour que je vous loue; mais je vous avouerai très naïvement que vous m'avez comblé de joie, et que j'ai été ému jusqu'aux larmes en vous lisant. Le passage sur le *Quid sum miser* surtout m'a ravi; pour la raison que ce morceau est de ceux que j'estime particulièrement et que le public et les critiques ne remarquent pas. Il faut un sentiment très fin de l'expression musicale pour se plaire à ce style; et ce sentiment, vous le possédez évidemment au degré le plus élevé.

Cet article sera lu et traduit, je n'en doute pas, par les premiers critiques de l'Allemagne, et par ceux de Londres qui, déjà l'an dernier, ont à plusieurs reprises réclamé l'exécution du *Requiem* sans l'obtenir. Je vous dois donc beaucoup plus que vous ne pensez pour ces belles pages, écrites, je le sais, il y a plusieurs années, mais que vous avez si bien adaptées à la cérémonie du baron de Trémont.

M. Taylor et le Comité de notre grande Association vous en sauront un gré infini.

Permettez-moi donc de vous serrer la main et de me dire votre bien dévoué et reconnaissant

H. BERLIOZ.

26 novembre 1852.

Adresse : *Monsieur Duchesne,*
Maire de Vervins,
Dép. de l'Aisne.

Au même.

Paris, dimanche 27 (*sic*)
[27 décembre 1852]

Mon cher monsieur Duchesne,

Ne m'accusez pas; je voulais avoir, en vous écrivant, quelques bonnes nouvelles à vous annoncer. Mais je suis comme la sœur Anne, je ne vois rien venir. L'Empereur ne veut prendre aucune détermination relative aux cérémonies de son sacre, ni se décider à former une chapelle impériale. Le *Te Deum* est donc toujours à l'état de mythe.

Savez-vous que c'est charmant de votre part de m'avoir ainsi mis en train de vous écrire de temps en temps. Je profiterai de la permission, si vous trouvez *celui* de me répondre.

Je sors d'un affreux concert donné dans la salle de Sainte-Cécile (1), où j'ai entendu de très mauvaises choses, et une symphonie estimable de cet estimable disciple et imitateur de Mendelssohn. Ce Gade dont le nom s'inscrit ainsi en musique :

sol, la, ré, mi,

est né en Danemark, cela se voit à la tristesse nébuleuse de sa musique. On devine qu'il n'a pas senti souvent le soleil :

« Tout à l'humeur danoise en un auteur danois »

Et pourtant, il y a un talent incontestable là-dedans. Il vaudrait mieux qu'on pût dire le contraire.

Auber a produit un joli opéra dernièrement (2). Le troisième Théâtre Lyrique en enfante d'atroces : voilà à quoi il sert.

Nous avons fait l'autre soir des trios chez moi, avec Vieuxtemps, Mlles Clauss et Cossmann. Rien que cela ! direz-vous. Oui, rien que cela : ils nous ont

(1) Cf. la lettre précédente à Fiorentino.

1) Voir le feuilleton des *Débats* du 7 janvier 1853.
2) *Marco Spada*, joué le 21 décembre à l'Opéra-Comique.

joué les trios de Schubert dans lesquels il y a des choses admirables et neuves. Et quelle exécution !... Le dernier concerto de Vieuxtemps est un chef-d'œuvre symphonique (1). Son talent d'exécution est plus grand qu'il ne le fut jamais; il fait tellement fureur que, malgré les frais de son petit orchestre de cinquante musiciens, je crois qu'il a gagné 50 francs à son premier, et qu'il en gagnera 100 au second... Grâce aux Russes, aux Allemands et aux Anglais qui sont à Paris.

J'irai demain regarder *la Colonne*, pour être fier d'être Français.

Quant à faire moi-même de la musique à Paris, c'est ce qui ne m'arrivera plus. Je me contente de Londres où j'ai de bons amis et un fameux orchestre et un admirable public. On s'occupe en ce moment de m'y arranger trois concerts pour le mois d'avril. Je ne sais si on réussira à tourner certains obstacles qui viennent de se présenter par le fait d'un Dr Wilde (2), professeur au Conservatoire, ami d'un millionnaire, et imitateur de Händel. Je vous ferai savoir le dénouement de cette intrigue digne de Paris.

Mille amitiés sincères.

Je suis installé rue de Boursault, n° 19.

H. BERLIOZ.

A la même.

PARIS, 19, rue de Boursault,
10 février 1853.

Mon cher Monsieur Duchesne.

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore remercié du splendide panier de venaison que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vos perdreaux, votre lièvre, vos lapins ont fait l'admiration de plusieurs amis, gens de *goût*, que j'ai réunis pour leur faire fête.

Depuis que vous m'avez écrit, j'ai eu bien des tracas à l'occasion de mon *Te Deum*. On avait décidé, chez le colonel Fleury, secrétaire de l'Empereur, que cet ouvrage serait exécuté à la cérémonie du mariage (3). Mais les hommes officiels sont venus se jeter à la traverse, et j'ai été mis de côté pour faire place à un pot-pourri composé de : Fragments de l'oratoire du Sacre, de Lesueur, fragments de la *Messe du Sacre*, de Cherubini, fragment d'une sacrée messe, d'Adam, et enfin (le croirez-vous?) d'une marche empruntée au ballet des *Filets de Vulcain*, de Schneitshoeffer, plus, d'un plain-chant orchestré par Auber. Que de monde employé, que de monts mis en bataille pour empêcher un pauvre homme vivant de faire son chemin !...

Je me suis ruiné en frais de copie. Maintenant on prétend que le *Te Deum* sera exécuté splendidement au Sacre. Vous pouvez parier qu'il ne le sera pas. La mystification aura peu de sel, car je ne crois pas le moins du monde à ces belles paroles.

En attendant, tout m'est fermé ici, l'Opéra, le Conservatoire et l'Eglise. Quant à l'Opéra-Comique, il ne me sourit que d'un sourire un peu niais, et pour le troisième théâtre dit lyrique, ce n'est qu'un égoût musical où tous les ânes de Paris vont pisser. Je n'ai pas envie d'en accroître le nombre.

Rien n'est terminé avec l'Angleterre; j'attends. Et vous, la chasse et l'administration à part, que devenez-vous, vous songez ! car que faire à Vervins à moins que l'on y songe ? Quel pays est-ce ? Y joue-t-on au boston? Se couche-t-on à 9 heures?... Y a-t-il des *fallots* pour reconduire chez eux les joueurs de boston? Estime-t-on beaucoup les tragédies de Voltaire? Croit-on fort et ferme à la République? à la Liberté ? à l'Egalité ? Admire-t-on les rêveries des socialistes? Méprise-t-on bien les arts et les artistes ? Croit-on que les journaux disent la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? Que nous autres forçats du feuilleton gagnons 40.000 francs par an ? Que Mme Sand est toujours en habits d'homme? Que Dumas est exilé? Que Gueymard est un chanteur ? Qu'Adam est un... etc.

Si on ne fait pas tout cela, si on ne croit pas tout cela, si on ne dit pas tout cela, que diable croit-on, fait-on et dit-on donc?... Vous n'êtes pas en province alors : il faut que Vervins soit quelque capitale peu connue, comme *San Marino* ou Monaco... ou Paris.

Assez divagué. Donnez-moi de vos nouvelles, et écrivez-moi une de vos charmantes lettres écrites *de main de maire* (il ne manque qu'un *t*, c'est un nouveau genre de calembour).

Mille amitiés sincères.

Votre tout dévoué, H. BERLIOZ.

A Fiorentino.

Mon cher Fiorentino,

Je vous remercie de votre obligeante colonne consacrée aux Soirées de l'Orchestre. Je l'ai lue ce matin. Il paraît qu'en écrivant nos feuilletons à peu près en même temps nous avons rêvé de Molière tous les deux, car nous avons l'un et l'autre cité la même phrase de Mme Jourdain (1).

1. Cf. les feuilletons du 25 décembre 1852 et du 7 janvier 1853.

2. Henry Wilde (1822-1890), pianiste, organiste, compositeur, professeur à la Royal Academy of Music de Londres. Il avait fait partie, comme Berlioz, du jury de l'Exposition de 1851. Berlioz qui avait dirigé, le premier, en 1852, la New Philharmonic Society, ne fut pas invité l'année suivante : le déficit de la nouvelle entreprise avait été important et les « guarantors » résolurent de se passer de lui.

3. Le 29 janvier. Cf. deux lettres de Berlioz à Liszt du 1er janvier et du début de février 1853.

1. Voir le feuilleton du 6 février.

Les beaux esprits se rencontrent...

Sans rire, vous êtes bien bon camarade, et je désire bien vivement que vous puissiez quelque jour en dire autant de moi. Ce n'est pas ma faute si les grandes affaires musicales ne vont pas, j'ai tout fait de mon côté, et mes amis ont tout fait du leur pour les faire marcher, vous ne vous êtes pas épargné non plus... Espérons encore dans une autre cérémonie, la chanson de Béranger est plus que jamais de circonstance :

« Les vieux, les vieux,
Sont les gens heureux »

et nous restons :

« Les gueux, les gueux,
Qui s'aiment entre eux ».

... mais qui n'ont ni places, ni argent, ni honneurs, ni cordons, excepté le cordon de leur portier ; qu'ils seront même obligés de voler le jour où ils voudront se pendre.

Adieu, je vous serre la main. H. BERLIOZ.

10 Février 1853.

Au même.

Gotha, 28 février, 1853.

Mon cher Fiorentino,

Vous m'avez quelquefois adressé le reproche amical de ne pas vous avoir instruit du résultat de mes pérégrinations, voilà pourquoi je ferai aujourd'hui *comme tout le monde* en vous ennuyant un instant de mes affaires étrangères...

Vous ne me croirez pas si je vous assure que c'est uniquement pour vous prouver que je ne doute pas de votre amitié... Il y a presque autant de choses vraies auxquelles on n'ajoute pas foi, que de choses fausses et absurdes parfaitement admises pour réelles.

Voici l'odyssée : la grande duchesse douairière m'avait fait inviter par Liszt à venir diriger un concert à la cour, le 17 de ce mois, jour de sa fête; elle avait désigné le programme suivant :

1° La deuxième partie de la symphonie *Roméo et Juliette*;

2° *La Captive*;

3° Un concerto de piano composé et exécuté par Liszt;

4° Le chœur et le ballet des Sylphes de *Faust*;

5° Une grande scène avec chœurs de *Benvenuto Cellini*.

Vous voyez qu'à l'exception du concerto tout le programme m'appartenait. L'exécution a été excellente, les chanteurs étaient Mlles Wolf et Genast, MM. Milde, Knopp et Caspari. Ce dernier a une voix de ténor dont on donnerait diablement d'argent à Paris s'il savait le français et s'il savait... chanter. Milde au contraire a du talent, en outre d'une très belle voix de baryton grave. La musique produit un effet tout spécial dans cette splendide salle du palais ducal, qui rappelle par son architecture et son ornementation la salle de l'Assemblée des nobles de Saint-Péterbourg. Toutes les harmonies semblent lumineuses au milieu de cette lumineuse atmosphère, et le retentissement pompeux mais non excessif de ces haux plafonds donne un caractère merveilleux à certains morceaux, tels que la fête de *Roméo et Juliette* et le chœur des Ciseleurs de *Cellini*. Liszt a été stupéfiant de verve et de puissance, comme toujours. Trois jours après, en faisant deux répétitions par jour, et avec le concours de l'académie de chant de Weimar (formant un personnel de 80 chanteurs et chanteuses), réunis aux choristes (artistes), je suis parvenu à donner au théâtre un concert en trois parties :

1° *L'Enfance du Christ* (accueillie comme à Paris);

2° *La Symphonie fantastique*;

3° *Le Retour à la vie, Monodrame lyrique*.

Ce dernier ouvrage, dont j'ai fait les paroles et la musique, était exécuté *en scène* pour la première fois. On avait établi un plancher au-dessus de l'emplacement ordinairement occupé par l'orchestre, et sur cette scène avancée, devant la toile baissée, l'acteur (Granz) jouait le Monodrame. Derrière la toile, les chœurs, les chanteurs, les Pianistes, l'orchestre et moi, sur un assez vaste amphithéâtre, nous exécutions, *invisibles*, les morceaux de musique amenés par les monologues de l'acteur et dont la sonorité, un peu affaiblie par l'interposition de la toile, prenait le caractère de mystérieuse poésie exigé par le sujet; cette musique étant sensée imaginaire et entendue en pensée seulement par l'*artiste*, personnage unique du drame. Ce sont : 1° *Le Pêcheur*, ballade de Goëthe pour ténor et piano, Liszt jouait le piano, entremêlée d'apparitions de l'idée fixe de la Symphonie fantastique dont ce monodrame n'est que la conclusion; 2° Un *Chœur d'Ombres* avec orchestre (Liszt jouait le tam-tam); 3° *Chanson et Chœur de Brigands*; 4° *Hymne de Bonheur*, pour ténor et orchestre; 5° Un morceau d'orchestre intitulé : *La Harpe éolienne, Souvenirs*; 6° Enfin, grande fantaisie avec chœurs, orchestre et Piano à quatre mains, sur la *Tempête*, de Shakespeare, avec la toile levée au dénouement du monodrame. Cette dernière composition est sensée l'œuvre esquissée de l'artiste qui, sortant de son avant-théâtre, va dans la salle d'études de ses nombreux élèves leur en confier l'exécution. La toile se lève alors, on voit sur leur estrade tous les exécutants, c'est de la musique réelle, l'artiste la fait répéter, et donne à ses

interprètes des conseils critiques, comme fait Hamlet dans la scène des comédiens. Après ce vaste final, il les remercie, les complimente et les congédie. La toile se baisse de nouveau; demeuré seul, il entend encore retentir (en musique imaginaire le thème de la *Fantastique*, *l'Idée fixe*, son type musical de la femme aimée, il s'écrie en sortant : « Encore! encore! (et sur le dernier murmure de l'orchestre invisible). Encore... et pour toujours. »

Voilà, mon cher Fiorentino, ce que c'est que ce monodrame que je n'oserais jamais faire représenter devant notre public hâbleur de Paris.

Le succès a été pyramidal, j'ai été rappelé mainte et mainte fois, complimenté par les Grandes-Duchesses dans leur loge, etc, etc. Mais j'étais presque mort de fatigue et (le dirai-je?) d'émotion. Le morceau des souvenirs, où la harpe éolienne est imitée par l'orchestre avec une grande fidélité, m'avait brisé le cœur. C'est là un genre d'impressions tristes dont vous concevriez la désastreuse puissance sur moi, si vous entendiez cet ouvrage. J'ai écrit cela en *1831* en Italie, pendant un voyage que je fis à pied de Gênes à Rome, et l'ai remanié ensuite, à Paris.

Le lendemain, les jeunes gens lettrés et artistes de Weimar m'ont donné un souper dans lequel l'un d'eux m'a adressé un discours latin, terminé par une chanson latine qui, mise en musique immédiatement par l'un des convives (1), et copiée sur trente et quelques bouts de papier, a été chantée en chœur à première vue (voilà des musiciens). Avec le refrain :

« Vivas, crescas, floreas,
Hospes Germanorum,
Et amicus maneas
Neo Wimarorum! »

Je suis parti hier, les Neo-Weimerois m'attendaient à l'embarcadère du chemin de fer, et au moment où le convoi s'est mis en marche, ils ont lancé une pluie de bouquets dans mon wagon en criant : Elien! Elien! (cri hongrois qui remplace le Vivat). Maintenant plaignez-vous de mon silence!

Le concert de Gotha est détraqué, je crois qu'il n'aura pas lieu. Je ne puis rester ici; je dîne ce soir chez le Duc, mais à moins d'incidents imprévus, j'irai passer quelques jours à Paris pour préparer un peu les répétitions du concert de l'Opéra-Comique (2) avant de repartir pour Bruxelles où l'on m'attend au théâtre du Cirque, le 12 mars (3).

Adieu, mille amitiés sincères.

Votre tout dévoué, H. BERLIOZ.

(1) Ce convive n'était autre que Reff.
(2) Donné le 7 avril; on y exécuta *l'Enfance du Christ*.
(3) *L'Enfance du Christ* y fut exécutée trois fois, les 18, 22 24 mars.

P. S. — On me pousse, on me talonne, on me taonne, pour écrire une grande machine théâtrale. Il faut que je vous consulte à ce sujet et que nous reprenions la conversation commencée dans la rue Saint-Georges à propos des impossibilités matérielles d'un pareil travail, causées par les coutumes de l'Opéra de Paris.

(*A suivre.*)

PROTÉSILAS ET LAODAMIE

TRAGÉDIE (1)

PERSONNAGES :

LAODAMIE.	L'AÈDE.
LE VIEUX SERVITEUR.	L'INTENDANTE.
UNE SERVANTE.	LE CHŒUR.

La scène est à Phylace.

LE DÉCOR :

Une colonnade formant portique ; à travers les colonnes on aperçoit un bois de cyprès ; au milieu du bois une stèle tombale blanche ; le fond est formé par les rochers de la côte et le ciel doré du couchant.

De droite et de gauche entre le Chœur des servantes. Elles passent derrière la colonnade et s'arrêtent des deux côtés de la stèle. Appuyé contre le fût d'une colonne attend l'Aède.

LE CHŒUR.

Jusques à quand faudra-t-il nous tenir
en deuil près de ce tombeau,

(1) Ecrite en février 1899, cette tragédie est chronologiquement l'une des premières œuvres qui marquent la période de maturité du grand poète polonais (Voir notre étude sur Wyspianski, *Revue Bleue* du 28 septembre 1912). Par la modicité de ses proportions et surtout la simplicité de sa composition, elle est à la plupart des vastes drames et des puissantes tragédies qui l'ont suivie ce qu'un lied de Schumann serait aux symphonies de Beethoven. Résumant la mélodie-maîtresse, le *leit-motiv* du théâtre de Wyspianski, *Protésilas et Laodamie* peut être considéré comme une introduction à toute l'œuvre de son auteur, comme une sorte d'ouverture ; mais c'est seulement en rapport avec l'ensemble de cette œuvre que se précise son sens symbolique. Cette pièce « [illegible] », où longtemps on n'avait vu qu'une brillante tentative de reconstitution du théâtre antique, est, au fond, encore une de ces formes synthétiques que prend aux yeux de Wyspianski la tragédie de la Pologne contemporaine : le dépérissement de l'âme ». C'est précisement de ce sens, et des perspectives dont il nous apporte la révélation sur le présent polonais, que résulte l'intense vie intérieure de cette élégie dramatique. La reine Laodamie ce rôle fut joué en Pologne par la célèbre tragédienne polonaise connue en Angleterre et en Amérique sous le nom d'Hélène Modjeska) n'est qu'un des aspects de l'*âme polonaise* : ne pouvant regagner son amour perdu à jamais — sa liberté et sa gloire — elle se consume en langueurs, s'y épuise en évocations funèbres du passé jusqu'à y égarer sa raison et sa conscience et finit par trouver la délivrance dans le suicide.

Pressentie seulement par feu Stanislas Brzozowski, l'éminent philosophe et critique, cette signification symbolique

servantes obéissantes de notre maîtresse?
Inconsolable est le regret de la reine,
sera-t-il donc éternel? —
Voilà que tout en deuil elle sort de sa chambre nuptiale;
les mauvaises langueurs du cœur se traînent après elle,
gardant la source intarissable de ses larmes,
et la nourrissant de souvenirs; —
et voici que, vivante et jeune,
elle accable sa vie, en une lente agonie,
sous le fardeau des regrets et de pleurs incessants.

LAODAMIE.

(Elle sort de la chambre; elle est vêtue d'un costume écarlate, en toile, posé à même le corps, pareil à une robe étroite, arrivant sous les bras, descendant jusqu'aux chevilles et fermée sur toute la longueur du côté droit par douze agrafes; elle est ceinte d'une ceinture en anneaux d'argent ciselés; la poitrine et le dos sont couverts de deux pièces de toile retombant librement (de la même couleur que le « héanos ») et taillées en forme de carrés que retiennent par devant et par derrière deux grandes épingles; une longue chevelure très noire, frisée, tressée en quatre nattes ornées de petites plaques d'or et rattachées derrière la tête par de grandes épingles et des rubans; aux bras plusieurs bracelets en forme de serpents; les pieds pris dans des sandales dont les lacets entourent les jambes et montent jusqu'aux genoux; sous les sandales de hauts cothurnes de bois.)

1. Le Bonheur pour moi est mort à jamais,
à jamais, —
sur mon amour il a refermé
les portes d'airain. —
O mon amour, ô caresses,
mes bras languissent après vous.
O bien-aimé, de miel sont tes lèvres;
l'épanouissement de mes lèvres languit après elles;
pourquoi Orcus t'enlève-t-il à moi?
Amères entre toutes sont les plaintes de mon âme,
malheureuse je ne vis que de langueur:
mon âme sans trêve appelle la tienne;
tu es perdu pour moi à jamais.
2. Tu fus pour moi comme la lumière du jour et comme la flamme,
moi, dans tes bras, je fus une rose;
pourquoi si vite le jour s'assombrit-il?
Pourquoi la flamme des Amours s'éteint-elle?
L'orage te chasse loin de moi
et ta rose se dessèche, fanée; —
pourquoi Orcus t'enlève-t-il à moi?
Sanglantes entre toutes sont les plaies de mon âme,
mon âme soupire, nostalgique, après la tienne, —
tu es perdu pour moi à jamais.
3. Les enlacements enflammés de tes bras
me tiennent en mes rêves, me poursuivent;
les feux passionnés, les lueurs de tes yeux
font, dans mes rêves, rougir mes joues;
reviens vers moi, reviens, — fût-ce pour un instant, —
que je sois réunie à toi;
reviens vers moi, reviens, — fût-ce pour un instant, —
que malheureuse, rendue au Bonheur,
je connaisse la joie, moi, dédaignée,
qui m'étends, solitaire, sur ma couche; —
pourquoi Orcus t'enlève-t-il à moi?
Les dieux ne me seront-ils pas plus cléments
Mon âme s'empresse vers la tienne à travers les espaces:
elle s'empresse vers les trompeuses routes des plaines infernales...
4. Mais, vivante, j'emprisonne mon âme;
en larmes, elle s'en retourne vers la couche vide
je ne peux traverser les gués de l'Achéron;
un vivant ne peut contraindre les gardes souterrains, —

---

est confirmée par maints détails de la tragédie. Ainsi la joie « nuptiale » qui, en face de la mort, anime Laodamie, correspond à un phénomène très particulier de la vie polonaise que Wyspianski observe partout autour de lui; de cette conception funèbre de l' « hilarité nationale » naîtra, en novembre 1900, son plus célèbre drame: les *Noces*, vision prophétique de l'*enterrement* proche des derniers espoirs nationaux. De même, la barque de Charon qui apparaît à la fin de la pièce, combien de fois ne la reverrons-nous pas dans son théâtre! N'est-ce pas sur cette barque, dominée par un mât en forme de croix, que dans la *Légion* Mickiewicz, incarnation sublime d'un tragique destin national, conduit les Polonais vers une mort inévitable?

Mais même en faisant abstraction complète de son sens symbolique (le symbolisme de Wyspianski est tout autre chose que de l'allégorie) *Protésilas et Laodamie* garde sa pleine valeur comme œuvre d'art. D'un monde qui souvent semble épuisé à fond, et qui chez ce poète reste vivant, parce que vécu et vu d'une manière personnelle, il sait faire surgir une beauté nouvelle et toute moderne. Ce monde grec, qu'il connaît à fond, en philologue et en archéologue, ne cessera jamais de hanter l'imagination de Wyspianski, sans jamais asservir sa fantaisie poétique. Dans l'*Achilléïde*, ce sera l'Iliade tout entière qui, en l'espace d'une seule nuit, revivra, tragédie des âmes, *rendues conscientes*, des héros homériques; dans la *Nuit de Novembre*, ce seront les divinités de l'Olympe qu'on verra descendre dans les rues de Varsovie et s'y mêler aux hommes préparant la révolution de 1831; dans *Akropolis* enfin, c'est Homère et la Bible se fondant en une seule vision de Cracovie, l'Ilion polonais, au-dessus duquel retentissent déjà les croassements néfastes des corbeaux de Cassandre.....

Protésilas et Laodamie ne fait connaître que certains côtés de l'art extraordinairement riche et complexe de Stanislas Wyspianski; cette courte pièce est surtout précieuse parce qu'elle nous révèle l'attitude prise par son auteur à l'égard de la tragédie classique. Il suffira, par exemple, d'étudier d'un peu plus près les éléments à travers lesquels se réalise le sort de l' « héroïne » — malédiction paternelle, agissements du monde surnaturel que *rêve* Laodamie, et sa propre faute — pour voir en quoi il suit, disciple fidèle, la tradition grecque, et en quoi, novateur, il la transforme et la renouvelle.

pourquoi donc suis-je torturée si cruellement?
Atroces entre toutes sont mes plaies et mes plaintes :
vouant mon âme à une langueur éternelle,
je sais, — que tu es perdu à jamais.

(Elle s'arrête un instant près du tombeau et appuie sa tête contre les blocs taillés de la stèle; elle reste ainsi quelque temps immobile.

LE CHOEUR.

1. Triste est notre maîtresse, triste sans l'époux et les caresses qui apaisent la tristesse, sans les caresses de l'époux et de l'amant.
2. Triste est la maison aux murs inachevés; nulle toiture d'airain ne recouvre ces chambres où les caresses devaient vous bercer et vous unir l'un à l'autre par les liens de la volupté.

LAODAMIE.

(Elle revient, calme, sous le portique.)

LE CHOEUR.

3. Chaque jour tu renvoies les marchands éconduits; tu renvoies les tapis brodés de fils d'or et les cruches à parfums cerclées d'or et les plats en pierre verte polie;
sur les barques noires les trésors s'en retournent, —
et tu restes seule.

(Les servantes tirent le rideau, transformant ainsi le portique en une pièce fermée; on voit seulement filtrer à travers le rideau le jour bleuâtre.

4. Toi, tu ne peux plus attendre personne d'au delà des mers, —
et pourtant tu es triste et languissante, comme celles qui attendent.

LAODAMIE.

(Elle s'assied sur le lit.)

LE CHOEUR.

Ton regard s'émeut à parcourir les dalles de marbre de la pièce, pareil au regard de ceux qui aperçoivent un pâle reflet de l'espérance.
5. Tes mains, assoiffées de caresses, errent d'elles-mêmes autour de ton cou élancé, et cachent tes joues brûlantes; — ton visage est semblable aux roses...

LAODAMIE.

De la main elle fait un signe d'impatience.

LE CHOEUR se taît.

De derrière le rideau apparaît la tête de l'Aède. La servante, qui l'a vu, s'approche de Laodamie.

LA SERVANTE.

Comme chaque jour, à l'heure convenue, quand le soir tombe... voilà que le chanteur arrive;
il s'approche, importun, et s'arrête sur les premières marches.
Célèbre par son éloquence de conteur, il brûle de te dire l'histoire bien connue de ton époux, comme il fut héroïque et comment il périt.
Le chanteur ajoute chaque jour une strophe tressée à sa guirlande — sans doute apporte-t-il encore de nouvelles strophes.

L'AÈDE.

(Il est entré pendant ce temps.

LA SERVANTE.

Voici que déjà il se tient près de moi, ta servante, et son regard implore que tu lui permettes de gagner le repas de ce soir.
Il est loquace...

LAODAMIE.

(Sans regarder l'Aède.

Tu viens chaque jour, —
chante-moi aujourd'hui un long récit,
comme tu le fais chaque jour,
quand la lumière décline, —
et qu'au son de ton discours la pénombre tombe, —
Mais aujourd'hui un autre chant se lève en moi,
un tout autre chant.....
Parle.

Ils s'assoient; le Chœur s'assied par terre, formant un large hémicycle; l'Aède au milieu sur un siège.
Son visage est bronzé, hâlé: cheveux noirs, frisés; barbe taillée en pointe; sur les cheveux repose en demi-cercle une branche fraîche de laurier dont les rubans écarlates retombent sur son dos; il porte un vêtement brun très court et un manteau blanc, noué par des courroies et drapé; en ses mains il tient une flûte de Pan; son masque a le sourire des Eginètes.

LAODAMIE.

(Elle écoute attentivement, se lève tout à coup, triomphante, — puis subitement redevient sombre, inquiète.)

L'AÈDE.

1. Pâris, le fils de Priam,
d'Argos, du palais des Argiens,
a enlevé Hélène, la femme du roi,
il l'a ravie à l'Atride;
il la tient prisonnière dans les murs d'Ilion,
rendue esclave de son amour.
2. L'Atride se plaint à son frère,
le roi très puissant de Mycènes :
« La honte tombera sur nous deux,
si l'outrage reste sans vengeance;
l'étranger rusé
a violé les lois de l'hospitalité! »
3. On descend de nombreux vaisseaux
noirs sur l'eau azurée;
on déploie les voiles blanches;

le gouvernail rouge fend les murailles des mers.

(Sur le rideau on voit voguer des navires.)

4 L'air retentit de clameurs,
comme au temps du départ des oiseaux ;
la troupe criarde, compacte,
vire longtemps autour de la côte :
le port d'Aulide les retient,
avant qu'ils ne partent à travers la vaste mer.

5. A Delphes il y a dans le bois
le temple sacré des augures d'Apollon ;
l'oracle commande aux Achéens;
obéissants, ils obtempèrent à la parole divine :
« Ilion croulera incendié ;
à vous la gloire, le laurier immortel ;
le premier qui, bondissant, rapide,
par le pont jeté de la proue du navire,
atteindra la glèbe dardanienne,
enfoncera ses pieds dans le sable —
..... tombera.

6. « La plus grande gloire sera son partage,
conquise par la mort et la tombe ».

. . . . . .

Protésilas l'apprend...

(L'Aède s'interrompt, troublé, car depuis un instant on entend Laodamie chuchoter, comme si elle parlait à quelqu'un qui serait près d'elle.)

LAODAMIE

Malgré que tu m'enchantes de caresses,
j'ai deviné la pensée secrète de ton cœur —
tu me berces en riant, et soudain
le silence! tu interromps les rires.
A peine le fil de la vie commence-t-il
d'être filé ;
Cloto ne l'a pas encore détaché
du rouet.

L'AÈDE.

7. Protésilas ne veut point écouter
les plaintes de l'épouse ;
la Gloire enflamme son cœur
d'un désir plus ardent que l'Amour.
« C'est la Gloire, la Gloire qui m'attend,
il me faut quitter le pays,
il me faut te quitter, mon amante,
femme aimée entre toutes.
Je tomberai le premier, — ne m'attends pas ».

LAODAMIE.

Aurore vermeille,
toi qui es descendue
au fond des gouffres marins,
ne t'empresse pas, impatiente,
de sortir des bras du Vieillard.
Tu veux monter sur le versant
des flots lointains,
allumer les feux des aubes ;
— tu rapprocheras l'heure de nos adieux.

L'AÈDE.

8. Accusant le Sort, le Destin,
il passa la nuit aux côtés de la bien-aimée,
rêvant le retentissement de sa vaillance,
les lauriers immortels,
par son seul courage
arrachés à de nombreux guerriers,
devant la foule des Achéens,
aux armures d'airain.

9. La nuit s'est écoulée, rapide ;
l'heure des adieux est venue.

LAODAMIE.

Aurore vermeille,
déjà tu accours, rapide,
tu n'écoutes pas mes paroles ;
vêtue d'un voile léger
de brouillards colorés,
tu cours, agile,
avertir la Nuit obscure
que le Soleil s'est levé,
et que, sortant des flots,
les lourds chevaux déjà traînent
le char doré.

. . . . . .

Phébus, toi aussi, tu es jeune!
tu ne vas pas nous séparer, si jeunes!

L'AÈDE.

10. Le premier, il part en tête, —
son navire, le premier, frappe la côte. —
le héros prend son élan ;
on a jeté le pont sur le sable.
Dressé, tel un aigle,
il élève sa lance et son bouclier. —
Il crie, terrifiant l'ennemi,
enflammé par les feux d'Arès,
le dieu des batailles.

11. On entend le sifflement des javelots ;
un nuage de javelots le voile. —
Il tombe. — Sur le bouclier
les chefs, ses compagnons le soulèvent, mort

12. Les nefs noires s'empressent,
s'enfoncent dans les sables de la côte,
troupeau de corbeaux néfastes ;
inévitable est la perdition de Troie. — —

13. Tout près des sables de la côte,
le roi Atride
t'a élevé un tombeau ;
on y déposa l'armure du héros.

14. Des hêtres, par la main des nymphes

donnés pour gardiens au tombeau,
rapidement épanouis,
ornent leurs branches de verdure.
S'élevant au-dessus du tertre,
à peine aperçoivent-ils la cité de Tyndare,
ils se fanent desséchés ; —
gonflés de sève fraîche,
leurs troncs reverdissent par en bas.
15. Les années passent,... et l'épouse
se plaint en son cœur jeune.

(L'Aède se lève de son siège, et se penchant vers Laodamie, lui répète, en un murmure galant, les propres paroles qu'il avait surprises auparavant.)

L'AÈDE.

« Tu connais les enlacements enflammés de mes bras,
ils te tiennent en rêve, te poursuivent ; —
reconnais les lueurs passionnées de mes yeux,
ce sont elles qui en rêve font rougir les joues, —
viens à moi, viens, fût-ce pour un instant, —
tu connaîtras la joie... »

(Il veut continuer ; Laodamie d'un geste l'arrête — elle s'était déjà levée au son des premières paroles de la dernière strophe, — maintenant elle tourne la tête vers lui, — le regardant attentivement comme pour l'étudier, avec étonnement d'abord, puis avec colère et mépris.)

L'AÈDE.

(Il sort troublé.)

LAODAMIE.

(Toujours debout, elle ne peut vaincre son dégoût ; elle éloigne le Chœur).

LE CHŒUR.

(Les servantes sortent l'une après l'autre ; Laodamie fait signe à la dernière d'approcher.)

LAODAMIE.

(Elle s'assied ; quand la servante est accourue vers elle, elle lui murmure à voix basse quelque chose à l'oreille.)

LA SERVANTE.

(Elle sort en courant vers la droite.)

LAODAMIE.

Déjà le regard sacrilège
pénètre les secrets de mon sein,
et profane, impudent,
le feu sacré de mes ardeurs.
O Héra ! pourquoi te suis-je odieuse ? —
Voici que le sang a coloré mes joues,
la honte me brûle.
. . . . . .
Cette nuit encore il me faut clandestinement
offrir un riche repas aux ombres,
invoquer les Charmes et les Puissances :
que le fantôme qui apparaît en mes rêves
vienne, me sauve des supplices de la langueur,
et m'emmène à son côté dans la nuit.

(La servante revient avec la vieille intendante.)

LAODAMIE.

(Elle fait signe à la Vieille de s'approcher et à la servante de se tenir à distance pour qu'elle ne puisse entendre la conversation.)

LA VIEILLE.

(Elle s'approche de Laodamie, s'agenouille devant elle, lui enlace les genoux.)

LAODAMIE.

Tu m'obéiras.

LA VIEILLE.

Je suis intendante dans ta maison,
de par ta grâce et ta volonté.

LAODAMIE.

Je te donne un arpent de terre de plus,
garde seulement le silence. — Prépare ce que je t'ordonnerai !

LA VIEILLE.

J'écoute. Si la reine m'ordonne
de me taire, je me tairai,
fût-ce contre mon gré.

LAODAMIE.

Je te donne trois arpents de terre de plus,
garde seulement le secret. —
Il me faut une mesure de farine,
de farine de froment, blanche, fine.

LA VIEILLE.

Il y en a beaucoup qu'on garde au grenier.

LAODAMIE.

Il faut qu'elle soit moulue fraîchement.

LA VIEILLE.

J'en moudrai moi-même au moulin à bras.

LAODAMIE.

Prépare une cruche d'hydromel
et une cruche de vin. Écoute-moi bien :
à l'heure où l'obscurité commence
à tomber, — tu porteras au jardin
les cruches pleines, la mesure pleine,
et tu les cacheras auprès du tombeau.

LA VIEILLE.

On m'apercevra...

LAODAMIE.

Non ; — avant, tu m'enverras
toutes les servantes du palais,

pour travailler ensemble, comme on le fait
chaque soir...

LA VIEILLE.

Te sens-tu plus triste?

LAODAMIE.

Tu feras sortir un agneau blanc,
et une brebis noire;
tu les cacheras parmi les cyprès,
non loin du tombeau
en les attachant à un tronc.

LA VIEILLE

Tu veux troubler la paix des morts, —
ô dieux! horreur! tu es folle.

LAODAMIE.

Je veux frapper les cordes secrètes
et chanter les chants secrets:
ce qui clame, en mon âme, de douleur,
ce qui sonne, en mon âme, de plainte.
Délaissée, dédaignée —
. . . . . .
Éloigne-toi.

(La Vieille sort.)

LA SERVANTE.

(Elle s'approche de Laodamie).

M'ordonnes-tu d'aller en ville?

LAODAMIE.

Es-tu donc si pressée d'y courir?

LA SERVANTE.

Ne m'envoies-tu pas en ville chaque matin
cueillir des pommes et des poires
dans le verger de mon père?
ainsi, esclave obéissante à tes ordres,
tous les jours je revois mon père.

LAODAMIE.

Tu as sûrement un amant en ville.

LA SERVANTE.

Que Héra me laisse vieillir vierge!

LAODAMIE.

Ne mens pas, — je te donnerai des cadeaux,
pour toi et pour ton amoureux.

LA SERVANTE.

Mon amoureux demeure tout près
de la cabane de mon père; — je te suis toute dévouée.

LAODAMIE.

Prends ton voile; — quand l'obscurité sera descendue,
tu m'amèneras Eunoïs;
tu n'en souffleras mot à tes compagnes;
quand tu l'auras amené sous la porte,
ordonne-lui de s'asseoir sur le seuil,
et d'attendre jusqu'à ce que j'aie éloigné les servantes
et que je sois seule...

LA SERVANTE.

(Elle s'agenouille devant Laodamie et lui prend les genoux.)

Comme tes paroles résonnent sourdement!

LAODAMIE.

Enfant, ne perds donc pas courage. —
Tu lui porteras de la nourriture du palais,
une cruche d'hydromel, de la viande à satiété;
qu'il m'arrive ici rassasié.

LA SERVANTE.

J'ai peur.

LAODAMIE.

Après, sois heureuse avec ton amoureux,
toute cette nuit; — tu reviendras à l'aube —
ris, je serai généreuse.

LA SERVANTE.

Tu veux faire des sortilèges cette nuit?

LAODAMIE.

Toi, tu passeras la nuit à aimer.

LA SERVANTE.

Tu te perds, malheureuse.

LAODAMIE.

Je veux que tu m'amènes le vieux.
Je veux faire ce qu'il est au pouvoir des humains
de faire. — Cours vite.

La servante s'éloigne

(Quand la servante a disparu derrière le rideau, Laodamie, comme délivrée du poids des regards humains, se dresse subitement, rigide, lève brusquement les deux bras et la tête; après quoi, se tordant les mains, elle abaisse les bras, largement éployés; elle penche un peu la tête, puis l'incline de plus en plus sur son sein gauche... elle laisse retomber ses paupières sur ses yeux d'un air de lassitude...
Elle s'est assise avec une expression d'ennui...
Sur le siège, à côté d'elle, sorti de dessous terre, est assis l'Ennui: une femme en robe noire, brodée de cercles blancs; elle est assise, comme pétrifiée, désœuvrée, pareille à une statue.
La lumière orangée du soleil entre par le rideau entr'ouvert et tombe en gerbe colorée dans le coin de la pièce où est l'entrée de la chambre nuptiale.)

LAODAMIE.

(Elle ouvre les yeux, aperçoit l'Ennui, et lentement prend conscience de cette présence; elle passe doucement sa main devant son visage, comme si elle voulait éloigner l'apparition, après quoi elle laisse retomber sa main inerte; l'Ennui exécute les mêmes mouvements.)

LAODAMIE.

... Tu es venue me visiter; aujourd'hui comme hier, et comme avant-hier, et comme de nombreux jours auparavant disparus. —

... Et aujourd'hui, ma sœur, tu es plus proche de moi qu'hier et qu'avant-hier, et que de nombreux jours passés. —

Je me vois reflétée en toi, comme si je m'apercevais moi-même devant moi —

..... Tu t'assieds, et ton silence me conte de longues histoires : — des histoires silencieuses que tu files de mes rêves, histoires invariablement les mêmes, et qui conduisent ma pensée triste autour de mon palais...

..... et dans le jardin, parmi les cyprès, par le sentier couvert de fin sable marin, jusqu'aux portes du tombeau, — jusqu'aux portes fermées de la tombe —

..... En pensée tu me fais faire le tour du tombeau à travers le jardin, par les terrasses de mon palais, sous les arcades des salles, dont je connais chaque dalle et chaque pierre taillée. —

Inséparable compagne de mes rêveries, ma sœur fidèle —

..... Tu arrives chaque jour, vers le soir, quand le rayon en train de s'éteindre déploie un tapis coloré sur le seuil de la chambre nuptiale où m'attendait le bonheur avec l'époux,

... le bonheur passé si rapidement et sans retour, — quelques brefs instants de bonheur de mémoire éternelle.

..... Le rayon sème une poussière dorée sur le seuil ; — je suis seule. —

Je fus ici bercée dans les bras de l'époux.

. . . . . .

O ma sœur et ma maîtresse, tu me tiens en ton pouvoir. —

..... Le rayon s'évanouit dans la poussière envolée, — disparaît.

Voici que toi aussi tu disparais,

tu t'éteins, comme un mirage de brouillards opaques.

. . . . . .

Ma pensée se joue de moi, —

elle obscurcit mon âme; me plonge, triste, dans la rêverie.

Mon âme plane au-dessus de moi, ailée, —

ma pensée erre, — et ne sait vers où elle se dirige.

S'étant levée, elle marche lentement vers le rayon dans le coin de la pièce : au moment où elle s'approche, le rayon disparaît.

Entre le Sommeil : un jeune homme ailé, en costume transparent, posé à même son corps de marbre : la tête du jouvenceau est frisée de boucles dorées ; toute sa personne chatoie de couleurs qui s'éteignent à chaque instant.

Le Sommeil a conversé avec l'Ennui qui suit Laodamie. L'Ennui disparaît sous terre.

Le Sommeil s'approche de Laodamie et lui frappe le front avec des tiges de pavot. — ayant touché ses tempes et son front, du geste de ses mains il la fait revenir vers le lit où elle s'assied.

LAODAMIE.

Voilà que tu t'approches de moi, trompeur divin, dispensateur du repos éternel.

..... Je te reconnais, toi, et je devine ta présence au silence et à la pénombre dont tu es entouré. —

..... — Tu es tout près de moi, près de ma tête que, docile, je baisse :

ce sont des tiges de pavot et les têtes de son fruit, mûres, desséchées ;

brandies par tes mains, elles bruissent, elles murmurent.

. . . . . .

Un bruissement tout près de mes tempes ;

c'est le bruissement des murailles marines qui s'acheminent vers les rochers de la côte —

Mes yeux sont déjà fermés. —

Les murailles des mers lointaines se brisent

contre les rochers de la côte...

Les cailloux geignent, égrenés par mille mains :

les mains de la bande bruyante des filles de Nérée.

Les bras des ondines se sont noués pour la ronde.

Des lointains, des lointains, des grandes mers accourt l'essaim des Océanides ; —

il se brise sur le sable de la côte.

Tumultes et clameurs.

(Subitement à haute voix, plus distinctement.)

— Et toi, tu es venu m'endormir par le bruissement et le murmure des eaux...

Je suis accoutumée à toi, ô courrier des puissances mystérieuses...

(Plus bas.)

Ton bras m'entoure et m'enlace :

Le Sommeil, le Rêve... mon monde, —

mon meilleur monde... —

. . . . . .

O Bien-Aimé !...

Le Chœur traverse la pièce et aperçoit Laodamie en train de s'endormir : il s'approche, la contemple un instant ; — les servantes se dispersent à travers la pièce. —

La présence du Sommeil agit sur elles : après un moment de conversations à mi-voix, elles se couchent, somnolentes, au pied du rideau, et s'endorment.

Le Sommeil appelle le Cauchemar.

Le Cauchemar Oneiros descend des airs sous la forme d'un monstre aux couleurs grises, aux ailes palmées comme celles d'un phalène duveté, ornées de bizarres zigzags ; un grand masque de phalène sur la tête et des yeux blancs qui semblent flottants ; le long de son peplos des raies pourpres.

Le Sommeil parle avec le Cauchemar, en lui désignant Laodamie endormie, après quoi il s'éloigne derrière le rideau, qu'il a soulevé légèrement ; — les dormeuses marquent le départ du Sommeil par des mouvements furtifs.

Le Cauchemar, planant en l'air au-dessus des jeunes filles endormies, évoque des apparitions sur le rideau.

Le rideau tuyauté s'ouvre :

Le rêve de Laodamie se joue comme une scène vivante, éclairée d'une lueur bleuâtre :

Sur le fond azuré de la mer, au premier plan des flots, navigue une grande nef peinte en rouge, avec son gouvernail, ses rameurs, son mât.

Elle avance, les voiles déployées, parmi les javelots lancés par des mains invisibles.

Dans la nef se tiennent des hommes armés qui élèvent leurs boucliers et leurs lances.

Sur l'avant, à la proue du navire, un jeune héros, tout couvert d'une armure dorée, brandit plusieurs épieux; sa main gauche porte un bouclier orné de clous.

Franchissant le pont que de la proue de son navire on vient de jeter sur la côte, le héros court à l'aveugle contre les projectiles.

Personne ne le suit; les hommes dans la nef hissent aussitôt le pont et le retirent à bord.

Protésilas reste isolé ; — bruit de lutte, le héros tombe.)

LA VOIX DE PROTESILAS.

Laodamie, Laodamie !

(Les hommes du navire élèvent les bras vers le ciel en signe de reconnaissance envers les dieux.

Dans le lointain on voit de nombreux vaisseaux qui avancent.)

LAODAMIE.

(Se débattant en rêve.

Devant toi un nuage de pointes et de javelots,
Arrête !...
Derrière toi on retire le pont !
Trahison !
Au secours ! Au secours !
. . . . . .
Ah... l'oracle !

LA VOIX DE PROTÉSILAS.

(Faiblissant.)

..... Laodamie !...

LAODAMIE.

(Elle se laisse choir du lit par terre, s'agenouille à demi sur le sol ; — ayant touché les dalles froides, elle revient à elle, — saisit à pleines mains ses cheveux sur ses tempes et regarde devant elle, les yeux largement ouverts.

Les apparitions s'évanouissent. Le rideau se referme. Laodamie se lève, raide, rattache ses cheveux derrière sa tête, prend un léger voile, s'en enveloppe à mi-corps; avant de s'en couvrir le visage, ce geste commencé, elle esquisse quelques pas vers la porte de gauche.

Sur la gauche, par la porte de bronze close, surgit Hermès; il s'avance vers elle sur le chemin de tapis pourpre où elle se tient.

Hermès est nu sous un manteau court, attaché aux épaules ; il est coiffé d'un chapeau orné de petites ailes; le caducée dans sa main gauche.

Il s'arrête quand Laodamie s'arrête, l'ayant reconnu.

Il demeure dans l'attitude raide qu'il vient de prendre.

Laodamie s'est arrêtée, anéantie par cette vision ; elle tient son voile éloigné de son visage, immobilisée dans sa marche.)

STANISLAS WYSPIANSKI.

(Traduit du polonais avec l'autorisation des héritiers de l'auteur, par A. DE LADA *et* LUCIEN MAURY.)

(A suivre).

UN PEINTRE RÉALISTE DU XVe SIÈCLE

—

PIERO DELLA FRANCESCA

Il y a incontestablement des paysages qui répondent à un état d'âme précis et que la nature semble avoir formés pour être les berceaux d'une humanité choisie et d'un art spécial. On éprouve ce sentiment en traversant l'Ombrie, ne fût-ce qu'en allant d'Assise à Pérouse. Ces montagnes d'un violet savoureux qui environnent la vaste plaine, cette végétation fine et presque aérienne, ces arbres aux ramures transparentes, cette lumière intense qui baigne toute chose et trempe de ses couleurs ardentes les ombres les plus fortes, quel paradis du rêve et de la contemplation ! Involontairement on songe au mot admirable de Shelley sur la Sainte-Cécile de Raphaël : « Elle est calmée par la profondeur de sa passion ». N'est-ce pas dans ce décor que devaient naître les vierges pensives du Pérugin, du divin Sanzio et de leurs nombreux émules ? On est vraiment ici au cœur mystique de l'Italie.

Tout autre est l'impression si, par Fratta et Citta di Castello, on remonte la vallée du Tibre jusqu'à Borgo di San Sepolcro. Ce n'est plus la douceur ombrienne, dont les collines gracieuses ménagent toujours des ouvertures sur le ciel et permettent au regard de glisser vers l'infini. La vallée se resserre, les montagnes s'élèvent. Malgré la fertilité des campagnes enguirlandées de vignes, plantées de céréales et d'oliviers, le pays prend un caractère de plus en plus grave et impérieux. On ne s'étonne pas que, là-bas, de ces pentes abruptes, de ces forêts épaisses, s'échappe, déjà trouble et fauve, le Tibre, le fleuve de la Rome impériale et papale. « Quand le soleil se couche dans une mer de splendeur, derrière le sombre mont Caprese, et enflamme de ses rayons mourants les flancs rocheux de la Verna, celle-ci ressemble à un grand navire qui flotte sur un océan d'azur. Dans ces monts solitaires, loin du monde bruyant, règnent encore la paix et la sérénité d'un riche passé. Là vit la mémoire des trois grands hommes qui rendirent ce pays célèbre. François d'Assise passa une partie de sa vie contemplative à la Verna et au mont Casale, où il fonda son premier ermitage ; Michel-Ange est né comme un aigle royal dans le nid gris de Caprese ; et San Sepolcro, la petite ville de la plaine, donna naissance à Piero della Francesca, peintre réaliste et scientifique du xve siècle ».

I

L'auteur de ces dernières lignes est Mme Evelyn,

une femme de lettres hautement estimée en Italie. Demi Anglaise et demi Française d'origine (elle compte une de la Tour parmi ses aïeules) Mme Evelyn a épousé un gentilhomme italien, M. Marini della Francesca. Un Marini du siècle dernier hérita par testament du nom et de la maison appartenant jadis à l'illustre famille des Franceschi, celle-ci n'ayant plus de descendant. Il se trouve ainsi que Mme Evelyn occupe à San Sepolcro le vaste palais *delle Laudi*, aux grandes salles majestueuses et froides, qui furent sans doute la demeure ultime du fameux peintre Pietro dont s'enorgueillit la ville de San Sepolcro. Comme beaucoup d'Anglaises qui habitent l'Italie, Mme Evelyn s'est passionnée pour sa nouvelle patrie, mais mieux qu'aucune autre elle s'est assimilée toutes les ressources de la langue italienne qu'elle écrit à la perfection et dont elle manie savamment le riche vocabulaire. Son esprit ingénieux et délicat se joua d'abord en diverses fantaisies et portraits historiques et littéraires. Le plus gracieux de ces volumes s'appelle *Figure d'arazzo* (figures de tapisserie) un autre non moins charmant *Impressione artistiche*. Le sens vif du beau et de l'art amenèrent l'auteur, très apprécié par la critique, à des études plus approfondies. Son histoire de la peinture et de la sculpture italienne (1) témoigne à la fois d'une érudition solide et d'un goût esthétique aussi fin que sûr. Bien connue dans la société lettrée de Rome et de Florence, où elle fait des séjours prolongés, Mme Evelyn préfère cependant sa demeure historique et solitaire de San Sepolcro à toutes les autres. Au coin de sa cheminée monumentale, entre son lévrier, moins alerte que sa maîtresse aux courses et aux ascensions, parmi ses gravures, ses livres italiens, anglais et français, Mme Evelyn représente une sorte de châtelaine delettres, toujours prête à faire les honneurs de son pays aux amis qui viennent la visiter. Là se rencontrent, en été, le professeur De Gubernatis, savant et poète, le plus cosmopolite des érudits et l'un des plus fidèles amis de la France en Italie, M. Adolfo Venturi, le grand critique d'art, M. Paul Sabatier, auteur d'une célèbre vie de François d'Assise, et Louis le Cardonnel, ancien poète du quartier latin, qui, sous la soutane d'un prêtre italien, continue à servir les Muses françaises comme le prouve son récent et beau volume *Carmina sacra*. Grâce à Mme Evelyn, le vieux palais des Laudi est ainsi devenu un petit décaméron, centre de culture latine et humaniste. Une simple citoyenne de San Sepolcro se serait sans doute contentée de cette renommée noblement acquise, et se fût endormie sur ses lauriers. Mais les femmes une fois lancées dans la littérature, deviennent infatigables. Et puis, un grand portrait sur fond noir, embrumé par la poussière des siècles, suspendu dans la haute salle, inquiétait la châtelaine des Laudi, et devint pour elle un mystérieux aiguillon.

C'était celui de l'ancien maître de céans, de messire Piero della Francesca. A vrai dire, ce portrait en pied et de grandeur naturelle n'a rien de séduisant et donne, au premier abord, une impression tant soit peu rébarbative. On dirait un magistrat des vieux temps ou un docteur ès sciences mathématiques. Vêtu d'une toge doctorale bordée de fourrure, coiffé d'un béret rouge ourlé d'hermine, Piero est debout dans une attitude rigide et hautaine, une main appuyée sur son flanc, l'autre posée sur la table, où l'on voit un encrier, une plume, un compas et des livres. La bouche est à la fois sensuelle et dédaigneuse, mais les yeux grands ouverts sous les sourcils relevés ont un regard impérieux et dur qui ne souffre point de réplique. Il y a dans les vieux portraits qu'on regarde souvent un singulier pouvoir de suggestion. La châtelaine fureteuse et impressionnable subit l'influence de celui-ci. Un beau jour, sortant de la pénombre, ce personnage altier lui dit : « Quoique étrangère, tu es devenue la dame de ce palais. Mais sais-tu bien où tu es? Cette maison est aussi célèbre qu'ancienne. Elle fut bâtie en 1218 par la confrérie religieuse de Sainte-Marie des Louanges de la Nuit. Douze prieurs, qui furent les bienfaiteurs de la ville, l'habitèrent. Tu crois sans doute, ô fille crédule du Nord, être ici l'hôtesse des usurpateurs florentins, parce que le buste de Cosme de Médicis, dit *père de la patrie*, orne la cour intérieure de ce palais, et que les armes de Florence s'étalent en larges mascarons sur les colonnes de la loggia où tu promènes tes loisirs? Cela veut dire simplement que les Médicis ont pris cette ville sous leur protection. Mais c'est moi qui suis le seigneur de ce lieu, car je suis l'homme le plus illustre de la cité. Mes concitoyens m'ont justement appelé *monarque de la peinture* aux jours où ma renommée fleurissait aux cours de Ferrare, de Rimini, d'Urbino et jusqu'à Rome. Depuis lors, de grands peintres ont profité de mes découvertes et ont éclipsé ma gloire. Vasari a faiblement parlé de mes œuvres et commis, à mon égard, de graves erreurs. C'est à toi de me rendre justice. En restaurant ma gloire, tu augmenteras la tienne. Cela m'est dû pour l'hospitalité que je t'offre. A tes visiteurs, tu dis que je suis « le saint de ta famille ». On doit quelques honneurs aux saints qui vous protègent. Donc, prends la plume, si tu ne veux pas que je trouble ton sommeil. » Heureuse d'obéir à son ancêtre adoptif, et ravie de l'idée qu'il lui suggérait, Mme Evelyn se mit à l'œuvre avec ferveur, fouillant manuscrits et bibliothèques, étu-

(1) *Pittori e Scultori italiani* 2 vol.

diant partout où l'on peut les trouver les œuvres du maître. Telle fut, en réalité, l'origine de ce livre curieux, suggestif, éloquent et très documenté, contribution précieuse à l'histoire de cette Renaissance italienne, pépinière inépuisable de talents et de génies (1).

II

La tâche était quelque peu ingrate. L'auteur a recueilli avec une joie minutieuse les notions éparses sur le maître, mais ce maigre butin suffit à peine pour établir les grandes lignes de sa vie. Pas un de ces traits qui peignent, pas un de ces mots qui trahissent un caractère. La personnalité de ce peintre est insaisissable. Plus on la poursuit, plus elle se dérobe et s'efface. Voici cependant les faits rassemblés par son persévérant biographe. Il naquit en 1416 d'une famille aisée de San Sepolcro. A vingt-deux ans, il rencontra à Pérouse le fameux Veneziano, devint son élève et le suivit à Florence, où ce peintre travaillait alors aux fresques de Santa Maria Novella. Piero resta dans son atelier de 1439 à 1445, et y devint savant dans son art. Giotto était mort depuis cent ans, mais Masaccio vivait encore et Ghiberti œuvrait à la porte du baptistère tandis que Donatello, précurseur de Michel-Ange, affinait ses marbres élégants. A Florence, Piero « put s'approprier quelque chose de l'idéalisme archaïque de Giotto, de la grâce de Majolino, de la force puissante de Masaccio. » Il passa ensuite une série d'années à Ferrare, à la cour somptueuse de Lionel d'Este, prince renommé pour sa gentillesse d'âme, puis à celle de Rimini, auprès de Sigismond Pandolfo Malatesta, tyran cruel et fantasque, mais féru d'humanisme et de mythologie comme tous les souverains italiens d'alors. A ce moment, il faisait décorer une chapelle en l'honneur de sa maîtresse, Isotta dei Azzi, et cela dans le goût le plus bizarre. *La diva Isotta*, comme l'appelait son amant, y était représentée sous les traits de l'Archange saint Michel. Piero, par contre, fut chargé de peindre le prince Malatesta en adoration devant son patron saint Sigismond. Autour des deux amants ainsi béatifiés, on voyait des amours et des anges. Apothéose ou pénitence des péchés du prince? *Chi lo sà?* Peut-être une habile *combinazione* des deux. Il semble qu'ensuite Piero ait séjourné longtemps dans la ville d'Arezzo puisqu'il y fit son plus grand ouvrage, une série de fresques sur *la légende de la croix* dans l'église de Saint-François, peintures qui s'écartent de la tradition ordinaire par l'originalité de la conception et de l'exécution. En 1464, Piero s'en vint à Urbino, auprès de Frédéric de Montefeltro, guerrier valeureux et prince intelligent, passionné pour le culte des arts et des belles-lettres. Sa cour rivalisait d'élégance avec celles de Ferrare et de Mantoue. S'il faut en croire Vasari, c'est là que Piero obtint ses plus beaux succès. Ce qui est certain, c'est qu'il devint l'ami intime et fidèle de ce prince excellent. Pendant les dernières années de sa vie, Piero se retira dans sa ville natale et se voua à des études théoriques. A côté de la peinture, il avait toujours cultivé les mathématiques et la géométrie. Il écrivit donc dans sa vieillesse un savant traité sur la perspective et un livre latin sur les cinq corps réguliers, *libellus de quinque corporibus regularibus*, où il appliquait les principes d'Euclide à l'art. Cet ouvrage est dédié au duc de Montefeltro en ces termes : « J'ai composé ce livre dans l'extrême fraction de ma vie afin que mon esprit ne devînt pas inactif et trouble. » Ce mot prouve l'assiduité et l'énergie du travailleur infatigable qui se consolait avec les mathématiques, à l'âge où l'imagination refroidie se refuse à la création.

Cette vie semble avoir été d'une régularité et d'une correction parfaites, mais quelque chose de compassé en émane. Il y manque un élan du cœur, un mouvement d'enthousiasme. Nous ne connaissons du Corrège que cette exclamation qui doit lui avoir échappé, quand, tout jeune encore, il vit à Ferrare les fresques de Mantegna : « Et moi aussi, je suis peintre ! » Ce ne sont que six mots, mais ils évoquent une âme, et font pressentir toute une vie. Ici rien de tel. M. Venturi, qui a une haute opinion de l'artiste et de l'influence que son œuvre exerça sur ses contemporains, l'appelle « le solennel, le sacerdotal Piero. » Mme Evelyn, qui cherche de son mieux à relever toutes les qualités de son peintre préféré, mais qui ne peut renoncer à son sens critique et à sa pénétration naturelle, est forcée d'avouer que les femmes peintes par Piero manquent de séduction. Qu'elles représentent Madeleine ou la reine de Saba, elles ont un aspect lourd et monacal. Elles n'ont rien de la grâce des vierges élancées et flexibles des peintres de l'Ombrie et de la Toscane, et ressemblent plutôt aux bourgeoises massives ou aux femmes du peuple de la haute vallée du Tibre. Quand il veut les rendre distinguées, il leur donne une moue dédaigneuse, qui ne les embellit pas. Non décidément, aucune des nobles dames de Ferrare ou d'Urbino ne fit battre son cœur et frémir son pinceau rigide comme un compas. Si cependant on considère l'ensemble et les détails de son œuvre, on s'aperçoit de ses nombreux mérites, et qu'il fut, à sa manière, un novateur. D'abord par l'observation aiguë des types et des costumes de l'époque, ensuite

(1) *Piero della Francesca*. Città di Castello (Lapi) 1912. Le volume porte sur sa couverture le portrait du maître et est orné d'une douzaine de photographies de ses œuvres.

par l'introduction des architectures savantes et des paysages adaptés au sujet selon les lois sévères de la perspective ; enfin par l'art du groupement et de la composition, qui, en se conformant à certains principes géométriques et au mouvement instinctif des yeux humains, fait ressortir au premier coup d'œil l'idée générale d'un tableau. Par toutes ces méthodes scientifiques, il fut réellement le précurseur du grand Léonard de Vinci. S'il n'eut pas son génie d'expression, qui joignait l'émotion profonde à la science la plus consommée, il prépara sa venue par des œuvres remarquables et fit école en peu de temps. « Pérugin imita l'ampleur et la beauté de ses paysages, Signorelli la vigueur de son coloris, Melozzo de Forli la netteté de son dessin dans les profils. Ils cueillirent de plus beaux lauriers. Lui même resta solitaire, mystérieux, sobre, austère. Il introduisit dans la peinture la forme mathématique, la régularité, la symétrie du caléidoscope avec, pour ainsi dire, le sens tactile du relief. »

Ajoutons qu'il fut le premier à faire du portrait une étude de caractère, genre où devait exceller le Titien. Témoin son incisif portrait de Pandolfo Malatesta dans la chapelle de Rimini. Il est représenté à genoux et de profil devant son patron, saint Sigismond de Bourgogne, assis sur un trône qui occupe une estrade. Donnons ici la parole à Mme Evelyn. « Il sut deviner l'individualité complexe de ce personnage déjà célèbre par ses délits infâmes et mystérieux. Il joint ses mains levées dans un geste d'imploration et fixe le vieux saint d'un œil aigu de faucon. Sous ses paupières baissées scintille un regard cruel et libertin; et la ligne droite et subtile des lèvres à peine entre'ouvertes d'un sourire ambigu confirme l'expression traîtresse de l'œil. Toute la physionomie, qui exprime une fougueuse énergie, une astuce féline, porte les stigmates de vices étranges et cachés. L'expression est composée momentanément pour un calme fictif qui annonce la tempête comme une pause qui précède l'éruption d'un volcan. L'art suprême du peintre a su, selon l'heureuse expression de Stendhal, *cristalliser le mouvement*, éterniser dans son dessin un état d'âme fugitif et presque insaisissable. »

Ce même sens psychologique se retrouve dans une fresque de l'église d'Arezzo représentant *la Vision de Constantin*. Mme Evelyn, dont la plume subtile sait évoquer la magie du pinceau, décrit ainsi ce tableau reproduit dans son livre : « L'empereur Constantin dort paisiblement sur son lit de camp, à l'abri d'une haute tente. Son visage brun et viril se détache sur les coussins blancs de la couverture. A droite et à gauche deux sentinelles, la lance au poing, se tiennent droites sous leur armure luisante. Au bord du lit s'accoude un page gracieux ; il s'est assoupi de fatigue après le long voyage de la journée. Une sorte de torpeur pèse sur ces quatre personnages, même sur les sentinelles, qui veillent figées dans leur immobilité. Mais par-dessus la tente on aperçoit les ailes d'un ange qui plonge, tête baissée, et révèle à Constantin l'endroit de la vraie croix. La lumière qui éclaire le tableau émane de l'ange. Elle frôle les quatre figures, ricoche sur les armures des hallebardiers et fait saillir de la nuit le visage des deux dormeurs. »

Ce tableau est peut-être le premier en date où l'on remarque ce fameux effet de *clair obscur*, essayant d'interpréter pittoresquement le surnaturel ou plutôt l'invisible, effet qu'on retrouve aussi bien dans *la Libération de saint Pierre* de Raphaël au Vatican que dans *la Nuit* du Corrège à Dresde et dans les *Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt, au Louvre. Ici, comme dans ces trois chefs-d'œuvre, la lumière diffuse donne l'impression d'une présence spirituelle. Seul Constantin voit intérieurement et entend des paroles. Les autres ne voient et n'entendent rien, mais on dirait qu'ils frémissent sous un souffle insolite. Avec Piero della Francesca, nous sommes loin de la mysticité naïve des Primitifs, qui n'est que sentiment, et se traduit souvent avec une gaucherie touchante mais un peu grossière. Chez eux l'émotion et la foi sont tout. Chez Piero, on sent déjà, comme chez Léonard et ses grands successeurs, le besoin de dominer l'émotion par l'intellect, et d'interpréter psychologiquement par la peinture les états d'âme exceptionnels.

Irons-nous jusqu'à concéder à Mme Evelyn, qui s'efforce louablement et généreusement de placer « le saint de sa famille » au premier rang des peintres de génie, qu'à toutes ses rares qualités Piero joint « la suavité ombrienne » et la « poésie » des grands maîtres? J'avoue que j'hésite sur ce point. La suavité, vertu féminine par excellence, est de tous les mérites celui qui semble avoir été le moins départi à cet austère mathématicien. Quant à la poésie, ce mystère de la vie et cette fleur de l'âme, pour la la dégager des formes et des couleurs, il ne suffit pas d'avoir la force de l'observation et la netteté de la vision plastique. La science seule n'y arrive pas, il y faut encore la profondeur de la sensibilité et la puissance de l'émotion. Or, voilà justement ce qui manque au correct, au raisonnable, à l'impeccable Piero. En présence de cette perfection glacée, de cette impersonnalité et de ce calme immuable, on serait presque tenté de prendre le contre-pied et de s'écrier :

En fait d'art, vivent les personnels, les passionnés, les excessifs avec tous leurs défauts. Vive Giorgone,

qui mourut à vingt ans sous le soleil de Venise, de sa trop grande soif des beaux corps ambrés qui lui avaient servi de modèles pour ses nymphes. Vive Angelico de Fiesole, qui se traînait sur les dalles de sa cellule dans ses extases mystiques et ne peignait ses madones qu'à genoux. Vive Léonard peinant six ans sur le portrait de la Joconde et n'osant achever la tête du Christ qu'il nous laisse deviner. Vive Raphaël mourant à trente-six ans du travail acharné de ses fresques et du sang ambrosien de ses veines qu'il versa à ses vierges divines. Vive Michel-Ange, intraitable pour ses rivaux et rude à ses amis, grommelant et tonnant sur son échafaudage de la Sixtine en brossant ses Sybilles et son Jéhovah. Vive Salvator Rosa, qui, pour peindre ses batailles et ses paysages orageux s'en alla vivre chez les brigands de la Calabre! « L'art est un silence passionné » a dit Gustave Moreau. Oui, l'art ne vit que de passion condensée et le génie en est pétri. Le génie c'est le feu de l'âme, le sang des veines, le cri du cœur!

Mais je m'arrête et je me ravise... Oui certes, sans l'âme et la passion il n'y aurait pas d'art, mais il n'y en aurait pas non plus sans la science et la conscience. Quels travaux, quels efforts et quelle longue patience n'a-t-il pas fallu aux artistes du XIVe, du XVe et du XVIe siècle pour retrouver les lois éternelles du Beau et les règles de l'art découvertes par les Grecs et perdues au moyen âge! Quel immense labeur pour reconstituer la science du dessin, les lois de la perspective, l'anatomie du corps humain, la gamme et l'harmonie des couleurs, les secrets de l'architecture et de la sculpture, et les rapports de toutes ces disciplines complexes avec les mouvements mystérieux et infinis de l'âme! Voilà pourtant ce que firent tous ces maîtres laborieux et parfois obscurs qui précédèrent les véritables héros de la Renaissance. Avec leurs blocs fortement équarris et cimentés, ils construisirent les fondements indestructibles et la terrasse solide sur laquelle ceux-ci élevèrent leur temple svelte et somptueux. Vénérons donc les travailleurs infatigables qui ont apporté leurs fortes pierres de taille aux fondations de cet édifice, et remercions Mme Evelyn d'avoir ressuscité de la poussière des archives et des églises, où elle sommeillait à demi oubliée, la noble figure de Piero della Francesca.

EDOUARD SCHURÉ.

SUR LES CHEMINS D'ASSISE (1)

Les pendentifs de l'Eglise Inférieure sont-ils donc à ce point revêches? La scolastique est une aride dame qui change en pierre tout ce qu'elle touche, oui, hormis le cœur d'artistes florentins ou siennois du trecento. Qu'elle fortifie leur foi et impose à leur esprit la discipline d'une règle stricte, de subtils Italiens trouveront toujours la fissure par où le sentiment se glisse. Assis sur une marche d'autel, nous avons regardé avec des yeux neufs ces merveilleux triangles. La Chasteté dans sa tour a la mine triste des recluses. L'Obéissance apparut au peintre comme la plus inhumaine et elle ne lui inspira qu'une sévère image; mais de quelles pathétiques lueurs il embellit les traits de l'ange, un doigt sur la bouche, qui reçoit le vœu du saint! Les deux petits vauriens qui lapident la Pauvreté, à moitié dépouillée de ses hardes et embarrassée dans un buisson d'épines, ne nous distraient pas longtemps de la figure principale. Cette allégorie a la rigueur expressive de la réalité. Nous y retrouvons ce dénuement, qui, naguère, saisit toutes les ondes de notre sensibilité devant le saint François de Cimabué; mais de l'une à l'autre de ces œuvres il y a toute la distance de l'idée à un simple exemplaire de détresse humaine. Cimabué excite seulement notre pitié tandis que l'auteur inconnu des fiançailles de saint François et de la Pauvreté fait tourner en gloire ce qu'on peut raisonnablement tenir pour une disgrâce. Son œuvre dégage une puissance d'apostolat qui entraîne l'âme la plus rebelle. Elle achève de nous faire comprendre que le moyen d'action le plus efficace du saint était cette misère extrême où il se complaisait. Non seulement elle emprunte les moyens et la rhétorique de la Divine Comédie, elle possède encore sa vigueur concise et exemplaire.

La bonne humeur, cette autre vertu franciscaine, la plus belle pour nous qui la cueillons comme une fleur poussée dans du sable, les peintures de l'Eglise Inférieure ne nous apprennent rien sur elle. Giotto ne l'eût point dédaignée. C'est pourquoi l'interprétation de ces pendentifs ne doit pas nous retenir plus longtemps. Quelles que soient leurs qualités, ils ne témoignent ni de cette spontanéité dans l'invention, ni de cette alacrité de la pensée qui nous transportent devant les fresques de l'Eglise Supérieure. Ici tout rapprochement avec le mendiant de Cimabué devient impossible. Que François se dépouille de ses vêtements pour marquer sa volonté d'être pauvre, ce sont tous les trésors dont

(1) V. la *Revue Bleue* du 28 septembre 1912.

son cœur est plein qui débordent de ces peintures vives et gracieuses. Elles montrent bien l'exubérance du génie qui prend conscience de soi et la charmante inexpérience du premier jet. Et elles nous préparent à saisir toute la portée de l'œuvre qui marque l'aboutissement suprême de l'art de Giotto, la mort de saint François à la chapelle des Bardi de Santa Croce, à Florence.

C'est là que nous devons retourner. Quel cœur assez sensible pourrait comprendre cette excesssive douceur, cette joie, et cette somme de regrets aussi, dont saint François s'est senti oppressé avant d'entrer en agonie. Toute une existence est toujours contenue dans ces quelques minutes où la douleur fait trêve et qui précèdent la fin. Et nous en savons assez sur cette mort pour nous la figurer comme une des actions les plus nobles et les plus consolantes que le saint ait accomplies. Il ne refoula même pas ses remords qui la rendent plus humaine. Il se fit lire le Cantique du Soleil où son âme, déjà soulevée de la terre, reconnaissait l'écho de son âme d'autrefois, et, quand s'il s'éteignit, ce fut si beau que chantèrent les alouettes amies de la lumière. Moment unique dont le peintre a su rendre la simplicité Comme le saint, avant de mourir, avait pu revivre toute sa vie pour en épuiser l'ardeur en quelques traits, toute l'œuvre de Giotto, vouée à saint François, mais épurée comme au contact de flammes surnaturelles, repasse à travers l'émotion qui anime cette fresque. Le saint est couché, ses frères l'entourent. Tout le drame est en eux, se lit en eux dont l'âme est partagée entre le ravissement et la compassion. Ils ne savent plus si c'est au ciel ou à leurs pieds qu'ils doivent regarder; cette pauvre chose humaine déjà entrée dans la gloire. Un sentiment si fort nous étouffe que nous ne pouvons plus, après, fixer notre attention sur rien. Nous cherchons la sortie, l'éclatant soleil; et qu'alors aussi s'élève un chœur d'oiseaux !

*
* *

J'avais fui ma chambre d'hôtel. Une nuit étouffante de fin août pesait sur Assise. L'air chaud croupissait entre les murs. Des morsures insinuantes, la fièvre qui précipitait mon sang me donnaient un désir exaspéré de fraîcheur. Je cherchai une issue vers la montagne. Mes jambes, malgré moi, me ramenaient dans le ruisseau plein de fiente, et je respirais une fétidité insupportable. Un cantonier m'indiqua la Porte des Capucins. Hors des murs la pestilence se dilua dans l'air moins épais et je vis le jour glisser aux pentes du Subasio.

C'est une noble montagne surgie sans effort de la terre ombrienne. A Pérouse déjà, du haut d'un petit belvédère qui s'élève derrière l'église San Pietro, et d'où on la voit à huit lieues, je l'avais longuement contemplée. L'épaisseur de la couche d'air la peignait en mauve, et le custode me montra trois taches blanches au pied de son versant : Assise, Spello, Foligno; mais j'avais, après cette nuit déprimante, et pour obéir à un vœu secret, la volonté de regarder seulement à mes pieds comme tant de pèlerins qui m'avaient précédé sur cette route.

De heurter de ma semelle ce sol caillouteux où montaient allègrement les petits pauvres déchaux de saint François, me donnait une sorte de délire. J'avais l'impression d'être suivi, d'un souffle chaud dans le dos, et d'un bruit mou de pieds nus qui s'imprimaient dans le gravier. Sol rude, pétri d'empreintes passionnées, j'en cherchai avidement la marque tandis que c'était comme sur mon cœur que se crispaient des orteils. Jusqu'où n'aurais-je point voulu pousser l'expérience de ces égarements dévots où l'on goûte un plaisir trouble! La chaleur était toujours accablante. Les nuages, en un cercle noir, s'étaient resserrés autour de la cime du Subasio qui semblait fumer comme un volcan. J'étais arrivé à cette tension où l'on attend d'un événement inconnu d'être brusquement délivré de son angoisse. Volupté lancinante où nous porte l'illusoire poursuite d'un peu de sang sur la trace d'un apôtre, le raisonnable quotidien paraît bien morne au regard de cela.

C'est bien telle vésanie qui sur ces sentiers entraîne des pèlerins que le tableau du Baroche, la momie de sainte Claire et la vue tant de fois répétée de saint François exposant ses stigmates ont adroitement préparés. D'aucuns s'en iront dans les gorges de l'Alverne chercher des excitants plus vifs. Nous nous contenterons de ces petites grottes à mi-côte du Subasio dont saint François avait fait son lieu de méditation favori.

Les *Carceri*, je les devinai là-bas dans un repli du versant. Des chênes qui poussaient abondamment en cet endroit où les eaux confluaient, mettaient une tache sombre et veloutée dans l'âpre flanc du mont. Sûr de ma route, je m'arrêtai un instant près d'une de ces grandes cuves de pierre où les gens du pays ont accoutumé de capter les sources. Je trempai mes mains et mon front. Les nuages s'étaient déchirés, et de grandes places d'azur s'allongeaient dans le sens de la vallée. Le sommet de la montagne s'était dégagé de ses voiles et le Subasio m'imposait le prestige de ses lignes fermes et pures. Les champs d'oliviers étaient devenus plus rares. Seulement des chênes-verts trouvaient une nourriture suffisante dans ces plans rocheux et, de ci, de là, un cyprès à la racine profonde

attestait qu'à puiser aux entrailles mêmes de cette terre avare, il s'en dégageait une pensée grave. Quand je repris mon ascension, un grand apaisement s'était fait en moi. Les suggestions d'une nuit d'insomnie cédaient devant la noblesse du décor. Je me baissai pour cueillir un chardon bleu sur le bord du sentier, mais je fus tout à coup saisi par l'air de fierté de cette plante. Il ne croît rien ici qui contente un instinct vulgaire.

Ainsi, en deux traits, la figure de saint François qui domine cette terre était ramenée dans son véritable plan. Elle ne souffre rien de morbide. L'extase où on la voit naturellement portée n'est que l'épanouissement d'un cœur allègre. Ce fils de bourgeois aimait les danses et les fêtes. Un de ces matins où l'Ombrie livre le plus abondamment sa suavité ardente, il découvre le sens intime de la joie de vivre. Il n'a de cesse qu'il ne s'en soit réjoui avec tous les hommes dans la communion du Christ à qui une nature à ce point sensible et à cette époque devait nécessairement rapporter le meilleur de ses impressions, Une étrange activité le possède, mais sans fièvre. Sa gaieté ne le quitte pas. Il rit, il chante et il prêche. Il est tout amour et belle humeur. Dans ses élans les plus vertigineux vers Dieu, il ne se départit pas de son indulgence pour frère Ane. A la fin il craint d'avoir été trop dur pour lui. Il goûte moins la volupté d'être misérable que celle de tout posséder en n'ayant rien à lui. Il a renoncé à tout pour mieux jouir de tout. Le poison d'Orient qui envenime le délire de la plupart des mystiques fut sans pouvoir sur cette belle âme occidentale.

Brusquement le lacet du sentier plongea dans le ravin. En contre-bas je vis le petit couvent que saint Bernardin de Sienne avait fait construire sur l'emplacement de l'ermitage franciscain. C'est là que j'allai frapper. Un capucin me fit traverser une cour où un second capucin était occupé à seller un âne. Cette gorge du Subasio n'abritait pas d'autres habitants. La bure poussiéreuse des exilés de cette Thébaïde à l'aspect de jeunes pâtres vigoureux, cet âne dont la douceur maniérée corrigeait la rudesse de ses compagnons, dans le blanc silence de l'heure matinale, quel joli thème s'amorçait ! Nous retrouvions, transposée en pleine vie, l'idylle chrétienne dont Giotto et tant d'autres enroulèrent les charmants tableaux sur les murs des églises d'Ombrie et de Toscane. Notre guide nous fit voir tout d'abord la chapelle où saint François avait coutume de dire la messe. Elle a exactement les dimensions d'une guérite de soldat. On nous montra une Vierge byzantine noircie par le temps, un calice en étain et un petit rouleau de bois qui servait d'oreiller. Menues reliques, sans doute insupportables ailleurs, mais qui conservent ici une vertu agissante. Nous nous laissâmes conter aussi l'aventure miraculeuse du crucifix que saint François emportait dans ses voyages. Le cardinal Alexandre Peretti, neveu de Sixte V, l'avait enlevé et fait enfermer dans un reliquaire magnifique, à Rome ; mais il revint de lui-même reprendre sa place sur ce fruste autel où il est encore. Aimable variante d'une légende universellement répandue, elle n'emprunte qu'aux circonstances le charme vif dont me toucha celle-ci.

Enfin nous visitâmes les grottes où vécurent les saints ermites, Ruffin, Masseo, Egidio, Bernard de Quintavalle, autant de noms qui brillent comme un reflet de la vertu du maître. Un trou dans le roc servait de couchette à saint François. Cependant que nous nous glissions par l'ouverture pour y descendre, le capucin observa en riant qu'un cardinal n'y pourrait pas passer. Sur quoi il nous conta des histoires de démons ; « C'est ici que le diable vint tenter saint François. Un jour qu'il l'avait tourmenté plus fort que d'habitude, le saint le contraignit de retourner pour tout de bon au fond du torrent d'où il était sorti. Le diable fendit cette roche en signe de dépit et de fureur et, aujourd'hui encore, on appelle cette issue : la bouche du diable. » C'est ce même torrent, à sec en ce moment de l'année, dont saint François fit taire les eaux qui troublaient sa méditation. Et voici l'arbre sous lequel il prêchait les oiseaux...

De nouveau la légende, sur le point de tourner en un commérage enfantin, projetait de captivants rayons. Elle acquiert ici toute sa valeur morale. Cet amour où saint François enveloppait les animaux, les arbres et l'eau babillarde, ce goût instinctif et profond de la nature dans un siècle sur lequel le Christ byzantin déploie la malédiction de ses bras affreux, voilà bien le miracle suprême d'où a jailli un monde régénéré. Nous nous approchâmes de cet arbre, un chêne-vert au tronc vidé par l'âge mais dont la robuste écorce continuait de nourrir les rameaux. Ce n'est plus le même, dit notre guide, c'est certainement le troisième ou le quatrième né d'une pousse du premier. » Y avait-il dans cette observation, après tout sensée, une part d'incrédulité qui contrastait avec le sérieux de l'histoire du diable ? Simple nuance, mais agaçante. Nul chant dans cette solitude ; comme le torrent, les oiseaux se sont tus. Si loin pourtant que remonte la légende dans la mémoire des hommes, il semble qu'autour de cet arbre on aurait dû en retrouver les témoins vivants. La poignante douceur de ces lieux, où continue d'agir le souvenir d'une grande vertu, demeure impuissante sur des barbares. Il nous eût plu que les gardiens de cet arbre, qui, selon l'exemple du maître, s'en vont encore mendier du pain et des légumes par les chemins de l'Ombrie, eussent réservé

leur part aux oiseaux dont le chant accompagna au ciel l'âme de saint François. Ce silence autour de cet arbre, poignant tragique!

« Par mesure de vexation, expliqua notre compagnon, le bloc de la municipalité a établi un champ de tir dans le ravin. » Saint François embêté par les radicaux d'Assise! Jamais la muflerie contemporaine ne nous parut plus comique. Les coups de feu dont s'effarouchaient les ombres de saint François, Masseo, Egidio, Bernard de Quintavelle, et qui ont chassé les petits hôtes avec qui elles tenaient de charmants colloques, nous forcent à nous ranger du côté de ceux qui croient aux miracles. Il n'y faut qu'un entrainement du cœur.

Avant de nous laisser prendre congé, notre hôte nous servit une tasse de café aromatisé d'eau-de-vie d'anis et des biscuits dans le petit réfectoire de Saint-Bernardin de Sienne, fraîche retraite. Aussi, sur le chemin du retour, j'avais reconquis une précieuse alacrité. Je me sentais heureux d'exercer la souplesse de mes muscles, d'emplir mes yeux de toute la clarté qui, maintenant, resplendissait dans le ciel ombrien. Les nuages étaient remontés très haut, mais leurs grandes ombres en se mouvant sur la plaine ensoleillée la faisaient semblable à la mer qui par places étincelle ou se voile d'un bleu profond. Assise en petits cubes blancs épars dégringolait vers les contreforts de l'Eglise Inférieure arc-boutés à l'extrémité du versant, et, beaucoup plus bas, à notre gauche, entre des vignes, des cyprès et des oliviers, le dôme de Sainte-Marie-des-Anges apparaissoit comme le rayonnant foyer de l'atmosphère d'idylle qui enveloppait la douce vallée.

Nous avons visité, la veille, cette vaste basilique à proximité de la gare, où l'on accède par des routes plates. Il faut, entre deux trains, y conduire le plus de troupeaux d'hommes possible, et faire prospérer l'industrie née des sanctuaires. Cette prodigieuse accumulation de marbre ne sert qu'à protéger la portioncule bâtie par saint François, et qu'au prochain tremblement de terre elle étouffera sous ses ruines. Ne pouvant la transporter dans une église, on a bâti une église autour. Brutal contraste entre l'opulente maçonnerie et les murs noirs, percés de brèches, montrant à nu les pierres assemblées en appareil cyclopéen par les compagnons du petit pauvre. Nulle part, n'éclate avec tant de magnificence cette volonté catholique de tourner en gloire les renonciations humaines, mais combien l'argile blanche que le sirocco soulève en tourbillons, une maigre plante levée dans cette terre de fièvre, désespérément accrochée aux aspérités des blocs de tuf, eussent composé un cadre plus ardent! C'est là cependant que nous vîmes la cellule où est mort saint François. Qu'importe! C'est aux murs de la chapelle des Bardi, à Florence, où Giotto a recréé le miracle du saint expirant sous l'oppression d'un trop fort désir de Dieu, que nous reportons l'émotion que ce décor déplaisant ne saurait plus ranimer au fond de nous.

C'est à l'Eglise Supérieure que nous devons retourner.

*
* *

Quelque chose cette fois là nous détourna du chemin. Il y a des visages à qui, dans la foule, nous n'avons prêté qu'une attention distraite; mais qu'une deuxième ou une troisième fois ils frappent notre regard, et nous y découvrons tout à coup une beauté mystérieuse qui les élève au-dessus de tout ce qui les entoure. Ils nous attachent si fortement que, quand ils ont disparu, nous sentons qu'avec eux s'est en allé quelque chose de nous, une de ces parcelles de notre âme comme il s'en dissémine aux lieux où nous avons le plus abondamment goûté le charme d'être, et qui composent la somme de mélancolie dont notre vie est faite. Visages de femmes, œuvres d'art, paysages émouvants, pour n'être plus en nous qu'une ombre, ils sont l'aspect le meilleur qu'en de rares instants de plénitude de la conscience a revêtu notre moi le plus profond.

En traversant la place Victor-Emmanuel, nous regardâmes plus attentivement l'ancien temple de Minerve, transformé en église, auquel jusqu'ici nous n'avions guère prêté d'attention. Des pierres romaines, à Assise, choquent notre désir d'unité. Nous imaginons mal une civilisation antérieure issue de cette terre d'où a jailli l'élan le plus fécond de la sensibilité chrétienne. Les fûts élancés de ces colonnes et ce fronton étouffé entre les rudes bastilles de l'Assise moyenâgeuse, offrent un disparate évident. Nous préférerions pour ce temple le cadre évocateur du forum ou, encore, de le voir surgir, pour une satisfaction plus complète et neuve, dans un site pensif de la campagne romaine. Ainsi, notre esprit penche à classer les aspects de la terre d'après l'impression que nous voulons en recevoir. Pauvre méthode, comme si le contradictoire qui est en nous ne se manifestait pas également hors de nous. Un décor n'est vraiment intéressant que par les traces de tous les grands courants d'humanité qui s'y entrecroisent et s'y superposent, et qui en font comme le reflet de nos âmes inquiètes d'extrême civilisés.

Ce petit monument antique, où il semblait que le temps n'avait point laissé d'injure, respirait un charme délicieux. Il atteignait à cet équilibre qui pour la raison devient une volupté. Sous la caresse du jour, la pierre s'éveillait en frémissant, et les sveltes chapitaux corinthiens, au sommet des hautes

tiges cannelées, ouvraient leurs acanthes dans une lumière divine. Le paganisme a laissé de plus illustres ruines, lourdes de souvenirs, et d'autres beaucoup plus belles; mais celle-ci, devant quoi tant de touristes avaient passé sans la voir, conservait en elle une puissante réserve d'émotions. Dans Assise, où j'avais voulu saint François pour seul guide, voici qu'une jeune femme s'était dressée à mon côté, et d'un geste harmonieux m'indiquait une autre voie. Sa sérénité, sa grâce obscurcirent la clarté où le saint avait marché jusqu'ici comme dans un nimbe. Ainsi les longues colonnes du temple m'apparurent comme les stances les plus parfaites où s'accordât l'âme de cette terre. Il y avait dans leur sveltesse tant d'élan, tant de force dans la mesure de leurs proportions, qu'elles semblaient écarter sans effort et renverser autour d'elles les massives murailles qui les encadraient. Elles avaient l'air de se dresser sur des décombres avec un aspect d'éternité. Jamais, comme dans ce cadre réduit d'une petite ville d'Ombrie, je ne goûtai la saveur d'un contraste que la grande Rome ne m'avait pas offert. Ainsi quelques pierres païennes suffisent pour tenir en échec les rappels les plus pressants de l'idéal chrétien. Elles vengent à jamais la vierge assassinée d'Alexandrie dont, par elles, le lumineux sourire a repoussé dans l'ombre les barbares qui, jadis, s'acharnèrent contre sa beauté.

Un peuple oisif avait envahi la place où des marchandes de légumes étalaient des aubergines violettes. Dans le sable luisaient des tas de fiente et des fruits écrasés comme des taches de sang. Des poules gloussaient dans de grandes mues d'où s'envolaient des flocons de plumes, et le long d'une bande d'ombre s'alignait une file de petits ânes. Image quotidienne de la vie simple et raisonnable de la cité, nous associâmes son charme à celui de Sainte-Marie de la Minerve, car le nom de la déesse est demeuré associé à celui de la Madone, comme si les hommes eussent voulu marquer par là que leur foi n'avait pas changé.

Venu à Assise pour chanter le Cantique du Soleil, je m'étais souvenu de la Prière sur l'Acropole. Ce chant-ci a-t-il donc définitivement vaincu celui-là? Sans doute je déroulerai souvent encore le linceul de pourpre où j'avais cru pour jamais ensevelir les dieux morts, jusqu'au jour où j'aurai compris que des paroles également belles ne peuvent avoir un sens très différent.

CHARLES BERNARD.

UN HOMME DE LETTRES AU XVIIIe SIÈCLE

L'ABBÉ RAYNAL (1)

« Je suis persuadé, disait Schérer en 1868, que l'*Histoire philosophique des deux Indes* a eu plus d'influence sur la Révolution française que le *Contrat Social* même. » Et Sainte-Beuve ne le contredisait pas lorsque, parlant des *Mémoires* de Malouet, il enlevait si gaîment la silhouette bizarre de l'historien des deux Indes, cet abbé Raynal « à la fois riche, bonhomme, et parasite » qui « faisait ses parcimonies en particulier et ses générosités en public ». Cet industrieux homme de lettres, si oublié de nos jours, sut être en effet à son heure plus célèbre que les plus grands. C'est qu'il s'entendait mieux que pas un à mettre en valeur tout ce qui était à son actif. Adroitement lancée, son *Histoire des Indes*, à laquelle avaient coopéré bon nombre de collaborateurs, Diderot notamment, tira bientôt hors de pair le seul Raynal. La disparition des écrivains les plus marquants vient alors renforcer son prestige; et sa réputation est officiellement consacrée, lorsqu'en 1781 il obtient pour son ouvrage les honneurs du martyre. Brûlée par la main du bourreau, l'*Histoire des Indes* devient le bréviaire de la génération qui fait la Révolution française.

Quand éclate cette révolution, il ne tient qu'à Raynal de prendre la tête du mouvement. Il a tous les suffrages : tous se plaisent à saluer en lui le hardi promoteur, « le martyr » des idées nouvelles qui triomphent enfin. Cependant « cet homme si ardent, si exagéré dans ses écrits, frémissait déjà des exagérations qui s'annonçaient dans l'opinion publique ». Le 31 mai 1791, il dénonce publiquement dans une lettre lue à l'Assemblée Nationale tous les malheurs qu'il prévoit comme une suite nécessaire de la politique radicale. Il assiste, consterné mais impuissant, à la réalisation des idées

(1) Voici les principales études qui ont trait à Raynal :
DU ROZOIR, art. RAYNAL de la *Biblioth. universelle* (*Michaud*). — JAY. *Précis hist. sur la vie et les ouvr. de Raynal*, au t. I de l'*Hist. philosophique...* de Raynal, éd Peuchet, Paris, Costes, 1820. — LUNET. *Biogr. de l'abbé Raynal*, Rodez 1866. — SAINTE-BEUVE. *Nouv. Lundis*, XI, 311-30. — SCHERER. *Et. sur la litt. franc. au XVIIIe s.*, 269-91. — MORLEY. *Diderot and the Encyclopaedists*, London, 1905, II, 205-31. — M. DE VISSAC. *Les révolutionnaires du Rouergue*, S. Camboulas, Riom, 1893. — SALONE. *G. Raynal historien de l'Canada*, Paris, Guilmoto, 1905.

Pour éviter les notes, j'indique ici les ouvrages le plus souvent cités au cours de la présente étude :
Correspondance littéraire de GRIMM, DIDEROT, RAYNAL MEISTER, éd. Tourneux. — MALOUET. *Mémoires*, Paris, Didier, 1868 ; — MARMONTEL. *Mémoires*, éd. Tourneux. — D. THIÉBAULT. *Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin* Paris, Bossange, 1827 (4e éd.)

qu'il a plus que tout autre contribué à répandre. Ce qu'il éprouve alors en face de la révolution ressemble au remords d'un père honteux d'avoir donné le jour à un monstre qu'il réprouve et qu'il désavoue, mais qui lui ressemble à faire peur.

Tel est le singulier personnage dont l'histoire est curieuse et instructive à plus d'un titre.

Né le 11 avril 1713, à Lapanouse, dans le Rouergue, région qui confine à la Gascogne, Guillaume Thomas Raynal était fils d'un bourgeois, mais par sa mère, Catherine de Gireis, il touchait à la noblesse, en sorte qu'on ne peut voir en lui ni un franc gascon ni un pur bourgeois. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, qui l'avaient élevé. Sa carrière promettait d'y être brillante : en l'espace de quelques années « il enseigna les humanités à Pézenas... l'éloquence à Clermont et la théologie à Toulouse. » Ainsi, en même temps qu'augmentait l'importance des matières confiées à son enseignement, on l'envoyait dans des centres intellectuels plus considérables. Cette double faveur n'est pas réservée à tous. Il réussissait comme prédicateur. « Je ne prêchais pas mal, disait-il plus tard, mais j'avais un *assent dé* tous les diables. » Cet « assent » a pu le gêner dans les églises de Paris, mais il fut loin de constituer un défaut devant un auditoire méridional.

Un beau jour, vers 1747, l'abbé Raynal quitta soudain la Compagnie. Y eut-il entre elle et lui séparation discrète et à l'amiable ou divorce retentissant? Nous penchons vers la première hypothèse plus conforme au caractère des personnes en cause. On lui prête ce mot : « Je suis sorti de chez les Pères, *une fois mon éducation finie*, et à l'âge où il fallait me lier à eux par le troisième vœu! » Ce qui est sûr c'est que depuis, même une fois passé philosophe et philosophe radical, il a saisi tous les occasions d'affirmer hautement sa sympathie pour les Jésuites.

Comme Marmontel, qu'il avait pu connaître à Toulouse, Raynal vint à Paris pour tenter fortune; il croyait pouvoir compter à ses débuts sur sa « légitime », c'est-à-dire sur la part qui lui revenait dans la succession de son père. Mais l'infidélité d'un procureur l'en dépouilla. Un autre se fût laissé abattre. Raynal, lui, ne se démonte pas pour si peu. Il a cette joyeuse confiance en soi-même et dans les choses qui est comme l'apanage des natures méridionales. Les situations les plus critiques n'ont pas raison de son entrain, qui triomphe de tout par une boutade. Croit-on, par exemple, le confondre en le mettant au défi de découvrir dans saint Augustin un texte qu'il lui avait attribué? Il déclare bravement que ce texte, s'il ne se trouve pas chez ce docteur, devrait s'y trouver? Franklin, l'auteur de certain plaidoyer d'une fille-mère de Boston, paraît-il étonné que l'historien des Indes ait pris pour une réalité cette fiction d'un journaliste en mal de copie? Raynal, qui vient de soutenir mordicus qu'il n'allègue aucun fait sans l'avoir scrupuleusement contrôlé, réplique sans se troubler : « J'aime mieux rapporter vos contes à vous que les vérités de bien d'autres ». Ceux qui n'aiment pas la plaisanterie auront beau se scandaliser, et qualifier un tel homme de « gascon » et de « hâbleur », il n'en est pas moins vrai que les caractères ainsi trempés ont en eux un ressort qui semble fait pour désarmer les adversaires les plus sérieux et les plus rigoureux destins!

On ignore, du reste, s'il connut la vraie détresse, et s'il tâta de ces greniers, où les hommes de lettres mal logés méditaient sur l'iniquité de l'ordre social. Prêtre, il commença par vivre du sacerdoce : il s'était fait attacher en qualité de desservant à la paroisse Saint-Sulpice. Faute de mieux, il dut se contenter d'une messe au rabais qui lui rapportait huit sous. Il la tenait de l'abbé de Laporte, qui la tenait pour quinze sous de l'abbé Prévost, qui, pour la dire, avait touché vingt sous. On voit que les prétentions de Raynal étaient modestes à ses débuts. Il ne fut jamais fort exigeant, s'il est vrai qu'il aimait à dire : « Quand j'étais prêtre, je ne me faisais payer mes messes que quinze sous, mais je me sauvais sur la quantité! » Comme beaucoup d'anecdotes, celle-ci doit être fausse. Malheureusement elle n'est pas sans vraisemblance. On disait aussi que sa complaisance était à toute épreuve. Il suffisait de l'acheter. Il acceptait d'inhumer des protestants comme catholiques, moyennant la « rétribution simoniaque, particulière et secrète, d'au moins soixante francs ». Quand on surprit ce trafic, l'abbé fut expulsé de Saint-Sulpice. Depuis lors, sans doute, il s'abstint de monter en chaire. Mais, s'il ne prêchait plus, il n'en continuait pas moins à faire des sermons; seulement, au lieu de les prononcer, il les vendait aux prédicateurs qui avaient plus de ressources matérielles que d'aptitudes oratoires : pour faire leurs commandes, ces messieurs n'avaient qu'à passer, rue Saint-Honoré, chez leur fournisseur d'éloquence.

Ce n'étaient encore là que des expédients. Raynal devait aspirer à sortir du cercle de ces occupations toutes cléricales où il était comme emprisonné. La pensée de l'ex-jésuite était sans doute depuis longtemps « sécularisée ». Dès lors, il ne pouvait que lui en coûter d'être astreint à servir toujours le monde ecclésiastique et à se conformer à des « préjugés » qu'il avait ses raisons pour détester cordialement. Mais il était dans sa destinée d'être sauvé du clergé par le clergé même. C'est un ecclésiastique, l'abbé d'Aoul, conseiller au Parlement de Paris, qui vint l'affranchir, en lui demandant des travaux tout laïques et vraiment plus dignes que les précédents

d'une âme éprise de libre philosophie! L'abbé d'Aoul connut Raynal chez M. Lamie de Legarde, qui avait confié à celui-ci l'instruction de ses enfants. Appréciant à leur juste valeur l'esprit du maître, la souplesse de son caractère et la facilité de sa plume, l'abbé d'Aoulle prie de rédiger ses propres rapports. En acceptant, Raynal pourra entrer en relations avec les personnes mêlées aux affaires du royaume. C'est toute son ambition. Désormais, il a trouvé sa voie, et sa fortune est assurée.

« L'abbé Raynal, lisons-nous quelque part, doué d'un esprit agréable et d'une belle figure, ne pouvait manquer de réussir dans le monde. » Cette assertion comporte des restrictions sans nombre. Même restreinte, elle soulève encore une nuée d'objections. Il serait plus exact de dire : « Bien qu'il ne fût doué ni d'un esprit agréable, ni d'une belle figure, il est surprenant, mais il est vrai, que l'abbé Raynal réussit dans le monde, ou plutôt dans un certain monde, et cela, parce que des qualités incontestables rachetaient heureusement quelques-uns de ses défauts ». Il s'agit de démêler les unes des autres.

Que Raynal n'eût pas une belle figure, c'est ce que démontrent amplement ses portraits. Il en est deux dont il a pris soin d'orner certaines éditions de son *Histoire des Indes*. Le premier en date, qui figure en tête de l'édition in-4° de 1775, est de profil. Raynal y semble dans la force de l'âge : il porte perruque ronde, petit collet, manteau d'abbé ; le visage est replet et l'air fort satisfait. L'air, par contre, est farouche dans l'édition de 1780. Coiffé d'une espèce de madras, à la Marat, qui tient du serre-tête et du turban, les sourcils froncés, l'œil sévère, il est comme hanté par le spectre de la tyrannie qu'il semble foudroyer du regard. Mais ce « sot portrait » ne lui ressemblait guère, au dire de ses amis. Parmi ses contemporains, il s'en trouve un dont le témoignage est curieux : Lavater. Voyageant en Suisse, Raynal était allé le voir. Il le pressa de lui donner son diagnostic. Lavater s'en défendit longtemps et lui dit enfin : « Cette grosse tête est celle d'un penseur; ces cheveux blancs et clairsemés prouvent que vous n'avez pas toujours été tempérant avec le beau sexe ; ce front saillant et large désigne la hardiesse et même l'effronterie ; ces sourcils arqués et bien fournis donnent de l'expression à votre physionomie; ces yeux creux et vifs sont d'un homme spirituel et malin; les nez retroussés tels que le vôtre appartiennent ordinairement aux impudents; cette large bouche marque que vous n'avez pas été indifférent sur les plaisirs de la table. — Et mes dents, lui dit Raynal, ne sont-elles pas bien conservées. — Oui, mais si elles mordent si bien à présent, elles ont dû encore mieux mordre jadis. Quant au menton recourbé, ah ! c'est celui d'un satyre, et les joues creuses et livides, celles de l'envie. » « Raynal, au lieu de se fâcher, ajoute le biographe, ne fit que rire du portrait: il entendait la plaisanterie. » Cette sentence plaisante attribuée à Lavater est plus suggestive que l'étude approfondie à laquelle se livra un jour le docte physionomiste en observant un portrait de Raynal que, fort heureusement, on a reproduit en regard de son commentaire : ici Raynal, dépouillé de sa perruque et de son madras, apparaît complètement glabre. Le crâne surélevé est bossué par places. La figure s'empâte dans le bas; des joues qui tombent, flasques et ridées, engoncent un menton de Romain. Tout est vaste dans ce visage; il est taillé dans le grand. Mais l'impression qu'il produit n'est pas celle de la grandeur. Le nez surtout, un long nez qui s'avance en pied de marmite, flanqué de larges narines, est remarquable de vulgarité. Les sourcils froncés, le regard fixe, la bouche immobile et rebelle au sourire donnent à cette physionomie une expression sérieuse, froide, et plutôt dure qu'énergique. L'ensemble, laid et lourd, est également dénué de noblesse, de grâce et de vie.

Tel est le physique. Quant au moral, ce qui nous frappe, tout d'abord, c'est l'extrême facilité de Raynal et son activité prodigieuse : à peine débarqué de sa province, il a trouvé moyen de se faire accréditer auprès de la cour de Saxe-Gotha, en qualité de correspondant littéraire. Le 29 juillet 1747, il adresse à la duchesse Dorothée la première de ces *Nouvelles littéraires* qui forment une précieuse introduction à la *Correspondance littéraire* de Grimm, qu'elles ne déparent en rien. La lettre de Raynal qui accompagne son premier envoi respire l'optimisme d'un homme heureux de vivre, et trahit la jactance toute méridionale de son patriotisme. « La saison où nous nous trouvons, dit-il, est peu favorable aux lettres. Nous autres, Français, nous employons l'été à remporter des victoires et l'hiver à les célébrer. Lorsque les frimas ... inspireront à l'Anglais rêveur l'envie de se défaire, le Gaulois, gai et un peu fou, chantera ses amours, ses exploits, et, s'il le faut, ses malheurs. Cependant n'allez pas croire, Madame, qu'une léthargie d'esprit ait engourdi toute la nation; les lettres respirent encore parmi nous. Voici leur histoire : [suit la première *Nouvelle*]. Voilà, Madame, tout ce que vous aurez de moi ce courrier. J'espère que vous voudrez bien me faire marquer si j'ai saisi ou manqué votre goût. Je suis déterminé à ne rien négliger pour contribuer à l'amusement d'une dame, la gloire de son sexe, et un peu la honte du nôtre. Depuis que quelques hommes passent leur vie à la toilette, il est convenable qu'il y ait des dames comme vous

qui vivent avec Leibnitz ou avec Racine! » Il est probable que Raynal avait « saisi » le goût de la duchesse. Le fait est que, depuis lors, il rédigea régulièrement ces *Nouvelles* durant quatre à cinq ans. Ces sortes de revues manuscrites et secrètes avaient bien plus de vogue au XVIIIe siècle que les périodiques imprimés dont la censure éliminait précisément ce qui eût offert le plus d'intérêt. Rédigeant une de ces revues, l'abbé Raynal devenait une puissance. Tandis que Voltaire, encore très discuté, n'est pas sorti de la période militante de sa carrière, qu'il flatte en vain grands seigneurs, ministres et favorites, et qu'il se voit réduit à chercher auprès de Frédéric les honneurs que la cour de Versailles s'obstine à lui refuser, alors que d'Alembert et Diderot peinent pour faire démarrer la grosse machine encyclopédique, et que plus d'une fois ils sont près de succomber à la tâche, Raynal est déjà un personnage avec lequel doivent compter les hommes de lettres, petits ou grands; car il peut, comme il l'entend, louer ou blâmer leurs écrits, les taire ou les citer. Non qu'il eût acquis dans la critique une autorité égale à celle que, dans ce domaine, on reconnaissait sans conteste à Voltaire. Mais la rédaction des *Nouvelles* mettait entre ses mains une arme fort analogue à ce que nous appelons aujourd'hui la publicité. Raynal dut la manier au mieux de ses intérêts, et c'est peut-être une des sources de la grosse fortune qu'il allait amasser.

D'ailleurs, il ne se laisse pas absorber par ses fonctions de nouvelliste. Il trouve encore le temps de rédiger deux opuscules de circonstance : l'*Histoire du Stathoudérat* et l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*. Ce sont des écrits « tendancieux » destinés l'un comme l'autre à soutenir dans la question hollandaise et dans la question anglaise le point de vue français. En 1747, le cabinet de Versailles avait un égal intérêt soit à contrecarrer la politique anglaise dans les Pays-Bas, soit à refouler en France même l'anglomanie qui l'irritait et l'inquiétait.

C'est pourquoi Raynal s'empressa de publier d'abord son *Stathoudérat* (1747). Il y faisait valoir tous les arguments qui militaient contre le rétablissement du Stathoudérat, et il semblait annoncer, à la veille du traité d'Aix-la-Chapelle, l'étrange désintéressement de la France qui après s'être montrée prodigue de sang, d'argent et de gloire, accepta en guise de compensation l'honneur d'avoir travaillé « pour le roi de Prusse ». Quant à l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, qui parut en 1748 ainsi que l'*Esprit des lois*, elle est destinée à rabaisser systématiquement la constitution anglaise, que depuis les *Lettres philosophiques* de Voltaire, on affecte de vanter en France aux dépens des institutions françaises, et dont Montesquieu est en train de proclamer les bienfaits avec un enthousiasme réfléchi, propre à légitimer, aux yeux des personnes graves, l'engoûment des têtes frivoles.

Ces deux publications obtinrent un vif succès. Trois éditions de la première furent enlevées en six mois, et l'auteur retira des six mille exemplaires qu'il vendit lui-même à son domicile la somme de 18.000 livres. L'intérêt de ces deux ouvrages leur venait des circonstances et non de leur mérite propre. Nous n'y voyons plus aujourd'hui que de la rhétorique. Raynal y affectait une manière épigrammatique et sententieuse, et réussissait à merveille dans le simili-Tacite.

Un peu plus tard, il publia, sous le titre d'*Anecdotes historiques*, les premiers chapitres d'un vaste essai d'histoire européenne qui devait aller de 1519 à 1748, et dont les premiers chapitres ont seuls vu le jour. Dans les autres ouvrages qu'il a rédigés antérieurement à l'*Histoire des Indes* : la continuation du *Mémorial de Paris* de l'abbé Antonini, ce Baedeker du temps; les *Anecdotes littéraires*, où Voltaire signale tant d'erreurs absurdes; l'*École militaire*, ce recueil d'anecdotes « remontantes » à l'usage de nos jeunes soldats, qui, depuis Rosbach, avaient perdu leur renom de bravoure, il ne faut voir que des compilations, simples travaux de librairie exécutés à la hâte, selon les besoins du moment et pour des raisons d'intérêt matériel. Mais son excessive facilité, qui explique la médiocrité de son œuvre, fit en son temps la force de Raynal. Prédicateurs, libraires, parlementaires ou ministres, tous ses clients appréciaient en lui un ouvrier ponctuel, capable de livrer à heure dite l'ouvrage qu'ils lui confiaient.

Grâce à M. Lamie de Lagarde et à l'abbé d'Aoul, Raynal fut présenté à deux ministres, MM. de Saint-Séverin et de Puysieux. Si on en croit La Harpe, il était si bien vu en haut lieu qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'entrer dans la carrière diplomatique. On sait qu'il obtint, en 1750, la rédaction du *Mercure de France*. Lorsqu'au bout de quatre années il abandonna ces fonctions, on lui accorda une pension de 2.000 livres qui s'ajoutaient aux 500 livres que lui procurait la commanderie de Saint-Jean-de-Cassenodes, en attendant une pension de 1.000 livres, dont il recevra le brevet, le 13 septembre 1761, « en considération de son travail à la rédaction d'ouvrages relatifs à l'administration du département des affaires étrangères ». Il est piquant de voir le futur censeur des abus de l'ancien régime cumuler ainsi pensions et bénéfices, le présent rédacteur du *Mercure*, cette revue officielle dont les contemporains exècrent la « platitude », rédiger, dans le même temps, les *Nouvelles littéraires*, qui

font une telle concurrence à l' « insipide journal ». Mais il serait naïf de s'en étonner, ces contrastes sont bien dans les mœurs du temps : même de très honnêtes gens ne se font alors aucun scrupule de servir à la fois deux maîtres : le gouvernement qui les paie et la philosophie qui les mène : M. de Malesherbes directeur de la librairie, non content de prévenir Diderot qu'il va faire enlever tous les manuscrits de l'*Encyclopédie*, offre sa propre demeure pour les recéler. « Envoyez-les tous chez moi; l'on ne viendra pas les y chercher! »

Morellet a noté que Raynal était « très précieux » à la société des gens de lettres qui fréquentait le salon de Mme Geoffrin, « parce qu'il savait très bien les nouvelles à cause de ses liaisons avec M. de Puysieux et M. de Saint-Séverin. » En effet Raynal, ayant beaucoup d'amis dans tous les mondes, passant des « milieux » politiques ou financiers aux « bureaux d'esprit », est un précieux agent d'information et de transmission, mais rien de plus. Nulle part il ne s'impose par son seul mérite. Malgré ses belles relations, il n'a pas cette désinvolture cavalière d'un Duclos, qui, se sentant à l'aise avec les plus grands seigneurs, entre comme de plain-pied dans les salons où le ton est donné par la noblesse. Là, on cause volontiers avec Duclos, tandis que Raynal, on le supporte, avec une exquise courtoisie, qui parfois cache à peine de légitimes impatiences. C'est qu'il se rend vraiment insupportable: non qu'il s'échappe en saillies intempestives, comme jadis Voiture qui eut le don de crisper le grand Condé. Son cas est plus grave. Lui, qui dans la vie a tant de savoir-faire, ignore, dans le monde, les règles du savoir-vivre. Il manque de tact et de tenue, au point que Rousseau même, à côté de lui paraîtrait bien élevé. Rousseau du moins, tout en entassant ses mémorables balourdises, sait qu'il pèche contre les bienséances. Il déteste les gens du monde, parce qu'il leur envie les brillantes qualités qui lui manquent. Le monde, il le maudit parce qu'il l'adore, et qu'il s'y voit ridicule, et qu'il en souffre. Raynal n'en souffre pas. Il a trop d'assurance pour avoir tant de clairvoyance. Ce n'est pas lui qui se creusera la tête, comme Rousseau, pour trouver ce qu'il faut dire. Grand parleur, parleur infatigable et sans pitié, s'il se tait, c'est qu'il guette l'occasion de prendre la parole, et quand il la tient, il la garde. Chez Mme Geoffrin, il avait affaire à forte partie. Diderot surtout était un champion de premier ordre. Raynal frémissait d'entendre si longuement pérorer cet accapareur. « S'il crache, s'il tousse ou s'il se mouche, disait-il à son voisin, il est perdu : je lui prends la parole. » Mais Diderot cependant rachetait l'intempérance encombrante de ses discours par l'ouverture de son esprit et par sa verve puissante que soutenait une prodigieuse fécondité d'invention verbale. Par contre, les histoires que prodigue Raynal ne sont guères amusantes. Le prince de Ligne s'en montre excédé : « Quel homme pesant, dit-il, que ce Raynal, quoique gascon, dont l'accent était fait pour être amusant! Il racontait régulièrement deux fois de suite la même anecdote, qu'on savait d'ailleurs, et il ne faisait entre ces première et deuxième narrations que frapper de deux doigts bien secs sur une table, en disant : *C'est joli, je ne sais pas si l'on en sent toute la finesse.* »

On concevra le prix qu'il attache à ses histoires, si l'on songe au travail qu'elles lui coûtent; car, en homme du métier, il sait que les meilleures improvisations doivent se préparer soigneusement. Il ne se sépare jamais d'un « gros volume, espèce de bloc fort épais semblable à un dictionnaire d'écolier ou à certains grands bréviaires. » Au cours d'un voyage, l'attention qu'il avait de ne s'en point séparer excitait la curiosité de son compagnon de route. « Est-ce que cet abbé dirait son bréviaire? se demandait M. de Lahaye, et si ce n'est pas un bréviaire, qu'est-ce que ce volume peut renfermer qui justifie tant de mystère? » Au moment où l'on montait une côte, les deux voyageurs mirent pied à terre. M. de Lahaye, voyant que le gros livre était dans la voiture, y remonta bientôt, alléguant un mal de tête. Il « saisit le volume, voit que c'est un manuscrit de la main de l'abbé, court au titre et trouve : *Anecdotes, tome quatrième.* Ah! Ah! se dit-il, voilà donc l'aliment de cette prodigieuse mémoire et la source des histoires que l'on conte tous les jours! On les relit le matin pour les débiter de maisons en maisons... »

Si rafraîchie qu'elle fût par le gros livre, la « prodigieuse mémoire » de Raynal subissait parfois des éclipses entraînant des redites involontaires, qu'une fertile imagination agrémentait de variantes. Histoires, redites et variantes, la princesse Frédéric, lasse enfin de les entendre, informe un jour Raynal qu'il en trouvera le compte exactement tenu par son chambellan.

Un autre genre d'importunités lui valait d'autres vengeances. Les dames redoutaient le voisinage du galant abbé, « qui ne cessait de leur prendre les mains et de les baiser. » Un jour qu'on l'avait invité à dîner, elles eurent l'idée, pour se garantir, « de se mettre toutes les sept à la file, dans la partie opposée à celle où serait cet abbé. » Laissant discourir les vingt hommes qui les entouraient, elles causaient tout bas entre elles. « Mais cette discrétion ne suffisait pas à M. l'abbé; il était indigné, il trépignait, il se dépitait de voir qu'aucune d'elles ne fît attention à lui : il finit même par ne pouvoir plus y tenir, et frappant avec force de la main sur la table, il s'écria : Paix là-bas, mesdames, écou-

tez ce que je dis, cela vaut mieux que toutes vos sornettes. » Ces dames sourirent ; elles étaient vengées ; le dépit de Raynal le prouvait assez. Mais sa grossière algarade méritait encore une petite leçon. Et généreusement elles la lui donnèrent. A peine sorties de table, elles formèrent un cercle au centre duquel tous les hommes pouvaient être admis, sauf Raynal, s'il s'avisait d'approcher. Mais il n'eut pas cette audace. « Il rôda une ou deux fois autour d'elles et n'osa leur parler. »

(*A suivre.*) A. FEUGÈRE.

LA VIE EN BLEU

Autour d'une Bataille.

A force d'avoir été célébrée par les poètes et décrite par les romanciers, la bataille de Waterloo est devenue une bataille littéraire, et la preuve, c'est qu'on vient d'élever dans la « *morne plaine* » un monument à Victor Hugo.

Les livres d'histoire nous ont renseignés, nous savons où était l'Empereur à telle heure, nous savons aussi où étaient tel général ennemi et tel corps d'armée, mais vous êtes-vous demandé où étaient les écrivains qui parlèrent les premiers de cette formidable journée, et de ses préliminaires ?

Il semble assez curieux de le rechercher.

Le 20 mars 1815, l'aigle impériale s'était posée de nouveau sur les toits des Tuileries. Napoléon était revenu de l'île d'Elbe !

Louis XVIII était parti dans la nuit, et les *Mémoires* de Lamartine nous montrent tous les détails de cette fuite :

« ... A la nuit, nous nous mîmes en mouvement, et nous filâmes par la rue de Richelieu. Rien ne peindra le tableau nocturne de la rue voyant s'éloigner les derniers défenseurs de ses princes...

« La voiture du roi avait passé en silence, prenant la route de Lille. Nous comprimes qu'on avait cédé sans combattre l'Empereur. Le maréchal Marmont, suivi d'une vingtaine de généraux, se mêla à cheval dans nos rangs ; le comte d'Artois, le duc d'Angoulême et le duc de Berry marchaient tristement à distance sous une pluie fine. On ne parlait pas... »

Louis XVIII fuyait avec une armée de vieillards et d'enfants, et la berline des rois en exil le cahotait sur la grande route détrempée d'Artois et de Flandre.

Au milieu de leurs champs, les paysans craintifs pouvaient entrevoir son lourd visage morne, et tandis que le garde du corps Alphonse de Lamartine se laissait aller à ses méditations, près de la calèche royale, sur la même route, derrière cette armée, beau comme un archange guerrier, dans son manteau blanc et son habit rouge, un autre jeune officier de dix-huit ans allait, mélancolique, sous la pluie, au pas de son cheval qui avait perdu un fer.

« Mes camarades, dit-il, étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord ; les lanciers de Bonaparte qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon... »

Le jeune officier qui parle ainsi ne se préoccupait que de la pluie sur ses épaulettes neuves, ignorant peut-être qu'il portait en lui les plus hauts, les plus purs poèmes de notre langue *Eloa* et la *Mort du Loup*, la *Colère de Samson* et la *Maison du Berger* ; c'était Alfred de Vigny !

Tandis que les deux poètes chevauchaient derrière la berline du roi, on acclamait à Paris l'Empereur revenu ; et, perdus dans la foule et conduits par un serviteur, Alfred de Musset qui avait cinq ans, et son frère Paul assistaient à ce spectacle.

*
* *

18 Juin 1815 !

Tous les auteurs du drame formidable sont à leur poste ; Napoléon portait son uniforme vert au revers blanc, sa redingote grise, le grand cordon rouge, et son épée était celle de Marengo. Sa grâce lord Wellington, était culottée de peau de daim, elle avait un manteau bleu et une cravate blanche.

Ils se préparent tous, mais là-bas, dans la campagne de Gand, un homme chemine lentement en lisant les *Commentaires* de César. Un coup de canon ! Il tressaille ; il songe à quelque orage lointain et au tonnerre, et c'est le vicomte de Chateaubriand qui a suivi ses princes :

— « Je prêtai l'oreille, dit-il ; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans les joncs et le son d'une horloge dans le village... »

Il poursuivit sa route, et à un nouveau grondement plus bref, il comprit :

— « Cette grande bataille encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo ! Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer ; mais seul, sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait : Quel était ce combat ? Etait-ce définitif ?... »

*
* *

Nous ne pouvons suivre Stendhal et son héros à travers le champ de bataille, il emplirait les pages de la *Revue Bleue* de fourrés et de cadavres, de tirailleurs et de cavaliers débandés.

Wellington à l'ombre d'un ormeau vit Ney conduire l'épouvantable charge qui lui arracha ce seul mot : « *Splendid!* »

L'Empereur regardait lui aussi, sur son cheval blanc.

« Il donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean...

« Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front de quatre lieues. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses...

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'Empereur. Ney tira son épée et prit la tête.

Les escadrons énormes s'ébranlèrent...

Alors on vit un spectacle formidable.

Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables; dans les intervalles de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal.

Cela traversa la bataille comme un prodige (1)... »

Puis, le soir tomba :

« ..... la lutte était ardente et noire,
Il avait l'offensive et presque la victoire.
Il tenait Wellington acculé contre un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obcur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — c'était Blücher. » (2)

*
* *

Pendant que l'immense armée de Rivoli, de Wagram, d'Eylau et d'Austerlitz se disloquait tout entière dans le tragique crépuscule, à 9 heures du soir, le dernier carré de la garde tenait encore, regardant, sans espoir, monter autour de lui la sombre marée.

Un officier commandait cette poignée de héros. Cet officier se nommait Cambronne. Un général anglais s'avança au devant des canons et proposa à la troupe de se rendre.

Cambronne refusa.

Mais « le lecteur français voulant être respecté, le plus beau mot peut-être qu'un Français ait jamais dit ne peut lui être répété. Défense de déposer du sublime dans l'histoire (3) ».

LÉO LARGUIER.

(1) VICTOR HUGO. *Les Misérables.*
(2) V. HUGO. *Les Châtiments.*
(3) V. HUGO. *Les Misérables.*

CHRONIQUE DES LIVRES

—

CH. LALO : **Introduction à l'Esthétique.** (Librairie Armand Colin, Paris.)

Quel domaine du savoir humain plus discrédité que l'esthétique? Explorée depuis vingt-cinq siècles par quelques grands esprits, Platon en tête, et une foule de professeurs allemands, (1) l'esthétique traditionnelle, l'esthétique dogmatique aboutit à susciter le plus profond scepticisme chez les artistes aussi bien que chez le public. Quant à l'esthétique expérimentale, pratiquée depuis une trentaine d'année à peine, n'en parlons pas. Quel que puisse être son avenir — M. Lalo le prévoit très brillant... dans deux mille cinq cents ans d'ici — ses résultats, pour l'instant, sont encore nuls, ou ce qui est pire, ridiculisent une méthode qui, maniée intelligemment, peut certainement rendre d'importants services. Le problème d'esthétique peut, en somme, se résumer très simplement : est-il, oui ou non, possible de faire sur l'art œuvre de science? La réponse naturellement ne peut être qu'affirmative, en accentuant non seulement tout ce que forcément il y aura toujours de subjectif dans toute science morale — lieu commun que jamais on ne pourra jamais assez souvent rappeler aux esthéticiens — mais surtout la différence profonde existant entre valeurs intellectuelles et valeurs sensuelles. Faut-il se féliciter que de nos jours des travaux imprégnés de plus en plus de cette vérité fondamentale — telles les œuvres de l'Italien Benedetto Croce — nous font croire à la possibilité d'une future « science de l'art » ? Au fond ce qui est le plus intéressant dans l'esthétique, c'est son histoire : comment, à différentes reprises, s'est exprimée la conscience que ces époques ont possédée de la beauté créée par elles et de celles créées par les époques précédentes? Etudiant ainsi l'évolution de la « conscience esthétique », on s'apercevrait peut-être très vite de ce fait assez bizarre : les époques ayant réalisé en art les plus hautes valeurs sont précisément celles qui ont le moins possédé cette conscience ou qui du moins l'ont formulée le plus naïvement. Et de là y a-t-il loin à voir dans l'esthétique, comme c'est fréquemment le cas chez le public et les artistes, l'ennemie de l'art? S'il serait exagéré de prétendre que *ceci tuera cela*, il y a certainement une profonde mélancolie à constater que la théorie de l'art, si imparfaite qu'elle soit encore, n'a jamais fait autant de progrès que depuis le début du siècle passé, au lendemain de la mort du style.

Cette réflexion faite, admirons, en esprits modernes que nous sommes, tous ceux qui de nos jours déblaient le champ de l'esthétique de tout l'amas formidable de préjugés qu'y ont déposés les siècles; admirons tous ceux qui hardiment revendiquent pour la pensée le droit de voir clair même là où elle ne pourra jamais

(1) D'après M. H. Fronchor (v. la *Revue du Mois* du 10 juillet 1912), c'est Jouffroy qui le premier, en 1826, aurait introduit en France le terme *esthétique*, créé soixante-quinze ans auparavant, par l'Allemand Baumgarten. La tentative de remplacer ce terme par celui de *callologie* resta sans succès.

dominer seule. Applaudissons-les surtout, si, comme le fait l'auteur de ce livre, ils connaissent bien les limites naturelles, très restreintes, d'une science qu'ils rêvent de voir surgir des rapprochements entre la critique d'art, l'histoire de l'art et l'esthétique philosophique. Sur ce point-là pas de doute possible. Trop longtemps séparés, ces trois domaines sont appelés à s'unir, de même que commencent déjà à s'unir les sciences et la philosophie. Si M. Lalo souhaite ardemment ce rapprochement, il se rend en même temps parfaitement compte que son idéal est encore loin d'être réalisé. Ce que tente son dernier livre, c'est seulement de refaire le chemin déjà parcouru par l'esthétique moderne, pour que, dans l'avenir, les anciennes erreurs puissent être évitées, pour que surtout la direction à prendre puisse être établie dès à présent.

Ayant démontré l'absence voulue de toute méthode chez les « mystiques de l'esthétique », puis la vanité de faux problèmes tels que la question de savoir si l'esthétique doit être déductive ou inductive, métaphysique ou positive, intégrale ou partielle, il aborde — après un excellent chapitre consacré à la beauté naturelle et à la beauté artistique — le problème qu'il constate être le seul vrai de la méthode esthétique, celui de la *valeur*. Ce problème capital est étudié ici, non seulement d'après les critiques français d'aujourd'hui, mais aussi — et ce n'est pas un des moindres avantages de ce livre — d'après les esthéticiens allemands modernes dont les travaux, souvent remarquables, sont presque ignorés en France. Lentement, à travers cette étude, se dégage l'aspect de l'esthétique de l'avenir. « L'ancien aspect rébarbatif de l'esthétique et de la critique conçues comme un recueil de recettes et de formules toutes faites pour la beauté, un magasin de bons points et de pensums, de lauriers artificiels et de férules, ce manuel pratique pour bons élèves, cet épouvantail pour artistes, doit céder la place à une esthétique plus normative et plus pédagogique; plus intellectuelle et moins appliquée ; plus occupée à la réflexion sereine et désintéressée qu'à l'action immédiate, nécessairement plus étroite et plus partiale. »

La partie la plus intéressante de ce livre dont tous les amis de l'art tireront plus grand profit est la dernière, intitulée. « L'impressionnisme et le dogmatisme. » Louons l'impartialité que l'auteur a su y garder entre les deux camps ennemis, car en même temps qu'il explique et justifie historiquement les erreurs, il sait faire ressortir les mérites durables. Des chapitres tels que « Le dogmatisme naturaliste de Taine » et « Le dogmatisme évolutionniste de Brunetière », sont des pages dont on se souvient volontiers. C'est, en somme, dans l'union du dogmatisme et de l'impressionnisme que M. Lalo voit l'avenir de l'esthétique moderne. « De cette thèse et de cette antithèse, constate-t-il, la synthèse se fait chaque jour sous nos yeux. Ce que l'impressionnisme apporte de positif dans l'esthétique, c'est l'idée de *relativité*. Il lui manque seulement de reconnaître que toute relation peut s'exprimer par une *loi*, aussi complexe, aussi mouvante qu'on le veuille. Et ce qu'on doit retenir du dogmatisme, c'est sa conception de la loi *nécessaire* : or, toute loi est, par définition, une *relation*. Son principal défaut, c'est qu'il s'abstient trop souvent de le reconnaître, ou qu'il veut l'oublier. »

Et voici, résumée brièvement à la fin de ce livre fortement pensé et sobrement écrit, la conclusion de son enquête : « Dans notre âge scientifique, l'esthétique, cette philosophie de la critique d'art, ou ne sera pas, ou, dépassant l'impressionnisme, elle sera dogmatique. — Le dogmatisme ne sera qu'une survivance attardée du traditionalisme, s'il ne devient, d'absolu, relativiste. — Le relativisme esthétique enfin ne sera complet que s'il s'étend vraiment à toutes les relations; et il en est d'autres qu'individuelles ou même inter-individuelles : c'est-à-dire qu'il impliquera nécessairement de plus en plus le point de vue sociologique. »

On ne peut souhaiter de théorie plus saine. Incapables de créer la beauté autrement que par des efforts de plus en plus isolés, et qui de plus en plus vont à l'encontre de l'esthétique non codifiée des foules, nous voulons au moins savoir : savoir comment jadis, sans qu'on en parlât, la beauté naissait de la « tendresse raisonnée » de toute vie humaine collective. Tout en constatant que la science est impuissante à rétablir ces liens sociaux, rompus aujourd'hui, qui jadis trouvaient leur plus haute expression dans la religion et dans l'art, comment, au début du XXe siècle, pourrions-nous même souhaiter que s'arrête ou faiblisse l'élan de la pensée scientifique? Et qu'importe, aux esthéticiens surtout, que chaque jour on voit ce fier élan s'associer en pratique au progrès de cette grande triomphatrice : la laideur moderne?

Louis Bréhier. **L'Auvergne** H. Laurens, Paris.

Les Provinces françaises, ainsi s'intitule cette nouvelle publication qui, sous la direction autorisée de M. Henry Marcel, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, se propose de donner en des anthologies illustrées un tableau historique et artistique du sol français. Ces volumes, outre des études consacrées par les plumes les plus compétentes à nos différentes provinces, apporteront un choix de textes des écrivains qui au courant des siècles en ont exprimé les aspects. Excellente initiative, très propre à faire connaître et aimer le caractère si différent des diverses régions de la France, et à seconder ainsi les efforts d'un particularisme intelligent auquel on ne peut qu'applaudir. Voici, après la *Touraine* de M. Henri Guerlin, un volume consacré à l'Auvergne. Il est dû à M. Louis Bréhier, le distingué professeur de la faculté des lettres de Clermont-Ferrand, qui dans une étude préliminaire résume ici à grands traits en 112 pages tout ce qui fait l'originalité de cette province. C'est d'abord le sol, au relief si varié et étrange, qui constitue un des plus anciens morceaux du territoire français, et auquel les éruptions volcaniques de la fin de l'époque tertiaire et du début des temps quaternaires ont imprimé un cachet si curieux, sol d'une beauté très particulière, moins grandiose, mais avec ses horizons « faits pour le repos des yeux » (P. de Nolhac), peut-être plus attachante que celle des

Alpes ou des Pyrénées); puis la race, vigoureuse et obstinée, qui s'étant laborieusement adaptée aux conditions si spéciales du sol, a su garder un cachet de personnalité la distinguant encore aujourd'hui des autres populations françaises; l'histoire enfin du pays, depuis les temps de l'empire arverne jusqu'à nos jours. Suit, toujours en de brefs chapitres, facilitant une orientation rapide, un tableau succinct de la culture auvergnate : art (résumé, trop court peut-être de cette page, une des plus intéressantes de l'histoire de l'art français, qu'est le style roman auvergnat), littérature, poésie en dialecte languedocien, légendes, folklore.

Dans la deuxième partie, dont le plan est identique à celui de l'étude préliminaire, on trouve un choix de textes concernant l'Auvergne, depuis Sidoine Apollinaire jusqu'aux écrivains modernes du terroir, comme Vermenouze ou Michalias; entre autres, de belles pages de George Sand, de Chateaubriand, de Balzac, de Mérimée, de Maupassant. Un chapitre spécial est consacré aux proverbes, dictons, brocards et jusqu'aux plaisanteries locales.

Dans des publications de ce genre l'image étant d'une grande importance, il faut louer le choix des illustrations de ce volume. Sans méconnaître les services immenses rendus par la photographie, nous commençons à nous en lasser et à préférer de beaucoup telle humble lithographie d'il y a soixante ans aux meilleurs instantanés d'aujourd'hui. Dans les *Provinces françaises* une large part a été faite aux documents de ce genre, l'Auvergne commentée par les personnalités différentes de tant d'écrivains anciens et modernes, nous apparaît ainsi sous maints aspects disparus pour toujours. Une remarque seulement serait à faire, qui d'ailleurs concerne la plupart des ouvrages illustrés édités en France : ne pourrait-on pas, dans certains cas au moins, arriver à donner aux illustrations un format plus grand que celui que traditionnellement affectionne la typographie française, et qui parfois ôte presque toute sa valeur au document reproduit dans le texte? La manière dont en Italie sont édités, entre autres, les volumes de la magnifique collection populaire *Italia artistica* pourrait servir de bon exemple.

André Martin-Decaen. **Le marquis René de Girardin.** Préface d'André Hallays. (Librairie académique. Perrin et Cie.)

Il fut un temps où les philosophes étaient honorés, où les souverains se piquaient d'être leurs disciples et recherchaient leur amitié.

Le progrès a banni ces époques lointaines; on ne parle plus guère des philosophes qu'au moment de jeter quelques fleurs sur leur tombe. Ceux qui ont tant contribué à instaurer le régime démocratique sont reniés ou simplement ignorés par le peuple; c'est la justice d'ici-bas.

Au temps des marquis, les marquises se plaisaient en la compagnie des savants; les grands seigneurs pensionnaient les artistes et les écrivains. Jean-Jacques trouvait à Ermenonville la plus aimable des hospitalités.

Il y menait la vie d'un sage, étudiant la flore du pays, promenant sa rêverie à travers les sites pittoresques du « Désert », et discutant amicalement avec le curé de l'endroit. Il y mourut.

En même temps que sur les derniers jours de Rousseau, M. A. Martin-Decaen nous donne sur sa mort des détails fort peu connus, et nous apprenons en même temps à connaître le marquis de Girardin, grand admirateur de Jean-Jacques, aimable idéologue, créateur des jardin d'Ermenonville et auteur d'un livre qui porte ce simple titre, facile à retenir :

« De la composition des paysages sur le terrain, ou des moyens d'embellir la Nature autour des habitations en y joignant l'agréable à l'utile, suivie de réflexions sur les avantages de la contiguité des possessions rurales, et d'une distribution plus générale en petites cultures, pour faciliter la subsistance du peuple et prévenir les effets funestes du monopole. »

Henri Welschinger, membre de l'Institut. **Bismarck (1815-1898).** Lib. Félix Alcan.

On connaît l'excellent ouvrage que M. Henri Welschinger fit paraître il y a une dizaine d'années sur Bismarck et qu'il réédite aujourd'hui après une nouvelle mise au point.

La figure du chancelier de fer nous apparaît dans toute sa puissance et toute sa duplicité. Nous ne voulons pas revenir sur les traits de cette politique appuyée sur la force, mais qui, sous son apparence brutale, fut merveilleusement clairvoyante et pratique. Il nous suffira de rappeler que l'homme qui régla en maître pendant trente ans les destinées de l'Europe et qui fut si longtemps choyé par la Fortune, ne semble guère avoir goûté le bonheur :

« Dans ma longue vie, disait-il, je n'ai été que rarement heureux. Si je fais la somme des quelques moments de bonheur que j'ai eus, j'arriverai peut-être à vingt-quatre heures, et encore. » Témoignage à méditer, et qui montre une fois de plus quelle est la rançon de la gloire et du triomphe !

Il se savait haï, constatant lui-même, non sans amertume à propos de sa chute : « Elle a fait autant d'heureux que la mort de Frédéric le Grand. Tous les bons amis respiraient, humaient l'air et s'écriaient... Enfin ! » Ne s'écriait-il pas déjà, en 1874, au Reichstag : « Allez de la Garonne à la Vistule, du Belt au Tibre, allez sur les rives de nos fleuves allemands, l'Oder et le Rhin, vous constaterez que je suis l'homme le plus détesté de ce temps. »

Son œuvre a laissé entre les peuples des ferments de haine, qui rendent encore l'avenir menaçant, et comme ses héritiers n'ont pas renoncé à ses méthodes, l'histoire de sa vie présente pour nous des enseignements, que nous serions coupables de négliger.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 15. — 2e SEM. 50e ANNÉE 12 OCTOBRE 1912

LETTRES DE HECTOR BERLIOZ (1)

A Bennet.

11 juin 1856.

Mon cher Bennet,

Votre second envoi du *Journal de Nancy* semble me reprocher une négligence dont je ne suis point coupable. J'avais envoyé le premier feuilleton (ce qui concerne Théodore) au *Journal des Débats*, le jour même où il m'était parvenu. J'y avais joint une lettre pressante à M. de Sacy. Si on n'a pas fait droit à ma demande, c'est que, par quelque caprice dont je n'ai pas la clef, on ne l'a pas voulu. Il m'est impossible d'insister en pareil cas; je n'ai donc pas envoyé une seconde demande. Mais comme je dois faire prochainement un feuilleton, soyez sûr que je n'oublierai pas de parler du succès de l'ouverture.

Si ce feuilleton n'est pas déjà publié, c'est que je suis dans une fièvre de composition qui me rend toute *distraction* (*quelle distraction* !) impossible en ce moment. Je viens de finir le troisième acte de mon poème (2), et de plus j'ai achevé d'écrire hier les paroles et *la musique* du grand duo du quatrième acte, une scène volée à Shakespeare et virgilianisée, qui me met dans des états ridicules.

Je n'ai eu à m'occuper que de la *rédaction* de cet immortel radotage d'amour qui fait du dernier acte du *Marchand de Venise* le digne pendant des hymnes sublimes de *Roméo et Juliette*. C'est Shakespeare qui est le véritable auteur des paroles et de la musique. Il est singulier qu'il soit intervenu, lui le poète du Nord, dans le chef-d'œuvre du poète romain. Virgile avait oublié cette scène. Quels chanteurs que ces deux !!!...

On fait aujourd'hui (11 juin) la liste des candidats à la section de musique. On dit que je serai présenté le premier... et que tout ira bien. Nous saurons cela dans dix jours. Si tout, en effet, a bien été, je vous écrirai aussitôt, et j'espère que *le petit vin de la Moselle* sera de nouveau fêté en mon honneur (1).

Adieu, je vous serre la main, et j'embrasse Paul de tout mon cœur. Je n'aime plus du tout Théodore, pourtant je serais bien heureux de le revoir.

Quand quittez-vous votre Nancy ? Que diable ! revenez donc.

H. BERLIOZ.

Mille complimens empressés à Mme Bennet.

In such a night this
When the sweet wind did gently kiss the trees, etc.

LORENZO

In such a night
Stood Didon with a willow in her hand
Upon the wild ses bank, and wav'd her love
To come again in Carthage.

JESSICA

In such a night
Did Thisbe fearfully o'ertrip the dew
And saw the lion's shadow here himself
And ran dismay'd away.

(1) V. la *Revue Bleue* du 5 octobre 1912.

(2) *Les Troyens*. Cf. la lettre du 24 juin à la princesse Sayn-Wittgenstein.

(1) Berlioz fut élu, le 21 juin à l'Académie des Beaux-Arts, en remplacement d'Adolphe Adam, son concurrent de 1854.

LORENZO

In such a night,
etc.
In such a night,
etc.

Les litanies.

Par une telle nuit, le front ceint de cythise,
La déesse Vénus suivit le bel Anchise
Aux bosquets de l'Ida.
Par une telle nuit,
etc.
O nuit d'ivresse et d'extase infinie.
At regina gravi jamdudum saucia cura, etc.
Oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta.

Au même.

Paris, 14 janvier 1857.

Merci, mon cher Bennet, de votre lettre amicale, elle vient de m'arriver en même temps qu'un charmant billet d'Ed. Holmes de Londres. J'avais besoin de cela pour me remonter un peu. Je me lève pour quelques minutes pendant qu'on refait mon lit. Le médecin m'a mis à une diète atroce ; la diète de Francfort n'est rien en comparaison.

Je suis dans un tel état de faiblesse que je ne puis aujourd'hui me tenir debout. Aussi pas de feuilleton, *le Trouvère* attendra (1). Je voudrais que cette faiblesse augmentât jusqu'à la complète extinction des forces vitales... Il doit être bon de mourir ainsi.

Je suis bien content de vous voir content! d'apprendre que Théodore travaille et surtout que Paul se souvient de moi. Embrassez bien de ma part ce cher enfant. Mais non, c'est sa mère que je charge de la commission, vous aurez peut-être trop fumé.

Le Trouvère a bien réussi à l'Opéra ; Mme Lauters a mieux réussi encore, à tel point que la Borghi-Mammo doit être un peu mécontente de son directeur qui semble avoir dirigé tous les efforts du directeur de la claque vers la débutante.

Gueymard crie au dernier acte à faire craindre pour sa raison.

La vogue de *la Reine Topaze* va croissant, on s'inscrit pour les trentième et trente-cinquième représentations. Carvalho va faire fortune.

Voilà les entrepreneurs de séances de quatuors qui commencent à s'accorder. Ils feront peut-être deux sous ; peut-être feront-ils davantage encore.

Un tas de badauds arrivent d'Allemagne pour *donner* ici des concerts. Nabich me fait demander de Londres ma *puissante* intervention auprès du comité de la Société des Concerts, pour qu'on l'invite à venir au Conservatoire jouer un solo de trombone... Les lauriers de Belcke (le tromboniste de Berlin) qui fit tant rire en 1845 (1), l'empêchent de dormir. Il compte sur le Duc de Weimar pour obtenir de la reine d'Angleterre une lettre pressante pour l'Empereur, à l'effet de prier celui-ci de conjurer S. M. Girard Ier de vouloir bien accéder aux vœux du virtuose.

J'aurais fini d'instrumenter le grand final du premier acte des *Troyens* sans la maladie qui me fige le sang dans les veines. Au bout d'une demi-heure la plume me tombe des mains... Mais qu'est-ce que cela fait que cela soit fait ou non fait et bien fait ou mal fait ?...

Le prince Napoléon nous a donné la semaine dernière un charmant dîner d'artistes et de savants ; nous étions par paires de membres de l'Institut : deux musiciens, Halévy et moi; deux peintres, Ingres et Flandrin; deux des sciences morales, Michel Chevalier et M. Wolowski; deux de l'Académie française, A. de Vigny et Ponsard, plus Dumas le chimiste, et A. Dumas fils qui pourrait être de l'Institut s'il n'avait pas tant d'esprit, Disraeli l'orateur anglais, Lord Holland et quelques inconnus qui pourraient être aussi de l'Institut, mais qui n'en sont pourtant pas, pour une autre raison que celle indiquée ci-dessus pour le jeune Dumas. Il n'y avait ni graveur, ni statuaire, ni architecte. Un seul astronome, M. Babinet y brillait *par sa présence*.

Je me tue à vous donner des détails... nous avions nommé ce jour-là Eugène Delacroix en remplacement de Paul Delaroche. M. Ingres a dû avaler encore cette couleuvre ; il n'en a pas moins été le soir aussi gracieux qu'il peut l'être; pour la première fois il est venu me trouver, me *gratter*, et m'engager à fouetter toujours ferme ces misérables chanteurs qui éreintent les chefs-d'œuvre : il m'a fait des compliments superbes, on aurait juré qu'il avait voté pour moi lors de mon élection. Shakespeare l'a dit : « Le monde est un théâtre ».

Mon cher Bennet, pardonnez-moi, mais la tête me tourne et je vais me recoucher.

J'embrasse bien Théodore qui décidément fera un artiste distingué... en peinture. Son vaisseau à *vapeur* est un fin *voilier*.

Adieu à tous, ma femme vous envoie ses amitiés.

H. Berlioz.

Au même.

J'ai cru, mon cher Bennet, que votre billet était un billet de faire part de votre mécontement, parce que je n'ai pas encore répondu à votre honorée du XXX (j'ai oublié la date) ! Et le remords commen-

(1) Berlioz ne fit son feuilleton des *Débats* que le 3 février.

(1) Friedrick Belcke exécuta le 14 janvier 1844 au Conservatoire un concertino de David.

çait à me dévorer! Ce n'est qu'un éclat de rire ! Etes-vous heureux de rire pour si peu de chose! Si vous pouviez voir et entendre *Psyché* (1), je vous assure que vous seriez fort sérieux.....

J'ai été sur le point de vous écrire il y a cinq jours une longue lettre, que j'ai retenue, fort heureusement. J'étais dans un accès de joie, je venais de m'exécuter mentalement, et d'un bout à l'autre, mon premier acte (2). Or, il n'y a rien de bête comme un auteur qui, le septième jour, imitant le bon Dieu, considère son ouvrage et *trouve cela bon*.

Figurez-vous qu'à part deux ou trois morceaux, j'avais *tout oublié*. De sorte qu'en lisant je faisais de véritables découvertes... De là des joies!... J'avais seulement laissé en arrière la scène de pantomime d'*Andromaque* dont l'importance m'effrayait... La voilà faite, et de tout l'acte, c'est, je crois, le morceau le mieux réussi. Je me le ferai essayer ces jours-ci par Leroy (c'est un solo de clarinette avec chœurs). J'en ai pleuré comme dix-huit veaux... Voyez comme j'imite encore le bon Dieu, qui pourtant n'avait pas une sensibilité très vive, à en croire cet affreux escamoteur de Moïse...

Mais voici quatre jours que je n'ai éprouvé, en revanche, que des transes. Legouvé avait bien voulu me consacrer une demi-journée pour étudier en détail mon poème. Il l'a approuvé, dans l'ensemble, avec la plus grande chaleur; mais il m'a fait quatre observations importantes, observations de drame, d'agencement dramatique, dont j'ai reconnu la justesse. Les trois premières corrections ont été bien vite faites, la dernière, au contraire, qui portait sur le début du cinquième acte m'a fait suer. Enfin, me voilà débarrassé. Seulement ce changement en ayant entraîné un autre dans le final du quatrième acte, dont la musique est faite, je vais avoir quelques pages de partition à remanier.

Décidément, quand revenez-vous? Quand donnerez-vous le concert de Théodore? Il faut y penser sérieusement dès à présent, si vous êtes résolu de le donner.

L'élève de Liszt, M. Bronsart, que vous connaissez, vient de m'arriver. Il se propose aussi de *donner* un concert.

J'ai assisté, l'autre soir, à la première séance de Lebouc et Cie, chez Pleyel. C'était désastreux. Le quatuor est très faible ; le premier violon ne brille ni par le style, ni par la justesse; le second ne brille par rien. Mme Viardot seule a eu du succès. Encore elle a voulu chanter une scène de *Méduse*, de Lulli, qu'elle trouve belle et que je trouve moi exécrable de tout point. Elle part aujourd'hui (Mme Viardot) pour votre ville de Nancy où la Société philharmonique l'appelle. *David et Paulin* vont donner un concert au théâtre italien. Cette plaisanterie coûtera six mille francs (de leur aveu). *Gaudeant bene nantis.*

Pardon, je vous quitte, j'ai encore une page de vers à relimer et cela me préoccupe.

Mille amitiés à tous. HECTOR BERZIOZ.

Paris, 5 ou 6 février 1857.

A *Louis Berlioz.*

Vendredi soir, 2 décembre 1859.

Bonjour, cher ami, sais-tu que voilà bien des jours que je n'ai de tes nouvelles?... La vie à Dieppe doit être tant soit peu monotone, je n'en doute pas ; pourtant, quand tu ne m'écrirais que dix lignes cela me ferait plaisir.

Je suis toujours fort absorbé et occupé, et voilà encore un feuilleton à faire pour une pièce médiocre récemment donnée à l'Opéra-Comique (1); cela m'interrompra fort désagréablement. Je suis en train d'écrire les airs de danse du Ballet de mes *Troyens*. J'avais laissé cela en arrière, et je vais m'en débarrasser le plus tôt possible. *Orphée* fait la fortune du Théâtre-Lyrique. C'est plein chaque soir, et tout est loué pour plus de six représentations. La presse continue à être enthousiaste et à me faire une part dans ce succès. Mme Viardot est de plus en plus étonnante. Les Polonius (tu as vu dans mon feuilleton (2) que je désignais par ce nom d'un personnage d'*Hamlet* tous les butors sans cœur, tous les esprits vulgaires qui ne comprennent rien aux choses sublimes) les Polonius donc sont maintenant presque furieux. L'un de ces pauvres déshérités de la nature et de l'art disait l'autre jour à une dame qu'il avait sonduite à *Orphée* : « Je vous mènerai voir Guignol au Champs-Élysées, pour vous dédommager, car nous avons été atrocement volés au Théâtre Lyrique. »

Un autre : « *Orphée* est un opéra qu'il faut aller voir quand on a perdu père et mère, c'est un enterrement ». Et un petit crétin de compositeur (3) qui a donné au Théâtre-Lyrique dernièrement un opéra en style de cuisine accompagné par les casseroles des marmitons (*Les Violons du Roi*), et dont j'ai assez maltraité la ratatouille, disait : « *Orphée*!...

(1) *Psyché*, d'Ambroise Thomas 27 janvier 1857 à l'Opéra-Comique). Berlioz en rendit compte le 3 février, dans les *Débats*.

(2) Des *Troyens*.

1 *Yvonne*, de Scribe, musique de Limnander voir le feuilleton des *Débats* du 9 décembre).

2 Feuilleton du 22 novembre, sur la première représentation d'*Orphée* avec Mme Viardot, reproduit dans *A travers chants*.

3 Deffès, auteur des *Petits Violons du Roi* 30 septembre 1859; voir le feuilleton du 8 octobre.

il n'y a pas là-dedans deux phrases de chant, ce n'est qu'un long récitatif, si *nous* faisions de la musique comme cela, on *nous* jetterait des pommes. »

Royer, le directeur de l'Opéra, va très probablement enfin quitter son trône; on dit que dans trois mois au plus il sera remplacé par le prince Poniatowski. Lequel prince se *dit* fort de mes amis et *très désireux* de monter les *Troyens* à son arrivée à l'Opéra. Mais aussi le prince a un *ouvrage en répétition* (1) *sur lequel j'aurai à faire un feuilleton bientôt*, or, tu comprends sa malice... On connaît ce vieux tour.

De son côté, Carvalho est toujours dans la meilleure disposition, mais noyé dans son succès (2); on ne le voit plus. Il va monter le *Fidelio* de Beethoven et je sais qu'il compte sur moi pour lui mettre en train cet autre chef-d'œuvre. C'est encore Mme Viardot qui jouera Fidelio. Cette fois ce n'est pas un rôle d'homme, mais le rôle d'une femme déguisée en homme pour sauver son mari. Je t'écrirais jusqu'à demain, si ce n'était cet impitoyable feuilleton qui me tire la langue.

Comme c'est bien de ta part, cher Louis, d'être un bon garçon, de m'aimer (j'ai tant besoin d'affection!), de travailler, d'être un honnête et brave jeune homme. Tu pourrais, comme tant d'autres, être un jeune Polonius, n'avoir point de cœur, point de tête, ne m'aimer que médiocrement, officiellement, convenablement.

Tandis que... ah! cher enfant, il me semble que la tendresse que j'ai eue pour ta mère s'est reportée sur toi. Dis bonjour de ma part à Ernest! Viendra-t-il avec toi à Paris à la fin de ce mois! Je le voudrais bien.

H. Berlioz.

Adresse : *A Monsieur Louis Berlioz,*
Hôtel de Londres.
à Dieppe.

(1) *Pierre de Médicis*, dont Berlioz rendit compte le 20 mars 1860.

(2) *Faust* et *Orphée*.

FIGURES DE CE TEMPS

M. PAUL HERVIEU

Au nombre des privilèges revendiqués par le peintre physionomiste, notre grand La Tour place celui de vivre dans l'intimité de son modèle, seule condition pour « descendre au fond de lui-même et le remporter tout entier ». Et l'on sait de reste comment il en usa pour justifier la théorie par la pratique, en nous laissant la plus merveilleuse galerie de son temps.

C'est un privilège identique que pourrait revendiquer le portraitiste littéraire, quand il tente de fixer, dans la matière fragile des mots, les traits essentiels d'un esprit, et de toutes ses forces aspire, comme La Tour, à le remporter tout entier. C'est peu en vérité que d'avoir vu son œuvre incarnée par des acteurs parlant et gesticulant sous ses yeux. C'est peu encore que de l'avoir lue, méditée au coin du feu, en se rappelant les gestes et les accents de ceux qui avaient mission de nous donner l'illusion de la vie — car tout cela, c'est la réalisation, c'est le résultat obtenu par l'auteur, et ce qui serait supérieurement intéressant à connaître, c'est le point de départ, c'est l'intention qu'il a caressée. A défaut de confidences, il y faudrait cette familiarité, cette intimité dont parle La Tour, et dont il a beau jeu à parler étant peintre, cependant qu'il nous faut, dans la solitude du cabinet, recomposer par la force imaginative les traits distants de nos modèles. Si l'on en croit celui qui va poser devant nous, M. Paul Hervieu lui-même, il y a loin, en littérature dramatique, de la coupe aux lèvres, puisqu'il me disait un jour : « Nous autres écrivains, nous passons notre temps à gâter les plus belles idées! » (1)

M. Paul Hervieu, ce jour-là, exagérait manifestement, sinon par conviction, du moins par modestie, car au nombre des *écrivains d'idées* — et nul mieux que lui ne mérite cette désignation — je n'en sache pas qui en ait eu de plus fortes, ni qui les ait plus logiquement conduites jusqu'à leur réalisation. L'auteur du *Dédale* est l'un des trois dramaturges contemporains qui se sont partagé l'héritage de Dumas fils — j'entends cette situation unique que l'auteur du *Demi-Monde* occupa durant trente années de sa vie, les quinze dernières du second Empire et les quinze premières de la Troisième République. Et quand je dis *partagé*, je veux marquer qu'il a retenu de l'héritage ce qui, le plus manifestement, le rattachait à son père spirituel. Dirai-je qu'il se présente à nous dans l'attitude de l'héritier *privilégié*, celui qui a le droit de choisir avant les autres et de composer son lot à la façon dont il l'entend. Pour reprendre l'antique et toujours expressive allégorie des Fées, en qui l'Humanité se plut à incarner l'éternelle idée de l'inégalité entre les

(1) Ne pourrait-on pas rapprocher cette boutade de la pensée de Gœthe, ou plus exactement mise par Eckermann dans la bouche de Gœthe : — « Les Anciens ne se contentaient pas d'avoir de belles idées. Chez eux les belles idées produisaient de belles œuvres Mais nous, modernes, si nous avons aussi de grandes idées, nous pouvons rarement les produire au dehors avec la force et la fraîcheur de vie qu'elles avaient dans notre esprit » ?

vivants, ces dispensatrices de bienfaits se montrèrent généreuses envers lui, et déposèrent dans son berceau plus d'un talisman qui devait collaborer à l'épanouissement de sa carrière dramatique.

*
* *

Avant tout, elles lui dispensèrent l'imagination constructive et la vigueur logique par où M. Paul Hervieu continue la tradition de celui qu'à ses débuts il accepta pour maître. Et ces qualités s'imposent à ce point dans l'ensemble de son œuvre qu'elles en constituent le support, ou, pour prendre une expression qu'il a rendue célèbre, l'*armature* même. N'était-il pas naturel que ce constructeur de situations dramatiques empruntât ses images à l'art qui le plus ressemblait au sien? Cette « faculté maîtresse », comme eût dit Taine, est la clef de son œuvre, sans laquelle on n'y saurait pénétrer, et si M. Paul Hervieu est un tempérament, une *nature*, c'est à cette imagination constructive, à cette vigueur logique, qu'avant tout il le doit.

On a beaucoup reproché par la suite à M. Taine ces formules systématiques dans lesquelles il s'efforçait d'enserrer sa pensée. Et j'accorde qu'il y a quelque roideur, quelque apparence de parti pris, dans cette tension d'un esprit généralisateur qui aspire avant tout à des vues pures et nettes : pourtant la tentation est forte de faire crédit à son système, si on l'applique à des écrivains du genre de M. Paul Hervieu, dont il nous rend un compte exact. Un des plus brillants disciples de M. Taine observait qu'il existe deux catégories d'auteurs : ceux dont on démonte aisément le talent, dont les procédés et la facture apparaissent aussi clairs que le jour, et ceux-là au contraire qui demeurent un mystère pour l'analyste, se refusant à toute espèce de désarticulation : ils nous glissent entre les mains à la façon de l'anguille qu'en vain nous voudrions retenir et qui nous échappe à tout coup. D'un tel point de vue, qui a bien son intérêt, puisqu'il nous permet d'envisager la constitution même de l'esprit, M. Paul Hervieu appartiendrait plutôt à la première catégorie, car pour la même raison que l'armature de son œuvre est robuste, elle est aussi très apparente. Celui-ci a la grâce, la souplesse, une façon caressante de poser ses personnages. Cet autre a la largeur et la beauté du développement, la fluidité du style et l'ampleur du morceau. M. Paul Hervieu possède avant toute chose la force de la dialectique et la puissance architecturale qui lui permet d'établir les situations d'une pièce avec une logique donnant pleine satisfaction à l'esprit : c'est là qu'apparaît l'unité de son œuvre et la caractéristique de son talent.

C'est cette structure même de son esprit qui a fait que M. Paul Hervieu s'est toujours attaqué aux *grands sujets*... à ceux dont je disais en une autre circonstance que ce sont les sujets simples, sérieux, profonds, éternels comme l'âme humaine, de qui toute vérité et toute beauté découlent... ceux que la vie remet perpétuellement en question, parce que, au fond, dans ses traits essentiels, l'homme est toujours identique à lui-même. Les grands sujets, ce sont les grands *lieux communs*, si bizarre que cela paraisse d'abord, ceux qui composent le fond de la littérature éternelle et toujours feront palpiter l'humanité. Les grands sujets, ce sont des thèmes en apparence usés, déflorés, mais dont il suffit qu'un esprit créateur les reprenne, en les adaptant à nos modernes exigences, pour leur restituer la jeunesse et la vie qui sommeillaient en eux. Et j'ajouterai aussitôt que ces grands sujets le lui ont bien rendu, puisque, s'adaptant merveilleusement à la qualité de son esprit, ils lui ont permis de donner le maximum de ce qui était en lui, seul but que doive poursuivre un écrivain, comme un artiste : *s'exprimer*, produire à la lumière du jour ce qui sommeillait dans les limbes de l'Inconscient.

Examinez son théâtre depuis ses premiers ouvrages, les *Tenailles*, la *Loi de l'Homme*, jusqu'à ceux qui marquent la pleine maturité, comme ces deux chefs-d'œuvre : la *Course du Flambeau* et le *Dédale*, les plus expressifs à mon sens de sa manière. Vous y trouverez une identique et constante préoccupation des plus graves problèmes de la vie morale envisagés au point de vue de la sexualité : c'est par là sans doute, par ce souci constant des rapports sociaux de l'homme et de la femme qu'il se rattache de la façon la plus directe et la plus immédiate à ce Dumas fils de qui les futures histoires du théâtre ne pourront manquer de rapprocher son nom. J'imagine que dans sa jeunesse et durant cette période où l'on se cherche anxieusement, où l'on confronte ses tendances encore obscures à celle des auteurs que l'on aime, où l'on s'ausculte soi-même en écoutant les résonances que leur œuvre peut avoir en nous... oui, j'imagine que durant cette période les Préfaces de Dumas fils, souvent plus intéressantes et plus éloquentes que ses pièces, durent être une des lectures favorites de M. Paul Hervieu, et peut-être bien est-ce à leur contact qu'il découvrit le filon d'où allaient surgir les quatre ouvrages précédemment cités.

J'ai dit qu'ils s'imposaient, à mon sens, comme les plus caractéristiques. Dans les deux premiers, l'exécution n'est sans doute pas encore à la hauteur de l'idée : l'écrivain n'est pas encore maître de sa technique. La ligne de développement est un peu ténue; le dessin n'a point la fermeté qu'il acquerra

par la suite : c'est encore un peu maigre, si j'ose dire, et la réalisation ne répond pas à la conception première. Mais dans la *Course du Flambeau*, comme la manière s'est élargie ! Quelle ampleur a le développement, et comme il donne satisfaction à nos plus rigoureuses exigences ! C'est peu que d'avoir trouvé ce magnifique sujet qui se rattache à la grande idée shopenhauerienne de la perpétuité de l'espèce et des lois implacables établies par la nature pour la réalisation de son but. Une idée n'est rien en elle-même : elle n'existe que par son harmonie avec le tempérament de qui la traite. Et cette fois, il semble bien que M. Paul Hervieu ait donné un démenti formel à la déclaration citée plus haut : « Nous passons notre temps à gâter les plus belles idées ! » La vérité, c'est qu'il donne la forme la plus saisissante, la plus intensément dramatique au principe formulé par lui-même dès le début de la pièce : — « Ces gens-là se conforment à la loi qui commence par demander à la mère la chair de sa chair, souvent sa beauté, sa santé, au besoin même sa vie, pour en constituer l'enfant. Dès lors, au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente. Elle demande sans trêve aux ascendants, sous forme de dépenses, labeur, anxiété, dotations, tout le reste de leurs forces vives, pour en équiper, armer, parer ceux qui descendent vers la plaine de l'avenir ».

C'était là un *grand sujet*, reconnaissons-le... et l'auteur a fait justice à son sujet, ce qui n'est point commun. Il est impossible de voir représenter ou de lire la *Course du Flambeau*, sans en emporter une image durable et qui opprime le souvenir. Quel plus bel éloge peut-on faire d'un ouvrage de l'esprit? J'en dirai autant du *Dédale*, où la manière est aussi large, où les développements sont aussi riches, avec une passion plus concentrée et plus poignante encore, à raison du sujet lui-même. On se rappelle que M. Paul Hervieu y étudie cet angoissant problème de la persistance de la reviviscence des images sexuelles chez deux êtres qui se sont passionément aimés et qui ont été séparés par la vie. C'est là, c'est dans des situations de ce genre, que s'affirme la maîtrise de M. Paul Hervieu, son art concis, ramassé, plein de dessous mystérieux, qui offre des prolongements sur ce qu'il y a d'infini, d'inexplicable dans l'âme humaine, qui pour tout dire nous *suggère* plus encore qu'il ne nous *précise*, et s'élève par là au véritable objectif de l'art idéaliste, lequel est bien plutôt de susciter en nous les représentations intérieures et les conséquences mystérieuses des passions humaines que de souligner les faits par où elles se traduisent. Ils sont là, devant nous, ces deux êtres de flamme, qui jadis confondirent leurs caresses et mêlèrent leurs baisers. Ils discutent de l'enfant commun, premier gage d'une réciproque tendresse, elle pour le garder auprès d'elle, lui pour l'avoir auprès de lui, pour le soustraire à l'influence qu'il juge néfaste du beau-père. Mais qui ne sent, à la chaleur communicative de leurs paroles, à l'ardeur de leurs intonations, que l'enfant ici n'est qu'un prétexte, un symbole, si vous voulez, le plus pur, le plus haut des symboles, et que par-dessus sa petite tête blonde ce sont leurs mains à eux qui se joignent encore, leurs lèvres qui s'unissent, leurs corps qui s'appellent... que rien du passé n'est aboli, et qu'entre eux persiste à jamais le lien d'âme et de chair que crée la véritable passion.

*
* *

Si la production de M. Paul Hervieu n'est pas considérable par le nombre des ouvrages qu'il a donnés au théâtre, elle l'est par l'importance de chacun d'eux, par l'unité que sa tenue imprime à l'ensemble de son œuvre, et voilà en définitive ce qui compte et ce qui frappe par-dessus tout à une époque comme la nôtre de production hâtive et dépourvue de conscience. M. Paul Hervieu a pu se tromper... il a pu être plus ou moins heureux dans la mise en œuvre de telle idée... : ceci c'est le lot de tout homme, si éminent soit-il, et l'histoire de l'art nous enseigne que les plus illustres génies ne sont pas à l'abri des défaillances. Ce qui est indiscutable, c'est qu'il a toujours eu le respect de son art, le sens inné de la dignité de l'écrivain, dès l'instant qu'il tient en main l'instrument même de sa pensée : et cela seul suffirait à marquer son rang. Si j'observe isolément, à part des autres, une figure expressive, déjà la voici qui prend sa valeur et s'impose à mon attention par elle-même... Mais quelle signification ne prend-elle point, quel relief et quelle énergie au milieu d'un entourage qui lui fait repoussoir ! Aussi bien ne pouvons-nous juger des œuvres de l'art comme du reste que par comparaison, en vertu de la loi qui veut que nos sensations ne se perçoivent que par différence ! Dans un temps où la production dramatique glisse sur la pente de toutes les compromissions et de toutes les bassesses, où ce mot : littérature dramatique, sert de prétexte aux plus misérables exhibitions, quand ce ne sont pas les plus scandaleuses, où l'on voit les premières scènes monter des puérilités qui jadis eussent été sifflées, ou bien des ouvrages constituant l'antinomie la plus profonde et la plus saisissante avec les qualités exquises et délicates qui correspondent à la tradition française et qui composaient notre prestige dans le monde civilisé, productions sur lesquelles

l'étranger nous juge, et sur lesquelles il est déplorable que nous soyons jugés... il est bon, et j'ajouterai : il est consolant pour la pensée française, que nous puissions opposer à cette marée montante de basse industrie quelques noms et quelques ouvrages qui soient à l'abri de toute discussion : parmi ceux-ci faut-il ajouter, le nom et l'œuvre de M. Paul Hervieu s'imposent au tout premier rang.

PAUL FLAT.

PROTÉSILAS ET LAODAMIE

TRAGÉDIE (1)

LAODAMIE.

— Femme, je suis en deuil, épouse du héros Protésilas.

— Dans ta personne, ô courrier des enfers, je vois l'annonciateur du triple royaume souterrain : —

— Tu as devancé la Nuit, et tu as vaincu les gardiens de l'Hadès, et te voilà devant moi, agile, avec ta puissante et terrible verge enlacée de serpents.

— Dans tes yeux, au regard perçant, je lis une nouvelle inouïe, qui retentira à travers les siècles,— une nouvelle semblable aux fables des songes, et qui pourtant, par l'effet de ta présence, est vivante et, pour moi, heureuse : —

— Voici que mes larmes, me dis-tu, et le regret de mon amour insatiable de caresses, voici que ma fidélité et la constance de mes désirs acharnés à la poursuite du mari que j'ai connu... ont fait tressaillir d'une grande pitié la volonté implacable d'Orcus — et ainsi, ô courrier, en qui resplendit un ordre divin heureux pour moi, tu parais me promettre :

que mon époux me reviendra pour quelques instants fugaces...

HERMÈS.

(D'un geste lent de sa main gauche il penche vers elle son caducée.)

LAODAMIE.

— O fils de Maïa, toi qui fends la noirceur de la Nuit de ton spectre affreux tressé de serpents,

— Quand la Nuit recouvrira d'ombre les côtes de Phylace... toi-même, du royaume souterrain tu m'amèneras le désiré, à moi, languissante.

HERMES.

Il disparaît.)

(1) Voir la *Revue Bleue* du 5 octobre 1912.

LAODAMIE.

(Elle se tient un bref instant dans la même attitude, puis elle passe de la rêverie souriante à une joie exubérante, et finalement se met à rire et se retourne brusquement. Elle alors aperçu les jeunes filles endormies, elle court les réveiller; les ayant réveillées toutes, elle les groupe autour d'elle, et, ne pouvant dans sa joie prononcer une parole, riant toujours, elle leur montre qu'il faut orner la salle de fleurs.)

LE CHŒUR.

D'où te vient ta joie,
d'où vient que, joyeuse,
tu veux fleurir la couche nuptiale?

LAODAMIE.

Ecoutez-moi, mes servantes :
tressez des couronnes,
je suis joyeuse aujourd'hui.

LE CHŒUR.

La joie rassérène ton front.
D'où vient que tu es joyeuse,
que si joyeusement
tes joues s'ornent de rougeur?

LAODAMIE.

Une voix joyeuse retentit en mon cœur;
toute à cette joie,
je vous convie joyeusement :
tressez des couronnes, mes servantes.

LE CHŒUR.

La voix tendre du cœur t'appelle;
n'est-elle pas trompeuse, cette voix?...
Le mauvais sort ne te leurre-t-il pas,
t'entraînant dans ses cercles magiques?...

LAODAMIE.

Hé, mes servantes, hé, servantes,
dans les flambeaux d'airain plantez des torches,
allumez-les...

LE CHŒUR.

La pénombre est descendue depuis un instant,
la blancheur du jour décline
vers l'obscurité, — vers la nuit.

LAODAMIE.

Du long martyre,
du long martyre de mon âme,
est-ce le jour de la délivrance qui se lève?

(Avec le Chœur elle s'est avancée sur le devant de la scène.)

Sur les tisons brûlants,
dans les cuves d'airain
jetez des branches de cyprès,
une poignée de myrrhe, une mèche de lin.
Que le parfum des tièdes vapeurs

monte, éveille le sortilège
des fantômes du Rêve.

LE CHŒUR.

Les fantômes du Rêve l'obsèdent,
les Larves et la Nuit.

LAODAMIE.

Les fantômes accordent la harpe des chants :
ô force d'Eros !

(Une partie du Chœur s'occupe d'exécuter les ordres de Laodamie; une autre partie lui apporte des colliers précieux, des boucles d'oreille, des ornements pour la tête, des lacets, des parfums, des onguents.)

LAODAMIE.

Sur le granit noir des dalles,
une pluie de roses, une pluie de roses, une pluie de senteurs...
Chassez au loin l'aube pâle;
que l'Aurore ne rougisse pas
les cieux.
Arrêtez les chevaux de Phébus !
Eros ! Eros !
Cueillez dans les jardins des jacynthes;
cueillez des branches de jasmin,
des grappes épanouies en éclatante blancheur;
disposez-les en bouquets !
Des fleurs !... en abondance !
Eros ! Eros !
Ornez de pourpre le chevet du lit,
déroulez des laines molles
pour le repos des rêves désirés.

(Les servantes ornent pendant ce temps la pièce et le lit.

LAODAMIE.

Eros, Eros chéri,
enfant rosé,
orne pour moi le lit
de fleurs.
Entoure de guirlandes,
de bouquets,
le lit de l'épouse, de l'amante;
j'étais toute fanée de langueur,
et toi, pour ton élue,
tu as gardé ta flèche d'or.

LE CHŒUR.

(Les servantes s'éloignent après avoir orné la couche, et saluent l'une après l'autre; Laodamie regarde chacune d'elles et lui sourit en la congédiant; toutes sortent ainsi.
La Nuit est tombée, une nuit laiteuse de clair de lune.
Le rideau blanc s'ouvre sur toute la largeur de la pièce; on aperçoit le jardin du palais, les allées de cyprès; au milieu, le tombeau de Protésilas, sa stèle en avant; dans le fond, le mur entourant le jardin, une côte rocheuse, la mer; du seuil se lève le Vieillard qui était assis là, attendant.)

LE VIEILLARD.

Tu m'as appelé, chère maîtresse,
tu m'as ordonné de venir.
Me voilà, mon enfant, ma reine,
moi, ton esclave, qui ai bercé ton enfance
dans ta patrie lointaine.

LAODAMIE
(Pensive.)

Lointaine...
Ai-je donc oublié déjà
les années de mon enfance ?
Salut, père nourricier.

LE VIEILLARD.

Tu m'as appelé...
J'ai peur pour toi.

LAODAMIE.

Plus que jamais je me sens forte;
mais il me faut ton savoir;
tu connais les charmes et les sortilèges.

LE VIEILLARD.

Ne crains-tu pas les châtiments divins?

LAODAMIE.

C'est à cette foi-là seulement que je m'attache.
Jadis une peur secrète me retenait,
et je tremblais à la seule pensée des incantations.
. . . . . .
Toi seul, ici, tu es de mon pays.

LE VIEILLARD.

De ta patrie je me suis traîné ici derrière toi
le jour de tes noces,
quand, ravie à ton père,
ton époux, ton amant t'amena à Phylace.

LAODAMIE.

Le jour de mes noces !

LE VIEILLARD.

Ton père maudissait tes noces;
de sa malédiction il t'a fermé
la route du retour...

LAODAMIE.

Ton chant me ramènera là-bas;
tu y porteras mes derniers adieux,
là-bas où est mon pays et le tien;
à Iolkos où gouverne le fils de Pélias,
le roi Alcaste qui m'a engendrée
pour l'agonie lente de mon bonheur...
Je suis déjà proche de la tombe.

LE VIEILLARD.

... Tu m'as ordonné de venir.

LAODAMIE.

J'ai entendu un appel en rêve ;
mon nom prononcé plusieurs fois
par une voix qui, tel seulement un écho,
vit dans le souvenir des mortels —

LE VIEILLARD.

Ton cœur veut-il me cacher ses secrets?...

LAODAMIE.

De tes secrets je veux éprouver le pouvoir.

LE VIEILLARD.

L'éloquence secrète de mes oracles
chassera de ton cœur les derniers espoirs,
quand elle se fera entendre ;
que peuvent pour toi de vaines paroles?

LAODAMIE.

Mon cœur brûle de désirs secrets...
Je te donne la liberté.

LE VIEILLARD.

Je suis vieux, et j'écoute, terrifié,
comme tu méprises ton destin.
Tu es dans la fleur de ton âge.

LAODAMIE.

Je comprends aujourd'hui ce que le sort me réserve.
La solitude me l'a fait connaître :
ma maison m'est devenue une prison ;
j'ai vu l'amour méprisé
pour la gloire vaine des hymnes;
je languis après une autre terre meilleure,
dans la fleur de mon âge.

LE VIEILLARD.

Retourne dans ton pays, obtiens le pardon de ton père,
vis avec les tiens; pars avec moi que tu libères.

LAODAMIE.

Mon amour me voue aux tombes;
je maudis le père qui m'a maudite.

LE VIEILLARD.

Mon cœur en moi frémit de terreur;
la fille oublie le père,
et élève la main qui maudit.

LAODAMIE.

Lui, ne m'a-t-il pas le premier oubliée?

LE VIEILLARD.

Le deuil égare et trouble ta raison.

LAODAMIE

Malheureuse, je veux reconquérir le Bonheur.
Dans la joie amoureuse de cette nuit,
j'oublierai le temps de la séparation.
Le fils de Maïa est descendu vers moi;
il m'amènera l'époux.
L'offrande de lait, de vin et d'hydromel,
l'offrande de blanche farine de froment
doit s'accomplir.

LE VIEILLARD.

Le feu des puissances infernales t'enveloppe.

LAODAMIE.

Tu connais la force des puissances secrètes.

LE VIEILLARD.

Tu es perdue pour les vivants.

LAODAMIE.

Et fussé-je même condamnée aux enfers,
maudite, les menaces ne me retiendront pas.

LE VIEILLARD.

La folie te prend, tu es folle.

LAODAMIE.

(Montrant le tombeau.)

Voici l'offrande préparée;
dis-moi dans l'ordre ce qu'il faut faire,
quelles offrandes on dépose les premières;
est-ce le pain?
Quelles offrandes verse-t-on les premières,
le lait ou l'hydromel?
pour que soit rassasiée la faim qui torture
les âmes errantes. —
Comment reconnaître mon époux? — elles viendront en foule.

LE VIEILLARD.

Tu trembles. . . . . .

LAODAMIE.

Quand nous aurons accompli les rites,
tu descendras par le jardin vers la porte
dont moi-même aujourd'hui j'ai laissé les battants entr'ouverts...
C'est par cette porte que chaque jour je sors sur les rochers, pour regarder la mer :
... c'est de cet horizon qu'un navire m'a amenée ici, le jour de mes noces. —
Dans le port tu trouveras une grande barque
et deux paysans, mes serviteurs.

(Elle ôte de son bras un bracelet et le lui donne.)

Tu leur montreras ce corail entouré de cercles d'or.
Ils te conduiront loin d'ici,
dans ta patrie et la mienne.

LE VIEILLARD.

Là-bas sont mes fils et mes petit-fils;
merci, reine.

(Laodamie et le Vieillard se dirigent vers le fond, et s'arrêtent, tout près du tombeau.)

LE VIEILLARD.

Des deux mains tu prendras le couteau,
et tu creuseras un trou
de la largeur et de la longueur de deux paumes;
tu y verseras une cruche d'hydromel;
puis, séparément, une cruche de vin
et une coupe d'eau de source;
après, tu recouvriras le tout
de farine blanche; —
et ensuite tu prononceras trois prières,
une triple invocation
aux âmes qui dorment dans la paix
du royaume souterrain.
— Et alors, saisissant un agneau tout blanc, immaculé, tu tourneras sa tête vers l'Erèbe, — et tu le frapperas du couteau;
que le sang noir découle dans l'auge.
— Et alors, prenant une brebis à toison noire, immaculée, tu tourneras sa tête vers l'Erèbe, — et tu la frapperas du couteau;
que tout le sang noir découle dans l'auge.
— Et toi-même, détournant les yeux,
étends tes mains au-dessus de l'offrande.

(A mesure qu'il parlait, Laodamie a exécuté ses prescriptions; les âmes accourent de dessous terre, et rôdent autour de l'orifice.)

LAODAMIE.

Regarde, regarde qui elles sont,
tout en pleurs, tout en gémissements:
des jeunes gens, des vieillards, des vierges, des enfants;
quelle foule nombreuse arrive,
et entoure de toute part le fossé; —
une pourriture phosphorescente
luit dans leurs yeux,
elles se penchent au-dessus du trou
et boivent avidement, —
— je ne reconnais pas mon époux parmi elles;
avant qu'il puisse s'approcher,
les autres auront bu tout le sang.

LE VIEILLARD.

Du courage, prends un bâton,
et chasse-les loin du fossé.

LAODAMIE.

En vain, — je les chasse, mais de nouveau
elles se pressent en foule croissante
avec des sifflements, des bruissements.
Je ne reconnais pas mon époux,
peut-être n'est-il point parmi elles;
mon rêve m'a trompée.
Des âmes étrangères se désaltèrent.

LE VIEILLARD.

Retourne plutôt chez toi, malheureuse,
le charme des sortilèges est vain,
ton mari ne revient pas vers toi.

LAODAMIE.

En vain l'âme appelle l'âme,
et rompt le nœud des mystères affreux,
oublieuse des châtiments —
ô malheureuse que je suis, malheureuse.

. . . . . .

LE VIEILLARD.

Arrête tes larmes, arrête tes pleurs,
le charme des sortilèges est vain. — Je m'éloigne.
Regagne ton palais, — crois à cet avertissement:
tes larmes font sa souffrance;
l'âme de ton époux, prisonnière
de ton regret incessant et de tes pleurs,
erre à travers les routes infernales —
ressuscite sans cesse, et se meurt —
tes langueurs la poursuivent et l'égarent, —
elle ne peut pénétrer dans le bois sacré.

(Le Vieillard s'éloigne par le jardin, on le voit de loin franchir la porte, puis disparaître.)

LAODAMIE.

(Appuyée contre le tombeau.)

Il ne peut pénétrer dans le bois sacré,
à cause de mon regret incessant et de mes pleurs;
mes langueurs le poursuivent et l'égarent;
sans cesse il ressuscite et se meurt.
Que moi donc, je sois damnée,
abandonnée aux lamentations et aux larmes,
et que l'âme chère que j'appelle
descende vers moi un instant,
délivrée par mes invocations.

(En larmes, elle se tient appuyée contre le tombeau, — et lentement s'apaisent ses larmes et ses sanglots; la terreur la prend,... figée de crainte, elle remue à peine, observant le silence qui tombe autour d'elle et le brouillard nocturne qui est descendu. A travers le brouillard la lune éclaire le jardin.
Une sombre ouverture troue le tombeau: Hermès en sort, conduisant Protésilas par la main.
Protésilas s'avance la tête baissée; il est vêtu comme un héros, porte une armure brillante, une cuirasse, une ceinture d'airain, des cuissards. Hermès pose la main de Protésilas dans celle de Laodamie, s'éloigne, et disparaît dans le jardin.)

LAODAMIE.

Me voici, moi ton épouse,
et tu es mien.

. . . . . .

Ta cuirasse scintille —
et scintillent ton casque, ta ceinture et ton glaive; —
tu es bien le même, mon héros,
mais tes joues sont pâles.
Tes yeux noirs me regardent comme l'abîme de la nuit;
sur ton front des boucles noires, des boucles noires à tes tempes, ornées de plaques d'or...
mais ton front est blanc comme les pierres du tombeau;
ton front est calme comme une tombe
recouverte d'une dalle de marbre.
Il n'y a pas de sérénité sur ton front
et il n'y a pas d'inquiétude.

. . . . . .

(Elle pose ses deux mains sur la cuirasse de Protésilas.)

C'est bien ta cuirasse, ornée de multiples clous rangés en zigzags et en cercles; sur ton casque des nœuds compliqués, trempés dans la résine rouge; c'est le crin du cheval que tu as captivé toi-même dans les larges plaines de Ptélée, plaines bruissantes d'herbes grasses et touffues.

Voici ta belle ceinture, qui résiste aux coups les plus forts, et même aux flèches d'Apollon : le don de mon père.

O mon guerrier, te voilà devant moi, dans la Renommée et la Gloire.

PROTÉSILAS.

(Il touche de la main le front de Laodamie.)

LAODAMIE.

Ta main est blanche et froide;
tu arrives de loin...
vers moi, ta jeune épouse qui te désire, qui désire tes enlacements. O mon époux, c'est donc toi qui m'as abandonnée dans la fleur de mon âge.
Voilà que la Gloire te rend à moi.
La caresse de la Gloire resplendit dans l'éclat de ton casque, de ta cuirasse; mais l'éclat de tes yeux est voilé, mais tes joues sont pâles.

(Des deux mains elle effleure son visage.)

Tes joues sont froides. —
Tu m'arrives de loin.
De ta large poitrine,
de ton cœur, le froid me gagne :
le froid a raidi mes bras.

PROTÉSILAS.

(Il tend les bras vers elle.)

LAODAMIE.

Mon cœur s'arrête, je suis tout oreille pour percevoir
si ton cœur bat...
Ton cœur se tait.

(Elle s'abandonne dans les bras de Protésilas.)

O aime, aime-moi, enlace-moi, berce-moi...
combien de temps suis-je restée solitaire, combien de temps...
les précieuses paroles de l'amour se fanaient, inachevées, sur mes lèvres.
O enlace-moi de ton bras, serre-moi contre toi dans ton étreinte...
O volupté...
Si longtemps les paroles d'amour ne furent pour moi qu'ironie cruelle...
Tu reviens de la guerre...
Tu reviens vers moi.

PROTÉSILAS.

(Il l'enlace.

LAODAMIE.

Elle défaille dans les bras de Protésilas et touche du front le métal de son armure; — aussitôt elle revient à elle.

Ton armure me répond sourdement,
comme si elle n'était pas remplie par une poitrine virile et une force guerrière;
— mes paroles retentissent dans le vide.
Tu es pourtant vivant, — tu es près de moi.

PROTÉSILAS.

(Il penche lentement la tête au-dessus d'elle.)

LAODAMIE.

Des lueurs passent sur ta face;
est-ce bien le reflet de ton armure?...
Noir est l'abîme de tes yeux, — —
j'entre dans l'abîme de tes yeux : —
la Nuit! — mes pensées s'éteignent.

PROTÉSILAS.

(Il lui donne un baiser.)

LAODAMIE.

J'ai baisé tes lèvres froides;
le froid est entré en mon sein;
mon âme se perd dans ce baiser,
réunie à la tienne :
je suis à présent celle qui ne savait pas auparavant.

. . . . . .

1. Des abîmes devant moi,
des ombres impénétrables.
Dans les lointains passent de légers spectres de brouillard...
Ils se croisent et se diffusent en lumières...

Les lumières courent les unes après les autres,... elles revêtent des vêtements de brouillard, — se poursuivent, lumineuses, dans l'obscurité; — loin de moi, elles se perdent comme des ombres.

. . . . . .

Je suis entré dans l'Éternité.

2. Un fleuve, des eaux luisantes qui derrière moi se traînent vers la nuit;
j'ai traversé les étendues lointaines de ces eaux.
Une lourde brume s'appesantit sur le fleuve.

. . . . . .

3. Sous ma main, je sens le granit, un roc immuable...
Je tends mes mains : partout des pierres, un roc tranchant,
— leur masse m'étreint, —
je ne peux plus étendre mes bras, —
des rochers, des rochers...
Un sentier entouré de pierres...
il me faut avancer... derrière moi,
devant moi, marchent des inconnus, —
l'Éternité!...

4. Voici des portes, des arcs-de-triomphe, des amoncellements de pierre taillée d'une blancheur lactée; est-ce donc ici qu'Hélios fait passer son char d'or quand il gagne le repos?...
Que de portes! — Voici l'œuvre des géants aux cent bras.
..... Ah! je franchis la dernière.

. . . . . .

5. L'azur, l'azur... le sommeil...
Je sais qu'il me faut avancer, avancer...
et la somnolence de cet azur brise mes genoux, et replit mes bras en oreillers pour mon visage...
..... l'Éternité...

6. Une prairie, une prairie,... une foule de fleurettes jaunes...
une prairie sans bornes, — ...
Qui sont-ils ceux qui se penchent au-dessus des fleurs,
semblables à moi? —
Qu'il est grand ce monde!
On dirait qu'ils cueillent des fleurs; — non, ils en aspirent seulement le parfum.
Qu'elle est agréable et savoureuse cette odeur... alors, moi aussi, je peux en jouir, —
et moi aussi, je suis avec eux...
Rester...
Je suis enfin dans les prairies dorées, habitante de ces prés où je vois les âmes des anciens morts promener librement leurs entretiens animés...
C'est l'autre monde, et moi, j'en suis une âme.

. . . . . .

Quel est le bras qui touche mes hanches, quel bras rapproche mon cou d'une poitrine?...
Est-ce toi, mon bien-aimé, mon mari adoré!...
Nous resterons ainsi toujours, inséparables...

. . . . . .

..... Là-bas, à Phylace, où tu m'as menée, arrachée à ma maison paternelle,... là-bas, j'étais solitaire, attendant en vain;
et ici... ici tu es avec moi,
docile à mes vœux.
Je te suis chère comme je ne le fus jamais.

. . . . . .

Là-bas, à Phylace, où tu construisis une demeure pour nous deux, un palais de marbre et de bronze, de solives de hêtre et de planches de sapin ajustées avec art, là-bas notre amour fut douloureux —
..... et tant de larmes et tant d'amertume m'étreignaient la gorge, arrêtant mon souffle! —
aujourd'hui, je sens de la douceur sur mes lèvres, et un parfum si doux que déjà je crois atteindre le Bonheur.

— O mon aimé, voilà que les héros et leurs amantes contemplent notre amour; les rois que m'apprirent à connaître les récits de ma nourrice et les enseignements de mon père; ceux que mon père, enfant, apprit à connaître par les récits de sa nourrice et de ses vieux parents. Voilà qu'auprès de nous passent ceux que m'ont révélés les chants; — en ai-je chanté moi-même de ces chants! mes servantes les accompagnaient sur des cordes de boyau de mouton, tendues sur un crâne de taureau aux cornes noires...

Mais qu'il est déjà loin de moi, le son des cordes touchées par les mains de mes compagnes! — je l'ai déjà oublié...

C'est là-bas, à Phylace, qu'il est resté; écho, il erre à travers les salles; mais moi, fille et épouse de rois, il ne bercera plus mon sommeil sur les oreillers couverts de pourpre, sous les toiles tissées, aspergées de la senteur des baumes...
parce que le temps des rêves est fini pour moi,
et que je suis entrée dans la réalité éternelle,

. . . . . .

et toi, tu es avec moi; près de moi mon bien-aimé.

. . . . . .

(Le prenant dans ses bras, elle ne saisit que le vide, — trois fois, elle essaye d'étreindre l'ombre de Protésilas qui s'évanouit et disparaît parmi les cyprès du jardin.)

(Le Chœur entre et entoure Laodamie.)

LE CHŒUR.

Tes belles lèvres s'égaient d'un sourire,
tu déploies tes bras, toute joyeuse,
qu'étreins-tu, qu'enlaces-tu ainsi...?

LAODAMIE.

Mes mains s'égarent dans les ondes aériennes;

mon corps brûle de désirs amoureux.

LE CHŒUR.

Quelle forme devines-tu près de toi?
Un feu amoureux enflamme tes prunelles,
au regard fixe;
ton bras se perd dans l'espace vide.

LAODAMIE.

C'est en vain que je déploie mes bras
après un fantôme inaccessible;
mes bras faiblissent dans les ondes aériennes.

LE CHŒUR.

Ton rire s'est tu, —
une flamme colore tes joues;
c'est en vain que tu lèves, que tu étends les bras,
tu n'atteindras rien.

LAODAMIE.

Je suis entrée dans le cercle magique des illusions,
mon rire s'est tu;
sur mes lèvres s'est figée
la chère parole du désir;
je n'atteindrai rien,
mes bras se perdent dans le vide de l'espace.

LE CHŒUR.

Douloureuse, tu penches la tête,
une sueur froide a mouillé ton front pâle,
ta voix faiblit, les roses de tes joues s'éteignent;
un feu ardent brûle dans tes yeux.

LAODAMIE.

Mon cœur tremble comme une colombe effarouchée;
je suis entrée dans le cercle vicieux des illusions;
mon regard se voile, la flamme a déserté mes joues,
une sueur froide a mouillé mon front...

LE CHŒUR.

Douloureuse, tu penches la tête,
ta chevelure abondante cache ton visage
d'un voile noir de boucles frisées.

LAODAMIE.

C'est en vain que j'étendais mes bras,
à la poursuite d'une ombre fugitive;
trois fois déjà j'ai failli l'atteindre,
et trois fois mes mains s'empressèrent en vain,
agitées de frissons amoureux.
(Elle s'avance sur le devant de la scène; le Chœur la suit.)
Mettez le costume blanc de la tristesse
sur mes cheveux noirs frisés;
que de larges voiles
couvrent la forme flottante de mes vêtements bachiques.
Trompée dans mes désirs amoureux,
le Désespoir me saisit dans ses griffes de Harpie...
Mon cœur tremble de frayeur; —
que je cache donc
les frissons de mes ardeurs,
et mon âme effrayée et craintive!
que moi seule, sous mon voile,
je dévore ma honte, mon regret, mes larmes.
Avec cette douleur
qui me tue,
que je vive solitaire!
Aucune tendresse
ne me consolera plus,
ni aucune douce parole,
même si tu murmurais à mon oreille
le chant mélodieux des Charites
et, le luth d'Apollon en main,
tressais des strophes nombreuses.

LE CHŒUR.

Le lit t'attend, recouvert de pourpre,
la couche de laine molle
bercera ton corps souple dans la paix du sommeil.

LAODAMIE.

Arrachant ses ornements et les rejetant loin d'elle.

Eloignez de moi
le cliquetis de ces cercles d'or,
éloignez-les de ma poitrine;
à ma poitrine
s'est accrochée
la torpeur;
les anneaux-serpents me brûlent;
le cercle d'airain de mon diadème de cristal
me pèse,
emprisonne mon front; les agrafes contre mes hanches
secouent mon sein d'un frisson glacé,
irritant les désirs...
les ardeurs vaines s'évanouissent
dans l'isolement.

LE CHŒUR.

Les fumées des herbes odorantes
s'échappent de la chambre nuptiale. —
Le feu du mystère sacré des Amours
se consume;
regardez, voilà que des cercles de fumée,
des ombres s'élèvent au-dessus du chevet.

LAODAMIE.

Mes bras pénétrés du suc des lys blancs,
mon sein nourri de baumes,
mes cheveux aux tresses défaites,
dénouées,

baignées de l'essence
de jacinthes et de roses,
m'irritent;
mon corps désireux d'enlacements
souffre au rappel des tendresses passées;
le souvenir me persécute
de désir —
ces parfums me lassent.

LE CHŒUR.

Fais une triple invocation;
chasse les spectres que poursuit ta pensée folle.
Prends une tige de pavot;
de sa tête desséchée frappe ton front triste
quatre fois,
tu appelleras le Sommeil;
le Sommeil apaise toute tristesse,
il arrivera volontiers.

LAODAMIE.

Le sommeil d'une abandonnée...
. . . . . .
Jamais plus il ne me saisira dans son étreinte passionnée,
l'époux-amant;
voici que le fantôme s'est dissipé en brouillard,
me jetant un regard triste.

LE CHŒUR.

Ta pensée te lasse à parcourir
le cercle vicieux d'illusions affolantes;
entre dans le lit préparé,
— n'appelle pas,
ne tords pas tes bras;
tes lèvres chuchotent des plaintes vaines.

LAODAMIE.

Ma couche est déserte
. . . . . .
Ayez pitié de moi.

LE CHŒUR.

Ne repousses-tu pas nos soins?
Comment, seule avec ton deuil,
veux-tu errer par la nuit sombre?

LAODAMIE.

(Elle se dirige vers le fond de la scène, regardant la mer.)

LE CHŒUR.

Le brouillard orne des perles de sa rosée
tes vêtements;
Notus souffle la fraîcheur des flots;
qui attends-tu, qui devines-tu,
fixant le lointain brumeux?

LAODAMIE.

A travers le lointain brumeux,
à travers la mer aux vagues noires
une barque arrive, silencieuse.

LE CHŒUR.

Comme une statue elle se tient silencieuse,
arrêtant le souffle de son sein:
elle écoute les échos des vents.

LAODAMIE.

J'écoute les échos des vents.
Notus souffle la fraîcheur des flots,
la vague berce la barque,
une ombre brumeuse se tient dans la nef...
la barque se balance parmi les bruissements,
et le vieillard aux yeux sanglants
rame, le vieillard blanc...
Charon! — C'est la barque de Charon!
Arrête, vieillard! Ecoute-moi, ombre!
Prends-moi avec toi...

LE CHŒUR.

O malheur! — Qui appelle-t-elle?!
C'est l'Enfer qui envoie vers elle ses courriers!..

(Sur le rideau que le Chœur avait refermé on voit, en couleurs sombres, comme un grand lac; les flots écumeux miroitent parmi les profondeurs noires; — une grande barque navigue, où se tient Charon à la barbe blanche, les yeux en feu; il rame... les ombres, enveloppées de linceuls, se tiennent dans la barque en masse serrée et geignent plaintivement.)

LAODAMIE.

Fixant les apparitions, comme égarée.)

Quel est ce cortège d'âmes,
enveloppées de linges blancs, de linceuls,
qu'à la lueur d'un incendie, tu conduis
vers la nuit des silences souterrains?
Les ombres gémissent et se lamentent,
comme un troupeau de chauves-souris,
quand, en bande, elles se cachent,
accrochées à la voûte des cavernes.

(La vision disparaît.)

LAODAMIE.

Elle s'arrache des bras du Chœur.)

Le héros fend la vaste mer
de son navire aux trois cornes;
la Gloire abrège sa vie.
Je pleure, je me lamente dans la chambre nuptiale,
pourquoi la Mort est-elle plus forte que l'amour? —
Orcus, le maître des mystères,
me rend mon époux.
Aujourd'hui un regret trois fois, quatre fois plus cuisant
remplit mon cœur de désespoir;
aujourd'hui la plainte de mes prières est plus ardente que jamais —

O Héra! que je suis malheureuse !
La solitude trois fois, quatre fois plus lourde,
remplit mon cœur de Désespoir,
Dikè amoncelle au-dessus de moi ses menaces,
et voile de nuit mes yeux.
Tu es sainte entre toutes dans la couche de Zeus
où un nuage mystérieux te dissimule...
aujourd'hui mon regret est trois fois, quatre fois plus atroce —
O Héra! que je suis malheureuse!
J'aime un guerrier étranger,
celui-ci me ravit, vierge;
de la demeure paternelle; il me conduit sous son toit,
et mon père me maudit...
Où trouver la fin de mes plaintes,
de mes larmes?
Est-ce ma propre faute?...
O Héra! que je suis malheureuse!
Le héros s'arrache de mes bras,
il court par-delà les lointains bleus de la mer;
épris du bouclier, des lances et du glaive,
il n'écoute pas mes pleurs;
les oracles lui prédisent qu'il tombera le premier;
lui, désireux de la mort dans la renommée,
oublie l'amante et l'épouse;
pour moi, la maison est demeurée déserte,
cruelle est la solitude à ma jeunesse...
Où chercher la fin de mes plaintes, de mes pleurs... !
O Héra! que je suis malheureuse!

. . . . . .

Le sort se joue de moi
— Le Songe, le Rêve —
et se divertit de ma faiblesse humaine;
il me poursuit de la menace des châtiments divins,
et remplit de larmes mon cœur infortuné.

. . . . . .

(Elle se précipite sur le devant de la scène.)

. . . . . .

La mort seule me reste!

. . . . . .

(Elle se transperce le sein d'un couteau : — tombe.)

. . . . . .

(Les servantes la déposent sur le lit et ouvrent le rideau pour appeler les domestiques; les domestiques accourent; tous, saisis de terreur, se groupent autour du cadavre de la reine.

Dans le fond, à travers le jardin, serrées l'une contre l'autre et enlacées, s'acheminent les âmes de Protésilas et de Laodamie; elles se dirigent lentement vers le tombeau, disparaissent dans l'ouverture sombre de la stèle; les portes de bronze se referment derrière elles.

Au fracas des portes du tombeau, toutes les têtes du Chœur se tournent subitement vers le jardin.)

STANISLAS WYSPIANSKI.

Traduit du polonais avec l'autorisation des héritiers de l'auteur, par A. DE LADA *et* LUCIEN MAURY.

LE CONGRÈS DE LA C. G. T.

Je n'ai pas l'intentiou de retracer ici, même brièvement, l'histoire du Congrès que la C. G. T. a tenu au Havre au mois de septembre dernier. Aussi bien la grande presse, les journaux de quelque parti qu'ils relèvent, et de quelque étiquette qu'ils se décorent, ont-ils fait la part belle à ses assises, en leur consacrant quotidiennement des comptes rendus développés. S'il fut un temps où l'on n'attachait qu'une attention restreinte, et un peu distante, aux débats de la grande organisation à la fois centralisée et fédérative des syndicats ouvriers, ce temps est bien passé. Aujourd'hui, ce ne sont plus les lignes essentielles seulement qu'on s'efforce de saisir : on descend jusqu'aux détails parfois les plus menus, et rien n'atteste mieux l'ampleur des conflits sociaux qui se déroulent dans notre pays, comme au surplus dans tous ceux qui ont atteint à un certain degré d'industrialisme.

Pendant des années, et jusqu'à une date très récente, les conservateurs (et j'entends sous ce vocable tous ceux qui nient la puissance du mouvement prolétarien), opposaient, à la faiblesse numérique de la C. G. T., la croissance des effectifs syndicaux en France. Même s'ils suivaient de très près les Congrès confédéraux, ils se complaisaient dans cette croyance qu'une minorité de groupements y était seule représentée. Les événements ont prouvé qu'ils se trompaient, et que leur erreur devenait de plus en plus grave. Le rôle que la C. G. T. a joué depuis 1904 ou 1905, soit dans l'évolution de la mentalité ouvrière, soit dans les combats du capital et du travail, démontre qu'elle a attiré à elle de gros contingents de salariés; nous verrons plus loin quels chiffres elle produit dans ses rapports officiels. Il existe, à coup sûr, des syndicats en dehors d'elle, comme il en est en Allemagne, à l'extérieur de la Commission générale, comme il en est en Angleterre, à l'extérieur du pacte fédératif des trade-unions, mais ces syndicats n'exercent qu'une action médiocre et de plus en plus atténuée.

La C. G. T. est donc à l'heure présente, — c'est là une simple constatation de fait — l'organe vraiment représentatif du prolétariat corporativement discipliné en France. C'est elle qui adopte des résolutions au nom de ce prolétariat, et qui détermine une tactique générale, comme elle arrête des tactiques particulières en certains cas spéciaux. Personne, au surplus, ne se méprend sur la réalité de son pouvoir, car c'est à elle que beaucoup sont tentés d'imputer la responsabilité et l'initiative des chômages concertés qui éclatent.

Cette C. G. T. a une constitution qui est demeurée

invariable depuis une huitaine d'années : elle impose des conditions précises aux groupements qui lui demandent leur affiliation. Entre elle et les syndicats s'intercalent, d'un côté, les Bourses du Travail ou unions locales qui réunissent tous les syndicats d'une même localité; de l'autre. les Fédérations de métier ou d'industrie qui rassemblent nationalement tous les syndicats d'un même métier ou d'une même industrie; elle est bien, si l'on veut, une grande « centrale syndicale», pour reprendre un mot qui a fait fortune ailleurs, mais sa structure est tout de même strictement fédérative. La puissance de décision appartient à un comité confédéral où siègent les délégués des Bourses et ceux des fédérations, si bien que l'influence de Paris est sans cesse tempérée ou contredite par celle des agglomérations industrielles des départements. Et ce comité lui-même est chargé de l'exécution des ordres du jour sanctionnés par les Congrès biennaux. Ces congrès ne siègent jamais deux fois de suite dans la même ville. Ils délibèrent sur des points qui leur sont d'habitude proposés à l'avance, et prennent connaissance des rapports, qui résument l'activité de la C. G. T. dans les deux années écoulées depuis la plus récente session.

Ainsi qu'il est naturel, il y a dans la confédération, et il y a dans les Congrès une gauche et une droite, des révolutionnaires et des réformistes, et les querelles de ces deux fractions, qui puisent des aliments toujours renouvelés dans les événements quotidiens, sont commentées d'ordinaire avec une maligne attention dans la presse. On les considère, non sans exagération, comme l'indice d'un effondrement « prochain ». Cette fois, au Havre, l'antagonisme s'est marqué avec beaucoup moins de véhémence qu'en 1910 ou qu'en 1908.

A la veille du Congrès de 1912, l'affirmation était courante, en dehors des milieux confédéraux, bien entendu, que la C. G. T. traversait une crise, et que cette crise avait revêtu une exceptionnelle ampleur. On indiquait, comme raison de cette opinion, que l'organisation ne se recrutait plus, ses tendances rebutant les ouvriers, que son action s'était affaiblie au point de devenir nulle, — que l'opposition de la gauche et de la droite allait engendrer, en elle, nécessairement une scission, et qu'enfin son impuissance à la propagande et à l'initiative découlait pour une part de son impuissance à percevoir des cotisations plus substantielles.

Ces appréciations peu flatteuses n'émanaient pas seulement de personnes qui se targuaient de conservatisme, et qui n'avaient jamais nourri, pour la C. G. T. et l'expansion syndicaliste, que des sentiments hostiles. On les retrouvait encore sous la plume de certains docteurs du syndicalisme, qui étaient flattés jadis de diriger le prolétariat français dans leurs propres voies, et qui, pour un motif ou pour un autre, ne voulaient pas admettre que ce prolétariat se conduisît à sa fantaisie. Tout leur paraissait compromis, parce que nul ne s'inclinait plus devant leur autorité.

Or, si l'on replace le Congrès du Havre dans la série des congrès de la C. G. T., si l'on se rappelle tous ceux qui l'ont précédé et les décisions qu'ils ont prises, il ne fait sans doute pas très grande figure, — je veux dire qu'il n'a rien innové, qu'il n'a ni rompu avec une tradition, ni préconisé une tactique inédite, ni suggéré aux syndicats des méthodes auxquelles ils n'avaient pas songé auparavant; mais sa portée a consisté justement à consolider et à préciser, sur tous les points, des résolutions déjà votées dans le passé, et à démontrer, par le fait, que la crise d'effondrement, dont on menaçait l'organisme, n'était qu'une pure imagination.

La C. G. T. est très vivante : tous les orateurs qui ont pris la parole au Havre, se sont évertués à le proclamer, encore que plusieurs d'entre eux, et non des moindres, aient fait appel à la conscience agissante de tous les adhérents. Le secrétaire général, Jouhaux, a eu ce mot : « ce qui manque actuellement, ce ne sont pas les organismes, mais les militants », en sorte que les fortes individualités feraient défaut, non les masses. Or, du moment que les masses viennent sans relâche grossir les contingents, ces militants doivent surgir automatiquement. Une association, quelle qu'elle soit, ne périclite en réalité que lorsqu'elle n'attire plus de nouveaux affiliés : et tel n'est point le cas ici.

En 1910, la C. G. T. comptait 200.000 cotisants et 300.000 membres; en 1912, les deux chiffres ont doublé : 400.000 cotisants et 600.000 membres. Comment expliquer cette différence entre cotisants et membres ? Très simplement par une fâcheuse habitude des groupements affiliés, qui entendent verser le moins d'argent possible. Ni les syndicats ne s'inscrivent dans la Fédération pour la totalité de leurs unités, ni les Fédérations n'apportent à la confédération des bilans strictement véridiques. Nous savons, par la déclaration du secrétaire même du textile, Renard, — au Havre — que son organisation paie pour 11.000 adhérents sur 48.000, au trésor confédéral. Or les syndicats, qui se sont agrégés à la Fédération du textile, font également quelques dissimulations, si bien que tisseurs, fileurs, apprêteurs, etc., disposent peut-être de 60.000 hommes ou davantage, et ne figurent dans les états de la « Rue Grange aux Belles » que pour un sixième ou un cinquième.

Admettons le chiffre de 600.000 confédérés. Il est évident qu'il reste fort au-dessous de celui qu'ac-

cuse la Commission allemande des syndicats, mais lorsqu'on compare le mouvement corporatif allemand et le mouvement corporatif français, on néglige d'habitude deux phénomènes : 1° la population est beaucoup plus dense outre Rhin que chez nous; 2° pour un même nombre d'habitants, il y a beaucoup plus de salariés industriels là-bas qu'ici, l'élément rural comptant en effet pour 46 p. 100 en France et pour 33 p. 100 dans l'Empire germanique.

Que si, au lieu d'envisager le total des syndiqués, on considère celui des syndicats, il n'a cessé d'augmenter, dans la C. G. T., de 1904 à 1910 : 1792 en 1904, 2399 en 1906, 2586 en 1908, 3012 en 1910. De 1910 à 1912, il a fléchi de 135 unités, mais ce fléchissement résulte uniquement de fusions. La tactique confédérale a consisté partout à combattre l'émiettement excessif, qui avait été la caractéristique du syndicalisme français, depuis ses premières manifestations, et qui contribuait le plus souvent à faire surgir des concurrences, voire des hostilités ruineuses. C'est en vertu de ce principe que plusieurs Fédération de Métiers ont été entraînées à disparaître dans les dernières années, et à venir s'absorber dans les Fédérations d'industrie correspondantes.

La C. G. T. semble avoir quelque peu modifié sa politique générale; les grèves retentissantes, — si l'on excepte celle des cheminots qui lui a échappé en grande partie, — ont été moins fréquentes. Son offensive s'est faite plus méthodique et plus circonspecte : elle a tourné son activité vers des buts pratiques et dont l'intérêt immédiat se révélait à tous les yeux. Ce n'est point à dire que son objectif suprême se soit obscurci, qu'elle ait renoncé à lutter pour l'abolition du salariat et pour la remise des instruments de production aux producteurs, mais elle a attaché moins d'importance aux escarmouches pour en assigner davantage aux entreprises de longue haleine. Cette évolution doit se ramener à trois causes d'ordre divers. D'abord il est impossible à une organisation, quelle qu'elle soit, d'exiger de ses membres un enthousiasme sans relâchement, un souffle belliqueux qui ne se tempère jamais, une permanente capacité d'agression contre toutes les institutions existantes. Il est naturel qu'aux phases d'attaque et de combat succèdent des phases d'activité moins tendue, et où il y ait place pour le recrutement et pour la réflexion. Or nul n'ignore que les années qui se sont écoulées de 1906 à 1910 avaient été marquées par de formidables sursauts corporatifs. En second lieu, la C. G. T. a enregistré et favorisé ce phénomène capital, et qui dans aucun pays, n'a encore revêtu autant d'ampleur qu'en France : le mouvement tournant des fonctionnaires — associés, syndiqués et fédérés, — contre l'État. De toute certitude, l'entrée en ligne des salariés des services publics, en offrant un appoint énorme aux groupements professionnels de l'industrie privée, transformait sensiblement les conditions de la lutte sociale. De même que cette intervention a semé la surprise et l'inquiétude dans d'autres milieux, de même elle a apporté, à la classe ouvrière, un regain de confiance et de vigueur militante, — mais simultanément, elle a posé devant cette classe ouvrière des problèmes tactiques nouveaux. En dernier lieu, le renforcement de la résistance patronale, l'organisation de puissants cartels patronaux, de jour en jour plus actifs et plus nombreux, et qui se proposaient pour fin avouée l'anéantissement du syndicalisme prolétarien, devait engager ce syndicalisme à se replier sur lui-même, à reviser ses méthodes et à calculer de plus près ses possibilités de lutte et de victoire.

On doit ajouter que le développement de l'offensive des entrepreneurs, mesuré en France comme en Allemagne, en Suède, ou en Danemark, par la multiplication des lock-out, a engendré un rapprochement des syndicats dits réformistes et des syndicats révolutionnaires. L'antagonisme de ces deux éléments ne pouvait durer, du jour où le groupement ouvrier, en soi, et abstraction faite de ses tendances, était menacé soit par le patronat, soit par l'État. Nous avons remarqué déjà qu'au Congrès du Havre, cette opposition de la gauche et de la droite avait été bien moins accentuée qu'aux Congrès antérieurs, et cette atténuation s'explique très facilement, quand on porte ses regards sur l'histoire politique et économique la plus récente. Mais, du même coup, est tombé le principal argument de ceux qui annonçaient la crise et la dislocation du syndicalisme français.

Sur un dernier point encore, ils se sont étrangement trompés. Si les basses cotisations ont été la règle autrefois, elles inclinent de plus en plus à disparaître. Au cours des seules années 1911 et 1912, dix Fédérations, et à leur tête celle du Bâtiment, qui passe pour la plus révolutionnaire de toutes, — qui est, en tout cas, la plus nombreuse, ont relevé le versement qu'elles exigent de leurs adhérents. La C. G. T. elle-même, au Congrès du Havre, a suivi ce mouvement, en majorant de plus du tiers la contribution obligatoire de ses éléments constitutifs. C'est qu'on a reconnu qu'il faut de l'argent pour soutenir les grévistes, pour venir en aide aux écoles syndicales, pour alimenter le viaticum, pour entretenir toutes les institutions auxquelles, dans le passé, la plupart n'accordaient qu'un œil distrait. Le grossissement des cotisations, si surprenant, lorsqu'on se refère à la tradition des syndicats français, est à coup sûr, l'un des plus valables indices d'évolution que l'on puisse noter. Il ne saurait, en aucun cas,

attester un affaiblissement du ressort syndicaliste, ni justifier la thèse de la crise confédérale.

On peut dire que le Congrès du Havre n'a innové à aucun égard. Ce qui a surtout frappé, dans ces assises, le public extérieur, ç'a été le débat sur les rapports avec le parti socialiste. Or les arguments qui ont été produits, en faveur d'une totale indépendance de la C. G. T., sont ceux mêmes qui avaient été développés dans les discussions antérieures et en particulier au Congrès d'Amiens. Et la déclaration d'Amiens, qui a été expressément évoquée, a servi de base à la motion qui fut, en fin de délibération, sanctionnée.

Les partis socialistes et les organisations syndicales qui admettent la conception de l'antagonisme des classes visent dans tous les pays du monde à un but identique; cet objectif est la socialisation de tout le capital agricole, industriel et commercial, ou en d'autres termes l'anéantissement de l'appropriation capitaliste. Mais les moyens adoptés par les groupements politiques et par les groupements corporatifs ne sont pas nécessairement les mêmes, et c'est cette différenciation des moyens qui a déterminé dans quelques pays, et en France surtout, des oppositions de points de vue qui ont paru parfois irréductibles. Le parti socialiste français, comme toutes les sections de l'Internationale ouvrière, a mis à la base de son action la conquête des pouvoirs publics, qui comporte la lutte électorale et la lutte parlementaire. La C. G. T. ne répudie pas explicitement l'intervention des ouvriers dans la lutte électorale : elle autorise toutes les formes du combat social, et laisse ses membres affirmer au dehors toutes les opinions philosophiques ou politiques, mais elle estime que son domaine est le domaine économique, et que la grève générale est l'unique méthode qui y soit pourvue d'une valeur pratique. En Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Hollande, en Danemark, en Suède, le parti et la C. G. T. ou l'organisme correspondant, tout en opérant respectivement sur leur terrain propre, prennent contact, se concertent, proclament leur solidarité. En France, à part de très rares et exceptionnelles circonstances, il y a séparation totale. C'est cette séparation qui a été affirmée à nouveau au Congrès du Havre.

Si l'on se demande pourquoi cette affirmation a paru nécessaire aux délégués des Fédérations et des Bourses, on est amené à se reporter aux incidents de la politique française des dernières années. Il y a une fraction socialiste qui voudrait établir un lien permanent, à l'image de celui qui existe outre-Rhin, entre le parti et la C. G. T., et elle s'appuie pour justifier sa tendance sur des décisions des Congrès socialistes internationaux. La C. G. T., bien que cette fraction n'ait pas été en majorité dans les Congrès socialistes français — au moins sur le problème que je soulève ici — appréhende toujours des retours offensifs, et elle prétend conserver sa liberté, même son isolement absolu. Elle se plaint encore des critiques qui lui ont été adressées dans une séance retentissante de la Chambre, le 2 décembre dernier, par des députés socialistes, et que le parti n'a pas suffisamment relevées. Elle oppose sa croissance rapide à la stagnation momentanée du parti; elle reproche à ce dernier, par sa propagande pour la nationalisation des services publics, de vouloir renforcer l'État, comme si l'État était un arbitre, un organe indépendant entre les classes et au-dessus des classes, et non un instrument d'écrasement aux mains des possédants.

D'aucuns ont dit que l'opposition de la C. G. T. et du parti était celle du Bakounisme et de Marxisme. C'est se contenter d'expressions un peu simplistes, et qui demanderaient, du reste, à être éclairées à tout point de vue. Nul n'a jamais démontré que Marx ait été un défenseur de l'Etat et qu'il ait cru en sa capacité d'évolution ou de révolution. Tout à l'inverse, l'auteur du *Capital* qui, je le reconnais, s'est servi de termes parfois amphibologiques à cet égard, a recommandé presque toujours l'anéantissement de l'État, organe même de la domination capitaliste. Il y a, dans la C. G. T., des réformistes qui admettent l'utilité d'une intervention de l'Etat, et dans le parti, beaucoup de membres qui n'attendent rien ou à peu près de la puissance publique, et qui ne considèrent la lutte électorale et la lutte parlementaire que comme des procédés de propagande et de recensement. Quant aux nationalisations, — qui sont un thème de permanente controverse théorique et pratique dans le socialisme international, il reste à savoir, si renforçant l'Etat d'un côté, elles ne l'affaiblissent pas de l'autre, par la concentration plus grande qu'elles imposent au personnel salarié, — et si elles ne sont pas un stade inévitable de l'évolution.

Mais si l'on s'abstient de tout développement à ce sujet, il n'en reste pas moins que le Congrès du Havre a proclamé, une fois de plus, l'autonomie confédérale, et que cette proclamation vise essentiellement le parti socialiste. Il faut se rappeler que le parti lui-même a répété, chaque fois qu'il l'a pu, une affirmation analogue, et alors le débat, qui a passionné toute une fraction du public, comme s'il était nouveau et sans précédent, se trouve réduit à sa portée réelle.

Il en va de même des autres discussions qui se sont succédé au Havre, hormis une seule, celle qui a trait aux heures de travail et à la semaine anglaise, c'est-à-dire au repos du samedi après midi : ces dis-

cussions évoquèrent de nombreuses controverses antérieures.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la C. G. T. revendique des retraites ouvrières auxquelles ne contribueraient point les cotisations ouvrières. Mais le soin qu'elle a attaché à préciser les conditions de sa propagande pour la semaine anglaise, atteste qu'elle éprouve la nécessité de concentrer sur une matière délimitée, sur une réforme d'ordre immédiat et pratique, l'activité de ses membres. Elle ne se contente pas de formuler une condamnation, d'édicter un idéal, de tracer une orientation : elle demande aux travailleurs de faire l'épreuve de leur force dans une zone restreinte, pour conquérir une amélioration définie, et dont elle reconnaît la valeur intrinsèque et la valeur d'expérimentation, et c'est toute la masse des salariés qu'elle appelle à cette entreprise, en passant par-dessus les barrières des corporations et en négligeant les spécialités professionnelles.

C'est cette décision qui est nouvelle, qui donne sa caractéristique au congrès du Havre. Tout en conservant son objectif suprême qui est, je le répète, celui du socialisme mondial, le syndicalisme français s'assigne une tâche particulière; il a cherché, et découvert un principe d'action qui pût convenir à tous les groupements affiliés et galvaniser l'ensemble du prolétariat.

PAUL LOUIS.

UN HOMME DE LETTRES AU XVIIIe SIÈCLE

L'ABBÉ RAYNAL (1)

Le reçoit-on avec une distinction particulière, on perd sa peine; on s'expose même à des affronts : à Strawberry-Hill, non seulement il n'a pas un regard pour les splendeurs qui l'entourent, pas un mot obligeant à l'adresse de son hôte qui s'est mis en frais pour lui, mais il rappelle sévèrement à l'ordre un interlocuteur coupable de se laisser distraire à ces futilités. L'hôte offensé disait « qu'il n'existait pas d'être aussi assommant et malappris. »

Ayant un jour l'honneur de dîner avec sa Majesté Impériale, il observe à grand'peine la réserve convenable. « Mais au dessert, il n'a tenu presque à rien qu'il n'ait entrepris d'endoctriner Joseph aussi librement que s'il eût été sur sa chaise de paille, la plume à la main. On dit malheureusement quelques mots des abus de la finance; c'était parler des géants devant le chevalier de la Manche ; il essaya d'entrer en matière en disant avec beaucoup de vivacité : Je suis bien sûr que M. le comte n'aura jamais de fermiers généraux chez lui ! » Qu'on imagine à ces mots la stupeur de ses amis auxquels il avait promis d'être sage!

Au lieu de ménager l'amour-propre de ceux qui l'entourent, il ne songe qu'à étaler une impertinente fatuité. Sa suffisance est universelle, elle s'applique à tout; sur tout il a la manie de faire l'entendu. Il en remontre à une musicienne sur la musique aussi intrépidement que sur la stratégie à un maréchal de France. « Je l'ai entendu disputer avec le maréchal d'Estrées sur les opérations de guerre, écrit Mme de Genlis, et avec une décision et une impertinence dont rien ne peut donner l'idée. Le maréchal finit un soir par lui dire : Vous avez raison, Monsieur l'abbé, car je vois que vous entendez ces choses-là beaucoup mieux que moi. Une autre fois que je venais de jouer de la harpe, il voulut me questionner, et à tue-tête, sur le mécanisme des pédales. Mme de Puysieux se hâta de l'interrompre en lui disant : Epargnez-vous une dissertation inutile, Monsieur l'abbé, parce que Mme de Genlis est bien sûre d'avance que vous êtes en état de lui donner des leçons de harpe. »

Raynal est-il donc trop grave pour condescendre aux frivolités qui amusent les femmes ou les gens du monde, incapables de soutenir une conversation solide et instructive? On voudrait croire que « fort mal à l'aise partout où il ne pérore pas colonies politique et commerce », dans ces questions du moins qui le passionnent, il reprend, aux yeux des personnes sérieuses, tous ses avantages. Mais hélas ! il n'en est rien. « La conversation qui pourrait être très agréable, dit le docte Gibbon, est insupportablement élevée, tranchante et même offensante. Vous le prendriez pour le seul monarque et l'unique législateur du monde. » Le grand Frédéric de son côté ne dit pas autre chose : « Enfin, j'ai vu l'auteur du *Stathouderat* et du *Commerce de l'Europe*. Il est plein de connaissances qu'il doit aux recherches curieuses qu'il a faites. J'ai cru m'entretenir avec la Providence. Tous les gouvernements sont pesés à sa balance, et l'on risque le bannissement à oser avancer modestement devant lui que le commerce d'une puissance est de quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. »

Ainsi donc, devant le roi de Prusse lui-même, Raynal a su conserver sa mâle assurance et son ordinaire intrépidité d'affirmation. Cette fière attitude vaut mieux sans doute qu'une lâche complaisance. On aime à lui trouver le même franc-parler à Potsdam

(1) V. la *Revue Bleue* du 5 octobre 1912

que dans la libre Helvétie, quand il déclare à Sinner, l'historien bernois, qu'il connaît la Suisse « depuis longtemps et mieux que les Suisses eux-mêmes. »

Cependant on l'écoute parfois avec intérêt, c'est lorsqu'il parle « colonies, politique ou commerce ». Le jour où il tombe chez Malouet à l'improviste, étant à jeun depuis vingt-quatre heures, il se met à traiter « la grande querelle du moment entre l'Autriche et la Hollande », et il parle trois heures durant « sans lasser personne ». Est-ce possible? Et son ami Malouet n'a-t-il pas trop d'indulgence? Ecoutons donc Thiébault. Celui-là n'est pas suspect de la même prévention : « ... la princesse d'Achkoff présenta l'affaire de Genève, alors assiégée par les Suisses, les Sardes et les Français, comme une opération fine de M. de Vergennes, qui se terminerait sans doute par faire de ce pays une province de France... Madame, lui dit Raynal, le territoire de Genève contient à peine deux lieues de rayon, et vous savez bien que nos provinces sont d'un autre calibre. Si vous m'objectez que Genève est riche, je répondrai qu'elle n'est riche que par la contrebande et l'avantage de toucher à nos frontières. Si nous l'enclavions dans la France, la contrebande et les richesses iraient plus loin, bientôt Genève ne serait plus qu'un village. Et pouvez-vous penser, madame, que pour une pareille bicoque, M. de Vergennes ferait les frais d'une intrigue aussi entortillée, et compromettrait sa réputation d'intégrité? Soyez bien assurée qu'il sait mieux calculer que cela et que cette politique mesquine et fausse n'est pas la sienne ».

Arthur Young, enfin, qui vit Raynal à Marseille, au cours de son célèbre voyage en France, a vanté chez lui « cette aisance et cette courtoisie qui annoncent l'usage du monde ».

Après avoir entendu tant de témoignages trop convergents pour être récusés, mais provenant aussi de personnes trop spirituelles peut-être pour ne pas enjoliver leurs récits, on doit s'en tenir sur le compte de Raynal au jugement sérieux du célèbre historien suisse Jean de Müller, qui dit tout en deux lignes : « Il aime à parler, sa conversation est instructive et c'est un honnête homme » ; « honnête homme » dans le sens strictement moral, s'entend; et non avec l'ancienne signification d'homme accompli selon le monde et qui ne se « pique de rien ». Ajoutons que ces témoignages sont du temps où Raynal était déjà sexagénaire. Comme tout le monde, il a dû changer avec l'âge. Son esprit tranchant et décisionnaire se faisait-il moins sentir dans sa jeunesse? ou bien, au contraire, est-ce seulement « dans sa vieillesse, que moins vif et moins abondant, il a connu le plaisir de causer »? Quoi qu'on en pense, il est sûr que Raynal ne fut jamais un agréable causeur. N'en déplaise à Young, il n'eut jamais, d'instinct, ce genre particulier d'aisance et de courtoisie que ne peut donner le seul usage du monde, si long qu'on le suppose.

Mais à défaut de charme, Raynal avait une bonhomie qui contrastait avec le ton tranchant de sa conversation. Rousseau, prompt à soupçonner tous les amis de Grimm, « excepte le seul abbé Raynal, qui, dit-il, quoique son ami, se montra des miens, et m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connaissais l'abbé Raynal longtemps avant que Grimm le connût lui-même, et je lui avais toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oublierai jamais! » Quelle était cette occasion si « légère » qu'elle n'aurait pu trouver place, sans inconvenance, dans les *Confessions*? Le fait est que Rousseau, après avoir alléché les lecteurs par cette phrase suggestive, tourne court et continue en ces termes : « Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à peu près au temps où je parle (1751 environ) envers le même Grimm avec lequel il était étroitement lié ». Grimm, souffrant d'une passion malheureuse inspirée par Mlle Fel, chanteuse à l'Opéra, tomba malade, et « s'avisa d'en vouloir mourir ». Or, Raynal et Rousseau n'y voulurent pas consentir. Ils le veillaient à tour de rôle. « L'abbé, plus robuste et mieux portant, y passait les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble, et l'un ne partait jamais que l'autre ne fût arrivé. » Très sentimental, comme il arrive, sous des dehors très froids, Grimm avait déjà ressenti un autre amour sans espoir. Il s'agissait alors non d'une chanteuse, mais d'une grande dame. Raynal s'en aperçut le premier, on ignore, dit Meister « par quel hasard ». Peut-être à côté du hasard, devrait-on faire une place à la clairvoyance de l'abbé, qui, devinant d'emblée le mérite du jeune Allemand, lui portait un vif intérêt. Lors du premier succès de Grimm, Voltaire étonné s'écriait : « De quoi s'avise donc ce Bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? » Mais Raynal, en applaudissant, n'éprouvait aucune surprise. Depuis longtemps il savait à quoi s'en tenir sur l'« esprit » de ce « Bohémien », dont le cœur lui était bien connu, qu'il entourait de son affection diligente, et qu'il aidait à faire sa fortune littéraire. A peine chargé de la rédaction du *Mercure*, il lui ouvre cette revue, et quand il veut se décharger de ses occupations, c'est Grimm qu'il désigne lui-même, selon toute apparence, pour le remplacer dans ses fonctions de correspondant littéraire.

Grimm s'empressa de s'acquitter envers son bienfaiteur. Le premier livre dont il rend compte est de Raynal; ce sont les *Anecdotes historiques*. Il n'y

prodigue pas les éloges. Il approuve seulement la « docilité » de Raynal et sa « modestie » qui lui ont permis de profiter des critiques adressées à ses premiers livres, en se corrigeant de ses défauts. S'il ne trouve pas chez lui le « génie, le feu et le pinceau de M. de Voltaire », il lui reconnaît « beaucoup de clarté, beaucoup de sagesse et beaucoup d'amour pour la vérité. » Il semble estimer l'homme plutôt qu'il n'admire l'écrivain. C'est son droit de préférer Voltaire à Raynal en tant qu'historien, personne assurément n'y trouve à redire. Et pourtant, si médiocre que fût Raynal, étant donné ses rapports avec Grimm, l'article aurait pu être écrit sur un autre ton. Malgré l'inégalité de l'âge et de la situation, il le traite de haut, avec une condescendance choquante. A la manière dont il parle, on a l'impression que le baron de Grimm, en laissant Raynal multiplier les preuves de son amitié, croit lui faire en somme beaucoup d'honneur. Mais si un tel attachement honore en effet l'abbé Raynal, ce n'est pas pour cette simple raison que Grimm en fut l'objet; c'est parce que dans ce genre de commerce, ceux-là, au gré de la postérité, ont droit à la meilleure part qui, en donnant beaucoup, n'ont retiré pour eux-mêmes aucun profit.

Ce rôle ingrat de confident, Raynal le joue encore auprès de Marmontel : il rit gentiment de ses bons mots, il l'aide discrètement à persifler Mme Geoffrin. Aussi faut-il voir avec quelle complaisance Marmontel parle de « son vieil ami »; il le prend à témoin des « soupers agréables » qui avaient lieu chez Mme Denis, et auxquels Voltaire assistait volontiers, « trop heureux », quand il « pouvait s'échapper des liens de la Marquise du Châtelet et de ses soupers du grand monde,... de venir rire aux éclats » en cette joyeuse compagnie, où le Midi était si brillamment représenté; car, outre l'abbé Raynal, deux autres abbés gascons portaient « une franche gaîté », tandis que, « jeune et jovial encore », l'heureux auteur du *Denys le Tyran*, « l'aimable vainqueur » de Mlle Navarre, « la plus séduisante des femmes », était à bon droit fêté comme « le héros de la table ».

Peut-être le voisinage de Marmontel fut-il moins écrasant pour Raynal que les mémoires du premier ne le donnent à croire. Voltaire, en effet, bien qu'ébloui lui-même par le prestige de l'un, a su distinguer les mérites solides de l'autre : « Vos lettres, écrit-il à Raynal, sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous; j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage que la plupart des livres dont vous me parlez ».

Néanmoins les *Nouvelles littéraires* l'ont fort intéressé : « Vous m'avez mis en goût, dit-il en terminant, ne m'abandonnez pas, je vous en prie, écrivez quelquefois à votre zélé partisan, et ne faites pas plus de cérémonie que moi. » N'est-ce là qu'un de ces compliments faciles dont Voltaire était si prodigue et qui ne tiraient pas à conséquence? Il ne le semble pas; car, bientôt après, Voltaire s'est vraiment montré le « zélé partisan » de Raynal. Le poste de correspondant du roi de Prusse était vacant. Frédéric, mécontent du paresseux et bavard Thiriot qui ne pouvait « avoir un rhume » sans l'en informer par « un galimatias de quatre pages », avait choisi, pour le remplacer, un autre protégé de Voltaire, Baculard d'Arnaud. Celui-ci, plus actif, sut gagner si bien la faveur du prince, qu'il fut appelé à Berlin, auprès de lui. A qui allait échoir sa succession? Cette question préoccupait Voltaire qui en comprenait toute l'importance. Nombreuses étaient les compétitions et les intrigues. Fréron, entre autres, s'était mis sur les rangs. Sa candidature devait avoir de fortes chances, puisque, pour l'évincer, Voltaire crut nécessaire d'intervenir personnellement auprès de Frédéric. Il lui en écrit le 16 mars 1750. Après avoir observé que Fréron, universellement décrié, est indigne « d'un tel honneur », il prononce les paroles décisives : « Je vous avouerai, Sire, qu'il est mon ennemi déclaré. »

Voilà donc Frédéric mis en demeure d'écarter Fréron ou de rompre avec Voltaire. Pour atténuer ce qu'il y a d'impérieux dans cet ultimatum, Voltaire invoque l'intérêt de Frédéric; il se fait fort de lui fournir un correspondant qui lui donne toute satisfaction; or cet homme précieux en qui Voltaire met toutes ses espérances n'est autre que Raynal. Frédéric cependant ne se pressait pas. Le 21 avril, Voltaire revient à la charge. Il écrit à Darget, lecteur et secrétaire de Frédéric, en lui adressant une « faffée » des *Nouvelles littéraires*, à titre d'échantillon. Il recommande chaleureusement son candidat : « Voici une espèce d'essai de la manière dont le roi votre maître pourrait être servi en fait de nouvelles littéraires. L'abbé Raynal, qui commence cette correspondance, a l'honneur de vous écrire et de vous demander vos instructions. C'est un homme d'un âge mûr, très sage, très instruit, d'une probité reconnue, et qui est bienvenu partout. Personne, dans Paris, n'est plus au fait que lui de la littérature, depuis les in-folio des bénédictins jusqu'aux brochures du comte de Caylus; il est capable de rendre un compte très exact de tout, et vous trouverez souvent ses extraits beaucoup meilleurs que les livres dont il parlera. Ce n'est pas d'ailleurs un homme à vous faire croire que les livres sont plus chers qu'ils ne le sont en effet : il les met à leur juste prix, pour l'argent comme pour le mérite. Je peux

vous assurer, Monsieur, qu'il est de toutes façons digne d'une telle correspondance... Je vous supplie... de vouloir bien l'excuser si, pour cette première fois, il a manqué à quelque chose, ou s'il a rempli ses feuilles d'anecdotes littéraires déjà connues. Vous voyez par la rapidité de son style, et par sa facilité, qu'il sera en état de se plier à toutes les formes qui lui seront prescrites. Je vous donne ma parole d'honneur que je ne peux faire à sa Majesté un meilleur présent ».

Rapidité et facilité du style, voilà de jolies qualités dont Voltaire est bon juge. En fait, les *Nouvelles* de Raynal ne le démentent pas. Raynal, quand il les rédige, a la plume alerte et agile. Quant aux qualités sérieuses : instruction, probité, exactitude, Voltaire ne cherche pas à les surfaire : après la fâcheuse expérience de Thiriot, il ne s'aviserait pas de présenter à Frédéric un homme dont il ne serait pas entièrement sûr. Il tient à Raynal, non seulement pour écarter Fréron, mais pour réparer le tort qu'a pu lui faire dans l'esprit du roi le choix malencontreux du premier correspondant qu'il ait patronné. Il n'obtint d'ailleurs qu'un demi-succès. Fréron fut exclu, mais Raynal ne fut pas admis.

La rédaction du *Mercure* vint à point consoler Raynal de cet échec ; et bientôt après, il obtint en Prusse, à défaut d'un poste avantageux, une distinction honorifique ; il fut nommé membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin. De son côté la Société royale de Londres lui décernait le même honneur. Quant à l'Académie française, elle ne montra pas le même empressement, — à la grande surprise des étrangers. Assistant un jour à une séance de l'Académie française, Joseph II demande au secrétaire : « Pourquoi Diderot et l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'Académie ? — Ils ne se sont pas présentés, repartit le secrétaire », « réponse très sage et très adroite » observe Mercier. Pourquoi donc Raynal n'a-t-il pas eu à se présenter ? Il est vrai que jusqu'à la publication de l'*Histoire des deux Indes*, qui, tout en illustrant son nom rendra sa candidature politiquement impossible, ses titres littéraires sont discutables. La marquise de Deffand le tient en si faible estime qu'au moment où l'*Histoire des Indes* fera grand tapage, elle s'étonnera qu'il ait pu écrire « un aussi bon livre ». Ce n'est donc pas elle qui l'appuierait de son influence. Raynal toutefois en valait bien d'autres qui furent plus heureux. Ses premiers ouvrages avaient eu les honneurs de plusieurs éditions. Somme toute, il avait pour lui un peu plus que le minimum de crédit littéraire alors indispensable à quiconque, sans être prélat, ni grand seigneur, aspirait au titre d'académicien. Au reste, la valeur littéraire n'était qu'un des facteurs du succès ; les deux autres : la cote des salons et l'assentiment de la cour, n'étaient pas les moins importants. Or, si Raynal ne devait pas compter sur les suffrages de Mme du Deffand, il fréquentait assidûment chez Mme Geoffrin ; il ne fut pas moins assidu auprès de Mme Necker. Sûr de l'appui de ces salons, il n'a rien à craindre du côté de la Cour. Mme de Pompadour l'a choisi comme le secrétaire *extra*, chargé des rédactions les plus délicates et des missions de confiance ; Choiseul a fait de lui un agent secret de sa diplomatie.

Pourquoi donc ne s'est-il pas présenté ? Car il en mourait d'envie. Mais sans doute, après avoir tâté le terrain, il ne voulait pas courir au-devant d'un échec probable. L'Académie lui gardait-elle rancune de quelque plaisanterie qu'il se serait permise à son adresse ? Ou avait-elle contre lui des griefs plus sérieux ? Outre son expulsion de Saint-Sulpice, on a prétendu que Raynal était un homme taré, compromis dans des spéculations de toute sorte, auxquelles il devait sa grosse fortune. On l'accusait de « trafiquer sur les denrées coloniales comme sur les productions de l'esprit. » L'auteur des généreuses déclamations contre l'esclavage, qui contribuèrent puissamment à la vente de l'*Histoire des Indes*, réalisait, dit-on, d'importants bénéfices dans la traite des noirs. A l'appui de ces accusations, on citait des noms et des faits ; un armateur, Stanislas Fouache, à qui Malouet venait de lire ces pages véhémentes de Raynal, aurait alors exhibé une lettre de l'abbé qui le consultait sur les placements à faire dans la traite prochaine. Avec la traite des noirs, celle des blanches l'aurait enrichi. Selon Anacharsis Clootz, il a « vendu des nègres aux colons de Saint-Domingue », et « procuré des Laïs aux débauchés de Paris », ce qui ne l'empêchait pas d'exercer « le métier d'espion de police », cumulant ainsi tous les emplois déshonorants et lucratifs.

Il y aurait lieu de tenir plus de compte de ces allégations, si elles ne jaillissaient trop brusquement en 1791, après la fameuse *adresse* de Raynal à l'Assemblée Constituante, sous la plume convulsive de journalistes irrités. Ce qu'on en doit seulement retenir, c'est que le futur historien du commerce dans les deux mondes s'intéresse passionnément aux affaires commerciales, et s'y intéresse d'autant mieux qu'il y a des intérêts positifs. Et comme, avec le sens des affaires, il a d'excellentes relations en France et à l'étranger, dans le monde de la politique et de la haute finance, il en tire habilement parti. Au nombre de ses amis, se trouvait un armateur de Saint-Malo, M. de Grandelos-Meslé, qui obtint, après la suppression de la Compagnie des Indes, un privilège pour le même genre de commerce. Raynal, secondé par plusieurs de ses neveux, s'était associé avec lui. Il s'en trouva fort bien, et il parlait de ce

négociant avec l'accent d'une profonde reconnaissance : « C'est un ami, dit-il, auquel je dois plus qu'à ma famille, qu'à tout ce que j'ai connu depuis que je suis au monde. »

Vers 1755, Raynal est donc dans une situation aisée que doivent envier de pauvres hères comme Diderot ; mais on ne peut pas dire qu'il ait fait fortune trop vite, car ce n'est que beaucoup plus tard qu'il connaîtra l'opulence. Alors seulement il pourra poser au Mécène ; avoir une fois par semaine son « déjeuner philosophique », où accourront en foule les personnages les plus marquants ; « voyager avec la magnificence d'un souverain » en semant les bienfaits sur son passage, à Lyon, à Lucerne, à Berlin ; soutenir enfin mieux que jamais, dans son exil, malgré la perte de ses pensions et la confiscation de ses biens, son rôle grandiose de philanthrope, en consacrant encore cent mille livres à l'encouragement des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de la vertu ! Or, pendant qu'il travaille à s'enrichir, il disparaît de l'horizon littéraire. Mais, tel que nous le connaissons, il n'a pas dû se résigner prématurément au repos et à l'obscurité. S'il se tait et se recueille, ce n'est pas qu'il abdique. Au contraire, il vient de trouver le grand sujet capable de répondre à toutes ses aptitudes d'historien, de philosophe, de politique et de commerçant, assez riche pour fourmiller d'anecdotes qui auront la saveur de l'exotisme, assez vaste pour embrasser les théories les plus chères aux encyclopédistes, aux économistes et aux patriotes, d'une actualité assez brûlante, au lendemain de la guerre de Sept ans, et d'une portée assez haute, avant la guerre de l'Indépendance, pour émouvoir l'opinion des deux mondes, alors si vivement sollicitée par toutes les questions relatives à cette chose étrange : l'expansion coloniale, dont on se demande encore si elle fait plus de mal ou de bien à l'humanité, mais dont on pressent déjà que la force, devenue irrésistible, emporte tous les peuples modernes, les façonne ou les tue, et commande impérieusement leur histoire. On a reconnu dans ce magnifique sujet l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Ce livre, « très mal fait » au dire d'un ami, allait avoir un incroyable retentissement et exercer durant vingt années une influence prodigieuse.

ANATOLE FEUGÈRE.

PAYSAGES D'ITALIE

DE FLORENCE A NAPLES (1).

PRÈS DU SANG.

Montepulciano.

Candide soupant, à Venise, avec Paquette, qui avait contaminé Pangloss dont la confiance ne fut pas ébranlée pour si peu, Candide savourait du vin de Montepulciano. Je suis seul. Aucun Pangloss ne me tient en joie. Aucune Paquette n'est assise auprès de moi pour m'engager à la continence. Je suis seul devant mon verre, et je me sens l'âme ravie de Candide ; les fumées légères du vin délectable me font oublier l'impression de tristesse qui m'a saisi à mon arrivée ici, dans la nuit. Parmi les heures pénibles d'un voyage, il n'en est pas de plus difficile à passer que celle-là lorsque, inconnu, dans une ville qui vous est étrangère, on débarque au seuil d'une auberge à peine éclairée, où des visages curieux, au sourire professionnel, vous accueillent, où vos pas hésitent, vos regards cherchent, inspectent, hébétés et peureux. On sent tout son éloignement, sa solitude profonde, irrémédiable en cet instant. On est perdu vraiment, loin de tout. L'homme est un pauvre être d'habitudes. Avec quelle joie il se raccroche, au bout de quelques heures, à une horloge vue le matin, à un escalier gravi le soir ! Il se crée, en deux heures, des familiarités qui le soutiennent. L'hôte prévenant et expert m'a préparé, cependant, un succulent repas qui a éveillé ma sympathie. Son vin, que Voltaire n'est pas seul à avoir chanté, m'a rendu l'ami de la ville entière. Et voici que ma langue est impatiente de se délier, moi qui aime tant mes voyages pour ce que j'appelle ma « cure de silence. » Par la fenêtre ouverte de la salle un air frais, mouillé, parfumé de senteurs sylvestres, un air de montagne, léger et pinçant. J'interroge mon hôte sur les environs, sur les possibilités que fournit Montepulciano de me conduire à Pienza. Et comme il me fixe, pour l'accomplissement de cette course, un nombre d'heures qui me paraît excessif, je proteste, et il me répond :

— Questo paese è buono per l'aria e per vino, ma non gia per gli cavalli !

Gagnée ma chambre sommaire tout en m'associant à l'éloge du vin, j'ai dormi béatement, ce qui me prouve, ce matin, l'excellence de l'air, et me voici disposé à vérifier le malheur des chevaux.

(1) Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette sous le titre : *Paysages d'Italie*, 1re série : *De Florence à Naples*.

Auparavant, visitons la ville, l'une des plus charmantes, des plus intimement élégantes, nettes et distinguées de la Toscane.

La posture de Montepulciano, à six cents mètres, lui donne l'aspect d'une autre San Gimignano. Mais une San Gimignano plus accueillante et surtout mieux née. Si, en effet, Montepulciano domine, comme la première, les monts agités, ondulés, de la Toscane, ce n'est que d'une part. De l'autre, elle regarde une large et riante vallée où paresse son lac, où brille, au loin, le Trasimène, où scintille, enfin, sur l'autre bord de la coupe, sa rivale Cortona. En ouvrant ma fenêtre, au réveil, j'ai aperçu ce paysage riant et large à mes pieds. En ce printemps pluvieux, la verdure est d'une tendresse vive. Les nuages qui courent mettent sur les récoltes de la plaine et des monts des ombres énergiques; le val di Chiana, qui est en train de devenir peu à peu l'une des plus fertiles vallées de l'Italie, se pare de toutes les fleurs et de tous les rameaux. Le Trasimène arrête longtemps mes yeux sur la délicatesse de ses reflets vert pâle, pâle comme le ciel à l'orient, à l'heure où le soleil se couche. Et les montagnes ombriennes, là-bas, sur l'autre bord de la vallée, commencent à dresser leurs sommets fertiles. Un tel paysage où se prélasse sans mémoire le tragique Trasimène! Montepulciano jouit, de ma fenêtre du moins, d'un grand prestige.

Elle ne le perd pas lorsqu'on la parcourt; un air noble et comme il faut vous frappe aussitôt. Le commerce de vin est considérable ici; il nourrit bien son monde. Les rues sont balayées, les maisons brossées, les gens lavés; tout sourit à tous. Et cette ville, ainsi lustrée, sans trous ni taches à ses vêtements, c'est une ville d'autrefois restée intacte, miraculeusement sauvée, dans son ensemble, du baroque ou du moderne, restée Renaissance comme San Gimignano est restée dantesque, une petite, toute petite, comme l'étoile à la lune, une petite Florence heureusement préservée de la civilisation dont elle a pris, pourtant, l'aisance et les goûts les plus aimables et les plus choisis.

De nobles remparts la ceinturent. Des portes sévères la ferment. Et derrière celles-ci des rues montent ou descendent, bordées des vieux palais conservés dans leur intégrité. Rien de plus charmant que la première place, où plusieurs palais regardent, sur sa colonne, le Marzocco à la gueule rageuse et à la patte lourde. Lourde? Elle ne semble pas l'avoir été pour Montepulciano que ses ressources faisaient ménager, et que sa discrétion sociale protégeait contre les excès. La rue monte, et c'est toujours la même que l'on suit, serpentant littéralement, puisqu'elle nous ramène bientôt au même point. Tout le long, on ne rencontre que le palais de San Gallo. La Renaissance, sur cette montagne, fleurit uniquement, de tenue impeccable, simple et d'un goût parfait. En la voyant ainsi perchée, cette Renaissance qui est la gloire de Florence où le monde entier vient prendre des leçons de bonnes manières, je me souviens de la page d'Eugène Müntz, ce savant impeccable et ce mauvais raisonneur : « C'est une loi historique que la Renaissance est faite surtout pour les pays de plaine, et que, dans les pays de montagne, elle rencontre de sérieux obstacles ». On devine le développement : la dissymétrie du gothique, sa recherche du pittoresque, ses caprices et ses surprises se prêtent heureusement aux accidents du terrain; tandis que la Renaissance demande de la régularité et de la netteté, ce qui exige de grandes surfaces planes. Et Müntz, cependant, était venu à Montepulciano! Il connaissait Montefalco, Orvieto, Pérouse, Gubbio, Arezzo, Pienza où j'irai tout à l'heure! Rien n'est plus édifiant que ces lignes, rien n'apprend mieux la vanité et le danger des systèmes.

Au milieu de tous ces palais, un peu hautains, mais sans morgue, il est une petite maison, cependant, à qui vont mes regards plus émus. Je viens d'y lire, en effet, cette inscription : « Angelo Ambrogini vit le jour dans cette maison; il y traversa les périls de l'enfance; rendu orphelin par des ennemis cruels, il la quitta jeune et pauvre, pour la revoir alors qu'il s'est rendu illustre sous le nom de Politien, dont il fut salué comme le rénovateur de la poésie toscane, des études humanistes et de la culture universelle. Ses concitoyens l'honorent par cette solennelle commémoration à cette date de l'année 1875, 421e anniversaire de sa naissance ». Ici, en 1454, naquit Politien qui se signala, à quatorze ans, aux bonnes grâces de Laurent, par douze cents vers italiens composés pour un tournoi auquel le maître de Florence prenait part. Ce fut un coup de fortune. Laurent tira Politien du bouge de la via Saturno Oltrarno où il traduisait l'*Iliade* pour tromper sa faim, en fit son ami, lui donna un canonicat, l'employa comme ambassadeur, et lui confia des chaires de latin, de grec et de philosophie. Politien sut payer : Laurent lui dut la vie; le jour des Pazzi, ce fut Politien qui ferma sur Laurent la porte de la sacristie où on le poursuivait. Politien fut le précepteur du futur Léon X. A l'Académie platonicienne, il siège au premier rang. Ses amis Marsile Ficin et Pic de la Mirandole s'inclinent devant son savoir et, par-dessus tout, devant son ingéniosité. Il n'est pas de bonne fête sans les vers de Politien, il n'est pas d'événement qu'il ne commente. De nos jours Politien composerait, à coup sûr, des cantates. Bien mieux encore, il écrirait des chroniques. Tout sert de prétexte à sa muse pleine d'une complaisance et

d'une fertilité infinies. Tous les faits et gestes de Laurent, même les plus infimes, l'inspirent; et même ce à quoi Laurent reste étranger : du moment qu'une action est belle ou plaît à Politien, elle ne peut émaner que de Laurent. Les hymnes, les élégies, les épigrammes, de tomber comme grêle. Chose admirable, tout cela est toujours très bien. L'âme est charmante de bonté, de gaieté, de droiture. Et la plume, d'un maître écrivain. Politien savait tout, avait tout lu, tout pénétré; et, si un défaut peut lui être reproché, c'est d'être un peu trop féru de littérature. Son originalité est étouffée par celle-ci, quelquefois, entre autres lorsqu'il compose un *Rusticus* d'après Pline et Varron, au lieu de regarder autour de lui. Car il était champêtre. Il possédait une villa à Fiesole où il aimait à se retirer, comme Horace à Tibur, au milieu de ses amis. Ses bosquets rivalisent avec ceux de Careggi, et il ne craint pas d'en envoyer les fleurs à Laurent. Image parfaite de l'homme de lettres accompli, Politien fut pour beaucoup dans la vogue humaniste à laquelle, les scories disparues, nous devons notre culture moderne. Il mit à la mode la poésie et la philosophie, Virgile et Platon, Horace et Lucrèce. Ses cours ont enseigné une postérité dont nous descendons.

Combien cet esprit classique devait se plaire à regarder la place du Dôme de sa patrie, où brille le génie toscan dans sa fleur la plus pure, d'une simplicité si élégante, d'une justesse de lignes que Florence, cédant fréquemment à l'ostentation qui est souvent le péril de la richesse, si grande soit l'instinctive modération, que Florence elle-même pourrait envier ! J'ai déjà vu, en Toscane, à Pistoia, à Lucques, à San Gimignano des places publiques aussi achevées, aussi parlantes que celles-ci. Aucune ne peut donner une telle impression de goût absolu. Le palais communal, d'abord, du XIIIe siècle, avec sa base à bossages, ses fenêtres en plein cintre, et sa tour gibeline à deux étages; à droite, la cathédrale, avec sa façade inachévée, où la brique attend toujours le marbre, comme à San Lorenzo de Florence; en face, le palais Contucci, et, à gauche, le palais Nobili, tous deux d'une stricte élégance, empreints d'une mesure parfaite ; un puits à colonnes, dans un coin, pour la fantaisie, et voilà une place d'une tenue impeccable, sans rien qui aguiche et où tout retient. La première Renaissance s'y montre plus que partout ailleurs dans sa fleur épanouie, sans tare, sans aucun excès. C'est net, et ce n'est pas sec. C'est sévère, et ce n'est pas triste. C'est gai, et ce n'est pas jovial. C'est juste, et voilà tout. Pouvoir cela, c'est pouvoir encore plus. Visiblement, on s'est retenu. Mais on ne veut pas davantage. On s'en tient là parce qu'on aime les choses pures, les choses nettes. Une âme populaire très haute et très fine conduit fermement la main de l'artiste inspiré également.

Montepulciano, pour tout dire du mot qui me brûle, respire un air aristocratique au premier chef. Voilà son caractere le plus net, évident. Elle a grand air dans sa petitesse. On y parle bas, on évite de mettre son chapeau en arrière, et l'on tire ses manchettes en l'abordant. On dit que ses origines sont nobles, d'ailleurs. Chiusi ayant été envahie par les Gaulois, les habitants durent s'expatrier. Mais peuple et noblesse ne s'entendent pas sur le refuge à choisir. Et ils se séparent, heureux peut-être du prétexte. Le premier se retire en un lieu situé au pied de Chiusi, *castrum plebis* : Citta della Pieve, où naîtra Pérugin. La seconde monte, vers le nord, sur une montagne qui fut appelée *mons politicus* ou *politianus* : Montepulciano. Du temps de Rome, personne ne parle d'elle. Petit village, évidemment, sans aucun rôle politique ou social. Et ce n'est qu'au VIIIe siècle qu'on voit apparaître son nom dans l'histoire. Peu à peu elle croît en importance, et Florence a besoin d'elle à cause du val de Chiana qu'elle commande, tandis que Sienne ne peut souffrir une alliée de Florence aussi près de soi. Qui choisir pour protectrice contre l'avidité de l'autre ? Sienne si proche paraît la plus dangereuse ; Montepulciano se donne à Florence. Mais Sienne, en 1202, n'en est pas réduite à accepter un tel affront. Elle marche sur Montepulciano, qui appelle Florence à son secours. Florence, occupée d'autre part, conseille une alliance avec la voisine du sud, Orvieto. Le conseil était bon, car de 1207 à 1232 Montepulciano résiste à Sienne qui l'emporte enfin et détruit le château. Deux ans après elle le rebâtit, et désormais Montepulciano va suivre toutes les vicissitudes classiques des petites villes italiennes, avec cette légère particularité que ses vicissitudes seront invariablement commandées par les hauts et les bas de Florence et de Sienne. L'intermède des frères del Pecora, deux frères se disputant le pouvoir, la ville les jetant tous deux dehors, l'un revenant avec une armée, l'autre s'offrant pour défenseur, tous deux bientôt réconciliés, tous deux renvoyés une seconde fois, et la cité se donnant à Sienne pour échapper à ces bandits, que de fois n'avons-nous pas vu cela ! Puis, lasse de Sienne, en 1388, Montepulciano s'offre à Florence qui fait la renchérie. Ses engagements avec Sienne lui interdisent d'accepter, dit-elle. On négocie, et, en 1404, Sienne abandonne à Florence Montepulciano. La paix, pour quatre-vingt-dix ans, de régner ; et c'est pendant cette période que s'élèvent tous ces palais, la ville telle qu'elle nous est parvenue.

La tempête soulevée en Italie par la descente des Français ne pouvait pas ne pas atteindre Monte-

pulciano qui reste fidèle aux guelfes tant qu'elle peut; en 1495, cependant, un peu trop tôt, elle se décide et passe brusquement à Sienne au cri de : « Libertà et lupa ! » Florence envoie quelques bataillons qui sont repoussés. Florence, à ce moment, a besoin de toute son adresse. Attaquée de tous côtés, elle court les plus grands périls. Elle plie, négocie, et, finalement, consent à reconnaître à Sienne le pouvoir de Petrucci si on lui laisse Montepulciano, qui ne la quitte plus. Ceci n'est qu'un épilogue. Dès 1400, en somme, Montepulciano est florentine, et une Florentine restant en dehors des luttes, jouissant de la paix dans un pays riche, et n'affichant aucune ambition. Elle traverse le Quattrocento avec toutes les ressources nécessaires pour en profiter, malgré sa modestie de petite ville. Elle garde son unité qui est le cachet non d'une époque mais d'un simple moment, et qu'on ne peut trouver ailleurs aussi pur de tout mélange.

Les œuvres d'art, du reste, y sont peu nombreuses. Trois noms brillent seuls, tous trois florentins, Robbia, Donatello et Michelozzo. On pouvait plus mal choisir. Taddeo di Bartolo, il est vrai, représente Sienne par un tableau d'autel : *Mort, Assomption et Couronnement de Marie*, à la cathédrale; l'œuvre est maîtresse. Mais Florence, à Montepulciano, est trop souveraine pour que Taddeo y fasse son effet. L'âme mélancolique, de vie intérieure concentrée, presque jalouse et soupçonneuse, des Siennois, ne s'entend pas avec ces voisines fastueuses et réalistes que Donatello a rendues familières à ses contemporains. Et, dans cette cathédrale, dont ce Taddeo est l'un des trésors, Donatello et Michelozzo éclipsent tout ce qui n'est pas eux. Leur œuvre, pourtant, fut indignement traitée. Elle est divisée aujourd'hui en quatre morceaux dispersés aux quatre coins de l'église. Nous la recomposons dans notre esprit, en dépit des outrages; ses « membra disjecta » se rapprochent. Près de la porte, la figure tombale du cardinal Bartolommeo Aragazzi, secrétaire de Martin V. Grand humaniste, lui aussi, il aida Poggio à rechercher les manuscrits dans les couvents d'Allemagne et de France, lors du concile de Constance; il édita Lactance, Vitruve et Priscien. Sa renommée était générale. Leonardo Bruni raconte que, voyageant du côté d'Arezzo, il rencontra un char embourbé que des bœufs s'efforçaient en vain d'arracher aux ornières, tandis que le charretier lançait, en guise de coups de fouet, des imprécations contre les poètes. — « A qui en as-tu donc, l'ami? demanda Bruni. — Je conduis, répondit l'homme, le tombeau d'un ridicule vaniteux qui a ordonné d'ériger ce monument dans sa ville natale, Montepulciano ». Et Bruni poussa à la roue. Hélas ! le mausolée arriva à destination, mais pour être bientôt morcelé. Et voici tout ce qui en reste : encastrés dans des piliers, deux reliefs d'une vigueur très rude, d'une énergie primitive; à droite de l'autel, un Christ bénissant; au-dessous de la table sacrée, un bandeau d'angelots soutenant des guirlandes; de chaque côté de l'autel, enfin, deux figures allégoriques portant des flambeaux.

Quelle est la part de Donatello, quelle est celle de Michelozzo dans ces morceaux? Nous pouvons sans crainte les attribuer tous à Donatello. S'ils ne sont pas de sa main, ils sont de son génie qui les inspira, les conçut, et en dirigea l'exécution et la disposition. Où qu'il aille, quoi qu'il cisèle, ou simplement qu'il conseille, Donatello marque tous ses héros d'une telle empreinte qu'on ne peut plus s'imaginer les idées et les formes qu'il a rendues autrement que selon sa vision. Qui donc, sorti du Bargello à Florence, se représentera jamais saint Jean autre que sous les traits du fier, souple et grave jeune homme de Donatello? La *Foi* du monument Aragazzi, peut être de Michelozzo; Donatello, ne fût-ce que par l'emprise du maître sur l'élève, en est l'auteur certain, et plus jamais, incorrigible utopiste, je ne songerai à la foi sans me la représenter ainsi, calme, tolérante, sans haine comme sans faiblesse.

Le petit musée du palais municipal contient trois Robbias qui comptent parmi les plus beaux, si heureux dans l'audace des couleurs qui s'opposent, si classiques dans le dessin. Ceux qui ont vu l'incomparable collection du Bargello trouveront encore de quoi s'émerveiller. Et, si je comprends le regret de M. Bargagli-Petrucci, qui a écrit une excellente monographie de Montepulciano, je ne puis y souscrire. « La chapelle de l'oratoire de la Miséricorde et la salle de la Préture ont dû se priver de leurs Robbias pour qu'un futur directeur de musée puisse les montrer, cimentés au stuc blanc, sur des murs froids d'une plus froide salle de musée. Il est même à craindre que, pour rendre parfaite la symétrie en quatre panneaux, on ne trouve moyen, un jour, de dépouiller l'église de la Madonna delle Grazie qui, parmi les pilastres des arceaux et la décoration élégante de Vignola, garde un quatrième autel robbien, peut-être supérieur aux autres, et certainement plus respecté puisqu'il renferme une image miraculeuse de la Vierge; les fidèles ne permettraient pas facilement l'enlèvement ». Je suis peut-être injuste, mais il me semble trouver dans ces lignes la mauvaise humeur d'un Siennois en présence de la beauté florentine ayant prospéré sur cette terre qui fut siennoise. Et même si M. Petrucci se justifie de sa patronymie, je ne puis regretter davantage la réunion des Robbias dans « une prison d'art ». Je ne sais pas jusqu'à quel point une « décoration élé-

gante » de Vignola peut convenir à un Robbia; je ne sais en quoi le « mur froid » d'un musée est inférieur aux « murailles froides » d'une église. Et la Vierge miraculeuse m'effraie un peu, quand je songe à ce que sont devenues tant d'œuvres d'art chargées d'oripeaux et de bijoux sous prétexte de miracle, ainsi qu'on peut le voir — et ne pas les voir! — entre autres à Naples dans Santa Chiaria, à Rome dans San Ignazio. Il faut consentir au destin des choses. Celui de la beauté est d'enseigner. Et le voyageur qui vient s'instruire n'est pas, du moins, pipé dans le « froid musée », pipé ni déçu.

Ni l'un ni l'autre ne seront ceux qui, descendant, par des chemins ombreux, la colline où trône Montepulciano, iront demander à l'église de San Biagio une dernière, et la plus haute de toutes celles que donne cette ville aristocratique, une dernière émotion. Il ne suffit pas d'accomplir une œuvre. En architecture surtout, il faut encore savoir la situer. Le génie des Florentins possédait au suprême degré cet art des convenances monumentales. Vingt fois on peut les surprendre qui, par un heureux choix de l'emplacement, par l'harmonie du paysage et de l'œuvre, ont fait de celle-ci, qui n'a rien en elle-même de prodigieux, quelque chose qui devient un prodige; Antonio San Gallo fut de ces Florentins adroits et judicieux, plein d'un goût averti. Et cela est de si bonne guerre; il est si rare de voir un architecte savoir ainsi jouer du décor! Au pied de la colline, sur une plate-forme elle-même colline, sur la première chute enfin de la cascade des montagnes, San Biagio mince, étroite, élancée, découpe les arêtes de sa croix grecque et tourne les rondeurs de son dôme. Un léger campanile lui met un plumet à la coiffe.

De quelque route que vous arriviez, sauf de celle de Chiana, vous voyez ainsi San Biagio, au pied de la ville, relais charmant, prologue élégant, première strophe de grâce fine. Mais ces épithètes modérées sont-elles suffisantes? Il n'y a pas de sublime dans cette œuvre; et pourtant il y en a par sa convenance et ses entours si bien choisis. Et puis enfin, il y a la trouvaille de San Gallo, et qui vaut bien son prix, l'idée, le souvenir de Bramante, l'intention de réaliser ce à quoi Rome n'arriva jamais, et qu'il peut, lui, accomplir, parce qu'il fait petit, de réaliser Saint-Pierre de Rome. Agrandissez San Biagio, et vous avez Saint-Pierre tel que Bramante l'avait dessiné, tel que Michel-Ange voulait le terminer. Qu'il eût été beau, aussi absolument parfait, proportionné dans tous ses membres, hardi dans ses lignes aisées, d'une grâce jaillissante de beau jeune homme, de la grâce de saint Georges enfin! Donatello encore eût passé par là — et Michel-Ange eût ajouté sa puissance surhumaine.

Si l'on veut savoir ce que contient de justesse et de perfection l'art de la première Renaissance, resté sévère malgré son charme, empreint du sentiment que nous appelons, lorsque nous l'appliquons aux hommes, la dignité, c'est à Montepulciano qu'il faut venir. Le voyage est à peu près exclusivement architectural; mais il l'est totalement, complètement, c'est-à-dire que le paysage construit par les forces obscures, se réunit à l'œuvre édifiée par les forces conscientes, pour nous donner une impression, non pas bouleversée, extatique et enivrée, mais calme, douce, pleine, l'impression enfin de l'idéal même, quelque chose d'analogue, dans l'art de bâtir, à ce que Raphaël suscite en nous par l'art de peindre. L'aristocratique Montepulciano, je la mettrais volontiers à côté du *Parnasse* : elle occupera une place égale dans mon souvenir.

André Maurel.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Edmund Gosse.

Edmund Gosse. *Père et Fils*. Etude de deux tempéraments. Traduit de l'anglais par Auguste Monod et Henry Davray (« Mercure »).

M. Edmund Gosse est critique littéraire; il est Anglais et critique littéraire; il est célèbre, ce qui n'arrive point communément aux critiques britanniques. Il est, en outre, poète. Mais d'abord il est, professionnellement, par tempérament, par habitude, un critique : il s'est donné mission de considérer attentivement, de pénétrer en les comparant, de comprendre, et de faire comprendre des œuvres, des hommes, des idées; il lui appartient de voir, de bien voir et d'expertiser... et donc d'analyser, de classer, de mesurer et de peser; il mesure l'incommensurable, il pèse l'impondérable en transportant les valeurs d'art dans le domaine lumineux, implacablement lumineux, de l'intelligence pure et du raisonnement discursif. Il est accoutumé à envisager les hommes, les mœurs, les livres, et l'univers, du point précis qu'il convient d'élire pour en apprécier équitablement l'importance et la signification. La représentation du monde qu'il nous propose est d'abord purement intellectuelle. Se tourne-t-il vers le roman, s'il s'abandonne à sa nature, s'il ne dément point ses habitudes d'esprit, toutes ses façons de penser et d'exprimer, il donnera un récit d'analyse : il donnera *Père et Fils*.

Peu nous importe qu'il ne s'agisse point ici d'une histoire fictive, que *Père et Fils* soit une autobiographie; ce livre, attachant comme un roman, ne cesse point de mériter ce nom parce que nous sommes invités à n'en point contester la véracité ; et peut-être ne diffère-t-il d'un très grand nombre de romans que par la franchise de cette invitation ou de cet aveu, et l'insistante injonction qui nous oblige à ne point suspecter l'authenticité des événements, ni même la réalité de leur succession. La plupart des romans ne sont que des fragments d'autobiographie maquillés... Edmund Gosse qui ne maquille rien, qui nous conte tout franchement une vie — la sienne — qui évoque des personnages, des aventures, des paysages, Edmund Gosse fut et demeure, ne l'oublions pas, un critique; son livre est beaucoup moins une peinture qu'une explication,

Quel singulier tableau de vie britannique n'eût-il point sous les yeux ! Quels types étranges d'humanité, quelles mœurs à part, quelles extravagances, remarquables même pour des yeux anglais, et dans le pays de prédilection des excentriques, quelles bizarreries, et quelles fortes démences ne lui fut-il point donner d'observer! Un Dickens eût tiré de pareils souvenirs un livre étincelant de verve, et sans doute pétri d'humour vengeur, mais attendri, pénétré, jusque dans la satire, de commisération, et enfin, et surtout une galerie abondante d'inoubliables portraits, et tout un monde de silhouettes peuplant les infinis de l'horizon. Edmund Gosse ne fait rien de tel; ses souvenirs sont précis, mais ce sont des nuances d'âmes qu'il note et définit à petites touches patientes, prudentes, implacablement raisonnables, raisonnées, objectives, et quasi scientifiques; sa verve, certes sa verve n'est presque jamais en défaut; mais c'est une verve en quelque sorte dialectique, et qui triomphe au jeu des déductions savantes et des subtiles condamnations; son humour, car il est trop anglais pour ne point porter la marque de son origine, et comme l'estampille de sa nationalité — son humour est presque toujours cruel, et, en quelque sorte, unilatéral, sans aucun de ces aspects de bonhomie indulgente, de raillerie douce, de sympathie, d'irrésistible tendresse que nous révèlent fréquemment les grands humouristes; appliqué aux mésaventures de son enfance et de son adolescence, cet humour fait merveille; s'agit-il de ses parents, de sa mère qu'il perdit ayant à peine atteint l'âge de raison, ou de son père, nous sommes parfois tout prêts à nous rebeller... tel est notre goût français, qui n'est point éloigné de juger déplacées certaines railleries. — N'est-ce point aussi que les liens de la famille sont chez nous plus nombreux, plus durables et plus pressants ? L'individualisme britannique n'est point blessé de ces façons entre père et fils qui choquen un peu nos traditions de délicatesse courtoise. — Enfin l'humour de Edmund Gosse est dur, avec quelque sécheresse, cruel, impitoyablement cruel à ce père qu'il n'entend point, n'est-ce pas, déconsidérer tout à fait. Soyez en sûr, Edmund Gosse oublie aisément que ce théologien importun est son père; il oublie même que ce théologien est un homme, il n'aperçoit que ce théologien, l'avocat d'une cause détestée, cette théologie, cette cause contre lesquels il importe de protester, d'argumenter, dont il est urgent de ne laisser debout ni un raisonnement, ni l'ombre d'une théorie ou d'une doctrine... Et voilà qui reparaît, qui ne cesse guère de reparaître, et de s'attarder, et de s'affirmer, et de triompher, le critique...

Quant aux personnages, ils n'ont, dans ce livre, presque aucune existence personnelle; ils ne vivent que dans la mesure où les éclaire quelque reflet de cette néfaste théologie; Edmund Gosse eut-il quelques velléités de les portraicturer, avec quelle hâte ne dut-il point réprimer cette insidieuse tentation ! Çà et là un mot lui échappe, un souvenir, une note de couleur par où nous sommes avertis que ces gens vivent leur vie, ont un métier, un caractère, des passions, bref une individualité qui n'est point tout entière ni toujours dominée ou régie par la préoccupation théologique; tout aussitôt le récit acquiert un relief extraordinaire; et la théologie n'en apparaît que plus hallucinante, plus redoutable et plus mystérieusement inhumaine, étant confrontée au réel de l'existence quotidienne : lisez par exemple cette scène extraordinaire de l'examen religieux infligé à Edmund Gosse, à peine âgé de dix ans, par deux délégués des Saints, secte religieuse dirigée par son père : le père lui-même a provoqué cette cérémonie préparatoire au baptême solennel de l'écolier; le colloque a lieu dans le petit salon des Gosse, récemment meublé, d'un luxe imposant, encore qu'assez pauvre.

Je n'étais nullement intimidé. Seulement la tension de mes nerfs était si forte, mon excitation si grande, que mon organisme entier était comme en vibration. Le premier de mes examinateurs manifesta une extrême confusion. Fawkes, un entrepreneur en bâtiments, était court et gros. Je remarquai que son visage, d'une couleur rose plus foncée et plus uniforme que de coutume, était étoilé de gouttes de sueur, qui, comme une rosée, perlaient sous la poussée de l'émotion nerveuse. De temps à autre, il les essuyait avec un large mouchoir. Or, il mettait un si long temps pour arriver à la question que je fus obligé de le conduire moi-même où il voulait en venir, et qu'assis tout droit sur le canapé, en pleine lumière de la lampe, je confessai ma foi au sacrifice expiatoire avec une facilité d'élocution qui me surprit moi-même. Je n'avais pas terminé que Fawkes, homme

d'un certain âge déjà, et qu'on disait dur avec ses ouvriers, pleurait comme un enfant.

Et Bere, après Fawkes! comme nous apercevons distinctement ce long gaillard, mince, sec, et que son labeur de charpentier n'a jamais détourné d'une certaine argutie religieuse! entre lui et l'enfant prodige, nourri de textes bibliques, de commentaires et d'exégèse puritaine, quel duel de naïves roueries! Bere, fort heureusement, est impressionné par l'éclat de ce salon où il n'avait point encore pénétré : « j'ai dans l'idée qu'ils n'avaient pu, l'un comme l'autre, s'empêcher de remarquer l'élégance du papier dont les murs étaient revêtus. Je crois même que je la leur signalai... » — On aperçoit bien là que Edmund Gosse eût été capable d'écrire une autre sorte de roman, et par exemple d'évoquer dans la complexité, ou la simplicité de leur nature, de leurs instincts, de leurs gestes, de leur vie intégrale, les personnages de son livre — et tel est peut-être le but suprême du roman, ou tout au moins celui auquel nous pensons d'abord quand nous parlons de romans et de romanciers... Mais Edmund Gosse eut une autre ambition : les traits furtifs qui font vivre un personnage ne sont point rares en son livre; ce sont des traits furtifs; ils sollicitent notre imagination, ils excitent notre curiosité, mais ne la satisfont presque jamais; d'un spectacle vivant, pittoresque et profondément humain, nous avons l'impression de ne découvrir qu'une image éteinte et muette, habilement présentée par le subtil metteur en scène d'un jeu d'ombres chinoises... Encore une fois, Edmund Gosse tenait entre ses mains la solide matière d'une œuvre plus abondante; nombre de ses personnages eussent mérité une attention qu'un peintre de la vie ne leur eût point refusée. Edmund Gosse ne l'ignore pas; à peine consent-il toutefois à nous le laisser soupçonner; il passe, ou bien, négligemment, en homme qui a beaucoup lu, en critique, lance une comparaison, un rapprochement, satisfait d'épingler le nom de son personnage à tel portrait célèbre d'un héros de roman; ainsi Miss Marks : Miss Marks remplit pendant plusieurs années l'office de gouvernante dans la maison du père d'Edmund Gosse; n'allez point croire que ce fût une gouvernante banale : « Miss Marks était une individualité quelque peu grotesque, et pourrait aisément être dépeinte comme une espèce d'excentrique à la Dickens, une sorte de Mme Pipchin et de Miss Sally Brass. Je confesse que plus tard, lorsque je lus *Dombey et fils*, certains traits de caractère de Mme Pipchin me rappelèrent irrésistiblement mon excellente institutrice d'antan. Je peux m'imaginer Miss Marks disant, mais par plaisanterie, que les enfants qui reniflent ne peuvent aller au ciel... » — Peinture par comparaison, peinture de critique — Edmund Gosse n'accorderait d'ailleurs pas à Miss Marks ce minimum d'attention s'il ne s'agissait pour lui de nous affirmer que jamais son enfance ne fut docile aux piètres enseignements de cette ridicule institutrice... Citerai-je un exemple encore plus significatif? N'est-il point surprenant qu'ayant consacré tout un livre à l'histoire de son enfance et de son adolescence, et de ses démêlés plus ou moins avoués avec son père, tout un livre où ce père est présent à chaque page, présent, agissant, terriblement agissant, indiscret, et en vérité bavard, Edmund Gosse n'ait à aucun instant songé à nous donner quelque idée de la figure de ce héros encombrant? Il se désintéresse de ses personnages, il se proclame indifférent à tout ce qui n'est point son sujet — entendez une crise d'âme, un conflit de caractères, un problème d'éducation, le procès d'une pédagogie et d'une dévote métaphysique.

*
* *

Voilà, dites-vous, qui est parfait : un auteur demeure libre de déterminer son sujet et de choisir ses moyens : approuvons-le de ne point abandonner l'un et de s'en tenir aux autres.

D'accord. Donc Edmund Gosse nous initie au lent développement d'une crise d'âme : inconsciente révolte d'un enfant soumis à une discipline trop rigide, et d'ailleurs absurde; la démence de ces *Saints* est quelque peu déconcertante pour des cerveaux français; les chemins de la logique anglaise mise au service des passions puritaines nous font l'effet d'un épouvantable dédale : tout ce que Edmund Gosse nous apprend sur ces passions, cette logique, les excès de cette folle théologie et de cet ascétisme aberrant, est une utile contribution à la connaissance d'une certaine psychologie religieuse; cette dévotion barbare est effrayante; nous plaignons sincèrement le frêle cerveau, les nerfs fragiles, la petite âme frissonnante et désarmée de l'enfant qu'assaille cette éloquence apocalyptique : nous épions les premiers signes où nous reconnaîtrons les prodromes d'un malaise libérateur; ce malaise devient souffrance; l'enfant souffre, bientôt il commence de comprendre; il comprend, il vit, il veut vivre; les péripéties de la lutte obscure qui éclate en lui-même, et se prolonge en conflits secrets et incessants nous émeuvent d'une émotion puissante. Nous suivons avec une curiosité anxieuse ses efforts, ses premières victoires. Tout secours lui est précieux; il se fait des alliés en dépit d'une surveillance étroite, cesse de se sentir isolé dès qu'il découvre un jardin, la mer, la nature, reçoit comme un afflux d'irrésistibles forces

lorsqu'il rencontre un roman, un poème, tous les poètes anglais; qu'importe désormais qu'on lui inflige des homélies sans fin sur le plan de la grâce, des diatribes monotones contre Rome, l'Eglise papiste, « la Femme écarlate, la Prostituée », qu'on l'assourdisse de plats cantiques et du débordement d'une invraisemblable phraséologie; il lit Tom Cringle's Log, il vit dans la compagnie de Shakespeare, il vit.., le développement d'un organisme sain et d'un cerveau normal s'épanouira dans la lumière.

Et voilà condamnée la plus sotte pédagogie, qui n'est que contrainte et sévices : le père d'Edmund Gosse agit avec une conviction profonde dans la certitude de sa foi, et la persuasion qu'il prépare le bien de son fils; sa croyance fût-elle infiniment plus raisonnable, plus sage son entreprise, sa méthode demeure un non-sens; tout empiètement sur la personnalité de l'enfant prépare de futures revanches; on s'étonnerait moins des résultats de l'enseignement, souvent contraires aux vœux des maîtres, si l'on observait cette heureuse élasticité des jeunes cerveaux naturellement enclins à réagir après avoir été comme accablés; tout enseignement qui n'obtient point le lent acquiescement des esprits et des cœurs va contre son but. Et c'est pourquoi nous pouvons considérer avec quelque dédain le rêve de quiconque prétend s'emparer de l'enfance... Ajoutez l'ennui, l'ennui qui semble le compagnon des mauvais maîtres, et qui demeure l'antidote le plus sûr des fausses pédagogies : Edmund Gosse ne peut parler sans haine de cette prolixe littérature puritaine qui assombrit son enfance; avant que de la juger déraisonnable, il l'estima fastidieuse; l'ennui est la sauvegarde de l'enfance menacée par la conspiration des esclavagistes spirituels... A condition que cette enfance ne soit point inerte, et porte en elle le germe d'une vie indépendante; c'est merveille de surprendre l'obscur instinct de vie qu'un Edmund Gosse nous montre parmi les ténèbres de sa première enfance; petite flamme qui peut être éteinte, qui a toutefois bien des chances de grandir, et qu'avivent tous les souffles de la tempête environnante.

Edmund Gosse instruit le procès d'une éducation, d'une croyance et de mœurs religieuses qu'il exècre; avec quelle abondance de documentation! quelle allègre hostilité! et quelle solidité dans l'examen de son expérience et l'enchaînement de ses preuves! Il nous livre, chemin faisant, les plus précieuses observations sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent; et c'est par-là, sans doute, que son son livre demeurera un document d'un prix inestimable. Qu'un analyste aussi exercé ait scruté la vie intérieure, si difficilement pénétrable, d'un bambin et d'un adolescent, voilà un fait inoubliable; je ne pense pas que nous possédions rien de plus aigu en ce genre... De plus aigu, et de plus agressif : Poil-de Carotte chez les piétistes n'oubliera ni ne pardonnera les épreuves qu'on lui fit subir : un demi-siècle plus tard, il demeure tout vibrant de son supplice; et ses Mémoires sont une justification et un réquisitoire. Qui donc ne comprendrait ce ressentiment?

Pourtant, le spectacle de cette vengeance nous trouble parfois, et nous empêche de jouir avec sécurité des conclusions auxquelles nous conduit ce livre : le particulier se mêle au général de façon gênante; nous en voulons parfois à Edmund Gosse d'avoir si rudement raison, parce que nous distinguons mal de sa philosophie la rancune de l'écolier brimé... Ce livre nous eût touchés bien davantage si, au lieu d'être conduit à la façon d'une démonstration, il eût été la peinture d'un groupe social et d'une cellule familiale... Et puis, cette clairvoyance du critique est sans doute admirable, mais parfois nous craignons qu'elle ne soit injuste, tant elle anticipe sur le temps, et devine à l'avance les mouvements, les élans, les révoltes d'une âme enfantine... Et nous ne pouvons nous empêcher de penser que le narrateur, affranchi des dogmes de sa jeunesse, et d'une tutelle haïssable, s'est à peine affranchi de l'influence paternelle; certes, Edmund Gosse s'efforce en vain de se soustraire au prestige de ce terrible père; et voilà une vengeance posthume imprévue... Car ce livre développe longuement un dur pamphlet contre ce père; ce père, que nous apercevons mal, et que nous ne comprenons point toujours, est-il donc un grotesque malfaisant? Après s'être efforcé pendant trois cents pages de nous suggérer cette sentence, Edmund Gosse nous étonne par un soudain revirement; certes, son père n'était point « un monomane fanatique »; il était fort savant, presque artiste; il eût été « le plus charmant des amis » si ses préoccupations religieuses avaient été moins pressantes... Ainsi Edmund Gosse a bien vu le péril de la satire; il l'a vu trop tard, et je crains qu'il ne se donne les apparences de la contradiction, et qu'une incertitude ne se glisse dans l'esprit du lecteur...

Ainsi se balancent le fort et le faible de ce livre, qui n'est peut-être ni un roman, ni un pamphlet, ni même un chapitre d'histoire religieuse ou morale, et qui, de n'être ni ceci, ni cela, encourt maints griefs évidents; mais d'être à la fois ceci, cela, et autre chose encore, il tire une originalité singulière... car il étincelle d'intelligence et de passion.

LUCIEN MAURY.

Chronique de l'Etranger

—

MARC LESCARBOT

L'antiquité eut Hérodode, écrit M. Bernard Muddiman dans *The Academy*, l'ère moderne eut Marc Lescarbot.

En mai 1606, un grand avocat parisien, ayant perdu un procès par suite de l'injustice du Tribunal, reçut de l'un de ses clients, Jean de Biencourt, seigneur de Poutrincourt, le conseil de s'expatrier en Acadie — pays que nous appelons la Nouvelle Ecosse, province du Dominion Canadien. C'est après mûre réflexion, nous dit Marc Lescarbot, qu'il se décida à partir, pressé par « le désir de fuir un monde corrompu, et de voir de ses yeux un monde nouveau ». Lescarbot, né à Vervins en 1570 était un *scholar* latin, poète, juriste, doué de curiosité intellectuelle. Il semble aussi avoir eu un fort penchant à des spéculations religieuses très libres pour son temps. La renommée lui garde, comme à une charmante personnalité qui s'est frayée un chemin dans la littérature, une petite place à côté de son grand contemporain, Montaigne. En vérité, il a laissé dans le récit de son voyage en Acadie, non seulement le plus intéressant tableau du Canada à cette époque d'exploration, mais une *olla podrida* de propos ingénieux et de pensées comparables à ceux et à celles qui fascinent le lecteur des « Essais » de Montaigne.

Suivons-le dans son année de séjour en Acadie, à Port-Royal, le premier établissement français permanent dans l'Amérique du Nord. Rappelons-nous qu'il quitte la joyeuse vie de Paris en mécontent ; il écrit ; « les procès sont le fléau de l'existence ; les hommes y perdent argent et santé. Et souvent on n'obtient pas justice, à cause de l'ignorance des juges, à qui l'on cache la vérité, ou à cause de la malice ou de la méchanceté de l'avocat général qui trafique du procès ». Eût-on trouvé un avocat plus libre en paroles que ce Lescarbot, qui s'embarque à La Rochelle sur le *Jonas*, vaisseau de 150 tonnes, le 11 mai 1606 ? Avant de partir toutefois, étant fils des Muses, il écrit un adieu à la belle France « pour s'égayer l'esprit ». La vitesse n'était pas encore l'un des périls de la traversée de l'Atlantique ; on n'arriva à Port-Royal que le 22 juillet. Lescarbot était actif comme un globe-trotteur yankee ; « nous descendons à terre, visitons les maisons, et passons la journée à rendre grâces à Dieu, voir les cabanes des sauvages, et nous aller promener par les prairies. » Le lendemain, pourtant, qui était un vendredi, Poutrincourt met tout le monde au travail, Lescarbot inclus, les uns labourant le sol, les autres nettoyant « la maison ». « Mon désir de voir ce que pouvait donner le sol de ce pays fit plus que tout pour me faire travailler et vivre ». Louis Hébert, un apothicaire parisien, qui était parti avec Lescarbot, semble avoir eu la surveillance d'une partie de ces travaux ; mais quand Poutrincourt partit le 28 août pour un voyage de découverte, nous voyons que Lescarbot est son délégué. Il dirige l'organisation d'un jardin potager en même temps qu'il fait creuser un fossé autour du fort. Comme notre Bacon et et notre Cowley, il semble avoir eu la passion de la terre : « Ils sont dignes de pitié les gens qui, pouvant mener à la campagne une vie tranquille, en cultivant leurs champs, source d'un bon revenu, passent leur existence dans les villes, à se faire mutuellement des révérences, cherchant des excuses pour leurs procès, se tracassant de ceci et de cela, essayant de l'emporter sur leurs voisins, se cassant la tête jusqu'à leur mort pour payer leur loyer, se vêtir de soie, acheter des meubles somptueux, bref faire figure et se repaître d'une petite vanité qui ne donne jamais aucune satisfaction ».

La poésie, toutefois, n'était pas oubliée tandis que besognaient autour de lui charpentiers et maçons. Un autre explorateur, Pontgravé, qui était venu au fort avec Champlain, repartit le 25 août. Lescarbot lui souhaita bonne chance en vers. Les colons travaillaient trois heures par jour, après quoi ils faisaient ce qu'ils voulaient, chassaient ou péchaient. Lescarbot se plaisait surtout à la chasse, mais non du point de vue du sportsman : « la solitude et le silence qui l'accompagnent font naître de belles pensées dans mon esprit. » Il ramassait des coquillages à marée basse, mais ne semble jamais avoir désiré s'aventurer dans les solitudes inexplorées ou les forêts primitives : « pour ma part, écrit-il, je puis dire que je n'ai jamais de ma vie travaillé aussi durement. Je prenais plaisir à cultiver mes jardins, à les enclore pour les protéger contre les porcs, à préparer des plates-bandes de fleurs, à tracer des allées, à bâtir des pavillons d'été, à semer du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine, des fèves, des plantes de jardin et à les arroser » Quelle âme charmante il était dans ce désert ! « Il encourageait les uns, écrit Charlevoix, l'historien Canadien-Français, piquait l'émulation des autres, gagnait les bonnes grâces de tous, et ne s'épargnait pas lui-même. Il inventait chaque jour quelque chose pour le bien public. » Quand il ne griffonnait pas des vers, il étudiait le commerce.

Quand il médite sur l'histoire du Nouveau-Monde et en rapporte les légendes, Lescarbot a quelque chose du rationalisme à demi humoristique d'Hérodote mettant en doute l'existence du Phœnix, de l'homme qui nagea quatre-vingt stades sous la mer, ou de ceux qui avaient les yeux dans la poitrine. Lescarbot dit par exemple : « Joseph Acosta rapporte qu'un des frères lais s'égara au Pérou, erra dans les montagnes sans savoir où se diriger, et se trouva enfin environné de fourrés si épais que pendant quinze jours il dut marcher sur leurs sommets sans mettre le pied sur le sol. Chacun est libre de croire de ces récits ce qu'il veut, mais pour moi, cela est trop extraordinaire. »

Ce qui, en outre, fait l'attrait du récit de Lescarbot, c'est qu'il aime à mêler la littérature a ses souvenirs. Nicolas Denys, un explorateur qui vint ensuite, écrit excellemment du point de vue du commerce des pêcheries du Canada ; mais, parmi les vieux chroniqueurs, il n'y a que Lescarbot pour nous parler de l'Ordre du bon temps. Quand Poutrincourt revint au milieu de novembre, quelques colons représentant Neptume et ses

Tritons, récitèrent des vers écrits par Lescarbot. On se prépara à l'hiver, qui fort heureusement fut très doux; pendant un temps, personne ne mit de manteau pardessus son pourpoint, et même en janvier, ils mangeaient dehors; le milieu du mois fut si chaud qu'ils chantaient joyeusement; et pour vaincre l'ennui de ces journées courtes et de ces longues nuits, une série de réjouissances fut instituée — l'Ordre du bon temps; je ne puis mieux faire que de citer ici l'original :

« Mais je diray que pour nous tenir joieusement et nettement quant aux vivres, fut établi un Ordre en la Table dudit sieur de Poutrincourt, qui fut nommé l'Ordre de Bon-Temps, mis premièrement en avant par le sieur Champlain, auquel ceux d'icelle table estoient maîtres d'Hotel chacun à son jour, qui estoit en quinze jours une fois. Or, avoit-il le soin de faire que nous fussions bien, et honorablement traités. Ce qui fut si bien observé que (quoy que les gourmens de deça nous disent souvent que nous n'avions point là la rue aux Ours de Paris), nous y avons fait ordinairement aussi bonne chère que nous sçaurions faire en cette rue aux Ours et à moins de frais. Car il n'y avoit celui qui deux jours devant que son tour vinst ne fut soigneux d'aller à la chasse, ou à la pêcherie, et n'apportast quelque chose de rare, outre ce qui estoit de notre ordinaire. Si bien que jamais au déjeuner nous n'avons manqué de saupiquets de chair ou de poisson, et au repas de midi et du soir encore moins; car c'estoit le grand festin, là où l'architriclin, ou maître d'hotel (que les sauvages appellent Atoctegic), ayant fait préparer toutes choses au cuisinier, marchait la serviette sur l'épaule, le baton d'office en main, et le colier de l'Ordre au col, qui valoit plus de quatre escus, et tous ceux d'icelui Ordre après lui, portant chacun son plat. Le même estoit au dessert, non toutefois avec tant de suite et au soir, avant rendre grâces à Dieu, il resinoit le colier de l'Ordre avec un verre de vin à son successeur en la charge et buvoient l'un à l'autre. »

Quand la gaîté devenait bruyante sur le soir, et que les Français se réjouissaient avec les belles Micmac, Lescarbot s'esquivait et allait retrouver dans sa chambre ses chers livres. Il lisait et écrivait, comme un autre Montaigne dans sa tour. Il composa ainsi plusieurs des poèmes imprimés dans ses *Muses de la Nouvelle France*. Parfois il donnait des instructions religieuses à ses compagnons plus humbles; « et ces efforts, écrit-il avec quelque complaisance, ne furent pas sans fruit, iar plusieurs déclarèrent qu'ils n'avaient jamais si bien entendu parler de ce qui concerne Dieu. »

Vint le printemps. La neige et la glace disparurent comme par enchantement. Dans les champs on revit les hommes labourer et semer. Les poissons frayaient. Les oiseaux reparaissaient. Les fleurs s'épanouirent. Le 24 mai arriva un petit vaisseau de six à sept tonneaux; il apportait des lettres du patron de Poutrincourt annonçant que leur monopole avait été dénoncé, et le rappelant en France. « Ce fut un gros désappointement », dit Lescarbot. Après avoir comme de juste formulé en vers ses adieux à l'Amérique, Lescarbot mit à la voile avec ses compagnons sur le *Jonas* douze mois exactement après son arrivée.

De bonnes nouvelles l'attendaient dans son pays. Le tribunal avait cassé son jugement; Lescarbot se trouvait avoir gagné la cause de son client. Il se mit alors à écrire le récit de ses aventures en cette prose étrangement charmante de son temps, et publia l'ouvrage en 1609, avec dédicaces à Henri IV, Marie de Médicis, au Dauphin, et à la reine Marguerite de Valois. Par la suite, il ne sortit de France que pour aller en Suisse. Il reçut une fonction de l'État, et comme tous les avocats, fit un bon mariage. Il avait oublié l'Acadie et sa vie aventureuse. On ignore la date de sa mort. Peu importe; ce voyageur, comme nous le donne à penser son traducteur, Grant, a rencontré quelque part dans les Champs-Elysées le Grec Hérodote; réunis pour toujours, tous deux, en phrases choisies interrompues parfois d'éclats de rire, racontent les merveilles des sources du grand fleuve d'Egypte et du grand fleuve du Canada, heureusement oublieux de la littérature postérieure des immigrants.

LA LITTÉRATURE DES AVOCATS ITALIENS

Si l'on en croit les plaintes du *Marzocco* de Florence l'art oratoire du barreau italien est en pleine décadence. Au contraire des autres manifestations littéraires qui ne cessent de se développer au delà des Alpes d'une manière fort heureuse, cette branche de l'éloquence s'obstine en Italie dans une ancienne et fort mauvaise habitude nationale, celle d'une improvisation facile, insoucieuse de la clarté et de la subtilité de la pensée. Le pire est, paraît-il, quand ces messieurs font étalage d'érudition littéraire. Voilà un joyeux abbé qu'une histoire galante amena devant les jurés et qui rappelle à son défenseur la figure austère de l'évêque des *Misérables*; un simple escroc est comparé au Dante, accusé et poursuivi injustement par ses compatriotes; un assassin de sa maîtresse, à cause de quelques phrases de sa correspondance, copiées dans quelque « Secrétaire des amoureux », apprend que tour à tour il a été une image fidèle d'Hamlet, de Macbeth et de Brutus... C'est avec raison que le *Marzocco* proteste énergiquement contre de pareils attentats, de plus en plus fréquents paraît-il, au bon goût et au bon sens, et qui sont comme l'écho des pires extravagances de la littérature italienne du XVIIIe siècle; il exhorte éloquemment les avocats de son pays à ne pas traiter la science oratoire en dilettantes, mais à l'étudier sérieusement chez les classiques de l'éloquence anglaise, Gladstone en tête. Souhaiter tout le succès qu'elle mérite à la campagne entreprise par le vaillant hebdomadaire florentin.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 16. — 2e SEM. 50e ANNÉE 19 OCTOBRE 1912

BONALD

LETTRE INÉDITE SUR LA SESSION DE 1820

Venant à Bonald à la suite de l'étude que Barbey d'Aurevilly lui a consacrée dans ses *Prophètes du passé*, Sainte-Beuve écrivait : « L'avenir, je le crois, réservera à M. de Bonald une assez haute place. Je ne pense point, malgré l'adhésion si distinguée de M. Barbey d'Aurevilly, que M. de Bonald soit à la veille de trouver beaucoup de disciples ». Peut-être cette réserve était-elle indiquée, il y a soixante ans, quand Sainte-Beuve la formulait; elle ne serait plus de mise aujourd'hui que tout un parti se réclame de l'absolutisme de Bonald et cherche vigoureusement à l'imposer. Le succès répondra-t-il à tant d'effort? C'est une autre affaire. Il est à croire qu'un penseur tel que Bonald, dogmatique et sans compromission, demeurera surtout un bel exemple d'autoritarisme puissant et solitaire, plutôt que de devenir le chef d'une école politique destinée à appliquer des principes trop rigoureux pour se prêter aux nécessités de la pratique.

Mais ce probe esprit est un témoin incomparable des événements de son temps. Rien ne réussit à l'influencer, et il juge hommes et choses avec une sincérité que la passion anime sans la troubler. De même que Bonald, le moins mousquetaire des hommes, put traverser ce corps militaire, sans lui rien prendre de ses particularités, de même il passa sa vie dans le monde sans qu'elle fût modifiée par les circonstances extérieures. On verra bientôt comment cette indépendance sait demeurer entière. Mais, auparavant, sans qu'il soit besoin de retracer l'existence de Bonald antérieurement à la lettre qui va suivre, il convient de marquer les conditions dans lesquelles elle fut écrite.

En faisant émigrer Bonald, la Révolution lui donna la conscience de sa vigueur de pensée. Rentré en France sous le Consulat, il se préoccupa plus de mûrir ses idées et de les propager que de s'avancer soi-même dans les honneurs. Pourtant, l'Empire le nomma conseiller de l'Université nouvelle, sans que cette fonction changeât rien à son caractère et à ses habitudes. Un peu après, Louis Bonaparte, roi de Hollande, cherchant pour son fils aîné un précepteur imbu des principes du droit divin, offrit cet emploi à Bonald, qui la refusa, mais qui garda à coup sûr de la gratitude pour ce projet et pour celui qui l'avait conçu. Un fait ignoré le prouve. Quand, après la chute de l'Empire, Louis Bonaparte et Hortense s'intentèrent un procès pour la garde de leurs enfants, l'avocat de Louis donna connaissance au tribunal, le 27 janvier 1815, de la lettre à Bonald comme preuve des véritables sentiments paternels du roi, et cette lettre fit beaucoup pour sa cause. C'est Bonald qui avait communiqué la lettre, ainsi qu'en fait foi le billet suivant, postérieur de deux jours (21 janvier) à l'audience. Il est écrit à Briatte, référendaire à la Cour des comptes, et l'homme de confiance de Louis Bonaparte.

« La lettre a fait merveille ; mais j'ai des raisons pour qu'on croie que je ne suis pour rien dans cette publication. Il est d'ailleurs naturel que le comte de Saint-Leu (Louis Bonaparte) vous en ait fait parvenir une copie à vous, monsieur, qui avez été le plénipotentiaire de cette négociation. Je le dis ainsi et il n'y a pas d'inconvénient ni d'inconvenance que vous et M. Tripier (l'avocat de Louis) parliez dans le même sens. B. »

C'est certainement dans l'entourage de Louis Bonaparte que Bonald connut celui qu'il appelle plus loin *le Favori*, Elie Decazes, d'abord secrétaire des commandements du roi de Hollande avant de devenir le tout-puissant protégé de Louis XVIII. Bonald et Decazes étaient trop différents d'humeur pour pouvoir se plaire et leur carrière fut tout opposée. Tandis que Bonald

restait systématiquement à l'écart, Decazes faisait son chemin, un chemin rapide et brillant. Successivement conseiller à la Cour de Paris, secrétaire des commandements de la mère de l'Empereur, membre du conseil de la princesse Pauline, ces récompenses bonapartistes ne devaient pas arrêter sa fortune sous la monarchie restaurée, car la sympathie de Louis XVIII le fit tour à tour préfet, puis ministre de la Police, ministre de l'Intérieur, président du Conseil, comte, puis duc et pair de France, et lui ménagea toutes les distinctions avec toutes les faveurs.

Decazes était premier ministre lorsque Bonald écrivit la lettre qui va suivre. Il l'était de nom, comme il l'avait été de fait depuis septembre 1816, dans les cabinets de Richelieu et de Dessoles. Les royalistes purs, les *ultras* comme on disait alors, le jalousaient beaucoup pour son crédit sur le roi et pour son arrogance. Le comte d'Artois surtout — le futur Charles X — en voulait au ministre, et menait contre lui la coalition de tous ses ennemis. Mais, avec l'humeur de Louis XVIII, ce manège était plutôt fait pour consolider que pour détruire la faveur de Decazes. Impartial par caractère, Bonald, lui, ne se mêle à ces intrigues ni dans un sens ni dans l'autre. Quoique séparé du ministre, il lui rend justice et n'approuve ses adversaires que lorsqu'ils peuvent avoir raison.

C'est plutôt l'état général de la France qui préoccupe ce penseur solitaire : les tendances des esprits l'inquiètent, et il voudrait, qu'au lieu de songer à des intrigues de personnes, on s'occupât davantage à lutter contre les principes subversifs. La nouvelle loi électorale qu'on vient de voter ne lui semblera bonne qu'autant qu'on l'appliquera dans ce sens. Et celui à qui Bonald fait ainsi part de ses sentiments, est un diplomate autrichien qui pense de même, un collaborateur de Metternich, probablement le baron Philippe de Neumann, qui fut longtemps le bras droit du chancelier impérial.

Si Bonald s'exprimait ainsi, c'était évidemment pour que Metternich en eût la confidence, et sans doute que cela se produisît. D'ailleurs, Metternich sympathisait avec Bonald, qu'il devait fréquenter quelques années plus tard, en 1825, et apprécier judicieusement. « Il m'attire beaucoup, disait-il alors, et il est bien plus pratique que je ne l'avais cru. » Mais, quand Bonald expédiait en Autriche la lettre ci-dessous, les jours du cabinet Decazes étaient comptés. Malgré la faveur de celui qui le présidait, malgré l'activité éloquente du comte de Serre à qui l'on devait la réforme électorale, le ministère allait succomber dans une circonstance fortuite. Le poignard de Louvel, en assassinant le duc de Berry, atteignit Decazes qu'on alla jusqu'à accuser d'avoir favorisé ce meurtre. Suivant l'énergique expression de Chateaubriand, le pied du ministre glissa dans le sang, et sa chute, naguère fort improbable, suivit de près le tragique événement survenu dans le nuit du 13 février, quinze jours à peine après que Bonald eut apprécié, comme il va le faire, une situation modifiée si brusquement.

PAUL BONNEFON.

Paris, 28 janvier [1820].

Monsieur le baron, je n'étais nullement inquiet de votre silence ; je m'applaudissais plutôt de penser que vous habitiez un pays où l'on vous rendait assez de justice pour vous occuper à des choses plus importantes que des lettres, même aux personnes qui professent pour vous la plus haute estime ; mais je craignais les infidélités ou les négligences de nos postes, surtout à l'égard des lettres qui portent des *suscriptions étrangères*. Absent de Paris, et à une grande distance, je n'avais pu faire passer ma dernière épître par la voie de l'obligeant M. de Kaiserfeld, et je l'avais tout uniment confiée à la poste d'une petite ville appelée Milhau, voisine de ma chaumière, dans un pauvre département appelé jadis le Rouergue, *Ruthenorum ager*. Mais enfin, elle vous est parvenue ; elle vous a porté le témoignage bien sincère de mon admiration pour les grandes choses que vous avez faites, et de ma satisfaction de voir cette belle partie de notre Europe échappée par la sagesse et la fermeté de ses gouvernements, ou plutôt de *son* gouvernement (car je n'y vois que le vôtre), aux désordres et aux calamités qui les menacent tous, et dont l'Autriche seule a paru ne se préserver que pour être en état de conduire les autres peuples. Elle seule, dans cette troupe d'aveugles, a conservé un bâton et des yeux. Honneur et mille fois honneur à ce gouvernement que l'adversité n'a pas abattu, et que la philosophie n'a pu corrompre ; il reprend d'une manière bien glorieuse le sceptre de l'Allemagne ; il le reprend par les bienfaits qu'il y répand et par la noble situation qu'il lui donne. Honneur à son premier ministre, qui est venu aussi « établir la royauté du génie, à côté de toutes les royautés de la loi », si déconcertées, si menacées, si chancelantes ! Honneur à vous, monsieur, qui l'avez si bien secondé dans cette illustre entreprise dont le temps ne fera que révéler la sagesse et les difficultés, et qui sera bien autrement appréciée dans quelque temps qu'elle ne peut l'être aujourd'hui ; car, d'après ce que vous me dites, le malade était au plus mal, et le remède ne pouvait être différé. Assurément, faire conspirer douze cabinets allemands dans le même but, mener de front tant d'intérêts, de passions, d'envies, de jalousies peut-être, et guider ce char ainsi attelé à travers tous les obstacles qu'opposait le jacobisme si fertile en ruses, en intrigues, en art prodigieux de séduire, de diviser, de tromper, d'arrêter, d'intimider, de flatter, etc., etc., c'est sans contredit, monsieur, le *nec plus ultrà* et le sublime de la diplomatie; et cela en si peu de temps ! Oh ! monsieur, que vous devriez bien laisser tomber sur nous un rayon de cet esprit qui vous a guidé à travers tant de difficultés, et que

nous paraissons loin encore de l'état où vous vous êtes si habilement et si justement placé! Nous allons par habitude; nous vivons par habitude de vivre et parce qu'il y a sans doute dans cette France un principe radical de vie que rien ne peut détruire. Vous dire où nous en sommes est une entreprise au-dessus de ma sagacité. Vous voyez par nos journaux quelle est la composition de notre Chambre, 182 à 117. Cela donne à peu près la proportion des partis. La loi des élections, attendue avec tant d'impatience, est toujours retardée et je connais des paris qu'elle ne sera pas portée. J'incline cependant à penser qu'elle nous sera donnée au plus tôt. Tout ce que vous avez vu d'insolences, et le désaveu si lâche du maréchal Davoust, et la lettre si violente de Caulaincourt, et jusqu'aux nouvelles d'Espagne si artificieusement répandues, tout a été mis en œuvre pour intimider le ministère et retarder ou empêcher la loi. Il est vrai qu'ils tombent de l'échelle lorsqu'ils n'avaient plus qu'un échelon à monter. Encore un renouvellement de succès et la victoire était à eux, et nous avions une Convention composée, je le crois, des hommes les plus pervers qui aient paru sur la terre, des hommes qui combinent en eux le crime et tous les crimes avec un sang-froid, une profondeur, une absence totale de tout principe d'humanité, de religion, de pudeur même, qui feraient, en un mot, autant de mal que les Robespierre et les Marat, et le feraient beaucoup mieux, et l'étendraient beaucoup plus loin, aidés, comme ils le seraient, par les révolutionnaires de tous les pays. Mais cette loi d'élection, si impatiemment attendue, n'est pas cependant tout ce qu'il nous faut (si même il nous en faut d'aucune sorte). La loi actuelle, toute mauvaise qu'elle est, a fait surtout du mal par la manière dont elle a été exécutée, et la partialité ouverte du ministre contre les royalistes et en faveur de leurs ennemis. Une meilleure loi, si elle est possible, avec la même direction, fera peut-être autant de mal, ou du moins ne fera pas tout le bien qu'on en attend, et c'est à changer cette direction qu'il faut s'appliquer. Nous ne nous y épargnons pas. Les uns enseignent les principes, les autres attaquent les personnes. Peut-être les premiers auraient-ils eu plus d'influence sans l'irritation qu'ont causée les seconds. Et cependant, quoique du nombre des premiers, quoique je me sois tenu en général assez loin des ministres, tout en attaquant la marche du gouvernement, je dois dire qu'il est difficile de n'être pas entraîné à des personnalités, lorsque les personnes qui gouvernent présentent de tels phénomènes d'imprudence ou d'erreur... Et quelquefois, en vérité, si l'on n'en trouve pas assez pour fonder un reproche de trahison, on en trouve trop pour s'arrêter au reproche d'erreur, d'ineptie ou de légèreté! Et je vous assure, monsieur, qu'en jugeant les personnes et les choses avec indulgence, je me sens moi-même disposé à trouver dans tout ceci de grandes iniquités. C'est tout les jours quelque nouveau scandale, quelque nouvelle atteinte portée à tout ce qu'il faut défendre et respecter, et qu'on abandonne avec un mépris sans exemple à toutes les attaques. Il semble quelquefois que nous devions servir d'exemple à l'Europe des abus, des dangers, de la folie des gouvernements *représentatifs*, gouvernements absurdes à mon avis, et qui ne sont à la lettre que des *démocraties royales*. Je l'ai dit assez haut, et j'ai cet avantage que n'ont peut-être pas mes nobles amis, qu'on passe à ce qu'on appelle *mon esprit de système* mes opinions inconstitutionnelles, et que du moins on ne m'accuse pas d'hypocrisie, accusation que je redouterais un peu plus que celle au moins je crois, de jacobinisme Tous mes amis n'ont pas le même avantage. Ils ont cru devoir se placer sur le terrain de la Charte, les uns par une combinaison jugée indispensable, les autres avec plus de sincérité et quelque reconnaissance pour la Charte qui les a faits pairs; et cependant ces derniers n'échappent pas au reproche perfide (et qu'en vérité ils ne méritent pas) de peu de sincérité dans leur affection. Pour moi, monsieur, dussiez-vous me trouver un exagéré, je suis convaincu que nous ne pouvons pas aller avec cette machine, que nous n'irons jamais que *cahin caha*. Je serais pair, ministre, roi, si vous voulez, qu'en voyant de plus près le mouvement de cette mécanique, je le trouverais plus irrégulier. J'ai dit quelque part qu'un peuple qui avait eu dans ses institutions un type de perfection n'était jamais content qu'il n'y fût revenu. L'exemple de l'Angleterre est tout à fait trompeur, parce que sa position est toute différente et qu'elle a retenu bien plus que nous de son antique monarchie, et plus peut-être qu'aucune autre, des plus anciennes institutions de l'Europe. Elle y a brodé dessus quelque forme de république, elle n'en veut pas davantage et trouve quelquefois qu'il y en a trop.

Vous n'osez pas, dites-vous, avoir une opinion sur nos affaires : je les vois de plus près que vous et ne l'ose pas davantage. A voir les actions de notre ministère, je croirais que leur raison

A quelque grand projet semble s'être arrêtée,

et qu'ils méditent de sortir d'embarras par quelque coup d'Etat. Celui, je crois, qui leur vient le plus souvent à l'esprit est de se passer de nous, députés, et de gouverner avec les pairs seulement, cour plénière ou Sénat dirigeant. J'en avertis même le public il y a quelques mois, dans les *Débats*, pour qu'ils ne se crussent pas impénétrables. A propos de jour-

naux, veuillez m'expliquer, monsieur, comment, après la défense que nous avons vue dans les journaux faite en Allemagne et surtout en Autriche de laisser entrer nos feuilles pestilentielles, *le Constitutionnel*, la pire de toutes, a chez vous tant de lecteurs. La belle et noble démarche que feraient les souverains, s'ils sommaient la France, au nom des sentiments qu'inspire et des devoirs que prescrit une civilisation commune et les biens de fraternité qui doivent unir tous les peuples, d'arrêter chez elle par l'interdiction de ces écrits si dangereux la peste morale qui menace de gagner toute l'Europe, et qui malgré toutes vos précautions circule plus ou moins partout. Nous donnons bien l'antidote de ce poison, mais il ne va pas aux mêmes malades. Nous formons l'opinion de la classe la plus instruite et qui n'a pas autant besoin de nos leçons, et ce n'est qu'à la longue qu'elle a quelque influence sur la classe ignorante, ou plutôt non lettrée, car la classe véritablement ignorante est la classe lettrée ou qui croit l'être, cette foule de littérateurs et d'avocats qui croient savoir la politique parce qu'ils connaissent le Code ou qu'ils ont fait leur rhétorique. Il n'y a plus de sain en Europe que la tête et la queue, le milieu est infecté. Cette partie des nations, sortie du premier état sans être parvenue au dernier, n'a plus la simplicité du peuple et n'a pas le sentiment d'honneur de la classe élevée et publique. Elle est dans un état de passage et par conséquent de mobilité, et est toute disposée aux innovations et prête à tous les changements. La religion contenait son orgueil, et ce frein ôté, il n'y a pas d'excès où elle ne se précipite. Me voilà, comme vous voyez, dans mes systèmes, mais vous me les pardonnez. Je crois que vous aurez trouvé quelques vérités dans mon dernier article sur *la Société et ses développements*; il a fait ici quelque sensation. En disant des vérités, je me suis tenu loin des applications à tel ou tel ministre. J'ai autrefois beaucoup vu le Favori [Decazes]. Je ne le vois plus depuis 1815, et j'ai trouvé peu de dignité à rechercher l'homme qui m'a signalé comme un sujet dangereux, puisqu'il a voulu en 1817 m'exclure de la députation et m'empêcher *nommément* d'être réélu. Mais j'ai été lié avec lui; je lui ai même des obligations. Il aurait pu me faire du mal et me priver peut-être du seul morceau de pain qui me reste dans une pension littéraire que le roi m'a accordée en 1815. Il a respecté ma nombreuse famille et l'obligation que je ne pouvais remplir de siéger à la Chambre. J'ai donc conservé sans danger toute la franchise de mon opinion, et cette crainte ne m'a jamais arrêté lorsque j'ai cru devoir parler. Mais je n'y ai mis aucune irritation personnelle, parce que je n'ai aucune vue d'ambition et que s'il entre dans mes principes de ne rien refuser des services que le roi pourrait me commander, il entre plus avant encore dans mon esprit et dans mon cœur de ne rien demander, rien que mon pain quand je n'en aurai plus. Le Favori n'est pas du tout un méchant homme ; il compte seulement trop sur la ruse et l'intrigue et ne sent pas assez le prix d'une conduite franche. Il est vrai qu'elle est difficile sur le terrain incertain et peu sûr où nous sommes placés; comment se décider franchement, quand il faut toujours marcher entre deux routes et louvoyer entre deux écueils? Notre garde des sceaux [le comte de Serre] est parti pour Nice, profondément contrarié de ne pouvoir renverser une loi qu'il a trop bien défendue, et décidé à attaquer la gauche avec toute l'impétuosité de son caractère et de son talent. Sûr à peu près de remporter la victoire, il n'a pas voulu la partager. Vous savez que cette jalousie de commandement a fait perdre beaucoup de batailles. Cependant nous avons eu deux épreuves successives de notre force respective qui nous ont réussi. Nous soutenons franchement les ministres quand ils veulent marcher avec nous, ou que nous pouvons marcher avec eux. Les jacobins en sont furieux parce qu'ils nous croyaient des hommes de parti, et que jamais à aucun prix nous ne voudrions seconder un gouvernement qui nous a si maltraités ; aussi ils accablent les ministres d'injures, et ne nous les épargnent pas. Nous prouverons aux ministres et à la France et à l'Europe qu'on nous a mal jugés, et qu'on nous retrouve toujours là où il y a des principes monarchiques à soutenir sans espoir de faveur, comme sans ressentiment des injures. A la vérité, la loi d'élection ne passera pas à une grande majorité, mais dans ce genre nous ne sommes pas difficiles et nous nous contentons de peu.

Nous avons eu grand'peur des nouvelles d'Espagne. C'est, à ce qu'il paraît, une infernale machination des libéraux, à laquelle le *Journal des Débats* lui-même a été trompé. Qui sait d'où viennent ces intrigues contre la malheureuse Espagne, et ces tentatives sur l'importante place de Cadix, détachée aujourd'hui en quelque sorte du continent? J'ai formé là-dessus de singulières conjectures. Voilà encore un exemple du danger des armées soldées lorsque de pernicieuses doctrines ont altéré les principes religieux qui sont toute l'éducation de la classe pauvre qui remplit les armées. Jadis les armées étaient aux mains de la noblesse, la plume aux mains du clergé, le soc aux mains de l'homme du peuple. Aujourd'hui tout le monde veut servir, veut écrire, veut labourer... Tout est confondu et rien n'est à sa place.

Nous avons ici un ouvrage de mon illustre ami, le comte de Maistre, intitulé *Du pape*. Il est très

ultramontain, ce qui ne plaît pas à nos évêques ni même à leurs ennemis qui font grand bruit des libertés de notre Église pour la réduire en servitude. Mais en laissant à part cette opinion plus nationale que personnelle, et qui trouverait beaucoup de partisans encore en France, il y a sûrement de très belles choses dans cet écrit, et des choses très justes et très applicables. L'auteur me l'a envoyé, mais je n'ai pu encore le lire et je n'en parle que par ouï-dire.

Je ne demande pas, monsieur, que vous me répondiez; c'est beaucoup si vous pouvez me lire, et je sens que le plaisir de causer avec vous m'a entraîné trop loin. Que je voudrais que votre illustre prince de Metternich, à qui j'ose vous prier d'offrir l'hommage de ma respectueuse admiration, nous donnât quelques bons conseils et que vous fussiez chargé de nous les porter ! J'aurais un grand plaisir à vous voir et vous renouveler de vive voix l'assurance de mon tendre et respectueux dévouement.

De Bonald.

UNE FEMME IMAGINATIVE

Quand William Marchmill eut fini son enquête pour des logements dans une station balnéaire bien connue de l'Upper-Wessex, il retourna à l'hôtel trouver sa femme. Elle était allée, avec les enfants, sur la plage, et Marchmill suivit la direction que lui indiqua le portier à l'allure militaire.

— Grand Dieu ! que vous êtes allée loin ! je n'ai plus de souffle, dit Marchmill, d'un ton plutôt impatient, rattrapant enfin sa femme qui lisait tout en marchant, les trois enfants étant de beaucoup en avant avec la bonne.

Mrs. Marchmill sortit de la rêverie dans laquelle le livre l'avait jetée.

— Oui, dit-elle, vous avez été si longtemps. J'étais fatiguée de rester dans ce morne hôtel. Mais je le regrette si vous avez eu besoin de moi, Will.

— J'ai dû m'arranger tout seul. Quand vous verrez les appartements aérés et confortables dont on vous a parlé, vous trouverez qu'ils manquent plutôt d'air et de confort. Voulez-vous venir voir si ce que j'ai arrêté conviendra ? Il n'y a pas beaucoup de place, je le crains; mais je n'ai rien pu trouver de mieux. La ville est comble.

Le couple laissa les enfants et la bonne continuer leur promenade et revint seul.

D'âges à peu près égaux, d'apparence personnelle bien assortie, appréciant également tous les deux un intérieur confortable, le mari et la femme différaient par le caractère, bien qu'il n'y eût pas souvent de querelles entre eux, lui étant d'une humeur égale, sinon lymphatique, et elle, décidément nerveuse et sanguine. C'était à leurs goûts et à leurs caprices, ces plus petites et plus grandes particularités, qu'aucun commun dénominateur ne pouvait être appliqué. Marchmill considérait les désirs et les affections de sa femme comme assez stupides; elle estimait ceux de son mari sordides et matériels. Le mari était fabricant d'armes dans une florissante ville du Nord, et il se donnait tout à son affaire; la dame était plutôt ce qu'on appelle avec une élégance surannée « une adoratrice de la muse ». Une créature impressionnable, palpitante, telle était Ella, frissonnant à l'idée que tout ce que son mari fabriquait avait pour but la destruction de la vie. Elle ne recouvrait sa tranquillité d'esprit qu'en s'assurant elle-même que, tout au moins, certaines de ces armes seraient employées, tôt ou tard, à l'extermination des animaux nuisibles et horribles, presque aussi cruels envers leurs inférieurs que les hommes envers les leurs.

Elle n'avait jamais auparavant considéré cette occupation de son mari comme une objection à son mariage. Même, la nécessité de se marier à tout prix, vertu capitale que toute bonne mère enseigne, l'avait empêchée de penser à tout cela jusqu'à ce qu'elle eût conclu avec William, que la lune de miel fût passée et qu'elle eût atteint le moment de la réflexion. Alors, comme une personne qui aurait trébuché sur quelque objet dans l'obscurité, elle se demanda ce que ce pouvait être; elle tourna autour mentalement, considérant s'il était rare ou commun; s'il contenait de l'or, de l'argent ou du plomb; si c'était un sabot ou un piédestal, quelque chose qui l'intéressât ou non.

Elle en vint à de vagues conclusions, et depuis, elle avait entretenu son cœur en s'apitoyant sur le manque de sensibilité et de raffinement de son propriétaire, en s'apitoyant sur elle-même, et en laissant ses émotions délicates et éthérées s'échapper en des occupations imaginatives, des rêves de jours, et des soupirs nocturnes, qui probablement, les eût-il connus, n'auraient pas beaucoup gêné William.

Sa silhouette était petite, élégante et légère par la conformation sautillante, ou plutôt bondissante pour le mouvement. Elle avait les yeux noirs, et possédait cette étincelle merveilleusement brillante et liquide dans chaque pupille qui caractérise les personnes de l'état d'âme d'Ella, et est trop souvent une cause de peines de cœur pour les amis de celle qui la possède, et plus tard parfois pour elle-même. Son mari était un homme grand, aux traits allongés, à la barbe brune; il avait un regard réfléchi

et était, il faut l'ajouter, généralement aimable et tolérant envers elle. Il parlait par phrases également scandées, et se trouvait satisfait à l'extrême d'une condition des choses sublunaires qui font des armes une nécessité.

L'homme et la femme marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la maison qu'ils recherchaient et qui se dressait sur une terrasse en face de la mer, et était précédée d'un petit jardin de plantes vivaces à l'épreuve du vent et de l'air salé ; des marches de pierre conduisaient au porche. Elle avait son numéro dans la rangée, mais était plus grande que les autres, et était en outre soigneusement dénommée « Coburg House » par sa propriétaire, bien que tout le monde l'appelât « le 13, New Parade » L'endroit était animé et gai en ce moment ; mais en hiver il était nécessaire de placer des sacs de sable contre la porte, et de boucher les trous des serrures, à cause du vent et de la pluie, dont les excès avaient tant épuisé la peinture que la première couche apparaissait au travers.

La propriétaire, qui avait attendu le retour du monsieur, vint à leur rencontre dans le corridor et leur montra les appartements. Elle les informa qu'elle était la veuve d'un professeur, laissée dans le besoin par la mort soudaine de son mari, et elle parla avec sollicitude des commodités de la maison.

Mrs Marchmill déclara qu'elle aimait la situation de la maison ; mais celle-ci étant petite, il n'y aurait pas assez de place si elle ne pouvait avoir toutes les pièces.

La propriétaire réfléchit un instant, l'air désappointé. Elle désirait beaucoup avoir ses visiteurs comme locataires, dit-elle, avec une évidente franchise. Mais malheureusement, deux pièces étaient occupées continuellement par un célibataire. Il ne payait pas les prix de saison, c'est vrai, mais comme il gardait ses appartements toute l'année, et comme c'était un jeune homme très gentil et très intéressant, qui n'occasionnait aucun dérangement, elle ne tenait pas à le mettre à la porte pour une location d'un mois, même à un prix élevé.

— Peut-être cependant, ajouta-t-elle, offrira-t-il de s'en aller pendant ce laps de temps.

Ils ne voulurent point en entendre parler, et rentrèrent à l'hôtel, avec l'intention de retourner à l'agence chercher autre chose. Ils s'étaient à peine assis pour prendre le thé que la propriétaire se présenta. Son monsieur, dit-elle, avait été assez obligeant pour offrir de céder ses appartements pendant trois ou quatre semaines, plutôt que d'envoyer ailleurs les nouveaux venus.

— C'est très aimable, mais nous ne voulons pas le déranger de la sorte, dirent les Marchmill.

— Oh ! cela ne le dérange pas, je vous assure ! dit éloquemment la propriétaire. Si vous saviez, c'est un jeune homme tout à fait différent des autres — rêveur, solitaire, plutôt mélancolique — et il se plaît mieux ici quand les tempêtes battent contre la porte, que la mer balaie la Parade, et qu'il n'y a pas une âme en ville, que lorsque la saison bat son plein. Il va s'en aller où il se rend de temps en temps, dans un petit cottage de l'île opposée.

Elle espérait en conséquence qu'ils viendraient.

La famille Marchmill prit donc possession de la maison, le jour suivant, et elle leur sembla très convenable. Après le déjeuner Marchmill sortit sur la porte, et Mrs Marchmill, ayant envoyé les enfants s'amuser sur la plage, s'installa plus complètement, examinant ceci et cela, et essayant le pouvoir réfléchissant du miroir de la garde-robe.

Dans le petit salon, à l'arrière, qui était celui du jeune célibataire, elle trouva un ameublement d'une nature plus personnelle que le reste. Des livres usagés, d'éditions correctes plutôt que rares, étaient empilés d'une façon singulièrement discrète dans les coins, comme si leur propriétaire n'avait pas entrevu la possibilité que quelque personne venue pour la saison pourrait s'y intéresser. La propriétaire attendait à l'entrée, prête à rectifier ce que Mrs Marchmill ne trouverait pas à son entière satisfaction.

— Je vais faire de cette pièce ma propre chambre, dit celle-ci, parce que les livres sont ici. A propos, la personne qui les a laissés paraît en avoir beaucoup. Ce monsieur ne verra pas d'inconvénient à ce que j'en lise quelques-uns, Mrs Hooper, je suppose ?

— Oh ! grand Dieu, non, madame. Oui, il y en a beaucoup. Il est un peu lui-même dans les lettres. C'est un poète — oui, un poète réellement — et il a des petites rentes par lui-même, ce qui lui permet d'écrire des vers.

— Un poète ! oh ! je ne savais pas cela.

Mrs Marchmill ouvrit un des livres, et vit le nom du possesseur écrit sur la feuille de garde.

— Grand Dieu ! continua-t-elle, je connais très bien son nom — Robert Trewe — naturellement je le connais ; et ses écrits ! Et ce sont *ses* appartements que nous avons pris, et c'est *lui* que nous avons mis à la porte ?

Ella Marchmill, restée seule quelques minutes plus tard, songea avec une certaine surprise intéressée à Robert Trewe. Sa propre histoire expliquera mieux cet intérêt. Fille unique d'un homme de lettres actif, elle s'était mise, il y avait un ou deux ans à écrire des poésies, dans l'espoir de trouver une voie où elle pourrait laisser couler ses émotions enfouies avec peine, dont la limpidité et

l'éclat premiers semblaient disparaître dans la stagnation causée par la routine d'un entretien de maison et l'affliction de donner des enfants à un père trivial. Ces poésies, signées d'un nom masculin, avaient paru dans d'obscures revues, et, en deux occasions, dans de plus importantes. Dans une de ces dernières, la page qui contenait, au bas, son effusion en petits caractères, portait, en haut, en gros caractères, quelques vers sur le même sujet, de cet homme même, Robert Trewe. Tous les deux avaient en effet été frappés par un incident tragique rapporté dans les journaux quotidiens, et s'en étaient emparés simultanément, l'éditeur mentionnant le fait dans une note sur cette coïncidence, et expliquant que la valeur de ces deux poésies l'avait engagé à les publier ensemble.

Après cet événement Ella, ou plutôt « John Ivy » avait guetté avec beaucoup d'attention l'apparition dans les revues de vers portant la signature de Robert Trewe, tandis que celui-ci, avec l'incapacité qui caractérise le discernement des hommes en ces matières, n'avait jamais pensé qu'il eût une fois précédé une femme.

Les vers de Trewe contrastaient avec ceux des petits poètes contemporains ordinaires en étant passionnés plutôt qu'ingénieux, luxuriants plutôt que finis. Ni *symboliste* ni *décadent*, il était pessimiste autant que ce caractère peut s'appliquer à un homme qui considère également les pires et les meilleures contingences ici bas; l'excellence de la forme et du rythme ayant peu d'attraits pour lui en dehors de l'idée exprimée, il avait parfois, donnant libre essor à sa verve poétique, commis des sonnets à la façon libre du siècle d'Élisabeth, ce que tout critique d'esprit juste déclare qu'il n'aurait pas dû faire.

Avec une envie triste et sans espoir, Ella Marchmill avait bien souvent étudié minutieusement les œuvres du poète rival, bien plus fortes que les siennes. Elle l'avait imité, et son incapacité à atteindre son niveau l'avait jetée dans des accès de désespoir. Les mois passèrent ainsi, jusqu'au jour où elle remarqua sur le catalogue de l'éditeur que Trewe avait réuni ses pièces fugitives en un volume, qui parut et fut plus ou moins vanté selon la chance, et eut une vente tout à fait suffisante à payer les frais d'édition.

Ce pas en avant avait suggéré à John Ivy l'idée de réunir, elle aussi, ses poésies, ou plutôt de former un livre de ses vers, en ajoutant un grand nombre de manuscrits au peu qui avaient vu le jour, car elle n'avait pu en faire imprimer que quelques-uns. Un prix ruineux fut demandé pour les frais d'édition; quelques revues notèrent son pauvre petit volume; mais personne n'en parla, personne ne l'acheta, et il mourut en quinze jours — si toutefois il fut jamais vivant.

Les pensées de l'auteur se tournèrent à ce moment vers un autre train de vie par la découverte qu'elle allait avoir un troisième enfant, et la chute de son essai poétique eut peut-être moins d'effet sur son esprit que si elle avait été inoccupée dans son ménage. Son mari avait payé la note de l'éditeur avec celle du docteur, et tout en était resté là. Mais, quoique moins qu'un poète de son siècle, elle était plus qu'une simple procréatrice de son espèce, et récemment, elle avait ressenti une fois de plus la vieille inspiration. Et voilà que par une étrange coïncidence elle se trouvait dans les appartements de Robert Trewe.

Elle quitta sa chaise, pensive, et fouilla la pièce avec l'intérêt d'un confrère. Oui, le volume de vers du poète était parmi le reste. Quoique son contenu lui fût familier, elle le lut ici, comme s'il lui parlait à voix haute, puis elle appela Mrs Hooper, la propriétaire, invoquant quelque service trivial et l'interrogea encore sur le jeune homme.

— Oh! je suis sûre que vous vous intéresseriez à lui, m'ame, si vous pouviez le voir, seulement il est si timide que je ne suppose pas que vous pourrez.

Mrs Hooper semblait ne rien négliger pour satisfaire la curiosité de sa locataire sur son prédécesseur.

— S'il a vécu longtemps ici? Oui, près de deux ans. Il garde ses chambres, même quand il n'est pas là : l'air doux de l'endroit convient à sa poitrine, et il aime pouvoir revenir quand bon lui semble. Il écrit ou il lit presque toujours, et ne voit pas grand monde, bien que, de ce côté, il soit si bon et si gentil que les gens seraient trop heureux de l'avoir comme ami s'ils le connaissaient. On ne rencontre pas des jeunes gens au cœur bon tous les jours.

— Ah! il a bon cœur... et est aimable?

— Oui, il m'obligerait en tout ce que je pourrais lui demander. Je lui dis parfois : « Mr Trewe, vous ne paraissez pas en train? — C'est la vérité, Mrs Hooper, me dit-il; mais je ne croyais pas que vous vous en apercevriez. — Pourquoi ne changeriez-vous pas un peu d'air? ». — Alors, un ou deux jours après, il m'annonce qu'il part en voyage à Paris, ou en Norvège, ou ailleurs, et je vous assure qu'il en revient en excellente santé.

— Ah! vraiment! Il est d'une nature sensitive, sans doute?

— Oui. Toutefois, il a des manies bizarres. Une fois qu'il a terminé un poème de sa composition, à une heure avancée de la nuit, il va et vient dans sa chambre en se le récitant, et les planchers étant si minces — des maisons de carton, ainsi que j'ai beau me le dire — il me tient éveillée jusqu'à ce que je le

souhaite ailleurs... Mais nous nous entendons très bien.

Ce ne fut que le commencement d'une série de conversations sur le jeune poète. A l'une de ces occasions Mrs Hooper attira l'attention d'Ella sur quelque chose qu'elle n'avait point encore remarqué auparavant : des brouillons griffonnés sur le mur derrière les rideaux à la tête du lit.

— Oh! montrez-moi cela! dit Mrs Marchmill, incapable de réprimer un élan de tendre curiosité comme elle approchait du mur son joli visage.

— Ceux-ci, dit Mrs Hooper, à la façon d'une femme qui s'y connaît, sont les commencements même et les premières pensées de ses vers. Il a essayé d'en effacer la plupart, mais vous pouvez cependant les lire encore. Je crois qu'il se réveille la nuit avec quelque rime dans la tête, et qu'il l'inscrit là, sur le mur, de crainte de ne plus s'en souvenir le lendemain matin. Beaucoup de ces vers que vous voyez ici, je les vus plus tard imprimés dans des magazines. D'autres sont plus nouveaux, même celui-ci, je ne l'avais pas encore vu. Il a dû être fait ces jours-ci.

— Oh oui !...

Ella Marchmill rougit sans savoir pourquoi, et soudain souhaita que sa compagne s'en allât, maintenant qu'elle était renseignée. Un indescriptible sentiment d'intérêt personnel plus que littéraire la rendait anxieuse de lire seule l'inscription; et elle attendit de pouvoir le faire, avec l'espoir de trouver en cet acte une grande réserve d'émotion.

Peut-être parce que la mer était agitée, le mari d'Ella trouvait plus agréable d'aller naviguer sans sa femme, qui n'avait pas le pied marin. Il ne dédaignait pas d'aller ainsi seul à bord des chalands, où on dansait au clair de lune et où les couples tombaient soudain, à une embardée, dans les bras l'un de l'autre; mais, ainsi qu'il le lui dit gentiment, la compagnie était trop mélangée pour qu'il la conduisît parmi de telles scènes. Ainsi, tandis que ce manufacturier prospère se donnait pendant son séjour ici beaucoup de mouvement, et respirait l'air de la mer à pleins poumons, la vie, tout au moins extérieure, d'Ella était assez monotone, et consistait principalement à passer un certain nombre d'heures à se baigner et à faire les cent pas le long de la plage. Mais l'impulsion poétique s'étant accrue de nouveau, elle se sentit possédée d'une flamme intérieure qui la laissait à peine consciente de ce qui se passait autour d'elle.

Elle avait lu, jusqu'à ce qu'elle les sût par cœur, le dernier petit volume des vers de Trewe, et elle avait passé bien du temps à essayer d'égaler certaines de ces poésies, mais n'y réussissant point, elle éclatait toujours en larmes. L'élément personnel, dans l'attraction magnétique exercée sur elle par l'ambiance de ce maître inapprochable, était tellement plus fort que l'élément intellectuel et abstrait, qu'elle-même ne pouvait le comprendre. En fait, elle était jour et nuit environnée de son entourage habituel, qui lui parlait de lui à tout moment; mais cet homme, elle ne l'avait jamais vu, et elle n'était excitée que par l'instinct de préciser l'attente d'une émotion, que devait lui donner le premier objet venu; mais cette idée ne se présenta pas, naturellement, à l'esprit d'Ella.

Dans la voie naturelle de la passion, sous les conditions trop pratiques que la civilisation a imaginées pour sa jouissance, l'amour de son mari pour elle n'avait pas survécu, excepté sous la forme d'une amitié incertaine, plus, ou même autant, que son amour pour lui; et, étant une femme de désirs violents très ardents, qui réclamaient une subsistance quelle qu'elle soit, ils commençaient à savoir se contenter de ce matériel hasardeux, qui était, en vérité, d'une qualité bien supérieure à ce que le hasard offre généralement.

Un jour, les enfants jouaient à cache-cache dans un cabinet quand, dans leur ardeur, ils tirèrent quelques vêtements. Mrs. Hooper expliqua qu'ils appartenaient à Mr Trewe, et elle les replaça dans le cabinet. Possédée par son caprice, Ella, plus tard dans l'après-midi, quand personne ne fut en cette partie de la maison, vint ouvrir le cabinet, décrocha un des vêtements, un mackintosh, et s'en revêtit, sans oublier même le capuchon qui en faisait partie.

— Le manteau d'Élie! dit-elle. Puisse-t-il m'inspirer à l'égaler, ce glorieux génie qu'est le sien!

Ses yeux s'humectaient toujours de larmes quand elle songeait ainsi, et elle se tourna pour se regarder dans la glace. Le cœur du poète avait battu sous ce manteau, et son cerveau, à lui, avait travaillé sous cette coiffure à des sommets de la pensée qu'elle n'atteindrait jamais. La conscience de sa faiblesse, à côté de lui, la rendaient malade. Avant qu'elle eût pu se débarrasser du vêtement, la porte s'ouvrit et son mari entra.

— Que diable?...

Elle rougit, et l'enleva.

— Je l'ai trouvé dans le cabinet ici, dit-elle, et je l'ai mis par fantaisie. Que pourrai-je faire d'autre? Vous êtes toujours parti!

— Toujours parti? Ah!...

Ce soir là, elle eut une autre conversation avec la propriétaire, qui elle-même avait dû nourrir quelque tendresse pour le poète, tant elle était prête à discourir ardemment sur lui.

— Vous vous intéressez à Mr Trewe, je le vois, m'âme, dit-elle; et il vient de m'envoyer un mot m'annonçant qu'il viendra demain dans l'après-

midi chercher quelques livres dont il a besoin, si je suis là, et s'il peut les choisir dans votre chambre.

— Oh ! oui.

— Vous pourriez très bien faire la connaissance de Mr Trewe, alors, si vous vous trouviez là.

Elle promit, avec un secret plaisir, et se coucha en pensant à lui.

Le lendemain matin, son mari remarqua :

— J'ai songé à ce que vous m'avez dit, Ella : que je suis sorti beaucoup et vous ai laissée avec peu de distractions. Aujourd'hui que la mer est calme, je vais vous prendre avec moi à bord du yacht.

Pour la première fois, Ella ne fut point heureuse d'une telle offre. Mais elle accepta pour le moment. L'heure du départ approchait, et elle alla se préparer. Elle réfléchit. Le désir de voir le poète, qu'elle ne pouvait plus se dissimuler d'aimer, domina toute autre considération.

— Je ne veux y pas aller, se dit-elle, je ne ne puis m'éloigner ! Et je n'irai pas !

Elle dit à son mari qu'elle avait changé d'idée. Cela le laissa indifférent, et il partit.

Pendant le reste de la journée la maison fut tranquille, les enfants ayant été jouer sur la plage. Les rideaux saluaient d'ondulations ensoleillées la caresse calme et douce de la mer, de l'autre côté du mur; et les notes de l'orchestre silésien, troupe d'étrangers louée pour la saison, avait attiré presque tous les résidents et touristes du voisinage de Coburgh House. Un coup du heurtoir se fit entendre à la porte.

Mrs Maschmill n'entendit aucun domestique aller répondre, et elle commença à s'impatienter. Les livres étaient dans la chambre où elle attendait; mais personne ne montait. Elle sonna.

— Il y a quelqu'un qui attend à la porte, dit-elle.

— Oh ! non, m'âme. Il est parti depuis longtemps. J'ai répondu moi-même.

Mrs Hooper entra.

— Est-ce ennuyeux, dit-elle, Mr. Trewe qui ne vient pas !

— Mais je l'ai entendu frapper, je crois?

— Non, c'était quelqu'un à la recherche d'appartements qui s'était trompé de porte. J'ai oublié de vous dire que Mr. Trewe m'avait envoyé un mot avant le déjeuner m'avertissant de ne pas lui préparer de thé, car il n'avait plus besoin des livres, et ne viendrait donc pas les chercher.

Elle en fut malheureuse, et pendant quelque temps elle ne put même pas relire le ballade du poète sur « les Vies séparées », si malade était son petit cœur erratique, et si remplis de larmes étaient ses yeux. Quand les enfants rentrèrent avec leurs bas mouillés, et coururent lui raconter leurs aventures, elle sentit qu'elle ne les aimait plus autant que d'habitude.

*
* *

— Mrs Hooper, avez-vous une photographie du... monsieur qui habitait ici ?

Elle devenait étrangement honteuse de prononcer son nom.

— Mais oui. Elle est dans le cadre sur la cheminée de votre chambre, m'âme.

— Non, il n'y a que le Duc et la Duchesse Royale.

— Oui, ils y sont; mais il est derrière eux. Il appartient de droit à ce cadre, que j'ai acheté à cette intention; mais quand il est parti il m'a dit : « Cachez-moi à ces étrangers qui vont venir, je vous en prie. Je n'ai pas besoin de leurs regards curieux et je suis sûr qu'ils n'ont pas besoin de moi. » Je glissai donc momentanément devant lui le Duc et la Duchesse, qui n'avaient point de cadre, et vous savez que des portraits de Princes Royaux conviennent mieux à la location d'appart ments meublés que celui d'un jeune homme privé. Si vous les enlevez, vous le verrez en dessous. Grand Dieu, m'âme, il ne dirait rien s'il le savait ! Il ne pensait pas que la personne qui viendrait serait une dame aussi charmante que vous, ou il n'aurait pas songé à cacher son portrait, sans doute.

— Est-il beau? demanda-t-elle timidement.

— Je le trouve beau, d'autres peut-être ne seraient pas de mon avis.

— Moi, serai-je de votre avis? demanda-t-elle, anxieuse.

— Je le crois, quoique certains disent qu'il est plus original que beau; un garçon aux grands yeux rêveurs, avec une étincelle électrique dans le regard quand il jette un coup d'œil à quelque chose; enfin tel que vous pourriez vous attendre à voir un poète qui n'a pas besoin d'écrire pour vivre.

— Quel âge a-t-il?

— Il est bien plus vieux que vous, m'âme; environ trente et-un ou trente-deux ans, je crois.

Ella avait en réalité quelques mois de plus que la trentaine; mais elle ne portait pas cet âge. Bien que d'une nature un peu précoce, elle entrait dans une période de la vie où les femmes émotives commencent à soupçonner que leur dernier amour peut être plus fort que leur premier; et elle allait entrer bientôt, hélas! dans cette période encore plus mélancolique, où la plus vaine, au moins, de son sexe refuse de recevoir quelque visiteur autrement que le dos tourné à la fenêtre, ou les rideaux à demi baissés. Elle réfléchit à la remarque de Mrs Hooper, et ne parla plus d'âge.

A ce moment un télégramme lui fut apporté. Il venait de son mari, qui avait descendu le Canal jusqu'à Budmouth en yacht, avec ses amis, et ne pouvait rentrer ce soir-là.

Après un dîner très léger, Ella paressa sur la plage avec les enfants, jusqu'à la nuit, songeant à la photographie toujours recouverte dans sa chambre, avec un sentiment serein de quelque chose comme une extase future. Car, avec cette somptuosité subtile de fantaisie dont la jeune femme était une adepte fervente, en apprenant que son mari allait être absent cette nuit-là, elle avait réprimé son désir de courir dans sa chambre et d'ouvrir le cadre, préférant retarder cette inspection jusqu'à ce qu'elle fût seule et qu'une teinte plus romantique fût réservée à cette occasion par le silence, les chandelles, et la mer, et les étoiles solonnelles à l'extérieur, ce que ne pouvait produire l'éclatant soleil de l'après-midi.

Les enfants avaient été envoyés au lit, et Ella suivit bientôt, quoiqu'il ne fût pas encore dix heures. Pour satisfaire sa curiosité passionnée, elle commença ses préparatifs, enlevant d'abord ses vêtements superflus et revêtant son peignoir, puis elle plaça une chaise devant la table et lut quelques pages des plus tendres inspirations de Trewe. Enfin elle alla chercher le cadre, en ouvrit le dos, en tira la photographie, et la plaça en pleine lumière, devant elle.

C'était une physionomie vraiment intéressante à regarder. Ce poète portait une moustache et une impériale noires luxuriantes, et un chapeau rabattu qui lui ombrait le front. Les grands yeux sombres, décrits par la propriétaire, montraient une disposition illimitée à la tristesse; ils perçaient sous des sourcils bien fournis comme s'ils lisaient l'univers dans le microcosme du visage de l'interlocuteur, et n'étaient pas précisément satisfaits par ce que le spectacle augurait.

Elle murmura, de sa voix la plus basse, la plus riche et la plus tendre :

— Et c'est *vous* qui m'avez si cruellement éclipsée tant de fois!

Tout en contemplant le portrait, elle songeait; ses yeux se remplirent de larmes, et elle toucha le carton de ses lèvres. Puis elle rit, d'un rire léger et nerveux, et essuya ses yeux.

Elle songea combien elle était perverse, elle, une femme ayant un mari et trois enfants, de laisser sa pensée s'égarer vers un étranger d'une façon aussi inexplicable. Non, il n'était pas un étranger! Elle connaissait ses pensées et ses sentiments aussi bien qu'elle connaissait les siens; c'étaient, en fait, les mêmes pensées et les mêmes sentiments que les siens; il n'en allait pas de même avec son mari; heureusement pour lui peut-être, étant donné qu'il avait à subvenir aux besoins de la famille.

— Il est plus près de moi, il est plus intime avec mon être réel que Will, après tout, même quoique je ne l'ai jamais vu, dit-elle.

Elle posa son livre et le portrait sur la table près de son lit, et quand elle eut la tête inclinée sur l'oreiller, elle relut certains vers de Robert Trewe qu'elle avait remarqués comme les plus touchants et les plus sincères. Puis, les rejetant de côté, elle plaça la photographie sur le couvre-pieds, et la contempla, couchée ainsi à côté d'elle. A la lumière de la chandelle elle relut les griffonnages à demi effacés sur le mur, au-dessus de sa tête. Ils étaient là, phrases, couplets, *bouts-rimés*, commencements et milieux de vers, ébauches d'idées, pareils aux bribes de Shelley, et le moindre vers était si intense, si doux, si palpitant, qu'il semblait que le souffle même du poète, chaud et amoureux, éventât ses joues, venant de ces murs, ces murs qui avaient entouré sa sa tête *à lui* pendant des jours et des jours, comme ils entouraient la sienne à ce moment. Souvent il avait dû mettre sa main comme ceci, tenant le le crayon de cette façon. Oui, l'écriture était penchée, ainsi qu'écrirait une personne étendant le bras ainsi.

Sa longue chevelure s'étalait à l'endroit où il avait posé son bras pendant qu'il s'emparait de ses pensées fugitives; Ella dormait sur les lèvres d'un poète, plongée dans l'essence même d'un poète, pénétrée par l'esprit d'un poète comme par de l'éther.

Tandis qu'elle rêvassait ainsi, les minutes s'écoulaient. Un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier, et elle reconnut bientôt la lourde démarche de son mari sur le palier devant sa chambre.

— Ella, où êtes-vous?

Ce qui la possédait, elle n'aurait pu le décrire; avec une instinctive objection à laisser son mari surprendre ce qu'elle avait fait, elle glissa la photographie sous l'oreiller au moment même où il ouvrait la porte à la façon d'un homme qui n'a pas mal dîné.

— Oh! je vous demande pardon, dit William Marchmill. Avez-vous mal à la tête? Je crains de vous avoir dérangée?

— Non, je n'ai pas mal à la tête, dit-elle. Comment se fait-il que vous soyez rentré?

— Nous avons découvert que nous pouvions revenir en temps opportun, et je ne tenais pas à rester un jour de plus, ayant décidé d'aller ailleurs demain.

— Dois-je descendre?

— Oh non! Je suis fatigué comme un chien. J'ai bien mangé, et je vais me coucher tout de suite. Je voudrais pouvoir me lever demain matin à six

heures, si possible... Je ne vous réveillerai pas en me levant; vous aurez encore le temps de dormir.

Et il pénétra plus avant dans la chambre. Tout en suivant des yeux ses mouvements, elle poussa doucement de la main la photographie, la cachant complètement.

— Sûr, vous n'êtes pas malade? demanda-t-il, se penchant vers elle.

— Non, rien que de la mauvaise humeur.

— Ça, ça n'a aucune importance.

Et il se baissa et l'embrassa.

THOMAS HARDY.

Traduit par M. GEORGES BAZILE.

A suivre.

A POTSDAM

Les Français de passage à Berlin, après l'étonnement, l'admiration même qu'impose la beauté neuve de l'énorme ville, ont tous éprouvé bientôt la lassitude de ce modernisme sans mesure. Potsdam, par sa situation au milieu des bois et des eaux, par les souvenirs tout français qu'il évoque, apparait alors comme un repos passager dont l'appel ne laisse insensible aucun de nos compatriotes. On se hâte un matin par la Potsdamer-Platz, on franchit pour quelques sous les vingt kilomètres qui séparent Berlin de la petite ville; et on n'a pas de cesse, une fois arrivé, qu'on n'ait gagné Sans-Souci au plus vite; car ce n'est ni le Vieux Château, ni l'Hôtel de ville, ni la Place d'armes qu'on veut voir d'abord, on ne connaît que Sans-Souci et les agapes du roi philosophe.

Ce Sans-Souci, il y a, de la porte de Brandebourg, deux façons d'y accéder. On peut suivre la chaussée Frédéric-Guillaume, allée latérale qui borne le parc à l'ouest : bientôt on voit, devant un pauvre obélisque, s'ouvrir brusquement à gauche l'entrée du parc, deux pylones, formés chacun de deux colonnes corinthiennes, que joint une grille d'un assez beau travail : c'est là que commence la longue allée principale conduisant au Nouveau-Palais. L'après-midi, la voute irrégulière de verdure en est éclairée par le haut jet d'eau d'une fontaine centrale.

Mieux vaut entrer tout de suite par le Jardin de Marly. Dans une enceinte de charmilles, ce sont de petites maisons à toits de tuiles, peintes en noire jaune, et qui rappellent de très loin les pavillons de Louis XIV. Du moins ne tarde-t-on pas à voir devant soi la perspective de Sans-Souci : deux sphinx dans le goût rococo en gardent l'entrée, que défendent deux petits canaux d'une eau croupissante et où veille encore le buste d'un conservateur défunt. Mais en deçà du grand jet d'eau, voici le Frédéric équestre, d'une gaieté fine et pensive, petite réplique en marbre du monument de Sous-les-Tilleuls; et dans le fond, au-dessus de quatre étages de terrasses, la coupole basse du château.

C'est une menue chose en vérité, et plus un pavillon qu'un château, que ce Sans-Souci dont le nom s'inscrit sur la corniche avec une gaucherie gentille :

SANS-SOUCI

Trianon, en regard, est un vaste palais. Une rotonde à trois fenêtres cintrées, et de part et d'autre, sous un petit toit de tuiles, mal dissimulé par une balustrade, deux ailes de six fenêtres chaque : ce pourrait être un bâtiment de particulier, une *folie* de fermier général. Et ce qui davantage contribue à l'air bourgeois, ce sont les terrasses où, sous des espaliers vitrés, Frédéric avait planté un vignoble, où poussent aujourd'hui les arbres à fruits de nos climats, poiriers et pommiers; ce sont les escaliers avec leurs orangers en bosquets, et devant le château même, un petit jardin à la française, où sont oubliées des potiches de Chine, non pas sans valeur, mais qui aussi bien viendraient de chez Wertheim : n'était le chasseur qui s'y promène, son arme sous le bras, dans une attitude aussi peu militaire que possible, on ne se croirait pas chez un roi.

Mais si nos palais, et maints châteaux même de nos particuliers, sont plus imposants, plus nobles, et d'un goût plus pur, rien chez nous d'un si original caprice. Les artistes de Nancy, qui dans le Potsdam du Grand Frédéric ont presque tout fait, n'ont déployé que là ce qu'il y avait de composite et de hardi dans leur invention. L'idée décorative de la façade est des plus simples; encore change-t-elle des colonnes éternelles de nos architectures; entre chaque fenêtre montent les gaînes de deux termes, qui pour supporter les linteaux s'épanouissent en nymphes et en satyres. Couronnés de pampres et de roses, gesticulant, contournés, entrelacés parfois l'un à l'autre, ils semblent danser sous le fronton la plus aimable sarabande, cortège amoureux et bachique, mieux approprié qu'aucun à ce pavillon que dans l'origine Frédéric appelait *sa vigne*.

A l'intérieur, même fantaisie débridée. On y pénètre en faisant le tour du bâtiment par une cour semi-circulaire, que ferme d'une façon un peu pédante une colonnade à la grecque. Mais dès la première salle on se retrouve en France, et dans l'empire du rococo. Il est vrai que c'est la chambre de Voltaire. Sur un fond d'ocre jaune assez malheureux,

parmi des guirlandes peintes à la hollandaise, s'ébat une ménagerie exotique, singes au museau rose, cigognes multicolores, perroquets au perchoir. Ces animaux se retrouvent dans la tapisserie des fauteuils lourds, du lit de repos qui occupe l'alcôve, comme les guirlandes dans les flambeaux, les lustres de porcelaine. Décoration d'un amusant baroque, mais qui nuit au souvenir du grand homme, attesté seulement par une table à écrire au milieu de la pièce, et un petit buste en biscuit de Berlin daté de 1776.

La salle ronde, avec ses colonnes corinthiennes, sa frise d'amours, ses beaux marbres de Gaspard Adam, est d'un goût classique que ne gâte point un dallage de marbre rose entrelacé de pampres verts ; mais dans le salon de musique, dans la bibliothèque, dans la galerie de tableaux, les folies recommencent. La première a son plafond couvert d'une toile d'araignée dorée dont la fileuse tient captive deux énormes mouches ; une chasse, chiens et renards, galope aux encoignures, des cigognes soutiennent de leur bec les cadres des glaces, tandis que sur les trumeaux se répète l'attribut obligé du lieu, une cornemuse traversée de trompettes. La galerie sans doute est consacrée aux divinités des eaux : ce ne sont que coquilles, plantes marines, stalactites des grottes. Mais le plus exquis est la bibliothèque, petite salle en rotonde à l'extrémité orientale du palais : là, tout est mesure et finesse. Dans les lambris de chêne ciré s'ouvrent quatre vitrines assez petites, aux glaces serties d'un feuillage de bronze que surmontent des attributs savants, des sphères, des compas barrés toutefois de flûtes et de pipeaux; et plus haut, une feuille d'acanthe, que croise une tulipe, soutient des bustes d'après l'antique. De part et d'autre, des branches de laurier très fidèlement imitées de la nature, grimpent jusqu'à des médaillons dorés où des amours déposent des guirlandes sur les autels de la Sagesse. Et ce qui achève de faire de cette pièce une élégante retraite, c'est qu'une de ses fenêtres sur le parc donne de plain-pied dans un cabinet de verdure.

Toutes ces salles, comme on sait, sont ornées d'un grand nombre de toiles de l'école française dont quelques-unes sont célèbres en France même pour avoir figuré à l'Exposition de 1900. On se souvient que nous eûmes alors, non pas la révélation de Watteau — qui au Louvre est représenté d'une manière assez digne, bien qu'incomplète — mais de ses élèves, Lancret et Pater, que beaucoup de critiques estimèrent égaux à leur modèle. Si l'objet unique de la peinture est la décoration, comme le veulent les marchands de tableaux, il faut aller plus loin, et avouer que Lancret, que Pater, par la simplicité non sans grandeur de leur composition, par l'harmonie de leurs couleurs, l'emportent souvent sur Watteau. Mais tout lumineux, tout colorés que soient certains ouvrages de ces peintres, je ne parviens pas à trouver en eux la profondeur ni l'expression que soutient l'originalité singulière de leur maître. Ce sont de très habiles virtuoses, dont la production est souvent heureuse, quelquefois médiocre, et que n'anime jamais le génie. Sans doute y a-t-il ici de Pater, dans la chambre de Frédéric-Guillaume IV, deux toiles blondes et lumineuses, dans le salon de musique et dans la galerie des *Kermesses*, des *Danses*, des *Intérieurs de sérail* d'un gris argenté qui, si l'on se contente d'un regard sommaire, s'apparentent du plus près aux Watteaux voisins, la *Noce à l'église*, les *Plaisirs d'été*, la *Noce du village*; et entre tout, il y a une *Danse* de Lancret très digne pendant de celle de son maître. Mais ces toiles de Watteau, et cette Danse même, malgré son mouvement séduisant, sa mise en page audacieuse à la fois et juste, ne sont peut-être pas les plus caractéristiques de ce grand peintre. Si étonnant que cela paraisse, Watteau est assez mal représenté à Sans-Souci, qui n'en possède guère qu'une demi-douzaine. La fameuse *Enseigne* est à Berlin dans la chambre de l'Empereur, et de ceux qui sont à Postdam, des *Musiciens dans un paysage* rappellent l'*Assemblée dans un Parc* : aucun n'approche de notre *Embarquement pour Cythère*, ni des *Galants entretiens* de Dresde.

Mais ce qui, dans un vieux palais, doit toucher, plus que les objets d'arts qui le parent, ce sont les souvenirs qu'il évoque. Les ombres de Voltaire et de Frédéric, quel motif de s'échauffer pour un Français! J'oserai l'avouer : les murs de Sans-Souci, toutes les fois que je les ai vus, ont amusé mes yeux, parfois éveillé ma réflexion, et toujours ont laissé mon cœur froid. M. de Voltaire qui à Ferney même n'est pas émouvant, ne l'est pas davantage à Potsdam où il sut si peu se conduire. Dans la chambre de Frédéric-Guillaume IV, si j'étais un bon Allemand, peut-être m'attendrirais-je devant les lits jumeaux en acajou, attestant le bon ménage du roi et de la reine, mais une statuette de Nicolas Ier leur gendre, et, sur une console, la photographie du monument de la Place Marie à Saint-Pétersbourg me rappellent malgré moi la vieille intimité russo-prussienne : elle seule a permis la fondation du nouvel empire sur un lambeau de notre patrie. Pareillement, dans la chambre du Grand Frédéric, il m'importe assez peu, n'étant ni son sujet ni son serviteur, que la place où il décéda soit marquée d'un grand marbre blanc, figurant ses derniers moments; du moins il est flatteur que dans sa bibliothèque tous les livres soient français, et qu'au-dessus de son lit, faisant face au portrait de sa mère, soit celui de Mme de Rocoules, son insti-

tutrice. Voilà qui témoigne l'ordre de ses préférences : au bout du Palais, près de la salle à manger, Voltaire, Maupertuis, d'Argens, l'abbé de Prades, la Mettrie, et autres bouffons du café Gradot; dans le secret de lui-même, une sœur de ces réfugiés calvinistes, négociants, pasteurs, artisans, petites gens, certes, mais qui venaient d'ajouter un nerf nouveau à l'ossature slave de la Prusse primitive.

*
* *

Sans-Souci se complète à l'est et à l'ouest de deux bâtiments symétriques. Une orangerie désaffectée dont il n'y a rien à dire, sinon que le fameux moulin la domine, et qu'elle servit longtemps de salle de spectacle; une galerie de tableaux construite pour abriter les collections achetées par Frédéric en Hollande en 1753. Car le roi de Prusse possédait alors d'assez beaux palais, une capitale bien tracée, une armée redoutable, et même une académie naissante; mais il n'avait point ce qui achève de donner l'idée d'un grand prince, une vaste galerie de peinture.

Les collections de Frédéric ont l'inconvénient de toutes celles que le temps n'a pas formées : on y voit, comme chez feu Chauchard, force toiles médiocres signées de grands noms, quelques toiles à peu près dignes de leur auteur, et des curiosités, celles-ci, moins dues toutefois au discernement ou même au caprice, qu'à des circonstances fortuites. Au milieu d'une foule d'études sorties de l'atelier de Rubens, il faut noter un belle *Sainte Famille*, deux esquisses de *Jeunes filles au bain* et d'un *Jardin d'amour* toutefois un peu mou, enfin une bonne réplique du portrait de sa femme en fourrure qui est à Munich. J'ose aimer encore un *Bélisaire* de Rosas, et de bonne foi admirer des Cranach qui ne me plaisent point. Pour les Français, aucun des élèves de Watteau n'est représenté ici, mais encadrant les portes, deux beaux Coustous, Mars et Vénus, deux singuliers Lemoynes, Louis XV en Apollon et Mme du Barry en Diane; de Detroy, le portrait de Mlle Cochois, comédienne qui devint marquise d'Argens, enfin de Pesne celui de la comtesse Coccei, lorsqu'elle était encore la Barbarini. Ce Pesne est la surprise de la Bilder-Gallerie. Sur un fond vaporeux de charmilles et de marbres, elle danse, un tambour de basque à la main, ceinte au-dessus d'une robe lamée d'argent, d'une peau de léopard. Mais le décor, ni le geste, ni le visage ne sont rien; ce qu'il faut voir, c'est, dans une atmosphère argentée, l'opposition harmonieuse de ces jaunes et de ces roses, de ces gris surtout que rehausse l'éclat vif des œillets semés sur la robe. Aucun Largillière, pas même ceux d'Aix, n'égale ce morceau dont le coloris n'est dépassé que dans Vélasquez. Un *Enlèvement d'Europe*, du même peintre, d'une lumière également argentée, ne présente pas d'aussi rares nuances, et un portrait de La Mettrie, dans l'une des chambres de Sans-Souci est traité au contraire dans la manière la plus sombre des Hollandais. Il semble que cet Antoine Pesne, né Parisien, mais fixé à Berlin à l'âge de 28 ans, n'ait ni connu la nature véritable de son talent, ni trouvé personne autour de lui qui fût capable de la lui découvrir. Il est vrai qu'on se contente à Berlin de ne point haïr l'art, comme il est dit au fronton du musée Frédéric-Guillaume : *Non odit artem nisi ignarus.*

Depuis le Grand Frédéric, les collections des rois de Prusse sont conservées à Berlin dans les musées Frédéric-Guillaume III et de l'empereur Frédéric. Il faut excepter la galerie de Frédéric-Guillaume IV, pompeusement appelée « Chambre des Raphaëls », et installée dans une orangerie bâtie dans le parc de Sans-Souci vers 1850. Ce sont les copies des principaux tableaux de Raphaël, et l'on voit à cela que ce prince était contemporain de M. Thiers. Plus séduisants sont les instruments d'astronomie chinois, globe céleste, sextant, sphères armillaires, trophées de la campagne de 1900, couchés dans l'herbe de la terrasse. Portés à la Chine par les Jésuites au XVIIe siècle, ils sont d'une fabrication française, mais soutenus des monstres et des dragons familiers aux fils du Ciel. L'un d'eux porte encore la trace d'un obus, et rappelle qu'avant de les porter ici, les soldats de la savante Allemagne ont incendié l'observatoire de Pékin.

Mais ce qui vaut encore mieux que les antiquailles, c'est le parc de Sans-Souci, pris tout entier sur la forêt de sapins qui entoure les lacs du Havel. Certes, il n'a pas la sauvagerie grandiose de Tsarskoïé-Sélo où la nature se dédommage avec exubérance de l'hiver polaire; mais il n'est pas peigné non plus comme ceux de Dresde et Nymphenbourg, ni surtout comme les nôtres; et déjà, l'on y sent la végétation tardive et forte du Nord. Dans la petite partie traitée à la française, celle qui s'étage en terrasses devant le Palais, un petit nombre de statues, mais de bon goût et quelques unes très belles : la fontaine centrale, notamment, est entourée de marbres des frères Adam, et l'escalier flanqué de deux Pigalles admirables, Mercure et Vénus. Pour les autres statues, dues à des sculpteurs allemands, leur unique intérêt, est d'appliquer le principe de Coysevox, qui est de « refondre l'antique dans une chair gauloise ». Il est assez plaisant de voir les visages des beautés tudesques sur des nudités imitées de la Grèce; mais à cet égard, rien n'égale les trognes kalmoukes des Dianes et des Vénus que les

Russes ont amenées de Varsovie dans le jardin d'été de Pétersbourg.

C'est à l'extrémité occidentale de ce parc, au bout de la longue allée centrale, que se dresse le Nouveau Palais, résidence d'été de l'empereur. Construit à la fin du XVIIIe siècle dans le style du Petit Trianon, mais en briques rouges, avec un toit à l'italienne, de hautes colonnes partant du seuil entre chaque fenêtre, et surplombé d'une coupole basse, il serait d'un heureux effet du côté du parc si la balustrade du toit n'était encombrée de statues à la fois trop nombreuses et trop petites, et si les œils-de-bœuf du troisième étage n'avaient pour mascarons des têtes d'anges avec des ailes, du goût clérical le plus déplacé. Du côté opposé, le palais est précédé d'une cour et fermé des communs, qui sont bien le comble du rococo : cela tient du Parthénon, de Saint-Pierre-de-Rome, des obélisques d'Egypte et des clochetons jésuites, le tout minuscule, et digne ancêtre du bâtiment du Reichstag.

L'intérieur, traité dans le style Louis XV, est assez riche mais banal, au reste garni du meuble ordinaire des châteaux impériaux, laqué blanc à filets d'or. Les tableaux sont peu nombreux; j'y ai noté pourtant l'original, tout noirci et craquelé, d'un *Embarquement pour Cythère* de Watteau, dont la copie est à Sans-Souci, et, relégué dans un coin, un très beau Chardin de la famille du *Château de cartes*. Mais l'endroit qui fait l'admiration de tous, c'est, au rez-de-chaussée, une salle voûtée en cave, que l'on a plafonnée, parée, tapissée de dix mille échantillons de roches avec, de place en place, le décor de coquillages incrustés dans les murs. Cette salle est la création personnelle de Sa Majesté.

*
* *

A tant s'attarder aux objets d'art, on finit par ressembler à ces badauds contre qui Mylord Chesterfield mettait en garde son fils Stanhope. Il n'est dans une ville pas une église, pas un cabinet de curiosités qu'ils ne visitent; mais ils partent sans rien savoir des habitants ni de leur industrie. Quoique Potsdam ne soit qu'une ville de soixante mille âmes, c'est-à-dire une petite ville pour l'Allemagne, elle ne laisse pas de mériter attention. On la compare souvent à Versailles et elle lui ressemble en effet par sa proximité de la capitale, ses souvenirs historiques, l'importance de sa garnison, la condition de ses habitants. Mais les voies ne sont pas comme à Versailles celles d'une capitale; les maisons, ordinairement à un seul étage, et d'aspect modeste, n'y ont pas comme chez nous un air de richesse ancienne et du reste délabrée; comme dans toute l'Allemagne, les rues y sont d'un ordre et d'une propreté dont nous n'avons pas idée en France; enfin ni palaces, ni rastaquouères.

Le beau quartier de la ville est le faubourg de Brandebourg entouré par le parc de Sans-Souci. C'est là que résida Voltaire, dans une petite maison nommée le Marquisat; c'est là qu'habitent les fonctionnaires et les officiers, ceux-ci très nombreux, car la garnison ne comprend pas seulement les premiers régiments de la garde à pied, mais des gardes du corps, des hussards, deux régiments de uhlans, deux d'artillerie, l'Ecole de guerre, une école de cadets etc, etc... Les maisons en sont en briques rouges à deux ou trois étages, séparées de la rue par un petit jardin, et dès la belle saison garnies de fleurs à chaque fenêtre. Tout ceci donne une impression non de richesse, mais d'aisance et de fraîche abondance.

On sait que les officiers de la Garde, à de très rares exceptions près, sont nobles, la plupart de l'ancienne noblesse prussienne, un assez grand nombre polonais, enfin quelques-uns descendants des réfugiés français : nous n'avons pas de pires ennemis que ceux-ci, qui nous haïssent d'un amour déçu. Ainsi la société de Potsdam passe pour particulièrement distinguée. Je manquerais à tous mes devoirs de patriote, si je ne trouvais cette distinction là bien grossière. Le public de Berlin, par rapport à celui de Paris, est déjà celui d'une ville de province — il faut pousser jusqu'à Varsovie pour retrouver un peu de l'élégance parisienne — mais celui de Potsdam est lui-même la province au regard de Berlin. La mise des femmes surtout y est d'une rusticité singulière. Quoique figurant au Graefliches, au Freiherrliches-Buch, elles ne savent évidemment que tenir leur ménage et élever leurs enfants en bons sujets du roi. De tels soucis sont pour nous un sujet de dérision inépuisable; et si je ne m'y étends pas moi-même, c'est que la matière est traitée en règle par tous ceux qui viennent passer huit jours en Allemagne, et nous font en trois cents pages la relation de leur voyage.

Un chapitre moins glorieux pour nous que celui des chapeaux est celui des écoles. De toute l'Europe, nous sommes le peuple qui compte le plus d'écoles, le plus d'instituteurs, et par je ne sais quel mystère, nous sommes aussi parmi ceux qui ont le plus d'illettrés. Nous regorgeons de médecins, d'avocats, de journalistes, mais nous manquons de comptables, de contre-maîtres, de commis-voyageurs. J'admire beaucoup qu'à Potsdam, ville sans industrie ni commerce, il y ait pour les garçons, outre un gymnase classique et une école normale d'instituteurs, un Real-Gymnasium, une école Réale supérieure, et deux cours d'adultes, l'un commercial, l'autre industriel; et pour les filles, une école supérieure (avec sé-

minaire d'institutrices), une école secondaire, une école royale pour le commerce et l'industrie, une école professionnelle, enfin des pensionnats et des écoles primaires. De tous les exemples que nous donne l'Allemagne il n'en est peut-être pas de plus pressant à suivre.

A ces écoles on peut joindre les écoles militaires, écoles de cadets et écoles d'orphelins, analogues, la première à notre Prytanée de la Flèche, l'autre à nos écoles d'enfants de troupe, et qui, pas plus que les nôtres, ne forment exclusivement des militaires. Par le portail ouvert du Waisenhaus, j'ai vu un jour tout ce peuple de bambins autour d'un sous-officier géant et débonnaire qui surveillait leurs jeux. Vêtus de treillis, les pieds nus dans de lourds godillots, ces enfants élevés à la dure étaient pour moi déjà comme autant de soldats, quand une forme féminine, qui passait dans le fond, me rappela les soins maternels que réclame leur âge.

Cet endroit de Potsdam est au reste le quartier de la gloire : à côté du Waisenhaus, est la caserne du premier régiment de la Garde qui porte encore les fameuses mitres. Au bout de la perspective du côté sud sont les quinconces du Lustgarten, convertis par le Roi-Sergent en champ de manœuvre et qu'on nomme encore le « berceau de l'armée prussienne ». Dominant le tout, le clocher de l'Église de la garnison, toute pleine des drapeaux conquis à l'ennemi, et bâtie sur les tombes du roi Frédéric et de son père. De quelque attrait que puisse être un pareil souvenir, je n'ai pu me résoudre à entrer dans l'église, à voir les aigles captives de Metz et de Sedan. Mais un dimanche de printemps, assis au bord du canal voisin, j'ai entendu son carillon singulier sonner le *Louez le Seigneur*, puis une longue fugue exécutée au moyen d'un clavier. Et il m'a touché que, tout proche, soit la Maison des veuves où, dans une pension qui tient à la fois du couvent et de la caserne, sont retirées des veuves de maîtres d'école et de prédicants, ressort de la Prusse nouvelle presque autant que de l'ancienne.

*
* *

Nous n'avons entendu jusqu'ici que les souvenirs du Grand Frédéric, les seuls qui parlent aux mémoires françaises ; nous ne connaissons le Roi-Sergent, son terrible père, que par des anecdotes ; quant au Grand Électeur, nos manuels, nos professeurs d'histoire nous ont accoutumés à le tenir pour un principiculeinsignifiant. Le Vieux château à Potsdam nous remet en main tout le sens des faits.

Ce château, commencé par le Grand Electeur un peu dans le style de Versailles, est en réalité l'œuvre de Frédéric II qui en a fait construire les deux ailes latérales, le portail d'entrée, et procédé à tout l'aménagement intérieur. Il a encore reçu au XIXe siècle, par la construction de l'église Saint-Nicolas, un complément remarquable en ceci, que de toute l'Allemagne ces bâtiments sont peut-être les seuls qui ne se nuisent pas l'un l'autre ; le dôme de cette église, imitation réduite de notre Panthéon, couronne à peu près le Palais dans la perspective, de la même manière que le dôme de Mansard achève le bâtiment des Invalides. Frédéric a fait orner ce château par ses artistes français, mais avec moins de licence qu'à Sans-Souci. L'entrée, dont le plafond est encore du XVIIe siècle, a reçu des colonnes de marbre vert de Silésie ; la salle à manger, portant sur un fond vert des attributs dorés, amours, raisins, cornemuses, est d'un curieux effet ; d'autres pièces, tendues de gris ou de bleu avec des galons d'argent, contiennent en assez grand nombre les fameux meubles à ferrures d'argent, fabriqués pour le Roi-Sergent et dans lesquels, dit Voltaire, « l'art ne surpasse pas la matière » ; le cabinet de travail, avec ses perroquets et ses guirlandes sur fond gris, est certes plus heureux que la chambre de Voltaire à Sans-Souci. Enfin le salon de thé, la chambre de musique sont pleins de porcelaines, de laques de la Chine, de panneaux de l'école française, entre autres le *Moulinet* et le fin *Colin-Maillard* de Pater, et deux bons portraits des demoiselles Cochois et Barbarini d'Antoine Pesne. N'oublions pas, dans l'aile orientale, un long corridor desservant l'enfilade de chambres où logeaient les pensionnaires philosophes : maréchal des logis du Parnasse, le roi lui-même écrivait leur nom sur les portes.

Mais ce qui doit frapper dans ce vieux château, c'est la Salle de marbre, la seule qu'ait embellie le Grand Electeur, salle toute pareille à celles de Versailles, avec plafond allégorique, trophées de bronze dans les angles, grands tableaux sombres et froids, célébrant les triomphes du Grand Electeur en habit romain et perruque. Une seule salle dans le palais du chétif Margrave, et elle s'enfle à imiter le palais du Grand Roi ! Je tiens ici le long dessein des rois de Prusse. On demandait à Bismarck, après Sedan, à qui faisait-il la guerre puisque Napoléon était tombé : « à Louis XIV », répondit-il. C'est la même pensée, à Berlin, qui a fait mettre sur la porte du musée Hohenzollern, deux anciens écussons où un aigle regarde rageusement le soleil. La devise en est : *Non cedit soli.*

FERNAND CAUSSY.

L'OPINION DE THÉODORE FONTANE SUR LA FRANCE DE 1870 ET LA QUESTION D'ALSACE (1)

En 1870 Théodore Fontane fut chargé par un éditeur de Berlin d'écrire l'histoire de la guerre franco-allemande. Il suivait l'armée prussienne en Lorraine quand, à Domrémy, il fut pris pour un espion. Arrêté par des francs-tireurs, il fut enfermé dans la citadelle de Besançon, puis transféré à l'île d'Oléron. L'activité de quelques amis dévoués, l'intervention de Bismarck le firent bientôt relâcher. Sa captivité ne dura que du 6 octobre à la fin de novembre. Il l'a contée dans un petit livre publié dès 1870 (*Kriegsgefangen*, *Erlebtes* 1870).

Ces *Souvenirs d'un prisonnier de guerre* ont une assez grande célébrité. Ils viennent d'être récemment réédités en Allemagne dans une collection populaire. Aucun livre de Fontane n'est plus connu en France. Cette réputation vient du sujet traité plus que de la valeur réelle de l'ouvrage qui est loin d'être un des meilleurs de Fontane. Il est toujours intéressant d'entendre le jugement qu'un écrivain de valeur porte sur un peuple étranger ; mais, à dire vrai, ces *Souvenirs* ne sont pas très instructifs pour des Français. Fontane conte agréablement, presque gaîment les misères de sa captivité. Son récit est joli. Il parle des Français avec humour, comme il a parlé autrefois des Anglais. Mais, de même que dans son premier livre sur l'Angleterre, il lui manque une connaissance approfondie du pays, ou cette intimité des hommes et des choses qui fait le charme de ses *Pérégrinations à travers le Brandebourg*. L'esprit critique n'est pas tempéré ici, ni coloré par la sympathie. Fontane apporte, comme il a coutume de le faire, une série d'observations de détails; mais elles ont peu de portée. Des menus faits qu'il expose ne se dégage pas une vue d'ensemble. Quand il s'élève à des considérations générales, elles ne dépassent guère l'opinion courante. Comme beaucoup d'étrangers, qui connaissent peu « la belle et douce France » dont on leur a parlé, il éprouve en y entrant une singulière désillusion. Il écrivait de Toul à sa femme, le 4 octobre, avant son arrestation : « Quelle fausse idée nous avons eue de ce pays ! Nous le tenions pour riche, florissant, prospère extérieurement, beau par l'aspect de ses villes. De tout cela il y a bien peu de chose. Du moins on n'en voit rien. Il est possible que dans les banques, les bahuts et les coffres il y ait une richesse contenue, mais dans ce qui est visible on ne remarque rien de cette richesse. Partout où l'on a voyagé en Allemagne on a l'impression du progrès, de l' « ascendance (1) », ici partout celle du recul, de la décadence. On ne s'est pas préoccupé du monde ici, et on a été totalement dépassé par lui. »

Si l'on songe que Fontane, lorsqu'il parlait ainsi, était sur un territoire envahi, où les armées allemandes et françaises s'étaient disputé pied à pied le terrain pendant des semaines, on peut trouver ce jugement au moins hâtif. Il est exprimé, il est vrai, dans une lettre intime où l'on pèse moins ses paroles, mais il reparaît, et aussi sévère, dans le livre où Fontane raconte sa captivité. Pour lui, la décadence de la France n'est que trop manifeste : « Gouvernement, Eglise, Loi, tout cela n'était plus aux yeux des Français qu'un moyen d'asservir le peuple. Partout l'égoïsme et l'anarchie ; nul désir de se dévouer à une idée, à un ensemble ! L'impression était lamentable, et prouvait la plus complète décadence. Combien de fois je dus me dire : heureux le pays qui n'a pas subi encore pareilles atteintes. Ce qu'il y a d'effroyable dans une révolution, justifiée ou non, je ne l'ai jamais ressenti si vivement qu'ici. Combien les Anglais furent intelligents ! Ils ont fait une révolution, mais il est une chose qu'ils ont évitée, ce fut de briser avec la tradition. »

C'est l'esprit traditionaliste de Fontane qui parle ici. Mais il ne juge pas plus sévèrement la France que ne le faisait la très grande majorité des Allemands à cette époque. En général, on nous a, en Allemagne, très mal compris après Sedan; certains écrits de Freytag en fourniraient la preuve. On n'a vu que désorganisation, désir de revanche ou anarchie dans ce qui était l'admirable geste d'un peuple qui se reprend et qui ne veut pas se rendre sans combat. Cette prolongation de la guerre avait profondément irrité l'opinion allemande. Combien plus courtoise avait été la lutte entre la Prusse et l'Autriche; combien plus belle une campagne qui, après quelques jours, avait fini à Sadowa !

Il y a de l'impatience dans ces pages écrites par Fontane sur la France pendant sa captivité; elle s'explique; on ne saurait lui en vouloir. Quand il revint l'année suivante, en 1871, à Pâques, libre de s'arrêter et de regarder, il put considérer notre pays plus à loisir. Il écrivit alors sur la France un deuxième livre qui est beaucoup moins connu que le précédent, et qui, par certains côtés, est plus intéressant. Là encore Fontane n'est pas impartial dans ses jugements, mais il s'efforce de l'être.

Il est surpris de l'accueil qu'il reçoit en revenant

(1) Extrait d'un livre sur le *Roman social en Allemagne dans la seconde moitié du XIXe siècle*, qui doit paraître prochainement à la librairie Alcan.

(1) Ce mot est en français dans le texte.

en France au lendemain de la guerre, alors que l'on sait qu'il est Allemand; il ne l'est pas moins de trouver prospère un pays qui vient de traverser une si redoutable crise. « La population, particulièrement celle de la campagne, représente dans la moyenne un bien-être dont nous n'avions pas la moindre idée. » Voilà qui redresse, en partie, ce que Fontane écrivait à sa femme un an plus tôt sur la désorganisation de la France. Une nation qui se reconstitue avec une telle rapidité n'est pas le pays du désordre. Mais si matériellement la France renaît, il lui manque, aux yeux de Fontane, certaines qualités morales : le sentiment du devoir, de l'obéissance, de l'humilité. Le Français aime trop la France « son idole »; il croit être le seul peuple libre dans le monde entier.

Ces reproches, les Allemands ne cessaient alors de les adresser au peuple vaincu. Freytag déclarait que c'est la jactance du Français, son caractère celtique, qui le perd. Fontane le répète avec plus de nuances et de réserves. Il faut bien qu'il reconnaisse qu'à cette gloriole qu'il déteste se mêle beaucoup de la hardiesse chevaleresque et de la belle humeur qu'il a tant aimées chez Henri IV le Béarnais.

Il parle assez longuement des provinces annexées, l'Alsace et la Lorraine, et fait sur l'attitude de la Lorraine, comparée à celle de l'Alsace, des remarques dont on peut aujourd'hui mesurer la portée. Le Lorrain, dit-il, se considère comme pur Français, et par suite estime qu'il est devenu Allemand par le droit de conquête. Il n'a donc point de revendications particulières; il courbe la tête, n'ayant plus de raisons de résister. Il n'en est pas de même de l'Alsacien. « Bien que, politiquement, il soit devenu totalement Français, il est par son sang et par le sentiment de ses origines resté plus ou moins Allemand ». Il considère donc l'Allemand comme un « frère ennemi », et a des revendications particulières.

Si l'on songe que ces observations ont été faites dès 1871, on ne peut leur refuser une certaine pénétration. La Lorraine forme un petit groupe détaché de la grande Lorraine restée Française; elle n'a eu qu'à se soumettre; si elle résistait, ses revendications auraient l'air purement françaises, elles passeraient pour rébellion. L'Alsace au contraire est une province entière qui fut autonome, on peut dire en tout temps, même sous la Monarchie française. Réclamer pour elle-même cette autonomie, en face de l'Allemagne, tout son passé le lui permet. Le gouvernement qui la lui refuse resserre, malgré la frontière des Vosges, ses attaches avec la France. Les Allemands ne l'ont pas vu en 1871, beaucoup ne le voient pas aujourd'hui encore. Fontane, dès 1871, l'avait compris, simplement parce qu'il avait des sentiments d'humanité. Il écrivait déjà à cette date : « Cet esprit français, nous ne le chasserons ni par notre gouvernement, ni par notre armée, quelles quesoient les qualités que l'on puisse leur accorder ». Fontane voudrait remplacer en Alsace la civilisation française, qu'alors il tient pour malsaine, par une civilisation allemande; mais cette transformation intellectuelle et morale ne peut être faite que par des moyens intellectuels et moraux, par l'enseignement, la science, le prêche, le chant et la presse, « C'est par ce que l'Allemagne a de meilleur qu'elle peut s'attacher l'Alsace-Lorraine. »

Onze années plus tard, Fontane s'aperçoit que l'Allemagne ne s'est nullement « attaché » l'Alsace-Lorraine. C'est donc qu'elle s'y est mal pris; c'est sans doute aussi que sa civilisation n'est pas très supérieure à celle de la France. Fontane est tout près de le croire à cette époque. Certes il est loin d'admirer la France et Paris en particulier; mais le mal qu'il dénonçait en France en 1871, le manque d'idéal, l'orgueil et l'adoration du veau d'or, il sent bien que Berlin en souffre autant que Paris. Les romans de Gutzkow et de Spielhagen l'ont prouvé; les siens vont le montrer aussi à leur tour, et d'une façon plus dangereuse parce qu'il aura moins de parti-pris. En ce qui concerne l'Alsace, ce que l'Allemagne dans ces conditions a de mieux à faire, c'est de ne point trop lui faire sentir le poids de sa victoire. Fontane le dit, sans ambages, dans une lettre du 20 juin 1882 adressée à son fils Theo : « L'affection est chose beaucoup plus forte que le sentiment de la race, et surtout qu'un sentiment de la race qui a vieilli... Les Alsaciens ont appartenu deux cents ans à la France, et s'ils disent finalement : « Les Français avec qui nous avons vécu pendant six générations nous plaisent mieux que les Allemands », nous n'avons, après tout, rien à leur objecter;..... le fait simple que les Alsaciens préfèrent être Français plutôt qu'Allemands ne doit pas nous mettre en colère. Cela ne peut que nous affliger. »

Ce n'est pas que Fontane ne soit très patriote. Lorsqu'il écrit l'*Histoire de la Guerre Franco-Allemande*, qui parut en deux gros volumes en 1874 et en 1876, il le fait d'un point de vue strictement prussien. Il accepte sans contrôle ce que l'on dit en Allemagne des causes de la guerre; il se raille de la panique des Français dans la défaite, de leurs plaintes, de leurs malédictions. Mais il n'enfle point la voix pour vanter les mérites de l'Allemand; il se garde surtout de dire avec Freytag que le moindre soldat allemand fut un vainqueur courtois et généreux. « Ne faisons pas retentir le chant de la vertu allemande et de la perfidie velche, écrivait-il à la

même époque dans une *Causerie sur le Théâtre*. Nous avons maintenant l'Alsace et la Lorraine, nous pouvons bien pour cela, sans faire de perte trop grande, céder notre vieille situation mondiale qui faisait de nous les fermiers généraux de la moralité. » Toute gloriole, tout étalage de fausse vertu lui déplaisait.

J. Dresch.

LES VARIANTES DE MADAME HANSKA

La *Correspondance* générale de Balzac donnait déjà le texte de trente-deux lettres adressées à Mme Hanska. L'éditeur annonçait en les publiant (I, p. 302) (1) que le reste de la correspondance de Balzac avec *cette femme distinguée* avait été *malheureusement* brûlé « à Moscou, dans un incendie qui eut lieu chez Mme Hanska ». Il paraît que ces lettres brûlées, par un privilège semblable à celui du phénix, renaquirent de leurs cendres, puisque nous les avons maintenant, en deux gros volumes de *Lettres à l'Etrangère*, au nombre de deux cent quarante-trois ! Encore cette publication n'est-elle pas complète. Elle s'arrête à la date du 28 décembre 1844 ; or, sur les trente-deux lettres à Mme Hanska données par la *Correspondance* générale, dix-huit furent écrites en 1845 et en 1846. On ne saurait trop encourager l'éditeur des *Lettres à l'Etrangère* à poursuivre sa publication. Non seulement il nous apporterait sans doute des textes nouveaux, mais il restituerait dans leur intégrité ceux qu'on peut trouver dans la *Correspondance* générale. En celle-ci, il est bon de savoir qu'on ne peut avoir aucune confiance ; et ce point est facile à établir pour peu qu'on fasse la comparaison entre le texte des lettres à Mme Hanska publié dans la *Correspondance*, et le texte des mêmes lettres, publié sous le titre de *Lettres à l'Etrangère*. Je me bornerai à peu près à mettre les variantes sous les yeux du lecteur sagace. Il s'avisera de lui-même, et, à la rencontre, il saura s'amuser des raisons qui ont inspiré à Mme Hanska, lors de la première publication, des corrections hardies.

J'aurais pu classer méthodiquement ces corrections, montrer d'abord celles qui sont venues d'un souci académique. Balzac écrit comme il peut ; ses lettres sont quelquefois mal peignées ; il fallait leur faire un brin de toilette ; c'est le moins. Puis j'aurais énuméré les variantes imaginées pour ménager certaines personnes, celles qui donnent de l'existence de Balzac une vision arrangée, décente, qui lui font une tête plus noble aux regards de la postérité ; enfin, celles qui procèdent des sentiments intimes de Mme Hanska, — plaisir de faire dire une malice à Balzac, de tourner en médisance ou en sévérité un propos indifférent ou clément, — surtout, art très attentif de se faire voir elle-même comme une princesse très lointaine, imposant à son adorateur, avec une majesté gracieuse mais impitoyable, une tenue de très-humble et très respectueux soupirant.

Mais en pareille matière, la meilleure méthode n'est-elle pas de se donner tout simplement le spectacle de la comédie ? Regardons par-dessus l'épaule de l'Etrangère pendant qu'elle arrange ces précieuses lettres ; le jeu en vaut la peine, même si nous n'en relevons pas tous les détails.

*
* *

Voici la première que donne la *Correspondance générale* : 11 août 1835. Balzac avait écrit (*Lettres à l'Etrangère*, I, 268) :

« ... Je trouve à mon retour votre dernière lettre, celle où vous me parlez de la visite que vous faisait *Madame* au moment où nos journaux la présentaient comme inventant la machine infernale de Fieschi... » Voilà de ces propos qu'une personne bien née se fait scrupule de rappeler. *Madame*, duchesse de Berry, va faire place à la première venue, si bien que le lecteur, s'il est curieux et s'il veut comprendre, ne comprendra pas, mais, s'il n'est pas curieux (et pourquoi le serait-il ?), passera : « Votre dernière lettre, celle où *vous me parlez de votre dîner chez Madame**** etc. »

En passant, quelques retouches : « Gouvernez les peuples auxquels en vingt-quatre heures... on fait croire de semblables choses. » Mettons : « On fait *accroire*... (1) »

Mais voyons la suite. Que disait donc Balzac ? « Je m'étonne de votre enthousiasme pour Lherminier. On voit bien que vous n'avez pas lu les autres ouvrages. Ils m'ont empêché de lire *Au-delà du Rhin*, dont les fragments publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* ne m'ont pas paru forts. Je ne vous ai pas *chanté merveilles* pour l'œuvre de Mme Emile de Girardin. Elle est meilleure que ce qu'elle a fait jusqu'à présent, mais ce n'est pas une œuvre bien remarquable ; c'est de la littérature, et non de la politique dogmatique. Ne confondons pas Capefigue et Lherminier avec les roses et les lys. Laissons-les

(1) Je renvoie à la Nouvelle édition publiée en 1877 chez C. Lévy, 2 vol. in-18.

(1) Bien entendu, j'en passe ; je ne fais pas une édition critique.

parmi les chardons qui sont chers à plus d'un titre à ces Excellences. Vous me ferez lire *Au-delà du Rhin*, mais j'ai peur, malgré la foi que je porte à votre beau front. »

Il faut convenir que cela n'est pas bien satisfaisant. Balzac a tout l'air de jouer aux propos interrompus; Lherminier et Mme de Girardin alternent sous sa plume d'une étrange façon. Quelle idée a-t-il de reprocher à Mme de Girardin, qui venait de publier *le Marquis de Fontanges*, un roman, de n'avoir pas écrit là un traité *de politique dogmatique*. Ce reproche est bon pour Lherminier. Il faut arranger cela. — Mais au fait, est-ce Mme Hanska qui a dû arranger ce passage? N'est-ce pas plutôt la *copie* publiée dans les *Lettres à l'Etrangère* qui est fautive? Le manuscrit portait peut-être un renvoi, une surcharge, que Mme Hanska, intelligemment, avait déchiffrée, et dans laquelle un autre copiste s'est embrouillé. En tout cas, voici ce qu'a publié Mme Hanska; on verra qu'elle a au moins pris sur elle certains adoucissements: « Je m'étonne beaucoup *des éloges que vous donnez* à Lherminier: on voit bien que..., ils m'ont empêché de lire *celui que vous vantez*... paru forts : c'est de la littérature et non de la politique dogmatique, etc... Vous me ferez lire AU-DELÀ DU RHIN *puisque vous le voulez*; mais j'ai peur *de vous le reprocher*, malgré la foi que *j'ai vouée* à votre beau front. Je ne vous ai pas chanté, etc... »

La suite ne peut vraiment rester comme elle est! « Mais mon Dieu, ne vous ai-je pas écrit déjà depuis deux mois que les deux somnambules vous défendaient de marcher! Pourquoi donc marchez-vous? » Fi donc! des somnambules! cela n'est guère noble. Et puis, n'est-ce pas le moment de rappeler que nous avons toujours été la femme du dévouement silencieux. Cela va couler de source. Écrivons : « Vous avez donc été malade! Vous avez souffert, et toujours *par* et *pour* les autres, toujours cette abnégation personnelle, toujours cette fatale complaisance! Pourquoi ces promenades à perte de vue? ne vous ai-je pas dit que les deux médecins que j'ai consultés pour vous *etc*... » C'est mieux ainsi.

Continuons : « Votre lettre m'a attristé... » hiatus; corrigeons : « *contristé* » — « Elle m'a semblé froide et indifférente. » Encore! Retournons: « *indifférente et froide*. » La suite va. Mais qu'est-ceci? « J'aime mieux quand vous me querellez, que quand vous m'en voulez! » Quereller? faut-il laisser croire que nous étions en tels termes que je pusse le *quereller*? et puis un *ange*, une *étoile* ne querelle pas. Usons du conditionnel, et laissons aller notre verve réparatrice : « *J'aimerais* mieux être grondé, querellé, qu'être traité avec ce calme impassible, et cette suprême douceur d'une souveraine de droit divin, trop sûre de son pouvoir pour ne pas en abuser royalement, mais tranquillement et avec dignité. » Un peu long. Mais la pose est jolie.

Ce qui suit est trop simple. Supprimons d'abord un détail commun, ce ducat que je le priai de donner à son domestique. Comme tout cela est peu littéraire! « Si vous vous en allez, donnez-moi quelque adresse sûre à Brody... Mon Dieu! j'aurais eu presque besoin de tendresse exagérée... » C'est mal lié! sans parler de cette adresse *sûre* qui laisse entendre trop de choses. Délayons et rassurons le lecteur soupçonneux : « Si vous revenez tout à fait chez vous, donnez-moi, dans ce cas, une adresse bien sûre : dans un pays privé de toutes les ressources de la civilisation comme le vôtre, et au fond des déserts que vous allez habiter, etc. » La glose est suffisante. Mais il faut maintenant une transition : « Puissiez-vous toujours ignorer l'amère tristesse qui amène la déception et qui est entretenue par l'isolement; et cela au moment même où l'on aurait eu presque besoin d'exagération, en fait de sentiment, de la part de ses amis. » C'est académique, et la plus mauvaise langue n'y trouve rien à reprendre.

Mais ceci est bien choquant : « On est considérablement crevé d'efforts violents dans les arts... » Quel adverbe, et quel attribut! Inventons : « On parle des victimes dues à la guerre, aux épidémies; mais qui est-ce qui songe aux champs de bataille des arts, des sciences et des lettres, et à ce que les efforts violents faits pour y réussir y entassent de morts et de mourants? » Cette allégorie est du meilleur ton. Que ce pauvre ami parlait donc mal!

« ... Fieschi et sa machine. Les hommes profonds en politique, et moi qui ne manque pas d'un certain don de seconde vue... » Soyons modeste pour lui « ... en politique, et *les profanes comme votre serviteur qui ne manquent pas*... » Cela signifiera que le don de seconde vue est la consolation des profanes. — « Croient que ce n'est ni la République, ni le Carlisme qui sont l'auteur du coup. » Gazons « ... *ni la royauté qui étaient le but*. » — « Fieschi n'a rien dit... C'est Lisfranc, le chirurgien qui le soigne et qui soigne ma sœur, qui le lui a dit. » — Trop d'intermédiaires! « C'est très franc, le chirurgien qui le soigne, *qui me l'a dit*. »

Le paragraphe suivant est par trop mal composé, et toujours gâté par le sans-gêne, et par un air de certitude que la réalité a démenti. Mettons-y d'abord une formule dubitative : « Je suis *peut-être* à la veille de commencer *une* existence politique... » La suite viendra tout à l'heure. Mais rayons, au moins provisoirement, cette petite phrase : « Je suis assez lâche pour reculer, afin de ne pas compromettre le voyage à Wierzchownia. » Nous le rétablirons tout à l'heure, ou peu s'en faut « ... *mes espérances de*

voyage. » Mais peut-on laisser dire à Balzac? « ... j'ai aussi vaincu bien des gens et des choses par mon *Bedouck*! » Fanfaronnade et talisman, disparaissez! Voici au contraire de l'enjouement; Balzac n'y avait pas songé, mais ne sommes-nous pas sa providence posthume? « *Comment nommerions-nous ce parti? That is the question... Voyons!* » La suite est passable, à condition de souligner le trait: «... le parti des intelligentiels... En ce pays-ci, *la vanité étant toujours la maladie endémique du sol, rien qu'à cause du nom* on serait flatté d'y appartenir. » — « . . Une presse qui n'aurait rien d'aveugle, rien de désordonné. » Cela tombe bien plat, — mais voici qui aura de l'ampleur « rien de désordonné, rien d'aveugle, et qui n'accepterait que des idées favorables au progrès, au développement et au bien-être moral et matériel du pays. » Quel bon secrétaire aurait fait Mme Hanska! La besogne n'est pas finie; il fallait refondre tout le développement. Elle s'en est acquittée à merveille. Qu'on y aille voir!

« Vous voyez que, malgré votre froideur, je vous tiens au courant des grandes opérations de votre dévoué mougik. » Familier; *froideur* ne suffit pas. Il ne faut pas qu'on s'y trompe; corsons le passage: « Aurez-vous quelque remords en voyant que, malgré votre insouciance à mon endroit, je vous tiens au courant de mes opérations et de mes projets, comme si vous aviez l'air de vous y intéresser le moins du monde. »

« La solitude me plaît d'ailleurs beaucoup. Je hais le monde. » Ajoutons: « qui froisse le cœur et rapetisse l'esprit. »

Maintenant, laisserai-je ces lignes sur Mme de Castries? Oui, sauf ce qui n'en vaut pas la peine: « Elle a pris, comme je vous l'ai dit, la chose au tragique... Et je n'ai nulle envie de chercher la clef des mystères qui ne me regardent pas. » Puisqu'il y a mystère, n'en parlons plus. Au contraire, ne craignons pas d'insister quand Honoré parle de sa reconnaissance: « J'ai peur, moi, qu'il ne se mêle [à mes sentiments pour vous] trop de reconnaissance, *tant je me sens peu de chose sans vous, sans votre pensée et votre souvenir, qui me soutiennent et me permettent de vivre loin de vous.* »

« Mille bonnes choses à M. de Hanski. » A quoi bon? Rayons.

« Baisez pour moi Anne au front. » Non! « *Embrassez pour moi votre chère petite fille.* »

« Mille tendres amitiés »; sans doute, mais: « *en retour de vos rigueurs.* »

On voit la comédie.

*
* *

Je ne veux pas poursuivre la comparaison dans le détail sur les quatorze lettres pour lesquelles elle serait possible. Je vais me borner maintenant à donner quelques exemples édifiants.

Le 30 septembre 1836, au moment de sa « seconde grande défaite », Balzac écrivit à Mme Hanska une admirable lettre (*Correspondance*, I. 332; *à l'Etrangère*, I. 346). C'est le cri de détresse d'un homme. Voici sans commentaire ce que Mme Hanska en a fait.

BALZAC	Mme HANSKA
« ... Au moment, où, pour la seconde fois dans ma vie, je ne faisais pas honneur à ma signature, et qu'aux lamentations de la probité qui pleure au dedans de nous se joignait le sentiment de la profonde solitude, où cette fois j'entre seul... »	« ... Au moment où, pour la seconde fois dans ma vie, je me trouvais ruiné par un désastre imprévu et complet, et qu'aux inquiétudes d'avenir se joignait etc... »

Mme Hanska supprime tout ce qui est une réponse aux plaintes de sa jalousie: « Je n'avais que dix-neuf jours devant moi, je ne pouvais pas aller en Ukraine et revenir. La lettre de Talma m'a été donnée dans le salon de Gérard. A quelles misères vous prenez-vous? etc... » Elle supprime quelques lignes sur sa sœur, qu'elle avait appelée successivement, au dire de Balzac, *la plus dangereuse des femmes et un ange.* Elle supprime ces expressions, qu'elle trouve sans doute trop peu mesurées: « Ce que Boulanger a su peindre et ce dont je suis content (*allusion à son portrait*), c'est la persistance à la Coligny, à la Pierre le Grand. » Et elle fait disparaître aussi certains détails relatifs au goût de Balzac pour la musique des Italiens, et à Mme Rossini. Tout cela blesse le *Cant.* Elle élimine ce récit poignant d'une visite que Balzac avait reçu de sa sœur... « Quel diamant dans la boue!... pour sa fête nous avons échangé des pleurs... Son mari est jaloux de moi. » Il ne plaisait pas à Mme Hanska de publier qu'elle s'était alliée à une famille où il y avait de graves dissentiments, et des infortunes sans éclat.

Mais que pouvait-elle reprendre à ceci? « Voici trois heures que j'écris à vous, ligne à ligne, souhaitant que dans chacune vous entendiez le cri d'une amitié vraie, bien au-dessus des petites irritations passagères, infinie comme est le ciel, et incapable de croire qu'elle puisse s'altérer, parce que d'autres sensations sont placées plus bas qu'elles. » Il y a de la gaucherie, et ce n'est pas assez angélique. « Depuis trois heures, corrigera-t-elle, je vous écris ligne à ligne... le cri d'un sentiment vrai, profond, infini comme le ciel, bien au-dessus des mesquines irritations passagères du monde, et incapable de croire qu'il puisse s'altérer, parce que des sensations inférieures *gisent quelque part dans des*

bas-fonds qu'un pied d'ange n'a jamais effleurés... »

Il avait écrit : « Allons, je voudrais vous envoyer de mon courage. Trouvez ici mille tendres hommages ». Elle reprend : « Trouvez ici mes plus tendres hommages, à défaut de mon âme, que je voudrais vous envoyer tout entière, sans ses ennuis, mais avec un courage et une persistance dont je voudrais vous donner un peu ; je n'aime pas à voir faiblir un esprit aussi vaillant, aussi héroïque que le vôtre... »

Même opération pour la lettre du 20 janvier 1838. Mais ici, il semble bien que c'est d'abord le recueil des *Lettres à l'Etrangère* qui est en faute. A la page 452, après « le journal de ma vie... », l'éditeur a mis des points de suspension qui marquent, à vrai dire, une suppression. Pourquoi cette suppression ici? mystère! La Correspondance générale conservait le passage (p. 380 et suivantes), où il est question d'une affaire scabreuse; pourquoi le recueil des *Lettres à l'Etrangère* laisse-t-il subsister à la suite quelques lignes se rapportant à la même affaire, alors que les précédentes ont disparu? Autre mystère. Mme Hanska n'est pas en cause ici.

Mais tout à l'heure, elle va complètement refaire la conclusion du jugement de Balzac sur W. Scott et Byron. Il s'était borné à dire. « ... Scott grandira et Byron tombera. L'un a toujours été *lui*, l'autre a créé... Elle développe. » Scott grandira encore, quand Byron sera oublié : je parle de Byron traduit, car le poète original restera, ne serait-ce que pour sa forme et son souffle puissant. Le cerveau de Byron n'a jamais eu d'autre empreinte que celle de sa propre personnalité, tandis que le monde entier a posé devant le génie créateur de Scott et s'y est miré pour ainsi dire. » On ne peut refuser à Mme Hanska un grand talent d'amplification.

S'il lui arrive de supprimer des noms, elle a bien soin d'en laisser d'autres, et voici qui donnera une idée de la manière dont elle se vengeait de ceux ou de celles qu'elle n'aimait pas.

BALZAC	Mme HANSKA
« Après avoir un peu flané pendant ce mois, avoir été deux ou trois fois aux Italiens, deux fois chez le Belgiojoso, et souvent chez la Visconti, pour parler italiennement, je vais me remettre à travailler... »	« ... et *quelquefois* chez la Visconti, pour parler italiennement, *après en avoir eu assez et trop de ce monde là, je me trouve heureux d'en être quitte* et de me remettre... »

Mais que faut-il penser de ceci? La critique du *Latréaumont* de Sue tient huit lignes dans les *Lettres à l'Etrangère* (p. 458), Dans la *Correspondance* elle s'étale sur plus d'une page; c'est toute une apologie de Louis XIV.

Mme Hanska a trouvé inconvenant, probablement, ce que disait Balzac de *Massimila Doni* : « Aux yeux des lecteurs du premier jour, ce sera ce que ça est en apparence, un amoureux qui ne peut posséder la femme qu'il adore parce qu'il la désire trop, et qui possède une misérable fille. Faites-les donc conclure de là à l'enfantement des œuvres d'art!... » Voici la version de Mme Hanska : « Aux yeux des lecteurs du premier jour, ce ne sera qu'un roman plus ou moins bien réussi. Faites-les donc conclure... » C'est beaucoup de pruderie.

Et c'est elle qui a inventé ces compliments de la fin sur sa vie « solitaire et studieuse, cette vie si calme, toute au devoir et à la famille ». Balzac, n'écrivant pas cette lettre pour la postérité, avait dit seulement : « *solitaire* ».

Quand une allusion à Mme de Berny se présente, Mme Hanska a une tendance à atténuer le style de Balzac: s'il l'appelle « cet ange que j'ai perdu » (26 mars 1838), elle écrit « l'être si cher et si éclairé... » C'est bien assez.

Pouvait-elle, décemment, souffrir que Balzac eût écrit (2 mars 1838) : « Je ne sais d'où je vous enverrai cette lettre, car j'ai si peu d'argent que je regarde à un affranchissement qui coûte cent sous »? Ceci est plus galant : « ... cette lettre; elle pourrait se perdre ou ne vous arriver qu'après de longs détours dont je veux vous épargner les inquiétudes. »

Balzac suppute ce que lui coûterait un voyage de Marseille à Wierzchownia : « D'Odessa à Berditchef, il ne doit pas coûter cher, *si surtout vous veniez à Kiew, à ma rencontre.* » Quelle impertinente supposition! Mme Hanska a exilé cette phrase.

« Il n'y a ici, dit Balzac (à Ajaccio), ni cabinet de lecture, ni filles, ni théâtres populaires. » Le mot *filles* sonne mal. Supprimé!

« Faites-lui mes amitiés (à M. de Hanski) [1], et gardez pour vous les plus attachantes et les plus coquettes, comme c'est votre droit. » La nuance n'est pas juste : « et les plus *profondes*, comme c'est votre droit de *suzeraineté*. »

*
* *

Mais voici une divergence plus grave. Le 20 mai 1838 (*Correspondance*, I, 410. — *A l'Etrangère*, I, 476), de Milan, Balzac parle à Mme Hanska d'un projet de roman (*Mémoires de deux jeunes mariés*). Non contente d'orner d'un développement postiche le jugement de Balzac sur Pope, elle altère de la manière la plus amusante le passage où il lui explique tout ce qu'il compte faire passer de lui-même, de sa vie profonde, dans l'ouvrage rêvé.

1 Chose singulière, à plusieurs reprises, le texte de Mme Hanska porte M. Hanska, ce qui est une incorrection. A-t-elle voulu donner à penser que Balzac ignorait la règle? a-t-elle cru conférer ainsi à ces lettres un caractère plus naïf?

BALZAC

« Enfin, je veux terminer ma jeunesse par toute ma jeunesse, par une œuvre en dehors de toutes mes œuvres, par un livre à part qui reste dans toutes les mains, sur toutes les tables, ardent et innocent, avec une faute pour qu'il y ait un retour violent, mondain et religieux, plein de consolations, plein de larmes et de plaisirs... »

Mme HANSKA

« Je veux terminer ma jeunesse — PAR TOUTE MA JEUNESSE ! *elle entendait bien qu'il en survécût quelque chose pour elle ; et Balzac lui-même s'est souvent complu dans l'espoir d'une autre jeunesse*)— par une œuvre. . dans toutes les mains féminines, sur toutes les tables, où je veux décrire les CRAINTES INSENSÉES, LES JALOUSIES HORS DE PROPOS, ET LA SUBLIMITÉ DU DON DE SOI-MÊME tout ceci est bien de Balzac, mais formait une phrase antérieure); car il faut qu'il y ait une faute, pour qu'il y ait une expiation... »

Voici une addition plus vénielle, mais encore bien significative : « Chère, avait dit Balzac, le 23 mai, j'ai le mal du pays. » — « Chère comtesse, écrit Mme Hanska, chère confidente de mes tristesses et de mes erreurs, que vous dirai-je? etc... » Il est l'aventurier qui vient se confesser auprès de cette conscience sédentaire, impeccable ! — Feuilletons encore :

BALZAC

« Juin 1838. « J'ai trouvé une lettre de la bonne comtesse Loulou... Je vais écrire à la bonne Loulou. »

Mme HANSKA

« Une lettre de la comtesse *Thürheim*... Je vais répondre à la bonne *chanoinesse*. »

A suivre. JOACHIM MERLANT.

ESQUISSES PROVINCIALES

LA MAISON

« La Maison! mais vous ne savez pas même ce que c'est, vous autres Parisiens ! s'écria le Dr Hervard en reposant sa tasse sur le coin de la cheminée. La maison, pour ces dames, c'est leur ménage, avec l'ensemble de ses préoccupations ; ou c'est leur salon, avec tout l'art de sa composition. Et ce n'est certes pas moi qui médirai, surtout ici, et surtout ce soir — fit-il en s'inclinant galamment vers la maîtresse de lieu, la belle Madame Maurice Clouet — ce n'est certes pas moi qui médirai de leur savante ingéniosité, de leur goût et de leur grâce. Mais, justement parce qu'elles font de la maison *leur* chose, elles en ont fait autre chose que *la* maison, elles ont mis leurs charmants petits *moi*, leur aimables *je*, à la place du *nous* traditionnel qu'abritait jadis le toit familial.

Et pour vous autres, hommes, pour vous-même, Clouet, qui pendez ce soir une si brillante crémaillère, qu'est-ce que la maison ? sinon l'adresse finale, et reposante, à jeter à votre chauffeur ou à votre cocher la journée faite ; sinon le confort du foyer cossu, construit par vous-même à votre fantaisie ; sinon le bien-être, matériel et moral, où vous venez vous renouveler au sortir de l'Hôpital ou de la Salle d'opérations, avec le sentiment très doux, très fort, mais très personnel du « chez vous », qui n'est qu'à vous seul ?

Votre maison, ce n'est jamais qu'un décor que vous plantez pour vous y encadrer quelques années, que vous promenez de l'entresol de la rue Saint-Lazare au cinquième avec ascenseur de l'avenue d'Eylau, en attendant que vous l'installiez dans le petit hôtel de la rue Spontini ou du boulevard Flandrin...

Encore, qu'installez-vous ? Que déménagez-vous ? Votre mobilier même, vous le changez, vous le troquez, vous le transformez. Qu'est devenu, mon cher ami, le meuble en palissandre de votre cabinet de la rue Saint-Lazare ? Trop vieux, trop démodé. C'est pourquoi vous l'avez remplacé par ces sièges Louis XV, et ces tapisseries de Flandre, plus vieilles de deux siècles ?

Ah ! laissez dire le provincial que je suis resté, tout Professeur à la Faculté, tout Académicien que je suis devenu, un peu en dépit de moi-même. Je ne parle pas de ces Parisiens américanisés, qui louent des appartements meublés et sont toujours en voyage, même chez eux. Je parle des plus bourgeois d'entre vous. Combien de déménagements font-ils, en cinquante ans? Meurent-ils jamais où ils sont nés?

La Maison ! Pour savoir ce que c'est, voyez-vous, il faut retrouver, jeune homme et vieillard, dans l'escalier, la mauvaise marche qui nous a fait tomber quand on avait trois ans ; il faut s'accouder, à soixante ans, à la fenêtre d'où la première fois on a vu le ciel; il faut avoir vu ses enfants naître où on a vu mourir son père et sa mère; il faut avoir su enfermer sa vie, toute sa vie, là où les existences de vos parents, et des parents de vos parents, furent tout entières contenues.

J'ai reçu l'initiation de ce mystère-là, moi, il y a longtemps, dans mon village de Lorraine. Puis, j'ai fait comme bien d'autres, je me suis déraciné. Mais j'ai souvent des regrets : « la vraie destinée d'un homme, c'est de se terrer pour finir là où il a commencé, comme notre vieux copain Lassouche, à Reber et à moi ».

Te souviens-tu de lui, Reber ? »

Reber, qui allumait un cigare près de la table à thé, se retourna. Bien qu'il fût en habit, la rectitude

de son allure, ses cheveux grisonnants taillés en brosse, son teint hâlé de colonial, révélaient le médecin militaire, mi-chirurgien, mi-officier.

Revenu de Madagascar depuis peu, il goûtait silencieusement, semblait-il, la volupté fine de se retrouver dans le luxe hospitalier que déployaient ce soir les Clouet, pour fêter à la fois leur installation nouvelle, et la rosette de la Légion d'honneur décernée récemment à l'excellent praticien et à l'aimable homme qu'est le docteur Maurice Clouet. Reber se rapprocha pourtant de la cheminée, devant laquelle restait planté, les mains dans son gilet, cet original d'Hervart, avec sa longue barbe et ses petits yeux, perçants et durs, de paysan lorrain. « Si je me souviens de Lassouche, fit-il lentement, (avec cet air rêveur que prennent les plus positifs d'entre nous quand il leur faut, tout d'un coup, souder la chaîne des souvenirs lointains à celle des impressions présentes, et embrasser d'un coup d'œil tout leur passé) ; si je me souviens de Lassouche ? Je crois bien que je m'en souviens ! Mais tu t'adresses mal, mon cher, Si je suis moi-même un de ces affreux nomades que tu dénonces, le plus nomade de tous, puisque entre deux campagnes, je n'ai qu'une chambre au Cercle, et que je n'ai jamais pu me décider à garder seulement de mes meubles de famille une armoire, c'est peut-être à Lassouche que je le dois...

« — Je le revois encore, ce bougre-là, non comme il doit être à présent, avec ses cinquante ans sonnés, lui aussi ; mais comme il était quand il arriva à N... pour passer son bachot et s'inscrire au P. C. N. : un vrai « fi » de vigneron de Basse-Bourgogne, taillé comme un grenadier de la Grande Armée, laborieux comme un bœuf, et goulu comme un louveteau. Il pouvait d'ailleurs, à volonté, se serrer le ventre trois jours durant, ou engloutir trois dîners successifs. A je ne sais quel repas de carabins, je lui ai vu vider 10 petits verres de marc, sans qu'il y parût.

« Il n'avait reçu qu'une instruction primaire, et avait été placé comme apprenti, à treize ans, chez un constructeur de charpentes. Mais, son père mort, (après je ne sais quelles calamités qui avaient obligé la mère à se défaire des chais et à céder la maison à bail), il s'était attelé au latin et au grec (il en fallait encore dans ce temps-là), et avait préparé son baccalauréat, vaille que vaille, sous la direction d'un pion de collège qui était un peu son cousin. Après avoir rogné des boulons, déchargé des barres de fer, ou tiré le soufflet toute la journée, il s'enfonçait, inlassable et têtu, dans sa grammaire, jusqu'à minuit et plus. Il dormait quand il pouvait, quand il était à propos, comme il mangeait, faisant provision de sommeil comme de victuailles, à l'occasion, quitte à s'en passer ensuite tant qu'il fallait.

« Il n'était pas intelligent ; mais à force de travail, de mémoire, de patience, il fut bachelier, puis externe, puis docteur.

« Je l'avais perdu de vue, en entrant moi-même à l'Ecole de médecine coloniale de Bordeaux, mais un jour je reçus sa carte...

« — Moi aussi, interrompit Hervart, et je dois l'avoir encore, car j'ai la manie des vieux papiers. Il s'était installé dans un bourg perdu des Ardennes, où il n'y avait jusqu'alors pas eu de médecin, afin de n'avoir à acheter ni cabinet ni clientèle, et, jour et nuit, sur un cheval de réforme, il trottait chez les paysans, qui lui payaient quarante sous les trois visites. Il est vrai, ajouta le terrible bourru avec un éclair de malice, qu'il leur en donnait pour leur argent ! Il cautérisait les furoncles avec un tisonnier rougi dans l'âtre, et il tripotait les accouchées avec les mains qui avaient bouchonné son cheval...

« — C'était justement ce qu'il fallait pour assurer son prestige et asseoir sa popularité, reprit Reber en souriant. Ces rudes Ardennois le sentaient des leurs. Peut-être y a-t-il bien des paysans français qui pensent comme les noirs que j'ai soignés au Sénégal : ils croient que la maladie se sauve devant les plus violents exorcismes, et que ce sont les remèdes les plus cruels qui sont les plus efficaces !

« N'importe, sou à sou, notre homme amassa de quoi reprendre une clientèle dans son pays et rentrer dans la maison du père : la *Maison*, avec un grand M, comme dit Hervart. Les quelques mille francs qui lui manquaient lui furent apportés en dot par sa femme ; depuis la mort de sa mère et de sa sœur, il était devenu un parti : il se maria, et s'établit en ville.

« — Dans sa ville natale », souligna Hervart.

Mais Reber lancé, poursuivait :

« Sa femme et sa maison ! Je n'ai pas oublié la soirée d'automne où je fis leur connaissance à l'une et à l'autre !

Les grandes manœuvres nous avaient amenés à X... Il pleuvait depuis quinze jours, les chemins étaient défoncés, nos capotes n'arrivaient pas à nous sécher sur le dos. La petite ville en pierres grises, avec ses toits d'ardoise luisants sous l'averse, alignait de pauvres reverbères le long du canal. La tombée de la nuit. Le silence. C'était d'une mélancolie !

Fut-ce pour y échapper ? pour fuir quelque médiocre et déserte table d'hôte, et réchauffer l'étape d'un souvenir de jeunesse ? Je ne sais pourquoi, ni comment, car je ne pensais cependant guère à lui,

le nom et la silhouette de Lassouche se levèrent dans ma mémoire. Je cherchai sa maison. Un des rares passants que je croisai me l'indiqua.

« Un grand portail entre deux murs, dans une rue étroite, portait une plaque de cuivre : « Dr Louis Lassouche, de 1 heure à 4 heures, mardi et vendredi ». Un peu plus bas, à gauche, dans le mur, un bouton, et l'inscription : « Sonnette de nuit ».

« D'une petite fenêtre grillée, la seule qui s'ouvrit dans les murailles grises qui entouraient le portail, une servante avait surveillé mes recherches et guetté mes pas. Elle vint entrebâiller la porte, sur une petite cour pavée, entourée à droite et à gauche de bâtisses de plain-pied, sans étage, cuisine et buanderie, et fermée au fond d'un corps de logis plus élevé. C'est là qu'après diverses allées et venues je fus introduit. Il y avait d'abord un vestibule dallé, très froid, où prenait naissance un escalier de pierre blanche, puis un grand cabinet, éclairé d'une lampe; du feu flambait dans la cheminée et je fus invité m'asseoir.

« Une forme mince et sombre, où je ne vis d'abord que deux grand yeux bleus mouillés, extraordinairement expressifs et tendres, entra bientôt dans la salle et marcha gauchement vers moi; et une voix timide, à l'accent local marqué, que brisaient des sonorités musicales inattendues, me parla :

« Le Docteur était en consultation, dans le vignoble; il rentrerait un peu tard, peut être; mais il m'attendait presque, car, sachant que mon régiment devait loger ce soir à X... il avait recommandé qu'on me retint; il parlait souvent de moi, et de ses autres camarades d'Ecole... » C'était Mme Lassouche. Elle s'assit de l'autre côté de la cheminée. Nous essayâmes une conversation; mais qu'avions-nous à nous dire? Nous arrivâmes bientôt à l'inévitable silence. Un faible cri d'enfant le rompit. Mme Lassouche tressaillit, et me demanda la permission de monter. Elle revint au bout d'un instant assez long, s'excusa. J'ignorais même que Lassouche eût des enfants.

— Vous avez un bébé méchant qui ne veut pas dormir, ou un petit malade, peut-être? lui dis-je.

— Hélas! oui, mon seul bébé, mon fils. Il a 4 ans, Je l'ai emmené cet été à Berck. Mais il faudrait de longs séjours, un autre climat... Louis le sait bien. Mais il a tant d'attaches ici, ce lui serait si difficile de quitter! Et il aime tant la maison!

— Elle est humide, ajouta-t-elle en serrant son châle, lui ne s'en aperçoit pas : il est toujours dehors. Mais le petit et moi, naus ne sortons guère... enfin! »

« Je ne saissi c'était ma fatigue, le ruissellement de la pluie, cette voix lente : je me sentis soudain envahi par un découragement invincible et résigné, comme celui de cette femme; et nous attendîmes, en silence de nouveau, mais en un silence que nous ne tenions plus à rompre, et qui nous enveloppait d'une torpeur pareille.

« Lassouche arriva, botté, crotté, plein d'entrain, plus large d'épaules et plus haut en couleur que jamais. Il descendit lui-même à la cave, prépara du punch, et m'installa cordialement entre sa femme et lui, dans une petite salle basse contiguë à la cuisine, et boisée de vieilles boiseries comme une sacristie. Il m'y montra avec orgueil les « encoignures », petits buffets d'angle que son grand-père avait façonnés de sa main; et sur l'une d'elles, la tasse en argent bossuée, la tasse à déguster, léguée de père en fils par quatre générations de vignerons.

« Le repas fut copieux, mais court. Mme Lassouche nous quitta rapidement. Lassouche et moi, nous demeurâmes en face du punch.

« J'attendais qu'il me parlât de sa femme, de son enfant. Il le fit, mais en passant : « Oui, l'enfant était un peu délicat, mais la mère en faisait un être douillet, trop sensible; « une romanesque, ma femme! » Il lui tenait tête, lui répétant le mot de son père à lui : « qu'il faut *élever* les jeunes chevaux, et *dresser* les jeunes garçons. » Le gosse n'était que trop gâté. En avait-il de la chance, d'avoir son enfance ainsi couvée dans la Maison des Vieux, au creux du nid solide où l'on est abrité de toutes les misères, où il fait si bon se laisser vivre! Et, de sa large main, Lassouche caressait les boiseries pleines, et disait :

« — Les braves murs ! Ça vous tient chaud aux reins, et ça vous fait chaud au cœur ! »

« J'étais logé chez le maire, où j'avais déposé ma pharmacie de campagne. Lassouche me reconduisit jusque-là, je crois.

« Je tombais de sommeil. Le lendemain, de bonne heure, je partais; et je dus être cinq ou six ans sans repasser dans la région. Quelle circonstance m'y ramena ? Je ne saurais le dire.

« Le portail était pareil, pareille la maison; la tasse d'argent sur l'encoignure, à la même place. Lassouche avait pris un peu de ventre. Mme Lassouche était fanée et maigrie, ses yeux bleus étaient plus mouillés encore, avec quelque chose de meurtri qui me frappa. Le petit garçon était mort, il y avait déjà dix-huit mois; elle-même ne se portait pas bien. Lassouche lui donnait des frictions à l'alcool, tous les matins; elle prenait de l'arsenic. Je hasardai le mot changement d'air. Lassouche se mit à rire :

« Quelle blague! dit-il, inventée par les hôteliers et les compagnies de chemins de fer ! Est-ce que le bétail change d'air ? Est-ce que Mélanie, notre grosse servante, change d'air ? Est-ce que mon grand-père, et mon père, et moi-même, nous avons

changé d'air ? Pour faire plaisir à Paulette, ajouta-t-il avec bonhommie, j'ai cédé quand même. J'ai pris un petit congé, mon premier congé depuis que je suis établi, et nous avons fait un voyage de dix jours en Bretagne. Nous avons mal dormi, mal mangé, nous nous sommes fait voler, nous sommes revenus avec mal à l'estomac ! Oui, mon cher, moi, mal à l'estomac ! Ma femme elle-même, elle peut te le dire, ne demandait qu'à rentrer à la maison... la maison, qu'y-a-t-il de meilleur? »

— Quand je pris congé, Lassouche et sa femme voulurent m'accompagner à la gare. C'était un dimanche, au milieu de l'après-midi. Les rues de la ville étaient mornes sous un soleil de plomb, portails clos, volets joints, comme des visages sans yeux.

« Nous passâmes sur le quai. Mon train avait du retard. Il était garé à la station précédente pour laisser la voie à l'Orient-Express annoncé. Celui-ci arriva dans un sifflement de sirène, il stoppa quelques secondes pour se remettre en marche aussitôt. Nous regardions ces longues voitures à soufflets, qui s'en allaient jusqu'à Constantinople, s'ébranler lentement, majestueusement, sans secousses et presque sans bruit, sur leurs puissants ressorts, quand une main se posa, crispée, sur mon bras, tandis qu'une voix haletante, musicale pourtant, murmurait : « Tenez-moi, ou je saute dedans ! »

« C'était Mme Lassouche. Quel regard halluciné, tendu vers d'impossibles rêves, avaient ses yeux tendres !

« Je ne l'ai plus retrouvée quand je revins deux ans plus tard à X... Elle était morte.

« Lassouche, épaissi, plutôt que vieilli, fumait son cigare au coin du feu, seul, son chien à ses pieds.

« Il regrettait sa femme, et me fit son éloge en veuf consciencieux, qui sait le prix de ce qu'il a perdu.

« — Crois-tu que dans les derniers temps elle s'était remise, ou plutôt mise à la musique ? Elle chantait fort bien, étant jeune fille ; et son grand-oncle lui ayant légué un harmonium, elle a appris à en jouer avec une rapidité étonnante et un vrai talent, sur les seuls conseils de l'abbé Heurteau, un de mes clients, l'organiste de Saint-Théodule. C'est peut-être en s'y acharnant qu'elle a aggravé l'état de ses poumons, et compromis définitivement sa santé. L'instrument était casé dans la salle d'attente, là, à côté de mon cabinet ; l'ancien fruitier de maman, dont j'ai fait la salle d'attente. C'est un peu en contre-bas du vestibule : il y fait toujours frais, même en été. Tu sais comme elle était passionnée quand elle s'y mettait ? Il lui arrivait de s'enfermer là des heures avec son cher harmonium. Elle l'aurait bien monté dans notre chambre, à la place de la grande commode. Mais changer la commode de place ! l'enlever de la chambre, et pour y mettre un harmonium ! ce n'était vraiment pas possible. On ne s'y serait plus reconnu !

« Les malades ont de ces lubies.

« Pauvre petite ! elle aurait voulu changer de place et les choses, et soi-même. Elle ne bougera plus maintenant, jamais...

« Moi, j'avais tellement l'habitude de la savoir présente dans la maison qu'il me semble qu'elle y est encore. Elle parlait si peu, se tenait si bien à l'écart ! Quand je rentre, le soir, que je vois sa table à ouvrage toujours dans le même coin de la salle basse, le feu, la lampe, Mélanie qui met la nappe, la tasse du grand-père qui reluit dans l'encoignure, et que j'entends comme jadis craquer doucement mes bonnes boiseries, rien, presque rien n'est changé pour moi... »

« Il n'ajouta pas : « et cela me suffit ». Mais je le pensai, conclut Reber.

« — Ah ! fit-il en secouant les épaules, comme pour faire tomber un fardeau, *la maison*, sa maison, quel cauchemar ! Que vous avez raison, ô Parisiens légers, de vous être affranchis de ce fétichisme cruel, et de planter à votre guise le décor souple de votre vie ! Au moins, vous ne vous ensevelissez pas vivants dans un passé rigide, où la forme des choses opprime invariablement la liberté des âmes ! Au moins vous gardez vos regards et vos larmes, comme dit le poète, pour « ce qu'on ne verra pas deux fois » !

« Chaque fois que, dans la cabine du vaisseau, dans la baraque du camp, dans les hôtels de fortune ou les logis de rencontre qui m'hébergent tour à tour, il s'est élevé du fond le plus obscur de ma plus obscure conscience une instinctive nostalgie de la maison familiale, du foyer héréditaire, je me suis souvenu de Lassouche. Je l'ai revu, là-bas, solitaire et borné, sous le couvert de ses chères boiseries : je me suis dit que j'étoufferais dans des murs pareils ; que, plutôt que de m'y clore, j'aimerais mieux la fuite éternelle au caprice des routes ; et, plutôt que l'engourdissement des alcôves lourdes de souvenirs, le sommeil en plein champ, à même la terre où sans cesse quelque chose d'animé tressaille, dans la respiration du vent, sous la palpitation des étoiles ! »

E. Norat.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Jules Favre

MAURICE RECLUS. *Jules Favre (1809-1880)*. Essai de biographie historique et morale, d'après des documents inédits. (Hachette.)

La parole a été donnée à l'homme pour masquer sa pensée — ou pour dissimuler la pauvreté de ses idées, le néant de sa personnalité intellectuelle. La plupart des hommes n'usent de ce don qu'avec une habileté médiocre, et qui ne nous trompe qu'à demi, et parce que nous le voulons bien. Certains, qui cultivent une verbosité naturelle, s'enveloppent d'une plus fallacieuse illusion : leur ruse a toutes les apparences d'une sorte de génie... Un Jules Favre se hausse sur des montagnes de mots ; il se retranche derrière des retranchements de phrases ; il siège en son Olympe fortifié, environné de pensées sonores et de brouillards parlants : pour atteindre cette divinité majestueuse, il faut une exploration résolue; entreprise assez vaine, mais salutaire; découvrir l'homme et son dénouement problable nous mettra utilement en garde contre les fausses idoles du verbe et les stratagèmes éternels de la rhétorique.

Toute sa vie, Jules Favre cultive la parole; dès l'enfance, sa vocation est marquée par une intuition surprenante des privilèges, des joies, des séductions de l'éloquence; légende ou réalité, nous l'imaginons bien haranguant, devant un miroir, son pupitre d'écolier : il a dans le sang cet instinct du cabotinage oratoire qui le prédestine à la basoche. On l'encourage; il accorde à son vice les soins les plus attentifs, les plus affectueux ; il le mue en vertu; son labeur opiniâtre, son ambition, ses forces croissantes nourrissent l'unique faculté par laquelle il entend briller et vivre ; il possède les dons spontanés ; il s'élève à l'art ; il aime jusque dans ses tares l'activité bavarde ; incapable d'en redouter les surprises, incapable d'éprouver avec humiliation certains triomphes, il ne répudie aucun moyen, aucune ressource ; savant, nul n'a mieux connu les possibilités du métier ; parvenu à la maîtrise, il répand à travers le siècle le flot intarissable de ses périodes incisives, grandiloquentes, langoureuses, satiriques, lyriques, gouailleuses, majestueuses... et toujours éloquentes. Il parle : à la Chambre, au tribunal, dans tous les prétoires de France, dans les salons, chez soi, et jusque dans l'intimité de sa famille, il parle, avec convenance, mieux, avec éloquence. Il n'est plus un homme, mais une fonction... Nous, cependant, qui nous obstinons à rechercher par delà cette voix un tempérament un cerveau et une âme, où donc les découvrirons nous? Parmi les discours politiques, ou les plaidoiries d'affaires? les causes, bonnes ou mauvaises, qu'il défendit avec une pareille éloquence et une égale conviction? Où trouver une conviction? Des mots, des mots, des mots encore, à travers lesquels on glane quelques traits incertains, de rares certitudes ; on hésite avec quelque malaise ; fatigué de ce vide, on s'assure que rien ne survit de ce grand homme, non pas même l'écho à peine distinct d'un chuchotement ou d'un sanglot... La mort de l'éloquence est un évanouissement dans le néant.

*
* *

Presque tous les orateurs meurent, comme les tragédiens et les comédiens, tout entiers. Parceque nous ne pouvons plus lire sans irritation, dégoût ou ennui, la plupart des discours de Jules Favre, nous ne mettons point en doute la vertu périssable de son éloquence. Nous en parlons par ouï-dire, d'après le témoignage des contemporains; nous savons qu'il exerça un pouvoir viager. Nous classons cette éloquence parmi celles qui furent formées surtout par l'institution et les mœurs judiciaires. Jules Favre fut un grand avocat, certes; prenez l'éloge pour ce qu'il vaut — et peut-être n'est-il pas si médiocre — mais ne l'amplifiez pas. Cette constatation formulée, cet hommage rendu à un extraordinaire triomphe, nous n'avons plus aucun motif de témoigner à sa mémoire une excessive indulgence.

Or, ce serait pousser l'indulgence jusqu'à la duperie que de prétendre extraire de son œuvre, de sa biographie, un exemple, un modèle, un élément d'avenir et de vie. Non que nous soyons prêts à reprendre les abondants griefs et les accusations violentes dont le poursuivirent, et parfois l'honorèrent, ses ennemis; plus d'un de ces réquisitoires nous inciterait presque à la sympathie; ce n'est point seulement ni surtout à cause de ses défaut que Jules Favre fut impopulaire... Un point reste acquis : il fut impopulaire; il eut le génie et battit le record de l'impopularité; il fut impopulaire pendant les périodes les plus heureuses de sa carrière, en plein triomphe, et lors même qu'il semblait l'arbitre des partis et l'espoir de la France; il fut impopulaire quand il méritait les rigueurs de l'opinion, et plus encore quand il les méritait moins, et devenait presque digne de la reconnaissance nationale. C'est en ce sens que l'on peut prévoir une révision du jugement de ses contemporains par la postérité; on lui sera plus équitable, mais non pas moins sévère; on le jugera durement; ses vertus même et ses mérites ne rencontreront qu'une louange hésitante, car ils paraîtront néfastes d'avoir favorisé son détestable rôle et préparé sa désastreuse influence.

Un orateur, le plus grand, a-t-on dit du XIXe siècle ; pour ma part, je n'en crois rien ; certes la France en connut peu d'aussi puissants sur les foules et les assemblées, mais la rapide, et sans doute définitive caducité de son œuvre nous interdit de le placer au premier rang. Un orateur et rien davantage ; grandeur et misère de l'éloquence abandonnée à ses seules ressources. Jules Favre échappe à nos critiques tant qu'il s'enferme dans la profession essentiellement oratoire ; entre tant d'avocats, il est un grand professionnel — et voilà qui est, hors de la corporation, de peu de conséquence. — Son malheur fut de ne point s'y tenir ; loin du Palais il nous contraint d'apercevoir le toc de son art, la pauvreté de ses oripeaux ; en même temps qu'il déconsidère à nos yeux l'éloquence, il éclaire les limites au-delà desquelles le pur avocat ne saurait s'aventurer impunément ; ainsi se trouve fortement allégé le devoir de gratitude dont il légua la charge à ses confrères et à ses successeurs...

Un orateur, le plus abondant, le plus souple, le plus verbeux des rhétoriqueurs, un virtuose, et rien de plus... Il faut y regarder de très près pour s'apercevoir qu'il y eut peut-être en lui les germes d'une individualité plus complexe.

Il était de Lyon ; que n'était-il né — pour son bonheur — en quelque Tarascon ou quelque Marseille, conservatoires de l'esprit politique alerte, insouciant, joyeusement pratique !... Il était de Lyon : du midi il eut le goût des belles phrases, de la période ornée, colorée, dramatique, un certain amour du brillant, du clinquant, une certaine dévotion à la forme adorée pour elle-même... Lyonnais, quelques traits achèvent de le définir, par où il se rapproche du génie traditionnel de ses concitoyens : une gravité, une sourde ambition, un air enfermé, des habitudes de mûre délibération et de rêve intérieur, des scrupules, voire peut-être une noblesse de sentiments et une délicatesse d'âme et de conscience à quoi nous attribuons assez aisément une origine septentrionale. Ajoutez qu'une influence féminine — celle de sa mère — domine souverainement son enfance et sa jeunesse ; circonstance capitale : il n'y a que la collaboration de l'enfance et de la femme pour exercer à la finesse la sensibilité du cœur et de l'imagination... Tout cela, que l'on oublie si aisément, à ne considérer que la pompeuse, l'impressionnante vulgarité de cette carrière et de cette œuvre, ne doit point être oublié ; on en acquiert la presque certitude si l'on scrute avec une assez patiente attention telle parole, tel geste, telle attitude... En vérité, on soupçonne un fond de distinction, qui n'affleure presque jamais à la lumière, qui ne brille guère et ne se révèle que par des éclats furtifs, qu'il faut peut-être deviner surtout à travers ces mélancolies et ces amertumes où les contemporains ne virent que l'effet de la bile et de l'envie, où il ne nous est point interdit de découvrir les traces de nostalgies et peut-être de remords plus nobles... Comment insister toutefois ? comment prêter un langage à ce Favre secret, qui se dissimule et se tait tandis que l'autre, le grand orateur, nous assourdit de son fracas et nous occupe de sa mimique, de ses truismes, de ses images, de ses mensonges ronflants et rutilants ?

Car c'est pitié de contempler le déchaînement de cette folie du mot qui submerge une intelligence, toute une vie, anéantit les délicates floraisons de l'âme, paralyse les forces de contrôle, au total supprime la personnalité, et substitue à la volonté l'élan d'une puissance inconsciente, formidable et sotte à la façon d'un élément... Qu'un Favre plaide en faveur des insurgés lyonnais, qu'il défende la liberté de la presse, qu'il stigmatise l'empire ou exalte Orsini, il obéit à ce rythme intérieur, il s'abandonne — beaucoup plus qu'il ne la dirige — à cette ruée de la tempête oratoire : il passe en ouragan ; il est irrésistible. Irrésistible, à peine l'est-il moins, quand il plaide, au grand scandale de ses amis, le procès de la Salette ou telle autre cause notoirement affligeante pour les républicains... Que parle-t-on de trahison ou de versatilité ? Cet orateur est à peine responsable. A force de vivre parmi les faux semblants de la rhétorique, les sentiments grimés, les fallacieuses prosopopées, la tromperie savante des vocables, les illusions complaisantes du droit, et les mirages de sa faconde, il a perdu tout sens des réalités; il déraisonne avec une superbe aisance, avec une assurance qui n'a d'égale que sa naïve surprise au démenti de l'expérience ; ses bévues sont célèbres, étonnantes ses fautes: c'est lui qui fait valider l'élection du prince Louis Napoléon, lui qui impose aux défiances de la Chambre l'expédition de Civita-Vecchia... la liste de ses erreurs serait ici trop longue. Deux fois il demandera publiquement pardon à Dieu et aux hommes de sa déplorable candeur... Notez qu'il a parfois des intuitions pénétrantes sur l'avenir... Ce qu'il distingue fort mal, c'est le présent, la réalité proche, la réalité... Il n'est de réel à ses yeux que le vent qui enfle ses périodes et déferle en rafales victorieuses sur l'adversaire médusé ; cela se verra dans les circonstances les plus tragiques de sa vie, et par exemple à Ferrières où, en présence de Bismark, il tentera, jongleur vieilli, mais impénitent, ses plus beaux tours, avec une confiance et un désespoir également désolants... Ce jour-là, il avait rencontré une réalité implacable, il en demeura pour toujours désarçonné, tel le héros de la Manche, meurtri au brutal contact d'une aile de moulin.

Et c'est parce que nous discernons trop bien le caractère de cette éloquence, tyrannique telle une manie, et non point serve du jugement, que nous sommes très peu tentés de la louer; certes cette éloquence vouée à la glorification du sophisme, entraînée à la débauche verbale, auxiliaire excitée des roueries de la procédure, est d'une espèce très particulière; elle s'épanouit de préférence, et avec un maximum d'efficacité, dans l'atmosphère trouble et basse des Cours d'assises; même quand elle s'adresse à d'autres auditoires, elle garde les façons qui séduisent, alarment, persuadent un jury; un trémolo sentimental l'accompagne jusque dans ses plus hautes entreprises... Insincère par définition, nous ne la croyons pas lors même qu'elle est sincère; cabotine incorrigible, vieille comédienne fardée, comment cesserait-elle de jouer un rôle? Elle est impropre à manifester sa propre émotion; tordue par la douleur, nous la contemplerons insensibles, excédés de l'éternelle insistance de ce chiqué...

Et c'est pourquoi nous haussons les épaules lorsqu'on prétend la comparer à l'éloquence souveraine — merveille de raison organisatrice, et de sincérité passionnée — de Bossuet. Et quand, pour glorifier l'affreux mélange de cette carnavalesque emphase et de cette prétention au style, on évoque les nobles harmonies de Chateaubriand, nous pouffons.

De grâce, ne confondons point les hiérarchies.

Aussi bien cet orateur est-il un très médiocre écrivain : certes, nous n'admettons pas que l'on égale « aux plus illustres » ses carnets de route : telle description de Florence est d'une platitude impersonnelle qui trahit l'absolue incapacité de faire passer dans les mots le frémissement d'une émotion délicate ; le discours de réception à l'Académie fut jugé par les contemporains eux-mêmes — et d'abord Pontmartin — « un peu gros, un peu lourd... »... N'est-ce point le châtiment de telles habitudes d'esprit que l'impossibilité radicale de pénétrer dans le domaine des pures idées et de la poésie sans y paraître « un peu gros, un peu lourd... », disons le mot, ridicule? Notre temps, que ne choque plus aucune présomption, peut l'apprendre de Favre, et le rappeler à ses politiciens : les plus fins ne louent point sans péril un poète, la poésie ; et les panégyristes de réunion publique sont toujours la terreur des gens de goût... L'art et la poésie, qui sont une religion de la vérité, ne tolèrent pas les adorateurs aux mains violentes, à la conscience calleuse; parler d'art et de poésie, prenez-y garde, ô politiciens, c'est se confesser publiquement.

*
* *

Au Palais, Jules Favre, sous l'Empire, gagne bon an mal an, de cent à deux cent mille francs; et cela, pour son temps, n'est pas si mal, et prouve, sans doute, qu'il ne fut point un méprisable avocat.

Vingt années durant, Jules Favre fut le porte-voix capricieux, mais sonore; de l'idéalisme républicain; et ceci mérite considération.

Jules Favre, enfin, rencontre Bismark à Ferrières; il signe la capitulation de Paris ; il signe le traité de Francfort. Il entre dans l'histoire. Il a droit à notre haine, à notre respect, à notre commisération.

Ces onze mois de ministère couronnent en effet sa carrière d'un diadème étincelant, accablant... Leur lumière transperce l'homme ! limpide comme verre, comment nous dissimulerait-il ses pauvres secrets ?

Il est, au cours de ces onze mois — et comme la plupart de ses collègues — si notoirement inférieur à sa tâche, il l'est avec tant de courage, de résignation frémissante et de vertu civique, qu'on le condamne en l'admirant presque ; on le prend en pitié... Lui-même, comme si les faits ne parlaient point assez haut, nous fournit les éléments d'un définitif réquisitoire : le récit qu'il nous a laissé de l'entrevue de Ferrières est un monument stupéfiant d'inconscience et de douloureux aveuglement. Certes, son insuffisance nous apparaît terrifiante toutes les fois que sa courtoisie un peu pédante, sa vaine grandiloquence, son ignorance de l'adversaire, de l'Europe, de la diplomatie, sa prodigieuse ignorance des réalités politiques, heurtent la grossièreté narquoise, la solidité barbare et déloyale, le clairvoyant bon sens de Bismark... Nous ne lui en voulons pas moins de ses erreurs, parce qu'elles furent celles d'un grand nombre de ses contemporains, et condamnent une époque, une génération, sans distinction de partis, on pourrait dire à quelques, égards une période de défaillance de la culture française : un Emile Ollivier, qui lui est si cruel, est bien plus étonnant ; il n'a point, comme Jules Favre, l'auréole d'une effroyable expiation : voilà en effet ce qu'il faudra retenir lorsqu'on voudra formuler une sentence sur l'activité du ministre des Affaires étrangères de la Défense Nationale ; aucun des chefs responsables de ce temps ne semble avoir aussi profondément souffert; ce n'est point assez de dire qu'il souffre, il s'offre à la souffrance — ce point est admirablement mis en lumière dans le très remarquable volume que M. Maurice Reclus intitule gauchement : *Jules Favre : Essai de biographie historique et morale* (sic). — Il est l'insuffisance, mais il est l'abnégation ; ses collègues songent à eux-mêmes, refusent les rôles fâcheux, redoutent par dessus tout l'impopularité : Jules Favre ne pense qu'à sa mission ; avec sérénité, avec une résolution inébranlable, et, en vérité, une sécurité modeste, il est l'homme du sacrifice ; avec le plus

beau courage, et le plus rare chez les hommes politiques, il marche à l'impopularité, non point à l'impopularité passagère et qui semble le gage de futures revanches, mais à l'impopularité sans retour, à celle qui écrase et qui tue...

Cela est peut-être héroïque; ainsi se pare d'un reflet de grandeur, ainsi requiert notre salut, à nous qui ne l'aimons ni même ne l'estimons, la fin de ce rhéteur d'assises, de ce maître d'erreur, de ce néfaste sophiste, de ce dieu de la phrase gonflée de vent et boursoufflée de vide... Essayons d'oublier la fragile et falote silhouette du comédien du verbe ; considérons le citoyen.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

Une Visite.

On m'assure que, délaissant pour quelque temps sa maison pleine de souvenirs, Mme Judith Gautier veut voir la Chine et confronter son rêve à la réalité, en compagnie de M. Pierre Loti.

Je veux parler d'elle, ici, pour mes lectrices.

Je lui fis visite un jour du dernier hiver, et si j'étais ému, et si le cœur me battait, en arrivant devant sa porte, ce n'était assurément pas pour avoir monté, quatre à quatre, les escaliers.

Me voici sur le palier.

Je tire une large bande de soie bleu-pâle, qui sert de cordon de sonnette, une soie chinoise brochée et brodée de fleurs et de papillons, et derrière la porte, la musique d'argent et de cristal d'un gong m'annonce.

La servante qui vient ouvrir emporte ma carte, et je regarde l'antichambre, et je fais un pieux et rapide inventaire, lorsqu'on me prie de passer au salon.

Quelques-uns de ces meubles ont, sans doute, appartenu à Théophile Gautier, son père.

Je le vois là, devant cette table. Il écrivait, il couvrait de sa petite écriture ferme et sans ratures des feuilles de papier.

Il ne tâtonnait pas; les fleurs des belles pensées jetaient dans son cerveau leur parfum subtil, puis le fruit se gonflait, mûrissait et tombait de lui-même, rare, savoureux et parfait.

Les angoisses de la phrase, les sueurs de sang à propos d'une épithète infidèle ou d'un adjectif qui se dérobe, les affres des maternités douloureuses qui faisaient crier son vieil ami Flaubert, lui étaient épargnées. Il réalisait dans la joie, avec sérénité, allant droit son chemin, avec une absolue certitude de fanatique, négligeant les émotions faciles, tout ce qui trouble, tout ce qui trompe, accroupi à la turque, le secret de l'énigme plastique dans les prunelles, sa chevelure ambroisienne « de *roi franc ou de lion fauve* » coulant en boucles soyeuses de son bonnet de pourpre, un bonnet de doge de lettres et de forçat de la copie...

Cette glace refléta sûrement sa belle tête olympienne, lorsque, les yeux perdus, il faisait pour lui seul le rêve impossible de *Fortunio*, accrochant des tableaux de Léonard de Vinci et du Titien aux murs de marbre de quelque Alhambra fantastique, et séchant l'encre rouge de ses manuscrits avec la poudre que des sultanes et de belles maugrabines obtenaient en écrasant, sous un marteau de rubis, les perles incomparables de leurs colliers.

Il s'est assis dans ce fauteuil, tandis que Judith lui nouait sa cravate et qu'Estelle lui « faisait sa raie. »

Pendant que j'attends Mme Judith Gautier que l'on a été prévenir et dont un visiteur prend congé dans une pièce voisine, je songe à la belle jeune fille qu'elle fut dans la maisonnette de son père, à Neuilly.

Je la vois telle que Banville, ce magicien subtil, l'a peinte dans ses *Camées Parisiens* : « avec les nobles lignes de son visage primitif auquel nos yeux rêvent les bandelettes sacrées, l'air d'une guerrière de Thyatire... »

Si son père ressemblait à un padischah exilé dans les brumes du Nord, elle ressemblait, elle, à une princesse nostalgique, un peu sauvage, et regardant passer notre civilisation de ses étranges yeux fauves, pur profil de médaille syracusaine, retouchée par un artiste oriental, blanche Hypathie qui, ne s'en étant point tenue à l'enseignement divin de sa patrie, avait écouté les leçons des lettrés sentencieux et sages du cocasse et poétique empire du Milieu, et qui, entre deux chapitres de grammaire chinoise, savait sculpter l'*Angélique* de M. Ingres, dans un navet dérobé à la cuisine.

Une portière s'écarte... Mme Judith Gautier, en peignoir de soie blanche, est devant moi.

Je m'incline.

Que va-t-elle dire? Comment sonnera sa voix? Ce court silence me paraît interminable...

J'attends la parole qui va le briser. Il est pareil à une eau dormante où va tomber une pierre, une feuille ou la première goutte d'une averse.

Le choc a lieu !

Mme Judith Gautier a une voix sourde de solitaire, la voix nostalgique, embrumée et dorée des rêveurs.

Je ne me souviens plus par quelle formule elle m'a accueilli, mais je sais qu'il lui a suffi de dire

mon père pour créer brusquement une atmosphère de miracle.

Elle me montre le lit du maître, un lit de chêne à colonnes torses... deux petits chats jouent comme des gnômes sur l'édredon; une bûche pelucheuse achève de se consumer dans l'âtre.

Sur une petite table, une guipure, un ouvrage abandonné, avec une aiguillée de fil, un dé.

Judith Gautier sait donc coudre ?

Elle m'offre un siège. Assis près d'elle, nous causons, nous parlons de lui.

La cendre du soir emplit par degrés le salon encombré de vieux meubles, d'écrans chinois, de bibelots.

L'or des cadres s'éteint avec des lueurs agonisantes de braise, et dans cette atmosphère, je me sens le contemporain de Théophile Gautier; je puis croire que je suis en visite chez lui, que Baudelaire ou Alexandre Dumas vont arriver...

On a sonné... je me lève, mais je tourne la tête du côté de la porte, et l'illusion est si forte que j'imagine que Gautier va rentrer, arrivant du *Moniteur*, avec son gros paletot de ratine pareil au mien et ses cheveux de roi Franc sur ses épaules.

Je suis de nouveau sur le palier ; le gong chante sa musique d'argent, et Mme Judith Gautier me tend une main que je n'ose pas baiser.

LÉO LARGUIER.

CHRONIQUE DES LIVRES

—

JULES MARSAN. **La Bataille romantique.** (Librairie Hachette et Cie, Paris.)

Est-ce encore une définition nouvelle du romantisme que nous apporte ce livre? On a défini tant de fois le romantisme ! » gémissait E. Deschamps en 1824. Que dirait-il aujourd'hui ?... Lui et ses compagnons d'armes reconnaîtraient-ils leurs théories dans les idées que nous, leurs petits-fils, nous nous faisons de leurs intentions et de leur œuvre ? C'est peu probable. Pourtant, à tout prendre, les romantiques de 1824 auraient peut-être quelque raison de s'enorgueillir de l'évolution que, depuis bientôt un siècle, n'a cessé de subir la définition même du romantisme. La meilleure preuve de la vitalité de tout effort intellectuel et artistique, n'est-ce pas d'évoluer constamment dans la conscience que prend de lui la postérité ? La « bataille romantique », livrée entre 1813 et 1830, est bien loin d'être achevée; hier encore elle reprenait pour de bon; expression d'un conflit latent, bien plus profond et plus ancien que les termes qui le résument, ce combat durera peut-être aussi longtemps qu'il existera une culture européenne.

Non, le livre de M. Marsan ne propose pas une définition nouvelle du romantisme. Il n'a même pas la prétention d'en donner une nouvelle histoire. Ses visées sont bien plus modestes ; la tâche accomplie n'en est pas moins des plus utiles. Ce que l'auteur a voulu, c'est seulement marquer les étapes successives de la *conscience* que les maîtres du romantisme prenaient, avec le temps, de leur action. Voilà qui est fait pour démontrer, *ad oculos*, la valeur... relative de toute théorie esthétique!... De quelle confusion l'unité romantique — combien brève ! — ne fut-elle pas précédée! Pour que Victor Hugo s'aperçoive qu'il est autre chose qu'un successeur de l'abbé Delille, il faudra que ses adversaires lui ouvrent les yeux. « L'homme n'a rien de plus inconnu autour de lui que l'homme même... Toutes les fois qu'il dit : je suis ici, je vais là, j'avance, je recule, je m'arrête, il se trouve qu'il s'est trompé... » : ce sont les premiers mots du grand morceau de Lamartine sur *les Destinées de la Poésie*; on pourrait y voir un aveu du romantisme débutant. Certes, après la victoire, le romantisme aimera les affirmations tranchantes; le même Lamartine se vantera un jour, en 1849, d'avoir, avant tous les autres « fait descendre la poésie du Parnasse, et donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme. » Et ceci est très juste, sans doute, mais lui-même, combien de temps a-t-il mis à s'en apercevoir ?

Pendant des années, avant de trouver sa voie, le romantisme est plein de scrupules, veut être modeste et prudent. Le chapitre sur les débuts du romantisme (1813-1826) nous montre ses premiers pas, les premières affirmations, pleines encore d'hésitations et de divergences. « L'école impériale a laissé après elle une sensation de lassitude, un désir de secouer les règles, un besoin de liberté... Mais comment la littérature reviendra-t-elle à la vie : en faisant effort vers le réel ou en s'abandonnant aux élans de l'imagination ? Par le *romantisme* libéral de Stendhal ou par le lyrisme monarchiste et chrétien des jeunes poètes ?... Et comme les défenseurs de la tradition — plaisantins du *Miroir* ou pontifes des *Débats* — ont quelque peine aussi à se mettre d'accord, on risque de s'y perdre. » C'est seulement en 1823 qu'arrive le moment décisif de cette période avec l'apparition de la *Muse française* ; quelques années avant la fondation de cet organe officiel du premier groupement romantique, on ne peut dire de l'école qu'elle soit formée ; quand, un an plus tard, la *Muse* cesse de paraître, cette école a déjà pris conscience d'elle-même, elle se dégage de ce qui survivait, en elle, du passé, elle est prête à renier ses premières admirations.

Mais, en 1824, que l'on est loin encore du Cénacle ! Avec la diversité d'éléments qui constituent ce que l'on a nommé improprement le premier Cénacle, il serait vraiment difficile d'établir un programme véritable d'action. « Ce qui unit les romantiques de 1823 et 1824, c'est surtout leur ferveur religieuse ou monarchiste, leur mépris de la foule tapageuse, et, comme dit Sainte-Beuve, de la *vulgarité libérale* ». « Quand l'école aura vraiment établi ses principes, elle aura peine à recon-

naître des précurseurs en un bon nombre de ces timides jeunes gens; elle s'embarrassera peu de leurs scrupules; elle n'aura plus cette horreur de la foule et du bruit ». — Évitant les généralisations qui, si facilement, laissent de côté une bonne partie des faits — non pas les faits négligeables mais les faits gênants — l'auteur nous conduit à travers les étapes successives de ce qu'on pourrait appeler la conscience romantique : « c'est d'abord la formation lente du nouveau théâtre historique (1818-1829), depuis les comédies du comte de Rœderer jusqu'à *Cromwell* et *Henri III*; enfin l'unité romantique et le Cénacle (1826-1830), *Hernani*, les journées révolutionnaires... L'heure du succès, cette heure critique pour toutes les écoles littéraires, a sonné. Depuis longtemps le romantisme n'est plus une petite chapelle prudemment fermée. Il est devenu un parti véritable. Et lui aussi il fut emporté par le grand souffle de la liberté. En face du parti théocratique, il a traduit les aspirations communes de tous ceux qui demandaient l'affranchissement des consciences et de la pensée. Et les préjugés tombaient devant lui !... Mais maintenant il devient une école, ou ce qui est pire un Cénacle. Il n'est plus la chose de tous, il est la chose de quelques-uns, « la chose d'un seul »... Il s'appellera désormais : Victor-Hugo. Déjà la horde bruyante des *Hernanistes* a envahi le salon de la rue Notre-Dame-des-Champs... Éternelle histoire de toutes les écoles qui ne sont pas purement des écoles d'imitation ou de réaction : la théorie, confuse d'abord et timide, se développe dans la lutte ; favorisant d'abord l'essor des vraies personnalités, elle finit, avec le temps par devenir elle-même une entrave pour l'avenir.

Des études sur Antoni Deschamps, Jules de Saint-Félix et les rapports entre Quinet et F. Buloz complètent cet intéressant volume, dont la valeur est rehaussée par un grand nombre de documents et de lettres inédites.

***

A. Moret. **Rois et Dieux d'Egypte**. (Librairie Armand Colin, Paris.)

A tous ceux qui, au Louvre, s'arrêtent à rêver devant la petite *Porteuse d'offrandes*, ce vieux bois vermoulu d'où émane l'un des plus beaux hymnes imaginé par l'humanité en l'honneur de la grâce féminine; à tous ceux que charme et fascine le monde merveilleux des formes si simples et si mystérieusemant puissantes de l'art égyptien; à tous ceux que hante cette terre légendaire où gît enfouie la plus grande partie de l'histoire; à tous ceux enfin qu'attire l'Egypte et rebute l'égyptologie — artistes, lettrés, amateurs — il faut conseiller de lire les livres de M. A. Moret. La connaissance du royaume des Pharaons conquise par la science actuelle s'y présente dans tout ce qu'il y a en elle de plus vivant et de plus attrayant; ce qui a coûté tant de labeur à des vies entières de chercheurs obstinés, vous êtes invités à en jouir sans fatigue dans ces livres érudits et de la plus agréable élégance. Les qualités qui ont fait le succès bien mérité du premier ouvrage de vulgarisation de M. Moret « Au temps des Pharaons » — on les retrouve dans ce nouveau volume; les sujets dont cette fois-ci il nous entretient sont peut-être encore plus intéressants que ceux de la série précédente. En effet, quel chapitre de l'histoire ancienne plus captivant que le règne du premier souverain-femme, la reine Hâtshopsitou, qu'ignore l'histoire officielle, et que nous racontent les vestiges du temps de Deir-el-Bahari? Ou encore la vie, révélée par les ruines d'El-Amarna, de cet Aménophis IV Khounaton, dont le Louvre garde le buste si troublant et énigmatique ! La révolution religieuse qu'inaugura ce Pharaon, n'est-ce pas, quatorze siècles avant notre ère, la première tentation de séparation de l'Église et de l'État? Quelle beauté d'inspiration et d'expression dans ce chant du roi-réformateur en l'honneur du soleil ! Ne dirait-on pas que tout le parfum d'une terre éprise de lumière surgit de ces strophes plus anciennes que la Bible? Artistes et poètes goûteront ce mythe admirable de la passion d'Osiris, le dieu qui, longtemps avant le Christ, s'immole pour vaincre la mort et sauver les hommes en les rachetant du trépas, et devient la « Grande Victime » dont « le cœur est dans tous les sacrifices ».

Inspiratrices de toutes les régions, et par conséquent de toutes les cultures du bassin de la Méditérranée, telle nous apparaît encore l'ancienne Egypte dans les mystères d'Isis (qui se rattachent de près aux mystères éleusiniens et au culte chrétien) et en général dans ses conceptions de l'âme et de la sanction morale. Pas à pas, M. Moret nous conduit à travers l'évolution successive et la spiritualisation graduelle de ces conceptions jusqu'au moment où mil deux cents ans avant Jésus-Christ, on les voit aboutir aux mêmes conclusions que plus tard on verra formulées dans les Vedas et chez Platon : « Le Bien et le Mal ne sont pas autre chose que le Vrai et le Faux. Dieu est vérité et ne vit que de vérité. Ce qui est au-delà des apparences, ce qui existe vraiment, c'est le Vrai et le Juste; faire le Vrai, c'est agir comme les Dieux, c'est devenir Dieu soi-même. Ainsi les hommes se rachètent de la condition mortelle et passent dans l'autre monde à l'état de divinité. La parole biblique « Je suis la Vérité et la Vie » définit exactement la conception la plus haute que les Égyptiens se faisaient de la divinité. »

Terre habitée par « les plus religieux des hommes », l'Egypte fut aussi la grande initiatrice des arts et de la poésie. Un autre chapitre, intitulé : *Homère et l'Égypte*, nous montre l'épisode d'Ulysse chez les Phéaciens retrouvé dans un papyrus hiératique de l'Ermitage impérial de Saint-Pétersbourg; de même la plupart des sujets ciselés sur le bouclier d'Achille ne reproduisent-ils pas des thèmes utilisés déjà par les Égyptiens dans leurs monuments funéraires? Après les rhapsodes homériques, ce sera le tour des conteurs arabes de puiser au trésor de cette grandiose civilisation dont le rôle dans notre partie du globe est comparable à celui de la civilisation chinoise en Extrême-Orient. Restituée au patrimoine intellectuel de l'humanité par le génie de Champollion, le chapitre sur *Le déchiffrement des hiéroglyphes* explique parfaitement en quoi consiste et comment fut réalisée la découverte mémorable du

grand savant français, — elle cache certainement plus de mystères que, depuis les temps de Bonaparte, elle n'en a déjà dévoilés... Combien ne s'est pas élargi depuis un siècle l'horizon de notre connaissance des cultures du passé? Où sont les temps où, en art, notre tradition ne remontait pas au-delà de la Grèce classique? Hier c'était le Japon qui, chez nos impressionistes, bouleversait toutes les règles traditionelles de la composition, tandis que chez les peuples germaniques il favorisait l'essort d'un « style » décoratif, créé artificiellement et par conséquent condamné d'avance. Aujourd'hui c'est la Perse, la Chine, la Grèce primitive qui tour à tour nous dévoilent des beautés jusqu'ici mal connues ou au moins mal appréciées et deviennent subitement « modernes ». Au moment ou l'une après l'autre tarissent les sources de notre beauté européenne, tandis qu'à notre éclectisme ne cessent de s'offrir de nouvelles jouissances... de plus en plus stériles, l'art égyptien plus que tout autre est appelé à faire réfléchir les théoriciens de l'esthétique; c'est un des plus grands mérites des fines études de M. Moret qu'ils permettent pour ainsi dire de capter à sa source l'inspiration artistique, et de découvrir que c'est par la force de son sentiment religieux et idéaliste que cet art à su se garder, au cours de tant de siècles, intact et original (p. 311), qu'il est devenu le plus puissant des *styles* que connaisse l'histoire de l'art.

*
* *

Ali Bab. **Gastronomie pratique**. Etudes culinaires suivies du Traitement de l'Obésité des Gourmands. (Libr. Flammarion.)

« Prenez douze ortolans à point, fraîchement étouffés dans de la vieille fine champagne, douze grosses truffes noires du Périgord, trois grives... insérez dans chaque truffe un ortolan, fermez, liardez (bardez), et faites cuire... » Vous pourrez servir alors l'un des mets les plus raffinés de la cuisine moderne.

Recette précieuse, comme il y en a en foule dans ce Livre des Mille et une Sauces par Ali-Bab. Qu'on ne s'y trompe pas; il ne s'agit point d'un vulgaire manuel de cuisine, mais de savoureuses « études culinaires » par un distingué disciple de Brillat-Savarin, qui a beaucoup voyagé et qui a pu apprécier sous diverses latitudes les bienfaits de la dixième Muse Gastéréa. Si, toutes les maîtresses de maison voudront connaître les recettes et menus d'Ali-Bab, leurs époux ne liront pas sans intérêt l'évolution de la « Gastrologie à travers les âges ». Peut-on en vérité ignorer que le lièvre au chaudron fut créé par Gaston Phœbus, seigneur de Béarn, et que le vol-au-vent dut son origine au célèbre cuisinier Carême !

Las! L'art culinaire est en décadence, nous apprend-on, constatation d'autant plus attristante que selon un vieil adage, « on ne vit pas de ce qu'on mange, mais de ce que l'on digère », et que notre santé souffre de cette crise de l'Art de bien manger.

Il y a bien des manières d'accommoder les mets les plus simples; mais entre toutes, une seule permet, pour chacun d'eux, d'atteindre à une perfection, dirai-je divine? Se rappelle-t-on le procédé pour faire le chocolat, recommandé par Brillat-Savarin ?

« Monsieur, me disait, il y a plus de cinquante ans, Mme d'Arestel, supérieure du couvent de la Visitation à Belley, quand vous voudrez prendre du bon chocolat, faites-le faire dès la veille, dans une cafetière de faience, et laissez-le là. Le repos de la nuit le concentre et lui donne un velouté qui le rend meilleur. Le Bon Dieu ne peut s'offenser de ce petit raffinement, car il est lui-même tout excellence. »

*
* *

A. Berget. **La vie et la mort du globe**. (Libr. Flammarion.)

A la surface de notre petite terre, tout nous apparaît sous une forme vivante : animaux terrestres ou aquatiques, insectes, plantes, organismes microscopiques, tout naît, tout vit, tout meurt. La matière elle-même est soumise à une évolution, et présente dans certains cas des signes manifestes de vieillesse et de fatigue. Mais la Terre prise dans son ensemble subit-elle la loi commune ? « Vit-elle, en un mot, comme vivent toutes choses placées à sa surface ? »

C'est pour répondre à cette question, que ces pages ont été écrites. *La vie et la mort du globe* est un livre qui expose d'une façon claire mais toujours précise en même temps qu'élégante les lois de la physique du globe, à la lumière des dernières découvertes de la science. Nous y voyons la Terre naître, respirer, frémir : nous apprenons ses convulsions, la circulation incessante qui se fait autour d'elle, les courants électriques qui parcourent sa masse ; et, en dernier lieu, nous voyons dans quelles conditions elle aussi, de même que tous les êtres vivants, a dû accepter la « lutte pour la vie, » et ce qu'elle fait pour se défendre contre les agents de destruction qu'elle porte en elle-même.

« Mais un être sain, même s'il a résisté victorieusement aux efforts des actions morbides, finit toujours par arriver à l'état de sénescence. » De même pour notre planète. Dans le dernier chapitre de son excellent livre, l'auteur nous expose les vues les plus nouvelles des géophysiciens modernes, vues qui éclairent d'un jour nouveau la question de la fin de la Terre et de la « résurrection des mondes. »

Ce livre passionnera tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la Terre, il sera lu par tous ceux qui sont curieux de savoir comment les lois de la physique, telles qu'elles sont étudiées dans un laboratoire, s'appliquent à la Terre tout entière. Et une fois de plus, il montrera à tous les amis de la physique générale l'importance et la beauté de la physique du globe, science qui mérite dans sa plus haute acception, le beau nom de *physis*.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 17. — 2e SEM. 50e ANNÉE 26 OCTOBRE 1912

SUPPLÉMENT AU CONGRÈS DE VÉRONE

Correspondance avec le Prince de Polignac

(1825-1827)

Nous ne possédons que la moitié environ de l'ouvrage composé par Chateaubriand pour rappeler son rôle comme plénipotentiaire au Congrès de Vérone et comme ministre des Affaires étrangères. Le *Congrès de Vérone* parut en deux volumes in-octavo, il devait en comprendre quatre ; Chateaubriand avait déjà les épreuves en mains, lorsqu'il crut devoir consulter quelques-uns de ses anciens subordonnés, dont ce bon sot de Marcellus qui nous a conté l'histoire.

Ces messieurs diplomates, peu amis de la publicité, et l'esprit entravé par les habitudes de métier, furent effrayés de voir l'ancien ministre s'appréter à livrer au public toute la correspondance officielle ayant trait à la Guerre d'Espagne et aux négociations concernant les colonies espagnoles. Chateaubriand avait voulu se défendre, et avec une audace magistrale, il avait pensé qu'il n'avait qu'à présenter les pièces du procès : les documents parleraient pour lui.

Il faut bien dire qu'un procédé de ce genre était moins courant il y a quatre-vingts ans qu'aujourd'hui, où chaque ministre en s'en allant charge un de ses familiers de prononcer son apologie. Les anciens collaborateurs du grand écrivain décidèrent de lui demander la suppression de la plupart des documents cités par lui.

Chateaubriand, beaucoup plus modeste qu'on ne le croit généralement, et toujours prêt à écouter un censeur, leur répondit : « C'est bien, vous me coûtez quarante mille francs. » Et il supprima la matière de deux volumes sur quatre.

Aujourd'hui, nous n'avons plus les mêmes scrupules : nous serions fort heureux de retrouver les épreuves du *Congrès de Vérone* tel qu'il fut d'abord composé. On peut supposer cependant que ces papiers sont à tout jamais perdus. Et il est évident que la chose est regrettable en soi, puisqu'ainsi nous ne verrons jamais le *Congrès de Vérone*, une des œuvres maîtresses du grand écrivain homme politique, tel qu'il avait voulu la livrer au public.

Cependant, ne nous désolons pas trop : ce qui serait tout à fait fâcheux, en effet, c'eût été la perte totale des lettres, des dépêches composées par Chateaubriand lui-même et envoyées à nos agents à l'étranger au cours de son ministère.

Or nous sommes amené, en publiant la *Correspondance générale* de Chateaubriand, à recueillir ces dépêches, soit aux archives du ministère des Affaires étrangères, soit sur les registres de nos ambassades, soit dans les papiers de famille que certains descendants d'ambassadeurs de la Restauration veulent bien nous communiquer. Nous arriverons donc ainsi, sinon à reconstituer le texte primitif du *Congrès de Vérone*, du moins à réunir, mêlés à d'autres, à peu près tous les documents qui en faisaient partie.

Ce sont quelques-uns de ces documents ainsi publiés pour la première fois que l'on lira ici.

M. le prince de Polignac, en effet, avait bien voulu nous faire tenir par l'intermédiaire des éditeurs, MM. Honoré et Edouard Champion, avant même que nous n'eussions fait des recherches sur cette partie de la correspondance de Chateaubriand, une longue série de lettres adressées par le ministre des affaires étrangères au prince Jules de Polignac, son aïeul, pendant que celui-ci était ambassadeur à Londres. Ces dépêches de Chateaubriand se distinguent de la correspondance diplomatique ordinaire par la noblesse du ton, et je ne sais quel souci particulier, constant, ombrageux même, de

l'honneur du pays. On y voit en même temps une intelligence des affaires qui montre les facultés d'adaptation de l'écrivain, que l'on a souvent et à tort accusé de n'être qu'un homme de lettres parvenu par hasard au pouvoir et déplacé dans les hautes charges de l'Etat.

LOUIS THOMAS.

I

Paris, le 8 septembre 1823.

Prince, votre dépêche n° 12, en date du 5 de ce mois, m'est parvenue ce matin. Vous pensiez que le Gouvernement Britannique avait renoncé à proposer son intervention dans les affaires intérieures de la Péninsule, et qu'il se réservait de la présenter et de la faire accepter quand il s'agirait de régler celles des colonies espagnoles. Cependant, il vient d'être fait par Sir William A'Court (1) une tentative pour se porter comme médiateur entre l'armée française et les assiégés de Cadix. Je crois utile que vous en soyez instruit..

Vous avez déjà eu connaissance de la lettre adressée par Mgr le Duc d'Angoulême au roi d'Espagne et de la réponse que les chefs du parti révolutionnaire dans Cadix lui ont faite au nom du Roi. Cette correspondance a été communiquée par eux à Sir W. A'Court, et il parait qu'ils l'ont prié de leur accorder sa médiation pour obtenir des conditions d'une espèce différente de celles que renfermait la lettre de S. A. Royale. Quoiqu'il en soit, le 28 août, une frégate anglaise s'est présentée dans la baie de Cadix et est venue mouiller au milieu de notre escadre après l'avoir saluée de plusieurs coups de canon. Elle avoit à son bord M. Elliot, envoyé par Sir W. A'Court, pour remettre à Mgr le Duc d'Angoulême une lettre de ce ministre. Par cette lettre, Sir W. A'Court annonçait au prince Généralissime que les *autorités de Cadix* lui avaient communiqué *la Correspondance qui avait eu lieu entre S. A. Royale et S. M. Catholique*, et l'avaient vivement sollicité de se rendre à Cadix pour chercher les moyens, par son intervention, de mettre un terme aux malheurs de la guerre; que, pleinement autorisé par sa cour pour accorder cette intervention quand elle serait réclamée, il espérait que S. A. Royale voudrait bien agréer ses offres et le charger des propositions qu'elle pourrait avoir à faire aux autorités Espagnoles. Il ajoutait que son intention était de se rendre dans la rade de Cadix sur une frégate anglaise, aussitôt qu'il saurait que sa proposition aurait été agréée par Mgr le Duc d'Angoulême : il offrait cette frégate comme une sorte de terrain neutre pour les négociations. Enfin, il demandait qu'il fût permis à M. Elliot, porteur de la lettre, d'entrer dans Cadix et d'en ressortir.

Mgr le Duc d'Angoulême a répondu : « Que quelque désir qu'il eut de voir la paix se rétablir le plus tôt possible entre la France et l'Espagne, il ne pouvait, sans l'autorisation du Roi, ni accepter la médiation d'une puissance étrangère, ni laisser communiquer avec Cadix dont le blocus par terre et par mer avait été annoncé officiellement aux gouvernements étrangers : qu'au surplus, il allait en rendre compte au Roi, etc., etc. »

La conduite de Mgr le Duc d'Angoulême dans cette circonstance a été pleinement approuvée par le Conseil, et il lui a été écrit qu'il ne pouvait pas faire de propositions qui s'écartassent de la ligne tracée par sa lettre au Roi Ferdinand; que la première condition était la liberté complète du Roi; que si ce Prince, rendu à la liberté, s'engageait à donner quelque constitution à ses peuples, la France était prête à la reconnaître.

En effet, Prince, le gouvernement du Roi suivra jusqu'à la fin de son entreprise les mêmes principes qu'il a proclamés en la commençant. Il ne les désavouera pas en entamant des négociations avec une poignée de rebelles que ses troupes tiennent assiégiés. Comment d'ailleurs traiter avec le Roi Ferdinand encore prisonnier, et pleinement en droit par conséquent de désavouer quelques jours après ce qu'on lui aurait fait signer. Il était donc de tout point impossible que cette médiation offerte par Sir W. A'Court fut acceptée. Vous savez qu'elle n'a pas ralenti les attaques, et que le Trocadéro a été enlevé trois jours après l'arrivée de M. Elliot. Je vous écris ces détails uniquement pour votre propre information. Vous n'avez aucun usage à en faire, à moins que les ministres anglais ne vous en parlent.

CHATEAUBRIAND.

II

Paris, le 25 septembre 1823.

Nous en sommes au même point, triomphant partout où nous n'avons pas besoin de marine. Celle-ci trouve toujours qu'il lui manque quelque chose devant Cadix, et oblige Mgr le duc d'Angoulême de remettre de jour en jour son attaque sur l'île de Léon. Elle aura lieu tôt ou tard et réussira; mais les retards font du mal.

Le nouveau ministre des Affaires Etrangères dans Cadix a écrit le 7 une lettre lamentable à Sir W. A' Court. Il lui dit que Cadix ne pourra pas tenir; qu'alors les Français, maîtres du Roi et de l'Espagne, acquerront une puissance qui compro-

1) Ambassadeur d'Angleterre, en Espagne.

mettra l'Europe et surtout l'Angleterre ! Il finit par proposer l'intervention de la Grande-Bretagne ; il revient au vieux projet d'envoyer une frégate anglaise dans la baie de Cadix à bord de laquelle le Roi Ferdinand et le duc d'Angoulême pourraient traiter d'une constitution. Sir W. A'Court a envoyé le 9 cette dépêche à S. A. R.; c'est encore Elliot qui était porteur de la dépêche. Mgr le duc d'Angoulême a répondu qu'il n'acceptait aucune proposition, qu'il refusait toute médiation, et qu'il aurait recours à la force pour délivrer le Roi. Vous voyez qu'on ne peut pas répondre plus net. Cette réponse est du 13.

Il a paru, dit-on, un article horrible dans le *Morning Chronicle* contre Mgr le duc d'Angoulême. J'ai souvent été exposé à de pareilles infamies en Angleterre l'année dernière et on m'a toujours conseillé de laisser passer. Voyez, consultez; poursuivez, si vous croyez au succès, et que cela vous paraisse nécessaire. On prétend qu'on a signalé des vigies de Cadix une flotte anglaise composée d'un vaisseau et de six frégates. C'est, je le suppose, les bâtiments dont on nous a parlé, et qui se rendent dans la Méditerranée.

Voilà, noble Prince, l'état des choses. Nous ne pouvons rien savoir de ce qui va se passer le 6 du mois prochain à l'entrevue des Empereurs à Czernovitz : ces affaires d'Orient viendront après celles d'Espagne.

Tout à vous. CHATEAUBRIAND.

III

Paris, le 2 octobre 1823.

Sir Charles Stuart (1) est venu hier chez moi, noble Prince, me déclarer que l'affaire de l'Espagne allait finir et qu'en conséquence le gouvernement anglais, plein de bienveillance, allait donner ordre à Sir W. A'Court de se rendre auprès du Roi Ferdinand, aussitôt qu'il serait délivré. Je l'ai remercié de ce grand effort de bienveillance, et profitant de l'occasion je lui ai dit que j'espérais que tout dissentiment allait cesser, et que l'Angleterre consentirait désormais à s'occuper du sort futur de l'Espagne de concert avec les alliés. Il m'a dit qu'il n'avait aucune instruction sur ce point. Je l'ai fort invité à se réunir à l'alliance dans la cause commune des Monarchies. Cela ne produira rien ; mais vous voyez combien on a d'amis lorsqu'on triomphe.

Tout tombe en Espagne. Voilà Figuières entre nos mains. Les nouvelles du Port Sainte-Marie sont du trois. Tout se disposait à l'attaque à la fois sur le Puntalès et sur les batteries placées à l'extrémité de l'île de Léon en face du fort Santi-Piétri, maintenant à nous. Il n'y a presque plus de doute d'un prompt et dernier succès. Pourvu qu'on n'enlève pas le Roi une belle nuit et qu'on le mène sur un vaisseau aux Canaries ou à Cuba. Nous n'avons plus que cette chance à craindre. Nous touchons, Noble Prince, à un grand évènement pour les destinées de la France et pour nos destinées particulières. Prions Dieu qu'il nous ait dans sa sainte et digne garde.

A vous, noble Prince et pour toujours,

CHATEAUBRIAND.

IV

Paris, le [illegible] 1823.

Prince, j'ai reçu ce matin votre dépêche du 3. Les raisonnements que vous y faites sur l'affaire qui a été le sujet des communications de M. Canning ont fixé toute mon attention. Je ne crois pas que l'Angleterre se hâte de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles. Déjà ses exportations en Amérique sont plus considérables que les besoins de ces provinces ruinées ne le permettent ; et quel nouvel avantage retirerait-elle d'une mesure qui mettrait infailliblement beaucoup d'embarras dans ses rapports avec les puissances du Continent dont elle cherche, en ce moment, à se rapprocher ? Quant à la volonté que vous lui supposez de ne pas laisser traiter cette importante affaire dans un Congrès, je pense qu'effectivement, elle pourrait la livrer avec répugnance à la discussion des puissances qui ont des intérêts différents des siens, mais cependant elle-même a demandé au Congrès de Vérone que cette affaire fût soumise à la réunion des Plénipotentiaires de l'alliance; au demeurant, quoiqu'en ce moment nous devions répondre dans le sens dans lequel je vous ai écrit et paraître considérer cette question comme une question d'intérêt général, cependant, il n'est pas de notre intérêt de nous interdire complètement tout moyen d'en revenir à une négociation particulière avec l'Angleterre, car il peut arriver que de nouvelles circonstances nous engagent à laisser les liens de l'alliance se relâcher, ou les refus du Roi d'Espagne, soutenus par les puissances qui n'ont qu'un intérêt de théorie à la question des colonies, peuvent mettre un obstacle invincible à ce qu'elle soit résolue dans une négociation générale. Mais, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, nos premières réponses doivent représenter cette affaire comme commune à toutes les puissances de l'alliance, et l'Angleterre elle-même nous en a donné l'exemple. Le parti que le

(1) Ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Ministère anglais a pris de nommer des agents commerciaux près les nouveaux gouverneurs de l'Amérique, n'est que l'exécution du plan formé par le marquis de Londonderry, dont j'avais eu connaissance dans le temps de mon séjour en Angleterre.

Vous paraissez croire que l'Angleterre se prêterait facilement à l'établissement de gouvernements monarchiques dans les provinces qui se sont soustraites à la domination espagnole; il serait intéressant de connaître, avec autant de précision que possible, ses véritables dispositions à cet égard et ce qu'elle pourrait consentir à faire pour y contribuer.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND (1).

V

Paris, ce 20 octobre 1823.

La lettre officielle, noble Prince, vous instruira de la véritable cause de la retraite du bon maréchal (2). C'est, vous le savez sans doute, une querelle particulière entre le duc d'Angoulême et lui. Il a fallu céder à l'héritier du trône. Nous avons pensé périr, et les royalistes me doivent leur salut. Si le successeur eût été pris parmi les libéraux militaires qui environnent le Prince, nous étions perdus et je me retirerais à l'instant. A force de crier, de courir, de faire des représentations, j'ai obtenu le baron de Damas, et l'envoi du maréchal à Vienne. Cette double opération nous sauve. C'est toujours une chose fâcheuse que cette condescendance du Roi pour son neveu, car si demain le duc d'Angoulême veut déclarer qu'il ne veut pas se trouver au château avec tel ou tel ministre, il faudra que ce ministre se retire; vous sentez s'il peut y avoir de gouvernement représentatif avec cette influence de Prince. Et pourtant, ce Prince est, dit-il, constitutionnel!

Tout à vous, CHATEAUBRIAND.

VI

Paris, ce 10 novembre 1823.

Noble Prince, soyez tranquille, je vais faire passer aux différentes cours votre memorandum corrigé. Il est encore temps de rectifier les inexactitudes.

Quand à Lady Capel, son goût tout particulier pour s'allier avec un régicide ne peut guère me toucher. J'ai pourtant écrit à M. des Moustiers de mettre de l'indulgence et de la miséricorde dans ses démarches. Je ne puis faire plus. Vous le direz à M. Canning.

Nous sommes ici dans un grand combat pour la dissolution de la Chambre et le renouvellement intégral. Nos amis les Royalistes ont pris la chose de travers en haine de Villèle; mais comme la mesure est bonne, nous ne reculerons pas, et le succès fera tomber tout ce bruit.

L'Espagne ne va pas trop bien : pourtant, à force de crier, nous obtenons quelque adoucissement aux décrets insensés de Ferdinand. Nous nous occupons surtout des colonies. Si nous pouvions réussir à faire traiter en commun cette grande affaire dans les conférences de Paris, ce serait un pas immense de fait, mais j'en doute. L'Espagne sera assez folle pour s'y refuser, et l'Angleterre ne voudra pas lier sa politique à celle du continent.

Je crains l'arrivée de Mgr le Duc d'Angoulême et les nouveaux éléments de discorde qu'il peut jeter parmi les Royalistes. Si vous avez quelque moyen d'agir sur le Baron de Damas, maintenez-le dans des résolutions fermes et une résistance respectueuse à des nominations, à des mesures dangereuses.

Voilà tout à peu près pour le moment sur notre position. M. Canning continue à être plein de malveillance, mais de là à la guerre, il y a loin. J'ai parcouru vos comptes. Ils sont trop hauts, et il me sera impossible de justifier vos mémoires de cartes et lieux ? C'est une chose qui regarde l'ambassadeur et pas du tout l'ambassade. Prenez garde à cela. Nous sommes pauvres et vous êtes riche.

Bonjour, noble Prince, et tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

VII

Paris, ce 17 novembre 1823.

Sir Charles est venu, noble Prince, m'apporter une dépêche de M. Canning, dans laquelle il se plaint de notre ami Hyde de Neuville (1). Celui-ci a dû avoir une couversation avec le roi de Portugal, dans laquelle il a dû proposer à ce monarque des troupes et l'appui de la France pour le débarrasser de l'influence anglaise, délivrer ses états des révolutionnaires et conquérir le Brésil. Vous sentez combien cela vient à propos au moment où M. Canning nous cherche de toutes parts des torts et un prétexte pour reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles. Il nous accuse d'avoir le dessein de les attaquer, et il en prend occasion d'envoyer des forces dans le Golfe du Mexique. Il m'a paru évident qu'il voulait faire une histoire de cette conversation, et je m'at-

(1) Minute aux Affaires étrangères. Angleterre, 617, f° 152.
(2) Le maréchal Victor, duc de Bellune.

(1) Alors ministre de France à Lisbonne.

tends à apprendre par votre dépêche de ce matin, que je n'ai pas encore reçue, qu'il vous en aura parlé.

J'ai tout nié, comme bien vous le pensez, quoique la chose eût été transmise par l'ambassadeur anglais, résidant à Lisbonne. J'ai dit que cela était un conte absurde, de ces nouvelles telles qu'on en faisait sur l'Espagne, lorsque notre armée, disait-on, revenait sur les bords de la Bidassoa ; qu'un ambassadeur de France n'avait pu s'exprimer de la sorte sans outrepasser ses pouvoirs, et sans s'exposer à être rappelé sur le champ ; que M. Hyde était un homme loyal et habile, un ancien diplomate déjà rompu aux affaires, et qu'il n'avait certainement rien dit de semblable. Voilà ce que je vous charge de dire vous-même à M. Canning; niez fortement, et dites que ce sont de faux rapports que les libéraux, qui voudraient jeter de la mésintelligence entre les deux gouvernements, se plaisent à répandre.

Cependant, noble Prince, je vous dirai entre nous, que j'ai reçu une longue lettre particulière de Hyde, et il résulte de cette lettre que dans une conversation qu'il a eue avec le Roi, il a à peu près dit ce que les Anglais l'accusent d'avoir dit. Vous connaissez la tête de Hyde et sa haine contre les Anglais. Dans son ambassade aux États-Unis, il était loin de l'Europe; il n'avait rien à démêler avec la politique des divers cabinets, il n'avait qu'une affaire et il n'était pas obligé de calculer, quand il faisait cette affaire, s'il n'en gâtait pas telle autre qui se faisait avec celle-là. Il ne savait pas quelle prudence, quelle mesure, quelle dextérité, il faut mettre dans des négociations qui se lient à une multitude d'intérêts divers. Il agit à Lisbonne ne voyant que Lisbonne, et il ne se doute pas qu'un mot échappé de sa bouche passe pour être la pensée du gouvernement et retentit à Londres, Vienne et Pétersbourg. J'ai bien peur que son caractère ardent ne renouvelle souvent ces scènes; quoi qu'il en soit, nions fortement, et plaignons-nous qu'on ait pu imaginer de pareilles fables.

Talaru (1) est allé à Aranjuez au devant du Roi. Il va proposer à Saëz d'accepter la médiation de l'alliance y compris l'Angleterre, pour arranger l'affaire des colonies.

Il ne croit pas beaucoup au succès de sa proposition. Si l'Espagne se refuse à tout arrangement, nous prendrons enfin notre parti. Au reste, nous allons faire partir de nouveaux commissionnaires pour le Mexique et la Colombie, et renforcer nos garnisons de la Martinique et de la Guadeloupe.

Tout va bien ici, et nous aurons des élections royalistes et le renouvellement septennal, malgré le vertige qui avait saisi un moment nos pauvres amis.

Je reçois votre lettre confidentielle n° 21. Je vois qu'on ne vous a pas parlé de l'affaire de Hyde. Vous attendrez alors qu'on vous en parle. Il faut une petite rectification à ce que nous avons dit que nous n'enverrons pas de bâtiments de guerre dans les colonies espagnoles. Nous n'avons pas dit qu'une frégate française partie de Cadix ne porterait pas à Cuba et aux Canaries un ordre ou un commissaire du roi d'Espagne, qui ira annoncer officiellement la nouvelle de la délivrance de ce monarque. Nous n'avons pas dit encore que nous ne renforcerions pas notre station dans les Antilles, comme les Anglais ont renforcé la leur. Nous avons dit, et nous répétons que nous n'attaquerions point les colonies espagnoles, ni pour notre compte, ni pour celui du roi d'Espagne; que nous n'y porterions ni troupes françaises, ni troupes espagnoles; il est essentiel de bien préciser cela pour qu'on ne vienne pas nous dire ensuite que nous avons trompé le gouvernement anglais et nous faire d'injustes chicanes.

Quant au reste de votre lettre, noble Prince, vous avez raison, si vous le voulez. J'ai l'habitude de ne pas compter, et quand je parle économie, c'est pour l'acquit de ma conscience.

Rognez donc vos courriers, tranchez, retranchez, je m'en lave les mains et je mourrai à l'hôpital s'il plaît à Dieu.

Tout à vous, CHATEAUBRIAND.

Sir Charles vient de me donner de nouvelles explications pacifiques sur le discours de M. Canning et sur les articles du Courrier.

VIII

Paris, 1er décembre 1823.

Prince, j'ai reçu vos lettres du 28 du mois dernier. La conversation que vous avez eue avec M. Canning au sujet des affaires de la Grèce n'a pas encore dissipé toute incertitude sur les vues de l'Angleterre. Vous comprenez sans doute toute l'importance que nous devons mettre à connaître ses véritables dispositions dans une question d'une telle gravité, et sur laquelle nous sommes appelés à donner des instructions à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Il est extraordinaire que M. Canning vous dise qu'il n'a pas d'idées arrêtées sur cette grande affaire, car c'est lui qui, en arrivant au ministère, a fait modifier la conduite que l'Angleterre avait tenue jusque là à l'égard des Grecs. Vous n'ignorez pas que, dans les premiers temps de l'insurrection,

(1) Ambassadeur de France en Espagne.

cette puissance s'était montrée extrêmement sévère pour eux; ce n'était pas sans doute par zèle pour la légitimité ni par horreur pour l'insurrection; c'est probablement qu'elle voyait dans la destruction de la marine grecque l'anéantissement du commerce le plus actif et le plus prospère de la Méditerranée. Cependant, après la dispersion de l'armée turque qui avait, l'année dernière, envahi la Morée, la conduite des Anglais a totalement changé; des communications nombreuses et quelquefois mystérieuses ont eu lieu entre le gouvernement des Sept Isles et les chefs grecs. La flotte anglaise a fréquemment relâché dans les ports de la Morée ou des Isles. D'ailleurs, le langage de M. Baggot, à Pétersbourg, est bien plus prononcé que celui de M. Canning. Il a dit très positivement, pendant l'entrevue de Czernovitz, que l'Angleterre était désormais sûre d'empêcher les Russes de mettre le pied sur les côtes de la Méditerranée. Il y a aussi quelque chose de très remarquable dans le silence que le gouvernement Anglais a gardé à l'occasion de cette entrevue de Czernovitz, de laquelle pouvait cependant résulter une guerre dont les suites étaient incalculables. Avant cette entrevue, M. Canning avait donné l'ordre à Lord Strangford (1) de tenir un langage menaçant au Divan, langage si différent de celui que cet ambassadeur avait tenu jusque-là.

De tout ce que je viens de vous dire il résulte, ce me semble, que M. Canning s'occupe de l'affaire d'Orient plus qu'il ne le prétend, et qu'il ne cherche pas à agir de concert avec la France. C'est une raison de plus pour que vous vous efforciez d'acquérir de nouvelles lumières sur ce qui se passe à cet égard entre la Russie, l'Autriche et la Grande-Bretagne. Je crois vous avoir engagé à en chercher auprès de vos collègues. Je ne doute pas que, dans de nouvelles conversations avec M. Canning, il ne s'ouvre un peu davantage avec vous.

Je dois vous engager, Prince, à user rarement de la facilité que pourrait vous fournir ma correspondance pour donner au gouvernement anglais des explications qu'il ne réclame pas. Il y a toujours plus d'inconvénients à en craindre que d'avantages à en tirer, car votre gouvernement ne peut se regarder comme engagé par une explication qui ne lui a pas été demandée et que lui-même n'a pas eu l'intention de donner. Les informations que je vous transmets sont seulement destinées à vous guider dans les réponses que vous pouvez avoir à donner comme de vous, au gouvernement près duquel vous résidez.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération. CHATEAUBRIAND (2).

1 Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople.
2 Minute aux Affaires étrangères Angleterre, 617, f°. 255.

IX

Paris, le 8 décembre 1823.

Prince, j'ai quelque raison de penser que les bruits dont vous me parlez sur une souscription destinée à reconquérir les colonies Espagnoles ne sont pas entièrement dénués de fondement. La première idée paraît en avoir été donnée par M. Ouvrard; M. Parish aurait continué à s'en occuper. Quoi qu'il en soit, ce projet a assez de réalité pour que vous cherchiez à *acquérir à son sujet* tous les renseignements que vous pourrez. Il sera curieux de voir à cette occasion la conduite que tiendra le gouvernement anglais; s'il ne s'y oppose pas par les moyens dont il dispose, on pourrait supposer qu'il n'y serait pas entièrement étranger, et que ne trouvant pas dans la reconnaissance de l'indépendance, malgré les puissances du continent, des avantages suffisants pour en risquer les inconvénients, il ne serait pas fâché d'ouvrir cette nouvelle voie aux spéculations des capitalistes anglais. Vous jugerez avec raison que ce projet est d'une haute importance pour nous. Quoi que peut-être il ne pût pas avoir de bien grands résultats, et qu'il annonçât dans la politique du cabinet anglais en ce moment du vague et de l'incertitude, il n'en mérite pas moins toute notre attention; et je ne peux que vous remercier du soin que vous avez mis à me transmettre ce que vous en aviez appris.

Je vois avec plaisir M. Canning dans des dispositions moins aigres à notre égard. Nous avons assez fait, désormais, pour lever toutes ses craintes et pour le mettre à même de ramener l'opinion. Il ne faut pas pour le moment dépasser ces bornes-là. Déjà on cherche à profiter du memorandum pour faire croire à l'Espagne que nous sommes d'accord avec l'Angleterre pour la forcer à renoncer à ses colonies. Attendons quelque temps l'effet de la réflexion et des représentations des autres cours. M. de Lieven (1) a mandé ici qu'il avait trouvé M. Canning beaucoup plus sage sur l'affaire des colonies. Cet ambassadeur a envoyé dernièrement un courrier à Pétersbourg, qui a passé hier ici, et était fort pressé; avez-vous eu occasion d'en savoir le motif?

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND (2).

(*A suivre*).

(1) Ambassadeur de Russie à Londres.
2 Minute aux Affaires étrangères. Angleterre 617, f° 266.

UNE FEMME IMAGINATIVE [1]

Le lendemain matin, Marchmill fut réveillé à six heures; et parmi des baillements, elle l'entendit se dire à lui-même :

— Que diable est-ce donc, qui a craqué sous moi, ainsi?

Croyant qu'elle dormait toujours, il chercha autour de lui et attira quelque chose. Les yeux mi-ouverts, elle devina, plutôt qu'elle ne vit, que c'était M. Trewe.

— Sacristi! Que veut dire!... s'écria son mari.

— Quoi donc, mon cher? dit-elle.

— Oh! vous êtes réveillée? Ah! Ah!

— Que voulez-vous dire?

— Une photographie d'un type — un ami de notre propriétaire, je suppose. Je me demande comment elle est venue ici; elle aura glissé de sur la table par hasard, probablement, pendant qu'on faisait le lit.

— Je la regardais hier, et elle sera tombée dans le lit.

— Oh! C'est un de vos amis? Que son cœur pittoresque soit béni!

La loyauté d'Ella envers l'objet de son admiration ne put endurer de l'entendre ridiculiser.

— C'est un homme très intelligent! dit-elle, avec un tremblement dans la voix, qu'elle même sentit absurdement inutile. C'est un poète d'avenir — c'est ce monsieur qui occupait deux de ces pièces avant notre arrivée ici, quoique je ne l'aie jamais vu.

— Comment savez-vous que c'est lui, si vous ne l'avez jamais vu?

— Mrs. Hooper me l'a dit en me montrant la photographie.

— Ah! Mais il faut que je me lève. Je rentrerai de bonne heure. Je regrette de ne pouvoir vous emmener avec moi. Faites attention que les enfants ne se noient pas!

Ce jour-là, Mrs. Marchmill demanda si Mr. Trewe viendrait bientôt.

— Oui, dit Mrs. Hooper. Il viendra d'aujourd'hui en huit s'installer près d'ici avec un ami, jusqu'à votre départ. Sûrement il entrera en passant.

Marchmill revint de très bonne heure dans l'après-midi; et, ouvrant quelques lettres qui étaient arrivées pendant son absence, il déclara soudain qu'ils devraient partir une semaine plus tôt qu'il n'avait été décidé — c'est-à-dire dans trois jours.

— Nous ne pouvons pas rester une semaine encore? plaida-t-elle. Je me plais ici.

— Pas moi. On commence à s'y ennuyer.

— Alors, laissez-moi avec les enfants!

— Que vous êtes insupportable, Ella! A quoi cela servira-t-il? Et il me faudra revenir vous chercher! Non; nous rentrerons ensemble; et nous compléterons nos vacances à Brighton un peu plus tard. D'ailleurs vous avez encore trois jours.

Il semblait que ce fût son destin de ne pas rencontrer l'homme dont elle admirait désespérément le talent rival et à la personne de qui elle était absolument attachée. Ella décida cependant de faire un nouvel effort; et ayant deviné, d'après les explications de sa propriétaire, que Trewe habitait un endroit désert, non éloigné de la ville principale dans l'Ile opposée, elle prit le bateau l'après midi suivant.

Quel voyage inutile ce fut! Elle ne savait que vaguement où se trouvait la maison, et quand elle s'imagina l'avoir trouvée, et qu'elle se hasarda à demander à un piéton s'*il* habitait là, la réponse de l'homme fut qu'il ne savait pas. Et s'*il* avait habité là, comment pouvait-elle lui rendre visite? Certaines femmes auraient eu assez d'assurance pour cela, mais pas elle. Comme il la jugerait insensée! Elle aurait pu lui demander de venir la voir, peut-être; mais elle n'en eut pas plus le courage. Elle erra, songeuse, le long de la côte pittoresque jusqu'à l'heure du retour, et elle rentra à la maison pour le dîner sans que son absence ait été trop remarquée.

Au dernier moment, assez inopinément, son mari lui annonça qu'il n'avait aucune objection à la laisser ici avec les enfants jusqu'à la fin de la semaine puisqu'elle le désirait, si toutefois elle se sentait capable de voyager seule à son retour. Elle dissimula le plaisir que cette prolongation de temps lui causait; et Marchmill partit le lendemain matin.

Mais la semaine se passa, et Trewe ne vint point.

Le samedi matin, les membres de la famille Marchmill quittèrent l'endroit qui avait produit chez Ella tant de ferveur. Le triste, le lugubre train; le soleil éparpillant ses rayons sur les coussins chauds; la poussière permanente; les rangées de fils télégraphiques — toutes ces choses l'accompagnaient: tandis que par la portière le niveau bleu de la mer disparaissait à son regard, et avec lui la résidence de son poète. Le cœur lourd, elle essaya de lire, et elle pleura.

Mr. Marchmill avait un commerce florissant, et il habitait avec sa famille une grande maison neuve, qui était située dans des terrains coûteux à quelques milles de la cité où était établie son usine. La vie d'Ella y était solitaire, ainsi qu'est généralement la vie suburbaine, particulièrement à certains moments; et elle avait tout le temps voulu de s'abandonner à son goût pour la composition lyrique et

[1] Voir la *Revue Bleue* du 19 octobre 1912.

élégiaque. Elle était à peine de retour quand elle tomba sur une poésie de Robert Trewe dans le dernier numéro de son magazine favori, qui avait dû être écrite presque immédiatement avant sa visite à Solentsea, car elle contenait le couplet même qu'elle avait vu griffonné sur le mur près du lit, et que Mrs. Hooper avait déclaré être récent. Ella ne put résister plus longtemps : saisissant une plume, elle lui écrivit comme un confrère, employant le nom de John Ivy, le complimentant dans sa lettre de son talent et des pensées élevées qui remuaient son âme, comparés à ses efforts timides, à elle, dans cette même voie pathétique.

La réponse vint quelques jours après, différente de ce qu'elle l'espérait — c'était une note brève et civile, dans laquelle le jeune poète déclarait que, bien que les vers de M. Ivy ne lui soient pas très familiers, il se rappelait ce nom pour l'avoir vu attaché à quelques poésies pleines de promesses; qu'il était heureux de faire la connaissance par lettre de M. Ivy, et qu'il examinerait certainement avec beaucoup d'intérêt ses productions futures.

Il devait y avoir quelque chose de juvénile ou de timide dans la lettre d'Ella, pour une lettre venant ostensiblement d'un homme, se déclara-t-elle; car Trewe adopte le ton d'une personne supérieure et plus âgée, dans sa réponse. Mais qu'importait? Il avait répondu; il avait écrit de sa main, dans cette même chambre qu'elle connaissait si bien, car il était retourné dans ses appartements.

La correspondance ainsi commencée fut continuée pendant deux mois ou plus, Ella lui envoyant de temps en temps des vers qu'elle considérait comme de ses meilleurs, et qu'il acceptait très aimablement, bien qu'il ne lui dit pas qu'il les lisait assidûment, ni qu'il lui en envoyât des siens en échange. Ella aurait été plus contrariée de cela qu'elle ne l'était en réalité, si elle n'avait pas su que Trewe agissait sous l'impression qu'elle appartenait au sexe masculin.

Cependant la situation laissait à désirer. Une petite voix flatteuse lui disait que, si seulement il la voyait, les affaires changeraient. Sans aucun doute elle eût aidé cela en faisant une franche confession de sa qualité féminine pour commencer, si quelque chose n'était arrivé, à son grand plaisir, qui la rendit inutile. Un ami de son mari, le directeur de l'un des plus importants journaux de la ville et du comté, qui dînait avec eux un jour, fit la remarque au cours de la conversation que son frère, le peintre-paysagiste, était un ami de Mr. Trewe, et que les deux hommes étaient dans la région en ce moment.

Ella connaissait un peu le frère du directeur. Le lendemain matin elle s'assit et lui écrivit, l'invitant à venir passer quelque temps chez eux, et le priant d'amener avec lui, si possible, son compagnon Mr. Trewe, dont elle désirait beaucoup faire la connaissance. La réponse arriva quelques jours après. Son correspondant et son ami Trewe acceptaient avec grand plaisir son invitation, et arriveraient tel jour de la semaine prochaine.

Ella fut enjouée et bruyante. Son projet réussissait; son bien-aimé, quoique encore inconnu, allait venir.

— Voyez, il se tiendra derrière notre mur ; il regardera vers les fenêtres, apparaissant lui-même entre les barreaux de la grille, pensa-t-elle, transportée. Et, enfin ! l'hiver n'est plus, la pluie a passé, les fleurs apparaissent sur la terre, le temps du chant des oiseaux est venu, et la voix de la tourterelle se fait entendre dans notre région.

Mais il était nécessaire de s'occuper des détails du logement et de la nourriture. Elle le fit avec le plus grand soin, et attendit le jour et l'heure graves.

Il était environ cinq heures de l'après-midi quand elle entendit le carillon de la porte et la voix du frère du directeur dans le vestibule. Poètesse, ainsi qu'elle l'était, ou qu'elle se croyait, elle n'avait pas été trop sublime ce jour-là pour s'habiller avec un soin infini d'une robe à la mode, d'un tissu riche, ayant quelque ressemblance avec le *Chiton* des Grecques, style à ce moment en vogue parmi les dames d'un esprit artistique et romantique. Son visiteur pénétra dans le salon. Elle regarda derrière lui ; personne ne suivait. Où, au nom du dieu de l'Amour, était Robert Trewe ?

— Oh ! je le regrette beaucoup, dit le peintre après que quelques phrases d'introduction eussent été échangées. Trewe est un drôle de garçon, vous savez, Mrs Maschmill. Il m'avait dit qu'il viendrait; puis il vient de me dire qu'il ne peut pas. Il est plutôt poussiéreux. Nous avons fait quelques milles à pied, et il voulait rentrer chez lui.

— Il... il ne va pas venir ?

— Non, et il m'a chargé de vous faire ses excuses.

— Quand l'avez-vous... quitté ? demanda-t-elle, sa lèvre inférieure prise d'un tremblement convulsif, ajoutant un trémolo à ses paroles. Elle aurait voulu s'enfuir et laisser couler ses larmes.

— A l'instant, dans le chemin au bout de votre rue.

— Quoi ! Il a passé devant ma grille ?

— Oui. Quand nous arrivâmes — c'est d'ailleurs une jolie grille, le plus beau morceau de fer forgé moderne que j'ai vu — quand nous y arrivâmes, nous nous arrêtâmes à bavarder un peu, puis il me dit au revoir et continua son chemin. La vérité est qu'il est un peu découragé pour le moment, et qu'il ne veut voir personne. C'est un très bon garçon, et

un excellent ami, mais un peu incertain et mélancolique parfois ; il pense trop. Sa poésie est plutôt trop érotique et passionnée pour certains goûts; et il vient de recevoir un terrible abattage dans la — *Review*, publiée hier; il en a vu un numéro à la gare, par hasard. Peut-être l'avez-vous lu?

— Non.

— Cela vaut autant. Oh! Ça ne vaut pas la peine d'y faire attention; c'est un de ces articles écrits sur commande, pour plaire aux abonnés d'esprit étroit dont dépend le tirage de la revue. Mais ça l'a découragé. Il dit que c'en est l'inexactitude qui le blesse; autant il peut soutenir une attaque franche, autant il déteste les mensonges qu'il est incapable de réfuter et d'arrêter dans leur course. C'est là le point faible de Trewe. Il vit tant par lui-même, que ces choses l'affectent plus que s'il était mêlé au tumulte de la vie moderne et commerciale. Ainsi il n'a pas voulu entrer ici, donnant comme excuse que tout paraissait si neuf et si riche — si vous me pardonnez cette expression.

— Mais — il devait savoir — qu'il y avait de la sympathie pour lui ici! Ne vous a-t-il jamais parlé de lettres qu'il aurait reçues venant de cette adresse?

— Si, en effet, de John Ivy — peut-être un parent à vous, pensait-il, en visite ici.

— Vous a-t-il dit que — qu'il aimait Ivy?

— Oh! je ne crois pas qu'il ait porté beaucoup d'intérêt à Ivy.

— Ou à ses poèmes?

— Ou à ses poèmes — tant que je puis croire.

Robert Trewe ne portait aucun intérêt à sa maison, à ses poèmes ou à leur auteur. Aussitôt qu'elle put se retirer, elle se précipita dans la *nursery* et essaya de tromper son émotion par maints baisers inutiles à ses enfants, jusqu'à ce qu'elle eut un sentiment soudain de dégoût en considérant combien ils étaient communs, tout comme leur père.

Ce peintre-paysagiste, à l'esprit simple et borné, ne comprit pas d'après sa conversation que c'était Trewe seulement qu'elle désirait, et non lui-même. Il fit une longue visite, semblant prendre plaisir à la société du mari d'Ella, auquel il plut beaucoup, et qui lui montra tous les environs, ni l'un ni l'autre ne remarquant la mauvaise humeur d'Ella.

Il n'y avait encore qu'un jour ou deux que le peintre était parti quand un matin, assise seule dans sa chambre, elle parcourut le journal de Londres qui venait d'arriver, et lut le paragraphe suivant :

SUICIDE D'UN POÈTE

« Mr. Robert Trewe, bien connu depuis quelques années comme l'un de nos plus talentueux poètes, s'est suicidé dans ses appartements à Soho, ce samedi soir en se tirant un coup de revolver dans la tempe droite. Nos lecteurs ont à peine besoin qu'on leur rappelle que Mr. Trewe avait attiré récemment l'attention d'un public plus nombreux qu'auparavant par son nouveau volume de vers, d'un genre passionné, intitulé ; « Poèmes à une femme inconnue », dont il a été parlé très favorablement dans ces pages pour l'extraordinaire gamme de sentiments qu'il parcourt, et qui a été le sujet d'une critique sévère, sinon féroce, dans la *Review*. On suppose, bien qu'on n'en sache rien, que cet article à pu en partie le conduire à cet acte désespéré, car un numéro de cette revue fut trouvé sur son bureau; et il s'était montré fort découragé depuis la publication de cette critique. »

Puis suivaient les détails de l'enquête, au cours de laquelle fut lue la lettre suivante, adressée à un ami au loin :

« Cher...

Avant que ces lignes parviennent entre vos mains je serai délivré des inconvénients de voir, d'entendre et de savoir les choses autour de moi. Je ne vais pas vous ennuyer en vous donnant les raisons qui m'ont poussé à cet acte, quoique, je puis vous l'assurer, elles soient sensées et logiques. Peut-être, eussé-je été choyé par une mère, une sœur ou tout autre amie féminine tendrement attachée à moi, j'aurais pu trouver utile de continuer mon existence présente. J'ai longtemps rêvé d'une telle créature inaccessible, ainsi que vous le savez; et elle, cette introuvable, cette perle rare, inspira mon dernier volume; la femme imaginaire seule, car, en dépit de ce qui a été dit dans certains milieux, il n'y a aucune femme réelle derrière ce titre. Elle a continué jusqu'à la fin, secrète, inconnue et imméritée. Je crois préférable de dire ceci afin qu'aucun blâme ne puisse être rejeté sur une femme réelle comme ayant été la cause de ma mort par un traitement cavalier ou cruel. Dites à ma propriétaire que je regrette de lui avoir causé cet ennui; mais mon passage dans sa maison sera bientôt oublié. Il y a suffisamment d'argent en mon nom à la banque pour payer tous les frais.

R. TREWE.

Elle s'assit un instant, comme étourdie, puis se précipita dans la chambre voisine et se jeta sur son lit.

Sa douleur l'anéantissait, et elle resta ainsi pendant plus d'une heure, des mots entrecoupés sortaient de temps en temps de ses lèvres tremblantes :

— Oh! s'il m'avait seulement connue — s'il m'avait connue, moi — moi!... Oh! si j'avais pu le rencontrer une fois — une seule fois; et poser ma main sur son front chaud — et baiser ses lèvres — si je lui avais laissé voir combien je l'aimais — que j'aurais souffert la honte et le mépris pour lui, aurais vécu et serais morte pour lui! Peut-être cela aurait-il sauvé sa chère vie!... Mais non, ce ne fut pas permis! Dieu est un Dieu jaloux! et ce bonheur n'était ni pour lui, ni pour moi!

Toutes les possibilité étaient terminées; la rencontre était irréalisable. Cependant elle y croyait encore dans son caprice, même maintenant.

— L'heure qui aurait pu sonner n'a point sonné.

*
* *

Ella écrivit à la troisième personne à la propriétaire à Solentsea, joignant un bon de poste d'un souverain, et informant Mrs. Hooper que Mrs. Marchmill avait vu dans les journaux le triste récit de la mort du poète, et s'étant beaucoup intéressée, ainsi que Mrs. Hooper le savait, à Mr. Trewe pendant son séjour à Coburgh House, elle remercierait Mrs. Hooper de couper une boucle des cheveux du poète avant sa mise en bière, et de le lui envoyer comme souvenir, ainsi que la photographie qui était dans le cadre.

Par retour du courrier, une lettre arriva contenant ce qui avait été demandé. Ella pleura sur le portrait et le mit en sûreté dans son tiroir privé; elle attacha la boucle de cheveux avec un ruban et a cacha dans son corsage, d'où elle la retirait et la baisait de temps en temps.

— Qu'y a-t-il? dit son mari, levant le nez de sur son journal à une de ces occasions. Vous pleurez sur quelque chose? Une boucle de cheveux? A qui est-elle?

— Il est mort, murmura-t-elle.

— Qui?

— Je ne voudrais pas vous dire, Will, pour le moment, à moins que vous n'insistiez! dit-elle, un sanglot étouffant ses paroles.

— Oh! très bien.

— Mon refus vous contrarie-t-il? — Je vous le dirai quelque jour, plus tard.

— Ça n'a pas la moindre importance.

Il sortit, sifflant quelques mesures d'un air quelconque; et quand il fut arrivé à sa manufacture, dans la cité, le sujet lui revint à l'esprit.

Lui, aussi, savait qu'un suicide avait eu lieu récemment dans la maison qu'ils avaient occupée à Solentsea. Ayant vu, ces derniers temps, le volume de poèmes dans les mains de sa femme, et ayant entendu des fragments de conversation sur Trewe, il se dit aussitôt :

— Naturellement, c'est lui!... Mais comment diable a-t-elle pu le connaître? Quels animaux rusés sont les femmes!

Puis il abandonna tranquillement cette affaire, et se remit à son travail quotidien. Pendant ce temps Ella, à la maison, avait pris une résolution. Mrs. Hooper, en lui envoyant les cheveux et la photographie, l'avait informée du jour de l'enterrement; et à mesure que les heures s'écoulaient, un impérieux désir de savoir où il serait enterré s'empara de cette femme sympathisante. S'occupant peu de ce que son mari, ou quelque autre personne, pourrait penser de ses excentricités, elle écrivit un mot à Marchmill, lui annonçant qu'elle avait été obligée de partir pour l'après-midi et la soirée, mais qu'elle reviendrait le lendemain matin. Elle laissa ce billet sur le bureau, et ayant donné les mêmes informations aux domestiques, elle sortit.

Quand Mr. Marchmill rentra de bonne heure dans l'après-midi, les domestiques semblaient inquiets. La femme de chambre le prit à part et lui dit que la tristesse de sa maîtresse avait été telle ces derniers jours qu'elle craignait qu'elle ne fût partie se noyer. Marchmill réfléchit. Sûrement, pensa-t-il, elle n'avait pas fait cela. Sans dire où il allait, lui aussi, il partit, prévenant qu'on ne l'attendît pas. Il se fit conduire jusqu'à la gare, et prit un billet pour Solentsea.

Il faisait presque nuit quand il atteignit cette ville, bien qu'il eût pris un express, et il savait que si sa femme l'avait précédé ici ce n'avait pu être que par un train omnibus, arrivant peu de temps avant le sien. La saison à Solentsea était finie maintenant: la jetée était sombre, et les fiacres étaient peu nombreux et bon marché. Il demanda le chemin pour aller au cimetière, et il y parvint bientôt. La grille était fermée, mais le concierge le laissa entrer, déclarant toutefois qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Quoiqu'il ne fût pas tard, l'obscurité automnale devenait intense, et il trouva quelque difficulté à suivre l'allée qui conduisait à l'endroit où les deux enterrements du jour avaient eu lieu. Il s'avança dans l'herbe, et, trébuchant çà et là, essaya de discerner quelque chose. Il ne put rien voir; mais allumant une allumette où le sol était piétiné de frais, il aperçut une forme couchée sur une tombe nouvellement comblée. Elle l'entendit, et se dressa debout.

— Ella, comme c'est stupide! dit-il, indigné. Vous enfuir de la maison! C'est incroyable! Naturellement je ne suis pas jaloux de cet infortuné; mais c'est par trop ridicule que vous, une femme mariée, avec trois enfants, et enceinte d'un quatrième, veniez perdre la tête sur un amant mort!... Saviez-vous que vous étiez enfermée? Vous n'auriez pas pu sortir de toute la nuit.

Elle ne répondit pas.

— J'espère que ça n'a pas été trop loin entre vous et lui?

— Ne m'insultez pas, Will!

— Prenez garde à ne pas recommencer des histoires dans ce genre-là; je n'en veux plus, vous m'entendez?

— Très bien, dit-elle.

Il la prit par le bras, et la fit sortir du cimetière. Il était impossible de rentrer le soir même; et ne désirant pas être reconnus dans leur pénible état présent, il la conduisit dans un misérable café, près de la station, d'où ils partirent de bonne heure, le matin, voyageant presque sans parler, sous l'impression que c'était une de ces tristes situations

arrivant dans les ménages et que les mots ne peuvent réparer, et ils arrivèrent vers midi chez eux.

Les mois passèrent, et ils ne s'aventurèrent ni l'un ni l'autre à commencer une conversation sur cet épisode. Elle seulement semblait être trop fréquemment d'une nature triste et indifférente, qu'on aurait pu appeler languissante. Le moment approchait où elle aurait à subir pour la quatrième fois les affres d'une naissance, et cela n'était pas pour lui ranimer les esprits.

— Je ne crois pas que je survivrai, cette fois! dit-elle un jour.

— Peuh! Quelle prophétie enfantine! Pourquoi ne serait-ce pas comme les autres fois?

Elle secoua la tête.

— Je sens que je vais mourir, et j'en serais heureuse, s'il n'y avait pas Nelly, Frank et Tiny.

— Et moi?

— Vous trouverez bientôt quelqu'un pour prendre ma place, murmura-t-elle avec un sourire triste. Et vous en aurez parfaitement le droit, je vous l'assure.

— Ella, vous ne pensez pas encore à cet — ami à vous, ce poète?

Elle n'admit ni ne renia le fait.

— Je ne vais pas survivre à ma maladie cette fois, réitéra-t-elle. Quelque chose me le dit.

Cette disposition d'esprit était plutôt un mauvais début; et, en effet, six mois plus tard, au mois de mai, elle gisait dans sa chambre, inerte et presque froide, avec à peine assez de force pour respirer, l'enfant, pour la vie inutile duquel elle quitta la sienne, étant gras et bien portant. Avant sa mort, elle dit doucement à Marchmill :

— Will, je veux vous confesser tout — vous savez de quoi je veux parler — notre séjour à Solentsea. Je ne sais ce qui me possédait — comment ai-je pu vous oublier, vous, mon mari! Mais j'étais arrivée à un état d'âme morbide : je vous croyais moins aimable, vous me négligiez, vous n'étiez pas mon égal intellectuellement, tandis que lui était mon supérieur. Je voulais un appréciateur plutôt qu'un amant...

Elle ne put continuer; et elle trépassa quelques heures plus tard, sans avoir rien dit de plus à son mari au sujet de son amour pour le poète. William Marchmill, franchement, comme la plupart des gens bien établis, était peu gêné par une jalousie rétrospective, et n'avait pas montré le moindre désir d'obtenir d'elle une confession concernant un homme mort et incapable de lui amener des inconvénients désormais.

Mais il y avait deux ans qu'elle était enterrée, quand le hasard voulut qu'un jour, détruisant certaines vieilles paperasses qu'il jugeait inutiles que sa seconde femme trouvât, il découvrit une boucle de cheveux dans une enveloppe avec la photographie du poète défunt, et une date de la main de sa première femme au dos. C'était celle de l'époque qu'ils passèrent à Solentsea.

Marchmill considéra longtemps les cheveux et le portrait; quelque chose le frappait. Faisant venir le petit garçon qui avait causé la mort de sa mère, il le prit sur ses genoux, posa la boucle de cheveux auprès de la tête de l'enfant, et plaça la photographie sur une table derrière, afin de pouvoir comparer les traits des deux figures. Il y avait, sans aucun doute, une grande ressemblance ; l'expression rêveuse, particulière, du visage du poète, ainsi qu'une idée transmise, se reflétait sur celui de l'enfant, et les cheveux étaient de la même nuance.

— C'est bien ce que je croyais! murmura Marchmill. Alors, elle *m'a trompé* avec cet individu, pendant que nous étions là-bas! Voyons : les dates — la seconde semaine d'août... la troisième semaine de mai... Oui... oui... Va-t'en pauvre petit bambin! Tu ne m'es rien!

THOMAS HARDY.

Traduction de GEORGES-BAZILE.

LITTÉRATURE ET PHYSIOLOGIE

On se rappelle la conclusion d'un article de Sainte-Beuve, recueilli dans les *Lundis* : « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout! » Ce sont les derniers mots de son étude sur *Madame Bovary*, et le critique ajoutait : « C'est bien un livre à lire en sortant d'entendre le dialogue net et acéré d'une comédie de Dumas fils, entre deux articles de Taine. Car en bien des endroits, et sous des formes diverses, je crois reconnaître des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation, maturité, force, un peu de dureté. Fils et père de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel. » — Paroles nouvelles, à la date où elles furent publiées (1857)! point de vue original et qui n'avait pas encore été précisé! Et ce n'était pas sans quelque fierté, soyez-en sûr, que le maître des *Lundis* inscrivait cette constatation, puisque c'était lui-même qu'il retrouvait, lui-même avec sa méthode, dans les écrivains des générations suivantes, comme Flaubert et les Goncourt qu'il patronait alors! Qu'aurait-il pensé pourtant, s'il avait pu suivre les conséquences de sa méthode, les limites extrêmes jusqu'où on l'a poussée, et pour tout dire, puisque jamais rien ne nous touche autant que ce qui vise notre personne, ces

procédés d'anatomie appliqués à lui-même? Eternelle histoire du disciple qui renchérit sur le maître, et qui, poussant à ses ultimes conséquences l'enseignement reçu, aboutit à des conclusions que celui-ci n'eût pas manqué de désavouer.

L'usage s'est introduit et généralisé dans un certain groupe, composé de gens qui ont un pied dans la littérature et un pied dans la science, d'envisager les grands créateurs, à quelque catégorie qu'ils appartiennent — écrivains, musiciens ou peintres, — comme des *cas cliniques*, et de leur appliquer les méthodes d'investigation proprement physiologique. On étudie l'hérédité, l'ascendance du sujet: on poursuit, jusque dans sa biographie la plus intime, les tares successives que la maladie et l'habituelle hygiène ont pu engendrer chez lui : on s'efforce tout particulièrement de le percer à jour au point de vue de l'hygiène sexuelle et de l'hygiène alimentaire, et des constatations ainsi précisées, on s'ingénie à tirer des conclusions touchant sa production d'artiste. La méthode, certes, n'est pas nouvelle, qui consiste à chercher la raison des phénomènes mentaux dans les anomalies physiologiques. Elle remonte à Lombroso qui, lui, l'avait appliquée aux études de criminalité et dont l'*Homme Criminel* date de 1875. Mais il avait bien pressenti qu'elle pouvait s'étendre au delà même des investigations du criminaliste, puisque dès 1864 il publiait son ouvrage: Le *Génie et la Folie*. C'est donc en marchant sur ses traces que l'on tenta de le renouveler ou de la vivifier, et l'on peut dire qu'elle n'a jamais été plus à la mode qu'aujourd'hui: c'est ainsi que toute une série de monographies, animées d'un même esprit, et dictées par une semblable méthode, tente d'expliquer le *cas* de Diderot, de Beethoven, de Benvenuto Cellini, d'Edgar Poë et de Dostoiewsky.

C'est, comme on voit, un curieux rapprochement de noms, et j'ajouterai suggestif, puisque les plus notoires malades, comme l'épileptique Dostoiewski et l'alcoolique Edgar Poë y voisinent avec les mieux équilibrés des grands hommes — tels Diderot et Beethoven. Aujourd'hui c'est à Sainte-Beuve (1) que l'on s'en prend, et l'on jugera que ce nouveau *cas* psychologique n'a pas été choisi sans intention, si l'on réfléchit que Sainte-Beuve lui-même, dans un discours prononcé au Sénat en 1868, rappelait qu'il avait été élève de la Faculté de Médecine à laquelle il était redevable de l'esprit philosophique, de l'amour de la réalité physiologique, et de la méthode qui avait pu passer dans ses études. L'auteur en conclut que, pour le médecin, Sainte-Beuve est un maître tout ensemble et un confrère... De là à devenir un *sujet*, il n'y a évidemment qu'un pas.

*
* *

Voyons un peu à quoi l'on a prétendu ramener l'art de Sainte-Beuve. L'auteur examine son bilan physiologique : il faut reconnaître qu'il a un passif singulièrement chargé : arthritisme héréditaire... goutte...avec les effets psychologiques qu'elle comporte depuis les travaux de Bouchard; épuisement du système nerveux, dû à des excès sexuels précoces et continués durant toute la vie, même à l'époque de la vieillesse... enfin déplorables résultats d'une existence sédentaire où la contention de travaux intellectuels trop intenses vient aggraver l'insuffisance d'exercice musculaire et la sédentarité... Telles sont les causes de l'irritabilité, des phobies, de la susceptibilité, des facultés exceptionnelles d'analyse et de repliement sur soi-même qui sont les caractéristiques de son talent. On tient là la théorie médicale ou physiologique, pure de tout alliage. Nous allons voir ce qu'il en faut prendre et laisser. Il est bien évident que la sexualité, surtout si elle a été précoce, tient une place considérable dans l'évolution d'un talent d'écrivain. On pourrait presque poser cette loi, sans crainte de démenti : La finesse de la sensibilité chez l'homme mûr est presque toujours proportionnelle à la précocité de ses émotions sexuelles. — D'un de mes amis d'enfance qui est devenu un écrivain des plus distingués et l'un des plus subtils analystes de ce temps, sa mère me racontait le trait suivant à l'âge de cinq ans. La scène se passait dans le jardin d'un hôtel. Le petit garçon ne cessait de tenir les yeux fixés sur une belle jeune fille de dix-huit à vingt ans, assise non loin de lui. Tout à coup il s'approcha de sa mère et lui confia un secret. La mère sourit et s'adressant à la jeune fille, lui dit : — « Mademoiselle, voulez-vous permettre à mon petit garçon de vous embrasser ? — « Mais comment donc ! fit la jeune fille en riant. — Et de tendre elle même les bras pour élever le petit garçon jusqu'à elle. Cependant le petit garçon usait de la permission avec un tel sérieux que la jeune fille ne riait plus, et que même une légère rougeur venait colorer sa joue.

Sainte-Beuve, faut-il le dire, eût tenu à merveille l'emploi de ce précoce débutant. Vous trouverez des traits analogues, non moins expressifs, dans la biographie du plus émotif, du plus passionné de nos poètes, notre cher Musset, auquel il faut savoir beaucoup pardonner, même les pires folies, pour les joies qu'il nous a données. Ici, nous sommes pleinement d'accord avec notre clinicien, et

(1) *Sainte-Beuve*. Etude Medico psychologique, par le Dr Voizard.

nous pensons que la précocité de l'éveil sexuel contribue puissamment à ce merveilleux talent d'analyse qui, chez Sainte-Beuve, est la marque inimitable des Portraits de Femmes qu'il nous a laissés. Sa *Marie-Antoinette*, sa *Marie Stuart*, sont caressées d'un pinceau amoureux, comme seul peut le manier un homme qui a vécu dans l'intimité des femmes et qui les aime par-dessus toutes choses. Il y a aussi beaucoup à prendre et à retenir dans cette théorie médicale des *Infections*, envisagées comme modificatrices de la mentalité et créant un état pathologique qui peut aboutir à la folie ou au suicide. On a vu, on voit fréquemment des organisations normales et parfaitement saines qui, sous l'influence de poisons volontairement absorbés, comme le haschich, l'alcool, l'opium, ou inconsciemment sécrétés par l'organisme, comme la bile, atteignent à un véritable état de dégénérescence, lequel, durant une période brève, peut favoriser un certain genre de production, mais aboutit assez vite à l'annihilation des facultés. Il n'en reste pas moins que le plus puissant argument contre la valeur absolue de la théorie purement physiologique nous est donné par Sainte-Beuve lui-même, sous la forme d'une constatation qui ne souffre pas de doute : Les dernières années de sa vie sont tourmentées par d'affreuses coliques néphrétiques, par des calculs vésicaux, et c'est la période où son œuvre critique atteint à la plus haute perfection.

Rétablissons dans ses grandes lignes, et aussi exactement que possible, la biographie de Sainte-Beuve. J'y distingue deux périodes essentielles. D'abord celle de la jeunesse, où il a caressé une double ambition : être aimé et prendre rang parmiles grands poètes de son temps. Etrange prétention et folie non moins singulière, si l'on songe aux rivaux que la destinée lui opposait : Hugo, Lamartine, Vigny, Musset ! Et par la plus cruelle ironie, tandis qu'il était laid, ce passionné, consumé par une flamme intérieure, laid d'une laideur de faune, eux tous ils étaient beaux : ils n'avaient pas seulement le prestige du génie... Ils avaient encore ce prestige visible qui s'ajoute au génie pour lui donner le suprême accent. Beau, Victor Hugo, dans sa jeunesse du moins et dans sa maturité, jusqu'à l'heure où la politique et la fréquentation des comités électoraux eût imprimé au vieillard ce genre d'ouvrier-maçon ou de gros entrepreneur, fixé par le pinceau de M. Bonnat, ce pinceau qui possède le merveilleux secret de renchérir sur toute vulgarité ! Beau, Lamartine ! — que l'on regarde l'admirable buste de David d'Angers ! — d'une beauté de héros ou de Dieu ! Beau encore, Vigny... d'une beauté légèrement dédaigneuse et qui, sans trêve, a l'air d'invoquer ses aïeux ». Quant à Musset... n'était-ce pas la beauté même ? Je laisse la parole à Saint-Beuve qui va nous le décrire avec un accent où il entre à la fois de l'admiration et de l'envie : — « C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans : le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avançait, le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie — ». Et voilà les rivaux que Sainte-Beuve s'était donnés, rivaux dans l'amour et rivaux dans l'art ! Ce temps est aussi l'époque de ses premières expériences physiologiques, celles qu'avec tant de complaisance il décrivit dans *Volupté*, et qui nous montrent comment il fut torturé par la hantise du sexe ! Ses confidences, qui n'ont évidemment rien de commun avec celles de Lamartine, les révélations de ses secrétaires, plus explicites encore — car il faut reconnaître qu'il n'avait pas eu la main heureuse, ayant oublié la justesse de l'adage : « On n'est jamais trahi que par les siens ! » — autant de documents révélateurs et qui ne nous laissent rien ignorer des troubles d'une organisation où l'obsession de la femme tenait une place prépondérante (1).

Nous voici maintenant à la seconde période de sa vie. Il a renoncé à lutter dans le champ clos de la Poésie... il s'est reconnu vaincu. Mais dans le champ libre de l'amour, a-t-il renoncé ? ou comme dit Balzac, si énergiquement, a-t-il *dételé* ? ainsi que conseille la prudence à l'homme qui a dépassé la cinquantaine ? Ce serait une illusion de le croire. Il est devenu la première autorité critique de son temps, le juge souverain qui souvent fait l'opinion, ou du moins y collabore de toute sa force... Et il en use... que dis-je ? il en abuse. Les jeunes gens e même les hommes mûrs qui gravissent son escalier pour lui présenter leurs ouvrages ne le font qu'en tremblant : il est presque sans exemple qu'une puissance reconnue et consacrée ne tende pas à mésuser de son prestige. Désormais, son œuvre critique se divisera en deux parts : les études sur les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècle qui demeurent, pour la plupart, d'inattaquables modèles, et celles sur les contemporains, où se manifeste une sorte de dédoublement de sa personne, puisque l'*homme* y collabore autant que l'écrivain, et qu'elles sont faites, certaines du

(1) Faut-il rappeler les poétiques lignes de la Préface de *Volupté*, bien signifiantes [illegible] — Le véritable [illegible] de ce livre est l'analyse d'un petit enfant, d'une passion [illegible] vous-même, et de tout le côté de l'âme que ce vice [illegible] et auquel il donne le ton du [illegible] grandissant, [illegible] secret et privé, mystérieux et fin [illegible] tendre jusqu'à la mollesse, voluptueux [illegible] — S'il [illegible] veut bien réfléchir [illegible] que Sainte-Beuve [illegible] c'est à dire le héros même du roman, que [illegible] jette sur la jeunesse du critique !

moins, avec ses souvenirs personnels, ses rivalités et ses rancunes. Qu'on relise ses articles sur Lamartime (*Histoire des Girondins*), sur Vigny, sur Musset, sur Balzac, sur Victor Hugo... que l'on compare les deux éditions de 1845 et de 1868 de ses *Portraits contemporains*... et l'on verra, jusqu'à l'évidence, tout à la fois les petits ridicules de la vie littéraire, et les misérables rancunes d'une âme mesquine, doublée d'une lumineuse intelligence! Et je ne prétend pas que ce soit là un beau spectable! Non point beau, certes, mais singulièrement instructif comme document sur la méchanceté foncière de l'homme! Depuis quand a-t-on vu la noblesse du caractère et l'éclat du talent se faire nécessairement réplique chez un écrivain!

*
* *

Durant la dernière année de sa vie, M. Taine, qui voulait bien accueillir avec bienveillance le débutant que j'étais, me confia qu'une de ses ambitions non réalisées avait été d'écrire une étude sur Sainte-Beuve. Et nul certes mieux que l'auteur des *Essais de Critique*, n'était qualifié pour traiter ce grand sujet, pour reconstituer, en la faisant revivre, cette intelligence d'une souplesse et d'une universalité sans seconde... A relire les pages par lui consacrées à Balzac, ce prince des romanciers, on imagine ce qu'il eût pu écrire sur le prince des critiques. Je doute pourtant que lui, si féru de physiologie dans sa jeunesse, et passionné de sciences naturelles, eût accueilli le point de vue de ces Messieurs de l'Ecole de Lyon... et cela non pas seulement par scrupule de conscience, parce qu'il avait horreur de toute intrusion dans la vie intime, parce qu'il estimait, avec quelque exagération, que seule la pensée de l'auteur appartenait aux générations qui lui succédaient, mais encore par conviction de psychologue. Bien plutôt, nous semble-t-il, il eût adhéré à la théorie contraire et que nous allons exposer:

Dans sa magnifique étude sur Henri Heine, une des plus belles de la critique contemporaine, et même de la critique *universelle* — pourquoi ne pas le dire puisqu'on le reconnaîtra un jour, le jour où l'on aura pris l'habitude de considérer son auteur indépendamment de ses manchettes de dentelle et du corset qui sanglait sa taille? — Barbey d'Aurevilly nous montre le chantre de l'*Intermezzo* cloué sur son lit de douleur et torturé par l'affreuse maladie. Il nous dépeint ce corps misérable, réduit par la souffrance à n'avoir plus que les proportions de celui d'un enfant, et ce cerveau toujours magnifique et lumineux encore, puisqu'il ne se lasse pas d'enfanter des poèmes, les plus beaux peut-être qui soient sortis de lui. Et il termine sur cette conclusion qui nous paraît la plus vigoureuse réplique au fameux axiome de l'école de Salerne: *Mens sana in corpore sano*, conclusion à laquelle on m'en voudrait d'ajouter le moindre commentaire:

— « A travers la sympathique pitié qu'il est impossible de ne pas sentir pour des maux si grands, Heine inspire pourtant je ne sais quelle joie orgueilleuse à ceux-là qui croient à la spiritualité humaine, et qui pensent que, dans la créature de Dieu, les organes ne doivent pas être les maîtres, mais les serviteurs. C'est Bonald, le grand Bonald, à présent dédaigné, qui définissait superbement l'homme : « Une intelligence servie par des organes ». Eh bien, Henri Heine a montré, plus superbement encore que Bonald lui-même ne l'avait dit, que l'Intelligence pouvait se passer même des organes! Il a montré que, Reine trahie et abandonnée, elle pouvait, à elle seule, faire toute la besogne, et que la besogne était encore mieux faite, par ses royales mains, que par les mains de ses serviteurs.

PAUL FLAT.

LES VARIANTES DE MADAME HANSKA (1)

Puis voici une transposition singulière : toutes les lettres qui, dans le recueil des *Lettres à l'Étrangère*, sont datées du 10 au 15 mai 1837, se trouvent, dans la *Correspondance*, datées du 10 au 18 juin 1838. La lettre du 10 mai commence ainsi : « Me voici revenu. » Balzac venait de Florence. Mme Hanska, en la rattachant ainsi que les suivantes aux lettres écrites de Milan un an plus tard, après le voyage en Corse et en Sardaigne, l'a fait précéder de ce raccord, qui est de son invention : « C'est d'ici [de Paris] que je vais vous envoyer ma lettre commencée à Milan. » Ce n'était pas mal débuté ; mais nous allons voir mieux.

BALZAC	Mme HANSKA
« ... Si vous saviez tout ce qu'il y a de génie critique dans ce que vous me dites sur ma pièce de théâtre... Oui, Planche n'aurait pas été plus savant, et vous m'avez fait si bien réfléchir que je suis occupé à remâcher mes idées là dessus... »	« ... Si vous saviez combien, dans ce que vous me dites... *il y a d'instinct ou, pour mieux dire, de génie critique*... Oui, — *ne vous défendez pas, ne faites pas votre petit geste familier, ne couvrez pas vos yeux de vos petites mains rondes et blanches* (2). *Nos plus renommés critiques contemporains n'auraient pas été plus* savants... que je suis occupé à *remanier* mes idées. . »

(1) V. la *Revue Bleue* du 19 octobre 1912

(2). Ailleurs elle inventera ceci : « Ne froncez pas votre front aristocratique ! »

Puis elle supprime une quinzaine de lignes, où il est notamment question des « énormes collections de manuscrits » qu'elle aura de lui (1).

BALZAC

12 Mai 1837. « Je vous dois le seul rire un peu humérique que j'aie eu depuis une année, quand j'ai lu votre mensonge à la comtesse, et que j'ai lu sa lettre confite de petites sucreries oratoires. Je ne crois pas cette femme-là vraie... »

14 Mai. « ... Maintenant que je suis veuf de cette femme qui... » (Mme de Berny).

« ... Malgré certains passages mélancoliques, vous savez bien que les âmes haut situées changent peu. »

Mme HANSKA

12 Juin 1838. « ... depuis longtemps : que vous êtes bonne de m'avoir communiqué ce passage de votre lettre à votre cousine en réponse à la sienne, dont vous avez eu la bonté de me copier les sucreries d'oratoire ! *En dépit de vos admirations pour elle, je continue à vous affirmer que vous êtes dans la plus complète erreur en croyant être aimée d'elle.* Je ne crois pas... »

18 Juin. « A présent que je suis séparé par la mort de l'amie qui... »

« ... mélancoliques et *pénibles que j'eusse voulu retrancher de mon existence et pour lesquels je suis sûr d'avance de votre indulgente pitié : vous savez trop bien que tout ce qui n'est pas vous n'est que surface, sottise et vains palliatifs de l'absence.* Les âmes haut ... »

D'où viennent toutes ces gentillesses ?

15 Mai. « Mille tendres choses à vous, et mes souvenirs à tout ce qui vous entoure... »

7 Août 1838. « La vie que vous menez, cette vie de curé de campagne... »

« Mes souvenirs...entoure : *vous saurez distinguer ce qu'il y a là de moins indigne de vous pour vous.* »

«... Cette vie de solitude et de campagne... »

Point de lettres à Mme Hanska jusqu'en 1844, dans la *Correspondance*. Dans la lettre du 6 février 1844 (*Corr.* II 62, — *A l'Étrangère* II. 300), Mme Hanska n'a pas jugé à propos de laisser quelques lignes où il s'agit de lettres perdues, de correspondances difficiles, et où Balzac rassure sa jalousie.

BALZAC

7 février. « Je dîne aujourd'hui chez Gavault, et je vais faire une visite à M. de Barante... Je crois, chère, que nous avons eu tous les deux le même mouvement de bile dans la santé. Heureuse et touchante harmonie ! Oh ! mes travaux me vieillissent beaucoup... »

10 février. « Je vais voir à vendre l'illustration soit d'*Eugénie Grandet* soit de la *Physiologie du mariage*. Chère, dans votre lettre vous me [illegible] Je ne devine plus le [illegible] pour Mme de Montsaut. » C'est pour le piédestal du buste de David. Vous m'avez conseillé de la substituer à Mme de Beauséant.

« Les anges femelles doivent avoir de la jalousie jusque dans le ciel ! »

« Quant à la causeuse à deux dossiers, et au petit tapis, et à l'écran Louis XIV, et au fauteuil où vous reposez votre noble tête chérie, c'est un culte ! — Vos tristesses m'ont fait sourire ; je me suis dit : « Elle ne regardait donc pas le coin de son canapé? Elle n'était donc pas dans son fauteuil ? »

« Sans ce profond respect que j'ai de *vous* ... »

« Je les mettrais (quatre pages d'une de ses lettres) orgueilleusement dans un livre... Ce serait un diamant. Vous avez la bile inspiratrice, chère aimée.

« Est-ce qu'il se passerait des événements heureux pour *nous* ? Dieu nous les doit ! »

Mme HANSKA

« ... Chez Girardin et je vais faire une visite à M. de Barante .. Je m'aperçois avec tristesse que mes travaux me vieillissent beaucoup. »

8 février. « On veut illustrer soit EUGÉNIE GRANDET, soit la PHYSIOLOGIE DU MA-

[illegible] penser cette addition. Mme Hanska supprime ce qui suit, et elle supprime aussi dix lignes, dans lesquelles Balzac lui demandait « *si vous m'aimez* : » [illegible] l'annulaire *de sa main gauche* (1).

PHRASE SUPPRIMÉE.

« Quant à la causeuse, le petit tapis... Je me suis dit : « Elle n'était donc pas dans son fauteuil ? Elle ne regardait donc pas le coin *de son fauteuil* ? »

« ... Que j'ai de vous. »

« *C'est* un diamant comme *style et comme pensée* que cette lettre, vous avez la bile inspiratrice, *belle dame* !... »

« ... heureux pour *vous* ?... Dieu *vous* le doit; *n'avez-vous pas assez* [illegible] *les fautes de tout ce qui vous entoure, je suppose? Car, pour vous,* [illegible] *pitié que* [illegible]

Voilà ce qu'il importe que la postérité sache bien. La notion se précise de la femme dont la bonté s'est, toute sa vie, offerte en holocauste sur l'autel des dévouements méconnus.

Mme Hanska supprime ensuite (10 pour 11 février 1838) ce que Balzac dit de la situation son frère, qui le préoccupait beaucoup, et ne flattait pas la comtesse; elle supprime des détails d'argent et de santé, etc...

LUI

« Je vais dîner chez mon ennemie, la duchesse, qui redouble de caresses... Je dîne ce soir chez Lingay, celui qui voulait mettre à profit pour Guizot mon talent d'observateur... »

ELLE

« Je vais dîner [illegible] Lingay, celui qui voulait

1. Cette suppression [illegible] penser.

1. Il en sera de nouveau [illegible] 2 mars 1843 et Mme Hanska supprimera [illegible]

mettre à profit pour l'*Etat, comme il disait*, mon talent d'observateur... »

La lettre du 20 février 1836 a été complètement refaite. Il faut convenir qu'elle était extrêmement dure pour la famille de Balzac; elle est d'un très grand intérêt documentaire, et nous savons gré à l'éditeur des *Lettres à l'Etrangère* de l'avoir rétablie. Mais pardonnons à Mme Hanska de n'avoir pas voulu initier le public aux affaires de famille de Balzac. Par contre, comment ne pas lui en vouloir un peu d'avoir maquillé ce passage?

LUI	ELLE
20 février. « La Linette (*Mme Hanska*) demande pourquoi je ne vais plus du côté de Versailles! Mon Dieu, croyez-vous que je n'y aille plus uniquement parce que j'en ai donné solennellement ma parole?... Tout cela fut un mauvais rêve. Pas une fibre de mon cœur, pas une fibrille de mon cerveau, pas une gouttelette de mon sang qui ne soit imprégnée de la senteur du LOUP (*toujours elle*), de l'âme du LOUP. Mais je ne vis qu'en ma Line! Je suis comme sans âme, entre les lettres qu'elle m'écrit! Oh! sois tranquille; le travail excessif s'est rendu maître du bengali!... »	« ... Vous me demandez pourquoi... Versailles? *Mon Dieu, simplement parce qu'on ne recherche guère ce qui ennuie et déplaît. Tenez, voulez-vous savoir la seule manière de n'être plus pour moi l'*UNICA, *la* DILECTA (elle usurpe les noms qu'il avait donnés à Mme de Berny), *c'est de m'en parler. Tout cela fut un mauvais rêve qu'il faut oublier pour n'en pas en rougir devant soi même. Privé de vos lettres je ne vis plus, je ne revis que par la vue de votre chère petite écriture. Et vous parlez de Versailles! ce seul nom m'écœure*, etc... »

Puis viennent des coupes sombres; — le passage, si curieux, sur les relations de Balzac avec Hetzel, est édulcoré, énervé; tout ce qui concerne les affaires de Mme Hanska : « ... J'ai bien vu, chère bécasse, les résultats du procès perdu... » tombe. Et elle continue à se donner de l'encens.

« Vous me dites, chère Line, qu'il y a dans la décision suprême, quelque chose qui vous contrarie... »	« Vous me dites, chère comtesse, qu'*au milieu de votre beau succès* il y a ... (Impossible de rien comprendre à ce mystérieux succès!)
« Vous, chère Line, vous êtes... *ma vengeance* de tout ce que les dédains de Mme de (Castries) m'ont fait souffrir... Vous êtes... cette introuvable femelle d'âme et de corps, puis la sainte et noble et dévouée créature...	« Vous, *chère âme fraternelle*, vous êtes cette sainte et noble... » (*Tout le reste disparaît*).
« Avec vous, la satiété n'existe pas. Croyez-en un poète qui ne l'a pas trouvée avec Mme de B... et qui *l'a trouvée ailleurs*... Ce que je vous dis est un grand mot... »	« ... la satiété *morale* n'existe pas; ce que je vous dis... »
« Je vous aime comme on aime Dieu... »	« Je vous aime *comme on aime tout ce qui est au-dessus de notre portée*, je vous aime comme on aime Dieu...
« Oh! reste ce que je t'ai vue à la Millionne, et tout, même la petite et sotte vanité d'offrir aux regards *une femme très bien* sera satisfaite. »	« Oh! restez ce que je vous ai vue à la Millionne. »
« Allons, adieu, ma bien-aimée, et surtout, ma femme chérie... »	« Ainsi, adieu jusqu'à demain... »

Il est plusieurs fois question de la *Montagnarde* dans cette lettre; c'est elle qui veillait avec tant de dévouement sur l'intérieur de Balzac. Mme Hanska a retranché tout ce qui pouvait laisser soupçonner son existence.

LUI	ELLE
1er mars. « Comment ai-je pu croire que ce que vous feriez ne serait pas bien fait et convenablement fait. Au point de vue amour, cette jalousie est jolie et flatteuse; mais au point de vue d'une affection célestement conjugale c'est une défiance que je me reproche. Pardonnez-moi. »	« ... Au point de vue *du monde*, cette jalousie jolie est et *peut-être même* flatteuse *pour certaines femmes*; mais au point de vue d'une affection *aussi exceptionnellement céleste* que la mienne, c'est une défiance que je me reproche *et que je vous supplie de me pardonner*. »

Mme Hanska a toujours un grand souci de décence. La mort de Nodier, telle que Balzac la lui racontait le 2 mars 1844, ne l'a pas tout à fait satisfaite. Je souligne ce qui est d'elle : « On lui a dit la messe dans sa chambre, *et il l'a entendue avec un véritable recueillement. Enfin* il a été *convenable*, gai, charmant, gracieux jusqu'au dernier moment. » La suite est édulcorée. Mais voici qui est plus fort.

LUI	ELLE
2 mars « ... Je ne suis pas sensible à la fortune pour moi-même, mais pour vous. Je vous veux toutes les douceurs de l'aisance, parce qu'on s'aime mieux sans les soucis de la misère; j'espère que vous savez cela... Ne me crois pas petit et mesquin. Si je veux avoir payé mes dettes... ce n'est pas pour ôter à ma Linette le plaisir immense, infini, d'enrichir ce qu'on aime. J'en serais heureux comme elle... Non, c'est par honneur, et pour qu'on ne dise pas : « Il a été bien heureux de trouver une femme riche... Entre nous deux, ça m'est égal; nous ne sommes pas deux, j'espère que nous ne nous quitterons jamais pour rien, que nous sentirons toujours nos cœurs battre !... »	« ... Croyez que, bien que peu sensible à la fortune pour moi-même *quoi qu'on dise, je vous suis trop dévoué pour ne pas vous souhaiter* toutes les douceurs de l'aisance, *parce qu'on ne jouit ni de la vie ni de ce qu'elle peut offrir de bon et de charmant, quand on lutte contre la mauvaise fortune. Si je suis destiné à vivre toujours éloigné de vous, je n'en penserai pas moins... que vous pourrez faire du bien autour de vous selon vos admirables instincts de bonté compatissante et généreuse... Croyons que... mes dettes une fois payées, je pourrai enfin me livrer à ce loisir et à ce repos si attendus... avant de m'endormir de ce sommeil éternel où l'on se repose de tout, et surtout de soi-même enfin !... »

Voilà presque une oraison funèbre ! — Je laisse au lecteur le plaisir de comparer la page 324 t. II des *Lettres à l'Étrangère* et la page 89, t. 13 de la *Correspondance*; qu'il compare aussi les pages suivantes. Il verra comment Mme Hanska assagit le style du fougueux Honoré, et comment elle s'y prend pour en faire un petit saint. Il verra que Balzac n'est pour rien dans cette fin de lettre : « ... Tâchez de penser un peu à celui qui pense à vous... comme le dévot à son salut !. » Bien entendu, elle efface partout : « Pauvre minette, ... ma bonne louloup. » et autres appellations de mauvais goût. Personne assurément ne lui aurait reproché de garder ces lettres pour elle, ou de n'en publier que des fragments. Mais on voit bien qu'elle voulait avoir l'air de tout publier; c'est là ce qui nous fâche.

Qu'elle ait écrit : « *Chère souveraine aimée* » (17 octobre 1844), où Balzac avait mis « *chère minette aimée* », le péché n'est pas grave, bien qu'il eût mieux valu tout simplement supprimer ce mot, et ne pas lui donner un si majestueux substitut. Mais pourquoi, à la recommandation que lui fait Balzac de bien observer son futur gendre, ajoute-t-elle cette réflexion : « *Suis-je stupide de faire ces recommandations à la meilleure, à la plus dévouée des mères* ! » Et pourquoi lui fait-elle écrire ces lignes brutales, après des plaintes sur un trop long intervalle de correspondance : « *Allez, je sens profondément votre indifférence, j'allais dire votre ingratitude, tant je suis exaspéré par cet intervalle d'un mois entier. Vous seriez effrayé si vous saviez quelles idées me travaillaient !* » C'est de la frénésie. Le pauvre Balzac avait dit bien humblement : « J'ai bien souffert de l'intervalle d'un mois..., et quelles idées me travaillent alors ! » Dans la même lettre, où il avait mis « Chère ! », elle a mis : « Chère *ingrate* ! » Voici que la figure d'un insupportable jaloux se dessine. Balzac devient un homme à scènes ! L'ingrat, c'est lui !

Un mot enfin sur la lettre du 21 octobre 1844. Mme Hanska n'a pas voulu que nous sachions les dernières opérations de Balzac avec le Mont-de-Piété. On sait qu'il avait plus d'une fois porté son argenterie ou des objets d'art *chez sa tante*. Voici le passage rayé. « Avant hier, les deux derniers gages d'amour que notre *respectable parente* avait dans son sein sont rentrés, et nous n'irons plus jamais implorer sa bienfaisance. » Honoré était par trop *bohème*.

Il pensait en 1844 à louer un appartement à Paris pour Mme Hanska : « Les *louloup* seraient convenablement logés. » Il ne faut pas laisser croire que Mme Hanska y eût consenti; corrigeons : c'est pour lui que Balzac songeait à louer : « *Au moins, comme cela, je serai à peu près convenablement.* »

Balzac songe à vendre le fameux cabinet d'ébène incrusté de nacre qui appartint à Catherine de Médicis : « L'enchère aura lieu entre les souverains, quand on saura ce que c'est. » Mais il voyait toujours trop grand ; réduisons : elle aura lieu « *entre les dilettanti et les capitalistes.* » Achevons :

LII	LIII.
« Le projet d'aller vivre dix ans dans la maison modeste, etc... m'agrée beaucoup. Voyez-vous, *louloup*, la meilleure Suisse, la meilleure patrie des *louloup* est l'espace entre le mur de l'octroi et les fortifications de Paris Oh ! vie aimée, trésor à moi, chère petite fille, travaille de tes petites pattes de taupe pour élargir le trou de ta geôle, et que l'heure décisive de notre belle et adorable existence ne tarde plus... . J'ai trouvé, pour donner un morceau de pain à la Montagnarde, une affaire où il n'y a que 10.000 francs à risquer, et qui peut devenir colossale... »	*Quand [illegible] tranquillité que de l'obtenir à ce prix... A notre époque bourgeoise, on ne peut s'en aller qu'après [illegible] le monde... Donc, ne me parlez ni de Suisse, ni d'Italie, ni de rien de pareil ; ma meilleure, ma seule patrie est l'espace entre... de Paris. Si je la quittais, vous le savez bien, ce ne serait que pour vous ; ce serait déjà fait si vous l'eussiez voulu. Travaillez donc de vos petites pattes de souris blanche... afin que l'heure de votre libération ne tarde plus...* J'ai trouvé une affaire admirable où il n'y a que *cent* mille francs à risquer... »

*
* *

Ces constatations nous édifient sur Mme Hanska. Elles nous invitent à ne pas lire dans la *Correspondance* générale les lettres qu'elle a reçues de Balzac. Elles nous induisent en méfiance sur l'ensemble de la *Correspondance* générale, qui peut bien avoir subi des remaniements analogues.

Mais on voudrait au moins être sûr que le texte des *Lettres à l'Étrangère* est absolument sincère. M. de Lovenjoul a déclaré qu'il en avait remis copie en 1886, et que la *publication* fut *très arbitrairement* faite. Comment faut-il l'entendre?

JOACHIM MERLANT.

LES MÉTHODES DE LA CRITIQUE DANS L'ÉTUDE DE L'ART ITALIEN

Les critiques français qui s'occupent d'art italien ont le plus souvent, en Italie, une mauvaise presse. Leurs livres ou leurs articles peuvent être préparés avec le plus grand soin, par la documentation la plus sûre et les recherches les plus complètes, comme ils se refusent à étaler leur érudition, qu'ils essayent de définir les idées et les sentiments de l'artiste qu'ils étudient, qu'ils se permettent d'être « sub-

jectifs », on les juge d'un mot : ce sont des vulgarisateurs. Car aussi bien la critique d'art est maintenant devenue une science; elle a ses docteurs qui ne cachent point leur dédain pour la légèreté française. Il ne s'agit point là d'une querelle analogue à celle qui sépara en littérature les critiques scientifiques des impressionnistes. Brunetière et Lemaître seraient enveloppés de la même réprobation par ces historiens de l'art, qu'on devrait plutôt rapprocher des philologues. Ils font, eux aussi, à leur manière, de la critique des textes. Leur but principal est d'établir le catalogue raisonné de l'art italien en l'appuyant sur une méthode d'observation des œuvres et sur tous les renseignements que peuvent fournir les archives, les vieux manuscrits et les vieux livres.

Rien de plus nécessaire, nous le verrons. Mais est-ce là uniquement, dans l'art ancien, ce dont peut s'occuper un écrivain sérieux sans mériter le reproche de vulgarisation ou de futilité? L'*Adoration des Mages* de Botticelli n'est-elle intéressante que par la date précise à laquelle elle a été peinte, le prix qu'elle a été payée, l'acte notarié de la commande, les portraits qu'elle contient?

Et cette méthode scientifique qui, depuis Morelli, fait loi dans la critique d'art italien, est-elle aussi sûre et aussi rigoureuse qu'on le prétend?

L'examen de ces deux questions persuadera le lecteur français du grand intérêt de cette critique scientifique et des précieux résultats qu'elle a déjà donnés. Mais ses insuffisances, sa curiosité purement érudite, son manque presque complet du sentiment de la vie et de l'art apparaissent assez clairement pour qu'on lui conteste ses prétentions à régenter et ses droits à dédaigner tout ce qui se fait en dehors d'elle.

I

Le sénateur Giovanni Morelli est le fondateur de la méthode. Né à Vérone en 1816, il fit des études de médecine et de sciences en Allemagne et en France Il ne cessa cependant de s'occuper de peinture, et commença assez tôt à rassembler une collection de tableaux; elle contient des chefs-d'œuvre, et n'est heureusement pas dispersée ; elle fait aujourd'hui partie de cette Académie Carrara, à Bergame, bien connue des amateurs qui y vont admirer des Signorelli, des Botticelli, des Mantegna, des Raphaël.

Les évènements de 1848 arrachèrent Morelli à ses études. Capitaine dans l'insurrection milanaise, représentant du gouvernement provisoire lombard à la Diète de Francfort, il se joignit ensuite aux défenseurs de Venise. Bergame l'envoya comme député au premier parlement italien en 1870; il fut nommé sénateur en 1873.

En 1874, il publia ses premières études d'art en une série d'articles dans la *Zeitschrift für bildende Kunst*, où il traita spécialement des galeries Borghese et Doria-Pamphili à Rome; en 1880, parut son livre sur les *Œuvres des maîtres italiens dans les galeries de Münich, Dresde et Berlin* ». Le livre, comme les articles, furent écrits en allemand, sous le pseudonyme d'Ivan Lermolieff. S'adressant surtout aux érudits allemands, Morelli voulut les combattre en leur langue. Le pseudonyme lui laissait plus de liberté. L'âge n'avait point affaibli la fougue du vieux sénateur. Il eut contre ses adversaires des railleries cinglantes; et ses adversaires, c'étaient les personnalités les plus marquantes de la critique, M. Passavant, l'historien de Raphaël, MM. Crowe et Cavalcaselle, les deux infatigables chercheurs de l'art italien, M. Bode, directeur des musées de Berlin qu'il ne contredit jamais sans l'accabler de ses titres. Morelli consacre au « docteur prussien » tout un passage de sa préface : « Si mes idées et ma manière de voir sont justes, les siennes sont fondamentalement fausses, et vice-versa. Ce qui semble noir à l'un de nous semble blanc à l'autre, et ce qui, pour le directeur Bode, est une œuvre magistrale, apparaît tout au plus à mes yeux comme une œuvre d'atelier. Ni par sa bouche, ni par la mienne ne parle la passion de partisan ; tous deux nous voulons uniquement la vérité, et ses yeux comme les miens voient vraiment les choses comme nous les décrivons et les jugeons. Et ceci, en réalité, est un curieux phénomène psychologique dont l'explication peut, je crois, se trouver d'une part dans les influences du milieu, et de l'autre dans la diversité de notre éducation, moi comme médecin, lui comme avocat. S'il fallait tenir pour la vérité absolue la maxime du plus grand géographe de notre temps, Karl Ritter, que dans le Nord de l'Allemagne l'homme naît plus parfait, on pourrait conclure que mon adversaire de Berlin, par le seul fait de sa naissance, aurait des points en sa faveur. Mais comme j'estime que la thèse de l'éminent géographe de l'Allemagne septentrionale ne doit pas être prise dans son sens absolu, qu'elle doit se rapporter à la collectivité et non pas à l'individu, il n'y a rien à opposer à cette axiome : *Every one has his fancy* ».

M. Bode ne fut pas d'ailleurs le seul à recevoir les coups de boutoir de Morelli. Il s'en prend en général à tous les historiens de l'art, « le plus souvent littérateurs, professeurs d'esthétique ou même savants archéologues, qui n'ont aucun sens vrai de l'art, qui ne savent rien de l'art sinon ce qu'ils ont appris dans les livres de leurs prédécesseurs,... qui réussissent seulement à compiler des listes arides de noms d'artistes, à écrire des biographies stupides, à repaître leurs auditeurs des lieux communs de l'esthétique. »

Morelli ne veut plus de cette culture livresque et de ces vaines paroles. Il admet que l'on fasse de la philosophie, de l'art ou de la critique psychologique, mais ce qu'il exige, c'est une étude directe de l'œuvre d'art, non point par le moyen des livres et des documents écrits, mais par la contemplation de l'œuvre ; ce qu'il demande surtout, c'est qu'avant d'être historien de l'art, on soit *connaisseur*.

Connaisseur, Morelli l'était lui-même, et ne se souciait point en vérité d'être autre chose. Il goûtait vivement la peinture ancienne, particulièrement l'italienne du XVe et du XVIe siècles. Il souffrait de voir les attributions erronées qui déshonoraient alors tant de livres d'art, qui ridiculisaient tant de galeries publiques ou privées. Partout des Raphaël, des Léonard, des Titien ! Lui, qui sentait si profondément la beauté des grands maîtres, quand une œuvre d'école ou d'atelier était mise sous le nom d'un artiste véritable, il s'en irritait comme d'une injure. Mais sur quoi établir une discussion sérieuse? Sur la tradition ? elle ne remonte pas le plus souvent au-delà du XVIIIe siècle, au temps où les tableaux étaient baptisés entre deux prises de tabac par les prélats et les lettrés. Sur les documents anciens? faudrait-il encore savoir s'en servir, si l'on ne veut pas retomber dans une erreur analogue à celle de cet archiviste qui, sur la foi d'un vieux papier mal interprété voulut donner à un barbouilleur florentin, Neri di Bicci, la Cène de Sant'Onofrio qui est si manifestement de l'école du Pérugin. Sur les signatures ? elles manquent le plus souvent, et souvent elles sont fausses. Sur la technique proprement dite, la qualité des couleurs employées? rien de plus dangereux ; que de retouches sur un tableau ancien ; et les restaurateurs les plus habiles sont obligés parfois de confesser qu'ils ignorent si un tableau a été peint tout entier à la détrempe ou s'il a été ensuite glacé avec des couleurs à l'huile !

MM. Bode, Crowe et Cavalcaselle pensaient qu'avec des yeux bien faits, des comparaisons intelligentes et de la pratique, on arrive à se former devant une œuvre d'art une impression générale suffisante pour permettre de désigner sûrement son auteur. C'est ce que Morelli conteste absolument. Plus allemand cette fois-ci que le « docteur prussien », il ne veut pas de cette méthode subjective. Il faut faire de la critique d'art une science ; on ne fonde pas une science sur des impressions.

Morelli chercha longtemps sur quelle base solide établir ses jugements jusqu'au jour où il s'aperçut que les peintres italiens avaient une tendance marquée à dessiner, d'une manière identique et particulière à chacun d'eux, les yeux, les nez, les bouches, les oreilles, les mains, les ongles mêmes, qu'ils avaient des habitudes constantes dans la manière de draper leurs figures, de peindre leurs paysages, dans le choix de certaines couleurs. C'est la théorie des formes caractéristiques, connue désormais jusque du grand public, pratiquée par tous les amateurs, fût-ce avec quelque réserve.

Fort de ce principe, Morelli étudia tous les peintres à ce point de vue. Botticelli devint pour lui un maître qui fait des mains osseuses, sans grâce, mais cependant pleines de vie, avec des ongles carrés et noirs tout autour, des nez gros avec des narines larges, des draperies à plis longitudinaux, qui a une prédilection pour le rouge doré transparent. Raphaël fait des oreilles rondes et grasses bien attachées, des mains au large métacarpe, aux doigts épais avec des ongles qui n'arrivent pas jusqu'à l'extrémité du doigt, sauf que dans sa période romaine, ses mains sont plus aristocratiques et les doigts plus fins. Et quand la description ne semble pas assez précise, Morelli y joint un dessin.

Si étrange que cela puisse paraître, ces observations sont justes. Non point que toutes les têtes exécutées par un même peintre soient identiques : elles diffèrent par la pose, l'expression, même par les formes particulières qui ne sont pas toutes d'un type unique. Mais pour les oreilles, pour les mains, elles sont presque toujours exactement semblables dans leurs lignes générales ; on peut dire que le dessin du lobe, de ses replis, de ses cavités, est invariablement répété dans les diverses figures d'un même maître dont il est comme la marque propre.

On s'étonnera moins de cette sorte de trahison de la nature si l'on veut bien se souvenir que les maîtres italiens les plus réalistes ont toujours été des réalistes classiques, qu'ils ont préféré les vérités générales aux vérités particulières, qu'ils ont stylisé leurs modèles. Cela n'avait point échappé à l'omniscient Léonard : « ce peintre, dit-il dans son *Traité de la Peinture*, qui aura les mains laides les fera semblables dans ses œuvres, et il lui arrivera de même pour un membre quelconque si une longue étude ne l'en empêche ». « Le peintre, dit-il encore, doit faire ses figures sur la règle d'un corps naturel (normal), lequel soit de proportion louable ; il doit en outre se faire mesurer lui-même, et voir en quelle partie sa personne varie peu ou beaucoup de ce corps louable ; et, cette connaissance étant obtenue, il doit mettre toute son étude à ne pas s'exposer dans les figures qu'il peint aux mêmes défauts qu'il retrouve dans sa propre personne. »

Ainsi Léonard se servait de son observation pour créer plus de beauté ; Morelli, pour donner à ses attributions une sûreté mathématique, pour faire de la critique d'art une science fondée sur une méthode purement objective.

Y a-t-il réussi ? Théoriquement, je crois qu'il est

impossible de répondre par l'affirmative. Pratiquement, s'il est indéniable que ce nouveau procédé de recherches a été fécond en résultats, il n'en reste pas moins qu'il est inapplicable dans des cas extrêmement nombreux.

Théoriquement, on est bien forcé de renoncer, pour un genre qui tient dans la peinture une place si considérable, le portrait, au système des formes caractéristiques; les élèves mêmes de Morelli ont fait des réserves sur ce point particulier. Morelli, il est vrai, a cité plusieurs exemples fort curieux. Il suffit toutefois de noter des exemples contraires pour enlever à ses observations la valeur d'une loi. Il est évidemment étrange de constater que les mains du *Chevalier de Malte* de Giorgione, aux Offices, sont semblables aux mains-types du maître. Mais les mains, les yeux de la *Joconde* sont tout autres que ceux de la *Vierge au Rocher*. Faut-il en conclure qu'un des deux tableaux n'est pas de Léonard? Non, sans doute; et c'est que la théorie de Morelli n'est pas admissible pour les portraits.

Dans les tableaux d'autel, dans les fresques où les peintres n'étaient pas liés aussi fortement à la vérité matérielle, où ils pouvaient styliser en toute liberté, il est indéniable qu'ils ont une forte tendance à l'uniformité dans les figures, sinon dans les lignes d'ensemble, du moins dans un certain nombre de détails. Mais là encore, si dans un même tableau ou dans une même fresque à nombreux personnages, le maître a employé simultanément plusieurs formes de mains et d'yeux, ou si telle particularité dont on veut faire sa marque propre ne se retrouve qu'avec intermittence, cela signifie que la théorie de Morelli ne se vérifie pas avec la constance qui seule lui donnerait un caractère scientifique, qu'elle est un moyen empirique d'observation, un simple système de comparaisons dont les résultats, souvent excellents, sont toujours aléatoires.

Et quelle difficulté dans l'application de la méthode! C'est en somme une sorte d'anthropométrie artistique, de « bertillonnage ». Mais le bertillonnage a l'avantage d'être opéré sur un corps qui a les trois dimensions. Les tableaux sont une surface plane où les fameuses formes caractéristiques n'apparaissent pas toujours clairement; les yeux, le nez prennent un aspect particulier en raison de leur pose; les oreilles, les mains peuvent être cachées par une draperie; bref, ces signes extérieurs qui devraient fournir au connaisseur selon Morelli un critérium rigoureusement objectif sont insuffisants ou même completement absents. Pauvre science qui repose sur des bases aussi fragiles!

Met-elle du moins d'accord ses adeptes? Nullement. Les deux livres de Morelli sur les Galeries Borghese et Doria Pamphili à Rome, et sur les Galeries de Munich, Dresde et Berlin sont une collection fort complète de nez, d'yeux, de bouches, de mains et d'oreilles d'après les chefs-d'œuvre de l'école italienne. Cette manière un peu sévère de considérer la peinture n'a pas été compensée par une sûreté définitive dans les attributions. Elle n'a pas empêché à plusieurs reprises Morelli de confondre une copie ancienne avec l'original. Pour de nombreux tableaux, ses conclusions sont contestées. Et ses élèves, qui le combattent parfois respectueusement, ne s'entendent pas toujours entre eux.

Procédés empiriques et insuffisants! Ils ne décident, pourrait-on dire, que des attributions évidentes. Dans les cas difficiles, ils n'apportent aucune certitude. Les tableaux-mystères, dont on ne parvient pas à désigner l'auteur, continuent à être nombreux. Toutes les sciences, répondra-t-on, ont leurs problèmes. Il en est certains que la théorie morellienne ne résoudra jamais parce qu'elle néglige trop d'éléments. Ne lui reprochons pas de s'occuper peu ou point de la couleur. Les Italiens ont rarement été coloristes, et les palettes des peintres d'une même école et d'une même époque se ressemblent singulièrement; enfin les tons, par l'action du temps et suivant leur exposition, se sont entièrement transformés; les chances d'erreur en semblable matière sont donc nombreuses. Ce dont Morelli et surtout ses disciples ne tiennent pas assez de compte, ce sont les qualités d'exécution, la « patte » d'un artiste, que l'on arrive en vérité à déterminer facilement si l'on possède le sens de l'art, qu'il importe de développer en critique au moins autant que la pratique du bertillonnage. Il permettra de distinguer de l'original une copie ancienne fidèle, l'œuvre d'un maître d'un travail d'atelier ou d'imitateur; sans doute, il ne donnera pas de sûreté scientifique, mais il pourra corriger des fautes dans lesquelles on tomberait immanquablement si l'on s'en tenait à ces seuls signes extérieurs de constatation facile, précise, presque mathématique sur lesquels Morelli veut s'appuyer. Si la théorie morellienne a permis à l'histoire de l'art de réaliser des progrès incontestables, on le doit davantage au fait qu'elle a fourni une méthode qu'à la valeur de la méthode même.

Elle avait besoin de retouches. M. Adolfo Venturi, l'auteur de la si remarquable *Histoire de l'art italien*, en cours de publication, se chargea de les faire. Il les exposa dans la préface de son livre sur la collection Crespi de Milan, donna des précisions et des compléments, établit en quelque sorte le répertoire des observations qui peuvent aider à déterminer la paternité d'une œuvre d'art.

(*A suivre.*) LOUIS GIELLY.

DE L'ENSEIGNEMENT A DONNER AUX INDIGÈNES

Il est impossible de parcourir une colonie ou un pays de protectorat sans songer à la grave question de l'instruction des indigènes. « La silhouette maussade et puissante de l'Ecole », comme s'exprime éloquemment M. Raymond Aynard, dans son récent livre *L'Œuvre française en Algérie*, se dresse devant nous. « On peut tout dire sur la vanité, les dangers, les méfaits de l'instruction, elle a force de dogme. Il n'est conquérant si sceptique sur l'utilité de l'alphabet et des quatre règles qui, du moment où il a décidé de traiter les vaincus comme des hommes, ne se sente obligé de les tirer quelque peu de l'ignorance. Il n'est pas plus possible de les laisser complètement sans maîtres que de souffrir qu'ils s'entretuent. » (1) Les programmes d'enseignement peuvent différer suivant les latitudes, le tempérament des populations, mais il paraît évident que certains principes généraux doivent présider à l'élaboration desdits programmes, et c'est sur ces principes que nous arrêterons un moment notre attention.

On ne se demande plus guère aujourd'hui s'il faut instruire les indigènes. Depuis longtemps déjà l'on est universellement d'avis que « l'école est le moyen d'action le plus sûr qu'une nation civilisatrice ait d'acquérir à ses idées les populations encore primitives et de les élever graduellement jusqu'à elle. » Ainsi s'exprimait chez nous, en 1897, M. Chaudié, gouverneur général de l'Afrique occidentale, dans une circulaire aux administrateurs et aux chefs de poste. Cependant la discussion reste ouverte sur le moyen et la mesure de l'instruction à donner aux indigènes, autrement dit, on se demande généralement s'ils doivent être instruits dans leur langue ou dans la langue du vainqueur, et si leur instruction doit se réduire à quelques rudiments auxquels s'ajouterait un enseignement professionnel.

Que disent les adversaires de l'enseignement des indigènes dans la langue du vainqueur ?

Un des principaux journaux de Tunis, *La Tunisie française*, publie actuellement une série d'articles qui répondent précisément à cette question. « La vanité des Arabes est si grande, lit-on dans le numéro du 25 septembre, que, lorsqu'ils en savent (du français) un peu plus long que les autres, ils deviennent insupportables aussi bien pour leurs patrons que pour leurs coreligionnaires. La connaissance, même superficielle, de la langue française fait souvent des gens du peuple de mauvais ouvriers et des fils de famille des déclassés. »

A cela nous répondrons avec M. Raymond Aynard : « Les déchets de l'enseignement sont plus voyants que ses réussites... Qu'un indigène crapuleux traîne ses diplômes dans les bouges, et voilà l'école jugée ! Pourtant l'on trouve aussi bien dans les grandes villes d'Algérie, des types accomplis de vauriens franco-arabes, pourvus d'un vocabulaire bilingue des plus complets, qui n'ont jamais été à l'école que sur les musoirs de nos ports. La déchéance d'une partie de ces primitifs est malheureusement une conséquence inéluctable du développement de la vie urbaine et des transformations économiques : l'instruction y a bien peu de part. » (1).

La Tunisie française écrit encore dans le même numéro : « On ne peut s'empêcher de sourire quand on voit des hommes comme M. Bach Hamba prétendre que l'enseignement en français s'impose parce que la langue arabe, en l'état actuel ne s'adapte pas aux idées scientifiques. Qu'ils aillent donc jeter un coup d'œil sur la comptabilité et sur les lettres commerciales, rédigées en arabe par les épiciers indigènes et négociants des souks, et ils verront si cette langue ne suffit pas amplement à ces commerçants, qui n'ont d'ailleurs pas eu besoin d'user leur seroual sur les bancs de nos écoles, pour « rouler congruement » la pratique en français, en italien ou en espagnol, voire en maltais, langues dont ils ont appris par la pratique, le nombre de mots suffisants pour exercer leur métier. »

L'argument nous paraît pauvre. L'élocution du plus habile commerçant n'a pas besoin d'être précise, elle perdrait même à l'être. On voit des hommes d'esprit clair et lucide montrer à dessein dans les affaires une indéchiffrable confusion de termes et de pensées. En poussant un peu l'argument du rédacteur de la *Tunisie française*, on en viendrait à penser que, selon lui, l'instruction de l'indigène est suffisante, quand elle lui permet de « rouler la pratique ». Nous savons pourtant que là n'est point son intention ; mais nous lui reprocherons en tout cas de faire trop bon marché de l'opinion de ceux qui, sachant la langue arabe, lui refusent en raison même de sa complexité et du trésor de ses nuances les qualités propres aux exposés clairs et aux déductions nettes et précises.

Laissant de côté ce qu'il y a dans ces textes de particulier à la langue arabe, retenons seulement, pour l'appliquer à tous les cas, la remarque de M. Aynard : « Qu'un indigène crapuleux traîne ses diplômes dans les bouges, et voilà l'école jugée. »

Est-ce à dire que la pédagogie du vainqueur

(1) Raymond Aynard, *L'Œuvre française en Algérie*, p. 179.

(1) *Ouvrage cité*, p. 183.

n'ait mérité jamais ni railleries ni reproches? Non pas. Le défaut a toujours été la précipitation, le désir de faire vite, de manière à frapper l'opinion de la Métropole, d'en surprendre la partie qui n'approuve pas la conquête; sans tenir compte « des besoins réels et des difficultés spéciales du milieu, on a machinalement appliqué des règles et des méthodes établies en vue de la Métropole. » Plus tard, toujours dans le même but, et aussi pour éviter une sélection dangereuse à cause d'idées démocratiques ou humanitaires vaines ou pour le moins déplacées, mais à la mode, on retient dans les écoles nombre de petits cancres qui n'apprendront jamais rien. Ne vaudrait-il pas mieux conserver sur les bancs de l'école une élite qui profiterait réellement de l'enseignement et ne serait pas retardée dans ses progrès par une portion trop grande d'écoliers bornés.

En somme, condamner l'enseignement dans la langue du vainqueur, équivaut à condamner l'école. Cette opinion extrême est née de l'esprit jaloux et orgueilleux des colons. Rien n'est plus triste que de voir ces derniers traiter souvent en parias les indigènes dont ils se servent et dont ils tirent profit. Leurs procédés justifient la politique des gouvernements le plus souvent favorable aux indigènes. Cependant, gardons-nous du romantisme de certains écrivains qui, mus par un sentiment surtout « littéraire », se complaisent au récit d'une aventure unique, en partie enfantée par leur imagination, et qui oublient de considérer le résultat d'ensemble généralement obtenu dans les colonies : des quartiers modernes juxtaposés aux cités indigènes, une civilisation relative, des régions habitées jadis par des pirates et qu'ils peuvent aujourd'hui parcourir en touristes, en toute sécurité.

Le juste milieu est, croyons-nous, entre l'autorité nécessaire du colon et les efforts de modération, par là-même de civilisation de la Métropole. L'assimilation est une utopie; on s'en rend compte quand on suit ces rivages de Tunisie et de Tripolitaine où la paix romaine n'a laissé que les ruines de quelques édifices, sans rien changer aux mœurs, à l'âme des habitants. Ces derniers évoquent une antiquité plus lointaine. La race est restée intacte, et cela devrait servir de leçon aux partisans forcenés de l'assimilation à outrance. Il faut voir, par exemple, ce qui reste de la puissance de Carthage, pour se faire une idée de la pérennité des races.

Cela nous amène à nous demander quelle sorte d'enseignement peut être utilement donnée aux indigènes.

M. Raymond Aynard, que nous ne nous lasserons pas de citer, préconise, avec la haute compétence que lui assure la longue observation à laquelle il s'est livré sur place, un enseignement limité « à l'étude du français parlé, à des conversations familières sur les choses de la vie morale et sociale, enfin à la préparation aux professions les plus répandues, et principalement aux travaux de la terre ». C'est aussi notre avis. Ce système d'enseignement, qui a prévalu longtemps dans nos colonies, et qui prétendait, avant tout, dissiper les préjugés, éclairer les consciences, *faire des hommes*, a été remplacé depuis peu d'années, avec juste raison, par un enseignement plus pratique qui « avant de prétendre façonner les cerveaux dans le sens européen, défend les corps contre la misère et la faim ». N'est-ce point là, en effet, ce qui s'impose en premier lieu? Est-il besoin de séjourner longtemps parmi les indigènes pour en être convaincu? Que ceux-ci parviennent à s'exprimer tant bien que mal dans notre langue, à l'écrire même maladroitement, c'est tout ce que nous leur demandons et tout ce qu'ils nous demandent dans cet ordre d'idées. Qu'ils sachent écrire : « Vive la France! » même au charbon sur un mur blanc, comme je le voyais faire dernièrement, à Sousse, à un gamin de dix ans (il ajouta même au-dessous : Vive M. Fallières), c'est déjà très beau; mais qu'ils aient entre les mains un métier directement pratique et approprié aux nécessités économiques spéciales à leur pays. Que leur préparation aux travaux manuels ne soit pas purement théorique, comme elle le fut trop longtemps. Les partisans de l'ancien système d'enseignement, sentant l'insuffisance de leurs théories, adjoignaient aux écoles de petits ateliers « pour le travail du bois et du fer, où quelques enfants, trop jeunes pour manier les outils, rabotent péniblement des planches, ou martèlent de temps à autre un morceau de fer rougi : ils terminent leurs classes sans avoir appris mieux que la syntaxe de l'art du charpentier et du forgeron qui, d'ailleurs, leur serait encore moins utile, si mince est le débouché de ces métiers spéciaux. Ailleurs, la préparation au travail manuel est réduite à un simple symbole : on forme les élèves à plier des feuilles de papier (1) ». Peut-on imaginer plus ridicule programme! Nous verrons bientôt si l'Italie l'appliquera en Tripolitaine, ou bien si, édifiée par les déceptions qu'il nous a causées, elle ira droit à celui qui est le plus utile à la fois à la Métropole et à la colonie.

Ce que nous venons de dire peut s'appliquer aux colonies de n'importe quelle puissance. Chaque région sollicite l'effort des hommes vers des entreprises déterminées : mines, forêts, cultures, élevage, autant d'exploitations qui s'offrent aux indigènes sous la direction raisonnée des colons, et suivant

(1) *Ouvrage cité*, p. 186.

des méthodes rationnelles importées de la Métropole. C'est vers ces buts directement avantageux qu'il faut aiguiller l'enseignement professionnel du jeune indigène. Qu'on lui apprenne à comprendre le colon et à s'en faire comprendre, en même temps qu'on le familiarisera avec les choses de la vie morale et sociale; qu'il trouve un jour auprès de l'Européen le moyen de gagner sa vie, il lui en sera plus reconnaissant que d'une instruction trop théorique que, neuf fois sur dix, il ne s'assimile pas. Tout autre conception de l'instruction des indigènes peut paraître à première vue plus large, mais n'est, au fond, que prosélytisme étroit et décevant

ANDRÉ DUBOSCQ.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

La France et l'Amérique, d'après MM Gustave Lanson et Barrett Wendell.

GUSTAVE LANSON. *Trois mois d'enseignement aux États-Unis.* Notes et impressions d'un professeur français. (Hachette.)

BARRETT WENDELL. *La France d'aujourd'hui.* Traduction de GEORGES GRAPPE. (Nelson.)

Voici deux livres qu'il faut lire, deux livres de bonne foi, de bonne volonté, de vérité, qu'il faut lire et faire lire, et que je vous défie bien de ne pas feuilleter avec une curiosité passionnée, une curiosité, une passion, un intérêt croissants...

M. Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne, officiellement appelé par l'Université Columbia de New-York, et désigné par l'Université de Paris, revient d'Amérique où, pendant trois mois, il développa un enseignement comparable à celui qu'il dispense à ses étudiants français.

M. Barrett Wendell, délégué par l'Université d'Harvard, fut le premier de ces conférenciers d'outre-mer que la Sorbonne accueille désormais chaque année, de par l'officieuse libéralité de M. James Hazen Hyde.

L'un et l'autre nous font part de leurs observations, impressions et réflexions en deux livres qui résument à merveille le bienfait de leurs missions parallèles.

Il faut lire ces deux livres en même temps ; ils s'éclairent d'une glose mutuelle, et se complètent étonnamment; encore que l'un soit consacré à la France, c'est surtout l'Amérique, un coin de l'immense Amérique, quelques aspects de l'âme et de la civilisation américaines qu'ils révéleront aux Français ; bien que l'autre traite des États-Unis, de leurs institutions et de leurs mœurs, c'est la France et l'esprit français que la double enquête de MM. Barrett Wendell et Lanson fera mieux connaître aux Américains. Ni M. Lanson n'ambitionne d'enseigner l'Amérique aux Américains, ni M. Barrett Wendell ne prétend découvrir aux Français la France, mais M. Barrett Wendell ayant pris la peine de grouper quelques remarques touchant notre tempérament, notre esprit, nos méthodes, tout aussitôt, M. Gustave Lanson s'empresse d'ajouter à l'ouvrage de son collègue le supplément d'une exemplaire illustration : M. Gustave Lanson n'ayant point négligé de nous offrir d'utiles aperçus relatifs à la vie américaine, avec la même hâte serviable M. Barrett Wendell nous invite à considérer l'activité, les surprises, et, comme on dit aujourd'hui, les réactions d'un Américain parmi nous : ainsi des deux parts la contre-épreuve est faite dans les conditions les plus favorables à l'évidence ; certes, il fallait qu'un Américain nous parlât de ce qu'après tout nous connaissons le mieux, c'est-à-dire de nous-même, pour que fussent justifiées les déclarations de M. Gustave Lanson ; il n'était pas moins nécessaire qu'un Français discourût sur l'Amérique — familière aux Américains — pour que le témoignage de M. Barrett Wendell parût à ses compatriotes inébranlable.

Je n'irai point, certes, prétendre que le livre de M. Barrett Wendell ne nous apprenne rien au premier abord sur la France ; nul Américain sensé n'affirmerait sans doute qu'il ne fut point instruit sur son propre pays par l'ouvrage de M. Gustave Lanson... Cet Anglo-Saxon consciencieux et clairvoyant est un trop bon observateur; la fraîcheur, la sincérité, la spontanéité de telles de ses esquisses nous émeuvent et nous laissent trop fréquemment le souvenir d'une piquante nouveauté... Ce Français, dont le séjour à l'étranger fut plus bref, manifeste une attention trop exercée, trop prompte, trop éprise de justesse... Mais je crois que ce sont là bénéfices subsidiaires, et que ces deux auteurs possèdent d'autres droits plus pressants à notre gratitude. Chacun d'eux renseigne d'abord son pays sur la région et le peuple qu'il a visités, et d'abord apporte à ce peuple l'image ou le reflet d'une patrie lointaine; c'est indirectement qu'il éclaire ses hôtes sur eux-mêmes, et beaucoup moins par le moyen d'un miroir où ils reconnaîtraient, parfois avec surprise, leur image, que par le détour de la méditation où les induit la constatation d'une différence ; un Américain ne m'apprend rien sur moi-même qu'en me révélant avec intensité sa propre psychologie ; inversement un Français... Et c'est pourquoi, au total, rien n'est plus précieux que le carnet de notes d'un étranger; je lui demande de se définir soi-même au

contact de nos dissemblances: la sincérité de sa confession, voilà le gage de mes découvertes.

MM. Gustave Lanson et Barrett Wendell sont trop accoutumés à s'interroger sans cesse, et à se définir eux-mêmes pour que leurs notes n'apportent pas à leurs lecteurs, indirectement, et par une heureuse nécessité, les prémisses d'un impartial examen de conscience...

Ajoutez que l'un et l'autre remplissent la même fonction, ont le même rang social, qu'ils envisagèrent au cours de leur carrière le monde et la société d'un même point de vue — lequel n'est point si défavorable, étant celui de spectateurs désintéressés — qu'ils servent le même dieu, et pratiquent avec une identique assiduité le culte le plus homogène, le plus cohérent, et de nos jours le plus universel, j'entends le culte de la science... Esprits distingués, professeurs éminents, ils sont les partenaires du jeu le plus exactement combiné, leurs efforts correspondent, leurs langages et leurs pensées ont une commune mesure... rarement sans doute vit-on aussi complètement rassemblées les conditions scientifiques d'une élégante expérience.

*
* *

Le livre de M. Barrett Wendell est, je m'empresse de le déclarer, tout simplement admirable : je ne crois pas qu'il fût possible à un étranger de voir davantage ou de mieux voir, — je ne parle point bien entendu de ce qu'un touriste ordinaire peut découvrir en France, et qui peut enfler à l'infini un registre de souvenirs; je parle de l'essentiel, de ces faits généraux et profonds qui sont la base et la substance même de la vie et du caractère français. En vérité, je ne crois pas qu'il fût possible à un professeur étranger séjournant parmi nous de recueillir un plus grand nombre de ces faits primordiaux, de les mieux comprendre par l'esprit et par le cœur, d'en rendre compte avec plus d'exactitude et de netteté, de ferme et persuasive conviction. Cela est proprement admirable... Ce livre, sans doute, n'est point complet; il est inégalement profond; non que des erreurs notables en altèrent la vérité, mais parceque les développements en sont nécessairement inégaux; en sorte qu'il ne pêche jamais par inexactitude, mais seulement par omission, volontaire ou inévitable, et d'abord commandée par le plan même de l'entreprise... Peu importe; ce qui importe, ce qu'il faut considérer d'abord et proclamer très haut, c'est que ce livre est véridique, qu'il s'épanouit au cœur de notre vérité française, et nous en offre à maintes reprises une expression définitive.

Nous admirons cette clairvoyance et cette sympathie alliées, et qui grandissent l'une par l'autre. Nous n'admirons pas moins cette loyauté ma fique, cette probité d'esprit, cette impartialité généreuse et inflexible qui font que toute constatation prouvée, toute émotion ressentie sont enregistrées par M. Barrett Wendell sans hésitation, ni atténuation; nous ne l'ignorons pas, cette tranquillité d'âme surprendra maints lecteurs en certains pays accoutumés à nous accabler sous le poids de préjugés imbéciles; car ce peuple, que l'on accuse de légèreté, est communément victime de l'incroyable légèreté de certains critiques étrangers; ceux-là ne liront pas sans stupeur *la France d'aujourd'hui*; ils feront à M. Barrett Wendell l'honneur d'estimer sa sécurité audacieuse.

M. Barrett Wendell al'audace de l'homme informé; volontiers s'écrie-t-il : j'étais là, telle chose m'advint... Que cette chose soit advenue, que M. Barrett Wendell ait été le témoin actif et très intelligent de tel évènement, de telle série de petits faits concordants et éloquents, voilà qui est irréfutable... or, M. Barrett Wendell n'est point homme à biaiser, à céler quoi que ce soit de son expérience ou de sa pensée.

Il nous plait de découvrir un premier trait de l'esprit américain en cette franchise, en cette allègre spontanéité qui ne s'embarrassent d'aucun préjugé et sont encore rehaussées par la vigueur du langage; cette voix qui nous vient d'Amérique sonne l'honnêteté et le courage; elle fait retentir en nous comme la révélation joyeuse des vertus intellectuelles et des forces jeunes qni s'organisent et déjà fleurissent par delà l'Océan.

Voilà donc un témoignage probe et sûr, sincère et pertinent, un témoignage américain; empressons-nous de le classer parmi « les plus admirables qui aient jamais été porté à l'honneur de notre pays » ainsi que nous y invite M. Georges Grappe, l'heureux traducteur de ce beau livre. Parce que ce livre est réconfortant, parce qu'il produit au jour nos puissances secrètes, ne nous avisons point d'en nier l'intérêt passionnant; vanter nos vertus quotidiennes nous déplairait; soyons reconnaissants à cet étranger qui sut démêler, parmi les circonstances de notre vie familière, les fondements indestructibles de notre intégrité morale et de notre activité intellectuelle. Tout ce que dit M. Barrett Wendell de notre Université, de nos systèmes d'éducation et d'enseignement est excellent. On ne refusera point un prix plus grand encore au tableau qu'il esquisse de la famille française; il y a là des traits d'une délicatesse infiniment précieuse, une lumière vivante et pénétrante... inestimable : non seulement tout est juste, mais M. Barrett Wendell dépasse ici la vérité sensible; nul doute qu'il n'enseigne à plus d'un Français la signification profonde de tel usage, et ne relève à

leurs yeux la portée d'une banale courtoisie où il sut voir le raffinement très ancien de sentiments exquis... L'Université, la famille, tels sont les points de départ de M. Barrett Wendell, les citadelles d'où il s'élance vers de plus vastes conquêtes; c'est là qu'il demeure inattaquable, car il a vu, expérimenté, pesé tous les éléments dont il fortifie sa conviction et la nôtre. Ainsi installé, sûr de ses points d'appui, il ne tente guère de sortie qui ne soit victorieuse; et sans doute nous apprécions par dessus tout son témoignage direct, son jugement des réalités qu'il a vraiment rencontrées; mais jusque dans ses inductions et ses généralisations, nous le suivons avec la surprise et la joie de ne jamais abandonner les régions fécondes et suggestives : méditons les chapitres intitulés : *Le Caractère français*, *Les Rapports de la Littérature et de la Vie*, *La Question religieuse*, *La Révolution et ses effets*, *La République et la Démocratie*; tout cela est d'un esprit vif et averti, fort au courant de nos mœurs, de notre histoire, de nos lettres : l'érudition n'est point pesante, mais se mue en idées; la sympathie s'accompagne d'humour... Maintes remarques ingénieuses, maints aperçus nous arrêtent. Certes cette lecture est attachante, séduisante et grandement instructive.

Elle est telle parce qu'à aucun instant M. Barrett Wendell n'abdique ni ne renonce les droits de l'esprit américain, parce qu'avant de nous apercevoir nous-même, c'est l'Amérique, la vie, l'intelligence américaines que nous contemplons dans les jugements, les étonnements, les préférences et les curiosités de ce professeur de Harvard ; avec quelle force ne nous suggère-t-il point le caractère de la vie universitaire américaine lorsqu'il s'enquiert si minutieusement de notre centralisation, de nos terribles concours, lorsqu'il dénonce amicalement la sécheresse de notre éducation universitaire, l'absence de camaraderie, le zèle étroitement professionnel de nos étudiants et de nos professeurs ! Certes cela en dit long ; et de même cette constante préoccupation de notre « loyauté intellectuelle », opposée à la « loyauté morale » des Anglo-Saxons ; ou encore telles enquêtes sur nos principes démocratiques, notre sens religieux, nos exigences logiques, nos arts, nos lettres... Voyez vous-même ; je vous laisse à déterminer jusqu'à quel degré ce livre est significatif ; et de combien de façons, et avec quelle insistance il évoque les Etats-Unis d'aujourd'hui.

M. Barrett Wendell formule rarement des condamnations ; quelques-unes, pour être implicites, ne nous en atteignent ni moins directement, ni moins justement ; il ne nous eût point offensés en n'avouant point que sa surprise devant ce goût de la brimade si exagérément développé dans les âmes vulgaires par la persistance de nos antagonismes irréductibles et éternels : nos cléricaux et nos anticléraux de village... et de grande ville lui semblent des phénomènes ; la superbe indifférence anglo-saxonne n'engendre nulle part semblables tracasseries. Un Anglais salue du même coup de chapeau la statue de Cromwell et celle d'un roi Stuart.

Et il me semble qu'un conseil, dont nous devons faire notre profit, se dissimule sous l'émouvante éloquence des dernières pages de ce livre : nos divisions politiques ne touchent que de fort loin le spectateur américain : on est curieux de la France par delà l'Océan ; encore nous oblige-t-on à en convenir ; « sans toutes les gloires de son glorieux passé, la France serait la plus pauvre et la moindre des nations. Toutes ensembles, saignantes ou rayonnantes, ces gloires créent à la France cette source intarissable de noblesse que ceux admis à la connaître et par là même à la chérir. sentent devoir exister à jamais ». Avis à nos hommes de parti ; qu'ils parlent au nom de la République, mais aussi au nom de la France : « ce n'est pas trop du terme le plus grand pour embrasser l'âme totale de cette nation. » Ce qu'il convient de faire connaître au monde, c'est la France intégrale.

*
* *

Tout ce que M. Barrett Wendel nous apprend de l'Amérique, M. Gustave Lanson nous aide à le mieux comprendre ; certes nous comprenons mieux ce professeur américain après qu'une rapide excursion aux universités des Etats-Unis nous a fait côtoyer ces étudiants, ces *scholars*, ces maîtres, élèves, compagnons ou émules de M. Barrett Wendell : cette vivacité d'impression et d'intelligence, ce détachement des partis pris où s'attarde la vieille Europe, cette conscience, cette impartialité alerte, et pour tout dire d'un mot, cette attrayante et vigoureuse jeunesse d'âme, sont bien qualités de là-bas : M. Gustave Lanson nous le confirme, qui ne se lasse pas de noter la compréhension, l'ouverture d'esprit, la prestigieuse facilité de ses auditeurs à accueillir les idées, les méthodes et les faits.

Le livre de M. Gustave Lanson n'a point la portée, ou si vous préférez, l'ambition de celui de M. Barrett-Wendell ; cela, au surplus, est tout à l'honneur de notre compatriote, qui n'a point exploré l'histoire ni la société américaines, et n'entend point sortir du domaine de son expérience personnelle. Voici de quoi surprendre ceux qui nous connaissent mal, et sont toujours prêts à incriminer notre amour de la thèse, et notre prédilection pour les idées générales et les promptes généralisations : de ces deux livres, c'est le français qui demeure le plus près des faits, le plus semblable à un scrupuleux procès-verbal, le plus défiant des jugements d'ensemble.

C'est fort bien ainsi; l'ouvrage de M. Gustave Lanson continue son enseignement; par sa précision, son exactitude prudente, et comme austère, et d'ailleurs l'habile interprétation du plus menu fait, la parfaite correspondance de l'observation et du commentaire, au total, la convenance, la solidité, l'élégance, ce livre rappellera aux étudiants américains les leçons qu'ils viennent d'entendre. Dans ces notes sans prétention, l'auteur se défend de nous apporter rien de plus qu' « une interprétation provisoire, limitée, et point du tout arrogante », de quelques faits. Ces notes, toutefois, ne furent point rassemblées ni rédigées avec négligence; bien dépouillées, nerveusement ramassées, si limpides, et parfois si lumineuses qu'elles nous incitent, et sûrement nous autorisent à dépasser les conclusions du livre, elles sont merveilleusement dignes de notre esprit universitaire; les Américains y verront comme un nouvel et excellent exemple de ces « explications de textes » dont M. Gustave Lanson leur apporta le secret. Pour nous, nons ne mettons point en doute que M. Gustave Lanson n'ait introduit en ce volume quelques-unes des pages les plus heureuses de sa carrière — des avis, des constatations, des formules qui font le plus grand honneur à son esprit critique, à son bon sens, à son patriotisme éclairé, à son sens de l'évolution historique, et de l'orientation des sociétés contemporaines.

Aussi bien ce livre, qui sera profitable aux Américains, nous sera-t-il précieux; en même temps qu'il évoque, en des tableaux restreints, mais frappants, l'admirable activité des universités américaines, cette atmosphère de joie spirituelle dont leur labeur est ennobli, faisons bien attention, en effet, qu'il nous propose la plus opportune définition des sympathies franco-américaines; en vérité, il ne s'agit point de conquérir l'Amérique, il ne s'agit point de rêver je ne sais quelle prééminence intellectuelle; notre collaboration fut jugée utile par les meilleurs esprits des Etats-Unis; sachons l'apporter à nos amis dans la mesure où ils nous la demandent; développons-la à notre place, à notre rang, avec la discrétion fière de gens qui sentent le prix d'une hospitalité gracieusement offerte, avec le contentement, qui se suffit à soi-même, d'avoir notre part à l'élaboration du prodigieux spectacle que donnera un jour au monde l'intellectualité américaine...

Nous sommes appelés à continuer, à compléter la collaboration allemande; ne doutez point que nos maitres ne sachent, désormais, ce que l'on attend d'eux : M. Gustave Lanson leur interdit toute hésitation :

Evidemment, certaines universités sont encore dominées par les habitudes de la science allemande. L'érudition minutieuse, la philologie étroite, les monographies sèches, les statistiques et les dépouillements mécaniques, les collations patientes de manuscrits, les recherches positives de sources, toutes les études de détail y fleurissent; et l'on poursuit des résultats qu'on n'ose pas employer, on prépare des instruments qu'on n'ose pas manier. On extrait les pierres, on les taille, et l'on ne bâtit pas.

Mais il est visible que de toutes parts les étudiants s'élancent vers les idées... Jamais ils ne se résolvent à se passer de savoir, à négliger de l'acquérir, mais ils ont compris l'usage du savoir...

Et c'est ici qu'ils jugent inestimable le concours des maitres et de l'Université de France. Ils sont sur ce point bien d'accord avec M. Gustave Lanson — et voilà un de ces faits qui ruinent les griefs si légèrement formulés depuis quelques mois par des Français contre l'Université de France; relisez ce que dit M. Gustave Lanson concernant les excès d'une certaine érudition; avouez ensuite que d'un utile avertissement on a fait découler la plus sotte querelle, et qu'il est temps de ne plus sacrifier aux vanités ignorantes notre grande Sorbonne.

Notre Université revivifiée, a repris avec un extraordinaire élan et un succès certain les traditions anciennes de libre recherche qui furent nôtres avant d'être germaniques, et qui, au surplus, ne sauraient être désormais confisquées par aucun monopole : elle en est récompensée par le rayonnement de ses œuvres et de sa pensée... et d'abord par les relations de plus en plus intimes qu'elle noue avec ses sœurs lointaines. A cet égard, les voyages et les livres de MM. Gustave Lanson et Barrett Wendell sont d'une importance qu'il faut savoir apprécier. Nos professeurs ont sans doute beaucoup à apprendre en Amérique — et M. Gustave Lanson nous le prouverait si nous en doutions... En liant partie avec leurs collègues des États-Unis, ils collaborent à l'une des entreprises les plus hautes de civilisation, de progrès humain et de glorieux perfectionnement pacifique qu'ait encore tentées l'intelligence de notre époque.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Théâtre des Arts : *Une loge pour « Faust »*, comédie en un acte, de M. PIERRE VEBER; — *Marie d'Août*, pièce en trois actes, de M. LÉON FRAPIÉ.
Théâtre Antoine : *Une Affaire d'or*, comédie en trois actes, de M. MARCEL GERBIDON.

La nouvelle saison dramatique n'a pas très brillamment commencé. La plupart des théâtres ont fait leur réouverture avec des reprises ou avec les

pièces interrompues par l'été. Nous aurons sans doute, suivant un déplorable usage, toutes les grandes « premières » à la fois. Voici, pour aujourd'hui, ce que nous ont offert le Théâtre des Arts et le Théâtre Antoine.

*
* *

Je ne parlerai pas de la « comédie » en un acte par laquelle s'ouvrait le spectacle du Théâtre des Arts : *Une loge pour « Faust »*. On doit seulement s'étonner que M. Pierre Veber ait présenté un ouvrage aussi insignifiant, dont aucun agrément ni aucune originalité de forme ne relève le fond. C'est l'histoire d'un coupon de loge qui revient à ses premiers bénéficiaires après diverses pérégrinations. Ils l'avaient reçu du ministre des Beaux-Arts et passé à d'autres, lesquels s'en déssaisirent à leur tour et ainsi de suite. Cette odyssée est un cercle où nous tournons sans plaisir et d'où nous sortons un peu mystifiés.

M. Leon Frapié, dont la manière est ordinairement plus déterminée et plus précise, nous a quelque peu déconcertés par une pièce hybride, mi-réaliste et mi-romanesque. Marie d'Août, qui lui a donné son nom, n'en est point le principal personnage. Le plus intéressant, à coup sûr, celui qui donne à l'action son unité, c'est Guidot. Cet honnête quinquagénaire, veuf, père et caissier, est une figure plutôt bizarre, mais assez vraie, encore que d'une vérité trop exceptionnelle et aussi peu dramatique que possible. Le malheureux en est réduit à nous expliquer lui-même son caractère et à passer de l'analyse à la profession de foi. Il nous explique donc qu'il a gardé une âme très jeune, un cœur candide et, sur l'amour, les illusions les plus héroïques de l'adolescence. Il a le culte de la femme et la considère comme un être sacré, digne de tous les respects.

Ces belles théories trouvent tout justement leur application dans le voisinage immédiat de l'excellent homme. Chaque jour, à midi, une jeune servante lui apporte, du restaurant voisin, son déjeuner. Il l'a déjà préservée des entreprises galantes de ses jeunes collègues du bureau; elle lui a raconté ses malheurs, et il lui a promis de s'intéresser à elle, de l'aider à trouver une nouvelle place. On vient, en effet, de la chasser parce qu'elle refusait d'aguicher les clients et de majorer leur « addition ».

Cette fleur de vertu est, ainsi que l'exigent les conventions du théâtre réaliste, une fille-mère. Les choses se sont passées de telle sorte qu'en perdant sa virginité elle a gardé toute son innocence. Son rêve serait d'épouser un honnête homme et, en attendant, elle ne pense qu'à son enfant.

Mais Guidot a un fils, un mauvais garnement de fils, et un beau-frère, qui est un coquin, l'un et l'autre portant beau et, comme disent les gens du peuple, « marquant bien ». L'oncle, professeur de morale pour grands cours de jeunes filles — je crois qu'il est aussi d'une bonne esthétique réaliste qu'un professeur de morale soit un coquin, ou qu'un coquin soit professeur de morale : c'est tout indiqué n'est-ce pas? et quelle saveur dans cette âcre ironie ! — l'oncle, dis-je, a trouvé une magnifique situation à son digne neveu, quand celui-ci, employé quelque part, s'avise de détourner trois mille francs au préjudice de son patron. Le sinistre drôle vient demander l'argent à son père, et sans manifester aucun regret, aucun remords, s'occupe seulement de décider le caissier modèle à les prendre dans sa caisse. Guidot cède, éperdu. Et avant même qu'il soit revenu de son affolement, qu'il ait pu réfléchir à ce qu'il avait fait et à ce qu'il lui restait à faire, son patron rentre tout soudain.

Ici se placent les meilleures scènes peut-être de toute la pièce, mais d'un ton si différent ! Ce Taingras, est un célibataire jovial, emporté et bienfaisant. Guidot n'est pas seulement son caissier, mais son ami; et l'affection du patron pour son employé se double d'une singulière estime. On sent que Guidot a beaucoup d'empire sur Taingras et ferait de lui, avec un peu de complaisance, tout ce qu'il voudrait. Ce dernier, justement, a besoin d'argent; il fait sa caisse, découvre l'irrégularité, voit l'embarras du caissier et, comme il connaît bien son homme, commence par lui déclarer le plus cordialement du monde que s'il a eu besoin de cette somme, il a fort bien fait de la prendre, qu'il la rendra quand il voudra ou quand il pourra. Mais il demande en échange que Guidot lui dise franchement la raison de cette irrégularité. Il veut la connaître parce qu'il est curieux, et aussi parce qu'il estime que l'amitié appelle la confiance. L'autre, buté, ne parlera pas.

L'intérêt de l'action se concentre alors entre les deux hommes, et Taingras devient la figure principale. Il n'est plus le même homme; il est possédé par l'idée fixe. L'entêtement se mêle au dépit, l'amitié contrariée s'exaspère et essaie de se dissimuler sous des brutalités. Guidot baisse la tête sous les rages, il maigrit, vieillit; il est triste; mais il garde son secret. Taingras l'aura malgré lui : quand il veut quelque chose, il le veut bien. Il s'adresse donc à une agence qui, comme le diable, là où il n'y a rien, perd ses droits. La filature a, d'ailleurs, été confiée à un brave homme, ancien professeur « de l'enseignement secondaire », et M. Frapié s'est amusé à dessiner une silhouette que l'interprétation de M. Dullin a merveilleusement rendue. L'ancien professeur se prend de sympathie pour celui qu'il

est chargé d'espionner; il admire sa vie si simple, si droite; il en parle le soir avec sa femme, après des journées infructueuses, et pour ces vaincus de la vie, qui ont gardé le sens de l'idéal, Guidot devient une sorte de héros. Tout cela est assez bien venu.

Mais Taingras n'est toujours pas plus avancé, et sa mauvaise humeur augmente. Son attitude envers son caissier a changé : on en cause. La brillante situation du jeune vaurien pourrait en souffrir, et celui-ci s'avise avec son oncle d'un stratagème. Il sait que son père s'intéresse à Marie d'Août (nous l'avions bien oubliée, la pauvre fille!) — et il lui a suffi de la voir une fois dans le bureau pour deviner que le bonhomme tient une grande place dans ses pensées et dans son cœur. Voilà, parbleu, tout justement l'affaire! Il s'agit de décider Guidot à aller une fois chez la pauvre fille. On préviendra Taingras, qui saura alors où sont allés les trois mille francs. Ce paillard sera d'autant plus content de la découverte qu'il ne reprochait à son parfait caissier qu'un excès de perfection. L'absurde combinaison réussit, et Guidot épouse Marie d'Août. Je ne me charge pas d'expliquer le 3e acte, où rien ne tient, ni situations, ni caractères, et qui termine en vaudeville sentimental une pièce commencée en « tranche de vie » et continuée en pochade fantaisiste.

Il n'y a en somme qu'un personnage qui soit à la fois cohérent et scénique : ce n'est pas Guidot, auquel M. Janvier a prêté toutes les ressources d'un talent solide et discret, c'est Taingras. Il a été fort bien composé et interprété avec entrain par M. L. Dayle. Mlle Barthe nous montre une gentille, honnête et tendre Marie d'Août : Mmes Denyse-Mussay, Barsac et Ribes, une dactylographe maigre, une logeuse opulente et cynique, une patronne de restaurant au verbe gras. M. Dullin, a merveilleusement joué l'employé de l'agence, M. Rocher nous montra un jeune coquin d'aspect plus désagréable peut-être qu'il n'est indispensable. Un jeune homme peut avoir de mauvais sentiments sans les porter ainsi sur sa figure et les trahir dans chacune de ses attitudes, chacun de ses gestes. Le vice a quelquefois dans la vie un aspect sympathique et les comédiens gagneraient à s'inspirer de cette observation. Ils nous fatiguent avec leur convention qui prête à tout mauvais sujet des allures obliques et une tête de traître de mélodrame.

*
* *

Quand un roman s'appelle *Le Roi de l'Or*, comme celui que publia naguère M. Upton Sinclair, nous savons d'avance où il se passe. Vous vous doutez donc bien que la pièce de M. Marcel Gerbidon, *Une Affaire d'or*, nous introduit dans la grande finance américaine, chez les multimillionnaires du Nouveau-Monde. Le premier acte, se passe, en effet, dans un bureau de banque à New-York, les deux autres dans un palais de la Cinquième Avenue, tous les trois dans la convention la plus naïvement simplifiée et la plus factice. L'auteur est passé entre deux sujets, et par conséquent entre deux pièces : un conflit de caractères encadré dans une comédie de mœurs, une comédie de mœurs poussée à la charge et transposée dans le plan de la fantaisie. Il est resté dans une région incertaine, et sa pièce se ressent de cette indétermination.

Le jeune John Gibbs n'est encore, quand nous avons l'avantage de faire sa connaissance au lever du rideau, qu'un jeune employé du fameux banquier Patrick Hutchinson; mais le gaillard est ambitieux, résolu, sans scrupule; et nous ne sommes pas trop surpris de le retrouver, une dizaine d'années plus tard, rival de son maître; nous ne nous étonnons pas davantage de le voir marié avec la jeune Française qu'il a plutôt mal reçue au premier acte, quand elle se présentait comme dactylographe : l'amour commence plus d'une fois par des escarmouches. Mais nous trouvons moins naturel qu'une jeune personne aussi ferme dans ses principes, aussi différente de son mari, n'ai pas réussi, après avoir su se faire si vite épouser, à prendre sur lui plus d'influence, ou ait pu vivre alors si longtemps en bon accord avec un homme qui impose à ce point sa manière de voir et ses volontés. Car John Gibbs est devenu le multimillionnaire dans toute son horreur, et c'est lui qui a tout réglé dans sa maison. Le salon qu'on nous en fait voir ressemble à un foyer d'Opéra, et ce qui est plus grave, l'enfant, l'unique enfant — car il n'en faut qu'un pour ne pas diviser la fortune — est élevé aussi sottement, aussi follement que possible, dans une atmosphère confinée où il s'étiole, dans une solitude où il se meurt d'ennui, dans l'ignorance de toutes choses, l'orgueil de l'or et le dédain de ceux qui ne le possèdent pas. N'a-t-on pas appris au malheureux gamin que « les fils de millionnaires ne jouent pas avec les enfants des pauvres »? Enfin, le père ne se contente pas de lui donner ces belles leçons : toute sa conduite est subordonnée à la poursuite de la richesse; il y sacrifie tout, même sa sécurité, car il excite contre lui de terribles haines; il est l'homme des audacieuses combinaisons et des manœuvres impitoyables; il ruine sans merci, affame sans pitié, ne connaît qu'une loi : gagner toujours. Il ne gagne plus pour dépenser, puisque sa fortune déborde déjà ses besoins et même ses caprices; il ne gagne même plus pour amasser, car il n'est pas un avare, il aime le risque et il sait perdre. Sa passion, précisément, est celle du joueur; elle ne résiste jamais à l'attrait d'une belle partie, d'un enjeu formidable. C'est aussi celle du lutteur qui

veut vaincre, celle du champion qu'exalte la pensée de triompher dans une épreuve ou de battre un record. Comment Germaine Lesage a-t-elle pu s'accommoder dix ans d'un pareil compagnon? Comment a-t-elle pu s'accommoder surtout d'une pareille existence?

On nous montre, il est vrai, l'enfant malade et condamné si elle dure, et voilà sans doute ce qui détermine Germaine à ne pas la supporter plus longtemps. On nous laisse entendre aussi que Germaine, devant le projet d'un trust des charbons, découvre pour la première fois combien il entre de misères dans la fortune de son mari. Il est bien invraisemblable qu'elle ait mis dix ans à faire cette découverte. Quoi qu'il en soit, le conflit éclate au second acte entre la charmante jeune femme, qui est restée au fond ce que nous l'avons vue tout d'abord, et le mari, qui a tenu tout ce qu'il promettait ou même davantage. La séparation initiale subsiste donc; elle s'accuse et s'élargit. C'était un beau sujet. L'auteur ne l'a pas traité. Il n'avait point fait servir son exposition à le préparer; il l'a esquivé au second acte, et le troisième nous montre la ruine de l'impitoyable financier, l'effondrement de sa combinaison diabolique. Il avait accaparé tout le charbon américain, afin d'être le maître du marché et de revendre au prix qu'il lui plairait de fixer quand tous les stocks seraient épuisés. Sa femme a tout simplement dévoilé l'affaire à Patrick Hutchinson, le banquier rival, et celui-ci a pris ses mesures pour que le charbon arrive de partout, au plus fort de la hausse. Le cours baisse alors tout aussitôt et John Gibbs est ruiné : sa femme et son enfant pourront être heureux. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Ce n'est vraiment pas assez difficile; et les financiers américains continuent de nous apparaître durant tout le cours de la pièce tels qu'ils se sont montrés dès la première scène, c'est à savoir d'une prodigieuse, d'une invraisemblable naïveté. Nous étions, au premier acte, dans les bureaux de Patrick Hutchinson. Nous y voyons un paysan du Nebraska qui a « truffé d'or » un mauvais champ et trompé ainsi les ingénieurs les plus qualifiés. Pour faire cette belle opération, il a emprunté de l'argent à son fils, lequel est John Gibbs en personne, le propre employé de Hutchinson. Et c'est précisément Hutchinson qui va acheter le terrain et qui marche à fond d'après le mirifique rapport des ingénieurs. Il commence par offrir trois cents dollars et en moins de cinq minutes, finit par en donner trois cent mille. Les signatures sont à peine échangées que le père et le fils lui tirent une révérence, non sans lui avoir révélé du même coup leur parenté et leur duperie. Ils n'en resteront pas moins tous les trois, comme nous le verrons à l'acte suivant, les meilleurs amis du monde. La scène du trompeur trompé est amusante, mais les caractères sont d'une psychologie naïve.

Fort bons amis aussi, John Gibbs et Sam Royce qui ont épousé respectivement les deux dactylographes de la banque, Germaine Lesage et Miss Nelson. Sam, avec son âme candide et généreuse, ne se scandalise pas trop, il faut croire, des canailleries de John, et John, qui lui doit l'origine de sa fortune puisque c'est avec l'argent de son ami, prêté sans intérêt, que son père a pu faire le coup des champs d'or du Nebraska, n'hésite pas à le ruiner pour la commodité et la bonne exécution de ses plans gigantesques. Tout cela est extrêmement puéril, artificiel, et nous ferait regretter les Américains du *Tour du Monde en 80 jours*. La seule figure, aussi bien, qui soit dessinée avec quelque précision et amusante par son pittoresque, rappelle à sa manière l'inoubliable héros de Jules Verne : c'est Timothy Gibbs, le père de John. Le bonhomme est bien planté, avec sa ruse de paysan, son amour de la terre et son improbité qui sait choisir ses victimes. Il y a même une opposition plaisante, ingénieuse et juste entre lui et son fils, entre les deux générations dont la nouvelle accuse un tel progrès dans l'art d'édifier sa fortune sur la ruine de ses semblables et leur misère. Quand on le compare à John, le vieux Timothy a du bon. Avide de s'enrichir, il choisit, non pas ses moyens, mais du moins ses victimes, et nous ne le voyons, après tout, tromper que des trompeurs. Il ne s'estime pas criminel de vendre, comme s'il contenait des mines d'or, un terrain où il n'y en a point, mais parce qu'il a soin de le vendre à des gens qui voulaient l'acheter comme s'il n'en contenait point, avec la conviction qu'il en était rempli. Ce n'est pas conforme aux lois de la morale, je le reconnais, mais la guerre a ses lois, et c'est de bonne guerre. John, lui, broie des innocents dans ses gigantesques combinaisons de virtuose ou de monomane. Rien ne l'arrête, ni l'amitié des uns, ni la misère des autres. Il ignore la reconnaissance, et il écarte l'influence bienfaisante de l'amour. Cet « artiste », de la lutte pour la vie, avec ses prétentions de surhomme, est un monstre, auprès duquel le rural du Nebraska, père de dix-sept enfants, passionné pour ses domaines et persuadé, suivant le conseil de sa brave femme, qu'il ne faut pas être « trop canaille », nous apparaît, malgré ses manigances, bien enraciné dans la bonne terre et dans l'humanité.

Ce contraste entre le père et le fils est moins sommairement et insuffisamment accusé que le conflit entre le mari et la femme. Il y avait là deux idées dramatiques fort intéressantes, dont l'auteur eût pu tirer le plus heureux parti. La pièce, sans

s'interdire d'autres agréments, aurait trouvé, à les développer, ce fond, que rien ne remplace, de vérité dans les situations et les caractères. Elle a pris un autre tour, sans devenir assez franchement extravagante et fantaisiste pour que nous n'ayons pas l'idée de lui demander plus de psychologie et d'observation.

Elle est défendue par une interprétation excellente. M. Gémier est aussi pittoresque et plaisant que possible dans le personnage de Timothy, qu'il a composé avec un art d'une sûreté et d'une finesse parfaites. Mme Andrée Mégard est, comme toujours, charmante de naturel et de grâce dans celui de Germaine. Mlle Jeanne Fusier a très joliment composé le rôle de la petite Irlandaise, qui épouse un bon petit mari, et Mme Dermoz prête à l'opulente Cynthia toutes les élégances que peut souhaiter « une vraie femme de millionnaire. » M. P. Escoffier est, comme il convient, dur et âpre dans le rôle de John Gibbs

FIRMIN RUZ.

LE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

On a beaucoup reproché aux Français de ne pas voyager, de ne s'intéresser que médiocrement à ce qui se passe hors de leurs frontières, de ne pas rechercher le contact des civilisations et des peuples étrangers. De tels reproches n'ont plus aujourd'hui aucune raison d'être : nos compatriotes voyagent, une vaste littérature témoigne de curiosités qui s'étendent à tous les pays ; nos commerçants et nos industriels ne renoncent point aux clientèles lointaines. L'Université multiplie les échanges de professeurs, envoie ses maîtres partout où ils sont demandés, favorise enfin l'enseignement de notre langue trop longtemps abandonné aux soins de bonnes volontés inexpertes et insuffisantes.

De tous côtés on constate ainsi des efforts méritoires pour nouer des relations nouvelles, ouvrir des fenêtres sur le monde, créer, par une mutuelle pénétration, une situation et des facilités également avantageuses à nos compatriotes et aux étrangers. L'initiative privée n'est ici guère moins féconde que l'action officielle.

Sans marcher sur les brisées de personne, la Revue Bleue *désire s'associer à ce vaste mouvement en le faisant mieux connaître ; désignée notamment par ses anciennes et nombreuses sympathies universitaires pour devenir un centre d'informations ouvert à tous les représentants de notre enseignement à l'étranger, elle accueillera désormais, et publiera ou résumera les communications qui lui sont offertes de tous les points du globe où fonctionne une école ou une activité française. Le temps n'est plus sans doute où nos jeunes professeurs partaient pour l'étranger à leurs risques et périls, et se savaient moralement abandonnés par l'*Alma mater; *bien loin d'ignorer leurs services, l'Université leur en tient compte. Ainsi soutenus, nos compatriotes n'en sont pas moins isolés ; leurs efforts ne sont pas connus du public de France ; ils n'ont pas le réconfort qu'apporte la gratitude de l'opinion ; leur activité — il faudrait dire souvent leur abnégation — ne produit point en France toutes ses conséquences heureuses. Ils s'ignorent entre eux et sont trop souvent ignorés de leurs anciens camarades et collègues de France. En les invitant à venir eux-mêmes nous entretenir de leur tâche journalière, de leurs espoirs, des sympathies qu'ils rencontrent et multiplient autour de leurs chaires, de leurs travaux, et des travaux qu'ils dirigent, la* Revue Bleue *sait d'avance qu'elle intéressera tous ses lecteurs et fera œuvre utile.*

L'Université de Californie.

M. Bédier, M. G. Lanson, de retour d'Amérique, ont signalé aux lecteurs de la *Revue Bleue* les progrès que les Universités américaines ont réalisé dans l'enseignement du français, et noté, auprès d'éminents professeurs américains, la présence de très dsitingués maîtres français, MM. Adolphe Cohn à l'Université Columbia (New-York), Bargy, au Normal College (New-York), Allard à Harvard, Terracher à Johns Hopkins, David à Chicago, G. Chinard à l'Université de Californie, Stanford à Leeland, ailleurs M. Guérard... Quelques-uns de ces Français ont déjà séjourné plusieurs années en Amérique ; ceux que nous connaissons avouent la séduction du pays, et ne parlent pas sans gratitude de leurs rapports avec leurs étudiants et leurs collègues américains. Très significative est à cet égard une lettre de M. G. Chinard dont nous avons la bonne fortune de pouvoir citer le fragment suivant : M. G. Chinard, on ne l'a point oublié, est l'auteur d'un brillant essai sur *l'Exotisme américain dans la littérature française* signalé naguère dans la critique littéraire de la *Revue Bleue* (1) :

Berkeley, 30 septembre 1912

« ... Votre bonne lettre est venue me secouer de ma paresse ; depuis que je suis arrivé, et depuis surtout que je suis établi dans une maison sur le flanc d'une colline, avec la baie de San Francisco, le mont Tamalpais, et le Golden Gate devant les yeux, je me laisse bercer par la douceur de vivre. Quel pays pour un poète ! et pour un peintre ! la brise du matin m'apporte les senteurs violentes des eucalyptus, le parfum plus léger des mimosas, l'odeur des herbes sèches qui couvrent les collines ; le soir, après un coucher de soleil magique, le vent de mer m'arrive droit du Golden Gate sans qu'un être humain l'ait respiré depuis le Japon, et à mes pieds s'étendent les nappes de lumières des cités qui entourent la baie de San Francisco. En face de moi, tout au loin, San Francisco, la civilisation américaine, le creuset où se fondent Mexicains, Philippains, Chinois, Japonais et Yankees, et de l'autre côté du Golden Gate, le mont Tamalpaïs âpre, sombre, sau-

(1) 21 octobre 1911.

vage, la nature indomptée opposée aux triomphes des ingénieurs, et le souvenir du terrible cataclysme qui a tout détruit il y a quelques années planant sur cette scène !

« Je termine en ce moment, péniblement, une étude sur le brave Père Labat, planteur, cuisinier, aumônier des flibustiers, conteur gaulois, admirateur de Molière et de Cyrano de Bergerac, bon chrétien malgré tout et presque toujours excellent écrivain. Quels gens admirables que ces voyageurs du XVIIIe siècle ! et quelle gaiété jaillissante, saine et courageuse chez tous, la vie n'était pas toute alors concentrée dans les salons comme on le croit et comme on le dit trop souvent.

« Mon livre est loin d'être terminé, je marche à tâtons et sans guide dans une véritable forêt vierge ; vos encouragements me sont précieux, mais la tâche est pénible et douce à la fois comme le sont tous les voyages de découvertes. »

M. G. Chinard, lorsqu'il ne consacre pas ses loisirs à ses intéressantes recherches, accorde toute son attention à un enseignement sévèrement organisé ; voici en effet la note très intéressante qu'il veut bien nous adresser, et qui met en lumière la méthode américaine :

« L'Université de Californie, encore relativement jeune, puisqu'elle n'a été définitivement établie qu'en 1868, ne comprend pas aujourd'hui moins de cinq mille étudiants et étudiantes. Bien que tous ne suivent pas de cours de français, le nombre de nos élèves se montait l'an dernier à près de sept cents. Le français, l'espagnol et l'italien sont réunis, et forment ce qu'on appelle en Amérique un « département » de langues romanes, composé de treize personnes dont trois enseignent exclusivement l'espagnol et l'italien. Nos cours sont divisés en trois groupes : cours élémentaires, (*Lower division courses*) ; cours avancés, (*upper division courses*); et cours supérieurs, (*graduate courses*).

« Les cours élémentaires sont réservés à ceux des étudiants, (ils sont malheureusement trop nombreux), qui commencent le français à l'Université, ou n'y entrent qu'avec une connaissance très élémentaire de la langue. Au bout de deux années, ils sont généralement capables de lire couramment un texte français de difficulté moyenne, de prononcer quelques phrases, de suivre un cours donné en français, et d'écrire assez incorrectement. Résultat qui est loin d'être négligeable, et qui prouve la faculté d'assimilation des élèves américains.

« Dans la division supérieure, l'enseignement se rapproche beaucoup plus de celui donné dans nos Universités. Une assez grande latitude est laissée aux étudiants dans le choix des cours qu'ils suivront pendant leur deux dernières années de séjour à l'Université. Seuls ceux d'entre eux qui se destinent à l'enseignement doivent suivre un certain nombre de cours indiqués par le département. Disons quelques mots de cette organisation trop peu répandue en Amérique. L'Université de Californie étant une Université d'État, doit se préoccuper, avant tout, de rendre des services publics ; une partie, et non la moins importante de notre travail, est donc de former des professeurs pour les écoles primaires et secondaires de la Californie, je pourrais presque dire de la côte du Pacifique. En cela, nous différons des Universités de l'Est et de beaucoup d'Universités du Centre qui sont indépendantes et sans lien officiel avec les États dans lesquels elles sont situées.

« De là résultent, entre nos Universités et les écoles secondaires, des relations assez étroites et des plus utiles au relèvement des études. Au lieu de vivre un peu isolés, ce qui arrive trop souvent ailleurs, nous sommes forcés de prendre part à la vie de l'État, nous formons les maîtres qui formeront les élèves qui nous arriveront dans quelques années, et ceci est excellent. De nos futurs maîtres, nous exigeons les cours suivants : 1° Un cours de prononciation donné par une Française (2 heures par semaine, pendant un semestre) ; 2° un cours de littérature française donné cette année en français (2 heures par semaine) ; 3° trois années de *French Composition*, exercices de traduction d'anglais en français, dissertations, etc. ; la dernière année est surtout employée à des discussions de méthodes, exercices pratiques et conseils pour l'enseignement du français. Ces trois derniers sont actuellement donnés par des Français ; 4° un cours sur l'histoire de la langue française (2 heures par semaine). Nous demandons de plus des candidats au *teacher's certificate* de faire un stage dans une école secondaire, et d'avoir une connaissance élémentaire du latin, de l'allemand, et de l'histoire de France. Généralement, les étudiants qui désirent ce diplôme, consacrent une année et souvent deux, après avoir complété les cours réguliers de l'Université, à la préparation actuelle de l'examen. Bien que rien de tout à fait semblable n'existe en France, on peut dire que le *teacher's certificate* équivaut à peu près à notre certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes.

« Pour ceux de nos étudiants enfin qui désirent poursuivre leurs études et préparer un diplôme supérieur, nous offrons des *Seminars*, ou *Graduate courses*. C'est dans un « *seminar* » que sont enseignés le vieux français et l'histoire de la versification française ; dans le « *seminar* » de littérature nous étudions cette année J.-J. Rousseau et plus spécialement les sources des deux premiers Discours ; un cours de méthode est offert sous le titre de *Literary investigation* aux étudiants qui préparent plus spécialement une thèse de doctorat. Les travaux des « *seminars* » sont généralement publiés par l'université et aux frais de l'université dans une série spéciale. Une fois par mois, et bientôt, nous l'espérons, plus souvent, les *graduates students* et les membres du département se réunissent pour discuter les dernières publications et les articles importants qui ont paru dans les revues.

« Le fonds français de la bibliothèque, sans être aussi complet que nous le voudrions, est cependant plus riche que l'on ne pourrait imaginer, surtout quand on considère la distance à laquelle nous sommes de la France et l'âge de l'université. Il s'en faut que nous ayons tout, il s'en faut même que nous ayons tout ce qui serait nécessaire à nos cours supérieurs. Il n'est que juste de reconnaître cependant, que bien des bibliothèques d'universités provinciales, en France, ne sont pas mieux équipées que nous ne le sommes.

« Je ne parlerai pas ici de la qualité de nos étudiants, le sujet mérite d'être traité à part, je me bornerai à constater qu'ils sont, en général, désireux d'apprendre, consciencieux, et qu'ils s'appliquent à faciliter la tâche de leurs professeurs français. La principale difficulté contre laquelle nous ayons à lutter est l'éloignement de la France; comment faire comprendre notre littérature et notre pays à des jeunes gens qui n'ont jamais vu d'autre Océan que le Pacifique et d'autres montagnes que les Sierras? Cette difficulté est cependant moins grande que dans beaucoup d'autres parties de l'Amérique. Bien que nos regards soient tournés vers l'Ouest, la culture française trouve ici un terrain des plus favorables. Il est touchant de voir comme on vénère et comme on respecte le souvenir des bons Français qui ont passé ici; personne n'a oublié l'excellent professeur Paget fondateur du département, mort il y a quelques années, et il semble que le titre seul de Français soit une recommandation auprès des membres de l'Université. L'accueil fait aux nouveaux venus est des plus cordial, j'en pourrais, personnellement, donner plus d'une preuve; il n'est pas un de nos compatriotes qui ne puisse louer et reconnaître les attentions délicates, les innombrables petits services qui joyeusement et spontanément, lui ont été rendus par ses collègues américains. Que l'on ne parle pas légèrement de préjugés contre les Français, ils peuvent exister dans un certain monde et dans une certaine presse; je n'en ai jamais constaté chez ceux de nos collègues américains qui savent le français, qui ont voyagé chez nous, ou même qui se tiennent au courant de nos travaux. Le seul fait que nous pouvons pouvons compter dans notre département trois Français et une Française, et qu'il en est ainsi depuis de longues années, suffirait à prouver, à lui seul, l'estime dans laquelle le président et les administrateurs de l'Université tiennent nos compatriotes. Il est cependant regrettable que nous ne puissions faire venir en plus grand nombre à l'Université de Californie les conférenciers et les maîtres de la science française qui, depuis quelques années, visitent les universités de l'est. A nos étudiants, au public même, ils apporteraient des moyens d'information, créeraient ou entretiendraient plus de sympathie pour nos idées, dirai-je aussi qu'ils apporteraient un précieux réconfort aux Français qui, à des milliers de lieues de notre pays, travaillent courageusement et obscurément, avec leurs collègues américains, à faire connaître notre littérature et notre science. »

Yale University (*New Haven, Conn.*).

Parmi les travaux publiés depuis un an par des maîtres de cette Université, on nous en signale plusieurs qui traitent des sujets français, et sont de nature à intéresser particulièrement le public de France. Citons notamment :

Une très intéressante étude de M. C.-C. Clarke, professeur de français, sur le *Symbolisme français*, parue dans la *Yale Review*, revue mensuelle de fondation récente.

L'ouvrage de M. Stewart Mims : *Colbert's West India Policy*. Colbert s'efforça d'encourager le commerce privé et de le soutenir contre la concurrence des grandes compagnies commerciales. L'auteur considère que c'est grâce à cette sage politique que Colbert a contribué à développer d'une façon permanente le commerce français.

M. Mims compte aussi faire paraître sous peu le *Journal d'un Voyage aux Etats-Unis*, de Moreau de Saint-Méry. » Il a eu la bonne fortune de découvrir ce manuscrit aux Archives Coloniales de Paris, où il reposait depuis près de cent ans, enseveli sous la poussière des livres. Moreau de Saint-Méry passa quatre ans en Amérique, de 1794 à 1798 et son journal renferme des aperçus intéressants sur certains hommes d'Etat américains tels que Washington, John Adams et Alexander Hamilton. »

Dans son *English Lyrical Poetry*, M. E.-B. Reed analyse les rapports du lyrisme anglais et des lyrismes français et italien.

M. T. Lecompte, professeur de français, poursuit des études sur les fabliaux, et publiera notamment un travail sur *Richeut*.

M. R.-L. Sanderson a publié une traduction en vers français d'une élégie de Thomas Gray, qui est l'un des poèmes les plus populaires de la littérature britannique (*Elégie composée dans un cimetière de village*). Il n'imite ni Chénier, ni Chateaubriand qui en donnèrent des traductions avant lui; fort ingénieusement, il a su réaliser une grande exactitude, et non seulement donner une idée du rythme, mais colorer son français des nuances anciennes et gracieusement pâlies de l'original. Nous regrettons d'autant plus de ne pouvoir citer tout entier ce poème qu'une telle traduction fait le plus grand honneur au professeur de Yale University :

L'airain tinte le glas du jour qui se termine,
Dans le pré le troupeau serpente en mugissant,
Le laboureur lassé vers son foyer chemine,
Et je demeure seul dans l'ombre qui descend.

L'indécis paysage à mes regards s'efface,
Un calme solennel se répand dans la nuit;
Seul, l'insecte du soir bourdonne dans l'espace,
Quelques grelots lointains sonnent à petit bruit.

. . . . . .

Au moment de sombrer dans la nuit éternelle,
De quitter les douceurs, les peines d'ici-bas,
Qui ne tourne la tête, à l'heure solennelle
Pour revoir longuement la trace de ses pas ?

Le mourant a besoin de quelque main chérie
Besoin des pleurs versés par un amour pieux ;
O Nature !.....

. . . . . .

La ville de New Haven possède depuis dix ans un groupe actif de l'Alliance française ; deux conférenciers français y sont attendus cet hiver, M. Louis Hourticq, inspecteur des Beaux-Arts et M. Firmin Roz bien connu des lecteurs de la *Revue Bleue* par sa brillante critique dramatique.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 18. — 2e SEM. 50e ANNÉE 2 NOVEMBRE 1912

SUPPLÉMENT AU CONGRÈS DE VÉRONE

Correspondance avec le Prince de Polignac

(1823-1824) (1)

X

Paris, le 15 décembre 1823.

Vous avez appris le changement qui vient d'avoir lieu dans le ministère de Sa Majesté Catholique (2). Je crois utile de vous faire connaître, au milieu des bruits contradictoires dont cet événement va être l'occasion, le point de vue sous lequel le gouvernement le considère.

Dans un entretien que S. M. C. avait désiré avoir avec l'ambassadeur de France au sujet du traité qui doit régler les conditions du séjour de l'armée française en Espagne, ce Prince lui dit qu'il avait pris la résolution de changer ses ministres qui ne s'entendaient pas entre eux. On a dû chercher à Madrid à quelle influence était due cette résolution. Un changement si brusque faisait renaître des craintes sur le renouvellement de la Camarilla. Les idées se sont naturellement portées sur les restes des intrigues ourdies par M. de Tatischeff et sur un certain *Ugaite* qui y a joué un rôle fort actif. Ce qui est sûr, c'est que le gouvernement du Roi (3) n'y a contribué en rien ; il était loin d'être content du précédent ministère, mais ne connaissant pas d'hommes assez distingués pour qu'il prît sur lui de les faire accepter à S. M. C., il préférait encore tirer parti de ceux qui avaient au moins acquis quelque connaissance des affaires du moment. Cependant, comme nous n'avions pas de motifs pour regretter un ministère qui n'achevait aucune de nos affaires, les instructions euvoyées à M. de Talaru, dès les premiers moments où nous avons eu connaissance du changement, lui ont prescrit de se borner à tirer parti du nouveau ministère pour les terminer. D'ailleurs, il ne nous convenait pas de nous plaindre d'un changement qui avait paru, très faussement peut-être, le signal du retour à un système plus modéré et de l'abandon des mesures que nous avions nous-mêmes blâmées. Nous devions laisser ces espérances se réaliser ou s'éteindre d'elles-mêmes, et ne pas prendre sur nous la responsabilité des fautes qu'une pareille instabilité doit amener. Tel est l'esprit qui a dicté les directions données à M. de Talaru. Il est impossible de ne pas craindre que ce changement inattendu ne soit le commencement d'une série de variations dans le système du gouvernement, qui préviendrait toute espérance d'amélioration. Nous ne comptons pas cependant abandonner l'Espagne à tous les inconvénients attachés à un pareil état de choses : mais il faut d'abord que la conviction de l'impossibilité de le soutenir soit généralement sentie.

Nous avons appris avant-hier l'évasion d'Iturbide qui a quitté brusquement et secrètement la Toscane sur un bâtiment portant pavillon anglais. Il avait eu, depuis son arrivée dans le pays, de fréquents rapports avec lord Burggert, ministre d'Angleterre, qui avait sans motif prolongé à Livourne le séjour qu'il y avait fait pour y prendre les bains de

(1) V. la *Revue Bleue* du 26 octobre 1912.
(2) C'est-à-dire le roi d'Espagne.
(3) Le ministère français.

mer. Le lendemain de la fuite d'Iturbide un secrétaire de la légation anglaise, M. Leedle, est parti pour Londres, précipitamment sans doute, puisque sa sœur venait d'arriver à Florence. Dans les circonstances actuelles une pareille évasion sur un bâtiment anglais ouvre un vaste champ aux conjectures; elle mérite au moins d'éveiller l'attention du gouvernement, et je vous engage à tâcher d'éclaircir ce mystère et de découvrir la part que peut avoir le gouvernement anglais à cet événement. Il est évident que la conduite d'Iturbide annonce l'espérance de trouver dans tous les cas un dédommagement à la perte de la pension de 25.000 piastres que lui avaient assurée les Mexicains sous l'expresse condition de rester en Italie.

Le comte de Bernstorff a dit au ministre du Roi à Berlin que M. Canning, postérieurement au succès que lord Strangford vient d'avoir près du Divan, avait écrit à cet ambassadeur qu'il devait désormais cesser de s'occuper des affaires de la Russie, qu'il n'était pas convenable qu'il fût plus longtemps l'agent d'une puissance étrangère. On mande aussi de Pétersbourg que lord Strangford doit quitter Constantinople et être remplacé par Sir W. A'Court. Je vous transmets ces renseignements, d'abord pour que vous puissiez les vérifier, et ensuite pour que vous puissiez en faire usage pour en acquérir de nouveaux.

Vous ne devez pas cesser d'observer d'un œil attentif tout ce qui peut vous éclairer sur les projets du gouvernement anglais. Les mesures qui doivent éveiller nos soupçons se multiplient: des vaisseaux, des levées de régiments, des recrutements, des magasins extraordinaires, des viandes salées à Coork. Je sais bien que les rapports de plusieurs légations étrangères sont plus satisfaisants depuis quelques semaines; mais nous ne devons pas y avoir une trop grande confiance. L'indifférence témoignée par M. Canning sur les conférences de Pétersbourg, la continuation des intrigues anglaises dans la Grèce, peuvent annoncer le projet de se préparer à adopter ponr les affaires d'Orient une politique isolée et peut-être hostile envers les puissances du continent, comme tout peut nous en faire craindre une semblable dans les affaires de l'Amérique.

Agréez, Prince, l'assurance de ma haute considération. CHATEAUBRIAND (1).

XI

Paris, le 18 décembre 1823.

Prince, pour vous aider dans les recherches que je vous ai demandé de faire au sujet des rapports que l'Angleterre a liés avec les Grecs, je vous envoie ci-joint une lettre qui paraît avoir été écrite par Mavrocordato à M. Canning après l'arrivée de M. Blaquière en Grèce ; elle s'accorde avec ce qui nous est mandé de ce pays pour prouver la nouvelle direction qu'on cherche à donner à l'insurrection. Nous avons bien des motifs de penser que Lord Strangford, qui, déjà, comme je crois vous l'avoir dit, a reçu l'ordre de ne plus se mêler des affaires des Russes avec la Porte, tourne ses vues vers le nouveau rôle que l'Angleterre s'est préparée à jouer en Orient. Cet ambassadeur paraît s'attacher à amener les Turcs à considérer l'émancipation des Grecs comme irrévocablement décidée désormais, et à penser que le seul avantage qu'ils puisse se proposer est d'empêcher que ce ne soit l'Empereur de Russie qui s'établisse en protecteur de ce nouvel Etat. Il m'est impossible de vous dire les démarches que lord Strangford a réellement faites auprès de la Porte dans cette vue: peut-être n'est-ce encore qu'un projet, mais ce n'est pas là le point important. On peut difficilement en effet supposer que l'on persuade jamais aux Turcs de consentir à une pareille transaction; mais aujourd'hui qu'il est sûr que les Turcs ne peuvent avoir d'espoir prochain de reconquérir la Grèce et que chaque jour rend plus probable que la Russie finira par avoir envie d'intervenir, l'Angleterre veut empêcher qu'aucune autre puissance ne soit chargée du protectorat des Grecs, et prévenir pour l'avenir tout établissement militaire d'une puissance européenne dans les mers de l'Orient. On peut se tromper sur le point où en sont arrivées les négociations ou les projets à cet égard; mais ceux-ci existent à n'en pouvoir douter. C'est à eux que j'attribue l'indifférence avec laquelle M. Canning affecte de voir les conférences de Pétersbourg. Attachez-vous, Prince, à nous procurer le plus de renseignements possible sur cette partie de la politique anglaise. Vous en recueillerez peu des ministres, mais il doit y avoir d'autres moyens d'éclairer les menées des Anglais dans le Péloponèse, et que le hasard peut vous présenter.

Nos nouvelles de la Toscane ne peuvent nous laisser aucun doute sur la part que les Anglais ont prise à l'évasion d'Iturbide. Le consul des Cortès à Livourne s'est embarqué avec lui. Il doit relâcher à Gibraltar. On croit avoir lieu de supposer que c'est avec le projet de réunir tout ce qu'il pourra trouver d'Espagnols fugitifs. Il y en a un grand nombre qui sont dans cette place et à Tanger. Le vaisseau qui porte Iturbide est le *Georges-Marie*, de 170 ton., capitaine Trail, frété pour Londres; avec Iturbide se trouvent ses deux fils et treize personnes.

Vous comprendrez facilement combien une entre

(1) Minute aux Affaires étrangères. Angleterre, 617, f° 282.

prise sur le Mexique, soutenue indirectement par les Anglais, détruirait toutes les espérances que l'on peut encore entretenir de voir l'Espagne retirer quelque avantage de la perte de ses colonies.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND.

P. S. Un courrier expédié de Florence le 11 décembre par M. de la Maisonfort, m'apprend que Iturbide, qui avait été neuf jours en mer, a été forcé de rentrer dans le port de Livourne le 7 de ce mois. Malgré les vents contraires et les dangers qu'il a courus, il n'a jamais voulu consentir à être débarqué soit sur les terres de France, soit sur les terres de Sardaigne. De retour à Livourne, Iturbide est débarqué seul avec le consul des Cortès. Les ministres d'Autriche, de France, de Russie et de Sardaigne sont convenus de réunir leurs efforts pour s'opposer à ce qu'il lui fût permis de se rembarquer. Le ministre d'Autriche a écrit une lettre très forte à ce sujet à Don Meri Corsini qui a par intérim le portefeuille des Affaires Etrangères. Le marquis de la Maisonfort lui en a adressé une pour le même objet. Un courrier a été envoyé à Pise, assez à temps pour empêcher Iturbide de remonter sur le bâtiment anglais qui a mis à la voile avec la plus grande partie des gens de sa suite. Quant à lui, il est parti par la route de la Spezzia avec un passeport pour Londres en passant par la Sardaigne et la France (1).

XII

Paris, ce 5 janvier 1824.

Je vous expédie un courrier, noble Prince, pour vous porter copie de la note en demande de médiation pour les Colonies, que je reçois à l'instant de Madrid. Je désire bien qu'elle vous parvienne avant que M. Canning l'ait reçue de Sir W A' Court.

Cette note n'est pas telle que nous l'aurions faite. J'ai peur que le mot de *Souveraineté* n'effarouche le cabinet anglais. Le ministère espagnol n'a pas assez senti que l'important pour lui était d'ouvrir une médiation, quitte ensuite à faire valoir ses raisons dans le cours de la discussion; mais enfin nous n'aurons pas autre chose, et comme après tout il n'est plus question de défendre les *colonies à main armée*, on peut se placer sur ce terrain.

Représentez donc à M Canning que, quel que soit le parti que semble prendre l'Angleterre, c'est une très bonne chose pour elle d'accepter la médiation avec nous et les alliés. D'abord, elle se met à l'aise avec la légitimité; elle garde toutes les convenances, elle n'a pas l'air de méconnaître tout à coup les droits de l'Espagne, et si elle est déterminée à reconnaître l'indépendance, du moins elle le fait avec une apparence de justice, après avoir entendu les deux parties et écouté l'Espagne dans sa propre cause. Ensuite elle gagne encore à la médiation de connaître les desseins des alliés et surtout de la France, et de ne pas craindre des plans politiques et secrets, puisqu'elle sera instruite de tout. Elle sait d'ailleurs quelle est notre modération sur ce sujet. Nous pensons que des monarchies tempérées établies en Amérique, plus ou moins liées à la mère-Patrie, seraient un très bon résultat et pour l'Angleterre et pour nous.

M. Canning ne peut pas avoir plus d'envie que moi de favoriser les insurrections militaires, la souveraineté du peuple, et toutes les belles choses que nous dit M. Monroë sur les gouvernements de fait. Il a donc un intérêt visible à entrer dans tout plan modéré qui, en favorisant les intérêts commerciaux de l'Angleterre, n'attaque pas les institutions politiques de son pays. Une alliance avec une monarchie constitutionnelle telle que la nôtre sera toujours plus utile à la Grande-Bretagne qu'une alliance avec une république démagogique, telle que les États-Unis.

Ainsi, noble Prince, vous aurez d'abord pour but d'amener l'Angleterre à entrer comme partie dans la médiation qui va s'ouvrir à Paris; ou, si Sir Charles Stuart n'était pas autorisé à signer des protocoles et des actes, du moins qu'il le fût à assister aux conférences. Sa seule présence nous serait fort utile, car elle n'annoncerait pas une division entre les alliés, et elle nous servirait à nous-mêmes d'appui contre les théories absolues de l'Autriche et peut-être de la Russie qui toutefois nous est si fidèle. Vous mettrez toute votre habileté à faire passer M. Canning pardessus quelques expressions de la note. Vous lui ferez remarquer, qu'après tout, le principe est bon et n'engage à rien. Reste à savoir maintenant si vous devez parler le premier au Ministre ou s'il vaut mieux le voir venir; c'est à vous à juger cela. Peut-être pourriez-vous vous contenter d'abord d'une conversation générale où, sans parler d'office, vous supposeriez le cas d'une note, d'ailleurs très probable, et où vous chercheriez à deviner si le Cabinet Britannique est disposé à entrer dans une médiation. Sir Charles Stuart me paraît assez enclin à adopter ce parti, mais il est si faux que je ne sais qui en croire. Je m'en rapporte à votre prudence: voilà une grande affaire entre vos mains.

Demain, je ferai partir mes dépêches comme de coutume et le courrier extraordinaire ne nuira pas à l'autre.

Tout à vous, noble Prince, CHATEAUBRIAND.

1 Minute aux Affaires étrangères. Angleterre. 617, f° 284.

P. S. — Notre conduite pour cette note sera celle-ci : je vais répondre à Talaru que la note est un peu meilleure que la première; que toutefois elle est encore si imparfaite que nous ne pourrions nous engager à accepter la médiation que dans le cas où Ferdinand publierait la liberté du commerce pour toutes les nations en Amérique, publication ou décret que nous lui demandons depuis longtemps. Si Canning vous demande ce que nous comptons faire, vous lui direz que nous n'acceptons la demande en médiation qu'autant que la note sera réduite au point où elle nous paraîtra convenable pour tous les Cabinets. Vous direz d'ailleurs que vous ne connaissez pas la résolution finale de votre Cabinet.

XIII

Paris, le 12 janvier 1823.

(*Confidentielle N° 3*).

Prince, votre dépêche confidentielle du 8 de ce mois, n° 31, m'est parvenue avant hier au soir. Elle m'a donné quelqu'espérance que l'Angleterre n'était pas encore décidée à se séparer de la politique du Continent. Je ne peux qu'approuver le langage que vous avez tenu dans votre conférence avec M. Canning; il est conforme aux vues de votre gouvernement, dont le but est de rester uni à ses alliés du continent sans cesser de l'être avec la Grande-Bretagne. Celle-ci ne doit voir comme nous, dans cette affaire de médiation, qu'un seul objet : le rétablissement de la paix entre l'Espagne et ses colonies ou au moins la cessation d'un état d'incertitude pénible pour toutes les nations maritimes, quelles que soient les vues, les espérances, les mesures du gouvernement espagnol; voilà le sens de la note qu'il adresse à tous ses alliés, le seul auquel nous nous attachions : c'est le désir de terminer les différends qui ont troublé les relations de l'Espagne et de l'Amérique, qui nous fait prendre part aux Conférences. Il est utile de prévoir d'avance toutes les difficultés qui peuvent se présenter; si elles sont insurmontables, nous pensons que chaque puissance restera libre de suivre la politique qui lui paraîtra la plus conforme à sa dignité et à ses intérêts. Les nôtres ne sont pas assez différents de ceux du gouvernement anglais pour qu'il puisse raisonnablement croire les siens compromis par la présence de son plénipotentiaire aux Conférences.

Il ne nous est pas plus possible qu'à lui de sacrifier notre industrie et notre commerce à des théories; mais nous avons deux buts à atteindre vers lesquels il doit tendre aussi : celui de prévenir toute discussion dans l'alliance et celui de conserver le plus de relations possible entre l'Europe et l'Amérique. L'Angleterre ne peut persister dans l'idée de se séparer de ses alliés sur une pareille question. Pourquoi refuserait-elle de s'entendre avec eux pour aider l'Espagne de ses conseils et de ses bons offices? Les Etats-Unis ont déjà pris leur parti, il serait inutile d'appeler leurs plénipotentiaires à ces conférences. Le cabinet de Londres peut-il s'aveugler, d'ailleurs, sur la politique et les vœux de ce gouvernement, dont les intérêts le portent à travailler de tout son pouvoir à isoler l'Amérique de l'Europe?

Refuser de prendre aucune part à des négociations qui sont si conformes aux principes de bienveillance mutuelle adoptés depuis la Restauration par les grandes puissances de l'Europe serait un parti violent; j'aime à penser que le Ministère de Sa Majesté Britannique reculera devant une pareille détermination, et que M. Canning, en recevant la note du cabinet espagnol, y fera une réponse favorable. Cette note a été officiellement remise le 31 décembre à Sir W. A'Court et au ministre de Prusse, parce que Sa Majesté Chrétienne n'a d'agents diplomatiques ni à Londres, ni à Berlin (1). C'est donc par Sir W. A'Court et non par Sir Charles Stuart, qu'elle doit être transmise au Cabinet britannique. L'idée que vous me suggérez de la faire porter à Londres par le duc de San Carlos était inéxécutable, cet ambassadeur n'est point autorisé par sa cour à faire une pareille démarche, et, en offrant ainsi des prétextes très plausibles de traîner une réponse en longueur, nous irons peut-être au-devant des vœux de M. Canning. D'ailleurs, nous ne pourrions consentir à voir reporter à Londres la négociation de cette grande affaire, et nous pouvons supposer que le ministre anglais avait quelque vue de ce genre quand il vous a laissé voir l'envie que le duc vint à Londres chargé de cette mission. En effet, Sir W. A'Court a parlé dans le même sens à M. de Talaru, en lui exprimant le déplaisir qu'il ressentait de ce que M. Paez était destiné à aller à Londres. Il lui disait qu'il était désirable que cette mission fut confiée au duc de San Carlos, ne fût-ce qu'avec des pouvoirs momentanés et pour l'affaire seule de la médiation. Il est d'autant plus important de ne laisser à la disposition de M. Canning aucun prétexte de refus, que le gouvernement espagnol a le malheur d'en fournir chaque jour. Vous verrez que, dans le même temps où la note était adressée à Sir W. A'Court, le conseil des Indes faisait publier un décret qui semblerait calculé pour détruire l'effet de cette note, si l'on pouvait croire à quelque calcul de la part de ce gouvernement en désordre. Le marquis de Talaru s'est plaint de cette publication aux ministres, et il a sû qu'ils n'y

(1) A la suite de la révolution dont il sortait à peine.

étaient pour rien et que le Conseil des Indes, en faisant insérer cette pièce dans les gazettes, avait usé d'un droit indiscutable. Le malheur est que les Conseils prennent à tâche de contrecarrer tous les projets du Ministère. C'est ce que vous devez expliquer à M. Canning, si ce décret lui fait l'impression que nous redoutons.

Vous ajouterez que nous ne mettons aucune importance à cette publication, ni aux intrigues qui s'agitent autour du trône d'Espagne; que nous ne connaissons ni ne voulons connaître que la pièce officielle qui nous est présentée; que d'ailleurs ce décret ne contient réellement que la réprobation de l'œuvre des Cortès. La grande affaire de la réconciliation de l'Amérique et de l'Espagne ne sera pas entravée par les imprudentes démarches de conseils qui n'ont encore aucun système et qui agissent au hasard.

Le ministère anglais ne peut de bonne foi attacher à ces démarches plus d'importance que nous; il ne peut croire non plus, comme l'a dit M. Canning, qu'il soit indifférent de donner des conseils isolés à l'Espagne ou de les donner en commun. La question est en ce moment de décider s'il est possible ou non de ménager une réconciliation entre elle et l'Amérique, et de faire cesser l'état de guerre et de révolutions continuelles auquel celle-ci est exposée au grand détriment des intérêts de l'Europe. Il est évident qu'il importe à l'Angleterre comme à la France de conserver le plus de liens possible entre l'Europe et l'Amérique, et de ne pas laisser cette dernière tout à fait sous l'empire de la politique et du système des Etats-Unis.

Il serait intéressant de savoir si, dans l'éloignement que M. Canning témoigne pour confier l'affaire de la médiation à Sir Charles, il entre quelque projet de le rappeler. On a dit que Lord Granville devait venir ici et être remplacé par M. Baggot.

Le Duc de San Carlos m'adressera officiellement demain la demande en médiation; il l'adressera de même à l'Ambassadeur de Russie, parce que le ministre d'Espagne n'est pas encore à Pétersbourg; son projet est de la communiquer confidentiellement à Sir Charles.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération,

CHATEAUBRIAND.

P. S. — Sir Charles Stuart sort de chez moi, il a été chargé par M. Canning, à qui il avait rendu compte d'une phrase que je lui avais dite sur la conformité des principes du Président des Etats-Unis et de ceux du Ministère anglais, de l'excuser de cette espèce de reproche, et de m'assurer que ses sentiments n'étaient pas *tout à fait conformes* à ceux de M. Monroë, principalement en ce qu'il n'avait pas encore jusqu'ici reconnu l'indépendance, et sur ce que le principe émis par le président sur la colonisation des Européens dans l'Amérique lui avait paru si extraordinaire qu'il en avait fait demander des explications (1).

XIV

Paris, le 29 Janvier 1824.

(*Confidentielle*).

Prince, le gouvernement espagnol, cherchant toujours à éviter de donner trop de publicité à ses concessions pour le commerce des colonies d'Amérique, a voulu envoyer le duc de San Carlos à Londres en mission extraordinaire pour faire valoir auprès du gouvernement anglais un ordre adressé aux commandants Espagnols dans les colonies, qui assure, en fait, la liberté de commerce que nous demandons, et pour engager par là le gouvernement anglais à accorder à l'Espagne sa médiation. Cette mission m'a paru ne pouvoir pas avoir de résultat satisfaisant, et j'ai engagé le duc de San Carlos à attendre de nouveaux ordres de sa Cour. En effet, c'est une pièce officielle et publique que nous demandons et qui peut seule remplir le but qu'on se propose. Cet ordre envoyé aux commandans Espagnols en Amérique est déjà connu depuis longtemps du gouvernement anglais et n'a pas influé sur sa décision; cette demande d'ailleurs paraît inconvenante pour la France. Il est hors de doute que le gouvernement anglais cherche depuis quelque temps à regagner quelque influence à la cour de Madrid. J'ai appris qu'un Irlandais, nommé je crois Arjan, propose au gouvernement espagnol de traiter pour l'enrôlement d'un corps de 12.000 Irlandais pour la solde et l'entretien duquel il ne demande que cinq millions de francs. On ajoute, mais je n'ai aucune certitude sur ce point, que le gouvernement anglais fait espérer des arrangements à l'amiable pour le paiement de cette faible somme. Nous savons que Sir W. A'Court en a écrit à sa Cour. Il serait important de découvrir si la proposition ne viendrait pas de celle-ci et jusqu'à quel point le ministère anglais est mêlé dans cette affaire. Un corps de 12.000 Irlandais, commandés par des officiers choisis sous la direction du gouvernement anglais, peut devenir un moyen de donner à celui-ci une influence dans le pays. Ce projet doit donc attirer l'attention du gouvernement du Roi; j'écris à M. de Talaru pour qu'il en fasse voir les inconvénients et qu'il en détourne les ministres Espagnols. Je vous engage à me faire part de ce qui pourra venir à votre connaissance à ce sujet.

(1) Minute aux Affaires étrangères, Angleterre, 648, f. 21.

Vous savez, sans doute, que les réponses de M. Canning au chargé d'affaires d'Autriche et à l'Ambassadeur de Russie ont été beaucoup moins précises que celles qu'il vous a faites. Sir W. A'Court paraît s'applaudir de la manière dont le ministre d'Autriche à Madrid suit les nouvelles directions qu'il a reçues de sa Cour, et en vertu desquelles il n'agit plus de concert avec l'Ambassadeur anglais.

Agréez, Prince, la nouvelle assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND (1).

XV

Paris, 15 mars 1824.

Très confidentielle.

Prince, des rapports qui nous paraissent assez dignes de foi nous annoncent que Sir W. A'Court serait entré en négociation particulière avec le Gouvernement espagnol; qu'il aurait fait connaître la prochaine arrivée à Londres de plusieurs commissaires des différentes colonies insurgées; qu'il aurait demandé à l'Espagne d'y envoyer les siens, afin de pouvoir établir des communications à la suite desquelles on négocierait quelque arrangement entre les colonies et la métropole.

Je vous prie de faire tous vos efforts pour savoir si cette information est réellement fondée. Nous verrions certainement avec plaisir qu'on parvînt à terminer une question qui est encore fort compliquée; et nous pensons qu'à cet égard tous les moyens praticables sont bons. Nous n'aurions donc aucune objection contre la négociation qui s'établirait entre les commissaires des colonies et les commissaires espagnols. Seulement, nous trouverions mauvais qu'on nous en fît un mystère. Nous ne nous attendons pas à beaucoup de reconnaissance de la part de l'Espagne pour les services que nous lui avons rendus. Mais, il y aurait, de sa part, une véritable ingratitude à faire, sans notre participation, et sous l'influence du gouvernement qui lui montrait les dispositions les plus hostiles, un arrangement que, depuis longtemps, nous cherchons si franchement à faciliter.

Agréez, Prince, l'assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND (2).

XVI

Paris, 15 mars 1824.

(*Très confidentielle*).

Prince, je me hâte de vous transmettre pour votre information et pour que vous puissiez en vérifier l'exactitude, un avis qui nous vient par l'Espagne. On assure que le Gouvernement Britannique négocie avec l'Empereur du Maroc l'acquisition d'une petite île, qu'on appelle Peregel, et qui est placée vis-à-vis de Ceuta. Cette île, que l'Angleterre ferait fortifier, deviendrait un point très important, puisqu'elle fermerait complètement le détroit de Gibraltar, et assurerait définitivement à cette puissance la domination de la Méditerranée.

M. de Hérédia a reçu cette information du Consul Espagnol à Oran. Il en a fait part à M. le Duc de San Carlos, qui vient de me la communiquer. Je vous prie de faire, le plus secrètement possible, les recherches nécessaires pour vous assurer d'un fait qui, s'il est vrai, doit exciter, non seulement notre sollicitude, mais celle de toute l'Europe.

Agréez, Prince, l'assurance de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND (1).

XVII

Paris, ce 29 mars 1824.

Je réponds à votre lettre du 26, que je reçois ce matin. Votre tête a fermenté, noble Prince, et vous croyez que nous vous cachons des secrets; point du tout. Voici le fait qui réduit le tout à la chose *possible*.

Pouvons-nous reconnaître l'indépendance des colonies Espagnoles avant l'Angleterre?

Non, nous Bourbons, nous, monarchie légitime, l'exemple ne peut pas venir de nous.

Si l'Angleterre reconnaît l'indépendance des colonies, la reconnaîtrons-nous?

Oui, mais encore que de précautions à prendre! Songez à notre position continentale. Sans doute, la Russie ne nous fera pas pour cela la guerre, mais elle s'agitera, elle menacera; elle est déjà devenue hargneuse et rude. Nous avons besoin de paix pour notre intérieur et nos finances : un mouvement politique pourrait nous précipiter.

Vous êtes en Angleterre; vous voyez déjà la question sous le rapport de nos intérêts seuls et de la bonne intelligence avec le pays que vous habitez; mais nous ne sommes pas libres dans nos mouvements, et voilà comment toute notre habileté consiste à gagner du temps, à attendre les événements, à empêcher que l'Angleterre ne reconnaisse trop vite l'indépendance de manière que nous n'eussions pas encore adouci la Russie et mené l'affaire au but par des négociations. Je viens de faire un pas immense, et dont j'attends avec une sorte d'inquiétude

(1) Minute aux Affaires étrangères. Angleterre 618, f° 56.
(2) Minute aux Affaires étrangères. Angleterre. 618, f° 163.

(1) Minute aux Affaires étrangères. Angleterre, 618, f° 156.

l'effet à Pétersbourg : j'ai déclaré que la France ne pourrait avoir de conférences sur l'affaire particulière des colonies, tant que l'Angleterre refuserait de prendre part à ces conférences. J'ai dit que le motif de la France pour ce refus était que des conférences entre la Russie, l'Autriche, la Prusse et la France auraient pour résultat de forcer l'Angleterre à reconnaître immédiatement l'indépendance des colonies. Retranché dans cette position, je suis très fort; mais je ne donne pas la véritable raison du refus, c'est que nous ne voulons pas que l'alliance nous oblige à prendre l'engagement dans des conférences que *nous ne reconnaitrons jamais l'indépendance des colonies*.

Voilà, noble Prince, tout notre secret, et l'embarras de notre position. Ce qui, selon moi, pourrait nous arriver de plus heureux, et ce qui nous tirerait d'affaires, c'est que l'Espagne elle-même prît l'initiative et traitât avec ses colonies. Cela ne se peut faire qu'à Londres et je tâcherai d'y transporter la négociation. J'en désespérerais à Madrid, mais prenons encore bien garde ici. Vous serez au fond de l'affaire, mais il ne faut pas que vous y paraissiez le moins du monde. Si l'on apprenait sur le continent que des négociations sont ouvertes à Londres, et que nous y sommes pour quelque chose, cela nous attirerait des scènes violentes. J'ai parlé à M. Paëz, il n'a pas *d'instructions*; s'il ne lui manquait que de l'argent, je lui en donnerais. Le ministère espagnol, toujours prêt à tomber, laisse le gouvernail. Tout le mal est dans l'anarchie de l'Espagne.

Vous apercevez dans tout ceci, noble Prince, une partie de nos embarras, et je suis bien loin de vous les dire tous. Voilà pourquoi il est bien inutile de s'agiter pour une affaire dont l'issue est hors de notre puissance. Nous luttons contre des nécessités. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de diriger autant que possible les événements. Nous avons déjà fait beaucoup : l'Angleterre n'a pas reconnu l'indépendance, et les troubles des Amériques retarderont encore sa détermination; nous aurons eu le courage de dire aux alliés continentaux que nous ne pouvions pas prendre de parti sur les colonies; nous invitons l'Espagne à négocier; nous allons envoyer un consul à la Havane, et de là des consuls à Porto-Rico, et des agents consulaires partout où nous pourrons. Voilà ce que nous permet notre position actuelle. Nous irons plus loin à mesure que les événements se développeront. Maintenant, vous ne vous plaindrez plus d'être dans les ténèbres. Vous connaissez tous nos secrets.

Vous avez été bien vite, noble Prince, pour M. Roth; je vous avais parlé des secrétaires *déplacés* ou qui vont l'être, comme M. de Menou; Hyde de Neuville, qui n'est pas prévenu, va grogner, et il aura raison : quoiqu'il en soit, je vous donnerai M. Roth; mais, si je suis bien instruit, il est moins grave que vous ne le croyez. Il a la mine triste, mais le cœur gai, et je ne sais s'il fera votre affaire.

Quoiqu'il en soit, tout à vous, noble Prince.

CHATEAUBRIAND.

XVIII

Lundi, 19 avril 1824.

Non, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un homme de talent (1). C'est un gascon étourdi et médiocre. Il ne peut revenir ni avec son vieux maître (2), ni avec notre général (3). Il faut qu'il saute deux règnes : Alors, comme alors. Dans ce moment il intrigue beaucoup à propos de la réduction des rentes qui rencontre une grande opposition. Nous avons été un peu vite.

Vous m'avez fait un jour un compte lamentable de notre marine. Le fait est que nous pouvons armer 20 vaisseaux et 40 frégates et une quarantaine de bâtiments de guerre de toute grandeur. Nous travaillons un peu, et de tout notre argent, à nous fortifier.

Il faut point ou peu espérer de l'Espagne; pourtant, elle ne périra pas. J'ai des dépêches importantes de Russie. Le comte de Liéven aura l'ordre d'agir auprès de M. Canning. N'êtes-vous pas revenu à Londres? Je ne vous dis rien aujourd'hui.

Tout à vous, noble Prince.

CHATEAUBRIAND.

LE GRAND JOUR

I

La cloche tinta lentement, à petits coups monotones, pour la bénédiction; l'ostensoir, une seconde, trembla aux mains du vieux prêtre; puis Mlle Thasie, ayant délivré son visage du voile de ses mains pieuses, posa son regard sur la jeune fille qui se tenait debout auprès d'elle.

— Quand tu voudras, Madeleine? demanda-t-elle à voix basse.

— Tout de suite, ma tante, répondit un peu plus haut la jeune fille...

Elles sortirent, réduisant ainsi d'une moitié l'assemblée des fidèles; il ne restait plus dans l'église que leur bonne Ziska, assise au dernier banc, sa

(1) Il s'agit de Decazes.
(2) Le roi Louis XVIII.
(3) Monsieur, comte d'Artois, depuis Charles X.

tête sombre enserrée dans une étoffe multicolore, et une femme en deuil écroulée, devant le chœur, sous l'amas de ses vêtements noirs, immobile, presque invisible.

Dehors, sur l'unique place de Garoulèze, entre l'orme géant qui en marque le centre et le haut mur nu de l'église, les hommes jouaient aux boules.

— Allons, Madeleine, où faisons-nous la promenade?

— Où il vous plaira, ma tante... Moi, ça m'est égal...

— Eh! descendons marcher demi-heure sur la route de Saint-Tropez! Ou si nous montions aux moulins de Caillière?

La vieille demoiselle hésita : jadis, quand elle était une paysanne, elle préférait, aux sentiers rudes de la montagne, la grand'route plane et douce aux pieds. Mais maintenant qu'elle demeurait dans une « ville » de trois cents habitants, une promenade dans la forêt retrouvée lui devenait un rare plaisir. Oui... seulement, il faudrait traverser la place, passer près des joueurs de boules : et il arrivait que, de leur groupe bruyant, s'élevât, quand s'éloignait Mlle Thasie, un ricanement, ou quelque mot qui raillait les dévotes... Mlle Thasie feignait de ne point entendre, mais elle s'indignait fort. Eh! tant pis! on verrait!

— Allons! Madeleine! nous montons aux moulins...

Elle se lança, suivie de sa compagne, à travers la place, serrée dans sa mante, fluette et toute dressée, évitant de regarder les hommes. Ils étaient debout, sur deux rangs, hors de l'ombre trop épaisse du grand orme; au moment où les deux femmes passèrent, un vieux à barbiche blanche, en équilibre sur une jambe, le buste incliné, lançait, d'un geste à la fois énergique et précautionneux, une boule qui décrivit une courbe assez ample avant de retomber, dans le couloir que formaient les autres joueurs attentifs, vers le but lointain perdu sous la poussière. Une clameur s'éleva, tous les hommes, penchés, parlaient et riaient.

A la faveur de cette émotion, Mlle Thasie et sa nièce passèrent inaperçues. Traversée la voûte basse qui, sous un amoncellement de figuiers de Barbarie, s'ouvre sur la campagne, elles descendirent une petite pente de quelques mètres, puis commencèrent de monter les zigzags du chemin sylvestre.

Mlle Thasie était heureuse :

— Vois, dit-elle, comme nos chênes-lièges sont beaux! Regarde un peu...

Elle s'approcha de l'un des arbres à la base dépouillée et qui semblaient, de loin, vêtus de guêtres brunes; ses doigts maigres palpèrent l'écorce sectionnée, et elle se réjouit de la trouver si épaisse; elle poursuivit sur quelques arbres son examen.

— Le bouchon sera bon, cette année!...

Puis elle franchit le petit fossé qui bordait le chemin et recommença de grimper; elle grimpait, grimpait, malgré les cailloux innombrables et les ornières profondes; et elle parlait sans cesse.

Madeleine la suivait à deux pas, presque muette, répondant, quand il le fallait, d'un mot bref.

Elle était jolie; guère plus grande que sa tante, son visage pâle, un peu court, au nez finement aquilin, à la bouche petite et charnue, recevait sa plus sûre beauté des yeux larges et sombres; mais on n'y voyait pas le mouvement de joie et de vie qui l'eût rendu charmant; non qu'elle fût triste : elle n'était rien, à proprement parler, qu'une enfant ennuyée. Mlle Thasie n'y prenait point garde, et faute d'une compagne capable de lui répondre, elle se résolvait à de fréquents monologues.

Elles s'assirent, pour quelques minutes de repos, à l'ombre grise d'un plant d'oliviers.

— Vois-tu, petite, dit Mlle Thasie, les oliviers, ça me frappe, maintenant, de les voir. C'est à cause d'une histoire que j'ai lue dans un livre de vers qui était dans la chambre de ton pauvre père...

Elle prononçait « verss » et « povre ». Mais soudain elle s'interrompit; on marchait sur le chemin; deux jeunes hommes apparurent: l'un, le teint enflammé, la barbe taillée en pointe, vêtu de velours brun, les jambes prises dans des bandes molletières, était Me Mossot, le notaire de Garoulèze; son compagnon, âgé comme lui d'une trentaine d'années, portait élégamment un costume de drap grisâtre clair; le retroussis de la moustache blonde donnait au visage très doux l'apparence de la hardiesse.

— Allons! Le saltimbanque, à présent! murmura Mlle Thasie.

Les promeneurs, en passant, saluèrent bas; mais ils ne reçurent qu'une médiocre réponse : de Madeleine, parce qu'elle méprisait tous les habitants de ce misérable coin de Provence; de Mlle Thasie, parce que Me Mossot était son ennemi intime. Me Mossot avait racheté la charge que, jusqu'au jour de sa mort, occupait Me Rassilia, propre frère de Mlle Thasie. Me Rassilia, veuf, vivait alors, à Garoulèze avec sa fille Madeleine, récemment sortie de la plus riche pension de Nice. Mlle Thasie, qui était venue — du fond de sa campagne — soigner son frère malade, avait consenti, après la mort, à demeurer auprès de la jeune fille. La fortune était modeste; Madeleine souhaitait habiter Nice et la vieille fille ses champs; elles avaient décidé, par transaction, de rester à Garoulèze, où l'on vivait à peu de frais. Mais ni l'une ni l'autre n'était pleinement satisfaite

et le dépit de Mlle Thasie, par une singulière injustice, se muait en griefs contre le successeur de son frère. Elle avait créé, lors de la vente de l'étude, les pires difficultés, failli, à vingt reprises, rompre les pourparlers. Maintenant, si elle acceptait que le notaire la saluât, elle refusait de le recevoir. Elle lui reprochait certaines clauses du contrat ; mais la vraie raison de sa haine était plus profonde : elle ne lui pardonnait point de posséder l'étude Rassilia.

— Alors, maugréait Mlle Thasie en reprenant sa marche, il nous court derrière, ce Mossot? Si on ne peut plus se promener! Et le saltimbanque, avé lui?

Le saltimbanque, c'était l'ami qui habitait chez le notaire depuis une dizaine de jours... Mlle Thasie, dès lors sans bienveillance, le gratifiait de ce titre de saltimbanque, parce qu'il était arrivé à Garoulèze monté sur une motocyclette.

Des moulins de Caillière — une ruine sur un sommet chauve — la vue s'étend, magnifique, sur la campagne de Provence. Les nappes vertes des arbres — chênes-lièges, pins et oliviers —, flottent, au gré des dépressions de la terre, jusqu'au bas de la colline. Puis, sur son éminence, s'élève Garoulèze.

Elle est indépendante, sans attache avec les autres collines proches, seule, hérissée derrière son rempart dérisoire. Les maisons teintes d'ocre, couvertes de tuiles brunies, autour du clocher quadrangulaire se groupent et s'échafaudent dans l'enceinte minuscule ; et leurs grands murs dressés n'ouvrent, que vers le haut, le clignement méfiant des volets verts. Nid de pierres anachronique, forteresse enfantine, village de musée, on douterait qu'il abritât des hommes, si, mieux encore que la rare fumée qui monte d'un toit, la richesse de ses fleurs n'y révélait la présence humaine : car les hommes seuls exigent de si abondantes floraisons. Madeleine les distingue, du sommet de Caillière : ses jeunes yeux reconnaissent, entre les grands murs jaunes et gris, des masses claires qui sont le jeune feuillage de ce printemps ; ce n'est plus la couleur sombre des arbres éternellement verts, mais une teinte délicate, un vert pâle qui vite se foncera avant de disparaître du squelette des feuilles jaunies ; et d'autres masses, plus claires encore : ces touffes blanches sont des cerisiers en fleurs ; ce bandeau léger, au front gris d'une maison, les roses de la demeure de M. Mossot ; et hors le village, banlieue fleurie, des champs d'œillets tracent sur le sol leurs blancs rectangles près du somptueux drap d'or que gonflent les mimosas.

Madeleine regarde, distraite. Ses yeux, plus loin, cherchent, entre les collines, une mince bande de mer que l'on peut apercevoir, vers Saint-Tropez : au fond de la petite baie, des eaux prisonnière comme celles d'un lac, et, derrière les arbres d'un sommet, une brève échappée vers le large. Cela suffit pour nourrir le rêve de la jeune fille ; cette mer parcimonieusement révélée, cet infini qui se dérobe, elle y attache son regard comme s'ils contenaient le bonheur même. Ne représentent-ils point ce qu'elle ne peut atteindre? Méprisant le spectacle trop proche des fleurs et de la forêt, sous la lumière incomparable elle regarde obstinément là-bas, cette mer lointaine. Mais n'a-t-elle pas raison ? Quelle fête, soudain, vient justifier son choix? A l'autre bout de l'horizon, vers Hyères, le couchant s'est embrasé ; sa flamme adoucie, portée par de légers nuages, s'étend sur le ciel. Et voilà que tout à coup, vers Saint-Tropez, l'espace d'eau marine qui miroitait — par quel prodige, quel mystérieux et irrésistible reflet? — se colore de rose, d'une franche couleur rose, tendre, imprévue et douce ; douce et souriante, parmi la gravité des collines sombres et le ciel, rose aussi, mais d'un rose moins vif.

Madeleine ne retient point la marque de son émotion :

— Oh! vois, tante, que c'est joli!

Mlle Thasie, installée sur une pierre, répondit placidement :

— Oui, je vois : il fera du vent demain.

D'ailleurs, Mlle Thasie s'inquiétait : ces deux ombres, à la lisière du bois, n'étaient-ce point le notaire et le saltimbanque ?

— Madeleine ! C'est eux ! Je te dis que c'est eux, Madeleine !

Son terrible accent, qu'elle essayait de contraindre pour imiter la jeune fille, reniait toute discipline en de tels instants, et ses : « Madeleineu ! » martelaient rudement le discours irrité.

— Attends, qu'ils viennent ! Ce que je vais leur faire, tu le verras ! Ce Mossot! Ce banndit ! Tu vas voir ! Ne bouge pas, ma fille, ne bouge pas !

— Laissez les donc, ma tante ! Ces Messieurs ont bien le droit de se promener !

— Pas où je suis ! Ils n'ont pas le droit ! Tu ne vas pas te mettre avé eux, peut-être, à présent ! Ils viennent, c'est cela! Ils viennent ! Et ! qu'est-ce qu'ils respectent, des hommes pareils! Je te disais : les voilà ! Ne bouge pas, Madeleine !

Ils venaient, en effet ; ayant quitté l'abri du bois, et dédaigneux du sentier, ils s'avançaient parmi les herbes dont le « saltimbanque », de sa canne de jonc, fauchait les plus hautes. Le notaire avait mis les mains dans les larges poches de son veston de velours.

Quand ils ne furent plus qu'à vingt pas des ruines, Mlle Thasie se leva brusquement :

— Viens, Madeleine!

— Mais, ma tante...

— Viens, je te dis!

Mossot, les croisant, ne renouvela pas le salut qu'il venait de faire; mais son compagnon se découvrit de nouveau, en regardant Madeleine, et si timidement qu'elle rougit. Et tandis que Mlle Thasie, droite et raide, se hâtait vers le bois, aussi vite que le pouvaient ses petites jambes, Madeleine, derrière elle, furtivement inclina la tête.

Les silhouettes des deux hommes se découpèrent sur le ciel, au sommet nu de la colline; elles y restèrent immobiles; le couchant s'éteignit; les promeneuses disparurent du paysage désenchanté.

II

— Alors, tu refuses?

— Ma démarche serait plus qu'inutile : nuisible. La vieille Thasie ne peut pas me sentir; tu l'as vu toi-même, hier, aux moulins : elle m'a carrément tourné le dos. Mais où vas-tu?

— Je ne sais pas; marcher un peu, réfléchir... Je ne sais rien, sinon que mes affaires sont mal en point, puisque je quitte demain Garoulèze et que personne ne peut m'aider. Tu ne vois personne qui puisse m'aider?

— Personne; cette Thasie est une sauvage... Ne te fais pas trop de bile, mon pauvre vieux! A ce soir.

— A ce soir...

Sorti de la maison du notaire, le jeune homme commença une lente promenade; il allait, traînant les pieds, dans les étroites ruelles en pente coupées de degrés larges, chevauchées, ici et là, de voûtes ogivales ou cintrées: des enfants y jouaient; de grands chats rôdaient; aux rares endroits que touchait le soleil, des chiens se réunissaient pour dormir; aucune vie laborieuse dans ces ruelles; peut-être des hommes travaillaient-ils dans la forêt voisine, et si un regard pénétrait les demeures sombres, presque toutes creusées dans le roc, il surprenait des femmes qui paraissaient penchées sur des tâches; mais il n'était pas impossible qu'elles fussent endormies; étrange petite ville, sans vie apparente et cependant vivante; il semblait qu'elle vécût encore, amas de pierres branlantes, sous l'ocre de ses hauts murs et la richesse inattendue de ses végétations centenaires, d'une vie lointaine et mystérieuse, d'un atome préservé de la vie tumultueuse dont l'animaient, aux beaux siècles de barbarie, les Sarrazins vainqueurs qui l'avaient rudement possédée; elle dormait, maintenant, dans ce coin silencieux de la campagne provençale, entre les bois de chênes-lièges et la mer distante dont elle ne percevait point la rumeur; elle dormait, et dans ce vieux corps sec et troublant comme une momie, la vie profonde ne cessait point de battre.

— Cette enfant doit périr d'ennui, en un pareil trou!

Le promeneur déboucha sur le chemin de ronde; c'était, entre les hautes maisons méfiantes et le rempart désuet, le seul endroit où pussent circuler des voitures; l'équipage arrêté d'un fournisseur, venu de Saint-Tropez, y groupait les enfants muets de plaisir.

En quelques minutes, le jeune homme eut fait le tour du chemin de ronde; vite blasé sur la monotone beauté des collines vertes sous la splendide lumière, il ralentit sa marche devant certaine impasse où certaine maison sollicitait son regard, mais l'abord lui en demeurait défendu; hésitant, fatigué, il traversa la place et s'engagea, pour rentrer au cœur de la petite cité, sous une voûte basse, proche de l'église, quand une voix, derrière lui, le fit sursauter. Il se retourna; un être se tenait là, immobile, tête nue; un être petit, vêtu d'une sorte de robe noire dont le col ouvert laissait paraître un linge sale; une couronne de boucles blanches rejoignait l'étoffe grasse; le visage, marqué de vieillesse et de misère, hérissé de quelques rudes poils, indéfinissable, était-il d'une sorcière ou d'un vieillard étrangement mal soigné?

— Est-ce que monsieur, dit une voix toute tremblante, est-ce que monsieur désirerait visiter l'église?

« Quelque sacristain » pensa l'étranger. Il fit « non » de la tête, et ayant ouï dire le peu d'importance de ce monument, il se disposait à poursuivre sa route, quand la voix reprit, plus pressante et comme angoissée :

— Elle est belle, mon église, monsieur! Très belle! Des beautés artistiques!

Et comme l'autre, se retournant, le considérait, il ajouta :

— Je suis le curé de Garoulèze.

Le jeune homme souleva son chapeau, hésita une seconde, puis déclara :

— Soit, monsieur le curé! Je visiterai volontiers votre église.

Le visage du prêtre s'illumina.

— Parfait, monsieur! Parfait! Je vais chercher les clefs!

Déjà il se précipitait vers une sorte de cave ouverte sous la voûte, et d'où il était sorti, quand, s'arrêtant, il revint sur ses pas :

— Eh! suis-je bête! les clefs, je les ai dans ma main!

Visiblement troublé, il donna, sans qu'on l'eût demandée, la raison de ce trouble :

— C'est qu'il vient si peu de clients, dans ce pau-

vre pays ! Je vous ai déjà vu passer, vous, monsieur, mais vous étiez avec Me Mossot, qui ne m'aime pas beaucoup...

La visite de l'église commença; le vieux prêtre s'étant acquitté en une fois, au moyen d'une génuflexion profonde, de ses devoirs religieux, il se promenait dans son église comme dans un musée; pauvre musée, d'ailleurs, vide de toute œuvre précieuse; le curé, cependant, en vantait les curiosités avec l'inconscience d'un guide professionnel.

Il parlait à voix haute, sans aucune gêne. Mais sa naïveté empêchait qu'il fût odieux.

— Le maître-autel, d'abord, disait-il, le maître-autel, c'est ce qu'il y a de plus beau ! Voilà : remarquez, de chaque côté, les deux colonnes en bois entourées de ceps de vigne; c'est admirable, monsieur ! Le cep de vigne reste le même, exactement reproduit, sur chacune des quatre colonnes. Il a fallu un rude artiste, pour le reproduire ainsi, sans se tromper, du bas jusqu'en haut !

Evidemment, le prêtre jugeait que cette similitude portait le sculpteur au dernier sommet de l'art; il s'y attardait avec une inlassable complaisance.

— Si j'avais une échelle, reprit-il encore au moment de quitter le chœur, vous pourriez vous assurer que les grappes les plus élevées sont identiques aux plus basses...

La visite continua; le curé parla plus légèrement de ses derniers trésors : la chaire, également en bois sculpté, quelques statues de la Vierge, de saint Joseph et de saint Antoine, dans le plus pur style de la rue Saint-Sulpice. Mais deux morceaux, d'un certain caractère primitif, le retinrent : une vierge et un roi mage agenouillés devant une crèche absente; arrachés d'un ensemble, ils reposaient maintenant dans une niche.

— Cela, monsieur, affirma-t-il, c'est très beau !

Et comme le visiteur demeurait assez froid :

— C'est très beau, expliqua-t-il, parce que c'est la copie d'un modèle. La copie d'un modèle ! la copie d'un modèle !

Il répétait, les yeux fixés sur les objets, ce suprême éloge ; il ajouta :

— On m'a offert de les acheter... des marchands de Paris ! oui, Monsieur, de Paris... Je n'ai pas voulu, leur place est ici; d'ailleurs, je n'ai pas le droit de les vendre. C'est à cause d'eux, que l'on pourrait facilement enlever, que je tiens l'église fermée : si on les volait, mes paroissiens m'accuseraient de les avoir vendus.

— Oh ! monsieur le curé ! Personne ne penserait cela !

— Si ! si ! pardon ! Presque tout le monde, je vous assure; je connais mes paroissiens, quoi qu'ils ne viennent pas souvent me voir.

Il parlait simplement, sans illusions ni amertume.

Parvenu près de la porte, le visiteur se demanda s'il pouvait, à ce prêtre, offrir « pour ses pauvres » une pièce de monnaie. Mais comme, du pouce et de l'index, il cherchait l'argent dans son gousset, il s'aperçut que la main de l'homme, déjà, d'un geste habituel, était tendue, et qu'une sorte de rictus déformait son visage.

De quel drame était donc faite l'existence de ce vieillard ? Sous quelle misère se débattait-il, dans son église abandonnée, entre la haine de ses adversaires, les exigences de ses rares fidèles et, sans aucun doute, le mépris de ses supérieurs ? Car on avait dû envoyer comme en exil, dans cette paroisse damnée, cet être déchu. La sénilité, évidemment, le diminuait : déjà, rassuré au sujet de son bénéfice, il commençait une histoire incompréhensible.

Le jeune homme, sans l'écouter, le regardait : la saleté du linge, de la peau du cou, était épouvantable; le regard atone; la figure blême; la parole bredouillée; le discours naïf et sans suite... Et malgré ces tares, derrière cet encrassement, subsistait on ne savait quelle noblesse qui ne pouvait pas ne pas émouvoir : la main tendue avait de l'élégance; une voix pénétrante et grave prononçait les paroles séniles; les plis de la vieillesse, la patine de la misère, ne cachaient pas entièrement la beauté régulière du visage, et, dans ces yeux bruns, des étincelles rapides faisaient croire à une ancienne flamme.

Au milieu de son discours, le curé s'arrêta, puis, s'étant vivement détourné, il cracha sur la dalle de l'église; mais aussitôt, il perçut l'inconvenance de son acte, et haussant brusquement les épaules, il porta une main à ses lèvres, d'un geste d'indicible douleur.

Les deux hommes, maintenant, s'approchaient de la porte; le vieux prêtre, tout à coup, se ravisa : sans rien dire, il revint jusqu'à l'allée centrale, pour une génuflexion qui fut longue et pieuse. Puis, les clefs tintant à ses doigts fins, il rejoignit le visiteur arrêté et lui dit :

— Alors, monsieur, si vous êtes satisfait, je vous serai reconnaissant de nous envoyer du monde...

Mais l'autre ne l'écoutait guère; la main au lourd battant de la porte qu'il ne se décidait pas à soulever, il finit par prononcer :

— Ah ! monsieur le curé ! Puisque j'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer, il faut que je vous demande un grand service...

— Eh ! quoi donc, mon enfant ! quoi donc ?

— Je vais vous confier un secret.

— Un secret ! Désirez-vous que je vous entende en confession ?

— Inutile, monsieur le curé! Voilà : je suis amoureux.

— Eh là! eh là! mon cher enfant! que me dites-vous! Et qu'y puis-je?

— C'est l'une de vos paroisiennes, que j'aime, monsieur le curé.

— L'une de mes paroissiennes! Est-il possible! Je ne l'aurais jamais cru!

— C'est Mlle Rassilia, la fille du notaire décédé.

— Madeleine! Vous avez bien choisi, monsieur : elle est parfaite : intelligente, bonne, pieuse, et pas dévote; Mlle Thasie, sa vénérable tante, est ma meilleure paroissienne... ma meilleure paroissienne bien certainement. Madeleine, elle, n'aime pas les longs offices, mais elle porte dans son cœur tout l'amour divin; c'est la charité même, cette enfant, la charité même! la charité même! Je vous félicite, monsieur, d'en faire votre femme.

— Elle n'est pas encore ma femme, monsieur le curé! c'est précisément pour parvenir à ce but que je vous demande votre concours!

— Mon concours? Mais, pauvre monsieur...

— Voilà : j'étais venu pour passer huit jours chez M. Mossot, mon ami; j'ai vu cette jeune fille, elle m'a infiniment plu; je l'ai revue aussi souvent que les hasards des rencontres me le permirent : tout serait au mieux, sans la déplorable rancune de Mlle Thasie contre mon ami; et mes parents, à cause de leur grand âge, ne se peuvent déplacer. Je ne puis me présenter seul, pourtant, dans de telles circonstances, chez Mlle Rassilia! Et je pars, il faut que je parte demain!

— Le cas est embarrassant.

— Si embarrassant que vous seul pouvez me tirer de là.

— En quoi faisant, bon Jésus!

— Dame! En expliquant à la tante mes sentiments et mon embarras. Et ceci, encore : je m'appelle Maurice Laige, lieutenant d'artillerie démissionnaire; j'ai assez de fortune pour vivre librement, à Lyon, près de mes parents; je m'occupe de sciences et de sports, d'automobilisme, d'aviation... cette famille pourra se renseigner : la mienne est connue. Vous voyez, monsieur le curé, que votre démarche ne peut que...

Depuis un moment, le prêtre s'était reculé de quelques pas; il s'appuyait, d'une main, au dossier du dernier banc. Et tout à coup, il dit, d'une voix presque violente :

— Ma démarche! Détrompez-vous, jeune homme : je ne ferai aucune démarche!

— Cependant, monsieur le Curé...

— Aucune démarche, vous m'entendez! Je ne veux pas! Je ne le ferai pas! Ce n'est pas mon métier! Je vous dis : non. C'est non.

Il y eut un moment de silence; les clefs frémissaient à la main tremblante du vieillard; Maurice Laige reprit :

— Je n'attendais pas, monsieur le curé, cette résistance qu'à la vérité je m'explique mal. Je pensais au contraire que vous accompliriez joyeusement un très simple devoir... que ne commande pas votre métier, comme vous dites, mais que facilitait singulièrement votre fonction. Si vous estimez qu'il en est autrement... Je vous demande pardon, monsieur le curé...

Le prêtre s'était redressé; sa main maigre passa sur sa figure ravagée.

— Oui, dit-il, peut-être... C'est moi qui vous demande pardon. Cela m'a semblé d'abord difficile. Mais vous avez raison; je ferai ce que vous désirez.

Maurice, maintenant, prodiguait les remerciements; il obtint encore que la visite serait faite dès le lendemain, que le prêtre lui en écrirait les détails; et il voulut indiquer le nom et l'adresse, à Lyon, des plus notables amis de sa famille.

Ils étaient sous la voûte basse, la porte de l'église retombée après leur passage. Une longue poignée de mains, et le jeune homme, par la ruelle en pente, s'éloigna, rapide et léger, portant haut la tête.

Par l'autre extrémité de la petite voûte, on voyait, dans l'ombre du soir prochain, le groupe attentif des joueurs de boules; des enfants s'agitaient autour du banc circulaire dont est ceint le grand orme. Le prêtre n'eut pas un regard pour ce spectacle auquel il se distrayait, parfois, le regardant, de loin, à cause des plaisanteries.

Fait invraisemblable, il omit de fermer à clef la porte du temple. Hâtivement, il pénétra dans la pièce obscure qui formait, avec d'étroites dépendances, tout son presbytère; il se laissa tomber sur une chaise dépaillée; il hochait lentement la tête, et, comme font souvent ceux qui pensent avec peine, il pensa tout haut :

— Marier Madeleine! disait-il; marier Madeleine! Et après son départ, de quoi est-ce que je vivrai? Et me demander, à moi, de faire ce mariage... à moi... à moi...

Ses lèvres, habituées au mouvement des interminables chapelets, répétaient sans fin les phrases douloureuses. Aucun bruit — le curé n'avait pas de servante — sauf quelques éclats de voix venus de la place où les joueurs s'attardaient. Par l'unique fenêtre, qui s'ouvrait sous la voûte, il n'entrait plus de lumière. Autour du vieillard accablé, c'était, avec le silence, l'ombre totale; il ne songeait ni à manger son très humble repas, ni à se coucher, comme chaque soir à la chute du jour. Rien n'était plus visible dans l'ombre misérable, hormis trois taches

claires que faisaient les cheveux blancs du vieil homme, la blancheur douteuse des draps du lit bas, contre le mur du fond, et, au-dessus de ce lit, le geste des bras ouverts dont on ne distinguait plus la croix.

(*A suivre.*) LOUIS LEFEBVRE.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE SERBE

Lorsqu'en 1815, en plein écroulement de la puissance napoléonienne, Vouk Stephanovitch Karadjitch publia trois volumes de *Chants populaires serbes*, sous les auspices du grand philologue Jacques Grimm, ce fut un événement dans la littérature allemande. C'était le temps où l'on émettait l'hypothèse de l'origine anonyme et populaire des poèmes homériques. La fixation du texte des productions analogues de la poésie serbe et leur publication survenaient à point au secours de cette hypothèse. Des savants comme Vater, Bopp, Guillaume de Humbolt donnèrent aussi le patronage de leur autorité à l'entreprise patriotique de Karadjitch. Gœthe lui consacra deux articles dans sa revue *Art et Antiquité*; il traduisit deux poèmes du recueil du jeune Serbe, et il se mit à l'étude de la langue serbo-croate, afin de pouvoir savourer tous les autres dans leur forme originelle.

Ce Vouk Stephanovitch Karadjitch était tout spécialement l'homme de l'œuvre patriotique qu'il venait de mener à bien, et qu'il compléta par une grammaire et un dictionnaire de sa langue nationale. Ayant servi parmi les insurgés de Kara-Georges, contre les Turcs, en 1804 et en 1807, il contracta, durant la dernière campagne, une maladie qui le laissa boîteux. Impropre désormais à combattre pour l'affranchissement de sa race, il la servit, et mieux encore que par les armes, en introduisant, dans le domaine de la littérature écrite et imprimée, la littérature de son peuple, jusqu'alors exclusivement orale, en conférant qualité de langue littéraire au parler populaire de la « grand'mère Smiliana et des gardiens de pourceaux ».

La pauvre « grand'mère Smiliana » et ses gardiens de pourceaux, depuis la ruine de l'indépendance serbe, en 1389, à l'inoubliable et déplorable journée de Kossovo, n'avaient pas été réduits seulement à la domination turque. Grecs orthodoxes, mais constitués en église nationale comme les Bulgares, ils avaient perdu aussi leur autonomie religieuse, à ce désastre national; ils avaient été contraints à subir l'autorité du patriarche de Constantinople. Tous leurs popes avaient été grecs, dès lors, et de même en Bulgarie. Il n'y eut pas d'autres écoles que celles des popes, en Serbie, comme en Bulgarie, jusqu'au XIXe siècle.

L'enseignement de ces popes était en grec, comme les livres de piété, les prières et la liturgie. Le peu qui s'écrivit, durant près de quatre siècles, en Serbie et aussi en Bulgarie, le moins encore qui s'y imprima, ce fut en langue grecque. La langue serbo-croate et la langue bulgare n'étaient que des langages oraux. Leurs productions littéraires, composées de mémoire, et communiquées oralement par leur auteur à un auditoire qui le transmettait de même à un autre auditoire, ne survivaient, de village à village et de génération en génération, qu'au moyen d'une chanceuse mnémotechnie. En fixant les productions de la littérature serbo-croate, par l'écriture et l'imprimerie, Voukom Stephanovitch Karadjitch, leur assura donc définitivement une vie jusqu'alors précaire; c'est donc à bon droit que les Serbes reconnaissants l'appellent le père de leur littérature. Né en 1787, il mourut en 1864.

*
* *

Il ne faudrait pas mesurer, aux seules limites du royaume actuel de Serbie, le domaine de la langue serbo-croate. Illyriens, Dalmates, Morlaques, Rasciens, Esclavons, Monténégrins, qui sont des noms plus usuels en littérature qu'en géographie, ne sont que des masques pour défigurer des groupes de l'unité ethnique serbo-croate. Cette unité ethnique de 9 millions et demi d'êtres humains, orthodoxes ou catholiques, comprend le royaume de Serbie, la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, une partie de la Hongrie du Sud, le Monténégro, la Vieille-Serbie et la Macédoine du Nord. Il ne faut pas oublier qu'un peu avant l'invasion turque, il y eut une grande Serbie qui faillit installer le siège de son empire à Constantinople.

Tel est le domaine réel de la langue serbe, avec les nuances de dialectes qu'elle a prises, naturellement, en certaines régions, sous l'action des vicissitudes historiques qui ont empêché l'unité nationale de la race qui la parle. Et ce n'est pas un domaine si méprisable par ses limites territoriales. L'ensemble des œuvres qu'elle a produites nous en font apprécier l'importance bien davantage, tant elles ont de charme naïf ou de pathétique grandeur. On voit ainsi jusqu'où le royaume de Serbie pourrait étendre ses revendications territoriales, si le droit d'extension fondé sur la communauté linguistique avait pour lui la même vertu que pour l'Allemagne en Alsace-Lorraine.

*
* *

Il semble bien que peu de peuples aient été mieux doués du don de poésie que le peuple serbe. Dès le VIe siècle, des écrivains byzantins signalent des rhapsodes ambulants de cette nationalité qui vont chantant ou récitant des poèmes à travers pays. Et les trois volumes du recueil de Karadjitch ne donnent même pas une idée exacte de la fécondité poétique de ce peuple. M. Auguste Dozon, au cours d'une mission littéraire en Serbie, à rencontré un fonctionnaire qui lui affirma savoir par cœur plus de deux cent poèmes héroïques, quelques-uns d'une grande étendue, quoiqu'il connût à peine l'ouvrage de Vouk. Cet ouvrage a été longtemps interdit en Serbie, parce qu'il s'était heurté, dès son apparition, à une passionnée controverse orthographique et philologique.

On n'est pas capable d'attribuer à un auteur déterminé la plupart de ces poèmes, au moins ceux qui sont antérieurs au XIXe siècle. Et c'est le cas de ceux du recueil de Vouk. Mais selon la tradition, il y a eu plus de femmes que d'hommes à en composer. Cela paraît assez naturel pour les poèmes de l'un des cycles généraux où l'on classe les *Chants populaires serbes*, le cycle domestique, puisque les *pièsmas*, ou poèmes de ce cycle, disent surtout les émotions de la vie de famille, la joie de la jeune fille à être belle et à se l'entendre dire, les réjouissances locales, les plaisirs de la danse et ceux des festins de noces; elles disent aussi les plaintes de la jeune femme trop étroitement asservie à son époux, durement morigénée par sa belle-mère et en butte aux avanies de ses belles-sœurs. La vie familiale gardait réunis dans la maison paternelle, et sous l'autorité du père, les fils et leurs femmes, et les enfants qui leur naissaient. Cela s'est pratiqué aussi, jusqu'au troisième tiers du siècle dernier, dans beaucoup de villages de notre Plateau Central.

L'autre grand cycle général où l'on comprend les *pièsmas* serbes est le cycle héroïque, subdivisé lui-même en trois périodes : celle qui se rattache à la dynastie nationale des Nemagnas, celle de la bataille de Kossovo, et enfin celle de l'époque de Kara-Georges et des guerres de l'indépendance.

Ces poèmes du cycle héroïque ne sont pas peut-être plus révélateurs de l'âme serbe que ceux du cycle domestique. En ce moment, du moins, ils nous offrent un intérêt plus actuel, puisqu'ils évoquent les exploits séculaires des héros serbes contre leur oppresseur national, et puisqu'ils ont attisé l'amour de la patrie et l'espoir des revanches au cœur des vaincus, qui ont su, au long des siècles, ne pas se résigner à la destruction de leur race.

Tandis que les poèmes domestiques, que l'on appelle aussi *les chansons de femmes*, sont de mètres différents, presque toujours assez courts, et se chantaient sans accompagnement instrumental, les poèmes héroïques n'ont qu'un seul mètre régulier, le vers de dix syllabes : c'est le rythme de nos chansons de gestes françaises; ils se déclament ou se chantent avec accompagnement d'une sorte de violon à une seule corde en crins de cheval, la *guzla*; le récitant ou le chanteur a reçu le nom de *guzlar*.

C'est pourquoi Prosper Mérimée donna ce titre : *La Guzla*, au recueil de chants populaires de la Serbie, qu'il publia en 1827. Il les avait composés sans avoir de texte original sous les yeux. Et il en affirma, néanmoins, hautement l'authenticité. Comme dans toute bonne supercherie, il avait exagéré les précautions, afin de rendre la sienne plus croyable. Il déclara qu'il tenait le texte des poèmes dont il prétendait offrir la traduction, d'un poète chanteur qui les lui avait récités en s'accompagnant de la guzla. Il le nommait par son nom : Hyacinthe Maglanovitch ; il donnait même son portrait gravé dans son livre. Pourtant Hyacinthe Maglanovitch n'a jamais existé; Mérimée n'est jamais allé en Serbie; il n'a jamais su la langue de ce pays. Tel était, malgré tout, l'air de vérité de cette mystification qu'il y eut jusqu'à un grand poète comme Pouchkine pour s'y laisser prendre.

Il y a eu d'autres recueils de chants serbes depuis celui de Karadjitch. Il y a eu notamment celui de M. Verkovitch et celui des frères Miladinov. Il faut noter toutefois que M. Voyslav Yovanovitch, dans son bel ouvrage *La Guzla de Mérimée*, accuse M. Verkovitch de mystification. Les frères Miladinov ont dû la majeure partie de leurs textes à des femmes; une jeune fille de leur pays, nommée Strouga, leur en a fourni plus de cent cinquante. Et M. Verkovitch prétend n'en avoir pas écrit moins de deux cent soixante-dix, sous la dictée d'une jeune femme de Serrès, Dafina.

*
* *

Les heyduques sont les héros préférés des poètes inconnus qui ont produit le cycle héroïque de la période de Kossovo. On les a confondus avec les bandits de grand chemin. Et c'est à tort. Les heyduques avaient d'étroites analogies avec les Klephtes en Grèce. C'étaient des hommes hors la loi politique plutôt que hors la loi civile; ils prenaient la montagne pour se venger de quelque atrocité turque, comme un Corse prend le maquis pour venger une injure de famille; leurs brigandages n'étaient pas pour eux le but, mais un moyen inévitable de *guérilla* contre le Turc. Les bandes bulgares de Macédoine sont évidemment des continuatrices des heyduques, mais avec la dynamite pour arme, au lieu

du tromblon désuet. Karadjitch affirme qu'il y a eu, parmi les heyduques, « des gens fort honorables, et même, à l'origine de la domination turque, on a compté dans leurs rangs des seigneurs et des gentilshommes de distinction. »

Marko Kraliévitch lui-même, tout fils de roi qu'il était, Marko le plus illustre des héros des ballades serbes, que les Bulgares ont aussi adopté pour héros national, Marko n'est guère que l'un de ces heyduques de distinction dont parle Karadjitch. Il y a un mélange de merveilleux et de réalisme dans les ressorts employés par les auteurs des ballades qui lui sont consacrées, pour rendre possible ses miraculeux exploits. Il peut lutter de vitesse avec les *vilas*, sorte de demi divinités mythologiques, au moyen de son cheval Charatz qui semble avoir, aux pieds, des ailes, grâce aux seaux de vin qu'il l'a habitué à boire. Et c'est par seaux aussi qu'il absorbe lui-même le jus de la vigne. Aussi il faut voir sa fureur et l'élan de sa poursuite contre l'une de ces *vilas* qu'il contraint à guérir son *pobratime*, son ami, le beau Miloch, dont elle a percé la gorge d'une flèche, parce qu'elle a été jalouse de sa belle voix retentissant à travers la forêt. Ce même Marko est arrivé, en compagnie du même Miloch, chez un puissant seigneur de ses amis, en vue de lui demander en mariage sa sœur, la belle Romanca. Après des libations en commun, non à pleine coupe, mais à pleins seaux, la belle Romanca est invitée à venir se prononcer sur celui qu'elle préfèrera pour époux, de Miloch ou de Marko. L'orgueilleuse jeune fille ne les trouve d'assez haut lignage ni l'un ni l'autre pour elle. Alors Marko lui tranche le nez, puis un bras, sans que le frère de sa victime trouve à redire à cette sanglante brutalité, tant il était peu dans les mœurs du temps que les femmes opposassent leur volonté à celle des hommes, en ce pays.

Mais voici, empruntée au recueil même de Karadjitch, la fin de l'une de ces ballades, traduite par A. Dozon. Elle montre bien à quel point le chant de ces poèmes, dans tous les pays de langue serbe, a entretenu dans les âmes les rancunes et les animosités séculaires contre le Turc. L'heyduque Vouïadine et ses fils, pris par les Turcs, sont emmenés prisonniers à Lièvno.

« Quand ils furent près de Lièvno et qu'ils l'aperçurent, la ville maudite et sa blanche tour, ainsi parla le vieux Vouïadine : « Mes fils, mes faucons, voyez-vous le maudit Lièvno et la tour qui y blanchit ! C'est là qu'on va vous frapper et vous torturer, briser vos jambes et vos bras, et arracher vos yeux noirs ; mes fils, mes faucons, ne montrez point un cœur de veuve, mais faites preuve d'un cœur héroïque ; ne trahissez pas un seul de vos compagnons, ni les récéleurs chez qui nous avons hiverné, hiverné et laissé nos richesses ; ne trahissez point les jeunes tavernières, chez qui nous avons bu du vin vermeil, bu du vin en cachette. »

« Lorsqu'ils arrivèrent à Lièvno, la ville de plaine, les Turcs les mirent en prison, et trois jours les y laissèrent, délibérant sur les supplices qu'ils leur infligeraient. Au bout de trois jours blancs, on fit sortir le vieux Vouaïdine ; on lui rompit les jambes et les bras ; et, comme on allait lui arracher ses yeux noirs, les Turcs lui dirent : « Révèle-nous, vaurien, vieux Vouïadine, révèle-nous le reste de ta bande, et les recéleurs que vous avez visités, chez qui vous avez hiverné, hiverné et laissé vos richesses ; dis-nous les jeunes tavernières chez qui vous buviez du vin vermeil, buviez du vin en cachette. »

« Mais le vieux Vouïadine leur répondit : « Ne raillez point, Turcs de Lièvno ; ce que je n'ai point confessé poursauver mes pieds rapides, qui savaient échapper aux chevaux, ce que je n'ai point confessé pour sauver mes mains vaillantes qui brisaient les lances et saisissaient les sabres nus, je ne le dirai point pour mes yeux perfides qui m'induisaient à mal, en me faisant voir, du sommet des montagnes, en me faisant voir, au bas, les chemins par où passaient les Turcs et les marchands. »

*
* *

Ces chants héroïques serbes ne racontent pas seulement les beaux faits d'armes séculaires des champions de la patrie contre l'ennemi héréditaire ; ils racontent aussi les discordes à main armée des villages entre eux et de leurs seigneurs ; ils offrent ainsi une explication historique des infortunes nationales du peuple serbe et des autres peuples des Balkans. Telle est la ballade célèbre du *Mariage de Maxime*.

L'action de cette ballade a pour principal théâtre l'ancienne Grande Zeta qui comprenait une partie de l'Albanie actuelle et le Monténégro. Le roi de la Grande Zeta, un peu avant 1485, était Ivan le Noir, fils lui-même d'un gentilhomme provençal qui s'était constitué roi dans ce pays, par suite d'une conquête éphémère des territoires adriatiques par Charles d'Anjou, roi de Naples, ayant été l'un de ses vaillants vassaux.

Ivan le Noir, donc a obtenu, du doge de Venise, Mocenigo, la main de sa fille, pour son fils Maxime, et il lui a juré qu'il n'y avait pas, parmi toute la jeune noblesse de son pays, de plus beau garçon que lui. Mais la petite vérole vient défigurer Maxime. Et Ivan est réduit à lui substituer un jeune seigneur du pays pour aller chercher la fiancée, et à jurer solennellement à ce jeune seigneur, que tous les présents qu'il recevra des parents de la jeune fille,

lui resteront acquis. Cette ruse réussit, et même la fiancée se prête au subterfuge employé pour l'amener à épouser Maxime le défiguré.

Mais Maxime veut reprendre à son représentant les cadeaux de noce, malgré le serment de son père. Leur rixe sanglante met aux prises les jeunes seigneurs divisés aussitôt en deux camps. Si bien qu'à la fin du jour, les quelques guerriers qui survivent, marchent jusqu'aux genoux dans le sang des morts.

« Voyez avec quelle peine un vieillard s'avance. Ce héros méconnaissable sous le poids de la douleur qui l'accable, c'est Ivan le Noir : « O Dieu, dit-il, envoie-moi un vent de la montagne qui disperse les nuages, afin que je puisse voir ce qui reste des miens après le combat. »

« Dieu exauce cette prière, il envoie un coup de vent qui dissipe le brouillard de sang, et Ivan peut alors, au loin, voir toute la plaine couverte de chevaux et de cavaliers taillés en pièces. D'un monceau de morts à un autre, le vieillard va, cherchant partout son fils.

« Un neveu d'Ivan, Ioane. qui gisait, expirant, le voit passer près de lui. Il rassemble ses forces, se soulève sur le coude et s'écrie : « Ivan, mon oncle, tu passes bien fièrement, sans demander à ton neveu si sont profondes les blessures qu'il a reçues pour toi. » Ivan, à ces mots, se retourne, et, fondant en larmes, il lui demande comment son fils a péri. « — Il vit », répond Ioane. Ivan s'enfuit vers (sa forteresse de) Jubliak. »

On peut voir ainsi, comment, dans tous les pays de langue serbo-croate, l'âme des ancêtres est restée reliée à l'âme des générations actuelles, comment a survécu en elles et s'est exalté le sentiment national au point de les jeter en armes sur l'ennemi héréditaire, peut-être pour la définitive revanche de la lamentable journée de Kossovo.

FÉLICIEN PASCAL.

LES MÉTHODES DE LA CRITIQUE DANS L'ÉTUDE DE L'ART ITALIEN (1)

M. Venturi reste fidèle au système des signes extérieurs et des formes caractéristiques; mais il attire l'attention du connaisseur sur les détails infimes, sur la manière propre à chaque artiste de dessiner le larmier, une mèche de cheveux, une ride, une veine, des muscles ou des os, Il veut aussi qu'on examine les proportions des figures qui sont fixes chez un même peintre, qu'on étudie le sentiment de la couleur, qu'on détermine le ton que tel maître donne à certaines parties, les yeux, la chair, qu'on recherche le ton dominant, le groupement habituel des couleurs. Il veut encore qu'on s'informe de la composition propre à chaque maître, et dans les portraits qu'on tienne compte de l'expression.

Je sais bien que, dans la pratique, il reste presque exclusivement fidèle aux moyens d'investigation chers à Morelli. Mais s'il leur ajoute, ne fût-ce que théoriquement, cette étude de l'expression, de la composition et de la couleur, où la sûreté mathématique, la constatation précise, l'objectivité ne sont guère possibles, c'est qu'il se contredit lui-même, ou encore qu'il a une confiance fort relative dans la valeur scientifique des procédés d'attribution actuellement employés par la critique.

II

Morelli n'était et ne voulait être qu'un connaisseur. Il ne cachait pas son dédain pour les documents et les vieux livres auxquels la nouvelle école des historiens d'art a donné, au contraire, sous l'impulsion de M. Venturi, une importance extrême. Les critiques italiens sont à la fois des connaisseurs et des chartistes. Leur grande affaire est de baptiser ou rebaptiser des tableaux, en s'appuyant sur des raisons de style ou en produisant les contrats poudreux, les actes notariés, les reçus, les pièces de procès qu'ils cherchent infatigablement dans les archives innombrables du Royaume. Les revues d'art italiennes — il y en a plusieurs d'excellentes — ne sont d'une lecture passionnante que pour les spécialistes. Elles contiennent presque uniquement des définitions d'yeux, de mains et d'oreilles selon la formule des divers artistes, et des publications de documents.

Il ne faut pas sourire. Aucun travail n'est plus utile. Il est admirablement organisé. Les critiques italiens sont, pour la plupart, des fonctionnaires de l'Administration des Beaux-Arts, surintendants de provinces, directeurs ou inspecteurs de galeries, nommés au concours après des examens extrêmement sérieux. Leurs bureaux sont devenus des centres régionaux d'études, réunissent tous les matériaux nécessaires, livres anciens et modernes, archives photographiques, pour conduire à bien des recherches méthodiques. Quand les reproductions éditées par Alinari, Brogi, Anderson, ne suffisent point, un photographe attaché au Ministère de l'Instruction publique prend les clichés trop spéciaux pour qu'il convienne à une maison de commerce de les exécuter. Et ce personnel compétent et

(1) Voir la *Revue Bleue* du 26 octobre 1912.

zélé, auquel on ne saurait adresser assez de louanges, en s'occupant de la surveillance et des restaurations, découvre dans les églises de village, dans les couvents perdus dans la campagne, des tableaux inconnus ou oubliés, trouve, cachées sous des couches de chaux, des fresques anciennes, rétablit des attributions, dépouille les livres de compte des communes et des monastères, publie modestement dans les revues le résultat de son pénible labeur. Des monographies savantes, de gros ouvrages d'ensemble ont déjà paru. Enfin, le Catalogue des objets d'art et d'antiquités d'Italie, publié sous la direction du Ministère de l'Instruction publique, est commencé, œuvre considérable qui sera le couronnement des efforts de la critique italienne. Le premier fascicule, tout entier consacré à la commune d'Aoste, inventorie près de deux cents œuvres d'art, et contient cent cinquante illustrations parfaites. Le temps est passé où l'on devait recourir aux livres étrangers pour se renseigner sur l'art de la Péninsule. Des travaux tout à fait remarquables sont écrits en Italie qui, en ce genre aussi désormais, *fa da se!*

Dire que ces revues, ces livres italiens soient d'une lecture attrayante serait toutefois une exagération touchant au mensonge. Mais c'est de propos délibéré que les critiques scientifiques veulent s'adresser uniquement à un cénacle de spécialistes, habitués aux nourritures indigestes. Attribuer, classer, dater, amonceler du matériel d'érudition, ils ne se soucient pas d'autre chose. Il faut savoir, savoir encore, sans s'intéresser jamais à la valeur artistique, intellectuelle, humaine, des connaissances accumulées. La jeune science doit-être basée sur des faits rigoureusement prouvés.

On devine sans peine les inconvénients et les erreurs du système. La belle époque de la peinture italienne est déjà bien ancienne. Combien de tableaux et de fresques ont péri durant les six siècles qui nous séparent du renouvellement artistique de l'Italie! On a remis, récemment, en lumière l'école romaine de la fin du XIIIe siècle; on ne veut plus étudier Giotto et Duccio sans rechercher ce qu'ont fait leurs prédécesseurs immédiats. Mais que nous reste-t-il de la production du XIIIe siècle? des vestiges infimes; et nous ne sommes guère mieux partagés pour les grands maîtres trécentistes; Orcagna et Pietro Lorenzetti, par exemple, que nous savons de toute première importance, ne nous apparaissent plus qu'en un nombre fort restreint d'œuvres en mauvais état, ou ce qui est pire, trop restaurées. Les documents d'archives? Voilà bien des années qu'on les recherche méthodiquement. Les archives de certaines villes ont été presque entièrement dépouillées. Et l'on arrive à ce résultat de réunir sur un même artiste vingt, trente, cinquante citations. Résultat précieux, infiniment utile. Mais sur une année entière de la vie d'un maître en pleine activité créatrice, on a, parfois, en tout et pour tout, une notice de cet intérêt : « *Item*, au jour dit, on paya dix ducats à Domenico di Jacomo, peintre, pour son salaire de plusieurs peintures faites dans le Palais de notre Commune. »

Evidemment, une cinquantaine de tableaux et de fresques, une cinquantaine de documents cela permet de tenter des classifications chronologiques, de faire des comparaisons, des rapprochements. Mais cette centaine de faits précis, scientifiques, que sont-ils au regard d'une existence, de nombreuses années de production artistique, de passions, de rêveries, d'idées, de sentiments! Ce n'est que sur ces cent faits prouvés, cependant, que veut, uniquement, raisonner la moderne critique; c'est sur cette connaissance misérable qu'elle fait du déterminisme, qu'elle recherche les effets et les causes. « Plaisants causeurs », dirait Montaigne. La vie est plus variée et plus vaste que les plus riches archives, et c'est une erreur singulièrement grave de l'histoire de l'art que de ne point vouloir faire à l'inconnu et à la conjecture la place qui leur revient.

Une des conséquences de cette conception est que la monographie d'un peintre se présente sous la forme d'un certain nombre de questions érudites à résoudre, que ces questions ne sont pas traitées selon leur importance artistique ou intellectuelle, mais en raison du nombre plus ou moins grand de documents qui nous sont parvenus sur un sujet particulier. Un exemple entre mille. Il concerne un peintre siennois qui a vécu en France, Simone Martini. Quand y est-il venu? En 1339, affirment les uns, puisque la procuration que lui donna un prêtre siennois près de la curie pontificale d'Avignon date de cette année. En 1336, affirment d'autres ; la procuration a pu être faite alors que le peintre était déjà en Avignon, et la dernière mention que l'on ait de lui a Sienne est de 1335. Et l'on discute sur de semblables minuties ; on veut savoir encore si Simone Martini a été emmené en France par le cardinal Annibale di Ceccano ou par le cardinal Stefaneschi. Y a-t-il curiosité plus inutile? elle ne sert même pas à dater un tableau, et ne peut d'ailleurs recevoir aucune réponse certaine! Les livres d'art tendent, selon cette méthode, à devenir des recueils de fiches sans proportions et sans liens entre elles.

Si l'on établit le bilan du travail considérable accompli par la critique italienne durant ces dernières années, on arrive à cette conclusion : les trésors artistiques de l'Italie étaient incomplètement et mal connus, mal classés; les informations documentaires, insuffisantes. Ces informations se sont accrues

et précisées ; le catalogue de l'œuvre de l'école italienne tout entière s'est enrichi notablement ; les recherches se sont étendues au-delà des confins de la Péninsule dans toutes les collections publiques et privées ; d'innombrables attributions ont été rectifiées ; la manière des peintres secondaires comme celle des grands maîtres a été étudiée et définie ; de petites écoles locales même sont apparues à la lumière de l'histoire. Sans doute les ignorances, les incertitudes continuent et continueront à subsister; elles diminuent cependant tous les jours. Comparant la critique scientifique à un autre rameau de la connaissance, on peut dire qu'elle prépare comme une immense édition savante, avec notes et commentaires, de la création artistique italienne, dont quelques parties sont déjà mises au point.

III

Mais la critique d'art italienne est une bien jeune science, et elle garde toutes les intransigeances de la jeunesse. Il ne viendrait pas à l'idée, je pense, de quelqu'un des savants éditeurs de nos écrivains classiques de vouloir interdire aux Sainte-Beuve, aux Taine, aux Brunetière, aux Faguet, aux Lemaître, de s'occuper à leur tour, à un point de vue différent, de l'œuvre qu'il aurait publiée. Je sais bien que les disciples de Morelli ne vont pas jusqu'à l'interdiction. D'ailleurs, ils y auraient peine. Ils se contentent du plus parfait dédain. C'est leur manière de défendre ce qu'ils considèrent comme leur domaine exclusif. Ils ignorent volontairement les livres et les revues qui ne sont pas conçus selon leur formule. Il n'y a qu'une chose qui vaille, à leur manière de voir : les attributions, les documents, les dates. Le reste est vulgarisation, c'est de ce mot méprisant qu'ils jugent toutes les tentatives faites en dehors d'eux quand ils veulent bien en parler.

Leur dédain un peu irritant, en vérité, n'a en soi qu'une importance relative. Mais il est le signe d'une des plus graves erreurs de la critique scientifique. Dans l'histoire de l'art, tout n'est pas matière à science. Les tableaux, les sculptures, les édifices présentent d'autre intérêt que d'être datés et documentés. Les maîtres anciens n'ont pas travaillé uniquement pour être mis sur fiches. C'étaient de magnifiques créatures humaines, actives, ardentes, riches de sensations, de sentiments, de pensées hautes ou charmantes. Oui, sans doute, il faut, pour les bien comprendre, se renseigner exactement sur leur vie et leur production, se munir de toutes les certitudes de l'information érudite. Ce ne peut être là, toutefois, qu'un travail préparatoire. Il faut être connaisseur encore, et ne pas s'exposer, comme il arrive trop souvent à certains professeurs qui veulent tout savoir, au ridicule de confondre entre eux les artistes d'une même école, de donner à Pierre ce qui revient à Jean : combien de ces pseudo-critiques dont on sent qu'ils parlent d'œuvres jamais ou trop rapidement vues ! Mais l'examen direct et approfondi que Morelli a exigé avec tant de raison ne doit pas conduire seulement à des attributions. Ce qui importe, c'est de retrouver l'âme et le cœur du peintre, ses idées d'art, ses moyens d'expression, sa conception de la beauté. Les rares et courtes phrases qu'on rencontre sur ce sujet dans les livres italiens sont loin d'être suffisantes.

Est-il besoin d'insister, en France où l'on a l'exemple d'une critique littéraire admirable ! Et en critique d'art, n'avons-nous pas au moins un chef-d'œuvre, les *Maîtres d'Autrefois* de Fromentin ? Entre ses pages d'analyse lumineuse sur les portraits de Van Dyck, et les recherches scientifiques — pauvre science, à quelles besognes ne la ravale-t-on pas? — qui établiront la date de ces portraits, leur prix, les conditions de la commande, les noms des portraicturés, quelle intelligence peut donc hésiter?

Il serait loisible, d'ailleurs, de discuter si la critique d'art considérée comme une analyse psychologique et artistique, n'a pas droit au titre de science. Elle ne se distingue pas de la critique littéraire au point qu'on ne puisse adopter en sa faveur les mêmes arguments qu'apporta Brunetière contre les impressionnistes. A quoi bon rouvrir un débat épuisé? La critique peut prétendre à des résultats plus féconds et plus stables qu'à ceux visés par l'impressionnisme. Il est probable, cependant, comme le pense M. Faguet, qu'elle est « un savoir plutôt qu'une science, une connaissance incomplète qui est mêlée d'art et de science... en partie conjecturale comme toutes les sciences qui s'occupent de l'humanité. » Mais la science est-elle la seule manifestation de l'esprit qui mérite quelque crédit? Le champ est vaste, à côté d'elle, où la critique peut utilement s'exercer.

En vérité, les artistes et une bonne part du public cultivé le contestent. Les uns refusent à qui n'est pas du métier, la compétence suffisante pour juger des œuvres d'art; les autres estiment que les statues et les tableaux procurent uniquement une jouissance des yeux pour laquelle tout commentaire est superflu.

Pour l'art italien, on peut répondre, semble-t-il, sans trop de peine à ces deux objections. La peinture hollandaise et flamande, l'espagnole, les Ecoles françaises et anglaises du XVIIe siècle à nos jours, présentent ce caractère commun d'être un art raffiné, complet, en possession de tous ses moyens d'exécution. L'exécution, la technique, constituent presque tout le mérite d'un Vélasquez ou d'un Franz

Hals. Il faut des dons particuliers, à qui n'est pas peintre, pour pénétrer le mystère d'aussi savantes palettes, expliquer la touche, les effets, le coloris de semblables maîtres. Esquiver ces questions en de pareilles conjonctures, c'est négliger l'essentiel; oser les traiter n'est pas toujours prudent; peut-être d'ailleurs en a-t-on exagéré le danger.

La situation est bien différente en Italie. Pendant deux siècles, le XIVe et le XVe, les peintres conservent une technique fort simple, où le dessin a une importance de beaucoup supérieure à la couleur, une technique de primitifs, claire, sans secret, tout apparente. A la fin du XVe siècle, au début du XVIe, au temps de Léonard, de Michel-Ange, du Corrège, du Titien, elle s'est complétée sans se compliquer beaucoup; avant toute chose, l'art italien est un art d'expression. Aux gens du métier, on peut répondre qu'il est accessible aux profanes.

Un art d'expression ! Les fresques de Giotto à l'Arena de Padoue sont les diverses scènes d'une tragédie religieuse. Autant et plus qu'une tragédie écrite, elles nous dévoilent le fond de l'âme humaine. Le *Baiser de Judas* vaut une page du Dante. Le mauvais disciple s'est approché du Christ pour le serrer dans ses bras; il le tient enveloppé déjà de son manteau; l'acte matériel de la capture est accompli. Mais ce baiser qu'il voulait prendre, il n'ose. Un regard du Christ l'arrête, un regard lucide, méprisant, presque dur, douloureux, résigné, reflétant la grandeur de qui vient de faire le dernier don de soi. Et dans la face vile et faible de Judas se peiguent la terreur, la lâcheté, toutes les bassesses. Quel écrivain a jamais su mieux rendre un moment plus pathétique ! La *Cène* de Léonard, les apôtres émus et violents, le Christ doux et calme, le *Paradis* du Tintoret avec les prophètes, les saints, la cour céleste, la lumière argentée qui éclaire dans le lointain les têtes innombrables des chérubins, le *Jugement dernier* de Michel-Ange et sa force surhumaine, quelles pensées l'art italien n'a-t-il manifestées, quels horizons infinis n'a-t-il ouverts ! Tous les maîtres sans doute n'ont pas cette puissance; tous, ils ont visé à dire ce qu'en d'autres pays la littérature s'est réservé comme son domaine propre. Non point qu'ils aient fait de la peinture littéraire: nul plus qu'eux n'a su se préserver de cette erreur; mais il n'ont point voulu que la peinture fût uniquement un répertoire de sensations visuelles; ils sont peintres, mais aussi ils sont hommes, et rien de ce qui concerne l'homme ne leur est étranger. Ils ont interprété, chacun à leur manière, par les formes, le dessin, la couleur comme par le sentiment, l'histoire religieuse qui leur fournit presque uniquement des sujets. Et ils en ont fait de la vie, pleine, complète, jamais embarrassée de restrictions dévotes jusqu'au beato Angelico, au « bienheureux » Angelico qui, dans son *Crucifiément* du couvent de Saint-Marc, a fait de la Madeleine une sainte peut-être, mais surtout une grande amoureuse. Ils ont tout vu de la nature humaine, la grandeur, la bassesse, la force, la volupté, la tendresse, la haine, la violence, la grâce, ils ont su tout exprimer ! Les idées, ainsi rendues par le pinceau ou l'ébauchoir, n'ont point sans doute la précision, la souplesse et l'étendue que les paroles peuvent leur donner. Mais elles sont éminemment suggestives et elles revêtent une forme de vivante et enchanteresse beauté.

Et cette création merveilleuse, si vaste, si variée, la critique italienne, sous prétexte de science, ne veut la considérer qu'au point de vue des attributions, des dates, des documents. N'en comprendrait-elle point la grandeur et l'intérêt ? Croirait-elle que cet art, dont la langue déjà ancienne n'est plus la nôtre, n'a pas besoin d'un commentaire ou d'une introduction? On sait du reste les railleries qu'à rencontrées, auprès d'un certain public et de certains écrivains, la critique littéraire. Un esprit cultivé peut-il cependant faire abstraction de ce que Taine, Faguet, Lemaître ont dit de Racine par exemple ? Préparés par une longue étude, et, pourquoi ne pas le dire, mieux doués que la plupart d'entre nous, ils ont su voir des choses que sans eux nos yeux n'auraient point aperçues. Ils n'imposent point leur pensée d'ailleurs, mais ils font penser. Un travail analogue, *mutatis mutandis*, est nécessaire pour la critique d'art. La compréhension, la jouissance même d'un tableau ne sont point immédiatement accessibles. Si les beautés des maîtres primitifs sont aujourd'hui universellement senties, on le doit en partie à cette critique si décriée, qui, peu à peu, par des moyens qu'on pourrait améliorer, a accru notre capacité de comprendre, de jouir et d'aimer.

Il y a place dans l'étude de l'art, sans dédain inutile et inintelligent, aussi bien pour la critique scientifique que pour la critique psychologique et artistique, l'une prétendant aux seules vérités absolues, l'autre se contentant du relatif, mais combien plus vivante. On peut croire que la théorie morellienne est empirique et insuffisante; elle n'en a pas moins permis de rectifier de multiples attributions et elle a fait accomplir des progrès considérables; les précisions qu'elle a apportées à la connaissance du XIVe siècle sont si nombreuses qu'un livre écrit sur ce sujet, il y a quelque vingt ans, serait aujourd'hui presque tout entier à corriger. On peut trouver, d'autre part, singulièrement incomplète cette manière de ne considérer une œuvre d'art qu'au point de vue de l'érudition, de l'archéologie, de l'iconographie; mais là encore la récolte a été abon-

dante, et toutes les notions anciennes ont été revisées.

Ces résultats précieux ne permettent point, toutefois, de condamner la critique telle qu'elle est pratiquée dans les revues et dans certains livres français. Des écrivains excellents se sont voués à cette branche nouvelle de la connaissance, qui constitue désormais un genre spécial, entièrement formé, ayant son but et sa méthode. Sans doute, ils sont trop nombreux ces professeurs d'esthétique, si odieux à Morelli, qui s'occupent imperturbablement de l'art de tous les peuples et de toutes les époques, quand il est déjà si difficile de bien connaître une seule école; ils sont trop nombreux encore ceux qui, parce qu'ils ont fréquenté le Louvre et les ateliers, qu'ils ont fait quelques promenades italiennes, croient pouvoir juger sans autre préparation les maîtres d'autrefois : ces maîtres parlaient une langue qui a son vocabulaire propre, sa syntaxe, ses habitudes de style, et qu'il faut, avant toute autre chose, se donner la peine d'apprendre. Il faut étudier encore leur temps, leur histoire, leur milieu, contempler longuement leurs œuvres et s'en pénétrer. Et, comme la critique d'art est une science bien jeune encore pour être solidement établie, il faut tout contrôler par soi-même, ne pas se fier complètement aux livres les mieux faits. Une revue milanaise n'a-t-elle pas relevé des colonnes entières d'erreurs dans l'ouvrage de M. Venturi qui passe cependant, et à juste titre, pour un des chefs de la critique scientifique italienne? Il faut être connaisseur; c'est en insistant sur cette nécessité primordiale que Morelli a placé la critique dans la seule bonne voie. Et qu'on ne croie pas que ce soit là chose facile; les plus grands, Morelli, Frizzoni, Venturi, Bode, Berenson, se sont trompés et se tromperont encore parce qu'ils ont trop étendu le champ de leurs investigations. Imagine-t-on les bévues que peut commettre en de semblables sujets un écrivain non préparé? Les œuvres sont éparses dans le monde entier les comparaisons sont compliquées, les contrefaçons habiles, la documentation incomplète : quel danger de prendre le Pirée pour un homme! L'exemple de Taine devrait rendre prudent : sur la foi d'un *cartellino* trompeur, il crut découvrir tous les caractères du Vinci dans cette *Monaca* du Palais Pitti qui n'est même pas d'un disciple du grand Florentin! Il les exposa dans une page lyrique qui n'est pas de beaucoup la seule qui sonne faux dans son *Voyage en Italie*.

Ces études préparatoires, de nombreux écrivains français les ont faites. Mais ils les tiennent pour un moyen et non point pour un but. Ils pensent que, dans les études d'art, l'art et la vie ne doivent pas être systématiquement exclus, qu'il n'y a pas moindre intérêt à étudier la portée humaine de l'œuvre d'un grand artiste que toutes ces poussières de savoir auxquelles on veut donner le nom de science. Leurs efforts ne méritent point le dédain qu'en affichent volontiers les revues italiennes ou allemandes. Quoi qu'elles disent, tenter l'analyse du génie, c'est faire plus et mieux que de la vulgarisation.

L. Gielly.

LA PLACE DE BELFORT EN 1813

—

LE COMMANDANT LEGRAND ET LE MONUMENT DES TROIS-SIÈGES

L'Alsace entière fêtera avec enthousiasme la commémoration prochaine des trois sièges que la ville de Belfort soutint au cours du dernier siècle : ceux de 1814, de 1815 et de 1870. Un monument colossal, œuvre posthume de Bartholdi, qui vient de s'ériger au pied même du Château et de son Lion fameux, rappellera la mémoire des trois défenseurs successifs de l'intrépide cité : le commandant Legrand, le général Lecourbe, le colonel Denfert-Rochereau.

Défenseurs inégalement célèbres que ceux-là, et dont l'un, du moins, (le premier en date) modeste fonctionnaire militaire d'une lointaine garnison de province, ne semblait guère destiné à pareille fortune. En effet, au commencement du brumeux automne de l'année 1813, le contre-coup des grands événements de Russie et d'Allemagne achevait à peine de se répercuter sur les petites places de nos vieilles frontières de l'Est : Verdun, Toul, Belfort. Petites places, en vérité, que ces germes, alors minuscules, de nos vastes camps retranchés de maintenant, puisqu'à Belfort, dix minutes eussent suffi à un promeneur alerte pour faire, sur tout leur périmètre, le tour des remparts adossés au Château. Aujourd'hui, du sommet du même Château, on voit encore, quand revient la même saison, les mêmes brumes s'étendre, des après-midi entières, sur la plaine alsacienne. Leur contour enveloppe et assiège, à quelques toises, le pied de l'escarpement : à peine imagine-t-on qu'il puisse maintenant exister, tout au fond du brouillard épandu, des avenues, des tramways glissants, des usines aux mille cheminées, une grande cité moderne de quarante mille habitants, poussée là en moins d'un siècle. Car l'observateur n'entrevoit, limité à ses pieds, qu'un fouillis rétréci de hautes toitures et de pignons mêlés, où se resserre la petite sous-préfec-

ture impériale de jadis aux quatre mille bourgeois : la Vieille-Ville. Une rue montante et solitaire, sous le bariolage de ses pavés pointus, s'anime à peine au passage d'un militaire isolé. De si haut, même, ne dirait-on pas un ancien dragon de 1812, encore recouvert du casque et du lourd manteau de l'époque ?... Plus bas, voici qu'un autre soldat apparaît dans l'encadrement à fleurons d'une poterne. Veste étriquée, noir bonnet de police, dossiers sous le bras : n'est-ce point aussi, celui-là, le même artilleur qu'il y a cent ans ? Sans doute va-t-il, de ce pas, porter ses états de situation chez le quartier-maître du régiment voisin, ou, peut-être, ses feuilles de contrôle aux bureaux de M. le Commissaire des Guerres, qui sont justement tout près, à la porte de Brisach ?... Petites ombres brumeuses, les deux hommes et le lointain passé qu'ils évoquent s'effacent ensemble sous les vieilles voûtes, et le regard se reporte, un peu hésitant, jusqu'à la limite des nuées moutonnantes où se noie l'horizon rapproché. Deux tours bastionnées en émergent, entre lesquelles semble se tendre encore, telle une muraille de ouate, la ligne disparue des remparts d'autrefois. Plus proches, ces étroites et hautes bâtisses sont les casernes mêmes que construisit Vauban. On devine, derrière leurs fenêtres alignées, les chambrées des soldats royaux ; les grands lits où les cavaliers couchent à deux, les fantassins à trois ; et les cuisines, et les salles d'armes, et aussi les salles de danse : toute la belle ordonnance, enfin, d'un casernement tel qu'il convient au militaire français de 1813. Qui sait si, tout à l'heure, sous la brume devenue plus obscure, les vieilles petites portes du rez-de-chaussée ne vont pas s'ouvrir d'elles-mêmes, pour laisser passer sans bruit, figures imberbes sous l'immense shako, la foule des conscrits arrivés de la veille aux dépôts : dépôt du 63e de ligne, dépôt du 13e de chasseurs ? Et, dans le flot des ombres silencieuses, sans doute ça et là une face balafrée sera celle d'un de leurs anciens, revenu guérir, dans ce coin paisible de l'Europe en feu, blessures et maladies rapportées des sierras espagnoles ou des boueux bivouacs de Pologne...

Peu à peu, au gré de notre rêverie qui se précise, l'intérieur des masses nuageuses achève lentement de se peupler. A la place des rues et des boulevards ensevelis, ressuscitent devant nos yeux les champs, les jardinets, les maisonnettes éparses du siècle passé. Là-bas, au delà de cette buée blanchâtre qui cache le cours de la Savoureuse, n'est-ce point toujours le célèbre carrefour où se rencontrent les six grand'routes de la haute Alsace : celles de Bâle, de Strasbourg, de Lorraine, de Paris, de Lyon, de Montbéliard ? Dans le bruit confus qui, de l'abîme brumeux, monte sans cesse jusqu'ici, ne distingue-t-on pas encore le claquement grêle des coups de fouet, la trompé des postillons, le long roulement des diligences invisibles, et, sur tout le reste, cette éternelle et sourde rumeur des troupes en marche ?... Car c'est là, en effet, parmi les hôtelleries, la poste aux lettres, les relais de chevaux, qu'est le vrai centre vivant de la petite cité. C'est là aussi, on le sait bien, que s'assembleront ce soir, comme tous les jours, canne à la main et tricorne en arrière, nos notables bourgeois de Belfort. Ils s'arrêteront, suivant la coutume, au pied du glacis, vers la maisonnette du perruquier la Feuillade, non loin de la promenade qui fut plantée aux temps du roi Louis XV. Et ils contempleront d'abord en silence le perpétuel passage de soldats, de voitures et de chevaux qui encombrent jour et nuit les deux côtés de la route d'Allemagne, flux et reflux de l'incessante circulation qui joint les armées de l'Empereur au cœur du territoire français. Puis les bourgeois feront leur commentaire. Ils causeront, à leur habitude, de ceux du pays qu'on a vus partir, des cinq Belfortains aujourd'hui généraux, de tant d'officiers, de tant de soldats d'ici, essaimés par toute l'Europe depuis le grand départ de 1792. Peut-être l'un d'eux rappellera-t-il, avec malice et fierté, l'aventure d'un concitoyen de ces temps reculés, que l'élection avait fait capitaine de volontaires, mais que la crainte de ses créanciers laissés dans la ville arrêtait pourtant aux portes de Belfort chaque fois que son bataillon devait y faire étape — et qui, celui-là, s'appelait Kléber... Ils évoqueront, nos bourgeois, d'autres noms, d'autres souvenirs guerriers plus lointains encore, et que symbolise tous, dominant la contrée, la pierre levée de *la Miotte*, qui date des Gaulois. Sans doute, tout comme Belfort, les petites villes d'alentour sont, elles aussi, françaises du fond du cœur et, bien entendu, pour toujours ! Mais peut-on faire que Porentruy et le département du Mont-Terrible n'aient été réunis qu'en l'an 92 ? qu'à la même époque Montbéliard ne fût encore une terre wurtembergeoise ? et que Mulhouse lui-même n'ait renoncé que six années plus tard à son indépendance ? Voilà pourquoi, dans ce vieux pays de Belfort, ceux qui partent comme ceux qui restent tiennent leur titre de *Miottains* pour le premier motif de fierté. Et quand arrive pour eux l'heure de tout quitter, ceux mêmes qui furent les plus considérables de la cité se satisfont de laisser derrière soi, pour tout souvenir, une simple épitaphe de cimetière qu'on lira, cent ans plus tard, toute brève mais si orgueilleuse sous ses mousses : « N., Bourgeois de Belfort... » !.

*
* *

Il faut convenir, pourtant, que le fier appareil

militaire dont s'entoure la petite place forte : courtines, fossés, tours bastionnées, est, en 1813, tel encore qu'il sortit des mains de Vauban : il n'a jamais servi. Et si, depuis vingt ans, on a entendu plus souvent, au dessus de la ville, tonner le canon du Château, il ne fut que l'écho des lointaines victoires impériales s'avançant du fond de l'Europe, de rempart en rempart, jusqu'au seuil du territoire national. Au vrai, dans ce petit coin d'Alsace, on ne connaîtrait que bien peu de choses de tant de batailles, de tant de nations aujourd'hui sous les armes, sans les perpétuels convois de prisonniers qui, venus des places du Rhin, s'accumulent chaque soir devant la porte de Brisach, avant de prendre pour une nuit leur gîte dans la place. Par les lettres qu'on a reçues des jeunes conscrits qui sont à Hambourg, ou sur la Vistule ou sur le Danube, on sait maintenant, à Belfort, distinguer les Russiens, faces aplaties et embroussaillées, des fusiliers de Prusse, au manteau en sautoir, aux mille buffleteries entrecroisées, des longs soldats autrichiens, dont la queue nattée et l'habit blanc sont devenus très vite à chacun familiers. Il est pourtant une classe de prisonniers dont le type sec, petit et brun apparaît dans les rues, parmi les blonds Alsaciens, en plus grand nombre que tous les autres. Mais, ceux-là, on les connaît trop pour qu'ils retiennent encore l'attention. Car voilà deux ans déjà que les 8e et 9e bataillons de prisonniers de guerre espagnols sont internés dans la place. Ils furent capturés dans la Péninsule, ou, peut-être, vinrent-ils du corps de la Romana qui, stationné aux rives baltiques à l'époque de l'insurrection espagnole, essaya en vain de s'enfuir sur les croisières anglaises. Ni aux uns ni aux autres, d'ailleurs, il ne reste plus grand'chose du galant équipage sous lequel on les vit jadis arriver. Dolmans vert-émeraude, habits blancs aux parements violets, guitares suspendues aux havre-sacs : d'un si pimpant appareil, il ne demeure, hélas ! que le souvenir. Car, des beaux militaires brodés, l'administration des Ponts-et-Chaussées a fait des terrassiers, qu'elle emploie à la construction du canal Napoléon (qu'on appellera plus tard le canal du Rhône au Rhin). Aussi, nombre d'entre eux, qui se languissent de leur terrible éloignement du ciel natal, qu'oppressent les vents glacés soufflant sans répit des Vosges ou du mont Jura, qui désespèrent, enfin, de voir jamais ces guerres finir un jour, se résignent à *signer le revers*, et s'en vont grossir, sous les aigles impériales, les bataillons du régiment « Joseph-Napoléon ». D'année en année, le nombre des Espagnols internés s'est accru en France : ils sont 13.083 en 1809, 29.214 en 1810. En 1812, le seul traitement payé à leurs officiers s'est élevé à trois millions cent onze mille cinquante francs. Sur quoi, cent cinquante moines prisonniers, qui sont enfermés dans la citadelle d'Embrun, s'avisent de faire leur réclamation et prétendent qu'on doit les traiter, eux aussi, en sous-lieutenants, au taux de 355 francs par an... A Belfort, les prisonniers espagnols sont moins exigeants, mais ils savent compenser l'insuffisance de leur solde, trois sous par jour et le pain, par mille menus larcins que facilite singulièrement leur dispersion sur les chantiers du canal. Les paysans, victimes de toutes ces rapines, se lamentent; les gendarmes instruisent : dans la ville, les bourgeois s'indignent. Mais c'est en vain !...

Parmi ces bourgeois, le plus considérable personnage est, à l'époque, sans contredit le sous-préfet Mengaud. Car ce n'est rien moins qu'un ancien général de division des guerres de la République, qui fut blessé à Hondschoote, et qui termine maintenant, dans la paix des administrations, une carrière où tant de ses anciens subordonnés se sont, depuis lors, élevés à un éclat sans exemple. A côté du général-sous-préfet, notre bourgeoisie de Belfort compte d'autres notables personnalités. Il y a M. Tové, « ex-prêtre », aujourd'hui maître de mathématiques et membre important de l'Assemblée municipale. Il y a le cafetier Marcon, de la Place d'Armes, qui, jadis, en 1792, à la tête d'une troupe de Belfortains grisés d'éloquence et de liberté, s'en alla, la pique à la main, conquérir sur le Würtemberg la petite ville voisine et rivale de Montbéliard, et que, depuis lors, dans son café, on ne manque pas d'appeler avec déférence Monsieur le Général. Il y a aussi un vieil avocat, râpé et furtif, qui vit des charités de ses confrères, et qu'on rencontre parfois tout seul le long des remparts. A sa vue, les vieilles femmes s'écartent, car les souvenirs qu'il rappelle, celui-là, sont ceux d'une époque inoubliable et terrible, celle où le conventionnel Laporte (puisque c'est lui) présidait, avec Couthon et Saint-Just, à la destruction de Lyon rebelle et à l'extermination ne ses habitants... Quels temps lointains, cependant (pour qui vit sous le règne de l'empereur premier) que ceux où les maîtres de la France étaient des avocats ! Car aujourd'hui, du consentement unanime (et pour toujours, à n'en pas douter) la première place est aux seuls militaires. Faut-il supposer, pourtant, que l'admiration publique les entoure tous indifféremment du même prestige ? N'en croyons rien. Car le bourgeois n'entend le concéder, ce prestige, qu'aux combattants lointains qui conquièrent, dans la fumée des batailles légendaires, les grades, les dotations et les croix. Pour les autres, pour ceux dont il vit côte à côte la vie quotidienne dans les places ou les dépôts du vieux pays, officiers qu'ont fatigués l'âge, les infir-

mités ou les blessures, il les tient assurément pour hommes de plume bien plus que pour hommes d'épée, et ne leur accorde qu'une déférence atténuée et une considération un peu dédaigneuse.

* *

C'est un de ceux-là cependant, le chef de bataillon Legrand, qui, en 1813, représente à Belfort, avec le titre de *commandant d'armes*, l'autorité militaire. Son grade est modeste : simple commandant d'infanterie, il est attaché à la place depuis dix-sept ans déjà, et n'a jamais tenu, parmi les personnalités de la petite ville, qu'un rôle de second plan. Il se cantonne d'ailleurs avec sagesse dans ses attributions un peu effacées : « Si je ne puis plus rendre de services à Sa Majesté dans ses camps, déclare-t-il de lui-même, je la sers du moins fidèlement dans les postes qu'Elle a daigné me confier. » Mais, à une telle époque, il n'est guère d'agents militaires, si humble que soit leur emploi, qui ne voient vite s'ouvrir devant leur zèle — et aussi devant leurs tourments — un champ tout de suite sans limites !

Parmi le va-et-vient incessant d'hommes, de chevaux, de voitures, qui encombrent perpétuellement le grand carrefour de Belfort, le commandant de la place doit tout prévoir et tout assurer : police, logement, administration, discipline. Il lui faut faire en même temps face de tous les côtés : à Strasbourg au général chef de la division militaire, à Colmar au colonel commandant le département, à Neuf-Brisach au directeur des fortifications, à Belfort même au procureur impérial, au maire, au sous-préfet... Mais, avec tant d'autorités, les contacts, bien entendu, ne sauraient se prendre sans de multiples papiers. Comptes rendus, états, situations, s'accumulent sans arrêt : bientôt leur flot monte à tout déborder, et Legrand, en butte aux rappels sévères de M. l'Inspecteur aux Revues, objet des aigres remontrances des fonctionnaires locaux, en conflit avec l'économe civil de l'hôpital qu'emplissent nos blessés d'Allemagne, assailli par les furieuses réclamations des officiers de passage, se prend parfois à désespérer !

Voici pourtant qu'on entend à grands pas, de l'autre côté du Rhin, en ces derniers jours de l'année 1813, l'Invasion s'avancer. Et dans cette ville forte de Belfort (qui, depuis vingt ans, ne fut au vrai qu'un gîte d'étapes) on s'aperçoit avec stupeur que tout manque à la fois : vivres, troupes, organisation. Au milieu du silence croissant où, jour par jour, les passages se ralentissent, puis s'éteignent, émerge maintenant et s'isole la figure du vieux chef de bataillon. Demain, le Rhin sera franchi, l'Alsace envahie, Belfort investi. Demain, sur Legrand seul, haussé subitement par les circonstances au rôle le plus inattendu, reposera la tâche de soutenir, contre cinq généraux successifs de la Coalition, la lutte la *plus longue, la plus rude, la plus inégale*. Pendant *cent treize jours, on le verra inaccessible* aux sommations, indifférent aux bombardements, insensible à la famine. Et quand, à l'extrême bout de ses forces, il déposera les armes, c'est qu'à Paris l'Empereur aura abdiqué, et que tout sera fini !

Modestes héros, que tant de soldats ignorés de ces temps de légende, qu'élevait au-dessus d'eux-mêmes, chaque fois qu'il le fallait, le sentiment de l'honneur militaire, et qui disparurent ensuite dans la foule anonyme, sitôt qu'eut été donné par eux l'exemple nécessaire. Pourrions-nous, cependant, accepter aujourd'hui que l'effet en demeurât pour toujours limité aux temps qui en furent les témoins ? Sans doute, à une époque où les exploits guerriers étaient sans nombre, ni l'humble commandant de place de 1813, ni ses contemporains, n'avaient pensé que son obstinée résistance serait un jour glorifiée par l'éternité du marbre et du bronze. Pourtant il n'est pas de grand exemple qui garde sa véritable efficacité, si son souvenir n'est, d'une façon permanente, conservé et transmis. Les Alsaciens l'ont compris, qui, sur une des places de la vieille cité invaincue, ont voulu ériger, à côté des effigies glorieuses de Lecourbe et de Denfert-Rochereau, héros des deux sièges de 1815 et de 1870, la statue du Commandant Legrand, premier défenseur de Belfort.

Capitaine Blaison.

LES ORIGINES DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES [1]

La construction de l'Hôtel royal des Invalides reste un des plus purs titres de gloire de Louis XIV. La grande maison qui dresse sa coupole aux bords de la Seine est digne de figurer parmi les plus beaux monuments du siècle, et c'est assurément le chef-d'œuvre de ce roi, qui s'accusait lui-même, à son lit de mort, d'avoir été trop grand bâtisseur. D'autre part, lorsque, après des guerres de triomphe, des désastres vinrent assombrir la fin du règne et mirent en péril, avec le territoire, les finances de l'État, il il est beau de penser que tous les soldats, victimes de ces guerres, purent trouver un asile sûr et une

1 Pages extraites de l'ouvrage : *L'Hôtel des Invalides* qui paraîtra prochainement à la librairie Berger-Levrault.

retraite honorable. Louis XIV avouait hautement lui-même la fierté que lui inspirait sa fondation : « Entre les différents établissements, dit-il dans son testament, que nous avons faits dans le cours de notre règne, il n'y en a point qui soit plus utile à l'État que celui de l'Hôtel royal des Invalides. Il est bien juste que les soldats qui, par les blessures qu'ils ont reçues à la guerre, ou par leur long service et leur âge, sont hors d'état de travailler et de gagner leur vie, aient une subsistance assurée pour le reste de leurs jours; plusieurs officiers, qui sont dénués des biens de la fortune, y trouvent aussi une retraite honorable; toutes sortes de motifs doivent engager le Dauphin et les Rois, nos successeurs, à soutenir cet établissement et lui accorder une protection particulière; nous les y exhortons autant qu'il est en notre pouvoir. » Les contemporains, de leur côté, plus tard les écrivains du XVIIIe siècle, s'ils font des réserves sur l'administration de l'Hôtel, sont unanimes à louer le principe de l'institution. Imitée à l'étranger, elle a traversé les siècles, risquant un moment de disparaître avec le comte de Saint-Germain, pour reprendre après lui plus de vie et une constitution meilleure. Enfin, et ceci est significatif, l'Hôtel des Invalides est une des rares fondations de la monarchie que la Révolution ait intégralement respectée, en y introduisant des modifications purement administratives : ce fait prouve, mieux que tous les raisonnements, l'utilité et l'excellence de l'établissement.

L'idée d'une retraite pour les vieux soldats, si c'est à la fin du XVIIe siècle qu'elle reçut sa forme la plus parfaite, remonte plus haut. Elle s'est peu à peu formée à travers les âges, à mesure que la royauté s'affermissait et devenait nationale, et que les armées cessaient d'être celles d'un homme pour devenir celles d'un pays. L'antiquité déjà avait jeté les premières bases des retraites, mais le principe était tout différent de celui qui fut institué ensuite en France : ce n'était pas un asile qu'on donnait au soldat, mais une récompense en argent ou en nature pour un temps de service dûment accompli; il semble que parfois, le fait d'une blessure reçue au combat pouvait, dans une certaine mesure, conférer au soldat les mêmes avantages qu'un nombre déterminé d'années passées sous les armes, mais, d'une façon générale, c'était bien moins des *invalides* proprement dits que se souciaient les Anciens, que des vétérans.

Les Grecs, peu militaires, ne semblent pas s'être préoccupés de la question. Leur Prytanée [dans lequel les historiens du XIIe et du XIIIe siècle ont voulu voir la première maison de retraite pour les invalides], n'était, à proprement parler, qu'un temple où étaient recueillis et nourris, aux frais de l'État, tous les citoyens que leurs vertus ou les services rendus avaient voués à la reconnaissance de la République. Sparte même, le plus belliqueux des États helléniques, ne nous a laissé aucune trace de retraites particulièrement affectées aux vieux soldats.

Les renseignements que nous avons sur le sort réservé aux vieux soldats dans les armées romaines sont plus complets. On leur accordait des récompenses ou *prœmia militiæ* et, en particulier, une retraite pour leurs vieux jours, représentée par une somme d'argent payée une fois pour toutes; plus tard, cette indemnité fut remplacée par des dons de terres. L'opération par laquelle le soldat, ayant fini son temps, était régulièrement renvoyé dans ses foyers, s'appelait l'*exauctoratio*. A côté, existait la *missio* : c'était la libération du service en général, et non pas seulement, comme dans le cas précédent, après un nombre fixé d'années de service. Il y avait trois sortes de *missiones* : la *missio causaria*, qui était la réforme obtenue en cours de service ou à la suite de maladies ou de blessures. Les soldats réformés étaient appelés *causarii*; leur position d'invalides constituait pour eux une infériorité vis-à-vis de ceux qui avaient acquitté leur temps de service intégral; la *missio honesta* était la libération accordée au soldat en manière de récompense, avant l'accomplissement de son temps normal; le *missio ignominiosa* était le renvoi du corps à la suite de mauvaise conduite. Une fois libérés, les soldats restaient parfois à l'armée sous le nom de *vexillarii*, en attendant que les *prœmia* leur fussent accordées. Auprès des camps, de véritables bourgades de vétérans étaient parfois installées. L'État concédait aux vieux soldats un emplacement pour y élever une maison, et peut-être aussi quelques parcelles de terrains. On prit aussi l'habitude de distribuer des terres à d'anciens légionnaires : ceux-ci s'engageaient à envoyer leur fils aux armées. « Ces terres étaient franches de tout impôt, écrit M. Cagnat; de plus, l'État donnait aux possesseurs de l'argent pour acheter les instruments nécessaires à l'agriculture; il leur fournissait gratuitement des animaux et des semences; eux-mêmes n'avaient à payer le cens ni pour eux, ni pour leurs femmes, et pouvaient se livrer au commerce sans avoir à redouter aucune taxe... Par ces lois, les empereurs essayaient d'assurer la culture des terres situées aux frontières de l'Empire, la défense de ces frontières et le recrutement de l'armée. »

Les vétérans, même quand ils se retiraient chez eux, ne pouvaient être soumis aux travaux forcés ou à d'autres peines infamantes. On les vit souvent arriver aux charges municipales les plus importantes; ils furent décurions, édiles ou duumvirs.

Ils étaient même souvent *curatores reipublicæ* dans leur municipe. En outre, les vétérans se groupèrent en associations, où centurions, sous-officiers et soldats se confondaient.

Avec l'empire romain, après les invasions, disparurent toutes les institutions militaires organisées : si les guerres deviennent avec le haut Moyen Age plus générales et plus meurtrières, toute notion d'armée régulière et d'organisation centrale disparaît. De plus, à l'époque barbare, les limites des royaumes étaient trop indécises et le sentiment national trop faible encore, pour qu'une ébauche d'hôpital militaire destiné à tous les vétérans des armées eût pu même être tentée. En fait, l'idée d'un hôpital ne naquit que beaucoup plus tard, par le groupement dans une seule maison de soldats recueillis et soignés en plusieurs lieux. Comment est-on arrivé à cette notion? Par le prolongement jusqu'aux temps modernes d'une institution qui atteignit son plus complet développement au Moyen Age : nous voulons parler de l'*oblature*. Nous n'avons pas le dessein de tracer ici une histoire, si sommaire soit-elle, de l'oblature. Outre que cette histoire a déjà été écrite, elle n'intéresse proprement notre sujet que par un côté secondaire. Parmi tous les oblats qui remplirent les monastères, il en est relativement peu qui fussent des oblats militaires; l'intérêt serait de savoir comment, de l'idée religieuse de l'oblature, on en est arrivé à celle de l'entretien par un monastère d'un soldat estropié. Il convient tout d'abord d'établir une distinction : par définition le mot « oblat » désigne la personne qui s'est donnée à un monastère à charge d'entretien. C'est là une coutume qui remonte très haut et qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les oblats sont donc des laïcs reçus dans les monastères, à titre privé, et qui, moyennant l'abandon de tous leurs biens à la communauté, sont entretenus par elle. A côté de ces oblats, se placent les frères convers, qui exercent dans le monastère les travaux manuels : ce sont des serviteurs à demi laïcs; leur origine est fort ancienne, et ils tiennent une place importante dans les abbayes carolingiennes.

Il est difficile de déterminer le moment exact de la première apparition des oblats : c'est un fait d'une nature trop morale et religieuse pour être issu d'un acte public : c'était une grande poussée pieuse, voire mystique, qui amenait les oblats au monastère. C'est aussi un fait social; les « donnés » se sentaient pressés du besoin d'un secours. « C'est au saint que le chrétien ayant besoin de protection s'adresse dans la personne de l'abbé, et en présence de ses moines; c'est par lui qu'il est reçu. Les engagements ainsi contractés sur son domaine monastique sont ratifiés dans le Paradis. Nul ne l'ignorait au Moyen Age. » Un diplôme de Charlemagne, daté du 24 mars 782, autorise déjà l'oblature à l'abbaye Saint-Vincent de Volturne; mais c'est au onzième siècle surtout que l'institution atteignit son plus grand développement : l'empereur Henri Ier était oblat de Saint-Victor de Verdun, le roi Philippe Ier l'était de Cluny. A ce moment l'institution des oblats se modifie : ce n'est plus seulement dans un but religieux ou pour obtenir une protection, c'est aussi à titre presque honorifique que des oblats se présentent à des monastères, par esprit de déférence pour le saint, en abandonnant à sa maison une partie de leurs biens, mais en gardant leur indépendance de laïcs. D'autres s'y présentaient dans un but moins noble, pour échapper à des charges publiques ou éviter le service militaire. Un diplôme de décembre 805 avait déjà interdit l'oblature dans ces conditions.

A côté des oblats et des convers, qui faisaient partie de la grande famille monastique, se plaçaient les pensionnaires. Ils pouvaient être reçus à des titres divers, soit que l'abbé les eût réclamés par reconnaissance pour des services rendus, soit qu'on les eût simplement recueillis à cause de leur extrême pauvreté. Ces *matricularii* étaient des pauvres qu'accueillait l'abbaye : ils y étaient employés à divers travaux pour le compte du monastère. Parmi ces pensionnaires figuraient aussi les *hôtes* de la maison qui, d'abord à titre provisoire, s'établissaient dans l'abbaye : c'est par là que nous touchons à l'origine des oblats militaires. Ces pensionnaires, ces hôtes, étaient admis sur leur demande, ou sur l'ordre de tel ou tel seigneur, ou du Roi. Certains grands personnages avaient en effet le droit d'obliger un abbé à recevoir dans son monastère quelqu'un de leurs protégés. D'après Balsaman, ce droit était reconnu au Patriarche de Constantinople. Il pouvait placer dans les monastères de sa juridiction des pensionnaires choisis par lui. Des évêques chassés de leur siège, des chrétiens tombés dans le dénûment, ou des saints laïcs désirant fuir les soucis du monde, sans embrasser complètement la vie monastique, s'adressaient au Patriarche qui les plaçait alors dans quelque riche monastère.

En Angleterre, un droit analogue était exercé par le Roi. C'est Édouard Ier qui inaugura cette coutume en envoyant dans les monastères un officier ou un soldat blessé avec deux chevaux et deux serviteurs, réduits à un cheval et un valet sur la prière de l'abbé de Saint-Edmond. L'abbé à qui on envoyait ainsi un soldat était tenu de le nourrir et de l'entretenir, avec les égards dus à son état. L'abbé de Saint-Edmond demanda aussi et obtint que le Roi n'envoyât plus de soldats que dans les monastères riches, et dispensât ainsi les communautés pauvres

d'une charge souvent fort lourde. En France, le Roi jouissait d'un privilège semblable. Il n'y a pas lieu, pour expliquer le droit qu'avaient les Rois de présenter ainsi un soldat à un monastère, de faire état de l'hypothèse alléguée au XVIIe siècle : les Rois, d'après cette théorie, conféraient à l'époque barbare les abbayes à des militaires et leur constituaient des fiefs à vie : les Capétiens, pour pallier cette spoliation envers l'Église, auraient permis aux monastères de nommer eux-mêmes leurs abbés, mais, pour sauvegarder leurs intérêts, ils auraient exigé de l'abbé l'admission dans son monastère et l'entretien d'un soldat estropié, dernier souvenir des premiers chefs militaires de l'abbaye. Cette hypothèse est sans fondement, rien n'autorise à croire à cette transformation dans le mode de nomination des abbés, ni à chercher l'origine du droit d'oblat dans l'institution des abbés commendataires qui se prolongea encore pendant de longs siècles. Pierre Guénon reproduit un texte de Dumoulin, qui nous apprend que le Roi, après son couronnement, avait le droit de présenter un moine dans un monastère. Peu à peu, ce droit s'étendit aux années qui suivaient immédiatement son avènement, sans pourtant que le Roi eût le pouvoir de nommer plus d'un moine par abbaye pendant son règne. C'est alors qu'apparut un phénomène qui dura pendant tout le XIVe siècle : les moines se rendirent presque indépendants de leurs abbayes; les bénéfices claustraux, les fonctions monastiques devinrent de véritables bénéfices qu'on put céder ou vendre, et auxquels on put nommer. Ce sont de vraies « places » de moines qui se créent ainsi. Elles étaient toutes prêtes pour permettre au Roi d'y placer des soldats estropiés : le nom même que prirent ces vétérans nous renseigne sur leur situation réelle : ce sont des *moines lais*; ils ont vraiment occupé des places de religieux, et ne sont plus seulement des hôtes ou des pauvres recueillis, qui paient l'hospitalité par des travaux domestiques. Le droit du Roi, qui finit par s'étendre à toutes les abbayes, naquit, en somme, avec le droit de patronage. Dans les abbayes placées sous celui du Roi, le droit s'établit naturellement d'y nommer un moine, qui, peu à peu, fut remplacé par un soldat estropié. L'Église était, en effet, obligée de fournir des aliments au patron et à ses enfants : les Rois de France ont ainsi établi ce droit très net de faire admettre un soldat, considéré comme un de leurs enfants, aux abbayes de fondation et nomination royales. D'autre part, quand les Rois de France eurent acquis le droit de nomination aux abbayes et prieurés électifs confirmatifs, ils se bornèrent à ces bénéfices. C'est à ces abbayes qu'ils nommèrent des oblats, alors qu'auparavant ils exerçaient ce droit sur toutes les communautés régulières, en vertu des titres de fondateurs ou de bienfaiteurs possédés par leurs prédécesseurs ou des seigneurs dont les terres avaient été réunies à la couronne. Les comtes de Bourgogne jouissaient dans leurs domaines de semblables privilèges, et notamment d'un droit appelé *pain d'abbaye* ou *pain abbatial* : c'était un droit presque identique à celui des Rois de France, en ce sens que chaque souverain, une fois seulement pendant son règne, pouvait envoyer un soldat blessé dans une abbaye pour l'y faire entretenir de tout, même au cas où la fortune lui fût revenue. Au XVIIe siècle, tous les monastères de Franche-Comté comptaient un estropié ainsi nourri, et Louis XIV invoquera formellement le droit de pain abbatial transmis à la Couronne de France pour assurer le recouvrement des pensions des oblats. Le sort des soldats estropiés était désormais assuré.

Nous savons fort peu de choses sur les mesures prises jusque-là pour assurer le sort des vieux soldats. Mais il nous faut signaler un mandement d'Innocent III, daté de 1208, qui accorde par avance l'exemption à une maison projetée *pro servientibus qui in regio servitio servierunt*. Cette maison serait par excellence le premier établissement d'invalides, s'il faut donner à l'expression *servitium regium* le sens exclusif de service militaire. Du Cange donne ce sens comme étant le plus fréquent, mais les *servientes* peuvent être des serviteurs du Roi, à quelque ordre qu'ils appartiennent. Le P. Daniel dans son *Histoire de la milice française*, Pérau dans son *Discours préliminaire*, déclarent que ce projet n'eut pas de suite, et, en fait, nous n'en avons pas trouvé trace; mais il importait de noter la chose.

Il nous faut aussi signaler l'institution des *mortes paies*, encore qu'elle ne rentre pas tout à fait dans notre sujet. C'étaient des hommes qui quittaient le service après y avoir reçu quelques blessures : ils furent créés par l'ordonnance du 7 avril 1467, donnée à Montils-les-Tours. Les mortes paies n'étaient pas des invalides ordinaires en ce sens qu'ils continuaient à faire du service actif dans les places fortes, mais leur solde était diminuée. Ils jouissaient de certains privilèges, notamment de l'exemption de la taille; ils servaient dans les châteaux du royaume; de longs services étaient exigés pour obtenir une de ces places. Ils touchaient une petite solde dont la moitié était payée par le gouverneur de la place. L'institution des mortes paies qui nous a donné le mot de *roquentins* (ceux qui demeurent sur les rocs), n'est pas tout à fait celle des invalides : c'était plutôt une sorte de réserve que le Roi établissait dans ses places fortes, ce qui lui permettait d'assurer la garde de ces forteresses, en donnant à des soldats encore valides le moyen de vivre après leur libération. Les mortes paies n'étaient même pas toujours des sol-

dats réguliers, et le nom désigne parfois une simple milice bourgeoise affectée à la garde des remparts, L'institution fut supprimée par l'ordonnance du 20 mars 1683; plus tard, un service analogue fut repris par les compagnies détachées d'invalides.

Mais la véritable solution qu'apporta la royauté au problème des soldats estropiés fut l'institution des moines lais. Peu à peu l'habitude s'était prise dans les monastères de nomination royale de remplacer les moines présentés par le Roi par des soldats estropiés. Les places de moines lais leur furent officiellement réservées par un arrêt du 20 décembre 1547, qui les déclarait plus dignes que tous les autres oblats d'obtenir ces places. Défense fut faite aux abbés et aux prieurs d'admettre comme oblats nommés par le Roi, ceux qui n'apporteraient pas de certificats prouvant qu'ils avaient longtemps et loyalement servi aux armées. Les moines lais, une fois établis dans les monastères, y menaient une vie tranquille, leur existence étant assurée après les risques et les rigueurs des campagnes. Les religieux les obligaient à de menus travaux point pénibles; les vieux soldats balayaient les salles et l'église, sonnaient les cloches, soignaient les bêtes ou sarclaient le jardin; au début de l'institution, ils étaient du reste peu nombreux, et leur rude caractère s'adoucissait dans la paix du cloître. Il n'en alla plus de même au seizième siècle, quand les guerres de religion, fort meurtrières, eurent peuplé les monastères de soldats mutilés : théoriquement, les communautés n'eussent pas dû avoir à se plaindre, car elles étaient ainsi dispensées de fournir des hommes à la guerre; de plus, bien que blessés, ces soldats étaient encore une défense en cas d'attaque possible du monastère. Mais, en fait, la répartition des estropiés dans les abbayes avait été faite de la façon la plus arbitraire : certains monastères riches ouvraient aux estropiés des locaux spacieux, alors que d'autres, ruinés par la guerre ne pouvaient suffire à l'entretien des soldats invalides. Des réclamations s'élevèrent de toutes parts : le Roi se résolut à une répartition plus juste des religieux lais, selon l'importance et la richesse du monastère. Des lettres patentes de Charles IX, datées du 28 octobre 1568, enregistrées le 26 novembre, dispensaient de l'entretien d'un soldat estropié toutes les abbayes qui n'étaient pas de nomination royale. Quelques années auparavant, lors de la grande affluence des invalides aux monastères, on avait diminué de beaucoup les droits de chancellerie payés pour les provisions des religieux lais. Certains monastères, ou mieux, certains ordres religieux avaient, du reste, obtenu du Roi l'exemption complète de la charge des oblats, et n'entretenaient point de religieux lais. Les bénéfices qui n'étaient pas de nomination royale, jouissaient de cette faveur par les lettres patentes de 1568. Parmi eux étaient les Chartreux; par un arrêt du Parlement du 19 janvier 1553, après une éloquente plaidoirie de l'avocat La Porte, ils virent leurs maisons dispensées de recevoir un religieux lai. Les Célestins, comme les Chartreux, faisaient profession de vie solitaire. L'on jugea que c'était une mince récompense pour un vieux soldat que de l'obliger à finir ses jours dans une vie quasi érémitique, et ces monastères furent exempts des oblats. Les monastères de Cluny, les chanoines réguliers de Saint-Augustin furent successivement dispensés de cette charge.

Le Roi ne pouvait envoyer un oblat dans les prieurés qui n'étaient pas de nomination royale, même au cas où l'abbaye dont ils dépendaient l'eût été. C'est pour mettre fin à toutes les contestations que furent promulguées les lettres patentes de 1568; les prieurés-cures furent aussi dispensés des oblats ; quant aux abbés commandataires, il n'était que justice qu'ils acquittassent un droit pour les estropiés « car, comme dit Choppin, il faut que le fisque prenne ce que le Christ ne prend point. » Certaines églises sécularisées étaient tenues cependant de recevoir les oblats, ou du moins d'entretenir les estropiés, car la permission accordée par le Roi au sujet de la sécularisation n'impliquait pas qu'il renonçât à ses droits en général et, en particulier, à celui de faire nourrir un religieux lai. Les monastères de femmes étaient, et cela est naturel, dispensés de l'entretien d'un estropié. Une ordonnance d'Henri III, en date du 4 mars 1578, reprit la question. Les places de religieux lais étaient en effet fort demandées. Si les abbés et prieurs voyaient, sans enthousiasme, ces éléments turbulents envahir la paix de leur monastère, bien des soldats, las des dangers et des hasards de la guerre, désiraient ardemment cette calme retraite. C'est dire que le nombre des places vacantes dans les monastères était bien inférieur à celui des demandes d'admission : une foule d'estropiés se trouvaient sur le pavé sans asile. En outre, de nombreux abbés, soucieux des seules apparences de la légalité, préféraient ouvrir leurs portes à de prétendus soldats, qui, en réalité, n'avaient jamais servi : domestiques ou bourgeois, soucieux de leurs aises, riches souvent, « sains et dispos de leurs membres, et qui d'aillleurs ont moyens de vivre, sans qu'ils ayent jamais hasardé leurs vies, ne faict aucun service es guerres qui se sont présentées ». Une fois bien installés dans ces places, ils n'en voulaient plus déloger, et l'on voyait alors le spectacle lamentable de vieux soldats, rejetés des places créées pour eux, « mandier leurs vies, en grande pauvreté et misère ». Le Roi était assailli de demandes de se-

cours. Une enquête fut ordonnée : tous les titulaires des places devaient, sans délai, se présenter devant les baillis et sénéchaux, munis de certificats de chirurgiens attestant leurs blessures. Ceux dont les titres paraîtraient insuffisants devaient être impitoyablement renvoyés des places et remplacés par des estropiés vraiment indigents. Une autre ordonnance de février 1585 reconnut l'inanité des prescriptions précédentes. Les abus avaient continué de plus belle, et les ordres du Roi étaient restés lettre morte. Les juges répugnaient aux poursuites et les abbés opposaient une force d'inertie absolue, ou une résistance ouverte aux ordonnances. Quelques estropiés, d'autre part, obtenaient d'abbés complaisants une place dans plusieurs abbayes différentes, se contentant de résider dans l'une et faisant ouvertement le trafic des autres, les vendant au plus offrant, au mépris des prescriptions royales.

Le Roi répéta ses instructions primitives, interdit par l'ordonnance du 27 mars 1586 toutes ces pratiques, et déclara que le cumul des places entraînerait la déchéance du privilège d'oblat : ces places durent être dorénavant réservées aux seuls estropiés « vieux et caducs ». Une enquête très sévère fut prescrite ; les juges devaient se transporter dans chaque abbaye et s'y faire représenter les titres des oblats.

Toutes ces prescriptions aboutirent à des lettres patentes d'Henri IV, datées du 1er octobre 1597. Elles mettaient fin à cette lutte sourde engagée entre les estropiés et les abbés, et fondaient vraiment la première maison de retraite pour les invalides. Le Roi y faisait allusion à un projet d'Henri III de réunir les estropiés dans une maison dite de la Charité chrétienne, sise au faubourgs Saint-Marcel à Paris. A cette maison est attaché le nom de Nicolas Houel. Depuis longtemps cet apothicaire avait formé le dessein d'une fondation pieuse, d'une sorte d'asile où l'on pourrait héberger les orphelins et les pauvres honteux ; un grand jardin serait joint à la maison, et les élèves en pharmacie y pourraient apprendre les particularités des simples. Vers 1576 ou 1577, Houel s'était fait concéder, au lieu dit « les Vieux-Fossés », un terrain qui montait en zigzaguant de la rue de l'Arbalète à la rue de Lourcine. Sur cet emplacement s'élevait jadis la vieille « Maison-Dieu de Lourcine », fondée par l'ancien évêque de Paris, Guillaume de Chauce, patriarche d'Alexandrie. La maison de la Charité chrétienne fut installée dans les bâtiments tombant en ruines de l'antique hôpital « désert et abandonné par mauvaise conduitte, tout ruiné, les pauvres non logés, le service divin non dit ni célébré ». Bientôt des infirmes, des pauvres remplissaient la Charité chrétienne, des remèdes leur étaient distribués, tirés de l'apothicairerie, à laquelle Houel avait donné tous ses soins ; les élèves travaillaient dans le jardin des simples, l'institution paraissait florissante. La mort du fondateur vint arrêter ce beau développement, et la maison paraissait devoir péricliter complètement, quand Henri IV reprit le projet à son compte, et décida d'y réunir les pauvres « gentilshommes et soldats estropiez ». Les mêmes ressources jadis affectées à la maison étaient maintenues, c'est à savoir « le reliquat des comptes des aumosneries, hôpitaux, maladreries, confréries de ce royaume, et les amendes qui proviendront des malversations commises par les administrateurs d'icelles ». A ces fonds extraordinaires étaient jointes les sommes versées par les abbayes en compensation de la décharge des soins effectifs qui leur était accordée. Henri IV s'efforça de faire aboutir son projet et de mettre, par avance, des fonds de côté destinés à cette entreprise : « Le Roy, écrit Sully... se résolut de préparer des moyens pour les (les estropiés) souldoyer suffisamment et leur subvenir à leurs nécessitez, playes et maladies, et pour y parvenir de mesnager tellement ses revenus... qu'il pût faire tous les ans quelques réserves de deniers. » En attendant que la maison fut prête et que le rôle des estropiés fut dressé, le Roi déterminait l'insigne qu'ils devaient porter. On leur permettait de porter « en leurs manteaux, pour ordre, une croix de satin blanc, brodée de bleu, avec un escusson, dans lequel il y aura une fleur de lys de satin orangé, avec la devise : *Pour avoir fidèlement servi* ». Un édit de juillet 1604 décidait la mise en train de l'entreprise. A la tête de la maison de la Charité chrétienne était institué un bureau pour en régler toute l'administration ; le procureur syndic était le sieur François Allin ; le bureau se composait de quatre membres appartenant à l'administration royale ; ils pouvaient au besoin établir dans les provinces des bureaux secondaires et des succursales de la maison pour recueillir sur place les soldats estropiés et leur éviter ainsi le voyage de Paris. En même temps un trésorier était créé pour centraliser les fonds nécessaires à la création de la Maison.

Cette ordonnance fut complétée par celle de juin 1606. Le Roi y rappelait la misérable situation des estropiés, « presque réduits à une misérable mendicité, à la honte de l'ordre militaire ; n'ayant esté faict d'autre fonds pour les secourir que de quelques places de religieux lais qu'on leur donnait ez abbayes et prieurés de ce royaume, qui souvent leur coustaient plus à poursuivre qu'elles ne leur apportoient de commodité » ; il ajoutait que, pour y remédier on avait promulgué « plusieurs édicts aussi demeurés sans effect ». L'ordonnance confirmait ensuite l'installation d'une maison de retraite à la Charité chré

tienne, et lui attribuait comme ressources le reliquat des comptes des établissements hospitaliers. L'archevêque de Sens, grand aumônier de France, fut chargé de procéder en toute diligence « à la réformation desdits hopitaux et maladreries, à la recherche des usurpations et aliénations d'icelles ». Les fonds qui proviendraient de cette réforme et de cette enquête seraient consacrés à l'entretien des estropiés; en même temps, tous les deniers provenant des places et pensions des religieux lais étaient versés dans la même caisse. Les soldats devaient justifier de leurs titres devant une commission présidée par le duc de Montmorency, connétable de France. Le duc devait vérifier tous les certificats présentés par les estropiés, et écrire en marge la somme à laquelle chacun pouvait avoir droit, d'après ses services ou ses blessures. Un rôle serait dressé de ces hommes, portant leurs états de service, leurs blessures, et le lieu où ils les avaient reçues. Le duc de Montmorency était spécialement chargé des hommes de la cavalerie, arquebusiers à cheval, chevau-légers, archers ou gendarmes d'ordonnance. Les hommes appartenant aux troupes de pied devaient s'adresser au duc d'Épernon, colonel général de l'infanterie, qui en devait dresser un rôle semblable. Ces deux états permettaient de fixer, pour tous les estropiés, le montant de la pension à laquelle ils pouvaient prétendre. Pour éviter les abus anciens causés par la présence, aux places de religieux lais, d'individus n'y ayant aucun droit, tous les titulaires de places de moines lais étaient tenus, dans les trois mois, de présenter leurs titres à un conseil spécialement créé dans ce but, la Chambre de la Charité chrétienne. Elle était composée des ducs de Montmorency et d'Épernon, de l'archevêque de Sens, d'un secrétaire d'État et des commandements du Roi qui devaient être postérieurement désignés, des sieurs de Souvré, de Châteauvieux et de La Rochepot, et enfin des deux plus anciens maréchaux de France, suppléant les deux ducs. Cette Chambre devait connaître de toutes les contestations nées à propos des places d'oblats, de la procédure relative au paiement des pensions, de toutes les réclamations des intéressés. Tout un personnel juridique était adjoint aux grands personnages cités plus haut : quatre maîtres des requêtes ordinaires de l'Hôtel, quatre conseillers au Grand Conseil, un vicaire du grand aumônier, un substitut du procureur général au Grand Conseil et un greffier; ils devaient « vaquer exactement et diligemment à la revision des comptes, punition et correction des abus, malversations et condamnations d'amende, et généralement cognoistre et décider de tous procès et différens et affaires concernant ce que dessus, circonstances et dépendances, tant de ceux qui sont à mouvoir que de ceux qui sont ja meus et intentez par devant quelques juges que ce soit ». La Chambre pouvait juger sans appel et en dernier ressort toutes les affaires ne dépassant pas 500 liv.; les jugements concernant des procès excédant cette somme étaient déclarés exécutoires par provision. La Chambre avait le pouvoir d'envoyer les délégués en province pour y juger d'une façon souveraine les causes concernant les pensions des religieux lais.

Cette Chambre de la Charité chrétienne fonctionna pendant un certain temps, mais la maison du faubourg Saint-Marcel ne reçut que bien peu d'estropiés, la réformation des hôpitaux n'ayant pas produit de sommes suffisantes pour cette fondation.

Un arrêt du Conseil d'État du 1er septembre 1611 cassait l'ordonnance de 1606, et rétablissait les choses dans leur état primitif : les estropiés étaient de nouveau placés dans les monastères; une somme de 2.400 liv. était affectée à ceux qui, n'y ayant point de place, se retiraient chez eux. Ces places, depuis l'édit de Nantes, étaient théoriquement réservées aussi bien aux protestants qu'aux catholiques. Les soldats réformés avaient, chose curieuse, bien moins de répugnance à toucher une pension d'un monastère qu'à porter « la figure d'une croix sur leurs manteaux » : les moines faisaient d'autre part des difficultés pour les recevoir. Les synodes nationaux avaient levé ces scrupules en autorisant les estropiés à porter l'insigne. Mais un arrêt du Parlement de Paris, du 18 février 1621, déclara un soldat huguenot incapable de tenir une place d'oblat. Les protestants furent dorénavant exclus de ces avantages; ils ne furent reçus aux Invalides qu'au milieu du dix-huitième siècle.

ROBERT BURNAND.

LA VIE EN BLEU

Au Village.

L'automne est arrivé avec moi dans le village; j'aurais pu l'aider à porter ses fers à gaufrer et ses pinceaux d'or, et j'ai assisté à la grande débâcle de l'été.

Les événements classiques se sont accomplis : les feuilles sont devenues jaunes; on a vu les colchiques dans les prés qu'ils éclairaient ainsi que des veilleuses mauves, et les conscrits sont partis.

Je les ai accompagnés de loin, jusqu'à la gare.

Le matin d'automne sentait l'air humide, les champignons, le café, et une autre odeur encore comme Salammbô, fille d'Hamilcar. Près d'une haie,

deux jeunes filles agitent des mouchoirs, et deux conscrits s'arrêtent de loin en loin en leur faisant signe de la main.

Ceux qui avaient bu un verre de trop chantaient aux portières du train vers ces champs dont ils avaient coupé les moissons, vers ces côteaux dont ils avaient vendangé les vignes.

Leurs pauvres refrains m'ont ému.

« Embarque, embarque et traversons la mer,
Et allons au devant de tous ces Africains.
En bons soldats, nous faut marcher,
Tambours battants de tous côtés... »

Cet humble drame avait des chœurs, tout comme une pièce d'Eschyle ou de Sophocle, et c'est à quelque rustique fiancée que revenait l'honneur de dire ces tendres paroles :

« Prends ce foulard qui pourra te servir,
Lorsque, là-bas, tu seras factionnaire. »

Ce foulard, était le *foulard d'Amélie* !

Sur la place désertée, le facteur a tiré de son sac la *Revue Bleue* et il me l'a tendue avec respect. Il m'a même prêté son couteau de poche pour en couper les feuillets. Puis quand il m'a vu *dans la lecture*, comme il dit, il a continué son chemin avec le fils du charron, un zouave qui est en permission.

Je me souciais peu d'écouter des histoires d'adjudant, et, le nez dans la *Revue* je venais derrière. L'étude de M. Paul Flat sur Paul Hervieu et le théâtre contemporain m'eût empêché d'entendre ce que disait le zouave au facteur.

Je sais seulement qu'ils ont parlé de l'Algérie où le père du vieillard avait servi. J'ai entendu sonner le nom de Bugeaud, et c'est sans doute à cause de cela que, pendant la sieste, j'ai rêvé que M. Paul Hervieu était assis sous la treille de l'estaminet rustique avec le maréchal !

Je viens d'entendre ce dialogue, entre deux femmes, au seuil d'une porte que gardaient, à cause du vin nouveau, une armée de moucherons.

« — On dit que le jeune médecin ira en Italie faire son voyage de noce.

« — Oui, je l'ai entendu dire.

« — Moi, le soir même de ma noce on a rentré le foin, parce que le ciel menaçait, et je me souviens toujours que j'ai ôté mon corsage dans le pré, mais que j'ai gardé ma couronne... »

*
* *

Télémaque.

J'entre chez un vieil homme qui lit près du premier feu de bois pour allumer ma pipe à un tison.

Il est assis dans un fauteuil de paille, de forme ancienne, au coin de sa cheminée.

Il ressemble à un vieux Vitellius paisible, à quelque antique jurisprudent romain, avec son visage rasé, ses larges joues et ses cheveux aux mèches distinctes.

Il lit, sans lunettes, un volume laissé là par sa petite fille qui *prépare son brevet*, et comme il lève la tête, je le prie de ne point s'interrompre.

« — Oh ! j'ai bien le temps, me dit-il, les journées sont longues, mais c'est beau tout de même. Ecoutez... »

Et d'une voix malhabile il lit :

« Cependant, l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel et nous annonça un beau jour. L'Orient était tout en feu ; et les étoiles, qui avaient été si longtemps cachées, reparurent et s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous aperçumes au loin la terre, et le vent nous en approchait : alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur. Mais nous n'aperçumes aucun de nos compagnons : selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau... »

Le vieux à tête de proconsul et de centurion me regarda.

Quel était ce livre? Je ne reconnaissais pas une ligne.

En allumant ma pipe à une braise, je coulai un œil vers le bouquin.

Télémaque ! Ce vieillard lisait Télémaque ! Cela me parut énorme, et comme un col de dentelles séchait au coin de l'âtre, il me sembla brusquement que ces dentelles étaient celles qui ornaient les manchettes et le camail violet de Monsieur de Cambrai.

LÉO LARGUIER.

Chronique de l'Étranger

—

LA VIEILLESSE DE CASANOVA

MM. Aldo Rava et Gustave Gugitz ont publié cette année, à Munich et Leipzig, le résultat de leurs recherches au château de Dux : *Lettres de femmes à Casanova*. Ces lettres éclairent certains traits de la figure du grand aventurier ; elles nous permettent de mieux pénétrer la psychologie du Don Juan vieillissant. Mieux encore, elles témoignent de l'attrait qu'exerçait — en dépit de son âge — le séducteur sur les personnalités féminines.

M. Charles Goldmann a donné dans *Das literarische Echo*, une intéressante analyse de cet ouvrage :

Lorsque sonne l'heure où ils doivent prendre congé de

a jeunesse, beaucoup de grands pêcheurs deviennent des ascètes et des saints... Saint Augustin se consumait en un feu sensuel avant que son ardeur devint intellectuelle... ; Giovanni Bernardone aimait le vin, les femmes et les légères mœurs françaises, puis sous le nom de François d'Assise, il trouva le bonheur dans le renoncement. Raymond Lulle fut l'un des cavaliers les plus fous de la joyeuse cour de Navarre, avant de devenir un penseur profond au regard de feu, à la longue barbe d'ascète, et qui recréa dans son « Ars Lulliana » le système du monde.

Don Juan eût-il gravi, comme un ascète ou un fanatique, la pente abrupte qui conduit de la force à la faiblesse, de la jeunesse à la vieillesse? On ne le sait pas; mais l'on sait que Casanova, après une vie de jouissance extraordinaire, revécut encore une fois sa jeunesse... en écrivant ses Mémoires.

Errant dans les froids couloirs du château de Dux, il évoque les innombrables femmes qu'il a aimées — il y a vingt, trente, quarante, cinquante ans — et qu'il aime encore. Sa mémoire est sans défaut. Il goûte de nouveau chaque regard séducteur; il s'enflamme au souvenir de chaque heure amoureuse... Et quand le souvenir se perd pourtant dans le labyrinthe des événements, il prend en main ce qui en reste, scories après l'incendie: les lettres jaunies:

« Elles sont, dit-il lui-même, le vrai trésor qui m'attache à la vie et me fait haïr la mort. »

Parmi tant d'événements surprenants qui remplirent sa vie, Casanova vécut un jour une heure douloureuse. Il avait connu et aimé une femme étrange : Henriette; avec un esprit très vivant, elle avait le corps de la Diane de Praxitèle. Ils durent se séparer à Genève. Casanova était encore jeune, vingt-cinq ans peut-être. Elle était partie ; il resta seul, dans l'hôtel, mélancoliquement. Il découvrit sur l'un des carreaux de la fenêtre, gravés avec un diamant, les mots suivants : Tu oublieras Henriette ». Plusieurs années après il revint à Genève. Il avait connu bien des expériences, était devenu un aventurier, fatigué et malheureux ; il réfléchit un instant sur sa carrière pleine de hauts et de bas, et tout lui parut sans signification ; son meilleur temps était passé ; il était profondément déprimé. Il regardait tristement à travers la fenêtre de l'hôtel où il se trouvait — et sursauta soudain. Il lut, gravés dans la vitre, les mots : « Tu oublieras Henriette ».

Il eut plus tard encore quelques courtes rencontres avec Henriette, et où elle fit preuve de beaucoup de grandeur et de liberté d'esprit. Elle ne l'aimait plus. Il ne parle d'aucune femme avec autant de respect ; il commence, trente ans après l'avoir connue, un échange de lettres avec elle, et promet d'ajouter cette correspondance comme supplément à ses mémoires. On pouvait donc espérer trouver ces lettres d'Henriette dans les papiers posthumes de Dux ; on s'attendait à découvrir des entretiens sur l'amour, comme Socrate dut en avoir avec Diotima. Mais on ne trouva aucune trace de ces lettres.

De même M.M. et C. C., les deux religieuses amantes de Casanova et de l'ambassadeur et plus tard cardinal Bernis, les héroïnes des fêtes d'amour du Casino de Murano, de même le faux Bellino dont le déguisement cachait une jeune fille qui devint la plus charmante des aimées, et aussi Léonida, à la fois, fille et amante — toutes se taisent, et rien ne fut conservé que deux billets indifférents de Marianne Charpillon, cette jeune personne de dix-huit ans, dont la corruption et la science de séduction décontenancèrent l'aventurier après trente ans d'expérience amoureuse.

Parmi les lettres de femme qui furent trouvées à Dux et furent éditées chez Trèves, à Milan en italien et chez Georges Muller, à Munich, en allemand) il n'y en a d'ailleurs, par extraordinaire, que très peu qui pouvaient être chères à l'aventurier vieillissant ; lui qui n'écrivait ses mémoires que pour lui-même, et songeait parfois à les brûler, n'avait peut-être pas le cœur de laisser parler après sa mort, les lettres qui lui étaient les plus chères. Pour nous rappeler une grande passion de l'homme de trente ans, il n'y a que les lettres de la charmante Manon Balletti, qui ne disent guère plus que le doux balbutiement d'une jeune fille bien élevée qui aime pour la première fois.

Mais les lettres de femmes que l'on trouve dans les papiers laissés par Casanova, furent presque entièrement écrites dans le temps où la brillante carrière était terminée, l'incommensurable soif d'amour apaisée. Elles complètent ainsi les mémoires qui ne conduisent que jusqu'au tournant où commence la vieillesse. A cette époque, le grand séducteur commença à s'apercevoir que les femmes l'attiraient davantage par leur esprit que par leurs autres qualités.

Mais lui-même semble avoir attiré encore puisamment les femmes, car elles se hâtaient de prévenir ses avances. La marquise Violante Chigi, qui cachait la liberté de ses mœurs sous la liberté de son esprit, lui envoya ses poèmes avec de savantes formules. La comtesse Boisson de Guency exprima le désir de rendre hommage à son esprit, et la très savante Laura Bassi-Verati, avec laquelle les professeurs de Bologne s'entretenaient comme avec un égal, se réjouit de l'accueillir avec grand honneur dans sa maison, quoiqu'il fût alors impliqué dans de mauvais scandales. Son esprit resta d'ailleurs jeune et séduisant jusque dans un âge avancé ; il charmait toujours.

La comtesse Lichtenau, la « Pompadour prussienne », la Pompadour de Frédéric-Guillaume II lui écrit de Charlottenburg, sur ses mémoires. La princesse Lobkowitz lui fait cadeau d'un levrier, et la jeune madame de Schuckmann échange avec l'homme de 70 ans une correspondance qui doit la consoler de l'ennuyeuse vie de cour à Bayreuth

Ses lettres sont les plus intéressantes de l'ouvrage. Elle s'ennuie dans la bonne société de Bayreuth. Elle même est mecklembourgeoise. Ses compatriotes sont sots, mais sans prétention ; ici, à Bayreuth, on est sot et bouffi d'orgueil.

« Tous ceux qui sont nés ici sont sans aucune énergie ; ils n'en ont même pas assez pour être méchants ».

Casanova doit la sauver : « Ne me traitez pas d'importune si je vous supplie d'être mon Apollon... et aidez-

moi ; envoyez-moi des livres... soyez mon *pastor fido.* » « Je vous comprends fort bien, et j'aime jusqu'à la folie votre manière vive et énergique de vous exprimer. »

Lorsqu'elle apprend que Casanova va partir pour Carlsbad, elle lui écrit : « Vous qui avez puisé à la fontaine de Jouvence, que ferez-vous auprès du Sprudel »?

Combien Casanova a dû maudire ses années en recevant cette lettre, lui qui se ridiculisait, en montrant aux jeunes gens de 1790, les menuets qu'il avait dansé en 1750 dans les salons parisiens et napolitains.

Il existe un projet de Flaubert pour un conte de Don Juan. Don Giovani qui n'est plus très jeune... « est descendu de son cheval et s'est assis au bord de la route. Il philosophe avec Leporello sur l'amour. Il se lamente sur lui-même, sur le destin, sur le monde, lorsqu'il songe à la multitude des femmes qui ne savent rien de lui, pour qui il n'aura jamais vécu. Que signifie le grand nombre des amantes, en comparaison des autres, qu'il n'a pas ? Ce Don Giovanni là ne serait pas devenu un pénitent. Et Don Giacomo ne le fut jamais. »

UNE ŒUVRE INCONNUE DE L'ARCHITECTURE FRANÇAISE

La revue d'art polonaise *Sztuka*, paraissant à Lemberg (Lwow), apporte une description et de nombreuses et belles photographies du château de Podhorce, situé dans la Galicie orientale (Pologne autrichienne). Ce château, un des plus beaux de Pologne, fut construit entre 1635 et 1640 par Stanislas Koniecpolski, grand hetman (généralissime) du royaume, mort en 1646. L'architecte est inconnu, mais il est pourtant très probable que c'est là une œuvre de Beauplan, ingénieur de la cour de l'hetman, un des nombreux Français qui sous le règne de Ladislas IV Vasa (marié avec Marie-Louise de Gonzague) résidèrent en Pologne. De toute façon, le château de Podhorce est une construction qui porte toutes les marques du style français de l'époque, et il vaudrait la peine de préciser les monuments français qui inspirèrent son auteur. Daleyrac, qui le visita en 1687, fut frappé par sa ressemblance avec « le nouveau château de Saint-Germain ». Dans un livre curieux, paru à Paris en 1699, et intitulé *Anecdotes de Pologne*, ce gentilhomme de la cour du roi Jean III Sobieski, a laissé une description assez détaillée de ce château, dont il vante l'élégance et la situation charmante sur une colline dominant d'immenses plaines. Des mains des Koniecpolski Podhorce passa, par donation, dans celles des Sobieski ; ceux-ci au XVIIIe siècle, vendirent ce domaine à une autre grande famille polonaise, les Rzewuski. Le premier partage de la Pologne qui, en 1772, donna la Galicie à l'Autriche, entraîna la ruine de la famille Rzewuski, et c'est alors que le château de Podhorce fut acheté par les princes Sanguszko auxquels depuis il n'a cessé d'appartenir.

Bien conservé, avec ses collections d'œuvres d'art et de trophées, conquis jadis sur les musulmans (magnifiques tentes turques), c'est un rare et parfait spécimen de résidence seigneuriale polonaise du XVIIe siècle. C'est en même temps un des vestiges les plus éloquents d'une époque où les influences françaises venant remplacer les influences italiennes, subies au siècle précédent, donnaient à la culture de ces Gascons du Nord qu'étaient les Polonais un brillant vernis, et créaient ainsi, sur ce sol bouleversé continuellement par des invasions ennemies et l'anarchie intérieure, un mélange bizarre d'Orient et d'Occident, de raffinement et de barbarie.

LA RÉCLAME IL Y A UN SIÈCLE

Comment une femme de lettres présentait elle-même ses vers au public, il y a un siècle, voilà ce que nous montre le *Neue Deutsche Merkur*. Cette excellente publication, rendue célèbre par des collaborateurs illustres, reproduit dans le corps de la Revue l'avis suivant affiché chez différents libraires :

« Si grande qu'ait été la timidité avec laquelle je me hasardai à présenter au public mes premiers essais poétiques, plus grande fut encore la surprise avec laquelle je considérai les nombreux noms de mes souscripteurs, et cela me soulage le cœur de pouvoir les remercier publiquement.

« Maintenant j'annonce un nouveau petit livre de poèmes, et je souhaite par-dessus tout que les tons de ma muse touchent le cœur de mes lecteurs, comme ils ont jailli purement et sincèrement du mien. La lueur incertaine de l'aurore qui commence à éclairer mes jours a chassé en grande partie le sombre démon qui dans mes premiers essais entraînait surtout mon sentiment à composer des élégies. Mes chants ne doivent leur existence qu'à la sensation et au sentiment ; et ignorant l'art élevé de la poésie, je m'abandonne seule-à l'inspiration de mes facultés poétiques : je ne puis rêver d'acquérir un plus beau nom que celui de poétesse de la nature.

« Le prix de souscription de ce livre est de 1 Rthr ou bien 1 Fl. 48 Kr ; les librairies le vendront au prix de 1 Rthr, 8 gr. ou 3 Fl. 24 Kr.

ELISE SOMMER,
née BRANDEBOURG.

Marbourg, août 1810

Cet avis est suivi du *post-scriptum* suivant :

Le rédacteur du « *N. D. Merkur* » se fait un agréable devoir de recueillir des souscriptions dans le cercle de ses relations. Lorsqu'une délicatesse pleine de sentiment et une pure décence tiennent la lyre, alors même la critique la plus louangeuse est désarmée.

BOTTIGER.

Dresde, le 12 septembre 1810.

Depuis lors, nos modernes femmes de lettres, qui ne détestent pas toute réclame, ont quelque peu perfectionné les procédés de lancement de leurs ouvrages.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 19. — 2e SEM. 50e ANNÉE 9 NOVEMBRE 1912

LE BUDGET DE 1913

Les Chambres sont de nouveau réunies, un décret présidentiel les ayant convoquées pour le 5 novembre. Même si les circonstances n'avaient pas conseillé cette session « extraordinaire », elle eût été obligatoire : le budget de 1913 n'est pas voté.

Il ne l'est même pas à la Chambre. « Ce n'est pas trop espérer d'elle, a écrit M. Henry Chéron, dans son rapport général, que de lui demander de faire aboutir, pendant la session ordinaire, le budget de 1913, afin de laisser au Sénat tout le temps d'exercer son contrôle et d'assurer le vote de la loi de finances avant le 31 décembre ». L'événement a trompé cet espoir. Une fois de plus le Sénat aura vu ses droits mis en échec, s'il recule devant l'obligation de recourir encore au lamentable expédient des douzièmes provisoires.

Au moment des vacances, et bien que le projet de budget de 1913 eût été déposé dès le 29 mars, la Chambre n'avait statué que sur les dépenses de six ministères (Justice, Travaux publics, Finances, Affaires étrangères, Guerre, Travail), sur deux budgets annexes (Légion d'honneur, Monnaies et Médailles), et sur les contributions directes. A une exception près, les séances consacrées à ces votes avaient eu lieu le matin, devant une cinquantaine à peine de personnes, huissiers et sténographes compris. Une discussion générale étendue avait-elle, du moins, retenu longtemps la Chambre, mis en lumière les erreurs commises, assuré les avertissements utiles, fourni au pays comme à ses représentants les informations et les conseils pour lesquels la publicité de la tribune est la plus sûre des garanties? La discussion générale a occupé, en tout et pour tout, deux matinées. Ni le rapporteur général de la Commission du budget, ni le ministre des finances, n'y ont pris part. Ils ont déclaré, l'un et l'autre, réserver leurs observations pour le jour où l'article premier de la loi de finances sera appelé. Mais, à ce moment, pour toutes les dépenses budgétaires, les votes seront acquis ; on sera en face du fait accompli. La Chambre aura travaillé comme luttait Trochu, disant, dans sa fameuse et lugubre dépêche de Buzenval : — « Nous combattons dans la nuit ».

Tout regret serait superflu; seulement, pour peu qu'on soit soucieux de l'avenir des finances de la France, on doit se demander si tant de laisser-aller n'offre pas quelque danger. L'état du budget est-il si brillant que la Chambre puisse, impunément, en reléguer l'étude parmi les objets secondaires? Est-il si prospère que la collaboration du Sénat semble une ressource négligeable, et que des esprits chagrins puissent seuls ne pas se résigner à voir, en violation des lois constitutionnelles, la haute Assemblée transformée en simple Chambre d'enregistrement ?

Un bref exposé permettra de répondre à ces questions.

I. — LE TROU.

Le projet de budget de 1913 a été présenté par le ministre des finances, M. Klotz, de la façon suivante :

Exercices	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes
—	—	—	—
	fr.	fr.	fr.
1913.....	4.665.108.960	4.664.640.380	468.580
1912.....	4.498.330.466	4.497.963.139	367.327
Augmentations	166.778.494	166.677.241	101.253

Ce qui frappe immédiatement, au seul aspect de ces chiffres, c'est l'augmentation considérable des dépenses publiques. Voilà le budget parvenu — officiellement — à 4 milliards 664 millions et demi, avec un accroissement avoué, pour une seule année, de 166 millions et demi. Où est le temps où, pour avoir osé parler d'un budget sincère qui atteindrait 4 milliards, M. Raymond Poincaré, alors ministre des finances, fut presque mis au ban du parti républicain !

En trois ans, pendant la période 1911-1913, les relèvements des crédits budgétaires auront dépassé 500 millions. « Le fait brutal, indéniable, est toujours là, dit l'exposé des motifs du projet de budget de 1913 : en trois ans, le budget s'est accru de 512 millions, *plus d'un demi-milliard* ». Ces derniers mots sont en italique dans l'exposé des motifs.

Sur les 512 millions afférents aux trois années 1911, 1912 et 1913, le même document en attribue 182 millions aux dépenses militaires, 117 millions aux « Œuvres sociales », 131 millions à l' « outillage national », et 82 millions aux divers services. La part du budget de 1913 dans ces accroissements serait la suivante : 76 millions, pour les dépenses militaires ; 19 millions, pour les Œuvres sociales ; 44 millions, pour l'outillage national ; 28 millions, pour les services divers. On retrouve bien ainsi les 167 millions que la comparaison des budgets de 1912 et de 1913 a fait ressortir.

Seulement, cette façon de compter ne donne qu'une idée imparfaite de la réalité. L'Exposé des motifs met lui-même en garde contre l'erreur à laquelle ces chiffres généraux conduiraient. Constatant, par exemple, que « la section des Postes et Télégraphes se présente avec un total de 350 millions et demi contre 342, en 1912 », il prend soin d'ajouter que la différence de 8 millions et demi, « est le résultat de la contraction d'augmentations et de diminutions importantes. » Les chiffres d'ensemble traduisent l'accroissement net, mais non pas le développement véritable des dépenses nouvelles. Ils ne laissent pas deviner les variations intérieures de chaque budget, les extinctions de services, les économies ou les réductions réalisées. Ils ne permettent pas davantage de soupçonner les artifices de comptabilité, grâce auxquels un budget se voit habilement atténué. L'augmentation des dépenses, pour 1913, serait de 167 millions, affirment-ils. En fait, l'accroissement réel est bien autre.

Il suffit de se reporter aux tableaux joints au projet de budget de 1913, pour constater tout de suite une augmentation — officielle, également — de 208 millions et demi : 117 millions, provenant de lois votées et d'engagements pris ; 91 millions et demi, de dépenses diverses nouvelles. Or, cette somme de 208 millions et demi n'est pas encore exacte, elle ne correspond pas pleinement à l'état vrai des choses, car elle n'a été circonscrite de la sorte que par l'élimination d'une double dépense que le projet de budget a distraite des comptes réguliers pour l'imputer à des comptes d'emprunts : l'une, de 30 millions, pour les téléphones ; l'autre, de 54 millions, pour la marine. La progression effective des dépenses prévues pour l'année prochaine, par rapport aux dépenses votées pour 1912, ressort donc à 292 millions et demi.

Et, encore, si le projet de budget avait enregistré toutes les prévisions normales, une augmentation plus considérable se fût révélée. L'Exposé des motifs a signalé lui-même l'omission, au budget des Postes et Télégraphes, des surcharges qu'entraînera l'amélioration annoncée des traitements : « Nous devons à la vérité de dire, lit-on dans ce document, que les améliorations des traitements du personnel n'y sont pas comprises : la Commission extra-parlementaire instituée par l'arrêté du 7 avril 1911 n'a, en effet, terminé ses travaux qu'à une date encore récente et le Gouvernement étudie, en ce moment, un programme précis dont il vous saisira prochainement par un projet de loi spécial. » Le projet en question a été déposé, le 21 juin 1912, à la seconde séance de la Chambre.

Après l'énergique déclaration sur « l'inébranlable résolution de fermer l'ère des engagements », il ne laisse pas que d'être curieux ; il est intitulé : « Projet de loi portant autorisation d'engagement de dépenses pour l'amélioration de la situation du personnel des Postes, des Télégraphes et des Téléphones, du personnel des Contributions indirectes et du personnel des Douanes ». Voilà « l'engagement » dans toute sa beauté, celui qui va peser sur plusieurs exercices, grever, de sommes croissantes, les prochains budgets, sans l'ombre d'une ressource correspondante.

Est-ce tout ? Nullement. Aucun crédit budgétaire n'est prévu pour l'expédition du Maroc. Jusqu'à présent, l'expédition a vécu au jour le jour, de crédits qu'il n'est pas excessif de qualifier de peu réguliers, puisqu'ils étaient ouverts après l'engagement des dépenses. Il n'y a plus de finances possibles dans ces conditions. La Commission du budget a borné ses ambitions, en ce qui concerne les dépenses de

1912, à ce que « les dépenses ne soient engagées qu'après ouverture régulière de crédits par le Parlement ». L'exigence était modeste, on l'avouera. Mais, pour l'exercice 1913, M. Henry Chéron, dans son rapport en date du 8 mars 1912, a exprimé cet avis : « La Commission du budget estime que les départements intéressés devront se mettre en mesure de présenter au Parlement, pour l'exercice 1913, les prévisions budgétaires applicables au Maroc ». Le projet de budget n'en a tenu aucun compte.

Qu'on laisse momentanément de côté ces dernières imprévisions, pour ne s'en tenir qu'aux 292 millions et demi reconnus indispensables, on est loin encore du trou à boucher. Aux recettes de 1913, bien des ressources, qui avaient alimenté le budget de 1912, vont faire défaut.

Tout d'abord, 32 millions se dérobent, par suite de la faculté que la loi de finances du 13 juillet 1911 (art. 7) a accordée à tout légataire ou donataire et à tout cohéritier, d'acquitter, désormais, en plusieurs versements semestriels égaux, les droits de mutation par décès. Le gouvernement avait protesté contre ce morcellement. L'exposé des motifs du budget de 1913 en dénonce les inconvénients : « De telles modifications dans la législation, dit-il, outre les dangers qu'elles présentent au point de vue des garanties du Trésor, ont cet inconvénient de priver brusquement les budgets d'une ressource sur laquelle on avait pu compter, lors du vote de lois onéreuses ».

La perte a beau être temporaire, le budget de 1913 n'en souffre pas moins.

Puis, une somme de 14 millions disparaît également des recettes budgétaires de l'année prochaine en vertu de l'article 28 de la même loi de finances, stipulant que les avances faites à l'Etat pour l'établissement des communications téléphoniques feront l'objet d'un nouveau mode de comptabilité.

En troisième lieu, aucun reversement ne peut actuellement être prévu, au profit du prochain budget, sur les avances que l'Etat a faites aux grandes Compagnies de chemins de fer, pour les garanties d'intérêts. Les remboursements possibles ont été escomptés naguère, afin de coopérer à la constitution d'un fonds spécial. Recette en moins, de ce chef, en 1913 : 22 millions et demi.

Enfin, qu'on joigne à ces diminutions 12 millions et demi de réductions diverses, dans le détail desquelles il serait oiseux d'entrer, on arrive à un abaissement total de 81 millions, somme indiquée dans les tableaux officiels.

Malheureusement, le trou le plus grave n'est pas là. Depuis un certain nombre d'années, les Chambres ne prennent plus la peine de doter de ressources permanentes le budget, pour en assurer l'équilibre. Elles y installent à demeure une insuffisance de recettes. Elles se croient quittes de tout devoir parce qu'elles auront donné une autorisation d'émission d'obligations à court terme. Un emprunt, et vogue la galère !

L'année dernière, le ministre des finances s'est dit que, lorsqu'on a besoin ainsi d'argent, recouvrer une créance vaut mieux qu'emprunter. La Compagnie de l'Est était débitrice de l'État. M. Klotz a traité avec elle, et il a obtenu le remboursement anticipé des avances pour garanties d'intérêts, avances qui étaient remboursables seulement par fractions successives et indéterminées, à des termes dépendant des résultats futurs de l'exploitation. Le budget de 1912 a bénéficié, grâce à cette opération, d'une recette insolite de 153 millions. Il est clair que cette rentrée disparaît, pour le budget de 1913.

On arrive à un total de 526 millions et demi (sans les traitements nouveaux promis, ni le Maroc), somme en regard de laquelle le projet de budget a pu mettre : 1° 11 millions d'économies diverses ; 2° 31 millions de réductions automatiques de dépenses, en raison de crédits employés en 1912 et non renouvelables en 1913. Le déficit visible eût donc atteint 484 millions, sans deux produits dont le budget a fait état : l'un, de 15 millions et demi environ qu'on espère de mesures fiscales et d'impôts nouveaux ; l'autre, de 156 millions et demi environ, dû en grande partie aux améliorations de produits que le calcul des prévisions de recettes autorise.

En ce qui concerne les impôts nouveaux, un rendement de 4 millions est attendu de la taxe sur les sommes qu'une participation aux bénéfices ménage aux administrateurs de Sociétés. La loi de finances du 13 juillet 1911 a institué cette taxe, par son article 12, sous prétexte de compléter la loi de 1872, qui a frappé d'un impôt le revenu des valeurs mobilières. Aucun titre mobilier ne représentant le droit des administrateurs, l'innovation ressemble fort à une taxe sur des salaires. Cependant le débat a montré que le législateur n'a pas entendu frapper les salaires, question réservée pour l'impôt sur le revenu. Il semble que l'on ait, en somme, voulu atteindre des bénéfices considérés comme acquis sans travail personnel, idée fiscale des plus dangereuses, porte ouverte au pur arbitraire.

Une somme de 5.330.000 francs est espérée d'un impôt sur les opérations dans les Bourses de commerce. La mesure mériterait, à elle seule, toute une étude. La taxe a eu beau être présentée comme la garantie d'un contrôle et le taux en être établi, en apparence, avec modération, les transactions commerciales en souffriront. L'impôt sera d'autant plus

lourd qu'il porte sur des opérations qui se renouvellent sans cesse. Le commerce est vraiment peu ménagé par l'Etat.

A noter encore : 2 millions que donnerait la transcription obligatoire des apports d'immeubles en Sociétés (Loi du 13 juillet 1911, art. 8) ; 2 millions et demi que doit procurer une répresssion plus sévère et mieux organisée des fraudes en matière d'enregistrement (art. 6 et 7 de la loi du 27 février 1912). Une nouvelle réglementation des ventes en gros et demi-gros d'allumettes donnerait 500.000 francs (Décret du 30 décembre 1911) ; un impôt nouveau sur les chancelleries produirait 545.000 francs.

Mais l'amélioration la plus importante est venue des plus-values de recettes. Même en répudiant le secours toujours si précaire des majorations abusives, et en prenant pour guide la vieille règle tutélaire de l'évaluation des produits d'un budget suivant les recouvrements obtenus pendant « l'antépénultième » année, le ministre des finances a pu faire état de rentrées supplémentaires très élevées. Elles ne sont pas moindres de 122 millions, indépendamment de 32 millions et demi qu'un calcul direct a ajouté aux évaluations pour le produit des douanes. Peut-être cette prévision prêterait-elle à des réserves, les statistiques les plus récentes sur les récoltes faisant espérer, pour 1913, une situation plus favorable que celle de 1912. En outre, le budget a inscrit, au compte des douanes, une autre augmentation, de 2 millions, dont la justification n 'est pas très claire ; il s'agit d'une « correction des résultats de la pénultième ». Mais ce détail est infime. Qu'on tienne pour certains tous ces produits, on n'en aboutit pas moins à cette constatation : pour subvenir au paiement des dépenses de l'exercice 1913, il manque encore 312 millions.

Voilà le trou.

Par quels moyens le projet de budget de 1913 a-t-il proposé de le combler?

On va en juger.

II. — Les Moyens de Fortune.
Ecritures. — Emprunts. — Le Compte provisionnel.
Ventes de Rentes 3 p. 100.

Comment se procurer 312 millions, alors que toutes les ressources normales ont été épuisées?

Des aliénations « exceptionnelles » apporteront 3 millions (Hôtel de Rohan, anciens évêchés et séminaires, caserne des Cent-Gardes à Sèvres, terrains maritimes à Hendaye, ancienne forêt de la Rudelière, etc.). Débris insignifiants du Domaine. Pelletée presque invisible dans le trou. L'esprit d'invention de M. Klotz était mis à une rare épreuve. Le ministre n'a pas été au-dessous de sa tâche. Mais l'ère des miracles est passée.

Tout d'abord, un jeu d'écritures a été imaginé. Le projet de budget a admis une opération qui « consiste à inscrire en recette la valeur nominale des papiers timbrés et des timbres d'enregistrement lors de leur entrée chez les comptables ». Et l'exposé des motifs, comparant cet expédient à une autorisation d'émission d'obligation à court terme, dit que, « écriture pour écriture », celle-là a paru préférable.

A quoi bon discuter ce point? Le fait matériel seul importe : 45 millions et demi sont portés en recettes, au budget de 1913, qui sont simplement une valeur représentative. De plus, comme le budget aura escompté cette rentrée qui eût dû appartenir à l'exercice suivant, pendant lequel les timbres seront réellement vendus au public, un trou d'égale importance est creusé par anticipation dans le budget de 1914.

L'exposé des motifs l'a, d'ailleurs, très loyalement avoué ; car la recette de 45.748.000 francs « est tout accidentelle », dit-il. Et il ajoute : « Mais, lorsqu'elle disparaîtra l'année suivante, déjà auront reparu les droits de mutation, que nous déduisons cette année de nos évaluations ». L'observation serait exacte si la déduction, sur les droits de mutation, avait été de 45.748.000 francs. Mais elle ne dépasse pas, on l'a vu, 32 millions. Ainsi, l' « écriture » si ingénieusement admise fournit, en tout cas, au budget de 1913, une somme de 13 millions et demi, en sus des 32 millions qu'eût impliqués le remplacement pur et simple des droits de mutation ajournés.

Une deuxième combinaison, non moins piquante, devait apporter 18 millions et demi, d'une part, et 30 millions de l'autre. Grâce à une transformation radicale du régime des avances téléphoniques, les recettes qui en découlent eussent été transférées au budget ordinaire, au lieu de rester affectées à un compte de trésorerie, et, par contre, simultanément, l'Etat eût fait face aux frais de l'extension du réseau à l'aide d'émissions d'obligations du Trésor.

Le rapporteur général de la Commission du budget a défini et caractérisé cette combinaison, dans les termes suivants : « Au point de vue budgétaire, il résultait de ces diverses propositions qu'en recettes, le gouvernement inscrivait, pour 1913, les 18.610.900 francs de taxes libérées de leur affectation, et qu'en dépenses il inscrivait au compte spécial, 30.192.187 francs dont le budget se trouvait ainsi dégagés. » Pour que nul ne puisse s'y méprendre, M. Henry Chéron dit encore : « Au point de vue budgétaire, la Commission n'a pas eu à faire grand effort pour comprendre que le ministre des finances, en face des difficultés de l'équilibre, avait accueilli avec faveur

une opération doublement avantageuse pour lui, puisqu'elle restituait des recettes à son budget, tout en écartant des dépenses passées au compte spécial, c'est-à dire à l'emprunt »

C'est une manière, certes, d'établir un budget en équilibre. Cependant, on n'avait encore bouché que 97 millions sur les 312 millions.

Ce qui fait la gravité des recours à l'emprunt, c'est la facilité qu'ils offrent, précisément, pour sortir, au moins en apparence, d'embarras. Si le budget peut être allégé par d'habiles imputations de tel ou tel crédit à un compte spécial ou à un budget extraordinaire, quel frein subsistera ? Non seulement les pouvoirs publics ne seront plus retenus sur la pente des engagements de dépenses, mais le pays ne sera même plus averti du danger que courent ses finances. Trompé par le mirage d'excédents budgétaires illusoires, il sera dans l'impossibilité d'exiger, en temps utile, des administrateurs de sa fortune la prudence, la sagesse, l'esprit d'ordre nécessaires.

L'emprunt appelle l'emprunt. A l'emprunt pour les téléphones, la loi de finances pour 1913 a joint un emprunt de 54 millions pour la Marine.

L'un et l'autre sont couverts par des négociations d'obligations à court terme du Trésor, à effectuer au fur et à mesure des besoins. Le délai maximum de remboursement de ces titres est fixé à six ans. En principe, l'amortissement rapide des deux comptes semblerait, par suite, assuré. Illusion de plus, car aucune somme n'est inscrite au projet de budget pour le remboursement de ces obligations à court terme, pas plus, d'ailleurs, que pour celui des obligations similaires déjà en circulation.

Tout ce qu'a pu faire le ministre des finances, dans la pénurie du budget, c'est de stipuler (art. 40 et 45 de la loi de finances) que les sommes portées à chacun des deux nouveaux comptes spéciaux seraient amorties dans un délai maximum de vingt ans, à l'aide d' « un crédit » inscrit au budget. Quel crédit ? Calculé comment ? Le projet a laissé ces questions dans l'ombre.

Avant que le budget eût été dégagé de ces 54 millions de la Marine, il restait un déficit de 215 millions. Voilà donc l'insuffisance ramenée à 161 millions.

Et là se place le chef-d'œuvre.

Dès l'année dernière, quand il dotait le budget de 1912 d'une ressource exceptionnelle de 153 millions, dû au recouvrement anticipé de la créance sur l'Est, M. Klotz s'était préoccupé du vide que cette façon d'équilibrer le budget de 1912 allait forcément léguer au budget de 1913.

Un solde devait exister, après l'absorption des 153 millions inscrits au budget de 1912. Les remboursements dus par la Compagnie dépasseraient cette somme, et la pensée était toute naturelle de consacrer ce reliquat au remplacement, au moins partiel, de la ressource exceptionnelle dévorée en 1912. M. Klotz alla plus loin.

Au reliquat à provenir des remboursements anticipés obtenus de l'Est, le ministre décida de joindre l'excédent des recettes qui serait constaté à la clôture de l'exercice 1911, jusqu'à concurrence de 153 millions. Du tout, il composa la dotation d'un compte des plus originaux, qui a pris le nom de compte provisionnel.

Veut-on aller au fond des choses ? Analysée comme elle doit l'être, l'opération se ramène à un prélèvement sur les ressources de la dette flottante. Cet excédent de recettes de l'exercice 1911, il avait sa destination légale : il devait servir à réduire les découverts des exercices antérieurs. Il n'était pas libre. Que fait la loi de finances de 1912 ? Elle le soustrait à un compte où il était utile, mais où personne ne l'eût vu, et elle le transporte à un autre, où, mis en évidence, il prend l'aspect de resssources neuves.

« Qu'est-ce que le compte provisionnel ? lit-on dans l'Exposé des motifs du budget de 1913. C'est une sorte de réservoir financier, dans lequel nous faisons entrer des ressources exceptionnelles non permanentes, pour que le contribuable, pendant que ces ressources s'épuiseront, échappe à de nouvelles taxes... Cette méthode du compte provisionnel, nous l'avons toujours reconnu, n'est pas une méthode de comptabilité à laquelle nous donnions nos préférences et vers laquelle nous tendions comme vers un but : ce n'est qu'un moyen, un procédé, un expédient même, dans le sens étymologique du mot... »

Il est impossible de mieux dire. Si le compte provisionnel n'avait pas été créé, le budget de 1912 eût été mis néanmoins en équilibre grâce aux reversements exceptionnels effectués par la Compagnie de l'Est, mais l'équilibre du budget de 1913 eût été irréalisable. Du moins, il eût exigé, soit des taxes nouvelles écrasantes, soit des emprunts laborieux, peut-être l'une et l'autre de ces ressources. Le compte provisionnel, c'est le salut. Quelques lignes à insérer dans le budget des recettes : « Ressources exceptionnelles : prélèvement sur le compte provisionnel pour les exercices 1912, 1913 et 1914, 161 millions ». Les derniers fonds à découvrir sont trouvés.

Ils le sont ? C'est une manière de parler. Pour qu'ils soient autre chose, eux aussi, qu'une écriture, il faut que le « réservoir » n'ait pas été épuisé. Or, l'exposé du budget de 1913 signale que, lors de la présentation de ce budget, les 161 millions n'exis-

taient pas. Le reliquat sur les paiements de l'Est ne dépassait pas 15 millions. L'excédent probable du budget de 1911 ressortait à 36 millions et demi. Le ministre espérait, en outre, 90 millions d'annulations de crédits, dont 15 millions dus à la résistance passive que les ouvriers et employés opposent à l'application de la loi sur les retraites obligatoires. Total 141 millions. Une vingtaine de millions manquaient encore. M. Klotz n'a pas été à court, pour si peu.

Deux aliénations de rentes françaises en 3 p. 100 perpétuel sont proposées par le projet de budget.

L'une devait porter sur 557.000 francs de rentes que la Caisse des Dépôts et Consignations détient pour le compte des Sociétés de Secours Mutuels : « Nous supprimons, dit l'exposé, une sorte de compte spécial tenu par la Caisse des Dépôts et Consignations, et nous prenons en même temps, vis-à-vis des Sociétés de Secours Mutuels, l'engagement de leur servir chaque année une somme égale aux rentes détenues par cette Caisse... Le compte provisionnel, en supposant la vente faite au cours actuel de 93 francs, produira une somme de 12 millions 227.000 francs.

L'autre aliénation devait porter sur 168.507 francs de rentes 3 p. 100, déposées également à la Caisse des dépôts et Consignations, et destinées à garantir, conformément à la loi du 31 décembre 1895, le payement des bonifications de pensions d'invalidité. L'anomalie de cette garantie n'est pas niable : « Il ne s'agit même plus, dit l'Exposé, de donner un gage à des sociétés constituées, mais de prévenir l'Etat lui-même contre l'impossibilité où il serait de fournir les fonds nécessaires à certaines bonifications alors que celles-ci, en fait, n'ont jamais atteint 300.000 francs par an. Vendues au cours de 93 francs — le cours d'alors — ces 168.507 francs de rente perpétuelle 3 p. 100 eussent produit 5.223.717 fr.

Voilà reconstitué le compte provisionnel, de façon à combler le dernier trou du budget. Et, ainsi, l'article 33 de la loi de finances pour 1913 est fondé à dire : « Le compte provisionnel sera débité d'une somme de 161 millions que le Ministre des Finances est autorisé à appliquer aux ressources exceptionnelles de l'exercice 1913 ».

Recettes et dépenses se font contrepoids ; l'équilibre est obtenu ; l'excédent de recettes, de un demi million environ, que présentait le budget de 1912 est maintenu. On voit dans quelles conditions et à quel prix.

La Commission du budget n'aurait-elle pas, toutefois, remédié à cette situation ? Il est juste de le rechercher.

(A suivre.) PAUL DELOMBRE.
Ancien Ministre des Finances.

LE COLLÈGE OU L'ASSOCIATION DANS LA GAULE ROMAINE

I. — IMPORTANCE DU COLLÈGE A LA FIN DU MONDE ANTIQUE.

Dans l'histoire de la Gaule romaine il faut donner au collège ou à la corporation la même place qu'à la famille, à la cité, à la province et à l'Empire. Cette forme de l'accord social à, dans l'histoire des temps antiques, rivalisé avec les autres pour grouper les hommes ; elle aussi a connu des jours de gloire et exercé un rôle souverain. Et si les plus grands historiens du passé ont méconnu ce rôle, c'est parce qu'ils se sont absorbés dans leur admiration pour la cité grecque et l'Empire romain, sociétés humaines plus vastes, aux destinées longues et visibles, à la vie riche de faits et épanouie en monuments : l'éclat de ces deux noms d'Empire et de cité les a empêchés de bien voir ces unions confraternelles qui germaient de toutes parts, à l'ombre des vieilles villes et des grands royaumes, obscures, silencieuses et innombrables. Si petites qu'elles fussent, elles n'en devinrent pas moins, de toutes les manières de frayer ensemble, l'une des plus douces pour les hommes. Car on entrait librement dans la confrérie. Elle n'était imposée ni par le fait de la naissance, ni par le lieu du domicile, ni par la volonté d'un État. Elle naissait spontanément, au gré des désir qui poussaient les êtres à vivre plus près les uns des autres. Pour beaucoup, elle tenait lieu de famille. Les collèges devinrent si nombreux qu'il fallut tenir compte d'eux dans la vie politique des cités. Et à la fin, l'Empire romain redouta d'être moins fort qu'une simple confrérie, celle des fidèles du Christ.

Ce n'est point la conquête latine qui a fait connaître aux Gaulois le système de la corporation. Il y avait déjà parmi eux des confréries religieuses, et, sans doute aussi, des sociétés de transport ou de vente. Mais c'étaient des exceptions : la toute-puissance de l'aristocratie faisait que les individus, au lieu de se grouper librement en collèges d'égaux, se répartissaient comme clients entre les puissants du jour. Sous le nouveau régime, l'institution se propagea avec une incroyable rapidité : un impérieux désir gagna tous les hommes, de s'unir en dehors des cadres traditionnels de la famille, de la cité et de l'État. Essayons de retrouver les causes de ce fait.

La première est d'ordre économique. — Grâce aux progrès de la richesse mobilière et à la construction des grandes villes, la bourgeoisie municipale et le prolétariat urbain se sont simultanément développés dans les Gaules. Ces marchands, ces indus-

triels et ces ouvriers, qui pullulent subitement, ont le besoin naturel d'accroître ou d'exercer leurs forces nouvelles, et, pour cela, ils comprennent vite que le meilleur moyen est de se rapprocher et de s'entendre. Aux entreprises commerciales l'association va donner plus d'ampleur et de sécurité en groupant des capitaux et en accordant des initiatives. Aux artisans et aux boutiquiers elle permettra quelques affaires en commun; et eux que leur humilité ou leur misère faisaient isolés et impuissants, ils pourront, en prenant leur part d'une tâche collective, créer une œuvre qui dure, devenir assez forts pour maîtriser la fortune.

Les empereurs encourageaient volontiers ce désir. Ils trouvaient leur bénéfice à la formation de ces sociétés. Quelques-unes, en se chargeant à bon compte de certains services publics, évitèrent à l'État ou aux communes les frais d'une exploitation directe. Ceux qui en faisaient partie, tout en demeurant de simples citoyens, pouvaient se targuer d'un rôle public, d'être quasiment des fonctionnaires: ce qui dut être à cette époque, comme à d'autres, l'ambition de bien des gens. En laissant s'accroître le nombre et l'importance des corporations, les souverains flattaient ces ambitions ou ces illusions de la plèbe et de la petite bourgeoisie. Ils les intéressaient à la vie de la cité et à celle de l'Empire; ils leur accordaient un peu, pour qu'elles ne fussent point tentées de demander trop. Cette vie collégiale, avec ses orgueils et ses passions à la fois profondes et mesquines, était un excellent dérivatif aux regrets ou aux espérances politiques qui devaient subsister dans les âmes.

Il est vrai que, groupés en confréries, ces marchands et ces artisans pouvaient tenir tête à l'aristocratie foncière, jusque-là souveraine dans les cités. Mais je ne pense pas que les princes aient vu cela avec regret. Il n'était pas inutile à la solidité de l'Empire, surtout dans les provinces de Gaule, que la puissance des corporations municipales fît contrepoids à celle des possesseurs de domaines. Elles avaient peut-être plus de raisons que les propriétaires fonciers d'aimer cet Empire, sa paix et son unité : c'est à lui qu'elles devaient l'existence; leurs intérêts matériels résidaient surtout dans les biens qui venaient de lui, la sécurité du commerce et l'intensité de l'industrie; elles n'étaient pas, enfin, autant que la noblesse gauloise, attachées au sol et à tout ce qu'il imposait de souvenirs et d'habitudes. Rome trouvait en elles un appui naturel, tout comme les anciens rois de France, pour contenir la bourgeoisie des grandes communes, ont si souvent protégé contre elle d'humbles confréries d'artisans.

En dehors de l'action des pouvoirs publics, un mouvement irrésistible entraînait les humains vers cette forme de la vie commune. Les autres formes, cité, famille, Empire, n'exerçaient plus sur la majorité des êtres une influence souveraine.

Le royaume des Césars offrait peu de séductions pour les petites gens. Leurs regards se perdaient dans cet horizon sans borne. Admirer la grandeur du nom romain, célébrer le miracle de l'unité humaine et la merveille de la cité universelle, c'était affaire de poète, de dévot, de philosophe ou d'homme d'État : les petits avaient besoin, pour se sentir moins perdus sur la terre, d'une patrie dont ils connussent tous les membres.

Il y avait bien la cité. Mais elle demeurait encore, surtout dans les Gaules, une chose trop vaste. Et en outre, depuis des siècles qu'elle existait, là ou en Orient, elle était devenue une si vieille habitude que déjà quelques-uns ne s'y intéressaient plus. Tout ce qui avait fait sa jeunesse et sa gloire était disparu: plus d'armes, de libres réunions, d'émeutes et de beaux discours. La vie municipale, dans l'Empire romain, c'était de plus en plus l'expédition mécanique et monotone de quelques affaires de bureaux.

Restait la famille, celle-ci toujours attirante pour les hommes, renouvelant sans trêve son éternelle jeunesse, par les joies intenses de ses passions ou les douces accoutumances de son foyer. Mais pas plus autrefois qu'aujourd'hui, la famille n'a suffi au besoin d'activité que chacun porte en soi. Il faut à un homme, si modeste et si timide qu'il soit, un peu de la vie du dehors, de l'air que respirent les autres, du bruit qu'ils font et des paroles qu'ils prononcent. Joies de maison et joies de rue, il a besoin des unes et des autres; et malgré sa dévotion aux Lares de sa famille et aux Pénates de sa maison, il portera aussi ses prières aux génies des carrefours.

La confrérie fut là pour satisfaire à ses aspirations, pour l'accueillir et l'abriter. Le pauvre ou l'artisan trouvait chez elle d'autres hommes pareils à lui, ses compagnons de métier, ses frères de misère. Il parlait avec eux de sujets qui n'étaient plus la femme, les enfants et le ménage; il adorait des dieux moins ternes et moins vulgaires que ceux de son foyer; il voyait enfin un autre horizon que les murs de sa demeure, il se sentait un autre homme, il dédoublait sa vie et sa pensée : ce qui, à de certaines heures, est pour nous tous un désir auquel on ne résiste pas.

Tout devint donc, pour les sujets de Rome, un motif à fonder un collège : — les intérêts économiques : fabrication, transport ou vente de marchandises ; — les intérêts professionnels : métier à protéger ou carrière à suivre ; — les intérêts de quartier ou de village : affaires de voirie ou de culture; — les croyances religieuses : adoration d'un dieu, service d'un temple, célébration de fêtes, pratique

d'une philosophie ; — l'assistance : secours mutuels ou garantie d'une sépulture ; — le plaisir enfin : chasse, jeux, sports et banquets. Il y eut des sociétés fort nombreuses, et d'autres qui ne comportaient que quelques membres ; il y en eut qui possédèrent d'immenses capitaux, et d'autres où il n'entra que des esclaves ou des misérables. On vit des collèges de soldats, de jeunes gens, de vétérans, d'affranchis, d'employés publics, de propriétaires et de femmes. Mais toutes ces sociétés, si diverses qu'elles fussent, s'organisèrent sous une forme semblable.

II. — Le Collège tient de la Cité et de la Famille.

Cette forme, elles l'empruntent tantôt à la cité et tantôt à la famille.

Un collège ressemblait à une cité en ce qu'il était un « corps » qui s'administrait lui-même. Il tenait des assemblées, prenait des décisions qu'on appelait des décrets, nommait ses chefs. Ceux-ci, par leurs titres et leurs attributions, rappelaient ceux des municipes : une corporation avait des patrons, des membres honoraires, des « maîtres » ou magistrats, *magistri*, des intendants ou curateurs, *curatores*, et en outre, si elle était d'importance, des fonctionnaires de moindre rang, questeurs ou autres. Elle obéissait à un règlement ou « loi », elle possédait un lieu de réunion, un capital, des biens meubles et immeubles, et elle pouvait élever des monuments sur les places publiques. Les plus riches avaient des édifices affectés à leurs affaires, des esclaves, des affranchis, des comptables, des chefs de bureaux, une nombreuse domesticité attachée à leurs différents services. Un collège était souvent désigné par l'expression de *corpus* ou « communauté », qui s'appliquait aussi aux cités et à l'Empire. Parfois même on disait de lui, comme de l'Etat romain ou d'un peuple gaulois, qu'il était une « chose publique », *res publica*.

A la famille il empruntait les épisodes et les formules de sa vie morale. Les membres d'un collège devaient vivre unis par les liens d'une amitié fraternelle : ce devoir était le principal pour les confréries de petites gens, humbles sociétés de secours mutuels. Mais aucune corporation n'y échappait : les membres d'un corps de marchands ou d'artisans se donnaient le titre de « frères », qui était habituel dans les églises chrétiennes. Beaucoup de collèges, tous peut-être, assuraient à leurs adhérents des funérailles et une sépulture : une confrérie, comme une famille, avait ses tombeaux, rapprochés les uns des autres : la mort, plus encore que la vie, unissait les hommes d'une même alliance. De leur vivant, ils mettaient en commun leurs sentiments religieux. L'adoration d'un dieu collectif était l'affaire essentielle de certains collèges, par exemple des églises de Chrétiens, des synodes d'adorateurs d'Isis. Mais même les corps les plus riches de marchands ou d'artisans se rassemblaient aux jours de fête pour prier un même dieu autour d'un autel coutumier. Dans quelques collèges, le soin du culte, la souveraineté morale de l'assemblée appartenaient non pas à un magistrat mais à un « père », et parfois, à côté de lui, à une mère, *pater* ou *mater collegii*. Tous les membres formaient donc une grande famille se réunissant autour d'un foyer, dans un accord fraternel librement consenti.

Image de la cité et de la famille, diffèrent pourtant de l'une et de l'autre, plus intime et plus amical que la première, plus vivant et plus varié que la seconde, par là s'explique l'attrait que le collège exerça sur les hommes au temps des Antonins. Voyez, alors, les églises chrétiennes de la Gaule : car c'est en elles que l'esprit de confrérie arriva à la plus forte intensité.

Elles se sont constituées en « églises », c'est-à-dire en « assemblées » et, pour ainsi dire, en comices de « cités », chacune suivant une loi qui lui est propre et qui émane de son fondateur. Il y a en elles des riches et des pauvres, des esclaves et des ingénus, des hommes et des femmes. A leur tête est un chef, un « surveillant », l' « évêque », que des « anciens » et des « diacres » assistent dans l'administration. Mais l'évêque est aussi un « père » pour les siens, tous sont « frères » entre eux, et ils ne se donnent pas d'autre nom. Par delà leur directeur terrestre, ils obéissent à un maître dont ils prennent le nom, qui est le Christ, et à son père le Dieu qui est dans le ciel. Les Chrétiens sont la cité et la famille de ce Dieu.

III. — Le Collège par rapport a l'État.

Le collège (et c'est un des traits essentiels de l'institution) tire son existence à la fois des lois de l'Etat romain et des coutumes de la cité.

Nulle société ne se constitue sans l'assentiment du pouvoir souverain. Si misérable que soit un collège, même composé de quelques membres et bornant son ambition à dresser des tombes et à murmurer des prières, même ne dépassant pas, dans ses pratiques et ses ambitions, l'horizon d'une bourgade ou d'un quartier, il relève d'abord de l'Etat, il échappe en principe aux pouvoirs municipaux. L'autorisation de se réunir est donnée par le sénat ou l'empereur, et il est probable qu'on leur soumettait les statuts en faisant la déclaration de société. Ce sont leurs représentants, proconsuls,

légats ou intendants, qui contrôlent les actes des corporations, et, si elles dévient de leur but, si elles enfreignent les lois, c'est encore à l'État qu'il appartient de les dissoudre et de poursuivre leurs membres. Tenir un « collège illicite », ce n'est pas un délit de police municipale, mais un crime contre l'Etat.

Cela se comprend, et tous les gouvernements modernes ont agi comme l'Empire romain, soustrayant à la connaissance des magistrats municipaux les moindres détails de la vie des associations. Tout collège qui se créait, n'était-ce pas un être public qui apparaissait, et qui pouvait, grandissant peu à peu, devenir un danger pour la ville où il s'abritait et dont l'Etat romain avait la garde ? Une confrérie devient vite l'asile d'une faction : on l'avait vu dans la Rome républicaine, que les hétairies entraînèrent aux pires discordes ; on avait vu quelque chose de semblable dans la Gaule indépendante, et César s'était hâté de déclarer que l'Empire romain serait incompatible avec le désordre municipal. La peur de ce désordre fit la sagesse du droit impérial, et toute association humaine, la famille mise à part, n'existe que par lui et demeure sous sa tutelle.

Les documents qui nous font connaître les corporations gauloises se réduisent à des inscriptions, très courtes et très sèches. Cependant, elles nous montrent bien ce lien étroit, de tutelle et de dépendance, qui, en dehors des pouvoirs locaux, unissait directement les collèges et l'empereur. On voit les plus puissants d'entre eux, ceux des « Nautes d'Arles », correspondre avec les agents de l'empereur et défendre eux-mêmes leurs intérêts menacés par le fisc. Les « Nautes Parisiens » votèrent un jour un collier d'honneur à Tibère ; il lui fut offert par les membres du collège, et un monument élevé à Lutèce perpétua le souvenir de la cérémonie. A Périgueux, la société des Bouchers éleva un autel à ce même Tibère, grand ami, semble-t-il, des corporations de la Gaule. On devine que pour toutes, le chef immédiat, ce n'est pas le magistrat du lieu, mais César Auguste.

IV. — Rôle municipal du collège.

Toutefois, l'existence une fois obtenue de l'État, le collège la consacre à la cité où il a pris naissance.

Une association est un organe municipal, et le demeure. Elle ne renferme que des hommes domiciliés dans la cité où est son siège. Si elle veut des patrons ou des membres d'honneur, elles les prend parmi les hauts fonctionnaires et les riches habitants du pays. Quand elle ajoute à son titre une indication locale, c'est le nom de sa cité ou de sa bourgade. Nul ne peut appartenir à des collèges de communes différentes, et le droit romain n'admettait pas de corporation qui s'étendît sur plusieurs municipes. Le collège était une société de concitoyens, et, pour ainsi dire, un quartier humain de cité

Aussi, la plupart d'entre les corporations ont, dès l'origine, mêlé leur vie aux intérêts de leur cité, et en sont devenus des rouages, à demi-libres, à demi-commandés.

Voici, par exemple, les corps de métiers les plus répandus dans les villes de la Gaule : forgerons, charpentiers de maisons, charpentiers de navires, maçons, couvreurs, scieurs de long, tisserands ou drapiers. Ils se réunissent pour des cérémonies communes, des fêtes intimes, sans doute des discussions d'intérêts professionnels : et tout cela va de soi. Mais avec leurs affaires propres, il faut qu'ils songent à celles de la ville. En cas d'incendie, c'est à eux qu'on fait appel, et ils sortent, se groupent, se rangent pour combattre le feu, sous les ordres d'un magistrat municipal.

A côté des confrèries de l'atelier étaient les confrèries de la route. On appellera ainsi les collèges auxquels donnaient naissance les affaires de transport : nautes de la mer, nautes des fleuves, « utriculaires » ou fournisseurs d'outres de passage, bateliers de barques ou de radeaux. Je doute fort qu'ils ne fussent point chargés, pour le compte de la cité, d'assurer la circulation des marchandises publiques, du blé de réquisition, des dépêches et des fonctionnaires. Les plus importantes du Midi, les « Nautes d'Arles » avaient, en tout cas, la mission de transporter, moyennant subsides et sous le contrôle de l'État, les grains destinés à l'approvisionnement de Rome. Et comme certaines d'entre elles, telles que les « Nautes de Paris », conservaient encore le droit de porter des armes, lances et boucliers, je suis tenté de croire qu'on leur confiait le soin d'exercer la police sur les eaux et les bords des fleuves, d'y pourchasser et d'y arrêter maraudeurs et contrebandiers.

Une ville s'en remettait souvent à ses collèges du soin de prier ses dieux et de divertir ses habitants. On doit unir ces deux choses : car fêtes religieuses et jeux publics étaient alors inséparables. Ce fut un collège, celui des Sévirs Augustaux, qui assuma partout, pour la moitié, les devoirs du culte impérial. Les corporations professionnelles, nautes, bouchers ou autres, ont si souvent élevé des monuments aux Césars, qu'on se demande si ce ne fut point parfois au nom de la cité tout entière. Des sociétés de jeunes gens ou de veneurs donnaient des combats et des chasses dans les lieux publics, pour la plus grande joie de leurs amis et de leurs com-

patriotes. Bien des sanctuaires de campagne ou des chapelles de carrefours seraient demeurés sans honneurs et sans ornements, si les dévots de quartier ne s'étaient point formés en confréries pour les enguirlander aux jours de fêtes.

En échange des services qu'elle rend à sa cité, une confrérie reçoit d'elle d'assez nombreux privilèges. Ses membres ne seront jamais perdus dans la foule des simples citoyens. Ils assistent en corps à certaines cérémonies; ils ont des places réservées sur les gradins de l'amphithéâtre municipal. Si l'empereur visite la ville, les sociétés prennent leur rang dans le cortège, groupées autour de leurs enseignes: car elles ont emblèmes et drapeaux, tout comme les cohortes des cités gauloises dans les armées de l'Empire. Il est probable que ces prérogatives, purement honorifiques, étaient complétées par des avantages matériels, tels que des exemptions de corvées ou de taxes. Les collèges se transformaient en corps de privilégiés, comme le sénat local était devenu l'aristocratie des décurions. Riches ou pauvres ne pouvaient se résigner à vivre confondus avec la masse des citoyens. Tous veulent une place à part et des droits spéciaux. On ignore de plus en plus le principe d'égalité et les pratiques de la démocratie.

V. — « Conventus » de citoyens romains : Synagogues.

Surveillés par l'Etat et enfermés dans leur cité, les collèges ne faisaient donc courir de danger ni à l'un ni à l'autre. Ils les servaient, au contraire, tous les deux, dévots aux empereurs dont ils entretenaient les autels, bons patriotes dans leur ville, où ils mettaient plus de vie et de gaieté.

Il en eût été autrement si les collèges étaient sortis des limites municipales pour prétendre à un rôle provincial ou universel, si, par exemple, les collèges similaires de cités différentes s'étaient associés en vue d'une action commune. Mais rien de cela ne se produisit dans les temps romains. Soit que l'État ait veillé de très près à bloquer les confrères dans leurs cités, soit que l'esprit des Anciens ait rarement conçu l'idée d'un collège agissant hors de sa ville, l'Empire n'offre aucun exemple de ces relations internationales entre corps de métier, de ces vastes fédérations professionnelles ou cultuelles qui furent et seront les plus redoutables adversaires des nations modernes.

Il faut signaler pourtant trois exceptions à cette règle.

La première est fournie par les sociétés ou groupements de citoyens romains qui se formèrent dans les cités provinciales, au temps où ces citoyens y étaient encore en petit nombre. Ils s'y réunissaient (comme nous dirions de nos jours) en colonies ou chambres de commerce, que l'on appelait du mot tout juridique de *conventus*; ils tenaient des assemblées ; un *curator*, sans doute leur élu, était chargé de défendre leurs intérêts auprès des magistrats municipaux. D'ordinaire les sociétés romaines de ce genre, comme les collèges, s'enfermaient dans le ressort d'une cité. Parfois aussi elles embrassaient les citoyens de toute une province. D'ailleurs, il semble aussi que les différents *conventus* d'une même contrée fussent en correspondance les uns avec les autres et en relation constante avec les hommes et les magistrats de Rome : l'ensemble des citoyens y apparaissait comme une vaste et puissante société qui se dressait contre les cités indigènes. — Mais il suffit de formuler cette conclusion pour montrer qu'une telle entente, loin d'affaiblir l'Etat romain, lui prêtait appui : c'étaient ses enfants qui se groupaient d'un bout à l'autre d'un pays hostile ou conquis, pour affirmer leur qualité et leurs droits. Ces *conventus* présentaient, sur terre étrangère, l'image de la patrie romaine. Au reste, à la fin du second siècle, quand le droit de bourgeoisie se fut étendu par toute la Gaule, ils disparurent en silence.

C'était une institution de même genre que celle des synagogues installées dans les plus grandes villes. Elle aussi, la synagogue est une colonie ou une chambre de « nationaux » dans une cité étrangère ; elle aussi, est un essain déposé par un peuple loin de sa ruche natale. Toutes les communautés juives correspondent entre elles, s'envoient des messages et des hôtes. Leur union maintient, en face de l'unité du peuple romain, celle d'Israël dispersé. Mais, vu leur petit nombre et le peu d'importance de chacune d'elles (il n'est ici question que de la Gaule), les empereurs n'avaient rien à en redouter.

Le troisième fait de coalition internationale, celui-ci plus net que chez les Romains et les Juifs, nous est fourni par les Chrétiens.

VI. — Les Églises Chrétiennes.

Comme les collèges de secours mutuel et de culte commun, auxquels la loi romaine aurait pu les assimiler, les « assemblées » ou églises chrétiennes étaient, dans leur principe, des sociétés municipales, et les sectateurs du Christ acceptaient volontiers les conséquences de ce principe. Ils disaient couramment « l'église de Lyon » ou « l'église de Vienne ». Chacune de ces confréries se fit peu à peu son histoire, elle eut sa vie particulière et son amour-propre. Dès le début du monde chrétien, le patriotisme de diocèse se forma avec une rare

intensité, comme si quelque chose de l'antique énergie des cités avait pénétré dans l'assemblée des Chrétiens du lieu.

Mais à la différence d'un collège d'Isis ou d'une confrérie de charpentiers, cette assemblée ne cesse de regarder bien au-delà de l'enceinte de la ville et des frontières de la cité, jusqu'aux dernières limites de l'horizon des hommes : le souvenir de son origine, la nature de ses ambitions, ses affections les plus fortes la détournent de la vie locale. Semblable en cela à un *conventus* des Romains et à une synagogue des Juifs, elle n'est point sortie spontanément du sol municipal, elle a été fondée par des « envoyés » venus de très loin, cherchant à créer partout de nouvelles fraternités : l'église de Marseille est peut-être l'œuvre de saint Paul, celle de Lyon fut sans doute fondée par des Chrétiens d'Asie. Puis, à peine constituée, une assemblée nouvelle éprouvait l'ardent désir de rayonner autour d'elle, de créer dans les cités voisines des sociétés qui fussent pareilles à elle-même : une église ne recevait la vie que pour la propager aussitôt. Mères et filles, toutes ces confréries de Chrétiens demeurent unies entre elles par un lien indissoluble : elles sont en quelque sorte fondues ensemble par la coalition éternelle de tous les êtres qui portent ce nom. Pour un fidèle du Christ, ce qu'il appelle l'église ou l'assemblée de Lyon ou de Vienne, c'est en réalité une réunion accidentelle des frères du pays, ce n'est pas sa vraie cité, sa vraie famille, sa patrie ou sa république morale, comme est le collège municipal pour un Isiaque de Nîmes ou la colonie de Lyon pour le citoyen romain de Fourvières.

L'organe fondamental et perpétuel pour les Chrétiens, leur Etat divin, ce fut l'ensemble de tous les frères dispersés dans le monde. D'une extrémité de la terre à l'autre, les églises correspondaient sans cesse, pour n'avoir qu'une seule âme et ne paraître qu'un seul corps. Persécutés par Marc-Aurèle, les Chrétiens de Lyon écrivent aussitôt une longue lettre à leurs frères d'Orient pour leur raconter en détail leurs glorieuses tribulations. C'est à des églises d'Asie que celle de Lyon demande ses chefs ou ses orateurs. L'unité profonde du corps des Chrétiens se manifeste déjà par le désir, chez quelques-uns, de reconnaître la supériorité morale de l'évêque de la plus grande ville, celui de Rome : de Lyon, on lui écrit comme à un arbitre. Toutes ces églises disséminées pouvaient se comparer aux tribus d'un même peuple, aux dêmes ou aux quartiers d'une même cité, le peuple et la cité du Christ : être chrétien, c'était appartenir à cette cité, et elle leur tenait lieu de famille et de patrie.

Rien de pareil, depuis la fin de la République, ne s'était présenté dans le monde romain. Au-dessus des vieilles formes sociales, famille, tribu, cité, voici une nouvelle fraternité qui grandit, par delà les remparts des villes, les frontières des provinces et des nations, rompant les attaches traditionnelles des hommes avec les lignes marquées sur le sol.

VII. — Sectes philosophiques. Le collège et l'idéal nouveau.

Cette société chrétienne préparait donc, dans la vie des peuples, le triomphe du principe collégial. Elle le substituait à l'idée de la famille, de la cité, de l'Empire même. C'était l'accord spontané de tous les êtres qui, dans le monde, se sentaient une âme commune et le désir de penser ensemble. Tous les motifs qui, depuis l'avènement des Césars, poussaient les hommes à s'unir à leur gré, hors de l'Etat et de la maison, se concentrèrent pour aboutir à la formation de ce peuple divin.

Le collège a donc fourni à tous les habitants du monde ancien le moyen de prendre leur revanche sur le régime social et politique auquel les condamnaient le hasard de la naissance et les nécessités de la vie. Qu'il fût sectateur du Christ ou d'Isis, confrère charpentier ou naute de la Seine parisienne, le membre d'une corporation se débarrassait pour un temps, au sein de sa société, de la force obsédante de la cité ou de l'Empire. Il y allait comme dans une patrie de son choix : les mots de *corpus* et de *respublica*, constants dans la langue collégiale, lui donnaient l'illusion qu'il se trouvait dans un Etat confraternel. Les obligations municipales ou la tutelle des princes avaient beau rappeler la plupart des collèges aux réalités du moment, ceux des hommes auxquels leur bonté ou leur intelligence suggéraient un idéal nouveau, surent se créer des confréries où ils abritèrent leurs espérances loin de la vie du commun. Tel fut le cas des Chrétiens; tel fut aussi celui des sectes de philosophie.

Sans être des collèges au sens officiel du mot, les groupes d'auditeurs qui s'assemblaient régulièrement autour des philosophes n'en formaient pas moins des unions morales, et comme des fraternités latentes. Ce qui les rapprochait et les attachait à leur maître, c'était l'accord des sentiments, le besoin d'une vie identique, l'acceptation d'un nom qui les définit tous, Epicuriens ou Stoïciens : et cela est bien l'essence morale d'où sont sortis tous les collèges.

Dans ces auditoires de philosophes, plus encore que dans les églises des Chrétiens, la volonté dominante est une volonté de combat, et de combat contre la société ou les pensées contemporaines. Ecoutons Epictète parlant de la cité et de l'empereur, la double clef de voûte de l'édifice romain. — La

cité ? mais « l'homme est d'abord le membre de cette cité qui embrasse les dieux et les humains ». L'empereur et ses ministres? « lorsque tu vas trouver quelqu'un de tes chefs, souviens-toi qu'il en est un autre, qui, d'en haut, considère ce qui se passe et à qui il faut plaire tout d'abord ». Contre César, le philosophe redresse Dieu comme maître, et Socrate comme guide et modèle. Peu importe que César commande, c'est de Socrate que vient la parole qui protège et qui sauve : « Aujourd'hui que Socrate n'est plus, le souvenir de ce qu'il a fait et de ce qu'il a dit avant de mourir demeure le grand bienfait pour l'humanité entière ». Peu importe la paix romaine que les princes promettent à la terre, il y a une paix supérieure qu' « ils ne sauraient promulguer », et que Dieu seul peut donner à l'âme du sage.

Voilà ce qu'on disait dans les plus hardies de ces nouvelles sociétés d'hommes. Les Chrétiens construisaient sur terre, en dehors de l'Empire, la Cité de leur Dieu. Les Stoïciens n'étaient pas loin de faire chose semblable et de voir dans l'autorité impériale la source de tout mal. Eglises et sectes, confréries et corporations, le collège, sous ses formes variées, offrait un asile à ceux que lassait le régime du jour et qui voulaient de nouveaux maîtres.

CAMILLE JULLIAN.
de l'Institut.

ANTI-ALCOOLISME ET R. P.

M. Joseph Reinach a fait dimanche dernier, dans la grande salle de la Faculté des Sciences de Marseille, une conférence sur « l'alcoolisme, péril national. »

La conférence était présidée par M. le docteur Roussy, président de la section marseillaise de la Ligue antialcoolique qui avait organisé cette réunion et qui a ouvert la séance par un discours chaleureux, dont le succès a été très vif.

Devant une très nombreuse assistance, qui a applaudi très vivement l'orateur, M. Joseph Reinach a exposé la gravité, d'année en année croissante, du fléau alcoolique. Le nombre des débits atteint 500.000; la production clandestine des eaux-de-vie naturelles augmente dans de telles proportions que l'administration des finances renonce à évaluer la fraude. Le dernier rapport du ministre de la justice au président de la République accuse, en conséquence, une augmentation nouvelle de la criminalité de sang, meurtres, coups et blessures, violences. Le nombre des conscrits réformés pour rachitisme, phtisie, tares de toutes sortes, s'est encore élevé dans les départements grands consommateurs d'alcool. Dans son dernier rapport au ministre de l'Intérieur, la direction de l'Assistance publique signale, une fois de plus, « la minutieuse concordance qui existe entre les départements ou l'on meurt le plus de tuberculose et ceux où l'on boit le plus d'alcool. »

Etant le pays du monde qui compte le plus grand nombre de cabarets, — 1 par 82 habitants, soit 1 par 25 à 30 adultes; — et le plus grand nombre de bouilleurs, — près d'un million qui, sous prétexte de consommation familiale, vendent en fraude près de 500.000 hectolitres d'eaux-de-vie, — nous sommes celui où la tuberculose fait le plus de victimes, plus de 85.000 décès en 1910, soit 217 pour 100.000 habitants, alors que la proportion est de 168 en Allemagne et de 146 en Angleterre. — Chiffres certains en Allemagne et en Angleterre, où la déclaration est obligatoire; chiffres sans doute inférieurs à la réalité chez nous, la déclaration après décès étant facultative.

Tout ce que l'initiative privée, tout ce que la propagande des ligues anti-alcoliques ont pu faire pour ralentir un peu la marche du fléau, elles l'ont fait. Le désastre qui menace la race ne peut plus être arrêté que par les pouvoirs publics; mais que font les pouvoirs publics? Ils n'osent pas toucher au privilège des bouilleurs de cru. Le Sénat n'a pas osé suivre résolument l'exemple du Conseil fédéral suisse, interdire la fabrication et la vente de l'absinthe, alors que la consommation de l'absinthe, dans les trente dernières années, a passé de 45 à 205.000 hectolitres. La Chambre, dans une séance tristement mémorable, a renvoyé à la Commission d'hygiène la loi, pourtant si modérée, sur la limitation des débits qui avait été votée par le Sénat.

Nécessairement, dit M. Joseph Reinach, une telle faiblesse n'a pu qu'encourager le commerce de l'alcool, surtout la production des alcools frelatés, deux et trois fois empoisonnés. Il signale notamment l'invasion des ports du Maroc et de toute la région d'Oudja par une nuée de trafiquants d'absinthe et de drogues innomables qui déshonorent la belle œuvre de civilisation que nous avons entreprise dans l'empire chérifien. Nous attendons beaucoup des troupes noires pour combler les vides que font dans nos effectif la natalité toujours en diminution et les ravages croissants de la tuberculose et de l'alcoolisme. Leur vigueur, leur force de résistance ont été déjà entamées par l'abus de l'alcool. Ce sont des officiers qui nous donnent cet avertissement.

La Commission d'hygiène de la Chambre a repris, sans le modifier, le projet sur la limitation des débits, et M. Jules Siegfried a déposé son nouveau rapport, entièrement favorable, à la veille de la séparation. La limitation ne résout pas le problème; c'est seulement la base indispensable de toute législation anti-alcoolique. Mais la Chambre voudra-t-elle voter la loi ? Le peut-elle seulement, demande M. Joseph Reinach, le peut-elle, en raison de son origine, du mode de scrutin d'où elle est née ?

Je ne suis pas venu ici, dit M. Reinach, pour faire de la politique, bien que la véritable politique, celle qui s'impose aujourd'hui de la façon la plus pressante, ce soit, à mon sens, la politique écono-

mique et sociale, la lutte contre les fléaux, les maux, les vices organiques, les tares de toutes sortes, qui se traduisent par une diminution des ressources et des énergies nationales : lutte contre l'alcoolisme, contre la tuberculose, contre le taudis, contre le surmenage, contre le paupérisme. Pourtant je n'ai pas le droit de taire aux militants de l'anti-alcoolisme qui m'ont invité à prendre la parole dans cette grande ville de Marseille, ce qui est le fond de ma pensée.

Je suis profondément persuadé que la réforme électorale qui tient aujourd'hui en suspens toute la vie politique de ce pays, répond à une très haute idée de justice. Mais je ne suis pas moins certain qu'elle est encore plus nécessaire que juste et je veux m'en expliquer sans réticences. En effet, la démonstration est faite depuis plus de vingt-cinq ans, l'événement a prouvé que le scrutin d'arrondissement est dans l'impossibilité de réaliser, que vous attendrez toujours en vain de la politique et des représentants du scrutin d'arrondissement quelques-unes des lois, des réformes essentielles que vous réclamez : réforme administrative, réforme judiciaire, lois de décentralisation sans lesquelles le budget, c'est-à-dire l'impôt, iront s'élevant de législature en législature, lois de salut public contre l'alcoolisme et contre toutes les conséquences de l'alcoolisme.

On nous prévient que le scrutin de liste avec représentation proportionnelle ne fera pas disparaître par enchantement tous les obstacles. Nous nous en doutons; nous ne nous dissimulons pas que la lutte restera ardue contre tant d'abus et de préjugés enracinés. On ajoute que la R. P. nous suscitera à nous mêmes des difficultés d'un genre particulier; qu'ainsi dans plus d'un département, les débitants seront assez nombreux pour réunir sur un des leurs un chiffre de voix égal au quotient et pour l'envoyer à la Chambre.

Soit, je ne conteste pas que des élections de ce genre se puissent produire. Et, sans doute, je repousse très résolument la représentation *professionnelle* pour la Chambre du Suffrage universel; elle pourrait convenir au Sénat; c'est une autre question. Mais quoi qu'il en soit, j'aimerais beaucoup mieux, cent fois mieux, discuter au fond, loyalement, franchement, avec un, avec dix représentants attitrés des intérêts corporatifs, débitants ou gros marchands de vin ou fabricants d'absinthe, que de me voir refuser tout débat par deux ou trois cents députés qui ont reçu de leurs syndicats locaux des dépêches comminatoires.

Voilà exactement vingt ans que j'ai déposé, pour la première fois, la proposition de limiter le nombre des débits d'alcool. Quand, au bout de vingt ans, elle a été inscrite enfin à l'ordre du jour, vous savez ce qu'il en est advenu.

Depuis que nous avons engagé notre campagne pour la représentation proportionnelle, les partisans du système majoritaire n'ont pas cessé de nous proposer des transactions; ces transactions, nous les avons acceptées les unes après les autres ; elles sont devenues aussitôt contre nous de nouveaux arguments. Voulez-vous que, prenant cette fois les devants, je propose aujourd'hui à nos contradicteurs, aux amis dont nous sommes séparés, une transaction, le moyen sûr de nous enlever quelques-uns de nos arguments les plus redoutables? Voici: Limitez le nombre des débits ; abolissez le privilège des bouilleurs de crû; interdisez la fabrication et la vente de l'absinthe. C'est-à-dire montrez que les élus du scrutin d'arrondissement n'hésitent pas à défier les colères des clientèles, des syndicats d'intérêts électoraux, quand il s'agit d'une question qui est pour ce pays, pour la race française, une question de vie ou de mort.... Faut-il dire quelle réponse m'attend?

Ah ! Messieurs, ne faites pas, je vous en prie, le procès des hommes! Car ces mêmes hommes, demain, quand ils seront issus d'un autre scrutin, quand ils auront triomphé, non plus dans une étroite querelle de personnes et d'intérêts, avec le secours des sous-préfets, mais dans une large bataille de principes et d'idées, ce ne seront plus les mêmes députés. Assurément, ils n'auront point pour cela toutes les vertus; comme disent les théologiens, la nature humaine sera toujours dans l'état peccamineux. Tout de même, ils auront une autre vision des choses, une autre conception de la politique; ils s'étonneront eux-mêmes, une fois affranchis, une fois émancipés, d'avoir reculé si longtemps devant des devoirs aussi évidents et qui s'imposent avec tant de force.

Je ne veux rien exagérer; je ne veux ni me flatter, ni surtout vous flatter d'espérances qui seraient vaines. Pourtant, il est vrai, et notre histoire parlementaire, et l'histoire parlementaire de bien d'autres pays n'ont pas cessé de montrer, et, de fait, personne ne peut contester sérieusement, que les assemblées sont, pour une large, une très large part, ce que les fait le mode électoral d'où elles sont issues et d'où elles attendent leur renaissance. Quand, au moment du vote, le député du scrutin d'arrondissement regarde, selon une formule fameuse, dans sa circonscription, il y voit les gros électeurs qui vivent de l'alcool. Quand la réforme électorale aura élargi l'horizon — c'en est le principal objet — de celui qui sera enfin redevenu, dans toute la force du terme, le Représentant du Peuple, il découvrira cette grande démocratie qui ne veut pas mourir de l'alcool comme en sont morts les Caraïbes et les Peaux-Rouges.

UNE ÉVOLUTION DE L'ACADÉMISME

C'est un curieux courant, celui qui se dessine en ce moment dans les académies, tendant à rompre avec quelques-unes des vieilles traditions dont se composa leur prestige et qui avaient fait leur force... quelque chose comme une évolution de l'Académisme, cet état d'esprit si particulier, pour lequel certaines natures semblent marquées d'avance, et, si l'on peut dire, dès le berceau, car à maints égards et par une particulière tournure de l'esprit que renforçait la fréquentation du monde et des salons, on naissait académicien ; chez la plupart le signe d'élection s'affirmait dès les premières armes et c'était, plus encore qu'un état de l'esprit, une particulière tournure morale qui semblait comme le mot d'ordre et affirmait l'unité de la compagnie. Ici-bas, hélas, tout passe, même la pure conception de l'Académisme, et c'est sur cette transformation que jette une singulière clarté l'examen de quelques-unes des dernières élections.

*
* *

Et d'abord arrêtons-nous au cas de M. Gustave Charpentier, la plus éclatante illustration de notre idée, la plus récente aussi... mais non pas la seule. L'élection de ce musicien et les circonstances au milieu desquelles elle eut lieu, c'est ce qui fixe notre attention sur un point que sans lui nous n'eussions pas sans doute envisagé. Mais si l'on y réfléchit ce qui l'a rendue possible, cette élection, c'est l'ensemble des circonstances antérieures, ce sont les courants sous-jacents qui déjà s'indiquaient dans les eaux académiques, courants auxquels il était difficile de se tromper. Ce n'était là pourtant que des signes annonciateurs. Que représentait à l'origine ce nom : Gustave Charpentier? Liberté dans l'amour... Liberté dans l'art... et toutes deux poussées jusqu'à l'extrême licence... A parler franc, c'était plutôt *anarchie*, au sens étymologique du mot. Qu'on se rappelle la bruyante apparition de *Louise* sur la scène de l'Opéra-Comique, cette première qui eut tout l'éclat, tout le retentissement d'une *date* dans l'histoire de l'art, où tout un parti vit comme un affranchissement des conventions antérieures, comme une libération des formules, et où l'auteur lui même, plus habile comme metteur en scène de sa renommée que de son œuvre, eut l'habileté de surajouter après coup des intentions qu'il n'avait jamais eues! *Louise* fut à son heure une manière de drapeau levé, autour duquel se rallièrent tous ceux qui prétendaient rompre avec les conventions... c'est-à-dire avec l'esprit même de l'Académisme. Car il faut bien le dire, et qu'on ne s'y trompe point, le souffle montmartrois qui agite et fait claquer le drapeau de *Louise*, ce vent d'indépendance qui entraîna toute une part du public et décida du grand succès, ce n'est nullement la liberté de l'art au sens expressif des *Maîtres Chanteurs* par exemple — liberté sans doute, mais liberté qui s'appuie sur la tradition — c'est au contraire liberté qui brise violemment avec la tradition, ou dont la suprême habileté est de le faire croire, pour affirmer son originalité, laquelle en paraîtra plus grande aux regards de ceux qui ne vont pas plus loin que l'apparence, et qui ne voient pas de quels éléments classiques et traditionnels est faite cette prétendue originalité qui veut rompre tous liens avec le passé. N'importe, l'estampille y est. *Louise* est une œuvre marquée, par sa réputation, plus encore que par la réalité des faits, comme une création d'avant-garde... et son auteur un de ceux dont on écrit : » « En voilà un qui dit leur fait à ces Messieurs de l'Académie ! » — On n'ajoute même pas : « — En voilà un qui jamais ne sera de l'Académie ! » — Car la chose semble trop évidente... Et voici que dix ans après, l'auteur de *Louise*, son drapeau symbolique en main, crée l'anarchie au sein de l'Académie elle-même. L'histoire de son élection n'est-elle pas un curieux et expressif phénomène psychologique? On sait qu'à l'Institut, l'Académie des Beaux-Arts, comme celle des Sciences, se divise en un certain nombre de sections qui ont le droit de donner leur avis et de présenter les candidats chaque fois qu'une place est devenue vacante : c'est un hommage rendu au principe de la spécialisation qui semble s'imposer plus nécessairement dans les sciences et dans les arts que dans les Lettres pures. C'est en quelque manière un aveu d'humilité, et l'équivalent de ceci : « Nous autres graveurs, nous autres architectes, nous autres peintres, nous ne nous y connaissons pas en musique. Que la section compétente nous désigne le plus méritant des candidats, et alors les yeux fermés, nous voterons pour lui ! » Pareillement, dans l'ordre scientifique, un mathématicien, un botaniste, un géologue, s'incline devant les décisions de la section de chimie quand il s'agit d'élire un chimiste, avec réciprocité dans les autres cas, et le vote de l'Assemblée plénière n'est d'habitude que la consécration d'un premier choix. Il était réservé à l'auteur de *Louise* de faire rompre avec la tradition et d'apporter un ferment d'anarchie dans le sein de l'Académie des Beaux-Arts. Précisément, parce que la section de musique ne le présentait pas en première ligne, et pour ce motif immortellement vrai que l'esprit de contradiction s'accentue chez l'homme d'autant plus fortement qu'il agit en collectivité, quelques-uns de ceux qui,

vraisemblablement, n'eussent point voté pour lui en d'autres circonstances, se découvrirent des raisons indéfectibles de mener campagne pour lui et de faire une manifestation sur son nom. Cela marquait bien l'esprit même de l'élection et son côté révolutionnaire : ce n'était pas seulement défi à la spécialisation, c'était, en outre, affirmation d'indépendance.

L'exemple de cette élection fut très remarqué pour un certain nombre de raisons à côté : parce qu'il s'agissait de la succession d'un musicien célèbre, de qui les œuvres avaient passionné l'opinion, et parce qu'aussi bien c'était son élève même qui aspirait à cette succession. Mais ce serait une grave erreur de le considérer comme unique, car il fut précédé d'autres signes annonciateurs. Faut-il rappeler certaine candidature féminine à l'Académie des Sciences, l'agitation et le trouble momentané qu'elle suscita dans ces cerveaux d'hommes graves, dont toute l'existence avait été modelée par les spéculations de l'esprit, mais qui donnèrent en cette circonstance la plus magnifique illustration de cette vérité incontestable aujourd'hui, que la logique humaine est presque toujours sous la dépendance de l'émotivité. Et ce fut un illustre exemple de la toute-puissance des passions et de l'aberration qu'elles suscitent dans les meilleurs cerveaux, quand le raisonnement seul devrait suffire, le raisonnement et l'esprit d'équité pour commander leurs décisions.

Qu'on se rappelle encore, à cette Académie des Beaux-Arts qui vient d'être agitée par l'élection de l'auteur de *Louise*, la récente élection de M. Albert Besnard. J'ai noté ici même, et à son heure, la suprême maîtrise avec laquelle cet habile homme, aussi expert en l'art de diriger sa vie qu'en celui de présenter sa peinture, une fois parvenu à cette époque de l'existence où le laurier académique prend un prestige inégalable, avait accompli l'évolution décisive qui allait permettre sa candidature à l'Institut. Les origines n'en semblaient pas moins embarrassantes, ces origines qui le rattachaient, sinon en fait, tout au moins en esprit, au révolutionnaire impressionisme. Si M. Albert Besnard n'avait pas été officiellement du groupe des Monet, des Renoir, des Pissaro, et autres farouches indépendants, comme si par avance son habileté lui eût fait sentir le péril de s'engager trop avant, tout au moins avait-il flirté avec eux et leur avait-il donné des gages. A plus d'une reprise il avait pris parti pour eux, et d'ailleurs sa peinture à lui, jusque dans ses excentricités les plus folles et les plus provocatrices, parlait assez pour eux. Il parut donc logique, et parfaitement raisonnable, durant la plus grande partie de sa carrière, de le cataloguer Impressioniste. Or, qu'était-ce que l'Impressionisme, dans sa période d'activité et de foi, sinon le mortel ennemi de l'Académisme? Il suffit de se rappeler l'attitude des partis voici une quinzaine d'années, et pour ne prendre qu'un exemple, les protestations véhémentes de l'Académie des Beaux-Arts à l'inauguration du Legs Caillebotte. Il est vrai que les fortes têtes de la section des Beaux-Arts étaient, à cette époque, les Gérôme, les Bouguereau et les Lefebvre, c'est-à-dire les tenants du poncif académique dans ce qu'il offre de plus convenu et de plus irritant. Quel contraste avec ces tendances formait l'art de M. Albert Besnard?... Il est inutile d'y insister n'est-ce-pas? Et pourtant voici que M. Albert Besnard a revêtu l'habit aux palmes vertes, et qu'il tient en main un double attribut : son pinceau et sa plume. Niera-t-on maintenant que l'élection de M. Besnard, comme celle de M. Charpentier, correspondent à une évolution de l'esprit académique !

Chacun peut, dans la mesure de ses tendances et de ses goûts personnels, approuver ou blâmer cette évolution; il paraît bien difficile d'y contredire et ceux-là qui, par leur fonction ou leur esprit traditionnaliste, semblaient, mieux que tous autres, préposés à la garde du feu sacré, furent les premiers à la constater. Le Salon des Quarante lui-même ne fut pas à l'abri de ces innovations et l'on pourrai citer plus d'une élection dans ces dernières années, qui apparut comme un signe des temps nouveaux. L'Académie Française, elle aussi, a ses Gustave Charpentier et ses Albert Besnard, entendez des écrivains qui, dans le mouvement littéraire de leur temps, tinrent un rôle à peu près identique à celui de ce musicien et de ce peintre dont on ne saurait dire évidemment qu'ils fussent marqués pour l'Institut en vertu d'un décret nominatif de l'Eternel.

* *

Dieu merci, la Providence qui pourvoit à tout, a mis le remède à côté du mal. Il est tout entier ce remède, dans la vertu magique de l'investiture et dans l'action prestigieuse de l'encadrement. Toujours il convient d'avoir présente à la pensée une maxime politique dont j'ignore quel est l'auteur, et que je serais tenté d'attribuer à la « Sagesse des Nations » bien plutôt encore qu'à un auteur déterminé — la voici dans son expressive brièveté : — « Un radical ministre n'est pas nécessairement un ministre radical. » Elle emprunte son illustration aux leçons de l'histoire et revêtit son plein sens, il me semble, au temps glorieux du premier Empire, quand on vit les plus farouches Jacobins de la Terreur, ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI, une fois encadrés dans la forte hiérarchie de la cour impériale, devenir les plus dociles serviteurs du

maître et les meilleurs fonctionnaires de l'État. Il y a là une loi psychologique qui, à toutes les époques et dans toutes les circonstances, s'affirme avec une indéfectible rigueur, car l'esprit humain ne change pas dans ses grandes lignes, et les mobiles qui le régissent sont toujours et partout les mêmes. Pareillement donc, et pour des causes identiques, nous arrivons à cette formule qui, tout naturellement s'inscrit sous notre plume : « — Un révolutionnaire académicien n'est pas nécessairement un académicien révolutionnaire ». Que dis-je, il y a toutes les chances pour qu'il devienne le plus sage et le plus soumis de la Compagnie.

Durant les heures qui précédèrent son élection, et sous cette réserve, j'imagine, qu'elle ne serait publiée qu'au cas de succès, M. Gustave Charpentier livra à un journal sa confession ou l'aveu d'un état d'âme marquant une soumission vraiment touchante, en même temps qu'un naïf appétit des honneurs académiques, qui n'eussent point été déplacés sous la plume du plus docile et du plus nativement prédestiné de tous les candidats à l'Institut. Il y a là un gage précieux pour l'avenir. Par un mécanisme identique à celui qui nous montre, parmi ses confrères de l'Académie Française, les farouches indépendants d'autrefois, donnant leur voix aux ouvrages les plus sages, les plus ternes, pour ne pas dire les plus insignifiants, de la production contemporaine, je ne désespère pas de voir prochainement le chantre heureux de la Muse montmartroise lâcher définitivement son inspiratrice et réserver son suffrage aux plus fades d'entre les cantates qui, chaque année, font retentir les murs de l'Institut.

PAUL FLAT.

LE GRAND JOUR (1)

III.

Avant la mort de M. Rassilia, le curé de Garoulèze recevait de lui le subside indispensable à sa vie. Ensuite, il était resté presque sans ressources : aucun autre paroissien qui ne fût pauvre ou mécréant ; un casuel insignifiant ; un évêché hostile au vieux prêtre jugé incapable et d'esprit assez dangereux. Le curé avait espéré, tout d'abord, que Mlle Thasie perpétuerait la générosité de son frère : en vain ; pour Mlle Thasie, dévote, il appartenait à l'État de pourvoir aux besoins des prêtres ; elle jugeait humiliant qu'ils reçussent de l'argent des fidèles ; et elle gardait le sien, dignement. Alors, le curé de Garoulèze crut mourir de faim. Ce fut Madeleine qui le sauva : elle connut cette misère, et obtint que sa tante donnât, à de certains intervalles, de petites sommes ; mais Mlle Thasie n'y consentait qu'en rechignant, et sur l'instance réitérée de la jeune fille. Cependant, avec les pièces de monnaie qu'il recevait des visiteurs, tout le jour guettés pendant la lecture du bréviaire et la récitation d'interminables chapelets, il parvenait à vivre, et même à donner, aux plus misérables, l'illusion d'une aumône. Et voilà que partait sa grande bienfaitrice... Les jours de famine allaient-ils recommencer? Car il savait bien que quelles que fussent les exhortations une fois faites de Madeleine, Mlle Thasie, si même elle restait à Garoulèze, ne maintiendrait pas son secours. La misère, la dernière misère allait donc revenir ! Il allait, de nouveau, connaître la faim ! Et voilà qu'il lui fallait, de ses mains, travailler à cette œuvre...

Il y travailla bravement : un tricot noir plié autour de son cou, pour cacher la détresse du linge, dès le lendemain il se rendit chez Mlle Thasie Rassilia. Elle était seule ; sans détours, il exposa la requête de Maurice Laige, parla, comme il le devait, de la situation du jeune homme, de sa famille...

Mlle Thasie l'écoutait sans patience ; enfin, elle ne se retint plus de l'interrompre :

— Eh oui ! fit-elle, je comprends, je comprends ! Mais, de marier Madeleine, qu'est-ce qui presse? Elle n'a que dix huit-ans ! Elle n'est pas malheureuse ici, cette petite : et sait-on jamais, avé les hommes !

Le pâle visage du prêtre pâlit encore de surprise et de joie, à ces mots qui le remplissaient d'espoir. Déjà, la vieille fille reprenait :

— Et puis je vais vous dire, curé... (ainsi elle traitait, sans déférence excessive, son protégé) je vous dois d'expliquer, puisque vous faites la commission, qui n'est pas bien agréable, hé ?

Le curé s'inclina en souriant, à l'aise, subitement, et le cœur épanoui.

— Quand est mort le père, le povre père de Madeleine, moi j'ai vendu mon bien, là-bas, dans les pinèdes ; tout mon bien, pour venir ici, habiter la ville, comme elle voulait. Alors, maintenant que je suis là, il ne faudrait tout de même pas qu'elle s'en aille, sous prétexte d'épouser le premier homme venu ! Voyons...

— Evidemment, fit le prêtre ; ce sont des intérêts respectables...

— Mais, demanda Mlle Thasie, pourquoi c'est vous qu'on a chargé de faire la commission ?

— Oh ! par un sentiment de convenance que vous apprécierez : ce jeune homme est l'ami, et était jusqu'à hier l'hôte de M. Mossot...

(1) V. la *Revue Bleue* du 2 novembre 1912.

— Le saltimbanque ! c'est le saltimbanque ! s'écria l'impétueuse Mlle Thasie en agitant ses maigres bras levés Ah bien ! par exemple ! Je ne voulais pas marier Madeleine, déjà ! Mais avé le saltimbanque ! Non ! il ne doute de rien !

— Le saltimbanque? interrogea timidement le curé.

— Eh oui ! Vous n'avez pas vu? Il se promène sur ces machines... ça marche on ne sait pas comment ! Ce n'est pas fait pour des chrétiens, ces affaires-là ! Un vrai saltimbanque, quoi ! Alors vous lui direz, cet homme, que je ne veux pas de lui, qu'il a bien fait de s'en aller, et que je lui défends de remettre jamais les pieds dans Garoulèze...

Comme aux temps de sécheresse, les paysans, avec délice, écoutent le bruit violent de l'orage, le prêtre entendait ces paroles indignées.

Il les savourait encore en regagnant son innommable presbytère. Ainsi, c'était donc vrai : ce ne serait qu'une alerte; Madeleine, la bonne conseillère, ne se marierait point; il continuerait de vivre, tranquille à peu près, grâce aux aumônes continuées des demoiselles Rassilia.

Pourtant, son dur devoir, il l'avait fait. *Alleluia ! Alleluia !* Et à ses lèvres, que l'habitude des longues oraisons laissait agitées d'un continuel tremblement, monta la prière d'allégresse.

Un seul point noir, dans cet horizon si merveilleusement éclairci : il fallait écrire à Maurice Laige le résultat de l'entrevue. C'est à quoi réfléchissait le curé, l'après-midi suivante, tout en guettant, assis près de sa fenêtre, le passage improbable d'un touriste. Il roulait aussi, entre ses doigts maigres, les grains énormes d'un rosaire, mais il ne priait pas, son effort entièrement donné à la composition difficile de cette lettre.

Une ombre, sous la voûte, une forme féminine...

— Ah ! je n'ai pas vu si c'est une étrangère !

Il se précipite, ouvre brusquement la porte, pour courir derrière cette cliente possible ; mais la femme est là, sur le seuil; elle venait chez lui, et c'est Madeleine Rassilia.

— Madeleine ! Entrez donc, mon enfant.

La jeune fille s'installe dans le taudis : le jour, il est à peine moins obscur et beaucoup plus lamentable que la nuit ; car les objets qui s'y révèlent en accroissent la misère. Le sol est fait de carreaux rouges ; la table cent fois maculée, une ficelle grossière consolide l'un de ses pieds ; des chaises dépaillées ; au fond, pêle-mêle à l'entour du lit mal bordé, des linges douteux, des brochures, une lampe à essence, une écuelle ; Madeleine, assise, s'appuie à la table qui boîte sous son poids.

— Et... qu'est-ce que c'est, mon enfant ?

— Monsieur le curé... Je suis venue, en m'échappant... Je veux vous parler... à cause de la visite que vous avez faite à ma tante...

— Ah ! oui ! Ah ! oui ! Mais, c'est une affaire entendue... Mlle votre tante m'a expliqué...

— Oh ! Monsieur le curé ! Je suis trop malheureuse ! Il faut, il faut que ce mariage se fasse !

— Que ce... Mais... je ne me doutais pas...

— Je suis trop malheureuse, monsieur le curé !

Et le visage dans ses paumes, les deux coudes sur la table dont chacun de ses mouvements accusait la boiterie, la jeune fille sanglota.

A ce moment, des pas lourds, sous la voûte, résonnèrent; d'un regard bref, le curé vit deux hommes, guêtrés, armés de pipes, coiffés de casquettes de voyage, des Anglais, sans doute, — ses meilleurs clients — qui s'approchaient de l'église ; ils essayèrent d'ouvrir la porte, ne purent que l'ébranler.

Occasion unique...

— Permettez ! dit le prêtre à la jeune fille ; et il se leva vivement.

Mais elle ne l'entendait pas ; le buste écroulé sur la table, elle pleurait, elle pleurait avec toute l'ardeur de son jeune désespoir.

Le curé eut encore un regard vers ces clients inespérés qui maintenant, immobiles devant la porte close, cherchaient des yeux la demeure de celui qui leur ouvrirait; mais il revint près de l'enfant en larmes, et s'asseyant sur un tabouret :

— Allons, ma petite enfant, dit-il, je vous écoute.

Peu à peu, les sanglots s'apaisèrent ; Madeleine releva son visage, qu'elle tamponna de son mouchoir. Le curé vérifia si les Anglais étaient toujours là. Ils y étaient. Et la jeune fille commença de parler : elle était trop malheureuse, dans ce triste Garoulèze ! Elle s'y ennuyait à mourir ! oui, à mourir ! Mlle Thasie ne comprenait pas, ne comprendrait jamais cela. Sa vie sauvage, Mlle Thasie n'imaginait point que sa nièce pût souffrir de la partager... Madeleine, cependant, n'en pouvait plus ! Et ce jeune homme, c'était la délivrance. Rien que pour l'avoir vu, pour avoir pensé que peut-être il l'emmènerait, Madeleine l'aimait, elle ne serait jamais heureuse sans lui. Elle ne serait jamais heureuse si, après cet espoir de vraie vie, elle retombait à sa misère quotidienne. Que monsieur le curé la sauve ! Oh ! qu'il la sauve ! Lui seul le pouvait. Lui, Mlle Thasie le croirait peut-être, parce qu'il était monsieur le curé. Qu'il vienne ! Non plus pour une démarche banale comme celle qu'il avait déjà faite, mais pour sauver Madeleine, pour obtenir le bonheur de toute une vie ! Car c'était cela : le désespoir dans les vieilles pierres de Garoulèze, ou toute une vie heureuse, la vie, d'abord d'une jeune épouse, et l'amour, et des enfants ! La vie, enfin !

Elle conclut doucement :

— Ayez pitié de moi, monsieur le curé. Voyez-vous, moi, je suis faite pour être heureuse !

Hochant la tête, il la regardait, effaré. Ces mots d'espoir et de bonheur, dans sa misère, c'était comme un bruit d'ailes se heurtant aux murs d'une prison. Depuis très longtemps, ce vieil homme ne pensait plus qu'on pouvait être heureux — sinon du bonheur des demoiselles Rassilia, qui mangeaient tous les jours à leur faim. — Ces mots de lumière, en lui, quelle flamme ranimèrent-ils? Une volonté impérieuse le domina. Cette grande joie, ce bonheur inconnu que l'on attendait de lui, il fallait qu'il les assurât ; et voilà : il les assurerait. C'était une fatalité rude, quand il se croyait sauvé, qui le contraignait à obtenir l'instrument ds sa misère; car il ne doutait point qu'il l'obtînt.

Des forces dormaient en lui, jamais plus employées, mais dont il se rappelait toute la puissance. Prêtre mendiant, livré aux pauvres ruses qui le nourrissaient, son âme endormie ne cherchait plus à toucher des âmes. Mais il venait de la sentir vivre.

— Ne pleurez plus, mon enfant, prononça-t-il; comptez sur moi.

Il la reconduisit jusque sous la voûte. Les Anglais n'étaient plus là.

Quand Mlle Thasie entendit le curé de Garoulèze lui exposer qu'il fallait consentir au mariage, elle eut, d'abord, un sursaut, et demanda au prêtre, simplement, s'il ne devenait pas fou ; mais l'homme qui lui parlait, humble ce jour autant que les autres jours, l'était d'une manière nouvelle, d'où sa parole recevait toute autorité. Ce n'était plus devant Mlle Thasie qu'il s'humiliait ; ses yeux, trop souvent vagues, regardaient droit et profond; sa parole bouffonne ne donnait plus à rire, le geste de sa main étendue, le tremblement sénile lui conférait de la majesté.

Il parlait, simple et sévère, et plein d'amour; il disait l'horreur de l'égoïsme, la nécessité de l'oubli de soi, le devoir clair de Mlle Thasie, la toute-puissance du sacrifice. Il parlait contre lui-même, héroïquement, avec une ardeur toujours croissante. Mlle Thasie l'écoutait, stupéfaite. Elle songeait aux lénitives homélies qui tombaient, les jours de fête, du haut de la chaire poussiéreuse. Quelle vérité animait donc cette flamme-ci? Quel souffle divin ressuscitait ce cadavre ?

A la fin, n'en pouvant plus, car il était presque à jeun, mais voulant encore exprimer ce renoncement dont il donnait, à cette minute, un obscur et magnifique exemple, d'un geste brusque, comme sur une croix, il étendit les deux bras.

IV

Ce fut, dans le vieux Garoulèze, la joie merveilleuse d'un jeune amour. Maurice s'émouvait de la beauté des pierres splendidement colorées, sous l'exubérante richesse de leurs fleurs et de leur verdure. Il admirait que son bonheur lui fût offert dans un tel cadre. Et Madeleine, depuis qu'elle était certaine de le quitter, ressentait pour Garoulèze une tendresse infinie. Son fiancé, d'abord accueilli comme un sauveur, elle l'aimait maintenant, parce qu'il était charmant, énergique et doux, et lui-même plein d'amour.

Mlle Thasie les accompagnait, quelquefois, pour une course rapide dans la campagne. Mais leur délice était de s'accouder, seuls, vers la fin du jour, au mur d'enceinte qui demeurait debout, tout autour du village, dans sa force trapue; ils regardaient sans lassitude les jeux de la lumière au-dessus des collines et de la mer invisible; ils jouissaient de poser leurs mains unies sur la pierre rude des remparts; sans qu'ils le comprissent exactement, leur joie s'augmentait de tant de rudesse : l'âpreté de cette prison enchantait davantage la douce évasion prochaine. Leur joie croissait chaque jour.

Moins vite, cependant, que les détresses qui naissaient d'elle. Les renseignements venus de Lyon étant excellents, Mlle Thasie avait accepté ce mariage, mais elle ne s'en consolait pas. Et c'était une chose ensemble ridicule et touchante que son attitude désolée parmi ces préparatifs de fête. Elle qui, suivant son expression, n'était point « bijassière », des élans subits la jetaient, vingt fois par journée, au cou de Madeleine. Et elle répétait à toute occasion :

— Quand tu ne seras plus là, ma povre Madeleineu...

On eût dit, à l'entendre, que la mort de sa nièce était toute proche. Elle rendait, sans oser le dire, le curé responsable de tant de malheur. Lui ne s'en apercevait pas, et il prodiguait à sa paroissienne les consolations qu'eût méritées son propre tourment. Il était désespéré. Il savait bien que soustraite à l'influence journalière de Madeleine, Mlle Thasie l'abandonnerait vite. Et par un reste de cette noblesse qui un instant l'avait soulevé, il s'interdisait toute démarche auprès de sa jeune protectrice. Il avait dû se sacrifier; son sacrifice serait complet. Mais il était désespéré.

Un soir, Mlle Thasie le rencontra sur le chemin de ronde et lui apprit, les larmes aux yeux, que la date du mariage était fixée.

— Le grand jour approche, dit-elle : ce sera le 4 juin !

— Le grand jour ! reprit le curé; vous dites bien,

ma chère demoiselle ! Le Grand Jour ! *Dies magna ! Dies illa !*

— Mon Dieu ! Monsieur le curé, ce sont les mots du *Dies iræ !*

— *Dies illa ! Dies iræ !* Hélas ! n'est-ce point pour nous le jour de la douleur !

Elle s'enfuit épouvantée.

D'ailleurs, Maurice Laige avait, dans la place, d'autres ennemis. Ziska, la bonne de Madeleine, dont la beauté rude de ses traits, le bistre de sa peau et le crépelage de ses cheveux révélaient sûrement l'ascendance mauresque, Ziska jugeait Maurice un simple malfaiteur.

Elle ne cachait point son sentiment à sa maîtresse, mais elle l'exprimait le plus volontiers devant deux galopins du village à qui Madeleine faisait réciter le catéchisme, et dont elle secourait les parents. Quand ils l'écoutaient, la tête levée vers son visage sombre qu'enserrait un foulard multicolore, elle s'ingéniait à trouver, pour en charger le ravisseur, les pires injures. Elle avait si bien réussi à les persuader, qu'ils se sauvaient de toutes leurs forces dès qu'ils apercevaient Maurice. Et ils attendaient le jour du mariage comme celui d'une effroyable catastrophe.

Puis, quand elle était seule, Ziska se livrait mieux encore à sa haine ; elle prononçait des paroles mystérieuses, qu'on ne doit adresser qu'à son mortel ennemi.

Au commencement de mai, le curé apprit que le mariage, sur quoi il fondait, du moins, de grandes espérances — ne vivrait-il pas d'un si important bénéfice pendant deux ou trois mois ? — serait célébré à Lyon ; l'âge et la santé des parents du marié l'exigeaient. Ce fut le dernier coup.

Et Madeleine s'en alla. On avait fait venir, de Saint-Tropez, la petite berline qui devait l'y conduire pour prendre le train. Le départ était fixé à une heure matinale à cause de la chaleur. Le dur bleu du ciel éblouissait. La berline stationnait à l'entrée de l'impasse. Les malles furent arrimées. Le cocher restait debout à la tête de ses chevaux que les mouches agaçaient. Quand le curé vint dire adieu, Madeleine était déjà montée dans la voiture. Mais avant de quitter sa maison, Mlle Thasie, pensant qu'elle y reviendrait seule, ne put retenir ses larmes, et elle se laissa choir, en sanglotant sur une chaise.

— C'est trop affreux ! gémissait-elle.

Cependant, Madeleine s'impatientait et faisait des signes, penchée à la portière de la berline. Il fallut partir.

— Je ne pourrai jamais... j'ai les jambes coupées !

M. le curé et Ziska, avec mille précautions, soulevèrent Mlle Thasie, et le curé à droite, marmottant des prières, la servante à gauche, grommelant des blasphèmes, ils conduisirent la femme éplorée jusqu'à la voiture où Madeleine souriait.

V

Des mois d'angoisse. On lui avait bien, au moment du mariage, donné cent francs « pour ses pauvres », mais il avait dû, effectivement, distribuer une partie de cette somme. Le reste s'était vite épuisé. Et malgré les assurances prodiguées par Madeleine avant son départ, Mlle Thasie, comme il était probable, avait fermé sa bourse. Depuis le mariage, elle vivait recluse dans sa maison, ainsi qu'au lendemain d'un grand deuil. Elle ne recevait pas de visites. Elle sortait de l'église dès l'office terminé, et ne parlait plus au curé.

Maintenant, la misère était là. Redoutant, surtout, la dure charité de son évêque, le prêtre vivait des infimes ressources de son casuel et des faibles sommes reçues des visiteurs, du matin au soir inlassablement guettés. Mais il se désolait, parce que l'on touchait à la mauvaise saison ; pendant l'automne, quand il n'y aurait plus de touristes, de quoi vivrait-il ?

L'angoisse, chaque jour, l'étouffait davantage. Quand il n'aurait plus rien, pourtant, quand il n'aurait plus rien ! Mal nourri, torturé par l'inquiétude, ses facultés davantage s'atrophiaient. La fin approchait ; mais quelle fin, longue, peut-être interminable, et par degrés !

Un soir qu'il recevait, pour le payer de quelques sous, le gamin qui lui servait sa messe, l'enfant lui dit :

— Vous savez ce qu'on dit, monsieur le curé ? que le mari de Mlle Rassilia se serait tué en tombant avec son auto !

— Oh ! Oh ! Et elle, la chère enfant ?

— Non, pas elle ! Lui seulement. Bonsoir, monsieur le curé.

Le curé ne prit pas le temps de masquer, par quelques apprêts, la misère de son costume. Il se hâta vers la maison de Mlle Rassilia, le cœur bouleversé ; Ziska vint lui ouvrir.

— Eh ! dit la servante, vous connaissez la nouvelle, monsieur le curé ?

— Oh ! ma fille ! ce pauvre enfant !

L'autre ne répondit pas.

Et quand il fut devant Mlle Thasie :

— Ma pauvre demoiselle ! s'exclama le prêtre, les larmes aux yeux.

Mlle Thasie ne pleurait point.

— Hein ! croyez-vous ! curé ! Je disais bien, ces sales machines ! ce garçon, elles l'ont tué ! voilà !...

— Le malheureux enfant ! Si aimable, si sympatique ! Et cette infortunée Madeleine !

— Ne m'en parlez pas ! Je suis encore toute retournée !

— Est-ce que, pour les obsèques, vous vous rendrez...

— Non, par exemple ! C'est si loin, cette ville de Lyon ! Je ne servirais pas; et puis, moi, ça me fait mal, ces cérémonies... Mais j'attends des nouvelles... j'attends d'autres nouvelles...

Les nouvelles arrivèrent quatre jours après; comme il venait de dire sa messe, le curé aperçut Mlle Thasie qui le guettait, debout au bas de l'église; il se hâta.

— Savez-vous, M. le curé, ce qu'elle m'écrit ?

Il leva vers elle ses beaux yeux, où tant de tristesses et de privations mettaient une lueur de folie.

— Elle m'écrit qu'elle est décidée, dit Mlle Thasie d'une voix tremblante ; elle ne reste pas à Lyon : elle revient...

— Madeleine revient ! Est-il possible !

— Croyez-vous, curé, croyez-vous !

La vieille fille hésita une seconde, regarda vers l'autel, comme pour s'excuser, puis elle prononça ces deux mots :

— Quel bonheur !

Chaque après-midi, maintenant, le curé de Garoulèze se rendait chez Mlle Thasie, pour demander si la date du retour était connue ; on tardait à l'apprendre, mais l'attente d'une si grande joie était déjà pleine de charme. La vieille fille et le prêtre, quand ils se rencontraient, se souriaient de loin, comme deux fiancés : longuement elle contait sa souffrance, son désespoir de s'être sentie seule, seule pour toute sa vieillesse, après le départ de Madeleine. Et voilà que c'était fini ! On allait reprendre l'ancienne et douce vie : Madeleine ne s'en irait plus; d'ailleurs n'était-ce pas « la justice », puisqu'elle avait vendu ses biens, là-bas dans les pinèdes, pour vivre auprès de cette chère enfant ?

Le curé parlait moins : il n'osait pas, devant celle qui ne le secourait plus, étaler sa misère ; mais une joie sauvage s'exhalait de son être famélique; il multipliait ses gestes fébriles ; et c'est avec alacrité, réellement nourri d'espoir, qu'il supportait ses derniers jeûnes, car n'était-ce pas sûr que Madeleine lui rapporterait le pain quotidien ?

C'était sûr : et le bienfait de Madeleine précéda son retour : un matin, Mlle Thasie entra chez le prêtre ; elle avait reçu une lettre, la veille au soir : Madeleine arriverait le lendemain. Mlle Thasie ne contenait plus sa joie.

— Ah ! ce jour là, curé, disait-elle, c'est le plus beau jour de ma vie !

Les mêmes mots revinrent au prêtre par quoi, peu de temps auparavant, il désignait la fête, douloureuse pour lui, du mariage ; il répondit :

— Le Grand Jour, ma chère dame, le Grand Jour !..

Mais elle ne l'écoutait pas. Et soudain, apercevant cette misère que depuis longtemps elle n'avait plus visitée :

— Ah ! mon pauvre curé, reprit-elle, où avais-je la tête, vraiment ! Je vous avais oublié... Mais je reprends mes habitudes; l'arriéré ne se sera pas perdu, et d'abord...

On entendit le bruit d'une bourse assez lourde posée sur la table boîteuse. Le vieil homme restait muet; une salive abondante humectait sa bouche desséchée.

Quand Madeleine débarqua à la petite gare de Saint-Tropez, la berline l'attendait, qui trois mois auparavant l'y avait amenée de Garoulèze.

Le cocher s'avança, lui expliqua que Mlle Thasie, un peu souffrante, n'avait pu venir; mais, « là haut », on attendait Madeleine.

Quelle heure désolée ! Sous un ciel de nuages rapides, la voiture longea le petit port luisant d'une pluie récente. Il était désert, sa clientèle de pêcheurs et de traînards n'ayant pas encore quitté, depuis qu'il ne pleuvait plus, l'abri des cafés proches; et sous l'amoncellement des fûts de vin, près des bateaux amarrés, enclos dans sa ceinture de hautes maisons maigres à volets verts ou bleus, c'était une chose triste que ce quai provençal quitté par son soleil et par sa joie facile.

Madeleine ne regardait pas, mais cette tristesse pénétrante augmentait encore, à son insu, son désespoir. Elle demeurait à demi-couchée sur la banquette de la berline; sa douleur et aussi ses vêtements de crêpe donnaient, à la matité de son teint, un éclat tragique. Elle se laissait ballotter, livrée tout entière à cette affreuse sensation de retour à une tristesse ancienne. La morne existence de Garoulèze, elle s'en était échappée : trois mois, elle avait vécu... Et voilà qu'elle y revenait ! Désespoir définitif : elle avait connu assez de bonheur pour que toute sa vie en restât insupportable; le morne ennui de jadis s'alourdissait d'une atroce douleur, puisque l'homme qui l'avait aimée, l'homme qu'elle aimait, de toute son âme et de tout son corps, ne vivait plus...

Elle frappait du poing le cuir de la berline et disait :

— Non ! ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible !

A un moment, d'une voix rauque et brève, elle appela :

— Maurice...

Le son de sa voix, et les syllabes prononcées, firent éclater ses sanglots.

Elle pleura longtemps. Puis, comme les chevaux

montaient, au pas, l'une des interminables côtes qui mènent à Garoulèze, elle approcha son visage de la vitre. Le ciel « s'arrangeait »; de gros nuages sombres y roulaient encore, mais ils étaient moins serrés, et l'on apercevait, entre eux, le bleu violent du fond. Tout à coup, le bruit d'une cloche frappa les oreilles de Madeleine, si connu qu'elle n'hésita point.

— La cloche de Garoulèze! pensa-t-elle. Mais on sonne en volée! Vais-je tomber au milieu d'un fête? D'un mariage, peut-être? Il ne manquerait plus que cela! Oh! oh!

Elle recommença de pleurer. La voiture gravit les dernières pentes, passa sous une voûte basse, suivit le chemin de ronde...

S'agrippant, des deux mains, à la portière de la voiture, Madeleine gémissait doucement, terrifiée de retrouver si pareil à son souvenir ce lieu tout prêt pour sa douleur.

Elle s'étonnait aussi que ces choses demeurassent si réelles à l'heure d'un tel effondrement. Des êtres et des choses vivent et non d'autres : pourquoi ceux-ci et pas ceux-là? Elle haïssait l'humble village de n'être pas une ruine, comme l'était son foyer.

— Non! c'est trop injuste...

Elle souhaita ardemment le refuge de sa chambre, où, dans l'ombre et le silence, elle pourrait du moins, toutes les nuits et tous les jours, délivrée de ce qui n'était pas son désespoir, se nourrir de lui seul et pleurer, pleurer, pleurer...

La cloche continuait de sonner, au-dessus d'elle, maintenant.

Madeleine, affolée, s'efforçait de voir : aucun mouvement inhabituel; aucun cortège; le village sommeillait dans sa paix coutumière. Puis l'église; la porte ouverte; et par cette porte, Madeleine distingue, pendu à la corde de la cloche dont l'effort l'étire et le reploie et l'arrache du sol, sale et suant, et animé, pour cette besogne, d'une singulière ardeur, le curé de Garoulèze.

La voiture s'arrête sur la place, près de l'orme : la portière s'ouvre : Madeleine descend : dans le bruit de fête des sons de cloche qui tombent plus distincts, elle voit s'avancer entre les deux « enfants du catéchisme » qui sautent et applaudissent, Mlle Thasie agitant sa main droite; et derrière eux Ziska accourt de l'impasse, et brandit, triomphale, un énorme bouquet.

Elle ne comprend pas; elle hésite; mais, sur tous ces visages, sur eux tous, soudain elle reconnaît de la joie, une même joie, qu'ils recoivent de sa douleur. Et dans les bras tendus pour une étreinte, la jeune femme en deuil s'écroule, évanouie.

LOUIS LEFEBVRE.

DÉBILITÉ MENTALE, ALCOOL ET REVOLVER

Je me propose d'évaluer, à propos d'un cas venu à mon examen, le préjudice causé à la société par cette association : débilité mentale, alcool et revolver, ainsi que de rechercher quelle est, dans ce préjudice, la part de responsabilité qui incombe à l'imprévoyance sociale. Ou, si l'on préfère donner au problème un autre énoncé, je me propose de montrer le danger que font courir à la société les faibles d'esprit quand, abandonnés à eux-mêmes, ils ont libre accès aux boissons alcooliques qui en font des fous et aux armes qui en font des meurtriers.

Voici le fait :

Un jour de la fin de juillet 19..., vers deux heures et demie de l'après-midi, un garde du bois de Y. aperçoit, assis sur un banc, un individu dont les propos incohérents ont rassemblé autour de lui une dizaine d'enfants. Invité à cesser ses excentricités, l'individu se répand en menaces. Le garde, le jugeant dangereux, va requérir des agents pour le faire arrêter. Cependant l'individu — que nous appellerons X. — quitte le banc sur lequel il était assis, se rend dans un débit voisin, boit un verre de vin et retourne dans le bois. Rencontré par le garde qui, accompagné d'un de ses collègues et de deux agents, s'est mis à sa recherche, X. est sommé de s'arrêter. Au lieu d'obéir, il prend la fuite. Le jardinier Z. essaie de lui barrer le passage. X. tire un revolver de sa poche, fait feu sur lui et l'atteint au bas ventre. Puis il continue sa course, toujours poursuivi par les gardes et les agents. Quelques mètres plus loin, il se retourne et tire un second coup de feu sur le groupe des poursuivants, sans atteindre personne. Un des agents riposte par un coup de revolver qui atteint X. au bras droit et lui fait lâcher son arme. Enfin, après une poursuite acharnée, il est arrêté et conduit au Poste de Police le plus proche, en proie à un état de surexcitation extrême, dit le rapport du Commissaire de Police, criant : « je suis un Bonnot... Vive Bonnot!... je me tuerai, mais j'en descendrai un avant... Nous sommes une bande d'au moins 400... Avant peu on placera une bombe... » Après avoir donné quelques renseignements sur son état civil, il retombe dans un état d'excitation telle que le commissaire renonce à pousser plus loin l'interrogatoire.

Le lendemain, à l'instruction, X., devant l'inculpation dont il est l'objet, déclare qu'il ne se souvient de rien, qu'il avait bu, et que, sans doute, il

était ivre, quand se sont passés les évènements dont on lui fait le récit.

La victime, le jardinier Z., transporté dans un hôpital, succombe bientôt à des perforations multiples de l'intestin, associées à une perforation de la vessie. Quant au meurtrier qui, nous l'avons vu, avait été lui-même blessé au bras par la balle de l'agent, après avoir passé quelques jours à l'infirmerie de Fresnes, il est transféré, guéri, à la prison de la Santé et soumis à une expertise médicale.

Des renseignements de la famille, des rapports de la police et de l'examen de l'inculpé il résulte que celui-ci est un individu atteint d'une profonde débilité mentale, alcoolique, et qu'il a commis son crime dans un état d'ivresse pathologique. Il est déclaré irresponsable et interné, après non-lieu, dans un asile d'aliénés.

Tel est le fait. Il est banal, semblable à ceux que la presse enregistre presque quotidiennement. Ses conséquences et ses causes n'en sont que plus intéressantes à connaître.

*
* *

Je n'examinerai, dans le préjudice porté à la société par le crime de X., que le côté économique, le dommage moral causé à la famille de la victime, à la famille du meurtrier et au meurtrier lui-même, échappant à toute évaluation.

On doit considérer le préjudice économique résultant

1° de la disparition de la victime ;

2° de la situation faite au meurtrier et des mesures de sécurité que la société est obligée de prendre à son égard.

Et d'abord la disparition du jardinier Z.

Z. était âgé de trente six ans, marié, père d'un enfant de dix ans. Il était jardinier au service de la Ville de Paris. Son salaire s'élevait à 2.318 fr. 40, auquel il faut ajouter 69 francs de journées supplémentaires. On peut compter, pour assurer à la femme et à l'enfant une existence matérielle sensiblement identique à celle qu'ils avaient du vivant du chef de famille, une somme représentant les deux tiers du salaire annuel de celui-ci, soit, en chiffre rond, 1.600 francs. On peut admettre également que cette somme de 1.600 francs ne soit indispensable que jusqu'à ce que l'enfant ait atteint l'âge de dix-huit ans et puisse être considéré comme capable de gagner sa vie, soit pendant huit ans. Ensuite la femme n'ayant plus à subvenir qu'à ses propres besoins pourra se contenter d'une somme inférieure, mettons 1.000 francs par an. Si, actuellement âgée de trente-cinq ans, elle parvient à l'âge de soixante-sept ans, cette somme lui sera nécessaire pendant vingt-quatre ans (32 — 8 = 24) (1). Ces chiffres paraîtront choisis arbitrairement. Mais, à s'en tenir aux probabilités, ils ne peuvent être considérés comme exagérés, surtout si l'on tient compte de ce que l'on néglige volontairement de prendre en considération les augmentations de salaire que le jardinier Z. aurait obtenues au cours de sa carrière, et qui lui auraient permis soit de donner à sa famille une existence plus confortable, soit d'élever, dans des conditions convenables, une famille plus nombreuse. Ils constituent plutôt des chiffres *minima*.

En les prenant pour base, le préjudice causé par la disparition de Z. est établi par le calcul suivant : $1.600 \times 8 + 1.000 \times 24 = 36.800$.

C'est cette somme, 36.800 francs, que la société — au moyen d'une pension de la Ville de Paris ou du travail de la femme, — devra fournir, à moins de se résigner à voir la famille de *Z.* dans une situation plus ou moins précaire. Donc la disparition de Z. aura pour résultat ou une perte sèche de 36.800 francs pour la Ville de Paris, ou un travail imposé à la femme, travail qui, Z. vivant, eût été superflu, ou des privations pour la femme et l'enfant.

Examinons maintenant le préjudice social qui résulte de la situation faite au meurtrier.

X. est interné dans un asile d'aliénés, c'est-à-dire retranché de la société. Au premier abord la perte ne paraît pas sensible. Contrairement à sa victime, X. ne faisait vivre personne. C'est vrai. Mais il se faisait vivre lui-même. Nous verrons plus loin que, si médiocre que fût sa personnalité, son travail suffisait à l'entretenir. Il est maintenant à la charge de la société. On verra que la charge est lourde.

X. est interné dans un asile où le prix de journée est de 3 fr. 63, ce qui représente 1.324 fr. 95 par an.

Combien de temps restera-t-il interné ? La question est délicate. En effet, il ne s'agit pas dans son cas d'une maladie destinée à évoluer dans un laps de temps déterminé, mais d'un état constitutionnel, non susceptible d'amendement. Il restera un individu incapable de se conduire normalement et destiné à entrer en conflit, un jour ou l'autre, avec la société. Sortant de l'asile, il est marqué d'avance pour la récidive. Il est d'ailleurs probable que, étant donné la gravité des tares qu'il présente et de l'acte qu'il a commis, on le gardera longtemps. On peut admettre, sans crainte d'exagérer, que, soit sous forme de séjour continu, soit sous forme d'internements successifs, X. sera pendant dix ans à la

(1) Pour un âge initial de 35 ans, la table de la Caisse Nationale des Retraites pour la vieillesse, donne, comme vie moyenne 32,5078.

charge du département de la Seine — chiffre arbitraire, autant et plus que ceux donnés plus haut, mais certainement chiffre *minimum*.

La dépense causée par l'internement de X. peut donc être évaluée à 13.249 fr. 50.

Additionnons cette somme et la somme de 36.800 francs, qui représente le préjudice économique causé par la disparition de Z.

Nous obtenons :

36.800 + 13.249,50 = 50.049 fr. 50.

C'est donc 50.049 fr. 50 — disons 50.000 francs — que coûtera à la société la balle tirée par X.

*
* *

Tel est le mal. Voyons les causes.

La première relève de la personnalité même du criminel qui, par son hérédité, est un dégénéré. Cette hérédité nous est révélée par le tableau ci-dessous.

Côté paternel				Côté maternel	
Grand-père normale.		*Grand-père* alcoolique.		*Grand-père* normal.	*Grand-mère* débile intellectuelle
Oncle alcoolique.	*Oncle* mort d'une tumeur cérébrale.	*Père* débile intellectuel.		*Mère* débile intellectuelle.	

Frère normal.	*Frère* dégénéré quelque alcoolique	*Sœur* normale.	*Frère* normal.	*Frère* mort aliéné.	*Sœur* morte dans la première enfance de rougeole.	*Le Criminel.*	*Frère* normal.	*Sœur* épileptique.	*Frère* normal.

L'hérédité qui pèse sur X. est lourde.

S'il ne faut pas s'étonner de trouver en lui un anormal, il ne faut pas non plus être trop fataliste. Si, dans cette hérédité convergente, nous ignorons d'où proviennent les tares du côté maternel, nous savons que du côté paternel la dégénérescence a pour point de départ un grand-père alcoolique. Il est donc légitime de supposer que, si l'alcool n'a pas créé de toutes pièces la dégénérescence — il est possible que, en dehors même de son intempérance, le grand père fut un anormal — il l'a très vraisemblablement accentuée. Nous voyons ainsi apparaître, avant la naissance même du criminel, l'influence du fléau dont nous saisirons plus loin l'action d'une façon plus directe : l'alcoolisme.

Je n'entrerai pas ici dans les détails de l'observation de X., et je n'exposerai pas le faisceau d'éléments qui permet de considérer le sujet comme un individu profondément débile au double point de vue moral et intellectuel. Je me contenterai de montrer quelques traits pris parmi les plus caractéristiques.

X. qui, au moment du crime, était âgé de dix-neuf ans, a toujours été d'une intelligence très bornée. A l'école il était considéré comme un faible d'esprit. Il en est sorti sans avoir obtenu son certificat d'études et avec un bagage de connaissances absolument insuffisant. Son inintelligence se manifeste d'une façon plus évidente encore dans les différents métiers où on le met en apprentissage. Il essaie d'abord du montage en bronze. « Au bout de quatre ans, nous dit le père, il n'était pas plus avancé que le premier jour ». Dans la verrerie, dans l'imprimerie, dans le commerce des fleurs, échec identique. « Il ne comprend rien, disent les patrons au père », et ils le lui rendent. Enfin il se place comme aide-maçon. Ce métier qui n'exige que de la force physique et qui peut s'accommoder d'un minimum de ressources intellectuelles lui convient assez bien, « car, dit son père, s'il n'est pas intelligent, il est travailleur ». Il arrive à gagner cinq francs par jour.

Il semble que X. ait trouvé la situation qui lui convient — *the right man in the right place*. Il fut probablement resté sa vie durant un homme utile, s'il n'avait eu, associée à la faiblesse d'esprit, une autre tare : la soif pathologique de l'alcool.

Dès dix-sept ans il est buveur. « Il lui faut à chaque repas nous dit le père, 1 litre ou 1 litre 1/2 de vin. » Ce serait beaucoup trop pour un individu normal. C'est une dose toxique pour un dégénéré, qui, comme tous ses pareils, présente une susceptibilité particulière à l'action de l'alcool. Dans l'intervalle des repas, il boit de l'absinthe, jusqu'à 8 par jour. Il boit surtout le samedi soir — après la paye — et le dimanche. « Ces jours-là, nous dit encore le père, il est presque toujours ivre ».

L'alcoolisme, sur ce terrain dégénéré, ne tarde

pas à produire ses fruits : X. devient susceptible, soupçonneux, irritable et violent. Il a des colères furieuses, au cours desquelles il lui arrive de se jeter sur ses parents pour les étrangler ou de leur lancer à la tête ce qui lui tombe sous la main : verres, assiettes, bouteilles, couteaux, chaises, etc... Plusieurs fois, son père est obligé d'appeler des agents. X. est conduit au poste de police. Il passe là quelques heures, parfois la nuit. Puis, quand on le juge calmé, on le rend à sa famille. Ses colères sont parfois suivies de fugues. X. disparaît de chez lui, vit misérablement en vendant des journaux, et réintègre le domicile paternel au bout d'un temps variant de quelques jours à trois semaines. Au cours d'une de ces fugues, il est arrêté comme vagabond. Une autre fois, il est surpris en train de tirer des coups de revolver dans le bois de Robinson et condamné, pour ce fait, à quinze jours de prison. — Retenons cette aventure : elle comportait une indication qui aurait pu être mise à profit. — Ajoutons enfin, pour être complet, qu'à seize ans, X. est inculpé du vol d'une montre. Les parents ayant désintéressé le propriétaire de la montre, X. leur est rendu comme ayant agi sans discernement.

De toutes les tares que l'examen direct pratiqué à la prison a mises en évidence, une mérite surtout d'être signalée. C'est l'insensibilité morale du criminel. Pas la moindre pitié pour sa victime. « Je sais pas qui c'est que j'ai tué », dit-il simplement. Pas le moindre souci de ses parents ni de la douleur qu'il leur cause. Je ne lui ai entendu exprimer, au cours des nombreuses visites que je lui ait faites, qu'un seul désir : « Mon patron, me dit-il un jour, me doit encore cinquante-six sous, vous pourriez pas me les faire avoir? »

Tel est le personnage; tel il se révèle à l'examen médical; tel il se montre au sein de sa famille; tel il est connu de l'autorité publique.

Une société qui laisse à un sujet aussi taré pleine et entière liberté, est-elle une société prudente? Un individu qui, sous l'influence de l'ivresse, a des accès de fureur obligeant son père à le faire enlever par des agents, doit-il pouvoir boire de l'alcool à discrétion? Un individu qui est pris à tirer au hasard des coups de revolver dans un bois, doit-il pouvoir acheter un revolver aussi facilement qu'un chapeau?

Le drame du bois de Y. a déjà répondu à ces questions. Il n'est pas sans intérêt de connaître comment le hasard — ou plutôt l'insconscience de X. — l'avait préparé.

Dans les premiers jours de mai, X., à la suite d'une de ces discussions violentes dont il est le promoteur, quitte la maison paternelle. Pendant plusieurs semaines, il gagne, nous déclare-t-il, sa vie à vendre des journaux, couchant dans le bois de Clamart, se nourrissant de quelques sous de charcuterie et, selon toute vraisemblance, buvant dans la mesure de ses ressources.

Peu de jours après son départ de chez ses parents, avec quatorze francs qu'il a emportés — reste de sa dernière paye — il achète un revolver et deux boîtes de cartouches à balle blindée.

Vers le 10 juillet, il s'embauche comme aide-maçon chez un entrepreneur de maçonnerie. X. travaille jusqu'au samedi précédant le jour du crime (un mardi). Le soir même de ce samedi, il se met à boire copieusement, du vin blanc et du vin rouge. Le dimanche, il continue. « J'étais saoul, nous déclare-t-il, et le lundi j'étais pas désaoulé. » Le lundi après midi, il se rend à Issy-les-Moulineaux pour voir des aéroplanes et il boit. Le mardi matin, encore sous l'influence des libations des jours précédents, il décide de faire une promenade au bois de Y. Chemin faisant, il boit de l'absinthe, cinq ou six verres. Puis il boit encore, mais du vin seulement, et il ne peut dire en quelle quantité. A 2 h. 30 du soir, il était arrivé à un état d'exaspération et d'inconscience qui faisait de lui un aliéné, et à 3 heures, il tuait le jardinier Z.

Notez que cette consommation continue d'alcool, qui n'a pour limite que l'ivresse délirante, n'est pas un fait accidentel. C'est la manière habituelle de X. et c'est la manière classique de ses pareils. X. lui-même, malgré l'obscurité de sa conscience, a une notion assez juste de l'instinct morbide qui le pousse. « Quand j'ai commencé à boire, a-t-il déclaré, je ne peux plus m'arrêter ! »

*
* *

Ainsi dans cette observation nous voyons apparaître trois fois l'action néfaste de l'alcool: dans l'ascendance de X., favorisant — sinon déterminant à elle seule — l'apparition de deux générations de dégénérés; chez X. lui-même, aggravant ses tares mentales originelles et transformant un individu simplement débile en un individu éminemment dangereux; enfin, sous forme d'un empoisonnement aigu, faisant du débile alcoolique chronique un délirant, et de l'individu dangereux un criminel.

Quand un poison produit de tels effets, est-il légitime de le laisser se répandre à flots? Il y a longtemps que les bons esprits ont répondu à cette question. L'opinion publique elle-même s'inquiète et s'indigne des ravages de tous ordres causés par l'alcool, et, quand des hommes comme M. Reinach (1) ou M. Mirman (2) dénoncent le mal et montrent les

(1) *Contre l'alcoolisme*, Bibliothèque Charpentier, Paris, 1911.

(2) *Discours prononcé à la Fête de la Ligue nationale contre l'Alcoolisme*, 21 janvier 1912.

remèdes, tout le monde applaudit. Mais la loi continue à retarder sur l'opinion et, quand il s'agit de prendre une mesure efficace, le Parlement se récuse.

Cependant, le mal n'est pas absolument fatal. On peut réglementer la vente des boissons alcooliques. La Finlande, la Suède, la Norvège en ont fait l'expérience, et l'expérience est encourageante : si l'alcoolisme n'est pas définitivement vaincu dans ce pays, les mesures prises jusqu'ici ont cependant produit d'heureux résultats, surtout au point de vue de l'alcoolisme chronique, et, loin de les rejeter comme inutiles, on se dispose à en accentuer la rigueur.

Si nous considérons non plus le poison, mais l'empoisonné, non plus l'alcool, mais l'alcoolique — en l'espèce l'alcoolique débile — nous voyons que, là encore, la société pourrait se protéger mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'ici. Voici un individu qui est connu pour un faible d'esprit, un alcoolique et un impulsif dangereux. Le sens commun voudrait qu'un pareil individu fût mis hors d'état de nuire à lui-même et aux autres, c'est-à-dire retranché de la société avant que sa malfaisance ait produit l'irréparable. C'est là le problème de l'internement des alcooliques.

Ce problème non plus n'est pas insoluble.

Beaucoup de pays l'ont posé devant leur Parlement, et quelques-uns l'ont résolu, au moins provisoirement (1).

Parmi les raisons qui militent en faveur de la création d'asiles pour les buveurs, j'en mentionnerai une, d'ordre économique, qui me paraît avoir son importance. Actuellement, quand un alcoolique, du fait des troubles mentaux causés par l'alcool, devient dangereux, il n'y a qu'une ressource, l'interner dans un asile d'aliénés. Or, dans un asile d'aliénés, il n'est pas à sa place. On conçoit facilement pour lui un autre asile dont l'organisation serait moins coûteuse, et où il serait soumis à une discipline qui ne saurait trouver place dans un asile d'aliénés, notamment au travail *obligatoire*. Astreint à un travail rémunérateur, tout en subissant l'influence favorable de l'abstinence forcée et d'un traitement moral, il pourrait rembourser une partie des frais qu'il occasionne à la société. L'internement des alcooliques dans des asiles spéciaux apparaît ainsi comme un moyen efficace et relativement économique de combattre l'alcoolisme et d'en atténuer les dangers. — Mais nous n'avons en France ni loi permettant d'interner les alcooliques, ni asile pour les recevoir et, quand il n'est pas dans une prison d'où il sortira au bout d'un temps déterminé, ou dans un asile d'aliénés où il coûte cher et où, légalement, dans bien des cas, on n'a pas le droit de le garder, l'alcoolique erre en liberté.

Disons enfin quelques mots du revolver.

La vente des armes n'étant soumise à aucun contrôle, un armurier a pu, sans sortir de la légalité, vendre un revolver et deux boîtes de balles blindées à un individu faible d'esprit, alcoolique et violent, qui a été surpris à tirer des coups de revolver dans un bois des environs de Paris. Croit-on que, s'il existait la moindre réglementation pour la vente des armes, X. eut été à même d'acheter un revolver? Il n'y a certainement pas un commissaire qui, après enquête faite, lui aurait délivré l'autorisation nécessaire. Il est même probable que X. ne l'eût pas demandée. On peut donc affirmer, sans le moindre paradoxe, que si la vente des armes eût été un peu surveillée, X. n'eût pas commis son crime et le jardinier Z. serait aujourd'hui vivant.

*
* *

En résumé, la société, ayant parmi ses membres un faible d'esprit, lui a versé avec sérénité les absinthes qui l'ont empoisonné et ont fait de lui un alcoolique. Quand il a été suffisamment intoxiqué, au lieu de le soigner, ou tout au moins de se protéger contre lui, elle a continué à lui verser des absinthes qui en ont fait un fou et, finalement, elle lui a mis dans la main un revolver avec lequel il a tué un homme normal et utile.

La société s'excusera en invoquant la liberté individuelle, la liberté du commerce de l'alcool et la liberté du commerce des armes. Sans doute. Mais la synthèse de toutes ces libertés réalise la liberté de tuer.

On doit se demander, si, compris sous cette forme et dans ces limites, le respect de la liberté ne devient pas le culte d'une de ces idoles dont parle Carlyle dans « Le livre des Héros » et que chaque époque reçoit comme un poids mort de l'époque qui l'a précédée. S'il en est ainsi — et le cas de X. prouve qu'il en est ainsi — qu'on renverse l'autel de la fausse divinité, et qu'on relègue la liberté au rang qui lui convient, celui de servante soumise et respectueuse de la sécurité et du bonheur des individus.

J. Rogues de Fursac.

(1) Angleterre, différents Etats de l'Amérique du Nord, Suisse, Allemagne.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

La morale dans le roman.

PAUL FLAT. *Le Frein.* (Sansot.)
AUGUSTE BAILLY. *Les Chaînes du Passé.* (Grasset.)

Les romans de M. René Bazin sont-ils plus « immoraux » que tels livres réputés dangereux et justement honnis pour leur bassesse et leur voyante immoralité ? On surprendrait sans doute, en l'affirmant, bon nombre de nos contemporains, tant les idées que l'on croit avoir sur ce sujet sont confuses, tant on redoute de les approfondir, et d'en vérifier les assises, tant on met de complaisance à se bercer d'illusions et de faciles sophismes. — Je nomme ici M. René Bazin parce que, presque seul, il représente avec talent un genre populaire en France, et fructueusement cultivé par une troupe de suiveurs dénués de tout mérite. — La sincérité clairvoyante, en fait de morale, introduit dans l'existence la plus modeste un élément de grandeur ; elle est la source de tout le tragique humain; double motif pour que le commun des hommes ne s'en accommode point aisément ; double constatation qui nous oblige à dénoncer l'immoralité foncière des berquinades à l'optimisme superficiel, les bibliothèques roses et les romans bien pensants où les familles, imitant la tactique de l'autruche, s'obstinent à chercher la plus décevante et la moins digne sécurité.

Pour le commun des hommes, l'immoralité se confond d'ailleurs souvent avec une excessive vugalrité de sentiments, ou mieux une grossièreté avouée des mœurs et du langage; la polissonnerie, voilà, pour une certaine opinion, le comble de l'immoralité. Qand donc, en vérité, quand donc cessera-t-on de vitupérer les pornographes au nom de la morale ? Comment persuader à la foule que nos salisseurs relèvent d'une moins haute juridiction ?

Ainsi la morale semble trop souvent compromise par le mensonge, plus ou moins aimable, d'une littérature conventionnelle; on l'invoque en maintes circonstances où elle n'a que faire... Irons-nous toutefois prendre le change ? Il est surprenant que des esprits réfléchis, des artistes, aient parfois si aisément, et avec si peu de critique, agréé le préjugé courant, qu'ils aient accepté de proclamer solidaires la morale et je ne sais quel art inférieur, qu'il leur ait plu de vitupérer l'une aussi violemment qu'ils condamnaient l'autre; leur rancune se trompait étrangement d'adresse; nous n'apercevons plus aujourd'hui que leur inconcevable crédulité.

Il est certes surprenant que la morale — qui est le domaine naturel des plus libres esprits — ait paru confisquée par les pensées timides, les talents de petite envergure, les pères fouettards d'une société incapable ou insoucieuse d'ordre, de propreté, d'hygiène élémentaire. Cela est paradoxal.

Comme si les grandes œuvres qui nous émeuvent le plus sûrement, celles qui s'imposent le plus longuement à nos préoccupations, toutes celles qui demeurent les compagnes de notre vie et de notre pensée, ne devaient point à leurs révélations morales leur prestige, leur éloquence émouvante, leur rayonnement secret! Comme si l'expérience n'avait pas été faite, et bien faite, avec tout le talent possible, d'un soi-disant réalisme, mieux d'un naturalisme également hostiles aux suggestions du cœur et de la conscience! Nous savons aujourd'hui qu'une semblable esthétique, non seulement mutile l'homme, mais défigure étrangement l'univers. Une pléiade d'écrivains, parmi ceux qui s'efforcent le plus heureusement de renouveler notre littérature romanesque, travaille à élargir notre conception du monde, à approfondir notre sens de la destinée, à nous restituer enfin la plénitude de notre rôle humain; citer, au hasard du souvenir, les noms de Romain Rolland, d'André Gide, de René Boylesve (qui proteste je le sais bien), de Louis Lefébvre, des frères Tharaud... pour ne parler que de romanciers, suffit à prouver que la curiosité morale n'exclut point la diversité des talents... Et nous savons aussi que cette curiosité, bien loin d'être timide, est audacieuse; d'elle seule nous attendons ces conquêtes, ces objections qui nous révèlent le vaste empire du monde moral sans nous en dissimuler les mirages ou les précipices; si même l'immoralité radicale était concevable — qu'il est donc difficile d'être immoral avec quelque conséquence! — nul doute que, pour en forger la notion, nous ne soyons amenés à interroger cette curiosité; car nous savons enfin qu'elles sont candides les témérités des bons sceptiques (?) volontairement oublieux des postulats et des réalités de la vie morale.

Aussi bien le divorce, ou mieux la contradiction de l'art et de la morale sont-ils trop défavorables à la littérature pour que les écrivains s'attardent à en proclamer systématiquement la creuse formule. Idée de carabin ou de rapin. L'écrivain est trop parfaitement assuré qu'à exclure de son œuvre le fait moral, il la dépouillerait de presque tout intérêt dramatique.

*
* *

S'il m'était permis de m'y arrêter et de vaincre un scrupule que les lecteurs de la Revue Bleue me pardonneront de respecter, j'aimerais citer en exemple des préoccupations de nombreux esprits le dernier livre de M. Paul Flat. Qu'un écrivain de cette autorité, et qui ne semblait point destiné à une sem-

blable évolution, nous donne *Le Frein*, voilà qui éclaire tout un courant ou un mouvement d'idées. Essayiste, critique d'art, critique littéraire, critique dramatique, romancier, on suivrait à travers cette œuvre le progrès d'une esthétique qui découvre, et bientôt oppose à l'exaltation unique de la pure passion des nécessités d'un autre ordre. Et sans doute ce livre-ci est bref ; l'analyste de *Pastel vivant*, de l'*Illusion sentimentale*, du *Roman de la Comédienne* y ressère sa manière aux proportions d'une tragédie bourgeoise ; les scènes semblent prêtes pour le théâtre : l'auteur gagne en concision et en relief ce qu'il perd en nuances amoureusement cherchées et patiemment fixées. L'intention n'en est que plus apparente... Robert Maynard aime en secret la femme de son ami Jacques Favernay. Emma, qui n'aime point son mari, affole Robert Maynard : tout le drame est dominé par la volonté, les hésitations douloureuses, la violente reprise de Robert Maynard ; pour marquer plus fortement l'opposition du devoir et de la passion — et peut-être l'illustrer selon les procédés du théâtre par une antithèse scénique — un prêtre au vigoureux caractère et à l'inébranlable probité, l'abbé Maynard, soutient Robert de son fraternel concours et le dispute à la belle et perverse Emma.

Une tragédie, une tragédie sans meurtre, puisque le duel de Jacques Favernay et de Robert Maynard n'est point clos par une trop grave blessure, une tragédie qui n'ignore ni la violence de nos instincts, ni la noblesse, la puissance, l'éternelle séduction de la raison et de l'honneur, tel est ce livre.

*
* *

Encore qu'il s'agisse d'un jeune écrivain, ou plutôt parce que M. Auguste Bailly a l'heureuse chance de représenter encore les jeunes générations, nous accorderons une signification analogue aux *Chaînes du Passé*. On se souvient de ce livre délicat, les *Divins Jongleurs*, où Auguste Bailly se plut à évoquer, avec quelque grâce mièvre, les compagnons du poverello d'Assise ; il écrivait ensuite les *Prédestinés* sans craindre d'effrayer ses lecteurs par le choix d'un sujet assez singulier. Son nouveau roman a la netteté d'une déclaration de principes ; la discipline d'un rude effort y manifeste une certaine maîtrise où l'on reconnaît qu'un esprit s'est pleinement exprimé ; un ton d'ardente conviction, une éloquence non point très brillante, ni peut-être assez vivement originale, mais soutenue et chaleureuse, au total, un souffle noble et généreux distinguent ce livre, et j'oserais presque dire l'exaltent au-dessus de sa propre valeur et l'imposent avec force à nos oublieuses mémoires.

On a comparé ce livre au *Disciple* ; et sans doute n'est-il guère possible de ne se point remémorer l'œuvre de Paul Bourget en lisant les *Chaînes du Passé* : situation analogue ; même parti-pris d'un héros acharné à poursuivre au long de sa vie une cruelle expérimentation psychologique... Le récit d'Auguste Bailly est écrit avec plus de soin minutieux ; il n'a ni cette âpreté, ni ce relief saisissant que Paul Bourget lui-même a si rarement retrouvés... Enfin ce roman est un roman d'analyse, et qui révèle le sens et le goût des complications sentimentales, le patient amour des cas de conscience, un talent d'observateur habile à noter minute par minute l'histoire des âmes, et qui peut-être serait un historien moins attentif et moins sûr, s'il songeait plus constamment à nous émouvoir... et certes il nous émeut parfois ; mais il écrit un roman d'analyse, et je crois que nous rendrions plus aisément, et plus spontanément justice à ses mérites personnels, à ses talents, à son labeur, à son zèle émouvant, s'il était moins docile aux lois du genre : puisse Auguste Bailly ambitionner moins cette sorte de perfection qui nuit à un auteur, et fait qu'on semble louer son livre au détriment de sa personnalité.

A-t-il redouté avec assez de vigilance un écueil où se heurtent, au risque de nous déconcerter, maints auteurs guidés par une préoccupation abstraite ? On rêve d'une démonstration ; on la développe à travers une intrigue ; la démonstration est rigide ; l'intrigue doit avoir la souplesse de la vie ; subordonner à celle-là celle-ci, quel terrible risque ! quelle ne doit point être la prudence du romancier ! Combien ne doit-il pas craindre de blesser la vie en la pliant aux exigences de son théorème ! Au cas le plus favorable, et s'il ne consent pas à sacrifier la sincérité de son observation, ne savons-nous pas que son récit en sera désagréablement ralenti ? Je ne sais quelle gêne nous étreint ; nous sommes en défiance ; nous nous dérobons quand il conviendrait de nous abandonner, et de voir par les yeux de ce peintre, et d'accueillir avec une allégresse fraternelle les émotions dont il fut remué avant nous, et pour nous...

Notez, en outre, qu'introduire dans un roman une démonstration, c'est supprimer l'attrait de l'imprévu. Nous aimons qu'un géomètre nous avertisse du but de ses opérations logiques ; un romancier qui, seulement, laisse entrevoir la conclusion de son récit se prive des plus puissantes, et des plus légitimes séductions.

Non, je ne suis point assuré qu'Auguste Bailly ait assez mûrement considéré ces périls. S'il les avait davantage redoutés, il aurait vu que les prémisses de son livre ne nous laissaient aucun doute, et ne nous permettaient pas de n'en point deviner l'inévitable dénouement ; chercher Dieu, a-t-on dit,

c'est l'avoir déjà trouvé ; nier la conscience, et chercher une règle de vie hors de ses suggestions, quand on se défend mal de furtifs remords, c'est manifester qu'on est voué au respect du devoir ; certes, nous ne doutons pas un instant que Pierre Daurelle, défenseur d'une amoralité théorique, ne soit condamné à nous faire la confidence, plus ou moins prochaine, d'une très nette amende honorable... Il proclame au début du livre la théorie du droit au bonheur, qui n'est qu'une assez sotte et aveugle transfiguration du droit à l'égoïsme ; il s'écrie à la dernière page du livre : « Je commence à connaître ce que vaut une conscience pacifiée, je commence à sentir la beauté du sacrifice... » Nous nous en étions aperçus avant lui.

Il suit de là que le personnage de Pierre Daurelle est peu attachant ; ses expériences ne nous émeuvent qu'aux instants où il nous est donné de l'oublier, lorsque nous parvenons à les situer en un domaine sentimental où rien ne nous rappelle sa figure falote de naïf professeur de corruption. — Pierre Daurelle ne vit que par intermittence, et voilà le gros défaut du livre.

Ses expériences retentissent cruellement dans tout son entourage ; et voilà des souffrances auxquelles nous ne demeurons point insensibles, parce que Auguste Bailly, pour nous les faire connaître, redevient romancier. Qu'il serait donc aisé à Auguste Bailly de nous émouvoir en nous restituant les spectacles et les aventures de la vie ! Qu'elle est touchante — avant de s'affirmer un peu trop larmoyante — cette Claire du Pasquier, fille du célèbre archéologue, qui sera bientôt Mme Pierre Daurelle ! son simple bon sens fait hésiter Pierre Daurelle quand elle s'écrie :

... Vous les sentez si bien, ces lois qui vous gouvernent comme les autres, que vous essayez d'avilir leur principe, parce que vous ne pouvez nier leur existence. Vous parlez d'éducation, d'habitudes, de préjugés héréditaires... Mais qui vous prouve que vous ayez raison ? Vous ne croyez pas au devoir... je vois le mien comme je vois la lumière. Me direz-vous que la lumière n'existe pas parce que les physiciens comptent ses vibrations, et décomposent ses couleurs ? Pour de simples yeux humains, elle est la lumière toujours ! Notre conscience, c'est la clarté de notre âme. Vous pouvez la disséquer et la réduire à rien dans vos laboratoires ; dans la vie de nos cœurs, elle rayonnera quand même.

« Verbiage sentimental et déclamatoire » que le savant Pierre Daurelle condamne, non sans quelque révolte profonde d'une voix intérieure qu'il ne saurait réduire au silence. Il épouse Claire en dénonçant l'obligation d'une durable fidélité ; sans scrupule, il va bientôt s'éprendre d'une amie de sa femme, la belle, la troublante Anglaise Agnès Barnes ; il tue Claire en lui avouant cet amour qu'elle soupçonne ; il épouse Agnès Barnes et s'efforce d'oublier Claire, car il importe avant tout de vivre sa vie, de poursuivre son destin, de se réaliser dans la plénitude de ses désirs, de proclamer enfin, et de faire triompher un ibsénisme effroyablement étriqué et humilié, un nietzschéïsme réduit à la honteuse formule d'un imbécile égoïsme... Or, Agnès Barnes n'est que trop accessible à une philosophie de cette espèce ; elle se lasse de la tendresse de Pierre Daurelle, et ne s'attarde pas aux ménagements pitoyables. Pierre Daurelle souffre, médite l'exemple et les discours de sa première femme ; les remords grandissent en lui et humilient sa raison ; sa raison acquiesce enfin aux revendications de sa conscience... Il souffre tant qu'il se suiciderait, si les larmes et les frémissantes caresses d'une enfant, sa fille Suzette, ne lui révélaient de nouvelles obligations, un devoir insoupçonné auquel il ne se soustraira pas.

On aimera de ce livre maints détails, ça et là des pages vigoureuses, et qui font en quelque sorte saillie sur la façade élégante du récit, de jolies nuances de fine psychologie, des paysages, de vives silhouettes, ... tout ce qui est observation, réalité sentie, vie enfin sincèrement vécue et délicatement exprimée... Et c'est ici qu'interviennent légitimement et heureusement les curiosités morales ; car nous n'attendons pas d'un romancier des préceptes, et moins encore un traité illustré d'éthique, avec châtiment des méchants, et récompense des bons, mais une peinture d'autant plus éloquente et puissante qu'elle sera davantage rayonnante d'une profonde, immatérielle, et véridique lumière.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Comédie-Française : *Bagatelle*, comédie en trois actes, de M. PAUL HERVIEU.

M. Paul Hervieu a le goût et le sens des grands sujets, la vigueur d'esprit qu'il faut pour les traiter, l'art de les imposer par une logique impérieuse et des effets dramatiques. Avec *Les Tenailles*, *La Loi de l'homme*, *La Course au Flambeau*, *Le Dédale*, il a enrichi notre théâtre d'œuvres fortes, violentes même, auxquelles l'action d'une sorte de fatalité qui domine les personnages — lois de la société ou de la nature — donne une grandeur de tragédie. Mais un effort aussi volontaire, dominé et dirigé par de si hauts scrupules d'art, ne saurait tenir tout entier dans les pièces où l'auteur a réalisé la per-

fection de sa manière. Celles-ci devaient nécessairement être précédées, accompagnées, et suivies d'autres qui la préparent ou cherchent à la diversifier et à l'élargir. C'est ainsi que M. Paul Hervieu a débuté par *Les Paroles restent*, une fort belle œuvre qui, entre ses sœurs, peut rallier encore bien des suffrages et que des admirateurs de la première heure continuent à préférer : avec moins de sûreté dans la conduite de l'action, elle a plus de liberté, de fantaisie, de souplesse. Quand l'auteur l'a composée, il n'était pas tout à fait le maître de ses moyens. Plus tard, il n'a pas voulu en être l'esclave, et il a tenté des voies un peu différentes : *Théroigne de Méricourt*, *L'Enigme*, *Le Refuge*, *Connais-toi*, attestent sa préoccupation de ne pas s'emprisonner dans une formule et maintiennent, dans l'unité d'un talent trop fortement déterminé pour ne pas rester toujours lui-même, la variété sans laquelle il risquerait de se laisser prendre par le procédé et l'artifice. *Bagatelle* marque, il me semble, un pas de plus dans cette voie d'affranchissement et de renouvellement.

Les deux premiers actes, par le thème qu'ils développent et les personnages qu'ils nous présentent, nous ramènent, en apparence, au théâtre de MM. Bernstein, Pierre Wolff ou Romain Coolus. Ils ne sont de M. Paul Hervieu que par la qualité littéraire de la forme. L'auteur a voulu nous peindre un monde où l'on ne pense qu'à l'amour, entendu, vous le devinez bien, d'une certaine façon. La complaisante Mme Orlonia rapproche dans son château de Bagatelle — qu'on appelle symboliquement « la bagatelle » — les sympathies qui se cherchent ou celles qui s'ignorent : elle assortit des fantaisies, elle favorise des caprices, elle invite aux intrigues amoureuses que, pour le bon motif ou pour l'autre, elle aime passionnément, en virtuose Comme le dit quelqu'un dans la pièce, ce qui la séduit, ce qui l'exalte, ce qui l'inspire, c'est « le motif. » Figure curieuse, et qui est, elle aussi, un symbole, car elle résume et exprime en elle toutes les complaisances d'un certain monde, toute sa légèreté et le relâchement, la facilité de ses mœurs.

Ce monde, nous en voyons ici quelques représentants qualifiés : une Raymonde qui a tout l'air de chercher quelque aventure, une Edwige qui cherche un mari, mais voudrait bien être sûre d'abord des mérites conjugaux du postulant pour ne pas renouveler la mésaventure d'une première union, une Micheline des Nismes, qui manifestement cherche ou du moins attend quelque chose sans que d'abord nous puissions au juste savoir quoi ; une demoiselle Andrée dont le principal titre à entrer dans la maison comme lectrice dut être — car elle lit fort mal — qu'elle avait un enfant et que, victime de l'amour, elle a à prendre une revanche ; un vieux galantin, Vureuil, qui fait la cour à toutes ces dames, et quelques hommes du monde, de ce joli monde : Galéard, Chambrès, Sarsy... Il est même quelque peu difficile de ne pas se perdre dans le va-et-vient de toutes ces silhouettes et le chassé-croisé de leurs jolis propos. Une exposition de ce genre, dont tout l'objet est d'évoquer un milieu, ne saurait éviter un papillotage qui éblouit d'abord et fatigue l'esprit. Mais bientôt nous voyons se détacher de ce chœur des comparses quatres figures principales : Gilbert de Raon, sa femme Florence, son ami Jincour, et Micheline de Nismes, l'amie de sa femme.

Douze ans de mariage n'ont fait que resserrer l'union de Gilbert et de sa femme. Nous ne savons rien d'eux, sinon qu'ils s'aiment, que Florence est l'épouse fervente et confiante, qu'elle a longtemps résisté avant de venir dans ce palais de la Bagatelle, et qu'enfin il a fallu, pour la décider, les instances de son mari. A peine arrivée, d'ailleurs, ce qu'elle voit dépasse de beaucoup ce qu'elle s'attendait à voir. Elle est surprise, scandalisée, indignée, dégoûtée. Ces hommes à l'affût, ces femmes aux aguets, cette persistance de l'instinct primitif et brutal sous les dehors d'une civilisation brillante, — nous retrouvons là un des thèmes favoris de M. Paul Hervieu. L'originalité de la donnée présente est de placer le ressort de l'action dans le contraste entre ce milieu léger, inconscient, immoral, et une honnête femme comme Florence, loyale, intransigeante et pure. Il lui faut d'abord entendre une longue et pressante déclaration de Jincour. Ce galant homme est le meilleur ami de son mari, le plus dévoué, le plus fidèle : tout récemment encore il s'est effacé pour le faire décorer à sa place. Il s'est battu pour lui. Il n'aurait néanmoins aucun scrupule à tromper Gilbert, à lui prendre sa femme. Il compare l'amour à la guerre, qui a ses exigences, et autorise des actes condamnables en temps de paix. Micheline veut bien discuter avec lui cette étrange morale et elle essaie de lui faire entendre doucement, très doucement, raison. La parfaite vertu est seule à pouvoir se montrer si peu ombrageuse, d'une défense si tranquille, si sereine et si sûre.

Quant à l'attaque elle-même, elle nous paraîtra moins invraisemblable et moins abominable lorsque nous découvrirons que Gilbert, de son côté, fait une cour non moins pressante à Micheline. La malheureuse s'est longtemps défendue contre son propre cœur ; mais elle est à bout de forces, et comme elle doit partir le lendemain, elle se laisse arracher la promesse d'un rendez-vous pour cette dernière nuit.

Florence a entendu toute la scène : elle y a presque assisté, car elle se trouvait dans une petite pièce, attenante au salon où celle-ci s'est déroulée, et il n'y

a même pas de porte entre les deux, mais une simple tenture. Nous admettrions avec moins de peine un artifice trop facile et trop usé s'il ne soulignait l'invraisemblance des conditions dans lesquelles l'auteur a placé les deux scènes capitales et symétriques qui sont jusqu'ici les plus importantes de sa pièce. Comment pouvons-nous accepter que dans cette maison remplie d'hôtes, — et de quels hôtes, toujours en mouvement, toujours en chasse, — Jincour ose parler comme il le fait à Florence, et Gilbert à Micheline? Nous l'admettons pourtant, et nous y prenons à peine garde, car peu importe où et comment les personnages de M. Paul Hervieu disent ce qu'ils ont à dire, puisque, aussi bien, ce ne sont pas les circonstances qui nous retiennent mais les sentiments. Tout l'intérêt des situations est dans la vérité psychologique et la puissance dramatique dont elles sont chargées. C'est sur quoi il faut les juger, non sur des arrangements extérieurs.

Le conflit préparé par les deux premiers actes éclate au troisième. Nous ne sommes plus dans le monde où l'on badine; tous les comparses ont disparu; il reste en présence les quatre protagonistes seulement, face à face avec les ruines qu'ils ont faites, « les confiances trompées, les amitiés pourries. »

Florence, en effet, a donné à Jincour le même rendez-vous: elle le recevra cette nuit, — non pas, comme il le croit, dans sa chambre, mais dans celle où Micheline doit recevoir Gilbert. Elle arrive donc au moment où ceux-ci entamaient leur duo et elle annonce à son mari qu'un autre va les rejoindre — l'homme qui veut être son amant, et à qui elle a fixé le lieu et l'heure de leur rencontre. Des coups discrètement frappés : voici Jincour. Les deux amis sont là, Jincour et Gilbert, comme les deux amies, Florence et Micheline, et ce sont deux trahisons qui se heurtent, deux déceptions qui se brisent. Cette situation de vaudeville revêt tout simplement, tout naturellement, une grandeur tragique dont les trois coupables sont accablés. Et c'est l'innocente qui a fait cela, la femme aimante, loyale et pure! C'est elle qui a été ainsi cruelle, impitoyable!

Il le fallait. Elle est violemment sortie d'un monde de mensonges; elle a entraîné avec elle ceux qu'elle voulait rejeter dans la vérité de la vie. L'idée de M. Paul Hervieu est originale et forte; il en a trouvé la réalisation scénique dans une situation hardie. Gilbert, Jincour, Micheline, ils sont là tous les trois maintenant, comme étourdis de leur brusque réveil, accablés par le poids d'une soudaine révélation. Sans doute ils ne se croyaient pas si criminels. Ils ne sont point méchants; ils ne se savaient point perfides; simplement ils avaient perdu la notion du bien et du mal; ils étaient prêts à toutes les compromissions, et à les subir aussi bien qu'à les imposer. Une atmosphère qu'on ne respire pas seulement au château de la Bagatelle, avait étouffé en eux, dès qu'il s'agit de l'intrigue amoureuse, la conscience et l'honneur.

Pour bien nous faire entendre qu'alors il ne reste plus rien debout, rien de sain, rien d'intact, M. Paul Hervieu s'est fort heureusement servi de l'amitié. Nous avons vu que Jincour était l'ami de Gilbert, Micheline l'ami de Florence, la confidente de son amour, de sa foi, de son culte. Et voilà le cas que les trois coupables ont fait des sentiments les plus forts et les plus sacrés! trois coupables et quatre victimes. Nous prévoyons que Florence pardonnera à Gilbert, car elle le sait, et elle le dit à cette heure décisive : « Il n'y a rien d'irréparable que la déchéance de la vieillesse et le départ, pour l'autre monde, de soi ou de ceux qu'on aime. » Jincour se consolera peut-être de l'amitié perdue. La plus malheureuse et la moins coupable aussi est Micheline, qui aimait vraiment, qui n'a point cédé à un caprice des sens, qui a été longtemps courageuse et va garder à jamais la honte d'une défaillance dont elle n'a même pas goûté la douceur. Nous reconnaissons, là encore, un des thèmes favoris de M. Paul Hervieu, sa générosité envers la femme, ses rigueurs à l'égard de l'homme. Il s'y ajoute ici une vive satire des mœurs et une condamnation de la légèreté avec laquelle on traite, dans un certain monde, les choses de l'amour, de la brutalité primitive et sauvage que recouvre cette légèreté même. On ne badine pas avec la bagatelle, on ne badine pas avec l'amour; et il n'a fallu qu'un grand coup de lumière pour montrer, sous les badinages qu'abrite luxueusement Mme Orlonia, les férocités des cavernes primitives.

Le contraste du fond se retrouve dans la forme. Les deux premiers actes sont d'une légèreté brillante où se reflètent les mœurs faciles et l'élégant « amoralisme » des hôtes ordinaires de Mme Orlonia. Lorsque éclate, au 3e acte, ce qu'il peut y avoir de tragique dans les désordres profonds de cette vie ballottée entre les caprices du désir et les impulsions de l'instinct, lorsque nous nous retrouvons enfin en présence des réalités sérieuses et douloureuses de la vie, c'est un autre langage que nous entendons, plus simple à la fois et plus âpre, comme il convient à l'accablement des coupables et à la déception indignée de la victime. Les paroles de Florence dissipent comme une odorante fumée de parfums malsains tous les propos galants ou pressants des conversations amoureuses. Un orage violent a purifié l'air.

A cette Florence de Raon, Mme Bartet donne toute la grâce, toute la fierté, toute l'impitoyable décision aussi de la femme loyale qui d'abord ne soup-

çonne pas le mal, puis, quand elle croit son bonheur en sûreté au milieu de la corruption, la regarde sans colère, avec un étonnement où se mêle quelque dégoût, et se dresse enfin révoltée, frémissante, prête à porter le fer dans la plaie, quand elle découvre que son foyer est atteint, son amour trahi, et qu'elle se voit soudain doublement trompée. Encore une fois, la grande artiste a réalisé la perfection.

Mme Pierson sait garder de toute bassesse le personnage scabreux de Mme Orlonia et mettre dans ses complaisances une pointe de fantaisie romanesque, une nuance d'attendrissement qui nous empêchent ou nous dispensent de les juger. Mme Marie Leconte, qui met de la gaîté et de l'esprit dans tous ses rôles, prête le plus joli sourire, l'air le plus piquant à cette Raymonde que nous ne connaissons guère, mais que, grâce à son interprète, nous regardons avec tant de plaisir. Le rôle de Micheline doit à l'art supérieur et à l'incomparable distinction de Mme Berthe Cerny une noblesse discrète et passionnée qui en exprime bien le véritable caractère. Mlle Géniat est bien amusante en lectrice mal douée qui s'efforce de mettre en pratique les leçons d'un cours de diction, Mlle Maille bien séduisante en jeune divorcée pressée de se remarier et obsédée, après une première mésaventure, par l'idée fixe de l'incapacité conjugale.

M. Albert Lambert fils nous a forcément un peu déconcertés par sa création de Gilbert de Raon. Ses beaux moyens de tragédien n'y ont pas d'emploi, et il est impossible de ne pas les regretter. Sans doute, il reste à l'excellent artiste des qualités très solides d'intelligence, de mesure et de force, mais, pour nous faire comprendre ce rôle, il y fallait mettre un mélange de défauts et de qualités qui n'ont rien d'héroïque, et M. Albert Lambert est admirable dans les jeunes héros.

M. George Grand non plus n'est pas tout à fait l'homme de son personnage : il lui donne trop de gravité et, si je puis dire, trop de poids. Puisque Jincour va à l'amour comme à la guerre, il faut nous le montrer tout étourdi et grisé de l'action. M. Grand a retrouvé tous ses moyens pour nous le montrer réveillé de cette torpeur morale et accablé alors par le sentiment de la réalité.

M. Léon Bernard est un excellent Vureuil, gourmand et friand de galanterie élégante, disciple et admirateur du XVIIIe siècle libertin.

En somme, la nouvelle pièce de M. Paul Hervieu nous est présentée à la Comédie Française avec le soin et la perfection qui en peuvent mettre en valeur les hautes qualités d'art.

FIRMIN ROZ.

CHRONIQUE DES LIVRES

Mission d'Ollone (*1906-1909*). **Recherches sur les Musulmans chinois**, par le commandant D'OLLONE, les capitaines DE FLECHELLE et LECAON et le lieutenant BOYER, études de A. VISSIERE, notes de E. BROOMHALL et de divers savants. (Paris, Ernest Leroux, éditeur.)

Les lecteurs de la *Revue Bleue* n'ont point oublié le très beau volume dans lequel M. le commandant d'Ollone résuma à l'usage du grand public les résultats généraux de sa mission en Chine. Il commence maintenant la publication détaillée de ses constatations scientifiques, et nous offre d'abord d'abondants documents sur les Musulmans.

Publiés presque tous dans la *Revue du Monde Musulman*, ces documents, groupés par provinces, et en grande partie commentés par d'éminents savants, forment actuellement un imposant volume illustré, le premier des *Documents scientifiques de la mission d'Ollone*.

Rien n'est moins connu que l'Islam chinois. Les savants qui se sont occupés de ce sujet — Vasilieff, Dabry de Thiersant, Martin Hartmann — sont unanimes à avouer l'obscurité qu'ils ont rencontrée. Le dernier ouvrage consacré à cette matière — *Islam in China* de Broomhall — n'est, au fond, que l'œuvre de Dabry de Thiersant traduite en anglais, condensée et enrichie par l'appoint des études qu'ont postérieurement publiées divers savants, parmi lesquels l'auteur reconnaît que la première place appartient aux Français. Il faut se féliciter vivement que la mission du commandant d'Ollone, quoique constituée en vue d'explorer l'Empire du Milieu à un autre point de vue, ait pu aussi, sans se détourner de son but principal, porter son attention sur les Musulmans chinois. Malgré les limites restreintes du temps dont elle pouvait disposer à cette fin, elle a réussi à recueillir sur leur présent et leur passé des documents fort nombreux et pour la plupart fort importants.

Sans avoir la prétention d'apporter une lumière complète sur un sujet si vaste, et qui commence à peine à être exploré, cette publication n'en réalise pas moins un grand progrès de nos connaissances. Le fait qu'aucun des documents rapportés par la mission française ne s'est trouvé défloré ou contredit par les recherches qu'avec l'aide de près de deux cents collaborateurs, entreprit M. Broomhall, suffit pour démontrer l'importance de ce recueil. C'est une vraie mine de renseignements pour les orientalistes aussi bien que pour les sinologues, l'étude de l'Islam chinois chevauchant sur ces deux sciences jusqu'ici distinctes, l'orientalisme et la sinologie.

Les conclusions que M. d'Ollone tire de l'ensemble des recherches de la mission sont des plus intéressantes. Tout d'abord, les Musulmans chinois lui ont paru beaucoup moins nombreux qu'on ne le croyait. « S'ils étaient de vingt à trente millions, ainsi qu'on l'a écrit, leur nombre oscillerait entre la vingtième et

la treizième partie de la population totale de la Chine. Or, ils sont très loin au-dessous d'une telle proportion dans toutes les régions que nous avons traversées, lesquelles sont pourtant les plus islamisées de l'Empire. » Tous les chiffres donnés jusqu'à présent ne sont que des suppositions, et il est bien évident que toutes les considérations sur l'Islam chinois seront vaines, tant qu'on ne saura même pas si elles concernent 30 ou 4 millions d'hommes. Ensuite : les Musulmans — quoique plusieurs des voyageurs les plus notoires aient assuré le contraire — n'ont pas en Chine le type à part, qui se reconnaîtrait au premier coup d'œil, et il n'est pas douteux que la plupart d'entre eux sont de race chinoise. Car, contrairement à ce qu'on a vu dans les autres contrées de l'Asie, dans l'Afrique du Nord et en Europe, l'Islam ne s'est pas répandu en Chine par le sabre. Ce fut, dès le VIIe et le VIIIe siècle, une infiltration pacifique s'opérant, très lentement, par la voie de mer, et plus encore par la voie de terre. Marchands ou soldats, les Arabes venus s'établir en Chine, formèrent un très petit noyau mahométan que de nouvelles arrivées, des mariages et des adoptions vinrent grossir continuellement mais insensiblement sans même éveiller l'attention, tant le mouvement, pendant des siècles, resta faible. C'est la dynastie mongole qui, précipitant sur la Chine tous les aventuriers, soldats, hommes d'État, prêtres, lettrés et faiseurs d'affaires de l'Asie entière et même de l'Europe, a introduit, pour la première fois, un grand nombre de Musulmans. En leur confiant des charges éminentes, et en témoignant le même respect à leur religion qu'à celle de Confucius, elle les a mis à même de propager efficacement leurs croyances. Entre toutes une famille issue de Mahomet, celle de Seyyd Edjell, prend d'emblée et conserve le premier rôle. Le nombre des Mahométans croît alors rapidement, cependant il faudra encore trois cent cinquante ans avant qu'une littérature musulmane *chinoise* devienne nécessaire...

En somme le peuple chinois n'est nullement réfractaire à l'Islam ; aussi l'avenir de cette religion en Chine paraît-il être étroitement lié à la situation que ses membres parviendront à occuper : le jour où quelque musulman deviendrait le maître d'une province, la majorité de la population ne tarderait pas à se faire musulmane. Quant à croire à une régression, autrement que par des massacres consécutifs à une révolte comme celles qui pendant vingt-deux ans (1855-1877) ont été sur le point de détacher le Yun-nan et le Kan-sou de l'Empire, et d'en faire des sultanats indépendants, M. d'Ollone ne la croit guère possible. « Si partout l'Islam s'imprime fortement dans le cœur et le cerveau de ses sectateurs, en Chine son emprise est encore fortifiée par l'esprit d'association inné dans toute la population : les Musulmans forment une vaste société de secours mutuel, où aucun pauvre ne demeure sans aide, où chacun prête à l'autre son appui pour réussir dans ses entreprises. Cette association modèle procure à ses membres des avantages si certains qu'ils n'éprouvent aucun désir de la quitter, quand bien même leur foi ne les retiendrait pas. »

*
* *

PIERRE MARGE. **Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro.** (Paris, librairie Plon-Nourrit et Cie.).

De même que les ouvrages précédents de l'auteur, *Le Tour de l'Espagne* et le *Voyage dans la Hongrie*, ce livre ne veut être qu'une *étude de tourisme*. Il est fait, en partie, avec des notes prises au cours du voyage, sous la dictée des premières impressions dont il sait garder et communiquer la saine et forte saveur, mais il contient aussi des éléments que l'auteur est allé puiser dans les rares travaux publiés sur les pays qu'il a visités. D'une lecture des plus agréables, il ne manquera pas d'intéresser les curieux se plaisant aux aspects pittoresques des vies primitives, et il sera d'un grand secours pour les voyageurs qui voudront eux-mêmes parcourir ces régions si belles et si peu connues. L'auteur a eu la bonne fortune de visiter la Bosnie et l'Herzégovine à deux reprises, avant et après l'annexion (en 1905 et en 1909). Il a pu ainsi constater de grands changements, montrant avec quelle rapidité l'administration austro-hongroise arrive à tirer ces deux provinces de leur barbarie. D'après ce que ce livre nous révèle sur cette modernisation précipitée, il faudrait se hâter, si l'on veut aller y voir la *turquerie* pendant qu'elle vit encore. D'ici peu la Bosnie-Herzégovine sera un pays comme ceux d'Occident... C'est avec le plus grand enthousiasme que l'auteur parle de la Dalmatie : avec son incessant contraste de vie et de mort, ses costumes et ses coutumes arriérés, la Dalmatie, anachronisme vivant rappelant le moyen-âge au milieu du vingtième siècle, est le pays le plus curieux de l'Europe qui se puisse voir.

Quant au Monténégro qui, d'après Xavier Marmier, est « la racine d'un peuple et peut-être le germe d'une grande nation », on en trouvera dans ces pages d'une simplicité distinguée une description charmante... « Imaginez-vous un royaume de pygmées sur un piédestal géant. Un royaume accroché à moitié chemin du ciel. Un séjour qui tantôt se dissimule dans les nuées, tantôt s'environne d'azur éperdu, et qui a le chaos le plus grandiose et le plus sauvage de rochers et de monts pour assises. Une espèce de purgatoire qu'une volonté réfléchie du Créateur a posé tout près de la terre pour lui en faire contempler les misères, mais tout près des cieux aussi pour lui en faire regretter éternellement les félicités » !... L'opinion sympathique, mais éloignée de toute exagération, que l'auteur exprime sur le vaillant peuple tsernagorste, trouve en ce moment sa pleine confirmation et fait de cet ouvrage un excellent livre d'actualité.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 20. — 2e SEM. 50e ANNÉE 11 NOVEMBRE 1912

DANS STAMBOUL MOBILISÉE

(Notes de voyage — Octobre 1912)

LES MANIFESTATIONS.

Brusquement, au bruit de la mobilisation bulgare qui gronde à moins de 100 lieues, une Stamboul belliqueuse s'est réveillée. Il y a huit jours encore, la ville gardait ce calme oriental qui domine comme d'une splendeur enchantée l'activité immense et bariolée des quais, du pont de Galata et de la Corne d'Or. Sous la protection de ses mosquées aux minarets héroïques, la ville restait nonchalante et paisible, assise sur ses collines au-dessus du Bosphore, confluent des races.

Mais depuis le 1er octobre, des cortèges se forment dans les rues, de dizaines, puis de centaines, puis de milliers de manifestants. Sur les places, dans les cours des mosquées, des réunions sont annoncées où des foules immobiles entendent sans broncher de graves palabres, entremêlées de prières et de discours tout pleins des souvenirs de gloire militaire, du temps des sultans conquérants, qui sabraient en grandes chevauchées. Puis les cortèges partent et s'allongent dans les rues.

Un rite immuable exige que l'on monte à Péra, la ville européenne, pour casser quelques carreaux aux légations serbe, grecque ou bulgare, et même une fois, par mégarde, à la poste française. La légation de Grèce est entièrement démantelée : plus un carreau. D'ailleurs les fils ingénieux d'Ulysse ont reconnu tout de suite les avantages de ce malheur. Une multitude de sujets hellènes viennent à la légation prendre leurs passeports pour rentrer dans le royaume. Au lieu qu'ils emplissent les escaliers d'un tumulte hellénique, on les laisse dehors et les employés leur tendent les papiers par les fenêtres en lacunes.

Dans les voies plus larges de Péra, les cortèges peuvent mieux s'étaler. Ils portent de grands drapeaux rouges au croissant national et de grandes bannières soutenues par deux hampes, qui remplissent la rue. Des milliers de têtes, coiffées de rouge, s'écoulent ainsi par les rues en pente vers le pont de Galata, pareils à un fleuve écarlate.

..... Il y a des siècles, de l'autre côté de la Corne d'Or, des foules immenses, d'une seule couleur, soit vertes, soit bleues, parcouraient aussi les rues de Byzance, acclamant les cochers du cirque, injuriant Théodora, l'impératrice cabotine, et parfois menaçant l'empire...

Ces modernes manifestants gesticulent beaucoup et ne chantent pas. Parfois un homme en sueur prononce, avec des gestes énergiques, une phrase que tous répètent ou applaudissent : « Châtions ces insolents. » « Gloire à la patrie ottomane » ou quelque fragment de discours plus étendu.

J'ai comme un obscur sentiment que ce sont là pour le peuple turc des mœurs nouvelles et très peu turques. Ce peuple est tenace, indolent, patient ; parfois il se rue à l'action, qui réveille en lui l'indomptable courage et la férocité. Quand il veut s'exciter, c'est avec de longues mélopées rythmées, modulations indéfiniment répétées, pareilles à celles du muezzin ou à ces chants en coups de hache des derviches hurleurs. Mais avant ou après

l'action, ce peuple ne connaît ou n'aime le bruit ni le discours.

Stamboul, Stamboul la turque, ces cris et ces bravades? Non, c'est Byzance.

En effet. A travers les siècles, le venin de Byzance mord la jeune Turquie. C'est le Comité Union et Progrès, m'assure-t-on, qui dirige ces excitations populaires. Très déterminé à la guerre, il s'efforce de soulever une émotion belliqueuse, espérant ainsi, sans doute, forcer à plus de hâte le Gouvernement, et peut-être ébranler à son propre profit ce ministère de vieillards.

Et nous qui, pour arriver ici, avons dû traverser les lignes de cette mobilisation bulgare, méthodique et enthousiaste, qui a porté en un seul jour tout un peuple à sa frontière, nous voudrions dire à ceux-ci de cesser leurs cris, et d'entendre seulement le bruit des bottes et des sabres des bataillons ennemis qui s'ébranlent.

7 octobre. — Toute cette histoire de manifestations a mal fini. Aujourd'hui, le plus nombreux de ces cortèges a voulu porter aux ministres même ses volontés et ses menaces. Le gouvernement avait fait connaître aux puissances sa résolution d'appliquer les réformes en Macédoine. Justement on a retrouvé un programme arrêté en 1880, et oublié depuis. C'est précisément ce qu'il nous faut aujourd'hui. Quelle aubaine! Mais le comité Union et Progrès ne l'entend pas ainsi. On a donc assiégé la Sublime Porte et exigé que le grand vizir en personne comparaisse sur les degrés.

La Sublime Porte, où jadis attendaient les ambassadeurs de la chrétienté, — souvenir du temps très lointain où les affaires se traitaient à la porte de la tente des chefs tartares — est maintenant un édifice assez chétif et sale. Elle me fait l'effet d'avoir été refaite il y a un siècle ou deux dans un style mi-ottoman mi-italien. Il faut être très entraîné pour y trouver quelque émotion ou quelque respect, même historique. C'est sur les degrés qui précèdent la Porte que le vieux grand vizir a dû venir parler au peuple.

Le grand vizir Ahmed Mouktar Pacha « El Ghazi », le victorieux, est un héros très authentique. Quand le glorieux général d'Ezeroum aperçut ces cinq ou six mille têtes, et qu'il fallait leur parler, il se prit sans doute à regretter le champ de bataille où il se trouvait si à son aise pendant la guerre russo-turque, et son fils, le ministre de la marine, dut venir lui porter secours. Scène pénible et d'ailleurs salutaire. Sous le coup de cette émotion, le conseil des ministres vient de proclamer, séance tenante, l'état de siège à Constantinople. Les cortèges sont interdits. La dignité nationale y gagne certainement ce que le pittoresque y perd.

C'est fort bien. Seulement, le lendemain, pour satisfaire les manifestants et par égard pour l'émeute, le Gouvernement fait publier une note officielle démentant qu'il ait jamais pris devant les puissances l'engagement d'appliquer le programme de 1880!

Conversations sur le Bosphore.

Ces palais du Bosphore, presque tous en bois peint, avec un fronton protecteur, ressemblent du dehors à des châlets suisses très élargis. Mais au dedans, le plus souvent, quelle exquise et simple splendeur chez les pachas ou les beys qui les habitent!

Presque toutes les pièces, très grandes, s'allongent vers le Bosphore, et vous conduisent au *sannéchir*, balcon vitré penché sur l'eau, en sorte que le palais entier semble attiré par le sourire étincelant de cette mer divine. Presque aucun meuble que des fauteuils et divans : rien qui contrarie le rayonnement des lignes, l'éclat des couleurs du merveilleux tapis dessiné et tissé exprès pour la pièce.

Dès que vous entrez, accueilli avec une courtoisie grave et raffinée, le maître frappe dans ses mains et un domestique pressé et muet installe devant vous, sur un guéridon, les cigarettes et une petite tasse d'inoubliable café. Parfois, sur un divan, derrière le maître, se tient le secrétaire, immobile et silencieux, serviteur vigilant toujours prêt, semble-t-il, à exécuter les ordres secrets du pacha. Et c'est dans ce silence féérique qu'un homme en redingote impeccable vous parle des choses les plus contemporaines, dans le français le plus châtié.

L'un deux, d'abord ami très intime et compagnon très actif des hommes de la Révolution, me contait ainsi ses souvenirs sanglants des deux tyrannies, celle du sultan Hamid et celle du Comité Union et Progrès. Mon hôte me rapporte qu'ayant lui-même subi, au temps du Comité, une menace très directe d'assassinat politique, après un autre assassinat, placidement exécuté, à titre d'exemple, sur la personne d'un de ses amis, il s'en fut trouver le Grand Vizir pour lui demander qu'on veillât à sa sécurité. Et il reçut du premier ministre cette réponse d'une bonhomie si ingénue : Eh! comment pourrais-je vous protéger contre quelque fanatique?

Tandis que mon hôte, le moins hâbleur et le plus clairvoyant des hommes, me conte avec sérénité ces choses effroyables, je vois en face de moi la rive d'Asie qui s'étend dans une douceur apaisée, et Scutari qui s'endort, enveloppée dans le grand voile épais et sombre de ses cyprès, cette admirable forêt qui entoure le cimetière sacré. En sortant, la nuit tout à fait tombée, je trouve accosté le grand caïque de la maison et ces deux rameurs qui

attendent, immobiles et silencieux. Une troupe attardée d'hirondelles de mer, ces oiseaux rapides qui montent et descendent sans cesse tout le Bosphore sans que nul les ait jamais vus se poser, rasent les eaux; la légende turque veut que ce soient les âmes errantes de ceux qui ont péri, secrètement jetés au Bosphore.

Ceux qui ont vécu ici les récentes années ont du évoquer souvent des souvenirs de la Venise des doges, de la cité splendide où, sans cesse, l'eau partout présente, étouffait des drames politiques, rapides et secrets.

Un autre jour, chez le prince Sabaheddine, ce sont, au contraire, les plus brillantes espérances d'un Islam moderne qui nous apparaissent au cours d'une heure de causerie. Le prince, instruit dans l'exil au temps d'Hamid, a rapporté dans sa patrie un esprit généreux et précis, de la plus noble élévation, de la plus ardente activité. A la centralisation autoritaire et têtue du Comité Union et Progrès, le prince opposait une méthode de large autonomie provinciale. Il ne fut pas écouté, et nous voyons aujourd'hui un des plus redoutables effets de cette égalité tyrannique étendue sur tout l'empire. C'est elle, de l'aveu de tous, qui a provoqué cette entente contre la Turquie, des Grecs et des Bulgares, dont les rivalités déchiraient jadis la Macédoine.

Le prince parle avec foi de l'accord de l'Islam avec le monde moderne. Nous évoquons les antiques civilisations musulmanes, si raffinées, aux temps où l'Islam était peut-être en avance sur le monde chrétien, et les royaumes maures d'Espagne, et surtout cette tentative de conciliation du christianisme et de l'islamisme, sous le règne des princes normands, dont les souvenirs exquis subsistent encore en Sicile.....

Quand on a entendu le prince Sabaheddine et quelques autres, les sages tels que Kiamil-Pacha, Président du Conseil d'État, ou Gabriel Effendi Noradounghian, ministre des Affaires étrangères, on ne peut pas dire que la puissance réformatrice de la Turquie soit épuisée. Mais n'est-il pas trop tard dans un monde trop vieux?

Quand je sors du Palais, la lune règne sur le détroit et sur les deux rives. Ses rayons, brisés sur les lames inégales de la mer, y tracent de longs traits suivis de petites courbes. Ils semblent écrire des lignes mobiles, de cette élégante écriture turque, sur les vagues du Bosphore qui vont cesse d'Asie en Europe et d'Europe en Asie...

Les Réquisitions

C'est par les réquisitions des chevaux et des voitures que nous avons connu que la guerre est proche. L'Administration ottomane y procède avec une bonhomie brutale qui abonde en spectacles amusants.

On va bien reconnaître les chevaux dans les écuries, mais c'est surtout dans la rue que tout se passe.

Quand on voit passer une voiture, on l'arrête ; quel moyen plus simple? L'Administration turque, depuis les premiers khalifes osmanlis qui signaient les papiers devant leur tente de leurs doigts trempés dans l'encre, a toujours été une administration de plein air. Notre administration occidentale, plumitive et casanière, calcule savamment, derrière ses grillages; elle n'improvise pas ainsi au grand jour, courageusement, ses opérations.

Tout attelage est donc fréquemment arrêté dans la rue et doit produire à un soldat posté en cet endroit, son *tesskéré*, papier sacré qui prouve que les chevaux ont déjà été présentés à l'autorité militaire et reconnus impropres au service. Quand le soldat ne sait pas lire, ce qui arrive, il consulte bonnement les passants pour savoir si le tesskéré est probant.

Moi-même, au beau milieu du pont de Galata, j'ai été l'objet, si j'ose dire, d'une tentative de mobilisation de la part du gouvernement turc, l'un des plus obligeants pourtant et des plus courtois de l'Europe. J'étais en carosse à deux chevaux, que j'avais choisis fringants, par une aveugle vanité dont je fus justement puni. Un soldat turc se précipite sur la route, entame avec mon cocher une explication animée, me fait descendre, monte à ma place et les voilà partis pour le Séraskierat où l'on réquisitionne les chevaux.

J'étais abandonné à l'extrême bord de l'Europe, devant l'un des panorama les plus glorieux du monde.

J'ai revu mon cocher après l'opération. On lui avait laissé un cheval sur deux. Figure extraordinairement jaune et ridée, le pauvre *baba* (vieux) disait doucement sa résignation fataliste : son fils venait de partir pour la guerre. Il comprenait très bien l'opération qu'il venait de subir : on lui avait pris un cheval et remis un papier, le reçu. Des amis obligeants m'expliquèrent le soir que la première règle de conduite de l'étranger à Constantinople, en temps de mobilisation, c'est d'avoir bien soin de choisir une voiture *avec de mauvais chevaux*. Ceux-là sont épargnés.

Je fus consolé, comme il arrive, par le spectacle d'un malheur plus grand que le mien. Dans une rue de Stamboul, en pente raide, un laitier pacifique est monté sur son cheval, deux jarres de lait derrière ses jambes. Un soldat l'arrête. Colloque, Tesskéré. Bientôt le laitier descend, le soldat monte à sa place, et le laitier suit à pied, derrière son propre cheval. En route pour le Séraskierat ! Et voilà de l'Orientalisme !

Je me suis pris à regretter ces jours-ci, de n'avoir pas ce don, accordé sans doute à Rudyard Kipling et à Pierre Mille, de comprendre tous les argots et les patois parlés par tous les trimardeurs et les lascars de la planète. Constantinople doit être pleine à cette heure de luttes sournoises, aux artifices imprévus, entre les honnêtes travailleurs et l'autorité militaire pour conserver ou saisir les chevaux, les mulets ou les chariots.

De jour en jour la poursuite des attelages devient plus pressante. On réquisitionne les fouets. Un Européen a commis l'imprudence de tenter de se rendre dans une ville voisine, en carosse de louage à deux chevaux. Il était tranquille : ses deux chevaux ne valaient rien et avaient été la veille refusés avec éclat par l'autorité militaire. A peine sorti de la porte d'Andrinople, il rencontre un officier qui examine l'attelage. On lui démontre que les chevaux ont été justement dédaignés par les précédents militaires. L'officier en convient, et l'on repartait, quand il remarque les harnais, qui sont en parfait état. Aussitôt on réquisitionne les harnais : en un clin d'œil les chevaux sont entièrement dépouillés et l'autorité s'éloigne, laissant en trois corps indépendants la voiture avec son voyageur, le cocher et les chevaux. Plus le moindre bout de ficelle pour rattacher les uns aux autres, et le cocher a dû prendre le parti de rentrer à Constantinople en tirant ses chevaux par la crinière, abandonnant la voiture au fond des crevasses des routes turques.

Et l'on recherche aussi pour les transports militaires les buffles, ces buffles étranges au cuir noir, au poil rare, qui traînent les chars de Constantinople, et qui ont, quand ils sont de pure race, un œil sombre et un œil blanc taché de bleu. Est-ce que je me trompe ? Dans ces têtes osseuses et allongées, je crois reconnaître les grands animaux qui traînent les chars de Ninive et de Persépolis, sur les bas-reliefs assyriens.

Les Troupes

10-20 Octobre. — Le défilé des troupes se rendant à la frontière a commencé, et comme l'Hellespont sous Xerxès, l'Asie armée va franchir le Bosphore. Aussi vite que le permettent les chemins de fer asiatiques, les troupes ottomanes accourent, et le pavé de Stamboul sonne sous le pas des chevaux équipés en guerre.

Auprès des mosquées qu'ils ont fait construire, souvenirs imposants, vastes et vides, de leurs glorieuses chevauchées, reposent sous leurs *turbès*, dans leurs catafalques drapés de velours et couronnés, à la tête, de leurs turbans prodigieux, les grands sultans conquérants, Mehmed Fahti, Soliman ou Sélim. Sans doute, leurs cendres frémissent sous cette terre ébranlée par le fracas des armes et le roulement des canons...

Dans les rues, depuis la proclamation de l'état de siège, le 7 octobre, plus de manifestations rutilantes ni de cortèges écarlates, mais le vacarme inaccoutumé des régiments de cavalerie, d'artillerie, des transports militaires. La rue de Constantinople, d'habitude éblouissante pour les yeux et assourdissante pour les oreilles, en est comme un peu ternie et recueillie, sinon attristée. Car l'armée turque, étant une armée moderne, est habillée à la mode khaki ou réséda.

Ces troupes sont fort bien équipées, les réserves (rédifs d'Asie) nous arrivent tout flambant neufs, vêtements, chargements, harnais (1). On se demande seulement comment une intendance qui a pu mettre sur pied d'un seul coup un si grand nombre de soldats mobilisés, se montre en même temps si insoucieuse de les nourrir. A la gare d'Haïdar Pacha, future tête de ligne du chemin de fer de Bagdad, grosse bâtisse aux tours en poivrières qui veut prendre sur la rive du Bosphore je ne sais quel air de burg allemand, j'ai vu débarquer un régiment d'Anatolie. Les hommes semblaient exténués : on m'a dit qu'ils n'avaient rien mangé depuis deux jours. On conte aussi tout bas qu'en arrivant à San Stephano, au camp de concentration, aux portes de Constantinople, quelques-uns de ces affamés auraient un peu pillé quelques épiceries.

Je suis frappé du très petit nombre d'officiers qui encadrent ces régiments. Il n'est pas possible qu'il y en ait si peu. Peut-être rejoindront-ils leurs hommes à la gare ou au camp (2). Ils auraient tout de même mieux fait de défiler avec leurs troupes dans la capitale.

Les premiers régiments que nous voyons sont des Lazes, qui viennent de Trébizonde et des bords de la Mer Noire. Ce sont donc les fils des soldats de Mithridate, les peuples du royaume antique du Pont. Race maritime où l'on recrute tous les rameurs des caïques; je les entends comparer à nos petits bretons. Ils montent des chevaux légers, comme nos hussards ou nos chasseurs.

(1) Je ne change rien à ce jugement écrit avant les désastres. La bonne tenue de l'armée turque défilant à Constantinople est l'un des éléments qui ont trompé les militaires, les rédacteurs de journaux, et les correspondants de guerre, qui, comme presque tous les Européens en Turquie, jugeaient la situation militaire des Turcs favorablement avant la guerre.

(2) Non. L'insuffisance du nombre des officiers a été, après l'absence totale de ravitaillement, l'une des causes de la défaite. C'est ce qui résulte de ce que l'on peut déjà savoir de l'état de l'armée.

Toutes ces troupes sont uniformément coiffées du Kalpak, cône de feutre sans éclat, mais un détail suffit à leur rendre le pittoresque que leur ravit leur moderne équipement. Tous les soldats enroulent autour du kalpak une longue bande de laine grise, comme, dans le civil, leur moucboir ou turban qui environne le fez. Avec ce simple morceau d'étoffe, chaque soldat se coiffe à sa guise ou plutôt, sans doute, à la mode de son pays. Et c'est ainsi la diversité prodigieuse des peuples et des races asiatiques qui surgit devant l'imagination.

Ceux-là, qui s'enveloppent le bas de la figure d'une mentonnière, serrée et qui ont sur la tête comme la pointe penchée d'un bonnet phrygien, où donc les ai-je vus déjà? — C'était hier, au Musée, sur les bas reliefs du tombeau d'Alexandre.

L'administration ottomane conserve au Musée du Vieux Sérail, un sarcophage célèbre où brille, dans tout l'éclat de sa sublime sérénité, la perfection du génie attique. Sur les quatre faces, des scènes en bas reliefs représentent des chasses où sont réunis Grecs d'Alexandre et Barbares de Darius, et des épisodes des batailles d'Issus ou d'Arbelles. Ces authentiques soldats du Roi des Rois, je retrouve aujourd'hui leurs mêmes coiffures sur les têtes de ces soldats turcs, venus du fond de l'Asie Mineure. Chaque jour en amène des milliers, comme de grandes vagues de la Propontide. Malgré soi, on pense à l'énumération prodigieuse d'Hérodote, encore amplifiée par Hugo, des peuplades de l'armée barbare passant l'Hellespont devant Xerxès; cette description où l'on voit, où l'on entend couler, comme dans le tumulte d'un fleuve, les cris, les armes, le désordre immense et terrifiant de l'Asie barbare.

Les Bars au turban vert viennent des deux Chaldées...

Dans la ville même, on recrute des volontaires. Le plus simplement du monde. Un grand gaillard vous prend l'étendard rouge orné du croissant; un autre le suit, armé d'une grosse caisse, instrument indispensable et spécifique de la mobilisation, et bientôt quelques dizaines de Kurdes, de Turcs, d'Albanais, les suivent vers les bureaux de recrutement où on les enrôle. Ces bureaux ne chôment guère, à ce qu'il semble, et tous ceux que j'ai vus étaient entourés d'une foule aux yeux sombres, le paquet noué à l'épaule.

Près de ces lieux, souvent, sur quelque terrasse, sous quelque platane, des groupes de femmes turques accroupies, si gracieusement emmaillotées dans une seule pièce de soie qui les drape entièrement, regardent et attendent dans leur attitude d'une éternelle et indéfinissable mélancolie.

Dans la Paix de Stamboul.

Nous venons d'apprendre la défaite de Kirk-Kilissé. Non pas, bien entendu, par le gouvernement, qui s'est cette fois surpassé dans sa manière d'accommoder les déroutes. Un communiqué officiel reproduit par tous les journaux nous apprend que l'armée turque vient d'exécuter une savante manœuvre, grâce à laquelle le commandement a obtenu le résultat qu'il souhaitait, et qui est le déploiement de l'armée bulgare. Je n'invente rien.

C'est ainsi qu'on annonce au peuple l'échec du général Mahmoud Mouktar, ministre de la marine, général de l'armée de terre, fils du grand vizir, et ancien lieutenant de la garde impériale à Berlin, officier, d'ailleurs, d'une bravoure incontestée.

Rien ne peut rendre la sérénité de la ville. Aucune trace, aucun signe de nervosité, d'excitation, d'alarme. A Péra, les seuls qui s'arrêtent dans les rues, se groupent, s'interrogent, curieux ou anxieux, ce sont les Européens, les journalistes. Il est vrai qu'il n'y a pas à Péra de population turque.

Mais à Stamboul même, aucune émotion publique, semble-t-il. Je ne sais pas s'il y a au monde un spectacle qui porte davantage les caractères de la paix, qui donne plus l'impression d'une sérénité tranquille, qu'un café turc, ces cafés que Théophile Gautier aimait tant, pour l'indolence heureuse qu'il y trouvait. Non, rien n'est plus paisible qu'un café turc pendant la guerre. Sur les places, sous les acacias ou les platanes, les petites tables, les petits tabourets pareils aux pions d'un jeu de dame, s'avancent dans la rue, et les bons Turcs, s'asseoient devant leur narghilé ou leur tasse de café, hommes de silence, placides et doux. C'est cette mansuétude et cette sorte de courtoisie philosophique qui ont valu aux Turcs tant et de si fortes amitiés littéraires, dont Pierre Loti leur a offert le témoignage au début de la guerre.

Mais aujourd'hui, c'est de bien autre chose qu'il s'agit, et dans le désastre de la patrie, Constantinople, ville cosmopolite entre toutes, reste inerte et sans troubles, sans angoisses sans doute. Elle a déjà atteint cette neutralité qui sera peut-être son régime futur.

Au moment de partir pour la France, j'apprends que Kiamil Pacha est rappelé au grand Vizirat. C'est l'élimination du Ministère des éléments amis du Comité Union et Progrès, qui y portaient quelque chose de sa présomptueuse ignorance.

Avec une angoisse poignante, quelques vieux pachas, en qui gronde encore la belle énergie albanaise, me disent leurs douleurs, leur épouvante devant le désordre militaire et social, leur appel à l'Europe,

leur confiance dans la vieille et habile sagesse de Kiamil. Je ne sais rien, vraiment, de plus noble, que cette haute douleur qui dévore ces hommes frémissants au prochain spectacle de la patrie terrassée. — Hélas! je ne peux leur dire ce que je pense, qu'il n'y a plus rien ici si l'armée manque à l'empire, et que la malheureuse Turquie, victime de l'absolutisme hamidien, victime de sa révolution égarée, vient trop tard pour son salut aux mains des habiles et des sages.

ETIENNE FOURNOL,
Député.

LE BUDGET DE 1913 (1)

III. — A LA COMMISSION DU BUDGET.

La Commission du budget a-t-elle retouché d'une façon très sensible l'œuvre dont elle était saisie?

Voici, mises en parallèle, les propositions du Ministre des Finances et celles de la Commission:

Propositions	Recettes	Dépenses	Excédent de Recettes
	fr.	fr.	fr.
Du Gouvernement..	4.665.108.960	4.664.640.380	468.580
De la Commission..	4.642.371.635	4.641.414.181	957.454
Diminutions	22.737.325	23.226.199	
Augmentation			488.874

Les modifications apportées par la Commission ne sont pas toutes mises en relief par ces différences, qui ne laissent pas entrevoir les compensations opérées entre divers relèvements de crédits et des réductions simultanées. L'économie de 23 millions est l'excédent des diminutions admises, montant à 37 millions et demi environ (simples virements déduits) sur les accroissements décidés, qui atteignent 14 millions et demi. De même, aux recettes, la Commission a retranché 25 millions, et non pas 22 millions et demi; mais elle a, d'autre part, enflé de 2 millions et demi l'évaluation des produits.

En ce qui concerne les dépenses, la Commission a refusé, notamment, de faire sienne la combinaison si originale relative aux téléphones. Elle ne l'a pas, pourtant, écartée complètement. Elle s'est contentée de réintégrer au budget ordinaire 6 millions et demi, qu'elle n'a pas cru possible d'en éliminer, et de réduire à 11 millions l'autorisation d'emprunt que le projet du gouvernement portait à 30 millions. Cette réduction constitue-t-elle bien une « économie » au sens propre du mot? Du moins, il y a là un effort appréciable pour limiter les emprunts.

(1) V. la *Revue Bleue* du 9 novembre 1912.

Celui qui est destiné à la Marine a été conservé, mais la Commission a estimé indispensable d'ouvrir, au budget de 1913, un crédit pour l'amortir. Elle a inscrit, de ce chef, une dépense de 2.700.000 francs. Même précaution, pour l'emprunt des téléphones; un amortissement de 1.852.000 francs est prévu. Ainsi est comblée la lacune qu'on avait remarquée dans le projet de budget.

Quant aux amputations à faire subir aux dépenses, la Commission a témoigné d'un zèle dont quelques exemples donneront une idée. Une augmentation de 227.000 francs était demandée en prévision des charges plus lourdes que le renouvellement des obligations à court terme du Trésor exigera en 1913, par suite du rehaussement général du taux de l'intérêt. La commission a refusé ce crédit. Elle a repoussé une autre augmentation de 600.000 francs, réclamée pour le même motif. Cependant, le renchérissement de l'argent n'est pas contestable, et, dans un budget correct, il eût dû ne pas être négligé.

On sait si l'entretien des routes laisse à désirer. Depuis longtemps déjà, elles sont dans un tel état que cette expression est devenue courante : « la France, pour ses routes, vit sur son capital ». La Commission a, néanmoins, réduit de 400.000 francs le crédit porté au projet du budget. Sur les crédits applicables aux rivières, canaux et ports maritimes, elle a retranché 1.100.000 francs. Les subventions aux Sociétés de tir se voient diminuées de 200.000 fr. Une augmentation, de 63.000 francs, avait été sollicitée pour la réorganisation des casernements des troupes coloniales? Refus. Une somme de 45.000 fr. avait été demandée « en vue d'un contrôle plus énergique du service de l'assistance médicale gratuite »? Refus. Un crédit de 1.500.000 francs était prévu pour le relèvement des épaves de la *Liberté*? Refus, avec cette indication, que cette dépense devra faire l'objet d'un crédit supplémentaire. Aux dégrèvements et non-valeurs, la Commission rogne 250.000 francs. Plus de trois cents pages sont consacrées, dans le rapport général, à la comparaison des crédits demandés par le gouvernement et de ceux que la Commission a accordés. Nulle lecture n'est plus attachante. Evidemment, les membres de la Commission du budget ont donné le maximum de leur effort.

Deux grosses réductions ne sauraient être passées sous silence : l'une, de plus de 4 millions, porte sur les dépenses d'exploitation du réseau de l'État, dont les frais ont paru compressibles; l'autre, au Ministère du Travail, atteint près de 12 millions, « économie jugée possible, dit la Commission, d'après le nombre des assurés inscrits ». L'opposition des assurés vient au secours du budget. Mais le gou-

vernement n'avait-il pas été sage en pensant qu'elle ne serait pas indéfiniment irréductible? La campagne est telle pour attirer les bénéficiaires de l'allocation annuelle de 100 francs, et le terme pour l'inscription a été tant de fois prorogé, que les calculs primitifs peuvent encore sembler les plus prudents. La loi du 5 avril 1910 sur les retraites obligatoires est, d'ailleurs, en ce moment même, l'objet de propositions nouvelles, de la part du gouvernement; elles ne sont pas pour diminuer les charges du budget.

Sans doute on serait tenté de s'étonner de la modicité du résultat obtenu, au prix de tant de minutieuses recherches. Sur un budget de plus de 4 milliards et demi, quelques centaines de millions ne pourraient-ils pas s'économiser? A cette question, toutes les Commissions du budget répondent par le même aveu d'impuissance.

Les 4 milliards 641 millions et demi comptés comme dépenses, pour l'exercice 1913, par la Commission ne comprennent que 1.160 millions et demi pour la totalité des services civils. Et, parmi les dotations qui contribuent à ce total, il en est de dérisoires. Le Ministère du Commerce et de l'Industrie, par exemple, se voit allouer moins de 54 millions, sur lesquels les primes à la marine marchande et les encouragements aux pêches maritimes prélèvent 38 millions, et les primes à la filature de la soie, 4 millions et demi. L'Agriculture a 40 millions et demi. Les Affaires étrangères reçoivent 19 millions et demi. Le Ministère de la Justice, avec les services pénitentiaires, obtient 58 millions. Aux Beaux-Arts, l'allocation est de 20 millions et demi.

La Guerre, la Marine, les Colonies, absorbent 1.516 millions, en dehors des dépenses imputées à l'emprunt. Le service de la Dette publique et des pensions prend 1.293 millions et demi. Voilà les plus gros morceaux du budget.

Quant aux frais de perception, pour la masse des impôts et revenus publics, ils n'excèdent pas 284 millions. Mais les Postes et Télégraphes grossissent de 340 millions cette charge.

Qu'on ajoute à ces diverses sommes 47 millions et demi, pour « remboursements, restitutions et non-valeurs », on aura, par grandes masses, la décomposition des dépenses du budget de 1913.

La Commission du budget se lamente sur la difficulté de remédier au développement incessant des dépenses publiques. Le rapporteur général écrit : « Si l'on songe que le nombre des fonctionnaires et agents rétribués sur les budgets de l'État, des départements, des communes, des colonies et des établissements publics atteint près d'un million, exactement 995.249, — sans compter les ouvriers et employés des chemins de fer de l'État — on estimera tout de même qu'il est temps d'enrayer le développement de l'effectif des administrations ». Sans doute! Mais si l'Etat étend ses attributions, s'il continue d'empiéter sur le domaine de l'industrie libre et de l'initiative privée, ces doléances resteront vaines. Si le déficit du budget passe inaperçu, les plans de dépenses nouvelles ne feront que croître. Ils ne sont pas difficiles à tracer. Le rapport général de M. Henry Chéron ne le prouve que trop.

« Nous avons fait l'assurance-retraite, lit-on dans ce document. On nous demande justement l'assurance-invalidité et l'assurance contre le chômage. Nous avons organisé l'assistance pour le malade, le vieillard, l'infirme et l'incurable. On la réclame pour les familles nombreuses privées de ressources dans ce pays où la dépopulation menace de devenir un désastre ». Les ressources des familles nombreuses seraient moins réduites, si l'Etat ne poussait pas au renchérissement de la vie par son protectionnisme à outrance, ses réglementations onéreuses du travail, la multiplication des fonctionnaires, l'emprise de plus en plus effroyable sur les revenus privés. Mais cette considération n'est pas à l'ordre du jour. Elle ne serait peut-être pas cependant à dédaigner.

N'est-ce pas le même rapport qui contient cet avertissement : « Chaque année, nous sommes sollicités pour des améliorations de traitements ou de salaires en faveur des employés et ouvriers de l'Etat. Le plus souvent les demandes qui nous sont adressées sont justifiées. La cherté de la vie rend tous les jours plus redoutable pour les petits ménages le problème de l'existence. L'Etat, qui est en droit d'exiger de son personnel le travail et la discipline, lui doit des moyens de vie décente et suffisamment aisée ». Mais quelles perspectives s'ouvrent devant le budget, dès l'instant que, prenant son parti du renchérissement de la vie, on prétend en combattre les effets, et non pas les causes, et aggraver encore celles-ci par des surcharges budgétaires au profit des fonctionnaires? Si ceux-ci pullulent, leur sort est-il donc à ce point misérable? Vu leur nombre, la moindre augmentation doit se traduire par une dépense considérable, sans qu'on ait, maintenant, à attendre de la réduction des « gros traitements » une atténuation sensible. « La légende des gros traitements a vécu », déclarait naguère, à la Chambre, M. Klotz. Non, elle n'a pas vécu, mais les gros traitements ont, pour la plupart, disparu. Les chefs des grandes administrations françaises, ceux qui dirigent le mouvement de tout l'organisme, n'ont certainement pas des émoluments proportionnés aux services qu'ils rendent et à leur valeur.

Au surplus, qu'on ne s'imagine pas être au bout

du programme des dépenses nouvelles. Le rapport général ajoute : « Nos ports de commerce réclament des travaux considérables dont l'urgence ne peut être contestée. Notre réseau de chemins de fer comporte d'indiscutables améliorations. Notre organisation postale et téléphonique appelle des réformes profondes, que seuls des sacrifices importants permettront de réaliser ». L'avenir apparaît singulièrement sombre.

Et ce n'est pas tout, car M. Henry Chéron écrit : « L'amortissement de la dette publique devrait être une de nos préoccupations essentielles ». Il dit encore : « Quand on arrive à un budget de quatre milliards six cent cinquante millions, on peut bien faire le sacrifice de soixante ou soixante dix millions pour l'amortissement de la dette ». Mais ces 60 ou 70 millions, le budget ne les possède pas.

Au 1er janvier 1912, la dette publique était officiellement évaluée, en capital, à 31 milliards 162 millions. La dette en trois pour cent perpétuel représentait 21 milliards 922 millions; la dette en trois pour cent amortissable, 3 milliards 438 millions. Une dette viagère, qui ne fait que grandir d'année en année, y ajoutait un poids annuel de 301 millions environ.

Des amortissements automatiques fonctionnent, heureusement. Au budget de 1913, ils s'élèvent à 152 millions et demi. Mais des obligations à court terme du Trésor arrivent à échéance l'année prochaine. Echelonnées de juin à septembre 1913, elles exigeraient, pour être remboursées, 165.750.000 fr. Pas un centime n'a été inscrit au budget pour ce paiement. Ainsi les amortissements actuels sont nominaux : 152 millions et demi seront éteints, d'un côté, mais 165.750.000 francs devront être empruntés, de l'autre.

Pour les recettes, la Commission du budget a modifié à peine le projet de M. Klotz. Elle a relevé de 2.306.575 francs les évaluations primitives. Par contre, elle les a réduites par une double opération. Au lieu d'accepter intégralement la réintégration des 18.610.900 francs de produits pour les téléphones, admis par le projet du ministre des finances, elle ne l'a estimée tolérable que jusqu'à concurrence de 9.767.000 francs, ce qui enlevait 8.843.900 francs au budget. En second lieu, elle a décidé de ne mettre à la charge du Compte provisionnel, qu'une somme de 144.800.000 francs, au lieu des 161 millions du projet. Elle a repoussé, du reste, les aliénations de rentes, grâce auxquelles les ressources de ce Compte eussent gagné 5.223.717 fr., d'une part, et 17.267.000 fr., de l'autre, soit, au total, 22.490.717 fr., les rentes étant supposées vendues à 93 fr. La Commission — et l'on ne saurait trop la louer de ce scrupule, — a voulu que la Caisse des Dépôts et Consignations restât intangible.

Ayant abaissé, finalement, les recettes budgétaires de 22.737.325 francs, tandis qu'elle avait diminué les dépenses, de 23.226.199 francs, elle s'est trouvée augmenter d'un demi million environ l'excédent des recettes du budget de 1913. Il est porté à près d'un million.

Le Rapport général résume ainsi la situation :

« On voit au prix de quels efforts laborieux, et, il faut bien le dire, de quels expédients s'établit l'équilibre.

« D'un côté, en effet, en recettes, les écritures bénéficient d'une mesure de comptabilité dont profitera exceptionnellement 1913, celle de la prise en charge, comme valeurs de caisse, des timbres d'enregistrement.

« D'autre part, on écarte du budget les dépenses de construction et d'extension de réseaux téléphoniques et les dépenses extraordinaires du programme naval qu'on fait couvrir par l'emprunt.

« Enfin, malgré ces allègements, on fait appel au compte provisionnel jusqu'à concurrence de 144.800.000 francs. »

Et l'on est en mesure de juger si M. Henry Chéron exagère, lorsque, au nom de la Commission du budget, il s'exprime en ces termes, que le rapport imprime en gros caractères : « La Chambre voit jusqu'à quel point nous sommes tenus de ménager les deniers publics et surtout de préparer, dès maintenant, pour les exercices prochains, cette politique d'équilibre budgétaire, basée sur des ressources normales et permanentes, que l'éminent président de la Commission du budget, M. Georges Cochery, a si souvent recommandée et si courageusement pratiquée. »

IV. — Devant la Chambre. — Conclusions.

« La Chambre voit jusqu'à quel point nous sommes tenus de ménager les deniers publics... ». La Chambre le voit-elle ?

Se rend-elle compte de la nécessité de ménager nos finances, comme l'y a invité M. Klotz, par ces graves paroles : « C'est par un contrôle sévère des dépenses, par des économies persévérantes, par l'inébranlable résolution de fermer l'ère des engagements et de renoncer à des promesses toujours si faciles à faire, si difficiles à tenir, que nous nous efforcerons, fidèles à la déclaration du 16 janvier dernier, de limiter l'énormité des charges financières qui pèsent sur la France (Exposé des motifs du projet de budget de 1913) » ?

La Chambre comprend-elle, « que le pays est assoiffé de paix fiscale », suivant l'énergique expression du même Exposé ?

Voici quelques faits.

Le 10 juillet, la Chambre s'occupe des Contribu-

tions directes. Que se passe-t-il ? Un orateur, M. Malvy, demande qu'une nouvelle législation financière vienne frapper les valeurs mobilières. L'Etat leur demanderait 50 à 60 millions. Pour boucher le trou du budget? Non, il s'agirait d'opérer un dégrèvement de pareille somme sur la propriété foncière non bâtie. C'est par une insertion dans la loi de finances qu'il serait statué sur l'impôt et sur le dégrèvement; et le Ministre des Finances, bien loin de s'opposer à cette menace et à cette procédure, déclare qu'il n'est pas du tout hostile au principe de l'amendement.

Le 11 juillet, dans sa deuxième séance, la Chambre vote, sans débat, les douze premiers articles d'une proposition de loi « relative aux charges des familles prévoyantes, à l'assistance obligatoire aux veuves, privées de ressources et chargées d'enfants. » Dépense nouvelle: 40 millions et demi, lit-on dans le rapport spécial de M. Ernest Lairolle.

Cette somme serait à partager entre l'Etat, les Départements et les Communes. La part de l'Etat est évaluée à 21 millions et demi.

La Chambre s'est arrêtée à l'article 13 de la proposition, article à partir duquel sont édictées des dispositions fiscales. Or, celles-ci doublent, triplent, quadruplent, quintuplent même le droit de 0 fr. 10 c. auquel sont soumis, en vertu de l'article 18 de la loi du 23 août 1871, les titres emportant libération, reçus ou décharge. Cet impôt devait être essentiellement temporaire. Il serait rendu véritablement odieux. Mais, si le Parlement assume la responsabilité de cette surtaxe, encore la recette en devrait-elle être appliquée à réduire le déficit du budget. Le rapporteur général de la Commission du budget a-t-il, du moins, rappelé à la Chambre cette vérité élémentaire? L'a-t-il mise en garde contre les séductions de la proposition de loi? Mais comment l'eût-il fait ? Elle est signée : Henry Chéron.

Le 12 juillet, la Chambre examine, dans sa deuxième séance, le projet de loi portant autorisation d'engagement de dépenses pour l'amélioration de la situation du personnel des Postes, des Télégraphes et des Téléphones, du personnel des Contributions indirectes et du personnel des Douanes ». M. Henry Chéron avait éloquemment insisté, dans son rapport général, sur le péril des engagements de dépenses sur exercices ultérieurs : « Pour réaliser une réforme qui semble coûteuse, on en fait la moitié ou le quart, une première année, sans songer suffisamment à l'importance des charges que créeront, pour les exercices suivants, les annuités différées ». M. Henry Chéron qualifie de « déplorable » cet usage. Qu'a fait la Chambre ? Non seulement elle a voté le projet de loi, pour l'exécution duquel le budget de 1913 n'a prévu aucune somme, mais elle a approuvé, en outre, une motion invitant le gouvernement à commencer l'application de la loi à partir du 1er octobre 1912.

L'auteur de la motion a fait cette remarque : « Il est certain que la loi ne sera pas votée le 1er octobre. Mais je n'apprendrai rien à M. le Ministre des finances en lui disant qu'à chaque instant, dans des lois de budget, des rétroactivités s'inscrivent presque nécessairement, qui se traduisent sous forme de crédits supplémentaires ou de crédits additionnels aux crédits supplémentaires ». Oui, le gâchis des finances est bien celui-là. — « J'ai toujours protesté contre une pareille méthode ! » s'est écrié M. Klotz. La Chambre n'en a pas moins adopté la motion.

Dans la même séance, un amendement est présenté, pour que le salaire minimum du personnel ouvrier soit porté de 5 fr. à 5 fr. 50. « Je suis forcé de m'élever de toutes mes forces contre la proposition, dit M. Klotz; par l'adoption du projet, plus de 70 millions devraient être encore imposés aux contribuables, ce qui représente, en capital, près de 2 milliards ». Une transaction intervint : le salaire minimum fut rehaussé, mais pour les ouvriers « spécialisés » seulement.

Comme il faudrait que les déclarations que fit, à l'occasion de ce débat, l'honorable Ministre des Finances fussent toujours présentes à l'esprit de tous : « Les forces de ce pays ont une limite, il faut que nous le disions très haut. Il n'est pas admissible que nous puissions être entraînés à lui demander tous les jours de nouveaux sacrifices ! »

Et voici que, la session extraordinaire à peine ouverte, un projet de loi vient réclamer 40 millions de plus, — l'annuité correspondant à un capital d'un milliard, — pour le personnel de l'enseignement primaire. Le gouffre se creuse de plus en plus. Le budget de 5 milliards n'est pas loin.

Si les plus-values de recettes venaient à se ralentir la situation deviendrait intenable. L'impôt sur le revenu, dont quelques-uns se promettent monts et merveilles, ne ferait qu'ajouter au désarroi des finances, s'il devait être, comme le voudraient de prétendus réformateurs, inspiré de l'ancien régime, c'est-à-dire personnel, inquisitorial et vexatoire. M. Klotz n'a pas laissé ignorer à la Chambre que la réforme des contributions directes ne saurait fournir au budget un supplément de recettes. Une péréquation fiscale aurait lieu, rien d'autre. Encore y faudra-t-il bien des ménagements, dans ce pays « assoiffé de paix fiscale. »

Que les pouvoirs publics se ressaisissent donc. Qu'ils laissent le pays respirer. Assez d'impôts! Assez d'engagements, de promesses et de dépenses ! Dans la séance du 12 juillet 1912, au Sénat, M. Ai-

mond évaluait à 54 millions l'aggravation du déficit du réseau de l'État, causée uniquement par des relèvements de traitements. Au taux de 4 p. 100, c'est l'équivalent du sacrifice d'un capital de 1 milliard 350 millions. La fameuse « opération blanche » coûte cher. Elle aurait été économique, si elle avait appris au gouvernement et aux Chambres à se défier du socialisme d'Etat.

Qu'une entière sécurité soit rendue à l'esprit d'entreprise. Les capitaux libres, recouvrant le droit aux longs espoirs, rempliront leur rôle. Et que l'Etat cesse de vouloir être industriel, commerçant, banquier. La plaie du fonctionnarisme se cicatrisera. Les forces vives du pays pourront s'épanouir.

Que le budget reprenne, dans les préoccupations du Parlement, la place prépondérante à laquelle il a droit. Et non pas seulement le budget ! Le contrôle des dépenses autorisées n'importe pas moins. Il est devenu à ce point dérisoire que le ministre des finances, installant la Cour des comptes dans le Palais de la rue Cambon, le 16 octobre, a trouvé ce mot pour louer les commissions parlementaires des comptes et les Chambres : « Elles semblent depuis quelque temps, a-t-il dit, apporter plus d'attention et de diligence à l'examen des lois de règlement, dont certaines ont quelquefois attendu leur promulgation pendant treize et quatorze ans. La plus récente n'a nécessité que six ans d'effort... » L'ironie est cinglante : six ans seulement ! On peut penser ce qu'il subsiste, dans ces conditions, de la responsabilité des ministres. Quand leur gestion vient en discussion, il y a beau temps qu'ils ont eu des successeurs.

Que ces mœurs prennent fin. Le labeur de la nation fera le reste.

PAUL DELOMBRE,
Ancien Président
de la Commission du budget,
Ancien Ministre
du Commerce et de l'Industrie.

LES DERNIERS MASQUES

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

CHARLES RADEMACHER, journaliste.
FLORIAN JACKWERTH, acteur.
ALEXANDRE WEIHGAST.
Docteur HALMSCHLOEGER } médecins-adjoints à l'hôpital général de Vienne.
Docteur TANN }
JULIENNE PASCHANDA, infirmière.

A l'hôpital général de Vienne, une petite pièce, ce qu'on appelle une chambre particulière, communiquant avec une grande salle commune. Pas de porte, mais une simple portière mobile. A gauche un lit. Au centre, une longue table couverte de papiers, flacons, etc. Deux chaises. A côté du lit un fauteuil. Sur la table une bougie allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES RADEMACHER, homme de 50 ans ou plus, très affaibli, tout gris, est assis, les yeux fermés, dans le fauteuil ; FLORIAN JACKVERTS, 28 ans environ, des yeux brillants, fiévreux, complètement rasé, maigre, vêtu d'une robe de chambre, dans laquelle il se drape par moments ; JULIENNE PASCHANDA, l'infirmière, grosse personne à l'air aimable, encore jeune, écrit à la table.

FLORIAN, écarte la portière venant de la salle commune, que l'on aperçoit, faiblement éclairée par une suspension, et s'approche de l'infirmière.

Toujours au travail, mademoiselle Paschanda?

L'INFIRMIÈRE.

Comment, vous voilà déjà relevé ? Qu'est-ce que va dire le Docteur ! Allez donc vous recoucher.

FLORIAN.

Certainement. Je compte même faire un bon somme. Je ne puis vous être bon à rien, belle dame? Je ne veux pas dire au lit...

(L'infirmière n'a pas l'air de l'entendre.)

FLORIAN, s'approche doucement de Rademacher.

Regardez donc, mademoiselle Paschanda, mais regardez donc par ici.

L'INFIRMIÈRE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

FLORIAN, revenu près d'elle.

Ma parole, j'ai cru qu'il était mort.

L'INFIRMIÈRE.

Il en a encore pour quelque temps.

FLORIAN.

Vous croyez, vous croyez ? Allons, bonne nuit, mademoiselle Julienne Paschanda.

L'INFIRMIÈRE.

Pas mademoiselle, Madame.

FLORIAN.

Vraiment ? Je n'ai pas encore eu l'honneur de faire la connaissance de votre mari.

L'INFIRMIÈRE.

Et je ne vous le souhaite pas ! Il est garçon à la salle de dissection.

FLORIAN.

Grand merci, grand merci ! Je n'ai pas besoin de ses services. Dites donc, Madame Paschanda :

(confidentiellement.) Avez-vous vu la jeune personne qui m'a honoré de sa visite cet après-midi ?

L'INFIRMIÈRE.

Oui... elle avait un chapeau rouge ?

FLORIAN, vexé.

Chapeau rouge, chapeau rouge !.. C'était une de mes camarades, parfaitement. L'année dernière, nous étions engagés ensemble à Olmutz. Première amoureuse, cette jeune fille, et jeune premier, votre humble serviteur. Regardez moi un peu, je vous prie; je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Oui, je lui ai écrit une carte postale — une simple carte — et aussitôt elle est accourue. La fidélité, ça se trouve encore au théâtre. Et elle m'a promis de s'occuper de moi, elle parlera à un agent, pour me faire avoir un engagement, cet été, quand on me laissera partir d'ici. Ainsi, une jeune femme peut avoir très bon cœur, tout en portant un chapeau rouge, madame Paschanda ! (s'animant de plus en plus et finissant par tousser.) Elle reviendra peut-être ici ; — je vais lui écrire qu'elle ait à mettre un chapeau bleu la prochaine fois, parce que madame Paschanda ne peut pas supporter le rouge.

L'INFIRMIÈRE.

Chut, chut ! Laissez dormir les malades.

[illegible] (Elle prête l'oreille.)

FLORIAN.

Qu'y a-t-il ?

L'INFIRMIÈRE.

Je croyais que c'était le Docteur.

(L'horloge de l'hôpital sonne.)

FLORIAN.

Quelle heure est-il donc ?

L'INFIRMIÈRE.

Neuf heures.

FLORIAN.

Qui fait la contre-visite ce soir ?

L'INFIRMIÈRE.

Le docteur Halmschlœger ! Un homme distingué, quoique un peu suffisant. (S'apercevant que Rademacher se réveille.) J'ai bien l'honneur monsieur de Rademacher...

(Rademacher répond par un signe de tête.)

FLORIAN, montant le docteur Halmschlœger.

Eh bien, mon cher Rademacher, comment vous sentez-vous aujourd'hui ? (Il fait le geste d'enlever son pardessus et de le tendre à l'infirmière.) Ah, madame Paschanda, voulez-vous avoir l'obligeance... Merci bien.

L'INFIRMIÈRE, riant malgré elle.

Ce que vous savez imiter les gens !

FLORIAN. [illegible]

Rien de nouveau ?... Rien de nouveau ? Rien de nouveau ? Bon, bon, bon...

L'INFIRMIÈRE.

Ça, c'est le médecin en chef. S'il savait cela !

FLORIAN.

Attendez un peu, ce n'est encore rien.

(Il se laisse [illegible] semble convulsé par la douleur et il roule les yeux.)

L'INFIRMIÈRE.

Au nom du ciel, mais c'est...

FLORIAN. [illegible]

Eh bien, qui est-ce ?

L'INFIRMIÈRE.

Celui du 17, Engstl, le couvreur qui est mort avant hier. Voulez-vous bien finir. C'est un vrai péché !

FLORIAN.

Oui, ma brave madame Paschanda. Vous vous figurez que cela ne nous sert à rien, à nous autres, d'être à l'hôpital ? On y fait des études.

L'INFIRMIÈRE.

J'entends le chef de service.

(Elle disparaît dans la grande salle ; quand elle soulève la portière, on aperçoit [illegible] scène.)

SCÈNE II

FLORIAN, RADEMACHER

FLORIAN.

Mais certainement, monsieur Rademacher, je fais des études ici.

RADEMACHER.

Vraiment ?

FLORIAN.

Mais oui, cela nous rapporte, à nous d'être à l'hôpital. Vous vous imaginez que cela ne peut me servir à rien parce que je joue les comiques ? Erreur ? C'est précisément une découverte que j'ai faite, monsieur Rademacher. (Avec importance.) Il n'y a pas un visage, si triste, si douloureux même soit-il, sur lequel on ne puisse retrouver, si l'on a l'intuition générale du comédien, l'expression de la joie. Ainsi quand j'ai vu mourir un individu, je sais exactement quelle mine il faisait quand on lui en racontait une bien bonne. Mais, qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Rademacher ? Courage, voyons ! Ne nous laissons pas abattre... Regardez-moi : il y a huit jours, j'étais abandonné — pas seulement par les docteurs... ça n'aurait pas été bien grave, mais par moi-même. Et aujourd'hui, gai comme un pinson, et dans huit jours... Serviteur ! Adieu, paisible

retraite ! Sur quoi, je me permets d'inviter humblement votre Seigneurie à assister à ma rentrée.

RADEMACHER.

Ce ne sera guère possible.

FLORIAN.

N'est-ce pas bizarre? Si nous étions restés tous deux bien portants, nous serions peut-être à l'heure qu'il est des ennemis mortels.

RADEMACHER.

Comment cela?

FLORIAN.

Hé ! j'aurais joué la comédie. Vous auriez fait des comptes rendus et m'auriez éreinté — et les gens qui m'éreintent, moi, je n'ai jamais pu les souffrir. Au lieu de cela, nous voilà devenus les meilleurs amis du monde. — Mais, dites-moi, Monsieur Rademacher :est-ce que j'avais une mine comme la vôtre, il y a huit jours?

RADEMACHER.

Pas tout à fait, peut-être...

FLORIAN.

Bah ! laissez-donc ! Il suffit d'avoir une volonté énergique. Savez-vous comment je me suis guéri?

(Rademacher le regarde.)

FLORIAN.

Vous n'avez pas besoin de me regarder comme ça... il ne s'en faut pas de beaucoup que je sois guéri... Eh bien, j'ai tout simplement chassé les pensées tristes.

RADEMACHER.

Et comment vous y êtes-vous pris?

FLORIAN.

Il m'a suffi d'accabler d'injures intérieurement tous ceux contre lesquels j'ai une dent. Oh ! ça soulage, je vous en réponds, ça soulage ! J'ai même examiné à qui j'apparaîtrais, comme revenant, après ma mort. Ah ! il y a d'abord un de vos collègues à Olmutz. Une sale bête ! Oui, et puis mon Directeur, qui m'a rogné la moitié de mes appointements, parce que « je changeais le texte ». Et le plus joli, c'est que je faisais rire les spectateurs, moi, et les pièces pas du tout. Il aurait dû être ravi, le directeur et au lieu de ça... Attends un peu, attends ! C'est que j'avais un vrai talent pour faire le spectre — oh, même au ciel je gagnerais gentiment ma vie ; je serais sûrement engagé chez les spirites.

SCÈNE III

LES MÊMES, Dr HALMSCHLŒGER, Dr TANN, L'INFIRMIÈRE.

TANN, jeune, mise négligée, le chapeau sur la tête, un cigare à la bouche, mais pas allumé.

Je t'en prie Halmschlœger, tâche de ne pas rester aussi longtemps ici.

HALMSCHLŒGER, jeune aussi, mise très soignée, pince-nez, courte barbe blonde, pardessus jeté sur les épaules.

Non, j'en ai pour une minute.

TANN.

Autrement j'irais t'attendre au café.

HALMSCHLŒGER.

Une minute, je te dis.

FLORIAN.

Monsieur le docteur, j'ai bien l'honneur...

HALMSCHLŒGER.

Pourquoi n'êtes-vous pas au lit? (A la garde.) Paschanda !

FLORIAN.

Mais je n'ai pas du tout sommeil, Monsieur le Docteur. Je me porte comme un charme. Et je me permettrai d'inviter ces messieurs à ma prochaine rentrée.

HALMSCHLŒGER ,amusé, un instant, se détourne ensuite.

Oui, oui. (S'approchant de Rademacher.) Et vous, mon cher Rademacher, comment vous sentez-vous?

(Florian fait un signe à la garde, pour lui rappeler son imitation de tout à l'heure.)

RADEMACHER.

Mal, docteur.

HALMSCHLŒGER, regardant la fiche placée à la tête du lit, tandis que l'infirmière l'éclaire.

39,4... Oui, mais hier nous avions 40? (La garde fait signe que oui.) Eh bien, ça va mieux. Allons, bonne nuit.

(Il veut s'éloigner.)

RADEMACHER.

Docteur !

HALMSCHLŒGER.

Vous désirez quelque chose?

RADEMACHER.

Je vous en prie, docteur, pour combien de temps en ai-je encore?

HALMSCHLŒGER.

Voyons, encore un peu de patience.

RADEMACHER.

Ce n'est pas ce que je veux dire, docteur. J'entends : combien de temps ai-je encore à vivre?

(Tann s'est assis près de la table et feuillette distraitement les papiers.)

HALMSCHLŒGER.

Qu'est-ce que vous me chantez donc là ? (A la garde) A-t-il pris ses gouttes?

L'INFIRMIÈRE.

A sept heures et demie, Monsieur le Docteur.

RADEMACHER.

Je vous en supplie, docteur, ne me traitez pas comme le premier venu. — Oh ! pardon.

HALMSCHLŒGER, avec une nuance d'impatience, mais bienveillant.

Plus bas, plus bas!

RADEMACHER.

Encore un mot, docteur, je vous en prie. (D'un ton décidé) J'ai besoin de savoir la vérité, — j'en ai besoin — pour un motif très sérieux.

HALMSCHLŒGER.

La vérité... j'ai le ferme espoir... Mon Dieu, l'avenir, en un certain sens, nous reste toujours fermé, mais je puis dire...

RADEMACHER.

Docteur, si j'avais encore à faire quelque chose de très important — quelque chose dont dépend le sort d'autres personnes — et ma tranquillité, la tranquillité de ma dernière heure...

HALMSCHLŒGER.

Mais, mais... Si vous vouliez vous expliquer plus clairement? (Toujours bienveillant.) Mais aussi brièvement que possible, je vous en prie. J'ai encore deux salles à voir. Songez donc, si chacun me retenait autant. Eh bien, voyons?

RADEMACHER

Docteur, j'ai besoin de parler à quelqu'un.

HALMSCHLŒGER.

Eh bien, vous pouvez écrire à cette personne, si cela doit vous tranquilliser. Demain, dans l'après-midi, de quatre à cinq, vous avez le droit de recevoir qui vous voulez, je n'ai aucune objection à faire.

RADEMACHER.

Docteur, ce sera trop tard — il se pourrait bien que ce fût trop tard — je le sens... demain matin, tout sera peut-être fini. Il faut qu'aujourd'hui même, je parle à... cette personne.

HALMSCHLŒGER.

Ce n'est pas possible. Et puis, en somme, si vous y tenez tant, pourquoi n'avez-vous pas, dès hier...

RADEMACHER, pressant.

Docteur! Vous avez toujours été très bon pour moi — je sais bien que je suis un peu indiscret. Mais, voyez-vous, docteur, quand on est sûr et certain que, demain ou après-demain, certains individus en blouse blanche vous emporteront, les pieds les premiers, alors on s'imagine qu'on peut s'enhardir et demander plus que les autres.....

TANN.

Eh bien, Halmschlœger, qu'est-ce qu'il y a donc?

HALMSCHLŒGER.

Une seconde. (Avec un peu d'impatience) Voyons, en un mot, que désirez-vous?

RADEMACHER.

Il faut absolument que je parle à un de mes amis, un certain Weihgast, Alexandre Weihgast.

HALMSCHLŒGER.

Weihgast? Vous voulez dire Weihgast, l'écrivain célèbre?

RADEMACHER.

Oui.

HALMSCHLŒGER.

Il est de vos amis?

RADEMACHER.

Il l'a été, il l'a été... autrefois.

HALMSCHLŒGER

Eh bien, écrivez-lui un mot.

RADEMACHER.

A quoi bon? Il ne me trouverait plus vivant. C'est aujourd'hui même qu'il faut que je lui parle... sur-le-champ.

HALMSCHLŒGER, avec autorité.

Ecoutez, Monsieur Rademacher, écoutez! Vraiment, c'est à ne plus savoir...

RADEMACHER, très excité.

Oui, docteur, je le sais bien, c'est tout à fait indiscret de ma part. Mais vous êtes homme, docteur, et vous considérez toute chose en homme. Ce n'est pas comme tant d'autres qui n'ont que des idées toutes faites sur tout. Et vous n'avez pas de doutes, vous, docteur, vous vous dites: Voilà un homme qui mourra demain, il a encore un désir à réaliser, c'est pour lui de la plus haute importance, et je pourrais l'y aider... Je vous en supplie, docteur, allez le trouver et ramenez-le moi!

HALMSCHLŒGER, prêt à céder, regarde sa montre.

Mais... à supposer que pour ma part je me décide... Voyons, monsieur Rademacher, je vous le demande, comment oserais-je prier... à cette heure ci... Vraiment, c'est une exigence si extraordinaire! Réfléchissez un peu vous-même.

RADEMACHER.

Oh! docteur, je connais mon ami Weihgast. Si vous lui dites que son vieil ami Rademacher est en train de mourir à l'hôpital et qu'il désire le voir encore une fois; oh! il ne refusera pas. Je vous en conjure, docteur! Pour vous, c'est une simple demande à faire, n'est-ce pas? Et pour moi... pour moi...

HALMSCHLŒGER.

Eh, justement! Pour moi, naturellement, cela n'a aucune importance. Mais pour vous,... Oui, parfaitement, pour vous, cette émotion pourrait avoir des suites fâcheuses.

RADEMACHER.

Docteur, docteur! Voyons, nous sommes des

hommes. Pour une heure de plus ou de moins, qu'importe !

HALMSCHLŒGER, le calmant.

La, la, la ! (Après un instant de réflexion.) Eh bien, j'y vais.

(Rademacher veut le remercier.)

HALMSCHLŒGER, l'arrêtant.

Je ne peux naturellement pas vous garantir que je le ramènerai. Mais puisque vous semblez y attacher une telle importance... (Rademacher veut encore le remercier.) C'est bon, c'est bon.

(Il se détourne.)

TANN.

Ah, enfin !

HALMSCHLŒGER.

Mon cher Tann, je vais te demander un service. Veux-tu faire la visite pour moi dans les autres salles ? Il n'y a rien de particulier... deux injections... la garde t'indiquera...

TANN.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qu'il y a ?

HALMSCHLŒGER.

Une drôle d'histoire. Ce pauvre diable me prie d'aller lui chercher un de ses anciens amis. Il a évidemment quelque chose d'important à lui confier. Et sais-tu qui ? Weighast, l'écrivain.

TANN.

Et tu vas y aller ? Mais, dis-moi, tu es donc le commissionnaire de ces gens-là ? Ecoute, vrai, ils abusent de ta bonté, tout simplement.

HALMSCHLŒGER.

Mon cher ami, ça, c'est affaire de sentiment. A mon avis, ces choses-là sont ce qu'il y a de plus intéressant dans notre profession.

TANN.

C'est une manière de voir.

HALMSCHLŒGER.

Enfin, veux-tu me rendre le service... ?

TANN.

Bien entendu. Mais le café, il n'en est plus question pour aujourd'hui ?

HALMSCHLŒGER.

J'aurai peut être encore le temps d'y aller.

(Halmschlœger, Tann et l'Infirmière sortent.)

(*A suivre.*) ARTHUR SCHNITZLER.

Traduit de l'allemand
par MAURICE RÉMON *et* N. VALENTIN.

A PROPOS DE LA CRISE BALKANIQUE

LES CAUSES ÉCONOMIQUES DES GUERRES

La guerre d'Orient, qui a surgi brusquement devant une diplomatie stupéfaite, vient de poser toute une série de questions d'une très haute portée immédiate et lointaine. Il s'agit de savoir dans quelle mesure sera altérée la structure des Balkans, et si la Turquie gardera, sur notre Continent, un domaine territorial suffisant pour faire encore figure d'État européen. Il s'agit de savoir si les grandes chancelleries, qui n'ont pas prévu cette ruée de 1.200.000 hommes les uns contre les autres, réussiront à imposer une médiation, et à exécuter, même d'assez loin, le programme qu'elles élaboraient et proclamaient solennellement dans les premiers jours d'octobre. On se demande si, au moment suprême venu, telle ou telle grande puissance ne se séparera point du concert des États de premier ordre, pour sauvegarder ses intérêts particuliers et assouvir ses convoitises exaspérées : d'étranges batailles de coteries et de tendances se livrent à Vienne et à Pétersbourg ; les panslavistes se déchaînent ici contre M. Sasonof, et le parti de l'archiduc héritier contre le comte Berchold là-bas. On se demande encore, et plus anxieusement, quel serait le sort des peuples de l'Europe centrale et occidentale, si les deux grands empires de l'Est, malgré les pressions exercées sur eux, en venaient à la rupture. Tout est donc en jeu : la paix dont cette Europe occidentale et centrale jouit malgré tout, et en dépit de ses formidables armements, depuis près de quarante-deux ans ; les combinaisons diplomatiques qui s'y font face en se balançant l'une l'autre, la contexture des Balkans, telle que le Congrès de Berlin nous l'a faite, et encore que l'Autriche et la Bulgarie aient déjà porté atteinte à l'acte de 1878 ; le maintien des Turcs dans les derniers vestiges de leur domaine, à l'Ouest des Détroits. Rarement pareille tourmente s'abattit soudain sur le monde, et rarement surtout elle fut plus inattendue.

Il est encore trop tôt pour épiloguer sur les épisodes et sur les conséquences de ce redoutable conflit. Il n'est point trop tard pour en peser les raisons, et cette considération nous ramène à ce problème, qui est de si vaste importance, et de valeur doctrinale et philosophique si peu douteuse : quel est le rôle du facteur économique dans les guerres modernes, et ce facteur prime-t-il tous les autres ou n'apparaît-il qu'à l'arrière-plan ?

Il se trouve des gens pour contester son action : les idéalistes absolus ne veulent pas admettre qu'il intervienne et reprochent, à ceux qui les contre-

disent, le culte d'un vil matérialisme. A l'origine de toutes les grandes crises, qui préparent l'histoire, ils voient des conceptions religieuses, ethniques, nationales aux prises; ils rejettent très loin cette opinion basse et même répugnante à leur gré, que le développement industriel ou le désir de marchés nouveaux ou le simple jeu de combinaisons financières puissent décider du sort des États, les pousser les uns contre les autres et, finalement, engendrer des remaniements de la carte du globe. Ils professent, pour les esprits qui mettent, à la base de tous les événements, des phénomènes d'ordre économique, le même mépris que les anciens marquaient aux travailleurs de toute catégorie. Le travail a pourtant abouti à conquérir sa place, tout au moins partiellement, et les écrivains qui ne concentrent pas toute l'histoire dans le récit des batailles, ou des changements dynastiques, commencent à être entendus.

Il serait d'ailleurs puéril de dater de l'ère moderne l'influence du facteur économique sur les guerres; — je ne parle point des autres faits qui provoquent ou mesurent les altérations de la structure politique de monde, et qui ne sauraient comporter une interprétation spéciale.

De quelque aspect qu'elles se revêtent, ou mieux qu'on les ait revêtues, les luttes décisives de l'antiquité se rapporteraient tout aussi bien à ce même élément. Pour nier cette réalité, il faut tout ignorer des grands chocs armés qui ont bouleversé l'aspect de l'Europe ou des autres continents depuis une vingtaine de siècles. Lorsque les Romains partaient à la conquête de l'Italie, puis de l'Afrique, puis de la Grèce, puis de l'Asie antérieure, ils cédaient au besoin de s'approprier des vivres et des richesses : ce n'est point pour saisir une gloire immortelle qu'ils marchaient sans cesse contre d'autres Etats, où ils recueillaient d'habitude un butin rémunérateur ; et pour reprendre une formule que Mirabeau appliquait à la Prusse, la guerre fut vraiment, et pendant huit cents ans, leur industrie nationale. Les grandes invasions barbares qui couvrirent l'Europe de la Scythie à l'Espagne, et qui ruinèrent l'empire Romain après en avoir battu systématiquement toutes les frontières, ne sauraient être imputées, à coup sûr, à un élan de fanatisme religieux ou à la volonté bien arrêtée d'un homme de commander à l'univers ; mais les Goths, les Vandales, les Alains, les Alamans qui, par ondes successives, se déversèrent sur l'Europe occidentale et centrale, obéissaient à une impulsion instinctive : ils quittaient des régions désertiques pour s'enrichir par les pillages et prendre des contrées plus opulentes et plus fertiles. Si le prosélytisme musulman anima les Arabes et les Turcs dans leur prodigieuse ruée sur l'Europe, et si le sentiment chrétien lança les Croisés sur l'Asie et sur l'Afrique — ni l'un ni l'autre n'excluaient le facteur économique qui s'associait ici au facteur religieux, et ce facteur se manifesta presque sans partage dans les vastes expéditions coloniales qui valurent, au xve et au xvie siècles, tant de trophées faciles aux Espagnols et aux Portugais. Les guerres dynastiques des xviie et xviiie siècles n'étaient pas uniquement dominées par les convoitises des maisons royales, soucieuses de se doter d'une hégémonie reconnue. Lorsque Louis XIV envahit la Hollande, il entendait abaisser une République de marchands, dont la marine de commerce faisait à celle de la France une concurrence accablante. Le facteur économique se retrouve jusque dans les campagnes de Frédéric II, dans la guerre de Sept-Ans, où l'Angleterre gagna un si merveilleux empire exotique, — dans la guerre de l'Indépendance d'Amérique, que la même Angleterre souleva par ses exactions commerciales, dans les guerres de Napoléon Ier où la conception utopique du Blocus Continental apparaît comme une lumineuse explication. Et ce serait une erreur de croire que le principe des nationalités donne, à lui seul, toutes les raisons des grands changements territoriaux de la fin du xixe siècle. Si le Royaume d'Italie et l'Empire d'Allemagne se sont constitués, ce n'est point seulement que l'idéalisme allemand et l'idéalisme italien exigeassent cette unification: c'était que la double unité était impérieusement requise par l'évolution économique déjà accomplie, et aussi par celle qui se préparait, et que, de part et d'autre, une bourgeoisie, façonnée par les transformations de la structure interne, se révélait comme l'artisan même du changement.

Notre époque contemporaine a été marquée par une prodigieuse expansion des puissances européennes sur les autres continents. Comme l'Amérique leur échappait depuis la proclamation d'indépendance des républiques de langue espagnole ou portugaise et la publication de la doctrine de Monroë par les Etats-Unis, elles ont multiplié leurs emprises sur l'Asie et sur l'Afrique, et ont imposé un violent refoulement à l'Islam. Le colonialisme, c'est-à-dire la pratique méthodique, systématisée, de la conquête violente des contrées exotiques, a été attribuée à beaucoup de causes : la volonté de développement territorial, — ce développement étant tenu pour l'unique indice d'énergie et de vitalité, — le besoin de donner un abri aux citoyens nouveaux dont les naissances annuelles dotent chaque Etat, un zèle ardent pour la civilisation qui devait régénérer, hausser à une condition meilleure les indigènes des régions annexées, etc. etc. Tous les apôtres du colonialisme ont insisté sur ces raisons qui relèvent de

la sentimentabilité ou des idéalismes nationaux. Ils ont en général relégué le facteur économique au second plan, lorsqu'ils ne le passaient pas tout à fait sous silence, et pourtant si on ne le fait pas intervenir de prime abord, la poussée colonisatrice de notre ère demeure à peu près inintelligible. Les grandes puissances, malgré leur prosélytisme civilisateur, se sont jetées d'abord sur les pays les plus faibles, et ont guetté, en chaque cas, le moment favorable pour les subjuguer. La France, qui n'a aucun trop plein de population, qui se plaint, au contraire, de sa dépopulation, a mené des campagnes en tous sens, les Etats-Unis d'Amérique qui ont encore, dans leur domaine propre, d'immenses espaces vides, ont imité les Etats de l'Europe — grands ou petits, puisque la Belgique s'est annexée le Congo — et ont étendu leur empire colonial des Philippines aux Antilles.

C'est pour s'assurer des débouchés nouveaux que les puissances ont assujetti les terres barbares qui se trouvaient le mieux à leur portée. L'industrialisme moderne, servi par un machinisme toujours plus perfectionné et plus productif, risquerait de succomber sous l'accumulation de ses produits, s'il ne se créait des marchés sans cesse élargis. On colonisait jadis, à l'époque de Vasco de Gama ou de Cortez, comme à l'époque romaine, pour arracher les métaux précieux ou encore des tributs soigneusement calculés aux peuples vaincus : on colonise maintenant pour se pourvoir d'une clientèle régulière, et qui garantisse les manufactures métropolitaines contre les crises de surproduction. Dès qu'un État s'élève au stade du grand capitalisme, c'est-à-dire qu'il acclimate chez lui la grande industrie, il devient colonialiste : c'est le cas de l'Allemagne, d'ailleurs tard venue dans la carrière, c'est le cas de l'Italie qui, chassée une première fois d'Afrique par Ménélik, y a repris pied récemment en Lybie ; c'est le cas de l'Amérique et du Japon. Le Maroc, la Tripolitaine et la Perse sont les dernières conquêtes de l'Europe.

Ce besoin de débouchés n'explique point seulement les expéditions coloniales des dernières années, les attaques dirigées par les gouvernements contre les contrées dites barbares ; il est à la base des conflits armés, qui ont éclaté entre les puissances organisées et aussi des querelles plus ou moins violentes, qui sans aboutir à la guerre, leur ont suggéré des armements de plus en plus écrasants.

La guerre hispano-américaine, qui se greffa, à la fin du XIXe siècle, sur le soulèvement de Cuba, fut en réalité engendrée par l'impérialisme des Etats-Unis, très préoccupés, dès ce moment, de fonder un vaste domaine colonial où ils pussent déverser leurs marchandises fabriquées ; ils estimèrent expédient de profiter de la faiblesse de l'Espagne, et lui enlevèrent ses possessions des Antilles et du Pacifique. La guerre d'Extrême-Orient, il y a huit ans, ne naquit ni d'une haine traditionnelle de races, ni de l'opposition des prosélytismes religieux, ni d'un sentiment surexcité de la nationalité : la Russie et le Japon se disputaient de fait les marchés de la Mandchourie et de la Corée, et plus généralement la domination commerciale d'une moitié de l'Asie. Les grandes luttes contemporaines demeurent des épisodes de l'expansion colonialiste, et ce sont surtout des antagonismes coloniaux qui les fomentèrent.

Lorsque la crise d'Agadir surgit entre la France et l'Allemagne, la question d'Alsace-Lorraine n'était plus au premier plan ; mais la rivalité des intérêts africains, les convoitises adverses des sociétés de prospection et d'exploitation faillirent déchaîner une conflagration universelle, et ce fut en Afrique, dans un règlement et une compensation des visées économiques de l'une et de l'autre partie, que la solution fut trouvée.

Si l'Angleterrre et l'Allemagne en viennent un jour ou l'autre aux prises, ce ne sera pas une lutte d'équilibre politique qui éclatera entre elles : l'Angleterre n'est pas intervenue au lendemain du traité de Francfort, alors que Sadowa et Sedan avaient vraiment rompu cet équilibre au profit de l'Allemagne impériale, et depuis lors la balance des forces, par des combinaisons successives, a été à peu près rétablie. C'est que les deux Etats dont l'industrie a accompli des progrès gigantesques limitent réciproquement leur prééminence économique, et que toute poussée commerciale de l'un menace de paralyser et de ruiner l'autre. On les comparerait à deux marchands qui rêvent de s'anéantir mutuellement. Dans tous les cas que nous venons d'évoquer, le facteur économique n'est pas seulement présent et agissant, mais son rôle se manifeste prépondérant. Il serait donc étrange que ce rôle fut nul ou médiocre dans la crise balkanique qui nous préoccupe actuellement : je veux bien reconnaître, toutefois, que, sous la complexité des choses et des faits, il est plus malaisé à définir.

La guerre d'Orient a des raisons dynastiques, religieuses et nationales. Nul ne pensera à les contester, mais ces raisons ne sauraient, à aucun degré, être considérées comme capitales, et nous allons voir qu'après les avoir énoncées, il convient de faire des réserves sur chacune de ces catégories.

Sur quatre des États balkaniques, deux ont des rois sortis du pays — la Serbie et le Monténégro, mais Georges Ier des Hellènes n'est pas plus grec d'origine que le tsar Ferdinand n'est de souche bulgare Ces deux souverains sont ce qu'on appelle d'un terme quelque peu pédantesque, des « métèques », et Georges Ier, danois, aurait tout aussi bien gouverné

des Bulgares, et Ferdinand de Cabourg, administré des Hellènes: le hasard, seul, a donné à l'un Athènes, et à l'autre Sofia. Aussi ces deux monarques dépendent-ils, plus encore que le Serbe et le Monténégrin, des factions militaires. Ferdinand Ier avait toujours dit qu'il serait pacifique jusqu'au jour où il craindrait d'être poignardé par quelques uns de ses fidèles gardes. Georges Ier a failli, il n'y a pas très longtemps, être renversé par un pronunciamento des officiers de terre et de mer. Nicolas Ier de Monténégro, qui commande à une rude population de paysans mal fixés au sol rocailleux des hauts plateaux, perdrait toute autorité, s'il ne leur offrait, de temps à autre, le divertissement d'un intermède guerrier. Quant à Pierre Ier de Serbie, nul n'ignore qu'il doit son trône à une coterie de colonels et de capitaines, qui tuèrent proprement, il y a neuf ans, le jeune Alexandre Obrenovitch et sa compagne Mme Draga Machin. Les quatre chefs d'État ont obéi à un sentiment dynastique bien compris, mais pourquoi les partis militaires étaient-ils si forts à Belgrade, à Sofia, à Athènes, à Cettigné?

Le prosélytisme orthodoxe est excité au suprême degré, dans cette crise balkanique, où l'on a entendu pendant plusieurs jours, retentir des appels de croisade. Barberousse et Saint Louis manifestèrent moins de zèle religieux que les souverains confédérés, dont deux, le Bulgare et le Grec, adoptèrent tardivement la confession de la majorité de leurs compatriotes. A en juger par les termes des manifestes, il y aurait moins de fanatisme du côté turc que du côté slave ou hellénique. Il ne faudrait pas, cependant, croire que Serbes, Grecs, Bulgares, et Monténégrins communient depuis longtemps dans le désir de frapper l'infidèle. Les luttes des exarchistes et des patriarchistes, que les grand Vizirs exploitèrent habilement, manquèrent de mettre à feu et à sang, à la fin du XIXe siècle, la Macédoine, et à ce moment les sujets de Georges Ier et de Ferdinand Ier ne se reconnurent aucune solidarité religieuse. C'est donc beaucoup forcer le sens des choses, et dissimuler, sous des dénominations périmées, des réalités modernes, que d'évoquer une nouvelle croisade. Les confédérés ne marchaient pas à la conquête de Sainte-Sophie, mais ils revendiquaient des avantages plus substantiels et plus facilement monnayables.

Quant à la poussée de nationalisme chauvin, qui s'affirme dans les quatre contrées adhérentes à l'entente balkanique, elle est indubitable, si l'on regarde les masses surchauffées depuis des années par une propagande qui ne recule devant aucun sacrifice ni devant aucun procédé. Mais je me demande si cette surexcitation du Slavisme et de l'Hellénisme est partagée par les dirigeants de l'alliance, et je crois bien qu'elle est plutôt l'instrument même de leur politique. Slaves et Grecs se découvrent, depuis quelques semaines, une communauté absolue d'intérêts politiques et d'aspirations ethniques, mais leur rapprochement est de fraîche date. Qu'on remonte de peu de temps en arrière : les Bulgares épient jalousement les Serbes, qui leur disputent la prééminence sur le Bas-Danube et aussi l'expectative de certains territoires. Les Grecs feraient volontiers la guerre aux Bulgares, s'ils les pouvaient atteindre au travers de l'empire ottoman, pour châtier leurs convoitises insolentes sur les vilayets de la Macédoine: les futurs héritiers de la Turquie sont loin de s'entendre sur la répartition de l'héritage. Quant aux Monténégrins, ils se rueraient avec volupté sur la Serbie, si le Sandjak de Novi-Bazar ne jouait le rôle de tampon. La quadruple entente négociée on ne sait quand, ni sous quels auspices, mais dont Ferdinand Ier fut à coup sûr l'artisan ingénieux, a soudain concentré toutes ces forces divergentes et même antagonistes. Il n'en reste pas moins que l'intérêt national de chacun des peuples associés diffère totalement aujourd'hui de la conception que ce peuple se forgeait de ce même intérêt, dix ans plus tôt, et cette seule évocation de faits connus démontre que ni les raisons dynastiques prises en soi, ni les raisons religieuses, ni les raisons de politique traditionnelle, ne suffisent à expliquer la poussée helléno-slave contre l'empire de Mehmed V: et voici le facteur économique.

La Bulgarie, la Serbie, le Monténégro, la Grèce, sont des pays qui étouffent dans leurs frontières. Le Monténégro, contraint aux hautes altitudes, voudrait descendre dans les plaines albanaises, vers le lac de Scutari pour y trouver des terres plus fertiles, un climat moins ingrat. Les Grecs revendiquent les riches vallées de l'Epire et de la Thessalie, qui font contraste avec leurs massifs montagneux, pittoresques et improductifs, et regardent plus ou moins vaguement vers Salonique qu'ils ne retiendront sans doute point. Les Bulgares, qui ne touchent qu'à la Mer Noire, sentent leur expansion industrielle et commerciale paralysée par leur situation géographique elle-même, et aspirent à prendre, avec un accès à l'Archipel, les régions fécondes de la Maritza et du Bas-Vardar. Quant aux Serbes, ils ne cessent de proclamer, eux qui, comme les Suisses, sont privés de littoral maritime, leur ferme propos d'arriver à l'Adriatique. C'est pour eux une question de vie ou de mort. Dominés par l'Autriche-Hongrie qui, selon son bon plaisir, leur ouvre ou leur ferme ses frontières, ils ne peuvent exporter leurs céréales et leurs bestiaux qu'autant que le Cabinet de Vienne leur livre passage. Même au prix des complaisances politiques les moins caractérisées, ils n'obtiennen

pas toujours cette liberté de la route, qui leur est marchandée avec une savante minutie. Ce peuple de deux millions et demi d'individus, qui achète au dehors la plupart de ses produits manufacturés, et qui n'a point d'industrie, qui ne peut payer ses acquisitions nécessaires, qu'en écoulant régulièrement à l'extérieur ses propres récoltes, ne saurait tolérer semblable régime. Pour le briser, le Serbe faillit commettre la folie de défier la puissante Autriche. Il a trouvé plus simple de faire une trouée à travers l'empire ottoman, préférant la réalité d'une conquête, qui l'amènerait à la mer, à la promesse toujours renouvelée et jamais exécutée, des Chemins de fer du Danube à l'Adriatique. Alors du moins, il pourra dépêcher ses blés vers les ports de l'Europe occidentale, septentrionale et centrale.

L'on comprend maintenant pourquoi, en dépit des divergences d'intérêts dynastiques, religieux, politiques, qui s'affirmaient entre les quatre gouvernements, ils ont, en quelques mois, pu forger leur entente. Tous quatre aspirent à une part des dépouilles de l'Empire ottoman, parce que l'expansion de leur activité économique requiert une révision de la carte d'Orient, et, autant que possible, l'anéantissement de la domination turque en Europe.

Et en sens inverse, l'on va saisir aisément pourquoi la Porte a toujours différé l'exécution des réformes prévues en Macédoine par le fameux article 23 de l'acte de Berlin. Ce n'est point seulement qu'elle ait eu crainte de froisser le nationalisme ottoman ou d'irriter le sentiment islamique : ailleurs, en Crète, par exemple, elle a consenti à installer un régime nouveau. C'est que la Macédoine est demeurée un admirable champ d'exploitation pour ses administrations civiles et militaires, et que l'application des réformes aurait pu, à bref délai, restituer la prépotence économique aux éléments grecs, serbes, roumains, bulgares, écrasés par la minorité musulmane.

L'Europe au surplus, il le faut non seulement, reconnaître, mais proclamer, car telle est la justice, n'a rien fait pour hâter l'heure de la libération, même partielle, des Macédoniens, pour obtenir l'exécution des engagements contractés en 1878. Si la Porte usait toujours de moyens dilatoires, cette Europe fournissait sans cesse aux grands vizirs de nouvelles raisons d'atermoyer, et ici encore, ce sont des éléments d'ordre économique qu'il convient d'évoquer.

Le rôle de la finance occidentale a été énorme dans les Balkans au cours du dernier quart de siècle. Je n'ai point l'intention ici de faire le compte des capitaux engagés dans les contrées de la presqu'île par les Français, les Anglais, les Autrichiens, les Allemands ; mais les pays récemment émancipés, la Serbie et la Bulgarie, ont trouvé à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, des concours financiers, qui, pour n'être point désintéressés, leur ont permis de se doter d'un outillage — militaire plus encore qu'industriel, — dont nous discernons aujourd'hui l'importance. En très peu d'années, la Serbie a porté sa dette à 300 francs par tête d'habitants, et la Bulgarie élevait la sienne à 175 francs. Il était entendu, chaque fois qu'un emprunt était ouvert sur le marché d'un grand Etat, que les métallurgistes de cet Etat trouveraient une compensation, mieux, une rémunération de cette générosité, d'ailleurs calculée, dans des commandes de canons et de fusils. Ni les Serbes, ni les Bulgares n'avaient besoin d'être incités aux armements : on peut pourtant dire que l'Europe leur facilita étrangement la tâche, en leur fournissant les capitaux d'un côté et les armes de l'autre. Elle perdait quelque autorité lorsqu'elle venait, par la suite, rappeler à la Porte que des réformes s'imposaient en Macédoine.

Mais ce n'était là qu'un aspect, et le moindre, de l'affaire. Les puissances ne prêtaient pas seulement aux Serbes et aux Bulgares ; elles prêtaient aussi aux Turcs. Ici encore, elles mettaient à l'ouverture des emprunts des conditions précises : tantôt elles exigeaient des contrats pour leurs fabriques de pièces d'artillerie, tantôt des concessions de mines ou de voies ferrées ou d'autres travaux publics ; depuis vingt ans, c'est surtout une rivalité d'intérêts économiques qui s'est instaurée, à Constantinople, entre les chancelleries ; et les ambassadeurs de tous les grands États, indistinctement, se sont beaucoup plus préoccupés des avantages à assurer à certaines industries de leurs pays respectifs que de la défense et de l'extension des prestiges traditionnels. Je n'apprécie, ni ne critique : je constate. Comment la diplomatie, si fine, si habile, de la Porte n'eût-elle pas tiré parti de ces antagonismes toujours renouvelés et, au demeurant, ingénieusement entretenus ! Et c'est ainsi qu'en dosant la distribution des lignes de tramways, des gisements de plomb ou de houille, ou des quais à construire, elle a divisé l'Europe, et éludé les réformes macédoniennes. On ne dira jamais assez combien la conception du Bagdad et les convoitises multiples qui se sont greffées sur elle ont influé sur l'histoire récente de l'Orient.

Le facteur économique se révèle décisif dans cette crise : c'est lui, à proprement parler, qui l'a engendrée ; c'est lui encore qui risque de la développer indéfiniment, si l'Autriche-Hongrie mobilise pour protéger ses débouchés vers Salonique, sa tutelle masquée sur l'Albanie, et si la Russie revendique l'ouverture des Détroits. Je dirai même que jamais, dans les conflits qui se découlèrent sur notre Continent, l'action de ce facteur ne se marqua plus clairement.

PAUL LOUIS.

LE MESSIE ET LES DERNIÈRES ANNÉES DE HÆNDEL [1]

L'époque qui vit naître *Saul* et *Israël en Egypte* fut marquée encore par la publication de plusieurs grandes œuvres instrumentales, les unes composées depuis quelques années, les autres de production récente : les *Concertos* pour orgue ou clavecin avec orchestre, dont les six premiers furent imprimés chez Walsh, en 1738, les six suivants, en 1740; les douze *Concertos d'orchestre*, à sept instruments, pareillement publiés chez Walsh, en 1739; un livre de six *Sonates* à trois parties. On eût dit que l'activité de Hændel redoublait au lendemain des plus dures épreuves de sa carrière. Le chêne avait bravé la tempête, et ses rameaux reverdissaient sous la poussée de la « sève d'août ».

Le 1er mai 1739, quelques semaines après *Israël en Egypte*, Hændel donnait dans la salle de Haymarket un spectacle composé d'une cantate dramatique intitulée *Jupiter à Argos*, entremêlée de chœurs, dont la partition s'est perdue. Le 22 novembre parut pour la première fois son *Ode pour le jour de sainte Cécile*, composée, ainsi que *la Fête d'Alexandre*, sur les vers de Dryden, et dont plusieurs auditions se succédèrent en de copieuses séances que complétaient soit *la Fête d'Alexandre*, soit *Acis and Galathea*, et toujours deux concertos d'orgue. La fête de sainte Cécile, patronne des musiciens, était depuis 1683 régulièrement célébrée en Angleterre par de brillants concerts pour lesquels Dryden avait expressément écrit, en 1687 et 1697, ses deux célèbres poèmes.

Pendant l'hiver de 1740-1741, qui resta mémorable par sa rigoureuse température, Hændel fut occupé à la composition d'une grande cantate, *l'Allegro, il Moderato ed il Penseroso*, dont son ami Jennens avait, de façon assez téméraire, fabriqué le livret aux dépens de Milton; mais il ne parvint pas à attirer le public dans la salle de Lincoln's Inn Fields, pour l'entendre, et les deux opéras, *Imeneo* et *Deidamia*, qu'il donna dans la même saison, n'obtinrent pas plus d'attention. Cet insuccès acheva de détourner Hændel de la composition dramatique, et l'indifférence ou l'hostilité des amateurs londoniens le disposèrent à s'éloigner pour quelque temps de la capitale.

Il se souvint d'une invitation du duc de Devonshire, lord-lieutenant en Irlande, et il partit au mois de novembre 1741, emportant le manuscrit du *Messie*, qu'il avait écrit en trois semaines, du 22 août au 14 septembre. Son premier concert à Dublin eut lieu le 23 décembre. On y exécuta *l'Allegro, il Moderato ed il Penseroso*, avec l'appoint habituel de concertos d'orgue; puis, dans d'autres séances, l'on joua *la Fête d'Alexandre*, l'*Ode à sainte Cécile*, *Esther*, et un arrangement en sérénade de l'opéra *Imeneo*. On a, dans une lettre de Hændel à Jennens, le témoignage de sa satisfaction. La « noblesse » irlandaise avait souscrit un abonnement à six concerts, qui garantissait la recette et la présence d'un public de six cents personnes; l'orchestre, dirigé par le violoniste Dubourg, était composé d'instrumentistes « réellement excellents »; les chœurs et les solistes hommes, recrutés sur place, étaient « extrêmement bons », et la signora Avoglio, arrivée d'Angleterre peu de jours après le compositeur, « plaisait extraordinairement » aux auditeurs irlandais. Pour seconde cantatrice, Hændel avait trouvé à Dublin Mrs Cibber. Il complimentait de son mieux Jennens sur le succès qu'avaient obtenus les paroles de *Il Moderato* auprès d'un public composé de « dames de distinction » et de « personnages de la plus haute qualité », tels que : évêques, doyens, « sommités du Collège », chancelier, auditeur général et autres « éminents gens de loi », tous « versés dans la poésie »; Hændel se disait charmé de « la politesse de cette généreuse nation », et laissait son correspondant juge du bonheur qu'il éprouvait à « passer son temps avec honneur, profit et plaisir. » Les six concerts annoncés n'épuisèrent pas la curiosité des amateurs, et il fallut en ajouter aux autres.

La première audition du *Messie* fut donnée le 13 avril 1742, au profit de trois œuvres charitables, — l'Assistance aux prisonniers, le Mercer's Hospital, et l'Infirmerie de Inn's quay, — avec un succès présagé déjà par celui de la répétition générale. La salle de Fishamble Street, qui fut le berceau de cette partition fameuse, à été démolie vers 1850. Elle était alors de construction récente, et contenait environ 600 places. La recette atteignit 400 livres sterling, que l'on sut gré au compositeur d'avoir spontanément abandonnées à des institutions de bienfaisance. Une seconde audition du *Messie* eut lieu le 3 juin, précédée, le 25 mai, d'une exécution de *Saül*. Hændel quitta Dublin le 13 août 1742. Il rentrait à Londres, après une absence de huit mois, réconforté par l'accueil flatteur du public irlandais.

Son premier soin fut d'achever la partition de *Samson*, qu'il avait commencé d'écrire, sur un livret imité de Milton par Newburgh Hamilton, avant le voyage d'Irlande, et dont l'exécution à Londres, le 17 février 1743, précéda celle du *Messie*, donnée le 23 mars. Le succès de celle-ci fut entravé, dit-on, sous des prétextes de convenance religieuse, par un

1. Pages extraites de l'ouvrage sur Hændel, qui paraîtra prochainement à la librairie Laurens.

groupe de trop scrupuleux dévots, ou plutôt par le parti toujours obstiné des ennemis de Hændel, faisant contre lui l'essai de nouvelles machines de guerre. On avouait bien qu'au milieu d'une assistance ainsi que lui saisie d'admiration le roi, cédant à un mouvement instinctif, s'était levé tout à coup pour écouter debout le chœur : « For the Lord God omnipotent », mais la gent musicale de Londres affectait l'indifférence. *Le Messie* n'eut que trois auditions en 1743, aucune en 1744, deux en 1745, et disparut jusqu'à 1749. A partir de 1750, Hændel le fit entendre tous les ans dans la chapelle du Foundling's Hospital et au bénéfice de cet établissement, — un vaste orphelinat fondé par le capitaine Coram, et auquel Hændel avait fait don d'un orgue. Chaque fois, le maître venait y exécuter, en guise d'intermède, un de ses concertos, avec des cadences improvisées. Après sa mort, les auditions annuelles continuèrent longtemps de se renouveler dans le même local. C'est là, qu'en 1894, furent découvertes par l'organiste Mann. les parties séparées, léguées à l'établissement par Hændel, avec une « bonne copie » et qui, jointes à l'étude du manuscrit autographe, auquel elles sont conformes, donnèrent enfin une base authentique aux exécutions modernes, en faisant connaître exactement la composition et la proportion de l'orchestre et du chœur. Les véritables traditions s'étaient, en effet, perdues, et les plus beaux, les plus fameux ouvrages de Hændel subissaient les affronts répétés d'arrangements et de « reconstitutions », dont particulièrement *Le Messie* nous amène à dire, en passant, quelques mots.

Le plus grand, sinon le premier coupable, fut Mozart, qui consentit vers 1789, en vue des soirées du baron van Swieten, à remanier l'instrumentation du *Messie*, de *la Fête d'Alexandre*, d'*Acis et Galathée* et de l'*Ode à sainte Cécile*, tant pour les mettre à la mode que pour en faciliter des exécutions sans orgue. L'un de ces deux motifs dicta des suppressions et des changements de fond et de forme ; le second aboutit à une complète transformation de coloris. Il y eut bien quelques avis défavorables quant à l'opportunité de l'opération et à la manière dont elle avait été effectuée ; mais la commodité des arrangements et la confiance attachée au nom de Mozart firent bientôt partout accepter son travail et suivre son exemple. Par la brèche ouverte se précipitèrent les « réparateurs d'objets d'art », la pioche dans une main, le pot de badigeon dans l'autre. J.-A. Hiller marchait en tête. Puis venaient, s'attaquant tantôt au *Messie* et tantôt aux oratorios, aux cantates, aux odes, aux *Te Deum*, Ignace von Mosel, qui ne se contentait pas d'ajouter de nouveaux instruments, mais qui découpait, rapiéçait, recousait en un habit d'Arlequin les débris des partitions mélangées ; Mendelssohn, qui se faisait la main dans la riche « pâte sonore » de Hændel, et dont on a déclaré « mille fois regrettable » que les exercices d'écolier aient été mis au jour ; Berner, Schwencke, Schaum, Klasing, Wilsing, Klage, Riotte, Breidenstein, taillant chacun les œuvres à la mesure de sa chapelle ou de sa société de chant ; Robert Franz, surtout appliqué aux « reconstitutions » de Bach, mais qui produisit aussi « son » *Messie*, en 1891 ; Chrysander, le meilleur et le plus informé des hændeliens, prétendant s'autoriser des propres exemples du maître pour agir « comme il l'eût fait lui-même » ; en Angleterre, Macfarren, Michael Costa, Arthur Sullivan, et M. Ebenezer Prout, qui avoue franchement n'avoir, en maints détails, pris conseil que de son sentiment, et qui professe qu'en telle matière, « le seul critérium, c'est le succès ». Les plus récents arrangements sont ceux de *Belsazar*, par M. Straube, et de *Jephta*, par M. Stephani (1910). Ce dernier, dont le principal et sage dessein était de réduire à trois heures au plus la durée de l'exécution de l'oratorio en concert, et qui ne voulait point cependant, par des suppressions de morceaux entiers, lui enlever l'apparence d'une action dramatique, n'a pas craint d'abréger certains airs, d'en faire passer quelques-uns à d'autres parties vocales, de dramatiser des récits, et de changer le dénouement, texte et musique, en adaptant à un largo instrumental, tiré du deuxième concerto d'orchestre de Hændel, des paroles qui annoncent l'avènement du Christ, et en substituant au chœur final de la partition originale, un chœur choisi dans les Antiennes du couronnement.

Il y a de meilleurs façons d'honorer la mémoire d'un musicien de génie : et l'impression profonde qu'a produite le « vrai » *Messie*, lors des auditions données à Paris par la « Société Hændel », sous la direction de M. Félix Raugel, a irréfutablement prouvé que le monument n'a besoin ni d'étais, ni de replâtrages, et que sa beauté apparaît d'autant plus noble et imposante qu'on a su mieux la respecter.

Tous les documents qui concernent la question de l'exécution, chez Hændel, concordent à certifier : la séparation de l'orchestre en *concertino* (orchestre restreint de solistes accompagnant les airs) et *concerto grosso* (orchestre complet de cordes, avec contrebasses, hautbois, bassons, trompettes, timbales, accompagnant les chœurs) ; — le simple redoublement des voix par les hautbois et les bassons ; — le remplissage de la basse chiffrée par l'orgue et par le *cembalo* (celui-ci, d'après une gravure contemporaine, découverte au British Museum, étant un instrument à deux claviers, de grandes dimensions, et par conséquent de forte sonorité, mieux

représenté de nos jours par un piano à queue que par un petit clavecin); — la presque égalité du nombre des voix et des instruments, ceux-ci même l'emportant de quelques unités ; — la forte proportion des hautbois employés en chœur, et des basses en général, orgue, contrebasses, bassons, soutenant solidement tout l'édifice sonore.

L'estampe du British Museum renseigne, avec des extraits de comptes relatifs à quelques exécutions d'oratorios, sur le nombre total des musiciens réunis d'ordinaire sous sa direction. Ce nombre paraît infime, par comparaison avec les « masses » démesurées et disproportionnées, qui, dans les grands festivals anglais, opposent parfois à quatre ou cinq cents instrumentistes plus de trois mille chanteurs. Mais il faut se rappeler que Hændel disposait de salles de médiocres dimensions, où, comme à Dublin, par exemple, ne pouvaient guère prendre place plus de six à sept cents auditeurs ; tandis que présentement les séances triennales du « Hændel Festival », à Londres, se donnent dans un local immense, où pénètrent aisément vingt mille personnes. Aussi la balance des effets obtenus par les œuvres de Hændel se solde-t-elle en faveur des grands ensembles dont *le Messie* et tous ses oratorios offrent d'inimitables modèles, et dans l'interprétation desquels triomphent le nombre, la qualité vocale et la discipline des célèbres sociétés chorales du Royaume-Uni.

Sans vouloir dire que *le Messie* est « le chef-d'œuvre » de Hændel, car des partitions telles que *Saül*, *Israël en Egypte*, *Judas Macchabée*, *Belsazar*, *Jephta*, ne lui sont, dans l'ensemble, ou tout au moins dans les détails, aucunement inférieures, — on doit constater qu'il est à juste titre le plus populaire de ses oratorios. Mieux que tout autre il peut être comparé à une « fresque » splendide, qui rassemble et symbolise en un puissant raccourci toute la substance de l'Ecriture Sainte et toutes les faces du génie de Hændel. Ce qu'ont de monotone et de formulaire, sous le rapport du plan, les airs inévitablement coulés dans le moule du *da capo*, est racheté par la variété expressive de leurs mélodies, et le somptueux torrent des grands chœurs hændeliens emporte l'auditeur subjugué, à travers l'émotion tragique des tableaux de la vie et de la mort du Sauveur, jusqu'à la joie divine de l'éternelle résurrection.

*
* *

Sur la fin de l'année 1743, au début de laquelle les Londoniens avaient vu apparaître le splendide et très « biblique » *Samson*, et fait connaissance avec les beautés du *Messie*, Hændel fut amené par les circonstances à composer de nouveau un grand *Te Deum*. La guerre de la succession d'Autriche, qui se continuait depuis près de trois ans sur le continent, avec la participation de l'Angleterre, n'avait, dit M. Streatfeild, aucunement touché l'imagination populaire, jusqu'au jour où la présence du roi Georges II sur le champ de bataille de Dettingen réveilla tout à coup en sa faveur les sympathies de son peuple. Des actions de grâces furent décidées pour la victoire dont il avait été le témoin, et en sa qualité de « compositeur de la Chapelle royale », Hændel reçut mission d'écrire la musique nécessaire. Ce fut le brillant et célèbre *Te Deum de Dettingen*, pour la composition duquel il acheva d'exploiter le *Te Deum* d'Urio, et qui fut solennellement chanté le 27 novembre 1743.

Comme s'il eût voulut se reposer de tant de créations grandioses, Hændel prépara pour le carême suivant un petit ouvrage du genre d'*Acis and Galathea* : cantate, sérénade, opéra de concert, « oratorio profane », bref, l'une de ces œuvres de forme libre pour lesquelles n'existait pas alors et n'existe pas aujourd'hui de dénomination précise ; Hændel l'intitulait simplement *the Story of Semele*, et l'avait composée sur un livret, ancien déjà, et inutilisé, de Congrève. *Sémélé* fut suivie, le 2 mars 1744, d'un véritable « oratorio », *Joseph and his brethren*, qui ne réussit point, peut-être à cause de la prépondérance inaccoutumée des airs sur les chœurs, et de la monotonie qui en résultait. Le livret de F. Miller était partiellement emprunté à Métastase, dont le *Giuseppe riconosciuto* avait servi, peu d'années auparavant, pour l'une des meilleures compositions de Hasse.

Pour les auditions de 1745, Hændel put se transporter dans la salle du King's theatre, Haymarket, vacante par la fermeture de l'opéra italien que patronnaient ses adversaires. Ce fut dans ce local, où jadis avaient paru tant de ses œuvres dramatiques, qu'il donna, le 5 janvier 1745, *Hercules*, et le 27 mars, *Belshazzar*. Comme *Sémélé*, *Hercules* était une sorte de cantate dramatique, « a musical drama », dont le livret, de Thomas Boughton, s'inspirait des *Trachéennes* de Sophocle, et dans laquelle étincelaient quelques morceaux d'une très grande beauté. Le poème de *Belshazzar* avait été écrit pour Hændel par son ami Jennens, avec un luxe de littérature qui exigea la suppression de près de deux cents vers ; or, Jennens croyait très fermement à la supériorité de sa poésie sur la musique de Hændel, et l'on ne peut s'empêcher de sourire en lisant les compliments dont le musicien se croyait obligé d'envelopper l'aveu de ses coupures : « Votre excellent oratorio m'a procuré un grand plaisir, à le mettre en musique ; il m'a inspiré chaleureusement. C'est un noble ouvrage, vraiment grand, et pas commun

Il m'a donné l'occasion d'exprimer quelques idées très particulières, surtout beaucoup de grands chœurs... Je trouve votre oratorio très beau et sublime, mais il est réellement trop long ; si je devais tout mettre en musique, cela durerait quatre heures et davantage. J'ai retranché une quantité de musique, et j'ai préservé la poésie autant qu'il m'a été possible, mais il faut tout de même l'abréger... » Somme toute, Jennens n'avait point mal servi Hændel en lui préparant le sujet de quelques descriptions musicales, dont la plus impressionnante, la scène du festin, se range parmi ses chefs-d'œuvre.

Tant de travaux d'un prix inestimable ne désarmaient pas cependant cette puissante part de la haute société anglaise qui s'était juré de perdre Hændel, et qui, pour y parvenir, s'appliquait à faire le vide dans les salles où s'exécutait sa musique. Faute de souscripteurs, le maître ne put donner en 1744 que seize concerts au lieu de vingt-quatre, annoncés pour la saison, et, le 23 avril, toutes les économies résultant de ses gains précédents et de son voyage en Irlande se trouvant épuisées, il se vit acculé à la faillite. Sous le poids de cette nouvelle infortune, sa santé, de nouveau, s'altéra ; les symptômes alarmants qui avaient précédé sa grave maladie de 1737 reparurent, et ses ennemis se réjouirent d'annoncer qu'il avait « quelque chose de dérangé dans le cerveau ».

Mais encore une fois, sa vigueur physique et morale devaient avoir raison de la fatigue et du découragement. Les événements politiques vinrent donner un « coup de fouet » à son génie, qui se réveilla plus fort, et surtout plus anglais que jamais. Dans la guerre civile qui déchirait les Iles britanniques, et que venait de porter à son paroxysme le débarquement du prétendant Charles-Édouard en Écosse, Hændel prit hautement parti pour la dynastie hanovrienne contre les Stuarts. Il écrivit d'abord un chant guerrier « pour les gentlemen volontaires de la cité de Londres », puis, sous le titre de *Occasional Oratorio*, une sorte d'hymne patriotique, sur des paroles en parties détachées des psaumes de Milton et en partie de la Bible elle-même. Bon nombre de pages tirées d'*Israël en Egypte* figuraient dans la partition, où Hændel n'avait pas omis d'introduire un élément direct de couleur locale, — et de succès, — par un morceau imité des airs de « bagpipes » écossais. La première audition eut lieu le 14 février 1746. La victoire de Culloden, remportée quelques semaines plus tard par le duc de Cumberland sur les partisans de Charles-Édouard, suscita dans Londres un enthousiasme dont Hændel eût hâte de se faire l'interprète en composant *Judas Macchabée*. Le livret, de Thomas Morell, était ouvertement destiné à « complimenter » le fils de Georges II, qui le comprit ainsi, et fit à l'auteur « un joli présent » ; la musique écrite, comme tant d'autres œuvres de Hændel, dans un fougueux élan de productivité, frappa les auditeurs, dès la première exécution (1er avril 1747), par son caractère martial et sa puissance d'effet à laquelle contribuait une instrumentation brillante et bruyante. L'âme toute remplie de passions guerrières, le public approuvait ce que naguère il déclarait blessant pour ses oreilles, et sans s'inquiéter de l'anachronisme, trouvait même admirable que Hændel eût introduit dans son orchestration des bruits d'armes à feu. Il se peut que, comme l'a dit M. Streatfeild, les riches juifs de Londres aient aidé au succès de *Judas Macchabée* en patronnant une œuvre « dans laquelle était célébrée avec beaucoup de talent et d'éloquence la gloire de leur héros national ». Mais cet appui n'était que d'un jour. Si cet oratorio s'est établi dans la faveur de la nation anglaise, presque sur le même rang que le *Messie* et que *Israël en Egypte*, c'est dans la beauté et la variété des morceaux qui le composent, et dans le caractère en quelque sorte populaire d'un certain nombre d'entre eux qu'il faut en chercher la raison.

(*A suivre.*) MICHEL BRENET.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Pierre Lasserre et l'Université.

PIERRE LASSERRE. *La Doctrine officielle de l'Université. — Critique du haut enseignement de l'Etat. Défense et théorie des Humanités classiques* (« Mercure de France »).

> « J'entends par liberté intellectuelle la soumission de l'intelligence à l'objet : cette liberté n'existe pas quand la passion... »
>
> PIERRE LASSERRE.

M. Pierre Lasserre contresignerait-il le Syllabus? Qu'une éclatante adhésion à ce précieux manifeste simplifierait donc sa besogne! N'était qu'un tel geste l'eût par avance dispensé d'écrire ce gros livre — à quoi il n'eût point, je pense, renoncé sans chagrin, ni sans nous chagriner nous-mêmes gravement, l'avantage était certain ; nous comprenions d'un coup où il voulait en venir, et que, supprimant d'un trait de plume la démocratie, les nouveautés absurdes de certaines sciences et, bien entendu, les fâcheuses « nuées » romantiques, et les non moins absurdes brouillards de la philosophie kantienne et hégélienne, et généralement de la sa-

gesse allemande et sorbonnienne, et quelques autres choses encore, c'est-à-dire faisant table rase d'un grand nombre de faits, d'idées et de sentiments inégalement actifs, mais tous incorporés plus ou moins à notre vie présente, Pierre Lasserre nous offrait, au prix d'une inoffensive et à l'en croire d'une agréable mutilation, la sécurité intellectuelle, la certitude d'une admirable pédagogie, toutes sortes de certitudes, la félicité politique... Il n'y a que ces « constructeurs » pour « démolir » aussi allègrement, et proposer à une société, avec un sang froid aussi délibéré, une pareille sommation : reste à savoir si cette société serait accessible à la volupté de jouer les amputés par persuasion...

Ne me proposant point ici de répondre à cette question, je m'empresse de déclarer que Pierre Lasserre est le plus engageant des chirurgiens ; il a le verbe impérieux et, si j'ose dire le chloroforme persuasif ; et puis il est si brave qu'on n'aurait point l'idée de trembler devant l'appareil étalé de ses scalpels et de ses couteaux bien affilés...

Félicitons-le de son courage.

Certes, aucun lecteur indépendant ne saurait parler de ce livre sans témoigner d'abord une gratitude illimitée ; on ne ferait point à Pierre Lasserre l'injure d'admirer en lui cette audace par où un honnête homme surprend, devance, et parfois désarme ses adversaires ; mais on admire qu'il déploie jusque dans les rangs de ses amis une aussi folle témérité. Sa bravoure, qui nous rassure, les doit bien inquiéter. Pierre Lasserre, étant de l'*Action française*, fait partie d'un groupe d'hommes sans peur — non point tous sans talent ; on peut haïr les partis-pris, non contester la virtuosité dialectique de l'excellent écrivain qu'est Charles Maurras — mais il dépasse la plupart d'entre eux par cette insouciance du péril qui caractérise les héros et les enfants terribles... Non, Charles Maurras lui-même, de qui l'effort se disperse, ne nous avait point encore convié à une orgie doctrinale aussi débridée. J'ignore si Pierre Lasserre sera suivi par son parti ; je vois bien que d'en avoir étalé avec une aussi libérale franchise les tendances, les idées, les haines et les passions, il sera remercié par tous les champions des camps opposés.

Voilà, en vérité qui est parler... Il y a comme cela, à certaines époques, des idées en l'air, elles vivent dans une demi-obscurité, elles vivotent ; à peine les distingue-t-on parmi les vains discours de négligeables comparses ; elles s'insinuent timidement en quelques grandes œuvres... Enfin survient un gaillard qui sait comme on traite les idées, et qu'à la façon de la femme de Sganarelle elles aiment quelque rudesse ; il bouscule les pauvrettes, les pousse au premier rang de la foire sur la place, et les annonce d'un gosier retentissant... Vous reconnaîtrez dans le livre de Pierre Lasserre beaucoup d'arguments des polémiques de ces dernières années ; il emprunte de toutes mains, il n'est pas difficile ; il pille — c'est bien son droit — le vulgaire, et compromet les maîtres ; ce que Paul Bourget n'avait point su dire tout à fait clairement, ni de façon vivante, Pierre Lasserre le clame à tue-tête, avec de grands éclats de voix et, ce qui n'est point inutile, de grands éclats de rire, sans aucune pudeur, mais avec la plus spécieuse éloquence... Le culte des morts de Maurice Barrès, nous ne savions point tout le parti qu'une ingénieuse exégèse en peut tirer, avant d'avoir lu Pierre Lasserre. Pierre Lasserre, naturellement, n'ignore ni de Maistre, ni Bonald, ni le Play, ni Veuillot... il a fréquenté chez les Pères de l'Eglise. Pierre Lasserre se montre en bonne compagnie ; puisse-t-il me pardonner d'assurer qu'il n'est pas de bonne compagnie ; il a trop de talent : le propre du talent, c'est d'éclairer crûment les idées, d'aiguiser tous les angles coupants des théories, de troubler affreusement la quiétude, le confortable, la belle ordonnance qui sont les conditions premières de la vie élégante... Ah ! si Pierre Lasserre connaissait sa force et son talent, et consentait à ne les point avilir !

Pierre Lasserre a beaucoup de talent ; il n'a point médité en vain les exemples de Bonald, de Maistre, Veuillot... ; il tient d'eux — et je pense de son tempérament — je ne sais quelles grâces brutales, une fureur logique à quoi rien ne résiste dès qu'il attaque un ennemi vulnérable. Cela est très plaisant : nous aimons en France cette façon gaillarde de fondre sur l'adversaire, cette verve toujours prête, ce verbe clair, sobre et tranchant. Voilà un écrivain... de qui nous ne manquerons point de lire les romans — on sait qu'il en publie.

* *

Ce livre-ci n'est point un roman, mais une très singulière rhapsodie : imaginez mêlés, inextricablement confondus, un essai pédagogique, une apologie des humanités classiques, un pamphlet contre la Sorbonne, sur quoi se brochent assez lestement l'esquisse d'une philosophie, et quelque chose comme un discours de réunion électorale... Pierre Lasserre ne persuadera à aucun homme raisonnable que la saveur de chacun de ces ingrédients n'eût point été plus pénétrante s'il les avait séparés ; mais c'est là tout justement ce qu'il résolut de ne point faire : il craignait la rébellion des palais bien portants, qui n'eussent point également apprécié les éléments de cette mixture, et prémédita de nous offrir ce *pasticcio*, ce *plum-cake*... Il est trop français pour ne pas m'accorder que la déloyale cuisine italienne, non plus que la

perfide pâtisserie britannique sont peu faites pour nous plaire. — Disons nettement que nos écrivains classiques, de qui Pierre Lasserre se revendique si hautement, n'eussent point approuvé cet horrible mélange, où l'on ne distingue aucune idée qui ne soit gravement adultérée par d'impurs contacts. Rien de plus fâcheux, ô Lasserre, que ce vice fondamental d'une œuvre qui prétend dénoncer la corruption de notre goût, et les alliances douteuses de la science ou des lettres et de la plus basse politique. Ce livre est, d'abord, un bel exemple de mauvaises mœurs littéraires; un Lasserre antagoniste en conclurait précipitamment qu'il est le fait d'un malhonnête homme... Pour bien moins, l'auteur de la *Doctrine officielle de l'Université* accuse d'obscénité l'infortuné M. Lanson.

Soyons plus indulgents, et sans en être dupes, haussons le procédé à la dignité d'une méthode : la méthode de Pierre Lasserre est comparable à celle de l'église catholique, qui, dit-il, offre aux simples de naïves raisons de croire, aux cerveaux plus compliqués une argumentation moins primitive, aux penseurs les séductions d'une vaste idéologie; Pierre Lasserre perfectionne cette méthode, sans avoir les mêmes excuses, en multipliant les arguments grossiers; les multipliant à profusion, il ne redoute pas de nous donner la plus déplorable idée du public auquel il s'adresse. Il s'abandonne à la plus condamnable démagogie en nous obligeant à croire qu'il écrit sur tout pour l'espèce innombrable des gobe-mouches.

Pierre Lasserre n'en fait pas moins appel çà et là, avec la plus fière ostentation, à une élite intellectuelle. Je citerai donc un exemple.

Un exemple ! il s'agit de prouver qu'un de nos maîtres les plus éminents n'est qu'un sot. Pierre Lasserre ne s'embarrasse pas d'arguments compliqués : il s'agit, de prouver sans doute, mais surtout d'étonner d'étourdir par la violence de l'accusation, d'intimider le lecteur en même temps qu'on surprendra sa bonne foi par un tour un peu gros, bien sûr, mais expédié avec un tel aplomb ! M. Lavisse esquissant, au cours d'une conférence extra-universitaire, une vue générale du XVIIe siècle, tentait de définir la curiosité de nos ancêtres :

Les sciences naturelles naissaient à peine, la nature était négligée comme indifférente, ou traitée en suspecte, comme l'ennemie du chrétien. Les mathématiques seules étaient cultivées...

Pierre Lasserre commente :

« *La nature était considérée comme l'ennemie du chrétien.* C'est pourquoi la zoologie, la botanique et la minéralogie étaient négligées. M. Lavisse ne parle pas de la nature de l'homme, de ses instincts, de ses passions, ce qui aurait au moins un sens. Il parle de animaux, des plantes et des minéraux. Au XVIIe siècle, les animaux, les plantes et les minéraux étaient considérés comme les ennemis du chrétien, et la science était le diable en personne.

N'est-ce pas une grande pitié que d'entendre ce fonctionnaire chargé d'ans, d'honneurs et de responsabilités, répéter comme un petit garçon les plus tristes extravagances suggérées à Michelet par son hallucination haineuse ?

Vous voyez comme c'est simple, et où il faut chercher tout l'art de ce beau raisonnement ! Le stratagème repose sur l'interprétation du mot nature; on détourne négligemment votre attention du sens vrai; on glisse tout aussitôt un sens arbitraire, ridiculement restreint, vidé de toute valeur philosophique, cela sans insister, comme si l'évidence s'imposait. On pense bien que le lecteur ne raisonnera guère, et s'abandonnera sans défense au mouvement, à l'entrain du boniment...

Or, je dis, moi, qu'une semblable « habileté » est un scandale, et qu'on ne saurait plus impudemment se moquer de son lecteur. N'est-ce pas une grande pitié que de voir un critique enfler la voix pour débiter de telles misères ? Après cela, nos pères, qui avaient l'entendement sain, j'en tombe d'accord avec Pierre Lasserre, eussent marqué la place de cet ergoteur au Pont Neuf, entre Arlequin et Tabarin. Et ce n'est pas ma faute si le reste de son discours s'y fût perdu parmi les clameurs des filles et des marchands d'orviétan.

*
* *

Une telle perte eût été regrettable. Je l'ai dit, ce livre est une somme, précieuse par la netteté de ses extravagances, et dont l'aspect fâcheusement macaronique ne doit pas nous empêcher d'apercevoir quelques idées saines de l'auteur. Pierre Lasserre danse frénétiquement sur ses tréteaux la sarabande de la parade ; il mêle à son œuvre le plus facile pamphlet pour attirer la foule ; son livre est tout farci d'excentricités, billeversées alertes, et joyeuses sornettes. Au total, ce livre peut bien avoir l'homogénéité d'un puzzle fantasquement rassemblé ; quelques fragments de vérité y brillent d'une pure, d'une éclatante lumière.

Pierre Lasserre a beaucoup de gaîté dans l'esprit ; il s'amuse aux dépens d'une demi douzaine de professeurs qui représentent à ses yeux toute la Sorbonne, et qu'il entend bien que nous ne considérions point avec une moindre faveur. Il s'amuse d'autant plus — et d'autant plus nous harcèle de ses fusées de rire, — qu'il est plus démuni d'arguments sérieux. Qu'il sait bien son métier, et qu'au peuple léger que nous sommes, la plus antique plaisanterie semble plus convaincante qu'une bonne rai-

son ! Pierre Lasserre s'égaie ; il s'excite à la joyeuse cruauté ; il n'abandonne M. Lavisse que pour courir sus à MM. Seignobos et Ch. V. Langlois ; il bondit sur M. Andler, et sans retard mécanise M. Lanson... Nous n'assistons pas à une leçon de critique, mais à une séance de boxe ou de jiu-jitsu ; la cabriolante audace de l'assaillant nous convaincra bien vite que ces gentillesses se doivent dérouler dans un cirque.

Que retenons-nous du spectacle de ces violents exercices ? Peu de chose en vérité, et cela démontre l'erreur de tactique de Pierre Lasserre, car je ne puis croire qu'à examiner attentivement l'œuvre, l'activité, la carrière de ces éminent maîtres, on n'y trouvât point — et de leur propre aveu, je pense — la matière d'un assez fort volume d'objections et de difficultés... Hélas ! Pierre Lasserre n'est point un juge ; ou bien comparons-le à ce Laubardemont qui fut, il me semble, un magistrat d'ancien régime, et n'attendit point la Révolution ni la République pour manifester un goût indiscret de la simonie et de la servilité — ce n'est point pour cela que je le confronte à notre auteur — et qui disait : « donnez-moi une ligne, la plus indifférente de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. »

Donc Pierre Lasserre attaque violemment, et trop souvent à tort et à travers, la Sorbonne — que je n'ai point qualité pour défendre, et qui se défend bien elle-même par ses travaux et les immenses services rendus à l'Université et à la France — Nouvel Alcofribas, il reprend l'éternelle antienne contre les Sorbonagres ; mais nous avons la surprise de constater que les rôles sont à peu près renversés : Alcofribas s'est approprié les thèses théologiennes, et n'est point éloigné de nous tenir le langage de Janotus de Bragmardo.

Jugez-en.

Ce livre commence innocemment par les menues chicanes, les arguties du procès que Pierre Lasserre intente nommément à une demi douzaine de maîtres. Cela veut être méchant, et semble surtout combiné pour allécher le lecteur, qui ne résiste guère — en France du moins — aux attraits de la satire. En dépit de son habileté, qui est grande, et de son art, merveilleusement propre à faire prendre, aux badauds, des vessies pour des lanternes, il ne persuadera à personne que ces six bonnets coiffent la Sorbonne entière ; il ne dit rien — et pour cause — de l'atticisme de M. Croiset, rien de cette belle philosophie de l'art religieux du moyen-âge que nous propose M. Mâle, ni de cette psychologie de la pensée catholique au XVIIe siècle qu'édifie savamment M. Rebelliau, rien de M. Vidal de la Blache, rien de M. Gabriel Séailles... Cette prestidigitation escamote d'un coup toute la Faculté des Sciences. Définir l'enseignement de la Sorbonne contemporaine, ce serait passer en revue l'activité d'une centaine au moins de chaires magistrales, et faire preuve d'un savoir encyclopédique : Pierre Lasserre, qui est fort éloigné de posséder ce savoir-là — je ne lui en fais pas un reproche — n'en tranche pas moins allégrement ; dissertant hardiment *de omni re scibili et quibusdam aliis*, il a l'ignorance péremptoire... Et j'entends bien ce qu'il suggère : que cinq ou six professeurs détiendraient une autorité prééminente, et suffiraient à eux seuls pour fausser tout l'enseignement universitaire, vicier sa méthode, le détourner de son objet et de ses fins légitimes : à qui fera-t-il admettre cependant que parmi tant de cours, parfois contradictoires sinon complémentaires, notre jeunesse ne rencontre point les appuis, les excitants d'une complète liberté intellectuelle ? Faudrait-il donc désespérer de cette jeunesse, et la croire vouée dès ses plus tendres années à la paralysie générale ?

Pierre Lasserre ne s'en obstine pas moins à s'hypnotiser sur une soi-disant « doctrine officielle de l'Université » ; et voilà un beau non-sens, mais par le moyen d'une pétition de principe tirée en longueur, et développée en cinq cent pages, il entend nous abrutir au point que nous ne discernions plus la stupidité (je parle sa langue) de son titre, et le ridicule de son entreprise... N'allez point dire à cet énergumène que ces cinq ou six professeurs ne sont point d'accord entre eux. Pierre Lasserre ignore qu'un abîme sépare Seignobos de Durkheim, et que leur entourage voit renaître autour de leurs doctrines la vieille querelle des réalistes et des nominalistes. Pierre Lasserre marie sans divorce possible la sociologie de l'un et l' « historicisme » de l'autre. Ne protestez point. Parler bon sens à Pierre Lasserre, c'est ferrer les cigales ou chanter magnificat à matines... Il ignore ce qu'il lui plaît d'ignorer. Pierre Lasserre — voilà du moins un compliment à son goût — est tout le contraire d'un esprit scientifique.

Il n'en est que plus enclin à prononcer de haut — de très haut — sur les méthodes scientifiques ; il mêle d'ailleurs à l'examen de ces méthodes, tant de préoccupations étrangères à l'objet de sa critique que toute discussion sérieuse devient aussitôt impossible. Cette ignorance prétentieuse, cette légèreté, cette perpétuelle confusion des plans et des idées, ce pot-pourri néfaste à la pensée, mortel à la vraie probité, dégoûteront les esprits amoureux de solidité et de clarté. Cela ne se discute pas... Que si vous avez la curiosité d'isoler quelques uns des éléments de cet amalgame, vous en verrez la substance fuser sous vos doigts en poussière impalpable... On peut se demander selon quels principes doit être édifiée une méthode de l'histoire ; une autre question est de savoir à quelles normes obéi-

ront l'histoire ou la critique littéraire; autre question, quels critères guideront les investigations du sociologue?.... Ayant résolu ces divers problèmes, nul ne vous interdit de méditer sur les applications pédagogiques de l'histoire, de l'histoire littéraire, de la sociologie. Mais si vous n'avez que des desseins honnêtes, n'embrouillez pas ces divers ordres de discussion. Pierre Lasserre embrouille, c'est sa méthode; et son dessein est évident : s'il envisageait isolément le progrès des méthodes scientifiques, ce n'est plus la Sorbonne qu'il incriminerait, mais l'universalité des savants qui travaillent, sans distinction de nationalités, de confession ou d'école, à une gigantesque et commune entreprise... Mêlant tout, brouillant tout, attribuant à la critique historique, personnifiée en Seignobos, ou Ch. V. Langlois, un programme politique, régentant la science au nom de la pédagogie, la pédagogie au gré de sa fantaisie, avec quelle souriante aisance ne s'élève-t-il pas à cette mirifique conclusion d'un complot de la Sorbonne contre la culture et l'esprit français !... En fait d'Universités, je ne vois guère que celles de Ville-Evrard et de la Salpétrière où une telle philosophie pût recruter des adeptes : hors de là, Pierre Lasserre peut bien proclamer son complot; il n'épouvantera personne; il ne séduira pas le plus naïfs des bedeaux de nos asiles d'incurables.

*
* *

Laissons-là la science, à quoi Pierre Lasserre n'entend à peu près rien, ignorant les démarches propres, et les méthodes particulières des diverses disciplines scientifiques, et plus encore cette vertu de sévère discrimination qui leur est commune à toutes... Pierre Lasserre est un pédagogue.

Ici, je le dis sans ambages, tout n'est point à dédaigner parmi les vues théoriques édifiées sur une évidente expérience : Pierre Lasserre a été professeur de lycée ; cela se voit ; parlant de la Sorbonne, il déraisonne ; par un heureux privilège professionnel, son délire cesse à la porte de la classe ou du collège.

Il exalte une pédagogie étroite, insuffisante, mais non point fausse, et que, pour ma part, j'estime infiniment efficace. Il a la plus juste notion des conditions favorables au développement de l'esprit, et demeure persuadé que les humanités classiques sont le plus merveilleux instrument de culture intellectuelle et morale.

Il y a dans ce livre étrange des pages vraiment admirables ; Pierre Lasserre y présente une défense de nos humanités à quoi je vous défie bien de ne pas applaudir; on aperçoit ici une pénétration, une justesse, une force, une éloquence qui nous condamnent à ne jamais témoigner aux errements et à la casuistique de cet écrivain la moindre indulgence. Tout ce qu'il dit de l'éternelle vertu des lettres latines et françaises, du bienfait de la version latine, de l'esprit profondément réaliste de notre XVIIe siècle, de la solidité de « l'honnête homme », qui fut, au temps de Racine et de La Bruyère, l'antithèse du dilettante et du mondain beau parleur et puéril, tout ce qu'il écrit concernant l'affinité des sciences et des humanités, tout cela, certes, est opportune et convaincant, tout cela est lumineusement vrai.

Pourquoi faut-il qu'après avoir donné de notre esprit classique une aussi ample et magnifique définition, Pierre Lasserre s'inspire si peu de la généreuse raison de nos ancêtres?

Il est bien vrai que les humanités ouvrent l'esprit à toutes les curiosités après l'avoir assoupli; il est bien vrai que l'honnête homme d'autrefois avait le cerveau non pas certes encyclopédique, mais en quelque sorte universel. Pourquoi Pierre Lasserre, qui approuve cette largeur de l'ancienne culture, prétend-il nous réduire aujourd'hui à la portion congrue?

Car, si je l'ai bien compris, il paraît surtout préoccupé de former des dialecticiens. Il classe les diverses disciplines selon la fréquence des exercices logiques où elles entraînent la jeunesse; après les lettres, sa prédilection va aux mathématiques, puis à l'astronomie, et à la physique; ne dites rien des sciences naturelles dont il parle en aveugle : quant à l'histoire, à peine semble-t-il en soupçonner l'utilité — une utilité subalterne, extraordinairement humiliée, calomniée : Pierre Lasserre est hermétiquement clos aux suggestions de l'histoire (vous l'a iez deviné); le savant M. Alfred Croiset lui en ayant fait doucement l'observation en Sorbonne, Pierre Lasserre s'égaie encore de la candeur de ce « grand-père »; mais nous savons, nous, que l'oreille sourde d'un petit-fils n'en remontre pas au tympan sensible et sain d'un aïeul...

Pierre Lasserre, si libéral, si profondément humain quand il répète la leçon du XVIIe siècle, hésite dès qu'il prétend l'appliquer à notre époque, et s'empresse de l'étriquer. Il est nourri de Rollin, et cite ses autres modèles; peu nous importe la lettre, s'il trahit l'esprit de ces vieux pédagogues: écrire : « le vieux *Ratio studiorum*, qui avait tout prévu... » est une sottise si l'on prête aux mots un sens absolu... Un soupçon nous vient : Pierre Lasserre tire à notre dix-septième sa plus respectueuse révérence; sa patrie véritable est la pure scolastique moyen-âgeuse : le *Ratio studiorum*, c'est très bien ; mais de quels éblouissements ne serait-il point récompensé s'il consentait à ouvrir ce *Tractatus de modis significandi*, qui est de saint Thomas d'Aquin, à moins qu'il ne soit d'Albert de Saxe ou de Duns Scot, ou

encore le *Donat*, le *Facet*, ou *Alanus in Paraholis*...? Renvoyons-le à la bibliothèque de Gargantua, première manière... Il y trouvera de vieilles armes sorbonniques excellentes à pourfendre les Lavisse, les Lanson, les Durkheim, les Seignobos... et autres vieux ou jeunes « tousseux » qui firent le rêve impardonnable de moderniser l'institution universitaire.

La pire injure que Pierre Lasserre inflige à la tradition classique, est le scandale de son livre. Nous sommes fidèles à cette tradition en dénonçant l'abominable charlatanisme de cette sophistique... Il eût été aux temps du *trivium* et du *quadrivium* un disputeur émérite de la rue du Fouarre ; on l'eût vu, selon les époques, moine ligueur, cordelier régicide, prêcheur à la solde de la Fronde, jésuite de robe courte, ou théologien mousquetaire ; et tous les siècles connurent des *bravi* de la pensée... Ce démagogue anti-démocrate sera-t-il parmi nous un Bouteiller réactionnaire? — Quant à moi, qui ne suis à aucun degré suppôt de Sorbonne, ni fonctionnaire, ni sinécuraire de la troisième République, ni Juif, ni protestant, ni même franc-maçon, ni même le moindrement Valaque (je l'en avertis prudemment et charitablement), j'attends avec curiosité... ses romans.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Odéon : *Dans l'Ombre des Statues*, pièce en 3 actes, de M. GEORGES DUHAMEL.

Renaissance : *L'Idée de Françoise*, comédie en 4 actes de M. PAUL GAVAULT.

C'est quelque chose d'assez compliqué et d'assez obscur qui se passe « dans l'ombre des statues », et il ne nous semble pas que M. Georges Duhamel ait très heureusement, ni même très nettement choisi le point de vue d'où l'on pourrait dominer les péripéties diverses, et les ordonner dans l'unité d'une action dramatique. Mais par son incertitude même, et les remarques qu'elle suggère, sa pièce mérite de nous arrêter.

Et d'abord, puisqu'il veut nous montrer ce qui peut se passer derrière la façade pavoisée d'une gloire, il serait bon que nous eussions le sentiment plus précis et plus vif de cette gloire elle-même. Une présence invisible commande à tous les mouvements des âmes, celle d'Emmanuel Bailly, et nous ne savons pas, on ne nous dit point, on ne nous laisse point entendre ce qu'est Emmanuel Bailly. La scène se passe dans sa bibliothèque, et il est question des livres qu'il a écrits. Mais on nous le donne surtout comme un bienfaiteur de l'humanité, un philanthrope. Nous ne saurions guère nous intéresser à un génie dont nous nous faisons une idée si vague. Il eût fallu qu'elle éveillât du moins une analogie. Nous nous représentons l'inconnu d'après le connu, et inconsciemment nous essayons d'identifier ce héros à qui survit sa renommée, son œuvre ou son influence : est-ce un Hugo, est-ce un Pasteur, est-ce un Tolstoï? Le peu qu'on nous en dit ne cadre avec aucun idéal consacré de grandeur : Emmanuel Bailly reste une abstraction, une sorte de symbole, qui nous laisse indifférents.

Aujourd'hui, il n'est plus ; mais sa mémoire est encore vivante, puisque dans la cité comme dans la maison il y a grand remue-ménage pour l'inauguration du monument qui doit la consacrer. Depuis quand Bailly est-il mort? Assez longtemps sans doute, car nous apprenons que son fils a été élevé par un confident de la pensée du maître, son secrétaire et son ami. Ce fils, qui a vingt-trois ou vingt-quatre ans, n'était donc encore qu'un enfant. Cela suppose des années. Nous aurions besoin de comprendre quelles circonstance ont placé à l'échéance de ce terme le témoignage de la gratitude publique. Notre ignorance générale est un malaise qui nous prépare mal à comprendre la pièce et à nous y intéresser.

Quoi qu'il en soit, elle s'engage, et voici d'abord un premier aspect de la situation : le ridicule, le comique, l'ironie. Du piédestal où ils la haussent, la célébrité laisse tomber quelques rayons sur ceux qui lui rendent cet hommage, et c'est pourquoi leur empressement est si vif. Le musicien placera sa cantate, et le conseiller municipal son discours. L'un et l'autre s'assureront ainsi ce qu'on est convenu d'appeler les « honneurs » de la publicité. Le secrétaire trouvera le moyen de se faire donner du « fidèle collaborateur ». La noble veuve passe au premier plan de l'actualité, et il ne tiendrait qu'au fils d'apparaître comme la vivante image de son père, le continuateur de sa pensée, l'héritier de son génie. Mais le fils, ici, ne se prête pas à ce rôle, et c'est la donnée même de la pièce, le thème dramatique. En attendant qu'il le développe, l'auteur emprunte à la comédie de l'égoïsme et de la vanité des détails plus ou moins plaisants et toute une scène bouffonne : le conseiller Treuillebert essayant les effets de son discours devant la maquette du monument. Il y a toujours des cantates et des harangues, avec les agitations et gesticulations de leurs auteurs, « dans l'ombre des statues. »

C'est précisément ce qui exaspère Robert Bailly. Ce jeune homme est nerveux, bizarre. Il est excédé de ces préparatifs, et se sent pris dans cette gloire, esclave d'une personnalité qui depuis longtemps

l'étouffe et, en ces jours de commémoration, resserre son étreinte. Le discours qu'on l'oblige à prononcer n'est pas de lui : on le lui a dicté, on l'a bourré de textes inédits, puisés dans les papiers de son père. Les livres qu'il a publiés — car il écrit aussi — n'expriment pas sa pensée véritable ni ses propres sentiments, mais l'esprit factice que lui ont imposé la volonté de sa mère et celle de son maître. Ce garçon, nous l'entendons bien, voudrait vivre sa vie et d'abord, en attendant mieux, penser sa propre pensée, parler ses propres paroles, comme se plaît à dire un individualisme un peu naïf. Il se fait à lui-même l'impression d'être un reflet, un écho : il aspire à une réalité plus substantielle.

Ceux qui l'ont façonné ainsi ne sauraient comprendre de quoi il souffre ni le plaindre. Aussi n'est-il en sympathie qu'avec une seule personne dans la maison, une jeune fille, Alice, la nièce de son précepteur Alain Mostier. Entre les deux jeunes gens il y a une sorte d'entente, assez indéterminée, un peu mystique, et qui sans doute présente plus de signification que d'intérêt.

Car tout cela reste vague, abstrait, symbolique, étranger à la vie. En fait, il se peut qu'un fils soit opprimé par la gloire de son père, qu'il trouve trop lourd l'héritage du génie. C'est possible parce que tout est possible. Mais c'est bien exceptionnel, et il n'est point dans la nature de l'art, de l'art dramatique surtout, de nous intéresser ainsi, tout de gô, à une exception. Il faut la préparer et nous l'imposer. Nous avons accoutumé de voir les fils bénéficier toujours du génie paternel : à défaut de ses ressources, ils héritent de son prestige, et les moins capables de le continuer ne sont pas les moins heureux de venir après lui. Quant aux autres, à ceux qui ont eux-mêmes une personnalité, on ne voit point qu'un nom illustre l'empêche de se développer, ni surtout soit un obstacle à son triomphe. Alexandre Dumas fils n'eut pas à souffrir de la popularité de son père.

Nous aurions donc quelque peine à comprendre l'individualisme puéril, maladif, et plutôt agaçant du jeune Robert. Mais voici qui complique les données du problème et les renouvelle aussi. Robert apprend à ce moment même qu'il n'est pas le fils d'Emmanuel Bailly. Un vieux petit bourgeois provincial, personnage falot qui, pour la circonstance, se présente sous le nom d'Hilaire, lui apporte, de la part d'un compatriote récemment décédé, un pli mystérieux où est enclos le secret : Emmanuel Bailly n'était que le père légal, et comme dit le code, « putatif, » de Robert. Son père « naturel » est cet artiste ignoré, mais original, indépendant et fier, qui a vécu dans sa ville et y est mort, léguant au fils de son sang une âme étrangère et rebelle au milieu où on le façonnait à l'empreinte d'une autre.

Dès lors, le personnage de Robert Bailly prend, à nos yeux, un tout autre intérêt en même temps qu'une signification bien différente. Il y a une lutte en lui, celle des deux natures qu'il tient de la naissance et de l'éducation, et leur conflit pourrait être, en effet, essentiellement dramatique. Nous nous expliquons maintenant le malaise du jeune homme, son exaspération au premier acte : ce n'était point l'état d'un fils en révolte contre le prestige paternel, mais bien plutôt la douloureuse condition d'une nature double, dont les deux éléments ne peuvent s'accorder. Mais ce n'en est pas moins, sous cette forme nouvelle, le drame de l'individualisme qui se déroule sous nos yeux. M. Georges Duhamel a voulu, j'imagine, opposer la société et la nature, et nous montrer vaincue, en fait, celle des deux forces qui devrait l'emporter en droit. Il a conçu et exécuté son troisième acte de manière à nous faire paraître à la fois tragique et pitoyable l'impuissance de son jeune héros.

Dès qu'il connaît le secret de sa naissance, Robert est résolu à rompre avec ce milieu qui l'opprime, à s'évader de sa vie factice, à suivre sa nature et à retrouver, autant que possible, sa véritable destinée. Il commence par jeter à terre et piétiner les feuillets du discours qu'il devait prononcer à l'inauguration du monument. Il y a tant de violence dans sa révolte et dans son trouble, que sa conduite paraît à son entourage celle d'un fou. Elle est étrange, en effet, et inexplicable du dehors, comme celle d'Hamlet. Il me paraît difficile que M. Georges Duhamel n'ait pas subi ici l'influence de ce grand souvenir. Mais l'analogie ne va pas plus loin. La première résistance que rencontre le jeune rebelle est celle d'Alain Mostier : elle ne lui en impose pas. Quand il l'a brisée, il se tourne vers la jeune fille qui fut jusqu'alors sa tendre confidente, l'innocente complice de ses rêves : il lui annonce sa résolution de fuir — dont il lui donne les véritables raisons — et la presse de partir avec lui. Aux réponses d'Alice, il comprend qu'il est pour elle, comme pour tous, Robert Bailly, et qu'elle restera comme désemparée devant l'imprévu de sa personnalité nouvelle : il n'est pas si facile qu'il le croyait, de décréter que du jour au lendemain on change sa vie, on rompt avec son passé, on devient un autre homme.

Cette déception l'amène, déjà affaibli, devant sa mère pour le suprême assaut. Mme Caroline Bailly est une femme énergique, impérieuse. Elle s'est appliquée avec une résolution d'autant plus obstinée et volontaire à son rôle de veuve et de mère, qu'elle avait à réparer une faute. Elle n'admettra pas que le hasard d'une révélation détruise une œuvre de vingt années. Elle estime que Robert

Bailly est vraiment devenu, par ses soins, qu'il doit rester, qu'il restera le fils d'Emmanuel Bailly. Avec l'autorité que lui donnent, sur cette nature troublée et divisée contre elle-même, la force de son caractère, le prestige d'une action prolongée, et la collaboration de toutes les forces sociales, elle brise les sursauts de révolte, plie et apaise cette volontée soulevée, qui retombe, définitivement vaincue...

Comme les autres personnages, Caroline Bailly prend un peu trop l'aspect d'une simplification schématique; elle exprime trop manifestement une idée abstraite, un symbole. M. Georges Duhamel n'a pas encore harmonisé les deux éléments dont l'accord et la parfaite pénétration donneraient à son drame toute son ampleur, toute sa force et toute sa richesse. De même, il a plutôt juxtaposé que fondu les couleurs disparates de la comédie et du drame. Il n'est encore le maître ni de sa complexité, ni de sa simplicité, qui sont, l'une et l'autre, excessives. Mais si je me suis arrêté avec complaisance à cette tentative, c'est que l'ambition était haute, et que les moyens par lesquels l'auteur a tenté de la réaliser méritaient l'examen. Le théâtre d'aujourd'hui, même quand il n'est pas dépourvu d'agrément, nous offre si peu d'occasions de discuter sur la nature et les conditions de l'œuvre dramatique, que nous n'en devons point, dans une Revue comme celle-ci, perdre l'avantage quand il se présente.

La pièce est interprétée avec intelligence et vaillance par Mmes Van Doren (Caroline Bailly) et Albane (Alice); MM. Hervé (Robert Bailly), Desjardins (Alain Mostier), Vilbert (Hilaire), Denis d'Inés (le conseiller Treuillebert). Ces excellents artistes ont marqué leurs créations d'un relief qui accuse avec force les intentions de l'auteur et aussi les disparates de son exécution. C'est l'interprétation adéquate.

*
* *

L'Idée de Françoise ne fournira peut-être pas une aussi fructueuse carrière que *La petite Chocolatière*: elle est moins gaie et plus artificielle encore. Mais elle reste amusante et agréable dans l'image conventionnelle et attendrie qu'elle nous présente d'un monde qui est en somme le meilleur possible et où tout finit toujours par s'arranger.

M. et Mme Duvernet sont de drôles de gens, insouciants, dépensiers, désordonnés, toujours à la veille de la ruine, toujours de bonne humeur, toujours sauvés par leur bonne étoile, l'étoile des bons garçons et des bonnes filles, la « veine » chère à M. Alfred Capus. Les années n'ont pas assagi ce ménage mûr, l'expérience ne lui a servi de rien, et le voilà, une fois de plus, à la veille de se trouver sans le sou. C'est donc le moment de faire exécuter de grands travaux, et nous voyons arriver dans la villa un jeune ingénieur, Gérard, venu de l'usine de Fécamp, pour installer l'électricité et le chauffage central. Ce même jour, la plus jeune fille des Duvernet, Lili, a fait agréer par ses parents son fiancé, Napoléon Couture. L'ainée, Françoise, a bien d'autres choses en tête que le mariage : sur elle repose tout le poids de la maison; elle s'occupe de la cuisine et du poulailler, des fournisseurs et des comptes, modère tant qu'elle peut la dépense, fait la leçon au père prodigue, et représente seule l'économie, la sagesse et le bon sens parmi ces toqués : c'est « Mademoiselle Chiffre. » N'avez vous pas déjà deviné qu'elle est faite pour s'entendre avec le jeune ingénieur, et qu'ils finiront par s'épouser? Tout le sujet de la pièce est, si je puis dire, dans le détour par où l'auteur la conduit au dénouement.

Napoléon Couture n'est pas plutôt sorti de la maison, après ses fiançailles conclues, qu'un riche voisin, La Perlière, vient offrir la fortune à M. Duvernet. Celui-ci est à la côte; il ne s'étonne donc pas, et reconnaît la marche ordinaire des choses. La Perlière apporte des capitaux et prendra la direction de l'usine de papiers peints qui périclite à Epinal. Bien menée, l'affaire pourrait être une mine d'or. La combinaison est aussi avantageuse que possible : il y a seulement une petite condition : La Perlière épousera Lili. Qu'à cela ne tienne! Duvernet renvoie son visiteur avec de bonnes paroles : il ne doute pas du consentement de sa fille. Celle-ci, en effet, comprend que ce mariage est indispensable. Françoise vient à la rescousse. Lili se dévoue au bonheur de sa famille : ce n'est pas plus difficile que cela.

Mais Napoléon n'est pas content. Comme tout le monde l'évite, il conte sa peine à l'ingénieur Girard. Celui-ci ne dissimule pas à Françoise qu'il trouve tout cela fort vilain, et qu'il désapprouve en particulier le rôle qu'elle a joué en cette affaire. Françoise, elle ne sait pourquoi — mais nous le savons bien, — est toute mortifiée de lui avoir déplu. Il veut s'en aller, elle veut le retenir. C'est alors qu'elle a une idée, son idée, la fameuse idée.

Jusqu'ici, Françoise ne prenait nul soin de sa personne ni de sa toilette; elle s'habillait comme une ouvrière en journée, et se coiffait comme une gouvernante. Nous la retrouvons chez La Perlière, éblouissante d'élégance et de grâce. Celui-ci, qui a déjà reçu la visite et entendu les protestations de Napoléon Couture, en vient bien vite où la jolie Françoise a voulu l'amener, c'est-à-dire à reconnaître qu'elle est la femme qui lui convient, infiniment préférable pour lui à sa jeune sœur. Il lui demande sa main, elle l'accorde, Lili épousera Napoléon Couture, et l'acte d'association ne sera

pas déchiré. Après cela, Françoise espère qu'elle a bien mérité de l'ingénieur et qu'il aura tôt fait de lui rendre son estime.

L'ingénieur n'est pas le moins du monde enthousiasmé de la combinaison, et pour que tout le monde soit content, tout est à refaire encore une fois. De nouveau, rien n'est plus facile. L'excellent La Perlière s'aperçoit que décidément il est de trop, et qu'à cinquante ans il a quelque peu dépassé l'âge où un homme peut faire le bonheur d'une jeune fille. Il reviendra donc à sa femme, dont l'avait séparé un peu vite un divorce au demeurant tout à fait superflu. Françoise épousera Gérard qui dirigera l'usine, puisqu'il est ingénieur et le plus sérieux garçon qui se puisse rencontrer. M. et Mme Duvernet ont encore de beaux jours en perspective, et nous pouvons espérer que leurs filles ne seront pas malheureuses. Tout est pour le mieux.

Il est regrettable que M. Paul Gavault ne fasse pas, dans ces arrangements où il excelle, quelques concessions à la psychologie et à la vérité. Les personnages ne sont que des pièces sur son échiquier, et, comme les virtuoses du théâtre des marionnettes, on dirait qu'il met toute sa coquetterie à les manœuvrer. M. et Mme Duvernet, Napoléon et Lili, La Perlière, sont vraiment un peu plus simplifiés qu'il n'est indipensable, même dans la comédie légère. Quant à Françoise..., celle-ci nous lui passons tout, nous ne lui demandons pas de compte : c'est pour elle que la pièce a été écrite, c'est-à-dire pour Mlle Marthe Régnier, et elle y est charmante, comme elle était charmante dans *La petite Chocolatière*. Mlle Marthe Régnier est incomparable dans les jeunes filles honnêtes et mal élevées, ou les ingénues qui n'en font qu'à leur tête. Elle a une innocence piquante et une grâce délibérée où il faut bien reconnaître un des plus jolis mélanges que nous offrent nos comédiennes. Il est tout naturel qu'elle soit l'enfant gâtée du public. Et avec cela elle a un jeu si juste, si sûr ! Mmes Marguerite Caron, Huguette Dastry et Luce Colas tiennent parfaitement les rôles de Mme Duvernet, Lili et Céleste (la cuisinière). Nous avons revu avec plaisir M. Noblet, toujours alerte et naturel, et qui sait rendre sympathique cet étourneau de Duvernet. M. Victor Boucher s'est montré comédien de tout premier ordre dans le personnage de l'ingénieur Gérard qu'il interprète avec une naïveté discrète et une très fine gaucherie. De premier ordre aussi, dans celui de La Perlière, M. Bullier, dont chaque création affirme l'autorité. Tous les autres rôles sont si accessoires, et restent si étrangers à l'action, qu'on ne trouve pas en la retraçant, l'occasion de les mentionner. Il faut pourtant dire que M. Colombey joue avec maîtrise le rôle de Chérane, un ami de la famille, parrain de Françoise, et M. Alerme avec une gaîté trépidante celui du frère de l'héroïne, Henri, un viveur étourdi et un inlassable « tapeur » pour qui tout beau-frère en perspective est un banquier en exploitation. La troupe de la Renaissance — et ce n'est pas la première fois que je le constate — me paraît bien être celle de nos théâtres du Boulevard qui approche le plus de la perfection.

FIRMIN ROZ.

CHRONIQUE DES LIVRES

HENRI DEHÉRAIN. **Dans l'Atlantique.** Librairie Hachette et Cie.)

Les faits exposés dans les études qui forment ce volume présentent le caractère commun de s'être passés dans l'Océan Atlantique, ses îles et ses côtes. Trois études sur Sainte-Hélène composent la première partie de l'ouvrage. Avant le jour mémorable où le *Northumberland* mouilla dans Jamesbay avec son illustre captif à bord, Sainte-Hélène avait eu un long passé historique. Très peu connue, cette histoire, grâce aux recherches patientes de M. Dehérain s'éclaire sur beaucoup de points. Malgré son importance économique, Sainte-Hélène ne fut longtemps occupée par aucune puissance européenne. C'est seulement en 1659 que la Compagnie anglaise des Indes orientales s'empare de cette *terra nullius*. En 1673 elle se voit, pour un instant, dépossédée de sa conquête par sa rivale la compagnie hollandaise, qui avait vainement cherché à découvrir « la Nouvelle Sainte-Hélène », imaginée par les anciens géographes. Mais quelques mois plus tard les Hollandais à leur tour sont chassés de l'île par la marine royale anglaise. Une charte de Charles II, datée du 26 décembre 1673, fait du Gouverneur et de la Compagnie des Indes « les véritables et absolus seigneurs et propriétaires » de Sainte-Hélène, et la Compagnie s'y installe définitivement. La valeur de la colonie ne venait point de la fertilité de son sol, mais de sa position au milieu des mers. Si l'on met en balances recettes et dépenses, elle a été depuis une possession fort onéreuse pour la Compagnie. Mais les sommes qu'elle lui a coûtées ont été amplement récupérées par les immenses services qu'elle a rendus à ses flottes. L'administration de l'île — elle ne cessa d'appartenir à la Compagnie qu'en 1834 — présentait bien des difficultés et Sainte-Hélène continua de susciter la convoitise des ennemis de l'Angleterre ; nous en sommes informés par l'histoire d'un de nos compatriotes, Etienne Poirier, qui par un curieux hasard devint un des prédécesseurs d'Hudson Lowe. Le récit des aventures de Poirier, gouverneur de Sainte-Hélène (1697-1707), ainsi que le chapitre consacré par l'auteur aux esclaves de l'île, complètent cette page d'histoire coloniale, et évoquent la façon très vivante le

milieu exotique où allait se jouer l'acte suprême de la tragédie napoléonienne.

C'est un sujet entièrement neuf, et non moins intéressant, que traite la seconde partie du volume consacrée à l'archipel de Tristan da Cunha : M. Dehérain nous fait connaitre les explorations maritimes des XVIIe et XVIIIe siècles qui revélèrent peu à peu ces terres isolées au milieu des espaces océaniques ; il conte l'occupation temporaire de l'Ile Tristan da Cunha par les troupes britanniques en 1816 et en 1817, par surcroit de précaution contre Napoléon ; il dépeint l'installation des colons qui s'y sont établis, leur genre de vie, leur situation exceptionelle, et vraiment singulière dans l'empire britannique. Deux épisodes de notre histoire maritime qui se sont passés sur les côtes de l'Afrique Australe au XVIe siècle et un essai d'épigraphie coloniale constituent la matière de la troisième partie. Enfin, le volume se termine par une biographie développée du naturaliste Auguste Broussonet. Membre de l'Assemblée législative, ce savant émigra en 1794 et gagna le Maroc. Rentré en France un an plus tard, il retourna, en 1798, en qualité de consul et de voyageur de l'Institut national à Mogador, d'où il passa aux Canaries ; il se livra à des recherches et à des travaux variés : « dans la grande œuvre de l'exploration scientifique de l'Afrique du Nord par la France, il fut un précurseur. »

Tous les lecteurs curieux d'exotisme, tous ceux qui s'intéressent aux questions maritimes et coloniales accueilleront avec joie ce nouvel ouvrage de M. Henri Dehérain. Ils y retrouveront les mêmes hautes qualités de méthode et de style que dans les ouvrages précédents de l'auteur : *Etudes sur l'Afrique*, *L'Expansion des Boers au* XIXe *siècle*, *Le Cap de Bonne-Espérance au* XVIIIe *siècle*.

*
* *

Le fils de Laclos. Carnets de marche du commandant Choderlos de Laclos, suivis de lettres inédites de Mme Lourbat, publiés avec une préface par Louis de Chauvigny. (Fontemoing et Cie.)

Le fils de Choderlos de Laclos ? Il ne saurait nous être indifférent de savoir ce que fut le fils de l'auteur des « *Liaisons dangereuses* ». Il fut tout simplement un brave officier en même temps qu'un officier brave, et qui mourut à trente ans officier de la Légion d'Honneur.

Son père ne le destinait pas à la carrière des armes, mais songeait plutôt à faire de lui un agriculteur ou à lui apprendre un métier d'art, et il dirigea en ce sens sa première éducation ; il voulait surtout l'éloigner des intrigues, et désirait le voir pratiquer la vertu et l'honneur. Nous avons plusieurs témoignages du soin avec lequel il développait en lui le sentiment de la responsabilité et suivait pas à pas les progrès de son esprit.

« A mesure que tu te formes, j'aime à te rapprocher davantage de moi, et je ne puis le faire qu'en cherchant en quelque sorte le niveau entre ta raison et la mienne. »

La mort ne lui permet pas d'assister à la réalisation de ses vœux : mais du moins son fils fit-il preuve des qualités de droiture, de sincérité et d'honnêteté que sa famille lui avait inculquées.

Les carnets d'Etienne de Laclos contiennent l'indication brève, au jour le jour, des campagnes et des combats, des marches et des campements d'un soldat du grand empereur. Ses notes sur l'entrevue de Tilsitt et le camp des *Kalmuks* sont assez curieuses. A ces divers points de vue cet ouvrage sait piquer notre intérêt.

*
* *

André Duboscq. **Budapest et les Hongrois** M. Marcel Rivière et Cie, éditeurs.

Les Francais ont ordinairement sur la Hongrie des idées très vagues. L'auteur de ce petit livre, qu'un long séjour à Budapest a mis à même de connaitre de près la Hongrie et ses habitants, tient à cœur de dissiper un peu cette ignorance. Ecrites sans parti pris, bien documentées, ses notes doivent être recommandées à tout Français appelé à entrer en contact avec les magyars. Très justes sont les observations que l'auteur fait sur Budapest. Tout en rendant hommage au désir très vif de progrès, si frappant dans la seconde capitale de l'Autriche-Hongrie, M. Duboscq se sent accablé par son manque de caractère. C'est pour lui une de ces villes qui étalent tout ce qu'elles ont de plus riche et de plus voyant, à la façon de vitrines où tout est disposé pour accrocher le regard ; quand vous vous êtes rassasié de l'aspect de leurs façades, de leurs avenues, de leur modernisme indifférent, ne vous avisez pas de leur demander autre chose ; elles n'ont rien à vous dire... « Culture » est le mot qu'on entend le plus souvent prononcer à Budapest. Il correspond — c'est d'ailleurs le cas dans toute l'Autriche — à l'imitation perpétuelle de la culture germanique ; à chaque pas, sous les apparences d'une civilisation très avancée, percent les restes d'une existence primitive, rappelant le mot cruel de Nordau sur les *elektrisch beleuchtete Barbaren*. Une recherche passionnée de tout ce qui est « moderne », s'accompagne dans toute la Hongrie d'un manque de mesure, qui entraîne des malentendus continuels. L'apathie innée de la race fait d'autant plus admirer les efforts constants d'un certain nombre de magyars vers un état plus parfait.

Très intéressantes et très justes sont aussi les informations que ce livre donne sur la politique hongroise. Cette politique, comme M. René Millet le fait si bien remarquer dans la préface, est un effet du caractère militaire de la nation. Elle a la nette vision d'un champ de bataille : pour elle, ce champ de bataille, c'est moins l'ensemble de l'Europe que le royaume de Saint-Etienne qu'elle domine — on l'oublie trop souvent à l'étranger — avec huit millions d'hommes sur vingt-deux... Ces pages nous mettent en garde contre l'illusion selon laquelle le temps serait proche où la Hongrie donnerait le signal de la dislocation de la Triplice, elles nous renseignent sur la valeur d'une opinion généralement

reçue en France, opinion trop flatteuse pour notre amour-propre, pour avoir jamais été très approfondie : les sentiments anti-allemands des Hongrois, affirme M. Duboscq, dont on entend parler à Paris — et à Budapest lorsqu'on ne fait que traverser la ville — aussi souvent que de leurs sentiments francophiles, n'existent en réalité que dans certaines sphères peu nombreuses. La majorité de la population nourrit au contraire pour l'Allemagne une estime et un respect profonds; ce respect était déjà exprimé, en 1848, par Louis Kossuth et depuis lors cette inclination a été fortifiée par des satisfactions d'amour-propre et des défiances communes, De plus en plus de nos jours les Hongrois se considèrent comme formant l'avant-garde des Germains contre les Slaves : en outre l'amitié de l'Allemagne est dans leur esprit une sauvegarde contre la formation d'une « Grande Autriche », c'est-à-dire d'un empire dans lequel la Hongrie ne serait plus qu'une grande province. Les Hongrois qui réfléchissent déplorent sans doute la place de plus en plus grande que tiennent les Allemands dans leur pays. Malgré tout, des intérêts politiques et financiers trop puissants rattachent la Hongrie à l'Allemagne pour qu'elle risque jamais de les compromettre.

*
* *

Mme Roland. **Sagesse et Passion**, avec une introduction et des notes par Abel Gri. (E. Sansot et Cie.)

On lit les lettres de Mme Roland comme on regarde les tableaux de David, les meilleurs, certains de ses portraits par exemple, ceux notamment où il ne pense pas à être « romain », mais où pourtant, par la force et la simplicité de son réalisme, il l'est véritablement. C'est froid, et pourtant vibrant d'une intense passion cérébrale. Marie Philipon n'aime pas Roland, son aîné de vingt ans. Elle s'est exaltée à la pensée de l'épouser, d'échapper par ce mariage à la médiocrité de son milieu, de faire de son élu un des grands hommes du nouveau régime qui s'annonce. Elle a lu les Grecs et les Romains. A quinze ans, elle a souhaité d'être Spartiate. Une grande destinée! Voilà surtout ce qui la hante. Loyale et rusée à la fois, elle poursuivra son but près de trois années, déployant tous les stratagèmes féminins pour conquérir le galant trop hésitant. Dans ses lettres, d'un ton net elle lui exprime son programme de vie, ses idées sur le mariage, son désir de l'épouser. Elle l'assure de son amour. Ment-elle? Certes, non. Elle *veut* l'aimer. « Je t'aimerai bien, tu me fais trembler », lui écrit-elle. Elle le connaissait mal encore. Une fois mariée, elle trouvera en lui un irrésolu qu'elle devra exciter au combat, au lieu d'un guerrier valeureux qu'elle eût voulu panser. Mais quand elle reviendra de son erreur, il sera trop tard, avec sa droiture d'esprit, pour y remédier. Après la « Sagesse », la « Passion » : après la longue correspondance avec Roland, les cinq lettres adressées à Buzot de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie. L'âge, la réflexion, les revers, la déception ont fait éclore en elle le printemps : elle aime ; elle a trente-huit ans, elle se laisse aller à ce sentiment avec toute la fougue féminine de cet âge. Mais adorant son « bien-aimé », elle ne veut pas lui appartenir. Sa franchise ne s'accommode pas de l'adultère... même spirituel. A son mari, elle avoue son sentiment pour Buzot, à qui pourtant elle a écrit qu'elle veut rester pure et servir la gloire de Roland. Elle ne joue pas la Romaine, elle l'est jusqu'au bout. Jamais, non pas même en ces dernières lettres, proches de la mort qu'elle voit venir avec calme, elle n'affirme aussi fortement qu'à sa vie rien ne doit manquer « pour la rendre digne de l'attention des écrivains futurs ».

*
* *

Lettres du baron de Castelnau (1728-1793), publiées avec notice, notes etc. par le baron de Blaij de Gaïx, préface de M. Arthur Chuquet. (Honoré Champion, éditeur)

Homme d'honneur, bon chrétien et fort peu XVIIIe siècle, Louis-Joseph-Amable de Richard, baron de Castelnau, peut passer à beaucoup d'égards pour le type du gentilhomme provincial d'ancien régime. Victime de la Révolution — il fut exécuté, à Angers le 13 novembre 1793 — sa vie, ses pensées, ses sentiments sont bien la vie de cette petite noblesse de province qui « aimait le roi autant que la patrie, et le tenait pour la patrie même ». Officier de carabiniers, le baron de Castelnau prend part à la guerre de Sept Ans comme cornette et lieutenant; il se bat courageusement, mais, comme tous les meilleurs de ses contemporains, il juge cette guerre sévèrement: « beaucoup de fatigues, encore plus de sottises et fort peu d'honneur ». Pleines de simplicité et de bon sens, ces lettres, écrites entre 1758 et 1787, fournissent beaucoup de détails intéressants sur le milieu militaire et civil auquel il appartient, sur le recrutement des cadres, les dépenses des officiers, les sacrifices d'une famille de gentilshommes provinciaux, l'épargne méritoire des uns et des autres, leur vie privée et leur sociabilité.

L'histoire de son mariage avec la fille d'un avocat du présidial d'Angers, épisode plein de péripéties fort mouvementées, vient ajouter une note romantique aux aperçus militaires, et forme un petit tableau, attachant et dramatique, des mœurs provinciales de l'époque. Complétée par le testament, plein d'exhortations morales, du baron de Gaïx, frère aîné de Castelnau, et précédée d'une jolie notice, cette curieuse publication continue heureusement la « Bibliothèque de la Révolution et de l'Empire » dont elle forme le cinquième volume.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 21. — 2e SEM. 50e ANNÉE 23 NOVEMBRE 1912

LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES

La « Nouvelle Sorbonne » (c'est-à-dire, en fait, la Faculté des Lettres de Paris) a eu l'honneur, depuis quelques années, d'être en butte à de vives attaques. Par une rencontre singulière, ces attaques se sont produites au moment même où, de toutes parts, les étudiants étrangers reprenaient le chemin de la Sorbonne, oublié depuis le Moyen-Age, et où de nombreux échanges de professeurs, entre les Universités de divers pays et la nôtre, prouvaient l'estime où l'on tenait dans le monde l'enseignement supérieur français.

Quelques-unes de ces attaques sont venues d'amis trop zélés qui, dans leur désir de voir les Universités françaises tout à fait conformes à leur idéal, leur ont reproché avec rudesse de ne pas marcher assez vite vers le but. Nous avons toujours excellé en France dans cet art de nous dénigrer nous-mêmes à bonnes intentions, pour la plus grande joie de ceux qui, au dehors, nous aiment médiocrement. Attaques injustes, d'ailleurs, qui méconnaissent souvent la réalité des faits, et posent en principe des affirmations fort contestables. Mais je n'en dirai pas davantage à ce sujet; car, au fond, ces adversaires sont des amis, je le répète, — de ces amis dont Voltaire demandait au Seigneur de le préserver,

Il n'en est pas de même d'une autre autre catégorie d'adversaires dont la campagne a été bruyante, tenace, acharnée, et qui nous ont reproché justement le contraire : c'est-à dire de faire trop de science, de sacrifier la belle littérature, d'abandonner les idées générales, bref de renoncer à la vraie tradition française et de nous « germaniser ». Car cette sottise a été dite et répétée à satiété. J'ajoute que la Sorbonne, si elle a été seule attaquée, n'était pas seule en cause dans cette affaire, qui concerne réellement toutes les Universités françaises, coupables du même crime. La préférence donnée à la Sorbonne tient uniquement à ce qu'elle était plus en vue, plus près de certains journaux dont le regard ne porte pas très loin, et qu'en outre elle offrait peut-être à certains critiques des occasions de représailles personnelles. — Quoi qu'il en soit, les vraies origines de cette querelle, et surtout la nature exacte du problème ainsi débattu, sont si mal connues du public, même cultivé, qu'il n'est pas sans intérêt d'en dire quelques mots : la question, comme on le verra, est beaucoup plus importante que certaines polémiques ne tendraient à le faire croire. Il ne s'agit pas ici de la fantaisie ridicule de quelques pédants; il s'agit d'une évolution qui a son histoire, une longue histoire, et que de pauvres épigrammes n'arrêteront pas.

Les premières attaques contre la Sorbonne sont venues du groupe néo-royaliste. Rien de plus logique : les apôtres d'un prétendu traditionalisme intégral qui n'est, au fond, qu'une abstraction purement arbitraire et chimérique, ne pouvaient ressentir que de l'aversion à l'égard de l'esprit réaliste et historique de la science. Cette hostilité, d'ailleurs, était trop évidemment politique pour trouver d'abord beaucoup d'écho en dehors du parti où elle était née. Mais elle rencontra bientôt des alliés inattendus. Ceux-ci, pour le dire en passant, eurent soin de ne pas rappeler les premières atta-

ques, craignant sans doute une solidarité compromettante. Donc, un ou deux grands journaux menaient depuis quelque temps une campagne infatigable contre les réformes introduites dans l'enseignement secondaire en 1902. Ces réformes apparaissaient, aux yeux de quelques polémistes échauffés, comme l'effet d'une vaste conspiration des enseignements primaire et supérieur contre le secondaire. Plusieurs professeurs de la Sorbonne, sans croire que tout fût au point dans les nouveaux programmes, en approuvaient les lignes générales : dès lors, quoi de plus clair? Ils faisaient partie de la conspiration; ils étaient les ennemis du latin, les ennemis du français, les ennemis de toute culture désintéressée. On découvrit qu'il y avait une « crise du français », et que la Sorbonne en était cause. Ce mot « crise du français », fit merveilles. Le public s'émut. Des manifestations retentissantes se produisirent. On vit de très jeunes gens défendre vaillamment la littérature contre la Sorbonne, qui les avait peut-être refusés au baccalauréat. Bref, ce fut une belle croisade : par patriotisme, on s'efforçait de démolir à l'envi une institution qui, incontestablement, nous faisait quelque honneur devant l'étranger, mais qui déplaisait à certains Français.

Tout ce mouvement, dans son ensemble, était assez incohérent et assez ridicule. Il est difficile, par exemple, de prendre au sérieux le reproche le plus fréquemment adressé à la « Nouvelle Sorbonne » (probablement parce qu'il était à la portée de toutes les intelligences), celui de n'aimer que les « fiches » et de s'abstenir de penser. Il est trop clair que, si la Sorbonne s'était abstenue de penser, elle aurait moins gêné certains de ses adversaires. Le reproche de « germanisme », sur lequel je reviendrai tout à l'heure, est à peu près de même force. Si l'on cherche, pourtant, sous ce verbiage de polémique superficielle et violente, l'idée maîtresse qui inspirait plus ou moins consciemment les ennemis de la Sorbonne, on découvre aisément dans leurs articles une sorte de philosophie, et c'est ce qui donne quelque intérêt à ces médiocres querelles. Ils regrettaient, au fond, une certaine forme d'humanisme dont ils avaient l'habitude, et qu'on leur changeait : un humanisme sagement classique, soucieux de former avant tout le goût des jeunes gens, en dégageant de quelques œuvres consacrées une image du beau éternel. Que cette sorte d'humanisme convienne à merveille à l'enseignement secondaire, on en peut tomber d'accord; mais l'enseignement supérieur n'a-t-il pas d'autre tâche à accomplir que de prolonger de quelques années la culture secondaire? Des hommes considérables l'ont affirmé. D'autres sont allés jusqu'à dire que même les futurs professeurs n'avaient pas besoin de savoir plus de choses qu'ils n'en avaient à enseigner dans leur classe. Et il semblait, à les en croire, que la conception d'un autre humanisme, armé d'érudition, pénétré de sens historique, fût une invention monstrueuse de la Nouvelle Sorbonne, ou plutôt une lourde imitation du pédantisme germanique, importée en France au mépris de toutes nos traditions. Les mêmes reproches s'adressaient, d'ailleurs, à l'histoire et à la philosophie, moins soucieuses désormais d'être « éloquentes » que de se fonder sur des faits exacts et sur des observations précises : ici encore, c'était le triomphe du germanisme et du pédantisme.

Le tort de ces jugements sévères est de méconnaître de la plus étrange façon la révolution intellectuelle qui a rempli le XIXe siècle et qui a transformé, avec bien d'autres choses, le classicisme dogmatique et absolu du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Ce classicisme reposait sur une doctrine très nette; qu'on peut résumer à peu près ainsi : le vrai, le beau, le bien, sont des entités éternelles et immuables; l'homme essaie d'en découvrir les principes; certaines époques y ont réussi, d'autres, non; l'antiquité, à des degrés divers, les a fixés pour jamais dans quelques œuvres impérissables; ce qui se rapproche de ce canon est bon, ce qui s'en éloigne est mauvais. Même dans l'antiquité, il y a des distinctions à faire : on condamne Eschyle au nom de Sophocle, Pindare au nom d'Horace. Tout l'art gothique est barbare. Shakespeare est un sauvage de génie, mais un sauvage. En présence d'une œuvre, la seule question qui se pose est de savoir si elle est bonne ou mauvaise, c'est à dire conforme ou non aux règles. — On comprend assez que l'érudition et l'histoire n'aient rien à faire dans cette doctrine, où tout se décide par des principes fixés une fois pour toutes, et où l'on ne rencontre, en fait de jugements, que des apothéoses ou des excommunications.

Et pourtant, même ces principes une fois posés, il restait encore une tâche modeste, mais nécessaire, qui devait revenir à l'érudition : c'était de s'assurer au moins que ces œuvres, sur lesquelles on dissertait et on légiférait, nous étaient parvenues telles que leurs auteurs les avaient laissées, et qu'on ne raisonnait pas sur des données mal établies. En fait, il y eut encore en France, au XVIIe siècle, de l'érudition, et parfois une forte érudition, héritage précieux des grandes traditions du XVIe siècle. Mais elle ne tenait plus à rien; elle était comme en l'air, au milieu des tendances toutes différentes qui dominaient de plus en plus, et elle ne pouvait tarder à disparaître. La Bruyère, bon humaniste, se moquait de l'érudition. Le prestige de la vie mondaine se conciliait mal avec la culture d'une science rébarbative;

l'honnête homme est celui qui ne se pique de rien; un gentilhomme sait tout sans avoir rien appris. L'éducation des Jésuites se conformait à cet idéal, et substituait au goût du savoir exact celui d'une élégance superficielle. Au XVIIIe siècle, ces forces conjurées triomphent; la vieille primauté de la France dans les sciences philologiques et historiques s'éclipse, et l'avantage du savoir passe aux peuples du Nord, Hollande, Angleterre, Allemagne. Ce qui nous reste, ce sont les vers latins du cardinal de Polignac et des Jésuites, l'éloquence pseudo-cicéronienne des orateurs universitaires. C'était peu.

Les inconvénients de ce système furent peu sensibles aussi longtemps que l'ancienne société, subsista, et on en vit alors plutôt les avantages. La France avait fait sa rhétorique pendant cette période; elle s'était assimilée les principales qualités de forme de l'antiquité, et elle s'en était servie pour exprimer en perfection certains aspects de son propre génie. Mais on ne peut faire sa rhétorique toute sa vie, et il arrive un moment où l'être vivant se transforme. Alors les principes les plus assurés en apparence ne répondent plus à la réalité; ils deviennent stériles et vains. Cette transformation se produisit au début du XIXe siècle, et l'humanisme étriqué de l'âge précédent en fut tout ébranlé.

Pendant que nos classiques, en effet, se raidissaient dans la contemplation des principes éternels, le sens du relatif, le sens historique, s'éveillait et grandissait, se substituant peu à peu à la préoccupation d'un absolu chimérique. On s'apercevait enfin que l'homme n'est pas le même dans tous les temps; que le vrai, le beau, le bien, apparaissent aux diverses sociétés sous des formes différentes, et qu'il y a, dans toutes ces formes incomplètes et éphémères, des éléments de vérité dignes d'être recueillis avec amour et piété; que la littérature n'est pas un domaine séparé du mouvement général de la vie, et ne se suffit pas à elle-même; que les sociétés évoluent, et, avec elles, leurs arts, leurs littératures, leurs croyances, leurs idées; qu'il existe entre toutes ces choses des rapports infiniment complexes, et qu'il est indispensable de les démêler pour apprécier chaque détail avec justesse; bref que l'absolu est un rêve de la pensée abstraite, et que la vie l'ignore.

Il serait long d'énumérer toutes les causes qui opérèrent cette révolution dans les esprits. Une connaissance plus exacte du passé, due aux fouilles d'Herculanum, aux voyages, aux travaux des grands érudits du nord, prépara le mouvement dès la fin du XVIIIe siècle. Plus tard, le réveil des littératures nationales dans toute l'Europe, le génie de Chateaubriand, le cosmopolitisme de Mme de Staël, les curiosités du romantisme, la philosophie de Hegel, celle d'Auguste Comte et de Spencer, les grandes hypothèses de Darwin, l'essor de la science historique depuis Guizot jusqu'à Michelet, tout concourut à orienter les esprits dans les voies nouvelles.

Du même coup, la conception de la critique et de l'histoire littéraire était changée radicalement. Il ne suffisait plus de continuer Marmontel et La Harpe. Pour apprécier les œuvres du passé, il fallait d'abord les comprendre, et c'était plus difficile qu'on ne l'avait cru. Les vieilles règles devenaient caduques. Si la réalité se compose d'une multitude infinie de rapports fugitifs, le critique et l'historien n'ont rien fait tant qu'ils n'ont pas déterminé avec précision ces rapports, tant qu'ils n'ont pas pénétré, grâce à de longs travaux d'approche et à une sympathie intelligente, dans l'âme des âges disparus. L'érudition la plus sévère, la plus minutieuse, redevient la condition préalable d'une intelligence profonde du passé. Il ne s'agit plus de juger du haut d'un Sinaï : il faut s'initier lentement à une foule de faits obscurs, qui constituent la trame de l'histoire, et s'assimiler par un long effort des formes de vie, des manières de penser et d'agir qui ne sont plus les nôtres. Savoir précis et sûr, méthode critique, ouverture et souplesse d'esprit, voilà les qualités devenues indispensables à qui veut se mêler d'écrire ou de parler sur la littérature. La critique de Sainte-Beuve, si bien informée, si curieuse, si souple, indiquait la route à suivre. Il était inévitable que l'enseignement supérieur finît par le comprendre.

Il n'y vint qu'avec quelque lenteur, en grande partie par la faute de son organisation. On sait que l'enseignement supérieur, au début du siècle, fut partagé entre les Facultés et quelques Ecoles spéciales. La théologie, le droit, la médecine, les sciences, les lettres, formèrent des Facultés sans rapports entre elles. Les Ecoles spéciales étaient fermées au public et présentaient un caractère professionnel qui les privait de souplesse. Les Facultés des Lettres, en particulier, avaient pour fonction de donner des cours publics et de faire passer des examens. Or, le public venait peu aux cours, à moins que le professeur ne fût très éloquent, et il n'y venait guère pour travailler. Quant aux examens, la licence et le doctorat (qui étaient à peine alors des examens d'enseignement supérieur) attiraient fort peu de candidats. Des hommes de mérite occupaient les chaires; mais ces chaires étaient si peu nombreuses et si peu spécialisées qu'il était difficile aux professeurs de sortir des généralités banales; aussi ne formaient-ils pas d'élèves. Les maîtres eux-mêmes, formés par la tradition humaniste du XVIIIe siècle, avaient quelque peine à s'en

dégager, surtout en matière d'antiquité classique, et n'entraient qu'avec timidité dans l'étude des grandes questions. Durant la première moitié du XIXe siècle, nous laissons à nos rivaux du dehors l'honneur des grandes initiatives : c'est l'Allemagne qui agite la question homérique, retrouve l'économie politique des anciens, interroge leur vie religieuse, renouvelle leur histoire, pendant que nous continuons à commenter les grands écrivains sur de médiocres éditions. La France a pourtant alors des savants de premier ordre; mais ceux-là travaillent sur des terrains neufs, que la tradition humaniste n'a pas stérilisés : ils découvrent la vieille Egypte, l'Inde, l'archéologie ancienne et celle du Moyen-Age. Les lettres proprement dites étaient à ce point stupéfiées par la routine, que lorsque parurent, au milieu du siècle, les premières éditions critiques des *Pensées* de Pascal et des *Sermons* de Bossuet, ces travaux soulevèrent chez quelques-uns plus d'inquiétude que d'applaudissements: on regrettait, au fond du cœur, ces bons vieux textes frelatés qu'on avait admirés en toute sécurité de conscience.

Mais, malgré tout, la marche en avant ne pouvait manquer de se dessiner et de s'accélérer.

Déjà Villemain avait eu le sentiment, encore timide, que la littérature d'un peuple se rattache à son histoire. Cousin s'était essayé à faire l'histoire de la philosophie. Guizot, ne l'oublions pas, avait transformé l'histoire politique. Victor Leclerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris pendant trente-trois ans (1832-1865), avait obligé les candidats au doctorat à composer des thèses d'érudition et de recherches personnelles, au lieu des modestes dissertations scolaires qui avaient suffi jusque-là pour obtenir le grade de docteur. Peu à peu, quelques chaires nouvelles sont créées. Dans les dernières années du second empire, le mouvement s'étend. En 1867, Duruy fonde l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. En même temps paraît la *Revue critique*, où de jeunes savants enthousiastes vont houspiller, avec une sincérité qui fait scandale, les productions à prétentions scientifiques où manquent par trop le savoir et la méthode. Après la guerre, les meilleurs représentants de la science française se rapprochent les uns des autres et se mettent à l'œuvre pour relever notre enseignement supérieur de la langueur où il végétait : la *Société pour l'Etude des questions d'enseignement supérieur* est fondée; Taine, Renan, Berthelot, Boutmy, Gaston Boissier, Gaston Pâris, Fustel de Coulanges (pour ne parler que des morts), en sont l'âme. Pendant vingt ans, la Société travaillera au relèvement de nos Facultés. Durant la même période, au ministère de l'Instruction publique, se succédaient trois directeurs éminents, Armand Dumesnil, Albert Dumont, Louis Liard, qui, avec une admirable continuité de vues, poursuivirent tous la même fin. Les réformes, dès lors, s'accomplissent coup sur coup, et enfin, en 1895, quand les Universités sont officiellement rétablies par la loi, on peut dire que la « Nouvelle Sorbonne », sous le doyen Himly, existe déjà avec tous ses traits essentiels : elle n'a plus qu'à marcher dans la route grande ouverte.

On voit assez le caractère de cette évolution : elle est continue depuis plus d'un demi-siècle, et revient d'ailleurs, sous des formes rajeunies, à nos meilleures traditions nationales, à l'infini labeur et à la savante curiosité du XVIe siècle. Elle ne s'est pas produite inopinément ni par l'effet d'un caprice, mais en vertu d'une nécessité démontrée par l'expérience, aperçue d'abord par quelques précurseurs, comprise ensuite par tous ceux qui ont à cœur la grandeur scientifique du pays. Elle ne s'est pas accomplie à Paris seulement : toutes nos universités françaises sont animées du même esprit et soutenues par les mêmes espérances. Il serait même vrai de dire que ce mouvement dépasse les limites d'un seul pays : partout où la civilisation est en marche, des efforts analogues sont faits pour créer ou pour développer un puissant enseignement supérieur, et cet enseignement se fonde sur la science, sur une science méthodique, précise, rigoureuse, mais en même temps largement investigatrice et pénétrée du sens de la vie. Il est de mode, je le sais, dans certains groupes, de médire de la science : on déclare qu'elle a fait faillite, qu'elle n'atteint pas la réalité en soi; on tourne en ridicule ses minuties, ses lenteurs; on prône d'autres moyens d'arriver à la vérité totale. Nous savons cela, et nous reconnaissons comme tout le monde que la science humaine a ses limites. Mais il ne s'agit pas pour le moment de discuter les théories métaphysiques à la mode. La question est plus simple et plus concrète, plus propre aussi à recevoir une réponse positive. Il ne s'agit pas de savoir si l'intuition vaut mieux que la raison proprement dite, ou le pragmatisme que l'intellectualisme, pour pénétrer le mystère de l'être. Laissons de côté provisoirement ce suprême mystère : nous nous demandons simplement lequel vaut le mieux, pour comprendre ce qui est intelligible dans les choses, ou de s'en rapporter à une impression rapide et forcément partielle, ou de les étudier avec scrupule et avec conscience, dans leur réalité complexe et sans cesse changeante. Et si l'on admet que cette conscience est louable, qu'une affirmation vérifiée vaut mieux qu'une affirmation sans preuve, nous ferons remarquer encore ceci : que les exigences de l'esprit, en fait de preuves, s'accroissent à mesure que les connaissances deviennent

plus exactes et plus étendues. Un problème résolu en fait surgir d'autres ; une erreur reconnue avec évidence oblige à plus de critique, et l'à-peu-près devient de plus en plus intolérable.

Assurément, si l'on veut simplement goûter, dans la lecture des œuvres littéraires, dans l'exposé des faits historiques, ou dans la discussion des idées philosophiques et morales, un plaisir de dilettante, sans s'interroger sur la valeur du plaisir qu'on ressent et sans prétendre exprimer de jugement sur quoi que ce soit, on peut s'abandonner à la bonne nature et suivre au hasard ses impressions. On aurait tort, cependant, de trop s'y fier ; car le goût, dénué de science, est souvent étroit, et se prive ainsi de bien des plaisirs qu'une intelligence plus complète de son objet lui aurait procurés : la science n'étouffe pas le goût ; elle l'élargit et l'éclaire. Mais enfin, c'est affaire à chacun de juger de son plaisir. S'il s'agit, au contraire, non d'une simple volupté toute personnelle et variable, mais d'une acquisition solide de l'esprit, de la joie intellectuelle qui consiste à saisir, dans les œuvres de l'homme, tout ce qu'elle contiennent réellement d'humanité et de beauté, et si l'on a le désir de ne pas être dupe, il est trop évident qu'il est un peu ridicule de prétendre y parvenir de plain pied, sans avoir pris les précautions nécessaires, sans avoir réuni d'abord toutes les connaissances exactes et positives qui se rapportent au sujet.

La « Nouvelle Sorbonne » ne dit pas autre chose. Sa doctrine ne consiste pas à regarder l'érudition comme une fin en soi, mais elle y voit le seul moyen sensé, au XXe siècle, de se faire une opinion personnelle sur un sujet donné, et elle estime qu'une opinion qui ne se fonde pas sur ces recherches préalables est sans valeur. Encore une fois, il n'y a là ni mépris des idées générales ni mépris de la beauté : il y a simplement prudence et probité intellectuelle ; ce n'est pas le caprice de quelques pédants qui a changé les conditions de la connaissance dans le monde moderne ; ce n'est pas pour le plaisir de faire des fiches que nous voulons un enseignement supérieur respectueux de la science et de ses méthodes. Si quelques-uns croient le contraire, libre à eux ; nous n'y pouvons rien ; mais ce n'est pas cela qui changera le cours des choses.

ALFRED CROISET,
de l'Institut.

THOMAS MORUS ET L'ILE D'UTOPIE

L'histoire est faite de constrastes comme la vie humaine : contrastes entre peuples et entre époques, oppositions au sein d'une même société, contradictions dans le caractère d'un même homme. Tous ces discords, le parallèle jadis s'efforçait de les mettre en relief. Démodé aujourd'hui, il a perdu la faveur de l'historien. La psychologie l'a supplanté : psychologie de la préhistoire et de l'histoire, psychologie des nations, roman psychologique des individus et des familles. Je ne demande pas mieux. Le nom et le genre, après tout, importent peu. C'est par des voies diverses que la vérité chemine ou se laisse atteindre. Pourtant, si séduisant qu'il soit de se lancer à travers champs, il ne me déplairait pas de suivre les routes anciennes, et volontiers, je tracerais un parallèle entre Sully, dont j'ai entretenu jadis les lecteurs de la *Revue Bleue*, et Thomas Morus dont je voudrais leur parler maintenant. Qu'on me laisse du moins mettre quelques traits en regard.

N'est-ce pas un spectacle qui surprend que celui-ci : un grand chancelier d'Angleterre, homme de loi, père de l'*Utopie*, enfantée pour le bonheur du monde et la prospérité de son pays, un grand ministre de France, homme de guerre, imaginant le plan *utopique* d'une République chrétienne, pour la paix de la chrétienté et la gloire de son roi. Et si nous pénétrons dans l'âme de ces hommes, quel accord imprévu entre la foi la plus intransigeante et la plus large tolérance, si inexplicable, non seulement pour leurs contemporains, mais pour la postérité elle-même, que l'un fut accusé de duplicité et de scepticisme, l'autre d'hypocrisie, alors qu'ils marchaient tous deux vers la terre promise d'une harmonie des consciences ! Comment, en effet, leur temps aurait-il pu les comprendre ? Fut-il jamais contraste plus éclatant que celui de leur constance héroïque, poussée chez Morus jusqu'au martyr, de leur inflexible droiture, de l'austérité de leurs mœurs, de leur dévouement au bien public, avec l'avilissement général des caractères, la corruption des hautes classes, le fanatisme et la servilité des masses ?

Si nous regardons au-dessus d'eux jusqu'au trône, le spectacle n'est pas moins saisissant. Leurs rapports avec le souverain présentent d'étranges analogies. Souverain et serviteur partagent d'abord la même foi et combattent côte à côte pour elle, Henri VIII et Morus pour l'unité de l'Église, Henri IV et Sully pour le triomphe de la Réforme. Et puis, des deux parts, la scission se produit. Tandis que Morus et Sully demeurent fidèles à leurs croyances, Henri VIII devient schismatique, Henri IV abjure la

religion nouvelle. Momentanément, le parallélisme s'arrête, mais il reprendra ensuite. Entre Morus et Henri VIII, c'est une rupture violente que Morus paie de la vie et l'Angleterre de déchirements atroces, entre Sully et Henri IV, l'harmonie subsiste entière, et la France, sous leur conduite, renaît à l'ordre, au bien-être et à la paix. Mais les causes que les deux ministres ont épousées éprouvent des vicissitudes pareilles. La suprématie pontificale pour laquelle lutta et périt Thomas Morus, la tolérance dont Sully fut l'apôtre et l'artisan, subirent toutes deux un échec funeste, dont, toutes deux aussi, elles se relevèrent avec éclat. Et c'est ainsi que la popularité vint dès le XVIIIe siècle à Sully, et qu'un grand pape, Léon XIII, a, de nos jours, béatifié Morus.

Qui donc s'en étonnerait ? Si l'humanité, comme fermement je l'espère, parvient à s'affranchir un jour des passions stériles et des instincts grossiers, pour se vouer au culte fervent et sincère de l'esprit, Morus lui apparaîtra comme un ancêtre spirituel. N'est-il pas à la fois un chrétien et un humaniste, un homme d'Etat et un disciple de Platon? un chrétien d'une foi inébranlable et éclairée, — *verae pietatis cultor, etiamsi ab omni superstitione alienissimus*, a dit Erasme, — un humaniste ayant fait, comme Montaigne, le tour de la pensée humaine, un disciple de Platon s'élevant au-dessus du maître par l'abondance, par l'amplitude du sentiment humanitaire, son égal presque par l'habileté et l'art avec lesquels il soulève et traite les problèmes les plus ardus, son émule dans la poursuite du juste et du beau, son supérieur pour l'expérience des affaires publiques. Et puisque les socialistes contemporains ont voulu le revendiquer pour maître, puisque le théoricien socialiste Malon lui a fait honneur de la vision anticipée de l'avenir, la *vision sociale d'un homme de génie*, puisqu'enfin le socialiste allemand Kautsky date de lui l'avènement du socialisme *moderne*, l'heure est peut-être bien choisie de se demander si c'est à juste titre et dans quelle mesure?

L'œuvre pour cela ne saurait se séparer de l'écrivain. A lui comme à Platon, la moralité et la vertu, une vertu non moins parfaite, plus parfaite même que celle de Platon, apparaissent les conditions indispensables que l'humanité doit remplir pour réaliser son idéal social. Il le déclare expressément au livre I de l'*Utopie*. « Pour que tout soit bien, il faut nécessairement que tous d'abord soient bons, ce que je n'attends pas d'ici quelques années. » *Nam ut omnia bene sint, fieri non potest, nisi omnes boni sint, quod ad aliquot athinc annos adhuc non expecto*. Or je ne connais pas de conformité plus parfaite de la vie d'un homme avec ses convictions, des règles de conduite que Morus a entendu tracer dans l'*Utopie* (la part faite, comme je le dirai, aux fantaisies paradoxales et satiriques où son esprit semble se jouer) avec leur application à l'ordonnance de sa vie. Non pas, certes, qu'il ait jamais songé à frayer les voies au communisme dans l'Angleterre du XVIe siècle, mais parce que son existence entière jusqu'à la mort inclusivement, la mort sur l'échafaud, est la mise en œuvre des doctrines qui ont inspiré l'*Utopie* et que je m'attacherai à dégager de leur gangue.

*
* *

Thomas More, dont l'*Utopie* a acclimaté chez nous la forme latine du nom, était né à Londres, le 7 février 1477, ce qui correspond à l'an 1478, puisque l'année commençait alors à Pâques. Son père, magistrat modeste, ne parvint qu'en 1520 à siéger au banc du roi. C'était un homme de grande droiture, de haut caractère, de plaisant esprit.

La précocité et la vivacité d'intelligence de l'enfant firent s'intéresser à lui l'archevêque Jean Morton, et grâce à ce prélat, le jeune Morus put faire ses études latines et grecques à Oxford et étudier le droit à Londres.

A Oxford il subit l'influence directe de la renaissance italienne et de la culture française. Il eut pour maître Linacre et Grocyn, pour amis Lily et Colet : Linacre, qui s'est lié à Paris avec Budé, et que celui-ci appelle « une lumière d'Angleterre quant aux bonnes-lettres ; »

Grocyn, le disciple de Politien, l'ami d'Alde Manuce, le champion d'Aristote contre Platon ;

Lily dont la grammaire latine est devenue aussi classique en Angleterre, que dans nos classes celle de Lhomond;

Colet, le théologien célèbre, Mécène et restaurateur des études antiques, auxquelles il s'était initié à Paris, car Paris était la douce nourrice des arts, *blanda nutrix artium*, la patrie commune de toutes les nations, *patria gentium omnium communis*, ainsi que l'appelle l'écossais Buchanan.

Morus fut donc à bonne école, et voici en quels termes enthousiastes, Erasme, lors de son premier voyage en Angleterre, décrit le milieu littéraire et scientifique, le foyer de renaissance, où il vivait :

« J'ai trouvé ici tant d'humanisme et tant d'érudition, ni vulgaire, ni triviale, mais recherchée et accomplie, vraiment latine et grecque, que je n'ai plus grand désir d'aller en Italie autrement que par curiosité. Lorsque j'écoute mon ami Colet, c'est Platon lui-même qu'il me semble entendre. Qui n'admirerait en Grocyn une maîtrise de toutes les connaissances ? Est-il rien de plus pénétrant, de plus profond, de plus exquis, que le jugement de

Linacre ? Où trouver un naturel plus aimable, plus séduisant, plus heureux que celui de Thomas Morus (Londres 5 décembre 1499) ? » (1)

Quelques années plus tard, en 1508, Morus, lui aussi, visita l'Université de Paris afin de juger, nous dit-il, de ses méthodes et de son enseignement. Ainsi que tous les esprits cultivés de l'époque, il possédait notre langue, sans toutefois la parler couramment. Son patriotisme le poussait même à réagir contre la gallomanie qui sévissait alors en Angleterre (2) (signe pendant de notre anglomanie périodique), de même qu'il l'a engagé dans une lutte poétique ardente avec l'humaniste français Germain de Brie, l'auteur de l'*Antimorus*. On a voulu y voir une rivalité littéraire ; c'est en réalité une rivalité nationale qui en fut le point de départ et le fond (3).

La même ardeur patriotique a pu influencer son jugement sur les docteurs de Paris et de Louvain, qu'il n'estime pas supérieurs à ceux de Cambridge et d'Oxford (à l'exception de Lefèvre d'Etaples), et auxquels il reproche leur scolastique (4). C'est en effet, le génie grec dans sa pureté, tel que Platon le représente à ses yeux qui l'attire et le fascine. « Platon et les Platoniciens, dit de lui son vieux biographe Stapleton, étaient parmi les philosophes ceux qu'il plaçait au premier rang, parce qu'il était convaincu que leur système était le plus propre à régler l'Etat et la famille selon la raison et l'équité. » Patriotisme britannique, haine de la Scolastique, admiration de Platon, autant de sentiments dont l'*Utopie* se trouvera imprégnée.

Avec les études grecques et latines, Morus ne cessa de mener de front l'étude des Pères de l'Église et des écrivains religieux. Tout jeune il s'y adonna, et, au milieu même de sa carrière judiciaire, il commenta, — fait notable — au point de vue historique et philosophique, dans des conférences à l'Église Saint-Laurent de Londres, la *Cité de Dieu* de Saint-Augustin. C'est vers la même époque aussi qu'il traduisit la vie de Pic de la Mirandole. Il l'admirait pour avoir cherché dans l'amour de Dieu la tranquillité d'esprit que la science ne lui procurait pas.

A plusieurs reprises Morus fut tenté de se retirer du monde, de se faire franciscain ou chartreux, mais ne se sentant pas né pour le célibat, et blâmant le relâchement des mœurs du clergé anglais, il se décida pour le mariage : « *Maluit*, dit Erasme, *maritus esse castus quam sacerdos impurus.* » Là encore, il ne fit rien comme tout le monde. Amoureux d'une jeune fille belle et gracieuse, il épousa son ainée, qui le lui cédait en grâce et en beauté, afin d'éviter un dépit à celle-ci, puis quand il devint veuf, après six ans d'une union heureuse, sa bonté d'âme lui fit choisir une veuve, Alice Middleton, ni riche, ni belle, ni jeune, ni d'humeur agréable, « *nec puella nec bella* », qui aurait eu tant de peine à trouver un mari et qui en avait tant envie ! Ses idées sur le mariage expliqueraient du reste les précautions dont il l'entoure dans l'île d'Utopie s'il était vrai qu'il eût dit un jour : « Chercher une épouse, c'est mettre la main dans un sac rempli de serpents mais contenant une anguille. Il n'est pas impossible que vous attrapiez l'anguille, mais vous la manquerez cent fois et vous ne vous en tirerez jamais sans morsure ». Nous avons en tout cas de lui un guide en vers du prétendant : *Qualis uxor deligenda*, où nous voyons recommandé le choix, qu'il n'a pu faire lui-même, d'une femme nourrie aux bonnes lettres. Cette nourriture, en effet, il a entendu la donner également aux deux sexes, et sa fille Marguerite en fut le fruit exquis, elle qui joignit à la culture d'esprit d'un fils lettré la tendresse passionnée de la meilleure des filles.

En fondant tout jeune une famille (1505) Morus dut se préoccuper de pourvoir aux besoins des siens par l'exercice du barreau, vers lequel l'avait dirigé la volonté paternelle, et qu'il bannira un jour de l'île d'*Utopie*. Mais quel singulier avocat il fut, comme ensuite quel singulier juge ! Avocat, son principal effort consista à ne pas plaider, à concilier les plaideurs, aux dépens de ses honoraires. Elu juge (sous-shérif de Londres) (1510), il employa ses émoluments à payer les frais de justice des plaideurs pauvres, et son temps à pacifier les esprits. Il fut un des premiers arbitres qui intervinrent dans les conflits du capital et du travail, et réussit ainsi à apaiser une émeute ouvrière.

Si ses rapports avec le peuple furent toujours excellents, c'est qu'il se sentait attiré vers les humbles autant qu'il évitait les grands.

Rien en lui du courtisan. Jamais il ne cacha son aversion pour la Cour : « Je suis venu à la Cour contraint et forcé (*invitissimus*), chacun le sait et

(1) *Epistolae Erasmi*, ed. Allen, I, p. 273-4 (1906).

(2) Une de ses épigrammes les plus piquantes, satire à la fois de mœurs et de manières, raille plaisamment l'affectation de se vêtir, de se comporter, de parler à la française — toutes les langues sauf le français :

Gallice scimus, praeter unum, Gallicum
Nam Gallicum solum sonat Britannice

Elle se termine par ce trait :

Ergo ex Britanno ut Gallus esse videtur,
Sic Dii jubete, fiat ex gallo capus.
(Tu Mori *Opera Omnia*, ed. Francfort, 1689, p. 241-2).

(3) Il s'agit de l'héroïque exploit de Hervé de Portzmoguer, qui se fit sauter avec son navire la *Cordelière* et la grande nef anglaise le *Regent* (10 Avril 1512). Le poème de Germain de Brie qui le célébrait et que Rabelais compare à un cenotaphe élevé à « Hervé, le naucher breton », souleva de part et d'autre une agitation nationale dont Morus se fit l'écho anglais.

(4) Lettre à Dorp, pour la défense de l'*Eloge de la Folie d'Erasme* (1515). Mori *Opera*, p. 286-7.

le souverain lui-même m'en blâme volontiers en plaisantant. Je m'y tiens aussi mal que se tient en selle l'apprenti cavalier. »

« Il est vrai, ajoute-t-il, que le roi (Henri VIII) est très affable, mais il l'est pour *tout le monde*, tant et si bien que chacun peut, avec un peu de présomption, avoir la même illusion que les bonnes femmes de Londres qui, en regardant avec ferveur la Vierge de la Tour, s'imaginent que c'est à elles que la Vierge sourit. »

A l'époque de sa plus insigne faveur, il dira à son gendre cette parole prophétique : « Si ma tête pouvait faire gagner au roi un seul château en France, il n'hésiterait pas à la faire tomber ».

*
* *

Les premières relations de Morus avec la couronne prouvent déjà à quel point il n'eut jamais que l'ambition du devoir. En 1504, il avait été, on ne sait par quel bourg, élu membre des Communes, et tout aussitôt, avec autant de courage que d'éloquence et de succès, il s'opposa à une levée indue de subsides réclamée par Henri VII. Le roi, ne pouvant atteindre Morus lui-même, se vengea sur son père qu'il fit enfermer à la Tour.

Quand Henri VII meurt (1509), Morus salue, en vers et en prose, l'avènement du nouveau roi, comme l'aurore d'un âge d'or, tant étaient pleines de promesses les qualités du jeune monarque. Il suffit de ne pas l'oublier pour laver Morus du reproche, que tant d'historiens lui ont adressé, d'être entré au service de Henri VIII.

Jeune, Henri VIII était brillant et séduisant. Warham, puis Wolsey gouvernait, Henri VIII brillait. Érudit, artiste, théologien, homme d'esprit, homme de sport, homme de guerre, il voulait tout être : il était avide de luxe et de fête, mais « entendait cinq messes par jour comme si le paradis, a-t-on dit, eût été son unique préoccupation. »

C'est ainsi que le représente Shakespeare rencontrant Anne Boleyn et s'écriant : « O beauté ! je ne t'ai pas connue avant cette heure. »

Tout alors va changer. Son ambition s'exaspérera à mesure que des obstacles surgiront devant lui, qu'ils viennent du pape ou de l'empereur, des Francais ou de ses propres sujets. Il entendra briser toutes les résistances. N'ayant pu conquérir la France, ni faire fléchir le pape, il voudra être plus qu'empereur et roi, il voudra être et le pape et l'empereur, être maître à la fois de la vie, des fortunes, et des consciences. C'est à ce moment-là aussi que le masque est tombé, qu'il a lâché la bride à sa nature sensuelle, rancunière et féroce. Et pour comble d'insanité, il s'imaginera, même excommunié, être resté catholique ! En mourant, il recommandera son âme à la Sainte Vierge, et fondera un autel où des messes devront être célébrées pour lui « perpétuellement, chaque jour aussi longtemps que durera le monde ». Ce sont les termes de son testament.

Est-il étonnant après cela que Morus ait partagé les illusions que la jeunesse de Henri VIII avait fait naître? et encore a-t-on pris assez garde aux circonstances qui l'ont, en 1516, introduit à la Cour ?

L'année précédente une légation avait été envoyée en Flandre sous la conduite de Tunstall, alors maître des rôles, pour négocier un traité de commerce entre les deux pays. Morus fut adjoint à cette légation, mais ce ne fut pas sur la désignation du roi ou de Wolsey, ce fut à la demande de la corporation des marchands de Londres, qui, dès 1508, s'était agrégé Morus, en récompense des services qu'il avait rendus à la Cité. Cette légation devint pour lui l'axe autour duquel sa vie allait pivoter; elle le mit en relations étroites avec les humanistes du continent, Pierre Gilles, Busleiden, Budé, elle lui fournit une mise en scène pour l'*Utopie*, elle lui ouvrit le *cursus honorum*.

De retour en Angleterre, les sollicitations du ministre Wolsey et du roi lui-même devinrent pressantes pour le faire entrer dans les charges publiques, et bientôt se changèrent en ordres. Morus commença par résister de toutes ses forces, — ce qui a fait dire par Erasme dans une lettre à Tunstall (1517) qu'il avait été tiré violemment à la cour, et plus tard dans sa lettre célèbre à Hutten (1519) que « personne n'a jamais mis plus d'ardeur pour se faire admettre à la cour que Morus pour y échapper » (1), — mais les circonstances furent plus fortes que sa volonté. Morus s'était placé à la tête du barreau londonien, et il plaida devant le roi — étrange ironie du sort — un procès pour le Saint-Siège, avec tant d'éclat et d'éloquence qu'il dut, bon gré mal gré, accepter les fonctions de maître des requêtes (1518).

Les dignités, ensuite, pleuvent sur sa tête. En 1520 il accompagne le roi en France, au camp du drap d'or; en 1521 il est annobli et fait vice-trésorier. Deux ans plus tard il est nommé *Speaker* de la chambre des Communes, en 1526, chancelier du duché de Lancastre et l'un des trois commissaires qui confèrent chaque jour avec le souverain. En 1529 il conduit et fait aboutir les négociations du traité de Cambrai, sans se douter assurément à quel point il servait ainsi la cause de l'humanisme, puisque ce traité fut le signal de l'ouverture des cours du Collège royal, que depuis de longues

(1) *Nullus unquam vehementius ambiit in aulam admitti, quam hic studuit effugere.*

années François Ier avait résolu de fonder. La même année (25 octobre 1529), il est élevé à la dignité suprême de grand chancelier d'Angleterre, en remplacement du cardinal Wolsey.

Toute la ligne de conduite qu'il allait suivre, il l'a tracée dans ces simples mots de son discours d'installation, où la modestie le dispute au zèle du bien public et à la fermeté : fermeté qu'il sent d'autant plus nécessaire qu'une légitime appréhension obsède son esprit : « Je reconnaîtrai la splendeur de cette dignité si je ne cesse d'appliquer tout mon zèle, toute ma vigilance, ma foi et ma sagesse (*omni cura ac vigilantia, fide ac prudentia*) à l'exercice de cette suprême magistrature, et si je me persuade qu'elle n'est pour moi qu'un avantage temporaire et précaire ».

Morus tint parole. L'éclat du pouvoir ne l'aveugla jamais, son zèle, sa droiture, sa constance, furent admirables. Les temps déjà, nous le verrons, étaient troublés, mais deux choses semblaient offrir au Chancelier une sécurité relative, la déclaration formelle de Henri VIII, faite sans doute pour vaincre ses hésitations : « Regarde à Dieu d'abord, à moi ensuite », puis la circonstance que la direction des affaires politiques était réservée au Président du Conseil, le duc de Norfolk, et que son rôle, à lui, était essentiellement judiciaire.

Morus fut le premier laïque qui monta sur le siège de chancelier, et il fut le premier chancelier qui éleva l'amour du bien public à la hauteur de sa charge. Pour qui sait que la jurisprudence de la chancellerie est, sous le nom d'*équité*, une des sources vives de la législation anglaise, il est aisé de sentir la profondeur de l'action qu'il exerça sur le corps social. Quelle meilleure mesure pourrait-on, du reste, en donner que celle-ci ? Tant avait été grand l'arbitraire, aveugle, vénal ou partial, de ses prédécesseurs, tant fut grande sa modération et sa justice à lui, qu'il fallut près de deux siècles d'efforts aux jurisconsultes anglais pour concilier les deux ordres de précédents, pour circonscrire, en d'autres termes, le champ de l'équité et fixer ses frontières par rapport au *common law*. Morus mit toute sa science, toute son habileté de légiste, à préserver les plaideurs des embûches de la procédure et des surprises ou des assauts de la mauvaise foi, se servant pour cela de la persuasion comme arme, et mettant au service des bonnes causes tout le charme de sa séduction personnelle et toutes les ressources de sa dialectique. Son grand moyen légal était l'interdiction, la *défense* intimée au juge de faire exécuter la sentence qui semblait inadmissible au Chancelier. Il invitait après cela le juge à sa table, et fini le repas, lui exposait avec tant d'éloquence et d'art les motifs de son opposition, qu'il le renvoyait convaincu.

Sa droiture incorruptible, et sa prodigieuse activité sont devenues légendaires en de multiples anecdotes, comme celle du gobelet d'or qu'une plaideuse lui aurait offert et qu'il aurait accepté... le temps de boire à la santé du roi. La mémoire s'en est conservée dans ces vers populaires, que le jeu de mot rend intraduisibles :

> When More some years had Chancellor been
> No more suits did remain;
> The like will never more be seen,
> Till More be there again.

Quand il fut investi des sceaux, le rôle était surchargé, des milliers de causes restaient en souffrance. Il fit si bien qu'il put un jour tenir l'audience sur le sac de laine sans qu'un seul plaideur se présentât, et ce fut une des plus grandes joies de sa vie.

De son impartialité il donna lui-même la formule. Sollicité par un des siens, il répondit : « Si mon père que j'aime profondément était d'un côté de la barre et le diable que je déteste de tout mon cœur était de l'autre côté, le diable serait sûr de gagner son procès, dans le cas où il aurait raison. »

Et quel merveilleux contraste entre l'humilité chrétienne de cet homme et l'éclat de son office ! Erasme l'a dit :

« Les fonctions de chancelier sont, chez les Anglais, vraiment royales, car on fait à ce dignitaire l'honneur de porter devant lui la couronne surmontée du sceptre, chaque fois qu'il paraît en public. Il est, pour ainsi parler, l'œil, la bouche et la main droite du roi, et le juge suprême de tout l'empire britannique. »

Ni cette puissance, ni cet apparat royal ne changèrent rien à son humeur ni à son genre de vie. Une anecdote typique est racontée par son descendant Cresacre :

« Un dimanche que, selon son habitude, il avait revêtu un surplis et chantait au lutrin matines et grand'messe dans l'église de Chelsea, le duc de Norfolk l'aperçoit et s'exclame : « Bon Dieu ! Bon Dieu, Mylord Chancelier, vous voilà clerc de paroisse ! Vous rabaissez la dignité du roi et de son office. » — « Mais non, répartit Thomas Morus en souriant, Votre Grâce ne peut penser que je déshonore mon prince, en remplissant mon devoir envers son Seigneur et le vôtre. »

* * *

Jusqu'au printemps de 1532, peu de nuages paraissent s'être levés entre le roi et Morus, mais celui-ci entendait dans le lointain gronder l'orage (1).

(1) Il aurait pu dire comme dans les vers de la chanson qu'il crayonna plus tard au charbon dans sa prison de la Tour :

« Ever after thy calme loke y for a storme ».

Consulté par le souverain, dès 1528, quand il n'était encore que chancelier du duché de Lancastre, sur les doutes et les scrupules qu'il serait possible de concevoir sur la validité de son mariage avec Catherine d'Aragon, il avait répondu nettement qu'il n'en voyait aucun. Il fut alors convenu entre eux qu'il n'en serait plus parlé jusqu'à ce que Morus eût changé d'avis. Quand ensuite une enquête fut ouverte en vue du procès de divorce, Morus était sur le continent à négocier le traité de Cambrai et si le roi, impatient des lenteurs de la procédure, l'a nommé chancelier dans le secret espoir qu'il servirait ses desseins, il lui laissa en apparence pleine indépendance de conscience, lui demandant seulement d'étudier à fond la question avec Cranmer et Lee. Il l'interroge un jour : « Pensez-vous toujours de même? — Oui. — Alors vous n'êtes pas disposé à me servir? — Il m'est pénible de ne pouvoir servir Votre Grâce en cela. Mais je garde toujours dans l'esprit ces paroles par lesquelles Votre Hautesse m'a décidé à entrer à son service, me disant de regarder d'abord à Dieu puis à elle ».

La rupture avec Rome va se produire. Trois mois avant le divorce prononcé par Cranmer, cinq mois avant le mariage secret de Henri VIII avec Anne Boleyn, auquel Lee procéda, Morus résigne ses fonctions (15 mai 1532). Le couronnement d'Anne Boleyn se fait en grande pompe. Morus s'abstient, fuit la cour. Tout plie devant la volonté despotique du monarque. Le clergé est dominé et dompté, ou paraît l'être, par l'archevêque de Canterbury, ce Cranmer dont la duplicité passe toutes les bornes, duquel ses juges diront un jour : « Entendez-vous, braves gens, ce que raconte cet homme? Il fit une protestation un jour de ne jamais observer ce qu'il jurerait le lendemain? » La noblesse est matée par des hommes tels que Norfolk, et de la classe bourgeoise, des marchands enrichis, est sorti Thomas Cromwell, formé à l'école des Borgia et des Médicis, admirateur et disciple de Machiavel, l'âme damnée du souverain.

Le Parlement foule aux pieds toutes les libertés, fait litière de tous les droits, enregistre et transforme en statuts tous les ordres d'un tyran sanguinaire, — même quand il lui demandera un jour de punir de mort quiconque connaissant quelque légèreté de conduite d'une épouse ou d'une fiancée du roi, ne le révèlerait pas, — asservit la nation entière corps et âme à l'absolutisme royal.

Il vote sans débats l'Acte de suprématie (1534), qui est en même temps un acte d'intolérance, qui fait du roi non seulement un pape, mais un inquisiteur, qui lui reconnaît plein et absolu pouvoir (*full power and auctoritie*) de visiter de temps en temps son royaume (*frome tyme to tyme to visite*) pour « réprimer et extirper toutes erreurs, hérésies et autres énormités », ajoutant — amère dérision : — « à la grande satisfaction du Dieu tout puissant... pour la conservation de la *paix*, de l'unité et de la tranquillité du royaume ».

Dans le clergé, quelques hommes vont au devant du martyr, tel l'admirable évêque de Rochester, Fisher, qui fut nommé cardinal par Paul III quand il était prisonnier à la Tour, et dont Henri VIII avait dit alors : « Le pape lui envoie un chapeau, je saurai bien lui ôter la tête pour le porter », tels des abbés qui seront écartelés et dont les quartiers seront cloués aux portes de leurs couvents, en même temps qu'on dira dans un acte du Parlement qu'ils en ont *volontairement* abandonné les biens (1). Dans la noblesse et le peuple la soumission est absolue. Tous les dos se courbent, seule se dresse de toute sa hauteur la grande stature du chancelier, qui, lui, ne plie pas, ne se courbe pas, ne se soumet pas. Il fallait l'abattre. On l'abattit.

« — Maître Morus, lui dit le duc de Norfolk, il est dangereux de lutter avec les princes, leur revanche est la mort, *indignatio principis est mors*. — N'est-ce que cela, Mylord? En ce cas, de bonne foi, la différence entre votre Grâce et moi est faible : je mourrai aujourd'hui, elle mourra demain. ».

L'opinion s'est établie jusqu'à nos jours, que Thomas Morus a été condamné pour refus soit du serment de suprématie, soit du nouveau serment d'allégeance, qui excluait la fille de Catherine d'Aragon, Marie, et appelait au trône les descendants d'Anne Boleyn. Ce n'est pas mon avis. L'iniquité fut plus forte, et la résistance plus courageuse.

Ce qui importait au roi et à ses ministres, c'était beaucoup moins que Morus prêtât des lèvres un serment de suprématie, dont les termes auraient pu être vagues, puisqu'ils n'avaient pas été fixés par l'acte du Parlement, ni davantage qu'il acceptât le nouvel ordre de succession au trône, à quoi il ne s'est jamais refusé, pourvu que ce fût le seul objet du serment. Ce qui leur importait par dessus tout, c'est que le plus grand légiste, le personnage le plus considéré du royaume, et dans le royaume même, et en Europe, reconnût la *légalité* de l'acte par lequel Henri VIII devenait, à la place du pape, le souverain spirituel de l'Angleterre. Pour y parvenir, un double moyen fut tenté : obtenir la reconnaissance implicite contenue dans le serment de succession, où toute autorité étrangère (*foreign Authority*) était exclue, ou bien arracher à Morus un mot qui légitimât l'usurpation royale.

1 Était ce une réponse au mot qu'avait dit l'évêque Fisher, quand la réforme des couvents fut proposée à la Chambre des Lords, pour le plus grand bien de l'Église : « Ce n'est pas son bien que vous voulez, ce sont ses biens. »

De là les multiples et subtiles manœuvres qui furent dressées et mises en jeu contre lui : calomnies, tentations, intimidation, espionnage, interrogatoires captieux et insidieux, travestissement de sa pensée, etc. Morus demeura inébranlable à ces assauts. Il persista à déclarer qu'il était prêt à se soumettre, par serment, au nouvel ordre de succession, s'il ne s'agissait que de cela, et il continua à garder le *silence* le plus obstiné, le plus exclusif de toute désobéissance à la constitution anglaise, sur le point de savoir si l'acte de suprématie était ou non légal (1). Et c'est ainsi qu'il accula ses adversaires à une iniquité flagrante. Du moment, en effet, que le refus du serment de suprématie n'entraînait pas — et l'apologiste de Henri VIII, Burnet, l'a reconnu dans son *Histoire de la Réformation* — une peine rigoureuse; que, d'autre part, l'allégeance n'était pas refusée en soi, et que par aucune « parole ou écriture » — (termes dont se servait l'acte draconien de sanction qué le Parlement avait rendu dans la vingt-sixième année du règne — Morus n'avait contesté au roi le titre légal de chef de l'Église anglicane, aucune condamnation capitale ne pouvait juridiquement être prononcée contre lui.

Aussi voyez à quelles mesures extrêmes, anti-légales, a eu recours la meute lancée à ses trousses. Un acte d'*atteinder*, un acte de proscription entraînant peine de haute trahison, fut, pour refus du serment de succession, porté contre lui par le Parlement, un de ces actes parlementaires qu'à bon droit les historiens des institutions anglaises ont qualifié d'*assassinats législatifs*. Et puis, il fut traduit devant la Cour de Chancellerie, assistée d'un jury, pour être condamné non sur des paroles ou des écrits contraires à l'acte de suprématie, mais sur le refus d'en apprécier la légalité, sur le *silence* dans lequel il s'était retranché, et cela malgré sa protestation légale que le silence ne saurait jamais équivaloir à une dénégation ou à un acte : « J'affirme, disait-il, que votre statut, ni aucune loi humaine ne permet de condamner un homme à mort pour son silence. Dieu seul est juge des choses secrètes. » Et comme on lui objectait que le devoir d'un fidèle sujet est de parler quand on l'interroge, il répondait : « Tout homme de bonne foi est plus obligé envers Dieu et sa conscience qu'envers toute chose au monde, surtout quand sa conscience, comme la mienne, ne médite pas la moindre offense ou rébellion à son souverain » !

Le verdict n'en fut pas moins impitoyable. Il ne paraîtra pas inutile d'en donner ici la formule textuelle. Elle prouvera que la langue judiciaire (vieux français corrompu) de l'Angleterre ne le cédait pas alors en barbarie à sa législation criminelle.

« Destre reamesne al lieu dont il vyent (Tour de Londres) et de la destre trahy sur un hurdle claie) jesque al lieu dexecucion (Tyburn) et la destre pendus per le colle et vive destre decoupe et ces entrailes et privie menbers destre excises de son corps et combures deins son vieu et son teste destre abscise et son corps devide in quater parts a disponer al volunte le roy. » (2

Le mot d'assassinat judiciaire vient encore sous la plume; à peine est-il assez fort. Un successeur de Morus sur le siège de chancelier n'a-t-il pas stigmatisé ainsi cette sentence : « Le forfait le plus noir qui ait été perpétré en Angleterre sous le manteau de la loi. » (The blakest crime that ever has been perpetraded in England under the form of law.)

Si atroce qu'elle fût, une telle condamnation n'ébranla pas la fermeté d'âme de Morus.

Il s'y était préparé par les quinze mois qu'avait duré son emprisonnement à la Tour (17 avril 1534 à 6 juillet 1535) en y composant des traités religieux, un *Dialogue de réconfort contre les tribulations*, une *Passion de Jésus-Christ* qu'il n'a pu achever, un petit traité *Quod mors pro fide non sit fugienda* qui se termine par ce trait de satire où se manifestent sa sérénité et son humour : « Ceux qui cherchent leur secours auprès des hommes périssent par ce secours même. Ainsi périt le roi Saül, qui, désespérant de Dieu pour n'avoir pas été exaucé assez vite, s'en alla consulter la Pythonisse, lui qui avait commencé par ordonner que toutes les Pytho-

1 C'est pour le faire sortir de ce silence qu'un des commissaires lui dit : « Si vous avez un si grand désir de quitter cette terre, que ne vous prononcez-vous nettement contre la légalité du statut? Votre silence ferait croire que vous êtes moins content de mourir que vous le dites ». — « Je n'ai pas mené une vie si sainte, répondit Morus, que je puisse oser m'offrir de moi-même à la mort. Je craindrais que Dieu ne m'abandonne pour me punir de ma présomption. » (More's, *English Works*, p. 1454, Londres, 1557).

Morus resta conséquent avec lui-même. Sitôt sa condamnation prononcée, il s'éleva avec indignation, devant ses juges, contre la légalité du statut, fermant résolument la porte à tout recours en grâce.

Langage et actes se trouvent en merveilleuse harmonie avec cette maxime des Utopiens : « Ne pas mépriser assez la vie pour la prodiguer étourdiment, mais aussi ne pas l'aimer assez pour la retenir avec une honteuse parcimonie quand l'honneur commande de la sacrifier. » (Livre II, chapitre VIII).

(1) Le langage est trop précieux à retenir pour que je ne le cite pas textuellement d'après l'*Expositio Nucerini*, attribuée à Erasme : « *De [illegible] non posse [illegible] dentur non posse [illegible] legis mundi [illegible] pro nos. De [illegible] pariat domino suo* ».

(2) STAUNFORDE, *Les Pleas du [illegible]*, Londres, 1736, f. 182.

nisses fussent frappées par la vindicte publique. »

Dès même 1515, que pensaient les *Utopiens* de la mort?

« Ils ne la déplorent que si elle n'est pas acceptée joyeusement. C'est le signe, à leurs yeux, que l'âme est inquiète du sort qui l'attend, qu'elle a mauvaise conscience, et ils se disent que Dieu ne peut lui faire que mauvais accueil puisqu'elle met si peu d'empressement à répondre à son appel. De tels morts, ils les enterrent tristement et en silence.

« Ceux, au contraire, qui sont morts pleins d'espoir et d'allégresse, personne ne les plaint. Des chants les accompagnent, leurs corps sont brûlés; un mausolée leur est érigé, leur vie, leurs actes vivent dans la mémoire de tous et les incitent à la vertu (1). »

C'est l'espérance d'une telle mort qui fait dire aux Utopiens dans leurs prières : « Que la majesté de Dieu ne s'offense pas si nous préférons aller auprès de lui par la mort la plus cruelle (*difficillima*) que d'être retenus loin de lui par une longue vie de prospérité (2). »

Ni la mort ni les supplices ne pouvaient donc plus épouvanter Morus. Il avait dompté sa nature, sensible, dit-il un jour, à la moindre chiquenaude. Quand on lui apprit que Henri VIII lui faisait grâce de l'infamie et de la torture, et commuait sa peine en décapitation, il dit en souriant : « Que Dieu préserve mes amis de la clémence de notre Gracieux souverain. » Il dit au bourreau : « Vous me rendrez aujourd'hui un plus grand service qu'aucun homme n'a jamais fait. »

Et il mourut, comme il avait vécu, le regard au ciel.

JACQUES FLACH,
de l'Institut.

(*A suivre.*)

LES DERNIERS MASQUES (3)

COMÉDIE EN UN ACTE

SCÈNE IV

RADEMACHER, FLORIAN

FLORIAN, rentrant.

Qu'aviez-vous donc tant à dire au docteur?

RADEMACHER, animé, presque gaiement.

Je vais avoir une visite... je vais avoir encore une visite.

FLORIAN, intrigué.

Comment? Une visite? A cette heure-ci? En pleine nuit?

RADEMACHER.

Oui, mon cher Jackwerth... et faites bien attention : en voilà un sujet d'étude pour vous, cette visite! Regardez bien ce Monsieur quand il arrivera, et puis ensuite quand il s'en ira... Ah! (De plus en plus surexcité.) Pourvu que je vive jusque-là,... pourvu que je vive jusque-là! Donnez-moi donc un verre d'eau, Jackwerth, je vous en prie. (Jackwerth le lui donne, il boit avidement.) Merci bien, merci. Oui, oui, la machine ira encore bien jusque-là! (Avec angoisse.) Mais viendra-t-il seulement?... Viendra-t-il?

FLORIAN.

De qui parlez-vous donc?

RADEMACHER, à lui-même.

Lui écrire?... Non, cela ne servirait à rien... Non, il faut que je le tienne, là, devant moi... face à face... les yeux dans les yeux... Ah!

FLORIAN, avec inquiétude.

Monsieur Rademacher...

RADEMACHER.

Ne vous inquiétez pas de moi... ce n'est pas la peine. Je me sens, ma foi, léger comme une plume, je n'ai même plus peur de mourir... Ça ne sera plus si terrible une fois que je l'aurai vu... Ah! Florian Jackwerth, qu'est-ce que je peux faire pour vous?

FLORIAN, surpris.

Comment ça?

RADEMACHER.

Je voudrais vous témoigner ma reconnaissance, car c'est vous qui m'avez suggéré cette idée. Mais oui, parfaitement, je veux faire de vous mon héritier... Vous trouverez la clef de mon secrétaire sous mon oreiller. Vous pensez que ça n'est pas grand'-chose? Qui sait? Vous pourriez vous tromper. Il y a peut-être des chefs-d'œuvre enfermés là... Je me sens de plus en plus léger. Par Dieu, je finirai par guérir!

FLORIAN.

Mais certainement!

RADEMACHER.

Si je guéris, je le jure, si je mets le pieds hors de cet hôpital, je recommence ma vie, oui, je recommence...

FLORIAN.

Quoi donc?

RADEMACHER.

A lutter, parfaitement, à lutter. J'essaierai encore. Je n'abandonne pas la partie... Non pas. Je ne suis pas si vieux, après tout, cinquantre-quatre ans. Est-ce un si grand âge quand on se porte bien? Je suis quelqu'un, Florian Jackwerth, je suis quelqu'un

(1) *Utopia*, ed. Bâle, Froben, 1518, p. 145-146.
(2) *Utopia*, 156.
(3) Voir la *Revue Bleue* du 16 novembre 1912.

vous pouvez m'en croire. J'ai eu du malheur, voilà tout. Mais j'en vaux bien d'autres qui paradent, montés sur leurs grands chevaux, mon cher Monsieur, et je peux très bien marcher de pair avec plus d'un qui se croit très supérieur à moi, parce qu'il a eu plus de chance. (Fiévreusement.) Pourvu qu'il vienne au moins, pourvu qu'il vienne... Mon Dieu, je vous en conjure : si pendant cinquante-quatre ans, vous ne vous êtes guère occupé de moi, accordez-moi du moins assez de force pendant ce dernier quart d'heure, pour faire compensation, tant bien que mal. Donnez-moi cette satisfaction de le voir assis, là, devant moi, pâle, anéanti, et qu'il se sente aussi petit en face de moi qu'il s'est toute sa vie senti supérieur. Oui, mon cher Jackwerth, celui que j'attends ici, c'est un de mes amis de jeunesse. Et il y a vingt-cinq ans, vingt ans même, nous étions très bien ensemble! Car nous sommes partis du même point. Seulement, nous n'avons pas suivi le même chemin ; lui, s'est élevé sans cesse, et moi je suis tombé de plus en plus bas. Et aujourd'hui, nous sommes si loin l'un de l'autre, qu'il est riche, célèbre, pendant que moi, pauvre diable de journaliste, je crève à l'hôpital. Mais ça ne fait rien, ça ne fait rien... car le moment est venu où je vais pouvoir l'écraser, et je vais le faire. Pourvu qu'il vienne! pourvu qu'il vienne! Monsieur Jackwerth, vous avez eu la visite de votre bonne amie, cet après-midi, je le sais. Mais qu'est-ce que l'ardeur avec laquelle on attend sa bien-aimée, comparée à la passion dont on souhaite la venue de celui que l'on haït, que l'on a haï toute sa vie, et auquel on a oublié de dire sa haine!

FLORIAN.

Mais vous vous excitez terriblement Monsieur Rademacher. Vous en perdez la voix.

RADEMACHER.

Ne vous inquiétez pas. Je la retrouverai bien quand il sera là.

FLORIAN.

Qui sait ? Qui sait ? Ecoutez, monsieur Rademacher, j'ai quelque chose à vous proposer : faisons donc une répétition. Mais oui, Monsieur Rademacher ; je ne plaisante pas. Je m'y connais. Comprenez-moi bien : tout dépend de la façon de présenter les choses, n'est-ce pas ? Vous serez bien avancé quand vous lui aurez dit : « Tu es un être ignoble et je te hais » Ça ne portera pas. Il se dira simplement : « Tu peux déblatérer tant que tu voudras, tu n'en resteras pas moins dans ta chambre d'hôpital avec tes 39° de fièvre, pendant que j'irai tranquillement me promener en fumant mon cigare. »

RADEMACHER, devenu se montant à mesure qu'il parle jusqu'à la fureur.

J'ai bien autre chose à lui dire ! On se console vite d'être ignoble. Mais d'avoir été ridicule toute sa vie, aux yeux de ceux qu'on aimait le plus, cela, on ne s'en remet pas.

FLORIAN

Eh bien, parlez, parlez. Figurez-vous que c'est moi qui suis votre ami de jeunesse. Je suis là devant vous, de l'argent plein les poches, de la suffisance plein la tête. (Jouant son rôle.) « Me voici, mon vieil ami. Tu as désiré me parler, je t'écoute. Allons, voyons. »

RADEMACHER, devenu encore [illegible] de plus en plus.

Oui, je t'ai fait demander de venir, mais ce n'est pas pour te dire adieu en souvenir de notre vieille amitié, c'est pour te raconter quelque chose, avant qu'il ne soit trop tard.

FLORIAN, jouant son rôle.

Tu me mets à la torture, vieux camarade. Qu'est-ce que tu as donc à m'apprendre ?... Allons, Allons !...

RADEMACHER.

Tu te crois bien supérieur à moi ? Mon cher ami, nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, de grands personnages, et, entre de pauvres bougres comme nous, il n'y a plus, à l'heure, où nous sommes, de différence sensible. Toute ta supériorité n'est que mensonge et pure chimère. Ta gloire ? un tas de feuilles de papier qui se dispersera au vent, le lendemain de ta mort. Tes amis ? des flatteurs qui rampent sur le ventre devant le succès, des envieux qui te montrent le poing dès que tu as le dos tourné, des imbéciles pour l'admiration desquels tu es juste assez petit. Mais tu es bien assez intelligent pour soupçonner cela de temps à autre, et ce n'est pas pour te l'apprendre que je t'aurais dérangé. Ce que j'ai encore à te dire, c'est peut-être une infamie de te le dire. Mais on n'imagine pas à quel point on se moque d'être infâme quand on ne doit pas avoir de lendemain pour en avoir honte. (Il se lève.) Plus de cent fois déjà dans ces dernières années, quand nous nous rencontrions par hasard dans la rue et que tu me faisais la grâce de m'adresser un mot amical, j'ai eu envie de te le cracher au visage : Mon cher ami, ce n'est pas moi seul qui te connais comme des milliers d'autres ; ta chère femme aussi te connaît mieux que tu ne crois. Voilà vingt ans qu'elle t'a percé à jour, alors que tu étais dans tout l'épanouissement de la jeunesse et du succès. Oui, percé à jour, et je le sais mieux que personne... car elle a été ma maîtresse pendant deux ans, et cent fois, elle est accourue chez moi, écœurée de ta vanité, de ta nullité, elle voulait s'enfuir avec moi... Mais j'étais pauvre, et elle était lâche : voilà pourquoi elle est restée avec toi, et elle t'a trompée. C'était plus commode pour nous tous.

FLORIAN.

Ha, misérable, tu mens !

RADEMACHER.

Moi ? (Il semble se réveiller.) Oh ! oui... Ecoutez, Jackwerth, vous avez la clef. S'il ne veut pas me croire, vous trouverez les lettres dans le secrétaire. Vous êtes mon exécuteur testamentaire. D'ailleurs, dans mon secrétaire, il y a des trésors de toute sorte. Qui sait ? Peut-être suffira-t-il que je sois mort pour leur donner de la valeur. Oui, on commencera alors à s'intéresser à moi — surtout quand on saura que je suis mort dans la détresse et dans la misère — car je meurs dans la détresse et la misère, comme j'ai vécu. Sur ma tombe quelqu'un prendra la parole, oui, oui, vous verrez... « fidélité à ses devoirs — talent... victime de sa profession. » Et c'est vrai, Florian Jackwerth, depuis que j'ai une profession, je suis sa victime, de la première minute où j'en ai eu une, j'ai été sa victime. — Et savez-vous de quoi je mœurs ? de ça, croyez-vous, dont le nom latin est inscrit là, sur cette tablette ? Non, non, je meurs de bile, de la bile que je me suis fait, d'avoir, pour obtenir une situation, à courber l'échine devant des gens que je méprisais; du dégoût que j'ai éprouvé à écrire, pour ne pas crever de faim, des choses que je ne pensais pas ; de la colère qui me secouait à peiner, pour d'infâmes exploiteurs, sur des articles qui les aidaient à escroquer de l'argent, à leur vendre mon talent, pour filouter des naïfs. D'ailleurs, je n'ai pas le droit de me plaindre : du mépris et de la haine que récoltaient ces canailles, j'ai toujours eu ma part ; malheureusement, c'est tout ce que j'ai eu.

SCÈNE V

LES MÊMES, L'INFIRMIÈRE.

L'INFIRMIÈRE, entrant.

Voici le docteur.

RADEMACHER, avec angoisse.

Seul ?

L'INFIRMIÈRE.

Non, il y a quelqu'un avec lui.

(Rademacher a les yeux brillants de reconnaissance.)

FLORIAN.

Et maintenant de l'énergie. Quel dommage que je ne puisse assister à l'entrevue !

(Il se faufile dehors.)

SCÈNE VI

RADEMACHER, L'INFIRMIÈRE, HALMSCHLŒGER, WEIHGAST.

HALMSCHLŒGER.

Voici notre malade.

WEIHGAST, 55 ans, environ, très bien conservé, toute sa barbe qui grisonne. Mise élégante, pardessus foncé, canne.

Ici ! (S'avançant vers Rademacher, très cordial.) Rademacher, est-ce possible ! Rademacher, nous retrouver ici, mon cher ami.

RADEMACHER.

Je te remercie infiniment d'être venu.

HALMSCHLŒGER, fait signe à la garde d'avancer un siège à Weihgast.

Maintenant, permettez-moi, monsieur Weihgast, de vous adresser une prière, comme médecin : ne prolongez pas l'entretien plus d'un quart d'heure. Je prendrai la liberté, une fois ce temps écoulé, de revenir vous chercher moi-même et de vous reconduire jusqu'en bas.

WEIHGAST.

Je vous remercie, docteur, vous êtes mille fois aimable.

HALMSCHLŒGER.

Oh ! c'est à moi de vous remercier. C'est une preuve de dévouement vraiment peu ordinaire...

WEIHGAST, avec un geste de dénégation.

Mais non, mais non...

HALMSCHLŒGER.

Eh bien, au revoir, monsieur Rademacher.

(D'un signe amical, il lui recommande de ne pas s'exciter, puis il échange quelques mots avec la garde qui débarrasse Weihgast de son pardessus, et sort avec elle.)

SCÈNE VII

RADEMACHER, WEIHGAST

WEIHGAST, assis, très cordial, presque sincère.

Voyons, dis moi un peu, mon cher Rademacher, quelle idée tu as eue de venir ici, à l'hôpital ?

RADEMACHER.

Oh ! je ne suis pas mécontent. On est très bien soigné.

WEIHGAST.

Evidemment, on ne peut pas être en de meilleures mains. Le Dr Halmschlœger est un jeune médecin de grande valeur et, qui plus est, un excellent homme. Il serait impossible de séparer en lui l'homme du médecin. Mais pourtant, — tu m'excuseras — voyons, pourquoi ne pas t'adresser à moi ?

RADEMACHER.

Comment aurais-je...

WEIHGAST.

Voilà, il est vrai, pas mal d'années que tu ne t'es guère inquiété de ton vieil ami, mais tu penses bien qu'en pareille circonstance, j'aurais toujours été prêt...

RADEMACHER.

Laissons cela, laissons cela.

WEIHGAST.

Eh bien, soit... pardon. Je n'avais pas l'intention de te blesser. Du reste, il n'est pas encore trop tard. Le Dr Halmschlœger m'a dit que ce n'était qu'une question de temps... de soins... dans une semaine ou deux; tu quitteras l'hôpital et, quant à un séjour à la campagne, pour achever ta convalescence...

RADEMACHER.

Il n'est plus question de tout cela.

WEIHGAST.

Le docteur m'a dit un mot aussi de cette hypocondrie... mais oui. (Il a peine à supporter le regard de Rademacher fixe sur lui, mais ne détourne pas les yeux.) Enfin, tu m'as fait demander, tu avais à me parler. Eh bien, je t'écoute. Pourquoi souris-tu? Non, c'est un reflet de la lumière. L'éclairage n'est pas tout à fait à la hauteur ici. Voyons, j'attends. J'expliquerai au docteur que tu n'as pas profité des cinq premières minutes. Eh bien?...

RADEMACHER [illegible] entr'ouvert les lèvres comme s'il allait parler. Il les entr'ouvre encore, mais continue à [illegible] un silence.

WEIHGAST.

Et qu'est-ce que tu es devenu? (Avec un peu de gêne.) Hein! la question en ce moment est un peu déplacée! Je suis assez embarrassé, je te l'avoue. Car, à ne considérer que les apparences, on pourrait dire que c'est moi qui ai eu le meilleur lot. Et pourtant, à prendre les choses comme elles doivent l'être, quel est celui qui a éprouvé le plus de déceptions? Toujours celui qui semble avoir eu le plus de succès. Ça a l'air d'un paradoxe? Rien de plus vrai pourtant. Ah! si je te racontais... rien que des luttes, rien que des soucis. Je ne sais pas si tu as suivi le mouvement ces derniers temps? Ils me tombent tous dessus... Qui? les jeunes. Quand en pense qu'il y a dix ans, on était soi-même un jeune! Et maintenant ils travaillent à me flanquer par terre... Quand on lit toutes leurs petites revues, ah, c'est à vous soulever le cœur. Ils me traitent avec mépris, avec condescendance. C'est lamentable. On a travaillé, on a fait effort loyalement, on a donné tout ce qu'on avait de meilleur... et maintenant... Ah! tu peux te féliciter de ne pas connaître toutes ces misères-là. Si j'avais à choisir aujourd'hui, si j'avais à recommencer ma vie!

RADEMACHER.

Eh bien?

WEIHGAST.

Je voudrais être paysan, berger, explorateur du pôle Nord; ah! tout ce que tu voudras — mais n'avoir rien à faire avec la littérature. — Enfin, je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

RADEMACHER, [illegible]

Est-ce que tu veux partir au Pôle Nord?

WEIHGAST.

Ah! non! Mais la saison prochaine, dès le début, je donnerai une nouvelle pièce — Et alors ils verront, ils verront! Ah! je ne me laisserai pas aplatir comme ça, attendez un peu, attendez!... Si tout marche bien, il faudra que tu assistes à la première, mon vieux camarade. Je te promets de t'envoyer des places. Pourtant votre journal est d'ordinaire diablement indifférent à mon égard: oui, mes deux derniers volumes, vous n'en avez pas soufflé mot... D'ailleurs, ce n'est pas toi qui fais les livres... Alors!... Et puis voilà bien du bavardage inutile... Mais voyons, raconte-moi donc une bonne fois... Qu'est-ce que tu as à me dire?... Si ça te fatigue trop d'élever la voix, je peux me mettre tout près de toi... hein? (un silence.) Que va dire ma femme quand je lui raconterai que notre vieux Rademacher est à l'hôpital?... C'est ton orgueil, mon cher ami, ton maudit orgueil... mais c'est bon, n'en parlons plus... Du reste, ma femme n'est pas à Vienne pour le moment — non, elle est à Abazzia. Toujours un peu souffrante.

RADEMACHER.

Rien de sérieux, j'espère?

WEIHGAST, lui serrant la main.

Dieu merci, non, mon cher, sans cela je serais, moi aussi, dans un triste état. Vraiment, c'est auprès d'elle que je me retrouve — que je retrouve la confiance en moi-même quand je suis sur le point de la perdre — et la force de créer, et la joie de vivre. Et plus on vieillit, plus on se rend compte que c'est la seule véritable affection qu'on trouve en ce monde — car les enfants... Ah, Dieu!...

RADEMACHER.

Comment vont-ils? Que deviennent-ils?

WEIHGAST.

Ma fille est mariée. Oui, je suis déjà deux fois grand'père. Je n'en ai pas l'air, oui, je le sais bien. Et mon gosse... quand je dis gosse, il fait en ce moment son année de service militaire — et des dettes. — Dernièrement il a eu un duel, avec un jeune baron de Wallerskirch — pour une femme bien entendu, — Hé oui, mon cher, toujours les mêmes bêtises... et pendant ce temps-là, on devient vieux, et la vie suit son cours.

RADEMACHER.

Oui, oui.

[illegible]

WEIHGAST.

Mais le temps passe. J'attends. Q'as-tu à me dire? Je suis prêt à faire tout ce que tu peux désirer. Tu veux peut-être que je fasse des démarches à la « *Concordia* »... ou bien à la rédaction du « *Nouveau jour* » en vue de ton prochain rétablissement... ou bien encore — excuse moi d'aborder pareille question... Mais si je peux faire quelque chose, si le vil Mammon...

RADEMACHER.

Laisse... laisse !... Je n'ai besoin de rien, de rien absolument... J'ai simplement voulu te revoir encore une fois, mon vieil ami, c'est tout.

(Il lui tend la main.)

WEIHGAST.

Vraiment?... Je suis tellement touché. Oui, Eh bien, quand tu seras guéri, j'espère que nous recommencerons à nous voir plus souvent... là !

(Un silence pénible. On entend le tic-tac de l'horloge dans la salle voisine.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HALMSCHLŒGER, PUIS L'INFIRMIÈRE, ET FLORIAN.

HALMSCHLŒGER.

Eh bien, me voilà. J'espère que je ne suis pas trop exact au moins?

WEIHGAST, se levant, avec un soulagement visible.

Oh ! nous avons fini.

HALMSCHLŒGER.

J'en suis bien aise... Et notre malade s'est calmé, n'est-ce pas?

RADEMACHER, avec un signe de tête.

Merci.

WEIHGAST.

Allons, au revoir, cher ami ; si le docteur y consent, je reviendrai dans deux ou trois jours.

HALMSCHLŒGER.

Certainement. Je donnerai l'ordre qu'à n'importe quelle heure on vous...

WEIHGAST.

Oh ! Je ne demande pas que vous fassiez d'exception en ma faveur.

HALMSCHLŒGER.

Paschanda.

(L'Infirmière entre et donne à Weihgast son pardessus.)

WEIHGAST.

Allons, encore une fois, adieu. Prompte guérison et pas de découragement.

(Il se dirige vers la porte avec Halmschlœger.)

FLORIAN apparaît écartant la portière.

J'ai bien l'honneur, monsieur le docteur, j'ai bien l'honneur...

HALMSCHLŒGER.

Comment, vous n'êtes pas encore couché, vous?

WEIHGAST.

Qu'est-ce que c'est que celui-là? Il m'a dévisagé d'une singulière façon...

HALMSCHLŒGER.

Un pauvre diable d'acteur.

WEIHGAST.

Ah ! vraiment.

HALMSCHLŒGER.

Il ne soupçonne pas que dans huit jours au plus il sera couché entre quatre planches.

WEIHGAST.

Ah vraiment.

(Les regards de Weihgast et de Florian se croisent.)

HALMSCHLŒGER.

Aussi toute sévérité avec lui me paraît bien inutile. Des règlements pour des moribonds, cela n'a pas de sens.

WEIHGAST.

Très juste. Je suis véritablement enchanté, docteur, d'avoir profité de cette circonstance pour faire plus ample connaissance avec vous et vous voir, pour ainsi dire, à l'œuvre. A bien des égards, ça été très intéressant pour moi.

HALMSCHLŒGER.

Mais, si je puis me permettre cette question, était-ce vraiment très important ce que votre ami avait à vous dire?

WEIHGAST.

En aucune façon. Nous avons été, voilà bien des années, assez liés, et il voulait me voir une dernière fois, voilà tout. Je crois, d'ailleurs, que ma visite l'a bien tranquillisé.

(Il s'éloigne.)

L'INFIRMIÈRE.

Bonsoir, Monsieur.

WEIHGAST.

Ah, oui!

(Il lui donne un pourboire. Halmschlœger et Weihgast sortent, suivis de la garde.)

SCÈNE IX

RADEMACHER, FLORIAN.

FLORIAN, s'approchant vivement de Rademacher.

Eh bien, comment ça c'est-il passé? Cet homme là doit avoir un empire extraordinaire sur lui-même.

Je m'y connais en physionomies, et je n'ai rien pu lire sur la sienne. Comment a-t-il pris ça?

RADEMACHER, qui ne l'écoute pas.

Ah! qu'ils sont misérables ceux qui ont encore demain à vivre!

FLORIAN.

Monsieur Rademacher — eh bien, qu'y a-t-il? Que dois-je faire de la clef du secrétaire?

RADEMACHER, revenant à lui.

Le secrétaire?... — faites ce que vous voudrez. Brûlez tout, qu'importe!

FLORIAN.

Et les trésors? les chefs d'œuvre?

RADEMACHER.

Les chefs-d'œuvre! Quand bien même... Ah! il n'y a de postérité que pour les vivants... (Comme s'il voyait réellement Weihgast.) Le voici en bas... le voici qui traverse le vestibule — il franchit la porte... le voilà dans la rue... les lumières brillent — les voitures roulent... des gens passent, à droite... à gauche...

(Il s'est levé lentement.)

FLORIAN.

Monsieur Rademacher.

(Il l'observe de près.)

RADEMACHER.

Qu'ai-je à faire avec lui? Que me fait son bonheur, que me font ses tourments? Qu'avions-nous à nous dire, tous les deux? Hein, quoi? (Il saisit la main de Florian.) Qu'est-ce que nous avons à faire nous autres avec ceux qui demain seront encore de ce monde?

FLORIAN, avec effroi.

Qu'est-ce que vous me voulez donc? Madame Paschanda!

(L'infirmière entre avec une lumière.)

RADEMACHER, lâchant la main de Florian.

Eteignez la lumière, Madame Paschanda. Je n'en ai plus besoin.

(Il retombe sur son fauteuil.)

FLORIAN, se cramponnant à deux mains à la portière. A la garde.)

Mais... est-ce que...

RIDEAU.

ARTHUR SCHNITZLER.

(*Traduit de l'allemand par* MAURICE REMON *et* N. VALENTIN.)

SAINT PAUL A-T-IL REÇU UNE ÉDUCATION HELLÉNIQUE? (1)

Saint Paul, citoyen romain, et originaire de la ville de Tarse où la civilisation grecque a été florissante, fut longtemps considéré comme un juif qui avait reçu une éducation hellénique. Même, de ce qu'il s'est surtout adressé aux Gentils, que la postérité a vu en lui leur Apôtre, on concluait qu'il avait été mieux préparé, par sa formation intellectuelle, à les convaincre qu'à faire renoncer les Juifs aux pratiques et aux croyances fondées exclusivement sur l'Ancien Testament, par suite que, s'il a lu et médité les livres juifs, il a pris une connaissance assez complète de la culture hellénique, de ses idées constitutives, donc de la philosophie éclectique autour de laquelle elles se groupaient dans le 1er siècle avant J. C. et dans le 1er de l'ère chrétienne.

C'est vers la fin du dernier siècle que l'on a nié absolument la formation hellénique de saint Paul. Renan, dans les *Apôtres* et dans *saint Paul*, Sabatier, dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses* et l'*Apôtre Paul*, n'ont voulu voir en lui qu'un Juif converti au christianisme qui, par l'inspiration divine ou un génie original, a contribué à donner au christianisme une de ses formes les plus caractéristiques.

De sorte qu'il ne faut plus aujourd'hui se borner aux affirmations longtemps admises, mais se demander si saint Paul a été familiarisé, en une certaine mesure, avec la philosophie antique, s'il a pu l'utiliser, soit comme point de départ de son apologétique, soit comme matière propre à lui venir en aide dans la construction de ses doctrines mi-théologiques et mi-philosophiques.

I

Avant d'examiner les raisons positives par lesquelles Renan et Sabatier essaient de justifier leur thèse, il faut écarter une façon de raisonner qui n'a rien à voir avec l'histoire impartiale et objective, puisqu'elle transporte le présent dans le passé et nous oblige à juger l'un par l'autre.

Pour Renan et pour Sabatier, saint Paul est un protestant. « C'est par une révélation immédiate, écrit Renan au chapitre X des Apôtres, que saint Paul a tout appris... Le protestantisme existe déjà, cinq ans après la mort de Jésus, saint Paul en est l'illustre fondateur... Rome... (p. 116), sera l'Église de l'autorité, son véritable chef sera Pierre... Mais

1. *Pages extraites* d'un volume d'*Essais* [illegible] *générale et comparée des philosophies* [illegible] *antiques*, qui paraîtra prochainement chez Félix Alcan.

Luther, quatorze siècles et demi plus tard, comprendra la belle épître de saint Paul à Rome pour exposer le mystère de la croix de Jésus et du salut par la foi seule... Il ouvrira une ère nouvelle dans la série séculaire des triomphes alternatifs de Pierre et de Paul... En toutes choses (p. 327) saint Paul est un ancêtre véritable du protestantisme, et il a les défauts d'un protestant... Il est le père du subtil Augustin, de « l'aride Thomas d'Aquin etc. etc ».

Il faut noter déjà que Renan se corrige lui-même en joignant d'autres noms, surtout celui de saint Thomas, le théologien et le philosophe catholique par excellence, à celui de Luther. Par cela même, il nous invite à ne pas admettre une ressemblance aussi complète entre Luther et saint Paul, puisqu'il place, dans la descendance du grand Apôtre, celui-là même que les catholiques ont considéré comme l'irréductible adversaire de la Réforme.

Sabatier est plus affirmatif et plus exclusif : « Paul, écrit-il dans l'*Encyclopédie des Sciences religieuses*, est resté fort étranger à l'Eglise catholique... un grand silence se fit après sa mort sur son nom... Captif et emprisonné pendant quinze siècles, l'esprit de Paul triompha et prit une revanche éclatante au seizième. C'est lui qui a fait la Réforme. Apôtre protestant au milieu des Douze et de la tradition apostolique, il a fait le protestantisme, et c'est de ses lettres qu'est sortie toute la dogmatique protestante depuis Luther. » Et dans la Préface de l'*Apôtre Paul*, Sabatier a été plus catégorique encore; il montre saint Paul déchirant les langes du judaïsme, continué par saint Augustin, puis par Luther, par Schleiermacher et Vinet.

Il y a lieu de remarquer, comme il a été fait déjà dans la *Revue internationale de l'Enseignement* (15 mars 1912, p. 283) que M. de Faye, dans la préface à une quatrième édition du saint Paul de Sabatier, prend soin d'atténuer ses affirmations : « Si Sabatier avait vécu, écrit-il, il aurait certainement ajouté un ou deux chapitres (aux origines de la pensée de saint Paul)... *Il aurait fait une description de ce milieu helléniste où Paul est né, dont it parlait la langue et dont il porte l'empreinte*... Pfleiderer a démontré, par une admirable analyse des principales notions de l'apôtre, qu'il était redevable des éléments essentiels de sa pensée à l'enseignement rabbinique de son temps (méthode d'exégèse, doctrine de la chair, du péché, de la loi de l'expiation)... Mais déjà Pfleiderer notait, avec une remarquable sagacité, *que la pensée de Paul avait subi l'influence de l'hellénisme. Cette influence parait s'être accentuée avec les années. Inconsciemment sans doute, mais de plus en plus, il s'est approprié les manières de concevoir alors courantes dans le monde hellénistique... Grâce à une analyse minutieuse des conceptions de l'Apôtre, on est arrivé à y discerner, non seulement des éléments philoniens, mais encore d'autres plus directement helléniques : on a relevé, dans son argumentation, certaines formes de la diatribe ou argumentation philosophique; on a pu même étudier très sérieusement les rapports du paulinisme et de la doctrine d'Epictète, tant au point de vue de la terminologie que des idées* ».

Pourquoi donc a-t-on lié les deux thèses et soutenu tout à la fois que saint Paul est le protestant par excellence et qu'il ne doit rien à la culture hellénique? Il semble que ce soit pour affirmer, à un point de vue dogmatique et fort peu historique, que saint Paul a pensé de la philosophie antique ce qu'en pensèrent Luther et ses successeurs. Or on dit fort souvent que Luther rompit avec la théologie et la philosophie scolastiques, représentées par saint Thomas, dont l'autorité n'a fait que grandir dans le monde catholique; que son but fut de retourner aux Évangiles et de supprimer du christianisme tout ce qui s'y est introduit de la philosophie grecque et a constitué la théologie dont vit encore le catholicisme romain. Si Mélanchthon revint à Aristote, condamné d'abord par Luther, pour former une philosophie protestante, si les théologiens dont il fut un des chefs créèrent un ensemble systématique qu'ils opposèrent à la théologie catholique, en recourant à saint Augustin et à d'autres Pères de l'Église, les piétistes se replacèrent au point de vue primitif, qu'on dit être celui de Luther. On peut voir par exemple que Kant, dans la *Critique de la Raison pratique*, ne justifie son christianisme que par des citations empruntées aux Évangiles. Sans doute le protestantisme a reconstruit, après les attaques du piétisme, une théologie et une philosophie nouvelles ; mais, de nos jours encore, il s'est trouvé des protestants pour supprimer de leurs doctrines tout ce qui est une adjonction au christianisme évangélique. Et c'est ce qu'a voulu, ce semble, établir Sabatier ; c'est à quoi Renan a été incliné par l'étude des travaux allemands, dont il a tenu un si grand compte. De sorte qu'en faisant de saint Paul le protestant par excellence, on veut affirmer, implicitement et sans justification aucune, qu'il n'eut aucun rapport, direct ou indirect, avec les philosophies antiques dont on s'est servi pour édifier des doctrines condamnées par cela seul qu'elle ne se sont pas bornées à reproduire l'Évangile.

Mais d'abord il n'est plus possible de soutenir que Luther a rompu avec toute la philosophie antique. Il n'est pas douteux qu'il ait voulu remettre les chrétiens en face de l'Évangile et en séparer les interprétations ou tout au moins la plupart des interprétations qui s'y étaient jointes antérieurement. Il n'est pas douteux non plus qu'il ait formellement

condamné le péripatétisme scolastique et peut-être Aristote lui-même qui offre, dans ses œuvres authentiques, et littéralement comprises, assez de théories antichrétiennes pour qu'il soit difficile d'être à la fois son disciple et celui du Christ. Mais il est faux de soutenir qu'il a renoncé à toute philosophie antique; le retour à saint Paul s'accompagne, comme on l'a montré dans *Une des sources de la réforme luthérienne*, d'une adhésion explicite aux doctrines de la *Deutsche Theologie*, de tous les mystiques allemands, qui, par des intermédiaires connus et incontestés, nous ramènent à Plotin et à ses successeurs. Peut-être même serait-il juste de dire que c'est par l'étude des Plotiniens de son temps que Luther est revenu à saint Paul, comme saint Augustin avait été ramené à l'orthodoxie par la lecture de Plotin, mis en latin par Victorinus.

Ainsi l'argumentation, tacite plutôt qu'expresse, de Renan et de Sabatier, n'est nullement fondée. En admettant même qu'il soit légitime de comparer Luther et saint Paul, on serait amené à supposer qu'il y a des doctrines philosophiques chez saint Paul comme chez Luther.

Mais on ne peut accepter que l'histoire objective et impartiale se demande, pour savoir ce qu'a pensé saint Paul, quelle fut la conception de ceux que l'on considère, à tort ou à raison, comme ses seuls et fidèles successeurs. On procède ainsi pour Ammonius Saccas; mais c'est parce que nous n'avons à peu près rien conservé de lui, et l'on sait que les résultats auxquels on aboutit en le cherchant dans Plotin ou même chez les disciples d'Origène ne sont qu'approximatifs. Nous avons l'œuvre de saint Paul, et c'est elle qu'il faut consulter pour résoudre la question.

II

Commençons donc par examiner les raisons positives pour lesquelles Renan et Sabatier ont soutenu que saint Paul n'a pas reçu la culture grecque.

« Saul, écrit Renan au chapitre X des *Apôtres*, latinisa son nom, quand il fut devenu apôtre des Gentils, en celui de Paul, qu'il prit, selon saint Jérôme, du proconsul Sergius Paulus, converti par lui... Il fut élevé dans les principes les plus sévères des pharisiens... Le goût des lettres était très répandu à Tarse, la ville était riche en écoles et en instituts scientifiques. Mais il ne faut pas en conclure que Paul reçut une éducation hellénique très soignée. Car les Juifs fréquentaient rarement les établissements d'instruction profane... Il ne savait rien de la logique péripatéticienne... Sa dialectique a la plus grande ressemblance avec celle du Talmud... Son père le destina de bonne heure à être rabbi... Jeune, il fut envoyé à Jérusalem, et entra, dit-on, à l'école de Gamaliel le Vieux, homme libéral, éclairé, comprenant les païens, sachant le grec... Aussi il y a contradiction absolue entre les principes de Gamaliel (*Actes* V, 34 et suivants) et la conduite de Paul avant sa conversion » etc.

Dans les diverses affirmations de Renan, que l'on vient de résumer, il y en a qui ne valent rien pour justifier sa thèse, il en est au contraire qui sont favorables à la thèse adverse.

D'abord la formule générale, *les Juifs fréquentaient rarement les établissements d'instruction profane*, ne s'applique qu'aux Juifs de Jérusalem, et encore Gamaliel sait-il le grec, selon Renan lui-même. Puis il y avait d'autres écoles que celles de rhétorique, les écoles stoïciennes, dont le fondateur, Zénon, méprisait la rhétorique et l'art du style. Nombre de Stoïciens étaient d'Asie-Mineure ou de pays voisins. Zénon et Persée sont de Cittium, Denys est d'Héraclée, Sphœros, du Bosphore, Cléanthe, d'Assos en Mysie, Chrysippe, de Soles en Cilicie, Posidonius, d'Apamée en Syrie; Aratus, l'auteur des *Phénomènes*, est également de Soles ou peut-être de Tarse.

Laissons de côté, pour le moment, la question des emprunts aux philosophes. Nous y reviendrons, et nous utiliserons le témoignage de Renan pour le discours des *Actes*. Dire que saint Paul ne savait rien de la logique péripatéticienne est chose contestable, pour qui examine la contexture d'un certain nombre de ses œuvres. D'ailleurs c'est l'époque où la logique stoïcienne et une logique, éclectique comme toute la philosophie du temps, sont en honneur, tandis qu'on commence à peine à revenir au Péripatétisme. Enfin Renan remarque une contradiction absolue entre les principes de Gamaliel et la conduite de Paul avant sa conversion. Aussi use-t-il de la formule dubitative, *dit-on*, pour parler de son entrée chez Gamaliel.

D'un autre côté, Renan rappelle que le grand-père de Paul avait peut-être obtenu le titre de citoyen pour services rendus à Pompée lors de la conquête romaine en 63 avant J.-C.; que le goût des lettres était très répandu à Tarse — en quoi d'ailleurs il est d'accord avec Strabon —; que saint Paul revint à Tarse deux ans comme chrétien, et qu'il se forma définitivement à Antioche. Toutes raisons qui semblent préjuger une éducation hellénique aussi bien que judaïque.

La thèse de Sabatier est plus absolue dans le fond, sinon dans la forme, que celle de Renan. « Fils d'un Juif orthodoxe, dit-il dans l'*Encyclopédie des Sciences Religieuses*, ayant appris tout d'abord à parler dans la langue de Canaan, il était préparé à devenir l'élève ardent du pharisaïsme... comme il l'indique

lui-même (II Cor. XI. 22). Si quelqu'un a sujet, dit-il, de se glorifier d'avantages charnels, j'en ai plus que lui : circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin. Hébreu issu d'Hébreux, pharisien pour le culte de la loi, j'ai poussé le zèle jusqu'à persécuter l'Eglise et, quant à la justice légale, j'étais sans reproche... Quatre vers grecs ne prouvent rien, ce sont des dictons devenus proverbes... Paul ne cite pas la littérature classique. Donc elle lui est inconnue... L'araméen est sa langue maternelle, il est obligé de la traduire en grec en écrivant, d'où les hébraïsmes et les violences grammaticales du style... Il parle le grec assez couramment... mais il dicte ses lettres. Donc l'éducation de Paul fut celle d'un Juif rigide et scrupuleux... Dès sa première enfance, il vint à Jérusalem, pour être rabbi ou maître dans les Ecritures... Il entre à douze ans dans l'école pharisienne de Gamaliel... C'est un rabbin converti qui donna à l'Eglise naissante son premier théologien... Cette théologie scolastique, qui fut sa première nourriture, et qu'il n'a jamais bien digérée, consistait avant tout dans l'art subtil d'interpréter l'Ancien Testament... en double sens... Le texte original était déjà si éloigné pour le judaïsme de cette époque qu'il se servait habituellement de la version des *Septante*... comme Josèphe... quoiqu'il sache recourir à l'original... Il a lu la Loi, les Prophètes, les hagiographes, les apocryphes, en particulier la *Sapience*... Dans la théologie rabbinique, on trouve les doctrines que l'Apôtre a rendues chrétiennes en les transformant, notion de Dieu, de la justice, du péché, notions anthropologiques, doctrine de la prédestination, des deux Adam sur l'eschatologie, la démonologie, la nature du paganisme et de ses Dieux. Il passa dix années autour de Tarse et d'Antioche... C'est lui qui a fait le protestantisme. »

Certaines remarques s'imposent. Du texte où il est question d'*avantages charnels*, il n'y a rien à conclure, si ce n'est peut-être que saint Paul a reçu une éducation juive. Mais cela, tout le monde l'accorde. Ce sur quoi l'on discute, c'est pour savoir si une éducation hellénique s'y est jointe ou non. De ce que saint Paul ne cite pas la littérature classique, on ne peut conclure qu'il ignore le Stoïcisme. On pourrait tout aussi bien dire d'ailleurs que, s'il ne la cite pas, c'est qu'il ne s'adresse pas à des hommes qui la connaissent. Si, pour Sabatier, Paul se rendit à Jérusalem afin de devenir rabbi, rien ne justifie cette affirmation. Il en est de même de celle qui concerne le « rabbin converti, premier théologien de l'Eglise naissante ». Deux suppositions injustifiées ne font pas une certitude. Et voici d'autres énonciations qui sont bien plutôt favorables à la thèse contraire. Paul sait le grec, le parle assez couramment, et lit l'Ancien Testament dans la version des *Septante*. Il étudie la *Sapience* où les doctrines grecques se mêlent au judaïsme. Parmi les doctrines que Paul a, dit-on, rendues chrétiennes, il s'en trouve comme celles de la prédestination, qui existent manifestement chez les Stoïciens, et Sabatier n'établit nullement, par des textes, qu'elles sont dans la théologie rabbinique, pas plus qu'il n'explique en quoi consiste cette transformation qui les fit chrétiennes. Enfin Sabatier admet que Paul passa dix années autour de Tarse et d'Antioche, dans ce milieu grec où, selon Renan, il se forma définitivement.

C'est dans l'*Apôtre Paul* que Sabatier donne à la thèse sa forme définitive. « Paul est un juif helléniste, né à Tarse... On accorde trop d'importance à ce fait... l'influence de la Grèce sur le développement de sa pensée *paraît* avoir été faible... La parenté entre sa manière d'écrire et celle de Thucydide ne prouve que la ressemblance naturelle de leurs deux génies. La dialectique de Paul a bien plus d'analogie avec celle du Talmud et des rabbins qu'avec celle de Platon ou d'Aristote... Il écrit en grec et pense en araméen... Il n'a emprunté à la Grèce que son vocabulaire... Il prend soin de relever expressément la pureté de sa descendance hébraïque et la rigueur de son judaïsme... *Tout nous porte* à croire que, s'il est né à Tarse, il a été, dès sa plus tendre enfance, élevé à Jérusalem... Voulant en faire un rabbin, ses parents, *sans doute*, l'avaient fait entrer dans l'école de Gamaliel (Actes XXI : 3. Je suis Juif, dit-il, né à Tarse en Cilicie, mais j'ai été élevé ici, dans cette ville, j'y ai été instruit aux pieds de Gamaliel, dans l'observance stricte de la Loi de nos pères, ayant pour Dieu le même zèle que vous avez tous aujourd'hui, etc.)... Il reçut l'éducation scolastique d'un rabbin, dialectique subtile, herméneutique ingénieuse et raffinée, méthode d'enseignement et de discussion déjà arrêtée et formulée par Hillel... Nous n'avons, sur les doctrines enseignées dans les écoles pharisiennes de cette époque, que *des renseignements très vagues et très incomplets. Cependant il est bien certain* que la théologie de l'Apôtre repose sur une base générale empruntée au judaïsme... La pensée de Paul (p. 32) est restée plus juive qu'on ne le croit communément » etc.

(*A suivre*). FRANÇOIS PICAVET.

LE MESSIE ET LES DERNIÈRES ANNÉES DE HÆNDEL (1)

Avec *Alexander Balus* et avec *Joshua*, composés tous en 1747, et exécutés le 9 et le 23 mars 1748, Hændel ne retrouvera ni l'abondante inspiration ni le succès de *Judas Macchabée*. Il essaya, pour la saison suivante, d'une organisation nouvelle de ses concerts, qui en permettait l'accès à une assistance plus nombreuse et plus souvent renouvelée : au lieu de mettre les billets d'entrée en souscription par abonnement, et à des prix très élevés, il prit le parti de louer les places séance par séance, à bureau ouvert. Ce n'était pas ouvrir ses concerts au « peuple », qui n'en aurait eu alors ni le goût ni les moyens ; mais c'était y faire pénétrer, auprès de l'aristocratie de fortune, jusque là sa seule clientèle, quelques représentants de la moyenne bourgeoisie, ou de ce qu'on nomma plus tard, en France, le « tiers état ». Bien lui en prit, car ce public, moins blasé et moins enclin au parti pris, lui fut aussitôt favorable. « Je n'ai jamais vu salle si pleine », écrit un témoin oculaire à propos de la première audition de *Susanna* ; l'on assure que la recette a été de près de 400 livres sterling. » L'empressement des amateurs permit à Hændel de donner, dans la seule saison de carême 1749, *Susanna*, *Samson*, le *Messie*, chacun quatre fois *Salomo*, (nouveauté), trois fois, *Hercules*, deux fois. *Salomo*, dont le librettiste était encore une fois Thomas Morell, offrait une succession de trois brillants tableaux dont le dernier, la réception de la reine de Saba, se terminait en concert et en fête, et prêtait à de somptueux déploiements de sonorités vocales et instrumentales.

A la même époque, Hændel écrivit, pour accompagner le feu d'artifice tiré à l'occasion de la signature du traité de paix d'Aix-la-Chapelle, la suite de pièces pour orchestre d'instruments à vent connue sous le titre de *Fire music*, dont la seule répétition attira dans les jardins de Vauxhall, une foule de plusieurs milliers de curieux. C'est encore de 1749 que date l'Antienne pour le « Foundling Hospital », à propos de laquelle ses biographes insistent volontiers sur le plus noble trait de son caractère privé, sa grande générosité.

En arguant du prix élevé de ses abonnements de théâtre et de concerts, les ennemis de Hændel s'appliquaient à le faire passer pour avide et pour avare, — reproche dont ils connaissaient l'action sur l'esprit des classes moyennes. Or, s'il est vrai qu'il fût fort économe, — et c'était fort heureux pour lui, puisqu'il réussit trois fois à établir et rétablir sa fortune, et qu'il essuya ainsi deux faillites sans perdre courage, — il était en même temps très charitable. Il avait été l'un des fondateurs de la « Society of musicians » établie en 1738 par Festing et Greene pour former un fonds de secours aux veuves et orphelins de musiciens, et on le vit donner plusieurs auditions de *la fête d'Alexandre* et d'autres ouvrages au bénéfice de ce fonds, auquel par testament il légua 1.000 livres sterling. La première idée de la fondation d'un hospice pour les enfants trouvés remontait également à 1738 et avait été en partie suscitée par l'apparition du célèbre roman intitulé *Tom Jones* ; lorsque, après quelques années, ce projet charitable fut réalisé, la bourse de Hændel y aida grandement. En 1749, il fit don à la chapelle de l'établissement d'un orgue qu'il inaugura lui-même en 1750, et, à partir de ce moment, il donna chaque année, dans le même lieu et à la même intention, une exécution du *Messie*, qui procurait au « Foundling Hospital » une recette d'environ 500 livres sterling. En gratifiant l'hospice de la « bonne copie » qui a été mentionnée plus haut, il lui assura le droit, non exclusif, mais formel, de continuer les auditions annuelles du chef-d'œuvre.

Theodora, qui fut exécutée pendant le carême de 1750, se distingue, entre les oratorios de Hændel, par son sujet tout chrétien, — une histoire de martyre, que l'on a rapprochée du *Polyeucte* de Corneille, et par une couleur grave, atténuée, ou, selon le mot de M. Schering « élégiaque ».

La petite cantate *the Choice of Hercules*, donnée dans la même saison, fut la dernière production de Hændel, dans le genre profane.

Pendant l'été de la même année 1750, il désira revoir son pays natal, où vivaient « d'anciens amis » et sa plus proche parente, une nièce récemment mariée. On sait très peu de chose de ce dernier voyage, auquel on ajoute un but médical, en supposant que le musicien voulait recourir aux eaux d'Aix-la-Chapelle, dont il avait jadis éprouvé toute l'efficacité.

Sa santé s'altérait. Lorsque, de retour à Londres, il se fût mis à la composition d'un nouvel oratorio, *Jephta*, la réapparition d'anciens troubles mentaux l'obligea d'interrompre durant plusieurs mois son travail Il assista néanmoins à deux auditions du *Messie* au Foundling Hospital, et improvisa sur l'orgue. Le 30 août, il termina *Jephta*, son dernier oratorio, suprême et splendide expression de son puissant génie, qu'il fit entendre au public londonien le 26 février 1752. Depuis ce temps, les progrès de la maladie d'yeux dont il était atteint ne lui permirent plus d'écrire, et il se contenta de prendre part comme organiste aux exécutions annuelles de ses

(1) V. la *Revue Bleue* du 16 novembre 1912.

grandes partitions, que dirigeait le fidèle Johann Christopher Schmidt. Il jouait de mémoire ses concertos, en y introduisant de longs développements improvisés. Un jour que l'on donnait *Samson*, tandis que le ténor Beard chantait l'air : « Total eclipse, no sun, no moon », le public, tout à coup saisi d'une émotion profonde, fit application de ce texte au vieux maître, devenu complètement aveugle, qui se tenait assis à l'orgue. Les témoignages de sympathie qui avaient manqué à la meilleure partie de sa carrière lui arrivaient maintenant de toutes parts. En même temps, la vogue de ses oratorios ramenait à lui la fortune. Les recettes d'une seule saison s'élevaient à 1.950 livres sterling, et après deux faillites, il se refaisait en douze ans un capital de 20.000 livres sterling (500.000 francs).

Ses derniers travaux dictés à J.-C. Smith furent l'adaptation à un texte anglais et le remaniement de son ancienne partition *Il trionfo del tempo*, et diverses additions et retouches à *Judas Macchabée*, *Salomo* et *Susanna*.

Par une réaction quelque peu excessive contre les écrivains qui étudiaient Hændel sous la seule lumière des interprétations bibliques, et qui, peut-être à leur insu, tendaient à faire de lui une manière de « prédicant », d'autres critiques, aujourd'hui, font passer au premier plan le côté purement « humain » de son œuvre, et s'attachent, pour ainsi dire, à « laïciser » son génie. C'est ainsi que M. Streatfeild, pour assurer que les croyances de Hændel ne dépassaient pas la philosophie des « hommes sensibles », s'est prévalu d'un propos tenu par le maître, qui se serait félicité « d'habiter un pays ou nulle pression n'est exercée du fait de la religion », — éloge, en vérité, étrangement contredit par les lois d'un royaume où les « papistes » et les « non-conformistes » étaient alors, et pour longtemps encore, exclus du Parlement et des fonctions publiques. Le même biographe anglais n'a découvert qu'un symptôme poétique du « pouvoir d'imagination » de Hændel dans d'autres mots, plus significatifs, qui sortent nettement de la « neutralité » laïque : « J'ai écrit, disait le maître, l'*Alleluin* du *Messie* comme si j'avais vu le Paradis ouvert et le Tout-Puissant en personne. » Nombreuses sont les pages qui relèvent de la même source d'inspiration, jusque dans ceux de ses oratorios où prédominent les formes et l'esprit du théâtre, et rien n'explique autrement que par une pensée religieuse et chrétienne la composition du *Messie*.

En approchant du terme de sa vie, Hændel donnait à ses croyances une expression plus précise, et l'on remarquait régulièrement sa présence au service, dans l'église Saint-George, Hannover Square. Le 6 avril 1759, au milieu d'une exécution du *Messie*, il fut pris d'une faiblesse, et, ramené chez lui, dut s'aliter. On approchait de la semaine sainte. « Je voudrais, dit-il, mourir le Vendredi Saint, dans l'espoir de rejoindre mon bon Dieu, mon doux Seigneur et Sauveur, le jour de la Résurrection. » Ce vœu, qui impliquait le plus formel, le plus touchant acte de foi, devait être exaucé : au matin du samedi saint, 14 avril 1759, Hændel déposa son âme aux pieds du Rédempteur.

Ses funérailles furent célébrées le 20 avril, à huit heures du soir. On l'inhuma dans le « Coin des poètes », à Westminster, où les musiciens s'arrêtent pieusement devant son monument funèbre, œuvre de Roubiliac érigé en 1762.

Nous ne nous flattons point d'être parvenu à donner un récit suffisant de cette vie d'artiste, si tourmentée et si remplie, non plus que de l'immense et magnifique labeur d'un des génies les plus abondants, les plus souples et les plus puissants qui aient illuminé le ciel de la musique. Longtemps il a été traditionnel d'associer à l'éloge de Hændel celui de Bach, et d'établir un parallèle entre ces deux maîtres, nés dans la même année et chez le même peuple, et que l'on se plaisait à appeler, du nom de Castor et Pollux, « les Dioscures ». Coiffés de la même perruque, les deux bustes se « faisaient pendant » : depuis qu'on les regarde mieux, la parenté de leurs âmes semble lointaine, et c'est pour nous avoir légué des trésors différents, que nous les unissons dans un sentiment égal d'admiration et de reconnaissance.

S'il était possible, par une comparaison, d'éclairer les traits généraux de la physionomie de Hændel, nous aimerions chercher parmi les peintres la transposition, en un autre langage artistique, de certaines propriétés de son génie : et déjà, tout à côté de lui, dans cette Angleterre qui fut sa patrie d'élection, dont il interpréta les croyances, dont il servit les goûts et dont il épousa les passions, ne sommes-nous pas frappé des analogies qui rapprochent de lui le grand Joshua Reynolds ? analogies, dans cette merveilleuse faculté évocatrice de la vie, qui permettait à l'un, par le jeu des ombres et de la lumière, de donner presque à ses figures l'illusion du mouvement, à l'autre, par le coloris des voix et des instruments, de produire l'impression d'une image visuelle? analogies, dans cette extraordinaire activité, qui amenait Hændel à écrire en quinze jours tout un oratorio, et Reynolds à peindre cent vingt portraits en une année ; analogies encore, jusque dans l'étrange faculté qu'ils possédaient tous deux de faire leurs les inventions d'autrui, jusque dans cette habitude de la refonte et du « plagiat », que la raison leur reproche et que le sentiment, vaincu d'admiration, leur pardonne.

Mais c'est à un autre peintre, mieux connu parmi nous, que nous font le plus souvent songer les œuvres de Hændel; c'est Rubens, en qui s'étaient fondus l'héritage de l'art flamand et les acquisitions de l'art italien, et dont l'œuvre « innombrable » décèle un prodigieux, un « furieux » improvisateur, en même temps qu'un ouvrier accompli et un talent universel; et lorsque nous entendons la critique louer dans la célèbre *Histoire de Marie de Médicis*, « la grandeur inusitée de l'ensemble, l'invention inépuisable et l'infinie variété des nombreux sujets, ainsi que la merveilleuse exécution de quelques morceaux », il nous semble lire l'éloge d'*Israël en Egypte*, du *Messie*, ou de *Judas Macchabée* ; — de même qu'en voyant Thoré écrire que « devant Rembrandt on se recueille et devant Rubens on s'exalte », nous reconnaissons ce qu'éprouve une âme musicale en présence de Sébastien Bach et de Georges-Frédéric Hændel.

MICHEL BRENET.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Romans.

EVELYNE MONCŒUR. *L'Incomparable*. Grasset.)
ROBERT DE TRAZ. *Les Désirs du Cœur*. Calmann-Lévy.)
NICOLAS BEAUDUIN. *Les Campagnes en marche*. Basset.)

Et les romans pleuvaient...

Je n'irai pas m'en plaindre; car si cette averse nous incommode parfois, et semble présager les pires catastrophes, un de ces déluges à quoi rien ne résiste, ni la curiosité du lecteur, ni la vague faveur du bon public, ni même cet amour que les esprits désintéressés portent aux lettres, avouons-le, de belles œuvres nous tombent parfois du ciel : ainsi reçûmes-nous, ces dernières semaines, l'inestimable cadeau du dizième volume de *Jean Christophe*, par lequel M. Romain Rolland clôt magnifiquement la plus vaste entreprise romanesque de ce temps... Et ce n'est pas tout !

Donc, romans de toutes sortes... romans qui se copient les uns les autres, parfois sans malice, d'aventure avec une intention satirique; cette intention-là n'est pas toujours pour nous déplaire.

Voici, par exemple, les *Désirs du Cœur* de M. Robert de Traz.

Robert de Traz inscrit, à la première page de son livre, en dédicace, le nom de Jean-Louis Vaudoyer. Hum ! Cette dédicace n'est-elle point là pour le profane? façon délicate de réveiller nos souvenirs, d'aiguiller et d'aiguiser notre attention, de nous suggérer une très plausible hypothèse.

Jean-Louis Vaudoyer, vous vous en souvenez sans doute, est un gentil auteur, qui écrit des livres fleuris et parfumés : tous les parfums que mit en honneur la dernière mode; et puis de l'art : jardins à la française, musées européens, ballets russes, sultanes, miniatures, costumes persans... C'est ce qu'on appelle la littérature décorative. Jean-Louis Vaudoyer fait cela gentiment; nul ne lui conteste une dextérité aimable. Sa seule imprudence fut d'intituler romans ces livres qui ne témoignent ni d'une forte imagination, ni d'un souci pressant d'observation et de vérité.

Robert de Traz, ayant considéré les livres de Jean-Louis Vaudoyer, qui peut-être l'éblouirent un instant, résolut de les imiter; ébloui, mais je pense, sardonique, Robert de Traz nous offre un très consciencieux pastiche.

Tout y est, sauf, je crois bien, les ballets russes; tout y est, jusqu'à la Perse, qui surgit tout à coup, assez drôlement, en pleine Rome. Le héros de cette histoire, Philippe, hésite entre des vélléités sensuelles et des prétentions éthérées à l'art et à la littérature; rencontrant, dans l'atelier d'un ami peintre, un modèle, une belle fille à la nudité souple, il rêve incontinent :

... Il se souvint d'une longue femme du London Pavillion qu'il avait cru aimer, quelques mois auparavant, parcequ'elle avait l'air d'un Burne-Jones. Assez vite détrompé, il s'était ensuite reproché sa méprise et d'avoir trahi ses goûts. Mais celle-ci ne serait-elle pas la sœur facile et réelle (sic) d'un poème persan !

Les héros de Jean-Louis Vaudoyer colorent ainsi leurs passionnettes de souvenirs et d'imaginations esthétiques... et rien n'a moins d'importance, car ils ne prennent très au sérieux ni leurs sentiments, ni leurs souvenirs, ni leurs imaginations; ils sont intelligents, les héros de Jean-Louis Vaudoyer, et très parisiens... Philippe, aussi peu parisien que possible, et qui s'empêtre parmi les affectations contradictoires dont il ne cesse d'être la victime ahurie, Philippe est un sot... Voilà bien la déformation de la satire...

Ce Philippe, que Robert de Traz n'osa point tout de même conduire à Versailles, explore Rome : aime-t-il ? aimera-t-il ? a-t-il aimé ? Trois questions que vous pourrez formuler, et lui adresser à lui-même avant, pendant, et après ce mémorable et décevant séjour, et qui ne laisseront pas de le déconcerter avant, pendant, et même longtemps après, et toute sa vie... car les aventures de ce benêt ont ceci de particulier qu'on le voit revenir des combats

de l'amour aussi indécis, incertain, incapable de s'expliquer ce qui vient de lui arriver... que si rien ne s'était passé. Un béjaune! mais terriblement littéraire... Toujours les exagérations de la satire.

Philippe explore Rome... et voici les peintres que nous attendions, et la fatale Américaine que nous n'attendions guère moins, et dont la franche ardeur déniaiserait notre amoureux transi... s'il n'était indéniaisable. Car la comtesse Narnia sera un soir sa maîtresse, et lui seul semblera n'accueillir de cet événement capital qu'un souvenir confus...

Il faut à la littérature décorative de beaux parcs : Philippe rejoindra donc une parente qui possède, non loin de la Ville éternelle, quelques arpents de frondaisons et de jardins ; ici le pastiche se distingue à peine d'une copie, tant Robert de Traz déploie de zèle à reproduire une scène qui nous parut gracieuse — avec l'éclat perlé d'un Van der Meer — en je ne sais plus quel récit de Jean-Louis Vaudoyer :

Ils longèrent le bassin. L'eau n'y était pas claire et vive comme plus haut, mais sombre et taciturne (?). Ils s'y penchèrent, et leurs deux visages y apparurent rapprochés... La comtesse s'agenouilla sur la margelle, se déganta, et plongea sa main, une belle main forte, chargée de bagues admirables. Elle remua l'eau qui brouilla leur double image, puis qui redevint calme, et les refléta encore.

Robert de Traz se moque-t-il ? J'aime à le croire, et qu'avec une impertinence sournoise, il raille la littérature décorative. Sinon, son livre serait dénué de toute raison d'être ; je n'en donnerais pas, pour ma part, un maravédis.

*
* *

La raison d'être de l'*Incomparable*, nul moyen de la point découvrir ; non point peut-être tout de suite ; le meilleur signe qu'une mystification, qui n'est point grossière, atteint à l'excellence, n'est-ce point tout justement cette incertitude où l'auteur nous retient un temps, cette séduction dont il nous enveloppe, ce sérieux dont il nous abuse et qui nous ménage la surprise de découvrir un piège parmi des fleurs, cette fine malice enfin, par où il nous avertit de n'y point tomber, et nous fait honneur de notre perspicacité : il est une satire âpre et comme insolente ; celle-ci, cruelle, mais d'une cruauté enveloppée, nous conquiert de la meilleure grâce du monde, car elle met d'abord de son parti, non point seulement notre raison et notre goût, mais jusqu'à notre orgueil et à notre vanité... Et cela est terrible.

On m'assure que de bonnes âmes s'y sont trompées, que des critiques distraits louèrent une fois de plus la sincérité féminine, cette exaltation passionnée et cette précieuse impudeur dont il est toujours opportun d'exalter la neuve séduction à propos de certains livres de femmes... Une telle candeur est tout de même bien amusante.

Evelyne Moncœur n'est point assurément le nom ou le pseudonyme d'un bas bleu, ou d'une aimable faunesse de lettres, mais bien le masque d'un confrère qui résolut de nous offrir une jolie, et je l'ai dit, une cruelle, mais enfin une bien élégante comédie...

Sachons lui gré d'avoir paré de tant de grâces sa satire — non point seulement parce qu'il est d'une courtoisie charmante et bien française de ne jamais confondre sincérité et brutalité dès que l'on ose faire entendre aux femmes (à quelques femmes) une désagréable vérité - mais parce que ces soins, ce style brillant, et pour tout dire cette forme souple, alerte, aisément, et en quelque sorte familièrement poétique, sont un hommage au talent de celles même qu'il raille. Nul autre baume n'adoucira les blessures qu'il ne ménage point à ses victimes : voici tout de même un vulnéraire ; qu'on n'aille point en mépriser la flatteuse douceur.

Qu'on se méfie d'ailleurs ! Notre homme masqué a l'hommage insidieux : redoutez, ô femmes de lettres, les présents d'Artaxerxès ! Ce domino qui, si discrètement, vous encense, guette votre contentement pour s'en gausser : que d'épines jusque parmi ses roses ! Il est persuadé, chère Madame, mais là très véritablement persuadé qu'un certain don de la forme élégante et gracieuse nous fut départi ; il n'est pas moins assuré que vous gâtez ce don par de fâcheuses affectations, et que votre lyrisme se mue parfois en pur galimatias... C'est pourquoi, imitant votre style, vos images, vos phrases chantantes et légères — je crois même qu'il pousse la galanterie jusqu'à en affermir le rythme — insensiblement, avec une habileté féroce, il glisse au naïf pathos... Prenez garde, la transition est si adroitement ménagée que vous alliez sourire à ce miroir perfide.

Donc l'auteur qui signe Evelyne Moncœur est un homme, un homme qui s'accorda le loisir d'écrire un livre de femme ; l'intention n'est point douteuse : comme beaucoup d'autres, cet homme fut excédé de l'indécent cabotinage dont la littérature féminine fut si encombrée en ces dernières années, au détriment de quelques œuvres remarquables, et de toutes les vraies vocations de femmes écrivains. Il ne se fâche nullement, mais nous oblige à toucher du doigt les limites d'un certain style, et tous les vices redoutables qu'il recouvre, cette faiblesse, ou mieux cette absence de pensée, cette grossièreté de sentiments, cette sensualité toute simple, et toujours ambitieuse d'oripeaux soi-disant philosophiques, au total cette monotone pauvreté, cette insondable misère par quoi tant de livres contemporains demeurent à jamais caractérisés... Et voilà de bien grands mots ;

mais je vous assure que cette œuvre légère et gracieuse, mais non point frivole en dépit des apparences, les suggère infailliblement.

Trop légère, trop allègrement bondissante pour qu'une analyse n'en trahisse pas la signification... Sachez pourtant que l'héroïne de ce livre, qui se raconte elle-même avec une ingénuité confiante et résolue, est la femme d'un modeste professeur provincial; les Bovarys d'autrefois s'accoutumaient à leur sort provincial; celles d'aujourd'hui entraînent à Paris leurs époux résignés — avec l'ambition d'y briller dans les lettres, et la certitude de manifester d'éblouissants talents. Celle-ci ne déclare-t-elle point à son amant? « Et moi, bientôt, je ne t'occasionnerai aucun frais : j'ai résolu d'écrire... Tu corrigeras seulement mes fautes d'orthographe. L'orthographe ne m'intéresse pas .. » Préalablement, elle entend « vivre sa vie » ; méprisant son honnête mari, qu'elle nomme le Petit homme, elle s'éprend de Mousset, ce brave Mousset que les charges d'une nombreuse famille contraignent aux plus navrants succès; ce Mousset signe Mussheim des pièces idiotes, spectacles violents et grossiers, où le public va baver d'aise. Mousset, qui n'a point d'illusion, ne parvient point à décourager l'enthousiasme de notre évaporée; elle le condamne à l'amour, et quel amour!

Toi qui marches, dans la douceur de ce soir d'avril, vers une maison inconnue de ce lointain Passy, imagines-tu quel amour t'y attend! Ah! Douceur de ce soir, chaste comme des fiançailles et brûlant comme une caresse savante... Vous m'apportez, doux soirs d'avril dans vos mains diaphanes, toute la charge de joie vers quoi bondit mon tendre cœur... Mon tendre cœur... vers d'autres fardeaux d'amour qui passaient sur la route, il s'est élancé déjà, généreusement, et chaque fois qu'un fardeau passait : car nos cœurs trop légers ne battent du beau rythme de la vie que quand le poids d'un amour domine leurs mouvements indociles; mais les fardeaux jamais n'ont été assez lourds, et mon cœur, chaque fois, recommençait de bondir ; viens, Bien-aimé... ce soir, mes yeux si doux, soyez plus doux encore ; frémissez, mes lèvres, pour annoncer les baisers proches ; et toi, ma chair, vase merveilleux où bouillonne l'ardeur de mon sang, sois transparente, éblouissante et prodigue de parfums, afin que son odeur chaude parvienne au Bien-aimé, qu'elle le pénètre et qu'il s'en grise!

Ainsi délirent harmonieusement nos Sulamites... Leur cantique des cantiques s'achève en quelque prosaïque chambre d'hôtel, à moins que Mousset-Mussheim ne se laisse persuader de les enlever à leurs infortunés maris. Le Mousset de l'Incomparable ne se résout point aisément au traditionnel voyage — sa femme, ses cinq enfants! — Il s'y résout enfin, après un essai de villégiature à trois aux environs de Fontainebleau. Voici nos amants dans les Pyrénées ; lui s'enivre de la splendeur des sites : elle les « comprend » :

Au coucher du soleil, nous traversons les Landes et leurs infinies forêts de pins. Ah! grands pins! Arbres passionnés! Dans quelle beauté tragique vous m'êtes apparus, ce glorieux soir d'été où mon amour m'emportait au milieu de votre foule sombre, alors que, vers la droite, tout le sang d'un couchant, derrière vos sveltes corps, se répandait. Et vos corps se dressaient, innombrables et identiques, et c'est pourquoi vous m'émûtes, tous également blessés. Car tous vous portez au flanc, ou j'aime mieux dire, au cœur, une même plaie. Quelle passion suprême, beaux arbres tendres, exige votre sang? Quel désir? Quel amour? Ah! vous tous, tous les arbres, toute la forêt, d'une seule étreinte je vous étreins, parce que vous êtes mes frères, parce que blessés au cœur, ce sang de votre cœur, précieusement, en de petits godets est recueilli : parce que c'est donc votre fonction de donner votre cœur et de souffrir ; parce qu'ainsi vous ne vivez que par l'amour et qu'ainsi, ô douloureux, votre cœur est semblable à mon si tendre cœur!

Que dites-vous de ce petit morceau? Je crois bien, quant à moi, que vingt années de littérature s'y résument, et que les ennemis du romantisme remonteraient plus haut encore pour excuser — ou condamner plus sévèrement — les fallacieux et puérils prétextes de cette orchestration romantico-sentimentale.

Enfin nos amants vivent dans le recueillement ardent d'une vallée pyrénéenne le tendre poème du tendre amour... Survient un beau muletier : Mousset-Mussheim, le Grand homme, se voit aussitôt abandonner. L'amante part, ah! sans remords... Vivre sa vie... le droit au bonheur, ah! tendre, tendre amour!

Quelque chose de cela était peut-être bien déjà dans les romans de George Sand... mais cette Incomparable est d'une criante modernité; la satire est aiguë, et atteint en pleine chair notre temps, quelques-unes de nos folies, certains de nos travers... Et toutes nos femmes de lettres l'applaudiront des deux mains, car vous verrez qu'aucune d'entre elles n'aura le mauvais goût de s'y prétendre reconnaître.

* * *

Les *Campagnes en marche*... entendez par antiphrase les campagnes qui, démoralisées par la politique et par l'alcool, s'en vont à la décrépitude et à la mort. Le Père Rouleau est un paysan aisé des environs d'Amiens; un fieffé ivrogne ; ivrognes, le Marsouin, Bécassé, le Poilu, Caux et Bouchon, Berdalot, Dumoulard, Barnabé, et tutti quanti... et toutes les femmes sont d'horribles mégères, la Plumard et ses

filles, la grosse Margot, Bertha et Cléophée, les Latrulle, Armandine et Angélina, Octavie, Séraphine... et enfin et surtout la Boulu, dite *la belle femme*, dite la République, débitante du café du Progrès, reine poissarde d'un hameau affolé... Et des « saouleries » et des « rigolades », et des « boucans » à n'en plus finir... M. Nicolas Beauduin nous ramène au beau temps de Zola : tout cela est d'un Zola nouveau jeu, plus romantiqne encore que l'autre, et qui remplace le formidable souffle du premier par une extraordinaire excitation verbale ; un Zola retourné, si j'ose dire, et qui instruit, en ses peintures d'une crapuleuse humanité, le procès de la République et de la démocratie.

Nicolas Beauduin est un jeune poète éloquent, grandiloquent, de qui j'ai dit ici même le talent fougueux, coloré, inquiétant par un excessif amour de la facile rhétorique. Il est l'ardent protagoniste d'une théorie de l' « intensisme » en littérature ; découvrons dans les *Campagne en marche* un essai d'application de l'intensisme.

Franchement, Nicolas Beauduin, qui, sans l'intensisme, eût été peut-être capable de nous donner un excellent roman, me semble ici victime de sa théorie. La valeur et le sens de l'art étant surbordonnés à ses moyens d'expression, on soutiendrait que le perfectionnement et l'intensité de ces moyens importent d'abord à l'artiste ; prêcher l'intensité, c'est-à-dire la vigueur du sentiment et la force du style, rien donc là que de raisonnable... et de traditionnel. — Mais on dirait que Nicolas Beauduin l'entend autrement : du moins semble-t-il ne tirer de ces prémisses que des conclusions très matérielles et assez naïves, et ne rêver que d'un intensisme formel, et en quelque sorte mécanique, lequel serait tout le contraire de l'art.

Voyez plutôt *les Campagnes en marche* : Nicolas Beauduin se préoccupe beaucoup moins de frapper juste que de frapper fort ; il frappe comme un sourd ; il martèle à tort et à travers sa rude matière, forgeron imprudent, inquiétant, et fâcheusement novice... Il grossit tout, s'interdit les nuances, les contrastes, pense nous étonner de sa vigueur, nous désole par ce désir outré de nous étonner qui bien vite nous paraît monotone, au total nous fatigue de cette monotomie dans le fortissimo, et nous empêche de distinguer quoi que ce soit parmi cette artificielle tempête et ce vulcanisme à jet continu...

D'autant que nous nous en apercevons très tôt, Nicolas Beauduin ne s'applique guère qu'aux mots ; il leur prête une vertu qu'ils n'ont pas, car leurs empâtements ne tiennent lieu ni de l'observation ni de l'émotion, et leurs simulacres demeurent singulièrement vides et pauvres dès qu'une sève profonde cesse de les nourrir et de les animer. Un tel culte du mot, pratiqué non point avec discernement, avec choix, mais avec la superstition de l'abondance, un absolu renoncement aux suggestions du goût, aux sévérités de la raison, aux joies délicates de l'amour organisateur, un tel culte est une barbarie ; conduit par son fétiche, Nicolas Beauduin en arrive à la plus étrange cacographie...

Cet intensisme ne dépasse pas la phrase : il n'est d'ailleurs souvent que l'art de mêler à de fâcheuses abstractions la grossièreté la plus gratuite, et de placer un juron... Nous sommes blasés, hélas, et il n'y a plus que quelques très vieilles demoiselles pour s'indigner de si pauvres audaces... Nous ne nous indignons pas, mais nous voyons bien que Nicolas Beauduin s'attarde en des chemins périlleux.

Comment les personnages qu'il prétend évoquer avec de tels moyens seraient-ils vivants ? Ils sont à la fois grimaçants et tout d'une pièce, conventionnels et irréels, caricaturaux et singulièrement mornes ; l'instituteur Grobidas, défenseur ridicule du « progrès laïque », est une caricature manquée ; le curé n'est qu'un fantôme d'honnête homme : le reste...

Nicolas Beauduin nous doit un meilleur usage des forces tumultueuses et jeunes qui s'agitent en lui. Puisse-t-il mettre au point sa théorie de l'intensisme, ou mieux se souvenir qu'en art comme en plusieurs autres domaines de l'activité des hommes, seules importent... les réalisations.

LUCIEN MAURY.

THÉATRES

Théâtre des Arts : *Le Grand Nom*, pièce en trois actes de MM. VICTOR LÉON et LÉO FELD ; adaptation française de M. PIERRE VEBER.

Théâtre Réjane : *Un Coup de Téléphone*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de MM PAUL GAVAULT et GEORGES BERR.

Théâtre Antoine : *Crédulités*, pièce en trois actes, de M. LOUIS BÉNIÈRE.

Evidemment, la mode a changé. C'est la fantaisie innocente, la bonne humeur et l'optimisme qui triomphent, cette saison, sur nos scènes, même d'avant-garde. Au lieu de traduire les drames norvégiens, on adapte les opérettes autrichiennes, ou d'agréables comédies qui leur ressemblent. Le Théâtre des Arts, qui est admirable par la variété de ses essais, nous offre une fort jolie pièce des auteurs de la *Veuve Joyeuse* ; le Théâtre Réjane nous amuse en rajeunissant, avec beaucoup d'habileté, les facéties sans malice du vieux Palais-Royal ou de Cluny ; enfin, au Théâtre Antoine, nous voyons s'épanouir

dans le sans-gêne de la pochade et le ton de la charge, un thème qui s'y fût présenté naguère sous les espèces du réalisme, du symbolisme et de la philosophie. Ne nous hâtons point, là-dessus, de philosopher nous-même, et attendons encore un peu avant d'interpréter des faits que, pour aujourd'hui, il nous suffira de constater.

* *

On pourrait écrire un drame poignant sur l'opposition de la chance et du génie, l'injustice des succès faciles et des efforts méconnus, le doute qu'ils font naître, l'un et l'autre, dans la conscience de l'artiste, en l'amenant à se demander, dans le premier cas, si l'engouement de la foule ne sanctionne pas sa médiocrité à lui et, dans le second cas, si l'indifférence générale ne condamne pas son rêve, ses ambitions, son idéal. Celui-là se dit parfois que toutes les acclamations du vulgaire ne valent pas le suffrage d'une élite, et celui-ci qu'il a peut-être sacrifié à des chimères. Un triomphe hors de proportion avec nos mérites peut nous faire douter d'eux plus vite encore qu'une persistante infortune, surtout si une clairvoyante censure s'exerce à nos côtés. C'est le cas du compositeur Hofer. Mais il nous est présenté sans tragiques couleurs, et tout se passe, comme vous verrez, le mieux du monde.

Hofer est l'auteur de l'opérette en vogue. Il a une cour d'admiratrices, et gagne beaucoup d'argent. C'est un homme heureux, que le talent n'encombre guère, et que la chance a favorisé. Nous ne lui connaissons qu'un seul chagrin, un seul échec. Vingt ans plus tôt il a aimé une jeune fille, Clara, une camarade du Conservatoire ; ils s'étaient fiancés : un jour, elle a disparu, et il l'attend encore. Par fidélité à ce souvenir il ne s'est pas marié, et puisqu'il gardait l'espoir, il a voulu garder aussi sa liberté.

Or, ce jour même, comme il dirigeait une répétition de l'orchestre qu'il doit conduire le soir de la deux centième, il s'est violemment querellé avec un musicien inconnu, qui en remplaçait un autre, malade. Et il a exigé le renvoi immédiat de l'intrus, de l'incapable, de l'insolent. Celui-ci n'a-t-il pas eu l'audace de répondre à une observation du « maître » : « Vous pouvez jouer votre ordure vous-même, si vous trouvez que je ne la joue pas bien. » Le musicien inconnu est précisément le génie méconnu qu'il s'agit d'opposer au médiocre triomphateur ; il s'appelle Brandt ; il a été le camarade de Hofer au Conservatoire, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est le mari de Clara.

Cet Hofer est un excellent garçon, que le succès n'a pas gâté. Quand il apprend que sa victime est son vieux camarade Brandt, il n'a plus qu'une idée : le revoir, s'excuser près de lui, et lui faire rendre sa place à l'orchestre. Quand il apprend que Brandt est le mari de Clara, le choc est rude d'abord, mais l'ancien amour n'a laissé qu'un souvenir très doux, et il suffit aux deux fiancés de se retrouver un instant ensemble pour le retrouver aussi. Il est charmant, d'ailleurs, cet intérieur de musicien pauvre, chimérique et fervent. Brandt a dans ses cartons une symphonie colossale : Hofer l'aidera de tout son pouvoir.

Ici interviennent d'une manière décisive deux personnages dont je n'ai pas encore parlé, quoique l'un d'eux ait déjà, depuis le commencement de l'action, beaucoup servi : le librettiste de Hofer et sa secrétaire : Last et Mlle Steffi. Vous pensez bien que pour réunir ainsi, au moment voulu, des personnages séparés depuis vingt ans, le hasard avait besoin d'un peu d'aide. C'est le bon Last qui la lui a fournie. Cet agité joue au naturel le rôle de navette ; il va et vient, et, grâce à lui, les fils de l'action forment une trame. Last a écrit, pour Hofer, le livret de son opérette, et pour Brandt le livret de sa symphonie, qui est une symphonie avec chœurs. Last a fait entrer Brandt dans l'orchestre du théâtre où se joue l'opérette de Hofer. Last va suggérer à Hofer le moyen, le grand moyen, le seul moyen de venir effectivement, efficacement en aide à Brandt. Hofer étouffe dans son succès de compositeur d'opérette ; il en a assez d'être moulu par les orgues de barbarie, valsé par les chambrières, et seriné par les bambins ; lui aussi, il a des aspirations au grand art ; lui aussi, il a écrit une symphonie, et il vient précisément de la proposer au directeur des grands concerts de la Société Philharmonique, qui s'est empressé de l'accepter. L'éditeur Manhardt s'est non moins empressé de conclure pour la partition. Cela étant posé, il suffira que Hofer substitue à sa symphonie celle de Brandt. Rien de plus simple ; mais, comme il n'aurait peut-être pas — et pour cause — trouvé cette idée tout seul, le propre office de Last est de la lui suggérer. Et si vous me demandez pourquoi Last s'intéresse si fort au compositeur méconnu, je m'excuserai de ne vous avoir pas dit encore que Brandt a une fille, Senta, que Last en est amoureux, qu'il est même son fiancé, et qu'en vérité vous auriez bien pu le deviner.

Tout cela est fort bien ; mais Hofer n'acceptera jamais un pareil sacrifice. Quelle raison a-t-il de l'accepter ? Il peut aider son vieux camarade avec bonté ; il n'est pas obligé de l'aider avec abnégation, avec héroïsme. Le fait que Brandt lui a pris Clara crée un lien entre eux, je le veux bien ; encore ne faut-il pas trop exiger de cette sympathie ni du noble désir de servir toujours la femme jadis aimée. L'affaire n'irait donc pas toute seule, s'il n'y avait Mlle Steffi.

Mlle Steffi est une charmante figure, un peu secrète, un peu mystérieuse, dont nous n'avons pas tardé à percer le mystère et le secret. Evidemment, cette jeune fille aime Hofer. Hofer l'aime-t-il? Il n'y paraît guère, et lui-même, sans doute, ne le croit pas. Mais le véritable amour est souvent celui qui vient sans qu'on s'en doute, qui s'installe en nous sans que nous prenions garde à sa présence, et nous domine impérieusement avant que nous ayons soupçonné son empire. Mlle Steffi est grande musicienne, fille d'un professeur qui a été le maître de Brandt et de Hofer. Elle a l'instinct héréditaire et les traditions : son jugement ne la trompe pas. Elle a joué la symphonie de Hofer et constaté que c'est une œuvre manquée. L'amour même ne saurait l'aveugler. D'ailleurs, elle aime Hofer tel qu'il est, avec son talent populaire, et elle estime que comme musicien il a donné sa mesure, qu'il lui reste à se montrer grand maintenant par le cœur, à mettre sa célébrité au service du génie obscur. La cause est gagnée. On joue la symphonie de Brandt sous le nom de Hofer; elle triomphe, et Hofer acclamé vient proclamer lui-même le nom de l'auteur. Il goûte la joie de sa générosité, et l'art, d'ailleurs, s'efface en ce moment pour lui devant l'amour, le grand amour qui s'offre et auquel il découvre que son cœur a déjà répondu. Last épousera Senta. Tout le monde a été bon, loyal; tout le monde est heureux. Seul le juif Manhardt a payé un peu cher une symphonie qu'il croyait du célèbre Hofer et qui est de l'obscur Brandt. Mais Brandt aussi, nous l'espérons, sera célèbre demain.

Cette agréable pièce, où il y a, vous l'avez vu, beaucoup d'arrangement et de convention, rachète de la manière la plus heureuse l'artifice des caractères par le pittoresque des figures, qu'une bonne interprétation a beaucoup servi. L'intérieur du compositeur Brandt, au deuxième acte, forme un tableau charmant de simplicité, de vérité et d'humour. M. Janvier a composé le personnage de Brandt avec un art très fin et très piquant; Mme Thomsen est une Clara douce et grave, et le petit Mathieu fait un gamin d'une allure tout à fait drôle et germanique. Le compositeur Hofer, de sa nature sans doute, et peut-être aussi un peu par la faute de son interprète, est plus banal : M. Rouyer le marque à son empreinte, qui est celle des jeunes premiers avantageux. Mme D. Mussay nous fait bien sentir la force délicate de Steffi, véritablement artiste, et capable de juger à sa valeur l'art de Hofer, mais aussi profondément éprise que clairvoyante dans son amour, à la fois réservée, hardie et fière. C'est, à mon avis, quoique la psychologie n'en soit qu'indiquée, le personnage le plus intéressant de la pièce. Mme Desverger, prête une élégante dignité à la mère du compositeur, Mme Hofer; MM. Hardoux et Joachim sont, l'un et l'autre, fort amusants sous les traits de l'éditeur Manhardt et du librettiste Last.

J'ai loué le décor du deuxième acte. Il faut dire combien celui du troisième est parfait aussi dans sa simplicité. Il représente les coulisses d'une salle de concert et, quand la porte s'ouvre, nous apercevons un coin de l'orchestre, et nous entendons les morceaux. L'exacte subordination du décor à l'œuvre, qui est le principe du Théâtre des Arts, est pleinement réalisée. Par contre, j'avoue n'avoir rien compris à la mise en scène du premier acte. Pourquoi l'atelier du compositeur ressemble-t-il à un caveau mortuaire, où rien ne manque, pas même les couronnes violettes accrochées aux murs? Tous les spectateurs m'ont paru également surpris. Je ne doute pas qu'il n'y ait une intention, mais personne ne l'a comprise. Et pour ne pas finir sur cette impression, je dirai que tout le reste a été non seulement compris, mais fort vivement goûté.

*
* *

Il n'y a rien qui puisse solliciter l'attention de la critique dans la pièce d'ailleurs très gaie, bouffonne même, où le théâtre Réjane va trouver, je le crois, un assez joli succès. C'est le vieux et classique vaudeville de Déjazet, rafraîchi au goût du jour, richement mis en scène et admirablement joué. Le raconter n'est rien, il faut le voir. Mais encore de quoi s'agit-il? Quelle est la donnée essentielle? En deux mots, la voici.

Lejonquois et Cormainville sont deux médecins accoucheurs, époux respectifs de Germaine et de Mamette. Lejonquois est un noceur effréné, en qui sa femme a toute confiance; Cormainville, le modèle des époux, que sa femme a des raisons de croire infidèle. Aussi s'est-elle empressée de le tromper, par représailles, et elle a pris un amant, Julien de Rocreuze. Pour mieux persuader Germaine qu'il passe les nuits auprès de ses clientes, Lejonquois traîne avec lui son malheureux assistant Cormainville, et voilà qui nous réserve, vous l'imaginez, des complications de toute sorte, et autant d'effets qu'il plaira aux auteurs d'en prodiguer. Cela étant, reste à déclancher l'action.

Un soupçon de Germaine suffira : tout de suite elle le change en certitude et son parti est pris : elle trompera son mari. Mais elle le trompera par raison, par principe, par devoir, — sans plaisir, — et avec le premier venu. L'amant de Mamette a un ami, Serpolet. Voici l'affaire. Vite, un coup de téléphone. Serpolet est attaché au cabinet d'un ministre. Germaine donne son adresse, et lui dit que le ministre l'appelle. Serpolet va partir pour un bal

costumé, il est tout habillé (à 8 heures du soir, c'est un peu tôt, mais il n'importe). Il arrive, donc, cinq minutes plus tard, en travesti. Comment il rend à Germaine le service qu'elle lui demande, comment il est pris pour le docteur Lejonquois par un jeune fétard qui vient chercher du secours, comment il est obligé de jouer le personnage du docteur, et se trouve conduit précisément chez la maîtresse du docteur pour donner ses soins au docteur lui-même, qui avait avalé une arête de poisson, comment la maîtresse du docteur, furieuse à la révélation de son identité et de son état civil, demande à Serpolet le même service que Germaine, et comment Serpolet, malgré la hâte où il est de se rendre à sa soirée de contrat, s'exécute une deuxième fois, comment Cormainville doit s'expliquer avec l'amant de sa femme et reconnaître que, par son irréprochable vertu, il les met en effet, l'une et l'autre, dans une fâcheuse situation, comment aussi tout s'arrange, — c'est ce que je ne vous conterai pas, et je vous demanderai plutôt de m'excuser si je vous ai entretenu de cette histoire. Mais n'est-il pas bon de voir quelle force centrifuge, si je puis dire, tend perpétuellement à jeter le théâtre en dehors de la littérature, et quelles causes accélèrent aujourd'hui ce mouvement ? Nous avons, sans compter les théâtres de musique, ni les théâtres populaires ou les théâtres de quartiers, nous avons, sur « le boulevard » seulement, ou dans sa dépendance immédiate, une vingtaine de théâtres, « très parisiens », qui se procurent et se partagent, comme ils peuvent, l'article de Paris manufacturé en toute hâte. Et c'est déjà très beau qu'on puisse livrer si vite et faire si bien.

Les comédiens eux-mêmes se trouvent éparpillés entre des scènes dix fois trop nombreuses, et il n'y a plus guère de troupe nulle part. Dans la plupart des théâtres, chaque pièce amène sa combinaison. Celle du théâtre Réjane est des plus heureuses. Mme Réjane tient elle-même le rôle de Germaine, avec cette fantaisie un peu canaille qui fut jadis son charme, et cette intelligence des nuances qui reste sa force ; Mlle Yahne est une Mamette charmante de naturel et d'inconscience, Mlle Isabelle Fusier, bien amusante en petite élève du Conservatoire qui s'inspire de ses leçons de tragédie dans ses querelles privées, et Mme Fonteney a fort drôlement dessiné une silhouette de vieille bonne archaïque. Gaston Dubosc est toujours admirable en ahuri, et Serpolet n'a que trop de raisons de l'être ; André Duboscq est un jovial noceur, cynique et rondelet. M. Simon nous montre Cornainville comme il doit être, correct et... prédestiné ; M. Juvenet est fort plaisant en Julien de Rocreuze. La pièce, vivement enlevée, doit beaucoup à cette excellente interprétation.

***

Le thème de M. Bénière est philosophique ; mais sa pièce est guignolesque. Il a voulu rassembler, dans un même milieu, des « crédulités » diverses, nous montrer qu'elles se ressemblent toutes, et leur opposer la sagesse de la ferme raison. La raison, c'est la tante Barbe, qui est aussi l'indulgence et la bonté. Elle est pauvre ; elle a été recueillie avec un bambin de neveu qu'elle adore, chez un cousin, Navoly, fabricant de statues religieuses, et qui croit aux esprits. Mme Navoly, vieille bourgeoise acariâtre, et malade imaginaire, s'adonne, ainsi que ses filles aux pratiques de la plus basse bigoterie ; une cuisinière, Victoire « fait » les cartes toute la journée, leur médecin, le Dr Cametz, a le fétichisme de ses livres. Quoi encore ? Minorel a l'air d'un brave homme, et Sicre est un coquin assez platement copié sur Tartuffe. Par ailleurs, il croit au loto italien. Et voici, entre ces gens-là, ce qu'il advient.

M. Louis Bénière avait déjà remporté au Théâtre-Antoine un grand succès, il y a trois ans, avec *Papillon, dit Lyonnais le Juste*. Un héritage faisait le fond de l'histoire. Il en est tout de même aujourd'hui : pourquoi changer ce qui réussit si bien ? Tante Barbe hérite donc de neuf millions sans que personne le sache. Elle décide alors de donner une leçon à ses cousins trop crédules, tout en faisant leur bonheur, et en payant magnifiquement une maigre hospitalité. Son petit bonhomme de neveu — qui croit aux fées — sera son instrument. Elle lui persuade qu'il peut se faire lui-même, avec une branche de lilas, une baguette magique, et obtenir tout ce qu'il voudra. Ahurissement de la famille quand arrivent, coup sur coup, un magnifique piano pour petit Pierre, un chapelet de diamants et perles fines pour Berthe Navoly, des flambeaux d'argent pour Minorel, et deux millions, oui deux millions, pour Navoly. Il pense en devenir fou. Mais tout s'explique. Sicre est mis dehors, et peut-être les crédulités qu'il exploitait sortiront-elles avec lui.

En tout cas, cela nous est parfaitement égal, car nous ne nous intéressons à aucun de ces fantoches ; et c'est le grand défaut de cette pochade, qui ne paraît point assez dépourvue de prétentions. Tout ce qui n'est pas charge un peu grosse reste effroyablement confus. Nulle part n'est esquissée la psychologie de la crédulité. Nous ne voyons qu'une brave femme chez des idiots, qu'essaie d'exploiter un coquin. Il n'y a tout de même pas un seul médecin aussi imbécile que ce Dr Cametz qui se promène les poches bourrées de livres, se laisse berner par une mégère en parfaite santé, et assure qu'elle va mourir parce

que le cas, avec l'issue fatale, est décrit tout au long dans un de ses bouquins. Il n'y a d'ailleurs aucune action, aucune intrigue ; il n'arrive rien, en dehors des cadeaux magiques ; il ne se passe rien, et nous n'avons d'autre perspective que de voir la tête des gens quand ils sauront que Barbe a hérité de neuf millions et que la baguette magique du petit Pierre doit aller rejoindre leurs autres crédulités. Attendra-t-on pendant trois actes ce dénouement ? Tout le sort de la pièce dépend de cette question. Pour patienter, nous avons surtout les mines ahuries et savoureusement cocasses de M. Gémier. Il a montré, une fois de plus, sa force comique, et tous ses admirateurs regretteront qu'elle n'ait pas un meilleur emploi. Quelle figure tout de même il a su réussir, de boutiquier falot et de jobard du guéridon ! M. Clasis n'a pas moins bien réussi celle du Tartufle Sicre : rien qu'à le regarder, cet homme glabre aux gestes onctueux, à la bouche tordue, nous fait mal au cœur. Il est impossible de jouer plus juste que Mlle Cheirel, avec plus de largeur, de mesure et de précision. Grâce à elle, c'est un plaisir de voir tante Barbe à l'œuvre, si puérile que soit sa fantaisie. Mlles Modave et Alice Fusier donnent une très précise apparence de vie aux deux sœurs, Berthe et Madeleine ; mais était-il bien utile que Mlle Fusier chargeât si fort son rôle et fit de Madeleine — pourquoi ? — une sorte d'infirme qui aurait besoin de se faire redresser la langue à l'Institut des bègues ? Cette réserve n'empêche pas que la pièce soit très remarquablement jouée.

FIRMIN ROZ

Chronique de l'Étranger

—

L'INFERNO DE STRINDBERG

Les journaux et les revues des pays du Nord continuent toujours à s'occuper de l'œuvre de Strindberg et plus encore de sa personne et de sa vie, si aventureuse et tourmentée. Voici entre autre des souvenirs que le poète polonais M. Stanislas Przybyszewski (1) publie, sur ses relations avec le grand écrivain suédois, dans un journal polonais de Lemberg (*Slowo Polskie*). Ces souvenirs ne manqueront pas d'intéresser, d'autant plus que, d'après une opinion répandue dans les milieux littéraires scandinaves et allemands, M. Przybyszewski n'est autre que le démoniaque « ennemi mortel » par qui l'auteur de l'*Inferno* dit avoir été si cruellement persécuté. Certains articles ayant donné des informations inexactes, M. Przybyszewski s'est vu dans l'obligation de démontrer que les sentiments dont témoigna à son égard ce célèbre roman, sont, en réalité, dépourvus de tout fondement.

En général, constate-t-il tout d'abord dans son article, les principales « confessions » de Strindberg. — *Le plaidoyer d'un fou*, *Le fils de la servante*, *Inferno* — sont, en tant qu'autobiographie, sans aucune valeur, et ces trois romans ne seraient autre chose que de monstrueux pamphlets, s'ils n'étaient écrits par un artiste extrêmement doué, mais atteint d'une grave maladie nerveuse. D'après M. Przybyszewski, l'âme de chaque être humain contient les éléments des deux sexes ; dans celle de Strindberg, c'est l'élément féminin qui l'emportait. Une fantaisie puissante, mais insuffisamment contrôlée par la raison, une grande violence dans l'affirmation de conclusions tirées de causes purement imaginaires, le manque enfin de tout frein dans les pensées et dans les sentiments, voilà ce qui caractérisait, en premier lieu, cet esprit par ailleurs remarquable. De là, la manie de la persécution, dont Strindberg souffrit durant toute sa vie, et aussi la célèbre mysogynie dont témoignent ses écrits. Au fond, sa haine de la femme ne fut qu'un tragique malentendu ; ce fut l'expression de la lutte qui se livrait en lui-même entre l'élément féminin et l'élément masculin. Inutilisables pour qui voudrait y chercher des faits biographiques, les « confessions » de Strindberg sont un document précieux pour les neurologues et pour les psychiâtres.

La première rencontre de M. Przybyszewski et de Strindberg date de 1892. L'écrivain suédois Ola Hansson et Przybyszewski, informés par lettres de la lamentable situation matérielle où se trouvait alors Strindberg, le persuadèrent de quitter Stockholm et, grâce à l'aide pécuniaire de Max Harden, l'éditeur connu de la *Zukunft*, le firent venir près d'eux, à Berlin. Ce furent les débuts du célèbre cabaret du « Petit Cochon noir »... En ce temps, Strindberg était atteint déjà de sa funeste manie. A tout instant il changeait de logement, se croyant poursuivi par la police suédoise, traqué par des espions. On en voulait à sa personne, on en voulait surtout à son « sac vert ». Ce fameux « sac vert », l'unique objet qu'il avait apporté avec lui de Suède, était une espèce de valise, recouverte de toile verte, bondée surtout de paperasses, d'innombrables fiches où s'inscrivaient des notes prises sur toutes les personnes rencontrées, des observations astronomiques, des réflexions sur l'état déplorable de la géologie moderne, sur la stupidité de la médecine, la bêtise des archéologues, l'idiotie des agronomes, et en général, sur tout ce qui existe au monde. Un jour Strindberg disparut de Berlin. Dans un accès de sa manie, il s'était enfui à Weimar. Pour le faire revenir, il fallut que des étudiants polonais se cotisassent afin de payer ses frais d'hôtel. Mais bientôt ses amis réussirent à intéresser à son cas des personnalités influentes. Une matinée fut organisée en l'honneur de Strindberg, où l'on joua *Les Créanciers*. Du coup, il fut une « figure berlinoise ». On courait le voir attablé au

(1). La plupart des œuvres de cet auteur furent d'abord publiées en allemand.

« Petit Cochon noir », en compagnie du ménage Hansson, de Richard Dehmel, de Gunnar Heiberg, de Holger Drachman, et de tout un groupe de jeunes artistes. Pendant tout le temps que dura le séjour de l'écrivain suédois à Berlin, ses rapports avec Przybyszewski furent excellents; dans un laboratoire, loué grâce à la dot de la seconde femme de Strindberg, la fille d'un rédacteur de la *Neue Freie Presse*, ils s'occupent tous les deux d'alchimie, cherchent à faire de l'or. Survient le divorce de Strindberg, son départ pour Paris et, brusquement, toute relation entre les deux amis s'interrompt. C'est indirectement que Przybyszewski, resté à Berlin, apprend le bref succès de Strindberg à Paris, sa misère et sa maladie, sa fuite à Dieppe, son retour en Suède, son séjour dans une maison de santé à Lund, et enfin la publication d'*Inferno*.

Inferno, la seule source où ont puisé tous ceux qui, de bonne ou de mauvaise foi, ont parlé de mes rapports « mystérieux » avec Strindberg, écrit M. Przybyszewrski. *Inferno* est une description effroyablement fidèle de la « fièvre blanche », résultat de la pire des intoxications alcooliques qui existent, celle provoquée par l'abus de l'absinthe. Les feuilles jonchant le sol prenaient au yeux de Strindberg l'aspect des caractères composant mon nom. De pareilles hallucinations visuelles étaient, chez lui, fréquentes. Quelques années encore avant son arrivée à Berlin, il se plaignait à Hansson de se trouver à un pas de la folie. Il venait alors de recevoir une lettre de Nietszche (dans la dernière phase de la maladie de N.), une lettre écrite sur une immense feuille de papier; chaque caractère avait 5 centimètre de hauteur (Strindberg mesurait tout), et cette lettre se composait d'une seule phrase : *Je viens de faire passer par les armes l'empereur d'Allemagne*. Signé : *Nietszche Napoléon. César* ». Pendant des semaines Strindberg ne voyait partout que ces caractères immenses, n'entendait partout que cette unique phrase. Me montrant, des années après, cette lettre, il tremblait encore au souvenir des souffrances qu'elle lui avait fait endurer.

Une des manifestations les plus caractéristiques et les plus fatiguantes de la « fièvre blanche » sont de continuelles hallucinations de l'ouïe. Strindberg aimait beaucoup la musique de Schumann, et particulièrement son *Aufschwung*. Et voici que pendant sa maladie à Paris, ce malheureux *Aufschwung*, il l'entend subitement au-dessus de lui, il l'entend jour et nuit, sans répit. Il ferme les yeux, fatigués par l'insomnie, il se bouche les oreilles; en vain! Qui m'a donc joué ce morceau infernal? C'est Przybyszewski. Lui seul savait le jouer. Le voici venu de Berlin, il s'est logé à l'étage au-dessus, et il joue, il joue, il jouera jusqu'à ce qu'il m'ait fait mourir... Autre torture : le malade a la sensation que le long de son lit, sous son corps, quelque démon invisible étend une sorte de fil de fer électrique. Il attend, angoissé, ce qui en résultera. Et voici que le démon a lâché le courant; le malade se tord de douleur, il saute en bas de son lit, pour s'évader hors de ces effluves diaboliques, mais en vain! Qui a pu inventer ce nouveau supplice? Il écoute : la musique s'est tue. Donc, *il* n'est point ici. Mais c'est *lui*, ce ne peut être que *lui*. Le voici, à Berlin, assis à sa table de travail; devant lui, il tient ma photographie, il la pique avec des épingles, et moi ici, à Paris, je sens chacune de ces piqûres. Ne m'a-t-il pas raconté, ce bourreau, qu'au moyen-âge, les adeptes de la magie noire tuaient ainsi leurs victimes? Pourquoi me tortures-tu, monstre? De quoi te venges-tu? Que t'ai-je fait? Ne m'as-tu pas tant de fois assuré de ton amitié? Strindberg présentait P. à Berlin comme son meilleur ami; c'est P. qui devait être son exécuteur testamentaire et publier, après sa mort, le contenu du « sac vert ».) Pourquoi, maintenant, es-tu devenu mon ennemi mortel? — La réponse que Strinberg se donna à lui-même à ces questions fut très simple : la femme de P. fut ma maîtresse; donc, à présent, il se venge sur moi [1].

Il y a des choses dont il est très difficile de parler, écrit M. Przybyszewski, mais je crois qu'il vaut mieux que moi-même j'éclaircisse cette question, au lieu que de malins biographes se creusent la tête sur cette page « obscure et mystérieuse » de mes rapports avec Strindberg. S'il avait été maître de ses sens, il se serait dit : vu notre amitié si intime, P... qui connaissait de ma bouche tous mes secrets, connaissait aussi celui-là; il le connaissait *avant* son mariage. Si malgré cela, il s'est marié, et surtout si, après s'être marié, il est resté mon ami, c'est qu'aucune histoire de femme ne pouvait le séparer de moi, et moins encore être la cause d'une haine de sa part. Je n'ai jamais été, conclut le poète polonais, l'ennemi de Strindberg, c'est lui, au contraire, qui est devenu mon ennemi, subitement, et sans autre cause que sa maladie.

La plus grave erreur de ce malheureux cerveau fut que partout il voyait des ennemis. En réalité, il n'en avait pas. Ce puissant talent n'éveillait partout qu'une profonde compassion pour le mal cruel dont il souffrait. Les mêmes personnes que, dans ses *Drapeaux noirs*, il avait traînées dans la boue, répondirent à ses injures en adressant un appel au peuple suédois pour l'inviter à offrir un don national au plus grand artiste de la Suède. Le dernier des Don Quichotte, Strindberg, lutta toute sa vie avec des moulins à vent, et comme jadis le grand mage Paracélse, il ne cessa de brandir son épée contre des démons qui n'existaient que dans son cerveau tourmenté. Il fut le martyr de son propre génie et du dédoublement tragique de son âme.

LA GALERIE LAYARD A VENISE

Venise est menacée de perdre la plus belle de ses collections particulières. Lady Layard, la veuve de l'explorateur de Ninive, celle qu'on nommait « l'ambassadrice d'Angleterre à Venise », venant de décéder, la Galerie Layard, d'après le testament de son fondateur, devra être transférée à Londres, et incorporée à la *National Gallery*. C'est à juste titre que la presse italienne s'est émue à ce propos, et proteste vivement contre cet

1. La personne dont il est question, une femme de lettres norvégienne, a été depuis assassinée.

exode. « Cette petite collection, écrit dans le *Marzocco* M. Angelo Conti, renferme la quintessence de ce qui est vénitien en peinture ». Quiconque a eu l'occasion de visiter le palais Cappello-Layard, ne pourra oublier de tels joyaux -- doublement précieux au bord du *Canal Grande* — comme le Départ de Sainte-Ursule » de Carpaccio, ou le fameux portrait de Mahomet II par Gentile Bellini. En plus de ces deux chefs-d'œuvre, la collection possède de belles toiles d'Aloise Vivarini, de Giovanni Bellini, de Cima da Conegliano, de Sebastiano del Piombo, de Savoldo; Cosimo Tura, Montagna, Morone, Moroni et Lorenzo Lotto, y sont représentés non moins brillamment.

De ces tableaux, c'est le portrait de Mahomet II qui, au point de vue historique, suscite le plus grand intérêt. On connait son histoire. Sur l'invitation du Sultan, Gentile Bellini part, en 1479, à Constantinople. Il y décore les appartements du palais impérial et, à plusieurs reprises, malgré la défense du Coran, exécute le portrait du calife. A propos de ce voyage de l'ainé des frères de Bellini, Ridolfi raconte que Mahomet, jugeant peu fidèle la manière dont, sur un de ses tableaux, le peintre avait représenté une tête coupée, aurait donné l'ordre qu'en sa présence on trancha la tête à un esclave; sur quoi le Vénitien, épouvanté, se serait empressé de regagner sa patrie... Les événements actuels des Balkans confèrent une valeur unique à ce portrait d'un souverain qui transforma Constantinople en ville musulmane et enleva Scutari et l'Albanie à la domination vénitienne. (Détail piquant : il y a quelques mois, on avait, de la part des Jeunes-Turcs, commandé la copie de ce portrait pour un musée ottoman de Constantinople; la guerre, survenue entre temps, fit qu'on ne donna aucune suite à ce projet). « Perdre une pareille œuvre, dit M. Conti, serait, pour les Italiens, une défaite morale non moins grave que la perte d'une bataille.

Les lois italiennes seraient-elles impuissantes à préserver Venise de la dépossession de la Galerie Layard? M. Aldo Rava le craint et, dans le même numéro du *Marzocco*, il propose une solution fort élégante à une question qui, déjà, aigrit les esprits au delà des Alpes. Le gouvernement anglais ne pourrait-il pas faire de la Ca'Cappello une résidence d'été de ses ambassadeurs, ou mieux encore, une sorte d'académie anglaise à Venise? La collection Layard, au lieu de se dissoudre dans la richissime *National Gallery*, resterait ainsi sur le sol d'où ont surgi les chefs-d'œuvres qui la composent, et deviendrait en même temps un beau symbole de l'amitié italo-anglaise. Il faut espérer que tous les vrais amis de l'art ancien et tous les admirateurs de Venise ne manqueront pas de prêter à cette idée un appui des plus sympathiques.

UN ROMANCIER BRÉSILIEN

Le grand public européen est d'ordinaire peu informé des tentatives de littérature originale de l'Amérique du Sud ; les pays de langue espagnole les plus avancés de l'Amérique du Sud, comme l'Argentine, l'Uruguay, le Pérou et le Chili, absorbent, il est vrai, une grande quantité d'ouvrages écrits à leur usage en Espagne; ils ont toutefois commencé ces derniers temps à produire des écrivains dont les œuvres portent une empreinte marquée du terroir. Il en est de même du Brésil qui, s'étant détaché politiquement du Portugal, se détache aussi intellectuellement, et de plus en plus, de son ancienne métropole, et possède déjà, lui aussi, des commencements de littérature nationale. Datant à peine d'hier, cette jeune littérature brésilienne s'enorgueillit de plusieurs représentants de vrai talent, dont le plus éminent est incontestablement M. Coelho Netto.

Dans un article que M. Martin Brusot consacre (dans la revue allemande *Das litterarische Echo*) à cet écrivain et où sont analysées ses œuvres principales, M. Netto apparaît une personnalité fort intéressante. Ce médecin vécut sa jeunesse dans les forêts vierges de l'Ouest; là se sont réfugiés les survivants des anciens habitants du pays; M. Netto a rapporté de ce séjour un amour profond de la nature tropicale et de la vie primitive qui là-bas, dans les *Mattos* et les *Sierras*, est celle des indiens, métisses, mulâtres, cafufas et nègres. Rien pourtant, dans ses récits, qui rappelle un Fenimore Cooper ou un Bret Harte. M. Netto, en même temps qu'il est un excellent peintre du paysage brésilien, dont il sait rendre toute la grandiose et sauvage exubérance, est un profond psychologue observateur. Ce psychologue se plaît surtout à l'étude d'âmes où s'affirment encore toutes les secrètes affinités qui, par un lien indissoluble, rattachent l'homme primitif à la nature. Son penchant pour certains côtés psychopatologiques est visible dans le choix de ses héros ; les effets dramatiques qu'il obtient en accentuant leurs tares et, en général, en exaltant certains éléments morbides de ses récits, sont d'un réalisme très violent. Le sentiment de terreur hallucinante qu'à l'exemple d'Edgar Poë il aime à susciter, paraît toutefois ne jamais dépasser la mesure artistique, mais, au contraire, être obtenu par des moyens d'une grande simplicité. Un amour profond de la vie s'exprime ici, même à travers les aspects les plus lugubres de l'existence, et la manière dont cet auteur sait faire vivre ses personnages, en contact intime avec la faune et la flore environnantes, fait souvent penser à Kipling. De l'analyse des romans et nouvelles de M. Netto, donnée par M. Brusot — « Sertao », « La peste », « Tapera », « Les aveugles » — ressort, comme des meilleurs romans anglais et américains, une impression de grande énergie. Sans avoir la discipline et l'équilibre des races anglo-saxonnes, cette énergie, non dépourvue de souplesse latine, n'en témoigne pas moins d'une belle vitalité confiante dans l'avenir.

JACQUES LUX.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 22. — 2e SEM. 50e ANNÉE 30 NOVEMBRE 1912

UN PROJET DE MARIAGE DE TOLSTOÏ

A l'occasion du cinquantenaire de son mariage, commémoré le mois passé, la comtesse Sophie, veuve de Tolstoï, a publié ses souvenirs se rapportant aux jours de ses fiançailles et de son mariage avec l'illustre écrivain. Ce nous est un motif de rappeler, d'après les propres lettres de Tolstoï, un précédent projet de mariage qui fut poussé si loin que des fiançailles furent annoncées.

Tolstoï avait vingt-huit ans, et il n'avait, jusqu'alors, éprouvé qu'une seule passion profonde, pour une jeune cosaque qu'il avait connue au Caucase, lorsque, sous-officier de vingt-deux ans, il habitait le bourg de Staroglodovskaïa. Il avait projeté d'épouser la fruste jeune fille et même de se transformer en cosaque pour y demeurer auprès de sa femme. Ce premier amour a été assez fidèlement décrit par Tolstoï dans son roman les *Cosaques*.

Six ans plus tard, le choix du jeune romancier, déjà célèbre, s'arrêta à une jeune fille, Mlle Valérie Arseniev, qui appartenait à une famille noble, habitant, en été, son chateau de Soudakovo, dans le voisinage de celui de Yasnaïa Poliana. La famille se composait de trois sœurs, dont Mlle Valérie était l'aînée, et de leur tante, d'un certain âge déjà, mais fort mondaine. Ce fut au retour de Sébastopol que Tolstoï, passant par Moscou, rencontra la jeune fille, et crut voir en elle la compagne rêvée. Puis, le voisinage à la campagne et le calme succédant à la vie mondaine de la capitale, facilitèrent le rapprochement entre les deux jeunes gens.

Mais en cette année 1856, la famille Arseniev et la dame de compagnie des jeunes filles, Mlle Vergani, revinrent à Moscou, afin d'assister aux fêtes du couronnement d'Alexandre II, qui eurent lieu à la fin d'août. De là, Mlle Valérie écrit à la tante de Tolstoï, Tatiana Yergolskaia, et se montre si enthousiaste dans la description des fêtes que son fiancé, resté à Yasnaïa Poliana, éprouve un commencement de désillusion : les distractions mondaines joueraient-elles donc un si grand rôle dans l'existence de sa future femme? Et il cherche à réagir.

M. Birukov, le biographe de Tolstoï auquel j'emprunte ces détails et l'analyse des premières lettres échangées entre les fiancés, nous dit que toutes les missives de Tolstoï sont remplies de tendres recommandations sur l'attitude que sa bien-aimée aura désormais à observer si son intention est de marcher d'accord avec lui durant leur vie commune. Affligé du manque de compréhension, chez la jeune fille, du motif qu'il fait valoir, Tolstoï devient parfois ironique, amer; par ailleurs, il s'attendrit et parle comme un père à son enfant. En réponse à la lettre de Mlle Valérie à Mme Yergolskaia, Tolstoï tourne tellement en ridicule l'émerveillement de sa fiancée devant les bals, les parades, les jeunes aides de camp, etc... qu'elle cesse d'écrire, et le pauvre amoureux est obligé de demander grâce, de multiplier ses excuses, avant de recevoir l'absolution.

La famille Arseniev étant revenue, après les fêtes, à Soudakovo, tout rentre dans l'ordre, et l'affection entre les jeunes gens renaît. Mais, l'idée vient à Tolstoï d'éprouver encore une fois la force de leur attachement par l'éloignement, et il va passer deux mois à Saint-Pétersbourg. Or, voici qu'à cette épreuve volontaire s'ajoute une épreuve imprévue : Tolstoï apprend que, pendant les fêtes du couronnement, sa fiancée s'est éprise de son professeur de musique. Ce ne fut pas sans lutte contre elle-même, et elle prit le parti de ne plus voir le jeune professeur ; l'inconstance de ses sentiments ne s'en manifesta pas moins, et, malgré les efforts de Tolstoï, il ne put se remettre du choc reçu. Leurs relations épistolaires continuent ; à des lettres de reproches succèdent de plus amicales, et Tolstoï envoie à

celle qu'il considère toujours comme sa fiancée deux missives — dont on lira tout à l'heure d'importants extraits — et dans lesquelles il expose son idéal conjugal. Mais bientôt, écrivant à sa tante, qui souhaitait ce mariage, il commence à douter de son choix, puis s'aperçoit définitivement de son illusion.

De son côté, Mlle Arseniev finit par démêler le changement survenu dans les sentiments de son correspondant, et elle prend l'initiative de lui signifier leur rupture. De l'étranger où il s'était rendu, Tolstoï aborde une dernière fois la question du mariage manqué et explique, dans ses lettres à Mme Yergolskaia, sa conduite. Mais pour pénétrer plus à fond dans les sentiments qu'il vécut durant cet épisode, il convient de relire le roman qu'il écrivit sous l'impression immédiate, dans l'année même, et qu'il intitula : *Le Bonheur conjugal*. C'est le bonheur d'une douce mélancolie, que seul pouvait escompter l'auteur s'il avait uni sa destinée à celle de Mlle Arseniev ; ç'en fut un tout autre qu'il trouva en réalité, six ans plus tard, auprès de celle qui devint sa compagne.

E. Halperine-Kaminsky.

A Mlle Valérie Arseniev

Date approximative : novembre 1856.

La vie commune de l'homme et de la femme dépend :

1° De leurs penchants ;

2° De leurs moyens.

Examinons ces deux conditions.

Khrapovitsky (1) est un homme moralement âgé, qui a eu une jeunesse assez folle, et à laquelle il a sacrifié le bonheur des meilleures années de sa vie. Il a trouvé aujourd'hui sa voie et sa vocation : la littérature, méprise intérieurement « le monde », aime la vie de famille calme, morale, et ne craint rien autant que la vie agitée du monde, celle qui étouffe tous les sentiments et toutes les pensées honnêtes, vous rend esclave des conventions mondaines et de vos dettes.

Il a déjà payé ces erreurs des meilleurs moments de sa vie passée, de sorte que ses paroles ne sont pas dites en l'air, mais sont l'expression d'une conviction acquise par ses souffrances passées.

La charmante demoiselle Dembitskaia (2) n'a rien éprouvé de pareil ; pour elle, le bonheur est représenté par ceci : bals, épaules nues, voitures, diamants, réceptions des chambellans, aides de camp, etc... Mais il est arrivé, on ne sait trop comment, que Khrapovitsky et Dembitskaia paraissent s'aimer (peut-être que je me mens à moi-même, mais à cet instant je vous aime passionnément). Donc ces personnes, aux penchants si opposés, semblent s'aimer. Comment doivent-elles organiser leur existence pour vivre ensemble?

Tout d'abord, elles doivent se faire des concessions réciproques. Ensuite, celui dont les penchants sont le moins moraux doit céder le plus souvent. Quant à mes intentions, j'aurais voulu passer toute ma vie à la campagne. J'aurais eu alors trois occupations : l'amour pour Dembitskaia et le souci de la rendre heureuse ; la littérature, et, enfin, la gérance de mes propriétés, telle que je la comprends, c'est-à-dire comme l'accomplissement de mon devoir à l'égard des hommes qui me sont confiés (1). A cette vie il n'y aurait eu qu'un inconvénient : c'est de retarder sur le siècle.

Mlle Dembitskaia rêve, au contraire, de vivre à Saint-Pétersbourg, de danser à trente bals par hiver, de recevoir de bons amis et de rouler sur le Nevsky dans son coupé. Le milieu entre ces deux exigences serait de vivre cinq mois à Saint-Pétersbourg, sans bals, sans coupé, sans toilettes mirifiques avec guipures et point d'Alençon, et sept mois à la campagne.

Khrapovitsky a deux mille roubles argent, revenus (2) de sa propriété (c'est-à-dire s'il ne pressure pas ses malheureux moujiks comme le font tous les autres). Il dispose encore de mille roubles argent environ par an qu'il tire de son travail littéraire (mais ce n'est pas un revenu certain : il peut s'abêtir ou être malheureux et ne plus pouvoir écrire). Mlle Dembitskaia. a une espèce de billet à ordre assez compliqué de 20.000 roubles qui lui rapporterait 800 roubles de rentes. Total dans les meilleures conditions ; 3.800 roubles. Savez-vous ce que représentent 3.800 roubles à Saint-Pétersbourg ? Pour vivre avec ces ressources cinq mois à Saint-Pétersbourg, il faut habiter le cinquième étage, n'avoir que quatre pièces, avoir non pas un chef, mais une cuisinière, ne pas songer à un coupé ni à une robe en popeline avec point d'Alençon, ni à un chapeau bleu ciel, parce qu'il jurerait avec le reste.

Ces ressources permettent de vivre à Toula ou à Moscou, et même parfois de briller devant les Lazarevitch. Eh bien non. Merci !

On peut aussi vivre à Saint-Pétersbourg, au troisième étage, avoir une victoria, et se cacher des créanciers : tailleurs et autres boutiquiers ; faire savoir au gérant de mes propriétés que tous les ordres donnés pour faire un sort plus ou moins supportable aux moujiks ne comptent pas, qu'il faut les écorcher vifs et, finalement, retourner à la campagne et

(1) C'est sous ce nom que Tolstoï peint le couple imaginaire, pour ne pas se nommer lui-même ainsi que sa fiancée.

(2) Nom donné par Tolstoï à sa fiancée.

(1) Comme propriétaire foncier, Tolstoï était encore à cette époque maître de serfs.

(2) Un rouble en argent, et non en assignat, valait à cette époque 4 francs.

s'y morfondre des années entières, irrités constamment l'un contre l'autre. Eh bien, merci pour cela encore! Je l'ai déjà éprouvé.

Enfin, on peut habiter au cinquième étage (sobrement mais honnêtement), y dépenser ce qu'il faut pour se procurer le confort intérieur, pour orner ce petit appartement du cinquième, pour la cuisine et la cave, afin que les amis nous visitent avec plaisir; acheter des livres, des partitions, des tableaux, organiser des concerts chez soi, et non pas jeter de l'argent afin d'étonner les Lazarevitch, les piqueassiettes et un tas d'idiots...

Fin novembre 1856.

Les Khrapovitsky devraient, à mon avis, organiser leur vie de la façon suivante: leurs ressources ne sont pas grandes; elles suffisent à peine pour que, en ayant le sens pratique, — absent totalement chez lui et peu développé chez elle, — ils puissent vivre cinq mois à la ville et sept à la campagne, ici et là à peine convenablement. Ils pourraient passer les mois d'hiver, tantôt à l'étranger, tantôt à Saint-Pétersbourg, afin que ni l'un ni l'autre ne retardent sur leur siècle, ne se provincialisent point, car ce serait un vrai malheur. Et quand je dis : ne pas retarder sur le siècle, ce n'est pas afin d'être bien au courant de la mode du jour, — chapeau de dame ou gilet d'homme, — non pas de vendre ou d'acheter des serfs et de prélever des moutons sur les moujiks, alors que le premier étudiant venu sait que cela est honteux, mais savoir quel est le bon livre paru, quelle est la question qui agite l'Europe, etc.

A Saint-Pétersbourg, sans fréquenter le monde, les Khrapovitsky peuvent se composer un petit cercle d'amis, choisis non parmi les hommes « comme il faut » qu'on rencontre à chaque pas, mais parmi des gens instruits et intelligents. Cet article est particulièrement intéressant pour Mme Khrapovitsky dont la jeunesse inexpérimentée aime à avoir beaucoup de connaissances nouvelles auxquelles elle ne demande d'autre qualité que d'être « comme il faut » et pas trop bêtes. M. Khrapovitsky est convaincu, au contraire, que cela ne suffit pas et qu'il faut être circonspect dans le choix de ses relations, car si ce n'est pas un grand malheur de connaître un homme futile, c'est bien autre chose d'en connaître trente, lesquels, sans vous faire de mal, vous gênent, vous prennent tout votre loisir, et empoisonnent votre vie par leur fréquentation et leurs invitations.

Au surplus, M. Khrapovitsky pense qu'avec sa littérature et sa charmante Mme Khrapovitsky, et celle-ci avec sa musique et son mari, ils ne s'ennuieront pas à la maison. Toutes leurs ressources, quelles que soient les proportions dans lesquelles elles augmenteront, seront employées au confort intérieur : tableaux, musiques, table et vins, afin que leur foyer soit joyeux, et ce sera l'occupation favorite de Mme Khrapovitsky.

Pendant leur séjour à Saint-Pétersbourg et à l'étranger, ils seront rarement seuls, puisque la société et leurs occupations les absorberont le plus souvent chacun de son côté, ce qui les empêchera de s'assommer mutuellement à la longue.

En revanche, à la campagne, où ils tâcheront d'éviter le plus possible les étrangers, ils s'assommeront à souhait ; mais il n'y aura point de haine cachée, car, ici encore, ils seront tous deux occupés: c'est le principal.

M. Khrapovitsky réalisera le projet qu'il nourrit depuis longtemps — et sa femme l'aidera certainement dans cette tâche : rendre ses paysans aussi heureux que possible ; il écrira, lira, étudiera, instruira sa femme et l'appellera « ma biche ».

Mme Khrapovitsky s'occupera de musique, de lecture et, entrant dans les vues de son mari, le secondera dans son œuvre principale. Je me l'imagine comme une petite Providence des paysans; je la vois, dans quelque robe de popeline d'où sort sa petite tête brune, aller d'une chaumière à une autre et revenir chaque jour avec la conscience d'avoir fait une bonne œuvre, ou se réveiller la nuit avec le contentement de soi et le désir que le jour se lève bientôt, afin de faire encore du bien, ce qui attachera Khrapovitsky de plus en plus à elle.

Puis, ils reviendront à la ville, mèneront de nouveau une vie simple, assez difficile, certes, avec quelques privations et regrets, mais aussi avec la conscience d'être bons et honnêtes, de s'aimer passionnément, d'avoir de bons amis qui les aimeront tous deux, et chacun avec son occupation préférée. Il leur arrivera peut-être de passer, dans une vieille voiture de louage, devant une belle maison éclairée où se donne un bal, et d'où l'on entend l'orchestre jouant de mirifiques valses. Peut-être Mme Khrapovitsky laissera-t-elle échapper un soupir à cette vue et demeurera-t-elle songeuse; mais elle doit, dès maintenant, se faire à la pensée que jamais plus elle n'éprouvera ce plaisir. En revanche, elle peut être fermement convaincue que parmi ceux qui dansent à ce bal et suscitent son envie, il n'y en a peut-être aucun qui ait éprouvé les douceurs d'un amour calme et de l'amitié, les charmes de la vie familiale, de la fréquentation d'un cercle restreint d'amis sûrs, de la poésie, de la musique, et la joie principale : avoir un but dans la vie, faire le bien et n'avoir rien à se reprocher.

Chacun a ses joies, mais la plus haute joie qui ait été donnée à l'homme, est celle du *bien* accompli, celle de l'amour pur et de la poésie.

Cette voie, une fois choisie, les Khrapovitsky doivent être fermement persuadés que c'est la meilleure, afin qu'ils se soutiennent mutuellement, s'avertissent, se garent contre les précipices et, guidés par la religion, ne s'écartent jamais de ce chemin. Car le moindre faux-pas peut tout compromettre et empêcher de retrouver le bonheur perdu. Or ces faux pas sont nombreux : la *coquetterie*, qui éveille la méfiance, la jalousie, la colère, la *jalousie* sans raison, la *futilité*, qui détruit l'amour et la confiance, la *dissimulation*, qui appelle le soupçon, l'*oisiveté*, qui engendre l'ennui, l'*emportement*, qui fait qu'on se jette l'un à l'autre des mots que l'on n'oublie pas, le *désordre* dans les projets et, surtout, la *dissipation*, la *prodigalité* qui ruine, qui détruit tous les plans, engendre la mauvaise humeur et sème la discorde entre les conjoints.

Oui, c'est là une voie difficile, mais elle est charmante et mène seule au vrai bonheur; aussi, vaut-elle un effort sur soi, afin de faire disparaître toutes les causes que j'ai soulignées et qui déterminent tous les faux-pas.

Si pourtant cette voie semble trop difficile à suivre, je conseille aux Khrapovitsky d'agir ainsi: habiter à Saint Pétersbourg non au cinquième étage, mais au « bel étage », commander à Mme Khrapovitsky trente robes, aller à tous les bals, recevoir chez elle tous les généraux et aides de camp de rencontre, rouler sur le Nevsky dans sa calèche et en être fier. Que Mme Khrapovitsky coquette à l'envie, que M. Khrapovitsky joue au cercle et, après avoir tout perdu, se sauve de ses créanciers à la campagne, que mari et femme deviennent odieux l'un à l'autre et.... Tout cela est très facile : il suffit de se laisser aller, et cela se fera de soi-même; s'étant écarté de la première voie, il sera facile de s'engager dans celle-ci; ils s'y engageront même surement, car M Khrapovitsky est une nature peu pratique et sans caractère, et Mme Khrapovitsky aussi. Mais quel beau, quel séduisant rêve que de marcher dans la première voie !

Si j'étais en cet instant auprès de vous, à Soudakovo, dans le coin de votre salon, je vous parlerais de la vie rêvée; mais sans doute, vous comprenez vous-même le charme de ce rêve. Si oui, n'oubliez pas une chose : je parle après avoir sérieusement réfléchi et d'après mon expérience de la vie; *il n'y a pas de milieu, choisissez l'un des deux* : ou se dire chaque jour, chaque instant : j'ai choisi et veux marcher dans cette première voie, ou bien être entraînée, malgré vous, sur la deuxième, et tomber dans le bourbier où s'enlisent 999 sur mille.

A Mme Tatiana Yergolskaïa (1).

Moscou, le 6 décembre 1856.

Chère tante!

Pardon d'être resté près de trois jours sans répondre à votre lettre. J'ai écrit un nouveau récit, etc.

Vous m'écrivez au sujet de Valérie, sur le même ton que vous avez toujours pris pour me parler d'elle, et je vous réponds de nouveau, toujours de la même façon. Dès mon départ et huit jours après, il me semblait que j'étais ce qu'on appelle « amoureux » ; mais, grâce à mon imagination, ce n'était point difficile. A présent, et surtout depuis que je m'occupe assidûment de mon travail, je voudrais pouvoir dire que je suis amoureux, ou simplement que je l'aime, mais cela n'est pas. Le seul sentiment que j'ai pour elle, c'est la reconnaissance pour son amour et la pensée que de toutes les jeunes filles que j'ai connues et que je connais, c'est elle qui serait pour moi la meilleure femme, quand je me représente la vie de famille. C'est là-dessus que je voudrais connaître votre opinion sincère, pour savoir si je me trompe ou non, et je voudrais entendre vos conseils, d'abord parce que vous nous connaissez, elle et moi, et surtout parce que vous m'aimez, et que les gens qui aiment ne se trompent jamais. Il est vrai que j'ai très mal conduit mon épreuve, parce que, depuis mon départ, j'ai mené une vie plutôt retirée que dissipée, et que j'ai vu peu de femmes; néanmoins, j'ai souvent eu des moments de dépit contre moi-même de m'être lié à elle, et je m'en repentais. Toutefois, je dis que si je m'étais convaincu qu'elle a un caractère constant et qu'elle m'aimera toujours, même moins qu'à présent, mais plus que tous, je n'aurais pas hésité un seul instant à l'épouser. Je suis persuadé qu'alors mon amour pour elle ne ferait qu'augmenter et augmenter encore, et que par mon sentiment, j'aurais pu faire d'elle une excellente femme.

Adieu, chère tante, je baise vos mains. Dites à Serge (2) que je lui écrirai par le même courrier.

Moscou, le 12 janvier 1857.

Chère tante!

J'ai reçu mon passe-port pour l'étranger et je suis venu à Moscou pour y passer quelques jours avec Marie (3), et puis aller à Yasnaia arranger mes affaires et prendre congé de vous.

Mais maintenant, j'ai changé d'idée, principalement sur le conseil de Marie; j'ai décidé de rester

(1) Mme Yergolskaïa fut pour Tolstoï, depuis son enfance, comme une seconde mère.
(2) Frère aîné de Tolstoï.
(3) La sœur de Tolstoï.

encore une semaine ou deux avec elle ici, et d'aller ensuite directement à Paris par Varsovie. Vous comprenez sûrement, chère tante, pourquoi je ne voudrais et même ne devrais pas venir maintenant à Yasnaia, ou plutôt à Soudakovo (1). Il me semble avoir très mal agi à l'égard de Valérie; mais si je la voyais maintenant, j'agirais plus mal encore. Comme je vous l'ai écrit, elle m'est plus qu'indifférente, et je sens que je ne peux plus ni me tromper moi-même, ni la tromper.

Et si j'étais revenu, j'aurais peut-être recommencé, par faiblesse de caractère, à me duper.

Vous rappelez-vous, chère tante, comme vous vous êtes moquée de moi, quand je vous ai dit que je partais pour Saint-Pétersbourg pour m'éprouver, et cependant, c'est à cette idée que je suis redevable de n'avoir pas fait le malheur de la jeune fille et le mien; car ne croyez pas que ce soit de l'inconstance ou de l'infidélité : personne ne m'a plu pendant ces deux mois; mais tout bonnement j'ai vu que je me trompais moi-même et que non seulement jamais je n'ai eu, mais jamais je n'aurais pour Valérie, le moindre sentiment d'amour véritable. La seule chose qui me fait beaucoup de peine, c'est que j'ai fait du tort à la jeune fille, et que je ne pourrai prendre congé de vous avant de partir. Je compte revenir en Russie au mois de juillet; mais si vous le désirez, je viendrai à Yasnaia pour vous embrasser, car j'aurai le temps de recevoir votre réponse à Moscou.

En tout cas, adieu, je baise vos mains et je vous prie (ce n'est pas une phrase) de ne jamais croire que j'ai changé ou bien que je peux changer à votre égard et ne pas vous aimer, comme toujours, de toutes mes forces. LÉON.

Paris, le 22 février 1857.

Je suis arrivé hier à Paris, chère tante, et je m'empresse de vous donner de mes nouvelles, ne serait-ce qu'en quelques mots.

J'ai mis onze jours pour le voyage de Moscou à Paris, presque sans arrêts. Bien que je sois très fatigué, je me porte tout à fait bien. J'ai trouvé ici Nekrassof (2) et Tourguenieff, et je compte rester ici un mois pour aller au printemps en Italie. Ni le voyage, ni la vie ici ne sont chers, mais j'ai dépensé beaucoup d'argent à Moscou, où nous avons passé, comme Serge vous le racontera, trois semaines qui, pour moi du moins, ont été très agréables.

D'après votre lettre, chère tante, je vois que nous ne nous comprenons pas du tout au sujet de l'affaire de Soudakovo. Quoique j'avoue ma faute d'avoir été inconséquent et que la chose aurait pu se passer tout autrement, je crois avoir agi tout à fait honnêtement. Je n'ai pas cessé de dire que je ne connaissais pas le sentiment que j'avais pour la jeune fille, mais que cela n'était pas de l'amour, et je tenais à m'éprouver moi-même.

L'épreuve m'a montré que je me trompais et je l'ai écrit à Valérie aussi sincèrement que j'ai pu le faire.

Après cela, mes relations ont été tellement pures que je suis sûr que le souvenir ne lui en serait jamais désagréable si elle se mariait, et c'est pour cela que je lui ai écrit que je voudrais qu'elle m'écrivît. Je ne vois pas pourquoi un jeune homme doit absolument être amoureux d'une jeune personne et l'épouser, et ne pas avoir avec elle des relations d'amitié; pour de l'amitié et de l'intérêt, j'en conserverai toujours beaucoup pour elle.

Si Mlle Vergoni (1), qui m'a écrit une lettre aussi ridicule, voulait se rappeler toute ma conduite vis-à vis de Valérie, comment je tâchais de venir le plus rarement possible, comment c'était-elle qui m'engageait à venir plus souvent et à entrer dans des relations plus proches ! Je comprends qu'elle soit fâchée de ce qu'une chose qu'elle a beaucoup désirée ne se soit pas réalisée (j'en suis fâché peut-être plus qu'elle), mais ce n'est pas une raison pour dire à un homme qui s'est efforcé d'agir le mieux possible, qui a fait des sacrifices de peur de faire le malheur des autres, ce n'est pas une raison pour lui dire qu'il est un malhonnête homme, et pour le répéter à tout le monde. Je suis sûr que Toula (2) est convaincu que je suis le plus grand des monstres.

Adieu, ma chère tante, je baise vos mains. Ecrivez-moi : France. Paris, Rue de Rivoli, Hôtel Meurice.

A *T. Yergolskaia.*

Genève, le 17 avril 18[illegible]

Chère tante,

Aujourd'hui j'ai commencé à faire mes dévotions ici, à Genève, et hier j'ai reçu votre lettre adressée à Paris.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien vos lettres me sont toujours agréables et quel plaisir m'a fait cette lettre reçue le soir même où je devais aller à l'église.

J'espère que vous me pardonnez tous mes péchés envers vous.

Vous dites, chère tante, que vous avez depuis longtemps cessé de me comprendre. Ce n'est pas

1 Propriété de la famille de Mlle Valérie Arseniev située dans le voisinage de Yasnaia Poliana.

(2) Le grand poète, directeur de la revue *Le Contemporain*, laquelle Tolstoï collaborait.

(1) Dame de compagnie (Française) des trois sœurs Arseniev dont Valérie était l'aînée.

(2) Chef-lieu du gouvernement où sont situées les propriétés de Yasnaia Poliana et de Soudakovo.

ma faute, je vous assure. Dans cette affaire, je ne me suis compris moi-même que plus tard, mais je vous jure que je vous aime trop pour jamais vous cacher quelque chose, et j'espère toujours vivre de façon à ne jamais avoir de secrets pour vous.

Pour ce qui concerne V... je ne l'ai jamais aimée d'un amour véritable, mais je me suis laissé entraîner au méchant plaisir d'inspirer l'amour, ce qui me procurait une jouissance que je n'avais jamais éprouvé.

Mais le temps que j'ai passé loin d'elle, m'a prouvé que je ne sentais aucun désir, non seulement de me marier avec elle, mais même de la revoir. J'avais peur à l'idée seule des devoirs que je serais obligé de remplir envers elle sans l'aimer, et c'est pour cela que je me suis décidé à partir plus tôt que je ne le pensais. J'ai très mal agi, j'en ai demandé pardon à Dieu, et j'en demande pardon à tous ceux auxquels j'ai fait du chagrin ; mais réparer la chose est impossible, et à présent rien au monde ne pourrait faire que la chose se renouvelle.

Je souhaite beaucoup de bonheur à Olga (1), je suis enchanté de son mariage, mais je vous avoue, chère tante, que la chose au monde qui me ferait le plus de plaisir, ce serait d'apprendre que V. se marie à un homme qu'elle aime et qui la vaille, parce que, quoique je n'aie au fond du cœur nul amour pour elle, je trouve toujours qu'elle est une très bonne et honnête jeune fille.

Je vous félicite, ma tante, d'avoir communié et à l'occasion des fêtes de Pâques. Christ est ressuscité !

C'est la seconde lettre que je vous écris de Genève.

Le pays est merveilleux ; je m'y sens si bien sous tous les rapports que je ne sais si je ne resterai pas ici jusqu'au mois de septembre, c'est-à-dire jusqu'à mon retour en Russie. J'ai commencé à prendre des bains sulfureux et je me sens admirablement. Je travaille, je lis, j'admire la nature, j'observe le peuple, libre et bon, et j'espère que tout cela ne m'ennuiera pas de longtemps et me sera utile.

Si Serge est arrivé, dites-lui de tuer, à ma place, deux renards à courre, et en automne prochain, je le ferai moi-même. Si Nicolas (2) vient, ordonnez-lui, je vous prie, de m'écrire, ne serait-ce qu'une ligne.

Adieu, ma chère tante, je baise vos mains et je vous souhaite tout le bonheur que vous avez mérité et que vous désirez vous-même.

LÉON TOLSTOÏ.

1. Sœur cadette de Mme Valérie, et qui venait de se marier.
2. Autre frère de Tolstoï.

C'est la dernière lettre où il est fait allusion à ce mariage manqué de Tolstoï. Cinq ans après, en octobre 1862, le futur auteur de *Guerre et Paix* épousa Mlle Sophie Bers, fille d'un médecin de Moscou.

THOMAS MORUS ET L'ILE D'UTOPIE (1)

Nous possédons de beaux portraits de Thomas Morus, à la plume et au pinceau. Ils sont pour nous d'un intérêt puissant. Œuvres de grands artistes, un Erasme, un Holbein (2), ils nous font pénétrer jusqu'à l'âme de Morus.

On est frappé, au premier coup d'œil, quand on s'arrête devant le portrait à mi-corps de Holbein 1527), par le mystère du sourire, d'un sourire non moins énigmatique que celui de la Joconde, et dont le secret importe davantage à l'histoire. Si nous parvenions à en percer le voile, sans doute tiendrions-nous la clef de ce livre ésotérique entre tous, *L'île d'Utopie*. Ce qui peut nous y aider, ce sont les tableaux d'intérieur que nous devons aux mêmes artistes. Erasme nous a dépeint Morus dans sa maison, au milieu des siens, et quand Holbein lui apporta, à Bâle, le vaste tableau dont nous n'avons plus que des répliques, et l'esquisse si précieuse conservée au Musée de Bâle, où se trouve groupée autour de Morus toute sa famille, Erasme n'a-t-il pas écrit à Marguerite Roper :

« Je vous ai tous reconnus... Il m'a semblé que je retrouvais ce bel intérieur de famille, cette âme de vous tous plus belle encore. »

C'est cette âme qu'il nous importe de connaître, si nous voulons discerner l'âme aussi de l'Utopie. Elle s'est déjà révélée à nous avec éclat dans la vie publique de Morus, mais ses fibres intimes et son champ de rayonnement ne peuvent être mis à nu que par l'étude du caractère de l'homme et de sa vie privée.

Analysez le portrait de Holbein ; n'êtes-vous pas saisi par la profondeur mystique des yeux bleus, par l'air de bonté répandu sur tous les traits du visage ? L'acuité du regard se tempère par la douceur de l'expression, la sévérité d'un front austère est déridée par l'imperceptible sourire. Le sourire se dissimule, il est contenu, retenu ou tamisé par des lèvres fines et mobiles.

Regardez maintenant l'esquisse du tableau d'inté

1. Voir la *Revue Bleue* du 23 novembre 1912.
2. A ces noms s'en ajoute maintenant un autre tout aussi grand. Un portrait de Morus par Albert Dürer vient d'être découvert au Canada. Il a été présenté à Rome au Souverain Pontife, et nous espérons le voir prochainement à Paris.

rieur (1528), annotée de la main même de Morus, où il siège à côté de son vieux père, entouré de sa maisonnée, femme, filles et fils, gendres et brus, parentes, vous y surprendrez sur le vif, le calme, la sérénité, l'harmonie d'un cercle familial étendu, la simplicité de la demeure d'un chancelier de Lancastre, conseiller du monarque le plus fastueux, les goûts studieux et artistiques dont témoignent les livres répandus partout et les instruments de musique appendus au mur, ce mélange de folie et de sagesse que le *Moriae Encomium* d'Erasme et l'*Utopia* de Morus mettront en œuvre, et qui est représenté ici par le fou Patenson, presque un personnage officiel, puisque Morus le donnera plus tard au Lord Maire de Londres pour l'égayer, lui et ses successeurs, au Guild Hall. Et tous ceux qui vivent en commun ne sont pas là. Onze petits enfants et de nombreux serviteurs composaient ce petit phalanstère, cette *Académie chrétienne* qu'Erasme a décrite, et nous ne sommes certainement pas loin des trente à quarante personnes que comprend la famille utopienne. Encore faut-il joindre les hôtes qui séjournent, tels que furent Erasme, Holbein et tant d'autres, puis le cénacle exquis d'amis : philosophes, lettrés, artistes, où le premier humoriste anglais John Heywood lançait ses facéties, où s'agitaient enfin, dans des conversations à la fois plaisantes et sérieuses, tous les problèmes qu'avait remués la pensée antique et que l'humanisme réveillait de leurs cendres.

Nous voici dans le milieu même où sont écloses les deux œuvres que j'ai rapprochées, l'*Eloge de la folie* et l'*Utopie*, et qui, en partie du moins, comme nous le verrons, ont pu naître simultanément. Ce milieu, nous le voyons pleinement revivre dans la correspondance d'Erasme, et avec lui toute la personnalité de Morus. Comment ne pas rappeler un passage souvent cité de la lettre qui nous décrit l'intérieur de Chelsea ? « Peu d'hommes ont poussé plus loin l'amour de la famille... Vous diriez que cette maison est une autre Académie de Platon. Mais je lui fais tort en la comparant à l'Académie de Platon, où l'on discutait sur des nombres, sur des figures de géométrie, et entre temps sur les vertus morales. Plus justement la diriez-vous une école, un gymnase, de christianisme. Nul ici, femme ou homme, qui ne se livre aux études libérales, à de fécondes lectures, mais avec la piété comme premier et principal souci. Nulle dispute, nul propos trop vif, nul désœuvrement. Et cette harmonie d'une famille si nombreuse, cet homme ne la maintient ni en grondant ni en sévissant, mais par l'aménité et la bonté. Chacun travaille, chacun est joyeux : on rit, mais on ne se grise pas du rire. »

Quant à la personne même de Morus, Erasme a eu beau dire dans sa lettre fameuse à Hutten qu'il n'a voulu qu'esquisser son portrait, il l'a peint en pied : Frugal, sobre, ennemi de tout faste et de toute jactance, amoureux de loisir et de travail, de liberté et d'égalité (*aequalitas gratissima*), le plus parfait modèle de l'amitié (*absolutum omnis amicitiae exemplar*), généreux, libéral, altruiste, frayant volontiers avec les humbles, miséricordieux à tous (*mite pronus ad misericordiam*) et toutes ces vertus sociales, que Pythagore déjà et Platon plaçaient si haut, couronnées chez lui d'une piété, exempte de superstition, dont Erasme clôt l'éloge par cette boutade : « Et dire qu'il est des gens qui prétendent qu'on ne trouve de chrétiens que dans les couvents ! »

Son esprit, trois mots le caractérisent : indépendance, bon sens et ingéniosité. De là même naît le paradoxe où il se complaît, réel ou apparent, vérité ou fiction paradoxale : « Personne ne se laisse conduire moins par l'opinion commune, mais nul aussi ne s'écarte moins du sens commun. » Vrais ou faux, les paradoxes (ἄδοξοι) plaisent d'autant plus à Morus qu'ils exigent plus de subtilité, (*quod in his acrem ingeniorum exercitatio*). Erasme en donne cet exemple, qui a pour l'interprétation de l'*Utopie* une importance majeure : tout jeune homme, Morus s'était exercé, s'était joué à écrire un dialogue où il voulait défendre la communauté des femmes de Platon.

Nous n'avons pas encore Morus tout entier. Il reste à déceler le trait-d'union si délicat entre sa nature morale et son esprit qu'exprime son sourire, ce sourire qu'il portait partout, même dans les affaires les plus graves, qu'il a porté jusque sur les marches de l'échafaud. Erasme l'a défini une aménité (*comitas*) si rare, une si gracieuse humeur (*morum suavitas*), qu'il n'est homme si triste qu'elle ne déride, et qu'elle a fait « danser un chameau » en sa propre personne (*ut camelus saltarem*) (1) quand Morus lui a inspiré l'*Eloge de la folie*. La plaisanterie, ajoute-t-il, lui est innée. Il saisit le côté plaisant de toutes les choses humaines, jusqu'aux plus sérieuses, mais sans que son jeu d'esprit dégénère jamais en bouffonnerie ou en moquerie cruelle. « Il plaisante sans mordre, dira de même Beatus Rhenanus, il rit sans blesser. »

Est-ce de l'enjouement ou de la gaieté ? de l'*humour* ou de l'esprit ? Je crois qu'il y a de l'un et de l'autre. C'est le *joking* anglais, mélange piquant de sérieux et de plaisant, plus que l'*humour* anglais, d'un flegme plus satirique et plus mélancolique, celui que mania, après John Heywood et Ben Jonson, l'étrange utopiste Robert Burton, dans son [illegible]

1. Locution proverbiale recueillie par [illegible] dans [illegible] *Adages* et qu'il interprète : faire violence à [illegible] nature.

de la mélancolie. Mais c'est aussi l'enjouement qu'exprimait notre vieux mot *humeur*, qui est plus voisin que l'*humour* ou le *joking* anglais de notre *esprit* français, tout en étant moins vif, moins pétillant, moins en dehors. Voltaire a défini l' « humeur » de nos ancêtres : « ce vrai comique, cette plaisanterie, cette urbanité, ces saillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute », et cette définition peut s'appliquer en grande partie à l'enjouement de Morus si l'on complète la phrase par les mots « et sans qu'on s'en doute ».

Les saillies abondent chez lui, même dans ses écrits religieux. Il écrira, par exemple, contre la vanité mondaine :

« J'ai entendu un jour observer par un haut officier du roi que vingt hommes debout devant lui ne lui tenaient pas la moitié aussi chaud que son propre bonnet sur sa tête ».

Pour justifier la vénération des images de saints, il dira : « Quand un homme, à la lecture d'une lettre de son prince ôte son chapeau et baise la lettre, le fait-il par respect pour le papier ou pour le prince? »

Mais ses saillies ne partent pas en fusées, elles ont de la retenue; son sourire est même si voilé souvent que ses plus proches, sa femme, ses enfants ne savent pas s'il parle sérieusement ou s'il plaisante. La plaisanterie est si innée chez lui qu'il a dit de soi : « De ma nature, je suis à moitié et plus qu'à moitié *giglot* (diseur de folies). » Oui, mais ces folies n'ont jamais entamé ses convictions ni énervé le ressort de son énergie morale. De même qu'il avait réservé dans sa maison de Chelsea un recoin inaccessible où il se retirait pour méditer, comme s'il était seul au monde, de même avait-il, dans les profondeurs de son âme, un sanctuaire que nul jeu d'esprit ne pouvait ternir ou profaner.

*
* *

Morus achève de se caractériser à nos yeux par ses écrits mêmes. Il s'y révèle à nous humaniste, homme politique et chrétien. Son esprit apparaît imprégné de culture classique. Il est un des ouvriers les plus convaincus de la Renaissance, admirateur du génie grec plus que du génie latin, parce qu'il est plus généreux, plus artiste, plus humain. S'il fait exception pour Cicéron, dont il expose en partie la doctrine philosophique dans l'*Utopie*, c'est que Cicéron est le nourrisson de la muse grecque, le dépositaire ou l'interprète de sa sagesse. N'est-ce pas Cicéron qui nous a conservé cette maxime d'Anaxagore que Morus a placée dans la bouche d'Hythlodée, et qui nous fournit un émouvant exemple de la fusion intime, opérée dans son âme, entre la philosophie antique et la foi religieuse : « De partout jusqu'aux dieux la distance est la même. » Morus a donné à la sentence une forme plus chrétienne et, sous cette forme, elle lui est revenue à la mémoire aux heures tragiques où il attendait la mort dans la prison de la Tour : « Cette maison, dira-t-il, n'est-elle pas aussi près du ciel que la mienne? » (*Is not this house as nighe heaven as myne owne?*)

La prédilection pour la philosophie grecque éclate de toute part dans l'*Utopie* : les Utopiens sont présumés d'origine grecque; c'est le grec que les découvreurs leur enseignent; c'est de livres grecs exclusivement qu'ils leur forment une bibliothèque. Aussi est-ce au Télémaque de Fénelon que je comparerais le plus volontiers l'*Utopie* de Morus.

Comme Fénelon, il cherche dans les républiques grecques des modèles pour le gouvernement de son pays; il y puise, comme lui, l'amour de la liberté, la haine de la tyrannie, le goût de l'égalité. Étude, expérience, observation, réflexion, jusqu'au jeu de son imagination de poète y convergent.

Ses premiers essais littéraires, ses épigrammes, ses traductions et ses imitations de dialogues de Lucien sont de clairs témoignages de ses sentiments. Ses épigrammes surtout sont significatives. — Le peuple donne et retire le pouvoir. Pourquoi alors les rois sont-ils si orgueilleux quand leur pouvoir est si précaire? — Qu'est-ce qu'un roi? un *homme* vêtu d'un habit doré. — Vaut-il mieux avoir pour maître un roi ou un Parlement? Demandez-vous d'abord si l'un ou l'autre doivent être vos maîtres.

La puissance oppressive de la richesse est, de même que le pouvoir personnel du monarque, criblée de traits, et l'on voit facilement la double source d'où ils partent : la source grecque et la source chrétienne, la cité platonicienne fondée sur la justice, l'égalitarisme et la souveraineté populaire professés par les docteurs du moyen-âge. Ainsi peut-on dire que, pour avoir lutté toute sa vie contre l'arbitraire et le despotisme, Morus fut à la fois un martyr politique et un martyr religieux.

Personne, en effet, n'aurait dû s'y méprendre : ses épigrammes contre la tyrannie, après avoir visé Henri VII, s'appliquèrent mieux encore à Henri VIII, ses attaques contre les riches frappaient directement la ploutocratie anglaise. Dans son essence, son humanisme fut patriote. C'est la régénération de son pays et non pas celle du monde qu'il poursuivait. Cela est si vrai que dans le domaine même des bonnes lettres il se montra nationaliste : il déposa la plume latine pour écrire en anglais, afin d'élever l'idiome vulgaire à la dignité des langues classiques. Il s'acquit ainsi la gloire d'être un des créateurs de la prose anglaise.

En un seul sens son cosmopolitisme est manifeste : c'est dans l'ardent effort vers une pacification de la chrétienté, vers l'établissement en Europe d'une pai

universelle, qu'il voudrait même éternelle. — Il y a trois choses que je voudrais voir arriver, disait-il à son gendre Roper, dussé-je à ce prix être mis dans un sac et jeté dans la Tamise : la paix universelle entre les princes chrétiens, l'unité de l'Eglise, la « bonne fin » du procès de divorce. — Il a donné sa vie pour la réalisation des deux derniers vœux, et le premier il l'a renouvelé en ces termes dans son épitaphe :

... *Superi pacem firment, faxintque perennem.*

Il se trouvait, sur ce terrain, très naturellement en plein accord avec son grand ami Erasme. Dans d'autres directions, l'intimité entre les deux hommes ne va pas sans quelque surprise et a été reprochée à Morus : très injustement, je crois, si l'on va au fond de leur caractère.

Erasme a été beaucoup trop comparé à Voltaire. — Pourquoi pas à Diderot ? — et le fond réel de ses convictions a été trop méconnu. La versatilité, la mobilité, l'indécision, dont on lui fait grief, tiennent, en grande partie, à deux causes extérieures : l'improvisation, à jet continu, pour l'imprimeur Froben, qui met sa copie à peine sèche sous presse, et pour des correspondants dont le courrier attend à sa porte ; en second lieu, la *civilité* qu'il a érigée en vertu et qui ne laisse pas voir son âme à nu. Ajoutez-y, si vous voulez, sa modération et sa prudence, moins héroïque que celle de Morus. Mais derrière sa mobilité et ses réticences, comme derrière le *jocus*, la plaisanterie de son ami Morus, il y avait des points fixes, un fond commun à tous deux : la foi dans une renaissance où le christianisme, jailli des sources sacrées, épurerait et vivifierait la philosophie antique, sans porter atteinte à l'unité de l'Eglise.

Morus, du reste, n'a pas été moins violemment qu'Erasme taxé d'inconséquence. Homme d'ordre, sage politique, ami de la liberté, on lui a reproché d'avoir écrit dans l'*Utopie* un livre subversif, d'avoir, comme un brandon de discorde, lancé le communisme dans le monde moderne. Apôtre de la tolérance dans ce livre, il aurait donné le plus barbare démenti à ses doctrines en persécutant sans pitié les hérétiques, si bien que le problème s'est posé : « Le chancelier Morus fut-il le sanglant contradicteur de l'utopiste Morus ? » Nous voici conduits dans les brumes même de l'île d'Utopie. Voyons si quelques rayons de lumière ne pourraient pas les dissiper.

*
* *

Les deux livres qui constituent l'*Utopie* diffèrent très manifestement, par le fond et la forme, par le contenu et le mode de composition, à certains égards par le style. Le premier est la critique vive et ouverte de la société anglaise, le second est le pittoresque tableau d'une société fictive. La pensée vient d'elle-même à l'esprit que celui-ci est une sorte de repoussoir de celui-là, qu'après avoir satirisé les vices de son temps et de son pays, Morus a voulu les mettre en plein relief par le spectacle d'un paradis terrestre. C'est plausible, mais très certainement inexact. Nous savons, en effet, par Erasme, — et les commentateurs de l'Utopie l'ont beaucoup trop oublié, — non seulement que le deuxième livre a été écrit avant le premier, (ce qui n'excluerait pas absolument l'unité de conception) mais qu'il a été composé à loisir (*per otium*) tandis que le premier a été ajouté plus tard à l'improviste (*ex tempore*). Erasme affirme en outre, de la façon la plus catégorique, qu'ils sont essentiellement, tous deux, le tableau de l'Angleterre, représentée, étudiée à fond par Morus : « *Britanniam effinxit*, dit-il, *quam habet penitus perspectam cognitamque.* »

Un intervalle assez long a donc séparé les deux livres, et il pourrait bien se faire que le livre écrit à loisir, c'est-à-dire la description de l'île d'Utopie, remontât jusqu'à la date de l'*Eloge de la folie* (1510), alors que la première édition de l'œuvre ne date que de la fin de 1516. Voici l'enchaînement curieux de circonstances qui permet de le supposer.

En 1503, avait paru à Paris la traduction latine de la lettre adressée par Américc Vespuce à Laurent-Pierre de Médicis sur son troisième voyage (1501-1502). C'était la première publication des découvertes de Vespuce, et elle était due à un humaniste célèbre, le dominicain Jean Giocondo de Vérone, mathématicien et cosmographe, en même temps qu'architecte, que Louis XII avait appelé et retenu à Paris pour la construction du pont Notre-Dame (1499-1506). C'était la révélation d'un nouveau monde, *mundus novus*, comme le disaient la lettre elle-même et son titre. La sensation qu'elle produisit chez les humanistes fut immense. Les éditions se multiplièrent aussitôt. A Strasbourg, notamment, en parut une dès 1504, grâce à un jeune érudit alsacien que nous retrouverons tout à l'heure à propos de l'*Utopie*, Mathias Ringmann. Il venait d'étudier à Paris la cosmographie, sous Lefèvre d'Etaples, et il a dû y être en relations avec Jean Giocondo.

L'esprit de Morus fut certainement frappé des horizons qui s'ouvraient ainsi à la spéculation philosophique, et il le fut sans doute d'autant plus vivement que Giocondo lui-même avait clos son opuscule par cette réflexion propre à lui plaire : « Que tous admirent les merveilles qui apparaissent au jour, et que soit comprimée l'audace de ceux qui veulent savoir plus qu'il n'est permis, puisque, depuis le long temps que le monde existe, son étendue et ce qu'elle renferme étaient resté ignorés. »

Il ne serait pas étonnant que Morus eût songé à la bonne fortune qu'avait eue Aristote de connaître par les conquêtes d'Alexandre les constitutions insoupçonnées jusque-là de peuples lointains, et eût conçu l'espoir qu'il trouverait de même des points de comparaison ou des modèles dans le monde inconnu qui s'ouvrait. Mais a-t-il réussi à se procurer la lettre de Christophe Colomb sur son premier voyage de découverte, qui avait paru quand il était tout jeune (1494) et avait fait moins de bruit que n'en fit la lettre de Vespuce, et a-t-il puisé là des données pour l'absence de la propriété, pour la mise en commun des denrées, pour la vileté naturelle de nos métaux précieux ? J'en doute, quand je songe à l'étonnant silence qui a pesé, pendant de longues années, sur les découvertes de Colomb et, finalement, l'a dépossédé de la gloire de donner son nom au nouveau Monde. En Angleterre, c'est à peine si, dans le quart de siècle qui s'écoule de 1494 à 1519, on trouve la moindre allusion au grand navigateur, et il n'est pas probable que l'*Utopie* fasse indirectement exception à ce silence.

En tout cas, l'idée du profit que la science politique peut tirer de la comparaison des mœurs de peuples divers, civilisés et sauvages, se trouve développée en tête de l'*Utopie*, sans doute pour donner plus de réalisme ou de vraisemblance à la partie fictive, mais elle avait été abandonnée depuis longtemps pour une conception plus imaginative, dont le cadre réaliste fut fourni, dès 1507, par l'apparition de nouveaux récits de voyages. N'oublions pas que Morus, entré dans la politique active quelques années auparavant était, à cette époque, aux prises avec le mauvais gouvernement de Henri VII et que, pour se soustraire aux rancunes du souverain, il était venu, vers 1508, se mettre à l'abri sur le Continent. Or avec ce séjour coïncida l'événement littéraire dont le quatrième centenaire vient d'être commémoré.

D'une petite ville des Vosges, Saint-Dié, partait en 1507, pour se répandre à travers le monde, la première traduction latine des quatre voyages d'Améric Vespuce, avec la suggestion expresse, qui fit fortune, de baptiser le nouveau monde du nom de ce navigateur (1). Par ces récits, le public se familiarisait avec les mœurs les plus extraordinaires de sociétés primitives, antipodes des nôtres, et Morus, trouvait non seulement un aliment nouveau pour son imagination satirique, mais des auditeurs tout préparés à prendre ses rêves pour des réalités. Il traça alors à loisir le tableau imaginaire qui forme le deuxième livre, et quand, en 1515 et 1516, pendant et sitôt après la légation de Flandre, il écrivit d'inspiration le premier, il rattacha directement l'œuvre entière au quatrième voyage de Vespuce. Peut-être même a-t-il eu d'autres obligations à l'un des éditeurs de Saint-Dié, à Mathias Ringmann. Celui-ci avait publié, en 1511, l'explication d'une carte routière de l'Europe, dédiée au duc de Lorraine, et il s'y trouve ce remarquable passage, dont on croirait entendre l'écho dans le premier livre de l'*Utopie*, et qui reçoit des grands événements auxquels nous assistons une étrange actualité :

« Quand je regarde cette image de l'Europe, quand je songe combien opulente et belliqueuse est la France, combien vaste, peuplée et riche en hommes robustes la Germanie, combien est forte la Grande-Bretagne... je ne puis que déplorer ces guerres cruelles et pernicieuses que se font nos princes qui, entretenant de continuelles discordes et haines personnelles, se disputent pour la possession d'un territoire, pour la souveraineté, pour l'empire, pour la gloire, pendant qu'ils laissent le Turc et les ennemis de notre foi répandre le sang chrétien, détruire les villes, ravager les campagnes ou commettre les crimes les plus énormes. S'ils mettaient fin à leurs graves et dangereuses inimitiés, s'ils faisaient la paix entre eux, et que, réunissant leurs forces, ils prissent les armes contre l'ennemi commun, ils soumettraient aisément le monde entier, et finiraient par obtenir que le Christ fût adoré par tous les peuples ». Ringmann ajoutait : «A quoi bon dire tout cela, ce n'est qu'un rêve »(1).

Dans le récit du IVe voyage, Vespuce raconte qu'il a laissé au Brésil, dans un fortin construit au cap Frio, vingt-quatre de ses compagnons, pourvus d'armes et de vivres. Or, Hythlodée, le principal interlocuteur de Morus, le navigateur qui lui décrit l'île d'Utopie, se donne lui-même comme l'un de ces vingt-quatre. Mais Morus se gardera bien de rapporter cette description à l'une des peuplades qu'a visitées Vespuce. C'est une île nouvelle qu'Hythlodée, avec cinq compagnons, a découverte et dont, par un habile artifice de l'écrivain, le site est passé sous silence.

Les commentateurs, bien entendu, ont fait les plus ingénieux efforts pour découvrir ce site, pour fixer l'endroit du globe où Morus a prétendu placer l'île d'Utopie. Tentative frivole, puisque, certainement, il n'a voulu la placer *nulle part*. Il nous apprend bien qu'Hythlodée est revenu par Ceylan, mais c'est faire

1) On est intrigué de savoir par quel hasard la série des quatre navigations a vu le jour dans ce petit coin des Vosges. Il me semble très vraisemblable que le texte français, sur lequel la traduction latine a été faite, fut apporté par Ringmann, puisque la publication a eu lieu peu de temps après son établissement à Saint-Die et qu'il y a collaboré.

1) *Instructio in cartam itinerariam M. Hilacomili* (*Waldseemüller*). Strasbourg, 1511.

fausse route d'en conclure que l'île se trouve située ainsi entre l'Amérique et l'Inde, puisque le voyageur avoue qu'il a débarqué « *par miracle* » à Ceylan. En réalité Morus, tout en cachant son jeu au public, qui s'y est laissé prendre, l'a laissé entrevoir à ses confrères en humanisme qui, seuls, savaient le grec. Pour leur permettre de deviner qu'il ne s'agit pas d'une cité proposée en modèle, mais d'une satire de l'Angleterre, toute la terminologie (1), à commencer par le mot « utopie » dont s'est enrichie la langue universelle, aboutit au néant. *Utopie*, qui n'a rien à faire avec *eutopie* (heureux pays), est dérivé de οὐ et τόπος, nul pays : Morus lui-même, dans sa correspondance avec Erasme, l'a traduit par *nusquama*, nulle part. Hythlodée est le *colporteur de sornettes*, *Ademus* le prince sans peuple, les *Alaopolites* sont des citoyens sans cité, les *Achoriens* des habitants sans pays, *Amaurote*, la ville fantôme, *Anydris*, le fleuve sans eau, et ainsi de suite. L'*a* et l'*u* privatifs régnent en maîtres et proclament l'inanité de toutes choses.

*
* *

L'*Utopie* de Morus me paraît, dans son ensemble et ses détails, d'une conception autrement délicate qu'on se le figure. Toutes les interprétations générales qui en ont été données sont, à mes yeux, insuffisantes, quand elles ne sont pas entièrement erronées. Ce n'est ni la construction d'une cité idéale telle que la République de Platon, ni la vision d'une cité céleste comme celle de Saint Augustin, ce n'est pas davantage le plan d'une société modèle, emprunté plus ou moins directement à des mœurs primitives, comme celles dont les socialistes prétendent poursuivre la réalisation. Et je ne parle pas de l'opinion, abandonnée, de maladroits apologistes de Morus, pour qui son œuvre n'aurait été qu'une fantaisie de lettré, un caprice d'écrivain ayant besoin de se distraire et d'amuser ses lecteurs. Quant aux interprétations éclectiques qui ont été proposées en Angleterre, je m'en expliquerai dans un instant.

Loin de vouloir offrir à l'humanité le spectacle d'un âge d'or futur, le but et le dessein de Morus ont été le redressement des vices de l'état politique et social de l'Angleterre, de même que Platon, dans les *Lois*, a eu en vue la réforme de la cité athénienne.

L'île d'Utopie, c'est l'Angleterre du XVIe siècle *transfigurée*, en prenant le mot dans son sens mystique.

La *transfiguration* a consisté dans la confusion de la morale et du droit, de la religion et de la théologie, de telle sorte que l'Etat et que l'Eglise s'évanouissent également et qu'il ne subsiste que des hommes unis par des liens fictifs, ou plus exactement encore que des âmes dépouillées de leur corps et n'en gardant que l'ombre. C'est cette ombre, pareille aux *idoles* de Démocrite ou aux *simulacres* de Lucrèce, qui donne le change au lecteur. Elle permet à la fois de suggérer des réformes pratiques, réalisables, en tout ou en partie, et d'évoquer les images d'un rêve, où les formes changeantes et muables se combinent, s'amalgament, se succèdent, tels le nuage ou la fumée.

Morus, en d'autres termes, vise avant tout l'homme intérieur. Ce sont les mœurs que dans l'*Utopie* proprement dite (2) livre il veut réformer et non les lois, soit civiles, soit religieuses. — « Le salut et la perte d'un empire, nous dira-t-il, dépendent des mœurs de ses gouvernants. » (1). — C'est un esprit nouveau qu'il veut infuser à la société anglaise, ce n'est pas un corps nouveau qu'il lui propose de revêtir : l'esprit de l'évangile et l'esprit de la philosophie grecque, la charité chrétienne, la simplicité et la liberté antique. Et voilà pourquoi j'ai cru pouvoir dire qu'il y a conformité entre le fond vrai de l'*Utopie* et la vie de Morus, humaniste chrétien. J'y insiste, car nous trouverons ainsi la clef des énigmes qu'il a accumulées comme à plaisir.

Pour les résoudre, il importe de ne pas confondre les moyens et l'intention, la forme et les convictions.

Le moyen principal est la mise en scène, que l'Angleterre fournit pour le pays, les mœurs, les sentiments, l'antiquité pour les idées philosophiques ou singulières, l'état social des peuples nouvellement découverts pour les institutions. Si je pouvais me livrer ici à une analyse détaillée, je montrerais à quel point le décor, les accessoires, les acteurs eux-mêmes, quel que soit leur masque comique, sont anglais.

Le pays d'Utopie n'est pas seulement, comme l'Angleterre, une île que son peuple s'efforce de rendre inaccessible (2); la topographie, les divisions politiques concordent en grande partie. L'Angleterre avait alors 54 comtés, en assimilant la cité de Londres à un comté ; l'île d'Utopie a 54 cités. La capitale Amaurote est vraiment le fantôme, l'*idole*, l'« εἴδωλον ἄχαρον » (3) de Londres : distance à la mer, position sur le fleuve, pont, fortications et fossés, maisons et jardins, tout, jusqu'à l'usage des vitres, se décalque matériellement, pour s'idéaliser ensuite. Il en va de même du caractère national : les Utopiens

(1) Rabelais l'a empruntée à Morus, de même que beaucoup d'idées.

(1) *Utopie*, éd. 1518 p. 126.

(2) Les Utopiens ont été même les premiers percer d'isthme. Ils se sont transformés en insulaires. Ils ont coupé le promontoire qui les reliait au continent.

(3) Expression tirée de l'Odyssée (v. 82).

sont un peuple de marchands, de marins et de colonisateurs, leur type physique et intellectuel est modelé sur le type anglais. Voyez aussi les comparses, les étrangers qui arrivent dans l'île, le luxe de leurs habits, le faste de leurs ambassades, autant de portraits de la noblesse et de la cour.

Mais la mise en scène n'est pas simple, elle se complique d'ironie et d'hyperbole, moyens de satire familiers à Morus. Il se sert de l'hyperbole comme repoussoir, et de l'ironie pour censurer d'autant plus vivement. C'est ainsi qu'il attribue ironiquement aux Utopiens les procédés machiavéliques de la politique anglaise de son temps, les proclamations par exemple, de Henri VIII en Ecosse, proclamations, par lesquelles les Utopiens, en cas de guerre, « promettent des récompenses magnifiques au meurtrier du prince ennemi, et d'autres récompenses pour les têtes d'un certain nombre d'individus dont les noms sont écrits sur ces lettres fatales. »

Observez enfin que sur la mise en scène est jetée, à l'instar d'un réseau, la dialectique de Socrate et de Platon, la controverse dialoguée d'où la vérité doit jaillir.

Voulons-nous maintenant saisir, dans leurs grandes lignes, l'intention et le but, nous pourrons les ramener à trois éléments essentiels : la satire de la société anglaise, pour la pousser à se réformer ; les principes de cette réforme, tels notamment, que le bon usage des richesses, la réhabilitation du travail, la tolérance ; l'appel à la morale et à la charité chrétienne, qui, dans les rapports entre peuples, doit conduire à la paix universelle, à la bonne foi dans les traités, à la condamnation de l'esprit de conquête.

On le voit, c'est une égale erreur de prendre l'*Utopie* pour une cité purement imaginaire, de croire que Morus estime vrai et bon — que cela soit réalisable ou non — tout ce qu'il rapporte des institutions et des pratiques, des mœurs et des idées des Utopiens, ou au contraire que les paradoxes dont le livre abonde ne sont en grande partie, comme l'ont admis des écrivains anglais, qu'une espèce de pâture offerte aux esprits curieux, afin qu'ils y choisissent ce qui pourra leur plaire. A mes yeux, tout est sérieux ici, sous une forme plus ou moins légère, tout répond à une conviction de Morus, soit comme satire, soit comme germe de réforme, soit comme artifice littéraire pour faire passer les critiques les plus acerbes, soit comme moyen de frapper l'esprit ou de toucher le cœur par antithèse ou par répercussion. C'est donc à travers un inextricable dédale qu'il faut suivre la pensée de Morus, qu'il faut dégager le principe d'où il est parti et vers lequel il voudrait nous ramener, et je ne vois d'autre fil conducteur que l'ensemble de ses actes et de ses écrits. J'estime aussi qu'ils sont suffisants, en s'aidant des exposés doctrinaux que sa dialectique recèle, pour ramener toute chose au réel et au vrai. Travail délicat, au reste, je le reconnais, et dont je ne puis retenir ici que les deux points sur lesquels Morus a été le plus vivement attaqué : le caractère subversif de son communisme utopique, et la contradiction qui existerait entre ses actes et ses théories, en matière de tolérance.

*
* *

Le communisme de Morus ne ressemble en rien au socialisme moderne. Il est purement *moral*, tout en impliquant, par son principe, une meilleure division de la propriété. Le principe, en effet, est la charité chrétienne, qui condamne le mauvais usage des richesses, et s'efforce d'introduire le plus de justice et d'équité possible dans les lois qui régissent les biens terrestres. Sous le couvert du communisme, comme terme extrême, Morus se sert de ce principe, en guise de bélier pour battre en brèche l'aristocratie foncière de son pays. Car, veuillez y prendre garde, la propriété en Angleterre ne ressemblait alors en rien à celle qui est de nos jours l'objet des attaques socialistes. Non seulement elle était figée, monopolisée par les lois, mais elle était devenue, à l'encontre du peuple, un moyen abominable d'extorsion et de ruine. Et c'est à Morus, précisément, que nous devons le tableau le plus vif et le plus cruel des excès de l'aristocratie britannique de son temps.

Chercher un remède à ces maux lamentables et à ces odieux abus, tel est le but immédiat visé, et ce n'est certes pas au moyen de la substitution au régime agraire de l'Angleterre du régime communiste que Morus a jamais songé à l'atteindre.

Par contre, ce qu'il accepte, c'est le communisme volontaire, idéal. Toute sa vie en témoigne par sa générosité, sa charité, son dévouement. Être tout à tous, en les faisant participer à ses facultés matérielles et spirituelles, tel était pour lui le devoir à la fois du chrétien et du philosophe. La maxime de Pythagore que Platon a exaltée, en un endroit des *Lois* : *Entre amis tout est commun*, s'accordait merveilleusement avec la charité chrétienne, et Erasme, dans ses *Adages*, n'avait-il pas fait honte aux chrétiens de le méconnaître : « Si ce proverbe, disait-il, était aussi bien fixé dans les cœurs qu il est fréquent sur les lèvres, à coup sûr notre vie serait allégée du plus lourd fardeau de ses maux. Mais n'est-ce pas chose surprenante que les chrétiens non seulement n'approuvent pas, mais criblent de coups cette espèce de communisme de Platon, alors qu'aucun philosophe païen n'a jamais rien dit qui fût plus conforme à la doctrine du Christ ».

C'est dans cette pensée que tient certainement tout le communisme de Morus : doctrine morale, dont il a seulement, en tant qu'homme d'expérience, montré la possibilité de réalisation partielle dans ce remarquable passage :

« Les Utopiens estiment qu'étudier la nature, c'est servir Dieu. Mais, beaucoup d'entre eux pensent le servir mieux encore en se dévouant pour leurs semblables. Les uns se consacrent aux malades, les autres se livrent aux travaux les plus pénibles, souvent les plus rebutants, dans l'intérêt de tous... croyant faire œuvre méritoire aux yeux de Dieu ».

Qu'en est-il maintenant de l'intolérance, contradictoire à ses doctrines, dont on a accusé Morus? Voltaire était-il en droit de s'en prendre à sa mémoire par ces âcres paroles : « C'était un superstitieux et un barbare persécuteur. ... Plusieurs malheureux avaient péri dans les flammes par des arrêts émanés de ce chancelier qu'on nous peint comme un homme si doux et si tolérant. C'était pour de telles cruautés qu'il méritait le dernier supplice, et non pour avoir nié la nouvelle suprématie de Henri VIII »? (1)

L'accusation est-elle fondée ? — Elle ne l'est pas. Voici bien longtemps déjà que Désiré Nisard en a fait justice (2), et il me suffira d'accentuer et de compléter quelques traits de sa défense victorieuse, en m'y référant pour le surplus.

Deux chefs principaux d'accusation ont été formulés contre Morus. On a incriminé d'abord la violence de sa polémique contre les partisans de la réforme, et l'ardeur avec laquelle il a pris en mains la défense de la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur la répression de l'hérésie. Mais il faut se rendre compte à quel diapason, de part et d'autre, la polémique était montée, et quels adversaires Morus entendait combattre. Ce sont à ses yeux des perturbateurs de la société et de l'Église, des révolutionnaires aussi fanatiques qu'intolérants, à la sincérité desquels il ne croit pas, et dont il veut arrêter les excès. Dans une lettre à Erasme, datée du 14 juin 1532, il les sépare nettement des âmes en quête de vérité, des hommes sincères qu'il juge déçus par eux et auxquels vont toutes ses sollicitudes. Les petits faits ici sont significatifs. Il a offert un jour à la femme de Craneveld un anneau d'or avec cette devise : « *Tout doit être jugé sur l'intention* », et il a accueilli chez lui comme hôte et traité en ami un hérétique notoire, l'humaniste Grynaeus.

Quant à la doctrine traditionnelle dont Morus s'est fait le champion, il la défend comme étant celle de l'Eglise, qui seule donc en est responsable et maîtresse. Personnellement, il n'a cessé de le déclarer, il est adversaire de tout acte de nature à violenter la conscience.

Ceci nous amène à la persécution qu'il aurait fait subir, aux supplices et aux mauvais traitements qu'il aurait, comme chancelier, infligés aux hérétiques. Il est avéré que des condamnations capitales pour hérésie ont été exécutées pendant qu'il était chancelier, mais pour qu'il en portât la responsabilité devant l'histoire il aurait fallu qu'il eût pris l'initiative des condamnations ou les eût sanctionnées librement. Or, en règle, la poursuite et la condamnation émanaient des évêques. Ceux-ci livraient ensuite — l'Eglise ne versant pas le sang — les condamnés au bras séculier, lequel ne pouvait refuser son office.

Il ne resterait donc que le grief de mauvais traitements exercés directement par lui contre des hérétiques, mais Morus lui-même l'a écarté, de son vivant, par des déclarations formelles et des détails précis qu'aucun de ses adversaires n'a démentis ni contredits : « J'en prends Dieu à témoin, pas un n'a reçu de moi d'autre mal que d'être enfermé dans un endroit sûr. Sauf cela, je n'ai donné à aucun ni coups, ni heurt quelconque, pas même une chiquenaude sur le front » (1).

La conduite de Morus est donc demeurée fidèle à la belle doctrine sur la tolérance des *Utopiens*, doctrine qu'il a résumée en ce laconique axiome : « *On ne peut pas croire ce qu'on veut* » (*Nulli hoc in manu esse ut quicquid libet sentiat*) (2).

*
* *

Si je voulais terminer cette étude comme je l'ai commencée, par l'esquisse d'un parallèle, c'est un autre *utopiste* que je rapprocherais de Morus, l'auteur de la *Nouvelle Atlantide*, grand chancelier d'Angleterre, lui aussi, proclamé par d'Alembert le « maître des temps modernes », François Bacon, en un mot.

Je dirais qu'ils furent tous deux de grands esprits, mais que, seul, Morus fut un grand caractère.

Bacon voit l'avenir de l'humanité dans la science. Morus le cherche dans la vertu. Je crois qu'ils ont raison tous deux, mais Morus plus que Bacon, puisqu'il voulait allier la science à la vertu.

N'a-t-il pas dit : « Etudier la nature c'est servir Dieu? » (3).

N'est-ce pas une conciliation de la science humaine et de la morale chrétienne, de la raison naturelle et de la foi religieuse qu'humaniste et

(1) *Essai sur les mœurs*, chap. 135.
(2) *Etudes sur la Renaissance*, Paris, 1855, pp. 228-250.

(1) Œuvres anglaises éd. 1557. Apologie ch. 36 [1-201-2].
(2) *Utopia*, éd. 1518, p. 145.
(3) *Utopia*, p. 147.

croyant, il s'est efforcé d'atteindre dans sa vie et qu'il a laissé entrevoir comme but suprême à sa patrie et à l'humanité ? Quel idéal peut valoir celui-là ? Et si Morus, debout sur les ruines du moyen-âge, a demandé à la sagesse antique la vérité et la justice sociale, n'a-t-il pas scellé de son sang, dans la mort, la parole que son ami Erasme, en un élan de philosophie chrétienne, semble avoir dite pour lui : « Dieu s'abaisse vers ta faiblesse, à toi de t'élever vers sa sublimité. »

JACQUES FLACH,
de l'Institut.

LE NOSTRE ET LE JARDIN DES TUILERIES (1)

Une lecture faite à la séance solennelle de l'Institut en 1908 était consacrée à André Le Nostre. Elle résumait des recherches remontant à plus de vingt années. On connaissait bien certaines anecdotes répétées dans toutes les biographies ; de l'homme même et de son œuvre on ignorait presque tout. Cependant, son nom avait été placé sur le frontispice d'une école d'horticulture aux environs de Versailles. Une statue lui avait même été érigée en Angleterre par un simple particulier. Depuis quelques années, cet oublié, ce méconnu a repris la place qu'il méritait. On lui reconnaît presque du génie. Bientôt on célèbrera le troisième centenaire de l'anniversaire de sa naissance. Le moment paraît donc favorable pour mettre au jour les détails recueillis sur sa famille, sa vie, son caractère, ses goûts, ses théories, son talent. C'est l'objet de la présente notice.

I

« C'est assurément un très grand avantage pour réussir dans une profession que d'estre né de parents qui l'ont exercée ou qui l'exercent avec succès. Les préceptes alors se pratiquent presque sans peine ; et pour peu qu'on y joigne de nouvelles connaissances à celles dont on hérite, il est comme impossible de ne pas exceller au-dessus des autres... »

C'est ainsi que débute la notice consacrée par Charles Perrault à La Quintinie, dans son ouvrage sur les Hommes Illustres qui ont paru en France pendant le siècle de Louis XIV. Ces lignes semblerait écrites au sujet d'André Le Nostre, car il dut à l'hérédité une large part de son succès. Les qualités qu'il porta au plus haut degré, il les avait héritées de son père, jardinier lui aussi, et peut-être un peu de son grand-père, si le Pierre Le Nostre, que Jal signale, en 1572, comme chargé de l'entretien de six parterres aux Tuileries (1), est bien son ascendant direct, parenté non encore définitivement établie.

En tout cas, le père d'André occupe une place honorable parmi les jardiniers employés dans les Maisons Royales. D'abord placé sous les ordres de Claude Mollet, premier jardinier de Sa Majesté aux Tuileries et chef d'une dynastie qui occupe un des premiers rangs parmi ses contemporains, Jean Le Nostre devint, sous le règne de Louis XIII, jardinier en chef des Tuileries. En 1629, il travaillait aussi pour le cardinal de Richelieu.

Sa femme, Jeanne-Marie Jacquelin, lui donna quatre enfants, trois filles et un seul fils, André, né le 12 mars 1613, et baptisé à Saint-Roch où il eut pour marraine la femme de Claude Mollet dont on vient de rappeler les titres. Ainsi, dès cette époque, une cordiale intimité régnait entre les deux familles. Deux des sœurs d'André trouvèrent des maris parmi ceux qui travaillaient à côté de Jean Le Nostre à l'entretien du domaine royal. Élisabeth, née le 10 janvier 1616, épousa Pierre Desgots, lui aussi jardinier des Tuileries, dont elle aura un fils qui sera plus tard le collaborateur et le successeur de son oncle André. Élisabeth vécut peu d'années après son mariage. Elle était morte avant 1640.

Sa sœur aînée, Françoise, avait épousé à Saint-Roch, le 15 février 1631, Simon Bouchard, chargé spécialement du soin et de l'entretien des orangers des Tuileries ; il mourut en 1638. Sa veuve occupa sa place après lui et transmit l'entretien de l'orangerie à ses enfants.

La troisième fille de Jean le Nostre devint la femme d'un bourgeois de Paris nommé Simphorien Fréret.

Dans ce milieu dont toutes les idées, dont toutes les préoccupations tendaient vers un but unique, la décoration des jardins, l'intelligence d'un jeune homme bien doué ne pouvait manquer de prendre un rapide développement. André montra de bonne heure un goût prononcé pour la peinture ; il entra même dans l'atelier du maître le plus fameux de l'époque, de Simon Vouet, où il rencontra Charles Le Brun. Des relations d'amitié s'établirent entre les jeunes étudiants et créèrent une intimité qui ne fut sans doute pas sans influence sur la carrière du dessinateur des parcs de Versailles.

(1) Fragment de l'ouvrage sur Le Nostre, qui paraîtra prochainement à la librairie Laurens.

(1) L'acte cité par Jal donne à Pierre Le Nostre la qualité de « marchand de fruits ».

Avide de connaissances, André ne se borna pas à l'étude de la peinture; il voulut aussi s'initier aux principes de l'architecture, indispensables dans la profession qu'il devait pratiquer avec tant d'éclat. De quel maître suivit-il les leçons ? Les hommes éminents dans l'art de la construction ne manquaient pas alors. S'attacha-t-il à Mansart, à Le Muet, à Levau ou à Ducerceau ? On ne sait; mais il dut pousser ses études assez loin. Ses grands travaux témoignent assez de ses connaissances dans cette partie de l'art.

Jean Le Nostre, comme jardinier des deux grands parterres « à la face du grand pavillon des Tuileries », était logé dans les dépendances du château. Occupait-il déjà la petite maison dont son fils aura plus tard la jouissance et qu'il gardera jusqu'à sa mort ? Nous l'ignorons; mais il est certain qu'André habitait avec son père aux Tuileries (1).

Jean Le Nostre recevait un traitement annuel de 1 500 livres. De bonne heure il se préoccupe d'assurer à son fils la survivance de son office : il l'obtient le 26 janvier 1637, alors qu'André n'avait pas atteint sa vingt-quatrième année. A dater de ce moment, le jeune homme n'a qu'à suivre la voie que lui a tracée son père, et sa vie tout entière s'écoulera dans la mise en pratique des leçons reçues à cette excellente école, auxquelles s'ajouteront les inspirations d'un génie très personnel.

En 1640, André épouse à Saint-Roch, Françoise Langlois, fille de François Langlois, sieur du Hamel, conseiller ordinaire de l'artillerie de France, gouverneur des pages de la Grande Écurie, et d'Antoinette Jacquey. Jal déclare n'avoir pu retrouver l'acte de mariage. Mais le contrat de mariage reçu par les notaires Jacques Morel et Le Vasseur précise la date de cette union.

Le jeune femme recevait une dot de 6.000 livres, consistant pour 5 000 livres en deniers comptants, le surplus en meubles et ustensibles de ménage. Une rente de 200 livres, rachetable par un payement unique de 3 600 livres, avait été constituée à André par le contrat. Parmi les témoins, figurent François de Montigny, sieur de Congis, capitaine et gouverneur du château et parc des Tuileries, M. de Belleville, écuyer de la Grande Ecurie du Roi, le curé de Saint-Roch, un commis de Monseigneur de Noyers, secrétaire d'État. La présence de ces personnages montre la considération dont jouissait la famille Le Nostre. Comparaissaient en même temps le père et la mère d'André, Pierre Desgots, jardinier des Tuileries, le beau-frère du mari; sa sœur Françoise, déjà veuve de Simon Bouchard, le garde de l'orangerie des Tuileries, enfin sa troisième sœur, Marie, femme du sieur Fréret; Michel Le Bouteux, jardinier du duc de Vendôme, allié de la famille est aussi du nombre des témoins. Parmi ceux de la mariée sont nommés quelques personnages de marque comme le marquis de Rotelin, une dame de Malissy, etc. (1).

De cette union, conclue sous de si favorables auspices, naquirent plusieurs enfants : Jean-François, venu au monde le 30 août 1642 : Marie-Anne, née le 6 septembre 1658, qui eut pour parrain son grand-père Jean, prenant en cette circonstance le titre de jardinier de Monsieur, frère du Roi; enfin Jeanne-Françoise, née le 14 septembre 1661. Aucun de ces enfants ne survécut à leurs parents, car, au jour du décès de Le Nostre, ses seuls héritiers étaient des neveux, issus du mariage de ses sœurs. On a dit que Jean Le Nostre était mort le 8 décembre 1655. Cette affirmation se trouve contredite par sa présence comme parrain au baptême de sa petite-fille en 1658. Quant à Jeanne-Marie Jacquelin, la mère d'André, elle décéda à l'âge de quatre-vingt-huit ans, le 17 mai 1675. Elle est alors dite veuve de Jean Le Nostre, « dessinateur ordinaire du roi en ses jardins. » C'est le titre que doit illustrer ce fils que nous allons suivre maintenant dans sa longue et glorieuse carrière.

II

Les premiers travaux du jeune débutant, quand il eut été investi de la charge paternelle, eurent pour théâtre le jardin des Tuileries. On se rend difficilement compte aujourd'hui de la transformation que subit ce parc parisien au cours du XVIIe siècle. En adjoignant un vaste terrain pris dans la campagne environnante au palais édifié par Catherine de Médicis, Henri IV avait l'intention de créer, attenant à la demeure du souverain, un lieu de promenade et de repos qui présentât tous les avantages de la campagne ; mais il n'eut sans doute pas le loisir de donner suite à ce projet et, quand il mourut, le jardin des Tuileries n'offrait qu'un assemblage confus d'arbres et de plantes sauvages, sans aucune régularité. On sait que, sous Louis XIII, des travaux importants avaient été entrepris ; le jardinier Claude Mollet avait la haute direction des plantations. Les deux grands parterres à la face du principal pavillon des Tuileries étaient confiés aux soins de Jean Le Nostre, avant de passer sous la

1 Il existait bien d'autres logements occupés par des commensaux de la maison royale dans les Tuileries. Poussin fut installé en 1640 dans une maison bâtie au milieu du jardin et la garda jusqu'à sa mort. Gérard van Obstal, Lemaire, dit le gros Lemaire, avaient également des habitations dans notre parc.

1 Ce contrat de mariage a [illegible] *l'histoire de Versailles et de S[illegible]* 1842.

s

urveillance de son fils ; enfin, une orangerie avait été créée, dont Simon Bouchard, le beau-frère d'André, avait l'entretien. On était donc sorti du chaos, et une organisation qui subsistera pendant tout le règne de Louis XIV se trouvait établie.

Sur les débuts d'André Le Nostre dans son poste de jardinier des Tuileries les renseignements font complètement défaut. Des notes succinctes, de rares quittances rappellent seulement qu'il s'acquittait régulièrement des devoirs de sa charge. C'est ainsi qu'un reçu, daté du 18 juillet 1651 (1), constate qu'il recevait des appointements annuels de douze cents livres en qualité de « désignateur des jardins de Sa Majesté. » Cette somme, payée en 1651, représentait le traitement de l'année 1649. On sait que les commensaux de la maison du Roi attendaient souvent plusieurs années le payement de leurs gages. Un retard de deux ans était chose commune. D'ailleurs, il n'est fait aucune mention dans cette quittance du jardin des Tuileries et il faudra attendre l'année 1668 pour rencontrer dans les comptes des Bâtiments du Roi quelques détails précis sur les parties du jardin confiées aux soins de notre dessinateur.

Nul doute cependant qu'André Le Nostre se soit préoccupé, dès qu'il en trouva l'occasion, d'appliquer aux Tuileries les principes qu'il ne cessa de préconiser durant toute sa carrière et de mettre en pratique dans la décoration des jardins. Enfin, les estampes contemporaines, celles de Silvestre, comme celles de Pérelle, s'accordent pour faire honneur à Le Nostre de la transformation du parc des Tuileries et des améliorations qui y furent réalisées. Tout d'abord, il convient d'insister sur la loi primordiale, le principe fondamental qui dirigera toutes les opérations de Le Nostre, aux Tuileries comme à Vaux et à Versailles, à Chantilly comme à Dampierre ou à Pontchartrain.

Aux constructions régulières et imposantes du règne de Louis XIV, il convenait de donner un cadre en rapport avec leur caractère. De là ces dessins géométriques encadrés de buis, parterres de broderie ou parterres de fleurs, et ces grands bassins entourés de statues de bronze, comme ceux qui se voient encore sur la terrasse centrale de Versailles. Les arbres, les massifs, les bosquets sont relégués à une certaine distance. Et de larges avenues ménageront devant la façade principale des habitations royales des perspectives se prolongeant jusqu'à l'horizon. Aussi reprochait-on parfois à Le Nostre de faire le vide autour des habitations. Cette critique se retrouve chez plusieurs de ses contemporains. « Il ne laissait pas, dit l'un d'eux, autant de couvert dans les jardins qu'auraient souhaité de certaines gens ; mais il ne pouvait souffrir les vues bornées, et ne trouvait pas que les beaux jardins dussent entièrement ressembler à des forêts. » *Il ne pouvait souffrir les vues bornées*, voilà sa préoccupation constante, l'idée qui le poursuit jusqu'à la fin de sa vie, celle qui inspire et domine tous ses projets. Il l'applique partout ; et ne cède jamais, bien que parfois il se heurte à des oppositions irréductibles. La Grande Mademoiselle a pensé un moment lui confier le dessin de ses jardins de Choisy, et à cette occasion elle écrit : « J'y menai M. Le Nostre qui dit d'abord qu'il fallait mettre bas tout ce qu'il y avait de bois... La proposition d'abatttre ce peu de couvert... me déplut. » Tout le monde n'acceptait pas les principes absolus de l'innovateur ; mais il avait pour lui le Roi, dont il avait su gagner la confiance par son caractère, sa bonhomie, ses manières simples et ouvertes, et aussi par son application au travail. Aussi fut-il successivement investi du soin des parcs de toutes les résidences royales.

Toutefois, son œuvre de prédilection restera toujours le jardin des Tuileries. Il y avait son habitation dans une petite maison voisine du palais, située à peu près sur l'emplacement où se dresse aujourd'hui le monument de Jules Ferry, non loin et en avant du pavillon Marsan. Là fut son établissement principal : là s'écoula toute sa vie ; dans cette modeste demeure étaient réunies, occupant les diverses pièces d'un logement assez confortable, ses collections de tableaux, de sculptures, de livres, de curiosités. Aussi est-ce aux Tuileries que notre dessinateur songea d'abord à faire l'application de ses principes, et, bien que ce jardin ait été sans cesse bouleversé depuis deux siècles, on peut juger d'après les estampes anciennes, que son ordonnance générale ne diffère pas trop aujourd'hui de ce qu'elle était sous Louis XIV. C'est très certainement Le Nostre qui avait placé les parterres de fleurs sous les fenêtres du palais, reléguant les grands arbres à l'extrémité du jardin. C'est lui, sans nul doute, qui avait ménagé cette large avenue centrale se prolongeant par delà le pont tournant et les remparts jusqu'à ce point culminant où a été placé l'Arc de Triomphe. La perspective traversait alors des terrains vagues et des champs déserts ; mais il semble que le génie de Le Nostre eût pressenti cette entrée triomphale de Paris. Il a fallu deux siècles pour réaliser jusqu'au bout le projet de notre architecte. L'honneur de sa conception ne lui en revient pas moins. La perspective qu'il créa dans le parc de Versailles, à travers le tapis vert et le canal jusqu'aux horizons lointains de Villepreux procède de cette même préoccupation du grandiose et de l'espace.

1. Bibliothèque nationale. Man. F. fr. 28610.

Si Le Nostre avait à Paris, dans les Tuileries même, sa demeure habituelle qui, sans doute, lui venait de son père, on dut lui réserver un logement dans les différentes maisons royales où il était constamment obligé de séjourner. On sait qu'il habita, dans la ville de Versailles, une maison de la rue Hoche actuelle, portant le n° 18 (1), contiguë à celle de son collaborateur ordinaire pour les bassins et fontaines, Pierre Francine. Il jouissait de plus, dans le Grand Commun, d'un beau logement, donné après sa mort, en juillet 1701, à M. Rouillé (2).

En 1665 seulement, il est question du jardin des Tuileries dans les Comptes des Bâtiments du Roi. Une certaine quantité d'arbrisseaux provenant de Vaux-le-Vicomte sont répartis entre les Tuileries et Versailles. Les années suivantes, les Tuileries reçoivent des orangers et des jasmins d'Espagne destinés à garnir le mur de soutènement d'une des terrasses. Travaux divers en 1666 et en 1667; mais le nom de Le Nostre n'apparaît pas encore au chapitre des dépenses.

Une quittance conservée à la Bibliothèque Nationale (3) donne une idée des quantités de plantes et d'arbrisseaux fournies chaque année pour l'entretien et l'embellissement du jardin royal. Le 12 septembre 1672, en sa qualité de jardinier ordinaire de Sa Majesté au palais des Tuileries, André Le Nostre reconnaît avoir reçu du sieur Sébastien-François de la Planche, trésorier général des Bâtiments et jardins de Sa Majesté, la somme de 1740 livres pour fourniture d'arbrisseaux et fleurs destinés au jardin des Tuileries. La liste des plantes mentionnées dans cette pièce est assez curieuse. C'est d'abord cent douze lauriers-roses, dont vingt-deux de huit à neuf pieds de haut, trente-cinq de six pieds, et soixante petits en pots; dix lentisques de quatre pieds de haut et trente lauriers-thins de trois à quatre pieds de haut, le tout en caisse; au total, cent cinquante-deux arbustes, valant en moyenne de onze à douze livres pièce (4).

De pareilles mentions de fournitures de plantes se présentent rarement, et les comptes royaux ne mentionnent guère que les gages annuels payés à Le Nostre. A titre de dessinateur des jardins, il reçoit régulièrement 1.200 livres; puis 4.000 livres comme contrôleur général des bâtiments. A ces traitements fixes, s'ajoute chaque année une gratification de 3.000 livres, « en considération, dit le comptable, des soins qu'il prend des jardins des maisons royales (1) ». Soit ensemble 8.200 livres par an.

Ce n'est pas encore tout. Si le chapitre de Versailles ne contient aucun article constatant des paiements faits au desssinateur des parcs royaux pour les soins continuels prodigués à ce domaine, nous avons sur les parterres, les bosquets, les plantations du jardin des Tuileries, un luxe de détails précis, reproduits textuellement pendant une trentaine d'années. Quatre articles donnent l'énumération des parterres de fleurs ou de gazon, des allées, des palissades dont notre jardinier est spécialement chargé. Une somme de 8.000 livres est affectée à cette dépense; elle représente le remboursement des frais du jardinage au chef et des journées d'ouvriers. Elle ne lui laisse donc aucun reliquat. Mais aux divers traitements s'élevant à 8.200 livres mentionnés ci-dessus, s'ajoutaient sans doute des gratifications assez fréquentes, sans parler de la rémunération des conseils donnés aux particuliers ou aux princes étrangers. Ces multiples sources de revenus doublaient, ou à peu près, les traitements fixes. Le Nostre se faisait ainsi une rente annuelle de vingt mille livres au moins, qui représenteraient aujourd'hui une valeur triple ou quatruple.

Seuls, les travaux des Tuileries sont mentionnés en détail dans les comptes de 1668 et des années suivantes. Cette énumération offre un intérêt capital, et mérite d'autant plus d'être notée intégralement que nous n'avons rien de semblable sur les ouvrages de notre dessinateur dans les autres domaines dont il eut le soin.

Voici donc le texte de ces articles (2) :

A Le Nostre, ayant l'entretenement des parterres nouvellement plantez à la face du palais des Thuileries, pour ses gages à cause de l'entretenement, consistant à nettoyer, battre, rateler la grande terrasse en face du palais, la grande allée du milieu, contr'allées, tour et place du grand rondeau, avec les palissades de la demi-lune plantée de sapins, ifs et cyprès, jusqu'au premier marronnier d'Inde de la grande allée du milieu, et allée de traverse plantée de buis qui ferme le carré ou estoit l'étang, l'allée d'ormes au bout des parterres où est le milieu du rondeau finissant à droite à l'allée du mail, à gauche à la grande terrasse du côté de la rivière, huict carrés de parterre en broderie, lesquelz seront tondus, nettoyez et entretenus en tous leurs contours, ainsy que les plattes bandes et allées de traverse et tours des bassins, entretenir de labours et fumiers les arbrisseaux verts du parterre, mesme les garnir dans les saisons de fleurs de pareille espèce qui y sont, lesquelles il fera lever, replanter, couvrir et regarnir à ses frais... 3.000 liv.

A luy, pour les parterres en gazon qui ont esté depuis

1. J. A. Le Roi, *Histoire de Versailles, de ses rues, places et avenues*, t. I, 104.

2. *Journal de Dangeau*, VIII, 141.

3. Manuscrit, F. fr. 28010. Signature autographe de Le Nostre.

4. *Comptes des bâtiments du Roi sous le règne de Louis XIV*, t. I, col. 578.

1. *Ibid.*, t. I, col. 1550.

2. *Comptes des Bâtiments*, etc., t. I, col. 668.

augmentez ensuite des huit carrez en broderie ci-dessus..... 2.000 liv.

A luy, pour l'entretenement d'un jardin à fleurs entre e grand parterre et l'allée des meuriers qu'il doit toujours tenir rempli de fleurs, particulièrement durant l'hiver, et pour cet effet fournir de fumier, terrots et autres choses nécessaires..... 1.500 liv.

A luy, pour l'entretenement d'un espalier de jasmin d'Espagne dans toute la longueur du mur de terrasse de l'allée des meuriers, fournir le fumiers, terrotz et autres choses nécessaires..... 1.500 liv.

Sur l'impression produite chez les contemporains par la décoration du jardin des Tuileries, il existe un témoignage précieux. C'est l'opinion d'un auteur connu surtout par ses innombrables et fastidieuses compilations.

Dans ses Mémoires, Michel de Marolles arrive incidemment à parler des auteurs qui se sont occupés du jardinage et de la décoration des parcs; il s'exprime ainsi : « Les jardins de France, et surtout ceux des environs de Paris, lesquels sont si bien cultivés et accompagnés de si belles eaux et de promenoirs si délicieux, font bien voir que nous ne manquons pas de gens qui s'y entendent. Le jardin royal du faubourg Saint-Victor, où se trouvent des simples de tant d'espèces différentes est une chose rare. *Les allées et les palissades des Tuileries et du Palais d'Orléans ne sont pas moins exquises que les grands Parterres qui s'y découvrent dès l'entrée*; et, en d'autres lieux, on peut admirer les Jets d'eau, les Canaux, les Cascades, les Cabinets, les Compartiments, les Fleurs, les Arbrisseaux et mille autres variétés... » Ceci était écrit avant 1680. Il semble donc fort probable que l'auteur connaissait les innovations de Le Nostre aux Tuileries, et, si son nom ne vient pas sous la plume de l'abbé de Villeloin, c'est que celui-ci ne cite que les jardiniers auteurs; or, Le Nostre n'a jamais rien fait imprimer, n'a pas songé à formuler sa doctrine en corps d'ouvrage.

Jusqu'à son dernier jour, Le Nostre conserva la direction du jardin des Tuileries. Certains de ses plus proches parents le secondaient dans sa tâche et se partageaient les besognes accessoires. A son neveu, Pierre Desgots, était confié l'entretien de l'extrémité du parc, vers le pont tournant et les fossés formant l'enceinte de Paris. Son beau-frère, Simon Bouchard, était chargé, comme il a été dit plus haut, de l'orangerie, emploi qui revint à sa veuve lors de sa mort, et dont ses filles, Françoise et Anne héritèrent à leur tour par la suite.

Une gravure de Perelle, représentant les Tuileries en 1680, réunit sur le premier plan les parterres et bassins spécialement confiés aux soins de Le Nostre. Sans doute, la division des parterres et le principe de leur décoration ont sensiblement changé depuis cette époque. Cependant, l'estampe de Perelle nous permet de reconnaître l'application du principe dominant que Le Nostre ne cessa de préconiser toute sa vie, principe consistant à ménager de vastes espaces, à laisser l'air et le soleil circuler librement autour des habitations, en traçant sur ces terrasses d'élégants rinceaux entourés de buis et garnis de fleurs parfumées. Les arbres sont relégués à quelque distance du château, et leurs masses sont coupées de larges avenues rectilignes se rencontrant à angle droit et laissant la perspective s'étendre à perte de vue. Le même système fut appliqué partout où Le Nostre fut chargé de dessiner les parcs.

Cette conception un peu solennelle des parterres, avec leur accompagnement ordinaire de bassins, de jets d'eau, de cascades, s'accorde à merveille, avec l'architecture sévère du temps de Louis XIII et de Louis XIV. D'ailleurs, un homme d'imagination comme Le Nostre devait s'entendre à varier le décor de ces promenades imposantes, en y plaçant des statues, des bustes, des bassins, comme il fit au château de Vaux, aux Tuileries. Mais ce fut surtout le parc de Versailles, qui lui offrit une occasion unique de déployer toutes les ressources de son génie créateur.

JULES GUIFFREY.

SAINT PAUL A-T-IL REÇU UNE ÉDUCATION HELLÉNIQUE? (1)

Encore une fois, qu'il y ait du judaïsme chez saint Paul, personne ne le conteste. Mais n'y a-t-il chez lui que du judaïsme ? Sans doute il faut tenir compte des doctrines du Christ; sans doute, il faut faire la part de l'originalité chez Paul, mais, par cela même, il convient de se demander si la synthèse originale qu'il a esquissée ne comporte pas l'emploi de doctrines helléniques incorporées aux doctrines judaïques et chrétiennes. Or, les arguments mis en avant par Sabatier n'établissent nullement le contraire. D'abord, il n'est plus question aujourd'hui d'une parenté entre la manière d'écrire de saint Paul et celle de Thucydide. Ce qui a été établi par les savants, ce que M. de Faye signale dans la préface à la quatrième édition de l'*Apôtre Paul*, ce qui a été montré en détail dans la conférence de l'histoire des doctrines et des dogmes à l'Ecole des Hautes-Etudes, c'est qu'il y a une étroite parenté entre la langue des écrits canoniques du Nouveau

(1) V. la *Revue Bleue* du 23 novembre 1912.

l'estament et celle des inscriptions contemporaines : c'est que, dans les uns et dans les autres, on use de la langue commune, κοινή, et que la communauté de langage amène plus d'une fois la communauté d'idées. Puis, mettre à part la dialectique de Platon et celle d'Aristote, ce n'est pas écarter celle des Stoïciens, qui est seule en cause. Les formules — *Tout nous porte* à croire, ses parents *sans doute* — que n'accompagne aucune justification, ne servent qu'à souligner la faiblesse de l'argumentation. Quant au passage des *Actes*, XXII, 3, il convient de le voir dans son ensemble. Paul est à Jérusalem et devant le sanhédrin où il a été conduit par le tribun romain. Son discours est tout de circonstance, comme l'indique bien le narrateur : « Paul (XXIII, 6), sachant que l'Assemblée se composait en partie de sadducéens et de pharisiens, s'écria en plein sanhédrin : Mes frères, je suis pharisien, fils de pharisiens, c'est à cause de l'espérance et de la résurrection des morts que je suis mis en jugement. Dès qu'il eut prononcé ces paroles, une discussion éclata entre les pharisiens et les sadducéens, et l'assemblée se divisa : car les sadducéens prétendent qu'il n'y a ni résurrection, ni ange, ni esprit, tandis que les pharisiens croient à tout cela. Une grande clameur se fit entendre ; des scribes du parti des pharisiens s'étant levés, dirent, dans l'ardeur de la lutte : « Nous ne trouvons aucun mal en cet homme. » La diversion est d'un orateur et d'un psychologue, qui met aux prises ses adversaires divisés d'opinion sur des matières d'importance capitale. Il en est de même du chapitre XXII ; Paul parle en hébreu, et ses auditeurs redoublent de tranquillité. Il continue par les affirmations célèbres : « Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie, mais j'ai été élevé ici, dans cette ville, et j'y ai été instruit aux pieds de Gamaliel dans l'observance stricte de la Loi de nos pères, ayant pour Dieu le même zèle que vous avez tous aujourd'hui. » Il réussit à faire le récit de sa conversion jusqu'au moment où il raconte que le Seigneur Jésus lui a dit : « Va, car je t'enverrai au loin chez les païens. » Ils l'écoutèrent jusqu'à ce mot, mais alors ils élevèrent la voix, disant : « A mort cet homme ! Il n'est pas digne de vivre. »

C'est de la même façon que Paul procède avec les Athéniens (XVII) : « Athéniens, je me suis aperçu que vous êtes, à tous égards, fort religieux... Le Dieu inconnu que vous révérez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce, le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme », — jusqu'au moment où ils entendent parler de la résurrection des morts : les Athéniens l'arrêtent lorsque se produit l'affirmation qui a provoqué déjà les cris des sadducéens. Si l'on conclut, dans un cas, à une éducation judaïque, pourquoi ne pas admettre, dans l'autre, qu'il y a eu une formation hellénique ? D'autant plus que ce rapprochement entre les deux procédés a été fait fort nettement par saint Paul dans un passage qui rappelle la manière même dont Leibnitz s'exprimait avec ses différents interlocuteurs (I. Corinth. IX, 19 à 23 : « Ne dépendant de personne, je me suis fait esclave de tous, pour gagner un plus grand nombre de personnes : j'ai été avec des Juifs, comme un Juif, afin de gagner les Juifs ; avec ceux qui sont sous la Loi, comme étant sous la Loi, quoique, personnellement, je ne sois pas sous la Loi, afin de gagner ceux qui sont sous la Loi ; avec ceux qui sont sans loi, comme sans loi moi-même — quoique je ne sois pas sans la loi de Dieu, étant sous la loi du Christ — pour gagner ceux qui sont sans loi. J'ai été faible avec les faibles, afin de gagner les faibles ; je me suis fait tout à tous, afin, de toutes les manières, d'en sauver quelques-uns. Je fais tout à cause de l'évangile, afin d'y avoir part moi-même. » D'ailleurs aucun texte n'autorise à dire que Paul « reçut l'éducation scolastique d'un rabbin ». Et, ce qui est plus grave, c'est que, pour Sabatier, nous n'avons, sur les doctrines enseignées dans les écoles pharisiennes de cette époque, que des renseignements très vagues et très incomplets. Comment dire dès lors : *il est bien certain* que la théologie de l'Apôtre repose sur une base générale empruntée au judaïsme?

Toutes les affirmations qui suivent sur l'origine des notions premières et fondamentales manquent, elles aussi, de justification. Il en est de même des notions relatives à Dieu, à la justice, à la sainteté, même à la fraternité et à la charité qui sont courantes alors chez les Stoïciens, voire pour quelques-unes chez les Epicuriens. Cicéron parle de la *caritas generis humani*, et Philodème écrit sur la sainteté. C'est en faisant tous ces rapprochements entre chrétiens et stoïciens que Constant Martha a pu justifier, à un moment où l'on était disposé à la croire dangereuse pour les fidèles, la doctrine de Sénèque, de Lucain, de Perse, d'Épictète et des Stoïciens des premiers siècles.

Il faut insister sur la prédestination. Les textes abondent, qui nous la montrent fort nettement formulée par les Stoïciens. Et Sabatier ne cite que Josèphe pour soutenir qu'elle se trouve chez les Pharisiens. Or, nous savons que Josèphe, comme Philon, s'est donné pour tâche d'avancer, mais non d'établir que la plupart des doctrines grecques se trouvaient chez les Juifs. Avec raison Renan lui a reproché de chercher à helléniser ses compatriotes, et Maurice Croiset, plus indulgent d'ailleurs, estime qu'il y a lieu de *transposer* les informations qu'il nous donne sur le monde juif.

On trouve les vues anthropologiques que Sabatier attribue, sans preuve, aux théologiens rabbiniques, chez les Stoïciens, comme l'a bien mis en lumière Constant Martha. Et les affirmations suivantes : « l'idée du péché originel *semble* avoir été formulée par le pharisaïsme..... *On le voit*, c'est un corps de doctrines complet, cohérent et systématique que saint Paul s'est formé aux pieds de Gamaliel... » ne sauraient même être discutées, puisqu'elles nous apparaissent absolument gratuites, alors qu'on ne nous fournit aucun texte relatif à Gamaliel. Le polythéisme ainsi compris, « auquel Paul peut rattacher le culte du vrai Dieu « n'est-il pas celui que les Stoïciens exposent dans leurs interprétations et qu'il n'a plus dès lors été nécessaire d'inventer?

Donc on peut admettre, sans doute, que saint Paul a été le disciple de Gamaliel. Mais on ne saurait dire ni combien de temps il le fut, ni ce qu'il en apprit, ni même s'il en apprit quelque chose — étant donnée l'opposition de ses principes et de ceux de saint Paul dont parle Renan dans les *Apôtres* (p. 137). — L'habitude de lire l'Ancien Testament dans les *Septante* semble indiquer que Paul n'avait rien des connaissances exégétiques qu'on s'attendrait à trouver chez un rabbin. L'égale aptitude à parler en hébreu et en grec, qui est incontestable pour tous ceux qui ont lu les *Actes* et les *Lettres* (*Actes* XX, 21; XXI, 37, 40: XXII, 1; I. Cor. IX, 20 à 23 etc.), le souci égal de mettre les Grecs sur le même plan pour l'entrée dans le royaume de Dieu, sont de fortes présomptions pour faire admettre que Paul a reçu une éducation hellénique comme une éducation hébraïque.

Que l'Apôtre des Gentils ait été obligé de partir de ce que connaissaient ses auditeurs pour les amener à changer leurs convictions contre les siennes, c'est ce qui apparaît incontestable, et c'est en cela même qu'on fait d'ordinaire consister l'originalité de son apologétique. Avec les Juifs, il part de l'Ancien Testament, et il fait état de ce qu'il a figuré parmi les Pharisiens. Avec les Gentils, il utilise son titre de citoyen et les doctrines stoïciennes et éclectiques qui se trouvaient alors chez bon nombre de Gréco-Romains.

Qu'il ait pu les acquérir pendant sa jeunesse, à Tarse, et se les remettre en mémoire pendant les dix années de son apostolat à Tarse et à Antioche, c'est ce que personne ne mettait en doute jusqu'au XIXe siècle. L'exemple d'Épictète et de plusieurs de ses contemporains prouve que les connaissances philosophiques n'étaient nullement réservées aux hautes classes de la société, mais qu'elles se transmettaient aux pauvres, et même aux esclaves, dont le christianisme ne fut pas seul à s'occuper. A plus forte raison à un artisan qui était citoyen romain.

III

Si l'on n'a pas de document qui dise de qui et quand saint Paul reçut une initiation philosophique, il est incontestable qu'on en trouve des preuves manifestes dans son œuvre. Qu'il n'y ait pas de philosophie dans tous ses écrits, cela provient de ce qu'il ne s'adressa pas toujours à des philosophes. Et cela n'a rien de surprenant, parce que, toujours et en tout pays, les hommes qui ont le temps et la volonté de réfléchir sont une minorité. Saint Paul, qui se fait tout à tous, qui parle à chacun son langage, a grand soin de ne faire intervenir la philosophie qu'avec ceux dont la culture en justifie l'emploi.

Cela est manifeste pour le discours que rapportent les *Actes* pendant le séjour à Athènes (XVII, 16 à 3) : « Pendant que Paul attendait Silas et Timothée à Athènes, il avait le cœur outré de voir cette ville toute pleine d'idoles, Il discutait donc, dans la synagogue, avec les Juifs et avec les prosélytes, et tous les jours, sur la place, avec les premiers venus. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens conférèrent avec lui; quelques-uns disaient : « Que veut bien dire ce discoureur ? » et d'autres : « Il paraît que c'est un prédicateur de divinités étrangères, parce que Paul leur annonçait Jésus et la résurrection. Alors ils le prirent et le menèrent à l'Aréopage, disant : Pourrions-nous savoir quelle est cette doctrine nouvelle que tu prêches ? car tu nous fais entendre des choses étranges; nous aimerions bien savoir ce que cela peut être. Or tous les Athéniens et les étrangers qui demeuraient à Athènes ne passaient leur temps qu'à dire ou à écouter des nouvelles. Paul, debout au milieu de l'Aréopage, leur dit : « Athéniens, je me suis aperçu que vous êtes, à tous égard égards, bien religieux, car, ayant examiné en passant les objets de votre culte, j'ai trouvé même un autel sur lequel il est écrit — au Dieu inconnu — Eh bien ! ce que vous révérez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce, le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme. Lui, qui est le maître du ciel et de la terre, n'habite pas dans des sanctuaires faits de main d'homme; il n'est point servi non plus par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses. Il a fait habiter tout le genre humain, qui est issu d'un seul et même sang, sur toute la surface de la terre, ayant déterminé la durée précise des nations, ainsi que les limites de leur habitation, afin qu'elles le cherchent et le trouvent en le touchant. Et certes, il n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; et comme l'ont dit quelques-uns de vos poètes, *nous*

sommes aussi de sa race, τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν. Puisque nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or, de l'argent ou de la pierre sculptés par l'art et l'intelligence de l'homme. Mais maintenant, oubliant ces temps d'ignorance, Dieu invite, en tous lieux, tous les hommes à se repentir, parce qu'il a fixé un jour, où il doit juger la terre avec justice, par l'homme qu'il a désigné et qu'il a ressuscité des morts pour l'accréditer auprès de tous. Lorsqu'ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns se moquèrent, les autres dirent : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois. C'est ainsi que Paul se retira du milieu d'eux. Toutefois quelques hommes s'étant attachés à lui, embrassèrent la foi; parmi eux était Denys l'Aéropagite; il y avait aussi une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux. »

Les poètes dont parle saint Paul, c'est Aratus, l'auteur des *Phénomènes*, c'est Cléanthe, l'auteur de *l'Hymme* à Zeus. La formule qu'il leur emprunte : *Nous sommes de sa race*, résume toute la théologie grecque, d'Homère et d'Hésiode à Plotin, et explique l'union des dieux avec les femmes, celle des déesses avec les hommes, comme l'extase plotinienne, qui joint à Dieu l'âme devenue la partie capitale de l'homme. Elle tend à combler l'abîme qui existe entre Dieu et la créature, et contribuera à distinguer ainsi le christianisme de la religion dont il est sorti. Il convient de noter, d'ailleurs, que, chez Cléanthe, la théologie (pour Clément d'Alexandrie, la vraie théologie) reconnaît un Dieu suprême, tout-puissant, éternel, qui gouverne la nature suivant une loi immuable, d'où vient tout ce qui vit et meurt sur cette terre. A l'époque où étaient écrits les Actes, Sénèque traduisait les vers de Cléanthe où apparaissent, avec la doctrine de la Prédestination en Dieu, celles de l'obéissance et de la résignation dans l'homme : « Conduis-moi, père et maître de l'univers, au gré de tes désirs : me voici; je suis prêt à te suivre. Te résister, c'est te suivre encore, mais avec la douleur que cause la contrainte; les destinées entraînent au terme fatal ceux qui n'y marchent pas d'eux-mêmes; seulement on subit, lâche et faible, le sort au-devant duquel, fort et digne, on pouvait se porter. » Aussi n'est-il pas surprenant que les générations ultérieures, celles qui lurent Sénèque et saint Paul, voyant dans le chapitre suivant des *Actes*, la comparution de saint Paul à Corinthe devant le proconsul Gallion, le frère de Sénèque, qui fait sortir les Juifs du tribunal, et refuse de juger les disputes entre Chrétiens et Juifs, en soient venues à imaginer, avec une prétendue conversion de Sénèque, la Correspondance apocryphe entre Sénèque et saint Paul, qui aura un si grand succès pendant toute la période médiévale.

Saint Paul n'a pas été le premier, d'ailleurs, à citer dans le monde juif la formule d'Aratus et de Cléanthe. Le Pseudo-Aristobule, dont Eusèbe a conservé deux fragments, s'est occupé d'interpréter allégoriquement l'Ecriture — pour donner aux textes à tournure anthropomorphique, une explication acceptable par les philosophes et les théologiens — : les mains désignent la puissance, la stabilité divine, l'organisation ou l'ordre du monde, etc. En même temps, il veut rattacher au judaïsme les poètes et les philosophes païens : les Péripatéticiens ont emprunté leur doctrine à la Loi et aux Prophètes; Platon a puisé dans une version grecque de la Bible antérieure à celle des *Septante*, et Pythagore a transporté beaucoup d'idées juives dans l'exposition de ses dogmes. Orphée déclare que toutes choses, ayant été gouvernées par Dieu, le sont par sa puissance. C'est après avoir rappelé quarante et un vers d'Orphée, que le Pseudo-Aristobule en reproduisait neuf d'Aratus consacrés à louer la toute-puissance de Dieu, et dans lesquels figurait le vers célèbre mentionné par saint Paul (Eusèbe, XIII, 12) :

τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν.

Ainsi, ce que Philon et le Pseudo-Aristobule faisaient pour les Juifs auxquels ils voulaient persuader d'imiter leurs ancêtres qui avaient emporté les vases d'or, les vases d'argent et les vêtements empruntés aux Égyptiens, en dépouillant les savants, les philosophes et les poètes grecs des connaissances qui, en dernière analyse, viennent des Hébreux et de Dieu lui-même, saint Paul, sans donner les raisons qui sont déjà admises par les Juifs, le fait pour le monde chrétien, dont il justifiera par la suite les incursions dans la philosophie antique. Et il ne faut pas oublier qu'il a lu la *Sapience*, où l'esprit hellénique fusionne avec l'esprit juif, et qui peut être rattachée, non au platonisme ou au stoïcisme, mais à l'éclectisme qui les réunit, et qui caractérise les œuvres dont l'apparition se place du Ier siècle avant J.-C. au IIIe siècle de l'ère chrétienne.

Aussi tout ce texte de saint Paul que résument les deux formules célèbres — *Nous sommes de sa race* — *C'est en lui que nous vivons, que nous sommes et que nous sommes mus* — a-t-il eu une influence considérable. On a montré, il y a plusieurs années déjà (*Esquisse*, p. 102-109), que Plotin a exposé une doctrine qui constitue une explication systématique de saint Paul et qui passera tout entière dans le christianisme. Le Dieu inconnu devient la première hypostase, l'Un ou le Bien, autour duquel se groupe la théologie négative. Et le jour viendra où les Chrétiens reprendront, chez les Plotiniens, pour l'attribuer au Pseudo-Denys l'Aréopagite converti par

saint Paul, les théories exposées dans la *Théologie mystique* et les *Noms divins*, dans la *Hiérarchie ecclésiastique* et dans la *Hiérarchie céleste*. Puis c'est l'idée profondément stoïcienne que, sans révélation spéciale, nous avons, en étudiant le monde, le moyen de connaître Dieu. Surtout Dieu est rapproché de nous, ou nous sommes rapprochés de lui. Et c'est là une doctrine sur laquelle on n'a pas assez insisté, car elle sépare, bien plus complètement que la suppression de la circoncision, le christianisme du judaïsme. Dieu, d'après la *Genèse*, est à une distance incommensurable du monde et même de l'homme. Le terme *bara*, créer, implique la production de la forme et de la matière. Il ne sera pas trop inexactement rendu quand les Latins diront que Dieu a créé de rien le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. Les mots dont elle use ensuite... *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance... Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu... Il forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant* — n'impliquent aucune communauté de nature entre Dieu et l'homme.

Or, chez saint Paul, c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être. La formule est si pleine de sens, au point de vue métaphysique, qu'elle se retrouve chez Plotin et ses successeurs, chez saint Augustin, chez ses disciples, théologiens orthodoxes ou philosophes comme Jean Scot Érigène, chez Bossuet, Fénelon et Malebranche, chez Spinoza qui y voit une justification de son système. Et cette formule, saint Paul l'explique, comme les Grecs, comme tous ceux qui ont soutenu la possibilité de connaître Dieu suffisamment pour nous unir à lui : c'est, dit-il, que nous sommes de sa race. Il n'ignore pas que la formule vient des poètes grecs. Et comme il a été dit, saint Paul reprend le texte d'Aratus qu'avait mentionné le Pseudo-Aristobule, il fait entrer dans le christianisme la doctrine qui a permis à Philon d'entreprendre la fusion du judaïsme et de l'hellénisme. Il pose ainsi la question des rapports de la foi et de la raison, de la religion et de la philosophie, et il la pose de manière à fournir des réponses à ceux qui voudront plus tard la résoudre. C'est ce que n'ont vu ni Sabatier ni Renan. Cependant ils ont, dans plusieurs passages, entrevu que ce qui fait l'originalité propre de saint Paul, ce qui explique la place qu'on lui a faite dans l'histoire du développement du christianisme, c'est qu'il a préparé la fusion des doctrines évangéliques et des doctrines grecques, c'est qu'il a permis à la religion nouvelle de se faire accepter par les représentants de l'hellénisme — auquel on fera sa part —; c'est qu'il fut vraiment l'Apôtre des Gentils en conservant de leurs doctrines une partie qui les préparait à la doctrine nouvelle ou même qui servait à les y introduire. Et tout cela suppose, encore une fois, une éducation grecque, même une mentalité grecque, qui systématise des doctrines simplement juxtaposées par les Sémites.

Sabatier constate que le point de départ de la prédication de saint Paul n'est plus dans l'Ancien Testament, mais dans la conscience religieuse et morale de l'humanité (p. 93). Or ceux par qui est guidée alors la conscience de l'humanité, ce sont les Stoïciens éclectiques, qui ont contribué si puissamment à épurer la notion de la Divinité. Sabatier a soin d'ailleurs de montrer que les affirmations du discours aux Athéniens ne sont pas isolées dans l'œuvre de saint Paul. A Lystres (XIV, 8 à 18), le peuple voyant marcher un paralytique de naissance à qui Paul avait ordonné de se lever, s'écrie : « Les dieux ont pris une forme humaine et sont descendus vers nous ». Et ils appelaient Barnabas, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole.

Aux Thessaloniciens, saint Paul écrit (I.I. 5 à 10) : « Vous savez ce que nous avons été parmi vous, pour votre bien : vous-mêmes, vous avez été nos imitateurs et ceux du Seigneur... vous avez été des modèles pour tous les croyants dans la Macédoine et l'Achaïe : le bruit de votre foi en Dieu s'est répandu en tout lieu..., tous racontent ce qu'a été notre visite chez vous, comment vous vous êtes convertis à Dieu, abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui va venir. »

De même la conception nouvelle et profonde du paganisme, dont parle Sabatier, est la conception stoïcienne et éclectique par laquelle l'interprétation allégorique transforme les mythes les plus éloignés du concept de perfection, et place, sous les formules antiques, des pensers nouveaux qui dénotent les progrès de l'humanité dans la voie de la réflexion et du perfectionnement moral. C'est d'ailleurs encore par le stoïcisme, qui proclame l'unité du monde, l'unité de la race humaine, la fraternité universelle que saint Paul arrive à parler d'un plan divin dans lequel il y a place pour un développement du paganisme parallèle à celui d'Israël. Son originalité, ce fut de faire aboutir l'un et l'autre au christianisme, comme il a fait dans l'Épître aux Romains, ce fut de s'approprier, pour l'Évangile, l'universalisme que le Stoïcisme attribuait à l'idéal moral et religieux.

Les lettres de saint Paul fournissent des indications analogues. On a déjà rappelé la Lettre aux Thessaloniciens. Dans la Lettre aux Galates, il dit que Dieu a daigné lui révéler son Fils afin qu'il

l'annonce parmi les Païens. Dans la première aux Corinthiens, saint Paul distingue la sagesse du monde et la sagesse de Dieu. Il oppose les Juifs aux Grecs : les Juifs demandent des miracles, les Grecs recherchent la sagesse. Pour nous, dit-il, en montrant qu'il s'adresse aux uns et aux autres, nous prêchons Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs, folie aux païens, mais qui, pour les élus, soit juifs, soit grecs, est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Il se présente, ajoute-t il, non avec le prestige de l'éloquence et de la sagesse, mais en vue d'enseigner aux adultes une sagesse qui n'est pas de ce monde, qui est la sagesse mystérieuse de Dieu, les plans cachés que Dieu, de toute éternité, avait arrêtés pour notre gloire. C'est, dit-il, au chapitre XIII, dans un seul et même esprit, que nous avons été baptisés pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul et même esprit. Nettement il se place au-dessus de la sagesse stoïcienne et de la sagesse juive : Où est le sage? où est le scribe? où est le raisonneur de ce monde? Dieu n'a-t-il pas fait voir que la sagesse du monde est folie? Puisque Dieu, dans sa sagesse n'a pas voulu que le monde arrivât par sa propre sagesse, à le connaître, il lui a plu de sauver les croyants par la folie de la prédications. ». (I, 20 à 22).

Dans la seconde Lettre aux Corinthiens, saint Paul déclare que « les armes avec lesquelles il combat ne sont point charnelles, elles sont puissantes, par la grâce de Dieu, pour renverser les forteresses; il renverse les raisonnements et tout ce qui est élevé contre la connaissance de Dieu; il fait prisonnière toute intelligence pour l'amener à l'obéissance du Christ (X, 4. 5.). Si je suis étranger à l'art de la parole, je ne le suis pas à la science, nous l'avons démontré, en tout temps et en tout lieu (XI, 6). Et il s'élève contre les faux apôtres, contre les ouvriers de fraude qui se présentent en apôtres du Christ, qui, ministres de Satan, se déguisent en ministres de justice, comme Satan se déguise lui-même en ange de lumière (XI. 13 à 15).

Dans la Lettre aux Romains, saint Paul déclare que l'Évangile est la puissance de Dieu pour le salut de tout homme qui croit, du Juif d'abord, puis du Grec, parce que la justice qui vient de Dieu par la foi y est révélée, pour amener à la foi. Puis il proclame que les païens ont mérité la condamnation de Dieu. « La colère de Dieu, dit-il, se révèle du ciel contre toute impiété et toute méchanceté des hommes qui étouffent la vérité, attendu que ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste en eux. Dieu le leur a manifesté : les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on considère ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables parce que, connaissant Dieu, ils ne l'ont ni glorifié, ni béni comme Dieu, mais ils ont déraisonné dans leurs raisonnements, et leur cœur, dépourvu d'intelligence, s'est enveloppé de ténèbres. Se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire de Dieu immortel en une image semblable à celle de l'homme mortel, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. Aussi Dieu les a-t-il livrés, par les convoitises de leur cœur, à l'impureté... à des passsions honteuses... Comme ils n'ont pas eu la sagesse de retenir la vraie connaissance de Dieu, Dieu les a abandonnés à leur esprit pervers, de sorte qu'ils font des choses immorales » (I, 18 à 59).

Saint Paul fait donc encore, pour le christianisme, ce que le Pseudo-Aristobule et Philon font pour le judaïsme : la preuve par les causes finales, celle que préfèrent et développent les Stoïciens, lui semble suffisante pour établir l'existence de Dieu auprès de ceux à qui elle ne fut pas directement révélée.

En soutenant que les Juifs ont eux-mêmes mérité la condamnation de Dieu, parce qu'ils n'ont pas observé la Loi qui leur a été donnée, l'Apôtre indique que les païens pouvaient non seulement arriver à la connaissance de Dieu, mais encore à celle de la Loi, en termes qui sont stoïciens et restent modernes : « Quand les païens font naturellement ce que la Loi commande, n'ayant pas de Loi, ils s'en tiennent lieu à eux-mêmes; ils montrent que l'œuvre commandée par la Loi est écrite dans leur cœur : leur conscience le témoigne, et aussi les raisonnements par lesquels ils s'accusent ou se disculpent les uns les autres. » Et il prouve en termes — stoïciens autant que Juifs — que tous, tant Juifs que Grecs, sont sous l'empire du péché comme il est écrit : « Il n'y a point de juste, pas même un seul; il n'y a pas de distinction entre eux, car le même est le Seigneur de tous et il est riche pour tous ceux qui l'invoquent. Dieu n'a point rejeté son peuple, mais, par sa chute, le salut a été pour les païens, afin d'exciter la jalousie d'Israël. » Enfin, il se glorifie d'être ministre de Jésus-Christ pour les païens : « Je n'oserai dire chose au monde que Christ n'ait faite par mon ministère pour la conversion des païens, en parole et en action, par la puissance des miracles et des prodiges, par celle de l'esprit. »

Aux Colossiens, saint Paul recommande de ne « pas se laisser induire en erreur par des raisonnements spécieux ... de prendre garde que personne ne fasse d'eux sa proie par la philosophie, vaine illusion qui appartient aux enseignements des hommes » II, 6, 8); mais il exprime, à propos du Fils, des idées que les Stoïciens et les Platoniciens du

temps rapportent au Logos. C'est ce Fils qui est l'image du Dieu invisible, le premier né de toute la création, car c'est en lui que toutes les choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, les majestés, les seigneuries, les puissances, les principautés : tout a été créé par lui et pour lui.. Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui. Il est la tête du corps de l'Église, lui qui est les prémices, le premier-né en tout. Car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la perfection et à réconcilier avec soi, par lui, toutes choses, soit celles qui sont sur la terre, soit celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix » (I. 15 à 20).

Aux Ephésiens, saint Paul ordonne comme pourrait faire un Stoïcien « d'être des imitateurs de Dieu » ; à Timothée et à Tite, il recommande de fuir « les faux docteurs », et c'est à ce sujet qu'il cite le mot d'Epiménide à propos des Crétois « toujours menteurs, méchantes bêtes, ventres paresseux ». Ces faux docteurs existent surtout parmi les incirconcis, ce sont des gens insubordonnés, bavards et séducteurs, à qui il faut fermer la bouche. D'où il résulte assez vraisemblablement que saint Paul est au courant de ce qu'ils enseignent, rhétorique et philosophie, qu'il combat leur enseignement et veut qu'on le combatte quand il est manifestement en opposition avec celui du Christ, comme il lutte contre le judaïsme qui s'oppose à la nouvelle doctrine.

Sans entreprendre ici un relevé complet de tout ce qui est philosophique, stoïcien ou éclectique chez saint Paul, soit qu'il l'accepte, soit qu'il le rejette — ce qui a été fait ou ce qui est en train de se faire, par MM. Naegeli, Heinrici, Bonhœffer, de Faye, etc., et à la Conférence d'histoire des doctrines et des dogmes de l'École des Hautes-Études — remarquons encore que Renan (p. 274) voit déjà en germe, dans l'Épitre aux Corinthiens et aux Colossiens, le Jésus, hypostase divine : « Nous n'avons qu'un seul Dieu, le Père, d'où tout vient, et par lequel nous sommes, nous n'avons qu'un seul Seigneur, J.-C., par lequel tout existe « — Quelques mots de plus, dit Renan, et Jésus sera le Logos créateur. C'est ce qu'il semble être déjà dans le texte relevé plus haut. Même, ajoute Renan, les formules les plus exagérées des consubstantialistes du IVe siècle peuvent être pressenties. Enfin Renan trouve, dans l'*Épitre aux Romains*, la base de la théologie chrétienne, le résumé du christianisme dogmatique, la déclaration de guerre de la théologie à la philosophie, la pièce capitale qui a porté toute une classe d'esprits âpres à embrasser le christianisme comme une manière de narguer la raison, en proclamant la sublimité et la crédibilité de l'absurde (p. 485).

*
* *

En résumé, saint Paul a connu les livres de l'Ancien Testament, mais il reste à établir qu'il a reçu une éducation rabbinique et en quelle mesure il l'a reçue. Il est infiniment vraisemblable qu'il fut mis en contact, dans sa jeunessse et dans son âge mûr, avec les doctrines éclectiques et stoïciennes de ses contemporains. Il en prit, en les adaptant à la religion nouvelle, quelques grandes théories. Même il les employa et il employa la raison à préparer la voie au christianisme. Il combattit la philosophie du temps quand elle voulut rester au premier plan, et il la remplaça par une philosophie chrétienne, dont il a donné une esquisse sommaire, par certains côtés assez développée. Ainsi il fut le vrai fondateur de la philosophie chrétienne considérée dans toutes ses directions, soit qu'elle veuille avec Clément d'Alexandrie et Origène, avec saint Thomas et Roger Bacon, utiliser les anciennes doctrines comme une introduction au christianisme, soit qu'elle leur déclare la guerre et veuille les expulser de la pensée chrétienne, constituée en une philosophie entièrement religieuse et évangélique.

C'est ce qui fait son originalité, ce qui explique qu'il ait pu être réclamé par les protestants et les catholiques, par les théologiens et les philosophes ; il a synthétisé les doctrines des Grecs avec le judaïsme devenu le christianisme ; il a mis, dans cette synthèse, les germes qui devaient un jour fleurir et fructifier dans le monde chrétien.

FRANÇOIS PICAVET.

L'IRRÉDENTISME SLAVE

Le correspondant du *Temps* à Rome exposait, l'autre jour, que l'opinion italienne apprend avec une vive sympathie les victoires des Etats chrétiens balkaniques sur l'Empire Ottoman aux trois quarts écroulé. Le fait est que les Italiens s'étaient violemment échauffés contre la Turquie pendant la guerre de Tripoli, leurs journaux multipliaient les invectives contre la nation ennemie. Les Jeunes Turcs étaient accusés de tous les méfaits. Ce sont là des contingences fort naturelles. On ne pouvait ramener en un jour l'opinion italienne de l'excès de turcophobie où on s'était plu à l'amener. Dans le

même temps, d'ailleurs, et sans que l'on sache pourquoi, la presse italienne prodiguait à la Russie des tendresses inattendues, et se vantait d'avoir conquis l'amitié russe.

Là-dessus, en un mois, des catastrophes invraisemblables ont changé la face du monde. Il est à supposer que l'établissement d'une grande fédération balkanique changera le point de vue italien. Dès à présent vous verrez se préciser l'opposition violente qui, sur les rivages de l'Adriatique tout au moins, met aux prises, depuis des siècles, les Italiens et les Slaves. L'Autriche s'oppose à ce que la Serbie acquière un port sur l'Adriatique. Ne vous y trompez pas : l'Autriche n'est ici que le porte-parole de l'Italie, son alliée. Ce sont là des faits qu'on connaît à peine en France, mais qui s'imposent à l'attention de tout étranger qui a longtemps habité Trieste, la ville de l'Europe d'où l'on voit le mieux tout ce qui concerne la politique de la Méditerranée orientale.

Pour les comprendre, il faut refaire à grands traits l'histoire de ce pays : l'Adriatique était un lac romain. Tous les rivages sont couvert de ruines qui rappellent la grandeur de Rome. Au fond du golfe de Venise, l'impériale Aquilée fut le centre de tout le commerce italien avec les pays germaniques. La ville dalmate de Spalato est bâtie dans les ruines grandioses du palais où vieillit et mourut Dioclétien. Les invasions passèrent là, détruisant tout, et les Slaves s'établirent dans les régions sauvages qui forment le rivage oriental de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'à la rivière de Scutari. Ils peuplèrent aussi l'âpre pays qui s'étend depuis Trieste jusqu'à Belgrade à l'est, jusqu'à Gratz et Klagenfurt au nord, ainsi que les plaines du Frioul, que les hasards de la politique ont répartie entre l'Autriche et l'Italie.

Au temps de sa grandeur, Venise établit ses comptoirs et ses forteresses partout où des navires pouvaient trouver un abri. Elle créa de la sorte, le port de Muggia près de Trieste, ceux de Capo-d'Istria, Pirano, Fiume, Zara, Spalato, Raguse, et sa domination s'étendit sur les pays slaves environnants qui l'acceptèrent. L'arrière pays était turc ou autrichien. Trieste et Fiume, cependant, s'étaient donnés à l'Empire. En 1797, Bonaparte victorieux commit la faute abominable de supprimer la république de Venise, et il donna ses domaines à l'Autriche qu'il venait d'écraser. L'absurde traité de Campo-Formio, la première folie de cet égoïste génie, livrait ainsi à l'Empire autrichien, la Dalmatie toute entière, l'Istrie, le Frioul et Venise elle-même... Passons vite. Constatons seulement que tout l'hinterland de ces provinces était slave, mais que toutes les villes de la côte, presque sans exception, étaient italiennes. La situation n'a guère changé en un siècle.

Trieste italienne, par exemple, ne comprend que l'agglomération urbaine en son sens le plus étroit. Si l'on en excepte les villas et les parcs d'agrément, la totalité du sol qui l'enserre est slave, propriété de Slaves, cultivée par des Slaves. Les faubourgs immédiats sont slaves, les villages qui font partie intégrante de la commune de Trieste sont slaves. La commune de Trieste, représentée par un conseil municipal, en majorité italien, est contrainte d'entretenir les écoles slovènes de son territoire, voire même trois écoles slovènes dans son agglomération. Le vaste quartier ouvrier qui domine Sant Andrea et Servola, au bord de la mer, où sont les ateliers de construction du Lloyd et du Stabilimento tecnico, les principales usines, les fabriques de la Trieste industrielle, est partie intégrante de la ville, mais sa population est en majorité slave. Aux dernières élections législatives, le député slovène de la circonscription rurale, déjà élu au premier tour sans concurrents, s'est avisé de poser sa candidature au ballottage dans une circonscription purement urbaine, et il a obtenu plus de 6.000 voix sur 15.000 votants environ.

A la vérité Trieste, dont la population a passé en dix ans, de 180.000 à 223.000 habitants, s'accroît d'une double émigration, italienne et autrichienne ; mais la politique du gouvernement s'oppose à la naturalisation des Italiens, tandis que les Slaves apportent à Trieste leurs droits politiques, et ne tardent pas à acquérir les droits de cité (la pertinenza). De sorte que seule, l'alluvion slave s'aggrippe au sol et le modifie. Il n'est pas absurde d'imaginer que Trieste, dans une cinquantaine d'années, devienne en majorité slovène, et s'appelle officiellement *Trst*.

Cette perspective irrite et désole les Triestins de vieille souche, ardents à défendre l'*italianità* de leur cité. Et lorsqu'on leur reproche leur irrédentisme, leur rêve d'être un jour annexés à l'Italie si proche, ils répondent qu'ils ont le droit de défendre leur langue, leur tradition, leur culture, et que l'ennemi, pour eux, n'est pas l'empire d'Autriche ni le pangermanisme envahissant, mais bien cette formidable invasion slave qui les presse de toutes parts et contre laquelle la double monarchie ne les protège point.

Le cas de Trieste se retrouve dans toutes les villes secondaires que j'ai désignées, et qui tombent peu à peu aux mains des majorités slaves. Raguse déjà ne s'appelle plus Ragusa, mais Dubrovnik, la ville des chênes. Avec cette bizarre manie qui pousse les Slaves à débaptiser les cités qu'ils acquièrent, ils désignent déjà, dans leurs cartes géogra-

phiques Capo d'Istria, Fiume, Spalato, Zara, par les noms les plus rébarbatifs pour nos oreilles latines.

La conscience italienne attache le plus grand prix à l'influence qu'elle exerce par la langue, par les traditions, sur ces foyers d'italianisme menacés d'une disparition inévitable. Les souvenirs de Rome et de Venise exaltent le patriotisme italien, et lui font considérer les rivages orientaux de l'Adriatique comme autant de provinces arrachées à la mère-patrie. Que demain San Giovani de Medua, Durazzo, Vallona, ports vénitiens de l'Albanie, tombent aux mains de la Fédération balkanique, c'en sera fait de l'influence dont l'Italie est si jalouse.

Jusqu'à ce jour d'ailleurs, en Albanie comme dans l'Autriche et la Hongrie adriatique, l'activité de la double monarchie s'opposait énergiquement aux desseins de l'Italie. L'Autriche avait grand peur de cet irrédentisme triestin, dont le tumulte menaçait à chaque instant la paix urbaine, mais n'avait aucune portée politique réelle. Au surplus, bien que les italianisants de Trieste missent une singulière coquetterie à s'abstenir de toute affirmation loyaliste, leurs manifestations souvent tumultueuses ne s'adressaient jamais qu'aux Slaves. Ceux-ci possèdent une maison commune, le Narodni-Dom, où ils ont installé un théâtre slovène, un cercle, un café, un hôtel; cet édifice se dresse en façade sur une place irrégulière. Le Conseil municipal italien de Trieste n'avait-il pas décidé la vente des terrains municipaux qui forment cette place, afin de retirer au Narodni Dom l'avantage d'un large horizon et d'un espace libre? Des bagarres parfois sanglantes ont éclaté souvent entre Italiens et Slaves, et la police gouvernementale eut fort à faire pour rétablir l'ordre dans la rue; que sera-ce demain, lorsque les Slaves du littoral, encouragés par les victoires serbes, se sentiront plus forts et plus sûrs du lendemain?

N'est-il pas évident déjà qu'un irrédentisme nouveau, plus dangereux cent fois que l'irrédentisme italien, soulèvera les consciences de tous ces peuples groupés par le hasard sous le sceptre des Habsbourg? Déjà dans les ports de la Dalmatie, les plus étranges manifestations témoignent d'une évolution brusque dans les esprits. Le comte Attems, Statthalter de la Dalmatie, arrivant à Raguse, à bord du yacht gouvernemental, a été accueilli par des cris violents et s'est abstenu de mettre pied à terre. Le paquebot du Lloyd autrichien *Prinz Hohenlohe*, faisant escale à Spalato, avait à son bord 500 Monténégrins qui revenaient d'Amérique pour prendre part à la guerre, Plus de 1.500 personnes l'attendaient sur le quai, à minuit. Cette foule chantait l'hymne serbe et la *Marseillaise*. Un orateur, monté sur un tonneau, proclama, au milieu d'un religieux silence, l'identité des revendications slaves partout où vivent des Slaves. Il flétrit l'Allemagne, bourreau de la Pologne, on cria : A bas Guillaume II! et aussi, à bas l'Autriche! Le commissaire de police qui était présent jugea plus sage de se retirer.

Ces clameurs sont infiniment moins redoutables que le silence de la Croatie. Combien n'avons-nous pas lu d'histoires mystérieuses sur le complot serbe à Agram, sur la campagne antinationale que l'on mène dans les provinces slaves de la Hongrie? La tentative d'assassinat de Jukich contre M. Cuvaj, ban de Croatie, s'est répétée, il y a peu de jours. Le fameux procès d'Agram tendait à établir que le gouvernement de Belgrade encourageait les tendances séparatistes de la Croatie. Il a prouvé seulement que les Croates sont les ennemis jurés des Hongrois, et que le rêve serbe, dans la Hongrie méridionale, s'exprimait, avant Cumanovo, par une opposition farouche à l'Empire. Il est à supposer que les victoires serbes donneront à ce mouvement des esprits un élan nouveau. La Bosnie et l'Herzégovine sont serbes en majorité. Lorsque François-Joseph est allé à Serajevo, c'est le drapeau tricolore, blanc-bleu-rouge, qui flottait à tous les coins de rues.

Certes, il n'est pas probable que le vaste bloc jugo-slave, qui occupe tout le sud de l'Autriche et de la Hongrie, rêve de s'annexer à la Serbie. Jusqu'à ce jour, il n'était question que d'une couronne slovène-croate, s'ajoutant sur le front de l'Empereur au diadème impérial et à la couronne de Saint-Etienne. Demain, la tendance sera modifiée, sans doute, dans un sens exclusivement nationaliste. Aux délégations réunies à Vienne, il y a huit jours, les orateurs slaves ont manifesté leurs sympathies pour la Serbie, en s'étonnant que la politique de M. Berchtold refuse aux Serbes le droit de prendre un port sur l'Adriatique. Selon toute apparence, l'Autriche, en cette affaire, remplit les obligations qu'elle a contractées envers l'Italie. On ne voit pas l'intérêt que Vienne pourrait trouver à heurter de front, sur le champ, les sentiments de ses sujets tchèques, jugo-slaves, ruthènes et polonais. Mais que la Serbie acquière Durazzo, ou qu'on la contraigne à y renoncer, ce ne sont là que contingences immédiates. L'événement, dans son ensemble, est d'un intérêt qui dépasse de beaucoup ce point de vue étroit.

Non seulement les visées de l'Autriche sur Salonique sont à jamais déjouées, mais la poussée slave contre l'influence italienne, depuis Trieste jusqu'à Prevesa, sur la côte orientale de l'Adriatique, est désormais assurée de l'emporter. Un mouvement

d'émancipation irrésistible entraînera les Slaves d'Autriche. Par la force des choses, dans un avenir assez prochain, la Dalmatie s'efforcera d'échapper à la domination autrichienne; la Bosnie et l'Herzégovine, de récente conquête, ne s'assimileront point. Que faire contre un péril de cette sorte? Comment faire marcher, contre les Slaves des Balkans, les cent mille Slaves qui composent la moitié de l'armée autrichienne?

Contre ce péril, l'Autriche est sûre de la fidélité intéressée de ses alliées, Allemagne et Italie; mais c'est là que sonnerait le signal d'une guerre européenne effroyable, car le nationalisme slave aurait raison de toute la prudence où voudrait s'enfermer la Russie gouvernementale...

Ainsi, la question d'Orient change de terrain, mais demeure vivante. De même que le Turc régnait sur des populations exaspérées d'être turques, de même l'Autriche régnera sur des peuples résolus à ne plus être Autrichiens. Que sortira-t-il d'une situation aussi redoutable?

Cet exposé serait incomplet, toutefois, s'il ne tenait pas compte d'une raison qui oppose, et opposera longtemps, sans doute, les Slaves autrichiens aux Slaves de la Fédération balkanique. Ces derniers appartiennent à la religion orthodoxe, et la très grande majorité des Slaves autrichiens est catholique. Mais nous vivons en un temps où les religions survivent surtout en raison de leur caractère national, de leur nature politique. Le catholicisme des Slaves, sur la frontière austro-italienne, n'oppose aucun obstacle aux haines qui les dressent contre leurs voisins italiens. Le catholicisme des Slaves est calme, indifférent, peu dogmatique. Trieste est la ville la plus areligieuse de l'Europe, peut-être parce qu'elle compte la plus grande variété d'églises de toutes les religions. Le catholicisme des Slaves du Sud ne s'opposera pas à leurs aspirations politiques. Mais il est permis d'imaginer que le gouvernement de Vienne s'efforcera d'utiliser toute l'influence dont dispose un clergé jusqu'à présent soumis, obéissant, fidèle.

Fidèle, mais Slave. Si les paroissiens s'échauffent, le curé s'échauffera avec eux; et l'on peut s'attendre à voir naître une crise dont le moindre effet sera d'occuper la Triple Alliance pendant bien des années, et de lui procurer des soucis pesants. Car, bien entendu, l'Allemagne regarde, l'Allemagne bien informée écoute, attend, réfléchit, et se demande où ses destins la mèneront demain.

MICHAEL PY.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Rééditions.

JEAN CALVIN. *Institution de la Religion Chrestienne.* Texte de la première édition française (1541) réimprimé sous la direction de Abel Lefranc, par Henri Chatelain et Jacques Pannier. (2 vol. parus; H. Champion.)

Œuvres de François Rabelais. Edition critique publiée par ABEL LEFRANC, JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX, JEAN PLATTARD et LAZARE SAINÉAN. T. I. *Gargantua.* (H. et E. Champion.)

Cf. *Revue des études rabelaisiennes.* Publication trimestrielle consacrée à Rabelais et à son temps. T. X, 1912. (H. Champion), et JEAN PLATTARD, *L'Œuvre de Rabelais.* Sources, Invention et Composition. (H. Champion.)

MARIE DE FRANCE. *Six Lais d'amour,* modernisés eu regard de l'original; avec une notice historique sur l'auteur et ses ouvrages, par PHILÉAS LEBESGUE. (Sansot.)

Divers Jeux rustiques et autres œuvres poétiques de Joachim du Bellay... avec une notice de GUILLAUME COLLETET; une bibliographie et des notes, par AD. VAN BEVER. (Sansot.)

Calvin, nul ne l'ignore en France, fut un admirable inventeur littéraire; il inventa, ou presque, la langue de l'exégèse, de la discussion philosophique et de la science; de ce parler « vulgaire » que favorisaient les humanistes et les poètes de la Renaissance, il sut tirer un parti inattendu et merveilleux; autant qu'un Ronsard, il contribue à hausser le français à cette dignité sublime, dont le latin semblait posséder le privilège de par un décret de la Providence. Calvin est l'ancêtre puissant de tous nos prosateurs. Ne l'avoir point lu, c'est ignorer quelques-unes des vertus de la langue française, c'est de gaieté de cœur renoncer à l'extraordinaire émotion de surprendre cette langue en sa force juvénile, fière et comme vibrante de ses premiers triomphes, conquérante, et manifestant l'impérieux génie qui, dès le premier jour, fut en elle... c'est ne point comprendre les nécessités musicales qui déterminèrent le contour, le nombre et l'harmonie de notre phrase, c'est méconnaître la majesté de notre syntaxe et la très vieille noblesse de notre éloquence.

Car, non seulement la langue de Calvin n'est point si affligée de cette « tristesse » que dénonçait Bossuet — étant, lorsqu'il le faut, colorée, nourrie d bonne sève populaire, et dès que le comporte le sujet, pétillante, alerte, égayée d'une humeur assez drue — mais elle fixe et souvent crée les formes où

va s'inscrire l'infini développement de nos lettres ; elle précise les cadences, définit le mouvement ; elle nous étonne par son habile mélange de substance latine et d'esprit gaulois, par sa discipline, sa liberté, son audace ; elle est un répertoire de nos ressources lexicographiques, et de nos possibilités grammaticales ; elle témoigne enfin non point seulement du don éclatant d'un auteur, mais de cette mystérieuse influence qui échappe aux analyses des philologués et des linguistes, par où certains âges créateurs sont si attrayants :... *L'Institution de la Religion Chrestienne* — je me borne au point de vue littéraire — nous attire par tout ce qu'elle nous offre de positif, de saisissable et de révélateur, par tout ce qu'elle nous apprend, et tout ce qu'elle nous invite à deviner et nous contraint à imaginer ou à rêver. Le grand livre de Calvin participe de ce miracle qui dissimule à nos yeux les origines profondes des grandes genèses. Il est l'un des monuments les plus grandioses — et les plus précieux — de notre histoire littéraire, et l'un des signes de la prédestination de notre race.

Or nous n'étions point certains, jusqu'à ces toutes dernières années, d'en posséder le texte authentique — ou plutôt, nous ne pouvions douter qu'une version défectueuse et singulièrement altérée en fût couramment offerte au public et aux lettrés... Voici qu'on nous le restitue ; en toutes circonstances nous eussions salué avec joie pareil événement ; par ce temps de chinoiseries antiscientifiques et de faciles procès intentés à nos historiens de la littérature et à nos érudits, applaudir ne suffit pas ; il est salubre, il n'est que juste de considérer les faits, plus catégoriques et péremptoirement probants que les argumentations polémiques...

On savait que l'édition de 1560 diffère grandement de celle de 1541 ; Calvin grossit son livre au point d'en doubler presque les proportions ; il y introduit toutes les additions dont il n'avait poifit cessé de compléter son texte latin ; la version de 1541 flotte, éparse et brisée, parmi ce déluge ; les fragments disjoints en sont méconnaissables : Calvin a rajeuni la traduction, l'a parfois entièrement renouvelée : comparer les éditions de 1541 et de 1560, c'est constater la rapide évolution de la langue en ces vingt années d'extraordinaire fécondité littéraire — si rapide et si complète que la première manière semble, auprès de la seconde, archaïque ; c'est aussi, hélas ! rapprocher d'une œuvre homogène, au métal sonore et sans défaut, originale, vivante, frémisssante du souffle et de la volonté qui la créèrent de toutes pièces, une composition disparate, sans proportions, inégale, encombrée, très inférieure au primitif chef d'œuvre. L'édition de 1560 est utile si l'on prétend étudier le développement de la pensée de Calvin, discuter les doctrines ; le moderne *Corpus Reformatorum*, qui en signale les défauts, la reproduit — nécessairement. Aux yeux des lettrés, seule compte l'édition de 1541 ; c'est là que se révèle le génie novateur de Calvin ; c'est ce texte qui marque une date de notre histoire littéraire, et inaugure un inoubliable essor de notre prose ; l'autre, sans être inauthentique, est quasiment faux ; Calvin ne semble pas en effet en avoir assuré lui-même la revision totale.

Voilà ce qu'on savait.

Pourtant l'édition de 1541 était à peu près introuvable : tous les éditeurs modernes, et même les auteurs de morceaux choisis, continuaient de copier le texte de 1560. Fâcheuse routine. Quelle créance accorder aux commentaires littéraires d'une aussi douteuse mixture ?

M. Abel Lefranc nous restitue enfin le chef d'œuvre en sa pureté ; voici une sûre édition critique :... On ne réalise point sans de longs efforts une semblable entreprise : d'actifs concours se groupèrent autour du maître, et d'abord les dévouements de MM. Henri Chatelain et Jacques Pannier, et d'autres à qui parut suffisante la récompense de l'anonymat.. Dira-t-on que tous ces travailleurs ne méritent point notre gratitude ? Osera-t-on railler ces éplucheurs de textes, ces faiseurs de fiches ? Laissons ce plaisir à ces adversaires de l'érudition parmi lesquels l'œil exercé de M. Alfred Croiset découvre trop de petits jeunes gens peu glorieusement refusés au baccalauréat : nous sommes grandement redevables à l'érudition qui remplit si heureusement la tâche définie par l'éminent doyen de la Faculté des Lettres : « s'assurer que ces œuvres sur lesquelles on disserait et on légiférait, nous étaient parvenues telles que leurs auteurs les avaient laissées, et qu'on ne raisonnait pas sur des données mal établies... » (1).

Coïncidence curieuse, et qui à plus de trois siècles de distance se reproduit, et nous invite à méditer la parenté des deux œuvres : le roman de Rabelais et la théologie de Calvin sont comtemporains, ils renaissent ensemble, et bénéficient en même temps des soins pieux de nos érudits. Quelqu'un a noté la frappante ressemblance des styles dès que l'on compare aux développements de l'*Institution de la Religion Chrestienne* les parties oratoires du récit rabelaisien : on sait de reste ce que Rabelais ajoutait à Calvin, et quelle prodigieuse fortune ce fut pour la France de posséder à la fois l'âpre Picard et l'étonnant Chinonais. Une fatalité bienfaisante ne permet pas qu'on loue l'éloquence de l'un sans tout aussitôt exalter l'abondance, la verve, la sagesse ironique de l'autre.

(1) Alfred Croiset. *Les Universités françaises*. (*Revue Bleue*, 23 novembre 1912).

Comment être surpris de leur retour simultané parmi nous ? comment ne pas prévoir que cette simultanéité providentielle devait être favorisée par les mêmes bonnes volontés, et d'abord le zèle vigilant de M. Abel Lefranc ?

Une édition critique de Rabelais ! la tâche eût fait reculer l'exégète le plus hardi ; il y faut une application, une science, une variété de compétences, des lectures, des recherches, un temps enfin dont les limites dépassent infiniment celles que peut espérer atteindre la vie la plus laborieuse ; c'est ici que le « travail collectif » fait merveille.

S'est on assez moqué, en quelques cénacles impertinemment ignorants, de ces collectivités érudites Ah ! ces équipes de philologues ! ces ateliers d'historiens de la littérature ! Les sots personnages ! la ridicule institution !

Peut-être quelque pédantisme ne fut-il point étranger au choix de ces appellations, que nous n'eussions point d'abord élues. Qu'importe, puisqu'après tout ces noms disent assez bien ce qu'ils veulen dire, et que de magnifiques succès les ont consacrés N'est-ce point un bel « atelier » que celui d'où sort, minutieusement ajustée, fouillée jusque dans le détail le plus difficilement accessible, clairement ordonnée, docte et lumineuse, cette édition de Rabelais ? N'est-ce point une vaillante « équipe », celle qui réunit les talents de Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux, Jean Plattard et Lazare Sainéan ? Equipe dont l'initiative est encouragée par cette Société des études rabelaisiennes qui publie depuis dix ans une précieuse revue ; maintes énigmes furent élucidées, maintes obscurités dissipées, en ce recueil sans lequel notre édition n'eût point été réalisable ; maintes sympathies se découvrirent actives en cette Société où des savants d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, d'Amérique... côtoient l'éminent romancier Enrique R. Larreta, l'historien Hanotaux, le normalien Jaurès, Anatole France,.. où le spirituel Marcel Boulenger seconde son frère l'archiviste pour achever de nous prouver que les lettres pures ne sont point ennemies de la science. Qui doutait de cette commnnion intellectuelle où incite le culte de la sagesse pantagruéline eût dû assister à ces « quatrièmes agapes pantagruéliques et non aultres » célébrées, le printemps dernier, vers ce « temps où l'on savoure les *gaudebillaux* chers à Grandgousier et encore plus à sa femme Gargamelle ». Il se fût assuré qu'un « atelier » peut n'être point morose, et qu'une « équipe » laborieuse et sévèrement entraînée à la pratique des fameuses « méthodes » peut n'abdiquer ni le goût de la vie, ni l'entente de l'art, ni aucune de ces qualités qui caractérisèrent toujours l' « honnête homme » de France.

Une volonté est au centre de ces amitiés rabelaisiennes ; un cours du Collège de France fut l'origine de cette activité pantagruélique... Font-ils mieux en Allemagne ? Quel « séminaire » fut, par delà le Rhin, plus fécond, servit plus brillamment la double cause de l'érudition et de l'art ? Ayons, une fois par hasard, le courage de ne point nous dénigrer nous-même. Rendons grâce à M. Abel Lefranc qui donne l'exemple d'une érudition non point revêche, mais aimable, non point stérilisante, mais animée de la plus communicative ardeur ; nous ne sommes pas moins reconnaissants à ce maître de chez nous, si persuasif et courtois, de sa souriante bonne grâce que de son zèle savant, de son goût pénétrant (rappelez-vous son *Maurice de Guérin*) que de son sens philologique. Son enseignement attire les libéralités que nécessitent d'aussi vastes entreprises. Il est secondé par des éditeurs, MM. Honoré et Edouard Champion, qui entendent que la typographie française fasse honneur à Rabelais... Tout cela est très digne de notre Université et de notre science, et prouve qu'il ne faut point à la légère dénoncer notre anarchie, je ne sais quelle incapacité de nous discipliner, et d'*organiser* un vaste labeur.

Qu'en disent nos chevaliers de l'épigramme ? ces beaux Messieurs qu'épouvantent le sérieux, la sincérité consciencieuse, l'audace infatigable — et les découvertes de nos érudits ? — Puissent-ils prendre en considération ce grand travail, et en demeurer tout pantois !

Voici donc le texte de Rabelais, un texte sûr, établi avec tout le scrupule nécessaire par M. Jacques Boulenger, et les variantes qu'il faut connaître, et des notes, tout un riche commentaire, précédés d'une vaste introduction où M. Abel Lefranc résume les derniers résultats de l'exégèse rabelaisienne. Résultats admirables, et quelque peu inattendus. Nos pères se divertissaient aux truculentes bouffonneries de ce patriarche du rire sans se douter que sa fantaisie ne le détourna jamais du plus sain réalisme. En une thèse remarquable, Jean Plattard fit naguère justice des singuliers préjugés qui noyaient de mystère l'œuvre de Rabelais : le libre langage, les truculences de Gargantua et de Pantagruel choquèrent au XVIIe siècle des écrivains fort éloignés de l'inspiration populaire : ils nous léguèrent leurs étonnements, et l'on crut que cette haulte graisse dissimulait de subtils secrets, sans voir que l'humanisme naissant s'accommodait de toutes les fréquentations et parlait naturellement tous les jargons. Abel Lefranc et son équipe ont prouvé qu'il fallait chercher ailleurs les secrets de Rabelais, et non point s'hypnotiser sur le sens ésotérique d'une singulière cryptographie, mais s'acharner d'abord à une explication littérale, expliquer, lire, et comprendre des descriptions fort peu mystérieuses, des

relations de voyage beaucoup moins chimériques qu'on ne serait tenté de le penser, des récits nourris d'observations familières, de faits contemporains, et d'événements vécus par Rabelais lui-même. Le roman de Rabelais est un miroir où se reflète l'image de son temps et de son existence. Il était donc opportun de nous avertir, de nous entretenir de cette Devinière qui fut, au pays chinonais, le très réel point de départ de Gargantua, de découvrir en cette folle guerre picrocholine une très claire transposition des démêlés qui mirent aux prises la famille de Rabelais et les Sainte-Marthe, de nous offrir une carte de la région chinonaise où l'on suit aisément les épisodes de cette guerre, d'esquisser une histoire de cette légende gargantuine que Rabelais n'inventa pas mais magnifia si prestigieusement..... Tous éclaircissements qui nous sont dispensés sans pédantisme, avec la plus probante et la plus lumineuse argumentation...

Souhaitons qu'un nouveau volume nous permette de revenir prochainement à cette substantifique édition.

*
* *

« La plus ancienne de nos poétesses et, avec Marguerite de Navarre, trois siècles avant elle, la plus aimable, de nos conteuses françaises », tel est, selon M. Joseph Bédier, le signalement de Marie de France. Française, puisqu'elle écrit :

Marie ai nom, si sui de France.

Normande sans doute, et qui vécut en Angleterre aux XIIe et XIIIe siècles, et dont la vie est fort obscure. Son œuvre, qui charma Gœthe, est peu accessible au public. M. Philéas Lebesgue entend nous la faire goûter ; il a pris la peine de « moderniser » six contes rimés ; érudit et poète, il les fit précéder d'une très suggestive introduction où l'on trouvera de séduisantes hypothèses touchant le celtisme, une poétique et très émouvante interprétation du mérite symbolique de ce cycle breton si chatoyant, parfois si proche de nous par sa tendresse et son invincible idéalisme... On lira cette introduction ; on lira ces gracieux contes ; ce petit livre est exquis.

Mêmement cet autre livre où M. Ad. van Bever, serviteur infatigable et avisé des bonnes lettres, rassemble une biographie inédite de du Bellay, une précieuse bibliographie, ces *Jeux rustiques*, qui sont assurément le recueil le plus agréable du grand poète angevin, des fragments de correspondance... Ces « petites pièces assez mal cousues » que du Bellay s'excusait de présenter en fragments épars, semblables aux « feuilletz de la Sibylle », ces chansons, idylles, élégies, villanelles, où se mêlent de virulentes satires, nous émerveillent par leur diversité et l'éternelle fraîcheur du plus charmant lyrisme ; du Bellay sème à tous vents, pareil à ce « seneur de blé » qui harangue si joliment les zéphyrs :

A vous troppe legere,
Qui d'aile passagere
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'umbrageuse verdure
Doulcement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement ecloses,
Et ces œilletz aussi.

De vostre doulce halaine
Eventez ceste plaine,
Eventez ce séjour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé, que je vanne
A la chaleur du jour.

LUCIEN MAURY.

LA VIE EN BLEU

La Rue de la Littérature.

Chaque âge a ses plaisirs. J'en arrive à ne plus priser que ceux qui me viennent de mon encre et de mon papier imprimé.

Je me distrayais, l'autre soir, à mettre un peu d'ordre dans ma collection de la *Revue Bleue*, et je la feuilletais, au hasard, lorsque mes yeux tombèrent sur une enquête de mon confrère Lucien Maury.

Il promenait sa claire lampe nourrie d'huile palladienne dans le chaos des lettres françaises, et il avait bien voulu me demander mon avis, et je lui avais répondu que la littérature m'apparaissait exactement comme une rue peuplée de marchands, d'artisans, de boutiquiers et d'artistes, s'ignorant, et n'ayant rien de commun entre eux.

Je remis ce numéro à sa place, et lorsque j'eus gagné mon lit, je me mis à faire le plus cocasse et le plus littéraire des rêves.

Voici. C'était une claire et blanche rue neuve du côté de Passy. Je lus sur une plaque d'émail bleu : *Rue de la Littérature*.

La journée était pure et nette comme un cristal, le trottoir sonnait sous mon pas, et je fumais un cigare extrêmement sec.

Chose singulière, les rez-de-chaussée de ces maisons luxueuses étaient occupés par des boutiques. Derrière leurs vitres, on voyait les objets les plus

mêlés; ici des commodes Louis XV, des tapisseries de haute lice, des pistolets de mousquetaires et des vases chinois; là, des raisins et des figues sèches; l'enseigne d'un ébéniste touchait à celle d'un photographe; tous les commerces étaient représentés, et je vis des marchands d'oiseaux et de marionnettes, des ressemeleurs et des diamantaires, des orfèvres et des fruitiers.

Quelques-unes de ces boutiques étaient vides; on emménageait dans quelques autres; et il me semblait, à travers toutes les vitres, distinguer vaguement des silhouettes connues et des visages amis.

On comprendra très bien que je ne puisse pas dire tout ce que je vis.

Devant une maison d'apparence cossue et froide, j'eus à peine le temps de me ranger, un lourd camion chargé de caisses me frôla.

Je lus, encore tout ému, sur une splendide plaque de marbre noir vaguement veiné.

MAISON R. . X...

Objets pieux.

*
* *

Derrière les hautes glaces d'une librairie dont les vitrines contenaient des volumes si rares que leurs prix eût largement payé la rançon d'un empereur ou d'un roi, j'aperçus le long profil ironique et mélancolique de M. Anatole France.

Il était coiffé d'une clémentine rouge, et il ressemblait ainsi à un cardinal, au grand camerlingue de la littérature.

M. Edmond Rostand, dans une boutique voisine, époussetait avec un plumeau fait de plumes de coq et d'aigrettes de paradis tout un assortiment de costumes rigides sur des mannequins. J'aperçus la robe de la *Samaritaine*, le frac blanc et or de l'*Aiglon*, la souquenille et le feutre empanaché de *Cyrano de Bergerac*, et tout au fond, comme si l'on eut été chez un empailleur, d'immenses oiseaux immobiles se tenaient.

Une jeune femme vêtue à la turque allait parmi des tables algériennes, des tapis, des vitrines encombrées de bibelots luxueux et orientaux, et je sus que j'étais devant la maison de M. Pierre Loti.

Quelques mètres plus loin, un immense magasin était fermé. Je pus voir l'intérieur par une fente du volet. Il y avait encore, au plafond et sur des étagères, des couffins de figues et de raisins secs, quelques sacs de jujubes, des chapelets d'ail, et je lus sur une vieille enseigne jetée dans un coin :

ALPHONSE DAUDET.

Aux produits de Provence et du Comtat.

MAISON FONDÉE EN 18...

*
* *

Je passai...

A côté des grands magasins, des *Pygmalions* et des *Bons Marchés* de la littérature, il y avait d'élégants tailleurs pour dames aux entresols, des orfèvres en chambre, des fabricants de fleurs artificielles, des marchands de perles fausses, de bijoux en doublé, des artistes qui excellent à faire du vieux-neuf, des racommodeurs de porcelaines antiques, de rustiques fruitiers et des entrepreneurs de pompes funèbres.

Inutile de dire que les derniers venus et les plus jeunes occupaient les petits appartements du sixième, deux chambres sur la cour, et qu'ils étaient mal vus de leur propriétaire.

*
* *

Ce que je vis ensuite, je me ferais un trop grand nombre d'ennemis si je le racontais.

Cette rue était comme une colonie dans la ville, avec ses mœurs et ses coutumes, tels autrefois les quartiers israëlites séparés des autres quartiers et fermés de chaines.

Une sorte de temple grec à colonnes m'attira.

On y célébrait sans doute un culte. Dans une chaire, un homme dont je ne pus distinguer le visage, lisait.

Au-dessus de la chaire, un écriteau indiquait que l'on célébrait ce jour-là :

Saint Flaubert, Martyr.

De même qu'on lit la vie d'un bienheureux au réfectoire, pendant que les moines engloutissent à la hâte les maigres légumes du cloître, cet homme lisait la vie de Saint Flaubert, et il commentait les lettres de sa *Correspondance*. J'entendis :

Croisset, nuit de samedi, 1 heure.

« La tête me tourne et la gorge me brûle d'avoir cherché, bûché, creusé, retourné, farfouillé et hurlé de cent mille façons différentes une phrase qui vient enfin de se finir. Elle est bonne, j'en réponds, mais ça n'a pas été sans mal!...

« J'ai bien travaillé aujourd'hui... voilà l'hiver qui vient, les feuilles jaunissent, beaucoup tombent déjà, j'ai du feu maintenant, et je travaille à ma lampe, les rideaux fermés, comme en décembre. Pourquoi les premiers jours d'automne me plaisent-ils plus que les premiers du printemps? Je n'en suis plus cependant aux poésies pâles de chutes de feuilles et de brumes sous la lune!... »

C'est à ce moment que mon rêve littéraire, et à peu près ordonné, bifurqua, et comme la suite n'intéresserait personne, je suis obligé de mettre ici le point final.

LÉO LARGUIER.

CHRONIQUE DES LIVRES

Vicomte de Noailles. **Le maréchal de Guébriant (1602-1643).** (Libr. Perrin.)

Le nom du maréchal de Guébriant ne rappelle point de triomphes aussi éclatants que celui de son ami Bernard de Saxe-Weimar; son biographe n'a point à nous rapporter d'événements comparables à la bataille de Wittenweier, à la victoire de Rhinfeld, au siège de Brisach... Pourtant « le vainqueur de Wolfenbuttel et de Kempen est une des belles figures de la période française de la guerre de Trente Ans, un des plus grands capitaines du XVIIe siècle, au cours duquel brillèrent les Turenne et les Condé. »

On trouvera dans le copieux volume que lui consacre le vicomte de Noailles un récit détaillé de cette vie remplie de combats, et tout entière vouée à la gloire de nos armes.

Voici d'abord une curieuse évocation de la Bretagne au début du XVIIe siècle : le pays est encore frémissant des souvenirs de la Ligue, hanté par les spectres de la chevalerie moyenâgeuse; les mœurs de cette noblesse à laquelle appartient la famille de Jean-Baptiste de Plessis-Bude, sont violentes; le frère aîné de Jean-Baptiste, Yves, baron de Sacey, périt tout jeune en une brutale rencontre : « au carrefour du chemin de Sacey à Pontorson, au point où se voit aujourd'hui une croix dite du Bude-Tillé, Sacey fut inopinément attaqué par François Guitton, seigneur de la Villeberge, qu'il avait gravement offensé deux années auparavant. Guitton, alors âgé de vingt ans, trapu, extrêmement robuste, terrassa son adversaire, et, d'un coup de genou, lui enfonça deux côtes. Le baron de Sacey en mourait le 8 janvier 1631, laissant une femme, née Françoise Bouhier, qui s'était mariée à moins de quinze ans, et se consola en épousant, deux années plus tard, un gentilhomme des environs, Jacques de Saint-Gilles; il laissait quatre enfants... »

Jean-Baptiste de Plessis-Bude qui prendra, en 1629, le nom de Guébriant, échappe à plusieurs duels, et comme, adolescent turbulent, il paraît oublier l'éducation tendre et sage dont il est redevable à sa mère, et « s'adonne au jeu et même à la vie irrégulière », sa famille s'empresse de l'éloigner de Paris où devait s'achever son instruction : dès 1622, on le voit simple mousquetaire sous les ordres du mestre de camp du Plessis-Buat, en Hollande; son chef ne le ménage guère; « un jour une sentinelle vient d'être égorgée dans un poste dangereux; Plessis-Buat choisit Jean-Baptiste pour monter la faction auprès du corps inerte du camarade, en pleine nuit, l'exposant au même danger. »

Ainsi commence une belle vie de soldat, active et vite glorieuse; parmi tant de combats, où Guébriant, chef de nos armées, collaborateur des Baner et des Torstenson, digne précurseur de Turenne, fait triompher en Italie et en Allemagne la politique de Richelieu, rappelons seulement celui où il trouva la mort : il assiégeait Rottweil : averti par Pontis qu'une tranchée était intenable, il s'y rendit cependant : un boulet lui fracassa le bras droit. Les journées qui suivirent montrent son extraordinaire énergie; l'amputation qu'il subit, les atroces souffrances que les chirurgiens du temps sont impuissants à alléger ne l'empêchent pas de songer à son armée : un matin, après une nuit d'insomnie, il s'enquiert des opérations : « l'assaut est-il donné ? la ville est-elle prise ? ». Comme on lui répond que son absence à découragé les officiers, ralenti l'attaque, et que l'on songe à lever le camp, il donne des ordres formels; la place est enfin prise; Guébriant y entre en vainqueur pour subir une seconde amputation qui le tue... Dès qu'elle connut cette perte cruelle, Sa Majesté expédia aux troupes françaises une instruction qui débutait ainsi : « Ayant jeté les yeux sur mon cousin le vicomte de Turenne, maréchal de France, j'ai trouvé en lui toutes les grandes qualités nécessaires pour soutenir dignement cette charge, et s'en acquitter à l'avantage de cette couronne et de mes alliés... » La France ne manquait ni d'habiles hommes de guerre ni d'hommes d'État vaillants.

*
* *

Alphonse Muzet. **Aux Pays Balkaniques** (Libr. Pierre Roger).

La très vivante collection des *Pays modernes* nous offre un volume de la plus opportune actualité. M. Alphonse Muzet, ingénieur civil, décrit le Monténégro, la Serbie et la Bulgarie, non point en touriste du hasard, et qui n'a fait que passer, non point en artiste soucieux d'abord d'impressions harmonieuses et de littérature, mais en homme qui, possédant une longue expérience des peuples et des mœurs, désire surtout nous apporter des renseignements précis et des informations utiles. Voici donc un chapitre préliminaire d'orientation politique, voici les données ethniques, religieuses, politiques générales des problèmes balkaniques; chacun des trois pays balkaniques nous est ensuite présenté selon une identique méthode : d'abord une vue rapide des aspects essentiels, paysages, villes, coutumes nationales : puis l'auteur passe à l'examen de l'état politique et de la situation économique. La compétence particulière et l'expérience pratique de M. Alphonse Muzet apparaissent, en ces pages consacrées aux industries et au commerce ; nul doute que le facteur économique n'ait beaucoup accéléré les crises latentes, et ne domine aujourd'hui les préoccupations des hommes d'Etat de ces jeunes nations. De l'avoir si nettement dégagé fait la nouveauté de ce livre, fort agréable à lire, adroitement illustré de curieuses photographies, et qui ne manquera pas d'être très apprécié par le public d'Occident, si imparfaitement renseigné sur les nations orientales.

Jacques Lux.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 23. — 2e SEM. 50e ANNÉE 7 DÉCEMBRE 1912

QUELQUES SOUVENIRS

AU COLLÈGE DE FALAISE. — C'est vraiment un beau collège que mon collège de Falaise. Depuis que je l'ai quitté, j'en ai vu beaucoup d'autres, de mieux bâtis, de mieux installés, de plus confortables, mais pas un pareil pour la grandeur du site et l'originalité du milieu.

La ville oblongue, ancienne place forte démantelée sur un flanc, encore bordée de son rempart sur l'autre, se relève, au couchant, en un promontoire rocheux, qui surplombe, en précipice, l'étroite vallée de l'Ante, tapie, verdoyante et fleurie, au fond d'une brèche qu'on dirait taillée d'un coup de l'épée de Roland.

Sur ce promontoire est posé l'antique château des ducs de Normandie, enveloppé de murs aux toisons de mousse et de lierre. Sur le balcon de roc, se dressent le donjon carré du duc Richard, et, à lui soudée, la haute tour ronde de l'Anglais Talbot. Entre les remparts, les creux du sol rocheux, remblayés et nivelés, forment esplanade. Ce sont des jardins suspendus, où ont poussé dru d'énormes tilleuls plantés, dit-on, au temps d'Henri IV.

C'est là, dans cette clôture de pierre et de verdure, tout près de la ville, et comme séparé d'elle, qu'est niché le collège.

Il y fut installé, au commencement du dernier siècle, par un musicien du nom de Choron qui, plus tard, dirigea l'Opéra de Paris. On ne dut pas se mettre bien en frais. Cinquante ans plus tard, quand j'y étais, il n'avait guère changé. Au rez-de-chaussée, sur la cour, face à un quinconce de tilleuls, une ligne de classes, aux épais murs de forteresse. Au dessus d'elles, un long dortoir. Un peu plus loin, sur une autre cour également ombragée, dans une ancienne salle de gardes, le réfectoire. Dans un réduit, une petite infirmerie; dans un autre, une petite bibliothèque. Pour classes, de vastes salles nues, blanchies à la chaux, aux poutres saillantes; sur trois côtés, fixé au mur, un large banc courant; au fond, une fenêtre taillée dans le mur, comme une meurtrière; en face, la chaire du professeur, tailladée par les couteaux irrespectueux des élèves; au milieu, un poêle en fonte, à cloche, avec un tuyau de tôle branlant, que souvent, surtout avec certains professeurs particulièrement débonnaires, nous faisions tomber d'un coup de pied bas dissimulé, pour avoir le grand plaisir, toujours nouveau, de remonter nous-mêmes l'appareil ; un tableau noir, souvent disloqué, posé de champ sur le banc. Ceux qui ne voulaient pas écrire sur leurs genoux, apportaient une « bancelle », qui était un petit banc mobile; ils s'asseyaient dessus pour les écritures, et du banc se faisaient une table.

Deux fois par jour, nous, les externes, nous gravissions la rampe d'accès d'un air martial. La porte, gardée par deux larges tourelles, et qui restait fermée, comme celle d'un château fort, sauf aux heures d'entrée, de sortie et de service, nous était ouverte par un robuste portier, ivrogne et beau parleur, et, en son absence, par sa fille, une toute petite brune, fort jolie, aux grands yeux bleus, souvent vêtue du cotillon de Perrette, mais digne et réservée, sourde aux propos des grands, qu'un jour, un inspecteur général, ne la trouvant ni d'âge ni de physionomie canoniques, voulut faire expulser,

comme il voulut aussi, le barbare ! faire abattre les grands tilleuls d'Henri IV, pour la raison que leur feuillage épais entretenait l'humidité.

Le collège était de plein exercice, c'est-à-dire qu'il avait toutes les classes, de la huitième à la philosophie. Nos maîtres s'appelaient « régents ». Un seul était licencié. Pour cause d'économie, la philosophie était confiée à l'aumônier.

Quels braves gens ils étaient presque tous, ceux surtout qui s'étaient fixés là, sans ambition, sans espoir d'avancement, y vivant d'une toute petite vie très digne, bons bourgeois estimés et respectés dans la ville. Je ne puis songer à plusieurs d'entre eux sans attendrissement. Souvent leur savoir n'égalait pas leur vertu. Mais ils nous aimaient, ce qui est la première qualité du maître. Et puis tous n'étaient pas réduits, comme certains d'entre eux, à suivre nos explications grecques et latines sur des traductions juxtalinéaires, et, sous couleur de leçon d'histoire, à nous faire apprendre par cœur des colonnes entières du dictionnaire historique de Bouillet.

Mon professeur de seconde, le licencié, savait fort bien le grec, et il le lisait avec volupté dans de belles éditions anciennes. Il m'en inspira le goût. Mon professeur de rhétorique, un romantique, un peu poète, ne se bornait pas à nous dicter et à nous faire réciter les préceptes de la rhétorique. Il nous faisait lire, de tout, beaucoup, et comme il était aussi bibliothécaire de la ville, il nous donnait à lire. En sortant de mon collège, j'avais une lecture autrement vaste que celle de mes nouveaux camarades de Paris. Mon professeur de sciences était un homme vraiment remarquable. Il nous enseignait toutes les sciences inscrites au programme : mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles, clairement, sans recourir aux livres. Comme il était locataire et voisin de ma mère, nous nous rencontrions souvent, dans nos jardins contigus. Nos entretiens repartaient sur ce qu'on avait vu en classe, et familièrement, il poussait la leçon plus avant. Je lui dois ma première façon scientifique.

A coup sûr, cette éducation n'était pas très liée, très méthodique. Elle allait à l'aventure, au petit bonheur. Elle présentait des lacunes et des excès. Au demeurant, elle avait du bon. Je lui dus beaucoup d'acquisitions. Je lui dus surtout, bienfait inestimable, de n'avoir pas été canalisé à dix-huit ans.

Mais le plus grand profit de mes dix années de collège fut sans contredit l'influence morale d'une atmosphère toute vibrante encore de légendes et d'histoire. Nous apprenions, dans nos livres, l'histoire du peuple d'Israël, l'histoire des Grecs et des Romains, l'histoire de France. C'étaient pour nous lettres à peu près mortes, et simples matières à récitations. Les pierres qui nous entouraient nous enseignaient, d'une bien autre façon, une autre histoire, autrement vivante, celle de notre Normandie, celle de nos ducs. Il nous semblait qu'ils n'étaient pas loin de nous. Et de fait, étaient-ils si loin que cela ? C'est l'an dernier qu'on a célébré le millénaire de la fondation, par Rollon, du duché de Normandie, Mille ans, à peine quinze fois ce que j'ai vécu d'années à ce jour !

Entre douze et quinze ans, mon imagination a vu, littéralement vu, Arlette franchir la porte du château pour aller à ses destinées ; elle a vu Robert-le-Diable, Robert Courte-Heuse, Guillaume-le-Conquérant, lui surtout. Il est vrai que plusieurs fois chaque jour en passant sur la place, pour aller au Collège, mes yeux voyaient sa gigantesque et fière statue.

Tout jeune, je savais leur histoire, je me passionnais pour leurs faits et gestes, pour leur énergie, pour leur vaillance. Le recteur de Caen, M. Théry, homme éloquent, qui venait nous voir tous les deux ans, nous avait dit un jour, dans un de ses discours : « Si jamais vous vous sentez défaillir, Enfants de Falaise, levez la tête et regardez la statue du Conquérant. » Et vraiment, en le regardant, notre Conquérant, nous nous sentions de même race que lui, fiers de cette race, glorieux de ses exploits, et secrètement décidés, petits plébéiens que nous étions, à ne pas faillir à notre sang normand. Dans ces heures d'exaltation et d'illusion, les vols de corbeaux, au-dessus des grands tilleuls, prenaient, à nos yeux, figure de vols d'aigles.

Je viens de dire que M. Théry, le recteur de l'Académie de Caen, venait nous voir une fois tous les deux ans. Une de ces visites décida de mon sort.

J'étais en rhétorique. Le recteur inspecta cette classe. Je lus devant lui mon *discours français* de la semaine. Il en fut content. Jusque-là j'étais allé, joyeux de vivre et d'apprendre, sans souci de ce que je ferais plus tard, avec de successifs enthousiasmes pour tous les métiers où je voyais quelqu'un briller. Pourtant le moment approchait où il faudrait prendre un parti.

Ma lecture finie, « Que comptez-vous faire ? » me dit M. le Recteur.

— Je ne sais pas encore.

— Eh bien ! allez à l'École Normale.

L'École Normale, c'était la première fois que j'en entendais parler.

Je demandai gauchement : « Qu'est-ce que l'École Normale ? »

— « Monsieur, répondit le Recteur, d'un ton et d'un geste, que je n'oublierai jamais, c'est l'école d'où je sors. »

Ma vocation était décidée.

Je me dis qu'il serait bien d'entrer dans une école d'où sortaient les recteurs.

Dix-sept ans après, j'étais recteur de l'Académie de Caen.

*
* *

Au Lycée Charlemagne. — Au collège de Falaise, je m'étais instruit au hasard de la rencontre des professeurs et des livres, saisissant et dévorant, d'un appétit insatiable, toute chose nouvelle qui s'offrait. Cette façon assez désordonnée n'était pas pour me faire entrer à l'École Normale. Il me fallait en recevoir une autre, dans un grand lycée de Paris. Une fois bachelier, je vins au lycée Charlemagne, alors en pleine réputation.

J'entrai en rhétorique. Nous y étions soixante-dix ou quatre-vingt, nouveaux et vétérans. Par mon âge, dix-huit ans, je fus classé parmi les vétérans. Nos deux professeurs étaient, pour le grec et le latin, M. Gaston Boissier; pour le français, M. de la Coulonche.

Ce fut en version grecque que, pour la première fois, je me mesurai avec mes nouveaux camarades. Je savais du grec. Je fus classé cinquante-quatrième. J'en éprouvai du chagrin et quelque surprise. Quand M. Boissier rendit compte des compositions, il n'alla pas au delà de la dixième copie. Il me sembla que cette copie, classée quarante-quatre rangs avant la mienne, ne la valait pas. Pourtant, écolier respectueux, je ne supposai pas un seul instant que la correction avait pu être légère ou incomplète.

Je savais peu de latin: j'étais faible surtout en vers. Comme il fallait, pour réussir à l'École, ne pas être par trop inférieur en cet exercice, je m'y appliquai de mon mieux. Mon premier devoir de vers latins portait *Lege Quæso*.

Ils furent lus, mes pauvres vers, par le spirituel et impitoyable professeur, et quand il en rendit compte, voici ce que j'entendis :

— M. Liard, où est-ce qu'il est?

J'étais perché sur le plus haut banc du gradin. Je levai la main.

— D'où est-ce que vous venez?

— Je viens de Falaise.

Éclat de rire général. Décidément, ma bonne ville de Falaise, la ville de Guillaume-le-Conquérant, n'était pas une recommandation pour moi.

— Qu'est-ce que vous voulez faire?

— Je voudrais entrer à l'École Normale.

— Ah! ah! vous venez de Falaise; vous voulez entrer à l'École Normale, et c'est ainsi que vous faites les vers latins. Eh bien! si j'ai un conseil à vous donner, c'est de reprendre le coche et de retourner à Falaise.

A quoi je répliquai brutalement, farouchement, au milieu d'un nouvel éclat de rire de toute la classe:

« Mon trimestre est payé : j'attendrai qu'il soit fini ».

Heureusement, l'autre professeur, M. de la Coulonche, avait grand souci de ne pas blesser et décourager ses élèves. Il cherchait, au contraire, tout ce qui pouvait être pour eux raison de confiance et d'espoir. Il me sauva.

A la première composition française, je fus premier des *vétérans*. Le premier des *nouveaux* était aussi un nouveau venu, Faguet, qui arrivait de Poitiers. Ce succès me remit en selle.

A la fin de l'année, seul des élèves de M. Boissier, j'eus un prix au concours général, et, comble d'ironie, ce fut un prix de version grecque. Comme, après la distribution, M. Boissier me félicitait dans la cour de la Sorbonne, je ne me retins pas de lui dire : « Eh bien ! Si j'avais suivi votre conseil et si j'étais retourné à Falaise, il n'y aurait pas, cette année, de prix dans votre classe. »

M. Boissier ne me tint pas rancune de cette inoffensive revanche d'écolier. Nous fûmes, plus tard, fort bons amis, et nous le sommes restés jusqu'à sa mort.

*
* *

En sortant de l'École Normale. — J'achevais ma troisième année d'École Normale. J'étais dans la section de philosophie. Après Pâques, on m'avait envoyé faire quelques leçons à Charlemagne, dans la classe de M. Beaussire. L'excellent homme, après m'avoir présenté à ses élèves et avoir entendu ma première leçon, m'avait laissé le champ libre. J'avais bien réussi. A quelque temps de là, le directeur de l'École, M. Francisque Bouillier, avait à dîner le Ministre, M. Duruy et son chef du personnel, M. Danton, le terrible Danton, la terreur des professeurs.

Seul des élèves de l'École je fus invité à ce dîner. M. Bouillier me présenta au Ministre en termes bienveillants et flatteurs. M. Duruy, qui était la bonté même et aimait les jeunes, me dit textuellement : « Si vous êtes reçu premier à l'agrégation comme vous le prédit votre directeur, venez me voir ; je vous donnerai un poste voisin de Paris, où vous pourrez continuer de travailler. » Et il ajouta: « Prends note, Danton. »

Excité par cette promesse, je redoublai de travail, au point d'en tomber malade, juillet venu. Après un repos d'un mois, malgré les médecins, je me présentai à l'agrégation, et fus reçu premier.

Mais M. Duruy n'était plus là. La politique avait mis à sa place M. Bourbeau. Heureusement, M. Danton y était toujours, M. Danton qui avait entendu, qui avait certainement noté la promesse de M. Duruy.

J'allai le voir au Ministère. Il consentit à me recevoir. Je lui rappelai mon cas.

« Le Ministère Bourbeau n'a pas à tenir les promesses du Ministère Duruy », me répondit-il.

Abasourdi par cette réponse, j'insistai cependant, invoquant des études scientifiques déjà commencées, plaidant l'avantage qu'il y aurait pour moi à trouver dans le lycée où je serais envoyé un professeur de mathématiques spéciales avec qui je pourrais travailler.

« Vous êtes philosophe et vous voulez faire des mathématiques. Mais moi qui suis un agrégé de philosophie, je n'en ai jamais fait. Vous n'y entendez rien. »

Puis, se dressant tout à coup, les deux bras en avant : « M. le Ministre !... Retirez-vous ! »

Une petite porte venait de s'entrouvrir, par l'entrebaillement de laquelle apparaissait un personnage vêtu de noir, cravaté de blanc, lunettes d'or sur un nez rouge, bouche droit fendue, de laquelle sortirent ces paroles :

« Le proviseur de Napoléon-Vendée demande des ordres. »

J'avais entrevu S. E. M. Bourbeau.

Prenant à la lettre les paroles de M. Danton, je m'étais retiré.

J'ai su depuis qu'il m'avait fait chercher dans les couloirs du Ministère. Le soir même, pour m'enlever sans doute le désir absurde de faire des mathématiques, on me nommait professeur au lycée de Mont-de-Marsan. Il est vrai que ce lycée était une des créations favorites de M. Duruy. Mais qu'il était loin de mes prairies normandes et de la vieille mère qui n'avait plus que moi !

*
* *

Au lycée de Poitiers. — Après la guerre, je fus envoyé, pour mes péchés, du lycée de Mont-de-Marsan au lycée de Poitiers. A Mont-de-Marsan, j'avais eu, dès les derniers mois de l'Empire, figure très nette de républicain. Aux élections de 1871, le département des Landes avait élu en majorité des candidats royalistes, notamment M. de Gavardie, que ses interruptions à heure fixe rendirent bientôt fameux. Ils demandèrent mon déplacement. M. Jules Simon, alors ministre de l'Instruction publique, que j'avais un peu connu et beaucoup admiré, quand il était des Cinq et de l'opposition, m'envoya à Poitiers, une ville bien calme, où je pouvais m'assagir, un milieu dangereux, où je pouvais me perdre.

Dans les circonstances où il se produisait, ce changement brusque m'apparut comme une disgrâce. Invoquant nos anciennes relations et mes enthousiasmes de jeunesse, j'écrivis plusieurs fois à M. Jules Simon pour savoir à quoi m'en tenir. Je n'obtins pas de réponse. Comme j'étais remplacé au lycée de Mont-de-Marsan, force me fut de venir à Poitiers.

A peine arrivé, j'allai voir le recteur, M. Chéruel, pour savoir si, lui, pourrait enfin m'éclairer. Il me reçut avec bienveillance, mais avec embarras, et finit par me dire, en éclatant : « N'oubliez pas, Monsieur, que vous êtes ici sous la surveillance de la haute police universitaire ».

C'était net et clair. Que faire après cela? Démissionner ou me confiner dans un recueillement laborieux? Je choisis le second parti. Je repris mon travail personnel, interrompu depuis ma sortie de l'École Normale. Sans négliger ma classe, je fis en trois ans, ma licence ès-sciences, puis mon doctorat ès-lettres, travaillant jour et nuit, années heureuses, années bienfaisantes, toutes de griserie métaphysique et de fermentation intellectuelle.

Je ne sais si pendant cette période, au cours de laquelle survint le 24 mai, le « chef de la police universitaire » de l'Académie de Poitiers fit des rapports sur mon compte, ni quels rapports. Je sus seulement par lui-même que la crainte que lui avait causée ma venue n'avait été confirmée ni par mon enseignement, ni par mes actes. Pourtant subsistait encore en lui quelque appréhension, résultant de mes fréquentations dont je ne faisais pas mystère, et qui n'étaient pas précisément avec les royalistes poitevins. Aussi, à peine ma thèse soutenue, m'engagea-t-il vivement à entrer dans l'enseignement supérieur, m'offrant tout son appui pour ce passage décisif. C'était aussi mon désir. Je demandai une chaire de faculté. Je ne tardai pas à l'obtenir.

Ce fut une petite histoire que cette nomination. En principe, tout le monde était d'accord. Paul Janet, qui me connaissait depuis longtemps, Ernest Bersot, qui avait assisté à ma soutenance, Félix Ravaisson qui avait été président de mon jury d'agrégation, avaient donné sur moi de fort bons témoignages. Convaincu par eux, le Directeur de l'Enseignement supérieur, Armand du Mesnil, à qui plus tard je m'attachai d'une affection quasi filiale, m'était favorable. Mais le *cabinet* résistait. Le Ministre était alors M. de Cumont ; le sous-secrétaire d'Etat, M. Albert Desjardins. Les nominations étaient décidées par le sous-secrétaire d'État.

Prévenu par Bersot, je vins voir M. du Mesnil. Je le trouvai allant et venant, en tous sens, dans son cabinet, ce que je sus plus tard être son allure habituelle. Du ton d'un homme fort ennuyé, il finit par me dire :

— Eh bien ! cela ne va pas.

— Pourquoi ?

— Pourquoi?... Pourquoi ?... Cherchez.

— ... Je ne trouve pas.

— Ah ! Ah !... Je ne devrais pas vous le dire... Cherchez encore.

Et comme je me taisais :

— La politique ! Eh ! oui... la politique !

— En quoi donc ?

— Il paraît que vous êtes républicain.

— Certainement. Je ne m'en cache pas.

— Voilà ! voilà !... Allez voir M. le sous-secrétaire d'État ; c'est un fort galant homme ; expliquez-vous avec lui.

Je suivis le conseil et fus reçu sans retard. M. Albert Desjardins m'écouta et me parla de la façon la plus courtoise. A un instant, il ouvrit un dossier qu'il avait sur son bureau. C'était le mien. J'y vis, en évidence, mes lettres à Jules Simon, mes lettres de 1871.

Je compris aussitôt : « Sans doute, M. le Ministre, dis-je prenant les devants, le contenu de ces lettres est mon crime. Vous me mépriseriez si je les désavouais. Permettez-moi seulement de vous dire ceci : ces lettres étaient personnelles ; je suis surpris qu'elles soient à mon dossier. Si vous les aviez trouvées dans la rue, vous croiriez-vous autorisé à en user contre moi ? »

Je n'eus pas de réponse immédiate. Mais quelques jours plus tard, j'étais nommé à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

LOUIS LIARD,
de l'Institut.

LE CHEVALIER DE SAINT-ISMIER

Parmi les nombreux manuscrits laissés par Stendhal, et que garde la Bibliothèque de Grenoble, se trouve l'in-folio R. 291, qui contient les fragments de quatre nouvelles: *Suora Scolastica*, dont le premier chapitre a été publié par M. Casimir Stryienski, dans les *Soirées du Stendhal-Club*, une autre nouvelle qui se passe également en Italie, une esquisse inachevée, mais très ample, de sa nouvelle *Minna Wangel*, et enfin une quatrième, *Le Chevalier de Saint-Ismier*, qui se passe en France. L'ébauche de *Minna Wangel* date de 1837, les deux nouvelles italiennes de 1839, mais l'une a été remaniée à la veille de la mort subite de l'auteur.

Pour le *Chevalier de Saint-Ismier*, nous n'avons malheureusement aucune date précise, mais ce fragment semble, lui aussi, dater de ses dernières années. On sait que, délivré de la gêne du Consulat de Civita-Vecchia, Beyle rentra à Paris pour y vivre, en écrivain libre, des revenus de sa plume. A la veille de sa mort, la *Revue des Deux Mondes* signa avec lui un contrat pour une série de nouvelles italiennes à l'instar de *Vittoria Accoramboni*, et lui fit une avance de 1.500 francs ; ses vœux semblaient donc se réaliser et la perspective d'une vie couronnée de l'auréole d'un renom littéraire assez tardif, mais réel, s'ouvrit à ses yeux. Mais, comme Cyrano de Bergerac, M. de Stendhal était de ceux qui savent l'art de manquer toutes les bonnes occasions : une attaque d'apoplexie le foudroya au lendemain de de ce contrat favorable, et ses nouvelles restèrent inachevées. Son vieil ami Prosper Mérimée lut les quatre fragments cités et les exclut d'une publication, à cause de leur état fragmentaire, et dès lors, elles restèrent ensevelies dans les archives de Grenoble, qui ont déjà vu ressusciter tant de fragments de ce psychologue pénétrant.

Non moins que ceux-là, ces nouvelles méritent d'être exhumées aujourd'hui, où les moindres pages laissées par ce génie singulier suscitent un intérêt poignant.

Commençons par le *Chevalier de Saint-Ismier*, que la Bibliothèque de Grenoble a bien voulu nous permettre de publier. Ce qui en est achevé nous montre la rapidité d'un style sobre et précis et l'imagination déliée d'un grand conteur. Si Stendhal avait survécu, nous ne l'admirerions pas seulement comme un psychologue qui devança son temps, mais aussi comme l'égal des anciens nouvellistes italiens, dont il prisait tant la hardiesse et la profonde vérité.

FR. D'OPPELN-BRONIKOWSKI.

C'était en 1640 ; Richelieu régnait sur la France, plus terrible que jamais. Sa volonté de fer et ses caprices de grand homme essayaient de courber ces esprits turbulents qui faisaient la guerre et l'amour avec passion. La galanterie n'était point née. Les guerres de religion et les factions soudoyées par l'or des trésors du sombre Philippe II avaient déposé dans les cœurs un feu qui ne s'était point encore éteint à l'aspect des têtes que Richelieu faisait tomber. Alors, on trouvait chez le paysan, chez le noble, chez le bourgeois, une énergie que l'on ne connut plus en France après les soixante douze ans du règne de Louis XIV. En 1640, le caractère français savait encore désirer des choses énergiques, mais les plus braves avaient peur du Cardinal ; ils savaient bien que si après l'avoir offensé on avait l'imprudence de rester en France, on ne pouvait lui échapper.

C'est à quoi réfléchissait profondément le chevalier de Saint-Ismier, jeune officier appartenant à l'une des plus nobles et des plus riches familles du Languedoc. Par une des plus belle soirées du mois de juin, il suivait tout pensif la rive droite de la Dordogne vis-à-vis du bourg de Moulons ; il était à cheval, suivi d'un seul domestique. Il savait, s'il devait hasarder d'entrer dans Bordeaux, que le capitaine Rochegude y avait la principale autorité. Or, ce capitaine était une âme damnée du Cardinal, et Saint-Ismier était connu de la terrible Eminence. Quoiqu'à peine âgé de vingt-cinq ans, ce jeune gentilhomme s'était extrêmement distingué dans les guerres d'Al-

lemagne. Mais en dernier lieu, se trouvant dans l'hôtel d'une grand' tante qui lui destinait un héritage considérable, il s'était pris de querelle dans un bal avec le Comte de Claix, parent d'un président au parlement de Normandie tout dévoué au Cardinal, et qui intriguait dans ce corps pour le compte de son Eminence. Tout le monde à Rouen connaissait cette vérité, c'est pourquoi ce président y était plus puissant que le gouverneur ; c'est pourquoi aussi Saint-Ismier, ayant tué le comte sous un réverbère à onze heures du soir, s'était hâté de sortir de la ville sans même se donner le temps de rentrer chez sa tante.

Arrivé au haut de la montagne de Sainte-Catherine, il s'était caché dans le bois qui alors le couronnait. Il avait envoyé avertir son domestique par un paysan qui passait sur la grande route. Ce domestique n'avait eu que le temps de lui amener ses chevaux et d'avertir sa tante qu'il allait se cacher chez un gentilhomme de ses amis qui habitait une terre dans les environs d'Orléans. Il y était à peine depuis deux jours, lorsqu'un capucin, protégé par le fameux père Joseph et ami de ce gentilhomme, lui envoya un domestique qui vint de Paris en toute hâte et crevant les chevaux de poste. Ce domestique était porteur d'une lettre qui ne contenait que ces mots :

« Je ne saurais croire ce qu'on dit de vous. Vos ennemis prétentent que vous donnez asile à un rebelle contre son Eminence »

Le pauvre Sainf-Ismier dut s'enfuir de la terre près d'Orléans, comme il s'était enfui de Rouen, c'est-à-dire que le gentilhomme son ami était venu le joindre à la chasse, où il était de l'autre côté de la Loire, pour lui communiquer la terrible lettre qu'il recevait. Le chevalier, après l'avoir embrassé tendrement, s'approcha du fleuve dans l'espoir de trouver quelque petit bateau ; il eut le bonheur de voir près du bord un pêcheur qui, monté dans la plus exigue des nacelles, retirait son filet. Il appela cet homme :

« Je suis poursuivi par mes créanciers ; il y aura un demi louis pour toi, si tu rames toute la nuit. Il faudra me déposer près de ma maison à une demi lieue avant Blois ». Saint-Ismier suivit la Loire jusqu'à ***, faisant le tour des villes à pied, et pendant la nuit et le jour se faisant conduire par quelque petit bateau de pêcheur. Il ne fut rejoint par son domestique et ses chevaux qu'à ***, petit village voisin de ***. De là, suivant la mer à cheval, et à une lieue de distance, et laissant entendre, lorsqu'on le pressait de questions, qu'il était un gentilhomme protestant, parent des d'Aubigné et comme tel un peu persécuté, il eut le bonheur de gagner sans encombre les rives de la Dordogne. Des intérêts assez puissants l'appelaient à Bordeaux, mais comme nous l'avons dit, il craignait fort que le capitaine Rochegude n'eût déjà reçu l'ordre de l'arrêter.

« Le cardinal, se dit-il, tire beaucoup d'argent de la province de Normandie, l'une de celles qui ont été le moins épuisées par nos troubles. Le président Lepoitevin est le principal instrument qui favorise toutes ses levées de deniers ; il se moquera bien de la vie d'un pauvre gentilhomme tel que moi, au prix de la raison d'Etat qui lui crie : « De l'argent avant tout ! » C'est précisément parce que le Cardinal me connaît que je suis plus malheureux : je n'ai pas de chance d'être oublié. »

Cependant, les raisons qui faisaient désirer à Saint-Ismier d'entrer à Bordeaux, étaient tellement puissantes qu'ayant continué à suivre la rive droite de la Dordogne après sa réunion avec la Garonne, il arriva à la nuit noire à ***. Un batelier le transporta, lui, ses chevaux et son domestique, sur la rive gauche. Là, il eut le bonheur de rencontrer des marchands qui avaient acheté précisément du capitaine Rochegude un permis d'entrer à Bordeaux de nuit avec leurs vins que la grande chaleur du soleil, pendant la journée, pouvait gâter. Le chevalier mit son épée sur l'une de leurs charrettes et entra dans Bordeaux, comme minuit sonnait, un fouet à la main, et s'entretenant avec un des marchands. Un instant après, ayant glissé un écu dans la poche de cet homme et repris lestement son épée, il disparut, sans dire mot, à un tournant de la rue.

Le chevalier parvint jusqu'au porche de Saint-Michel ; là il s'assit.

« Me voici dans Bordeaux. Que répondrai-je », se dit-il, « si le guet vient à m'interroger ? » Pour peu que ces gens-là soient moins pris de vin qu'à l'ordinaire, il n'y a pas d'apparence de leur dire que je suis un marchand de vin ; cette réponse pouvait passer tout au plus dans le voisinage des charrettes chargées de barriques. J'aurais dû, avant de quitter mes chevaux, prendre un des habits de mon domestique ; mais ainsi vêtu, je ne puis pas être autre chose qu'un gentilhomme ; et si je suis un gentilhomme, j'attire l'attention de Rochegude qui me fourre au château Trompette, et sous deux mois ma tête tombe en place publique ici ou à Rouen. Mon cousin, le marquis de Miossens, qui est si prudent, voudra-t-il me recevoir ? S'il ne sait pas mon duel de Rouen, il voudra donner des fêtes pour célébrer ma bienvenue ; il dira à tous ces Gascons que je suis un favori du Cardinal. S'il sait que j'ai pu déplaire, il n'aura de paix avec lui-même que lorsqu'il aura envoyé son secrétaire me dénoncer au Rochegude. Il faudrait pouvoir parvenir à la bonne Marquise à l'insu de son mari ; mais elle a des amants, et il est jaloux au point d'avoir, dit-on, fait venir des duègnes d'Espagne à Paris. Nous le plaisantions sur ce que

sa maison de Bordeaux était gardée comme un château-fort. D'ailleurs, comment arriver à cet hôtel, magnifique dit-on, moi qui de la vie ne fus en cette ville? Comment dire à un passant: « Enseignez-moi l'hôtel de Miossens, mais donnez-moi le moyen d'y entrer à l'insu du marquis? Réellement, cette idée n'a pas le sens commun. Il est clair aussi que tant que je resterai au milieu des pauvres maisons qui entourent cette église, je n'ai aucune chance de rencontrer l'hôtel de mon cousin que l'on dit fort beau. »

Le beffroi de l'église sonna une heure.

« Je n'ai pas de temps à perdre, se dit le chevalier. Si j'attends le jour pour entrer dans une maison quelconque, le Rochegude le saura. Tout le monde se connaît dans ces villes de province, surtout parmi les gens d'une certaine sorte. »

Le pauvre chevalier se mit donc à errer, fort embarrassé de sa personne et ne sachant trop quel parti prendre. Un silence profond régnait dans toutes les rues qu'il parcourait. L'obscurité aussi était profonde.

« Jamais je ne me tirerai de ce cas-ci », se disait le chevalier. « Demain soir, je me vois au château Trompette; il n'y a pas moyen d'échapper. »

Il aperçut de loin une maison où il y avait de la lumière.

« Quand ce serait le diable, se dit-il, il faut que je leur parle ».

Comme il approchait, il entendit un grand bruit. Il écoutait fort attentivement, cherchant à deviner ce que ce pouvait être, lorsqu'une petite porte s'ouvrit. Une grande lumière fit irruption dans la rue; il vit un fort beau jeune homme, mis avec une magnificence qui approchait de la recherche. Ce beau jeune homme avait l'épée à la main; il se fâchait, mais n'avait pas l'air colère, ou du moins c'était une colère de fatuité. Les gens qui l'entouraient avaient l'air de subalternes et semblaient chercher à l'apaiser (1) et l'appelaient M. le comte.

Saint-Ismier était encore à quinze ou vingt pas de cette porte qui était si vivement éclairée, lorsque ce beau jeune homme, qui depuis une demi-minute était sur le pas de la porte, en sortit vivement, criant toujours comme une homme qui se fâche pour être admiré, et agitant follement son épée, qu'il avait toujours à la main; il était suivi d'un autre homme presque aussi bien vêtu que lui. Saint-Ismier regardait ces deux hommes, lorsqu'il fut aperçu par le premier, celui qu'il avait entendu appeler le comte. Aussitôt, ce comte courut sur lui en jurant, l'épée à la main, et voulut lui en donner un grand coup au travers de la figure. Saint-Ismier, bien loin de s'attendre à cette attaque, méditait un compliment qu'il comptait adresser à ce jeune homme bien mis, pour lui demander où était l'hôtel de Miossens. Saint-Ismier, qui était fort gai, donnait déjà à son corps le balancement d'un homme qui a fait une connaissance trop intime avec les bons vins du pays. Il trouvait à la fois plus gai et plus sûr d'aborder ce gentilhomme comme s'il eût été à demi ivre. Pendant qu'il riait déjà des grâces qu'il cherchait à se donner, il fut sur le point de recevoir au travers de la figure le fort grand coup d'épée que le comte lui destinait. Il en sentit toute la lourdeur sur le bras droit, avec lequel il couvrit son visage.

Il fit un saut en arrière.

« Je suis battu », dit-il.

Il tira son épée, rouge de colère, et attaqua cet insolent.

« Ah! tu en veux, s'écria le comte. C'est tout ce que je demandais! Tu en auras. »

Et il attaqua Saint-Ismier avec une ardeur et une audace incroyables.

« Dieu me pardonne, il veut me tuer, se dit Saint-Ismier. Ici, il faut du sang-froid. » Saint-Ismier rompit à plusieurs reprises, parce que le gentilhomme qui suivait le comte avait tiré son épée, et s'était placé à sa droite et cherchait aussi à piquer le chevalier.

« Décidément, ils vont me tuer », se disait celui-ci en rompant encore une fois, lorsqu'il profita de l'imprudence du comte qui se jetait sur lui, pour lui lancer un coup d'épée dans la poitrine. Le comte para le coup en relevant l'épée du chevalier qui lui entrait dans l'œil droit pénétré de six pouces, et le chevalier sentit son fer arrêté par quelque chose de dur; c'était l'os de l'intérieur du crâne. Le comte tomba mort.

Comme le chevalier, fort étonné de ce résultat, tarda un peu à retirer son épée, l'homme qui était derrière le comte, lui donna un grand coup d'épée dans le bras, et à l'instant le chevalier sentit une quantité de sang chaud qui lui coulait le long du bras. Depuis un quart de minute, cet homme, qui venait de blesser le chevalier, criait au secours de toutes ses forces. Huit ou dix personnes sortirent de l'auberge, car c'était une auberge et la première de Bordeaux. Saint-Ismier remarqua fort bien que quatre ou cinq de ces personnes étaient armées. Il se mit à fuir à toutes jambes.

« J'ai tué un homme, se disait-il, me voilà plus que vengé d'un coup d'épée que j'ai reçu sur le bras. Et d'ailleurs, être en prison, être tué, pour moi c'est la même chose. Seulement, si j'arrive à Rochegude, au lieu de périr en brave homme au coin d'une rue, j'éprouverai la vilenie d'avoir la tête coupée en place publique. »

(1) Ici, il y a une petite répétition dans l'original omise par l'éditeur.

Notre héros se mit donc à se sauver de toutes ses forces. Il repassa devant l'église, puis arriva à une rue fort large et, à ce qu'il lui parût, fort longue. Lorsque les gens qui le poursuivaient eurent fait deux ou trois cents pas dans cette rue, ils s'arrêtèrent. Il était temps pour le pauvre chevalier qui était tout essoufflé. Il s'arrêta aussi à une centaine de pas des gens qui le poursuivaient; il se baissa beaucoup et se fit petit, se cachant derrière le poteau d'un garde-fou qui se trouvait dans la rue à huit ou dix pas des maisons. Les gens qui l'avaient poursuivi ayant fait un mouvement, il se mit à fuir de plus belle, et fit ainsi cinq ou six cents pas le long de cette grande rue; mais il entendit un bruit de pas mesurés, il s'arrêta sur le champ.

« Voilà que j'ai affaire au guet », se dit-il.

Aussitôt il se jeta en courant de toutes ses forces dans une rue fort étroite qui donnait dans la grande; il tourna par plusieurs petites rues, s'arrêtant pour prêter l'oreille toutes les demi-minutes; il ne trouva d'abord que des chats auxquels il faisait peur; mais comme il tournait dans une toute petite rue, il entendit venir à lui quatre ou cinq hommes parlant d'une voix fort grave et fort posée.

« Voici encore le guet, se dit-il, ou le diable m'emporte ».

Il se trouvait alors vis-à-vis une porte fort grande et fort chargée de grosses moulures en bois, mais à dix pas plus loin il y avait une toute petite porte qu'il poussa. Il se hâta d'entrer et se tint derrière, retenant sa respiration. Il pensait que les hommes à la voix grave qui venaient à lui, avaient bien pu le voir entrer et qu'ils pourraient pousser la porte et entrer après lui, auquel cas il voulait se cacher derrière la porte, ressortir, dès que ces hommes seraient entrés de quelques pas, dans une sorte de jardin planté de grands arbres, sur lequel s'ouvrait cette porte, et reprendre sa course. Les hommes, qui venaient de souper, s'arrêtèrent pour bavarder devant la petite porte, mais ne la poussèrent point. Saint-Ismier, qui avait peur, s'avança dans cette sorte de jardin; il arriva à une grande cour, puis à une plus petite qui lui sembla pavée en carreaux de marbre. Il regardait de tous les côtés pour voir s'il ne trouverait personne à qui parler.

« Ceci est une maison riche, se disait-il. C'est tout ce qui peut m'arriver de plus heureux. Si je trouve un domestique de bonne maison, il sera sensible à l'écu que je lui offrirai, et me conduira à l'hôtel de Miossens. Qui sait même si, en lui donnant deux écus, il ne consentira pas à me cacher un jour ou deux dans sa chambre, et même, qui sait, à devenir pour moi un temps mon domestique? Ce serait assurément ce qui pourrait m'arriver de plus heureux. »

Dans cet espoir, Saint-Ismier trouva un escalier qu'il monta. Cet escalier s'arrêtait au premier étage qui était ouvert sur un balcon. Il était sur ce balcon regardant de tous les côtés, lorsqu'il crut entendre quelque bruit dans l'escalier. Il n'hésita pas à passer en dehors du balcon sur une corniche, en se retenant au volet de bois de la première fenêtre. Il parvint à un second balcon qui n'était qu'à quelques pieds du premier. La fenêtre était ouverte, il entra. Il trouva un petit escalier qui lui sembla de marbre blanc et d'une grande magnificence. Arrivé au second étage, il trouva une portière, laquelle lui sembla garnie de clous dorés. Il vit comme un peu de lumière au bas de cette portière, il la tira à lui tout doucement et se trouva vis-à-vis d'une porte garnie d'ornements en cuivre ou en argent, car malgré l'obscurité profonde ils lui semblaient briller.

Mais ce qui était bien plus important pour le pauvre chevalier, il aperçut un peu de lumière par le trou de la serrure. Il en approcha l'œil; il ne put rien voir; il crut distinguer qu'à l'intérieur il y avait une draperie.

« C'est sans doute un appartement fort riche », se dit-il.

Son premier mouvement fut de chercher à ne faire aucun bruit. « Mais enfin, se dit-il, il faut bien que je finisse par parler à quelqu'un, et seul, comme je suis, perdu dans un vaste hôtel, au milieu de la nuit, il vaut mieux que je parle à un maître qu'à un domestique. Le maître pourra comprendre facilement que je ne suis pas un voleur ».

Retenant la portière de la main gauche, de la droite il prit la poignée de cette porte qu'il ouvrit doucement, en disant de la voix la plus aimable qu'il pût faire :

« Monsieur le Comte, permettez-moi d'entrer? »

Personne ne répondit. Il resta quelque temps dans cette position, ayant son épée couchée à terre entre ses deux pieds, de façon à pouvoir la saisir fort rapidement, s'il en avait besoin. Il répéta une seconde fois le joli compliment qu'il avait inventé :

« Monsieur le Comte, voulez-vous me permettre d'entrer? «

Personne ne répondit. Il remarqua que la chambre était ornée avec la dernière magnificence. Les murs étaient recouverts de cuirs dorés relevés en bosse. Vis-à-vis de la porte, il y avait une magnifique armoire d'ébène avec une quantité de petites colonnes, dont les chapiteaux étaient de nacre de perles. Le lit était un peu sur la droite, les rideaux de damas rouge lui semblaient tirés. Il ne pouvait voir dans le lit. Celle des quatre colonnes qu'il apercevait était dorée; deux génies, qui lui semblèrent en bronze doré, soutenaient de leurs bras élevés une petite table de jaune antique sur laquelle étaient deux

chandeliers dorés, dans l'un desquels brûlait une bougie; et ce qui ne laissa pas d'inquiéter beaucoup notre héros, c'était qu'auprès de cette bougie il aperçut distinctement cinq ou six bagues en diamant. Il avança en répétant les plus beaux compliments; il vit une cheminée ornée d'une magnifique glace de Venise, puis une table qui supportait une superbe toilette de tabis vert. Sur cette toilette il y avait encore des bagues et une montre enrichie de pierreries, et dont le mouvement était le seul bruit qui s'entendait dans l'appartement.

« Dieu sait les cris que va pousser le maître de toutes ces choses précieuses, lorsqu'il va se réveiller en sursaut et m'apercevoir; mais il faut en finir, se dit-il. Voici plus d'un quart d'heure que je perds en vains ménagements et dans le fol espoir de n'être pas pris pour un voleur. Résolu à m'avancer, je lâcherai la porte que je retenais toujours de la main gauche » Elle roula sur ses gonds et se referma avec un petit bruit. » Me voici prisonnier », se dit le fugitif.

Par un mouvement instinctif, il s'approcha de la porte : il était impossible de l'ouvrir d'en dedans. Fort piqué de cette circonstance, il avança résolument vers le lit. Les rideaux étaient entièrement fermés Il les ouvrit en faisant toutes sortes d'excuses ridicules au personnage qu'il ne trouva point, car le lit était vide, mais dans un assez grand désordre qui montrait qu'il avait été récemment occupé. Les draps, d'une toile admirable, étaient bordés de dentelles. Le chevalier prit la bougie, pour mieux y voir; il mit la main dans le lit : il était encore tiède. Le chevalier fit rapidement le tour de la chambre, et à son inexprimable chagrin reconnut qu'il était à peu près impossible de se sauver. Il n'avait d'autre ressource que celle de déchirer les draps et de chercher à en faire une sorte de corde, à l'aide de laquelle il pourrait essayer de descendre dans un lieu fort obscur, qui était à plus de quarante pieds au dessous de la fenêtre. Il fit de vains efforts pour distinguer si c'était une cour ou un toit.

« Et puis, quand j'arriverai là-bas sain et sauf, je serai peut être tout aussi en prison qu'ici? »

Une idée illumina tout-à coup le chevalier :

« Il n'y a point d'épée dans cette chambre. Les valets de chambre auront sans doute emporté les vêtements du noble personnage qui l'habite. Mais enfin, ils ont dû lui laisser son épée. Peut-être qu'il a été surpris par des voleurs, et il sera sorti sur eux, l'épée à la main. Mais toujours est-il bien singulier qu'il n'ait aucune épée. »

Alors le chevalier se mit à examiner la chambre avec un soin extrême. Il finit par trouver sur le tapis, tout près du lit, deux petits souliers de satin blanc et des bas de soie excessivement étroits.

« Parbleu, je suis un grand nigaud! s'écria-t-il je suis chez une femme. »

Un instant après, il trouva des jarretières garnies de dentelles d'argent. Il trouva sur un fauteuil une petite jupe de satin rose.

« C'est une jeune femme », s'écria-t-il avec transport, et sa curiosité fut si vivement excitée qu'il oublia tout à fait la crainte de finir par la prison, c'est-à dire par la mort, qui était son sentiment dominant depuis qu'il avait tué ce jeune homme au milieu de la rue. Dans sa curiosité, le chevalier oublia tout à fait la crainte d'être pris pour un voleur. Il s'en allait, la bougie à la main, et son épée nue sur le bras gauche, ouvrant tous les tiroirs de la toilette. Il y trouvait un grand nombre de bijoux fort riches et de fort bon goût; plusieurs cassettes fort élégantes avaient des inscriptions en langue italienne. « La maîtresse de cette chambre aura été à la cour », se dit-il. Il trouva des gants excessivement petits. et qui avaient été portés. « Elle a des mains charmantes », se dit-il. Mais quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il trouva une lettre.

« Ainsi cette chambre est occupée par une femme apparemment jeune et jolie. Un homme lui fait la cour, et ses hommages ne sont pas agréés. »

A peine notre héros ne fut-il plus animé par la curiosité qu'il se sentit horriblement fatigué. Afin de se donner le temps de voir la personne qui entrerait, il alla s'asseoir dans la ruelle de l'alcôve. Il comptait bien attendre en veillant la fin d'une aventure qui pouvait tourner fort mal pour lui, mais il s'endormit bien vite.

Il fut réveillé par la porte qu'ouvrait avec bruit la femme de chambre de la dame qui habitait en ce lieu.

« Allez vous coucher, dit-elle, je n'ai besoin de rien, mais je vous recommande par dessus tout de venir me réveiller à l'instant si ma mère se trouve encore indisposée. »

Saint-Ismier, réveillé en sursaut, eût à peine le temps de comprendre ces paroles. Le rideau de l'alcôve s'ouvrit ; une jeune fille parut, tenant à la main la bougie qui éclairait la chambre. Une extrême épouvante se peignit dans ses traits lorsqu'elle aperçut un homme couvert de sang couché dans sa ruelle. Elle jeta un petit cri, s'appuya sur le lit, et comme Saint-Ismier se relevait précipitamment pour venir à son secours, sa terreur fut augmentée. Elle jeta un second cri plus vif (1) et l'étonnement qu'elle eût de voir un homme étendu sur le plancher avec des habits tout souillés de sang fut si violent, ainsi que notre héros l'apprit par la suite, qu'elle s'évanouit, tombant d'abord sur le lit, puis sur le plan-

(1) Ici, il y a une petite répétition dans l'original omise par l'éditeur.

cher. Dans ce désordre, la bougie s'éteignit. Le bruit et le mouvement éveillèrent Saint-Ismier tout à fait (1), mais quoiqu'il eût fait quatre ou cinq campagnes et vu d'étranges accidents dans les guerres d'Allemagne, envenimées par le fanatisme, jamais il ne s'était trouvé dans un cas aussi embarrassant. D'abord en se réveillant en sursaut, il ne savait où il était, à peine revenu à lui-même. Il saisit vivement son épée, il écouta ; tout était dans un profond silence. Il toucha ce qui lui était tombé sur la jambe, il trouva une personne qu'il crut morte ; il trouva une main dont la petitesse et la peau fort douce lui firent penser que c'était une femme que quelque jaloux avait tuée.

« Il faut la secourir », se dit-il.

(*A suivre*). STENDHAL.

LES DERNIERS JOURS DU PREMIER EMPIRE

Lettres inédites de ou à Pierre Lebrun

Né vers la fin de 1785, Pierre-Antoine Lebrun, le futur auteur de *Marie Stuart* et du *Cid d'Andalousie*, arrivait à l'adolescence quand la gloire de Bonaparte commençait à éclater. Ce héros de vingt-cinq ans devait éblouir de jeunes imaginations, et celle de Pierre Lebrun fut bientôt fascinée par la splendeur de ce soleil levant.

A la fin du Directoire, le ministre François de Neufchâteau avait remarqué les dispositions précoces de Pierre Lebrun et l'avait désigné comme élève du Prytanée français, bientôt lycée Louis-le-Grand (janvier 1799). Presque aussitôt, le nouvel écolier se signalait par des couplets de circonstance pour la plantation des arbres de l'avenue de Vanves, maison de campagne du Prytanée. Mais quelques mois plus tard, en septembre 1799, il était envoyé au Prytanée de Saint-Cyr, nouvellement fondé, et où les jeunes gens devaient recevoir une éducation aussi militaire que littéraire.

Là, d'autres succès l'attendaient, et aussi des amitiés qui l'accompagnèrent dans la vie. Le directeur du Prytanée, l'ancien oratorien Crouzet, correspondant de l'Institut, composait des dialogues pour les distributions des prix ; Lebrun y joua son rôle avec autant de bonheur que dans les tragédies *la Mort de César* ou le *Scipion* d'Arnault, qu'on représentait dans les mêmes circonstances.

Mais alors les écoliers ne s'attardaient pas aux études, surtout lorsqu'ils montraient des dispositions particulières. Entré à treize ans dans les classes élémentaires à Paris, Lebrun était, deux ans après, dans les hautes classes à Saint-Cyr. En 1801, il remporta tous les premiers prix de la classe de littérature. En 1802, cette classe est devenue celle de rhétorique, et Lebrun y obtient le même succès. Si bien que, l'année suivante, il est dans la chaire même du professeur : plusieurs mois durant, il remplace l'humaniste de Guerle, malade alors, et professeur au Prytanée, qui devait plus tard professer en Sorbonne. Nul ne s'en étonne, car les esprits mûrissaient vite en ce temps-là, et les adolescents passaient souvent sans transitions aux devoirs de la virilité.

En tous cas, le jeune professeur eut un juge inattendu de son zèle : Bonaparte lui-même, qui visita Saint-Cyr un jour à l'improviste, en compagnie de Joséphine, à la fin de juin 1802. Brusquement, le hasard d'une promenade amenait le premier consul au Prytanée avec sa femme, le général Lannes et deux ou trois autres personnes. Bonaparte s'assit sur l'estrade, prit une chaise de paille auprès de Lebrun qui professait, interrogea les élèves et professa lui-même pendant quelques instants. Joséphine, que cette scène amusait, et les autres personnes étaient assises sur les bancs des élèves. On conçoit que cette visite inespérée ait frappé les imaginations juvéniles de ceux qui en furent les témoins, et en particulier celle de Pierre Lebrun, ainsi distingué aux yeux du premier consul.

Quoi qu'on pourrait croire, à l'âge de la conscription, Lebrun ne fut pas militaire. Dispensé de servir, en 1806, comme fils de veuve, il put se livrer tout entier à ses talents poétiques, qui d'ailleurs s'étaient affirmés nettement dans plusieurs circonstances, non seulement aux distributions de prix de Saint-Cyr, mais encore à l'égard d'un public plus étendu. A la veille d'Austerlitz, en octobre 1805, Pierre Lebrun avait composé une *Ode à la grande armée* que *le Moniteur* publia, et qui parvint à l'empereur, au château de Schœnbrunn, peu après la victoire. Cette pièce fut cause d'une méprise : on la crut du vieux Lebrun, *Lebrun-Pindare*, qui, frondeur et républicain, boudait le régime nouveau. Enchanté de ces vers, Napoléon décide aussitôt de donner une pension de 5.000 francs à celui qu'on croit l'auteur. L'erreur fut ensuite reconnue : le vieux Lebrun n'en garda pas moins la plus large part de cette munificence, et le jeune Lebrun, le nouveau venu, auteur véritable des vers récompensés, obtint 1200 francs de pension, avec le mérite d'avoir provoqué la confusion.

Une autre aubaine l'attendait alors : on l'admit dans la nouvelle administration des droits réunis qui s'organisait. Quittant Saint-Cyr, qui d'ailleurs l'année suivante devenait tout militaire, et le professorat auquel il voulait se livrer, Pierre Lebrun partit pour la Normandie comme receveur principal au Hâvre, avec toutes les autorisations nécessaires pour cultiver les lettres à sa convenance.

Il n'y manqua pas, et les huit années qui suivirent, de 1805 à 1814, furent remplies pour lui de beaucoup d'études et de beaucoup d'essais. Poésie dramatique et poésie lyrique ou épique, tout l'occupa à la fois et il ambitionna tous les lauriers. En réalité, il commença un poème épique, *la Colombiade*, quelques tragédies, dont deux furent achevées, *Pallas, fils d'Evandre*, et *Ulysse*.

(1) Ce mot est ajouté par l'éditeur.

plusieurs pièces de vers et odes, dont quelques-unes virent alors le jour.

Napoléon s'informait parfois de son jeune protégé, ce qui augmentait son zèle et doublait sa gratitude. Si le regard de l'empereur ne réussit pas, comme celui du grand roi, à enfanter des Corneilles, du moins fut-il assez puissant pour tenir en éveil un talent poétique tout occupé à le chanter. Lebrun rêvait de publier un recueil d'odes qu'il aurait intitulé *les Napoléoniennes*, mais plusieurs ne purent s'achever : les évènements ne laissèrent pas au poète le temps de réaliser cette ambition.

La fin de l'empire sonna plus tôt qu'on ne l'attendait, et ce trône si solide commença à craquer dans ses jours les plus puissants. C'est précisément le souvenir des préoccupations de ces heures douloureuses qu'on va trouver ici. Au début du danger, Lebrun, marié depuis peu, avait conduit à Rouen sa jeune femme pour la soustraire aux périls de l'invasion étrangère. Mais lui-même avait une tragédie, *Ulysse*, en répétition au Théâtre-Français. — Elle fut représentée pour la première fois le 28 avril 1814, peu de jours après que la monarchie eut été restaurée, et n'obtint, comme on pense, qu'assez peu d'attention. — Toutes ces préoccupations, publiques ou privées, se croisent donc dans les lettres suivantes, et, à côté des détails intimes, on y trouvera des renseignements d'ordre plus général.

Mais n'est-ce pas là l'image de la vie, et les faits ne s'entremêlent-ils pas toujours ainsi? Lebrun interroge surtout, et deux de ses amis lui répondent, disent ce qui se passe sous leurs yeux à Paris, faisant part de leurs anxiétés, de leurs incertitudes. Tous deux avaient été les camarades de Lebrun au Prytanée. L'un, Achille Duparquet, avait contribué à le faire entrer dans les droits réunis, et leur carrière, dès lors, avait été parallèle. L'autre, Alexandre Martin, intelligence lucide et plume vive, avait cherché davantage sa voie : tour à tour secrétaire de Regnaud de Saint-Jean d'Angély ou fonctionnaire aux Affaires étrangères, il devait finir diplomate, et garder jusqu'au bout les agréments de son esprit. Tels sont les trois compagnons qui échangent leurs impressions, et, ce faisant, nous donnent un tableau véridique et vivant de ces mois si agités, qui virent sombrer l'empire et reparaître la monarchie.

PAUL BONNELON.

Martin à Lebrun.

Paris, 3 avril 1813.

Je trouve un moment pour t'écrire, mais je crains bien de n'en pas avoir la force, tant je suis fatigué, endormi et bête.

J'ai vu Talma, j'ai vu Bernard (1). D'après ce qu'ils disent tous deux, Brifaut sera joué mercredi prochain, les répétitions se succèdent avec activité, et si mercredi n'est pas le grand jour, au moins la semaine ne se passera pas sans que Brifaut voie lever *les lustres*

(1) Commissaire impérial près le Théâtre Français.

Qui doivent éclairer ses sottises illustres.

J'ai voulu *tâter* Talma sur le succès présumé de l'ouvrage, mais je l'ai trouvé aussi discret que je le suis moi-même sur les choses que je ne sais pas. Il m'a montré seulement son rôle, qui est raturé d'un bout jusqu'à l'autre, et qu'il a appris deux fois.

Il paraît qu'il n'est pas content du petit congé de six mois qu'il a obtenu l'année dernière, et il en a demandé un autre pour cette année : il a eu raison sans doute puisqu'on le lui a accordé, mais je ne comprends pas trop ceux qui accordent. Talma voudrait bien que son absence ne tournât pas à ton préjudice, et il se propose de partir en même temps que Mlle Duchesnois pour être revenu à la même époque. Il calcule son retour pour le 15 juin.

Lafond est toujours sa bête noire, et j'ai évité de lui en parler ; mais il m'en a parlé le premier, et il m'en a parlé pour se mettre en colère. Il s'est radouci pour me parler de son élève dont il désire faire un Télémaque. Je ne suis pas entré dans ses vues, mais j'ai évité de le contrarier. Il ne m'a pas paru convenable d'entamer une discussion dans un moment où elle ne peut pas être décidée. Tout ce que j'ai pu juger de Talma, c'est qu'il a songé à tes intérêts, et qu'il désire vraiment t'être agréable. Laissons faire au temps.

Le temps doit nous ramener Mlle George. Elle est à Francfort, et peut-être même sur la route de Paris. Bernard ne sait pas encore si elle rentre aux Français, mais la chose est probable. Je sais par M. de Lesseps, consul général de France à Pétersbourg, que Mlle George en revient beaucoup meilleure qu'elle n'y était allée. Dans ce cas-là on pourrait laisser partir Mlle Duchesnois et donner ta Pénélope à Mlle George (1) sans que la première pût se plaindre de toi. Je n'ai pas parlé à Talma de ce projet, d'abord parce que j'ignore si tu l'approuveras, ensuite parce qu'il pourrait arriver aux oreilles de Mlle Duchesnois qu'il te faut ménager dans la crainte que Mlle George ne vienne pas.

Saint-Prix rentre au théâtre et Mlle Devienne en sort. Voilà les nouvelles des coulisses.

La plus importante est celle de la suspension de *l'Intriguante* (2). Elle a été jouée devant l'Empereur à qui elle a souverainement déplu. Il s'est exprimé fort durement, à ce qu'il paraît, sur le compte de l'auteur. Bref, la pièce est défendue. On court chez le libraire depuis qu'on ne peut plus la voir au théâtre. Les exemplaires se vendaient hier 45 sols.

Cette petite aventure ne laissera pas que de donner du courage à nos auteurs comiques. Elle leur apprendra à plaisanter sur les choses saintes et à se

(1) Toutes deux jouèrent dans *Ulysse*, Mlle George, *Pénélope*, et Mlle Duchesnois, *Télémaque*.

(2) Comédie d'Etienne.

moquer d'un chambellan ! d'un homme qui a un habit rouge et une clef pendue au derrière ! Je suis cependant surpris que ce corps respectable ait pris si mal la plaisanterie. Il aurait eu raison si Etienne avait peint son chambellan comme un homme sans savoir vivre, sans politesse, sans complaisance; mais il l'a peint comme un homme sans caractère, et depuis quand le caractère est-il une vertu de chambellan? C'est un bon caractère qu'il lui faut, et je suis sûr que le plus fier de ces messieurs n'a pas de reproche à se faire à cet égard.

Adieu, je t'embrasse. ALEX. MARTIN.

Le peintre Guérin à Lebrun.

1813.

Je vous envoie, monsieur, le croquis que vous avez désiré, et que l'on ne m'a remis qu'hier. Ce croquis n'est point exact pour les proportions, encore moins pour l'effet; aussi ne peut-il donner qu'une idée confuse de ce que serait la décoration (1). Dans le cas où l'on s'en servirait, je crois nécessaires quelques observations sur la proportion de certaines parties et ces observations pourraient être soumises au décorateur. Le plafond, par exemple, a, selon moi, trop de développement; on pourrait sans doute le diminuer en baissant le rideau d'avant-scène; ou si les dimensions du théâtre ne le permettent pas, en élevant toute l'architecture sur laquelle il porte. Les marches qui sont comme l'échelle de toute la décoration ont été indiquées trop hautes. Les niches sont aussi trop grandes. Bien qu'elles doivent être à la hauteur des portes, il faut les tenir plus étroites et arrêtées à la moitié de la porte. Les statues sur un socle et fort petites parce qu'elles doivent représenter des dieux pénates. Les autels de devant sont aussi trop grands. Les pilastres doivent diminuer fort peu dans la hauteur, et le décorateur sait mieux que moi sans doute combien il faut rendre fines et peu saillantes les moulures du dorique grec, particulièrement la plinthe du bas, qui doit à peine s'apercevoir. Le fond est une cour en portique, du même ordre, avec une statue de Jupiter au milieu. Le fond se développera sans doute davantage lorsque les épaisseurs des plates-bandes et des caissons seront remises exactement en perspective, car toutes ces épaisseurs ont trop de développement. Il est inutile de vous dire que les escaliers sont réels ainsi que la porte à laquelle ils conduisent. Il y aurait encore beaucoup d'observations à faire sur l'effet de lumière de cette décoration, mais le talent connu de l'artiste qui en serait chargé y suppléera. Il suffit de dire que toute la pièce intérieure serait tenue un peu sombre afin de contraster avec la clarté du fond de la cour, et que la lumière arriverait entre les pilastres, jusqu'à l'entrée de la pièce intérieure.

Je vous demande pardon, monsieur, pour mon bavardage, que j'ai cru devenir nécessaire pour un croquis aussi peu arrêté. Au reste, s'il ne vous représente pas un peu ce que vous aviez imaginé, il faut le rejeter entièrement. Car vous devez bien penser qu'en cela j'avais moins l'espérance de réussir que le désir d'essayer une chose qui pouvait vous être agréable. Veuillez croire, monsieur, que dans toutes les occasions je mettrai le plus grand empressement à vous témoigner l'estime et la considération parfaite avec lesquels je suis votre très dévoué. GUÉRIN.

Duparquet à Lebrun.

Paris, 9 février 1814.

Mon ami, j'ai été chez vous ce matin pour savoir si Mlle Duret avait quelque chose à vous envoyer. Elle n'avait rien.

L'Empereur était hier à Provins, on dit aujourd'hui qu'il est à Coulommiers. Il paraît que ses opérations tendent à se rapprocher de la Loire.

Le prince royal de Suède était à Reims avant-hier. On dit qu'il a couché hier à Laon. Si le fait est vrai, vous devez en savoir quelque chose.

Aubernon est parti lundi soir avec son frère.

Nous voyons ici beaucoup de déménagements. Les uns font revenir leurs meubles de la campagne à la ville, les autres les font partir de la ville à la campagne.

Les uns partent, les autres restent. La duchesse de Raguse, le maréchal Ney ne quitteront pas Paris. M. de La Valette a mis sa femme à l'Abbaye-aux-Bois, sous la garde de Dieu et la protection des Visitandines.

Je vous embrasse tous deux et je me recommande aux dames. Adieu.

Aubernon à Lebrun.

Tours, le mercredi 9 février 1814.

Mon bon ami, j'ai quitté Paris à l'heure que vous saviez le soir de votre départ. J'ai couché hier à Châteaudun et je regarde du coin de l'œil en vous écrivant une grosse tourangeaude qui me prépare un fort bon lit. Cela veut dire seulement que le sommeil me presse.

Non, je n'ai jamais éprouvé d'angoisses pareilles au serrement de cœur qui m'a pris en traversant les rues de notre pauvre capitale; les boulevards, les Champs Elysées, le pont d'Iéna, le palais du Roi

(1) D'*Ulysse*. La pièce était prête à paraître depuis plusieurs mois quand elle fut représentée en avril de l'année suivante.

de Rome, Auteuil, Sèvres, Saint-Cloud, Versailles, tout cela a fui derrière moi; nos ennemis y sont peut-être maintenant.

Et vous, mes bons amis, avez-vous fait un heureux voyage? Reine m'a dit que vous étiez partis à cinq heures. Nos dames ont vraiment une résolution extraordinaire, dans les grandes circonstances.

Je vois que les choses se sont arrangées de manière que vous aurez tous été réunis le lundi soir ou le mardi à Saint-Just. Le plaisir de vous voir tous ensemble vous aura distrait de nos malheurs. Moi, je voyage seul, je vis seul, et je suis tiraillé par les plus tristes pensées : ma séparation d'avec mes amis, les dangers que courent mon père et ma famille; ma tête galoppe en un instant de l'orient à l'occident et du midi au nord.

Je ne partirai demain qu'après avoir vu à la poste s'il n'y a rien de vous. J'irai probablement coucher à Châteauroux. Il me semble que je voyage sans but et sans suite; je bats des ailes devant moi comme un oiseau que la frayeur a séparé de la volée : où me reposerai-je? je n'en sais rien. Conservez-moi tous dans votre cœur, écrivez-moi souvent; parlez-moi de tout le monde, des moindres petits détails qui vous concernent : il n'y a que ce remède qui puisse me calmer...

Martin à Lebrun.

Paris, 23 février 1814.

... Nous ne sommes pas si gais à Paris. Notre frayeur a été trop vive et elle n'est pas assez loin de nous pour que nous en ayons perdu le souvenir. Nous avons eu une belle peur, et en vérité, il y avait de quoi. Avant d'entendre le canon qui nous annonçait la victoire, nous en avons entendu résonner d'autre. L'ennemi était à cinq lieues. Le parc d'artillerie de l'armée était à Charenton, dont le pont était tout disposé à sauter. On voyait entrer à Paris, à 2 heures, des soldats qui avaient été blessés le matin. Tous ces symptômes n'étaient pas rassurants. Tu conviendras que si M. Français a fait dans sa culotte, on ne doit pas lui en faire un crime, et qu'on doit seulement l'engager à la faire laver.

Mlle Duret m'a communiqué une lettre qui lui a été adressée à ton ancienne demeure, par le maire de ton arrondissement, pour t'inviter à envoyer un lit, des draps, etc., etc., aux hôpitaux militaires. J'ai conseillé à Mlle Duret d'aller à la municipalité dire que tu n'étais pas à Paris, et que tu avais quitté depuis longtemps ton logement. Rien n'est, d'ailleurs, plus facile que de s'exempter de cette fourniture; on ne force personne, et cependant les municipalités ont déjà reçu des dons immenses tant en lits qu'en argent. On n'a pas idée du zèle et de l'humanité que les Parisiens ont montrés dans cette circonstance. Les prisonniers ennemis en ont été et en sont également l'objet. J'ai vu une femme du peuple ôter ses souliers pour les donner à un pauvre soldat qui n'en avait pas. On se pressait sur leurs pas pour leur donner du pain, de l'argent, du linge; on leur en jetait de toutes les fenêtres. Je suis sûr que si Achille avait vu cette scène, il aurait, à défaut d'argent, tiré son mouchoir de sa poche et qu'il se serait mouché...

... *Duguesclin* (1) est en répétition. J'aurais bien voulu voir Talma pour lui parler d'*Ulysse*, mais il fait si froid que je ne puis me décider à sortir de ma coquille avant midi, et, à cette heure, Talma est aussi sorti de la sienne. Je devais dîner avec lui samedi chez Mme Davilliers, mais il ne vint pas, parce qu'on le fit jouer fort mal à propos ce jour-là. Si pourtant tu désires que je le voie, j'irai...

Duparquet à Lebrun

Paris, le 28 février 1814.

Mon ami, je suis arrivé hier à midi. Je vis Martin une demie-heure après. Les nouvelles étaient toutes couleur de rose. L'ennemi avait demandé un armistice; les plénipotentiaires étaient nommés pour en traiter, et l'on savait que l'Empereur avait déclaré qu'il ne signerait un armistice qu'après avoir signé les préliminaires de la paix. Il y avait cercle aux Tuileries, et l'on attendait la confirmation de toutes ces heureuses nouvelles; et pour les avoir de première main, j'attendis M. Suchet à son retour du château. Mais mon espérance fut bien trompée : on ne parla point d'armistice à la cour, et l'on apprit au contraire que les débris de l'armée russe, après s'être rassemblés, et avoir formé un corps de trente mille hommes, avaient attaqué le maréchal Marmont, qui, n'ayant sous ses ordres que six mille hommes, fut battu et poursuivi l'épée dans les reins. Hier, dans la matinée, l'ennemi était à Meaux et à Sézanne. On a envoyé de tous côtés des renforts à Marmont, Le maréchal Ney est passé par Paris et a emmené avec lui six mille hommes qui s'y trouvaient. Je les ai vus partir. On a demandé à la garde nationale sept hommes de bonne volonté par compagnie, et l'on assure que l'Empereur lui-même se porte sur Meaux avec toute son arrière-garde; il est plus que probable que toutes ces mesures suffiront pour repousser encore une fois l'ennemi loin de la capitale. M. Martin (2) m'avait chargé d'apprendre aux Parisiens à mettre plus de mesure dans leur joie et dans leur abattement. Mais je vois que la tâche serait trop

(1) Comédie d'Arnault, qui fut outrageusement sifflée.
(2) Négociant anglais établi à Rouen.

pénible. Hier matin à mon arrivée, il y avait une exaspération de contentement extraordinaire. Je vis le roi Joseph passer en revue la garde nationale. Tous les visages étaient riants et toutes ces têtes légères agitaient les plumets rouges avec une sorte d'enthousiasme qui rappelait les premiers temps de la révolution. Aujourd'hui, tout est changé : les visages sont mornes, les esprits abattus. Je sors de chez le directeur général (1); on y tenait une espèce de conseil sur l'état des choses. La comtesse [Français] s'est cachée à l'époque de notre départ et n'a plus reparu depuis; on ignore absolument le lieu de sa retraite.

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 2 mars 1814.

Voilà donc encore une fois les affaires embrouillées quand nous commencions à espérer ; voilà une nouvelle armée qui sort en quelque sorte de dessous la terre, qui se trouve sans qu'on sache comment presque aux portes de Paris. Mon ami, dans quel temps sommes-nous, et quand verrons-nous donc luire ce rayon de paix que nous implorons depuis tant d'années. Toutes les nouvelles étaient si belles! il semblait qu'il n'y avait plus qu'à se réjouir. Nous voilà replantés ici pour je ne sais combien de temps. J'espérais pourtant vous suivre de bien près à Paris. Tout ceci nous déconcerte de mille manières...

Je commençais à vous écrire hier quand on m'a apporté un billet pour aller entendre plaider une cause scandaleuse ; et je vous ai abandonné. J'ai passé toute ma journée au tribunal, et je m'y suis amusé autant qu'à la plus bouffonne des comédies de Molière. Vous connaissez bien à Rouen un animal appelé de V..., qu'on voyait passer tous les jours au boulevard monté sur sa petite bête. Ce vieux libertin, vrai modèle du ci-devant jeune homme, usé, on nous l'a dit au tribunal, par soixante ans de débauche, s'avisait de courtiser la jeune femme d'un ouvrier. Le mari, jaloux, est venu surprendre le galant, tandis qu'il était avec sa femme, et lui a fait signer un billet de 2.000 francs. M. de V..., quand il fut tiré du guet-à-pens, a fait traduire devant les tribunaux le malheureux ouvrier et sa femme, et voilà la cause que tout Rouen a été entendre plaider hier. Je voudrais pouvoir vous rendre tous les éclats de rire qui s'élevaient à chaque instant dans la salle à la déposition du séducteur et à l'interrogatoire de l'accusée ; le vieux président voulait qu'en cette affaire on mit les points sur les *i*, et il disait :

« — Vous dites qu'on a voulu vous faire violence ; mais de quelle manière ?

« — Monsieur, il m'a pris dans ses bras.

« — Cela ne suffit pas pour constater l'attentat de viol.

« — Mais, monsieur, il a voulu m'entraîner sur mon lit.

« — Cela ne suffit pas encore. A-t-il porté sa main à certain endroit que la pudeur ne permet pas de nommer ? Etait-il dans une posture malhonnête ? Avait-il des gestes et des mouvements qui indiquaient le viol ? Enfin, a-t-il voulu vous plonger un poignard dans le sein ? »

Jugez, mon ami, des éclats de rire à toutes ces questions du Brid'oison ; toute la séance a été de cette force. Le séducteur sexagénaire a été débouté de son accusation, et à la sortie du tribunal, toute la populace suivait de V..., et l'a reconduit jusque chez lui en criant : « Hue, hue, le vieux polisson ! »

Mme Suchet sort d'ici ; elle a de bonnes nouvelles de Paris, on lui écrit que les ennemis se sont retirés assez loin, mais vous savez tout cela avant nous par M. Suchet lui-même, qui a reçu une lettre du quartier général.

Duparquet à Lebrun.

Paris, ce 2 mars 1814.

Mon ami, j'ai couru toute la matinée, il est près de deux heures, et je n'ai que le temps de vous dire un petit bonjour. On attend avec impatience des nouvelles de Meaux, on n'en a point depuis deux jours. L'ennemi, après avoir lancé dans la ville quelques obus, s'est retiré devant les troupes qui arrivent de Paris. Les uns disent que ce corps d'armée est composé des débris de l'armée de Blücher, d'autres que c'est un corps tout neuf, nouvellement arrivé. Cette dernière supposition changerait beaucoup l'état des choses, car on aurait encore à redouter la formation d'une nouvelle armée du côté de Soissons, et le cercle formé par l'ennemi s'étendrait toujours davantage ; il deviendrait bien difficile à l'empereur de se poster sur tous les points à la fois, comme il l'a fait jusqu'à présent. On ne sait rien de positif sur la suite des négociations; il paraît cependant que nos troupes, arrivées devant Châtillon, en ont respecté le territoire, et que les plénipotentiaires ennemis y sont maintenant à notre discrétion, comme M. de Caulaincourt était dernièrement à la leur. L'aspect de Paris est totalement changé de ce que vous l'avez vu ; on ne parle plus que de se défendre et de s'enterrer sous les cendres de la capitale. C'est ce que l'empereur voulait sans doute, et ce que l'ennemi a amené par son odieuse conduite partout où il a passé...

(*A suivre.*

(1) Des droits réunis.

LA QUESTION DU CHOMAGE (1)

Mesdames, Messieurs,

Il peut paraître bizarre de voir un cours d'Histoire du travail consacré, comme le sera celui-ci, à ceux qui ne travaillent point, aux chômeurs. Hélas ! il en arrive de même à ceux qui écrivent un manuel de la santé ; ils doivent parler souvent de la maladie et de la mort. Moi aussi, je rencontre sur mon chemin cette maladie du travail qu'on appelle le chômage, maladie tantôt chronique, tantôt aiguë, toujours douloureuse et angoissante ; car vous supposez bien qu'en m'occupant ici des sans-travail, je ne songe pas à ceux d'en haut, aux privilégiés qui ont trouvé dans leur berceau le droit à la fainéantise et les moyens d'être des chômeurs perpétuels ; je pense à ceux d'en bas qui, voulant et devant travailler pour vivre, cherchent et ne trouvent pas de quoi gagner leur pain et celui de leur famille.

Nous sommes si bien habitués au spectacle de ce qui nous environne que nous ne remarquons plus ce qu'il y a de tragique, de lamentable, d'inquiétant dans ce fait que, en des sociétés regorgeant de richesses et animées d'une fièvre de production plus intense qu'elle ne l'a jamais été, des êtres humains valides, laborieux, experts dans leur métier, sont toujours, par dizaines de milliers, et souvent par centaines de milliers, contraints à rester les bras croisés au risque de mourir de faim. M. Léon Bourgeois, dans le discours qu'il prononça à l'ouverture de la *Conférence internationale du chômage*, tenue à Paris en septembre 1910, estimait que le nombre des ouvriers privés de leur travail régulier est bon an mal an pour la France de 300.000 à 500.000. Encore ces chiffres devraient-ils être grossis considérablement pour d'autres pays, et surtout pour les années les plus mauvaises. Tels quels, ils suffisent amplement à prouver qu'il y a là un des problèmes les plus graves et les plus navrants de notre époque, et c'est pourquoi je me suis décidé à l'aborder avec vous cette année, heureux si je puis éveiller en ceux qui ont négligé jusqu'ici d'y prêter attention l'envie de le résoudre, et apporter à ceux qui veulent le résoudre des précisions indispensables.

*
* *

Je me placerai d'abord au point de vue de la justice.

Je n'ignore pas, Mesdames et Messieurs, combien cela est démodé. Il faut être né aux environs de l'année 1848, en avoir respiré dans l'air ambiant l'enivrant idéalisme pour se préoccuper avant tout du juste et de l'injuste. Pourtant, aux personnes qui se soucient encore, non seulement de ce qui est, mais de ce qui pourrait et devrait être, j'ose dire ceci : — Réfléchissez un instant à la situation de l'homme qui a pour toute propriété et pour unique ressource ses bras, son intelligence et sa bonne volonté, qui n'a hérité de ses parents que la pauvreté et la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son front. Il trouve autour de lui tout possédé, occupé, accaparé par d'autres, la terre, les mines, les fabriques, les maisons de commerce et d'habitation ; il doit payer pour manger et boire, payer pour dormir, payer pour se vêtir et se chauffer, payer pour se déplacer, et cet argent qu'on réclame de lui pour toute chose, il ne peut l'obtenir qu'en louant sa force de corps et d'esprit. Il s'adresse donc à l'un des heureux qui, par droit de naissance, possèdent ces biens auxquels il n'a point de part, et il lui dit : « Donnez-moi, je vous prie, la permission de travailler pour vous ! Vous me paierez pour la peine, et je pourrai payer à mon tour ce qu'on exige de moi pour chacun de mes besoins. » D'ordinaire le personnage ainsi sollicité, qu'il soit propriétaire, usinier, négociant, ne peut se passer du travail d'autrui pour mettre en valeur ce qu'il possède, pour mener à bien l'entreprise qu'il dirige, et il offre un salaire pour la besogne qu'on fait à son profit. Mais quand, pour une cause ou pour une autre, il répond à l'ouvrier : — Du travail, je n'en ai pas à vous donner ! Passez votre chemin, l'ami ! Cherchez ailleurs ! — quand le malheureux en quête d'une besogne lucrative reçoit à toutes les portes où il frappe la même réponse désolante ; quand il est ainsi réduit à demeurer oisif, sans avoir ni argent ni possibilité de s'en procurer de façon honnête, que voulez-vous qu'il devienne ? N'est-ce pas comme si on lui disait : — Pas de place pour toi à la ferme, à l'atelier, au magasin ! Pas de place pour toi au banquet de la vie ! Tu es de trop sur la terre, ou du moins dans la patrie. Meurs, ou va-t-en bien loin, où tu pourras, si les chemins de fer et les paquebots veulent t'exporter pour rien, si les autres pays consentent à t'accueillir la poche vide ! —

En vérité, Mesdames et Messieurs, dans l'agonie de cet homme, qui ne peut vivre sans travailler, et qui ne peut avoir accès aux instruments de travail, n'y a-t-il pas une affreuse contradiction ? N'est-ce pas là une cruelle aventure qui crie l'iniquité ? Le généreux penseur anglais Carlyle disait que rien n'est plus odieux, plus révoltant pour la conscience humaine, qu'un pareil déni de justice. Et moi, je répète à mon tour : Qu'un homme, je dis un seul homme, voulant et pouvant travailler, soit con-

(1) Leçon d'ouverture professée au Collège de France le 2 décembre 1912.

damné à la mort ou à l'exil, ou, pour mettre les choses au mieux, au vol ou à la mendicité, par manque de travail, alors que tant de besoins à satisfaire et tant de moyens de produire existent autour de lui, ce serait déjà un acte suffisant d'accusation contre notre civilisation contemporaine; mais que les martyrs du chômage forcé se comptent chaque année par millions sur la surface de notre globe, c'est non seulement une tare, une blessure profonde et saignante, mais un crime de notre organisation sociale.

*
* *

Je vais me placer maintenant à un autre point de vue, presque aussi démodé que le précédent : au point de vue de la pitié.

Pour atténuer ce qu'il y a d'immérité dans le cas du chômeur involontaire, on prétendra qu'il pâtit souvent de ses propres défauts, ou bien de fatalités économiques qu'on peut déplorer, non empêcher. Nous verrons plus tard ce que valent ces allégations, commodes prétextes à laisser les choses aller comme elles vont. Mais ce qu'on ne saurait nier ni contester, ce sont les effets pernicieux du chômage sur l'homme ou la femme qui en est frappé, sur son entourage immédiat, sur la classe ouvrière tout entière.

Le travailleur qui ne travaille plus, ou qui travaille quelques heures par semaine à des besognes quelconques, incertaines, précaires et mal rémunérées, se démoralise forcément. Les intervalles réitérés d'attente qu'il traverse, le temps qu'il perd à chercher et à espérer un emploi, les demi-salaires qu'il touche et qu'il dépense souvent en courses vaines, épuisent son courage, sa fierté, sa force de résistance. La peur incessante du lendemain énerve le plus patient et, pour le dire en passant, c'est à cette insécurité fondamentale de la vie ouvrière, qu'est due en grande partie la formidable ruée qui, en France surtout, précipite tant de gens vers les carrières de tout repos, comme celles d'employés de l'État, où les appointements sont souvent médiocres, mais arrivent avec une enviable ponctualité. Chose plus grave! Le chômeur total ou partiel, à force de courir les rues et les cabarets, où l'on a chance d'être embauché, prend goût soit à cette existence capricieuse de chemineau qui est si poétique au théâtre, si voisine du vagabondage et de la maraude en réalité, soit à la fainéantise pure et simple qui, comme chacun sait, n'est respectable qu'à condition d'être dorée. Il est sur le chemin de la déchéance, de l'abattement, du terrible : A quoi bon? qui est l'aveu d'impuissance de l'énergie vaincue. Il est en passe de devenir un chômeur volontaire, un mendiant professionnel, un parasite social, ou, pis encore, un révolté, un dévoyé qui demande au vol, au crime ce que le labeur honnête n'a pu lui assurer. C'est un homme à la mer, sur lequel roule et se referme le flot indifférent.

Mais ce n'est pas tout. Cet homme peut avoir, il a souvent une femme, des enfants, un foyer, et c'est là que se répercute en souffrances infinies le désastre qui l'accable. Relisez à ce propos le conte d'Emile Zola intitulé : *Le chômage* (1).

Ne vous étonnez pas, mesdames et messieurs, si je vous cite ici un document littéraire. Les romanciers, surtout les romanciers réalistes, sont les historiens des mœurs; ils apportent des faits intimes, des vérités vivantes qui échappent aux statistiques les mieux établies, aux enquêtes officielles les plus pénétrantes. La littérature a sa place et son rôle à côté des investigations scientifiques. Je ne la crois pas apte, sans doute, à fournir des solutions aux problèmes délicats et ardus qu'engendre l'évolution des sociétés ; mais elle a le pouvoir de faire tomber un jet de lumière sur des questions qui, sans elle, dormiraient, prisonnières ignorées, dans de gros livres que le grand public salue de loin avec respect; elle a le mérite de rendre au sentiment sa part légitime dans l'étude des plaies sociales, de mettre au cœur, par la peinture enflammée du mal, le désir de le guérir, de rappeler, ce qu'on oublie parfois dans les discussions économiques, que sous les chiffres secs et rigides, sous les formules abstraites et impassibles, sont dissimulés des êtres de chair et de sang, qui vibrent douloureusement sous l'archet de la misère et de la désespérance.

Donc, le conte de Zola, dont je vous parlais voici un instant, est un drame en quatre tableaux, qui, suivant l'habitude de l'auteur, se déroule autour d'un objet faisant image : c'est ici le squelette dégingandé de la machine muette et immobile, symbole visible de la mort du travail.

La scène se passe d'abord dans l'atelier du patron, qui est un brave homme écrasé par la faillite, par des forces plus puissantes que sa volonté. Puis, nous suivons l'ouvrier, courant dans la boue, sous la pluie d'hiver, à travers l'immense Paris qui est pour lui comme un désert d'hommes, résistant à la tentation de briser une vitrine de bijoutier, et à l'appel sinistre de la rivière qui lui promet la tranquillité du néant, ne pouvant se résigner à l'humiliation de tendre la main, revenant enfin au logis sans argent et sans pain, ivre de fatigue et de tristesse. Nous voyons la femme, pleurant dans sa mansarde d'où les meubles et les hardes sont partis un à un, jusqu'aux matelas, piétinant dans la rue, où elle attend

(1) *Nouveaux contes à Ninon*, p. 140.

son homme, où elle se sent coudoyée par la débauche qui lui jette au passage ses invites grossières. Nous voyons surtout l'enfant, une fillette de sept ans, qui, le regard fixe, la figure vieillotte, le corps décharné, tousse, frissonne, semble creuser en elle-même un profond sujet de méditation, et finit par demander gravement : — Dis, maman, pourquoi donc avons nous faim ?

L'écrivain s'arrête sur ce point d'interrogation, qui demeure posé devant le lecteur, comme l'énigme du sphinx moderne. Oui, pourquoi meurt on de faim, quand on veut et peut travailler ? Pourquoi les petits enfants, qui n'en peuvent mais, sont ils livrés à ce supplice ? C'est toute la question sociale qui se dresse ainsi évoquée, par le chômage

Vous faut-il des faits précis à l'appui des tableaux tracés par le romancier ? En voici, cueillis au hasard dans cette chronique de la vie de tous les jours que nous parcourons d'un œil distrait sous la rubrique de *Faits divers*. Ce n'est plus de la littérature ; c'est de la réalité saignante prise sur le vif

Le 11 février 1894, deux vieillards, un mari et sa femme, nommés Forestier, et âgés l'un de soixante-douze, l'autre de soixante-huit ans, se réfugient dans le suicide, et laissent, dans une lettre que les journaux publient, l'explication de leur résolution désespérée : « Nous en avons assez de traîner notre pitoyable vie de misère. Depuis le temps que nous sommes sans travail, ma pauvre vieille femme et moi, nous avons trop souffert de toutes nos privations, de toutes nos humiliations. Ce n'est pas avec les trois francs par semaine que nous donne l'Assistance publique que nous pouvons vivre. »

Quand on ne se tue pas, on tue parfois ; témoin cet ouvrier qui, en 1893, tire des coups de revolver sur la foule entassée dans l'avenue de l'Opéra lors des fêtes russes, et qui dit pour sa défense : « Si j'avais eu du travail, je n'aurais pas agi ainsi ; je n'ai de haine pour personne ; mais j'en avais assez. J'allais être poussé au ruisseau, moi qui ai toujours travaillé (1) ».

Encore ne sommes-nous pas au bout des suites désastreuses que le chômage entraîne. Je n'ai rien dit des ouvrières qu'il atteint aussi, et parfois plus gravement que les ouvriers. On devine, sans que j'y insiste, ce que vendent les malheureuses, quand elles ne peuvent plus vendre leur travail. Il y a longtemps que Musset, un poète qui n'était certes pas socialiste, a lancé cette apostrophe fameuse :

> Pauvreté ! Pauvreté ! C'est toi la Courtisane.
> C'est toi qui sur ce lit as poussé cet enfant !...

Mais, sans distinction de sexe, le chômage fait, pour ainsi dire, tache d'huile autour de lui. Comme on veut vivre et faire vivre les siens, on accepte à n'importe quel prix les besognes les plus pénibles, les plus rebutantes, les plus mortelles. Et alors, c'est, par ricochet, la baisse générale des salaires, le resserrement de l'existence, la gêne dans le ménage de ceux qui travaillent encore. Ce ne sont plus quelques individus, c'est toute la masse des travailleurs qui souffre, rétrograde, et retombe au-dessous du niveau où elle s'était élevée avec tant d'efforts !

*
* *

On voit que le chômage touche à l'intérêt général ; il importe à la société de ne pas laisser se former et s'étendre ce qui peut être regardé comme une pépinière du paupérisme et, en une certaine mesure, comme une école du vagabondage et même du crime. Mais le péril est bien plus grand pour elle, quand, lors de ces dépressions économiques qui surviennent périodiquement sans cause apparente, les affaires s'arrêtent, les ateliers se vident, les usines se ferment, et que les affamés battent le pavé en long cortège, tantôt silencieux et mornes, tantôt scandant cette funèbre mélopée que les rues de Lyon et de Paris ont entendue à plus d'une reprise : — Du plomb ou du pain ! Du plomb ou du pain ! — Et nous pouvons maintenant, pour démontrer la nécessité de veiller et de parer au chômage, invoquer des arguments capables d'émouvoir tous les égoïsmes ; nous pouvons nous placer au point de vue de l'intérêt personnel que les autres citoyens de l'État ont à défendre leurs biens et leur vie contre les attaques désordonnées des ventres creux.

Que faire, en effet, quand le mal devient une crise violente et forcenée, quand une foule hurlante et prête à tout est déchaînée par la faim, conseillère des suprêmes résolutions ? La classe possédante n'a plus le choix qu'entre deux voies de salut : nourrir ces sans-travail, consentir pour cela des sacrifices énormes, jeter au gouffre, qui les dévore, de larges morceaux de sa fortune pour arriver à sauver le reste ; ou bien, par une abondante saignée, décimer cette cohue menaçante, acheter, par une tuerie opportune, un repos de quelques années. Mais ce dernier expédient, sans compter qu'il est barbare, est périlleux ; le succès d'une bataille n'est jamais sûr ; une émeute peut se changer en Révolution : des insurgés qui n'ont rien à perdre sont toujours à craindre ; ils peuvent s'aviser de piller non plus des boulangeries, mais des boutiques d'armuriers, et qui peut dire alors s'ils ne seront pas vainqueurs à leur tour ? Qui sait où s'arrêteront, en ce cas, leurs colères, leurs représailles ? Qui oserait affirmer qu'ils ne songeront pas à exproprier en bloc les détenteurs

(1) Voir *La Vie ouvrière* de F. Pelloutier, pp. 279-300.

de ces richesses, de ces ressources vitales qu'ils ont tant contribué à créer, et auxquelles il ne leur est plus permis de participer? Il n'est pas difficile de trouver dans le passé l'exemple de Révolutions qui ont été des transferts de pouvoir et de propriété d'une classe à une autre.

Ne m'accusez pas, je vous prie, Mesdames et Messieurs, de noircir à plaisir la réalité. C'est un fait connu et reconnu que le chômage a été fréquemment le précurseur et parfois l'auxiliaire des grands mouvements révolutionnaires, qui sont dans la vie d'une nation comme des Niagaras dans le cours d'un fleuve.

Souvent, il est vrai, ce n'est qu'un bouillonnement de surface, une fermentation qui n'aboutit pas. L'histoire de l'Angleterre, au XVIIe et au XVIIIe siècles, est pleine de *bread-riots*, comme on disait, c'est-à-dire d'attroupements et démonstrations qui ont pour but la conquête du pain quotidien. Ces petites effervescences ne déterminent pas de profonds changements politiques; elles sont apaisées par des répressions vigoureuses, mêlées de mesures charitables et de bonnes paroles qui retentissent dans les discours de la couronne et dans les débats du Parlement.

Mais, regardez ce qui se passe à Paris en 1789, lorsque l'ancien régime commence à céder au formidable ébranlement qui va l'emporter. Avant la prise de la Bastille, les chômeurs sont nombreux, et la preuve, c'est que neuf mille d'entre eux sont provisoirement occupés aux ateliers de charité qu'on a ouverts pour eux sur les hauteurs de Montmartre et de Chaillot. Quelques jours après, le 18 août, trois mille garçons tailleurs se réunissent sur le gazon du Louvre; ils envoient au Comité de la Ville une députation de vingt compagnons pour qu'il leur garantisse en toute saison un salaire de quarante sous par jour, et le Comité acquiesce à cette demande qui est une sorte de revendication du droit au travail. Le mois suivant, des ouvriers cordonniers, rassemblés aux Champs Élysées au nombre de cinq ou six cents, nomment un Comité qui doit former et administrer une caisse de chômage alimentée par eux (1). Il est vraisemblable qu'alors déjà, et plus tard surtout, les travailleurs, privés de travail par les convulsions de la lutte engagée, ont été acteurs dans les journées historiques de l'époque. Mais ce qui est certain, c'est que la bourgeoisie, qui mène alors le combat, et se sent assez forte, à elle seule, pour le mener à bien contre le clergé, la noblesse et la royauté absolue, a peur de ces masses obscures et anonymes qui ne sont aisées ni à diriger, ni à maîtriser. Quand elle s'organise en milices, elle a soin d'exclure et de désarmer les citoyens qui n'ont pas de propriété, et, dès qu'elle le peut, elle s'empresse de disperser ces groupements de miséreux qui se sont amassés au-dessus de sa tête comme des nuages sombres, et qui vont grossissant de jour en jour; car à la fin d'août ils atteignent déjà dix-sept mille hommes. Quelques-uns des siens proposent avec une sereine férocité de tirer dessus à mitraille; les autres montent à l'assaut de Montmartre avec une troupe d'élite et des canons, et l'on licencie, en donnant à chacun vingt-quatre sous et un passeport, ces sans-travail qu'elle est lasse d'assister, d'entretenir et de craindre.

En 1830, tout autre est la tactique de la bourgeoisie parisienne. Elle marche d'accord, cette fois, avec le peuple pour empêcher de renaître l'ancien régime qui a tenté de se reconstituer. Elle a besoin d'aide pour renverser le trône de Charles X et chasser les Bourbons. Elle déchaîne elle-même cette force qu'elle redoute à d'autres moments. — Fermez les boutiques et les ateliers — est le mot d'ordre des chefs qui la conduisent. Et les ouvriers jetés sur le pavé, les typographes en tête, élèvent des barricades, entament la guerre des rues et contribuent, plus que personne, à délivrer la France des revenants de Coblentz.

Mais, dans les années suivantes, c'en est fait de cette alliance éphémère. La bourgeoisie victorieuse entend se réserver les fruits de la victoire commune, et elle revient à la politique de défiance et de compression envers ces travailleurs manuels dont elle a escompté, chanté, exploité la bravoure. Aussi, lorsque les tisseurs de Lyon, surpris par le chômage, inscrivent sur leur drapeau cette terrible devise : Vivre en travaillant ou mourir en combattant — c'est à coups de fusil qu'elle leur répond.

Une fois encore, le 24 février 1848, elle accepte le concours des chômeurs qu'ont multipliés les mauvaises récoltes de l'année précédente et un malaise économique qui pèse sur la France comme sur tout le monde industriel. Seulement, voici que la Réforme demandée par elle s'est prolongée en une Révolution, que la monarchie a cédé la place à une république semi-démocratique. Aussitôt dépassée, effrayée, affolée par les aspirations de ces prolétaires qui réclament une réorganisation sociale pour réaliser le droit au travail, c'est-à-dire pour assurer à chacun la possibilité de vivre en travaillant, elle est dans la situation de l'apprenti sorcier dont vous connaissez la pénible aventure. Par des paroles magiques, il a imprudemment contraint des puissances mystérieuses à lui apporter de l'eau pour nettoyer la maison; puis, ne sachant pas les mots capables de les faire rentrer dans leur inac-

(1) E. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France, de 1789 à 1870*. — I. 49-69 — Jean Jaurès, *Histoire socialiste. La Constituante*, p. 313.

tion, il voit le logis inondé sous un ruissellement infatigable et, tremblant d'être noyé, il lance un appel de détresse au maître dans lequel il espère trouver un sauveur. Ainsi, dans son embarras, la classe aisée recourt d'abord à un vieil expédient dont elle a essayé maintes fois, à ces Ateliers de charité qu'on baptise, pour la circonstance, Ateliers nationaux ; mais comme, en même temps, le capital fait grève, moitié par peur, moitié par calcul, ils sont bientôt trop étroits pour la foule qui s'y accumule. Dès le 9 mars, un bourgeois, dans un accès de colère et de franchise, a crié aux membres du Gouvernement provisoire : « Vos ouvriers, nous les renverrons de nos ateliers, nous les jetterons sur le pavé, nous leur dirons d'aller vous demander du pain, et nous verrons s'ils se contenteront d'entendre vanter leur patriotisme (1). » Aussi, rien d'étonnant si, au bout de quelques semaines, les chômeurs embrigadés sont plus de 100.000, sans compter les femmes, sans compter les camarades tout aussi dénués qui remplissent en province les ateliers municipaux ou départementaux. Cela coûte cher. Cela fait une armée prolétarienne. Réactionnaires, républicains bourgeois, gouvernement, sont d'accord pour déclarer qu'il faut en finir. Sous prétexte qu'il y a, parmi eux, des brebis galeuses, on accuse ces ouvriers sans ouvrage d'être en majorité des professionnels de la fainéantise, des malfaiteurs, des voleurs, des forçats en rupture de ban. On décide de dissoudre brusquement ces ateliers, d'ailleurs aussi mal organisés que possible. C'était décréter la guerre civile. Ceux qui les composent et à qui l'on refuse propriété, travail et assistance ont un sursaut de fureur, une convulsion d'agonie Mais ils sont écrasés dans les journées de juin, et les vainqueurs ont, par surcroît, la triste habileté de mettre au compte des socialistes ces Ateliers nationaux, qui, de l'aveu même de leurs promoteurs, devaient être un instrument pour neutraliser, contrecarrer et mater le prolétariat au moyen du prolétariat.

Si l'on veut une dernière preuve du caractère explosif que peut prendre, en certaines circonstances, la question du chômage, qu'on se reporte par le souvenir à ce moment critique de la France que le poète a nommé l'Année terrible. La guerre, le siège ont suspendu à Paris les labeurs ordinaires, barré tous les débouchés extérieurs; la plupart des ouvriers ne vivent plus, eux et leurs familles, que des trente sous qu'ils reçoivent par jour à titre de gardes nationaux. Or, tout à coup, deux décrets d'une Assemblée qui en veut à la population parisienne d'avoir prolongé la résistance et proclamé la République, ordonnent, l'un la suppression de cette solde qui est l'unique ressource de 400.000 personnes, l'autre le paiement immédiat des loyers arriérés. Le premier est un arrêt de mort collectif; le second, une prescription impossible à exécuter. Une légitime indignation soulève des hommes qui, depuis des mois, ont été par la force des choses, hors d'état de travailler et d'amasser l'argent qu'on exige d'eux. La Commune éclate, et c'est une nouvelle et large saignée qui, comme une opération chirurgicale, crève « l'abcès de misère », dont l'inflammation a communiqué la fièvre à tout le corps social.

J'ai insisté, Mesdames et Messieurs, sur les tragédies dont le chômage a été l'occasion en France, parce que je suppose qu'elles sont plus présentes à vos esprits que les événements accomplis à l'étranger. Mais ne croyez pas que notre pays soit seul à souffrir de ces longues et douloureuses suspensions du travail. Il suffit de jeter un coup d'œil au-delà des frontières pour y rencontrer de toutes parts des moments d'angoisse analogues.

En Angleterre, dans l'année 1908, qui fut une année normale, le nombre de chômeurs accusé par les trade-unions dans les métiers qualifiés et organisés, est de 56.000 ; or, les trade-unions ne forment qu'un quart de la population industrielle active, et probablement le quart le moins exposé au chômage ; il faudrait multiplier par cinq, au moins, le chiffre donné, ce qui fournit un total de 280.000 environ. A Londres seulement, de 1860 à 1906, les fonds charitables consacrés à secourir les sans-travail se sont élevés à la somme de 6 millions et demi de francs, ce qui est peu de chose; mais dans la dernière décade l'argent dépensé en un an pour le même objet par l'Etat et les villes se monte à 3.750.000 francs. A maintes reprises, les rues et les parcs de la capitale ont été le théâtre de meetings populaires où des phrases étrangement subversives ont été prononcées : car rien autant que le chômage ne met en relief la profonde inégalité des classes sociales.

Je choisis un épisode entre mille (1). En 1886, les chômeurs sont si nombreux, qu'une Commission royale est chargée de faire un rapport sur le marasme du commerce et de l'industrie, et que le cardinal Manning, selon l'antique usage, propose qu'on ouvre des chantiers de charité pour le soulagement des meurt-de-faim. Le 22 octobre, le parti socialiste, quoique bien peu nombreux alors, annonce pour le 9 novembre suivant, jour de l'ins-

(1 Louis Blanc. *Histoire de la Révolution de 1848*. 2e édit., t. I, p. 253.)

(1 J'emprunte la relation des faits au *Daily News*, journal libéral.

tallation du Lord Maire, une grande démonstration où les sans-travail sont conviés à réclamer pacifiquement de la besogne pour eux-mêmes, du pain pour leurs femmes et leurs enfants. L'installation du Lord Maire! C'est chaque année, pour les Londoniens, une cérémonie traditionnelle, où se déroule dans la ville un cortège fastueux et baroque, en costumes et en carrosses moyen-âge. Imaginez, si vous voulez, quelque chose qui tiendrait le milieu entre notre Mi-Carême et une fête nationale. Grand émoi dans le gouvernement, à l'idée que cette solennité pourra être troublée !

Le chef de la police interdit la démonstration projetée. Les organisateurs protestent, au nom du droit, reconnu en Angleterre à tous les citoyens, de manifester sur la voie publique leurs opinions politiques ou religieuses. L'un d'eux, John Burns (un futur ministre du roi Edouard VII, s'il vous plaît!) se plaint que, pour empêcher d'éclater le contraste entre la richesse des oisifs et le dénûment des travailleurs, on risque de déchaîner une boucherie semblable à celle, qui, au début du siècle, à Peterloo, joncha la terre d'ouvriers massacrés par des soldats. Mais la guerre civile est chose horrible. Le projet semble abandonné ; les journaux conservateurs triomphent. Cependant, au jour fixé, le cortège officiel n'a pas plutôt défilé sur la place de Trafalgar-Square, que la cohue des spectateurs entassés là, et pris par la police pour de simples badauds, se transforme en une troupe bruyante et agissante. Les boutiques du voisinage se ferment et se barricadent ; la foule est si dense qu'elle oppose une muraille impénétrable à toute répression; des orateurs montent sur le piédestal de la colonne, au sommet de laquelle trône la statue de Nelson, et ce sont alors des revendications passionnées du droit au travail et du droit à la vie pour tous ; de triples hurrahs en l'honneur de la Révolution sociale ; des discours amers, où l'on demande à quoi donc a servi la venue du Christ sur la terre, puisque de soi-disant chrétiens sont si loin d'être égaux et frères, puisque, parmi les enfants d'une même patrie, les uns vont passer leur hiver aux rivages ensoleillés de la Méditerranée, tandis que les autres, dans le froid et le brouillard, n'ont même pas la possibilité de gagner une maigre pitance. Des charges de cavalerie, la nuit et la pluie, plus efficaces encore, finissent par disperser ce meeting en plein air. Ce n'est qu'une bagarre après bien d'autres, mais qui révèle quels ferments de désordre et de colère couvent dans les profondeurs de la sage, laborieuse, et prospère société britannique.

Depuis lors, le Parlement a voté plusieurs lois apportant par tâtonnement des essais de solution à ce que le futur Napoléon III, dans ses écrits de jeunesse, appelait déjà le plus important problème du temps présent ; et, en 1908, un bill sur le droit au travail, reprenant de façon imprévue la formule chère à nos hommes de Quarante-Huit, et sommant l'Etat de fournir et de garantir de l'ouvrage à tout travailleur valide, a obtenu en seconde lecture, à la Chambre des Communes, une respectable minorité de 116 voix.

En Allemagne, le recensement de 1895 constatait, au cours de l'hiver, 553.640 chômeurs ; en 1908, 58 villes, sur les 89 qui ont plus de 100.000 habitants, ouvraient des ateliers municipaux ; la seule ville de Dusseldorf consacrait à ces travaux d'assistance 200.000 marks ; en 1909, pour tout l'Empire, les syndicats de toutes couleurs, sous forme d'indemnités et de secours à leurs membres sans emploi, dépensaient environ 10.200.000 marks.

En une quantité de capitales, à Vienne comme à Berlin, à Madrid comme à Pétersbourg, des démonstrations parfois colossales ont, pendant le dernier demi-siècle, forcé l'attention des pouvoirs publics. La question est partout à l'ordre du jour. Les livres et brochures qu'elle a suscités composeraient, à eux seuls, une sérieuse bibliothèque. Enfin, il s'est fondé une Association internationale pour rassembler tous les renseignements désirables, pour faire converger toutes les bonnes volontés éparses. C'est qu'en effet, la question est universelle, et qu'elle est de nature à intéresser, non pas seulement la classe ouvrière en son ensemble, et les plus intelligents, les moins égoïstes de la classe patronale, non pas seulement les hommes d'Etat qui, par leurs fonctions mêmes, sont tenus de prévoir, mais encore tous les penseurs, tous les citoyens, toutes les personnes qui ont à cœur le mieux-être de leur patrie et de l'humanité.

Vous comprenez maintenant, Mesdames et Messieurs, pour quelles raisons j'ai résolu de la traiter devant vous. Je la traiterai, ai-je besoin de l'affirmer? avec une rigueur scientifique d'autant plus nécessaire que le sujet est plus complexe et plus passionnant, et aussi, ce qui n'est pas moins nécessaire dans une étude de ce genre, avec la ferme volonté d'aller au fond des choses, de tout dire, de ne reculer devant aucune vérité. Suivant la marche qui me paraît imposée par la logique, j'étudierai d'abord les causes du mal, ensuite les moyens qui peuvent le prévenir et, pour finir, ceux qui peuvent l'atténuer, quand il est déclaré.

Puissé-je avoir la chance et le talent de me faire écouter ! Car ce que j'ai à vous dire est, j'en ai peur, de circonstance. Si l'on peut se fier aux précédents et aux indications des baromètres économiques qu'une Commission officielle en France est chargée d'observer, il est permis de s'attendre, vers 1914 ou

1915, à l'un de ces ralentissements de l'activité commerciale et industrielle qui se produisent à intervalles réguliers, et qui sont toujours trop fertiles en difficultés et en souffrances. Je souhaite ardemment, si on ne peut l'éviter, qu'il ne nous surprenne pas, comme les disciples du Christ au Mont des Oliviers, endormis et insouciants du péril prochain.

GEORGES RENARD.

BERGSON ET ROUSSEAU

Il est probable que les deux hommes dont on a le plus parlé et sur qui on a le plus écrit, durant ces dernières années et dans tous les pays, ont été Rousseau et M. Bergson. Le monde vient, il est vrai, de célébrer le bi-centenaire de Rousseau, mais, en dehors du bi-centenaire, il y a eu, depuis de longues années, un courant continu de livres et d'articles destinés tous à démontrer que Rousseau est, selon le mot d'Amiel, « un ancêtre en tout ».

La *Revue de métaphysique et de morale* a publié dernièrement un double numéro consacré à ce sujet. Jusqu'à quel point la philosophie de M. Bergson a-t-elle subi cette influence de Rousseau qui s'est étendue partout? Pas un des étrangers ou des Français distingués qui apportèrent leur contribution à ce numéro spécial de la *Revue de métaphysique et de morale* ne s'est nettement exprimé sur ce point. Pourtant, il semblerait que cette parenté valût la peine d'être établie, bien qu'il ne paraisse pas entièrement vrai, ainsi qu'un de ses admirateurs l'affirma récemment dans la *Revue des Deux Mondes*, que M. Bergson soit une personnalité philosophique plus importante que Kant, et probablement aussi importante que Socrate. Comme les autres penseurs, M. Bergson a besoin, pour être compris, qu'on se reporte à cet arrière-plan que lui constituent les idées antérieures dont sa philosophie est la continuation ou contre lesquelles elle réagit.

I

En tout cas, il est facile de voir contre quoi il réagit. Le mouvement dit anti-intellectualiste, dont il est le chef, est une protestation contre le dogmatisme scientifique qui atteignit son apogée pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. C'est le signe que le monde commence à se fatiguer d'un certain positivisme naturaliste et de son effort pour enfermer la réalité dans des formules. Il est évident que les murs de cette prison intellectuelle sont en train de s'écrouler. Des parties de l'édifice se sont affaissées dernièrement avec une soudaineté presque dramatique. L'attaque de M. Bergson a été dirigée surtout contre les prétentions que la science pure a d'imposer ses méthodes à l'étude de la vie et des sciences naturelles. Mais, jusque dans le champ de la physique elle-même, des points de vue surgissent qui, si on les acceptait, menaceraient à certains égards l'édifice entier, dont les fondements furent posés par Kepler et par Galilée, par Newton et par Descartes. Les relativistes, par exemple, dont le chef est peut-être Mach, de Vienne, sont arrivés à des conclusions nouvelles touchant certaines conceptions secondaires de la physique. On peut déduire ce qui se passe dans le monde des mathématiciens du titre d'un volume récent, « Le mysticisme dans les hautes mathématiques ». Henri Poincaré s'appuya sur l'intuition plutôt que sur l'intelligence dans la géométrie même (bien que la géométrie ne fût naturellement pas celle d'Euclide).

On ne peut nier l'adresse de quelques-uns des coups que M. Bergson a portés contre ce que j'appellerai la science scolastique. Il va sans dire que le danger est manifeste : des hommes, en effet, pourront se servir de l'abus que certains pseudo-scientifiques du milieu du dix-neuvième siècle ont fait de l'intelligence, — par exemple par un Herbert Spencer ou un Taine. — pour nier l'emploi légitime de cette intelligence dans les recherches scientifiques C'est un fait positif que les intellectualistes scientifiques, surtout les darwiniens, se rallient aujourd'hui, et vivement, afin de défendre leurs positions contre M. Bergson.

Cependant, je n'ai ni assez d'espace ni assez de compétence pour discuter les rapports du mouvement anti-intellectualiste avec les sciences naturelles ou la physique. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si la philosophie bergsonienne et les tendances similaires sont, par leur induction, « humanistes » ou « religieuses », car les deux épithètes leur ont été données. Par exemple, un collaborateur de la « Deutsche Rundschau » intitule un récent article sur le mouvement philosophique contemporain en France (où il compte plus de vingt maîtres, parmi lesquels M. Bergson a seulement la plus grande réputation internationale) : — « La Renaissance de l'Idéalisme en France ». Je vais considérer brièvement M. Bergson à ce point de vue, en reconnaissant qu'à lui seul, il ne représente pas le mouvement tout entier.

Le but de M. Bergson, — et c'est la définition qu'il en donnerait lui-même — a été de débarrasser la philosophie de toutes les formes de l'illusion métaphysique (y compris la forme scientifique), et ainsi de la ramener à la vie. Ce but est en lui-même

digne des plus grands éloges. Les hommes ordinaires sentaient qu'ils avaient très peu de points communs avec l'ancien type du métaphysicien : tout au plus pouvaient-ils lui adresser la question virgilienne :

Quid struis? aut qua spe gelidis in nubibus hæres?

Mais depuis quelque temps les philosophes sont sortis du nuage glacial de leurs abstractions. Si, d'un côté, ils ont brisé les barrières qui les séparent de la science, d'un autre côté, ils sont devenus littéraires, si littéraires, à vrai dire, que le moment semble venu pour les hommes de lettres de leur rendre le compliment, et de devenir philosophes dans la limite de leurs forces.

Le critique littéraire, surtout, devait être disposé à rencontrer le philosophe à mi-chemin, tout au moins si, comme je le crois, ils se trouvent tous deux en présence du même problème central. Car demander si le critique peut juger et, dans ce cas, d'après quels principes il peut juger, n'est qu'une forme de la queston plus générale, à savoir si le philosophe découvrira quelque principe unificateur à opposer à l'écoulement de tout et à la relativité. La nouvelle école nous dit qu'il n'y a rien de plus artificiel que d'essayer d'unifier la vie au moyen des termes de l'intelligence et de lui imposer une échelle des valeurs. Nous devons opposer à cette unité artificielle la vive intuition que nous avons du changement et l'intuition des différences infinies qui existent entre les choses telles que nous les voyons et telles qu'elles sont dans la réalité. Si peu disposés que nous le soyons à accepter cette thèse dans son ensemble, nous devons convenir que M. Bergson — et M. James, à ce qu'il me semble, plus encore que M. Bergson, — ont rendu service à la philosophie en attirant son attention sur ce que Platon aurait appelé le problème du simple et du multiple. La plupart des hommes, James l'admet, ne passent pas beaucoup de nuits blanches sur ce problème ; pourtant, il a raison de croire qu'à côté de celui-ci tous les autres problèmes philosophiques sont insignifiants. Si la philosophie réussit à enfoncer de fortes racines dans ce terrain, elle peut recouvrer une réalité qu'elle n'a guère possédée depuis les débats de Socrate et des Sophistes. Au lieu de l'escrime embarrassée avec des fleurets mouchetés à laquelle les intellectualistes l'ont trop souvent réduite, nous pourrons donc revoir l'éclair de la lame nue.

Par la façon dont il traite le problème de l'Un et du Multiple, M. Bergson n'est évidemment pas un nouveau Socrate, ainsi que le collaborateur de la « *Revue des Deux-Mondes* » le suggère, mais plutôt un nouveau Protagoras. Mais, par la forme actuelle que prend chez lui la philosophie du « flux », il nous rappelle encore moins les sophistes anciens que Rousseau. James, il est vrai, serait d'avis que M. Bergson ne nous rappelle personne. « Ouvrez Bergson, dit-il, et des horizons nouveaux se dessinent sur chacune des pages que vous lirez. On dirait le souffle du matin et la chanson des oiseaux. Il parle de la réalité elle-même, au lieu de réitérer simplement ce que des professeurs aux esprits poudreux ont écrit, à propos des pensées des professeurs précédents. Rien, chez Bergson, n'est défraîchi ni d'occasion. » Tout cet éloge exalté de la spontanéité de M. Bergson sent fort lui-même la philosophie de Rousseau. Ce qu'on trouve toujours dans la philosophie de Rousseau, c'est la soif de l'immédiat, par rapport à ce qui est secondaire, artificiel, et conventionnel. De plus, pour acquérir ce nouveau contact avec la réalité, on ne doit pas s'élever au-dessus du niveau moyen de l'intelligence, mais s'abaisser au-dessous, bien que les disciples de Rousseau aient employé mille expédients pseudo-mystiques pour se convaincre eux-mêmes, et nous convaincre du contraire.

Or, M. Bergson est avant tout Rousseauiste, en ce qu'il nous demande, pour obtenir notre vision de la réalité, de regarder en bas et en arrière, au lieu de regarder en haut et en avant. L'opposition qu'il établit entre les conceptions et les perceptions, entre l'intelligence et l'intuition, n'est que la vieille opposition de Rousseau, entre la pensée et le sentiment, entre la tête et le cœur. Le bon disciple de Bergson doit en venir à sentir, comme Rousseau, que « son cœur et son esprit n'appartiennent pas au même individu ». Il doit croire que tout ce qu'il peut acquérir par l'intelligence est artificiel, secondaire, conventionnel, et, incapable d'être justifié au point de vue de la philosophie, ne peut l'être qu'au point de vue de la pratique (on notera en passant que M. Bergson abandonne l'action et la pensée aux utilitaristes.) Si un homme veut devenir un philosophe, il doit tourner le dos à la vie intellectuelle et active, et acquérir l'intuition du flux créateur ; il doit se retourner d'une pièce, selon les propres expressions de M. Bergson, et avancer la tête pour regarder les vastes profondeurs tourbillonnantes du cours de l'évolution. C'est alors qu'il voit la vie telle qu'elle est, un composé de mouvement et de changement auquel l'intelligence n'impose plus une immobilité artificielle.

II

L'insistance avec laquelle M. Bergson oppose constamment l'intuition à l'intelligence ne surprendra pas celui qui étudie le mouvement romantique. Depuis Rousseau, les romantiques n'ont pas cessé

de prêcher tout ce qui était le vivant, l'intuitif, le spontané, et de protester contre ceux qui, selon le mot de Carlyle, voudraient transformer le monde « en une immense machine à vapeur, morte, et qui ne peut-être mesurée ». On a déjà signalé la ressemblance que M. Bergson présente sur ce point avec les romantiques allemands, avec Schopenhauër etc. Si l'espace me le permettait, j'aimerais à montrer que Gœthe, lorsqu'il tâchait de conjurer les dangers d'une science trop intellectualisée, avait devancé M. Bergson en ce qu'il a de mieux La prétention qu'a l'intellectualiste d'emprisonner la nature et la nature humaine dans la rigidité de ses formules est vraiment intolérable. A cet égard Taine nous blesse aussi grièvement que ces premiers rationalistes contre lesquels réagissaient Carlyle et les disciples allemands de Rousseau. Taine, nous citons ses propres termes, réduirait l'homme à un « problème de mécanique », à une « géométrie vivante », dont on peut fixer les formules, et dont le présent nous permet de déterminer l'avenir, si bien que le temps est éliminé comme facteur effectif. Mais nous ne devons pas, dit M. Bergson, imposer ainsi l'ordre géométrique à l'ordre vital, ou, ce qui revient au même, confondre les choses de la mécanique et de l'espace avec celles du temps. Car le temps vital et organique est « l'étoffe même de la vie réelle », accompagné comme il l'est par « un jaillissement ininterrompu de nouveautés » que l'intelligence est impuissante à prédire. La façon dont M. Bergson traite le temps et le rôle du temps est peut-être la partie la plus originale de sa philosophie.

Mais pourquoi sommes-nous forcés, pour entrevoir la réalité, de regarder en arrière et en bas, au lieu de regarder en avant et en haut? Pourquoi ne pouvons-nous pas échapper à l'intellectualisme, en nous élevant au-dessus de lui, au lieu de nous abaisser au-dessous? M. Bergson répond que, pour saisir ce qui est au-dessus du niveau intellectuel moyen, il faudrait un ordre spécial d'intuitions, et qu'à en croire Kant il n'existe pas de telles intuitions. Mais peut-être dans une affaire aussi importante n'est-il pas indispensable d'accorder une confiance trop absolue à Kant! S'il ne s'agit que de citer des autorités, nous avons du parti opposé Platon et Aristote, soutenus, on est tenté de l'ajouter, par la sagesse immémoriale de la race humaine. — « Quand j'eus lu Bergson dit James, je m'aperçus que la philosophie avait suivi une piste fausse depuis les jours de Socrate et de Platon — ». Mais qui nous dit qu'un retour à Platon et à Aristote ne serait pas le meilleur moyen de ressaisir la grande tradition de la philosophie après des années d'égarement dans le désert du romantisme: car ces hommes, au lieu d'être de simples intellectualistes, comme M. Bergson l'affirme sans cesse, s'appuient définitivement sur l'intuition, au moins autant que M. Bergson lui-même, — seulement l'intuition, qui est le point culminant de leur philosophie, n'est pas celle du multiple, mais du simple. Il se pourrait que la méthode la plus sûre pour arriver à ce type de l'intuition fût encore la méthode socratique ou platonicienne de la définition. Au lieu de réduire, comme M. Bergson, l'intelligence à un rôle purement utilitaire, nous devrions l'employer à multiplier les distinctions précises, et à mettre ensuite ces distinctions au service du caractère et de la volonté. Ces distinctions précises sont des garde fou qui nous protègent lorsque nous tâchons de nous élever au-dessus des niveaux inférieurs de notre être, et qui nous empêchent d'être précipités dans le vide extérieur. Le mot même d'intuition a grand besoin d'être défini, c'est-à-dire divisé et subdivisé selon la manière de Socrate. Le bon sens lui-même, selon le docteur Johnson, est intuitif, et c'est là une forme de l'intuitif dont nous avons particulièrement besoin dans la crise actuelle, car ce terme ne risque point de paraître trop fort pour qu'on l'applique à une époque où la philosophie du flux est proclamée avec tant de confiance, et reçue avec de tels applaudissements. Ce vertige naturaliste s'empara de la société grecque au moment même où elle atteignait son apogée, et signala le premier pas de sa descente vers l'abîme. — « Trop de nos philosophes modernes, dit Platon, en des termes qui pourraient être d'aujourd'hui, lorsqu'ils s'enquièrent de la nature des choses, se donnent sans cesse le vertige à force de tourner continuellement sur eux-mêmes, et puis... ils pensent qu'il n'y a rien de stable et de permanent, qu'il n'y a que du flux et du mouvement. » — M. Bergson lui-même convient de la parenté qui existe entre une philosophie de mouvement pur et le vertige. — « Dans le vertige, dit James à son tour, nous sentons que le mouvement *est*. » Peut-être est-ce pour cette raison que Rousseau, comme les lecteurs des « Confessions » s'en souviendront, chercha le vertige de propos délibéré, en regardant fixement du bord d'un précipice une chute d'eau, mais après s'être assuré au préalable que la palissade, sur laquelle il s'appuyait, était en bon état et solide. En effet, Rousseau mériterait qu'on portât contre lui l'accusation qu'Aristophane lançait injustement contre Socrate lorsqu'il dénonçait en lui un adorateur du dieu Tourbillon. Faust lui-même n'est qu'un bon disciple de Rousseau, et, en même temps, un précurseur du point de vue moderne de la philosophie, quand, désespéré de ne pouvoir traiter rationnellement le problème de la réalité, il se vouait au vertige « *dem Taumel weihte sich mich* ».

Or, non seulement nous pouvons définir à la ma-

nière de Socrate d'autres formes de l'intuition en dehors de ce vertige intuitif du flux, mais encore nous sommes en état de renforcer nos définitions à l'aide d'illustrations concrètes dont les Grecs ne disposaient pas. Quand Pascal, par exemple, dit que « le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas », il fait allusion évidemment aux intuitions supérieures. Quand La Rochefoucauld, d'autre part, dit que « l'esprit est souvent la dupe du cœur », il fait allusion non moins clairement au domaine de l'impulsion et de l'instinct qui, dans le cœur humain, s'étend au dessous du niveau rationnel. On pourrait encore, en comparant Rousseau et Pascal, montrer que, bien que les deux écrivains fassent du cœur le centre de tout, ils attachent à ce mot des significations entièrement différentes, parce qu'ils s'en servent pour décrire deux ordres entièrement différents d'intuitions.

Rien ne nous empêcherait de traiter de la même manière l'assertion de M. Bergson, que nous devrions nous efforcer de voir la vie non pas « sub specie æternitatis », mais « sub specie durationis. » Citons quelques exemples de la doctrine opposée tirés des sources les plus diverses qu'on puisse imaginer. « Le sage est supérieur au temps », dit le Bouddha. « Heureuse est l'âme pour laquelle le temps n'existe plus », dit Michel-Ange. « Au cœur de l'abîme de Dieu, dit Emerson, le passé, le présent et le futur font jaillir d'une seule racine une triple fleur. » On allongerait ainsi indéfiniment la liste de ceux qui ont trouvé leur réalité suprême, non pas dans le temps, mais en s'élevant au-dessus du temps. Pour M. Bergson, le passé, le présent et le futur se confondent aussi, à la condition qu'on plonge plus profondément dans le temps, et non parce qu'on réussit à le dépasser.

Il nous demanderait de sentir le temps directement dans son cours continu et d'oublier les divisions artificielles que lui ont imposées nos « intelligences importunes. » De cette façon seulement nous parviendrons à acquérir la « vision directe. » A vrai dire, il est impossible de distinguer cette vision directe de M. Bergson de cette rêverie à laquelle Rousseau aspire. C'est un point qu'éclaircirait sans doute une comparaison comme celle de ses deux conférences d'Oxford avec la cinquième « Promenade. » De Rousseau. « Il s'agit, dit M. Bergson, d'un présent qui dure. » Dans les jouissances ordinaires de la vie, dans les plus vives même, dit Rousseau, à peine est-il... un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : Je voudrais que cet instant durât toujours. » (cf. Faust.) Mais la rêverie est nn état où « le présent dure toujours », et où l'âme ne souffre « d'aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. »

Lorsqu'on essaie de s'élever au-dessus du temps, on tombe inévitablement, à en croire et James et M. Bergson, dans l'illusion métaphysique. En général, tout ce qui tend à unifier est, selon ces philosophes, chose morte, inerte, et de pur conceptualisme. James, reprenant après Taine l'identification de l'esprit classique avec l'esprit du raisonnement abstrait, conclut que la seule façon d'être « vital », c'est d'être romantique, autrement dit de s'étendre du simple au multiple, ou encore, de nous éloigner du centre. D'après M Bergson, le procédé par lequel on devient « vital » n'est pas simplement un procédé d'expansion, mais « d'explosion. »

III

L'idée fondamentale de M. Bergson et d'autres philosophes récents, qu'un homme ne devient « vital » qu'en s'étendant du simple au multiple, en se dirigeant du centre vers la périphérie, ne supportera pas, à dire vrai, un examen sérieux. Le procédé qui consiste à se diriger vers le centre peut être tout aussi intuitif et vital et tout aussi « infini. » Car, bien qu'un homme se dirige vers le centre, il ne l'atteindra jamais dans les limites de l'expérience finie. Les Romantiques ont prétendu, voici plus d'un siècle, avoir le monopole de l'imagination et de l'intuition. Tout au plus ont-ils reconnu au classique la propriété de la raison. Mais, si un vrai classique venait à paraître parmi nous, il dirait avec Rousseau que « la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre. » Dans sa guerre contre le Romantisme, il opposerait l'enthousiasme à l'enthousiasme, et l'intuition à l'intuition. La voie est ouverte : on peut, d'un mouvement rapide, prendre de flanc la citadelle du Romantisme. Cependant, il nous faut l'admettre, un homme aura beau faire les distinctions nécessaires, et tout ce qui est en son pouvoir, au lieu d'acquérir la « théorie » au sens aristotélicien du mot (c'est-à-dire la vision immédiate), il pourra fort bien ne pas arriver plus loin qu'à la théorie, dans le sens où nous la prenons, et devenir ainsi une cible facile aux traits de M. Bergson. Nous sommes forcés de répéter le mot bizarre de Joubert : « Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres, et que le jour ne peut frapper d'en haut. Rien n'y vient du côté du ciel. »

Mais M. Bergson nous fait-il surmonter cette difficulté ? Le fin mot de sa mission, c'est que nous devrions avoir le sens de la perception esthétique, que nous devrions essayer de voir la vie comme elle apparaît aux grands artistes. Mais il n'est pas plus donné à l'homme moyen d'avoir le sens de la perception esthétique aussi développé que celui de Keats, par exemple, qu'il ne lui est donné d'avoir le sens de

la perception spirituelle aussi développé que celui d'Emerson L'entreprise est, dans les deux cas, à peu près de même nature que celle qui consisterait à ajouter une coudée à notre taille.

Il ne nous faudrait pas, cependant, passer trop de temps à méditer sur ce qu'on aurait appelé autrefois le mystère de la grâce. Nous ferions mieux de maintenir notre attention sur la possibilité d'ajouter, par nos propres efforts, quelque chose à notre perception esthétique et spirituelle. Car la perception esthétique est une chose précieuse à condition qu'on la dirige vers une fin adéquate. C'est même ce qui me semble être la faiblesse foncière de M. Bergson. D'après ses propres expressions, nous devons percevoir pour percevoir — pour rien, pour le plaisir. Ce n'est pas nous qui sommes spontanés dans ce système. Tout au plus avons-nous simplement le privilège de contempler la spontanéité de la nature en nous et autour de nous, ses procédés expansifs ou « explosifs », sans savoir si ces procédés mènent à un but quelconque, ou, en tout cas, sans savoir si ce but est de ceux auxquels il nous est permis de concourir. Nous ignorons, comme l'on dit, où nous allons, nous savons seulement que nous sommes en chemin. L'individu qui réagirait contre son élan vital, et qui le subordonnerait à un but humain, n'aurait-il pas une spontanéité de plus grande valeur? « C'est en vain, répond M. Bergson, qu'on voudrait assigner à la vie un but, au sens humain du mot. » Il est difficile de comprendre comment ses admirateurs même peuvent revendiquer la qualification de virile pour une philosophie qui nous détournerait de la pensée et de l'action, et qui nous ferait ainsi chercher notre vision de la réalité dans une esthétique sans but. De toute manière, elle est au pôle opposé de la philosophie d'Aristote, qui demande avec force qu'on agisse avec un but, et avec un but surtout qui soit lié intuitivement, par une série de buts intermédiaires, à la fin suprême et parfaite elle-même. Car si l'intuition du multiple se fait sentir comme un élan vital, l'intuition du simple est sentie plutôt comme un sens de la direction, comme une forme intérieure, comme un frein vital.

IV

L'égarement de ceux qui exaltent l'élan vital et nient le frein vital provient sans doute, comme je l'ai dit, d'un manque de précision. Mais il peut avoir une cause moins flatteuse pour la nature humaine. « La plupart des gens, dit Aristote avec sa franchise habituelle, vivraient plutôt dans le déréglement que dans la tempérance ». L'individu moyen, dit Gœthe suivant la même idée, préfère l'erreur à la vérité parce que la vérité impose des restrictions que n'impose pas l'erreur. Mais l'individu moyen n'aura jamais le cynisme ni le mauvais goût d'admettre une pareille préférence, pas plus dans son for intérieur que devant tous ses semblables. A défaut de la réalité du vrai, il aimerait au moins à en avoir l'apparence. C'est là que se joue et s'exerce l'esprit sophiste. Le monde, selon le proverbe latin, désire être trompé (« vult mundus decipi ») L'idée du decorum, des bienséances, inspirée par les jésuites, contribua à satisfaire à ce besoin permanent de la nature humaine. Le dernier triomphe du « genre » fut peut-être ce Talleyrand que Napoléon définissait « un bas de soie rempli de boue. » Rousseau attaqua et renversa cette conception des « bienséances » pour dresser sur ces ruines une forme plus attrayante du Pseudo-idéalisme. « Les plaisirs du vice et l'honneur de la vertu nous feraient un sort agréable » dit Julie à Saint-Preux, dans un rare moment de franchise. Saint-Preux serait heureux de contenter ses plus basses impulsions, et en même temps de passer pour un noble enthousiaste; il voudrait vivre dans un univers sans couvercle (pour emprunter une image élégante aux pragmatistes), et pourtant être considéré comme « spiritualiste ». A ce point de vue, la philosophie de Rousseau pouvait être définie l'art de jeter un charme pseudo-idéaliste sur les dérèglements. Vous vous êtes affranchis de tout frein, d'après la forme du pseudo-idéalisme qui nous est, en ce moment, la plus familière; mais, en revanche, vous réclamez avec fureur qu'on mette un frein aux autres Vous avez l'illusion de réformer le monde et vous en jouissez, au lieu de vous plier à la sobre réalité, et de vous mettre sérieusement à vous réformer vous-mêmes. Vous n'avez pas la chose, mais vous en accomplissez les gestes, et, pleins de confiance, vous agitez insolemment votre panache aux yeux du monde.

Ainsi les philosophes romantiques allemands du début du XIXe siècle que M. Bergson nous rappelle si souvent, accomplissaient les gestes de l'unité tout en vivant expansivement. Il faut rendre cette justice à M. Bergson, qu'il a, en sa qualité de philosophe romantique, renoncé même aux apparences de l'unité. Néanmoins, le succès de son enseignement semble témoigner de l'éternelle fascination qu'exercent sur nous les chemins les plus faciles. La vieille tradition du monde, c'est que la sagesse réside dans le Simple, et non pas dans le Multiple. Lorsqu'il essaie de convaincre les hommes du contraire, M. Bergson les leurre de l'espérance qu'ils pourront devenir sages en suivant la « ligne de moindre résistance », et qu'ils pourront développer leur esprit en se plongeant dans le perpétuel écoulement des choses. C'est la raison qui évidemment rend la voie frayée par M. Bergson vers la « réalité » si

séduisante pour les hommes d'aujourd'hui. Les voici qui s'efforcent de consacrer les forces actives de l'intelligence à l'édification d'une vaste machine qu'ils feront ensuite fonctionner en vue de fins pratiques. C'est l'emploi qu'il convient de faire de son intelligence, nous assure M. Bergson, puisqu'elle contrarie plutôt qu'elle n'aide notre vision. Nous devons croire qu'un homme, dont toute l'énergie intellectuelle s'exercera à la Bourse, pourra cependant être mis au rang des Sages, pourvu seulement qu'il réussisse, dans ses moments perdus, à se plonger dans la « durée réelle », et à écouter, selon M. Bergson, « la mélodie continue de sa vie intérieure. » Cette solution de la difficulté flatte à la fois les esthéticiens romantiques et les utilitaristes, les deux catégories de gens qui ont le plus prospéré au cours du siècle dernier. Elle flatte l'esthéticien romantique qui, dans un même homme coexiste très souvent avec l'utilitariste. La philosophie bergsonnienne est, en effet, par sa nature même, un ingénieux « modus vivendi » à mi-chemin entre les utilitaristes et les esthéticiens. Pour la définir, en même temps que la philosophie de James qui s'y rattache, on ne peut mieux faire que d'emprunter le titre du livre de M. René Berthelot sur le Pragmatisme, et de l'appeler « un Romantisme utilitaire. »

V

Laissez-moi répéter que je n'essaie pas dans cet article de rendre justice à la philosophie de M. Bergson en tant que réaction contre la science scolastique. Je n'ai pas fait ressortir, comme je l'aurais pu, l'originalité frappante qu'elle nous offre dans ses détails. J'ai simplement essayé de montrer que, par l'expansion émotive qui la caractérise, elle est comme le produit le plus récent du romantisme de Rousseau, et qu'à ce titre elle s'apparente à tout ce qu'il y a de violent et d'outré dans la vie contemporaine, depuis le syndicalisme jusqu'à la peinture « futuriste ». Elle semble encourager plutôt qu'elle ne corrige les deux maladies permanentes de la nature humaine — l'anarchie et la déraison. Et c'est en cela, qu'au lieu d'être humanitaire ou religieuse, elle nous paraît être au pôle opposé de l'humanitarisme ou de la religion.

La situation actuelle nécessiterait une philosophie plutôt de concentration que d'expansion vitale. Une pareille concentration impliquerait une réaction, non seulement contre le positivisme scientifique, mais contre le naturalisme même ; mais une réaction qui garderait, espérons-le, tout ce que le naturalisme contient de bon, — qui ne serait pas, en d'autres termes, le moins du monde ascétique, et qui ne tenterait pas un retour impossible vers le passé. La philosophie qui répondrait le mieux à toutes ces exigences serait peut-être la continuation créatrice de la philosophie d'Aristote. Mais on ne trouvera guère que cette philosophie coïncide avec « la ligne de moindre résistance ».

En attendant, la meilleure arme qu'on puisse employer contre l'excessive souplesse émotive du disciple de Rousseau, c'est, je l'ai dit, l'arme dont se servirent Socrate et Platon, contre l'excessive souplesse intellectuelle des sophistes, — celle de la définition précise. Une saine réaction contre l'influence de Rousseau, comprendrait, nous le supposons, l'application de la dialectique la plus pénétrante sur trois mots surtout — l'amour (ou la sympathie), la liberté, la nature. Ces mots sont devenus des points de repère où se donnent rendez-vous d'innombrables sophismes parce qu'ils représentent non pas la pensée nette, mais une vague exaltation sentimentale. Donc, si M. Bergson nous dit d'abandonner l'intelligence en faveur de l'intuition, il faut lui répondre évidemment que seule l'intelligence, ses distinctions, et ses définitions, peuvent assurer des fondements nécessaires à une philosophie de l'intuition. Ce n'est qu'ainsi que nous serons protégés contre la tendance à élever ce qui doit être subordonné à la raison au-dessus de cette raison elle-même, et contre l'idée que nous sommes des « idéalistes », quand nous ne sommes en réalité que des adorateurs du dieu Tourbillon.

IRVING BABBITT.

Traduction de Mlle JEANNE SCIALTIEL.

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

—

L'AME RÉVOLUTIONNAIRE

« Les Dieux ont soif », le titre du dernier roman de M. Anatole France pourrait servir d'épigraphe au livre que le Dr Gustave Le Bon consacre à la Révolution française. Il nous explique, en effet, par son caractère mystique sa force d'expansion et son intolérance. N'est-ce pas parce qu'elles avaient la foi que les armées révolutionnaires repoussèrent l'Europe ? Leurs soldats étaient couverts de haillons et souvent pieds nus, mais ils se considéraient comme les apôtres d'une religion nouvelle destinée à faire le bonheur de l'humanité. A l'instar

de ces nomades d'Arabie qui, fanatisés par l'idéal de Mahomet, conquirent rapidement une partie du monde romain, leur foi dans les principes révolutionnaires dota les soldats républicains d'un héroïsme et d'une intrépidité que n'ébranlait aucun revers. Mais n'est-ce pas aussi parce qu'elle était une religion, la religion de la raison, que la Révolution fut sanguinaire? La haine des hérétiques ayant toujours été, nous dit le Dr Gustave Le Bon, l'accompagnement des fortes croyances, les Jacobins ne transigèrent pas avec l'erreur. Ils la voulurent exterminer. Comme le disait Robespierre : « Ce qui constitue la République, c'est la destruction de tout ce qui lui est opposé. » La guillotine devint ainsi bien moins un instrument de règne que de conversion. On guillotina à Paris, et on guillotina en province pour catéchiser la nation. « Nous ferons un cimetière de la France, assurait Carrier, plutôt que de ne pas la régénérer à notre manière. » On guillotina au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité! Robespierre méditait d'envoyer à la mort tous les ennemis de la vertu. Ce sont, appliqués en grand, les procédés de l'Inquisition, ceux de la Réforme et de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Le Dr Le Bon a vu juste. Il faut imputer à la croyance les grandeurs et les faiblesses de la Révolution française. Le Dr Le Bon a vu juste parce qu'il est psychologue, — oh! non certes un psychologue livresque, mais un psychologue de la vie. Aussi bien, son livre n'est pas une histoire, mais une psychologie de la Révolution française. Et de cela il faut le louer grandement. La psychologie est la clef de l'histoire. Elle seule nous permet de la comprendre, et non pas seulement de la raconter. Car l'histoire se fait dans les âmes avant de s'exprimer dans les faits. Les événements ne sont, en majeure partie, que des conséquences, les conséquences de mentalités concertantes ou adverses. Inversement, les conditions économiques, géographiques, politiques et sociales n'agissent sur la destinée des empires qu'en déterminant des attitudes psychiques. C'est pourquoi, au rebours de ce qu'imaginent les idéologues de tout acabit, les institutions dépendent plutôt des mœurs que celles-ci de celles-là. Comme le moral qu'elles manifestent, les mœurs, en effet, ne changent pas tout d'un coup. Il y faut du temps. Il en faut d'autant plus que l'âme d'un peuple, telle l'âme des Anglais, est plus lente à évoluer. Aussi, quand une révolution s'opère dans les esprits, les origines en remontent, n'en doutez pas, fort loin en arrière. Cela est vrai des révolutions religieuses, mais aussi des révolutions politiques : il n'en est aucune qui ne corresponde à une évolution, plus ou moins étendue et profonde, de la mentalité publique sous l'influence d'idées ou de circonstances nouvelles. Négliger la psychologie, c'est donc se condamner à ne rien saisir à l'histoire et, en particulier, à ses bouleversements, que rendent, tôt ou tard, inévitables l'ancienneté des institutions, quand un gouvernement prévoyant n'a pas le soin de les adapter progressivement à l'état de l'esprit public au fur et à mesure qu'il évolue.

Aussi bien, à travers la Révolution française, c'est la psychologie des révolutions que le Dr Gustave Le Bon atteint. La Révolution française ne lui sert, à proprement parler, que d'exemple et d'illustration. Elle lui sert de preuve aussi, ou d'épreuve, car ce livre vérifie, en même temps qu'il les applique, les découvertes de l'auteur relativement à la psychologie des foules. On sait, de fait, le rôle que joue la multitude dans ces crises violentes. C'est le souci de voir la psychologie collective à l'œuvre qui a tourné de ce côté la curiosité du Dr Gustave Le Bon. Cela ne fait aucun doute. Il y était encouragé, en outre, par ses recherches sur les opinions, les croyances, et l'évolution des peuples, toutes choses que, contre l'avis commun, il attribue, fort justement à l'affectif, au détriment du rationnel. De tous ces travaux, le présent volume forme la conclusion et, pour ainsi dire, la confirmation.

Accorder à la raison une influence immédiate et prépondérante sur les révolutions est une erreur qu'ont professée tous les historiens jusqu'à nos jours. Elle est prodigieuse, mais point étonnante, l'étude des sentiments ayant été négligée pendant de longs siècles au profit de la psychologie de l'intelligence. Rien de plus injuste. Réduites à elles-mêmes, les idées n'ont aucune force; elles n'exercent pas la moindre influence sur notre conduite. La raison pure est impuissante. Elle exige, pour agir, le secours de la sensibilité, qui, seule, est capable de l'échauffer et de la rendre efficace. Encore faut-il, pour que le sentiment communique aux idées de son élan, qu'il les mue en opinions et en croyances. Seules ou à peu près, celles-ci se traduisent en actes. A plus forte raison les croyances ont-elles, seules, assez d'influence pour transformer une civilisation. De là, parce qu'elles sont tout intellectuelles, le peu d'action que les révolutions scientifiques exercent sur les mœurs et, par contre-partie, l'énorme retentissement des révolutions religieuses. Surtout sentimentales, elles bouleversent jusqu'en son dernier fond l'âme des peuples. L'islamisme, le bouddhisme, le christianisme, qui engendrèrent autant de civilisations, en témoignent. De là, aussi, l'efficacité à rebours des persécutions. Loin d'éteindre le sentiment, elles l'exaltent. La violence n'a jamais converti personne. Les martyrs chrétiens en sont l'indéniable preuve et, aussi, les réformés qui souf-

frirent pour leurs convictions. Le fer et le feu ne servirent qu'à les propager. Entre mille, qu'il suffise de citer l'exemple d'Anne Dubourg qui fut condamné au bûcher pour avoir fait profession de calvinisme : « Sa constance, au dire d'un témoin, fit, parmi les jeunes gens des écoles, plus de protestants que les livres de Calvin ». De là, enfin, l'intolérance inhérente à la foi, s'il est vrai que les idées seules peuvent se discuter, les opinions très peu, les croyances jamais. Quand il est assuré de détenir la vérité absolue, l'esprit humain est ainsi fait qu'il ne supporte pas la moindre contradiction. Elle nous exaspère à un tel point que nous jugeons plus simple de supprimer le contradicteur. Affaire de sentiment, de raison non pas.

Mystiques, toutes les révolutions politiques, assurément ne le sont pas au même degré que la Révolution française. Toutes, du moins, sont affectives. Autrement, elles ne seraient pas. Le Dr Gustave Le Bon l'établit de façon formelle. Les idées y ont leur part, cela est certain, mais en tant qu'évocatrices de sentiments. Les philosophes du XVIIIe siècle, et spécialement Rousseau, ne sont pas sans avoir influé sur les événements qui les suivirent. Il n'en reste pas moins que leurs doctrines n'intervinrent dans leur cours qu'en orientant, pour ainsi dire, la sensibilité de ceux qui en furent les protagonistes. On le reconnait, outre leur intransigeance, au pouvoir qu'exercèrent sur eux les formules. Le Jacobin, tel que nous le dépeint le Dr Gustave Le Bon, n'est pas un rationaliste, mais un croyant. Du rationalisme, il n'a que l'apparence, car c'est un véritable culte qu'il nourrit pour la raison et, s'il est raisonneur, il ne raisonne pas, C'est-à-dire que, au lieu de modeler sa croyance sur la raison, il moule sa raison sur la croyance. Qui ne reconnaîtrait dans ce portrait l'*Evariste Gamelin* d'Anatole France ? Homme de passions fortes, mais d'intelligence faible, il est inaccessible au raisonnement. De nature et de conviction, son esprit est borné. N'est-ce pas, du reste, parce que toute révolution politique est affective qu'il suffit de céder à ses menaces pour, loin de la calmer, l'exacerber jusqu'aux plus extrêmes limites. Louis XVI, s'il ne le comprit pas, l'éprouva à ses dépens. A résister et céder à contre-temps, il perdit sa tête.

Comment, d'ailleurs, les révolutions politiques ne seraient-elles pas affectives, elles qui ne peuvent se faire sans le concours des foules ? La psychologie collective relève, en effet, presque uniquement du sentiment. Elle est, par-dessus tout, impulsive. De fait, le Dr Gustave Le Bon a eu le rare mérite d'expliquer par la psychologie des peuples la conduite souvent déconcertante des Assemblées révolutionnaires. Déconcertante, c'est le cas de le dire tant les conduit peu la logique rationnelle. A-t-elle jamais conduit une réunion d'hommes, même d'élite ? Royaliste, l'Assemblée législative abandonne la monarchie ; humanitaire, elle laisse s'accomplir les massacres de Septembre ; pacifiste, elle lance la France dans une guerre redoutable. Philosophes sentimentaux pour la plupart, que les idées d'égalité, de fraternité et de liberté exaltaient, les Conventionnels aboutirent au plus effroyable despotisme. La raison en est que la psychologie d'un groupe n'est pas du tout la somme des psychologies individuelles qui le composent. Entre les deux, il y a un abîme. Le même individu, isolé ou compris dans une réunion, n'agit pas de même ; il agit, parfois, d'une façon opposée. Vergniaud en est un exemple, qui, la veille du jour où il vota la mort du roi, avait déclaré que, restât-il seul de son opinion, il ne la voterait pas. C'est qu'aussi bien la contagion mentale joue un rôle prépondérant dans les assemblées comme dans les foules. La nuit du 4 août, pendant laquelle fut adoptée la proposition du comte de Noailles qui abolissait les droits seigneuriaux, est significative. « Bien que cette mesure supprimât d'un seul coup les privilèges de la noblesse, elle fut votée avec des larmes et des embrassements », écrit le Dr Gustave Le Bon. Tout de même, Robespierre ayant voulu se défendre de l'accusation de tyrannie lancée contre lui par Tallien en pleine Convention, les clameurs des conjurés couvrirent sa voix. Le cri de « A bas le tyran ! », bientôt répété par beaucoup des membres présents, suffit pour le renverser. Sans perdre un instant, l'Assemblée le décréta d'accusation.

La contagion mentale opère d'autant plus facilement dans les Assemblées que, dominées par l'affectif, elles sont particulièrement sujettes à la peur. Ne suffisait-il pas, pendant la Révolution, de laisser pénétrer une poignée d'hommes du peuple armés de piques dans l'enceinte législative, pour soumettre les représentants de la nation et les faire assitôt changer d'avis ? Combien de fois ce fait ne se reproduisit-il pas ? C'est surtout par crainte, ne l'oublions pas, qu'on se faisait couper réciproquement la tête, dans l'espoir incertain de conserver la sienne. « On faisait guillotiner le voisin, avoue Barrère, pour que le voisin ne vous fît pas guillotiner vous-même. » Ceci concorde bien avec la pusillanimité habituelles aux assemblées. Quand Robespierre devint l'unique maître, un seul de ses regards ne faisait-il pas, a-t-on dit, maigrir ses collègues épouvante ?

Contagion mentale et peur suffisent, par ailleurs, à expliquer la marche constante vers les extrêmes des assemblées révolutionnaires, s'il est vrai qu'une minorité brutale et hardie conduira toujours une

majorité craintive et irrésolue. En fait, les Girondins non seulement surenchérirent sur les Constituants, les Montagnards sur les Girondins, et Robespierre sur tous, mais ils s'envoyèrent les uns les autres à l'échafaud. Des cent quatre-vingts Girondins qui dirigeaient d'abord la Convention, cent quarante furent tués ou mis en fuite.

Ajoutons à tout cela que, en période révolutionnaire, les instincts se trouvent libérés du frein des traditions et des lois qui, en temps normal, les contiennent, et nous comprendrons les excès auxquels se livrent alors les foules. Comment s'en étonner, quand on voit des individualités, d'ordinaire très pacifiques, s'adonner alors au plaisir de tuer. N'était-ce pas le cas de certains délégués de la Convention, qui, non contents d'être les catéchistes d'une foi sévère, donnaient libre cours aux plus sauvages appétits? Le mot de Carrier sur la joie qu'il éprouvait à contempler la figure de ses victimes pendant leur supplice est symptômatique. La foule, elle, massacre sans aucun raffinement, avec une impétuosité qui s'enivre et, par conséquent, s'exagère du sang versé. La foule massacre et elle brise. Elle brise les statues, les vitraux, les objets d'orfèvrerie, saccage les monuments, brûle les manuscrits, pour le plaisir de massacrer, de saccager et de briser. Elle détruit pour détruire.

Toutefois, la foule ne se met pas toute seule en branle. Elle a besoin d'être déclanchée. Il lui faut des meneurs. Le Dr Gustave Le Bon insiste sur le fait et, à ce propos, il conteste aux historiens, qui font remonter au peuple la Révolution française, qu'il y ait joué un rôle prépondérant. Pour lui, une foule n'a jamais que l'opinion de ses chefs. « Il ne faut donc pas dire, écrit-il : le peuple a pris la Bastille, attaqué les Tuileries, envahi la Convention, etc; mais bien : quelques meneurs ont réuni — généralement par l'intermédiaire des clubs — des bandes populaires qu'ils ont lancées sur la Bastille, les Tuileries, etc. » Il invoque pour preuve que ce furent les mêmes foules qui, pendant toute la Révolution, attaquèrent ou défendirent les partis les plus opposés, suivant les opinions de celui qu'elles avaient à leur tête.

Je ne suis pas tout à fait de son avis. Sans doute les foules ont besoin de meneurs; sans doute elles sont versatiles et malléables entre leurs mains. Je n'en crois pas moins que, pour avoir prise sur elles, tout au moins au début, il est nécessaire de les remuer dans leurs sentiments secrets ou avérés, dans des sentiments, par conséquent, que, s'il les excite, le meneur ne crée point. N'oublions pas que, s'il inspire la foule, il est, en retour, inspiré par elle, hormis le cas, bien entendu, où celle-ci ne compose qu'une bande avide de pillage et d'assassinat qui se rue indifféremment du côté où on lui montre la pâture. En dehors de cela, le maître des foules, dont je suis loin de contester l'influence et la nécessité, ne serait-ce que pour les agréger, me semble en émaner autant que les conduire. Le meneur n'est-il pas, bien souvent, mené? Disons, si vous voulez, qu'il y a, et doit avoir, entre la foule et le meneur action et réactions intimes et mutuelles.

Quoi qu'il en soit, le Dr Gustave Le Bon éclaire d'un jour singulier la psychologie révolutionnaire et, plus particulièrement, celle de la Révolution française. Il a mis en un vigoureux relief le rôle du sentiment, de la croyance, de la foi et, qui plus est, de la psychologie collective dans ses assemblées et ses armées, dans ses tueries et ses émeutes.

Il ne faudrait pas, toutefois, s'y tromper. Non plus que l'œuvre de la Révolution ne se résume dans ses mouvements de foule, la mobilité de ses assemblées, ses victoires et ses destructions, ou même dans la foi aux principes révolutionnaires qu'elle répandit à travers le monde et sur lesquels la société moderne est fondée, elle n'eut pas pour unique cause cette foi ou, plutôt, cette foi elle-même n'est qu'un aboutissement de causes multiples et diverses. Elle fut la répercussion dans la mentalité publique, que quelques individus plus que d'autres incarnèrent, des besoins, des idées, des mécontentements et des aspirations d'une époque. Ces besoins, ces idées, ces mécontentements et ces aspirations étaient, à leur tour, commandés par l'état social, politique, économique, philosophique et religieux à ce moment-là. C'est ainsi que la mauvaise administration du royaume, l'anarchie financière, le poids des impôts, la multiplicité des privilèges, le dédain du noble, l'arrogance du clergé, les idées des philosophes et les ambitions de la bourgeoisie, suscitèrent, au vrai, l'idéal révolutionnaire. La réalité est complexe, ne le perdons jamais de vue.

Toujours est-il que ces divers facteurs concoururent à créer des sentiments et, qui plus est, une sorte de religion, sans lesquels, demeurés sans effet, ils n'auraient pu soulever la France et, encore moins, l'Europe. C'est, aussi bien, cela seul que le Dr Gustave le Bon a voulu montrer et qu'il a, effectivement, démontré avec sa force de persuasion coutumière. Et encore ne l'a-t-il démontré que pour nous convaincre, sur pièces à l'appui, de la suprématie du sentiment et, par son investiture, des croyances, qui, en effet, mènent le monde!

PAUL GAULTIER.

LE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER (1)

Si la *Revue Bleue*, en créant cette rubrique du Français à l'étranger, avait pu douter (malgré de multiples assurances antérieures) de l'utilité de son initiative, une première expérience eût suffi à la rassurer ; disons tout de suite que l'empressement, les vues si justes, le ton si dignement français de nos correspondants nous ont vivement touché. Le nombre a beaucoup grandi, en ces dernières années, des professeurs français qui vont à l'étranger ; en répondant à l'appel des Universités étrangères, en envoyant là où l'on désire leur présence quelques-uns de ses meilleurs agrégés et de ses plus brillants normaliens, l'Université de France a entrepris la plus utile des tâches ; elle se prive de forces jeunes et actives ; il apparaît dès maintenant qu'en beaucoup de villes savantes et de foyers de culture étrangers, on lui sait gré de ce sacrifice libéralement consenti. Aussi bien la perte est-elle compensée par un gain national inappréciable : par leur science, leur curiosité, leur ouverture d'esprit, nos jeunes maîtres sont d'excellents représentants de la culture française, si souvent et si aisément défigurée ou incomprise ; si modeste que soit parfois leur sphère d'action — ils savent s'y tenir — ils contribuent efficacement au bon renom de nos sciences, de notre littérature, de notre pensée et de nos mœurs. Les lettres que nous avons reçues témoignent de la plus saine appréciation de leur rôle ; bénéficiant d'une courtoise et souvent délicate hospitalité, ils n'entendent se faire remarquer que par leur application au travail et leur zèle à bien remplir les fonctions dont les a honorés une autorité étrangère. Non seulement leurs correspondances témoignent d'un clair bon sens et d'une grande probité professionnelle, mais il n'est que juste d'y découvrir autant de modestie que de tact ; et peut-être ces vertus ne sont-elles point toujours pratiquées chez nous par tous nos universitaires, mais il n'est point présomptueux d'affirmer qu'elles sont grandement en honneur dans notre corps enseignant ; nos correspondants ne nous permettraient point de les en complimenter trop vivement.

Nous respecterons cette modestie si fière ; il serait superflu d'assurer que la *Revue Bleue* ne les compromettra pas en une entreprise de puffisme ou de grossière réclame ; en leur offrant de faire part ici au public français de leurs observations et de leurs expériences, nous les convions à continuer leur tâche, résolument et sérieusement. Ainsi l'ont-ils compris ; « on ne saurait trop vous féliciciter, nous écrit l'un, de l'initiative que vous prenez, et de cet essai dans votre Revue en faveur d'une œuvre de patriotisme et de culture. Je serai heureux, pour ma part, de répondre à votre appel... » Tel autre, dont la situation, en un grand pays voisin, est importante, rencontre presque les mêmes termes : « votre initiative est tout à fait heureuse, et, pour ma part, je ferai de mon mieux pour servir vos intentions. Vous pouvez compter sur moi... » De plus loin nous vient cet avis : « vous pourriez difficilement imaginer l'impression produite sur un Président d'Université par l'assurance qu'une grande revue française tient à savoir ce qui se passe chez lui. Le professeur français, grâce à vous, va cesser d'être un isolé, on sentira qu'il a quelqu'un derrière lui « to back him upp » ; vous nous donnez plus de force pour agir, et plus de sécurité, ce qui n'est pas négligeable ; vous pouvez justement être fier de l'œuvre que vous entreprenez... » Et ainsi de suite.

Comment enfin n'être pas frappé d'un autre trait que mettent en évidence la plupart de ces lettres ? Nos jeunes professeurs ne sont point, à l'étranger, des passants distraits, indifférents aux réalités nouvelles qui sollicitent leur attention : beaucoup d'entre eux, au contraire, s'intéressent à ce qu'ils voient ; ils accueillent toutes les leçons utiles, et voici déjà que plusieurs entendent nous enrichir de leur acquit ; il est tout à fait remarquable que les pays étrangers conquièrent très rapidement leur amitié ; cette amitié, en retour, les sert en France ; nos « exilés » bénévoles nous font connaître la science, les lettres, la vie, les hommes du pays où il enseignent ; représentant au loin la culture française, ils font pénétrer chez nous les meilleurs éléments des cultures étrangères. A tous égards il apparaît que leur fonction est infiniment favorable à un idéal d'entente et de concorde : quelque restreint que puisse être ça et là leur rôle, nous ne pouvons douter qu'ils collaborent, avec beaucoup de conscience, à une œuvre supérieure de civilisation.

SUÈDE

L'enseignement du francais ayant été considérablement réduit dans les lycées par la réforme de 1905, une réaction très vive se manifeste contre cette interruption des traditions anciennes ; la section des langues modernes au *Congrès philologique et historique* réuni l'été dernier à Gothembourg fut chargée de provoquer sur la question une sorte de referendum national ; elle soumet au public suédois, en l'invitant à apporter des signatures nombreuses, une pétition au Roi d'un extrême intérêt : l'importance de ce document, plein de sens, est telle que nos lecteurs nous sauront gré de leur en offrir la traduction ; nous remettons à plus tard la communication de toutes informations complémentaires.

« Au Roi.

« La réduction de l'enseignement du français dans les lycées instituée par le règlement de 1905 a entraîné diverses conséquences nuisibles à l'étude des langues, conséquences aggravées dans une certaine mesure par la réduction simultanée de l'enseignement du latin. Les élèves sont désormais souvent incapables de comprendre et de traduire au baccalauréat un texte français

1 Voir la *Revue Bleue* du 26 octobre 1912. — Malgré l'abondance des matières et des sujets (qui n'est point ici, nos lecteurs le savent, un cliché) nous espérons pouvoir faire une place à cette rubrique toutes les quatre ou cinq semaines.

facile non préparé ; en outre, le vocabulaire d'origine romane leur est en trop grande partie étranger, lacune qui se manifeste ensuite de façon frappante dans les études d'anglais, mais qui, naturellement, n'est pas moins dommageable à l'étude des autres langues étrangères et de la langue maternelle ; enfin, l'éducation grammaticale générale, pour laquelle l'expérience de la logique syntaxe française eût été de la plus grande importance, apparaît gravement insuffisante.

« Ces faits ont été constatés non seulement par les professeurs de lycées, mais aussi par les inspecteurs (*censeurs*) ; ils ont été mis en lumière, à l'université, d'abord par les représentants des études linguistiques, mais aussi par les représentants d'autres études. Ils peuvent être aisément contrôlés par toute personne compétente qui s'intéresse à la question.

« C'est naturellement hors du lycée, et après le lycée, que le résultat de l'enseignement scolaire des langues a toute sa portée. L'extraordinaire richesse intellectuelle enclose dans la littérature française, au sens le plus large de ce mot, ne sera bientôt plus accessible qu'à un très petit nombre de Suédois cultivés. On comprendra ce que cela signifie si l'on observe que la France a toujours occupé, et occupe de nos jours, dans la littérature universelle, une place à laquelle pourrait à peine prétendre, d'une façon générale, une autre nation, et qu'en outre la production scientifique française, très importante par la valeur et l'abondance dans tous les domaines, représente pour certaines sciences l'avant-garde de l'investigation moderne. L'homme de science, l'homme politique, le technicien, ne pourront bientôt plus utiliser les sources françaises, et pourtant, beaucoup de ce qui serait pour eux le meilleur et le plus utile se trouve précisément dans des livres français. Tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire ne connaîtront des chefs-d'œuvre français que ce qui est traduit ; leurs connaissances seront ainsi limitées et incomplètes.

« Hautement déplorable est l'abaissement de l'art d'écrire et du goût en général qui correspond au recul du français. La clarté ordonnatrice du français devrait opposer un contre-poids salutaire à la tendance, développée en Suède par l'influence allemande, à l'obscurité et à la complication. L'élégance de la forme française devrait nous servir d'exemple, d'autant plus précieux que nous en avons besoin.

« Les conséquences d'une connaissance insuffisante du français apparaissent aussi dans le domaine de la vie pratique. Nos journaux et, par conséquent, notre opinion publique demeurent trop dépendants des sources et des conceptions allemandes. Les rapports économiques avec la France, les pays méditerranéens, et une partie au moins de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud sont considérablement gênés. La grande importance de ces rapports ressort entre autres de ce fait que, d'après les renseignements des écoles supérieures de commerce, les employés sachant le français sont très recherchés par les firmes de commerce, et que l'accroissement de la demande a été sur certains points très notable en ces dernières années. — Enfin il faut rappeler ici que le français est toujours la langue la plus indispensable dans la diplomatie, que le français est la langue officielle des unions postales et télégraphiques universelles, et que l'importance internationale du français demeure ce qu'elle était auparavant.

« Si l'on envisage la réduction de l'enseignement du français en rappport avec l'élimination du latin, on découvre, en outre, des suites d'un ordre plus général. La liaison avec la culture romane, l'une des plus grandes richesses de l'humanité, est rompue ; la compréhension en devient impossible. Cela signifie un fléchissement marqué de la culture générale dans notre pays : cela signifie une fissure dans le développement de notre propre civilisation, puisque celle-ci a été autrefois si redevable à la culture romane, et présentement en dérive en grande partie — que l'on considère sa forme extérieure ou son contenu.

« En formulant, comme suite à une initiative prise par la section des langues modernes du Congrès philologique et historique réuni à Gothembourg l'été dernier, les remèdes qui peuvent à notre avis être apportés à la situation déplorable ci-dessus décrite, nous croyons choisir un moment favorable à l'examen de la question. Il s'est écoulé un temps suffisant pour que l'on puisse juger avec assez de sûreté les avantages et les inconvénients de la réforme des lycées de 1905. Ces années d'expérience ont prouvé que certaines matières ont été trop favorisées aux dépens des autres. Enfin, la direction royale des lycées de l'État a résolu dernièrement de convoquer des conseillers compétents, en vue d'étudier une nouvelle décision des cycles d'études. On prépare donc des réformes ; nous croyons que nos vues sont dignes au plus haut point d'être prises en considération dans l'élaboration de ces réformes.

« Nous n'avons naturellement pas l'intention d'examiner dans le détail les modifications de l'enseignement du français qui devraient accompagner une réorganisation des lycées. Nous nous bornons à recommander les résolutions suivantes :

« 1° Le français doit être commencé dès la première division de tous les cycles d'enseignement du lycée, comme continuation au cours établi dans la cinquième classe de l'école réale ;

« 2° Le français ne doit pas être supprimé dans le cycle réal ;

« 3° Un cycle est institué avec le français comme langue étrangère principale.

« Grâce à ces réformes on obtiendra les résultats suivants :

« 1° Les élèves qui auront étudié le français au lycée, en auront une connaissance suffisante pour en tirer véritablement profit ;

« 2° Les élèves du cycle réal, outre une connaissance pratique du français, très utile dans toutes les professions, tireront de cette étude l'élément linguistique général que le cycle des latinistes tire du latin.

« 3° Une notable partie des élèves sauront assez le français pour paraître convenablement préparés aux études plus directement liées à cette langue ;

« 4° Nos relations culturelles avec la France seront

maintenues ; les résultats de la culture française, et, plus généralement, de la culture romane seront pleinement utilisés pour le bien de la civilisation suédoise. »

ÉTATS-UNIS

Yale University.

Aux renseignements que nous avons déjà publiés sur l'Université américaine de New Haven, nous sommes heureux d'ajouter ceux-ci, obligeament communiqués par M. R. L. Sanderson, et parvenus trop tard pour figurer dans notre première chronique :

Yale, aujourd'hui, l'un des principaux établissements universitaires aux Etats-Unis, n'était, à son origine, en 1701, qu'un minuscule collège fondé par un petit groupe de pasteurs protestants. Il ne comptait alors qu'une poignée d'étudiants, ou plutôt, d'élèves. Vers 1850, leur nombre ne s'était guère élevé à plus de 600, et à 1.000 vers 1875. Entre les années 1886 et 1899, ces chiffres vont en augmentant et, finissent par atteindre un total de 2.500. Aujourd'hui, près de 3.500 étudiants sont immatriculés à Yale. Le corps enseignant se compose de plus de 400 professeurs, tant titulaires que professeurs-adjoints et chargés de cours.

Il convient d'abord de remarquer que l'Université aux Etats-Unis est, en premier lieu, un collège ou lycée, mais qui diffère essentiellement du même genre d'établissement en France en ce que les jeunes Américains y entrent à l'âge où les jeunes Français en sortent, c'est-à-dire entre dix-huit ou dix-neuf ans. A Yale, outre le « College », il y a l'Ecole des Sciences, qui porte le nom de son fondateur (Sheffield Scientific School), mais qui fait corps avec l'Université et forme un second « College. » En sortant de l'un ou l'autre de ces établissements, les étudiants reçoivent le grade de bachelier ès lettres ou ès sciences et, s'ils poursuivent leurs études, entrent, soit à la Faculté de philosophie (lettres et sciences), soit aux diverses écoles professionnelles (Facultés de droit, médecine, théologie, etc.). Ils deviennent alors des étudiants d'Université, dans le vrai sens du mot. Et il faut encore adjoindre, à l'Université Yale, trois autres départements, à savoir : l'école des Beaux-Arts, l'école de musique et l'école forestière. Au collège proprement dit, on séjourne quatre ans, à l'Ecole des Sciences trois ans, et dans les Facultés on doit faire un stage d'au moins trois ans.

Pour ce qui est de l'enseignement du français, ce n'est à la vérité qu'au « Collège » et à l' « Ecole des sciences » qu'il se fait. A la Faculté des lettres c'est presque exclusivement la philologie romane qu'on étudie, comme on le voit par le détail qui suit :

A. Cours destiné à guider l'étudiant dans ses recherches.

B. Introduction à la philologie romane ; latin vulgaire.

C. Ancien français ; grammaire, lecture des textes.

D. Traduction des textes du moyen âge.

E. Phonologie et morphologie ; grammaire historique.

F. Syntaxe du vieux français.

G. Dialectes français ; phonologie et morphologie des dialectes de la France du Nord.

H. La chanson de Roland.

I. Langue et littérature provençales.

J. Poésie lyrique du moyen-âge.

K. Phonétique du français moderne.

Si d'aucuns s'étonnent de ne pas voir figurer au programme l'étude du français moderne, qu'ils sachent que pour obtenir une chaire de langue et de littérature françaises dans une université américaine, il est bien plus important que le candidat ait consacré au moins trois ans à faire des études de philologie romane (qu'il ne sera peut-être appelé à enseigner tous les ans qu'à deux ou trois étudiants de la Faculté des lettres) qu'à étudier pendant la même période de temps la langue et la littérature françaises qu'il devra enseigner à une centaine d'étudiants du collège.

On fait la part beaucoup plus belle à ceux-ci. Outre les cours élémentaires (grammaire, version, thème), il leur est offert un choix d'études telles que :

Le roman au XIXe siècle ;

L'école romantique ;

La comédie française ;

Les grands écrivains du XVIIe siècle ;

Le XVIIIe siècle ;

Le drame contemporain ;

La poésie française au XIXe siècle.

Il y a onze professeurs de français à Yale, dont deux titulaires, quatre adjoints, et cinq chargés de cours.

La bibliothèque de l'Université renferme 33.000 volumes sur la littérature européenne moderne : je n'ai pu obtenir les chiffres pour la littérature française seule.

Le Groupe de l'Alliance Française de cette ville, fondé en 1901, compte 125 adhérents. Il a entendu tous les conférenciers officiels qui se sont succédé d'année en année, et parmi lesquels figurent des noms célèbres dans le domaine des lettres et des arts. Ce sera M. Hourticq, inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris, qui inaugurera la saison cette année, et plus tard nous comptons sur la visite de M. Firmin Roz.

New-York.

M. Félix Weill, « instructeur de français » au Collège de la ville de New-York, publie un très ingénieux petit livre qu'il intitule : *French Newspaper Reader* (1). Il observe qu'il n'est point aisé d'introduire notre presse dans les classes, et cela « for many obvious reasons » ; nous l'en croyons volontiers, et ne pouvons que le féliciter d'avoir fait un choix d'articles, études et nouvelles parus récemment dans nos journaux et revues, notamtamment la *Revue Bleue*. Les notes et explications qu'il joint à ces textes, variés et bien choisis, seront fort utiles pour faciliter aux jeunes Américains l'intelligence de notre vie contemporaine.

JACQUES LUX.

(1) New-York, Cincinnati, Chicago ; American Book Company.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 24. — 2e SEM. 50e ANNÉE 14 DÉCEMBRE 1912

LE CHEVALIER DE SAINT-ISMIER [1]

Dès ce moment, il retrouva tout son sang-froid. La tête de cette femme était sur son genou. Il retira la jambe le plus doucement qu'il put, releva la tête de ce corps et l'appuya sur un carreau. Il trouva tant de chaleur sous les bras en soulevant le corps qu'il pensa que peut-être cette personne n'était qu'évanouie par suite de quelque grande blessure.

« Il faut faire tout au monde pour sortir d'ici, se dit-il. Il n'y a pas à espérer de faire entendre raison au mari jaloux ou au père furieux qui a tué cette femme. Il est impossible qu'il ne revienne pas bientôt pour voir si sa vengeance est accomplie ou pour faire enlever le cadavre ; et s'il me trouve dans cette chambre tout couvert de sang et ne pouvant dire comment j'y suis venu, pour peu que cet assassin ait envie de se justifier, il dira que c'est moi qui ai tué cette femme, et il me sera impossible de rien répondre qui ait l'apparence de la raison. »

Notre héros se releva, cherchant avec beaucoup de soin à ne pas blesser la personne qui était presque couchée sur lui dans cette ruelle si étroite. Mais il donna un fort grand coup de pied dans le flambeau qui roula au loin et fit beaucoup de bruit. Notre héros s'arrêta, profondément immobile et serrant la garde de son épée. Mais aucun bruit ne suivit ce grand fracas (2). Alors il se mit à tâter avec la pointe de son épée tout le tour de la chambre. Ce fut en vain ; il ne trouva aucune issue. Il était également impossible d'ouvrir la porte et de l'ébranler. Il ouvrit de nouveau la fenêtre, il n'y avait ni balcon, ni corniche qui permit de tenter une évasion.

» Ma foi, je n'aurai aucun reproche à me faire, si cet accident me conduit à l'échafaud en voulant fuir la prison: je me suis mis moi-même en prison. »

Comme il prêtait l'oreille avec une profonde attention, il entendit un mouvement du côté du lit. Il y courut, c'était la jeune femme qu'il croyait blessée et qui avait été réveillée de son évanouissement par le bruit qu'il avait fait en cherchant à ébranler la porte. Il prit le bras à cette femme et la peur acheva de la tirer de son évanouissement. Tout à coup, cette femme retira brusquement le bras, et poussant le chevalier avec quelque violence :

« Vous êtes un monstre, s'écria-t-elle. Votre procédé est abominable Vous voulez ternir mon honneur et me forcer ainsi à vous accorder ma main. Mais je saurai frustrer tous vos desseins. Si vous parvenez à me déshonorer aux yeux du monde, j'irai finir ma vie dans un couvent plutôt que de me voir jamais la marquise de Buch. »

Le chevalier s'éloigna de quelques pas et passa de l'autre côté du lit.

« Pardonnez-moi, Madame, toute la peur que je vous donne. Je vous annoncerai d'abord une excellente nouvelle : je ne suis pas le marquis de Buch, je suis le chevalier de Saint-Ismier, capitaine au régiment de Royal-Cravatte, dont je pense que jamais vous n'avez entendu parler. Je suis arrivé à Bordeaux à neuf du soir, et comme je cherchais l'hôtel de Miossens, un homme fort bien vêtu est

1 Voir la *Revue Bleue* du 7 décembre 1912.
2 Dans l'original : bruit.

tombé sur moi dans la rue, l'épée haute. Nous nous sommes battus et je l'ai tué. On m'a poursuivi longtemps. J'ai trouvé ouverte une petite porte; c'était celle de votre jardin. J'ai monté un escalier, et comme il me semblait que l'on me poursuivait toujours, j'ai passé du balcon de l'escalier à celui de votre antichambre. Voyant de la lumière ici, je me suis avancé en adressant toutes sortes d'excuses au gentilhomme que je troublais, et lui racontant assez ridiculement mon histoire à haute voix, ainsi que je le fais en ce moment. Je mourais de peur d'être pris pour un voleur. Toutes ces politesses ont fait que je ne me suis aperçu qu'après un gros quart d'heure que ce lit n'était point occupé. Il paraît que je me suis endormi. J'ai été réveillé par le corps d'une personne tuée qui tombait sur moi. J'ai trouvé une charmante petite main de femme, je suis ici dans la chambre nuptiale de quelque grand seigneur jaloux, car j'avais tout le loisir d'admirer la magnificence et le bon goût de l'ameublement. Je me suis dit : ce jaloux dira que c'est moi qui ai tué sa femme. Alors, Madame, j'ai déposé votre tête sur un carreau le plus doucement que j'ai pu, et je viens de tenter les derniers efforts pour sortir de cette chambre. Je vous le répète, Madame, je me crois un fort galant homme, et ce soir, à neuf heures, pour la première fois de ma vie je suis entré dans Bordeaux. Ainsi, Madame, je ne vous ai jamais vue, je ne sais pas même votre nom, je suis au désespoir de l'embarras que je vous cause. Mais du moins vous n'avez rien à craindre de moi. »

« Je fais mon possible pour me rassurer », répondit la dame après un instant. Elle s'appelait Marguerite; elle était fille de la Princesse de Foix, et ses deux frères ayant été tués trois ans auparavant à la bataille de ***, elle était restée l'unique héritière des biens et des titres de cette grande maison, ce qui l'avait exposée à une infinité d'importunités et même de mauvais procédés de la part d'une foule de gentilshommes qui prétendaient l'épouser.

« Je crois tout ce que vous me dites, Monsieur, mais cependant, le hasard cruel, dont vous me racontez les circonstances, peut me perdre d'honneur. Je suis seule avec vous dans ma chambre, sans lumière, et il est trois heures du matin; il convient que j'appelle au plus tôt une femme de chambre ».

« Pardon, Madame, si je vous parle encore de moi. Le capitaine Rochegude est mon ennemi, et quand je suis entré à Bordeaux, je fuyais, car je suis poursuivi pour un autre duel, que j'ai eu le malheur d'avoir il y a quelque temps. Une parole de vous, Madame, peut m'envoyer au château Trompette, et comme l'homme que j'ai tué est fort protégé, je n'en sortirai que pour marcher à l'échafaud. »

« Je serai prudente », dit la dame, « mais laissez-moi sortir. »

Elle courut à la porte qu'elle ouvrit avec un secret et referma aussitôt avec un grand bruit, et notre héros se trouva encore une fois seul, sans lumière et en prison.

« Si cette femme est laide, et par conséquent méchante, se dit le chevalier, je suis un homme perdu. Cependant, sa voix était douce. Dans tous les cas je vais être attaqué par des domestiques. Il n'y a pas à marchander; je vais tuer le premier qui se présentera. Cela peut créer un moment de trouble et de confusion, pendant lequel je pourrai peut-être descendre l'escalier et regagner la rue ».

Il entendit parler dans l'escalier.

« Tout va se décider », se dit-il.

De la main gauche il saisit un carreau qu'il prétendait jeter aux yeux de l'homme qui l'attaquerait, et alla se placer derrière le rideau de l'alcôve.

La porte s'ouvrit. Il vit entrer une fille assez belle qui tenait une bougie d'une main et qui de l'autre retenait la porte. Elle jeta d'abord les yeux partout et n'ayant point vu l'étranger, elle se mit à dire :

« Je m'imaginais bien que ce n'était qu'une plaisanterie, et que vous vouliez seulement m'empêcher de dormir par une histoire si étrange. »

Comme elle disait ces mots, le chevalier vit entrer une jeune personne de dix-huit ou vingt ans et d'une admirable beauté, mais fort sérieuse et même un peu inquiète. C'était Marguerite de Foix. Elle poussa la porte qui se referma, sans répondre à la demoiselle de compagnie qui était entrée la première, et d'un air tout pensif lui fit signe qu'elle s'avançât vers l'alcôve.

Le chevalier voyant deux femmes seules, en sortit, tenant son épée par la pointe. Mais cette épée nue et les taches de sang, dont il était encore couvert, produisirent leur effet sur la camériste qui devint excessivement pâle et se retira vers une des fenêtres. Le chevalier ne songea plus à la prison ni à ses duels; il admira la rare beauté de la jeune personne qui était devant lui debout et un peu interdite. Elle rougit beaucoup cependant, elle regardait le chevalier avec une extrême curiosité.

« On dirait qu'elle me reconnaît », pensa-t-il. Puis il se dit : « Mes habits ne sont pas surchagés d'ornements comme ceux de ce beau jeune homme que j'ai tué, ils sont à la dernière mode de Paris. Peut-être qu'elle a bon goût et que leur élégance simple lui plaît. »

Le chevalier se sentait pénétré de respect.

« Madame, les ténèbres n'étaient pas favorables. Elles me laissaient tout mon sang-froid. Permettez,

cependant, que je renouvelle ici toutes mes excuses pour l'embarras abominable où mes malheurs vous jettent. »

« Permettez-vous, Monsieur, que les choses qui vous concernent soient connues d'Alix. C'est une personne de beaucoup de bons sens, qui jouit de toute la confiance de ma mère, et dont les conseils pourront nous être utiles ? »

Alix s'approcha après avoir allumé plusieurs bougies et approché, sur un signe de Marguerite, un second fauteuil de celui où elle s'était placée en entrant.

Marguerite, qui semblait perdre sa méfiance et son inquiétude, engagea la conversation de façon que le chevalier recommença son histoire.

« Apparemment, se disait le chevalier, que cette demoiselle Alix a grand crédit sur l'esprit de la mère de la jeune personne, qui voudrait que sa mère apprît par Alix tout le détail de l'événement singulier de cette nuit. »

Mais une chose ne laissait pas que d'inquiéter notre héros : cette fille si belle semblait faire des signes à sa suivante Alix.

« Serait-il bien possible, se dit le chevalier, que ces femmes me trahissent, et que, tandis qu'elles me retiennent ici occupé à leur raconter mon histoire, elles eussent envoyé chercher main forte pour m'arrêter ? Ma foi, il en sera ce qu'il pourra ; je crois que, de ma vie, je n'ai vu une personne aussi belle et qui ait une physionomie aussi imposante. »

Les soupçons du chevalier redoublèrent, lorsque la jeune personne lui dit avec un certain sourire inexplicable :

« Voudriez-vous, Monsieur, nous suivre jusque dans une galerie voisine ? »

« Dieu sait, pensa le chevalier, la compagnie que nous allons trouver dans cette galerie ! Ce serait bien le cas, pensa-t-il, de lui rappeler dans quel effroyable danger je tombe si l'on me met en prison. »

Mais cette remarque prudente ne peut venir qu'à un homme qui a grand peur ; et il ne put se résoudre à encourir le mépris d'une personne qui avait une mine si haute.

Alix ouvrit la porte, le chevalier offrit son bras à cette jeune personne si belle et si imposante, dont il ne savait pas même le nom. On traversa le palier du petit escalier de marbre. Alix poussa un bouton caché au fond d'une moulure, et l'on entra par une porte dérobée dans une vaste galerie de tableaux.

Nous avouerons que le chevalier, en y entrant, serrait fortement la poignée de son épée.

« C'est ici, Monsieur, dit Marguerite, que je vous proposerai de vous cacher jusqu'à ce que ma mère ait pu être informée des événements étrangers qui, cette nuit, vous ont amené chez elle. Il est juste de vous informer, Monsieur, que vous êtes chez la Princesse de Foix. Les gardes de M. Rochegude n'oseraient pénétrer dans cet hôtel. »

« Mademoiselle, répliqua Alix, il me semble impossible que Monsieur habite la même maison que vous. Si une telle chose se savait, on ne pourrait pas la nier. Au premier abord, il faudrait une explication, et toute explication est mortelle pour la réputation d'une jeune fille, surtout quand cette fille se trouve la plus riche héritière de la province. »

« Il y a trois ans, Monsieur, dit Marguerite à notre héros, qu'à la funeste bataille de *** j'ai eu le malheur de perdre mes deux frères. Depuis cette époque, ma mère est sujette à des évanouissements subits et fort alarmants. C'est un de ces évanouissements qui l'a saisie cette nuit ; j'ai couru auprès d'elle, et c'est pendant ce temps que vous avez pu pénétrer dans mon appartement d'une façon si bizarre. Mais, monsieur, cette galerie ne laisse pas que de renfermer quelques peintures assez curieuses. Je vous engagerai, s'il vous plaît, à jeter un coup d'œil sur quelques-unes. »

Le chevalier la regarda.

« Ah, elle est folle, pensa-t-il. C'est dommage. »

Tout en faisant cette réflexion, il avait fait quelques pas avec elle.

« Voici un jeune guerrier couvert d'une armure qui n'est plus en usage, celle des anciens chevaliers ; mais toutefois la peinture est estimée. »

Le chevalier resta pétrifié d'étonnement : il reconnaissait son propre portrait. Il regarda Marguerite dont le grand sérieux et l'air noble ne se démentaient point.

« Je pense, dit enfin notre héros, que je vois ici une ressemblance fortuite. »

« Je ne sais, dit Marguerite, mais ce portrait est celui de Raymond de Saint-Ismier, cornette au régiment des Gardes (1), lorsqu'il y a quatre ans, mon pauvre frère aîné, le duc de Candal, voulut réunir les portraits de tous ceux de nos parents qui existaient à cette époque. Ainsi vous voyez bien, Mademoiselle, dit Marguerite à Alix, qu'il est possible que ma mère offre un asile à un de nos parents, monsieur de Saint-Ismier, poursuivi pour un crime irrémissible, un duel. »

En disant ces mots, Marguerite sourit pour la première fois et avec une grâce charmante.

« Il en en sera tout ce que Mademoiselle voudra. Certainement il n'est pas convenable d'aller réveiller Madame la Princesse après la nuit affreuse qu'elle a passée. Je supplie Mademoiselle de me

1. [illegible] ressemblait [illegible] qui lui [illegible]

donner des ordres, mais de ne pas me demander de conseils. »

« Et je me gâterais le bonheur extrême que je dois à ce portrait, dit notre héros, si je souffrais que ce que Mademoiselle croit devoir à une parenté malheureusement fort éloignée la portât à quelque démarche désapprouvée par Mlle Alix. »

« Eh bien, si vous voulez partir, reprit Marguerite avec une grâce charmante, je suis en vérité fort en peine du moyen. Cet hôtel a un concierge, ancien militaire, qui porte le nom pompeux de Gouverneur et qui, tous les soirs, doit placer sur son chevet la clé de toutes les portes exterieures, et surtout à l'heure qu'il est, la petite porte du jardin que vous avez trouvée seulement poussée, est fermée. La maison proprement dite a un portier, et hier soir sur les minuit je le vis apporter toutes les clefs à ma mère, qui les mit sur une petite table de marbre à côté de sa cheminée. Alix veut-elle aller chercher sur cette table la clef nécessaire pour vous faire sortir? »

« Quatre ou cinq femmes veillent autour du lit de Mme la Princesse, dit Alix, et ce serait là l'action la plus imprudente et la moins secrète au monde. »

« Eh bien, cherchez donc un moyen pour faire sortir de l'hôtel notre parent, M. de Saint-Ismier, ici présent. »

On chercha longtemps sans trouver. Alix, poussée à bout par les objections de sa maîtresse, finit par commettre une imprudence.

« Vous savez, Madame, que l'on n'a pas touché à l'appartement de M. le duc de Candal. Or, à côté de son lit, il y a une échelle de soie avec des échelons en bois, qui me semble avoir une quarantaine de pieds de longueur. Elle est fort légère et un homme peut fort bien s'en charger. A l'aide de cette échelle, Monsieur descendra dans le jardin. Une fois dans le jardin, si on le trouve, la chose est déjà beaucoup moins compromettante pour vous; il y a tant de femmes dans cette maison! En second lieu, tout à l'extrémité du jardin, du côté de la petite église du Verbe incarné, il y a un petit endroit où le mur n'a pas plus de huit pieds de haut; il y a des échelles de toutes les espèces dans le jardin. Monsieur pourra monter facilement à ce mur, et s'il veut, pour descendre il pourra couper un morceau de l'échelle de soie. »

A ce point du plan de campagne de la savante Alix, Marguerite partit d'un grand éclat de rire.

. . . . . .

FIN DU FRAGMENT

STENDHAL.

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE DEVANT L'HISTOIRE

NAPOLÉON (1)

Ici encore, on voudrait, on voudra toujours recommencer l'histoire, tant reste obsédante la pensée que, si le Directoire d'abord, puis Napoléon s'étaient tenus au testament de la Convention comme à la loi de la République, la France eût conservé toutes ses frontières naturelles.

Parce que la Révolution, après avoir atteint les limites du Rhin et des Alpes, n'aurait employé ensuite qu'à les faire reconnaître et respecter la force et le prestige qu'elle tenait de ses victoires, sans doute ce n'eût pas été nécessairement la paix perpétuelle. Tout de même, il n'était pas déraisonnable d'escompter l'acquiescement définitif des grandes comme des petites puissances à une conquête qui n'était ni menaçante en fait pour leur sûreté et leur indépendance, ni excessive, ni contraire à la nature des choses; et, par conséquent, il y avait des probabilités, bien voisines de la certitude, pour qu'une paix prolongée permît au temps de consacrer la figure de la plus grande France. Ces chances auraient été d'autant plus nombreuses que la guerre, « nationale et populaire lorsque l'ennemi était sur les frontières », était devenue étrangère au peuple » et n'était plus « qu'une guerre de gouvernement » (2). Satisfaite d'avoir réalisé en huit années son ambition huit fois séculaire, ayant érigé en principe qu'elle ne devait rien souhaiter au-delà de ses frontières physiques, (3) conformant ses actes à ses paroles, appliquée à ses œuvres intérieures, achevant sa Révolution, la nation avait donné des preuves assez éclatantes de ses énergies pour que sa modération ne pût être attribuée à la faiblesse ou à la lassitude, car se contenter des Alpes et du Rhin eût été, alors, pour la France, faire preuve de prudence et de modestie.

C'était un Allemand, et non pas l'un des moindres qui avait écrit à la veille de la Révolution : « Si le système politique de la France se réduit à mettre les mers, les Alpes, les Pyrénées et le Rhin pour frontière à ses Etats, ce plan est dicté par la sagesse (4). » On pouvait croire, vers la fin de l'an III, que l'Europe continentale était prête à accepter

(1) Voir la *Revue Bleue* des 6, 13 et 20 janvier 1912. — M. Joseph Reinach s'était arrêté, dans le dernier de ces articles, à la paix de Bâle qui consacrait l'acquiescement de la Prusse à la conquête de la Rive Gauche du Rhin.

(2) Bonaparte à Talleyrand, 18 octobre 1797.

(3) *Ibid* : « Lorsque la France a Mayence et le Rhin, qu'elle a, dans le Levant, Corfou, que veut-on davantage? ».

(4) BIELFELD, *Institutions*, t. II, ch. IV, p. 20.

cette conséquence de ses défaites et cette suite d'un dessein bien entendu. — La Russie n'avait pas d'autre intérêt que celui de ses conquêtes polonaises et turques; elle n'entrera dans la seconde coalition que du jour où elle se croira menacée en Lithuanie, sur la mer Noire, dans sa marche, tantôt audacieuse, tantôt souterraine, vers Constantinople (1). — La Prusse, depuis « le grand encan de Bâle », loin de regretter « d'avoir installé les Français sur le Rhin », s'en félicitait (2); c'était le gage de l'alliance qui lui laisserait le champ libre dans tout le pays trans-rhénan; « la grande majorité de la population de l'Allemagne du Nord se révoltait contre toute participation à une nouvelle guerre contre la France (3). » — L'Empereur n'avait plus que des bicoques sur la rive gauche; « peu lui importait qu'elle devînt française, pourvu que la France lui accordât de vastes acquisitions en Italie et ne dépossédât pas absolument les électeurs ecclésiastiques (4). » Pareillement, il avait fait son deuil des Pays-Bas espagnols qu'il avait déjà proposé de troquer contre la Bavière et le Tyrol. Dans son évolution, qui datait de loin, vers l'Italie et vers l'Orient, la ligne de l'Adige était pour l'Autriche d'une autre importance militaire que la ligne du Rhin; le littoral de l'Adriatique, de Venise à Cattaro, d'une autre valeur marchande que les ports lointains de la mer du Nord (5). — Et l'Angleterre, à la vérité, paraîtra plus longtemps irréductible, intraitable sur « le sauvage projet des Français de prendre le Rhin pour barrière » (6), d'affranchir l'Escaut, de réunir la Belgique. » Elle eût été certainement le principal obstacle, le plus tenace. Pourtant, le premier Pitt avait déclaré « qu'un ministre anglais hasarderait sa tête s'il permettait la reconstruction des murailles de Dunkerque. » Surtout, ce n'est pas l'Angleterre qui rompra la paix d'Amiens. Elle a déclamé, elle aussi; elle s'est inclinée ensuite devant les faits, « choses obstinées. » C'est Pitt lui même qui a dit : « Nous devons renoncer désormais à faire rentrer la France dans ses anciennes limites. » C'est un historien anglais qui a écrit : « Ce splendide territoire (la Belgique et la rive gauche) semblait incorporé à la France aussi sûrement que la Bourgogne. » (1) Les intentions de l'Angleterre sont très claires : elle a consenti à la République la ligne du Rhin; elle s'est réservée sur les annexions italiennes; il faut qu'elle soit assurée, au préalable, que la Hollande sera respectée, car la Hollande est « le chaînon qui la relie au continent (2) », et que la Méditerranée sera libre. Et il n'y a pas, dans cette histoire, beaucoup de pages plus désolantes que le départ de l'ambassadeur Whitworth, s'éloignant de Paris à petites journées, attendant à chaque étape le mot qui suffira à empêcher la guerre de se rallumer pour « ce misérable rocher » de Malte (3).

La Convention, dans ce combat de puissance, n'avait donc coté trop haut ni la force de la France ni la résistance de l'Europe, — Seulement, la paix à cette unique et magnifique condition de la ligne du Rhin ne fut offerte, à aucun moment, ni par le Directoire, ni par le Consulat, ni par l'Empire.

Cette belle architecture de la Gaule romaine fut, en effet, à peine reconstruite qu'elle fut aussitôt abîmée dans ses nobles et justes proportions par des prolongements dont l'utilité stratégique était à peu près nulle et l'absurdité politique manifeste. Le Directoire n'étendit pas, à proprement parler, les « réunions » au-delà des frontières « telles qu'elles avaient été décrétées par les lois de la République »; mais il fit pis à certains égards. La ceinture des républiques tributaires, batave, helvétique, cispadane, transpadane, ligurienne, romaine, parthénopéenne, coulées presque toutes dans le moule de la Constitution de l'an III, gardées par des garnisons françaises, c'était la conquête à peine déguisée. A ces conquêtes, entreprises souvent en violation des traités conclus de la veille, s'ajoutaient le projet de séculariser l'Allemagne, « nouvelle victoire remportée sur la superstition », celui de relever la Pologne, celui de bouleverser l'Empire ottoman, et la menace perpétuelle de la propagande, de l'incendie révolutionnaire : les pays qu'on ne pourrait pas prendre, les soulever contre leurs maîtres. — Quand la République, d'autant plus arrogante au dehors avec ses armées qu'elle est plus déchirée au [illegible] poser à l'Europe, non seulement la reconnaissance de ses agrandissements, mais celle de sa suzerai-

(1) Sybel, *Histoire de l'Europe pendant la Révolution*, t. V, p. 308. — Thiers a raconté (t. XVIII, p. 639), mais sans preuve, qu'Alexandre, au Congrès de Vienne, aurait offert à Talleyrand de ramener les Français sur la rive gauche s'ils lui consentaient toute la Pologne; tout au moins, il l'aurait donné à entendre.

2. Perthes, t. II, p. 211.

3. Sybel, t. V, p. 361.

4. *Ibid.*, p. 359.

5. Cobentzel à Colloredo, lettre du 20 juin 1798 : « Ce n'est pas Selz, ce n'est pas Rastadt qui me rendent malheureux, c'est l'Adige; le bonheur pour moi est sur l'Oglio et dans les Légations. » « Il nous faut ou une vaste extension de nos frontières en Italie, ou l'abandon complet de la Suisse et de l'Italie par les Français. » (Sybel, t. V, p. 277.) Cobenzl [illegible] Belgique : l'Autriche perdra ses intérêts sur l'Italie.

6. Lord Macartney à Grenville, lettre du 1er novembre 179[illegible] (Sorel, t. IV, p. 461).

1. Seeley, [illegible]

2. Dumouriez [illegible]

3. Talleyrand [illegible] avait dit : « J'aimerais mieux voir les Anglais au faubourg Saint-Antoine qu'à Malte. »

neté sur l'Italie et de sa suprématie sur la Méditerranée, c'est déjà l'évidence, et Talleyrand en avertit le Directoire, (1) que les traités, dans ces conditions, ne seront plus que des suspensions d'armes. Et voici, en même temps, Bonaparte. La ligne des Alpes et du Rhin n'est pas son œuvre. C'est, tout juste, son point de départ. Les conquêtes de la Révolution forment le piédestal, encore mal scellé au sol, sur lequel il élevera sa statue. Lorsque la statue trop lourde, démesurée, s'écroulera, elle entraînera le piédestal, brisé avec elle, dans sa chute.

Manifestement, les guerres et le système politique de l'Empire sont en germe dans les guerres et le système politique du Directoire. Il s'agit toujours, en apparence, de protéger les nouvelles frontières par des bastions avancés, des têtes de pont fortifiées, qui ne sont plus seulement les îles du Rhin et Kehl, boulevard de Strasbourg, ou Castel, faubourg de Mayence, mais qui ne sont rien moins que la Hollande, la Suisse, le Piémont, « bagatelles à la disposition de la France »; (2) à chaque guerre « une frontière de plus à défendre. » (3) Il s'agit toujours d'affranchir — entendez : d'enrégimenter et de pressurer — des peuples, italien, allemand, portugais, espagnol, à qui leurs libérateurs étrangers auront vite fait de peser plus lourdement que leurs oppresseurs indigènes et qui n'attendent bientôt que l'occasion de les chasser. Il s'agit toujours de constituer les pays les plus différents par leur climat, leur population, leur histoire, leurs mœurs, sur le même type tiré du cerveau des maîtres ou du maître de la France. Il s'agit toujours d'entourer l'empire d'une suite ininterrompue de *Marches*, « filles de la République » hier, aujourd'hui royaumes administrés comme des départements par des préfets couronnés, toujours révocables, frères ou beaux-frères de l'Empereur. Il s'agit toujours de faire de la Méditerranée un lac français, de « protéger » l'Allemagne et de régenter l'Europe. République universelle ou Empire universel, c'est tout un ; c'est toujours, pour les monarchies comme pour les peuples, la même impossibilité de se résigner au vasselage, si fécond que soit le limon de la Révolution, et si prodigieux que soit l'homme qui s'est substitué pendant quinze ans, sur la carte du monde, à la France.

Manifestement aussi, du jour où la marche du développement national ne s'est pas arrêtée aux points précis que l'histoire et la politique, sinon la géographie, avaient fixés, il a été plus malaisé, d'année en année, de guerre en guerre, de retourner sur ses pas ; plus le passé est devenu lourd de fautes, plus il a pesé sur le présent et poussé vers le désastre final. — Mais, d'abord, les premières entreprises du Directoire ne procèdent même pas d'une conception fausse des intérêts de la France au dehors ; elles ont été décidées pour les besoins de la politique intérieure, parce que les nouveaux rois de la République ne peuvent se maintenir que par la guerre : « On serait perdu, avoue Sieyès, si on faisait la paix... »; qu'ils ne peuvent remplir leurs caisses qu'avec les contributions levées sur les pays conquis, et s'affranchir des soldats qu'en les éloignant du théâtre de leurs discordes. Voilà les causes; les beaux prétextes, les raisons à *la romaine*, l'idée carlovingienne, gibeline, si contraire à la politique capétienne, qui ne s'étend qu'autant qu'elle peut s'affermir, si contraire aussi à l'esprit français, exact et clair, l'idée de l'Empire universel, *la Monarchia del mundo*, ne viendront qu'ensuite. — Cependant le Directoire n'est pas sorti sans hésiter du programme de la Révolution ; même, il a éprouvé quelques scrupules : promettre la liberté à des peuples dont il faudra peut-être disposer « en faveur de quelques princes d'Allemagne », serait « aussi odieux qu'immoral (1) ». Supprimez Bonaparte, mettez Hoche ou Joubert ou Desaix à sa place : les directeurs écouteront Talleyrand ; ces pasticheurs de la République romaine auraient peut-être la sagesse de reculer aux frontières naturelles.

Ils s'étaient aperçus en tout cas, mais déjà trop tard, que Bonaparte, tout de suite, était devenu trop grand, et que ce vainqueur de vingt-huit ans, sorti à peine de l'obscurité et de sa misère, n'agissait pas comme un général de la République. C'était un chef indépendant, qui avait mesuré exactement sa force, et pour qui s'ouvrait tous les jours un nouvel horizon. Aussi bien leur a-t-il signifié qu'il n'a plus d'ordres à recevoir ni de surveillance à subir : « Les commissaires du Directoire n'ont rien à voir dans ma politique ». — Il dit « ma politique », « mon armée », abolit d'abord le langage républicain. — « Je fais ce que je veux (2). » En effet, il ne fera plus que ce qu'il veut. Maître de l'Italie, il se sent déjà maître de la France. Il parle en maître. A la lettre, il a pris envers lui-même l'engagement de conquérir le monde. Il y a trois ans, simple capitaine d'artillerie, il a dit à un ami : « Si tu pouvais voir ce qui s'agite dans mon âme, tu me croirais fou ».

« Cette aspiration à la domination universelle », qui est plus que sa politique et plus que sa poésie,

(1) Mémoire sur les négociations de Campo-Formio.
(2) Dépêche de lord Whitworth, 21 février ; discours aux délégués suisses, le 29 février 1803. (SEELEY, p. 124 ; TAINE, t. V, p. 99 ; LANFREY, *Histoire de Napoléon*, t. II, p. 482.
(3) CHATEAUBRIAND, *De Buonaparte et des Bourbons*.

(1) Le Directoire à Bonaparte, 28 octobre 1796.
(2) MIOT DE MÉLITO, *Mémoires*, t. II, p. 86.

« qui est dans sa nature même (1) », éclate dès qu'il est entré sur le devant de la scène. A peine si, dans les premiers temps, il la contient ou, plutôt, la dissimule. Ainsi, en l'an V, il veut être celui qui fera la paix; mais c'est seulement « pour satisfaire les badauds de Paris », pour élever et fortifier son personnage: « Si j'en laissais à un autre le mérite, ce bienfait le placerait plus haut dans l'opinion que toutes mes victoires (2) ». Dès qu'il aura enchaîné à sa fortune la nation qu'il a fascinée, il reprendra l'œuvre dont il n'a planté encore que les premiers jalons. Il est né de la guerre, il y revient, et c'est désormais la guerre sans fin, à outrance, contre tous les peuples. La guerre, c'est son métier, son art, son plaisir. Parfois, devant un champ de carnage, troublé un instant par l'horreur des hécatombes, il cherche à s'excuser: « Je suis forcé de combattre et de conquérir pour conserver. » Puis, la vision chassée, il repart. Tous les prétextes lui sont bons. Il ferait là guerre pour la guerre; la guerre en elle-même devient son but; il la fera tant qu'il pourra monter à cheval, comme Michel-Ange peindra et sculptera tant qu'il pourra tenir un pinceau et un ébauchoir. Il réserve la paix, le repos, dont il a l'horreur, pour sa vieillesse. Il dira à Sainte-Hélène. « Etre un Washington couronné, oui; mais je n'y pouvais raisonnablement parvenir » — remarquez: raisonnablement — « qu'au travers de la dictature universelle; j'y ai prétendu (3). » Mais cet aveu n'a rien appris à l'Europe: elle le vit tel qu'il était, du premier jour où ils se trouvèrent en face l'un de l'autre, et elle se comporta dès lors en conséquence. Il y a tout juste quinze mois entre ces deux lettres où Mallet du Pan le définit d'une injure: « un petit Corse terroriste » et, avec effroi: « le Charlemagne jacobin » (4).

Car ce qu'il y a sans doute de plus extraordinaire dans cette fabuleuse existence, c'est que, dès la campagne d'Italie, il portait dans son esprit tout ce qu'il a exécuté et tout ce qu'il a entrepris pendant les années qui suivirent et que, d'Arcole à Moscou, pas un projet n'a surgi en lui dont il n'ait rêvé tout haut devant ses premiers compagnons d'armes (5). « Il n'est qu'au début de la carrière qu'il doit parcourir. » Ce n'est pas « pour faire la grandeur des avocats du Directoire qu'il triomphe en Italie (6). » Il n'y a « d'éléments de républicanisme » ni en Italie ni en France. Il sera le dictateur de la République. Il trace les grandes lignes de la constitution de l'Empire. Il annonce le Concordat, la paix avec l'Église, moyen le plus sûr de domination sur les catholiques. Il a décidé la réunion de l'Italie en un seul royaume gouverné par lui: « La liberté de l'Italie, c'est ma dictature »; la dissolution de la confédération germanique, « vieille servante habituée à être violée par tout le monde », l'assujettissement de l'Allemagne déchue de l'Empire: « Les petits souverains qui s'attachent tantôt à l'Autriche, tantôt à la Prusse, devraient sentir que la France est leur protecteur naturel » (1). Il arrachera l'Espagne à sa dégradation. « Concentrons toute notre activité du côté de la marine, et détruisons l'Angleterre (2). » — Il précisera, dans le *Mémorial*, ce qu'il entendait par la destruction de l'Angleterre: « Avec *ma* France, l'Angleterre doit finir naturellement par n'en plus être qu'un appendice: la nature l'a faite une de nos îles, comme celle d'Oléron ou la Corse (3). » — « Cela fait, l'Europe est à nos pieds (4). « Et « cela », ce n'est encore que l'empire d'Occident: « L'Europe est une taupinière; il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient où vivent six cents millions d'hommes... Cette petite Europe ne fournit pas assez de gloire; il faut aller en Orient: toutes les grandes gloires viennent de là (5). » Et ce n'est pas une boutade: car, pendant qu'il fait à Bourrienne, à Marmont, à Talleyrand, ces étonnantes confidences, il prépare ses campagnes d'Orient comme il a préparé ses campagnes d'Italie. Penché sur la carte, il étudie les routes, marque les étapes; il s'informe des ressources des pays à traverser; il s'assure, ou réclame, les ports d'embarquement, de ravitaillement: Ancône qui doit « rester toujours française, parce qu'on va de là, en vingt-quatre heures, en Macédoine et en dix jours à Constantinople »: les îles Ioniennes « qui nous rendront maîtres de l'Adriatique et du Levant »; Malte « qui n'a pas de prix pour nous (6) ». Entre tant d'ambitions sans mesure qu'il va poursuivre, la conquête de Constantinople, de l'Egypte, des Indes, sera son ambition favorite, le *leit-motiv* de son épopée ou, comme il dit lui-même, de son roman (7). C'est son « grand dessein », qui échoue, une première fois, à Saint-Jean d'Acre, mais qu'il reprendra sans cesse, dans une pensée très forte: parce que l'Angleterre ne peut être frappée au cœur que dans les Indes;

1 Metternich à l'Empereur d'Autriche, 18 juillet 1810.
(2) Miot de Mélito, t. I, p. 154.
3 Mémorial, 30 novembre 1816.
4 Correspondance, 17 mars 1796 et 17 juin 1797.
(5) Sybel, t. V, p. 240; Sorel, t. V, p. 192; Taine, t. V, p. 98, etc.
6 Miot de Mélito, t. I, p. 154.

1 Conférences de Lucien, convoqué [illegible] conférences de Rastadt — Sorel, t. V, p. [illegible]
2 Bonaparte à Talleyrand, 18 [illegible]
3 Mémorial, 27 mars 1816.
4 A Talleyrand, 18 octobre 1797.
5 Bourrienne, Mémoires, t. III, p. [illegible]
6 Lettres au Directoire et à Talleyrand, [illegible] 26 mai, du 16 août, du 13 septembre 1797, etc.
7 Bourrienne, Mémoires, t. III, p. [illegible]

mais, aussi, pour la merveilleuse beauté de l'aventure. Il y revient à la veille d'Austerlitz, au lendemain de Tilsitt, à la veille encore de la campagne de Russie. Il prendra l'Asie tantôt de front, tantôt à revers, par l'Albanie et le Bosphore, par l'Égypte, par la Russie et la Perse. Il a établi, dans le détail, dix variantes du plan de guerre qui conduira ses armées à l'Euphrate et au Gange. Il suit son rêve jusqu'à Moscou, avec la même obsession « de rendre son nom plus fameux » que celui d'Alexandre et de pousser ses conquêtes aussi loin que lui (1).

Sans doute, cette vision de ses destinées, du premier jour où il a pris le commandement d'une armée, ce qu'il en a réalisé, mais qui, même à son zénith, le laissait encore si loin de son rêve, ce poème vivant, le plus prémédité qui fut jamais, ce n'est pas encore toute l'explication de cette guerre de quinze ans qui se terminera par la défaite, l'invasion et le démembrement. Il faut faire leur part à l'hostilité qui subsistait au cœur des vieilles monarchies devant le triomphe de la Révolution, à la rivalité séculaire de l'Angleterre. Mais c'était précisément ces craintes, ces jalousies, ces haines, que la politique commandait de désarmer, et Napoléon s'applique à les justifier d'abord, puis à les exciter, les exaspérer, les réunir dans des coalitions qui ne se dissolvent que pour se renouer. A Léoben, quand la rive gauche n'est encore française que de fait, il amorce à la fois la réunion de l'Italie par la création de la Cispadane, et, par l'annexion de Corfou et des Iles Ioniennes, la conquête de l'Orient. A Lunéville, l'Autriche doit lui livrer toutes ses possessions italiennes, sauf Venise. En pleine paix, au lendemain du traité d'Amiens, il annexe le Piémont qui « a mérité de prendre part aux destinées de la République », la ville et le territoire de Gênes, l'Ile d'Elbe, position maritime qui ne saurait rester « exposée aux attaques de l'Angleterre »; il occupe la Suisse. A Presbourg, il enlève à l'Autriche le Tyrol, lui reprend Venise, l'Istrie, la Dalmatie, lui ferme à la fois la route de l'Adriatique et celle des Balkans, deux des routes, qu'il se réserve, de Constantinople. A Tilsitt, il dépouille la Prusse de ses provinces polonaises, pour en faire le grand duché de Varsovie, de ses provinces de la rive gauche de l'Elbe, pour en faire, avec la Hesse, le royaume de Westphalie, la rejette, démantelée et désespérée, sur la Baltique. Entre temps, déjà roi d'Italie, il a constitué, sous son protectorat, la Confédération du Rhin à la place du Saint-Empire romain germanique effondré; il s'est emparé de Naples; il a décrété le Blocus continental. Au lendemain de Tilsitt, il occupe le Portugal, envahit l'Espagne, garde la Silésie, pousse ses avant-postes en Albanie. A Schoenbrunn, il arrache à l'Autriche ce qui lui reste de ses possessions allemandes, l'Illyrie avec Trieste, l'exclut de l'Adriatique; la frontière française sera à cinquante lieues de Vienne. Il incorpore ensuite, « pour plus de simplicité (1) », la Hollande, « pays qui est réellement une portion de la France, puisqu'il n'est que l'alluvion du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, c'est-à-dire des grandes artères de l'Empire », les villes hanséatiques, le duché d'Oldenbourg, le Valais, la Toscane. « Charlemagne, notre glorieux prédécesseur, a fait don des pays qui forment l'Etat de l'Eglise à l'avantage du christianisme, et non à celui des ennemis de notre sainte religion... »; ce sont les Anglais : en conséquence, il réunit les Etats du Pape. La France compte cent trente départements. Amsterdam et Hambourg, Florence et Rome ne sont plus que des préfectures du nouvel empire d'Occident. Ce n'est donc pas la seule obstination de l'Autriche, de l'Angleterre, leur prétendu dessein immuable de ramener la France aux anciennes limites, qui ont fait de tous ces traités de simples trêves. Chacun d'eux fut le germe d'une nouvelle guerre, parce que leurs conditions étaient trop dures, intolérables. Ces capitulations qui disloquaient les Etats, humiliaient les princes, disposaient des nations comme de troupeaux, ces simulacres de paix ne mettaient même pas fin à la guerre pour les vaincus, qui devaient suivre le vainqueur dans ses nouvelles entreprises. Enfin, pour excessif que fût l'abus de la force, peut-être les princes et, même, les peuples s'y seraient-ils résignés, s'ils avaient cru apercevoir les limites de leurs déchéances et de leurs malheurs; mais, comme les desseins de Napoléon étaient indéfinis, ce qui les désespérait plus encore que le temps présent, c'était l'incertitude perpétuelle d'un avenir pire encore (2).

Quelquefois, pour s'expliquer à ses compagnons fatigués, Napoléon invoque « la nature des choses » : « C'est mon maître; je lui obéis. » Or, il n'y a pas d'homme qui l'ait davantage méconnue. Ni le temps, ni la distance ne comptent pour lui, ni la diversité des pays dont il fait, jusqu'à l'absurde, des provinces ou des annexes du « grand empire », ni l'indépendance des peuples, ni la dignité, ni la vie des hommes, ni la justice. Dans ce cerveau, que

1) Lettres du 29 janvier 1808 au gouverneur des sept-îles : « Le grand seigneur m'a cédé Butrinto et a donné des ordres pour que le passage me soit livré chez les Albanais » : du 2 février à l'Empereur de Russie : « Au 1er mai, nos troupes peuvent être en Asie » : VILLEMAIN, *Souvenirs*, t. I, p. 175; SÉGUR, *Mémoires*, t, II, p. 459 ; etc. — « Pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, Alexandre entre dans les Indes. » (*Discours sur l'histoire Universelle*, III, ch. V.)

1 THIERS, t. XVII, p. 875.
(2) TOCQUEVILLE, *Mélanges*.

Gœthe appelle « un abrégé du monde » (1), l'étendue de l'intelligence est égale à l'envergure de l'imagination. Mais sa raison, si lumineuse dans la législation, dans l'organisation, infaillible dans la préparation de la guerre, implacable sur les champs de bataille, qui, partout où elle a pénétré, a fait des trouées sur l'avenir, est sans force contre sa chimère, contre l'ambition la plus violemment personnelle qui fut jamais. Dans toutes ces guerres, qu'il engage ou qu'il provoque, dans toutes ces conquêtes si manifestement précaires, dans cette odieuse prépondérance, où est l'intérêt de la France? Il a tous les attributs, tous les droits de la Royauté. Il y a une chose qu'il ne lui a point prise: l'instinct national qui unit les vieilles dynasties au pays qu'elles ont fait, et dont elles ne séparent pas les destinées des leurs. Il a identifié la France avec lui; il ne s'est jamais identifié avec elle. A l'opposé des grands rois capétiens et des grands cardinaux d'Etat, il n'a jamais subordonné ses visées personnelles aux intérêts permanents du pays (2) qui s'est donné à lui. Il sacrifie à sa passion de la gloire plusieurs millions d'hommes; il est indifférent à la solidité de son œuvre. Il ne s'inquiète que de la place qu'il tiendra, lui, dans l'histoire. Peut-être sera-t-elle d'autant plus vaste qu'il laissera derrière lui le monde en plus de confusion et la France plus petite. En effet, il a trouvé la France aux frontières de César et il la ramène aux limites de Louis XV.

Il éprouva alors quelque chose comme un remords, mais seulement dans son orgueil, dans son égoïsme, dans son implacable amour-propre d'artiste. Il pourrait encore épargner à Paris l'entrée triomphale des armées étrangères. Pour cela, il faudrait, sans plus de retard, traiter, accepter les conditions de Châtillon, consentir lui-même l'abandon, non seulement de ses conquêtes, mais des conquêtes de la Révolution. Il n'a plus autour de lui qu'une poignée d'hommes qui, de son propre aveu (3), fondent à chaque rencontre. Il tentera le sort sur un dernier coup de dé: « Que serais-je pour les Français quand j'aurai signé leur humiliation? Qu'aurai-je à répondre aux républicains du Sénat quand ils viendront me redemander *leur* barrière du Rhin? » (4).

Il dit encore : « J'ai trop fait la guerre; j'ai trop compté sur la fortune... La France ne s'est pas trompée; c'est moi. »

Tout ce qu'il a été, il l'a voulu. Tout ce qui l'a perdu, il l'a voulu. La révolte de l'Europe, qui était la révolte même de la nature, il l'a suscitée. La perte du Rhin est, autant que ses victoires, son ouvrage. Il n'y a point de fatalité dans son cas. Ou plutôt, il n'y en a qu'une seule, formidable: lui-même. Il est la magnifique et désastreuse fatalité de l'histoire de France.

(*A suivre.*) JOSEPH REINACH,
Député.

1. Conversations avec Eckermann, 16 février 1826.

2. [illegible] sous l'Ancien Régime, on nommait *la* [illegible] — Voir aussi [illegible]

[illegible] comme la neige. » Lettre à [illegible]

[illegible] VI, [illegible] février 1814.

D'UN ESPRIT NOUVEAU DANS LA POLITIQUE FRANÇAISE

J'entends bien qu'il est impossible de garder à la mémoire d'Eugène Spuller, qui portait un esprit courageux et noble et une âme bonasse dans un corps pesant, un autre sentiment qu'une respectueuse admiration. Je n'y joindrai qu'un atome d'amertume pour avoir donné un sens suspect à une expression commode. Pénétré d'admiration pour la haute pensée philosophique du néo-thomisme qui brillait alors sur le siège de Pierre, frappé de crainte par l'habileté de cette vaste politique pontificale qui semblait vouloir envelopper le monde comme d'un souple manteau, Spuller proclama *l'esprit nouveau* de réconciliation de l'Eglise et de l'Etat. Dix années de tempête, terminées par le fracas de la séparation, suivirent cette prophétie naïve et cette généreuse illusion : l'esprit nouveau fut une formule retentissante et une prompte faillite.

Mais si, comparant aujourd'hui nos idées politiques à celles qui régnaient il y a dix ans, au commencement du siècle, nous n'y trouvons plus ni les mêmes passions, ni les mêmes questions, c'est bien cependant un esprit nouveau qu'il faut constater dans la politique française — qu'on le redoute comme une menace, ou qu'on le salue comme un avènement. Dans ses origines et dans ses directions, ce mouvement est infiniment plus complexe que celui que marquait Spuller en ces temps d'antique simplicité où toutes les difficultés finissaient en luttes pour ou contre le régime. L'esprit nouveau d'aujourd'hui, où le ralentissement des batailles confessionnelles n'entre que comme un élément d'infime importance, nous montre des passions amorties et des questions nouvelles.

* * *

Il y a quelque quinze ans, une bataille intellec-

tuelle, admirable de vigueur et d'éclat, divisa les Français épris de liberté des Français qui chérissent l'autorité. Belles journées dont tout homme qui conserve dans l'esprit une lueur d'idéalisme ne peut se souvenir sans un frisson! La vie politique alors déborda la vie sociale et même la vie mondaine. Familles déchirées, amitiés rompues, on se méprisait avec ivresse, on se brouillait avec frénésie. Nul ne pouvait, en ces temps fortunés, se flatter d'inviter sans danger tous ses amis à dîner. On vit les savants et les sages, d'ordinaire hautains ou placides, et naguère dédaigneux des misères contemporaines, descendre, armés de pied en cap, de leur tour d'ivoire, et étonner les combattants eux-mêmes par leur opiniâtre fureur.

Les personnes qui goûtent le spectacle des combats, et qui voudraient aujourd'hui contempler comme une image affaiblie de ces luttes ardentes, devraient passer le détroit. Pour de tout autres causes, la vie politique des Anglais est en ce moment même déchirée par des fureurs plus sombres: le fisc agressif de l'austère Gallois Loyd George, le fisc qui abat les traditions et nivelle les classes, a déchaîné dans tout le Royaume-Uni une véritable guerre de races; cette guerre a déjà emporté, entres autres ruines, ces amitiés traditionnelles des chefs des deux partis où l'Angleterre, orgueilleuse de son Parlement, admirait une véritable institution d'Etat. Les mœurs politiques de nos voisins traversent présentement la même crise que nous avons franchie il y a quinze années.

Pour nous, nous avons apaisé tout cela. Après les grands ministères de combat, M. Clémenceau, qui n'est point un pacifique, fit front plus souvent vers son extrême gauche que vers l'ennemi héréditaire de droite. Un incident, qui semble avoir eu les suites les plus sérieuses dans son esprit, ébranla la confiance qu'il voulait d'abord témoigner aux organisations ouvrières. Par un geste d'une crânerie très simple, et qu'on ne pouvait par conséquent attendre d'un ministre, M. Clémenceau s'en vint parmi les mineurs en grève dans le Nord leur expliquer familièrement les droits et devoirs réciproques du Gouvernement et des grévistes. Le lendemain, on lui tuait un officier en service de ronde, le lieutenant Lautour. Ce fut le premier des incidents qui déplacèrent vers l'extrême-gauche le front de bataille.

Enfin, avec M. Briand, l'apaisement devint une doctrine même et un précepte de gouvernement. Le Ministre, attentif à la psychologie des foules, mais soucieux aussi de l'approbation des grands, croyait que l'apaisement était la pensée ignorée de la masse des Français, tenue en haleine par des comités campés sur tout le territoire. Peut-être à la vérité était-ce moins lassitude qu'ignorance ou indifférence : on ne voulait plus se battre parce que les vainqueurs, trop nombreux, ne savaient plus pourquoi ils se battaient. On se battit cependant : il le fallait bien puisque les élections survenaient. Mais on ne vit plus que la bataille personnelle, vilaine et basse, et les candidats innombrables s'arrachant les lambeaux des partis. Pendant ce corps à corps de la lutte électorale de 1910, les adversaires roulaient parfois jusque dans le ruisseau pendant que le chef du gouvernement conduisait la bataille avec un rameau d'olivier. De ce spectacle certainement, la réforme électorale sortit mieux armée.

Voulez-vous maintenant mesurer combien les passions de naguère ont perdu de leur vigueur et de leur empire? Remarquez seulement que depuis quatre années que l'Eglise a déclaré la guerre à l'école publique, le Parlement n'a pas trouvé un instant pour discuter les mesures de défense laïque. La Défense Laïque! Ce fut exactement toute la politique française de 1898 à 1905.

Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

Ceux qui y persistent semblent s'attarder courageusement en un radotage dédaigné.

Il y a là, à mon gré, quelque imprudence. Par ses écoles, par ses associations professionnelles et agricoles, l'Eglise se prépare des générations dociles. C'est une histoire qui n'est pas neuve, et où il est en effet aisé de rabâcher, parce qu'elle est séculaire. Si nous cessons de veiller, il faudra bien un jour nous réveiller. L'anticléricalisme est une nécessité de la politique française qui remonte bien au-delà de Saint-Louis, et c'est pour avoir trop souvent négligé la lutte permanente, quotidienne et légale que son histoire est marquée de mesures brusques et de secousses d'une énergie un peu rude.

Au surplus, imprudence ou repos magnanime, il est assez sensible que ce qui fut le grand élan des batailles accomplies n'est plus, dans la récente réalité politique, qu'une passion amortie et un peu traînante.

*
* *

Pas de passions politiques, pas de partis. Quand elles se détendent, les passions politiques dissocient les partis qu'elles avaient formés. On peut voir ce spectacle présentement dans le Parlement français. Les grands partis ne savent plus ni guider les votes, ni choisir les hommes dans les graves occasions. Ce qui vit si souvent avec tant de vigueur dans l'esprit de tout élu, les souvenirs de la bataille électorale et de la part qu'y ont prise les différents partis, cela même n'est plus une force qui unisse un grand nombre de représentants. Car les élections commen-

cent à être disputées non entre deux groupes d'adversaires, toujours les mêmes, mais entre des adversaires plus nombreux, de trois, quatre et cinq partis. Admirable matière pour des « combinaisons » habiles, hardies, choquantes. Le résultat est qu'au Parlement, dans les séances orageuses, les gestes habituels de menace, de défi, s'entrecroisent, ne sont plus symétriques, et l'on peut dire que dans les majorités mêmes qui ont soutenu par exemple les quatre derniers ministères, les membres et les groupes de ces majorités n'avaient plus les mêmes ennemis.

Il est si vrai qu'au Parlement et dans la vie publique des Français les passions politiques s'atténuent, que, par l'effet d'une loi certaine de pathologie, les passions étrangères y pénètrent. La seule chose qui ait vraiment excité les luttes parlementaires depuis quatre années, c'est la « Proportionnelle », qui est une passion non de l'ordre politique, mais de l'ordre mathématique. Des esprits généreux et des esprits habiles — ce ne sont pas les mêmes — se sont persuadés que la justice devait régner dans notre système électoral par la vertu des nombres, et dès lors l'esprit de système a déchaîné sur nous sa fureur, à nulle autre pareille. A la vérité, il était moins besoin de justice que de changer nos mœurs électorales, qui sont exécrables. Mais ce fut là assurément une force puissante jointe aux forces lentes qui dispersaient les partis de la majorité, pour la joie démoniaque de M. Charles Benoist. Car la Providence a permis que Méphisto même, ou l'une de ses incarnations, devint un jour député de Saint-Sulpice.

M. Richard Strauss a mis une musique pimpante et cocasse et une orchestration étincelante sur la légende germanique de « Till l'Espiègle ». L'un des exploits de ce héros familier, c'est quand il se jette dans le marché, renversant les paniers, confondant les sacs et disloquant les étalages, et qu'il fait jaillir ainsi, dans un tumulte insensé, les disputes, les rixes et les coups, d'où il s'échappe. S'il était permis de jamais parler sans révérence d'un membre de l'Institut, je confesserais que M. Charles Benoist, contemplant les effets de la proportionnelle chez ses adversaires, m'a fait penser au mauvais garçon de la légende allemande.

Non que le député de Paris puisse prétendre au titre exclusif, ni même peut-être principal, d'avoir déchaîné ce beau vacarme : bien des choses favorisaient l'idée de la Représentation Proportionnelle, qui, dans ses effets au moins, serait très pacificatrice. Né d'une juste horreur de nos luttes électorales actuelles, ce système supprimerait toute lutte par l'évidente et presque complète inutilité de tout effort. La Représentation Proportionnelle est par là apparentée par des liens étroits à l'apaisement. L'un et l'autre sont des chemins sûrs à l'indifférence politique.

*
* *

Dans cet examen des conditions politiques présentes, ne trouverons-nous donc que des défaillances, et sommes-nous déchus sans compensation des beaux idéalismes d'antan ? Mais justement, si l'esprit public s'est un peu détaché de ses passions de naguère, c'est en partie parce que des questions nouvelles, séduisantes ou menaçantes, surgissent et nous pressent de partout, et surtout du dehors.

Non pas, à proprement parler, questions dogmatiques ou doctrinales. Il semble qu'on éprouve d'elles quelque éloignement passager. Au début de la législature, un philosophe positiviste, qui se distrait fort utilement aux fonctions électives, M. Ajam, a pensé trouver dans la question des monopoles, la igne de partage des esprits. Vous voulez étendre l'action de l'État, ou vous ne comptez que sur l'action personnelle et la concurrence; voilà deux écoles; choisissez, et vous marquerez par là même votre direction générale. Mais même sur ce point, il ne semble pas qu'il y ait un parti pris bien net, et beaucoup semblent penser simplement que les monopoles sont des expédients fiscaux qu'on négligera s'ils sont inutiles, qu'on saisira si l'on en a besoin.

C'est des autres, à la vérité, bien plus que de nous-mêmes que sont venus les mouvements qui ont changé le cours de nos idées politiques. Le trait le plus caractéristique de notre vie publique en ces dernières années est peut-être l'importance qu'ont prise les questions extérieures : nos rivaux nous ont rendu le service de nous contraindre d'y porter notre attention. Après avoir longtemps chargé de ce souci le seul M. Delcassé, le véritable auteur de notre système diplomatique, beaucoup de Français se sont avisés qu'il y avait là aussi des sujets de préoccupations ou d'études. Ils y ont été appelés en grande partie par le fracas brutal et rodomont des « avertissements » germaniques.

L'histoire dira peut-être que pendant les dix premières années du XXe siècle, le gouvernement de l'Empire allemand a poursuivi le dessein d'attirer la France à son alliance. Tentative combinée d'hégémonie continentale dont la pointe secrète serait tournée contre l'Angleterre, association pour de grandes entreprises économiques et politiques de deux pays riches par leurs réserves et par leurs activités, il semblait que l'on put mettre en commun beaucoup d'intérêts. On oubliait seulement que le cœur n'y était pas, et certaines délicatesses essentielles, certains sentiments qui nous sont infiniment précieux.

D'ailleurs ces projets de fructueuse concorde, la diplomatie teutonique entreprit habilement de les poursuivre par la méthode forte, scandée de grands roulements de colères ou de menaces. Rien de plus propre à agacer un peuple à l'esprit pénétrant et railleur, et sur qui la crainte a peu d'action. Deux fois en six années, à Tanger et à Agadir, le dépit germanique tenta de traverser notre unique dessein extérieur, nos espérances marocaines.

On ne peut en effet reprocher à notre diplomatie d'avoir manqué d'esprit de suite ni de persévérance : elle se fixa tout entière sur ce Maroc, terre inconnue il y a dix ans. Vigilante en ce point seulement, elle parut, jusqu'au voyage de M. Poincaré à Saint-Pétersbourg, oublier le reste du monde, et glissa partout ailleurs dans le sommeil. Et lorsqu'un jour nous eûmes besoin pour le Maroc de monnaie d'échange, le regret nous vint d'avoir négligé d'autres questions, sur d'autres points, où nous aurions pu, nous aussi, contrarier des combinaisons et négocier notre abandon. Nous avions concentré nos intentions sur le Maroc, ce qui allait à merveille, nous n'avions pas dispersé notre attention, ce qui n'allait pas sans dommages. Et c'est ainsi que nous avons appris non seulement que les questions extérieures sont capitales et enchaînent parfois même notre action intérieure, mais qu'elles sont complexes et qu'elles nous entraînent souvent en des affaires que nous jugerions fort étrangères ou indifférentes.

C'est ainsi encore que nous avons appris, en politique, à penser par comparaison. Ce n'est pas seulement les choses proprement diplomatiques, ou militaires, ou navales qui venaient ainsi au premier plan de nos préoccupations, c'était aussi la balance du commerce et ses inquiétantes oscillations sous le poids des affaires de nos concurrents. Notre examen de conscience économique fut troublant. Il est d'usage que nos commerçants accusent nos diplomates d'indifférence ou de dédain pour les intérêts mercantiles ; ils n'ont pas tort. Les diplomates, rendus ces temps derniers plus attentifs à ces besognes jadis négligées, accusent les commerçants de rester sourds à leurs appels quand on les supplie de venir récolter des moissons toutes prêtes ; ils ont raison. Il y avait de belles affaires à enlever lorsqu'en Chine ou en Turquie on boycottait officiellement, ou presque, les marchandises américaines ou autrichiennes ! prévenus, nous n'y sommes guère allés voir. La faute n'est spéciale ni aux uns ni aux autres, elle est générale, et nous nous sommes demandés, à voir comment va le monde, si nous serions vraiment devenus inaptes aux grandes affaires, celles qu'on ne fait pas sans largeur de vues et esprit aventureux.

Chose singulière ! Ces angoisses nous sont venues en pleine prospérité économique. Les années récentes ont été fructueuses, années d'allégresse commerciale. Ce sont celles aussi où nous avons entendu le plus de cris d'alarme de nos spécialistes qualifiés, de nos informateurs patentés. Le cercle de nos affaires augmentait sans doute, mais au contraire, nous le voyions diminuer dès que nous le comparions à celui qui décrivait l'ampleur prodigieuse des progrès de nos voisins.

Et chez nous, dans nos frontières, pouvions-nous être à nous-mêmes moins sévères ? Paresseux aux vastes entreprises lointaines, n'avions-nous pas été négligents à adapter notre sol, nos ressources, nos moyens, aux nécessités contemporaines, à l'évolution si rapide de notre temps ? Nous utilisons mal nos sources d'énergie électrique, nous n'avons résolu ni la question des transports intérieurs par eau, ni celle des ports francs, ni celle de notre pauvre marine marchande ! Mieux encore et plus profond, car voici peut-être notre vice radical, nous n'avons pas su instruire notre ouvrier français, nous ne lui avons pas donné ce courage, ce sentiment de sûreté et d'initiative que fournit la possession de la technique d'un métier. Ce problème de l'enseignement professionnel et ses nombreuses conséquences pour l'apprentissage, pour la valeur industrielle, agricole, artistique d'un pays, nous l'avons longtemps ignoré quand la Suisse et l'Autriche le dotaient magnifiquement.

Mille questions nouvelles nous venaient ainsi du dehors, surgissaient des études comparatives. Elles nous présentaient plus de difficultés qu'aux pays plus jeunes justement parce qu'ils sont plus jeunes. Les villes déjà éclairées au gaz installent chez elles l'électricité moins facilement que les villages qui sortent de l'obscurité ; elles doivent d'abord évincer les compagnies concessionnaires du gaz ou s'accommoder avec elles. Ainsi la France doit d'abord pour paraître aussi bien outillée que des nations de récente prospérité se débarrasser de son ancienne condition économique, qui fut brillante et qui est gênante.

Mille préventions, mille règlements, mille surveillances administratives compriment les audaces et les entreprises, et nous habituent à demeurer dans une condition qui fut jadis prospère et bien réglée et qui, par le progrès des temps, devient modeste. Il semble que toutes les affaires soient étudiées chez nous moins pour leur réalisation et leurs fins que pour l'intérêt même de leur étude et pour l'exercice d'esprit de ceux qui les examinent. Le dossier d'une affaire française fait apparaître à chaque ligne la science infaillible de celui qui instruit, beaucoup moins le souci de l'achèvement du projet. Une

affaire de mines, qui traîne depuis dix années, a fourni de ces vices un exemple merveilleusement exact, prolongé et scandaleux : c'est celle de l'Ouenza. Tout en bref, c'est exactement ceci : on découvre au sud de l'Algérie une mine de fer de la qualité la plus rare, que les grands consommateurs du monde entier convoitent, qui fournira, outre sa richesse propre, un chemin de fer de plusieurs centaines de kilomètres qu'elle entretiendra, et plusieurs millions de redevance annuelle à la colonie. Pour mille raisons où il est difficile justement de démêler les responsabilités, l'administration française ni le Parlement n'ont été capables d'autoriser seulement la concession. Le résultat et le fait, c'est que la mine n'est pas exploitée, que la région est privée de son chemin de fer, et l'Algérie de ses millions.

*
* *

Ce souci des divers modes de la prospérité économique est devenu si vif que les socialistes mêmes, indifférents, semble-t-il, aux formes présentes et condamnées de la richesse, se sont récemment, à plusieurs reprises, déclarés prêts à ajouter un article à leur programme et à étudier avec les « partis bourgeois les questions de production ». Ils n'y ont pas manqué en effet, et ont alourdi et ralenti ces discussions de leurs critiques virulentes ou de leurs belles prophéties.

Ce parti cependant, qui compte plusieurs philosophes, n'a pas été sans éprouver le sentiment que ces questions importunes d'organisation présente contrariaient en quelque mesure les projets d'organisation future du travail. Il avait toujours été convenu que dès qu'on en aurait fini avec les questions de laïcité, on se mettrait sans débrider aux lois sociales, qui semblaient un deuxième article du programme républicain, suivant immédiatement le premier. L'imprévu, c'est justement qu'il n'en a pas été tout à fait ainsi, et que ces mille problèmes, pressants, complexes, que le temps et la vie ont fait surgir sous nos pas, n'ont pas laissé entièremeût libre la place promise aux lois sociales dans les préoccupations de l'opinion et du Parlement.

Non qu'elles en aient été exclues. Récemment même, en pleine discussion de la réforme électorale, l'action persuasive de M. Léon Bourgeois a fait voter trois lois sur les habitations ouvrières, sur la durée du travail dans les mines et plus généralement dans toute l'industrie : trois lacunes comblées au Code du Travail.

L'objet de la République Française, c'est toujours, c'est par-dessus tout, la formation moderne d'un Etat démocratique. Mais il y a erreur à opposer aux lois d'organisation, qui sont plutôt des lois d'adaptation, les lois sociales, qui sont des lois de réforme. Nous ne légiférons plus comme Rousseau pour de petites îles, des cantons de montagne, et les démocraties pauvres et rustiques sont devenues d'antiques chimères. L'organisation démocratique sera plus aisée dans un pays riche. La condition des lois sociales, qui fera aisément accepter leurs charges, c'est la prospérité économique.

*
* *

Pensées de surveillance vigilante des intérêts dans la rivalité internationale, d'organisation des intérêts dans la vie nationale, ce sont des préférences où l'on eût reconnu, en Angleterre, aux temps des partis historiques, un programme *tory*. En France, les hommes et les idées sont plus confondus. Car d'abord la politique française a maintenu, même après l'extrême affaiblissement des partis monarchistes, la fiction de l'opposition constitutionnelle. Les partis de droite continuent de subir loin du Gouvernement un juste exil. Juste, car ils représentent presque toujours la même pensée que l'opposition constitutionnelle de naguère : ils sont élus par la même fraction de l'opinion. C'est une véritable et équitable division des esprits.

Pour les socialistes, bien qu'ils fassent figure de bruyante opposition, ils assurent cependant, par une élégante compensation, le recrutement des Ministres qui représentent le mieux dans le parti républicain l'esprit conservateur. L'évolution qui, débutant par le socialisme le plus téméraire, conduit à la défense sociale la plus ferme est devenue si fréquente, elle a été marquée par des exemples si brillants qu'on n'y voit plus aujourd'hui qu'une marche naturelle de l'esprit.

Mais si un même parti reste au pouvoir, il y suit, selon les temps, des tendances différentes. Aujourd'hui nous sommes plus préoccupés d'observer les faits et de les accueillir que de les guider ou de les dominer. La vie politique y gagne peut-être en diversité ce qu'elle perd en passion : c'est la vie même du monde qu'elle considère et c'est donc un spectacle d'une richesse et d'une complexité infinies. Faut-il souhaiter que l'esprit public ne s'en détache pas, au moment même où une politique plus réaliste succède, sans infidélités, à une politique d'idéalisme passionné ? Ceux-là qui ont sur l'opinion du crédit et de l'action y pourraient utilement veiller. Un esprit public attentif, informé, passionné, il n'est rien de plus précieux dans la lutte internationale et pour la grandeur de la patrie.

ÉTIENNE FOURNOL.

QUELQUES IDÉES DE M. CHARLES MAURRAS

Parmi ceux qui nous suivent, en nous faisant l'honneur d'attacher quelque importance à la ligne de conduite que nous marquons ici, je n'étonnerai personne en disant que j'admire le talent de M. Charles Maurras, autant que je réprouve sa doctrine, et les conséquences pratiques qu'il en voudrait dégager. Tout d'abord, j'admire son talent... M. Maurras est un des quatre écrivains vivants — il sera facile de deviner les trois autres — qui par l'accent, par la qualité du style, nous font toucher du doigt le vrai sens de la tradition française. Dans son œuvre d'artiste, mieux que dans son œuvre de polémiste, on pourra détacher plus tard tels morceaux d'anthologie, qui assureront la perpétuité de son nom. Car ils rendent un son aussi pur que celui de ses illustres émules. Je n'en sache pas un qui, plus spontanément, soit écrivain, écrivain dans les moëlles, et par destination d'en haut, nul qui nous précise mieux le sens de la hiérarchie littéraire, à une époque où l'on voudrait anéantir toute hiérarchie, et l'infinie distance qui sépare le pauvre journaliste besognant de sa plume pour gagner sa vie, du prédestiné qui saisit cette plume pour obéir à l'impérieuse requête des accents qui se forment en lui. Par la plus curieuse des ironies, ce contempteur du Romantisme, qui ne manque pas une occasion de dire leur fait à ceux qu'il juge intoxiqués du virus, s'affirme, dans l'architecture de ses phrases et dans leur cadence, un fils spirituel de ce Rousseau et de ce Chateaubriand qu'il proscrit avec tant d'énergie. A vrai dire, cela est impie à lui : c'est manquer à la piété filiale. Mais, en lui, il y a deux hommes, et le sociologue répudie l'artiste. Par une ironie non moins singulière, il apparaît fort probable que nos successeurs ne retiendront que le second.

Ici pourtant, il nous faut l'envisager au point de vue du politique et du sociologue qui lui tiennent tant à cœur. Nous aimerions à parler de l'auteur d'*Anthinea*. C'est au polémiste de l'*Action Française*, c'est à l'auteur de *Politique religieuse* qu'il faut nous arrêter. Et sur ce terrain, nous ne saurions le suivre, car ses doctrines n'iraient à rien moins, si par malheur elles entraient dans le domaine de l'application pratique, qu'à revivifier l'état d'esprit des pires jours de la Restauration. M. Charles Maurras attaque avec virulence la politique combiste qui fut certes une affreuse chose, digne de tous les mépris, et dont la France semble bien à jamais délivrée. Mais qui ne sent que si l'on atteignait à l'intégrale application des doctrines dont il se fait le théoricien, si nous nous placions avec lui de « l'autre côté de la barricade », nous verrions renaître les pires heures du sectarisme adverse et le triomphe de la Congrégation, auprès de quoi l'abjecte domination des André, des Pelletan et des Combes n'eût été que jeu d'enfants !

*
* *

Avant tout, M. Charles Maurras a la franchise, ce qui est une éminente qualité — et la franchise brutale — chose de plus en plus rare aujourd'hui. Partisan de la violence, il en serait volontiers le théoricien politique, si la place n'avait été prise. Ecoutons comme il s'exprime, et suivons le jusque dans les conséquences de la doctrine qu'il pose :

— « L'*unité de conscience*, même achetée au prix de violentes offenses à la liberté, ou même d'un répréhensible excès de ces violences, reste un bien en soi. Voilà ce qu'il faut reconnaître, et ce qu'il importe de savoir. Pour penser? Oui, d'abord : (cette pensée est plus que de la semence d'action) mais aussi, tout autant, pour agir et pour diriger notre action en dehors de nous ».

Voilà, ou je me trompe fort, une déclaration de principes, une authentique profession de foi, qui ne mâche pas les mots, et s'applique à justifier les quelques tentatives insurrectionnelles commises sur la voie publique, par où le groupe de l'*Action Française* se donnait l'illusion d'essayer ses forces. Si les gouvernants de l'heure les réprimèrent avec quelque mollesse, ce ne fut certes pas par sympathie pour le groupe, mais plutôt parce que l'on jugea plus habile d'avoir la main légère à l'égard de manifestations sans grande conséquence que de grandir leur importance en leur appliquant la manière forte. Pourtant, imaginez un peu les rôles intervertis, et que cette *unité de conscience* devienne la doctrine de ceux qui détiennent le pouvoir... faudra-il en marquer les suites? c'est la Saint-Barthélemy, c'est la Révocation de l'Edit de Nantes, ce sont les Dragonnades, que l'on ne comptera pas, je pense, à la gloire de la Politique française.

Ce besoin de symétrie, d'unité à tout prix, qui constitue l'une des exigences les plus marquées de la doctrine de M. Maurras, le conduit à des généralisations pour le moins audacieuses. On connaît son horreur pour l'*Individualisme*, dans lequel il voit le principe destructeur de la société actuelle. Suivez-le quand il formule sa théorie :

A rétablir, à rapprocher les noms des choses, on en comprend mieux les rapports. L'Individualisme religieux s'appelle la Réforme ou le libre examen. L'Individualisme politique s'appelle la Révolution. L'Individualisme dans l'art, c'est le Romantisme ».

Et vous pensez bien que M. Maurras confond dans une identique réprobation ces trois mouvements de l'esprit humain. Que l'individualisme soit à l'origine de la Révolution et son premier moteur, je n'en disconviens pas, quoiqu'il s'y trouve bien d'autres causes encore, sur lesquelles trop aisément glissent ses détracteurs, pour l'expliquer et la justifier. Que ce même Individualisme se retrouve dans la Réforme, peut-on le mettre en doute? et si ce n'en est pas la principale cause, tout au moins en est-ce une des causes. Mais parce que l'hypertrophie du Moi a justement atteint son paroxysme dans ce que l'on a nommé la *Folie romantique*, et donné naissance à ces *monstres* dont nous voyons aujourd'hui quelques descendants dégénérés, un Berlioz, une George Sand, sera-ce un motif valable d'englober dans une même réprobation tout art à tendance individualiste? A ce compte, je le demande à M. Maurras, qu'est-ce donc qui subsistera? Il nous répondra par une partie de l'art grec, et puis aussi par le magnifique épanouissement des cathédrales, qui fut au plus haut degré anonyme et collectif. Mais nous lui répliquerons, plus victorieusement encore, par l'exemple de la Renaissance italienne et de la musique allemande. Je n'imagine pas que Léonard et Michel-Ange, ces deux héros de l'art italien, puissent relever d'une autre doctrine que celle de l'Individualisme, et si nous envisageons, dans leurs causes et dans leur effets, le génie d'un Beethoven et d'un Wagner, il faudra bien convenir qu'ils donnent un rude démenti au système de M. Maurras.

Là pourtant où la doctrine de M. Maurras trouve sa plus forte objection, c'est dans les rapports de la religion avec la politique, M. Maurras conçoit la religion comme un moyen positif, pratique, supérieur si l'on veut, mais enfin un *moyen* de mécaniser les âmes en vue des fins qu'il se propose, et de la direction des affaires publiques dans le sens où il voudrait les canaliser. Ah ! mon cher et éminent confrère, laissez-moi vous le dire avec toute l'admiration que je professe pour votre talent, comme on voit que votre vue ne dépasse pas les horizons proches, et que vos ambitions sont toutes de cette terre ! Artiste merveilleux, artiste de la forme, qui le contestera ? disciple de ces Grecs auxquels vous ne devez pas seulement votre talent littéraire, mais aussi, et moins heureusement, votre dialectique... dialecticien vous l'êtes donc... mais psychologue ? Ah ! que non pas ! — Car la première observation du psychologue, si seulement il applique sa vision aux choses religieuses, c'est qu'elles ne peuvent être envisagées comme une manière de police supérieure pour la sauvegarde d'un régime ou d'une doctrine politique.

Le propre du génie religieux, ce n'est point de se subordonner aux exigences terrestres, mais bien au contraire et justement de les subordonner à lui. Je m'explique par un exemple : c'est assez d'avoir vu mourir un chrétien, un *vrai* — j'entends non point un de ceux-là qui s'estiment en règle avec le ciel par quelques génuflexions et quelques messes, mais un de ceux dont la foi ne bronche pas, même à l'heure des défaillances physiologiques qui précèdent la mort — oui, c'est assez pour comprendre qu'une telle foi échappe à toutes les contingences que vous prétendez lui imposer. Bon père, bon époux, bon citoyen, il y a de fortes chances pour qu'il ait été tout cela. Mais si seulement vous avez l'imprudence de mettre en conflit ses obligations de père, d'époux, de citoyen, avec ses devoirs de croyant, vous verrez de quel poids pèseront les premières! N'est-il pas logique, rigoureusement logique avec lui-même? Ceux-ci lui représentent l'*absolu*, du moins ce que notre pauvre nature humaine peut percevoir d'absolu... Celles-là, c'est le *Relatif*, et c'est assez dire que d'inscrire les deux termes. Tel est, à mon sens, le point le plus contestable de la doctrine de M. Maurras, celui qui donne le plus de prise aux attaques de ses adversaires, et que combattent le plus justement, je ne dis pas les seuls catholiques attachés à la lettre du dogme, mais aussi de simples idéalistes qui ne peuvent admettre cette prétention de plier une foi spirituelle à l'unique service des intérêts d'ici-bas, et de considérer Dieu comme le premier gendarme de la Monarchie.

*
* *

Je me résume et je conclus : Le ciel nous préserve de vivre à nouveau des jours comparables à ceux que nous avons traversés dans la pire période de ces dernières années, et qui mirent la France à deux doigts de sa perte ! Ceux qui, plus tard, avec impartialité — si toutefois l'impartialité peut être de ce monde — écriront l'histoire de la Troisième République, seront bien obligés de reconnaître qu'en ces tristes instants la France et le régime républicain traversèrent une des crises les plus graves que jamais pays ait connues, parce que, semblable à ces poisons attaquant l'organisme aux sources mêmes de la vie, le virus de la délation et des fiches accomplissait sournoisement son œuvre destructive. Ces mêmes historiens, que je continue à supposer impartiaux, c'est-à-dire, n'appartenant à aucun parti, impartiaux devant le spectacle, désormais refroidi, des événements passés, comme le chimiste doit l'être en face des combinaisons et des réactions dont il est le témoin, ces historiens, dis-je, devront reconnaître également que si la Troisième République, plus heureuse en cela que les précédents régimes, a

persévéré dans l'existence, c'est bien plus encore à raison de la mollesse. de l'incompétence politique des chefs de partis qui s'opposaient à elle, qu'à cause de sa vigueur propre : elle bénéficia de toutes les fautes commises, lesquelles collaborèrent à sa durée. Mais si, par une hypothèse que je crois gratuite, ces historiens veulent bien attacher quelque importance au mouvement de rénovation politique et sociale dont M. Charles Maurras est le théoricien passionné autant que convaincu, s'ils s'avisent de se représenter par l'imagination les conséquences qu'une telle réforme eût suscitées, il leur faudra bien la concevoir comme aussi dangereuse en ses suites que les pires manœuvres des adversaires, et le *Bloc* de l'*Action Française* apparaîtra à leurs yeux comme une tentative de sectarisme dont la mise en œuvre eût fait courir à la France autant de risques que les agissements réels, trop réels ceux-là, des sectaires de gauche.

PAUL FLAT.

LES DIX MILLE ÉGLISES A CLASSER

Il y a sept ans, je jetai un cri d'alarme, ici même, sur le sort des églises désaffectées (1). Je demandai pour le temple chrétien le même traitement appliqué immémorialement à l'édifice gallo-romain, et je limitai cette demande aux édifices fondés avant 1600.

Les catholiques s'indignèrent que les sanctuaires du Christ fussent assimilés aux basiliques impériales, et un clan de l'élite réclama en faveur du néo-classique et du baroque.

Je n'avais pas exprimé un sentiment personnel qui est certes bien différent: mais mon estimation était juste de ce qu'on pouvait attendre de l'État.

Cette question des églises, le 11 janvier 1911, Maurice Barrès la plaida à la Chambre, de façon admirable : il plaida pour toutes les églises sans exception, avec une éloquence singulière; le 24 novembre 1912, il a retrouvé les mêmes accents. Hélas, la Chambre lui a répondu qu'elle comptait sur le gouvernement pour appliquer la loi dans son esprit et dans son texte.

Quel est cet esprit? Ouvertement anti-catholique, il attribue à la commune la propriété de l'église avec la faculté de la laisser crouler, de la démolir ou de la vendre. A ce propos l'épicier libre-penseur, fils d'Homais, a eu l'honneur d'être défendu curieusement. M. Sembat nous a invité à lui pardonner « parce qu'il ne sait pas ce qu'il fait? » Soit! Mais laissera-t-on un inconscient disposer de valeurs esthétiques aussi précieuses que le legs de la race? et, n'est-ce pas insensé que la municipalité puisse refuser le classement? Il y a le recours au Conseil d'Etat, dira-t-on? Combien de fois a-t-il été employé, et avec quels délais désastreux pour l'édifice?

Si on avait demandé à la Chambre de décréter que la commune ne pourrait plus opposer son veto au classement, je ne vois pas de quel front elle aurait pu le refuser. Quant au texte de la loi, il est fort clair : « Il sera procédé au classement de tous les édifices servant au culte, représentant dans leur ensemble ou leurs parties, une valeur esthétique ou historique ».

C'est le fait de tous les édifices antérieurs à 1600. Ce que je demandais en 1905, la loi l'accorde.

Pourquoi, depuis sept ans, n'a-t-on pas exigé l'application de cet article XVI? On espérait davantage; soit! Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence. L'État ne fera rien de plus: il n'assumera pas d'autres charges.

Examinons l'application de la loi. A-t-elle seulement commencé? En cinq ans, on a classé 817 églises.

M. Joseph Reinach a dit: « Sur 40.000 églises, 4.000 ou 5.000 sont classées.

« La loi nouvelle nous permettra de classer à brève échéance tous ceux de ces édifices cultuels — un millier environ — qui constituent, non seulement pour l'art mais pour l'histoire, un intérêt national. »

Même en comptant les 817 classements récents, on arrive à 4.000 églises et non à 5.000. Le 11 janvier 1911, M. Beauquier déclarait : « toutes les églises artistiques sont classées », et personne n'a protesté.

Près de deux ans après, M. Joseph Reinach estime à un millier les classements futurs, et personne ne se lève pour rectifier l'erreur, si lourde de conséquences. Les listes en cours de publication dans le *Figaro* dépasseront le chiffre de dix mille, avec les seules églises antérieures à 1600.

Cette ignorance du nombre des églises à classer explique l'entêtement des croyants à dédaigner l'application de l'article XVI, et aussi l'obstination de certains esprits à réclamer en faveur des siècles postérieurs. La loi ne contient pas le salut de toutes les églises puisqu'elles a été faite contre le catholicisme, son esprit et ses œuvres; mais elle accorde le salut de dix milles églises, les plus anciennes, les plus belles : et personne, même le clergé, n'a le droit de repousser un tel avantage.

La séparation de l'Église et de l'État sépare les églises des monuments, abandonne les premières au hasard municipal, et promet de conserver les qua-

1. Cf. *Du sort des églises désaffectées.* (*Revue Bleue* du 24 juin 1912.)

torze milles édifices historiques qui ont un titre artistique, malgré leur attribution catholique.

Le classement empêche la vente totale ou partielle, et met le monument à l'abri des votes municipaux : mais il implique la conservation. Or, 2.723.000 fr. se trouvent affectés à l'entretien des édifices communaux ; ils ne suffisent pas aux quatre mille classements.

M. André Hallays, qui s'est distingué dans la défense des églises, s'élève contre la tendance des architectes nationaux à restaurer, c'est-à-dire à refaire les parties détériorées : il veut que la totalité des dépenses actuelles aille à la couverture et au soutènement : on pourrait ajouter que les travaux de l'Etat sont dirigés sans économie, dans la plupart des départements. Mais ces considérations secondaires ne sauraient masquer l'urgence de nouveaux crédits : et la question que je voudrais voir poser à la Chambre, la question d'argent, est restée dans les nuages d'un ordre du jour pur et simple.

La majorité a voté pour l'application de la loi : mais elle n'a pas voté de crédits pour cette application. « Qui trompe-t-on ici ? » comme dit ce bon Figaro. Car les protestations partent de tous les bancs en faveur de l'art et l'histoire : personne ne veut la ruine du monument. Où sont les tuiles, les ardoises, le plâtre et le ciment ? Nous ne sommes pas ici sur le terrain de l'architecture, il s'agit de la couverture et de la maçonnerie ?

Si la Chambre ne veut pas réparer les toitures des églises artistiques, qu'elle ait le sinistre courage de l'avouer, par un des membres de sa majorité. On avait parlé d'une caisse des églises, comme il y a une caisse des musées : j'estime que ce serait une absurdité que les citoyens, les mêmes qui ont été dépossédés, prissent à leur charge le devoir gouvernemental. La loi a eu tous ses effets politiques et religieux, il faut qu'elle ait ses effets artistiques. Ce n'est point un acte d'opposition que de réclamer son application intégrale.

« Il sera procédé au classement de tous les édifices représentant une valeur artistique. » Pourquoi la liste n'a-t-elle pas été dressée par les soins officiels? Si l'initiative privée a réparé cette omission, pourquoi ne pas utiliser cette liste qui existe?

La Chambre, dit-on, reculera devant les millions nécessaires! Eh bien, si la Chambre recule, nous ne serons plus dupes de ses beaux sentiments. Toutefois, jusqu'à la mise en demeure, elle peut arguer de son ignorance ; et cette mise en demeure aurait dû être faite, il y a sept ans; c'eût été, et d'un coup, quelques millions économisés.

Car, il ne faut pas être grand clerc pour savoir ce qu'il advient de la moindre bicoque qui passe sept années sans la moindre réparation. Encore un an ou deux, et pour bien des églises, la réparation sera impossible : il faudra les désaffecter et les dynamiter ensuite, pour la sécurité du passant. A un tel état de choses, et si tragique, l'ordre du jour pur et simple ne correspond pas, selon les honnêtes gens.

Or je veux croire à l'honnêteté de ceux qui se disent « à la fois partisans de la séparation et de la conservation des églises artistiques » ; et lorsqu'un ministre déclare : « tout vandalisme nous répugne », et que la gauche l'applaudit, je refuse de traiter cette manifestation de comédie.

La haine du catholicisme n'implique pas celle de l'art; car l'horreur que j'éprouve pour les infâmes spectacles des Romains ne l'emporte pas sur mon admiration pour leurs amphithéâtres, et le clocher garde sa valeur décorative même pour celui qui reste sourd à sa voix de bronze.

Enfin, on peut être imbu des pires doctrines sans renier l'héritage grandiose du passé : et personne ne songe à raser Versailles, parce qu'il fut le palais d'un tyran.

Certains esprits prétendent que les ennemis de la foi sont des traîtres à la France : ce n'est pas vrai : la majorité anti-religieuse ne peut pas être anti-artistique et anti-française : et aucune assemblée ne saurait, sans se suicider littéralement, décréter le retour à la Barbarie ! et aux aberrations de la Terreur.

Barrès a tenté de tout sauver : il avait trop espéré de ses auditeurs. Tandis que le député de Paris s'élevait à la hauteur même de son sujet, la politique seule écoutait; la politique seule a répondu aux plus magnanimes objurgations, et 46 voix ont fait échec à dix siècles de gloire et de bon labeur, au génie même de notre terre. Triste date dans les fastes de la civilisation que cette séance du 24 novembre 1912, mais aussi décisive expérience.

Elle impose une nouvelle orientation. Au cours de la séance, on a dit que cinquante églises nouvelles étaient en projet pour Paris. Depuis la séparation, Mgr Gibier a construit, dans son diocèse, 22 églises. Il n'y a pas de solidarité possible entre l'église artistique et l'église cultuelle. La première survit le plus souvent à une agglomération dispersée, et son importance dépasse son office actuel : la seconde, d'essence pratique, naît ou se développe selon des besoins pratiques et locaux.

A Coulomniers, on a érigé une nouvelle église au lieu de réparer celle du XIVe siècle. Les catholiques n'ont pas le droit de compromettre le salut des vieilles églises, parce que leurs ressources sont forcément absorbées par les besoins du culte, qui ne sont point identiques avec les intérêts de l'art.

La lutte entre le Catholicisme et la libre pensée

continuera avec des chances trop diverses pour qu'on puisse subordonner le sort de dix mille églises à l'espérance d'une victoire parlementaire.

Mgr Gibier peut faire jaillir de Seine-et-Oise 23 églises en sept années : mais depuis 1600 la France n'a pas vu s'élever une seule église artistique, dans la véritable portée du mot. Peut-être les croyants n'estiment-ils pas à leur vraie valeur apologétique les chefs d'œuvre? La nef d'Amiens ou de Saint-Ouen ne parle pas à tous, mais elle parle à l'univers : elle parlera à tous les siècles.

Le mythe grec tel qu'on l'enseigne aux écoliers, me parut un ramas d'imbécilités grossières jusqu'au jour ou je vis le Parthénon, qui me révéla l'ésotérisme de cette lumineuse pensée.

Les générations prochaines, élevées dans un esprit de négation, ne comprendront rien à l'essor théologique : l'église seule leur rendra sensible l'incomparable idéal du Christianisme; et l'ancienne bible des simples restera la seule bible des lettrés.

J'ai conscience de ne pas trahir la plus sainte des causes, en proclamant que les tours de Notre-Dame gardent le mystère de la Vierge Mère dans leurs flancs, et que les vieilles nefs, les bien nommées, sauveront les vérités nécessaires, dans le déluge des intérêts et des déraisons.

Ceux qui veulent la conservation de ces merveilles, saintes pour moi, belles seulement pour eux, sont mes frères d'art, quelles que soient leurs autres passions. Qui donc a dit: « la vérité, par n'importe quelle bouche ! le bien, par n'importe quelle main ! »

Que les églises soient sauvées par leur beauté : ce n'est pas un destin indigne d'elles : et les hommes qui les conserveront ne sont point des mécréants. M. Sembat ne veut pas entrer à l'église : qu'importe s'il aide à ce qu'elle continue son rôle d'oasis, dans le désert moral de la vie rurale où l'âpreté de l'intérêt dessèche l'âme, si elle continue sa faction idéale et remplit de beauté le coin de terre qui la porte.

Ces autres qui ne sentent pas les divines effluves de la perfection conçoivent la dignité du labeur, le prix de l'effort, et respectent, sans le comprendre, l'œuvre ancestral ; les cœurs fermés aux miracles de l'art mais palpitant à la passion nationale, sont des amis, avec lesquels on communie sous une autre espèce. Aimer la France dans ses œuvres sereines est un rite magnifique, auquel on s'associe joyeusement.

Que les dix mille églises soient classées au nom de l'art et de la patrie, tout le monde doit l'accepter : car tout le monde doit honorer l'art et le foyer.

Mais classer 817 églises en cinq ans et laisser, dépérir celles dont on a déjà assumé la charge ; compter sur l'application d'une loi sans en fournir les moyens ; décréter que l'on conservera le legs artistique du passé sans voter les crédits nécessaires; opposer des phrases à d'autres phrases, et passer à l'ordre du jour, est-ce digne d'une Assemblée française ?

Ce ne sont pas les seuls catholiques qui ont lieu de plainte : les esthètes et les patriotes murmurent aussi. On a refusé de classer toutes les églises : parce qu'on déteste la religion; mais quoiqu'on aime l'art, nul n'a parlé de classer les dix mille églises artistiques, nul n'a demandé de nouveaux crédits.

Oh ! le rôle est ingrat de réduire un sujet sublime à un crédit de couverture et de maçonnerie, de descendre des considérations transcendentales à la question d'argent : mais ceux qui construisirent nos incomparables églises savaient être humbles, et acceptaient des tâches sans gloire.

Avec les crédits actuels, on ne peut conserver les 4.000 églises classées : et il y en a encore dix mille à classer, selon l'esprit et le texte de la loi : voilà ce qu'il faut que chacun retienne et répande à tout venant, sans se lasser.

PÉLADAN.

LES DERNIERS JOURS DU PREMIER EMPIRE

Lettres inédites de ou à Pierre Lebrun (1)

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 4 mars 1814.

... La stagnation des nouvelles m'épouvante presque autant que des défaites. Comment ne sait-on rien de Meaux? Où est l'empereur? Il court des bruits sinistres. Ne seriez-vous revenu que pour voir le pillage de Paris? Quelles horreurs les ennemis commettent! J'ai lu des lettres et des détails qui font frémir, et tout cela peut durer encore longtemps. On dit qu'ils sont rentrés à Troyes et même dans mon pauvre Provins. Mme Coutan craint beaucoup pour sa belle ferme de Bissaux. Mon ami, dans quel temps sommes-nous?...

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 7 mars 1814.

J'attendais l'arrivée du courrier avec une vive

(1) V. la *Revue Bleue* du 7 décembre 1912.

impatience; j'ai été encore trompé aujourd'hui. Depuis deux jours, personne des gens que je connais n'a reçu de lettres, et ce silence général nous a jetés dans une grande consternation. On parle d'une levée de 300.000 hommes, mariés ou non mariés. Cela nous intéresse trop tous deux pour que vous ne m'en parliez pas. On parle d'une levée des droits réunis, composée de tous les employés des départements envahis et des hommes non mariés des autres départements. Cela m'intéresse encore beaucoup.

C'est donc décidément mercredi qu'on donne aux Français *la Rançon de Duguesclin*. Je suppose que, malgré le temps, vous irez à cette représentation qui sera sans doute brillante. *Joconde* a eu à Feydeau un succès de vogue. Je pense que *Duguesclin* aura aux Français un succès non moins grand, car la pièce m'a paru amusante, quand nous l'avons entendu lire à Arnault. Peut-être faudra-t-il que je retourne à Paris. Je ne suis pas d'avis que quelque autre ouvrage passe encore avant le mien. J'écrirai à Bernard un de ces jours...

Provins, à ce que j'ai vu dans les journaux d'hier, a été bien ravagé, et je suis bien impatient de savoir si quelques personnes de ma famille n'ont pas été victimes.

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 10 mars 1814.

Je suis véritablement inquiet.

Mon ami, garder un tel silence dans le moment où nous sommes, cela est tout à fait inconcevable. Si vous étiez malade, Martin me l'aurait sans doute marqué. Je ne sais donc que croire. Nous avons eu des nouvelles de Paris qui sont très peu rassurantes. Mme Suchet en a eu de son mari, et Rosalie de son père. Comment se fait-il que je n'aie rien de vous? Tout le monde envoie chez moi le matin voir si j'ai une lettre de vous...

Nous sommes tous ici dans le plus grand abattement; toutes les nouvelles qui nous arrivent sont mauvaises et nous font prévoir les plus grands malheurs. Ceux qui étaient restés à Paris le quittent. On recommence à faire ses paquets. Troyes repris, Ham occupé, Bordeaux menacé, Bernadotte réuni à l'armée de Russie à Soissons, tout cela nous menace d'une manière formidable, et mes craintes pour Paris et pour la France prennent de jour en jour de plus solides fondements...

Duparquet à Lebrun.

Paris, le 10 mars 1814.

Mon ami, je voulais vous écrire hier, avant-hier, l'autre avant-hier, et toujours j'en ai été empêché. Votre impatience de recevoir des nouvelles me paraît très naturelle, mais ce n'est point à Paris que vous trouverez de quoi vous satisfaire. On ne sait rien, absolument rien: on se demande où est le quartier général? où est l'Empereur? où est l'armée? où en sont les propositions de paix? Et à cela personne ne répond, ou plutôt chacun répond à sa manière. J'aime encore mieux ne vous rien dire que de vous embarrasser d'une foule de fausses nouvelles qui se détruisent les unes les autres; il faut se mettre la tête dans un sac et attendre l'événement. Je ne sais si c'est à Rouen comme ici, mais on finit par devenir indifférent à toutes les nouvelles qui n'annoncent pas une chose décisive. Le canon a tiré dimanche passé, il a tiré hier encore, et personne n'y fait attention. L'état où nous nous trouvons est si violent que tout ce qui ne le termine pas ne peut être d'un grand intérêt.

Je n'ai point entendu parler des levées d'hommes que l'on vous a annoncées. On a fait avant-hier un nouveau recensement dans les maisons; il ne s'agissait plus seulement des locataires qui y logeaient, on a pris mon nom, le vôtre et même celui des domestiques. J'ignore quel est le but de cette mesure, mais je n'en augure rien de bon. Quant aux droits réunis, il ne s'agit encore que d'un régiment composé des employés sans place. M. Suchet est chargé de l'organisation de ce corps. On a déjà l'uniforme: c'est celui des lanciers pour la forme, la veste verte avec des revers oranges, le pantalon gris avec des galons oranges. M. Langlumé, ex-directeur de Brême, est le colonel désigné; d'autres directeurs seront les capitaines. Mais, à vous parler franchement, je ne crois pas que tout cela arrive jamais à bien. Le sort réservé à ces malheureux me paraît trop misérable; il n'est pas douteux qu'indépendamment des Russes et des Autrichiens, ils auront pour ennemis tous les autres corps de l'armée et tous les paysans. Je doute, s'ils partent, qu'il en revienne un seul...

Vous ne vous faites pas une idée de la tristesse de Paris: on n'ose pas aller voir ses connaissances, parce qu'on sait que ce sera pour s'affliger avec elles... Je pense qu'il faudrait, au contraire, pour vous, et surtout pour votre femme, ne point penser au retour, faire à Rouen une manière d'établissement, et tirer le meilleur parti possible de votre nouvelle situation. Il n'est pas douteux que vous pourriez sans danger revenir à Paris, il est probable même qu'il n'y en aurait plus à courir; mais enfin, les ennemis ne sont encore qu'à vingt lieues, leurs forces s'accroissent tous les jours, et le gain d'une seule bataille peut les remettre en quelques heures aux portes de Paris. La seule possibilité d'un pareil

évènement doit vous empêcher de ramener votre femme à Paris, puisque vous avez fait tant que de l'emmener et que vous êtes aussi bien que possible...

Duguesclin est remis à lundi prochain. Martin a dit à son auteur que vous étiez fort mécontent des comédiens et lui a fait entendre que vous ne l'étiez pas moins de lui. Bernard disait l'autre jour qu'il allait vous écrire pour reprendre les répétitions d'*Ulysse*. Je ne sais trop quel conseil vous donner à cet égard.

Je n'ai pas été une seule fois au spectacle depuis mon arrivée, et je ne compte pas y aller de tout l'hiver. On nous menace de ne pas nous payer le mois prochain, et je songe fort à l'économie. Je vais presque tous les soirs chez le patron ; c'est un centre autour duquel on se rallie ; il n'est pas fâché de se voir entouré, car il a une grande peur. Sa femme est cachée, et lui ne couche plus chez lui. Ne publiez point cela; il ne faut pas le tourner en ridicule. Il est fort bon homme; il me demandait l'autre jour où vous étiez ; je lui dis que vous étiez au Hâvre. Il me demanda ce que vous faisiez-là ; je lui répondis que vous y faisiez votre recette. Si quelque autre motif vous faisait faire une petite course à Paris, il ne serait pas mauvais qu'il vous vît quelquefois chez lui. Je crois qu'il se rappellera les gens qui ne l'auront point abandonné dans le malheur...

[*Duparquet à Lebrun.*

Paris, 11 mars 1814.

Mon ami, je vous ai envoyé hier un gros barbouillage qui m'aura, j'espère, un peu raccommodé avec vous... En somme, mon ami, il ne faut pas se figurer qu'une position comme celle dans laquelle nous nous trouvons change d'un moment à l'autre. Nous en avons pour longtemps, il faut bien se le persuader et faire une provision de patience en conséquence. Malheureusement, on se décourage au bout de chaque semaine en voyant que ce n'est pas encore fini. Selon toutes les apparences, Paris ne sera point pris, mais il est le but sur lequel les ennemis dirigent tous leurs efforts. Il est dans une espèce de révolution, et tous ceux qui peuvent s'en éloigner doivent le faire.

Si vous lisez les journaux, vous avez vu que l'on commence à jeter en avant quelques phrases qui tendent à persuader à la garde nationale de s'offrir pour l'armée active; on indique même une levée en masse. Je ne sais si tout cela aura lieu; les esprits n'y paraissent guère portés : l'humeur guerrière qui a existé un moment s'est considérablement ralentie. Vous voyez les choses bien en noir; je ne partage pas tout à fait votre opinion. Si quelques circonstances semblent favoriser les projets de l'ennemi, il y en a d'autres qui doivent nous donner bon espoir; la plus puissante de toutes, selon moi, c'est la conduite de l'Autriche dans toute cette affaire. On ne peut douter qu'elle ne soit dans une espèce de neutralité, ou du moins qu'elle n'emploie qu'une très faible partie de son action. Sa conduite depuis l'ouverture de la campagne prouve évidemment ce que je vous dis là, et elle ne fait en cela que suivre ses véritables intérêts. Il est sans doute important pour elle que l'Empereur soit humilié, que la France épuise ses forces, et que le traité de paix qui suivra cette guerre lui soit avantageux et répare une partie des pertes que nous lui avons fait supporter. Pour atteindre ce but, il lui suffit de participer à la coalition, de pénétrer dans le cœur de la France, et d'avoir une attitude formidable.

Mais en même temps, il lui importe fort que la dynastie de son petit-fils ne soit pas détruite, et surtout que la puissance russe ne prenne pas une trop grande prépondérance en Europe. Elle laisse donc les Russes et les Prussiens se débattre et s'affaiblir ; elle conserve ses troupes, fait des économies en vivant sur notre territoire, jouit du spectacle que lui offre une guerre à mort entre tous ses ennemis, et se ménage les moyens d'arrêter les choses quand elle le jugera convenable à ses intérêts. Cette politique est parfaitement dans l'esprit du cabinet de Vienne; c'est celle qu'il a tenue pendant toute la campagne de Moscou : il a vu nos armées s'anéantir en Russie, il ne serait pas fâché de voir les armées russes s'anéantir en France. Or, mon ami, il suit de tout cela que notre position est beaucoup moins critique qu'on ne se l'imagine. L'Autriche ôtée de la balance la fait presque pencher en notre faveur. Il se forme d'ailleurs sur plusieurs points des armées formidables qui vont opérer une heureuse diversion. Augereau marche sur Huningue avec cinquante mille hommes ; le général Maison en a déjà sous ses ordres vingt-cinq mille ; toutes les garnisons des places fortes ont ordre d'en sortir et de se réunir à l'une de ces deux armées. Voilà donc de l'espoir, mon ami, faites-en votre profit, et surtout tâchez d'en faire celui de vos dames.

... Il paraît que lord Wellington ne prend pas la route du Languedoc ; on dit que toute la ville de Bordeaux s'est levée en masse pour le repousser.

Ma lettre n'a pu partir hier. Je n'ai rien de bien nouveau à y ajouter aujourd'hui. On parle d'une affaire importante qui aurait eu lieu entre Troyes et Sens; on dit aussi que nous sommes rentrés à Laon, et que Soissons est en état de défense. Mais ce ne sont que des *on-dit*. On ne sait vraiment rien de ce qui se passe. On assure encore que l'Empereur ne veut plus qu'on donne des bulletins; il en ré-

suite un esprit d'inquiétude qui est cent fois pire que tout ce qui pourrait exister. Mme Didot part demain avec sa fille ; elle va à Issoudun dans l'Indre. Adieu, mon ami ; après vous être plaint que je ne vous écrivais pas, je crains que vous ne trouviez que je vous ruine en ports de lettres. Je vous préviens que je veux les vôtres plus grosses et moins tristes.

Martin à Lebrun.

Paris, 16 mars 1814.

Tu n'es pas assez éloigné du théâtre des événements pour ne pas voir avec quelle rapidité ils se succèdent et se pressent, et cependant tel est le besoin de voir arriver le dénouement qu'on les accuse de lenteur. Nous remportons de fréquents avantages, mais on dirait qu'ils ne font que préparer de nouveaux combats. Nous faisons des prisonniers, et le nombre de nos ennemis semble s'accroître : battus sur un point, ils menacent sur un autre. Nous ne pouvons opposer à leur supériorité numérique qu'une activité qui nous multiplie. Il faut dire que celle que l'Empereur a constamment déployée tient du prodige, et qu'elle a frappé l'ennemi d'étonnement et de stupeur : puissent tous ses efforts accélérer la paix. On en a beaucoup parlé tous ces jours-ci : il y a des paris ouverts pour la conclusion prochaine. La mésintelligence qui règne entre les Russes et les Autrichiens, la conduite incertaine de ceux-ci, la mollesse avec laquelle ils poussent leurs opérations offrent sans doute des probabilités : ces probabilités se fortifient encore de la politique bien entendue de l'Autriche, qui doit trembler autant que nous du développement effroyable de la puissance russe. Voilà sans doute des considérations rassurantes, établies sur des principes incontestables. Mais qu'est-ce que sont, depuis vingt ans, les principes en politique ? La force a fait ; une plus grande a défait. L'expérience du passé est inutile : le présent confond tous les calculs et l'avenir y échappe.

Certainement cette coalition est composée d'éléments hétérogènes. Certainement l'unité d'intérêt qui l'a animée un moment n'existe plus, et les éléments qui la composent doivent tendre à se désunir : le lien qui l'enchaînait est relâché, mais il n'est pas rompu, et c'est à le resserrer sans cesse que doit s'appliquer le génie infernal de l'Angleterre. C'est son ouvrage, et elle fera les derniers efforts pour en assurer la durée. Elle ne peut nous vouloir que du mal, et elle nous fera celui qu'elle pourra. Elle veut nous punir de l'avoir fait trembler. Lord Wellington est, dit-on, entré le 12 à Bordeaux. L'Angleterre va se croire revenue au temps de ses Edouard III et de ses Henri V. Elle ne doit cependant pas s'attendre à retrouver un Jean ni un Charles VI.

Les nouvelles qui annoncent l'entrée des Anglais à Bordeaux annoncent aussi la jonction du maréchal Soult et du maréchal Suchet. On disait aussi ce matin que le maréchal Augereau avait remporté un avantage signalé sur l'armée autrichienne du général Bianchi.

Voilà tout ce que je sais des nouvelles politiques. On s'en occupe à Paris, comme tu penses bien ; mais tu sais bien aussi qu'il nous reste assez de légèreté pour nous occuper de *Joconde* et de la *Rançon de Duguesclin*. C'est demain qu'on la donne. J'ai dit à l'auteur combien tu te plaignais de la conduite des comédiens, et combien tu avais raison de t'en plaindre. Je lui ai fait sentir aussi que tu ne te louais pas de la sienne. J'ai pu m'apercevoir, à la manière dont il justifiait les comédiens, que mon insinuation avait porté.

On m'a dit hier qu'à l'une des dernières assemblées de l'Archichancelier, M. de Ségur avait beaucoup péroré sur la nécessité et la possibilité de défendre Paris. L'Archichancelier a coupé court à son éloquence, en lui disant que les plus grands ennemis de l'Empereur ne tiennent pas un autre langage. Tu vois, si la chose est vraie, que le grand maître des cérémonies a été traité sans façons.

Sébastiani, dont l'impertinence est célèbre, a aussi prétendu chez le ministre de la police que pour réchauffer l'esprit public des Parisiens, il fallait leur lancer quelques douzaines de boulets rouges. Il a été vertement tancé par le ministre. L'archevêque de Malines lui a dit ensuite, tout doucement :

« — Savez-vous, monsieur, que tous les émigrés ne sont pas encore rentrés ?

« — Qu'ont de commun les émigrés avec ce que je dis ? a répondu Sébastiani.

« — Il en est un qui nous a quittés des premiers, a poursuivi l'évêque, et qui n'est pas encore de retour.

« — Je ne vous comprends pas, a répliqué le général.

« — Sa présence nous serait pourtant bien nécessaire, a continué l'autre.

« — Et quel est donc cet émigré ? a demandé Sébastiani impatienté.

« — Monsieur, a répondu tranquillement l'abbé, c'est *le bon sens*. »

Sébastiani ne connaît pas cet émigré-là..

Duparquet à Lebrun.

Paris, 18 mars 1814.

Voici encore un exemple, mon ami, du peu de

fond que l'on doit faire sur les succès de lecture. La comédie d'Arnault est tombée bien à plat. Les sifflets ont commencé au premier acte et ont toujours été croissant jusqu'à la fin. C'est une rude épreuve pour un amour-propre comme celui d'Arnault. Je lui défie de s'accrocher à la plus petite consolation. Pas un applaudissement, pas un signe d'approbation, et cependant aucune apparence de cabale ni de malveillance ; c'était un accord unanime dans toute la salle, et n'en déplaise au petit comité du Val, j'étais de l'avis du public.

Au travers des huées et des sifflets, il m'a été bien difficile de démêler ce dialogue brillant, ces jolis mots, et les peintures de mœurs qui vous avaient tant charmés. Ce que j'ai parfaitement aperçu, c'est que la pièce est d'un genre bâtard et faux, tenant plus du mélodrame que de tout le reste, qu'il fallait au moins faire passer cette innovation par une intrigue bien ourdie, des scènes bien filées et des situations intéressantes. Il n'y avait rien de tout cela ; l'auteur n'a pas même tiré parti du caractère de Duguesclin, qui pouvait prêter à des effets comiques. Tous les personnages, qui sont en grand nombre, sont sans couleur ; tout leur mérite consisterait dans la vérité des costumes, et le public y a trouvé encore un sujet de moquerie. Enfin, il y a longtemps que je n'ai vu une chute plus complète et plus pure que celle-là.

Cette aventure, mon ami, vous laisse le champ libre, et ne doit pas vous intimider. Un champion abattu ne fait que hâter le triomphe d'un autre. Il vous est arrivé hier un billet de la Comédie par lequel elle vous prévient que, si vous voulez reprendre les répétitions d'*Ulysse*, elle est toute entière à votre disposition. Il faut vous décider, et répondre promptement à la politesse de ces messieurs. Je suis bien embarrassé pour vous donner un conseil ; les circonstances sont bien loin d'être favorables : l'absence de tous vos amis diminuera beaucoup le plaisir que vous donnerait un succès ; il peut arriver tel événement qui interrompe vos représentations lorsqu'elles iraient le mieux. Mais d'un autre côté, cette tragédie traîne depuis si longtemps qu'elle perd en quelque sorte toute sa fraîcheur. Cette longue attente doit être pour vous bien fastidieuse, et vous empêche de vous mettre avec ardeur à un autre ouvrage.

Cependant le temps passe, la vie s'écoule, et vous restez toujours au même point. Si votre pièce doit avoir un succès, votre place dans le monde y est attachée, et vous perdez, pour votre propre considération, tous les moments qui éloignent le jour de votre représentation. Tout bien pesé, mon ami, je suis donc pour que vous hâtiez autant que possible le jour où vous serez joué. Les spectacles sont beaucoup plus suivis qu'au moment de votre départ : peu à peu on s'est habitué à cet état de crise, et les plaisirs sont toujours les premiers à reprendre leur cours. *Joconde* a eu un très grand succès et attire beaucoup de monde. Je suis allé, il y a quelques jours, à une représentation du *Misanthrope* ; la salle était pleine. Hier, j'ai payé neuf francs pour entrer au parterre. Une des raisons qui font que les spectacles sont suivis, c'est qu'il y a très peu de sociétés, et que l'on n'a pas d'autres moyens de passer les soirées...

Duparquet à Lebrun.

Paris, 20 mars 1814.

Je suis très content, mon ami, que vous vous soyiez déterminé à reprendre les répétitions de votre tragédie ; vous savez que j'ai été longtemps indécis sur le parti que vous deviez prendre, mais à présent je n'ai plus d'incertitude. Les spectacles de Paris n'ont jamais été plus suivis qu'ils le sont en ce moment, et puis, comme vous le dites, cet état de choses peut durer encore longtemps : il faut en finir et prendre votre place. On dirait que les journaux se sont donnés le mot depuis quelques jours pour parler d'*Ulysse*. Tous se plaignent de la lenteur qu'on met à le représenter, ils accusent les acteurs d'être aussi longs à apprendre leurs rôles que les Grecs le furent à prendre Troie ; ils prétendent aussi qu'ils *défont la nuit tout l'ouvrage du jour*, et d'autres quolibets. Il en résulte que le public a la mémoire rafraîchie sur votre pièce, et qu'il la regarde comme une chose qui lui est due : il faut le satisfaire promptement ; vous savez que les gens qui attendent sont toujours de mauvaise humeur et disposés à critiquer. Les mots que je viens de vous citer vous montrent que MM. les journalistes ne cherchent qu'à s'égayer pour prendre patience ; le sujet d'*Ulisse* prête assez à la plaisanterie.

Il ne faut pas donner carrière aux beaux esprits sans vous ôter le mérite de votre résolution. Il me semble que vous auriez pu y mettre plus de vigueur, la circonstance le demande. Du moment que vous êtes décidé à faire jouer votre pièce, pourquoi y mettre cette lenteur ? Vous écrivez aux comédiens de repasser leurs rôles, de décider dans huit jours celui qu'ils vous accorderont, et vous ne voulez arriver que le jour fixé pour la répétition ! Vous pensez bien qu'avec une marche comme celle-là, vous en avez pour une éternité ; ils ne feront rien tant que vous serez éloigné, et je ne vous réponds pas qu'ils ne vous jouent quelque tour. Croyez que j'entre parfaitement dans la raison qui vous fait retarder votre départ, mais je ne sais si elle est bien calculée, même dans l'intérêt qui vous fait craindre de partir. On jouit bien peu des jours qui ne font

que reculer un départ, et peut-être vaut-il mieux se séparer plus vite pour se revoir plus tôt.

Enfin, mon ami, je pense que de toutes les manières il est urgent que vous vous montriez à Paris. Votre séjour à Rouen sent trop peu son utilité. Tous les hommes sont ici. Je suis persuadé que votre absence fait un mauvais effet; il faut au moins revenir avant que les affaires politiques soient tout à fait arrangées. Je vous demande pardon, et bien plus encore à Mme Lebrun, de ce long et ennuyeux sermon, mais je le crois nécessaire et tout à fait dans vos intérêts. Je sais bien qu'il est aussi dans les miens, c'est ce qui fait que je ne vous en dis pas davantage, pour éviter de paraître trop prêcher pour mon saint...

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 22 mars 1814.

Je reçois aujourd'hui vos deux lettres, mon ami, et quoi que vous disiez, je n'y répondrai que par deux mots. Mais ce qui vaut mieux qu'une longue réponse, je pars. Je vous embrasserai vendredi soir. Je vais envoyer de suite retenir ma place à la diligence. Je sens bien toutes les raisons qui doivent hâter mon départ. Ma pauvre Rosalie est toute en larmes; cela me fait un grand chagrin de la laisser ainsi toute seule dans l'état de grossesse avancée où elle est; elle va se trouver dans un isolement et un dénûment d'autant plus grands que Mme Suchet part aussi. Elle part le même jour que moi, mais comme elle couche à Saint-Just, elle n'arrivera que samedi à Paris. Je serais bien parti avec elle, mais je voulais arriver pour le jour du répertoire, afin de faire fixer moi-même ma répétition.

Je suis déterminé à ne point changer la distribution des rôles; j'en courrai les risques. Mlle Duchesnois joue d'une manière satisfaisante; elle sera beaucoup mieux en Télémaque que vous ne vous le figurez. Et puis, il est trop tard : je me replongerais dans un gouffre d'incertitude et de dégoût. Elle sait très bien son rôle, elle a fait faire son costume. Si j'avais à gagner beaucoup en changeant, à la bonne heure; mais un Michelot! Figurez-vous donc Michelot! et encore voudrait-il? ne ferait-il pas le rancuneux? me faudra-t-il essuyer ses refus? peut-être me renverra-t-il à son double? Et ainsi, un rôle qui aura été désiré par les meilleurs sujets finira par être dédaigné de la canaille. On sait maintenant que Mlle Duchesnois joue le rôle; on l'y attend, il n'y aura point de surprise; on ne pensera pas à la métamorphose, une fois le premier moment passé. Tant mieux! On oubliera Mlle Duchesnois pour ne s'occuper que de la pièce. Si la pièce intéresse, tout ira bien. Il y a plus d'une grande moitié du rôle qui tire son intérêt de la naïveté : une femme rendra mieux cela qu'un homme; la grande jeunesse de Télémaque l'empêchera alors de paraître niais. Ce n'est pas, quoi que vous en disiez, la peine de désobliger Mlle Duchesnois qui me tient; c'est la peur de tomber d'un mal dans un pire, et tous les ennuis que m'attirerait un outrage à notre première princesse tragique. Tous ses amis conjurés contre moi et contre ma pièce, comptez-vous cela pour rien?

J'aurais beaucoup de choses à dire, si j'avais le temps. Nous causerons de tout cela. En vérité, mon ami, je ne pense pas qu'il me soit possible maintenant de changer d'avis. Depuis que j'ai reçu mes lettres de rappel, savez-vous, mon ami, ce qui m'occupe et ce qui m'empêche, dans ce moment même, de vous écrire longuement? Je copie ma tragédie. Pendant six semaines que je suis demeuré ici, je n'ai pas eu le courage de m'en occuper; je n'en ai pas eu même la pensée; et maintenant, me voilà pressé par le temps. J'avais mis mon retour à mardi prochain, afin d'avoir fini cette copie avant de retourner. Mon manuscrit est devenu presque un brouillon à cause de tous les changements que les comédiens m'ont fait faire. Je ne m'y reconnais plus moi-même, et tout en écrivant, je corrige, ce qui ajoute beaucoup de travail. Je vais tâcher aujourd'hui et demain d'en faire la plus grande partie; il est indispensable que mon manuscrit soit au net pour la première répétition.

Adieu, mon ami, je vous quitte pour deux jours. A vendredi.

Duparquet à Lebrun.

Paris, 23 mars 1814.

Voici une première *anicroche*. J'ai vu Talma ce matin; il m'a paru tout pincé. Votre lettre les a suffoqués; je crois que ces messieurs sont très disposés à dire ce qu'Arnault disait en voyant la manière dont on traitait sa pièce: « J'aime bien à me f... des autres, mais je n'aime pas qu'on se f... de moi comme cela. » J'ai vu Bernard, qui ne paraît pas non plus bien chaud; il faut absolument, mon ami, que vous veniez ranimer tout votre monde, ou vous courez risque de mourir de votre belle mort. Talma ne part que samedi; il restera quatre ou cinq jours absent. Si vous arrivez après-demain avec Mme Suchet, comme je l'espère, vous serez encore à temps de causer avec lui et de prendre vos dispositions pour le rôle de Télémaque. Il penche toujours pour son élève; comme voilà l'hiver passé, peut-être vous serait-il plus facile d'obtenir qu'il débutât. Sous peu vous verrez tout cela sur les lieux. La décoration est prête, à ce que dit Bernard.

Duparquet à Lebrun

Paris, 25 mars 1814.

Martin, qui avait à parler pour Hector, est allé voir ce matin Bernard; il l'a trouvé tout ébouriffé de la lettre que vous lui avez écrite. Il dit qu'il n'est pour rien dans les mauvais procédés des comédiens, qu'il s'est présenté deux fois chez vous pour vous prévenir de ce qui se passait, et qu'après le dévouement qu'il vous a marqué, il ne devait pas s'attendre à se voir en butte à vos reproches. Il est sans doute bon de montrer à ces messieurs que l'on n'est pas un petit garçon humblement soumis à toutes leurs volontés; mais il faut bien prendre garde aussi, mon ami, de les indisposer contre vous. Vous avez témoigné votre mécontentement dans votre lettre aux comédiens; peut-être eût-il mieux valu n'en point parler au moment où l'on vous propose de reprendre vos répétitions, et surtout vis-à-vis de Bernard qui n'en peut mais.

Enfin la chose est faite. Les voilà tous prêts. On n'attend plus que vous. Samedi on fixera le jour pour la première répétition, et il faut espérer qu'ensuite les choses iront toutes seules. Vous allez retomber dans les mêmes anxiétés pour le rôle de Télémaque. Je ne puis vous dire, mon ami, toutes les réflexions que m'a fait faire, à ce sujet, la pièce d'Arnault. C'était une occasion bien décisive, pour connaître l'effet que doit produire sur le public la réunion de plusieurs acteurs qu'il n'est point habitué à voir jouer ensemble. Eh! bien, j'ai vu que le premier moment de surprise passé, il n'y pensait plus. J'ai vu aussi qu'il était extrêmement sensible sur tout ce qui pouvait prêter au ridicule, et qu'il y trouvait si bien de quoi s'amuser, qu'il ne manquait pas d'en faire son profit aux dépens des pauvres acteurs.

Je suis donc sorti de cette représentation, convaincu plus que jamais du danger que vous courriez en donnant votre rôle à Mlle Duchesnois. Il n'y a là-dessus qu'une voix, et vous savez que la première chose à respecter, c'est l'opinion. Cette considération, mon ami, doit vous faire hâter votre départ plus que tout le reste; car, si vous vous décidez, comme je l'espère, à prendre Michelot pour votre Télémaque, il est important de faire cette opération le plus tôt possible, et que Mlle Duchesnois ne travaille pas à rapprendre son rôle. Il faudrait préparer les voies de manière que ce fût elle-même qui renonçât à cette entreprise. Cela vous sera d'autant moins difficile que les gens qui l'entourent la prêchent dans ce sens depuis longtemps. Il faudra ensuite apaiser la colère de Michelot. Il me semble bue vous en viendrez bientôt à bout en lui offrant un rôle comme celui de Télémaque. Enfin, mon ami, il ne faut perdre ni temps, ni soins, et surtout ne point persister dans un parti par l'embarras d'en prendre un autre...

Duparquet à Lebrun.

Paris, ce 31 mars 1814, à midi.

Mon bon ami, la capitulation a été faite hier depuis cinq heures du soir jusqu'à minuit. On ne l'a point encore affichée, mais on sait qu'elle porte que quinze mille hommes des ennemis entreront aujourd'hui à Paris. Ils feront le service aux barrières conjointement avec la garde nationale. Celle-ci sera seule chargée du service intérieur de la ville. Les citoyens sont exemptés de tout logement militaire. Au moment où je vous écris, je vois sur la place des Victoires quelques officiers russes mêlés à la garde nationale; plusieurs parcourent la ville à cheval. Ils montrent beaucoup de politesse. On m'a assuré qu'ils avaient lu, sur la place Vendôme, une proclamation du prince de Schwarzemberg, et qu'il s'était élevé de la foule beaucoup de voix qui avaient crié : *Vive Louis XVIII!*

M. de Girardin est arrivé hier, au moment où l'on faisait la capitulation; il en a témoigné une extrême surprise. Il apportait, de la part de l'Empereur, l'ordre de tenir autant que l'on pourrait, et l'assurance qu'il était à Nogent avec une armée de quatre-vingt mille hommes et que, sous deux jours, il attaquerait l'ennemi sur ses derrières. Il n'était plus temps. M. de Caulaincourt est arrivé ce matin, disant que l'Empereur traiterait de la paix à toutes conditions. Voilà, mon ami, l'état des choses; tout est fort tranquille dans Paris; les gens sensés sont navrés de douleur en voyant ces uniformes russes parcourir en vainqueurs les rues de la capitale; mais la foule ne montre qu'une curiosité stupide, elle se porte sur le passage des moindres soldats étrangers. Nous sommes dans l'attente du sort que l'on nous réserve; on ne parle encore que d'un Bourbon, et c'est au moins ce parti que les ennemis paraissent favoriser. Mais, avant tout, ils veulent s'enrichir de nos dépouilles, et nous faire payer tous les maux que nous leur avons fait souffrir. On tremble que l'Empereur n'arrive d'un moment à l'autre avec son armée, et qu'il ne tâche de reprendre Paris. La lutte serait terrible, bien fatale à cette pauvre capitale, et les résultats n'en peuvent être heureux. Tout ce qui tient au gouvernement est parti hier dans la matinée, l'Impératrice, Joseph, les ministres, etc., etc. Ils ont été hués à leur sortie des barrières. M. Français est encore à Paris avec sa femme...

Je suis un peu rassuré sur les dangers de votre

route. J'ai vu, ce matin, Lelevrend qui était arrivé d'hier soir, à cinq heures; il a passé par Saint-Germain, où il n'y avait encore point d'ennemis, et je suppose qu'à cette heure vous devez y avoir passé vous-même. Je souhaite cependant bien que la même idée vous soit venue qu'à moi, et que vous ayez chargé un messager de m'apporter de vos nouvelles. Celle-ci vous rassurerait puisque vous voyez qu'il n'y a plus pour vous aucune espèce de danger. Je voudrais bien, maintenant, que vous fussiez à Paris avec votre femme : la crise serait passée, tandis que vous êtes encore dans l'attente; mais, selon toute apparence, elle ne sera pas plus rigoureuse. J'ai été, ce matin, chez M. Garnier; il avait fait le service une partie de la nuit et je n'ai pas voulu le réveiller.

Adieu, mon ami, je voudrais tout vous dire, et je crains de trop retarder le départ du commissionnaire; si vous n'en avez pas encore envoyé un, j'espère que vous chargerez celui-ci de vos réponses.

Lebrun à Duparquet.

Rouen, 1er avril 1814.

Mon bon ami, nous sommes arrivés hier, M. Vitet et moi, à dix heures du soir, à pied, en carriole, en charrette, en poste (1). Nous avons pris notre route par derrière les bois de Saint-Germain; nous sommes allés droit à Mantes le soir même de notre départ de Paris et, après y avoir pris quelques heures de repos sur de la paille, dans une écurie, au milieu du piétinement des chevaux, nous nous sommes remis en chemin, malgré mes pieds blessés par une chaussure trop étroite. La route toute entière n'était qu'un triste Longchamp; c'était une chose déplorable que le spectacle de tous ces fugitifs...

On ne sait encore rien, ici, de positif sur le résultat de la bataille. Heureusement que les communications ne sont pas entièrement coupées, puisque le courrier est arrivé hier soir; vous pourrez me donner des nouvelles. Les uns disent que Paris a capitulé, les autres que l'Empereur est arrivé. On bavarde, on discute, on est dans le plus grand effroi.

Mon ami, je ne vous parle pas de vous, ni du regret que j'ai eu de me séparer de vous dans un pareil moment. J'espère que vous ne courrez point de danger. Quelque chose qui arrive, promettez-moi de ne point avoir de curiosité inutile qui vous lance au milieu de la bagarre...

(A suivre.)

1) Au milieu de mars, Lebrun était venu à Paris pour les répétitions de sa pièce, mais il en repartit au moment de la capitulation.

IMPRESSIONS DE MADAGASCAR

Quand je songe aux années que j'ai vécues à Madagascar, il me semble que le vol du temps est resté suspendu dans la douceur des heures lentes et toujours pareilles. Ma mémoire me retrace des images, des paysages ensoleillés, une fugitive beauté un instant aperçue et dont le souvenir dure à jamais, un long recueillement sans dates et sans histoire. La contemplation et la monotonie s'y confondent : n'étais-je point devant la splendeur éternelle?

Les peuples encore primitifs que j'ai vus, là-bas, étaient intimement unis à la nature, ils n'en rompaient pas l'harmonie. Ceux-là seuls connaissent la joie des longues indolences au soleil; ils savent la beauté des fleurs et des paysages; ils rêvent, heureux pendant des semaines, vivant de fruits, d'une poignée de riz achetée avec le salaire de quelques jours de travail dans une plantation où ils ont « fécondé » les fleurs de la vanille. Ils sont toujours contents; ils ne sont pas hantés par les terreurs de la mort, et coulent des jours pacifiques sans en évaluer la durée.

Cette joie des êtres primitifs évoque à mes yeux une fête inoubliable que je vis à Nossi-Bé à la faveur d'une escale. Cette île est une des merveilles de la nature tropicale : ce sont des forêts profondes, d'un vert sombre et lustré, se penchant dans les eaux pâles de l'Océan; c'est la pureté d'un ciel à peine bleu, un horizon de rêve où des nuages passent comme des coups d'ailes... Une humide chaleur vous enveloppe; les feuillages ont une odeur vireuse, des fleurs rouges ou jaunes tranchent d'un éclat vif sur leurs masses vertes.

Les seules cultures sont les gracieuses lianes de la vanille. Une volupté mortelle émane de toutes choses, et fait de cette terre un paradis et un tombeau.

Des princes indiens aux yeux tristes, la reine Binao et sa suite, étaient invités chez l'Administrateur. Hommes et femmes, de pure race Sakalave, offraient aux regards de hautes statures, des formes sculpturales, des teints de bronze. Ce sont des tribus guerrières, frustes et puériles. Les femmes aux beaux pieds nus, vêtues de tuniques éclatantes, rouges de préférence, portaient des bijoux massifs aux bras et au cou, et des fleurs pourprées dans les cheveux, au-dessus des oreilles. Elles marchaient et se mouvaient avec une aisance noble et gracieuse, elles se parlaient sans cesse, et riaient à chaque instant. La reine, très noire, très digne, fonctionnaire du gouvernement français au titre indigène, s'était assise dans un fauteuil placé sous la véranda. Dans

le jardin, sous les hautes palmes, hommes et femmes dansaient au son d'une sorte de tambourin, d'un battement des mains cadencé et d'une mélopée monotone. D'abord, ils se groupaient par quatre, avec un piétinement léger et rapide, où les pieds ne quittaient pas le sol, et des inflexions du corps, les bras étendus, les mains seules s'agitant à la manière des Javanais. Toute l'expression de leur danse est dans ces bras repliés, étendus, qui s'élèvent ou s'abaissent, et aussi dans les mouvements des doigts qui remuent sans trêve et semblent tracer des mots invisibles. Puis hommes et femmes formèrent une longue théorie, deux par deux, passant et se déroulant en replis interminables, et ils chantaient d'un air de joie enivrée, jeunes, forts et couronnés de fleurs. Cela était beau et lointain dans les âges. Une brise parfumée de vanille caressait Nossi-Bé, la perle sur les eaux.

*
* *

Tamatave est un port conquis sur les sables et la verdure patiente; les hommes blancs acharnés en ont fait une jolie ville coloniale qui s'étend le long d'une promenade ombragée, riveraine de la mer. Le canal des Pangalanes, l'une des voies du voyage vers Tananarive, est couvert de lotus mauves, et offre des rives plates où l'arbre du Voyageur fait flotter au vent ses bouquets de palmes.

A l'époque, encore récente, où j'allais à Tananarive, on prenait, à la sortie de ce canal, un petit chemin de fer qui commençait dans un endroit vague et finissait... nulle part! Le train ascensionnait dans les montagnes, à travers les forêts géantes où les lianes s'enlaçaient aux arbres, et c'étaient des cascades bleues et blanches avec un rire d'écume, des rochers épars,... enfin une Suisse où les fougères arborescentes remplâcent les sapins, une Suisse sans hôtels et sans glaciers. Quand on arrivait... nulle part, on déjeunait chez un Grec dans une case en bois, et une auto vous conduisait aux hauts sommets de l'Emyrne.

Les dessins dont Gustave Doré illustra Rabelais ou Perrault, certaines ébauches de Gustave Moreau expriment le fantastique à la manière de Tananarive aperçue dans le lointain. La ville apparaît érigée sur trois collines; elle est rose comme une rose, dans l'orient du ciel matinal ou au coucher du soleil, et semblable à une grande fleur aux pétales déchiquetés, fleurie sur les monts. Les maisons en briques rouges, d'architecture enfantine, s'agrippent en désordre aux pentes rapides; le faîte du palais qui les domine et la cime des arbres accrochent au matin des lambeaux de nuages gris et bleus, doux comme les duvets des fleurs du chardon. La terre remuée, les chemins sont rouges ainsi que des blessures fraîches; ça et là émerge la verdure sombre des jardins. Aux pieds de la ville brille un lac creusé à main d'homme, rond comme une coupe renversée, avec une petite île au centre. Au delà s'étendent les plaines de rizières d'un vert étincelant et profond; puis les perspectives des montagnes s'estompent encore, chimériques et bleues, se fondant avec le ciel délicat.

Voilà Tananarive, la ville où les chemins sont bordés de tombeaux, où plus rien ne vous rappelle l'Europe ni les tropiques, qui resplendit, unique, dans une gloire austère, mais avec une beauté inconnue que l'on va mutiler.

La foule est blanche. Les femmes s'enveloppent élégamment dans des sortes de châles (lamba) qui leur donnent un air second Empire. Elles ont de beaux cheveux soyeux en tresses dénouées; leur teint est clair, et, dans certaines castes, quelques-unes sont semblables aux Japonaises par leur blancheur. Leur physionomie est douce, câline et rusée. Les Hovas sont intelligents, fins et polis. Ils pratiquent le culte des ancêtres, et malgré l'influence européenne, se marient vaguement pour divorcer avec plus de facilité encore. Ainsi, leur vie s'écoule sans désirs et sans larmes, et le crime passionnel est inconnu. Plus tard, la propriété, les questions financières feront plus pour la durée du mariage que les idées de perfection. En ce pays, la femme a des droits égaux à ceux de l'homme, elle est heureuse et respectée plus que l'Européenne, solidement assujettie par le code et les préjugés comme une momie dans ses bandelettes. Le matriarcat existe en fait : en cas de divorce, l'enfant revient toujours à la mère. Il n'est pas d'enfants abandonnés, les orphelins sont recueillis par des familles qui s'en font une joie et un orgueil. Les vieillards sont assistés par la commune (folkolona).

Les Hovas aiment la musique et les arts, ils y sont aptes, ainsi qu'au commerce. Naturellement polis et doux, ils s'assimilent promptement les premières notions de notre civilisation. Ils ont le sens de l'ironie, détail curieux, et qui leur est propre parmi les diverses peuplades indigènes. Plusieurs d'entre eux vivent à l'européenne, quelques-uns sont médecins, dentistes de nos Facultés. Quand on erre dans les rues tortueuses de Tananarive, on rencontre parfois un *filanzane* où se prélasse une femme indigène satisfaite et impérieuse; ses quatre porteurs marchent d'un pas allègre, en riant et devisant. Devant une porte, un groupe de dentellières fait voltiger les fuseaux sur les carreaux; une femme passe, portant son enfant sur le dos, enveloppé dans les plis du *lamba*, formant hotte; le marmot a l'air content, son œil brille de curiosité.

Mais voici qu'apparaissent les petites porteuses de briques... Dans l'air blanc où la chaleur vibre, mal vêtues d'un sarrau de toile grossière, un lambeau d'étoffe noué sur la tête avec la pile de briques superposées au-dessus, les porteuses chantent en marchant. La sueur coule sur leurs joues brunes, et une âcre odeur s'en exhale. Elles rient, se poursuivent, se taquinent. Leurs jambes admirables, fines aux chevilles, leurs pieds petits et cambrés, les font semblables, en leur souplesse, aux plus beaux animaux que la civilisation ne dégrade point dans leur forme. Elles sont la beauté de l'effort, avec leur sourire, leur jeune poitrine, leur démarche élégante et fière. Quand le soleil brûle trop fort, que la tâche est trop pénible, elles chantent une mélopée bruyante et nasillarde, s'enivrant de bruit comme d'un vin d'oubli. Elles forment des théories harmonieuses, dans la ville rouge baignée de lumière. Ainsi devaient marcher, en chantant au bord des fleuves, les captives qui bâtissaient les villes fabuleuses, les Ninives colossales, les palais des Pharaons, les tours de la Chaldée. C'est un recul dans les siècles, le mirage des lointains...

*
* *

Ambohimanga, nid d'aigles au-dessus de toutes les routes qui mènent à Tananarive, repaire de rois, asile des tombeaux, aujourd'hui violés ! Ton nom signifie « la montagne bleue » et, de toutes parts, l'ombre est violette et bleue autour de toi. Tu domines la plaine et la mer figée des montagnes qui vont en moutonnant, levant leurs crêtes plus haut encore que Tananarive jusqu'au sombre Ankaratra ! Ta solitude est religieuse, et tes souvenirs, que nous profanons, sont l'âme d'un peuple naïf. Là est la case en bois du grand roi qui fit de l'Emyrne un État avec des routes, des canaux et des lois. Voilà la fosse de pierre et le billot sur lequel on sacrifiait le bœuf sacré, chaque année. De tous côtés, dans l'ombre bleue, surgissent des tombeaux vides, sépultures royales d'où l'on arracha les cadavres. Ton petit étang dort sous les lotus, au pied de la forêt, et la fièvre qui devait te défendre contre l'Européen avide, la fièvre a fui ton enceinte sacrée !... Ambohimanga, tu donnes à l'âme la paix des premiers temps du monde ; le plus lointain passé est proche, dans ton enceinte... Il nous apparaît enveloppé de mystère et de charme ; son évocation est plus douce que les visions des cités futures, et que les conceptions du bonheur atteint et mis à la portée de tous... La lumière qui, tous les jours, crée le monde et lui donne la forme et la couleur, a semé ses enchantements autour de toi, dans cette sauvage contrée.

C'est peut-être le bonheur que vivre, dans les âges révolus, une existence sans désirs, devant la sérénité des cieux éclatants !...

MARGUERITE AUGAGNEUR.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Le prix Goncourt

ANDRÉ SAVIGNON. *Filles de la Pluie*. Scènes de la vie ouessantine. (B. Grasset.)

MICHEL YELL. *Cauët*. (Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)

CHARLES VILDRAC. *Découvertes*. (Ed. de la « Nouvelle Revue Française ».)

MARCEL AUDIBERT. *Pilleraud*. (B. Grasset.)

M. André Savignon ayant rencontré un joli titre et un sujet pittoresque et neuf (un sujet neuf !), l'Académie Goncourt n'a point voulu laisser à d'autres le soin de l'en récompenser.

Il se pourrait, en effet, que cette double trouvaille constituât l'essentiel mérite d'André Savignon. Un tel soupçon ne permet guère de louer son talent; nous sommes bien plus à l'aise quand un auteur ne doit rien, ou presque rien, à son sujet; le propre du talent, n'est-ce point de se manifester à propos des circonstances les plus simples, voire dans l'interprétation d'une ingrate matière ? André Savignon n'a que son sujet; ne cherchez point au-delà ; a-t-il du talent ? je n'en sais rien; André Savignon, qui dédaigne d'apparaître en son livre, n'a point prévu la question; il n'apparaît point, ne brille point, ne nous étonne point; il n'arrange point un décor ni ne machine une intrigue... Un sujet, honnêtement étudié, et voilà tout !

Cela pourrait être très bien, n'en déplaise à tous nos romantiques; cela n'est pas mal, et n'est pas négligeable.

Un sujet ! André Savignon eut cet insigne bonheur de le découvrir, et cette vertu, qui passe la simple chance, de le parfaitement comprendre; de quelles déclamations, de quels raffinements panthéistes ou mystiques, de quelles descriptions, de quelle déformation systématique d'une réalité simple et forte, un autre n'eût-il point trouvé ici la facile occasion ! André Savignon découvre un coin perdu de terre française, cette île d'Ouessant qu'un extraordinaire hasard a jusqu'à nos jours préservée des mirages littéraires. Il délibère tout aussitôt de ne la point emprisonner en quelque chatoyante ou trop sombre atmosphère romanesque ; il s'oublie soi-

même pour que nous l'oubliions... Peut-être André Savignon n'a-t-il point mesuré l'excès de sa discrétion ; mais enfin je dis qu'elle témoigne d'un goût vigilant et résolu ; ce ferme propos est d'autant plus remarquable que maints détails de forme trahissent un goût hésitant.

Ainsi armé de résolution, avec un grand respect des spectacles qu'il lui était donné de contempler, avec la crainte d'en sophistiquer le caractère et la signification, André Savignon, qui comprenait très bien, se mit à noter les aspects, les nuances, les mœurs, les cœurs naïfs, les âmes violentes et simples... Il nous livre ses notes.

Donc ce volume n'est point « composé » ; ces notes, qui se classent en chapitres sans lien, forment-elles un livre? André Savignon eut-il tort de redouter une plus cohérente systématisation? Le parti adopté par notre auteur a ceci de fâcheux, qu'il laisse en suspens les plus urgentes questions. Car, André Savignon esquive presque toutes les difficultés de l'art littéraire. Or, le prix Goncourt devrait être la consécration de l'effort le plus soutenu et de l'œuvre la plus accomplie. Que dire d'un auteur défaillant, et qui se dérobe aux jugements ?

On discutera vivement son succès — et l'équité de l'Académie Goncourt ; l'Académie Goncourt, qui ne craignit point d'affronter à diverses reprises le mécontentement quasi unanime des lettrés, déconcerte une fois de plus le public, et surtout la jeune littérature : elle n'a guère, pour défendre son choix, d'arguments précis ; regrettons-le, d'autant plus qu'elle aura contre elle, cette année, outre un bon nombre d'excellents esprits, tous les habiles, et ces virtuoses de la forme vide qui pullulent et empoisonnent notre vie littéraire.

Regrettons-le d'autant plus qu'elle a peut-être raison. Si des considérants accompagnaient sa sentence, voici, je pense, ce qu'elle eût pu dire : « Ce livre n'est point composé ; il est inégalement écrit, fort peu « écrit », souvent écrit fort mal ; les pages ne sont point rares que remplit une indigente rédaction ; André Savignon cultive l'incorrection avec hardiesse — « depuis un mois, des pluies continuelles avaient tombé (*sic*) sur l'île (p. 17)... Mais on approchait la maison (*sic*) Stephan (p. 31)... — Voici donc une œuvre très imparfaite, mais où nous discernons des promesses d'originalité : nous apprécions cette vue nette, non point seulement du détail minuscule, mais des rapports, des proportions, cette parfaite localisation d'une psychologie et d'une poésie, cette saine véracité, favorable à la vie ; nous aimons qu'un auteur, s'il juge ses modestes ou médiocres héros, sans illusion, ni excès d'amertume ou de tendresse, leur accorde toutefois cette sorte d'amitié, compagne d'une profonde clairvoyance ; ces pêcheurs, ces marins, ces « coloniaux », ces étranges Ouessantines aux mâles ardeurs, ce peuple singulier et mêlé, qui pratique si naturellement, parmi l'étalage de tous les vices, un tranquille héroïsme, ces ivrognes, ces filles lubriques et braves, André Savignon n'en parle point seulement en peintre épris de pittoresque, en spectateur attentif et distant, mais en homme ému, vibrant à la misère de cette humanité ; son émotion est assez forte pour qu'il ne tente point de l'exprimer en discours éloquents ; il lui suffit — et il nous suffit — qu'elle soit enclose, inexprimée, mais partout présente, en ces récits ; Maupassant eût approuvé plusieurs de ces fragments. Et puis le pays, la terre ingrate, les eaux terribles, l'âme millénaire et tragique de cette Armorique battue des vents et des fantômes, tout cet impondérable qui constitue l'atmosphère des destinées humaines, tout cela, nous ne savons comment, André Savignon l'indique, le montre ou le suggère. Et l'on ne pourrait nier que, par quelque magie, de ce livre informe se lèvent des images assez vigoureuses, des types vivants, des paysages... des visions imprévues auxquelles cet art si gauche ne communique nul reflet de banalité. — Nous faisons confiance au jeune auteur qui sut, avec de si pauvres moyens, un art si nonchalant, et si notoirement insuffisant, nous retenir, nous intéresser, nous émouvoir..... »

L'Académie Goncourt a peut-être raison ; je serais assez d'avis que nous ferions sagement d'attendre quelques mois ou quelques années pour nous prononcer.

Que s'il ne s'agit point de discuter la légitimité d'une récompense, je vous engage à lire *Filles de la Pluie* ; non seulement ce livre n'est ni insignifiant, ni médiocre, mais il vous divertira fort ; nous sommes si las des élégances anémiques, et des romans parfaits et tous pareils ! On ne saura nul gré à André Savignon des gros défauts de son livre, mais on lui sera reconnaissant de n'avoir point écrit pour ne rien dire. Et nous ne sommes point gens à lui tenir rigueur de son prix.

*
* *

Aussi bien ne voit-on guère, parmi les principaux candidats, lequel eût pu être préféré par l'Académie Goncourt à ces *Filles de la Pluie* : non point qu'un tel jury soit homogène, mais dans l'ensemble, on sait de reste que ses prédilections n'ont point cessé d'encourager un certain réalisme ; exclusivisme poussé parfois jusqu'au scandale ; tradition qui élimine d'abord les livres d'idées, et tous ceux où brille trop vivement l'idéalisme des poètes — le triomphe de *M. des Lourdines* fut l'exception qui confirme la règle. — En sorte que chaque année

l'attribution du prix Goncourt sert la gloire d'au moins deux jeunes écrivains; ne l'avoir point obtenu est pour l'un de ces heureux concurrents la plus sûre recommandation aux yeux d'un vaste public; tel, l'antépénultième année, M. Roupnel, auteur de cet admirable *Nono*, tel cette année M. Benda... Autre avantage qu'il serait inique de ne point reconnaître; le prix Goncourt est l'occasion d'une certaine brigue, trop ressemblante aux mœurs électorales des mares stagnantes, mais dont le retentissement attire l'attention du public sur quelques livres qu'il n'irait point de lui-même apercevoir.

Voici, par exemple, *Découvertes*, par M. Charles Vildrac; il est trop évident qu'un pareil livre doit paraître fort inquiétant dans l'entourage de M. Lucien Descaves; je félicite vivement Charles Vildrac que la presse « bien informée » ait dû, pendant plusieurs jours, mentionner le titre de ce petit ouvrage; Charles Vildrac, qui n'écrit point pour l'Académie Goncourt, pourrait bien n'être point aisément compris par la foule; du moins, n'irons-nous point regretter qu'un incident favorable ait engagé le lecteur distrait ou pressé à ne point négliger les écrits de ce jeune poète; poète, voici, je crois bien, son premier recueil en prose; recueil un peu mince, d'une subtilité un peu bien apprêtée, petits poèmes en prose, poèmes sans substance, frissons métaphysiques, tremblements avant-coureurs d'une pensée qu'il nous appartient de nourrir et de formuler... Le sens du livre est clairement indiqué par l'allégorie de cet enfant qui, de son wagon, contemple passionnément la fuite des arbres et des paysages :

— Je veux voir! je veux voir!

— Il n'y a plus rien à voir.

Rien à voir! Il sait bien qu'il y a toujours quelque chose à voir, et que chaque objet, chaque minute est comme un présent tendu, pour lui qui ouvre comme il faut ses yeux et son cœur.

Un tunnel, même, n'éteint point ces yeux, n'anéantit point ce cœur... Et voici, tout au bout, un acacia malingre, au flanc d'un talus maussade :

Il n'est pas là, ce petit arbre, pour les cinq cents voyageurs qui, durant l'inertie du transport, accrochent aux planches poisseuses leurs regards inutilisables. Il est là pour rendre heureux les yeux neufs et fidèles qui ont veillé dans la nuit, afin de se donner plus sûrement au premier feuillage réapparu.

Sur quoi Charles Vildrac entreprend de nous faire toucher du doigt la richesse du plus fugitif instant : une rencontre, le plus banal incident ou accident qui troue la nappe miroitante et obscure de nos sentiments à la façon d'un météorite déchirant la surface d'un lac mystérieux, voilà ce qu'il lui plaît de nous conter; il aime surprendre les rides les plus légères, ces ondulations qui se propagent au loin, et s'en vont atteindre en oscillations imperceptibles des rivages inconnus et lointains...

M. Michel Yell est moins hostile à l'esthétique la plus fréquemment exaltée par l'Académie Goncourt : psychologue, il s'attache aux gestes, aux grands gestes, aux manifestations extérieures, à la mimique des passions; coloriste, il peint des héros grossiers, violents; il se joue, je crois bien, de ses héros, et ne pense qu'à sa palette; sa palette est riche, audacieusement éclectique; il fait songer à Huysmans, mais avec plus de romantisme. Ce récit illustre, en une série de scènes truculentes, les aventures d'un conscrit misérable et quasiment idiot : triste miroir, où se déforment étrangement, pour la joie de Michel Yell, les triviales réalités; voici, par exemple, l'entrée de Chtiot Jules dans un bouge :

La porte céda tout à coup sous la poussée du guide, et Chtiot Jules buta dans la lumière. Le choc l'aveugla. Il porta les mains à ses yeux; comme il les retirait, il vit monter, dans une fumée écarlate, une lampe dont le jet creusait, sous la voûte basse, une sorte de calle, enflammait les pustules de souffre et de poix de ses cloisons, et la marquait dans toute sa largeur du feu de sa brûlure. Des voix clapotaient derrière la fumée; elle s'étira peu à peu vers la porte ouverte, se dissipa. Une main renversa les battants sur la trappe. Au dessus d'une longue rampe de tables, de bancs et d'escabeaux, Chtiot Jules, du papier, vit sortir des personnages. Leurs têtes accolées, se séparaient l'une de l'autre, et se rejoignaient dans le rougeoiement. Des bras nus rampaient sur le drap sourd des capotes, éparpillaient la double trainée d'étincelles des boutons de cuivre. Une joue blême se leva d'une épaulette avec une tache de sang. Les résines crevées de la tapisserie s'égouttaient jusque sur les tables, en noircissaient les verres. De hautes chevelures balançaient comme des brûlots. Des chairs nageaient, des ventres de cétacés glissaient entre les lames des étoffes, déplaçaient des bleus vénéneux, des roses d'amphithéâtre, des rouges d'abattoir, des jaunes de folie...

C'est de cette encre lourdement somptueuse que l'auteur de la Cathédrale décrivait naguère les brasseries hambourgeoises; il les décrivait à son compte, et nous prenions plaisir à ces débauches d'esthétisme exaspéré; Michel Yell semble prêter à Chtiot Jules ces sensations savantes, et nous flairons comme un mensonge en cet art rutilant; ou plutôt, nous faisons effort pour ne point confondre le peintre et son modèle; nous sommes un peu fâchés de toujours soupçonner qu'il ne s'agit point de vie et de vérité, mais d'un morceau de bravoure où s'applique et triomphe un étourdissant improvisateur.

En dépit des [illegible] fique pochade n'atteint point aux proportions du

roman, et demeure une nouvelle. Michel Yell et Charles Vildrac ont fait œuvre trop mince pour vaincre les scrupules de l'Académie Goncourt.

Le livre de M. Marcel Audibert est plus ample ; mais on se demande par quel biais, par quel inadmissible compromis l'Académie eût pu lui décerner un prix refusé naguère à *Nono*. Il y a de ces rencontres ; je n'accuse point Marcel Audibert de plagiat ; mais enfin il courut un grand risque en s'engageant sur la route ouverte par Roupnel au cœur de la vie paysanne. Marcel Audibert nous suggère une comparaison d'où il sort écrasé : Pilleraud, c'est Nono, sans le jaillissement des images, la vérité neuve des images, la verdeur savoureuse du langage, le lyrisme et l'émotion poignante... Pilleraud, c'est Nono, récrit de chic, par un observateur superficiel, un conteur agréable, nourri de rhétorique bien plus que de réalité et de pensée : Pilleraud, c'est Nono évoqué par quelqu'un qui ne l'aurait point connu, et qui parlerait de la vie campagnarde en citadin, ébloui certes de la beauté du monde, mais peu au fait des mœurs, des caractères, et très peu ferré sur l'infinie variété des spectacles de la nature. Pilleraud, c'est le Nono de la Bibliothèque rose. L'avouerai-je? Pilleraud m'a rappelé parfois le *Chemineau* de Jean Richepin... Pilleraud, c'est une piquette bien faible auprès du fort vin bourguignon que le vigneron Roupnel nous servit à larges rasades — C'est ainsi ; je n'y puis rien; j'en suis fâché pour Marcel Audibert dont la jeune ardeur, sans ce voisinage redoutable, eût paru sympathique.

Pilleraud est un bon diable, de qui Marcel Audibert nous conte bonnement l'enfance musarde, la sage adolescence, et surtout les longs vagabondages où s'use vite l'exceptionnelle vigueur d'une maturité incorrigiblement paresseuse ; Pilleraud est un joyeux drille, et presque honnête en dépit des fâcheuses brimades que lui inflige périodiquement la justice; longues ballades, maraudes, jours de prison... Pilleraud fait son tour de France, et prématurément vieilli, revient mourir dans son village, après quelques édifiantes méditations... Marcel Audibert doit être très jeune; et la plus remarquable vertu de son livre pourrait bien être cette jeunesse même, qui transparaît à travers ces abondants feuillets, — abondants, faciles, un peu oiseux; une aimable espiéglerie, çà et là, nous distrait. Cela ne suffit pas...

Auprès de André Savignon, de Charles Vildrac, de Michel Yell, de Marcel Audibert... il y avait l'auteur de l'*Ordination* ; voici un bien autre cas, auquel il faudra revenir.

LUCIEN MAURY.

Chronique des Livres

—

LIVRES D'ÉTRENNES

Livres d'étrennes! Que de rêves ils éveillent, ces beaux livres! que d'ambitions d'honneur, de gloire, de science, d'activités diverses! L'enfance juge parfois maussades les livres; ceux-ci, qu'elle tient de la munificence d'un parent ou d'un ami, ces beaux livres qui sont des cadeaux, des cadeaux de fêtes et de vacances, sont gais, pimpants, attrayants; ils sont beaux comme la liberté, le caprice; ils flattent les goûts, devancent les curiosités, annoncent les vocations... Plus graves, consacrés à l'art, reproduisant des œuvres célèbres, ou encore remplis de science précise, techniques, résumant une industrie nouvelle, ils sollicitent parfois des intelligences et des goûts déjà formés; livres d'étrennes! n'oubliez point qu'ils ne sont point tous destinés à des écoliers; il en est pour les grandes personnes; ce ne sont pas les moins magnifiques, ni les moins bien accueillis; ils complètent heureusement une bibliothèque ; ils en sont parfois la parure; eux aussi enseignent, distraient, affranchissent, et d'autant plus efficacement que la vie est plus lourde, et qu'il convient d'échapper à ses prises par le libre chemin de l'imagination et du savoir.

Aussi demandons-nous aux livres d'étrennes d'être très variés, puisqu'ils doivent satisfaire tous les goûts, et plaire à tous les âges. Ils le sont. Une grande diversité caractérise cette littérature dont le glacial Décembre voit éclore la fraîche nouveauté.

La petite enfance y trouve ce qu'il lui faut: des recueils d'images à sa portée, un minimum de texte, commentaire de l'illustration, qu'enjoliveront les tendres récits des mamans et des nourrices; voici toute une série d'albums, dus, pour la plupart, à la plume doublement experte de Jordic, auteur et enlumineur : il suffit d'énumérer les titres pour faire comprendre quelle saine gaieté émane de ces petits livrets aux vives couleurs, et dont les pages sont animées d'une foule burlesque d'hommes, d'animaux, voire d'êtres fantastiques : *Perrine la petite laitière*, *Tintin Gorin*, *Le Cours select*, *directrice Miss Bigoudy*, *Marie aux sabots de bois se gage*, *Les dernières places de Marie aux sabots de bois*, *Les sept jours de Ketje*, histoire hollandaise, *Bré ké kés ! Coas ! Coas !* (1). Et quelle sollicitation au goût de lire! car voici bien les premiers livres où s'éclaircira sans fatigue le mystère de la lettre imprimée. Même attrait en cet album, déjà plus abondant, agréablement relié, que Benjamin Rabier intitule : *Scènes comiques dans la forêt* (2) : toute la faune de nos bois y défile en amusantes postures : chaque page illustrée est à soi seul un petit roman qui suscitera tout un développement suggéré par une brève légende. Et voici

(1) Albums cartonnés, illustrations en couleur. (Libr. Garnier.)

(2) Reliure toile or et couleurs, illustrations en couleur. (Libr. Garnier.)

l'épopée malicieuse de Buster Brown (1) : Buster Brown, célèbre en Amérique, s'est avisé de conquérir la France; enfant terrible, sa candeur et son espièglerie l'entraînent en mille aventures dont le cadre ne cesse point d'être le foyer familial, mais se prête toutefois à une extraordinaire multiplicité d'expériences; ici encore, les dessins coloriés, très abondants sont accompagnés d'un minimum de légendes.

Désirez-vous un texte qui lutte avec l'image et prolonge en beaux songes les émotions visuelles? parcourez *Ardant le Chevelu* (2) texte de dame Yette, dessins de Jean Veber : l'enfance aime les contes : quoi qu'en disent d'austères éducateurs, les fées, bienfaisantes ou méchantes, les elfes, les ondines, les nains et les dragons, tout ce monde merveilleux créé par les premiers âges des peuples, continuent d'offrir aux enfants de notre ère savante et positive un charme incomparable : remercions Jean Veber de l'avoir compris, et de nous montrer si spirituellement la figure et les gestes de ces êtres magiques, et puis admirez la jolie fable : un pauvre garçon tuera le Dragon pour épouser une princesse, et comblera de présents les parents qui l'avaient abandonné... Des elfes aux Centaures ! A. Robida n'a pas craint d'écouter certain soir, à Hendaye le récit que lui fit le capitaine au long cours, Zéphyrin Canigousse, du port de Bordeaux; Zéphyrin Canigousse, Gascon, est assurément digne de foi : A. Robida nous invite à ne point mettre en doute ses extraordinaires pérégrinations (3). Zéphyrin Canigousse et A. Robida nous rappellent cet autre voyageur étrange et aimé de la jeunesse que fut Daniel de Foë. A peine moins merveilleux, *Grégoire et son âne* (4), nous vient du pays de don Quichotte gitanes, barbiers industrieux, baudet volant... la fantaisie se mêle ici à l'observation; un enseignement de bon sens accompagne la description de ces randonnées fantastiques en Terre-Sainte, en Amérique : on pense au bon Sancho; d'autant qu'une brillante illustration rappelle les couleurs d'outre-Pyrénées, et semble parfois échappée du roman fameux du chevalier de la Manche.

A l'Allemagne de la Motte Fouqué emprunta les éléments d'une vaporeuse légende : « Ce qui suit, lisons-nous à la première page de ce livre, est l'histoire du chevalier Huldbrand de Ringstetten et d'Ondine; elle nous apprend comment le chevalier épousa une fille des eaux et ce qui en advint; comment le chevalier mourut et fut mis en terre; et comment Ondine retourna à son élément, au fond de la mer Méditerranée ». Arthur Rackham, illustrateur bien connu des poèmes wagnériens de la tétralogie, parsème ce récit de somptueuses visions. (5)

Vous plaît-il de rechercher des œuvres anciennes, d'une sagesse éprouvée par un succès prolongé ! M. Louis Tarsot réédite quelques contes du chanoine Schmid (1) ; les jolis contes, et si moraux ! et si émouvants ! Cet excellent curé de campagne, qui édifia ses paroissiens par ses vertus, édifie ses lecteurs par ses honnêtes récits ; M. Louis Tarsot les allège de quelque archéologie aventureuse; ainsi présentés, Geneviève de Brabant, les Œufs de Pâques, la Corbeille de fleurs, Rose de Tannebourg, sont au nombre [illegible] récits où l'on puisse apprendre à connaître la bonhomie, la fantaisie et les précieuses vertus d'une Allemagne trop oubliée. Ce volume complète fort heureusement cette collection des *Chefs-d'œuvres à l'usage de la Jeunesse* qui comprend déjà les Fabliaux et Contes du Moyen-âge, Gil Blas de Santillane, Robinson Crusoë, les Voyages de Gulliver, les Fables de Florian, les Contes de Perrault, les Mille et une Nuits, les Fables de La Fontaine, Don Quichotte, le Roman du Renard, les Contes de Mme d'Aulnoy... Préférez vous un réalisme familier? accompagnez Lilette Léveillé à Craboville ; Jordic vous conterasesaventures très véridiques, les surprises d'une fillette parisienne qui découvre la Bretagne, la mer, les pêcheurs, la pêche...; pittoresque d'où surgit naturellement une illustration aux couleurs franches du plus heureux effet (2).

Deux beaux volumes, abondamment illustrés, ce sont les tomes I et II du *Journal de la Jeunesse*; romans, voyages, explorations, travaux d'art, variétés historiques et scientifiques, sport, articles documentaires ;... ces imposants volumes sont, à eux seuls, toute une encyclopédie claire, pittoresque et utile. (3)

Plus simple, plus naïvement accessible au premier âge, *Mon Journal* est à peine moins varié; il contient un grand nombre de belles histoires commentées par ds belles images ; avec cette claire formule, ce petit magazine est vraiment le journal de l'enfance. (4)

Enfin, voici un livre qui apportera aux trop absorbantes lectures une utile diversion : *A quoi jouons-nous?* Certes, nous connaissons la plupart de ces jeux prestigieux : la balle au camp, la balle cavalière, la balle aux heures, la balle au mur, le ballon allemand, les barres, le cerf-volant, à chat, au chat et à la souris, le cheval-fondu, colin-maillard, la course aux œufs, la mère aux confitures ;... mais il n'est point inutile d'en remémorer à tous les attraits et les règles ; voici un code du sport enfantin fort ingénieux et à cause de l'illustration, fort agréable à parcourir (5).

*
* *

Passer en revue les plus récentes découvertes et les travaux les plus étonnants de la science contemporaine,

(1) Album gr. in-4°, cartonné, [illegible] francs. Libr. Hachette.
(2) Album gr. in-8°, cartonné. (Libr. Hachette 3 fr.)
(3) *L'île des Centaures*, texte et illustrations de A. Robida. (1 vol. ill. de 4 planches en couleurs et de 68 gravures, broché 2 fr. 50 ; relié 3 fr. 50. Libr. Laurens.
(4) Album in-4°, cartonné ; adapté de l'espagnol texte de C. Santos Gonzalez, dessins en couleur de F. Nunez Milton. (Libr. Garnier.)
(5) *Ondine, de La Motte Fouqué*, illustré par Arthur Rackham. In-8 cartonné toile, 12 francs. Libr. Hachette.

(1) *Contes de S[illegible]* Illustrations en noir et en [illegible] Louis Morin. In-4 broché 6 fr. relié 9 fr. Libr. Laurens.
(2) *[illegible] à l'usage de la Jeunesse* par Jordic. Illustré en couleurs. (In-4°, cartonné. Libr. Garnier.
(3) *Journal de la Jeunesse*. Ann[illegible] 1911-1912. 2 vol. in-[illegible] broches. 20 fr., cartonnés 26 fr. Libr. Hachette.
(4) *Mon Journal*. 1911-1912. 1 vol. in-[illegible] cartonné. 10 fr. Libr. Hachette.
(5) Work. 1 [illegible] Appareils de Roger Sallès. (In-4°, cartonné. Libr. Garnier.

résumer clairement les unes, donner des autres un rapide historique, tel est le but que se propose M. Daniel Bellet [illegible] ce qu'on ne lui [illegible] pas un mauvais éloge en affirmant qu'il est un excellent vulgarisateur. Il considère successivement le Ciel (l'aéronautique, la météorologie, l'astronomie), la Terre (géologie, géographie, voyages, agriculture), l'Eau (la mer, la marine), les Travaux de l'ingénieur (mécanique, machines, construction), l'Homme et l'Anthopologie (médecine, hygiène, chirurgie), les Animaux et les Plantes, la Physique et la Chimie (télégraphie, photographie), la Défense nationale (armées et armements). Voici, en 225 pages, toute une encyclopédie moderne, un compendium de ce qu'il faut savoir pour comprendre la vie d'aujourd'hui, et ne pas contempler en aveugle le monde qui évolue sous nos yeux.

M. Léon Berthaut, membre du Conseil supérieur de la Navigation et des Pêches maritimes, consacre un talent analogue, et la compétence spéciale la plus avertie, à une sorte d'encyclopédie maritime d'une lecture aussi agréable qu'évidemment instructive; à quiconque n'a point de vastes loisirs et une préparation particulière les nombreux travaux de nos techniciens touchant les progrès du matériel, ou les questions commerciales, ou le chapitre des pêches, etc. etc. demeurent interdits. M. Léon Bertaut a eu l'excellente idée de nous offrir un ouvrage d'ensemble (2) : esthétique de la mer, histoire des grandes marines, dans tous les temps, transformation du navire, guerre et commerce, grandes batailles, biographies des chefs de la marine française, leçons de la guerre navale, ports et navires, pêches, sécurité en mer, phares, sociétés et engins de sauvetage, avenir maritime de la France... tels sont quelques-uns des sujets sur lesquels il convient d'interroger sa science aussi avenante qu'exacte.

Sous forme de roman, c'est encore de science, de science militaire, que le capitaine Danrit désire entretenir ses lecteurs; dès le premier chapitre de son nouveau livre (3), ils trouveront un plan intitulé : « Partie occidentale des ouvrages de Frédéric-Charles sur le plateau de Saint-Quentin, à Metz, d'après des documents allemands », si complet, si détaillé qu'il ne déparerait pas un traité de fortification. C'est qu'aussi bien, il s'agit, pour ses héros, de contribuer à la prise de ce fort dont la chute décidera du sort de Metz assiégé par les Français. Donc, six sapeurs du Génie, commandés par un sergent, se trouvent soudainement emprisonnés dans un rameau de mine par une explosion qui les coupe de tout secours extérieur. Comment ces braves sortiront-ils? car ils échapperont, vous le pensez bien, à leur périlleuse situation après des prodiges de courage et d'audace; ils échapperont grâce à leur endurance, mais aussi aux connaissances techniques de leur chef. Le capitaine Danrit est un Jules Verne militaire qui, comme l'autre, devance l'histoire et réalise, comme s'il les avait vécues, les plus attachantes aventures.

*
* *

L'art est une des sources de joie, de noble recueillement, au total d'éducation de l'esprit où notre temps ne se lasse pas de puiser. Les ouvrages consacrés à la gloire de l'art et des artistes sont de plus en plus nombreux; souvent, ils se présentent avec un aspect luxueux qui convient à la glorification des maîtres et des chefs-d'œuvre.

Tel ce Botticelli (1), dont le texte fut composé par M. A. Paul Oppé avec autant de science que de goût. On sait l'extraordinaire fortune que notre temps a faite au délicieux peintre du Printemps, de la Naissance de Vénus, des Madones... Sandro Filipepi Botticelli, dont les préraphaélites célébrèrent le culte avec une ardeur passionnée, n'a point cessé de charmer une époque éprise de la distinction élégante et sans doute un peu mièvre, mais si personnelle, si tendrement passionnée, et pour tout dire de l'étrangeté exquise qui caractérise toute cette œuvre ; nature passionnée, insouciante, sensible, capricieuse, quelque peu mystérieuse, Botticelli, maître païen aussi bien que religieux, nous attire, et nous séduit sans cesser de se dérober à nos admirations et à nos enthousiasmes; M. A. Paul Oppé vient à notre aide en fixant les traits acquis de cette physionomie et de cette existence ; il guide notre enthousiasme sans toutefois nous permettre les excessives hyperboles, puisqu'il écrit : « Une incertitude inquiète donne aux créations de Botticelli, l'apparence de vie et de réalité qui est une des premières exigences de l'art, et contrairement à l'angoisse, à la lutte magnifique qui mettent les conflits de Michel-Ange hors la sphère des émotions quotidiennes, leur faiblesse humaine — qui n'est ni la faiblesse d'anges héroïques, ni celle d'âmes damnées — les fait pénétrer au plus profond de nous-mêmes. — Ce goût intime pour les émotions inférieures qui fait le charme de Botticelli est en soi un signe de faiblesse, un manque d'universalité. L'œuvre de Botticelli est vivante, mais non d'une vie haute et désirable... A trop le fréquenter, on perd le vrai sens de la vie... Il s'ensuit que la prédominance de Botticelli ou d'un art semblable au sien signifierait que, pour la plupart des hommes, l'art est hors la vie, différent d'elle. Et ce serait la mort de l'art. »

Croyons-en la clairvoyance de M. A. Paul Oppé, mais admirons avec lui ces œuvres célèbres, reproduites avec le luxe le plus soigneux; et lisons le commentaire dont est accompagnée chacune de ces reproductions.

(*A suivre.*) JACQUES LUX.

1 *Dernières inventions. Dernières découvertes*, par DANIEL BELLET. In-8°, illustré de 95 gravures, cartonné, 4 francs ; broché, 3 francs. (Libr. Hachette).

2 LÉON BERTHAUT. *Les Vainqueurs de la mer*. Histoire générale populaire de la marine. In-8° illustré de 130 gravures. Broché, 10 francs ; relié plaque, 12 francs. Librairie Flammarion).

3 Capitaine DANRIT (commandant Driant), *Robinsons souterrains* (Gr. in-8° illustré ; broché, 10 francs; relié toile, plaque et tranches dorées, 12 francs. Librairie Flammarion.

1) A. PAUL OPPÉ. *Botticelli*. in-8°, illustré de 25 planches en couleurs ; cartonné toile, 25 francs. Libr. Hachette.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 25. — 2e SEM. 50e ANNÉE 21 DÉCEMBRE 1912

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE DEVANT L'HISTOIRE

1814-1815 [1]

I

Il résulte de tous les témoignages contemporains que la chute du système napoléonien fut accueillie par la très grande majorité de la nation comme une délivrance.

Plus tard, après l'oubli des souffrances et des deuils, lorsque la gloire restera le seul souvenir vivant et que la victoire de l'Europe aura développé toutes ses conséquences, la France s'accusera du soulagement qu'elle a manifesté en 1814, de cette immense détente des esprits et des nerfs, comme d'un reniement d'elle-même. — En effet, malgré l'étendue de la catastrophe, elle ne s'est rendue un compte exact ni de la portée ni des suites, les unes déjà certaines, les autres probables, de sa défaite. Ce n'est pas seulement, comme elle le croit, l'épopée révolutionnaire et impériale qui finit ; c'est toute cette vaste période de son histoire qu'a dominée la pensée de la Gaule romaine à reconstruire. Elle cesse d'être, dans le sens classique du mot, l'Empire ; elle redevient une monarchie entre d'autres monarchies, les temps de sa primauté sont clos. Non seulement elle a reculé ; mais elle va perdre la volonté de s'avancer à nouveau vers le but qu'elle s'était fixé depuis l'avénement de la troisième dynastie ; elle n'en aura plus que d'imprudentes et inquiétantes velléités. En reprendrait-elle le ferme dessein que, de l'autre côté de la frontière où elle a été ramenée, elle rencontrera désormais, à la place du vieil empire germanique sans cohésion et sans résistance qu'elle-même a détruit, et d'une poussière de peuples, une nation qui s'est faite contre elle, comme elle s'est faite elle-même autrefois contre l'Angleterre, qui a pris conscience de sa force comme de son génie, et qui va tendre désormais à l'unité, à travers les mêmes obstacles, mais avec la même ténacité que la France des premiers capétiens ou l'Angleterre des rois de Wessex. Par la Révolution, elle a donné à toutes les nationalités en travail les principes du droit nouveau qui justifient leurs ambitions. Elle leur a donné, par Napoléon, les prétextes politiques ou militaires qui couvriront toutes les usurpations. C'est son exemple et son enseignement qu'on retournera alternativement contre elle, selon les circonstances. Enfin, au milieu de cette Europe où tous les autres Etats se sont agrandis, où les peuples se sont réveillés, les deux immenses efforts successifs qu'elle vient de faire, d'abord pour renouveler le monde, puis pour y commander, l'ont épuisée. Sa fatigue est plus profonde qu'elle ne le sent. Elle aussi, à son tour, elle va expier ses destinées exceptionnelles, la Révolution et l'Empire. — Mais elle ne voyait rien encore de tout cela. Ruinée et saignée par tant de guerres, harassée, elle n'aspirait plus qu'aux deux biens, la paix et la liberté, dont elle avait été si longtemps et si cruellement privée. Elle croyait les tenir. Sans rancune contre tous ceux qu'elle avait vaincus, elle se persuadait que leurs haines et leurs méfiances ne

[1] Voir la *Revue Bleue* des 6, 13 et 20 janvier, 14 décembre 1912.

survivraient pas davantage à leurs victoires. Au cours du cycle épique qui se fermait, elle avait accumulé tant de gloires qu'elle ne ressentait aucune humiliation d'avoir finalement succombé sous les armées réunies de toute l'Europe. Le « grand Empire » avait été comme extérieur à la France; Napoléon lui-même l'en distinguait ; elle l'avait vu crouler sans d'autre regret que celui des torrents de sang qu'il lui avait coûtés. Et, certainement, elle éprouvait un autre regret de l'Escaut et du Rhin; cependant les quelques millions de nouveaux Français qui partageaient sa vie depuis vingt ans ne s'étaient pas encore suffisamment assimilés pour qu'en perdant la rive gauche et la Belgique, elle se sentît amputée d'une partie de sa chair.

La Prusse et l'Autriche ne découvrirent qu'à la seconde invasion la prétention allemande de faire rentrer l'Alsace tout entière et la Lorraine mosellane dans le corps germanique.

II

Si avancé que fût le patient et sûr travail de nationalisation qu'avait poursuivi la Monarchie, l'Alsace n'était encore, à l'entrée de la Révolution, qu' « un petit État joint à un plus grand (1) » sous un même prince et sous quelques lois communes ; et, non seulement, elle tenait à rester, sous le nouveau régime, « province étrangère effective »; mais, puisque le nouveau régime sera celui de la justice et du droit, elle prétendait à « être rétablie dans l'intégrité de son privilège », tel qu'il lui avait été reconnu au lendemain des traités de Westphalie. Notamment, elle réclama la révocation « des arrêts du Conseil qui avaient assimilé la perception des différents droits à celle des provinces de l'intérieur ». Les députés des Trois-Ordres aux États-Généraux devront « s'opposer avec force au projet du reculement des barrières au bord du Rhin ». Ce projet serait « destructeur du commerce et de la navigation ». Les députés demanderont que « la crête des Vosges soit déclarée ligne de séparation et limite de l'Alsace et de la Lorraine (2) ».

A la vérité, la pensée de l'unité, qui avait fait la force et la grandeur de l'ancienne France, celle de la souveraineté de l'État, roi ou nation, qui en procède et que la Révolution et l'Empire vont exagérer, l'unité jusqu'à l'uniformité et la souveraineté jusqu'à la tyrannie, s'étaient, en 1789, heurtées, dans d'autres provinces plus anciennes, au même attachement aux franchises et aux privilèges régionaux. L'Artois, la Bretagne, le Poitou, la Navarre, le Languedoc, la Provence ne réclamèrent pas moins vivement que la Lorraine et l'Alsace le respect des « capitulations » et des traités qui avaient maintenu, à l'époque de leur réunion, et comme l'une des clauses essentielles du pacte d'incorporation, leurs coutumes et usages particuliers, et leur avaient laissé des lambeaux de leur ancienne indépendance. La lecture des Cahiers suffit à montrer combien était exacte la parole de Mirabeau que « la France n'était encore qu'une agrégation inconstituée de peuples désunis». Cependant, les prétentions des Alsaciens auraient pu devenir singulièrement inquiétantes s'ils avaient gardé le moindre regret de l'Allemagne. Or, elles ne tinrent pas une heure de plus que celles des autres pays d'État; procédant de droits historiques semblables, elles s'effondrèrent, en même temps, devant les mêmes nécessités politiques. — Des deux côtés des Vosges, dans l'ancien cercle de Bourgogne comme dans le reste de la France, la destruction des institutions féodales et aristocratiques est, en effet, l'objet propre de la Révolution ; peut-on distinguer entre elles? Les États-Généraux sont à peine réunis que l'évidence éclate : la Révolution ne peut reconstruire, élever le nouvel édifice, que sur un terrain entièrement déblayé. « Cet enthousiasme du bien public » qui saisit l'Assemblée nationale dans la nuit du 4 août, et qui renversa, en quelques heures, toutes les barrières, celles qui coupaient le royaume comme celles qui séparaient les classes, coupaient le peuple, emporte donc les Alsaciens et les Lorrains comme les Bretons et les Provençaux. Reubell marque le sens particulier du consentement de l'Alsace : « Nous nous unissons plus étroitement aux Français; ce nom est le plus beau qu'on puisse porter. » — Par fidélité à leur mandat, les députés de Strasbourg n'ont, d'abord, « adhéré que conditionnellement » aux décrets qui abolissaient les privilèges des provinces et des villes, complément et conséquence de l'abolition des privilèges de classes ; Strasbourg, à la réflexion, ratifie « les arrêtés » du 4 août, sacrifie « ses libertés » comme une offrande à la patrie commune (1). » Moins d'un an après, une adresse solennelle à l'Assemblée exprimera le regret que « la ville de Strasbourg n'ait pas eu la gloire de donner l'exemple, la première, aux villes du royaume. Du moins, par l'énergie du patriotisme de ses habitants, elle sera

(1) Heimweh, *La Question d'Alsace*, p. 107.

(2) Cahier des vœux du tiers Etat de la ville de Strasbourg, article XII et XIII. — Reuss, *L'Alsace pendant la Révolution*, t. I, p. 40, 178, 187, 285, etc. ; Champion, *La France d'après les Cahiers de 1789*, p. 49 et suiv.

(1) Lettre du magistrat de Strasbourg aux députés, du 19 septembre 1789; lettre des députés du 20 septembre; lettre de Schwendt, depuis, du 1er novembre; rapport de Jean de Türckheim ; observations de Schwendt, du 22 mars 1790 ; lettre de la municipalité de Strasbourg à celle de Rennes, etc.

l'un des boulevards les plus forts de la liberté française (1). » — La première menace allemande, dans l'affaire des princes « possessionnés », fournit ensuite à l'Alsace l'occasion de trancher les derniers liens qui la rattachaient à l'Empire.

Les princes allemands, qui avaient conservé des fiefs en Alsace, tiraient leurs titres, comme les villes les leurs, du traité de Westphalie. « Échauffés par l'évêque de Spire », ils protestèrent, à la fois à Ratisbonne, devant la Diète, et à Paris, contre les décrets de l'Assemblée qui abolissaient le régime féodal et, nécessairement, « comprenaient les possesseurs étrangers comme les citoyens français. » Leurs réclamations, valables dans l'ancien droit, étaient nulles devant le droit nouveau, sauf sur le chapitre des indemnités; l'Assemblée, en conséquence, leur offrait « une juste indemnité », « parti que lui avait dicté la sagesse ». Mais c'est ce que l'Empire se refusait à admettre : les fiefs allemands d'Alsace n'ont pas été transportés au royaume de France, ils sont restés soumis à la suprématie de l'Empereur; les traités synallagmatiques ne sauraient être abrogés par des décrets; l'Assemblée, où les princes ne sont pas représentés, n'a pas qualité pour les lier ni pour délier la parole de Louis XIV; l'Empire ne peut, en échange d'une aumône, ratifier en Alsace la suppression de la féodalité qu'il entend maintenir en Allemagne. — Si médiocre qu'en fût l'objet, un tel conflit de droits ou de pouvoirs ne pouvait être résolu que par la force (2). La guerre sortit, en effet, de l'affaire des princes possessionnés ; la question de la pleine souveraineté française en Alsace en fut, du moins, le prétexte. Aussi bien les légistes de la Révolution, en qui revivait l'esprit de ceux de Philippe-le-Bel, n'ont pas seulement décidé qu' « un même territoire ne peut avoir deux souverainetés », ce qui était à la fois conforme au bon sens des temps nouveaux et contraire au droit du moyen-âge, et que la souveraineté de la France en Alsace « est donc aussi absolue qu'en Champagne et en Normandie (3) » ; mais ils n'admettaient plus que ce fût du traité de Munster que la France tînt l'Alsace; elle la tient du consentement de ses habitants : « le peuple alsacien s'est uni au peuple français parce qu'il l'a voulu (4). »

L'année d'avant, c'était le député de Colmar (5) qui avait conclu des premiers, et avec le plus de force, au rejet des prétentions allemandes. Les « ci-devant fiefs régaliens » ne sont que des propriétés privées, soumises au même titre que toutes les autres parties du territoire alsacien à la souveraineté française. Le vœu de l'Alsace, c'est « l'amalgame parfait avec les autres provinces. » « Il faut aujourd'hui, écrit le secrétaire de l'Assemblée provinciale, cesser d'être français ou cesser de l'être à demi. » — Quand Merlin déclara que l'Alsace, maîtresse de ses destinées, s'était confiée librement à la France, il fut appuyé par tous les députés des deux nouveaux départements du Bas et du Haut-Rhin.

L'Alsace se donna ainsi tout entière à cause des réalisations immédiates et des promesses de la Révolution. — Des erreurs de la Révolution, surtout de la constitution civile du clergé, et de ses violences, elle n'a pas souffert autrement que le reste de la France. Le grand œuvre s'y accomplit par les mêmes moyens, y parcourt les mêmes stades. Remuée par les même passions, l'Alsace eut pareillement ses « girondins » et ses « jacobins » qui se déchirèrent, aussi ses « vendéens » soulevés par les curés non assermentés. — La tempête passée, il n'y a plus que les bienfaits de la Révolution qui comptent. L'Alsace en sent tout le prix. La liberté politique et religieuse, l'égalité des conditions, l'admission de tous les citoyens aux emplois civils et militaires vont assurer le pouvoir à sa bourgeoisie éclairée. La destruction des derniers vestiges du régime féodal, la suppression des dîmes, l'abolition du servage et de la mainmorte, celle des droits exclusifs de chasse et de colombier, ont fait de la terre, aux mains de son paysan industrieux et économe, une propriété totale et certaine. Les « principes de 89 », qui trouveront ailleurs des détracteurs, ont ici, et garderont toujours, un sens très clair et positif (1). Enfin, tous ressentent l'honneur d'appartenir sans réserve à l'illustre famille qui n'a été jusqu'alors qu'une conquérante, assurément intelligente et indulgente, tout de même une conquérante. — Si l'ancien régime avait eu la sagesse de procéder lui-même, peu à peu, aux destructions et aux nouveautés nécessaires, on peut croire que l'Alsace serait entrée plus tôt, progressivement, dans le plein de la vie française. La fusion fut brusque, parce que l'œuvre politique et sociale de la Révolution fut elle-même soudaine; mais l'union sera solide, parce que le temps et la Monarchie l'ont préparée, et parce que les guerres de la République et de l'Empire associent étroitement les deux peuples pour tout ce qui constitue, en dehors du sol, la patrie : volonté de faire ensemble de grandes choses,

1. 18 mars 1790.

2. « Quel pouvait être le résultat de semblables difficultés ? Ou une guerre avec les puissances garantes ou une guerre civile. » Dépêche du ministre de Naples marquis de Circello du 19 octobre 1789.

3. Dépêches de Montmorin, du 10 février, du 18 avril 1791, etc.

4. Rapport de Merlin (de Douai), au nom du comité féodal, sur l'affaire des princes possessionnés (28 octobre 1790).

5. Reubell.

1. Reuss, *Histoire d'Alsace*, p. 708.

solidarité des luttes, des efforts et des épreuves, communauté, qui sera demain et pour jamais un héritage indivis, de gloires incomparables et de deuils.

L'Alsace, n'ayant pas eu de dynastie indigène, à la différence des provinces trans-rhénanes, avait été, pour cela encore, mêlée moins directement, moins personnellement, à l'histoire générale de l'Allemagne; son histoire particulière était éparpillée, surtout municipale; depuis qu'elle était française, elle avait assisté plus que participé à l'histoire de France. Ce pays, si longtemps indécis, incertain, flottant, le voilà tout à coup l'un des acteurs du plus grand drame, puis de la plus grande épopée des temps modernes. L'histoire, bien plus que la géographie ou l'ethnographie, fait la patrie. Dans ce quart de siècle qui va de Valmy à Champaubert, il y aurait la matière, l'étoffe de dix patries. Tout de suite, le patriotisme alsacien s'exalta, puissance d'aimer qui trouve enfin son emploi. Le chant de guerre de la Révolution, qui s'envola un soir de Strasbourg, peut-être ne se pouvait-il trouver qu'à Strasbourg. Il eût fallu l'appeler de son nom. Les vertus militaires des Alsaciens, tant prisées au Moyen-Age, pareilles à celles des Suisses, la valeur calme, solide, la constance à supporter la fatigue, sommeillaient depuis plus de deux siècles que l'Empire germanique en anarchie avait laissé l'Alsace à l'abandon, et que la Monarchie française ne lui avait pas réclamé l'impôt du sang. Elles se réveillèrent à la guerre, d'abord sur l'Argonne, puis sur le Rhin, éclatèrent avec une force joyeuse qui ne faiblit pas un seul jour. Quelques-uns des plus beaux soldats de la République et de l'Empire, Kellermann, Kléber, Ney, Lefèvre, Rapp, sont alsaciens. Bonaparte, dès ses premières victoires, fut l'idole de l'Alsace. Le Blocus continental, si désastreux ailleurs, ouvre de nouveaux débouchés aux pays du Rhin, à leurs grandes villes manufacturières, à l'ancienne Décapole, surtout à Mulhouse rentrée, par son annexion à la France, dans l'Alsace qu'elle avait quittée pour la Suisse. Les industriels, comme les soldats alsaciens, se distinguent par une belle humanité; ils ne sont pas seulement occupés de la chose, mais de l'homme, du produit, mais de l'ouvrier (1). Mais l'Alsace n'apporte pas seulement à l'âme française un surcroît de force et de bonté généreuse; elle y réalise, par sa raison simple et saine, l'équilibre, corrige la balance qui, trop souvent, pencha vers le Midi tumultueux, la Gascogne, la Provence, avec leur goût des phrases plus que des actes.

Les historiens allemands, ceux-là même qui ont écrit après 1870, conviennent de cette adhésion plénière des Alsaciens : « La guerre fondit définitivement l'Alsace avec la France... Les Alsaciens se précipitèrent avec une fougue de vieux Germains dans l'enthousiasme militaire des temps napoléoniens... Leur principal titre d'honneur, c'est de faire partie de la grande nation... Les Prussiens et les Autrichiens sont pour eux des ennemis... Ils ont perdu tout contact, même moral, avec l'Allemagne... Les patriotes allemands apprirent avec stupeur (en 1812) que l'élan des idées allemandes se brisait au Rhin (1). »

Il n'y avait donc pas, à la chute de l'Empire, une seule province de l'ancienne France qui fût plus française que l'Alsace ni plus passionnément attachée à la cause de la Révolution. Les paysans, au dire toujours d'écrivains allemands, « soupçonnaient la coalition de vouloir rétablir les droits féodaux (2) »; ceux des Vosges prirent le fusil, harcelèrent au passage les troupes autrichiennes. L'Alsace parle encore allemand, mais elle a oublié qu'elle a été allemande. Elle s'est identifiée avec la France jusque dans le passé où elle lui était étrangère. Comme elle n'a pas souffert des misères de ce passé, elle ne connaît que ses grandes lignes qui sont belles, son effort héroïque, elle l'aime d'une admiration plus fervente. Qui dit maintenant alsacien, dit vraiment « français au superlatif (3). »

(1) Michelet, *Notre France*, p. 204.

(1) *suivre.* Joseph Reinach,
Député.

L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD (4)

I

L'Afrique du Nord (5) est à peine une terre africaine. Le Sahara, qui l'isole au Sud, fut peut-être autrefois plus facile à franchir que de nos jours. A l'époque préhistorique, probablement même plus tard, les vallées qui le sillonnent étaient moins en-

(1) Lorenz et Scherer, *Geschichte des Elsasses*, p. 461, 462, 463, 467.

(2) *Ibid.*, p. 463.

(3) *Les pieux desirs d'un Alsacien pour l'honneur et le bien de son pays*, brochure anonyme, écrite vers 1760. *Jahrbuch für Lothringische geschichte*, t. XXII.

(4) Leçon d'ouverture de la chaire d'Histoire de l'Afrique du Nord, au Collège de France.

(5) On sait que le terme *Afrique du Nord* est une expression conventionnelle, mais adoptée par l'usage, pour désigner, à l'exclusion du Nord-Est du continent, la contrée que d'autres appellent Berbérie ou Afrique Mineure, c'est-à-dire le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

combrées, moins disloquées par les sables; dans ces longs couloirs, où le cours des eaux rencontrait moins d'obstacles, des hommes avaient moins de peine à vivre et à communiquer entre eux. Cependant, les témoignages unanimes des auteurs anciens le prouvent, ces lignes d'oasis étaient déjà entourées de tous côtés par le désert. A l'Est, le désert s'avance aussi jusqu'aux rivages des Syrtes, cerne le plateau de la Cyrénaïque, et s'étend jusqu'à l'Egypte.

C'est avec les deux péninsules européennes qui s'avancent vers elle que la Berbérie a eu, avant la conquête française, les relations les plus nombreuses et les plus fréquentes. Des anciens la plaçaient même en Europe : « Si vous voulez en croire la renommée, dit Lucain, la troisième partie du monde est la Libye, mais si vous tenez compte des vents et du ciel, vous la regarderez comme une partie de l'Europe. » Autant que son climat, sa structure, sa flore et, pour une bonne part, sa faune la rattachent au Sud de notre continent. Elle ressemble surtout à l'Espagne par les hautes terres qui occupent la majeure partie des deux contrées, par les plaines basses qui, çà et là, s'étendent dans le voisinage du littoral, par le régime des cours d'eau. L'Afrique septentrionale fut jadis soudée à l'Europe : il est même possible que la Tunisie ait été encore reliée à l'Italie dans des temps où ces deux pays étaient habités par des hommes.

Du reste, dans sa conformation actuelle, la Méditerranée n'était pas un obstacle infranchissable, même pour des gens de civilisation primitive, ne disposant que de moyens de navigation très rudimentaires. Le détroit de Gibraltar n'a que quatorze kilomètres de largeur. Ailleurs, les lignes grises des îles, se profilant dans les clairs horizons, pouvaient guider les traversées, et promettaient des abris.

L'Afrique du Nord n'est donc pas le vestibule du Continent noir. Comme le Sud-Ouest de l'Europe, elle appartient à la Méditerranée occidentale qu'elle borde tout entière, du détroit de Gibraltar au cap Bon.

Entre ce cap et la Sicile, s'ouvre le bras de mer qui unit les deux bassins de la Méditerranée : porte de l'Occident pour les vaisseaux venus des rivages orientaux, passage dont Carthage, la nouvelle Tyr, fut la gardienne, et d'où elle étendit au loin vers l'Ouest son empire maritime. En arrière, une rivière importante, la Medjerda, débouche dans le golfe de Tunis : par là, les maîtres de la côte africaine du détroit peuvent pénétrer dans l'intérieur de la Berbérie. Le littoral, tournant vers le Sud au delà du cap Bon, s'éloigne de l'Europe, et fait face au Levant. Enfin, au fond du golfe de Gabès, aboutit la voie terrestre qui relie l'Occident à l'Egypte et à l'Asie : voie sèche, désolée, mais qui doit être nécessairement suivie par les peuples non navigateurs. Ainsi se justifie la place que l'Afrique septentrionale a tenue entre l'Est et l'Ouest du monde méditerranéen. Dans une certaine mesure, elle a eu une destinée comparable à celle de la France, dont l'histoire, M. Jullian l'a montré, est dominée par l'opposition et l'action réciproque du Midi et du Nord.

Mais la France a fondu en une forte unité les éléments qui lui ont été apportés du dehors, ou qu'elle est allée y chercher. Son génie actif a créé une civilisation originale, qui a rayonné par delà ses frontières. L'Afrique du Nord eût été incapable par ses propres efforts de sortir de la barbarie; elle y est retombée lorsqu'elle a été livrée à elle-même; elle a subi, et toujours d'une manière incomplète, les dominations et les civilisations qui lui ont été imposées; elle n'a guère transformé ce qu'elle a reçu. On a pu prétendre, sans trop d'exagération, que son histoire n'est que l'histoire de ceux qui l'ont successivement conquise.

Ce rôle passif de l'Afrique septentrionale s'explique, au moins en partie, par les faits géographiques. Il suffira de rappeler brièvement ici ce que d'autres ont déjà dit. Si les régions que renferme la France sont fort différentes, elles se groupent autour d'un noyau central, elles se succèdent sans violents contrastes, elles s'ouvrent et se parcourent par des voies faciles, terrestres et fluviales. La France est un pays d'harmonie et d'équilibre. Il n'en est pas de même de la Berbérie.

S'étendant sur une longueur de plus de quatre cents lieues, depuis l'Océan Atlantique jusqu'au golfe des Syrtes, mais n'ayant qu'une largeur médiocre, elle se prête mal à la formation d'un empire unique, au développement d'une civilisation uniforme. A l'Ouest, il est vrai, la contrée fertile comprise entre l'Océan, le Rif et l'Atlas forme un ensemble assez bien agencé, quoique les deux parties qui la constituent et qui ont pour capitales Fez et Merrakech soient séparées par un pays très accidenté; à l'Est, un grand plateau, d'ailleurs tourmenté, occupe le centre de la Tunisie, et des vallées en rayonnent dans presque toutes les directions. Mais même à proximité de ces deux régions, il en existe d'autres que la nature a isolées : au Nord du Maroc, le Rif, hérissé de chaînes compactes, au Sud, le Sous, longue vallée qui s'enfonce entre les remparts du Haut-Atlas et de l'Anti-Atlas; au Nord de la Tunisie, le massif boisé de la Khoumirie. Dans l'intervalle, l'Algérie est un assemblage de morceaux disparates. Le Tell, qui borde le littoral sur une profondeur moyenne d'une centaine de kilomètres, est

encombré de montagnes confuses, entre lesquelles s'insèrent des plaines basses ou hautes et d'étroites vallées, d'une valeur fort inégale : les unes fertiles, les autres rendues peu propres à la culture par l'insuffisance des pluies, la salure des terres, l'état marécageux du sol. Les populations établies sur les espaces les plus favorisés ne peuvent donc former que des groupes épars, communiquant difficilement entre eux par des passages dont les montagnards sont les maîtres, exposés aux convoitises de ces voisins pauvres et rudes, parfois aussi aux brusques incursions des nomades. Quant aux massifs montagneux, ils ont été de bonne heure très peuplés, car si l'existence y est dure, elle offre plus de sécurité qu'ailleurs. Mais la vie sociale y est bornée par les obstacles naturels, et n'a guère pu dépasser le cadre du village. Au delà du Tell, c'est une zone de grandes plaines, qui ne peuvent nourrir des agriculteurs que dans l'Est de l'Algérie, tandis qu'au centre et à l'Ouest, règne la steppe, interdite aux sédentaires. Enfin, au Sud, une bande montagneuse consiste en une succession de chaînes parallèles, limitant des couloirs qui n'ont entre eux aucune solidarité.

Dans ce corps long et mince, mal conformé, les cours d'eau n'assurent pas la circulation. Sauf dans l'Ouest du Maroc, ce sont pour la plupart des torrents impétueux après les pluies d'hiver, des sillons presque desséchés en été. Leurs vallées mêmes sont souvent resserrées, interceptées par les montagnes entre lesquelles ils se faufilent, ou dont ils rompent les barrières par des gorges étroites ou de brusques cascades. Les rivières de la Berbérie ont quelquefois servi de limites politiques. Mais leur rôle économique a toujours été très modeste. Beaucoup d'entre elles changent de nom selon les pays qu'elles traversent : ce qui prouve qu'on ne les suit guère. Au delà du littoral, les villes se sont élevées auprès de sources abondantes et dans des lieux aisés à défendre : elles n'ont pas été, comme tant de cités gauloises, des carrefours fluviaux.

Telles sont les raisons qui ont empêché les Berbères de prendre conscience de leurs intérêts communs, de se fondre en une grande nation, maîtresse de ses destinées. Ils ont trop souvent usé leur énergie dans des compétitions de village, dans de mesquines querelles entre voisins.

Des rapports ont pu s'établir entre les indigènes des diverses régions de l'Afrique septentrionale, surtout depuis la domestication des animaux : les conditions du climat ont, en effet, obligé beaucoup de pasteurs à transhumer, et, contre les céréales moissonnées dans le Tell, les nomades du Sud ont échangé les produits de leurs troupeaux. Une seule langue a pu se répandre partout, et probablement dès une époque très reculée, car nous ne constatons pas de traces certaines d'autres idiomes qui auraient été parlés avant les temps historiques. Des groupements que nous appelons des tribus naquirent sans doute des besoins de la défense et de l'attaque. Plus tard, des royaumes se formèrent. Mais, en temps de paix, les liens qui unissaient les divers éléments des tribus furent presque toujours très lâches. Quant aux royaumes, ils n'ont jamais pu constituer une administration forte et régulière. Des sociétés restreintes sont demeurées, dans la Berbérie, les organes essentiels de la vie commune.

Seuls, des conquérants étrangers ont paru pouvoir triompher des obstacles que la nature du pays dressait contre eux ; seuls, ils ont imposé un ordre un peu durable. Mais leur autorité ne s'est pas établie, elle ne s'est pas maintenue sans avoir à lutter contre de très vives résistances. Impuissance des Berbères à réunir en un faisceau toutes leurs forces ; dominations venues tour à tour du Sud-Ouest de l'Europe et de l'Orient ; action des civilisations extérieures sur une partie des indigènes, tandis que les autres restaient obstinément réfractaires : tels sont les traits principaux de l'histoire de l'Afrique du Nord.

II

Cette histoire ne commence pour nous, et d'une manière bien trouble, qu'avec la colonisation phénicienne. Les légendes anciennes, les hypothèses modernes sur des migrations d'une époque antérieure sont dénuées de toute valeur. Mais il est certain que, dès les temps les plus lointains, des relations ont existé entre les habitants de l'Afrique septentrionale et ceux d'autres contrées. Les recherches des anthropologistes, des linguistes, des archéologues ont établi une série de faits importants :

Parenté des indigènes de la Berbérie avec les populations du Sud de l'Europe, d'une part, du Nord-Est de l'Afrique, d'autre part ; à la lisière du Sahara, existence de gens à la peau très foncée, qualifiés par les anciens d'Ethiopiens, et probablement apparentés à d'autres peuples du continent africain ; dans la Berbérie même, existence de blonds qui rappellent ceux du Nord de l'Europe, sans qu'on puisse affirmer qu'ils soient venus de cette contrée ;

Parenté de la langue libyque, mère des dialectes berbères, avec d'autres langues parlées, aujourd'hui ou autrefois, dans tout le Nord-Est de l'Afrique (Abyssinie, Nubie, Egypte) ;

Ressemblance des industries de la pierre les plus anciennes au Sud-Ouest et au Nord-Ouest de la Méditerranée, de l'industrie néolithique récente dans le Nord du Sahara et en Egypte ;

Introduction probable d'Egypte en Berbérie de plusieurs espèces d'animaux domestiques : chèvre et mouton à l'époque néolithique ancienne, cheval et chien dans le second millénaire avant Jésus-Christ ;

Influences religieuses égyptiennes au second millénaire, se manifestant par la représentation du dieu thébain Ammon-Ra en divers lieux du Sud-Ouest de l'Algérie.

A cette énumération déjà longue, il est permis d'ajouter les ressemblances de certaines constructions en pierres sèches : dolmens d'Afrique et dolmens qui furent élevés dans l'Ouest de l'Europe au troisième millénaire; tombeaux cylindriques d'Afrique, et tours de l'âge de bronze dans les îles de la Méditerranée occidentale. Malgré l'absence de preuves, on doit probablement faire remonter aux temps préhistoriques l'adoption de ces sépultures en Afrique.

Les ressemblances physiques, la parenté des langues supposent des migrations importantes, mais il est impossible de dire dans quelle direction, de quelle manière ces migrations se sont accomplies. Les industries, les types de constructions, les animaux domestiques, les croyances ont pu être propagés sans conquête violente et par un petit nombre d'individus. En tout cas, il s'agit de faits s'échelonnant sur une très longue suite de siècles dont l'histoire nous échappe entièrement.

Les plus anciens établissements des Phéniciens en Afrique ne furent, semble-t-il, que des escales sur la route de l'Espagne, où les marins de la côte syrienne allaient chercher le minerai d'argent qui les enrichissait. Puis, certaines de ces stations devinrent des comptoirs de commerce, et même des colonies, dont plusieurs paraissent dater du XIIe siècle. Cette colonisation ne dépassa pas le littoral. Carthage, qui devait prendre l'hégémonie du monde phénicien en Occident, resta, pendant plus de trois siècles, une ville purement méditerranéenne, dominant le passage qui relie les deux bassins de la mer intérieure. Elle possédait un vaste empire maritime, quand elle se contentait encore d'un territoire qui ne s'étendait pas au delà de ses remparts, et pour lequel elle continuait à payer un loyer aux indigènes.

Ce fut seulement au Ve siècle que, brisant la force de ces dangereux voisins, elle s'annexa une province dont les limites, qui varièrent, embrassèrent au moins toute la Tunisie septentrionale. Elle traita durement ceux qu'elle soumit à sa domination. Elle n'en imposa pas moins à beaucoup d'entre eux sa langue et ses mœurs ; ils durent aussi profiter des exemples que leur offraient les domaines de l'aristocratie punique, exploités d'une manière fort habile.

En dehors même de cette province, la civilisation carthaginoise se répandit, soit par les colonies du littoral, qui formaient une longue chaîne, depuis la grande Syrte jusque vers l'extrémité méridionale du Maroc, et qui avaient évidemment des relations commerciales avec l'intérieur, soit par des princes vassaux qui s'initiaient aux mœurs puniques, dont quelques-uns même étaient élevés à Carthage et épousaient des Carthaginoises; soit enfin par les Africains qui servaient comme mercenaires ou auxiliaires dans les armées de la République, et qui revenaient ensuite auprès des leurs. Syphax, Masinissa et ses successeurs eurent pour langue officielle le punique, comme leurs monnaies le prouvent. Cette langue se répandit chez leurs sujets, surtout dans le voisinage de la province carthaginoise. Elle se maintint pendant des siècles ; au temps de saint Augustin, après un demi-millénaire de domination romaine, elle était encore parlée par les paysans de l'Est de l'Algérie. Ce fut probablement aussi dès l'époque punique que les Africains adoptèrent des cultes phéniciens qui se conservèrent opiniâtrement jusqu'au triomphe du christianisme, tout en se déguisant très souvent sous des apparences latines.

Carthage a donc joué un grand rôle dans l'éducation de l'Afrique du Nord. Par elle, une partie de cette contrée se sémitisa et si, plus tard, la langue de l'Islam a été acceptée sans peine par beaucoup d'indigènes, ce fut peut-être, comme on l'a supposé, parce qu'ils parlaient encore un idiome étroitement apparenté à l'arabe.

III

Rome ne parut guère plus pressée que Carthage d'établir sa domination en Afrique. Elle se contenta de prendre les mesures nécessaires pour rester maîtresse de l'entrée de la Méditerranée occidentale et empêcher qu'une nouvelle rivale ne s'élevât en ce lieu privilégié. Au delà de l'emplacement de la cité d'Hannibal, elle ne s'annexa qu'un territoire très restreint, qui comprenait seulement le Nord-Est de la Tunisie. Cette petite province, le gouvernement de la République romaine ne songea nullement à la transformer en un pays latin.

Depuis plusieurs siècles déjà, s'étaient constitués, en dehors du territoire punique, plusieurs royaumes dont nous ignorons les origines, et dont les frontières paraissent s'être souvent déplacées; l'un d'eux, cependant, comprenait la plus grande partie du Maroc actuel. Il est probable que, comme au moyen âge, ils furent fondés par certaines tribus qui s'éle-

vèrent au-dessus des autres par leur valeur guerrière. Malgré des prétentions à l'absolutisme, l'autorité des rois devait être très fragile. Elle ne reposait guère que sur le mérite personnel du souverain. Un Masinissa savait se faire obéir ; mais, quand le pouvoir était dans des mains faibles, l'union apparente des tribus se relâchait et se rompait. Le désir, secret ou avoué, de plusieurs rois numides fut de libérer à leur profit l'Afrique de toute domination, de toute tutelle étrangère. Ils n'y réussirent pas, d'abord parce que Rome, instruite par l'exemple de Carthage, n'était point disposée à laisser se reformer, en face de l'Italie, un grand État indépendant; ensuite parce qu'ils ne purent pas discipliner le chaos et réaliser leurs ambitions par les armes.

La République romaine, par crainte d'une conquête difficile, avait laissé subsister ces princes vassaux, même après la longue guerre qu'elle avait dû engager contre Jugurtha. Mais Jules César, vainqueur des Pompéiens et de leur allié, le roi Juba Ier, annexa l'Ouest de la Tunisie et l'Algérie orientale. L'Ouest de l'Algérie et le Maroc septentrional ne furent transformés en deux provinces, les deux Maurétanies, qu'en l'année 40 après Jésus-Christ. Rome avait mis près de deux cents ans à étendre son empire de Carthage à Tanger.

Mais, depuis César, elle savait ce qu'elle voulait faire en Afrique. Les ruines qui permettent de reconstituer l'histoire de sa domination sont d'imposants témoignages de la grande œuvre civilisatrice à laquelle elle a présidé pendant plusieurs siècles.

Elle ne chercha cependant pas à donner au pays une unité à laquelle la nature s'opposait. Chacune des provinces qu'elle créa vécut de sa vie propre, et, si la Proconsulaire, en Tunisie, put être regardée comme un prolongement de l'Italie, la Maurétanie Tingitane, dans le Nord du Maroc, ne fut guère qu'une marche militaire, destinée à couvrir l'Espagne. Tandis que Lyon fut véritablement la capitale de la Gaule romaine, Carthage, relevée par César, et redevenue l'une des plus grandes villes du monde, ne fut que le chef-lieu d'une des provinces africaines.

Avant tout, il était nécessaire d'imposer la paix aux éléments de désordre. L'armée d'Afrique, dont l'histoire a été magistralement écrite par M. Cagnat, eut une tâche rude et ingrate à remplir. Il ne s'agissait pas de livrer de grandes batailles, de remporter des victoires éclatantes. Il fallait arrêter les incursions des pillards, garder les passages, s'attendre à toutes les surprises, forcer l'ennemi dans des montagnes abruptes, le poursuivre dans de vastes solitudes, répondre aux razzias par des razzias. C'était une besogne de police, irritante et pénible, plutôt qu'une œuvre de guerre. A plusieurs reprises, Rome avança vers le Sud les lignes qui formaient ses frontières militaires, afin d'entourer des tribus turbulentes ou de les surveiller de plus près. Au delà de ces limites, des points stratégiques reçurent des garnisons. A l'intérieur même des provinces, des forts furent établis sur le pourtour et au cœur même de certaines régions remuantes.

Malgré tout, une tranquillité complète ne put pas être assurée à l'Afrique. L'Est de cette contrée fut, il est vrai, pacifié de bonne heure : il y avait là des populations qui avaient appris à l'école de Carthage à vivre de travail. Mais, sur la bordure de la Tripolitaine et dans les deux Maurétanies, la *pax romana* demeura précaire. Après plus de trois siècles d'occupation, elle avait encore à lutter contre de très graves révoltes. A la veille des conquêtes germaniques, la Gaule était véritablement romaine; une bonne partie de l'Afrique restait occupée par des barbares, ennemis irréductibles de la civilisation latine. Leur isolement dans des pays d'accès difficile les avait défendus. Il faut dire aussi que Rome ne s'était pas résignée à tous les efforts qu'eût exigés une pacification complète. Ses troupes, dont l'ensemble aux trois premiers siècles de notre ère, ne devait guère dépasser 25.000 hommes, furent peut-être trop peu nombreuses ; ses frontières militaires n'atteignirent le Sahara que dans l'Est. Au Sud des provinces d'Alger et d'Oran, elles s'arrêtèrent à la lisière méridionale du Tell. Au Maroc, elles ne semblent pas avoir dépassé Taza, Fez et Sala : ce n'était qu'une ligne de postes qui unissait le pays de Tlemcen à l'Atlantique, et qui laissait hors de l'Empire des territoires très peuplés.

Si la civilisation romaine ne régna pas partout depuis l'Océan jusqu'aux Syrtes, elle conquit des espaces très étendus : presque toute la Tunisie, la majeure partie de la province de Constantine; plus à l'Ouest, de nombreuses villes du littoral et leurs banlieues, les abords des deux frontières constituées successivement dans les provinces d'Alger et d'Oran.

Le gouvernement de Rome contribua évidemment à la répandre. Il n'admit pas d'autre langue officielle que le latin. Il fonda, surtout dans les premiers temps de l'Empire, des colonies, où il établit des Italiens. Il distribua, près des camps, des terres à des soldats qui avaient servi dans ses troupes pendant un quart de siècle.

Cependant le nombre de ces colonies ne fut que de quelques douzaines, et elles ne semblent pas avoir reçu une forte population. Nous avons, par exemple, des raisons de croire que cinq cents familles tout au plus furent installées à Timgad. Il ne faut pas non plus exagérer l'importance des concessions faites sur des terres non coloniales : par suite de la longue durée du service militaire, le chiffre

annuel des vétérans qui en bénéficiaient devait être peu élevé.

A l'égard des Italiens qui vinrent se fixer volontairement dans les provinces africaines, tout calcul est impossible. Mais il n'y a pas lieu de penser qu'ils aient été très nombreux. L'Italie, dont la natalité était faible, ne pouvait pas fournir de forts contingents à un pays qui était au contraire très peuplé. Comme M. Toutain l'a montré dans son livre sur les Cités romaines de la Tunisie, l'étude des mœurs, des croyances, des noms nous révèle beaucoup moins l'afflux d'immigrants que l'acheminement d'une partie des Africains vers la civilisation latine.

Rome n'usa pas de contrainte envers eux. Elle n'ouvrit pas d'écoles pour répandre partout l'usage du latin. Elle ne fit la guerre ni aux langues, ni aux coutumes, ni aux religions libyques et puniques. Elle laissa ou accorda aux provinciaux une administration plus ou moins autonome, selon le degré de confiance qu'elle avait en eux.

Ce furent les Africains eux-mêmes qui désirèrent se confondre avec leurs maîtres. Beaucoup y étaient préparés par l'éducation qu'ils avaient reçue des Phéniciens d'Occident. Les emprunts que les civilisations punique et latine avaient faits à l'hellénisme avaient adouci leurs contrastes; l'une et l'autre s'étaient également développées dans les cadres de la vie urbaine et du régime municipal. Ces Africains ne différaient donc pas profondément des Romains. Ils n'avaient pas d'aversion pour eux, puisqu'ils n'étaient pas opprimés et que leur condition matérielle était prospère. Ils savaient que le titre de citoyen romain était utile et respecté, que la langue latine et le droit romain s'élevaient partout en Occident au-dessus de la confusion des idiomes régionaux et des coutumes locales, que les communes romaines des provinces étaient des pépinières de fonctionnaires impériaux, que certaines d'entre elles pouvaient obtenir l'exemption de tout impôt foncier. Ailleurs, là où Carthage n'avait pas laissé son empreinte, ce furent les colonies et les groupes de vétérans établis au milieu des indigènes qui leur firent connaître et apprécier les avantages d'une civilisation supérieure.

Rome ne s'opposa pas à des ambitions qui étaient des gages de sécurité pour son empire. Elle ne fut point avare du droit de cité; elle érigea, les unes après les autres, les communes de constitution punique en communes romaines; elle prépara une transformation analogue en donnant à des tribus une organisation municipale. Elle n'eut pas recours à des mesures générales et hâtives, elle n'accorda pas précipitamment à des sujets peu sûrs des droits dont ils auraient pu abuser; mais elle sut les distribuer peu à peu à tous ceux qu'elle en jugeait dignes.

La langue et les mœurs du peuple conquérant se répandirent avec ses institutions. Le sol de l'Afrique du Nord a déjà livré près de 25.000 inscriptions latines. Par leur destination, leur architecture, leur décoration, les monuments des villes antiques rappellent ceux qui furent élevés à la même époque dans les diverses provinces du monde romain; les statues, les mosaïques ont été exécutées d'après les mêmes modèles. Assurément, toute attache n'était pas rompue avec le passé. Beaucoup d'Africains n'oubliaient pas les langues qu'avaient parlées leurs pères; sous les noms latins de *Saturnus* et de *Caelestis*, d'anciennes divinités puniques étaient adorées. Dans bien des lieux, les fautes dont fourmillent les inscriptions, la grossièreté des œuvres à prétentions artistiques prouvent que la civilisation importée par Rome avait bien des progrès à faire. Elles prouvent aussi que les indigènes, du moins une partie d'entre eux, allaient au devant de ces progrès.

La Berbérie n'a jamais été plus peuplée, plus riche que dans les premiers siècles de notre ère. Elle dut cette prospérité à l'agriculture, car, sauf dans la Carthage phénicienne, l'industrie n'a jamais eu grande importance en Afrique. Là encore, la domination et les influences puniques préparèrent le magnifique développement dont Rome a eu l'honneur : qu'il nous suffise de rappeler que Carthage a été la patrie du célèbre agronome Magon, dont l'ouvrage fut traduit en latin par ordre du Sénat. Mais le gouvernement impérial favorisa cet essor, en s'efforçant d'assurer la paix, en construisant des routes qui servirent autant au commerce qu'aux mouvements des troupes, en ouvrant aux produits africains les marchés de toutes les contrées soumises à Rome, en encourageant l'exploitation des terres non défrichées, ainsi que les cultures arbustives.

A suivre. STÉPHANE GSELL,
Professeur au Collège de France.

LES IMAGES ET L'INTERVENTION DE L'ÉTAT

Au moment où paraîtront ces lignes, des mesures auront été prises, ou seront à la veille de l'être, pour mettre fin au scandale que causent, depuis de longues années, certaines exhibitions publiques, soit par voie d'images rarrocheuses et provocatrices aux devantures des boutiques ou à l'étalage des

kiosques, soit par ces spectacles auxquels on peut assister dans certains cabarets de Montmartre et autres lieux publics où, sous prétexte d'art, se produisent les plus scandaleuses exhibitions. C'est la première fois, je crois bien, qu'un Gouvernement républicain, logique en cela avec la ligne de conduite qu'il s'est tracée, et qui est de *gouverner*, ose s'attaquer à la plus grande puissance qui soit en France, après celle des bouilleurs de crû, celle des pornographes. On ne saurait trop vivement l'en féliciter, au nom de la Morale d'abord, au nom de l'art ensuite, du vrai, qui s'y trouve directement intéressé.

Qu'on veuille bien y réfléchir, en effet : il y a quelque courage, chez nous, à prendre une telle attitude, car c'est encourir, de façon certaine et inéluctable, le reproche de réaction — et Dieu sait si certaines gens savent jouer du mot! Comme si l'esprit de réaction avait rien à voir avec une mesure de salubrité et d'ordre public analogue à celle qui consiste à balayer une écurie ! Et comme si la liberté de l'art devait, en quelque façon, se trouver atteinte parce que les plus indécentes polissonneries auront moins de facilité pour atteindre leur clientèle ! Jusqu'ici, chacun avait à faire sa police soi même, et la chose n'était pas toujours facile. Je me rappelle le trait suivant dont mes yeux furent témoins : c'était dans une voiture publique où toutes les places se trouvaient occupées. Au fond était assis un homme d'une cinquantaine d'années, auprès de sa fille qui pouvait en avoir quatorze ou quinze. En face d'eux, un voyageur avait déplié une feuille dont le verso présentait une scène de débauche. Le père de famille se pencha vers le lecteur pour le prier de replier sa feuille. Silence glacial de celui-ci, qui fit semblant de ne pas comprendre! Alors, sans hésiter, d'un coup de canne il lacéra la feuille sous les yeux du lecteur stupéfait, et, je dois le dire, impassible. Tout simplement, il protégeait l'innocence de son enfant. Parmi ceux qui occupaient les autres places, qui donc l'eût blâmé? Mais aussi, quel est celui qui aurait eu l'énergie d'en faire autant ?

Un tel geste, dont nous dirons qu'il a un sens véritablement symbolique, combien d'entre nous auraient pu le faire dans ces dernières années, justement indignés des images raccrocheuses qui s'étalent aux devantures de certaines boutiques, et à la façade de certains kiosques ! Sans danger peut-être — qui sait encore ? — pour les passants d'âge rassis, elles deviennent un véritable empoisonnement pour les mineurs sans défense de l'un et l'autre sexe, par le caractère de suggestion révélatrice qu'elles leur proposent. Rappelons-nous le temps de notre adolescence, le rôle efficace que tinrent, dans notre éveil à la vie sexuelle, les images qui passaient sous nos yeux, je ne dis même pas les érotiques, mais celles-là seulement qui étaient marquées de sensualité. Il faut ne rien connaître à la plus élémentaire psychologie, aux lois qui déterminent nos réactions, pour contester le mécanisme de l'image en tant que *déclic* de l'impulsion.

Si donc M. le Ministre de l'Intérieur veut bien veiller à ce que la circulaire reçoive son application, il y aura quelque chose de changé dans l'aspect de Paris, et l'État se substituera avantageusement à l'individu isolé, pour exercer un contrôle de salubrité dont les rues ont le plus grand besoin. Et qu'on ne vienne pas dire, en invoquant je ne sais quel prétexte esthétique, que l'État n'a pas à prendre parti en art! Voyez ce qui est advenu pour le Salon d'automne qui n'était pas plus un scandale cette année que la précédente, puis qu'il le fut dès l'origine. Il a fallu un brave homme de conseiller municipal, qui, je gage, n'a ni théories, ni doctrine esthétique arrêtée, pour s'aviser, sous l'impulsion du seul bon sens, qu'une si générale méconnaissance de la couleur et de la ligne ne sauraient relever de l'art, et que ces ignares ne pouvaient à aucun titre se recommander de Delacroix et de Carpeaux : il a fallu cette intervention pour remettre les choses au point, et faire cesser ce scandale qui consistait à concéder un palais de l'État à de tels barbouilleurs. Dans un an, ces Messieurs devront chercher un autre abri, et quand ils n'auront plus l'estampille officielle, ils retomberont à l'obscurité d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Voilà ce que peut faire un geste qui vient à son heure, et qui même a bien tardé à venir.

Faisons retour à la police des rues. La morale ayant trouvé son compte à un tel redressement, croit-on que l'art n'y trouvera pas le sien? Car on n'imagine pas que je puisse me désintéresser d'une considération que je juge supérieure, et subordonner de quelque façon l'art à la morale, comme certains prédicants dont il est inutile de prononcer les noms, puisqu'ils sont sur toutes les lèvres. L'art et la morale sont des puissances distinctes, dignes toutes deux de nos respects et de notre culte, qui n'ont point à se contredire, mais bien au contraire se peuvent accorder. Si malaisé soit-il de se replacer par l'imagination à une époque que nous n'avons pas vécue, où les points de vue étaient différents de ceux d'aujourd'hui, il me semble que je n'aurais pas opiné dans le sens des magistrats qui condamnèrent *Madame Bovary*, mais que tout au contraire, pour la gravité de son ton, et cette douloureuse conclusion qui n'est en somme que la logique des choses, je l'eusse acquittée avec les considérants les plus flatteurs pour celui qui l'avait signée. Les *Fleurs du*

Mal elles-mêmes, je ne les aurais pas condamnées... et la raison, la voulez-vous ?... c'est que en dépit de la vivacité de certains tableaux, que je ne conteste en aucune façon, je goûte, à l'ensemble du livre, une amertume et une tristesse, qui sont comme la rançon des troublantes expériences qui s'y trouvent décrites. Et ce n'est pas à dire qu'il faille recommander un tel livre aux jeunes gens — on me comprend assez—mais, une fois encore, je ne l'eusse pas condamné. Ce qu'il faut craindre plus que tout, et combattre avec la dernière énergie, c'est la polissonnerie, cette sensualité à froid qui s'attaque aux parties basses de notre animalité, dont les images, multipliées depuis plusieurs années avec une profusion croissante, négligées d'ailleurs par des gouvernants qui se souciaient bien de l'intérêt public, ont contribué plus que tout à cet affaissement moral qui a son symptôme le plus grave dans le développement de la criminalité juvénile.

Reste maintenant à préciser quels seront les bénéfices de l'art. Il semble bien que le goût des nobles spectacles y gagnera ce que par ailleurs y pourront perdre les exhibitions de basse qualité. Quoi qu'en dise la phraséologie radicale, et en dépit des boniments électoraux, le peuple est et demeurera l'*éternel mineur*, si bien présenté par Aristophane, et par Shakespeare à sa suite. Il a besoin d'être guidé. La responsabilité de chacun sur cette terre s'affirme dans la mesure même de sa culture, et s'il est permis, si même il est recommandable d'être indulgent à ceux qui, suivant la parole divine, « ne savent pas ce qu'ils font », c'est implacable qu'il faudrait être aux excitateurs conscients qui, eux, ne le savent que trop. Le rôle de l'élite — et qu'est-ce qu'un Gouvernement valable, sinon une délégation de l'élite ? — sera donc de permettre à ceux qui n'ont pas de moyen de contrôle, de s'orienter vers l'art véritable. Leur bonne volonté est inépuisable : ils ne demandent qu'une chose... qu'on leur montre le chemin. Pour quelle raison, le plus souvent, vont-ils au mauvais lieu ? C'est qu'ils ignorent le bon. Je n'ai jamais pu, pour ma part, assister à un concert symphonique du dimanche, cette *Messe* de ceux qui n'ont point de dogme — sans être touché de l'ardeur et de l'enthousiasme dont témoignaient les galeries supérieures. Et sans doute, je n'en disconviens pas, l'esprit de discernement n'y tenait pas grande place. Mais la foi y était... et voilà l'important. Nous autres bourgeois, fils de bourgeois, nous faisons grand état, et tirons grand orgueil d'une culture qui, somme toute, ne nous a pas coûté grand effort, puisque les voies nous étaient préparées. Ceux-là seuls, à vrai dire, y eurent quelque mérite qui, disposant de ressources supérieures à la moyenne, auraient pu glisser à l'oisiveté si la noblesse de leurs instincts ne les en avait préservés. Mais de ceux qui, à travers mille obstacles, avec leur pain à gagner, leur situation à faire, s'orientent obstinément vers un but idéal comme l'art, que dirons-nous, sinon qu'ils sont dignes de toute notre attention et de tous nos égards ? C'est à ceux-là qu'il faut aplanir la voie, et la meilleure protection, ce sera encore la mesure de salubrité publique que le Gouvernement paraît décidé à faire appliquer.

PAUL FLAT.

UNE SŒUR AINÉE D'ATALA

ODÉRAHI

HISTOIRE AMÉRICAINE

On ne saurait trop répéter que, bien longtemps avant la publication d'*Atala*, l'histoire d'amour qui forme un des thèmes du « poème » de Chateaubriand était devenue un des lieux communs du théâtre et du roman à tendances exotiques. Sans vouloir remonter plus haut que le XVIIIe siècle, il suffit de rappeler qu'une situation du même genre avait été esquissée par Voltaire dans *Alzire*, et Voltaire n'était pas le premier à traiter ce sujet ; l'avocat Lebeau avait raconté comment la sauvagesse Marie lui sauva la vie dans les forêts du Canada, et comment elle l'entoura, dans sa fuite à travers les déserts, d'un amour tendre qu'il reconnut fort mal dans la suite ; Chamfort, dans sa *Jeune Indienne*, pièce spirituelle et attendrissante, qui a plus de valeur que les contemporains n'ont voulut lui en reconnaître, avait peint de façon très touchante le caractère de la douce Betti, et Chamfort, s'il faut en croire les mauvaises langues du temps, ne faisait qu'imiter Addison, ce qui n'est pas tout à fait exact ; Marmontel nous avait conté, dans les *Incas*, l'histoire romanesque et la fuite d'un jeune Espagnol et d'une « vestale péruvienne » ; Loaisel de Tréogate, enfin, avait montré son héros, Florello, errant mélancoliquement dans les forêts du nouveau monde, sans parvenir à oublier les soucis qui le dévorent. On en pourrait citer bien d'autres, mais dans aucun de ces ouvrages où la couleur locale est assez exacte parfois, sauf peut-être dans le dernier, la description des mœurs des sauvages et des paysages exotiques n'était alliée à la tristesse profonde, vague et incurable qui caractérise les héros romantiques (1). On peut voir en eux, pour reprendre une

1. Sur Lebeau, voir l'article [illegible] dans la Revue [illegible]

expression de M. Baldensperger, « un exemple intéressant de la genèse insensible des formes littéraires », mais pas un ne présente avec *Atala*, *René*, ou les Natchez de ces ressemblances précises qui nous permettraient d'affirmer que Chateaubriand s'en est servi comme sources d'inspiration. Il me semble en être autrement d'un petit ouvrage que j'ai trouvé par hasard l'été dernier dans une bibliothèque de Chicago, et dont voici le titre exact :

ODERAHI, HISTOIRE AMÉRICAINE, contenant une peinture fidelle des mœurs des habitans de l'intérieur de l'Amérique septentrionale. A Paris, chez Boiste, Richard, Desenne. s. d. in-12, IX et 261 p.

Au-dessous du titre, en guise d'épigraphe, se trouve la phrase suivante : ODÉRAHI est la sœur aînée d'ATALA.

En même temps, je trouvai une édition espagnole du même ouvrage, parue à Madrid, en 1804, où le titre était transcrit ODERAY, et dont l'épigraphe avait disparu. En tête de l'édition française, et formant en quelque sorte les pièces justificatives, figurent un compte-rendu du livre, extrait du *Moniteur*, et daté du 27 thermidor an IX, et un avis de l'éditeur. Il en ressort que l'ouvrage, réimprimé à la suite du succès d'Atala, avait déjà paru deux fois dans les cinq années précédentes, et qu'il avait été accueilli « avec assez de faveur, mais sans éclat », sous une autre forme et dans une collection de petits formats intitulés les *Veillées américaines*, ce qui en mettrait la première édition aux environs de 1796. D'autre part, le bibliographe américain Sabin, qui est le seul à citer Odérahi, donne comme date de la première édition 1800, sans indiquer sur quoi il se fonde. A en croire l'auteur anonyme de la préface dont je reproduis une note, « ces lettres furent écrites, dans le XVIIIe siècle, par un Français fait prisonnier par les sauvages sur les frontières du Canada. Le style annonce que ce fut pendant sa captivité qu'il traça ce récit, qui fut, après sa mort, vendu par ses hôtes à des chasseurs ». Histoire assez suspecte, dès l'abord, remarquons-le en passant, mais qui tend à prouver que, tout comme Atala en avait la prétention, Odérahi aurait été écrite « dans le désert et sous les huttes des sauvages ». Sans accuser Chateaubriand de plagiat ou même d'imitation flagrante, l'éditeur proclamait qu' « Odérahi était la sœur aînée d'Atala, et que toutes deux avaient pour mère la Muse qui aime à peindre les hommes de la nature ». « Elles n'ont pas, continuait-il, le même père ; encore se trouve-t-il beaucoup de ressemblance entre les amants de cette Muse ; tous deux ont éprouvé cet enthousiasme qui inspire à une jeune âme la description des mœurs des sauvages ; tous deux ont brûlé du désir de vivre parmi les hommes de la nature, et tous deux étaient très jeunes lorsqu'ils furent inspirés par elle. « L'auteur de la préface, qui se rend évidemment compte de la valeur d'Atala, se montre très modeste, et n'élève aucune réclamation contre Chateaubriand, mais demande simplement que le succès de la cadette ne fasse pas oublier totalement l'aînée, et semble mettre son œuvre sous la protection de Chateaubriand Moins hésitant et plus net dans ses affirmations, le critique du *Moniteur*, après un long parallèle entre les deux romans, concluait à la supériorité d'Odérahi, et engageait « ceux qui ont lu Atala à lire aussi Odérahi, ne fût-ce que pour comparer les deux sœurs, et comparaison faite, prononcer sans partialité sur le mérite de l'une et de l'autre. » Nous ne nous astreindrons pas à rapprocher point par point les deux œuvres : tous ceux qui sont familiers avec le roman de Chateaubriand pourront aisément reconnaître au passage les parties qui lui peuvent ressembler, les analogies de situations et de style qui justifient les revendications du défenseur d'*Odérahi*. Comme, en pareille matière, rien ne peut remplacer les textes, je m'attacherai surtout à reproduire quelques-unes des pages les plus importantes d'*Odérahi*, laissant au lecteur le soin de conclure.

*
* *

Dès les premières lignes nous sommes fixés sur le ton du roman ; il est ultra romantique et ultra exotique :

« Eugénie, toutes les espérances qui fleurissaient dans mon cœur comme de jeunes plantes échauffées par le soleil, ont été flétries par le sort ! Je ne m'asseoirai plus jamais sur ta natte, ô mon Eugénie ! J'ai vu les arbres se couvrir deux fois de fleurs et de fruits ; les neiges ont couvert deux fois les montagnes, depuis que ma main a cessé de tracer sur le blanc les pensées de mon esprit et les sentimens de mon cœur : le fleuve du temps qui m'entraîne m'a fait traverser d'immenses déserts, voguer sur des lacs, remonter des rivières, parcourir des forêts ; une longue suite d'îles, de coteaux, de montagnes, a passé devant mes yeux ; je n'ai pu, une seule fois, attacher ma pirogue au tronc d'un arbre, m'asseoir à son ombre pour pleurer, la tête cachée dans mes mains appuyées sur mes genoux... Aujourd'hui, mon esprit noyé, dans le torrent des événemens, ne sait où prendre terre ; semblable à un oiseau battu par la tempête, il ne connaît plus sa route : la langue de mon pays est presque effacée dans ma mémoire. »

Language Notes, mai 1910, p. 437. Pour Florello, cf. BALDENSPERGER, *Revue de Philologie Française*, tome XV, p. 229. Je dois la découverte d'*Odérahi* à l'amabilité de Miss Clara A. Smith, qui a charge de la collection E.-E. Ayer à la Bibliothèque Newberry de Chicago.

Ce n'est pas René, on le voit, qui a inventé cette attitude reproduite tant de fois dans les sujets de pendules. Dans les pages suivantes, nous pouvons comprendre que notre héros, dont nous ne connaissons que le nom indien d'Ontouré, ayant quitté avec quelques amis un fort situé dans les bois canadiens, s'égara à la poursuite du gibier, et poussa jusqu'aux lacs de l'intérieur. Une nuit, ses compagnons furent tous massacrés par les « hommes des bois »; il échappa seul pour retomber bientôt entre les mains d'autres sauvages qui le jetèrent dans une pirogue, après l'avoir ligotté de bandes de cuir. « Lorsque la lune parut derrière les montagnes, ils me portèrent à terre, m'attachèrent les pieds et les mains à quatre pieux ; une lanière passée autour de mon col était tenue par plusieurs Indiens, en sorte qu'il m'était impossible de faire quelque mouvement sans les réveiller tous. » C'est de la même façon que, dans Atala, Chactas est attaché et transporté après avoir été fait prisonnier : mais je dois déclarer, une fois pour toutes, que l'on ne peut rien conclure de ce rapprochement, pas plus que de tous ceux que l'on pourrait faire concernant les mœurs des Indiens. Tous ces détails sur les chasses, la guerre, la fête des morts, et bien d'autres qui se retrouvent à la la fois dans Atala et dans Odérahi, se trouvent également, et souvent dans les mêmes termes, dans des ouvrages comme ceux de Lafitau et de Charlevoix. Aussi ne rappellerais je pas comment Ontouré, à son entrée dans le village est frappé à coups de bâtons par toute la population, s'il ne profitait de cette occasion pour évoquer le souvenir de ses maux dans une apostrophe dont on trouverait plus d'un exemple dans Chateaubriand : « Tourmens affreux qui déchirez chaque partie de mon corps, s'écrie-t-il, inquiétudes dévorantes qui rongez depuis si longtemps mon cœur, ennui pesant qui fatigue mon esprit, noires idées dont mon âme se repaît, sombre mélancolie, sensibilité excessive qui avez empoisonné mes plus faibles plaisirs, et vous surtout, maux attachés, à l'humanité, je vous brave, je vous défie ! » Après quelques jours de repos, pendant lesquels on soigne ses blessures, il est paré pour le supplice comme une victime pour le sacrifice, et mené au poteau de torture. Déjà les Indiens se précipitent sur lui ; il va périr, quand une jeune fille, « belle comme un sassafras en fleur, éloigna ces hommes teints de sang, et dansa devant moi, en chantant ; elle me regardait d'un air doux, comme une mère regarde son enfant... Elle chantait : Jetez loin de vous ces instrumens de supplice ; éteignez le feu, coupez ses liens ; je veux l'emmener dans ma tente, il est mon frère, et vous, mes sœurs, allez cueillir des plantes pour ses blessures. »

Ourahou, père de la jeune fille, a perdu récemment son fils, le prisonnier remplacera le mort. Adopté par le vieil Indien, l'étranger reçoit le nom d'Ontouré et, bientôt rétabli de ses blessures, grâce aux soins que lui prodigue la jeune Odérahi, tatoué comme un guerrier Nadouessis, il est considéré comme un membre de la tribu. Son premier soin, après la visite de rigueur, en compagnie de sa nouvelle famille, à *Ottah-tongo-omliscah*, le grand père des serpents, chef respecté de tous, est d'apprendre la « langue Nadouessiouse. » On devine qu'Odérahi, qui lui a déjà sauvé la vie, va par surcroît lui servir de professeur. Charmantes leçons apprises au bord d'un fleuve majestueux, à l'ombre des sassafras. « Odérahi plaçait ma main sur son cœur palpitant et la serrait avec force : ses yeux brillaient de tendresse ; elle disait : « Wastah Kitchewah chee, tu es le bien-aimé de mon cœur. » Ontouré se met à l'étude avec une telle ardeur, et prend une telle peine que souvent sa gorge était desséchée et sa tête fatiguée par l'application. Mais Odérahi, intervenant encore, réconfortait son trop studieux élève : « elle me donnait un melon d'eau, ou du jus d'érable, posait sa main sur mon front : « Tu as mal là, disait-elle, appuie ta tête sur ma main, j'enlèverai la douleur » ; elle soutenait ma tête avec une patience qui ravissait mon cœur. » Toutes les lois du roman d'aventures voudraient qu'ici commençât une idylle indienne ; il en aurait été ainsi, sans doute, vingt ans plus tôt, mais Ontouré, qui est atteint du mal du siècle et ne saurait se résigner à être heureux, dédaigne le bonheur facile qu'il a sous la main, et se complaît en regrets et en lamentations. « Ah qu'il me tarde de quitter la dépouille de l'homme, soupire ce frère aîné de René. Marcherai-je longtemps, triste et solitaire, sur cette terre d'exil ? Et quand entendrai-je, à travers le souffle des orages, la voix du Grand-Etre m'appeler auprès de lui ? Toutes les consolations que peut lui offrir Ourahou, son père adoptif, sorte de Chactas prêcheur, restent vaines ; il faut à ce cœur mélancolique la tendresse et la compassion d'une femme. Un jour il n'y tient plus ; prenant Odérahi par la main, il la conduisit sur les bords du grand fleuve, étendit à terre, à l'ombre d'un sassafras, la natte qu'il avait eu le soin d'emporter ; Odérahi se plaça près de lui, assise sur ses talons, la tête soutenue par ses mains, et il commença le récit de ses infortunes. Nous allons enfin connaître la cause de cette tristesse, et de ces tourments qui épuisent « une âme déjà dévorée par les feux d'une imagination trop ardente. » Elle est assez banale : Ontouré ne pouvant faire consentir son père à son mariage avec la jeune fille qu'il aimait, celle-ci, étant trop pauvre, il a quitté la France pour aller à la conquête d'une fortune qui lui aurait permis d'épouser Eugénie. Emmené par

les Nadouessis à des centaines de lieues de toute colonie européenne, sans espoir de jamais pouvoir retrouver sa route à travers les solitudes de l'Amérique, il ne peut se résigner à la perspective de cet exil à vie, et son cœur se déchire à la pensée que celle qui l'attend en France ne le reverra jamais. Pendant les « huit premières lunes » de son séjour chez les Indiens, Ontouré ne cesse de se lamenter, mais bien qu'il ne puisse jamais chasser complètement sa tristesse, il ne peut, en homme du XVIIIe siècle, qui a lu Robinson et Rousseau, s'empêcher de goûter les charmes de cette vie primitive. « Peu à peu, je trouvai les mœurs des sauvages préférables mille fois à celles des Européens, et je ne fus plus étonné de ce que beaucoup d'entre eux quittaient leurs maisons pour venir s'asseoir sur la natte des Indiens, qui, libres comme les oiseaux, ne connaissent d'autres liens que ceux qui unissent les hommes pour l'utilité commune, et de passions ardentes que l'amour de la patrie qui les dirige dans toutes leurs actions. Mes besoins diminuèrent à mesure que je m'approchai de la nature ; je ne regrettai plus cette foule d'habits, d'instruments et d'outils, dont je n'avais pu me passer tout d'abord, et qui me seraient devenus embarrassants; je ne regrettai que ma patrie, dont le souvenir me faisait sans cesse verser des larmes. » Un jour, arrive à l'improviste un nouveau personnage que tous croyaient mort, Omorayou, qu'Ontouré avait remplacé dans la famille d'Ourahou. Loin de s'irriter de trouver sa place prise par un étranger, il fête Ontouré comme un frère ; ainsi voyons-nous Outougamis, frère de Celuta, devenir l'ami de René dans les *Natchez*. Il faudrait tout citer dans cette œuvre qui n'est pas dénuée d'un certain charme; qu'on nous permette au moins de donner encore une page que l'on peut presque comparer aux plus gracieuses descriptions de Chateaubriand. Au retour d'une expédition de chasse, les jeunes filles du village viennent au devant des guerriers, et dansent pour célébrer leur succès : « Odérahi était à quelques pas de nous, avec ses jeunes compagnes qui formaient un autre cercle : toutes dansaient avec beaucoup de grâce, se tenant droites comme une fleur qui tourne sa tête vers le soleil : leurs bras tombaient légèrement à leurs côtés, elles remuaient rapidement les pieds sans faire un seul pas, mais en les tournant et les faisant toucher alternativement par les talons et par les deux bouts, glissant ainsi sur la terre en élevant la tête, avec les grâces, la légèreté d'un cigne qui vogue au milieu des roseaux ; leurs voix mélodieuses s'élevaient vers le Grand-Etre comme celles des hirondelles qui, rassemblées sur un rocher, au lever de l'aurore, voltigent çà et là, s'éloignent, se rassemblent, et chantent toutes à la fois, les louanges du père des hommes. »

Je passe, à regret, sur un assez long épisode intercalé par l'auteur, dans le but évident de nous dépeindre les coutumes guerrières des Indiens, et pour faire étalage de sa science. Odérahi a été enlevée par une troupe de chasseurs, et bien que l'on ait tiré une vengeance immédiate des ravisseurs, et que la jeune fille soit retournée sous sa tente, le vieil Ourahou ne se déclare pas satisfait, et après des discours enflammés, la guerre est décidée. On combat dans une prairie émaillée de fleurs, avec un acharnement qui laisse loin derrière lui celui des Natchez ; les guerriers s'attaquent comme des loups, s'entre-déchirent avec leurs dents, brisant les crânes à coups de tomahaw, et hurlent comme des ours : pendant ce temps, observe Ontouré qui a le goût des contrastes : « de nombreux troupeaux de buffles paissaient tranquillement de l'autre côté de la rivière ; des bandes de cygnes passaient sur nos têtes, et tous ces animaux réunis en frères, semblaient reprocher aux hommes de ne pouvoir vivre paisibles dans ces heureux climats ». La paix est cependant bientôt rétablie, grâce aux *Ottogamiz*, qui s'entremettent, et les Nadouessis transportent leurs tentes « dans les bois, sur les bords de la rivière, à l'ombre des platanes, dont les tiges, entrelacées de lianes, formaient des voûtes épaisses de verdure ». La première partie du récit, qui forme comme l'exposition, est terminée ; le drame véritable va commencer.

*
* *

Laissé à ses méditations, Ontouré ne tarde pas à retomber dans une noire mélancolie ; il s'écarte du village pour rêver à l'ombre des grands arbres et, plus que jamais, le souvenir de son Eugénie est présent à son esprit. Seule, Odérahi, par ses douces caresses et par son babil, peut amener un sourire sur ses lèvres ; aussi, sans voir le danger qu'offrent de telles promenades pour la jeune fille, aime-t-il à l'emmener avec lui dans ses courses qui lui révèlent la nature américaine dans toute sa splendeur. Un jour, après avoir traversé à la nage un bras du fleuve, ils arrivent dans une île charmante qui paraissait peuplée d'oiseaux et pleine d'arbres fruitiers. « D'un côté, la grève de sable blanc était bordée par une ceinture de fleurs qui terminait la prairie ; de l'autre, des érables qui soulevaient au-dessus des eaux des massifs de lianes, s'étendaient jusqu'à la montagne, laissant à une foule d'arbres et d'arbustes, la liberté de croître autour d'eux... Odérahi gardait le silence, elle marchait lentement, sa tête était penchée, son bras appuyé sur mon épaule, ses regards fixés sur

la terre : « Bon ami, me dit-elle, les plantes forment devant mes yeux des danses qui troublent mon esprit; mon âme fléchit, comme une jeune branche, sous le poids de deux oiseaux qui se caressent; je me repose sur toi comme une plante, brûlée par le soleil, s'appuie sur la tige d'un arbre. » Hélas! ce duo d'amour ne dure pas. Bien qu'Ontouré lui offre de construire une hutte de feuillage pour la nuit, Odéhari refuse; en fille bien élevée, elle craint que son père ne soit inquiet en ne la voyant pas rentrer au coucher du soleil, et que le vieillard ne pleure sur sa natte. L'occasion perdue ne se retrouvera jamais pour la pauvre fille, car peut-être Ontouré aurait-il pu, la nature se faisant complice, lui faire une déclaration; mais, dans le fond de son cœur, il continue à aimer Eugénie, et n'a pour la jeune fille, en dépit des apparences, qu'une amitié fraternelle qui se manifeste parfois de singulière façon, il faut le reconnaître. Le vieil Ourahou qui, voyant les deux jeunes gens se plaire à ces longues promenades, en a conclu qu'ils s'aimaient, et croit qu'Ontouré hésite par timidité à faire la demande en mariage, l'encourage en vain; Ontouré ne peut se résigner à trahir son Eugénie, et bientôt Odérahi ne peut plus douter de son malheur. La pauvre dédaignée a trop de fierté pour se plaindre et pour plaider sa cause elle-même; elle baisse tristement la tête, et des larmes s'échappent de ses yeux, mais pas un soupir de sa poitrine. Cependant, à partir de ce jour, elle maigrit, pâlit, et paraît atteinte d'une maladie qui la ronge sourdement. Ontouré peut bien lui expliquer que c'est par intérêt pour elle qu'il se refuse à l'épouser, qu'il en aime une autre, et que le cœur d'un guerrier blanc ne saurait se partager, il a beau répéter qu'un mauvais génie qui se plaît à le voir pleurer et à boire ses larmes s'est attaché à lui, et qu'il porte malheur à ceux qu'il aime, la naïve sauvage ne peut comprendre ces subtilités et refuse d'être consolée. Maudit par Ourahou, qui lui reproche avec justesse d'avoir entretenu les illusions de sa fille par des conversations et des caresses plus amoureuses que fraternelles, chassé par les Nadouessis indignés de l'insulte faite à une fille de la tribu, Ontouré erre dans le désert, et prend de nouveau ses attitudes de statues du désespoir que Sainte-Beuve a tellement reprochées à René. « Incertain, je me reposais sur une grande roche, entourée d'arbres, qui entretenaient les ténèbres à l'entour; et là, triste comme un père qui a perdu ses enfants, la tête appuyée sur mes genoux, mon âme se plongeait dans les ténèbres de la mort. » Les reproches d'Ourahou, et surtout la vue de la pauvre Odérahi que le chagrin ronge comme un ver ronge le tronc d'un arbre, opèrent cependant à la longue. Hélas! il est trop tard! Quand tous les obstacles levés, et ses derniers scrupules apaisés, il pénètre dans la tente de la jeune fille, elle l'accueille par un triste sourire accompagné de ces paroles résignées : « Bon ami, tu es venu t'asseoir trop tard sur ma natte; la mort y était venue avant toi, sa main te repousse... Mais du moins, mon âme partira moins triste pour le pays des âmes. » Bientôt, en effet, la mort approche, et Odérahi meurt doucement, entourée de ses parents groupés dans des attitudes expressives de désespoir : « Odérahi tenait ma main dans la sienne; je ne pouvais la quitter, sans que, par une sorte d'instinct, elle ne la cherchât; elle était agitée jusqu'à ce que je la lui eusse rendue, et alors son visage était plus calme; elle la pressait sur son cœur; j'étais obligé de rester auprès d'elle dans une attitude gênante, le plus léger mouvement éveillant ses alarmes et resserrant ses étreintes. Ourahou, assis sur sa natte, la tête dans ses mains, était immobile, comme l'oiseau qui cache sa tête dans ses ailes, en attendant la mort : Omarayou debout, la tête appuyée sur son coude posé contre le pilier de la tente, regardait tristement Odérahi, et ses yeux étaient baignés de larmes : Omaira (la femme d'Omarayou) préparait les breuvages, cherchait à placer son amie dans la situation la plus commode, et prenait à peine le temps de nourrir son fils; enfant infortuné qui buvait avec son lait les larmes de sa mère! Odérahi s'éteignit dans nos bras comme un flambeau qui n'a plus d'aliments : la mort était assise sur sa natte; son horrible présence faisait tressaillir nos âmes! »

Tout cela, sans doute, est bien théâtral et bien convenu, mais le trait final au moins est d'un artiste. L'infortunée meurt, mais non pas sans parler et sans avouer qu'en digne sœur aînée d'Atala, elle s'est empoisonnée pour mettre fin à ses tourments, au moment même où elle touchait à un bonheur qu'elle croyait à tort irréalisable. Dans la mort, et bien qu'elle ne soit pas chrétienne, elle n'emporte aucune tristesse et aucune révolte; malgré ses souffrances, elle garde les yeux fixés sur son amant jusqu'au dernier soupir et tâche à le consoler; du reste, chez les Nadouessis la mort n'entraîne aucune des idées sombres qui chez nous y sont attachées. Odérahi rendra, paisible, son âme à la nature, et reviendra visiter ceux qu'elle a tant aimés. « Mon âme voltigera sans cesse autour de vous. Quand vous irez dans les bois, vous entendrez ses soupirs mêlés au murmure des vents. Quand, au milieu de la nuit, vous serez plongés dans vos tristes pensées, vous entendrez sa voix fugitive, comme celle de l'écho; elle se mêlera aux chants de mort des jeunes femmes qui pleureront sur sa tombe : quand vous viendrez pendant la nuit y verser des larmes, elle fera tressaillir vos cœurs. » Le cadavre d'Odérahi n'est pas

inhumé; selon le poétique usage indien, il est suspendu aux branches d'un arbre en fleur; les jeunes gens et les jeunes filles du village accompagnent la dépouille en chantant les hymnes funèbres; mais le triste amant, dévoré par la douleur et par le remords, car maintenant il aime celle qui est morte à cause de lui, ce qui sans doute est bien humain, est forcé de rester à l'écart. Le père d'Odérahi l'a maudit, et c'est de loin qu'il assiste aux funérailles; il s'approche cependant d'assez près pour être capable de nous les décrire en grand détail. Sa douleur commençait à peine à s'apaiser, au bout de quelques mois, qu'elle fut renouvelée, car « lorsque les arbres furent dépouillés de leurs feuilles, ses frères se préparèrent à la grande fête des morts qu'ils célèbrent tous les trente ans, pour transporter les restes de leurs parents à la grande caverne située sur une des rives du fleuve. » De même, chez Chateaubriand, nous avons une fête des morts. Bien que célébrée à des intervalles très éloignés, puisque l'on ne devait guère en compter que trois par siècle, cette fameuse fête semble avoir été vue et décrite par tous les romanciers et tous les voyageurs. Il s'en faut que la description que nous trouvons dans Atala ait le caractère d'horreur qui se fait remarquer dans Odérahi : nous ferons grâce au lecteur de ces cadavres décomposés, de ces ossements que l'on gratte pour en détacher la chair, et de toute cette cuisine macabre. Qu'il nous suffise de dire que caché dans un bosquet, Ontouré voit passer, transportés sur les épaules d'Orahou, les chers débris méconnaissables de celle qui est morte d'amour pour lui, et dont la longue chevelure balaie le sol derrière les pas de son porteur.

Omaroyou meurt bientôt, et sa femme le suit au tombeau; le père d'Odérahi ne survit guère à sa fille, et bien que reçu de nouveau dans la tribu, Ontouré est encore une fois seul, et plus que jamais. En vérité, il semble, comme il le dit quelque part, que le malheur et la mort pénètrent à sa suite dans les tentes dont il franchit la porte. Sans espoir de revoir sa patrie, ne pouvant trouver même de consolation dans la religion qu'il semble ignorer, ou dont il ne fait mention que dans les termes les plus vagues, il semble qu'il n'ait plus qu'à se suicider. C'est en effet ce qu'il va faire, quand il rencontre, fort à point, un sage vieillard qui va lui faire la morale et le consoler par des lieux communs éloquents. Ce n'est pas la première fois que dans les romans d'aventures, ou même dans les relations de voyage, on voit un sauvage faire la leçon aux civilisés ; l'épisode n'a donc rien qui puisse nous surprendre, il est pour ainsi dire de règle, mais peu de ces « philosophes nuds », comme les appelle un vieux voyageur, ont une pareille expérience et une pareille éloquence. Seul, le père Aubry, dans Atala, qui dans des circonstances fort analogues console Chactas, pourrait être comparé à ce Nadouessis. « Qui t'avait donc promis, disait-il souvent à Ontouré, qu'Odérahi, ton père et tes amis vivraient toujours? Ne devaient-ils pas partir pour le pays des âmes, où ils sont heureux? Pourquoi ne t'es-tu pas préparé à leur voir faire le voyage? N'espères-tu pas les y revoir? Tu n'est qu'en voyage, toutes les épines qui te déchirent restent en arrière; tu arriveras dans un beau pays ou tu garderas le bonheur. » Cet Indien nous paraît bien avoir quelque peu étudié la philosophie, mais voici qui est plus curieux. On se souvient du passage dans lequel le père Aubry essaie de consoler Atala, de façon assez singulière, en lui montrant qu'après tout, l'amour de l'homme passe, et que peut-être Chactas se serait lassé d'elle après quelque temps: écoutons maintenant le sage Nadouessis traiter le même thème presque dans les mêmes termes : « Pourquoi donc avoir attaché ta félicité à des objets dont tu n'étais pas le maître? Tu ne pouvais t'assurer pour la vie de l'existence de ton Odérahi, de ton père, de tes amis; tu devais t'attendre à les voir tomber sur la natte de mort. Ton imagination t'avait trompé, en te promettant que le bonheur d'avoir Odérahi pour épouse serait plus vif qu'il ne pouvait être : elle te trompe encore, en te disant que sa perte doit te faire quitter la vie: le plaisir après lequel on a soupiré se présente, on est étonné de le trouver si faible, ou de le voir diminuer: le mal que l'on avait redouté comme le plus cruel de tous nous frappe, et le temps amène des consolations imprévues. »

J'abrège ce sermon qui occupe plusieurs pages, j'en ai cité assez pour montrer que le pieux missionnaire qui assista l'infortunée Atala à ses derniers moments, et le philosophe qui cherche à réconforter Ontouré, auraient pu facilement s'entendre; en vérité, ils se ressemblent comme deux frères.

Ainsi sermonné, Ontouré se résigne à prendre son mal en patience et à attendre la mort. S'il n'a pas moins de tristesse dans le cœur, au moins a-t-il moins de révolte et de désespoir, et le livre se termine de façon presque apaisée : « J'ai vu tomber autour de moi tous les amis de ma jeunesse ; et je n'ai pas d'autre consolation que celle de tracer sur l'écorce le récit de mes malheurs ; je suis seul debout au milieu de leurs corps cachés dans la tombe, et mes tristes regards se promènent sur eux; ici est mon épouse Odérahi, là mon père Ourahou, et mes plus jeunes amis Omouray, Omarayou et Omaira ; j'entends leurs voix plaintives qui m'appellent : Ontouré, viens nous rejoindre dans le pays des âmes. O mes amis, j'irai bientôt vous rejoindre ; j'ai parcouru le long et pénible sentier de la vie ;

j'ai arrosé de mes larmes et de mon sang les épines dont il est hérissé; mon existence n'a été qu'un long supplice; le temps a fait tomber toutes les feuilles de l'arbre de la vie, il n'en reste que l'écorce; le chagrin a dévoré son cœur, le vent de la mort va le renverser, et mon âme se réunira à vos âmes pour n'être plus séparée d'elles. Jusque-là vous vivrez dans mon souvenir ! »

*
* *

Cette œuvre étrange, dans laquelle, à côté de négligences et de fautes de goût trop évidentes pour qu'on ait besoin de les signaler, se trouvent comme des éclairs de génie, présente tant d'analogie avec les romans américains de Chateaubriand que l'on se croit tout d'abord en présence d'une contre-façon éhontée d'*Atala*. J'ai été d'autant plus tenté d'accepter cette explication, que Chateaubriand, dans sa lettre au *Journal des Débats*, lettre reproduite en tête de la première édition, semble indiquer que des « fuites » s'étaient produites au moment de l'impression, « Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de la publier à part avant mon grand ouvrage », y disait-il en terminant. Cependant la préface et l'article du *Moniteur* qui déclare que Odérahi a déjà été publiée « il y a quelques années » sont formels, et d'autre part, si Chateaubriand avait été la victime d'un plagiat, il est probable qu'il aurait protesté ; or il ne l'a fait nulle part, que je sache. De plus, s'il est difficile de ne pas reconnaître Chactas jeune dans Ontouré et Chactas vieilli dans Ourahou, le père Aubry dans le philosophe Nadouessis, et Atala dans cette Odérahi qui s'empoisonne par désespoir d'amour, l'œuvre du romancier anonyme me semble ressembler de façon encore plus précise à *René* et aux *Natchez*. Comme René, Ontouré apporte sous la tente du sauvage et dans les forêts américaines, une mélancolie incurable; comme René, il est un héros fatal et ténébreux, incapable d'aimer, et qui cause le malheur de ceux qui l'aiment; comme René, il a le désespoir pittoresque, se drape dans son manteau de voyageur, et mêle ses larmes aux flots des grands fleuves; comme lui, et avant lui, il est atteint du mal du siècle, et souffre d'une « imagination trop ardente et d'une sensibilité trop vive. » Quand à Odérahi, même en admettant que ce ne soit pas Atala, c'est bien à coup sûr la douce et tendre Mila dont René repousse l'amour, et pour qui il n'éprouve qu'une amitié fraternelle. Disons encore que nous n'avons cité que quelques-uns des passages où ces ressemblances éclatent, mais qu'on en pourrait signaler bien d'autres que nous nous reservons de publier bientôt dans une étude sur les sources des Natchez ? Nous en avons assez dit pour qu'il soit possible de conclure, et cependant nous hésitons à le faire, tellement la « question Chateaubriand » nous paraît encore obscure. Les ressemblances entre les deux ouvrages sont telles qu'il ne nous paraît pas possible, en bonne justice, de se tirer d'affaire en disant que ces idées étaient dans l'air et que les deux auteurs ne se sont point connus. Admettons cependant, pour un instant, que Chateaubriand ait vraiment écrit *Atala* aux environs de 1792, comme il le dit, et qu'il ne se soit pas inspiré pour son premier ouvrage de cette sœur aînée d'Atala, parue pour la première fois vers 1797 ; il serait tout à fait étrange que l'article du *Moniteur* n'ait pas attiré son attention sur Odérahi. Faut-il alors supposer qu'il se serait servi sans scrupules, pour *René* et surtout pour les *Natchez*, de l'ouvrage de son obscure devancier, ou doit-on croire, au contraire, qu'il aurait eu entre les mains, à Londres, un exemplaire de ces *Veillées Américaines* que je n'ai pu retrouver et dont il importe de vérifier l'existence ? Je ne serai pas plus hardi que le critique du *Moniteur* qui, ayant sous les yeux les pièces toutes fraîches du procès, n'a osé se prononcer. « Voilà, disait-il, dans une partie de son article qui n'est pas reproduite dans Odérahi, voilà l'histotre ou le roman d'Atala, voilà celle d'Odérahi. Il est possible que l'une n'ait pas servi de modèle à l'autre ; mais alors il faut croire que les deux auteurs ont puisé à une source commune ». Ce n'est là qu'une hypothèse, mais on en voit tout l'intérêt. L'étude des sources de Chateaubriand nous réserve encore des surprises. Je connais déjà une relation romanesque d'un voyageur français, publiée à la fin du XVIIIe siècle, et qui n'est pas sans présenter quelques analogies avec les *Natchez*; il en existe probablement d'autres; peut-être trouvera-t-on un jour, dans quelque coin d'une bibliothèque de Londres, de Paris, ou même de quelque ville d'Amérique, l'ouvrage précieux et dédaigné auquel Chateaubriand a emprunté l'idée première de son épopée américaine.

GILBERT CHINARD.

LES POULETS

CONTE DE NOEL

Comme il y avait un pied de neige sur la route, la Bigorne partit avant le lever du jour, avec ses sabots, son parapluie bleu, et deux poulets dans son panier. Elle ne voulait pas arriver en retard au marché, et de Porquemignon à Lormes il y a pres-

que deux lieues. Dans la marmite, de l'eau chauffait, qu'elle trouverait en rentrant. Elle avait arrangé les tisons de manière à ce que pas une étincelle ne pût mettre le feu aux rideaux du lit. Le village dormait encore : chaque chaumière, couverte de neige, avait l'air d'être coiffée d'un bonnet de coton propre.

La Bigorne n'avait pas peur des loups. Elle se chargerait, si elle apercevait un vilain museau, de le tenir en respect avec la pointe, même avec la toile solide de son parapluie. Et puis, si le besoin s'en faisait sentir, elle prendrait un de ses sabots pour taper sur la tête du loup. Il faudrait bien que quelque chose finît par se fendre, tête ou sabot. Elle en avait un de rechange. Le loup n'en pouvait pas dire autant de sa tête.

Yeux baissés, sans regarder autour d'elle, elle marchait. C'était une vieille femme de soixante-cinq ans, qui ne faisait pas les mêmes rêves que Perrette chargée de son pot au lait. Elle ne pensait ni au porc, ni à la vache, ni au veau, ni à la couvée ; mais elle espérait bien vendre trois francs sa paire de poulets; elle ne démordrait pas de son prix. Sans doute la plus petite oie eût mieux fait son affaire : hélas ! elle n'en avait jamais élevé. D'ailleurs ses deux poulets étaient gras à souhait.

Bien des fois déjà, elle avait suivi cette route. Hypnotisée par la blancheur du sol, une branchette morte se détacha, noire, de la cime d'un chêne et tomba. Comme un ange de la messe de minuit, le silence étendait au-dessus des bois ses ailes immobiles.

Elle arriva sur la place avant l'ouverture du marché. C'était une matinée d'hiver toute grise de nuages qui ont bien l'intention de se vider, avant la nuit, de la neige qui les embarrasse ; il leur est indifférent qu'il y en ait déjà beaucoup sur la terre. Quelques femmes, venues d'autres villages, avaient posé leurs paniers sur le trottoir ; contre la bordure elles cognaient le nez de leurs sabots pour se réchauffer les pieds. Elle fit comme elles, sans se demander si, dans leur panier, ses poulets n'avaient pas froid. Si elle les avait lâchés, ils auraient pu danser sur leurs ergots. Mais elle ne s'en préoccupait pas, étant sûre de les vendre ; trois jours avant Noël, les dames de la ville allaient avoir besoin de volailles. Car Lormes est un bourg de deux mille cinq cents âmes, si grand que tous les bourgeois n'y trouvent pas le moyen d'avoir une basse-cour. Toute la place est mangée par les maisons : c'est un peu comme à Paris.

Mais, quand la cloche du garde-champêtre eût, à neuf heures, annoncé l'ouverture du marché, les demandes furent inférieures, en nombre, aux offres Les dames devaient avoir peur du froid, leurs bonnes aussi. Tout le monde sait qu'aujourd'hui les bonnes font ce qu'elles veulent. On en vit seulement une douzaine. Les autres clientes étaient des femmes de petits commerçants et d'ouvriers qui trouvent tout trop cher. Et la Bigorne ne voulut pas retirer un sou : deux poulets pour trois francs, ma chère dame ! Mais, à cette époque-ci, autant dire que c'est pour rien. En moins d'une demi-heure le marché fut terminé. Plusieurs oies s'en étaient allées du côté des cuisines où elles seraient au chaud. Mais la Bigorne avait encore ses poulets dans son panier. Elle attendit jusqu'au dernier moment, ne voulant pas cesser d'espérer. Après quoi, furieuse, les lèvres serrées, elle reprit le chemin de Porquemignon.

Elle venait de dépasser les dernières maisons de la ville, puis l'étang entouré de prés que quelqu'un qui ne le connaissait pas aurait pu prendre aujourd'hui pour un pré : il était couvert de glace sur laquelle il avait neigé. Les roseaux et les joncs, emprisonnés, dressaient encore leurs têtes flétries; mais dans les prés aussi on voit des roseaux et des joncs. Au moment où elle entra dans le bois, voici que la neige se mit à tomber, et à gros flocons. Elle posa son panier sur un tas de pierres, et voulut ouvrir son parapluie. Ce fut alors que bondit hors du bois un animal qu'elle eut à peine le temps d'apercevoir : il ressemblait à un loup, mais ce pouvait n'être qu'un chien. Il ne s'attaqua point à la Bigorne, qui déjà pensait à s'armer de son sabot : il se contenta de saisir le panier par l'anse, entre ses dents, et détala prestement. Oh ! La Bigorne n'en fit ni une ni deux : elle ferma son parapluie plus vite qu'elle ne l'avait ouvert, et s'élança derrière le ravisseur, chien ou loup. Bien qu'elle n'eût plus ses jambes de vingt ans, tout d'abord elle réussit à ne le point perdre de vue. Parfois, quand les rafales avaient accumulé la neige contre un buisson, dans un chemin creux, elle y enfonçait jusqu'aux genoux ; des branches dures menaçaient de l'arrêter, et de souples, que la gelée n'avait pas tuées, la soufletaient; les ronces, qui conservent toujours leurs piquants, l'égratignaient. Mais elle y prenait à peine garde, ne pensant qu'à ses deux poulets. Si elle ne les avait pas vendus, ce n'était pas une raison pour les perdre. Tantôt, la neige recouverte d'une mince couche de glace craquait sous ses pas; tantôt, surtout aux environs des sources, elle était molle et collait aux sabots. Quatre ou cinq fois la Bigorne dut les secouer contre des arbres pour en faire tomber les « bottes » qui se formaient. L'animal, lui, n'avait pas de sabots. Aussi eut-il vite fait de prendre de l'avance, et de disparaître. La Bigorne ne put désormais le suivre qu'à ses traces. Elle haletait, essoufflée, et finit même par suer à grosses gouttes :

pourtant c'était le vingt-deux décembre. Son bonnet noir était devenu tout blanc. Mais, morts ou vifs, il fallait qu'elle retrouvât ses poulets. Tout haut elle prononçait des « Ah ! mon Dieu, c'est-il possible !... Jésus, mon doux Sauveur !... Ah ! Sainte-Vierge-Marie !... Mes poulets ! »

Deux heures durant elle marcha plus qu'elle ne courut, toujours grimpant. Il pouvait être midi quand elle arriva sur le faîte de la montagne, et ne s'étonna point de voir, près de l'étang des Merles, une hutte de charbonniers. Elle était bâtie en forme de triangle dont le sol représentait la base. Un tuyau de poêle perçait la ligne faîtière de jointure : des tourbillons de fumée en sortaient. La Bigorne s'arrêta net. Elle entendait un chien aboyer. Les traces finissaient devant la porte de la hutte. Son cœur battait à grands coups. Elle frappa, mais on ne dut pas l'entendre, tellement le chien aboyait fort, car on ne répondit pas. Ou peut-être était-il seul à l'intérieur ; ce devait être sa façon de dire : « Entrez. »

Elle se décida donc à pousser la porte. Sur le poêle, dont elle n'avait vu de dehors que le tuyau, une femme faisait frire de l'oignon. Un homme tout noir était étendu sur un lit de paille et de fougère sèche. Des vêtements étaient accrochés aux solives obliques, à peine dégrossies. Elle reconnut tout de suite le chien. Des yeux elle chercha son panier, qu'elle ne découvrit pas.

— C'est à vous, ce chien-là ? demanda-t-elle. Alors, c'est lui qui m'a pris mes poulets. Vous allez me les rendre.

La Bigorne n'y allait pas par quatre chemins.

La femme aux oignons se redressa. Elle était grande, forte, jeune encore, et ne parlait pas avec l'accent de nos pays.

— Qu'est-ce que vous nous racontez, ma brave femme ? dit-elle. Notre chien aurait pris vos poulets ? Où donc ? D'où venez-vous ? Mais il n'a pas bougé d'ici depuis au moins huit jours !

— Votre chien n'a pas bougé depuis huit jours ? C'est-il que vous vous imaginez que je ne sais plus ce que je dis ? Alors, et ses traces, comment donc que j'aurais fait pour les suivre ? dit victorieusement la Bigorne.

— Mais d'abord, qu'est-ce qui vous dit que c'est ses traces à lui ? grommela l'homme. En voilà des histoires à dormir debout !

Pour son compte, il était couché. Elle le regarda. Il avait l'air terrible, avec ses yeux qui paraissaient plus luisants dans sa figure noire de charbonnier, deux vrais yeux de loup ! Cependant, elle eut le courage de ne point lâcher pied :

— Mais comment ça se fait-il qu'elles s'arrêtent juste devant votre porte ?

— Juste devant notre porte ? s'exclama la charbonnière. Vous auriez par hasard la berlue que je ne m'en étonnerais pas, ma brave femme. Eh bien, tenez, s'il faut tout vous dire, tout à l'heure notre chien jappait si fort en tirant sur sa chaîne que j'ai ouvert la porte pour voir ce qu'il y avait. Et savez-vous ce que j'ai vu ? J'ai vu tout simplement un loup, à peu près de la taille de notre chien, qui filait avec un panier à la gueule. Un panier noir, n'est-ce pas ? C'est bien çà ?

— Oui... Oui... dit la Bigorne qui commençait à douter.

— J'ai dit à mon homme : Lève-toi vite. Un loup qui porte un panier, ça ne se voit pas tous les jours. Mais il était trop tard : le loup avait déjà tourné derrière notre cabane. Après, il a disparu de l'autre côté de l'étang des Merles. Allez donc voir un peu par là si ses traces ne se continuent pas ! A moins, des fois, que la neige qui tombe les ait effacées... Est-ce que vous nous prenez pour des voleurs ?

— Je ne dis pas ça, madame. Je ne sais pas, moi. Je vous crois à présent. Alors ils sont bien perdus. Ah ! mon Dieu ! mes pauvres poulets que j'avais si bien engraissés ! Tout çà pour un loup...

Les yeux du charbonnier luisaient.

— Tout ça pour un loup ! répéta la Bigorne. Et ça fait plus de deux heures que je cours dans les bois. Imaginez-vous, madame...

Et de conter son histoire, depuis son départ de Porquemignon jusqu'à la minute où le loup avait bondi hors du bois. Car maintenant elle n'hésitait plus : c'était bien un loup. Si elle avait su, qu'elle aurait donc bien laissé ses poulets pour cinquante, même pour quarante sous !

— Sûr que c'est plutôt embêtant ! dit le charbonnier. Mais, par les temps qui courent, il faut se méfier des loups comme de la peste. Vous avez encore eu de la chance qu'il ne s'attaque pas à vous !

— J'aurais mieux aimé ça, dit-elle. Moi, je me serais défendue. Tandis que mes pauvres poulets...

Mais le loup avait dû faire la comparaison entre eux et la Bigorne.

Elle poussa un soupir, et ajouta :

— Allons ! Maintenant il va falloir que je parte. Et j'en ai encore au moins pour trois heures de marche. Quel malheur !

— Vous n'allez pas partir comme ça ! dit le charbonnier. Vous seriez capable de rester en route. Je suis sûr que vous n'avez rien mangé depuis ce matin ; et l'on a vite fait d'attraper une congestion. Vous mangerez avec nous. Dame, ça sera à la fortune du pot...

La Bigorne protesta :

— Ah ! non, par exemple ! Pour vous déranger !... Vous êtes du bien trop brave monde !... J'en ai vu

de plus dures que ça. Et ce n'est pas encore aujourd'hui que la mort me prendra. C'est ce qu'on me dit tout le temps à Porquemignon : je suis taillée pour vivre jusqu'à plus de cent ans. Si seulement mes poulets n'étaient pas perdus!...

En attendant, elle ne s'en allait pas. Elle tournait et virait dans la hutte. Il y faisait si bon, et elle était si fatiguée qu'elle ne se décidait pas à se remettre en route. Le chien, allongé le museau entre les pattes, la regardait en clignant des yeux, mais sans malice.

— Alors c'est dit ? Vous restez ? demanda la charbonnière.

— Ma foi, madame, c'est en vous remerciant de tout cœur. Et puisque ça vous fait plaisir, je ne dis pas non.

A la chaleur du poêle son bonnet avait repris tout de suite sa couleur naturelle. Elle se souvint de l'eau qu'elle avait mise à chauffer dans la marmite. Tant pis ! Si le feu s'était éteint, elle le rallumerait.

Elle s'assit sur un escabeau. Plus d'une fois déjà elle était entrée dans des huttes de charbonniers lorsqu'elle venait, aux environs des meules en combustion, ramasser du bois mort ou des branchettes encore humides de sève tombées des troncs élagués. Jamais elle ne s'y était arrêtée longtemps. Elle trouvait qu'il y faisait trop sombre et que la fumée lui piquait les yeux. Pourtant sa maison n'était pas un palais. Par l'étroite fenêtre il n'y pénétrait pas beaucoup de lumière, et toute la fumée ne s'en allait point par la cheminée. Mais il y avait un vrai lit, des carreaux rouges, une armoire large et une grande horloge. Elle n'en appelait pas moins « madame » la charbonnière qui lui disait « ma pauvre femme ». Et quand on est partie de son village à six heures du matin en plein mois de Décembre, et que l'on a couru longtemps derrière le loup, quoi de plus délicieux que de pouvoir se reposer enfin, à l'abri du vent qui souffle et de la neige qui tombe, ne fût-ce que dans une cabane, quand il y fait chaud ?

Le charbonnier s'assit sur le rebord du lit de paille et de fougère sèche. Il ouvrit son couteau et, sans plus de cérémonies, se mit en devoir de déjeûner. La Bigorne, qui mourait de faim, ne se fit pas prier davantage. Ils étaient là comme au cœur du silence, tout en haut de cette montagne où, même en été, l'on n'entend que le chant des oiseaux et le bruit que font les arbres quand le vent passe. Aujourd'hui les oiseaux étaient loin ; le vent ne soufflait que par intermittences. Quand il se taisait, on se sentait comme retranché du monde et transporté dans ces espaces infinis où règne un silence effrayant.

Ils parlèrent peu. Pour n'avoir pas poursuivi le loup, les hôtes de la Bigorne n'en avaient pas moins excellent appétit. De nouveau, le chien tirait sur sa chaîne, — vraiment il ressemblait de façon étonnante au loup que la « pauvre femme » avait vu ce matin, — mais cette fois sans aboyer. Lui aussi avait faim, certainement pour les mêmes raisons que ses maîtres, puisque depuis longtemps il n'était pas sorti de la hutte.

Le charbonnier ne se leva que vers la fin du repas, pour remplir de vin une bouteille à un petit tonnelet caché dans un coin sous des fougères. La Bigorne y vit un panier qui ressemblait au sien, ou plutôt elle ne fit que l'apercevoir, car d'un coup de pied le charbonnier le repoussa sous les fougères. Mais on sait bien que tous les paniers noirs se ressemblent.

— Ça vous donnera des forces pour rentrer chez vous, dit-il à la Bigorne.

Elle ne buvait de vin que deux ou trois fois par an. Elle vida son verre par petites gorgées, et, à mesure, il lui semblait que tout, autour d'elle, s'illuminait. Ses poulets étaient perdus? Eh bien, elle n'en mourrait pas.

En effet : le soleil se montrait. Il ne neigeait plus. Les nuages étaient partis. Le charbonnier ouvrit la porte. Et, juste à ce moment, derrière la hutte, un coq chanta. Un coq? Ce serait peut-être trop dire. C'était plutôt la voix d'un jeune poulet auquel tout de suite un autre répondit. Le charbonnier se retourna du côté de la Bigorne.

— Tiens, madame, vous avez donc aussi des poulets? dit-elle. Ils ont presque la même voix que les miens.

— Mais oui, ma pauvre femme, répondit la charbonnière. Ils sont là, dans une petite cabane... Je compte même en tuer un pour Noël. C'est dommage que vous habitiez si loin de nous : je vous en aurais porté une cuisse...

— Ah ! par exemple ! Je voudrais bien voir ça ! dit la Bigorne. Je vous ai déjà occasionné assez de dérangement aujourd'hui.

A son tour elle se leva, toute ragaillardie : entre nous, le verre de vin lui avait un peu tourné la tête. Son parapluie sous le bras, elle promit au charbonnier et à sa « dame » de revenir les voir. Maintenant qu'ils avaient commencé de chanter, les deux poulets ne cessaient plus. Au moment de partir :

— C'est drôle, dit la Bigorne, plus je les entends, plus je trouve qu'ils ont la même voix que les miens.

HENRI BACHELIN.

LES DERNIERS JOURS DU PREMIER EMPIRE

Lettres inédites de ou à Pierre Lebrun [1]

Duparquet à Lebrun.

Paris, 1er avril 1814.

Mon bon ami, vous voyez que le calme le plus parfait règne à Paris, puisque, dès aujourd'hui, les courriers partent à l'heure accoutumée sur toutes les routes. L'armée entière des alliés a défilé hier sur les boulevards, avec les souverains à sa tête. Je les ai tous vus ; c'était un spectacle bien imposant, quoique bien triste. Nous sommes en pleine révolution. Le *Moniteur* d'aujourd'hui vous portera la proclamation des alliés ; il en résulte que Bonaparte est déchu de ses droits de souverain, et que l'on refuse de traiter avec lui et tous les membres de sa famille. Le Sénat va s'assembler pour former un gouvernement provisoire ; il sera composé de cinq ou six membres, parmi lesquels on nomme déjà M. de Talleyrand, Lebrun, l'archi-trésorier, M. de Montesquiou, Bourienne et M. Louis. L'empereur de Russie loge chez M. de Talleyrand, le roi de Prusse à l'ancien hôtel de Beauharnais, et le prince de Schwarzemberg à son hôtel. L'élévation des Bourbons paraît certaine ; les cocardes blanches se multiplient partout, elles sont portées par des individus qui tenaient à l'ancien ordre de chose ; le peuple y prend peu de part, il regarde tout, et reste stupéfait.

On a travaillé hier toute la journée à abattre la statue de la colonne. On n'a pu encore y parvenir. Il y a eu une députation de toute la haute noblesse à l'empereur Alexandre ; l'un des députés était M. de Chateaubriand. Le Corps législatif va aussi s'assembler. Le château de Vincennes se défend encore. On dit que l'Empereur est à Corbeil avec quinze mille hommes. Son armée est tenue en échec par Blücher. Marmont est allé rejoindre, avec les débris de l'armée qui s'est battue avant-hier devant Paris. On ne peut rien conjecturer sur le parti que Napoléon va prendre ; il paraît entièrement perdu. Les alliés affectent, dans Paris, une extrême politesse ; toute leur conduite est pleine de modération ; il ne se commet aucun désordre. La garde nationale fait seule le service dans l'intérieur de la ville. Les troupes alliées, entrées hier par la barrière Saint-Martin, sont sorties immédiatement par celle des Champs-Elysées. Il n'est resté dans les casernes que quinze mille hommes.

Ce sont, mon ami, de bien grands événements. Je regrette que vous n'en soyez pas témoin pour beaucoup de raisons. Vous seriez tranquille ainsi que votre femme, et j'ignore comment on se conduira à Rouen. Aussitôt que la route sera libre, je vous engage bien à revenir. Il paraît que les Cosaques sont encore fort dangereux. Je ne sais s'ils auront permis au messager que je vous ai envoyé hier de parvenir. Indépendamment de l'importance générale des événements, ils en ont une bien immédiate pour nous : les droits réunis sont finis à jamais ; la proclamation des Bourbons commence par en promettre l'abolition.

Nous ne serons pas aussi malheureux que pour *Ulysse*. J'irai voir aujourd'hui Talma pour en prendre son avis. Enfin, mon ami, je ne sais pas pourquoi je suis plein d'espoir pour cela et pour le reste ; il me semble que nous avons en nous-mêmes et dans notre étoile de quoi trouver toujours une existence pareille à celle que nous perdons. Prenons confiance, mon ami, et faites-en prendre surtout à votre bonne petite femme. Je lui recommande, avec toute l'autorité fraternelle, d'en croire à mes pressentiments là-dessus. Je vous embrasse bien tendrement tous les deux.

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 2 avril 1814, trois heures.

Mon ami, votre lettre m'a donné un moment de joie. Je suis donc tranquille sur vous, sur Mme Suchet, sur ce pauvre Paris que je voyais de loin livré aux flammes. On savait ici la capitulation, mais on n'était sûr de rien. Il courait mille bruits. Nous étions dans la plus cruelle inquiétude. Je crois que j'aurais embrassé ce brave homme qui m'a apporté de vos nouvelles ; il repart tout à l'heure...

Mon pauvre ami, voilà donc le sort qui nous attendait ! Des hommes de l'extrémité de l'Asie galoppent donc dans ce Paris, et au milieu de ses monuments, et maîtres de toutes ses richesses ! Maintenant, nous sommes esclaves, nous qui étions, naguère, la première nation du monde. Ah ! que l'Empereur a de reproches à se faire dans sa conscience ! Comme il doit être plein de remords ! Quel a dû être son désespoir en apprenant la reddition de Paris ! Mais je crains qu'il n'entre dans sa pensée de reprendre sa capitale, et alors, nous voilà retombés dans des misères plus grandes encore peut-être que toutes celles que nous redoutions. Enfin, tout cela s'éclaircira, mais l'avenir est bien gros d'événements ; il faut tâcher de garder de la force pour les supporter.

Maintenant, voilà qu'on craint pour Rouen ; voilà tout le monde qui cache ce qu'il a de plus précieux. Sortis d'une inquiétude, nous retombons dans une

[1] V. la *Revue Bleue* des 7 et 14 décembre 1912.

autre. Je pense, quant à moi, que Rouen n'a pas plus à craindre que Paris. Rouen est, en quelque sorte, un faubourg de la capitale; il suivra son sort et se rendra, hélas! au premier commissaire qu'il plaira aux Russes d'y envoyer...

Je voudrais bien que les communications se rouvrissent, car je suis tout à fait nu... Si les communications ne reprennent pas leur cours, servez-vous, je vous en prie, du même moyen que vous avez employé pour nous donner de vos nouvelles.

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 4 avril 1814.

Mon bon ami, je reçois votre lettre du 1er. Le courrier n'arrive qu'à présent... On dit, cependant, que l'Empereur a donné ordre, ici, de se défendre, et qu'il envoie à Rouen dix mille hommes. Je doute que, même avec dix mille hommes, la ville puisse tenir. Je doute surtout que les bourgeois aient la moindre volonté de se défendre. Il est venu un journal, hier, qui a détruit l'esprit public. C'est un spectacle bien singulier que celui de cette révolution. Comme il est philosophique, comme il fait mettre les choses à leur juste valeur! Me voilà encore vieilli de dix ans depuis cinq jours. Il est impossible de voir, en si peu de temps, les idées de tant d'hommes changées. Ce colosse qui dominait le monde, avec quelle rapidité il s'écroula! Le voilà brisé, en un moment, comme un morceau de verre.

Il m'est impossible de voir tout ce qui arrive sans une grande peine. Nous avons, maintenant, à recommencer une nouvelle vie; tous nos amis sont, pour la plupart, détruits. Les appuis que nous avions ont presque besoin d'appui, à présent, pour eux-mêmes. Ma chère petite est d'une raison et d'un courage qui m'enchante. Elle semble ne point penser à ce que nous perdons; elle se fie à mon étoile.

Je suis de votre avis, mon ami, *Ulysse* est presque de circonstance; mais, en laisserai-je aller, maintenant, la représentation? Il est vrai, c'est impossible de me prêter une intention de flatterie. Cette tragédie est faite et attendue depuis trop longtemps pour que je ne sois pas à l'abri de toute accusation de ce genre. Ce serait la chose que je craindrais le plus au monde. J'ai tant de mépris pour les gens qui, maintenant, écrasent celui qu'ils regardaient hier comme un Dieu! J'entends avec dégoût toutes les horreurs qu'on en dit, maintenant qu'on porte sa vue vers d'autres espérances.

On assure que l'Empereur marche sur Paris avec quatre-vingt mille hommes. Je crains une guerre d'autant plus affreuse, qu'on verra marcher, peut-être, citoyens contre citoyens. Napoléon a tant de créatures, tant de gens intéressés à le soutenir, tant de gens qui perdent tout en le perdant, qu'il peut encore trouver un très grand parti en France. Tout n'est pas fini.

Je vais attendre, quelques jours, les événements. Les routes ne doivent pas être sûres encore; les voyageurs ne peuvent pas être sans crainte d'être, au moins, dévalisés. Le courrier d'aujourd'hui est le premier qui parvienne; les voitures publiques ne marchent point encore. Attendons, attendons...

Lebrun à Duparquet.

Rouen, 4 avril 1814.

Le préfet retient les courriers, je ne sais pas trop pourquoi. Je profite donc, pour vous écrire aujourd'hui, d'une occasion. Oh! mon ami, que les événements se succèdent d'une manière inattendue! Des Russes à Paris, des Bourbons sur le trône! Tout cela me confond. Le sort de l'Empereur, tout mérité qu'il peut être, me fait une peine profonde. Le nôtre me chagrine beaucoup aussi. Plus de places, tout s'écroule, mais je me sens beaucoup de courage... Je ne sais s'il est vrai que M. Beugnot, notre ancien préfet de Rouen, soit ministre de l'Intérieur. Mon amis, dans de pareils moments nous aurions besoin d'être ensemble; je brûle d'être à Paris...

Adieu. Le préfet de Rouen a reçu l'ordre de se défendre; on lui envoie dix mille hommes et du canon, mais les bourgeois ne paraissent plus disposés à se battre. Je me crève les yeux, il ne fait plus clair. Adieu encore.

Duparquet à Lebrun.

Paris, ce 5 avril 1814.

Mon ami, nous nous étions arrangés, MM. Garnier, Coutan et moi, pour partir ce soir et aller vous rejoindre. Aucune espèce de voiture ne peut parvenir jusqu'à Rouen. Les routes sont partout barricadées et défendues par des partis français... La tranquillité la plus parfaite continue de régner à Paris. Il s'est passé bien des choses depuis quelques jours. L'Empereur a été déchu de tous les droits à la couronne par le Sénat, le Corps législatif et les autres corps constitués. On a nommé un gouvernement provisoire dont M. de Talleyrand est le chef et le meneur. Tous les ministres sont remplacés. M. Louis est aux finances, M. Beugnot à l'Intérieur; ce sont du moins de nos amis, M. Français est rentré à son poste; les droits réunis sont maintenus jusqu'à nouvel ordre. Le règne de l'Empereur est fini sans ressource; presque tous ses généraux l'ont aban-

donné ; il est resté à Fontainebleau avec vingt-cinq mille hommes. Ce matin sont arrivés les maréchaux Ney, Trévise, Macdonald et Caulaincourt ; ils étaient chargés par l'Empereur de présenter son abdication sous la condition que son fils régnerait à sa place. On n'a point voulu y consentir, et ils s'en sont retournés sans rien obtenir. Voilà où nous en sommes. Vous voyez qu'il y en a tout au plus pour trois ou quatre jours encore. Il est possible que nous nous décidions à aller vous trouver, en voyageant comme vous l'avez fait, c'est-à-dire comme nous pourrons...

Lebrun à Duparquet.

Rouen, le 6 avril 1814.

Mon ami, le préfet continue à nous tenir rigueur ; les courriers ne partent pas, les diligences ne partent pas. Voilà la cinquième lettre que je vous écris. J'en ai mis deux à la poste ; j'ai fait partir les trois autres par des occasions...

Je suis dans la plus vive impatience d'aller vous retrouver. Mais je ne puis partir seul. Je craindrais que les communications rompues, une seconde fois, ne laissassent Rosalie dans une inquiétude pareille à celle qu'elle a déjà éprouvée. D'un autre côté, je n'ose encore partir avec elle, les communications ne me semblent pas assez sûrement établies. On dit qu'il est parti hier d'ici pour Paris six voitures en poste ; je voudrais bien que quelqu'un pût me dire si aucune d'elles n'a été arrêtée. Peut-être, en allant à la poste aux chevaux, pourrez-vous savoir quel genre de difficultés on rencontre en chemin, et quelles dispositions on doit faire pour s'en garder, quelle route aussi est la plus sûre. On ne sait pas encore ce que fera l'Empereur. Je ne suis pas tranquille pour Paris. Donnez-moi votre avis sur tout ceci. J'ai la plus grande incertitude, d'autant plus que ma présence peut être nécessaire aussi au Hâvre d'une heure à l'autre. Dans ces derniers moments, il convient, je pense, d'être à son poste. M. Français est parti pour le Hâvre avec ses enfants. La direction est abandonnée. Tous les papiers de la régie sont encaissés, et prêts à suivre sa direction au premier signal.

Je ne puis rien vous dire de plus. Nous vivons ici comme des corps sans âme, ou plutôt nous attendons à vivre, comme ces ombres de l'*Enéide* qui attendent avec impatience le moment qui les mettra sur la terre. J'interroge tous ceux que je rencontre, et ceux que je rencontre ne savent jamais rien. Il est impossible d'exister longtemps dans un état semblable. Il vaut mieux entendre tout de suite sa condamnation que de garder ainsi toujours quelque espérance sur le bord de l'échafaud. Du moins si nous étions réunis !

Duparquet à Lebrun.

Paris, le 8 avril 1814.

Mon ami, je viens de recevoir presque en même temps cinq lettres de vous, deux venues par exprès, et trois par la poste qui les avait gardées jusqu'à présent. J'admire combien les bonnes nouvelles ont de peine à percer au travers des brouillards de Rouen. Il y a huit jours que nous sommes ici dans la plus parfaite tranquillité, je dirais presque la joie, si je n'apercevais pas de ma fenêtre des cosaques sur la place des Victoires. Je vous ai écrit ce qui s'est passé, vous avez reçu mes lettres, et vous êtes encore plongé dans la tristesse ; vous vous lamentez sur le sort de la France et sur le nôtre en particulier. Mon ami, nous n'avons devant nous qu'un avenir heureux ; tous nos protecteurs sont restés à leur place, et il nous en est arrivé de nouveaux, plus puissants que les premiers.

Vos lamentations ont fort diverti Mme Suchet ; elle admire que vous attendiez des canons pour vous défendre ; mais ce qui l'a fait rire jusqu'aux larmes, c'est le ton d'assurance avec lequel vous nous apprenez, à nous qui sommes sur les lieux, que M. Louis, nommé ministre, n'est pas celui que nous connaissons. Où avez-vous pris une si belle nouvelle ? Vous nous permettrez bien d'en savoir quelque chose, et je vous assure que je tiens de très bonne part que ce M. Louis est le nôtre. Je vous pardonne bien, mon ami, d'être un peu en arrière de ce qui se passe ; nous qui voyons ces grands événements se dérouler devant nos yeux, nous avons peine à y croire. Il s'est écoulé un siècle depuis le jour de votre départ. Au moment où je vous écris, j'entends crier sous ma fenêtre *la Lettre de Buonaparte au gouvernement provisoire pour sa femme et son enfant*. Vous entendez d'où vous êtes ces mêmes voix qui criaient, il y a huit jours, *les Grandes victoires de l'empereur Napoléon*. Il faudrait des volumes pour tout vous raconter, et pour y joindre les réflexions que fait naître un pareil sujet.

M. Garnier, qui doit être maintenant près de vous, vous mettra mieux au fait que ne le feraient toutes mes lettres. Je souhaite bien qu'il vous détermine à revenir de suite avec votre femme ; je ne puis vous dire combien j'ai besoin de vous revoir tous les deux. Ce n'est plus pour nous consoler ensemble des malheurs du temps ; c'est pour jouir avec vous de l'étonnement de tout ce qui se passe. Vous savez que je n'ai jamais aimé à aller au spectacle sans vous, et Paris est aujourd'hui le plus grand spec-

tacle que l'on ait vu dans le monde depuis bien des siècles. Je crois que la route est maintenant sans dangers et que vous pouvez y confier votre Rosalie en toute sûreté...

Lebrun à Duparquet.

Rouen, samedi 10 avril 1814.

Mon bon ami, je reçois votre lettre, et je suis très en colère des éclats de rire de Mme Suchet. Il est très mal de se moquer des aveugles, quand on a les yeux ouverts au grand jour. Pour que vous n'en veniez pas à me mépriser tout à fait, je quitte les brouillards de Rouen lundi matin, et je vais me ranimer avec vous aux rayons de la grande ville. Je suis encore tout à fait en dehors des événements; vous savez, mon ami, que les choses entrent difficilement dans ma tête. Pour cette fois du moins je suis bien excusable, et il m'est peut-être permis d'avoir encore la bouche béante et de ne rien croire de ce que j'entends et de ce que je vois.

Ce n'est qu'hier que nous avons eu officiellement communication des grandes nouvelles. Les militaires n'en veulent rien croire. Il a manqué d'arriver de grandes rixes. Les soldats devaient crier au spectacle : Vive l'Empereur! et les jeunes gens de la noblesse : Vive le Roi! Le préfet, en homme sage, a fait fermer le spectacle pour trois jours. Cela n'empêche pas que les officiers ne regardent de travers la cocarde blanche. Vous savez qu'on a coutume de jeter beaucoup de choses par dessus le pont. Hier, on *a jeté un homme*, à cause de sa cocarde. Tout cela, sans doute, s'apaisera bien vite. Quand on aura dit : *le Roi*, pendant trois jours, on y sera accoutumé pour le reste de la vie.

Mais, mon Dieu, que tout cela est extraordinaire!

Je n'en puis pas revenir, je brûle, je pétille du désir de vous revoir et de causer de tout cela avec vous. Je vous le répète, mon ami, je pars lundi matin et nous arriverons pour dîner à Paris.

Peu après, Lebrun rentrait à Paris. Comme nous l'avons dit, sa tragédie, *Ulysse*, fut jouée, pour la première fois, le 28 avril 1814, par la Comédie Française, en un temps peu fait pour l'apprécier froidement. On y chercha surtout des allusions au nouvel ordre de choses, et on souligna bruyamment toutes celles qu'on crut y trouver. Lebrun regardait tout cela d'un air attristé, et c'est ainsi qu'il vit, sans enthousiasme, l'arrivée du nouveau roi.

RENTRÉE DU ROI LOUIS XVIII, LE 3 MAI 1814.

La Rentrée du Roi. — Les rues sont pleines d'un peuple immense. Un empire s'écroule, les cosaques se promènent dans Paris avec leurs arcs et leur costume sauvage, et la foule est là, qui regarde avec indifférence. Entrée à la fois triste et burlesque. Des comédiens en habit de chevalier français avec des bannières et des devises de théâtre viennent à cheval parmi les émigrés qui rentrent et les apostats qui ont été au devant d'eux. Tout ce monde a été à Saint-Ouen pour avoir l'air de rentrer; tout se fait de la nouvelle cour. Tel, qui vient de sortir de chez lui, est allé à cheval jusqu'au bout du boulevard, et puis il se glisse dans le cortège, il est de la rentrée du Roi; il prend un air triomphant, il ramène le Roi, il est l'un des vainqueurs. Le Roi cependant s'avance avec un chapeau anglais sur la tête, et le peuple crie : *Vive le Roi!* et la foule béante répète par crainte : *Vive le Roi!* et les gens du cortège, l'épée à la main, menacent les gens qui ne crient pas. On dirait que tous les bons Français entrent chez un peuple ennemi et dans une ville prise d'assaut.

Cependant, dans la foule se trouve un régicide, Dulaure. Ces cris de *Vive le Roi!* le remplissent d'un trouble involontaire; il cherche à fuir, ces cris le poursuivent; son visage, son cœur s'agitent; il va de rue en rue, il rentre et ne peut trouver le repos; sa maison semble lui répéter ces cris qui lui ont rappelé qu'il a condamné un Roi. Longtemps la paix le fuit. Enfin, peu à peu, il s'apaise et trouve dans son cabinet, au milieu de ses livres, la tranquillité qu'il ne trouve plus parmi les hommes.

On sait combien la monarchie restaurée se montra maladroitement tracassière. Nous en citerons ici un exemple pris dans la correspondance de Lebrun.

Aubernon, préfet de l'Hérault, à Lebrun.

Montpellier, 23 juillet 1814.

... Je m'aperçois qu'à la poste on s'amuse à décacheter mes lettres, et, pour en prendre à l'aise, on les retient deux ou trois jours; je suis curieux de savoir s'il en est de même pour les lettres que j'envoie. Dites-moi donc, ainsi qu'Achille, pendant quelque temps, en marge de vos lettres : *Réponse au n°... du... reçu le...*

Ces mesquineries, et d'autres encore, disposèrent mal les Français pour les Bourbons revenus, et c'est comme une délivrance qu'ils accueillirent l'audacieuse équipée de Napoléon débarquant de l'île d'Elbe pour reconquérir l'empire. Lebrun nous a laissé un croquis du retour de l'empereur à Paris, qui fait un contraste marqué avec celui de la venue de Louis XVIII. Le voici :

20 mars 1815. — Le roi était hier encore aux Tuileries, il régnait, il semblait encore conserver

l'espérance; il donnait des ordres aux généraux, au peuple. Dans la nuit, à deux heures du matin, il a quitté le palais de ses pères, et, selon toute apparence, pour ne plus le revoir. Il a fait appeler, au moment de son départ, les chefs de la garde nationale, il les a embrassés en pleurant, et il leur a dit qu'ils se reverraient dans des temps plus heureux.

— « Jamais, jamais ! » s'écrie le comte d'Artois en poussant des sanglots.

Tout le monde était attendri, tout le monde était aux pieds du roi, et pleurait.

J'appris tout ceci en m'éveillant, et j'allai au Carrousel. J'y vis beaucoup de peuple. Toutes les grilles étaient fermées. La garde nationale remplissait la cour et les appartements du château abandonné. Il y avait quelque chose de triste et de stupide dans l'étonnement du peuple, qui, attaché aux grilles, regardait quelques hommes qui déménageaient le château et portaient des caisses, des pianos, des meubles. Quelques chevaux de poste en dehors, quelques voitures de suite prêtes à partir ajoutaient encore à la tristesse de cette scène.

Pendant toute cette journée, Paris demeura dans la consternation et dans l'inquiétude de l'attente. Le peuple remplissait les rues et les places, il semblait abandonné. Il semblait que personne ne voulût plus être son maître. Cette immense et superbe capitale, chose unique sans doute dans les fastes de l'histoire, demeura une journée entière sans ministres, sans chefs, sans police, livrée à elle-même, et sa tranquillité ne fut pas un moment troublée.

Quelques militaires marchaient dans les rues, çà et là, en criant « Vive l'Empereur ! », et en arborant la cocarde tricolore. On les regardait passer sans rien dire. Le pavillon des Tuileries fut une partie de la journée sans drapeau. A trois heures, le drapeau tricolore fut arboré, et aussi sur la colonne de la place Vendôme. Nous passions là dans le moment, Achille et moi, et nous vîmes deux gendarmes à cheval et quelques fusilliers entourés de populace, présider à cette cérémonie, et crier : « Vive l'Empereur ! » au même lieu où la populace le maudissait l'année dernière, et, presque à pareil jour, avait passé des cordes au cou de sa statue, et cherchait à la renverser.

A huit heures et demie, l'Empereur arriva, en voiture, escorté d'un seul régiment. Un grand nombre de ses amis, de ses ministres, de ses généraux attendaient son arrivée. Il descendit de voiture, ivre de joie, sans rien voir. Il s'avançait, les deux bras étendus en avant, comme un aveugle. M. Méchin se trouva le premier sur son passage. Il lui prit la main, l'attira avec force vers lui, et le pressa contre son sein. Excelmans était de l'autre côté de la portière.

L'Empereur embrassait tout le monde. Il aperçut la duchesse de Bassano :

— « Eh ! bien, lui dit-il, madame, vous conspirez donc ? Ah ! vous vous avisez de conspirer ! »

Et il la presse dans ses bras.

Il fut porté jusqu'à son appartement; il ne pouvait pas se soutenir, il était mort de fatigue. On le mit en quelque sorte au lit; il soupa, dit-on, dans son lit, ses draps lui servant de nappe, et assis sur son séant. Isabey, par le plus heureux à-propos, était arrivé de Vienne, deux jours avant, avec le portrait du roi de Rome; il l'apporta à l'Empereur qui le considéra mille fois avec ivresse.

Quand j'appris à neuf heures que l'Empereur était arrivé, j'allai avec Achille à la place du Carrousel où je vis le peuple attaché aux grilles, et cherchant avec les yeux de la plus vive curiosité, à percer de ses regards avides le mur du palais pour voir l'homme extraordinaire qui venait d'y revenir. Un ou deux escadrons de cavalerie étaient rangés en silence dans la place ; dans l'intérieur des grilles, quelques caissons, quelques canons, annonçaient l'arrivée d'un prince guerrier, et les soldats, harassés, étaient couchés endormis sur la paille au pied de leurs batteries.

Je chercherais en vain à rendre mon étonnement, ma surprise, mon admiration, pour l'inconcevable révolution qui venait de s'opérer. Hier, les Bourbons régnaient. Ils étaient revenus entourés de toute leur noblesse ; un seul homme est descendu d'une île sur les côtes de France, un seul homme, et les Bourbons reprennent la route de leur exil. Napoléon arrive sans brûler une amorce, sa route présente l'image d'un triomphe continuel. Il revient de sa prison à Paris, comme il reviendrait d'un voyage : le règne des Bourbons n'est déjà plus qu'un songe, en un moment il s'est effacé.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Les Crises du Français.

ALBERT DAUZAT. *La défense de la langue française.* (Libr. Colin).

— *B'jour vieux ! C'ment va ?... Tu m'as pas zyeuté ?... Chouette ! T'es rien bath ! — Mince de tuyau ! Mais tu seras refait avec ce saucisson, que je te dis. — Il arrivera dans un fauteuil. — La peau ! T'es louftingue. — C'est toi qu'es poque ...*

Ces phrases lapidaires, M. Albert Dauzat ne les entendit point énoncer par de probables aparches ;

il les surprit, un soir, volant sur les lèvres d'élégants adolescents, à la sortie du lycée Condorcet. Ainsi dialoguent, paraît-il, nos jeunes gens, quand ils sont las d'anonner un texte grec ou latin, ou de commenter la forte langue de Pascal et de Bossuet.

Hélas!

Albert Dauzat, philologue, lettré, essayiste, voyageur... et que tant de titres prédisposent à étudier avec pénétration, équité et sang-froid les phénomènes de la vie du langage, Albert Dauzat envisage sans enthousiasme les exercices de linguistique pratique où excellent les lycéens de Condorcet.

Il va jusqu'à s'en affliger : « la voilà, écrit-il, la véritable crise du français! Inutile d'aller chercher les programmes de 1902 et la Sorbonne. Et si beaucoup de mes lecteurs ont besoin d'une traduction — ou d'un dictionnaire d'argot — pour pénétrer le petit morceau qui précède, comment pensent-ils que puissent écrire les jeunes gens habitués à parler un tel jargon? »

Halte-là, mon cher confrère!

Il semble que votre sang-froid vous ait abandonné dans l'instant où ces syllabes fâcheuses choquèrent vos oreilles. Je vous concède que ces jeunes gens ne méritent aucune félicitation : mais leur cas relève de la science de l'éducation ; on peut l'envisager du point de vue des convenances ou de la civilité, l'éclairer par des considérations psychologiques, le déplorer au nom d'une certaine conception de l'honnêteté et du caractère... Je ne crois pas qu'on puisse l'invoquer à la légère s'il s'agit de la « crise du français. »

D'abord, ces expressions argotiques ne sont point du français; de tout temps l'écolier prit des airs; l'impersonnalité de l'enfance ou de la jeunesse se trahit en cette manie d'imitation ; on imite ou fait semblant d'imiter; pour fuir la correction pédagogique, on s'élance aux extrêmes ; il faut absoudre, ou ne pas condamner trop fort ce désir d'évasion ; la vie, dit-on, a vite repris ses droits; entendons que nous sommes des prisonniers bien gardés, et qui expient longuement d'illusoires vagabondages.

Mais, d'abord, ceci n'est point du français. Préféreriez-vous qu'il plût à nos collégiens de causer des courses à la façon de maints héros de romans psychologiques? ou d'échanger des aperçus selon le goût de certains écrivains symbolistes ? N'est-ce point alors qu'il conviendrait de dénoncer la « crise du français » ?

Une crise, plusieurs crises, qui s'entrecroisent, se favorisent ou se contrecarrent, ou n'ont entre elles aucun rapport... Car enfin, connaissez-vous plus impertinent cliché que ce terme « crise du français » — plus vague, plus inexpressif, plus sottement inquiétant, plus capable d'engendrer idées fausses, préjugés, et stériles disputes? La plupart de nos conflits découlent de définitions vicieuses, ou aberrantes, ou imbécilement spécieuses ; un problème mal posé est insoluble ; « crise du français », de loin cela peut-être a l'air d'une définition ; de près, c'est un gros nuage où s'agitent dix, vingt questions différentes, et dont il est inutile, et même périlleux de parler si l'on ne prend soin de les distinguer nettement. Réfléchissez un quart de minute, et vous m'accorderez que cette « crise du français », au sujet de laquelle nos contemporains divaguèrent à perte de vue — et parfois raisonnèrent avec justesse, esprit, ou à-propos — est en soi une monumentale bêtise.

Que vient faire ici l'argot? Le rôle de cette langue inférieure n'est point toujours aisément définissable, mais il est si limité qu'il n'autorise pas de conclusions générales, ni surtout de jugements sur l'évolution du français. Car enfin, voulez-vous dire qu'un afflux insolite d'argot menace la pureté de notre idiome? Tout aussitôt, je vous renverrai aux études précises d'Albert Dauzat; vulgarisateur excellent, ce linguiste vous contera la curieuse histoire de notre argot national, corroborrée, éclairée, confirmée par l'histoire de maints argots provinciaux, ou étrangers : il vous apprendra que notre argot principal n'est point — on le crut longtemps — la création artificielle d'une artificieuse corporation de malfaiteurs, mais une de ces « langues spéciales », très nombreuses, « créés par des besoins collectifs » : langues dont le vocabulaire est pauvre, mais riche de synonymes, langues dont la vie se prolonge souterrainement durant des siècles, et n'affleure que très rarement pour féconder les flores abondantes des grandes langues. En France, l'argot a des racines presque aussi anciennes que la langue littéraire si, dès le XIIe siècle, des traces en apparaissent en des textes que nous ne comprenons plus; au XIIIe siècle, le *Donat proensal* signale un langage particulier aux truands ; à partir du XVe siècle l'histoire de l'argot s'éclaire; parlé d'abord par les gueux, c'est-à-dire les mendiants qui se rassemblent à la Cour des Miracles, autour du « Grand Coësre » ou « roi de Tunes », il rencontre bien vite d'autres auxiliaires, empressés à le colporter par les provinces :

Les argotiers, voulant avoir toujours de quoi *morfier* (manger), voulurent lier le *doublage* (vol) avec l'argot; c'est en un mot joindre les larrons avec ceux qui mendient leur vie; à quoi s'opposèrent les bons rables archisupôts avec les cagous (chefs), ne voulant pas permettre un si grand malheur. Mais on a été contraint d'admettre les susdits *doubleux* (voleurs) en la monarchie, excepté les *sabrieux* (voleurs de grand chemin) qu'on n'a voulu recevoir, tellement que pour être parfait argotier, il faut savoir le jargon des *blesches* ou

merciers, la *truche* (mendicité) comme les gueux et la subtilité des coupeurs de bourse.

L'argot a ses titres de noblesse, que signa Villon; on suit sa carrière, humble et obstinée, à travers une série de documents authentiques tels que le procès des *Coquillards* de Dijon (1455), divers témoignages relatifs à la bande de Cartouche, le lexique des « chauffeurs » d'Orgères (1800) et les *Voleurs* de Vidocq (1837) ; on y découvre de singulières vicissitudes ; purement indigène au XVIe siècle, il subit, aux deux siècles suivants, une invasion de termes méridionaux, provinciaux et italiens ; la prospérité du bagne de Toulon explique cet enrichissement ; les galères sont comme des académies flottantes, où l'on se montre accueillant... Et l'on découvre, suivant les époques, diverses influences provinciales ; mais il paraît qu'en dépit de nos accès fréquents d'anglomanie, l'argot ne doit rien à la langue de Shakespeare ; d'où il faut conclure que « nos malfaiteurs n'ont eu, jusqu'à nos jours, aucun rapport avec les pickpockets britanniques, tandis qu'ils ont entretenu longtemps d'étroites relations avec leurs confrères de Provence et d'Italie. »

On écrira quelque jour l'histoire de la diplomatie et des relations étrangères de nos voleurs ; dès aujourd'hui l'histoire de leur langue est connue dans ses grandes lignes; Albert Dauzat la résume de façon fort piquante. Que concluerons-nous de ce résumé, sinon qu'un aussi long passé prouve la chétivité de l'argot et l'impuissance des argotiers à nous imposer leurs locutions ? Albert Dauzat signale une pénétration réciproque du français et de l'argot ; demandez-lui des chiffres : le *Dictionnaire général* de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas cite « vingt mots qui sont ou paraissent empruntés à l'argot : *bagou, caboulot, cambrioleur, escarpe, escoffier, flamberge, flouer, frusquin, gouaper, gourer, guibole, gueux, lambin, maquiller, matois, mioche, narquois, trimer, trucher, voyou.* » La liste, paraît-il, n'est pas complète. Qui ne voit toutefois qu'à ce compte, c'est l'argot qui est menacé, et non le français ?

Vous m'objecterez que l'argot, divers argots submergent nos conversations et s'installent dans notre discours parlé. Qu'on me dise alors si certaines modes ne sont point excessivement fugaces, si certains avatars de la langue parlée ne sont point éphémères et presque sans action sur une lente et normale évolution. Louis XV affectionnait un argot que nous ne serions peut-être plus certains d'ouïr sans étonnement ; l'argot révolutionnaire nous déconcerte; chaque époque eut son jargon ; dans nos lycées, nos fils ne comprendraient plus l'horrifique éloquence où se complurent *cagneux, cornichons* et *taupins* de notre génération... Que durent ces modes? que laissent-elles après elles? n'est-il pas certain, *a priori*, qu'elles sont autant d'essais dont seule la postérité peut mesurer l'importance? Faut-il croire que notre langue, atteinte dans sa vigueur, ne saurait plus éliminer les efflorescences superflues, réduire à néant les initiatives intempestives? A quels signes reconnaissez-vous les prodromes du mal? Quelles preuves ou quelles hypothèses nous offre votre diagnostic ?

Vos alarmes sont prématurées tant que vous n'aurez point élucidé, avec toutes les ressources de la linguistique, ces diverses questions.

*
* *

Il suffit de les poser pour qu'on soupçonne aussitôt la confuse fatalité de forces incommensurables. Albert Dauzat a bien vu que dénoncer ici des programmes, une direction de l'enseignement, ne suffisait point; les phénomènes de la vie du langage sont complexes, commandés par des puissances qui échappent presque complètement à nos commandements sinon à nos investigations... N'allons point ajouter à cette complexité en brouillant les questions, en confondant des problèmes hétérogènes ou à peine connexes.

Crise du français ! Voulez-vous dire qu'une corruption profonde et universelle désagrège notre langue parlée? que cette gangrène pourisse jusqu'à la langue écrite? S'agit-il du vocabulaire ? de la syntaxe? Précisez, définissez. Mais je vous avertis que votre « crise » me paraît une lapalissade : une langue est en crise tant qu'elle n'a point cessé de vivre ; vous appelez crise les phénomènes auxquels on reconnaît qu'elle vit : toute école, toute œuvre importante marque une étape de cette crise durable et magnifique, et qui ne sera interrompue que par la mort. Ce terme de crise, fort impropre, ne désigne donc rien de spécifique à notre époque. — Nous sommes en crise ! Comment ne le saviez-vous pas? Nous sommes en crise; réjouissons-nous de vivre, et de sembler fort éloignés de mourir.

Que vous approuviez ou condamniez le sens de notre évolution, prenez toutefois la peine de vous apercevoir qu'il importe de distinguer des causes nombreuses et des résultats multiples. Faut-il se réjouir qu'à la langue des classiques ait succédé la langue des romantiques? Regrettez-vous l'accélération formidable que Victor Hugo infligea à la crise ardente du français ? ou les fièvres nouvelles dont la compliquèrent après lui maints écrivains? Notre langue moderne n'est-elle pas l'un des plus prodigieux instruments verbaux qu'ait jamais connus

l'humanité ? Nous désolerons-nous parce que, de plus en plus, s'y mêlent des termes techniques, des mots tout neufs, ou qui nous semblent tels, venus de partout, et que nous agréons pour leur vigueur colorée ? parce que nous multiplions naturellement les synthèses et les raccourcis de l'abstraction ? parce que nous distendons à l'extrême la souplesse de notre syntaxe ?.. Peut-être nos gains compensent-ils — et bien au-delà — nos pertes, s'il est encore possible de rencontrer des styles où brillent nos qualités traditionnelles de clarté, de goût, de relief, d'élégance et de force. Et sans doute, suffirait-il qu'une grande gloire littéraire surgît parmi nous pour qu'à nos inquiétudes succédassent de nouveaux enthousiasmes — et des jugements favorables à la « crise. » — S'agit-il de la langue littéraire, elle porte des fleurs aussi précieuses qu'à n'importe quelle époque de notre histoire ; parmi les jeunes écrivains, les patients ouvriers du style ne sont point si rares : la perfection fut toujours le fait d'une élite ; ne nous laissons donc point démoraliser par le spectacle de cette bourbeuse littérature que multiplient la facilité d'écrire et le développement d'une presse de pacotille

Crise du français, cela veut encore dire, aux yeux de certains, crise de l'enseignement de notre langue — d'où condamnation des programmes de 1902, et procès de la Sorbonne responsable. Nous voici en pleine pédagogie, ce qui n'est point une suffisante raison de nous croire égarés dans la politique...

Mais si nous incriminons d'aussi récents programmes, c'est la jeunesse seule qui souffrirait de la fameuse « crise ». Or, on veut presque toujours nous faire entendre — en des propositions aussi vagues que menaçantes — que le mal est plus général, que notre bourgeoisie tout entière, et nos classes cultivées sans exception seraient complices d'une sorte de trahison dommageable à notre dictionnaire et à notre grammaire. — Ici encore, on ne se met point en peine de distinguer : décadence, — progrès ; en outre, les critères anciens ne sont plus applicables à notre société présente ; mais on confond les mœurs et la littérature ; des faits sociaux, économiques ou politiques, follement interprétés, font figure d'arguments linguistiques...

On dénonce d'imaginaires périls ; on semble ignorer les plus évidents. Ne voit-on pas le danger de certains exemples? Soyez-en certains, nos professeurs de grammaire — à qui d'ailleurs on n'accorde pas le loisir de remplir leur tâche — sont moins coupables que tels écrivains fêtés du public. Le style de tel académicien à gros tirage nous est infiniment funeste. Et puis, il y a le théâtre, cette caverne où notre littérature subit les plus monstrueux accouplements ; les meilleurs esprits y révèlent des faiblesses, des complaisances inattendues ; par un déplorable hasard, l'un des plus nobles efforts dramatiques de notre temps — remercions-en Paul Hervieu — s'accommode du style que vous savez. Et que dire de tant d'œuvres dont le succès assure la mauvaise influence? Que dire de l'effroyable et ridicule cacographie où condescend l'habile Bataille?

*
* *

Crise du français ! qui donc nous débarrassera de ce cliché stupide ? qui donc, dissociant les multiples questions auxquelles se peut rapporter cette étiquette passe-partout, nous fournira objectivement des éléments d'appréciation sûre? Il n'est que temps d'aviser, si l'on ne veut point voir se perpétuer les déclamations superflues et les sempiternels radotages.

Il nous faudrait une vaste enquête, et d'abord un exposé des faits.

Et c'est pourquoi je vous recommande le nouvel ouvrage d'Albert Dauzat : non qu'il réponde aux questions dont j'ai esquissé les formules, mais sur quelques points voici enfin des précisions ; ce linguiste répand les plus utiles notions, et nous prépare à considérer sainement les problèmes de la langue ; il apporte un résumé, incomplet, mais commode, des confuses polémiques de ces dernières années; il nous renseigne sur l'argot, sur la « politesse dans la langue française » ; voici enfin des chapitres pleins de sens sur les essais de langues internationales, et d'encourageantes considérations sur le rôle futur de notre langue dans le monde. Car voici bien une autre « crise » : la fortune du français, bien loin de décroître, grandit : la « puissance d'attraction » du français est singulière; l'instant lui est favorable ; il faut invoquer ici bien des raisons... l'une d'entre elles a été fortement mise en lumière par ce document suédois, récemment traduit dans les colonnes de la *Revue Bleue* (1) : presque partout la surcharge des programmes entraîne la suppression ou la restriction de l'enseignement du latin ; dans tous les pays soucieux de véritable culture, le latin cède la place... au français.

LUCIEN MAURY.

(1) Pétition au roi de Suède, Jacques Lux : *Le Français à l'étranger* (*Revue Bleue* du 7 décembre 1912).

LA VIE EN BLEU

Rois artistes.

Les Rois sont d'actualité. Quatre d'entre eux jouent depuis quelques semaines dans une pièce sanglante qui ne ressemble guère aux ambigus du XVIIIe siècle, où toujours le Mahométan était berné.

La lugubre tragédie !

Mieux vaut n'en point parler, tout est inutile, et il faudrait porter une couronne impériale pour faire le signe qui ordonne aux fusils et aux canons de se taire.

J'ai parlé ici même des Rois. Ils m'intéressent comme de prodigieuses exceptions, et je trouve cela extraordinaire : ne passer qu'une fois sur la planète, et être le Tzar de toutes les Russies, ou le roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, empereur des Indes, souverain des Royaumes au delà des mers !

Les échos qui les concernent me laissent toujours rêveur.

Sous quel angle voient-ils l'humanité ? Je voudrais vivre pendant une soirée avec l'un d'eux.

Puis, je les imagine au coin du feu, avec leur tasse de tilleul, leur pipe ou leur cigare ; je vois les reines et les princesses brodant sous la lampe.

Elles songent qu'il faudra demain, à la première heure, assister à une revue.

Quel ennui !

Voyez-vous les chambres du château ?

Ces jeunes femmes, ces jeunes filles dorment. Une petite pluie d'automne sonne sur les feuilles du parc royal, et voici le réveil respectueux, mais impitoyable et militaire.

Mon Dieu ! comme il aurait fait bon dormir encore un peu ! On n'y voit à peine... L'électricité inonde brusquement la chambre, et voici une servante qui apporte des bottes vernies, une lourde jupe rouge, le dolman à collet noir des hussards noirs tout éclaboussé de croix et de plaques d'Ordres, et voici le casque qui accroche les cheveux si blonds et si fins, et le grand cordon orangé de l'Aigle d'Or de Syllistrie ou d'Illyrie... et il pleut doucement sur les arbres du parc immense, sur les dragons et les cuirassiers blancs de l'escorte, déjà massés, sabres nus, devant la grille... et il aurait fait si bon dormir !...

*
* *

Ces jours derniers, j'ai lu des vers du roi Nicolas de Monténégro, traduits par M. de Laumé, et voici quelques-unes de ces strophes royales. Les ronflements des mitrailleuses semblent les bercer, et je les recopie par curiosité :

Je t'ai chantée au bruit clair de tes montagnes
Je t'ai chantée, ô ma Patrie, en tes beaux chants,
Sur tes flancs déchirés, dans tes sombres campagnes,
Toujours montaient mes chants !

« ... Et quand j'ai comparé ta misère orgueilleuse
Aux trésors étalés dans les autres pays,
Je préfère être encore sur ta lande pierreuse
Plutôt qu'au paradis.

J'ai vu des nations la hautaine opulence,
J'ai contemplé le luxe où vit le monde entier.
J'aime mieux tes faucons dans leur fière indigence
Et leur courage altier...

... N'as-tu pas résisté à l'assaut de Byzance,
A l'attaque sauvage où l'arme du sultan
S'est heurtée, ô patrie, à tes rocs de défense,
Brisée en son élan ? »

Presque tous les confrères impériaux et royaux de ce roi des rocs et des faucons montagnards, sont poètes, aquarellistes, musiciens ou numismates.

L'Empereur allemand, lui, est universel.

Sa Majesté, la reine Elisabeth de Roumanie a rendu célèbre son nom de poètesse : Carmen Sylva ; Ferdinand, tzar des Bulgares, qui avait fait le rêve d'entrer à cheval dans Sainte-Sophie pendant qu'auraient toussé les canons et les vieux exarques, est le plus pieux des Wagnériens, et chaque saison le trouve à Bayreuth. Il aime les pierreries, les parfums, les antiques médailles frustes, les roses et les oiseaux, et ce vainqueur de Turcs fait installer des nids aux toits de ses châteaux de Rhodope pour y loger les hirondelles de la mer Noire ?

Georges Ier de Grèce est musicien ; la reine Wilhelmine de Hollande fait de la peinture ; et le roi d'Italie pourrait présider avec éclat ces doctes compagnies de province qui s'intitulent *Académies*. Les numismates les plus distingués écouteraient avec joie ses rapports sur quelques monnaies romaines trouvées à la corne d'un champ de seigles, parmi tout un antique trésor de pots ébréchés et de glaives rompus....

« Ils sont hommes comme nous sommes. »

dit un vieux poète français.

*
* *

Haikai.

Un ami qui venait me voir et qui feuilletait ma chronique encore humide et luisante d'encre a cité ce vers.

J'ai posé ma plume, je l'ai écouté.

Il a vu beaucoup de choses, et pareil au voyageur de Jean de La Fontaine, il a beaucoup retenu.

— « Vous oubliez, m'a-t-il dit, l'empereur défunt, le Mikado du Japon.

Il était philosophe et poète. Il était aussi un demi-dieu en uniforme de colonel d'artillerie.

Sous les camphriers tordus de ses jardins, il se délectait en écrivant de courts poèmes, des *haïkaï*, qui n'ont guère plus de trois vers.

Les charmantes petites choses ! La belle chose que le Japon !

Tenez, je sais un petit village nippon, au milieu des cerisiers et des bambous, où je voudrais mourir.

Son souvenir me hante. Du Japon, j'aime tout : son ciel léger, ses temples dans la montagne, ses coutumes, sa merveilleuse politesse, ses femmes, ses oiseaux, ses clairs de lune et ses hivers.

Je renonce à vous décrire la joie divine, la pure et fraîche allégresse que j'éprouvai lorsque je vis pour la première fois les cerisiers en fleurs !

Je vous parle de quarante ans au moins, et le Japon n'était pas encore ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Il n'avait pas vaincu les Russes ; c'était l'antique Japon traditionnaliste, artiste et charmant, le Japon des boîtes de laque, des bronzes, des estampes, des poteries uniques et des chrysanthèmes.

J'étais précepteur dans une famille de Samouraï. J'y vivais entouré de tous les égards que l'on a là-bas pour les étrangers et les lettrés.

L'enfant studieux et poli qui, debout devant moi, récitait sa leçon, a été tué par un obus russe sur le cuirassé qu'il commandait. Il m'avait donné un petit volume que j'ai encore, un volume plein d'*haïkaï* ; j'en sais quelques-uns par cœur. Ecoutez celui-ci, je ne sais rien de plus triste, rien de plus poignant que cette douleur de jeune femme qui n'avoue pas.

« C'est l'été qui m'a fait maigrir !...
Mais en disant cela,
Elle éclate en sanglots. »

Et cet autre, où sourit toute l'âme sensible du Japon :

« Par un liseron
La corde du puits est arrêtée :
Donnez-moi de l'eau. »

Et celui-ci, à présent. Vous allez admirer ce trait sublime :

« Ce monde de rosée
N'est rien qu'un monde de rosée..
Mais tout de même ! »

Est-ce admirable ? Ce monde n'est rien, certes, un peu de soleil, un peu d'eau nocturne, le vent du matin dans le jardin. Ce n'est rien... *Mais tout de même* !

Mon vieil ami me dit encore cent choses curieuses et belles, mais il ne savait aucun vers du Mikado, et tout le reste serait étranger à ma chronique,

LÉO LARGUIER.

Chronique des Livres

—

LIVRES D'ÉTRENNES [1]

L'antiquité nous a légué un assez grand nombre de statues et de bustes où il n'est point malaisé de reconnaître des portraits. Quelle difficulté toutefois, si l'on tente d'envisager l'évolution de cet art, et d'en étudier les manifestations survivantes, aujourd'hui éparses dans tous les musées d'Europe et d'Amérique ! M. Antoine Hekler (2) nous rend désormais la tâche aisée : il nous offre un admirable album où sont rassemblées les images parfaites de ces portraits disséminés en des pays lointains, et constitue ainsi comme un musée idéal où seraient groupés les morceaux les plus précieux des galeries antiques de Copenhague et de Berlin, de Londres, Paris, Rome, Naples, Constantinople, Boston... Une ample étude précède ce précieux recueil ; M. Antoine Hekler y esquisse à grands traits vigoureux l'histoire du portrait dans l'antiquité. N'est-il point singulier que le portrait n'apparaisse jamais dans les sociétés primitives ?... Comment naît, dans l'antique Hellade, l'art du portrait, comment il se développe en Grèce et à Rome, comment il succombe, pour renaître, après une longue interruption, dans l'Italie de la Renaissance, voilà ce qu'expose avec la plus attrayante précision M. Antoine Hekler.

L'art n'est point seul représenté dans le beau volume que MM. Joseph Calmette et Henri Drouot consacrent à la Bourgogne (3) ; il y est toutefois prépondérant, grâce à une abondante et élégante illustration qui nous révèle la prodigieuse richesse de cette province française en monuments de toutes sortes. Nos lecteurs savent que, dans cette collection, dirigée par M. Henry Marcel, ont paru déjà la Touraine, par M. Henri Guerlin, et l'Auvergne, par M. Louis Bréhier. MM. Joseph Calmette et Henri Drouot, se conformant au plan adopté par leurs prédécesseurs, inscrivent en tête de leur volume une étude d'ensemble : *les Pays bourguignons, l'Histoire et l'Art, le Milieu et la Vie :* puis vient une Anthologie très variée, où les talents les plus différents sont mis à contribution pour préciser un aspect de la Bourgogne, un trait de mœurs, une légende ; voici enfin un fort savoureux recueil de mots d'esprit, proverbes et dictons, brocards, vieilles histoires et vieux sobriquets... Quiconque lira ce livre ne pourra manquer d'admirer la complexe et magnifique personnalité de cette Bourgogne plantureuse et hardie, réaliste, artiste, prodigieusement vivante et féconde.

Illustrer les chefs d'œuvres littéraires du passé n'est point toujours aisé : s'agit-il de la Chanson de Roland (4),

(1) Voir la *Revue bleue* du 14 décembre 1912.

(2) ANTOINE HEKLER. *Portraits antiques*. (In-4°, illustré de 518 reproductions ; cartonné toile, 40 fr. Libr. Hachette.)

(3) *La Bourgogne*, par JOSEPH CALMETTE, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, et HENRI DROUOT. (In-8°, illustré de 132 gravures, et une carte ; broché, 5 fr. ; relié au fer spécial, 6 fr. Libr. Laurens).

(4) *La Chanson de Roland* : 24 planches hors texte en cou-

une certaine grandeur épique, une certaine naïveté puissante des sentiments inspirent l'illustrateur en délimitant assez étroitement le domaine où il doit s'enfermer : M. J. G. Cornélius a fort bien vu cela, et a victorieusement accompli sa tâche au bénéfice de cette collection des *Grandes Œuvres, Pages célèbres illustrées*, que dirige M. Téodor de Wyzewa. — Ouvrant à l'imagination un champ indéfini, peuplé de visions par le culte plusieurs fois séculaire de tous les peuples civilisés, Dante conviait à un effort plus puissant et plus périlleux ; peintre excellent, nourri de poésie dantesque, pénétré de pensée italienne, M. F. M. Roganeau a réalisé une illustration vigoureuse, originale, où nous reconnaissons volontiers le caractère hautain, l'atmosphère lyrique, la prodigieuse couleur de la *Divine Comédie* (1).

Voici un groupe de livres fort différents d'aspect, qui tous cependant présentent je ne sais quel air de ressemblance, la commune marque d'une originalité indiscutable. Tous sortent d'une maison d'édition qui a singulièrement perfectionné l'art de la grande vulgarisation : ouvrages d'un luxe précis, livres classiques, modestes livrets du prix le plus réduit, un goût d'exactitude, de solidité témoignent du même désir d'instruire et de répandre une science utilisable et vraie. Admirez la magnifique illustration de *la France*, vaste étude géographique consacrée à notre pays, dont le second volume (2) vient de paraître; seule la fidélité de l'illustration photographique a pu satisfaire le dessein de l'auteur; qu'il évoque — en ce second volume — les sites des Alpes, la Côte d'Azur et la Corniche, Nice et Monaco, Marseille et Lyon, ou encore Paris et ses monuments, les paysage de l'Ile de France, les cathédrales d'Amiens et de Reims, la plaine picarde, les forêts des Vosges... le document accompagne la description, et ne prétend ajouter au texte — outre l'agrément de la vie — qu'un ample supplément de réalité. Aussi ne peut-on souhaiter compagnon plus séduisant que ce livre à quiconque désire connaître la variété de nos provinces, leurs paysages, leurs mœurs, leurs arts.

Même abondance, même variété de documentation figurée en cette *Histoire de France illustrée* (3) qui est le pendant du livre de P. Jousset ; nous ne voulons que signaler cet important ouvrage auquel il faudra revenir.

L'élégance et la sobriété typographiques, qui font si discrètement ressortir le luxe de semblables publications, ne sont point absentes de volumes plus simples, encore que fort utiles: telle cette *Anthologie de l'Art français, XXe siècle (Peinture)* (1) préparée et préfacée par Charles Saunier ; l'an dernier nous fut offert, dans cette collection, un volume consacré au XIXe siècle ; ce sont, dans ce nouveau livre, les plus récentes tendances de notre art que l'on pourra étudier ; ici encore, abondance de documents, bien choisis, et exactement reproduits, de belles photographies groupées par salons et par écoles, les œuvres les plus caractéristiques d'Aman-Jean, Caro-Delvaille, Cottet, Lucien Simon, La Gandara, Lepère... sans oublier Gauguin, ni Matisse.

Des portraits, gravures documentaires, autographes, vignettes du temps accompagnent les textes de la *Bibliothèque Larousse*, qui s'est enrichie cette année d'un Victor Hugo, d'un La Bruyère, d'un Regnard, d'un Bernardin de Saint-Pierre, et d'un recueil des lettres de Mme de Sévigné (2) ; ces ouvrages, précédés d'importantes préfaces signées par des agrégés de l'Université, renferment la fleur de nos lettres classiques; le Victor Hugo en deux volumes que composa M. Léopold Lacour et dont il fut déjà longuement rendu compte ici même, est une anthologie précieuse d'une œuvre trop vaste pour les loisirs de la plupart des lecteurs d'aujourd'hui : un volume de prose, un volume de vers, voici assurément l'essentiel d'une multitude d'ouvrages peu maniables; les notices, notes et commentaires de Léopold Lacour résument à merveille la vie du poète, l'évolution de son génie, et donnent leur plein sens à ces morceaux détachés. Des reproductions d'œuvres de Géricault, du baron Gérard, de Louis Boulanger... trouvent tout naturellement leur place en ce livre, de même qu'on a plaisir à voir La Bruyère illustré par Le Nain, ou Le Pautre, Mme de Sévigné par Mignard ou Ferdinand, Bernardin de Saint-Pierre par Girodet ou J.-M. Moreau le Jeune... sans compter maintes estampes, frontispices et titres d'éditions originales, etc.

Le *Larousse de poche* (3) n'est pas seulement un abrégé des vastes et belles encyclopédies qui sont la spécialité,

---

leurs de J. G. Cornélius. In-8°, broché, 3 fr. 50, relié, 4 fr. 50 (Libr. Laurens.)

(1) Dante. *La Divine Comédie*, 24 planches hors texte en couleurs de F. M. Roganeau. (In-8°, broché, 3 fr. 50 ; relié, 4 fr. 50. (Libr. Laurens.

(2) *La France*. Géographie illustrée, par P. Jousset. T. II, vol. in-4° sur papier couché, 1 071 reproductions photographiques, 19 planches hors texte, 17 cartes et plans en couleurs, 12 cartes en noir. — Broché, 30 francs; relié demi-chagrin (reliure originale de Grasset), 36 francs.

(3) *Histoire de France illustrée*. T. I, 959 reproductions photographiques, 24 planches en couleurs, 5 cartes en couleurs, 29 cartes en noir. T. II, 1 048 reproductions photographiques, 19 planches en couleurs, 57 cartes en noir, in-4° sur papier couché. Chaque volume, broché, 27 fr. ; relié demi chagrin (reliure originale de Grasset), 33 francs.

(1) *Anthologie de l'Art français, XXe siècle (Peinture)*, par Ch. Saunier. Vol. in-8°, contenant 128 reproductions photographiques en pleine page. Broché, 3 fr. 50 ; relié toile, 4 fr. 50 ; édition de luxe sur papier mat, broché, 6 fr.

(2) Victor Hugo. *Œuvres choisies et illustrées*, par L. Lacour, agrégé de l'Université, avec préface de [illegible]. Deux vol. in-8°. Bibliothèque Larousse d'ouvrages [illegible] chacun, 60 gravures sur bois hors texte. Poésie, 1 vol. ; Prose, 1 vol.). Chaque vol., reliure demi-peau, tête dorée, fers dorés, de G. Aubiol, 8 francs.

La Bruyère. *Les Caractères*. Un vol. in-8°, illustré de [illegible] gravures hors texte, reliure demi peau, tête dorée, fers dorés, de G. Aubiol, 4 fr. 50.

Mme de Sévigné. *Lettres choisies*. Un vol. in-8°, illustré de 8 gravures hors texte ; même reliure, 4 fr. 50.

Regnard. *Théâtre choisi*. Un vol. in-8°, illustré de 8 gravures hors texte ; même reliure, 4 fr. 50.

Bernardin de Saint-Pierre. *Paul et Virginie*, [illegible], illustré de 4 gravures hors texte, même reliure, [illegible] fr.

(3) *Larousse de poche*, par [illegible] et Ch. Aubiol. Vol. in-16, 1 292 pages sur papier extra-mince (Bible-paper), format 10,5 × 16,5 centimètres. Relié toile, 6 fr. ; relié peau souple, tête dorée, en étui, 7 fr. 50.

désormais historique de la maison Larousse ; avec ses 85.000 mots, suivis d'un abrégé de grammaire, et d'un aperçu de notre histoire littéraire, ce petit livre est un miracle de condensation ingénieuse ; admettant le vocabulaire de la science et des sports, l'histoire, la géographie,... il n'est aucune catégorie de lecteurs à qui il n'offre le concours le plus pratique.

Et voici toute une littérature enfantine (1) ; pour le prix d'un volume ordinaire, vingt-quatre petits ouvrages instructifs et divertissants : *Contes danois*, *Contes du Japon*, *Le Roi des Ogres*, la *Dame du lac*, le *Marchand et le Génie*, le *Talisman*, adapté de Walter Scott, la *Tempête*, et *Comme il vous plaira*, adaptés de Shakespeare, les *Contes du Nivernais*, une adaptation des légendes wagnériennes... Ici, l'illustration se simplifie jusqu'à la naïveté, et semble autoriser d'avance les bariolages des premières aquarelles.

La Librairie Delagrave sait le secret des enthousiasmes enfantins et des belles ardeurs imaginatives de l'adolescence ; aux petits, elle offre des albums pittoresquement illustrés par des illustrateurs qui ne redoutent ni la fantaisie ni la gaieté : *Mossieu Clown*, où font assaut de bouffonnerie Mister Puyg et Master Plugg, est comme un amusant cinématographe de scènes de cirque ; le *Ver Adam* nous conte la *Legende des Bêtes*, des bêtes avant le déluge ; c'est assez dire que l'homme n'y joue pas le plus beau rôle (2).

Viennent ensuite une série de romans illustrés, beaux volumes aux mirifiques dorures, et qui savent plaire sous la parure traditionnelle des livres de distribution de prix : *Jacqueline Sylvestre* (3) est l'histoire d'une petite bergère du Dauphiné ; M. Michel Epuy, romancier entraîné à des tâches plus sévères, se divertit à diversifier ce récit, mêlant au réalisme de l'observation les imaginations paysannes, les rêves d'une fillette, les fées elles-mêmes : Jacqueline, orpheline, grandit auprès d'un oncle avare et d'un frère « simple » ; leur cabane, isolée dans une solitude forestière, est sombre et triste ; la petite toutefois, s'intéresse au Roi Gros-Nez, rocher à figure humaine de la chaîne du Vercors, surmontant des grottes d'où s'échappent nuit et jour, de lugubres gémissements. Jacqueline consolera le Roi de Pierre ; sa foi puissante crée autour d'elle du bonheur...

Le *Fils du Planteur* (4) combine le roman policier et le récit de voyages ; un planteur français, M. de Fenzac, a acquis au Mexique une colossale fortune ; l'héritage appartiendra-t-il à l'honnête fils du planteur, Georges de Fenzac, aidé du parisien Victor Roche et de l'hercule noir Domino, ou bien à ce parent dévoyé et criminel Hariss Brown, complice du sinistre Burgton et du détective Andrew Ride ?

Aventure inverse en ce *Prince Mokoko* (1) où nous sont révélées les souffrances de petits princes africains arrachés à leur village, et abandonnés sur le pavé de Paris : Mokoko et sa compagne Islé sont exploités par leur précepteur Pardessus ; ils sont recueillis par les artistes d'un cirque... Ayant éprouvé de cent façons les duretés de notre civilisation, leur foncière honnêteté est enfin récompensée ; ils reconquièrent leur liberté et le trône de leurs ancêtres.

Aspirant l'un et l'autre à la main de la belle et richissime Miss Perkins, Torpon et Montcalm s'efforcent en vain de se surpasser à la boxe, à la lutte, en divers sports et exercices violents (2) ; ils se lancent enfin le défi d'un voyage au Pôle Nord ; suit le récit d'une fantastique randonnée au pays des neiges, des glaces éternelles et des aurores boréales.

Quelques-uns de ces romans ont paru dans le *Saint-Nicolas* (3), qui est une gazette fort plaisante : chaque semaine, elle apporte à la famille un roman enfantin illustré, des anecdotes, des dessins en couleurs et en noir, des nouvelles scientifiques, des jeux d'esprit... tout cela est instructif, varié, divertissant, très moral, sans lourdeur ni pédantisme.

On ne sera point surpris que nous accordions une attention toute particulière au *Livre de la Jungle* (4) ; le chef-d'œuvre de Rudyard Kipling est trop connu pour qu'on s'attarde à en louer la prodigieuse fantaisie, le lyrisme narquois, l'humour, l'étonnante puissance ; l'excellente traduction de L. Fabulet et Robert d'Humières a rencontré en R. Reboussin un illustrateur digne du texte ; désormais, quand nous nous remémorerons ces inoubliables histoires, les *Frères de Mowgli*, *la Chasse de Kaa*, *Au tigre! Au tigre!*, *le Phoque blanc*, *Rikki-Tikki-Tavi*, *Toomai des Eléphants*, *Service de la Reine*, nous reverrons ces dessins vigoureux et fantasques, cette forêt, ces spectacles frénétiques que le peintre a su si heureusement imaginer et fixer.

(*A suivre*). JACQUES LUX.

1 *Les Livres roses pour la jeunesse*, 1re série (nos 73 à 96), 24 vol. de 64 pages chacun, illustrés de nombreuses gravures, dans un élégant étui, 3 fr. 90.

2 *Mossieu Clown*. Album d'images par MONTERIEUX : illustrations en couleurs de Poussin. In-8° à l'italienne, cartonné en couleurs, 3 fr. 50.

Le Ver Adam. Album d'images par G. LE CORDIER : Illustrations en couleurs de R. de la Nézière. In 8° à l'italienne, cartonné en couleurs, 3 fr. 50.

3 *Jacqueline Sylvestre*, par MICHEL EPUY : illustrations de L. BURNETT. In-8° jésus, relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tranche dorée, 5 francs.

4 *Le Fils du Planteur*, par MAURICE CHAMPAGNE : illustrations de Raynolt. In-8° jésus, relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, tranche dorée, 5 francs.

1 *Le Prince Mokoko. Les Enfants aux Colonies*, par J. CHANCEL ; illustrations de R. DE LA NÉZIÈRE. In-8° illustré, relié toile, fers spéciaux, tranche dorée, 5 francs.

2 *Un défi au Pôle Nord*. Collection des Aventures maritimes, par E. SALGARI ; illustrations de L. Amato. In-8°, relié toile, fers spéciaux, tranche dorée, 8 francs.

3 *Saint-Nicolas* Journal hebdomadaire pour garçons et filles, illustré en noir et en couleurs. Année 1912 (33e année) 1 vol. in-4°, relié toile, fers spéciaux, tranche dorée, 15 francs.

4 *Le Livre de la Jungle*, par R. KIPLING, lauréat du prix Nobel. Traduction de L. FABULET et R. D'HUMIÈRES, illustrations de R. REBOUSSIN. In-8°, orné de 200 illustrations, dont 7 hors texte. Broché : 10 francs, relié : 15 francs.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGENE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 26. — 2e SEM. 50e ANNEE 28 DÉCEMBRE 1912

LÉGENDES ET TRADITIONS DE LA BULGARIE

Au moment où le peuple bulgare attire tous les yeux par ses victoires, il peut être intéressant de rechercher ce qu'il a mis autrefois de son âme populaire et de ses souvenirs dans ses traditions et ses légendes. Ces légendes des Balkans n'offrent pas l'élégance poétique des chansons grecques ; on n'y trouve pas non plus d'ordinaire le romantisme coloré (et souvent apocryphe) des chants de la guzla. L'âme bulgare qui s'y exprime est, avant tout, une âme paysanne un peu fruste, un peu rude, à l'allure lente, à la plaisanterie parfois lourde. Néanmoins, à la condition de faire un choix dans les matériaux trop nombreux qui ont été soigneusement accumulés sur ce folklore, on peut glaner plus d'une idée originale, curieuse et piquante.

Commençons par quelques théories cosmogoniques. Si altérées qu'elles nous soient parvenues après avoir longtemps passé de bouche en bouche, on peut admettre qu'il y subsiste un indice de traditions primitives. A cet égard, il y a lieu de remarquer, dans les contes bulgares, une sorte de manichéisme, qui a pu, à l'origine, être un emprunt à des traditions asiatiques, mais auquel s'est superposée l'influence d'un manichéisme conscient, les Bulgares s'étant, en grand nombre, convertis à cette hérésie vers l'an mille. Satan joue un rôle important dans ces récits, non pas comme ennemi de Dieu, mais comme son associé. Il existe, entre eux, ces sortes de jalousies, de querelles et de rivalités sourdes que comportent la plupart des associations humaines. Chacun d'eux cherche à évincer l'autre ou à gouverner au détriment de son compère ; c'est ce que l'on constate souvent en dehors du domaine surnaturel. Dans cette association, il semble que Dieu représente, avant tout, le pouvoir législatif, et Satan le pouvoir exécutif. Dieu voit les projets de très haut, en architecte génial, sans entrer dans les détails de l'exécution qui regardent plus particulièrement le Diable. Dieu est un bon vieillard tranquille et calme, pareil à celui que l'on représente avec une grande barbe sur les fresques de nos églises. Sa bonté ne va pas sans une certaine dose de naïveté. Le diable est plus précis et se charge de réaliser le contact entre les desseins tombés d'en haut et notre basse réalité. C'est un ingénieur et un mécanicien. Ne voit-on pas, d'ailleurs, dans la Bible, que la race de Caïn a fourni au monde les fondeurs de métaux, les constructeurs de villes fortes ou de tours colossales, les belliqueux sonneurs de clairons qu'entend de loin la renommée, tandis que le doux Abel est mort sans postérité ?

Donc Dieu, voyant l'étendue infinie de l'eau, et voulant y faire apparaître la terre, appelle une première fois Satan à son aide. — « Va, lui dit-il, plonge dans l'eau après avoir dit : Par la puissance de Dieu et la mienne ! Tu trouveras de la terre au fond et tu me la rapporteras ». Trois fois, l'expérience échoue parce que le Diable évite de prononcer l'appel à la puissance de Dieu qui lui brûlerait la bouche. Enfin, il se résigne et rapporte un peu de boue. Dieu la lance à la surface des flots et la terre apparaît. Alors voyant ce domaine nouveau, Satan médite de s'en emparer en noyant son associé pendant qu'il

dormira. Dieu, qui a pénétré son dessein, fait semblant de s'y prêter. Il feint de s'endormir et Satan marche vers l'eau, qui recule devant un tel crime. Il s'avance au nord et au midi, à l'est et à l'ouest; en tous sens, l'eau fuit et se dérobe. Enfin, il se décide à réveiller Dieu pour lui proposer un partage de ce qu'il n'a pu prendre pour lui seul. Mais la terre a été bénie puisque Dieu, porté par Satan, a fait, au dessus d'elle, le signe de la croix; elle appartient toute entière au pouvoir céleste... Le diable se retire mécontent et Dieu demeure seul en face de la terre, dont la croissance rapide et démesurée commence bientôt à l'inquiéter. Comment l'arrêter? Il faudrait pour cela, l'avis de Satan. Dieu lui envoie un ambassadeur, un de ses anges. Mais l'ange, rencontrant Satan à cheval sur un bouc, se met à rire de la posture, et le diable froissé ne répond rien. Après lui, Dieu envoie l'abeille, qui, dans plusieurs de ces récits, joue un semblable rôle d'intermédiaire, et l'abeille vient se poser sur l'épaule de Satan pour écouter son soliloque : « Ce Dieu, est-il naïf! Le voilà embarrassé pour peu de chose quand il n'a qu'un ordre à donner. » L'abeille revient. Sur son conseil, Dieu dit : « Assez de terre! » et la terre s'arrête de grandir. Enfin Dieu crée les hommes et, comme Satan lui réclame sa part de ce domaine nouveau, il croit très adroit de garder les vivants en lui donnant les morts; mais il s'aperçoit bientôt qu'il y a beaucoup moins de vivants que de morts. C'est alors que, ne pouvant manquer à sa parole, il se crée un fils, Jésus-Christ, que le contrat n'engage pas. Par la vertu du Christ, les morts, eux aussi, sont ajoutés au royaume de Dieu.

Une autre légende est relative au mariage du Soleil. Le Soleil ayant demandé à se marier, Dieu, bonnasse, et ne prévoyant pas les conséquences, est sur le point d'y consentir. Mais, cette fois encore, c'est l'abeille qui vient en aide au Maître. Volant au devant de Satan, elle le trouve sur un âne, arrêté au passage d'une rivière. L'âne tend le cou vers l'eau et Satan l'encourage: « Bois, mon ami, bois; bientôt il n'y aura plus d'eau! Dieu ne sait ce qu'il fait, il veut marier le Soleil et bientôt la terre entière flambera. »

La légende de Loth, n'est pas sans analogies avec certains récits de la légende dorée, ou avec l'histoire du Tannhauser. Loth, après son crime, s'est réfugié de désespoir dans un couvent et implore l'absolution. — « Va, lui dit son supérieur, planter trois rameaux secs dans un carrefour et arrose-les patiemment. Le jour où Dieu les fera fleurir, c'est qu'il t'aura pardonné! » Loth, docile, plante les branches et va chercher de l'eau à la fontaine. Mais, en revenant, il rencontre le diable qui s'empare de la cruche et la vide. Il retourne sans se plaindre; même scène au retour; et ainsi pendant trois ans. Enfin, comme la persévérance triomphe de tous les obstacles, Dieu, touché de son repentir, fait bourgeonner les bâtons qui deviennent des arbres géants... Le jour où les Juifs eurent besoin de trois croix sur le Calvaire, ce furent ces arbres qu'ils abattirent. Le Christ et les larrons étant morts sur ces croix, celles-ci furent enfouies dans un trou. Mais, plus tard, l'empereur Constantin les découvrit et reconnut celle qui avait porté le Christ par la résurrection d'un mort.

Une légende raconte d'une façon pittoresque la conversion d'un barbare. Quand les Saints parcouraient la terre pour baptiser les hommes, l'un d'eux rencontra un Bulgare, à qui il dit que le baptême lui ouvrirait le ciel; sans quoi, il irait en enfer. — « C'est bien, dit le Bulgare après avoir réfléchi; mais je voudrais comparer. » Et le Saint, se jetant à genoux, supplia Dieu de montrer à cet homme le ciel et l'enfer. Conseillé d'en haut, il se mit alors en marche avec lui vers le haut plateau (la planina), d'où l'on découvre tout l'horizon. Ils montèrent longtemps et, le chemin étant dur, ils s'arrêtèrent un moment sous un arbre pour se reposer. — « Quelle espèce d'hommes, dit le Bulgare au Saint, y a-t-il donc dans ton paradis? — « Des hommes de tous les genres et de toutes les nations... » Sur quoi, tous deux lassés s'endormirent et le Bulgare eut un rêve. Il se vit arrivant à la porte du paradis et demandant l'entrée à Saint-Pierre. La permission lui est gracieusement accordée. Il pénètre dans le royaume des élus et aperçoit avec éblouissement une foule d'hommes en robe blanche, avec des couronnes, qui chantent. Tenace dans son idée, il demande encore à Saint-Pierre : « Y a-t-il des Juifs ici? — Non — des Arméniens? — Non — des Grecs? — Non — des Turcs? — Pas davantage! — Alors, qu'y a-t-il donc? — Uniquement des chrétiens... » Et, continuant sa route, il arrive en enfer, où il voit une foule encore plus grande, mais avec des costumes bariolés, où l'on reconnaît facilement des Juifs, des Arméniens, des Grecs... Sur quoi, l'homme se réveille et, tirant le Saint par le bras, lui dit : « J'ai vu le ciel et l'enfer : j'aime mieux le ciel. Il y a, dans l'enfer, des gens qui ne me plaisent pas. Baptise-moi vite! ».

Un récit, qui rappelle de très loin une poésie connue de Schiller, et qui, on le remarquera par sa conclusion, est antérieur à l'alliance balkanique, raconte la distribution du bonheur. Quand Dieu partagea les bonheurs entre les peuples, les Turcs arrivèrent les premiers. Ils demandèrent le pouvoir et l'obtinrent. Les Bulgares, ayant appris trop tard la distribution, n'arrivèrent qu'après; et, quand ils réclamèrent, eux aussi, la suprématie : « Mes bons amis, dut leur répondre le Maître, je suis désolé mais elle est donnée. Demandez-moi autre chose. —

Nous ne voulons rien d'autre ! — Il le faut pourtant. Tenez, je vous aime bien. Prenez l'amour du travail. C'est mon meilleur cadeau. Et allez en bonne santé ! — Sur quoi, arrivèrent les Juifs, en faisant de grands saluts. — Que voulez-vous ? — Le pouvoir ! — Il y a longtemps que je ne l'ai plus. — Oh, Dieu, quel mauvais calcul tu as fait ! Si tu avais su t'entendre avec nous, tu y aurais trouvé ton avantage. — Vous parlez de calcul, eh bien, vous en aurez le don »... Vinrent enfin les Grecs, en dernier, toujours avec la même prétention au pouvoir suprême. Ceux-là, sur la réponse de Dieu, eurent un sourire : « Mon pauvre bon Dieu, tu n'es pas fort en politique ; tu n'as pas vu comme ces fourbes-là t'ont roulé... — Puisque vous vous entendez si bien en fourberie, répondit Dieu, gardez-la pour vous ; c'est le cadeau que je vous donne ! »

Voici un autre récit sur la destinée : De deux frères, l'un était pauvre ; à l'autre, tout réussissait. Un soir qu'ils revenaient ensemble des champs, le riche à cheval, le pauvre à pied, traînant la jambe, le riche dit à l'autre : « J'ai oublié un licol, va donc le chercher. » Et, quand le pauvre arriva au champ, il trouva un homme qui liait des épis : « Que fais-tu là, dit-il, tu es un voleur ! — Non, dit l'homme, je travaille pour ton frère, je suis son bonheur ! — Mon frère a donc un bonheur ? — Tout homme a un bonheur en naissant ; mais beaucoup ne savent pas le voir, le fâchent ou le perdent. — Comment pourrais-je retrouver le mien ? — Va dans le bois, tu le verras ; saisis-le, mets-le vite dans un sac, et tape dessus jusqu'à ce qu'il t'ait donné trois noix. » Ainsi fut fait. Le Bonheur ne voulait pas donner les noix ; à force de le violenter, il céda. Le pauvre s'en alla alors avec ses trois noix, ne sachant qu'en faire. Il rencontra trois enfants qui se battaient pour un vase trouvé en terre. Afin de les apaiser, il leur partagea les noix en échange du vase. Celui-ci renfermait un trésor. A partir de ce jour, il fut heureux.

Bien des récits d'un tout autre genre mettent en scène les Samovilas (ou nymphes solitaires), sorte d'ondines, principes des forces naturelles, défendant les choses contre les envahissements de l'homme jusqu'au jour où celui-ci triomphe d'elles par de puissantes conjurations magiques. Ces récits relatifs aux Samovilas sont surtout connus du côté de la Macédoine, dans les pays où l'influence serbe a pénétré. Je citerai seulement l'histoire du berger Stoian qui rencontra un jour trois Samovilas se baignant nues dans une fontaine (1). Ayant pris la robe de l'une, il refusa de la lui rendre jusqu'à ce qu'elle eût consenti à l'épouser. Il en eut un fils et il était heureux. Au début, se méfiant de sa compagne, il avait, pour l'empêcher de s'évader, emprisonné une de ses ailes entre le couvercle et le coffre de la [illegible] à pain. Mais, peu à peu, la confiance était revenue, et il pensait que l'enfant suffisait maintenant à la retenir. Aussi ne fut-il pas inquiet un jour où elle lui redemanda sa robe pour aller danser une heure avec ses anciennes compagnes. Il lui rendit la liberté. Aussitôt elle s'envola en sifflant par la cheminée et vite alla se baigner dans la source pour retrouver sa virginité.

Voulez-vous savoir pourquoi les Tziganes se rasent la tête, tandis que les Valaques portent de longs cheveux ? Un jour, Dieu, se promenant sur la terre avec un de ses anges, arriva devant une auberge où l'on entendait des éclats de voix bruyants. L'ange entra pour voir ce qui se passait et trouva des Tziganes et des Valaques, qui, suivant leur habitude, causaient très fort en ayant l'air de se disputer. Pour apaiser leur querelle, il crut bien faire de leur couper la tête à tous. Mais, quand il revint raconter la chose à Dieu, celui-ci fut mécontent de cette exécution sommaire. — Va, dit-il à l'ange, réparer le mal que tu as fait ? — Mais comment ? — Remets seulement les têtes sur les corps, je me charge du reste. » L'ange rentra, un peu troublé de la remontrance et, dans sa hâte, mit les têtes des Tziganes sur les corps des Valaques, les têtes des Valaques sur les corps des Tziganes. Ils ressuscitèrent ainsi ; mais, quand les uns et les autres s'aperçurent de la méprise, ils éprouvèrent des sentiments différents. Les Tziganes, ne voulant pas garder des cheveux valaques, les rasèrent avec soin ; les Valaques, n'osant pas toucher aux cheveux tziganes, s'abstinrent de les couper.

Quelques contes maintenant sur les bêtes. D'où vient le chien ? C'est un jour où les moutons étaient attaqués par un loup. Dieu lança son gant à la tête du loup ; et celui-ci, se mettant à aboyer et à courir, devint un chien... Pourquoi l'âne pousse des braiement si lugubres ? Quand Noé voulut rassembler les bêtes dans l'arche, il les appela en frappant sur les quatre faces du pilier central de l'arche et elles accoururent toutes. Le déluge achevé, il les invita à sortir. Et toutes poliment, en passant devant lui, disaient : « Noé, bonne santé ! » Noé, également poli, leur répondait en les appelant par leur nom : « Bonjour lion, bonjour éléphant... porte-toi bien ! »... Mais, quand vint l'âne, Noé, ne se rappelant plus son nom, en inventa un d'une sonorité singulière. Les animaux trouvèrent cela drôle et se moquèrent de l'animal, qui vint tout pleurant se plaindre à Dieu... — Que te faut-il, dit Dieu en plaisantant ? Dois-je, pour te consoler, te donner les longues oreilles du lièvre ? — Oui, dit l'âne stupide. — Eh bien, soit ! » Et, depuis ce temps, l'âne a de

(1) J'ai cité quelques autres contes bulgares dans mes [illegible] *Légende d'hier et de demain*. Hachette, 1897, p. 342 à 350.

longues oreilles mobiles et, comme on continue à rire de lui, il parcourt le monde en gémissant.

Ces contes populaires, comme en tous pays, sont dits par les bonnes vieilles qui filent leur quenouille, par les bergers, par les solitaires, qui les retiennent, les arrangent et les commentent. Il est des chansons qui sont propres à certaines fêtes ou cérémonies, parmi lesquelles, les unes sont vieilles, les autres ont été composées récemment par quelque improvisateur inconnu et contribuent à enregistrer les souvenirs nationaux. Je citerai, dans ce genre, le groupe des chansons de la Koleba.

Les fêtes de la Koleba commencent le 24 décembre et se continuent jusqu'au jour de l'épiphanie, avec des rites dont on retrouve l'équivalent chez bien d'autres peuples. C'est ainsi que, le soir de Koleba, on cuit des gâteaux, dans lesquels on en ferme, comme nos fèves des Rois, de l'argent et des rameaux de cornouiller. Il y a autant de gâteaux que de membres de la famille. Chacun d'eux reçoit le nom d'un animal, puis on tire au sort, et pendant le reste de l'année, l'on doit garder le nom de l'animal qui vous est échu. Ces rameaux de cornouiller servent également à prévoir le sort. On les jette au feu pour voir comment ils y brûlent. S'ils flambent avec éclat, c'est bon signe pour l'année. S'ils refusent de s'allumer, il faut tout craindre.

En ces jours de la Koleba, il faut apaiser les esprits qui se promènent surtout à la nuit tombante près des lieux humides. Si l'on est forcé d'aller la nuit chercher de l'eau à la fontaine, on y jette une pièce de monnaie pour se les concilier.

Il arrive également dans cette période que l'on voie le ciel s'ouvrir sur une éblouissante lumière. Un vœu formulé pendant cette irradiation très brève (comme, chez nous, pendant la chute d'une étoile filante) a toutes les chances pour être exaucé.

Mais le rôle principal revient alors aux troupes d'enfants qui se promènent de porte en porte, chantant des chansons pour tous ceux qui habitent dans la maison, et récoltant en échange des gâteaux ou des piécettes. Voici une courte chanson adressée à une jeune fille : « Mère, j'ai rêvé cette nuit; je voyais, dans un nuage sombre, deux pigeons blancs volant vers moi ! — Ma fille, le nuage, c'est le mariage. Les pigeons blancs qui le précèdent, ce sont les demoiselles d'honneur (les « devers » dont le rôle consiste à échanger les anneaux des mariés et à tenir derrière eux des cierges).

A une jeune femme, on dira l'histoire de la femme du Ban et des brigands : La femme a été le matin à la fontaine chercher de l'eau pour son mari. Elle aperçoit des brigands qui causaient entre eux et, rusée, leur dit : « Je vous salue, brigands ! Venez jusqu'à ma maison. Mon mari est fou de moi et, quand il verra comme vous m'avez bien traitée, il vous fera les plus beaux cadeaux ! » Les brigands se laissent persuader. Mais, quand ils arrivent dans la cour, ils n'y voient que le cheval du Ban, dont l'œil brille, dont la bouche écume, dont le pied piaffe d'impatience. La femme appelle : « Viens, mon mari ! Des brigands t'attendent et ta femme est avec eux. » On voit la tête du Ban à sa fenêtre et les brigands comprennent aussitôt leur imprudence. Ils tournent bride et se sauvent. Mais le Ban a sauté sur son bon cheval; il a tiré son sabre et galope derrière eux. Il les atteint; il leur crie : « Lequel d'entre vous est le chef, que je lui coupe la tête le premier ? » Et il frappe à droite, à gauche; et la terre est jonchée de leurs corps sanglants...

A des garçons, on chante l'histoire de Michaël et du petit Roi qui voulait se battre contre les Turcs — Angelina va trouver son frère Michaël : « Mon frère, tu pars au combat. Emmène mon fils, le petit roi, qui rêve de se battre ! — Ma sœur, il est bien petit, bien débile. — Je t'en supplie. Ne le fais pas pleurer ? » Et il l'emmène. Et ils sont sur une colline; et le petit roi voit un spectacle inconnu : « Michaël, mon oncle, que vois-je de blanc sur la prairie ? Sont-ce des linges tissés par une jeune fille, des étoffes de femme ? — Ni l'un ni l'autre; ce sont les tentes d'Hassan-Pacha ». A peine le petit roi a-t-il entendu qu'il saute sur son cheval, se précipite avec sa lance, entre dans le camp turc, et tue le chef... « Mon oncle, trouves-tu encore que ton neveu soit trop faible et trop délicat pour aller au combat ? »

Pour un homme marié, on chante le pari du jeune homme avec le soleil : — Un jeune homme a fait le faraud hier à la fontaine. « J'ai, a-t-il dit, un cheval plus prompt que l'éclair, plus prompt que le vent, plus prompt que le soleil d'or ! » Le soleil a eu vent de la bravade et, lorsqu'il paraît le lendemain, il dit : « Jeune imprudent, tu t'es vanté d'avoir un cheval plus prompt que moi. Je tiens le pari. Lève-toi avant le jour et attends-moi à l'Orient. Nous partirons ensemble, toi sur la terre, moi dans le ciel. Si tu l'emportes, je te donne en mariage ma petite sœur, la plus belle des étoiles. Si c'est moi, je prends ton cheval ». Avant l'aube, le jeune homme a sellé son rapide coursier, il saute dessus et s'en va vers le bord de la terre, de la grande terre, là où le soleil allume ses premiers rayons. Le soleil apparaît et ils s'élancent. Le jeune homme a dit vrai. Un bon cheval bulgare est plus prompt que le soleil. L'astre d'or est encore au levant que le cavalier a déjà atteint le midi. Il descend de cheval, s'étend paresseusement et s'endort. Enfin, son cheval le réveille en frappant du pied : « Le soleil va arriver au couchant et nous ne sommes encore qu'au midi ! » Il

ressaute à cheval et galope, traverse quatre-vingt provinces, laisse encore en arrière le soleil et arrive avant lui dans la ferme où celui-ci doit passer la nuit. La sœur du soleil s'avance : « Cavalier, où as-tu laissé mon frère ? — Approche un peu, belle fille, je vais te le dire ! » Comme elle s'approche, il l'enlève et repart, la femme en croupe. Voici maintenant le soleil qui les voit : « Hardi jeune homme, tu as un bon cheval ; j'ai perdu mon pari. Garde ma sœur ; tu l'as vaillamment conquise ! »

Enfin, une dernière chanson de la koleba donnera une idée des refrains patriotiques avec lesquels on a bercé les petits Bulgares en les préparant à la croisade contre l'ennemi héréditaire, le Turc. On en trouverait beaucoup d'autres exemples mettant en scène des héros du passé. Celle-ci commémore des événements bien récents ; elle n'en a pas moins déjà une belle couleur d'archaïsme. Il s'agit de la bataille de Plevna, où les Bulgares ont combattu à côté des Russes pour conquérir leur indépendance.

Le brouillard s'abaisse, le brouillard tombe au loin sur la grande plaine de Plevna, et les flocons de neige tombent au jour de Saint Pierre. Oh ! s'il venait quelque grand vent pour dissiper ce maudit nuage !... Là-bas, sur la colline, Osman Pacha lance des ordres d'une voix retentissante : « Vite, que les trompettes se rassemblent ! Qu'ils embouchent leurs clairons sonores ! Qu'ils lancent des appels aux quatre coins de l'horizon. Que toute mon armée accoure ici ! » Et les trompettes se sont rassemblés. Ils ont soufflé dans leurs jaunes clairons. Les bataillons se sont ébranlés de tous côtés dans la plaine. En tous sens, ils s'avancent vers Osman Pacha.

Maintenant Osman Pacha crie sur la colline : « Mes troupes hardies, rangez-vous, que je vous compte ! » Et il les compte avec grand soin. Et il manque un bataillon... — Mère, vieille mère, Osman Pacha a perdu un de ses bataillons. Nulle part, on ne l'a retrouvé. La neige a enseveli tous les hommes jusqu'au dernier !

Et l'on entend de loin la voix sonore d'Osman Pacha, qui crie ses ordres sur la colline : « Ici, tous mes capitaines ! Il me manque un bataillon. Allez le chercher ; retrouvez-le dans la plaine !... » — Mère, vieille mère, écoute ; lorsqu'ils ont enfin retrouvé la trace du bataillon, tous les hommes étaient sous la neige ; oui, tous ! Le sac est gelé sur leur large dos ; le fusil est gelé à leur épaule ; les souliers sont gelés à leurs pieds.

Et Osman Pacha crie encore à voix haute : « Tous, obéissez ! Coupez du bois ; allumez du feu pour fondre les sacs sur leurs dos, les fusils sur leurs épaules, les souliers à leurs pieds... — Mère, le brouillard descend, le brouillard tombe... Mais est-ce bien du brouillard qui est si lourd, si sinistre ? Non, le brouillard, c'est la fumée des fusils et des canons qui font trembler la terre...

Osman Pacha crie encore sur la colline : « Trompettes, trompettes, sonnez vite le rassemblement ! »... Ils sont tous là. Et lui commande d'une voix claire : « Héros, les Russes avancent sur nous ! Je ne peux plus tenir ; je n'ai plus une bouchée de pain ; toutes nos balles sont tirées ; nos vêtements sont en loques ! » Et il crie encore : « Apportez-moi un étendard vert et rouge et attachez-y mon mouchoir, mon mouchoir blanc. Nous ne pouvons plus combattre !... — Mère, vieille mère ; et, pendant qu'il crie cela, les Cosaques sont déjà sur eux ; leurs sabres resplendissent comme les faux à la moisson !

Et, sur la colline de Plevna, maintenant, c'est un capitaine russe qui crie ses ordres à voix haute : « Soldats, il est pris, Osman Pacha ; il est lié sur une voiture ; et on va l'emmener en Russie ! Soldats, Osman Pacha est prisonnier et toute l'armée turque s'est rendue ! »

L. De Launay,
de l'Institut.

L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD (1)

Les céréales, l'huile, le vin, l'élevage, surtout l'élevage du cheval, telles furent alors les principales sources de la richesse. On a beaucoup insisté sur l'importance de la culture du blé ; on a dit et redit que l'Afrique fut le grenier de Rome. Il est très vrai qu'étant à proximité de l'Italie, qui ne trouvait plus de profit à cultiver les céréales, elle fut appelée à fournir la plus grande partie du blé nécessaire à la capitale. Mais les envois annuels qu'elle faisait à Rome au Ier siècle ne dépassaient pas trois millions et demi d'hectolitres (à peu près le trente-cinquième de la production actuelle de la France), et ils représentaient peut-être pour une bonne part des impôts ou des redevances prélevés en nature. On ne voit pas que les blés africains aient été exportés ailleurs en grandes quantités et aient donné lieu à un commerce rémunérateur. Ce qui fit surtout la fortune de l'Afrique romaine, ce fut la vente de ses huiles ; elle en expédia dans tout le monde méditerranéen. Le climat du pays convient parfaitement à l'arboriculture : les anciens l'ont compris. L'archéologie retrouve d'innombrables témoignages des plantations dis-

(1) Voir la Revue [illegible] et [illegible] 1904.

parues : clôtures de vergers, murettes de soutènement qui bordaient des terrasses étagées sur les pentes des coteaux et des montagnes, débris de pressoirs à huile. Le centre et le Sud de la Tunisie, le Sud-Est de la province de Constantine, abandonnés auparavant à des nomades, se couvrirent alors de véritables forêts d'oliviers.

Les vestiges de travaux hydrauliques sont nombreux aussi : puits, réservoirs, barrages sur les ravins et les rivières, canalisations. Ils doivent dater, au moins en partie, de l'époque romaine. Dans une contrée où la répartition des pluies est très inégale et très capricieuse, où certaines régions manquent à peu près de sources, ils servaient soit à irriguer les cultures, soit à assurer aux hommes et au bétail l'eau d'alimentation nécessaire.

L'apogée de cette prospérité paraît avoir été atteinte au début du IIIe siècle, sous la dynastie africaine des Sévères. Puis commença la décadence, moins rapide, toutefois, que dans d'autres provinces. Sous le Bas-Empire, les villes, que jadis le patriotisme local avait embellies avec tant de zèle, ne s'ornaient plus guère de monuments nouveaux, l'aristocratie municipale ayant presque disparu par des causes qu'il serait trop long de rappeler ici. Dans les campagnes, des crises éclataient, provoquées soit par le brigandage qu'un gouvernement affaibli ou insouciant ne réprimait pas, soit par les misères des colons, trop souvent livrés au bon plaisir des fermiers ou des gérants sur les sols qu'ils exploitaient. Le nombre des petits propriétaires diminuait ; entre la possession de la terre et le travail agricole, le divorce était désormais presque complet. Pourtant, les immenses domaines qui appartenaient à l'Empereur et à l'aristocratie sénatoriale restaient, en général, bien cultivés. A la veille de l'invasion vandale, l'Afrique était encore la contrée la plus riche du monde romain.

Depuis plusieurs siècles, elle avait donné à l'Empire des soldats, des administrateurs ; quelques-uns de ses enfants s'étaient fait une place honorable dans les lettres latines. Elle mérita mieux encore de la civilisation par la part qu'elle prit au développement du christianisme. On ignore d'où lui vint l'Évangile et quelles furent les causes des progrès rapides de la foi nouvelle. Ce que nous savons, c'est que cette religion d'origine orientale, qui, à Rome et à Lyon, se servit du grec jusqu'au IIIe siècle, adopta en Afrique la langue latine, et l'imposa aux chrétiens d'Occident, par les écrits d'un Tertullien, d'un saint Cyprien, peut-être aussi par des traductions de l'Écriture sainte. Plus tard, saint Augustin, le plus grand des Africains, dirigea le catholicisme dans les voies qui devaient l'écarter à la fois d'un individualisme anarchique et d'un formalisme desséchant, en définissant les dogmes avec la précision d'un esprit romain, en proclamant l'autorité souveraine de l'Église dans les questions de discipline et de foi, et aussi en donnant l'exemple d'une piété ardente, dont l'élan ne pouvait être brisé par sa soumission aux règles.

Les Vandales, qui ne comptaient guère que cinquante mille combattants, occupèrent le pays sans peine : appelés par le chef de l'armée d'Afrique, ils battirent ensuite des soldats dont la plupart étaient des barbares, étrangers à la population civile qu'ils devaient défendre. Quant à celle-ci, elle ne leur résista guère ; elle avait depuis longtemps perdu le goût et l'usage des armes ; l'aristocratie et l'Eglise qui dominaient cette société ne disposaient pas de forces matérielles.

L'histoire des Vandales est celle d'aventuriers qui, sous la conduite d'un bandit de génie, Genséric, pillèrent d'abord l'Afrique et écumèrent en pirates les côtes de la Méditerranée ; qui, bientôt, préférèrent à cette existence profitable, mais périlleuse et dure, une vie de molle oisiveté. Ils dépouillèrent l'aristocratie d'une grande partie de ses domaines et persécutèrent l'Eglise catholique. Haïs des Romains, ils se soucièrent peu de les protéger contre les tribus indigènes. Les Berbères redevinrent les maîtres dans le centre et dans l'Ouest de l'Algérie et au Maroc ; ils dévastèrent la province de Constantine et le Sud de la Tunisie. Alors ces rudes Africains, que Rome n'avait pas su réduire, mais que, du moins, elle avait le plus souvent contenus, portèrent les premiers coups décisifs à la civilisation latine.

Au royaume germanique que le hasard avait transporté en Espagne, puis installé pour un siècle en Afrique, succéda l'autorité de l'empereur de Constantinople, héritier des Césars romains. A peine débarqués, les Byzantins anéantirent la domination vandale. Mais ils ne tentèrent même pas de reprendre les Maurétanies aux indigènes. Des principautés s'y formèrent, où quelques groupes fidèles à l'usage du latin subsistèrent çà et là, entourés de barbarie.

Quant à la Tunisie et à la province de Constantine, les Grecs les hérissèrent de forteresses : œuvre véritablement imposante, accomplie avec une décision, une rapidité admirables, mais qui prouve combien les ennemis étaient menaçants et redoutables, combien Byzance se fiait peu à la valeur offensive de ses troupes. D'ailleurs, les ouvrages officiels ne suffirent pas à protéger les provinciaux contre les surprises : presque partout, ils élevèrent des refuges au milieu de leurs villages et entourèrent leurs villes de remparts. Et pourtant, dans ce pays où l'insécurité était accrue par les violences des soldats et les exactions des fonctionnaires, vivait toujours une

population nombreuse, qui cultivait les céréales et les arbres fruitiers ; l'huile d'olive s'exportait encore au loin et les plantations couvraient de telles étendues que les envahisseurs arabes appelèrent l'Afrique « la Verte ».

IV

Quelques rapides chevauchées de pillards précédèrent les armées musulmanes qui, à la fin du VIIe siècle, vinrent conquérir le pays. Les troupes byzantines furent facilement vaincues, et bientôt les villes fortifiées capitulèrent. Seuls, les Berbères opposèrent une vive résistance, qui tenta même de s'organiser, sans y réussir. Vainqueurs, les Arabes s'efforcèrent de s'attacher les indigènes en leur permettant d'aller rançonner l'Espagne.

On ne sait guère comment périrent cette civilisation latine qui avait été si brillante, cette Eglise qui avait tant contribué à la grandeur du catholicisme. Mais il est certain que l'une et l'autre sombrèrent vite dans la tempête. La civilisation latine, dont le domaine avait été beaucoup amoindri par les Berbères depuis l'époque vandale, qui avait perdu deux de ses meilleurs soutiens par la disparition de la classe moyenne et de l'aristocratie sénatoriale, ne reposait plus guère que sur le clergé. Or, dans les tribus, le christianisme ne s'était pas implanté partout ; dans les provinces byzantines, il se rattachait par des liens très étroits au catholicisme romain : ce qui peut-être hâta sa ruine. L'Eglise schismatique des donatistes, dont M. Monceaux vient de nous donner l'histoire, avait été bien près de dominer l'Afrique sous le Bas-Empire, mais elle avait succombé au début du Ve siècle, surtout sous les coups de saint Augustin. On peut se demander si elle n'aurait pas survécu à la conquête musulmane, comme les Eglises séparées d'Egypte et de Syrie. Elle aurait craint de s'expatrier, car elle n'aurait rencontré ailleurs que la défiance ou la haine des chrétiens. Le clergé catholique, certain d'être bien reçu par eux, ne dut guère hésiter à fuir la persécution menaçante.

L'Afrique du Nord, qui paraissait destinée à prendre sa place parmi les pays romans, fut désormais détachée du monde occidental. Mais il serait exagéré de dire qu'elle devint aussitôt un prolongement de l'Orient. Toute son histoire atteste la ténacité des traditions et des mœurs chez une grande partie des autochtones. Aujourd'hui encore, mille superstitions et plus d'un rite, remontant à un passé fort lointain, se mêlent à leur foi musulmane. La langue à laquelle beaucoup d'entre eux sont demeurés fidèles est celle que leurs ancêtres parlaient il y a trois mille ans, avant la venue des Phéniciens. La rapide diffusion de l'islamisme en Afrique est plus remarquable. On a quelque peine à l'expliquer, si l'on se souvient que les conquérants arabes furent très peu nombreux, qu'ils restèrent presque tous groupés dans les villes où ils tenaient garnison, et que l'autorité des khalifes se fit bientôt haïr par ses exigences financières.

Les Berbères, il est vrai, trouvèrent dans la religion même qu'ils adoptèrent des prétextes pour manifester leur esprit d'indépendance. Pendant plusieurs siècles, nous voyons des tribus s'élever tour à tour, justifiant leur révolte par des doctrines contraires à celles du khalifat orthodoxe, auquel elles disputent, puis arrachent l'Afrique du Nord. Elles fondent des royaumes qui, comme toujours, sont impuissants à s'organiser, s'effritent, se choquent et s'écroulent.

La grandeur éphémère de trois dynasties montre pourtant ce que des maîtres vigoureux peuvent obtenir des Berbères. Les Fatimides vont conquérir l'Egypte et la Syrie ; les Almoravides et les Almohades mènent la guerre sainte en Espagne et portent même leurs armes au Soudan. La civilisation musulmane commence à fleurir en Afrique ; des monuments d'un art à la fois robuste et élégant décorent les capitales ; des Universités se fondent : des théologiens, des jurisconsultes forment des élèves et sont admis dans les conseils des souverains. Dans les campagnes, les cultivateurs travaillent et réparent vite les dommages des guerres. Les descriptions des géographes arabes de cette époque prouvent que la Berbérie était encore une contrée pleine de ressources.

Cependant, au milieu du XIe siècle, elle avait reçu des hôtes qui devaient lui être funestes : des Bédouins, originaires d'Arabie et émigrés en Egypte, qu'un khalife fatimide avait dirigés sur l'Ifrikia pour la punir d'une rébellion. On ignore s'ils étaient très nombreux, et, malgré des actes de pillage, leur venue ne semble pas avoir provoqué une révolution brusque et profonde. Mais ces pasteurs nomades, dédaigneux de l'agriculture, ennemis surtout des arbres, qui gênaient les parcours de leurs troupeaux, s'infiltrèrent peu à peu parmi les sédentaires et les ruinèrent par leurs rapines et leurs dégâts. Surtout, ils convaincquirent beaucoup d'entre eux de l'inutilité d'un labeur pénible. Ils furent parmi les Berbères les propagateurs de cet islamisme fataliste qui tue l'énergie, méprise le travail et professe que la civilisation ne vaut pas les efforts qu'elle coûte.

Après les Almohades, qui, pendant quelques années, régnèrent sur toute l'Afrique septentrionale, celle-ci se brisa de nouveau, selon les lois géographiques qui dominent son histoire. Elle fut morcelée en plusieurs tronçons, dont l'un répondit à

peu près au Maroc, l'autre à la Tunisie, tandis que l'Algérie était soumise à d'autres maîtres, ou bien disputée entre ses voisins de l'Est et de l'Ouest. Nous retrouvons la même suite monotone de compétitions et de crimes dynastiques, de révoltes de tribus, les mêmes guerres, sans cesse renaissantes, la même instabilité des frontières, l'éclat rapide de quelques règnes, la décomposition aussi rapide des États abandonnés à des souverains débiles. Dans cette confusion sanglante, les princes ne sont pas insensibles aux élégances raffinées des cours musulmanes. Ils aiment à être célébrés par les poètes, ils protègent les savants et les lettrés, ils appellent les architectes et les décorateurs qui transportent à Fez et à Tlemcen les délicates merveilles de l'art arabe d'Andalousie.

Une lutte glorieuse de plusieurs siècles avait rendu aux chrétiens la péninsule ibérique. Ils pensèrent dès lors à reprendre en Afrique la croisade avortée de saint Louis. D'ailleurs, il fallait essayer de mettre fin aux pirateries des corsaires barbaresques. Dès le xve siècle, les Portugais occupèrent un certain nombre de ports sur les côtes du Maroc; puis les Espagnols prirent Melilla, Oran, Bougie, Tripoli, et mirent une garnison devant Alger. Les uns et les autres avaient de plus vastes projets : au delà du littoral, ils voulaient reprendre des terres qui avaient été latines et chrétiennes. Les richesses des Indes orientales et occidentales détournèrent les conquistadores de cette tâche difficile.

Mais leurs premières entreprises provoquèrent un réveil de l'Islam. Des apôtres, dont beaucoup, selon la tradition, vinrent de la côte saharienne au Sud du Maroc, se répandirent, fondant en cent lieux des familles maraboutiques, qui entretinrent les ardeurs religieuses par leurs prédications et par le culte de leurs saints ancêtres. D'autre part, des Andalous, chassés d'Espagne, apportaient leurs rancunes contre leurs persécuteurs. Sauf quelques communautés d'hérétiques, réfugiées dans les oasis lointaines du Mzab, dans des montagnes de la Tripolitaine, dans l'île de Djerba, tous les habitants de la Berbérie professaient maintenant la foi orthodoxe, et s'unissaient dans la haine des chrétiens. La défense s'organisait, du moins autant qu'une organisation était possible en Afrique. Au Maroc, de prétendus descendants du Prophète fondèrent une dynastie nouvelle, s'appuyant sur une forte armée, et se firent obéir d'un grand nombre de tribus. Une famille de corsaires, les Barberousse, qui s'était emparée d'Alger, offrit la souveraineté de l'Afrique du Nord au sultan de Constantinople. Avec l'aide de troupes turques, elle voulut constituer un grand État musulman, dont la marine aurait dominé dans la Méditerranée occidentale.

Ces ambitions ne se réalisèrent que d'une manière très imparfaite. Aux puissants vice-rois du xvie siècle succédèrent des pachas, simples fonctionnaires turcs qui furent sans autorité, puis des deys élus, indépendants en fait du sultan, mais esclaves de la milice. Celle-ci se mutinait à tout propos, massacrait ses maîtres, les remplaçait à sa guise, portant souvent son choix sur des hommes de rien : un ânier, un balayeur, un laveur de cadavres. Ce n'étaient pas de tels chefs, toujours tremblants, et ne pensant qu'à satisfaire les exigences des janissaires, qui pouvaient discipliner les indigènes. Ils ne se mêlaient pas de les gouverner, mais ils avaient besoin de leur argent pour payer les miliciens. Des colonnes turques, qui commettaient mille excès et étaient détestées, des tribus privilégiées qui devaient faire rentrer les impôts, dont elles-mêmes étaient exemptes, s'efforçaient de mettre à la raison les récalcitrants. Elles n'y parvenaient pas toujours et des révoltes éclataient. L'Afrique du Nord était désormais tombée dans la plus profonde décadence : presque partout, l'insécurité, l'anarchie, la paresse acceptant la misère, plus de commerce, une agriculture redevenue barbare et, dans les mauvaises années, les ravages des grandes famines.

Quant à Alger, on sait qu'elle devint, non la capitale d'une puissance maritime fortement organisée, mais un repaire de pirates, accourus de toutes les rives de la Méditerranée. « Ignores-tu que je suis un chef de brigands? » disait un dey à un consul européen. On connaît les exploits de ces aventuriers, enrichis par la capture des vaisseaux de commerce, par le pillage des côtes d'Espagne, de Provence, d'Italie, par les rançons des prisonniers qu'ils ramenaient et qui se trouvèrent parfois entassés dans Alger au nombre de trente mille. Le désastre de l'expédition de Charles-Quint avait fait croire que cette ville était imprenable. De temps en temps, les nations chrétiennes se décidaient à la bombarder : ce qui ne faisait qu'exaspérer les corsaires. Ou bien elles achetaient quelque répit en payant un tribut. Enfin, la France délivra la Méditerranée occidentale de cette honteuse tyrannie.

Pas plus que les Phéniciens et les Romains elle ne fut attirée en Afrique par l'esprit de domination. Elle aussi redouta de s'engager dans une entreprise qui ne paraissait pas mériter les longs efforts qu'elle réclamait. Mais elle hésita moins longtemps que ses devanciers et ne s'arrêta pas en chemin comme eux. Maîtresse de la Berbérie tout entière, elle doit achever ce qu'elle a commencé depuis quatre-vingts ans, rendre à cette contrée son antique prospérité, s'attacher les indigènes par des liens assez forts pour qu'ils ne puissent, ni ne désirent

les rompre, faire ainsi de sa conquête une véritable France africaine qui sera son orgueil et sa force.

V

Ceux qui travaillent à cette œuvre auraient tort de dédaigner les leçons du passé. L'histoire dont je viens de tracer une esquisse rapide n'est pas seulement une curiosité d'érudit. Il importe au temps présent de savoir pourquoi et comment l'Afrique du Nord a été successivement la plus riche et la plus pauvre des contrées de l'Occident, comment elle a adopté des civilisations étrangères, comment aussi elle les a rejetées.

Il serait déraisonnable de ne pas chercher à profiter des expériences faites par les Romains d'Afrique pendant plusieurs siècles. Les vestiges de leurs bourgs, de leurs fermes, de leurs voies peuvent guider dans le choix des emplacements et des tracés les plus favorables; pour avoir négligé ces indications, on a fondé des villages dans des lieux malsains, établi des routes sur des sols incapables de les porter, alors que, dans le voisinage, la solution du problème restait encore lisible. L'étude des travaux hydrauliques anciens aurait peut-être fait adopter à certains ingénieurs des dispositions plus efficaces, moins coûteuses, moins dangereuses aussi, sans parler des services que peuvent encore rendre des ouvrages qu'il suffit de restaurer. J'ai dit qu'elle était l'importance des cultures arbustives dans l'Afrique romaine. Nous connaissons les régions où elles ont prospéré, où elles peuvent prospérer encore. La culture de l'olivier a pris dans la Tunisie centrale un grand développement à la suite d'un rapport de M. Bourde, prouvant qu'elle avait fait la richesse de l'antique province de Byzacène. Certaines pratiques culturales permettent d'étendre le domaine des céréales dans les pays secs, comme l'est une bonne partie de la Berbérie. C'est là une vérité bien connue depuis quelque temps, et le *dry-farming* est à l'ordre du jour, car on est allé chercher en Amérique des méthodes indiquées par des auteurs latins et arabes qui ont copié l'agronome carthaginois Magon. Les recherches minières peuvent être guidées par des traces d'exploitations antiques, voire même par des témoignages d'auteurs anciens. La découverte de gisements de pétrole dans la province d'Oran a beaucoup surpris ceux qui ignoraient que Strabon les a signalés.

L'étude du passé apporte aussi des enseignements à la politique. Elle nous montre que jamais l'Afrique septentrionale n'a été véritablement unifiée; qu'aucune ville n'a pu être la capitale du pays tout entier; qu'entre le Maroc, regardant l'Océan, et la Tunisie, tournée vers l'Orient, l'Algérie ne forme pas un lien. Vérité qui subsiste, même depuis que les progrès des moyens de communication ont abrégé les distances. Vérité qui peut choquer notre goût pour les ordonnances régulières, mais qui ne doit pas nous inspirer de regrets, puisqu'elle nous empêche de craindre que, dans le monde occidental où elle aura repris sa place, l'Afrique du Nord ne se constitue en un état indépendant et rival de la la France.

L'histoire nous apprend encore que certaines régions de cette contrée semblent vouées à la barbarie, à une barbarie agressive, pillarde, menace perpétuelle pour la paix. En attendant qu'elle disparaisse, si jamais elle disparaît, une occupation militaire très forte est nécessaire pour la surveiller et la réduire à l'impuissance. Il importe aussi que la civilisation repose sur une population nombreuse, intéressée à la maintenir par la propriété de la terre et la sécurité du travail : population de colons qui apportent et propagent l'exemple, d'indigènes qui l'accueillent.

Nous avons vu que beaucoup d'Africains ont su accepter des conquérants et des éducateurs. Ils leur ont donné d'admirables soldats. Ils ont adopté leur langue, leurs mœurs, leurs croyances. Incapables de créer une civilisation, ils ont servi utilement, parfois même avec éclat, celles qui leur sont venues soit d'Orient, soit d'Occident. Ils ont fait sortir la richesse d'un sol qui exige l'effort, mais le récompense largement. Ces constatations autorisent l'espoir.

Il est vrai que l'Islam entretient aujourd'hui chez les indigènes des haines que leurs ancêtres n'ont pas connues, qu'il a éteint chez beaucoup d'entre eux la flamme de l'énergie qui fait aspirer à une condition meilleure. Il est vrai aussi qu'entre la barbarie dans laquelle ils sont retombés, ou dont ils ne sont pas sortis, et la civilisation de la France moderne, le fossé est bien plus large qu'entre Rome et les Africains d'autrefois. Depuis longtemps déjà, ceux-ci s'étaient mis à l'école de Carthage. Lentement, obscurément, ils s'étaient préparés à accepter la domination bienfaisante et les leçons de leurs nouveaux maîtres. Nul ne sait combien de temps il faudra à leurs descendants pour venir à nous. L'historien n'est pas un prophète, mais, en montrant que le passé ne justifie ni les impatiences, ni les découragements, il peut faire œuvre utile à la France.

STÉPHANE GSELL,
Professeur [illegible]

LES DIFFICULTÉS D'UNE GUERRE GÉNÉRALE

La crise, que l'Europe a traversée, depuis de longues semaines, a suggéré à beaucoup de personnes l'hypothèse d'une guerre générale, — à tout le moins d'une guerre généralisée. On s'est demandé, à plusieurs reprises, si l'Autriche-Hongrie entrant en ligne contre la Serbie et les autres alliés balkaniques, la Russie ne fondrait pas sur l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne sur la Russie, et si par le jeu des alliances ou par la force des choses, la France, l'Italie, l'Angleterre ne mobiliseraient pas leurs effectifs terrestres et maritimes.

En admettant qu'une pareille conflagration dût survenir, à plus ou moins bref délai, les Etats qui pourraient se tenir à l'écart, assister avec sérénité à ce formidable choc d'armées, se compteraient aisément. Dans une telle éventualité, les belligérants balkaniques de cet hiver ne sauraient demeurer impassibles, non plus que la Roumanie. La Belgique, la Hollande, la Suisse, le Danemark, neutres de par les traités ou de par leurs préférences, seraient bientôt arrachés à cette neutralité contractuelle ou volontaire et assaillis, traversés de part en part, occupés et couverts de garnisons ou de troupes volantes par un ou plusieurs des grands Etats. Ni Anvers, ni Rotterdam, ni Bâle, ni le Jutland, ni Copenhague ne se flatteraient de rester en dehors du champ des opérations. Les ministres néerlandais, belges, helvétiques, danois, seraient donc contraints d'opter entre les parties en lutte, dans leur incapacité très apparente et très certaine de résister à toutes. Il n'est guère que l'Espagne et le Portugal, à l'une des extrémités de l'Europe, — la Suède et la Norvège à une autre, qui auraient chance de se dire indemnes, dans cette tourmente sans précédent, et encore rien ne prouve que le Portugal ne serait pas attaqué par l'Espagne, et la Norvège par la Suède. Un conflit qui mettrait aux prises les deux grandes combinaisons européennes : Triple Entente et Triple Alliance, broierait des masses énormes: il intéresserait plus de 400 millions d'êtres humains, et c'est sous cet aspect que se présenterait tout d'abord la guerre générale qui a suscité tant d'appréhensions, il y a peu de temps encore, comme auparavant en 1908, lors de l'annexion de la Bosnie-Hergozévine à l'Autriche-Hongrie, — et en 1911, lors de l'incident d'Agadir.

Ces menaces valent d'autant plus d'être examinées avec soin, qu'elles se pressent à intervalles plus rapprochés, et que les inquiétudes se succèdent avec plus de rapidité.

Mais à l'heure même où les périls d'ultimatum et de rupture étaient les plus impressionnants, des hommes se levaient dans tous les milieux sociaux, dans tous les partis, et dans tous les pays, pour dire ou écrire : « Cette conflagration générale n'aura pas lieu, parce que, si graves que soient les causes de crise aiguë, des raisons de premier ordre, des facteurs décisifs, viendront conjurer ce déchaînement de massacres et réfréner cette fureur du sang. »

Il y a l'argument que je qualifierai de « sentimental ». Un conflit, où 400 millions d'hommes, de femmes, d'enfants, seraient jetés pêle mêle, serait si effroyable que l'idée même doit en être de prime abord écartée. J'avoue que, pour ma part, je ne crois pas beaucoup à la valeur de ce raisonnement : du moment qu'on devrait compter sur la sentimentalité, c'est-à-dire sur l'humanité, sur la générosité des uns ou des autres, on risquait fort de faire fausse route et de s'attacher à une chimère.

Il y a l'argument « social ». Les grands États modernes hésiteront jusqu'à la dernière heure à faire la guerre, parce qu'ils redoutent, soit à la première défaite, soit un peu plus tard, une subversion intérieure qui briserait tout le mécanisme des pouvoirs publics, et installerait un régime nouveau. On fait remarquer qu'en France, les guerres de 1792 ont culbuté la royauté, — celles de Napoléon Ier le premier Empire, et que la campagne de 1870 a abouti à renverser le second Empire au profit de la Troisième République. On constate encore que la guerre Russo-Japonaise a éveillé la révolution à Pétersbourg et à Moscou. Et il est très problable, pour prendre des exemples ailleurs encore, que ni l'Empire d'Allemagne, ni l'Empire Austro-Hongrois ne survivraient à un désastre. Cet argument n'est donc point dénué de portée, — et de toute évidence, dans tous les grands Etats industriels, le développement du prolétariat organisé politiquement et corporativement a imprimé un recul aux inspirations belliqueuses. Ni l'incident Franco-Anglais de Fachoda, il y a treize ans, ni les incidents Franco-Allemands des dernières années ne se seraient peut-être liquidés pacifiquement, si la pression ouvrière ne s'était exercée, en Allemagne comme en France et en Angleterre, dans le sens du règlement amiable. Mais cette pression suffirait-elle déjà, en tout état de cause, à conjurer tout choc armé? C'est une autre question.

Il y a l'argument « diplomatique ». Les alliances et ententes, qui assemblent les cabinets Européens, trois par trois, offrent ce risque grave de généraliser tout conflit qui par nature, intéresserait à l'origine deux seulement des puissances. Mais elles présentent par contre cet avantage de mettre un frein à la combat-

tivité de tel ou tel des États participants pris isolément. Dans chacune des combinaisons, les deux gouvernements, menacés d'un appel immédiat du troisième, veilleront à tempérer ses initiatives et à lui suggérer la modération. En 1911, lorsque la tension devint extrême entre Paris et Berlin, — Londres, Rome, Vienne, Pétersbourg, s'entremirent, et pesèrent de toute leur influence contre une irrémédiable rupture. En 1912, Vienne et Pétersbourg, sentant approcher l'heure de l'ultimatum, Berlin et Paris, Londres et Rome, deux chancelleries de la Triple Entente et deux de la Triple Alliance, multiplient les avis, les exhortations afin de se préserver elles-mêmes des répercussions écrasantes. Et cet argument a encore sa valeur, et cette valeur, comme celle du précédent, est indéniable et grande, mais pour prolonger l'ère de la paix, j'ai surtout confiance dans une autre série de facteurs. Je fais allusion aux difficultés d'ordre économique que comporterait toute guerre générale, alors que toute guerre importante, dans la structure actuelle de notre continent, doit se généraliser sans délai. On pourrait se demander pourquoi ces difficultés, demeurées inopérantes jadis, — de 1792 à 1815 par exemple — paralyseraient maintenant l'élan belliqueux, et suffiraient, en quelque sorte, à bloquer les nations, — à immobiliser les levées en masse, caractéristiques de l'effort militaire de notre âge. La réponse apparaît aisée dès qu'on évoque quelques traits de comparaison, dès qu'on jette même un rapide coup d'œil sur l'évolution accomplie, en tous ordres d'idées, au cours du dernier siècle écoulé.

1° Les armées de notre époque l'emportent infiniment, par le contingent numérique, sur celles de l'époque immédiatement antérieure. Les corps qui se heurtèrent à Valmy et à Jemmapes ne seraient plus, pour nous, que des avant-gardes. D'après les historiens les plus documentés, la Convention, alors qu'elle appelait toute la nation à la défense de la liberté et des frontières, aurait convoqué 1.200.000 hommes, dont une très large portion, dépourvus d'équipement, étaient impropres à faire figure de combattants. Les rois coalisés contre la République disposaient au total de 450.000 hommes. Austerlitz, Iéna, Eylau, même Leipzig et Waterloo, ne furent que des épisodes restreints, en dépit de la grandeur prodigieuse de leurs effets, à côté des batailles de la récente guerre Russo-Japonaise. Il est probable que les rencontres de 1912, entre Turcs et Bulgares, de Kirk-Kilissé à Tchachaldja, virent autant de soldats aux prises que les dernières et légendaires journées des campagnes Napoléoniennes, et il s'agissait ici d'une formidable poussée des Etats européens confédérés contre la France, dont tous les éléments encore valides étaient incorporés. La Grande-Armée elle-même, qui rassemblait contre la Russie des régiments de toutes nationalités, n'atteignait pas à 500.000 unités. En 1870, si l'on s'en rapporte à l'ouvrage du colonel Roussel, qui fait autorité, Napoléon III opposa, au début, 300.000 hommes à 620.000 Prussiens, Bavarois, Wurtembergeois, etc., et plus tard la Défense Nationale réunit 915.000 hommes contre 1.150.000 Allemands dont 813.000 avaient envahi le territoire Français. A l'heure actuelle, la France mobiliserait un effectif presque quadruple, et l'Allemagne un effectif beaucoup plus que triple. Les guerres générales de l'époque de la Révolution et du premier Empire, n'ont jamais, en fait, appelé sous les drapeaux plus d'un million — et en calculant très largement, plus de 1.600.000 hommes. Or, aujourd'hui la France, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Italie manœuvreraient de 22 à 24 millions de soldats ; il faudrait encore prévoir l'entrée en ligne des armées Belge, Hollandaise, Suisse, Danoise, Balkaniques, — qui fourniraient un complément de 2 à 2 millions et demi. Voilà un premier point.

2° Les grands et les petits Etats dépensent infiniment plus qu'il y a un siècle. Les services publics se développent en tous sens; la préparation permanente de la guerre, la dette, l'administration, exigeant des dotations croissantes, ils ont presque épuisé leurs ressources. Au lieu de compter comme il y a cent ans, par centaines de millions, les budgets comptent par milliards, et les frais généraux ont au moins décuplé. Le mécanisme « national », en dehors du départemental, du communal, du provincial, etc., coûte par jour : 13 millions en France, 11 en Autriche-Hongrie, 14 en Angleterre, 22 en Allemagne, 8 en Italie et 19 en Russie. C'est là, et nous le verrons mieux par la suite, un élément considérable dans le débat qui nous préoccupe. Pour subvenir à leurs besoins nouveaux et constatés, les six gouvernements qui se distribuent entre la Triple Entente et la Triple Alliance, doivent se procurer quotidiennement 87 millions, et annuellement, en recourant à l'impôt ou à l'emprunt intérieur ou extérieur, 32 milliards.

3° L'agriculture, dans la plupart des pays de premier rang, a reculé devant l'industrie. La fraction du total de la population, qui s'adonne au labeur de la terre, tend à se restreindre de plus en plus en France, en Italie, en Autriche, même en Hongrie et en Russie, surtout en Angleterre et en Allemagne où le pourcentage des ruraux n'est plus que de 25 et 32 0/0. La production agricole, dans l'ensemble, a progressé infiniment moins vite que la production manufacturière ; elle est stationnaire, lorsqu'elle ne rétrograde pas, sur une [illegible] d'Europe ; et comme elle ne suffit plus aux besoins nor-

maux dans beaucoup de contrées, ces contrées, bien plus que par le passé, sont obligées de recourir pour leur alimentation, soit aux pays limitrophes, qui eux-mêmes n'ont plus guère de stocks disponibles, soit aux pays exotiques. La Grande-Bretagne qui, à cet égard, offre un exemple caractéristique, mais qui bientôt ne sera plus seule de son espèce, dépend du monde entier pour sa subsistance quotidienne. Et c'est même de cette situation que lord Landsdowne, ancien ministre des Affaires étrangères, s'autorisait pour réclamer, le 4 décembre dernier, une nouvelle extension des armements sur mer.

4° L'industrie, au fur et à mesure qu'elle se développe, requiert davantage les apports venus du dehors. Non seulement, elle emploie à certaines besognes professionnelles, des contingents d'hommes décuples de ceux d'il y a cent ans: on compte 200.000 mineurs en France, 800.000 Outre-Rhin, 1.100.000 Outre-Manche ; non seulement elle comporte dès à présent, une division des tâches si poussée, qu'il y a presque des spécialisations par pays ; mais encore elle ne pourrait plus fonctionner dans aucune zone du globe, si toutes les autres zones ne lui fournissaient des matières premières. La France achète, chaque année, 20 millions de tonnes de houille belge, anglaise, allemande. L'Angleterre serait frappée de paralysie, si les cotons des régions tropicales lui faisaient défaut. L'Allemagne subirait un préjudice grave, si les soies de l'Italie et de l'Orient n'arrivaient point jusqu'à ses centres de transformation.

5° Le commerce a suivi tout naturellement le sort de l'industrie. Lorsqu'on compare le total des échanges des six grands Etats Européens en 1910 ou 1911, — quelque 85 Milliards — au total de ce même trafic en 1850, on est stupéfait de la différence qu'on constate. D'année en année, ces échanges s'augmentent, même entre les pays dont les relations diplomatiques sont exclusives de toute cordialité. Quand la France et l'Angleterre faillirent rompre en 1899, des statisticiens dénoncèrent l'immense perte qu'une pareille éventualité eût engendrée de part et d'autre; le même argument a pu être invoqué, — et non sans effet, — en 1911, au lendemain de l'incident d'Agadir, entre la France et l'Allemagne.

6° Il est à peine besoin d'insister sur les fabuleux progrès qu'ont réalisés les services de transports, soit par terre, soit par mer. Toutes les nations tant soit peu importantes ont immobilisé des milliards dans la construction des voies ferrées, qui représentent désormais un élément très appréciable de la fortune publique. Les flottes marchandes de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, avec leurs bâtiments de 200 mètres de long, qui abritent des milliers de passagers, correspondent à des accumulations de capitaux dont on se fait malaisément une idée exacte. Il y a aussi loin d'un *Titanic* ou d'un *Deutschland* aux bateaux à voile du temps du premier empire, que d'un Côte-d'Azur-Express ou d'un Sud-Express à la diligence dont le passage était, pour les bons citadins de la province, un sujet de régulière distraction.

7° C'est à une date relativement récente que se sont développés les grands emprunts extérieurs, les placements de fonds de pays à pays, et que l'action de capitalisme s'est internationalisée à son degré extrême. Il n'est plus un Etat qui puisse se flatter de n'avoir de créanciers que parmi ses nationaux : au contraire, tout gouvernement qui cherche du munéraire pour combler ses déficits s'adresse sans distinction à ses ressortissants et aux étrangers. Il n'est plus une grande industrie qui, au moment de se fonder, ne compte sur des apports venus des quatre points cardinaux. Les mines du Transwaal, de la Rhodésia et du Mexique sont aux mains de capitalistes qui s'éparpillent sur toute l'étendue du globe. Les métallurgistes allemands ont de gros intérêts dans nos bassins de Meurthe-et-Moselle et du Calvados, tandis que l'argent français a cherché une rémunération dans les houillères de Westphalie, dans les hauts-fourneaux de Silésie, dans les exploitations forestières et les papeteries du Tyrol, dans les gisements pétrolifères des Carpathes.

C'est lorsqu'on apprécie à leur juste valeur tous ces phénomènes si suggestifs, si amplement caractéristiques de notre époque, que l'on perçoit la quasi-impossibilité d'une guerre générale.

La déclaration d'un pareil conflit équivaudrait à la proclamation de la grève générale sur des espaces énormes du globe. Les millions et les millions d'hommes, qui seraient appelés brusquement sous les armes, et qui seraient dans toute la force de l'âge, ces millions et ces millions d'hommes qui constituaient l'élite productrice de six, de dix, de douze nations, déserteraient la terre, le magasin, la fabrique, le chantier. Toute activité agricole, industrielle, commerciale, maritime cesserait ; toute vie serait suspendue, paralysée. Le labeur de ces masses colossales et soudain militarisées commandait l'effort d'autres — masses d'hommes plus âgés, de femmes, d'enfants, — et parce qu'il était subordonné à ce labeur, cet effort fléchirait même s'il ne s'avanouissait pas en totalité. Les correspondants de guerre, qui ont été récemment en Bulgarie, en Serbie, pendant les campagnes de Macédoine et de Thrace, ont trouvé partout la désolation et le vide. Ce serait une impression de solitude, d'arrêt de toutes choses, et de mort silencieuse que laisseraient les grands États enveloppés, dans un vaste conflit Eu-

ropéen. Quarante, cinquante, soixante millions de personnes de tout âge et de tout métier seraient sans doute condamnées au chômage, par la simple mobilisation des ouvriers et des employés les plus qualifiés. Ainsi à la crise extérieure viendrait s'adjoindre, pour tout gouvernement, une crise intérieure dont les effets seraient tout de suite désolants, et dont les répercussions apparaîtraient indéfinies. Il ne suffirait pas à ce gouvernement de nourrir les formidables armées qu'il aurait levées, et dont l'alimentation poserait déjà de complexes et inquiétants problèmes ; il lui faudrait sustenter quatre, cinq, six fois plus de malheureux : — les travailleurs, privés de leur emploi par la dislocation de tout le rouage économique, les femmes, les enfants, les ascendants des jeunes gens et des adultes envoyés à la frontière, et dont l'immense majorité ne laisseraient aucun pécule derrière eux. Mais si lamentable que soit cette première vision, elle a le tort de demeurer essentiellement fragmentaire.

Nous avons dit que les revenus additionnés des six grandes puissances atteignaient par jour à 87 millions. Des spécialistes ont calculé qu'en temps de guerre générale, ces six mêmes puissances devraient dépenser quotidiennement 224 millions, dont 63 pour la nourriture des troupes, 21 pour la solde, 21 pour le transport des munitions et approvisionnements, 29 pour les consommations de poudre, obus etc., 34 millions pour les secours aux indigents. Mais ces frais resteraient assurément au-dessous du budget réel des Etats européens de premier rang en temps de conflagration, car l'on n'y trouve ni les arrérages de la dette publique, — qui à eux seuls adjoindraient au précédent total au moins 10 millions, — ni le coût des services administratifs que tout gouvernement maintiendrait en pleine activité pour ne pas briser sa propre armature, ni d'autres éléments sur lesquels il serait superflu d'insister. Même si l'on s'en tient à 224 millions par jour, ce chiffre excède la moyenne actuelle de 137 millions. Comment les Etats, qui sont déjà fort gênés, qui obtiennent difficilement quelques dizaines de millions de plus pour l'année tout entière, feraient-ils face à de pareilles exigences ? Il ne faut pas oublier qu'à l'heure précise où ils devraient battre monnaie de tous côtés, la matière imposable disparaîtrait, que le rendement de toutes les contributions indirectes, — douanes, boissons, tabac, enregistrement, timbre — baisserait dans d'énormes proportions, et que les contributions directes elles-mêmes, cesseraient de rendre ou ne rendraient plus qu'avec une extrême lenteur, et au prix d'invraisemblables déchets. Par quel moyen les contribuables feraient-ils affluer l'or dans les caisses publiques, alors qu'eux-mêmes ne toucheraient plus rien ou presque rien ? Quant aux emprunts, on se demande comment il serait loisible de les ouvrir dans une période de conflit, où le dixième de chaque nation serait expédié sur les différents fronts, et où trois, quatre, peut-être six autres dizièmes perdraient automatiquement leur gagne-pain. Les emprunts extérieurs, plus ou moins déguisés, qui étaient la ressource suprême dans les guerres du passé, ne seraient plus qu'un recours chimérique, du moment où toutes les puissances européennes, même les plus petites, seraient entraînées dans cette catastrophe. Pourquoi les Belges, les Suisses, les Hollandais prêteraient-ils à la France ou à l'Allemagne, alors que leur propre territoire serait envahi et leur propre activité stérilisée ? D'octobre 1870 à février 1871, la Délégation de Tours se procura péniblement 874 millions. Dans l'éventualité d'un conflit armé, et pour le même laps de temps, le gouvernement français aurait besoin, aujourd'hui, de quatre milliards et demi au moins en sus de son budget ordinaire qui serait, pour une égale période, de 1.500 millions. En 1870-1871, les capitalistes Anglais, Italiens, Danois, Helvétiques, Néerlandais, n'étaient pas intéressés dans la lutte ; ils seraient maintenant frappés tout autant que les capitalistes français. Concluez en vous disant que la France aurait encore chance de mieux parer à la disette financière que l'Allemagne ou l'Autriche-Hongrie.

Il y aurait pénurie d'argent : il y aurait surtout pénurie de subsistances. L'agriculture européenne ne produirait plus rien, puisque les terres seraient envahies par les mauvaises herbes, et que le bétail périrait faute de soins. Aucun des États engagés dans la lutte ne serait en droit d'escompter le concours de l'étranger, puisque les autres Etats, tous ceux du moins avec lesquels, normalement, les communications sont faciles ou rapides, se trouveraient livrés à une condition identique. Ni la France et l'Angleterre ne recourraient aux blés russes et roumains, ni l'Allemagne aux récoltes hongroises. Chaque pays garderait, pour son propre usage, les quelques disponibilités qu'il possèderait au début de la campagne, et qui seraient plus ou moins médiocres, selon que la rupture surviendrait en telle ou telle saison. Il le faut répéter : les périls de famine seraient autrement graves que tous ceux du passé, dans une Europe qui serait hérissée d'armes de toutes parts, — et qui a laissé d'année en année péricliter son activité agricole. A coup sûr, les contrées d'Outre-Mer, les Etats-Unis, l'Argentine qui demeureraient pacifiques, s'efforceraient de subvenir — (ils y gagneraient des fortunes colossales) aux besoins de l'Europe, et déverseraient sur elle leur trop-plein habituel de céréales ; les fermes des pampas et du grand ouest Canadien pourraient

expédier des troupeaux entiers, mais tous ces envois, en admettant que la mer fût libre, ne satisferaient qu'à une maigre partie des exigences; — et comme la mer ne serait point libre, les uns ou les autres — mais non les uns et les autres, seraient servis au hasard des batailles navales. Finalement rien n'empêcherait la disette de se généraliser, de faire d'abominables ravages, de décimer les populations, et de frayer la voie aux contagions qui feraient à la fois parmi les combattants et parmi les non combattants.

L'industrie paralysée subirait une ruine irréparable. Et c'est ici que se révèle tout d'abord le préjudice que la classe possédante de chacun des Etats entraînés dans le conflit éprouverait à très bref délai. Tandis que le prolétariat, même cette partie qui ne serait point mobilisée, perdrait son gagne-pain, les grands manufacturiers verraient se déprécier, se rouiller, se disloquer peu à peu l'outillage compliqué et onéreux, dont ils se seraient dotés. Plus de métiers battants, plus de feux allumés! Les hauts-fourneaux seraient abandonnés, les verreries se videraient, les filatures et les tissages seraient délaissés par leur personnel habituel. Tout chômerait, et non point seulement parce qu'une grosse fraction des ouvriers serait sur le front, et que les dépenses des consommateurs se raréfieraient à l'infini, mais aussi et surtout parce qu'il n'y aurait plus de matières premières. Que deviendraient nos fabriques, privées du combustible importé, qui leur est indispensable? L'Allemagne ne pourrait plus ouvrer, transformer des produits qui ne parviendraient plus jusqu'à ses ports, et que son sol ne lui donnerait plus. — Que de milliards sacrifiés!

Que d'autres milliards encore sacrifiés dans l'arrêt du commerce international. Abolissez par la pensée les échanges des six grandes puissances européennes — et nous avons vu que les petites puissances ne seraient pas moins atteintes, — le trafic mondial tombe presque à néant. Ces grandes puissances restent les régulatrices, les dispensatrices des importations et des exportations, et comme d'une part, les communications seraient interceptées, comme d'autre part ces pays ne rendraient plus rien ou à peu près, et qu'ils n'auraient plus de quoi payer leurs acquisitions, tous les rapports économiques actuels seraient brisés.

Que de milliards perdus dans l'industrie des transports! Les chemins de fer ne véhiculeraient plus que des soldats : si même il restait des marchandises à conduire d'une région à l'autre du territoire, le matériel ferait défaut. Les tramways urbains, privés de leur personnel, seraient surtout privés de voyageurs. Les paquebots splendides et coûteux des grandes Compagnies anglaises, françaises, allemandes, hollandaises, se dissimuleraient au fond des bassins des ports pour échapper aux coups de l'ennemi et aussi parce que la houille leur manquerait inévitablement. En 1911, quand la guerre était menaçante entre la France et l'Allemagne, mettant en branle les deux coalitions européennes, le Norddeutscher Lloyd et la Hambourg Amerika avaient pris leurs mesures pour placer leurs steamers à l'abri, dès la première alerte.

Et enfin, toute ouverture d'offensive sèmerait la panique à la fois sur tous les marchés financiers, dont les intérêts sont inextricablement liés. Les vainqueurs et les vaincus seraient frappés d'une même et foudroyante ruine. Partout le paiement des coupons de rentes deviendrait problématique, les trésors publics consacrant d'abord leurs disponibilités aux exigences de la guerre. Les titres des fonds d'États, vendus par paquets colossaux, subiraient une dépréciation qui ne se pourrait chiffrer. Les actions industrielles, dont les dividendes seraient compromis pour un long laps de temps, se réduiraient au tiers, au quart, peut-être au dixième de leur valeur nominale. Chacun penserait à se défaire de son papier pour entasser du numéraire — l'or seul gardant quelque prestige dans une pareille tourmente. On a calculé que les six premiers jours d'octobre, après l'annonce des mobilisations balkaniques, ont coûté 35 milliards à la finance mondiale. Le fléchissement, pour le seul marché de Paris, était évalué à 4 milliards. Comment s'étonner que les grands établissements de crédit, que la haute banque, en Allemagne comme en France, se soient efforcés, lors de l'incident d'Agadir, de conjurer le choc final? La ruine du grand capitalisme se doublerait d'une formidable raréfaction du crédit, d'un étranglement du petit commerce et de la petite industrie, si bien que la masse du prolétariat chômant par force, tous les éléments d'une crise sociale seraient rassemblés à la fois dans toutes les capitales européennes.

C'est lorsqu'on envisage, même succinctement, ces conséquences immédiates d'une déclaration de guerre entre deux des puissances de premier plan, ces effets évidents d'une lutte généralisée sur le champ, qu'on conserve quelque espoir dans le maintien de la paix. Le prolétariat s'oppose de plus en plus énergiquement aux aventures sanglantes : mais les Etats et les classes possédantes n'ignorent point qu'ils y joueraient leur fortune, leur stabilité et leur vie.

PAUL LOUIS.

BILLY LE BLASÉ

C'était vers la fin d'Août. Lui et moi nous trouvions être les seuls membres restés au Club. Il était assis près d'une fenêtre ouverte, le *Times* gisait à côté de lui sur le parquet.

J'approchai un peu ma chaise et hasardai :

— Bonjour!

Il retint un baillement et répondit :

— ... jour, avalant le « Bon ».

Cette manière devenait à la mode; il fut toujours correct.

— Je crains que la journée ne soit très chaude, continuai-je.

— ... Crains aussi, fut la réponse.

Après quoi il détourna la tête et ferma les yeux avec une lassitude non dissimulée.

J'en conclus que la conversation n'était point de son goût, mais cette constatation ne fit que me rendre plus déterminé à parler, et à parler *à lui* particulièrement plutôt qu'à tout autre habitant de Londres. Je fus saisi du désir de l'irriter — pour rompre le calme imperturbable avec lequel il agissait; j'assemblai tout mon courage et me mis au travail.

— Très intéressant journal que le *Times*, observai-je.

— Très, répondit-il, le relevant et me le tendant. Voulez-vous le lire?

J'avais eu soin, en lui parlant, de prendre un ton de plaisanterie agressive que je croyais suffisant pour le vexer. Je discutai poliment avec lui au sujet du journal; mais il insista, toujours avec ce même air fatigué, déclarant qu'il avait fini de le lire. Je le remerciai avec effusion. Je remarquai qu'il haïssait l'effusion.

— On dit que lire un éditorial du *Times*, persistai-je, équivaut à une leçon de composition anglaise.

— On me l'a dit, en effet, répondit-il tranquillement. Personnellement je n'en use pas.

Le *Times*, je m'en apercevais, n'allait pas m'être d'un grand aide. J'allumai une cigarette et fis tout haut la remarque qu'il n'était pas à la chasse.

Il admit le fait.

En la circonstance, il ne pouvait le nier, mais la nécessité d'une confession sembla le réveiller.

— Selon moi, dit-il, une course de deux milles dans la boue, en compagnie de quatre hommes sombres, habillés de velours noir, d'un couple de chiens à l'aspect déprimé, et d'un lourd fusil, toute cette cavalcade, organisée dans le but de tuer la valeur de deux ou trois shillings de gibier, fait songer au disproportionné.

Je ris bruyamment et m'écriai :

— Bon, bon, très bon !

Il était de ces gens qui frissonnent au moindre éclat de rire.

J'avais l'intention de le vaincre sur place, mais je réfléchis que je pourrais tout aussi bien le faire fuir.

Je lui demandai s'il chassait. Il me répondit que quatorze heures de conversation par jour sur les chevaux, et rien que sur les chevaux, le fatiguaient, et qu'en conséquence il avait abandonné la chasse.

— Vous pêchez? dis-je.

— Je ne fus jamais suffisamment imaginatif, répondit-il.

— Vous voyagez beaucoup? insinuai-je.

Apparemment, il avait pris la décision de s'abandonner à son destin, car il se tourna vers moi d'un air résigné. Ma vieille nourrice m'avait toujours dépeint comme l'enfant le plus « terrible » qu'elle eût eu. Je préfère, parlant de moi, dire que je suis persévérant.

— J'aimerais à sortir un peu plus, dit-il, si je pouvais trouver quelque différence entre un endroit et un autre.

— Vous avez essayé l'Afrique Centrale? demandai-je.

— Une ou deux fois, répondit-il. Cela me rappelle toujours les jardins de Kew.

— La Chine? hasardai-je.

— Passer entre une natte de jonc et une ruelle de New-York, fut son commentaire.

— Le Pôle Nord? essayai-je, pensant que la troisième fois pouvait être plus heureuse.

— Je n'ai jamais atteint si haut, répliqua-t-il. Je suis allé, une fois, jusqu'au Cap Hakluyt.

— Quelle impression avez-vous ressentie? demandai-je.

— Aucune, répliqua-t-il.

La conversation tourna sur les femmes, les sociétés véreuses, les chiens, la littérature, et autres sujets du même genre. Il me parut bien informé sur tout et ennuyé partout.

— Elles étaient amusantes, dit-il, parlant des premières nommées, jusqu'à l'heure où elles commencèrent à se prendre au sérieux. Maintenant elles sont tout simplement stupides.

*
* *

Mes relations avec « Billy le Blasé » s'arrêtèrent à l'automne de cette même année, car un mois plus tard le hasard fit que nous nous trouvâmes, lui et moi, parmi les invités de la même délicieuse hôtesse, et j'en vins à mieux l'aimer.

C'était un homme très utile à connaître. En matière de mode on pouvait toujours suivre avec su-

reté son goût personnel. On savait que sa cravate, son col, ses chaussettes, s'ils n'étaient pas du tous « dernier cri », étaient cependant toujours corrects; et dans les chemins sociaux comme guide, philosophe et ami, il était inappréciable.

Il connaissait tout le monde, en même temps que les opinions passées et présentes de chacun. Il était au courant du passé de toutes les femmes, et il conjecturait avec discernement l'avenir de ses concitoyens. Il pouvait vous montrer le hangar où la comtesse de Glenleman avait pris ses ébats pendant les jours de son innocence; et il vous aurait mené déjeuner au petit café, à l'autre bout de Mile End Road, où « Samuel Smith, établi en 1820 », le propre frère du romancier mondain, universellement renommé, Smith-Strafford, avait mené une existence étrangère aux critiques, aux articles de journaux et aux photographies, sur les profits des morceaux de lard à « trois pour un sou » et des saucisses à « deux sous pièce. »

Il savait dans quelles maisons il était préférable de ne pas introduire de savon, et à quelles tables il serait mauvais de dénoncer les tripotages politiques. Il pouvait vous dire sur le champ quelle marque de fabrique allait avec tel cimier, et il se rappelait le prix payé par chaque baronnet créé durant ces vingt-cinq dernières années.

Quant à lui, il aurait pu déclarer avec le roi Charles n'avoir jamais dit une chose stupide et n'en avoir jamais fait une sage. Il dédaignait ou affectait de dédaigner la plupart de ses concitoyens, et ceux de ses concitoyens dont l'opinion avait quelque valeur le dédaignaient sans aucune affectation.

Pour le décrire en quelques mots, on ne pouvait mieux le comparer qu'à un clown d'opérette avec de l'esprit. Après dîner, c'était un compagnon très recherché, mais le matin, de bonne heure, on l'évitait.

*
* *

Telle était mon opinion sur lui jusqu'au jour où il tomba amoureux; ou, pour employer les propres paroles de Teddy Tidmarsh, qui nous apporta la nouvelle, « il en pinça pour Gerty Lovell ».

— Celle aux cheveux rouges, expliqua Teddy pour la distinguer de sa sœur, qui avait, tout récemment, adopté la nouvelle teinte dorée.

— Gerty Lovell! s'écria le capitaine; que diable! on m'a toujours dit que les demoiselles Lovell n'avaient pas un sou.

— Les affaires du vieux n'étaient pas fameuses, je l'en suis sûr! dit Teddy, qui avait amassé un revenu mystérieux, mais — en tout cas — satisfaisant, dans un bureau près de Hatton Gardens, et qui était la candeur même envers toute affaire autre que les siennes.

— Oh! quelque riche oncle, négociant en cochons ou en diamants, aura poussé comme par enchantement en Australie, ou en Amérique, ou en tout autre endroit semblable, déclara le capitaine, et Billy en aura eu vent à temps. Billy connaît son affaire!

Nous tombâmes d'accord que de telles explications étaient nécessaires, bien que, sous tous les autres rapports, Gerty Lovell fût tout à fait la jeune fille que la raison — peu souvent consultée en ces occasions — eût choisie elle-même comme compagne à « Billy le Blasé ».

La lumière du soleil ne lui était pas très favorable, mais dans les soirées, où l'éclairage faisait l'objet d'une attention particulière, je lui avais souvent trouvé un air charmant de jeune fille. Elle n'était pas jolie, mais il flottait autour d'elle un air d'éducation et de distinction qui l'empêchait de passer inaperçue; et elle s'habillait à la perfection.

Son caractère était celui de la vraie femme du monde : toujours charmante, et généralement peu sincère. Elle allait chercher sa religion à Kensington et sa morale à Mayfair; en littérature et en art, elle était moderne, et elle pouvait babiller — et d'ailleurs le faisait avec une égale compétence à tous les *five oclock tea* où elle se rendait — sur la philanthropie, la philosophie et la politique. Ses idées pouvaient toujours être garanties comme des plus nouvelles, et son opinion, semblable à celle de la personne à qui elle parlait.

Priée par un romancier fameux, un après-midi, au Pioneer Club, de lui donner un aperçu de Miss Lovell, la petite Mrs. Bund, la femme du peintre, était restée, quelques instants silencieuse, puis ses jolies lèvres avaient déclaré :

— C'est une femme à qui la vie ne peut rien apporter de plus satisfaisant qu'une invitation à dîner d'une Duchesse, et dont la nature serait incapable de supporter une souffrance plus profonde que celle causée par une robe allant mal.

A cette époque-là, j'aurais dit que l'épigramme était aussi juste que cruelle, mais je suppose que nous ne nous connaissions ni l'un ni l'autre.

*
* *

Je complimentai « Billy le Blasé » — ou, pour abandonner son surnom du club et lui donner le plein bénéfice de son étiquette sociale, « l'Honorable William Cecil Wychwood Stanlay Drayton » — la première fois que nous nous rencontrâmes, ce qui eut lieu sur les marches de l'escalier du

Savoy Restaurant, et je crois — à moins qu'un tremblement de la lumière électrique ne m'ait déçu — qu'il rougit.

— Charmante jeune fille, dis-je. Vous êtes un veinard, Billy !

C'était la phrase que la coutume réclame en de telles occasions, et elle vint d'elle-même sur mes lèvres sans me coûter la peine d'aucune composition, mais il s'en empara, comme si elle avait été l'expression d'une amicale sincérité.

— Vous l'aimerez encore plus quand vous la connaîtrez mieux, dit-il. Elle est si différente des femmes que l'on rencontre d'ordinaire. Venez la voir demain après-midi, elle sera très flattée. Venez vers quatre heures, je lui dirai de vous attendre.

Je sonnai à cinq heures dix. Billy était là.

Elle me salua avec un léger tremblement d'embarras, qui s'empara d'elle étrangement, mais qui, somme toute, n'était point désagréable.

Elle me dit que c'était très aimable à moi de venir si tôt. Je restai environ une demi-heure, mais la conversation chancelait, et certaines de mes plus spirituelles remarques ne retenaient plus du tout l'attention.

Quand je me levai pour prendre congé, Billy me dit qu'il lui fallait partir aussi et qu'il m'accompagnerait. Eussent-ils été des amoureux ordinaires, j'aurais eu soin de leur donner l'occasion de se faire leurs adieux en secret ; mais dans le cas de l'Honorable William Drayton et de l'aînée des demoiselles Lovell, je conclus qu'une telle tactique serait inutile, aussi attendis-je qu'ils se fussent serré les mains, et je descendis avec lui.

Mais dans le vestibule, soudain Billy s'écria :

— Morbleu ! Une demi minute ?...

Et il remonta l'escalier quatre à quatre. Apparemment il trouva ce qu'il allait chercher sur le palier, car je n'entendis point ouvrir la porte du salon. Ensuite l'Honorable Billy redescendit avec un air sobre, nonchalant.

— J'avais oublié mes gants, m'expliqua-t-il en prenant mon bras. J'oublie toujours mes gants partout.

Je jugeai inutile de lui faire remarquer que je l'avais vu les prendre dans son chapeau, et les glisser dans la poche du pan de sa jaquette.

* * *

Au club, nous ne vîmes pas beaucoup Billy pendant les trois mois suivants ; mais le capitaine, qui se glorifiait de son *rôle* de cynique de fumoir — bien qu'il eût été meilleur si de temps à autre il avait fait preuve d'un peu plus d'originalité — était d'opinion que la perte serait plus que réparée après le mariage.

Un soir, au crépuscule, je crus apercevoir une silhouette qui me rappelait celle de Billy, accompagnée d'une autre silhouette qui aurait bien pu être celle de l'aînée des demoiselles Lovell ; mais, comme cela ce passait à Battersea Park, qui n'est pas l'endroit à la mode des promeneurs du soir, et que les deux silhouettes avaient les mains mutuellement entrelacées, le tableau me faisant souvenir du chapitre final d'un feuilleton du *London Journal*, j'en conclus que j'avais fait erreur.

Mais je les vis un soir aux fauteuils d'orchestre de l'Adelphi Théâtre, suivant attentivement un mélodrame sentimental. Je les rejoignis à l'entracte et me moquai de la pièce, ainsi que c'est la coutume à l'Adelphi, mais Miss Lovell me pria de ne point gâter son plaisir, et Billy aussitôt entra dans une explication sérieuse, déclarant que Will, le héros, avait agi convenablement envers la femme qu'il aimait. Je les quittai et retournai avec mes amis, à l'entière satisfaction, je suis enclin à le croire, de tout le monde.

* * *

Ils se marièrent peu de temps après. Nous nous étions trompés sur un point. Elle n'apportait rien à Billy. Mais tous deux semblaient entièrement satisfaits de la fortune — peu extravagante d'ailleurs, du mari.

Ils prirent une petite maison, près de Victoria Station, et louèrent un brougham pour la saison. Ils ne reçurent pas beaucoup, mais ils firent en sorte de se montrer partout où il était élégant de se montrer.

L'Honorable Miss Drayton était une personne plus jeune et plus sémillante que ne l'avait été l'aînée des demoiselles Lovell, et comme elle continuait à s'habiller d'une façon charmante, sa cote sociale s'éleva rapidement. Billy allait partout avec elle, et prenait évidemment grand plaisir à son succès. On dit même qu'il dessinait ses robes, et je l'ai vu, en effet, étudier avec grande attention les toilettes aux étalages des couturiers en renom.

La prophétie du capitaine ne se réalisa pas. « Billy le Blasé » — si ce surnom pouvait encore lui être appliqué — fut à peine entrevu une ou deux fois au club après son mariage.

Mais j'en étais venu à l'aimer, et, ainsi qu'il me l'avait prédit, à aimer sa femme. Je trouvais, en leur indifférence calme au milieu des questions brûlantes quotidiennes, un positif repos de l'atmosphère harassante des cercles artistiques et littéraires. Dans le salon de leur petite maison d'Eaton Row, les mérites relatifs de George Meredith et de George R. Sims n'étaient pas jugés dignes de discussion. Tous deux étaient regardés comme des personnes

qui procuraient une certaine somme d'amusement en échange d'une certaine somme d'argent. Et chaque mercredi après-midi, Henrick Ibsen et Arthur Roberts auraient été reçus avec le même bon accueil, comme ajoutant un peu de piquant à la petite réunion.

Aurais-je été contraint de passer ma vie dans une telle maison, cette attitude philistine m'eût été à charge; mais en cette circonstance, elle me rafraîchissait, et j'usai du bon accueil qu'on me faisait — qui, je le crois, était sincère — autant qu'il me fut possible.

* *

Comme les mois passaient, ils me semblèrent se rapprocher encore plus l'un de l'autre, bien que telle ne fût pas la règle dans les cercles mondains.

Un soir, j'arrivai un peu avant mon heure habituelle, et je fus introduit dans le salon par un valet de chambre à la marche silencieuse. Ils étaient assis dans l'obscurité, serrés l'un contre l'autre, leurs bras entrelacés.

Il m'était impossible de me retirer; je dus faire face à la situation, et je toussai. Un couple d'amoureux des classes moyennes n'aurait pas pu paraître plus gauche ou plus surpris.

Mais l'incident établit une compréhension entre nous, et j'en vins à être regardé comme un ami devant lequel il n'était pas utile de tenir un rôle social.

En les étudiant, j'arrivai à la conclusion que les gestes de l'amour sont assez semblables sur toute la surface du globe, comme si ce diable d'enfant ne tenait qu'une même école pour le jeune poète comme pour le saute-ruisseau de l'East-End, pour la jeune fille du monde comme pour le petit trottin; n'enseignait encore au Johnny de la fin du XIXe siècle, que la seule et même leçon qu'il enseignait déjà aux Pictes et aux Huns barbus il y a quatre mille ans.

* *

Ainsi l'hiver et l'été s'écoulèrent agréablement pour l'Honorable Billy, puis, tel est le destin, il tomba malade en plein milieu de la saison londonnienne, au moment où les invitations de bals et de dîners, de lunchs et de « At Home », pleuvaient de tous côtés, où les « courts » de tennis d'Hurlingham étaient à leur point le plus agréable, et le pesage le plus correct.

Il était malencontreux aussi que la mode, cette saison-là, allât particulièrement à l'Honorable Mrs. Billy, ainsi qu'elle ne lui avait été depuis des années. Au début du printemps, elle et Billy avaient travaillé ferme à projeter des toilettes calculées pour faire sensation dans Mayfair; et les robes et les chapeaux — autant d'œuvres d'art — attendaient dans les cartons d'accomplir leur tâche éblouissante. Mais l'Honorable Mrs. Billy, pour la première fois de sa vie, avait perdu tout intérêt à ces choses.

Leurs amis furent réellement sincères dans l'expression de leurs regrets, car la société était l'élément de Billy, et il y était intéressant et amusant. Mais, ainsi que le disait Lady Gower, il n'y avait aucune nécessité pour sa femme de se constituer prisonnière. Son éloignement du monde ne causerait aucun bien à son mari, et cela paraîtrait bizarre.

C'est pourquoi l'honorable Mrs Drayton, pour qui la bizarrerie était un crime, et la voix de Lady Gower celle du devoir, sacrifia ses désirs intimes sur l'autel de la société, laça très étroitement ses nouvelles toilettes sur son cœur saignant, et alla dans le monde.

Mais l'Honorable Mrs. Drayton ne remporta pas le succès des saisons précédentes. Sa petite conversation devint si petite, que même Park Lane la trouva insuffisante. Son rire fameux résonnait mécaniquement. Elle souriait à la sagesse des ducs, et devenait triste aux histoires drôles des millionnaires. La Société la considéra comme une bonne épouse, mais une mauvaise compagnie, et limita ses attentions aux cartes demandant des nouvelles du malade. Et de ce relâchement l'honorable Mrs Drayton fut reconnaissante, car Billy s'affaiblissait de plus en plus.

Dans ce monde de silhouettes où elle vivait, il était la seule chose réelle. Elle était donc d'une utilité bien minime, et cela la réconfortait de songer qu'elle aidait à le soigner.

Mais cela, par ailleurs, troublait Billy.

— Je voudrais que vous sortiez un peu plus, disait-il. Je me considère comme un méchant égoïste de vous garder ainsi enfermée dans cette lugubre petite maison.

« De plus, ajoutait-il, vous allez faire défaut à tout le monde. On me haïra pour vous avoir retenue. »

Car, là où sa femme était convoquée, cette connaissance du monde que Billy possédait lui était de peu de service. Il croyait réellement que la société réclamait l'Honorable Mrs Drayton à grands cris, et que là où elle n'était pas, il n'y avait plus rien.

— Je préférerais rester auprès de vous, mon chéri, était la réponse; cela ne me dit rien de sortir ainsi seule. Rétablissez-vous vite, et vous me conduirez à nouveau dans le monde.

Et ainsi la discussion continuait, jusqu'à ce qu'un soir où elle était assise, seule, la garde-malade en-

tra doucement, referma la porte avec soin, et s'avança vers elle.

— Je désirerais que vous sortiez ce soir, madame, dit la garde, ne serait-ce que pour une heure ou deux. Je crois que cela ferait plaisir à monsieur ; il se tracasse parcequ'il croit que c'est à cause de lui que vous ne sortez pas, et en ce moment — la femme hésita un instant — en ce moment, je voudrais qu'il conservât tout son calme.

— Est-il plus mal?

— Il n'est pas mieux, madame, et je crois... je crois qu'il nous faut le distraire.

L'Honorable Mrs Drayton se leva, et, allant à la fenêtre, resta quelques instants à regarder au dehors.

— Mais où dois-je aller? dit-elle enfin, en se tournant avec un sourire. Je n'ai reçu aucune invitation.

— Ne pouvez-vous lui faire croire que vous en avez une? répliqua la garde. Il n'est que sept heures. Dites que vous allez à un dîner; vous pourrez alors rentrer de bonne heure. Allez vous habiller et descendez lui dire au revoir, vous reviendrez le voir ensuite vers onze heures, comme si vous veniez de rentrer.

— Vous croyez que cela est nécessaire?

— Je crois que cela vaudrait mieux, madame. Essayez!

L'honorable Mrs Drayton se dirigea vers la porte, puis s'arrêta.

— Il a l'ouïe si fine; il écoutera la porte s'ouvrir et le roulement de la voiture.

— Je vais m'en arranger, répondit la garde. Je vais donner ordre qu'on avance la voiture à huit heures moins dix. Vous vous ferez conduire jusqu'au bout de la rue, puis vous descendrez et vous reviendrez à pied. Je vous ouvrirai moi-même.

— Et pour le retour? demanda l'autre femme.

— Vous sortirez sans bruit quelques minutes avant onze heures, et la voiture vous attendra au bout de la rue. Laissez-moi, d'ailleurs, m'occuper de tout cela.

Une demi-heure après, l'Honorable Mrs. Drayton pénétrait dans la chambre du malade, radieuse en sa toilette de soirée ornée de bijoux.

Heureusement les lumières étaient basses, sans quoi « Billy le Blasé » aurait pu avoir quelques doutes sur l'effet que sa femme pourrait produire. Car son visage n'était pas le visage qu'on arbore généralement dans les dîners.

— La garde m'a dit que vous alliez chez les Greville ce soir. J'en suis heureux. Je me tracassais à cause de vous, — enterrée ici pendant toute la saison.

Il prit ses mains dans les siennes et étendit les bras, l'examinant.

— Comme vous êtes jolie, chérie! dit-il. Ce que l'on a dû me maudire de vous tenir ainsi enfermée ici, telle une princesse dans le château d'un ogre! Je n'oserai jamais retourner dans le monde.

Elle rit, amusée par ses paroles.

— Je ne resterai pas tard, dit-elle. J'ai une telle hâte de rentrer et de savoir si mon grand bébé s'est bien tenu. Si vous n'avez pas été sage, je ne sortirai plus.

Ils s'embrassèrent et se séparèrent, et à onze heures elle reparaissait dans la chambre.

Elle lui raconta quelle délicieuse soirée elle avait passée, et se vanta un peu de son propre succès.

La garde lui dit qu'il avait été plus gai ce soir-là qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Aussi chaque jour la même comédie fut-t-elle jouée. Un jour c'était à un lunch qu'elle allait, dans sa toilette de Redfern; le soir suivant à un bal, avec un costume venant de Paris directement; puis à un *At Home*, ou à un concert, ou à un dîner. Les badauds et les passants s'arrêtaient à la vue d'une femme à l'air hagard, aux yeux rouges, vêtue d'une toilette de salon, se glissant comme une voleuse au dehors ou à l'intérieur de sa propre maison.

On parlait d'elle après-dîner, dans un salon où j'étais en visite, et je me joignis au groupe pour écouter.

— Je l'ai toujours considérée comme sans cœur, mais je reconnaissais son bon sens, disait une femme. On ne peut demander à une femme d'aimer son mari; mais elle n'a pas besoin de faire semblant de l'ignorer quand il est mourant.

J'accusai mon absence de Londres pour demander des explications, et de toutes les lèvres j'appris la même chose. On avait remarqué sa voiture à sa porte deux ou trois soirs de suite. Une autre personne l'avait vue rentrer chez elle. Une troisième l'avait vue en sortir, et ainsi de suite.

Je ne pouvais accorder ces faits avec ce que je connaissais d'elle : aussi, dès le soir suivant, j'allai la voir. La porte me fut ouverte aussitôt par elle-même.

— Je vous ai vu par la fenêtre, dit-elle. Venez par ici; ne parlez pas.

Je la suivis, et elle ferma la porte derrière elle. Elle était vêtue d'une toilette magnifique ; des diamants scintillaient dans ses cheveux. Mon regard posa des questions.

Elle rit d'un rire amer et saccadé.

— On me suppose à l'Opéra, ce soir, m'expliqua-t-elle. Asseyez-vous, si vous avez quelques minutes dont vous puissiez disposer.

Je lui dis que je venais lui parler; et là, dans cette pièce sombre, éclairée seulement par le réverbère de la rue, elle me dit tout. Et à la fin, elle laissa

tomber sa tête sur ses bras nus; et je m'éloignai, regardant quelques instants par la fenêtre.

— Je me sens si ridicule, dit-elle, se levant et venant vers moi. Je reste assise ici toute la soirée, habillée comme ceci. Je crains de ne pas jouer mon rôle assez bien; mais, heureusement, ce cher Billy ne fut jamais un critique d'art, et c'est assez bon pour lui. Je lui conte les plus affreux mensonges sur ce que l'on m'a dit, et sur ce que j'ai dit, et sur la façon dont mes toilettes furent admirées... Que pensez-vous de celle-ci?

Comme réponse, je pris le privilège d'un ami.

— Je suis heureux que vous ayez bonne opinion de moi, dit-elle. Billy vous estime tant. Vous entendrez de drôles d'histoires. Je suis heureuse que vous sachiez tout.

* *

Je dus à nouveau quitter Londres, et Billy mourut avant mon retour.

On me raconta qu'on dut aller la chercher à un bal, et qu'elle n'eut que le temps de baiser ses lèvres avant qu'elles fussent froides. Mais ses amis l'excusaient en disant que la fin était venue si soudainement.

Je lui rendis visite un peu après, et, avant de me retirer, je fis allusion à ce que l'on disait, et je lui demandai s'il ne vaudrait pas mieux dire la vérité.

— Je préfère la taire, répondit-elle. Cela me semblerait rendre publique la part secrète de notre vie.

— Mais insistai-je, on pourra croire...

Elle m'interrompit:

— Qu'importe après tout ce que l'on peut croire?

Et cela me frappa comme un remarquable sentiment, venant de l'honorable Mrs. Drayton, *née* Miss Girty Lovell.

JÉROME K. JÉROME.

(*Traduit par* GEORGES-BAZILE.)

LE HOME RULE. — SON HISTOIRE (1)

L'autonomie irlandaise est une très vieille question qui a donné lieu en Angleterre à des luttes multiples et fameuses. On pourrait être tenté d'attribuer celles-ci à l'acte d'union du 1er avril 1800 qui, en supprimant le Parlement de Dublin, souleva l'indignation de tous les patriotes irlandais. Mais, à considérer bien l'histoire, on s'aperçoit que la question irlandaise est beaucoup plus ancienne. Elle est née le jour même où les Plantagenets ont conquis l'île. Bien qu'Henri II, en 1169, ne soit entré à Dublin, qu'à la demande de Dermot Mac Murrough, un des cinq rois qui gouvernaient alors l'île, et pour pacifier celle-ci, bien qu'il n'ait rencontré dans sa marche par Waterford et Cashel aucune opposition, les populations ne tardèrent pas à se rebeller contre le joug qu'on prétendait leur imposer.

Dès la fin du XIIIe siècle, l'Irlande eut son Parlement propre, mais ce dernier n'était en rien la représentation des éléments indigènes : le pouvoir royal n'y avait fait entrer que des colons anglais, et ceux-ci n'eurent aucun scrupule à voter en 1367 les fameux statuts de Kilkenny, qui devaient angliciser par force l'île tout entière. Un siècle plus tard, le statut de Poyning marqua, par l'obligation qu'il édicta pour toute loi votée à Dublin, de recevoir l'approbation du Conseil privé, l'asservissement du Parlement irlandais. Et la main de fer s'appesantit encore lourdement quand, en 1719, le Parlement de Westminster vota l' « acte », tristement fameux, « pour mieux assurer la dépendance du royaume d'Irlande et sa soumission à la couronne de la Grande Bretagne » ; quand, en 1800, l'autonomie législative de l'Irlande fut supprimée, et, par l'acte d'union, son Parlement dissous ; quand, depuis, on réprima avec la dernière rigueur toutes les manifestations, légitimes pourtant, d'un nationalisme que ni les menaces ni les violences ne parvenaient à étouffer.

Les noms de O'Connell et de Parnell dominent toute l'histoire des revendications irlandaises. Mais d'autres encore méritent de ne pas tomber dans l'oubli. Au début du XVIIIe siècle, un professeur à Trinity College, William Molyneux, Jonathan Swift, doyen de Saint-Patrick, Charles Lucas, un député du Parlement de Dublin, luttèrent, ceux-là par la plume, celui-ci par la parole, contre la domination anglaise. Ce fut parce que l'ouvrage de Molyneux *The case of Ireland stated*, les *Lettres du Drapier* de Swift, où la politique britannique était si sévèrement jugée que la justice crut devoir intervenir, avaient préparé l'opinion publique, que Lucas et ses amis, soutenus par elle, purent arracher lambeau par lambeau au Parlement de Westminster les concessions les plus indispensables. Le « parti des patriotes », qu'ils avaient fondé, obtint d'abord la fixation, pour chaque Parlement irlandais, d'une durée fixe de sept ans, à l'effet de faciliter au peuple le contrôle de ses députés ; puis ce fut la liberté commerciale que les instances de Grattan et de Flood firent concéder; enfin la guerre d'Indépen-

(1) Voir, parmi les études françaises : Paul Dubois, *l'Irlande contemporaine et la question irlandaise* (1907) ; Maisonnier et Lecarpentier, *l'Irlande et le Home Rule* (1912) ; et parmi les études anglaises : d'Alton, *History of Ireland 1905-09* ; James Bryce, *Handbook of Home Rule* (1888) ; Gannon, *A review of Irish history* (1900) ; Moore, *Parnell and his Island* (1887) ; Redmond, *100 years of irish history* (1902).

dance fournit l'occasion, depuis si longtemps attendue, de réclamer l'abrogation de l'acte de 1719. Le 17 mai 1782, la liberté et l'indépendance étaient rendues au Parlement de Dublin. Mais ce ne devait être que pour quelques années. Les lois qu'il vota, abrogeant les mesures draconiennes qu'il avait dû subir tant qu'il était sous la dependance du Parlement de Westminster, ne tardèrent pas à effrayer celui-ci, et Pitt, faisant apparaître le spectre d'une séparation possible, parvint à rallier la majorité sur un projet tendant à « consolider la force et les moyens de l'Empire ». Malgré une opposition farouche, et à l'aide d'un véritable truquage qui ne fut pas l'acte le plus honorable de la carrière de lord Castlereagh, l'union de l'Irlande à la Grande Bretagne fut votée en 1800 par le Parlement anglais, et acceptée par le Parlement irlandais, que les intrigues gouvernementales avaient mis à la dévotion de celui-ci.

A peine l'Union était-elle entrée en vigueur que des complots se formèrent, entre patriotes irlandais, pour rendre au pays son Parlement et son autonomie législative. Robert Emmet paya de sa vie en 1803 la tentative d'insurrection armée qu'il avait organisée. Mais le mouvement qu'il avait créé lui survécut : le renouvellement annuel du *Coercion act* et du régime d'exception, les violences de Peel, chef secrétaire pour l'Irlande, et de ses successeurs, n'empêchèrent pas O'Connell de lutter sans merci pendant trente-trois ans, de 1814 à 1847, pour l'émancipation des catholiques, auxquels l'accès aux emplois publics était, depuis la conquête anglaise, refusée ; de fonder l'*Association catholique* qui, durant trois années, de 1826 à 1829, domina véritablement tout le pays. O'Connell eut gain de cause : l'émancipation fut votée, et lui-même entra comme député de Clare aux Communes.

Obtenir le « Rappel » de l'Union, l'indépendance législative de l'Irlande, devint son seul but : il constitua des ligues, déposa des motions, fonda des journaux, s'allia avec les partis au pouvoir, dans l'espoir de réaliser son rêve. Bien des fois, il crut l'heure venue. En 1843 surtout, il organisa d'immenses meetings qui groupèrent plusieurs centaines de milliers de patriotes, et obligèrent le gouvernement à une répression sévère. Mais quelque ténacité qu'il montrât, il ne put parvenir à ses fins : l'acte d'Union ne fut pas rapporté. Il ne le fut pas davantage à la suite de l'agitation des « Fénians », et la proclamation par eux, à New-York, en 1863, de la République irlandaise, ni quand Parnell eût pris, après son entrée aux Communes, la direction du mouvement irlandais. Le député de Meath ne réussit guère mieux qu'O'Connell. La *National Land League*, qu'avait fondée un autre patriote, Davitt, pour empêcher les évictions dont les grands propriétaires frappaient les paysans qui ne les payaient pas, et rendre la possession de la terre à ceux-là mêmes qui la cultivaient, à laquelle Parnell s'était rallié, mena d'ardentes campagnes que n'arrêtèrent ni les menaces du « Château » et de la police, ni les procès devant le Jury : un chef était-il déféré à la justice, une éviction allait-elle se produire, dix mille paysans s'assemblaient et faisaient par le nombre la loi à la police. Parnell alla en Amérique chercher de l'argent pour continuer et développer la lutte : il en rapporta, en 1880, près de deux millions. La lutte, en effet, se poursuivit sans merci : mais la victoire resta au gouvernement. Malgré l'« obstruction », célèbre dans les annales parlementaires britanniques, que tous les parnellistes avaient organisée contre le bill de coercition préparé par Gladstone pour éteindre l'agitation agraire, ce bill fut voté, et arma le « Château » de mesures plus sévères encore que dans le passé. Le bill causa en Irlande une émotion telle que Gladstone crut pourtant indispensable d'en atténuer les effets : par la loi de 1881, il créa le régime des trois « F » qui devait, supposait-il, calmer les revendications paysannes.

Il n'en fut cependant rien : l'agitation irlandaise reprit de plus belle dès que le gouvernement, appliquant le *coercion bill*, eût jeté en prison des milliers de patriotes suspects, et Parnell lui-même. Elle reprit avec, comme organe, la *National League*, et elle fut si habilement dirigée qu'elle rallia à la thèse de l'indépendance administrative de l'Irlande beaucoup de ceux qui en avaient été les adversaires acharnés. Gladstone lui-même devint partisan du *Home Rule* (la loi chez soi) : le mot avait été lancé en 1873 par le Rev. Galbraith, professeur à Trinity Collège, et synthétisait depuis lors les aspirations du nationalisme irlandais. Le 8 avril 1886, après que ses projets eurent amené la démission de deux de ses collaborateurs, MM. Chamberlain et Trevelyan, Gladstone présenta aux Communes un *home rule bill* sur lequel s'engagea une discussion demeurée célèbre. Mais de nombreux libéraux, malgré, et peut-être à cause de l'initiative — à laquelle ils ne s'attendaient pas — de leur chef, se joignirent aux conservateurs pour faire repousser le bill. Leurs efforts aboutirent, et celui-ci fut rejeté par 343 voix contre 313.

L'agitation fut aussitôt intense en Irlande : le gouvernement essaya de l'apaiser par la nomination d'une commission d'enquête chargée d'étudier la question agraire, mais les paysans, guidés par John Dillon et O'Brien, — et malgré Parnell — obligèrent les landlords, par une action commune, à reconnaître leurs prétentions, et à diminuer les

rentes. Le gouvernement répondit à l'agitation par une répression violente et d'incessantes persécutions. Mais les paysans restaient si unis et si résolus qu'une nouvelle loi agraire autorisant une révision des fermages leur fut accordée, marquant une nouvelle défaite du gouvernement.

A la suite des difficultés qui se produisirent entre Parnell et Gladstone, et de celles aussi qui s'élevèrent entre parnellistes, M. A. Balfour, chef secrétaire pour l'Irlande, s'efforça de réformer et d'améliorer le gouvernement local de l'île ; il espérait ainsi faire sinon tomber dans l'oubli, du moins passer au second plan, la question du Home Rule. Sa tactique ne réussit qu'à demi, car, à peine les conservateurs, avec les élections de 1892, étaient-ils revenus au pouvoir, que Gladstone, qui n'avait pas, malgré son grand âge, cessé un instant sa campagne en faveur de l'autonomie irlandaise, préparait un nouveau bill où il reproduisait les grandes lignes du projet de 1886. Les débats s'engagèrent sur celui-ci le 13 février 1893 ; la seconde lecture eut lieu le 13 mars, puis, après plusieurs semaines d'interruption, reprit le 10 avril. La troisième lecture se fit le 30 août. Finalement, malgré une opposition très vive des conservateurs, le *Home Rule bill* fut adopté par 301 voix contre 267. Mais quelque temps après, la Chambre des lords, uniquement composée de conservateurs, refusait par 409 voix contre 41 le bill que lui avaient transmis les Communes.

L'agitation recommenca en Irlande, aussi intense qu'en 1886, au lendemain du rejet du premier *home rule bill*. Le gouvernement conservateur, qui avait repris la direction des affaires, essaya de l'enrayer par les moyens d'usage. La loi agraire de 1896, la loi du 12 août 1898, qui réforma et améliora le gouvernement local, l'*Irish Land Purchase Act* de 1903, relatif aux conditions de la vente des terres, eurent, au point de vue purement économique, de salutaires effets. Mais ils n'empêchèrent pas les patriotes irlandais d'élever la voix et de réclamer comme par le passé la libération législative complète du pays. Ceux-ci, en vue du but commun qu'ils poursuivaient, surent éteindre leurs querelles intestines : les parnellistes se réconcilièrent avec les antiparnellistes, et le 7 février 1900, M. John Redmond devenait le chef des deux groupes fusionnés. L'action du nationalisme irlandais a été depuis lors si vive que des membres assez nombreux de l'aristocratie de l'île en sont peu à peu venus à l'idée de la nécessité de concessions ; que le gouvernement a dû retirer l'*Irish Council bill* qu'il avait déposé, tendant à créer un « conseil d'Irlande » n'ayant qu'un vague rôle de surveillance générale dans l'administration de l'île : les nationalistes irlandais se sentent maintenant assez forts et assez unis pour obtenir les réformes décisives. En 1908, l'*Irish University act*, qui a résolu la question si délicate de l'enseignement supérieur, en 1909 un nouveau *land act*, ont été des victoires qui ont préparé la voie au nouveau bill du Home Rule, dont le Parlement de Westminster a été récemment saisi par M. Asquith. Car ce dernier, peut-être plus par une raison de tactique ministérielle que par sympathie véritable pour l'Irlande, a déclaré qu'il réaliserait le Home Rule : il a payé de cette promesse l'appui que les Irlandais lui ont donné contre les conservateurs, lors de la réforme constitutionnelle opérée ces deux dernières années.

Quelques députés irlandais, conduits par M. O'Brien, se sont, au cours des longs débats auxquels celle-ci donna lieu, séparés des redmondistes pour fonder le groupe des « nationalistes indépendants ». Ils reprochaient, en effet, aux redmondistes d'avoir, dans le budget qui devait ouvrir la crise constitutionnelle, voté de nouvelles taxes foncières, et surtout l'augmentation du taux de l'impôt sur le whisky, toutes mesures qu'ils considéraient comme contraires aux intérêts véritables de l'Irlande. Mais cette scission ne sera certainement ni aussi grave ni aussi prolongée que celle qui se produisit du vivant de Parnell. Au début de 1910, les O'Briennistes ont, en effet, fondé la *All for Ireland League*, qui place le self government de l'Irlande au premier rang de ses revendications. Le fossé s'est trouvé de ce fait presque comblé entre les deux fractions du nationalisme irlandais.

Le Home Rule a été, depuis au moins deux siècles, l'une des plus constantes angoisses de la politique britannique. Avant d'étudier le projet qui est actuellement soumis à la Chambre basse, il importe de connaître exactement ce qu'étaient les deux bills gladstoniens de 1886 et de 1893. Ce sera l'objet d'un prochain article.

ERNEST LÉMONON.

LES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Siméon-Prosper Hardy

Mes Loisirs, par S.-P. HARDY. Journal d'événements tels qu'ils parviennent à ma connaissance (1764-1789). Publié d'après le manuscrit autographe et inédit de la Bibliothèque Nationale, par MAURICE TOURNEUX et MAURICE VITRAC. Tome I, 1764-73. (A. Picard.)

« Mes loisirs... » Que sont, que peuvent bien être les loisirs du commun des mortels ? La majorité des hommes aspire au loisir : échapper au métier, fuir

la profession, oublier le souci quotidien, et l'écrasant retour des mêmes fatigues et des efforts identiques, s'appartenir enfin, dérober à l'obligation qui nous guette, et nous ressaisira sans délai, l'instant d'une halte n'est-ce point un contrait que l'on [illegible] marmuler de toutes parts, dans toutes les conditions?

Le loisir obtenu, qu'en fait-on ?

Ce [illegible] heure où lorsque l'homme [illegible] vraiment, et par une prise de possession [illegible] soi-même, de ses forces latentes et de ses vertus inemployées, affermit la discipline de son être, et s'élève à la notion vraie de sa dignité : combien toutefois ne reconquièrent rien du tout, n'ambitionnent qu'un avilissant nonchaloir, et ne manifestent dans le repos qu'un goût désolant de la vulgarité et de la lâcheté! Nous sommes si assurés de cette inaptitude fréquente de nos semblables à mériter l'indépendance que nous méprisons les oisifs... Logiquement, c'est à la nature de ses divertissements préférés, à ses conversations d'après-dîner, à ses préoccupations de vacances que nous devrions reconnaître la force, l'originalité, la noblesse d'un esprit.

Un bourgeois de Paris qui, vingt-cinq ans durant, consacre ses loisirs à une occupation avouable, voire honorable, sans désir de lucre ou de gloire, est à ce compte digne d'estime. Siméon-Prosper Hardy mérite d'être cité en exemple pour nous avoir légué les huit lourds volumes in-folio, bien réglés à la façon des registres de commerce, où sans se lasser, pendant un quart de siècle, il calligraphia au jour le jour la chronique de Paris.

Envisager de ce point de vue son labeur nous séduit d'autant plus que les historiens, ses lecteurs et juges ordinaires, font bon marché de semblables considérations.

Il nous plaît — n'étant point tenus par les austères injonctions de la méthode et les strictes curiosités de l'érudition — de nous attarder à louer la mémoire de Siméon-Prosper Hardy ; il nous plaît de montrer que l'exemplaire mérite de son effort dépasse la portée de son œuvre ; ainsi s'affirme la moralité de son succès, lequel au total ne récompense aucun génie.

Sachons gré franchement à ce bourgeois sans opulence d'avoir, pendant cinq lustres, tenu opiniâtrément comme une double comptabilité : celle de ses marchés et celle de l'opinion publique, d'avoir, à l'encre rouge, et parmi les réglures de marges imposantes, inscrit ces « manchettes » que nous lisons ordinairement de nos jours au frontispice de nos gazettes; honorons-le parce qu'il ne craignit point de troubler ses siestes par la pratique d'un exercice intellectuel, parce que ses digestions s'accomodèrent d'un effort philosophique et littéraire, parce qu'il soutint son effort, parce qu'il fut méticuleux et assidu, parce qu'il a pleinement prouvé qu'une ferme bonne volonté peut se rapprocher toujours de la vie de l'esprit, et se hausser parfois au titre de collaboratrice utile de la pensée savante.

Bourgeois [illegible] en 1729, [illegible] de la Montagne-Sainte-Geneviève que notre rue des Écoles a supprimée; enfant, il fréquente le collège de Navarre et le collège des Grassins; il apprend à « lever la lettre » chez l'imprimeur Quillau, rue du Fouarre ; reçu libraire en 1755, il épouse deux ans plus tard Marie-Elisabeth-Charlotte Duboc, fille d'un libraire, demeurant quai de la Tournelle, cousine-germaine d'un conseiller au Châtelet; il a deux beaux-frères, l'un marchand bonnetier, place Maubert, et marguillier de Saint-Etienne du Mont ; l'autre, papetier, rue du Petit-Pont; voilà circonscrit l'horizon de notre homme, qui d'ailleurs semble s'être rarement éloigné de sa librairie, à l'enseigne de la *Colonne d'Or*, sise rue Saint-Jacques, non loin de la rue de la Parcheminerie.

Cette topographie définit un caractère, et livre d'avance le secret d'un esprit. Parisien et bourgeois, Siméon-Prosper Hardy se rattache par toutes ses fibres à cette petite bourgeoisie laborieuse, casanière, loyaliste et frondeuse, dont toute l'industrie s'emploie à de modestes négoces dans l'ombre de la puissante Sorbonne et des opulents monastères de la colline savante : de tels voisinages suggèrent des curiosités intellectuelles ; ces gens de la rive gauche se soucient moins du « bel-air » que les boutiquiers d'au-delà des ponts, déjà empressés à assiéger le Marais; ils vont jusqu'au Palais de justice, dépassent rarement le Châtelet ; des théologiens, des chanoines, des prédicateurs et des moines érudits, des docteurs de Sorbonne, des avocats, robins, clercs de chicane et de basoche, sans compter quelque canaille lettrée — poètes faméliques et libellistes rentés — voilà, s'ils franchissent le cercle étroit de leur caste, ce qu'ils découvrent du monde — un petit monde singulier, bariolé, non point toujours fort recommandable, mais où retentissent les grandes questions du temps et de tous les temps, les querelles de la science, les découvertes, les théories politiques, les procès de Messieurs du Parlement, et les préliminaires de cet autre procès qui changera la face de la société et ruinera la plus pompeuse monarchie. Une atmosphère d'intellectualité où se rencontrent les abstractions, où s'entrechoquent les doctrines, où s'assemblent les nébuleuses, génératrices des mondes futurs, enveloppe les comptoirs et, jusqu'au fond des arrière-boutiques, oppresse

les âmes ou les délivre, fait éclater dans les cerveaux les plus nonchalants on ne sait quelles étranges lueurs...

Hardy est libraire : ce n'est point là nécessairement métier d'illettré... Pourtant, on ne voit guère que sa profession ait beaucoup accru les inquiétudes intellectuelles de Prosper-Siméon; il paraît qu'on pouvait, en cette époque lointaine, être libraire et ne point connaître la littérature de son temps; Hardy commet de surprenantes erreurs... Il vend des livres; il en édite même, et par exemple, il fait les frais d'une *Analyse de l'ouvrage du pape Benoît XIV sur les béatifications et canonisations, approuvée par lui-même et dédiée au roi* (1759, in-12) par l'abbé Nicolas Baudeau; le catalogue de son « assortiment » nous avertit qu'il offrait à sa clientèle les quatorze volumes de *l'Abrégé chronologique* de Mézeray, diverses grammaires latines et françaises, divers codes et répertoires de jurisprudence usuelle, les *Eléments de chimie* de Juncker, traduits par Becker, les *Nouvelles Observations physiques et pratiques sur le jardinage*, traduites de Bradley par de Puisieux, les *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers* de La Quintinie, les *Pensées errantes, avec quelques lettres d'un Indien*, par Mme de Bénonville...; çà et là apparaissent même, entre deux titres pieux, d'autres titres rendus célèbres par Montesquieu, l'abbé Prévost, La Fontaine... Au total, bons ou mauvais, tous ces auteurs ne semblent point avoir enrichi Hardy, et l'on croit qu'un héritage opportun fut la cause de sa retraite prématurée mais confortable. On n'oserait point affirmer qu'il leur ait été beaucoup plus redevable d'un surcroît de science, ou d'élan spirituel: un siècle après sa mort, cette seconde constatation nous fâche plus que la première.

Parisien de la rive gauche, bourgeois du petit négoce, libraire, petit-fils par sa mère d'un recteur de l'Université, Siméon-Prosper Hardy, de par son atavisme, son métier, ses relations, toutes les sollicitations qui s'offrent à lui, possède plusieurs clefs ajustées aux fortes serrures du royaume de l'intelligence; il les manie, les entrechoque, et ne laisse point d'en tirer quelque fierté : à peine pourrait-on dire qu'il ait tenté de les utiliser; il n'a point la vigueur de déclencher ressorts et pènes; s'il manque d'audace, il a toutefois de la constance, et la vénération de l'esprit; n'est-ce point beau déjà qu'il nous contraigne à ne point négliger l'hommage de sa faiblesse?

Il est modeste, et M. Maurice Tourneux lui rend cette justice qu' « il n'a que rarement parlé de lui-même, et tout à fait incidemment « : le même savant historien nous assure que l'été attira souvent Hardy aux côteaux de Saint-Cloud, sans toutefois qu'on puisse l'accuser d' « avoir jamais sacrifié aux goûts et au besoin de déplacement si répandus chez les Parisiens d'aujourd'hui... » Et tout cela est bel et bien ; pourtant il nous semble apercevoir ce fieffé parisien, ça et là, au détour d'une phrase candide; ainsi quand il écrit :

20 Mai 1768. A six heures du soir, me promenant sur e chemin qui conduit du port de Sèvres à la Verrerie avec M. Michel Duboc, oncle de mon épouse, un courrier, venant de Versailles au grand galop, nous ôta son chapeau, et nous dit sans s'arrêter : « Messieurs, la Reine vient de mourir dans l'instant », ce qui se trouva faux. Elle avait eu seulement une espèce de léthargie qui avait duré plusieurs heures, et son état paraissant devenir beaucoup plus inquiétant, le cardinal de Rochechouart, son grand aumônier, lui avait administré le sacrement de l'extrême-onction.

Certes, nous vous voyons, ô Siméon-Prosper Hardy, déambulant sur le chemin de la Verrerie, en compagnie de M. Michel Duboc, oncle de votre épouse! et nous voyons votre effarement, votre importance courtoise... Nous vous reconnaissons; vous êtes le grand-père, très distingué, d'un petit-fils qui poussa jusqu'au ridicule vos travers, et jusqu'à la bouffonne exagération vos manies,... c'est Joseph Prudhomme que nous le nommons.

Joseph Prudhomme, sans être paresseux, ne nous étonne point par sa promptitude à agir et à penser. Siméon-Prosper Hardy, par le zèle de son application subalterne, se donne et nous donne l'illusion d'une inlassable activité.

De quelque biais que l'on s'avise, il faut toujours en revenir là : Hardy, en sa simplicité, eut comme un simulacre de grande idée : et s'il n'eut point le génie de souhaiter une grande œuvre, il fit timidement, obscurément, les gestes que cette œuvre eût commandés. — Esquisse-t-il vraiment un immense tableau de la vie de son temps? Empressons-nous de le baptiser historien. — L'historien chez la portière! Car voici bien des commérages qui relèvent d'une trop humble philosophie. — L'historien et la portière, dialogue...: parfois nous distinguons les deux voix; souvent elles se confondent; cela — et nous n'attendions point de Siméon-Prosper Hardy, une telle leçon — est un peu bien effrayant.

Il est certain qu'à distance, un simple fait-divers vous prend une couleur! et une signification! Serait-ce que notre infirmité ne sait point extraire de l'événement contemporain tout son sens? Hardy recueille un grand nombre de faits-divers qui durent sembler négligeables aux esprits les plus sérieux de son temps. Et tout cela, presque tout

cela nous intéresse aujourd'hui, et presque tous les historiens du XVIIIe siècle sont nourris de la lecture de ses souvenirs... Est-ce donc de cette humble poussière que nous fabriquons l'histoire?

Il serait curieux sans doute de rechercher de combien de façons le fait le plus humble, pourvu qu'il soit ancien, nous peut instruire, séduire, induire en surprises et en méditations. Le plus banal incident ne nous révèle-t-il point, en action, mille traits de la vie passée? n'accuse-t-il point, parfois jusqu'au comique, les contrastes de cette vie et de la nôtre? Hardy note par exemple :

7 juillet 1767. — Dans l'après-midi une dame de condition, dans son équipage, accompagnée d'un nègre, passant rue Saint-Honoré, près la barrrière des Sergents, un grand chien qui précédait son carrosse ayant sauté au col du cheval d'un cabriolet, deux jeunes mousquetaires qui étaient dans ce cabriolet ayant donné quelques coups de fouet au chien, et le cocher de l'équipage ayant à son tour donné des coups de fouet aux mousquetaires, ils descendirent de leur voiture, et percèrent de leur épée ce malheureux cocher qui mourut deux heures après. Ils furent arrêtés sur le champ et conduits avec la dame chez le commissaire, chez qui l'on transporta aussi le corps du blessé moribond.

Eternels embarras de Paris, éternelle scène du commissaire! Mais cette marquise, en son carrosse, avec son nègre, et ces mousquetaires, si supérieurs en pittoresque à nos apaches, quel tableau, comparable aux plus divertissantes estampes du XVIIIe siècle, à moins qu'on ne l'imagine, évoqué sur les planches par Regnard, ou Beaumarchais...

Et ainsi de suite...

En sorte qu'il n'est presque pas une ligne de ce bon Hardy d'où l'on ne puisse arracher quelque fragment de précieuse vérité... d'autant plus précieuse qu'il s'agit d'un événement plus banal, et donc plus méprisé des annalistes, plus rare à nos yeux, et plus inconnu... En sorte que nous louerons surtout Hardy de sa badauderie; quand il se hasarde à jouer l'historien, nous lui accordons une froide considération; abandonne-t-il la parole à la pipelette qui semble être son interlocutrice préférée, nous lui témoignons des égards et le plus vif intérêt... Voilà-t-il pas, ô historiens, une belle leçon d'humilité!

Hardy s'approvisionne de faits-divers à la source la plus abondante — et la plus sûre; le voyez-vous « interviewant » le commissaire de la place Maubert, Convers-Desormeaux, son voisin? Les reporters n'assiégeaient point encore les bureaux des commissaires; aussi Convers-Desormeaux abandonnait-il libéralement à ce curieux procès-verbaux d'information, constats de crimes et rapports savoureux; voilà pour les assassinats, les vols, les enlèvements, les rixes, les duels et tous les accidents, incendies, écroulements de maisons, etc., etc... Les crues de la Seine, la débâcle des glaces, la cherté du pain et de la viande, il suffit pour les constater, en mesurer quotidiennement l'effet, d'habiter rue Saint-Jacques. Hardy sans trop de peine collectionne les lettres de mariages et de décès, d'arrêts des conseils ou de remontrances du Parlement; il assiste aux sermons, obtient communication des harangues importantes qui célèbrent les inaugurations de monuments, les rencontres de princes; en bon bourgeois qu'émerveille un savant protocole, il note le détail des cérémonies publiques, ne nous laisse ignorer ni l'ordre d'une procession, ni la magnificence d'un cortège royal; il est présent aux séances ouvertes de l'Académie; il ne manque pas une exécution capitale, et sait fort bien nous décrire le costume de Lally, couché dans son sang, sa tête à un pied de son col : « il était vêtu d'un habit de drap de Silésie, couleur de lilas, doublé de soie blanche, à boutons d'or, la veste et la culotte pareilles, et des bas de soie blancs... » Nos reporters ne font pas mieux!

Hardy est sobre de jugements; pourtant il sait fort bien nous dire d'un avocat qu' « il donna beaucoup de fleurs de rhétorique et peu de raisons solides ». Ses réflexions d'ordinaire ne vont guère au-delà de ce pessimisme social qui est la première philosophie des humbles : il y ajoute un sentiment de révolte intime; ainsi quand il s'indigne de l'évasion du comte de Sade : « Quoi qu'il en soit, ce trait aussi singulier qu'il est infâme et révoltant, si la justice n'en prend connaissance et n'en fait un châtiment exemplaire, fournira à la postérité un exemple de plus de l'impunité qui suit d'ordinaire, dans notre siècle, les crimes les plus abominables dès que ceux qui les commettent ont le bonheur d'être grands, riches ou accrédités. » Son opinion sur les comètes le montre affranchi des préjugés grossiers. Il s'étend fort longuement sur le procès d'un hermaphrodite, mais ne recherche ni ne favorise la gravelure; et certes, il cite des petits vers, mais non sans déplorer cette frivolité qui « s'amuse à de ridicules plaisanteries dans les circonstances les plus désastreuses. »

Siméon-Prosper Hardy naquit journaliste avant l'étonnante fortune de la presse, reporter un siècle avant l'invention du *Petit Journal*; il sut tromper sa vocation, et toutefois réaliser le rêve qu'un obscur instinct lui suggérait... Précurseur, il serait temps que nos feuilletonistes s'avisassent de lui élever, en quelque salle de rédaction, une stèle ou un buste; car il fournit le plus éclatant témoignage de l'utilité de leur profession... et la révèle assurée

de soins et d'honneurs posthumes. Siméon-Prosper Hardy venge la corporation de bien des dédains et des brocards ; n'oublions plus qu'un journaliste, mort, est bientôt digne d'intéresser une armée d'érudits.

LUCIEN MAURY.

Chronique des Livres

—

LIVRES D'ÉTRENNES (1)

Encore quelques volumes, présentés pêle-mêle, comme ils nous arrivent, retardés par la bousculade des derniers préparatifs de fête. Voici d'abord un élégant in-8° de plus de 500 pages, fort joliment illustré ; parmi les « livres d'étrennes » de l'année, c'est certes un des meilleurs ; le nom de l'auteur et le sujet lui assurent d'avance un chaleureux accueil. L'*Inde éblouie* (2) réunit en un seul volume deux ouvrages de Mme Judit Gautier : « *La Conquête du Paradis* et le *Sultan de Bangalore*, publiés il y a quelques années : une nouvelle édition des deux romans composant cette *Aventure coloniale au XVIIIe siècle*, ne pourra donc que rencontrer l'heureux succès qui accueillit les deux parties lors de leur apparition. L'*Inde éblouie* éblouira et charmera la jeunesse, elle charmera non moins les grandes personnes ; c'est un roman plein des épisodes les plus extraordinaires ; mouvementée, dramatique et brillante, l'*aventure* se déroule dans un cadre de rêve ; c'est en même temps une page, strictement documentée, d'un chapitre glorieux et peu connu de notre histoire : la conquête des Indes... « C'est toujours avec une amère rancœur que l'on se redit que si le colossal empire des Indes appartient aujourd'hui à l'Angleterre au lieu d'appartenir à la France, c'est par la faute, la très grande faute, de Louis XV et de ses ministres, qui l'ont pour ainsi dire refusé, quand, par ignorance, méfiance et avarice, ils ont disgracié le grand Français, qui, le premier, avait formé le projet grandiose de donner l'Inde à son pays. » L'*Inde éblouie*, charmée et subjuguée, par la valeur de ceux qui représentaient la France, était déjà prête à se donner fraternellement à elle, quand Dupleix fut brisé par ceux-là mêmes qui devaient le soutenir... L'histoire de ce héros, trop oublié aujourd'hui, et de ses compagnons qui, avec tant de dévouement et d'ardeur, exécutaient sa pensée — de Bussy Castelnau, le major de La Touche, le comte d'Auteuil, le chevalier de Kerjean — cette histoire, l'auteur n'a eu qu'à la prendre, affirme-t-il modestement, pour former le plus romanesque des romans. La vérité le gêne plutôt parfois, par son trop d'audace et de fantaisie ; aussi se voit-il forcé, dans le courant du livre, de rappeler au lecteur que tous les faits historiques qu'il rapporte s'appuient sur des documents certains et sont absolument exacts.

Une bonne documentation et une action mouvementée recommandent les livres de M. André Laurie, qui s'est fait une spécialité des questions scolaires et universitaires, et les a étudiées à l'étranger et en France. Le récent recueil de ses « scènes de la vie de collège dans tous les pays », intitulé *A travers l'Europe* (1), groupe en un seul volume, abondamment illustré, des récits sur la vie des collèges et universités anglaises, allemandes, suédoises et suisses. Ainsi est complétée la série précédente, publiée sous le titre « Au delà des mers » et faisant connaître les mœurs scolaires — si différentes des nôtres — des États-Unis, de l'Inde, de la Chine et eu Japon.

Voici encore quelques récits, à tendance moralisatrice ou simplement divertissants, pour enfants entre 10 et 14 ans. *L'Histoire d'un foyer* (2) de l'auteur danois J. Madsen, adaptée par M. Gay, est une narration émouvante des émotions par lesquelles passe successivement une fillette de treize ans, pour qui la famille et le foyer sont ce qu'il y a de plus précieux. Elle sent ce foyer menacé par un projet de voie ferrée qui doit venir bouleverser la maison familiale et tout ce qui l'entoure ; ce chemin de fer, s'il vient, sera à ses yeux le pire des cataclysmes. Mais, plus tard, lorsqu'elle comprendra que cette innovation seule peut sauver son père de la ruine, et lui permettre de conserver le foyer intact, son désespoir se change en une joie profonde. Dans *les Deux Tigresses* (3), Pierre Maël conte l'histoire émouvante de la petite Amy Barnham, la fille du fameux dompteur Barnham ; le Dr Montclair, que le hasard met un jour sur son chemin, éprouve pour elle, du premier coup, une secrète et mystérieuse sympathie, et il finit par découvrir en elle l'enfant de sa fille, non sans qu'auparavant l'héroïne du récit ait encouru de graves dangers... ; la tante Peggy, mauvaise femme et cœur de tigresse, ne veut pas trahir le secret de la naissance d'Amy ; bien mieux, jalouse de l'affection du docteur, elle essaye de faire déchirer la petite par la vraie tigresse de Barnham. Par bonheur, les bons offices du valet de chambre Bruno donnent à cette saisissante intrigue son dénouement normal. *L'Ange et les deux démons* (4) par Victor Labruande, illustré par Carlègle, est un petit livre très gai, où l'auteur et l'illustrateur ont rivalisé de bonne humeur et où — seul moyen d'amuser les autres — ils se sont eux-mêmes amusés de tout cœur. L'Ange, c'est le narrateur ; les deux démons, ce sont les deux amis avec lesquels il voyage : un voyage en automobile,

1 Voir la *Revue Bleue* des 14 et 21 décembre 1912.

2, L'*Inde éblouie* Dupleix-De Bussy-La Touche, par Mme JUDITH GAUTIER. In-8, avec 8 planches hors-texte ; broché, 6 fr. ; avec reliure genre ancien, 8 fr. 50. Librairie A. Colin.

1 *A travers l'Europe* par ANDRÉ LAURIE. (In-8°, illustré de 107 gravures ; broché, 7 fr. ; relié, 11 fr. Collection Hetzel.)

2 *Histoire d'un foyer*, par J. MADSEN, adaptation par M. GAY. (In-8°, 25 illustrations imprimées en couleur ; broché, 5 fr. 60 ; cartonné toile, 8 fr. Collection Hetzel.)

3 *Les deux Tigresses*, par PIERRE MAEL. (In-8°, illustré de 60 gravures ; 6 fr. ; Hachette et Cie.)

4 *L'Ange et les deux Démons*, par VICTOR LABRUANDE, illustrations de CARLÈGLE. (In-18 jésus ; broché, 2 fr. ; relié, 3 fr. Librairie A. Colin.

qui se déroule au milieu des péripéties les plus extraordinaires. Très amusants aussi *les Quatre sous de Frédy* (1) par P. Perrault : vous n'imaginez pas l'emploi que Frédy fait de sa fortune et les tours joués par lui à ses camarades...

Les deux derniers « albums Stahl » : *Les animaux célèbres* et *Mademoiselle Lili à la campagne* (2), de même que *Si nous lisions?* de Mme Verneuil, et les *Chansons à la façon d'Epinal* de MM. Puyplat, Tournayre et Legay plairont aux plus jeunes enfants (3). L'idée qu'a eue l'auteur de ce dernier album, de prendre parmi nos vieux contes d'enfants, les plus populaires, et de les mettre en chansons illustrées d'images dans le style de notre imagerie populaire, est sûrement bonne, et pourrait, dans les mains d'un artiste qui s'inspirerait d'ouvrages analogues de la littérature japonaise, donner d'excellents résultats. L'illustrateur de ces chansons s'est contenté de dessiner des images sans prétention, que les enfants pourront s'ingénier à colorer eux-mêmes.

Ceux qui, plus que par le pinceau, se sentent attirés par les travaux manuels trouveront un guide précieux dans l'ouvrage de M. E.-J. Faïx, intitulé *A. B. C. des Travaux manuels* (menuiserie, découpure, sculpture, modelage, tour, serrrerie) (4). Après avoir enseigné aux débutants à manier les divers outils, à choisir ceux qui conviennent à tel ou tel travail, après leur avoir expliqué comment on les entretient en bon état, et même comment on arrive à en fabriquer un certain nombre, l'auteur les amène progressivement, au cours d'un apprentissage qu'il sait rendre aussi agréable que profitable, à exécuter les travaux les plus délicats. Les divers croquis d'objets, meubles, bibelots exécutés par lui-même et ses amis, sont une excellente démonstration de la perfection à laquelle on peut atteindre suivant ses sages conseils et son exemple.

Les *Merveilles du Monde* (5) vous conduiront des glaces du Pôle aux sables de l'Equateur, en vous faisant passer par toutes les régions du globe ; tour à tour, elles vous dévoileront les aspects les plus grandioses et les plus étranges de la nature, toutes les civilisations et tous les arts. Voici les pagodes de l'Inde, vraies montagnes sculptées, une des conceptions les plus somptueuses et les plus féériques du génie humain ; voici la géométrie spiritualisée des monuments égyptiens, qui semblent bâtis pour l'éternité; voici le Parthénon et la muraille chinoise, les cathédrales de la France et les totems de l'Alaska. Après la grandeur et la magnificence écrasante de certains paysages asiatiques ou américains, voici les colères, les révoltes de la nature : fleuves torrentiels de Chine et d'Amérique, raz de marée, chutes du Niagara et du Zambèze, volcans dont les fumées obscurcissent le ciel, cyclones qui tordent les arbres séculaires et ravagent les villes. On ne peut assez louer le choix excellent et la perfection vraiment artistique de ces 700 photographies, qui composent un ensemble des plus riches, des plus variés et des plus attrayants.

On trouvera des documents presque aussi abondants, avec de fort beaux articles, dus à la plume d'éminents explorateurs et touristes, dans les volumes du *Tour du Monde* (1), le journal, bien connu, des voyages et des voyageurs : citons, entre autres, les « Impressions antarctiques de M. C. Alzonne, « Un séjour en Guinée française » de Mme F. Poréguin, « La mission Marchand » du Dr J. Emily, un « Voyage en Finlande » de M. M. Chalhour.

La vieille amie de notre enfance, la *Bibliothèque rose*, se maintient toujours au niveau de ses traditions. Elle vient de publier deux jolis volumes : *Le Château de Grand'mère*, par Mlle G. du Planty, et *Mignonette*, par Mlle Giraldon (2). Le premier de ces récits est la description des joyeuses vacances que passent, dans le château de Mme Beroille, ses six petits enfants. On y rit aux larmes à la narration du voyage en chemin de fer de Bernard et Nicole, accompagnés d'une vieille cousine et de leur bonne, et qui manquent dans une journée tous les trains imaginables. Des promenades dans le bois, des excursions, les prouesses du singe Kiki, la leçon de bicyclette de Bernard, autant d'épisodes gais agrémentant ce séjour béni dont, après le retour à la ville, on parlera tout l'hiver. Quant à « Mignonette », c'est l'histoire de Mlle Chouchou, petite personne fort gâtée qui, un jour, après avoir assisté à la représentation d'un cirque de passage, s'avise de devenir « propriétaire » d'une petite écuyère de son âge, appelée Mignonette; le contact de Mignonette, obéissante, studieuse et sage, fera le plus grand bien à Chouchou; ensuite, on s'apercevra que la petite ex-écuyère est un enfant volé, et finalement, à la joie de tout le monde, on la rendra à sa mère.

[illegible]

---

1 *Les Quatre sous de Frédy*, par P. Perrault. In-16, illustré, broché 1 fr. 60, cartonné toile, 2 fr. 25. (Collection Hetzel.)

2 Album Stahl. J. Gaudey : *Les animaux célèbres*, texte par E. Muller. — *L. Deschien*. *Mademoiselle Lili à la campagne*, texte par D. J. Steyn, [illegible] broché 2 francs, cartonné toile, 3 francs. (Collection Hetzel.)

3 *Si nous lisions?* Par Maurice Verneuil. — *Chansons à la façon d'Epinal* par M. Puyplat, L. Tournayre et M. Legay (In-8° illustrés; cartonnés, couverture en couleurs, le premier volume 2 francs, le second 1 fr. 50. Librairie A. Colin.)

4 *A. B. C. des Travaux manuels*, par E. Y. Faïx. In-8° avec 111 figures et dessins, broché, 4 fr. 50, cartonné toile 6 francs. (Collection Hetzel.)

5 *Les Merveilles du Monde* (Les Prodiges de l'Inde). — Les créations de l'homme. In-4°, illustrées plus de 700 photographies en noir et en couleurs; cartonné toile, 25 fr.; broché, 20 fr. Hachette et Cie).

1 *Le Tour du Monde*. Journal des voyages et des voyageurs. Année 1[illegible] 2 vol. [illegible]

(2 *Le Château de Grand'mère*, par Mlle G. du Planty. — *Mignonette*, par Mlle Giraldon. In-16, [illegible] broché 2 fr. 25, cartonné toile, 3 fr. [illegible] Hachette et Cie.)

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du Ier Juillet au 31 Décembre 1912

ACADÉMISME (Une évolution de l'—), 590.
AFRIQUE (Notre nouveau voisinage au Nord de l'—), 302.
AFRIQUE du Nord (L'histoire de l'—), 772, 805.
ALCOOL (Débilité mentale, — et revolver), 597.
ALCOOLISME (L'—, ses causes et ses remèdes), 122.
ALLEMAGNE (Ce que les Américains pensent de l'—), 96. — (L'aube de l'influence des femmes en —), 158. — (La France et l'— devant l'Histoire. — Napoléon), 740, 769.
AME révolutionnaire (L'), 730.
ANGLETERRE (L'— en Méditerranée), 364.
ANTI-ALCOOLISME et R. P., 588.
ARÈNE (Autour de Paul —), 140, 169.
ARMÉE du Nord (A l'— (1870-1871). — Lettres de Georges Halphen), 196.
ASSOCIATION (Le collège ou l'— dans la Gaule romaine), 582.
ATALA (Une sœur aînée d' , Odérahi (Histoire américaine), 779.
AUNGIER (Gérald —, gouverneur de Bombay (1669-1677), 239, 277.
AVOCATS italiens (La littérature des —), 480.

BELFORT en 1813 (La place de —. Le commandant Legrand et le monument des Trois-Sièges), 564.
BELGIQUE (La crise du sentiment national en —), 400.
BERGSON et Rousseau, 725.
BILLY LE BLASÉ, 815.
BONNE souche (De — (nouvelle), 82, 101.
BOSSUET (Comment il faut lire —), 304.
BRETAGNE (La — et Maurice de Guérin), 229.
BUDGET de 1913 (Le —), 577, 614.
BULGARIE. (Légendes et traditions de la —), 801.

CASANOVA (La vieillesse de —), 574.
CHEMINS d'Assise (Sur les —), 403, 436.
CHEMINS de fer français (La situation financière des —), 1, 38.
CHEVALIER de Saint-Ismier (Le —), 709, 737.
CHOMAGE (La question du —), 719.
CHRONIQUE des livres, 62, 126, 189, 254, 318, 382, 446, 510, 607, 638, 704, 766, 798.
COLLÈGE (Le — ou l'association dans la Gaule romaine), 582.
CONGRÈS d'éducation morale, 32.
CONGRÈS d'éducation morale de La Haye (Le —), 356.
CONGRÈS de la C. G. T. (Le —), 463.
CONGRÈS de Vérone (Supplément au — : Correspondance de Chateaubriand avec le prince de Polignac (1823-1824), 513, 545.
CRÉDIBILITÉ des mémoires (De la —. — Richard Wagner et Mme Wesendonck), 360.
CRISE balkanique (A propos de la —. — Les causes économiques des guerres), 622.
CULTURE morale (La — dans l'enseignement primaire), 15, 48.

DÉBILITÉ mentale, alcool et revolver, 597.
DERNIERS jours du Premier Empire (Les —. — Lettres inédites de, ou à Pierre Lebrun), 714, 754, 789.
DERNIERS masques (Les —) (comédie), 618, 652.

EGLISES à classer (Les dix mille —), 752.
ENSEIGNEMENT à donner aux indigènes (De l'—), 533.
ENSEIGNEMENT primaire (La culture morale dans l' —), 15, 48.
ESQUISSES provinciales. — La maison, 502.
ETUDIANTS étrangers (Les — et l'Université de Grenoble), 336.

FEMMES (L'aube de l'influence des — en Allemagne), 158.
FEMME imaginative (Une —) (nouvelle), 485, 519.
FIGURES de ce temps: M. Paul Hervieu, 452.
FILS d'Olivier (Le —), 391.
FINLANDE (La lutte pour la civilisation en —), 289.
FONTANE (L'opinion de Théodore — sur la France de 1870 et la question d'Alsace), 496.
FRANÇAIS à l'étranger (Le —), 542, 734.
FRANCE (La — et l'Allemagne devant l'Histoire. — Napoléon), 740, 772.

GALERIE Layard à Venise (La —), 671.
GAULE romaine (Le collège ou l'association dans la —), 582.
GŒTHE (Une visite à —), 161.
GRAND jour (Le —) (nouvelle), 551, 592.
GUÉRIN (La Bretagne et Maurice de —), 229.
GUERRE (Les difficultés d'une — générale), 810.
GUISE (Les mariages du), 44, 74.

HÆNDEL (Le Messie et les dernières années de —), 627.
HAINE (Eloge de la), 193.
HERVIEU (Figures de ce temps: M. Paul —), 452.
HOME RULE (Le —. Son histoire), 820.
HOMME de lettres au XVIIIe siècle (Un —: l'abbé Raynal), 440, 467.
HOTEL du Chancelier de France (L'—), 307.
HOTEL royal des Invalides (Les origines de l'—), 567.

IMAGES (Les — et l'intervention de l'Etat), 777.
IMPÉRATRICE Tsuri (L'—), 31.
IMPRESSIONS de Madagascar, 761.
INDIGENCE (Une croisade contre l'—), 20.
INDO-CHINE (Notes d'un passant. — L'—) 373, 406.
INFERNO de Strindberg (L'—), 670.
IRRÉDENTISME slave (L'—), 696.
ITALIE en Tripolitaine (Les adversaires de l'—), 417.

JARDIN des Tuileries (Le Nostre et le —), 686.
JEUNES-TURCS (Le sens politique chez les —), 145.
JOURNAL d'un vieil homme (Le —), 264, 295, 331, 363.

KEATS (John — et les Anglais à Rome), 350.

LAESTADIENS (Chez les —), 414.
LAMB (Charles —), 257.
LANGUES étrangères (Faut-il apprendre des —? — Une opinion de Nietzsche), 343.
LECTURES interdites, 96.
LENAU (Une anecdote sur —), 416.
LE NOSTRE et le Jardin des Tuileries, 686.
LESCARBOT (Marc —), 479.
LETTRES de Gœthe à Carlyle, 385.
LETTRE inédite de Bonald sur la Session de 1820, 481.
LETTRES de Hector Berlioz, 418, 449.
LETTRES de jeunesse de X. Doudan (1824-1828), 5, 33.
LISIÈRE de la Germanie (A la —), 113, 148.
LITTÉRATURE des avocats italiens (La —), 480.
LITTÉRATURE et physiologie, 523.
LITTÉRATURE populaire serbe (La —), 557.
LIVRES d'étrennes, 766, 798.

MADAGASCAR (Impressions de —), 761.
MAISON (Esquisses provinciales. — La —), 502.
MANZONI (Une lettre de —), 288.
MARIAGE de Tolstoï (Un projet de —), 673.
MARIAGES du duc de Guise (Les —), 44, 74.
MASSIS (Le — (légende), 202, 232.
MAURRAS (Quelques idées de M. Charles —), 750.
MESSIE (Le — et les dernières années de Hændel), 627, 661.
MÉTHODES de la critique (Les — dans l'étude de l'art italien), 529, 560.
MOLIÈRE (Comment il faut lire —), 268.
MORUS (Thomas — et l'île d'Utopie), 645, 678.
MOUVEMENT philosophique (Le —: L'alcoolisme, ses causes et ses remèdes), 122. — (L'âme révolutionnaire), 730.
MUSÉE du Luxembourg (Au —), 167.
MUSSET contre Thiers (Alfred de —. — La loi sur la presse (1835), 327.

NIRVANA hindou (Les aspects du —), 247.
NOTES d'un passant. — L'Indo-Chine, 373, 406.
NUAGHES (Les —), 176.

ODÉRAHI (Une sœur ainée d'Atala —. (Histoire américaine), 779.
ŒUVRE inconnue de l'architecture française (L' —), 576.
OPIUM (Comment on fume l' —), 338.

PAIEN mystique (Un — : Walter Pater (1839-1894), 312.
PARTI ouvrier belge (Le —), 79.
PATÉ de Pâques (Le —) (nouvelles), 11.
PATER (Un païen mystique : Walter — (1839-1894), 312.
PAYSAGES d'Italie. — De Florence à Naples, 471.
PEINTRE réaliste du XVe siècle. Un — : Piero della Francesca, 432.
PHYSIOLOGIE (Littérature et —), 523.
PIERO della Francesca (Un peintre réaliste du XVe siècle), 432.
POLITIQUE française (Un esprit nouveau dans la —), 745.
PONT des suffrages (Autour du —), 117.
POTSDAM (A —), 491.
POULETS (Les —) (Conte de Noël), 785.
PROPHÉTIE littéraire (Un curieux cas de —), 96.
PROTÉSILAS et Laodamie (tragédie), 425, 455.

QUESTION cubaine (La —), 87, 106.

RAYNAL (Un homme de lettres au XVIIIe siècle : l'abbé —), 140, 167.
RÉCLAME (Il y a un siècle (La —), 576.
REVOLVER (Débilité mentale, alcool et —), 597.
ROMAN d'un Jacobin sentimental (Le —), 210.
ROMANS de l'aviation (Les —), 151, 180.
ROMANCIER brésilien (Un —), 672.
R. P. (Anti-alcoolisme et —), 588.
ROUGON-MACQUART (Parmi les —), 224
ROUSSEAU (— et l'hygiène de la première enfance), 53. — (Bergson et —), 725.
« ROYAL SOCIETY » (La —), 223.

SAINT-AMOUR (Madame de —), 243.
SAINT-PAUL a-t-il reçu une éducation hellénique ?, 657, 690.
SATYRES lumineux (Les —), 65.
SENTIMENT national en Belgique (La crise du —), 400.
SILHOUETTES italiennes, 353.
SOCIALISME italien (La crise du —), 236.
SONNET XLII (Le —), 134.
SOURCES (Autour des —), 213.
SOUVENIRS (Quelques —), 706.
SOUVENIRS inédits de la Campagne de 1812, 97, 129, 161, 225, 321.
STAMBOUL mobilisée (Dans —), 610.
STENDHAL (Casimir Stryenski et —), 372.
STOCKHOLM moderne, 273.
STRINDBERG (Une interview de —), 94. — (L'Inferno de —), 671.
STRYIENSKI (Casimir — et Stendhal), 372.

TEMPLIERS (Le procès des —), 286.

THÉATRES :
COMÉDIE-FRANÇAISE : *Bagatelle*, de M. Paul Hervieu, 604.
ODÉON : *Dans l'ombre des statues*, de M. Georges Duhamel, 635.
RENAISSANCE : *L'Adieu de François*, de M. Paul Gavault, 635.
THÉATRE ANTOINE : *Une affaire d'...*, de M. Marcel Prévost, 538. — *Le ...*, de M. ..., 186.
Nière, 666.
THÉATRE DES ARTS : *L'...*, de M. Pierre Veber, 138. — *Marie d'...*, de M. Léon Frapié, 538. — *Le Grand Soir*, de MM. Victor Léon et Léo Feld, adaptation de M. Pierre Veber, ...
THÉATRE RÉJANE : *Le coup de téléphone*, de MM. Paul Gavault et Georges Berr, ...
THÉATRE allemand (Les débuts du —), 29.
THÉATRE de ... (Le — dans un village de la banlieue parisienne au XVIIIe siècle), 207.
THIERS (Alfred de Musset contre —. — La loi sur la presse (1835), 327.
TOLSTOI (Un projet de mariage de —), 673.

UNIVERSITÉ de Grenoble (Les étudiants étrangers et l' —), 336.
UNIVERSITÉS françaises (Les —), 641.

VARIANTES de Madame Hanska (Les —), 498, 529.
VIEUX BLEU : (La —). Taille et barbe), 61.—(Ne pas confondre),61.— (Troupiers),62,—(Apéritifs),157.—La pétition),157.— (Les litanies de l'Encre), 221. — (Le bouquet du commissaire), 285. — (La gazette et le collégien), 380. — (Autour d'une bataille), 445. — (Une visite), 509. — (Au village), 573. — (Téléphone), 574. — (La rue de la littérature), 702. — (Rois artistes), 797. — (Haïkai), 797.
VILLES d'Algérie, 183.

WYSPIANSKI (Un grand poète tragique : Stanislas — (1869-1907), 395.

TABLE DES AUTEURS

ACEBAL (Francisco). — De bonne souche (nouvelle), 82, 101.
AHARONIAN (Avetiss). — Le Massis légende, ..., 639.
ALBALAT (Antoine). — Comment il faut lire Molière, 268. — Comment il faut lire Bossuet, ...
ARBELET (Paul). — Casimir Stryienski et Stendhal, 372.
ALLAGNEUR (Marguerite). — Impressions de Madagascar, 761.
BABBITT (Irving). — Bergson et Rousseau, 725.
BACHELIN (Henri). — Les poulets (conte de Noël), 785.
BASSET (Paule). — Autour de Paul Arène, 149, 169.
BATCAVE (Louis). — Le théâtre de société dans un village de la banlieue parisienne au dix-huitième siècle, ...
BAUER (Arthur). — La culture morale dans l'enseignement primaire, 15, 48.
BERLIOZ (Hector). — Lettres inédites, 418, 449.
BERNAUX (Charles). — Sur les derniers d'Assise, 408, 436.
BRAISON (Capitaine). — La place de Belfort en 1813. — Le commandant Legrand et le monument des Trois-Sièges, 564.
BERNARD. — Lettre inédite sur la Session de 1820, 481.
BONNELON (Paul). — Préface à la « Lettre inédite » de Bonald sur la Session de 1820, 481. — Préface aux lettres inédites de ou à Pierre Lebrun « Les derniers jours du Premier Empire », 514.
BOURGIN (Hubert). — Une croisade contre l'indigence, 20.
BOVET (Marie-Anne de). — Faut-il apprendre les langues étrangères ? — Une opinion de Nietzsche, 343.
BRUNET (Michel). — La Messe et les messes [illegible] de Hændel, 627, 661.
BUENAME (Robert). — Les origines de l'Hôtel national des Invalides, 567.
CAUSSY (Bernard). — A Pédelou, 49.
CHAGNEY (Georges). — Autour du Pont des suffrages, 117.
CHATEAUBRIAND. — Stryienski et Chateaubriand. — Correspondance avec le prince de Polignac, 513, 545.
CHINARD (Gilbert). — [illegible] — Odérahi (Histoire américaine), 779.
COMBES (Edmond). — L'Hôtel du Chancelier de France, 307.
CROISET (Alfred), de l'Institut. — Les Universités françaises, 641.

De Launay (L.), de l'Institut. — Légendes et traditions de la Bulgarie, 801.
Delombre (Paul), ancien ministre. — Le budget de 1913, 577, 614.
Doudan (X.). — Lettres de jeunesse (1824-1828), 5, 33.
Dresch (J.). — L'opinion de Théodore Fontane sur la France de 1870 et la question d'Alsace, 496.
Dubosco (André). — Le sens politique chez les Jeunes-Turcs, 145. — Notre nouveau voisinage au nord de l'Afrique, 302. — De l'enseignement à donner aux indigènes, 533.
Dumont-Wilden (L.). — La crise du sentiment national en Belgique, 400.
Duval (Georges). — Le sonnet XLII, 134.
Esch (J.). — A la lisière de la Germanie, 113, 148.
Faguet (Emile), de l'Académie française. — Eloge de la haine, 193. — Charles Lamb, 257.
Fanta (A.). — Préface aux « Lettres de Gœthe à Carlyle, 385.
Feugère (Anatole). — Un homme de lettres au XVIIIe siècle : l'abbé Raynal, 440, 467.
Flach (Jacques), de l'Institut. — Thomas Morus et l'île d'Utopie, 645, 678.
Flat (Paul). — De la crédibilité des mémoires. — Richard Wagner et Mme Wesendonck, 360. — Figures de ce temps. — M. Paul Hervieu, 452. — Littérature et physiologie, 523. — Une évolution de l'académisme, 590. — Quelques idées de M. Charles Maurras, 750. — Les images et l'intervention de l'Etat, 777.
Fournol (Etienne), député. — Au Musée du Luxembourg, 167. — Dans Stamboul mobilisée, 609. — D'un esprit nouveau dans la politique française, 745.
Gaultier (Paul). — Le mouvement philosophique. — L'alcoolisme, ses causes et ses remèdes, 122. — L'âme révolutionnaire, 730.
Gautier (Jules), Conseiller d'Etat. — Le Congrès d'éducation morale de La Haye, 356.
Gielly (Louis). — Les méthodes de la critique dans l'étude de l'art italien, 529, 560.
Giraud (Jean). — Alfred de Musset contre Thiers. — La loi sur la presse (1835), 327.
Glouvet (Jules de). — Les mariages du duc de Guise, 44, 74.
Gœthe. — Lettres à Thomas Carlyle, 385.
Gsell (Stéphane). — L'histoire de l'Afrique du Nord, 772, 805.
Guérinot (A.). — Les aspects du Nirvana hindou, 247.
Guiffrey (Jules). — Le Nostre et le Jardin des Tuileries, 686.
Halpérine-Kaminsky (E.). — Préface et notes à « Un projet de mariage de Tolstoï », 673.
Halphen (G.). — A l'armée du Nord (1870-1871), 196.
Hardy (Thomas). — Une femme imaginative (nouvelle), 485, 519.
Jacoubet (Henri). — Notes d'un passant. — L'Indo-Chine, 373, 406.
Jérome (J.-K.). — Billy le Blasé, 815.
Jullian (Camille), de l'Institut. — Le collège ou l'association dans la Gaule romaine, 582.
Lada (Adam de). — Un grand poète tragique : Stanislas Wyspiański (1869-1907), 395.
Larguier (Léo). — La vie en bleu. — Taille et barbe, 61. — Ne pas confondre, 61. — Troupiers, 62. — Apéritifs, 157. — La pétition, 157. — Les litanies de l'Encre, 221. — Le bouquet du commissaire, 285. — La gazette et le collégien, 380. — Autour d'une bataille, 445. — Une visite, 509. — Au village, 573. — Télémaque, 574. — La rue de la Littérature, 702. — Rois artistes, 797. — Haikaï, 797.
Le Braz (Anatole). — La Bretagne et Maurice de Guérin, 229.
Lebrun (Pierre). — Les derniers jours du Premier Empire (Lettres inédites), 714, 754, 789.
Le Chatelier (A.). — Les adversaires de l'Italie en Tripolitaine, 417.
Lefebvre (Louis). — Le pâté de Pâques (nouvelle), 11. — Le grand jour (nouvelle), 551, 592.
Lémonon (Ernest). — L'Angleterre en Méditerranée, 369. — Le Home Rule. Son histoire, 820.
Lévy (Raphaël-Georges). — La situation financière des chemins de fer français, 1, 38.
Liard (Louis), de l'Institut. — Quelques souvenirs, 705.
Lux (Jacques). — Chroniques des livres, 62, 126, 189, 254, 318, 382, 446, 510, 607, 638, 704, 766, 798. — Les débuts du théâtre allemand, 29. — L'impératrice Tsuri, 31. — Congrès d'éducation morale, 32. — Une interview de Strindberg, 94. — Un curieux cas de prophétie littéraire, 96. — Ce que les Américains pensent de l'Allemagne, 96. — Lectures interdites, 96. — L'aube de l'influence des femmes en Allemagne, 158. — Une visite à Gœthe, 160. — La « Royal Society », 223. — Parmi les Rougon-Macquart, 224. — Le procès des Templiers, 286. — Une lettre de Manzoni, 288. — John Keats et les Anglais à Rome, 350. — Chez les Laestadiens, 414. — Une anecdote sur Lenau, 416. — Marc Lescarbot, 479. — La littérature des avocats italiens, 480. — Le français à l'étranger, 542, 734. — La vieillesse de Casanova, 574. — Une œuvre inconnue de l'architecture française, 576. — La réclame il y a un siècle, 576. — L'Inferno de Strindberg, 670. — La Galerie Layard à Venise, 671. — Un romancier brésilien, 672. — Livres d'étrennes, 766, 798.
Maistre (Paul). — La question cubaine, 87, 106.
Maurel (André). — Paysages d'Italie. — De Florence à Naples, 471.
Maury (Lucien). — Voir : « Table des lettres : Œuvres et Idées ». — Stockholm moderne, 273.
Menant (D.). — Gerald Aungier, gouverneur de Bombay (1669-1677), 239, 277.
Merlant (Joachim). — Les variantes de Madame Hanska, 498, 527.
Michaud (Régis). — Un païen mystique : Walter Pater (1839-1894), 312.
Mimande (Paul). — Autour des sources, 213.
Miraben (G.). — Comment on fume l'opium, 338.
Norat (E.). — Esquisses provinciales. — La maison, 502.
Oppeln-Bronikowski (Fr. d'). — Préface et notes au « Chevalier de Saint-Ismier » de Stendhal, 709, 737.
Pascal (Félicien). — La littérature populaire serbe, 557.
Pastoret (Amédée de). — Souvenirs inédits de la campagne de 1812, 97, 129, 161, 225, 321.
Paul-Louis. — Le Parti ouvrier belge, 70. — La crise du socialisme italien, 236. — Le congrès de la C. G. T., 463. — A propos de la crise balkanique. — Les causes économiques des guerres, 622. — Les difficultés d'une guerre générale, 810.
Péladan. — Les dix mille églises à classer, 752.
Pérès (J.). — Villes d'Algérie, 183.
Picavet (François). — Saint-Paul a-t-il reçu une éducation hellénique ? 657, 690.
Py (Michael). — L'irrédentisme slave, 696.
Reinach (Joseph), député. — Anti-alcoolisme et R. P., 588. — La France et l'Allemagne devant l'Histoire. — Napoléon, 740, 769.

Reinach (Théodore), de l'Institut. — Les satyres limiers, 65.
Renard (Georges), professeur au Collège de France. — La question du chômage, 719.
Rogues de Fursac (J.). — Débilité mentale, alcool et revolver, 597.
Rolland (Romain). — Silhouettes italiennes, 353. — Le fils d'Olivier, 391.
Rosium (Docteur Julien). — Rousseau et l'hygiène de la première enfance, 53.
Roux (Alphonse). — Le roman d'un jacobin sentimental, 210.
Roz (Firmin). — Voir « Table analytique des matières » : Théâtres.
Sauzède (Albert). — Les étudiants étrangers et l'Université de Grenoble, 336.
Schlözer (L. de). — Les Nuraghes, 176.
Schnitzler (Arthur). — Les derniers masques, comédie, 618, 652.
Sainéan (Léonard). — Un [illegible] du XVe siècle : Piero della Francesca, 442.
Söderhjelm (Werner). — La lutte pour la civilisation en Finlande, 189.
Stendhal. — Le Chevalier de Saint-Esmier, 720, 787.
Tchekhov (Anton). — Le journal d'un vieil homme, 264, 295, 311, 363.
Thomas (Louis). — Préface au « Supplément au Congrès de Vérone », de Correspondance de Châteaubriant avec le prince de Polignac (1823, 1824), 518.
Tolstoï (Léon). — Un projet de mariage, 673.
Villat (Louis). — Madame de Saint-Amour, 248.
Wolff (Maurice). — Les romans de l'aviation, 151, 180.
Wyspiansski (Stanislas). — Protesilas et Laodamie, tragédie, 495, 455.

TABLE DES LETTRES : ŒUVRES ET IDÉES

Audiberti (Marcel). — Pilleraud, 763.
Bailly (Auguste). — Les Chaînes du passé, [illegible].
Barrett-Wendell. — La France d'aujourd'hui, 535.
Barry (Léon). — Au-delà du bonheur, 96.
Beauduin (Nicolas). — Les Campagnes en marche, 663.
Bellay (Joachim du). — Divers jeux rustiques et autres œuvres poétiques, 699.
Bersaucourt (Albert de). — Les pamphlets contre Victor Hugo, 411.
Bertrand (Louis). — La Confession de Théo Petitgand, 251.
Bouillier (Jacques). — Le Grand Siècle, 217.
Braesch (F.). — La Commune du 10 août 1792. Étude sur l'histoire de Paris, du 20 juin au 2 décembre 1792, 217.
Calvin (Jean). — Institution de la religion chrétienne, édition publiée sous la direction de M. Abel Lefranc, 699.
Caron (Pierre). — La Défense nationale de 1792 à 1795, 217.
Caussy (Fernand). — Voltaire, seigneur de village, 90.
Chappel (Louise). — Femmes écrivains d'aujourd'hui, Suède, 377.
Dauzat (Albert). — La Défense de la langue française.
Delaparge (Daniel). — La Vie et l'œuvre de Palissot, 90, 793.
Flat (Paul). — Le Frein, 602.
Franck (Henri). — La Danse devant l'Arche. — Discours prononcés sur la tombe de Henri Franck, le 27 février 1912, 58.
Gidon (Henri). — Nos Directions, 186.
Gide (André). — Nouveaux prétextes, 186.
Gosse (Edmund). — Père et fils, 475.
Hardy (Siméon-Prosper). — Mes loisirs, 822.
Lagerlöf (Selma). — Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède, 377.
Lame (Fernand). — Toiles et bronzes, 58.
Lanson (Gustave). — Trois mois d'enseignement aux États-Unis, 555.
Larreguy de Civrieux. — Souvenirs d'un Cadet (1812-1823, 217.
Lasserre (Pierre) — La Doctrine officielle de l'Université. — Critique du haut enseignement de l'État. Défense et théorie des humanités classiques, 630.
Le Cardonnel (Louis) — Carmina sacra, 58.
Marie de France. — Six lais d'amour, 699.
Moncœur (Evelyne). — L'Incomparable, 663.
Plattard (Jean). — L'œuvre de Rabelais, 699.
Rabelais (François). — Œuvres, édition publiée sous la direction de M. Abel Lefranc, 699.
Reclus (Maurice). — Jules Favre, 506.
Renard (Mme Georges). — Les bêtes qui ne le sont pas, 377.
Rivière (Jacques). — Études, 186.
Savignon (André). — Filles de la pluie, 763.
Tharaud (Jérôme et Jean). — La fête arabe, 251.
Traz (Robert de). — Les désirs du cœur, 663.
Vildrac (Charles). — Découvertes, 763.
Wagner (Richard). — Ma vie, 542.
Wharton (Edith). — Sous la neige, 154.
Yell (Michel). — Cauët, 763.
***. — « Revue des études rabelaisiennes », 699.

TABLE DES COMPTES RENDUS DE LIVRES

Abry (E.), Audic (C.), Crouzet (P.). — Histoire illustrée de la littérature française, 254.
Ali Bab. — Gastronomie pratique, 512.
Antioche (Comte d'). — Châteaubriand ambassadeur à Londres, 319.
Augé (Claude et Paul). — Larousse de poche, 799.
Augé-Laribé (Michel). — L'évolution de la France agricole, 128.

Babin (Gustave). — Au Maroc, 384.
Balzac (Honoré de). — Morceaux choisis (Joachim Merlant), 127.
Bellet (Daniel). — Dernières inventions, dernières découvertes, 767.
Berget (A.). — La vie et la mort du globe, 512
Bernardin de Saint-Pierre. — Paul et Virginie, 799.
Bertaut (Jules). — Voir Bonaparte.
Berthaut (Léon). — Les Vainqueurs de la mer, 768
Bonaparte (Napoléon). — Virilités, introduction par Jules Bertaut, 127.
Bréhier (Louis). — L'Auvergne, 447.
Calmette (Joseph). et Drouot (Henri). — La Bourgogne, 798.
Castelnau (Baron de). — Lettres (1728-1793), 640.
Champagne (Maurice). — Le Fils du Planteur, 800.
Chancel (J.). — Le Prince de Mokoko. — Les enfants aux colonies, 800.
Charlot (Marcel). — Voir Scribe.
Chateaubriand. — Amours, introduction par Georges Pierredon, 127.
Choderlos de Laclos (Commandant). — Le fils de Laclos, 639.
Churton Collin (J.). — Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre, 318.
Cunisset-Carnot. — La vie à la campagne, 64.
Danrit (Capitaine). — Robinsons sous-marins, 768.
Dante. — La Divine Comédie, illustrée par F.-M. Roganeau, 799.
Dehérain (Henri). — Dans l'Atlantique, 638.
Dinet (Ernest). — Les sœurs Brontë, 192.
Duboscq (André). — Budapest et les Hongrois, 639.
Epuy (Michel). — Anthologie des humoristes anglais et américains du XVIIe siècle à nos jours, 255. — Jacqueline Sylvestre, 800.
Halévy (Elie). — Histoire du peuple anglais au XIXe siècle: L'Angleterre en 1815, 382.
Hauvette (Henri). — Les grands artistes : Le Sodoma, 190.
Hekler (Antoine). — Portraits antiques, 798.
Hugo (Victor). — Œuvres choisies illustrées (Léopold-Lacour), 126, 799.
Jordic. — Perrine la petite laitière. — Tintin Gorin. — Le Cours sélect, directrice Miss Bigoudy. — Marie aux sabots de bois se gage. — Les dernières places de Marie aux sabots de bois. — Les sept jours de Ketje. — Bré ké kés. ! Coas ! Coas ! — Lilette Léveillé à Craboville, 766.
Jousset (Pierre). — La France, 799.
Kipling (R.). — Le livre de la Jungle, 800.
Koszul (A.). — Anthologie de la littérature anglaise, 255.
La Bruyère. — Les Caractères, 799.
Lacombe (Paul). — L'appropriation du sol, 320.
Lacour (Léopold). — Voir Hugo.
Lalo (Ch.). — Introduction à l'esthétique, 446.
La Motte-Fouqué (de). — Ondine, 767.
Lauvrière (Emile). — Edgar Poe, 64.
Lebon (Ernest). — Savants du jour : Henri Poincaré, 320.
Le Cordier (G.). — Le Ver Adam, 800.
Legouis (E.). — Chaucer, 384.
Loliée (Frédéric). — Le roman d'une favorite : La comtesse de Castiglione, 320.
Marge (Pierre). — Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro, 608.
Marsan (Jules). — La bataille romantique, 510.
Martin-Decaen (André). — Le marquis René de Girardin, 448.
Meillac (C.). — Les promenades à pied aux environs de Paris, 64.
Mélia (Jean). — Stendhal et ses commentateurs, 64.
Merlant (Joachim). — Voir Balzac.
Michel (André). — Histoire de l'art depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours, 189.
Montfrileux. — Môssieu Clown, 800.
Morlet (V.). — Rois et Dieux d'Egypte, 511.
Morpurgo (S.). et Luchaire (J.). — La grande inondation de l'Arno en MCCCXXXIII, 192.
Muzet (Alphonse). — Aux pays balkaniques, 704.
Noailles (Vicomte de). — Le maréchal de Guébriant, 704.
Ollone (d'), Fleurelle (de), Lepage et Boyve (de). — Mission d'Ollone (1906-1909), recherches sur les Musulmans chinois, 607.
Oppé (A.-Paul). — Sandro Botticelli, 768.
Paul-Louis. — Le travail dans le Monde romain, 62.
Pierredon (Georges). — Voir Chateaubriand.
Pilon (Edmond). — Watteau et son école, 191.
Rabier (Benjamin). — Scènes comiques dans la forêt, 766.
Regnard. — Théâtre choisi illustré, 799.
Rivon (Michel). — Anthologie de la littérature japonaise des origines au XXe siècle, 255.
Reymond (Marcel). — Les grands artistes : Brunelleschi et l'architecture de la Renaissance italienne au XVe siècle, 189.
Robida (A.). — L'île des Centaures, 767.
Roland (Mme). — Sagesse et Passion, 640.
Salgari. — Un défi au Pôle Nord, 800.
Santos-Gonzalez (C.). — Grégoire et son âne, 767.
Saunier (Ch.). — Anthologie d'art français : XVe siècle (peinture), 799.
Scribe (Eugène). — Théâtre choisi (Marcel Charlot), 384.
Séché (Alphonse). — Voir Stendhal.
Sévigné (Mme de). — Lettres choisies, 799.
Seillière (Ernest). — Arthur Schopenhauer, 63.
Soulier (Gustave). — Les grands artistes : Le Tintoret, 190.
Stendhal. — La Chasse au bonheur, introduction par A. Séché, 127.
Tarsot (Louis). — Contes de Schmid, 767.
Turgis (Suzanne). — Le Reine Mathilde. — La Tapisserie-Broderie de Bayeux, 128.
Uzanne (Octave). — Sottisiers des mœurs, 128.
Veber (Jean). — Ardent le Chevelu, 767.
Weber (E.). — A quoi jouons-nous ? 767.
Weischinger (Henri). — Bismark (1815-1898), 448.
***. — Buster Brown recommence, 767.
***. — Histoire de France illustrée, 799.
***. — Journal de la Jeunesse, 767.
***. — La chanson de Roland, illustrée par J.-G. Cornélius, 799.
***. — Les livres roses pour la jeunesse, 800.
***. — Mon Journal, 767.
***. — Saint-Nicolas, 800.

Le Propriétaire-Gérant : PAUL FLAT.